



# **Histoire romaine**

Integrale les 142 livres

Tite Live

# Histoire romaine

## Tite-Live

### Traduction en français

**Publiée sous la direction de M. Nisard, Tomes I et II, Paris, 1864**

## Table des matières

[Histoire romaine](#)

[Tite-Live](#)

[Traduction en français](#)

[Publiée sous la direction de M. Nisard, Tomes I et II, Paris, 1864](#)

[Préface](#)

[Livre I - Des origines lointaines à la fin de la royauté \(jusqu'en 509 av. J.-C.\)](#)

[1. La préhistoire lavinate et albaine jusqu'à la fondation de Rome \(jusqu'en 753 av. J.-C.\)](#)

[Énée](#)

[1](#)

[2](#)

[Fondation d'Albe-la-Longue ; la série des rois albains](#)

[3](#)

[Romulus et de Rémus : naissance, enfance, premiers exploits](#)

[4](#)

[5](#)

[6](#)

[2. La fondation de Rome et le règne de Romulus \(753 à 716 av. J.-C.\)](#)

[Fondation de Rome](#)

[7](#)

[Hercule et Cacus](#)

[Organisation de Rome et raptus uirginum](#)

[8](#)

[9](#)

[Les guerres qui s'ensuivent directement, surtout celle des Sabins](#)

[10](#)

[11](#)

[12](#)

[13](#)

[Les dernières guerres de Romulus \(Lavinates, Véiens, Fidénates\)](#)

[14](#)

[15](#)

[La mort de Romulus](#)

[16](#)

[3. Numa Pompilius \(715 à 673 av. J.-C.\)](#)

[Le premier interrègne et l'avènement de Numa Pompilius](#)

[17](#)

[18](#)

[Les réalisations de Numa](#)

[19](#)

[20](#)

[21](#)

[4. Tullus Hostilius \(672 à 641 av. J.-C.\)](#)

[Avènement de Tullus Hostilius. La déclaration de guerre avec Albe](#)

[22](#)

[23](#)

[La conclusion du premier traité et le combat des Horaces et des Curiaces](#)

[24](#)

[25](#)

[26](#)

[Horatia et le procès de perduellio](#)

[26](#)

[La guerre contre Véies et la trahison de Mettius Fufétius](#)

[27](#)

[L'écartèlement de Mettius Fufétius](#)

[28](#)

[La destruction d'Albe et ses incidences sur Rome](#)

[29](#)

[30](#)

[Guerre contre les Sabins](#)

[La mort de Tullus Hostilius](#)

[31](#)

[5. Ancus Marcius \(641 à 616 av. J.-C.\)](#)

[Avènement d'Ancus Marcius ; déclaration de guerre et opérations contre les Latins](#)

[32](#)

33

L'arrivée à Rome de Lucumon, le futur Tarquin l'Ancien

34

6. Tarquin l'Ancien (616 à 575 av. J.-C.)

Tarquin l'Ancien se fait élire roi. Premières réalisations

35

36

L'épisode d'Attus Navius

Seconde guerre contre les Sabins. La formule de la deditio

37

38

Origines de Servius Tullius

39

L'assassinat de Tarquin l'Ancien

40

7. Servius Tullius (575 à 535 av. J.-C.)

Avènement de Servius Tullius

41

Mariages, constitution servienne, census et grands travaux

42

43

44

45

46

Le renversement de Servius Tullius

47

48

8. Tarquin le Superbe (535 à 509 av. J.-C.)

Tarquin le Superbe, un véritable tyran

49

Turnus d'Aricie et la soumission des Latins

50

51

52

Guerre contre les Volsques

53

L'épisode de Gabies

54

[Construction du Capitole et exauguratio : autres travaux](#)

[55](#)

[56](#)

[L'ambassade à Delphes avec Brutus](#)

[La guerre contre Ardée ; Sextus Tarquin viole Lucrece qui se suicide](#)

[57](#)

[58](#)

[Brutus organise la révolution qui va mettre fin à la royauté](#)

[59](#)

[60](#)

[Livre II - Les débuts de la République \(509 à 468 av. J.-C.\)](#)

[1. Guerres contre les Étrusques \(509 à 499 av. J.-C.\)](#)

[Avènement de la République \(509\)](#)

[1](#)

[Démission du consul Tarquin Collatin](#)

[2](#)

[Complot en faveur du rétablissement des Tarquins](#)

[3](#)

[Découverte du complot](#)

[4](#)

[Condamnation des conjurés](#)

[5](#)

[Attaque des Étrusques et mort de Brutus \(509\)](#)

[6](#)

[Fin des combats. La situation à Rome \(fin de l'année 509\)](#)

[7](#)

[Consécration du Capitole](#)

[8](#)

[Porsenna marche sur Rome \(508\)](#)

[9](#)

[Horatius Coclès au pont Sublicius](#)

[10](#)

[Le blocus de Rome](#)

[11](#)

[Héroïsme de Mucius Scaevola](#)

[12](#)

[Exploit de Clélie](#)

[13](#)

[Fin de la guerre contre les Étrusques](#)

[14](#)

[Conclusion d'une paix durable avec Porsenna \(506\)](#)

[15](#)

[2. Guerres contre les Sabins et les Latins \(505 à 495 av. J.-C.\)](#)

[Victoire de Rome sur les Sabins \(505\). Mort de Valérius Publicola \(503\)](#)

[16](#)

[Fin de la guerre contre les Aurunces \(502\)](#)

[17](#)

[Nomination du premier dictateur \(501\)](#)

[18](#)

[Guerre contre les Latins \(500-499\)](#)

[19](#)

[Victoire du lac Régille \(499\)](#)

[20](#)

[Mort de Tarquin le Superbe \(495\)](#)

[21](#)

[3. Guerres contre les Volsques et leurs alliés \(495 à 488 av. J.-C.\). Agitation sociale à Rome](#)

[Coalition des Volsques et des Herniques contre Rome \(495\)](#)

[22](#)

[Révolte de la plèbe, écrasée de dettes \(495\)](#)

[23](#)

[Menaces extérieures. Enrôlement des débiteurs](#)

[24](#)

[Victoire des Romains sur les Volsques](#)

[25](#)

[Guerre-éclair contre les Sabins et les Aurunces](#)

[26](#)

[Reprise des troubles à Rome ; attitude d'Appius Claudius \(495\)](#)

[27](#)

[Aveuglement du sénat](#)

[28](#)

[Nouvelle délibération au sénat](#)

[29](#)

[Désignation d'un dictateur. Reprise de la guerre contre les Éques et les Volsques \(494\)](#)

[30](#)

[Victoire romaine sur les Sabins et sur les Éques \(494\)](#)

[31](#)

[L'insurrection du mont Sacré \(494\)](#)

[32](#)

[Création des tribuns de la plèbe \(493\)](#)

[33](#)

[La disette à Rome \(492-491\)](#)

[34](#)

[Condamné, Coriolan s'exile \(491\)](#)

[35](#)

[Célébration des Jeux à Rome \(491\)](#)

[36](#)

[La ruse d'Attius Tullius](#)

[37](#)

[Discours d'Attius Tullius](#)

[38](#)

[Coriolan combat contre Rome \(491-488\)](#)

[39](#)

[Coriolan cède aux prières de sa femme et de sa mère \(488\)](#)

[40](#)

[Vote de la première loi agraire \(486\)](#)

[41](#)

[Reprise de la guerre contre les Volsques et les Éques \(485\)](#)

[42](#)

[4. Guerres contre les Étrusques \(482 à 473 av. J.-C.\)=](#)

[Mutinerie dans l'armée romaine \(481\)](#)

[43](#)

[Nouvelle offensive des Étrusques \(480\)](#)

[44](#)

[La guerre des nerfs](#)

[45](#)

[Mort de Quintus Fabius](#)

[46](#)

[Amère victoire des Romains \(480\)](#)

[47](#)

[Le serment des Fabius \(479\)](#)

[48](#)

[Départ des Fabius ; bataille du Crémère \(479-478\)](#)

[49](#)

[La mort des 306 Fabius](#)

50

[Fin de la guerre contre Véies \(477-476\)](#)

51

[Procès de Titus Ménénus \(476\) et de Spurius Servilius \(475\)](#)

52

[Coalition des Véiens et des Sabins \(474\)](#)

53

[Troubles à Rome ; mort du tribun Gnaeus Génucius \(473-472\)](#)

54

[5. Nouveaux troubles à Rome \(473 à 468 av. J.-C.\)](#)

[Un insoumis : Voléron Publilius \(473\)](#)

55

[Institution des comices tributes \(472-471\)](#)

56

[Retour au calme et vote de la loi](#)

57

[Campagne contre les Volsques ; mutinerie dans l'armée d'Appius \(471\)](#)

58

[Nouvelle mutinerie de l'armée romaine \(471\)](#)

59

[Victoire sur les Èques \(471\)](#)

60

[Le procès d'Appius Claudius \(470\)](#)

61

[Combats indécis contre les Èques et les Sabins \(470\)](#)

62

[Reprise de la guerre contre les Volsques et les Èques \(469\)](#)

63

[Attaque des Sabins ; combats contre les Volsques \(468\)](#)

64

[Défaite des Volsques et prise d'Antium \(468\)](#)

65

[Livre III - Les décemvirats \(468 à 446 av. J.-C.\)](#)

[1. La situation à Rome de 467 av. J.-C. à la nomination des décemvirs en 451 av. J.-C.](#)

[Efforts du consul Fabius pour calmer le mécontentement de la plèbe \(467\)](#)

1

[Guerre contre les Èques \(466-465\)](#)

2



[Fin de la guerre contre les Èques \(465\)](#)

[3](#)

[Défaite du consul Sp. Furius ; la patrie est proclamée en danger \(464\)](#)

[4](#)

[Rome en état d'alerte ; dégagement de l'armée consulaire](#)

[5](#)

[Épidémie à Rome \(463\)](#)

[6](#)

[Les Volsques attaquent le territoire de Tusculum](#)

[7](#)

[Triple victoire des consuls romains sur les Volsques \(462\)](#)

[8](#)

[Q. Fabius combat le projet de loi du tribun Térentilius \(462\)](#)

[9](#)

[Triomphe du consul Lucrétius sur les Volsques et les Èques. Nouvelles discussions sur la loi Térentilia \(461\)](#)

[10](#)

[Mise en accusation de Céson Quinctius \(461\)](#)

[11](#)

[Jugement de Céson](#)

[12](#)

[Le témoignage u tribun M. Volscius Fictor. Condamnation de Céson Quinctius](#)

[13](#)

[Nouveaux obstacles opposés au vote de la loi](#)

[14](#)

[Prise du Capitole par l'armée des esclaves et des bannis \(460\)](#)

[15](#)

[Nouvelles tentatives des tribuns pour saper l'autorité des consuls et du sénat](#)

[16](#)

[Discours de Valérius devant l'assemblée du peuple](#)

[17](#)

[Envoi d'un détachement tusculan à Rome. Mort du consul Valérius](#)

[18](#)

[Élection du consul suffect T. Quinctius Cincinnatus \(décembre 461\)](#)

[19](#)

[Concentration des troupes au lac Régille](#)

[20](#)

[Réélection des tribuns \(460\)](#)

[21](#)

[Consulat de Q. Fabius et L. Cornélius \(459\). Victoire sur les Volsques](#)

[22](#)

[La bataille de Tusculum. Fin de la guerre contre les Volsques et les Èques \(456\)](#)

[23](#)

[M. Volscius est accusé de faux témoignage \(459\). Clôture du cens](#)

[24](#)

[Incidents à Rome et dans le Latium \(458\). Reprise de la guerre contre les Èques](#)

[25](#)

[Nomination de L. Quinctius Cincinnatus comme dictateur \(458\)](#)

[26](#)

[L'armée du dictateur se porte au secours de l'armée consulaire assiégée dans son camp](#)

[27](#)

[Libération de l'armée ; les Èques sont contraints de passer sous le joug](#)

[28](#)

[Triomphe du dictateur. Condamnation de Volscius](#)

[29](#)

[Le nombre des tribuns est porté à dix. Destruction de Corbion \(457\)](#)

[30](#)

[Recherche d'un compromis entre patriciens et plébéiens. Une délégation part consulter les lois d'Athènes \(454\)](#)

[31](#)

[Épidémie et famine à Rome. Fondation du premier décemvirat \(452\)](#)

[32](#)

[2. Les deux décemvirats \(451 à 449 av. J.-C.\)](#)

[Entrée en charge des décemvirs \(451\)](#)

[33](#)

[Publication des Dix Tables](#)

[34](#)

[Création du deuxième décemvirat \(450\)](#)

[35](#)

[Installation de la terreur à Rome](#)

[36](#)

[Mécontentement populaire](#)

[37](#)

[Menaces extérieures ; les décemvirs convoquent le sénat \(449\)](#)

[38](#)

[Séance houleuse au sénat](#)

[39](#)

[Discours de C. Claudius devant les pères](#)

40

Préparatifs de guerre (449)

41

Décomposition de l'armée romaine ; réactions du sénat

42

Assassinat de L. Siccius

43

L'arrestation de Verginia

44

L'intervention d'Icilius

45

Appius sursoit au jugement

46

Les accusations de Verginius

47

La mort de Verginia

48

Manifestations au forum contre le décemvir Appius Claudius

49

Déclaration de Verginius au camp ; l'armée s'installe sur l'Aventin

50

Création des tribuns militaires (449) ; inquiétude au sénat

51

La plèbe s'installe sur le mont Sacré. Les décemvirs acceptent de démissionner

52

Réconciliation du peuple romain

53

3. De la fin du décemvirat au quatrième consultat de T. Quinctius Capitolinus (449 à 446 av. J.-C.)

Élection des tribuns de la plèbe sur l'Aventin (449)

54

Élection des consuls Lucius Valérius et Marcus Horatius

55

Appius Claudius est mis en accusation par le tribun Verginius

56

Procès d'Appius Claudius (449)

57

Plaidoyer de Gaius Claudius en faveur de son neveu

58

[Les pères reprochent aux consuls leur démagogie](#)

[59](#)

[Comment le consul Valérius rendit à ses troupes le goût de la victoire](#)

[60](#)

[Victoire de l'armée romaine au mont Algidé](#)

[61](#)

[L'armée du consul Horatius s'apprête à affronter les Sabins](#)

[62](#)

[Réactions à Rome après la double victoire des armées consulaires](#)

[63](#)

[Élection des tribuns de la plèbe \(448\)](#)

[64](#)

[Le difficile apprentissage de la liberté](#)

[65](#)

[L'armée des Èques et des Volsques ravage le Latium \(446\)](#)

[66](#)

[Discours du consul T. Quinctius Capitolinus](#)

[67](#)

[68](#)

[Départ des armées consulaires](#)

[69](#)

[Dispositif des armées](#)

[70](#)

[Le témoignage de P. Scaptius à l'assemblée du peuple](#)

[71](#)

[Le peuple romain s'adjuge le territoire que se disputaient les Ardéates et les Aricins](#)

[72](#)

[Livre IV - La croissance des pouvoirs de la plèbe \(445 à 404 av. J.-C.\)](#)

[1. Guerres contre Fidènes et contre les Étrusques \(445 à 434 av. J.-C.\)](#)

[Les tribuns de la plèbe proposent les mariages mixtes et l'élection de consuls plébéiens \(445\)](#)

[1](#)

[Violente mise en garde des consuls](#)

[2](#)

[Discours du tribun Canuléius devant l'assemblée du peuple](#)

[3](#)

[4](#)

[5](#)

[Création des tribuns militaires à puissance consulaire \(444\)](#)

6

Démission des tribuns. Retour au consulat

7

Création de la censure (443)

8

Deux prétendants se disputent une belle plébéienne à Ardée ; Rome s'engage dans le conflit (443)

9

Victoire sur les Volsques (443)

10

Fondation d'une colonie à Ardée (442)

11

Terrible disette à Rome ; création d'un préfet de l'annone (440)

12

Distributions illicites de blé à la plèbe ; désignation d'un dictateur (439)

13

Le maître de cavalerie fait assassiner Spurius Maelius

14

Le dictateur approuve l'exécution de Spurius Maelius

15

Règlement de l'affaire Maelius. Élection de tribuns militaires (438)

16

Guerre contre Fidènes (437)

17

Le dictateur Mamercus Aemilius engage le combat près de Fidènes (437)

18

Le tribun Aulus Cornélius Cossus tue le Lar Tolumnius. Victoire de l'armée romaine

19

Retour triomphal de l'armée ; Cossus dépose les secondes dépouilles opimes (437)

20

Épidémie à Rome. Nouvelle attaque des Étrusques (435)

21

Prise de la citadelle de Fidènes

22

Les Véiens et les Fidénates se préparent à reprendre les hostilités. Nomination d'un dictateur à Rome (434)

23

Réduction du temps de la censure à dix-huit mois

24

2. Instabilité politique. Guerres contre les Volsques et les Éques (434 à 404 av. J.-C.)

[Luttes de la plèbe pour obtenir le pouvoir \(433-432\)](#)

[25](#)

[Mobilisation à Rome pour repousser l'attaque des Èques et des Volsques \(431\)](#)

[26](#)

[Le camp romain résiste à une attaque nocturne \(431\)](#)

[27](#)

[Péripéties de la bataille](#)

[28](#)

[Prise du camp des Volsques](#)

[29](#)

[Années sombres : épidémie, famine, superstition \(430-427\)](#)

[30](#)

[Reprise de la guerre contre les Véliens et les Fidénates \(426\)](#)

[31](#)

[Dispositif des armées](#)

[32](#)

[Victoire romaine \(426\)](#)

[33](#)

[Prise de Fidènes ; la ville est soumise au pillage](#)

[34](#)

[Célébration des Jeux. Reprise de l'agitation tribunicienne \(425\)](#)

[35](#)

[Les tribuns militaires fixent la date des élections consulaires \(424\)](#)

[36](#)

[L'armée consulaire engage le combat contre les Volsques \(423\)](#)

[37](#)

[L'officier de cavalerie Sextus Tempanius redresse la situation](#)

[38](#)

[Les deux armées abandonnent leur camp. Tempanius rentre à Rome](#)

[39](#)

[Les tribuns de la plèbe engagent des poursuites contre le consul Sempronius](#)

[40](#)

[Le procès des généraux](#)

[41](#)

[Hortensius retire sa plainte contre le consul Sempronius \(422\)](#)

[42](#)

[Luttes entre plébéiens et patriciens à propos de l'élection des questeurs et de la loi agraire \(421\)](#)

[43](#)

[Mise en cause de Caius Sempronius \(420\). Nouvelles menaces de guerre \(419\)](#)

[44](#)

[Projet d'incendie criminel contre Rome \(419\)](#)

[45](#)

[Déroute de l'armée romaine ; nomination d'un dictateur \(418\)](#)

[46](#)

[Prise de Labicum \(418\). Retour de l'agitation à Rome \(417-416\)](#)

[47](#)

[L'expédient d'Appius Claudius pour faire échouer le projet des tribuns de la plèbe \(416\)](#)

[48](#)

[Guerre contre les Èques ; prise de Bola \(414\)](#)

[49](#)

[Lynchage du tribun M. Postumius par ses soldats](#)

[50](#)

[Élections consulaires \(413\). Prise de Férentinum](#)

[51](#)

[Épidémie et disette à Rome](#)

[52](#)

[Les Romains reprennent la citadelle de Carventum \(410\)](#)

[53](#)

[Élection de trois questeurs plébéiens \(409\)](#)

[54](#)

[Échec devant Carventum ; prise de la citadelle de Verrugo \(409\)](#)

[55](#)

[Élection des tribuns militaires \(408\)](#)

[56](#)

[Nomination d'un dictateur \(408\) ; guerre contre les Volsques](#)

[57](#)

[Expiration de la trêve avec les Véiens. La garnison de Verrugo est massacrée \(406\)](#)

[58](#)

[Prise d'Anxur par les légions de Gnaeus Fabius \(406\)](#)

[59](#)

[Le sénat décide de verser une solde aux fantassins](#)

[60](#)

[Le siège de Véies \(405\). Combats contre les Volsques](#)

[61](#)

[Livre V - La prise de Véies et sac de Rome par les Gaulois \(403 à 390 av. J.-C.\)](#)

[1. Siège de Véies et prise de la ville \(403 à 396 av. J.-C.\)](#)

[Les Véiens se donnent un roi. Rumeurs de guerre \(403\)](#)

[1](#)

[Maintien de l'armée devant Véies pendant l'hiver. Protestations des tribuns de la plèbe](#)

[2](#)

[Discours d'Appius Claudius à l'assemblée du peuple](#)

[3](#)

[4](#)

[5](#)

[6](#)

[Départ d'une armée de volontaires pour Véies](#)

[7](#)

[Entrée en guerre des Capénates et des Falisques \(402\)](#)

[8](#)

[Élection anticipée des tribuns militaires \(402\)](#)

[9](#)

[Nouveaux troubles à Rome. Élection des tribuns de la plèbe](#)

[10](#)

[Poursuites contre Verginius et Sergius](#)

[11](#)

[Bilan de l'année. Élection des tribuns militaires \(400\)](#)

[12](#)

[Célébration du premier lectisterne. Combats devant Véies \(399\)](#)

[13](#)

[Élection des tribuns militaires, tous patriciens \(398\)](#)

[14](#)

[Le prodige du lac Albain : interprétation de l'haruspice](#)

[15](#)

[Guerre contre les Tarquiniens. Retour de l'ambassade de Delphes \(397\)](#)

[16](#)

[Mesures prises pour conjurer le prodige](#)

[17](#)

[Élection des tribuns militaires. Revers militaires](#)

[18](#)

[Dictature de Camille \(396\)](#)

[19](#)

[Discussions à propos de la distribution du butin](#)

[20](#)

[La prise de Véies \(396\)](#)



21

Installation de Junon Reine à Rome

22

Réactions à Rome après la prise de Véies

23

2. Victoires romaines. Exil de Camille (395 à 391 av. J.-C.)

Premier projet d'abandonner Rome pour Véies (395)

24

Consécration d'une partie du butin à Apollon ; mécontentement de la plèbe

25

Guerre contre les Falisques (394)

26

Le maître d'école de Faléries

27

Dépôt de l'offrande à Delphes. Guerre contre les Éques (393)

28

Élections consulaires. Poursuites contre les anciens tribuns de la plèbe, Verginius et Pomponius

29

Le projet d'émigrer à Véies est repoussé par le peuple (392)

30

Épidémie à Rome. Guerre contre Volsinies et contre les Sapinates (391)

31

Une voix mystérieuse annonce la venue des Gaulois. Camille part en exil (391)

32

3. Invasion gauloise. Prise de Rome par les Gaulois (391 à 390 av. J.-C.)

Traditions diverses concernant l'arrivée des Gaulois en Italie

33

Premières invasions gauloises (VIe siècle)

34

Seconde vague d'envahisseurs

35

L'ambassade des trois Fabius (391)

36

L'armée gauloise envahit le territoire de Rome (390)

37

Honteuse déroute de l'armée romaine (18 juillet 390)

38

La population romaine se réfugie au Capitole

39

Exode des plébéiens. Départ des prêtres pour Caeré

40

Entrée des Gaulois dans Rome

41

Le pillage et l'incendie de Rome

42

Assaut du Capitole

43

Discours de Camille à l'assemblée des Ardéates

44

Les Ardéates, sous la conduite de Camille, partent au secours de Rome

45

Exploit de C. Fabius Dorso. Camille est désigné comme dictateur (390)

46

Les oies du Capitole

47

L'armée romaine du Capitole se libère moyennant rançon

48

Arrivée providentielle de Camille

49

Règlement des affaires religieuses

50

Discours de Camille à l'assemblée du peuple

51

52

53

54

Reconstruction de Rome

55

Livre VI - Reconstruction de Rome et victoires de la plebe (389 à 367 av. J.-C.)

1. Redressement de Rome (389 à 384 av. J.-C.)

Élections pour 389. Mesures politiques et religieuses

1

Victoires de Camille sur les Volsques et les Éques (389)

2

Camille reprend Sutrium aux Étrusques

3

[Triomphe de Camille. Extension de Rome et nouvelles victoires \(389-388\)](#)

[4](#)

[Interrègne. Dédicace du temple de Mars. Rome compte désormais 25 tribus \(387\)](#)

[5](#)

[Camille prend en main la guerre contre les Étrusques \(386\)](#)

[6](#)

[Camille remonte le moral des troupes](#)

[7](#)

[Victoire romaine sur les Volsques, prise de Satricum \(386\)](#)

[8](#)

[Libération de Sutrium, attaquée par les Étrusques \(386\)](#)

[9](#)

[Prise de Népété \(386\)](#)

[10](#)

[Agitation à Rome ; désignation d'un dictateur \(385\)](#)

[11](#)

[Le dictateur Cornelius Cossus combat l'armée volsque \(385\)](#)

[12](#)

[Victoire romaine sur les Volsques et leurs alliés](#)

[13](#)

[Marcus Manlius prend la tête de l'opposition populaire](#)

[14](#)

[Arrestation de Marcus Manlius](#)

[15](#)

[Emprisonnement de Manlius et triomphe du dictateur](#)

[16](#)

[Libération de Manlius](#)

[17](#)

[Nouveau développement de l'affaire Manlius \(384\)](#)

[18](#)

[Manlius est accusé d'aspirer à la royauté](#)

[19](#)

[Mort de Marcus Manlius \(384\)](#)

[20](#)

[2. Reprise du conflit dans le Latium \(383 à 370 av. J.-C.\)](#)

[Épidémie à Rome. Nouvelles défections dans le Latium](#)

[21](#)

[Guerres contre Véitres et contre les Volsques](#)

22

L'armée romaine brûle de combattre malgré les sages conseils de Camille

23

Camille rétablit la situation compromise par l'imprudence de son collègue

24

Les Tusculans évitent une guerre de représailles

25

Une délégation de Tusculans est reçue au sénat

26

Reprise de l'agitation tribunicienne (380)

27

Les Prénestins prennent position au bord de l'Allia

28

Victoire des Romains sur les Prénestins et leurs alliés (380)

29

30

Représailles de l'armée romaine en territoire volsque (378)

31

Victoire romaine devant Satricum (378). Élection des tribuns militaires (377)

32

Les Latins s'en prennent à Satricum et à Tusculum. Riposte de l'armée romaine

33

La jalousie de la fille cadette de M. Fabius Ambustus

34

Les tribuns de la plèbe C. Licinius et L. Sextius. Vacance du gouvernement (375-370)

35

3. Nouvelles victoires de la plèbe (370 à 367 av. J.-C.)

Élection des tribuns militaires (370-368). Revendications de la plèbe

36

Les tribuns de la plèbe demandent qu'un des consuls soit obligatoirement choisi dans la plèbe (369)

37

Luttes à propos du vote des lois. Démission du dictateur Camille (368)

38

Chantage exercé par les tribuns de la plèbe Licinius et Sextius

39

Discours d'Appius Claudius au sénat

40

Suite du discours d'Appius Claudius

41

Élection du premier consul plébéien (366) ; création de la préture et de l'édition curule (367)

42

Livre VII - Guerres latines et samnites (366 à 342 av. J.-C.)

1. Guerres contre les Gaulois et contre les Herniques (366 à 357 av. J.-C.)

Création de la préture et de l'édition curule (366). Mort de Camille (365)

1

Création des Jeux scéniques (364)

2

Désignation d'un dictateur chargé de planter un clou (363)

3

Le fils du dictateur L. Manlius Imperiosus

4

Fin des poursuites contre le dictateur L. Manlius

5

Le lac Curtius. Mort du consul L. Genucius dans une embuscade (362)

6

Appius Claudius, dictateur, commande l'expédition contre les Herniques (362)

7

Victoire romaine sur les Herniques

8

Nouvelle attaque des Gaulois (361)

9

L'exploit de Titus Manlius Torquatus

10

Victoires sur les Tiburtins et sur les Gaulois (360)

11

Attaque des Tiburtins, guerre contre les Tarquiniens. Révolte dans l'armée du dictateur (359-358)

12

Discours du centurion Sextus Tullius (358)

13

Dispositif des troupes romaines

14

Triomphe du dictateur sur les Gaulois ; revers devant Tarquines. Création de deux nouvelles tribus (358)

15

2. Guerres du Latium (357 à 343 av. J.-C.)

Guerre contre Priverne (357)

16

[Guerre contre Tarquinies. Élection d'un dictateur plébéien \(356\)](#)

[17](#)

[Troubles à l'occasion des élections consulaires \(355\)](#)

[18](#)

[Capitulation de Tibur, représailles contre Tarquinies \(354-353\)](#)

[19](#)

[Une trêve de cent ans est conclue avec le peuple de Caeré \(353\)](#)

[20](#)

[Élections consulaires \(352\). Règlement du problème des dettes \(351\)](#)

[21](#)

[Élection d'un censeur plébéien \(350\)](#)

[22](#)

[Préparatifs de guerre contre les Gaulois \(350\)](#)

[23](#)

[Victoire romaine](#)

[24](#)

[Détérioration des relations avec la confédération latine \(349\)](#)

[25](#)

[L'exploit de M. Valerius Corvinus \(349\)](#)

[26](#)

[Problèmes intérieurs \(348-347\). Capitulation de Satricum \(346\)](#)

[27](#)

[Guerre contre les Aurunques](#)

[28](#)

[3. Début des guerres samnites \(343 à 342 av. J.-C.\)](#)

[Les Sidicins demandent l'aide de Campaniens contre les Samnites \(343\)](#)

[29](#)

[Les Campaniens implorent le secours de Rome \(343\)](#)

[30](#)

[Réponse du gouvernement romain, échec d'une mission auprès des Samnites](#)

[31](#)

[Le consul Valerius se porte au secours des Campaniens \(343\)](#)

[32](#)

[Victoire des Romains sur les Samnites \(343\)](#)

[33](#)

[Belle conduite du tribun Decius](#)

[34](#)

[Une décision audacieuse](#)

35

[Les Samnites sont mis en fuite](#)

36

[Prise du camp samnite](#)

37

[Insubordination dans l'armée romaine \(hiver 343-342\)](#)

38

[Efforts du consul pour briser la mutinerie \(342\)](#)

39

[Discours du dictateur à l'armée cantonnée devant Rome](#)

40

[Réconciliation nationale](#)

41

[Discussion des sources historiques](#)

42

[Livre VIII - Guerres latines et samnites \(341 à 322 av. J.-C.\)](#)

[1. Guerres du Latium \(341 à 337 av. J.-C.\)](#)

[Guerres contre les Privernates et les Antiates \(341\)](#)

1

[Coalition des peuples du Latium contre les Samnites](#)

2

[Complot de la Ligue latine contre Rome \(341\)](#)

3

[Discours d'Annius à l'assemblée des Latins](#)

4

[Discussion au sénat](#)

5

[La chute d'Annius et le rêve des consuls \(340\)](#)

6

[Le combat singulier du fils du consul et ce qu'il en advint](#)

7

[Organisation de l'armée manipulaire](#)

8

[La bataille de Veseris ; le consul se dévoue pour l'armée \(340\)](#)

9

[Victoire romaine](#)

10

[Conséquences de la guerre du Latium](#)

11

Mesures démagogiques des consuls à l'encontre du sénat (339)

12

Exposé de Lucius Furius au sénat (338)

13

Règlement de la situation dans le Latium

14

2. Guerres dans le sud de l'Italie et en Campanie (336 à 327 av. J.-C.)

Chronique de l'année 336

15

Guerre contre les Ausones ; prise de Calès (335-334)

16

Alarmes diverses. Recensement de la population romaine. Création de deux nouvelles tribus (333)

17

L'affaire des empoisonneuses (331)

18

Vitruvius Vaccus entraîne les Privernates dans la lutte contre Rome

19

Châtiment de Vitruvius Vaccus (329)

20

Discussion au sénat sur le sort des Privernates

21

Les féciaux adressent des réclamations aux Palaepolitains (327)

22

Poursuite du conflit en Campanie et dans les Samnium (327)

23

Mort d'Alexandre l'Épirote (326)

24

Les Palaepolitains livrent leur cille aux Romains (326)

25

Prise de la ville par les Romains

26

3. Guerres contre les Samnites (326 à 322 av. J.-C.)

Les Tarentins s'allient aux Samnites contre Rome (326)

27

Abolition de l'esclavage pour dettes (326)

28

Défection des Lucaniens. Guerre contre les Vestins (325)



29

Quinctius Fabius profite de l'absence du dictateur pour livrer bataille (325)

30

Discours du maître de la cavalerie à l'assemblée des soldats

31

Arrivée du dictateur au camp

32

L'affaire est portée devant le sénat ; appel au peuple

33

Violent discours du dictateur

34

Le dictateur pardonne au maître de la cavalerie

35

Réconciliation du dictateur avec son armée

36

Les Tusculans sont menacés d'un règlement de compte (323)

37

Le dictateur échappe à l'attaque des Samnites (322)

38

Victoire romaine ; nouvelles propositions de paix

39

Réflexions sur l'authenticité des documents historiques

40

Livre IX - Guerres samnites et guerres étrusques (321 à 304 av. J.-C.)

1. Guerres samnites (321 à 313 av. J.-C.)

Le général samnite Caius Pontius pousse à la reprise de la guerre contre les Romains (321)

1

Les Fourches caudines

2

Les Samnites hésitent sur le parti à suivre

3

Lentulus conseille aux Romains de se rendre

4

Les Samnites fixent les conditions de la reddition

5

L'armée passe sous le joug

6

Retour de l'armée à Rome

7

[Analyse de la situation au sénat](#)

8

[Déclaration de Postumius](#)

9

[Les fétiaux livrent aux Samnites les responsables de la reddition](#)

10

[La réponse de Pontius](#)

11

[Agitation dans le Samnium ; prise de Frégelles \(320\)](#)

12

[Victoire du consul Publilius \(320\)](#)

13

[La revanche de l'armée romaine](#)

14

[Le siège de Lucérie \(320\)](#)

15

[Libération de Satricum \(319\). Éloge de Papirius Cursor](#)

16

[Digression sur Alexandre de Macédoine](#)

17

18

19

[Pacification de l'Apulie \(318\) et de la Lucanie \(317\). Création de deux nouvelles tribus](#)

20

[Victoire romaine sur les Samnites devant Saticula \(316\)](#)

21

[Combats autour de Saticula : mort du maître de la cavalerie \(315\)](#)

22

[Le dictateur décide de livrer bataille devant Sora et fait mettre le feu au camp \(315\)](#)

23

[La prise de Sora \(314\)](#)

24

[Extermination du peuple ausone \(314\)](#)

25

[Envoi d'une nouvelle colonie à Lucérie. Campagne de dénigrement à Rome \(314\)](#)

26

[Victoire de l'armée romaine devant Malevent \(314\)](#)

27

Siège et prise de Nole (313)

28

2. Guerres étrusques (312 à 304 av. J.-C.)

La censure d'Appius Claudius Caecus (312)

29

La grève des joueurs de flûte (311)

30

Les Romains sortent vainqueurs d'une embuscade tendue par les Samnites (311)

31

Victoire romaine sur une coalition étrusque (311)

32

Poursuites contre le censeur Appius Claudius (310)

33

34

L'armée consulaire met les Étrusques en déroute (310)

35

La traversée de la forêt ciminienne

36

Nouvelle victoire des Romains sur les Étrusques. Conclusion d'une trêve de trente ans (310)

37

Opérations dans le Samnium ; défaite romaine (310)

38

Victoire romaine près du lac Vadimon (310)

39

Victoire romaine sur les Samnites. Capitulation de Pérouse (310)

40

Victoire romaine sur les Ombriens (308)

41

Victoire sur les Samnites et les Herniques (307-306)

42

Reprise de l'agitation dans le Samnium. Soumission du peuple hernique (306)

43

Triomphe des consuls pour leurs victoires dans le Samnium (305)

44

Fin de la guerre contre les Èques (304)

45

L'édilité curule de Cneius Flavius (304)

46

Livre X - Guerres samnites et guerres italiques (303 à 293 av. J.-C.)

1. Reprise des conflits dans Rome et à l'extérieur (303 à 297 av. J.-C.)

Opérations en Ombrie (303) et contre les Èques (303-297)

1

Une flotille grecque est repoussée par les Padouans et les Vénètes (302)

2

Le maître de la cavalerie est victime d'une embuscade en Étrurie (302)

3

Les Romains échappent à une nouvelle embuscade

4

Victoire décisive des Romains sur les Étrusques (301)

5

Débats à propos de l'accès des plébéiens aux sacerdoce (300)

6

Discours de Publius Decius Mus au sénat

7

Suite du discours de Publius Decius Mus

8

Vote de la loi Ogulnia sur les sacerdoce et de la loi Valéria sur l'appel au peuple (300). Création de deux nouvelles tribus

9

Prise de Néquinum en Ombrie. Les Gaulois quittent le territoire des Étrusques (299)

10

Les Samnites menacent les Lucaniens, alliés de Rome (298)

11

Victoire des armées consulaires sur les Étrusques et sur les Samnites (299)

12

L'élection de Fabius Maximus pour un quatrième consulat (298)

13

2. Guerres dans le Samnium et le sud de l'Italie (297 à 295 av. J.-C.)

Bataille rangée dans le Samnium, près de Tifernum (297)

14

Le Samnium est soumis au pillage. Élections consulaires (296)

15

Intervention d'une délégation samnite à l'assemblée des Étrusques (296)

16

Prise de Murgantia, de Romuléa et de Férentinum

17

Arrivée du consul Volumnius au camp de son collègue, Appius Claudius

18

Victoire des armées consulaires sur les Étrusques et sur leurs alliés samnites (296)

19

Le consul Volumnius arrête une colonne samnite chargée de butin (296)

20

Fondation de deux colonies en Campanie. Ligue des quatre nations contre Rome

21

Élection des consuls et du préteur pour l'année 295

22

Le culte de la Pudeur féminine

23

3. Progrès de la domination romaine (295 à 293 av. J.-C.)

Rivalités entre les deux consuls pour l'attribution des postes (295)

24

Fabius part en Étrurie

25

En l'absence de Fabius, les Gaulois massacrent une légion romaine près de Clusium

26

La bataille de Sentinum en Ombrie (295)

27

Le consul Publius Decius Mus se sacrifie pour sauver l'armée romaine

28

Victoire des Romains

29

Réflexions de l'historien sur la victoire de Sentinum

30

Bilan provisoire des guerres samnites (295)

31

Les Samnites attaquent le camp romain à la faveur d'un épais brouillard (294)

32

Les Romains se libèrent

33

Prise de Feritrum, désertée par ses habitants

34

Conséquences inattendues de la bataille de Lucérie (294)

35

[Opérations en Apulie et dans le Latium \(294\)](#)

[36](#)

[Combats autour de Volsinies. Conclusion d'une trêve avec les trois villes principales d'Étrurie \(294\)](#)

[37](#)

[Rites de consécration dans l'armée samnite](#)

[38](#)

[Le consul Papirius cherche à engager le combat devant Aquilonia \(293\)](#)

[39](#)

[Une prise d'auspices controversée](#)

[40](#)

[Victoire de l'armée consulaire devant Aquilonia \(293\)](#)

[41](#)

[Suites de la victoire](#)

[42](#)

[Prise de Cominium \(293\)](#)

[43](#)

[Les consuls décident de poursuivre la guerre dans le Samnium](#)

[44](#)

[Nouvelles menaces en Étrurie. Prise de Saepinum \(293\)](#)

[45](#)

[Triomphe des consuls sur les Samnites et les Étrusques \(293\)](#)

[46](#)

[Dix-neuvième recensement de la population de Rome \(293\)](#)

[47](#)

[Periochae - Livres XI à XX \(292 à 219 av. J.-C.\)](#)

[Livre XI](#)

[Livre XII](#)

[Livre XIII](#)

[Livre XIV](#)

[Livre XV](#)

[Livre XVI](#)

[Livre XVIII](#)

[Livre XIX](#)

[Livre XX](#)

[Livre XXI - \(219 à 218 av. J.-C.\)](#)

[1. Causes de la seconde guerre punique](#)

[Haines nationales et haine personnelle](#)

[1](#)

[Mort d'Hamilcar \(229\) ; Hasdrubal le remplace](#)

[2](#)

[La succession d'Hasdrubal \(221\)](#)

[3](#)

[Débuts d'Hannibal en Espagne \(224\)](#)

[4](#)

[La première campagne d'Espagne \(221-219\)](#)

[5](#)

[Sagonte envoie une délégation à Rome \(218\)](#)

[6](#)

[2. La guerre de Sagonte \(219 à 218 av. J.-C.\)](#)

[Préparatifs du siège ; Hannibal est blessé](#)

[7](#)

[Reprise du siège](#)

[8](#)

[Arrivée de l'ambassade romaine](#)

[9](#)

[Audience de l'ambassade romaine à Carthage](#)

[10](#)

[Échec des négociations](#)

[11](#)

[Tractations du Sagontin Alcon](#)

[12](#)

[Discours de l'Espagnol Alorcus](#)

[13](#)

[La fin de Sagonte \(mars 218\)](#)

[14](#)

[Problèmes de chronologie](#)

[15](#)

[3. Rome se prépare à la guerre](#)

[Réactions à Rome après la chute de Sagonte](#)

[16](#)

[Mobilisation à Rome \(mars 218\)](#)

[17](#)

[La déclaration de guerre](#)

[18](#)

[Activité diplomatique en Espagne](#)

[19](#)

## Échec des négociations en Gaule

20

Hannibal prend ses quartiers d'hiver à Carthagène (219-218)

21

Le songe d'Hannibal

22

4. De l'Hèbre à la vallée du Pô

Dans les gorges des Pyrénées

23

L'arrivée en Gaule

24

Soulèvement des Boïens (juin-juillet 218)

25

Dans la vallée du Rhône

26

Le passage du Rhône (fin août 218)

27

Discussions sur les divers procédés utilisés pour la traversée

28

Première rencontre de l'armée romaine et de l'armée carthaginoise

29

Discours d'Hannibal

30

En direction des Alpes

31

Le convoi atteint les Alpes

32

Passage du défilé

33

L'armée d'Hannibal victime d'une embuscade

34

Passage du col (mi-octobre)

35

L'aplomb rocheux

36

Bivouac en pleine montagne

37

Examen critique des sources



38

5. Début de la guerre

Situation des deux armées

39

Discours de Scipion

40

Discours de Scipion (suite)

41

Combats singuliers entre Gaulois

42

Discours d'Hannibal

43

Discours d'Hannibal (suite)

44

Derniers préparatifs avant la bataille

45

Bataille au bord du Tessin (début novembre)

46

Passage du Pô

47

Scipion installe son camp près de la Trébie (novembre 218)

48

Opérations de Sicile (été 218)

49

Bataille au large de Lilybée

50

Le consul rejoint son collègue au camp de la Trébie (novembre 218)

51

Victoire indécise des Romains

52

Impatience du consul Tiberius Sempronius Longus

53

Les Romains acceptent le combat (fin décembre)

54

Les Carthaginois ont l'avantage

55

Déroute de l'armée romaine près de la Trébie

56

[Voyage-éclair du consul à Rome ; attaque de Victumulae](#)

[57](#)

[Tourmente dans l'Apennin \(début de 217\)](#)

[58](#)

[Bataille indécise devant Plaisance \(début mars 217\)](#)

[59](#)

[Arrivée de l'armée romaine en Espagne \(automne 218\)](#)

[60](#)

[Combats autour de Tarragone \(courant de l'hiver\)](#)

[61](#)

[Prodiges inquiétants à Rome](#)

[62](#)

[Entrée en charge du consul Flaminius \(15 mars 217\)](#)

[63](#)

[Livre XXII - \(217 à 216 av. J.-C.\)](#)

[1. La campagne d'Italie. Défaite de Trasimène](#)

[Début d'une nouvelle année de guerre \(217\)](#)

[1](#)

[À travers les marais étrusques \(mars 217\)](#)

[2](#)

[Le consul Flaminius donne le signal du combat](#)

[3](#)

[Embuscade au bord du lac Trasimène \(juin 217\)](#)

[4](#)

[Déroulement de la bataille](#)

[5](#)

[Le désastre](#)

[6](#)

[Bilan de la bataille](#)

[7](#)

[Désignation d'un dictateur \(début juillet 217\)](#)

[8](#)

[Autres conséquences de la défaite](#)

[9](#)

[Le printemps sacré et autres vœux](#)

[10](#)

[Mesures militaires](#)

[11](#)

[Tactique du dictateur](#)

[12](#)

[En marche vers la Campanie](#)

[13](#)

[La contestation dans l'armée de Fabius](#)

[14](#)

[Une reconnaissance des cavaliers romains \(fin de l'été 217\)](#)

[15](#)

[Hannibal pris dans une souricière](#)

[16](#)

[Les bœufs aux cornes de feu](#)

[17](#)

[Passage du défilé ; Fabius revient à Rome](#)

[18](#)

[2. La campagne d'Espagne](#)

[Combat naval à l'embouchure de l'Hèbre \(printemps 217\)](#)

[19](#)

[Opérations victorieuses en Espagne et aux Baléares](#)

[20](#)

[Soulèvements en Espagne](#)

[21](#)

[Publius Scipion, proconsul, arrive en Espagne \(été 217\)](#)

[22](#)

[3. Suite de la campagne d'Italie. Défaite de Cannes \(216\)](#)

[Fabius Maximus en butte à l'opinion publique](#)

[23](#)

[La victoire de Minucius](#)

[24](#)

[Le pouvoir du maître de la cavalerie](#)

[25](#)

[La carrière de Varron](#)

[26](#)

[Le partage du commandement](#)

[27](#)

[L'armée de Minucius est en difficulté](#)

[28](#)

[Fabius sauve l'armée de Minucius](#)

[29](#)

## La réconciliation

30

Campagne du consul Servilius Geminus (automne 217)

31

Une délégation napolitaine (hiver 217-216)

32

Préparation des élections à Rome (premier trimestre 216)

33

Candidature de Varron au consulat

34

Élection de Paul-Émile au consulat

35

Mesures militaires et religieuses (mars 216)

36

Arrivée d'une délégation syracusaine

37

Préparatifs militaires (printemps 216)

38

Discours de Fabius Maximus à Paul-Émile

39

Départ des consuls aux armées

40

Varron obtient un succès

41

La ruse d'Hannibal est découverte

42

Dans la plaine de Cannes (début de l'été 216)

43

Installation des camps romains

44

Les Romains s'apprêtent à livrer bataille (1er-2 août 216)

45

L'armée d'Hannibal

46

Résultats d'abord incertains

47

Déroute des Romains

48

## La mort de Paul-Émile

49

### Bilan de la bataille

50

### Après la victoire

51

### La reddition du camp romain

52

### Complot des officiers

53

### Après la défaite ; les réactions à Rome

54

### Attitude énergique de Fabius Maximus

55

### La situation à Rome

56

### Mesures religieuses et militaires

57

### Le sort des prisonniers romains

58

### Plaidoyer des prisonniers

59

### Refus de racheter les prisonniers

60

### Les suites de la bataille de Cannes

61

## Livre XXIII - (216 à 215 av. J.-C.)

### 1. Conséquences de la défaite de Cannes

#### Soumission de Compsa ; embuscade près de Naples (fin août 216)

1

#### La situation à Capoue : Pacuvius Calavius

2

#### Le sénat capouan est soumis au verdict populaire

3

#### La vie quotidienne à Capoue

4

#### Une délégation campanienne est reçue par Varron

5

[Défection de Capoue](#)

[6](#)

[Decius Magius, chef de la résistance à Capoue](#)

[7](#)

[Calavius père et fils](#)

[8](#)

[Le jeune Calavius renonce à son projet](#)

[9](#)

[Condamnation de Decius Magus](#)

[10](#)

[La réponse de l'oracle de Delphes. Rapport de victoire à Carthage](#)

[11](#)

[Discussion au sénat de Carthage](#)

[12](#)

[Résolution du sénat carthaginois](#)

[13](#)

[Organisation de la résistance romaine ; situation de Nole \(été 216\)](#)

[14](#)

[Capitulation de Nucérie ; résistance de Nole ; Lucius Bantius](#)

[15](#)

[Marcellus repousse l'armée carthaginoise](#)

[16](#)

[Prise d'Acerra par Hannibal ; la garnison de Casilinum](#)

[17](#)

[Échec d'Hannibal devant Casilinum ; décomposition de l'armée carthaginoise](#)

[18](#)

[La garnison de Casilinum se rend avec les honneurs de la guerre \(printemps 215\)](#)

[19](#)

[Situation alarmante dans le Bruttium : les Pétéliens](#)

[20](#)

[Difficultés de trésorerie à Rome](#)

[21](#)

[Recrutement du sénat ; proposition de Spurius Carvilius](#)

[22](#)

[La dictature de Fabius Butéon](#)

[23](#)

[Élections à Rome ; l'armée du consul Postumius est anéantie \(février-mars 215\)](#)

[24](#)

[Consternation à Rome ; réaction du consul Sempronius Gracchus](#)

[25](#)

[2. Guerre d'Espagne \(216\)](#)

[Situation confuse ; Hasdrubal contre les Tartésiens](#)

[26](#)

[Hasdrubal prend le camp des déserteurs et reçoit l'ordre de partir en Italie](#)

[27](#)

[Rencontre d'Himilcon et d'Hasdrubal](#)

[28](#)

[Les Scipions battent l'armée d'Hasdrubal \(automne 216\)](#)

[29](#)

[3. Quatrième année de guerre \(215\)](#)

[Situation confuse dans le Bruttium ; élections pour 215](#)

[30](#)

[Mesures d'urgence à Rome \(ides de mars 215\)](#)

[31](#)

[Préparatifs militaires à Rome et à Carthage](#)

[32](#)

[La première délégation macédonienne](#)

[33](#)

[Arrestation des ambassadeurs de Philippe. Situation en Sardaigne](#)

[34](#)

[Une nouvelle trahison des Campaniens \(été 215\)](#)

[35](#)

[Bilan de l'opération](#)

[36](#)

[Le siège de Cumes](#)

[37](#)

[Menaces de guerre avec la Macédoine](#)

[38](#)

[Seconde ambassade macédonienne : opérations autour de Capoue](#)

[39](#)

[Victoire romaine sur les Sardes et les Carthaginois \(été 215\)](#)

[40](#)

[Conséquences de la victoire](#)

[41](#)

[Les Hirpins et les Samnites appellent Hannibal à leur secours](#)

[42](#)

[Tentatives diverses pour pousser les alliés de Rome à la défection](#)

[43](#)

[Hanibal assiège Nole \(fin de l'été 215\)](#)

[44](#)

[Discours des généraux pour encourager les combattants](#)

[45](#)

[Victoire romaine \(automne 215\)](#)

[46](#)

[Tauréa défie Asellus en combat singulier](#)

[47](#)

[Emprunts d'État et privatisation](#)

[48](#)

[Situation en Espagne](#)

[49](#)

[Livre XXIV - \(215 à 213 av. J.-C.\)](#)

[1. Situation en Sicile et en Italie méridionale \(215 à 214\)](#)

[Reddition de Locres \(automne 215\)](#)

[1](#)

[Les Bruttians attaquent Crotona](#)

[2](#)

[Reddition de Crotona](#)

[3](#)

[Situation en Sicile \(215\)](#)

[4](#)

[Hiéronyme, roi de Syracuse](#)

[5](#)

[Défection de Syracuse](#)

[6](#)

[L'assassinat de Hiéronyme \(printemps 214\)](#)

[7](#)

[Discours de Fabius Maximus aux comices](#)

[8](#)

[Élections pour l'année 214](#)

[9](#)

[Ides de mars 214 ; conjuration des prodiges de l'année](#)

[10](#)

[Appel à la solidarité nationale pour l'équipement de la flotte](#)

[11](#)



[Les forces romaines se concentrent en Campanie et en Sicile](#)

[12](#)

[Situation à Tarente et en Campanie \(printemps 214\)](#)

[13](#)

[Le proconsul Gracchus prépare l'armée de volontaires au combat](#)

[14](#)

[La liberté en échange d'une tête](#)

[15](#)

[Victoire des Romains devant Bénévent](#)

[16](#)

[L'armée de Marcellus remporte un avantage devant Nole](#)

[17](#)

[Activité des censeurs](#)

[18](#)

[La prise de Casilinum](#)

[19](#)

[Hannibal renonce à prendre Tarente \(automne 214\)](#)

[20](#)

[2. L'insurrection en Sicile \(214\)](#)

[Réactions à Syracuse après l'assassinat de Hiéronyme \(printemps 214\)](#)

[21](#)

[Polyène calme les esprits](#)

[22](#)

[Retour d'un semblant de légitimité à Syracuse](#)

[23](#)

[Double assassinat à la curie de Syracuse](#)

[24](#)

[Massacre de la famille royale](#)

[25](#)

[Mort d'Héracléa et de ses filles](#)

[26](#)

[Situation confuse à Syracuse](#)

[27](#)

[Discours d'Apollonide à l'assemblée du peuple](#)

[28](#)

[Hippocrate et Épicyde soulèvent les Léontiniens contre les Syracusains](#)

[29](#)

[Agitation dans l'armée syracusaine](#)

30

Hippocrate et Épycide retournent la situation en leur faveur

31

La prise de l'Hexapyle

32

Les Romains mettent le siège devant Syracuse

33

Un artificier de génie : Archimède

34

Himilcon prend de vitesse Marcellus

35

Concentration des forces autour de Syracuse

36

Soulèvement de la population d'Henna (fin de l'été 214)

37

Le piège

38

Massacre de la population

39

3. Campagne de Grèce et d'Espagne (214)

Le préteur M. Valerius libère Oricum et Apollonie (hiver 214)

40

Combats autour de l'Èbre et en Bétique (été 214)

41

Bataille de Munda ; Cornelius Scipion est blessé. Reprise de Sagonte

42

Élections à Rome pour 213

43

4. Début d'une nouvelle année de campagne (213)

Entrée en charge des nouveaux consuls (15 mars)

44

Un personnage compromettant : Dasius Altinius

45

La prise d'Arpi

46

Soumission d'Arpi et d'Atrinum ; incendie à Rome

47

Syphax, roi des Numides, nouvel allié des Romains

48

Un allié des Carthaginois : Masinissa, fils de Gala

49

Livre XXV - (212 av. J.-C.)

1. Situation dans le sud de l'Italie

Capture de Pomponius (213) ; introduction de cultes étrangers à Rome

1

Élections à Rome (hiver 213-212)

2

Entrée en charge des consuls (15 mars 212) ; l'affaire des publicains

3

Le procès de Postumius (printemps 212)

4

Difficultés du recrutement

5

Les rescapés de la bataille de Cannes

6

Expiation des prodiges ; l'affaire des otages

7

Complot des nobles Tarentins

8

La prise de Tarente

9

Pillage de la ville

10

Attaque de la citadelle (hiver 213-212)

11

Les prophéties de Marcius ; fondation des Jeux Apollinaires

12

Hannon sauve Capoue de la famine

13

Prise du camp carthaginois

14

Défection de Métaponte et de Thurium

15

La mort de Tibérius Gracchus

16

À propos de la mort de Gracchus

17

Combat singulier opposant Crispinus à Badius

18

L'équipée de Centénius Paenula

19

Départ d'Hannibal pour l'Apulie

20

L'armée d'Hannibal contre les légions du préteur Fulvius

21

Le siège de Capoue (automne 212)

22

2. La prise de Syracuse

Conjuration des bannis syracusains (printemps 212)

23

L'entrée des Romains dans Syracuse

24

Pillage de la ville

25

L'épidémie (automne 212)

26

Organisation de la résistance en Sicile

27

Pourparlers de paix

28

Envoi d'une délégation à Marcellus

29

Chute de la forteresse de Syracuse

30

Pillage de l'Achradine ; mort d'Archimède

31

3. Campagne d'Espagne

Nouveau dispositif de guerre (printemps 212)

32

Désertion des Celtibères

33

Mort de Publius Scipion

34

L'armée carthaginoise à la poursuite de Gnaeus Scipion

35

Prise du camp romain ; mort de Gnaeus Scipion

36

Un nouveau général : Lucius Marcius

37

Discours de Lucius Marcius

38

Prise des deux camps carthaginois

39

4. Fin de la campagne de Sicile (hiver 212 à 211)

Conséquences de la prise de Syracuse

40

Victoire romaine près d'Agrigente ; les élections à Rome (printemps 211)

41

Livre XXVI - (211 à 210 av. J.-C.)

1. La situation en Italie (211)

Entrée en charge des consuls aux ides de mars

1

L'affaire Marcius

2

Procès de Cn. Fulvius Flaccus

3

Poursuite du siège devant Capoue

4

Hannibal se porte au secours de Capoue

5

Échec d'Hannibal devant Capoue

6

Hannibal décide de marcher sur Rome (mars-avril 211)

7

Organisation des secours

8

Hannibal sous les remparts de Rome

9

Panique à Rome

10

Rome sauvée par la grêle

11

[Reprise du siège devant Capoue](#)

[12](#)

[Reddition de Capoue ; discours de Vibius Verrius](#)

[13](#)

[Suicide collectif. Premières arrestations](#)

[14](#)

[Exécution des sénateurs de Capoue](#)

[15](#)

[Le sort de Capoue après la capitulation](#)

[16](#)

[2. La guerre d'Espagne \(fin 211 à 210\)](#)

[Comment Hasdrubal mystifia Néron](#)

[17](#)

[Élection de Scipion à la tête de l'armée d'Espagne](#)

[18](#)

[Arrivée de Scipion en Espagne](#)

[19](#)

[Préparatifs avant la saison d'hiver \(fin de l'année 211\)](#)

[20](#)

[3. Campagne de Grèce \(212 à 211\). Conséquences de la campagne de Sicile et d'Italie](#)

[Le sénat accorde à Marcellus les honneurs de l'ovation \(fin de l'année 211\)](#)

[21](#)

[Élections pour l'année 210](#)

[22](#)

[Mesures religieuses et autres](#)

[23](#)

[Conclusion d'un traité entre les Romains et la confédération étolienne \(fin de l'année 211\)](#)

[24](#)

[Les Acarnaniens sur le pied de guerre \(premiers mois de l'année 210\)](#)

[25](#)

[Entrée en charge du consul Marcellus aux ides de mars \(210\)](#)

[26](#)

[Un incendie d'origine criminelle ravage le forum \(18-19 mars 210\)](#)

[27](#)

[Répartition des postes \(début de l'été 210\)](#)

[28](#)

[Marcellus répond aux accusations de ses détracteurs](#)

[29](#)

[Le sénat accorde une audience aux Siciliens](#)

[30](#)

[Réponse de Marcellus aux réclamations des Siciliens](#)

[31](#)

[Réconciliation de Marcellus avec les Siciliens](#)

[32](#)

[Audience des Campaniens au sénat](#)

[33](#)

[Sanctions prises contre les Campaniens](#)

[34](#)

[Mesures impopulaires à Rome](#)

[35](#)

[Appel à la solidarité nationale](#)

[36](#)

[Bilan de la situation \(début de l'été 210\)](#)

[37](#)

[Reddition de Salapia \(courant de l'été 210\)](#)

[38](#)

[Opérations navales autour de Tarente](#)

[39](#)

[Fin de la guerre de Sicile \(automne 210\)](#)

[40](#)

[4. Reprise de la guerre d'Espagne \(210\)](#)

[Discours de Scipion aux soldats de l'ancienne armée \(printemps\)](#)

[41](#)

[Scipion décide d'attaquer Carthagène \(printemps 210\)](#)

[42](#)

[Attaque de la ville](#)

[43](#)

[Assaut terrestre et maritime](#)

[44](#)

[La traversée de la lagune](#)

[45](#)

[Prise de la citadelle](#)

[46](#)

[Pillage de la ville](#)

[47](#)

[Disputes pour une couronne](#)

48

Libération des otages

49

La fiancée d'Allucius

50

Conséquences de la prise de Carthagène

51

Livre XXVII - (210 à 207 av. J.-C.)

1. Bilan de l'année 210

Reprise de la lutte dans le Samnium et en Apulie

1

Combat indécis en Lucanie

2

Réorganisation de la Campanie

3

Activité diplomatique. Annonce des prodiges (début de l'année 209)

4

Désignation d'un dictateur

5

Élection des consuls et des préteurs (printemps 209)

6

Arrivée de Laelius à Rome. Entrée en fonction des consuls (ides de mars 29)

7

Élection du grand curion. Pacification de la Sicile

8

Douze colonies refusent de fournir de nouveaux contingents

9

Les colonies fidèles

10

Conjuration des prodiges. Activité des nouveaux censeurs

11

Déroute de l'armée romaine en Campanie (début de l'été 209)

12

Violents reproches de Marcellus à son armée

13

Revanche de l'armée romaine

14

Opérations dans le Bruttium et autour de Tarente



15

Prise de Tarente (courant de l'été 209)

16

2. Reprise de la guerre d'Espagne (209)

Nouvelles alliances contractées avec les peuples d'Espagne (printemps)

17

Scipion attaque l'armée d'Hasdrubal près de Baecula

18

Prise du camp carthaginois. Libération de Massiva

19

Discussion d'état-major sur la poursuite de la guerre

20

3. Situation à Rome, dans le sud de l'Italie et en Grèce (208)

Élections pour l'année 208

21

Attribution des postes et répartition des troupes

22

Conjuration des prodiges. Célébration des Jeux Apollinaires (5 juillet 208)

23

Menace d'un soulèvement en Étrurie

24

Jonction des deux armées consulaires près de Vénouse en Apulie

25

Les deux consuls partent en reconnaissance

26

L'embuscade ; mort de Marcellus (fin de l'été 208)

27

Les habitants de Salapia prennent Hannibal à son propre piège. Libération de Locres

28

Situation politique à Rome. Actes de piraterie en Afrique (début de l'année 207)

29

Les Étoliens ruinent le plan de paix proposé par Philippe (printemps 208)

30

Comportement scandaleux de Philippe lors des Jeux (courant de l'été 208)

31

Philippe échoue devant Élis et retourne en Macédoine (automne 208)

32

Désignation d'un dictateur. Mort du consul Titus Quinctius Crispinus

33

Élection des consuls pour l'année 207

34

Répartition des postes et des troupes (février-mars 207)

35

4. Campagne d'Italie. Bataille du Métaure (207)

Entrée en charge des consuls (ides de mars)

36

Conjuration des prodiges. Sacrifices en l'honneur de Junon Reine

37

Début d'une nouvelle année de campagne (printemps 207)

38

Arrivée d'Hasdrubal en Italie (printemps 207)

39

Départ des consuls. Mouvements de troupes dans le Bruttium

40

Manoeuvres d'intimidation près de Grumentum

41

Hannibal subit une sévère défaite (printemps 207)

42

Le consul Claudius Néron décide de marcher contre Hasdrubal

43

Anxiété à Rome

44

Claudius Néron rejoint son collègue en Ombrie

45

Jonction des deux armées consulaires

46

Hasdrubal refuse le combat

47

La bataille du Métaure (23 juin 207)

48

Défaite carthaginoise et mort d'Hasdrubal

49

Annonce de la victoire à Rome

50

Conséquences de la victoire du Métaure

51

## Livre XXVIII - (207 à 205 av. J.-C.)

### 1. Campagnes d'Espagne et de Grèce (207)

#### Situation en Espagne (automne)

1

Silanus bat et met en fuite l'armée de Magon

2

Prise d'Orongis (fin de l'été 207)

3

La flotte romaine ravage le littoral africain (courant de l'été 207)

4

Événements de Grèce (207)

5

Prise d'Oréos. Les Romains renoncent à attaquer Chalcis

6

Vains efforts de Philippe pour contrôler la situation en Grèce

7

Philippe à l'assemblée des Achéens

8

2. Situation en Italie. Fin de la guerre d'Espagne (206)

Célébration du triomphe à Rome (début de l'année 206)

9

Début d'une nouvelle année de guerre (206)

10

Conjuration des prodiges. Les consuls encouragent le retour à la terre

11

Situation des armées carthagoises à la fin de 207

12

Accrochages entre l'armée de Scipion et l'armée d'Hasdrubal fils de Gisgon

13

Bataille de Silpia

14

Défaite carthaginoise

15

Fin de la guerre d'Espagne (206)

16

3. Activité diplomatique et militaire de Scipion en Espagne et en Afrique (206 à 205)

Scipion recherche l'alliance de Syphax

17

[Syphax offre l'hospitalité à Scipion et à Hasdrubal](#)

[18](#)

[Siège d'Iliturgi](#)

[19](#)

[Destruction d'Iliturgi. Capitulation de Castulon](#)

[20](#)

[Spectacle de gladiateurs à la mémoire des Scipions](#)

[21](#)

[Mesures de représailles contre la ville d'Astapa](#)

[22](#)

[Massacre de la population](#)

[23](#)

[Mutinerie dans l'armée romaine \(été 206\)](#)

[24](#)

[Scipion attire l'armée à Carthagène](#)

[25](#)

[Arrivée des mutins à Carthagène](#)

[26](#)

[Discours de Scipion à l'armée rebelle](#)

[27](#)

[Discours de Scipion \(suite\)](#)

[28](#)

[Discours de Scipion \(fin\)](#)

[29](#)

[Bataille navale dans le détroit de Gadès \(été 206\)](#)

[30](#)

[Nouvelles tentatives de soulèvement en Espagne \(fin de l'été 206\)](#)

[31](#)

[Scipion se prépare à attaquer Indibilis et Mandonius](#)

[32](#)

[Le combat tourne à l'avantage des Romains](#)

[33](#)

[Scipion donne une leçon de tolérance aux vaincus](#)

[34](#)

[Rencontre de Scipion et de Masinissa \(automne 206\)](#)

[35](#)

[Raid manqué de Magon contre Carthagène](#)

[36](#)

[Magon prend ses quartiers d'hiver aux Baléares. Capitulation de Gadès \(hiver 206\)](#)

[37](#)

[4. Situation en Italie \(205\)](#)

[Quatorzième année de guerre. Élections à Rome \(printemps 205\)](#)

[38](#)

[Audience au sénat des ambassadeurs de Sagonte \(deuxième quinzaine de mars 205\)](#)

[39](#)

[Scipion veut poursuivre la guerre en Afrique. Discours de Fabius Maximus](#)

[40](#)

[Suite du discours de Fabius](#)

[41](#)

[Fin du discours de Fabius](#)

[42](#)

[Réponse de Scipion](#)

[43](#)

[Suite du discours de Scipion](#)

[44](#)

[Discours de Fulvius Flaccus. Scipion est officiellement chargé de l'Afrique](#)

[45](#)

[Arrivée de Magon en Ligurie \(205\)](#)

[46](#)

[Livre XXIX - \(205 à 204 av. J.-C.\)](#)

[1. Préparatifs en vue du débarquement en Afrique \(205\)](#)

[Arrivée de Scipion en Sicile \(début de l'été 205\). Reprise de la guerre en Espagne](#)

[1](#)

[Défaite et mort d'Indibilis](#)

[2](#)

[Mort de Mandonius. Saccage de la côte africaine \(été 205\)](#)

[3](#)

[Laelius reçoit la visite de Masinissa](#)

[4](#)

[Alerte en Étrurie](#)

[5](#)

[Les soldats de Scipion attaquent la citadelle de Locres \(été 205\)](#)

[6](#)

[Scipion reprend Locres et bat l'armée d'Hannibal](#)

[7](#)

[Comportement scandaleux de la garnison romaine à Locres](#)

8

Bagarres en pleine ville entre le légat et les tribuns

9

2. Situation à Rome (204)

Le transport de la Mère de l'Ida à Rome (début de 204)

10

Arrivée de la déesse. Élections à Rome (printemps 204)

11

Conclusion de la paix avec Philippe à Phoenice (205)

12

Attribution des postes (mars 204)

13

Réception de la Grande déesse à Rome (4 avril 204)

14

Rappel à l'ordre de douze colonies qui avaient refusé de fournir des contingents

15

Remboursement de la dette publique

16

Audience au sénat des délégués de Locres

17

Discours du chef de la délégation locrienne (suite)

18

Délibération au sénat sur la situation des Locriens

19

La proposition de Metellus est adoptée

20

Condamnation de Pléminius

21

Réhabilitation de Scipion. Mort de Pleminius

22

3. Débarquement de Scipion en Afrique (204)

Syphax épouse la fille d'Hasdrubal (fin de l'année 205)

23

Scipion s'apprête à passer en Afrique (courant de l'été 204)

24

Embarquement de l'armée romaine

25

Le départ de l'armée

26

La traversée

27

Établissement du camp romain. Panique à Carthage

28

L'arrivée de Masinissa (fin de l'été 204)

29

Masinissa part à la reconquête de son royaume (206)

30

Hasdrubal pousse Syphax à combattre Masinissa (fin de 205)

31

Masinissa échappe de justesse à la mort

32

Victoire de Syphax. Masinissa part en exil (début de 204 ?)

33

Scipion, avec l'aide de Masinissa, remporte une victoire décisive près d'Utique (fin de 204)

34

Scipion assiège vainement Utique pendant quarante jours. L'armée se retire pour l'hiver (fin de l'automne 204)

35

Activité des consuls en Italie (courant de 204)

36

Fin de l'exercice des censeurs. Rivalité de Marcus Livius et de Claudius Néron

37

Élections à Rome (pour l'année 203)

38

Livre XXX - (203 à 201 av. J.-C.)

1. Événements d'Afrique. Libération de l'Italie (203)

Entrée en charge des consuls (15 mars 203)

1

Préparatifs en vue d'une nouvelle année de campagne

2

Activité militaire et diplomatique de Scipion en Afrique (hiver 203-202)

3

Rupture de la trêve conclue entre Scipion et Syphax (début du printemps)

4

Incendie du camp de Syphax

5

Incendie du camp d'Hasdrubal

6

Le sénat de Carthage décide de poursuivre la lutte

7

Victoire romaine aux Grandes-Plaines (printemps 203)

8

Le sénat de Carthage décide de rappeler Hannibal. Attaque de la flotte romaine

9

Bataille navale dans la rade de Tunis

10

Syphax subit une sévère défaite (printemps 203)

11

Capture de Syphax. Masinissa rencontre Sophonisbe

12

Syphax est amené au camp romain

13

Scène de dépit amoureux

14

La mort de Sophonisbe

15

Arrivée d'une délégation carthaginoise au camp de Scipion

16

Déclaration de Laelius au sénat. Réception des envoyés de Masinissa

17

2. Opérations en Gaule et en Italie (203)

Victoire romaine en Gaule ; Magon est blessé (fin de l'été)

18

Magon s'embarque pour l'Afrique et meurt au cours de la traversée

19

Hannibal quitte l'Italie sur ordre du sénat de Carthage (fin de l'été 203)

20

Réactions à Rome après la libération de l'Italie

21

Réception de la délégation carthaginoise

22

Discussion au sénat sur l'opportunité de conclure la paix

23

Rupture de la trêve

24



[Reprise de la guerre. Hannibal débarque près de Leptis \(premiers mois de l'an 202\)](#)

[25](#)

[Bilan de l'année 203](#)

[26](#)

[3. Fin de la deuxième guerre punique. Victoire de Zama \(202\)](#)

[Attribution des postes pour l'année 202 \(15 mars\)](#)

[27](#)

[État des esprits à Rome et à Carthage](#)

[28](#)

[Rencontre d'Hannibal et de Scipion](#)

[29](#)

[Discours d'Hannibal](#)

[30](#)

[Réponse de Scipion](#)

[31](#)

[Préliminaires de la bataille](#)

[32](#)

[La bataille de Zama \(19 octobre 202\). Disposition des troupes](#)

[33](#)

[Combat d'infanterie](#)

[34](#)

[Défaite de l'armée carthaginoise](#)

[35](#)

[Scipion reçoit les ambassadeurs carthaginois](#)

[36](#)

[Scipion dicte aux Carthaginois les conditions de la paix](#)

[37](#)

[Situation à Rome \(courant de l'année 202\)](#)

[38](#)

[Activité du consul Tibérius Claudius Néron \(courant de l'hiver 202-201\)](#)

[39](#)

[Annnonce de la victoire à Rome \(printemps 201\)](#)

[40](#)

[Répartition des effectifs pour l'année 201](#)

[41](#)

[Audience des ambassadeurs macédoniens et de la délégation carthaginoise](#)

[42](#)

[Conclusion du traité de paix \(courant de l'été 201\)](#)

43

Bilan de la guerre

44

Entrée triomphale de Scipion à Rome

45

Livre XXXI - (201 à 199 av. J.-C.)

1. Préliminaires de la guerre de Macédoine (automne 201 - printemps 200)

1

D'une guerre à l'autre

2

Activité diplomatique dans le bassin méditerranéen. Revers en Gaule (été 201)

3

La flotte romaine aborde en Macédoine

4

Distribution de terres aux vétérans. Jeux Romains et Jeux Plébéiens

5

Le sénat décrète la guerre contre Philippe (printemps 200)

6

Le peuple refuse de voter la guerre (fin mars 200)

7

Vote de la guerre par le peuple (juillet 200)

8

Attribution des postes et recrutement des armées

9

Activité diplomatique et mesures religieuses

10

Soulèvement en Gaule (fin du printemps 200)

11

Mission diplomatique en Afrique

12

Prodiges et conjurations

13

Comment l'État se libéra de sa dette sans bourse délier

14

Arrivée de l'armée consulaire en Épire

15

Les Athéniens déclarent la guerre à Philippe (mai 200)

16

## Activité militaire de Philippe dans les Cyclades

17

Siège d'Abydos (août 200)

18

Chute d'Abydos et retour de Philippe en Macédoine

19

Missions diplomatiques en Afrique (été 200)

20

Lentulus, proconsul en Espagne, obtient l'ovation (été 200)

21

Victoire des Romains devant Crémone (septembre 200)

2. Première année de campagne en Grèce (automne - hiver 200)

22

Arrivée de la flotte romaine au Pirée (septembre 200)

23

Prise de Chalcis (octobre 200)

24

Attaque d'Athènes par Philippe (octobre 200)

25

Assemblée de la confédération achéenne (automne 200)

26

L'Attique est dévastée par les troupes de Philippe

27

Expédition de L. Apustius aux confins de la Macédoine (septembre 200)

28

Extension du conflit sur terre et sur mer

29

L'assemblée panétoienne (mars 199). Discours du chef de la délégation macédonienne

30

Discours de la délégation athénienne

31

Discours du représentant romain

32

L'assemblée se sépare sans avoir pris de décision

3. Deuxième année de campagne (printemps - automne 199)

33

Combat de cavalerie au pays des Dassarètes (printemps 199)

34

[Première rencontre de l'armée consulaire et de l'armée de Philippe \(mai-juin 199\)](#)

[35](#)

[L'armée du roi est refoulée dans son camp \(juillet 199\)](#)

[36](#)

[L'armée romaine tombe dans une embuscade](#)

[37](#)

[La riposte de la cavalerie romaine](#)

[38](#)

[Aurait-on pu agir autrement ?](#)

[39](#)

[Passage du défilé \(août 199\)](#)

[40](#)

[Retour de l'armée victorieuse en Illyrie \(septembre 199\)](#)

[41](#)

[Opérations des Étoliens et de leurs alliés en Thessalie \(septembre 199\)](#)

[42](#)

[Déroute de l'armée étolienne](#)

[43](#)

[Situation à la fin de l'année 199](#)

[44](#)

[Manifestation contre Philippe à Athènes \(début de l'été 199\)](#)

[45](#)

[Prise d'Andros \(août 199\)](#)

[46](#)

[Siège d'Oréos par les forces alliées \(septembre 199\)](#)

[4. Situation en Gaule cisalpine](#)

[47](#)

[Arrivée du préteur L. Furius à Rome \(fin de l'été 200\)](#)

[48](#)

[Furius demande le triomphe](#)

[49](#)

[Élections pour l'année 199](#)

[50](#)

[Activité des édiles. Renouvellement des postes en Espagne](#)

[Livre XXXII - \(199 à 197 av. J.-C.\)](#)

[1. Politique étrangère et intérieure de Rome \(199 - 198\)](#)

[1](#)

[Entrée en charge des consuls \(15 mars 199\). Conjuration des prodiges](#)

2

[Expédition des affaires courantes](#)

3

[Insubordination dans l'armée de Macédoine](#)

4

[Philippe abandonne le siège de Thaumaci en Thessalie \(fin de l'automne 200\)](#)

5

[Reprise des hostilités \(printemps 199\) ; Philippe en Chaonie](#)

6

[Incertitude sur l'activité militaire du consul P.Villius](#)

7

[Défaite du préteur en Gaule \(199\). Élections pour l'année 198](#)

8

[Réception au sénat des ambassadeurs du roi Attale \(printemps 198\)](#)

9

[Conjuration des prodiges. Départ des armées consulaires \(avril 198\)](#)

[2. Deuxième année de guerre contre la Macédoine \(198\)](#)

10

[Vaine tentative de Philippe pour instaurer la paix \(deuxième quinzaine de juin 198\)](#)

11

[Une légion romaine part dans la montagne sous la conduite d'un berger épirote](#)

12

[Victoire romaine \(25 juin 198\)](#)

13

[Philippe ravage la Thessalie. Révolte des Étoliens \(été 198\)](#)

14

[Les alliés se rendent maîtres de la Thessalie](#)

15

[Prise de Phaloria ; reddition d'autres villes thessaliennes](#)

16

[Entrée en action de la marine de guerre ; attaque d'Érétrie \(mai 198\)](#)

17

[Prise de Carystos. Le consul attaque vainement Atrax](#)

18

[Combats en Phocide](#)

19

[La conférence de Sicyone \(fin del'été 198\)](#)

20

[Intervention du préteur Aristaenus](#)

[21](#)

[Le préteur présente les arguments en faveur de l'alliance avec Rome](#)

[22](#)

[Les Achéens se prononcent pour l'alliance avec Rome](#)

[23](#)

[Échec des alliés devant Sicyone](#)

[24](#)

[Reddition d'Élatée, assiégée par l'armée consulaire](#)

[25](#)

[Argos passe sous l'autorité macédonienne](#)

[3. Affaires intérieures et affaires de Gaule \(198\)](#)

[26](#)

[Répression d'un soulèvement d'esclaves dans le Latium](#)

[27](#)

[Élections à Rome pour l'année 197](#)

[28](#)

[Attribution des postes. T. Quinctius Flaminus est maintenu en Grèce](#)

[29](#)

[Conjuration des prodiges. Création de cinq nouvelles colonies](#)

[30](#)

[Soulèvement des Boiens et des Insubres, alliés aux Cénonans](#)

[31](#)

[Pacification de la Gaule](#)

[4. Affaires de Grèce \(fin de l'année 197 - 196\)](#)

[32](#)

[La conférence de Nicée \(novembre 198\)](#)

[33](#)

[Intervention du consul romain](#)

[34](#)

[Philippe somme les Romains de quitter la Grèce](#)

[35](#)

[Deuxième journée de pourparlers](#)

[36](#)

[Les alliés accordent à Philippe une trêve de deux mois](#)

[37](#)

[Échec des négociations de paix à Rome](#)

[38](#)

[Philippe fait cadeau d'Argos à Nabis, tyran de Lacédémone](#)

[39](#)

[La rencontre de Mycènes \(printemps 197\)](#)

[40](#)

[Conclusion d'une trêve de quatre mois](#)

[Livre XXXIII - \(197 à 195 av. J.-C.\)](#)

[1. Guerre contre Philippe \(197\)](#)

[1](#)

[Thèbes se soumet à l'autorité de Rome \(printemps 197\)](#)

[2](#)

[L'assemblée de la ligue béotienne. Malaise du roi Attale](#)

[3](#)

[Départ en campagne \(fin mars 197\)](#)

[4](#)

[Discours de Philippe à ses soldats](#)

[5](#)

[Sur la façon de planter les pieux](#)

[6](#)

[Rencontre des deux armées près de Scotoussa](#)

[7](#)

[Les soldats de Philippe délogent les troupes alliées](#)

[8](#)

[Dispositif des deux armées](#)

[9](#)

[La bataille de Cynocéphales](#)

[10](#)

[Déroute de l'armée macédonienne](#)

[11](#)

[Déroute de l'armée macédonienne](#)

[12](#)

[Discussion des conditions de paix en conseil de guerre](#)

[13](#)

[Entrevue des forces alliées avec Philippe](#)

[14](#)

[Victoire des Achéens près de Corinthe \(juin 197\)](#)

[15](#)

[Nouvelle victoire sur les troupes macédoniennes en Achaïe](#)

[16](#)

[Les Acarnaniens restent fidèles à Philippe](#)

[17](#)

[Le légat L. Quinctius Flaminius met le siège devant Leucade](#)

[18](#)

[Combats entre les Rhodiens et les troupes de Philippe dans la région de Stratonicee \(été 197\)](#)

[19](#)

[Expédition victorieuse de Philippe en Péonie \(197\)](#)

[20](#)

[Les Rhodiens empêchent Antiochus de joindre ses forces à celles de Philippe \(début juin 197\)](#)

[21](#)

[Mort du roi Attale \(mars 197\). Reprise de la guerre en Espagne](#)

[22](#)

[Discussion au sénat pour l'attribution du triomphe aux consuls](#)

[23](#)

[Triomphe des consuls, l'un à Rome, l'autre sur le mont albain](#)

[24](#)

[Élections à Rome pour 196. Arrivée de l'ambassade macédonienne \(premiers mois de l'année\)](#)

[25](#)

[Répartition des postes consulaires ; discussions à propos de la Macédoine](#)

[26](#)

[Départ des préteurs pour l'Espagne. Conjuración des prodiges](#)

[27](#)

[Retour de l'armée d'Espagne. En Béotie, au cours de l'hiver 197-198](#)

[28](#)

[Assassinat de Brachyllès, partisan de Philippe](#)

[29](#)

[Actes de terrorisme en Béotie \(printemps 196\)](#)

[2. Libération de la Grèce \(196\)](#)

[30](#)

[Arrivée de la délégation romaine \(début juin 196\)](#)

[31](#)

[Discussions à propos de la libération des cités grecques \(printemps 196\)](#)

[32](#)

[Les Jeux Isthmiques \(début juillet 196\)](#)

[33](#)

[Joie des cités grecques libérées](#)

[34](#)

[Réception de l'ambassade d'Antiochus ; règlement du statut des peuples grecs](#)



35

Suite des négociations menées par les commissaires romains

36

La lutte contre les Gaulois

37

Réjouissances à Rome à l'annonce de la victoire

3. Détérioration des relations avec Antiochus

38

Opérations en Asie mineure et dans l'Hellespont

39

La conférence de Lysimachia

40

Réponse d'Antiochus

41

Fausse nouvelle de la mort de Ptolémée (automne 196)

42

Affaires religieuses. Élections pour l'année 195

43

Attribution des postes

44

Analyse de la situation politique (195)

45

Problèmes de relations extérieures. Hannibal à Carthage

46

Hannibal, suffète carthaginois (196)

47

Les Romains s'associent aux poursuites lancées contre Hannibal

48

La fuite d'Hannibal (195)

49

Discours des ambassadeurs romains au sénat de Carthage

Livre XXXIV - (195 à 193 av. J.-C.)

1. Débat sur le luxe des femmes

1

L'abrogation de la loi Oppia

2

Discours de Caton

3

[Discours de Caton \(suite\)](#)

[4](#)

[Discours de Caton \(fin\)](#)

[5](#)

[Discours de L. Valérius](#)

[6](#)

[Discours de L. Valérius \(suite\)](#)

[7](#)

[Discours de L. Valérius \(fin\)](#)

[2. La guerre d'Espagne \(195\)](#)

[8](#)

[Départ en campagne du consul M. Porcius Caton \(fin de l'hiver\)](#)

[9](#)

[Le site d'Emporia](#)

[10](#)

[Retour à Rome de M. Helvius et du préteur Q. Minucius](#)

[11](#)

[Les Ilergètes appellent les Romains à leur secours](#)

[12](#)

[Réponse du consul à la délégation ilergète](#)

[13](#)

[Caton s'apprête à livrer bataille \(début du printemps 195\)](#)

[14](#)

[Les Romains attaquent l'armée ennemie](#)

[15](#)

[Victoire romaine](#)

[16](#)

[Soumission de toute l'Espagne au nord de l'Èbre](#)

[17](#)

[Caton désarme les peuples d'Espagne](#)

[18](#)

[Éloge de Caton](#)

[19](#)

[Opérations dans le sud de l'Espagne](#)

[20](#)

[Soumission des Lacétans](#)

[21](#)

[Fin de la campagne d'Espagne](#)

### 3. Campagne de Grèce (195)

22

La conférence de Corinthe

23

Interventions du représentant d'Athènes et du responsable étolien

24

La guerre contre Nabis est décidée

25

Une tentative de révolte à Argos

26

Les troupes alliées se préparent à attaquer Lacédémone

27

Nabis fait régner la terreur à Sparte

28

Opérations aux portes de Sparte

29

Capitulation de Gythéum

30

Nabis demande un entrevue au général romain

31

Discours de Nabis

32

Réponse de Quinctius

33

Le général romain est partisan de la paix avec Nabis (fin 195)

34

Le projet d'assiéger Lacédémone est adopté puis abandonné

35

Conditions de paix imposées par les Romains à Nabis

36

Déception de Nabis et de ses amis

37

Nabis déclare la guerre aux Romains (début de l'hiver 195)

38

Attaque de Lacédémone

39

La progression des Romains est stoppée par l'incendie qui ravage la ville

40

[Nabis accepte les conditions de paix. Libération de la citadelle d'Argos](#)

[41](#)

[Célébration des Jeux Néméens](#)

[42](#)

[Élections pour l'année 194](#)

[4. Événements de l'année 194](#)

[43](#)

[Attribution des postes](#)

[44](#)

[Célébration du printemps sacré. Exécution de Pléminius \(printemps 194\)](#)

[45](#)

[Fondation de colonies. Conjuración des prodiges](#)

[46](#)

[Combats en Gaule](#)

[47](#)

[Victoire romaine](#)

[48](#)

[La conférence de Corinthe \(printemps 194\)](#)

[49](#)

[Intervention de T. Quinctius](#)

[50](#)

[Évacuation de l'Acrocorinthe. Rassemblement de l'armée romaine à Oricum](#)

[51](#)

[Retrait des dernières garnisons romaines. Nouvelle réglementation de la Thessalie](#)

[52](#)

[Retour de l'armée victorieuse à Rome. Le triomphe](#)

[53](#)

[Fondation de colonies ; consécration de nouveaux temples](#)

[54](#)

[Discussion sur l'attribution de places de spectacle réservées aux sénateurs](#)

[55](#)

[Tremblements de terre en série. Répartition des postes pour 193](#)

[5. Début de l'année 193](#)

[56](#)

[Nouvelles menaces en Ligurie. Renforcement des effectifs militaires](#)

[57](#)

[Ratification du traité de paix conclu avec la Grèce. Discours du représentant d'Antiochus](#)

[58](#)

[Réponse de Quinctius](#)

[59](#)

[Discussion des conditions de l'alliance](#)

[60](#)

[Hannibal décide Antiochus à faire la guerre aux Romains](#)

[61](#)

[La mission d'Ariston](#)

[62](#)

[Les Carthaginois et Masinissa demandent à Rome de régler leur différent](#)

[Livre XXXV - \(193 à 192 av. J.-C.\)](#)

[1. Politique intérieure et extérieure de Rome \(193\)](#)

[1](#)

[Opérations en Espagne \(courant de l'année 194\)](#)

[2](#)

[Départ du préteur C. Flaminius \(printemps 193\)](#)

[3](#)

[Combats en Ligurie \(printemps 193\)](#)

[4](#)

[L'armée consulaire échappe à une embuscade tendue par les Boiens](#)

[5](#)

[Victoire romaine](#)

[6](#)

[Préparation des élections](#)

[7](#)

[Lois contre l'usure. Situation en Espagne \(début de l'année 193\)](#)

[8](#)

[Le consul L. Cornélius demande vainement les honneurs du triomphe](#)

[9](#)

[Faits de la vie religieuse et politique à Rome \(194-193\)](#)

[10](#)

[Élections des consuls et des préteurs pour l'année 191](#)

[11](#)

[La cavalerie numide sauve l'armée consulaire bloquée dans un défilé](#)

[2. Événements de Grèce \(193\)](#)

[12](#)

[L'assemblée générale de Naupacte \(fin de l'année 194\)](#)

[13](#)

[Réactions des rois aux propositions des Étoliens](#)

14

La délégation romaine se rend à Éphèse. Rencontre de Scipion et d'Hannibal

15

L'entrevue d'Apamée. Mort du fils d'Antiochus

16

Rencontre des ambassadeurs romains et du représentant d'Antiochus (été 193)

17

Échec de la délégation romaine

18

Alexandre pousse Antiochus à déclarer la guerre aux Romains

19

Hannibal rentre dans les bonnes grâces d'Antiochus. La guerre contre Rome est décidée (fin de l'année 193)

3. Activité militaire et diplomatique de Rome (192)

20

Élections pour l'année 192. Préparatifs de guerre contre Nabis

21

Conjuration des prodiges. Campagne victorieuse du consul en Ligurie (printemps 192)

22

Départ des consuls à la tête de leurs armées. Victoires en Espagne

23

Ambassade à Rome d'Attale, fils d'Eumène

24

Élections anticipées pour l'année 191

4. La guerre contre Nabis (192)

25

Conférence de Sicyone : les Achéens déclarent la guerre à Nabis

26

Le siège de Gythéum

27

Chute de Gythéum. L'armée achéenne marche sur Lacédémone

28

Établissement de l'armée achéenne face au camp de Nabis

29

L'armée de Nabis est prise dans une embuscade

30

Victoire des Achéens

5. Efforts des Étoliens pour détacher la Grèce de l'alliance romaine (192)

31

[La conférence de Démétriade \(printemps 192\)](#)

[32](#)

[L'assemblée panétoienne](#)

[33](#)

[Interventions de Quinctius et de Thoas, préteur des Étoliens](#)

[34](#)

[Démétriade tombe aux mains des Étoliens](#)

[35](#)

[Assassinat de Nabis](#)

[36](#)

[Massacre des Étoliens](#)

[37](#)

[Lacédémone entre dans la confédération achéenne](#)

[38](#)

[Thoas échoue devant Chalcis](#)

[39](#)

[Les dirigeants de Démétriade repoussent les propositions de Villius](#)

[40](#)

[Affaires intérieures de Rome \(fin de l'année 192\)](#)

[41](#)

[Attribution des postes pour l'année 191](#)

[6. Début de la guerre d'Antiochus](#)

[42](#)

[Nouvelle disgrâce d'Hannibal](#)

[43](#)

[Antiochus débarque en Grèce avec ses troupes \(octobre 192\)](#)

[44](#)

[La conférence de Lamia \(automne 192\)](#)

[45](#)

[La paix ou la guerre ?](#)

[46](#)

[Les Chalcidiens refusent d'ouvrir leurs portes au roi](#)

[47](#)

[Les Étoliens obtiennent l'alliance d'Amynder, roi des Athamans](#)

[48](#)

[Assemblée de la confédération achéenne à Égium. Intervention des représentants d'Antiochus et des Étoliens](#)

[49](#)

[Réponse de Quinctius](#)

50

[Les Achéens déclarent la guerre à Antiochus et aux Étoliens](#)

51

[Massacre des soldats alliés au temple d'Apollon Délien. Antiochus se rend maître de l'Eubée](#)

[Livre XXXVI - \(192 à 191 av. J.-C.\)](#)

[1. Préliminaires de la guerre contre Antiochus \(hiver 192 - 191\)](#)

1

[La déclaration de guerre à Antiochus \(fin mars 191\)](#)

2

[Attribution des postes pour l'année 191](#)

3

[Rassemblement des forces à Brindes \(15 mars 191\)](#)

4

[Les délégations alliées offrent leur concours aux Romains](#)

5

[Les Épirotes et les Éléens se rapprochent d'Antiochus \(hiver 192-191\)](#)

6

[Antiochus soulève les Béotiens contre les Romains \(hiver 192-191\)](#)

7

[Hannibal conseille à Antiochus de faire la guerre aux Romains](#)

8

[Philippe décide de se battre aux côtés des Romains](#)

9

[Opérations en Thessalie \(courant de l'hiver\). Capitulation de Phères et de Scotoussa](#)

10

[Libération de Larissa par l'armée romaine](#)

11

[Mariage d'Antiochus avec une jeune fille de Chalcis](#)

12

[Antiochus parvient à détacher les Acarnaniens de l'alliance romaine \(printemps 191\)](#)

[2. Campagne de Grèce \(191\)](#)

13

[Expédition des Romains et de Philippe en Thessalie \(début du printemps\)](#)

14

[Arrivée du consul en Grèce. Prise de Larissa \(fin mai 191\) ; l'Athamanie passe sous l'autorité de Philippe](#)

15

[Antiochus se réfugie aux Thermopyles \(printemps 191\)](#)

16



[Préliminaires de la bataille](#)

[17](#)

[Discours du consul aux soldats](#)

[18](#)

[Caton sauve l'armée romaine](#)

[19](#)

[Massacre de l'armée d'Antiochus ; le roi s'enfuit à Chalcis \(juin 191\)](#)

[20](#)

[Actes de représailles en Béotie](#)

[21](#)

[Caton annonce à Rome la victoire des Thermopyles](#)

[22](#)

[Les Étoliens restent sourds aux propositions du consul](#)

[23](#)

[Le siège d'Héraclée \(juillet 191\)](#)

[24](#)

[Capitulation des Étoliens](#)

[25](#)

[Philippe met le siège devant Lamia \(juillet 191\)](#)

[26](#)

[Antiochus envoie des secours aux Étoliens \(été 191\)](#)

[27](#)

[Les Étoliens cherchent à obtenir la paix avec Rome](#)

[28](#)

[Le consul accorde aux Étoliens une trêve de dix jours](#)

[29](#)

[L'assemblée générale des Étoliens refuse la paix](#)

[30](#)

[Après l'échec des négociations de paix, le consul met le siège devant Naupacte \(août 191\)](#)

[31](#)

[T. Quinctius rétablit la paix dans le Péloponnèse](#)

[32](#)

[Discussions au sujet de la possession de Zacynthe ; l'île est restituée aux Romains \(été 191\)](#)

[33](#)

[Philippe reprend Démétriade \(août 191\)](#)

[34](#)

[T. Quinctius obtient la levée du siège devant Naupacte \(septembre 191\)](#)

[35](#)

[Les Épirotes obtiennent une trêve de quatre-vingt-dix jours. Fin de la campagne en Grèce \(fin de l'année 191\)](#)

[3. Situation en Italie et à Rome \(fin de l'année 191\)](#)

[36](#)

[Consécration à Rome. Création des Jeux Mégalésiens \(avril 191\)](#)

[37](#)

[Conjuration des prodiges \(printemps 191\)](#)

[38](#)

[Victoire de P. Scipion sur les Boiens \(été 191\)](#)

[39](#)

[Scipion Nasica demande le triomphe pour sa victoire sur les Boiens](#)

[40](#)

[Triomphe de P. Cornélius Scipion](#)

[41](#)

[Hannibal met en garde Antiochus contre les dangers d'une guerre contre Rome](#)

[42](#)

[Entrée en action de la flotte romaine \(début de l'été 191\)](#)

[43](#)

[Préliminaires de la bataille navale](#)

[44](#)

[Bataille de Corycos \(novembre 191\)](#)

[45](#)

[Déroute de la flotte syrienne. Élections pour l'année 190](#)

[Livre XXXVII - \(190 à 189 av. J.-C\)](#)

[1. La campagne d'Asie \(190\)](#)

[1](#)

[La délégation étolienne repart sans avoir obtenu la paix](#)

[2](#)

[Préparatifs de guerre à Rome](#)

[3](#)

[Conjuration des prodiges](#)

[4](#)

[Départ des armées \(juillet 190\)](#)

[5](#)

[Attaque et prise de Lamia par le proconsul Acilius](#)

[6](#)

[Arrivée du consul L.Scipion en Grèce \(été 190\). Les Étoliens tentent d'obtenir la paix](#)

[7](#)

[Le siège est levé devant Amphissa. L'armée consulaire se dirige vers l'Hellespont](#)

8

Préparatifs d'Antiochus (hiver 191-190)

9

C. Livius part à la rencontre de l'armée consulaire en Chersonnèse (début mars 190)

10

La félonie de Polyxénidas, commandant de la flotte syrienne (début du printemps 190)

11

La flotte rhodienne est écrasée au large de Samos

12

La flotte romaine s'éloigne d'Abydos et rejoint les alliés en Éolide

13

Opérations navales au large de Samos et d'Éphèse (mai 190)

14

Arrivée du préteur L. Aemilius en Asie (mai 190)

15

Discussion du projet présenté par C. Livius

16

L'escale de Phéniconte (juin 190)

17

Reprise des opérations en Lycie. Retour à Samos (juillet 190)

18

Siège de Pergame (juin 190)

19

Eumène refuse de faire la paix avec Antiochus (juillet 190)

20

Le détachement achéen libère Pergame

21

Mesures de représailles dans la région de Pergame et de Phocée (juillet 190)

22

La flotte alliée prend position en face de Phasélis (août 190)

23

Préparatifs de la bataille au large de Sidè (août 190)

24

Déroute de la flotte syrienne

25

Les hésitations de Prusias, roi de Bithynie

26

Le siège de Notion (septembre 190)

27

Mouvements de la flotte romaine entre Chios et Samos

28

Dans le golfe de Téos

29

Dispositif de la bataille navale au large de Myonnésos (septembre 190)

30

Victoire de la flotte alliée (septembre 190)

31

Antiochus quitte Lysimachia et se retire à Sardes

32

Prise de Phocée et pillage de la ville (fin de l'automne 190)

33

L'armée consulaire passe en Asie (20 octobre 190)

34

Arrivée d'Héraclidès au camp romain

35

Propositions de paix d'Antiochus

36

Réponse de Publius Scipion

37

L'armée consulaire campe aux sources du Caique (novembre 190)

38

Les deux armées se préparent au combat

39

Description du front romain

40

Dispositif de l'armée royale

41

Les quadriges munis de faux

42

Scènes de panique

43

Reprise du combat

44

Pillage du camp ennemi. Antiochus se réfugie à Apamée

45

Le consul victorieux dicte ses conditions

## 2. Politique intérieure de Rome (189)

46

Triomphe de M'. Acilius sur les Étoiliens. Activité diplomatique du sénat

47

Élections pour l'année 189

48

Fausses rumeurs en provenance d'Asie (avril 189)

49

Le sénat refuse la paix à la délégation étolienne (fin décembre 190)

50

Répartition des postes pour l'année 189

51

La nouvelle de la victoire parvient à Rome (avril 189)

52

Arrivée des plénipotentiaires à Rome (mai 189). Les réticences du roi Eumène

53

Eumène dévoile ses désirs et ses craintes au sénat

54

Intervention de la délégation rhodienne

55

Conclusion de la paix avec Antiochus. Envoi d'une commission de dix membres (mai 189)

56

Le partage de l'Asie

57

Événements d'Espagne. Fondation de la colonie de Bologne (30 décembre 189)

58

M'. Acilius est écarté de la censure. Le préteur Aemilius Régillus obtient le triomphe naval (1er février 189)

59

Triomphe de L. Cornélius Scipion, l' "Asiatique" (février-mars 189)

60

Le préteur Q. Fabius se rend en Crète (fin de l'année 89)

Livre XXXVIII - (189 à 187 av. J.-C.)

1. Retour sur la campagne de Grèce (190)

1

Amynder reconquiert son royaume (fin de l'année 190)

2

Vaine tentative de Philippe pour reprendre l'Athamanie

3

[Les Étoiliens cherchent vainement à obtenir la paix](#)

[4](#)

[Le consul M. Fulvius entreprend le siège d'Ambracie \(début de l'été 189\)](#)

[5](#)

[Résistance des Ambraciotes](#)

[6](#)

[Échec de l'attaque lancée par les Étoiliens pour libérer la ville](#)

[7](#)

[Bataille dans le souterrain](#)

[8](#)

[Les Étoiliens demandent une nouvelle fois la paix](#)

[9](#)

[La capitulation d'Ambracie](#)

[10](#)

[La délégation étolienne arrive à Rome](#)

[11](#)

[Conclusion du traité de paix avec les Étoiliens](#)

[2. La campagne d'Asie \(189\)](#)

[12](#)

[Arrivée du consul C. Manlius Vulso à Éphèse \(début du printemps\)](#)

[13](#)

[En Carie](#)

[14](#)

[Moagétès, tyran de Cibyra](#)

[15](#)

[Détour par la Pamphylie ; attaque de Sagalessos en Pisidie. L'armée campe à la frontière des Tolostoboges](#)

[16](#)

[Conquête de l'Asie par les envahisseurs gaulois \(IIIe-IIe siècle\)](#)

[17](#)

[Déclaration du consul aux soldats](#)

[18](#)

[Premiers combats contre les Gaulois ; rencontre avec les Galles \(juillet 189\)](#)

[19](#)

[Mise en place des troupes gauloises](#)

[20](#)

[Dispositif des armées romaines](#)

[21](#)

[La bataille du mont Olympe ; défaite des Gaulois \(fin de l'été 189\)](#)

22

L'attaque du camp gaulois

23

Prise du camp et déroute des Gaulois. Bilan de la bataille

24

La femme d'Orgiago

25

Échec des négociations près d'Ancyre

26

Seconde bataille contre les Gaulois (mi-octobre 189)

27

Négociations de paix à Éphèse

3. Établissement de la paix en Grèce et en Asie (188)

28

Le siège de Samè sur l'île de Céphallénie (hiver 189-188)

29

Capitulation de la ville (printemps 188)

30

Réunion de la confédération achéenne à Argos (février 188)

31

Les Lacédémoniens dénoncent l'alliance avec les Achéens

32

La délégation lacédémonienne est reçue à Rome en présence des Achéens (hiver 189-188)

33

Scènes d'émeute à Lacédémone (printemps 188)

34

La paix est rétablie à Lacédémone (automne 188)

35

Élections pour l'année 188 et répartition des postes

36

Mesures diverses prises à Rome avant la départ des consuls

37

Règlement de la question d'Asie (hiver 189-188)

38

La paix d'Apamée (printemps 188)

4. Rapatriement des forces armées (187)

39

Retour de la flotte en Italie. Le travail des commissaires en Asie

[40](#)

[Retour de l'armée en Europe. L'armée tombe dans une embuscade en Thrace](#)

[41](#)

[Nouvelle embuscade en Thrace. L'armée arrive à Apollonie en Illyrie \(courant de l'hiver 188-187\)](#)

[42](#)

[Élections pour l'année 187 \(le 18 février\)](#)

[43](#)

[Une délégation ambraciote porte plainte contre M. Fulvius Nobilior](#)

[44](#)

[Le consul M. Aemilius obtient la condamnation de son collègue](#)

[45](#)

[Déposition des commissaires contre le consul Cn. Manlius](#)

[46](#)

[Suite de l'intervention](#)

[47](#)

[Réponse de Cn. Manlius Vulso](#)

[48](#)

[Suite du discours de Cn. Manlius Vulso](#)

[49](#)

[Fin du discours de Cn. Manlius](#)

[50](#)

[Cn. Manlius obtient le triomphe. Procès de Publius Scipion \(fin de l'été 187\)](#)

[51](#)

[Comment Scipion répondit aux accusations des tribuns](#)

[52](#)

[Scipion se retire dans sa propriété de Litterne. Courageuse intervention de Ti. Sempronius Gracchus](#)

[53](#)

[Les poursuites contre P. Scipion sont abandonnées. Éloge de l'Africain](#)

[54](#)

[Le procès de L. Scipion](#)

[55](#)

[Résultats de l'enquête menée par Q. Térentius Culléo](#)

[56](#)

[Divergences à propos du procès des Scipions](#)

[57](#)

[Les fiançailles de la fille cadette de Scipion](#)

[58](#)

[Intervention de P. Cornélius Nasica](#)



59

Suite de l'intervention de Scipion Nasica

60

Issue du procès de Lucius Scipion

Livre XXXIX - (187 à 183 av. J.-C.)

1. Situation à la fin de l'année 187

1

Bilan de la situation militaire

2

Pacification de la Ligurie

3

Situation en Gaule. Opérations consécutives au recensement

4

M. Fulvius Nobilior demande le triomphe. Opposition du tribun de la plèbe (fin de l'année 187)

5

Triomphe de M. Fulvius (23 décembre 187)

6

Élections pour 186. Réflexions sur le développement du luxe à Rome

7

Le triomphe de Cn. Manlius Vulso (186)

2. Politique intérieure et extérieure de Rome (186). L'affaire des Bacchanales

8

Origines du scandale

9

Une victime toute désignée : P. Aebutius

10

La mise en garde d'Hipsala Faecénia

11

Intervention du consul Postumius

12

La déposition d'Hipsala

13

Le culte des Bacchanales

14

Révélation du complot au sénat

15

Discours de Postumius devant le peuple

16

[Suite du discours de Postumius](#)

[17](#)

[Mesures prises contre la secte](#)

[18](#)

[La répression](#)

[19](#)

[Punition des coupables et récompense des dénonciateurs](#)

[20](#)

[Opérations en Ligurie \(été 186\) ; revers subi par l'armée consulaire](#)

[21](#)

[Nouvelles d'Espagne](#)

[22](#)

[Jeux et fêtes religieuses. Problèmes posés par l'immigration gauloise](#)

[3. La situation en Grèce et en Macédoine \(185 - 184\)](#)

[23](#)

[Élections pour l'année 185. Origines de la troisième guerre de Macédoine](#)

[24](#)

[Le roi Philippe, s'estimant lésé, ronge son frein](#)

[25](#)

[L'entrevue de Tempé \(courant de l'été 185\)](#)

[26](#)

[Mis en cause, Philippe répond à ses détracteurs](#)

[27](#)

[Travaux de la commission en Thessalie](#)

[28](#)

[Réponse de Philippe aux réclamations des villes thraces](#)

[4. Activité diplomatique et militaire de Rome \(185 - 184\)](#)

[29](#)

[Ovation de L. Manlius \(185\)](#)

[30](#)

[Opérations en Espagne \(185\)](#)

[31](#)

[Victoire romaine au bord du Tage](#)

[32](#)

[Opérations en Ligurie \(fin de l'été 185\)](#)

[33](#)

[Retour de la délégation chargée de régler les différends avec Philippe \(début de l'année 184\). Départ d'une nouvelle délégation](#)

34

[Philippe se venge sur les Maronites \(184\)](#)

35

[Lycortas définit les grandes lignes de la politique achéenne](#)

36

[Réponse de Lycortas à la délégation romaine](#)

37

[Suite du discours de Lycortas](#)

38

[Discussions au sénat à propos de la répartition des troupes \(mars 184\)](#)

[5. Politique intérieure de Rome \(184-183\). Bilan de la situation en Grèce \(183\)](#)

39

[Débats à propos de la succession du préteur C. Décimius](#)

40

[Portrait de M. Porcius Caton](#)

41

[Caton est élu censeur avec M. Valérius Flaccus](#)

42

[Situation en Espagne. Odieux comportement de L. Quinctius Flaminius en Gaule](#)

43

[L. Quinctius Flaminius est exclu du sénat](#)

44

[Activité des censeurs \(184-179\)](#)

45

[Élections pour l'année 183 et attribution des postes](#)

46

[Mesures religieuses. Réception des délégations étrangères à Rome](#)

47

[Bonnes dispositions du sénat à l'égard de Démétrius](#)

48

[Règlement des conflits entre Achéens et Lacédémoniens](#)

49

[Capture de Philopoemen \(183\)](#)

50

[Mort du préteur](#)

51

[La mort d'Hannibal](#)

52

[Discussion sur la date de la mort de Scipion l'Africain](#)

[53](#)

[Activité militaire de Philippe en Thrace](#)

[54](#)

[Règlement du problème gaulois](#)

[55](#)

[Réception d'une délégation romaine en Gaule transalpine. Fondation d'une colonie à Aquilée \(183\)](#)

[56](#)

[Élections pour l'année 182](#)

[Livre XL - \(182 à 179 av. J.-C.\)](#)

[1. La situation en Macédoine \(182\)](#)

[1](#)

[Attribution des postes ; recrutement des armées \(printemps 182\)](#)

[2](#)

[Expiation des prodiges](#)

[3](#)

[Résultat de l'enquête menée en Macédoine par Marcius](#)

[4](#)

[Acharnement de Philippe sur la famille d'Hérodicus](#)

[5](#)

[Deux frères ennemis : Persée et Démétrius](#)

[6](#)

[La fête de la purification de l'armée](#)

[7](#)

[Un incident lourd de conséquences](#)

[8](#)

[Discours de Philippe à ses fils](#)

[9](#)

[Réponse de Persée](#)

[10](#)

[Suite du discours de Persée](#)

[11](#)

[Suite du discours de Persée](#)

[12](#)

[Discours de Démétrius](#)

[13](#)

[Suite du discours de Démétrius](#)

[14](#)

[Suite du discours de Démétrius](#)

[15](#)

[Fin du discours de Démétrius](#)

[2. Politique intérieure et extérieure de Rome \(182-181\). La mort de Démétrius \(181\)](#)

[16](#)

[Opérations en Ligurie et en Espagne \(182\)](#)

[17](#)

[Mission diplomatique en Numidie. Retour au calme en Ligurie \(182\)](#)

[18](#)

[Élections pour 181. Répartition des postes](#)

[19](#)

[Une épidémie meurtrière \(181\)](#)

[20](#)

[Réception des délégations étrangères \(printemps 181\)](#)

[21](#)

[L'ascension du mont Hémus \(juillet 181\)](#)

[22](#)

[Déceptions du roi Philippe](#)

[23](#)

[Démétrius est l'objet de nouvelles calomnies](#)

[24](#)

[Mort de Démétrius \(181\)](#)

[25](#)

[Les Ligures attaquent le camp romain par surprise \(printemps 181\)](#)

[26](#)

[Les secours s'organisent à Rome](#)

[27](#)

[Le proconsul décide de livrer bataille](#)

[28](#)

[Victoire de l'armée romaine](#)

[29](#)

[La découverte des livres de Numa](#)

[30](#)

[Campagne de Q. Fulvius Flaccus en Celtibérie \(181\)](#)

[31](#)

[Le préteur se décide à livrer bataille](#)

[32](#)

[Victoire de l'armée romaine](#)

33

Nouvelle victoire des Romains sur les Celtibères (181)

34

Conclusion de la paix avec les Ligures (181)

3. Opérations en Espagne et en Ligurie (180-179). Mort de Philippe V (179)

35

Élections pour l'année 180

36

Discussion au sénat sur le renouvellement des armées

37

Conséquences de l'épidémie ; mort du consul C. Calpurnius Piso

38

Transplantation de Ligures en Campanie (printemps 180)

39

Fulvius Flaccus est surpris par une armée celtibère au défilé de Manlius (printemps 180)

40

Victoire de l'armée romaine

41

Insubordination du légat M. Fulvius

42

Activité diplomatique ; renouvellement des autorités religieuses (180)

43

Élection au consulat et triomphe de Q. Fulvius Flaccus (fin de l'année 180)

44

Élection de quatre préteurs pour l'année 179. Attribution des postes

45

Élection des censeurs M. Aemilius Lépide et M. Fulvius Nobilior (179)

46

La réconciliation des censeurs

47

La campagne d'Espagne (179)

48

Victoire romaine sur les Celtibères (179)

49

Capitulation d'Alcè, ville celtibère (179)

50

Est-ce la fin de la guerre contre les Celtibères ?

51

[Activité des censeurs \(179-174\)](#)

[52](#)

[Jeux votifs et dédicace du temple aux Lares de la mer](#)

[53](#)

[Opérations en Ligurie. Expulsion des Gaulois transalpins \(179\)](#)

[54](#)

[Solitude morale et remords de Philippe](#)

[55](#)

[Enquête sur la mort de Démétrius](#)

[56](#)

[La mort de Philippe V, roi de Macédoine \(179\)](#)

[57](#)

[Plan de guerre mis au point par Philippe. L'arrivée des Bastarnes en Thrace \(179\)](#)

[58](#)

[Le ciel tombe sur la tête des Bastarnes. Mort d'Antigone](#)

[59](#)

[Triomphe du consul Q. Fulvius sur les Ligures. Élections pour l'année 178](#)

[Livre XLI - \(178 à 174 av. J.-C.\)](#)

[1. Politique du sénat en Italie et à Rome entre les années 178 et 176](#)

[1](#)

[Guerre contre les Istriens \(191\)](#)

[2](#)

[L'attaque du camp romain](#)

[3](#)

[Belle conduite des soldats de la IIIe légion](#)

[4](#)

[Riposte de l'armée romaine](#)

[5](#)

[L'alarme est donnée à Rome](#)

[6](#)

[Activité diplomatique du sénat](#)

[7](#)

[Polémique à propos de la guerre d'Histrie \(février 177\)](#)

[8](#)

[Entrée en charge des nouveaux consuls \(15 mars 177\)](#)

[9](#)

[Conjuration des prodiges. Mesures pour lutter contre l'afflux de population à Rome](#)

[10](#)

[Reprise des opérations en Histrie \(printemps 177\)](#)

[11](#)

[Fin de la guerre d'Histrie](#)

[12](#)

[Victoires romaines en Ligurie et en Sardaigne \(177\)](#)

[13](#)

[Conjuration des prodiges. Triomphe de C. Claudius](#)

[14](#)

[Élections pour l'année 176](#)

[15](#)

[Présages défavorables](#)

[16](#)

[Mort du consul Cn. Cornélius \(mai 176\)](#)

[17](#)

[Victoire en Sardaigne. Élection d'un consul suffect \(3 août 176\)](#)

[18](#)

[Péripéties de la guerre contre les Ligures. Mort du consul Q. Pétilius \(août 176\)](#)

[2. Situation en Grèce et en Espagne \(175 - 174\)](#)

[19](#)

[Offensive des Dardaniens contre les Bastarnes \(courant de l'hiver 175-174\)](#)

[20](#)

[Portrait du roi Antiochus IV](#)

[21](#)

[Conséquences de l'épidémie \(174\)](#)

[22](#)

[Le roi Persée consulte l'oracle de Delphes \(août-septembre 174\)](#)

[23](#)

[Discours de Callicratès, stratège de la confédération achéenne](#)

[24](#)

[Intervention d'Archon](#)

[25](#)

[Violences en Grèce \(175\)](#)

[26](#)

[Fin de la guerre contre les Celtibères](#)

[27](#)

[Activité des censeurs \(174-173\)](#)

[28](#)

[Mesures religieuses. Élections des magistrats pour l'année 173](#)



Livre XLII - (173 à 171 av. J.-C.)

1. Les préliminaires de la guerre contre Persée (173 - 172)

1

Attribution des postes et recrutement des armées (mars 173)

2

Retour des commissaires. Menaces et prodiges

3

Un censeur sans scrupules

4

Distribution des terres ligures et gauloises

5

La situation en Grèce et en Asie (173)

6

Conflits d'influence. Renouvellement du traité d'alliance avec Antiochus IV

7

Situation dans les provinces

8

Sévérité du consul à l'égard des Statellites

9

Bilan de l'activité des consuls

10

Activité des censeurs. Attribution des postes et répartition des troupes

11

Visite du roi Eumène à Rome (172). Début de son discours au sénat

12

Suite du discours d'Eumène au sénat

13

Péroration d'Eumène

14

Réception des délégations macédonienne et rhodienne

15

Attentat contre Eumène à Delphes

16

Conséquences de l'attentat

17

Révélations accablantes de L. Ramnius

18

Mobilisation en vue de la guerre contre Persée

19

Activité diplomatique du sénat

20

Conjuration des prodiges

21

Situation tendue entre le consul et le sénat

22

Règlement de la question ligure (début novembre 172)

23

Le sénat arbitre le conflit entre les Carthaginois et le roi Masinissa

24

Règlement du conflit

25

Rupture du traité d'alliance avec Persée (172)

26

Réception des délégations étrangères au sénat

27

Rassemblement de la flotte à Brindes (13 février 172)

28

Élections pour l'année 171

29

Prise de position des rois dans le conflit

30

Analyse de la situation politique en Grèce. Texte de la déclaration de guerre (mars 171)

31

Répartition des postes

32

La Macédoine échoit au consul P. Licinius

33

34

Intervention de Sp. Ligustinus

35

Départ de l'armée (début juin 171)

36

Rupture des relations diplomatiques avec Persée (avril 171)

2. La guerre froide (automne 172 - printemps 171)

37

Le travail des commissaires en Grèce (septembre 172)

38

Mission diplomatique en Épire et en Étolie

39

Rencontre au bord du Pénée (fin de l'année 172)

40

Discours de Quintus Marcus Philippus

41

Réponse de Persée

42

Suite du discours de Persée

43

Perse obtient une trêve. Vive tension en Béotie

44

Retour des Béotiens dans l'alliance romaine (171)

45

Mission diplomatique des commissaires romains à Rhodes

46

La délégation macédonienne s'arrête à Rhodes et à Thèbes (fin de l'année 172)

47

Retour de la mission à Rome (courant de l'hiver 172-171) ; réactions au sénat

3. Début de la campagne (171)

48

Réception de l'ambassade macédonienne (février-mars 171). Départ de la flotte romaine

49

Départ du consul pour la guerre (printemps 171)

50

L'entourage de Persée se prononce pour la guerre (avril 171)

51

Dispositif de l'armée macédonienne

52

Allocution de Persée devant l'ensemble de ses troupes

53

Opérations en Perrhébie

54

Prise de Mylae. Persée établit son camp près de Sycurium

55

Le consul prend position près de Larissa (début de l'été 171)

56

## Opérations en Béotie

57

Premiers combats (été 171)

58

L'armée du roi et l'armée consulaire se préparent au combat

59

La bataille de Callinicos (été 171)

60

L'armée romaine, vaincue, franchit le Pénée

61

Persée félicite ses troupes

62

Le consul repousse les propositions de paix de Persée

63

Prise de la ville d'Haliarte grâce à une averse providentielle ; fin de la campagne de Béotie

64

Nouvelle tentative de Persée contre le camp romain

65

Héroïque résistance du détachement romain

66

Repli de l'armée macédonienne

67

Prise de Larissa Crémastè. Le consul se retire en Béotie pour passer l'hiver

Livre XLIII - (171 à 169 av. J.-C.)

1. Suite des événements de l'année 171

1

Départ du consul C. Cassius en Macédoine ; réactions au sénat (courant de l'été)

2

Enquête sur les agissements des magistrats romains en Espagne (fin de l'année 171)

3

Le sénat donne audience à plusieurs délégations

4

Le préteur rétablit l'ordre en Espagne. Plaintes des Abdéritains

2. Événements de l'année 170

5

Nouvelles plaintes contre l'ancien consul C. Cassius

6

Réception des délégations venues de Grèce

7

Audience de la délégation crétoise. Réclamations des Chalcidiens

8

Procès de C. Lucretius

9

Maintien de l'ordre en Ligurie

10

Honteuse défaite du légat Ap. Claudius devant Uscana (170)

11

Élections anticipées pour l'année 169 (25 janvier)

12

Levée des troupes

13

Prodiges

14

Élection des censeurs (169)

15

Attribution des postes

16

Activité des censeurs ; leur procès

17

Activité diplomatique des commissaires en Grèce (automne 170)

3. Opérations en Macédoine et en Illyrie (hiver 170 - 169)

18

Début de l'offensive macédonienne (fin décembre 170)

19

Victoires de Pyrrhus en Pénestie

20

Échec d'une ambassade macédonienne auprès de Gentius

21

Persée se dirige vers Stratos (début de l'année 169)

22

La ville de Stratos refuse d'ouvrir ses portes à Persée

23

Retour de l'armée à Rome (début du printemps 168)

Livre XLIV - (169 à 168 av. J.-C.)

1. Opérations en Macédoine (169)

1

[Arrivée de l'armée consulaire en Grèce \(printemps 169\)](#)

[2](#)

[Le consul Q. Marcius s'apprête à envahir la Macédoine](#)

[3](#)

[L'armée consulaire campe en vue de l'ennemi](#)

[4](#)

[Premiers combats](#)

[5](#)

[Descente vers la mer ; le tapis roulant des éléphants](#)

[6](#)

[Au-dessus de la vallée de Tempé](#)

[7](#)

[Arrivée de l'armée consulaire à Dion](#)

[8](#)

[Persée établit son camp au bord de l'Elpée](#)

[9](#)

[Prise d'Héraclée \(fin de l'été 169\)](#)

[10](#)

[La flotte s'éloigne de Thessalonique ; combats autour du golfe](#)

[11](#)

[Attaque de Cassandréa](#)

[12](#)

[Les troupes romaines se résignent à lever le siège](#)

[13](#)

[Abandon du siège devant Mélibée \(automne 169\). Attitude ambiguë du roi Eumène](#)

[2. Préparation d'une nouvelle année de guerre \(169 - 168\)](#)

[14](#)

[Réception de délégations étrangères au sénat](#)

[15](#)

[Réponse du sénat à la délégation rhodienne](#)

[16](#)

[Nouvelles de Macédoine. Fin de l'exercice des censeurs \(13 décembre 169\)](#)

[17](#)

[Élections anticipées pour l'année 168](#)

[18](#)

[Le consul désigné Paul-Émile prépare activement la guerre contre Persée](#)

[19](#)

[Réception d'une délégation égyptienne \(seconde quinzaine de mars 168\)](#)

20

Rapport des commissaires chargés d'enquêter sur la situation en Macédoine (23 mars)

21

Choix des tribuns et recrutement des soldats

22

Paul Émile harangue le peuple avant de partir en campagne (vers le 15 avril 168)

23

Persée et le roi Gentius concluent une alliance (printemps 168)

24

Persée cherche à obtenir l'alliance des rois Eumène et Antiochus

25

Réponse d'Eumène aux propositions de Persée

26

Échec des négociations avec les chefs gaulois

27

Les erreurs du roi Persée

28

Accrochages en mer Égée

29

Les Rhodiens se prononcent pour la paix

3. La guerre d'Illyrie (168)

30

La situation en Illyrie (avril-mai 168)

31

Attaque de Scodra par l'armée romaine ; soumission du roi Gentius

32

Fin de la guerre d'Illyrie (printemps 168). Persée organise la résistance le long des côtes et au bord de l'Elpée

4. Fin de la guerre de Macédoine. Victoire de Pydna (22 juin 168)

33

Les réformes de Paul Émile

34

Dernières recommandations avant le départ en campagne

35

Paul Émile décide de forcer le passage par la Perrhébie (juin 168)

36

Scipion Nasica n'approuve pas les décisions du général

37

L'éclipse de lune (nuit du 3 au 4 septembre = 21-22 juin)

38

Discours de Paul Émile devant son état-major

39

Suite du discours de Paul Émile

40

Un cheval échappé provoque la bataille

41

Dispositif des armées

42

Déroute macédonienne. Victoire de Pydna (22 juin 168)

43

La fuite du roi Persée

44

Joie au camp romain. Les Thraces évacuent la citadelle d'Amphipolis

45

Conséquences de la victoire romaine. Persée se réfugie sur l'île de Samothrace

46

Paul Émile campe devant Pella (fin juin 168)

Livre XLV - (168 à 167 av. J.-C.)

1. L'effondrement du royaume de Macédoine

1

Premières rumeurs (début septembre 168)

2

Annonce officielle de la victoire à Rome (25 septembre 168)

3

Maladresses de la délégation rhodienne

4

Persée refuse de renoncer à son titre de roi

5

Assassinat d'Évandre

6

Persée cherche vainement à s'enfuir en Thrace

7

Arrivée de Persée au camp romain

8

Paul Émile interroge Persée en présence de son état-major

9

Histoire du royaume de Macédoine



## 2. Conséquences de la victoire romaine (168)

10

Règlements de comptes à Rhodes (été 168)

11

Réconciliation des souverains d'Égypte (été 168)

12

Résultats de la mission romaine en Égypte et en Asie (printemps 168)

13

Réception des délégations étrangères au sénat

14

Réponse du sénat à Masgaba, fils de Masinissa

15

Activité des censeurs (169-168)

16

Politique intérieure du sénat (début de l'année 167)

## 3. Politique extérieure du sénat (167)

17

Envoi de commissaires en Macédoine et en Illyrie (mars 167)

18

Instructions du sénat

19

Les tentations d'Attale

20

Réception de la délégation rhodienne (printemps 167)

21

Faut-il faire la guerre aux Rhodiens ?

22

Discours des Rhodiens

23

Suite du discours de la délégation rhodienne

24

Fin du discours des Rhodiens

25

Le maintien de la paix est décidé

26

Pacification de l'Épire (fin de l'année 168). Libération de l'Illyrie

27

Voyage de Paul Émile à travers la Grèce (automne 168)

28

[Fin du voyage de Paul Émile \(printemps 167\)](#)

29

[Libération de la Macédoine ; division du pays en quatre circonscriptions \(printemps 167\)](#)

30

[Réactions diverses après le morcellement de la Macédoine](#)

31

[Règlements de comptes en Grèce et en Asie](#)

32

[Fin des consultations sur l'organisation de la Macédoine. Les jeux d'Amphipolis \(été 167\)](#)

33

[Paul Émile quitte la Macédoine \(automne 167\)](#)

34

[Représailles en Épire. Échec de la délégation romaine auprès des Galates \(printemps 167\)](#)

[4. La situation à Rome \(167\)](#)

35

[Retour des généraux vainqueurs \(automne 167\). L'armée manifeste contre le triomphe de Paul Émile](#)

36

[Intervention de Ser. Galba](#)

37

[Discours de M. Servilius à l'assemblée du peuple](#)

38

[Suite du discours de Marcus Servilius](#)

39

[Fin du discours de Servilius](#)

40

[Le triomphe de Paul Émile \(28-30 novembre 167\)](#)

41

[Discours de Paul Émile à l'assemblée du peuple](#)

42

[Triomphe de Cn. Octavius \(1er décembre 167\). Leçon de grandeur à un roi](#)

43

[Triomphe de L. Anicius sur les Illyriens \(17 février 166\)](#)

44

[Élections pour l'année 166. Venue du roi Prusias à Rome \(premiers mois de l'année 166\)](#)

[Livres LXVI à CXLII \(167 à 9 av. J.-C.\)](#)

[Livre LXVIII](#)

[Livre LXIX](#)

[Livre LXX](#)

[Livre LXXI](#)

[Livre LXXII](#)

[Livre LXXIII](#)

[Livre LXXIV](#)

[Livre LXXV](#)

[Livre LXXVI](#)

[Livre LXXVII](#)

[Livre LXXVIII](#)

[Livre LXXIX](#)

[Livre LXXX](#)

[Livre LXXXI](#)

[Livre LXXXII](#)

[Livre LXXXIII](#)

[Livre LXXXIV](#)

[Livre LXXXV](#)

[Livre LXXXVI](#)

[Livre LXXXVII](#)

[Livre LXXXVIII](#)

[Livre LXXXIX](#)

[Livre XC](#)

[Livre XCI](#)

[Livre XCII](#)

[Livre XCIII](#)

[Livre XCIV](#)

[Livre XCV](#)

[Livre XCVI](#)

[Livre XCVII](#)

[Livre XCVIII](#)

[Livre XCIX](#)

[Livre C](#)

[Livre CI](#)

[Livre CII](#)

[Livre CIII](#)

[Livre CIV](#)

[Livre CV](#)

[Livre CVI](#)

[Livre CVII](#)

[Livre CVIII](#)

[Livre CIX](#)

[Livre CX](#)

[Livre CXI](#)

[Livre CXII](#)

[Livre CXIII](#)

[Livre CXIV](#)

[Livre CXV](#)

[Livre CXVI](#)

[Livre CXVII](#)

[Livre CXVIII](#)

[Livre CXIX](#)

[Livre CXX](#)

[Livre CXXI](#)

[Livre CXXII](#)

[Livre CXXIII](#)

[Livre CXXIV](#)

[Livre CXXV](#)

[Livre CXXVI](#)

[Livre CXXVII](#)

[Livre CXXVIII](#)

[Livre CXXIX](#)

[Livre CXXX](#)

[Livre CXXXI](#)

[Livre CXXXII](#)

[Livre CXXXIII](#)

[Livre CXXXIV](#)

[Livre CXXXV](#)

[Livre CXXXVI](#)

[Livre CXXXVII](#)

[Livre CXXXVIII](#)

[Livre CXXXIX](#)

[Livre CXL](#)

## Préface

Aurai-je lieu de m'applaudir de ce que j'ai voulu faire, si j'entreprends d'écrire l'histoire du peuple romain depuis son origine ? Je l'ignore ; et si je le savais, je n'oserais le dire, surtout quand je considère combien les faits sont loin de nous, combien ils sont connus, grâce à cette foule d'écrivains sans cesse renaissants, qui se flattent, ou de les présenter avec plus de certitude, ou d'effacer, par la supériorité de leur style, l'âpre simplicité de nos premiers historiens. Quoi qu'il en soit, j'aurai du moins le plaisir d'avoir aidé, pour ma part, à perpétuer la mémoire des grandes choses accomplies par le premier peuple de la terre ; et si parmi tant d'écrivains mon nom se trouve perdu, l'éclat et la grandeur de ceux qui m'auront éclipsé serviront à me consoler. C'est d'ailleurs un ouvrage immense que celui qui, embrassant une période de plus de sept cents années, et prenant pour point de départ les plus faibles commencements de Rome, la suit dans ses progrès jusqu'à cette dernière époque où elle commence à plier sous le fait de sa propre grandeur : je crains encore que les origines de Rome et les temps les plus voisins de sa naissance n'offrent que peu d'attrait à la plupart des lecteurs, impatient d'arriver à ces derniers temps, où cette puissance, dès longtemps souveraine, tourne ses forces contre elle-même. Pour moi, je tirerai de ce travail un grand avantage ; celui de distraire un instant du spectacle des maux dont notre époque a été si longtemps le témoin, mon esprit occupé tout entier de l'étude de cette vieille histoire, et délivré de ces craintes qui, sans détourner un écrivain de la vérité, ne laissent pas d'être pour lui une source d'inquiétudes.

Les faits qui ont précédé ou accompagné la fondation de Rome se présentent embellis par les fictions de la poésie, plutôt qu'appuyés sur le témoignage irrécusable de l'histoire : je ne veux pas plus les affirmer que les contester. On pardonne à l'antiquité cette intervention des dieux dans les choses humaines, qui imprime à la naissance des villes un caractère plus auguste. Or, s'il est permis à un peuple de rendre son origine plus sacrée, en la rapportant aux dieux, certes c'est au peuple romain ; et quand il veut faire du dieu Mars le père du fondateur de Rome et le sien, sa gloire dans les armes est assez grande pour que l'univers le souffre, comme il a souffert sa domination.

Au reste, qu'on rejette ou qu'on accueille cette tradition, cela n'est pas à mes yeux d'une grande importance. Mais ce qui importe, et doit occuper surtout l'attention de chacun, c'est de connaître la vie et les mœurs des premiers Romains, de savoir quels sont les hommes, quels sont les arts qui, dans la paix comme dans la guerre, ont fondé notre puissance et l'ont agrandie ; de suivre enfin, par la pensée, l'affaiblissement insensible de la discipline et ce premier relâchement dans les mœurs qui, bientôt entraînées sur une pente tous les jours plus rapide, précipitèrent leur chute jusqu'à ces derniers temps, où le remède est devenu aussi insupportable que le mal. Le principal et le plus salutaire avantage de l'histoire, c'est d'exposer à vos regards, dans un cadre lumineux, des enseignements de toute nature qui semblent vous dire : Voici ce que tu dois faire dans ton intérêt, dans celui de la république ; ce que tu dois éviter, car il y a honte à le concevoir, honte à l'accomplir. Au reste, ou je m'abuse sur mon ouvrage, ou jamais république ne fut plus grande, plus sainte, plus féconde en bons exemples : aucune n'est restée plus longtemps fermée au luxe et à la soif des richesses, plus longtemps fidèle au culte de la tempérance et de la pauvreté, tant elle savait mesurer ses désirs à sa fortune. Ce n'est que

de nos jours que les richesses ont engendré l'avarice, le débordement des plaisirs, et je ne sais quelle fureur de se perdre et d'abîmer l'état avec soi dans le luxe et la débauche.

Mais ces plaintes ne blesseront que trop, peut-être, quand elles seront nécessaires ; ne commençons donc pas par là ce grand ouvrage. Il conviendrait mieux, si l'historien avait le privilège du poète, de commencer sous les auspices des dieux et des déesses, afin d'obtenir d'eux, à force de vœux et de prières, l'heureux succès d'une si vaste entreprise.

**Fin de la Préface**

## **Livre I - Des origines lointaines à la fin de la royauté (jusqu'en 509 av. J.-C.)**

### **1. La préhistoire lavinate et albaine jusqu'à la fondation de Rome (jusqu'en 753 av. J.-C.)**

#### **Énée**

##### **1**

C'est d'abord un fait assez constant, qu'après la prise de Troie la vengeance des Grecs, s'étant exercée sur le reste du peuple troyen, ne respecta qu'Énée et Anténor, soit que le droit d'une ancienne hospitalité les protégeât, soit que les conseils qu'ils avaient toujours donnés, de rendre Hélène et de faire la paix, engageassent le vainqueur à les épargner. C'est encore une chose universellement connue, qu'après diverses aventures, Anténor, à la tête d'une troupe nombreuse d'Hénètes, qui, chassés de la Paphlagonie par une sédition, et privés de leur roi Pylémène, mort sous les murs de Troie, cherchaient un chef et une retraite, pénétra jusqu'au fond du golfe Adriatique, et que, chassant devant eux les Euganéens, établis entre la mer et les Alpes, les Hénètes, réunis aux Troyens, prirent possession de leur territoire. Le lieu où ils descendirent d'abord a conservé le nom de Troie, ainsi que le canton qui en dépend, et toute la nation formée par eux porte le nom de Vénètes.

Énée, rejeté de sa patrie par la même catastrophe, mais destiné par le sort à fonder de bien plus grandes choses, arriva d'abord en Macédoine, passa de là en Sicile, d'où, cherchant toujours une patrie, il vint aborder avec sa flotte au rivage de Laurente, appelé aussi du nom de Troie. À peine sur cette plage, les Troyens, auxquels une si longue navigation sur ces mers, où ils erraient depuis tant d'années, n'avait laissé que des armes et des vaisseaux, se répandent dans les campagnes pour chercher du butin, lorsque le roi Latinus et les Aborigènes, qui occupaient alors le pays, accourent en armes de la ville et les alentours, pour repousser l'agression de ces étrangers. Suivant les uns, ce ne fut qu'après une défaite que Latinus fit la paix et s'allia avec Énée. Suivant d'autres, les armées étaient en présence, et on allait donner le signal, lorsque Latinus s'avança entouré de l'élite des siens, et invita le chef de ces étrangers à une entrevue. Il lui demanda quelle était leur nation, d'où ils venaient, quel malheur les avait exilés de leur pays, et quel projet les amenait sur les rivages Laurentins. Lorsqu'il eut appris qu'ils étaient Troyens, que leur chef était Énée, fils d'Anchise et de Vénus, et que, fuyant leur patrie et leurs maisons en cendres, ils cherchaient un asile et un emplacement pour y bâtir une ville, pénétré d'admiration à l'aspect de ce peuple glorieux et de celui qui le conduisait, les voyant d'ailleurs disposés à la guerre comme à la paix, il tendit la main à Énée, pour gage de leur future amitié. Le traité se fit alors entre les chefs, et les armées se rapprochèrent ; Énée devint l'hôte de Latinus, et, dans son palais, à l'autel de ses dieux pénates, Latinus, pour resserrer par des nœuds domestiques l'union des deux peuples, lui donna sa fille en mariage. Cette alliance affermit les Troyens dans l'espérance de voir enfin un établissement durable fixer leur destinée errante. Ils bâtissent une ville. Énée la nomme Lavinium, du nom de sa nouvelle épouse. De ce mariage naquit bientôt, comme du premier, un fils qui reçut de ses parents le nom d'Ascagne.

Les Aborigènes et les Troyens eurent une guerre commune à soutenir. Turnus, roi des Rutules, à qui Lavinie avait été promise avant l'arrivée d'Énée, indigné de se voir préféré un étranger, avait à la fois déclaré la guerre à Latinus et à Énée. Aucune des deux armées n'eut à s'applaudir de l'issue du combat : les Rutules furent vaincus ; la victoire coûta aux Aborigènes et aux Troyens leur chef Latinus. Turnus et les Rutules, se défiant de leur fortune, cherchent un appui dans la puissance alors très florissante des Étrusques et de leur roi Mézence. Ce prince, qui dès l'origine avait établi le siège de son empire à Caéré, ville fort opulente, n'avait pas vu sans ombrage s'élever une cité nouvelle : croyant bientôt la sûreté des peuples voisins menacée par le rapide accroissement de la colonie troyenne, ce fut sans répugnance qu'il associa ses armes à celles des Rutules.

Pressé de faire face à une ligue si formidable, Énée, pour s'assurer contre elle du dévouement des Aborigènes, voulut réunir sous le même nom deux peuples déjà soumis aux mêmes lois ; il les confondit sous la dénomination commune de Latins. Dès ce moment les Aborigènes ne le cédèrent aux Troyens ni en fidélité ni en zèle pour Énée : fort de ces dispositions, Énée, avec ces deux peuples dont l'union se resserrait chaque jour, osa braver la puissance des Étrusques, qui remplissaient alors du bruit de leur nom la terre et la mer dans toute la longueur de l'Italie, depuis les Alpes jusqu'au détroit de Sicile ; et bien qu'il eût pu, à l'abri de ses murailles, tenir tête à l'ennemi, il fit sortir ses troupes et présenta le combat. La victoire resta aux Latins ; mais c'est là que se terminèrent les travaux mortels d'Énée : de quelque nom qu'il soit permis de l'appeler, il est enseveli sur les bords du Numicius : on le nomme Jupiter Indigète.



## Fondation d'Albe-la-Longue ; la série des rois albains

### 3

Ascagne, fils d'Énée, n'était pas encore en âge de régner : toutefois il atteignit la puberté sans que son pouvoir eût souffert d'atteinte. La tutelle d'une femme (tant Lavinie avait de force d'âme) suffit pour conserver aux Latins leur puissance, et à cet enfant le royaume de son aïeul et celui de son père. Je ne déciderai point (car comment certifier des faits d'une si haute antiquité ?) si c'est bien d'Ascagne qu'il s'agit, ou d'un autre enfant né de Creuse, avant la chute de Troie, et qui accompagna son père dans sa fuite ; de celui enfin qui portait le nom d'Iule, et auquel la famille Julia rattache son origine. Cet Ascagne donc (quelle que soit sa mère et le lieu de sa naissance, il est certain qu'il était fils d'Énée), voyant la population de Lavinium s'augmenter à l'excès, laissa cette ville, déjà florissante et considérable pour ces temps-là, à sa mère ou à sa belle-mère, et alla lui-même fonder, au pied du mont Albain, une ville nouvelle, qui, étendue en long sur le flanc de la montagne, prit de cette situation le nom d'Albe-la-Longue. Entre la fondation de Lavinium et l'établissement de cette colonie sortie de son sein, il s'était écoulé environ trente ans. Et dans cet intervalle cet état avait pris un tel accroissement, surtout par la défaite des Étrusques, qu'à la mort même d'Énée, et ensuite pendant la régence d'une femme et l'apprentissage que faisait son jeune fils de l'art de régner, ni Mézence et ses Étrusques, ni aucun autre peuple voisin n'osèrent remuer. Le traité de paix avait établi pour limite entre les Étrusques et les Latins, le fleuve Albula, aujourd'hui le Tibre.

Ascagne a pour successeur Silvius son fils, né, je ne sais par quel hasard, au fond des forêts. Il est père d'Énée Silvius, qui a pour fils Latinus Silvius. Celui-ci fonda quelques colonies ; ce sont les Anciens Latins ; et depuis ce temps, Silvius resta le surnom commun de tous les rois d'Albe. Puis se succèdent de père en fils, Alba, Atys, Capys, Capétus, Tibérinus : celui-ci se noie en traversant le fleuve Albula, auquel il donne son nom, devenu si célèbre dans la postérité. Tibérinus a pour fils Agrippa, qui lui succède et transmet le trône à Romulus Silvius. Ce Romulus, frappé de la foudre, laisse le sceptre aux mains d'Aventinus. Ce dernier, enseveli sur la colline qui fait aujourd'hui partie de la ville de Rome, lui donna son nom. Procas, son successeur, père de Numitor et d'Amulius. lègue à Numitor, l'aîné de ses fils, l'antique royaume de la race des Silvius. Mais la violence prévalut sur la volonté d'un père et sur le respect pour le droit d'aînesse. Amulius chasse son frère, et monte sur son trône : et, soutenant un crime par un nouveau crime, il fait périr tous les enfants mâles de ce frère : sous prétexte d'honorer Rhéa Silvia, fille de Numitor, il en fait une vestale ; lui ôte, en la condamnant à une éternelle virginité, l'espoir de devenir mère.

## Romulus et de Rémus : naissance, enfance, premiers exploits

### 4

Mais les destins devaient sans doute au monde la naissance d'une ville si grande, et l'établissement de cet empire, le plus puissant après celui des dieux. Devenue par la violence mère de deux enfants, soit conviction, soit dessein d'ennoblir sa faute par la complicité d'un dieu, la Vestale attribue à Mars cette douteuse paternité. Mais ni les dieux ni les hommes ne peuvent soustraire la mère et les enfants à la cruauté du roi : la prêtresse, chargée de fers, est jetée en prison, et l'ordre est donné de précipiter les enfants dans le fleuve. Par un merveilleux hasard, signe éclatant de la protection divine, le Tibre débordé avait franchi ses rives, et s'était répandu en étangs dont les eaux languissantes empêchaient d'arriver jusqu'à son lit ordinaire ; cependant, malgré leur peu de profondeur et la tranquillité de leur cours, ceux qui exécutaient les ordres du roi les jugèrent encore assez profondes pour noyer des enfants. Croyant donc remplir la commission royale, ils les abandonnèrent aux premiers flots, à l'endroit où s'élève aujourd'hui le figuier Ruminal, qui porta, dit-on, le nom de Romulaire.

Ces lieux n'étaient alors qu'une vaste solitude. S'il faut en croire ce qu'on rapporte, les eaux, faibles en cet endroit, laissèrent à sec le berceau flottant qui portait les deux enfants : une louve altérée, descendue des montagnes d'alentour, accourut au bruit de leurs vagissements, et, leur présentant la mamelle, oublia tellement sa férocité, que l'intendant des troupeaux du roi la trouva caressant de la langue ses nourrissons. Faustulus (c'était, dit-on, le nom de cet homme) les emporta chez lui et les confia aux soins de sa femme Larentia. Selon d'autres, cette Larentia était une prostituée à qui les bergers avaient donné le nom de Louve ; c'est là l'origine de cette tradition merveilleuse. Telles furent la naissance et l'éducation de ces enfants. À peine arrivés à l'âge de l'adolescence, ils dédaignent l'oisiveté d'une vie sédentaire et la garde des troupeaux ; la chasse les entraîne dans les forêts d'alentour. Mais, puisant dans ces fatigues la force et le courage, ils ne se bornent plus à donner la chasse aux bêtes féroces ; ils attaquent les brigands chargés de butin, et partagent leurs dépouilles entre les bergers. Une foule de jeunes pâtres, chaque jour plus nombreuse, s'associe à leurs périls et à leurs jeux.

Dès ce temps-là, la fête des Lupercales était célébrée sur le mont Palatin, appelé d'abord Pallantium, de Pallantée, ville d'Arcadie. C'est là qu'Évandré, un des Arcadiens établis longtemps auparavant dans ces contrées, avait institué, d'après la coutume de son pays, cette solennité, où des jeunes gens, emportés par l'ivresse d'une joie licencieuse, couraient tout nus en l'honneur de Pan, protecteur des troupeaux, et que les Romains ont appelé depuis du nom d'Inuus. Au milieu de ces fêtes, dont la célébration avait été annoncée, surpris à l'improviste par les brigands furieux de l'enlèvement de leur butin, Romulus se défend avec vigueur, Rémus est pris ; ils livrent leur prisonnier au roi Amulius, et le noircissent à ses yeux. Ils l'accusent surtout de faire, avec son frère, des incursions sur les terres de Numitor, et d'y conduire au pillage, comme en pays ennemi, une troupe armée de jeunes vagabonds. Rémus est donc livré à la vengeance de Numitor.

Dès le commencement, Faustulus s'était flatté de l'espérance que ces nourrissons étaient de sang royal ; car l'ordre donné par le roi, d'exposer des enfants nouveau-nés, était connu de lui, et l'époque où il les avait recueillis coïncidait avec cette circonstance ; mais il n'avait pas voulu révéler ce secret avant le temps, à moins que l'occasion ou la nécessité ne le fissent parler : la nécessité arriva la première. Cédant à la crainte, il dévoile à Romulus le secret de sa naissance. Le hasard avait voulu que, de son côté, Numitor, maître de la personne de Rémus, apprit que les deux frères étaient jumeaux, et qu'à leur âge, à leur noble fierté, le souvenir de ses petits-fils se réveillât dans son cœur ; à force de questions il touchait à la vérité et n'était pas loin de reconnaître Rémus. Ainsi de tous côtés un complot s'ourdait contre le roi. Romulus, trop faible pour agir à force ouverte, se garda bien de venir à la tête de ses pâtres ; il leur ordonne de se rendre au palais à une heure convenue et par des chemins différents ; là ils tombent sur le roi : à la tête des gens de Numitor, Rémus leur prête main-forte, et Amulius est massacré.

À la faveur du premier trouble, Numitor va s'écriant que l'ennemi a pénétré dans la ville, qu'il assiège le palais, et il en écarte la jeunesse albaine en l'envoyant occuper et défendre la citadelle ; puis, quand il voit les jeunes vainqueurs accourir en triomphe après ce coup de main, il convoque une assemblée, rappelle les attentats de son frère contre sa personne, l'origine de ses petits-fils, leur naissance, comment ils ont été élevés, à quels indices on les a reconnus, et il annonce la mort du tyran, et s'en déclare l'auteur. Les jeunes frères se présentent au milieu de l'assemblée à la tête de leur troupe, saluent roi leur aïeul, et la multitude entraînée lui en confirme, par d'unanimes acclamations, le titre et l'autorité.

## **2. La fondation de Rome et le règne de Romulus (753 à 716 av. J.-C.)**

### **Fondation de Rome**

Numitor ainsi replacé sur le trône d'Albe, Romulus et Rémus conçurent l'idée de fonder une ville aux lieux témoins de leurs premiers périls et des soins donnés à leur enfance. La multitude d'habitants dont regorgeaient Albe et le Latium, grossie encore du concours des bergers, faisait espérer naturellement que la nouvelle ville éclipserait Albe et Lavinium. À ces projets d'établissement vient se mêler la soif du pouvoir, mal héréditaire chez eux, et une lutte monstrueuse termine un débat assez paisible dans le principe. Ils étaient jumeaux, et la prérogative de l'âge ne pouvait décider entre eux : ils remettent donc aux divinités tutélaires de ces lieux le soin de désigner, par des augures, celui qui devait donner son nom et des lois à la nouvelle ville, et se retirent, Romulus sur le mont Palatin, Rémus sur l'Aventin, pour y tracer l'enceinte augurale.

Le premier augure fut, dit-on, pour Rémus : c'étaient six vautours ; il venait de l'annoncer, lorsque Romulus en vit le double, et chacun fut salué roi par les siens ; les uns tiraient leur droit de la priorité, les autres du nombre des oiseaux Une querelle s'ensuivit, que leur colère fit dégénérer en combat sanglant ; frappé dans la mêlée, Rémus tomba mort. Suivant la tradition la plus répandue, Rémus, par dérision, avait franchi d'un saut les nouveaux remparts élevés par son frère, et Romulus, transporté de fureur, le tua en s'écriant : "Ainsi périsse quiconque franchira mes murailles." Romulus, resté seul maître, la ville nouvelle prit le nom de son fondateur. Le mont Palatin, sur lequel il avait été élevé, fut le premier endroit qu'il eut soin de fortifier. Dans tous les sacrifices qu'il offrit aux dieux, il suivit le rite albain ; pour Hercule seulement, il suivit le rite grec tel qu'Évandre l'avait institué.

## Hercule et Cacus

C'est dans cette contrée, dit-on, qu'Hercule, vainqueur de Géryon, amena des bœufs d'une beauté merveilleuse ; après avoir traversé le Tibre à la nage, chassant son troupeau devant lui, il s'arrêta sur les rives du fleuve, dans de gras pâturages, pour refaire et reposer ses bœufs ; et, lui-même, fatigué de la route, il se coucha sur l'herbe : là, tandis qu'appesanti par le vin et la nourriture, il dormait d'un profond sommeil, un pâtre du canton, nommé Cacus, d'une force redoutable, séduit par la beauté de ces boeufs, résolut de détourner une si riche proie. Mais, comme il craignait qu'en les chassant droit devant lui, leurs traces ne conduisissent leur maître à sa caverne lorsqu'il les chercherait, il choisit seulement les plus beaux, et les saisissant par la queue, il les traîne à reculons dans sa demeure.

Hercule, s'éveillant aux premiers rayons de l'aurore, regarde son troupeau, et s'apercevant qu'il lui en manque une partie, il va droit à la caverne voisine, dans l'idée que les traces y conduiraient. Toutes se dirigeaient en sens contraire, aucune n'allait d'un autre côté : dans le trouble où l'incertitude jetait ses esprits, il s'empresse d'éloigner son troupeau de ces dangereux pâturages. Au moment du départ, quelques génisses marquèrent par des mugissements, comme c'est l'ordinaire, leur regret d'abandonner leurs compagnes ; celles que l'ancre recelait répondirent, et leur voix attira de ce côté l'attention d'Hercule. Il court à la caverne : Cacus s'efforce de lui en disputer l'entrée, implorant, mais en vain, le secours des bergers ; il tombe sous la redoutable massue.

Évandre, venu du Péloponnèse chercher un asile dans ces nouvelles contrées, les gouvernait bien plus par son ascendant que par l'effet d'une autorité réelle. Il devait cet ascendant à la connaissance de l'écriture, merveille toute nouvelle pour ces nations ignorantes des arts ; et plus encore à la croyance répandue sur sa mère Carmenta, qu'on regardait comme une divinité, et dont les prédictions, antérieures à l'arrivée de la Sibylle en Italie, avaient frappé ces peuples d'admiration. Attiré par le concours des pasteurs assemblés en tumulte autour de cet étranger, que leurs cris désignaient comme un meurtrier, il apprend en même temps et le crime et la cause qui l'a fait commettre. Puis, frappé de l'air auguste du héros, et de la majesté de sa taille, si supérieure à celle des hommes, il lui demande qui il est. À peine a-t-il appris son nom, celui de son père et de sa patrie : "Fils de Jupiter, Hercule, s'écrie-t-il, je te salue ; ma mère, fidèle interprète des dieux, m'a prédit que tu devais augmenter le nombre des habitants de l'Olympe, et qu'en ces lieux s'élèverait en ton honneur un autel destiné à recevoir un jour de la plus puissante nation du monde le nom de Très-Grand, et dont tu réglerais toi-même culte."

Hercule, lui tendant la main, répond qu'il accepte le présage, et que, pour accomplir les destinées, il va dresser un autel et le consacrer. Il choisit alors la plus belle génisse de son troupeau, et le premier sacrifice est offert à Hercule. Les Potitii et les Pinarii, les deux familles les plus considérables du canton, choisis pour ministres du sacrifice, prennent place au banquet sacré. Le hasard fit que les Potitii seuls assistèrent au commencement du festin, et qu'on leur servit la chair de la victime : elle était consommée à l'arrivée des Pinarii, qui prirent part au reste du banquet : c'est l'origine de l'usage, perpétué jusqu'à l'extinction de la famille Pinaria, qui lui interdisait les prémices des victimes. Les Potitii, instruits par Évandre, restèrent pendant plusieurs siècles les ministres de ce culte, jusqu'au moment où, ayant abandonné à des esclaves ces fonctions héréditaires dans leur famille,

ils périrent tous en expiation de leur sacrilège. De tous les cultes institués alors par Romulus, ce fut le seul qu'il emprunta aux étrangers : il applaudissait dès lors à cette apothéose du courage, dont les destins lui préparaient l'honneur.



## Organisation de Rome et raptus uirginum

### 8

Les cérémonies religieuses régulièrement établies, il réunit en assemblée générale cette multitude dont la force des lois pouvait seule faire un corps de nation, et lui dicta les siennes : et persuadé que le plus sûr moyen de leur imprimer un caractère sacré aux yeux de ces hommes grossiers, c'était de se grandir lui-même par les marques extérieures du commandement, entre autres signes distinctifs qui relevaient sa dignité, il affecta de s'entourer de douze licteurs. On pense qu'il régla ce nombre sur celui des douze vautours qui lui avaient présagé l'empire ; mais je partage volontiers le sentiment de ceux qui, retrouvant chez les Étrusques, nos voisins, l'idée première des appariteurs et de cette espèce d'officiers publics, comme celle des chaises curules et de la robe prétexte, pensent que c'est dans leurs coutumes qu'il faut rechercher aussi l'origine de ce nombre. Ils l'avaient adopté parce que les douze peuples qui concouraient à l'élection de leur souverain fournissaient chacun un licteur à son cortège.

Cependant la ville s'agrandissait, et son enceinte s'élargissait chaque jour, mesurée plutôt sur ses espérances de population future que sur les besoins de sa population actuelle. Mais pour donner quelque réalité à cette grandeur, Romulus, fidèle à cette vieille politique des fondateurs de villes qui publiaient que la terre leur avait enfanté des habitants, ouvre un asile dans ce lieu fermé aujourd'hui par une palissade qui se trouve à la descente du Capitole, entre les deux bois. Esclaves ou hommes libres, tous ceux qu'excitent l'amour du changement viennent en foule s'y réfugier. Ce fut le premier appui de notre grandeur naissante. Satisfait des forces qu'il avait conquises, Romulus les soumet à une direction régulière : il institue cent sénateurs, soit que ce nombre lui parût suffisant, soit qu'il n'en trouvât pas plus qui fussent dignes de cet honneur. Ce qui est certain, c'est qu'on les nomma Pères, et ce nom devint leur titre d'honneur ; leurs descendants reçurent celui de Patriciens.

Déjà Rome était assez puissante pour ne redouter aucune des cités voisines ; mais elle manquait de femmes, et une génération devait emporter avec elle toute cette grandeur : sans espoir de postérité au sein de la ville, les Romains étaient aussi sans alliances avec leurs voisins. C'est alors que, d'après l'avis du sénat, Romulus leur envoya des députés, avec mission de leur offrir l'alliance du nouveau peuple par le sang et par les traités. "Les villes, disaient-ils, comme toutes les choses d'ici-bas, sont chétives à leur naissance ; mais ensuite, si leur courage et les dieux leur viennent en aide, elles se font une grande puissance et un grand nom. Vous ne l'ignorez pas, les dieux ont présidé à la naissance de Rome, et la valeur romaine ne fera pas défaut à cette céleste origine ; vous ne devez donc pas dédaigner de mêler avec des hommes comme eux votre sang et votre race." Nulle part la députation ne fut bien accueillie, tant ces peuples méprisaient et redoutaient à la fois pour eux et leurs descendants cette puissance qui s'élevait menaçante au milieu d'eux. La plupart demandèrent aux députés en les congédiant : "Pourquoi ils n'avaient pas ouvert aussi un asile pour les femmes ? Qu'au fond c'était le seul moyen d'avoir des mariages sortables."

La jeunesse romaine ressentit cette injure, et tout sembla dès lors faire présager la violence. Mais, dans la pensée de ménager une circonstance et un lieu favorables, Romulus dissimule son ressentiment et prépare, en l'honneur de Neptune Équestre, des jeux solennels, sous le nom de Consualia. Il fait annoncer ce spectacle dans les cantons voisins, et toute la pompe que comportaient l'état des arts et la puissance romaine se déploie dans les préparatifs de la fête, afin de lui donner de l'éclat et d'éveiller la curiosité. Les spectateurs y accourent en foule, attirés aussi par le désir de voir la nouvelle ville, surtout les peuples les plus voisins : les Céniniens, les Crustuminiens, les Antemnates. La nation entière des Sabins vint aussi avec les femmes et les enfants. L'hospitalité leur ouvrit les demeures des Romains, et à la vue de la ville, de son heureuse situation, de ses remparts, du grand nombre de maisons qu'elle renfermait, déjà ils s'émerveillaient de son rapide accroissement. Arrive le jour de la célébration des jeux. Comme ils captivaient les yeux et les esprits, le projet concerté s'exécute : au signal donné, la jeunesse romaine s'élance de toutes parts pour enlever les jeunes filles. Le plus grand nombre devient la proie du premier ravisseur. Quelques-unes des plus belles, réservées aux principaux sénateurs, étaient portées dans leurs maisons par des plébéiens chargés de ce soin. Une entre autres, bien supérieure à ses compagnes par sa taille et sa beauté, était, dit-on, entraînée par la troupe d'un sénateur nommé Talassius ; comme on ne cessait de leur demander à qui ils la conduisaient, pour la préserver de toute insulte, ils criaient en marchant : 'à Talassius'. C'est là l'origine de ce mot consacré dans la cérémonie des noces.

La terreur jette le trouble dans la fête, les parents des jeunes filles s'enfuient frappés de douleur ; et, se récriant contre cette violation des droits de l'hospitalité, invoquent le dieu dont le nom, en les attirant à la solennité de ces jeux, a couvert un perfide et sacrilège guet-apens. Les victimes du rapt partagent ce désespoir et cette indignation ; mais Romulus lui-même, les visitant l'une après l'autre, leur représente "que cette violence ne doit être imputée qu'à l'orgueil de leurs pères, et à leur refus de s'allier, par des mariages, à un peuple voisin ; que cependant c'est à titre d'épouses qu'elles vont partager avec les

Romains leur fortune, leur patrie, et s'unir à eux par le plus doux nœud qui puisse attacher les mortels, en devenant mères. Elles doivent donc adoucir leur ressentiments, et donner leurs cœurs à ceux que le sort a rendus maîtres de leurs personnes. Souvent le sentiment de l'injure fait place à de tendres affections. Les gages de leur bonheur domestique sont d'autant plus assurés, que leurs époux, non contents de satisfaire aux devoirs qu'impose ce titre, s'efforceront encore de remplacer auprès d'elles la famille et la patrie qu'elles regrettent." À ces paroles se joignaient les caresses des ravisseurs, qui rejetaient la violence de leur action sur celle de leur amour, excuse toute puissante sur l'esprit des femmes.

## Les guerres qui s'ensuivent directement, surtout celle des Sabins

### 10

Elles avaient déjà oublié leur ressentiment lorsque leurs parents, plus irrités que jamais, et les habits souillés en signe de deuil, soulevaient les cités par leurs plaintes et leurs larmes. Leur désespoir ne se renfermait pas dans les murs de leurs villes ; ils se rassemblaient de toutes parts auprès de Titus Tatius, roi des Sabins. Le nom de ce prince, objet de la plus haute considération dans ces contrées, attirait autour de lui leurs envoyés. Les Céniniens, les Crustuminiens et les Antemnates étaient au nombre des peuples qu'avait frappés cet outrage. Tatius et ses Sabins leur parurent trop lents à prendre un parti. Ces trois peuples se liguent pour une guerre commune. Mais les Crustuminiens et les Antemnates étaient encore trop lents à se lever au gré des Céniniens et de leur impatiente vengeance ; seuls avec leurs propres forces, ceux-ci envahissent le territoire romain. Mais, tandis qu'ils pillaient en désordre, Romulus vient à leur rencontre avec son armée. La facile victoire qu'il remporte leur apprend que la colère sans la force est toujours impuissante. Il enfonce leurs rangs, les disperse, les poursuit dans leur déroute, tue de sa main leur roi, et se pare de sa dépouille. La mort du chef ennemi lui livre la ville.

Au retour de son armée victorieuse, Romulus, qui, au génie des grandes choses alliait l'habileté qui les fait valoir, suspend à un trophée disposé à cet effet les dépouilles du roi mort et monte au Capitole. Là il les dépose au pied d'un chêne consacré par la vénération des pasteurs, en fait hommage à Jupiter, et trace l'enceinte d'un temple qu'il dédie à ce dieu sous un nouveau surnom : "Jupiter Férétrien, s'écrie-t-il, c'est à toi qu'un roi vainqueur offre ces armes d'un roi, et qu'il consacre le temple dont sa pensée vient de mesurer l'enceinte. Là seront déposées les dépouilles opimes que mes descendants, vainqueurs à mon exemple, arracheront avec la vie aux rois et aux chefs ennemis." Telle est l'origine de ce temple, le premier dont Rome ait vu la consécration. Dans la suite, les dieux ont voulu ratifier la prédiction des fondateurs du temple, en appelant ses descendants à l'imiter, sans permettre toutefois qu'elle s'étendît trop, de peur de s'avilir. Dans un si grand nombre d'années remplies par tant de guerres, on ne remporta que deux fois les dépouilles opimes, tant la fortune fut avare de cet honneur.

Tandis que les Romains sont à ces solennités religieuses, les Antemnates saisissent l'occasion, et envahissent leurs frontières abandonnées. Une légion romaine s'y porte aussitôt, et surprend l'ennemi dispersé dans la campagne. À la première attaque, au premier cri de guerre, les Antemnates sont mis en fuite, leur ville prise. Alors Hersilie, femme de Romulus, obsédée par les supplications de ses compagnes enlevées, profite de l'enivrement d'une double victoire pour supplier le vainqueur de faire grâce à leurs parents et de les recevoir dans la ville naissante : c'est le moyen, suivant elle, d'en accroître la puissance par la concorde. Elle l'obtient sans peine.

Il marche ensuite contre les Crustuminiens qui venaient l'attaquer ; mais ceux-ci, déjà découragés par les revers de leurs alliés, font encore moins de résistance. On envoya des colonies chez les uns et chez les autres. Il se présenta plus de monde pour Crustuminum, à cause de la fertilité du pays ; tandis que de fréquentes émigrations, de la part surtout des familles appartenant aux femmes enlevées, venaient de ces lieux mêmes grossir la population romaine.

La dernière guerre fut celle des Sabins ; ce fut aussi la plus sérieuse : car ce peuple agit sans précipitation ni colère ; ses menaces ne précédèrent point l'agression ; mais sa prudence ne rejeta point les conseils de la ruse. Spurius Tarpéius commandait dans la citadelle de Rome. Sa fille, gagnée par l'or de Tatius, promet de livrer la citadelle aux Sabins. Elle en était sortie par hasard, allant puiser de l'eau pour les sacrifices. À peine introduits, les Sabins l'écrasent sous leurs armes, et la tuent, soit pour faire croire que la force seule les avait rendus maîtres de ce poste, soit pour prouver que nul n'est tenu à la fidélité envers un traître. On ajoute que les Sabins, qui portaient au bras gauche des bracelets d'or d'un poids considérable et des anneaux enrichis de pierres précieuses, étaient convenus de donner, pour prix de la trahison, les objets qu'ils avaient à la main gauche. De là, ces boucliers qui, au lieu d'anneaux d'or, payèrent la jeune fille, et qui l'ensevelirent sous leur masse. Selon d'autres, en demandant aux Sabins les ornements de leurs mains gauches, Tarpéia entendait effectivement parler de leurs armes ; mais les Sabins, soupçonnant un piège, l'écrasèrent sous le prix même de sa trahison.

Quoi qu'il en soit, ils étaient maîtres de la citadelle. Le lendemain, l'armée romaine, rangée en bataille, couvrait de ses lignes l'espace compris entre le mont Palatin et le mont Capitolin. Les Sabins n'étaient point encore descendus à sa rencontre, que, déjà transportée par la colère et le désir de reprendre la place, elle s'élançait sur la hauteur. De part et d'autre les chefs animent les combattants ; c'était Mettius Curtius du côté des Sabins ; du côté des Romains, Hostus Hostilius. Celui-ci, placé au premier rang et malgré le désavantage de la position, soutenait les siens de son audace et de son courage ; mais à peine fut-il tombé que l'armée romaine plie tout à coup, et est refoulée jusqu'à la vieille porte du Palatin. Entraîné lui-même par la multitude des fuyards, Romulus élève ses armes vers le ciel : "Jupiter, s'écrie-t-il, c'est pour obéir à tes ordres, c'est sous tes auspices sacrés qu'ici, sur le mont Palatin, j'ai jeté les fondements de cette ville. Déjà la citadelle, achetée par un crime, est au pouvoir des ennemis ; eux-mêmes ont franchi le milieu du vallon, et ils avancent jusqu'ici. Mais toi, père des dieux et des hommes, repousse-les du moins de ces lieux ; rends le courage aux Romains, et suspends leur fuite honteuse. Ici même je te voue, sous le nom de Jupiter Stator, un temple, éternel monument du salut de Rome préservée par la protection puissante."

Il dit ; et, comme il eût senti sa prière exaucée : "Romains, poursuit-il, Jupiter très bon et très grand ordonne que vous vous arrêtiez et que vous retourniez au combat." Ils s'arrêtent en effet, comme s'ils obéissaient à la voix du ciel. Romulus vole aux premiers rangs. Mettius Curtius, à la tête des Sabins, était descendu de la citadelle, et avait poursuivi les Romains en déroute dans toute la longueur du Forum. Il approchait déjà de la porte du Palatin, et criait : "Ils sont vaincus, ces hôtes perfides, ces lâches ennemis ; ils savent enfin qu'autre chose est d'enlever des jeunes filles, autre chose de combattre des hommes." À cette orgueilleuse apostrophe, Romulus fond sur Mettius avec une troupe de jeunes gens des plus braves. Mettius alors combattait à cheval ; il devenait plus facile de le repousser. On le poursuit, et le reste de l'armée romaine, enflammé par l'audace de son roi, enfonce les Sabins à leur tour. Mettius, dont le cheval est épouvanté par le tumulte de la poursuite, est jeté dans un marais. Le danger qui environne un personnage aussi important attire l'attention des Sabins. Les uns le rassurent et l'appellent, les autres l'encouragent, et Mettius parvient enfin à s'échapper. Le combat recommence au milieu du vallon ; mais là encore l'avantage demeure aux Romains.

Alors, les mêmes Sabines, dont l'enlèvement avait allumé la guerre, surmontent, dans leur désespoir, la timidité naturelle à leur sexe, se jettent intrépidement, les cheveux épars et les vêtements en désordre, entre les deux armées et au travers d'une grêle de traits : elles arrêtent les hostilités, enchaînent la fureur, et s'adressant tantôt à leurs pères, tantôt à leurs époux, elles les conjurent de ne point se souiller du sang sacré pour eux, d'un beau-père ou d'un gendre, de ne point imprimer les stigmates du parricide au front des enfants qu'elles ont déjà conçus, de leurs fils à eux et de leurs petits-fils. "Si cette parenté, dont nous sommes les liens, si nos mariages vous sont odieux, tournez contre nous votre colère : nous la source de cette guerre, nous la cause des blessures et du massacre de nos époux et de nos pères, Nous aimons mieux périr que de vivre sans vous, veuves ou orphelines." Tous ces hommes, chefs et soldats, sont émus ; ils s'apaisent tout à coup et gardent le silence. Les chefs s'avancent pour conclure un traité, et la paix n'est pas seulement résolue, mais aussi la fusion des deux états en un seul. Les deux rois se partagent l'empire, dont le siège est établi à Rome. Ainsi, la puissance de Rome est doublée. Mais, pour qu'il soit accordé quelque faveur aux Sabins, les Romains prennent, de la ville de Cures, le surnom de Quirites. En témoignage de ce combat, le marais dans lequel Curtius faillit d'être englouti avec son cheval fut appelé le lac Curtius.

Une paix si heureuse, succédant tout à coup à une guerre si déplorable, rendit les Sabines plus chères à leurs maris, à leurs pères, et surtout à Romulus. Aussi, lorsqu'il partagea le peuple en trente curies, il les désigna par le nom de ces femmes. Leur nombre surpassait sans doute le nombre des curies ; mais la tradition ne nous a point appris si leur âge, leur rang, celui de leurs maris, ou le sort enfin décidèrent de l'application de ces noms. À la même époque, on créa trois centuries de cavaliers, appelées, la première, Ramnenses, de Romulus ; la seconde, Titienses, de Titus Tatius. On ignore l'étymologie de Lucères, nom de la troisième. Depuis ce temps, non seulement la souveraineté fut commune aux deux rois, mais elle fut aussi exercée par l'un et l'autre dans une parfaite harmonie.

## Les dernières guerres de Romulus (Lavinates, Véiens, Fidénates)

### 14

Quelques années après, des parents du roi Tatius ayant maltraité les députés des Laurentins, ce peuple réclama, au nom du droit des gens. Mais le crédit et les sollicitations des agresseurs eurent plus de succès auprès de Tatius ; aussi leur châtement retomba-t-il sur sa tête. Il était venu à Lavinium pour la célébration d'un sacrifice solennel ; il y fut tué au milieu d'un soulèvement. Romulus ne montra pas, dit-on, dans cette circonstance, toute la douleur convenable, soit qu'il n'eût partagé le trône qu'avec regret, soit que le meurtre de Tatius lui parût juste. Il ne prit pas même les armes ; seulement, comme l'outrage reçu par les députés voulait être expié, Rome et Lavinium renouvelèrent leur traité.

Mais cette paix inspira peu de confiance. Un autre orage plus menaçant éclatait presque aux portes de Rome. Le voisinage de cette ville, dont la puissance grandissait chaque jour, inquiétait les Fidénates : sans attendre qu'elle réalise tout ce que semble lui promettre l'avenir, ils commencent à lui faire la guerre. Ils arment leur jeunesse, la mettent en campagne, et dévastent le territoire qui est entre Rome et Fidènes. De là, ils tournent vers la gauche, parce que, sur la droite, le Tibre leur opposait un obstacle, et sèment devant eux la terreur et la désolation. Les habitants des campagnes fuient en tumulte, et leur retraite précipitée dans Rome y porte la première nouvelle de l'invasion.

L'imminence du péril n'admettait pas de retard. Romulus alarmé fait sortir son armée, et vient camper à un mille de Fidènes. Là, il laisse une garde peu nombreuse et se remet en marche avec toutes ses forces. Il en met une partie en embuscade dans des lieux couverts de broussailles, et marche ensuite avec la plus grande partie de son infanterie et toute sa cavalerie. Ce mouvement, opéré avec une apparence de bravade et de désordre, et les incursions de la cavalerie jusque sous les portes de la ville, attirent les ennemis : c'était là ce que voulait Romulus. Des charges de cavalerie rendirent aussi plus naturelle la fuite que ses soldats devaient simuler. En effet, tandis que les cavaliers exécutent leurs manœuvres, et qu'ils semblent hésiter entre le désir de fuir et l'honneur de combattre, l'infanterie lâche pied : aussitôt les Fidénates ouvrent les portes de la ville ; ils affluent dans la plaine, se jettent en masse sur l'armée romaine, la chassent devant eux, et entraînés par l'ardeur d'une poursuite acharnée, s'engagent dans l'embuscade. Mais les soldats romains qui l'occupent se montrent tout à coup, fondent sur eux, et les prennent en flanc ; ceux-ci s'épouvantent, et la réserve du camp, qui s'ébranle à son tour, accroît encore leur frayeur. L'effroi, qui les frappe de toutes parts, laisse à peine à Romulus et à sa cavalerie le temps de faire volte face ; ils prennent la fuite ; et, comme cette fuite est réelle, ils regagnent la ville avec plus de désordre et de précipitation qu'ils n'en avaient mis à poursuivre ceux qui ne fuyaient que par artifice ; mais ils n'échappent pas davantage à l'ennemi. Les Romains les poussent l'épée dans les reins, et, avant qu'on ait eu le temps de refermer les portes, vainqueurs et vaincus entrent ensemble, comme si ce n'était qu'une seule armée.



Des Fidénates, le feu de la guerre se communique aux Véiens, lesquels, descendant comme eux des Étrusques, étaient liés à leur cause par la communauté d'origine, et par l'irritation de leur défaite ; outre qu'ils songeaient avec crainte à la proximité d'une ville dont les armes devaient menacer tous les voisins. Ils se répandent donc sur ses frontières, plutôt pour s'y livrer au pillage, que pour y faire une guerre en règle. C'est pourquoi ils ne se fixent nulle part, ils n'attendent pas l'armée romaine. Chargés de butin, ils reviennent à Véies. Les Romains, trouvant la campagne libre, se disposent néanmoins à provoquer un engagement décisif ; ils passent le Tibre, et plantent leur camp. À la nouvelle de leurs préparatifs et de leur marche sur la ville, les Véiens sortent et s'avancent à la rencontre de l'ennemi. Il leur semblait plus convenable de vider la querelle dans une bataille, que de se retrancher derrière des murs, et d'y combattre pour leurs foyers.

Dans cette circonstance, Romulus, dédaignant la ruse, vainquit avec l'aide seule de ses troupes déjà vieilles au métier de la guerre. Il poursuivit les Véiens battus jusque sous leurs remparts, et n'essaya pas d'assiéger leur ville, doublement forte par ses murailles et par sa position. Il revint sur ses pas, et ravagea le pays, plutôt pour user de représailles que par amour du butin. Ces dévastations, jointes à la perte de la bataille, achevèrent la ruine des Véiens. Ils envoient des députés à Rome, et proposent la paix ; une trêve de cent ans leur est accordée, mais au prix d'une partie de leur territoire.

## **La mort de Romulus**

Tels sont, à peu près, les événements militaires et politiques du règne de Romulus. Ils s'accordent assez avec l'opinion de la divinité de l'origine de ce roi, et ce qu'on a écrit touchant les circonstances miraculeuses qui suivirent sa mort. Rien ne dément cette opinion, surtout si l'on considère le courage que déploya Romulus dans le rétablissement de son aïeul sur le trône, son projet gigantesque de bâtir une ville, et son habileté à la rendre forte, par le parti qu'il savait tirer, soit de la paix, soit de la guerre. Cette force, qu'elle recevait de son fondateur, Rome en usa si bien, que, depuis ces premiers progrès, sa tranquillité, pendant quarante ans, ne fut jamais troublée. Romulus fut cependant plus cher au peuple qu'au sénat ; mais il était surtout aimé des soldats. Il en avait choisi trois cents, qu'il appelait Célères, pour garder sa personne, et il les conserva toujours, non seulement durant la guerre, mais encore pendant la paix.

Après ces immortels travaux, et un jour qu'il assistait à une assemblée, dans un lieu voisin du marais de la Chèvre, pour procéder au recensement de l'armée, survint tout à coup un orage, accompagné d'éclats de tonnerre, et le roi, enveloppé d'une vapeur épaisse, fut soustrait à tous les regards. Depuis, il ne reparut plus sur la terre. Quand l'effroi fut calmé, quand à l'obscurité profonde eut succédé un jour tranquille et pur, le peuple romain, voyant la place de Romulus inoccupée, semblait peu éloigné de croire au témoignage des sénateurs, lesquels, demeurés près du roi, affirmaient que, pendant l'orage, il avait été enlevé au ciel. Cependant, comme si l'idée d'être à jamais privé de son roi l'eût frappé de terreur, il resta quelque temps dans un morne silence. Enfin, entraînés par l'exemple de quelques-uns, tous, par acclamations unanimes, saluent Romulus, dieu, fils de dieu, roi et père de la ville romaine. Ils lui demandent ; ils le conjurent de jeter toujours un regard propice sur sa postérité. Je suppose qu'il ne manqua pas alors de gens qui accusèrent tout bas les sénateurs d'avoir déchiré Romulus de leurs propres mains ; le bruit même s'en répandit, mais n'acquiesça jamais beaucoup de consistance. Cependant l'admiration qu'il inspirait, et la terreur du moment, ont consacré le merveilleux de la première tradition.

On ajoute que la révélation d'un citoyen vint fortifier encore cette croyance. Tandis que Rome inquiète déplorait la mort de son roi, et laissait percer sa haine contre les sénateurs, Proculus Julius, autorité grave, dit-on, même à propos d'un fait aussi extraordinaire, s'avança au milieu de l'assemblée, et dit : "Romains, le père de cette ville, Romulus, descendu tout à coup des cieux, m'est apparu ce matin au lever du jour. Frappé de terreur et de respect, je restais immobile, tâchant d'obtenir de lui, par mes prières, qu'il me permît de contempler son visage : "Va, dit-il, annoncer à tes concitoyens que cette ville que j'ai fondée, ma Rome, sera la reine du monde ; telle est la volonté du ciel. Que les Romains se livrent donc tout entiers à la science de la guerre ; qu'ils sachent, et après eux leurs descendants, que nulle puissance humaine ne pourra résister aux armes de Rome." À ces mots, continua Proculus, il s'éleva dans les airs. Il est étonnant qu'on ait si facilement ajouté foi à un pareil discours, et aussi combien la certitude de l'immortalité de Romulus adoucit les regrets du peuple et de l'armée.

### 3. Numa Pompilius (715 à 673 av. J.-C.)

#### Le premier interrègne et l'avènement de Numa Pompilius

17

Cependant l'ambition du trône et les rivalités agitaient le sénat. Nul, parmi ce peuple nouveau, n'ayant encore de supériorité constatée, les prétentions ne s'élevaient pas encore entre les citoyens ; la question se débattait entre les deux races de peuple. Les Sabins d'origine, qui depuis la mort de Tatius n'avaient pas eu de roi de leur nation, et qui, dans cette société fondée sur l'égalité des droits, craignaient de perdre ceux qu'ils avaient à l'empire, exigeaient que le roi fût élu dans le corps des Sabins. Les vieux Romains, de leur côté, repoussaient un roi étranger. Cependant ce conflit de volonté n'empêchait pas les citoyens de vouloir unanimement le gouvernement monarchique. On ignorait encore les douceurs de la liberté. Mais cette ville sans gouvernement, cette armée sans chef, environnées d'une foule de petits états toujours en fermentation, faisaient craindre aux sénateurs l'attaque imprévue de quelque peuple étranger. On sentait le besoin d'un chef, mais personne ne pouvait se résoudre à céder.

Enfin, il fut convenu que les sénateurs, au nombre de cent, seraient partagés en dix décuries, dont chacune devrait conférer à l'un de ses membres l'exercice de l'autorité. La puissance était collective : un seul en portait les insignes, et marchait précédé des licteurs. La durée en était de cinq jours pour chaque individu et à tour de rôle. La royauté resta ainsi suspendue pendant un an, et l'on donna à cette vacance le nom d'interrègne, encore en usage aujourd'hui. Le peuple, alors, se plaignit vivement de ce qu'on eût aggravé sa servitude, et qu'au lieu d'un maître il en eut cent. Il paraissait décidé à ne plus souffrir désormais qu'un roi, et à le choisir lui-même. Les sénateurs conclurent de ces dispositions du peuple qu'ils devaient résigner volontairement les pouvoirs qu'on allait leur arracher. Mais, en abandonnant au peuple la toute-puissance, ils en retinrent effectivement plus qu'ils n'en accordaient ; car ils subordonnèrent l'élection du roi par le peuple à la ratification du sénat. Cette prérogative usurpée s'est perpétuée jusqu'ici dans le sénat, pour la sanction des lois et les nominations aux emplois de la magistrature ; mais ce n'est plus qu'une formalité vaine. Avant que le peuple aille aux voix, le sénat ratifie la décision des comices, quelle qu'elle soit.

Mais, à cette époque, l'interroi convoqua l'assemblée, et dit : "Romains, au nom de la gloire, du bien-être et de la prospérité de Rome, nommez vous-mêmes votre roi : tel est le vœu du sénat. Nous ensuite, si vous donnez à Romulus un successeur digne de lui, nous ratifierons votre choix." Le peuple fut si flatté de cette condescendance, que, pour ne pas être vaincu en générosité, il se contenta d'ordonner que l'élection serait déférée au sénat.

Dans ce temps-là vivait Numa Pompilius, célèbre par sa justice et par sa piété. Il demeurait à Cures, chez les Sabins. C'était un homme très versé, pour son siècle, dans la connaissance de la morale divine et humaine. C'est à tort qu'à défaut d'autre on lui a donné pour maître Pythagore de Samos. Il est avéré que ce fut sous le règne de Servius Tullius, plus de cent ans après Numa, que Pythagore vint à l'extrémité de l'Italie, dans le voisinage de Métaponte, d'Héraclée et de Crotone, tenir une école de jeunes gens voués au culte de ses théories. Et même en admettant qu'il eût été contemporain de Numa, de quels lieux eût-il attiré des hommes épris de l'amour de s'instruire ? par quelle voie le bruit de son nom était-il arrivé jusque chez les Sabins ? quelle langue l'aidait à communiquer ? et comment enfin un homme seul aurait-il pu pénétrer à travers tant de nations, aussi différentes de mœurs que de langage ? Je pense plutôt que Numa puisait en lui-même les principes de vertu qui réglaient son âme, et que le complément de son éducation fut moins l'effet de ses études dans les écoles philosophiques étrangères, que de la discipline mâle et rigoureuse des Sabins, la nation la plus austère de l'antiquité.

À ce nom de Numa, et bien que l'élection d'un roi parmi les Sabins dût sembler constituer la prépondérance de ce peuple, personne, parmi les sénateurs romains, n'osa préférer à un tel homme, ni soi, ni tout autre de son parti, sénateur ou citoyen, et tous, sans exception, décernèrent la couronne à Numa Pompilius. Mandé à Rome, il voulut, à l'exemple de Romulus, qui n'avait jeté les fondements de la ville et pris possession de la royauté qu'après avoir consulté les augures, interroger les dieux sur son élection. Un augure, qui dut à cet honneur de conserver à perpétuité ce sacerdoce public, conduisit Numa sur le mont Capitolin. Là, il fit asseoir sur une pierre le nouveau roi, la face tournée au midi, et lui-même, ayant la tête voilée, et dans la main un bâton recourbé, sans noeuds, appelé 'lituus', prit place à sa gauche. Alors, promenant ses regards sur la ville et la campagne, il adressa aux dieux ses prières ; il traça en idée des limites imaginaires à l'espace compris entre l'Orient et l'Occident, plaçant la droite au midi et la gauche au nord ; puis, aussi loin que sa vue pouvait s'étendre, il désigna, en face de lui, un point imaginaire. Enfin, prenant le 'lituus' dans la main gauche, et étendant la droite sur la tête de Numa, il prononça cette prière : "Grand Jupiter, si la volonté divine est que Numa, dont je touche la tête, règne sur les Romains, apprends-nous cette volonté par des signes non équivoques, dans l'espace que je viens de fixer." Il définit ensuite la nature des auspices qu'il demandait, et lorsqu'ils se furent manifestés, Numa, déclaré roi, quitta le temple.

## Les réalisations de Numa

### 19

Désormais maître du trône, Numa voulut que la ville naissante, fondée par la violence et par les armes, le fût de nouveau par la justice, par les lois et la sainteté des mœurs : et comme il lui semblait impossible, au milieu de guerres perpétuelles, de faire accepter ce nouvel ordre de choses à des esprits dont le métier des armes avait nourri la férocité, il crut devoir commencer par adoucir cet instinct farouche, en le privant par degrés de son aliment habituel. Dans ce but, il éleva le temple de Janus. Ce temple, construit au bas de l'Argilète, devint le symbole de la paix et de la guerre. Ouvert, il était le signal qui appelait les citoyens aux armes ; fermé, il annonçait que la paix régnait entre toutes les nations voisines. Deux fois il a été fermé depuis le règne de Numa, la première, sous le consulat de Titus Manlius, à la fin de la première guerre punique ; la seconde, sous César Auguste, lorsque, par un effet de la bonté des dieux, nous vîmes, après la bataille d'Actium, la paix acquise au monde, et sur terre et sur mer.

Quand donc Numa l'eut fermé, quand par des traités et par des alliances il eut consommé l'union entre Rome et les peuples circonvoisins, quand il eut dissipé les inquiétudes sur le retour probable de tout danger extérieur, il redouta l'influence pernicieuse de l'oisiveté sur des hommes que la crainte de l'ennemi et les habitudes de la guerre avaient contenus jusqu'alors. Il pensa d'abord qu'il parviendrait plus aisément à adoucir les mœurs grossières de cette multitude et à dissiper son ignorance, en versant dans les âmes le sentiment profond de la crainte des dieux. Mais ce but ne pouvait être atteint sans une intervention miraculeuse. Numa feignit donc d'avoir des entretiens nocturnes avec la déesse Égérie. Il disait que, pour obéir à ses ordres, il instituait les cérémonies religieuses les plus agréables aux dieux, et un sacerdoce particulier pour chacun d'eux.

Avant tout, il divisa l'année suivant les cours de la lune, en douze mois ; mais comme chaque révolution lunaire n'est pas régulièrement de trente jours, et que par conséquent l'année solaire eût été incomplète, il suppléa cette lacune par l'interposition des mois intercalaires, et il les disposa de telle façon que tous les vingt-quatre ans, le soleil se retrouvant au même point d'où il était parti, chaque lacune annuelle était réparée. Il établit aussi les jours fastes et les jours néfastes, car il pressentait déjà l'utilité de suspendre parfois la vie politique.

Il songea ensuite à créer des prêtres, quoiqu'il remplît lui-même la plupart des fonctions qu'exerce aujourd'hui le flamine de Jupiter. Mais il prévoyait que cette cité belliqueuse compterait plus de princes semblables à Romulus qu'à Numa, de princes faisant la guerre et y marchant en personne ; et, de peur que les fonctions de roi ne gênassent les fonctions de prêtre, il créa un flamine, avec mission de ne jamais quitter les autels de Jupiter, le revêtit d'insignes augustes, et lui donna la chaise curule pareille à celle des rois. Il lui adjoignit deux autres flamines, l'un consacré à Mars, l'autre à Quirinus. Il fonda ensuite le collège des Vestales, sacerdoce emprunté aux Albains, et qui n'était point étranger à la famille du fondateur de Rome. Il leur assigna un revenu sur l'état, afin de les enchaîner exclusivement et à toujours aux nécessités de leur ministère : le vœu de virginité et d'autres distinctions achevèrent de leur imprimer un caractère vénérable et sacré. Il institua aussi en l'honneur de Mars Gradivus douze prêtres, sous le nom de saliens ; il leur donna pour insignes la tunique brodée, recouverte, sur la poitrine, d'une cuirasse d'airain ; leurs fonctions étaient de porter les boucliers sacrés qu'on nomme anciles, et de courir par la ville en chantant des vers et en exécutant des danses et des mouvements de corps particulièrement affectés à cette solennité. Il nomma grand pontife Numa Marcus, fils de Marcus, sénateur ; il lui confia la surveillance de tout ce qui tenait à la religion. Par des règlements consignés dans des registres spéciaux, il lui conféra la prérogative de diriger les cérémonies religieuses, de déterminer la nature des victimes, à quels jours et dans quels temples elles seraient immolées, quels fonds subviendraient à toutes ces dépenses, et enfin, la juridiction sur tous les sacrifices célébrés soit publiquement, soit dans l'intérieur des familles. Ainsi, le peuple savait où venir puiser des lumières, et la religion ne courait pas le risque d'être offensée par l'oubli des rites nationaux et l'introduction des rites étrangers. Le grand pontife ne réglait pas seulement les sacrifices aux dieux du ciel, mais encore les sacrifices aux dieux mânes, et les cérémonies funéraires, et il apprenait aussi à distinguer, parmi les prodiges annoncés par la foudre et d'autres phénomènes, ceux qui demandaient une expiation. Pour obtenir des dieux la connaissance de ces secrets, Numa dédia, sur le mont Aventin, un autel à Jupiter Elicius, et consulta le dieu par la voie des augures, sur les prodiges qui étaient dignes d'attention.

Ces expiations, ces rapprochements intimes entre le peuple et les ministres de la religion, cette tendance nouvelle des esprits vers les exercices pieux, firent perdre à cette multitude ses habitudes de violence et tomber ses armes ; et la constante sollicitude des dieux, qui paraissaient intervenir dans la direction des destinées humaines, pénétra les cœurs d'une piété si vive, que la foi et la religion du serment, à défaut de la crainte des lois et des châtiments, eussent suffi pour contenir les citoyens de Rome. Tous, d'ailleurs, réglèrent leurs mœurs sur celles de Numa, leur unique exemple ; aussi les peuples voisins, qui jusqu'alors avaient vu dans Rome, non pas une ville, mais un camp planté au milieu d'eux pour troubler la tranquillité générale, se sentirent peu à peu saisis pour elle d'une telle vénération, qu'ils eussent considéré comme un sacrilège la moindre hostilité contre une ville occupée tout entière au service des dieux.

Plus d'une fois, sans témoins, et comme s'il se fût rendu à une conférence avec la déesse, Numa se retirait dans un bois, traversé par une fontaine dont les eaux intarissables s'échappaient du fond d'une grotte obscure. Ce bois fut par lui consacré aux muses, parce qu'elles y tenaient conseil avec son épouse Égérie. La Bonne Foi eut aussi un temple consacré à elle seule. Numa voulut que les prêtres de ce temple y allassent montés dans un char couvert, à deux chevaux, et qu'ils eussent, pendant les cérémonies, la main enveloppée jusqu'aux doigts ; voulant dire que la bonne foi devait être protégée, et que la main en est le symbole et le siège. Il institua beaucoup d'autres sacrifices, et les lieux destinés à leur célébration reçurent des prêtres le nom d'Argées. Mais la plus belle, la plus grande de ses œuvres, fut d'avoir maintenu, pendant toute la durée de son règne, la paix et la solidité de ses institutions. Ainsi deux rois agrandirent successivement la cité romaine, l'un par la guerre, l'autre par la paix. Romulus avait régné trente-sept ans, Numa quarante-trois. Rome alors était puissante, et les arts dont elle était redevable à la fois à la paix et à la guerre, avaient perfectionné sa civilisation.



#### **4. Tullus Hostilius (672 à 641 av. J.-C.)**

##### **Avènement de Tullus Hostilius. La déclaration de guerre avec Albe**

22

La mort de Numa ramena un interrègne. Mais le peuple élut roi Tullus Hostilius, petit-fils de cet Hostilius qui s'était illustré contre les Sabins, dans le combat au pied de la citadelle. Le sénat ratifia l'élection. Ce prince, loin de ressembler à son prédécesseur, était d'une nature plus belliqueuse encore que Romulus. Sa jeunesse, sa vigueur et la gloire de son aïeul, animaient son courage. Persuadé qu'un état s'énerve dans l'inaction, il cherchait de toutes parts des prétextes de guerre.

Le hasard voulut que des laboureurs des pays de Rome et d'Albe se livrassent les uns envers les autres à des déprédations réciproques. Albe alors était gouvernée par Caius Cluilius. Chaque parti envoya, presque dans le même temps, des ambassadeurs pour demander réparation. Tullus avait ordonné aux siens d'exposer, avant tout, leur requête ; il s'attendait à un refus de la part des Albains, ce qui lui fournissait un légitime sujet de guerre. Les Albains mirent plus de lenteur dans la négociation. Accueillis par Tullus, admis à sa table, ils rivalisèrent avec le prince de prévenance et de courtoisie. Dans cet intervalle, les députés romains avaient présenté leurs réclamations, et sur le refus des Albains, ils leur avaient déclaré la guerre pour le trentième jour. Tullus en est informé. Il mande alors à une conférence les députés d'Albe, et les requiert d'expliquer le motif de leur voyage. Ceux-ci, ne sachant pas encore ce qui s'est passé, et afin de gagner du temps, allèguent de vaines excuses : "C'est bien malgré eux qu'ils s'exposent à déplaire à Tullus ; mais ils subissent la loi de leurs instructions. Ils viennent réclamer la restitution de ce qu'on leur a enlevé, et, s'ils ne l'obtiennent, ils ont ordre de déclarer la guerre." À cela, Tullus répond : "Annoncez donc à votre roi que le roi des Romains atteste les dieux que celui des deux peuples qui le premier a dédaigné de faire droit à la requête des députés doit être responsable des conséquences funestes de cette guerre."

Les Albains portent chez eux cette réponse. Des deux côtés on se prépare avec ardeur à la guerre. Ce conflit avait tout le caractère d'une guerre civile, car il mettait, pour ainsi dire, aux prises les pères et les enfants. Les deux peuples étaient de sang troyen ; Lavinium tirait son origine de Troie ; Albe de Lavinium ; et les Romains descendaient des rois d'Albe. Cependant l'issue de la guerre rendit la querelle moins déplorable. On ne combattit point en bataille rangée ; on détruisit seulement les maisons de l'une des deux villes, et la fusion s'opéra entre les deux peuples.

Les Albains envahirent les premiers, avec une armée formidable, le territoire de Rome. Leur camp n'en était pas à plus de cinq milles ; ils l'avaient entouré d'un fossé, lequel fut, pendant quelques siècles, appelé du nom de leur chef, 'le fossé Cluilius', jusqu'à ce que le temps eût fait disparaître et la chose et le nom. Cluilius, étant mort dans le camp, les Albains créent dictateur Mettius Fufétius. Mais le fougueux Tullus, dont l'audace s'était accrue par la mort de Cluilius, s'en va publiant partout que la vengeance des dieux, après s'être manifestée d'abord sur la personne du chef, menace de punir du crime de cette guerre impie quiconque porte le nom Albain. Puis, à la faveur de la nuit, il tourne le camp ennemi, et envahit à son tour le territoire d'Albe. Ce coup de main fait sortir Mettius de ses retranchements. Il s'approche le plus possible de l'ennemi, et de là il envoie un émissaire à Tullus, avec ordre d'exposer au roi l'utilité d'une entrevue avant d'engager l'action ; que s'il accorde cette entrevue, il a, lui Mettius, à faire des propositions dont la teneur intéresse Rome et Albe tout ensemble. Tullus ne se refuse point à l'entrevue, quoiqu'il en attende peu de fruit, et range son armée en bataille. Le même mouvement s'exécute parmi les Albains.

Alors le général albain prend la parole : "Des attaques injustes, dit-il, du butin enlevé contre la foi des traités, réclamé et non rendu, sont les causes de cette guerre. Ce sont celles du moins que j'ai entendu donner par notre roi Cluilius, celles que tu produiras sans doute aussi toi-même, ô Tullus ! Mais, sans recourir à des raisons spécieuses, et pour déclarer ici la vérité, je dis que l'ambition seule arme l'un contre l'autre deux peuples voisins, deux peuples unis par les liens du sang. Si nous faisons bien ou mal, c'est ce dont je ne décide pas ; ce soin regarde les auteurs de la querelle. Quant à cette guerre, comme chef des Albains, je dois la soutenir. Je veux, Tullus, te soumettre un simple avis. Nous sommes environnés, toi et les miens, par la nation étrusque ; le danger est grand pour tous, plus grand même pour vous ; et vous le savez d'autant mieux que vous êtes plus voisins. Les Étrusques sont tout-puissants sur terre, et plus encore sur mer. Souviens-toi qu'au moment où tu donneras le signal du combat, ce peuple, les yeux fixés sur les deux armées, attendra que nous soyons épuisés et affaiblis pour attaquer à la fois le vainqueur et le vaincu. Puis donc qu'au lieu de nous contenter d'une liberté assurée, nous courons les chances de la servitude, en convoitant la conquête d'une domination douteuse ; au nom des dieux, trouvons un moyen qui, sans dommage sérieux pour les deux peuples et sans effusion de sang, puisse décider enfin lequel des deux doit commander à l'autre." Tullus, bien que l'espérance de la victoire le rendît plus intraitable, agréa néanmoins cette proposition. Mais, tandis que les deux chefs cherchaient ce moyen, la fortune prit soin de le leur fournir.

## La conclusion du premier traité et le combat des Horaces et des Curiaces

### 24

Il y avait par hasard dans chacune des deux armées trois frères jumeaux, à peu près de même force et de même âge. C'étaient les Horaces et les Curiaces. L'exactitude de leur nom est suffisamment constatée, et les annales de l'antiquité offrent peu d'actions aussi illustres que la leur. Toutefois cette illustration même n'a pas prévalu contre l'incertitude qui subsiste encore aujourd'hui, de savoir à quelle nation les Horaces, à laquelle les Curiaces appartenaient. Les auteurs varient là-dessus. J'en trouve cependant un plus grand nombre qui font les Horaces Romains ; et j'incline vers cette opinion. Chacun des deux rois charge donc ces trois frères de combattre pour la patrie. Là où sera la victoire, là sera l'empire. Cette condition est acceptée, et l'on convient du temps et du lieu du combat. Préalablement, un traité conclu entre les Romains et les Albains porte cette clause principale, que celui des deux peuples qui resterait vainqueur exercerait sur le vaincu un empire doux et modéré.

Dans tous les traités, les conditions varient ; la formule de tous est la même. Voici l'acte de cette espèce le plus ancien qui nous ait été transmis. Le fécial, s'adressant à Tullus lui dit : "Roi, m'ordonnes-tu de conclure un traité avec le père patrat du peuple albain ?" Et sur la réponse affirmative, il ajouta : "Je te demande l'herbe sacrée. — Prends-la pure, répliqua Tullus." Alors le fécial apporta de la citadelle l'herbe pure, et s'adressant de nouveau à Tullus : "Roi, dit-il, me nommes-tu l'interprète de ta volonté royale et de celle du peuple romain des Quirites ? Agrées-tu les vases sacrés, les hommes qui m'accompagnent ? — Oui, répondit le roi, sauf mon droit et celui du peuple romain."

Le fécial était Marcus Valérius : il créa 'père patrat' Spurius Fusius, en lui touchant la tête et les cheveux avec la verveine. Le père patrat prêta le serment et sanctionna le traité. Il employa, à cet effet, une longue série de formules consacrées qu'il est inutile de rapporter ici. Ces conditions lues, le fécial reprit : "Écoute, Jupiter, écoute, père patrat du peuple albain ; écoute aussi, peuple albain. Le peuple romain ne violera jamais le premier les conditions et les lois. Les conditions inscrites sur ces tablettes ou sur cette cire viennent de vous être lues, depuis la première jusqu'à la dernière, sans ruse ni mensonge. Elles sont, dès aujourd'hui, bien entendues pour tous. Or, ce ne sera pas le peuple romain qui s'en écartera le premier. S'il arrivait que, par une délibération publique ou d'indignes subterfuges, il les enfreignit le premier, alors, grand Jupiter, frappe le peuple romain comme je vais frapper aujourd'hui ce porc ; et frappe-le avec d'autant plus de rigueur que ta puissance et ta force sont plus grandes." Il finit là son imprécation, puis frappa le porc avec un caillou. De leur côté, les Albains, par l'organe de leur dictateur et de leurs prêtres, répétèrent les mêmes formules, et prononcèrent le même serment.

Le traité conclu, les trois frères, de chaque côté, prennent leurs armes, suivant les conventions. La voix de leurs concitoyens les anime. Les dieux de la patrie, la patrie elle-même, tout ce qu'il y a de citoyens dans la ville et dans l'armée ont les yeux fixés tantôt sur leurs armes, tantôt sur leurs bras. Enflammés déjà par leur propre courage, et enivrés du bruit de tant de voix qui les exhortaient, ils s'avancent entre les deux armées. Celles-ci étaient rangées devant leur camp, à l'abri du péril, mais non pas de la crainte. Car il s'agissait de l'empire, remis au courage et à la fortune d'un si petit nombre de combattants. Tous ces esprits tendus et en suspens attendent avec anxiété le commencement d'un spectacle si peu agréable à voir. Le signal est donné. Les six champions s'élancent comme une armée en bataille, les glaives en avant, portant dans leur cœur le courage de deux grandes nations. Tous, indifférents à leur propre danger, n'ont devant les yeux que le triomphe ou la servitude, et cet avenir de leur patrie, dont la fortune sera ce qu'ils l'auront faite.

Au premier choc de ces guerriers, au premier cliquetis de leurs armes, dès qu'on vit étinceler les épées, une horreur profonde saisit les spectateurs. De part et d'autre l'incertitude glace la voix et suspend le souffle. Tout à coup les combattants se mêlent ; déjà ce n'est plus le mouvement des corps, ce n'est plus l'agitation des armes, ni les coups incertains, mais les blessures, mais le sang qui épouvantent les regards. Des trois Romains, deux tombent morts l'un sur l'autre ; les trois Albains sont blessés. À la chute des deux Horaces, l'armée albaine pousse des cris de joie : les Romains, déjà sans espoir, mais non sans inquiétude, fixent des regards consternés sur le dernier Horace déjà enveloppé par les trois Curiaces.

Par un heureux hasard, il était sans blessure. Trop faible contre ses trois ennemis réunis, mais d'autant plus redoutable pour chacun d'eux en particulier, pour diviser leur attaque il prend la fuite, persuadé qu'ils le suivront selon le degré d'ardeur que leur permettront leurs blessures. Déjà il s'était éloigné quelque peu du lieu du combat, lorsque, tournant la tête, il voit en effet ses adversaires le poursuivre à des distances très inégales, et un seul le serrer d'assez près. Il se retourne brusquement et fond sur lui avec furie. L'armée albaine appelle les Curiaces au secours de leur frère ; mais, déjà vainqueur, Horace vole à un second combat. Alors un cri, tel qu'en arrache une joie inespérée, part du milieu de l'armée romaine ; le guerrier s'anime à ce cri, il précipite le combat, et, sans donner au troisième Curiace le temps d'approcher de lui, il achève le second.

Ils restaient deux seulement, égaux par les chances du combat, mais non par la confiance ni par les forces. L'un, sans blessure et fier d'une double victoire, marche avec assurance à un troisième combat : l'autre, épuisé par sa blessure, épuisé par sa course, se traînant à peine, et vaincu d'avance par la mort de ses frères, tend la gorge au glaive du vainqueur. Ce ne fut pas même un combat. Transporté de joie, le Romain s'écrie : "Je viens d'en immoler deux aux mânes de mes frères : celui-ci, c'est à la cause de cette guerre, c'est afin que Rome commande aux Albains que je le sacrifie." Curiace soutenait à peine ses armes. Horace lui plonge son épée dans la gorge, le renverse et le dépouille.

Les Romains accueillent le vainqueur et l'entourent en triomphe, d'autant plus joyeux qu'ils avaient été plus près de craindre. Chacun des deux peuples s'occupe ensuite

d'enterrer ses morts, mais avec des sentiments bien différents. L'un conquérait l'empire, l'autre passait sous la domination étrangère. On voit encore les tombeaux de ces guerriers à la place où chacun d'eux est tombé ; les deux Romains ensemble, et plus près d'Albe ; les trois Albains du côté de Rome, à quelque distance les uns des autres, suivant qu'ils avaient combattu.

Mais, avant qu'on se séparât, Mettius, aux termes du traité, demande à Tullus ce qu'il ordonne : "Que tu tiennes la jeunesse albaine sous les armes, répond Tullus ; je l'emploierai contre les Véiens, si j'ai la guerre avec eux." Les deux armées se retirent ensuite.

## Horatia et le procès de perduellio

26

Horace, chargé de son triple trophée, marchait à la tête des Romains portant devant lui les trois dépouilles. Sa sœur, qui était fiancée à l'un des Curiaces, se trouve sur son passage, près de la porte Capène ; elle a reconnu sur les épaules de son frère la cote d'armes de son amant, qu'elle-même avait tissée de ses mains : alors, s'arrachant les cheveux, elle redemande son fiancé et l'appelle d'une voix étouffée par les sanglots. Indigné de voir les larmes d'une sœur insulter à son triomphe et troubler la joie de Rome, Horace tire son épée, et en perce la jeune fille en l'accablant d'imprécations : "Va, lui dit-il, avec ton fol amour, rejoindre ton fiancé, toi qui oublies et tes frères morts, et celui qui te reste, et ta patrie. Périssent ainsi toute Romaine qui osera pleurer la mort d'un ennemi."

Cet assassinat révolte le peuple et le sénat. Mais l'éclat de sa victoire semblait en diminuer l'horreur. Toutefois il est traîné devant le roi, et accusé. Le roi, craignant d'assumer sur sa tête la responsabilité d'un jugement, dont la rigueur soulèverait la multitude ; craignant plus encore de provoquer le supplice qui suivrait le jugement, convoque l'assemblée du peuple : "Je nomme, dit-il, conformément à la loi, des duumvirs pour juger le crime d'Horace." La loi était d'une effrayante sévérité : "Que les duumvirs jugent le crime, disait-elle ; si l'on appelle du jugement, qu'on prononce sur l'appel. Si la sentence est confirmée, qu'on voile la tête du coupable, qu'on le suspende à l'arbre fatal, et qu'on le batte de verges dans l'enceinte ou hors de l'enceinte des murailles." Les duumvirs, d'après cette formule de la loi, n'auraient pas cru pouvoir absoudre même un innocent, après l'avoir condamné. "Publius Horatius, dit l'un d'eux, je déclare que tu as mérité la mort. Va, licteur, attache-lui les mains." Le licteur s'approche ; déjà il passait la corde, lorsque, sur l'avis de Tullus, interprète clément de la loi, Horace s'écrie : "J'en appelle."

La cause fut alors déférée au peuple. Tout le monde était ému, surtout entendant le vieil Horace s'écrier que la mort de sa fille était juste ; qu'autrement il aurait lui-même, en vertu de l'autorité paternelle, sévi tout le premier contre son fils, et il suppliait les Romains, qui l'avaient vu la veille père d'une si belle famille, de ne pas le priver de tous ses enfants. Puis, embrassant son fils et montrant au peuple les dépouilles des Curiaces, suspendues au lieu nommé encore aujourd'hui le Pilier d'Horace : "Romains, dit-il, celui que tout à l'heure vous voyiez avec admiration marcher au milieu de vous, triomphant et paré d'illustres dépouilles, le verrez-vous lié à un infâme poteau, battu de verges et supplicié ? Les Albains eux-mêmes ne pourraient soutenir cet horrible spectacle ! Va, licteur, attache ces mains qui viennent de nous donner l'empire : va, couvre d'un voile la tête du libérateur de Rome ; suspends-le à l'arbre fatal ; frappe-le, dans la ville si tu le veux, pourvu que ce soit devant ces trophées et ces dépouilles ; hors de la ville, pourvu que ce soit parmi les tombeaux des Curiaces. Dans quel lieu pourrez-vous le conduire où les monuments de sa gloire ne s'élèvent point contre l'horreur de son supplice ? "

Les citoyens, vaincus et par les larmes du père, et par l'intrépidité du fils, également insensible à tous les périls, prononcèrent l'absolution du coupable, et cette grâce leur fut arrachée plutôt par l'admiration qu'inspirait son courage, que par la bonté de sa cause. Cependant, pour qu'un crime aussi éclatant ne restât pas sans expiation, on obligea le père

à racheter son fils, en payant une amende. Après quelques sacrifices expiatoires, dont la famille des Horaces conserva depuis la tradition, le vieillard plaça en travers de la rue un poteau, espèce de joug sous lequel il fit passer son fils, la tête voilée. Ce poteau, conservé et entretenu à perpétuité par les soins de la république, existe encore aujourd'hui. On l'appelle le Poteau de la Soeur. On éleva un tombeau en pierre de taille, à l'endroit où celle-ci reçut le coup mortel.



## La guerre contre Véies et la trahison de Mettius Fufétius

27

La paix avec les Albains ne fut pas de longue durée. Le dictateur n'eut pas assez de fermeté pour résister à la haine du peuple, qui lui reprochait d'avoir abandonné le sort de l'état à trois guerriers ; l'événement ayant trompé ses bonnes intentions, il eut recours à la perfidie pour recouvrer la faveur populaire. De même qu'il avait cherché la paix dans la guerre, de même il chercha la guerre dans la paix. Mais, trouvant dans les siens plus de courage que de force, il fait un appel aux autres peuples ; il les pousse à déclarer la guerre à Rome, à la lui faire ouvertement. Il se réserve, à lui et aux siens, la faculté de trahir, tout en conservant les apparences d'une union sincère. Les Fidénates, colonie romaine, associent les Véiens au complot ; et, encouragés par les assurances de Mettius, qui promettait de se joindre à eux, ils prennent les armes, et se préparent à la guerre.

Quand la révolte a éclaté, Tullus donne ordre à Mettius de venir avec ses troupes, marche ensuite aux ennemis, traverse l'Anio, et vient camper au confluent de cette rivière et du Tibre. Les Véiens avaient passé le Tibre entre ce point et la ville de Fidènes. Leurs lignes formaient l'aile droite, et se déployaient sur les bords du fleuve ; à l'aile gauche étaient les Fidénates, plus rapprochés des montagnes. Tullus conduit ses soldats contre les Véiens, et oppose les Albains au corps d'armée des Fidénates. Mettius n'était pas plus brave que fidèle ; aussi, n'osant ni garder le poste qui lui est confié, ni passer ouvertement à l'ennemi, il se rapproche insensiblement des montagnes. Lorsqu'il se croit assez loin des Romains, il commande halte à sa troupe ; puis, ne sachant plus que faire, il déploie ses colonnes, pour gagner du temps. Son dessein était de porter ses forces du côté où tournerait la fortune.

Les Romains, qui gardent leur position, s'étonnent d'abord d'un mouvement qui laisse leur flanc à découvert ; mais bientôt un cavalier accourt à toute bride informer Tullus que les Albains se retirent en effet. Tullus, épouvanté, fait vœu de consacrer à Mars douze prêtres saliens, et de bâtir un temple à la 'Pâleur' et à la 'Peur'. Il ordonne ensuite au cavalier d'une voix menaçante, et assez haute pour être entendue de l'ennemi, de retourner au combat, et de ne point s'alarmer ; ajoutant que le mouvement des Albains s'exécute d'après son ordre, pour prendre à dos les Fidénates. Il lui commande en même temps d'enjoindre aux cavaliers de tenir les lances hautes. Cette manœuvre habile dérobait à la plus grande partie de l'infanterie romaine la vue de la retraite des Albains. Quant à ceux qui avaient aperçu cette retraite, trompés par les paroles du roi, qu'ils croyaient sincères, ils en combattent avec plus d'ardeur. La terreur gagne les Fidénates. Ils avaient entendu aussi la réponse du roi, et l'avaient comprise ; car, la plupart d'entre eux, ayant été détachés de Rome pour fonder la colonie, savaient la langue latine. Craignant que les Albains, descendus brusquement des hauteurs, ne leur coupent le chemin de la ville, ils lâchent pied et tournent le dos. Tullus les presse, met en déroute le corps des Fidénates, et revient avec plus d'audace contre les Véiens, étourdis déjà de la défaite de leurs alliés. Les Véiens ne peuvent soutenir le choc ; ils se débandent et prennent la fuite. Mais le fleuve, qui coule sur leurs derrières, les arrête. Arrivés sur ses bords, les uns jettent lâchement leurs armes et s'élancent au hasard dans les flots, les autres, hésitant entre la fuite et le combat, sont égorgés au milieu de leurs irrésolutions. Dans aucune bataille les Romains n'avaient encore versé tant de sang ennemi.

## L'écartèlement de Mettius Fufétius

28

Alors, l'armée albaine, qui était demeurée spectatrice du combat, descend dans la plaine. Mettius félicite Tullus de sa victoire, et Tullus le remercie avec bonté. Pour assurer les heureux effets de cette journée, Tullus ordonne aux Albains de réunir leur camp à celui des Romains, et prépare, pour le lendemain, un sacrifice lustral.

Dès qu'il fait jour, et que tout est prêt, il convoque, suivant la coutume, les deux armées à une assemblée générale. les hérauts, commençant l'appel par les derniers rangs, font avancer les Albains les premiers. Ceux-ci, curieux de voir ce qui allait se passer, et d'entendre la harangue du roi des Romains, se tiennent tout près de sa personne. La légion romaine, aux ordres de Tullus, se range, tout armée, autour des Albains. Les centurions avaient ordre d'exécuter avec promptitude tout ce qui leur serait commandé. Tullus, alors, commence en ces termes :

“Romains, si jamais, dans aucune guerre, vous avez dû rendre grâces d'abord aux dieux immortels, et ensuite à votre courage, ce fut dans le combat d'hier. En effet, vous avez eu à vous défendre, non seulement contre les armes de vos ennemis, mais, chose bien plus dangereuse, contre la trahison et la perfidie de vos alliés ; car, afin que vous ne demeuriez pas plus longtemps dans l'erreur, sachez que je n'avais point ordonné aux Albains de gagner les montagnes. Il est vrai que je feignis d'avoir donné cet ordre ; mais c'était par prudence, et pour ne pas vous décourager, en vous dévoilant la désertion de Mettius ; c'était encore pour effrayer les ennemis et les mettre en désordre, en leur faisant croire qu'ils allaient être enveloppés. Je n'accuse pas tous les Albains ; ils ont suivi leur chef, comme vous m'auriez suivi moi-même si j'avais voulu changer mes dispositions. Mettius seul a dirigé le mouvement ; Mettius, le machinateur de cette guerre, Mettius, le violateur du traité juré par les deux nations. Mais je veux désormais qu'on imite son exemple, si je ne donne pas aujourd'hui, en sa personne, une éclatante leçon aux mortels.”

Alors les centurions armés entourent Mettius. Tullus continue : “Pour le bonheur, la gloire, la prospérité du peuple romain, et de vous aussi, peuple d'Albe, j'ai résolu de transporter à Rome tous les habitants d'Albe, de donner le droit de cité au peuple, et aux grands le droit de siéger au sénat ; de ne faire, en un mot, qu'une seule ville, un seul état. Albe s'était jadis partagée en deux peuples. Eh bien ! qu'elle se réunisse maintenant en un seul.”

À ces mots, les Albains, sans armes, au milieu de cette troupe armée, sont agités par des sentiments divers ; mais, contenus par la terreur, ils gardent le silence. Tullus reprend : “Mettius Fufétius, si tu pouvais encore apprendre à garder la foi des traités, je te laisserais vivre, pour recevoir de moi cette leçon ; mais la perfidie est un mal incurable ; que ton supplice enseigne donc aux hommes à croire à la sainteté des lois que tu as violées. De même que tu as partagé ton cœur entre Rome et Fidènes, de même ton corps sera partagé, et ses lambeaux dispersés.” On fait approcher ensuite deux chars, attelés de quatre chevaux, et Tullus y fait lier Mettius. Les chevaux, lancés en sens contraire, entraînent chacun, avec l'un des chars, les membres déchirés et sanglants de Mettius. Tous les regards se détournent de cet horrible spectacle. C'était le premier, et ce fut le dernier exemple, parmi les Romains, d'un supplice où les lois humaines aient été méconnues.

C'est même un de leurs titres de gloire d'avoir préféré toujours les châtimens plus doux.

## La destruction d'Albe et ses incidences sur Rome

29

Cependant on avait déjà détaché la cavalerie, pour transporter à Rome tous les habitants d'Albe. On y conduisit ensuite les légions pour détruire la ville. À leur entrée, elles ne virent point ce tumulte ni cette terreur qui trouble d'ordinaire les villes conquises, lorsque les portes ont été brisées, les murs renversés par le bélier, et la citadelle emportée d'assaut ; lorsque l'ennemi pousse des cris de mort, court et se répand dans les rues, et porte partout le fer et la flamme ; une tristesse morne et silencieuse serrait tous les coeurs. On ne savait que laisser, que prendre ; la crainte leur avait ôté le conseil. On s'interrogeait les uns les autres : ceux-ci restaient immobiles sur le seuil de leurs portes ; ceux-là erraient à l'aventure, au sein même de leurs maisons, pour les revoir une dernière fois. Mais quand la voix menaçante des cavaliers leur enjoignit de sortir ; quand le fracas des maisons abattues se fit entendre de toutes les extrémités de la ville ; que la poussière, soulevée de toutes parts et du milieu des ruines, enveloppa l'espace d'un nuage épais, chacun emporta précipitamment ce qu'il put, et s'éloigna, abandonnant ses lares, ses pénates, le toit sous lequel il était né, sous lequel il avait grandi.

De longues files d'émigrants remplissaient les rues. Le spectacle de leurs misères communes renouvelait leurs larmes ; on entendait aussi des cris lamentables, ceux des femmes, surtout, lorsqu'elles voyaient, en passant, les temples des dieux investis de soldats, et les dieux eux-mêmes qu'elles laissaient, pour ainsi dire, en captivité. Dès que les Albains furent sortis, les édifices publics, les maisons privées, furent indistinctement rasés. Albe existait depuis quatre cents ans : une heure suffit à sa dévastation et à sa ruine. On épargna pourtant les temples des dieux ; Tullus l'avait ainsi ordonné.

Cependant Rome s'augmentait des débris de sa rivale, et doublait le nombre de ses habitants. Le mont Célius est ajouté à la ville ; et, pour y attirer la population, Tullus y bâtit son palais et y fixe sa demeure. Il veut aussi que le sénat ait sa part dans l'agrandissement de l'état, et il ouvre les portes de ce conseil auguste aux Tullius, aux Servilius, aux Quinctius, aux Geganius, aux Curiatius et aux Cloelius. Pour les membres du sénat, devenus ainsi plus nombreux, Tullus fait construire un édifice qu'il destine à leurs assemblées, et qu'on appelle encore aujourd'hui le palais Hostilius. Enfin, pour que l'adjonction du nouveau peuple fût profitable en quelque chose à tous les ordres de l'état, il crée dix compagnies de chevaliers, choisis tous parmi les Albains. Il complète ainsi ses anciennes légions, et il en forme de nouvelles, tirées du sein de cette même population.

## **Guerre contre les Sabins**

Alors, plein de confiance dans ses forces, il déclare la guerre aux Sabins, la nation la plus considérable à cette époque, et la plus belliqueuse, après les Étrusques. Les deux peuples se plaignaient réciproquement de quelques injures, dont on avait inutilement demandé la réparation de part et d'autre. Tullus alléguait que, près du temple de Féronie, des marchands romains avaient été arrêtés en plein marché ; les Sabins, qu'on avait retenu quelques-uns de leurs concitoyens prisonniers à Rome, quoiqu'ils se fussent réfugiés dans le bois sacré. C'étaient là les prétextes de la guerre. Les Sabins, qui n'avaient pas oublié que Tatius avait transporté à Rome une partie de leurs forces, et que la puissance romaine venait encore de s'accroître par la réunion des Albains, cherchèrent autour d'eux des secours étrangers.

Voisins de l'Étrurie, ils confinaient au territoire des Véiens, lesquels, dominés encore par le ressentiment d'anciennes défaites, n'étaient que trop portés à une rupture. Toutefois les Sabins n'en purent tirer que quelques volontaires ; l'argent leur amena aussi quelques aventuriers de la dernière classe du peuple. La cité elle-même ne leur fournit aucun secours, et (chose moins surprenante de la part de tout autre peuple), le respect pour la trêve conclue avec Romulus arrêta les Véiens.

On faisait donc de part et d'autre les plus grands préparatifs. Mais, comme le succès pouvait dépendre beaucoup de la promptitude avec laquelle on préviendrait l'ennemi, Tullus entre le premier sur le territoire des Sabins. Un combat sanglant eut lieu près de la forêt Malitiosa. L'excellence de leur infanterie, et surtout l'augmentation récente de leur cavalerie, y servirent puissamment les Romains. La cavalerie, par une charge soudaine, mit les Sabins en désordre ; ils ne purent ni soutenir le choc, ni se rallier, ni s'ouvrir un chemin pour fuir ; on en fit un grand carnage.

## La mort de Tullus Hostilius

### 31

Rome goûtait déjà les fruits de cette victoire si glorieuse pour le règne de Tullus, et pour elle si féconde, lorsqu'on annonça au roi et aux sénateurs qu'une pluie de pierres était tombée sur le mont Albain. Comme on avait peine à croire ce prodige, on envoya sur les lieux pour s'en assurer. Ceux qui furent chargés de ce soin virent en effet tomber du ciel une grande quantité de pierres, aussi pressées que la grêle, lorsque le vent la chasse sur la terre. Ils crurent même entendre sortir d'un bois sacré, au sommet de la montagne, une voix retentissante, qui ordonnait aux Albains de faire des sacrifices suivant le rite de leur pays : car ce devoir avait été négligé, comme si, en quittant leur patrie, les Albains eussent aussi abandonné leurs dieux, soit pour adopter ceux des Romains, soit par mépris de toute religion, ce qui est l'effet ordinaire du ressentiment contre la mauvaise fortune. Les Romains, de leur côté, en expiation de ce prodige, célébrèrent des sacrifices publics qui durèrent neuf jours ; et, soit que la voix céleste du mont Albain eût, au rapport de la tradition, prescrit cet usage, soit que les aruspices l'eussent conseillé, il est certain qu'il fut maintenu, et que des fêtes se succédaient pendant neuf jours, toutes les fois que le même prodige se répétait.

Peu de temps après, Rome fut désolée par une maladie pestilentielle qui inspira le dégoût absolu de la guerre à ses habitants. Mais le belliqueux Tullus ne leur donnait point de relâche. Il estimait le séjour des camps plus propice que celui des villes à maintenir le corps en santé. Enfin, il ressentit lui-même les atteintes du fléau. L'épuisement de ses forces accabla cet esprit turbulent, et ce prince, qui trouvait indigne d'un roi de s'occuper de religion, donna tout à coup dans les superstitions, même les plus frivoles, et remplit la ville de cérémonies religieuses. À son exemple, les Romains, revenant aux habitudes qui avaient marqué le règne de Numa, crurent que l'unique remède à leurs maux était d'apaiser et de fléchir les dieux. On dit même que Tullus, ayant découvert, en feuilletant les livres de Numa, le récit de certains sacrifices secrets institués en l'honneur de Jupiter Elicius, se cacha pour vaquer à ces mystérieuses cérémonies ; mais qu'ayant négligé, soit dans les préparatifs, soit dans la célébration, certains rites essentiels, il n'évoqua le fantôme d'aucune divinité ; que Jupiter, irrité, au contraire, de semblables profanations, frappa de sa foudre le prince et le palais, et les consuma tous deux. Tullus régna trente-deux ans, et laissa une glorieuse réputation militaire.

## 5. Ancus Marcius (641 à 616 av. J.-C.)

### Avènement d'Ancus Marcius ; déclaration de guerre et opérations contre les Latins

#### 32

Après la mort de Tullus, l'autorité revint, selon l'usage, aux mains des sénateurs. Ceux-ci nommèrent un interroi. Les comices assemblés, Ancus Marcus fut élu roi par le peuple. Le sénat ratifia l'élection. Ce prince était petit-fils de Numa par sa fille.

À peine commença-t-il à régner, que, plein de la gloire de son aïeul, et considérant combien le règne précédent avait été malheureux, malgré tout son éclat, soit à cause de l'indifférence de Tullus pour les cérémonies religieuses, soit à cause des altérations qu'il leur avait fait subir, il regarda comme son premier devoir de les ramener à la pureté de leur institution, et ordonna au grand prêtre d'en transcrire les préceptes sur des tablettes blanches, de se conformer aux textes de Numa, et de les exposer aux regards du public. Ce début fit espérer aux citoyens avides de repos et aux états voisins que le nouveau roi imiterait les mœurs et le gouvernement de son aïeul. Aussi les Latins, qui s'étaient liés à Tullus par un traité, sortirent de leur inaction, et reprirent courage. Ils firent des incursions sur les terres de Rome, et répondirent avec arrogance aux députés qu'on leur envoya pour demander satisfaction ; car ils s'étaient imaginés que l'indolent Ancus passerait sa vie dans les temples et aux pieds des autels. Mais Ancus unissait au caractère de Numa celui de Romulus, et il sentait bien que si la paix avait été nécessaire à son aïeul pour civiliser une nation nouvelle de mœurs si farouches, il pourrait difficilement prétendre au même résultat sans essayer d'injures. On commençait par tenter sa patience, on finirait par la mépriser. Ces circonstances réclamaient donc un Tullus plutôt qu'un Numa.

Mais Numa avait fondé des institutions religieuses pour les temps de paix ; Ancus en créa pour les temps de guerre. Il voulut qu'un rite particulier fût consacré à la guerre, pour les formes à observer tant dans la conduite que dans la déclaration des hostilités. Il emprunta aux Équicoles, ancien peuple de l'Italie, beaucoup de leurs usages ; ce sont les mêmes qu'observent encore aujourd'hui les féciaux dans leurs réclamations. Le fécial, arrivé sur les frontières du peuple agresseur, se couvre la tête d'un voile de laine et dit : "Écoute, Jupiter ; écoutez, habitants des frontières (et il nomme le peuple auquel elles appartiennent) ; écoute aussi, Justice : je suis le héraut du peuple romain ; je viens chargé par lui d'une mission juste et pieuse ; qu'on ajoute foi à mes paroles." Il expose ensuite ses griefs ; puis, attestant Jupiter, il continue : "Si moi, le héraut du peuple romain, j'outrage les lois de la justice et de la religion, en demandant la restitution de ces hommes et de ces choses, ne permets pas que je puisse jamais revoir ma patrie." Cette formule, il la dit en franchissant la frontière, il la dit au premier homme qu'il rencontre, il la dit en entrant dans la ville ennemie, il la dit encore à son arrivée sur la place publique ; mais en faisant de légers changements soit au rythme, soit aux termes du serment. S'il n'obtient pas satisfaction, après trente-trois jours, délai prescrit solennellement, il déclare ainsi la guerre : "Écoute, Jupiter, et toi, Janus Quirinus, et vous tous, dieux du ciel, de la terre et de l'enfer, écoutez : Je vous prends à témoin de l'injustice de ce peuple (et il le nomme) et de son refus de restituer ce qui n'est point à lui. Au reste, les vieillards de ma patrie délibéreront sur les moyens de reconquérir nos droits."

Le héraut revenait aussitôt à Rome pour qu'on en délibérât, et le roi communiquait



immédiatement l'affaire aux sénateurs, à peu près en ces termes : “Les objets, griefs et procès que le Père patrat du peuple romain des Quirites, a redemandés, exposés, débattus auprès du Père patrat et du peuple des Anciens Latins, et desquels il attendait la restitution, la réparation et la solution, n'ont été ni restitués, ni réparés, ni résolus ; dis-moi donc, demandait-il au premier à qui il s'adressait, ce que tu en penses.” Celui-ci répondait alors : “Je pense que, pour faire valoir nos droits, la guerre est juste et légitime ; en conséquence, j'y donne mon plein et entier consentement.” On interrogeait ainsi chacun à son tour, et si la majorité adoptait cet avis, la guerre était décidée.

L'usage était alors que le fécial portât aux frontières du peuple ennemi, un javelot ferré, ou un pieu en cornouiller durci au feu. Là, en présence de trois adultes au moins, il disait : “Puisque les peuples des Anciens Latins ou les citoyens des Anciens Latins ont agi contre le peuple romain des Quirites, et failli envers lui, le peuple romain des Quirites a ordonné la guerre contre les Anciens Latins ; le sénat du peuple romain des Quirites, l'a proposée, décrétée, arrêtée, et moi et le peuple romain, nous la déclarons aux Anciens Latins, peuples et citoyens, et je commence les hostilités.” En disant ces mots, il lançait son javelot sur le territoire ennemi. Telles furent alors les formalités auxquelles on eut recours, dans les réclamations adressées aux Latins, et dans la déclaration de guerre. Cette coutume a depuis été constamment observée.

Ancus, après avoir laissé aux flamines et au reste des prêtres, le soin des sacrifices, marche à la tête d'une armée nouvellement enrôlée contre Politorium, ville des Latins, qu'il emporte d'assaut. À l'exemple des rois, ses prédécesseurs, qui avaient agrandi l'état en conférant le droit de cité aux ennemis vaincus, il fit transférer à Rome tous les habitants. Et, comme les anciens Romains avaient axé leur demeure autour du mont Palatin, les Sabins sur le Capitole et dans la citadelle, les Albains sur le mont Célius, il assigna le mont Aventin aux derniers venus. Là aussi trouvèrent place les citoyens de Tellènes et de Ficana, quand les Romains eurent conquis ces deux villes.

Bientôt on fut obligé d'attaquer une seconde fois Politorium, dont les Anciens Latins s'étaient ressaisis, depuis qu'elle avait été abandonnée par ses habitants ; et on la rasa de peur qu'elle ne servit encore de retraite aux ennemis de Rome. La guerre s'étant enfin concentrée devant Médullia, les chances du combat y furent quelque temps balancées, et la victoire indécise, car la place était forte et bien pourvue, et la garnison nombreuse ; de plus, l'armée latine, campée dans la plaine, en vint maintes fois aux prises avec les Romains. Mais Ancus, appuyé de toutes ses troupes, fait un dernier effort : les Latins sont vaincus en bataille rangée.

Possesseur d'un immense butin, Ancus revient à Rome, où il admet au rang de citoyens plusieurs milliers de Latins. Il les établit auprès du temple de Vénus Murcia, comme pour opérer la jonction entre les monts Palatin et Aventin. Le Janicule aussi est lié au corps de la ville, non par défaut de terrain, mais pour garantir cette position contre les surprises. On atteignit ce but, non seulement par le moyen d'un mur prolongé jusqu'aux habitations, mais par un pont de bois, le premier qu'on éleva sur le Tibre, et qui rendit facile le passage d'une rive à l'autre. Le 'fossé des Quirites', très propre à interdire l'accès du côté de la plaine, est aussi l'œuvre d'Ancus.

Depuis ce prodigieux accroissement de Rome, il était devenu plus difficile de reconnaître, au milieu d'une aussi grande multitude, les bons et les mauvais citoyens, et les crimes, moins connus, se multipliaient. Pour imprimer la terreur et arrêter les progrès de la perversité, Ancus fit construire, au centre de la ville, une prison qui dominait aussi le Forum. Sous ce règne, le territoire de Rome et ses frontières s'accrurent autant que la ville elle-même. On prit aux Véiens la forêt Maesia ; l'empire fut reculé jusqu'à la mer, Ostie fondée à l'embouchure du Tibre, des salines établies autour de cette ville, et le temple de Jupiter Férétrien agrandi, en reconnaissance des derniers succès.

## L'arrivée à Rome de Lucumon, le futur Tarquin l'Ancien

34

Pendant le règne d'Ancus, un étranger nommé Lucumon, homme actif et opulent, vint à Rome. Il y fut attiré principalement par l'ambition et l'espérance d'y obtenir les honneurs qu'on lui refusait à Tarquinies, où sa famille était également étrangère. Démarate, son père, obligé de fuir Corinthe, sa patrie, à la suite de troubles civils, s'était, par hasard, retiré à Tarquinies. Là, il s'était marié et avait eu deux enfants, Lucumon, et Arruns. Lucumon survécut à son père, dont il recueillit seul l'héritage ; Arruns était mort auparavant, laissant sa femme enceinte. Démarate, qui l'avait suivi de près, ignorant la grossesse de sa bru, ne fit aucune mention de son petit-fils dans son testament ; de sorte que l'enfant, étant né postérieurement à la mort de son aïeul, n'eut aucune part dans la succession, et fut laissé dans un état de misère qui lui fit donner le nom d'Égérius.

Héritier, au contraire, des richesses paternelles, Lucumon en conçut un orgueil que sa femme Tanaquil s'attacha encore à développer. Fille d'une haute naissance, Tanaquil n'était nullement disposée à descendre en acceptant une alliance qui l'eût fait déchoir. Le mépris des Étrusques pour Lucumon, ce fils d'un étranger, d'un proscrit, était un affront qu'elle ne pouvait souffrir ; et, plus sensible à l'élévation de son mari qu'à l'amour de sa patrie, elle résolut de quitter Tarquinies. Le séjour de Rome parut lui convenir davantage. Elle espérait que chez un peuple nouveau, où la noblesse datait d'un jour et n'était que le fruit du mérite personnel, un homme courageux et entreprenant comme Lucumon trouverait bientôt sa place. Tatius et Numa, tous deux étrangers, avaient régné dans Rome ; on était même allé à Cures offrir cet honneur à Numa ; Ancus était fils d'une Sabine, et n'avait pour titre de noblesse que l'illustration de ce même Numa. Elle n'eut pas de peine à persuader l'ambitieux Lucumon, fort peu attaché d'ailleurs à sa patrie, à laquelle il ne tenait que par sa mère. Ils se rendent donc à Rome avec leur fortune.

Comme ils approchaient du Janicule, Lucumon sur son char et Tanaquil à côté de lui, un aigle s'abattant avec lenteur, enlève le bonnet qui couvre la tête de Lucumon ; puis reprenant son vol et planant avec de grands cris au-dessus du char, il s'abat de nouveau, et, comme s'il eût été chargé de ce soin par les dieux, vient replacer le bonnet sur la tête de l'étranger. Il se perd ensuite dans les nues. Tanaquil, savante, comme tous les Étrusques, dans l'art d'expliquer les prodiges célestes, reçut, dit-on, ce présage avec transport. Elle embrasse son époux ; elle veut qu'il s'abandonne aux plus magnifiques espérances ; qu'il considère l'espèce de l'oiseau, la région du ciel d'où il est descendu, le dieu dont il est le messager : elle ajoute que le prodige s'est accompli sur la partie du corps la plus haute ; que l'ornement dont les hommes couvrent leur tête n'a été enlevé un instant de la sienne que pour y être remplacé ensuite par la volonté des dieux.

Tout remplis de ces pensées, ils entrent à Rome et y achètent une maison. Lucumon prit le nom de Lucius Tarquinius Priscus. Sa qualité d'étranger et ses richesses le firent bientôt distinguer des Romains : lui-même aidait la fortune et se conciliait la faveur par son affabilité, par une hospitalité généreuse et par les bienfaits avec lesquels il cherchait à s'attacher tout le monde. Enfin son nom parvint jusqu'au roi. Une fois connu du prince, il ne tarda pas à gagner son amitié par ses manières libérales et son habileté à remplir les charges qui lui furent confiées ; il était de tous les conseils publics et privés, et consulté

sur la guerre et sur la paix. Après l'avoir éprouvé en toutes choses, le roi finit par le nommer, dans son testament, tuteur de ses enfants.

## 6. Tarquin l'Ancien (616 à 575 av. J.-C.)

### Tarquin l'Ancien se fait élire roi. Premières réalisations

35

Ancus avait régné vingt-quatre ans, aussi grand qu'aucun autre de ses prédécesseurs, dans la paix comme dans la guerre. Déjà ses fils touchaient à la puberté ; et Tarquin insistait d'autant plus vivement sur la nécessité d'élire un nouveau roi. Quand les comices furent convoqués, il avait su d'avance éloigner les jeunes princes, sous le prétexte d'une partie de chasse. Il fut le premier, dit-on, qui osa briguer ouvertement la royauté, et haranguer le peuple pour capter ses suffrages. "Sa demande n'était pas sans exemple, disait-il ; et il n'était pas le premier, ce qui d'ailleurs eût pu surprendre et indigner tout le monde, mais le troisième étranger qui prétendait à la couronne. Tatius n'était pas seulement étranger ; il était ennemi, et pourtant on l'élut roi. Numa ne connaissait Rome que de nom, et cependant il avait été appelé à y régner, sans qu'il eût la pensée de le demander. Pour lui, dès qu'il avait pu disposer de sa volonté, il était venu à Rome avec sa femme et toute sa fortune ; et, depuis qu'il était arrivé à cet âge où l'homme peut rendre à un état des services utiles, il avait plus vécu à Rome que dans son ancienne patrie. Dans la paix et dans la guerre, il s'était formé sur les leçons d'un assez grand maître, Ancus lui-même ; c'est à lui qu'il devait la connaissance des lois et du culte de Rome. Il avait rivalisé avec tous les citoyens d'attachement et de respect envers le roi, et, avec le roi, de bonté envers tous les citoyens." Comme il ne disait rien qui ne fût vrai, le peuple, d'un consentement unanime, lui déféra la royauté.

Cet homme, si remarquable d'ailleurs, porta sur le trône le même génie ambitieux qui lui en avait ouvert le chemin. Aussi attentif à affermir son autorité qu'à étendre les bornes de son royaume, il nomma cent nouveaux sénateurs, désignés depuis sous le nom de 'Pères du second rang'. Il se créait ainsi ostensiblement un parti, qu'il enchaînait à lui par des honneurs.

Sa première guerre fut contre les Latins ; il prit d'assaut la ville d'Apioles, et rapporta de cette expédition des richesses plus considérables qu'il n'en pouvait attendre d'une conquête de si peu d'importance. Il les employa à célébrer des jeux avec plus de pompe et de magnificence que les rois ses prédécesseurs. Ce fut alors qu'il traça l'enceinte, appelée aujourd'hui le grand Cirque. Il destina des places particulières aux sénateurs et aux chevaliers, et chacun d'eux y fit construire des loges, soutenues sur des échafauds de douze pieds de hauteur, et qu'on nomma Fori. Les jeux étaient des courses de chevaux et des combats d'athlètes dont les acteurs étaient tirés la plupart de l'Étrurie. Ils devinrent annuels ; on les appela tantôt les Grands Jeux, tantôt les Jeux Romains. Tarquin fit encore distribuer à des particuliers le terrain qui environne le Forum, afin qu'ils y élevassent des portiques et des boutiques.

Il se préparait aussi à entourer la ville d'une muraille de pierres, lorsque la guerre des Sabins vint traverser son projet. Leur attaque fut si subite, qu'ils avaient déjà franchi l'Anio avant qu'il fût possible à l'armée romaine d'aller à leur rencontre et de les arrêter. La terreur avait gagné Rome. À la première bataille, le carnage fut grand de part et d'autre, et la victoire indécise. Mais les ennemis s'étant retirés dans leur camp laissèrent aux Romains le temps de lever de nouvelles troupes.

## L'épisode d'Attus Navius

Tarquin vit que la faiblesse de son armée venait de l'insuffisance de sa cavalerie ; il résolut d'ajouter de nouvelles centuries aux trois déjà formées par Romulus, les Ramnes, les Titienses et les Lucères, et de les honorer de son nom. Comme Romulus avait consulté les augures avant d'organiser cette milice, Attus Navius, le plus célèbre d'alors, prétendit qu'on n'y pouvait rien changer ni rien ajouter sans obtenir l'autorisation des auspices. Le roi fut blessé de la liberté du pontife. On rapporte que, se raillant de sa science, il dit : "Or ça, devin, consulte tes pronostics, et dis-moi si ce que je pense maintenant est faisable ?" Le devin interroge l'augure, et répond affirmativement. "Eh bien ! ajoute le roi, je pensais que tu couperais cette pierre avec un rasoir. Prends-la donc et fais ce que ces oiseaux ont déclaré possible." Alors, sans hésiter, Navius, dit-on, trancha la pierre. La statue de cet Attus, représenté la tête voilée, se voyait sur le Comitium, à l'endroit où ce fait eut lieu, et sur les degrés, à gauche, de la salle du sénat. On ajoute que la pierre y fut aussi placée pour consacrer à perpétuité le souvenir de ce prodige.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, dès ce moment, les augures acquirent tant de crédit, et leur sacerdoce tant de considération, que, dans la suite, on n'osa plus rien entreprendre, ni dans la guerre ni dans la paix, sans les avoir préalablement consultés. Les assemblées du peuple, les levées de troupes, les délibérations les plus graves, étaient interrompues et ajournées si les oiseaux ne les approuvaient. Tarquin ne fit alors d'autre changement aux compagnies de centuries, que d'en doubler le nombre, en sorte que trois centuries formaient un corps de dix-huit cents hommes. Pour désigner les derniers incorporés, on ajouta le mot 'nouveaux' à l'ancienne dénomination ; mais aujourd'hui qu'on les a doublées, on les appelle 'les six centuries'.

## Seconde guerre contre les Sabins. La formule de la *deditio*

37

Cette arme ainsi augmentée, Tarquin livre une seconde bataille aux Sabins. S'aidant encore de la ruse, malgré ce développement de forces nouvelles, il fit mettre le feu à une quantité de bois amassé sur les bords de l'Anio et qu'on jeta tout enflammé dans le fleuve. Le vent favorise l'incendie, et ces bois, la plupart réunis en radeaux, viennent s'attacher aux pilotis du pont, et l'embrasent. Ce spectacle épouvante les Sabins pendant qu'ils combattent, et devient un obstacle à leur retraite lorsqu'ils sont mis en déroute. Un grand nombre, échappé au fer des Romains, périt dans le fleuve ; et leurs armes, emportées par le Tibre jusqu'à Rome, y annoncent l'éclatante victoire de Tarquin, avant l'arrivée du messenger qui en apportait la nouvelle. La cavalerie eut presque tout l'honneur de cette journée. Placée aux deux ailes, et voyant le centre de l'infanterie romaine lâcher pied, elle fondit avec tant d'impétuosité sur le flanc des légions sabines, que non seulement elle les arrêta dans l'ardeur de leur poursuite, mais qu'elle les força bientôt à fuir. Les fuyards coururent vers les montagnes, mais peu y trouvèrent un abri : le reste fut, comme nous l'avons dit, culbuté dans le fleuve par la cavalerie.

Tarquin, persuadé qu'il fallait profiter de la terreur des vaincus, envoya le butin et les prisonniers à Rome ; puis, pour accomplir un vœu fait à Vulcain, il mit le feu aux dépouilles ennemies, entassées en un vaste monceau, et entra sur le territoire des Sabins. Ceux-ci, malgré leur défaite et leur peu d'espoir pour l'avenir, n'ayant pas d'ailleurs le temps de délibérer, vinrent au-devant des Romains avec des troupes levées sans ordre et à la hâte. Une seconde défaite, anéantissant presque toutes leurs ressources, les obligea à demander la paix.



Ils perdirent Collatie et tout son territoire. Le gouvernement en fut donné à Égérius, neveu de Tarquin. Voici comment les habitants se rendirent, et la formule dont on usa en cette circonstance. Le roi, s'adressant aux députés, leur demanda : "Êtes-vous les députés et les orateurs envoyés par le peuple collatin, pour vous mettre, vous et le peuple de Collatie, en ma puissance ? — Oui. — Le peuple collatin est-il libre de disposer de lui ? — Oui. — Vous soumettez-vous à moi et au peuple romain, vous, le peuple de Collatie, la ville, la campagne, les eaux, les frontières, les temples, les propriétés mobilières, enfin toutes les choses divines et humaines ? — Oui. — Eh bien ! j'accepte en mon nom et au nom du peuple romain."

### **Autres réalisations**

La guerre des Sabins terminée, Tarquin rentra triomphant dans Rome. Il tourna ensuite ses armes contre les Anciens Latins. Il n'en vint jamais avec eux à une action décisive ; mais, en attaquant séparément toutes les villes de leur pays, il subjuga tous ceux qui portaient le non de Latins. Il prit Corniculum, Ficuléa la Vieille, Camérie, Crustumérie, Amériola, Médullia, Nomentum, villes qui avaient de tout temps appartenu ou qui s'étaient données aux Latins.

La paix conclue, il commença, dans l'intérieur de la ville, des travaux considérables, et y déploya plus d'activité encore qu'il n'en avait montré dans les guerres qu'il venait de soutenir. Le peuple, rentré dans ses foyers, n'y eut pas plus de repos que dans les camps. Tarquin fit en effet continuer le mur de pierres de taille dont la guerre des Sabins avait interrompu la construction, et fortifia la ville dans toute la partie encore ouverte. Comme les eaux s'écoulaient difficilement des quartiers bas de la ville, autour du Forum, et des vallées qui sont entre les collines, il les dessécha au moyen d'égoûts qui les reçurent de ces différents points et les conduisirent, ainsi que celles des hauteurs de la ville, jusqu'au Tibre. Il traça ensuite l'enceinte du temple que, pendant la guerre des Sabins, il avait voué à Jupiter Capitolin, et dont les fondations présagèrent dès lors la majesté future.

## Origines de Servius Tullius

39

Vers ce temps-là, un prodige, aussi extraordinaire par lui-même que par les événements qui le suivirent, se manifesta dans le palais. Une flamme embrasa, dit-on, la chevelure d'un enfant endormi, nommé Servius Tullius. Un pareil miracle excita de tous côtés, dans le palais, des cris qui attirèrent le roi et sa famille. Comme un des serviteurs s'empressait d'apporter de l'eau pour éteindre la flamme, la reine le retint, et, faisant cesser le tumulte, défendit de toucher à cet enfant, jusqu'à ce qu'il s'éveillât de lui-même. Mais bientôt la flamme s'évanouit avec le sommeil de l'enfant. Alors Tanaquil, ramenant son mari dans l'intérieur du palais : "Vois-tu, lui dit-elle, cet enfant que nous élevons dans une condition si humble ? Sache qu'il sera la lumière qui doit ranimer un jour nos espérances prêtes à s'éteindre, et soutenir notre trône ébranlé. Entourons donc de tous nos soins et de toute notre tendresse ce gage d'une gloire immense pour Rome et pour nous."

Depuis ce moment ils traitèrent Servius comme s'il eût été leur fils, et lui firent apprendre tout ce qui excite les esprits et leur donne l'ambition d'une haute fortune. Les desseins des dieux ne pouvaient manquer de s'accomplir. Les qualités d'un roi se développèrent chez cet enfant avec la jeunesse, et lorsque Tarquin chercha un gendre, personne, parmi les jeunes Romains, ne méritant d'être comparé à Tullius, c'est à lui qu'il donna sa fille. Cet honneur insigne, quelle qu'en fût la cause, ne permet pas de croire que Servius Tullius fût né d'une esclave, et qu'il l'eût été lui-même dans son enfance. J'accepte plus volontiers l'opinion suivante. On prétend qu'à la prise de Corniculum, Servius Tullius, chef de cet état, périt, laissant sa veuve enceinte ; que, reconnue parmi les autres captives, cette femme, par la seule considération de sa naissance, obtint de la reine d'être rendue à la liberté, et fut logée à Rome, dans le palais de Tarquin l'Ancien ; que là elle accoucha de Servius, et que sa reconnaissance pour une hospitalité généreuse établit entre les deux femmes une étroite intimité ; que l'enfant, né et élevé dans le palais, y fut l'objet de la tendresse et des égards respectueux de tous, et qu'enfin le sort de sa mère, tombée au pouvoir de l'ennemi après la conquête de sa patrie, avait fait croire qu'il était fils d'une esclave.

## L'assassinat de Tarquin l'Ancien

40

Tarquin avait presque atteint la trente-huitième année de son règne, et Servius Tullius jouissait de la plus haute considération, non seulement auprès du roi, mais aussi parmi les sénateurs et le peuple. Les deux fils d'Ancus, toujours indignés de la perfidie de leur tuteur, qui les avait chassés du trône paternel, et de la domination d'un roi qui, loin d'être citoyen de Rome, n'était pas même d'origine italienne, sentirent plus vivement cet affront lorsqu'ils prévirent que le sceptre, non seulement leur échapperait encore après Tarquin, mais tomberait, déshonoré, aux mains d'un esclave ; qu'ainsi cette ville, où un siècle auparavant Romulus, fils d'un dieu, et dieu lui-même, avait régné tout le temps de son séjour sur la terre, allait obéir, après lui, au fils d'une esclave, destiné lui-même à l'esclavage. Ils considéraient la honte du nom romain, celle de leur propre maison, surtout si, du vivant des fils d'Ancus, on laissait le trône à des étrangers, à des esclaves. Le fer seul pouvait empêcher cette injure.

Mais leur ressentiment les animait plus contre Tarquin que contre Servius. Le roi, s'il survivait à son gendre, tirerait de cet assassinat une vengeance plus terrible que ne ferait un simple particulier, outre qu'après la mort de Servius il ne manquerait pas d'assurer la possession du trône au nouveau gendre qu'il lui plairait de choisir. C'est donc contre le roi lui-même qu'ils méditent de diriger leurs coups. Ils choisissent, pour l'exécution du complot, deux pâtres déterminés. Ces hommes, munis de leur équipement de pâtre, pénètrent dans le vestibule du palais, et y engagent, avec le plus de bruit possible, une querelle simulée qui attire sur eux toute l'attention des gardes. Comme ils imploraient tous deux la justice du prince, et que leur voix, retentissant dans le palais, arrivait jusqu'aux oreilles de Tarquin, celui-ci les fait venir en sa présence. D'abord ils parlent tous deux à la fois, sans que l'un veuille donner à l'autre le temps de s'expliquer. Mais le licteur, leur imposant silence, leur ordonne de parler chacun à son tour. Ils cessent alors de s'interrompre, et l'un d'eux commence à exposer le fait, de la façon convenue. Pendant que le roi, tourné vers cet homme, est tout entier à son récit, l'assassin lève sa hache, lui en décharge un coup sur la tête, et, laissant le fer dans la blessure, s'échappe avec son complice.

## 7. Servius Tullius (575 à 535 av. J.-C.)

### Avènement de Servius Tullius

41

Tarquin tombe mourant dans les bras de ceux qui l'entourent ; mais les meurtriers, qui fuient, sont arrêtés par les licteurs. Des cris s'élèvent ; le peuple accourt et demande avec étonnement ce qui se passe. Au milieu du tumulte, Tanaquil donne l'ordre de fermer les portes du palais, et écarte les témoins. En même temps elle prescrit les secours que réclame la blessure de son mari, comme si elle espérait encore le sauver, et elle se ménage d'autres ressources si cet espoir vient à lui manquer. Faisant appeler Servius, et lui montrant Tarquin près d'expirer, elle le conjure, en lui prenant la main, de venger la mort de son beau-père, et ne pas souffrir que sa belle-mère devienne le jouet de ses ennemis. "Si tu es un homme, ajoute-t-elle, le trône est à toi, Servius, et non pas à ceux qui ont recouru à des mains étrangères pour consommer le plus affreux de tous les crimes. Lève-toi, obéis aux dieux qui t'ont destiné à la puissance royale, toi, dont ils annoncèrent la haute fortune par la flamme céleste qui brilla jadis autour de ta tête. Que cette flamme t'échauffe aujourd'hui ; qu'aujourd'hui ton réveil commence. Et nous aussi, quoique étrangers, n'avons-nous pas régné ? Songe qui tu es, et non d'où tu sors. Si l'imprévu empêche ta résolution, du moins laisse-moi te conduire."

Cependant la multitude redouble ses cris ; son empressement devient irrésistible. Alors, d'une fenêtre élevée qui dominait la rue Neuve (car le roi habitait près du temple de Jupiter Stator), Tanaquil harangue le peuple, et l'exhorte à se rassurer. "La soudaineté du coup a étourdi le roi, dit-elle, mais la plaie n'est pas profonde ; il a déjà repris ses sens ; sa blessure a été examinée, le sang étanché, et le prince est hors de danger. Elle se flatte que dans peu ils le verront lui-même. En attendant, il leur ordonne d'obéir à Servius Tullius. C'est Tullius qui rendra la justice, et remplira les autres fonctions royales." Servius sort revêtu de la trabée, et, précédé des licteurs, s'assied sur le trône, prononce sur quelques affaires, et feint de vouloir, sur d'autres, consulter le roi. Ainsi, Tarquin, depuis quelques jours, avait cessé de vivre, et Servius, cachant cette mort, affermissait sa puissance, sous prétexte d'exercer celle d'un autre. Enfin, la vérité est déclarée, et, au milieu des lamentations qui retentissent dans le palais, Servius, entouré d'une garde sûre, s'empare de la royauté. Ce fut le premier exemple d'un roi nommé par le sénat seul et sans la participation du peuple. Les fils d'Ancus, sur la nouvelle que les assassins avaient été pris, que le roi vivait, et que l'autorité de Servius était plus solide que jamais, s'étaient exilés volontairement à Suessa Pométia.

Servius, après avoir mis sa puissance à l'abri de toute opposition de la part du peuple, voulut aussi la préserver des accidents domestiques ; et, afin de n'être pas traité par les enfants du feu roi comme celui-ci l'avait été par les fils d'Ancus, il fait épouser ses deux filles aux deux jeunes Tarquins, Lucius et Arruns. Mais la prudence de l'homme fut déjouée par l'inflexible loi du destin, et la soif de régner fit naître de toutes parts, au sein de la maison royale, des ennemis et des traîtres. Heureusement pour la tranquillité présente de Servius, la trêve avec les Véiens et les autres peuples de l'Étrurie était expirée, et la guerre recommença. Dans cette guerre, le bonheur de Servius éclata comme son courage. Il tailla les ennemis en pièces, malgré leur nombre, et revint à Rome, roi désormais reconnu, soit qu'il en appelât aux sénateurs, soit qu'il en appelât au peuple.

Ce fut alors que, dans le loisir de la paix, il entreprit une œuvre immense ; et si Numa fut le fondateur des institutions religieuses, la postérité attribue à Servius la gloire d'avoir introduit dans l'état l'ordre qui distingue les rangs, les fortunes et les dignités, en établissant le cens, la plus salutaire des institutions, pour un peuple destiné à tant de grandeur. Ce règlement imposait à chacun l'obligation de subvenir aux besoins de l'état, soit en paix, soit en guerre, non par des taxes individuelles et communes comme auparavant, mais dans la proportion de son revenu. Servius forma ensuite les diverses classes des citoyens et les centuries, ainsi que cet ordre, fondé sur le cens lui-même, aussi admirable pendant la paix que pendant la guerre.

La première classe était composée de ceux qui possédaient un cens de cent mille as et au-delà ; elle était partagée en quatre-vingts centuries, quarante de jeunes gens et quarante d'hommes plus mûrs. Ceux-ci étaient chargés de garder la ville, ceux-là de faire la guerre au dehors. On leur donna pour armes défensives, le casque, le bouclier, les jambières et la cuirasse, le tout en bronze ; et pour armes offensives, la lance et l'épée. À cette première classe, Servius adjoignit deux centuries d'ouvriers, qui servaient sans porter d'armes, et devaient préparer les machines de guerre. La seconde classe comprenait ceux dont le cens était au-dessous de cent mille as, jusqu'à soixante-quinze mille, et se composait de vingt centuries de citoyens, jeunes et vieux. Leurs armes étaient les mêmes que celles de la première classe, si ce n'est que le bouclier était plus long et qu'ils n'avaient pas de cuirasse. Le cens exigé pour la troisième classe était de cinquante mille as : le nombre des centuries, la division des âges, l'équipement de guerre, sauf les jambières, que Servius supprima, tout était le même que pour la seconde classe. Le cens de la quatrième classe était de vingt-cinq mille as, et le nombre des centuries égal à celui de la précédente ; mais les armes différaient. La quatrième classe n'avait que la lance et le dard. La cinquième classe, plus nombreuse, se composait de trente centuries : elle était armée de frondes et de pierres, et comprenait aussi les cors et les trompettes, répartis en deux centuries. Le cens de cette classe était de onze mille as. Le reste du menu peuple, dont le cens n'allait pas jusque-là, fut réuni en une seule centurie, exempte du service militaire.

Après avoir ainsi composé et équipé son infanterie, il leva, parmi les premiers de la ville, douze centuries de cavaliers ; et des trois que Romulus avait organisées, il en forma six, en leur laissant les noms qu'elles avaient reçus au moment de leur institution. Le trésor public fournit dix mille as pour achat de chevaux, dont l'entretien fut assuré par une taxe annuelle de deux mille as, payée par les veuves. Ainsi retombaient sur le riche toutes les charges, dont le pauvre était soulagé mais le riche trouva des dédommagements dans les privilèges honorifiques que lui conféra Tullius ; car si, jusque-là, suivant l'exemple de Romulus et la tradition des rois ses successeurs, les suffrages avaient été recueillis par tête, sans distinction de valeur ni d'autorité, de quelque citoyen qu'ils vinssent, un nouveau système de gradation dans la manière d'aller aux voix concentra toute la puissance aux mains des premières classes, sans paraître toutefois exclure qui que ce fût du droit de suffrage. On appelait d'abord les chevaliers, puis les quatre-vingts centuries de la première classe. S'ils ne s'accordaient pas, ce qui arrivait rarement, on prenait les voix de la seconde classe ; mais on ne fut presque jamais obligé de descendre jusqu'à la dernière. Il ne faut pas s'étonner que le nombre des centuries, porté maintenant à trente-cinq, et par conséquent doublé, et celui des centuries de jeunes gens et de vieillards, ne se rencontrent plus avec le nombre anciennement fixé par Tullius ; car il avait divisé la ville en quatre quartiers, formés des quatre collines alors habitées, et c'est lui qui donna à ces quartiers le nom de tribus, à cause, j'imagine, d'un tribut qu'il leur imposa et dont il proportionna la quotité aux moyens de chaque particulier. Ces tribus n'avaient rien de commun avec la division et le nombre des centuries.

Lorsqu'à l'aide de la loi, qui menaçait de prison et de mort ceux qui négligeraient de se faire inscrire, Tullius eut accéléré le dénombrement, il ordonna, par un édit, à tous les citoyens, cavaliers et hommes de pied, de se rendre au Champ de Mars, dès la pointe du jour, chacun dans sa centurie. Là, il rangea les troupes en bataille, et les purifia en immolant à Mars un 'suouetaurile'. Ce sacrifice, qui marquait la fin du recensement, s'appelait la clôture du lustre. On dit que le nombre des citoyens inscrits alors fut de quatre-vingt mille. Fabius Pictor, le plus ancien des historiens romains, ajoute que ce nombre ne comprenait que les hommes en état de porter les armes.

Cet accroissement de population obligea Tullius à donner aussi plus d'étendue à la ville. Il y enferma d'abord les monts Quirinal et Viminal, et après eux les Esquilies ; puis il fixa lui-même sa demeure dans ce quartier, afin d'en relever l'importance. Il entourra la ville de boulevards, de fossés et d'un mur, et en conséquence porta plus loin le pomerium. Ce mot, à n'en regarder que l'étymologie, désigne la partie située au-delà des murs : c'est plutôt un espace libre que les Étrusques laissaient autrefois en deçà des murs, lorsqu'ils bâtissaient une ville ; consacrant toujours par une inauguration solennelle toute la partie du terrain qu'ils avaient marquée, et autour de laquelle devait s'étendre leur muraille. Ainsi, au dedans, les maisons ne pouvaient être contiguës aux remparts, ce qui ne s'observe généralement plus aujourd'hui, et au dehors, restait une portion du sol interdite aux profanes envahissements des hommes. Il n'était permis ni de bâtir sur ce terrain, ni d'y labourer. Les Romains l'appelèrent pomerium autant parce qu'il était en deçà du mur, que parce que le mur était au-delà. Cet espace consacré reculait à mesure que la ville s'agrandissait et que les remparts recevaient un développement.

Servius, après avoir augmenté la force matérielle de Rome et sa grandeur morale, après avoir formé tous les citoyens aux exercices de la guerre et aux travaux utiles de la paix, résolut, pour ne pas devoir l'accroissement de sa puissance au succès seul de ses armes, de l'étendre encore par la politique, tout en continuant à embellir la ville. Déjà, dès cette époque, le temple de Diane, à Éphèse, avait une grande célébrité. On disait qu'il était l'œuvre de la piété commune de toutes les cités de l'Asie. Servius, à force de vanter aux principaux chefs latins, avec lesquels il avait contracté à dessein des liaisons d'amitié et d'hospitalité publiques et particulières, cet accord parfait dans le culte des mêmes dieux et de la même religion, finit par les engager à se joindre aux Romains, pour construire à Rome un temple de Diane, commun aux deux peuples. C'était proclamer la suprématie de Rome, cette prétention qui avait causé tant de guerres.

Les Latins, après tant d'inutiles efforts pour conquérir cette suprématie, semblaient y avoir renoncé, lorsqu'un Sabin crut avoir trouvé l'occasion de la revendiquer et de la rendre à sa patrie. Une génisse, d'une beauté extraordinaire, était née, dit-on, chez cet homme : ses cornes, suspendues pendant plusieurs siècles dans le vestibule du temple de Diane attestèrent l'existence de cette merveille. On la regarda comme un prodige, et avec raison, et les devins annoncèrent que celui qui immolerait cette victime à Diane assurerait l'empire à sa nation. Cette prédiction était venue à la connaissance du ministre du temple de la déesse. Lorsque le Sabin jugea que le jour convenable pour le sacrifice était arrivé, il vint à Rome présenter sa génisse au temple. Le prêtre romain, frappé de la grandeur extraordinaire de cette victime, que la renommée avait déjà rendue célèbre, et se rappelant la prédiction, interpelle ainsi le Sabin : "Étranger, que vas-tu faire ? Offrir à Diane, sans avoir d'abord pris soin de te purifier, un sacrifice impie ? Que ne vas-tu auparavant te tremper dans les eaux du fleuve ? Le Tibre coule au fond de la vallée" À ces paroles, des scrupules s'éveillent dans l'âme de l'étranger. Voulant d'ailleurs que tout fût accompli selon les rites, afin que l'événement répondît au prodige, il quitte le temple et descend vers le Tibre. Pendant ce temps, le prêtre immole la génisse : cette supercherie remplit d'allégresse le roi, et la ville entière.



Un si long exercice de la royauté pouvait faire croire à Servius qu'elle lui était irrévocablement acquise ; mais, apprenant que le jeune Tarquin contestait quelquefois son élection, comme ayant eu lieu sans le concours du peuple, il s'attacha d'abord à gagner la faveur de la multitude, en lui partageant des terres prises sur l'ennemi. Bientôt après il osa lui demander si sa volonté et l'ordre des Romains étaient qu'il régnât sur eux. Il ne lui manqua aucun des suffrages qu'avaient eus ses prédécesseurs. Tarquin n'en perdit pas pour cela l'espérance de remonter sur le trône de son père ; et, comme il s'était aperçu des dispositions hostiles du sénat contre le partage des terres, il crut le moment favorable pour se plaindre à cette compagnie, et pour y établir son crédit, en ruinant, par ses attaques, celui du roi. Son âme était dévorée d'ambition ; et Tullia, sa femme, irritait encore ses turbulentes inquiétudes.

Le palais des rois de Rome devint alors le théâtre de tragiques horreurs, comme si l'on eût voulu hâter par le dégoût de la monarchie l'arrivée de la liberté, et que celui-là fût le dernier règne qui devait s'ouvrir par un crime. Ce Lucius Tarquin, fils ou petit-fils de Tarquin l'Ancien (ce qui n'est pas suffisamment établi ; mais, sur la foi de la plupart des auteurs, je le suppose fils de ce dernier), avait un frère, Arruns Tarquin, jeune homme d'un caractère doux et inoffensif. Les deux Tulliae, aussi remarquables que les Tarquins eux-mêmes par une grande différence de mœurs, avaient, comme je l'ai dit plus haut, épousé ces deux princes. Mais le hasard, et aussi, je pense, la fortune de Rome, voulurent que le mariage ne réunît pas dans la même destinée les deux naturels violents. Ce fut, sans doute, afin de prolonger le règne de Servius et de donner aux mœurs romaines tout le temps de se former. L'altière Tullia s'indignait de ne trouver dans son époux ni ambition ni courage. Toute sa sollicitude était tournée sur l'autre Tarquin, tout son enthousiasme était pour lui ; lui seul était un homme, le vrai sang des rois. Elle méprisait sa sœur, qui était l'épouse de cet homme et qui en empêchait les généreuses pensées par la timidité de ses conseils. Cette conformité de goûts ne tarda pas à rapprocher le beau-frère et la belle-soeur, car le mal appelle toujours le mal. Mais ici ce fut la femme qui provoqua le désordre.

Dans les entretiens secrets qu'elle s'était ménagés, de longue main, avec l'homme qui n'était point son époux, elle n'épargne aucune invective, ni à son mari, ni à sa sœur : ajoutant qu'il vaudrait mieux pour elle d'être veuve, et pour lui, de vivre dans le célibat, que d'être unis l'un et l'autre à des êtres si indignes d'eux, et de languir honteusement sous l'influence de la lâcheté d'autrui. Si, disait-elle, les dieux lui eussent donné l'époux qu'elle méritait, elle verrait bientôt dans ses mains le sceptre qu'elle voyait encore dans celles de son père. Elle ne tarda pas à remplir le jeune homme de son audace. Enfin, la mort presque simultanée d'Arruns et de la sœur de Tullia permet à celle-ci et à son complice de contracter un nouveau mariage, que Servius n'approuva point mais qu'il n'osa empêcher.

## Le renversement de Servius Tullius

47

Dès ce moment la vieillesse de Tullius leur fut de jour en jour plus odieuse, et son règne plus pesant. Impatiente de passer d'un crime à un autre, Tullia nuit et jour harcèle son mari, et le presse de recueillir le fruit de leurs premiers parricides. Ce qui lui avait manqué, disait-elle, ce n'était pas un époux, un esclave qui partageât en silence sa servitude ; c'était un homme qui se crût digne de régner, qui se souvînt qu'il était fils de Tarquin l'Ancien, et qui aimât mieux saisir la puissance que l'attendre. "Si, ajoutait-elle, tu es vraiment cet homme que j'ai cherché, que je pensais avoir trouvé, je te reconnais pour mon époux et pour mon roi ; sinon, mon sort est pire qu'auparavant, puisque le crime s'y joint à la lâcheté. Que tardes-tu ? Il ne t'a pas fallu, comme ton père, arriver de Corinthe et de Tarquinies, pour enlever, par l'intrigue, un trône étranger. Tes dieux pénates, ceux de ta patrie, l'image de ton père, ce palais qu'il habita, ce trône où il s'assit, le nom de Tarquin, tout annonce que tu es roi, tout te convie à l'être. Si ton cœur est froid en présence de ces hautes destinées, pourquoi tromper Rome plus longtemps ? Pourquoi souffrir qu'on te regarde comme le fils d'un roi ? Va à Tarquinies ou à Corinthe ; rentre dans l'état obscur d'où tu es sorti, digne frère d'Arruns, fils indigne de Tarquin." Ces reproches, et d'autres encore, enflamment le jeune homme. Elle-même ne pouvait se contenir à l'idée de Tanaquil, de cette étrangère qui réussit deux fois, par le seul ascendant de son courage, à faire deux rois, de son mari et de son gendre ; tandis qu'elle, Tullia, issue du sang royal, serait impuissante à donner la couronne aussi bien qu'à l'ôter.

Dominé bientôt lui-même par l'ambition effrénée de sa femme, Tarquin commence à s'insinuer auprès des sénateurs, ceux de la dernière création surtout ; il les flatte, il leur rappelle les bienfaits de son père, et en réclame le prix. Ses libéralités lui gagnent les jeunes gens ; ses magnifiques promesses, ses accusations contre Servius grossissent de toutes parts le nombre de ses partisans. Enfin, quand il juge le moment favorable pour exécuter son projet, il se fait suivre d'une troupe de gens armés, et s'élance tout à coup dans le Forum. Au milieu de la terreur universelle, il monte sur le siège du roi, en face du sénat, et fait sommer ensuite, par un héraut, tous les sénateurs de se rendre auprès du roi Tarquin. Ils accourent aussitôt ; les uns comme étant dès longtemps préparés à ce coup de main ; les autres, de peur qu'on ne leur fasse un crime de leur absence, étonnés d'ailleurs de cet étrange événement, et persuadés que c'en est déjà fait de Servius.

Tarquin commence par attaquer avec amertume la basse extraction de Servius. "Cet esclave, dit-il, fils d'une esclave, après l'indigne assassinat de Tarquin l'Ancien, sans qu'il y eût d'interrègne, suivant l'usage, sans qu'on eût, pour son élection, assemblé les comices, et obtenu les suffrages du peuple et le consentement du sénat, a reçu, des mains d'une femme, ce sceptre comme un présent. Les effets de son usurpation répondent à la bassesse de son origine. Ses prédilections pour la classe abjecte dont il est sorti, et sa haine pour tous les hommes honorables, lui ont inspiré l'idée d'arracher aux grands ce sol qu'il a partagé aux plus vils citoyens. Toutes les charges de l'état, autrefois communes à tous, il les a fait peser uniquement sur les premières classes : et il n'a établi le cens qu'afin de signaler la fortune du riche à l'envie du pauvre, et de savoir où prendre, quand il le voudrait, de quoi fournir à ses largesses envers des misérables."

Averti par un messenger, dont l'émotion le fait hâter, Servius arrive, pendant ce discours, et s'écrie, du vestibule même du sénat : "Qu'est-ce cela, Tarquin ? Qui te rend si audacieux de convoquer le sénat, moi vivant, et de t'asseoir sur mon trône ? " Tarquin répond avec fierté qu'il occupe la place de son père, place plus digne du fils d'un roi, d'un héritier du trône, que d'un esclave ; que depuis assez longtemps Servius insulte à ses maîtres, et se passe insolemment de leur concours. À ces mots, les partisans des deux rivaux poussent des cris confus ; le peuple se porte en foule vers la salle d'assemblée ; il est aisé de voir que celui qui régnera sera celui qui aura vaincu. Tarquin, entraîné par sa position critique à tout oser, plus jeune d'ailleurs et plus vigoureux que Servius, saisit ce prince par le milieu du corps, l'emporte hors du sénat, et le précipite du haut des degrés. Il rentre ensuite pour rallier les sénateurs. Les appariteurs du roi, les officiers qui l'entourent, prennent la fuite. Servius lui-même, à demi mort, et suivi de ses gens épouvantés, se réfugiait vers son palais, lorsque des assassins, envoyés à sa poursuite par Tarquin, l'atteignent et le tuent. On croit que ce crime (ceux qu'elle avait déjà commis rendent le fait assez vraisemblable) fut le résultat des conseils de Tullia. Ce qui n'est pas douteux, c'est que, montée sur son char, elle pénétra jusqu'au milieu du Forum, et là, sans se déconcerter à l'aspect de tant d'hommes rassemblés, elle appela hors du sénat son mari, et la première le salua du nom de roi ; mais, sur l'ordre que lui donna Tarquin de s'éloigner de toutes ces scènes de tumulte, elle reprit le chemin de sa maison. Arrivée en haut du faubourg Ciprius, à l'endroit où s'élevait jadis un petit temple de Diane, le conducteur de son char, tournant par la côte Virbia, pour gagner le quartier des Esquilies, arrêta les chevaux, et, tout pâle d'horreur, lui montra le cadavre de son père étendu sur le sol : on dit qu'alors elle commit un acte infâme, et d'une affreuse barbarie. Le nom de la rue, qui depuis s'est appelée 'la rue du crime', a perpétué jusqu'à nous cet horrible souvenir. Cette femme égarée, en proie à toutes les furies vengeresses qui la poursuivaient depuis le meurtre de sa sœur et de son mari, fit passer, dit-on, les roues de son char sur le corps de son père. Puis, toute couverte et toute dégouttante du sang paternel, elle poussa ses roues souillées jusqu'aux pieds des dieux pénates, qui lui étaient communs avec son mari. Mais la colère de ces dieux préparait à ce règne infâme une catastrophe digne de son commencement.

Servius Tullius régna quarante-quatre ans, avec une telle sagesse, qu'il eût été difficile, même à un successeur bon et modéré, de balancer sa gloire. Ce qui ajoute encore à cette gloire, c'est qu'avec lui périt la monarchie légitime ; et cependant, cette autorité si douce, si modérée, il avait, dit-on, la pensée de l'abdiquer, parce qu'elle était dans la main d'un seul ; et ce dessein généreux il l'aurait accompli, si un crime domestique ne l'eût empêché de rendre la liberté à son pays.

## 8. Tarquin le Superbe (535 à 509 av. J.-C.)

### Tarquin le Superbe, un véritable tyran

49

Tarquin prit, sans hésiter, possession du trône. Il fut surnommé le Superbe, parce que, gendre du roi, il refusa la sépulture à son beau-père, disant que Romulus avait eu le même sort. Il fit périr les premiers des sénateurs qu'il soupçonnait d'avoir servi le parti de Servius Tullius ; et, sentant trop bien que l'exemple qu'il donnait, en s'emparant du trône par la violence, pourrait tourner contre lui-même, il s'entoura de gardes. Car tout son droit était dans la force, lui qui n'avait eu ni les suffrages du peuple, ni le consentement du sénat. Ne pouvant compter sur l'affection des citoyens, il lui fallait régner par la terreur. Afin d'en étendre les effets, il s'affranchit de tous conseils, et s'établit juge unique de toutes les affaires capitales. Par ce moyen, il pouvait mettre à mort, exiler, priver de leurs biens non seulement ceux qui lui étaient suspects ou qui lui déplaisaient, mais encore ceux dont il ne pouvait rien espérer que leurs dépouilles.

Cette politique farouche avait eu pour but principal de diminuer le nombre des sénateurs ; Tullius résolut de n'en point nommer d'autres, afin que leur affaiblissement les rendît méprisables et qu'ils souffrissent avec plus de résignation l'ignominie de ne pouvoir rien dans le gouvernement. C'est en effet le premier roi qui ait dérogé à l'usage suivi par ses prédécesseurs, de consulter le sénat sur toutes les affaires. Il gouverna sous l'inspiration de conseils occultes. Il fit la paix ou la guerre suivant son caprice, conclut des traités, fit et défit des alliances, sans s'inquiéter de la volonté du peuple. Il recherchait surtout l'amitié des Latins, afin de se faire à l'étranger un appui contre ses sujets. Il s'attachait leurs principaux citoyens, non seulement par les liens de l'hospitalité, mais aussi par des alliances de famille. Il donna sa fille à Octavius Mamilius de Tusculum qui tenait le premier rang parmi les Latins, et qui, si l'on en croit la renommée, tirait son origine d'Ulysse et de Circé. Cette union mit dans ses intérêts tous les parents et tous les amis de Mamilius.

## Turnus d'Archie et la soumission des Latins

50

Il exerçait déjà une grande influence sur les chefs des Latins, quand il leur proposa de se rendre, à un jour marqué, au bois sacré de la déesse Férentina, ajoutant qu'il voulait les entretenir de leurs intérêts communs. Ils s'y réunissent en grand nombre, au point du jour. Tarquin y vient aussi, mais un peu avant le coucher du soleil. Dans cet intervalle et pendant toute la journée, différentes questions avaient jeté le trouble parmi les membres de l'assemblée. Turnus Herdonius, d'Archie, s'irritait surtout de l'absence de Tarquin : "Fallait-il s'étonner que Rome l'eût surnommé le Superbe (Car c'est ainsi qu'ils le désignaient déjà dans leurs secrets murmures) ? Quoi de plus insolent, en effet, que de se jouer ainsi de toute la nation latine ? Faire venir ses chefs loin de leurs demeures, et manquer lui-même à son appel ? N'est-ce pas tenter leur patience, afin de les écraser sous le joug, s'ils se montrent disposés à le subir ? Qui ne voit sa tendance à dominer tout le Latium ? Encore, si ses sujets avaient lieu de se féliciter de leur choix ; si du moins il devait le trône à leur volonté, et non pas à un parricide, les Latins aussi pourraient se fier à lui, bien qu'après tout leur qualité d'étrangers ne les oblige pas à la même défiance. Mais si, au contraire, les Romains gémissent de leur tolérance, s'ils sont assassinés les uns après les autres, exilés, ruinés, de quel droit les Latins espéreraient-ils un meilleur traitement ? S'ils voulaient l'en croire, ils retourneraient chacun dans ses foyers, et ne se mettraient pas en peine d'être plus exacts à l'assemblée que celui qui l'avait convoquée."

Turnus était un esprit turbulent et factieux, et c'est à cela même qu'il devait son influence. Comme il parlait ainsi, Tarquin arrive et l'interrompt. L'assemblée se tourne vers le roi pour le saluer, et le silence s'établit. Ceux qui sont près de Tarquin l'avertissent de se justifier de son retard à l'assemblée. Tarquin dit qu'il a été pris pour médiateur entre un père et un fils ; que son désir de les réconcilier l'a retenu, et que, cette circonstance ayant fait perdre la journée, il leur exposera, le lendemain, le motif pour lequel il les a convoqués. Turnus, dit-on, ne goûta point cette excuse, et rompit le silence : "Il n'y a pas, dit-il, de différends plus prompts à terminer que ceux d'un père et de son fils, et la question se décide en peu de mots : Que le fils obéisse, ou qu'il soit puni."

Le citoyen d'Aricie, après avoir ainsi relevé les paroles du roi de Rome, quitte l'assemblée. Mais, plus sensible à cette injure qu'il ne le fit paraître, Tarquin jura intérieurement d'immoler Turnus, et par là d'inspirer aux Latins la terreur qui comprimait tous les esprits. Mais, comme il n'avait pas le droit de le faire périr publiquement, il imagina de lui intenter une accusation calomnieuse. Par l'entremise de quelques habitants d'Aricie, il suborne un esclave de Turnus, et en obtient, à prix d'or, qu'il laissera porter secrètement, dans la maison de son maître, un grand nombre d'épées.

Une nuit suffit à l'exécution de ce projet. Tarquin, un peu avant le jour, mande auprès de lui les principaux des Latins, et, affectant l'émotion que cause un événement extraordinaire, il leur dit que, "grâce aux dieux, dont la providence a retardé hier son départ, ils ont été sauvés, eux et lui, d'un grand péril. Il a su, en effet, que Turnus, afin de régner seul sur les Latins, avait formé le projet de l'assassiner, ainsi que les principaux citoyens du pays ; projet qui avait dû s'exécuter la veille pendant l'assemblée, mais que l'absence de celui qui l'avait convoquée, et à qui Turnus en voulait le plus, l'avait fait différer. De là cette colère contre un retard dont la prolongation trompait les espérances du conspirateur. Nul doute maintenant, si les rapports sont vrais, que demain, au lever du jour, Turnus ne se présente à l'assemblée, les armes à la main, avec tous ses complices. On dit qu'on a porté chez lui une grande quantité d'épées. Pour vérifier ce fait, lui, Tarquin, les prie de le suivre chez Turnus."

Le caractère violent de Turnus, ses paroles de la veille, le retard de Tarquin, cause probable de l'ajournement du crime, toutes ces circonstances font naître les soupçons. Les chefs latins suivent Tarquin, poussés par un sentiment de crédulité naturelle, mais bien résolus de déclarer l'accusation mensongère s'ils ne trouvaient point ces armes qu'on leur dénonçait. Turnus dormait encore lorsqu'ils arrivèrent. Des gardes l'entourent ; on saisit les esclaves qui se préparaient à défendre leur maître, et l'on apporte en même temps les épées de tous les coins de la maison. La conspiration semble alors avérée. Turnus est chargé de chaînes, et l'assemblée des Latins convoquée tumultueusement. La vue des armes, exposées à tous les regards, excite une telle indignation que, sans donner à Turnus le temps de se défendre, on le condamne à périr d'un nouveau genre de supplice. On le couvre d'une claie chargée de pierres, et on le noie dans les eaux de Férentina.

Tarquin rappelle ensuite les Latins à l'assemblée, et, après les avoir félicités du châtement qu'ils ont infligé à ce factieux, dont les complots parricides étaient manifestes, il ajoute que : "Les Latins étant originaires d'Albe, et cette ville avec toutes ses colonies ayant été soumise à l'empire de Rome par un traité conclu sous le règne de Tullus, il pourrait bien faire valoir auprès d'eux un droit aussi ancien à la souveraineté sur tous les peuples Latins. Mais il croit qu'il serait plus avantageux à tous de renouveler ce traité ; qu'il vaut mieux pour les Latins s'associer à la fortune de Rome, que de craindre sans cesse, comme il leur était arrivé, sous le règne d'Ancus d'abord, ensuite sous celui de son père, la destruction de leurs villes et le ravage de leurs campagnes."

Bien que ce traité contînt la reconnaissance explicite de la suprématie romaine, il ne fut pas difficile de persuader aux Latins d'y souscrire. Ils voyaient les plus considérables d'entre eux d'intelligence avec le roi, et la mort récente de Turnus était un avertissement pour ceux qui pouvaient être tentés de résister. Le traité fut renouvelé, et la jeunesse du pays latin reçut de Tarquin l'ordre de se trouver en armes au bois de Férentina, à un jour indiqué. Tous, de toutes les contrées du Latium, se rendirent à l'appel. Mais, voulant qu'ils n'eussent ni chefs distincts, ni signes secrets de ralliement, ni drapeaux particuliers, Tarquin les incorpora dans les centuries romaines. Latins et Romains, comptant chacun par moitié dans les centuries, celles-ci furent doublées, et reçurent pour chefs des centurions romains.

## Guerre contre les Volsques

53

Si Tarquin méconnut les lois de la justice pendant la paix, il fut loin, cependant, d'ignorer l'art de la guerre. Il eût même égalé sous ce rapport les rois ses prédécesseurs, si la gloire du général n'eût été ternie par les vices du roi. Il commença contre les Volsques cette guerre qui dura plus de deux cents ans. Il prit d'assaut leur ville, Suessa Pométia ; il en vendit le butin, et tira de cette vente quarante talents d'or et d'argent. Ce fut alors qu'il conçut l'idée d'élever à Jupiter ce vaste temple, digne du roi des dieux et des hommes, digne de l'empire romain, digne enfin de la majesté du lieu où furent assis ses fondements. L'argent pris sur l'ennemi fut mis en réserve pour la construction de cet édifice.



## L'épisode de Gabies

Tarquin entreprit ensuite contre Gabies, ville voisine de Rome, une guerre dont l'issue ne fut ni aussi heureuse, ni aussi prompte qu'il l'avait espéré. Repoussé après un assaut inutile, obligé même de renoncer, par suite de cet échec, à un siège régulier, il résolut, ressource peu digne d'un Romain, d'employer la ruse et la perfidie. Tandis que, paraissant ne plus songer à la guerre, il feignait d'être uniquement occupé de la construction du temple de Jupiter, et d'autres ouvrages commencés dans la ville, Sextus, le plus jeune de ses trois fils, d'accord avec lui, s'enfuit chez les Gabiens, se plaignant à eux de la cruauté intolérable de son père. Il dit "que Tarquin, non content d'exercer sa tyrannie sur les autres, la fait peser sur sa propre famille. Il redoute le nombre de ses enfants, et comme il a dépeuplé le sénat, il veut aussi dépeupler sa maison, et ne laisser d'héritiers ni de son nom ni de sa couronne. Quant à lui, Sextus, échappé au glaive de son père, il n'a cru trouver nulle part un asile plus sûr que chez les ennemis de Lucius Tarquin. Car, il faut bien qu'ils le sachent, la guerre, qui paraît abandonnée, est toujours menaçante ; elle recommencera dans l'occasion, et fondra sur eux à l'improviste. S'ils repoussent ses prières, il parcourra tout le Latium ; il ira chez les Volsques, chez les Èques et chez les Herniques, jusqu'à ce qu'il trouve un peuple assez généreux pour défendre les fils contre la persécution et la cruauté impie de leur père. Peut-être en rencontrera-t-il un à qui une juste indignation fera prendre les armes contre le plus orgueilleux de tous les rois, et le plus ambitieux de tous les peuples."

Les Gabiens craignant, s'ils ne cherchent à le retenir, qu'il ne quitte leur ville irrité contre eux, l'accueillent avec bonté. Ils lui disent : "Qu'il ne doit point s'étonner lui-même que Tarquin traite ses propres enfants comme il a traité ses concitoyens, ses alliés ; qu'à défaut d'autres victimes, sa cruauté devait se tourner contre lui-même ; qu'au reste, lui, Sextus, est le bienvenu parmi eux, et qu'ils espèrent pouvoir bientôt, aidés de son courage et de ses avis, porter la guerre des murailles de Gabies sous celles de Rome."

Depuis ce jour, Sextus fut admis dans leurs conseils. Là, il adoptait hautement, sur toutes les affaires civiles, l'opinion des anciens Gabiens auxquels elles étaient plus familières. Mais il n'en était pas ainsi pour la guerre, qu'il demandait de temps en temps, disant que sur ce point ses avis étaient d'autant meilleurs qu'il connaissait mieux les forces des deux peuples, et combien la tyrannie de Tarquin était odieuse aux Romains, insupportable même à ses enfants. Tandis qu'il poussait insensiblement les premiers de la ville à la révolte, que lui-même, avec une troupe de jeunes gens entreprenants, il allait faire des incursions, piller sur le territoire de Rome ; que ses actes, que ses paroles, conformes à son plan de fausseté, augmentaient son influence fatale, il finit par obtenir le commandement général de l'armée des Gabiens.

Pour ne pas laisser entrevoir ses desseins, il livrait souvent de petits combats où l'avantage restait aux Gabiens. Aussi l'enthousiasme devint-il si vif que grands et petits, tous regardaient son arrivée à Gabies comme une faveur des dieux. Magnifique d'ailleurs envers le soldat, auquel il abandonnait le butin, et dont il partageait les fatigues et les dangers, il gagna tellement son affection, que son père n'était pas plus puissant à Rome que lui à Gabies.

Quand il se croit assez fort pour tout oser, il dépêche à son père un des siens, chargé de lui demander ce qu'il doit faire, maintenant que les dieux lui ont accordé un pouvoir absolu dans la ville de Gabies. Le messenger, dont la fidélité, j'imagine, parut douteuse, ne reçut pas de réponse verbale ; mais Tarquin, prenant un air pensif, passa dans les jardins du palais, suivi de l'émissaire de son fils. Là, dit-on, se promenant en silence, il abattait, avec une baguette, les têtes des pavots les plus élevées. Fatigué de questionner et d'attendre une réponse, le messenger s'en retourne à Gabies, croyant avoir échoué dans sa mission. Il rapporte ce qu'il a dit, ce qu'il a vu, et ajoute que le roi, soit par haine, soit par colère, soit enfin par un effet de cet orgueil qui lui est naturel, n'a pas prononcé une seule parole. Mais Sextus, pénétrant sous cette énigme le sens de la réponse et les intentions de son père, fit périr les principaux citoyens, les uns, en les accusant devant le peuple, les autres, en profitant de la haine qu'ils avaient soulevée contre eux. Plusieurs furent condamnés publiquement ; quelques-uns, offrant moins de prise aux accusations, périrent en secret. D'autres purent fuir sans obstacles ; d'autres furent exilés ; les biens des bannis et des morts furent partagés au peuple. Ces largesses, le produit de ces spoliations, les séductions de l'intérêt privé, étouffèrent le sentiment des malheurs publics, jusqu'au jour où Gabies, privée de conseils et de forces, tomba enfin sans résistance au pouvoir de Tarquin.

## Construction du Capitole et exauguratio ; autres travaux

55

Maître de Gabies, Tarquin fit la paix avec les Èques, et renouvela le traité avec les Étrusques. Il donna ensuite toute son attention aux ouvrages intérieurs de Rome. Le plus important était le temple de Jupiter, qu'il bâtit sur le mont Tarpéien, et qu'il voulait laisser comme un monument de son règne et du nom de Tarquin. C'était en effet l'ouvrage de deux Tarquins : le père avait fait le vœu, le fils l'avait accompli. Et, afin que l'emplacement du Capitole fût réservé tout entier à Jupiter, à l'exclusion de toute autre divinité, il résolut d'en faire disparaître les autels et les petits temples que Tatius y avait élevés, consacrés et inaugurés, conformément au vœu qu'il en avait fait pendant un combat contre Romulus.

Tandis qu'on jetait les premiers fondements de l'édifice, la volonté des dieux se révéla, dit-on, par des signes qui annonçaient la puissance future de l'empire romain. Les augures permirent qu'on enlevât tous les autels, excepté celui du dieu Terme ; et l'on interpréta cette exception de la manière suivante : le dieu Terme gardant sa place, et seul de tous les dieux n'ayant pas été dépossédé de son sanctuaire sur le mont Tarpéien, présageait la solidité et la durée de la puissance romaine. Ce premier prodige, qui montrait la perpétuité de l'empire, fut suivi d'un autre qui en présageait la grandeur. On dit qu'en creusant les fondations du temple, on trouva une tête humaine parfaitement conservée. Ce nouveau phénomène désignait clairement que là serait aussi la tête de l'empire ; et l'interprétation en fut ainsi donnée par les devins de Rome et par ceux qu'on avait fait venir d'Étrurie.

Tous ces présages portaient de plus en plus le roi à ne pas épargner les dépenses. Les richesses de Pométia, qui devaient servir à terminer l'entreprise, suffirent à peine pour les fondations. À cet égard, Fabius, historien plus ancien d'ailleurs, me semble plus digne de foi que Pison. Le premier fait monter la valeur de ces richesses à quarante talents ; le second prétend que Tarquin avait mis en réserve, pour la construction du temple, quarante mille livres pesant d'argent, somme exorbitante qui ne pouvait provenir du pillage d'aucune ville d'alors, et qui suffirait, et au-delà, pour construire encore aujourd'hui les monuments les plus magnifiques.

Tarquin, uniquement occupé du désir d'achever ce temple, fit venir des ouvriers de toutes les parties de l'Étrurie, et mit à contribution, non seulement les deniers de l'état, mais encore les bras du peuple. Ce fardeau ajouté à celui de la guerre ne semblait pourtant pas trop lourd au peuple, glorieux, au contraire, de bâtir de ses mains les temples des dieux. Mais on l'employa dans la suite à d'autres ouvrages, qui, pour avoir moins d'éclat, n'en étaient pas moins pénibles. C'était la construction des galeries autour du cirque, et le percement d'un égout destiné à recevoir les immondices de la ville : deux ouvrages que la magnificence de nos jours est à peine parvenue à égaler. Outre ces travaux, qui tenaient le peuple en haleine, Tarquin, persuadé qu'une population nombreuse est à charge à l'état quand elle est inoccupée, et voulant d'ailleurs, par des colonies nouvelles, étendre les limites de l'empire, envoya des colons à Signia et à Circéi, places qui devaient un jour protéger Rome du côté de la terre et du côté de la mer.

## L'ambassade à Delphes avec Brutus

Au milieu de tous ces travaux, on vit avec terreur un nouveau prodige. Un serpent, sorti d'une colonne de bois, jeta l'épouvante parmi tous les habitants du palais, et les mit en fuite. Tarquin, d'abord moins effrayé, en conçut pourtant de graves inquiétudes pour l'avenir. Les devins étrusques étaient ordinairement consultés sur les présages qui se manifestaient en public ; mais ce dernier paraissant menacer sa famille, Tarquin résolut de consulter l'oracle de Delphes, le plus célèbre du monde. Toutefois, ne sachant quelle serait la réponse du dieu, il n'osa confier à des étrangers le soin de l'aller recevoir, et envoya deux de ses fils en Grèce, à travers des contrées alors inconnues, et des mers plus inconnues encore. Titus et Arruns partirent accompagnés du fils de Tarquinia, sœur du roi, Lucius Iunius Brutus, lequel était d'un caractère bien différent de celui qu'il affectait de montrer en public. Instruit que les premiers de l'État, que son oncle, entre autres, avaient péri victimes de la cruauté de Tarquin, ce jeune homme prit dès ce moment le parti de ne rien laisser voir dans son caractère ni dans sa fortune qui pût donner de l'ombrage au tyran, et exciter sa cupidité ; en un mot, de chercher dans le mépris d'autrui une sûreté que la justice ne lui offrait pas. Il contrefit l'insensé, livrant sa personne à la risée du prince, lui abandonnant tous ses biens, et acceptant même l'injurieux surnom de Brutus. C'est à la faveur de ce surnom que le libérateur de Rome attendait l'accomplissement de ses destinées. Conduit à Delphes par les Tarquins, dont il était le jouet plus que le compagnon, il apporta, dit-on, au dieu, un bâton de cornouiller, creux et renfermant un bâton d'or, emblème mystérieux de son caractère.

Arrivés enfin, les jeunes princes, après avoir exécuté les ordres de leur père, eurent la curiosité de savoir auquel d'entre eux reviendrait le trône de Rome. On prétend qu'une voix répondit du fond du sanctuaire : "Celui-là possédera la souveraine puissance, qui le premier de vous, jeunes gens, baisera sa mère." Les Tarquins exigent le plus rigoureux silence sur cet incident, à l'égard de Sextus, leur frère, qui était resté à Rome, afin qu'ignorant la prédiction il perdît toute chance à l'empire. Quant à eux, ils abandonnent à la fortune le soin de décider lequel des deux, à leur retour, baisera sa mère. Mais Brutus, donnant une autre interprétation aux paroles de la Pythie, feignit de se laisser tomber, et baisa la terre, la mère commune de tous les hommes. Lorsqu'ils revinrent à Rome, on y faisait de grands préparatifs de guerre contre les Rutules.

## La guerre contre Ardée ; Sextus Tarquin viole Lucrèce qui se suicide

57

Les Rutules habitaient la ville d'Ardée. C'était une nation puissante et riche, et pour le temps et pour le pays. La guerre leur fut déclarée à cause de l'épuisement des finances, résultat des travaux somptueux, entrepris par Tarquin, lequel désirait de combler le vide et de regagner en même temps, par l'appât du butin, le cœur de ses sujets. Ceux-ci, en effet, irrités de son orgueil et de son despotisme, s'indignaient que le prince les enchaînât depuis si longtemps à des travaux de manœuvres et d'esclaves. D'abord on essaya de prendre Ardée d'assaut ; mais cette tentative eut peu de succès. On convertit le siège en blocus, et l'ennemi fut resserré dans l'enceinte de ses murs.

Durant ce blocus, et comme il arrive ordinairement dans une guerre moins vive que longue, on accordait assez facilement des congés ; mais aux officiers plutôt qu'aux soldats. De temps en temps les jeunes princes abrégeait les ennuis de l'oisiveté par des festins et des parties de débauche. Un jour qu'ils soupaient chez Sextus Tarquin, avec Tarquin Collatin, fils d'Égérius, la conversation tomba sur les femmes ; et chacun d'eux de faire un éloge magnifique de la sienne. La discussion s'échauffant, Collatin dit qu'il n'était pas besoin de tant de paroles, et qu'en peu d'heures on pouvait savoir combien Lucrèce, sa femme, l'emportait sur les autres. "Si nous sommes jeunes et vigoureux, ajouta-t-il, montons à cheval, et allons nous assurer nous-mêmes du mérite de nos femmes. Comme elles ne nous attendent pas, nous les jugerons par les occupations où nous les aurons surprises."

Le vin fermentait dans toutes les têtes. "Partons, s'écrièrent-ils ensemble," et ils courent à Rome à bride abattue. Ils arrivèrent à l'entrée de la nuit. De là ils vont à Collatie, où ils trouvent les belles-filles du roi et leurs compagnes au milieu des délices d'un repas somptueux ; et Lucrèce, au contraire, occupée, au fond du palais, à filer de la laine, et veillant, au milieu de ses femmes, bien avant dans la nuit. Lucrèce eut tous les honneurs du défi. Elle reçoit avec bonté les deux Tarquins et son mari, lequel, fier de sa victoire, invite les princes à rester avec lui. Ce fut alors que S. Tarquin conçut l'odieux désir de posséder Lucrèce, fût-ce au prix d'un infâme viol. Outre la beauté de cette femme, une réputation de vertu si éprouvée piquait sa vanité. Après avoir achevé la nuit dans les divertissements de leur âge, ils retournent au camp.

Peu de jours après, Sextus Tarquin, à l'insu de Collatin, revient à Collatie, accompagné d'un seul homme. Comme nul ne soupçonnait ses desseins, il est accueilli avec bienveillance, et on le conduit, après souper, dans son appartement. Là, brûlant de désirs, et jugeant, au silence qui l'environne, que tout dort dans le palais, il tire son épée, marche au lit de Lucrèce déjà endormie, et, appuyant une main sur le sein de cette femme : "Silence, Lucrèce, dit-il, je suis Sextus Tarquin : je tiens une épée, vous êtes morte, s'il vous échappe une parole." Tandis qu'éveillée en sursaut et muette d'épouvante, Lucrèce, sans défense, voit la mort suspendue sur sa tête, Tarquin lui déclare son amour ; il la presse, il la menace et la conjure tour à tour, et n'oublie rien de ce qui peut agir sur le cœur d'une femme. Mais, voyant qu'elle s'affermit dans sa résistance, que la crainte même de la mort ne peut la fléchir, il tente de l'effrayer sur sa réputation. Il affirme qu'après l'avoir tuée, il placera près de son corps le corps nu d'un esclave égorgé, afin de faire croire qu'elle aurait été poignardée dans la consommation d'un ignoble adultère. Vaincue par cette crainte, l'inflexible chasteté de Lucrèce cède à la brutalité de Tarquin, et celui-ci part ensuite, tout fier de son triomphe sur l'honneur d'une femme. Lucrèce, succombant sous le poids de son malheur, envoie un messenger à Rome et à Ardée, avertir son père et son mari qu'ils se hâtent de venir chacun avec un ami sûr ; qu'un affreux événement exige leur présence.

Spurius Lucretius arrive avec Publius Valérius, fils de Volésus, et Collatin avec Lucius Iunius Brutus. Ces deux derniers retournaient à Rome de compagnie lorsqu'ils furent rencontrés par le messenger de Lucrèce. Ils la trouvent assise dans son appartement, plongée dans une morne douleur. À l'aspect des siens, elle pleure ; et son mari, lui demandant si tout va bien : "Non, répond-elle ; car, quel bien reste-t-il à une femme qui a perdu l'honneur ? Collatin, les traces d'un étranger sont encore dans ton lit. Cependant le corps seul a été souillé ; le cœur est toujours pur, et ma mort le prouvera. Mais vous, jurez-moi que l'adultère ne sera pas impuni. C'est Sextus Tarquin, c'est lui qui, cachant un ennemi sous les dehors d'un hôte, est venu la nuit dernière ravir, les armes à la main, un plaisir qui doit lui coûter aussi cher qu'à moi-même, si vous êtes des hommes." Tous, à tour de rôle, lui donnent leur parole, et tâchent d'adoucir son désespoir, en rejetant toute la faute sur l'auteur de la violence ; ils lui disent que le corps n'est pas coupable quand le cœur est innocent, et qu'il n'y a pas de faute là où il n'y a pas d'intention. — C'est à vous, reprend-elle, à décider du sort de Sextus. Pour moi, si je m'absous du crime, je ne m'exempte pas de la peine. Désormais que nulle femme, survivant à sa honte, n'ose invoquer l'exemple de Lucrèce ! " À ces mots, elle s'enfonce dans le cœur un couteau qu'elle tenait sous sa robe, et, tombant sur le coup, elle expire. Son père et son mari poussent des cris.

## Brutus organise la révolution qui va mettre fin à la royauté

59

Tandis qu'ils s'abandonnent à la douleur, Brutus retire de la blessure le fer tout dégoûtant de sang et, le tenant levé : "Je jure, dit-il, et vous prenez à témoin, ô dieux ! par ce sang, si pur avant l'outrage qu'il a reçu de l'odieux fils des rois ; je jure de poursuivre par le fer et par le feu, par tous les moyens qui seront en mon pouvoir, l'orgueilleux Tarquin, sa femme criminelle et toute sa race, et de ne plus souffrir de rois à Rome, ni eux, ni aucun autre." Il passe ensuite le fer à Collatin, puis à Lucrétius et à Valérius, étonnés de ce prodigieux changement chez un homme qu'ils regardaient comme un insensé. Ils répètent le serment qu'il leur a prescrit, et, passant tout à coup de la douleur à tous les sentiments de la vengeance, ils suivent Brutus, qui déjà les appelait à la destruction de la royauté.

Ils transportent sur la place publique le corps de Lucrece, et ce spectacle extraordinaire excite, comme ils s'y attendaient, une horreur universelle. Le peuple maudit l'exécrable violence de Sextus ; il est ému par la douleur du père, par Brutus, lequel, condamnant ces larmes et ces plaintes inutiles, propose le seul avis digne d'être entendu par des hommes, par des Romains, celui de prendre les armes contre des princes qui les traitent en ennemis. Les plus braves se présentent spontanément tout armés ; le reste suit bientôt leur exemple. On en laisse la moitié à Collatie pour la défense de la ville, et pour empêcher que la nouvelle de ce mouvement ne parvienne aux oreilles du roi ; l'autre moitié marche vers Rome sur les pas de Brutus. À leur arrivée, et partout où cette multitude en armes s'avance, on s'effraie, on s'agite ; mais, lorsqu'on les voit guidés par les premiers citoyens de l'état, on se rassure sur leurs projets, quels qu'ils soient.

L'atrocité du crime ne produit pas moins d'effet à Rome qu'à Collatie. De toutes les parties de la ville, on accourt au Forum, et la voix du héraut rassemble le peuple autour du tribun des Célères. Brutus était alors revêtu de cette dignité. Il harangue le peuple, et sa parole est loin de se ressentir de cette simplicité d'esprit qu'il avait affectée jusqu'à ce jour. Il raconte la passion brutale de Sextus Tarquin, et la violence infâme qu'il a exercée sur Lucrece, la mort déplorable de cette femme, et la douleur de Tricipitinus, qui perdait sa fille, et s'affligeait de cette perte moins encore que de l'indigne cause qui l'avait provoquée. Il peint le despotisme orgueilleux de Tarquin, les travaux et les misères du peuple, de ce peuple plongé dans des fosses, dans des cloaques immondes qu'il lui faut épuiser ; il montre ces Romains, vainqueurs de toutes les nations voisines, transformés en ouvriers et en maçons. Il rappelle les horreurs de l'assassinat de Servius, et cette fille impie faisant passer son char sur le corps de son père ; puis il invoque les dieux vengeurs des parricides. De pareils forfaits et d'autres plus atroces sans doute, qu'il n'est pas facile à l'historien de retracer avec la même force que ceux qui en ont été témoins, enflamment la multitude. Entraînée par l'orateur, elle prononce la déchéance du roi, et condamne à l'exil Lucius Tarquin, sa femme et ses enfants.

Brutus lui-même, ayant enrôlé et armé tous les jeunes gens qui s'empressaient de donner leurs noms, marche au camp devant Ardée, afin de soulever l'armée contre Tarquin. Il laisse le gouvernement de Rome à Lucrétius, que le roi lui-même avait nommé préfet de la ville quelque temps auparavant. Au milieu du tumulte général, Tullia s'enfuit



de son palais, recueillant partout sur son passage les exécutions de la foule, et entendant vouer sa tête aux furies vengeresses des parricides.

Lorsque la nouvelle en arrive dans le camp, le roi, surpris et effrayé, accourt à Rome en toute hâte, pour y étouffer la révolution naissante. Brutus est informé de son approche, et, pour ne pas le rencontrer, il se détourne de sa route. Ils arrivèrent tous deux presque en même temps par des chemins opposés, Brutus au camp, et Tarquin à Rome. Tarquin trouva les portes fermées, et on lui signifia son exil. L'armée, au contraire, reçut avec enthousiasme le libérateur de Rome, et chassa de ses rangs les enfants du roi. Deux d'entre eux suivirent leur père en exil à Caeré chez les Étrusques. Sextus Tarquin, qui s'était retiré à Gabies comme dans ses propres états, y périt assassiné par ceux dont ses meurtres et ses rapines avaient autrefois soulevé les haines.

Le règne de Tarquin le Superbe fut de vingt-cinq ans ; et celui de tous les rois, depuis la fondation de Rome jusqu'à son affranchissement, de deux cent quarante-quatre. Les comices alors assemblés par centuries, et convoqués par le préfet de Rome, suivant le plan de Servius, nommèrent deux consuls, Lucius Iunius Brutus et Lucius Tarquin Collatin.

**Fin du Livre I**

## **Livre II - Les débuts de la République (509 à 468 av. J.-C.)**

### **1. Guerres contre les Étrusques (509 à 499 av. J.-C.)**

#### **Avènement de la République (509)**

##### **1**

Je vais raconter maintenant ce que le peuple romain, désormais libre, fit tant dans la paix que dans la guerre ; je dirai l'établissement de ses magistrats annuels, et l'empire des lois, plus puissant que celui des hommes. Si la liberté fut accueillie avec joie, l'orgueil du dernier roi en avait été la cause, car ses prédécesseurs avaient régné de telle sorte, que dans la suite on les regarda tous, avec justice, comme les fondateurs de ces parties de la ville qu'ils assignèrent pour demeure à la multitude, augmentée sous leur règne ; et l'on ne saurait douter que ce même Brutus, qui mérita tant de gloire, par l'expulsion de Tarquin le Superbe, n'eut fait le plus grand tort à l'état, si, dans le désir d'une liberté prématurée, il eût arraché le sceptre à l'un des rois précédents. En effet, que serait-il arrivé, si ce rassemblement de bergers et d'hommes de toutes les contrées, fuyant leur patrie, et ayant obtenu, sous la protection d'un temple inviolable, sinon la liberté, du moins l'impunité, une fois délivré de la crainte du pouvoir royal, eût commencé à être agité par les tempêtes tribunitiennes ; et si, dans une ville qui lui était encore étrangère, il eût engagé la lutte contre les patriciens, avant que les liens du mariage, de la paternité, et l'amour du sol même, auquel le temps seul nous attache, n'eussent réuni tous les esprits par des intérêts communs. L'état encore sans vigueur eût été anéanti par la discorde ; tandis que l'influence tranquille d'un pouvoir modéré développa tellement ses forces, que, parvenue à la maturité, cette plante féconde put porter les fruits généreux de la liberté.

Au reste, si l'on doit faire dater de cette époque l'ère de la liberté, c'est plutôt parce que la durée de l'autorité consulaire fut fixée à un an, qu'à cause de la diminution que put éprouver la puissance royale ; car les premiers consuls en conservèrent tous les droits et tous les insignes. Seulement, pour ne pas paraître avoir doublé la terreur qu'inspire le pouvoir suprême, on se garda bien d'accorder les faisceaux aux deux consuls à la fois. Brutus les eut le premier, et les dut à la déférence de son collègue ; Brutus, qui n'avait pas montré plus d'ardeur pour conquérir la liberté, qu'il n'en montra depuis pour la conserver. Avant tout, profitant de l'enthousiasme du peuple pour la liberté naissante, et craignant que plus tard il ne se laissât séduire par les prières ou par les présents du roi, il lui fit prêter le serment solennel de ne plus souffrir que personne régnât dans Rome. Ensuite, afin que le sénat reçût une nouvelle force du nombre de ses membres, que la cruauté du dernier roi avait considérablement réduit, il le porta à trois cents, et le compléta en choisissant les personnages les plus distingués de l'ordre équestre. De là vient qu'on distingua, parmi les sénateurs, les pères et les conscrits ; or, on nommait conscrits ceux qui avaient été appelés à faire partie du nouveau sénat. On ne saurait croire combien cette mesure contribua à maintenir la concorde dans l'état, et à attacher le peuple aux sénateurs.

## Démission du consul Tarquin Collatin

### 2

On s'occupa ensuite de la religion ; et comme les rois avaient eu le privilège d'offrir eux-mêmes certains sacrifices publics, on fit disparaître tout prétexte de les regretter en créant un roi des sacrifices. Ce sacerdoce fut soumis au souverain pontife, de peur que si l'on ajoutait quelque prérogative à ce nom, on ne portât préjudice à la liberté, qui était alors l'objet de tous les soins ; et je ne sais s'ils n'outrepassèrent pas les bornes, en prenant pour la fortifier les précautions les plus minutieuses. En effet, lorsqu'il ne resta plus rien qui pût leur porter ombrage, le nom du second consul devint pour eux un sujet d'inquiétude. "On disait que les Tarquins étaient trop accoutumés à la royauté ; que le pouvoir royal avait commencé pour eux dans la personne de Tarquin l'Ancien ; qu'à la vérité Servius Tullius avait régné ensuite ; mais que, malgré cette interruption, Tarquin le Superbe n'avait pas renoncé à la couronne ; et que, bien loin de la regarder comme lui étant étrangère, il s'en était emparé par la violence et par le crime, ne voyant en elle qu'un patrimoine de sa famille ; qu'après l'expulsion de ce dernier, le pouvoir était passé entre les mains de Tarquin Collatin ; que les Tarquins ne pouvaient pas vivre dans une condition privée, que leur nom seul déplaisait ; qu'il était dangereux pour la liberté."

Ces discours, destinés à sonder les esprits, se répandent peu à peu dans toute la Ville, et éveillent les soupçons du peuple, dont Brutus convoque l'assemblée. Là, il prononce la formule du serment, par lequel tous les Romains s'étaient engagés à ne jamais souffrir dans Rome ni roi, ni quiconque pourrait mettre la liberté en danger. Il ajoute ensuite que c'est là le but auquel on doit tendre, et qu'il ne faut rien négliger de ce qui peut y conduire ; qu'il faisait cette proposition à regret, en pensant au personnage qui y donnait lieu, et qu'il ne l'eût point faite si l'amour de la république ne l'emportait chez lui sur toute autre affection ; que le peuple romain ne croit pas avoir recouvré la liberté entière ; que la race des rois, le nom des rois existe encore dans Rome ; qu'elle occupe la magistrature suprême ; que cela nuit, que cela met obstacle à la liberté. "O Lucius Tarquin Collatin ! s'écrie-t-il, délivre-nous volontairement de cette crainte ; nous nous en souvenons, nous aimons à le reconnaître, tu as chassé les rois ; achève cette tâche généreuse : emporte loin d'ici un nom odieux. Tes concitoyens, j'en suis garant, te rendront tous tes biens, et même, au besoin, leur munificence les augmentera encore. Va donc ! Pars l'ami du peuple romain ! Délivre la république d'une crainte, peut-être mal fondée ; mais tous les esprits sont persuadés que la royauté ne peut disparaître de Rome qu'avec la famille des Tarquins."

L'étonnement qu'excita chez le consul Collatin une démarche si inattendue et si subite lui ôta d'abord l'usage de la parole. Lorsque ensuite il voulut répondre, les premiers citoyens de Rome l'entourèrent et lui réitérèrent, avec instance, les mêmes prières. Cependant, on ne pouvait rien gagner sur lui ; mais lorsque Spurius Lucretius, usant de l'autorité que lui donnaient son âge, sa dignité personnelle et son titre de beau-père et recourant à tous les moyens de persuasion, l'eut prié, lui eut conseillé tour à tour de céder au vœu unanime de ses concitoyens, le consul, craignant que lorsqu'il serait redevenu simple particulier on exigeât de lui le même sacrifice, et qu'on y ajoutât la confiscation de ses biens, et d'autres mesures ignominieuses, abdiqua enfin le consulat ; puis, ayant fait transporter sa fortune à Lavinium, il sortit de Rome. Brutus, en vertu d'un sénatus-consulte, fit prononcer par le peuple le bannissement de tous les membres de la famille des

Tarquins. Ensuite, ayant rassemblé les comices par centuries, il se donna pour collègue Publius Valérius, qui l'avait aidé à chasser les rois.

## Complot en faveur du rétablissement des Tarquins

### 3

Personne ne doutait à Rome qu'on n'eût bientôt une guerre à soutenir contre les Tarquins, et pourtant elle eut lieu plus tard qu'on ne s'y attendait. Mais, ce qu'on était bien loin de craindre, la liberté fut sur le point d'être détruite par la perfidie et la trahison. Il y avait dans Rome quelques jeunes gens d'une naissance distinguée, qui, sous la royauté, s'abandonnaient librement à leurs passions. Ils étaient du même âge que les jeunes Tarquins, compagnons de leurs plaisirs, accoutumés à la vie des cours ; aussi, depuis que tous les droits étaient devenus égaux, ils regrettaient leurs privilèges, et se plaignaient entre eux de ce que la liberté des autres s'était tournée pour eux en esclavage. "Un roi, se disaient-ils, est un homme dont on peut tout obtenir, qu'on ait des droits ou non ; un homme auprès duquel le champ est ouvert à la faveur, ouvert aux bienfaits, qui peut punir et pardonner, et qui sait mettre une différence entre un ami et un ennemi. Les lois, au contraire, sourdes, inexorables, sont plus favorables, plus utiles au pauvre qu'à l'homme puissant. Point d'indulgence, point de pitié pour quiconque a osé les enfreindre. N'est-il pas dangereux, au milieu de tant d'erreurs où la faiblesse humaine entraîne, de n'avoir d'autre appui que son innocence ? "

Les esprits s'étaient ainsi exaspérés lorsque des envoyés de la famille royale arrivèrent à Rome ; ils venaient réclamer les biens des Tarquins, sans faire mention de leur retour. Le sénat leur donna audience, et délibéra pendant plusieurs jours sur l'objet de leur mission. Refuser, c'était donner un prétexte pour déclarer la guerre ; rendre, c'était fournir des secours et des ressources pour la faire. Cependant les envoyés faisaient, chacun de son côté, diverses tentatives ; ils parlaient ouvertement de la restitution des biens, et préparaient secrètement les moyens de recouvrer le trône. Feignant de chercher à faire réussir l'affaire qui paraissait les avoir amenés, ils circonvenaient les jeunes patriciens et sondaient leurs dispositions. À ceux qui accueillent leurs ouvertures, ils remettent des lettres des Tarquins, et s'entendent avec eux pour les introduire de nuit et en secret dans la ville.

## Découverte du complot

### 4

Ce projet fut d'abord communiqué aux frères Vitellius et Aquilius. Une sœur des Vitellius avait épousé le consul Brutus, et de ce mariage étaient nés deux fils, Titus et Tibérius, déjà dans l'adolescence. Leurs oncles les admettent dans la conspiration, et s'adjoignent encore comme complices quelques jeunes nobles, dont le temps a fait oublier les noms. Cependant, l'opinion de ceux qui voulaient qu'on rendît les biens avait prévalu dans le sénat ; alors, les envoyés, prenant pour prétexte de la prolongation de leur séjour le délai qu'ils avaient obtenu des consuls, afin de rassembler les voitures nécessaires pour enlever ce qui appartenait à la famille royale, employèrent tout ce temps à se concerter avec les conjurés, et obtinrent d'eux, à force d'instances, une lettre pour les Tarquins ; car, sans cela, comment pourraient-ils s'empêcher de croire que tous les rapports de leurs envoyés, sur un sujet aussi important, ne sont que de vaines illusions ? Cette lettre, remise par les conjurés, comme un gage de leur sincérité, servit à constater leur crime.

En effet, la veille de leur départ, les envoyés soupant par hasard chez les Vitellius ; et là, les conjurés, après avoir écarté tous les témoins, s'étant, comme cela arrive trop souvent, entretenus longuement de leurs nouveaux projets, un de leurs esclaves, qui s'était déjà aperçu de ce qui se passait, recueillit leurs discours, mais attendit le moment où la lettre fut remise, afin que la saisie de cette pièce ne laissât aucun doute sur la trahison. Dès qu'il fut convaincu que les envoyés l'avaient entre les mains, il alla tout révéler aux consuls. Ceux-ci vinrent aussitôt arrêter les ambassadeurs et les conjurés, et étouffèrent la conspiration sans aucun éclat. Leur premier soin fut de s'assurer de la correspondance ; les traîtres furent sur-le-champ jetés dans les fers ; mais on hésita un instant au sujet des envoyés de Tarquin ; et, quoiqu'ils parussent s'être exposés à être regardés comme ennemis, le respect pour le droit des gens prévalut.

## Condamnation des conjurés

### 5

Quant aux biens du roi, dont la restitution avait été d'abord décrétée, la chose fut remise en délibération dans le sénat, qui, cédant à son ressentiment, refusa de les rendre, et refusa même de les réunir au domaine public. On en abandonna le pillage au peuple, afin qu'ayant une fois porté la main sur les dépouilles royales, il perdît pour toujours l'espoir de faire la paix avec les rois. Les champs des Tarquins, situés entre la ville et le Tibre, furent consacrés au dieu Mars, et ce fut depuis le Champ de Mars. Il s'y trouvait alors du blé prêt à être moissonné, et comme on se faisait un scrupule religieux de consommer la récolte de ce champ, on envoya une grande quantité de citoyens, qui coupèrent les épis avec la paille, et les ayant déposés dans des corbeilles, les jetèrent tout à la fois dans le Tibre, dont les eaux étaient basses, comme elles le sont toujours dans les grandes chaleurs. On prétend que ce blé s'arrêta par monceaux sur les bas-fonds du fleuve, en se couvrant de limon ; et que peu à peu, tout ce que le Tibre emportait dans son cours s'étant accumulé sur ce point, il s'y forma enfin une île. J'imagine que dans la suite on y rapporta des terres, et que la main des hommes contribua à rendre ce terrain assez élevé et assez solide pour porter des temples et des portiques.

Après le pillage des biens de la famille royale, on condamna les traîtres au supplice ; et ce supplice fut d'autant plus remarquable que le consulat imposa à un père l'obligation de faire donner la mort à ses propres enfants, et que le sort choisit précisément pour assister à l'exécution celui qui aurait dû être éloigné d'un pareil spectacle. On voyait attachés au poteau des jeunes gens de la plus haute noblesse ; mais les regards se détournaient de tous les autres, comme s'ils eussent été des êtres inconnus, pour se fixer uniquement sur les fils du consul ; et l'on déplorait peut-être moins leur supplice que le crime qui l'avait mérité. Comment concevoir que ces jeunes gens aient pu, dans cette même année, former le dessein de trahir la patrie à peine délivrée, leur père, son libérateur, le consulat qui a pris naissance dans leur famille, le sénat, le peuple, tous les dieux et tous les citoyens de Rome, pour les livrer à un scélérat qui, jadis tyran orgueilleux, ose maintenant les menacer du lieu de son exil ?

Les consuls viennent s'asseoir sur leurs chaises curules, et ordonnent aux licteurs de commencer l'exécution. Aussitôt ceux-ci dépouillent les coupables de leurs vêtements, les frappent de verges, et leur tranchent la tête. Pendant tout ce temps, les regards des spectateurs étaient fixés sur le père ; on observait le mouvement de ses traits, l'expression de son visage, et l'on put voir percer les sentiments paternels au milieu de l'accomplissement de la vengeance publique. Après la punition des coupables, les Romains voulant, par un autre exemple, également remarquable, éloigner de semblables crimes, accordèrent pour récompense au dénonciateur une somme d'argent prélevée sur le trésor, et de plus la liberté et les droits de citoyen. Ce fut, dit-on, le premier esclave mis en liberté par la vindicte ; quelques-uns même pensent que le nom donné à cette baguette vient de cet homme, et qu'il s'appelait Vindicius. Depuis on se fit une règle constante de regarder comme jouissant du droit de cité tout esclave affranchi de cette manière.



## Attaque des Étrusques et mort de Brutus (509)

### 6

Au récit de ces événements, Tarquin, désespéré de voir d'aussi belles espérances déçues, s'abandonna à la haine et à la fureur. Convaincu que toutes les voies étaient fermées à la ruse, et que désormais il devait faire ouvertement la guerre, il parcourt en suppliant toutes les villes de l'Étrurie, et implore surtout les Véliens et les Tarquiniens. "Il les conjure de ne pas souffrir qu'un prince issu de leur sang, banni, dépouillé d'un si puissant royaume, périsse sous leurs yeux, avec ses fils encore dans l'adolescence ; que d'autres rois avaient été appelés d'un pays étranger pour régner à Rome, et que lui, déjà roi, alors qu'il agrandissait l'empire romain par la force de ses armes, avait été chassé par la criminelle conjuration de ses proches ; que personne, parmi eux, n'ayant été trouvé digne de régner, ils s'étaient partagé le royaume et avaient abandonné au peuple le pillage de ses biens, afin que toute la nation eût part au crime. C'est sa patrie, c'est son royaume qu'il veut reconquérir ; ce sont des sujets ingrats qu'il veut punir. Qu'ils viennent donc à son secours ; qu'ils le secondent ; qu'ils vengent leurs anciennes offenses, leurs légions si souvent taillées en pièces, et l'usurpation de leur territoire." Ces paroles émurent les Véliens, et chacun d'eux répète en frémissant et d'une voix menaçante, que maintenant du moins, puisqu'un Romain s'offre à eux pour général, ils doivent effacer leur honte et reprendre ce que la guerre leur a enlevé. La conformité du nom et les liens de la parenté décidèrent les Tarquiniens. Ils trouvaient honorable pour eux que des princes de leur sang régnassent à Rome. Deux armées envoyées par ces deux villes suivent Tarquin pour lui rendre son royaume et faire une guerre acharnée aux Romains.

Dès que l'ennemi fut arrivé sur le territoire de Rome, les consuls marchèrent à sa rencontre. Valérius commandait l'infanterie rangée en bataillon carré, et Brutus prit les devants avec la cavalerie, pour aller reconnaître l'ennemi qui avait adopté le même ordre ; sa cavalerie marchait aussi la première, sous la conduite d'Arruns Tarquin, fils du roi ; puis venait le roi lui-même, à la tête des légions. Arruns, de loin, reconnaît le consul à ses licteurs. Il s'approche, et n'en peut plus douter, ce sont les traits de Brutus. À cette vue, enflammé de colère : "Le voilà donc cet homme qui nous a chassés de notre patrie, le voilà qui s'avance orgueilleusement, décoré des marques de notre pouvoir ! Dieux vengeurs des rois, soyez-moi propices." En disant ces mots, il pique des deux et se précipite sur le consul la lance en avant. Brutus voit qu'il vient à lui ; et, comme, à cette époque, il était honorable pour les généraux de porter les premiers coups, il se présente au combat avec ardeur. Ils se précipitèrent l'un sur l'autre avec tant de fureur que chacun d'eux, songeant seulement à frapper son adversaire et nullement à défendre son propre corps, ils se percèrent en même temps d'un coup qui traversa leurs boucliers, et tous deux renversés de cheval, périrent attachés l'un à l'autre par leurs deux lances. Aussitôt toute la cavalerie engagea le combat, et peu de temps après l'infanterie survint. La victoire fut indécise, et l'on combattit de part et d'autre avec un égal avantage. Dans les deux armées, l'aile droite fut victorieuse et la gauche battue. Les Véliens, habitués à être vaincus par les soldats romains, furent rompus et mis en déroute ; les Tarquiniens, au contraire, ennemis nouveaux, tinrent ferme et repoussèrent même les Romains qu'ils avaient en tête.

## Fin des combats. La situation à Rome (fin de l'année 509)

### 7

À la suite d'un pareil combat, Tarquin et les Étrusques furent saisis d'une telle frayeur, que les deux armées, celle des Tarquiniens et celle des Véiens abandonnant leur entreprise, s'en retournèrent de nuit dans leurs foyers. On ajoute quelques circonstances miraculeuses. Pendant le silence de la nuit qui suivit la bataille, une voix formidable sortit de la forêt Arsia ; on crut que c'était celle du dieu Silvain. Elle fit entendre ces paroles : "Les Étrusques ont perdu un homme de plus ; les Romains sont vainqueurs." Ce qu'il y a de certain, c'est que les Romains se retirèrent en vainqueurs, et les Étrusques en vaincus. Dès que le jour parut et qu'on ne vit point d'ennemis en présence, le consul Publius Valérius fit ramasser les dépouilles, et revint triomphant à Rome. Il y célébra les funérailles de son collègue, avec toute la pompe possible à cette époque ; mais la distinction la plus honorable pour le mort, ce fut la tristesse publique, dont le trait le plus digne de remarque fut la résolution que prirent les dames romaines, de porter, pendant un an, comme pour un père, le deuil de cet ardent vengeur de la pudeur outragée.

Ensuite (tant les affections de la multitude sont variables !) le consul qui avait survécu, après avoir joui de la plus grande faveur, devint un objet de haine, et se vit même en butte aux soupçons et à des accusations odieuses. On prétendit qu'il voulait s'emparer de la royauté parce qu'il ne s'était pas donné de collègue après la mort de Brutus, et faisait bâtir une maison au sommet de la Vélia, sur un emplacement fortifié par son élévation, et qui deviendrait un jour une citadelle inexpugnable. L'indignité de cette accusation répandue partout et partout accueillie blessa vivement le consul. Il convoque l'assemblée du peuple ; puis ayant fait abaisser les faisceaux, il monte à la tribune. Ce fut un spectacle bien doux pour la multitude, que de voir les insignes du pouvoir souverain abaissés devant elle, puisque c'était avouer que la majesté et la puissance du peuple étaient supérieures à celles du consul.

Quand Valérius eut commandé le silence, il commença par vanter le bonheur de son collègue, "qui, après avoir délivré sa patrie, et revêtu de la magistrature suprême, était mort en combattant pour la république dans toute la maturité de sa gloire, avant qu'elle fût flétrie par la haine ; tandis que lui, qui survivait à la sienne, il n'avait conservé l'existence que pour se voir en butte aux accusations de l'envie ; libérateur de sa patrie, on le confondait avec les Vitellius et les Aquilius. — Eh quoi ! s'écria-t-il, n'y aura-t-il jamais à vos yeux de vertu assez éprouvée pour n'être pas souillée par le soupçon ! Moi, l'ennemi le plus implacable des rois, devais-je m'attendre à me voir accuser d'aspirer à la royauté ? Eh ! quand j'habiterais au Capitole, dans la citadelle même, devrais-je penser que je serais un objet de crainte pour mes concitoyens ? Ma réputation parmi vous a-t-elle donc d'aussi frêles appuis ? Votre confiance en moi repose-t-elle donc sur des fondements assez peu solides, pour qu'il vous importe plus de savoir où je suis, que de considérer qui je suis ? Non, l'habitation de Publius Valérius ne sera point un obstacle à votre liberté. La Vélia ne vous inspirera plus de crainte. Je transporterai ma demeure dans la plaine ; je la placerai au pied même de la colline, afin que vous habitiez au-dessus de moi, au-dessus de ce citoyen devenu suspect. Que ceux-la bâtissent sur la Vélia, à qui votre liberté peut être plus sûrement confiée qu'à Publius Valérius." Il fit transporter aussitôt tous les matériaux au pied de la colline, et fit construire sa maison dans le lieu le plus bas, là où est maintenant

le temple de la Vica Pota.

## Consécration du Capitole

### 8

Les lois qu'il proposa ensuite effacèrent les soupçons formés contre lui, et produisirent même un effet opposé : elles le rendirent populaire, et c'est à elles qu'il dut son surnom de Publicola. Celles, entre autres, qui autorisaient les citoyens à en appeler au peuple de la sentence d'un magistrat, qui dévouaient aux dieux infernaux la tête et les biens de quiconque formerait le projet de se faire roi, furent particulièrement agréables à la multitude. Après avoir, seul, fait passer ces lois, afin d'en avoir seul le mérite, il assembla les comices pour le remplacement de son collègue. On nomma consul Spurius Lucretius ; mais sa vieillesse avancée ne lui laissait pas assez de forces pour remplir les fonctions consulaires, et il mourut peu de jours après. Marcus Horatius Pulvillus le remplaça. Je ne trouve aucune mention de Lucretius dans quelques anciens historiens qui font immédiatement succéder Horatius à Brutus. Sans doute que Lucretius ne signala son consulat par aucune action remarquable, et que, pour ce motif, son nom est tombé dans l'oubli.

On n'avait pas encore fait la dédicace du temple élevé à Jupiter sur le Capitole. Les consuls Valérius et Horatius tirèrent au sort à qui aurait cet honneur. Il échut à Horatius, et Publicola partit pour aller faire la guerre aux Véiens. Les amis de Valérius virent, avec un mécontentement peu convenable, que le soin de consacrer un temple si fameux fût réservé à Horatius. Ils tentèrent tous les moyens possibles pour empêcher cette cérémonie, et, voyant que tous leurs efforts étaient inutiles, ils firent annoncer au consul, qui tenait déjà le jambage de la porte et adressait ses prières aux dieux, une nouvelle sinistre, la mort de son fils ; ils ajoutent que les malheurs qui frappent sa famille ne permettent pas qu'il consacre le temple. S'il ne crut pas à cette nouvelle, ou s'il eut assez d'empire sur lui-même pour surmonter sa douleur, c'est ce qui n'est point attesté et ce qu'on ne saurait décider facilement ; mais, sans interrompre la dédicace, il se contente d'ordonner à l'envoyé de faire ensevelir son fils, et tenant toujours le jambage, il continue sa prière, et achève la cérémonie. Tels sont les événements civils et militaires de la première année qui suivit l'expulsion des rois. L'année suivante, Publius Valérius fut nommé consul pour la seconde fois, et on lui donna pour collègue Titus Lucretius.

## Porsenna marche sur Rome (508)

### 9

Cependant les Tarquins s'étaient réfugiés chez le Lar Porsenna, roi de Clusium. Là, mêlant le conseil à la prière, ils le suppliaient de ne pas souffrir que des princes originaires d'Étrurie, du même sang et du même nom que lui, vécussent dans l'exil et dans la misère. Ils lui représentaient qu'il ne fallait pas laisser impunie cette coutume naissante de chasser les rois ; que la liberté avait assez d'attraits par elle-même ; que si les rois ne défendaient pas leurs trônes avec autant d'ardeur que les peuples en mettaient à conquérir la liberté, tous les rangs seraient bientôt confondus, il n'y aurait plus dans les gouvernements ni distinctions, ni suprématie ; que c'en était fait de la royauté, cet admirable intermédiaire entre les hommes et les dieux.

Porsenna, persuadé qu'il serait avantageux pour les Étrusques qu'il y eût un roi à Rome et un roi de la race des Étrusques, marcha contre cette ville, à la tête d'une armée formidable. Jamais, jusqu'alors, une si grande terreur ne s'était emparée du sénat, tant était redoutable, à cette époque la puissance de Clusium, tant était grand le nom de Porsenna. On ne craignait pas seulement les ennemis, mais les citoyens de Rome eux-mêmes : car le peuple effrayé pouvait recevoir les rois dans la ville, et acheter la paix au prix même de sa liberté. Aussi, tant que dura cette crise, le sénat employa auprès du peuple tous les moyens de séduction. Avant tout, l'on s'occupait de lui procurer des vivres, et l'on envoya chez les Volsques, et même à Cumès, pour acheter du blé. Le monopole du sel, qu'on vendait à un taux excessif, fut retiré aux particuliers et réservé à l'état. On affranchit le peuple des droits d'entrée, et en général de tout impôt. Aux riches seuls fut laissé le soin de contribuer aux besoins de l'état, puisqu'ils pouvaient supporter ce fardeau ; tandis que les pauvres lui payaient un tribut assez fort en élevant leurs enfants. Cette condescendance du sénat conserva si bien la concorde parmi les citoyens, même pendant les horreurs du siège et de la famine, que les derniers des citoyens comme les premiers montrèrent une égale haine pour le nom de roi, et que jamais, dans la suite, personne ne put, par des moyens illicites, se rendre aussi populaire que le fut alors tout le sénat, par une sage administration.

## Horatius Coclès au pont Sublicius

### 10

À l'approche des ennemis, les habitants de la campagne se réfugient dans la ville. L'enceinte de Rome est garnie de postes nombreux. Elle paraissait bien défendue d'un côté par ses murailles, et de l'autre par le Tibre qui se trouvait entre elle et l'ennemi ; cependant un pont de bois allait donner passage à l'ennemi, sans un seul homme, Horatius Coclès, qui, dans ce jour, fut l'unique rempart de la fortune de Rome. Il se trouvait par hasard chargé de la garde du pont ; lorsqu'il s'aperçoit que le Janicule avait été emporté par surprise, que les ennemis accouraient à pas précipités, et que ses compagnons effrayés quittaient leurs rangs et leurs armes, il en arrête quelques-uns, s'oppose à leur retraite, et, attestant les dieux et les hommes, leur représente que "c'est en vain qu'ils abandonnent leur poste ; que la fuite ne peut les sauver ; s'ils laissent derrière eux le passage du pont libre, ils verront bientôt plus d'ennemis sur le Palatin et sur le Capitole qu'il n'y en a sur le Janicule. Qu'il leur recommande donc, qu'il leur ordonne de mettre en usage le fer, le feu et tous les moyens possibles pour couper le pont. Quant à lui, autant que peut le faire un seul homme, il soutiendra le choc des ennemis. "

Il s'élançait aussitôt à la tête du pont, et d'autant plus remarquable qu'on le voyait, au milieu des siens qui tournaient le dos et abandonnaient le combat, se présenter, les armes en avant, pour résister aux Étrusques, il frappe les ennemis de stupeur par ce prodige d'audace. Cependant l'honneur avait retenu près de lui Spurius Larcius et Titus Herminius, tous deux distingués par leur naissance et par leur courage. Il soutint d'abord avec eux le premier choc et la première fureur des assaillants ; mais bientôt ceux qui rompaient le pont les ayant rappelés, il force ses deux compagnons de se retirer par un étroit passage qu'on avait conservé à dessein. Ensuite, jetant sur les chefs des Étrusques des regards menaçants et terribles, tantôt il les provoque l'un après l'autre, tantôt il les accuse tous ensemble de lâcheté, leur reprochant "d'être les esclaves d'orgueilleux tyrans, et d'oublier le soin de leur propre liberté pour venir attaquer la liberté d'autrui."

Ils hésitent quelque temps, se regardant les uns les autres, comme pour voir qui commencerait le combat ; mais enfin la honte s'empare de la troupe entière ; ils poussent un grand cri et font pleuvoir sur un seul homme une nuée de javelots : tous les traits demeurent attachés au bouclier dont il se couvre. Quand ils voient qu'inébranlable dans ses résolutions et ferme dans sa résistance, il demeure maître du pont qu'il parcourt à grands pas, les ennemis cherchent, en se jetant sur lui, à le précipiter dans le fleuve ; mais tout à coup le fracas du pont qui se brise, et les cris que poussent les Romains, joyeux du succès de leurs efforts, les glacent d'épouvante, et arrêtent leur impétuosité. Alors Coclès : "Dieu du Tibre, s'écrie-t-il, père de Rome, je t'implore. Reçois avec bonté dans tes flots ces armes et ce soldat." Il dit, se précipite tout armé dans le fleuve, et, le traversant à la nage, au milieu d'une grêle de flèches qu'on lui lance de l'autre rive sans pouvoir l'atteindre, il rejoint ses concitoyens, après avoir osé un exploit qui trouvera dans la postérité plus d'admiration que de croyance. Rome se montra reconnaissante d'une aussi haute valeur. Elle lui fit ériger une statue sur le Comitium, et on lui donna autant de terres que put en renfermer un cercle tracé par une charrue dans l'espace d'un jour. À ces honneurs publics les particuliers voulurent ajouter un témoignage de leur gratitude, et, dans la disette générale, chacun retrancha sur sa propre nourriture, pour contribuer, en

proportion de ses ressources, à la subsistance de ce héros.

## Le blocus de Rome

### 11

Porsenna, repoussé dans cette première attaque, et renonçant au dessein de prendre la ville d'assaut, convertit le siège en blocus, laissa un corps d'observation sur le Janicule, et vint camper dans la plaine aux bords du Tibre. Puis il rassemble des barques de tous côtés pour s'opposer à ce qu'on introduise du blé dans la ville, et se ménager la possibilité de faire, sur différents points, passer ses troupes de l'une à l'autre rive, toutes les fois qu'il s'offrirait une occasion favorable pour le pillage. Bientôt il rendit les environs de Rome si peu sûrs, que les habitants ne se bornèrent pas à transporter dans la ville tous leurs effets, ils y firent aussi entrer leurs troupeaux, et personne n'osa plus les envoyer hors des portes.

Au reste, cette grande liberté que les Romains laissaient aux Étrusques était moins l'effet de la peur que de la ruse ; le consul Valérius, qui épiait l'instant de les attaquer à l'improviste lorsqu'ils seraient dispersés en nombreux détachements, laissait impunis les pillages de peu d'importance, réservant tout le poids de sa vengeance pour des occasions plus sérieuses. Dans l'intention d'attirer les pillards, il ordonne aux Romains de sortir en grand nombre, le jour suivant, par la porte Esquiline, la plus éloignée de l'ennemi, et de chasser devant eux leurs troupeaux ; persuadé que les ennemis en seraient instruits par les esclaves infidèles que le siège et la famine faisaient passer dans leur camp. Les Étrusques en furent effectivement informés par un transfuge, et traversèrent le fleuve en plus grand nombre que de coutume, espérant s'emparer de tout ce butin.

Cependant Publius Valérius envoie Titus Herminius avec quelques troupes s'embusquer à deux milles de Rome sur la route de Gabies, et ordonne à Spurius Larcius de se tenir à la porte Colline avec ce qu'il y avait de plus agile dans la jeunesse, d'y rester jusqu'à ce que les ennemis aient passé outre, et de se jeter ensuite entre lui et le fleuve pour leur fermer la retraite. L'autre consul, Titus Lucretius, sort par la porte Naevia avec quelques manipules de légionnaires, tandis que Valérius lui-même descend le mont Caelius avec des cohortes d'élite. Ce fut ce corps qui, le premier, se présenta à l'ennemi. Herminius, dès qu'il entend le bruit de l'engagement, accourt de son embuscade, prend en queue les Étrusques qui résistaient à Valérius, et en fait un grand carnage. Dans le même temps, à droite et à gauche du côté de la porte Colline et du côté de la porte Naevia, on répond à ses cris. Ainsi enveloppés, les pillards, qui n'étaient pas égaux en force, et à qui tout moyen de fuir était enlevé, furent taillés en pièces par les Romains. Cette affaire mit fin aux incursions des Étrusques.



## Héroïsme de Mucius Scaevola

### 12

Cependant le blocus continuait toujours, et la cherté des grains augmentait la disette. Porsenna se flattait de prendre la ville sans quitter ses positions, lorsque Gaius Mucius, jeune patricien, indigné de voir que le peuple romain, alors qu'il était esclave et sous des rois, n'avait jamais été, dans aucune guerre, assiégé par aucun ennemi, tandis qu'à présent qu'il était libre, il était bloqué par ces mêmes Étrusques dont il avait si souvent mis les armées en déroute, entreprit de venger, par une action grande et audacieuse, la honte de ses concitoyens. D'abord il voulait, de son propre mouvement, pénétrer dans le camp des ennemis ; mais, craignant que, s'il sortait sans l'ordre des consuls et sans que personne en eût connaissance, il ne fût arrêté par les sentinelles romaines et ramené dans la ville comme un transfuge, accusation que le sort de Rome ne rendait que trop vraisemblable, il se rendit au sénat, et là : "Pères conscrits, dit-il, je veux traverser le Tibre et entrer, si je le puis, dans le camp des ennemis, non pour y faire du butin et tirer vengeance de leurs pillages ; j'ai, si les dieux me secondent, un plus noble dessein."

Autorisé par le sénat, il cache un poignard sous ses vêtements, et part. Dès qu'il est arrivé, il se jette dans le plus épais de la foule qui se tenait près du tribunal de Porsenna. On distribuait alors la solde aux troupes ; un secrétaire était assis près du roi, vêtu à peu près de la même manière, et, comme il expédiait beaucoup d'affaires, que c'était à lui que les soldats s'adressaient, Mucius, craignant que s'il demandait qui des deux était Porsenna, il ne se fît découvrir en laissant voir son ignorance, s'abandonna au caprice de la fortune, et tua le secrétaire au lieu du prince. Il se retirait au milieu de la foule effrayée, s'ouvrant un chemin avec son fer ensanglanté, lorsque, au cri qui s'éleva au moment du meurtre, les gardes du roi accoururent, le saisirent, et le menèrent devant le tribunal. Là, sans défense et au milieu des plus terribles menaces du destin, bien loin d'être intimidé, il était encore un objet de terreur. "Je suis un citoyen romain, dit-il ; on m'appelle Gaius Mucius. Ennemi, j'ai voulu tuer un ennemi, et je ne suis pas moins prêt à recevoir la mort que je ne l'étais à la donner. Agir et souffrir en homme de cœur est le propre d'un Romain. Et je ne suis pas le seul que ces sentiments animent. Beaucoup d'autres, après moi, aspirent au même honneur. Apprête-toi donc, si tu crois devoir le faire, à combattre pour ta vie à chaque heure du jour. Tu rencontreras un poignard et un ennemi jusque sous le vestibule de ton palais. Cette guerre, c'est la jeunesse de Rome, c'est nous qui te la déclarons. Tu n'as à craindre aucun combat, aucune bataille. Tout se passera de toi à chacun de nous."

Alors le roi, tout à la fois enflammé de colère et épouvanté du danger qu'il court, ordonne que Mucius soit environné de flammes, et le menace de l'y faire périr s'il ne se hâte de lui découvrir le complot mystérieux dont il cherche à l'effrayer. "Vois, lui répliqua Mucius, vois combien le corps est peu de chose pour ceux qui n'ont en vue que la gloire." Et en même temps il pose sa main sur un brasier allumé pour le sacrifice, et la laisse brûler comme s'il eût été insensible à la douleur. Étonné de ce prodige de courage, le roi s'élance de son trône, et, ordonnant qu'on éloigne Mucius de l'autel : "Pars, lui dit-il, toi qui ne crains pas de te montrer encore plus ton ennemi que le mien. J'applaudirais à ton courage s'il était destiné à servir ma patrie. Va, je n'userai point des droits que me donne la guerre : je te renvoie libre, ta personne est désormais inviolable." Alors Mucius, comme pour reconnaître tant de générosité : "Puisque tu sais, dit-il, honorer le courage, tu obtiendras de

moi, par tes bienfaits, ce que tu n'as pu obtenir par tes menaces. Nous sommes trois cents, l'élite de la jeunesse romaine, qui avons juré ta mort. Le sort m'a désigné le premier ; les autres viendront à leur tour, et tu les verras tous successivement, jusqu'à ce que l'un d'eux ait trouvé l'occasion favorable.”

## Exploit de Clélie

### 13

En renvoyant Mucius, à qui la perte de sa main droite fit donner, dans la suite, le nom de Scaevola, Porsenna ordonne à des ambassadeurs de le suivre à Rome. Le danger qu'il venait de courir, et dont la méprise de son meurtrier l'avait seule préservé, et plus encore ce combat qu'il aurait à soutenir tant qu'il resterait un seul des conjurés, l'avaient tellement ému qu'il fit, de son propre mouvement, des propositions de paix aux Romains. Il chercha vainement à mettre au nombre des conditions le rétablissement de la famille royale, et, s'il le fit, ce fut plutôt parce qu'il ne pouvait refuser cette démarche aux Tarquins, que dans la conviction qu'il n'éprouverait point un refus. La restitution du territoire de Véies fut consentie, et les Romains se virent obligés de livrer des otages pour obtenir l'évacuation du Janicule. La paix conclue à ces conditions, Porsenna retira ses troupes de ce poste, et sortit du territoire de Rome.

Le sénat, pour récompenser l'héroïsme de Gaius Mucius, lui donna, au-delà du Tibre, des terres qui, depuis, ont été appelées de son nom, Prés de Mucius. Cet honneur, accordé au courage, excita les femmes à mériter aussi les distinctions publiques. Comme le camp des Étrusques n'était pas très éloigné des bords du Tibre, Clélie, l'une des jeunes Romaines livrées en otage, trompe les sentinelles, et, se mettant à la tête de ses compagnes, traverse le fleuve au milieu des traits ennemis, et, sans qu'aucune d'elles eût été blessée, elle les ramène à Rome, et les rend à leurs familles. À la nouvelle de cette évasion, le roi, indigné, envoie à Rome pour réclamer Clélie, sans paraître tenir beaucoup aux autres ; mais bientôt, passant de la colère à l'admiration, et mettant ce trait d'audace au-dessus des actions des Coclès et des Mucius, il déclare que si on ne lui rend pas son otage, il regardera le traité comme rompu ; mais que si on la remet en son pouvoir, il la renverra à ses concitoyens sans lui faire essuyer aucun mauvais traitement. On tint parole de part et d'autre : les Romains, conformément au traité, rendirent à Porsenna les gages de la paix ; et de son côté, le roi des Étrusques voulut que non seulement la vertu fût en sûreté auprès de lui, mais qu'elle y fût même honorée. Après avoir donné des éloges à Clélie, il lui fit présent d'une partie des otages, et lui en abandonna le choix. Lorsqu'on les eut tous amenés en sa présence, elle choisit, dit-on, les plus jeunes, croyant, par respect pour la pudeur, (et elle obtint, à cet égard, l'entier consentement des otages eux-mêmes) devoir soustraire avant tout aux ennemis celles que leur âge exposait le plus aux outrages. La paix rétablie, les Romains récompensèrent, par un genre d'honneur extraordinaire, un courage aussi extraordinaire dans une femme ; on lui décerna une statue équestre ; et l'on plaça au haut de la voie sacrée l'image de Clélie à cheval.

## Fin de la guerre contre les Étrusques

### 14

On ne saurait concilier, avec cette retraite si pacifique du roi des Étrusques, un ancien usage qui s'est conservé jusqu'à nos jours, et qui consiste à proclamer la vente des biens du roi Porsenna, toutes les fois qu'on met des biens à l'encan. Il faut ou que cette coutume se soit établie pendant la guerre, et qu'ensuite elle se soit perpétuée après la paix, ou qu'elle doive son origine à des sentiments plus pacifiques que ne semble l'indiquer cette formule de vente si hostile. La conjecture la plus vraisemblable qui nous ait été transmise, c'est que Porsenna, lorsqu'il évacua le Janicule, avait un camp abondamment pourvu de vivres, tirés des campagnes fertiles de l'Étrurie, peu distantes de Rome, et qu'il fit don de tous ces approvisionnements aux Romains, qu'un long siège avait réduits à la disette ; que ces vivres, afin d'éviter que le peuple ne les pillât si on les lui abandonnait, furent vendus et appelés 'biens du roi Porsenna', et que cette formule exprimait plutôt la reconnaissance d'un bienfait, qu'un acte d'autorité exercé sur des propriétés royales qui n'étaient pas au pouvoir du peuple romain.

Ayant renoncé à la guerre contre Rome, Porsenna, pour ne pas paraître avoir inutilement amené son armée sur ce point, envoya son fils Arruns, avec une partie de ses troupes, faire le siège d'Aricie. Les habitants de cette ville furent d'abord consternés d'une attaque aussi imprévue. Mais les secours qu'ils obtinrent des peuples latins et de Cumes leur rendirent tant de confiance, qu'ils osèrent livrer une bataille. Dès que l'on en vint aux mains, les Étrusques se précipitèrent avec une telle impétuosité que leur choc suffit pour disperser les Ariciniens. Les cohortes de Cumes opposant l'habileté à la force firent un mouvement oblique, puis changeant de front tout à coup, tombèrent sur les derrières de l'ennemi, que l'ardeur de la poursuite avaient emporté et mis en désordre. Grâce à cette manœuvre, les Étrusques, au moment d'être victorieux, furent enveloppés et taillés en pièces. Le peu qui s'échappa, ayant perdu leur chef, et ne voyant pas de refuge plus proche, se retirèrent, sans armes, à Rome, où ils se présentèrent dans l'attitude de suppliants. Ils y furent accueillis avec bienveillance ; chacun s'empessa de leur donner l'hospitalité. Leurs blessures guéries, les uns retournèrent dans leur patrie, où ils vantèrent l'hospitalité et les bienfaits qu'ils avaient reçus, beaucoup d'autres furent retenus à Rome par l'attachement qu'ils portaient à la ville et à leurs hôtes. On leur assigna pour demeure le terrain qui, dans la suite, s'est appelé de leur nom, 'Quartier des Étrusques'.

## Conclusion d'une paix durable avec Porsenna (506)

15

Spurius Larcius et Titus Herminius, puis Publius Lucrétius et Publius Valérius Publicola sont ensuite nommés consuls. Ce fut dans le cours de cette année que, pour la dernière fois, des ambassadeurs de Porsenna vinrent à Rome demander le rétablissement des Tarquins. On leur répondit que le sénat enverrait de son côté auprès du roi, et l'on fit partir sur-le-champ les plus distingués d'entre les sénateurs, avec ordre de lui dire : "Que sans doute on aurait pu déclarer brièvement qu'on se refusait au retour des rois ; mais que si l'on avait préféré députer auprès de lui les principaux du sénat, plutôt que de faire à Rome même cette réponse à ses ambassadeurs, c'était pour que, désormais, il ne fût plus mention de cette affaire qui, après tant de bons rapports, ne pouvait qu'irriter, de part et d'autre, les esprits ; que la demande du roi était contraire à la liberté du peuple romain, et que les Romains, à moins de consentir aveuglément à leur perte, se voyaient dans la nécessité de répondre par un refus à un prince auquel ils ne voudraient rien refuser ; que Rome n'était plus une monarchie, mais un état libre, et qu'elle était fermement résolue à ouvrir ses portes plutôt à ses ennemis qu'à ses rois ; que telle est la volonté de tous : le dernier jour de la liberté sera celui de Rome. Que si donc il veut que Rome existe, ils le conjurent de souffrir qu'elle soit libre."

Le roi, honteux de sa démarche, répondit : "Puisque c'est une résolution irrévocablement prise. Je ne vous fatiguerai plus d'inutiles importunités ; mais je n'abuserai plus les Tarquins par l'espoir d'un secours qu'ils ne peuvent attendre de moi. Que, s'ils songent à la guerre, ou au repos, ils devront chercher ailleurs un lieu d'exil ; rien ne doit plus troubler la paix que j'ai faite avec vous." Sa conduite, plus encore que ses paroles, prouva ses intentions amicales ; il rendit ce qui lui restait d'otages, et restitua le territoire de Véies que le traité du Janicule avait enlevé aux Romains. Tarquin, voyant tout espoir de retour perdu pour lui, s'exila à Tusculum, auprès de son gendre Mamilius Octavius. Une paix durable s'établit ainsi entre les Romains et Porsenna.

## **2. Guerres contre les Sabins et les Latins (505 à 495 av. J.-C.)**

### **Victoire de Rome sur les Sabins (505). Mort de Valérius Publicola (503)**

#### **16**

Les consuls suivants furent Marcus Valérius et Publius Postumius. Cette année-là on combattit avec succès contre les Sabins, et les consuls obtinrent les honneurs du triomphe. Les Sabins ne s'en préparèrent qu'avec plus d'ardeur à recommencer la guerre. Pour leur tenir tête, et pour prévenir une attaque soudaine du côté de Tusculum, qui, sans avoir déclaré la guerre, était soupçonnée de dispositions hostiles, on créa consuls Publius Valérius pour la quatrième fois, et Titus Lucretius pour la seconde. Des dissensions qui éclatèrent chez les Sabins, entre les partisans de la guerre et ceux de la paix, vinrent donner de nouvelles forces aux Romains. En effet, Attus Clausus, qui depuis fut appelé à Rome Appius Claudius, se voyant, comme chef du parti de la paix, opprimé par ceux qui excitaient à la guerre, et incapable de résister à leur faction, s'enfuit de Régille, suivi d'une foule nombreuse de clients, et vint se réfugier à Rome. On leur donna le droit de cité et des terres au-delà de l'Anio. Ils formèrent la tribu appelée l'ancienne Claudia, dans laquelle on incorpora tous les nouveaux citoyens venus du même lieu.

Appius fut admis dans le sénat et ne tarda pas à s'y faire distinguer. Cependant les consuls envahirent, à la tête de leur armée, le territoire sabin, qu'ils ravagèrent, et après avoir fait essuyer aux ennemis une si terrible défaite que de longtemps on n'eut pas à craindre de voir ce peuple reprendre les armes, ils rentrèrent à Rome en triomphe. Publius Valerius, qui de l'aveu de tous tenait le premier rang, soit comme capitaine, soit comme homme d'état, mourut l'année suivante, sous le consulat d'Agrippa Ménénus et de Publius Postumius, riche de gloire, sans doute, mais laissant une fortune si modique qu'elle ne put suffire aux frais de ses funérailles. Elles furent faites aux dépens de l'État, et les dames romaines prirent le deuil pour lui comme pour Brutus.

Cette même année, deux colonies latines, Pométia et Cora, se réunirent aux Aurunces, ce qui donna lieu à une guerre avec ce peuple. Une armée nombreuse, qui vint fièrement s'opposer aux consuls, sur la frontière, fut mise en déroute, et le fort de la guerre se concentra sur Pométia. Le sang ne coula pas moins après le combat que pendant le combat même ; le nombre des tués surpassa celui des prisonniers, et les prisonniers eux-mêmes furent massacrés sur différents points. Le vainqueur, dans sa colère, n'épargna même pas les otages, qui étaient au nombre de trois cents. Et cette année Rome vit encore un triomphe.

## Fin de la guerre contre les Aurunces (502)

17

Les consuls nommés l'année suivante furent Opiter Verginius et Spurius Cassius. Ils tentèrent d'enlever Pométia d'assaut et recoururent ensuite aux mantelets et à d'autres ouvrages. Les Aurunces, poussés par une haine implacable plutôt que par l'espoir ou par l'occasion, s'élançèrent sur les travailleurs, armés de torches bien plus encore que d'épées, et mirent tout à feu et à sang. Ils incendièrent les mantelets, blessèrent et tuèrent un grand nombre d'ennemis, et peu s'en fallut qu'ils n'ôtassent la vie à l'un des deux consuls (les historiens ne le nomment pas), qui, gravement blessé, était tombé de cheval. Après cet échec, l'armée rentra dans Rome, laissant dans le camp beaucoup de blessés, et entre autres le consul, qu'on espérait peu de sauver.

Après un court espace de temps, qui avait suffi pour guérir les blessures et recruter l'armée, on revint, avec une nouvelle ardeur et de nouvelles forces, assiéger Pométia. Les mantelets et les autres ouvrages réparés, le soldat était au moment d'escalader les murs, quand la ville se rendit. Malgré cette capitulation, elle ne fut pas moins rigoureusement traitée que si elle eût été prise d'assaut : les principaux Aurunces furent, sans distinction, frappés de la hache, les autres habitants vendus à l'encan, ainsi que le territoire, et la place fut rasée. Les consuls durent les honneurs du triomphe plutôt à la rigueur de la vengeance qu'ils venaient d'exercer, qu'à l'importance de la guerre à laquelle ils avaient mis fin.

## Nomination du premier dictateur (501)

18

L'année suivante eut pour consuls Postumus Cominius et Titus Largius. Cette même année, à Rome, durant la célébration des jeux, de jeunes Sabins, dans un moment d'effervescence, enlevèrent quelques courtisanes, et occasionnèrent un attroupement qui fut suivi d'une rixe et faillit amener un combat. On craignit que cet incident frivole ne fit éclater une nouvelle insurrection des Sabins. On n'avait pas seulement à craindre une guerre contre les Latins : trente peuples, excités par Octavius Mamilius, s'étaient ligués contre Rome : on n'en pouvait douter. Dans l'inquiétude que causait l'attente d'aussi grands événements, on parla pour la première fois de créer un dictateur. Mais en quelle année et à quels consuls donna-t-on cette marque de défiance, parce que, suivant la tradition, ils étaient de la faction des Tarquins ? quel fut le premier Romain créé dictateur ? ce sont autant de points sur lesquels on n'est pas d'accord. Je trouve cependant chez les plus anciens auteurs que Titus Largius fut le premier élevé à la dictature, et que Spurius Cassius fut nommé général de la cavalerie. L'élection fut faite par les consulaires, ainsi que le voulait la loi relative à la création d'un dictateur ; ce qui me porterait encore à croire que Largius, consulaire, fut préféré à Manius Valérius, fils de Marcus et petit-fils de Volésus, qui n'avait pas encore été consul, puisqu'il s'agissait de donner aux consuls un chef qui pût les diriger. Si l'on eût tenu à choisir un dictateur dans la famille Valéria, on eût élu de préférence à son fils, Marcus Valérius, homme d'un mérite reconnu et personnage consulaire.

Après l'élection du premier dictateur, quand on vit à Rome les haches portées devant lui, une grande terreur s'empara du peuple et le disposa à plus d'obéissance. On ne pouvait plus, comme avec les consuls, dont le pouvoir était égal, chercher un recours auprès de l'un contre l'autre, ou en appeler au peuple ; il ne restait d'autre ressource qu'une prompt obéissance. Les Sabins aussi tremblèrent à la nouvelle de la création d'un dictateur à Rome, d'autant qu'ils croyaient cette mesure dirigée contre eux. Ils envoient donc des ambassadeurs pour demander la paix. Ceux-ci conjurent le dictateur et le sénat d'excuser chez des jeunes gens un moment d'erreur ; on leur répondit qu'on pouvait pardonner à des jeunes gens, mais non pas à des vieillards qui faisaient sans cesse naître la guerre de la guerre. Cependant on traita de la paix, et les Sabins l'eussent obtenue, s'ils avaient, comme on le demandait, consenti à payer les frais des préparatifs. La guerre fut donc déclarée ; mais une trêve tacite maintint la tranquillité durant cette année.



## Guerre contre les Latins (500-499)

### 19

Le consulat de Servius Sulpicius et de Manius Tullius n'offre rien de mémorable. Le suivant, celui de Titus Aebutius et de Gaius Vétusius, fut signalé par le siège de Fidènes, la prise de Crustumérie, et la défection de Préneste, qui abandonna les Latins pour Rome. La guerre contre le Latium qui fomentait sourdement depuis quelques années ne fut pas différée plus longtemps. Aulus Postumius, dictateur, et Titus Aebutius, maître de cavalerie, partirent à la tête d'une infanterie et d'une cavalerie nombreuse, et rencontrèrent l'ennemi près du lac Régille sur le territoire de Tusculum. Quand les Romains apprirent que les Tarquins étaient dans l'armée latine, leur colère fut si violente, qu'ils en vinrent aux mains sans plus tarder. Aussi, cette bataille fut-elle la plus importante et la plus acharnée qu'ils eussent livrée jusque-là. En effet, les généraux eux-mêmes, non contents de diriger les mouvements, s'attaquèrent et se mesurèrent corps à corps, et, si l'on excepte le dictateur romain, il n'y eut presque aucun des chefs, dans l'une et l'autre armée, qui sortît du combat sans blessures.

Postumius était sur le front de la première ligne, occupé à ranger ses troupes et à les exhorter, quand Tarquin le Superbe, oubliant son âge et sa faiblesse pour ne songer qu'à sa haine, lance son cheval contre lui ; blessé au flanc, le vieux roi est aussitôt entouré par les siens qui le mettent en sûreté. À l'autre aile, Aebutius, maître de cavalerie, allait se précipiter sur Octavius Mamilius ; le chef tusculan le voit venir et pousse son coursier contre lui. Leurs lances se croisent, ils se rencontrent, et leur choc est si violent, qu'Aebutius a le bras traversé, et que Mamilius est frappé à la poitrine. Les Latins l'entraînent aussitôt dans leur seconde ligne. Pour Aebutius, qui de son bras blessé ne pouvait plus tenir son arme, il quitte le champ de bataille. Le général latin, sans faire attention à sa blessure, ranime le combat, et, voyant ses soldats atterrés, il fait avancer la cohorte des exilés romains, commandés par le fils de Lucius Tarquin. Ces derniers, irrités par la colère d'avoir perdu leurs biens et leur patrie, montrent plus de courage et rétablissent un peu le combat.

## Victoire du lac Régille (499)

20

Les Romains commençaient à lâcher pied sur ce point, quand Marcus Valérius, frère de Publicola, aperçoit le jeune Tarquin qui se montrait plein de fierté à la tête des transfuges. Exalté par la gloire de sa maison et voulant que la même famille qui avait eu l'honneur d'expulser les rois eût aussi celui de les tuer, il enfonce les éperons dans le flanc de son cheval, et fond sur Tarquin, la lance en arrêt. Tarquin, pour se dérober à la fureur de son ennemi, se réfugie dans les rangs des siens. Valérius, emporté par son ardeur inconsidérée, vient heurter le front des exilés, et reçoit dans le flanc un coup qui le perce de part en part. Sa blessure ne ralentit pas la fougue de son cheval ; mais le cavalier expirant tombe à terre et ses armes tombent sur lui. Le dictateur Postumius, en voyant un si brave guerrier frappé à mort, les exilés pleins d'arrogance s'avancer au pas de course, et les siens, dans leur effroi, commencer à plier, donne à sa cohorte, troupe d'élite qu'il gardait auprès de lui pour sa défense, l'ordre de traiter en ennemi tout Romain qu'ils verront fuir. Ainsi placés entre deux craintes, les Romains ne songent plus à la fuite et reprennent leurs rangs.

La cohorte du dictateur donne alors pour la première fois, et ce corps, dont les forces et le courage sont intacts, taille en pièces les exilés épuisés de fatigue. Alors un nouveau combat s'engage entre les chefs. Le général latin, voyant la cohorte des exilés presque enveloppée par le dictateur, tire de sa réserve quelques manipules qu'il conduit vivement sur sa première ligne. Le lieutenant Titus Herminius voit cette troupe qui s'avance en bon ordre, et, reconnaissant au milieu d'elle Mamilius à ses vêtements et à ses armes, il l'attaque avec plus de fureur encore que ne venait de le faire le maître de cavalerie, et, du premier coup, lui perce le flanc d'outre en outre, et le renverse mort. Mais lui-même, pendant qu'il dépouille le corps de son ennemi, est frappé d'un dard, et ramené vainqueur dans le camp, il expire aux premiers soins qu'on lui donne.

Aussitôt le dictateur court à sa cavalerie, la conjure, maintenant que l'infanterie est fatiguée, de mettre pied à terre et de ranimer le combat. Ils obéissent, sautent à bas de cheval, volent sur le front de l'armée, et remplaçant le premier rang, opposent à l'ennemi leurs petits boucliers, L'infanterie reprend sur-le-champ courage quand elle voit cette élite de la jeunesse se mettre ainsi de niveau avec elle, et prendre sa part des dangers. Alors enfin, l'armée latine est ébranlée et commence à plier. Les cavaliers se font ramener leurs chevaux, afin de pouvoir poursuivre l'ennemi, et l'infanterie marche sur leurs traces. Dans cette circonstance, le dictateur, n'oubliant aucune des ressources que pouvaient lui offrir les dieux et les hommes, voua, dit-on, un temple à Castor, et proclama des prix pour le premier et le second soldat qui entreraient dans le camp des Latins. L'ardeur fut telle, que, du même élan qui dispersa l'ennemi, les Romains s'emparèrent de son camp. Telle fut la bataille du lac Régille. Le dictateur et le maître de cavalerie rentrèrent triomphants à Rome.

## Mort de Tarquin le Superbe (495)

### 21

Durant les trois années suivantes, il n'y eut ni paix ni guerre réelles. Les consuls furent Quintus Clélius et Titus Larcus ; puis Aulus Sempronius et Marcus Minucius, sous lesquels eut lieu la dédicace du temple de Saturne et l'institution de la fête des Saturnales. Ils eurent pour successeurs Aulus Postumius et Titus Verginius. Je trouve dans quelques auteurs, que ce fut cette année seulement qu'eut lieu la bataille du lac Régille ; que Aulus Postumius, se défiant de son collègue, abdiqua le consulat et fut créé dictateur. La diversité des traditions sur la succession des magistrats expose à tant d'erreurs chronologiques qu'on ne peut, à une si grande distance des événements et des historiens, déterminer avec certitude les consuls et les faits de chaque année.

À Aulus Postumius et à Titus Verginius succédèrent Appius Claudius et Publius Servilius. L'événement le plus remarquable de cette année fut la mort de Tarquin, arrivée à Cumès où, après la défaite des Latins, il s'était retiré près du tyran Aristodème. Cette nouvelle transporta de joie et le sénat et le peuple ; mais cette joie, chez les patriciens, ne connut pas de bornes ; et le peuple, qu'on avait jusqu'alors ménagé avec le plus grand soin, se vit, dès ce moment, en butte à l'oppression des grands. Cette même année on conduisit à Signia une nouvelle colonie, qui compléta celle que le roi Tarquin y avait établie. On forma à Rome vingt et une tribus. La dédicace du temple de Mercure eut lieu aux ides de mai.

### **3. Guerres contre les Volsques et leurs alliés (495 à 488 av. J.-C.). Agitation sociale à Rome**

#### **Coalition des Volsques et des Herniques contre Rome (495)**

22

Pendant la guerre du Latium, on n'avait été ni en paix ni en guerre avec les Volsques. Ils avaient levé des troupes qu'ils devaient envoyer aux Latins ; mais le dictateur romain les avait prévenus, afin de n'avoir pas à lutter tout à la fois contre les Latins et contre les Volsques. Pour les en punir, les consuls conduisirent les légions sur leur territoire. Les Volsques, qui ne s'attendaient pas à être punis d'un simple projet, furent effrayés de cette menace soudaine, et, sans songer à prendre les armes, ils livrent, comme otages, trois cents enfants des premières familles de Cora et de Pométia. Ainsi, les légions revinrent sans avoir combattu.

Peu de temps après, les Volsques, délivrés de cette crainte, reprennent leur caractère. Ils se préparent secrètement à la guerre, et associent les Herniques à leurs projets. En même temps ils envoient de tous côtés pour soulever le Latium. Mais la défaite récente que les Latins avaient essuyée près du lac Régille leur avait inspiré tant de colère et de haine contre tous ceux qui leur conseilleraient la guerre, qu'ils ne respectèrent pas même le caractère des députés. Ils les arrêtent et les conduisent à Rome ; là ils les livrent aux consuls, et annoncent que les Volsques et les Herniques se préparent à faire la guerre aux Romains.

L'affaire fut soumise au sénat. Il fut tellement satisfait de cette conduite, qu'il rendit aux Latins mille prisonniers, et, reprenant le projet d'une alliance qui semblait avoir été refusée pour toujours, en renvoya la solution aux prochains consuls. Ce fut alors que les Latins purent se réjouir de leur démarche, et que les partisans de la paix furent chez eux en grand honneur. Ils envoyèrent une couronne d'or à Jupiter Capitolin ; et les députés, chargés de porter cette offrande, furent accompagnés par la foule nombreuse des prisonniers rendus à leurs familles. À leur arrivée, ils se dispersent dans les maisons où ils avaient été esclaves, remercient leurs anciens maîtres des bons traitements et des soins dont ils ont été l'objet dans leur infortune, et s'unissent à eux par les liens de l'hospitalité. Jamais, jusqu'alors, union plus étroite des particuliers et des états n'avait existé entre la confédération latine et l'empire romain.

## Révolte de la plèbe, écrasée de dettes (495)

### 23

Cependant la guerre avec les Volsques était imminente, et la république en proie à la discorde, fruit des haines intestines qui s'étaient allumées entre les patriciens et le peuple, surtout à l'occasion des détenus pour dettes. "Eh quoi ! disaient-ils dans leur indignation, nous qui combattons au-dehors pour la liberté et pour l'empire, nous ne trouvons au-dedans que captivité et oppression ; la liberté du peuple romain est moins en danger durant la guerre que durant la paix, au milieu des ennemis que parmi des concitoyens."

Le mécontentement ne fermentait que trop de lui-même, quand la vue du malheur d'une de ces tristes victimes fit éclater l'incendie. Un vieillard se précipite dans le forum tout couvert des marques de ses nombreuses souffrances ; ses vêtements sales et en lambeaux offraient un aspect moins hideux que sa pâleur, et l'extrême maigreur de son corps exténué ; une longue barbe, des cheveux en désordre, donnaient une expression farouche à ses traits. On le reconnaissait cependant tout défiguré qu'il était ; on disait qu'il avait été centurion : tous, en plaignant son sort, rappelaient ses autres récompenses militaires ; lui-même montrait sa poitrine couverte de nobles cicatrices qui témoignaient de sa valeur en plus d'une rencontre. On lui demandait pourquoi cet extérieur ? pourquoi ces traits ainsi défigurés ? et, comme la foule qui se pressait autour de lui était presque aussi nombreuse qu'une assemblée du peuple, il prit la parole : "Pendant qu'il servait contre les Sabins dit-il, sa récolte avait été détruite par les dévastations de l'ennemi ; bien plus, sa ferme avait été brûlée, ses effets pillés, ses troupeaux enlevés. Obligé de payer l'impôt dans une détresse aussi grande, il s'était vu contraint d'emprunter ; ses dettes, grossies par les intérêts, l'avaient dépouillé d'abord du champ qu'il tenait de son père et de son aïeul, puis de tout ce qu'il possédait encore : bientôt, s'étendant comme un mal rongeur, elles avaient atteint sa personne elle-même. Saisi par son créancier il avait trouvé en lui non un maître, mais un geôlier et un bourreau." Là-dessus il montre ses épaules toutes meurtries des coups qu'il vient de recevoir.

À cette vue, à ces paroles, un grand cri s'élève ; le tumulte ne se borne plus au forum, il se répand dans toute la ville. Les débiteurs esclaves en ce moment, et ceux qui sont libérés s'élançant de toute part dans la place publique ; tous implorent l'appui de leurs concitoyens. Partout la sédition rencontre des soutiens ; les rues sont remplies de troupes nombreuses qui se rendent, en poussant des cris, au forum. Les sénateurs qui s'y trouvèrent coururent un grand danger au milieu de cette multitude. On ne les aurait point épargnés si les consuls Publius Servilius et Appius Claudius ne fussent intervenus pour comprimer la sédition. La multitude se tourne aussitôt vers eux ; elle leur montre ses chaînes et tout ce qui atteste ses souffrances : était-ce donc là ce qu'ils avaient mérité après avoir tant de fois combattu pour la république ; ils demandent avec menaces plutôt qu'avec prières que le sénat soit convoqué par les consuls ; puis ils entourent la curie pour influencer et diriger les délibérations.

Un petit nombre de sénateurs, présents par hasard, se réunissent autour des consuls ; la crainte empêche les autres de se rendre à la curie et même au forum. On ne peut donc rien faire, puisque le sénat n'est pas en nombre. La multitude croit alors qu'on la joue, qu'on veut traîner les choses en longueur ; elle prétend que les sénateurs absents ne sont retenus

ni par un accident ni par la crainte, mais par la volonté d'entraver toute mesure ; elle accuse les consuls de tergiverser, de se faire, on n'en saurait douter, un jeu de sa misère. Déjà la majesté du consulat allait être impuissante pour retenir la colère de ces malheureux, lorsque les sénateurs, ne sachant si par leur absence ils ne s'exposaient pas à plus de danger que par leur présence, se rendent enfin au sénat. L'assemblée était en nombre ; mais, sénateurs et consuls, personne n'était d'accord. Appius, homme d'un caractère violent, voulait faire agir l'autorité consulaire : qu'on en saisisse un ou deux, et le reste, disait-il, se calmerait bien vite. Servilius, porté à employer des remèdes plus doux, pensait qu'il était plus sûr et plus facile d'adoucir que d'abattre des esprits irrités.

Au milieu de ces débats, survient un plus grave sujet de terreur. Des cavaliers latins accourent avec des nouvelles menaçantes : une armée formidable de Volsques vient assiéger Rome. Cette nouvelle (tant la discorde avait partagé Rome en deux villes) affecta bien différemment les patriciens et le peuple. Le peuple, dans l'exaltation de sa joie, s'écriait que les dieux allaient tirer vengeance de l'insolence patricienne. Les citoyens s'exhortaient les uns les autres à ne point se faire inscrire : "il valait mieux périr tous ensemble que périr seuls. C'était aux patriciens de se charger du service militaire, c'était aux patriciens de prendre les armes ; les dangers de la guerre seraient alors pour ceux qui en recueillaient tout le fruit." Mais le sénat, triste et abattu, en proie à la double crainte que lui inspiraient le peuple et l'ennemi, conjure le consul Servilius, dont l'esprit était plus populaire, de délivrer la patrie des terreurs qui l'assiègent de toute part.

Alors le consul lève la séance et se rend à l'assemblée du peuple : là il représente que le sénat est tout occupé des intérêts du peuple ; mais que la délibération relative à cette grande partie de l'état, qui pourtant n'en est qu'une partie, a été interrompue par le danger que court la république tout entière ; qu'il est impossible, quand l'ennemi est presque aux portes de Rome, de se proposer un autre objet que la guerre. Lors même que le danger serait moins pressant, il ne serait ni honorable pour le peuple de n'avoir pris les armes pour défendre la patrie qu'après avoir reçu sa récompense ; ni de la dignité du sénat de paraître avoir soulagé l'infortune de ses concitoyens plutôt par crainte que par bon vouloir, comme il pourrait le faire ultérieurement.

Et, pour que l'assemblée ajoutât foi à ses paroles, il publia un édit qui défendait "de retenir dans les fers ou en prison aucun citoyen romain, et de l'empêcher ainsi de se faire inscrire devant les consuls ; de saisir ou de vendre les biens d'un soldat tant qu'il serait à l'armée ; enfin, d'arrêter ses enfants ou ses petits-enfants." Aussitôt qu'il a publié cet édit, tous les détenus qui étaient présents s'enrôlent, et les autres, comme leurs créanciers n'ont plus de droits sur eux, s'échappent des maisons où ils étaient gardés et accourent en foule de toutes les parties de la ville au forum pour prêter le serment militaire. Ils formèrent un corps considérable, et ce fut celui qui, dans la guerre contre les Volsques, se distingua le plus par son ardeur et son énergie. Le consul marcha aussitôt contre les ennemis, et il vint établir son camp près du leur.

## Victoire des Romains sur les Volsques

25

Dès la nuit suivante, les Volsques, comptant sur les dissensions des Romains, s'approchent du camp, espérant provoquer ainsi quelque désertion nocturne ou quelque trahison. Les sentinelles s'en aperçoivent et donnent le signal. En un instant toute l'armée est sur pied, et court aux armes. Ainsi la tentative des Volsques échoua. Le reste de la nuit fut, de part et d'autre, consacré au repos. Le lendemain, dès la pointe du jour, les Volsques comblent les fossés et attaquent les retranchements. Déjà les palissades étaient arrachées de tous côtés, et vainement l'armée tout entière, les débiteurs surtout, demandaient à grands cris le signal du combat. Le consul différait d'en venir aux mains, afin de s'assurer de leurs dispositions. Dès qu'il ne peut plus douter de leur ardeur, il donne le signal de l'attaque, et lance contre l'ennemi ses soldats avides de combattre. Dès le premier choc les Volsques sont repoussés ; ils prennent la fuite, et l'infanterie les taille en pièces aussi loin qu'elle peut les atteindre. La cavalerie les poursuit frappés d'épouvante, jusqu'à leur camp : bientôt le camp lui-même est entouré par les légions ; et comme déjà la peur en avait chassé les Volsques, il est pris et livré au pillage.

Le lendemain l'armée est conduite devant Suessa Pométia où s'était réfugié l'ennemi. En peu de jours la ville est prise et saccagée ; ce fut une ressource pour le soldat nécessaire. Le consul, couvert de gloire, ramena son armée à Rome. Dans sa marche il reçut une députation des Volsques d'Écétra, que la prise de Pométia faisait trembler pour eux-mêmes. Un sénatus-consulte leur accorda la paix ; mais en les dépouillant de leur territoire.



## Guerre-éclair contre les Sabins et les Aurunces

26

Aussitôt après, les Sabins jetèrent l'alarme dans Rome : ce fut plutôt une alerte qu'une guerre. On vint, de nuit, annoncer dans la ville que l'armée sabine s'était avancée jusqu'aux bords de l'Anio, ravageant tout sur son passage ; que, parvenue là, elle pillait et brûlait les métairies du voisinage. On envoya sur-le-champ contre eux, avec toute la cavalerie, Aulus Postumius, qui avait été dictateur dans la guerre contre les Latins, et il fut suivi bientôt par le consul Servilius à la tête d'une infanterie d'élite. Les ennemis, errant sans ordre, furent enveloppés par la cavalerie ; et quand arriva l'infanterie, la légion sabine ne put lui résister. Fatigués de la marche, des dévastations de la nuit, la plupart répandus dans les métairies, gorgés de vin et de nourriture, trouvèrent à peine assez de force pour fuir.

Une seule nuit avait appris et terminé la guerre contre les Sabins. Le jour suivant, chacun se flattait déjà qu'on avait conquis la paix, quand une députation des Aurunces se présenta dans le sénat : "Si les Romains dans le même moment n'évacuent le territoire des Volsques, ils leur déclarent la guerre." Dans le même moment où partaient les députés, l'armée des Aurunces s'était mise en campagne. Quand on apprit qu'elle s'était montrée non loin d'Aricie, cette nouvelle excita une telle agitation parmi les Romains, que le sénat ne put délibérer dans les formes, ni faire une réponse mesurée aux agresseurs, obligé qu'il était lui-même de prendre les armes. On se porte à marche forcée sur Aricie, et non loin de là, on en vient aux mains avec les Aurunces : une seule action termina la guerre.

## Reprise des troubles à Rome ; attitude d'Appius Claudius (495)

27

Après la défaite des Aurunces, les Romains, tant de fois vainqueurs en si peu de jours, attendaient l'effet des promesses de Servilius et des engagements pris par le sénat. Mais Appius, ne prenant conseil que de la dureté naturelle de son caractère, et du désir qu'il avait de diminuer le crédit de son collègue, déploya la plus grande rigueur dans le jugement des débiteurs. Il faisait livrer aux créanciers ceux qui avaient été détenus précédemment, et leur en abandonnait d'autres encore. Quand ces arrêts tombaient sur un soldat, il en appelait au collègue d'Appius. On courait en foule auprès de Servilius, on faisait valoir ses promesses, et tous lui rappelaient leurs services et leurs blessures, comme pour lui reprocher son manque de foi. Ils demandaient ou qu'il soumît l'affaire au sénat, ou qu'il protégeât ses concitoyens, comme consul ; ses soldats, comme général.

Ces discours ébranlaient Servilius, mais les circonstances l'obligeaient de tergiverser. Ce n'était pas seulement son collègue, c'était toute la faction des nobles qui s'était précipitée avec ardeur dans le parti opposé. Aussi, en restant neutre, il ne put ni éviter la haine du peuple, ni se concilier la faveur du sénat. Les patriciens voyaient en lui un consul sans énergie, et un ambitieux ; le peuple, un homme sans parole : et l'on put bientôt se convaincre qu'il était aussi odieux qu'Appius.

Les deux consuls se disputaient l'honneur de faire la dédicace du temple de Mercure. Le sénat renvoya au peuple la décision de cette affaire, en ordonnant que celui des deux que le peuple aurait chargé de la consécration serait chargé de la surintendance des vivres, établirait le collège des marchands, et célébrerait les solennités religieuses au lieu et place du pontife. Le peuple confia la dédicace du temple à Marcus Laetorius, centurion primipile. Il était facile de reconnaître qu'il en avait agi ainsi, moins pour honorer Laetorius, en lui décernant une mission au-dessus de son rang, que pour faire un affront aux consuls. Dès ce moment, Appius et les patriciens s'abandonnèrent à leur fureur ; mais le peuple, dont le courage s'était accru, s'engageait dans une voie toute différente de celle qu'il avait suivie d'abord. Désespérant d'obtenir aucun secours du sénat et des consuls, dès qu'il voyait traîner en justice un débiteur, il accourait de toutes parts ; le bruit et les clameurs empêchaient d'entendre l'arrêt du consul ; et quand il était prononcé, personne n'obéissait ; on recourait à la violence. La terreur et le danger de perdre la liberté passa des débiteurs aux créanciers, quand ceux-ci virent que, sous les yeux même du consul, la multitude osait les maltraiter l'un après l'autre.

La crainte d'une guerre avec les Sabins vint encore aggraver la situation. On ordonna une levée de troupes : personne ne répondit à l'appel. Appius, furieux, s'en prenait à la lâche condescendance de son collègue, qui, par son silence populaire, trahissait la république, et qui, non content de ne pas juger les débiteurs, ne faisait pas la levée ordonnée par le sénat. "Toutefois, ajoutait-il, la république n'est pas entièrement abandonnée, l'autorité consulaire livrée au mépris. Quoique seul, je saurai venger la majesté du sénat et la mienne." Et, comme devenue plus hardie par l'impunité, la multitude entourait chaque jour son tribunal, il fait arrêter l'un des instigateurs de la sédition. Celui-ci, entraîné par les licteurs, en appelle au peuple de la sentence du consul. Appius, certain d'avance de la décision du peuple, n'aurait pas fait droit à l'appel, si les

conseils et l'autorité des principaux sénateurs, plus encore que les cris de la multitude, n'eussent, et cela non sans peine, triomphé de son opiniâtre résistance ; tant il était fermement résolu à braver la haine de ses ennemis. Cependant le mal croissait de jour en jour : ce n'étaient plus seulement des clameurs, mais, chose plus pernicieuse encore, on s'attroupait à l'écart, on tenait des conférences secrètes. Enfin les deux consuls, odieux au peuple, sortirent de charge, Servilius détesté des deux partis, Appius chéri des patriciens.

## Aveuglement du sénat

28

Aulus Verginius et Titus Vétusius leur succédèrent dans le consulat. Cependant le peuple, incertain des dispositions qu'il rencontrerait dans les nouveaux consuls, tenait des assemblées nocturnes aux Esquilies et sur l'Aventin. Il voulait éviter, dans le Forum, l'agitation des résolutions soudaines, et ne plus agir aveuglément et au hasard. Les consuls virent bien à quel point cette conduite était dangereuse : ils firent leur rapport au sénat ; mais il leur fut impossible d'obtenir une délibération régulière. Ils furent accueillis par les clameurs tumultueuses et par l'indignation générale des sénateurs, qui ne pouvaient concevoir que des consuls, quand ils devaient agir de leur propre autorité, voulussent faire retomber sur le sénat l'odieuse de leurs mesures. "Assurément si Rome avait des magistrats, on n'y tiendrait que des assemblées publiques. Mais aujourd'hui tous ces conciliabules, qui se réunissent les uns aux Esquilies, les autres sur l'Aventin, divisent et morcellent la république en mille sénats, en mille comices. Oui, par Hercule, un seul homme (car l'homme fait plus que le consul), un seul homme, tel qu'Appius Claudius, eût, en moins d'un instant dissipé tous ces rassemblements." À ces reproches, les consuls répondirent en demandant ce qu'on voulait qu'ils fissent, assurant qu'ils apporteraient dans leur conduite toute l'activité, toute l'énergie que le sénat pourrait exiger. On leur enjoint de presser l'enrôlement avec la plus grande vigueur ; la licence du peuple vient de son désœuvrement.

La séance levée, les consuls montent sur leur tribunal ; ils citent par leur nom tous les jeunes gens ; mais personne ne répond, et la foule qui les entoure, aussi nombreuse que dans une assemblée générale, déclare "qu'il n'est plus possible de tromper le peuple ; qu'on n'aura pas un soldat avant d'avoir rempli des engagements contractés solennellement ; qu'il fallait rendre la liberté au peuple avant de lui donner des armes ; qu'ils veulent combattre pour une patrie, pour des concitoyens, et non pour des tyrans." Les consuls n'oubliaient pas ce que le sénat leur avait prescrit ; mais de tous ceux qui avaient parlé si haut dans l'enceinte de la curie, aucun ne se présentait pour partager avec eux la haine du peuple, et la lutte paraissait devoir être opiniâtre. Avant donc que d'en venir aux dernières extrémités, ils jugèrent à propos de consulter de nouveau le sénat ; mais alors tous les jeunes patriciens s'élançant vers leurs sièges consulaires, et leur ordonnent d'abdiquer le consulat, de quitter une dignité qu'ils n'ont pas le courage de défendre.

Après cette triste expérience des dispositions de l'un et l'autre parti, les consuls prennent enfin la parole : “Vous ne nous reprocherez pas, Pères conscrits, de ne pas vous l'avoir prédit : une terrible sédition nous menace. Nous demandons que ceux-là qui nous accusent de lâcheté se tiennent à nos côtés lorsque nous procéderons à l'enrôlement. Puisqu'on le veut ainsi, nous conduirons cette affaire au gré des esprits les plus fougueux.” Ils retournent à leur tribunal et font à dessein citer de préférence un des citoyens qui étaient sous leurs yeux. Comme il restait à sa place sans répondre, et que déjà la foule se pressait autour de lui pour empêcher qu'on lui fit violence, les consuls envoient, pour le saisir, un licteur, qui est repoussé ; alors ceux des sénateurs qui se tenaient auprès des consuls s'écrient que c'est un indigne attentat, et ils s'élancent du tribunal pour prêter main-forte au licteur. Le peuple aussitôt abandonne le licteur qu'il avait seulement empêché d'arrêter le citoyen, et veut se jeter sur les sénateurs ; mais les consuls interviennent et apaisent la rixe, où toutefois l'on n'en était venu ni aux pierres ni aux traits, et où l'on avait eu recours aux cris et à la colère bien plus qu'à la violence.

Le sénat, rassemblé tumultueusement, délibère plus tumultueusement encore. Les sénateurs qui venaient d'être maltraités demandent une enquête ; les plus emportés les appuient moins de leur opinion que de leurs vociférations et de leur bruit. Enfin, lorsque cet emportement se fut calmé à la voix des consuls, qui se plaignent de ne pas trouver plus de sagesse au sénat qu'au forum, la délibération devint plus régulière. Trois avis furent proposés. Publius Verginius demandait que la mesure ne fût pas générale, et qu'elle s'étendit seulement à ceux qui, se fiant à la bonne foi du consul Publius Servilius, avaient porté les armes contre les Volsques, les Aurunces et les Sabins. Titus Largius disait que ce n'était point le moment de ne payer que les services rendus ; que tout le peuple étant noyé de dettes, on ne pouvait arrêter le mal qu'en prenant une décision qui s'étendît à tous ; que faire des distinctions entre les débiteurs, c'était plutôt allumer la discorde que l'éteindre. Appius Claudius, dont la dureté naturelle était encore exaspérée par la haine du peuple et par les louanges des sénateurs, s'écria que c'était moins la misère que la licence qui avait donné lieu à tous ces désordres ; qu'il y avait dans le peuple plus d'insolence que de désespoir, et que tous ces maux venaient du droit d'appel. Qu'il ne restait aux consuls que des menaces et non du pouvoir, depuis qu'il était permis aux coupables d'en appeler à leurs complices. “Croyez-moi, ajouta-t-il, créons un dictateur dont les jugements soient sans appel ; et cette fureur, qui menace de tout embraser, vous la verrez s'éteindre à l'instant même. Oseront-ils repousser un licteur lorsqu'ils sauront que le droit de faire frapper de verges le coupable et de lui ôter la vie appartient exclusivement au magistrat dont on aura outragé la majesté ? “

## Désignation d'un dictateur. Reprise de la guerre contre les Èques et les Volsques (494)

30

La plupart trouvaient l'avis d'Appius ce qu'il était en effet, d'une rigueur atroce. D'un autre côté, ceux de Verginius et de Largius étaient d'un dangereux exemple ; et celui de Largius surtout était de nature à ruiner tout crédit. L'opinion de Verginius paraissait sagement modérée et également éloignée des deux excès. Mais l'esprit de parti et les considérations personnelles, ces ennemis constants du bien public, firent triompher Appius ; peu s'en fallut même qu'il ne fût nommé dictateur, ce qui eût pour jamais aliéné le peuple dans une circonstance critique où le hasard voulut que les Volsques, les Èques et les Sabins prissent tous à la fois les armes ; mais les consuls et les plus âgés des sénateurs eurent soin de confier une magistrature violente par elle-même, à un homme d'un caractère conciliant : on créa dictateur Manius Valérius, fils de Volésus. Le peuple voyait bien que c'était contre lui qu'on avait créé un dictateur ; mais, comme la loi sur l'appel avait été portée par le frère de Valérius, il ne croyait avoir à redouter de cette famille aucun acte de colère ou d'orgueil. L'édit publié sur-le-champ par le dictateur rassura les esprits : il était presque semblable à celui du consul Servilius ; mais, comme on avait plus de confiance dans l'homme et dans son autorité, on se fit inscrire sans résistance. Jamais armée n'avait été aussi nombreuse : on put former dix légions. On en donna trois à chacun des consuls, le dictateur se réserva les quatre autres.

On ne pouvait différer plus longtemps la guerre. Les Èques avaient envahi le Latium ; des orateurs, députés par les Latins, venaient demander au sénat ou de leur envoyer du secours, ou de leur permettre au moins de prendre les armes pour la défense de leurs frontières. Il parut plus prudent de défendre les Latins désarmés, que de leur remettre les armes à la main. Le départ du consul Vétusius fit cesser les ravages. Les Èques se retirèrent de la plaine, et se firent à de fortes positions bien plus qu'à leurs armes, ils cherchèrent leur sûreté sur le sommet des montagnes. L'autre consul, parti contre les Volsques, se mit, pour ne pas perdre de temps, à ravager le territoire ennemi, puis les força de rapprocher leur camp du sien, et d'en venir à une bataille rangée. Une plaine séparait les deux camps : les deux armées s'y développèrent devant leurs retranchements. Les Volsques l'emportaient un peu par le nombre ; fiers de cet avantage, ils marchèrent les premiers au combat, en désordre et avec une sorte de mépris. Le consul ne fit point avancer son armée ; il défendit à ses soldats de crier, leur ordonnant de rester en place, le javelot en terre, et de ne s'élancer que lorsqu'ils seraient à portée ; mais alors de les attaquer vivement et de terminer l'affaire à coups d'épée.

Les Volsques, fatigués de courir et de crier, arrivent en face des Romains, dont ils prennent l'immobilité pour l'étonnement de la frayeur. Mais, quand ils les voient se mettre en mouvement, quand ils voient les épées briller à leurs yeux, ils se troublent et s'enfuient comme s'ils étaient tombés dans une embuscade ; et comme ils avaient chargé au pas de course, il ne leur reste pas même assez de forces pour fuir. Les Romains, au contraire, s'étant tenus tranquilles au commencement du combat, pleins de vigueur, atteignirent sans peine un ennemi fatigué, emportèrent son camp d'assaut et le poursuivirent jusqu'à Vélitres. Vainqueurs et vaincus se précipitèrent pêle-mêle dans la ville, et là, dans le massacre de tous les citoyens, sans distinction, on répandit plus de sang que dans le

combat. On n'épargna qu'un petit nombre d'habitants qui vinrent désarmés se rendre à discrétion.

## Victoire romaine sur les Sabins et sur les Èques (494)

### 31

Pendant cette expédition chez les Volsques, le dictateur combat les Sabins, où était le plus fort de la guerre, les défait, les met en fuite et s'empare de leur camp. Par une charge de sa cavalerie il avait jeté la confusion dans le centre de leur armée, dont ils avaient inhabilement diminué la profondeur, pour donner plus de développement à ses ailes. L'infanterie se précipita sur les ennemis en désordre. Du même effort, on emporta le camp, et l'on mit fin à la guerre. Après la bataille du lac Régille, il n'y eut point, dans cette période, de combat plus mémorable. Le dictateur rentra dans Rome en triomphe. Indépendamment des honneurs accoutumés, on lui accorda, pour lui et ses descendants, une place particulière dans le Cirque pour assister au spectacle, et l'on y fit poser une chaise curule. Les Volsques vaincus se virent enlever le territoire de Vélitres, que l'on repeupla en y envoyant une colonie romaine.

Quelque temps après on en vint aux mains avec les Èques : ce fut, il est vrai, contre l'avis du consul, qui trouvait la position défavorable pour attaquer l'ennemi ; mais, accusé par ses soldats de traîner les choses en longueur pour laisser le dictateur sortir de charge avant leur retour dans la ville, et rendre par là ses promesses aussi vaines que l'avaient déjà été celles du consul, il se décida, peut-être imprudemment, à gravir les montagnes qu'il avait devant lui. Cette téméraire entreprise eut un heureux succès, grâce à la lâcheté des ennemis, qui, sans attendre qu'on fût à la portée du trait, effrayés de l'audace des Romains, abandonnèrent leur camp que fortifiait la position la plus avantageuse, et se précipitèrent dans la vallée opposée. Le butin fut considérable, et la victoire ne coûta point de sang.

Malgré le triple succès obtenu dans la guerre, les patriciens et le peuple n'avaient point cessé de songer à l'issue des affaires intérieures. Les créanciers avaient employé tout leur crédit et tout leur art pour frustrer, non seulement le peuple, mais le dictateur lui-même. Valérius, après le retour du consul Vétusius, voulut que le sénat s'occupât, avant toutes choses, du sort de ce peuple victorieux, et fit un rapport sur le parti qu'on devait prendre à l'égard des débiteurs insolubles. Voyant sa proposition rejetée, "Je vous déplais, dit-il, parce que je conseille la concorde. Vous désirerez bientôt, j'en atteste le dieu de la bonne foi, que les patrons du peuple me ressemblent. Pour moi, je ne veux point tromper plus longtemps mes concitoyens, et garder une magistrature inutile. Les discordes civiles, les guerres étrangères ont forcé la république à recourir à la dictature. La paix est assurée au-dehors, elle trouve des obstacles au-dedans. J'aime mieux être témoin de la sédition comme citoyen que comme dictateur." À ces mots il sortit du sénat, et abdiqua la dictature. Les plébéiens virent dans l'indignation que lui inspirait leur sort le motif de son abdication. Aussi, l'ayant en quelque sorte dégagé de sa parole, puisqu'il n'avait pas été en son pouvoir de la remplir, ils le conduisirent à sa maison au milieu des éloges et des applaudissements.



## L'insurrection du mont Sacré (494)

32

Les patriciens craignirent alors que si on licenciait l'armée, il ne se formât de nouveau des conciliabules et des conjurations. Aussi, quoique ce fût le dictateur qui eût levé l'armée, comme les troupes avaient prêté serment entre les mains des consuls, le sénat, persuadé que les soldats étaient liés par leur serment, prétendit que les Èques avaient recommencé la guerre, et, sur ce prétexte, ordonna aux légions de sortir de la ville ; cette mesure hâta la sédition. Et d'abord il fut, à ce qu'on dit, question de massacrer les consuls, afin de se dégager du serment ; mais, comme on leur représenta que le crime ne saurait relever d'un engagement sacré, les soldats, d'après l'avis d'un certain Sicinius, et sans l'ordre des consuls, se retirèrent sur le mont Sacré, au-delà du fleuve Anio, à trois milles de Rome. Cette tradition est plus répandue que celle de Pison, qui prétend que la retraite eut lieu sur le mont Aventin. Là, sans aucun chef, ils restèrent tranquilles durant quelques jours dans un camp fortifié par un retranchement et par un fossé, ne prenant que ce qui était nécessaire pour leur subsistance, n'étant point attaqués et n'attaquant point.

L'effroi était au comble dans la ville ; une défiance mutuelle tenait tout en suspens. La portion du peuple abandonnée par l'autre craignait la violence des patriciens ; les patriciens craignaient le peuple qui restait dans la ville, et ne savaient que souhaiter de son séjour ou de son départ. Combien de temps la multitude retirée sur le mont Sacré se tiendrait-elle tranquille ? Qu'arriverait-il si quelque guerre étrangère survenait dans l'intervalle ? Il n'y avait plus d'espoir que dans la concorde des citoyens ; il fallait l'obtenir à quelque condition que ce fût. On se détermina donc à députer vers le peuple Ménénius Agrippa, homme éloquent et cher au peuple, comme issu d'une famille plébéienne.

Introduit dans le camp, Ménénius, dans le langage inculte de cette époque, ne fit, dit-on, que raconter cet apologue : Dans le temps où l'harmonie ne régnait pas encore comme aujourd'hui dans le corps humain, mais où chaque membre avait son instinct et son langage à part, toutes les parties du corps s'indignèrent de ce que l'estomac obtenait tout par leurs soins, leurs travaux, leur ministère, tandis que, tranquille au milieu d'elles, il ne faisait que jouir des plaisirs qu'elles lui procuraient. Elles formèrent donc une conspiration : les mains refusèrent de porter la nourriture à la bouche, la bouche de la recevoir, les dents de la broyer. Tandis que, dans leur ressentiment, ils voulaient dompter le corps par la faim, les membres eux-mêmes et le corps tout entier tombèrent dans une extrême langueur. Ils virent alors que l'estomac ne restait point oisif, et que si on le nourrissait, il nourrissait à son tour, en renvoyant dans toutes les parties du corps ce sang qui fait notre vie et notre force, et en le distribuant également dans toutes les veines, après l'avoir élaboré par la digestion des aliments. La comparaison de cette sédition intestinale du corps avec la colère du peuple contre le sénat, apaisa, dit-on, les esprits.

## Création des tribuns de la plèbe (493)

### 33

On s'occupa ensuite des moyens de réconciliation ; et les conditions auxquelles on s'arrêta furent que le peuple aurait ses magistrats à lui ; que ces magistrats seraient inviolables ; qu'ils le défendraient contre les consuls, et que nul patricien ne pourrait obtenir cette magistrature. On créa donc deux tribuns du peuple, Gaius Licinius et Lucius Albinus ; ils se donnèrent trois collègues, parmi lesquels se trouvait Sicinius, le chef de la sédition ; ou n'est pas d'accord sur le nom des deux autres. Quelques auteurs prétendent qu'on ne créa que deux tribuns sur le mont Sacré, et que c'est là aussi que fut portée la loi Sacrée.

Pendant la retraite du peuple, les consuls Spurius Cassius et Postumus Cominius entrèrent en charge. Sous leur consulat, un traité fut fait avec les peuples Latins ; pour le conclure, l'un d'eux resta à Rome ; l'autre, envoyé contre les Volsques, bat et met en fuite les Volsques d'Antium, les chasse, les poursuit jusque dans la ville de Longula et s'empare de leurs murs. Il prend ensuite Polusca, autre ville des Volsques ; puis il attaque Corioles avec une grande vigueur.

Il y avait alors à l'armée un jeune patricien, Gnaeus Marcius, homme de conseil et d'action, qui depuis fut nommé Coriolan. Tandis que l'armée romaine assiégeait Corioles et portait toute son attention sur les habitants qu'elle tenait renfermés dans la ville, sans craindre aucune attaque extérieure, les légions Volsques, parties d'Antium, vinrent tout à coup fondre sur elle, et dans le même temps les ennemis firent une sortie de la place. Par hasard, Marcius était de garde. À la tête d'une troupe d'élite, il repousse l'attaque de l'ennemi sorti de ses murs, et, par la porte, qui est restée ouverte, s'élance impétueusement dans la ville. Là il fait un affreux carnage dans le quartier le plus voisin de la porte, et trouvant du feu sous sa main, il incendie les maisons qui dominant le rempart. Les cris que la frayeur arrache aussitôt aux assiégés, se mêlant aux lamentations des femmes et des enfants, augmentent le courage des Romains et jettent le trouble dans l'armée des Volsques, qui voient au pouvoir de l'ennemi la ville qu'ils étaient venus secourir. C'est ainsi que les Volsques d'Antium furent battus et que la ville de Corioles fut prise. La gloire de Marcius éclipsa tellement celle du consul, que si la colonne d'airain sur laquelle est gravé le traité conclu avec les Latins ne nous apprenait que ce traité ne fut signé que par un seul consul, Spurius Cassius, en l'absence de son collègue, on aurait oublié que Postumus Cominius a fait la guerre aux Volsques.

Cette même année mourut Ménénius Agrippa, homme également cher pendant toute sa vie aux patriciens et au peuple, et devenu plus cher aux plébéiens depuis leur retraite sur le mont Sacré. L'arbitre et le pacificateur des citoyens, l'ambassadeur du sénat auprès du peuple, celui enfin qui avait ramené le peuple dans Rome, ne laissa pas de quoi payer ses funérailles : les plébéiens en firent les frais, au moyen d'une contribution d'un sextant par tête.

## La disette à Rome (492-491)

34

Les consuls suivants furent Titus Géganius et Publius Minucius. Cette année, alors qu'on était entièrement rassuré contre la guerre du dehors, que les dissensions intérieures étaient apaisées, un autre fléau bien plus redoutable fondit sur Rome : les terres étant demeurées incultes pendant la retraite du peuple sur le mont Sacré, les grains renchérirent et il s'ensuivit une famine, telle qu'en éprouvent des assiégés. Les esclaves et le peuple seraient morts de misère si les consuls, par une sage prévoyance, n'eussent envoyé en différents endroits faire des achats de blé, à la droite d'Ostie, sur les côtes de l'Étrurie ; et à gauche, tout le long de la mer, à travers le pays des Volsques, jusqu'à Cumès. On alla même jusqu'en Sicile : tant la haine des peuples voisins forçait de recourir à des ressources lointaines.

À Cumès le blé était déjà acheté, quand le tyran Aristodème retint les vaisseaux, pour s'indemniser des biens des Tarquins, dont il était l'héritier. Chez les Volsques et dans le pays Pontin, on ne put faire aucune acquisition, et les commissaires eux-mêmes coururent risque de leur vie. Le blé des Étrusques nous arriva par le Tibre, et servit à sustenter le peuple. Dans cet affreux dénuement, la guerre fut au moment de mettre le comble à nos maux ; mais les Volsques, qui prenaient déjà les armes, furent attaqués par une peste horrible. Ce fléau jeta la consternation dans leur esprit, et, afin de pouvoir les contenir encore par quelque autre moyen, au moment où le fléau cesserait, les Romains renforcèrent leur colonie de Vélitres, et en établirent une nouvelle à Norba dans les montagnes, afin de dominer de là tout le pays Pontin.

L'année suivante, sous le consulat de Marcus Minucius et d'Aulus Sempronius, une grande quantité de blé arriva de Sicile, et on délibéra dans le sénat sur le prix auquel on le livrerait au peuple. Plusieurs sénateurs pensaient que l'occasion était venue d'abaisser le peuple et de ressaisir les droits qu'il avait arrachés aux patriciens par sa retraite et par la violence. À leur tête était Marcius Coriolan, ennemi déclaré de la puissance tribunitienne : "S'ils veulent les grains à l'ancien prix, dit-il, qu'ils rendent au sénat ses anciens droits ; pourquoi vois-je ici des magistrats plébéiens, un Sicinius tout puissant ? M'a-t-on fait passer sous le joug ? Ai-je été forcé de racheter ma vie à des brigands ? Et je souffrirais ces indignités plus longtemps que la nécessité ne l'exige ! Moi qui n'ai pas voulu souffrir Tarquin pour roi, je souffrirais un Sicinius ! Eh bien ! qu'il se retire encore une fois, qu'il entraîne le peuple ; le chemin du mont Sacré ou des autres collines lui est ouvert ; qu'ils viennent enlever le blé de nos campagnes, comme ils l'ont fait il y a trois ans ; qu'ils jouissent des ressources qu'ils doivent à leurs fureurs. J'ose vous répondre que, domptés par l'excès du mal, ils iront d'eux-mêmes labourer nos terres, bien loin d'en empêcher la culture par une scission à main armée." Je ne saurais décider ce qu'il eût convenu de faire ; mais je pense qu'il n'eût pas été difficile aux patriciens, en baissant le prix du blé, de se délivrer du pouvoir des tribuns et des autres innovations qu'on leur avait arrachées.

## Condamné, Coriolan s'exile (491)

35

Le sénat trouva l'avis trop violent, et la multitude, dans sa colère, fut au moment de courir aux armes : "On les attaquait maintenant par la famine, comme des ennemis ; on leur enlevait la subsistance et la nourriture. Le blé étranger, seule ressource qu'ils devaient à une faveur inespérée de la fortune, on le leur arrachait de la bouche, s'ils ne consentaient à livrer leurs tribuns pieds et mains liés à Gnaeus Marcius, si le peuple romain ne présentait lui-même son dos aux verges du licteur. Marcius était pour eux un bourreau qui ne leur laissait le choix que de la mort ou de l'esclavage." Ils se seraient jetés sur lui à la sortie du sénat, si les tribuns ne l'eussent, fort à propos, cité à comparaître devant le peuple. Cette mesure calma leur fureur ; ils devenaient ainsi les juges et les arbitres de la vie et de la mort de leur ennemi.

D'abord Marcius n'écouta qu'avec mépris les menaces des tribuns : "Leur autorité, disait-il, se bornait à protéger, et ne s'étendait pas à punir ; ils étaient tribuns du peuple, et non pas du sénat." Mais le peuple soulevé montrait des dispositions si hostiles, que les patriciens ne purent se soustraire à ce danger qu'en sacrifiant un des membres de leur ordre. Cependant ils luttèrent contre ce débordement de haine, et employèrent, suivant l'occurrence, leur crédit personnel et l'influence de l'ordre entier ; d'abord ils essayèrent, en disséminant de tous côtés leurs clients, d'éloigner chacun en particulier des conciliabules et des rassemblements, et de détourner ainsi l'orage ; ensuite ils s'avancèrent tous en corps, comme s'il y avait autant d'accusés que de sénateurs, et pressèrent le peuple de leurs prières. "Ils ne demandaient que la grâce d'un seul citoyen, d'un seul sénateur. Si on refusait de l'absoudre comme innocent, que du moins, à leur prière, on lui pardonnât comme coupable." Coriolan n'ayant point comparu au jour prescrit, le peuple fut inflexible. Il fut condamné par contumace, et se retira en exil chez les Volsques, menaçant sa patrie, et formant, dès lors, contre elle, des projets de vengeance.

Les Volsques l'accueillirent avec bienveillance ; et cette bienveillance devint chaque jour plus vive, à mesure que sa haine contre les Romains éclatait avec plus de violence et s'exhalait tantôt en plaintes et tantôt en menaces. Il recevait l'hospitalité chez Attius Tullius, personnage le plus considérable de la confédération volsque, et de tout temps l'ennemi implacable des Romains. Poussés, l'un par une vieille haine, l'autre par courroux récent, ils se concertèrent sur les moyens de susciter une guerre aux Romains. Ils ne croyaient pas facile de décider les Volsques à reprendre les armes, si souvent malheureuses ; après tant de pertes faites dans tant de guerres, et le fléau récent qui avait frappé leur jeunesse, leur courage était abattu ; il fallait user de ruse et ranimer, par quelque nouveau motif de ressentiment, une haine que le temps avait éteinte.

## Célébration des Jeux à Rome (491)

36

On préparait alors à Rome une nouvelle célébration des Grands Jeux ; voici quel en était le motif : Le matin des jeux, un père de famille, avant le commencement du spectacle, avait poursuivi jusqu'au milieu du Cirque, en le battant de verges, un esclave, la fourche au cou. On commença ensuite les jeux comme si cette circonstance ne devait inspirer aucun scrupule religieux. Peu de jours après, un plébéien, Titus Latinius eut un songe. Jupiter lui apparut et lui dit "Que la danse qui avait préludé aux jeux lui avait déplu ; que si on ne célébrait de nouveau ces jeux avec magnificence, la ville courait de grand dangers ; qu'il allât porter cet avertissement aux consuls." Quoique l'esprit de cet homme fût loin d'être dégagé de toute crainte religieuse, son respect pour la dignité des magistrats l'emporta sur sa frayeur ; il craignit de devenir la risée publique. Cette hésitation lui coûta cher ; il perdit son fils au bout de quelques jours ; et, pour qu'il n'eût aucun doute sur la cause de cette perte soudaine, le malheureux, accablé par sa douleur, revit en songe cette même figure qui s'était déjà présentée à lui. Elle lui demandait : "S'il n'était pas assez payé de son mépris pour les ordres des dieux ? Un châtiment plus grand le menaçait, s'il n'allait promptement tout annoncer aux consuls." Le danger devenait plus pressant ; mais, comme Latinius hésitait encore, et différait de jour en jour, il fut atteint d'une maladie grave qui paralysa ses membres. Ce fut pour lui un avertissement de la colère des dieux. Fatigué de ses maux passés et de ceux qui le menacent, il réunit ses parents, leur raconte ce qu'il a vu et entendu, les apparitions fréquentes de Jupiter pendant son sommeil, les menaces et la colère du ciel, prouvées par ses malheurs. L'avis des assistants est unanime ; on le porte sur une litière au Forum, devant les consuls, qui ordonnent de le transporter au sénat. Le récit de ses visions remplit d'étonnement tous les esprits, mais un nouveau miracle s'opère : suivant la tradition, ce même homme, qu'on avait porté dans le sénat, perclus de tous ses membres, lorsqu'il eut accompli sa mission, put retourner à pied dans sa demeure.

## La ruse d'Attius Tullius

37

Le sénat décrète que des Jeux seront célébrés avec la plus grande magnificence. Persuadés par Attius Tullius, un grand nombre de Volsques vinrent à Rome pour y assister. Avant le commencement du spectacle, Tullius, suivant le plan arrêté avec Coriolan, se rend auprès des consuls, et leur dit qu'il veut leur faire part d'un secret qui intéresse la république. Lorsqu'ils furent seuls, "C'est malgré moi, dit-il, que je viens parler contre mes concitoyens. Ce n'est pas que je les accuse de quelque crime, mais je veux les empêcher de devenir coupables. Les Volsques ont l'esprit beaucoup plus mobile que je ne le voudrais. Nos nombreuses défaites ne nous en ont que trop convaincus ; et si nous vivons encore, ce n'est pas à notre conduite, mais à votre clémence que nous le devons. Il y a, en ce moment, à Rome, un grand nombre de Volsques, des jeux se préparent, et la ville entière ne sera occupée que de ce spectacle. Je n'ai pas oublié les excès commis ici par la jeunesse sabine, dans une circonstance semblable, et je tremble de voir renouveler cette tentative imprudente et téméraire. C'est dans votre intérêt, c'est dans le nôtre, consuls, que je me suis décidé à vous communiquer mes craintes. Pour moi, je suis résolu à retourner sur-le-champ dans mes foyers. Je ne veux pas que ma présence me fasse soupçonner d'être le complice d'actions ou de paroles criminelles." Cela dit, il se retire.

Les consuls font leur rapport au sénat sur ce danger, qui ne leur parait pas certain, bien que la dénonciation soit claire et précise ; et suivant l'usage, l'autorité du dénonciateur, bien plus que l'importance de l'affaire, fait prendre aux sénateurs des précautions, même superflues. Un sénatus-consulte enjoint à tous les Volsques de sortir de la ville ; des hérauts sont envoyés pour leur signifier l'ordre de partir tous avant la nuit. Saisis d'abord d'une grande frayeur, ils courent de côté et d'autre pour reprendre leur bagage chez leurs hôtes. Mais, dès qu'ils se mettent en route, l'indignation succède à la crainte : "Se voir chassés des jeux, un jour de fête, repoussés pour ainsi dire de la société des hommes et des dieux ! Sont-ils donc des scélérats, souillés de quelque crime ? "

## Discours d'Attius Tullius

38

Comme ils formaient dans leur marche une file presque continue, Tullius, qui les a devancés près de la source Férentine, s'adresse, à mesure qu'ils arrivent, aux plus distingués d'entre eux, s'associe à leurs plaintes et à leur indignation ; et voyant qu'ils écoutent avec empressement ses paroles, qui flattent leur colère, il les entraîne, et par eux le reste de la multitude, dans un champ au-dessous de la route. Là, il prend la parole et leur adresse une sorte de harangue : “Les anciennes injustices du peuple romain, les défaites de la nation des Volsques, et tant d'autres griefs, quand vous les oublieriez, l'affront d'aujourd'hui, comment pourrez-vous le supporter ? C'est par notre honte qu'ils ont préludé à leurs jeux. N'avez-vous pas senti qu'en ce jour on a vraiment triomphé de vous ; qu'en vous retirant, vous avez servi de spectacle à tous, aux citoyens, aux étrangers, et à tant de peuples voisins ; que vos femmes, que vos enfants ont défilé honteusement sous leurs yeux ? Et ceux qui ont entendu la voix du héraut, et ceux qui vous ont vu partir ? et ceux qui ont rencontré votre honteux cortège ? qu'ont-ils pensé selon vous, sinon que nous sommes souillés de quelque crime, d'un crime si horrible, que notre présence aux jeux eût été un sacrilège qui les eût profanés, et qui aurait exigé une expiation ; que c'est ce motif qui nous exclut de la demeure des hommes vertueux, de leur société, de leurs réunions. Eh quoi ! ne voyez-vous pas que nous ne devons la vie qu'à la précipitation de notre départ ? si toutefois c'est un départ et non pas une fuite. Et vous ne regardez pas comme une ville d'ennemis, celle où nous aurions tous péri, si nous eussions tardé un seul jour ! On vous a déclaré la guerre ; malheur à ceux qui vous l'ont déclarée, si vous êtes vraiment des hommes.” Déjà tout pleins de leur propre colère, ils sont encore animés par ce discours, ils se retirent ensuite dans leurs différentes villes ; chacun d'eux excite ses concitoyens, et toute la nation des Volsques se soulève contre Rome.

## Coriolan combat contre Rome (491-488)

39

Les généraux chargés de la guerre, d'après le consentement de toute la nation, furent Attius Tullius et Gnaeus Marcius, l'exilé romain, sur lequel on fondait le plus d'espoir. Cet espoir, il ne le trompa nullement, et l'on put facilement se convaincre que Rome devait sa force, plus à ses généraux qu'à ses soldats. Il se dirige d'abord sur Circeii, en chasse les colons romains, et livre aux Volsques la ville devenue libre. Ensuite il enlève Satricum, Longula, Polusca, Corioles, [Mugilla], conquêtes récentes des Romains. Puis il reprend Lanuvium. Alors, gagnant la voie Latine par des chemins de traverse, il se rend maître de Vétélia, Trébiun, Labici, Pédum ; enfin, il dirige son armée de Pédum sur Rome, et va camper près du fossé de Cluilius, à cinq milles de la ville, dont il ravage le territoire. Parmi les pillards, il envoie des surveillants qui doivent préserver de tout dégât les terres des patriciens, soit qu'il fût surtout irrité contre les plébéiens, soit qu'il voulût par là exciter la discorde entre le sénat et le peuple.

Il y serait parvenu, tant les accusations des tribuns animaient contre les grands la multitude déjà trop exaltée ; mais la crainte de l'étranger, ce lien le plus puissant de la concorde, réunissait tous les esprits, malgré leur défiance et leur haine mutuelles. Le seul point sur lequel ils différassent, c'est que le sénat et les consuls ne voyaient d'espoir que dans les armes ; tandis que le peuple préférait tout à la guerre. Spurius Nautius et Sextus Furius étaient alors consuls. Pendant qu'ils passaient en revue les légions, et qu'ils distribuaient des corps armés le long des murs et dans d'autres lieux où ils avaient jugé utile de placer des postes et des sentinelles, une foule nombreuse de gens, qui demandaient la paix, vint les effrayer par des cris séditieux ; ensuite, elle les obligea de convoquer le sénat, et de proposer l'envoi d'une députation vers Gnaeus Marcius. Les sénateurs acceptèrent la proposition, quand ils eurent vu le courage du peuple chanceler. Les députés envoyés à Marcius pour traiter de la paix rapportèrent cette dure réponse : "Si l'on rend aux Volsques leur territoire, on pourra traiter de la paix. Mais si les Romains voulaient jouir de leurs conquêtes au sein du repos, lui qui n'a oublié ni l'injustice de ses concitoyens, ni les bienfaits de ses hôtes, il s'efforcera de faire voir que l'exil a stimulé et non abattu son courage." Envoyés une seconde fois, les mêmes députés ne sont pas admis dans le camp. Suivant la tradition, les prêtres aussi, couverts de leurs ornements sacrés, se présentèrent, en suppliants, aux portes du camp ennemi ; ils ne parvinrent pas plus que les députés à fléchir le courroux de Coriolan.



## Coriolan cède aux prières de sa femme et de sa mère (488)

40

Alors, les dames romaines se rendent en foule auprès de Véturie, mère de Coriolan, et de Volumnie sa femme. Cette démarche fut-elle le résultat d'une délibération publique, ou l'effet d'une crainte naturelle à ce sexe ? je ne saurais le décider. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles obtinrent que Véturie, malgré son grand âge, et Volumnie, portant dans ses bras deux fils qu'elle avait eus de Marcius, viendraient avec elles dans le camp des ennemis, et que, femmes, elles défendissent, par les larmes et les prières, cette ville que les hommes ne pouvaient défendre par les armes. Dès qu'elles furent arrivées devant le camp, et qu'on eut annoncé à Coriolan qu'une troupe nombreuse de femmes se présente ; lui que, ni la majesté de la république, dans la personne de ses ambassadeurs, ni l'appareil touchant et sacré de la religion, dans la personne de ses prêtres, n'avait pu émouvoir, se promettait d'être plus insensible encore à des larmes féminines. Mais, quelqu'un de sa suite ayant reconnu, dans la foule, Véturie, remarquable par l'excès de sa douleur, debout au milieu de sa bru et de ses petits-enfants, vint lui dire : "Si mes yeux ne me trompent, ta mère, ta femme et tes enfants sont ici."

Coriolan, éperdu et comme hors de lui-même, s'élança de son siège, et court au-devant de sa mère pour l'embrasser ; mais elle, passant tout à coup des prières à l'indignation : "Arrête, lui dit-elle, avant de recevoir tes embrassements, que je sache si je viens auprès d'un ennemi ou d'un fils ; et si dans ton camp je suis ta captive ou ta mère ? N'ai-je donc tant vécu, ne suis-je parvenue à cette déplorable vieillesse, que pour te voir exilé, puis armé contre ta patrie ? As-tu bien pu ravager cette terre qui t'a donné le jour, et qui t'a nourri ? Malgré ton ressentiment et tes menaces, ton courroux, en franchissant nos frontières, ne s'est pas apaisé à la vue de Rome ; tu ne t'es pas dit : derrière ces murailles sont ma maison, mes pénates, ma mère, ma femme et mes enfants ? Ainsi donc, si je n'avais point été mère, Rome ne serait point assiégée ; si je n'avais point de fils, je mourrais libre dans une patrie libre. Pour moi, désormais, je n'ai plus rien à craindre qui ne soit plus honteux pour toi, que malheureux pour ta mère, et quelque malheureuse que je sois, je ne le serai pas longtemps. Mais, ces enfants, songe à eux : si tu persistes, une mort prématurée les attend ou une longue servitude." À ces mots, l'épouse et les enfants de Coriolan l'embrassent ; les larmes que versent toutes ces femmes, leurs gémissements sur leur sort et sur celui de la patrie, brisent enfin ce cœur inflexible ; après avoir serré sa famille dans ses bras, il la congédie, et va camper à une plus grande distance de Rome ; ensuite, il fit sortir les légions du territoire romain, et périt, dit-on, victime de la haine qu'il venait d'encourir. D'autres historiens rapportent sa mort d'une manière différente. Je lis dans Fabius, le plus ancien de tous, qu'il vécut jusqu'à un âge avancé ; du moins, il rapporte que souvent il répétait, à la fin de sa vie : "L'exil est bien plus pénible pour un vieillard." Les Romains n'envièrent point aux femmes la gloire qu'elles venaient d'acquérir ; tant l'on connaissait peu alors l'envie qui rabaisse le mérite d'autrui. Pour perpétuer le souvenir de cet événement, un temple fut élevé, et on le consacra à la fortune des femmes.

Ensuite les Volsques, secondés par les Èques, reparurent sur le territoire romain ; mais les Èques ne voulurent pas obéir plus longtemps à Attius Tullius. Alors, les deux peuples se disputèrent pour savoir qui, des Volsques ou des Èques, donnerait un général à l'armée

confédérée ; il s'ensuivit une sédition qui se termina par un sanglant combat. Dans cette lutte, aussi désastreuse qu'opiniâtre, la fortune du peuple romain détruisit les deux armées des ennemis.

L'année suivante, Titus Sicinius et Gaius Aquilius furent créés consuls. Sicinius fut chargé de combattre les Volsques ; Aquilius, les Herniques, qui avaient pris aussi les armes. Cette année, les Herniques furent vaincus ; dans la guerre contre les Volsques, les avantages furent balancés.

## Vote de la première loi agraire (486)

41

Les consuls suivants furent Spurius Cassius et Proculus Verginius. On conclut avec les Herniques un traité qui leur enleva les deux tiers de leur territoire. Cassius se proposait d'en donner la moitié aux Latins, et l'autre moitié au peuple. Il voulait ajouter à ce présent quelques portions de territoire, qu'il accusait des particuliers d'avoir usurpées sur l'état. Un grand nombre de patriciens étaient alarmés du danger qui menaçait leurs intérêts et leurs propres possessions ; mais le sénat tout entier tremblait pour la république, en voyant un consul se ménager, par ses largesses, un crédit dangereux pour la liberté.

Ce fut alors, pour la première fois, que fut promulguée la loi agraire, qui, depuis cette époque jusqu'à la nôtre, n'a jamais été mise en question sans exciter de violentes commotions. L'autre consul s'opposait au partage, soutenu par les sénateurs, et n'ayant pas même à lutter contre tout le peuple, dont une partie commençait à se dégoûter d'un présent qu'on enlevait aux citoyens pour le leur faire partager avec les alliés ; d'ailleurs, il entendait souvent le consul Verginius répéter dans les assemblées, comme s'il obéissait à une inspiration prophétique, "que les faveurs de son collègue étaient empoisonnées ; que ces terres deviendraient, pour leurs nouveaux possesseurs, un instrument de servitude ; qu'on se frayait le chemin de la royauté. Pourquoi donc accueillir ainsi les alliés et les Latins ? Pourquoi rendre aux Herniques, naguère les ennemis de Rome, le tiers du territoire conquis sur eux, si ce n'est pour que ces peuples mettent à leur tête Cassius, au lieu de Coriolan ? "

L'adversaire de la loi agraire commençait, malgré son opposition, à gagner de la popularité. Bientôt, l'un et l'autre consul flattèrent le peuple à l'envi. Verginius déclarait qu'il consentirait au partage des terres, pourvu qu'on n'en disposât qu'en faveur des citoyens romains. Cassius, que sa condescendance intéressée pour les alliés, dans la distribution des terres, avait rendu méprisable aux yeux des citoyens, voulait, pour se réconcilier les esprits par un nouveau bienfait, qu'on fît remise au peuple de l'argent reçu pour le blé de Sicile. Mais le peuple rejeta dédaigneusement ce don, comme s'il y voyait le prix de la royauté. Ainsi ce soupçon, une fois enraciné dans les esprits, faisait mépriser, comme au sein de l'abondance, les présents que leur faisait le consul.

À peine sorti de charge, il fut condamné et mis à mort ; voilà ce qui est certain. Quelques auteurs prétendent que son père ordonna lui-même son supplice ; qu'ayant instruit dans sa maison le procès de son fils, il le fit battre de verges et mettre à mort, et consacra son pécule à Cérès. On en fit une statue avec cette inscription : "Donné par la famille Cassia". Je trouve dans quelques historiens, et ce récit me paraît plus vraisemblable, qu'il fut accusé de haute trahison par les questeurs Gaius Fabius et Lucius Valérius, et condamné par un jugement du peuple, qui ordonna aussi que sa maison fût rasée ; c'est la place qu'on voit devant le temple de la Terre. Au reste, que son arrêt ait été prononcé par son père ou par le peuple, il fut condamné sous le consulat de Servius Cornélius et de Quintus Fabius.

## Reprise de la guerre contre les Volsques et les Èques (485)

42

Le courroux du peuple contre Cassius ne fut pas de longue durée, et la loi agraire, quand on en eut fait disparaître l'auteur, offrait par elle-même un grand charme à tous les esprits ; cette cupidité du peuple fut encore enflammée par l'avarice des patriciens, qui, après une victoire remportée cette année sur les Volsques et les Èques, frustrèrent le soldat du butin. Tout ce qu'on avait pris sur l'ennemi fut vendu par le consul Fabius, et le prix en fut porté dans le trésor.

La conduite du dernier consul avait rendu le nom de Fabius odieux au peuple. Cependant les patriciens parvinrent à faire nommer Caeso Fabius consul avec Lucius Aemilius ; la fureur du peuple s'en accrut, et les troubles civils attirèrent une guerre étrangère ; et la guerre, à son tour, suspendit les troubles civils. Les patriciens et le peuple, d'un mouvement unanime, marchèrent contre les Volsques et les Èques qui avaient repris les armes, et, sous les ordres d'Aemilius, remportèrent une grande victoire. Toutefois la déroute coûta la vie à plus d'ennemis que le combat, tant les cavaliers s'acharnèrent à la poursuite des fuyards.

Cette même année, aux ides de Quinctilis [15 juillet], eut lieu la dédicace du temple de Castor. C'était un vœu que le dictateur Postumius avait fait dans la guerre contre les Latins ; son fils, nommé duumvir à cet effet, présida à la cérémonie. L'appât de la loi fut encore mis en avant cette année pour séduire les esprits du peuple. Les tribuns relevaient l'importance de leur populaire magistrature par cette loi populaire. Les patriciens, jugeant que la multitude n'était par elle-même que trop portée à la violence, redoutaient ces largesses comme autant d'encouragements à l'audace. Ils trouvèrent dans les deux consuls des chefs qui dirigèrent la résistance avec vigueur. Cet ordre l'emporta donc cette année et assura sa victoire pour l'année suivante, en donnant le consulat à Marcus Fabius, frère de Caeso, et à Lucius Valérius, encore plus odieux aux plébéiens, pour avoir accusé Spurius Cassius. La lutte continua cette année contre les tribuns. La loi fut présentée vainement, et ses défenseurs virent s'émousser dans leurs mains cette arme vaine.

Le nom de Fabius devint considérable, après trois consulats consécutifs, qui furent presque une guerre continuelle contre le tribunat ; aussi cette dignité resta-t-elle quelque temps dans cette famille, comme ne pouvant être mieux placée. Bientôt commença la guerre contre les Véiens, et une nouvelle rébellion des Volsques. Mais Rome semblait avoir des forces surabondantes contre l'ennemi étranger ; elle en usait l'excès dans des luttes intestines. À cette funeste disposition des esprits, se joignirent des prodiges célestes qui, presque chaque jour, à la ville et dans la campagne, annonçaient de nouvelles menaces. Les devins, que consultent et l'état et les particuliers, sur les entrailles des victimes et sur le vol des oiseaux, déclarent que la colère des dieux n'a d'autre cause que l'inexactitude apportée dans l'accomplissement des rites sacrés. Ces terreurs eurent cependant pour résultat la condamnation de la Vestale Oppia, qui paya de sa mort la violation du vœu de chasteté.

#### 4. Guerres contre les Étrusques (482 à 473 av. J.-C.)=

##### Mutinerie dans l'armée romaine (481)

43

Quintus Fabius et Caius Julius sont ensuite nommés consuls. Cette année, les discordes intérieures ne s'apaisèrent pas et la guerre extérieure fut plus terrible encore : les Éques prirent les armes ; les Véiens vinrent ravager le territoire de Rome. Ces guerres inspirant une inquiétude toujours croissante, on nomme consuls Caeso Fabius et Spurius Furius. Les Éques faisaient le siège d'Ortona, ville des Latins ; les Véiens, rassasiés de pillage, menaçaient déjà d'assiéger Rome elle-même. Ces craintes, qui auraient dû calmer la fureur du peuple, ne faisaient que l'irriter. Il en revenait à l'habitude de se refuser au service militaire. Ce n'était pas, il est vrai, de son propre mouvement ; c'était le tribun Spurius Licinius qui, croyant le moment favorable et l'extrémité où l'on se trouvait assez pressante pour imposer la loi agraire aux patriciens, avait entrepris de s'opposer aux enrôlements. Du reste toute la haine qu'inspirait le tribunat se tourna contre lui, et ses propres collègues furent pour lui des adversaires non moins violents que les consuls qui, avec leur secours, parvinrent à effectuer les levées. Deux armées sont formées pour les deux guerres qu'on avait tout à la fois. L'une, conduite par Fabius, marche contre les Éques ; l'autre, sous Furius, va combattre les Véiens.

La guerre contre les Véiens n'offrit rien de remarquable ; quant à Fabius, il eut plus à faire avec ses soldats qu'avec l'ennemi. Ce grand homme, ce consul soutint seul la république, que son armée, en haine du consul, trahissait autant qu'il était en elle.

En effet, indépendamment des autres preuves qu'il donna de ses talents militaires, soit dans les préparatifs, soit dans les opérations de la guerre, il avait si bien disposé ses troupes, qu'une charge de la cavalerie suffit seule pour enfoncer les ennemis ; mais l'infanterie refusa de poursuivre les fuyards ; insensibles, non pas seulement aux exhortations d'un chef odieux, mais même à leur propre déshonneur, à la honte qui, pour le moment présent, allait rejaillir sur la république, et aux dangers qui les menaçaient eux-mêmes dans l'avenir, si les ennemis reprenaient courage, ils s'obstinèrent à ne point avancer d'un pas, et ne voulurent même point rester en bataille. Sans en avoir reçu l'ordre, ils quittent leurs rangs, et tristes (on dirait presque vaincus), maudissant tantôt le consul, tantôt le dévouement de la cavalerie, ils rentrent dans le camp. Le général ne trouva aucun remède contre la contagion d'un tel exemple ; tant il est vrai que les plus grands hommes trouvent plus facilement le secret de vaincre l'ennemi que celui de conduire les citoyens. Le consul revint à Rome, ayant moins ajouté à sa gloire qu'irrité et exaspéré la haine des soldats contre lui. Les patriciens eurent cependant assez d'influence pour maintenir le consulat dans la maison des Fabius. Ils nomment consul Marcus Fabius, auquel on donne pour collègue Gnaeus Manlius.

## Nouvelle offensive des Étrusques (480)

44

Cette année, un nouveau tribun se présenta pour soutenir la loi agraire ; ce fut Tibérius Pontificius. Suivant la même marche que Spurius Licinius, comme si elle eût réussi, il arrêta quelque temps les levées. Les sénateurs s'en troublèrent de nouveau ; mais Appius Claudius leur dit : "Que la puissance tribunitienne avait été vaincue l'année précédente, qu'elle l'était dans le présent par le fait même, et pour l'avenir par l'exemple, puisqu'on avait découvert qu'elle pouvait se dissoudre par ses propres forces ; qu'il se trouverait toujours quelque tribun disposé pour lui-même à remporter la victoire sur son collègue, et dans l'intérêt public à se concilier la faveur du premier ordre de l'État. Que si plusieurs étaient nécessaires, plusieurs seraient prêts à soutenir les consuls : mais qu'il n'était besoin que d'un seul contre tous les autres. Que c'était aux consuls et aux patriciens les plus influents à gagner, sinon tous les tribuns, au moins quelques-uns d'entre eux, à la cause de la république et du sénat."

Les patriciens suivirent le conseil d'Appius, tous parlaient aux tribuns avec douceur et bienveillance ; les consulaires, selon qu'ils avaient plus ou moins de droits sur chacun d'eux en particulier, obtinrent, les uns par affection, les autres par autorité, qu'ils n'emploieraient les forces du tribunat que dans l'intérêt de la république. Secondés par quatre tribuns contre le seul qui entravait le service public, les consuls parviennent à faire les levées. Ensuite ils marchent contre les Véiens, auxquels l'Étrurie avait de toute part envoyé des secours, moins à cause de l'intérêt qu'ils inspiraient, que dans l'espérance de voir Rome se détruire elle-même par ses discordes intestines. Dans toutes les assemblées, les chefs de l'Étrurie répétaient : "Que la puissance de Rome serait éternelle, sans les séditions où les Romains se déchiraient les uns les autres. C'était là, suivant eux, le seul poison, le seul principe de mort qui pût amener la ruine des États puissants. Ce fléau, longtemps comprimé par la sagesse du sénat et la patience du peuple, avait atteint sa dernière période. D'une cité, la discorde en avait fait deux, dont chacune avait ses magistrats et ses lois. D'abord c'est à l'occasion des levées, que s'est déchaînée leur fureur ; mais une fois en campagne, ils obéissaient encore à la voix du général. Aussi, quelque eût été l'état intérieur de la ville, elle avait pu conserver sa puissance, parce que la discipline militaire s'était maintenue ; mais aujourd'hui, le soldat romain prenait au camp même l'habitude de désobéir à ses magistrats. Dans la dernière guerre, sur le champ de bataille, au moment même du combat, l'armée, d'un accord unanime, avait livré volontairement la victoire aux Éques déjà vaincus. Elle avait déserté ses drapeaux, abandonné son général pendant l'action, et était rentrée dans le camp sans attendre aucun ordre. Certes, pour peu qu'on fît d'efforts, Rome serait vaincue par ses propres soldats ; il suffirait de lui déclarer, de lui montrer la guerre : les destins et les dieux feraient d'eux-mêmes le reste." Ces espérances avaient armé les Étrusques, après tant d'alternatives de défaites et de succès.

## La guerre des nerfs

45

Les consuls, de leur côté, ne redoutaient rien tant que leurs forces, que leur armée. Le souvenir du funeste exemple donné pendant la dernière guerre les détournait de s'engager assez pour avoir à craindre deux armées à la fois. Aussi, renfermés dans leur camp, ils évitaient le combat, dans la crainte d'un double péril : "Le temps, et peut-être même une occasion fortuite, calmerait les ressentiments, et guérirait les esprits malades." Mais cette conduite ne fit qu'accroître la présomption des Véiens et des Étrusques ; ils défiaient les Romains au combat ; et d'abord, pour les provoquer, ils vinrent caracoler le long du camp ; puis, voyant qu'ils n'obtenaient rien, ils accablaient de railleries insultantes l'armée et les consuls eux-mêmes. "Ils feignaient, disaient-ils, pour pallier leur terreur, d'être en proie aux discordes intestines, et les consuls se défiaient du courage de leurs troupes bien plutôt que de leur obéissance. Étrange sédition, sans doute, que le silence et l'inaction chez des hommes qui ont les armes à la main !" Puis c'étaient des saillies, fondées ou non sur l'origine récente des Romains, et sur l'obscurité de leur race. Ces insultes, qui viennent retentir jusqu'au pied même des retranchements et jusqu'aux portes du camp, les consuls les supportent avec une joie secrète. Mais la multitude, qui ne peut s'expliquer cette impassibilité de ses chefs, se sent agitée par l'indignation et par la honte, et peu à peu oublie les querelles intestines. Ils ne veulent pas laisser impunie l'insolence des Étrusques ; ils ne veulent pas non plus assurer le triomphe des patriciens, des consuls ; la haine de l'étranger et la haine des ennemis domestiques combattent dans leurs cœurs ; enfin, la haine de l'étranger l'emporte, tant l'ennemi montrait d'orgueil et d'insolence dans ses sarcasmes. Les Romains entourent en foule le prétoire ; ils demandent le combat, ils veulent qu'on en donne le signal. Les consuls, sous le prétexte de délibérer, se retirent à l'écart et prolongent la conférence. Ils désiraient combattre ; mais il leur fallait réprimer et cacher ce désir pour que leur résistance et leurs délais donnassent un nouvel élan au courage déjà si excité des soldats. Ils répondent enfin que la demande est prématurée ; qu'il n'est pas encore temps de combattre ; qu'il faut se tenir renfermés dans le camp. Puis un édit formel défend le combat : quiconque combattrait, sans en attendre l'ordre, sera traité en ennemi.

Ainsi congédiés, les soldats, qui sont convaincus de la répugnance des consuls pour le combat, n'en ressentent que plus d'ardeur guerrière. D'un autre côté, les ennemis s'approchent avec encore plus d'arrogance, dès qu'ils apprennent la défense des consuls. Leurs insultes seraient désormais impunies ; on n'osait plus confier des armes au soldat ; tout finirait bientôt par la plus violente explosion, et la puissance romaine touchait à son terme. Forts de cet espoir, ils courent aux portes, ils accablent l'armée d'invectives ; ils ne se défendent qu'avec peine d'attaquer le camp. Les Romains ne pouvaient plus longtemps supporter ces affronts. De toutes les parties du camp on accourt auprès des consuls. Ce n'est plus, comme la première fois, avec des ménagements et par l'entremise des principaux centurions qu'ils présentent leur demande ; tous à la fois réclament à grands cris.

Le moment était venu ; toutefois les consuls tergiversent encore. Fabius, enfin, voyant le tumulte s'accroître, et son collègue près de céder dans la crainte d'une sédition, ordonne aux trompettes de sonner le silence : "Je sais, Gnaeus Manlius, dit-il à son collègue, que

ces soldats peuvent vaincre ; mais j'ignore s'ils le veulent ; et eux-mêmes en sont la cause. Aussi ai-je pris la ferme résolution de ne point donner le signal du combat, qu'ils n'aient juré de revenir vainqueurs. Le soldat a pu tromper une fois son général sur le champ de bataille ; il ne saurait tromper les dieux." Alors un centurion, Marcus Flavoleius, l'un des plus ardents à demander le combat, s'écrie : "Marcus Fabius, je reviendrai vainqueur." S'il manque à sa parole, il appelle sur lui la colère de Jupiter, de Mars, père des combats, et de tous les autres dieux. L'armée entière répète après lui le même serment et les mêmes imprécations.

On donne alors le signal : tous prennent leurs armes et volent au combat, pleins de courroux et d'espérance. Que maintenant les Étrusques leur lancent des injures ; que cet ennemi, si hardi en paroles, vienne les affronter, maintenant qu'ils ont des armes ! Tous, en ce jour, plébéiens et patriciens, firent des prodiges de valeur. Mais les Fabius se distinguèrent entre tous : les luttes intestines leur avaient aliéné l'affection du peuple, ils veulent la reconquérir dans ce combat. L'armée se range en bataille : les Véiens et les Étrusques ne refusent point l'engagement.



## Mort de Quintus Fabius

46

Ils se tenaient presque assurés que les Romains ne se battraient pas plus contre eux que contre les Éques ; ils croyaient même pouvoir compter sur quelque résolution plus éclatante dans l'état d'irritation où se trouvaient les esprits, dans une occasion doublement avantageuse. L'événement trompa leur attente : jamais, dans aucune guerre, les Romains n'avaient engagé l'action avec plus d'acharnement, tant les insultes de l'ennemi et les retards des consuls les avaient exaspérés. À peine les Étrusques eurent-ils le temps de se déployer, à peine, dans le premier trouble, eurent-ils jeté au hasard plutôt que lancé leurs javelots, que déjà on en était venu aux mains, que déjà on se frappait de l'épée, celui de tous les genres de combats où Mars déchaîne le plus ses fureurs. Aux premiers rangs, les Fabius donnaient un beau spectacle, un bel exemple à leurs concitoyens. L'un d'eux, Quintus Fabius, consul trois ans auparavant, s'avancait le premier contre les rangs serrés des Véiens, lorsqu'un soldat étrusque, fier de sa force et de son adresse, le surprend au milieu d'un gros d'ennemis et lui perce le sein de son épée : Fabius arrache le fer de sa blessure, et tombe.

5) La chute d'un seul homme se fit sentir dans les deux armées. Déjà même les Romains lâchaient pied, lorsque le consul Marcus Fabius s'élança en avant du corps de son parent, et présentant son bouclier à l'ennemi : "Soldats, s'écrie-il, avez-vous juré de rentrer en fuyards dans votre camp ? Vous craignez donc plus de lâches ennemis que Mars et Jupiter, par qui vous avez juré. Pour moi, qui n'ai pas fait de serment, je retournerai vainqueur ou je tomberai en combattant près de toi, Quintus Fabius. Alors Caeso Fabius, consul de l'année précédente, s'adressant à Marcus : "Est-ce par des paroles, mon frère, que tu crois obtenir d'eux qu'ils combattent ? Les dieux seuls l'obtiendront, les dieux témoins de leurs serments. Pour nous, comme il convient aux premiers de l'état, comme il est digne du nom des Fabius, sachons par notre exemple, plutôt que par nos exhortations, enflammer le courage de nos soldats." Aussitôt les deux Fabius volent au premier rang la lance en arrêt, et entraînent avec eux toute l'armée.

## Amère victoire des Romains (480)

47

C'est ainsi que le combat s'était rétabli de ce côté. Dans le même temps le consul Gnaeus Manlius luttait avec non moins de vigueur à l'autre aile où la fortune se montra presque la même. En effet, tant que Manlius, de même que sur l'autre point Quintus Fabius, avait poussé l'épée dans les reins l'ennemi déjà presque en déroute, ses soldats l'avaient suivi pleins d'ardeur, mais, lorsqu'une grave blessure l'eût forcé de quitter le champ de bataille, persuadés qu'il était mort, ils commencèrent à lâcher pied, et ils auraient même pris la fuite, si l'autre consul, accourant ventre à terre sur ce point, avec quelques escadrons de cavalerie, et criant que son collègue vivait encore, et que lui-même, victorieux à l'autre aile, venait les soutenir, n'eût, par sa présence, arrêté la déroute. Manlius aussi vient s'offrir à leurs yeux, pour rétablir le combat. La vue des deux consuls, qu'ils connaissent bien, enflamme le courage des soldats : déjà, d'ailleurs, la ligne des ennemis avait perdu de sa profondeur ; car, se fiant sur la supériorité de leur nombre, ils avaient détaché leur réserve, pour l'envoyer assiéger le camp. Elle l'emporte d'assaut, sans beaucoup de résistance ; mais tandis qu'elle oublie le combat, pour ne songer qu'au butin, les triaires romains, qui n'avaient pu supporter le premier choc, font donner avis aux consuls de l'état où en sont les choses ; puis, se ralliant autour du prétoire, ils retournent d'eux-mêmes à l'attaque.

Pendant ce temps, le consul Manlius revient au camp, place des soldats à toutes les portes, et ferme à l'ennemi toute issue. Le désespoir enflamme les Étrusques, non pas tant d'audace que de rage. Après avoir, à plusieurs reprises, tenté inutilement de s'échapper par les points où l'espoir leur montrait une issue, un peloton de jeunes guerriers se jette sur le consul lui-même, qu'ils reconnaissent à son armure. Les premiers traits furent parés par ceux qui l'entouraient ; mais bientôt ils ne purent résister à un choc si violent : le consul, blessé à mort, tombe, et tout se dissipe. L'audace des Étrusques redouble ; les Romains, poursuivis par la terreur, courent, dans leur effroi, d'un bout du camp à l'autre, et le mal allait être sans remède, si les lieutenants, après avoir fait enlever le corps du consul, n'eussent ouvert une porte pour donner passage à l'ennemi. Il se précipite par cette issue ; mais cette troupe en désordre rencontre dans sa fuite l'autre consul victorieux, qui la taille en pièces et la met en déroute.

La victoire était glorieuse, mais attristée par ces deux grands trépas. Aussi, le consul, quand le sénat lui décerna le triomphe, répondit, "Que si l'armée pouvait triompher sans le général, il y consentirait volontiers, en considération de sa brillante conduite dans cette guerre ; mais que pour lui, quand sa famille était frappée par la mort de son frère Quintus Fabius, quand la république était orpheline de l'un de ses consuls, il n'accepterait pas un laurier flétri par le deuil public et par celui de sa famille." Ce triomphe refusé fut plus glorieux pour lui que tout l'éclat d'une pompe triomphale, tant il est vrai que la gloire refusée à propos revient parfois plus éclatante et plus belle.

Fabius célébra ensuite les funérailles de son collègue et celles de son frère. Chargé de prononcer l'éloge funèbre de l'un et de l'autre, il leur accorda les louanges qu'ils avaient méritées, et dont la plus grande part lui revenait. Toujours occupé du projet qu'il avait conçu dès son entrée au consulat, de reconquérir l'affection du peuple, il répartit le soin

des soldats blessés entre les familles patriciennes. Ce fut aux Fabius qu'il en donna le plus, et nulle part ils ne furent mieux traités. Dès lors cette famille devint chère au peuple, et cet amour elle ne le dut qu'à des moyens salutaires pour la république.

## Le serment des Fabius (479)

48

Aussi, Caeso Fabius, que les suffrages du peuple, non moins que ceux des sénateurs, avaient porté au consulat avec Titus Verginius, résolut de ne s'occuper ni de guerres ni d'enrôlements, ni d'aucun autre soin, qu'il n'eût, avant tout, comme il était permis d'en concevoir l'espérance, rétabli la concorde et réconcilié le peuple avec les patriciens. Dans cette intention, il proposa, dès le commencement de l'année, au sénat, de ne pas attendre qu'un tribun eût mis en avant une loi agraire ; mais de prendre les devants et de partager au peuple, le plus également qu'il se pourrait, les terres prises sur l'ennemi. "Il est juste, disait-il, que ceux-là les possèdent qui les ont acquises par leurs sueurs et par leur sang." Les sénateurs rejetèrent cet avis avec dédain : quelques-uns même se plaignirent de voir que le caractère autrefois si énergique de Caeso s'était amolli et affaïssé sous le poids de sa gloire.

Toutefois il n'y eut pendant cette année aucuns troubles civils. Les Latins étaient fatigués par les incursions des Èques ; Caeso, qu'on envoie à leur secours avec une armée, pénètre à son tour sur le territoire des Èques, qu'il ravage. Alors ils se renferment dans leur ville et se tiennent cachés derrière leurs murailles, en sorte qu'il n'y eut aucun engagement remarquable. Mais du côté des Véiens on essuya un grand échec par la témérité de l'autre consul, et c'en était fait de l'armée, si Caeso Fabius n'était venu à temps la secourir. Depuis ce moment on ne fut avec les Véiens ni en paix ni en guerre, et les hostilités s'étaient pour ainsi dire transformées en brigandages. Apprenaient-ils que les légions romaines s'étaient mises en campagne, ils se retiraient dans leurs villes : à peine les savaient-ils éloignées, ils recommençaient leurs incursions, opposant tour à tour l'inaction à la guerre, la guerre à l'inaction. Ainsi il était impossible d'abandonner cette lutte, impossible de lui donner une fin. On avait d'ailleurs à s'occuper d'autres guerres ; car les Èques et les Volsques, qui ne restaient jamais en repos que le temps nécessaire pour oublier leur dernière défaite, étaient déjà en armes ; et d'un autre côté on pouvait prévoir que les Sabins, toujours ennemis de Rome, allaient bientôt se mettre en mouvement, ainsi que toute l'Étrurie.

Les Véiens, ennemis plus importuns que redoutables, plus insolents que dangereux, inquiétaient cependant les esprits, car on ne pouvait en aucun temps les perdre de vue, et ils ne permettaient pas qu'on portât son attention ailleurs. Dans cette conjoncture, la famille des Fabius se présente au sénat, et le consul parle au nom de sa famille : "Vous le savez, Pères conscrits, la guerre contre Véies demande plutôt des forces toujours actives que des forces considérables. Occupez-vous des autres guerres, et opposez les Fabius aux Véiens. Nous nous faisons fort que de ce côté la majesté du nom romain n'aura rien à souffrir. Cette guerre, qui sera pour nous comme une affaire de famille, nous voulons la soutenir à nos propres frais. Que la république porte ailleurs et son argent et ses soldats." On leur fait de grands remerciements. Le consul, au sortir du sénat, retourne chez lui, accompagné de toute la troupe des Fabius qui était restée sous le vestibule de la curie, attendant le sénatus-consulte. Après avoir reçu l'ordre de se trouver, le lendemain en armes à la porte du consul, ils se retirent chez eux.

## Départ des Fabius ; bataille du Crémère (479-478)

49

Cette nouvelle se répand dans toute la ville ; on élève aux nues les Fabius : “Une seule famille avait pris sur soi un fardeau qui pesait sur toute la république ! La guerre de Véies devenue une affaire, une querelle privée ! Ah ! s’il existait dans Rome deux familles pareilles, et que l’une réclamât pour elle les Volsques, l’autre les Èques, Rome, sans sortir d’une paix profonde, verrait bientôt tous les peuples voisins soumis.”

Le lendemain, les Fabius prennent leurs armes ; ils se réunissent au lieu prescrit. Le consul, revêtu de la chlamyde de général, sort, et trouve sous le vestibule sa famille entière rangée en bataille. Il se place au centre et fait lever les enseignes. Jamais on ne vit défiler dans Rome une armée si petite par le nombre et si grande par sa renommée et par l’admiration publique. Trois cent six guerriers, tous patriciens, tous d’une même famille, dont pas un n’eût été jugé indigne de présider le sénat dans ses plus beaux jours, s’avançaient contre un peuple tout entier, menaçant de l’anéantir avec les forces d’une seule famille. Derrière eux, marchait la troupe de leurs parents et de leurs amis, qui ne roulaient dans leur esprit rien de médiocre, mais dont les espérances comme les craintes ne connaissaient point de bornes. Puis venait la foule du peuple, qui, dans son vif intérêt et son admiration pour eux, était comme frappé de stupeur : “Qu’ils partent pleins de courage, qu’ils parlent sous d’heureux auspices, et que le succès soit digne de leur entreprise ; qu’ils comptent à leur retour sur les consulats, les triomphes, toutes les récompenses et tous les honneurs.” En passant devant le Capitole, la citadelle et les autres temples, ils implorèrent toutes les divinités qui s’offrent à leurs yeux, ou à leur esprit ; ils les conjurent de veiller sur cette noble troupe, et de la rendre bientôt saine et sauve à sa patrie, à sa famille.

Inutiles prières ! Route malheureuse ! les Fabius passent par l’arcade de droite de la porte Carmentale, et arrivent sur les rives du Crémère ; cette position leur paraît avantageuse et ils la fortifient. Dans l’intervalle, Lucius Aemilius et Gaius Servilius sont nommés consuls. Tant que la guerre se borna au ravage des campagnes, les Fabius suffirent à la défense de leur position ; ils purent même, franchissant la frontière qui sépare les Étrusques des Romains, mettre à couvert le territoire de Rome et porter la terreur chez les ennemis. Cependant ces dévastations furent pour quelque temps suspendues ; car les Véiens ayant appelé des troupes de l’Étrurie, viennent attaquer le fort de Crémère. Aussitôt le consul Lucius Aemilius amène les légions romaines et engage le combat avec les Étrusques, si toutefois on peut donner le nom de combat à un engagement où les Véiens eurent à peine le temps de se ranger en bataille ; car au milieu du désordre des premiers mouvements, tandis qu’ils se placent derrière les enseignes, et que leur corps de réserve prend position, la cavalerie romaine fait sur leurs flancs une charge si soudaine, qu’elle ne leur laisse le temps ni d’en venir aux mains, ni même de se former : ainsi poursuivis jusqu’aux Rochers-Rouges, où ils avaient leur camp, ils demandent humblement la paix ; mais à peine l’eurent-ils obtenue que, cédant à leur légèreté naturelle, ils s’en repentirent, avant même que les Romains eussent abandonné le poste de Crémère.

## La mort des 306 Fabius

50

La lutte se trouvait de nouveau engagée entre les Fabius et le peuple véien, sans que Rome mît en campagne de plus grandes forces, et ce n'étaient plus seulement des incursions sur le territoire ennemi, des escarmouches entre des partis qui se rencontraient, mais quelquefois aussi des affaires sérieuses, des combats dans les formes, et souvent une seule famille romaine remporta la victoire sur l'une des cités les plus puissantes alors de l'Étrurie. Les Véiens trouvèrent d'abord ces défaites dures et humiliantes ; puis la circonstance même leur suggéra le dessein d'attirer dans une embuscade leur fougueux ennemi. Ils se réjouissaient de voir que des succès multipliés avaient accru l'audace des Fabius.

Aussi ces derniers, dans leurs excursions, rencontraient-ils souvent des troupeaux qui semblaient se trouver là par hasard, mais qu'on leur livrait à dessein ; d'un autre côté, la fuite des laboureurs laissait les campagnes désertes, et des corps de troupes, envoyées pour repousser les pillards, lâchaient pied avec une frayeur plus souvent simulée que réelle. Bientôt les Fabius en vinrent à mépriser tellement leur ennemi, qu'ils se crurent invincibles et se persuadèrent que dans aucun temps et dans aucun lieu on n'oserait leur résister. Cette confiance devint telle qu'apercevant un jour des troupeaux à une grande distance de Crémère, et sans s'inquiéter de quelques soldats ennemis qui se montraient épars dans la plaine, ils quittent leur position, et, dans leur imprévoyance, s'élancent en désordre au-delà de l'embuscade placée dans le voisinage du chemin ; puis se répandent dans la campagne pour rassembler le bétail que la frayeur a, comme d'ordinaire, dispersé çà et là. Tout à coup les troupes embusquées s'élancent. Devant, derrière, de tous côtés sont les ennemis. D'abord, des cris s'élèvent autour des Fabius et les épouvantent, bientôt les traits pleuvent de toutes parts. Les Étrusques serrent leurs rangs, et les Fabius se voient entourés d'un mur épais de soldats : plus l'ennemi se rapproche, plus l'espace se rétrécissant, ils sont eux-mêmes forcés de se ramasser. Cette manœuvre fait ressortir et leur petit nombre, et la multitude des Étrusques, dont les rangs se redoublent sur un terrain trop étroit. Renonçant alors à faire face de tous côtés, comme ils l'avaient essayé d'abord, ils se portent, tous à la fois, sur un seul point, puis, concentrant là tous leurs efforts, ils se forment en coin, et s'ouvrent un passage.

Ils arrivèrent ainsi à une colline d'une pente douce où ils s'arrêtèrent. Bientôt, dès que l'avantage du lieu leur eut donné le temps de respirer et de se remettre d'un si grand effroi, ils repoussèrent les assaillants ; et, forts de leur position ils allaient être vainqueurs malgré leur petit nombre, si un corps de Véiens, qui parvint à la tourner, ne se fût montré au sommet de la colline : l'ennemi alors regagne sa supériorité. Tous les Fabius, sans exception, furent taillés en pièces, et leur fort tomba au pouvoir de l'ennemi. Il en périt trois cent six ; c'est un fait avéré. Un seul, près d'entrer dans l'âge de puberté, et qui, pour ce motif, avait été laissé à Rome, devint la souche des Fabius, et c'est à lui que, dans les temps difficiles, le peuple romain, en paix comme en guerre, devra ses plus fermes soutiens.

## Fin de la guerre contre Véies (477-476)

### 51

Au moment où ce désastre vint frapper Rome, Gaius Horatius et Titus Ménénus étaient déjà consuls. Ménénus fut sur-le-champ envoyé contre les Étrusques enorgueillis de leur victoire, mais le sort des armes lui fut contraire, et les ennemis vinrent occuper le Janicule. Rome eut à en supporter un siège ; et la famine se serait jointe à la guerre pour l'accabler (car les Étrusques avaient passé le Tibre), si le consul Horatius n'eût été rappelé du pays des Volsques. Ce qui prouve que cette guerre eut lieu sous les murs de Rome, c'est qu'un premier combat, qui laissa la victoire indécise, se livra près du temple de l'Espérance, un second à la porte Colline. Dans ce dernier, quelque faible qu'eût été l'avantage des Romains, l'armée, en recouvrant son ancien courage, put espérer de plus brillants succès pour les combats à venir.

Aulus Verginius et Spurius Servilius sont nommés consuls. Depuis l'échec essuyé dans ta dernière affaire, les Véiens évitaient les batailles rangées : ils se contentaient de ravager les campagnes ; et, du haut du Janicule, comme d'une citadelle, ils se précipitaient de tous côtés sur le territoire de Rome. Plus de sûreté nulle part, ni pour les troupeaux, ni pour les gens de la campagne. Enfin ils furent pris dans le même piège où ils avaient fait tomber les Fabius. En poursuivant les troupeaux qu'à dessein on avait disséminés çà et là pour les attirer, ils donnèrent tête baissée dans une embuscade, et, comme ils étaient plus nombreux, on en fit aussi un plus grand carnage.

Le vif ressentiment de cet échec fut pour eux la cause et le prélude d'un échec plus terrible encore. En effet, ayant, de nuit, passé le Tibre, ils tentent de forcer le camp de Servilius ; mais, repoussés avec une grande perte, ils eurent beaucoup de peine à se retirer sur le Janicule. Sans perdre de temps, le consul, à son tour, traverse le Tibre, et vient camper au pied du Janicule. Le lendemain, au point du jour, enorgueilli par le succès de la veille, mais poussé surtout par la disette aux résolutions les plus décisives, fussent-elles même dangereuses, il gravit témérairement le Janicule pour s'emparer du camp ennemi. Mais, repoussé plus honteusement qu'il n'avait repoussé l'ennemi la veille, il ne dut son salut et celui de ses troupes qu'à l'arrivée de son collègue. Pris entre deux armées, et fuyant tour à tour l'une et l'autre, les Étrusques furent taillés en pièces. C'est ainsi qu'une heureuse témérité mit fin à la guerre contre Véies.

## Procès de Titus Ménénus (476) et de Spurius Servilius (475)

52

Rome, avec la paix, vit aussi diminuer le prix des vivres ; car on fit venir des blés de la Campanie, et, quand la crainte de la famine fut dissipée, ceux qu'on avait tenus cachés reparurent. Mais l'abondance et l'oisiveté portèrent de nouveau les esprits à la licence ; et, dans l'absence des maux qui venaient autrefois du dehors, on en chercha dans Rome même. Les tribuns enivrent le peuple avec leur poison habituel, la loi agraire. Ils l'animent contre les patriciens qui leur résistent, et non pas seulement contre tous, mais contre chacun en particulier. Quintus Considius et Titus Génucius, qui avaient proposé la loi agraire, assignent devant le peuple Titus Ménénus. Ils lui font un crime d'avoir laissé enlever le fort de Crémère, dont son camp n'était pas éloigné. Il succomba. Mais les efforts du sénat, qui le défendit avec autant de chaleur que Coriolan, et la popularité de son père Agrippa, dont le souvenir n'était pas encore effacé, adoucirent l'arrêt des tribuns. Après avoir demandé une condamnation capitale, ils réduisirent la peine à une amende de deux mille as. C'était encore un arrêt de mort : on prétend qu'il ne put supporter le chagrin de cette ignominie, et qu'une maladie l'emporta.

Bientôt, sous le consulat de Gaius Nautius et de Publius Valérius, on vit comparaître un nouvel accusé ; c'était Spurius Servilius. À peine sorti de charge, il fut, dès le commencement de l'année, assigné par les tribuns Lucius Caedicius et Titus Stadius. Mais ce ne fut point, comme l'avait fait Ménénus, avec ses prières ou celles des patriciens, mais bien avec la confiance que lui inspirait son innocence et son crédit, qu'il soutint les attaques des tribuns. Son crime à lui, c'était ce combat qu'il avait livré aux Étrusques près du Janicule ; mais, aussi intrépide dans ses propres dangers que dans ceux de la république, il réfuta par un discours énergique et les tribuns et le peuple. Il fit plus, il reprocha au peuple la condamnation et la mort de Titus Ménénus, dont le père lui avait rendu ses droits, donné ces magistratures et ces lois, dont il faisait aujourd'hui les instruments de ses faveurs. Tant d'audace écarta le danger. Il fut aidé aussi par son collègue Verginius, qui, appelé en témoignage, lui fit partager sa gloire. Mais, ce qui le servit encore mieux, ce fut la condamnation de Ménénus, tant les esprits étaient changés.



## Coalition des Véiens et des Sabins (474)

53

Les luttes intestines avaient cessé : la guerre recommença contre les Véiens, auxquels les Sabins avaient uni leurs forces. Le consul Publius Valérius, quand on eut fait venir les troupes auxiliaires des Latins et des Herniques, fut envoyé contre Véies avec son armée, et attaqua aussitôt le camp des Sabins, qui s'étaient établis devant les murs de leurs alliés. L'alarme qu'il répandit fut extrême, et tandis que les ennemis en désordre s'élancent par manipules épars pour repousser le choc des assaillants, il s'empare de la première porte sur laquelle il avait dirigé d'abord son attaque. Une fois les retranchements forcés, ce n'est plus un combat, mais un carnage. Du camp le tumulte se répand dans la ville ; on eût dit que Véies était prise, à voir les habitants effrayés courir aux armes. Les uns volent au secours des Sabins ; les autres se jettent sur les Romains que l'assaut du camp occupe tout entiers. Cette attaque les arrête et les trouble un moment ; mais bientôt ils font face des deux côtés, et la cavalerie, lancée par le consul, enfonce et met en déroute les Étrusques ; ainsi, à la même heure, furent vaincues deux armées et deux nations les plus puissantes et les plus grandes des nations voisines de Rome.

Tandis que ces événements se passent devant Véies, les Volsques et les Èques étaient venus camper sur le territoire latin, et ravageaient les frontières. Les Latins, qui n'ont reçu de Rome ni un général, ni des secours, vont d'eux-mêmes, soutenus par les Herniques, enlever le camp ennemi ; ils y reprirent tout ce qu'on leur avait enlevé, et firent, en outre, un riche butin. Cependant on envoya de Rome contre les Volsques le consul Gaius Nautius. On trouvait mauvais, je pense, que des alliés prissent l'habitude de faire ainsi la guerre de leur propre mouvement et avec leurs propres forces sans qu'on leur envoyât de Rome un chef et une armée. Il n'est sorte d'hostilités et d'outrages qu'on ne fit essayer aux Volsques, et cependant on ne put les amener à livrer une bataille.

Lucius Furius et Gaius Manlius sont nommés consuls. La guerre contre Véies échut à Manlius ; mais elle n'eut pas lieu. Les Véiens demandèrent une trêve de quarante ans, et on la leur accorda, moyennant un subside en argent et en blé. À la paix extérieure succèdent immédiatement les discordes civiles : la loi agraire était toujours l'aiguillon dont les tribuns stimulaient la fureur du peuple. Les consuls, que n'effrayent ni la condamnation de Ménénus, ni le danger de Servilius, opposent une résistance énergique ; mais, au sortir de charge, ils sont accusés par le tribun Gnaeus Génucius. Lucius Aemilius et Opiter Verginius obtiennent le consulat. Je trouve dans quelques annales Vopiscus Julius à la place de Verginius.

Cette année-là, quels qu'en aient été les consuls, Furius et Manlius, mis en jugement, prennent des habits de deuil, et s'adressent moins encore au peuple qu'aux jeunes patriciens : ils les exhortent, ils les engagent "à renoncer aux honneurs et au gouvernement de la république ; à ne plus regarder les faisceaux consulaires, la prétexte et la chaise curule, que comme les ornements d'une pompe funèbre ; tous ces brillants insignes sont comme les bandelettes dont on pare la victime pour la conduire à la mort. Si le consulat a pour eux tant de charme, qu'ils se persuadent bien que cette magistrature est désormais asservie et opprimée par la puissance tribunitienne. Que le consul, devenu l'appariteur des tribuns, doit attendre, pour agir, un signe, Un ordre de ses chefs. Pour peu qu'il fasse un mouvement et tourne ses regards vers le sénat, pour peu qu'il pense que dans la république il y a un autre élément que la plèbe, l'exil de Coriolan, la condamnation et la mort de Ménénus, doivent s'offrir aussitôt à ses yeux." Animés par ce discours, les patriciens tiennent, non plus en public, mais en secret, des assemblées où ils n'admettent qu'un petit nombre d'amis. Là, comme il n'était question que de sauver les accusés par des voies justes ou injustes, les avis les plus violents étaient ceux qu'on goûtait le plus, et il ne manquait pas de bras prêts à exécuter les projets les plus hardis.

Aussi, le jour du jugement arrivé, le peuple, qui se tenait sur le forum dans une attente pleine d'impatience, s'étonne d'abord de ne pas voir le tribun descendre dans le forum. Ensuite, ce long délai commence à paraître suspect ; on croit que, gagné par les grands, il s'est désisté de son accusation ; et l'on se plaint qu'il ait abandonné et trahi la cause publique. Enfin, ceux qui se trouvaient devant le vestibule du tribun viennent annoncer qu'on l'a trouvé mort chez lui. À peine ce bruit s'est-il répandu dans l'assemblée, que, semblables à une armée qui a perdu son général, tous se dispersent de côté et d'autre. Les plus effrayés étaient les tribuns, qui apprennent, par la mort de leur collègue, à quel point les Lois Sacrées sont pour eux un faible secours. Les patriciens, de leur côté, ne savent pas assez modérer l'expression de leur joie ; on se repentait si peu de ce crime, que ceux-là mêmes qui en étaient innocents voulaient en paraître complices, et l'on disait hautement qu'il n'y avait que la violence qui pût dompter la puissance tribunitienne.

## 5. Nouveaux troubles à Rome (473 à 468 av. J.-C.)

### Un insoumis : Voléron Publilius (473)

55

Aussitôt après cette victoire, d'un si pernicieux exemple, paraît l'édit qui ordonne les enrôlements. Les tribuns épouvantés ne font aucune opposition, et les consuls procèdent librement à la levée des troupes. Le peuple alors s'irrite plus encore du silence des tribuns que de la rigueur des consuls. "C'en était fait, disaient-ils, de leur liberté ; on en revenait à l'ancien état de choses : avec Génucius était morte et descendue dans le tombeau la puissance tribunitienne : il fallait recourir, aviser à d'autres moyens de résister aux patriciens ; la seule ressource qui restât au peuple, puisqu'il n'avait plus aucun appui, c'était de se défendre lui-même. Les consuls avaient autour d'eux vingt-quatre licteurs ; mais ces licteurs étaient eux-mêmes des hommes du peuple ; rien n'était plus méprisable, plus faible que cette barrière, si l'on osait la mépriser ; tout cela n'était imposant et terrible que par l'idée qu'on s'en faisait.

Tandis qu'ils s'animent ainsi l'un l'autre, un licteur vient, par ordre des consuls, saisir Publilius Voléron, homme du peuple, qui, ayant été centurion, refusait de servir comme soldat. Voléron en appelle aux tribuns : et aucun d'eux ne venant à son secours, les consuls ordonnent qu'on le dépouille de ses vêtements, et qu'on prépare les verges : "J'en appelle au peuple, s'écrie Voléron, puisque les tribuns aiment mieux voir un citoyen romain frappé de verges sous leurs yeux, que de s'exposer à être égorgés par vous dans leur lit." Plus ses cris étaient violents, plus le licteur mettait d'acharnement à déchirer ses habits et à le dépouiller. Alors, Voléron, doué d'une grande vigueur par lui-même, et soutenu, d'ailleurs, par ses partisans, repousse le licteur, et, se retirant au plus épais de la foule, là où les citoyens indignés faisaient entendre les clameurs les plus violentes en sa faveur : "J'en appelle au peuple, s'écrie-t-il, j'implore son appui ! À moi, citoyens ! à moi, camarades ! vous n'avez rien à attendre des tribuns, qui, eux-mêmes, ont besoin de votre secours."

Ainsi excitée, toute cette multitude se prépare comme pour un combat ; on n'en pouvait douter : la crise était menaçante ; aucune considération, soit publique, soit privée, ne pourrait les retenir. Les consuls, qui voulurent résister à cette violente tempête, éprouvèrent bientôt que la majesté du pouvoir est un appui peu sûr sans la force. On maltraite les licteurs, on brise leurs faisceaux, et les consuls sont repoussés du forum dans la curie, sans savoir jusqu'où Voléron pousserait sa victoire. Enfin, quand le tumulte commence à s'apaiser, ils convoquent le sénat, se plaignent de leurs injures, de la violence du peuple, de l'audace de Voléron. Après plusieurs avis, dictés par la violence, celui des anciens l'emporta : il fut décidé que le courroux des patriciens ne lutterait pas contre l'emportement du peuple.

Voléron devint l'objet de la faveur du peuple ; et, aux comices suivants, il fut nommé tribun pour l'année où les consuls Lucius Pinarius et Publius Furius entrèrent en charge. Contre l'opinion générale qui s'attendait à le voir user de la puissance tribunitienne pour inquiéter les consuls de l'année précédente, Voléron, sacrifiant à l'intérêt général ses ressentiments personnels, et sans même leur adresser une parole outrageante, propose au peuple un projet de loi pour qu'à l'avenir les magistrats plébéiens fussent élus dans les comices par tribus. Elle n'était pas sans importance, cette loi qui, à la première vue, se présentait sous un titre peu alarmant ; elle enlevait aux patriciens la possibilité d'appeler au tribunat, par les suffrages de leurs clients, les hommes qu'ils avaient choisis. Cette proposition, si agréable au peuple, les patriciens la combattirent de toutes leurs forces ; et, bien que leur seul moyen de résistance leur eût manqué, le crédit des consuls et des principaux sénateurs n'ayant pu déterminer aucun membre du collège des tribuns à former opposition, cependant une question si importante par elle-même donna lieu à des débats qui conduisirent jusqu'à l'année suivante. Voléron fut renommé tribun. Le sénat, voyant que cette affaire se terminerait par un combat à outrance, créa consul Appius Claudius, fils d'Appius, qui, depuis les démêlés de son père, était odieux et hostile au peuple. Il lui adjoignit pour collègue Titus Quinctius.

Dès le commencement de cette année, on ne s'occupa que de la loi. Elle n'était pas seulement appuyée par Voléron, dont elle était l'ouvrage ; Laetorius, collègue de ce tribun, montrait, pour la soutenir, un zèle d'autant plus vif qu'il s'en était plus récemment constitué le défenseur ; son audace était excitée par l'éclat de sa gloire militaire ; car c'était l'homme le plus intrépide de son siècle. Voyant que Voléron se bornait à la défense de la loi, et s'abstenait de toute invective contre les consuls, Laetorius débute par accuser Appius et toute cette famille si orgueilleuse et si cruelle envers le peuple ; il prétend que les patriciens ont créé, non pas un consul, mais un bourreau pour tourmenter et torturer le peuple. Mais, chez ce soldat, peu accoutumé à la parole, la langue ne secondait pas la liberté et le courage, et l'expression venant à lui manquer : "Romains, dit-il, puisque je parle moins facilement que je ne sais agir, trouvez-vous ici demain : Je mourrai sous vos yeux, ou j'emporterai la loi."

Le lendemain, les tribuns s'emparent de la tribune aux harangues ; les consuls et la noblesse s'établissent dans l'assemblée pour s'opposer à la loi. Laetorius commande d'écarter tous ceux qui n'ont pas droit de voler. Il se trouvait là quelques jeunes nobles qui refusaient d'obéir à l'huissier. Laetorius ordonne qu'on en arrête quelques-uns ; le consul Appius s'y oppose, et prétend que le tribun n'a de droit que sur les plébéiens, qu'il est le magistrat, non du peuple, mais de la plèbe ; que lui-même, consul, ne pouvait, en vertu de son autorité, faire retirer un citoyen ; que cela était contraire aux usages antiques, puisque la formule est ainsi conçue : "Retirez-vous, citoyens, s'il vous plaît." Il était facile d'embarrasser Laetorius sur des questions de droit, même en les traitant légèrement. Transporté de colère, le tribun ordonne à l'huissier de saisir le consul, et le consul à son licteur de s'emparer du tribun, en s'écriant qu'il n'est qu'un simple particulier, sans pouvoir, sans magistrature. La personne du tribun n'eût pas été respectée, si toute l'assemblée ne se fût soulevée avec violence contre le consul, en faveur du tribun, et si, en

même temps, une foule de citoyens, accourant de tous les quartiers de la ville, ne se fût précipitée dans le forum.

Néanmoins, Appius résistait à cette tempête avec l'opiniâtreté de son caractère, et il y aurait eu du sang répandu, si Quinctius, son collègue, n'eût chargé les consulaires d'employer la force, à défaut de tout autre moyen, pour enlever Appius du forum, tandis que lui-même, par ses prières, s'efforçait d'apaiser la fureur du peuple, et conjurait les tribuns de congédier l'assemblée. Il les prie "de laisser aux passions le temps de se calmer. Un délai, loin d'ôter rien à leur puissance, ajouterait la prudence à la force ; le sénat pourrait montrer de la déférence pour le peuple, et le consul pour le sénat."

## Retour au calme et vote de la loi

57

Quinctius eut beaucoup de peine à calmer le peuple ; les patriciens en eurent plus encore à calmer l'autre consul. Enfin, l'assemblée est dissoute, et les consuls convoquent le sénat. D'abord la crainte et la colère firent émettre tour à tour des avis très différents ; mais à mesure que le temps s'écoule, et que l'emportement fait place à la réflexion, tous les esprits renoncent à l'idée d'une lutte violente, et l'on en vint à rendre des actions de grâce à Quinctius, pour avoir, par ses soins, apaisé les discordes civiles. On conjure Appius "de consentir à ce que la majesté consulaire n'ait que le degré de puissance compatible avec la concorde. Tandis que les consuls et les tribuns tirent chacun de leur côté, le corps de l'état reste sans force : on s'arrache la république ; on la déchire ; chaque parti songe moins à la conserver intacte qu'à décider entre quelles mains elle restera." Appius, de son côté, prenait à témoin les hommes et les dieux "Qu'on trahissait, qu'on abandonnait lâchement la république ; que ce n'était pas le consul qui manquait au sénat, mais le sénat au consul ; qu'on subissait des lois plus dures que celles du mont Sacré." Vaincu toutefois par l'opposition unanime des sénateurs, il se tait, et la loi passe sans opposition.

## Campagne contre les Volsques ; mutinerie dans l'armée d'Appius (471)

58

Alors, pour la première fois, les comices, par tribus, nommèrent des tribuns. S'il faut en croire Pison, ce fut dans cette circonstance que leur nombre fut augmenté de deux, comme si jusque-là ils n'avaient été que deux. Il donne même leurs noms. C'étaient : Gnaeus Siccus, Lucius Numitorius, Marcus Duilius, Spurius Icilius, Lucius Mécilius.

La guerre des Volsques et des Èques s'était rallumée pendant les dissensions de Rome. Ils avaient ravagé la campagne, afin d'offrir un asile au peuple, s'il venait à quitter encore une fois la ville. Ces troubles une fois apaisés, ils se retirèrent. Appius fut envoyé contre les Volsques ; le sort assigna les Èques à Quinctius. La dureté qu'Appius avait montrée à Rome, il la déploya plus librement à l'armée, n'étant plus retenu par les entraves du tribunat. Lui, qui haïssait le peuple d'une haine plus violente que celle de son père, avoir été vaincu par le peuple ! Sous le consulat du seul homme qu'on pût opposer à la puissance tribunitienne, on avait fait passer la loi ; tandis qu'avec moins d'efforts, et alors que les patriciens concevaient moins d'espérance, les consuls précédents l'avaient arrêtée.

Ces sentiments de colère et d'indignation portaient ce caractère violent à tourmenter son armée par toutes les rigueurs du commandement. Mais elle était indomptable ; tant l'esprit de résistance avait fait de progrès. Tout se faisait avec lenteur, avec paresse, avec négligence, avec un dédain qui tenait de la révolte. Ni l'honneur ni la crainte n'avaient action sur eux. Appius voulait-il accélérer la marche, on affectait de la ralentir ; venait-il encourager les travaux, tous spontanément interrompaient leur ouvrage. En sa présence, ils baissaient la tête, et sur son passage ils murmuraient des imprécations ; en sorte que cette âme endurcie contre la haine du peuple en était quelquefois émue. Quand il eut épuisé, sans succès, tous les moyens de rigueur, il finit par n'avoir plus de rapports avec ses soldats. Il disait que les centurions avaient corrompu son armée, aussi les appelait-il quelquefois pour les railler, des tribuns du peuple, des Volérons.

## Nouvelle mutinerie de l'armée romaine (471)

59

Rien de tout cela n'était ignoré des Volsques, qui en pressaient d'autant plus vivement l'armée romaine, dans l'espoir qu'elle opposerait à Appius l'esprit de résistance qu'elle avait déjà déployé contre le consul Fabius. La révolte contre Appius fut encore plus violente. L'armée de Fabius s'était bornée à refuser de vaincre, celle d'Appius voulut être vaincue. À peine rangée en bataille, elle prend honteusement la fuite et regagne le camp. Elle ne s'arrêta qu'en voyant les Volsques se diriger contre les retranchements, après avoir fait un horrible massacre de l'arrière-garde. Alors ils se font une loi de combattre pour repousser l'ennemi hors des palissades ; mais il était évident qu'ils n'avaient voulu qu'empêcher la prise du camp. Du reste, ils se réjouissent de leur défaite et de leur déshonneur.

L'âme altière du consul n'en fut pas ébranlée : il voulait déployer plus de sévérité encore, et assemble l'armée ; mais les lieutenants et les tribuns accourent auprès de lui ; ils lui conseillent “de ne pas mettre plus longtemps à l'épreuve une autorité qui tire toute sa force du consentement de ceux qui obéissent ; les soldats, disaient-ils, refusent généralement de se rendre à l'assemblée ; on entend même des voix demander qu'on lève le camp et qu'on sorte du territoire des Volsques ; on venait de voir l'ennemi vainqueur s'avancer jusqu'aux portes et jusqu'aux retranchements. On n'en était pas aux simples soupçons du mal, on en avait les preuves certaines sous les yeux.”

Le consul cède enfin, puisque aussi bien les coupables n'y gagneront autre chose qu'un sursis ; il révoque l'ordre de s'assembler, et fait annoncer le départ pour le lendemain. Dès la pointe du jour, les trompettes donnèrent le signal. Au moment où l'armée se déployait hors du camp, les Volsques, comme appelés par le même signal, viennent tomber sur l'arrière-garde. Le désordre gagne les têtes de colonne ; les rangs, les corps, tout se confond ; on n'entend plus les commandements, on ne peut se former en bataille. Chacun ne songe qu'à fuir ; toute l'armée débandée s'échappe à travers des monceaux d'armes et de cadavres : et tel est son effroi, que l'ennemi se lassa de poursuivre avant qu'on cessât de fuir.

Enfin, le consul parvient à réunir les débris épars de ses troupes qu'il a vainement poursuivies pour les arrêter dans leur fuite, et va camper hors du territoire ennemi. Là, il assemble l'armée, s'emporte avec raison contre une armée qui a lâchement trahi la discipline militaire, abandonné les aigles, et demande à chaque soldat désarmé ce qu'il a fait de ses armes, à chaque porte-enseigne ce qu'il a fait de son étendard. Bien plus, les centurions et les duplicaires qui ont quitté les rangs sont battus de verges et frappés de la hache ; le reste de l'armée est décimé, et le sort désigne les victimes.



## Victoire sur les Èques (471)

60

Dans l'autre armée, au contraire, le consul et le soldat luttèrent de bienveillance et de bons procédés. Quinctius, il est vrai, était naturellement plus doux qu'Appius ; et le malheureux effet des rigueurs de son collègue l'avait encore porté à suivre ses penchants. Aussi les Èques, instruits de la bonne intelligence qui régnait entre le général et ses troupes, n'osèrent point se présenter au combat, et laissèrent l'ennemi parcourir et dévaster impunément leur territoire. Jamais, dans aucune guerre, le pillage ne s'était étendu plus loin. Tout le butin fut abandonné aux troupes, et le consul y joignit des éloges non moins chers au soldat que les récompenses. L'armée revint à Rome mieux disposée pour son général, et, à cause de son général, pour l'ordre entier des patriciens. Elle disait que le sénat lui avait donné un père, tandis que l'autre armée n'en avait reçu qu'un maître. Cette alternative de revers et de succès, les dissensions cruelles qui éclatèrent tant à Rome que dans les camps, et bien plus, l'établissement des comices par tribus, rendent cette année particulièrement remarquable. Du reste, la victoire du peuple dans la lutte où il s'était engagé donne à cette innovation plus d'importance que les avantages qui en résultèrent pour lui ; car, en écartant les patriciens de ces assemblées, on enleva aux comices une partie de leur dignité, sans fortifier beaucoup le parti populaire ou affaiblir celui du sénat.

## Le procès d'Appius Claudius (470)

61

Aussi, l'année suivante, qui eut pour consuls Lucius Valérius et Titus Aemilius, fut-elle plus orageuse encore, tant à cause des contestations sur la loi agraire entre les deux ordres, qu'à cause du jugement d'Appius Claudius. Comme ce redoutable adversaire de la loi défendait la cause des possesseurs de terres conquises avec autant d'arrogance que s'il eût été un troisième consul, Marcus Duilius et Gnaeus Siccus l'appelèrent en justice. Jamais accusé plus odieux aux plébéiens n'avait comparu devant le tribunal du peuple ; à la haine qu'il inspirait, se joignait encore celle qui avait pesé sur son père. Jamais aussi les patriciens ne firent pour un autre d'aussi puissants efforts. Le défenseur du sénat, le vengeur de sa majesté, toujours prêt à lutter contre les factions tribunitiennes et populaires, se voyait, sans autre tort que d'avoir dépassé la mesure dans la discussion, exposé au ressentiment des plébéiens.

Seul d'entre les patriciens, Appius Claudius comptait pour rien les tribuns, le peuple et son jugement. Ni les menaces de la multitude, ni les prières du sénat ne purent le déterminer à changer de vêtement, à recourir aux supplications, pas même à tempérer, à adoucir, quand il plaiderait devant le peuple, l'âpreté ordinaire de son langage. Ce fut toujours la même contenance, la même expression de fierté sur son visage, la même rudesse dans ses discours ; si bien qu'une grande partie du peuple ne tremblait pas moins devant Appius accusé que devant Appius consul. Il prit une seule fois la parole pour se défendre, et avec ce ton accusateur qu'il avait en toute circonstance ; sa fermeté frappa les tribuns et le peuple d'une telle stupeur, qu'ils lui accordèrent d'eux-mêmes un sursis, et laissèrent ensuite traîner l'affaire. Du reste, ce ne fut pas pour longtemps ; car avant le jour fixé, Appius mourut de maladie. Un tribun tenta d'empêcher qu'on prononçât son oraison funèbre ; mais le peuple ne voulut point qu'un si grand homme fût à son dernier jour privé de cet honneur suprême ; et, après sa mort, il écouta son éloge d'une oreille aussi favorable qu'il avait écouté son accusation durant sa vie. Bien, plus, il se porta en foule à ses funérailles.

## Combats indécis contre les Èques et les Sabins (470)

62

La même année, le consul Valérius marcha avec une armée contre les Èques ; et ne pouvant les amener à une bataille, il essaya de forcer leur camp. Mais il fut arrêté par une horrible tempête, accompagnée de grêle et de tonnerre. Son étonnement redoubla, quand on vit, aussitôt après le signal de la retraite, l'air redevenir calme et serein. Il se fit dès lors un scrupule religieux d'attaquer une seconde fois un camp qu'une divinité semblait prendre sous sa protection. Toute la fureur de la guerre fut reportée sur les campagnes qu'on ravagea.

L'autre consul, Aemilius, avait été envoyé contre les Sabins ; mais comme ils se tenaient aussi renfermés dans leurs murs, il dévasta leur territoire. Enfin, l'incendie des fermes et même des nombreux bourgs qui couvraient le pays détermina les Sabins à sortir de leurs villes pour marcher au-devant des dévastateurs. L'issue du combat fut douteuse ; mais le lendemain ils reportèrent leur camp dans une position plus sûre. Cela suffit au consul pour regarder l'ennemi comme vaincu, et se retirer, à son tour, sans avoir terminé la guerre.

## Reprise de la guerre contre les Volsques et les Èques (469)

63

Au milieu de ces guerres et de la discorde qui ne cessait pas d'agiter Rome, Titus Numicius Priscus et Aulus Verginius sont créés consuls. Le peuple paraissait disposé à ne pas souffrir qu'on différât plus longtemps l'exécution de la loi agraire, et l'on allait en venir aux dernières violences, quand l'arrivée des Volsques fut annoncée au loin par l'incendie des fermes, et la fuite des habitants de la campagne. Cet événement arrêta la sédition déjà mûre et sur le point d'éclater. Les consuls, forcés aussitôt par le sénat de repousser l'attaque, emmènent de Rome la jeunesse, et laissent le reste du peuple plus tranquille. L'ennemi, satisfait de la vaine terreur qui a mis les Romains en campagne, se retire précipitamment. Numicius marche contre les Volsques et se dirige vers Antium ; Verginius se porte contre les Èques. Ce dernier tomba dans des embûches, et il allait essuyer une grande défaite, si les soldats, par leur valeur, ne se fussent tirés du danger où les avait jetés la négligence du consul.

L'armée envoyée contre les Volsques fut plus habilement conduite. Les ennemis, dispersés dans une première rencontre, se réfugièrent dans Antium, ville très considérable pour cette époque. Le consul, n'osant en faire le siège, se contenta d'enlever aux Antiates la place de Cénon, beaucoup moins importante. Pendant que les Èques et les Volsques occupaient ainsi les armées romaines, les Sabins vinrent exercer leurs ravages jusqu'aux portes de Rome. Mais, peu de jours après, ils virent arriver sur leur propre territoire les deux armées romaines que l'indignation des consuls y amenait, et on leur fit plus de mal qu'ils n'en avaient causé.

## Attaque des Sabins ; combats contre les Volsques (468)

64

Vers la fin de l'année on eut quelques instants de paix, mais d'une paix troublée, comme à l'ordinaire, par la lutte des patriciens et du peuple. Le peuple irrité ne voulut pas prendre part aux comices consulaires : ce furent les patriciens et leurs clients qui nommèrent les consuls Titus Quinctius et Quintus Servilius. L'année de leur magistrature ressemble à la précédente : des séditions la commencent, puis la guerre étrangère vient tout calmer. Les Sabins, traversant précipitamment le territoire de Crustumérie, portèrent le fer et la flamme sur les bords de l'Anio, et ils étaient presque arrivés à la porte Colline et sous les murs de Rome, quand on les repoussa. Toutefois ils se retirèrent avec un immense butin tant en hommes qu'en troupeaux. Le consul Servilius les poursuivit à la tête d'une armée qui ne respirait que la vengeance, et, ne pouvant les atteindre en rase campagne, il porta si loin ses ravages, qu'il ne laissa partout que des ruines, et revint à Rome chargé de dépouilles de tout genre.

Contre les Volsques aussi on obtint d'éclatants succès, dus au général et non moins aux soldats. Un premier combat fut livré en rase campagne, et des deux côtés il y eut beaucoup de morts, encore plus de blessés : les Romains, dont le petit nombre rendait la perte plus sensible, étaient prêts à lâcher pied, quand le consul, par un heureux mensonge, ranima leur courage en s'écriant que les Volsques fuyaient à l'autre aile. Ils fondent sur l'ennemi, et, se croyant vainqueurs, ils sont vainqueurs en effet. Le consul, craignant qu'une poursuite trop vive ne renouvelât le combat, fit donner le signal de la retraite. Plusieurs jours s'écoulèrent durant lesquels les deux armées se reposèrent comme par suite d'une trêve tacite ; dans cet intervalle, de nombreux renforts arrivèrent au camp ennemi de tous les cantons des Èques et des Volsques. Ne doutant pas que les Romains, s'ils venaient à l'apprendre, ne se retirassent à la faveur de la nuit, l'ennemi vient attaquer leur camp vers la troisième veille. Quinctius, après avoir apaisé le tumulte causé par cette alarme subite, ordonne aux soldats de rester tranquilles sous leurs tentes, et place en observation devant le camp la cohorte des Herniques. En même temps il fait monter à cheval les cors et les trompettes, avec ordre de sonner devant les retranchements et de tenir l'ennemi en échec jusqu'au jour. Le reste de la nuit, tout fut si tranquille dans le camp que les Romains purent même se livrer au sommeil. Quant aux Volsques, à la vue de cette infanterie, qu'ils croyaient plus nombreuse et qu'ils prennent pour les Romains, au bruit des trépignements et des hennissements des chevaux qu'effarouchent le poids d'un cavalier inconnu et le bruit qui retentit à leurs oreilles, ils restent sur leurs gardes, comme si l'ennemi allait attaquer.

## Défaite des Volsques et prise d'Antium (468)

65

Au point du jour, le Romain, plein de vigueur, et rafraîchi par un long sommeil, s'avance contre le Volsque, harassé d'être resté debout sous les armes, et d'avoir veillé toute la nuit. Dès le premier choc il le repousse. Cependant ce fut plutôt une retraite qu'une déroute ; car derrière eux s'élevaient des collines où leurs lignes, encore intactes (la première seule avait été rompue), trouvèrent un refuge assuré. Le consul, arrivé devant cette position désavantageuse, arrête l'armée : le soldat s'indigne d'être retenu ; il crie, il demande à poursuivre sa victoire. La cavalerie se montre encore plus impatiente ; elle entoure le général et déclare à grands cris qu'elle va commencer l'attaque. Le consul hésitait. Sûr du courage des soldats, il se défie du terrain. Alors ils s'écrient qu'ils vont marcher, et l'effet suit les paroles.

Ils fichent leurs javelots en terre, pour gravir plus lestement la colline, et s'élancent au pas de course. Le Volsque épuise ses armes de trait pour repousser cette première attaque ; ensuite, soulevant les quartiers de roc qu'il trouve à ses pieds, il les fait rouler sur les assaillants. Les rangs se débandent sous les coups redoublés d'un ennemi qui les accable du haut de sa position. L'aile gauche est presque écrasée ; et ils allaient fuir, si le consul, leur reprochant une conduite tout à la fois imprudente et lâche, n'eût chassé la crainte en réveillant l'honneur. Ils s'arrêtèrent d'abord, déterminés à ne pas reculer ; puis, comme ils conservent leur position, ils sentent renaître leurs forces, et osent s'élanter en avant. Alors poussant de nouveau le cri de guerre, toute l'armée s'ébranle ; on reprend son élan, on redouble d'efforts, et l'on gravit la pente la plus escarpée. Déjà ils allaient atteindre le sommet de la colline, quand les ennemis prirent la fuite. Vainqueurs et vaincus, confondus dans une course rapide et ne formant plus pour ainsi dire qu'une seule armée, pénètrent ensemble dans le camp. Les Romains, à la faveur de ce désordre, s'en emparent. Ceux des Volsques qui peuvent échapper gagnent Antium. Mais Antium voit arriver l'armée romaine, et se rend après un siège de quelques jours ; non que les assaillants eussent fait un nouvel effort ; mais l'issue malheureuse du combat et la perte du camp avaient abattu le courage des Volsques.

**Fin du Livre II**

## Livre III - Les décemvirats (468 à 446 av. J.-C.)

### 1. La situation à Rome de 467 av. J.-C. à la nomination des décemvirs en 451 av. J.-C.

#### Efforts du consul Fabius pour calmer le mécontentement de la plèbe (467)

##### 1

Après la prise d'Antium, Titus Aemilius et Quintus Fabius sont faits consuls. Ce Fabius Quintus était le même qui seul avait survécu à la destruction de sa famille à Crémère. Déjà, dans un premier consulat, Aemilius avait proposé de distribuer des terres au peuple ; aussi, lors de son second consulat, on vit se ranimer l'espérance des partisans de la loi agraire : les tribuns, certains de l'emporter, puisque cette fois le consul est pour eux, renouvellent des tentatives qui si souvent avaient échoué devant l'opposition des consuls. Aemilius n'avait pas changé de sentiment. Les possesseurs des terres et la majorité des patriciens se plaignirent qu'un chef de l'État s'associât aux poursuites tribunitiennes, et achetât la popularité par des largesses prodiguées aux dépens d'autrui ; ils détournèrent sur le consul tout l'odieux que ces menées avaient excité contre les tribuns.

Un conflit terrible allait éclater, si Fabius, par un expédient qui ne blessait aucun des deux partis, n'eût terminé la querelle. L'année précédente, sous la conduite et les auspices de Titus Quinctius, on avait enlevé aux Volsques une portion de leur territoire : Antium, ville voisine, favorablement située sur le bord de la mer, pouvait recevoir une colonie : il était donc facile de donner des terres au peuple, sans exciter les cris des propriétaires, sans troubler la paix de Rome. L'avis de Fabius est adopté. Il crée triumvirs Titus Quinctius, Aulus Verginius et Publius Furius chargés de faire le partage. On invite ceux qui veulent des terres à donner leurs noms. Mais, dès lors, comme toujours il arrive, l'abondance fit naître le dégoût, et si peu se firent inscrire qu'on fut obligé de leur adjoindre des Volsques pour compléter la colonie. Les autres, en grand nombre, aimèrent mieux solliciter des terres à Rome que d'en obtenir ailleurs. Les Éques demandaient la paix à Quintus Fabius qui s'était avancé contre eux avec une armée ; ils ne tardèrent pas à rendre eux-mêmes cette paix illusoire par une subite incursion sur les terres des Latins.

## Guerre contre les Èques (466-465)

### 2

L'année suivante, Quintus Servilius (il était consul avec Spurius Postumius) fut envoyé contre les Èques. Il établit sur le territoire des Latins un camp retranché, où son armée, attaquée par les maladies, fut retenue dans un repos forcé. La guerre se prolongea trois ans, jusque sous le consulat de Quintus Fabius et de Titus Quinctius. Sans y être appelé par la voie du sort, Fabius, qui avait donné la paix aux Èques après les avoir vaincus, reçut alors ce commandement. Parti avec la ferme confiance qu'au seul bruit de son nom les Èques poseraient les armes, il envoya des députés à l'assemblée de leur nation, avec ordre de leur dire : "Le consul Fabius déclare que, si naguère du pays des Èques il a porté la paix à Rome, il revient aujourd'hui de Rome apporter la guerre aux Èques, de cette même main qu'il leur avait une fois tendue en signe de paix, et qui maintenant a ressaisi les armes. Les dieux savent de quel côté sont les parjures et les traîtres ; ils les voient, et leur vengeance ne se fera point attendre. Toutefois, il en est temps encore, que les Èques, par leur repentir, préviennent les calamités de la guerre : c'est le vœu du consul. Si leur repentir est sincère, ils trouveront un refuge assuré dans cette clémence qu'ils ont déjà éprouvée ; mais, s'ils se complaisent dans leur parjure, ce sera moins leurs ennemis que les dieux irrités qu'ils auront à combattre."

Loin de se laisser émouvoir par ces paroles, les Èques faillirent maltraiter les délégués du consul, et envoyèrent vers l'Algide une armée contre les Romains. Dès que ces nouvelles furent connues à Rome, l'indignation, bien plus que la crainte du péril, fit sortir de Rome l'autre consul ; et les deux armées consulaires marchèrent à l'ennemi en ordre de bataille, pour combattre sur-le-champ. Mais il se trouva que le jour était déjà sur le déclin ; et une voix s'écria des postes avancés de l'ennemi : "C'est faire une vaine parade de vos forces, Romains, ce n'est point là faire la guerre : vous vous rangez en bataille à la nuit tombante ; il nous faut une plus longue journée pour le combat qui se prépare. Demain, au lever du soleil, revenez en bataille : il y aura de quoi combattre, soyez tranquilles."

Le soldat, que ces paroles ont irrité, est ramené dans le camp jusque au lendemain. Il trouvait longue cette nuit qui différait le combat. Cependant il prend de la nourriture et du repos. Le lendemain au point du jour, l'armée romaine devance l'ennemi de quelques instants sur le champ de bataille. Les Èques se présentent enfin. De part et d'autre on combattit avec acharnement. La colère et l'indignation animent les Romains ; le sentiment des périls que leur faute avait appelés sur eux, et le désespoir d'inspirer désormais aucune confiance poussaient les Èques à tout oser, à tout entreprendre. Néanmoins ils ne purent soutenir le choc des Romains. Vaincus et forcés de se retirer sur leur territoire, leurs esprits n'en furent pas plus enclins à la paix ; une multitude indomptable reprochait à ses chefs d'avoir commis la fortune de leurs armes à une bataille rangée, où la tactique romaine devait l'emporter. Les Èques étaient plus propres à ravager, par des incursions, le pays ennemi ; une foule de petits corps détachés leur était plus favorable à la guerre que la lourde masse d'une armée.



## Fin de la guerre contre les Èques (465)

### 3

Ils quittent donc leur camp après en avoir confié la garde à un simple détachement, et se jettent avec tant d'impétuosité sur le territoire de Rome que la terreur se répand jusque dans la ville. Cette attaque imprévue causait d'autant plus d'effroi que la dernière crainte possible était qu'un ennemi vaincu, presque assiégé dans son camp, songeât à un coup de main. Les paysans épouvantés encombraient les portes et signalaient à grands cris, non point une simple incursion et la présence de quelques bandes de pillards, mais, comme la peur grossit les objets, c'était toute l'armée, toutes les légions ennemies qui, prêtes au combat, venaient fondre sur Rome. Ces bruits confus, et dont le vague laissait un vaste champ à l'exagération, volent de bouche en bouche. Le mouvement, le bruit de ceux qui criaient aux armes rappelaient l'épouvante d'une ville prise d'assaut.

Heureusement le consul Quinctius, revenu de l'Algide, se trouvait à Rome ; sa présence porta remède à l'effroi. Il dissipe le trouble en reprochant aux Romains de craindre un ennemi vaincu. Il place des piquets à toutes les portes. Il convoque le sénat, proclame en son nom la suspension de toutes les affaires, et confie à Quintus Servilius le commandement de la ville pour courir à la défense du territoire ; mais il n'y rencontra plus d'ennemis. Son collègue y avait mis bon ordre. Posté de manière à leur couper la retraite, il s'était jeté sur cette troupe embarrassée dans ses manœuvres par le butin dont elle s'était chargée, et lui avait fait chèrement expier ses dévastations. Peu échappèrent à cette surprise ; on reprit tout le butin.

Le consul Quinctius, par son retour à Rome, rendit aux affaires leur marche quatre jours suspendue. On fit ensuite le cens et Quinctius ferma le lustre. Le dénombrement donna cent vingt-quatre mille deux cent quatorze [ou 104.714] citoyens, non compris les hommes et les femmes sans enfants. Aucun autre événement remarquable ne signala cette guerre. Les Èques s'enfermèrent dans leurs places fortes, souffrant que les Romains portassent autour d'eux le feu et le pillage. Le consul, après avoir, à diverses reprises, promené les ravages de son armée sur tout le territoire ennemi, rentra dans Rome comblé de gloire et de butin.

## Défaite du consul Sp. Furius ; la patrie est proclamée en danger (464)

### 4

Les consuls de l'année suivante furent Aulus Postumius Albus et Spurius Furius Fuscus. Pour Furius, on écrit quelquefois Fusius. Je fais cette remarque pour empêcher qu'un changement de noms ne fasse supposer un changement de personnes. Il était hors de doute que l'un des consuls irait faire la guerre aux Èques. Ceux-ci donc demandèrent des secours aux Volsques d'Écétra, qui s'empressèrent de leur en accorder, tant ces nations mettaient, à l'envi, de persévérance à poursuivre les Romains de leur haine ; dès lors les préparatifs de la guerre furent poussés avec la plus grande vigueur. Les Herniques apprennent et dénoncent à l'avance aux Romains la défection d'Écétra et sa connivence avec les Èques. La colonie d'Antium elle-même inspirait des soupçons. Lors de la prise de cette ville, un grand nombre de ses habitants s'étaient réfugiés chez les Èques, qui durant toute cette guerre n'eurent pas de meilleurs soldats. Après la retraite des Èques dans leurs places fortes, cette multitude dispersée était revenue à Antium, où elle acheva d'aliéner les esprits déjà hostiles aux Romains.

Ils en étaient encore à mûrir leurs projets, lorsque le sénat, sur l'avis qu'il se tramait une trahison, chargea les consuls de mander à Rome les chefs de la colonie, pour apprendre d'eux ce qu'il en était. Ceux-ci obéirent sans difficulté ; introduits dans le sénat par les consuls, ils répondirent aux questions qu'on leur posa, de manière à s'en retourner plus suspects qu'ils n'étaient venus. Dès lors la guerre ne fut plus douteuse. Spurius Furius, l'un des consuls, à qui ce commandement était échu, marcha contre les Èques, et rencontra l'ennemi occupé à ravager les terres des Herniques. Ignorant à quelle multitude il avait affaire, car on ne l'avait encore vue nulle part réunie, il engage imprudemment le combat avec une armée inférieure en forces. Repoussé au premier choc, il se retire dans son camp.

Il n'était pourtant pas au terme de ses périls. La nuit suivante et le lendemain, le camp se trouva si étroitement investi et pressé avec tant de vigueur, qu'il ne fut pas même possible d'envoyer un courrier à Rome. On y apprit des Herniques la défaite du consul et le siège de l'armée consulaire. L'effroi fut si grand dans le sénat, que par un décret, signal ordinaire d'une extrême détresse, il chargea Postumius, l'autre consul, "de veiller à ce que la république n'essuyât aucun dommage." On jugea que le plus sage était de garder à Rome le consul pour enrôler tout ce qui pouvait porter les armes, d'envoyer à sa place Titus Quinctius secourir le camp avec une armée d'alliés, et, pour la former, d'exiger que les Latins, les Herniques et la colonie d'Antium fournissent à Quinctius des "subitaires", comme on appelait alors ces auxiliaires improvisés.

## Rome en état d'alerte ; dégagement de l'armée consulaire

### 5

Cependant des mouvements nombreux, des attaques multipliées s'exécutaient de tous côtés, et les ennemis, à la faveur de la supériorité du nombre, cherchaient à entamer sur divers points les forces romaines, convaincus qu'elles ne pourraient suffire à tout. Ainsi, pendant qu'on assaillait le camp, une partie de l'armée se détachait pour ravager le territoire romain, et brusquer, si le hasard lui était favorable, une tentative sur Rome elle-même. Lucius Valérius demeura pour garder la ville, et l'on envoya le consul Postumius repousser du territoire les ravages de l'ennemi. Nulle part les soins et les travaux ne se ralentirent un instant. On plaça des sentinelles dans la ville, des détachements devant les portes, des gardes sur les remparts ; et, ce qui était indispensable dans un péril si grand, la suspension des affaires fut ordonnée pour plusieurs jours.

Cependant le consul Furius, qui d'abord avait tranquillement souffert qu'on l'assiégeât dans son camp, se précipite par la porte décumane sur un ennemi qui n'est point sur ses gardes. Il pouvait le poursuivre ; mais il s'arrête, de peur qu'on ne force le camp d'un autre côté. Furius, lieutenant et frère du consul, se laisse emporter trop loin, et, dans l'ardeur de la poursuite, ne voit ni la retraite des siens ni le mouvement de l'ennemi sur ses derrières. Coupé, il fait de nombreux mais inutiles efforts pour se frayer un chemin vers le camp, et, les armes à la main, tombe dans la mêlée. Le consul, à la nouvelle que son frère est enveloppé, retourne au combat : il se précipite avec plus d'ardeur que de prudence au milieu du danger, reçoit une blessure, et c'est à peine si ceux qui l'entourent parviennent à l'enlever. Ce malheur jette le trouble dans l'esprit de ses soldats, et darkredouble l'ardeur des ennemis. La mort du lieutenant et la blessure du consul les enflamment au point de rendre toute résistance impossible aux Romains, qui, refoulés dans leur camp, s'y voient assiégés de nouveau, mais avec des espérances et des forces bien moindres.

Le salut général allait être compromis, lorsque arriva Titus Quinctius avec l'armée étrangère des Latins et des Herniques. Il attaqua sur leurs derrières les Èques, dont l'attention se tournait alors vers le camp des Romains, auxquels, dans leur farouche orgueil, ils montraient la tête du lieutenant Furius. En même temps, à un signal qu'il a donné de loin, on exécute du camp une vigoureuse sortie, et les forces nombreuses de l'ennemi se trouvent enveloppées. Le carnage fut moins grand, mais la déroule des Èques plus complète sur le territoire de Rome. Épars, ils emmenaient leur butin, lorsque Postumius fondit sur eux de divers points avantageux où il avait posté des troupes. Ces vagabonds fuyant en désordre donnent dans l'armée de Quinctius qui, triomphant, ramenait le consul blessé.

C'est alors que l'armée consulaire, dans un combat brillant, vengea la blessure du consul, le massacre de son lieutenant et de ses cohortes. Ces journées furent désastreuses aux deux partis. Il est difficile, pour des événements si loin de nous, de préciser avec exactitude le nombre des combattants et celui des morts. Valérius d'Antium, cependant, n'hésite point dans ses calculs. Selon lui, les Romains perdirent cinq mille huit cents hommes chez les Herniques ; les Èques deux mille quatre cents de ces pillards qui ravageaient le territoire de Rome, et qui furent taillés en pièces par le consul Aulus

Postumius ; mais cette multitude chargée de butin, que rencontra Quinctius, essuya une bien autre perte : il en périt, dit-il, en poussant jusqu'à la minutie la précision du nombre, quatre mille deux cent trente. Quand l'armée fut de retour à Rome et le cours des affaires repris, on vit quantité de feux briller dans le ciel ; d'autres prodiges s'offrirent aux yeux ou frappèrent, sous des formes imaginaires, des esprits effrayés. Pour calmer les craintes, on ordonna trois jours de fête pendant lesquels une foule d'hommes et de femmes ne cessa de remplir les temples, implorant la clémence des dieux. Après quoi, le sénat renvoya dans leurs foyers les cohortes des Latins et des Herniques, non sans leur avoir décerné des actions de grâces pour leur active coopération à la guerre. Les mille soldats d'Antium, dont le secours tardif n'était arrivé qu'après le combat, furent congédiés en quelque sorte avec ignominie.

## Épidémie à Rome (463)

### 6

On assemble ensuite les comices ; Lucius Aebutius et Publius Servilius, désignés consuls, entrent en charge aux calendes d'août, époque où s'ouvrait alors l'année. La chaleur était accablante, et précisément il régnait dans la ville et dans la campagne un mal pestilentiel également funeste aux hommes et aux bêtes. La violence de la maladie trouva un aliment dans ces troupeaux et ces campagnards que la crainte du pillage avait fait recevoir dans les murs. Cet amas, ce mélange d'animaux de toute espèce, fatal aux gens de la ville par l'infection extraordinaire qu'il répandait, suffoquait ceux de la campagne entassés dans d'étroites demeures et consumés de chaleur et d'insomnie. Les soins mutuels, le simple contact propageaient la maladie.

On suffisait à peine à ces maux accablants, lorsque des députés herniques viennent annoncer que les Éques et les Volsques réunis ont établi sur leurs terres un camp, d'où ils ravagent leur pays avec une nombreuse armée. L'absence des sénateurs leur dit assez le fléau qui désolait la ville, et ils emportèrent cette triste réponse : "Que les Herniques, en se joignant aux Latins, se protègent eux-mêmes. La colère des dieux a frappé Rome d'une maladie soudaine qui la dépeuple. Si le mal laisse quelque relâche, on portera, comme l'année précédente, comme en toutes circonstances, du secours aux alliés." Les députés se retirèrent chez eux, avec des nouvelles bien plus affligeantes que ne l'avait été leur triste message. Il leur fallait soutenir seuls une guerre qu'ils auraient eu peine à soutenir avec l'appui des forces romaines.

L'ennemi ne s'en tint pas longtemps au pays des Herniques. Il vint de là porter ses armes sur les terres de Rome, déjà ravagées avant que la guerre ne les infestât. Pas un seul homme, même sans armes, ne s'offrit à lui, et, à travers un pays sans défenseurs et sans culture, il s'avança jusqu'à la troisième pierre milliaire du chemin de Gabies.

Aebutius, l'un des consuls romains, était mort, et son collègue Servilius traînait, avec un faible espoir, une vie languissante. Le mal avait frappé la plupart des magistrats, la majeure partie du sénat, presque tous les hommes en état de porter les armes ; et, loin de pouvoir faire les préparatifs de défense que réclamait un danger si pressant, à peine avait-on assez de forces pour se maintenir tranquilles dans un poste. Les sénateurs à qui le permettaient leur âge et leurs forces montaient la garde en personne. Les rondes et la surveillance appartenaient aux édiles plébéiens ; en leurs mains étaient tombées la suprême puissance et la majesté consulaire.

## Les Volsques attaquent le territoire de Tusculum

7

Abandonné, sans chef, sans forces, l'État dut son salut à ses dieux protecteurs et à cette fortune de Rome, qui mit dans l'esprit des Volsques et des Èques le brigandage au lieu de la conquête. En effet, ils étaient si loin du moindre espoir, je ne dis pas de s'emparer de Rome, mais d'approcher seulement de ses murs, que de loin la vue de ses édifices et des hauteurs qui la couronnent détourna leurs desseins ; un murmure confus s'éleva de tout le camp : "Pourquoi, dans ces campagnes vastes et désertes, au milieu de la mortalité des animaux et des hommes, perdaient-ils leur temps, oisifs et sans butin, tandis que des pays intacts, les riches et fertiles campagnes de Tusculum étaient à leur portée ? " Aussitôt ils arrachent leurs enseignes, et, par des chemins détournés, à travers les champs de Labicum, ils se portent sur les hauteurs de Tusculum. C'est là que la fureur de la guerre, que la tempête vint éclater.

Cependant les Herniques et les Latins, touchés de compassion, rougissant même de ne mettre aucune entrave à la marche de l'ennemi commun, dont les bataillons menaçaient la cité romaine, et de laisser, sans les secourir, assiéger leurs alliés, réunissent leurs armées et s'avancent vers Rome. Ils n'y trouvèrent plus l'ennemi ; instruits de sa marche, ils volent sur ses traces et se présentent à lui au moment où il descendait de Tusculum dans la vallée d'Albe. Les chances du combat étaient loin d'être égales ; le dévouement des alliés ne fut pas heureux ce jour-là.

La maladie ne faisait pas moins de ravages dans Rome que le fer dans les rangs des alliés. Le consul qui, seul, avait survécu, succombe ; avec lui meurent aussi d'autres personnages illustres : les augures Marcus Valérius et Titus Verginius Rutilus ; Servius Sulpicius, grand curion. La classe obscure fut surtout en butte à la violence du mal. Le sénat, dépourvu de tout secours humain, tourna vers la divinité les vœux des peuples et les siens ; il enjoignit aux citoyens d'aller avec leurs femmes et leurs enfants supplier les dieux et implorer leur protection. Poussés à ces actes par leurs propres souffrances, invités à les accomplir par l'autorité publique, ils remplissent tous les temples. On voyait des mères prosternées balayer de leur chevelure la poussière des lieux sacrés, sollicitant ainsi la clémence céleste et la cessation du fléau.

## Triple victoire des consuls romains sur les Volsques (462)

### 8

Dès lors, soit que le courroux des dieux eût été fléchi, soit que la saison la plus dangereuse eût atteint son terme, les malades échappés à la contagion commencèrent par degrés à se rétablir. Les esprits se reportèrent bientôt vers les affaires publiques, et, après quelques interrègnes, Publius Valérius Publicola, le troisième jour du sien, créa consuls Lucius Lucrétius Tricipitinus et Titus Véturius Géminus, que d'autres appellent Vétusius. Ils entrent en charge le troisième jour avant les ides d'août, lorsqu'on avait déjà recouvré assez de forces non seulement pour repousser la guerre, mais encore pour l'entreprendre. Aussi, les Herniques étant venus dire que l'ennemi avait franchi leurs frontières, on promit hardiment du secours, et on leva deux armées consulaires. Véturius eut ordre de marcher contre les Volsques et de porter la guerre dans leur pays ; Tricipitinus, chargé de protéger le territoire des alliés, ne dépassa point le pays des Herniques. Dès la première rencontre, Véturius enfonce l'ennemi et le met en fuite. Tandis que Lucrétius campe chez les Herniques, une armée de pillards lui dérobe sa marche, se dirige sur les hauteurs de Préneste, et se répand dans la plaine. Ils ravagent les campagnes de Préneste et de Gabies, et de là, par un détour, se portent sur les collines de Tusculum. Cette marche jeta dans Rome une grande terreur, résultat de la surprise bien plus que de l'impuissance de repousser la force.

Quintus Fabius commandait la ville ; ayant armé la jeunesse et distribué les postes, il rétablit partout le calme et la sécurité. Aussi, bornant leurs rapines aux lieux qui se trouvaient le plus à leur proximité, les ennemis n'osèrent pas approcher de Rome. Leurs bandes revenues sur leurs pas, et, à mesure qu'elles s'éloignaient de la capitale ennemie, conduites avec plus de négligence, rencontrent le consul Lucrétius, éclairé de longue main sur leur marche, formé en bataille et disposé au combat. Les Romains, préparés d'avance, attaquent l'ennemi sous le coup d'une épouvante soudaine ; quoique inférieurs en nombre, ils culbutent et mettent en fuite cette immense multitude, la poussent dans des gorges profondes d'une issue difficile, et l'enveloppent. Là, on effaça presque jusqu'au nom de Volsque : treize mille quatre cent soixante-dix hommes tués dans la bataille et dans la déroute, dix-sept cent cinquante prisonniers, vingt-sept enseignes militaires enlevées, voilà ce que je trouve dans quelques annales. Que ces calculs soient exagérés, il est certain, toutefois, que la perte fut énorme. Le vainqueur, maître d'un immense butin, vint reprendre ses positions. Les deux consuls alors réunissent leurs camps ; les Èques et les Volsques, les débris de leurs forces. Pour la troisième fois dans cette campagne, on livra bataille. La même fortune disposa de la victoire ; on battit l'ennemi, on s'empara même de son camp.

## Q. Fabius combat le projet de loi du tribun Térentilius (462)

### 9

La république se trouvait ainsi rendue à son premier état ; aussi les succès militaires ramenèrent-ils bientôt les troubles intérieurs. Gaius Térentilius Harsa, cette année tribun du peuple, persuadé, en l'absence des consuls, que le champ était ouvert aux entreprises du tribunat, déclame plusieurs jours contre l'orgueil des patriciens, et attaque surtout l'autorité consulaire comme excessive, comme intolérable dans un état libre. "Le nom en était moins odieux, le pouvoir, plus révoltant peut-être que celui des rois. Ce sont deux maîtres au lieu d'un, avec une puissance sans contrôle et sans bornes. Indépendants et déréglés eux-mêmes, ils font peser sur le peuple toute la crainte des lois et des supplices. Pour mettre un terme à cette licence, il va proposer la nomination de cinq citoyens, chargés de définir par une loi l'autorité consulaire. Quand le peuple aura donné aux consuls des droits sur lui, qu'ils en usent ; leurs passions, leurs caprices du moins ne seront plus des lois."

Les patriciens tremblent que l'absence des consuls n'aide à leur imposer ce joug, et le préfet de Rome, Quintus Fabius, convoque le sénat. Il invective avec tant de véhémence contre la loi et son auteur, que les menaces des deux consuls eux-mêmes, tonnant à côté du tribun, ne lui eussent pas imprimé plus de terreurs. "Dans sa marche insidieuse, il avait épié ce moment pour attaquer la république. Si les dieux irrités eussent, l'année précédente, entre la peste et la guerre, suscité un pareil tribun, rien n'eût conjuré la perte de Rome. C'est après la mort des deux consuls, quand la cité languissait, abattue dans la confusion de toutes ses parties, qu'il eût présenté cette loi spoliatrice de l'autorité consulaire. À la tête des Volsques et des Èques, il eût dirigé l'attaque de la ville. Mais quoi ? n'est-il pas libre, si quelque citoyen a souffert de l'arrogance ou de la tyrannie des consuls, de les assigner, de les accuser devant ces juges mêmes qui comptent dans leurs rangs la victime ? Ce n'est pas l'autorité des consuls, c'est la puissance tribunitienne qu'il rend odieuse et insupportable ; cette puissance calmée, réconciliée avec le sénat, et à laquelle il veut rendre ses antiques fureurs. Au reste, Fabius ne vient point le supplier d'abandonner son entreprise.

Mais vous, s'écrie-t-il, tribuns ses collègues, nous vous prions de vous rappeler avant tout que c'est pour la protection du citoyen, et non pour la perte de l'état que cette puissance vous fut accordée, qu'on vous créa les tribuns du peuple et non les ennemis du sénat. À nous la douleur, à vous tout l'odieux d'une attaque contre la république sans défense ; à vous, qui pourrez, sans rien perdre de vos droits, diminuer la haine qui s'y attache. Faites que votre collègue n'entame point l'affaire avant l'arrivée des consuls ; les Èques et les Volsques, eux-mêmes, l'année précédente, quand la peste eut moissonné nos deux premiers magistrats, ralentirent les fureurs d'une guerre acharnée et implacable." Les tribuns décident Térentilius à différer ; et, par le fait, à retirer sa proposition, et sur-le-champ on pressa le retour des consuls.



## Triomphe du consul Lucrétius sur les Volsques et les Èques. Nouvelles discussions sur la loi Térentilia (461)

### 10

Lucrétius revint chargé d'un immense butin, d'une gloire plus grande encore. Il en relève l'éclat à son arrivée par le soin qu'il prend de faire exposer dans le Champ de Mars tout le butin. Pendant trois jours chacun peut reconnaître et emporter sa propriété ; on vend ce qui reste sans maître. D'un accord unanime, on décernait au consul le triomphe ; mais cet honneur fut différé. Le tribun présentait sa loi, et le consul n'avait rien plus à cœur que cette affaire. On l'agita plusieurs jours dans le sénat et devant le peuple. Térentilius, cédant enfin à la majesté consulaire, se désiste, et l'on rend au vainqueur et à son armée les honneurs mérités. Lucrétius triompha des Volsques et des Èques. Le triomphateur menait après lui ses légions. On accorda à l'autre consul d'entrer en ovation, mais sans le cortège de ses soldats.

L'an d'après, la loi Terentilia, présentée par tout le collège des tribuns, attaqua les nouveaux consuls. C'était Publius Volumnius et Servius Sulpicius. Cette année encore le ciel parut en feu ; la terre essuya de violentes commotions ; une vache parla ; et cette merveille, niée l'année précédente, obtint crédit cette fois. Entre autres prodiges, il plut des lambeaux de chair, et une immense quantité d'oiseaux, voltigeant au milieu de cette pluie, la dévorait, dit-on. Ce qui tomba sur la terre y resta plusieurs jours, sans se corrompre. Les livres de la Sibylle, consultés par les duumvirs sacrés, répondirent qu'on était menacé d'une nuée d'étrangers, qui s'empareraient des hauteurs de la ville, pour y répandre le carnage ; ils recommandaient surtout de s'abstenir des dissensions civiles. C'était fait à dessein pour entraver la loi, disaient les récriminations des tribuns : un conflit violent se préparait.

Tout à coup, car chaque année ramenait le même cercle d'événements, les Herniques font savoir que les Volsques et les Èques, malgré le délabrement de leurs forces, remettent sur pied leurs armées. À Antium se noue cette intrigue ; les colons antiates s'assemblent ouvertement à Écétra ; telle est la source, tels sont les moyens de cette guerre. À ces nouvelles, le sénat décrète une levée, et ordonne aux deux consuls de répartir entre eux les commandements militaires. L'un devait marcher contre les Volsques, l'autre contre les Èques.

Les tribuns cependant font retentir le Forum de leurs cris. "Cette guerre des Volsques est une fable où les Herniques ont joué leur rôle. Ce n'est déjà plus avec la force qu'on écrase la liberté du peuple romain ; on l'élude par l'artifice. Comme le massacre presque général des Volsques et des Èques ne permet plus d'ajouter foi à un armement spontané de leur part, on cherche de nouveaux ennemis ; on verse l'infamie sur une colonie fidèle et voisine ; le sénat déclare la guerre aux Antiates innocents ; il la fait au peuple de Rome ; il le charge du poids des armes ; il en pousse précipitamment les bataillons hors des murs, punissant, par l'exil et l'éloignement des citoyens, les attaques des tribuns. C'est ainsi, et ces menées n'ont point d'autre but, qu'on l'emportera sur la loi, à moins qu'ils ne profitent du moment où rien n'est encore fait, où ils sont à Rome, et revêtus encore de la toge, pour se conserver une patrie, pour se garantir du joug. L'appui ne manquera pas au courage ; tous les tribuns sont d'accord ; point d'ennemis à darkredouter, point de périls au-dehors ;

les dieux ont pourvu, l'année précédente, à la sûre défense de la liberté." Ainsi parlaient les tribuns.

## Mise en accusation de Césion Quinctius (461)

### 11

Dans une autre partie du Forum, en face d'eux, les consuls avaient établi leurs sièges, et procédaient à l'enrôlement. Les tribuns accourent et entraînent avec eux leur auditoire. À peine on avait commencé l'appel, comme pour préluder, que la lutte s'engage. Le licteur arrête-t-il un citoyen par ordre du consul, le tribun ordonne de le relâcher ; les droits sont méconnus, la force et les coups sont les seuls moyens d'obtenir ce qu'on prétend.

Ce que les tribuns avaient fait pour empêcher l'enrôlement, les patriciens le firent à leur tour contre la loi présentée tous les jours de comices. Le signal ordinaire de la querelle était l'ordre d'aller aux voix, que donnaient au peuple les tribuns ; les patriciens alors refusaient de quitter leurs places. Les anciens ne se trouvaient guère dans ces rencontres, où rien n'était donné à la prudence, et tout à la force, à la témérité ; les consuls eux-mêmes s'en écartaient souvent, de crainte, au milieu de ce désordre, d'exposer leur dignité à quelque affront.

Il y avait là Césion Quinctius, jeune homme fier de la noblesse de son origine, de sa taille, de sa force. Ces qualités, qu'il devait aux dieux, il les avait rehaussées lui-même par une foule d'actions d'éclat, et par ses succès à la tribune ; nul n'était plus éloquent, nul plus intrépide dans Rome. Debout au milieu de la troupe des patriciens, que sa taille dominait, et comme s'il eût porté toutes les dictatures, tous les consulats dans sa voix et dans la force de son corps ; seul, il suffisait aux attaques tribunitiennes et aux tempêtes populaires. Souvent, à la tête des siens, il chassa du Forum les tribuns, il dispersa et mit en fuite la populace. Quiconque tombait sous sa main s'en allait le corps meurtri, les habits en lambeaux, et il était facile de voir que, si l'on autorisait une pareille conduite, c'en était fait de la loi.

Ce fut alors que Aulus Verginius, quand les autres tribuns, ses collègues, étaient déjà terrassés en quelque sorte, porta contre Césion une accusation capitale. Mais cet esprit indomptable se trouva plus irrité qu'abattu par cette démarche ; il n'en fut que plus ardent à s'opposer à la loi, à harceler le peuple, à faire aux tribuns une guerre qu'ils semblaient avoir rendue légitime. L'accusateur laisse l'accusé se précipiter de lui-même, et, par de nouveaux méfaits, exciter encore et alimenter le feu de la haine. On continue à proposer la loi, moins dans l'espoir de l'emporter que pour provoquer la témérité de Césion. Une foule d'actes et de propos auxquels se livrait, dans ces débats, une jeunesse inconsidérée, retombaient sur lui seul, déjà en butte aux préventions. Toutefois on résistait à la loi, et Aulus Verginius répétait au peuple : "Eh quoi ! Romains, ne sentez-vous pas que vous ne pouvez à la fois avoir Césion pour concitoyen, et la loi que vous désirez ? Mais que parlé-je de la loi ? il entrave la liberté : par son arrogance il efface tous les Tarquins. Attendez qu'il devienne consul ou dictateur, ce simple citoyen qui règne déjà par l'effet seul de sa force et de son audace." Une foule de gens appuyaient ces discours, se plaignant d'avoir été maltraités, et poussaient à l'envi le tribun à poursuivre son accusation.

## Jugement de Céson

### 12

Déjà le jour du jugement approchait, et il était facile de voir que les esprits attachaient à la condamnation de Céson la cause de la liberté. Obligé de céder enfin, il descend aux plus humbles sollicitations. Il vient, suivi de ses parents, les principaux personnages de la ville. Titus Quinctius Capitolinus, trois fois consul, en exposant les titres glorieux de Céson et ceux de sa famille, affirme que “jamais dans la race des Quinctius, ni même dans la cité de Rome, on ne vit un caractère si grand, des qualités si précoces et si solides ; c’est sous lui que Céson a fait ses premières armes, il l’a vu souvent aux prises avec l’ennemi.” Spurius Furius avoue que “Quinctius Capitolinus lui ayant envoyé Céson lorsque sa position était devenue si critique, ce lui avait été un renfort, et que nul plus que lui n’avait personnellement coopéré au salut de la république.” Lucius Lucretius, consul de la dernière année, tout brillant d’une gloire récente, en abandonne une part à Céson, dont il rappelle les combats et raconte les exploits dans les diverses rencontres et en bataille rangée. Il invite les Romains à se persuader que “ce jeune homme extraordinaire, doué de tous les avantages de la nature et de la fortune, exercera la plus grande influence sur les affaires de la cité, quelle qu’elle soit, où il portera ses pas, et que Rome doit préférer voir en lui l’un de ses citoyens que le citoyen d’une ville étrangère. Ce qui blesse en lui, cette ardeur, cette audace, le temps l’affaiblit chaque jour ; ce qui lui manque, la prudence, chaque jour vient l’accroître. Si l’âge, affaiblissant ses défauts, mûrit ainsi ses vertus, qu’on laisse un si grand homme se faire vieux dans la république.”

Son père, au milieu d’eux, Lucius Quinctius, surnommé Cincinnatus, s’abstenait de répéter ces éloges, de peur d’ajouter à la haine ; mais il demandait grâce pour les erreurs, pour la jeunesse de Céson ; il suppliait qu’on lui laissât son fils, à lui qui jamais de parole ou d’action n’avait offensé personne. Les uns, soit honte, soit crainte, se détournaient de ses prières ; d’autres lui opposaient les mauvais traitements dont leurs parents, dont eux-mêmes avaient à se plaindre ; et, par la dureté de leurs réponses, ils annonçaient quel allait être leur jugement.

## Le témoignage u tribun M. Volscius Fictor. Condamnation de Céson Quinctius

### 13

Outre l'animosité générale, un chef d'accusation pesait sur l'accusé. Marcus Volscius Fictor, quelques années auparavant tribun du peuple, déposait "que peu après la cessation de la peste, il avait rencontré une troupe de jeunes gens qui infestaient le quartier de Subure ; qu'une rixe s'était alors engagée, et que son frère aîné, encore affaibli des suites de la maladie, atteint par Céson d'un coup de poing, était tombé sans connaissance. On l'avait reporté à bras jusque chez lui, et il le croyait mort des suites de ce coup. Il ne lui avait pas été permis, sous les consuls des années précédentes, de poursuivre cette horrible affaire." Aux clameurs de Volscius, les esprits s'enflammèrent à tel point qu'il s'en fallut peu que Céson ne pérît victime de la fureur du peuple. Verginius ordonne de saisir cet homme, de le jeter dans les fers. Les patriciens repoussent la force par la force. Titus Quinctius ne cesse de crier "que lorsqu'un citoyen, sous le poids d'une accusation capitale, est à la veille du jugement, on ne peut l'arrêter avant sa condamnation, avant sa défense." Le tribun proteste "qu'il ne veut point, avant la condamnation, envoyer l'accusé au supplice, mais bien le retenir dans les fers jusqu'au jour du jugement. Quand un homme en a tué un autre, le peuple romain doit avoir l'assurance qu'il subira la peine de son crime."

On s'adresse aux tribuns dont la décision, par un moyen terme, maintient leur intervention, s'oppose à la mise aux fers, ordonne qu'on citera le coupable, et qu'une caution pécuniaire répondra au peuple de sa comparution. Quand il s'agit de fixer la somme qu'il convenait d'exiger, on ne put s'accorder, et le sénat eut à prononcer. L'accusé, gardé à vue pendant la délibération, dut fournir des répondants, et chacun d'eux s'engager pour trois mille as. Les tribuns devaient en régler le nombre ; ils le portèrent à dix, sur la demande de l'accusateur. C'était le premier exemple de cautions en affaires publiques.

Renvoyé du forum, Céson, la nuit suivante, s'exila chez les Étrusques. Le jour du jugement on alléguait qu'il ne s'était éloigné que pour aller en exil. Verginius néanmoins s'obstinait à tenir les comices ; on eut recours à ses collègues qui congédièrent l'assemblée. L'argent promis fut exigé du père avec tant de rigueur qu'il vendit tous ses biens, se retira comme un banni, au-delà du Tibre, et y vécut quelque temps dans une chaumière écartée.

## Nouveaux obstacles opposés au vote de la loi

### 14

Ce jugement et la proposition de la loi tinrent Rome en haleine, tandis qu'elle se reposait de la guerre extérieure. Les tribuns, par suite de cette espèce de victoire et de l'abattement où l'exil de Céson avait jeté le sénat, regardaient leur loi comme adoptée ; les plus âgés d'entre les patriciens renonçaient, quant à eux, à la direction de la république ; mais les jeunes gens, et surtout les compagnons de Céson, sentirent grandir leur fureur contre le peuple, et non s'affaiblir leur courage. Ils durent toutefois à leurs revers l'avantage de mettre dans leurs attaques une certaine mesure.

La première fois, après l'exil de Céson, qu'on présenta la loi, disciplinés d'avance et soutenus par une nombreuse armée de clients, dès que les tribuns leur en offrirent l'occasion en les poussant hors de leurs places, ils tombèrent sur eux avec tant d'ensemble que l'honneur ou l'odieux n'en revint en particulier à personne ; et le peuple, au lieu d'un Céson, se plaignait d'en avoir trouvé mille. Les jours d'intervalle où les tribuns ne s'occupaient pas de leur loi, rien n'égalait la douceur et le calme de ces mêmes jeunes gens. Ils abordaient avec bienveillance les plébéiens, leur adressaient la parole, les invitaient chez eux, les appuyaient au forum, et, sans les interrompre, laissaient les tribuns tenir paisiblement leurs autres assemblées. Jamais aucun d'eux, soit en public, soit en particulier, ne se montrait farouche que lorsqu'on arrivait à traiter de la loi. Partout ailleurs cette jeunesse était populaire. Non seulement les tribuns achevèrent paisiblement leur magistrature, mais encore, l'année suivante, leur réélection s'opéra sans qu'une voix y mît obstacle, tant on se gardait de toute violence. Peu à peu, ces caresses, ces attentions avaient adouci le peuple. Grâce à ces moyens, on éluda toute l'année l'adoption de la loi.

## Prise du Capitole par l'armée des esclaves et des bannis (460)

### 15

La ville était plus calme lorsque Gaius Claudius, fils d'Appius, et Publius Valérius Publicola, arrivèrent au consulat. Rien de nouveau ne signalait cette nouvelle année. Présenter la loi, la repousser ; voilà ce qui occupait les esprits. Plus la jeunesse patricienne s'insinuait auprès du peuple, plus, à leur tour, les tribuns, par leurs accusations, cherchaient à la rendre suspecte. "On tramait une conspiration, Césion était dans Rome. C'est la mort des tribuns, le massacre du peuple qu'on médite. Les vieux patriciens ont chargé les jeunes d'extirper de la république la puissance tribunitienne, et de rendre à l'état la forme qu'il avait avant qu'on se retirât sur le Mont-Sacré."

Rome cependant craignait que les Volsques et les Èques ne reprissent des hostilités, pour ainsi dire périodiques, et dont chaque année amenait régulièrement le retour. Mais, plus pressant, un nouveau danger surgit tout à coup. Des exilés et des esclaves, au nombre d'environ deux mille cinq cents, le Sabin Appius Herdonius à leur tête, s'emparent, la nuit, du Capitole et de la citadelle. Ils égorgent sur-le-champ ceux qui refusent de se joindre à eux et de prendre les armes. Quelques-uns, au milieu du trouble, entraînés par l'effroi, volent au forum. Ces cris : "Au armes !" et "L'ennemi est dans la ville !" se succèdent tour à tour. Les consuls darkredoutent et d'armer le peuple et de le laisser sans armes. Ignorant quel fléau soudain, étranger ou domestique, produit du ressentiment populaire ou de la perfidie des esclaves, s'est jeté sur la ville, ils veulent calmer le trouble, et, souvent, ne parviennent qu'à l'exciter. Sur cette multitude tremblante et consternée, l'autorité n'avait plus d'empire. Cependant on distribue des armes, mais avec réserve, assez seulement, comme on ignore quel est l'ennemi, pour former un corps de troupes qui suffise à tout événement. Au milieu de cette anxiété, sans savoir à quelle espèce, à quel nombre d'ennemis on avait affaire, on passa le reste de la nuit à distribuer des postes sur tous les points favorables à la défense de la ville. Le jour enfin dévoila quelle était cette guerre, quel en était le chef. C'étaient les esclaves, qu'Appius Herdonius appelait à la liberté du haut du Capitole. "Il avait pris en main la cause du malheur ; il voulait ramener dans leur patrie ceux que l'injustice en avait exilés, et détruire le joug pesant de l'esclavage. Il aimerait mieux que le peuple romain l'ordonnât ainsi lui-même. S'il ne doit rien espérer de ce côté, il s'adressera aux Volsques et aux Èques ; il tentera, il provoquera les derniers efforts."

Le fait devenait clair pour les sénateurs et les consuls ; mais ils redoutaient que derrière ces menaces ne fussent cachées les intrigues des Véiens et des Sabins ; ils craignaient qu'à l'heure où tant d'ennemis s'agitaient dans la ville, on ne vit arriver, de concert avec Herdonius, les légions étrusques et sabines ; puis ces éternels ennemis, les Volsques et les Èques, disposés cette fois, non point à ravager le territoire, mais à marcher sur Rome, qu'ils jugeaient prise en partie. Mille sujets divers excitaient les alarmes, les esclaves surtout. Chacun pouvait avoir son ennemi chez soi. Se fier à lui, s'en méfier, au risque de provoquer sa vengeance, était également dangereux. À peine, avec de la concorde, semblait-il possible de sauver la république.

Néanmoins, dans ce redoublement, dans ce déluge de maux, personne ne songeait à l'animosité des tribuns et du peuple ; ce mal peu dangereux n'en était un qu'en l'absence de tout autre, et, dans ce moment, la peur de l'étranger devait, ce semble, le faire cesser. Et cependant ce fut presque le seul danger réel dans cette crise malheureuse. Tel était le délire des tribuns, qu'à les entendre ce n'était pas la guerre, mais un vain simulacre de guerre, et que cette invasion du Capitole n'était imaginée que pour détourner de la loi l'attention des esprits. "La loi une fois adoptée, disaient-ils, ces hôtes, ces clients des patriciens, ne voyant plus d'objet à cette levée de boucliers, s'en retourneraient avec moins de bruit encore qu'à leur arrivée." Ils font donc quitter les armes au peuple, et l'appellent à l'assemblée pour y voter la loi. Les consuls, de leur côté, convoquent le sénat, plus alarmés des craintes nouvelles qu'inspirent les tribuns, qu'ils ne l'avaient été de la surprise de la nuit.



## Discours de Valérius devant l'assemblée du peuple

17

Dès qu'il apprend qu'on a quitté les armes et abandonné les postes, Publius Valérius laisse son collègue présider le sénat, s'élanche hors du palais, et se rend auprès des tribuns dans leur assemblée. "Qu'est-ce à dire, tribuns, s'écrie-t-il ? sous la conduite d'Appius Herdonius et sous ses auspices, voulez-vous renverser la république ? A-t-il si bien réussi à vous corrompre celui qui n'a pu ébranler vos esclaves ? Est-ce donc quand l'ennemi est sur nos têtes qu'il faut poser les armes et présenter des lois ? "

Puis, adressant la parole à la multitude : "Si le salut de l'état, si le vôtre, Romains, vous touchent si peu, ayez du moins quelque respect pour vos dieux, en ce moment au pouvoir de l'ennemi. Jupiter, très bon et très grand, Junon, reine des dieux, Minerve, les autres dieux et déesses, sont assiégés : un camp d'esclaves occupe les pénates de la patrie ! Ne dirait-on pas que la nation est frappée de démence ? Des milliers d'ennemis sont dans nos murs, que dis-je ? ils sont dans la citadelle, au-dessus du forum et du sénat : au forum, cependant, on tient les comices ; au sénat on délibère ; comme au sein de la paix, le sénateur donne son avis, le peuple son suffrage. Ne convenait-il pas mieux à tous, patriciens et plébéiens, consuls, tribuns, dieux et hommes, de protéger Rome par les armes, de courir au Capitole, de délivrer et de rendre à la paix cette demeure auguste de Jupiter très bon et très grand ? Romulus, notre père, toi qui naguère repris le Capitole sur ces mêmes Sabins à qui l'or l'avait livré, inspire ton courage à tes enfants ! Montre-nous le chemin où, sur tes pas, s'élança ton armée. Me voici le premier, moi consul, prêt à te suivre, autant qu'un mortel peut approcher d'un dieu, et à marcher sur tes traces."

Il finit en disant : "Que pour lui, il prend les armes et appelle aux armes tous les Romains ; si quelqu'un s'y oppose, il méconnaîtra, pour le poursuivre, et l'autorité consulaire, et la puissance tribunitienne, et les lois les plus sacrées ; quel que soit l'opposant, partout, au Capitole et au forum, il le tiendra pour un ennemi. Que ces tribuns, qui défendent de prendre les armes contre Herdonius, les fassent lever contre Publius Valérius, leur consul ; il osera, lui, contre les tribuns, ce que le chef de sa race osa contre les rois."

Les dernières violences semblaient inévitables. Le spectacle d'une révolte dans Rome se préparait pour les ennemis. Cependant la loi ne put passer, ni le consul marcher au Capitole. La nuit amortit la lutte qui s'engageait. Les tribuns reculèrent devant les ténèbres et la peur des armes consulaires. Délivrés des auteurs de la sédition, les patriciens se mêlent au peuple, s'avancent au milieu des groupes, et y sèment des paroles adaptées à la circonstance. Ils les engagent à considérer les périls où ils entraînent la république. "Il ne s'agit plus d'une querelle entre patriciens et plébéiens ; c'est, à la fois, le sénat et le peuple, la citadelle de Rome, les temples de ses dieux, les pénates publics, ceux de chaque citoyen, qu'on livre à l'ennemi." Tandis qu'au forum on cherchait ainsi à calmer la discorde, les consuls, dans l'appréhension d'un mouvement de la part des Sabins ou des Véiens, se tenaient aux portes et sur les remparts.

## Envoi d'un détachement tusculan à Rome. Mort du consul Valérius

18

La même nuit, à Tusculum, on vint annoncer la prise de la citadelle, l'occupation du Capitole, et l'état de trouble où d'autres causes avaient plongé la ville. Lucius Mamilius était en ce moment dictateur de Tusculum. Sans perdre un instant, il convoque le sénat ; et, ceux qui avaient apporté ces nouvelles ayant été introduits, il conseille fortement "de ne pas attendre que, de Rome, des députés viennent demander secours. Le péril même des Romains, leur position critique, les dieux, la foi des traités, réclament l'aide des Tusculans. S'attacher, par un service signalé, un peuple si puissant et si voisin, est une faveur que les dieux ne leur offriront pas une seconde fois l'occasion de mériter." On décide d'envoyer du secours ; on enrôle les jeunes gens, on leur donne des armes.

À Rome, au point du jour, à leur arrivée, on les prit de loin pour des ennemis. C'étaient les Volsques et les Èques qu'on croyait voir en eux. Mais bientôt, ces vaines terreurs dissipées, on leur ouvre la ville et ils descendent en ordre sur le forum. Là, Publius Valérius, tandis que son collègue veillait à la garde des portes, formait déjà ses bataillons. Sa mâle autorité avait prévalu. Il avait promis "qu'après la délivrance du Capitole et le retour de la paix dans Rome, si le peuple consentait à l'écouter, il lui dévoilerait la fourberie dont la loi des tribuns devait assurer le triomphe ; et qu'ensuite, plein du souvenir de ses ancêtres, digne du surnom qui lui transmettait de leur part l'obligation, en quelque sorte héréditaire, de protéger les intérêts populaires, il n'apporterait plus aucun obstacle à l'assemblée du peuple." Sous ses ordres et malgré les réclamations des tribuns, les bataillons se mettent à gravir la pente du Capitole/

La légion venue de Tusculum se joignit à eux. Alliés et citoyens se disputent l'honneur de reprendre cette citadelle. Chaque chef excite ses soldats. L'ennemi s'effraie alors ; il ne compte plus que sur la force de sa position. Tandis que la peur l'agite, les Romains et leurs alliés dirigent contre lui leurs enseignes. Déjà ils s'étaient ouvert un chemin jusqu'au vestibule du temple, quand Publius Valérius, excitant les siens, périt au premier rang. Publius Volumnius, consulaire, le voit tomber ; il ordonne à ceux qui l'entourent de couvrir le corps, et prend la place et les fonctions du consul. L'ardeur, l'impétuosité du soldat empêchèrent qu'il se doutât d'une si grande perte, et il vainquit avant de s'apercevoir qu'il combattait sans général. Une foule d'exilés souillèrent le temple de leur sang ; beaucoup furent pris en vie. Herdonius fut tué. Ainsi fut recouvré le Capitole. Les prisonniers, selon qu'ils étaient libres ou esclaves, subirent chacun le supplice réservé à leur condition. Les Tusculans reçurent des actions de grâces ; on purifia le Capitole, on y offrit des sacrifices. Chaque plébéien porta, dit-on, à la maison du consul le quart d'un as, pour ajouter à la pompe de ses funérailles.

## Élection du consul suffect T. Quinctius Cincinnatus (décembre 461)

### 19

La paix une fois rétablie, les tribuns pressent le sénat d'accomplir la promesse de Publius Valérius, et s'adressent à Gaius Claudius pour qu'il garde du parjure les mânes de son collègue, et laisse présenter la loi. Le consul proteste qu'avant d'avoir remplacé son collègue, il ne permettra point la présentation de la loi. Ces contestations se prolongèrent jusqu'aux comices chargés d'élire un consul subrogé. Au mois de décembre, grâce à tous les efforts des patriciens, on nomma consul Lucius Quinctius Cincinnatus, père de Céson, qui dut entrer en charge aussitôt. Le peuple était consterné : il se voyait aux mains d'un consul irrité, tout puissant par la faveur du sénat, par son mérite et par l'influence de ses trois fils, dont aucun ne le cédait à Céson en grandeur d'âme, mais qui, par leur prudence et leur modération quand les circonstances l'exigeaient, lui étaient supérieurs.

Dès qu'il fut revêtu de sa magistrature, assidu à son tribunal, il y déploya une égale énergie pour contenir le peuple et réprimander les patriciens. "C'était, disait-il, par la faiblesse de cet ordre, que les tribuns se perpétuant dans leurs charges, régnaient non sur la république du peuple romain, mais comme sur une famille en désordre, par la langue et les invectives. Avec Céson, son fils, le courage, la fermeté, toutes les vertus militaires et civiles de la jeunesse se trouvaient exilées de Rome et bannies. Des bavards, des séditieux, des artisans de discordes, deux fois, trois fois tribuns, grâce aux plus criminelles intrigues, vivent dans une royale licence."

"Cet Aulus Verginius, ajouta-t-il, pour n'avoir pas été au Capitole, est-il moins digne du supplice qu'Herdonius ? Mille fois plus, sans doute, si l'on veut en juger avec équité. Herdonius au moins, en se déclarant votre ennemi, vous avertissait en quelque sorte de prendre les armes ; cet autre, quand il niait la guerre, vous ôtait les armes des mains ; il vous livrait nus à vos esclaves et aux bannis. Et vous (je le dirai sans offense pour Gaius Claudius et pour les mânes de Publius Valérius), vous avez porté vos enseignes au pied du Capitole avant d'exterminer d'abord ces ennemis du forum ? J'en rougis pour les dieux et les hommes ! quand l'ennemi était maître de la citadelle et du Capitole, quand un chef d'exilés et d'esclaves, souillé de toutes les profanations, s'était établi dans la demeure de Jupiter, très bon et très grand, ce fut, avant Rome, Tusculum qui prit d'abord les armes ! On a pu douter qui de Lucius Mamilius, chef des Tusculans, ou de Publius Valérius et de Gaius Claudius, consuls romains, délivrerait la citadelle de Rome. Et nous, qui naguère n'avons pas souffert que les Latins, voyant l'ennemi sur leur territoire, prissent les armes pour leur propre défense, aujourd'hui, si les Latins n'avaient d'eux-mêmes saisi leurs armes, nous serions captifs et anéantis."

"Est-ce là, tribuns, porter secours au peuple, que de le livrer sans défense au massacre ? Eh quoi ! si quelque homme de votre peuple, si le dernier de cette classe que vous retranchez en quelque sorte du reste de la nation pour en faire votre patrie à vous, votre république particulière, si l'un d'eux venait dire que ses esclaves, les armes à la main, assiègent sa demeure, vous penseriez qu'il le faut secourir. Et Jupiter, Très Bon et Très Grand, que des exilés et des esclaves tenaient assiégé, aucun secours humain ne lui était dû ! Et ceux-là demandent qu'on les déclare inviolables et sacrés, eux pour qui les dieux ne sont ni sacrés ni inviolables ! Tout couverts que vous êtes de forfaits envers les dieux et

envers les hommes, vous ne cessez de dire que vous porterez votre loi cette année. Alors j'en atteste les dieux, ce jour où l'on me créa consul fut plus fatal à la république, plus fatal mille fois que celui où périt Publius Valérius notre consul, si vous l'emportez. Mais, ajouta-t-il, avant tout, Romains, mon collègue et moi avons résolu de conduire les légions contre les Volsques et les Èques. Je ne sais par quelle fatalité, dans les combats plus que dans la paix, nous trouvons les dieux favorables. Le péril où ces peuples auraient pu nous jeter, s'ils avaient su que des exilés occupaient le Capitole, il vaut mieux l'apprécier par le passé que d'en faire un jour l'épreuve."

## Concentration des troupes au lac Régille

20

Le peuple était ému des paroles du consul ; les patriciens, revenus à eux, croyaient voir renaître la république. L'autre consul, plus hardi à seconder qu'à diriger une entreprise, laisse sans difficulté son collègue s'engager dans une affaire si épineuse ; mais il réclame dans l'exécution sa part des fonctions consulaires. Cependant les tribuns se jouaient de ces paroles qu'ils disaient chimériques, et demandaient avec persistance : "Comment les consuls emmèneraient une armée que personne ne leur laisserait enrôler ? " - "Nous n'avons que faire d'enrôlement, répondit Quinctius ; lorsque Publius Valérius, pour reprendre le Capitole, donna des armes au peuple, tous jurèrent, sur sa demande, de se réunir à son ordre, de ne point se séparer sans son ordre. Nous décrétons que vous tous qui avez prêté ce serment, demain, vous vous trouviez en armes au lac Régille." Les tribuns, à l'aide de sophismes, cherchent à détruire les scrupules du peuple : "Quinctius n'était qu'un simple citoyen, quand ils se lièrent par ce serment." Mais alors on n'avait point encore, comme dans notre siècle, cette indifférence pour les dieux ; on ne savait point interpréter les serments et les lois, pour les plier à son gré ; on préférait y conformer sa conduite.

Les tribuns, désespérant de mettre obstacle à ces desseins, cherchèrent à différer le départ de l'armée ; le bruit se répandait d'ailleurs "que les augures avaient eux-mêmes reçu l'ordre de se trouver au lac Régille, et d'inaugurer un emplacement où, d'après les rites sacrés, on pût traiter des affaires publiques. Là, tout ce qu'à Rome la violence tribunitienne avait obtenu devait disparaître dans les comices. On adopterait tout ce que voudraient les consuls, car l'appel des tribuns était sans force à plus d'un mille de Rome ; et, eux-mêmes, s'ils s'y rendaient confondus dans la foule des Quirites, seraient soumis à l'autorité consulaire." Ils s'effrayaient de ces bruits ; mais bientôt la terreur fut au comble ; car Quinctius répétait publiquement : "Qu'il ne convoquerait pas les comices pour l'élection des consuls. Les maux de la république n'étaient pas de ceux que des remèdes ordinaires parviendraient à guérir ; elle avait besoin d'un dictateur : si quelque brouillon cherche à compromettre la tranquillité de l'état, il apprendra que la dictature n'admet point d'appel."

## Réélection des tribuns (460)

### 21

Le sénat était au Capitole, les tribuns s'y rendent avec le peuple consterné. La multitude, à grands cris, implore tour à tour la pitié des consuls et celle des sénateurs. Mais le consul demeura inébranlable jusqu'à ce que les tribuns eussent promis de se soumettre à l'autorité du sénat. Sur un rapport du consul, relatif aux demandes des tribuns et du peuple, des sénatus-consultes ordonnèrent "que les tribuns ne présenteraient point leur loi cette année, et que les consuls n'emmèneraient point l'armée hors des murs. À l'avenir, continuer les magistrats dans leurs charges, réélire les mêmes tribuns serait, au jugement du sénat, une atteinte à la république." Les consuls se conformèrent à ces décrets ; mais les tribuns, malgré les réclamations des consuls, furent réélus. Les patriciens, à leur tour, pour ne rien céder au peuple, portaient de nouveau Quinctius.

Jamais, de toute l'année, il n'y eut sortie plus véhémement de la part du consul. "Faut-il s'étonner, pères conscrits, du discrédit de votre autorité auprès du peuple ? C'est vous-mêmes qui la ruinez. Ainsi, parce que le peuple viole vos décrets en continuant ses magistrats, vous allez les violer vous-mêmes, pour égaler en dérèglements cette multitude ; comme si la prépondérance dans un état était attachée à la légèreté et à la licence. Car il y en a plus, sans doute, à détruire ses propres délibérations et ses décrets que ceux d'autrui. Imitez, pères conscrits, cette foule inconsidérée ; destinés à servir de modèle aux autres, suivez vous-mêmes leur funeste exemple, plutôt que de les ramener à la justice par la vôtre. Pour moi, loin d'imiter les tribuns, je ne souffrirai pas, au mépris de votre sénatus-consulte, ma réélection au consulat. Et toi, Gaius Claudius, je t'en conjure, détourne aussi le peuple romain de tels excès ; et juge assez bien de moi pour être persuadé que, loin de voir dans tes démarches un obstacle à mon élévation, à mes yeux elles relèveront la gloire de mon refus, et contribueront à éloigner de moi l'odieux attaché à une élection nouvelle."

Les deux consuls décrètent en commun "qu'aucun citoyen ne doit porter Lucius Quinctius au consulat ; si quelqu'un le fait, on annulera son suffrage."

## Consulat de Q. Fabius et L. Cornélius (459). Victoire sur les Volsques

22

Les consuls furent Quintus Fabius Vibulanus pour la troisième fois, et Lucius Cornélius Maluginensis. On fit, cette année, le dénombrement des citoyens ; mais, sans fermer le lustre, car la prise du Capitole et la mort du consul étaient d'un sinistre augure. Quintus Fabius et Lucius Cornélius ne furent pas plutôt en charge, qu'avec l'année commencèrent les troubles. Les tribuns aigrissaient le peuple. Les Latins et les Herniques annonçaient une guerre formidable de la part des Volsques et des Èques. Déjà les légions volsques étaient à Antium, et cette colonie elle-même inspirait de graves soupçons de défection.

À grand-peine on obtint des tribuns qu'avant tout on songerait à la guerre. Les consuls se partagent les commandements. Fabius devait conduire les légions à Antium ; Cornélius, rester à la garde de Rome pour empêcher qu'une partie des ennemis, comme c'était la coutume des Èques, ne vînt ravager le territoire. Les Herniques et les Latins eurent ordre de fournir des soldats, aux termes des traités ; et les deux tiers de l'armée se composèrent d'alliés ; le reste, de citoyens. Dès que les alliés, au jour prescrit, furent arrivés, le consul établit son camp hors de la porte Capène ; puis, après la revue de son armée, il marche sur Antium, et s'arrête non loin de la ville et du campement ennemi. Les Volsques, que n'avait pas encore rejoints l'armée des Èques, reculent devant le combat, et pourvoient à leur repos et à leur sûreté derrière des palissades.

Le lendemain, Fabius, qui ne veut point confondre et réunir les alliés et les citoyens, fait des trois peuples trois corps séparés, qu'il dispose autour des retranchements ennemis. Il se place au centre avec les légions romaines. On avait ordre de prêter attention aux signaux qu'il donnerait, pour que les alliés pussent attaquer en même temps que lui, ou se retirer, s'il sonnait la retraite. Chaque nation avait sa cavalerie disposée selon les règles. Cette triple attaque enveloppe le camp. Pressés de toutes parts, les Volsques ne peuvent tenir à cette impétuosité ; on les précipite de leurs retranchements. Les Romains franchissent les palissades, poussent vers un seul point cette troupe effrayée, et la chassent du camp. Dans le désordre de la fuite, la cavalerie, que la difficulté de franchir les retranchements avait jusque-là rendue spectatrice du combat, prend part à la victoire en massacrant les fuyards. Grand fut le carnage au-dedans et au-dehors du camp : plus grand encore le butin ; car l'ennemi put à peine emporter ses armes. On eût complètement détruit cette armée sans les forêts qui couvrirent sa fuite.

## La bataille de Tusculum. Fin de la guerre contre les Volsques et les Èques (456)

### 23

Tandis que ces événements se passent devant Antium, les Èques détachent en avant l'élite de leur jeunesse, et la citadelle de Tusculum, surprise pendant la nuit, tombe entre leurs mains. Le gros de l'armée s'établit non loin des murs de la ville, pour opérer une diversion. Ces nouvelles volent à Rome, de Rome au camp d'Antium, et produisent autant d'effet sur les Romains que si l'on eût annoncé la prise du Capitole. Le service des Tusculans était récent encore : la conformité du péril qui les menace avec celui dont ils ont préservé Rome semble réclamer les mêmes secours qu'on a reçus d'eux. Fabius abandonne tout, transporte à la hâte le butin du camp dans Antium, y laisse un faible détachement, et précipite vers Tusculum la marche de ses troupes. Les soldats ne purent emporter que leurs armes et ce qu'ils trouvèrent sous leur main d'aliments préparés. De Rome, les envois de Cornélius subvinrent à leurs besoins.

Pendant quelques mois on fit la guerre à Tusculum. Le consul, avec une partie de son armée, assiégeait le camp des Èques ; il avait cédé le reste aux Tusculans pour reprendre leur citadelle. La force ne put y réussir, mais la famine en arracha les ennemis. Quand ils furent réduits à l'extrémité, les Tusculans les firent passer, nus et sans armes, sous le joug. Couverts d'ignominie, ils fuyaient vers leurs demeures quand le consul Fabius les atteint sur l'Algide, et les extermine jusqu'au dernier. Avec son armée victorieuse, il vient ensuite camper à Columen.

L'autre consul, jugeant qu'après cette déroute de l'ennemi, les remparts de Rome sont hors de tout péril, s'éloigne lui-même de la ville. Alors, par deux points différents, les deux consuls entrent sur le territoire ennemi, et rivalisent d'efforts pour étendre leurs ravages, l'un chez les Volsques, l'autre chez les Èques. Quelques historiens rapportent que cette année-là eut lieu la défection des Antiates, et que le consul Lucius Cornélius, chargé de cette guerre, s'empara de leur ville : toutefois, les plus anciens écrivains ne faisant nulle mention de ces faits, je n'oserais les garantir.



## M. Volscius est accusé de faux témoignage (459). Clôture du cens

### 24

Cette guerre terminée, celle que les tribuns font dans Rome vient agiter le sénat. Ils s'écrient : "Que c'est une perfidie de retenir l'armée au-dehors ; une entrave apportée à l'adoption de la loi ; mais qu'ils n'en accompliront pas moins leur entreprise." Lucius Lucretius, préfet de Rome, obtint cependant que, pour entamer leurs poursuites, les tribuns attendront le retour des consuls. Une nouvelle cause de trouble s'était levée. Aulus Cornélius et Quintus Servilius, questeurs, avaient assigné Marcus Volscius pour avoir porté contre Césion un témoignage dont la fausseté n'admettait aucun doute. Il résultait d'une foule de preuves que le frère de Volscius, du moment qu'il tomba malade, ne reparut jamais en public, n'eut même aucun relâche dans sa maladie, et mourut après plusieurs mois de consommation. Bien plus, à l'époque où le témoin reportait son accusation, Césion n'avait point paru à Rome. Ceux qui servaient avec lui attestèrent qu'il était constamment resté sous les drapeaux et sans congé. Pour appuyer ces faits, une foule de citoyens proposaient, à leurs risques, un juge à Volscius. Il n'osa subir cette épreuve et ce concours de circonstances ne laissait pas plus de doute sur la condamnation de Volscius, que jadis le témoignage de Volscius sur celle de Césion. Les tribuns y apportaient du retard, en protestant qu'ils ne permettraient point aux questeurs de tenir les comices pour le jugement, qu'on ne les eût auparavant tenus pour la loi. Les deux affaires traînèrent ainsi jusque à l'arrivée des consuls.

Après leur entrée triomphale, à la tête de l'armée victorieuse, il ne fut plus question de la loi, et la plupart croyaient à la défaite des tribuns. Mais, comme l'année touchait à sa fin, et qu'ils aspiraient à une quatrième élection, ils avaient réservé pour les débats des comices l'ardeur qu'ils auraient mise à lutter pour la loi. Les consuls s'opposèrent avec autant de vigueur à la continuation du tribunal que si l'on eût présenté une loi attentatoire à la majesté consulaire ; mais la victoire n'en resta pas moins aux tribuns.

Cette même année, sur la demande des Èques, on leur accorda la paix : on termina le cens commencé l'année précédente, et on clôtura le lustre, le dixième depuis la fondation de Rome. Le dénombrement donna cent dix-sept mille trois cent dix-neuf citoyens. Les consuls de cette année recueillirent une immense gloire militaire et domestique. Au-dehors, ils avaient conquis la paix ; au-dedans, si l'accord ne fut point parfait, du moins la ville ne fut pas aussi agitée qu'en d'autres temps.

## Incidents à Rome et dans le Latium (458). Reprise de la guerre contre les Èques

25

Lucius Minucius et Lucius Nautius, appelés ensuite au consulat, débutent par les deux affaires que leur léguaient l'année précédente. Toujours par les mêmes moyens, les consuls mettaient obstacle à la loi ; et les tribuns, au jugement de Volscius. Mais il y avait chez les nouveaux questeurs plus d'énergie, plus de considération. C'étaient Marcus Valérius, fils de Manius, petit-fils de Volésus, et Titus Quinctius Capitolinus, trois fois consul. Ce dernier, dans l'impossibilité de rendre Céson à la famille des Quinctius, et à la république le plus illustre de ses jeunes citoyens, poursuivait, d'une guerre aussi juste que les motifs en étaient touchants, le faux témoin qui avait privé de défense un innocent. Les tribuns, et Verginius surtout, insistaient sur leur loi. On donna aux consuls deux mois pour l'examiner. Après avoir dévoilé au peuple le piège qu'elle couvrait, ils devaient permettre enfin qu'on la mît aux voix. Cet intervalle ramena le calme dans la ville ?

Mais les Èques surent abrégé ce repos. Ils rompent le traité conclu l'année précédente avec les Romains, et défèrent le commandement à Gracchus Cloelius. C'était, sans contdarkredit, le premier de leur nation. Sous sa conduite ils vont sur les terres de Labici, puis sur celles de Tusculum, porter leurs armes et leurs ravages, et, chargés de butin, établissent leur camp sur l'Algide. Dans ce camp, Quintus Fabius, Publius Volumnius et Aulus Postumius, envoyés de Rome, viennent réclamer contre cet oubli de toute justice, et demander réparation, d'après les traités. "Si le sénat de Rome vous a chargés d'une mission, répond le général des Èques, adressez-vous à ce chêne ; j'ai autre chose à faire que de vous entendre."

Un chêne immense, en effet, s'élevait au-dessus de la tente du général et la couvrait de son ombre. Un des envoyés s'écrie alors en se retirant : "Hé bien ! que ce chêne sacré, que tous les dieux sachent donc que vous rompez les traités ; qu'ils soient aujourd'hui favorables à nos plaintes, et bientôt à nos armes, quand nous poursuivrons la vengeance des dieux et des hommes, dont on viole également tous les droits." À Rome, dès que les ambassadeurs sont de retour, le sénat ordonne à l'un des consuls de conduire une armée contre Gracchus, au mont Algide, et charge l'autre de ravager le territoire des Èques. Les tribuns, comme toujours, s'opposaient à l'enrôlement ; et peut-être l'eussent-ils finalement rendu impossible, sans de nouvelles terreurs qui surgirent tout à coup.

Une nuée de Sabins vint presque sous les murs de Rome porter le fer et le ravage : la désolation régnait dans les champs, la terreur dans la ville. Cette fois, plus docile, le peuple prit les armes ; les tribuns se récriaient en vain, on enrôla deux grandes armées. L'une, sous Nautius, marcha contre les Sabins. Campé auprès d'Érétum, ce général, avec de petits corps détachés, et le plus souvent par des courses nocturnes, prit si bien sa revanche en ravageant le territoire des Sabins, que celui de Rome avait l'air intact en comparaison. Minucius n'eut point la même fortune ni la même vigueur de caractère dans la conduite de son expédition ; car, ayant placé son camp non loin de l'ennemi, sans avoir éprouvé d'échec notable, il se tenait enfermé dans ses lignes. L'ennemi s'en aperçoit ; cette timidité, comme il arrive d'ordinaire, augmente son audace, et, la nuit, il attaque le camp ; mais ses efforts ayant obtenu peu de succès, le lendemain il l'enveloppe d'une ligne extérieure. Avant que les retranchements ennemis eussent fermé toute issue, cinq cavaliers s'élançant au travers des postes ennemis, et vont apprendre à Rome que le consul et son armée se trouvent assiégés.

Rien de plus surprenant, rien de moins attendu ne pouvait arriver ; aussi, la crainte, la terreur furent telles qu'on eût dit que c'était la ville et non l'armée que l'on assiégeait. Le consul Nautius est rappelé ; mais, comme cet appui parut insuffisant, on songea à créer un dictateur pour soutenir l'état ébranlé. Lucius Quinctius Cincinnatus réunit tous les suffrages. Qu'ils sachent apprécier une telle leçon ! ceux pour qui toutes les choses humaines ne sont, au prix des richesses, qu'un objet de mépris, et qui s'imaginent que les grandes dignités et la vertu ne sauraient trouver place qu'au sein de l'opulence.

L'unique espoir du peuple romain, Lucius Quinctius, cultivait, de l'autre côté du Tibre, et vis-à-vis l'endroit où se trouve à présent l'arsenal de nos navires, un champ de quatre arpents, qui porte encore aujourd'hui le nom de "Pré de Quinctius". C'est là que les députés le trouvèrent, creusant un fossé, selon les uns, et appuyé sur sa bêche, selon d'autres, derrière sa charrue ; mais, ce qui est certain, occupé d'un travail champêtre. Après des salutations réciproques, ils le prièrent, en faisant des vœux pour sa prospérité, et pour celle de la république, de revêtir sa toge, et d'écouter les instructions du sénat. Surpris, il demande plusieurs fois si quelque malheur est arrivé, et ordonne à Racilia, son épouse, d'aller aussitôt chercher sa toge dans sa chaumière. L'ayant revêtue, il s'approche après avoir essuyé la poussière et la sueur de son front ; les députés le saluent dictateur, le félicitent, le pressent de se rendre à la ville, et lui exposent la terreur qui règne dans l'armée.

Un bateau avait été préparé pour Quinctius, par les ordres du sénat ; à la descente, il fut reçu par ses trois fils, venus à sa rencontre ; puis arrivèrent ses autres parents, et ses amis, et enfin la plus grande partie des sénateurs. Au milieu de ce nombreux cortège, et précédé des licteurs, il se rend à sa maison. Le concours du peuple était immense ; mais il était loin d'éprouver, à la vue de Quinctius, une joie égale à celle des patriciens. Il jugeait le pouvoir trop grand, et que l'homme qui allait l'exercer s'y montrerait trop dur. Pour cette première nuit, on s'en tint à une garde exacte dans la ville.

## **L'armée du dictateur se porte au secours de l'armée consulaire assiégée dans son camp**

27

Le lendemain, avant le jour, le dictateur se rend au forum, et nomme maître de la cavalerie Lucius Tarquinius, de famille patricienne ; et qui, bien qu'il eût fait ses campagnes dans l'infanterie, à cause de sa pauvreté, était considéré à l'armée comme infiniment supérieur à tout le reste de la jeunesse romaine. Il se rend ensuite, avec son maître de la cavalerie, à l'assemblée du peuple ; proclame la suspension des affaires, ordonne que les boutiques se ferment dans toute la ville ; défend que personne s'occupe de ses affaires privées ; donne à tous ceux qui pouvaient servir à l'armée l'ordre de se trouver en armes, avec du pain pour cinq jours, et douze pieux, au Champ de Mars, avant le coucher du soleil. Ceux que leur âge rendait incapables du service militaire, devaient, tandis que leurs voisins préparaient des armes et allaient chercher des pieux, faire cuire leur pain. Les jeunes gens courent de tous cotés pour se procurer des pieux ; chacun en prend à sa proximité, sans que personne s'y oppose, et tous se trouvent avec exactitude au rendez-vous du dictateur. Là, on se forme en un ordre également propre à la marche et au combat. On se prépare ainsi à tout événement ; le dictateur se met à la tête des légions ; le maître de la cavalerie conduit ses cavaliers. Dans les deux troupes, c'étaient, comme l'exigeait la circonstance, des exhortations continuelles à doubler le pas, à se hâter pour atteindre de nuit les ennemis ; "on assiégeait le consul et l'armée romaine ; depuis trois jours ils étaient enfermés ; on ne savait ce que chaque jour ou chaque nuit pouvait amener ; souvent les événements les plus importants dépendent d'un moment ; hâtez-vous, portez-enseigne, soldats avancez," s'écriait la troupe, pour seconder les vues de ses chefs. Au milieu de la nuit, ils arrivent sur l'Algide, et, s'apercevant qu'ils sont près de l'ennemi, ils plantent leurs enseignes.

## Libération de l'armée ; les Èques sont contraints de passer sous le joug

28

Alors le dictateur, autant que l'obscurité peut le permettre, fait, à cheval, le tour du camp ennemi, en examine l'étendue et la forme ; ordonne aux tribuns de faire placer tous les bagages en un même lieu, et aux soldats d'aller avec leurs armes et leurs pieux prendre chacun leur rang : ces ordres sont à l'instant exécutés. Puis, dans le même ordre que durant la marche, il développe son armée sur une longue ligne autour du camp ennemi. Au signal donné, tous doivent pousser un grand cri ; chacun doit ensuite creuser un fossé devant soi et planter ses pieux. On publie cet ordre, et le signal le suit de près ; le soldat exécute le commandement ; le bruit de ces cris retentit tout autour des ennemis, traverse leur camp, et parvient jusqu'à celui du consul, portant aux uns la terreur, aux autres le délire de la joie.

Les Romains reconnaissent le cri de leurs concitoyens, se félicitent de l'arrivée du secours, et de leurs postes et par leurs vedettes harcèlent l'ennemi. Le consul s'écrie qu'il est temps d'agir ; "ces clameurs annoncent non seulement l'arrivée des leurs, mais encore le commencement de l'attaque ; grande serait sa surprise, si dans sa limite extérieure le camp ennemi n'était déjà menacé." Il ordonne donc aux siens de prendre les armes, et de le suivre. C'est de nuit que ses légions commencent le combat. Leurs cris apprennent au dictateur que de ce côté aussi la lutte était engagée.

Déjà les Èques se préparaient à prévenir l'investissement de leurs ouvrages, lorsque l'ennemi, qu'ils assiégeaient, commença l'attaque ; craignant qu'il ne se fît jour à travers leur camp, ils se défourent des travailleurs pour faire face à leur ligne intérieure, et laissent la nuit libre aux opérations de Quinctius. Ils se battirent jusqu'au jour contre le consul. Lorsque le jour parut, ils étaient déjà enfermés par la circonvallation du dictateur, et ils soutenaient à peine le combat contre une seule armée, quand celle de Quinctius reprenant les armes aussitôt que ses travaux sont achevés, attaque les retranchements. C'était une nouvelle bataille à livrer, et la première ne s'était en rien ralentie. Alors, entre deux périls qui les menacent, les Èques cessent de combattre, recourent aux prières, supplient d'un côté le dictateur, de l'autre le consul de ne pas attacher à leur destruction l'honneur de la victoire, et de leur permettre de se retirer sans armes.

Le consul les renvoie au dictateur ; celui-ci ajoute l'ignominie à leur malheur. Il ordonne que Gracchus Cloelius, leur chef, et les premiers d'entre eux lui soient amenés enchaînés ; qu'on lui cède la ville de Corbion : "Il n'a pas besoin du sang des Èques ; il leur permet de se retirer ; mais, pour leur arracher enfin l'aveu qu'il a soumis et dompté leur nation, ils passeront sous le joug." Trois lances composent ce joug ; deux sont fixées en terre ; au-dessus d'elles, une troisième est attachée en travers. Ce fut sous ce joug que le dictateur laissa partir les Èques.

## Triomphe du dictateur. Condamnation de Volscius

29

Le camp des ennemis, dont il resta maître, se trouva rempli de butin de toute espèce (car il les avait renvoyés nus) ; il ne le partagea qu'entre ses soldats. Quant à ceux du consul et au consul lui-même : "Soldats, leur dit-il d'un ton de reproche, vous n'aurez point de part aux dépouilles d'un ennemi dont vous avez failli vous-mêmes devenir la proie ; et toi, Lucius Minucius, jusqu'à ce que tu montres le caractère d'un consul, c'est comme lieutenant que tu commanderas ces légions." Minucius, aussitôt, abdique le consulat, et, docile à l'ordre du dictateur, demeure à l'armée. La supériorité dans le commandement captivait alors si facilement l'obéissance, que, plus sensible au bienfait qu'à l'humiliation, cette même armée décerna au dictateur une couronne d'or du poids d'une livre, et, à son départ, le salua comme son patron.

À Rome, le préfet Quintus Fabius convoque le sénat, lequel ordonne que Quinctius, à la tête de l'armée qu'il ramenait, entrera triomphant dans la ville. On mène devant son char les généraux ennemis, on porte devant lui les enseignes militaires ; à sa suite marchent ses soldats chargés de butin. Des festins furent, dit-on, préparés devant toutes les portes ; les convives, au milieu des chants de triomphe et des plaisanteries usitées dans ces fêtes, se mirent à la suite du char. Le même jour on décerna, d'un consentement unanime, au Tusculan Lucius Mamilius, le titre de citoyen de Rome.

Sans plus tarder, le dictateur eût abdiqué sa charge, sans les comices assemblés pour l'affaire du faux témoin Volscius, à laquelle les tribuns n'osèrent mettre empêchement, grâce à la crainte qu'inspirait le dictateur. Volscius, condamné, se retira en exil à Lanuvium. Le seizième jour Quinctius abdiqua la dictature qu'on lui avait conférée pour six mois. Dans cet intervalle, le consul Nautius remporta, près d'Érétum, un avantage signalé sur les Sabins, qui, outre la dévastation de leurs champs, eurent à déplorer cette nouvelle défaite. Fabius Quintus alla remplacer Minucius dans l'Algide. Vers la fin de l'année, les tribuns se donnèrent quelque mouvement pour leur loi. Mais, sous prétexte que les deux armées étaient absentes, les patriciens obtinrent qu'on ne porterait aucune proposition devant le peuple ; le peuple emporta, pour la cinquième fois, la nomination des mêmes tribuns. Des loups se montrèrent, dit-on, au Capitole, et furent chassés par des chiens ; en conséquence de ce prodige, on purifia le temple. Tels furent les événements de cette année.

## **Le nombre des tribuns est porté à dix. Destruction de Corbion (457)**

### **30**

Viennent ensuite les consuls Quintus Minucius et Marcus Horatius Pulvillus. Au commencement de l'année, tout était paisible au-dehors ; à l'intérieur, des troubles furent excités par les mêmes tribuns, et par la même loi. On en serait venu à des termes plus violents, tant les têtes étaient échauffées, si, comme à point nommé, ne fût arrivée la nouvelle d'une attaque nocturne des Èques sur Corbion, et de l'enlèvement de la garnison. Les consuls convoquent le sénat, qui leur prescrit de lever une armée de "subitaires", et de la conduire au mont Algide. Alors les débats cessent au sujet de la loi, et une nouvelle lutte s'engage pour l'enrôlement.

L'autorité consulaire allait succomber sous les efforts des tribuns, lorsque survinrent de nouvelles terreurs. On annonça que l'armée sabine était descendue dans la campagne de Rome pour la piller, et marcher ensuite sur la ville. La crainte du péril décida les tribuns à permettre l'enrôlement, non, toutefois, sans une condition. Comme pendant cinq ans on avait pu éluder leurs efforts, et qu'ils avaient peu profité à la cause populaire, ils demandent qu'à l'avenir, il soit créé dix tribuns du peuple. La nécessité arracha aux patriciens leur consentement ; seulement ils spécifièrent qu'on ne pourrait réélire les mêmes tribuns. Mais afin d'empêcher qu'après la guerre, cette clause, comme tant d'autres, ne demeurât sans effet, les comices, se réunirent sur-le-champ pour l'élection des tribuns. Trente-six ans après la création des premiers tribuns on porta leur nombre à dix, deux de chaque classe, et on prit des mesures pour qu'il en fût de même à l'avenir.

Ensuite on opéra l'enrôlement. Minucius, parti contre les Sabins, ne rencontra pas l'ennemi. Horatius, quand déjà les Èques, après avoir massacré la garnison de Corbion, s'étaient emparés de la ville d'Ortona, leur livra bataille dans l'Algide, leur tua beaucoup, de monde, et les chassa non seulement de l'Algide, mais aussi de Corbion et d'Ortona. Corbion fut détruite pour avoir livré sa garnison.

## Recherche d'un compromis entre patriciens et plébéiens. Une délégation part consulter les lois d'Athènes (454)

### 31

On créa ensuite consuls Marcus Valérius et Spurius Verginius. Au-dedans comme au-dehors tout fut tranquille ; mais une disette de blé, causée par des pluies excessives, pesa sur le peuple, et on fit passer une loi qui lui partageait le mont Aventin. Les mêmes tribuns du peuple, réélus l'année suivante, sous le consulat de Titus Romilius et Gaius Véturius, ne cessaient de prôner leur loi dans toutes leurs assemblées. "Ils rougiraient d'avoir vainement augmenté leur nombre, si cette affaire devait dormir pendant les deux années de leur charge, comme elle avait fait durant le dernier lustre."

Au moment où toute leur activité se concentrait sur cette affaire, des courriers arrivent tremblants de Tusculum, et annoncent que les Èques sont sur leurs terres. On eût éprouvé quelque honte, après les services récents qu'avait rendus ce peuple, à différer le secours. Les deux consuls, envoyés avec une armée, rencontrèrent l'ennemi à son poste ordinaire, sur l'Algide. C'est là qu'on en vint aux mains. Plus de sept mille ennemis y restèrent ; les autres prirent la fuite. Le butin fut immense ; mais, pour réparer l'épuisement du trésor, les consuls firent tout vendre. Cette mesure excita néanmoins le mécontentement de l'armée, et fournit aux tribuns des motifs pour noircir les consuls auprès du peuple.

Aussi, dès qu'ils sortirent de charge, et sous le consulat de Spurius Tarpéius et d'Aulus Aternius, ils furent cités, Romilius par Gaius Claudius Cicéron, tribun du peuple ; Véturius par Lucius Aliénus, édile plébéien. L'un et l'autre, à la grande indignation des patriciens, furent condamnés ; Romilius, à payer dix mille as, et Véturius quinze mille. L'échec qu'éprouvèrent ces consuls ne rendit point leurs successeurs plus traitables. "On pouvait bien, disaient-ils, les condamner, mais le peuple et les tribuns ne sauraient faire passer leur loi." Renonçant alors à une loi qui avait vieilli depuis qu'on l'avait présentée, les tribuns traitèrent les patriciens avec plus de douceur. Ils les priaient de "mettre un terme à leurs dissensions : si les lois plébéiennes leur déplaisaient si fort, ils n'avaient qu'à autoriser la création, en commun, de commissaires choisis parmi le peuple et parmi les patriciens, pour rédiger des règlements dans l'intérêt des deux ordres, et assurer à tous une égale liberté." Les patriciens étaient loin de rejeter ces offres ; mais "nul, disaient-ils, n'était appelé à donner des lois, s'il ne sortait de l'ordre des patriciens." Ainsi, d'accord sur le besoin de nouvelles lois, on n'était divisé que sur le choix du législateur. On envoya donc à Athènes Spurius Postumius Albus, Aulus Manlius, Publius Sulpicius Camérinus, avec l'ordre de copier les célèbres lois de Solon, et de prendre connaissance des institutions des autres états de la Grèce, de leurs mœurs et de leurs droits.



## Épidémie et famine à Rome. Fondation du premier décemvirat (452)

32

Les guerres étrangères ne troublèrent point cette année. Celle qui suivit, sous le consulat de Publius Curiatius et Sextus Quinctilius, fut encore plus paisible, grâce au silence que gardèrent constamment les tribuns. On en était d'abord à l'envoi des députés à Athènes, à l'attente des lois qu'ils en devaient rapporter ; puis à deux fléaux terribles qui éclatèrent en même temps, la famine et la peste, également funestes aux hommes et aux bêtes. Les champs se dépeuplèrent ; la ville s'épuisa en funérailles ; une foule de maisons illustres se couvrirent de deuil. Le flamine de Quirinus Servius Cornélius succomba, et aussi l'augure Gaius Horatius Pulvillus ; à sa place, les augures élurent Gaius Véturius avec d'autant plus d'empressement, qu'il avait été condamné par le peuple. La mort frappa le consul Quinctilius et quatre tribuns du peuple. Une succession de désastres marqua cette année, qui d'ailleurs ne fut point troublée par l'ennemi.

Les consuls suivants furent Gaius Ménénius et Publius Sestius Capitolinus. Cette année se passa encore sans guerres étrangères ; mais, à l'intérieur, des troubles s'élevèrent. Déjà les envoyés étaient de retour avec les institutions d'Athènes. Les tribuns n'en apportaient que plus d'instance à demander qu'on se mit enfin à rédiger les lois. On convint de créer des décemvirs avec une autorité sans appel, et, pour cette année, de n'élire aucun autre magistrat. Devait-on en choisir quelques-uns dans l'ordre des plébéiens ? On agita longtemps cette question. Enfin on céda aux patriciens, à condition seulement que la loi Icilia, au sujet du mont Aventin, et les autres lois sacrées, ne sauraient être abrogées.

## 2. Les deux décemvirats (451 à 449 av. J.-C.)

### Entrée en charge des décemvirs (451)

#### 33

L'an trois cent deux de la fondation de Rome, la forme de la constitution se trouve de nouveau changée, et l'autorité passe des consuls aux décemvirs, comme auparavant elle avait passé des rois aux consuls. Ce changement eut moins d'éclat, parce qu'il eut peu de durée. D'heureux commencements furent suivis de trop d'abus, qui hâtèrent la chute de cette institution, et on en revint à deux magistrats, auxquels on rendit le titre et l'autorité de consuls. Les décemvirs furent Appius Claudius, Titus Génucius, Publius Sestius, Lucius Véturius, Gaius Julius, Aulus Manlius, Publius Sulpicius, Publius Curiatius, Titus Romilius, Spurius Postumius. Claudius et Génucius, qui avaient été désignés consuls pour cette année, obtinrent, en échange de cette dignité, la dignité du décemvirat, et cet honneur fut accordé à Sestius, l'un des consuls de l'année précédente, pour avoir, malgré l'opposition de son collègue, soumis cette affaire au sénat. Après eux, on nomma les trois envoyés qui étaient allés à Athènes ; on ne voulait pas qu'une mission si lointaine restât sans récompense ; on pensait, d'ailleurs, que la connaissance qu'ils avaient acquise des lois étrangères serait utile à l'établissement d'un nouveau droit. Les autres servirent à compléter le nombre. C'est, dit-on, sur des hommes appesantis par l'âge que se portèrent les derniers suffrages, dans l'idée qu'ils s'opposeraient avec moins de vivacité aux décisions de leurs collègues.

Le plus influent d'entre eux tous était Appius, que soutenait la faveur populaire ; il avait si complètement revêtu un nouveau caractère, que, de cruel et implacable persécuteur du peuple, il en était devenu tout à coup le courtisan, et captait ses moindres faveurs. Tous les dix jours chaque décemvir rendait au peuple la justice. et, durant cette présidence, il avait douze licteurs. Chacun de ses neuf collègues n'avait pour escorte qu'un seul appariteur. Dans un parfait accord entre eux, accord qui ne devait pas toujours être utile aux particuliers, ils observaient, à l'égard des autres, la plus scrupuleuse équité. Pour montrer quelle était leur modération, un seul exemple suffira. On ne pouvait appeler de leurs décisions ; cependant, un cadavre ayant été déterré dans la maison de Publius Sestius, homme de famille patricienne ; après qu'on l'eut découvert et porté devant l'assemblée, le décemvir Gaius Julius, malgré l'évidence et l'atrocité du crime, se contenta de citer Sestius, et de traduire devant le peuple celui dont la loi le rendait juge : il se désista de son droit, pour que ce sacrifice de l'autorité du magistrat profitât à la liberté populaire.

## Publication des Dix Tables

### 34

(1) Tandis que cette justice, incorruptible comme celle des dieux, se rendait également aux grands et aux petits, les décemvirs ne négligeaient pas la rédaction des lois. Pour satisfaire une attente qui tenait toute la nation en suspens, ils les présentèrent enfin sur dix tables, et convoquèrent l'assemblée du peuple. "Pour le bonheur, pour la gloire, pour la prospérité de la république, pour la félicité des citoyens et celle de leurs enfants, ils les engageaient à s'y rendre et à lire les lois qu'on leur proposait. Quant à eux, autant que dix têtes humaines en étaient capables, ils avaient établi entre les droits de tous, grands et petits, une exacte balance ; mais on pouvait attendre davantage du concours de tous les esprits et de leurs observations réunies. Ils devaient en particulier, et dans leur sagesse, peser chaque chose, la discuter ensuite, et déclarer sur chaque point ce qu'il y avait d'additions ou de suppressions à faire. Ainsi, le peuple romain aurait des lois qu'il pourrait se flatter non seulement d'avoir approuvées, mais encore d'avoir proposées lui-même."

Après que chacun des chapitres présentés eut subi les corrections indiquées par l'opinion générale, et jugées nécessaires, les comices par centuries adoptent les lois des dix tables. De nos jours, dans cet amas énorme de lois entassées les unes sur les autres, elles sont encore le principe du droit public et privé.

Le bruit se répandit alors qu'il existait encore deux tables, dont la réunion aux autres compléterait en quelque sorte le corps du droit romain. Cette attente, à l'approche des comices, fit désirer qu'on créât de nouveau des décemvirs. Le peuple lui-même, outre que le nom de consul ne lui était pas moins odieux que celui de roi, ne regrettait pas l'assistance tribunitienne ; car les décemvirs souffraient qu'on appelât entre eux de leurs décisions.

## Création du deuxième décemvirat (450)

Mais, lorsqu'on eut indiqué le troisième jour de marché pour la réunion des comices qui devaient élire les décemvirs, la brigue s'alluma si vive, que les premiers personnages eux-mêmes (dans la crainte, sans doute, que la possession d'une si grande autorité, s'ils laissaient le champ libre, ne tombât en des mains qui en seraient peu dignes) se mirent sur les rangs ; et cette charge, qu'ils avaient repoussée de toutes leurs forces, ils la demandaient en suppliant à ce même peuple contre lequel ils s'étaient élevés. En les voyant risquer leur dignité à cet âge, et après tous les honneurs dont ils avaient été chargés, Appius se sentit aiguillonné : il eût été difficile de dire s'il fallait le compter au nombre des décemvirs, ou parmi les candidats. Il était par instants plus près de briguer que d'exercer sa magistrature : il décriait les hommes les plus recommandables, portait aux nues les plus insignifiants et les plus obscurs. Lui-même, entouré de la faction tribunitienne, des Duilius, des Icilius, parcourait le forum, et, par eux, se faisait valoir auprès du peuple. Ce fut au point que ses collègues eux-mêmes, tout entiers à lui jusqu'à ce moment, ouvrirent enfin les yeux, et se demandèrent ce qu'il prétendait. Ils ne voyaient rien de sincère sous ces apparences : "Sûrement cette affabilité dans un homme si superbe n'était pas désintéressée. Cette affectation de se mêler avec la populace, et ces familiarités avec de simples particuliers, étaient moins d'un homme empressé de se démettre de sa charge que d'un ambitieux qui cherchait à s'y continuer." N'osant encore s'opposer ouvertement à son ambition, ils entreprennent d'en paralyser les efforts, en feignant de les seconder. D'un commun accord, ils lui assignent la présidence des comices, sous prétexte qu'il était le plus jeune. Cet artifice avait pour but de l'empêcher de se nommer lui-même, ce dont personne, à l'exception des tribuns du peuple, n'avait jamais donné le détestable exemple.

Mais lui, après avoir invoqué le bien de l'état, se chargea de tenir les comices, et sut tirer parti de l'obstacle qu'on lui suscitait. Il écarte par ses cabales les deux Quinctius, Capitolinus et Cincinnatus, son oncle Gaius Claudius, constant défenseur de la cause des patriciens et d'autres citoyens d'un rang aussi élevé ; il fait élire au décemvirat des hommes qui étaient bien loin de les égaler en illustration. Lui-même se nomme le premier, et encourt par ce fait des reproches d'autant plus amers qu'on croyait cette audace impossible. On nomma avec lui Marcus Cornélius Maluginensis, Marcus Sergius, Lucius Minucius, Quintus Fabius Vibulanus, Quintus Poetilius, Titus Antonius Mérenda, Kaeso Duillius, Spurius Oppius Cornicen, Manius Rabuléius.

## Installation de la terreur à Rome

36

Dès ce moment Appius jeta le masque ; il s'abandonna bientôt à son caractère, et réussit à façonner ses nouveaux collègues à ses manières avant même qu'ils fussent entrés en charge. Chaque jour ils se rassemblaient sans témoins ; après avoir arrêté de concert les plans ambitieux que chacun préparait en secret, ils cessèrent de déguiser leur orgueil. Difficiles à aborder, répondant à peine, ils atteignirent ainsi les ides de mai, époque où les magistrats entraient alors en charge.

Dès le début, le premier jour de leur magistrature se signala par un appareil de terreur. Les premiers décemvirs avaient établi qu'un seul aurait les douze faisceaux, et cette marque de souveraineté royale passait à tour de rôle à chacun d'entre eux. Ceux-ci parurent tous ensemble, précédés chacun de douze faisceaux. Cent vingt licteurs remplissaient le forum ; ils portaient des haches attachées aux faisceaux, et le motif sur lequel s'appuyaient les décemvirs, pour ne point supprimer la hache, c'est qu'ils étaient revêtus d'un pouvoir sans appel. C'étaient dix rois pour l'appareil ; et la terreur se propageait à la fois parmi les moindres citoyens et les patriciens les plus illustres, par l'idée qu'on cherchait ainsi à provoquer, à commencer le massacre. Qu'une voix favorable à la liberté vînt à s'élever dans le sénat ou devant le peuple, aussitôt les verges et les haches la réduiraient au silence et rendraient les autres muettes d'effroi. En effet, outre qu'on ne pouvait recourir au peuple, l'autorité des décemvirs était sans appel ; par leur accord ils empêchaient qu'on ne pût appeler de leurs décisions particulières à celles de leurs collègues ; différents en cela de leurs prédécesseurs, qui avaient souffert que par ce moyen on modifiât leurs jugements, et qui même avaient renvoyé devant le peuple certaines affaires qui semblaient être de leur ressort.

Pendant un certain temps une égale terreur régna sur toutes les classes ; mais peu à peu elle s'appesantit tout entière sur les plébéiens. On ménageait les patriciens ; ce fut au bas peuple que s'attaquèrent le caprice et la cruauté. Dans toutes les causes portées à leur tribunal, ils ne considéraient que la qualité des personnes, et la faveur usurpait tous les droits de l'équité. Leurs arrêts étaient d'avance forgés chez eux ; ils les prononçaient au forum. Appelait-on d'un décemvir à son collègue ? On s'en retournait avec le repentir de ne s'en être pas tenu à la décision du premier. Un bruit, dont on ignorait l'auteur, s'était même répandu que leur conspiration ne limitait pas au temps actuel l'asservissement de la république ; mais qu'un accord clandestin les avait entre eux engagés par serment à ne point réunir les comices, et à perpétuer leur décemvirat pour conserver le pouvoir qu'ils avaient dans les mains.

## Mécontentement populaire

37

Le peuple alors jette autour de lui ses regards ; il les porte sur les patriciens, épiant un souffle de liberté du côté d'où naguère ses soupçons n'attendaient que la servitude, soupçons qui ont amené la république à cet état de malheur. Les chefs du sénat détestaient les décemvirs, détestaient le peuple. S'ils désapprouvaient ce qui se passait, c'était avec la pensée que ces violences avaient été méritées. Ils refusaient leur secours à des hommes que leur avidité pour la liberté avait plongés dans l'esclavage, et voulaient laisser les griefs s'accumuler pour que le dégoût du présent fût du retour des consuls et de l'ancien état de choses un objet de désir. Déjà s'était écoulée la plus grande partie de l'année, et deux tables de lois avaient été ajoutées aux dix tables de l'année précédente ; une fois ces tables adoptées par les comices, il n'y avait plus de raison pour que la république eût encore besoin de la nouvelle magistrature. On attendait que bientôt seraient convoqués les comices pour la nomination des consuls. Ce qui seul inquiétait le peuple, c'était de savoir comment la puissance tribunitienne, boulevard de la liberté, et dont il avait interrompu l'existence, pourrait se rétablir.

Il n'était toujours pas question de réunir les comices. Les décemvirs, qui d'abord pour se farder de popularité affectaient de paraître avec d'anciens tribuns, se constituent un entourage de jeunes patriciens dont la foule assiège leurs tribunaux. Ils y traînent, ils y poursuivent le peuple corps et biens : la fortune était alors à celui qui la convoitait avec assez de puissance pour l'obtenir. Bientôt même, on cessa de respecter les personnes ; les uns furent frappés de verges, les autres de la hache. Et, pour que la cruauté ne fût point stérile, la confiscation des biens suivait le supplice du possesseur. L'appât de ces récompenses corrompit la jeune noblesse, qui, loin de s'opposer à l'usurpation, préférait ouvertement à la liberté de tous la licence dont elle jouissait.

Les ides de mai arrivèrent. On n'avait substitué aux décemvirs aucun autre magistrat : quoique rendus à la vie privée, ils se montrèrent en public sans rien diminuer de leur arrogance dans l'exercice du pouvoir, rien de l'appareil qui entourait leur dignité. La tyrannie n'était plus douteuse. On pleure la liberté perdue sans retour. Nul vengeur ne se présente ou n'apparaît dans l'avenir. Les Romains n'étaient pas seuls à douter de leur courage ; déjà ils devenaient un objet de mépris pour les nations voisines, honteuses de reconnaître un empire là où n'était point la liberté. Les Sabins, réunis en un corps nombreux, font une incursion sur les terres de Rome, promènent au loin leurs ravages, emmènent, sans obstacle, comme butin, quantité d'hommes et d'animaux, et rallient à Érétyum leurs bandes dispersées ; ils y établissent leur camp, espérant tout de la discorde des Romains, et se flattant qu'elle serait un obstacle à l'enrôlement.

Ces nouvelles, confirmées par la fuite des gens de la campagne, répandent l'effroi dans la ville. Les décemvirs tiennent conseil. Isolés entre la haine des patriciens et celle du peuple, ils reçoivent encore de la fortune un surcroît de terreur. Les Éques, dans une autre direction, ont placé leur camp sur l'Algide. Ils étendent de là leurs courses et leurs ravages sur le territoire de Tusculum ; et des envoyés de cette ville en apportent la nouvelle et implorent du secours. Vaincus par la peur, les décemvirs se décident à consulter le sénat sur ces deux guerres qui les pressent à la fois. Ils font sommer les sénateurs de se rendre à l'assemblée, n'ignorant point quels orages de haine allaient fondre sur eux. La désolation des campagnes, la cause des périls dont on était menacé, leur seraient sans nul doute imputées. On chercherait à étouffer, dans leurs mains, leur magistrature, s'ils ne résistaient par leur bon accord et si des coups d'autorité sur quelques-uns des plus audacieux ne réprimaient les tentatives des autres.

Lorsqu'on entendit, au forum, la voix du crieur qui convoquait les sénateurs à se réunir auprès des décemvirs, ce fut comme un événement nouveau ; car on avait, depuis longtemps, négligé la coutume de prendre l'avis du sénat : le peuple en fut dans l'étonnement. "Qu'était-il donc arrivé, pour que, après un si long intervalle, on reprît les anciens usages ? C'était aux ennemis et à la guerre qu'il fallait rendre grâces, si l'on observait encore quelque forme de liberté." On parcourt des yeux toutes les parties du forum pour y chercher les sénateurs ; mais à peine en peut-on découvrir un. De là on se porte à la salle du sénat, on y observe la solitude qui règne autour des décemvirs. Ceux-ci comprirent alors combien la haine de leur pouvoir était générale, et le peuple vit bien, dans l'absence des sénateurs, leur refus de reconnaître à des particuliers le droit de convoquer le sénat. "C'était le commencement d'un retour à la liberté ; si le peuple marchait d'accord avec le sénat, et si, à l'exemple des sénateurs, qui refusaient, malgré la convocation, de se réunir en assemblée, lui, de son côté, repoussait l'enrôlement." Voilà ce que murmurait la foule.

À peine voyait-on un sénateur dans le forum ; fort peu se trouvaient à la ville. Dégoûtés de l'état des choses, ils s'étaient retirés dans leurs terres, occupés de leurs intérêts particuliers, au défaut des intérêts publics, et persuadés qu'ils seraient d'autant plus à l'abri des vexations, qu'ils s'éloigneraient davantage de la société et de la présence de

leurs farouches oppresseurs. Comme ils ne s'étaient point rendus à la première sommation, on envoya, dans leurs maisons, des appariteurs pour prendre les gages des amendes et s'informer si leur refus était prémédité. Les appariteurs rapportent que les sénateurs sont dans leurs terres. Les décemvirs aimaient mieux qu'il en fût ainsi que de savoir les sénateurs présents et rebelles à leur autorité. Ils ordonnent de les mander tous, et fixent l'assemblée au lendemain. Elle fut plus nombreuse encore qu'ils ne l'avaient espéré : le peuple en conclut que les patriciens trahissaient la cause de la liberté, puisque le sénat reconnaissait le droit de convocation à des hommes dont la charge était expirée, et que la violence seule élevait au-dessus des simples citoyens.



## Séance houleuse au sénat

39

Mais les sénateurs mirent plus d'obéissance à se rendre à l'assemblée, que de soumission dans leurs avis. On rapporte que Lucius Valérius Potitus, après la proposition d'Appius Claudius, et avant qu'on ne recueillît par ordre les suffrages, demanda la permission de parler de la république ; sur les menaces prohibitives des décemvirs, il déclara qu'il porterait sa dénonciation devant le peuple, et excita une vive agitation dans l'assemblée.

Ce fut avec une égale intrépidité que Marcus Horatius Barbatus se présenta dans cette lutte. "Il les nommait les dix Tarquins ; il leur rappelait que les Valérius et les Horatius étaient à la tête des Romains quand on expulsa les rois. Et ce n'était pas qu'on fût alors choqué d'un nom qu'il était permis de donner à Jupiter ; d'un nom qu'avaient porté Romulus, fondateur de Rome, et ses successeurs après lui ; d'un nom que la religion avait conservé dans les solennités de ses sacrifices. C'était l'orgueil et la violence des rois, qui avaient alors soulevé la haine. Ce que personne n'avait supporté d'un roi, ou du fils d'un roi, qui donc le supporterait chez tant de simples citoyens ? Qu'ils prissent garde, en prohibant dans le sénat la liberté de la parole, de la pousser à se faire entendre au-dehors ; car il ne voyait pas pourquoi lui, simple particulier, n'aurait pas autant le droit d'assembler le peuple, qu'ils l'avaient eux-mêmes de convoquer le sénat. Il ne tenait qu'à eux d'éprouver combien la douleur, combattant pour la liberté, est plus énergique que la cupidité luttant pour une injuste domination. On proposait de délibérer sur la guerre contre les Sabins, comme si le peuple romain avait quelque ennemi plus redoutable que ceux qui, créés pour faire des lois, n'avaient laissé subsister dans l'état aucune ombre de légalité ; par qui, comices, magistrats annuels, succession dans l'autorité, unique gage d'une égale liberté, tout avait été renversé ; qui enfin, simples particuliers, conservaient les faisceaux et une autorité royale ! Les rois, une fois expulsés, on avait créé des magistratures patriciennes ; puis, après la retraite du peuple, des magistratures plébéiennes. Mais, on le demandait, à quel ordre ceux-ci appartenaient-ils ? À celui du peuple ? Qu'avaient-ils donc fait par le peuple ? À celui des patriciens ? eux qui, depuis près d'une année, n'avaient pas convoqué le sénat, et qui ne l'assemblent aujourd'hui que pour défendre de parler de la république ? C'était trop compter sur la terreur qu'ils inspiraient : les maux qu'on endurait semblaient enfin plus cruels que ceux qu'on pouvait avoir à craindre."

## Discours de C. Claudius devant les pères

40

À cette violente sortie d'Horatius, les décemvirs ne trouvèrent de refuge ni dans la colère ni dans la patience, et ne surent par quel biais se tirer d'affaire. Gaius Claudius, oncle d'Appius le décemvir, vint alors, dans un discours auquel les prières avaient plus de part que les reproches, le supplier, par les mânes de son frère, par les mânes paternels, "de respecter les liens de la société où il était né, plutôt que cette sacrilège alliance qu'il avait contractée avec ses collègues ; c'était pour lui qu'il lui adressait cette prière, bien plus que pour la république. La république, après tout, si elle ne peut obtenir leur assentiment, rentrera, malgré eux, dans ses droits. Mais les grandes collisions amènent de grands ressentiments ; il tremblait sur les suites."

Bien que les décemvirs eussent, par leurs défenses, exclu de la discussion tout objet étranger à celui qu'ils mettaient en délibération, ils eurent assez de pudeur pour ne pas interrompre Claudius. Il développa donc son opinion, et conclut à ce que le sénat ne prît aucun arrêté. Tous comprirent par là que Claudius regardait les décemvirs comme de simples citoyens, et nombre de personnages consulaires applaudirent à ces paroles.

Un autre avis, plus menaçant en apparence, mais en effet moins hostile, proposait aux sénateurs de se concerter pour nommer un interroi. Délibérer, c'était reconnaître pour magistrats, quels qu'ils fussent, ceux qui avaient convoqué le sénat ; tandis qu'on les replaçait dans la vie privée si l'on suivait l'avis qui refusait au sénat le pouvoir de prendre un arrêté. Au moment où la cause des décemvirs allait échouer, Lucius Cornélius Maluginensis, frère de Marcus Cornélius, l'un d'entre eux, et que l'on avait, à dessein, réservé pour parler après tous les autres consulaires, feignit une grande sollicitude pour la guerre, et prit en réalité la défense de son frère et des autres décemvirs. "Il ne concevait pas, disait-il, par quelle fatalité les décemvirs rencontraient, parmi ceux qui avaient brigué le décemvirat, leurs seuls ou du moins leurs plus violents adversaires ; ni comment, après tant de mois écoulés sans que la cité fût menacée au-dehors, lorsque personne, pendant tout ce temps, n'avait élevé de contestation sur la validité du pouvoir des magistrats qui dirigeaient l'état, on profitait du moment où l'ennemi était, pour ainsi dire, aux portes, pour semer les discordes civiles ; à moins qu'on n'eût songé à profiter du désordre pour jeter quelque ombre sur l'exécution d'un projet arrêté. Du reste, il était juste qu'alors que des soins plus sérieux occupaient les esprits, personne ne préjugât une si grave question. Il était bien d'avis, ajoutait-il, que, lorsqu'on aurait terminé ces guerres imminentes, lorsque la république serait rendue à la tranquillité, les allégations de Valérius et d'Horatius, qui prétendaient que les décemvirs avaient dû quitter leur magistrature avant les ides de mai, fussent soumises aux délibérations du sénat ; et que, dès ce moment, Appius Claudius fût prévenu qu'il devait se préparer à rendre compte des comices que, lui décemvir, il avait tenus pour nommer des décemvirs, et à répondre s'ils avaient été créés pour une année seulement, ou jusqu'à l'acceptation des lois que l'on attendait. Quant à présent, tout ce qui n'était pas la guerre devait être écarté ; si l'on pensait que les bruits en fussent mal fondés, et que les messagers et même les députés de Tusculum n'eussent apporté que de vaines frayeurs, il fallait envoyer des commissaires chargés de prendre des informations plus précises. Si, au contraire, on ajoutait foi aux récits des courriers et des envoyés, on devait immédiatement s'occuper de lever des troupes ; les décemvirs devaient

conduire les armées partout où ils le jugeraient convenable ; rien ne devait l'emporter sur ce soin.”

## Préparatifs de guerre (449)

### 41

Les plus jeunes sénateurs insistaient pour qu'on se rangeât à cet avis. Mais, plus animés que jamais, Valérius et Horatius se lèvent et s'écrient : "Qu'ils ont à parler sur la république. Ils s'adresseront au peuple, si, dans cette enceinte, une faction les empêche de se faire entendre. Ils nient que des hommes privés, en présence des sénateurs ou du peuple, puissent leur imposer silence ; de chimériques faisceaux ne sauraient les faire reculer." Appius, alors, voyant que, s'il n'opposait à leur violence une égale audace, c'en était fait du décemvirat, "Malheur, s'écrie-t-il, à qui élèvera la voix en dehors de la question !" Et, comme Valérius déclarait qu'il ne se tairait pas sur l'ordre d'un simple citoyen, il fit avancer un lecteur. Déjà Valérius implorait, du seuil de l'assemblée, l'assistance du peuple : Lucius Cornélius retient Appius dans ses bras, déguisant ainsi l'intérêt qu'il lui porte ; il met un terme au débat, et obtient pour Valérius la faculté de s'expliquer librement. Cette liberté ne produisit que des déclamations, et les décemvirs obtinrent ce qu'ils demandaient.

Les consulaires eux-mêmes et les plus vieux sénateurs, par un fonds de haine pour la puissance tribunitienne, dont le peuple, à leur avis, désirait bien plus ardemment le retour que celui de l'autorité consulaire, aimaient mieux, en quelque sorte, attendre que les décemvirs sortissent volontairement de charge, que de voir le peuple, en haine des décemvirs, se soulever de nouveau. "Si par des voies de douceur, pensaient-ils, et sans la tumultueuse intervention de la multitude, on ramenait le pouvoir aux mains des consuls, les guerres qu'on ferait intervenir, ou la modération des consuls dans l'exercice de leur autorité, pourraient conduire le peuple à l'oubli de ses tribuns."

Personne au sénat ne s'opposa à la levée des troupes. Les jeunes gens, n'osant résister à un pouvoir sans appel, apportent leurs noms. Les légions enrôlées, les décemvirs désignent, parmi eux, ceux qui feront la guerre, ceux qui commanderont les armées. Les chefs du décemvirat étaient Quintus Fabius et Appius Claudius. La guerre s'annonçait plus darkredoutable au-dedans qu'au-dehors. Le caractère violent d'Appius semblait plus propre à étouffer un mouvement populaire ; Fabius avait montré moins de persévérance dans le bien, que d'ardeur pour le mal. Cet homme s'était distingué d'abord comme citoyen et comme soldat ; mais le décemvirat et ses collègues opérèrent sur lui un changement tel, qu'il aimait mieux copier Appius, que de rester semblable à lui-même. On lui confia la guerre des Sabins, et il eut pour collègues Manius Rabuléius et Quintus Poetélius. Marcus Cornélius fut envoyé vers l'Algide avec Lucius Minucius, Titus Antonius, Kaeso Duillius et Marcus Sergius. Spurius Oppius demeura avec Appius, pour l'aider à défendre la ville, et leur pouvoir fut égalé à celui de tous les décemvirs réunis.

## Décomposition de l'armée romaine ; réactions du sénat

42

Au-dehors, comme au-dedans, la république fut malheureuse. L'unique tort des chefs était de s'être attiré la haine de leurs concitoyens ; toute la faute fut d'ailleurs aux soldats. Pour empêcher qu'aucun succès n'eût lieu sous la conduite et les auspices des décemvirs, ils se laissaient vaincre, achetant, au prix de leur déshonneur, le déshonneur de leurs chefs. Mis en déroute par les Sabins à Éréturn, ils le furent sur l'Algide par les Èques. Les fuyards d'Éréturn, profitant du calme de la nuit, se rapprochent de la ville, et, entre Fidènes et Crustumérie, se retranchent sur une hauteur. L'ennemi les y suit ; mais ils n'osent égaliser le combat, et cherchent leur sûreté dans la force de leur position et de leurs retranchements, bien plus que dans leur courage et dans leurs armes. La honte fut plus grande encore en Algide, et plus grande la perte. L'ennemi s'empara même du camp. Dépouillé de tous ses bagages, le soldat se réfugie à Tusculum, espérant l'hospitalité de la bonne foi et de la pitié, qui, d'ailleurs, ne lui manquèrent pas.

À Rome, la terreur fut si grande, que les sénateurs, oubliant leur haine pour le décemvirat, décrétèrent qu'on établît des postes dans la ville : ceux à qui leur âge permettait de porter les armes devaient protéger les murs et former une garde devant les portes. Ils envoyèrent à Tusculum un secours d'armes, aux décemvirs l'ordre de sortir de la citadelle, de tenir les soldats dans un camp, de transporter celui de Fidènes sur les terres des Sabins, et, par une guerre offensive, d'ôter à l'ennemi toute pensée d'assiéger la ville.

## Assassinat de L. Siccius

43

À ces désastres causés par l'ennemi, les décemvirs ajoutent deux crimes affreux, l'un au camp, et l'autre dans Rome. Lucius Siccius, qui servait dans l'armée dirigée contre les Sabins, exploitant la haine qui s'attachait aux décemvirs, engageait secrètement les soldats à rétablir les tribuns et à se révolter. On l'envoie reconnaître une position pour y placer un camp, et des soldats l'escortent, avec ordre de se défaire de lui au premier endroit favorable. Il ne succomba point sans vengeance. Il fit, en se débattant, tomber autour de lui plusieurs de ses assassins, et, environné de toutes parts, se défendit avec un courage égal à sa force extraordinaire. Le reste revient annoncer au camp que Siccius, malgré des prodiges de valeur, a péri dans une embuscade, et quelques soldats avec lui.

On crut d'abord ceux qui rapportèrent ces nouvelles. Une cohorte partit donc avec la permission des décemvirs, pour ensevelir les morts ; mais n'en voyant aucun dépouillé, et trouvant Siccius revêtu de ses armes, étendu au milieu des autres, qui tous avaient le visage tourné contre lui ; n'apercevant le corps d'aucun des ennemis, nulle trace de leur retraite, ils ne doutèrent point que Siccius n'eût péri de la main des siens, et ils rapportèrent son cadavre. L'irritation fut à son comble dans le camp, et c'est à Rome qu'on voulait sur-le-champ transporter Siccius. Mais les décemvirs se hâtèrent de lui décerner des funérailles militaires aux frais de l'état. On l'ensevelit au milieu des regrets des soldats, et de l'exécration que le nom des décemvirs avait excitée parmi le peuple.

## L'arrestation de Verginia

44

La ville fut ensuite témoin d'un forfait enfanté par la débauche, et non moins terrible dans ses suites que le déshonneur et le meurtre de Lucrece, auquel les Tarquins durent leur expulsion de la ville et du trône ; comme si les décemvirs étaient destinés à finir ainsi que les rois et à perdre leur puissance par les mêmes causes.

Appius Claudius s'enflamma d'un amour criminel pour une jeune plébéienne. La père de cette fille, Lucius Verginius, un des premiers centurions à l'armée de l'Alcide, était l'exemple des citoyens, l'exemple des soldats. Sa femme avait vécu comme lui, et ses enfants étaient élevés dans les mêmes principes. Il avait promis sa fille à Lucius Icilius, ancien tribun, homme passionné, et qui plus d'une fois avait fait preuve de courage pour la cause du peuple. Épris d'amour pour cette jeune fille, alors dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, Appius entreprit de la séduire par les présents et les promesses ; mais voyant que la pudeur lui interdisait tout accès, il eut recours aux voies cruelles et odieuses de la violence. Marcus Claudius, son client, fut chargé de réclamer la jeune fille comme son esclave, sans écouter les demandes de liberté provisoire. L'absence du père semblait favorable à cette criminelle tentative.

Virginie se rendait au forum, où se tenaient les écoles des lettres. L'affidé du décemvir, le ministre de sa passion, met sur elle les mains, et s'écrie que fille de son esclave, esclave elle-même, elle doit le suivre ; si elle résiste, il l'entraînera de force. Tremblante, la jeune fille demeure interdite, et, aux cris de sa nourrice qui invoque le secours des Romains, on se réunit en foule. Les noms si chers de Verginius, son père, et d'Icilius, son fiancé, sont dans toutes les bouches. Leurs amis, par l'intérêt qu'ils leur portent, la foule par l'horreur d'un pareil attentat, se rallient à elle. Déjà Virginie est à l'abri de toute violence. Claudius alors s'écria qu'il est inutile d'ameuter la foule, qu'il veut recourir à la justice et non à la violence. Il cite devant le juge la jeune fille, que les défenseurs engagent à l'y suivre.

On arrive devant le tribunal d'Appius, et le demandeur débite sa fable bien connue du juge, qui lui-même en était l'auteur : il raconte que "la jeune fille, née dans sa maison, puis introduite furtivement dans celle de Verginius, a été présentée à celui-ci comme son enfant. Il produira des preuves à l'appui de ses assertions, et les soumettra à Verginius lui-même, plus lésé que nul autre par cette supercherie." Les défenseurs de Virginie remontrèrent que Verginius était absent pour le service de la république ; qu'il arriverait, dans deux jours, s'il était prévenu, et qu'en son absence il serait injuste de décider du sort de ses enfants. Ils demandent au décemvir que l'affaire soit renvoyée dans son entier après l'arrivée du père ; qu'au nom de la loi, son ouvrage, il accorde la liberté provisoire, et ne souffre pas qu'une jeune fille soit exposée à perdre son honneur avant sa liberté.

## L'intervention d'Icilius

45

Appius, prenant la parole, avant de prononcer son arrêt dit “Que sa sollicitude pour la liberté est écrite dans cette même loi que les amis de Verginius invoquent à leur appui. Cependant elle ne saurait favoriser la liberté au point d’admettre la supposition des faits et des personnes. Certes, lorsqu’on réclame la sortie d’esclavage, comme chacun peut agir d’après la loi, la liberté provisoire est incontestable ; quant à cette fille, soumise au pouvoir paternel, il n’est personne, le père excepté, à qui le maître doive la céder. Il est donc à propos qu’on fasse venir le père ; cependant le demandeur ne peut faire le sacrifice de ses droits ; il lui est permis d’emmener la jeune fille ; il suffit qu’il promette de la représenter à l’arrivée de celui que l’on dit être son père.”

Au moment où l’iniquité de ce jugement excitait plus de murmures qu’il n’ehardissait de gens à réclamer, Publius Numitorius, oncle de la jeune fille, et Icilius, son fiancé, se présentent. La foule leur ouvre un chemin, persuadée que l’intervention d’Icilius est le moyen le plus puissant pour résister à Appius, lorsque le licteur déclare “Que l’arrêt est prononcé,” et veut écarter Icilius, en dépit de ses cris. Le caractère le plus paisible se fût enflammé à une si criante injustice. “C’est par le fer, Appius, qu’il faudra m’écarter d’ici, si tu veux couvrir du silence le mystère de tes desseins. Cette jeune vierge sera ma femme : je la veux chaste et pure. Réunis donc les licteurs de tous tes collègues, ordonne de préparer les verges et les haches ; on ne retiendra point hors de la maison paternelle la fiancée d’Icilius. Non, malgré la perte du tribunat et de l’appel au peuple, les deux boulevards de la liberté romaine, nos femmes, nos enfants n’ont point été livrés encore au despotisme de vos passions. Exercez votre fureur sur nos corps et sur nos têtes, mais que la pudeur soit au moins respectée. Si l’on a recours à la violence contre cette fille, nous invoquerons, moi, pour ma fiancée, le secours des Romains qui m’entendent ; Verginius, pour sa fille unique, celui des soldats ; tous, l’assistance des dieux et des hommes, et tu n’obtiendras qu’en nous égorgeant l’exécution de ton arrêt. Je t’en conjure, Appius, considère deux fois où tu vas t’engager. Verginius, à son arrivée, verra ce qu’il doit faire pour sa fille. Qu’il sache seulement que s’il cède un instant à Claudius, il lui faudra chercher pour elle un autre époux. Quant à moi, je ne cesserai de réclamer la liberté de ma fiancée, et la vie me manquera plus tôt que la constance.”



## Appius sursoit au jugement

46

La multitude était émue, et la lutte paraissait imminente. Les licteurs entourent Icilius ; tout se borne cependant à des menaces. Appius prétend “Que ce n’est pas Virginie que défend Icilius ; mais que cet homme turbulent, et qui respire encore le tribunat, cherche à faire naître une émeute. Il ne lui en fournira point aujourd’hui l’occasion. Qu’il le sache bien toutefois : ce n’est pas à ses emportements, mais à l’absence de Verginius, au titre de père, et à son respect pour la liberté, qu’il accorde de suspendre ses fonctions de juge et l’exécution de son arrêt. Il demandera à Claudius de se relâcher quelque peu de ses droits, et de permettre que la jeune fille jouisse de la liberté jusqu’au lendemain. Si le père ne comparaît pas le jour d’après, il annonce à Icilius et à ses pareils que le législateur ne manquera point à sa loi, non plus que l’énergie au décemvir. Il n’aura nul besoin de réunir les licteurs de ses collègues pour mettre à la raison les auteurs de la sédition ; il lui suffira des siens.”

L’injustice ajournée, les défenseurs de Virginie se retirent et décident qu’avant tout le frère d’Icilius et le fils de Numitorius, jeunes gens pleins d’ardeur, gagneront de ce pas la porte, et courent en toute hâte chercher au camp Verginius. De cette démarche dépend le salut de sa fille, si le lendemain il arrive à temps pour la préserver de l’injustice. Ils obéissent, se mettent en marche, et courent à bride abattue porter au père ce message. Comme le demandeur insistait pour qu’on lui assurât par caution la comparution de la jeune fille, et qu’Icilius disait s’en occuper pour gagner du temps et donner de l’avance à ses courriers, la foule, de toutes parts, leva les mains, et chacun se montra prêt à répondre pour lui. Ému jusqu’aux larmes, “Merci, s’écria-t-il, demain j’userai de vos secours, c’est assez de répondants pour aujourd’hui.” Virginie est donc provisoirement remise en liberté, sous la caution de ses proches.

Appius siège encore quelques instants, pour ne pas paraître occupé de cette seule affaire ; mais comme l’intérêt de celle-là absorbait toutes les autres, personne ne se présentant, il se retira chez lui pour écrire au camp à ses collègues, “de n’accorder aucun congé à Verginius, et de s’assurer de sa personne.” Cet avis perfide arriva trop tard, ce qui devait être ; et déjà, muni de son congé, Verginius était parti dès la première veille. Le lendemain, furent remises les lettres qui ordonnaient de le retenir ; elles restèrent sans effet.

## Les accusations de Verginius

47

À Rome, cependant, au point du jour, l'attente tenait, dans le forum, toute la ville en suspens, lorsque Verginius, dans l'appareil du deuil, conduisant sa fille, les habits en lambeaux, accompagné de quelques femmes âgées et d'une foule de défenseurs, s'avance sur la place publique. Il en fait le tour, et sollicite l'appui de ses concitoyens. Il ne s'en tient pas à implorer leur secours, il le réclame comme prix de ses services. "C'est pour leurs enfants, pour leurs femmes, que, chaque jour, il se montre sur le champ de bataille, et il n'est point de soldat dont on cite plus de traits d'audace et d'intrépidité. Mais quel avantage en résulte-t-il, si, tandis que la ville jouit de la plus parfaite sécurité, leurs enfants ont à souffrir les horreurs que pourrait amener une prise d'assaut ? " C'est ainsi qu'il haranguait les citoyens, en passant au milieu d'eux. De semblables plaintes s'échappaient de la bouche d'Icilius. Mais ce cortège de femmes en silence et en pleurs touchait plus encore que leurs paroles.

Le caractère obstiné d'Appius se raidit contre ces dispositions, tant le délire, bien plus que l'amour, avait troublé son esprit ; il monte sur son tribunal. Après quelques plaintes qu'articula le demandeur "Sur ce que, pour capter la faveur du peuple, on lui avait, la veille, refusé justice," sans lui laisser terminer sa requête, et sans donner à Verginius le temps de répondre, Appius prend la parole. Le discours par lequel il motiva son arrêt peut se trouver fidèlement rapporté par quelques-uns de nos anciens auteurs ; mais aucun ne paraît vraisemblable à côté d'un jugement si inique. Je me bornerai à rapporter simplement le fait, et à dire qu'Appius adjugea la jeune fille en qualité d'esclave.

La stupeur fut le premier effet d'une décision si surprenante et si atroce ; elle fut suivie de quelques instants de silence. Mais lorsque Claudius s'avança au milieu des femmes pour s'emparer de Virginie, il fut reçu avec des pleurs et des cris lamentables. Verginius, levant contre Appius son bras menaçant : "C'est à Icilius, dit-il, que j'ai fiancé ma fille, et non à Appius ; c'est pour l'hymen, et non pour la honte, que je l'ai élevée. Tu veux donc, comme les brutes et les animaux sauvages, te jeter indistinctement sur le premier objet de ta passion ? Le souffriront-ils, ces citoyens ? Je ne sais ; j'espère du moins que ceux qui ont des armes ne le souffriront pas." Le groupe des femmes et celui des défenseurs repoussaient Claudius loin de la jeune fille ; mais le silence se rétablit à la voix du héraut.

## La mort de Verginia

48

Le décemvir, dans la démente de la passion, s'écrie : "Que ce n'est point seulement par les injures d'Icilius la veille, ni par la violence de Virginius, dont le peuple romain vient d'être témoin, mais encore par des avis certains qu'il est convaincu de l'existence de conciliabules secrets, tenus toute la nuit dans la ville, pour exciter une sédition. Préparé à une lutte à laquelle il s'attendait, il est descendu au forum avec des hommes armés, non pour tourmenter de paisibles citoyens, mais pour réprimer, d'une manière digne de la majesté de son pouvoir, ceux qui troubleraient la tranquillité de Rome. Demeurer en repos est donc la plus sage parti. Va, dit-il, licteur, écarte cette foule ; ouvre au maître un chemin pour saisir son esclave." Au ton courroucé dont il prononce ces paroles, la multitude s'écarte d'elle-même, et la jeune fille délaissée demeure en proie à ses ravisseurs.

Alors Verginius, n'espérant plus de secours : "Appius, dit-il, je t'en supplie, pardonne avant tout à la douleur d'un père l'amertume de mes reproches ; permets ensuite qu'ici, devant la jeune fille, je demande à sa nourrice toute la vérité." Cette faveur obtenue, il tire à l'écart sa fille et la nourrice près du temple de Cloacine, vers l'endroit qu'on nomme aujourd'hui les Boutiques Neuves, et là, saisissant le couteau d'un boucher : "Mon enfant, s'écrie-t-il, c'est le seul moyen qui me reste de te conserver libre." Et il lui perce le cœur. Levant ensuite les yeux vers le tribunal : "Appius, s'écrie-t-il, par ce sang, je dévoue ta tête aux dieux infernaux." Au cri qui s'élève à la vue de cette action horrible, le décemvir ordonne qu'on se saisisse de Verginius ; mais celui-ci, avec le fer, s'ouvre partout un passage, et, protégé par la multitude qui le suit, gagne enfin la porte de la ville.

Icilius et Numitorius soulèvent le corps sanglant, et, le montrant au peuple, ils déplorent le crime d'Appius, cette beauté funeste, et la cruelle nécessité où s'est trouvé réduit un père. Les femmes répètent, en les suivant avec des cris : "Est-ce pour un pareil destin que l'on met au monde des enfants ? Est-ce là le prix de la chasteté ? " Elles se livrent ensuite à tout ce que la douleur, d'autant plus sensible chez elles que leur esprit est plus faible, leur inspire en ce moment de plus lamentable et de plus touchant. Mais les hommes, et surtout Icilius, n'avaient de paroles que pour réclamer la puissance tribunitienne et l'appel au peuple ; et toute leur indignation était pour la patrie.

## Manifestations au forum contre le décemvir Appius Claudius

### 49

La multitude s'anime et par l'atrocité du crime, et dans l'espoir qu'il serait une occasion favorable de recouvrer sa liberté. Le décemvir cite Icilius, et, sur son refus de comparaître, ordonne qu'on l'arrête. Comme on ne laissait pas approcher ses appariteurs, lui-même, suivi d'une troupe de jeunes patriciens, perce la foule et commande de le conduire dans les fers. On voyait déjà autour d'Icilius la multitude et les chefs de la multitude, Lucius Valérius et Marcus Horatius. Ceux-ci repoussent le licteur, et offrent, si l'on prétend agir légalement, de se porter caution pour Icilius contre un homme privé ; mais, si l'on emploie la force, on y saura répondre.

La lutte s'engage furieuse. Le licteur du décemvir veut porter la main sur Valérius et Horatius ; le peuple brise les faisceaux. Appius monte à la tribune, Valérius et Horatius l'y suivent ; le peuple les écoute et couvre de murmures la voix du décemvir. Déjà, au nom de l'autorité, Valérius ordonne aux licteurs de s'éloigner d'un simple citoyen ; Appius, dont le courage est abattu, et qui craint pour sa vie, se réfugie dans sa maison, voisine du forum, à l'insu de ses adversaires et la tête enveloppée de sa toge.

Spurius Oppius, voulant prêter secours à son collègue, se précipite, d'un autre côté, sur la place, et voit l'autorité vaincue par la force. Il flotte ensuite entre mille partis opposés, entre mille conseils différents, qu'il s'empresse tour à tour d'accueillir ; il se décide enfin à convoquer le sénat. Ainsi, voyant que la plus grande partie des patriciens désapprouvait la conduite des décemvirs, et, dans l'espoir que le sénat mettrait un terme à leur puissance, la multitude s'apaise. Le sénat fut d'avis qu'il ne fallait point irriter le peuple, et qu'on devait songer surtout à empêcher que l'arrivée de Verginius à l'armée n'excitât quelque mouvement.

## Déclaration de Verginius au camp ; l'armée s'installe sur l'Aventin

50

On dépêche donc au camp, qui se trouvait alors sur le mont Vécilius, les plus jeunes sénateurs, pour recommander aux décemvirs d'arrêter à tout prix la révolte parmi les soldats. Mais Verginius y avait excité une effervescence plus grande encore que celle qu'il avait laissée à Rome. Outre qu'il parut avec une escorte de quatre cents citoyens que l'horreur de ces indignités avait amenés de la ville avec lui, l'arme qu'il tenait toujours à la main, le sang dont il était couvert, attirent sur lui les regards. D'ailleurs, toutes ces toges, dispersées dans le camp, en grossissaient le nombre, et offraient l'apparence d'une multitude de citoyens.

On lui demande ce que c'est ; il n'a que des larmes pour toute réponse. Mais sitôt que l'empressement de ceux qui accouraient eut réuni une foule nombreuse, on fit silence, et Verginius raconta les faits comme ils s'étaient passés. Levant ensuite des mains suppliantes vers ses compagnons d'armes, il les conjure : "de ne pas lui imputer un crime qui est celui d'Appius Claudius ; de ne pas se détourner de lui comme du bourreau de son enfant. La vie de sa fille lui eût été plus chère que la sienne propre, s'il avait pu la lui laisser libre et pure ; mais la voir comme une esclave entraînée à la honte ! Non ! La mort de ses enfants lui semblait préférable à leur ignominie, et sa pitié paternelle avait pris les formes de la cruauté. Il n'eût pu survivre à sa fille, sans l'espoir de venger sa mort avec l'aide de ses frères d'armes. Eux aussi ont des filles, des soeurs, des épouses : la mort de son enfant n'a point éteint la passion d'Appius ; l'impunité accroîtra son audace. Par le malheur d'autrui qu'ils apprennent à se mettre en garde contre de pareils outrages. Pour lui, le destin lui a ravi sa femme ; sa fille, à qui il n'était plus permis de vivre chaste, est morte tristement, mais avec sa vertu. Appius ne peut plus assouvir ses infâmes passions dans sa famille ; toute violence qu'il pourrait tenter sur sa personne sera repoussée avec le même courage dont il défendit sa fille. C'est aux autres de veiller sur eux et sur leurs enfants."

Aux cris de Verginius, la foule répondit : "qu'elle ne manquera ni à sa douleur ni à la liberté." Les citoyens en toge, mêlés aux soldats, font entendre les mêmes plaintes ; ils font sentir combien ce spectacle avait été plus affreux que ce simple récit ; ils annoncent en même temps que c'en est déjà fait des décemvirs à Rome. D'autres, arrivés plus tard, disent qu'Appius, à demi-mort, a fui en exil ; tous enfin poussent les soldats à crier aux armes, à saisir leurs enseignes, et à partir pour la ville. Les décemvirs, troublés de ce qu'ils voient et de ce qu'ils apprennent de Rome, courent sur différents points du camp, calmer l'agitation. S'ils emploient la douceur, on ne leur répond pas ; s'ils invoquent leur autorité, "ils ont affaire à des hommes et à des hommes armés."

Les soldats marchent en ordre vers la ville, et occupent l'Aventin. À mesure qu'on accourt, ils exhortent le peuple à recouvrer sa liberté et à créer des tribuns. Du reste, point de menaces. Spurius Oppius convoque le sénat : celui-ci se refuse à toute mesure violente ; car les décemvirs eux-mêmes ont provoqué cette sédition. On envoie trois députés consulaires, Spurius Tarpéius, Gaius Julius, Publius Sulpicius, demander, au nom du sénat : "En vertu de quels ordres les soldats ont quitté le camp ? ce qu'ils prétendent faire en occupant armés le mont Aventin ? Ont-ils abandonné la guerre contre l'ennemi pour

s'emparer de leur patrie ? “

À ces questions les réponses ne manquaient point ; mais il manquait quelqu'un pour les faire. On était encore sans chef avoué, personne n'osant s'exposer seul à tant de haines. Seulement, un cri unanime s'éleva de la multitude ; elle demande qu'on lui envoie Lucius Valérius et Marcus Horatius : c'est eux qu'on chargera d'une réponse.

Au départ des députés, Verginius fait sentir aux soldats que, “dans une affaire de peu d’importance, ils viennent de se trouver embarrassés par le défaut de chefs ; leur réponse, sage d’ailleurs, est plutôt l’effet d’un accord fortuit qu’une mesure concertée en commun. Il les engage à nommer dix d’entre eux, chargés de la direction suprême, et de les décorer d’un titre militaire en les appelant tribuns des soldats. Et, comme on voulait tout d’abord lui déférer cet honneur : “Remettez, dit-il, le choix dont vous m’honorez à des temps meilleurs et pour vous et pour moi. Ma fille, restée sans vengeance, m’empêche de goûter aucune gloire. D’ailleurs au milieu des troubles de la république, il ne vous convient point d’avoir à votre tête les hommes chargés des plus fortes haines. Si je puis vous servir utilement, je le ferai aussi bien simple particulier.” Ainsi donc, on crée dix tribuns des soldats.

L’armée envoyée contre les Sabins n’était pas plus tranquille. Là aussi, excités par Icilius et Numitorius, les soldats se séparent des décemvirs. Le meurtre de Siccius, dont ils nourrissaient le souvenir, n’agitait pas moins les esprits que l’histoire de Virginie, victime d’un si houleux libertinage. Icilius, dès qu’il apprit la création des tribuns des soldats sur l’Aventin, craignit que l’impulsion donnée par les comices militaires ne se fit sentir sur ceux de la ville et n’amenât la nomination des mêmes hommes. Au fait des assemblées populaires et aspirant lui-même à ces honneurs, il fait nommer aux siens, avant de marcher sur Rome, un égal nombre de ces magistrats avec la même autorité. Ils entrent par la porte Colline, enseignes déployées, traversent la ville en rangs, et se rendent sur l’Aventin. Là, réunis aux autres, ils chargent les vingt tribuns de nommer deux d’entre eux à la direction suprême des affaires. Les suffrages se réunissent sur Marcus Oppius et Sextus Manilius.

Le sénat, craignant pour l’avenir de la république, s’assemblait tous les jours, et consumait le temps en disputes plutôt qu’en délibérations. On reprochait aux décemvirs le meurtre de Siccius, l’indigne passion d’Appius et les désastres des armées. On était d’avis que Valérius et Horatius se rendissent sur l’Aventin ; mais eux s’y refusaient, à moins que les décemvirs ne déposassent les insignes de leur magistrature, expirée dès l’année précédente. Les décemvirs se plaignent qu’on les dégrade et protestent qu’ils ne déposeront point leur autorité qu’on n’ait adopté les lois pour l’établissement desquelles on les a créés.

## La plèbe s'installe sur le mont Sacré. Les décemvirs acceptent de démissionner

52

Persuadé par les conseils de Marcus Duillius, ancien tribun, qu'il n'obtiendrait rien en prolongeant ces négociations, le peuple passe de l'Aventin sur le mont Sacré. "Tant qu'ils n'abandonneront pas la ville, assurait Duillius, ils n'inspireraient au sénat aucune inquiétude ; le mont Sacré devait lui rappeler la constance du peuple ; il saurait que le rétablissement de la puissance tribunitienne peut seule ramener la concorde." Partis par la toute de Nomentum (voie Nomentana), appelée alors route de Ficuléa (voie Ficulensis), ils vont établir leur camp sur le mont Sacré, imitant la modération de leurs pères, et sans se livrer à aucune violence. Le peuple suivit l'armée, et pas un de ceux à qui l'âge le permettait ne resta en arrière. À leur suite venaient leurs femmes, leurs enfants, demandant avec douleur pourquoi ils les laissaient dans une ville où la pudeur, la liberté, rien n'était sacré.

Rome n'était plus qu'une vaste et étrange solitude ; on ne voyait que quelques vieillards dans le Forum : il parut un désert quand on convoqua le sénat. Déjà plusieurs voix, jointes à celles de Valérius et d'Horatius, s'écriaient : "Qu'attendez-vous encore, sénateurs ? Si les décemvirs ne mettent pas une borne à leur obstination, souffrirez-vous que tout périsse dans une conflagration générale ? Quelle est donc, décemvirs, cette autorité que vous tenez comme embrassée ? Est-ce pour les toits et les murailles que vous ferez des lois ? N'avez-vous pas honte de voir dans le forum plus de vos licteurs que de citoyens en toge ? Que ferez-vous si l'ennemi marche sur vous ? Que ferez-vous si le peuple, voyant sa retraite sans effet, se présente en armes ? La chute de Rome est-elle nécessaire pour amener celle de votre autorité ? Il faut vous passer du peuple ou lui rendre ses tribuns. Nous nous passerons plutôt, nous, de magistrats patriciens, que les plébéiens des leurs. Avant de connaître, avant d'avoir éprouvé cette puissance, ils en arrachèrent l'établissement à nos aïeux : maintenant qu'ils en ont goûté les avantages, pensez-vous qu'ils veuillent y renoncer ; dans un moment surtout où l'autorité n'emploie pas assez de ménagement pour qu'ils ne sentent pas la nécessité d'un appui ? " Ces reproches retentissent de toutes parts, et les décemvirs, vaincus par cette unanimité, s'en remettent à la discrétion du sénat. Ils prient seulement et préviennent les sénateurs de les protéger contre la haine publique, pour que leur supplice n'accoutume pas ce peuple à voir répandre le sang des patriciens.



## Réconciliation du peuple romain

53

Alors Valérius et Horatius reçoivent mission de se rendre auprès du peuple, de lui faire, pour son retour, les conditions qu'ils jugeront convenables, et de préserver les décemvirs de la haine et de l'exécration de la multitude. Ils partent, et les transports de joie du peuple les accueillent au camp. C'étaient sans contdarkredit ses libérateurs ; leurs efforts avaient commencé le mouvement et allaient le terminer. On leur rendit des actions de grâces à leur arrivée.

Icilius parla au nom de tout le peuple. Ce fut lui encore qui traita des conditions. Les députés demandèrent qu'on leur exposât ce que voulait le peuple ; interprète des résolutions prises avant leur arrivée, Icilius fit des propositions de nature à prouver que le peuple comptait plus sur la justice de ses demandes que sur ses armes. Il exigeait, en effet, le rétablissement de la puissance tribunitienne et de l'appel au peuple, qui, avant la création des décemvirs, étaient la sauvegarde du citoyen, et une amnistie générale pour tous ceux qui avaient engagé les soldats ou le peuple à se retirer pour recouvrer leur liberté. Les décemvirs seuls furent de sa part l'objet d'une demande cruelle. Il trouvait juste qu'on les lui livrât, et menaçait de les brûler vifs.

Les députés répondirent : "Les demandes que vous avez délibérées en commun sont si justes, qu'on vous les eût de plein gré proposées : vous demandez des garanties pour votre liberté et non la faculté de nuire à celle des autres. Votre ressentiment se pardonne ; mais on ne saurait l'autoriser. En haine de la cruauté, vous devenez cruels, et presque avant d'être libres, vous voulez déjà tyranniser vos adversaires. Est-ce donc que notre cité ne fera jamais trêve aux vengeances des patriciens contre le peuple, ou du peuple contre les patriciens ? Le bouclier vous convient mieux que l'épée. C'est assez, c'est bien assez abaisser vos adversaires, que de les réduire à une égalité parfaite de droits, de leur ôter les moyens de nuire aux autres, en empêchant qu'on leur nuise. Au reste, voulez-vous un jour qu'on vous darkredoute ? Recouvrez d'abord vos magistrats et vos droits ; arbitres de nos personnes et de notre fortune, vous prononcerez alors selon les causes. Aujourd'hui, il vous suffit de revendiquer votre liberté."

### **3. De la fin du décemvirat au quatrième consultat de T. Quinctius Capitolinus (449 à 446 av. J.-C.)**

#### **Élection des tribuns de la plèbe sur l'Aventin (449)**

54

D'un accord unanime on s'en remet à la décision des députés qui promettent de revenir après avoir tout terminé. Ils vont exposer au sénat les conditions dont le peuple les a chargés, et les décemvirs voyant que, contre leur attente, il n'est question pour eux d'aucune peine, ne se refusent à rien. Appius, dont le caractère farouche avait la plus forte part de l'aversion publique, mesurant à sa haine celle qu'on lui portait, "Je n'ignore point, dit-il, le sort qui m'attend. Je le vois ; on va donner des armes à nos adversaires, et jusqu'alors on diffère de nous attaquer. Il faut du sang à la haine. Ce n'est pas moi cependant qui mettrai du retard à résigner le décemvirat." Un sénatus-consulte portait que les décemvirs abdiqueraient au plus tôt ; que Quintus Furius, grand pontife, nommerait des tribuns populaires, et qu'on ne rechercherait personne pour la révolte de l'armée et du peuple.

Ces décrets achevés, les décemvirs lèvent la séance, se rendent au forum, et prononcent leur abdication au milieu des plus vifs transports de joie. On va porter au peuple cette nouvelle. Les députés entraînent sur leurs pas tout ce qu'il reste à la ville de citoyens. Cette foule en rencontre une autre que sa joie poussait hors du camp ; on se félicite de la liberté, de la concorde qu'on a rétablies. Les députés s'adressant à cette assemblée : "Puissent votre bonheur, votre prospérité, votre félicité et celle de la république, marquer ce retour dans votre patrie, dans vos pénales, auprès de vos femmes et de vos enfants ! Mais que cette modération, qui, malgré tant de besoins et une multitude si grande, a respecté le champ d'autrui, vous accompagne dans Rome. Allez sur l'Aventin d'où vous êtes partis ; dans ce lieu d'un augure si favorable, où vous jetâtes les premiers fondements de votre liberté, vous élirez vos tribuns. Le grand pontife doit s'y rendre pour tenir les comices."

D'universels applaudissements et des transports de joie témoignaient de l'approbation générale. Ils lèvent les enseignes pour se rendre à Rome, et font assaut de gaieté avec ceux qui viennent à leur rencontre. Ils traversent en armes la ville et se rendent sans bruit sur l'Aventin ; aussitôt, formés en comices et présidés par le grand pontife, ils nomment leurs tribuns, et en tête Lucius Verginius ; après lui viennent Lucius Icilius et Publius Numitorius, oncle de Virginie, auteurs de l'insurrection ; ensuite Gaius Sicinius, descendant de celui que la tradition regarde comme le premier tribun du peuple élu sur le mont Sacré, et Marcus Duillius, qui s'était fait remarquer dans la même charge avant la création des décemvirs, et dont l'appui n'avait pas manqué au peuple dans sa lutte contre eux. Enfin, les espérances que faisaient naître Marcus Titinius, Marcus Pomponius, Gaius Apronius, Appius Villius, Gaius Oppius les firent élire bien plus que leurs services.

Dès l'entrée en charge, Icilius demanda au peuple et le peuple décréta l'amnistie pour toute révolte contre les décemvirs. Aussitôt après, la création de deux consuls avec appel au peuple fut décrétée sur la proposition de Marcus Duillius. On prit toutes ces décisions dans les Prés Flaminiens, nommés aujourd'hui Cirque Flaminius.

## Élection des consuls Lucius Valérius et Marcus Horatius

55

Un interroi nomma ensuite les consuls Lucius Valérius et Marcus Horatius, lesquels entrèrent aussitôt en fonction. Ce consulat populaire ne lésait en rien les droits des patriciens, et fut cependant en butte à leur haine. Tout ce qui se faisait pour la liberté du peuple leur semblait une usurpation sur leur puissance. D'abord, il était un point de droit en contestation pour ainsi dire permanente : il s'agissait de décider si les patriciens étaient soumis aux plébiscites. Les consuls portèrent dans les comices par centuries une loi déclarant que les décisions du peuple assemblé par tribus lieraient tous les citoyens. On donnait ainsi aux tribuns l'arme la plus terrible. Une autre loi, émanée des consuls, rétablit l'appel au peuple, unique soutien de la liberté. Mais ce n'était point assez ; on mit ce droit hors d'atteinte pour l'avenir, et une disposition nouvelle fit défense de créer aucune magistrature sans appel, déclarant juste et légitime devant les dieux et devant les hommes le meurtre de l'infracteur, et à l'abri de toute recherche celui qui le commettrait.

Le sort des plébéiens était ainsi suffisamment assuré par l'appel au peuple et l'appui du tribunat ; mais les consuls, en faveur des tribuns eux-mêmes, et pour leur rendre une inviolabilité dont le souvenir s'était déjà presque effacé, firent revivre d'antiques cérémonies. À la religion, qui les rendait sacrés, on joignit une loi portant que tout agresseur des tribuns du peuple, des édiles, des juges, des décemvirs, verrait sa tête dévouée aux dieux infernaux, et ses biens confisqués au profit du temple de Cérés, de Liber et de Libera.

Cette loi, selon les jurisconsultes, n'établissait d'inviolabilité en faveur de personne, mais dévouait seulement l'auteur de toute attaque contre ces magistrats. Ainsi, l'édile peut être saisi et traîné en prison par ordre d'un magistrat supérieur. Bien que cette mesure soit illégale, puisqu'elle frappe un homme que protège cette loi, cela prouve cependant que l'édile n'est point inviolable ; les tribuns l'étaient, au contraire, en vertu de l'antique serment du peuple, lors de la création de cette puissance. On a prétendu quelquefois que cette même loi Horatia place également sous sa sauvegarde les consuls, ainsi que les préteurs créés sous les mêmes auspices qu'eux ; que le juge c'est le consul. Il est facile de réfuter cette interprétation ; en effet, à cette époque ce n'était pas au consul, mais bien au préteur que l'usage donnait le nom de juge.

Telles furent les lois que portèrent les consuls. Ils ordonnèrent de plus qu'on remît dans le temple de Cérés, à la garde des édiles plébéiens, les sénatus-consultes que les consuls supprimaient jadis ou altéraient à leur gré. Ensuite, sur la proposition de Marcus Duillius, tribun du peuple, le peuple décida, "que laisser le peuple sans tribuns, et créer des magistrats sans appel, serait un crime puni des verges et de la hache." Les patriciens voyaient toutes ces mesures avec plus de peine qu'ils n'y mettaient d'obstacles ; car on n'avait encore sévi contre personne.

## Appius Claudius est mis en accusation par le tribun Verginius

56

La puissance tribunitienne et la liberté du peuple ainsi affermies, les tribuns pensent que le moment est venu d'attaquer impunément chacun de leurs adversaires, et choisissent Verginius pour premier accusateur ; Appius, pour premier accusé. Verginius avait assigné Appius ; celui-ci se présenta dans le forum, escorté de jeunes patriciens, et fit revivre tout à coup le souvenir de son infâme pouvoir, par sa présence et celle de ses satellites.

Verginius dit alors : “Le discours oratoire ne fut imaginé que pour les causes douteuses. Je ne perdrai donc pas mon temps à porter une accusation en forme contre un homme de la cruauté duquel nos armes seules ont pu faire justice ; et je ne veux pas qu'il ajoute à ses autres crimes l'impudence de se défendre. Ainsi donc, Appius Claudius, je te fais grâce de tous les forfaits qu'au mépris des dieux et des lois tu as accumulés l'un sur l'autre pendant deux ans. Pour un crime seul, celui d'avoir refusé la liberté provisoire à une personne libre, je te ferai, si tu ne choisis un juge, conduire dans les fers.”

Appius ne mettait le moindre espoir ni dans l'appui des tribuns, ni dans le jugement du peuple ; cependant il s'adresse aux tribuns : aucun ne se présente ; le viateur a déjà la main sur lui. “J'en appelle,” s'écria-t-il. Ce mot, garantie suffisante de la liberté provisoire, sorti d'une bouche qui avait prononcé provisoirement l'esclavage, retentit dans le silence. Chacun se dit tout bas “qu'il est des dieux attentifs aux actions humaines ; que les châtiments de l'orgueil et de la cruauté, pour être tardifs, n'en sont pas moins terribles ; que le destructeur de l'appel y a recours lui-même, et implore l'assistance du peuple, dont il a foulé aux pieds tous les droits ; qu'il se voit traîné dans les fers et réduit à invoquer la liberté provisoire, celui qui condamna à la servitude une personne libre.” Au milieu de ces murmures de l'assemblée, on entendait la voix de ce même Appius implorer la protection du peuple romain. Il rappelait ses ancêtres, les services qu'ils rendirent à l'état dans la paix et dans la guerre ; “son fatal dévouement au peuple romain, lorsque pour lui donner l'égalité dans les lois, il abdiqua le consulat en dépit des patriciens ; ses lois, enfin, encore debout, tandis qu'on en jetait l'auteur dans les fers. Au reste, il verra tout ce qu'il doit attendre de bien ou de mal lorsqu'il aura la faculté de se défendre. Aujourd'hui, citoyen romain, il réclame le droit commun à tout citoyen accusé : celui de se défendre, de se soumettre au jugement du peuple romain. Il ne craint pas tellement la haine que l'équité et la pitié de ses concitoyens ne lui inspirent aucune confiance. Si l'on veut, sans l'entendre, le conduire en prison, de nouveau il s'adresse aux tribuns du peuple ; qu'ils se gardent d'imiter ceux qu'ils poursuivent de leur haine. Si les tribuns, par leur silence, avouent qu'ils se sont engagés à supprimer l'appel au peuple par un serment semblable à celui dont ils font un crime aux décemvirs, de nouveau il en appelle au peuple, il invoque les lois relatives à cet appel, celles des consuls, celles des tribuns, publiées cette année même. Qui donc usera de l'appel, si on en refuse le droit à un homme qui n'est point condamné, qu'on n'a point encore entendu ? Quel plébéien, quel citoyen obscur trouvera dans les lois un appui qui aura manqué à Appius Claudius ? Son exemple apprendra si les nouvelles lois ont affermi la tyrannie ou la liberté ; si le recours et l'appel au peuple, ces deux barrières élevées contre l'injustice des magistrats, sont une réalité, ou s'ils n'existent que dans de vains caractères.”

## Procès d'Appius Claudius (449)

57

Verginius réplique : “Que le seul Appius est hors de toute loi, hors de toute société civile et humaine. On n’a qu’à jeter les yeux sur ce tribunal, repaire de tous les crimes. Là, ce décemvir perpétuel se jouait des biens, des personnes, du sang des citoyens ; tenait sans cesse levées sur eux ses verges et ses haches, et, bravant les dieux et les hommes, entouré de bourreaux et non de licteurs, passant des rapines et du meurtre à la débauche, il avait osé, sous les yeux du peuple romain, traiter une jeune fille libre comme une prisonnière de guerre, l’arracher des bras de son père, et la livrer à son client, ministre de ses turpitudes. C’est là que, par un arrêt barbare, par une horrible sentence, il avait armé la main d’un père contre son enfant. C’est là que, pour avoir recueilli le corps palpitant de la jeune fille, il avait condamné son fiancé et son oncle à être jetés en prison ; plus sensible aux obstacles apportés à ses désirs infâmes qu’à la mort de sa victime. C’est aussi pour lui que fut construite cette prison qu’il prenait plaisir à nommer le domicile du peuple romain. Qu’Appius renouvelle son appel ; qu’il le réitère cent fois ; autant de fois il le sommerait lui-même de choisir un juge qui décide s’il n’a pas, provisoirement, décrété l’esclavage ; s’il s’y refuse, il le tient pour condamné et ordonne sa mise aux fers.” Personne ne paraissait imputer ces mesures ; mais les esprits étaient profondément émus, et ce traitement, infligé à un personnage si élevé, faisait craindre au peuple l’abus de sa propre liberté. Appius fut conduit en prison, et le tribun remit son assignation à un autre jour.

Là-dessus des députés vinrent à Rome de la part des Latins et des Herniques féliciter le sénat et le peuple du retour de la concorde ; et, à cette occasion, ils portèrent au Capitole, et offrirent à Jupiter, très bon et très grand, une couronne d’or d’un poids médiocre, comme les fortunes de ce temps où la religion se paraît de piété plutôt que de magnificence. On apprit de ces députés que les Èques et les Volsques faisaient tous leurs efforts pour se préparer à la guerre. En conséquence, les consuls eurent ordre de se partager les commandements. La guerre des Sabins échut à Horatius ; à Valérius, celle des Èques et des Volsques. Ils décrétèrent l’enrôlement pour l’armée. L’affection du peuple pour eux était telle, que non seulement les jeunes gens, mais aussi une foule de volontaires, dont la plupart avaient achevé le temps de leur service, s’empressèrent de se faire inscrire. Cette incorporation des vétérans rendit l’armée aussi redoutable par le choix que par le nombre des soldats. Avant de quitter Rome, les consuls firent exposer en public, gravées sur l’airain, les lois des décemvirs, connues sous le nom de lois des douze tables. Quelques historiens prétendent que, sur l’ordre des tribuns, les édiles se chargèrent de ce soin.

## Plaidoyer de Gaius Claudius en faveur de son neveu

58

Gaius Claudius, détestant les crimes des décemvirs, et surtout la tyrannie de son neveu, s'était retiré à Régille, antique berceau de sa famille. Malgré son grand âge, il en revint pour conjurer le péril qui menaçait l'homme dont il avait fui les vices. Vêtu en suppliant, accompagné de sa famille et de ses clients, il s'adressait à chacun dans le forum. et priait qu'on épargnât à la famille Claudia cette tache de honte qui la classerait parmi les gens dignes de la prison et des fers. "Cet homme, disait-il, dont la postérité honorerait l'image, le législateur de Rome, le fondateur du droit romain, gisait dans les fers, au milieu des voleurs nocturnes et des brigands. Si l'on met un instant de côté le ressentiment pour écouler à la réflexion, on aimera mieux accorder à tant de Claudius celui que réclament leurs prières, que de rendre, en haine d'un seul, tant de prières inutiles. Il n'a lui-même en vue que sa famille et son nom, et n'est nullement réconcilié avec celui qu'il vient secourir dans son malheur. Le courage a reconquis la liberté, la clémence établira l'union des deux ordres sur des bases solides."

Quelques-uns se sentaient émus du dévouement de ce vieillard bien plus que du sort de celui qui en était l'objet. Mais Verginius réclamait leur pitié pour lui et pour sa fille. "Ce n'est point cette famille Claudia, dont le caractère est de tyranniser le peuple, qu'on doit écouter, mais les amis de Virginie et les prières des trois tribuns qui, nommés pour prêter leur appui au peuple, demandent à ce même peuple son appui." Leurs larmes paraissaient plus justes. Aussi, Appius, perdant tout espoir, n'attendit pas le jour de l'assignation et se donna la mort.

Numitorius, ensuite, s'attache à poursuivre Spurius Oppius, le plus odieux des autres décemvirs ; il se trouvait à Rome à l'époque de l'arrêt inique de son collègue. Les crimes personnels d'Oppius firent cependant son malheur bien plus que ceux qu'il n'avait pas empêchés. On produisit un témoin qui comptait vingt-sept campagnes et huit récompenses extraordinaires. Il montre au peuple les dons qu'on lui décerna, déchire sa tunique et découvre son dos lacéré par les verges. Pour toute plainte il dit que si l'accusé peut lui imputer le moindre délit, quoique rentré dans la vie privée, il aura le droit de sévir de nouveau contre lui. Oppius, à son tour, est jeté dans les fers, et, avant le jour du jugement, il met aussi fin à sa vie. Les tribuns ordonnèrent la confiscation des biens de Claudius et d'Oppius. Les autres décemvirs se condamnèrent à l'exil, et leurs biens furent aussi confisqués. Marcus Claudius, ce maître prétendu de Virginie, fut cité et condamné. Grâce à Verginius, il échappa à la peine de mort ; et, après le jugement, s'exila à Tibur. Les mânes de Virginie, plus heureuse morte que pendant sa vie, après avoir erré, pour satisfaire leur vengeance, autour de tant de maisons, quand disparut le dernier coupable, trouvèrent enfin le repos.

## Les pères reprochent aux consuls leur démagogie

59

Une terreur profonde s'était emparée des patriciens, et déjà la vue des tribuns produisait l'effet de celle des décemvirs ; mais Marcus Duillius, tribun du peuple, mettant à ce pouvoir excessif un frein salutaire : "C'est assez de liberté, s'écria-t-il, c'est assez de représailles ; je ne souffrirai plus, cette année, qu'on assigne personne, qu'on jette personne en prison. Je n'approuve pas, en effet, qu'on recherche d'anciens délits déjà effacés, quand le châtement des décemvirs a expié les nouveaux. Il ne se passera rien qui appelle l'intervention des tribuns ; j'en trouve la garantie dans la sollicitude constante des consuls pour votre liberté."

Cette modération du tribun eut un double effet ; elle dissipa ! a frayeur des patriciens et accrut leur haine contre les consuls. Ils leur reprochaient d'être si dévoués au peuple que les patriciens se trouvaient darkredevables de leur salut et de leur liberté à un magistrat plébéien, plutôt qu'à ceux de leur ordre. Leurs ennemis étaient rassasiés de leurs supplices avant que les consuls songeassent à prévenir ces excès. Nombre d'entre eux accusaient de lâcheté l'approbation que les sénateurs avaient accordée à leurs lois ; et il n'était pas douteux que, dans toutes ces révolutions, ils n'eussent subi l'empire des circonstances.

## Comment le consul Valérius rendit à ses troupes le goût de la victoire

60

Les consuls, après avoir réglé les affaires de la ville et assuré le sort du peuple, se rendirent chacun dans son département. Valérius avait en tête les armées des Volsques et des Èques réunies sur l'Algide ; il soutint la guerre par sa prudence. S'il eût tenté sur le champ la fortune, je ne sais si dans la disposition d'esprit où les revers des décemvirs avaient laissé les Romains et leurs ennemis, la lutte n'eût pas été pour nous des plus fatales. Son camp était à un mille de l'ennemi ; il y retenait son armée. Les autres, rangés en bataille, occupaient de leurs lignes tout l'espace renfermé entre les deux camps. Ils provoquaient au combat les Romains, dont aucun ne répondait.

Las enfin de leur immobilité et d'attendre inutilement le combat, les Èques et les Volsques, prenant en quelque sorte ce silence pour un aveu de leur victoire, vont piller, les uns chez les Herniques, les autres chez les Latins, et laissent dans le camp assez de monde pour le garder, mais pas assez pour combattre. Instruit de ces dispositions, le consul leur rend la terreur qu'ils avaient apportée naguère ; il range son armée en bataille, et provoque à son tour l'ennemi. Ceux-ci sentant qu'ils ne sont pas en forces, évitent le combat. Le courage des Romains s'enflamme aussitôt, et ils regardent comme vaincus des hommes qui tremblent derrière leurs retranchements. Ils passent tout le jour sous les armes, prêts à combattre, et se retirent avec la nuit ; pleins d'espérances, ils prennent de la nourriture et du repos. En proie à des pensées bien différentes, les ennemis dépêchent à la hâte des courriers de tous côtés pour rappeler les pillards. On ramena les plus rapprochés ; il fut impossible de rejoindre les autres.

Au point du jour, les Romains sortent de leur camp, prêts à attaquer les palissades, si l'on refuse le combat. Le jour était déjà avancé, l'ennemi ne bougeait point ; le consul ordonne l'attaque. L'armée s'ébranle ; mais les Volsques et les Èques s'indignent que des armées victorieuses cherchent leur salut derrière des retranchements plutôt que dans leur courage et dans leurs armes. Ils demandent donc à leurs chefs et en obtiennent le signal du combat. Une partie de leurs troupes était déjà sortie des portes ; les autres marchaient à la suite, et descendaient pour prendre leurs postes respectifs ; mais le consul romain n'attend pas que la ligne ennemie soit renforcée de tous ses bataillons, et commence l'attaque. Il choisit l'instant où tous ne sont pas encore sortis et où ceux qui le sont n'ont point encore formé leurs rangs, et ressemblent à une foule d'hommes errant au hasard et cherchant à se reconnaître. À ce trouble des esprits viennent se joindre les cris et l'impétuosité des Romains qui fondent sur eux. Les ennemis reculent au premier choc. Ensuite, reprenant courage, et ramenés par les reproches de leurs chefs, qui leur demandent de toutes parts s'ils veulent fuir devant des vaincus, ils rétablissent le combat.



## Victoire de l'armée romaine au mont Algidé

61

Le consul, de son côté, recommande aux Romains de “se souvenir que c’est la première fois, depuis leur nouvelle liberté, qu’ils combattent pour la liberté de Rome. C’est pour eux-mêmes que sera la victoire, et non pour que les vainqueurs soient la proie des décemvirs. Ils ne marchent point sous un Appius, mais sous le consul Valérius, issu des libérateurs et lui-même libérateur du peuple romain. Ils ont à prouver que dans les précédentes batailles c’est aux chefs et non aux soldats qu’il a tenu qu’on ne fût victorieux. Il serait honteux d’avoir montré plus de courage contre leurs concitoyens que contre leurs ennemis, et d’avoir repoussé avec plus de force le despotisme des leurs que le joug de l’étranger. Virginie avait été la seule jeune fille dont la pudeur eût été en péril durant la paix ; Appius, le seul homme dont la passion eût été à craindre ; mais, si le sort de la guerre leur est contraire, leurs enfants, à tous, seront exposés à la violence de ces milliers d’ennemis. Il n’a garde de prévoir des périls que Jupiter, que Mars, père de Rome, ne laisseront point tomber sur une ville fondée sous de pareils auspices.” Il leur rappelle l’Aventin et le mont Sacré. “Qu’ils rapportent entière la puissance romaine dans ces lieux, quelques mois auparavant témoins de la conquête de leur liberté ; il faut montrer que l’esprit des soldats romains est, après la ruine des décemvirs, le même qu’il était avant la création de ces magistrats.”

À peine a-t-il prononcé ces mots dans les rangs de l’infanterie, qu’il vole vers les cavaliers. “Allons, dit-il, jeunes gens, que votre courage, autant que la noblesse de votre rang, vous place au-dessus des fantassins. Au premier choc l’ennemi a reculé devant eux. Chargez-le de toute la vitesse de vos chevaux, et chassez-le du champ de bataille. Il ne soutiendra pas votre impétuosité, et maintenant même il hésite plutôt qu’il ne résiste.” Ils pressent aussitôt leurs chevaux et les lancent sur l’ennemi déjà ébranlé par l’infanterie. Ils rompent ses lignes et courent jusqu’aux derniers rangs ; là, une partie trouve le champ libre et fait demi-tour, coupe à la plupart des fuyards la retraite du camp, et les en éloigne en galopant autour de l’enceinte. L’infanterie, le consul lui-même et le gros de la mêlée se portent vers le camp, qui bientôt est emporté. On y fit un grand carnage, et un butin plus grand encore.

La nouvelle de ce combat fut portée à la ville, ainsi qu’à l’autre armée, dans le pays des Sabins. À Rome, on l’accueillit avec joie ; au camp, elle excita dans le cœur des soldats une noble émulation. Déjà Horatius, en les exerçant par des courses sur les terres ennemies, et par de légères escarmouches, les avait accoutumés à compter sur leurs forces, à oublier leurs défaites sous les décemvirs, et ces petits combats étaient un encouragement à de plus grandes espérances. Les Sabins, cependant, exaltés par leurs succès de l’année précédente, ne cessaient de les défier, et leur demandaient “à quel résultat pouvaient prétendre de petits corps qui, semblables à des brigands, se montraient et disparaissaient tout à tour ? C’était perdre le temps : pourquoi diviser en une foule d’escarmouches l’objet d’une seule affaire ? Pourquoi n’en pas venir aux mains, et ne pas s’en remettre une fois encore à la décision de la fortune ? “

## L'armée du consul Horatius s'apprête à affronter les Sabins

62

Au courage qu'ils ont repris d'eux-mêmes, se joint chez les Romains l'indignation dont les enflamment ces reproches. "Déjà, disaient-ils, l'autre armée allait rentrer triomphante dans la ville, et eux, ils étaient en butte aux insultes et aux outrages de l'ennemi. Quand donc, si ce n'est à cette heure, les croira-t-on capables de se mesurer avec lui ? " Dès que le consul s'aperçoit qu'on murmure dans le camp, il assemble ses troupes ; "Soldats, leur dit-il, vous savez, je pense, ce qui s'est passé sur l'Algide. L'armée s'y est montrée digne d'un peuple libre. Les sages dispositions de mon collègue, la valeur des soldats leur ont donné la victoire. Pour moi, je ne prendrai de conseils et de résolutions que ceux que vous me suggérerez vous-mêmes. Nous pouvons prolonger la guerre avec avantage, nous pouvons la terminer promptement. Si je prends le premier parti, j'accroîtrai chaque jour, par les mêmes moyens qui les ont préparés, vos espérances et votre courage. Si vous vous sentez assez de cœur pour tenter la fortune, eh bien ! qu'un cri semblable à celui que vous poussiez sur le champ de bataille me soit garant de vos intentions et de votre valeur." Le plus vif enthousiasme accompagne ce cri. Le consul fait des vœux pour que le succès couronne leurs efforts, promet de les satisfaire, et de les conduire le lendemain au combat. Le reste de la journée se passe à préparer les armes.

Le jour suivant, dès que les Sabins voient se former l'armée romaine, ils s'avancent à leur tour, et brûlent d'en venir aux mains. Le combat fut ce qu'il devait être entre deux armées pleines de confiance en elles-mêmes, stimulées encore, l'une, par ses anciens, par ses éternels succès, et l'autre, par une victoire récente. La prudence vint en aide aux forces des Sabins. Outre qu'ils opposent à leurs adversaires un front de bataille pareil au leur, ils tiennent en réserve deux mille hommes destinés à tomber sur l'aile gauche des Romains au plus fort de l'action. Cette aile, prise en flanc et enveloppée, allait être écrasée, lorsque les cavaliers de deux légions, au nombre d'environ six cents, sautent de cheval, et se portent au premier rang, au milieu de leurs camarades qui fléchissaient déjà ; outre qu'ils présentent à l'ennemi de nouveaux adversaires, la part qu'ils prennent au péril, la honte, enfin, réveillent le courage des fantassins. Ils rougissaient de voir la cavalerie remplir les fonctions de son arme et de la leur ; et de ne pas valoir même un cavalier démonté.

## Réactions à Rome après la double victoire des armées consulaires

63

Ils retournent au combat qu'ils ont abandonné, et reprennent le poste d'où ils s'étaient retirés. Un moment suffit non seulement à rétablir l'équilibre, mais encore à faire plier à son tour l'aile des Sabins. Les cavaliers, protégés par ces rangs de l'infanterie, regagnent leurs chevaux, volent à l'autre extrémité, pour lui annoncer leur victoire, et chargent l'ennemi déjà ébranlé par la déroute de son aile principale. Aucun corps ne montra plus de valeur dans cette journée. Le consul a l'œil à tout, félicite les braves, et gourmande ceux qu'il voit mollir. Ses reproches élèvent leur courage à l'égal des plus intrépides, et la honte opère sur eux l'effet de la louange sur les autres. Ils poussent un nouveau cri, unissent partout leurs efforts, et culbutent une armée qui ne résiste plus à la valeur romaine. Les Sabins se dispersent dans la campagne, et laissent leur camp devenir la proie de l'ennemi. Ce ne fut point cette fois, comme sur l'Algide, les dépouilles de nos alliés que recouvrèrent les Romains, mais bien les leurs perdues dans le ravage de leurs campagnes.

Pour cette double victoire, remportée en deux lieux divers, le mauvais vouloir du sénat ne décréta qu'un seul jour de supplications en l'honneur des consuls. Le peuple, néanmoins, sans y être appelé, se rendit en foule aux supplications, le jour suivant, et cette démonstration libre et populaire eut en quelque sorte plus d'éclat par l'intérêt qu'on y prit. Les consuls, comme ils en étaient convenus, entrèrent dans Rome à un jour l'un de l'autre, et convoquèrent le sénat dans le champ de Mars. Ils y rendaient compte de ce qui s'était passé, lorsque les principaux du sénat se plaignent qu'on les ait à dessein réunis au milieu des soldats, afin d'agir sur eux par la terreur.

Les consuls, pour ôter tout prétexte à ces plaintes, transférèrent l'assemblée dans les prés Flaminiens, où l'on voit aujourd'hui le temple, et où se trouvait déjà alors le domaine d'Apollon. L'immense majorité des sénateurs vote contre le triomphe ; Lucius Icilius porte cette question devant le peuple. Au milieu d'une foule d'opposants, on remarquait Gaius Claudius, dont les cris reprochaient aux consuls de vouloir triompher du sénat et non de l'ennemi. Ils demandaient cette faveur comme prix de services privés rendus à un tribun, plutôt qu'en récompense de leur courage. Jamais, jusque là, on n'avait consulté le peuple pour le triomphe. L'appréciation des droits à cet honneur, la décision qui l'accorde, furent toujours le privilège du sénat. Les rois eux-mêmes n'avaient pas attenté à la majesté de cet ordre suprême. Les tribuns devaient se garder d'étendre à ce point leur puissance, qu'il n'y eût plus à Rome de conseil public. La liberté régnerait enfin dans la ville, et une juste balance dans les lois, lorsque chaque ordre s'en tiendrait à ses droits, et ferait respecter sa dignité." Cette opinion fut suivie et développée par le reste des plus anciens sénateurs ; néanmoins toutes les tribus adoptèrent la proposition, et, pour la première fois, on décerna le triomphe par l'ordre du peuple, et sans l'autorisation du sénat.

## Élection des tribuns de la plèbe (448)

64

Cette victoire des tribuns et du peuple leur inspira une fâcheuse confiance ; elle amena les tribuns à s'entendre pour leur réélection, et, afin de voiler leurs projets ambitieux, pour celle des consuls ils alléguaient que les sénateurs avaient résolu, en outrageant les consuls, de miner les droits du peuple. "Qu'arriverait-il si, dans un temps où les lois étaient encore mal affermies, des consuls, soutenus de leurs factions, attaquaient les tribuns encore neufs dans leur charge ? On ne verrait pas toujours des consuls comme Valérius et Horatius, préférant la liberté du peuple à leurs propres intérêts.

Un hasard, heureux dans cette circonstance, donna la présidence des comices à Marcus Duillius, homme prudent et qui prévoyait les déchirements inséparables d'une réélection. Il déclare qu'il ne tiendra nul compte des votes en faveur des tribuns sortants ; et ses collègues insistent pour qu'on laisse toute liberté aux suffrages des tribus ou qu'on cède la présidence à des tribuns qui relèveront de la loi et non de la volonté du sénat. Au début de cette dispute, Duillius prie les consuls de s'approcher de son siège, et leur demande leurs intentions au sujet des comices consulaires. Ils répondent qu'ils nommeront de nouveaux consuls. Soutenu de cet appui populaire dans une cause qui ne l'était pas, le président se présente avec eux à l'assemblée.

Là, interrogés de nouveau en présence du peuple, pour savoir ce qu'ils feraient si les Romains, en mémoire de leur liberté civile rétablie avec leur appui, en mémoire des dernières guerres et de leurs succès, les nommaient une seconde fois consuls, les consuls firent la même réponse. Duillius, après avoir fait l'éloge de leur persévérance à se montrer jusqu'au bout différents des décemvirs, présida les comices. On élut cinq tribuns, mais les intrigues des neuf anciens qui briguaient ouvertement cet honneur, ayant empêché les tribus d'en compléter le nombre, Duillius renvoya l'assemblée et ne réunit plus les comices. On avait, disait-il, satisfait à la loi qui, sans préciser nulle part le nombre des tribuns, spécifiait seulement qu'on pourrait en laisser à élire, et chargeait les élus de compléter entre eux le nombre de leurs collègues. Il citait à l'appui le texte de la loi : "Si je propose la nomination de dix tribuns du peuple, et si vous ne complétez le même jour le nombre de dix, ceux que les tribuns nommés se choisiront pour collègues seront aussi légitimement élus que les autres, élus le premier jour." Duillius persévéra jusqu'à la fin, il nia que la république pût avoir quinze tribuns, fit fléchir enfin l'ambition de ses collègues, et sortit de charge emportant l'estime du sénat et du peuple.

## Le difficile apprentissage de la liberté

65

Les nouveaux tribuns du peuple suivirent, dans le choix de leurs collègues, la volonté du sénat : ils élurent même deux patriciens consulaires Spurius Tarpéius et Aulus Aternius. On nomma consuls Spurius Herminius et Titus Verginius Caelimontanus. Aussi peu portés à favoriser le sénat que le peuple, ils jouirent de la paix au-dedans comme au-dehors. Lucius Trébonius, tribun du peuple, en haine des patriciens qu'il accusait de l'avoir trompé comme ses collègues l'avaient trahi, proposa "que celui qui présenterait au peuple la nomination de ses tribuns, ne pourrait discontinuer de prendre les votes qu'après la nomination de dix de ces magistrats." Tout son tribunat se passa en poursuites contre les patriciens, ce qui lui mérita le nom d'Asper.

Marcus Géganius Macérinus et Gaius Julius, furent ensuite nommés consuls. Des dissensions s'étant élevées entre les tribuns et la jeune noblesse, ils les dissipèrent sans offenser le tribunat et sans porter atteinte à la dignité du sénat. Un décret d'enrôlement pour la guerre contre les Volsques et les Èques, tenu comme en suspens, empêcha toute sédition populaire. Les consuls affirmaient d'ailleurs que la tranquillité intérieure était le gage de la paix au-dehors ; tandis que les discordes civiles excitent le courage de l'étranger. La sollicitude pour la paix amena ainsi le calme domestique.

Mais l'un des deux ordres se prévalait toujours de la modération de l'autre. Le peuple était en repos ; la jeunesse patricienne commença contre lui les insultes. Les tribuns intervinrent en faveur des plus faibles. Ce fut d'abord avec peu de succès ; et bientôt on cessa même de respecter leur personne, surtout durant les derniers mois, alors que les grands étaient de connivence dans ces insultes, et que toute autorité, comme il arrive toujours, perdait son ressort à mesure que la fin de l'année approchait. Déjà le peuple commençait à désespérer du tribunat, à moins qu'on n'y fit entrer des hommes semblables à Icilius. Depuis deux ans ses tribuns n'en avaient que le nom. Les plus vieux sénateurs, qui trouvaient leur jeunesse trop bouillante, aimaient mieux cependant, s'il fallait subir un excès, qu'il vînt de leur côté que du côté de leurs adversaires ; tant il est difficile de mettre quelque mesure dans la défense de la liberté. On feint d'appeler l'égalité et chacun veut s'élever au détriment d'autrui. Pour se mettre en garde contre les autres on se rend soi-même darkredoutable. Nous éprouvons une injustice, et comme s'il était indispensable d'être agresseur ou victime, nous devenons injustes nous-mêmes.

## L'armée des Èques et des Volsques ravage le Latium (446)

66

Ensuite, Titus Quinctius Capitolinus, consul pour la quatrième fois, eut pour collègue Agrippa Furius. Ils ne trouvèrent ni sédition à l'intérieur, ni guerre étrangère ; mais l'une et l'autre étaient imminentes. Il n'était plus possible de contenir l'animosité des citoyens ; les tribuns et le peuple étaient ameutés contre les patriciens, et les assignations données à quelques membres de la noblesse amenaient chaque jour devant les assemblées de nouveaux débats.

Au premier bruit de ces désordres et comme à un signal donné, les Èques et les Volsques prennent les armes. Leurs chefs, avides de butin, leur avaient persuadé que les levées, ordonnées deux ans auparavant, n'avaient pu avoir lieu par le refus du peuple de reconnaître aucune autorité. "Aussi, n'avait-on point envoyé d'armée contre eux. La licence avait fait perdre l'habitude des combats. Rome n'est plus pour les Romains une commune patrie : tout ce qu'ils ont montré jusque-là de ressentiment et de haine contre les étrangers, ils le tournent contre eux-mêmes. Jamais occasion plus favorable d'accabler ces loups qu'aveugle une rage intestine."

Ils réunissent leurs armées, et ravagent d'abord les campagnes du Latium. Ils ne rencontrent aucune résistance ; les auteurs de la guerre triomphent ; l'ennemi étend ses ravages jusque sous les murs de Rome, du côté de la porte Esquiline et montre aux habitants de la ville, comme une insulte, la désolation de leurs campagnes. Dès qu'ils se furent retirés à Corbion, après avoir chassé impunément leur proie devant eux, le consul Quinctius convoqua l'assemblée du peuple.

## Discours du consul T. Quinctius Capitolinus

67

C'est là qu'il prononça le discours suivant : "Quoique ma conscience ne me fasse aucun reproche, Romains, ce n'est cependant qu'avec une extrême honte que je me présente devant votre assemblée. Vous le savez, la tradition en conservera le souvenir pour nos descendants, les Èques et les Volsques, à peine les égaux des Herniques, sous le quatrième consulat de Titus Quinctius, se sont impunément présentés en armes sous les murs de Rome. Si j'avais su que cette infamie fût réservée à cette année (quoique depuis longtemps l'état des affaires ne permette de rien prévoir d'heureux), l'exil ou la mort, à défaut d'autre moyen, m'eussent évité le déshonneur. Quoi ! si des hommes de cœur eussent manié ces armes que nous avons vues devant nos portes, Rome était prise sous mon consulat ! J'avais assez d'honneurs, assez et trop de jours ; il m'eût fallu mourir à mon troisième consulat."

"À qui s'adresse le mépris de ces lâches ennemis ? À nous, consuls, ou bien à vous, Romains ? Si la faute en est à nous, enlevez l'autorité à ces mains indignes, et, si ce n'est assez, infligez-nous un châtement. Si c'est votre faute, ah ! que les dieux et les hommes se gardent de vous en punir ; il suffit que vous vous en repentiez. Non, l'ennemi n'a pas méprisé des lâches, il n'a pas eu confiance en son courage. Si souvent mis en déroule et en fuite, dépouillé de son camp et de ses terres, envoyé sous le joug, il sait se connaître et nous connaître. La discorde qui règne entre les divers ordres, l'acharnement des patriciens et des plébéiens les uns contre les autres : voilà le poison qui nous tue. Cette soif immodérée, chez nous, de puissance ; chez vous, de liberté ; votre dégoût pour les magistrats patriciens, le nôtre pour les plébéiens, ont enflé leur courage.

"Au nom des dieux, que voulez-vous ? Vous avez désiré des tribuns du peuple ; nous avons consenti à vous les donner par amour pour la concorde. Vous avez voulu des décemvirs ; nous avons souffert leur création. Vous vous êtes dégoûtés des décemvirs ; nous les avons forcés à résigner leurs charges. Votre ressentiment les poursuivit dans la vie privée ; nous avons supporté la mort et l'exil des plus illustres, des plus honorables personnages. Vous avez voulu de nouveau créer des tribuns du peuple ; vous les avez créés : des consuls de votre ordre, bien que cela nous parût une injure pour les patriciens, nous avons vu donner au peuple une magistrature patricienne. Vous avez l'appui du tribunat, l'appel au peuple, des plébiscites obligatoires pour les patriciens ; sous prétexte d'égalité dans les lois, vous opprimez nos droits ; nous l'avons souffert, nous le souffrirons. Quel sera donc le terme de nos dissensions ? Quand n'aurons-nous qu'une seule ville ? quand sera-t-elle notre commune patrie ? Nous, vaincus, nous supportons mieux le repos que vous, nos vainqueurs."

"Vous suffit-il de vous être rendus darkredoutables pour nous ? C'est en haine de nous qu'on occupe l'Aventin ; c'est en haine de nous qu'on occupe le mont Sacré. Les Esquilies sont presque tombées au pouvoir de l'ennemi, le Volsque en franchissait la chaussée, et personne ne l'en a repoussé. Contre nous vous êtes des hommes, contre nous vous avez des armes."

“Courage ! et quand vous aurez ici assiégé le sénat, quand vous aurez semé la haine dans le forum, quand vous aurez rempli les prisons des premiers citoyens, profitez de cette ardeur si bouillante, et sortez par la porte Esquiline. Si vous n’osez encore le faire, voyez du moins du haut de vos murs vos champs dévastés par le fer et la flamme, voyez emmener le butin, et fumer épars les toits incendiés. Mais c’est l’état seul qui souffre. On brûle nos campagnes, on assiège notre ville, l’honneur de la guerre reste aux ennemis. Et vous donc ! en quel état sont vos intérêts privés ? Bientôt chacun apprendra quelles pertes il a faites dans la campagne. Que pourrez-vous obtenir ici en dédommagement ? Les tribuns vous ramèneront-ils, vous rendront-ils ce que vous avez perdu ? Des cris, des paroles tant qu’il vous plaira d’en ouïr ; des accusations contre les premiers de la cité, des lois les unes sur les autres, des assemblées enfin. Mais jamais aucun de vous n’a retiré de ces assemblées le moindre avantage pour ses affaires, pour sa fortune. Qui de vous en a rapporté autre chose à sa femme ou à ses enfants, que des haines, des rancunes, des inimitiés publiques ou privées, contre lesquelles votre courage et votre innocence ne sauraient vous garantir, et qui nécessitent des secours étrangers ?

“Certes, lorsque vous faisiez la guerre guidés par nous, consuls, et non par des tribuns ; dans le camp et non dans le forum ; lorsque vos cris étaient la terreur de l’ennemi dans les batailles, et non celle des sénateurs de Rome dans l’assemblée ; chargés de butin, maîtres du camp de l’ennemi, gorgés de richesses et de gloire, de celle de l’état et de la vôtre, vous reveniez triomphants chez vous dans vos pénates ; maintenant vous en laissez sortir l’ennemi chargé de vos dépouilles. Restez attachés à cette tribune, passez votre vie au forum ! la nécessité de combattre vous poursuit à mesure que vous la fuyez. Il vous semblait doux de marcher contre les Èques et les Volsques ? la guerre est à vos portes. Si vous ne l’en chassez, vous l’aurez bientôt dans vos murs, elle montera sur la citadelle, au Capitole ; elle vous poursuivra dans vos demeures. Il y a deux ans que le sénat ordonna l’enrôlement, et décida que l’armée partirait pour l’Algide. Nous demeurons tranquillement chez nous, disputant à la manière des femmes, jouissant de la tranquillité présente, sans prévoir que de ce repos naîtrait une foule de guerres.”

“Je sais qu’on pourrait dire des choses plus agréables : mais il faut sacrifier l’agrément à la vérité, et si mon caractère ne m’en faisait une loi, la nécessité m’y réduirait. En vérité, Romains, je voudrais vous plaire, mais j’aime encore mieux vous sauver, quelles que doivent être vos dispositions à mon égard. La nature veut que celui qui parle à la multitude pour son propre intérêt, soit plus goûté que celui dont l’esprit n’envisage que le bien général, à moins que vous ne pensiez que ces complaisants publics, ces courtisans du peuple qui ne veulent vous voir ni sous les armes ni en repos, vous excitent, vous poussent dans votre propre intérêt. De vos agitations, ils recueillent de l’honneur ou du profit. Comme la bonne harmonie des deux ordres réduirait ces hommes au néant, ils préfèrent un mauvais rôle à la nullité, et, pour être quelque chose, ils se font chefs d’émeutes et de séditions. Si vous pouviez enfin vous dégoûter de ces abus, et reprendre les mœurs de vos pères et vos anciennes habitudes, en dépouillant les nouvelles, je ne me refuse à aucun supplice, si dans peu de jours je n’ai battu et mis en fuite ces dévastateurs de nos campagnes, si je ne les ai chassés de leur camp, et fait passer de nos portes et de nos remparts, dans leurs villes, la terreur dont vous êtes frappés.”



## Départ des armées consulaires

69

Rarement le peuple accueillit la harangue d'un tribun populaire avec plus de faveur que ce discours du plus austère des consuls. La jeunesse même, qui au milieu de ces alarmes était dans l'habitude d'user du refus de servir comme de l'arme la plus redoutable aux patriciens, ne respirait que guerre et combats. La retraite des gens de la campagne, dépouillés et blessés, et dont les récits étaient plus terribles encore que leur aspect, remplit la ville d'indignation.

Le sénat rassemblé, tous les yeux se tournèrent sur Quinctius, comme vers l'unique vengeur de la dignité romaine. Les premiers des sénateurs assuraient "Que sa harangue était à la hauteur de la majesté consulaire, digne de tous ses précédents consulats, digne d'une vie toute remplie des honneurs dont il avait souvent joui, et qu'il avait plus souvent mérités. Les autres consuls trahissaient la dignité du sénat pour caresser le peuple, ou, par leur raideur à maintenir les droits des patriciens, aigrissaient la multitude pour la dompter." Le discours de Quinctius, conservateur de la majesté du sénat, de la bonne harmonie entre les deux ordres, était surtout celui des circonstances. Ils le prient, ainsi que son collègue, de veiller sur la république. Ils prient les tribuns d'unir leurs efforts à ceux des consuls, pour rejeter la guerre loin de la ville et de ses murs, et de maintenir dans une conjoncture si critique l'obéissance du peuple aux ordres du sénat. C'est l'appel de leur commune patrie, implorant leur secours pour ses campagnes ravagées, pour Rome en quelque sorte assiégée."

D'un accord unanime on ordonne et on opère l'enrôlement. Les consuls avaient déclaré dans l'assemblée du peuple "Qu'on n'avait pas le temps d'examiner les causes d'exemption. Tous les jeunes gens avaient à se rendre le lendemain, au point du jour, dans le Champ de Mars. La guerre terminée, on examinerait les raisons de ceux qui n'auraient point donné leurs noms. On regarderait comme déserteur celui dont les motifs ne seraient pas reconnus valables." Le jour suivant, toute la jeunesse se présenta. Chaque cohorte élit ses centurions, et eut deux sénateurs à sa tête. Toutes ces mesures furent prises, dit-on, avec tant de célérité, que les enseignes tirées ce jour-là même du trésor, par les questeurs, et portées au Champ de Mars, en furent levées à la quatrième heure du jour. Cette armée nouvelle, accompagnée de quelques cohortes de vétérans volontaires, ne s'arrêta qu'à la dixième pierre milliaire. Le jour suivant les vit en présence de l'ennemi, et ils établirent leur camp auprès du sien, dans les environs de Corbion. Le troisième jour, le courroux, chez les Romains, chez l'ennemi le souvenir de ses nombreuses révoltes, le remords et le désespoir ne permirent point de retarder un moment de plus le combat.

## Dispositif des armées

70

Dans l'armée romaine, les deux consuls jouissaient d'une égale autorité ; mais, adoptant le parti le plus sage pour le succès d'une entreprise si importante, Agrippa avait remis le commandement suprême aux mains de son collègue. Celui-ci reconnaissait cette abnégation par la déférence avec laquelle il traitait Agrippa ; il prenait son avis, lui faisait part de sa gloire, et cherchait à élever jusqu'à lui un homme qui n'était pas son égal. Dans la bataille, Quinctius commandait l'aile droite, Agrippa la gauche. Spurius Postumius Albus reçut, en qualité de lieutenant, le commandement du centre ; Publius Sulpicius, avec le même titre, celui de la cavalerie.

L'infanterie de l'aile droite donna avec ardeur, et fut bien reçue par les Volsques. Publius Sulpiciens se fit jour avec sa cavalerie à travers le centre de l'ennemi. Il lui était facile de rejoindre les siens par le même chemin, avant que l'ennemi n'eût reformé ses rangs désorganisés ; mais il aima mieux le prendre à dos. Un moment lui eût suffi, au moyen d'une charge sur les derrières, pour dissiper un ennemi alarmé de cette double attaque ; mais la cavalerie des Volsques et des Èques l'arrêta quelque temps, en lui opposant la même manœuvre. Alors Sulpicius s'écrie : "Qu'il n'y a plus à hésiter. Les Romains sont entourés et coupés, s'ils ne font tous leurs efforts pour se tirer avec avantage de ce combat de cavalerie. Il ne suffit pas de mettre en fuite le cavalier, s'il conserve ses moyens d'attaque ; il faut exterminer le cheval et le combattant, afin qu'aucun ne revienne à la charge, et ne puisse recommencer le combat. On ne résistera pas à des hommes devant lesquels ont plié les rangs serrés de l'infanterie.

Les soldats ne furent pas sourds à ces paroles. D'une seule charge, ils mettent en déroute toute la cavalerie, en démontent la plus grande partie, et percent de leurs traits cavaliers et chevaux. De ce moment, ils n'eurent plus à soutenir de combat de cavalerie. Ils attaquent ensuite les lignes de l'infanterie, et font savoir leurs succès aux consuls, lorsque déjà les rangs ennemis commençaient à plier. Cette nouvelle darkredouble le courage des Romains victorieux, et abat celui des Èques qui reculent. La victoire commença par le centre où le passage de la cavalerie avait rompu les rangs. L'aile gauche fut ensuite mise en déroute par Quinctius ; on eut plus de peine à l'aile droite. Là, Agrippa, animé par la jeunesse et par la force, voyant que sur les autres points le succès se fait moins attendre que de son côté, saisit les enseignes des mains des porte-étendards, les porte en avant et en jette même quelques-unes au milieu des rangs les plus serrés de l'ennemi. Le soldat darkredoute la honte de les perdre, et se précipite pour les reconquérir. La victoire est enfin égale partout.

Quinctius fit alors prévenir son collègue "qu'il est vainqueur et menace le camp de l'ennemi ; mais qu'il ne veut point l'attaquer avant de savoir si on a terminé le combat à l'aile gauche. Si l'ennemi est en déroute, que son collègue vienne se réunir à lui, afin que toute l'armée prenne une part égale au butin." Les deux consuls victorieux se saluent avec des félicitations réciproques, devant le camp ennemi. Le petit nombre de ses défenseurs fut mis en fuite en un instant, et les retranchements envahis sans résistance. Les consuls ramènent à Rome leur armée chargée d'un immense butin, et rapportant en outre les objets qu'on avait perdus dans le pillage de la campagne. Je ne vois nulle part que les consuls

aient demandé le triomphe, ni que le sénat le leur ait décerné ; on ne dit point la cause qui leur fit mépriser cet honneur ou désespérer de l'obtenir. Pour moi, s'il est permis de conjecturer sur des faits si loin de nous, voici mon opinion : les consuls Valerius et Horatius avaient eu la gloire de vaincre les Volsques et les Èques, et de terminer la guerre des Sabins ; le sénat, cependant, leur avait refusé le triomphe. Ceux-ci eurent quelque honte de le demander pour des succès moindres de moitié. Ils craignirent, s'ils l'obtenaient, qu'on ne regardât cet honneur plutôt comme une faveur personnelle que comme une récompense de leurs services.

## Le témoignage de P. Scaptius à l'assemblée du peuple

71

Cette victoire si glorieuse, remportée sur l'ennemi, fut ternie dans Rome par un jugement du peuple romain au sujet des limites de ses alliés. Les habitants d'Archie et d'Ardée étaient en discussion pour quelques terres, sources pour eux de guerres nombreuses. Fatigués de pertes fréquentes et mutuelles, ils prennent les Romains pour arbitres. Ils viennent plaider leur cause devant le peuple assemblé par les magistrats, et poursuivent les débats avec ardeur.

On avait entendu les témoins, on allait appeler les tribus et recueillir les voix, lorsque se lève Publius Scaptius, plébéien d'un âge fort avancé : "Consuls, dit-il, s'il m'est permis de parler dans l'intérêt de l'état, il est une erreur que je ne laisserai pas commettre au peuple dans cette affaire." Les consuls ayant refusé de l'entendre à cause de son peu d'importance, il s'écrie qu'on trahit les intérêts publics ; et comme on cherchait à l'éloigner, il s'adresse aux tribuns. Ceux-ci, comme toujours, instruments de la multitude, au lieu d'en être les maîtres, cèdent au désir de la foule qui veut entendre Scaptius, et accordent à celui-ci la faculté de dire ce qu'il veut.

Il déclare "qu'il est dans sa quatre-vingt-troisième année, et qu'il a fait la guerre sur le terrain en litige ; ce n'était point dans sa première jeunesse ; il faisait alors sa vingtième campagne : c'était durant la guerre de Corioles. Il a conservé le souvenir d'un événement effacé par le temps, mais gravé dans sa mémoire. Or, le territoire en question faisait partie de celui de Corioles. À la prise de cette ville, il était tombé au domaine du peuple romain. Il est surpris que les Ardéates et les Ariciniens, qui jamais n'élevèrent leurs prétentions sur ce territoire tant que subsista Corioles, espèrent le ravir au peuple romain, légitime propriétaire, en le prenant pour arbitre. Il ne lui reste que peu de temps à vivre ; il ne peut cependant s'empêcher, malgré son grand âge, d'élever la voix, unique moyen qui lui reste, de revendiquer pour la république, un terrain qu'il a concouru de ses bras à lui acquérir. Il conseille fortement au peuple de ne pas prononcer contre lui-même par une délicatesse mal entendue."

## **Le peuple romain s'adjudge le territoire que se disputaient les Ardéates et les Aricins**

72

Les consuls, voyant que Scaptius était écouté non seulement en silence, mais encore avec faveur, prennent à témoin les dieux et les hommes que c'est une action indigne, et s'adjoignent les principaux patriciens. Ils se présentent ainsi à chaque tribu ; les prient de ne pas donner le plus détestable exemple du plus odieux des crimes, celui de juges qui font leur profit de l'objet en litige. Surtout dans cette occasion où, si jamais il était permis à un juge de se payer lui-même de sa peine, les avantages qu'ils recueilleraient de cette possession n'égaleraient pas le tort que leur ferait cette injustice, en leur aliénant l'affection de leurs alliés. La perte de l'estime et de la confiance est plus grande qu'on ne peut l'apprécier. Voilà le jugement que les délégués rapporteront chez eux ; voilà ce qu'ils publieront, ce qu'apprendront leurs ennemis ! Quelle douleur pour les uns, quelle joie pour les autres ! Pensent-ils que ce soit à Scaptius, le vieillard à la harangue, que leurs voisins attribueront ce jugement ? Scaptius y trouvera sans doute quelque célébrité ; mais le peuple romain n'y gagnera que le nom de prévaricateur et d'escroc judiciaire. Quel juge, dans une affaire privée, s'était jamais adjugé l'objet de la dispute ? Scaptius lui-même, déjà mort à toute pudeur, ne le ferait point."

Voilà ce que les consuls, ce que les patriciens ne cessaient de répéter. Mais la cupidité et Scaptius, qui l'avait mise en jeu, eurent plus de poids que ces paroles. Les tribus appelées à voter, adjugèrent ces terres au domaine public du peuple romain. Le résultat eût été le même, les sans doute, si l'on se fût présenté devant d'autres juges ; mais la bonté de la cause ne saurait laver ici l'iniquité du jugement. Les Aricins et les Ardéates ne le virent pas avec plus d'indignation et d'amertume que les patriciens de Rome.

Le reste de l'année se passa dans le repos, sans troubles intérieurs, et sans guerres étrangères.

**Fin du Livre III**

## **Livre IV - La croissance des pouvoirs de la plèbe (445 à 404 av. J.-C.)**

### **1. Guerres contre Fidènes et contre les Étrusques (445 à 434 av. J.-C.)**

#### **Les tribuns de la plèbe proposent les mariages mixtes et l'élection de consuls plébéiens (445)**

##### **1**

Les consuls Marcus Génucius et Gaius Curiatius remplacèrent les précédents. Cette année, le repos public fut troublé au-dedans et au-dehors. Dès les premiers jours, Gaius Canuléius, tribun du peuple, proposa une loi relative aux mariages entre patriciens et plébéiens, laquelle devait, selon les patriciens, souiller la pureté de leur sang et confondre les droits de toutes les races. Ensuite, la prétention, insensiblement élevée par les tribuns, d'obtenir que l'un des consuls fût choisi parmi le peuple, en vint là que neuf tribuns présentèrent un projet de loi, "pour que le peuple romain pût, à son gré, choisir les consuls parmi les plébéiens ou les patriciens." La conséquence de cette mesure, pensait-on, serait, non pas seulement d'appeler les plus obscurs au partage de l'autorité suprême, mais de la transporter tout à fait des grands au peuple. Aussi, les patriciens apprirent-ils avec joie que les Ardéates, mécontents de l'injustice avec laquelle on leur avait enlevé leur territoire, s'étaient soulevés ; que les Véiens avaient ravagé les frontières de la république, et que les Volsques et les Èques s'irritaient des fortifications de Verrugo ; tant ils préféreraient une guerre, même malheureuse, à une paix humiliante.

À ces nouvelles, qui sont encore exagérées, pour étouffer, au milieu de tous ces bruits de guerre, les propositions des tribuns, on ordonne de faire des levées, et de pousser les préparatifs avec la dernière vigueur ; on veut même, s'il est possible, les pousser plus vivement que sous le consulat de Titus Quinctius. À cette époque, Gaius Canuléius s'écria dans le sénat, "Que les consuls essayaient en vain, en effrayant le peuple, de le détourner des nouvelles lois ; que jamais, lui vivant, ils ne feraient de levées, avant que le peuple eût adopté les projets proposés par ses collègues et par lui ; " et aussitôt il convoqua une assemblée.

## Violente mise en garde des consuls

### 2

En même temps les consuls et le tribun excitaient, les uns le sénat contre le tribun, l'autre le peuple contre les consuls. Les consuls disaient : "Qu'il était impossible de tolérer plus longtemps les excès du tribunat : on était arrivé au dénouement ; c'était dans Rome et non pas au-dehors que se trouvaient les ennemis les plus redoutables. Au reste, il ne fallait pas plus en accuser le peuple que les patriciens, les tribuns que les consuls. Les choses qui sont le mieux récompensées dans un état sont toujours celles qui y prennent le plus d'accroissement ; et c'est ainsi que se forment les hommes remarquables dans la paix ou dans la guerre. À Rome, c'était aux séditions que l'on réservait les plus grandes récompenses ; elles étaient pour les particuliers, comme pour la multitude, une source d'honneurs. Rappelez-vous en quel état vous avez reçu de vos pères cette majesté du sénat que vous devez transmettre à vos enfants ; vous ne pourriez pas, comme le peuple, vous vanter d'avoir augmenté, agrandi votre héritage. Il ne faut donc pas espérer de voir un terme à ces désordres, tant que les auteurs des séditions seront aussi honorés, que les séditions sont heureuses. Quelle entreprise fut jamais plus audacieuse que celle de Canuléius ? Il veut mêler les rangs, mettre la confusion dans les auspices publics et particuliers, ne laisser rien de pur, rien d'intact ; et quand il aura fait ainsi disparaître toute distinction, personne ne pourra plus reconnaître ni soi ni les siens. En effet, quel sera le résultat de ces mariages mixtes, où patriciens et plébéiens s'accoupleront au hasard comme des brutes ? Ceux qui en naîtront ne sauront à quel sang, à quels sacrifices ils appartiennent ; mi-parties des deux races, ils n'auront pas en eux-mêmes d'unité.

En outre, comme si c'était peu encore que ce bouleversement des choses divines et humaines, ces perturbateurs du peuple se disposent à envahir le consulat. D'abord ils parlaient seulement de prendre parmi le peuple un des deux consuls ; aujourd'hui ils demandent que le peuple soit libre de choisir les deux consuls parmi les patriciens ou parmi les plébéiens ; et soyez certains qu'il choisira parmi ces derniers tout ce qu'il y aura de plus séditieux. Ainsi les Canuléius, les Icilius seront consuls. Puisse Jupiter Très Bon et Très Grand ne point laisser tomber si bas le pouvoir de la majesté royale ! et nous, mourons plutôt mille fois, que de souffrir cette profanation. Nous n'en doutons point : si nos ancêtres avaient pu prévoir qu'en accordant au peuple tout ce qu'il voulait, ils ne feraient, loin de l'adoucir, que le rendre plus âpre, plus exigeant et plus injuste dans ses prétentions, ils auraient mieux aimé courir la chance d'une lutte que de subir le joug de semblables lois.

Parce que déjà l'on avait cédé pour le tribunat, il a fallu céder encore. Il n'y a pas de terme possible : la même ville ne saurait contenir des tribuns du peuple et des patriciens : il faut abolir ou cet ordre ou cette magistrature ; mieux vaut tard que jamais prévenir l'audace et la témérité. Ces artisans de troubles auront-ils le droit d'exciter à la guerre les nations voisines, et ensuite nous empêcheront-ils de nous armer pour repousser ces guerres qu'ils ont excitées ? Ils auront presque appelé eux-mêmes les ennemis, et ils ne nous permettront pas de lever des troupes contre eux ? Voilà maintenant Canuléius qui ose déclarer dans le sénat que si les patriciens n'acceptent ses lois comme celles d'un vainqueur, il défendra toutes levées : qu'est-ce autre chose que menacer de livrer la patrie ? de la laisser assiéger et prendre ? Quels encouragements un pareil langage ne donne-t-il

pas non seulement au bas peuple de Rome, mais aux Volsques, aux Èques et aux Véiens ? Ne peuvent-ils pas espérer que, sous la conduite de Canuléius, ils escaladeront la citadelle et le Capitole, si les tribuns ont enlevé aux patriciens, avec leurs droits et leurs majesté, tout leur courage ? Mais les consuls sont prêts à les guider contre des citoyens coupables, avant de marcher contre l'ennemi.”



## Discours du tribun Canuléius devant l'assemblée du peuple

### 3

Tandis que ces choses se passaient dans le sénat, Canuléius parlait ainsi pour ses lois et contre les consuls : “Déjà, Romains, j’ai souvent eu l’occasion de remarquer à quel point vous méprisaient les patriciens, et combien ils vous jugeaient indignes de vivre avec eux dans la même ville, entre les mêmes murailles. Mais je n’en ai jamais été plus frappé qu’aujourd’hui, en voyant avec quelle fureur ils s’élèvent contre nos propositions. Et cependant, à quoi tendent-elles, qu’à leur rappeler que nous sommes leurs concitoyens, et que si nous n’avons pas les mêmes richesses, nous habitons du moins la même patrie ? Par la première, nous demandons la liberté du mariage, laquelle s’accorde aux peuples voisins et aux étrangers : nous-mêmes nous avons accordé le droit de cité, bien plus considérable que le mariage, à des ennemis vaincus. L’autre proposition n’a rien de nouveau ; nous ne faisons que redemander et réclamer un droit qui appartient au peuple, le droit de confier les honneurs à ceux à qui il lui plaît. Y a-t-il là de quoi bouleverser le ciel et la terre ? de quoi se jeter sur moi, comme ils l’ont presque fait tout à l’heure dans le sénat ? de quoi annoncer qu’ils emploieront la force, qu’ils violeront une magistrature sainte et sacrée ?

“Eh quoi ! donc, si l’on donne au peuple romain la liberté des suffrages, afin qu’il puisse confier à qui il voudra la dignité consulaire ; et si l’on n’ôte pas l’espoir de parvenir à cet honneur suprême à un plébéien qui en sera digne, cette ville ne pourra subsister ! C’en est fait de l’empire ! et parler d’un consul plébéien, c’est presque dire qu’un esclave, qu’un affranchi pourra le devenir ! Ne sentez-vous pas dans quelle humiliation vous vivez ? Ils vous empêcheraient, s’ils le pouvaient, de partager avec eux la lumière. Ils s’indignent que vous respiriez, que vous parliez, que vous ayez figure humaine. Ils vont même (que les dieux me pardonnent !) jusqu’à appeler sacrilège la nomination d’un consul plébéien. Je vous en atteste ! “

“Si les fastes de la république, si les registres des pontifes ne nous sont pas ouverts, ignorons-nous pour cela ce que pas un étranger n’ignore ? Les consuls n’ont-ils pas remplacé les rois ? n’ont-ils pas obtenu les mêmes droits, la même majesté ? Croyez-vous que nous n’ayons jamais entendu dire que Numa Pompilius, qui n’était ni patricien, ni même citoyen romain, fut appelé du fond de la Sabine par l’ordre du peuple, sur la proposition du sénat, pour régner sur Rome ? Que, plus tard, Lucius Tarquinius, qui n’appartenait ni à cette ville ni même à l’Italie, et qui était fils de Démarate de Corinthe, transplanté de Tarquinies, fut fait roi du vivant des fils d’Ancus ? Qu’après lui Servius Tullius, fils d’une captive de Corniculum, Servius Tullius, né d’un père inconnu et d’une mère esclave, parvint au trône sans autre titre que son intelligence et ses vertus ? Parlerai-je de Titus Tatius le Sabin, que Romulus lui-même, fondateur de notre ville, admit à partager son trône ? “

“Ainsi, c’est en n’excluant aucune classe où brillait le mérite, que l’empire romain s’est agrandi. Rougissez donc d’avoir un consul plébéien, quand vos ancêtres n’ont pas dédaigné d’avoir des étrangers pour rois ; quand, après même l’expulsion des rois, notre ville n’a pas été fermée au mérite étranger. En effet, n’est-ce pas après l’expulsion des rois que la famille Claudia a été reçue non seulement parmi les citoyens, mais encore au rang des patriciens ? Ainsi, d’un étranger on pourra faire un patricien, puis un consul ; et un

citoyen de Rome, s'il est né dans le peuple, devra renoncer à l'espoir d'arriver au consulat ! Cependant croyons-nous qu'il ne puisse sortir des rangs populaires un homme de courage et de cœur, habile dans la paix et dans la guerre, qui ressemble à Numa, à Lucius Tarquinius, à Servius Tullius ? ou si cet homme existe, pourquoi ne pas permettre qu'il porte la main au gouvernail de l'état ? Voulons-nous que nos consuls ressemblent aux décemvirs, les plus odieux des mortels, qui tous alors étaient patriciens, plutôt qu'aux meilleurs des rois, qui furent des hommes nouveaux ?

“Mais, dira-t-on, jamais depuis l’expulsion des rois un plébéien n’a obtenu le consulat. Que s’ensuit-il ? Est-il défendu d’innover ? et ce qui ne s’est jamais fait (bien des choses sont encore à faire chez un peuple nouveau) doit-il, malgré l’utilité, ne se faire jamais ? Nous n’avions sous le règne de Romulus, ni pontifes, ni augures : ils furent institués par Numa Pompilius. Il n’y avait à Rome ni cens, ni distribution par centuries et par classes ; Servius Tullius les établit. Il n’y avait jamais eu de consuls : les rois une fois chassés, on en créa. On ne connaissait ni le nom, ni l’autorité de dictateur : nos pères y pourvurent. Il n’y avait ni tribuns du peuple, ni édiles, ni questeurs : on institua ces fonctions. Dans l’espace de dix ans, nous avons créé les décemvirs pour rédiger nos lois, et nous les avons abolis. Qui doute que dans la ville éternelle, qui est destinée à s’agrandir sans fin, on ne doive établir de nouveaux pouvoirs, de nouveaux sacerdoce, de nouveaux droits des nations et des hommes ? “

“Cette prohibition des mariages entre patriciens et plébéiens, ne sont-ce pas ces misérables décemvirs qui l’ont eux-mêmes imaginée dans ces derniers temps, pour faire affront au peuple ? Y a-t-il une injure plus grave, plus cruelle, que de juger indigne du mariage une partie des citoyens, comme s’ils étaient entachés de quelque souillure ? N’est-ce pas souffrir dans l’enceinte même de la ville une sorte d’exil et de déportation ? Ils se défendent d’unions et d’alliances avec nous ; ils craignent que leur sang ne se mêle avec le nôtre. Eh bien ! si ce mélange souille votre noblesse que la plupart, originaires d’Albe ou de Sabine, vous ne devez ni au sang, ni à la naissance, mais au choix des rois d’abord, et ensuite à celui du peuple qui vous a élevés au rang de patriciens ; il fallait en conserver la pureté par des mesures privées ; il fallait ne pas choisir vos femmes dans la classe du peuple, et ne pas souffrir que vos filles, que vos sœurs choisissent leurs époux en dehors des patriciens.”

“Jamais plébéien n’eût fait violence à une jeune patricienne : de pareils caprices ne siéent qu’aux patriciens ; et jamais personne ne vous eût contraint à des unions auxquelles vous n’auriez pas consenti. Mais les prohiber par une loi, mais défendre les mariages entre patriciens et plébéiens, c’est un outrage pour le peuple : ce serait aussi bien d’interdire les mariages entre les riches et les pauvres. Jusqu’ici on a toujours laissé au libre arbitre des particuliers le choix de la maison où une femme devait entrer par mariage, de celle où un homme devait prendre une épouse ; et vous, vous l’enchaînez dans les liens d’une loi orgueilleuse, pour diviser les citoyens, et faire deux états d’un seul. Pourquoi ne décrétez-vous pas également qu’un plébéien ne pourra demeurer dans le voisinage d’un patricien, ni marcher dans le même chemin, ni s’asseoir à la même table, ni se montrer sur le même forum ? N’est-ce pas la même chose que de défendre l’alliance d’un patricien avec une plébéienne, d’un plébéien avec une patricienne ? Qu’y aurait-il de changé au droit, puisque les enfants suivent l’état de leur père ? Tout ce que nous demandons par là, c’est que vous nous admettiez au nombre des hommes et des citoyens ; et, à moins que notre abaissement et notre ignominie ne soient pour vous un plaisir, vous n’avez pas de raison pour vous y opposer.”

“Mais enfin, est-ce à vous ou au peuple romain qu’appartient l’autorité suprême ? A-t-on chassé les rois pour fonder votre domination, ou pour établir l’égalité de tous ? Il doit être permis au peuple de porter, quand il lui plaît, une loi. Sitôt que nous lui avons soumis une proposition, viendrez-vous toujours, pour le punir, ordonner des levées ? Au moment où moi, tribun, j’appellerai les tribus au suffrage, toi, consul, tu forceras la jeunesse à prêter serment, tu la traîneras dans les camps, tu menaceras le peuple, tu menaceras le tribun ? En effet, n’avons-nous pas déjà éprouvé deux fois ce que peuvent ces menaces contre l’union du peuple ? Mais c’est sans doute, par indulgence que vous vous êtes abstenus d’en venir aux mains ! non ! s’il n’y a pas eu de prise, n’est-ce pas que le parti le plus fort a été aussi le plus modéré ? Et aujourd’hui encore, il n’y aura pas de lutte, Romains ; ils tenteront toujours votre courage, et ne mettront jamais vos forces à l’épreuve.”

“Ainsi, consuls, que cette guerre soit feinte ou sérieuse, le peuple est prêt à vous y suivre, si, en permettant les mariages, vous rétablissez enfin dans Rome l’unité ; s’il lui est permis de s’unir, de se joindre, de se mêler à vous par des liens de famille ; si l’espoir, si l’accès aux honneurs cessent d’être interdits au mérite et au courage ; si nous sommes admis à prendre rang dans la république ; si, comme le veut une liberté égale, il nous est accordé d’obéir et de commander tour à tour par les magistratures annuelles. Si ces conditions vous répugnent, parlez, parlez de guerre tant qu’il vous plaira ; personne ne donnera son nom, personne ne prendra les armes, personne ne voudra combattre pour des maîtres superbes qui ne veulent nous admettre ni à partager avec eux les honneurs, ni à entrer dans leurs familles.”

## Création des tribuns militaires à puissance consulaire (444)

### 6

Les consuls haranguèrent aussi l'assemblée, et aux discours suivis succéda une sorte d'altercation. Dans le fort de la dispute, le tribun ayant demandé pour quel motif un plébéien ne pouvait être consul, il lui fut répondu avec plus de franchise que d'à-propos : "que c'était parce que nul plébéien n'avait les auspices, et que les décemvirs n'avaient interdit les mariages entre les deux ordres que pour empêcher que les auspices ne fussent troublés par des hommes d'une naissance incertaine." Ces paroles enflammèrent au plus haut degré l'indignation du peuple, à qui l'on refusait de prendre les auspices, comme s'il eût été l'objet de la réprobation des dieux immortels.

Et comme il avait un tribun décidé, auquel il ne le cédait pas lui-même en opiniâtreté, la querelle ne se termina que par la défaite des patriciens qui consentirent à la présentation de la loi sur les mariages, persuadés que de leur côté les tribuns se désisteraient de leur demande de consuls plébéiens, ou du moins qu'ils attendraient la fin de la guerre, et que le peuple, satisfait d'avoir obtenu le mariage, se prêterait à l'enrôlement.

Mais l'importance que Canuléius obtient par cette victoire sur les patriciens et par la faveur du peuple, excite l'émulation des autres tribuns ; ils combattent vigoureusement pour le succès de leurs prétentions, et, quoique les bruits de guerre prennent chaque jour plus de consistance, ils empêchent toutes levées. L'opposition des tribuns arrêtant aussi les consuls dans le sénat, ceux-ci réunissaient dans leurs maisons les principaux sénateurs : il fallait, selon eux, céder la victoire ou aux ennemis ou aux citoyens. Seuls parmi les consulaires, Horatius et Valérius n'assistaient point à ces réunions. L'avis de Gaius Claudius armait les consuls contre les tribuns ; mais Cincinnatus et Capitolinus, de la famille des Quinctius, s'opposaient de toutes leurs forces à ce que l'on versât du sang, à ce que l'on portât atteinte à des magistrats qu'un traité avec le peuple avait déclarés inviolables.

Le résultat de ces délibérations fut que les patriciens accordèrent la création de tribuns militaires revêtus de tous les pouvoirs du consulat, et pris indifféremment parmi les patriciens et les plébéiens. Rien ne fut changé à l'élection des consuls. Cet arrangement satisfait également les tribuns et le peuple. Les comices où l'on doit élire trois de ces tribuns revêtus de la puissance consulaire, sont indiqués. À cette nouvelle, tous ceux qui s'étaient fait remarquer par un langage ou par des actions séditieuses, et principalement les anciens tribuns du peuple, se mettent à solliciter les suffrages, à parcourir le forum, couverts de la robe blanche affectée aux candidats. Aussi d'abord, les patriciens, désespérant d'obtenir cet honneur d'une multitude irritée, et indignés de le partager avec de tels hommes, se tinrent à l'écart ; mais bientôt, cédant aux représentations des plus influents d'entre eux, ils se mirent sur les rangs, pour ne pas paraître avoir renoncé d'eux-mêmes à l'administration de la république.

L'issue de ces comices montra qu'autres sont les esprits dans la chaleur des débats, quand ils luttent pour leur liberté et leur dignité, autres quand, le combat fini, ils jugent de sang-froid ; car le peuple, satisfait d'être compté pour quelque chose, choisit tous les tribuns parmi les patriciens. Trouveriez-vous aujourd'hui chez un seul homme cette modération, cette équité, cette grandeur d'âme dont fit preuve alors un peuple entier ?

## Démission des tribuns. Retour au consulat

### 7

L'an 310 de la fondation de Rome, les tribuns militaires remplacèrent pour la première fois les consuls : ce furent Aulus Sempronius Atratinus, Lucius Atilius, Titus Cloelius, pendant la magistrature desquels l'union au-dedans donna la paix au-dehors. Quelques historiens, qui d'ailleurs ne parlent point de la loi relative à la nomination de consuls plébéiens, ont prétendu que c'était parce que la guerre de Véies s'était jointe à celle des Éques et des Volsques et à la défection d'Ardée, et parce que les consuls ne pouvaient diriger tant de guerres à la fois, que l'on avait créé trois tribuns militaires. Mais l'autorité de ces magistrats ne s'affermir pas tout d'abord ; car trois mois après leur entrée en charge, un décret des augures les obligea d'abdiquer à cause d'un vice dans leur élection : Gaius Curiatius, qui présidait les comices, n'avait pas observé les formalités requises en dressant la tente augurale.

Ardée nous envoya une députation pour se plaindre de notre injustice, tout en nous laissant voir que la restitution du territoire enlevé la maintiendrait dans notre alliance et dans notre amitié. Le sénat répondit : "qu'il ne lui appartenait point de casser un jugement rendu par le peuple ; qu'il n'avait pour cela aucun précédent, ni aucun droit, et que d'ailleurs l'union des deux ordres s'y opposait. Si les Ardéates voulaient attendre le moment favorable et laisser au sénat le soin de réparer le tort qu'ils avaient souffert, ils n'auraient plus tard qu'à se féliciter de leur modération ; qu'au reste, ils fussent bien persuadés que le sénat avait mis autant de zèle à prévenir cette injustice qu'il en mettrait à la réparer." Les députés répondirent qu'ils se retireraient sans avoir pris de décision, et furent congédiés avec bienveillance.

Comme la république n'avait pas pour le moment de magistrature curule, les patriciens s'assemblèrent et créèrent un interroi. On débattit pendant plusieurs jours la question de savoir si l'on nommerait des consuls ou des tribuns militaires. L'interroi et le sénat demandaient des comices consulaires, les tribuns et le peuple voulaient des comices pour la nomination des tribuns militaires. Les patriciens l'emportèrent parce que le peuple, décidé à conférer l'une ou l'autre dignité à des patriciens, sentit que son opposition était inutile, et parce que, d'autre part, les chefs du peuple préférèrent les comices où il ne devait pas être question d'eux, à ceux d'où on les écarterait comme indignes : les tribuns du peuple eux-mêmes se firent un mérite auprès des sénateurs les plus considérables de renoncer à une prétention qui ne devait pas avoir de succès.

Titus Quinctius Barbatus, interroi, créa consuls Lucius Papirius Mugillanus et Lucius Sempronius Atratinus. Sous ces consuls fut renouvelé le traité avec les Ardéates : et c'est là le seul monument qui nous reste de leur consulat, car leurs noms ne se trouvent ni dans les annales anciennes, ni dans les livres des magistrats. L'année avait commencé sous des tribuns militaires ; on les remplaça par des consuls ; et alors, comme si l'autorité était restée toute l'année entre les mains des premiers, les noms des consuls furent omis ; toutefois, Licinius Macer prétend qu'on les trouve dans le traité avec les Ardéates, et dans les livres de lin déposés dans le temple de Monéta. Malgré toutes les menaces dont les nations voisines voulaient nous effrayer, la paix régna au-dehors comme au-dedans.

## Création de la censure (443)

### 8

Mais soit que cette année n'ait eu que des tribuns, soit qu'aux tribuns aient été substitués des consuls, on connaît d'une manière positive les consuls de l'année suivante : c'étaient Marcus Géganius Macérinus, qui fut élu pour la seconde fois, et Titus Quinctius Capitolinus, qui le fut pour la cinquième. Cette même année vit l'établissement de la censure, qui, au début, n'eut pas grande importance, mais qui prit par la suite un tel développement, qu'elle eut entre ses mains la direction des mœurs et de la discipline romaine ; qu'elle prononça souverainement sur l'honneur des sénateurs et des chevaliers, et qu'elle eut dans ses attributions l'inspection des lieux publics et particuliers, ainsi que l'administration des revenus du peuple romain.

Voici dans quelles circonstances cette magistrature fut instituée. Le cens n'avait pas eu lieu depuis plusieurs années, et il n'était plus possible de le différer davantage : mais les consuls, au milieu de toutes les guerres qui menaçaient, n'avaient pas le temps de s'en occuper. Ils représentèrent au sénat que cette opération pénible et nullement consulaire réclamait un magistrat spécial, dont relèveraient les greffiers, qui aurait la garde et le soin des registres, et réglerait à son gré la manière de faire le cens.

Les patriciens, malgré le peu d'importance de ces fonctions, virent avec joie augmenter le nombre des magistratures patriciennes, persuadés, je crois, que, ainsi qu'il a été prouvé par l'événement, la puissance personnelle de ceux à qui serait confiée cette charge y ajouterait du lustre et de l'autorité. De leur côté, les tribuns, n'y voyant que ce qu'elle offrait alors, c'est-à-dire des attributions qui avaient plus d'utilité que d'éclat, ne voulurent pas s'obstiner mal à propos sur les moindres choses, et s'abstinrent de toute opposition. Cette place étant dédaignée par les premiers de l'état, Papirius et Sempronius, qui n'avaient pas complété l'année de leur consulat (sur lequel même il s'élève des doutes), furent, en dédommagement, chargés, par les suffrages du peuple, de faire le cens. La nature de leurs fonctions leur fit donner le nom de censeurs.

## Deux prétendants se disputent une belle plébéienne à Ardée ; Rome s'engage dans le conflit (443)

### 9

Tandis que ces choses se passent à Rome, Ardée envoie des députés réclamer, au nom de son antique alliance, et du traité récemment renouvelé, un secours qui la sauve d'une ruine presque certaine ; car une guerre civile l'empêchait de jouir de la paix qu'elle avait eu le bon esprit de conserver avec Rome. La cause et l'origine de cette guerre était, à ce qu'on rapporte, le choc des factions, fléau toujours plus funeste aux états que la guerre étrangère, que la famine, que les épidémies, et toutes ces calamités, que l'on attribue d'ordinaire au courroux des dieux.

Deux jeunes gens recherchaient une jeune fille de race plébéienne et célèbre par sa beauté. L'un, né dans la même classe qu'elle, était appuyé par les tuteurs qui appartenaient aussi au même corps ; l'autre, de famille noble, et qui ne s'était épris d'elle que pour ses charmes, avait pour lui la protection active de son ordre. La lutte des deux partis pénétra jusque dans la maison de la jeune fille : la mère, voulant donner à sa fille le parti le plus brillant, s'était prononcée en faveur du noble ; les tuteurs, que l'esprit de parti dirigeait également, soutenaient leur protégé.

L'affaire, n'ayant pu se décider en famille, fut portée devant les juges. La mère et les tuteurs entendus, les magistrats accordèrent à la première le droit de conclure le mariage qu'elle désirait ; mais la force l'emporta. En effet, les tuteurs se plaignent sur le forum à ceux de leur parti de l'injustice de cette décision, réunissent une troupe des leurs, et arrachent la jeune fille de la maison maternelle. Les nobles, plus furieux encore, marchent contre eux sous la conduite du jeune amant, indigné de cette injure. Un combat terrible s'engage. Le peuple qui ne ressemblait en rien au peuple de Rome est repoussé ; il sort en armes de la ville, s'établit sur une colline, d'où il porte le fer et la flamme dans les propriétés des nobles, et renforcé d'une multitude de journaliers, qu'attire l'espoir du pillage, il se prépare à assiéger une ville jusqu'alors paisible. Tous les maux de la guerre s'offrent à la fois : il semble que la ville entière soit animée de la rage de ces deux rivaux qui brûlent d'acheter un funeste hymen au prix de la chute de leur patrie.

Les deux partis trouvèrent que cette guerre était trop peu de chose si elle se bornait à Ardée : les nobles appelèrent les Romains au secours de la ville assiégée ; le peuple souleva les Volsques pour l'aider à s'en rendre maître. Les Volsques, conduits par un Èque, Cluilius, arrivèrent les premiers, et mirent le siège devant la place. À peine la nouvelle en fut arrivée à Rome, que le consul, Marcus Géganius, partit avec son armée, et vint camper à trois milles des ennemis. Le jour était sur son déclin. Il ordonne à ses troupes de prendre de la nourriture et du repos ; mais à la quatrième veille il rapproche ses enseignes de l'ennemi, commence les travaux, et les pousse avec tant d'activité, qu'au lever du soleil, les Volsques se trouvent enfermés par les Romains dans un retranchement plus fort que celui dont ils ont environné la ville. De l'autre côté, le consul avait avancé ses lignes jusqu'aux murs d'Ardée, afin que ses troupes pussent communiquer avec la ville.



## Victoire sur les Volsques (443)

### 10

Le général volsque, qui jusqu'alors avait nourri son armée, non de provisions de réserve, mais du blé qu'il enlevait chaque jour dans la campagne, se voyant tout à coup enfermé sans ressources, demande une entrevue au consul et lui déclare que "Si les Romains sont venus pour faire lever le siège, il est prêt à emmener les Volsques." À cela le consul répondit "Que des vaincus devaient subir et non dicter les conditions, et que si les Volsques étaient venus, quand ils avaient trouvé le moment favorable, pour attaquer les alliés du peuple romain, ils ne s'en iraient pas e même. Il fallait qu'ils livrassent leur général et missent bas les armes en se confessant vaincus et en promettant d'obéir. Autrement, soit qu'ils voulussent s'éloigner ou rester, ils auraient en lui un ennemi implacable, décidé à revenir à Rome avec une victoire plutôt qu'avec une paix douteuse."

Les Volsques n'ayant plus d'autre ressource mirent le peu qui leur restait d'espoir dans les armes, et eurent encore le désavantage d'en venir aux mains dans un poste peu favorable pour le combat, plus défavorable pour la fuite. Repoussés et massacrés de toutes parts, et passant de la résistance aux prières, ils livrent leur général, déposent leurs armes, passent sous le joug vêtus d'une simple tunique, et se retirent couverts de honte, après une perte considérable ; puis, s'étant arrêtés non loin de la ville de Tusculum, dont les habitants, animés contre eux d'une vieille haine, tombèrent sur leur troupe désarmée, ce fut à peine s'il en échappa pour porter la nouvelle de ce désastre.

Le Romain rétablit la paix dans Ardée en faisant tomber sous la hache la tête des principaux auteurs de ces troubles, et en réunissant leurs biens au domaine public de leur patrie. Des services si importants paraissaient aux Ardéates une réparation suffisante de l'injustice de Rome ; mais le sénat trouvait qu'il lui restait encore quelque chose à faire pour anéantir les traces de la cupidité du peuple. Le consul rentra dans Rome en triomphe. Devant son char l'on conduisait Cluilius, général des Volsques, et l'on portait les dépouilles enlevées à l'ennemi avant de le faire passer sous le joug.

Le consul Quinctius, sans quitter la toge, égala, ce qui n'était point facile, la gloire que son collègue avait acquise par les armes ; car il sut si bien maintenir la paix et la concorde dans la ville par son extrême équité envers les petits et les grands que les patriciens parlaient de sa sévérité, et le peuple de sa douceur. À l'égard des tribuns, il obtint plus de ces magistrats par son ascendant que par la violence. Cinq consulats, soutenus avec le même éclat, et sa vie entière, vraiment digne d'un consul, ne lui attiraient pas moins de respect que l'autorité suprême. Aussi, cette année ne fut-il pas question de tribuns militaires.

## Fondation d'une colonie à Ardée (442)

### 11

On nomma consuls Marcus Fabius Vibulanus et Postumus Aebutius Cornicen. Les consuls Fabius et Aebutius voyant la gloire dont leurs prédécesseurs s'étaient couverts dans la paix et dans la guerre (car la promptitude avec laquelle ils avaient secouru Ardée, sur le penchant de sa ruine, avait produit une vive impression sur les peuples voisins, soit alliés soit ennemis), s'empressèrent avec d'autant plus d'ardeur d'effacer tout souvenir d'un jugement honteux ; ils rendirent un sénatus-consulte portant que, les dissensions civiles ayant réduit de beaucoup la population d'Ardée, on y enverrait une colonie pour l'aider à se défendre contre les Volsques. Tels étaient les motifs exposés dans le décret, pour dérober au peuple et aux tribuns le projet formé de casser leur jugement. On était convenu que la plus grande partie des colons serait composée de Rutules, qu'on ne leur partagerait d'autre territoire que celui dont une décision inique les avait dépouillés, et qu'aucune portion de terrain ne serait donnée à ceux de Rome avant que tous les Rutules fussent pourvus. C'est ainsi que les Ardéates recouvrèrent leur territoire.

Les triumvirs créés pour conduire la colonie furent Agrippa Ménénus, Titus Cloelius Siculus, Marcus Aebutius Helua, lesquels, chargés, contre le gré du peuple, de partager entre les alliés un territoire que Rome avait déclaré lui appartenir, encoururent le mécontentement de la multitude, sans se rendre agréables aux principaux patriciens, parce qu'ils n'accordèrent rien à la faveur. Déjà ils avaient été cités devant le peuple par les tribuns ; mais ils se dérobèrent à leurs poursuites, en s'établissant dans la colonie, témoin de leur désintéressement et de leur justice.

## **Terrible disette à Rome ; création d'un préfet de l'annone (440)**

### **12**

La paix régna au-dedans et au-dehors cette année et la suivante, où furent consuls Gaius Furius Paculus et Marcus Papirius Crassus. Ce fut alors que l'on célébra les Jeux que les décevirs, sur un décret du sénat, avait voués lors de la retraite du peuple. Vainement Poetélius chercha l'occasion d'exciter des troubles : il s'était fait nommer pour la seconde fois tribun du peuple, en annonçant tout haut ses projets ; mais il ne put obtenir que les consuls proposassent au sénat le partage des terres ; et, lorsque après de longs débats, il parvint à faire soumettre aux sénateurs la question de savoir si l'on tiendrait les comices pour la création de consuls ou de tribuns militaires, il fut décidé que l'on nommerait des consuls. Les menaces du tribun qui annonçait l'intention de s'opposer aux levées, étaient un sujet de moquerie ; car les peuples voisins se tenant en repos, rien ne nous obligeait à songer à la guerre, et encore moins à nous y préparer.

À ce repos de la république succéda, sous le consulat de Proculus Géganius Macérinus et de Lucius Ménénus Lanatus, une année que signalèrent des maux et des dangers sans nombre : les séditions, la famine, et presque l'asservissement de Rome, que les largesses d'hommes ambitieux avaient peu à peu séduite. Il n'y manqua que la guerre étrangère ; si elle fût venue compliquer les embarras de la situation, le secours des dieux aurait à peine suffi pour nous sauver.

Nos malheurs commencèrent par la famine, soit que l'année eût été peu favorable aux biens de la terre, soit que l'attrait des assemblées et de la ville eût fait négliger la culture : on l'attribue à ces deux causes. Tandis que les patriciens accusaient le peuple de paresse, les tribuns reprochaient aux consuls leur mauvaise foi et leur négligence. Enfin, les plébéiens proposèrent, sans que le sénat s'y opposât, que Lucius Minucius fût nommé intendant des vivres ; magistrature où il devait mieux réussir à défendre la liberté, qu'à s'acquitter des soins attachés à ses fonctions : néanmoins, il finit par obtenir aussi à bon droit, avec la reconnaissance publique, la gloire d'avoir adouci la disette.

Ayant envoyé de nombreux commissaires, par terre et par mer, chez les nations voisines, ceux-ci lui rapportèrent de l'Étrurie seulement une petite quantité de blé qui ne put ramener l'abondance. Il fallut se contenter de régler les privations ; on força les citoyens à déclarer le blé qu'ils avaient, à vendre le surplus de ce qui leur était nécessaire pour un mois ; on diminua la ration des esclaves ; on accusa et on livra à la fureur du peuple les marchands de grains, et l'on n'obtint de ces rigoureuses mesures d'autres résultats que de constater le mal sans le soulager. Un grand nombre de plébéiens ayant perdu tout espoir, plutôt que de traîner leur vie dans ces tourments, se voilèrent la tête et se précipitèrent dans le Tibre.

À cette époque Spurius Maelius, de l'ordre des chevaliers, et qui était prodigieusement riche pour le temps, donna le dangereux exemple d'une chose utile en elle-même, mais dénaturée par ses détestables intentions. Il avait, par l'entremise de ses hôtes et de ses clients, fait à ses frais des achats de blé en Étrurie (ce qui, je pense, rendit inutiles les mesures prises par l'état pour adoucir la disette), et il se mit à distribuer ces grains au peuple. Aussi, partout où il se montrait, la multitude, gagnée par ses largesses, lui formait un cortège tel que n'en avait jamais eu un simple particulier, et lui donnait espoir qu'il arriverait sûrement, par sa faveur, au consulat. Mais, comme le cœur humain ne sait pas se contenter de ce que lui promet la fortune, Maelius porta encore plus haut ses vues trop ambitieuses : voyant qu'il fallait arracher le consulat aux patriciens, il aspira au trône : c'était le seul prix digne de tant de combinaisons et de la lutte terrible qu'il allait soutenir. Les comices consulaires approchaient : cette opération le surprit avant que son plan fût arrêté et ses projets assez mûrs. Titus Quinctius Capitolinus, nommé consul pour la sixième fois, n'était pas un choix favorable pour un novateur. On lui adjoignit pour collègue Agrippa Ménénus, surnommé Lanatus.

Lucius Minucius demeura intendant des vivres, soit qu'il eût été réélu, soit que ses pouvoirs dussent se prolonger autant que les motifs pour lesquels on les lui avait conférés ; car il n'y a ici de certitude que le nom de l'intendant porté dans les livres de lin au nombre des magistrats pour l'une et l'autre année. Or Minucius, chargé par l'état des mêmes soins que prenait Maelius de son propre mouvement, était en relation avec la même espèce d'hommes, et ayant découvert ce qui se passait, en avertit le sénat. "On portait des armes dans la maison de Maelius, et lui-même y tenait des assemblées. Il avait évidemment le projet de se faire roi. Le moment de l'exécution n'était pas encore fixé ; mais on avait arrêté tout le reste. Des tribuns, gagnés à prix d'argent, avaient vendu la liberté ; les chefs de la multitude s'étaient déjà partagé les emplois. Pour lui, Minucius, il avertissait le sénat, plus tard peut-être que ne l'aurait voulu la sûreté publique ; mais il n'avait voulu rien donner de vague et d'incertain."

En apprenant ces choses, les principaux sénateurs éclatent en reproches contre les consuls de l'année précédente qui avaient souffert ces distributions de grains, ces réunions du peuple dans la maison d'un particulier, et contre les nouveaux consuls qui avaient pu attendre que l'intendant des vivres déférât au sénat une affaire si importante, dont la découverte et même la répression appartenait à l'autorité consulaire. Alors, T. Quinctius répondit : "Qu'on accusait à tort les consuls, que, liés par les lois d'appel, établies pour miner leur autorité, ils avaient manqué de pouvoir pour réprimer un attentat si énorme, et non pas de courage ; que les circonstances demandaient non seulement un homme de cœur, mais un homme entièrement indépendant et qui ne fût pas enchaîné par les lois ; qu'en conséquence, il se proposait de nommer dictateur L. Quinctius, dont le courage égalerait le pouvoir."

Chacun l'approuva. Mais Quinctius refusa d'abord ; il leur demandait "ce qu'ils lui voulaient en l'exposant, avec son grand âge, dans une lutte aussi terrible." Enfin, comme tout le monde lui disait que malgré sa vieillesse il avait plus de sagesse et même de

vigueur que tous les autres ; comme on l'accablait d'éloges, d'ailleurs bien mérités, et que le consul ne voulait point revenir de sa détermination, Cincinnatus, priant les dieux immortels de ne pas permettre que sa vieillesse, dans cette crise, attirât sur la république ni affront ni dommage, se laisse nommer dictateur par le consul, et ensuite lui-même choisit Gaius Servilius Ahala pour maître de cavalerie.

## Le maître de cavalerie fait assassiner Spurius Maelius

### 14

Le lendemain, après avoir placé des corps de garde, il descend sur le forum, et étonne le peuple par cet appareil inattendu. Maelius et ses partisans sentirent bien que c'était contre eux qu'était dirigée la puissance de cette redoutable magistrature ; mais les citoyens qui ignoraient leurs complots, se demandaient : "Quelle sédition, quelle guerre soudaine avait rendu nécessaire l'autorité dictatoriale, ou avait fait confier la direction de la république à Quinctius, qui était plus qu'octogénaire."

Cependant Servilius, le maître de la cavalerie, envoyé par le dictateur vers Maelius, lui dit : "Le dictateur te demande. — Que me veut-il ?," répond Maelius tremblant. "Écouter la défense, répliqua Servilius, et te voir te justifier du crime que Minucius a déféré au sénat." Aussitôt Maelius se réfugie au milieu d'un groupe de ses complices, promène autour de lui ses regards, cherche à gagner du temps. Enfin, sur l'ordre du chef de la cavalerie, un appariteur l'arrête. Délivré par les assistants, il s'enfuit en implorant le secours de la multitude ; il dit que c'est une conspiration des patriciens qui l'opprime, parce qu'il a fait du bien au peuple ; il le conjure de venir à son aide dans un danger si imminent, et de ne pas du moins le laisser égorger sous ses yeux.

Au milieu de ces clameurs, Ahala Servilius l'atteint et lui tranche la tête ; puis, couvert de son sang, entouré d'une troupe de jeunes patriciens, il va annoncer au dictateur que Maelius, cité devant lui, a repoussé l'appariteur, soulevé la multitude, et subi la peine due à son crime. Alors le dictateur : "Je te félicite de ton courage, Gaius Servilius, lui dit-il ; tu as sauvé la république."

## Le dictateur approuve l'exécution de Spurius Maelius

15

Comme la multitude, ne sachant que penser de cet événement, commençait à s'émouvoir, Quinctius convoqua une assemblée, et là il déclara : "Que Maelius avait été légitimement mis à mort, alors même qu'il n'eût pas été coupable d'aspirer à la royauté ; car, invité par le maître de cavalerie à se rendre vers le dictateur, il avait refusé. Lui, Cincinnatus, n'était monté sur son tribunal que pour instruire cette affaire ; et l'instruction eût amené le même résultat pour Maelius. Il se préparait à se soustraire par la force au jugement ; on l'avait réprimé par la force. On n'avait pas dû traiter en citoyen un homme qui, né chez un peuple libre, au sein de la justice et des lois, avait conçu l'espoir de s'élever au trône, dans une ville d'où il savait qu'on avait chassé les rois ; où dans la même année, les neveux d'un roi, fils du consul qui avait délivré la patrie, sur la dénonciation d'un complot pour le rétablissement de la royauté, avaient, par l'ordre de leur père, péri sous la hache ; d'où Tarquinius Collatin, consul, s'était vu, en haine de son nom, forcé d'abdiquer sa magistrature et de se condamner à l'exil ; où, quelques années plus tard, Spurius Cassius, soupçonné de prétendre au trône, avait payé cette ambition de sa vie, où, tout récemment, les décemvirs avaient expié leur hauteur tyrannique par la perte de leurs biens, par l'exil et la mort."

"Et quel était ce Maelius ? Sans doute il n'y a point d'illustration, point d'honneurs, point de services, qui puissent ouvrir à personne le chemin de la tyrannie ; mais, du moins, c'était sur leurs consulats, sur leurs décemvirats, sur leurs honneurs et sur ceux de leurs ancêtres, sur la gloire de leur famille, que s'appuyaient les Claudius, les Cassius, pour atteindre un but coupable. Mais que Spurius Maelius, qui pouvait désirer plutôt qu'espérer le tribunat, qu'un riche marchand de blé se fût flatté d'acheter pour deux livres de farine la liberté de ses concitoyens, de gagner, par l'appât d'un morceau de pain, un peuple qui avait vaincu tous ses voisins ; mais que Rome endurât d'avoir pour roi un homme qu'elle aurait à peine toléré comme sénateur, et qu'elle laissât entre ses mains les insignes et le pouvoir de son fondateur Romulus, fils des dieux, que les dieux avaient reçu dans leurs rangs, c'était une chose monstrueuse plus encore qu'un crime. Et ce n'était pas assez que le sang du coupable pour expier un tel forfait ; il fallait encore détruire de fond en comble les toits et les murailles où ces projets insensés avaient été conçus, et confisquer, au profit de l'état, ces biens, au moyen desquels un infâme avait voulu acquérir un trône. En conséquence, il ordonnait aux questeurs de vendre ces biens et d'en verser le prix au trésor."

## Règlement de l'affaire Maelius. Élection de tribuns militaires (438)

### 16

Ensuite il donna l'ordre qu'on démolit sur-le-champ la maison du coupable, dont l'emplacement devait attester le renversement d'une espérance criminelle : ce lieu fut nommé *Aequimaelium*. *Lucius Minucius* reçut devant la Triple Porte l'hommage d'un bœuf doré, sans opposition de la part du peuple, auquel il distribua le blé de *Maelius* à un as le boisseau. Ce *Minucius*, à ce que je trouve dans quelques auteurs, passa de l'ordre des patriciens dans celui du peuple, fut choisi pour onzième tribun par les dix autres, et, en cette qualité, apaisa une sédition causée par le meurtre de *Maelius*. Au reste, il me semble peu croyable que le sénat ait souffert qu'on augmentât le nombre des tribuns, surtout qu'un patricien ait donné l'exemple de cette innovation, et que le peuple n'ait point conservé, ou essayé de conserver cet avantage une fois acquis. Mais ce qui, mieux que tout le reste, prouve la fausseté du titre mis au bas de son image, c'est que peu d'années auparavant, une loi avait ôté aux tribuns la faculté de se choisir un collègue.

*Quintus Caecilius*, *Quintus Junius*, et *Sextus Titinius*, seuls du collège des tribuns, n'avaient point participé à la loi qui décernait des honneurs à *Minucius* ; ils ne cessaient d'accuser tantôt *Minucius*, tantôt *Servilius* auprès du peuple, et de déplorer l'indigne mort de *Maelius*. Ils parvinrent ainsi à obtenir qu'on assemblât les comices pour nommer des tribuns militaires et non des consuls, ne doutant pas qu'en se déclarant les vengeurs de *Maelius*, des plébéiens ne pussent obtenir quelques-unes des six places à donner, car on en pouvait nommer un pareil nombre. Cependant le peuple, quoiqu'il eût été, cette année-là, agité en tous sens, ne nomma que trois tribuns avec le pouvoir consulaire, et encore dans ce nombre fut *Lucius Quinctius*, fils de *Cincinnatus*, dont on cherchait à rendre la dictature odieuse pour exciter des troubles. Avant *Quinctius*, *Mamercus Aemilius*, personnage de la plus haute considération, avait obtenu les suffrages. Le troisième nommé fut *Lucius Julius*.



## Guerre contre Fidènes (437)

17

Sous leur magistrature, Fidènes, colonie romaine, nous quitta pour s'attacher au Lar Tolumnius, roi de Véies. À cette défection ils ajoutèrent un crime encore plus noir : par l'ordre de Tolumnius, ils massacrèrent Gaius Fulcinius, Cloelius Tullus, Spurius Antius et Lucius Roscius, que Rome avait envoyés pour s'informer des motifs de ce changement. Quelques-uns, voulant excuser le roi, prétendent que ce qui causa le meurtre de ces députés, fut que les Fidénates prirent pour un ordre de mort un mot équivoque dont ce prince s'était servi sur un heureux coup de dés. On ne saurait admettre cette excuse. Car, comment l'arrivée des Fidénates, ses nouveaux alliés, qui venaient le consulter sur un assassinat réprouvé par le droit des nations, ne l'aurait-elle pas détourné du jeu ? Et comment cet attentat ne l'eût-il point fait frémir d'horreur ? Je croirais plus volontiers que par la complicité d'un si grand forfait, il voulut enchaîner les Fidénates, et leur ôter tout espoir de retour vers les Romains. On éleva dans les Rostres, aux frais de l'état, des statues aux députés égorgés à Fidènes.

Comme une lutte terrible se préparait, en conséquence de cet attentat, contre Véies, Fidènes et d'autres peuples voisins, le peuple et ses tribuns demeurèrent tranquilles, et le pouvoir suprême fut sans opposition confié à des consuls. Ce furent Marcus Géganius Macérinus pour la troisième fois, et Lucius Sergius Fidénas, surnom que lui mérita, je crois, la guerre qu'il fit ensuite. En effet, il remporta le premier sur le roi de Véies, en deçà de l'Anio, une victoire qui nous coûta bien du sang. Aussi, le regret qu'on éprouva de la perte de tant de citoyens surpassa-t-il la joie que causa la défaite des ennemis.

Le sénat, comme dans toutes les circonstances critiques, voulut qu'on nommât un dictateur : ce fut Mamercus Aemilius. Il choisit pour maître de la cavalerie un de ses collègues au tribunat militaire de l'année précédente, Lucius Quinctius Cincinnatus le fils, jeune homme digne de son père. Aux levées faites par les consuls, on joignit des centurions vieillis dans les combats, et l'on remplaça les soldats qui avaient péri dans la dernière bataille. Le dictateur voulut que Titus Quinctius Capitolinus et Marcus Fabius Vibulanus le suivissent en qualité de lieutenants.

L'autorité d'une magistrature supérieure, confiée à un homme qui était à la hauteur de cette autorité, chassa les ennemis du territoire de Rome, et leur fit repasser l'Anio. Ils transportèrent leur camp sur des collines situées entre le fleuve et Fidènes, et n'osèrent se montrer dans la plaine qu'après leur jonction avec l'armée des Falisques. Enfin, les Étrusques établirent leur camp sous les murs de Fidènes ; et le dictateur vint asseoir le sien non loin de là, sur le confluent des deux fleuves réunis, autant que le terrain l'avait permis, par un retranchement. Le lendemain il présenta la bataille.

## **Le dictateur Mamercus Aemilius engage le combat près de Fidènes (437)**

### **18**

Chez les ennemis, les avis étaient partagés. Le Falisque, qui supportait impatiemment les ennuis d'une guerre lointaine et se fiait à son courage, demandait le combat. Le Véien et le Fidénate pensaient que la prolongation de la campagne leur serait avantageuse. Tolumnius partageait leur opinion ; cependant, pour ne pas rebuter les Falisques en les tenant trop longtemps éloignés de leur ville, il annonce la bataille pour le lendemain.

Le dictateur et les Romains, voyant que l'ennemi refusait le combat, sentaient croître leur courage ; et le lendemain les soldats parlaient déjà d'attaquer le camp et la ville, si l'on n'en venait pas aux mains, quand les deux armées s'avancent au milieu de la plaine entre les deux camps. Les Véiens, de beaucoup supérieurs en nombre, envoyèrent des troupes tourner les montagnes pour attaquer le camp romain au milieu de l'action. L'armée des trois peuples était rangée de manière que les Véiens formaient l'aile droite, les Falisques la gauche, et les Fidénates le centre. Le dictateur commandait l'aile opposée aux Falisques ; Quinctius Capitolinus, à la gauche, marcha contre les Véiens ; Cincinnatus, à la tête de sa cavalerie, couvrait le centre.

On demeura un moment silencieux et en repos. Les Étrusques ne voulaient combattre qu'autant qu'ils y seraient forcés, et le dictateur, les yeux fixés sur le Capitole, attendait que les augures, quand le moment serait favorable, lui fissent le signal convenu. Dès qu'il l'eut aperçu, il commença par lancer ses cavaliers sur l'ennemi ; l'infanterie suivit et attaqua avec vigueur. D'aucun côté les légions étrusques ne purent soutenir le choc des Romains ; Mais la cavalerie résistait vivement ; et le plus brave de tous était le roi, qui, poussant son cheval sur tous les points où l'ardeur de la poursuite avait dispersé les Romains, prolongeait le combat.

## **Le tribun Aulus Cornélius Cossus tue le Lar Tolumnius. Victoire de l'armée romaine**

### **19**

Parmi cette cavalerie se trouvait alors un tribun des soldats, Aulus Cornélius Cossus, homme d'une beauté singulière, d'une force et d'un courage également remarquables, et animé par le souvenir de ses aïeux, dont il transmet le nom plus grand et plus glorieux encore à sa postérité. Quand il vit les escadrons romains plier partout devant Tolumnius, et qu'à son costume royal il eut reconnu ce prince qui parcourait en tous sens le champ de bataille : "Le voilà donc, dit-il, cet infracteur des traités, ce violateur du droit des gens ! Si les dieux veulent qu'il y ait encore quelque chose de sacré sur la terre, je vais immoler cette victime aux mânes des députés de Rome ! "

En même temps il pique des deux, fond, la lance en arrêt, sur cet unique adversaire, et l'ayant, du premier coup, jeté à bas de son cheval, il saute lui-même à terre en s'appuyant sur sa lance. Comme le roi commençait à se relever, Cossus, du choc de son bouclier, le terrasse de nouveau, le frappe à coups redoublés de sa javeline, et le cloue contre terre ; puis, l'ayant dépouillé de ses armes, il lui coupe la tête, et, la portant au bout de sa lance, il disperse les ennemis par la terreur que leur inspire la vue de la tête de leur roi. Ainsi fut enfoncée la cavalerie, qui seule avait rendu la victoire douteuse. Le dictateur poursuit les fuyards, les pousse dans leur camp, et les taille en pièces. La plupart des Fidénates, qui connaissaient les lieux, s'enfuirent dans les montagnes. Cossus, ayant traversé le Tibre avec la cavalerie, fit sur le territoire de Véies un butin immense qu'il rapporta dans Rome.

Pendant l'action, le camp romain eut aussi à se défendre contre le détachement que Tolumnius, comme nous l'avons dit plus haut, avait envoyé l'attaquer. Fabius Vibulanus commença par couronner de ses troupes les retranchements ; ensuite, voyant les ennemis ainsi occupés à en faire le siège, il sortit tout à coup avec les triaires par la porte principale. La terreur saisit les assaillants. Le carnage fut moindre que sur le champ de bataille, parce qu'ils étaient moins nombreux, mais la déroute n'en fut pas moins désordonnée.

## Retour triomphal de l'armée ; Cossus dépose les secondes dépouilles opimes (437)

### 20

Après une victoire aussi complète, le dictateur, en vertu d'un sénatus-consulte sanctionné par le peuple, rentra dans la ville en triomphe. Le plus bel ornement de cette cérémonie fut Cossus, qui portait les dépouilles du roi qu'il avait tué. Les soldats, dans les chansons naïves qu'ils avaient composées à sa louange, le comparaient à Romulus. Par une dédicace solennelle, il consacra ces dépouilles dans le temple de Jupiter Férétrien, auprès de celles que Romulus y avaient déposées, et qui étaient les premières et les seules jusqu'alors qui eussent mérité le titre d'opimes. Il attirait les regards plus que le char du dictateur, et il recueillit presque tout l'honneur de cette fameuse journée. Le dictateur fit faire, par l'ordre du peuple, aux dépens du trésor public, une couronne d'or, du poids d'une livre, qu'il offrit dans le Capitole à Jupiter.

En disant que Aulus Cornélius Cossus était tribun des soldats lorsqu'il consacra dans le temple de Jupiter Férétrien les secondes dépouilles opimes, j'ai suivi tous les auteurs qui m'ont précédé ; au reste, outre qu'on appelle proprement dépouilles opimes celles-là seules qu'un général enlève au général ennemi, et que nous ne reconnaissons pour général que celui sous les auspices duquel se fait la guerre, l'inscription même tracée sur les dépouilles prouve, contre leur assertion et la mienne, que Cossus était consul lorsqu'il s'en empara. Pour moi, j'ai entendu de la bouche même d'Auguste César, le fondateur ou le restaurateur de tous nos temples, que quand il entra dans celui de Jupiter Férétrien, qu'il releva, tombant de vétusté, il lut lui-même cette inscription sur la cuirasse de lin ; et j'aurais cru commettre une sorte de sacrilège en dérobant à Cossus le témoignage de César qui rétablit ce temple. L'erreur vient-elle de ce que nos vieilles annales, ainsi que les livres des magistrats, écrits sur toile et déposés dans le temple de Monéta, souvent cités par Macer Licinius, disent que dix ans plus tard Aulus Cornélius Cossus fut consul avec Titus Quinctius Poenus ? c'est sur quoi chacun est libre de prononcer.

Seulement je ferai observer que ce glorieux combat ne saurait être transporté à cette année ; car vers le consulat de Aulus Cornélius, la peste et la famine empêchèrent toute guerre pendant trois ans, si bien que plusieurs annalistes se bornent, pendant cette époque funeste, à donner les noms des consuls. Trois ans après son consulat, Cossus fut élu tribun militaire avec une autorité égale à celle de consul, et la même année il livra encore, comme maître de la cavalerie, une bataille mémorable. Toutes les conjectures sont permises ; mais, dans ma pensée, ces diverses suppositions n'ont aucun fondement, puisque le vainqueur, en déposant dans le sanctuaire les dépouilles sanglantes, sous les yeux presque de Jupiter, à qui s'adressait son offrande, et de Romulus, témoins redoutables pour un homme qui se serait paré d'un faux titre, n'a pas craint de faire mettre sur l'inscription : "Aulus Cornélius Cossus, consul".

## Épidémie à Rome. Nouvelle attaque des Étrusques (435)

### 21

Marcus Cornélius Maluginensis et Lucius Papirius Crassus étant consuls, les armées furent conduites sur le territoire des Véiens et des Falisques. Nos soldats enlevèrent hommes et bestiaux, sans rencontrer nulle part l'ennemi dans la plaine, ni trouver l'occasion de livrer bataille ; cependant ils furent empêchés d'assiéger les villes, parce que la peste s'était mise parmi nous. À Rome, Spurius Maelius, tribun du peuple, chercha, mais en vain, à exciter des troubles. Comptant, pour le succès, sur la faveur attachée à son nom, il avait cité Minucius en jugement, et proposé de confisquer les biens de Servilius Ahala. Selon lui, le crime de Minucius, c'était d'avoir enveloppé Maelius dans une fausse accusation ; celui de Servilius, d'avoir mis à mort un citoyen sans forme de procès : mais le seul nom de l'auteur de ces propositions leur ôta tout crédit parmi le peuple. D'ailleurs on était bien plus occupé de la peste, dont les progrès inquiétaient chaque jour davantage, comme aussi de la terreur qu'inspiraient les prodiges, dont le plus effrayant était, dans la campagne, l'écroulement des maisons par suite des tremblements de terre. En conséquence, le peuple, sous la conduite des duumvirs, fit des prières publiques.

L'année suivante, sous le consulat de Gaius Julius, élevé pour la seconde fois à cette dignité, et de Lucius Verginius, la peste redoubla ses ravages ; elle dépeupla à tel point la ville et les campagnes, que personne ne sortit du territoire romain pour butiner, et que ni le peuple ni le sénat ne songèrent à la guerre. Il y a plus, les Fidénates, qui jusqu'alors s'étaient tenus renfermés dans leur ville, derrière leurs montagnes ou leurs murailles, descendirent ravager le territoire de Rome ; puis, ils appelèrent l'armée des Véiens (car pour les Falisques, ni les désastres de Rome, ni les prières de leurs alliés ne purent leur faire reprendre les armes), et les deux peuples passèrent l'Anio, et plantèrent leurs étendards à peu de distance de la porte Colline. L'effroi ne fut pas moindre à la ville qu'aux champs. Le consul Julius déploie ses troupes sur les retranchements et sur les murailles. Le sénat est convoqué par Verginius, dans le temple de Quirinus. On décide qu'on nommera dictateur Aulus Servilius, surnommé Priscus, suivant les uns, Structus, suivant les autres. Verginius, après quelques délais pour consulter son collègue, ayant obtenu son assentiment, nomme, pendant la nuit, le dictateur. Ce magistrat choisit pour maître de la cavalerie Postumus Aebutius Hélua.

## Prise de la citadelle de Fidènes

22

Le dictateur ordonna que tous les citoyens se réunissent au point du jour hors de la porte Colline ; et tous ceux à qui leurs forces permettaient de porter une armure s'empressèrent de s'y rendre. Les étendards sont tirés du trésor et portés au dictateur. Pendant ces préparatifs, l'ennemi s'était retiré sur les hauteurs. Le dictateur l'y suit résolument ; ayant engagé l'action près de Nomentum, il bat les Étrusques, les rejette dans Fidènes, et les entoure d'un retranchement. Mais il n'était pas possible de prendre d'assaut une ville fortifiée, assise sur une montagne ; et il n'y avait rien à attendre d'un blocus, les immenses magasins que les assiégés avaient formés, fournissant, et de reste, à tous leurs besoins.

Aussi, désespérant de prendre la ville par force ou de l'obliger à capituler, le dictateur, qui connaissait les localités, à cause du voisinage, prit le parti d'ouvrir du côté opposé à son camp, lequel était moins gardé comme étant le plus fort, une galerie qu'il pousserait jusqu'à la citadelle ; lui-même il s'approcha des remparts sur différents points fort éloignés, à la tête de son armée divisée en quatre corps, qui, se relevant l'un l'autre, pendant tout le jour et toute la nuit suivante, détournèrent des travaux l'attention des ennemis. Enfin, la montagne ayant été percée, un passage s'éleva du camp jusqu'à la citadelle ; et tandis que de vaines démonstrations occupaient les Étrusques, en les empêchant de voir un péril plus sérieux, le cri de guerre poussé au-dessus de leurs têtes leur annonça la prise de leur ville.

Cette même année, les censeurs Gaius Furius Paculus et Marcus Géganius Macérinus donnèrent leur approbation à la maison publique élevée dans le Champ de Mars, et l'on y fit le cens pour la première fois.

## **Les Véiens et les Fidénates se préparent à reprendre les hostilités. Nomination d'un dictateur à Rome (434)**

23

Les mêmes consuls, à ce que je trouve dans Macer Licinius, furent réélus l'année suivante, Julius pour la troisième fois, Verginius pour la seconde. Valérius Antias et Quintus Tubéron prétendent que les consuls de cette année furent Marcus Manlius et Quintus Sulpicius. Au reste, malgré cette contradiction, Tubéron et Macer s'appuient l'un et l'autre sur le témoignage des livres de lin, et tous deux conviennent que, suivant d'anciens auteurs, il y eut cette année des tribuns militaires. Licinius pense qu'il faut s'en rapporter aux livres de lin ; Tubéron n'ose se prononcer. C'est encore là une de ces questions que l'éloignement empêche d'éclaircir.

La prise de Fidènes épouvanta l'Étrurie, et non seulement Véies redouta un sort pareil ; mais les Falisques mêmes, quoiqu'ils n'eussent point pris part à la nouvelle guerre, craignirent qu'on n'eût pas oublié leur première agression. En conséquence, ces deux cités envoyèrent des députés aux douze nations, et obtinrent qu'une assemblée de toute l'Étrurie fût convoquée près du temple de Voltumna.

Se croyant menacé d'un soulèvement général, le sénat fit nommer une seconde fois dictateur Mamercus Aemilius, lequel choisit pour maître de la cavalerie Aulus Postumius Tubertus ; et d'autant que l'Étrurie entière était plus redoutable que deux peuples isolés, autant les préparatifs furent plus considérables et plus rapides que pour la guerre précédente.

## Réduction du temps de la censure à dix-huit mois

24

Cette affaire se termina plus tranquillement qu'on ne s'y attendait. Des marchands annoncèrent que les Étrusques avaient refusé de porter secours aux Véiens, les engageant à terminer avec leurs propres ressources une guerre qu'ils avaient entreprise d'après leur propre détermination, et à ne pas envelopper dans leur malheur des peuples qu'ils n'avaient pas voulu appeler au partage de leurs espérances.

Alors le dictateur voyant perdue pour lui l'occasion d'acquérir de la gloire par les armes, et voulant que son élection fût utile à quelque chose, résolut, pour laisser un monument de sa dictature, d'abaisser le pouvoir des censeurs ; soit que ce pouvoir lui parut excessif, soit qu'il fût encore plus choqué de sa durée que de son étendue. Il convoqua donc une assemblée du peuple où il dit : "Que les dieux immortels s'étaient chargés des affaires extérieures et de la sûreté de la république ; qu'il ne lui restait à lui qu'à veiller dans l'intérieur sur la liberté de Rome ; que le plus ferme appui de cette liberté était dans le peu de durée des grandes magistratures ; et qu'il fallait abrégé celles dont on ne pouvait restreindre l'autorité. Tandis que les autres magistratures étaient annuelles, la censure était quinquennale. Il était dur de passer tant d'années une si grande portion de la vie sous la dépendance des mêmes hommes. Il proposerait une loi pour réduire à un an et demi la durée de la censure." Cette loi passa le lendemain avec l'approbation unanime du peuple. "Pour vous convaincre par ma propre conduite, Romains, ajouta Aemilius, que je n'aime pas que l'autorité soit de longue durée, j'abdique la dictature." Après cette abdication d'une magistrature qu'il ne quittait qu'en mettant un terme à une autre, il fut reconduit à sa maison au milieu des acclamations et des louanges du peuple.

Quant aux censeurs, piqués contre Mamercus, parce qu'il avait abaissé une magistrature du peuple romain, ils le changèrent de tribu, et le chargèrent d'un impôt huit fois plus considérable qu'il ne le devait. Il paraît qu'il supporta cette vengeance avec beaucoup de magnanimité, songeant moins à cette humiliation qu'au motif qui la lui avait attirée. Les principaux sénateurs, qui n'approuvaient pas cet affaiblissement de la censure, s'irritèrent néanmoins du ressentiment que montraient les censeurs ; car ils ne se dissimulaient point que chacun d'eux serait plus longtemps et plus souvent soumis à ce pouvoir qu'il ne l'exercerait. Quant au peuple, sa colère fut, dit-on, si vive, que l'autorité seule de Mamercus sut épargner les violences aux censeurs.



## **2. Instabilité politique. Guerres contre les Volsques et les Èques (434 à 404 av. J.-C.)**

### **Luttes de la plèbe pour obtenir le pouvoir (433-432)**

25

Les tribuns du peuple qui, dans leurs harangues continuelles, s'opposaient à la tenue des comices pour l'élection des consuls, et qui avaient presque amené la nécessité d'un interroi, obtinrent enfin qu'on nommerait des tribuns militaires avec la puissance consulaire ; mais le fruit qu'ils espéraient de cette victoire, la nomination d'un plébéien, leur échappa : tous les tribuns militaires se trouvèrent des patriciens, Marcus Fabius Vibulanus, Marcus Folius, Lucius Sergius Fidénas. La peste fit taire pour cette année les dissensions publiques. On voua, pour la guérison publique, un temple à Apollon. Les duumvirs, pour apaiser le courroux des dieux et détourner le fléau, eurent recours à toutes les pratiques indiquées dans les livres, et cependant la ville et la campagne éprouvèrent une perte immense d'hommes et de bétail.

Le défaut de culture faisant craindre la famine, on envoya en Étrurie, dans le territoire Pontin, à Cumes, et enfin jusqu'en Sicile, pour avoir du blé. Il ne fut pas question de nommer des consuls. On élut tribuns militaires, avec la puissance consulaire, Lucius Pinarius Mamercinus, Lucius Furius Médullinus, Spurius Postumius Albus, tous patriciens. Cette année la peste fut moins forte, et grâce à une sage prévoyance, on n'eut pas à craindre la disette.

On délibéra sur la guerre dans les assemblées des Èques et des Volsques, et en Étrurie, au temple de Voltumna. Mais toute décision fut ajournée à un an, et l'on défendit, par un décret, toute réunion avant cette époque, malgré l'opposition des Véiens qui se plaignaient que leur ville était menacée du même sort que Fidènes.

Sur ces entrefaites, à Rome, les principaux plébéiens, fatigués de poursuivre en vain depuis si longtemps l'espoir de plus grands honneurs, profitent de la tranquillité du dehors pour tenir des assemblées dans la maison des tribuns du peuple, et là ils dévoilent leurs pensées secrètes. "Ils se plaignent de l'indifférence du peuple, qui est telle que, depuis tant d'années qu'on nomme des tribuns militaires avec la puissance consulaire, pas un plébéien n'a été encore promu à cet honneur. Leurs ancêtres, par une sage précaution, ont interdit aux patriciens les magistratures plébéiennes, autrement, on aurait eu pour tribuns du peuple des patriciens : tant ils obtiennent peu d'estime, même auprès des leurs, tant ils sont méprisés par le peuple, aussi bien que par le sénat ! " D'autres essaient d'excuser le peuple, et rejettent la faute sur les patriciens : "C'est par leurs brigues et par leurs artifices que le chemin des honneurs est fermé aux plébéiens. S'ils laissaient respirer le peuple, s'ils ne le poursuivaient pas de leurs prières et de leurs menaces, il se souviendrait de ses défenseurs en allant aux suffrages, et après s'être donné un appui, s'emparerait du pouvoir.

Pour arrêter la brigue, il fut décidé que les tribuns présenteraient une loi par laquelle il serait défendu à tous les candidats de rien ajouter à leur toge blanche. Cette mesure presque puérile, et qui, aujourd'hui, n'est pas digne d'un examen sérieux, souleva alors de violents débats entre le sénat et le peuple. Les tribuns l'emportèrent enfin, et leur loi passa. On pouvait prévoir, à l'irritation des esprits, que la fureur du peuple se porterait sur les siens ; mais de peur qu'il n'usât de cette liberté, un sénatus-consulte ordonna qu'on nommerait des consuls.

## Mobilisation à Rome pour repousser l'attaque des Èques et des Volsques (431)

### 26

La cause en fut une invasion des Èques et des Volsques, dont les Latins et les Herniques avaient apporté la nouvelle. On nomma consuls Titus Quinctius Cincinnatus, fils de Lucius, à qui l'on donne encore le surnom de Poenus, et Gnaeus Julius Mento. Les menaces de guerre ne tardèrent pas à se réaliser. Les levées ayant été faites au nom de la loi sacrée, qui était chez eux le plus puissant moyen de rassembler des soldats, deux armées formidables s'étaient réunies sur l'Algide, et là, les Èques et les Volsques campèrent chacun de son côté. Jamais leurs généraux n'avaient montré plus de soin à se fortifier, à exercer les soldats.

Ces nouvelles augmentèrent la terreur qui régnait dans Rome. Le sénat fut d'avis qu'on nommât un dictateur ; car ces peuples, si souvent vaincus, déployaient un appareil plus redoutable que jamais, et une partie de la jeunesse romaine avait été enlevée par la peste. Mais ce qui effrayait plus que tout le reste, c'était l'aigreur et la mésintelligence des consuls qui éclatait par leur désaccord dans tous les conseils. Quelques historiens pensent qu'une défaite essuyée par ces consuls dans l'Algide motiva la nomination d'un dictateur. Ce qu'il y a de certain, c'est que, divisés sur tous les points, ils s'accordèrent pour résister à la volonté du sénat, et ne pas nommer un dictateur. Enfin, comme on apportait à chaque instant des nouvelles plus fâcheuses, et que les consuls refusaient toujours d'obéir au sénat, Quintus Servilius Priscus, qui avait rempli avec honneur les plus hautes dignités, s'adressa aux tribuns du peuple : "C'est à vous, leur dit-il, puisque nous sommes réduits à la dernière extrémité, c'est à vous qu'en appelle le sénat, pour que, dans une situation si critique, vous forciez, en vertu de votre pouvoir, les consuls à nommer un dictateur."

À ces mots, les tribuns, qui voyaient là une occasion d'augmenter leur puissance, se retirèrent à l'écart, et déclarèrent au nom de leur collègue : "Que leur avis est que les consuls obéissent au sénat ; que s'ils résistent plus longtemps à la décision de cette auguste assemblée, ils les feront jeter en prison." Les consuls aimèrent mieux céder aux tribuns qu'au sénat, tout en se plaignant que les patriciens attentassent aux droits de l'autorité suprême, puisqu'ils reconnaissaient à un simple tribun le pouvoir de contraindre les consuls, et même de les jeter en prison, au-delà de quoi que pouvait-on faire subir au dernier des citoyens ?

Comme les deux collègues n'avaient pu s'entendre sur la nomination du dictateur, le sort désigna Titus Quinctius. Il nomma Aulus Postumius Tubertus, son beau-père qui avait le commandement le plus sévère, et qui choisit pour maître de la cavalerie Lucius Julius. On proclama en même temps le justitium, et toute la ville ne s'occupait plus que de la guerre. L'examen de tous les motifs d'exemption fut renvoyé au retour de la campagne ; de sorte que ceux qui n'étaient pas sûrs de leurs droits se décidèrent à donner leurs noms. Des troupes furent demandées aux Herniques et aux Latins, et les deux peuples s'empressèrent d'obéir au dictateur.

## Le camp romain résiste à une attaque nocturne (431)

27

Quand ces diverses dispositions eurent été prises avec toute la célérité possible, le dictateur laissa dans la ville le consul Gnaeus Julius auquel il en remettait la défense, ainsi que Lucius Julius, qu'il chargeait de pourvoir sans délai à tous les besoins que la guerre ferait naître dans le camp ; et par un vœu, dont le grand pontife A. Cornélius lui dicta la formule, il s'engagea, à propos de cette expédition, à célébrer de grands Jeux. Après avoir confié la moitié de l'armée au consul Quinctius, il sortit de la ville et joignit l'ennemi. En voyant qu'il occupait deux camps séparés par un étroit intervalle, ils vinrent s'établir à un mille à peu près de distance, le dictateur à Tusculum, et le consul à Lanuvium.

Ainsi les quatre armées et les quatre camps retranchés avaient au milieu d'eux une plaine dont l'étendue ne leur offrait pas seulement un espace suffisant pour des escarmouches, mais leur permettait de ranger de part et d'autre toutes leurs troupes en bataille. Dès que les camps furent ainsi rapprochés, on ne cessa plus de se livrer de légers combats, et le dictateur souffrait volontiers que ses soldats éprouvassent leurs forces, pour les accoutumer peu à peu, par le succès de ces petites rencontres, à l'espoir d'une victoire complète. Aussi, l'ennemi ne comptant plus vaincre dans une bataille rangée, abandonne l'événement aux chances du hasard, et attaque de nuit le camp du consul. Les cris donnèrent l'éveil d'abord aux sentinelles, puis à toute l'armée, et enfin au dictateur lui-même. Dans ce danger imminent, le consul ne manqua ni de courage ni de prudence : avec une partie des soldats il renforce la garde des portes, et, avec le reste, couronne les retranchements.

Au camp du dictateur, où l'alarme fut moins vive, on put voir plus à loisir ce qu'il y avait à faire. Un renfort, commandé par le lieutenant Spurius Postumius Albus, est envoyé sans retard au secours du camp attaqué, et le dictateur lui-même, à la tête d'une partie de ses troupes, gagne, par un léger détour, un poste éloigné de la mêlée, d'où il peut à l'improviste assaillir l'ennemi par derrière. Il charge un de ses lieutenants, Quintus Sulpicius, de la garde du camp, et donne à un autre, Marcus Fabius, le commandement de la cavalerie, avec ordre de ne pas mettre en mouvement avant le jour un corps qu'il est si difficile de diriger dans le désordre d'un combat de nuit. Enfin, toutes les mesures que la prudence et le courage conseillent en pareille circonstance à un général, il les fait prendre et les prend lui-même ; mais une preuve plus rare de présence d'esprit et d'habileté, et qui annonce un mérite peu commun, c'est qu'il chargea Marcus Géganius d'attaquer, avec des cohortes d'élite, le camp ennemi, d'où le plus grand nombre de troupes, au rapport des éclaireurs, étaient sortis. Comme les soldats qui restaient, occupés du danger de leurs camarades, mais sans crainte pour eux-mêmes, n'avaient placé ni gardes ni sentinelles, le camp fut emporté avant presque qu'on se doutât de l'attaque. Dès que le dictateur aperçut la fumée, signal dont il était convenu en cas de succès, il s'écria que le camp ennemi était emporté, et en fit répandre partout la nouvelle.

## Péripéties de la bataille

28

Déjà le jour commençait à paraître, et l'œil pouvait suivre tous les mouvements. Fabius avait lancé sa cavalerie, et le consul venait de faire une sortie sur les ennemis déconcertés. De l'autre côté, le dictateur attaquait leur réserve et leur seconde ligne, et si l'ennemi se retournait à ces cris confus et à cette charge soudaine, il lui opposait partout son infanterie et sa cavalerie victorieuse. Ainsi, environnés de toutes parts, ces rebelles auraient tous péri jusqu'au dernier, comme ils le méritaient, si un Volsque, Vettius Messius, plus célèbre par ses exploits que par sa naissance, les voyant tourbillonner sur eux-mêmes, ne leur eût, à haute voix, adressé ces reproches :

“Pourquoi, leur dit-il, vous offrir aux traits de l'ennemi, sans vous défendre et sans vous venger ? Pourquoi donc tenez-vous des armes ? Pourquoi donc avez-vous vous-mêmes apporté ici la guerre, aussi turbulents dans la paix que lâches dans le combat ? Qu'attendez-vous là ? qu'un dieu protecteur vienne vous défendre et vous sauver ? C'est par le fer qu'il faut vous ouvrir un chemin. Ainsi, vous tous qui voulez revoir vos maisons, vos pères, vos femmes et vos enfants, vous le pouvez, venez, suivez-moi ! Ni murailles, ni retranchements ne nous arrêtent, nous n'avons que des soldats comme nous à combattre. Égaux en courage, la nécessité, la dernière et la plus puissante de toutes les armes, vous donnera la victoire.”

Comme il achevait ces mots et qu'il joignait l'effet aux paroles, ses camarades poussent de nouveau le cri de guerre et chargent les cohortes que Postumius Albus leur avait opposées. Déjà ils avaient ébranlé les vainqueurs qui commençaient à reculer, quand arrive le dictateur. De ce côté se porte tout l'effort du combat. Un seul homme, Messius, soutient la fortune de l'ennemi. Partout des blessures, partout la mort. Déjà même commence à couler le sang des chefs romains. Seul, Postumius, atteint d'une pierre qui lui fracasse la tête, quitte le champ de bataille ; mais ni le dictateur, qui avait une blessure à l'épaule, ni Fabius, dont la cuisse avait été presque clouée sur son cheval, ni le consul, qui avait perdu un bras, ne s'éloignèrent de cette terrible mêlée.

## Prise du camp des Volsques

29

La charge impétueuse de Messius l'emporta avec sa vaillante troupe à travers des monceaux de morts, jusqu'au camp des Volsques qui n'était pas encore pris. Toute l'armée l'y suivit. Le consul, qui avait poussé les fuyards jusqu'au pied des retranchements, en commence aussitôt l'attaque ; le dictateur fait avancer ses troupes sur un autre point, et l'assaut n'est pas moins animé que la bataille. On rapporte que le consul, pour exciter les soldats, jeta un étendard dans les retranchements, et que leurs efforts pour le reprendre commencèrent la déroute. Le dictateur, de son côté, après avoir renversé les palissades, avait porté le combat dans le camp même. Alors les ennemis jettent çà et là leurs armes et se rendent à discrétion : tous sont pris avec leur camp, et vendus, à l'exception des sénateurs. Une partie du butin, que les Latins et les Herniques reconnurent pour leur appartenir, leur fut rendue ; le dictateur vendit le reste à l'encan.

Après avoir laissé le commandement au consul, le dictateur rentra en triomphe à Rome, où il abdiqua. Quelques historiens ternissent l'éclat de cette belle dictature, en rapportant que Aulus Postumius fit tomber sous la hache la tête de son propre fils, qui, entraîné par l'occasion, avait, sans ordre, quitté son poste, et livré un combat, d'où cependant il était sorti vainqueur. J'ai peine à le croire, et d'ailleurs la variété des opinions permet ici le doute. Mon argument est que l'on a dit "des ordres à la Manlius", au lieu de se servir du nom de Postumius ; et le premier auteur d'une sévérité si barbare a dû marquer de son nom le trait qui le caractérise. De plus, Manlius reçut le surnom d'"Imperiosus", et jamais Postumius n'a été désigné par aucune épithète odieuse.

En l'absence de son collègue, le consul Gnaeus Julius, sans attendre la décision du sort, fit la dédicace du temple d'Apollon. Quinctius en fut vivement blessé, et lorsque, après avoir licencié son armée, il fut de retour à Rome, il s'en plaignit, mais en vain, au sénat. Aux grandes choses qui se passèrent cette année, il faut ajouter une circonstance qui semblait alors n'avoir pas d'intérêt pour la république ; c'est que les Carthaginois, en qui nous devons trouver un jour des ennemis si redoutables, appelés en Sicile par un des partis qui troublaient ce pays, y firent, pour la première fois, passer une armée.

À Rome, les tribuns du peuple travaillèrent à faire nommer des tribuns militaires avec la puissance consulaire ; mais ils n'y purent réussir. On créa consuls Lucius Papirius Crassus et Lucius Julius. Les députés des Èques, ayant demandé au sénat une alliance, pour laquelle ils offraient leur soumission, obtinrent une trêve de huit ans. Les Volsques, après leur défaite sur l'Algide, se trouvèrent en proie à des querelles et à des discordes qui causèrent une lutte acharnée entre les partisans de la guerre et ceux de la paix. Rome fut tranquille de tous côtés. Les tribuns se disposaient à présenter, pour régler le taux des amendes, une loi qui ne pouvait manquer d'être agréable au peuple, quand les consuls, instruits de ce projet par la trahison d'un des membres du collège, s'empressèrent de le prévenir.

Les consuls nommés sont Lucius Sergius Fidènes, qui l'est pour la seconde fois, et Hostus Lucrétius Tricipitinus. Sous leur consulat il ne se passa rien de remarquable. Leurs successeurs furent Aulus Cornélius Cossus et Titus Quinctius Poenus, pour la seconde fois. Les Véiens firent des incursions sur le territoire de Rome. Le bruit courut que quelques jeunes gens de Fidènes avaient pris part à ces dévastations, et l'examen de cette affaire fut confié à Lucius Sergius, Quintus Servilius et Mamercus Aemilius. Plusieurs d'entre eux furent relégués à Ostie, pour n'avoir pu justifier leur absence de Fidènes à l'époque dont il s'agit. On les remplaça par des colons, auxquels on donna les terres de ceux qui avaient péri à la guerre.

On souffrit beaucoup cette année de la sécheresse : et les eaux du ciel ne furent pas les seules qui manquèrent ; la terre elle-même, privée de son humidité naturelle, entretint à peine les sources des grands fleuves. Partout l'épuisement des eaux entassa, aux environs des fontaines et des ruisseaux, les troupeaux morts de soif ; d'autres furent emportés par la gale ; la contagion de cette maladie attaqua ensuite les hommes, en commençant par les habitants de la campagne et les esclaves ; et bientôt la ville en fut infectée.

Tandis que les corps étaient en proie à cette épidémie, des idées superstitieuses, venues pour la plupart des nations étrangères, envahirent les esprits. Tous ceux qui spéculent sur la crédulité humaine introduisaient dans les maisons, en prophétisant, de nouveaux modes de sacrifices ; jusqu'à ce qu'enfin les principaux citoyens rougirent pour la république de voir dans toutes les rues et dans toutes les chapelles des pratiques étrangères et inconnues employées pour apaiser le courroux des dieux. On chargea les édiles de veiller à ce que les dieux de Rome fussent les seuls adorés, et d'après le culte national.

Le ressentiment contre Véies fut ajourné à l'année suivante, où l'on eut pour consuls Gaius Servilius Ahala, et Lucius Papirius Mugillanus. Même alors des scrupules religieux empêchèrent qu'on ne déclarât la guerre immédiatement, et qu'on ne mît les troupes en marche : on fut d'avis d'envoyer d'abord les féciaux demander réparation. On avait récemment livré aux Véiens, près de Nomentum et Fidènes, une bataille à la suite de laquelle on avait conclu, non la paix, mais un armistice ; il était expiré, et les Véiens n'avaient pas attendu le terme pour reprendre les armes. Toutefois on leur envoya les féciaux ; mais leur réclamation, faite dans la forme usitée par nos pères, ne fut point écoutée. Après cela, il fallut décider s'il était besoin de l'ordre du peuple pour déclarer la

guerre, ou s'il suffisait d'un sénatus-consulte. Les tribuns obtinrent, en menaçant de s'opposer aux levées, que les consuls en référeraient au peuple : toutes les centuries voulurent la guerre. Le peuple eut encore un autre avantage, en ce qu'il obtint qu'on ne nommerait point de consuls pour l'année suivante.

## Reprise de la guerre contre les Véiens et les Fidénates (426)

### 31

On créa quatre tribuns militaires avec la puissance consulaire : ce furent Titus Quinctius Poenus, récemment sorti du consulat, Gaius Furius, Marcus Postumius et Aulus Cornélius Cossus. Ce dernier fut chargé du gouvernement de Rome ; les trois autres, après avoir terminé les levées, partirent pour Véies, et l'on vit, par leur exemple, combien la division du pouvoir est dangereuse à la guerre. Tous ces chefs, en suivant chacun ses projets personnels, sans s'inquiéter de ceux des autres, offrirent à l'ennemi des chances favorables. Tandis que les uns ordonnaient de sonner la charge, et les autres la retraite, les Véiens saisirent ce moment pour tomber sur nos légions incertaines ; et notre camp, qui était peu éloigné, les reçut fuyant en désordre : il en résulta pour nous plus de honte que de dommage.

Cet échec affligea une ville peu accoutumée à être vaincue. On prit en aversion les tribuns ; on demanda un dictateur, et toutes les espérances se tournèrent de ce côté. Et comme la religion opposait ici un obstacle, car le dictateur ne pouvait être nommé que par un consul, les augures consultés levèrent ces scrupules. Aulus Cornélius nomma dictateur Mamercus Aemilius, qui le choisit à son tour pour maître de la cavalerie. Ainsi dès que l'on sentit le besoin d'un homme d'un vrai mérite, la flétrissure des censeurs ne put empêcher qu'on n'allât chercher le chef de l'état dans une maison injustement dégradée.

Les Véiens, enhardis par leur succès, envoyèrent des députés à tous les peuples de l'Étrurie, en faisant sonner bien haut la défaite, dans un seul combat, de trois généraux romains. Aucune cité ne se détermina à entrer dans leur alliance, mais l'espoir du butin leur amena une foule de volontaires. Fidènes se décida seule à reprendre les armes ; et comme si elle se fût interdit de commencer la guerre autrement que par un crime, avant de se joindre aux Véiens, elle souilla du sang des nouveaux colons les armes avec lesquelles elle avait déjà massacré nos députés. Les chefs des deux peuples délibérèrent ensuite sur le choix de la ville où ils établiraient le siège de la guerre. Fidènes leur ayant paru mieux convenir, les Véiens passèrent le Tibre et portèrent sous Fidènes le théâtre de la guerre. La terreur était grande à Rome. Après avoir rappelé de Véies l'armée encore frappée de sa défaite, on place son camp devant la porte Colline ; des troupes sont disposées sur les remparts ; les affaires suspendues au forum, les boutiques fermées, et Rome présente l'aspect d'un camp plutôt que d'une ville.



## Dispositif des armées

32

Alors les hérauts envoyés par les rues ayant convoqué sur la place publique les citoyens tremblants, le dictateur prend la parole et leur reproche “qu’ils dépendent tellement du moindre caprice de la fortune, qu’un léger échec qu’il faut attribuer, non pas à la valeur de l’ennemi, ni à la lâcheté des Romains, mais à la mésintelligence des généraux, leur rend redoutable Véies, qui a été six fois vaincue, et Fidènes, qu’ils ont pour ainsi dire plus souvent prise qu’assiégée. Les Romains et leurs ennemis sont toujours les mêmes qu’ils ont été pendant tant de siècles ; leur courage, leur vigueur, leurs armes sont toujours les mêmes ; lui, il est encore le même dictateur Mamercus Aemilius, qui a battu précédemment, près de Nomentum, les armées de Véies et de Fidènes, réunies à celle des Falisques ; et quant au maître de la cavalerie Aulus Cornélius, il sera sur le champ de bataille le même qui, tribun des soldats dans la guerre précédente, a, en présence des deux armées, immolé le Lar Tolumnius, roi de Véies, et porté des dépouilles opimes au temple de Jupiter Férétrien.

Qu’ils prennent donc les armes. bien convaincus que de leur côté sont les triomphes, les dépouilles, la victoire ; du côté de l’ennemi, le meurtre de leurs députés égorgés au mépris du droit des nations, le massacre en pleine paix des colons de Fidènes, la violation des traités, et, pour la septième fois, une funeste défection. Dès que les camps seront en présence, ils peuvent compter que des ennemis si perfides ne s’applaudiront pas longtemps de la honte des armées romaines ; et que le peuple comprendra combien ceux qui l’ont nommé, lui, dictateur pour la troisième fois, ont mieux mérité de la patrie que ceux qui, pour s’être vu arracher le règne de la censure, avaient flétri sa seconde dictature.” Après avoir adressé au ciel des vœux solennels, il va établir son camp à quinze cents pas de Fidènes, couvrant sa droite par les montagnes, sa gauche par le cours du Tibre. Il ordonne au lieutenant T. Quinctius Poenus d’occuper les hauteurs et de s’établir sur l’éminence la moins en vue derrière les ennemis.

Le lendemain, les Étrusques, animés par le souvenir de cette journée où ils avaient su profiter de l’occasion plutôt que vaincre, s’avancent en bataille. Après avoir un moment attendu que ses éclaireurs vinssent lui annoncer l’arrivée de Quinctius sur la hauteur voisine de la citadelle de Fidènes, le dictateur porte ses enseignes en avant ; il conduit d’un pas rapide à l’ennemi l’infanterie rangée en bataille, en recommandant au maître de la cavalerie de ne pas charger sans son ordre ; il se réserve de donner le signal, et alors, sans doute, Cornélius montrera qu’il se souvient de son combat contre un roi, de ses dépouilles opimes, de Romulus et de Jupiter Férétrien. Les légions se choquent avec fureur. Les Romains, brûlant de rage, appellent les Fidénates des impies, les Véiens des brigands, infracteurs de traités, souillés du meurtre sacrilège des députés, tout dégouttants du sang des colons, alliés perfides, ennemis sans courage ; enfin, ils assouvissent leur haine en parole autant qu’en action.

## Victoire romaine (426)

### 33

Leur premier choc avait ébranlé les ennemis, quand les portes de Fidènes s'ouvrant tout à coup, il s'en élance une autre armée, telle que jusque-là on n'avait jamais rien vu, rien entendu de semblable : une innombrable multitude, portant pour armes des feux, tout étincelante de brandons enflammés, et comme transportée d'une fureur divine, se précipite sur les Romains, à qui l'étrangeté de ce combat inspire une sorte de terreur. Alors le dictateur donnant le signal à Cornélius et à sa cavalerie, rappelant des hauteurs Quinctius, rétablit le combat et court lui-même à l'aile gauche, qui présentait l'aspect d'un incendie plutôt que d'une mêlée, et qui, pleine d'épouvante, reculait devant ces flammes. "Quoi donc ! s'écrie-t-il d'une voix éclatante, chassés par la fumée comme un essaim d'abeilles, vous fuyez devant un ennemi sans armes ! Vous n'éteignez point ces feux avec le fer, ou, s'il faut combattre non plus avec des armes, mais avec du feu, vous n'arrachez pas vous-mêmes ces brandons à l'ennemi pour l'en accabler ! Allons, souvenez-vous du nom romain, songez au courage de vos ancêtres et au vôtre, tournez cet incendie contre Fidènes, et détruisez par la flamme cette ville que vous n'avez pu désarmer par vos bienfaits. Le sang de vos députés et de vos colons, la dévastation de votre territoire, vous l'ordonnent."

À ces paroles du dictateur, tout le front de bataille se met en mouvement : on ramasse les brandons lancés, on arrache les autres ; les deux partis s'arment de feu. Le maître de la cavalerie imagine de son côté une tactique toute nouvelle ; il donne l'ordre d'ôter aux chevaux leur mors, et, pressant de l'éperon son cheval, qui n'est plus retardé par le frein, il s'élance le premier à travers les flammes ; les autres chevaux emportent d'une course impétueuse les cavaliers contre l'ennemi. Une épaisse poussière s'élève, et, mêlée à la fumée, dérobe la lumière aux hommes et aux chevaux. Ceux-ci ne sont nullement effrayés de ce spectacle, qui effrayait les soldats, et partout où pénètre la cavalerie elle renverse tout sur son passage ; on dirait une vaste ruine. Bientôt de nouveaux cris retentissent qui frappent les deux armées surprises ; le dictateur s'écrie "que le lieutenant Quinctius et les siens ont pris l'ennemi en queue" et lui-même, en poussant un cri plus terrible, recommence la charge avec plus de vigueur.

Pressés entre deux armées, entre deux batailles, les Étrusques, entourés, attaqués par devant et par derrière, ne pouvaient ni regagner leur camp, ni fuir dans la montagne où se présentait un nouvel ennemi, et où les cavaliers, emportés par des chevaux libres du frein, étaient répandus de tous côtés. La plus grande partie des Véliens gagne en désordre les bords du Tibre ; ceux des Fidénates qui ont échappé courent vers leur ville. Mais, tandis qu'ils fuient épouvantés, ils trouvent partout la mort : les uns sont massacrés sur les bords du fleuve, les autres, précipités et engloutis dans ses gouffres ; ceux même qui savent nager se noient, par suite des fatigues, des blessures, ou de la peur : à peine si de cette multitude quelques-uns peuvent gagner l'autre rive. L'autre armée s'enfuit vers Fidènes, à travers le camp. Les Romains la poursuivent avec ardeur ; mais surtout Quinctius suivi des troupes qui venaient sous ses ordres de descendre de la montagne, et qui se trouvaient encore toutes fraîches, étant arrivées sur la fin de l'action.

## Prise de Fidènes ; la ville est soumise au pillage

34

Elles entrent dans la ville, mêlées avec les ennemis, s'élancent sur la muraille, et annoncent à leurs camarades que la place est emportée. Le dictateur les ayant aperçues du camp où il venait de pénétrer, et qui était abandonné, offre au soldat avide de pillage l'espoir d'un butin plus considérable dans la ville, et le conduit aux portes. Une fois entré, il court à la citadelle où il voit se précipiter la foule des fayards. Le carnage ne fut pas moindre là que sur la champ de bataille ; enfin, ils jettent leurs armes, et, sans rien demander que la vie, se rendent au dictateur. La ville et le camp sont livrés au pillage.

Le lendemain, tous les nôtres, depuis le cavalier jusqu'au centurion, reçurent chacun un prisonnier que le sort désigna ; ceux qui s'étaient le plus distingués par leur courage en obtinrent deux ; le reste fut vendu à l'encan. Le dictateur rentra en triomphe à Rome, à la tête de son armée victorieuse et chargée de butin. Il ordonna au maître de la cavalerie d'abdiquer, et lui-même, après seize jours d'exercice, il abdiqua, en pleine paix, cette dignité qu'il avait reçue pendant la guerre et dans les circonstances les plus difficiles.

Quelques annalistes parlent aussi d'un combat naval qui aurait été livré aux Véiens, près de Fidènes ; mais ce fait n'est pas plus possible que croyable ; car le fleuve, trop étroit, même aujourd'hui, pour une pareille action, était jadis, au dire des anciens, encore plus étroit. Il se peut seulement que, pour en défendre le passage, il y ait eu entre quelques barques une rencontre dont on a, suivant l'usage, exagéré l'importance, afin de se donner l'honneur peu fondé d'une victoire navale.

## Célébration des Jeux. Reprise de l'agitation tribunicienne (425)

35

L'année suivante eut pour tribuns militaires revêtus de la puissance consulaire, Aulus Sempronius Atratinus, Lucius Quinctius Cincinnatus, Lucius Furius Médullinus et Lucius Horatius Barbatus. On accorda aux Véiens une trêve de vingt ans, et aux Èques une autre de trois années seulement, quoiqu'ils l'eussent demandée plus longue. Du reste, le repos de Rome ne fut troublé par aucune dissension intestine.

L'année suivante, qui ne fut marquée non plus par aucune guerre au-dehors, ni aucun trouble au-dedans, est remarquable par les Jeux voués à l'occasion de la guerre, par la magnificence qu'y déployèrent les tribuns militaires, et par la multitude d'étrangers qui y accoururent des pays voisins. Ces tribuns, qui avaient la puissance consulaire, étaient Appius Claudius Crassus, Spurius Nautius Rutulus, Lucius Sergius Fidénas et Sextus Julius Iulus. L'accueil bienveillant que les étrangers reçurent de leurs hôtes donna pour eux un nouvel attrait à ce spectacle, auquel ils étaient venus, avec l'autorisation de leurs gouvernements.

Après les Jeux, il y eut les plaintes séditeuses des tribuns qui reprochaient à la multitude "Qu'avec son admiration stupide pour ceux qu'elle haïssait, elle se retenait elle-même dans une éternelle servitude. Non seulement elle n'osait pas s'élever à l'espoir d'obtenir le consulat ; mais même dans l'élection des tribuns militaires, où les comices étaient communs au sénat et au peuple, elle s'oubliait elle et les siens. Elle ne devait donc plus s'étonner si personne ne s'occupait des intérêts du peuple ; pour ne pas regretter sa peine, pour braver les périls, il faut qu'on en attende profit et honneur. Il n'est rien que l'homme n'ose entreprendre, s'il pense que de grands efforts seront suivis de grandes récompenses. Mais qu'un tribun du peuple se précipite en aveugle au milieu de ces combats qui ne lui offrent que des dangers sans aucun avantage, et d'où il ne peut espérer que la haine implacable des patriciens contre lesquels il lutte sans en être plus estimé par le peuple qu'il défend, il ne faut ni l'attendre, ni le demander. Les grands honneurs font les grands courages ; et les plébéiens ne rougiraient plus de l'être, s'ils n'étaient plus méprisés. Il fallait faire l'expérience avec un ou deux citoyens, s'il ne se trouverait pas un plébéien capable de porter le poids d'une grande dignité, ou s'il fallait regarder comme un prodige, comme un miracle, qu'un homme de tête et de cœur pût sortir des rangs du peuple. On avait obtenu, après une lutte acharnée, de pouvoir nommer des tribuns militaires revêtus de la puissance consulaire et pris parmi les plébéiens. Des hommes qui s'étaient distingués dans l'administration et dans les armes avaient recherché cet honneur ; dès les premières années, tournés en dérision, repoussés, ils avaient servi de jouet aux patriciens ; enfin, ils s'étaient découragés d'affronter ces hontes publiques. Ils ne voyaient pas même pourquoi on n'abrogeait pas une loi dont on ne faisait nul usage. Un partage inégal des droits serait moins honteux que des refus pour cause d'indignité."

## Les tribuns militaires fixent la date des élections consulaires (424)

### 36

La faveur avec laquelle les discours de ce genre étaient accueillis engagea quelques plébéiens à briguer le tribunat militaire, et chacun d'eux annonçait les lois qu'il proposerait pendant sa magistrature, à l'avantage du peuple. On lui faisait entrevoir, pour le gagner, un partage des terres, une fondation de colonies, un impôt levé sur les propriétaires-fermiers, et dont le produit serait employé à la solde des troupes. Plus tard, les tribuns militaires saisirent une occasion où la ville se trouvait presque déserte, pour assembler, par une convocation clandestine, les sénateurs à un jour fixé, et, en l'absence des tribuns du peuple, firent rendre un sénatus-consulte portant que, d'après le bruit qui courait que les Volsques ravageaient les terres des Herniques, les tribuns militaires partiraient pour s'assurer de l'état des choses, et qu'on tiendrait des comices consulaires.

En partant, ils laissèrent préfet de la ville Appius Claudius, fils du décemvir, jeune homme énergique et qui avait sucé avec le lait la haine des tribuns et du peuple. Ainsi ces magistrats ne purent chercher querelle ni aux auteurs du sénatus-consulte, puisqu'ils étaient absents, ni à Appius, puisque l'affaire était consommée.

## L'armée consulaire engage le combat contre les Volsques (423)

37

On créa consuls Gaius Sempronius Atratinus et Quintus Fabius Vibulanus. Un fait étranger, mais digne de mémoire, que l'on rapporte à cette année, c'est la prise, par les Samnites, de Voltturnum, ville des Étrusques, aujourd'hui Capoue, depuis lors appelée "Capoue" de Capys, chef des Samnites, ou (ce qui est plus vraisemblable) de la campagne qui l'entoure. Ils ne la prirent, au reste, qu'après que les Étrusques, fatigués de la guerre, les eurent admis à partager leur ville et leurs terres avec eux : ensuite, un jour de fête, tandis que les anciens habitants étaient appesantis par le sommeil et les festins, ils furent, pendant la nuit, assaillis et égorgés par les nouveaux colons.

Ces faits étaient accomplis, quand les consuls que nous venons de nommer entrèrent en fonctions aux Ides de décembre. Déjà non seulement ceux qu'on avait envoyés sur les lieux avaient rapporté qu'on était menacé de la guerre par les Volsques, mais en outre les députés des Latins et des Herniques annonçaient "Que jamais les Volsques n'avaient porté plus d'attention et dans le choix des officiers et dans l'enrôlement des soldats ; partout on murmure qu'il faut mettre à jamais les armes et la guerre en oubli et accepter le joug, ou lutter de courage, de persévérance et de discipline avec ceux auxquels on dispute l'empire."

Ces rapports n'étaient que trop fidèles : cependant les sénateurs n'en furent point émus, et Gaius Sempronius, à qui le sort délégua ce commandement, se fiant à la fortune comme au plus ferme appui, parce qu'il menait un peuple vainqueur combattre des vaincus, fit toutes choses avec étourderie et négligence, de telle sorte que la discipline romaine était plus dans l'armée des Volsques que parmi les Romains.

Aussi, cette fois comme tant d'autres, la fortune suivit le plus habile. Dans le premier combat que Sempronius engagea sans prévoyance et sans précaution, nous n'avions point de réserve pour appuyer la ligne de bataille, et notre cavalerie était placée dans un poste désavantageux : au seul cri de charge on eût pu prédire comment tournerait l'affaire ; du côté de l'ennemi, clameur animée et bien nourrie : du côté des Romains, des cris discordants, inégaux, répétés à plusieurs reprises et sans force, trahissaient l'effroi des esprits. De là vint que l'ennemi se jeta en avant avec plus d'ardeur, le bouclier tendu, l'épée étincelante ; du côté opposé, on voyait les aigrettes s'agiter sur les têtes des hommes incertains qui regardaient autour d'eux, qui se tournaient troublés et se serraient contre la foule. Là, les enseignes qui tiennent bon, sont abandonnées de leurs défenseurs ; plus loin elles cherchent un refuge au milieu de leurs compagnies. Ce n'est encore, à proprement parler, ni une déroute, ni une victoire ; le Romain paraît vouloir se mettre à l'abri plutôt que combattre ; le Volsque pousse en avant ses enseignes, refoule les lignes des Romains et pense moins à porter dans leurs rangs la mort que la déroute.

## L'officier de cavalerie Sextus Tempanius redresse la situation

38

Déjà l'on plie de toutes parts, et c'est en vain que le consul Sempronius menace et encourage : l'autorité, la majesté n'avaient plus d'empire ; et nos troupes allaient tourner le dos à l'ennemi, si Sextus Tempanius, décurion de cavalerie, n'eût relevé l'affaire avec une rare présence d'esprit, en s'écriant d'une voix forte : “Que les cavaliers qui veulent le salut de la république, sautent à bas de cheval ! ” et les cavaliers de chaque escadron s'étant ébranlés à ces mots, comme s'ils eussent entendu l'ordre du consul ; “Si, ajouta-t-il, votre cohorte avec ses petits boucliers n'arrête point la fougue de l'ennemi, c'en est fait de la république. Pour étendard, suivez ma lance ; montrez aux Romains et aux Volsques que, vous à cheval il n'est point de cavaliers, et vous à pied point de piétons qui vous vaillent.”

Cette exhortation ayant été reçue avec une acclamation générale, il marche en avant portant haut sa lance ; partout où ils se présentent, ils s'ouvrent par la force un chemin ; ils s'élancent, couverts de leurs boucliers ; là où ils voient leurs camarades le plus en peine : le combat se rétablit sur tous les points où leur élan les porte ; et nul doute que si une troupe aussi peu nombreuse eût pu agir partout à la fois, l'ennemi n'eût été contraint de fuir.

## Les deux armées abandonnent leur camp. Tempanius rentre à Rome

### 39

Et comme déjà ils ne trouvaient plus de résistance nulle part, le général volsque fait signe aux siens de laisser pénétrer parmi eux cette cohorte aux petits boucliers, cette infanterie de nouvelle espèce, jusqu'à ce que, emportée par son ardeur, elle fût séparée du reste de l'armée. Cela fait, les cavaliers enveloppés ne purent rompre les lignes au travers desquelles ils s'étaient ouvert un passage, les ennemis s'étant portés en masse où ils avaient pénétré. Le consul et les légions romaines n'apercevant plus cette troupe qui venait de servir de rempart à l'armée entière, et craignant que tant et de si vaillants hommes, ainsi enveloppés, ne fussent écrasés par l'ennemi, chargent à tout hasard.

Par cette diversion, les Volsques eurent d'un côté à tenir tête au consul et aux légions, et de l'autre, à repousser Tempanius et ses cavaliers, qui, après de nombreux et inutiles efforts pour percer jusqu'aux Romains, s'étaient emparés d'une éminence, où, formés en cercle, ils se défendaient en même temps et se vengeaient. Jusqu'à la nuit ils ne cessèrent de combattre ; et le consul pareillement, sans ralentir un instant le combat, tint l'ennemi en haleine tant que dura le jour. La nuit sépara les deux partis sans qu'aucun d'eux pût s'attribuer la victoire, et cette ignorance de l'événement causa dans les deux camps un tel effroi, que, les deux armées se supposant vaincues, laissèrent là les blessés et une grande partie des bagages, et se retirèrent sur les montagnes voisines.

Toutefois l'éminence resta cernée pendant plus de la moitié de la nuit : enfin les soldats qui la cernaient ayant appris que le camp était abandonné, s'imaginèrent que les leurs avaient été vaincus, et chacun ne prenant au milieu des ténèbres que sa frayeur pour guide, ils s'enfuirent. Tempanius, par crainte des embuscades, demeura avec ses soldats jusqu'au jour ; puis étant descendu avec quelques hommes pour faire une reconnaissance, et ayant su des blessés ennemis qu'il n'y avait plus personne dans le camp des Volsques, joyeux, il rappelle sa troupe de l'éminence et pousse au camp romain ; mais y ayant trouvé même solitude, même abandon et même désordre que chez l'ennemi, sans laisser aux Volsques mieux instruits le temps de revenir, il emmène les blessés qui le peuvent suivre, et, comme il ignore la route qu'a prise le consul, il marche droit à la ville par les plus courts chemins.



## Les tribuns de la plèbe engagent des poursuites contre le consul Sempronius

40

Déjà s'y était répandue la nouvelle d'un combat malheureux et de l'abandon du camp ; et avant tout l'on avait regretté les cavaliers non moins pleurés de la patrie que de leurs familles. Le consul Fabius, dans la crainte où l'on était pour la ville même, avait pris position en avant des portes, quand on aperçut au loin les cavaliers. D'abord, dans l'incertitude, cette vue causa quelque frayeur ; mais, bientôt reconnus, la crainte fit place à une telle allégresse, que ce cri d'actions de grâces courut par toute la ville : "Vivants et vainqueurs, les cavaliers sont de retour !" Des maisons désolées, d'où, naguère, on leur avait adressé des adieux funèbres, on se précipitait dans les rues ; et les mères et les épouses tremblantes, oubliant de joie la bienséance, s'élançaient au-devant de la cohorte, et se jetaient chacune dans les bras des siens, pouvant à peine dans leur ivresse maîtriser leurs sens et leur cœur.

Les tribuns du peuple qui avaient cité en jugement Marcus Postumius et Titus Quinctius, pour leur conduite au combat de Véies, virent dans la haine que venait de soulever le consul Sempronius une occasion de ranimer contre eux les anciens ressentiments. En conséquence, ayant convoqué une assemblée, ils montrent la république trahie à Véies par les généraux ; ensuite, à cause de leur impunité, l'armée trahie devant les Volsques par un consul, les plus braves cavaliers livrés au massacre, et le camp honteusement abandonné. Après de longues et vaines clameurs,

Gaius Junius, un des tribuns, fait appeler le cavalier Tempanius, et, en présence de ses collègues : "Sextus Tempanius, lui dit-il, je veux savoir de toi si, dans ton opinion, le consul Sempronius a livré à propos le combat, s'il a soutenu l'armée par des réserves, s'il a rempli tous les devoirs d'un bon consul ? si tu n'as pas toi-même et de ton propre mouvement, quand les légions romaines étaient vaincues, fait mettre à pied la cavalerie et rétabli le combat ? si, ensuite, après que vous avez été séparés de l'armée, toi et les cavaliers, le consul est accouru lui-même ou a du moins envoyé à votre secours ? si, le jour suivant, le moindre renfort vous est venu ? si ce n'est pas par votre seul courage que toi et ta cohorte vous avez percé jusque au camp ? et si, arrivés au camp, vous y avez trouvé un consul et une armée, ou si vous l'avez trouvé désert, occupé seulement par des soldats blessés et abandonnés ? Voilà ce qu'avec ta loyale fermeté, qui seule en cette guerre a maintenu la république, tu dois nous dire aujourd'hui. Enfin, où est Gaius Sempronius ? où sont nos légions ? est-ce toi qui as été délaissé ou qui as délaissé le consul et l'armée ? en un mot, avons-nous été vaincus ou sommes-nous vainqueurs ? "

## Le procès des généraux

41

À cela, Tempanius, dit-on, répondit par un simple discours, mais avec cette franchise du soldat qui ne fait point vanité de sa gloire, et ne se réjouit point de la faute d'autrui : "Pour ce qui était des talents militaires de Gaius Sempronius, il n'appartenait point au soldat de juger le général, mais au peuple romain qui avait prononcé en le nommant consul aux comices. On ne devait donc le consulter, lui, ni sur la science du commandement, ni sur les devoirs du consulat, questions difficiles, même pour les intelligences et les esprits les plus distingués ; mais pour ce qu'il a vu, il peut le dire. Il a vu, avant d'être séparé de l'armée, le consul combattre aux premiers rangs, encourager les troupes, se porter entre les enseignes romaines et les traits des ennemis ; ensuite, quoique dérobé à la vue de ses compagnons, il a cependant jugé au tumulte et aux cris que le combat avait dû se prolonger jusqu'à la nuit ; et pour percer jusque à l'éminence dont il s'était emparé, il ne croit point qu'il eût été possible de rompre la masse de l'ennemi. Où est l'armée, il l'ignore : il pense que comme lui-même a échappé à un danger pressant, en se réfugiant sur une hauteur, ainsi le consul, pour sauver l'armée, a pris possession d'un poste plus sûr que le camp. Il ne croit pas les affaires des Volsques meilleures que celles du peuple romain : la fortune et la nuit ont jeté le désordre dans les deux armées." Après ces mots, ayant prié qu'on ne le retînt pas plus longtemps, épuisé qu'il était de fatigues et de blessures, on le laissa partir en le comblant d'éloges, tant pour sa modestie que pour sa bravoure.

Sur ces entrefaites, le consul était arrivé par la voie Labicane à l'autel de la Paix. On y envoya de la ville des chariots et des chevaux, qui recueillirent l'armée épuisée par le combat et par une marche de nuit. Peu après, le consul entra dans la ville, et il chercha moins à se disculper qu'à reporter sur Tempanius la gloire que celui-ci méritait. Les citoyens étaient désolés de cette malheureuse affaire et irrités contre les généraux : traduit en jugement devant eux, Marcus Postumius, qui avait été à Véies tribun consulaire, est condamné à une amende de dix mille livres pesant de cuivre. Titus Quinctius, son collègue, qui avait eu des succès, et comme consul contre les Volsques, sous les auspices du dictateur Postumius Tubertus, et à Fidènes, comme lieutenant de l'autre dictateur Mamercus Aemilius, rejeta toute la faute de la journée de Véies sur son collègue déjà condamné, et fut absous par toutes les tribus. Il fut, dit-on, protégé par la mémoire de Cincinnatus son père, le plus vénérable des hommes, et par le respect que l'on avait pour Quinctius Capitolinus, qui, déjà avancé en âge, conjurait avec prières que, pour le peu de jours qui lui restaient à vivre, on ne lui donnât pas une aussi triste nouvelle à porter à Cincinnatus.

## Hortensius retire sa plainte contre le consul Sempronius (422)

42

Le peuple élit tribuns du peuple en leur absence, Sextus Tempanius, Marcus Asellius, Tibérius Antistius et Tibérius Spurillius ; ces derniers, sur la proposition de Tempanius, avaient été nommés centurions par les cavaliers. Le sénat voyant que la haine que l'on portait à Sempronius rejaillissait sur le nom consulaire, fit créer des tribuns consulaires avec puissance de consuls : on créa Lucius Manlius Capitolinus, Quintus Antonius Mérenda, Lucius Papirius Mugillanus. Dès le commencement de l'année, Lucius Hortensius, tribun du peuple, s'empressa d'appeler en jugement Gaius Sempronius, consul de l'année précédente ; et, comme ses quatre collègues le priaient, eu présence du peuple romain, de ne point persécuter leur général innocent, à qui on n'avait à reprocher que sa mauvaise fortune, Hortensius ne put supporter cela sans dépit : il crut qu'on voulait par là éprouver sa persévérance, et que l'accusé ne comptait pas tant sur ces prières des tribuns, jetées en avant dans le seul but de donner le change, que sur l'assistance réelle qu'ils lui prêteraient : et c'est pourquoi, se tournant tantôt vers Sempronius : "Où est cette fierté patricienne, où est cette âme si ferme et si confiante en son innocence ? lui demandait-il ; était-ce bien le fait d'un homme consulaire de se cacher ainsi à l'ombre des tribuns ! " tantôt s'adressant à ses collègues : "Et vous, si je persiste contre l'accusé, que ferez-vous ? Arracherez-vous au peuple ses droits, et renverserez-vous la puissance tribunitienne ? "

Et comme ceux-ci répliquaient "Que le peuple romain avait sur Sempronius et sur tous les particuliers un pouvoir absolu, et qu'ils n'étaient ni d'humeur ni de force à détruire la juridiction du peuple ; mais que si leurs prières pour un général, qu'ils regardaient comme leur père, n'étaient point écoutées, ils changeraient de vêtement avec lui ; " alors Hortensius : "Nullement, dit-il ; le peuple romain ne verra point ses tribuns couverts d'un vêtement ignominieux. Je renonce à poursuivre Gaius Sempronius, puisqu'il a su, dans son commandement, mériter à ce point l'affection des soldats." Et ce mouvement généreux des quatre tribuns ne fut pas moins agréable au peuple et aux sénateurs que la noble déférence avec laquelle Hortensius avait accueilli de justes prières.

Dès ce moment, la fortune cessa de favoriser les Èques, qui s'étaient hâtés de prendre pour leur compte la douteuse victoire des Volsques.

## Luttes entre plébéiens et patriciens à propos de l'élection des questeurs et de la loi agraire (421)

43

L'année suivante, Numérius Fabius Vibulanus et Titus Quinctius Capitolinus, fils de Capitolinus, étant consuls, Fabius, à qui cette guerre était échue en partage par le sort, ne fit rien de mémorable. À peine les Èques tremblants s'étaient-ils montrés en bataille, qu'ils furent honteusement dispersés et mis en fuite, sans beaucoup de gloire pour le consul ; aussi lui refusa-t-on le triomphe. Toutefois, comme il avait par là atténué l'ignominie de la défaite de Sempronius, lorsqu'il dut entrer dans la ville, on lui accorda l'ovation.

Mais si à la guerre la lutte avait été moins acharnée qu'on ne l'avait craint d'abord, dans la ville, au contraire, du sein d'une paix profonde surgit tout à coup, entre le peuple et le sénat, un amas de discordes, au sujet des questeurs dont on voulait doubler le nombre : outre les deux questeurs de la ville, deux autres devaient assister les consuls dans l'administration de la guerre. Les consuls en avaient fait la proposition, et les sénateurs l'appuyaient de tout leur pouvoir, quand les tribuns du peuple s'établirent en lutte ouverte contre les consuls, pour qu'une partie des questeurs, jusque-là choisis parmi les patriciens, fût prise dans le peuple. Les consuls et les sénateurs commencèrent par repousser de toutes leurs forces cette prétention ; ensuite ils accordèrent qu'on suivrait le même mode que pour l'élection des tribuns consulaires, et que le peuple serait libre de choisir les questeurs dans l'une et l'autre classe ; mais cette concession ayant eu peu de succès, ils abandonnèrent entièrement le projet d'augmenter le nombre des questeurs.

Les tribuns le reprennent et soulèvent à ce propos plusieurs motions séditeuses, entre autres un projet de loi agraire. Au milieu de ces agitations, le sénat eût mieux aimé nommer des consuls que des tribuns ; mais les oppositions tribunitiennes rendant tout sénatus-consulte impossible, à la fin de ce consulat, la république en revint à un interroi, encore eut-elle de la peine à l'obtenir, car les tribuns empêchaient les patriciens de s'assembler. La plus grande partie de l'année suivante se consuma en discussions entre les nouveaux tribuns du peuple et les premiers interrois : tantôt les tribuns s'opposaient à ce que les patriciens s'assemblassent pour l'élection de l'interroi ; tantôt ils défendaient à l'interroi lui-même de publier le sénatus-consulte pour les comices consulaires.

À la fin, Lucius Papirius Mugillanus, élu interroi, attaquant avec force sénateurs et tribuns du peuple, représenta que "la république abandonnée et délaissée par les hommes avait été recueillie par la providence et la sollicitude des dieux, et que si elle était encore debout, on le devait à la trêve des Véiens et aux indécisions des Èques. Aimaient-ils mieux voir écraser la république à la première alarme, que de nommer un magistrat patricien ? Pourquoi n'avaient-ils point d'armée, point de magistrat pour en enrôler une ? Était-ce par la guerre intestine qu'ils repousseraient la guerre étrangère ? Que si ces deux malheurs arrivaient à la fois, à peine l'assistance même des dieux pourrait-elle empêcher la puissance romaine de s'écrouler. Il fallait des deux côtés abandonner une partie de leurs droits, et travailler à ramener la concorde : les patriciens, en permettant que l'on créât des tribuns militaires au lieu de consuls ; les tribuns du peuple, en ne s'opposant plus à ce que les quatre questeurs fussent indifféremment choisis parmi les plébéiens et les patriciens par le libre suffrage du peuple."

## Mise en cause de Caius Sempronius (420). Nouvelles menaces de guerre (419)

### 44

Les premiers comices que l'on ouvrit furent les comices tribunitiens : on créa tribuns, avec puissance de consuls, les patriciens Lucius Quinctius Cincinnatus pour la troisième fois, Lucius Furius Médullinus pour la seconde, Marcus Manlius, Aulus Sempronius Atratinus. Ce tribun tint les comices pour l'élection des questeurs ; et là, entre autres prétendants plébéiens, se présentèrent le fils d'Antistius, tribun du peuple, et le frère d'un autre tribun du peuple, Sextus Pompilius. Mais, ni leur influence ni leurs intrigues n'empêchèrent que ceux dont on avait vu les pères et les aïeux consuls ne leur fussent préférés pour leur noblesse.

Tous les tribuns du peuple en devinrent furieux, et principalement Pompilius et Antistius, que la défaite des leurs enflammait de colère : "Que voulait dire cela ? ni leurs bienfaits, ni les injures des patriciens, ni ce désir si naturel de prendre enfin possession d'un droit si longtemps disputé, rien ne leur avait fait obtenir qu'un tribun militaire, que même un questeur fût tiré des rangs du peuple ! C'est en vain qu'on avait entendu et les prières d'un père pour son fils, d'un frère pour son frère, et celles des tribuns du peuple, sainte et sacrée magistrature, instituée pour la défense de la liberté. Il fallait qu'on eût usé de fraude, et Aulus Sempronius avait apporté aux comices plus d'artifice que de bonne foi. Aussi se plaignaient-ils que par son injustice leurs amis eussent été repoussés de la questure."

En conséquence, comme Aulus Sempronius était, quant à lui, protégé contre leurs attaques, tant par son innocence que par la magistrature qu'il exerçait, ils tournèrent leur fureur contre Gaius Sempronius, cousin d'Atratinus, et, se faisant un titre des désastres que nous avons éprouvés dans la guerre des Volsques, appuyés par leur collègue, Marcus Canuléius, ils l'appelèrent en jugement. Après cela, les mêmes tribuns présentèrent au sénat une motion sur le partage des terres (mesure que C. Sempronius avait toujours opiniâtrement combattue), persuadés, et avec raison, que, si l'accusé se désistait de son opposition, il baisserait dans l'esprit des patriciens ; ou que s'il y persistait à la veille du jugement, il irriterait contre lui le peuple.

Sempronius aima mieux s'exposer aux coups de la haine, et nuire à sa cause, que de manquer à la république ; il demeura ferme dans son sentiment. "On devait refuser toute largesse qui tournerait au profit des trois tribuns ; ce n'était point des terres qu'on demandait pour le peuple, mais de la haine qu'on voulait lui susciter ; au reste, il avait assez de force d'âme pour traverser cet orage, et le sénat ne devait pas tellement s'intéresser à un homme comme lui ou à tout autre citoyen, qu'on fît de la grâce d'un seul une calamité publique." Sa fermeté ne l'abandonna point quand vint le jour du jugement ; il plaida lui-même sa cause, et, bien que les patriciens eussent tout mis en œuvre pour adoucir le peuple, il fut condamné à une amende de quinze mille as de cuivre.

La même année, Postumia, vierge Vestale, accusée d'avoir violé son vœu, eut à se justifier de ce crime dont elle était innocente. Ce qui l'avait fait soupçonner, c'était une certaine recherche dans sa parure, et un esprit plus libre qu'il n'est bienséant à une vierge, et qui aimait assez l'éclat. Après deux informations on finit par l'absoudre ; et, de l'avis du collège, le pontife suprême lui ordonna de s'interdire à l'avenir tous jeux d'esprit, et

d'avoir une mise où l'on vît plus de réserve que de recherche. La même année, les Campaniens prennent Cumès, ville alors au pouvoir des Grecs. L'année suivante, il y eut pour tribuns militaires, avec puissance de consuls, Agrippa Ménénus Lanatus, Publius Lucretius Tricipitinus, Spurius Nautius Rutulus.

## Projet d'incendie criminel contre Rome (419)

45

Cette année fut marquée par un grand péril qui, sans la fortune du peuple romain, eût été un grand désastre. Les esclaves conjurés devaient, sur différents points, incendier la ville ; et, tandis que le peuple serait occupé à porter secours aux édifices, envahir en armes la citadelle et le Capitole. Jupiter empêcha l'exécution de ce crime : sur la dénonciation de deux esclaves, les coupables furent arrêtés et punis. On donna aux délateurs, pour récompense, dix mille livres pesant de cuivre, que leur compta le trésor (c'était une somme considérable pour le temps), et de plus, la liberté.

Peu après les Èques recommencèrent des préparatifs de guerre, et des preuves certaines furent apportées à Rome, qu'à ces anciens ennemis de nouveaux, les Labicans, avaient résolu de se joindre. Les Èques avaient accoutumé la ville à ce retour pour ainsi dire annuel de leurs hostilités. On envoya aux Labicans des députés qui rapportèrent bientôt des réponses équivoques, d'où il ressortait clairement que si l'on ne faisait pas de préparatifs de guerre, la paix du moins ne serait pas de longue durée. Là-dessus les Tusculans furent chargés "d'observer les esprits, de peur qu'un nouveau mouvement n'éclatât à Labicum."

L'année suivante, les tribuns militaires, avec puissance de consuls, étaient à peine entrés en fonctions, qu'ils reçurent une députation de Tusculum : ces tribuns étaient Lucius Sergius Fidénas, Marcus Papirius Mugillanus, Gaius Servilius, fils de Priscus, dictateur lors de la prise de Fidènes. Les députés annonçaient que les Labicans avaient pris les armes, et après s'être ralliés à l'armée des Èques, avaient dévasté la campagne de Tusculum, et placé leur camp sur l'Algide. Aussitôt la guerre fut déclarée aux Labicans ; mais, à la publication d'un sénatus-consulte, qui ordonnait que deux tribuns partiraient pour l'armée, et qu'un seul resterait pour veiller à la tranquillité de Rome, un différend s'éleva soudain entre les tribuns, chacun s'estimant meilleur chef de guerre, et dédaignant le gouvernement de la ville comme une tâche ingrate et sans gloire. Tandis que les sénateurs regardaient avec étonnement cette lutte si peu décente entre collègues, Q. Servilius intervint : "Puisque, dit-il, on ne respecte ni cet ordre ni la république, l'autorité paternelle mettra fin à ce débat : mon fils, sans attendre l'épreuve du sort, commandera dans la ville. Puissent ceux qui se disputent le commandement des troupes, diriger la guerre avec plus de sagesse et d'accord qu'ils n'en montrent dans leurs prétentions ! "

## Déroute de l'armée romaine ; nomination d'un dictateur (418)

46

On trouva bon de ne point faire une levée sur tout le peuple indifféremment ; on tira au sort dix tribus, dont on enrôla la jeunesse : les deux tribuns la conduisirent à la guerre. Mais la querelle commencée entre eux dans la ville, la même soif du commandement la raviva avec plus de violence encore à l'armée. Ils étaient toujours d'avis contraire et toujours en lutte pour leur opinion ; chacun voulait imposer l'exécution de ses plans et de ses ordres ; chacun d'eux dédaignait l'autre et en était dédaigné ; enfin, sur les remontrances des lieutenants, ils convinrent de commander alternativement chacun un jour. Lorsque cette nouvelle arriva à Rome, Quintus Servilius, dit-on, instruit par l'âge et l'expérience, demanda avec prières aux dieux immortels que la mésintelligence des tribuns ne fût pas plus funeste à la république, qu'elle ne l'avait été à Véies ; et, comme s'il n'eût pas douté d'une prochaine déroute, il pressa son fils d'enrôler des soldats et de préparer des armes. Et il ne se trompa point dans ses prévisions.

En effet, Lucius Sergius, qui ce jour-là commandait, s'étant engagé dans une position dangereuse, sous le camp même de l'ennemi, qui, feignant d'avoir peur, s'était réfugié dans ses retranchements, et les Romains s'étant précipités de ce côté, dans le fol espoir d'emporter le camp d'assaut, l'ennemi, par une irruption soudaine des flancs escarpés de la vallée, les disperse, les culbute, plutôt encore qu'il ne les met en fuite, en écrase et en massacre un grand nombre. Ce ne fut pas sans peine que l'on réussit ce jour-là à conserver le camp ; et, le lendemain, comme l'ennemi l'avait déjà enveloppé en grande partie, on s'enfuit honteusement par une porte détournée, et on l'abandonna. Les chefs et les lieutenants, et ce qui restait de soldats valides auprès des enseignes, gagnèrent Tusculum ; les autres, dispersés çà et là par les campagnes, retournèrent par toute sorte de chemins à Rome, où ils annoncèrent la déroute plus grande qu'elle n'était. Ce qui diminua la terreur publique, c'est qu'on avait prévu d'avance ce triste événement, et que les renforts, que chacun cherchait en ce pressant danger, avaient été préparés par le tribun des soldats.

En outre, des courriers, que celui-ci avait expédiés à la hâte dès que les magistrats inférieurs eurent calmé l'agitation de la ville, rapportèrent que les généraux et l'armée étaient à Tusculum, et que l'ennemi n'avait point déplacé son camp. Enfin, ce qui surtout releva les esprits, ce fut un sénatus-consulte qui nommait dictateur Quintus Servilius Priscus, cet homme dont la cité avait éprouvé la prévoyante sollicitude pour la république, et dans mille autres circonstances, et par l'issue même de cette guerre ; car il était le seul qui, en voyant la rivalité des tribuns, eût deviné le mauvais succès de la campagne. Il créa maître de la cavalerie le tribun militaire, par qui il avait été lui-même nommé dictateur. Selon quelques historiens, ce tribun était son propre fils. Selon d'autres, Ahala Servilius fut, cette année, maître de la cavalerie. Parti pour la guerre avec sa nouvelle armée, il rallia ceux qui étaient à Tusculum, et vint camper à deux mille pas de l'ennemi.



## Prise de Labicum (418). Retour de l'agitation à Rome (417-416)

47

Depuis le succès des Èques, la présomption et la négligence des généraux romains avaient passé chez eux. Aussi, dès le premier combat, lorsque le dictateur, lançant la cavalerie contre les premiers rangs de l'ennemi, y eut porté le désordre, il fit sans retard avancer les enseignes des légions, et même, comme un de ses porte-enseignes hésitait, il le tua. Cette charge s'exécuta avec tant d'ardeur, que les Èques ne purent soutenir le choc ; et, lorsque vaincus en bataille, ils eurent pris la fuite et gagné leur camp, on l'attaqua, et l'assaut exigea moins de temps et d'efforts que le combat lui-même. Le camp, une fois pris et pillé, car le dictateur en avait accordé le pillage aux soldats, les cavaliers envoyés à la poursuite de l'ennemi qui s'était échappé, vinrent annoncer que tous les Labicans vaincus, et une grande partie des Èques s'étaient réfugiés à Labicum : le jour suivant l'armée marche sur Labicum et cerne la ville qui est escaladée, prise et pillée.

Le dictateur ramena dans Rome l'armée victorieuse ; et, le huitième jour après sa nomination, il abdiqua sa magistrature. Aussitôt le sénat, pour que les tribuns du peuple n'eussent pas le temps de porter quelque proposition séditeuse, relative au partage des terres, à l'occasion du Labicum, décréta, en assemblée nombreuse, qu'on enverrait une colonie à Labicum : quinze cents colons, envoyés de la ville, reçurent chacun deux arpents.

Après la prise de Labicum, on créa tribuns militaires, avec puissance de consuls, Agrippa Ménénus Lanatus, Lucius Servilius Structus, et Publius Lucrétius Tricipitinus, tous trois pour la seconde fois, et Spurius Rutilius Crassus ; l'année suivante, Aulus Sempronius Atratinus pour la troisième fois, et Marcus Papirius Mugillanus et Spurius Nautius Rutulus, tous deux pour la seconde. Durant ces deux années, tout fut tranquille au-dehors, mais au-dedans il y eut du trouble à l'occasion de lois agraires.

## L'expédient d'Appius Claudius pour faire échouer le projet des tribuns de la plèbe (416)

48

Les agitateurs de la populace étaient les Spurius Maecilius et Marcus Métilius, tribuns du peuple, celui-ci pour la troisième fois, celui-là pour la quatrième, tous deux nommés en leur absence. Ils avaient émis une proposition pour la répartition égale et par tête des terres prises à l'ennemi ; et comme, par suite de ce plébiscite, les biens des nobles eussent été déclarés biens de l'état (car la ville, bâtie sur le sol étranger, ne possédait pas un coin de terre qui n'eût été conquis par les armes, et le peuple n'avait guère que ce qui lui avait été vendu ou assigné par la république), une guerre à outrance devint imminente entre le peuple et les patriciens. Les tribuns militaires, convoquant tantôt le sénat, tantôt des assemblées particulières des principaux sénateurs, ne voyaient pas comment sortir de l'impasse.

Alors Appius Claudius, petit-fils de celui qui avait été décemvir pour la rédaction des lois, et le plus jeune dans l'assemblée des sénateurs, leur dit, à ce que l'on prétend, "qu'il apportait de sa maison un vieil expédient de famille ; car son bisaïeul, Appius Claudius, avait enseigné aux sénateurs le seul moyen d'anéantir la puissance des tribuns, qui est de mettre de l'opposition parmi eux. Les hommes nouveaux sacrifient assez volontiers leur opinion à l'autorité des grands, surtout quand ceux-ci, oubliant leur supériorité, se contentent de mettre en avant les circonstances. L'intérêt seul les anime : dès qu'ils verront que leurs collègues, auteurs de la proposition, ont usurpé toute faveur dans l'esprit du peuple, sans leur y laisser une place, ils inclineront fortement vers le parti du sénat, pour se concilier l'ordre entier par les premiers d'entre ses membres." Tous ayant approuvé, et particulièrement Quintus Servilius Priscus, qui loua le jeune homme de n'avoir point dégénéré de la race des Claudius, il fut décidé que chacun travaillerait, selon ses moyens, à détacher des tribuns quelques-uns de leurs collègues pour les leur opposer.

La séance levée, les premiers du sénat s'emparent des tribuns, et après leur avoir persuadé, démontré, promis qu'ils feraient chose agréable à chacun d'eux, agréable à tout le sénat, ils obtiennent six voix pour l'opposition. Le jour suivant, comme, d'après le plan arrêté, on avait fait un rapport au sénat sur la sédition que Maecilius et Métilius excitaient par une largesse d'un si funeste exemple, les principaux sénateurs, tenant tous le même langage, répètent à l'envi qu'ils n'imaginent aucune mesure suffisante, et qu'ils ne voient de salut que dans le recours à l'assistance des tribuns. La république opprimée a foi en leur puissance, et, comme un citoyen qu'on dépouille, elle cherche auprès d'eux un refuge. N'est-ce pas une gloire pour eux et pour la puissance tribunitienne, de montrer que si le tribunat est assez fort pour tourmenter le sénat et pour soulever des querelles entre les divers ordres, il n'a pas moins de force pour résister à de mauvais collègues ?

Un murmure universel d'approbation s'éleva dans le sénat, tandis que de tous les côtés de l'assemblée on invoque les tribuns. Alors on fait silence, et ceux que les séductions des grands avaient gagnés déclarent que, puisque dans la pensée du sénat la demande de leurs collègues ne tend qu'à dissoudre la république, ils s'opposent. Des actions de grâces sont rendues par le sénat aux opposants. Les auteurs du projet, ayant convoqué une assemblée, proclament leurs collègues traîtres aux intérêts du peuple, esclaves des consulaires, et,

après les avoir accablés d'autres invectives, retirent leur proposition.

## Guerre contre les Èques ; prise de Bola (414)

49

Il y aurait eu, l'année suivante, deux guerres à la fois, sous Publius Cornélius Cossus, Gaius Valérius Potitus, Quintus Quinctius Cincinnatus, Numérius Fabius Vibulanus, tribuns militaires avec puissance de consuls ; mais la guerre des Véiens fut différée par les scrupules religieux des principaux d'entre eux, parce que le Tibre, franchissant ses rives, avait emporté leurs demeures et couvert de ruines leurs plaines dévastées. En même temps, les Èques, battus trois ans auparavant, refusèrent leur secours aux Bolans, peuple de leur sang, qui avaient fait des excursions sur le territoire des Labicans, leurs voisins, et porté la guerre dans la nouvelle colonie. Pour soutenir cette agression, ils avaient compté sur le concours de tous les Èques ; mais, abandonnés par leurs alliés, à la suite d'une guerre qui n'eut rien de remarquable, après un siège et un léger combat, ils perdirent leur ville et leur territoire. Une tentative de Lucius Décius, tribun du peuple, demandant pour Bola ce qu'on avait accordé pour Labici, l'envoi d'une colonie, échoua par l'opposition de ses collègues, lesquels déclarèrent qu'ils ne souffriraient point la proposition d'un plébiscite qui ne serait pas autorisé par le sénat.

L'année suivante, après avoir repris Bola, les Èques y amenèrent une colonie et renforcèrent la place de nouvelles troupes. Rome avait alors pour tribuns militaires, avec puissance de consuls, Gnaeus Cornélius Cossus, Lucius Valérius Potitus, Quintus Fabius Vibulanus, pour la seconde fois, Marcus Postumius Regillensis. Celui-ci fut chargé de la guerre contre les Èques ; c'était un homme d'un esprit mal fait, ce que la victoire prouva mieux encore que la guerre. En effet, il enrôla promptement une armée, la mena à Bola, et, après avoir abattu, par de légers combats, l'ardeur des Èques, il attaqua et emporta leur ville ; puis, n'ayant plus d'ennemis, il se mit en guerre avec ses concitoyens. Il avait, pendant l'assaut, promis le butin aux soldats ; la ville prise, il viola sa promesse. C'est, selon moi, à ce motif qu'il faut attribuer le mécontentement de l'armée, plutôt qu'au dépit de ne pas trouver, dans une ville récemment livrée au pillage, dans une colonie nouvelle, tout le butin que le tribun avait d'avance annoncé.

Ce mécontentement, il l'augmenta encore, lorsque, rappelé par ses collègues et revenu dans la ville pour les troubles du tribunat, il fit entendre dans l'assemblée du peuple des paroles brutales et presque insensées. Marcus Sextius, tribun du peuple, proposait une loi agraire, et annonçait qu'il proposerait également l'envoi d'une colonie à Bola ; car il était trop juste que la ville et le territoire de Bola appartenissent à ceux qui les avaient conquis par leurs armes : "Malheur à mes soldats, dit Postumius, s'ils ne restent en repos !" Ce mot blessa l'assemblée, et plus encore les patriciens quand ils l'apprirent. Quant au tribun du peuple, qui avait de la vivacité et une certaine éloquence, ayant trouvé là, parmi ses adversaires, un esprit superbe, incapable de mesurer son langage, il l'irritait, le provoquait à plaisir pour le pousser à de violents discours, et lui attirer ainsi à lui-même, à sa cause et à l'ordre entier la haine publique ; aussi, du collège des tribuns, celui qu'il cherchait de préférence à entraîner dans la discussion, c'était Postumius.

Profitant donc alors d'une parole si dure, si inhumaine : "Vous l'entendez, dit-il, Romains, crier malheur à ses soldats comme à des esclaves ! Et pourtant cette bête sauvage vous semblera plus digne des honneurs que ceux qui vous donnent des villes, des

terres, qui vous envoient dans les colonies, qui vous ménagent une retraite dans vos vieux jours, qui luttent sans cesse pour vos intérêts contre de si cruels et si arrogants adversaires. Étonnez-vous, après cela, que peu de gens prennent en main votre cause ! Qu'auraient-ils à espérer de vous ? serait-ce les honneurs ? Ne les donnez-vous pas à vos ennemis, plutôt qu'aux défenseurs du peuple romain ? Vous avez gémi tout à l'heure en entendant le langage de cet homme : qu'est-ce que cela prouve ? Demain, quand on en viendra aux suffrages, à ceux qui veulent vous assurer des terres, des demeures et des biens, vous préférerez celui qui vous menace de malheur.”

## Lynchage du tribun M. Postumius par ses soldats

50

Cette parole de Postumius, rapportée aux soldats, souleva dans le camp encore plus d'indignation : "Cet accapareur, ce voleur de butin, menacer malheur aux soldats !" Comme on murmurait ainsi ouvertement, le questeur Publius Sextius, pensant que la violence pourrait réprimer une sédition que la violence avait soulevée, envoie le licteur contre un soldat qui vociférait ; des cris, des contestations s'élevèrent, et une pierre atteignit le questeur qui se retira de la mêlée, tandis que celui qui l'avait blessé ajoutait insolemment : "Que le questeur avait reçu ce que le général avait promis aux soldats."

Accouru pour apaiser la sédition, Postumius acheva d'exaspérer les esprits par la rigueur des poursuites et la cruauté des supplices. À la fin comme il ne mettait plus de bornes à sa rage, aux cris de ceux qu'il avait ordonné de tuer sous la claie, les soldats accourent et s'attroupent, en protestant contre cette peine ; lui, furieux, il s'élança sur eux de son tribunal ; et alors les licteurs et les centurions, qui voulaient dissiper la foule, l'ayant repoussée rudement, l'indignation éclate, et le tribun des soldats est lapidé par son armée.

Lorsque la nouvelle de cet atroce forfait fut arrivée à Rome, les tribuns militaires sollicitèrent du sénat une enquête sur la mort de leur collègue ; les tribuns du peuple s'y opposèrent : mais le résultat de cette querelle dépendait de l'issue d'une autre lutte. Les patriciens inquiets, craignant que le peuple, soit par peur des poursuites, soit par ressentiment, ne créât tribuns militaires que des plébéiens, s'appliquaient de tout leur pouvoir à faire nommer des consuls ; mais comme les tribuns du peuple, qui n'avaient pas permis le sénatus-consulte, s'opposaient encore aux comices consulaires, on eut recours à un interrègne. La victoire finit par demeurer aux patriciens.

## Élections consulaires (413). Prise de Férentinum

51

Quintus Fabius Vibulanus, interroi, tenant les comices, on créa consuls Aulus Cornelius Cossus, Lucius Furius Médullinus. Sous leur consulat, au commencement de l'année, il fut fait un sénatus-consulte pour ordonner aux tribuns de déférer au peuple, sans délai, la poursuite du meurtre de Postumius, et pour que le peuple eût à commettre qui il lui plairait pour diriger l'enquête. Le peuple, d'un commun accord, confia ce soin aux consuls qui, usant d'une douceur et d'une modération extrêmes, mirent fin à cette affaire par le supplice de quelques soldats, lesquels, d'après une opinion assez répandue, se donnèrent la mort ; toutefois les consuls ne purent empêcher que le peuple ne souffrit cela impatientement : "On laisse là, comme non avenues, toutes les décisions prises dans ses intérêts ; mais qu'une loi demande son sang et son supplice, elle reçoit cette sanction exorbitante et on l'exécute aussitôt."

Le moment eût été bien choisi, après avoir frappé les séditions, de proposer, pour calmer les esprits, le partage du territoire de Bola : on eût affaibli par là tout désir d'une loi agraire qui devait chasser les patriciens des héritages publics injustement usurpés. Le peuple était alors vivement préoccupé de cette indignité avec laquelle la noblesse s'acharnait à retenir les terres publiques qu'elle occupait de force, et surtout de son refus de partager avec lui, même les terrains vagues pris naguère sur l'ennemi, et qui deviendraient bientôt, comme le reste, la proie de quelques patriciens.

La même année, les Volsques ayant ravagé les frontières des Herniques, le consul Furius y conduisit les légions, qui, n'y trouvant plus l'ennemi, prirent Férentinum, où s'étaient établis un fort grand nombre de Volsques. Le butin fut moindre qu'on ne l'avait espéré, parce que les Volsques, ayant peu d'espoir de se défendre, avaient tout emporté, et abandonné la ville pendant la nuit. Le lendemain, quand on la prit, elle était à peu près déserte. On fit présent du territoire aux Herniques.

## Épidémie et disette à Rome

52

L'année, grâce à la modération des tribuns, fut remise tranquille au tribun du peuple Lucius Icilius, sous le consulat de Quintus Fabius Ambustus, et de Gaius Furius Pacilus. Dès le commencement de l'année, ce tribun, comme s'il eût pris la sédition pour un devoir de son nom et de sa famille, agitait la ville par des demandes de lois agraires, quand une peste, plus menaçante pourtant que meurtrière, vint détourner du forum et des débats publics les pensées des hommes, pour les ramener au salut de la famille et au soin de leur santé. On croit communément que cette peste causa moins de dommage que n'en eût causé la sédition : elle quitta la ville après y avoir rendu malade beaucoup de monde, mais laissant peu de victimes.

À cette année de peste, pendant laquelle la culture des champs avait été négligée, comme il arrive d'ordinaire, succéda une disette, sous le consulat de Marcus Papirius Atratinus et Gaius Nautius Rutilus. Déjà même la famine eût fait plus de ravages que la peste, si des députés envoyés chez tous les peuples qui habitent les bords de la mer d'Étrurie et du Tibre n'eussent, par des achats de blé, subvenu aux besoins publics. Ces députés n'éprouvèrent des Samnites, maîtres de Capoue et de Cumes, que des refus hautains de toute relation ; mais ils furent accueillis et secondés par les tyrans de Sicile, et, grâce au concours actif de l'Étrurie, d'immenses convois descendirent le Tibre.

Les consuls connurent alors par expérience tout ce qu'il y avait de solitude dans la cité malade, car ils ne purent trouver qu'un sénateur pour chaque légation, et, se virent forcés de lui adjoindre deux chevaliers. À part la maladie et la disette, rien, dans ces deux années, n'inquiéta Rome au-dedans ni au-dehors ; mais, ces sujets de craintes une fois éloignés, reparurent les maux qui d'habitude tourmentaient la cité : la discorde intérieure et la guerre étrangère.



## Les Romains reprennent la citadelle de Carventum (410)

53

Sous le consulat de Marcus Aemilius et de Gaius Valérius Potitus, les Èques commencèrent la guerre ; des Volsques, sans l'aveu de leur nation, avaient pris les armes, et suivaient les Èques comme volontaires et à leur solde. Au bruit de leurs hostilités (car ils venaient de descendre sur le territoire des Latins et des Herniques), le consul Valérius voulut faire une levée ; mais, comme Marcus Ménénus, tribun du peuple, auteur d'un projet de loi agraire, s'opposait, et que, sous la protection de ce tribun, chacun refusait de prêter le serment, on annonce tout à coup que la citadelle de Carventum est au pouvoir des ennemis.

Cet échec attira sur Ménénus la haine des patriciens, et donna aux autres tribuns, qu'on avait antérieurement décidés à s'opposer à la loi agraire, un plus juste motif de résister à leur collègue. En conséquence, comme la querelle durait déjà depuis longtemps, et que les consuls prenaient à témoin les dieux et les hommes "que tout ce que l'ennemi avait apporté déjà ou pourrait apporter de désastre et d'opprobre retomberait sur la tête de Ménénus, qui empêchait les levées."

Ménénus répliqua avec force "que si les injustes détenteurs du bien public consentaient à s'en départir, il ne retarderait plus la levée ; ", un décret intervint : les tribuns, pour mettre fin à ces débats, prononcèrent, de l'avis du collègue, "qu'ils prêteraient secours à Gaius Valérius, consul, dans toutes les mesures de force et de rigueur qu'il prendrait, pour combattre l'opposition de leur collègue, contre tous ceux qui, à l'occasion de la levée, voudraient se soustraire à l'enrôlement." Lorsque, armé de ce décret, le consul eut saisi à la gorge quelques mutins qui en appelaient au tribun, les autres, effrayés, prêtèrent le serment.

Conduite devant la forteresse de Carventum, l'armée, quoique désagréable au consul et le haïssant, combat, dès son arrivée, avec vigueur, renverse la garnison du haut des murailles, et reprend la citadelle : on fut servi dans ce coup de main par la négligence des pillards qui avaient quitté la garnison. Grâce aux pillages continuels dont les produits avaient été rassemblés en lieu sûr, on trouva quelque butin. Le consul le fit vendre à l'encan, et enjoignit aux questeurs d'en rapporter le prix au trésor, disant hautement que l'armée aurait part au butin quand elle ne se refuserait plus au service.

La haine que le peuple et l'armée portaient au consul s'en accrut ; aussi, lorsque, en vertu d'un sénatus-consulte, le consul fit son entrée dans la ville avec les honneurs de l'ovation, il fut assailli de ces chants à refrains alternés, grossière inspiration de la licence militaire. Dans ces mêmes chants où l'on attaquait le consul, on célébrait les louanges du tribun Ménénus : chaque fois que son nom était prononcé, la foule environnante répondait par des applaudissements et des acclamations aux cris des soldats. Et le sénat fut plus inquiet de ces démonstrations que des sarcasmes des soldats contre le consul, lesquels n'avaient rien de bien nouveau : on ne douta plus que Ménénus ne fut nommé tribun militaire, s'il brigait cet honneur ; et afin de l'exclure, on ouvrit des comices consulaires.

## Élection de trois questeurs plébéiens (409)

54

On créa consuls Gnaeus Cornélius Cossus et Lucius Furius Médullinus, celui-ci pour la seconde fois. Jamais le peuple ne s'était vu fermer avec plus de douleur les comices tribunitiens. Il montra sa colère et se vengea dans les comices pour l'élection des questeurs, où pour la première fois il choisit des questeurs parmi les plébéiens ; de sorte que sur quatre nominations, un seul patricien, Gaius Fabius Ambustus trouva place ; trois plébéiens, Quintus Silius, Publius Aelius, Publius Pupius furent préférés aux jeunes gens des plus illustres familles. Ces choix hardis furent, dit-on, imposés au peuple par les Icilius, de famille ennemie déclarée des patriciens, d'où étaient sortis cette année trois tribuns du peuple qui promettaient à l'avidité de la multitude une foule de choses magnifiques. Mais ils avaient juré de n'agir que si, dans l'élection des questeurs, la seule où le sénat eût permis la concurrence des plébéiens et des patriciens, le peuple avait assez de vigueur pour vouloir enfin ce qu'ils lui demandaient depuis si longtemps, et ce que les lois ne lui défendaient plus.

Ce fut donc là une victoire importante pour les plébéiens : non qu'ils fissent cas de la questure, mais parce que c'était pour les hommes nouveaux un chemin ouvert au consulat et aux triomphes. Les patriciens, de leur côté, murmuraient, non du partage, mais de la perte de leurs honneurs. "S'il en est ainsi, disaient-ils, à quoi bon élever des enfants, qui, repoussés du rang de leurs ancêtres, verront des étrangers maîtres de leur dignité, et qui n'ayant plus d'autre ressource que de se faire saliens ou flamines, pour sacrifier au nom du peuple, demeureront dépouillés des commandements et des magistratures ? "

Les esprits s'étaient aigris des deux côtés. Comme le peuple avait pris de l'audace et que la cause populaire était aux mains de trois chefs d'une immense célébrité, les patriciens, prévoyant que toutes les élections où le peuple avait son libre suffrage auraient le même résultat que celle des questeurs, demandaient les comices consulaires qui étaient fermés au peuple. Les Icilius, au contraire, voulaient une nomination de tribuns militaires, en disant que le peuple devait enfin avoir sa part des honneurs publics.

## Échec devant Carventum ; prise de la citadelle de Verrugo (409)

55

Comme il n'y avait point d'opérations consulaires, les tribuns n'avaient pas moyen d'obtenir, en les contrariant, ce qu'ils demandaient : une circonstance vint merveilleusement les servir. On annonça que les Volsques et les Èques, ayant franchi leurs frontières, pillaient le territoire des Latins et des Herniques. Un sénatus-consulte autorise les consuls à faire une levée pour les combattre : aussitôt les tribuns s'opposent énergiquement, joyeux pour eux et pour le peuple de la fortune qui se présente. Ils étaient trois, tous d'une ardeur infatigable et déjà haut placés parmi les plébéiens. Deux prennent à partie et corps à corps les deux consuls, et les surveillent sans relâche : l'autre se charge de contenir ou d'exciter, par des harangues, le peuple.

Ainsi, ni les consuls ne pouvaient obtenir les levées qu'ils demandaient, ni les tribuns leurs comices. Enfin, la fortune ayant incliné vers la cause du peuple, des courriers apportent la nouvelle que la citadelle de Carventum, au moment où les soldats de la garnison avaient quitté la place pour piller, a été surprise et forcée par les Èques, les gardiens, peu nombreux, mis à mort, et les autres massacrés, soit en revenant pour la défendre, soit dans la campagne où ils erraient dispersés.

Ce désastre, funeste à la cité, donna de nouvelles forces à l'opposition des tribuns. Vainement on les sollicite de renoncer enfin à mettre des obstacles à la guerre, ils bravent opiniâtrement et les orages qui menacent la patrie et la haine qui les menace eux-mêmes, et parviennent à emporter un sénatus-consulte pour une élection de tribuns militaires, avec cette clause cependant qu'on n'admettrait point un tribun du peuple de l'année, et que nul ne serait réélu tribun du peuple pour l'année suivante : le sénat avait en vue, sans nul doute, les Icilius qu'on soupçonnait de vouloir arriver au consulat par les menées d'un tribunat séditieux.

Alors on procéda aux levées, et l'on fit les préparatifs de guerre avec le concours de tous les ordres. Les consuls partirent-ils tous deux pour la citadelle de Carventum, ou en resta-t-il un pour tenir les comices ? C'est un point sur lequel les divers auteurs ne sont pas d'accord ; mais un fait certain et sur lequel il n'y a qu'une version, c'est qu'après plusieurs assauts contre la citadelle de Carventum, qui n'eurent point de succès, l'armée se retira, reprit Verrugo sur les Volsques, et fit des dévastations et des pillages sans nombre tant sur les Èques que sur les terres des Volsques.

## Élection des tribuns militaires (408)

56

À Rome, le peuple eut l'avantage dans le choix des comices ; mais, quant au résultat des comices, l'avantage demeura aux patriciens. En effet, contre l'attente générale, on nomma pour tribuns militaires, avec puissance de consuls, trois patriciens, Gaius Julius Iulus, Publius Cornélius Cossus, Gaius Servilius Ahala. Les patriciens usèrent, dit-on, d'une ruse que les Icilius eux-mêmes leur reprochèrent à cette époque : ce fut de confondre les plus dignes citoyens au milieu d'une tourbe de candidats indignes, qui, pour la plupart, portaient de telles marques de souillures, que le peuple s'éloigna par dégoût des plébéiens.

Peu après, le bruit courut que les Volsques et les Èques, enhardis par la prise de la citadelle de Carventum, ou irrités de la perte de la garnison de Verrugo, s'étaient levés pour la guerre avec toutes leurs forces : les Antiates étaient à la tête du mouvement ; leurs députés s'étaient répandus chez les deux peuples, leur reprochant la lâcheté avec laquelle, l'année précédente, cachés dans leurs murailles, ils avaient laissé les Romains promener la dévastation dans leurs plaines, et écraser la garnison de Verrugo. "Maintenant, disaient-ils, ce ne sont plus seulement des armées, ce sont des colonies qu'on envoie sur vos frontières ; ce n'est plus seulement pour eux-mêmes que les Romains recherchent vos dépouilles, ils ont pris Férentinum pour en faire hommage aux Herniques." Ces paroles enflammaient les esprits, et partout, sur le passage des députés, une foule de jeunes gens s'enrôlaient. Bientôt la jeunesse de toutes ces nations, rassemblée à Antium, y plaça là son camp et attendit l'ennemi.

Dès qu'on apprit à Rome cette nouvelle, plus effrayante que le danger lui-même, le sénat s'empressa de recourir à une mesure qui était sa dernière ressource dans les situations critiques : il ordonna la nomination d'un dictateur. Il paraît que cette décision affligea vivement Julius et Cornélius, et qu'elle fut cause de violents débats. Les principaux patriciens, après s'être plaints amèrement, mais sans succès, de la résistance des tribuns militaires à l'autorité du sénat, finirent par en référer aux tribuns du peuple, leur rappelant que, dans une occasion semblable, ils avaient su, par leurs efforts, faire plier même des consuls.

Les tribuns du peuple, ravis de la mésintelligence des patriciens, répondaient "Qu'il n'y avait aucun secours à espérer d'êtres qui ne comptaient ni pour des citoyens, ni même pour des hommes ; que si on voulait les admettre au partage des honneurs et leur donner place dans la république, alors ils aviseraient aux moyens de maintenir les sénatus-consultes contre des magistrats indociles ; en attendant, les patriciens, qui n'avaient jamais été retenus par le respect des lois et des magistratures, n'avaient qu'à faire, eux aussi, de la puissance tribunitienne."

## Nomination d'un dictateur (408) ; guerre contre les Volsques

57

Ces débats, si peu convenables en ce temps surtout où l'on avait sur les bras une si lourde guerre, occupaient tous les esprits. Lorsque enfin Julius et Cornélius se furent longtemps et tour à tour appliqués à prouver "Qu'ils avaient eux-mêmes la capacité suffisante pour conduire cette guerre, et qu'il n'était pas juste de leur enlever un honneur qu'ils tenaient du peuple ; " Ahala Servilius, tribun militaire, dit "Que s'il avait si longtemps gardé le silence, ce n'était pas qu'il n'eût une opinion bien arrêtée (et quel bon citoyen pourrait séparer son intérêt de l'intérêt public ?) ; mais il s'était flatté que ses collègues céderaient de plein gré à l'autorité du sénat, plutôt que de laisser invoquer contre eux la puissance tribunitienne. Alors encore, si l'affaire ne pressait, il leur donnerait volontiers le temps de revenir d'une détermination si obstinée ; mais comme les exigences de la guerre n'attendent pas les résolutions des hommes, il aime mieux servir la république que de plaire à ses collègues : si le sénat est toujours de même avis, il nommera un dictateur la nuit prochaine ; et si quelqu'un s'oppose au sénatus-consulte, pour lui, il se soumettra au vœu du sénat."

Après avoir obtenu, par sa fermeté, les éloges bien mérités et la reconnaissance de tous, ayant nommé dictateur Publius Cornélius, il fut par lui choisi pour maître de la cavalerie, et son exemple, joint à celui de ses collègues, montra bien que les suffrages et les honneurs arrivent souvent de préférence à ceux qui ne les recherchent point.

La guerre n'eut rien de remarquable ; dans un seul combat, et qui ne coûta aucune peine, l'ennemi fut exterminé à Antium. L'armée victorieuse ravagea le territoire volsque. Un château, près du lac Fucin, fut emporté de force, et l'on y fit trois mille prisonniers ; le reste des Volsques se réfugièrent dans leurs murs, sans défendre la campagne. Le dictateur, après avoir terminé cette guerre où il n'avait eu qu'à ne pas manquer à la fortune, revint dans la ville, plus grand de bonheur que de gloire, et abdiqua sa magistrature.

Les tribuns des soldats, sans parler d'ouvrir des comices consulaires (par dépit, ce me semble, du choix d'un dictateur), annoncèrent des comices pour une élection de tribuns militaires. Les patriciens, se voyant ainsi trahis par les leurs, en furent vivement alarmés. En conséquence, après avoir, comme l'année précédente, dégoûté le peuple de tous les plébéiens, même des plus dignes, en mettant en avant les plus indignes candidats avec les principaux patriciens, ceux qui avaient le plus d'illustration et d'influence, s'assurèrent des suffrages, et obtinrent toutes les places ; pas un plébéien ne put se faire jour. On créa quatre patriciens, qui tous avaient déjà rempli ces fonctions : Lucius Furius Médullinus, Gaius Valérius Potitus, Numérius Fabius Vibulanus, Gaius Servilius Ahala. Celui-ci fut réélu et continué dans cette dignité, tant à cause de ses autres mérites, que grâce à la faveur qu'il avait récemment acquise par sa seule modération.

Cette année, le délai de la trêve des Véiens étant expiré, on envoya des députés et des féciaux pour commencer les réclamations. Au moment où ils arrivaient à la frontière, ils rencontrèrent une députation de Véiens, qui leur demanda de ne pas aller à Véies avant qu'elle-même se fût fait présenter au sénat romain. Elle obtint du sénat, en considération des dissensions intestines qui travaillaient les Véiens, qu'on suspendrait contre eux toute répétition : tant il s'en fallut qu'on cherchât à tirer profit du malheur des autres.

Il nous vint des Volsques un nouvel échec ; ils détruisirent la garnison de Verrugo. C'est alors qu'on put voir de quelle importance est un seul moment. Les soldats assiégés ayant imploré du secours, on eût pu, par une marche rapide, les sauver ; mais l'armée envoyée pour les soutenir n'arriva qu'après leur massacre, pour exterminer l'ennemi qui s'était dispersé pour piller. C'était le sénat, plutôt que les tribuns, qui avait causé ce retard : on avait annoncé que la garnison se défendait avec la dernière vigueur, et le sénat ne songea point assez que nul courage ne peut aller au-delà des forces humaines. Toutefois ces valeureux soldats, soit de leur vivant. soit après leur mort, ne périrent pas sans vengeance.

L'année suivante, sous Publius et Gnaeus Cornélius Cossus, Gnaeus Fabius Ambustus, Lucius Valérius Potitus, tribuns militaires avec puissance de consuls, une insolente réponse du sénat de Véies faillit amener la guerre contre les Véiens. Comme nos députés étaient allés réclamer, il leur fit répondre que s'ils ne s'éloignaient pas promptement de la ville et des frontières, on leur donnerait ce que le Lar Tolumnius avait déjà donné. Les sénateurs indignés décrétèrent que les tribuns des soldats proposeraient, sans délai, à l'approbation du peuple une déclaration de guerre contre les Véiens.

À cette proposition, la jeunesse murmure : “On n'avait pas encore mis les Volsques hors de combat ; récemment encore, deux garnisons avaient été massacrées, et ce n'était pas sans danger que l'on conservait ces postes. Il n'y avait pas d'année où il ne fallût se mettre en campagne ; et, comme si on était en peine de travaux, on préparait une nouvelle guerre avec une nation voisine, la plus puissante de toutes, et qui soulèverait l'Étrurie entière.”

Ainsi de lui-même se récriait le peuple et ses tribuns venaient encore l'exciter : “La plus dure des guerres, disaient-ils hautement, est la guerre des patriciens contre le peuple : ils l'accablent à plaisir, l'épuisent de service, le donnent à tuer à l'ennemi ; ils l'écartent, le relèguent loin de la ville, de peur qu'à Rome le loisir ne l'amène à se rappeler les mots de liberté et de colonies, et qu'il ne s'avise de redemander encore les biens usurpés et le libre suffrage aux élections.” Puis, pressant la main des vétérans, ils comptaient les années de service de chacun, et ses blessures, et ses cicatrices. “Y a-t-il en tout ce corps une seule place intacte pour de nouvelles blessures ? Y reste t-il un peu de sang qui se puisse donner pour la république ? ” Lorsque, à force de répéter de pareils discours, et dans les conversations, et dans les assemblées, ils eurent détourné le peuple de toute idée de guerre, on remit à un autre temps la proposition de la loi, qui, exposée à tant de prévention, eût été évidemment repoussée.

## Prise d'Anxur par les légions de Gnaeus Fabius (406)

59

En attendant, on jugea à propos d'envoyer des tribuns militaires avec une armée sur le territoire volsque. Gnaeus Cornélius fut laissé seul à Rome. Les trois tribuns, après avoir reconnu que les Volsques n'avaient placé de camp nulle part et ne livreraient point bataille, se divisèrent en trois corps, pour mieux ravager le pays. Valérius se dirigea vers Antium, Cornélius vers Écétra, et partout sur leur passage ils dévastèrent au loin les habitations et les campagnes pour occuper les Volsques par cette diversion.

Pendant ce temps, Fabius, sans s'arrêter au pillage, avait marché sur Anxur, but principal de cette expédition. Anxur était ce qu'est aujourd'hui Terracine : une ville qui s'abaisse en pente jusque dans des marais ; ce fut de ce côté que Fabius présenta l'attaque. Quatre cohortes, conduites par Gaius Servilius Ahala, tournèrent la place, prirent une colline qui la dominait, et, de ce poste élevé, qui n'était point gardé, se précipitèrent dans la ville, en tumulte et en poussant de grands cris. À ce bruit, ceux qui défendaient contre Fabius la partie basse de la ville furent frappés de stupeur ; on put approcher les échelles, la place se remplit d'ennemis, et il y eut longtemps un affreux carnage de fuyards et de combattants, d'hommes armés ou sans armes. Force était donc aux vaincus de combattre, puisqu'ils n'avaient rien à espérer de leur soumission ; mais il fut tout à coup ordonné, par une proclamation, d'épargner ceux qui renonceraient à se défendre, et les armes tombèrent des mains de cette multitude de volontaires. On eut, vivants, deux mille cinq cents prisonniers.

Quant au pillage de la ville, Fabius ne voulut pas l'accorder aux soldats, jusqu'à l'arrivée de ses collègues, disant que les deux autres armées avaient aussi aidé à la prise d'Anxur, puisqu'elles avaient empêché le reste des Volsques de secourir cette place. Ils arrivèrent bientôt, et cette ville, que son antique fortune avait faite si opulente, fut saccagée par les trois armées réunies. Cette libéralité des généraux commença à réconcilier le peuple avec les patriciens. À ce premier bienfait les chefs de l'état en ajoutèrent un autre qui vint fort à propos. Avant toute demande du peuple ou des tribuns, le sénat décréta que les soldats recevraient une solde prise sur le trésor public : jusque-là chacun avait fait la guerre à ses frais.

## Le sénat décide de verser une solde aux fantassins

60

Jamais, dit-on, faveur ne fut accueillie du peuple avec autant de joie. Ils courent en foule au sénat, pressent à leur sortie les mains des sénateurs : c'est avec raison qu'on leur a donné le nom de Pères : ils protestent qu'après un tel bienfait il n'est personne qui épargne, pour une si généreuse patrie, ni son corps, ni son sang. On se réjouissait de penser que le patrimoine, du moins, reposerait en sûreté pendant que le corps travaillerait au service de la république ; et ce qui redoublait l'enthousiasme et ajoutait un nouveau prix à la faveur, c'est qu'elle était volontaire, spontanée, c'est qu'elle n'avait été provoquée ni par les plaintes des tribuns, ni par un seul mot du peuple.

Mais les tribuns du peuple demeuraient étrangers à cette commune joie qui rapprochait tous les ordres : "L'avenir, disaient-ils, montrera combien se trompent les sénateurs et la multitude qui voient là pour eux bonheur et prospérité ; cette mesure, qui paraît si admirable, ne tiendra pas contre l'expérience. En effet, d'où pourra-t-on tirer cet argent, sinon du peuple et par un tribut ? C'est donc avec le bien des uns qu'on fait largesse aux autres. Au reste, malgré l'approbation générale, ceux qui ont achevé leur service ne souffriront pas que d'autres fassent la guerre avec plus d'avantage qu'ils ne l'ont faite eux-mêmes, et ceux qui ont payé leurs dépenses de leurs propres deniers ne paieront pas encore celle des autres." Ces paroles entraînent une partie du peuple. Enfin, la taxe, une fois imposée, les tribuns promirent publiquement leur appui à quiconque refuserait sa contribution pour la solde des troupes. Les patriciens défendirent avec persévérance l'œuvre qu'ils avaient si bien commencée : ils furent les premiers à contribuer, et comme il n'y avait pas encore d'argent monnayé, plusieurs traînèrent au trésor, sur des chariots, de lourdes charges de cuivre, ce qui donnait un nouvel appareil à leur démarche.

Quand le sénat eut ainsi contribué avec bonne foi, d'après ses revenus, les principaux plébéiens, amis des nobles, se mettent de concert à les imiter ; et lorsque la multitude vit que les patriciens les applaudissaient et que la jeunesse militaire les approuvait comme bons citoyens, tout à coup, sans se soucier de l'appui des tribuns, elle s'offrit à l'envi à acquitter sa part de la dette publique. La loi qui déclarait la guerre aux Véiens ayant passé, une armée, presque toute de volontaires, marcha sur Véies, conduite par les nouveaux tribuns militaires, qui avaient puissance de consuls.



## Le siège de Véies (405). Combats contre les Volsques

### 61

Ces tribuns étaient Titus Quinctius Capitolinus, Quintus Quinctius Cincinnatus, Gaius Julius Iulus pour la seconde fois, Aulus Manlius, Lucius Furius Médullinus pour la troisième fois, Marcus Aemilius Mamercus. Ils commencèrent à assiéger Véies. Dès les premiers temps de ce siège, un conseil des peuples d'Étrurie se tint plusieurs fois dans le temple de Voltumna, sans pouvoir décider si la confédération prendrait fait et cause pour les Véiens, et enverrait à leur secours toutes ses forces.

Ce siège se poursuivit, mais avec moins de vigueur, l'année suivante, en l'absence d'une partie des tribuns et de l'armée, appelés ailleurs contre les Volsques. Les tribuns militaires avec puissance de consuls furent, cette année, Gaius Valérius Potitus pour la troisième fois, Manius Sergius Fidénas, Publius Cornélius Maluginensis, Gnaeus Cornélius Cossus, Gaius Fabius Ambustus, Spurius Nautius Rutilus pour la seconde fois.

On rencontra les Volsques entre Férentinum et Écétra ; on leur livra bataille, et la fortune fut favorable aux Romains. Ensuite, les tribuns allèrent assiéger Arténa, ville des Volsques. Là, l'ennemi ayant tenté une sortie, il fut repoussé dans la ville, et en facilita ainsi l'entrée aux Romains qui s'y précipitèrent ; ils se rendirent maîtres de tout, à l'exception de la citadelle, fortifiée par la nature, et où quelques soldats s'étaient renfermés. En dehors de la citadelle, un grand nombre de malheureux furent tués ou pris.

On assiégea bientôt la citadelle même ; mais il était impossible de l'emporter de force, la garnison suffisant à l'étendue de la place ; et il n'y avait pas d'espoir de l'amener à se rendre, car on y avait transporté, avant la prise de la ville, tout le blé des greniers publics. Aussi les Romains, découragés, auraient-ils fini par se retirer, si la trahison d'un esclave ne leur eût livré la citadelle. Il introduisit, par un passage escarpé, des soldats qui massacrèrent les gardes ; et aussitôt le reste de la garnison, épouvanté, se rendit. Après qu'on eut rasé la ville et la citadelle d'Arténa, les légions quittèrent le pays volsque, et toutes les forces de la république furent tournées contre Véies. Au traître on donna pour récompense, outre la liberté, les biens de deux familles : on l'appela Servius Romanus.

Quelques auteurs pensent qu'Arténa appartenait aux Véiens, non aux Volsques : c'est une erreur qui tient à ce qu'il y eut une ville du même nom entre Caeré et Véies ; mais elle fut détruite par les rois romains, et dépendait d'ailleurs des Caerites et non des Véiens. Il y avait une autre ville de ce nom, située dans le pays volsque, et c'est la même dont nous avons raconté la chute.

### Fin du Livre IV

## **Livre V - La prise de Véies et sac de Rome par les Gaulois (403 à 390 av. J.-C.)**

### **1. Siègne de Véies et prise de la ville (403 à 396 av. J.-C.)**

#### **Les Véiens se donnent un roi. Rumeurs de guerre (403)**

##### **1**

La paix conquise partout ailleurs, les Romains et les Véiens demeuraient seuls sous les armes, mais avec tant d'acharnement et de haine, qu'on pouvait prévoir que cela ne finirait qu'avec la ruine des vaincus. Les comices chez les deux peuples eurent des résultats bien différents. Les Romains augmentèrent le nombre de leurs tribuns militaires avec puissance de consuls ; ce qui ne s'était jamais vu jusqu'alors, on en créa huit : M'. Aemilius Mamercus pour la seconde fois, L. Valérius Potitus pour la troisième. Appius Claudius Crassus, M. Quinctilius Varus, L. Julius Iulus, M. Postumius, M. Furius Camille, M. Postumius Albinus. Les Véiens, au contraire, fatigués de ces brigues annuelles, et des fréquentes dissensions qui en naissaient, élurent un roi.

Ce changement déplut aux peuples de l'Étrurie, moins en haine de la royauté que du roi lui-même : car l'homme qu'on avait choisi s'était déjà rendu insupportable à la nation par sa puissance et par son orgueil, ayant, contre toutes les lois, interrompu violemment la solennité des jeux. Irrité qu'on l'eût repoussé du sacerdoce, où un autre lui avait été préféré par le suffrage des douze peuples, il avait brusquement rappelé du milieu du spectacle les acteurs, qui presque tous étaient ses esclaves. En conséquence, l'Étrurie, qui tenait plus que toute autre nation à l'observation des rites religieux, parce qu'elle excellait dans la science du culte, décida qu'on refuserait tout secours aux Véiens, tant qu'ils obéiraient à un roi. La nouvelle de cette décision fut étouffée à Véies par la terreur qu'inspirait le roi, lequel, sans démentir l'auteur d'un pareil bruit, l'eût traité comme un chef de sédition. Les Romains, assurés de l'inaction de l'Étrurie, mais apprenant aussi que dans tous les conseils on s'occupait des intérêts de Véies, se fortifièrent de façon à se ménager une double défense : l'une était tournée contre la ville et les sorties des assiégés ; l'autre faisait face à l'Étrurie, et devait arrêter les secours qui pourraient venir de ce côté.

## Maintien de l'armée devant Véies pendant l'hiver. Protestations des tribuns de la plèbe

### 2

Comme les généraux romains espéraient moins d'un assaut que d'un blocus, ils firent construire des logements d'hiver, chose inconnue jusque-là au soldat romain : on se proposait de continuer le siège malgré l'hiver. Lorsque la nouvelle en vint à Rome, les tribuns du peuple, qui depuis longtemps n'avaient pas eu l'occasion de s'agiter, rassemblent aussitôt le peuple, et s'efforcent d'irriter les esprits : "Voilà, disent-ils, dans quel but on a établi une solde militaire. Eux, ils ne se trompaient pas ; ils voyaient bien qu'un poison était caché sous ce présent de l'ennemi. Le peuple a vendu sa liberté. Éloignée pour toujours, reléguée loin de la ville et de la république, la jeunesse n'a pas même l'hiver pour se reposer ; elle n'a pas une saison dans l'année pour revenir à sa famille et à ses affaires."

"Et à quelle cause attribuer cette permanence du service ? On n'en trouvera qu'une seule, à savoir la crainte qu'inspirent cette foule de jeunes hommes, qui sont la véritable force du peuple et qui viendraient servir ses intérêts. Ils endurent là-bas encore plus de souffrances et de privations que les Véiens. Ceux-ci passent l'hiver dans leurs foyers, protégés par d'épaisses murailles et par la position naturelle de leur ville ; le soldat romain travaille, fatigue, caché sous les neiges et les frimas, n'ayant que des abris de peaux ; et dans ces jours d'hiver où toute guerre cesse sur terre et sur mer, il faut qu'il reste sous les armes. Ni les rois, ni les consuls, qui étaient si orgueilleux avant l'établissement du tribunat, ni cette fatale puissance du dictateur, ni les caprices odieux des décemvirs, n'ont infligé servitude pareille à cette éternité du service, ni fait peser sur le peuple romain la tyrannie royale qu'exerçaient les tribuns militaires. Que feraient-ils donc s'ils étaient consuls ou dictateurs, ceux qui se conduisent avec tant de cruauté et d'atrocité dans leur charge de proconsuls ?

"Au reste, le peuple méritait bien d'être ainsi traité, puisque sur huit tribuns militaires, pas un plébéien n'a trouvé place. Auparavant, les patriciens pouvaient à peine obtenir trois places, qui encore leur étaient disputées à outrance ; aujourd'hui, c'est huit de front qu'ils marchent à la conquête du pouvoir ; et dans cette foule il ne se prend pas un seul plébéien qui, s'il ne peut davantage, rappelle du moins à ses collègues que ce sont des hommes libres, des concitoyens, qu'ils ont pour soldats, et non des esclaves ; qu'ils les doivent ramener l'hiver dans leurs maisons, dans leurs foyers, et leur accorder au moins quelques jours dans l'année pour visiter leurs parents, leurs enfants, leurs femmes, user en maîtres de leur liberté, et nommer leurs magistrats."

Pendant qu'ils déclamaient ainsi, ils rencontrèrent un adversaire digne d'eux dans Appius Claudius, que ses collègues avaient laissé à Rome pour réprimer les séditions des tribuns : c'était un homme habitué, dès sa jeunesse, à lutter contre les plébéiens, et qui, quelques années auparavant, comme on l'a dit plus haut, avait imaginé de renverser la puissance des tribuns par l'opposition de leurs collègues.

## Discours d'Appius Claudius à l'assemblée du peuple

### 3

Appius Claudius, qui à une éloquence naturelle joignait l'habitude de la parole, prononça ce discours : “Si jamais on a douté, Romains, que les tribuns du peuple aient constamment agi dans leur intérêt propre et non pas dans le vôtre en soulevant des troubles, le doute s'est dissipé cette année, j'en suis convaincu. Je me réjouis donc de vous voir enfin sortir d'une illusion si longue, et surtout que votre erreur se soit dissipée dans un moment où vos affaires sont prospères ; je vous en félicite, vous, et à cause de vous, la république. En effet, est-il quelqu'un parmi vous qui ne sache que jamais injustice, si l'on a pu en commettre à votre égard, ne blessa, n'irrita les tribuns du peuple, autant que cette institution d'une paie aux soldats ? Et que pensez-vous qu'ils aient plus redouté alors, ou qu'ils désirent plus de troubler aujourd'hui que l'union entre les ordres, dont la conséquence doit être, ils ne l'ignorent pas, de ruiner infailliblement la puissance tribunitienne ? On les prendrait, par Hercule, pour de mauvais ouvriers qui cherchent de l'ouvrage ; ils ne cessent de souhaiter quelque maladie à la république, afin que vous les appeliez pour la guérir.”

“En effet, êtes-vous les défenseurs ou les ennemis du peuple ? Attaquez-vous l'armée ou plaidez-vous sa cause ? Il me semble que vous répondez : “Tout ce que font les patriciens nous déplaît, que ce soit en faveur du peuple ou contre le peuple.” Et comme ces maîtres qui défendent à leurs esclaves toute relation avec des étrangers, pensant qu'il est juste de s'interdire également avec eux et le bien et le mal ; de même vous voulez empêcher tout rapport du sénat avec le peuple, de crainte que nous ne venions à séduire le peuple par notre bienveillance et par notre libéralité, et que le peuple ne s'avise d'écouter nos conseils et de les suivre. Que vous feriez bien mieux, s'il y avait en vous, je ne dis pas une âme de citoyen, mais seulement quelque chose d'humain, de favoriser, d'entretenir de tout votre pouvoir et la bienveillance du sénat et la déférence du peuple ! Car si leur union pouvait être durable, qui hésiterait de promettre à cet empire, dans un avenir prochain, la prééminence sur tous ceux qui l'entourent ? “

“Mes collègues ont refusé de retirer de Véies notre armée avant la fin du siège, ce qui était une mesure, non seulement utile, mais même nécessaire : je le prouverai tout à l’heure ; il faut maintenant que je parle de la condition des soldats. Et mon langage qui aura, j’espère, votre approbation, ne paraîtrait pas moins équitable à l’armée elle-même si je parlais dans le camp, et qu’elle pût m’entendre et me juger : aussi bien s’il ne me venait aucune raison valable, les paroles de mes adversaires me suffiraient.”

“Ils ne voulaient pas, dernièrement, qu’on donnât une solde aux troupes, sous prétexte qu’on ne leur en avait jamais donné ; mais aujourd’hui, comment osent-ils se plaindre de ce que, à ceux qui ont accepté un nouvel avantage, on impose en proportion un nouveau travail ? Il n’y a point de travail sans récompense ; mais, d’ordinaire aussi, une récompense doit être achetée par du travail : ainsi, la peine et le plaisir, de nature si diverse, s’associent l’une à l’autre, et se tiennent comme par un lien naturel. Autrefois, le soldat regardait comme un fardeau de servir la république à ses dépens, et il s’estimait heureux de cultiver son champ une partie de l’année, et de créer par là des ressources, pour la paix et pour la guerre, à lui-même et à sa famille. Il se félicite à présent de gagner quelque chose avec la république, et reçoit avec plaisir sa solde. Qu’il soit donc juste alors ; et puisque sa maison et ses biens sont libres de toute charge, qu’il supporte patiemment une plus longue absence.”

“Que si la république l’invitait à compter avec elle, n’aurait-elle pas droit de lui dire : ‘Tu es payé pour un an, donne-moi un an de ta peine ? Est-il juste, à ton avis, que, pour un service de six mois, tu reçoives solde entière ? ’ C’est malgré moi, Romains, que je m’arrête à ces détails ; car on ne doit traiter dans ces termes qu’un soldat mercenaire. Pour nous, c’est comme avec des concitoyens que nous voulons agir, et il est juste, ce nous semble, qu’on agisse avec nous comme avec la patrie. Ou il fallait ne pas entreprendre la guerre, ou il faut la soutenir avec la dignité qui convient au peuple romain, et la terminer au plus tôt. Or, le moyen de la terminer, c’est de presser le siège, c’est de ne pas le quitter que la prise de Véies n’ait couronné nos espérances. Et, par Hercule, quand nous n’aurions pas d’autre motif, la honte seule de reculer ainsi nous commanderait de persévérer. Jadis, rien que pour une femme, la Grèce entière tint une ville assiégée pendant dix ans ; et à quelle distance était-elle de ses foyers ! Que de terres, que de mers l’en séparaient ! Nous, à vingt milles d’ici, à la vue presque de notre ville, nous ne pourrions pas supporter un siège d’une année ! “

“Mais peut-être les motifs qui nous poussent à cette guerre sont-ils trop frivoles ; et, comme nous n’avons pas de justes raisons de nous plaindre, rien ne nous excite à poursuivre notre vengeance ? Sept fois ils ont repris la guerre ; jamais avec eux de paix sincère ; ils ont mille fois dévasté nos campagnes ; ils ont forcé Fidènes à se séparer de nous ; ils ont exterminé nos colonies ; ils ont conseillé, contre le droit des gens, le massacre impie de nos ambassadeurs ; ils ont voulu soulever contre nous l’Étrurie entière ; aujourd’hui encore ils y travaillent avec ardeur ; et quand nos députés leur demandent réparation, peu s’en faut qu’ils ne les outragent.”

“Et c’est à un pareil peuple que nous ferons une guerre molle et interrompue ! Si des sujets de haine aussi légitimes ne peuvent nous décider, n’est-il pas, je vous prie ? des motifs plus puissants encore ? La ville est entourée d’immenses ouvrages qui resserrent l’ennemi dans ses murs ; il n’a pu cultiver ses champs où les cultures ont été détruites par la guerre. Si nous rappelons l’armée, qui doute que, non seulement le désir de la vengeance, mais encore la nécessité de piller le bien des autres après avoir perdu le leur, ne les déchaînent sur nos campagnes ? Adopter ce plan ne serait donc pas différer la guerre, ce serait l’attirer chez nous.”

“Maintenant, quel est en réalité l’intérêt des soldats, à qui ces généreux tribuns du peuple veulent tout à coup tant de bien, après avoir voulu leur extorquer leur solde ? Ils ont, dans une étendue immense, construit un retranchement et creusé un fossé, deux rudes et difficiles travaux ; ils ont fait des redoutes, d’abord en petit nombre, mais ensuite en quantité considérable, à mesure que l’armée s’est accrue ; ils ont élevé des fortifications, non seulement du côté de la ville, mais en face de l’Étrurie, pour arrêter les secours qui pourraient en venir ; enfin, il est inutile de le dire, ils ont préparé des tours, des mantelets, des tortues, tout l’appareil nécessaire au siège des villes. Et, lorsque d’aussi grands travaux sont achevés, lorsqu’une tâche aussi longue est finie, il faudrait tout abandonner pour revenir l’été prochain recommencer le même ouvrage et se consumer dans de nouvelles fatigues ? N’est-il pas bien plus simple de conserver ce qui est fait, de poursuivre, de persévérer, d’en finir avec cette guerre ? car la carrière s’abrège bien, si nous la parcourons d’une haleine, si par nos interruptions et par nos lenteurs nous ne retardons pas nous-mêmes l’accomplissement de nos espérances. Je n’ai parlé jusqu’ici que du travail et du temps perdu

“Mais que dirai-je du péril où nous nous mettrions en différant cette guerre, péril sur lequel nous ne pouvons nous abuser après tous ces conseils tenus dans l’Étrurie pour marcher au secours des Véiens ? Dans les circonstances présentes, dépitée, irritée, elle s’y refuse, et, autant qu’il dépend d’elle, vous laisse libres de prendre Véies ; mais qui peut répondre que plus tard, si on diffère la guerre, elle sera dans les mêmes sentiments ? Si vous ralentissez le siège, vous ouvrez le passage à de plus nombreuses, à de plus imposantes députations ; et d’ailleurs, ce qui choque aujourd’hui les Étrusques, ce roi créé à Véies peut disparaître avec le temps, ou du consentement de la ville, qui cherchera par ce moyen à se concilier le reste de l’Étrurie, ou par l’abdication du roi, qui ne voudra pas que sa royauté soit un obstacle au salut de ses concitoyens.

“Voyez que de difficultés, que d’ennuis dans la marche qu’on vous conseille ! La perte d’ouvrages construits avec tant de peine, l’inévitable dévastation de nos campagnes ; et, au lieu de la guerre contre Véies, la guerre avec l’Étrurie. Voilà, tribuns, les fruits de vos conseils ; par Hercule, il me semble voir un homme qui, traitant un malade qu’un remède énergique allait bientôt rétablir, le rejette dans une longue et peut-être incurable maladie, pour lui faire prendre un aliment ou un breuvage dont la saveur lui plaise un instant.

“Après tout, même en laissant à part l’intérêt de la guerre, il importe à la discipline militaire qu’on habitue nos soldats à ne pas se contenter d’une victoire trop facile ; mais, si l’affaire traîne en longueur, à supporter l’ennui, à se résigner à des retards dans l’accomplissement de leurs espérances, et, si l’été ne suffit pas pour achever la guerre, à la continuer l’hiver, au lieu de faire comme ces oiseaux d’été qui, l’automne venu, s’empressent de chercher çà et là un toit et un abri. Eh quoi ! je vous prie, le goût, le plaisir de la chasse entraînent les hommes, malgré les neiges et les frimas, à travers les bois et les montagnes, et les nécessités de la guerre ne trouveraient pas en nous cette patience que les hommes apportent dans leurs amusements et leurs plaisirs ! Supposons-nous donc chez nos soldats des corps assez efféminés, des âmes assez molles, pour qu’ils ne puissent endurer un hiver au camp, hors de leurs maisons ? Faudra-t-il, comme dans les guerres navales, qu’ils consultent les vents et choisissent les saisons ? Ne pourront-ils supporter ni la chaleur ni la froidure ? “

“Ils rougiraient, au contraire, si on venait à leur opposer de pareils obstacles ; ils proclameraient hautement qu’ils sont d’une nature virile et patiente et par l’âme et par le corps, qu’ils peuvent supporter la guerre l’hiver comme l’été, qu’ils n’ont pas chargé les tribuns de plaider en leur faveur la cause de la mollesse et de la lâcheté, et qu’ils se souviennent que ce n’est pas en se tenant à l’ombre de leurs toits et dans leurs maisons que leurs ancêtres ont fondé cette puissance des tribuns. Il est digne de la valeur de vos soldats, digne du nom romain, de ne pas considérer seulement Véies et la guerre actuelle, mais de chercher à se faire une réputation pour d’autres guerres et pour d’autres peuples dans l’avenir. Croyez-vous qu’il soit indifférent, dans l’opinion qui s’établira sur votre conduite, que vos voisins pensent qu’il suffit à une ville de soutenir quelques jours le premier choc du peuple romain, pour n’en avoir plus rien à craindre ; ou qu’ils conçoivent une telle terreur de notre nom, qu’ils estiment qu’une armée romaine, malgré l’ennui d’un long siège et la rigueur de l’hiver ne peut quitter une place une fois investie, ne connaît d’autre terme à la guerre que la victoire, et n’y porte pas moins de persévérance que d’intrépidité ? “

“Nécessaire dans toute espèce de guerre, la persévérance l’est surtout dans les sièges car presque toutes les villes sont inexpugnables par la force de leurs remparts et la nature de leur position ; le temps seul, et avec lui la faim et la soif, peuvent les vaincre et les réduire. C’est le temps qui réduira Véies, à moins que les tribuns du peuple ne viennent en aide à l’ennemi, et que les Véiens ne trouvent dans Rome un appui qu’ils cherchent vainement dans l’Étrurie entière. En effet, que peut-il arriver qui entre mieux dans les vœux des Véiens que de voir la sédition, commençant par la cité romaine, gagner ensuite le camp comme une contagion ? Et, par Hercule ! il y a chez l’ennemi tant de modération que, malgré l’ennui du siège et même de la royauté, aucune nouveauté ne s’est introduite parmi eux ; le refus de secours des Étrusques n’a point irrité les esprits ; car le premier artisan de sédition serait bientôt puni de mort, et jamais, là, nul n’aura droit de dire ce qu’on dit impunément parmi vous. Nous punissons du bâton celui qui abandonne ses drapeaux ou déserte son poste ; et ceux qui conseillent de désertir les drapeaux et d’abandonner le camp, non pas à un ou deux soldats, mais à des armées entières, peuvent élever la voix publiquement et en pleine assemblée : tant il est vrai que les tribuns du

peuple, soit qu'ils prêchent la trahison, soit qu'ils veuillent renverser la république, vous ont habitués à les écouter avec faveur ; et que séduits, charmés par leur puissance, vous permettez qu'elle couvre et protège tous les crimes. Il ne leur manque plus que de pouvoir déclamer au milieu du camp et de l'armée comme ils font ici, de corrompre les soldats et de leur défendre l'obéissance ; puisqu'enfin à Rome la liberté consiste à ne respecter ni le sénat, ni les magistrats, ni les lois, ni les mœurs de nos pères, ni les institutions de nos ancêtres, ni la discipline militaire."



## Départ d'une armée de volontaires pour Véies

### 7

Déjà même, dans les assemblées populaires, Appius luttait sans désavantage contre les tribuns du peuple, quand tout à coup, ce qui pourra paraître incroyable, un échec reçu à Véies assura le triomphe d'Appius, fortifia l'union entre les ordres et redoubla l'ardeur et l'opiniâtreté des assiégeants.

La chaussée avait été conduite jusqu'au pied de la ville, et il ne manquait plus que d'appliquer les mantelets contre les murs, quand soudain, comme on était plus soigneux de hâter les travaux pendant le jour que de les garder pendant la nuit, une porte de la ville s'ouvre ; une immense multitude, presque tout entière armée de torches, se précipite en lançant des feux, et, dans l'espace d'une heure, la chaussée et les mantelets, qui avaient coûté un si long travail, sont dévorés par l'incendie : nombre de malheureux en essayant, mais en vain, de porter secours, périrent eux-mêmes par le fer ou dans les flammes. Dès que la nouvelle en vint à Rome, elle jeta partout la désolation, et remplit le sénat d'inquiétude et d'effroi ; il craignait de ne pouvoir plus contenir la sédition ni à la ville ni au camp, et que les tribuns du peuple n'en triomphassent insolemment comme d'une victoire remportée par eux sur la république ; mais, soudain, ceux qui payaient le cens équestre, sans que l'état leur eût encore assigné leurs chevaux, se concertent, se présentent au sénat, et, ayant obtenu audience, proposent de s'équiper et de servir à leurs frais.

Le sénat les remercia dans les termes les plus magnifiques, et le bruit de leur démarche ne tarda pas à se répandre dans le forum et par toute la ville. Aussitôt le peuple se rassemble et court à la Curie : "À présent, disent-ils, c'est l'ordre pédestre qui vient, sans attendre son tour, s'engager à servir la république, soit à Véies, soit partout où l'on voudra le mener ; si on les mène à Véies, ils promettent de n'en pas revenir avant la prise de cette ville ennemie." C'est alors qu'on a peine à contenir une joie qui déborde. En effet, on ne leur envoie pas, comme aux cavaliers, des magistrats chargés de leur adresser des actions de grâces ; on ne les mande point dans la Curie pour leur faire réponse ; le sénat ne reste plus renfermé dans l'enceinte de la Curie ; les sénateurs sortent tous, et, d'un lieu qui domine la multitude assemblée dans le comitium, tous lui expriment de la voix et des mains la publique allégresse. Ils proclament que la ville de Rome est heureuse, invincible, éternelle, grâce à cette concorde : ils glorifient les chevaliers, ils glorifient le peuple, ils glorifient cette journée elle-même ; ils confessent que le sénat est vaincu en clémence, en générosité.

Patriciens et plébéiens versent à l'envi des larmes de joie ; enfin les sénateurs, rappelés dans la Curie, rendent un sénatus-consulte portant "Que les tribuns militaires convoqueront une assemblée, rendront grâces aux fantassins et aux cavaliers, et diront que le sénat promet de n'oublier jamais leur piété envers la patrie : que toutefois il lui plaît d'assigner une solde à tous ceux qui se sont offerts hors de tour pour le service militaire." On donna une paie fixe aux cavaliers : c'est de ce jour qu'ils commencèrent à se monter à leurs frais. Cette armée volontaire, conduite à Véies, non contente de relever les ouvrages détruits, en construisit de nouveaux ; et la ville entretenit les approvisionnements avec plus de soin que jamais, afin que rien ne manquât aux besoins d'une armée qui méritait si bien de la patrie.

## Entrée en guerre des Capénates et des Falisques (402)

### 8

L'année suivante eut pour tribuns militaires Gaius Servilius Ahala, pour la troisième fois, Quintus Servilius, Lucius Verginius, Quintus Sulpicius, Aulus Manlius et Manius Sergius, ces deux derniers pour la seconde. Sous leur tribunat, toute l'attention se portant sur Véies, Anxur fut négligé. On accordait beaucoup trop de congés à la garnison ; on recevait beaucoup trop de marchands volsques dans la place ; tout à coup les sentinelles des portes se trouvent enveloppées et la ville est prise. La perte en hommes fut légère, parce que, à l'exception des malades, tous les soldats, devenus vivandiers, étaient dans les campagnes et dans les villes voisines occupés de leur trafic.

On ne fut pas plus heureux à Véies, qui était alors le grand objet des sollicitudes publiques. Nos généraux y montrèrent plus d'animosité les uns contre les autres que de courage contre l'ennemi, et la guerre y devint plus terrible par la jonction imprévue des Capénates et des Falisques. C'étaient deux nations de l'Étrurie qui, étant plus à proximité des Véiens, se voyaient, après la destruction de ce peuple, le plus en butte aux armes romaines. Les Falisques avaient de plus des motifs d'inimitié personnelle ; ils s'étaient mêlés dans la guerre des Fidénates, et tous deux, après s'être envoyé, de part et d'autre, de fréquentes députations, et s'être enchaînés par la religion du serment, arrivèrent brusquement sur Véies avec leurs armées.

Leur attaque se fit vers la partie du camp où commandait Manius Sergius, et elle y jeta une grande épouvante, parce que les Romains se persuadèrent que c'était toute la confédération des Étrusques qui s'était ébranlée avec la masse entière de ses forces. Cette même persuasion décida aussi du côté des Véiens un mouvement général. Ainsi le camp romain avait à se défendre d'une double attaque ; les Romains couraient avec précipitation tantôt d'un côté tantôt d'un autre ; mais ils avaient déjà assez de peine à contenir les assiégés, bien loin de pouvoir en même temps se soutenir contre l'ennemi extérieur qui entrait dans leurs retranchements.

L'unique ressource eût été que du camp principal on vînt à leur secours, et alors la totalité des légions, se distribuant sur des points si opposés, tandis que les unes auraient tenu tête aux Capénates et aux Falisques, les autres auraient repoussé avec succès la sortie des assiégés. Mais Verginius, qui commandait dans ce camp, était l'ennemi personnel de Sergius qui ne le haïssait pas moins. On eut beau l'informer que la plupart des redoutes étaient attaquées, les retranchements forcés, que des deux côtés l'ennemi avançait, il se contenta de tenir ses troupes sous les armes, disant que si son collègue avait besoin de secours il ne manquerait pas de le lui faire savoir. Mais celui-ci n'avait pas moins d'orgueil que l'autre, et, pour ne pas paraître avoir invoqué l'assistance d'un homme qu'il détestait, il aima mieux laisser la victoire à l'ennemi que de la devoir à un concitoyen. Nos soldats eurent tout le temps, pendant ce conflit, d'être taillés en pièces ; ils finirent par abandonner leurs retranchements. Un très petit nombre se sauva dans le camp de Verginius ; la plus grande partie, Sergius en tête, n'arrêta sa fuite que sous les murs de Rome. Comme celui-ci rejetait tous les torts sur son collègue, on crut devoir rappeler Verginius ; et, dans l'intervalle, le commandement fut donné aux lieutenants. L'affaire fut immédiatement traitée au sénat, et ce fut entre les deux rivaux à qui chargerait le plus son

adversaire. Peu d'entre les sénateurs considérant le bien public, la plupart penchaient pour l'un ou l'autre, selon qu'ils y étaient déterminés par leurs affections personnelles.

## Élection anticipée des tribuns militaires (402)

### 9

Les plus sages du sénat, sans vouloir décider si, dans cette déroute ignominieuse, les généraux avaient été coupables ou seulement malheureux, proposèrent de ne point attendre le temps ordinaire des élections, et de nommer sur-le-champ les nouveaux tribuns militaires qui entreraient en exercice aux calendes d'octobre. Cet avis, adopté généralement, ne trouva point de contradicteurs ; mais il révolta Sergius et Verginius, c'est-à-dire ceux mêmes qui ne devaient imputer qu'à eux la défaveur qu'on venait de jeter sur les choix de cette année. D'abord ils se bornent à réclamer contre l'humiliation dont on allait les couvrir ; ils en viennent ensuite à s'opposer formellement au sénatus-consulte, et protestent qu'ils ne feront point le sacrifice de leur dignité avant les ides de décembre, jour consacré pour l'installation des nouveaux magistrats.

Les tribuns du peuple, au milieu de la concorde et de la prospérité générale, s'étaient vus, malgré eux, réduits à garder le silence. Dans ce moment, reprenant toute leur audace, ils osent signifier aux tribuns militaires que, s'ils ne se soumettent à la décision du sénat, ils les feront conduire en prison. Alors Gaius Servilius Ahala, prenant la parole : "Tribuns du peuple, dit-il, s'il n'était question que de vous et de vos menaces, j'éprouverais volontiers si vous auriez plus de résolution pour les soutenir que vous n'avez de droit à vous les permettre. Mais ce serait un crime de résister à l'autorité du sénat. Quant à vous, cessez de chercher à vous rendre puissants à la faveur de nos querelles : ou mes collègues feront ce que le sénat demande, ou, s'ils s'opiniâtrent dans leur refus, je nommerai un dictateur qui saura bien les forcer à obéir." Ce discours de Servilius obtint l'assentiment général, et le sénat se réjouit que, sans recourir à cet épouvantail de la puissance tribunitienne, on eût trouvé un moyen de ramener des magistrats à l'obéissance. Les deux tribuns, n'osant plus lutter contre le vœu général, procédèrent aux élections des tribuns militaires qui devaient entrer en exercice aux calendes d'octobre, et n'attendirent pas même ce jour pour abdiquer.

## Nouveaux troubles à Rome. Élection des tribuns de la plèbe

### 10

Ce nouveau tribunat militaire, avec puissance de consul, le quatrième de Lucius Valérius Potitus, le troisième de Manius Aemilius Mamercinus, le second de Camille, et de Gnaeus Cornélius Cossus, le premier de Césion Fabius Ambustus et de Lucius Julius Iulus, fut marqué par beaucoup d'événements, tant au-dehors qu'au-dedans. Au-dehors, les guerres se multiplièrent ; on eut à combattre à la fois et Véies et Capène, et Faléries, sans compter les Volsques sur qui l'on voulait reprendre Anxur. Au-dedans, la levée du tribut et l'enrôlement des troupes excitèrent de la fermentation ; on se querella pour une nomination irrégulière des tribuns du peuple, et le procès des deux tribuns militaires de l'année précédente n'agita pas encore médiocrement les esprits.

Le premier soin des tribuns militaires fut de pourvoir à de nouvelles levées ; et l'on ne se borna point à enrôler les jeunes gens ; ceux même qui avaient passé l'âge du service furent obligés de s'inscrire pour la garde de Rome. Mais plus on augmentait le nombre des soldats, plus il fallait d'argent pour leur solde ; et l'on ne pouvait se le procurer que par un impôt que ceux qui restaient à Rome payaient avec d'autant plus de regret que, chargés de la défense de la ville, ils avaient à supporter une corvée militaire, et contribuaient ainsi doublement à la chose publique.

Ces charges n'étaient que trop pesantes en elles-mêmes, et les vociférations séditeuses des tribuns tendaient à les faire trouver encore plus rudes. Ils accusaient les patriciens "de n'avoir imaginé la solde que pour épuiser une partie du peuple par la guerre, et l'autre par l'impôt ; une seule guerre durait depuis plus de trois ans, et l'on y faisait à dessein faute sur faute, afin qu'elle durât plus longtemps ; pour le moment l'on n'en avait que quatre à la fois, et il fallait, dans une seule levée, trouver quatre armées, et enrôler au-dessous de seize ans et au-delà de cinquante. Déjà on ne faisait plus aucune distinction de l'hiver et de l'été, dans la crainte que ce malheureux peuple n'eût un instant de relâche ; et voilà qu'on finissait par le surcharger d'impôts ; en sorte qu'au moment où il rentrait dans ses foyers, épuisé de fatigue, de blessures et chargé d'années, trouvant dans la ruine la plus complète son misérable héritage, privé si longtemps des regards du maître, il lui faudrait encore trouver dans le délabrement de sa fortune de quoi satisfaire aux impôts qui l'accablaient ; ainsi ce don prétendu de la solde n'était au fond qu'un prêt usuraire, qu'il faudrait rendre à la république avec d'énormes intérêts."

Au milieu de ces grandes affaires de l'enrôlement, de l'impôt, et les esprits étant occupés d'ailleurs de soins plus importants, on ne put compléter le nombre des tribuns du peuple aux élections. Les patriciens entreprirent alors de faire remplir les places vacantes par ceux qui étaient déjà nommés, et essayèrent de se faire nommer eux-mêmes. Ne pouvant gagner ce dernier point, ils obtinrent du moins, ce qui était une véritable atteinte à la loi Trébonia, que le nombre des tribuns fût complété comme ils l'avaient proposé, et ils firent tomber le choix sur Gaius Lacérius et Marcus Acutius, leurs créatures.

## Poursuites contre Verginius et Sergius

### 11

Le hasard fit que parmi les tribuns de cette année il se trouvait un Gnaeus Trébonius ; il crut devoir à sa famille et à son nom de prendre la défense d'une loi qui était l'ouvrage d'un de ses aïeux. Il s'écriait que "si l'on avait repoussé une première attaque de quelques patriciens, les tribuns militaires n'en avaient pas moins consommé leur invasion ; que la loi Trébonia était renversée, et que les tribuns du peuple venaient d'être élus, non plus par les suffrages de leurs concitoyens, mais par la voix de leurs collègues et sur un ordre des patriciens : si l'on souffrait un pareil attentat, il faudrait s'attendre à n'avoir plus désormais que des patriciens ou des satellites de patriciens pour défenseurs de la liberté du peuple ; c'était là lui reprendre tous les droits qu'il avait conquis sur le mont Sacré ; c'était anéantir le tribunat." Tout en inculpant les manœuvres des patriciens, Trébonius n'éclatait pas moins contre la connivence de ses collègues, l'appelant une infâme trahison.

Comme ces déclamations excitaient la haine non seulement contre les patriciens, mais contre tous les tribuns indistinctement, tant ceux qui avaient prêté la main à cette violation de la loi, que ceux qui en avaient profité, trois d'entre eux, Publius Curiatius, Marcus Métilius et Marcus Minacius, imaginent, pour se sauver, de perdre Sergius et Verginius, tribuns militaires de l'année précédente, et les traduisent devant le peuple. En donnant un autre cours à sa haine et à ses vengeances, ils parviennent, en effet, à détourner l'orage qui grondait sur leur tête. "Flattant toutes les préventions populaires, et contre l'enrôlement, et contre l'impôt, et contre la continuité du service, et contre la prolongation de la guerre ; aigrissant les douleurs de ceux qu'intéressait plus particulièrement le désastre de Véies, et qui avaient à pleurer la mort ou d'un fils, ou d'un frère, ou d'un proche, ou d'un allié ; ils se vantent d'être les seuls qui, en livrant deux têtes coupables au tribunal du peuple, lui eussent donné les moyens de poursuivre la juste vengeance de tant de malheurs publics et de tant de calamités personnelles. Pouvaient-ils, en effet, ne pas regarder Sergius et Verginius comme les auteurs de tous leurs maux ; et les charges des accusateurs étaient-elles plus fortes que les aveux des prévenus, qui, coupables tous deux, rejetaient leur faute l'un sur l'autre, Verginius accusant Sergius de lâcheté, et celui-ci reprochant à Verginius sa trahison ?

Certes il y avait dans leur conduite une si incroyable démence qu'on ne pouvait raisonnablement l'expliquer qu'en supposant un pacte secret et une conspiration de tous les patriciens. N'était-il pas vraisemblable, en effet, que ceux-là qui, précédemment, à dessein de perpétuer la guerre, avaient ménagé aux Véiens l'occasion de brûler tous les ouvrages, étaient les mêmes qui, depuis, avaient sacrifié l'armée, et livré aux Falisques le camp des Romains ? Et tout cela afin qu'une brave jeunesse se consumât éternellement sous les murs de Véies, et que les tribuns fussent dans l'impuissance de procurer au peuple des terres et d'autres établissements avantageux, leurs projets n'étant plus soutenus par ce concours nombreux qui seul pouvait contrebalancer la ligue patricienne. Déjà les accusés avaient été jugés d'avance, et par le sénat et par le peuple romain, et par leurs propres collègues. Un décret du sénat les avait écartés de l'administration des affaires publiques ; sur leur refus d'abdiquer, leurs collègues les avaient menacés d'un dictateur, et le peuple romain avait nommé d'autres tribuns, qui, sans attendre l'époque ordinaire des ides de décembre, étaient entrés en exercice dès les calendes d'octobre, parce que la république

était en péril tant que ceux-ci resteraient en place.

Et cependant, avec une réputation si flétrie, et déjà condamnés d'avance, ils osaient se présenter au jugement du peuple ; ils se croyaient hors de péril et suffisamment punis pour être redevenus simples citoyens deux mois plus tôt ; et ils ne songeaient pas qu'on avait moins voulu leur infliger une peine que leur ôter le pouvoir de nuire plus longtemps, puisqu'on avait aussi destitué leurs collègues qui, certes, n'étaient pas coupables comme eux. Mais les Romains auraient-ils donc oublié l'impression d'horreur qu'ils éprouvèrent au moment de cet affreux désastre, lorsqu'ils virent tomber aux portes de Rome l'armée entière, haletante dans sa fuite précipitée, palpitante de frayeur, toute sanglante de blessures, ne s'en prenant ni à la fortune ni aux dieux, mais seulement à ces indignes chefs que le peuple voyait devant lui ? Quant à eux, ils tenaient pour certain que de tous les hommes qui composaient l'assemblée, il n'y en avait pas un seul qui, ce jour-là, n'eût chargé d'imprécations Manius Sergius et Lucius Verginius, et appelé le courroux du ciel sur leur tête, leur famille et leur fortune. Convierait-il, après avoir invoqué contre ces coupables la colère des dieux, de ne pas exercer contre eux, aujourd'hui que le peuple en avait le droit, une vengeance que ces mêmes dieux mettaient en son pouvoir ? Jamais le ciel ne se chargeait lui-même de la punition des criminels ; il se contentait de préparer les moyens de la vengeance et d'en armer les ressentiments de l'offensé. “

## Bilan de l'année. Élection des tribuns militaires (400)

### 12

Animé par ces discours, le peuple condamna les accusés à dix mille livres pesant de cuivre, quoique Sergius eût accusé la chance des batailles et le caprice de la fortune, et que Verginius eût supplié ses concitoyens de ne pas lui être plus contraires que l'ennemi. La colère publique, détournée sur eux, oublia ce qui s'était passé dans l'élection des tribuns et les atteintes portées à la loi Trébonia.

Les tribuns vainqueurs, pour récompenser le peuple sans délai de son jugement, proposent une loi agraire, et empêchent la levée du tribut ; cela dans un moment où l'on avait besoin d'argent pour la solde de plusieurs armées, et lorsque Rome, malgré le succès de ses armes, ne voyait encore dans aucune guerre l'accomplissement de ses espérances. À Véies, le camp, qu'on avait perdu, fut repris et l'on y établit, pour le défendre, des forts et des garnisons. Il était commandé par les tribuns militaires Manius Aemilius et Césion Fabius. Marcus Furius, chez les Falisques, et Gnaeus Cornélius, chez les Capénates, ne rencontrèrent pas un ennemi hors des murs : contents de faire du butin, de brûler les métairies et les récoltes, de dévaster la campagne, ils n'attaquèrent, n'assiégèrent aucune ville. Chez les Volsques, après avoir ravagé le pays, on attaqua Anxur, sans succès, à cause de l'escarpement de la place ; et, n'ayant pu l'emporter de vive force, on commença à l'entourer d'un retranchement et de fossés. Cette campagne était échue à Valérius Potitus.

Telle était la situation de nos armes, quand une sédition intestine s'éleva plus menaçante que la guerre elle-même ; et, comme les tribuns s'opposaient à ce qu'on acquittât le tribut, que les généraux ne recevaient point d'argent, et que le soldat réclamait hautement sa solde, il s'en fallut de peu que la contagion des séditions intérieures ne gagnât le camp. Au milieu de ces mécontentements du peuple contre les patriciens, les tribuns du peuple ne cessaient de dire : "Qu'il était temps enfin d'affermir la liberté, et de transmettre à des plébéiens, hommes de tête et de cœur, les honneurs suprêmes qu'on avait enlevés aux Sergius et aux Verginius. Mais, malgré leurs efforts, le peuple ne put faire plus pour établir son droit, que nommer un plébéien, Publius Licinius Calvus, tribun militaire avec puissance de consul. Les autres, tous patriciens, étaient Publius Manlius, Lucius Titinius, Publius Maelius, Lucius Furius Médullinus, Lucius Publilius Volscus.

Le peuple s'étonnait d'avoir tant obtenu ; et le plébéien nommé, étranger jusque-là aux fonctions publiques, ancien sénateur, et déjà vieux, n'était pas moins surpris. On ne sait trop pour quel motif il fut appelé, de préférence à tout autre, à goûter les prémices de cette dignité nouvelle. Selon les uns, ce qui lui valut cet honneur, ce fut le crédit de Gnaeus Cornélius, son frère, qui, tribun militaire l'année précédente, avait donné triple solde à la cavalerie ; selon d'autres, il en fut redevable à des paroles de réconciliation entre les ordres qu'il avait fait entendre à propos, et qui avaient flatté également les patriciens et le peuple. Les tribuns du peuple, tout fiers de cette victoire des comices, cessant d'entraver la marche des affaires, consentirent au tribut : il fut perçu sans murmures et envoyé à l'armée.



## Célébration du premier lectisterne. Combats devant Véies (399)

### 13

Anxur fut bientôt repris sur les Volsques, un jour de fête où la garde de la ville avait été négligée. Il y eut cette année un hiver extraordinairement glacial et neigeux, à tel point que les communications des routes et la navigation du Tibre furent suspendues ; cependant des approvisionnements considérables, ménagés d'avance, permirent de ne point hausser le prix des vivres. La magistrature de Publius Licinius, commencée et achevée sans troubles, ayant donné beaucoup de joie au peuple, sans trop déplaire aux patriciens, chacun se laissa prendre au charme de nommer des plébéiens aux prochaines élections des tribuns militaires. Un seul, parmi les candidats patriciens, Marcus Véturius, ne fut point repoussé ; les plébéiens eurent les autres places : le choix presque unanime des centuries nomma tribuns militaires avec puissance de consuls Marcus Pomponius, Gnaeus Duillius, Voléron Publilius, Gnaeus Génucius, Lucius Atilius.

Après un hiver rigoureux, l'intempérie du ciel et les brusques variations de l'atmosphère, ou toute autre cause, amenèrent un été pestilentiel et funeste à tous les êtres vivants. Comme on ne voyait ni motif ni terme à ce mal incurable, en conséquence d'un sénatus-consulte on eut recours aux livres Sibyllins. Les duumvirs, chargés des cérémonies sacrées, firent, pour la première fois, un lectisterne dans la ville de Rome ; et, pendant huit jours, pour apaiser Apollon, Latone et Diane, Hercule, Mercure et Neptune, trois lits demeurèrent dressés dans le plus magnifique appareil. Les particuliers célébrèrent aussi cette fête solennelle : dans toute la ville on laissa les portes ouvertes, et l'on mit à la portée de chacun l'usage commun de toutes choses : tous les étrangers, connus ou inconnus, étaient invités à l'hospitalité : on n'avait plus même pour ses ennemis que des paroles de douceur et de clémence ; on renonça aux querelles, aux procès ; on ôta aussi, durant ces jours, leurs chaînes aux prisonniers, et depuis on se fit scrupule de remettre aux fers ceux que les dieux avaient ainsi délivrés.

Sur ces entrefaites, l'alarme arriva de tous côtés à la fois au camp de Véies, par suite de la réunion de trois guerres en une seule ; car les Capénates et les Falisques, revenus brusquement au secours des Véiens, investirent les retranchements comme la première fois ; ce qui fit trois armées contre lesquelles on engagea une bataille très disputée. Avant tout, on mit à profit le souvenir de la condamnation de Sergius et de Verginius. Ce fut du camp principal, dont l'inaction avait été naguère si funeste, que sortirent les troupes qui, après un léger détour, vinrent assaillir par derrière les Capénates, occupés à l'attaque des retranchements romains.

Ainsi commença le combat ; les Falisques eux-mêmes s'effrayèrent et s'ébranlèrent, lorsqu'une sortie du camp, faite à propos, acheva leur déroute : les vainqueurs les poursuivirent et en firent un immense carnage. Bientôt après, même, des fourrageurs romains qui dévastaient le territoire de Capènes, ayant, par hasard, rencontré les débris dispersés de cette armée, les anéantirent. Nombre de Véiens, qui se réfugiaient chez eux en désordre, furent tués aux portes de leur ville : les habitants, craignant que les Romains ne pénétrassent dans la place avec les fuyards, refermèrent les portes sur les soldats de l'arrière-garde.

## Élection des tribuns militaires, tous patriciens (398)

### 14

Tels furent les événements de cette année. Et déjà approchaient les élections des tribuns militaires, lesquelles inquiétaient peut-être plus les patriciens que la guerre elle-même ; car ils se voyaient sur le point, non pas seulement de partager avec le peuple, mais de perdre l'autorité souveraine. Ils présentèrent donc à dessein aux suffrages les personnages les plus considérables, persuadés qu'on n'oserait les repousser ; puis, agissant eux-mêmes comme si chacun d'eux eût été candidat, ils mirent tout à profit, les hommes et les dieux, invoquant contre les comices des deux dernières années l'autorité de la religion : “La première année, un cruel hiver avait paru comme un présage sinistre. L'année suivante, aux menaces succédèrent les effets : les champs et la ville furent envahis par une peste, preuve éclatante du courroux des dieux ; et, pour en délivrer Rome, il fallut apaiser le ciel, suivant les révélations des livres du destin. Dans ces comices, que les auspices avaient consacrés, les dieux n'avaient vu qu'avec colère les honneurs livrés au peuple et les différences entre les ordres confondues.”

Grâce à la prestige des candidats et aux scrupules religieux qu'on avait semés dans les esprits, des patriciens seuls, et presque tous déjà faits aux honneurs, furent nommés tribuns militaires avec puissance de consuls : Lucius Valérius Potitus, pour la cinquième fois ; Marcus Valérius Maximus et Marcus Furius Camillus, pour la deuxième ; Lucius Furius Médullinus, pour la troisième ; Quintus Servilius Fidénas et Quintus Sulpicius Camérinus, tous deux pour la seconde. Sous leur tribunat, il n'y eut point d'événement remarquable au siège de Véies ; toute la force de nos armes se montra dans les dévastations. Deux habiles généraux, Potitus et Camille, rapportèrent, l'un de Faléries, l'autre de Capènes, un immense butin ; ils n'avaient rien laissé debout, que le fer ou le feu eût pu détruire.

## Le prodige du lac Albain : interprétation de l'haruspice

15

Cependant on annonçait de nombreux prodiges ; mais la plupart furent reçus avec assez d'incrédulité et d'indifférence, soit parce qu'ils n'étaient appuyés que par un seul témoignage, soit parce que la guerre avec les Étrusques éloignait les haruspices capables d'en diriger l'expiation. Un seul attira l'attention générale : un lac, dans la forêt d'Albe, s'accrut et s'éleva à une hauteur extraordinaire, sans que l'on pût expliquer cet effet merveilleux, ni par l'eau du ciel, ni par toute autre cause naturelle. Pour savoir ce que les dieux présageaient par ce prodige, on envoya des députés consulter l'oracle de Delphes.

Mais un autre interprète avait été placé plus près du camp par les destins : un vieillard de Véies, au milieu des railleries échangées entre les sentinelles romaines et les gardes étrusques, chanta ces paroles d'un ton prophétique : "Tant que les eaux du lac d'Albe n'auront point disparu, le Romain ne sera point maître de Véies." On laissa d'abord tomber ces paroles comme jetées au hasard ; mais bientôt elles furent recueillies et commencèrent à se répandre. À la fin, comme la durée de la guerre avait établi entre les soldats des deux partis une certaine familiarité, un soldat des postes romains demanda au plus rapproché des gardes de la ville quel était l'homme qui avait émis ces paroles si obscures touchant le lac d'Albe. Ayant appris que c'était un haruspice, ce soldat, dont l'esprit était religieux, sous prétexte d'un prodige qui l'intéressait personnellement, dit qu'il voudrait, s'il était possible, consulter le devin, et l'attira ainsi à une entrevue. Lorsqu'ils furent allés tous deux à l'écart, sans armes et sans méfiance, le jeune Romain, plus vigoureux, s'élança sur le faible vieillard, et l'ayant enlevé à la face de tous, malgré les menaces des Étrusques, le transporta au camp.

L'autre, mené au général, fut envoyé à Rome au sénat ; et là, interrogé sur le sens de ce qu'il avait dit touchant le lac d'Albe, il répondit "que sans doute les dieux étaient irrités contre le peuple véien le jour où ils lui avaient inspiré la pensée de révéler la ruine que les destins réservent à sa patrie. Il ne pouvait donc revenir aujourd'hui sur des paroles qu'il avait prononcées par une inspiration de l'esprit divin ; et peut-être n'y aurait-il pas un moindre crime à taire des choses que les dieux immortels veulent rendre publiques, qu'à divulguer celles qui doivent rester secrètes. Ainsi les livres des destins et la science étrusque enseignent que lorsque les Romains auront épuisé le lac d'Albe, après une crue de ses eaux, la victoire leur sera donnée sur les Véiens ; jusque-là les dieux ne cesseront de protéger les remparts de Véies." Il indiqua quelles solennités devaient accompagner le détournement des eaux. Mais son autorité ne parut ni assez importante ni assez sûre en si grave matière ; et le sénat décida qu'on attendrait les députés et la réponse de l'oracle pythien.

## Guerre contre les Tarquiniens. Retour de l'ambassade de Delphes (397)

### 16

Avant que ces envoyés fussent revenus de Delphes et qu'on eût trouvé les moyens d'expier le prodige d'Albe, les nouveaux tribuns militaires avec puissance de consuls entrèrent en fonctions : c'étaient Lucius Julius Iulus, Lucius Furius Médullinus, pour la quatrième fois, Lucius Sergius Fidénas, Aulus Postumius Régillensis, Publius Cornélius Maluginensis, Aulus Manlius. Cette année parurent de nouveaux ennemis, les Tarquiniens. Voyant les Romains occupés de tant de guerres à la fois, contre les Volsques à Anxur qu'on assiégeait encore, contre les Èques à Labici, dont la colonie romaine était en péril, et contre les Véiens, les Falisques et les Capénates ; et sachant de plus que la paix ne régnait pas davantage dans la ville grâce aux dissensions des patriciens et du peuple, l'occasion leur parut belle pour nous outrager, et ils envoyèrent leurs cohortes légères piller la campagne romaine. Les Romains, pensaient-ils, laisseraient cette injure impunie, pour ne pas se mettre sur les bras une nouvelle guerre, ou ils la poursuivraient avec une armée peu nombreuse et nullement à craindre.

Les Romains furent plus indignés qu'effrayés des dévastations commises par les Tarquiniens, et la vengeance ne leur coûta ni de grands efforts ni beaucoup de temps. Comme les tribuns du peuple s'opposaient à toute levée régulière, Aulus Postumius et Lucius Julius rassemblèrent, à force d'encouragement et d'instances, une poignée de volontaires, traversèrent, par des chemins détournés, le territoire de Caéré, et tombèrent sur les Tarquiniens qui revenaient du pillage tout chargés de butin. Ils en tuent un grand nombre, enlèvent à tous leurs bagages, et, après avoir repris sur eux les dépouilles de leurs champs, retournent à Rome. Deux jours furent accordés au possesseur pour reconnaître ce qui lui appartenait : le troisième jour tous les objets non reconnus (et la plupart appartenaient à l'ennemi) furent vendus à l'encan et le prix en fut distribué aux soldats.

Les autres guerres, principalement celle de Véies, se prolongeaient incertaines. Et déjà les Romains, désespérant du pouvoir des hommes, s'en remettaient aux destins et aux dieux, lorsque les députés revinrent de Delphes, rapportant la réponse de l'oracle, conforme à celle du devin prisonnier. "Romain, garde-toi de retenir l'eau d'Albe dans le lac ; garde-toi de la laisser suivre son cours et s'écouler dans la mer. Fais-la couler au travers de les champs qu'elle arrosera, et qu'elle s'épuise divisée en ruisseaux. Après cela, attaque hardiment les remparts ennemis, te souvenant que les destins, qu'on te révèle ici, te promettent la fin de ce long siège et la ruine de cette ville. La guerre terminée, porte, vainqueur, un riche présent à mes temples ; et que les cérémonies sacrées de ton pays, que l'on a trop négligées, soient par toi rétablies dans les formes solennelles."

## Mesures prises pour conjurer le prodige

17

Dès ce moment, le devin prisonnier obtint une grande considération, et les tribuns militaires, Cornélius et Postumius, lui confièrent le soin d'expié le prodige d'Albe, et d'apaiser dûment les dieux. On finit par découvrir que la négligence des cérémonies et l'interruption des solennités dont se plaignaient les dieux tenaient à ce que les derniers magistrats, irrégulièrement élus, n'avaient pas observé les formes prescrites pour la célébration des fêtes latines et des rites sacrés sur le mont d'Albe. Il n'y avait qu'une seule expiation, l'abdication des tribuns militaires, la reprise de nouveaux auspices et l'établissement d'un interrègne. Tout cela se fit en vertu d'un sénatus-consulte. Il y eut ensuite trois interrois : Lucius Valérius, Quintus Servilius Fidénas, Marcus Furius Camillus. Au milieu de ces événements, la ville ne cessa pas un jour d'être agitée par les tribuns du peuple, qui s'obstinaient à s'opposer aux comices, tant qu'il n'aurait pas été convenu que "la majorité des tribuns militaires serait tirée du peuple."

Sur ces entrefaites, les Étrusques tinrent une assemblée au temple de Voltumna ; et comme les Capénates et les Falisques voulaient que tous les peuples de l'Étrurie réunissent leurs conseils et leurs efforts pour arracher Véies du péril, il fut répondu : "Que cela avait été déjà refusé aux Véiens, parce que, ayant agi d'abord sans demander conseil en une chose de cette importance, ils n'étaient plus en droit de demander secours : qu'aujourd'hui encore l'intérêt général voulait qu'on les refusât, surtout dans cette partie de l'Étrurie où venait de s'établir une peuplade inconnue, les Gaulois, nouveaux voisins, avec qui on ne pouvait répondre ni de la paix ni de la guerre : que cependant, en raison de la communauté d'origine et de nom, et des dangers qui menaçaient un peuple sorti du même sang, on consentait à ne point retenir la jeunesse qui voudrait marcher volontairement à cette guerre." La nouvelle arriva à Rome qu'un grand nombre de ces volontaires s'étaient mis en marche, et, comme toujours, la crainte d'un commun danger apaisa quelque temps les discordes civiles.

## Élection des tribuns militaires. Revers militaires

### 18

Les patriciens virent sans regret la première centurie nommer tribun militaire, sans qu'il eût brigué cet honneur, Publius Licinius Calvus, personnage qui avait fait preuve de modération dans sa première magistrature et qui d'ailleurs était d'un grand âge. Tout indiquait qu'après lui les autres membres du collège de la même année allaient être réélus : Publius Manlius, Lucius Titinius, Publius Maelius, Gnaeus Génucius, Lucius Atilius. Avant les élections, avant l'appel des tribus à leur rang, P. Licinius Calvus, avec la permission de l'interroi, parla ainsi :

“Romains, je le vois, cette marque éclatante de souvenir donnée à notre magistrature doit être pour l'année qui va suivre un présage de cette concorde qui est si désirable dans les circonstances où nous sommes. Si vous réélisez mes collègues, qui ont pour eux de plus l'expérience, moi je ne suis plus le même ; je ne suis plus, vous le voyez, que l'ombre et le nom de Publius Licinius : les forces de mon corps sont épuisées ; j'ai perdu les sens de la vue et de l'ouïe ; ma mémoire chancelle, et mon intelligence languit sans vigueur. Je vous présente ce jeune homme, continua-t-il en montrant son fils, le portrait, l'image de celui qui, le premier d'entre les plébéiens, obtint de vous le titre de tribun militaire. Ce fils, que j'ai élevé dans mes principes, je le donne et le consacre comme mon remplaçant à la république ; et je vous conjure, Romains, de reporter sur lui cet honneur que vous m'avez déferé sans aucune demande de ma part, et que vous ne refuserez pas à ses sollicitations appuyées de mes prières.”

On accorda au père ce qu'il demandait ; son fils Publius Licinius fut nommé tribun militaire avec puissance de consul, ainsi que ceux que nous avons nommés plus haut. Titinius et Génucius, tribuns militaires, partis contre les Capénates et les Falisques, s'étant avancés avec plus d'ardeur que de prudence, donnèrent dans une embuscade. Génucius expia sa témérité par une mort glorieuse ; il tomba aux premiers rangs à la tête des enseignes. Titinius rallia sur une éminence ses soldats effrayés, et les rangea en bataille ; toutefois il ne crut pas devoir se commettre avec l'ennemi dans la plaine.

Cet échec, où il y eut plus de honte que de dommage, faillit causer un grand désastre, tant il inspira de terreur, non seulement à Rome où s'étaient répandus mille bruits, mais au camp devant Véies. Ce ne fut qu'à grand-peine qu'on empêcha le soldat de fuir, lorsque le bruit que les généraux et l'armée avaient été taillés en pièces courut dans le camp, et que les Capénates et les Falisques, vainqueurs, approchaient avec toute la jeunesse de l'Étrurie. À Rome, l'alarme était encore plus vive : on croyait que le camp de Véies avait été emporté d'assaut, et que l'ennemi marchait sur la ville. On courut sur les remparts, et les matrones, arrachées de leurs foyers par la terreur publique, firent des prières dans les temples : on supplia les dieux de préserver de la ruine les maisons, les temples de la ville et les remparts de Rome, et de détourner cette terreur sur les Véiens, en récompense de ce que les cérémonies religieuses avaient été renouvelées et les prodiges expiés.

## Dictature de Camille (396)

### 19

Déjà ou avait célébré les jeux et les fêtes latines, l'eau du lac d'Albe s'était écoulée dans les campagnes, et les destinées de Véies allaient s'accomplir. M. Furius Camillus, qui était lo chef marqué par les destins pour le renversement de cette ville et le salut de sa patrie, est élu dictateur, et nomme Publius Cornélius Scipion maître de la cavalerie. Le général changé, toutes choses changèrent : l'espoir, l'ardeur, revinrent aux soldats ; et la fortune même de la ville parut tout autre.

Il commence par punir, selon la coutume militaire, ceux qui dans la panique avaient déserté le camp de Véies, et par là il obtint que la crainte de l'ennemi ne fût plus la première dans l'esprit du soldat ; puis, ayant fixé un jour pour la levée, il court à Véies, en attendant, raffermir le courage des troupes, de là il revient à Rome pour y lever une nouvelle armée, et nul ne cherche à s'exempter du service. Les jeunes gens du dehors eux-mêmes, les Latins et les Herniques, viennent lui proposer leur concours pour cette guerre : le dictateur leur rend grâce dans le sénat, achève ses préparatifs, et, autorisé par un sénatus-consulte, il fait vœu de célébrer les grands jeux après la prise de Véies, de dédier le temple de Mater Matuta, qu'on avait relevé, et dont le roi Servius Tullius avait fait la première dédicace.

Parti enfin avec son armée, en laissant la ville dans l'attente plutôt que dans l'espoir, il commence par livrer bataille aux Falisques et aux Capénates, qu'il rencontre sur le territoire de Népété. La fortune seconda comme d'ordinaire des mesures pleines d'habileté et de prudence : après avoir battu l'ennemi, il lui enleva son camp et s'empara d'un immense butin ; la plus grande partie fut remise au questeur, on en laissa peu au soldat.

Cela fait, il mena l'armée à Véies, où il augmenta le nombre des redoutes, et comme de fréquentes et inutiles escarmouches avaient lieu entre la ville et le retranchement, il défendit de combattre sans un ordre, et par là ramena les soldats au travail. De tous les ouvrages, le plus long et le plus pénible était un souterrain qu'il faisait conduire sous la citadelle des ennemis : ne voulant pas d'interruption dans cet ouvrage, et craignant qu'un travail continuel sous terre n'épuisât les mêmes soldats, il partagea les travailleurs en six troupes, qui se relevaient tour à tour de six en six heures, et qui ne s'arrêtèrent ni jour ni nuit avant de s'être ouvert un chemin vers la citadelle.

## Discussions à propos de la distribution du butin

20

Le dictateur, voyant dans ses mains la victoire, et qu'il était déjà maître de cette ville où il trouverait plus de butin qu'on n'en avait conquis dans toutes les autres guerres ensemble, craignit d'encourir ou la colère des soldats par un partage trop avare du butin, ou la haine des patriciens par un trop large abandon de ces richesses. En conséquence il écrivit au sénat "Que, grâce à la bienveillance des dieux immortels, grâce à ses efforts et à la constance des soldats, Véies allait être bientôt au pouvoir du peuple romain : que voulaient-ils qu'on fît du butin ? "

Deux avis partageaient le sénat ; l'un, qui était du vieux Publius Licinius, interrogé le premier, dit-on, par son fils, proposait "de publier par un édit, au nom de la république, que tous ceux qui voudraient une part du butin n'auraient qu'à se rendre au camp de Véies." L'autre était d'Appius Claudius : il combattait cette largesse comme inusitée, prodigue, inégale et imprudente ; et si l'on regardait comme un crime de rapporter au trésor, épuisé par tant de guerres, cet argent pris à l'ennemi, il demandait qu'on l'employât à la solde des troupes, afin de diminuer d'autant les impôts du peuple. "Les avantages d'un pareil don se feront sentir également dans toutes les familles, les mains avides et rapaces des citadins oisifs n'arracheront point à de vaillants guerriers le prix de leurs travaux, puisqu'il arrive d'ordinaire que ceux-là sont les moins empressés au pillage, qui marchent les premiers dès qu'il s'agit de fatigue et de danger."

Licinius répliquait "Que cette distribution d'argent serait toujours suspecte et odieuse, et ne cesserait d'être un prétexte d'accusations devant le peuple, de troubles et d'innovations séditeuses. Le mieux était donc de se rattacher le peuple par cette largesse, de lui venir en aide alors qu'il était appauvri, épuisé par les impôts de tant d'années ; de sorte que les citoyens trouveraient dans ce butin la récompense d'une guerre dans laquelle ils avaient pour ainsi dire vieilli. Ils seraient plus joyeux et plus fiers de rapporter au logis le peu qu'ils auraient pris eux-mêmes et de leur main à l'ennemi, qu'à en recevoir beaucoup plus du bon plaisir d'un autre. Le dictateur, pour ne pas s'exposer à la haine et aux reproches, en avait référé au sénat : le sénat, à son tour, devait renvoyer l'affaire au peuple, et laisser chacun prendre ce que lui livreraient les chances de la guerre."

Cet avis, qui devait rendre le sénat populaire, parut le plus sûr. En conséquence, un édit fut publié par lequel il était permis à tous ceux qui voudraient participer au pillage de Véies, de se rendre au camp, auprès du dictateur.



## La prise de Véies (396)

### 21

Une foule immense se rendit au camp qu'elle remplit tout entier. Alors le dictateur, sortant de consulter les auspices, et après avoir donné l'ordre de prendre les armes : "C'est, dit-il, sous ta conduite, Apollon Pythien, c'est sous l'inspiration de ta divinité que je vais détruire Véies : je te voue d'ici la dixième partie du butin. Et toi, Junon Reine, qui habites encore Véies, je t'en conjure, suis-nous, après la victoire, dans notre ville qui sera bientôt la tienne, et qui te recevra dans un temple digne de ta majesté".

Cette prière achevée, comme il avait plus de troupes qu'il ne lui en fallait, il attaqua la ville sur tous les points, afin de détourner l'attention du danger dont menaçait la mine. Les Véiens ignorant que déjà leurs devins et les oracles étrangers avaient prononcé leur condamnation ; que déjà des dieux étaient appelés au partage de leurs dépouilles, que d'autres, évoqués par des vœux du sein de leurs murailles, attendaient chez leurs ennemis des temples et de nouvelles demeures, que ce jour enfin était leur dernier jour ; ne se doutant pas non plus qu'un souterrain pratiqué sous leurs murailles avait déjà rempli la citadelle de Romains, courent armés, chacun de son côté se placer sur les remparts, étonnés que les assiégeants qui, depuis si longtemps, n'avaient pas bougé de leurs postes, se ruassent sans précaution, comme des insensés, vers les murailles.

C'est ici qu'on place un détail fabuleux. Tandis que le roi des Véiens immolait une victime, la voix de l'haruspice annonçait la victoire à celui qui enlèverait les entrailles, fut entendue dans le souterrain, et décida les Romains à percer la mine : ils saisirent les entrailles et les portèrent au dictateur. Mais dans des événements d'une si haute antiquité, c'est assez, ce me semble, d'adopter pour vrai le vraisemblable, et quant à ces détails, plus convenables à l'appareil du théâtre, qui se complaît au merveilleux, qu'à la fidélité de l'histoire, ce serait peine perdue de les affirmer ou de les réfuter.

La mine, alors pleine de soldats d'élite, les vomit soudain tout armés dans le temple de Junon, qui se trouvait dans la citadelle de Véies : une partie attaquent par derrière les ennemis sur les murailles ; d'autres forcent les portes ; d'autres enfin mettent le feu aux maisons d'où les femmes et les esclaves lançaient des tuiles et des pierres. Une clameur immense, formée de cris de menace et de peur, auxquels se mêlent les lamentations des enfants et des femmes, remplit toute la ville. En un moment les défenseurs sont précipités du haut des murailles ; une partie des Romains s'élançant par les portes qu'on a ouvertes, les autres franchissent les remparts abandonnés, la ville se remplit d'ennemis, on se bat sur tous les points. Enfin, après un grand carnage, l'acharnement se ralentit ; le dictateur fait publier par les hérauts l'ordre d'épargner tout ce qui est sans armes, et le sang cesse de couler. Les habitants désarmés commencent à se rendre, et le dictateur l'ayant permis, les soldats courent de côté et d'autre au pillage.

Lorsqu'on apporta devant lui ce butin dont l'abondance et la richesse dépassaient son attente et son espoir, Camille, dit-on, demanda, leva les mains au ciel, "Que si quelque'un des dieux ou des hommes trouvait excessive sa fortune et celle du peuple romain, la faute en fût expiée au moindre dommage pour lui et pour la patrie." Comme, dit-on, il se tournait en faisant cette prière, il glissa et se laissa tomber ; et cette chute fut pour ceux qui établirent les prédictions sur l'événement, le présage de la condamnation de Camille, et de

la prise de Rome, malheur qui arriva peu d'années après. Pour en revenir à cette journée, elle fut remplie tout entière par le massacre des ennemis et par le pillage d'une ville si opulente.

## Installation de Junon Reine à Rome

22

Le lendemain le dictateur vendit les hommes libres à l'encan ; et ce fut le seul argent qui rentra au trésor. Le peuple s'en irrita ; il ne tenait compte du butin qu'il avait emporté, ni au général qui, pour se décharger de la responsabilité d'un mauvais parti, avait renvoyé au sénat la décision d'une affaire dont il était le maître ; ni au sénat, mais aux Licinius : au fils, pour avoir engagé la discussion dans le sénat ; au père, pour avoir ouvert un avis si populaire.

Lorsque toutes les richesses profanes eurent été enlevées de Véies, les Romains s'emparèrent des richesses des dieux, et des dieux eux-mêmes, mais plutôt comme des adorateurs que comme des spoliateurs avides : ainsi, des jeunes gens choisis dans l'armée entière, le corps lavé et purifié, vêtus de blanc, ayant été désignés pour transporter Junon Reine à Rome, ils entrèrent de la façon la plus respectueuse en son temple, et ne portèrent la main sur elle qu'avec piété ; car les usages de l'Étrurie n'accordent ce droit qu'à un prêtre d'une certaine famille. Après cela, l'un d'eux, soit par une inspiration divine, soit par une saillie de jeune homme, ayant dit : "Veux-tu aller à Rome, Junon ? " les autres s'écrièrent que la déesse avait, par un signe de tête, exprimé son contentement ; et c'est ce qui donna lieu à ce bruit fabuleux, qu'on l'avait entendu parler et dire : "Je le veux." Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on put l'enlever de sa place sans employer de grands efforts ; elle semblait suivre, légère et docile, les jeunes gens, plutôt qu'être portée par eux ; et elle était intacte lorsqu'elle arriva sur l'Aventin, sa demeure éternelle, où l'avaient appelée les vœux du dictateur romain, où Camille lui dédia par la suite le temple qu'il lui avait voué.

Ainsi tomba Véies, la ville la plus opulente du nom étrusque, et dont la ruine même révéla la grandeur : en effet, après dix étés et dix hivers d'un siège sans relâche, après avoir plus porté que reçu de dommage, à la fin, pressée par une destinée supérieure, elle céda aux travaux de l'art, sans que la force eût pu la réduire.

## Réactions à Rome après la prise de Véies

### 23

Quand la nouvelle fut apportée à Rome que Véies était prise, malgré l'expiation des prodiges, malgré les réponses des devins et les décisions connues de l'oracle pythien, et malgré le puissant secours qu'ils avaient trouvé dans l'humaine sagesse, en confiant la dictature à Marcus Furius, le plus grand des généraux romains, cette nouvelle, après tant d'années de guerres incertaines et de si nombreux revers, produisit, comme inespérée, une immense joie ; et, avant que le sénat eût rendu son décret, les temples se remplirent de matrones romaines, qui s'empressaient de porter aux dieux leurs actions de grâce.

Le sénat décréta quatre jours de prières publiques : jamais, après les autres guerres, il n'avait indiqué des prières de cette durée. À l'arrivée du dictateur, tous les ordres se précipitèrent au devant de lui ; c'était un concours tel qu'il n'y en avait jamais eu de pareil, et la pompe de son triomphe surpassa la splendeur ordinaire de ces glorieuses journées. Tous les regards se portèrent sur lui, lorsqu'il parcourut la ville, monté sur un char attelé de chevaux blancs : ce n'était plus un citoyen, ce n'était plus même un homme. Comme le dictateur avait usurpé les coursiers de Jupiter et du soleil, on vit là une atteinte à la religion, et, pour cette raison surtout, son triomphe fut plus éclatant qu'applaudi. Alors il traça sur l'Aventin l'enceinte du temple de Junon Reine, et dédia celui de Mater Matuta ; puis, ces choses divines et humaines accomplies, il abdiqua la dictature.

On s'occupa ensuite du présent qu'on devait à Apollon ; et Camille ayant rappelé qu'il avait voué à ce dieu la dixième partie du butin, les pontifes déclarèrent que le peuple devait acquitter cette obligation sacrée. Mais il était difficile de trouver les moyens de contraindre le peuple à rapporter le butin pour en prélever la part promise au dieu. Enfin on décida, et ce parti parut le moins sévère, que celui qui voudrait se libérer, lui et les siens, de cette dette de religion estimerait lui-même la valeur de son butin, pour en rapporter le dixième du prix au trésor : on formerait ainsi une offrande d'or digne de la magnificence du temple, de la majesté du dieu et de la grandeur du peuple romain. Cette contribution aliéna à Camille l'affection du peuple. Sur ces entrefaites, les Volsques et les Èques envoyèrent demander la paix ; ils l'obtinrent : non pas qu'ils l'eussent méritée, mais en considération du repos dont la cité avait besoin après les fatigues d'une si longue guerre.

## **2. Victoires romaines. Exil de Camille (395 à 391 av. J.-C.)**

### **Premier projet d'abandonner Rome pour Véies (395)**

24

L'année qui suivit la prise de Véies eut six tribuns militaires avec puissance de consuls : les deux Publius Cornélius (Cossus et Scipion), puis Marcus Valérius Maximus pour la seconde fois, Césion Fabius Ambustus, pour la seconde, Lucius Furius Médullinus pour la cinquième, Quintus Servilius, pour la troisième. Aux Cornélius échet la guerre des Falisques ; à Valérius et à Servilius, celle de Capène. Ils n'essayèrent contre les villes ni assauts, ni sièges ; ils se contentèrent de ravager la campagne et d'enlever toutes les richesses, ne laissant pas sur pied un arbre à fruit, pas une récolte dans la plaine. Ces ravages domptèrent le peuple de Capène ; il demanda la paix, qui lui fut accordée. Restait la guerre contre les Falisques.

Cependant des séditions multipliées éclataient dans Rome : on fut d'avis, pour les calmer, d'envoyer chez les Volsques une colonie de trois mille citoyens romains, et des triumvirs créés à cet effet attribuèrent à chacun, par tête, trois arpents sept douzièmes de terrain. Cette largesse ne tarda pas à tomber en discrédit ; on la regardait comme un leurre pour faire renoncer le peuple à de plus hautes prétentions. Pourquoi, en effet, reléguer le peuple chez les Volsques, quand on a Véies sous les yeux, une si belle ville, et cette campagne de Véies, plus fertile et plus étendue que le territoire de Rome ? La ville même, à leur sentiment, était préférable à Rome, et par sa position, et par la magnificence de ses édifices publics et particuliers, et de ses places.

On alla même plus loin : on souleva une question qui devait s'agiter plus vivement encore après la prise de Rome par les Gaulois : l'émigration à Véies. On parlait d'établir à Véies une moitié du peuple et une moitié du sénat, de sorte que ces deux villes formeraient la république du peuple romain. Les patriciens combattirent ce projet. "Ils aimeraient mieux mourir à la face du peuple romain que d'accéder jamais à rien de semblable. Lorsqu'il y a déjà tant de troubles dans une seule ville, que serait-ce avec deux ? Qui pourrait préférer la ville vaincue à la patrie victorieuse, et permettre à Véies conquise une plus haute fortune qu'à Véies indépendante ? Enfin, leurs concitoyens sont libres de les laisser seuls dans la patrie, mais eux, nulle force ne pourra les contraindre à quitter la patrie et leurs concitoyens, et jamais pour suivre T. Sicinius (c'était le tribun du peuple auteur du projet de loi), restaurateur de Véies, ils ne laisseront là Romulus dieu, fils d'un dieu, père et créateur de la ville de Rome."

Ces questions s'agitaient au milieu de violents débats, car les patriciens avaient rattaché à leur parti plusieurs tribuns du peuple ; une seule chose empêchait le peuple d'ensanglanter la querelle, c'est qu'aussitôt qu'un cri s'élevait précurseur du combat, les principaux sénateurs se jetaient au devant de la multitude, appelant sur eux les coups, les blessures, la mort même ; or, leur âge, leurs dignités, leurs honneurs faisaient qu'on n'osait porter la main sur eux, et, dans toutes les tentatives de ce genre, le respect désarmait la fureur.

Cependant Camille allait s'écriant en tous lieux : "Qu'il ne fallait plus s'étonner du délire d'une ville qui, bien qu'enchaînée par un serment, préférerait tout autre soin à l'acquittement d'une dette sacrée. Il ne parlait pas de la contribution, qui méritait plutôt le nom d'aumône que celui de dîme ; l'obligation des particuliers avait dégagé la nation. Mais ce que sa conscience répugnait à taire, c'est qu'on n'avait prélevé la dîme que sur la partie mobilière du butin, et qu'on ne disait rien de la ville et des terres conquises que le vœu comprenait également."

Cette nouvelle question parut embarrassante au sénat, qui en renvoya la solution aux pontifes. Camille appelé et entendu, le collège décida que tout ce qui était aux Véiens avant que le vœu eût été formé, comme tout ce qui, après le vœu, était tombé au pouvoir du peuple romain, devait faire partie de la dîme consacrée à Apollon. En conséquence on fit l'estimation de la ville et du territoire : on tira du trésor l'argent nécessaire, et l'on chargea les tribuns militaires d'en acheter de l'or. Comme on n'en trouvait point assez, les matrones s'étant réunies et consultées, vinrent, d'un commun accord, offrir aux tribuns leur or et toutes leurs parures, et les portèrent au trésor. Jamais dévouement n'avait été aussi agréable au sénat : aussi cette générosité des matrones leur valut, dit-on, l'honneur du *pilentum* aux sacrifices et aux jeux, et pour les jours ordinaires, le droit au *carpentum*. L'or apporté par chacun fut pesé et compté pour lui être payé en argent, et on en fit faire une coupe pour être envoyée à Delphes, au temple d'Apollon.

Dès que les scrupules religieux furent calmés, les tribuns du peuple recommencent à exciter des troubles : ils excitent la multitude contre les principaux citoyens, et en particulier contre Camille, qui, en vendant pour le trésor, et en consacrant une partie du butin de Véies, l'avait réduit à rien. Absents, ils les déchirent avec furie ; présents et s'offrant d'eux-mêmes à leur ressentiment, ils les respectent. Le peuple, voyant que cette affaire traînerait au-delà de l'année, réélut tribuns du peuple pour l'année suivante les auteurs du projet de loi ; les patriciens, de leur côté, s'efforcèrent de maintenir les opposants ; de sorte que les mêmes tribuns du peuple furent presque tous réélus.

## Guerre contre les Falisques (394)

### 26

Aux élections des tribuns militaires, la haute influence des patriciens emporta la nomination de M. Furius Camillus : leur prétexte était le besoin d'un général pour la guerre ; mais, au fond, ils ne voulaient qu'un adversaire des largesses tribunitiennes. Outre Camille, on créa tribuns militaires, avec puissance de consuls, Lucius Furius Médullinus pour la sixième fois ; Gaius Aemilius, Lucius Valérius Publicola, Spurius Postumius, Publius Cornélius pour la seconde fois. Au commencement de l'année, les tribuns du peuple se tinrent tranquilles, attendant le départ de Marcus Furius Camillus, chargé de la guerre contre les Falisques ; depuis, l'affaire languit dans les délais ; et cependant, Camille, leur adversaire le plus redoutable, grandissait en gloire chez les Falisques.

En effet, comme l'ennemi avait commencé par s'enfermer dans ses murailles, croyant ce parti le plus sûr, Camille, par la dévastation de ses campagnes et l'incendie de ses métairies, le força bientôt de sortir de sa ville. Mais la crainte empêcha les Falisques de s'avancer bien loin : ils campent à environ mille pas de la place, persuadés que leur camp est suffisamment défendu par sa position sur un terrain hérissé de roches et de ravins, et d'un difficile accès à travers des sentiers étroits et escarpés.

De son côté, Camille suit l'avis d'un prisonnier qu'il prend comme guide, lève son camp, la nuit déjà fort avancée, et, au point du jour, apparaît sur les hauteurs qui dominent le camp ennemi. Pendant que trois divisions de l'armée romaine élevaient des retranchements, le reste attendait prêt au combat. Les Falisques ayant voulu empêcher les travaux, Camille les défait et les met en fuite ; ils furent même saisis d'un tel effroi, qu'emportés par la déroute au-delà de leur camp, qui était plus rapproché, ils rentrèrent dans leur ville. Beaucoup furent tués ou blessés, avant de tomber tremblants aux portes de la place ; le camp fut pris, et le butin dut être remis aux questeurs malgré le vif chagrin qu'en eurent les soldats, lesquels, vaincus par l'imposante sévérité du général, haïssaient tout à la fois et admiraient sa vertu.

On mit ensuite le siège devant la ville, on retrancha le camp, et parfois les sorties des habitants contre les postes romains amenaient de légers combats : le temps s'usait ainsi sans qu'il y eût plus de chances pour un côté que pour l'autre ; et même, les assiégés, grâce à leurs réserves, étaient plus largement pourvus de blé et de vivres que les assiégeants. Tout faisait entrevoir une résistance non moins longue qu'à Véies ; quand la fortune, favorable au général romain, ajouta un nouveau lustre à sa vertu déjà éprouvée dans la guerre, et hâta pour lui la victoire.

## Le maître d'école de Faléries

27

C'était la coutume des Falisques de charger un même maître de l'instruction et de la garde de leurs fils ; plusieurs enfants à la fois, usage qui subsiste en Grèce aujourd'hui encore, étaient confiés aux soins d'un seul homme. Les fils des principaux citoyens, comme presque partout, suivaient les leçons du plus savant et du plus renommé. Cet homme, pendant la paix, avait coutume de conduire les enfants hors de la ville pour leurs jeux et leurs exercices. Comme la guerre ne l'avait pas fait renoncer à cette habitude, il les emmenait à des distances plus ou moins rapprochées des portes de la ville, en variant leurs jeux et ses entretiens ; et, un jour qu'il s'était avancé plus que d'ordinaire, trouvant l'occasion propice, il poussa jusqu'aux postes et au camp des Romains, et les conduisit droit à la tente de Camille. Là, ajoutant à son action infâme un langage plus infâme encore, il dit : "Qu'il remettait Faléries au pouvoir des Romains, en leur livrant les fils des premiers personnages de la ville."

À peine Camille eut-il entendu ces paroles : "Tu ne trouveras ici, dit-il, ni un peuple ni un général qui te ressemble, infâme qui viens avec un infâme présent. Nous ne tenons aux Falisques par aucun de ces liens qu'établissent les conventions des hommes ; mais ceux qu'impose la nature sont et seront toujours entre eux et nous. La guerre comme la paix a ses lois, et nous avons appris à les soutenir aussi bien par l'équité que par la vaillance. Nous avons des armes, mais ce n'est point contre cet âge qu'on épargne même dans les villes prises d'assaut ; c'est contre des hommes armés comme nous, et qui, sans être insultés ni provoqués par nous, ont attaqué à Véies le camp romain. Ceux-là, toi, autant qu'il a été en ton pouvoir, tu les as vaincus par un crime jusqu'ici inconnu ; et moi je les vaincrai comme j'ai vaincu Véies, par le courage, le travail et les armes, comme il convient à un Romain." Cela dit, il le dépouille, lui attache les mains derrière le dos, et le fait reconduire à Faléries par ses élèves : il leur avait donné des verges pour en frapper le traître, en le chassant devant eux dans la ville.

À ce spectacle, le peuple étant accouru, et ensuite le sénat ayant été invité par les magistrats à délibérer sur cette étrange affaire, il s'opéra un tel changement dans les esprits, que cette cité, qui naguère, emportée par la haine et la rage, aurait préféré presque la ruine de Véies à la paix de Capènes, appelait la paix d'une voix unanime. Au forum, au sénat, on ne parle que de la foi romaine, de l'équité du général, et, d'un commun accord, on envoie des députés à Camille dans son camp, et de là, avec l'autorisation de Camille, à Rome, pour offrir au sénat la reddition de Faléries.

Introduits dans le sénat, ils parlèrent, dit-on, en ces termes : "Pères conscrits, c'est par une victoire à laquelle pas un dieu, pas un homme n'oserait porter envie, que vous nous avez vaincus, vous et votre général ; nous nous rendons à vous, avec l'assurance (ce qui est le plus glorieux éloge pour un vainqueur) de vivre plus heureux sous votre empire que sous nos lois. Par l'événement de cette guerre, deux salutaires exemples sont offerts au genre humain. Vous, vous avez préféré la loyauté dans la guerre à une victoire certaine ; nous, provoqués par votre loyauté, nous vous avons de nous-mêmes déferé la victoire. Nous sommes à vos ordres. Envoyez prendre les armes, les otages, et la ville même, dont les portes vous sont ouvertes. Vous n'aurez pas plus à vous plaindre de notre fidélité que



nous de votre empire.” Des actions de grâces furent adressées à Camille, et par l’ennemi et par ses concitoyens. Afin de décharger du tribut le peuple romain, on imposa aux Falisques le paiement de la solde militaire de cette année. La paix faite, l’armée fut ramenée à Rome.

## Dépôt de l'offrande à Delphes. Guerre contre les Èques (393)

28

Camille reparut à Rome avec une gloire bien plus belle que le jour où des chevaux blancs l'avaient traîné en triomphe par la ville ; ses seules distinctions, aujourd'hui, c'était sa justice et sa foi, par lesquelles il avait vaincu l'ennemi. Voyant tant de modestie, le sénat en eut secrètement des remords, et voulut acquitter son vœu sans délai.

La coupe d'or destinée à Apollon fut remise aux députés qui devaient la porter à Delphes : c'était Lucius Valérius, Lucius Sergius et Aulus Manlius. Ils partirent sur un vaisseau long ; mais, non loin du détroit de Sicile, ils furent pris par des pirates liparotes, qui les transportèrent à Lipari. L'usage de la ville était de partager les prises entre tous, comme si l'on eût fait du brigandage un revenu public. Par hasard cette année, le premier magistrat du pays était un certain Timasitheus, lequel avait l'âme d'un Romain plutôt que d'un pirate : le nom des députés, le présent, le dieu auquel il était destiné, tout le pénétra de respect : il parvint à inspirer à la multitude qui, presque toujours, se modèle sur ceux qui la gouvernent, de justes et religieuses craintes, et après avoir reçu les députés comme hôtes de la nation, il les fit escorter avec ses navires jusqu'à Delphes, et reconduire fidèlement à Rome. Il fut admis par un sénatus-consulte au droit d'hospitalité, et la république lui décerna des présents.

La même année on fit la guerre aux Èques avec des chances diverses ; ce fut au point qu'à Rome et même à l'armée on n'aurait su dire si l'on était vainqueur ou vaincu. Les généraux romains, Gaius Aemilius et Spurius Postumius, tous deux tribuns militaires, commencèrent par agir ensemble ; mais, après avoir défait l'ennemi en bataille, ils trouvèrent bon de se séparer, et Aemilius occupa Verrugo avec une partie des troupes, tandis qu'avec l'autre, Postumius ravagea les campagnes. Comme il marchait sans ordre, s'assurant dans sa victoire, les Èques le surprirent, le mirent en déroute, et le repoussèrent sur les hauteurs voisines : l'alarme se répandit jusqu'à Verrugo, dans l'autre corps d'armée. Postumius, après avoir mis ses troupes en sûreté, leur reprocha, dans une assemblée, leur terreur et leur fuite : elles avaient été battues par l'ennemi le plus lâche, le plus fuyard ! L'armée tout entière s'écrie qu'elle a mérité ces reproches, qu'elle avoue sa faute et sa honte ; mais elle veut l'expier, et la joie de l'ennemi ne sera pas longue. Ils demandent qu'on les mène à l'instant contre le camp ennemi, placé sous leurs yeux dans la plaine, et s'ils ne l'ont emporté avant la nuit, ils se soumettent d'avance à tous les supplices. Après les avoir félicités, le général leur commande de prendre du repos et des forces, et d'être prêts à la quatrième veille.

L'ennemi craignant que les Romains ne profitassent de la nuit pour quitter leur position et se sauver par la route de Verrugo, voulut la leur fermer et vint à leur rencontre. Le combat s'engagea de nuit ; mais alors, comme la lune était dans son plein, on n'y vit pas moins clair qu'en un combat de jour. Cependant, les cris portés à Verrugo, où l'on crut le camp romain assiégé, y jetèrent tant d'effroi, que nonobstant les efforts et les prières d'Aemilius, la garnison se dispersa et s'enfuit à Tusculum. Cela fut cause que le bruit se répandit à Rome que Postumius et son armée avaient été taillés en pièces. Ce général, dès que le jour permit au soldat d'avancer librement sans craindre d'embuscade, courut à cheval au milieu des troupes, leur rappela leur promesse, et leur inspira une telle ardeur,

que les Èques ne purent soutenir leur choc. Ils prirent la fuite, et là, comme partout où c'est la rage qui frappe et non plus la valeur, il se fit de l'ennemi un affreux carnage. La nouvelle alarmante de Tusculum, qui avait répandu dans la ville de si vaines terreurs, fut suivie des dépêches de Postumius, enroulées de lauriers : "La victoire est au peuple romain ; l'armée des Èques est entièrement détruite."

## Élections consulaires. Poursuites contre les anciens tribuns de la plèbe, Verginius et Pomponius

29

Comme les tribuns du peuple n'avaient pas encore réussi dans leurs prétentions, le peuple voulut continuer dans le tribunat les auteurs du projet de loi, et les patriciens travaillèrent de tous leurs efforts à la réélection des opposants ; mais le peuple l'emporta dans ses comices. Affligés de ce résultat, les patriciens, pour se venger, décrétèrent, par un sénatus-consulte, une nomination de consuls, magistrature odieuse au peuple. Après un intervalle de quinze années, on créa consuls Lucius Lucrétius Flavus et Sergius Sulpicius Camérinus. Au commencement de cette année, tandis que les tribuns, libres de toute opposition dans leur collège, réclament hautement l'adoption de leur loi, que les consuls résistent avec plus de vigueur que jamais, et que l'attention de toute la ville est absorbée par ces débats, les Èques attaquent Vitellia, colonie romaine établie sur leurs terres. La plus grande partie des colons se sauva : la nuit, qui avait favorisé la trahison qui livrait la place, protégea leur évasion, ils purent fuir par les derrières de la ville et se réfugier à Rome. Le consul Lucius Lucrétius fut chargé de cette campagne ; partant avec une armée, il battit l'ennemi dans la plaine, et, vainqueur, il revint à Rome pour de plus rudes combats.

Deux tribuns du peuple des deux années précédentes, Aulus Verginius et Quintus Pomponius avaient été cités en jugement : il était de la loyauté des patriciens de placer les accusés sous le patronage du sénat, car le seul crime de leur vie et de toute leur magistrature était leur dévouement aux patriciens et leur opposition aux menées tribunitiennes. Le ressentiment du peuple fut plus puissant que le crédit du sénat ; les accusés, malgré leur innocence, furent, par un jugement d'un déplorable exemple, condamnés à dix mille livres pesant de cuivre.

Les patriciens en éprouvèrent un vif chagrin. Camille s'emportait ouvertement contre cette iniquité du peuple, "qui maintenant s'attaquait aux siens, et ne comprenait point que par ce détestable arrêt il avait enlevé aux tribuns leur droit d'opposition, et par la suppression du droit d'opposition détruit la puissance tribunitienne. Ils s'abusaient d'espérer que les patriciens souffriraient la licence effrénée de leurs magistrats. Si désormais on n'avait plus l'aide de tribuns pour comprimer les violences tribunitiennes, les patriciens trouveraient d'autres armes." En même temps il accusait les consuls d'avoir souffert en silence que la foi publique eût manqué à des tribuns qui avaient toujours agi sous la direction du sénat. Par ces reproches, auxquels il s'abandonnait sans réserve, il accroissait chaque jour le ressentiment des citoyens.

## Le projet d'émigrer à Véies est repoussé par le peuple (392)

### 30

D'autre part, il ne cessait d'irriter le sénat contre la loi. "En descendant au forum le jour où l'on votera sur la loi, ils se souviendront sans doute qu'ils vont combattre pour leurs autels et leurs foyers, pour les temples des dieux, pour le sol qui les a vus naître. Quant à lui particulièrement, s'il lui est permis de se souvenir de sa gloire dans ces grandes épreuves de la patrie, son orgueil serait flatté de voir reflourir une ville conquise par lui, d'admirer tous les jours ce monument de sa victoire, d'avoir sous les yeux une ville qui fut l'ornement de son triomphe, et où l'on foulerait à chaque pas les vestiges de sa gloire ; mais il regarde comme un crime d'habiter une cité délaissée et désertée par les dieux immortels, de transporter le peuple romain sur un sol conquis, et d'échanger une patrie victorieuse contre une patrie vaincue."

Excités par les exhortations de ce grand citoyen, les patriciens jeunes et vieux, le jour du vote de la loi, descendent en rangs serrés au forum ; ils se répandent dans les tribus, et abordant chacun leurs tributaires, leur pressent les mains, les supplient avec larmes "de ne pas abandonner cette patrie pour laquelle, eux et leurs pères, ils avaient combattu si bravement, si heureusement." Ils leur montrent le Capitole, le palais de Vesta, et tous les temples des dieux qui les entourent. "Que le peuple romain ne soit point par eux banni, exilé loin du sol paternel et des dieux pénates, dans une ville ennemie ; qu'ils ne fassent point regretter la prise de Véies par ceux qui verront l'abandon de Rome ! " Comme ils n'usaient point de violence, qu'ils n'employaient que la prière, et dans la prière que l'autorité des dieux, ils soulevèrent les scrupules religieux du plus grand nombre, et il y eut pour le rejet de la loi plus de tribus que pour son admission.

Cette victoire causa tant de joie aux patriciens que, le jour suivant, sur la proposition des consuls, parut un sénatus-consulte qui accordait au peuple sept arpents du territoire de Véies. Dans cette distribution on ne tenait pas compte seulement des pères de famille, mais de toutes les têtes libres de chaque maison. L'espoir d'un héritage encouragerait ainsi l'accroissement de la famille.

## Épidémie à Rome. Guerre contre Volsinies et contre les Sapinates (391)

### 31

Le peuple, adouci par cette largesse, ne songea plus à combattre les élections consulaires : on créa consuls Lucius Valérius Potitus et Marcus Manlius, surnommé depuis Capitolinus. Ces consuls célébrèrent les grands jeux que le dictateur Marcus Furius avait solennellement voués pendant la guerre de Véies. La même année, on dédia le temple de Junon Reine, que le même dictateur avait voué pendant la même guerre, et le concours empressé des matrones vint encore, dit-on, ajouter à la pompe de cette dédicace.

La guerre que l'on fit aux Èques, au mont Algide, n'eut rien de remarquable, l'ennemi ayant été battu pour ainsi dire avant d'en venir aux mains. Le triomphe fut accordé à Valérius, pour l'ardeur qu'il avait mise dans le massacre des fuyards ; à Manlius on décerna l'ovation. Cette année encore surgit un nouvel ennemi, les Volsiniens : la famine et la peste qui s'étaient répandues sur le territoire romain, à la suite de sécheresses et de chaleurs extrêmes, empêchèrent qu'on ne menât contre eux une armée. Encouragés et enorgueillis par leur impunité, les Volsiniens, auxquels les Salpinates s'étaient réunis, saccagèrent à plaisir la campagne romaine. La guerre fut déclarée aux deux peuples.

Un censeur, Gaius Julius, étant mort, on nomma à sa place Marcus Cornélius ; mais depuis, la prise de Rome pendant ce lustre attachait une idée funeste à ces substitutions, et, par la suite, on ne subrogea personne au censeur mort en charge. La contagion ayant atteint les deux consuls en même temps, on décida que les auspices seraient renouvelés par un interroi. Comme, sur un décret du sénat, les consuls avaient abdicqué, on nomma interroi Marcus Furius Camillus ; celui-ci eut pour successeur Publius Cornélius Scipion, qui fut à son tour remplacé par Lucius Valérius Potitus. Ce dernier créa six tribuns militaires, avec puissance de consuls, afin que, dans le cas même où quelqu'un d'entre eux viendrait à tomber malade, la république ne manquât pas de magistrats.

## Une voix mystérieuse annonce la venue des Gaulois. Camille part en exil (391)

32

Aux calendes de juillet entrèrent en charge Lucius Lucrétius, Servius Sulpicius, Marcus Aemilius, Lucius Furius Médullinus, pour la septième fois ; Agrippa Furius et Gaius Aemilius, pour la seconde. À Lucius Lucrétius et Gaius Aemilius échut la campagne contre les Volsiniens ; Agrippa Furius et Servius Sulpicius marchèrent contre les Salpinates. Ce fut aux Volsiniens qu'on livra d'abord bataille ; mais, si la multitude des ennemis donnait de l'importance à cette guerre, leur courage ne la rendit pas redoutable. Dès le premier choc ils furent culbutés et mis en fuite ; huit mille de leurs soldats, investis par la cavalerie romaine, mirent bas les armes et se rendirent. À la nouvelle de cette victoire, les Salpinates, craignant de se mesurer avec nous, se réfugièrent en armes dans leurs murs. Alors, les Romains purent dévaster à loisir, sans rencontrer d'obstacles, les terres des Salpinates et des Volsiniens ; mais, à la fin, ces derniers, las de la guerre, s'étant soumis à restituer ce qu'ils avaient enlevé au peuple romain, et à payer aux troupes leur solde de l'année, on leur accorda une trêve de vingt ans.

La même année, le plébéien Marcus Caedicius déclara aux tribuns que, dans la rue Neuve, à l'endroit où s'élève aujourd'hui une chapelle, au-dessus du temple de Vesta, il avait entendu, dans le silence de la nuit, une voix plus éclatante que la voix humaine, qui lui ordonnait d'annoncer aux magistrats l'approche des Gaulois. Comme de coutume, l'humble position de celui qui avait donné cet avis fut cause qu'on le négligea ; et puis ce peuple était si loin qu'à peine on le connaissait. Ce n'était pas assez que Rome méprisât les avertissements des dieux : poussée par le destin, elle rejeta de ses murs le seul homme qui eût pu lui être d'un véritable secours, Marcus Furius. Cité en jugement par le tribun du peuple Lucius Apuléius pour rendre compte du butin de Véies, dans le même temps où il venait de perdre son fils adolescent, Camille convoqua chez lui ses tributaires et ses clients, presque tous plébéiens, et leur demanda leurs intentions : ceux-ci lui ayant répondu "Qu'ils paieraient quelle que fût l'amende qu'on lui imposât, mais qu'ils ne pouvaient l'absoudre," il partit en exil, priant les dieux immortels, "s'il était innocent, s'il n'avait point mérité cet outrage, de forcer au plus tôt son ingrate patrie à le regretter." En son absence il fut condamné à quinze mille livres pesant de cuivre.

### **3. Invasion gauloise. Prise de Rome par les Gaulois (391 à 390 av. J.-C.)**

#### **Traditions diverses concernant l'arrivée des Gaulois en Italie**

#### **33**

Après l'expulsion de ce citoyen, qui, autant qu'on peut compter sur les choses humaines, eût, en restant, empêché la prise de Rome, les destins précipitèrent la ruine de cette ville. Des députés de Clusium vinrent demander du secours contre les Gaulois. Cette nation, à ce que la tradition rapporte, séduite par la douce saveur des fruits de l'Italie et surtout de son vin, volupté qui lui était encore inconnue, avait passé les Alpes et s'était emparée des terres cultivées auparavant par les Étrusques. Arruns de Clusium avait, dit-on, transporté du vin dans la Gaule pour allécher ce peuple, et l'intéresser dans sa vengeance contre le ravisseur de sa femme, Lucumon, dont il avait été le tuteur, riche et puissant jeune homme qu'il ne pouvait punir qu'à l'aide d'un secours étranger. Il se mit à leur tête, leur fit passer les Alpes, et les mena assiéger Clusium.

Pour moi, j'admettrais volontiers que les Gaulois furent conduits devant Clusium par Arruns ou par tout autre Clusien ; mais il est constant que ceux qui assiégèrent Clusium n'étaient pas les premiers qui eussent passé les Alpes : car deux cents ans avant le siège de Clusium et la prise de Rome, les Gaulois étaient descendus en Italie ; et longtemps avant les Clusiens, d'autres Étrusques, qui habitaient entre l'Apennin et les Alpes, eurent souvent à combattre les armées gauloises.

Les Étrusques, avant qu'il ne fût question de l'empire romain, avaient au loin étendu leur domination sur terre et sur mer ; les noms mêmes de la mer Supérieure et de la mer Inférieure qui ceignent l'Italie comme une île, attestent la puissance de ce peuple : les populations italiques avaient appelé l'une mer de Toscane, du nom même de la nation, l'autre mer Adriatique, du nom d'Adria, colonie des Étrusques. Les Grecs les appellent mer Tyrrhénienne et mer Adriatique. Maîtres du territoire qui s'étend de l'une à l'autre mer, les Étrusques y bâtirent douze villes, et s'établirent d'abord en deçà de l'Apennin vers la mer Inférieure ; ensuite de ces villes capitales furent expédiées autant de colonies qui, à l'exception de la terre des Vénètes, enfoncée à l'angle du golfe, envahirent tout le pays au-delà du Pô jusqu'aux Alpes. Toutes les nations alpines ont eu, sans aucun doute, la même origine, et les Rètes avant toutes : c'est la nature sauvage de ces contrées qui les a rendus farouches au point que de leur antique patrie ils n'ont rien conservé que l'accent, et encore bien corrompu.



## Premières invasions gauloises (VI<sup>e</sup> siècle)

### 34

Pour ce qui est du passage des Gaulois en Italie, voici ce qu'on en raconte : à l'époque où Tarquin l'Ancien régnait à Rome, la Celtique, une des trois parties de la Gaule, obéissait aux Bituriges, qui lui donnaient un roi. Sous le gouvernement d'Ambigatus, que ses vertus, ses richesses et la prospérité de son peuple avaient rendu tout-puissant, la Gaule reçut un tel développement par la fertilité de son sol et le nombre de ses habitants, qu'il sembla impossible de contenir le débordement de sa population. Le roi, déjà vieux, voulant débarrasser son royaume de cette multitude qui l'écrasait, invita Bellovèse et Ségovèse, fils de sa sœur, jeunes hommes entreprenants, à aller chercher un autre séjour dans les contrées que les dieux leur indiqueraient par les augures : ils seraient libres d'emmener avec eux autant d'hommes qu'ils voudraient, afin que nulle nation ne pût repousser les nouveaux venus.

Le sort assigna à Ségovèse les forêts Hercyniennes ; à Bellovèse, les dieux montrèrent un plus beau chemin, celui de l'Italie. Il appela à lui, du milieu de ses surabondantes populations, des Bituriges, des Arvernes, des Héduens, des Ambarres, des Carnutes, des Aulerques ; et, partant avec de nombreuses troupes de gens à pied et à cheval, il arriva chez les Tricastins. Là, devant lui, s'élevaient les Alpes ; et, ce dont je ne suis pas surpris, il les regardait sans doute comme des barrières insurmontables ; car, de mémoire d'homme, à moins qu'on ne veuille ajouter foi aux exploits fabuleux d'Hercule, nul pied humain ne les avait franchies.

Arrêtés, et pour ainsi dire enfermés au milieu de ces hautes montagnes, les Gaulois cherchaient de tous côtés, à travers ces roches perdues dans les cieux, un passage par où s'élancer vers un autre univers, quand un scrupule religieux vint encore les arrêter ; ils apprirent que des étrangers, qui cherchaient comme eux une patrie, avaient été attaqués par les Salyes. Ceux-là étaient les Massiliens qui étaient venus par mer de Phocée. Les Gaulois virent là un présage de leur destinée : ils aidèrent ces étrangers à s'établir sur le rivage où ils avaient abordé et qui était couvert de vastes forêts. Pour eux, ils franchirent les Alpes par des gorges inaccessibles, traversèrent le pays des Taurins, et, après avoir vaincu les Étrusques, près du fleuve Tessin, ils se fixèrent dans un canton qu'on nommait la terre des Insubres. Ce nom, qui rappelait aux Héduens les Insubres de leur pays, leur parut d'un heureux augure, et ils fondèrent là une ville qu'ils appelèrent Médiolanum.

## Seconde vague d'envahisseurs

35

Bientôt, suivant les traces de ces premiers Gaulois, une troupe de Cénomans, sous la conduite d'Étitovius, passe les Alpes par le même défilé, avec l'aide de Bellovèse, et vient s'établir aux lieux alors occupés par les Libuens, et où sont maintenant les villes de Brixia et de Vérone. Après eux, les Salluviens se répandent le long du Tessin, près de l'antique peuplade des Lèves Ligures. Ensuite, par les Alpes Pennines, arrivent les Boies et les Lingons, qui, trouvant tout le pays occupé entre le Pô et les Alpes, traversent le Pô sur des radeaux, et chassent de leur territoire les Étrusques et les Ombriens : toutefois, ils ne passèrent point l'Apennin. Enfin, les Sénons, qui vinrent en dernier, prirent possession de la contrée qui est située entre le fleuve Utens et l'Aesis. Je trouve dans l'histoire que ce fut cette nation qui vint à Clusium et ensuite à Rome ; mais on ignore si elle vint seule ou soutenue par tous les peuples de la Gaule Cisalpine.

Tout, dans cette nouvelle guerre, épouvanta les Clusiens ; et la multitude de ces hommes, et leur stature gigantesque, et la forme de leurs armes, et ce qu'ils avaient ouï dire de leurs nombreuses victoires, en deçà et au-delà du Pô, sur les légions étrusques : aussi, quoiqu'ils n'eussent d'autre titre d'alliance ou d'amitié auprès de la république, que leur refus de défendre contre les Romains les Véiens, leurs frères, ils envoyèrent des députés à Rome pour demander du secours au sénat. Ce secours ne leur fut point accordé ; mais trois députés, tous trois fils de Marcus Fabius Ambustus, furent chargés d'aller, au nom du sénat et du peuple romain, inviter les Gaulois à ne pas attaquer une nation dont ils n'avaient reçu aucune injure, et d'ailleurs alliée du peuple romain et son amie. Les Romains, au besoin, les protégeront aussi de leurs armes ; mais ils trouvent sage de n'avoir recours à ce moyen que le plus tard possible, et pour faire connaissance avec les Gaulois, nouveau peuple, mieux vaut la paix que la guerre.

## L'ambassade des trois Fabius (391)

### 36

Cette mission était toute pacifique ; mais elle fut confiée à des députés d'un caractère farouche, et qui étaient plus Gaulois que Romains. Lorsqu'ils eurent exposé leur message au conseil des Gaulois, on leur fit cette réponse : “Bien qu'on entende pour la première fois parler des Romains, on les estime vaillants hommes, puisque les Clusiens, dans des circonstances critiques, ont imploré leur appui ; et, puisque ayant à protéger contre eux leurs alliés, ils ont mieux aimé avoir recours à une députation qu'à la voie des armes, on ne repoussera point la paix qu'ils proposent, si aux Gaulois, qui manquent de terres, les Clusiens, qui en possèdent plus qu'ils n'en peuvent cultiver, cèdent une partie de leur territoire ; autrement, la paix ne sera pas accordée. C'est en présence des Romains qu'ils veulent qu'on leur réponde : et s'ils n'obtiennent qu'un refus, c'est en présence des mêmes Romains qu'ils combattront, afin que ceux-ci puissent annoncer chez eux combien les Gaulois surpassent en bravoure les autres hommes.”

Les Romains leur ayant alors demandé “De quel droit ils venaient exiger le territoire d'un autre peuple et menacer de la guerre, et ce qu'ils avaient affaire, eux Gaulois, en Étrurie ; ” et les Gaulois ayant répondu fièrement “Qu'ils portaient leur droit dans leurs armes, et que tout appartenait aux hommes de courage,” les esprits s'échauffent, on court aux armes et la lutte s'engage. Alors, les destins contraires l'emportent sur Rome : les députés, au mépris du droit des gens, prennent les armes, et ce combat de trois des plus vaillants et des plus nobles enfants de Rome, à la tête des enseignes étrusques, ne put demeurer secret ; ils furent trahis par l'éclat de leur bravoure étrangère. Bien plus, Quintus Fabius, qui courait à cheval en avant de l'armée, alla contre un chef des Gaulois qui se jetait avec furie sur les enseignes étrusques, lui perça le flanc de sa lance et le tua : pendant qu'il le dépouillait, il fut reconnu par les Gaulois, et signalé sur toute la ligne comme étant l'envoyé de Rome.

On dépose alors tout ressentiment contre les Clusiens, et l'on sonne la retraite en menaçant les Romains. Plusieurs même émirent l'avis de marcher droit sur Rome ; mais les vieillards obtinrent qu'on enverrait d'abord des députés porter plainte de cet outrage et demander qu'en expiation de cette atteinte au droit des gens, on leur livrât les Fabius.

Les députés gaulois étant arrivés exposèrent leur message : mais, bien que le sénat désapprouvât la conduite des Fabius, et trouvât juste la demande des Barbares, il n'osait point prononcer contre les coupables un arrêt mérité, empêché qu'il était par la faveur attachée à des hommes aussi considérables. Ainsi, pour n'avoir pas à répondre des malheurs que pourrait entraîner une guerre avec les Gaulois, il renvoya au peuple la connaissance de leur réclamation. Là, le crédit et les largesses eurent tant d'influence, que ceux dont on poursuivait le châtement furent créés tribuns militaires, avec puissance de consuls pour l'année suivante. Cela fait, les Gaulois, justement indignés d'une pareille insulte, retournèrent au camp, en prononçant tout haut des menaces de guerre. Avec les trois Fabius, on créa tribuns des soldats Quintus Sulpicius Longus, Quintus Servilius pour la quatrième fois, Servius Cornélius Maluginensis.

## L'armée gauloise envahit le territoire de Rome (390)

37

En présence de l'immense péril qui la menaçait (tant la fortune aveugle les esprits, quand elle veut rendre ses coups irrésistibles !), cette cité, qui, ayant affaire aux Fidénates, aux Véiens et aux autres peuples voisins, avait eu recours aux mesures extrêmes, et tant de fois nommé un dictateur, aujourd'hui, attaquée par un ennemi étranger et inconnu, qui lui apportait la guerre des rives de l'Océan et des dernières limites du monde, elle ne recourut ni à un commandement ni à des moyens de défense extraordinaires. Les tribuns, dont la témérité avait amené cette guerre, dirigeaient les préparatifs ; et, affectant de mépriser l'ennemi, ils n'apportaient à la levée des troupes ni plus de soin ni plus de surveillance que s'il se fût agi d'une guerre ordinaire.

Cependant les Gaulois avaient appris que l'on s'était complu à conserver des honneurs aux violateurs des droits de l'humanité, et qu'on s'était joué de leur députation ; bouillant de colère, et d'un naturel impuissant à la contenir, ils arrachent leurs enseignes, et s'avancent d'une marche rapide sur le chemin de Rome. Comme, au bruit de leur passage, les villes épouvantées couraient aux armes, et que les habitants des campagnes prenaient la fuite, les Gaulois annonçaient partout à grands cris qu'ils allaient sur Rome ; et, dans tous les endroits qu'ils traversaient, cette confuse multitude d'hommes et de chevaux occupait au loin un espace immense. La renommée qui marchait devant eux, les courriers de Clusium et de plusieurs autres villes avaient porté l'effroi dans Rome ; leur venue impétueuse augmenta encore la terreur : l'armée partit au-devant eux à la hâte et en désordre ; et, à peine à onze milles de Rome, les rencontra à l'endroit où le fleuve Allia, roulant du haut des monts de Crustumérie, creuse son lit, et va, un peu au-dessous du chemin, se jeter dans le Tibre. Partout, en face et autour des Romains, le pays était couvert d'ennemis ; et cette nation, qui se plaît par goût au tumulte, faisait au loin retentir l'horrible harmonie de ses chants sauvages et de ses bizarres clameurs.

## Honteuse déroute de l'armée romaine (18 juillet 390)

38

Là, les tribuns militaires, sans avoir d'avance choisi l'emplacement de leur camp, sans avoir élevé un retranchement qui pût leur offrir une retraite, et ne se souvenant pas plus des dieux que des hommes, rangent l'armée en bataille, sans prendre les auspices et sans immoler de victimes. Afin de ne pas être enveloppés par l'ennemi, ils étendent leurs ailes ; mais ils ne purent égaler le front des Gaulois, et leur centre affaibli ne forma plus qu'une ligne sans consistance. Sur leur droite était une éminence où ils jugèrent à propos de placer leur réserve, et si par ce point commença la terreur et la déroute, là aussi se trouva le salut des fuyards.

En effet, Brennus, qui commandait les Gaulois, craignant surtout un piège de la part d'un ennemi si inférieur en nombre, et persuadé que leur intention, en s'emparant de cette hauteur, était d'attendre que les Gaulois en fussent venus aux mains avec le front des légions pour lancer la réserve sur leur flanc et sur leur dos, marcha droit à ce poste ; il ne doutait pas que, s'il parvenait à s'en emparer, l'immense supériorité du nombre ne lui donnât une victoire facile ; et ainsi la science militaire aussi bien que la fortune se trouva du côté des Barbares.

Dans l'armée opposée, il n'y avait rien de romain, ni chez les généraux ni chez les soldats ; les esprits n'étaient préoccupés que de leur crainte et de la fuite ; et, dans leur égarement, la plupart se sauvèrent à Véies, ville ennemie dont ils étaient séparés par le Tibre, au lieu de suivre la route qui les aurait menés droit à Rome vers leurs femmes et leurs enfants. La réserve fut un moment défendue par l'avantage du poste ; mais dans le reste de l'armée, à peine les plus rapprochés eurent-ils entendu sur leurs flancs, et les plus éloignés derrière eux, le cri de guerre des Gaulois, que, presque avant de voir cet ennemi qu'ils ne connaissaient pas encore, avant de tenter la moindre résistance, avant même d'avoir répondu au cri de guerre, intacts et sans blessures ils prirent la fuite.

On n'en vit point périr en combattant ; l'arrière-garde éprouva quelque perte, empêchée qu'elle fut dans sa fuite par les autres corps qui se sauvaient sans ordre. Sur la rive du Tibre, où l'aile gauche s'était enfuie tout entière après avoir jeté ses armes, il en fut fait un grand carnage ; et une foule de soldats qui ne savaient pas nager, ou à qui le poids de leur cuirasse et de leurs vêtements en ôtait la force, furent engloutis dans le fleuve. Le plus grand nombre cependant purent sains et saufs gagner Véies, d'où ils n'envoyèrent à Rome ni le moindre renfort pour la garder ni même un courrier pour annoncer leur défaite. L'aile droite, placée loin du fleuve et presque au pied de la montagne, se retira vers Rome, et sans se donner le temps d'en fermer les portes se réfugia dans la citadelle.

## La population romaine se réfugie au Capitole

39

Les Gaulois, de leur côté, étaient comme stupéfaits d'une victoire si prodigieuse et si soudaine ; eux-mêmes ils restèrent d'abord immobiles de peur, sachant à peine ce qui venait d'arriver ; puis ils craignirent qu'il n'y eût là quelque piège ; enfin ils se mirent à dépouiller les morts, et, suivant leur coutume, entassèrent les armes en monceaux. Après quoi, n'apercevant nulle part rien d'hostile, ils se mettent en marche et arrivent à Rome un peu avant le coucher du soleil. La cavalerie qui marchait en avant leur apprit que les portes n'étaient point fermées ; qu'il n'y avait point de postes pour les couvrir, point de soldats sur les murailles : ce nouveau prodige, si semblable au premier, les arrêta encore ; la crainte de la nuit et l'ignorance des lieux les décidèrent à camper entre la ville et l'Anio, après avoir envoyé autour des remparts et vers les autres portes des éclaireurs qui devaient tâcher de découvrir quelle était dans cette situation désespérée l'intention des ennemis.

La plus grande partie de l'armée romaine avait gagné Véies, mais à Rome on ne croyait échappés de la bataille que ceux qui étaient venus se réfugier dans la ville, et les citoyens désolés, pleurant les vivants aussi bien que les morts, remplirent presque toute la ville de cris lamentables. Les douleurs privées se turent devant la terreur générale, quand on annonça l'arrivée de l'ennemi ; et bientôt l'on entendit les hurlements, les chants discordants des Barbares qui erraient par troupes autour des remparts.

Pendant tout le temps qui s'écoula depuis lors, les esprits demeurèrent en suspens ; d'abord, à leur arrivée, on craignit de les voir d'un moment à l'autre se précipiter sur la ville, car si tel n'eût pas été leur dessein, ils se seraient arrêtés sur les bords de l'Allia ; puis, au coucher du soleil, comme il ne restait que peu de jour, on pensa que l'attaque aurait lieu avant la nuit ; et ensuite, que le projet était remis à la nuit même pour répandre plus de terreur. Enfin, à l'approche du jour, tous les cœurs étaient glacés d'effroi ; et cette crainte sans intervalle fut suivie de l'affreuse réalité, quand les enseignes menaçantes des Barbares se présentèrent aux portes.

Cependant il s'en fallut de beaucoup que cette nuit et le jour suivant Rome se montrât la même que sur l'Allia où ses troupes avaient fui si lâchement. En effet, comme on ne pouvait pas se flatter avec un si petit nombre de soldats de défendre la ville, on prit le parti de faire monter dans la citadelle et au Capitole, outre les femmes et les enfants, la jeunesse en état de porter les armes et l'élite du sénat ; et, après y avoir réuni tout ce qu'on pourrait amasser d'armes et de vivres, de défendre, de ce poste fortifié, les dieux, les hommes et le nom romain. Le flamme et les prêtresses de Vesta emportèrent loin du meurtre, loin de l'incendie, les objets du culte public, qu'on ne devait point abandonner tant qu'il resterait un Romain pour en accomplir les rites. Si la citadelle, si le Capitole, séjour des dieux, si le sénat, cette tête des conseils de la république, si la jeunesse en état de porter les armes venaient à échapper à cette catastrophe imminente, on pourrait se consoler de la perte des vieillards qu'on laissait dans la ville abandonnés à la mort. Et pour que la multitude se soumît avec moins de regret, les vieux triomphateurs, les vieux consulaires déclarèrent leur intention de mourir avec les autres, ne voulant point que leurs corps, incapables de porter les armes et de servir la patrie, aggravassent le dénuement de ses défenseurs.

## Exode des plébéiens. Départ des prêtres pour Caéré

40

Ainsi se consolait entre eux les vieillards destinés à la mort. Ensuite ils adressent des encouragements à la jeunesse, qu'ils accompagnent jusqu'au Capitole et à la citadelle, en recommandant à son courage et à sa vigueur la fortune, quelle qu'elle dût être, d'une cité victorieuse pendant trois cent soixante ans dans toutes ses guerres. Mais au moment où ces jeunes gens, qui emportaient avec eux tout l'espoir et toutes les ressources de Rome, se séparèrent de ceux qui avaient résolu de ne point survivre à sa ruine, la douleur de cette séparation, déjà par elle-même si triste, fut encore accrue par les pleurs et l'anxiété des femmes, qui, courant incertaines tantôt vers les uns, tantôt vers les autres, demandaient à leurs maris et à leurs fils à quel destin ils les abandonnaient : ce fut le dernier trait à ce tableau des misères humaines.

Cependant une grande partie d'entre elles suivirent dans la Citadelle ceux qui leur étaient chers, sans que personne les empêchât ou les rappelât ; car cette précaution qui aurait eu pour les assiégés l'avantage de diminuer le nombre des bouches inutiles, semblait trop inhumaine. Le reste de la multitude, composé surtout de plébéiens qu'une colline si étroite ne pouvait contenir et qu'il était impossible de nourrir avec d'aussi faibles provisions, sortant en masse de la ville, gagna le Janicule ; de là, les uns se répandirent dans les campagnes, les autres se sauvèrent vers les villes voisines, sans chef, sans accord, ne suivant chacun que son espérance et sa pensée personnelle, alors qu'il n'y avait plus ni pensée, ni espérance commune.

Cependant le flamme de Quirinus et les vierges de Vesta, oubliant tout intérêt privé, ne pouvant emporter tous les objets du culte public, examinaient ceux qu'elles emporteraient, ceux qu'elles laisseraient, et à quel endroit elles en confieraient le dépôt : le mieux leur paraît de les enfermer dans de petits tonneaux qu'elles enfouissent dans une chapelle voisine de la demeure du flamme de Quirinus, lieu où même aujourd'hui on ne peut cracher sans profanation : pour le reste, elles se partagent le fardeau, et prennent la route qui, par le pont de bois, conduit au Janicule.

Comme elles en gravissaient la pente, elles furent aperçues par Lucius Albinus, plébéien, qui sortait de Rome avec la foule des bouches inutiles, conduisant sur un chariot sa femme et ses enfants. Cet homme, faisant même alors la différence des choses divines et des choses humaines, trouva irréligieux que les pontifes de Rome portassent à pied les objets du culte public, tandis qu'on le voyait lui et les siens dans un chariot. Il fit descendre sa femme et ses enfants, monter à leur place les vierges et les choses saintes, et les conduisit jusqu'à Caéré, où elles avaient dessein de se rendre.

## Entrée des Gaulois dans Rome

41

Cependant à Rome, toutes les précautions une fois prises, autant que possible, pour la défense de la citadelle, les vieillards, rentrés dans leurs maisons, attendaient, résignés à la mort, l'arrivée de l'ennemi ; et ceux qui avaient rempli des magistratures curules, voulant mourir dans les insignes de leur fortune passée, de leurs honneurs et de leur courage, revêtirent la robe solennelle que portaient les chefs des cérémonies religieuses ou les triomphateurs, et se placèrent au milieu de leurs maisons, sur leurs sièges d'ivoire. Quelques-uns même rapportent que, par une formule que leur dicta le grand pontife Marcus Foliis, ils se dévouèrent pour la patrie et pour les citoyens de Rome.

Pour les Gaulois, comme l'intervalle d'une nuit avait calmé chez eux l'irritation du combat, que nulle part on ne leur avait disputé la victoire, et qu'alors ils ne prenaient point Rome d'assaut et par force, ils y entrèrent le lendemain sans colère, sans emportement, par la porte Colline, laissée ouverte, et arrivèrent au forum, promenant leurs regards sur les temples des dieux et la citadelle qui, seule, présentait quelque appareil de guerre. Puis, ayant laissé près de la forteresse un détachement peu nombreux pour veiller à ce qu'on ne fît point de sortie pendant leur dispersion, ils se répandent pour piller dans les rues où ils ne rencontrent personne : les uns se précipitent en foule dans les premières maisons, les autres courent vers les plus éloignées, les croyant encore intactes et remplies de butin.

Mais bientôt, effrayés de cette solitude, craignant que l'ennemi ne leur tendît quelque piège pendant qu'ils erraient çà et là, ils revenaient par troupes au forum et dans les lieux environnants. Là, trouvant les maisons des plébéiens fermées avec soin, et les cours intérieures des maisons patriciennes tout ouvertes, ils hésitaient encore plus à mettre le pied dans celles-ci qu'à entrer de force dans les autres. Ils éprouvaient une sorte de respect religieux à l'aspect de ces nobles vieillards qui, assis sous le vestibule de leur maison, semblaient à leur costume et à leur attitude, où il y avait je ne sais quoi d'auguste qu'on ne trouve point chez des hommes, ainsi que par la gravité empreinte sur leur front et dans tous leurs traits, représenter la majesté des dieux. Les Barbares demeuraient debout à les contempler comme des statues ; mais l'un d'eux s'étant, dit-on, avisé de passer doucement la main sur la barbe de Marcus Papius, qui, suivant l'usage du temps, la portait fort longue, celui-ci frappa de son bâton d'ivoire la tête du Gaulois, dont il excita le courroux : ce fut par lui que commença le carnage, et presque aussitôt tous les autres furent égorgés sur leurs chaises curules. Les sénateurs massacrés, on n'épargna plus rien de ce qui respirait ; on pillait les maisons, et, après les avoir dévastées, on les incendia.



## Le pillage et l'incendie de Rome

42

Au reste, soit que tous n'eussent point le désir de détruire la ville, soit que les chefs gaulois n'eussent voulu incendier quelques maisons que pour effrayer les esprits, dans l'espoir que l'attachement des assiégés pour leurs demeures les amènerait à se rendre, soit enfin qu'en ne brûlant pas la ville entière ils voulussent se faire, de ce qu'ils auraient laissé debout, un moyen de fléchir l'ennemi, le feu ne marcha le premier jour ni sur une aussi grande étendue, ni avec autant de rapidité qu'il est d'usage dans une ville conquise. Pour les Romains, voyant de la citadelle l'ennemi remplir la ville, et courir çà et là par toutes les rues ; témoins à chaque instant, d'un côté ou d'un autre, d'un nouveau désastre, ils ne pouvaient plus ni maîtriser leurs âmes ni suffire aux diverses impressions que la vue et l'ouïe leur apportaient. Partout où les cris de l'ennemi, les lamentations des femmes et des enfants, le bruit de la flamme et le fracas des toits croulants, appelaient leur attention, effrayés de toutes ces scènes de deuil, ils tournaient de ce côté leur esprit, leur visage et leurs yeux, comme si la fortune les eût placés là pour assister au spectacle de la chute de leur patrie, en ne leur laissant rien que leur corps à défendre ; d'autant plus à plaindre que ne le furent jamais d'autres assiégés, que bien qu'investis hors de leur ville, ils voyaient tout ce qu'ils possédaient au pouvoir de l'ennemi.

La nuit ne fut pas plus calme que l'affreuse journée qu'elle suivait ; ensuite le jour succéda à cette nuit agitée, et il ne se passa pas un moment où ils n'eussent à contempler quelque nouveau désastre. Cependant, malgré les maux dont ils étaient accablés et écrasés, leurs âmes ne plièrent point ; et quand la flamme eut tout détruit, tout nivelé, ils songèrent encore à défendre bravement cette pauvre et faible colline qu'ils occupaient, dernier rempart de leur liberté ; puis, s'habituant à des maux qui renaissaient chaque jour, ils finirent par en perdre le sentiment, et par concentrer leurs regards sur ces armes, leur dernière espérance, sur ce fer qu'ils avaient dans leurs mains.

## Assaut du Capitole

43

Les Gaulois, après avoir, pendant plusieurs jours, fait une folle guerre contre les maisons de la ville, voyant debout encore, au milieu de l'incendie et des ruines de la cité conquise, des ennemis en armes que tant de désastres n'avaient pas effrayés, et qu'on ne pourrait réduire que par la force, résolurent de tenter une dernière épreuve, et d'attaquer la citadelle.

Au lever du jour, à un signal donné, toute cette multitude se rassemble au forum, où elle se range en bataille ; puis, poussant un cri et formant la tortue, ils montent vers la citadelle. Les Romains se préparent avec ordre et prudence à les recevoir ; ils placent des renforts à tous les points accessibles, opposent leur plus vaillante jeunesse partout où les enseignes s'avancent, et laissent monter l'ennemi, persuadés que plus il aura gravi de ces roches ardues, plus il sera facile de l'en faire descendre. Ils s'arrêtent vers le milieu de la colline, et, de cette hauteur, dont la pente les portait d'elle-même sur l'ennemi, s'élançant avec impétuosité, ils tuent et renversent les Gaulois, de telle sorte que jamais depuis, ni ensemble, ni séparément, ils ne tentèrent une attaque de ce genre.

Renonçant donc à tout espoir d'emporter la place par la force des armes, ils se disposent à en faire le siège : mais, dans leur imprévoyance, ils venaient de brûler avec la ville tout le blé qui se trouvait à Rome, et pendant ce temps, tous les grains des campagnes avaient été recueillis et transportés à Véies. En conséquence, l'armée se partage ; une partie s'éloigne et va butiner chez les nations voisines ; l'autre demeure pour assiéger la citadelle, et les fourrageurs de la campagne sont tenus de fournir à sa subsistance.

La fortune elle-même conduisit à Ardée, pour leur faire éprouver la valeur romaine, ceux des Gaulois qui partirent de Rome ; Ardée était le lieu d'exil de Camille. Tandis que plus affligé des maux de sa patrie que de son propre sort, il usait là ses jours à accuser les dieux et les hommes, s'indignant et s'étonnant de ne plus retrouver ces soldats intrépides qui, avec lui, avaient pris Véies et Faléries, et qui, toujours, dans les autres guerres, s'étaient fait distinguer encore plus par leur courage que par leur bonheur, tout à coup il apprend qu'une armée gauloise s'avance, et qu'effrayés de son approche, les Ardéates tiennent conseil. Comme entraîné par une inspiration divine, lui, qui jusqu'alors s'était abstenu de paraître dans toutes les réunions de ce genre, il accourut au milieu de leur assemblée.

## Discours de Camille à l'assemblée des Ardéates

44

“Ardéates, dit-il, mes vieux amis, et mes nouveaux concitoyens, puisqu’ainsi l’ont voulu vos bienfaits et ma fortune, n’allez pas croire que j’aie oublié ma situation en venant ici ; mais l’intérêt et le péril commun font un devoir à chacun, dans ces circonstances critiques, de contribuer, autant qu’il est en son pouvoir, au salut général. Et quand pourrai-je reconnaître les immenses services dont vous m’avez comblé, si j’hésite aujourd’hui ? Où pourrai-je vous servir, sinon dans la guerre ? “

“C’est par cet unique talent que je me suis soutenu dans ma patrie ; et, vaincu à la guerre, c’est durant la paix que j’ai été chassé par mes ingrats concitoyens. Pour vous, Ardéates, l’occasion se présente et de reconnaître les anciens et importants bienfaits du peuple romain, que vous n’avez point oubliés, et qu’il n’est pas besoin de rappeler à vos mémoires, et d’acquérir en même temps à votre ville des alliés qui s’en souviennent, une grande gloire militaire aux dépens de l’ennemi commun. Ces hommes dont les hordes confuses arrivent vers nous, tiennent de la nature une taille et un courage au-dessus de l’ordinaire, mais ils manquent de constance, et sont dans le combat plus effrayants que redoutables. Le désastre même de Rome en est la preuve : elle était ouverte quand ils l’ont prise : de la citadelle et du Capitole, une poignée d’hommes les arrête ; et, déjà vaincus par l’ennui du siège, ils s’éloignent et se jettent errants sur les campagnes. Chargés de viandes et de vins, dont ils se gorgent avidement, quand la nuit survient, ils se couchent au bord des ruisseaux, sans retranchements, ni gardes, ni sentinelles, comme des bêtes sauvages ; et maintenant leur imprévoyance habituelle est encore augmentée par le succès.”

“Si vous avez à cœur de défendre vos murailles, si vous ne voulez pas souffrir que tout ce pays devienne la Gaule, à la première veille, prenez tous les armes, et suivez-moi, je ne dis pas au combat, mais au carnage : si je ne vous les livre enchaînés par le sommeil et bons à égorger comme des moutons, je consens à recevoir d’Ardée la même récompense que j’ai reçue de Rome.”

Amis et ennemis savaient que Camille était le premier homme de guerre de cette époque. L'assemblée levée, ils réparent leurs forces, se tiennent prêts, et, au signal donné, dans le silence de la première nuit, ils viennent tous aux portes se ranger sous les ordres de Camille. Ils sortent, et, non loin de la ville, comme il avait prédit, trouvant le camp des Gaulois sans défense, sans gardes, ils s'y élancent en poussant des cris. Nulle part il n'y a combat, c'est partout un carnage : on égorge des corps nus et engourdis de sommeil ; et si les plus éloignés se réveillent et s'arrachent de leur couche, ignorant de quel côté vient l'attaque, ils fuient épouvantés, et plusieurs même vont aveuglément se jeter au milieu des ennemis ; un grand nombre s'étant échappé sur le territoire d'Antium, où ils se dispersent, les habitants font une sortie et les enveloppent.

Il y eut sur le territoire de Véies pareil massacre des Étrusques, qui, sans pitié pour une ville depuis près de quatre cents ans leur voisine, écrasée par un ennemi jusqu'alors inconnu, avaient choisi ce moment pour faire des incursions sur le territoire de Rome, et qui chargés de butin, se proposaient d'attaquer Véies, où était la garnison, dernier espoir du nom romain. Les soldats romains les avaient vus errer dans les campagnes, revenir en une seule troupe en poussant leur butin devant eux, et ils apercevaient leur camp placé non loin de Véies : ils éprouvèrent d'abord un sentiment d'humiliation, puis ils s'indignèrent de cet outrage, et la colère les prit : "Les Étrusques, desquels ils avaient détourné la guerre gauloise pour l'attirer sur eux, osaient se jouer de leur malheur."

N'étant plus maîtres d'eux-mêmes, ils voulaient faire à l'instant une sortie ; mais, contenus par le centurion Quintus Caedicius qu'ils avaient choisi pour les commander, ils remirent leur vengeance à la nuit. Il n'y manqua qu'un chef égal à Camille ; du reste, ce fut la même marche et le même succès. Ensuite, prenant pour guides des prisonniers échappés au massacre de la nuit, ils se dirigent contre une autre troupe d'Étrusques vers les Salines, les surprennent la nuit suivante, en font un plus grand carnage encore, et, après cette double victoire, rentrent triomphants dans Véies.

Cependant, à Rome, le siège continuait mollement, et des deux côtés on s'observait sans agir, les Gaulois se contentant de surveiller l'espace qui séparait les postes, et d'empêcher par ce moyen qu'aucun des ennemis ne pût s'échapper ; quand tout à coup un jeune Romain vint appeler sur lui l'admiration de ses compatriotes et celle de l'ennemi. Un sacrifice annuel avait été institué par la famille Fabia sur le mont Quirinal. Voulant faire ce sacrifice, Gaius Fabius Dorso, la toge ceinte à la manière des Gabiens, et tenant ses dieux à la main, descend du Capitole, sort et traverse les postes ennemis, et sans s'émouvoir de leurs cris, de leurs menaces, arrive au mont Quirinal ; puis, l'acte solennel entièrement accompli, il retourne par le même chemin, le regard et la démarche également assurés, s'en remettant à la protection des dieux dont il avait gardé le culte au mépris de la mort même ; il rentre au Capitole auprès des siens, à la vue des Gaulois étonnés d'une si merveilleuse audace, ou peut-être pénétrés d'un de ces sentiments de religion auxquels ce peuple est loin d'être indifférent.

À Véies, cependant, le courage et même les forces augmentaient de jour en jour : à chaque instant y arrivaient non seulement des Romains accourus des campagnes où ils erraient dispersés depuis la défaite d'Allia et la prise de Rome, mais encore des volontaires accourus en foule du Latium, afin d'avoir leur part du butin. L'heure semblait enfin venue de reconquérir la patrie et de l'arracher aux mains de l'ennemi ; mais à ce corps vigoureux une tête manquait. Le lieu même leur rappelait Camille ; là se trouvaient la plupart des soldats qui sous ses ordres et sous ses auspices avaient obtenu tant de succès ; et Caedicius déclarait qu'il n'avait pas besoin que quelqu'un des dieux ou des hommes lui retirât le commandement, qu'il n'avait pas oublié ce qu'il était, et qu'il réclamait un chef. On résolut d'une commune voix de rappeler Camille d'Ardée, après avoir consulté au préalable le sénat qui était à Rome ; tant on conservait, dans une situation presque désespérée, de respect pour la distinction des pouvoirs.

Mais ce n'était qu'avec de grands dangers qu'on pouvait passer à travers les postes ennemis. Pontius Cominus, jeune homme entreprenant, s'étant fait donner cette commission, se plaça sur des écorces que le courant du Tibre porta jusqu'à la ville ; là, gravissant le rocher le plus rapproché de la rive, et que, par cette raison même, l'ennemi avait négligé de garder, il pénètre au Capitole, et, conduit vers les magistrats, il leur expose le message de l'armée. Ensuite, chargé d'un décret du sénat, par lequel il était ordonné aux comices assemblés par curies de rappeler de l'exil et d'élire sur-le-champ, au nom du peuple, Camille dictateur, afin que les soldats eussent le général de leur choix, Pontius, reprenant le chemin par où il était venu, retourna à Véies. Des députés qu'on avait envoyés à Camille le ramenèrent d'Ardée à Véies ; ou plutôt (car il est plus probable qu'il ne quitta point Ardée avant d'être assuré que la loi était rendue, puisqu'il ne pouvait rentrer sur le territoire romain sans l'ordre du peuple, ni prendre les auspices à l'armée qu'il ne fût dictateur) la loi fut portée par les curies, et Camille élu dictateur en son absence.

## Les oies du Capitole

47

Tandis que ces choses se passaient à Véies, à Rome la citadelle et le Capitole furent en grand danger. En effet, les Gaulois, soit qu'ils eussent remarqué des traces d'homme à l'endroit où avait passé le messager de Véies, soit qu'ils eussent découvert d'eux-mêmes que près du temple de Carmentis la roche était d'accès facile, profitant d'une nuit assez claire, et se faisant précéder d'un homme non armé pour reconnaître le chemin, ils s'avancèrent en lui tendant leurs armes dans les endroits difficiles ; et s'appuyant, se soulevant, se tirant l'un l'autre, suivant que les lieux l'exigeaient, ils parvinrent jusqu'au sommet. Ils gardaient d'ailleurs un si profond silence, qu'ils trompèrent non seulement les sentinelles, mais même les chiens, animal qu'éveille le moindre bruit nocturne. Mais ils ne purent échapper aux oies sacrées de Junon, que, malgré la plus cruelle disette, on avait épargnées ; ce qui sauva Rome.

Car, éveillé par leurs cris et par le battement de leurs ailes, Marcus Manlius, qui trois ans auparavant avait été consul, et qui s'était fort distingué dans la guerre, s'arma aussitôt, et s'élança en appelant aux armes ses compagnons : et, tandis qu'ils s'empressent au hasard, lui, du choc de son bouclier, renverse un Gaulois qui déjà était parvenu tout en haut. La chute de celui-ci entraîne ceux qui le suivaient de plus près ; et pendant que les autres, troublés, et jetant leurs armes, se cramponnent avec les mains aux rochers contre lesquels ils s'appuient, Manlius les égorge. Bientôt, les Romains réunis accablent l'ennemi de traits et de pierres qui écrasent et précipitent jusqu'en bas le détachement tout entier.

Le tumulte apaisé, le reste de la nuit fut donné au repos ; autant du moins que le permettait l'agitation des esprits, que le péril, bien que passé, ne laissait pas d'émouvoir. Au point du jour, les soldats furent appelés et réunis par le clairon autour des tribuns militaires ; et comme on devait à chacun le prix de sa conduite, bonne ou mauvaise, Manlius le premier reçut les éloges et les récompenses que méritait sa valeur ; et cela non seulement des tribuns, mais de tous les soldats ensemble qui lui donnèrent chacun une demi-livre de farine et une petite mesure de vin qu'ils portèrent dans sa maison située près du Capitole. Ce présent paraît bien chétif, mais dans la détresse où l'on se trouvait, c'était une très grande preuve d'attachement, chacun retranchant sur sa nourriture et refusant à son corps une subsistance nécessaire, afin de rendre honneur à un homme.

Ensuite on cita les sentinelles peu vigilantes qui avaient laissé monter l'ennemi. Quintus Sulpicius, tribun des soldats, avait annoncé qu'il les punirait tous suivant la coutume militaire ; mais, sur les réclamations unanimes des soldats, qui s'accordaient à rejeter la faute sur un seul, il fit grâce aux autres : le vrai coupable fut, avec l'approbation générale, précipité de la roche Tarpéienne. Dès ce moment, les deux partis redoublèrent de vigilance ; les Gaulois, parce qu'ils connaissaient maintenant le secret des communications entre Véies et Rome ; les Romains, par le souvenir du danger de cette surprise nocturne.

Mais parmi tous les maux divers qui sont inséparables de la guerre et d'un long siège, c'est la famine qui faisait le plus souffrir les deux armées : les Gaulois étaient, de plus, en proie aux maladies pestilentiennes. Campés dans un fond entouré d'éminences, sur un terrain brûlant que tant d'incendies avaient rempli d'exhalaisons enflammées, et où le moindre souffle du vent soulevait non pas de la poussière, mais de la cendre, l'excès de cette chaleur suffocante, insupportable pour une nation accoutumée à un climat froid et humide, les décimait comme ces épidémies qui ravagent les troupeaux. Ce fut au point que, fatigués d'ensevelir les morts l'un après l'autre, ils prirent le parti de les brûler pêle-mêle ; et c'est de là que ce quartier a pris le nom de "Quartier des Gaulois".

Ils firent ensuite avec les Romains une trêve pendant laquelle les généraux permirent les pourparlers entre les deux partis : et comme les Gaulois insistaient souvent sur la disette, qui, disaient-ils, devait forcer les Romains à se rendre, on prétend que pour leur ôter cette pensée, du pain fut jeté de plusieurs endroits du Capitole dans leurs postes. Mais bientôt il devint impossible de dissimuler et de supporter plus longtemps la famine. Aussi tandis que le dictateur fait en personne des levées dans Ardée, qu'il ordonne à Lucius Valérius, maître de la cavalerie, de partir de Véies avec l'armée, et qu'il prend les mesures et fait les préparatifs nécessaires pour attaquer l'ennemi sans désavantage, la garnison du Capitole, qui, épuisée de gardes et de veilles, avait triomphé de tous les maux de l'humanité, mais à qui la nature ne permettait pas de vaincre la faim, regardait chaque jour au loin s'il n'arrivait pas quelque secours amené par le dictateur. Enfin, manquant d'espoir aussi bien que de vivres, les Romains, dont le corps exténué fléchissait presque, quand ils se rendaient à leurs postes, sous le poids de leurs armes, décidèrent qu'il fallait, à quelque condition que ce fût, se rendre ou se racheter ; et d'ailleurs les Gaulois faisaient entendre assez clairement qu'il ne faudrait pas une somme bien considérable pour les engager à lever le siège.

Alors le sénat s'assembla, et chargea les tribuns militaires de traiter. Une entrevue eut lieu entre le tribun Quintus Sulpicius et Brennus, chef des Gaulois ; ils convinrent des conditions, et mille livres d'or furent la rançon de ce peuple qui devait bientôt commander au monde. À cette transaction déjà si honteuse, s'ajouta une nouvelle humiliation : les Gaulois ayant apporté de faux poids que le tribun refusait, le Gaulois insolent mit encore son épée dans la balance, et fit entendre cette parole si dure pour des Romains : "Malheur aux vaincus !"

## Arrivée providentielle de Camille

49

Mais les dieux et les hommes ne permirent pas que les Romains vécussent rachetés. En effet, par un heureux hasard, cet infâme marché n'était pas entièrement consommé, et, à cause des discussions qui avaient eu lieu, tout l'or n'était pas encore pesé, quand survient le dictateur : il ordonne aux Romains d'emporter l'or, aux Gaulois de se retirer. Comme ceux-ci résistaient en alléguant le traité, Camille répond qu'un traité conclu depuis sa nomination à la dictature, sans son autorisation, par un magistrat d'un rang inférieur, est nul, et annonce aux Gaulois qu'ils aient à se préparer au combat. Il ordonne aux siens de jeter en monceau tous les bagages et d'apprêter leurs armes : c'est par le fer et non par l'or qu'ils doivent recouvrer la patrie ; ils ont devant les yeux leurs temples, leurs femmes, leurs enfants, le sol de la patrie dévasté par la guerre, en un mot tout ce qu'il est de leur devoir de défendre, de reconquérir et de venger.

Il range ensuite son armée, suivant la nature du terrain, sur l'emplacement inégal de la ville à demi détruite ; et de tous les avantages que l'art militaire pouvait choisir et préparer, il n'en oublie aucun pour ses troupes. Les Gaulois, dans le désordre d'une surprise, prennent les armes et courent sur les Romains avec plus de fureur que de prudence. Mais la fortune avait tourné, et désormais la faveur des dieux et la sagesse humaine étaient pour Rome ; aussi, dès le premier choc, les Gaulois sont aussi promptement défaits qu'eux-mêmes avaient vaincu sur les bords de l'Allia.

Ensuite une autre action plus régulière s'engage près de la huitième borne du chemin de Gabies où ils s'étaient ralliés dans leur déroute, et, sous la conduite et les auspices de Camille, ils sont encore vaincus. Là le carnage n'épargna rien ; le camp fut pris, et pas un seul homme n'échappa pour porter la nouvelle de ce désastre. Le dictateur, après avoir recouvré Rome sur l'ennemi, revint en triomphe dans la ville ; et au milieu des naïves saillies que les soldats improvisent, ils l'appellent Romulus, et père de la patrie, et second fondateur de Rome : titres aussi glorieux que mérités.

Après avoir sauvé Rome dans la guerre, il la sauva encore pendant la paix, en empêchant qu'on émigrât à Véies, projet que les tribuns appuyaient plus vivement que jamais depuis l'incendie de la ville, et pour lequel le peuple n'était que trop porté. Ce fut là le motif qui le détourna d'abdiquer la dictature après son triomphe, le sénat le conjurant de ne pas laisser la république dans cette position incertaine.



## Règlement des affaires religieuses

50

Avant toute chose, comme il était observateur zélé des pratiques religieuses, il occupa le sénat des devoirs que l'on avait à remplir envers les dieux immortels, et fit rendre ce sénatus-consulte : "Tous les temples, parce que l'ennemi les a possédés, seront retracés, reconstruits, purifiés par l'expiation ; et les duumvirs chercheront dans les livres saints les formules de ces cérémonies expiatoires. On admettra les Caerites au droit d'hospitalité en reconnaissance de ce qu'ils ont recueilli les objets du culte et les prêtres du peuple romain, et de ce que, par le bienfait de ce peuple, le culte des dieux immortels s'est continué sans interruption. On célébrera des jeux Capitolins, en reconnaissance de ce que Jupiter, très bon, très grand, a, dans un péril extrême, protégé sa demeure et la citadelle du peuple romain ; et à cet effet, Marcus Furius, dictateur, établira un collège de prêtres choisis parmi ceux qui habitent au Capitole et dans la citadelle."

Une expiation fut également ordonnée en mémoire de cette voix qu'on avait entendue, avant la guerre gauloise, annoncer pendant la nuit les désastres de Rome, et qu'on n'avait pas écoutée ; on décréta qu'un temple serait élevé dans la rue Neuve en l'honneur d'Aius Locutius. Comme l'or repris sur les Gaulois, et celui des temples qu'on avait transporté à la hâte dans une chapelle de Jupiter, ne pouvait, à cause de la confusion des souvenirs, être remis en sa première place, on le déclara tout entier sacré, et l'on décida qu'il serait déposé sous le trône de Jupiter. Déjà auparavant l'esprit religieux de la ville s'était manifesté de la même façon, quand, l'or manquant au trésor pour compléter la rançon promise aux Gaulois, les matrones recueillirent et offrirent leur or afin qu'il ne fût point touché à celui des dieux. Des actions de grâces furent rendues aux matrones, auxquelles on accorda en outre un honneur jusque là réservé aux hommes : le droit à un éloge solennel après leur mort.

Ayant accompli ces pieux devoirs et terminé toutes les choses pour lesquelles il avait eu besoin du concours du sénat, Camille, voulant en finir avec les tribuns qui ne cessaient d'agiter le peuple en l'engageant à laisser là des ruines et à émigrer à Véies, prête à le recevoir, se rend à l'assemblée, accompagné de l'ordre entier du sénat, monte à la tribune et prononce ces paroles :

## Discours de Camille à l'assemblée du peuple

51

“Il m’est si pénible, Romains, d’avoir à disputer avec les tribuns du peuple, que, tant que j’ai vécu à Ardée, je n’ai eu, dans cet exil si triste, d’autre consolation que de me voir loin de tous ces débats ; et pour cet unique motif, alors même que j’eusse été rappelé par une décision du sénat et par l’ordre du peuple, je ne serais jamais rentré dans Rome. Aujourd’hui même si je suis revenu parmi vous, ce n’est pas ma volonté qui a changé, c’est votre fortune qui m’a ramené ; il s’agissait de maintenir la patrie dans son antique siège, et non pas d’y reprendre ma place.”

“Et maintenant j’aurais plaisir à me reposer et à me taire, si je n’avais encore à lutter pour la patrie : lui manquer, avec une vie à lui offrir, pour tout autre ce serait une honte ; ce serait un crime pour Camille. Pourquoi donc, en effet, l’avons-nous reconquise ? Pourquoi l’avons-nous arrachée aux mains de l’ennemi qui l’assiégeait, si, après l’avoir recouvrée, nous l’abandonnons ? Lorsque les Gaulois étaient vainqueurs, lorsqu’ils avaient en leur pouvoir toute la ville, le Capitole et la citadelle ont eu pour hôtes, pour défenseurs, les dieux et les enfants de Rome ; et à présent que les Romains sont vainqueurs, que la ville est affranchie, l’on déserterait la citadelle et le Capitole ; et nos succès causeraient plus de désolation dans cette ville, que n’en ont causé nos revers ! Certes, alors même que nous n’aurions pas des coutumes religieuses établies en même temps que cette ville, et transmises de main en main jusqu’à nous, l’intervention de la divinité a été si manifeste dans cette crise de Rome, que seule, à mon sens, elle aurait dû guérir en nous toute indifférence pour les dieux et pour leur culte. Considérez en effet les événements heureux ou malheureux de ces dernières années, vous verrez toujours le succès accompagner le respect des dieux, et le revers l’irréligion. D’abord, cette guerre de Véies, qui nous a coûté tant d’années et de travaux, elle n’a fini qu’alors seulement que, d’après l’avis des dieux, on a desséché le lac d’Albe. Et pour parler des derniers malheurs de notre ville, sont-ils venus avant que nous eussions méprisé cette voix envoyée du ciel pour lui prédire l’arrivée des Gaulois, avant que le droit des gens eût été violé par nos députés, avant qu’en présence d’un attentat qu’il fallait punir, nous eussions montré un si lâche oubli des dieux ? “

“Aussi, vaincus, asservis, rachetés, nous avons été si durement châtiés par les dieux et par les hommes que nos malheurs ont été un enseignement pour le monde. Enfin l’adversité nous a fait penser à la religion. Nous nous sommes réfugiés au Capitole, auprès des dieux, dans le séjour de Jupiter, très bon, très grand ; et, dans la ruine de nos fortunes, ne songeant qu’à nos trésors sacrés, nous les avons cachés sous terre, ou transportés dans les villes voisines et dérobés à la vue de l’ennemi. Le culte des dieux, malgré l’abandon des dieux et des hommes, n’a pas été interrompu par nous. En récompense ils nous ont rendu la patrie, la victoire, et cette antique gloire de nos armes que nous avons perdue ; et à l’ennemi, qui, aveuglé par l’avarice, trahissait pour un peu d’or ses traités et sa foi, ils ont envoyé la terreur, la fuite et le massacre.

“Eh quoi ! Romains, vous voyez les effets merveilleux de la religion ou de l’impiété dans les choses humaines, et, à peine arrachés à ce premier naufrage de nos fautes et de nos malheurs, vous ne pressentez pas à quel abîme nous courons encore ! Nous avons une ville fondée sur la foi des auspices et des augures ; il n’y a pas un seul endroit dans ses murs qui ne soit plein des dieux et de leur culte ; nos sacrifices solennels ont leurs jours aussi fixes que les lieux où ils doivent s’accomplir. Pourriez-vous, Romains, délaisser tous ces dieux de la patrie et des familles ? Que vous imitez mal Gaius Fabius, ce noble jeune homme, qui, naguère, durant le siège, excita si fort l’admiration de l’ennemi et la vôtre, quand, sortant de la citadelle, il alla à travers les traits des Gaulois, accomplir le sacrifice solennel de la famille Fabia sur le mont Quirinal ! Comment ! tandis que la religion d’une famille a triomphé des obstacles de la guerre même, vous consentiriez à délaisser en pleine paix la religion de la patrie et les dieux de Rome ! et les pontifes et les flamines auraient moins de souci des saintes solennités de la république, qu’un simple citoyen des pieuses pratiques de sa maison ! “

“Mais, dira-t-on peut-être, ou nous remplirons à Véies tous ces devoirs, ou nous enverrons nos prêtres ici pour les remplir. L’un et l’autre de ces deux partis violerait également des coutumes sacrées ; et, pour ne pas énumérer toutes nos fêtes et tous nos dieux, est-ce que, au banquet de Jupiter, le pulvinar peut être placé ailleurs qu’au Capitole ? Que dirai-je des feux éternels de Vesta, et de cette statue gardée en son temple comme gage de la durée de l’empire ? Rappellerai-je vos boucliers, Mars Gradivus, et toi, Quirinus, père des Romains ? “

“Abandonnerons-nous aux profanations toutes ces choses consacrées, aussi anciennes que notre ville, et dont quelques-unes le sont plus que notre ville même ? Voyez quelle différence entre nous et nos ancêtres ! Ils nous ont transmis l’obligation de célébrer certaines cérémonies qu’ils trouvèrent établies sur le mont Albain et dans Lavinium. Est-ce que ces institutions religieuses que leur piété craignit de transférer des cités ennemies dans Rome et au milieu de nous, nous pourrions sans profanation les transférer à Véies, dans une ville ennemie ? “

“Recueillez vos souvenirs, et comptez combien de sacrifices nous avons recommencés, parce qu’il y avait eu dans les rites des ancêtres quelque omission fortuite ou causée par la négligence. Récemment encore, lors du prodige du lac d’Albe, n’est-ce point la restauration des saintes cérémonies et la reprise des auspices qui sauvèrent la république que la guerre de Véies avait épuisée ? Que dis-je ? n’est-ce point par un pieux souvenir de nos vieilles traditions religieuses que nous avons transporté à Rome des dieux étrangers et que nous en avons institué de nouveaux ? Avec quelle pompe et quel éclat, au milieu de quel admirable concours de matrones, Junon Reine, ramenée de Véies, a été naguère placée sur l’Aventin ! Nous avons aussi décrété un temple à Aius Locutius en mémoire de cette voix céleste entendue dans la rue Neuve. Aux autres solennités nous avons ajouté les jeux Capitolins, pour lesquels nous avons établi, avec l’autorisation du sénat, un nouveau collège. Qu’était-il besoin de tout cela, si nous devons suivre les Gaulois et déserrer les murs de Rome, si ce n’est pas de notre plein gré que nous sommes demeurés au Capitole

pendant ce siège de plusieurs mois, si c'est la crainte seule de l'ennemi qui nous y a retenus ? “

“Je vous parle du culte et des temples ; que dirai-je des prêtres ! ne songez-vous donc pas combien leur déplacement serait sacrilège ? Les Vestales n'ont que leur temple pour demeure, et la prise seule de la ville a pu les en faire sortir. Le flamine de Jupiter ne peut rester une seule nuit hors de la ville sans crime, et ces prêtres, de Romains qu'ils sont, vous les ferez Véliens ! et tes Vestales t'abandonneront, ô Vesta ! et le flamine, en habitant la terre étrangère, se rendra chaque nuit coupable d'un crime dont l'expiation retombera sur lui et sur la république ! Que dirai-je des diverses pratiques consacrées par les auspices et presque toutes célébrées dans l'enceinte de nos murs, que nous livrons à l'oubli ou au mépris ? Les comices par curies pour l'administration de la guerre, les comices par centuries pour l'élection des consuls et des tribuns militaires, où les tenir avec les auspices, sinon dans le lieu accoutumé ? les transporterons-nous à Véies ? ou faudra-t-il que pour se rendre aux comices, le peuple revienne à grand-peine dans cette ville délaissée des dieux et des hommes ? “

“Mais, dit-on, c’est la nécessité qui nous force d’abandonner une ville dévastée par l’incendie et en ruines, et d’émigrer à Véies, où tout est prêt à nous recevoir : il ne faut pas que la reconstruction de Rome soit un sujet de vexation pour le pauvre peuple. Cette objection est plus spécieuse que fondée, je n’ai pas besoin de le dire, vous le sentez de reste, Romains ; car vous n’avez pas oublié qu’avant l’arrivée des Gaulois, alors que nos édifices publics et privés n’avaient encore éprouvé aucun dommage, alors que Rome était encore debout et vivante, on avait déjà proposé d’émigrer à Véies.”

“Et voyez quelle différence entre mes sentiments et les vôtres, tribuns ! Vous, ce qu’on n’a point dû faire, même alors, vous pensez qu’on doit à tout prix le faire aujourd’hui ; moi, au contraire (et ne vous récriez pas avant d’avoir entendu ce que j’ai à dire), alors même qu’il eût été bon d’émigrer quand Rome était tout entière intacte, je soutiendrais que nous ne devons pas aujourd’hui abandonner ses ruines. Car alors la victoire nous autorisait à émigrer dans une ville que nous avions conquise : ce prétexte était glorieux pour nous et pour nos descendants ; aujourd’hui, cette émigration serait pour nous une tache et une honte, et une gloire pour les Gaulois. On ne dira point que, vainqueurs, nous avons quitté notre patrie ; mais que, vaincus, nous l’avons perdue ; que la déroute sur l’Allia, que la prise de la ville, que le siège du Capitole nous ont mis dans la nécessité d’abandonner nos pénates, de fuir et de nous exiler d’un lieu que nous ne pouvions plus défendre ; on dira que cette Rome, que les Gaulois ont pu détruire, les Romains n’ont pas pu la relever ! “

“Il ne manque plus rien, sinon qu’ils reviennent avec de nouvelles troupes (car on dit leur multitude innombrable), qu’ils aient la fantaisie d’habiter cette ville prise par eux, abandonnée par vous, et que vous les laissiez faire ! Mais, sans parler des Gaulois, s’il plaisait à vos vieux ennemis, aux Èques et aux Volsques de venir s’établir dans Rome, souffririez-vous qu’ils se fissent Romains, tandis que vous seriez Véiens ? Aimez-vous mieux garder à vous ce désert de ruines que d’y voir rebâtir une ville par l’ennemi ? “

“En vérité, je ne sais lequel de ces deux partis serait le plus sacrilège. Ces crimes, ces opprobres, vous êtes prêts à les accepter pour vous éviter les ennuis d’une reconstruction. Quand même, en toute la ville, il ne pourrait se trouver un séjour plus commode ou plus spacieux que cette cabane de notre fondateur, ne vaudrait-il pas mieux encore, comme des bergers et des paysans, habiter des cabanes où vous seriez entourés de vos dieux et de vos pénates, que de vous condamner, vous, nation, à l’exil ? Nos ancêtres, qui n’étaient qu’une troupe d’étrangers et de pasteurs, dans un temps où l’on ne voyait sur ces plages que des bois et des marais, ont bâti en quelques jours une ville nouvelle ; et nous, quand le Capitole et la citadelle sont encore intacts, quand les temples des dieux sont encore debout, il nous répugne de rebâtir quelques maisons incendiées ! Et ce que ferait chacun de nous en particulier, si le feu dévorait son logis, nous refusons en masse de le faire après l’incendie de la cité ! “

“Mais, pour finir, si la malveillance, si le hasard allume un incendie dans Véies, et que, chassées par le vent (ce qui est possible), les flammes consomment une grande partie de la ville, irons-nous chercher un autre séjour, irons-nous émigrer à Fidènes, à Gabies, ou dans quelque autre ville ? Ainsi ce n’est pas au sol de la patrie, à cette terre que nous appelons notre mère, que nous sommes attachés ; ce que nous aimons comme la patrie, c’est un terrain où s’élèvent des maisons ! Pour moi, je vous l’avoue, si j’ai oublié votre injustice, je me rappelle mon malheur ; dans mon exil, toutes les fois que la patrie se représentait à ma pensée, c’était toujours avec le regret de ne plus trouver devant moi ces collines, ce Tibre, ce paysage, ces plaines, auxquels mes yeux étaient si accoutumés, et ce ciel qui avait éclairé mon berceau et les heureux jours de mon enfance.”

“Ah ! croyez-moi, puissiez-vous plutôt être retenus aujourd’hui par l’attachement qu’inspire des objets si doux, que languir quelque jour du regret de les avoir abandonnés ! Ce n’est pas sans raison que les dieux et les hommes ont choisi ce lieu pour l’emplacement de Rome : l’extrême salubrité de ses coteaux, les grands avantages d’une rivière par où descendent d’un côté les récoltes du continent, et par où arrivent de l’autre les approvisionnements de la mer ; cette mer, suffisamment proche pour les facilités du commerce, et trop éloignée pour nous exposer aux insultes des flottes étrangères ; une position au centre de l’Italie, et qui semble se prêter d’elle-même aux accroissements de notre puissance.”

“Aussi voyez le rapide agrandissement d’une cité si nouvelle. Voilà trois cent soixante-cinq ans, Romains, que cette ville existe ; durant ce temps, vous n’avez cessé d’avoir la guerre avec toutes les antiques nations qui vous entourent, et cependant, sans parler des villes isolées, ni les Èques unis aux Volsques, ni leurs cités puissantes, ni l’Étrurie entière, si redoutable sur terre et sur mer, et qui embrasse d’une mer à l’autre toute la largeur de l’Italie, n’ont pu lutter contre vous.”

“Après tant d’épreuves si heureuses, quelle raison funeste vous pousserait à en recommencer d’autres ? Vous pourriez emporter ailleurs avec vous votre courage ; mais vous ne pourriez emporter la fortune de ces lieux. Ici est le Capitole, où fut jadis trouvée cette tête d’homme qui, au dire des devins, annonçait qu’à cette place serait la tête du monde, la souveraine des empires : ici la Jeunesse et le dieu Terme, lorsque les augures transportèrent ailleurs les dieux du Capitole, refusèrent de quitter leur place, à la grande joie de nos pères ; ici sont les feux de Vesta, les boucliers sacrés descendus du ciel, et tous ces dieux dont la faveur vous quitte du moment que vous les quittez.”

## Reconstruction de Rome

55

D'autres discours de Camille, mais principalement ces considérations tirées de la religion, faisaient impression sur la multitude. Un mot, qui sembla tomber du ciel, acheva de lever toutes les incertitudes. Presque au sortir de l'assemblée, le sénat s'était rendu dans la curie Hostilia. Pendant la délibération, comme des cohortes qu'on ramenait de leur garnison traversaient le forum, en ordre de marche, un centurion s'écria sur la place des comices : "Porte-drapeau, plante l'enseigne ; nous ne saurions être mieux qu'ici." À ce mot, le sénat, sortant de la salle, s'écria qu'il acceptait l'augure, et toute cette multitude répandue autour de la curie n'eut qu'un cri d'approbation.

La proposition de loi fut donc rejetée, et de toutes parts on se mit à l'ouvrage. La tuile fut fournie par l'état, et l'on eut permission de prendre la pierre et le bois où l'on voudrait, pourvu qu'on s'engageât à finir le travail dans l'année. Chacun, sans s'inquiéter s'il bâtissait sur son terrain ou sur celui d'un autre, s'empara de la première place vacante ; et la précipitation fit qu'on ne prit aucun soin d'aligner les rues. C'est pour cela que d'anciens égouts, qu'on avait eu l'attention de diriger sous les rues et les places publiques, se retrouvent aujourd'hui sous les maisons des particuliers ; et qu'en général Rome paraît plutôt bâtie au hasard par le premier occupant que tracée d'après un plan régulier.

**Fin du Livre V**

## **Livre VI - Reconstruction de Rome et victoires de la plebe (389 à 367 av. J.-C.)**



## 1. Redressement de Rome (389 à 384 av. J.-C.)

### Élections pour 389. Mesures politiques et religieuses

#### 1

J'ai exposé en cinq livres l'histoire des Romains, depuis la fondation de la ville de Rome jusqu'à la prise de la même ville, d'abord sous les rois, ensuite sous les consuls et les dictateurs, les décemvirs et les tribuns consulaires ; les guerres étrangères, les dissensions domestiques : histoire obscure, et par son extrême antiquité, comme ces objets qu'à de lointaines distances on aperçoit à peine ; et par la rareté, l'absence même, en ces temps reculés, de l'écriture, seule fidèle gardienne du souvenir des actes du passé ; enfin par la destruction presque entière, dans l'incendie de la ville, des registres des pontifes, et des autres monuments publics et particuliers.

J'exposerai désormais avec plus de certitude et de clarté les événements civils et militaires qui vont suivre cette seconde naissance de Rome, repoussée, pour ainsi dire, de sa souche avec plus de sève et de vie. Relevée par le bras de M. Furius, la république s'appuya encore sur ce grand citoyen pour se maintenir. On ne consentit point à l'abdication de sa dictature avant la fin de l'année. On ne voulut point confier la tenue des comices pour l'année suivante, aux tribuns en charge lors de la prise de la ville, et on eut recours à des interrois.

Pendant que les citoyens travaillaient avec un zèle, une ardeur infatigable à la reconstruction de leur ville, Q. Fabius, à peine sorti de magistrature, est assigné par Cn. Marcius, tribun du peuple, pour avoir, lui député, chargé d'une conciliante mission, contre le droit des gens, combattu les Gaulois. À ce jugement vint le soustraire une mort arrivée si à propos, que beaucoup la crurent volontaire. Le premier interrois fut P. Cornelius Scipion ; après lui, M. Furius Camillus pour la seconde fois. Il créa des tribuns militaires avec puissance de consuls : L. Valerius Publicola pour la seconde fois, L. Virginus, P. Cornelius, A. Manlius, L. Aemilius, L. Postumius.

L'interrègne cesse : ils entrent en charge aussitôt, et leur premier soin est d'occuper le sénat d'intérêts tout religieux. D'abord ils firent rechercher les traités et les lois qui subsistaient encore (les douze tables et quelques lois royales) ; les unes furent publiées, même parmi le peuple ; mais celles qui touchaient aux choses saintes furent tenues secrètes par des pontifes qui voulaient garder la multitude dans leur dépendance par le frein de la religion. Alors aussi, et pour la première fois, on désigna les jours "religieux". Le quinzième jour avant les calendes d'août, marqué par un double désastre (sur le Crémère, le massacre des Fabius ; ensuite sur l'Allia, la honteuse défaite de l'armée, suivie de la ruine de Rome), fut appelé, de ce dernier revers, jour d'Allia, et tout travail public ou privé fut interdit en ce jour. C'était le lendemain des ides de juillet que Sulpicius, tribun militaire, avait sacrifié sans succès ; et, sans avoir apaisé les dieux, il avait, trois jours après, livré l'armée romaine aux coups de l'ennemi ; c'est pour cela qu'il fut ordonné de s'abstenir de tout acte sacré le lendemain des ides ; et par la suite, selon quelques traditions, cette pieuse interdiction s'étendit au lendemain des calendes et des nones.

## Victoires de Camille sur les Volsques et les Èques (389)

### 2

On n'eut pas longtemps le loisir de s'occuper des moyens de relever la république d'une si grave chute. D'un côté, les Volsques, vieux ennemis du nom romain, avaient pris les armes pour l'anéantir ; d'un autre, au dire des marchands, les chefs de toutes les nations de l'Étrurie, réunis au temple de Voltumna, avaient juré la guerre ; enfin, pour surcroît d'alarmes, on annonçait la défection des Latins et des Herniques, qui, depuis le combat du lac Régille, pendant près de cent ans, n'avaient jamais trahi la foi qui les unissait au peuple romain.

En présence de si nombreux et de si pressants dangers, on comprit clairement que non seulement la haine de l'ennemi, mais le mépris même des alliés menaçait le nom romain ; on voulut remettre la défense de la république aux mains qui l'avaient reconquise : on nomma dictateur M. Furius Camillus. Ce dictateur nomma C. Servilius Ahala maître de la cavalerie, proclama le "iustitium", et fit une levée de jeunes soldats : les vieillards même qui n'avaient pas perdu toute vigueur ; prêtèrent serment et furent enrôlés par centuries. Ces troupes inscrites et armées, il les divisa en trois corps : le premier, sur les terres de Véies, ferait tête à l'Étrurie ; un autre eut ordre de camper aux portes de la ville, sous le commandement du tribun militaire A. Manlius ; ceux qu'il envoyait contre les Étrusques avaient pour chef L. Aemilius. Il mena lui-même le troisième corps contre les Volsques, les trouva campés non loin de Lanuvium, au lieu dit "près Mecium", et les attaqua.

Les Volsques, qui méprisaient Rome et lui portaient la guerre parce qu'ils croyaient la jeunesse romaine presque entièrement exterminée par les Gaulois, au seul nom de Camille furent saisis d'une telle épouvante, qu'ils se couvrirent d'un retranchement, fortifié lui-même d'un amas d'arbres renversés, pour fermer à l'ennemi l'accès des palissades. À cette vue, Camille fit mettre le feu à ce rempart de branchages ; par hasard, le vent soufflait avec violence du côté de l'ennemi, et la flamme eut bientôt ouvert un chemin : l'incendie gagna le camp ; et la vapeur, la fumée, le pétitement même de cette verte matière embrasée, tout effraya si bien l'ennemi, que les Romains eurent moins de peine à forcer le retranchement pour pénétrer dans le camp des Volsques, qu'ils n'en avaient eu à franchir les amas d'arbres dévorés par l'incendie. Après la défaite et le massacre des ennemis, l'assaut et la prise du camp, le dictateur livra le butin au soldat ; largesse d'autant plus agréable à ces troupes qu'elles l'attendaient moins de ce général, peu libéral.

Camille poursuivit les fuyards, et ravagea entièrement le territoire des Volsques, qui se rendirent, domptés enfin après soixante-dix ans de guerres. Vainqueur des Volsques, il marcha contre les Èques, qui, eux aussi, préparaient la guerre ; il écrasa leur armée à Bolae, attaqua leur camp, leur ville même, et du premier coup s'en empara.

## Camille reprend Sutrium aux Étrusques

### 3

Tandis que de ce côté, Camille, à la tête des forces romaines, avait pour lui la fortune, ailleurs étaient survenues de vives alarmes. Presque toute l'Étrurie en armes assiégeait Sutrium, alliée du peuple romain. Ses députés, priant qu'on l'assistât en sa détresse, s'adressèrent au sénat, et obtinrent un décret qui ordonnait au dictateur de se porter sans délai au secours des Sutriens. La fortune des assiégés ne leur permit pas d'attendre l'accomplissement de cette promesse : peu nombreux, abattus par les fatigues, les veilles, les blessures, exposés sans cesse aux mêmes coups, les habitants avaient, par une capitulation, livré leur ville à l'ennemi, et, désarmés, n'emportant qu'un seul vêtement, ils s'en allaient, proscrits et misérables, et fuyaient leurs pénates : en cet instant, Camille arrive avec l'armée romaine ; cette troupe désolée se jette à ses pieds ; il entend et les plaintes des chefs, expression d'une douleur extrême, et les gémissements des femmes et des enfants, qui se traînent pour les suivre en exil : il les accueille, les engage à cesser leurs lamentations : aux Étrusques il va porter le deuil et les larmes.

Il fait déposer les bagages, laisse les Sutriens sous la protection d'un détachement peu considérable, et donne ordre au soldat de n'emporter que ses armes. Alors, avec ses troupes plus légères, il marche à Sutrium : il y trouve ce qu'il avait prévu : le désordre partout, comme toujours après un succès, pas un poste en avant des remparts, les portes ouvertes, le vainqueur dispersé pour enlever le butin des maisons ennemies. Pour la deuxième fois, Sutrium est prise en un même jour ; les Étrusques vainqueurs sont égorgés l'un après l'autre par ce nouvel ennemi, sans avoir eu le temps de se grouper, de se rassembler, de prendre leurs armes. Plusieurs courent aux portes enfin de se jeter dans la campagne ; ils trouvent les portes fermées (c'était le premier ordre qu'avait donné le dictateur).

Alors, les uns prennent les armes ; les autres, que cette soudaine attaque avait surpris tout armés, appellent leurs camarades, veulent lutter et se défendre, et leur désespoir eût allumé le combat, si des hérauts répandus par la ville n'eussent crié de mettre bas les armes : désarmés, on leur fera grâce ; armés, ils seront égorgés. Alors ceux dont le courage, n'ayant plus d'autre espoir, s'obstinait à combattre, retrouvant l'espoir de vivre encore, jettent leurs armes, et, désarmés, acceptent le parti plus sûr que leur offre la fortune, et se livrent à l'ennemi. Pour garder toute cette multitude captive, on la divisa. Avant la nuit, la ville fut rendue aux Sutriens, entière et vierge de tout outrage de guerre, car elle n'avait point été prise d'assaut, mais remise par capitulation.

## Triomphe de Camille. Extension de Rome et nouvelles victoires (389-388)

### 4

Camille rentra dans Rome en triomphe, après trois guerres et trois victoires. Une longue suite de prisonniers, la plupart étrusques, allait devant son char. On les vendit à l'encan, et le produit en fut si profitable, qu'après avoir rendu la valeur de leur or aux matrones, on put faire encore du surplus trois coupes d'or ; revêtues du nom de Camille, on les déposa aux pieds de Junon dans la chapelle de Jupiter, où elles étaient, assure-t-on, encore avant l'incendie du Capitole.

Cette année on admit au droit de cité les transfuges véiens, capénates et falisques, qui, durant ces guerres, avaient suivi l'armée romaine, et on assigna des terres à ces nouveaux citoyens. Un sénatus-consulte rappela de Véies à Rome ceux qui, pour s'épargner la peine de rebâtir, avaient pris possession des maisons désertes de Véies où ils s'étaient retirés. Ils se récrièrent d'abord et méprisèrent l'ordre du sénat ; mais on fixa un jour, avec peine capitale contre tout émigré qui ne rentrerait pas dans Rome : réunis, ils tenaient tête ; la crainte les divisa, ils obéirent. Rome vit ainsi s'accroître sa population en même temps que se relever partout ses édifices ; la république subvenait aux dépenses, les édiles surveillaient les travaux comme des travaux publics, et les citoyens eux-mêmes, pressés par l'impatience et le besoin, se hâtaient de mener à terme l'entreprise : en moins d'un an, la nouvelle ville fut debout.

L'année expirée, on procéda aux élections des tribuns militaires avec puissance de consuls : on créa T. Quinctius Cincinnatus, Q. Servilius Fidenas pour la cinquième fois, L. Julius Julus, L. Aquillius Corvus, L. Lucretius Tricipitinus, Ser. Sulpicius Rufus. Une armée partit contre les Èques, non pour les combattre (ils s'avaient vaincus), mais pour assouvir la haine de Rome par la dévastation de leurs plaines, et leur ôter la force de recommencer la guerre. Une autre armée se dirigea sur le territoire des Tarquiniens. Là, les villes étrusques Cortuosa et Contenebra furent prises d'assaut et renversées. À Cortuosa, nulle résistance : surprise par une attaque imprévue, la place fut emportée du premier choc, au premier cri de charge ; puis pillée et brûlée. Contenebra soutint l'assaut quelques jours. Un siège continu, qu'on ne suspendit ni le jour ni la nuit, put seul la réduire. Partagée en six divisions, l'armée romaine, de six en six heures, se relayait pour combattre ; les assiégés, peu nombreux, ne pouvant opposer que leurs mêmes corps épuisés à des adversaires qui se renouvelaient sans cesse, succombèrent à la fin, et laissèrent les Romains pénétrer dans leur ville. Les tribuns voulaient réserver le butin à la république, mais leurs ordres tardèrent plus que leur décision : pendant qu'ils hésitaient, le soldat s'était emparé du butin, et, à moins de braver sa haine, on n'eût pu le lui reprendre.

La même année, outre les constructions particulières dont s'agrandit la ville, le Capitole fut reconstruit jusqu'en ses fondements sur une masse de pierres équarries : œuvre qui se fait encore remarquer au milieu de la magnificence actuelle de notre ville.

## **Interrègne. Dédicace du temple de Mars. Rome compte désormais 25 tribus (387)**

### **5**

Et déjà les tribuns du peuple, au milieu de ces travaux de la cité qui se relève, s'efforçaient d'attirer avec des lois agraires la multitude à leurs assemblées. Ils lui montraient en espérance les terres du pays Pontin, dont Camille, par la ruine des Volsques, avait désormais assuré la possession. Ils s'indignaient de ce que ce territoire était plus infesté par les nobles qu'il ne l'avait jamais été par les Volsques ; ces ennemis du moins n'avaient pu étendre leurs incursions qu'en raison de leurs forces et de la puissance de leurs armes : les nobles marchent à l'entière usurpation des terres publiques, et si, avant qu'ils n'aient tout envahi, on ne partage pas, le peuple n'aura rien. Ils ne purent fortement remuer encore la multitude, que le soin de ses constructions éloignait du Forum ; épuisée d'ailleurs par les dépenses, elle songeait peu à ces terres qu'elle n'avait pas le moyen de mettre en valeur.

Dans cette cité déjà si religieuse, depuis le dernier désastre la superstition avait atteint les chefs mêmes : on voulut renouveler les auspices, et on eut recours à un interrègne. Les interrois, qui se succédèrent, furent M. Manlius Capitolinus, Ser. Sulpicius Camerinus, L. Valerius Potitus. Ce dernier tint les comices ; on élut tribuns militaires avec puissance de consuls, L. Papirius, C. Cornelius, C. Sergius, L. Aemilius pour la seconde fois, L. Menenius, L. Valerius Publicola pour la troisième. L'interrègne cessa, ils entrèrent en charge. Cette année, le temple voué à Mars durant la guerre des Gaulois, fut dédié par T. Quinctius, duumvir commis aux cérémonies sacrées. On institua encore quatre tribus, composées des nouveaux citoyens, la Stellatina, la Tromentina, la Sabatina, l'Arniensis ; ce qui compléta le nombre de vingt-cinq tribus.

## Camille prend en main la guerre contre les Étrusques (386)

### 6

L. Sicinius, tribun du peuple, parla du pays Pontin devant une multitude déjà plus nombreuse, plus remuante et plus avide de terres qu'auparavant. La question de la guerre aux Latins et aux Herniques fut agitée dans le sénat ; mais le souci d'une plus importante guerre, à la vue de l'Étrurie en armes, fit ajourner ce projet. Le pouvoir revint à Camille, nommé tribun militaire avec puissance de consul : on lui donna cinq collègues, Ser. Cornelius Maluginensis, Q. Servilius Fidenas pour la sixième fois, L. Quinctius Cincinnatus, L. Horatius Pulvillus, P. Valerius.

Au commencement de l'année, les esprits furent distraits de la guerre d'Étrurie par l'arrivée soudaine à Rome d'une troupe fugitive d'habitants du territoire Pontin, annonçant que les Antiates avaient pris les armes, et que les peuples latins avaient envoyé secrètement leur jeunesse à cette guerre ; ces peuples désavouaient toute participation publique, mais ils n'avaient pu, disaient-ils, empêcher leurs volontaires d'aller combattre où bon leur semblerait.

On avait appris à ne plus mépriser un ennemi. Le sénat remercia les dieux : Camille était en charge ; car il eût fallu le nommer dictateur, s'il eût alors été sans fonctions. Ses collègues reconnaissaient que la conduite de toutes choses, en présence de la guerre et de ses alarmes, devait reposer sur un seul homme ; ils sont, au fond du cœur, résolus à déférer le commandement à Camille, et ils ne croient rien perdre de leur majesté par cette concession à la majesté d'un tel homme. Le sénat donna des louanges aux tribuns, et Camille, confus lui-même, leur rendit grâces. Il dit ensuite que le peuple romain lui avait imposé un grand fardeau en le créant déjà quatre fois dictateur ; le sénat un bien pesant, par la noble opinion qu'avait conçue de lui un tel ordre ; et ses collègues un plus pesant encore, par une si honorable condescendance. Que s'il pouvait ajouter à ses travaux et à ses veilles, il s'efforcera de se surpasser lui-même, afin que cette universelle estime de ses concitoyens, trop haute pour grandir encore, il pût la faire durable.

Quant à la guerre et aux Antiates, il y a par là plus de bruit que de danger ; mais, s'il ne faut rien craindre, à son sens, il ne faut rien négliger. De toutes parts la ville de Rome est assaillie par l'envie et la haine de ses voisins ; plusieurs chefs et plusieurs armées se partageront donc le service de la république. Toi, P. Valerius, — ajoute Camille - je t'associe à mes commandements, à mes conseils ; tu conduiras avec moi les légions contre nos ennemis d'Antium : toi, Q. Servilius, avec une autre armée, équipée et toute prête, tu camperas dans Rome, soit que l'Étrurie s'agite, comme naguère, soit que les Latins et les Herniques nous donnent un nouveau sujet d'inquiétude. J'ai la confiance que tu agiras de manière à ne point démeriter de ton père, de ton aïeul, de toi-même, de tes six tribunats. Une troisième armée, formée par L. Quinctius des citoyens que leur âge ou d'autres causes éloignent du service, gardera la ville et les remparts. L. Horatius pourvoira aux approvisionnements d'armes, de traits, de blé, à tous les besoins de la guerre. À toi, Ser. Cornelius, la présidence du conseil public, la surveillance de la religion, des comices, des loix, de tous les intérêts de la ville : c'est le vœu de tes collègues.

Tous acceptent l'emploi qui leur est assigné, et promettent de le remplir avec zèle.

Valerius, choisi pour partager le commandement, ajoute qu'il regardera M. Furius comme son dictateur, qu'il lui servira de maître de la cavalerie : ainsi, le succès qu'on attend de l'unité de commandement, on peut l'espérer pour la guerre. Les sénateurs ont bon espoir et de la guerre et de la paix et de la chose publique tout entière. Transportés de joie, ils s'écrient que jamais la république n'aura besoin d'un dictateur avec de tels hommes aux magistratures, unis d'une si étroite intelligence, également prêts à obéir et à commander, et plus disposés à mettre en commun leur propre gloire qu'à ramener à soi la gloire de tous.

## Camille remonte le moral des troupes

7

On proclame le “iustitium”, on achève la levée ; Furius et Valerius marchent sur Satricum. Avec l’armée des Volsques, choisie de neuves et jeunes troupes, les Antiates avaient appelé là un nombre immense de Latins et d’Herniques, de ces peuples qu’une si longue paix avait conservés forts et entiers. La réunion de ces nouveaux ennemis aux anciens ébranla le courage du soldat romain. Camille disposait déjà son ordre de bataille, quand les centurions viennent lui apprendre “que les soldats, l’esprit troublé, ne prennent qu’à regret les armes, qu’ils hésitent, qu’ils refusent de sortir du camp ; on a même entendu quelques voix dire qu’on allait combattre un contre cent ennemis : cette multitude serait sans armes qu’à peine on pourrait lui faire tête ; armée, comment lui résister ? “

Camille saute à cheval, arrive en avant des enseignes, se présente aux légions, et parcourant les rangs : “Que signifie cet abattement, soldats quelle étrange hésitation ! Ne connaissez-vous plus l’ennemi, ni moi, ni vous-même ? L’ennemi, qu’est-ce autre chose pour vous qu’une perpétuelle matière de courage et de gloire ? Vous, au contraire, et sous mes ordres (sans rappeler la prise de Faléries et de Véies, et, dans la patrie conquise, le massacre des légions gauloises), n’avez-vous pas naguère, par une triple victoire, triomphé trois fois de ces mêmes Volsques, de ces Èques, de l’Étrurie ? Quoi ! parce que je vous ai donné le signal, non plus comme dictateur, mais comme tribun, ne me reconnaissez-vous plus pour votre chef ? Moi, je n’ai pas besoin d’avoir sur vous une autorité sans limites, et vous ne devez regarder en moi que moi-même. La dictature ne me donna jamais le courage, l’exil ne me l’a pas ôté. Nous sommes donc tous les mêmes ; et puisque nous apportons à cette guerre tout ce que nous avons apporté aux autres, espérons le même succès. Une fois aux prises, chacun fera ce qu’il sait faire, ce qu’il fit toujours : vous vaincrez, ils fuiront.”



## Victoire romaine sur les Volsques, prise de Satricum (386)

### 8

Le signal donné, il saute de cheval, saisit par la main l'enseigne le plus proche, et l'entraîne avec lui vers l'ennemi : "En avant, soldat ? lui crie-t-il". À peine ont ils vu Camille, le corps affaibli par la vieillesse, marcher sur l'ennemi, qu'ils se précipitent en foule sur ses pas, en poussant le cri de guerre, et se répétant l'un à l'autre : "Suivons le général". On dit même que Camille fit jeter le drapeau dans les rangs ennemis ; pour le reprendre, les soldats qui le gardaient s'élancent, culbutent les Antiates, et des premiers rangs portent l'épouvante jusqu'au milieu de la réserve.

Outre l'impétueuse ardeur du soldat, que le chef soutenait de son exemple, ce qui frappait les Volsques de terreur, c'était surtout la présence et la vue de Camille : aussi, partout où il se portait, il était sûr d'entraîner avec lui la victoire ; on en vit là une preuve éclatante : au moment où l'aile gauche allait être enfoncée, il saisit vivement un cheval, et, sans quitter son bouclier de fantassin, accourt, paraît, et rétablit le combat, montrant partout ailleurs l'armée victorieuse. Déjà le succès n'était plus douteux ; mais le nombre des ennemis était un obstacle à leur fuite ; mais pour exterminer cette multitude immense, il fallait un long massacre, et les soldats étaient las. Tout à coup un violent orage et des torrents de pluie vinrent interrompre la victoire plutôt que le combat.

On donna le signal de la retraite, et la nuit qui suivit termina la guerre, sans le secours des Romains. En effet, les Latins et les Herniques, abandonnant les Volsques, s'en retournèrent, après un succès vraiment digne de leur perfide entreprise. Les Volsques, se voyant délaissés de ceux-là même sur la foi desquels ils s'étaient soulevés, abandonnent leur camp, et s'enferment dans les murs de Satricum. D'abord Camille traça l'enceinte du retranchement, commença les chaussées et tous les ouvrages d'un siège régulier. Comme nulle sortie de la place n'arrêtait ces travaux, voyant que les Volsques avaient trop peu de cœur pour qu'il dût attendre la victoire de moyens aussi lents, Camille exhorte ses troupes à ne point s'épuiser, comme au siège de Véies, en des travaux sans fin ; la victoire est dans leurs mains : il anime ainsi le soldat qui s'élanche, attaque de toutes parts, escalade les murailles et prend la ville. Les Volsques jettent leurs armes, et se rendent.

## Libération de Sutrium, attaquée par les Étrusques (386)

### 9

L'âme du général méditait une plus glorieuse conquête encore, celle d'Antium, cette capitale des Volsques où s'était formée la dernière guerre ; mais comme on ne pouvait, sans un grand appareil de forces et de machines, réduire une si puissante ville, il laisse son collègue à l'armée et retourne à Rome pour exhorter le sénat à détruire Antium. Comme il parlait de ses projets (les dieux, j'imagine, avaient pris à cœur de prolonger la durée d'Antium), des envoyés de Népété et de Sutrium viennent demander aide contre les Étrusques, insistant sur l'extrême besoin d'un prompt secours. Ce fut là, et non sur Antium, que la fortune dirigea les coups de Camille.

Ces deux places en effet, faisant face à l'Étrurie, étaient de ce côté comme les barrières et les portes de Rome ; les Étrusques ayant soin de s'en emparer à chaque nouvelle attaque contre elle, l'intérêt des Romains était de les reprendre et de les conserver. Aussi le sénat engagea Camille à laisser Antium, et à porter la guerre en Étrurie. Un décret lui donna les légions de la ville, commandées par Quinctius ; il eût préféré son armée des Volsques, éprouvée déjà et faite à son autorité ; cependant il ne refusa rien. Il demanda seulement qu'on associât Valerius à son commandement. Quinctius et Horatius remplacèrent Valerius chez les Volsques.

Partis de Rome pour Sutrium, Furius et Valerius trouvèrent les Étrusques maîtres déjà d'une partie de la ville et dans l'autre, investis et retranchés, les habitants repoussant avec peine les assauts de l'ennemi. L'arrivée d'une armée romaine à leur aide, le nom de Camille si connu des ennemis et des alliés, soutinrent un instant la chancelante destinée de Sutrium, et donnèrent le temps de lui porter secours. Alors, divisant son armée, Camille ordonna à son collègue de tourner avec ses troupes la partie de la ville occupée par l'ennemi et d'attaquer les remparts, moins dans l'espoir d'escalader et de prendre la place, qu'afin de détourner l'ennemi par cette diversion, qui laisserait un moment de repos et de loisir aux habitants harassés de fatigue, et lui permettrait à lui de pénétrer sans combat dans la ville.

L'une et l'autre manœuvre, exécutée en même temps, mit entre deux périls les Étrusques, alarmés tout ensemble et de l'assaut acharné dirigé contre les remparts, et de la présence de l'ennemi dans la place : une porte par hasard était libre encore ; tremblants, ils se jetèrent en masse par cette issue. On fit des fuyards un immense massacre, et dans la ville et dans la campagne ; les soldats de Furius en tuèrent plus encore dans la place : ceux de Valerius, les poursuivirent avec plus d'aisance ; et la nuit seule, en dérobant la vue de l'ennemi, vint finir le carnage. De Sutrium reconquis et restitué aux alliés, l'armée marcha sur Népété, qui déjà s'était rendue et remise tout entière aux mains des Étrusques.

## Prise de Népété (386)

### 10

La prise de cette place semblait une œuvre plus difficile ; outre qu'elle était toute à l'ennemi, c'était la trahison d'une partie des Népésins qui avait livré la ville. Néanmoins on envoya dire à leurs chefs de se séparer des Étrusques, et d'observer au moins eux-mêmes cette foi qu'ils avaient réclamée des Romains. Ils répondirent qu'ils ne pouvaient rien, que les Étrusques étaient maîtres des remparts et de la garde des portes. On essaya d'abord d'effrayer les habitants par la dévastation de leur territoire ; mais, comme la foi de leur trahison leur était plus sacrée que celle de leur alliance, chargée de fascines apportées de leurs champs, l'armée s'approche des murs, comble les fossés, applique les échelles, et du premier cri, du premier assaut, la place est enlevée. Un édit ordonna aux Népésins de mettre bas les armes ; désarmés, on leur ferait grâce. Les Étrusques, sans distinction, avec ou sans armes, furent massacrés. Les Népésins, auteurs de la trahison, périrent sous la hache : la multitude n'était point coupable ; on lui rendit ses biens, et sa ville, où on laissa une garnison. Après avoir ainsi reconquis deux cités alliées sur l'ennemi, les tribuns ramenèrent avec une grande gloire dans Rome l'armée victorieuse.

La même année, on porta des réclamations aux Latins et aux Herniques ; on leur demanda pourquoi, depuis quelques années, ils n'avaient point fourni le nombre de soldats convenu. L'un et l'autre peuple, en assemblée solennelle, répondirent que ce n'était ni par la faute ni par la volonté de la nation qu'une partie de la jeunesse avait pris les armes en faveur des Volsques ; que cette jeunesse même avait été bien punie de sa coupable entreprise ; pas un n'était revenu. Ils n'avaient point fourni de soldats, à cause des menaces continuelles des Volsques, cette peste attachée à leurs flancs, et que tant de guerres, tant de fois recommencées, n'avaient pu extirper encore. On rapporta cette réponse au sénat, qui jugea Rome plus en droit qu'en état de leur faire la guerre.

## Agitation à Rome ; désignation d'un dictateur (385)

### 11

L'année suivante, A. Manlius, P. Cornelius, T. et L. Quinctius Capitolinus, L. Papirius Cursor, C. Sergius, étaient, ces deux derniers pour la seconde fois, tribuns avec puissance de consul, quand une grave guerre au-dehors, au-dedans une sédition plus grave encore éclatèrent : la guerre venait des Volsques, aidés de la défection des Latins et des Herniques ; la sédition, d'où jamais on n'eût osé la craindre, d'un homme de race patricienne et de noble renommée, de M. Manlius Capitolinus.

Cette âme altière, qui méprisait tous les grands, en enviait un seul, illustre en dignités et en vertus tout ensemble, M. Furius. Il ne voyait qu'avec dépit celui-là toujours dans les magistratures, toujours auprès des armées. Et déjà, disait-il, on l'a monté si haut que les magistrats créés sous les mêmes auspices, ne sont plus ses collègues ; il en fait ses serviteurs. Et pourtant, à bien juger, M. Furius n'eût pu délivrer la patrie assiégée, si lui auparavant n'eût sauvé le Capitole et la citadelle. Celui-là, c'est quand la vue de l'or et l'espoir de la paix endormaient les courages, qu'il attaqua les Gaulois ; lui, c'est tout armés et les mains déjà sur la citadelle qu'il les a renversés ; celui-là doit une part de sa gloire à chacun des nombreux soldats qui vainquirent avec lui ; lui, personne au monde n'a droit à sa victoire.

Enflé de ces idées, cet homme porté d'ailleurs par un mauvais penchant à la violence et à la colère, ne voyant pas son crédit grandir et s'élever parmi les patriciens autant qu'il le croyait juste, premier exemple d'un patricien transfuge, se livre au peuple, se lie d'intelligence avec les magistrats plébéiens, décrie les sénateurs, cherche à gagner la multitude : il n'obéit plus à la raison, mais au vent populaire ; sa renommée, il la veut grande plutôt que digne. Non content des lois agraires, éternelle matière de séditions pour les tribuns du peuple, il cherche à ruiner la foi publique. Déchirantes tortures que les dettes, qui ne menacent pas seulement de misère et d'opprobre, mais de liens et de fers, redoutable supplice pour un corps libre. Et les dettes étaient nombreuses, après des constructions, toujours à charge, même aux riches. En cet état, la guerre des Volsques, dont le poids s'aggravait encore de la défection des Latins et des Herniques, fut jetée en avant comme un prétexte pour recourir à une plus puissante autorité : mais ce furent surtout les menées de Manlius qui poussèrent le sénat à créer un dictateur. On créa A. Cornelius Cossus, qui nomma maître de la cavalerie T. Quinctius Capitolinus.

## Le dictateur Cornelius Cossus combat l'armée volsque (385)

### 12

Le dictateur, quoiqu'il prévît de plus rudes combats au-dedans qu'au-dehors, cependant, soit que la guerre demandât célérité, soit qu'il espérât, par la victoire et le triomphe, fortifier encore sa dictature, fait une levée, et se porte dans le territoire Pontin, où il savait que l'armée volsque se devait réunir.

Outre le dégoût de relire en tant de livres le récit de ces guerres continuelles avec les Volsques, je ne doute point qu'on n'ait quelque peine à concevoir, (ce qui m'étonne moi-même, en parcourant les auteurs les plus voisins de ces événements) comment aux Volsques et aux Èques, tant de fois vaincus, les soldats ne manquèrent jamais. Les anciens se taisent sur ce point : en cette absence de documents, puis-je avancer ici autre chose qu'une simple opinion, comme chacun d'ailleurs pourrait le faire d'après ses propres conjectures ? Il est vraisemblable, ou que dans l'intervalle d'une guerre à une autre, comme il se fait aujourd'hui pour les levées romaines, se succédait une autre et toujours nouvelle lignée de jeunes hommes suffisante à recommencer la guerre, ou que les armées ne se tiraient point toujours du sein des mêmes peuples, quoique toujours la même nation portât la guerre ; ou enfin qu'il existait une innombrable multitude de têtes libres en cette contrée, où maintenant on a peine à recueillir quelques soldats, et que les esclaves romains sauvent de la solitude. Grande à coup sûr (ici tous les auteurs s'accordent) était l'armée des Volsques, malgré les dernières atteintes portées à leur puissance par le génie et le bras de Camille. Aux Volsques s'étaient joints encore les Latins et les Herniques, des Circéiens, des Romains même de la colonie de Vélitres.

Le dictateur forme son camp, et le lendemain, après avoir consulté les auspices, immolé une victime, et imploré la paix des dieux, s'avance joyeux vers les soldats, qui au signal parti d'en haut, prenaient leurs armes au point du jour, suivant l'ordre qu'ils avaient reçu. "À nous la victoire, soldats, leur dit-il, si les dieux et leurs devins savent l'avenir. Ainsi donc, en hommes assurés du succès, et qui vont combattre d'impuissants ennemis, laissons à nos pieds la javeline ; que le glaive seul arme nos mains. Je ne veux même point qu'on marche en avant ; tenez-vous là serrés, et de pied ferme attendez le choc des ennemis. Dès qu'ils auront lancé leurs traits inutiles, et que sans ordre ils se porteront contre votre masse immobile, alors que les glaives étincellent, et que chacun songe qu'il est des dieux protecteurs du soldat romain, des dieux qui, sous d'heureux augures, nous ont envoyés au combat. Toi, T. Quinctius, retiens la cavalerie ; observe l'instant où la lutte commencera. Dès que tu verras les lignes aux prises s'étreindre corps à corps, alors, avec ta cavalerie, jette la terreur au milieu des ennemis qu'un autre péril aura troublés déjà ; charge, et disperse les rangs des combattants".

Cavaliers, fantassins, ainsi qu'il avait dit, combattirent ; le général ne fit point faute aux légions, ni la fortune au général.

## Victoire romaine sur les Volsques et leurs alliés

### 13

La multitude de l'ennemi, ne comptant que sur le nombre, après avoir mesuré des yeux l'une et l'autre armée, engage brusquement le combat, brusquement l'abandonne. Après avoir poussé le cri, lancé ses traits, et chargé d'abord avec quelque vigueur, elle ne put soutenir ni les glaives, ni la lutte corps à corps, ni les regards de l'ennemi étincelant d'ardeur et de courage. Le front de bataille, enfoncé, recule sur l'arrière-garde qu'il épouvante ; la cavalerie vient ensuite jeter la terreur parmi eux ; plusieurs rangs sont rompus ; tout s'ébranle ; on dirait une mer agitée. Enfin, la première ligne est renversée, chacun voyant le carnage arriver jusqu'à lui, tourna le dos.

Le Romain pousse en avant. Tant qu'ils s'enfuirent armés, et les rangs serrés, l'infanterie seule eut charge de les poursuivre ; mais quand on les vit jeter leurs armes, et toute cette foule ennemie en désordre se disperser dans la plaine, alors on lance les escadrons de cavalerie, avec ordre de ne point s'arrêter au massacre de quelques fuyards, ce qui donnerait le loisir à la masse de l'armée de s'échapper ; mais de se borner à lancer des traits pour inquiéter et gêner la marche de l'ennemi, à le harceler sur les flancs pour le tenir en échec, et laisser ainsi à l'infanterie le temps de l'atteindre et de l'anéantir par un massacre complet.

À cette déroute, à cette poursuite, la nuit seule mit un terme. Le même jour, on prit et on pillà le camp des Volsques, et tout le butin, moins les têtes libres, fut abandonné au soldat. La plupart des prisonniers étaient des Latins et des Herniques ; et, dans le nombre, outre les hommes du peuple, qu'on aurait pu croire engagés pour un prix dans cette guerre, on trouva quelques jeunes fils de leurs premières familles : preuve évidente de l'appui prêté par la nation entière aux Volsques ennemis. On reconnut là aussi quelques Circéiens et des colons de Vélitres. Envoyés tous à Rome, et interrogés par les principaux sénateurs, ils leur révélèrent clairement, comme au dictateur, la défection de chacun des peuples dont ils faisaient partie.

## Marcus Manlius prend la tête de l'opposition populaire

### 14

Le dictateur tenait son armée en campagne, ne doutant point que le sénat ne lui ordonnât de porter la guerre à ces peuples ; mais un embarras plus grand survenu à l'intérieur le rappela dans Rome, où grandissait de jour en jour une sédition que son auteur rendait plus redoutable que jamais. Aux discours, désormais Manlius joignait des actes, populaires en apparence, mais séditieux en effet, à bien juger l'esprit qui le dirigeait.

Un centurion, connu par des actions guerrières, venait d'être adjudgé comme insolvable : on l'emmenait ; Manlius le voit, accourt avec sa troupe au milieu du Forum, le délivre ; puis déclamant sur l'orgueil des patriciens, la cruauté des usuriers, les misères du peuple, les vertus de cet homme et son infortune, il s'écrie : "C'est vainement que mon bras aurait sauvé le Capitole et la citadelle, si je souffrais qu'un citoyen, mon frère d'armes, fût, sous mes yeux, comme un prisonnier des Gaulois vainqueurs, mené en servitude et en prison". Il paie le créancier en présence du peuple, rachète par l'as et la balance le débiteur, qui se retire en attestant les dieux et les hommes, et les prie d'accorder à M. Manlius, à son libérateur, au père du peuple romain, une digne récompense.

Accueilli par une turbulente multitude, il augmente le trouble encore en montrant les blessures qu'il a reçues à Véies, et contre les Gaulois, et dans les autres guerres qui avaient suivi. "Il combattait, disait-il, il relevait ses pénates renversés, pendant que le capital de sa dette, déjà mille fois payée, s'engloutissait sous les intérêts ; l'usure enfin l'avait écrasé : s'il voit le jour, le Forum, ses concitoyens, c'est grâce à M. Manlius ; tous les bienfaits d'un père, il les a reçus de lui ; il lui dévoue ce qu'il lui reste de forces, de vie, de sang ; tous les liens qui l'unirent à la patrie et à ses pénates publics et privés, l'attachent désormais à cet homme, à lui seul".

Entraîné par ces paroles, le peuple était déjà tout à ce seul homme, qui, pour l'irriter encore et troubler toute chose, imagina de nouveaux moyens. Il avait chez les Véiens une terre, la meilleure de son patrimoine ; il la mit aux enchères : "Afin que pas un de vous, Romains, dit-il, tant qu'il me restera quelque bien, ne puisse être, à mes yeux, condamné et traîné dans les fers." Il enflamma tellement les esprits qu'on les vit prêts à suivre par toutes les voies, bonnes ou mauvaises, le défenseur de leur liberté.

Chez lui, ses discours, comme ceux d'un tribun qui harangue, étaient remplis d'accusations contre le sénat ; ainsi, sans examiner s'il parlait vrai ou non, il insinua "que des trésors d'or gaulois étaient cachés par les sénateurs ; la possession des terres publiques ne leur suffit plus ; il leur faut détourner encore l'argent de la république : ces richesses, si on les découvre, pourront acquitter les dettes du peuple." Cet espoir séduit la foule, on considère comme une indignité qu'après une contribution consentie pour fournir aux Gaulois l'or qui devait racheter la ville, après la levée de cette contribution, le même or, reconquis sur l'ennemi, devienne la proie de quelques hommes. On pressaient donc Manlius de déclarer le lieu qui renfermait un si riche larcin ; plus tard et en son temps il leur révélerait, disait-il, ce secret : on oublia le reste, là se tournèrent toutes les pensées ; et il était clair que la vérité ou la fausseté de l'assertion lui ferait ou un crédit ou une défaveur immense.





## Arrestation de Marcus Manlius

15

Les esprits étaient en suspens, quand le dictateur, rappelé de l'armée, arriva à Rome. Le lendemain il assemble le sénat, et, assez instruit des intentions des hommes, il défend aux sénateurs de s'éloigner de lui, et marche, escorté de cette multitude, au Comitium, où son siège est dressé. Là, il envoie un appariteur à M. Manlius. À cet ordre, à cet appel du dictateur, celui-ci donne aux siens le signal de la lutte qui va s'engager, et, suivi d'une troupe nombreuse, il arrive devant le tribunal. D'un côté le sénat, de l'autre le peuple, les yeux fixés chacun sur son chef, se tenaient là comme deux armées en présence.

Alors on fait silence, et le dictateur : "Plût aux dieux, dit-il, que moi et les patriciens romains pussions nous entendre avec le peuple sur d'autres intérêts comme nous nous entendrons, j'en ai la confiance, sur ce qui te regarde et sur la question que j'ai à te faire ! Je vois que tu as donné l'espoir à la cité que, sans porter atteinte au crédit, des trésors gaulois cachés par les principaux patriciens pourraient acquitter ses dettes. Loin de m'opposer à cela, je t'exhorte au contraire, M. Manlius, à sauver de l'usure le peuple romain, à déloger de leur secrète proie ces ravisseurs accroupis sur les trésors publics. Si tu ne le fais, soit pour avoir aussi part au butin, soit parce que ton assertion est fausse, j'ordonnerai qu'on te jette aux fers, et je ne souffrirai pas plus longtemps que tu soulèves la multitude pour de trompeuses espérances."

À cela Manlius : "Il ne s'est point trompé ; ce n'est pas contre les Volsques, autant de fois ennemis qu'il convient au sénat, ni contre les Latins et les Herniques, qu'à force de fausses inculpations on réduit à combattre, c'est contre lui et le peuple romain qu'on a créé un dictateur. Déjà on oublie cette guerre, qui n'était que supposée, pour se ruer sur lui ; déjà le dictateur s'avoue le patron des usuriers contre le peuple ; déjà de la faveur de la multitude on lui fait un crime pour le perdre."

"Ce qui vous blesse, ajoute-t-il, toi, A. Cornelius, et vous, pères conscrits, c'est la foule répandue partout à mes côtés. Que ne la détachez-vous de moi chacun par vos bienfaits ? Intercédez, arrachez au fouet vos concitoyens, empêchez qu'ils ne soient condamnés, adjugés, asservis ; du superflu de vos richesses, soulagez les besoins des autres. Mais où vais-je, moi, vous engager à mettre ici du vôtre ? Contents d'une somme fixe, retranchez du capital les intérêts qu'on vous a souvent comptés déjà, et mon cortège n'aura pas plus d'éclat qu'un autre. Mais, dites-vous, pourquoi seul prendre à cœur le bien des citoyens ? Je n'ai rien de plus à répondre que si tu me demandais pourquoi seul aussi j'ai sauvé le Capitole et la citadelle. À tous alors j'ai porté le secours que j'ai pu ; ce secours, aujourd'hui je le porte à chacun."

"Quant aux trésors gaulois, la chose est simple de sa nature, mais la question même la rend difficile. Pourquoi en effet demandez-vous ce que vous savez ? pourquoi, ce que vous cachez dans un pli de votre robe, m'ordonner de le secouer, plutôt que de le poser là vous-mêmes, s'il n'y avait point là-dessous quelque fraude ? Plus vous insistez pour qu'on dévoile vos adroites fourberies, plus je crains que vous n'ayez fermé les yeux même aux plus clairvoyants. Ce n'est donc point à moi à vous indiquer vos larcins, c'est vous qu'on doit contraindre à les mettre au jour."



## Emprisonnement de Manlius et triomphe du dictateur

16

Le dictateur lui commande de laisser là les détours ; il le presse de prouver la vérité de son assertion, ou d'avouer son crime et la fausseté de son accusation contre le sénat, et cette odieuse supposition d'un larcin supposé. Manlius refuse de parler au gré de ses ennemis ; le dictateur le fait conduire en prison. Saisi par l'appariteur, il s'écrie : "Jupiter très bon, très grand, Junon Reine, Minerve ; vous tous, dieux et déesses qui habitez le Capitole et la citadelle, est-ce ainsi que vous abandonnez votre soldat, votre défenseur à la fureur de ses ennemis ? et cette main dont j'ai chassé les Gaulois de vos sanctuaires, serait chargée de fers et de chaînes ! "

Il n'y avait là personne qui pût le voir ou l'entendre sans gémir de cette indignité ; mais la cité s'était fait un invincible devoir de l'obéissance au légitime pouvoir ; et loin de combattre l'autorité du dictateur, les tribuns du peuple et le peuple lui-même n'osaient lever les yeux ni ouvrir la bouche. Manlius jeté en prison, on assure qu'une grande partie du peuple changea de vêtements ; plusieurs même laissèrent croître leurs cheveux et leur barbe ; et devant le vestibule de la prison se promena longtemps une foule désolée.

Le dictateur triompha des Volsques : il recueillit de son triomphe plus de haine que de gloire. C'était dans la ville non à l'armée qu'il l'avait gagné ; contre un citoyen, non contre l'ennemi : on se disait qu'une seule joie avait manqué à son orgueil, il n'avait point traîné Manlius devant son char. La sédition était près d'éclater : pour l'apaiser, devenu tout à coup libéral, le sénat, par une largesse volontaire et qui n'était point sollicitée, fit inscrire pour Satricum une colonie de deux mille citoyens romains ; on assigna deux arpents et demi de terre à chacun. Ce don modique et trop restreint fut mal interprété : c'était le prix dont on voulait acheter du peuple la trahison de M. Manlius ; le remède irrita la sédition ; de jour en jour les amis de Manlius mettaient plus d'éclat dans leur deuil et dans leur douleur d'accusés ; et l'abdication du dictateur, qui suivit son triomphe, en éloignant la terreur, laissa toute liberté de langage et de sentiments à la multitude.

## Libération de Manlius

17

Alors on entendit s'élever des voix qui reprochaient au peuple que sa faveur portait toujours ses défenseurs au-dessus d'un abîme, et les abandonnait ensuite à l'heure du danger. Ainsi Sp. Cassius, qui appelait le peuple au partage des terres ; ainsi Sp. Maelius, qui de toute sa fortune repoussait la faim des lèvres de ses concitoyens, avaient succombé ; ainsi M. Manlius, qui ramène à la liberté, à la lumière, une partie de la cité ensevelie, écrasée par l'usure, est livré à ses ennemis. Le peuple engraisse ses partisans pour qu'on les égorge. Un tel supplice, pour n'avoir point répondu au gré du dictateur, lui, un homme consulaire ! En supposant qu'il ait menti d'abord et qu'il n'ait su que répondre alors, quel esclave jamais pour un mensonge fut puni par les fers ? On ne s'est rappelé ni le souvenir de cette nuit qui fut presque une dernière, une éternelle nuit pour le nom romain ; ni ce spectacle d'une armée de Gaulois gravissait la roche Tarpéienne ; ni Manlius enfin, tel qu'on l'avait vu tout armé, plein de sueur et de sang, arrachant, pour ainsi dire, Jupiter lui-même des mains de l'ennemi ! Est-ce avec des demi-livres de farine qu'ils auront payé les services du sauveur de la patrie ? Et celui qu'ils ont presque fait dieu, que son surnom du moins égale à Jupiter Capitolinus, ils le laissent enchaîné dans un cachot, dans les ténèbres, vivre à la discrétion du bourreau. Ainsi un seul homme a suffi pour les défendre tous, et tous n'auront pu venir en aide à un seul homme ! Et déjà, même la nuit, la foule ne quittait plus ce lieu, et menaçait d'enfoncer la prison. On leur accorda ce qu'ils auraient pris ; un sénatus-consulte rendit la liberté à Manlius. Ce n'était point finir la sédition, c'était lui donner un chef.

Dans le même temps, aux Latins et aux Herniques, aux colons de Circéi et de Vélitres, qui vinrent se justifier de leur criminelle participation à la guerre volsque, et redemander leurs prisonniers pour les punir selon leurs lois, on adressa de sévères réponses ; de plus sévères aux colons, qui, citoyens romains, avaient formé le sacrilège projet d'attaquer leur patrie. Aussi, non seulement on leur refusa leurs prisonniers, mais on leur infligea une honte qu'on avait du moins épargnée aux alliés, en leur signifiant, par ordre du sénat, qu'ils eussent à sortir promptement de la ville, à s'éloigner de la présence et de la vue du peuple romain, de peur que le droit des ambassadeurs, établi pour l'étranger, non pour le citoyen, ne pût les sauver.

La sédition de Manlius reprenant une vigueur nouvelle, sur la fin de l'année on tint les comices, et on créa tribuns militaires avec puissance de consul, les patriciens Ser. Cornelius Maluginensis pour la troisième fois, P. Valerius Potitus pour la seconde, M. Furius Camille, Ser. Sulpicius Rufus pour la seconde, C. Papirius Crassus, T. Quinctius Cincinnatus pour la seconde fois. Au commencement de cette année, la paix, qui s'établit au-dehors, vint favoriser également les patriciens et le peuple ; le peuple, délivré de la levée, conçut l'espoir à l'aide de son puissant chef, d'anéantir l'usure ; les patriciens, l'esprit libre de toute crainte du dehors, pourraient guérir enfin les maux de la cité.

Ainsi, plus animé, l'un et l'autre parti se relève, et Manlius aussi se prépare à une lutte prochaine. Il convoque le peuple en sa maison ; jour et nuit, avec les chefs, il dispose le plan de ses nouveautés, plus rempli d'orgueil et de colère qu'il ne le fut jamais. Après l'affront qu'il avait reçu, la colère s'était enflammée en son cœur peu fait aux outrages, et sa fierté s'exaltait de voir que le dictateur n'avait point osé contre lui ce que Cincinnatus Quinctius avait osé contre Sp. Maelius ; que la haine soulevée par son emprisonnement avait forcé le dictateur d'abdiquer la dictature, et que le sénat lui-même n'avait pu en soutenir le poids.

À la fois aigri et enflé de ces idées, il irritait encore l'esprit déjà si ardent de la multitude. "Jusques à quand enfin ignorerez-vous vos forces, ce que la nature n'a point voulu laisser ignorer même à la brute ? Comptez du moins combien vous êtes, combien d'ennemis vous avez. Fussiez-vous un contre un dans cette lutte, j'imagine que vous combattriez plus vivement pour la liberté que ceux-là pour la tyrannie. Mais, autant vous avez été de clients auprès d'un seul patron, autant vous serez maintenant contre un seul ennemi. Montrez seulement la guerre, vous aurez la paix. Qu'ils vous voient prêts à employer la force, et d'eux-mêmes ils vous feront droit. Il faut oser tous ensemble ou tout souffrir isolément."

"Jusques à quand n'aurez-vous les yeux que sur moi ? Certes je ne ferai faute à aucun de vous ; gardez que la fortune ne me fasse faute. Moi, votre vengeur, dès que nos ennemis l'ont trouvé bon, à l'instant même j'ai cessé d'être. Et vous avez vu traîner dans les fers, tous ensemble, celui qui avait repoussé les fers loin de chacun de vous. Que dois-je espérer, si contre moi nos ennemis osent plus encore ? attendrai-je le sort de Cassius et de Maelius ? Vous faites bien d'en rejeter le présage ; les dieux l'empêcheront ; mais jamais, pour moi, ils ne descendront du ciel. Que plutôt ils vous donnent, il le faut, le courage de l'empêcher, comme ils m'ont donné à moi, sous les armes et sous la toge, de vous défendre contre des ennemis barbares et d'orgueilleux concitoyens."

"Ce grand peuple a-t-il le cœur si petit, que toujours un appui vous suffit contre vos ennemis, et que jamais, sinon pour fixer l'empire que vous leur accordez sur vous, vous n'avez su combattre les patriciens. Et ce n'est point la nature ici qui vous inspire, c'est l'habitude qui vous subjugué. Pourquoi en effet, contre l'étranger, portez-vous si loin l'audace que vous trouviez juste d'avoir sur lui l'empire ? Parce que vous êtes habitués à lutter pour l'empire avec lui ; contre eux, à essayer plutôt qu'à revendiquer la liberté."

“Cependant, quelques chefs que vous ayez eus, quels que vous ayez été vous-mêmes, tout ce que jusqu’ici vous avez demandé, si grand que ce fût, vous l’avez obtenu ou par la force ou par votre fortune : il est temps d’aspirer à de plus nobles conquêtes. Éprouvez seulement et votre heureuse destinée, et moi-même, que déjà vous avez, j’espère, heureusement éprouvé ; vous imposerez un maître aux patriciens avec moins de peine que vous ne leur avez imposé, des hommes qui leur résistassent, alors qu’ils étaient les maîtres. Il faut anéantir dictatures et consulats, afin que le peuple romain puisse lever la tête. Enfin, montrez-vous, empêchez qu’on ne poursuive les débiteurs. Moi, je me proclame le patron du peuple ; de ce titre mon zèle et ma foi m’investissent : vous, si vous appelez votre chef d’un nom qui marque mieux son pouvoir et sa dignité, vous trouverez en lui un plus puissant secours pour obtenir ce que vous voulez.”

De ce jour, il commença, dit-on, à tendre vers la royauté : avec qui, et jusqu’où parvinrent ses efforts, c’est ce que nulle tradition n’explique bien clairement.

## Manlius est accusé d'aspirer à la royauté

19

De son côté, le sénat s'inquiète de ce rassemblement du peuple dans une maison privée, placée par hasard dans la citadelle, et de cette masse menaçante pour la liberté. Plusieurs s'écrient "qu'il faudrait ici un Servilius Ahala, qui, sans faire jeter en prison un ennemi public, que cette peine irrite encore, saurait perdre un seul homme pour finir cette guerre intestine". Plus douce d'expression, la décision qu'on adopta avait même vigueur : "Les magistrats veilleront à ce que des pernicious desseins de M. Manlius la république ne reçoive aucun dommage".

Alors les tribuns consulaires et les tribuns du peuple eux-mêmes (ils avaient senti que leur puissance finirait avec la liberté de tous, et s'étaient rangés à l'autorité du sénat), tous ensemble se concertent sur le parti à prendre. La violence et le meurtre sont les seuls moyens qu'on imagine. Comme on prévoyait un conflit terrible, M. Menenius et Q. Publilius, tribuns du peuple déclarent : "Pourquoi faire une guerre des patriciens contre le peuple, de cette lutte de la cité contre un citoyen pervers ? Pourquoi attaquer le peuple avec cet homme, qu'il est bien plus sûr de faire attaquer par le peuple lui-même, afin qu'écrasé de ses propres forces, il succombe ? Notre dessein est de l'assigner en jugement. Rien n'est moins populaire que la royauté. Une fois que cette multitude aura compris que ce n'est point elle qu'on vient combattre, que de défenseurs ils seront devenus juges, qu'ils verront des accusateurs plébéiens, un patricien accusé, et une inculpation de royauté au milieu, il n'y aura plus d'intérêt qu'ils préfèrent à leur liberté".

## Mort de Marcus Manlius (384)

20

On les approuve, ils assignent Manlius. Cela fait, le peuple s'émut d'abord en voyant l'accusé couvert de haillons, et près de lui pas un sénateur, pas même ses parents ou ses alliés, pas même enfin ses frères A. et T. Manlius : jusqu'à ce jour jamais on n'avait manqué à l'usage ; nulle famille encore qui n'eût changé de vêtement en une si grande infortune : "quand Appius Claudius fut jeté dans les fers, C. Claudius, son ennemi, et la famille Claudia tout entière avaient pris des vêtements de deuil ; on s'entendait pour opprimer un homme populaire, parce que c'était le premier patricien passé dans les rangs du peuple".

Au jour assigné, outre les réunions du peuple, les paroles séditeuses, les largesses et la fausse imputation contre le sénat, les accusateurs durent présenter contre l'accusé des charges particulières au crime de royauté ; je ne les trouve dans aucun auteur. Et sans doute elles ne furent point légères, puisque l'hésitation du peuple à le condamner, tint, non à la cause, mais au lieu. C'est un fait remarquable et qui doit apprendre aux hommes combien de nobles actions la honteuse passion de régner a pu rendre non seulement stériles, mais odieuses même.

Manlius produisit, dit-on, près de quatre cents citoyens dont il avait, sans intérêts, acquitté les dettes, empêché les biens d'être vendus, la personne adjudgée. Ses gloires guerrières, il ne se borna pas à les rappeler ; il en apporta d'éclatants témoignages : les dépouilles de trente ennemis tués par lui, quarante récompenses reçues de ses généraux, parmi lesquelles on distinguait deux couronnes murales, huit civiques. Il produisit encore les citoyens sauvés par lui des mains de l'ennemi ; entre autres, C. Servilius, maître de la cavalerie, absent alors, et qu'il nomma seulement. Puis, après avoir rappelé ses exploits guerriers et élevé son discours à la hauteur du sujet pour égaler aux faits les paroles, il mit à nu sa poitrine marquée de blessures reçues dans les batailles ; et, de temps en temps, les yeux tournés vers le Capitole, il supplia Jupiter et les autres dieux de le secourir dans ses misères ; il les pria, dans sa détresse, d'inspirer au peuple romain les sentiments dont ils l'avaient animé lui-même pour la défense du Capitole et le salut du peuple romain ; il conjura ses juges, ensemble et séparément, de contempler le Capitole et la citadelle, de se mettre en face des dieux immortels en prononçant son jugement.

Comme c'était au Champ de Mars que le peuple s'assemblait pour les comices par centuries, et que l'accusé, les mains tendues vers le Capitole, adressait ses prières, non plus aux hommes, mais aux dieux, les tribuns reconnurent que s'ils ne délivraient les yeux des citoyens du souvenir de tant de gloire, jamais, dans ces esprits préoccupés de ses bienfaits, la reconnaissance ne laisserait de place à la conviction. Aussi on ajourna le jugement, et on convoqua le peuple dans le "Bois Petelinus", hors de la porte Flumentane, d'où l'on ne pouvait voir le Capitole.

Alors l'accusation prévalut, et de ces cœurs inflexibles sortit une sentence fatale, odieuse aux juges mêmes. Quelques auteurs rapportent qu'on créa, pour l'examen du crime contre l'État, des duumvirs qui le condamnèrent. Les tribuns le précipitèrent de la roche Tarpéienne, et le même lieu fut, pour le même homme, le témoin d'une noble gloire



et d'un ignoble supplice. À la peine de mort furent ajoutées deux flétrissures ; l'une publique : sa maison s'élevait au lieu où se trouvent aujourd'hui le temple et l'atelier de Moneta ; la nation décréta que nul patricien n'habiterait désormais dans la citadelle ou au Capitole ; l'autre particulière à sa famille : la famille Manlia décida qu'aucun de ses membres ne pourrait jamais s'appeler M. Manlius.

Ainsi finit cet homme qui, s'il ne fût né dans un État libre, eût laissé un nom mémorable. Bientôt le peuple, qui n'avait plus à le craindre, et ne se rappelait que ses vertus, le regretta. Une peste aussi survint bientôt après, et une telle calamité, en l'absence de toute cause apparente, sembla au plus grand nombre une punition du meurtre de Manlius. "On avait souillé le Capitole du sang de son libérateur, et les dieux n'avaient pu prendre à cœur ce supplice, offert presque à leurs yeux, de celui qui avait arraché leurs temples aux mains de l'ennemi".

## **2. Reprise du conflit dans le Latium (383 à 370 av. J.-C.)**

## Épidémie à Rome. Nouvelles défections dans le Latium

### 21

À cette peste succéda la disette, et, à la nouvelle de ces deux fléaux, l'année suivante, plusieurs guerres ensemble. Pour la quatrième fois L. Valerius, A. Manlius pour la troisième, Ser. Sulpicius pour la troisième, L. Lucretius, L. Aemilius pour la troisième, M. Trebonius, étaient tribuns militaires avec puissance de consuls. Outre les Volsques, que le sort semblait ramener toujours pour exercer le soldat romain ; outre les colonies de Circéi et de Vélitres, qui, depuis longtemps, préparaient leur défection, et le Latium, dont on se défiait ; on vit les gens de Lanuvium, ville jusque-là très fidèle, se lever soudain. Le sénat, pensant qu'ils agissaient ainsi par mépris de Rome, parce que les Véliternes, citoyens romains, restaient depuis si longtemps impunis pour leur défection, décida de présenter, au premier jour, au peuple, une déclaration de guerre contre eux. Pour mieux préparer le peuple à cette campagne, on créa des quinquévirs pour le partage du pays Pontin, et des triumvirs pour l'établissement d'une colonie à Népété. Alors on proposa au peuple d'ordonner la guerre, et, en dépit de l'opposition des tribuns de la plèbe, toutes les tribus votèrent la guerre.

On en fit les préparatifs cette année ; mais la peste empêcha l'armée de se mettre en marche. Ce délai donnait le temps aux colons de conjurer le sénat : une grande partie des habitants penchait à envoyer une députation suppliante à Rome ; mais le risque couru par les particuliers, comme toujours, interféra avec l'intérêt public. Les auteurs de la défection, craignant que, seuls chargés de crime, on ne les livrât, en expiation, aux vengeances de Rome, détournèrent les colonies de leurs desseins pacifiques ; et non contents de s'opposer, dans le sénat, au projet de députation, ils excitèrent même une grande partie du peuple à envahir et à dévaster le territoire de Rome : nouvel outrage, qui chassa toute espérance de paix.

Cette année aussi, s'élevèrent les premiers bruits d'une défection des Prénestins : aux dénonciations des Tusculans, des Gabiens et des Labicans, dont ils avaient ravagé les terres, le sénat répondit si mollement, qu'on vit bien qu'il croyait peu aux accusations, parce qu'il ne voulait pas qu'elles fussent vraies.

## Guerres contre Vélitres et contre les Volsques

22

L'année suivante, Sp. et L. Papirius, nouveaux tribuns militaires avec puissance de consuls, menèrent les légions à Vélitres ; leurs quatre collègues, Ser. Cornelius Maluginensis, tribun pour la quatrième fois, Q. Servilius, Ser. Sulpicius, L. Aemilius pour la quatrième fois, restèrent pour défendre la ville au premier bruit d'un nouveau mouvement de l'Étrurie ; car tout était suspect de ce côté. À Vélitres, on rencontra une armée auxiliaire de Prénestins, plus nombreuse en quelque sorte que les troupes de la colonie : on les combattit avec succès ; la proximité de la ville fut à la fois, pour l'ennemi, l'occasion d'une fuite prématurée et son unique asile en sa fuite.

Les tribuns renoncèrent à attaquer la place, parce que le succès était douteux, et qu'ils ne voulaient point combattre pour la destruction de la colonie. La lettre qu'ils envoyèrent à Rome au sénat pour annoncer leur victoire, accusait plus les Prénestins que les Véliternes : aussi, par un sénatus-consulte et par un ordre du peuple, on déclara la guerre aux Prénestins, qui s'allièrent aux Volsques, et, l'année suivante, marchèrent sur Satricum, colonie du peuple romain : malgré l'opiniâtre défense des colons, ils l'emportèrent d'assaut, et abusèrent cruellement de la victoire. Indignés, les Romains créèrent M. Furius Camille, pour la septième fois, tribun militaire ; on lui donna pour collègues A. et L. Postumius Regillensis, et L. Furius, avec L. Lucretius et M. Fabius Ambustus. La guerre volsque fut, à titre extraordinaire, confiée à M. Furius ; pour l'assister, le sort désigna le tribun L. Furius, moins dans l'intérêt de la république, que pour fournir à Camille une matière à toute louange : général, il releva l'affaire presque perdue par la témérité de son collègue ; homme, il aima mieux se faire de la faute de Furius un titre à son affection, qu'un profit pour sa propre gloire.

Déjà d'un âge avancé, Camille était prêt à prononcer dans les comices le serment usité pour excuse de santé ; la volonté du peuple s'y opposa : une sève de génie vivifiait encore cette forte poitrine, et sa verte vieillesse avait l'entier usage de ses sens. Le service des affaires civiles commençait à lui peser, mais la guerre le ranimait. Il leva quatre légions de quatre mille hommes chacune, convoqua son armée pour le lendemain à la porte Esquiline, et marcha sur Satricum. Les vainqueurs de la colonie peu effrayés, comptant sur leurs troupes supérieures en nombre, l'attendaient là. À la nouvelle de l'arrivée des Romains, ils s'avancent en bataille, voulant, sans délai tenter les hasards d'un combat décisif, afin qu'à l'ennemi peu nombreux, la science de son unique chef, en qui seule il comptait, fût inutile.

Même ardeur animait l'armée romaine et l'un de ses chefs, et l'issue de cette lutte imminente n'était retardée que par la sagesse et l'autorité d'un seul homme, qui cherchait, en traînant la guerre, une occasion de suppléer aux forces par le génie. L'ennemi n'en était que plus pressant : non content de déployer ses lignes le long de son camp, il s'avance au milieu de la plaine, vient porter ses enseignes presque sous les palissades ennemies, et affecte une orgueilleuse confiance en ses forces.

C'était un spectacle pénible pour le soldat romain, plus pénible encore pour l'autre tribun militaire, L. Furius, qu'entraînaient et la fougue de son âge et de son caractère, et que gonflait les espérances de la multitude, dont les plus fragiles indices exaltent le courage. Cette irritation des soldats, il l'excitait encore en attaquant sur le seul point où il pût l'atteindre, sur son âge, l'autorité de son collègue. "La guerre est faite pour les jeunes hommes, disait-il ; avec la force du corps fleurit et se flétrit le courage ; le plus actif guerrier n'est plus qu'un temporisateur ; celui qui, dès son arrivée, emportait toujours camps et villes du premier choc, maintenant s'endort et use le temps derrière des palissades : qu'espère-t-il ? accroître ses forces ? affaiblir celles de l'ennemi ? en quelle occasion, en quel temps, en quel lieu dresser des embûches ? Froides et glaciales combinaisons de vieillard que tout cela. À Camille désormais assez de vie, assez de gloire : convient-il, avec ce corps qui va mourir, de laisser vieillir et s'éteindre les forces de la cité qui doit être immortelle ? "

Par ces discours, L. Furius avait mis l'armée entière de son côté ; et comme, de toutes parts, on demandait le combat : "Nous ne pouvons, M. Furius, dit-il, contenir l'ardeur du soldat ; et l'ennemi, dont nos lenteurs ont augmenté l'audace, nous insulte avec un orgueil qui n'est plus supportable. Cède : seul contre tous, laisse-toi vaincre au conseil, tu vaincras plus tôt au combat.

À cela Camille répond : "Jamais, dans toutes les guerres qu'il a dirigées seul jusqu'à ce jour, ni lui ni le peuple romain n'ont eu à se repentir de ses mesures ou des résultats : aujourd'hui, il sait qu'il a un collègue qui, comme lui, a le pouvoir et l'autorité, et, plus que lui, la vigueur de l'âge. Quant à l'armée, il la gouverne d'ordinaire, et n'en est point gouverné ; il ne peut s'opposer à la volonté d'un collègue : puisse-t-on, avec l'aide des dieux, mener à bien ce qu'on croira profitable à la république ; lui, comme une grâce de son âge, il demande à n'être point au premier rang : les devoirs qu'on peut attendre d'un vieillard à la guerre, il saura les remplir. Ce qu'il demande aux dieux immortels, c'est qu'aucun malheur ne donnât raison à sa tactique."

Ni les hommes n'écoutèrent de si salutaires avis, ni les dieux de si pieuses prières. Le tribun qui veut le combat se place à la tête des troupes ; Camille fortifie la réserve, et dispose en avant du camp un vigoureux détachement. Lui, du haut d'une éminence, spectateur attentif, surveille l'issue d'une mesure qu'il n'a point conseillée.

## Camille rétablit la situation compromise par l'imprudence de son collègue

24

À peine, au premier choc, les armes ont retenti, que, par ruse, non par crainte, l'ennemi lâche pied. Derrière lui, et par une pente assez douce, s'élevait une colline entre sa ligne et son camp. Grâce au nombre de ses troupes, il avait pu laisser au camp quelques vaillantes cohortes armées et toutes prêtes, et qui, une fois la lutte engagée, devaient, dès que l'ennemi approcherait du retranchement, fondre sur lui. Le Romain, poursuivant en désordre l'ennemi qui recule, se laisse attirer dans une position désavantageuse, et favorise ainsi la sortie. L'alarme alors saisit le vainqueur : la vue d'un second ennemi, le penchant de la vallée, font plier l'armée romaine, pressée à la fois et par les troupes fraîches des Volsques, qui avaient fait irruption du camp, et par une nouvelle attaque de ceux dont la fuite n'avait été que simulée.

Déjà ce n'était plus une retraite : le soldat romain, oubliant sa fougue récente et sa vieille gloire, avait tourné le dos, courait en pleine déroute et regagnait le camp. Alors Camille, placé sur un cheval par ceux qui l'entourent, s'élance, et, leur opposant à la hâte son corps de réserve : "Voilà donc, soldats, dit-il, le combat que vous demandiez ! À quel homme, à quel dieu pouvez-vous vous en prendre ? vous d'abord si hardis, vous êtes lâches à cette heure ? Vous suiviez un autre chef ; à présent, suivez Camille, et, comme toujours quand je vous guide, sachez vaincre. Que regardez-vous les palissades et le camp ? pas un de vous n'y rentrera que vainqueur."

La honte d'abord arrêta leur fuite ; puis, voyant marcher les enseignes, l'armée se retourner contre l'ennemi, et ce chef, illustré par tant de triomphes et d'un âge si vénérable, se jeter aux premiers rangs, au plus fort de la lutte et du danger, ils s'accusent les uns les autres, s'animent, et de mutuels encouragements parcourent toute la ligne avec un cri de joie.

L'autre tribun ne trahit point ses devoirs : envoyé vers les cavaliers par son collègue, qui ralliait l'infanterie, il ne leur fait point de reproches (complice de leur faute, il n'avait point pouvoir pour cela) : il renonce au ton du commandement pour celui de la prière ; il les conjure séparément, et tous ensemble, de le sauver de l'opprobre de cette journée, dont il a fait tous les malheurs. "Malgré les refus, les défenses de mon collègue, dit-il, j'ai préféré m'associer à la témérité de tous qu'à la sagesse d'un seul. Camille, quelle que soit votre fortune, y trouvera sa gloire : moi, si le combat ne se relève (chose bien misérable !), j'aurai ma part d'infortune avec tous, mais seul j'aurai la honte.

Ils trouvèrent bon, au milieu de ces lignes flottantes, de quitter leurs chevaux, et d'attaquer à pied l'ennemi. Ils vont, brillants d'armures et de courage, partout où ils voient l'infanterie vivement pressée. Ni aux chefs, ni aux soldats, le cœur ne faiblit dans cette lutte décisive ; aussi l'événement se ressentit de cet effort de courage : les Volsques, dispersés et vraiment en déroute, reprirent le chemin de leur fuite simulée ; un grand nombre périt dans le combat et dans la fuite, le reste dans le camp, qui du même élan fut emporté ; néanmoins il y en eut plus de pris que de tués.

## Les Tusculans évitent une guerre de représailles

25

Dans le recensement des prisonniers, on reconnut quelques Tusculans : mis à part et conduits aux tribuns, qui les interrogèrent, ils avouèrent que c'était sur décision de leur nation qu'ils avaient combattu. Camille, saisi de crainte à la vue d'un ennemi si voisin, déclara qu'il allait aussitôt mener lui-même ces captifs à Rome, afin que le sénat ne pût ignorer que le Tusculans s'étaient détachés de son alliance. Pendant ce temps, le camp et l'armée resteront sous le commandement de son collègue, s'il y consent.

Un seul jour avait appris à celui-ci à ne point préférer son avis à de meilleurs conseils ; cependant ni lui, ni personne dans l'armée ne pouvait supposer beaucoup d'indulgence à Camille pour une faute qui avait jeté la république en de si graves périls. À l'armée, à Rome, c'était une opinion générale et constante que, dans les diverses chances du combat contre les Volsques, le revers et la déroute devaient être imputés à L. Furius, et qu'à M. Furius appartenait tout l'honneur du succès. On introduit les prisonniers dans le sénat, qui décrète qu'on poursuivra par la guerre les Tusculans, et charge Camille de cette guerre. Pour cette entreprise il demanda quelqu'un pour l'aider ; on lui permit de choisir parmi les tribuns, et, contre l'attente de tous, ce fut L. Furius qu'il choisit. Par cette modération, il atténua la honte de son collègue, et s'acquit une gloire immense.

On n'eut d'ailleurs point à combattre les Tusculans : par une paix obstinée, ils parvinrent à repousser les vengeances de Rome ; ce que leurs armes n'auraient pu faire. Ils laissèrent entrer les Romains sur leurs terres, sans quitter les lieux voisins de la route, sans interrompre la culture des campagnes : des portes ouvertes de la ville, une foule d'habitants en toge s'avancèrent à la rencontre des généraux ; de la ville et des campagnes on apporta complaisamment au camp des vivres à l'armée. Camille campe en avant des portes ; et curieux de savoir si les mêmes apparences de paix qu'on affectait dans les campagnes se montreraient dans la ville, il entre, voit les maisons et les boutiques ouvertes, toutes les marchandises exposées en vente, chaque ouvrier attentif à son travail ; les écoles retentissent du bruit des leçons ; les rues sont pleines de peuple, entre autres d'enfants et de femmes qui vont, qui viennent, chacun où l'appellent ses habitudes et ses affaires ; nulle part rien qui ressemble à de la peur, à de l'étonnement même : il tournait partout ses regards, cherchant des yeux quelques signes de guerre : pas une trace d'un objet déplacé, ou rapporté à dessein, mais toutes choses en un tel calme et une si constante paix, qu'on eût pu croire que des bruits de guerre n'étaient pas même arrivés jusque-là.

## Une délégation de Tusculans est reçue au sénat

26

Vaincu par cette résignation des ennemis, il fait convoquer leur sénat : “Seuls jusqu’ici, Tusculans, dit-il, vous avez trouvé les véritables armes, les véritables forces pour vous défendre de la colère des Romains. Allez à Rome vers le sénat ; les sénateurs jugeront si vous méritiez plus, ou d’être punis d’abord, ou d’être épargnés aujourd’hui. Je ne préviendrai point une faveur qui doit être un bienfait public. Je vous laisse la liberté de la solliciter ; à vos prières le sénat fera l’accueil qu’il lui plaira”.

Les Tusculans vinrent à Rome, et quand on vit tristement arriver dans le vestibule de la curie ce sénat d’une ville alliée, un peu auparavant si fidèle encore, les sénateurs romains s’attendrirent, et les firent appeler avec des paroles hospitalières plutôt qu’hostiles. Le dictateur tusculan tint ce langage : “Vous nous avez déclaré et porté la guerre, pères conscrits, et tels vous nous voyez paraître aujourd’hui dans le vestibule de votre curie, tels et avec ces armes et dans cet appareil nous nous sommes avancés à la rencontre de vos généraux et de vos légions. Voilà quelle fut, quelle sera toujours notre manière d’être et celle de notre peuple, à moins qu’un jour, de vous et pour vous, nous ne recevions des armes. Nous rendons grâce et à vos généraux et à vos armées : ils ont cru leurs yeux plutôt que leurs oreilles ; et où il n’y avait pas d’ennemi, ils n’ont point voulu l’être.”

“La paix que nous avons observée, nous l’implorons de vous ; la guerre, reportez-la partout ailleurs, nous vous en prions. Ce que peuvent vos armes contre nous, s’il nous faut l’éprouver douloureusement, nous l’éprouverons désarmés. Telles sont nos intentions : fassent les dieux immortels qu’elles nous soient aussi heureuses qu’elles sont pures. Quant aux griefs qui vous ont entraînés à déclarer la guerre, bien qu’à les réfuter les faits démentiraient nos paroles, toutefois, fussent-ils réels, nous pensons que notre aveu même, après un si éclatant repentir, est sans danger. On peut vous outrager, tant que vous mériterez de pareilles satisfactions”.

Tel fut à peu près le discours des Tusculans. Ils obtinrent la paix d’abord, et peu après le droit de cité. On ramena les légions de Tusculum.



## Reprise de l'agitation tribunicienne (380)

27

Camille, que sa prudence et sa valeur dans la guerre volsque, son heureuse fortune dans l'expédition contre Tusculum, dans l'une et l'autre sa rare patience et sa modération envers son collègue, avaient chargé de gloire, sortit de magistrature. On créa tribuns militaires pour l'année suivante L. et P. Valerius, Lucius pour la cinquième fois, Publius pour la troisième, puis C. Sergius pour la troisième, L. Menenius pour la seconde, Sp. Papius et Ser. Cornelius Maluginensis. On eut aussi besoin de censeurs cette année, à cause surtout des bruits vagues sur le nombre des dettes, odieuse charge exagérée par les tribuns du peuple, atténuée au contraire par ceux qui avaient intérêt d'imputer les embarras des débiteurs à leur mauvaise foi plutôt qu'à leur impuissance. On créa censeurs C. Sulpicius Camerinus, Sp. Postumius Regillensis. Leurs travaux étaient commencés quand la mort de Postumius (on se fit scrupule de le remplacer, et d'adjoindre un nouveau censeur à son collègue) vint les interrompre. Sulpicius abdiqua sa magistrature : on créa d'autres censeurs ; mais un vice dans leur élection ne leur permit pas d'exercer. On n'osa point risquer une troisième élection : les dieux semblaient repousser, cette année, la censure.

“Insupportable dérision ! disaient les tribuns du peuple ! Le sénat fuyait l'établissement de registres officiels, qui attesteraient la fortune de chacun ; il ne veut point laisser voir l'énorme masse des dettes et la preuve qu'une partie de la cité dévore l'autre : en attendant, le peuple obéré est livré à tels et tels ennemis. Partout désormais, indistinctement, on cherche la guerre ; on promène les légions d'Antium à Satricum, de Satricum à Vélitres, de là à Tusculum. Latins, Herniques, Prénestins sont menacés des armes romaines, et cela plus en haine du citoyen que de l'ennemi, afin de tuer le peuple sous les armes, sans lui permettre de reprendre haleine en sa ville, de songer en loisir à la liberté, d'assister aux assemblées, où parfois il entendrait cette voix tribunicienne réclamant un soulagement à tant de charges, un terme à tant d'autres outrages. Si le peuple gardait au cœur un souvenir du libre esprit de ses ancêtres, il ne souffrirait pas qu'on adjuge un citoyen romain pour argent prêté ; ni qu'on fasse une levée, avant qu'on ait examiné les dettes, avisé aux moyens de les réduire, avant que chacun ne sache bien ce qu'il a, ce qu'il n'a pas, si son corps reste libre, ou sujet encore aux entraves.”

Le prix offert à la sédition souleva la sédition sur l'heure. D'un côté, on allait condamner une foule de débiteurs ; de l'autre, le sénat, au bruit des armements des Prénestins, avait décrété l'enrôlement de légions nouvelles : à ces deux mesures s'opposèrent tout ensemble et la puissance tribunicienne et l'unanimité du peuple : les tribuns refusaient de laisser emmener les citoyens condamnés, les jeunes gens de donner leurs noms. Pour le moment, les sénateurs avaient moins de souci de la poursuite du jugement des débiteurs, que de la levée : car on annonçait déjà que l'ennemi, parti de Préneste, avait pris position sur le territoire de Gabies ; cependant cette nouvelle même, loin de détourner les tribuns du peuple de leur projet de résistance, les animait encore, et rien ne put éteindre la sédition dans Rome, que la guerre, et la guerre presque à ses portes.

## Les Prénestins prennent position au bord de l'Allia

28

En effet, quand les Prénestins apprirent qu'il n'y avait point à Rome de troupes sous les armes, de général désigné, que les patriciens et le peuple étaient en lutte, leurs chefs, profitant de l'occasion, précipitent la marche de leur armée, ravagent en passant la campagne, et portent leurs enseignes jusqu'auprès de la porte Colline. L'alarme fut grande dans Rome : on crie aux armes ; on court sur les remparts et aux portes ; on quitte enfin la sédition pour la guerre, et on nomme dictateur T. Quinctius Cincinnatus. Il créa maître de la cavalerie A. Sempronius Atratinus. À cette nouvelle (tant cette magistrature était redoutée), les ennemis s'éloignèrent des murailles, et la jeunesse romaine se soumit à l'édit sans résistance.

Pendant qu'à Rome on lève une armée, l'ennemi va placer son camp non loin du fleuve Allia : de là il se répand au loin, dévastant la campagne, et s'applaudissant d'avoir choisi un lieu fatal à la cité romaine : "ce serait, disaient-ils, même terreur, même déroute que dans la guerre des Gaulois. En effet, si ce jour qu'ils ont frappé d'un religieux interdit, et marqué du nom de ce lieu ; si le jour d'Allia effraie les Romains, combien plus l'Allia lui-même, témoin d'un si grand désastre, doit les épouvanter encore. Là certes, leurs yeux et leurs oreilles retrouveraient encore la farouche image des Gaulois et leurs voix retentissantes." De ces vains raisonnements tirant de plus vaines espérances, ils avaient remis leur fortune aux hasards de ce lieu.

Les Romains, au contraire : "Partout où se présente un ennemi latin, ils savent assez que c'est le même qu'ils ont vaincu au lac Régille et qu'une paix de cent ans a tenu dans leur dépendance. Ce lieu, qui leur rappelle un insigne désastre, leur donnera du cœur pour détruire le souvenir de cette honte, plutôt que la crainte qu'il n'y ait une terre où la victoire leur soit interdite. Reviennent les Gaulois eux-mêmes à cette place, et les Romains combattront comme à Rome ils ont combattu pour reconquérir leur patrie ; comme, le jour suivant, près de Gabies, alors que, grâce à leurs efforts, de tant d'ennemis entrés dans les remparts de Rome, pas un ne put porter chez lui la nouvelle de ses succès et de ses revers".

## Victoire des Romains sur les Prénestins et leurs alliés (380)

29

Ainsi animés de part et d'autre, ils arrivèrent sur les bords de l'Allia. Le dictateur romain, en présence de l'ennemi rangé et sous les armes : "Ne vois-tu pas, dit-il, A. Sempronius, qu'ils comptaient sur la fortune de ce lieu en prenant position sur l'Allia ? Puissent les dieux immortels ne leur avoir point donné de plus sûr gage de confiance, ou de meilleur appui ! Mais toi, qui comptes sur tes armes et ton courage, charge et lance la cavalerie au milieu de ces bataillons ; moi, avec les légions, parmi leurs lignes troublées et tremblantes, je pousserai nos enseignes. Assistez-nous, dieux témoins des serments ! venez punir ceux qui vous ont outragés, qui ont abusé de votre nom pour nous trahir ! "

Les Prénestins ne résistèrent ni aux cavaliers, ni aux fantassins : au premier choc, au premier cri, leurs lignes furent rompues. Puis, ne pouvant sur aucun point tenir la ligne, ils tournent le dos : culbutés et en pleine déroute, emportés par la frayeur au-delà de leur camp, ils ne s'arrêtèrent qu'en vue de Préneste.

Là, ces fuyards se rallient, et s'emparent d'une position qu'ils fortifient à la hâte : s'ils se réfugiaient dans leurs murs, on brûlerait aussitôt leurs campagnes, et, après une entière dévastation, on mettrait le siège devant la ville. Mais lorsque, après avoir pillé leur camp sur l'Allia, le Romain vainqueur apparut, ils abandonnèrent même ce nouveau retranchement ; et, rassurés à peine par la protection de leurs remparts, ils se renferment dans leur ville de Préneste. Outre cette ville, huit autres se trouvaient sous la domination des Prénestins. On leur porta la guerre tour à tour ; on les prit sans beaucoup de peine, et on mena l'armée à Vélitres, qu'on emporta de même. Alors on revint à Préneste, le but de cette guerre. Sans attendre l'emploi de la force, elle capitula.

T. Quinctius, après avoir gagné une bataille rangée, pris deux camps ennemis, forcé neuf villes, reçu Préneste à composition, rentra dans Rome. Il triompha, et porta au Capitole une statue de Jupiter Imperator, enlevée de Préneste. Il lui dédia une place entre la chapelle de Jupiter et celle de Minerve : au-dessous fut scellée une tablette, monument de ses exploits, avec une inscription conçue à peu près ainsi : "Jupiter et tous les dieux ont donné à T. Quinctius, dictateur, de prendre neuf villes." Vingt jours après son élection, il abdiqua la dictature.

===L'armée romaine tombe dans une embuscade (379)

Les comices s'ouvrirent ensuite pour l'élection des tribuns militaires avec puissance de consuls : il en sortit un nombre égal de patriciens et de plébéiens. Les patriciens nommés furent P. et C. Manlius, avec L. Julius : le peuple élut C. Sextilius, M. Albinus, L. Antistius. Les Manlius, supérieurs en naissance aux plébéiens, en crédit à Julius, furent, avant toute épreuve du sort, avant tout examen, à titre extraordinaire, chargés de la campagne contre les Volsques : ce dont bientôt eux-mêmes et le sénat, qui leur confiait cette charge, se repentirent.

Sans reconnaître le pays, ils envoient des cohortes au fourrage : un faux bruit leur apprend qu'elles sont enveloppées ; pour les secourir, ils marchent à la hâte, sans même retenir l'auteur de la nouvelle, un ennemi latin, qu'ils croient soldat romain et qui les abuse : ils se jetèrent dans une embuscade. Là, tandis qu'ils se maintiennent dans une position désavantageuse par la seule vaillance des soldats, qui tuent et se font tuer ; ailleurs le camp romain, assis dans la plaine, est assailli par l'ennemi. Des deux côtés, la témérité, l'ignorance des généraux trahirent les armes romaines : ce qui put survivre de la fortune de l'empire ne dut son salut qu'à cette vaillance du soldat qui tint ferme, même sans chef.

Quand cela fut connu dans Rome, on voulut d'abord nommer un dictateur : bientôt on sut que les Volsques demeuraient tranquilles ; on comprit qu'ils ne savaient user ni de la victoire ni de l'occasion, on rappela l'armée et les généraux : on eut alors, du côté des Volsques au moins, quelque repos, qui ne fut troublé qu'à la fin de l'année par une insurrection des Prénestins et des peuplades latines soulevées avec eux.

La même année, on inscrivit de nouveaux colons pour Sétia, qui se plaignait elle-même de manquer d'habitants. Enfin, comme une consolation à de si malheureuses chances de guerre, succéda la paix domestique, qui fut une conquête des tribuns militaires plébéiens, de leur crédit et de leur ascendant parmi leur ordre.

## Représailles de l'armée romaine en territoire volsque (378)

Au commencement de l'année suivante, une violente sédition s'alluma soudain sous le tribunat militaire avec puissance de consuls de Sp. Furius, Q. Servilius, élu pour la seconde fois, C. Licinius, P. Cloelius, M. Horatius, L. Geganius. La matière et la cause de cette sédition étaient les dettes : pour en connaître, on créa censeurs Sp. Servilius Priscus et Q. Cloelius Siculus ; la guerre vint arrêter leur travail. Des messages alarmants d'abord, puis des fuyards de la campagne annoncèrent que les légions des Volsques avaient envahi les frontières, et dévastaient partout le territoire de Rome. En ce moment d'alarmes, loin que la terreur du dehors comprimât les luttes intestines, la puissance tribunicienne, plus acharnée encore, s'opposa aux enrôlements, et le sénat dut subir la condition qu'on suspendrait, pendant toute la durée de la guerre, et la perception du tribut, et les poursuites contre les débiteurs. Ce répit gagné au peuple, rien ne retarda plus les levées.

Des nouvelles légions enrôlées, on résolut de former deux armées, et de les diriger séparément sur le territoire volsque. Sp. Furius, D. Horatius marchèrent à droite, vers la côte maritime, sur Antium ; Q. Servilius et L. Geganius à gauche, vers les montagnes, sur Écétra. D'aucun côté ne parut l'ennemi. Alors commença le pillage ; mais non pas au hasard et à la course, comme ce furtif brigandage des Volsques, encouragés par les discordes de l'ennemi autant qu'effrayés de sa valeur, mais comme la juste vengeance d'une armée justement irritée : vengeance que sa durée fit plus terrible encore. Les Volsques en effet, craignant à chaque instant de voir sortir de Rome une armée, n'avaient fait incursion que dans les régions frontières : le Romain, au contraire, qui voulait attirer l'ennemi au combat, avait intérêt de séjourner sur ses terres. Il brûla donc toutes les habitations éparses des campagnes, et quelques villages même, sans épargner un arbre fruitier, un champ semé, l'espoir d'une moisson ; puis, entraînant ce qui se trouva hors des villes, tout un butin d'hommes et de bestiaux, l'une et l'autre armée revint à Rome.

## Victoire romaine devant Satricum (378). Élection des tribuns militaires (377)

32

On avait accordé aux débiteurs un court délai pour respirer : une fois sans crainte de l'ennemi, on recommença vivement à les poursuivre, et, loin d'espérer du soulagement à leurs dettes anciennes, ils durent en contracter de nouvelles, afin de payer un tribut imposé pour la construction en pierres de taille d'un mur adjudgé par les censeurs. Le peuple fut contraint de subir encore ce fardeau, ses tribuns n'ayant point d'enrôlement à empêcher.

Bien plus, subjugué par l'influence des grands, il nomma pour tribuns militaires tous patriciens L. Aemilius, P. Valerius pour la quatrième fois, C. Veturius, Ser. Sulpicius, L. et C. Quinctius Cincinnatus. La même influence parvint, pour repousser les Latins et les Volsques, dont les légions réunies campaient près de Satricum, à faire prêter serment sans obstacle à toute la jeunesse et à lever trois armées. L'une devait garder la ville ; un autre faire face aux premiers mouvements qui surviendraient encore, aux alertes imprévues ; la troisième, de beaucoup la plus forte, commandée par P. Valerius et L. Aemilius, partit pour Satricum.

Là, trouvant l'armée ennemie rangée dans la plaine, on combattit sur l'heure. La victoire n'était pas encore évidente, mais on avait bon espoir, quand un orage et des flots de pluie mirent fin au combat. Le lendemain, nouvelle attaque. Quelque temps, avec une vaillance et une fortune égales, les légions latines surtout, instruites, par une longue alliance, aux leçons de la milice romaine, se maintinrent. Mais la cavalerie s'élança, et jette le désordre dans les rangs : l'infanterie pousse ses enseignes au milieu de ce désordre, et autant l'armée romaine gagnait de terrain, autant en perdait l'ennemi : aussi la ligne de bataille eut à peine plié, que rien ne put faire tête à la valeur romaine.

Battus, les ennemis voulurent gagner, non leur camp, mais Satricum, à deux milles de là ; ils furent mis en pièces, par la cavalerie surtout : le camp fut pris et pillé. Ils quittèrent Satricum la nuit qui suivit le combat, et, d'une marche qui ressemblait à une fuite, se dirigèrent sur Antium. L'armée romaine s'attacha de près à leurs traces : mais la peur fut plus rapide que la colère, et les ennemis entrèrent dans la ville, avant que le Romain pût harceler leur arrière-garde, ou retarder leur marche. Alors on passa quelques jours à ravager la campagne, les Romains n'ayant point l'appareil nécessaire pour l'assaut des murailles, ni l'ennemi pour tenter les chances d'un combat.

Une querelle s'éleva alors entre les Antiates et les Latins : les Antiates, vaincus par le malheur et subjugués par la guerre, au sein de laquelle ils étaient nés et avaient vieilli, aspiraient à se rendre ; les Latins, reposés par une longue paix, trouvaient, dans la première ardeur d'une défection récente, plus d'âpreté et de persévérance pour la guerre. Cette lutte cessa quand chacun reconnut qu'il ne tenait à aucun des deux peuples d'empêcher l'autre de poursuivre ses desseins. Les Latins partirent pour s'affranchir de la solidarité d'une paix qui leur semblait déshonorante ; les Antiates, délivrés de ces incommodes censeurs de leurs projets de salut, remirent ville et terres aux Romains.

La fureur, la rage des Latins éclatèrent ; et dans cette impuissance de nuire aux Romains par la guerre, et de retenir les Volsques sous les armes, ils anéantirent dans les flammes la ville de Satricum, ce premier asile de leur déroute, et nul autre toit ne resta de cette ville (où leurs torches atteignaient à la fois les lieux saints et profanes) que le temple de Mater Matuta. Encore ce ne furent, dit-on, ni leurs scrupules religieux, ni leur respect des dieux qui les arrêtaient, ce fut une voix terrible sortie du temple, avec de fatales menaces s'ils n'éloignaient leurs feux impies des sanctuaires.

Toujours enflammés de rage, le même élan les entraîne à Tusculum, par colère contre ses habitants, qui, détachés de la ligue commune du Latium, s'étaient faits non seulement des alliés, mais des citoyens de Rome. Les portes étaient ouvertes, leur attaque imprévue : du premier cri, la ville fut prise, moins la citadelle, où les Tusculans se réfugièrent avec leurs femmes et leurs enfants, après avoir envoyé des messages à Rome pour instruire le sénat de leur détresse. Avec cette diligence dont la loyauté du peuple romain se faisait un devoir, une armée partit pour Tusculum sous la conduite de L. Quinctius et de Ser. Sulpicius, tribuns militaires. Ils voient les portes de Tusculum fermées, et les Latins, dans la double position d'assiégeants et d'assiégés, défendre d'un côté les remparts de la ville, de l'autre assaillir la citadelle ; effrayer et trembler tout ensemble.

L'arrivée des Romains eut bientôt changé les dispositions de l'un et de l'autre parti. Les Tusculans passèrent d'une grande terreur à une vive allégresse ; les Latins, qui, maîtres de la ville, avaient presque la ferme confiance de prendre bientôt la citadelle, conservèrent à peine l'espoir de se sauver. Au cri poussé de la citadelle par les Tusculans répond un plus terrible cri de l'armée romaine. Les Latins, pressés des deux côtés, ne peuvent soutenir l'élan des Tusculans, qui se précipitent des hauteurs de la citadelle, ni repousser les Romains, qui se glissent au pied des remparts et détruisent les défenses avancées des portes. À l'aide des échelles, on s'empare des murailles, puis on brise les portes et leurs verrous ; serrés entre deux lignes, en face et derrière, les ennemis, sans un reste de force pour combattre, sans une issue pour fuir, tombent au centre, massacrés jusqu'au dernier. Tusculum reconquise, l'armée fut reconduite à Rome.

À mesure que les succès militaires de cette année rétablissaient partout la paix au-dehors, dans la ville croissaient de jour en jour et la violence des patriciens et les misères du peuple, auquel on ôtait tout pouvoir de payer ses dettes, en s'obstinant à l'y contraindre. Une fois donc leur patrimoine épuisé, ce fut leur honneur et leur corps que les débiteurs, condamnés et adjugés, livrèrent en paiement à leurs créanciers ; à l'obligation de dette s'était substitué.

Une telle dépendance avait abattu les esprits et des plus humbles et des plus distingués plébéiens ; et si bien, qu'ils ne cherchaient plus non seulement à disputer aux patriciens le tribunat militaire, ce prix de tant de luttes et de travaux jadis, mais même à solliciter ou à prendre en main les magistratures plébéiennes : pas un homme hardi et entreprenant ne se sentait ce courage ; et la possession d'une dignité dont le peuple avait à peine usé quelques années, semblait à jamais reconquise aux patriciens. Mais pour troubler l'extrême joie de ce parti, survint un léger incident, qui amena (comme souvent il arrive) de graves événements.

M. Fabius Ambustus, homme puissant parmi les membres de son ordre et même auprès du peuple, qui savait n'être point méprisé de lui, avait marié ses deux filles, l'aînée à Ser. Sulpicius, la plus jeune à C. Licinius Stolon, homme distingué, plébéien toutefois ; et cette alliance même, que Fabius n'avait pas dédaignée, lui avait mérité la faveur de la multitude. Un jour, il arriva que, pendant que les deux sœurs, réunies au logis de Ser. Sulpicius, tribun militaire, passaient le temps, comme d'ordinaire, à converser ensemble, Sulpicius revenait du Forum et rentrait chez lui : le licteur heurta la porte, suivant l'usage, avec sa baguette ; à ce bruit, la jeune Fabia, étrangère à cet usage, s'effraya : sa sœur se prit à rire, étonnée de son ignorance. Ce rire piqua au vif ce cœur de femme, ouvert aux plus faibles émotions. Puis la vue de cette foule qui suivait le tribun et lui demandait ses ordres, lui fit, j'imagine, estimer bien heureux le mariage de sa sœur ; et cette mauvaise honte, qui ne permet à personne d'être moins que ses proches, dut lui donner regret du sien.

Elle avait l'esprit encore troublé de cette récente blessure, quand son père la vit, et lui demanda si elle était malade. Elle déguisait le motif d'un chagrin qui n'était ni assez bienveillant pour sa sœur, ni fort honorable pour son mari, mais il insista avec douceur, et lui arracha enfin l'aveu que le motif de son chagrin n'était autre que l'inégalité de cette union qui l'avait alliée à une maison où les honneurs et le crédit ne pouvaient entrer. Ambustus consola sa fille, lui commanda d'avoir bon courage : bientôt elle verrait chez elle ces mêmes honneurs qu'elle avait vus chez sa sœur. Il commença dès lors à se concerter avec son gendre, après s'être associé L. Sextius, jeune homme de cœur, auquel il ne manquait, pour aspirer à tout, qu'une origine patricienne.



Un prétexte se présentait de tenter des nouveautés, c'était la masse énorme des dettes ; le peuple ne devait espérer de soulagement à ce mal qu'en plaçant les siens au sommet du pouvoir : c'est à ce but qu'il fallait tendre. À force d'essayer et d'agir, les plébéiens avaient déjà fait un grand pas ; quelques efforts de plus, et ils arriveraient au faîte, et ils pourraient égaler en dignités ces patriciens qu'ils égalaient en mérite. D'abord ils avisèrent de se faire nommer tribuns du peuple : cette magistrature leur ouvrirait la voie aux autres dignités.

Créés tribuns, C. Licinius et L. Sextius proposèrent plusieurs lois, toutes contraires à la puissance patricienne et favorables au peuple - la première sur les dettes - on déduirait du capital les intérêts déjà reçus, et le reste se paierait en trois ans par portions égales ; une autre limitait la propriété, et défendait à chacun de posséder plus de cinq cents arpents de terre ; une troisième enfin supprimait les élections de tribuns militaires, et rétablissait les consuls, dont l'un serait toujours choisi parmi le peuple : projets immenses, et qui ne pouvaient réussir sans les plus violentes luttes. C'était attaquer à la fois tout ce qui fait l'objet de l'insatiable ambition des hommes, la propriété, l'argent, les honneurs.

Épouvantés, tremblants, les patriciens, après plusieurs réunions publiques et privées, ne trouvant point d'autre remède que cette opposition tribunicienne éprouvée tant de fois déjà dans des luttes antérieures, engagèrent des tribuns à combattre les projets de leurs collègues. Ces tribuns, le jour où ils virent les tribus citées par Licinius et Sextius pour donner leurs suffrages, parurent, soutenus d'un renfort de patriciens, et ne permirent ni la lecture des projets de lois, ni aucune des autres formalités en usage pour un plébiscite. Plusieurs assemblées furent convoquées encore, mais sans succès : les projets de lois semblaient repoussés. "C'est bien, dit alors Sextius, puisque l'opposition de nos collègues a ici tant de force, ce sera notre arme aussi pour la défense du peuple. Allons, patriciens, annoncez des comices pour des élections de tribuns militaires : je ferai en sorte que vous trouviez moins de charme à ce mot "Je m'oppose", qui dans la bouche de nos collègues résonne aujourd'hui si agréablement à votre oreille.

Ces menaces ne furent pas vaines : aucune élection, hors celles des édiles et des tribuns du peuple, ne put réussir. Licinius et Sextius, réélus tribuns du peuple, ne laissèrent créer aucun magistrat curule, et comme le peuple renommait toujours les deux tribuns, qui toujours repoussaient les élections de tribuns militaires, la ville demeura cinq ans dépossédée de ses magistrats.

### 3. Nouvelles victoires de la plèbe (370 à 367 av. J.-C.)

#### Élection des tribuns militaires (370-368). Revendications de la plèbe

36

Partout ailleurs, heureusement, la guerre dormait. Cependant les colons de Vélitres, enchantés de l'inaction de Rome, qui n'avait pas d'armée, firent plusieurs incursions sur les terres de la république, et osèrent assiéger Tusculum. À cette nouvelle et à la voix des Tusculans, de ces vieux alliés, de ces nouveaux concitoyens qui demandaient secours, un vif sentiment de honte toucha les patriciens et le peuple lui-même. Les tribuns du peuple ayant relâché leur rigueur, un interroi tint des comices, et créa tribuns militaires L. Furius, A. Manlius, Ser. Sulpicius, Ser. Cornelius, P. et C. Valerius.

Le peuple fut moins docile aux levées qu'aux comices, et leur disputa longtemps l'enrôlement d'une armée. Ils partirent enfin et repoussèrent de Tusculum l'ennemi, qu'ils refoulèrent même jusqu'au sein de ses remparts ; et Vélitres fut assiégée avec plus de vigueur encore que ne l'avait été Tusculum. Cependant ceux qui commencèrent le siège de Vélitres ne purent l'achever. On créa auparavant de nouveaux tribuns militaires : Q. Servilius, C. Veturius, A. et M. Cornelius, Q. Quinctius, M. Fabius ; et ces tribuns même ne firent rien de mémorable à Vélitres.

De plus violents combats s'élevaient dans Rome. De concert avec Sextius et Licinius, qui avaient proposé les projets de lois, et qu'on avait renommés huit fois déjà tribuns du peuple, un tribun militaire, beau-père de Stolon, Fabius, premier auteur de ces lois, s'en proclamait sans hésiter le défenseur. Dans le collège des tribuns du peuple, il s'était trouvé d'abord huit opposants ; il en restait cinq encore, et ces tribuns (comme presque toujours ceux qui trahissent leur parti), embarrassés, interdits, n'appuyaient leur opposition que de cette leçon que des voix étrangères, à domicile, leur avaient apprise : "Une grande partie du peuple est loin de Rome, à l'armée, devant Vélitres ; jusqu'au retour des soldats, on doit différer les comices, afin que tout le peuple puisse voter sur ses intérêts".

Sextius et Licinius au contraire, soutenus de leurs collègues et du tribun militaire Fabius, et devenus, par une expérience de tant d'années déjà, habiles à manier les esprits de la multitude, prenaient à partie les chefs des patriciens et les fatiguaient de questions sur chacune des lois proposées au peuple : Oseraient-ils réclamer, quand on distribuait deux arpents de terre aux plébéiens, la libre jouissance pour eux de plus de cinq cents arpents ? chacun d'eux posséderait-il les biens de près de trois cents citoyens, quand le plébéien aurait à peine assez d'espace en son champ pour un logis bien juste, ou la place de sa tombe ! Leur plairaient-ils donc à voir le peuple écrasé par l'usure, et forcé, quand le paiement du capital devrait l'acquitter, de livrer son corps aux verges et aux supplices ? et chaque jour, les débiteurs adjugés, traînés en masse loin du Forum ? et les maisons des patriciens remplies de prisonniers, et, partout où demeure un noble, un cachot pour des citoyens ?

## Les tribuns de la plèbe demandent qu'un des consuls soit obligatoirement choisi dans la plèbe (369)

37

Après avoir ainsi tonné contre ces déplorables abus devant la multitude tremblant pour elle-même, et plus indignée que les tribuns, ils poursuivaient, affirmant que les patriciens ne cesseraient d'envahir les biens du peuple, de le tuer par l'usure, si le peuple ne tirait de lui-même un consul, gardien de sa liberté. "On méprise désormais les tribuns du peuple : cette puissance a brisé ses forces avec son opposition. L'égalité est impossible quand pour ceux-là est l'empire, pour les tribuns le seul droit de défense : si on ne l'associe à l'empire, jamais le peuple n'aura sa juste part de pouvoir dans l'État. Personne ne peut se contenter de l'admission des plébéiens aux comices consulaires ; si on ne fait une nécessité de toujours prendre un des consuls parmi le peuple, jamais on n'aura de consul plébéien. A-t-on donc oublié déjà que, depuis qu'on s'était avisé de remplacer les consuls par des tribuns militaires, afin d'ouvrir au peuple une voie aux dignités suprêmes, pas un plébéien, pendant quarante-quatre ans, n'avait été nommé tribun militaire ?

Comment croire à présent que, sur deux places, ils voudront bien faire sa part d'honneur au peuple, eux qui d'ordinaire ont occupé huit places aux élections de tribuns militaires ? et qu'ils lui permettront d'arriver au consulat, après avoir muré le tribunat si longtemps ? Il faut emporter par une loi ce que le crédit ne peut obtenir aux comices, mettre hors de concours un des deux consulats, pour en assurer l'accès au peuple : s'ils restent au concours, ils seront toujours la proie du plus puissant.

Les patriciens ne peuvent plus dire à cette heure ce qu'ils allaient répétant sans cesse, qu'il n'y avait pas dans les plébéiens d'hommes propres aux magistratures curules. La république a-t-elle donc été plus mollement ou plus sottement servie depuis P. Licinius Calvus, premier tribun tiré du peuple, que durant ces années, où nul autre qu'un patricien ne fut tribun militaire ? Au contraire, on a vu des patriciens condamnés après leur tribunat, jamais un plébéien. Les questeurs aussi, comme les tribuns militaires, sont, depuis quelques années, choisis parmi le peuple, et pas une seule fois le peuple romain ne s'en est repenti. Le consulat manque seul aux plébéiens : c'est le dernier rempart, c'est le couronnement de la liberté : si on y arrive, alors le peuple romain pourra vraiment croire les rois chassés de la ville et sa liberté affermie. Car de ce jour viendront au peuple toutes ces distinctions qui grandissent tant les patriciens : l'autorité, les honneurs, la gloire des armes, la naissance, la noblesse, biens immenses pour eux-mêmes, et qu'ils lègueront plus immenses à leurs enfants."

Lorsqu'ils virent de tels discours accueillis, ils publièrent un nouveau projet de loi qui remplaçait les duumvirs chargés des rites sacrés par des décemvirs moitié plébéiens, moitié patriciens. Pour la discussion de toutes ces propositions, on différa les comices jusqu'à la rentrée de l'armée qui assiégeait Vélitres.

L'année s'écoula avant le retour des légions. Ainsi suspendue, l'affaire concernant cette loi passa à de nouveaux tribuns militaires ; car les tribuns du peuple étaient toujours les mêmes : le peuple s'obstinait à les réélire, surtout les deux auteurs des projets de lois. On créa tribuns militaires T. Quinctius, Ser. Cornelius, Ser. Sulpicius, Sp. Servilius, L. Papirius, L. Veturius. Dès les premiers jours de l'année, on en vint à la lutte dernière au sujet des lois ; et comme leurs auteurs avaient convoqué les tribus sans s'arrêter à l'opposition de leurs collègues, les patriciens alarmés recoururent aux deux remèdes extrêmes, au premier pouvoir, au premier citoyen de Rome. Ils résolurent de nommer un dictateur, et nommèrent M. Furius Camille, qui choisit pour maître de la cavalerie L. Aemilius.

De leur côté, les auteurs des lois, en présence de ces redoutables préparatifs de leurs adversaires, arment de grands courages la cause du peuple : l'assemblée de la plèbe convoquée, ils appellent les tribus aux votes. Le dictateur, environné d'une troupe de patriciens, plein de colère et de menaces, prend place au Forum : l'affaire s'engage par cette première lutte des tribuns du peuple qui proposent la loi, et de ceux qui s'y opposent ; mais si l'opposition l'emportait par le droit, elle était vaincue par le crédit des lois et de leurs auteurs. Déjà les premières tribus avaient dit : "Ainsi que tu le requiers".

Alors Camille : "Puisque désormais, Romains, dit-il, c'est le caprice des tribuns, et non plus la souveraineté du tribunat qui fait loi pour vous, et que ce droit d'opposition, cette antique conquête de la retraite du peuple, vous l'anéantissez aujourd'hui par les mêmes voies qui vous l'ont acquis ; dans l'intérêt de la république tout entière, non moins que dans le vôtre, je viendrai, dictateur, en aide à l'opposition, et ce droit, qui est à vous et qu'on détruit, mon autorité le protégera. Si donc C. Licinius et L. Sextius cèdent à l'intervention de leurs collègues, je n'interposerai point la magistrature patricienne dans une assemblée populaire ; mais si, en dépit de l'intervention, ils prétendent imposer ici des lois comme dans une ville prise, je ne souffrirai point que la puissance tribunicienne s'anéantisse elle-même. "

Au mépris de ces paroles, les tribuns du peuple n'en poursuivent pas moins vivement leur opération. Transporté de colère, Camille envoie des licteurs dissiper la foule, et menace, si on persiste, de contraindre toute la jeunesse au serment militaire, et d'emmener à l'instant cette armée hors de la ville. Il avait imprimé au peuple une grande terreur : quant aux chefs, son attaque avait plutôt enflammé qu'abattu leur courage.

Mais, avant que le succès se fût décidé de part ou d'autre, il abdiqua sa magistrature, soit qu'il y ait eu vice dans son élection, comme on l'a écrit, soit que les tribuns aient proposé au peuple, et que le peuple ait accepté, de punir M. Furius, s'il faisait acte de dictateur, d'une amende de cinq cent mille as. Mais, à mon avis, les auspices l'inquiétèrent plus que cette proposition sans exemple ; ce qui me porte à le croire, c'est d'abord le caractère même de l'homme, c'est ensuite le choix immédiat d'un autre dictateur, de P. Manlius, à sa place : or, à quoi bon ce nouveau choix, si M. Furius eût déjà succombé dans la lutte ? D'ailleurs, ce même Furius fut, l'année suivante, réélu dictateur ; et certes il eût

rougi de reprendre une autorité brisée entre ses mains l'année précédente ; puis, au temps même où cette prétendue amende fut proposée, il pouvait ou résister à cette loi, qui tendait, il le voyait bien, à réduire son autorité, ou renoncer à combattre les autres, qui servaient de prétexte à cette mesure. Enfin, de tout temps et jusqu'à nos jours, depuis qu'il y a lutte entre les forces tribunicienne et consulaire, la dictature a conservé sa haute souveraineté.

## Chantage exercé par les tribuns de la plèbe Licinius et Sextius

39

Entre l'abdication du premier dictateur et l'entrée de Manlius en fonctions, les tribuns profitèrent d'une espèce d'interrègne pour convoquer une assemblée du peuple. On put voir alors celles des propositions que préférerait le peuple et celles que préféreraient leurs auteurs. Il acceptait les lois sur l'usure et les terres, et repoussait le consulat plébéien, et il allait se prononcer séparément sur l'une et l'autre affaire, si les tribuns n'eussent réclamé pour le tout une seule et même décision. P. Manlius, le dictateur, fit pencher ensuite le succès vers la cause du peuple, en nommant maître de la cavalerie le plébéien C. Licinius, qui avait été tribun militaire. Le sénat, dit-on, en fut mécontent : le dictateur s'excusa auprès des sénateurs sur la parenté qui l'unissait à Licinius, et nia en même temps que la dignité de maître de la cavalerie fût supérieure à celle de tribun consulaire.

Licinius et Sextius, une fois fixée la date des comices pour l'élection des tribuns du peuple, firent si bien que, tout en déclarant qu'ils ne voulaient plus du tribunat, ils excitèrent vivement le peuple à leur accorder un honneur que leur refus menteur sollicitait encore. "Depuis neuf ans déjà, ils sont là comme en bataille contre la noblesse, et toujours à leur très grand risque personnel, sans aucun profit pour la république ; avec eux ont vieilli déjà et les lois qu'ils ont proposées et toute la vigueur de la puissance tribunitienne. On a combattu leurs lois d'abord par l'intervention de leurs collègues, puis par l'envoi de la jeunesse à la guerre de Vélitres ; enfin la foudre dictatoriale s'est dirigée contre eux.

Maintenant que ni leurs collègues ni la guerre ne font obstacle, ni le dictateur, qui même a présagé le consulat au peuple en nommant un plébéien maître de la cavalerie, c'est le peuple qui se nuit à lui-même et à ses intérêts. Il peut tenir la ville et le Forum libres de créanciers, les champs libres de leurs injustes maîtres, et sur l'heure, s'il le veut. Mais ces bienfaits, quand donc enfin les saura-t-il assez reconnaître et apprécier, si, tout en accueillant des lois qui lui sont profitables, il enlève l'espoir des honneurs à ceux qui les ont faites ?

Il serait peu délicat au peuple romain de revendiquer l'allègement de ses dettes et sa mise en possession de terres injustement usurpées par les grands, pour laisser là, vieillards tribunitiens, sans honneurs, sans espoir même des honneurs, ceux qui l'auraient servi. Il doit donc déterminer d'abord en son esprit ce qu'il veut, puis aux comices tribunitiens déclarer sa volonté. Si on veut accueillir conjointement toutes les lois proposées, on peut réélire les mêmes tribuns du peuple, car ils poursuivront leur œuvre ; si, au contraire, on ne veut accepter que ce qui peut servir l'intérêt privé de chacun, ils n'ont que faire d'être maintenus dans une dignité si mal voulue : ils n'auront point le tribunat, ni le peuple les lois proposées".

## Discours d'Appius Claudius au sénat

40

Pour répondre à ce discours effronté des tribuns, dont les indignes prétentions tenaient dans la stupeur et le silence les autres sénateurs, Ap. Claudius Crassus, petit-fils du décemvir, s'avança, dit-on, avec plus de haine et de colère que d'espoir ; s'avança pour répliquer et parla à peu près en ces termes :

“Il n'y aurait rien de neuf ou d'imprévu pour moi, Romains, à m'entendre adresser encore aujourd'hui cet unique reproche que des tribuns séditieux n'ont jamais épargné à notre famille, à savoir que la gens Claudia, depuis son origine, n'eut rien plus à cœur dans la république que la majesté des patriciens ; que toujours ils ont combattu les intérêts du peuple. Le premier de ces griefs, je ne le nie ici, ni ne le désavoue : oui, depuis que nous avons été élevés tout ensemble au rang de citoyens et de patriciens, nous avons tâché de mériter qu'on pût vraiment dire que, grâce à nous, s'était accrue plutôt qu'affaiblie la majesté de ces familles au sein desquelles vous avez voulu nous admettre. Quant au second grief, j'oserai, en mon nom, au nom de mes ancêtres, soutenir, Romains, que jamais (à moins qu'on n'estime nuisibles au peuple, comme s'il habitait à part une autre ville, des mesures profitables à la république tout entière) nous n'avons, hommes privés ou magistrats, fait sciemment dommage au peuple ; et qu'on ne pourrait vraiment citer un acte, un mot de nous contraires à votre intérêt (si parfois il en fut de contraires à vos désirs).”

“Après tout, quand je ne serais ni de la famille Claudia ni d'un sang patricien, mais un Romain, n'importe lequel, si je sais que je suis né de père et mère indépendants, que je vis dans une cité libre, puis-je me taire, alors que ce L. Sextius, ce C. Licinius, tribuns à perpétuité, si les dieux vous laissent faire, ont pris, depuis neuf ans qu'ils règnent, un tel empire, qu'ils refusent de vous accorder le libre droit de suffrages et pour les comices et pour l'acceptation des lois ? - C'est sous condition, dit l'autre, que vous nous réélirez tribuns une dixième fois. Qu'est-ce à dire, sinon : “Ce que sollicitent les autres, nous le dédaignons si bien que, sans un grand profit, nous ne l'accepterons point”. — Mais à quel prix enfin pourrons-nous vous avoir à jamais tribuns du peuple ? “Le voici : que nos propositions, répond-il, vous plaisent ou vous déplaisent, vous servent ou vous desservent, vous les accepterez toutes en masse”.

“Je vous en conjure, Tarquins tribuns du peuple, prenez-moi pour un citoyen qui, du milieu de l'assemblée, vous crie : “Avec votre permission, qu'il nous soit permis de choisir dans vos lois celles que nous jugerons salutaires pour nous, et de repousser les autres.” - Non, dit-il, cela ne se peut. Tu voterai les lois sur l'usure et sur les terres, qui vous conviennent à tous, et jamais, ce qui pourtant ferait merveille dans la ville de Rome, tu ne voudrais voir consuls L. Sextius et ce C. Licinius que tu as en horreur, en abomination ! Ou prends tout, ou je n'accorde rien. C'est présenter du poison et du pain à celui que la faim presse, et lui enjoindre de renoncer à l'aliment qui le fera vivre, ou y mêler ce qui le tuera. En vérité, si cette ville était libre, de partout ne t'aurait-on pas crié : Va-t'en avec tes tribunats et tes projets de lois ! Quoi ! parce que tu refuses de présenter des lois utiles au peuple, n'y aura-t-il personne qui les présente ? Si un patricien, si (ce

qui, à leur sens, est plus exécrationnable encore) un Claudius venait dire : “Ou prenez tout, ou je n'accorde rien,” qui de vous, Romains, le souffrirait ? Ne ferez-vous donc jamais plus d'état des choses que des hommes ? prêterez-vous toujours une oreille facile à tout ce que dira ce magistrat, pour la fermer quand parlera quelqu'un des nôtres ! “

“- Mais, dites-vous, par Hercule ! ce langage n'est pas d'un bon citoyen. — Quoi donc ! et cette proposition qu'ils s'indignent de vous voir repousser ? en tout conforme au langage, Romains. — Je demande, dit-le tribun, qu'il ne vous soit pas permis de faire consuls qui bon vous semble. — N'est-ce pas là ce qu'il demande, lui qui vous ordonne de choisir un des consuls parmi le peuple, sans vous laisser le pouvoir de nommer deux patriciens ? Vienne une guerre aujourd'hui comme celle des Étrusques, lorsque Porsenna prit pied au Janicule, ou comme celle des Gaulois naguère, lorsque tout ceci, moins le Capitole et la citadelle, était à l'ennemi, et qu'avec M. Furius ou tout autre patricien, ce L. Sextius sollicitât le consulat, pourriez-vous souffrir que L. Sextius fût assuré d'être consul, et que Camille luttât contre un refus ? “

“Est-ce là mettre en commun les honneurs, que de laisser faire deux plébéiens consuls, et deux patriciens jamais ? que d'appeler nécessairement un plébéien à l'une des deux places, et de laisser exclure les patriciens de toutes deux ? Quel genre de partage, quelle communauté est cela ? C'est peu que d'avoir ta part d'un droit où tu n'eus jamais de part ; tu demandes une part pour emporter le tout. - Je crains, dit-il, que, s'il était permis d'élire deux patriciens, vous ne nommiez jamais un plébéien. — N'est-ce pas dire : Comme vous n'éliriez point volontairement des indignes, je vous imposerai la nécessité de les élire malgré vous. Que suit-il de là, sinon que le plébéien qui aura concouru seul avec deux patriciens ne devra aucune reconnaissance au peuple, et se dira nommé par la loi, et non par vos suffrages ? “



## Suite du discours d'Appius Claudius

41

“Ils cherchent les moyens d’extorquer, non de mériter les honneurs, et ils obtiendront ainsi les plus hautes charges, sans vous devoir rien, même pour les moindres ; ils aiment mieux tenir les honneurs des chances de la loi, que de leur mérite. Ainsi voilà quelqu’un qui dédaigne d’être examiné, apprécié ; qui trouve juste de s’assurer les honneurs quand d’autres luttent pour les conquérir ; qui s’affranchit de votre dépendance, qui veut contraindre vos suffrages volontaires, asservir vos votes libres. Sans parler de Licinius et de Sextius, dont vous comptez les années de perpétuelle magistrature comme celles des rois au Capitole, quel est aujourd’hui dans Rome le citoyen si humble à qui les chances de cette loi ne donnent un plus facile accès au consulat qu’à nous et à nos enfants ; puisque enfin nous, vous ne pourrez pas toujours, quand vous le voudriez même, nous admettre, et que ceux-là, vous devrez les prendre en dépit de vous-mêmes ? “

“En voilà assez sur l’indignité de cette mesure (car la dignité est une question purement humaine) : mais que dire de la religion et des auspices dont la violation est un mépris, un outrage direct aux dieux immortels ? Les auspices ont fondé cette ville ; les auspices, en paix et en guerre, à Rome et aux armées, règlent toute chose : qui l’ignore ? Or, en quelles mains sont les auspices, de par la loi des ancêtres ? aux mains des patriciens, je pense ; car pas un magistrat plébéien ne se nomme avec les auspices. Les auspices sont à nous, et si bien, que non seulement le peuple, s’il crée des magistrats patriciens, ne peut les créer autrement qu’avec les auspices, mais que nous-mêmes encore c’est avec les auspices que nous nommons un interroi sans le suffrage du peuple : nous avons, pour notre usage privé, ces auspices dont ils n’usent même pas pour leurs magistratures. N’est-ce donc pas abolir dans cette cité les auspices que de les ravir, en nommant des plébéiens consuls, aux patriciens qui en sont les seuls maîtres ? “

“Qu’ils se jouent à présent, s’ils veulent, de nos pieuses pratiques. Qu’importe au fait que les poulets ne mangent pas ? qu’ils sortent trop lentement de la cage ? ou comment un oiseau chante ? Ce sont misères que tout cela ! mais c’est en ne méprisant pas ces misères-là, que nos ancêtres ont fait si grande cette république. Et nous, comme s’il n’était plus aujourd’hui besoin d’être en paix avec les dieux, nous profanons toutes les cérémonies. Qu’on prenne donc dans la foule les pontifes, les augures, les rois des sacrifices ; mettons au front du premier venu, pourvu qu’il ait face d’homme, l’aigrette du flamme ; livrons les anciles, les sanctuaires, les dieux, le culte des dieux, à des mains sacrilèges ; plus d’auspices pour la sanction des lois, pour l’élection des magistrats ; plus d’approbation du sénat dans les comices par centuries et par curies ! Que Sextius et Licinius, comme Romulus et Tatius, soient rois dans la ville de Rome, puisqu’ils donnent pour rien et l’argent et les terres d’autrui ! Il est si doux de piller le bien des autres ! Et il ne vous vient pas à l’esprit qu’une de ces lois porte en vos champs la dévastation et la solitude, en chassant de leurs domaines les anciens maîtres, et que l’autre abolit la foi, avec qui périclite toute société humaine ? “

“Pour tous ces motifs, je pense que vous devez repousser les lois proposées. Quoi que vous fassiez, veillent les dieux lui assurer bonne fortune ! “

## Élection du premier consul plébéien (366) ; création de la préture et de l'édilité curule (367)

42

Le discours d'Appius ne réussit qu'à différer pour un temps l'acceptation des lois. Réélus tribuns pour la dixième fois, Sextius et Licinius firent admettre la loi qui créait pour les cérémonies sacrées des décevirs en partie plébéiens. On en choisit cinq parmi les patriciens et cinq parmi le peuple : c'était un pas de fait dans la voie du consulat. Content de cette victoire, le peuple accorda aux patriciens que, sans parler de consuls pour le moment, on nommerait des tribuns militaires. On nomma A. et M. Cornelius pour la deuxième fois. M. Geganius, P. Manlius, L. Veturius, P. Valerius pour la sixième.

À l'exception du siège de Vélitres, dont le succès tardait, sans être douteux, rien n'occupait les Romains au-dehors. Soudain l'annonce d'une irruption des Gaulois se répandit dans la ville, et l'obligea de créer dictateur pour la cinquième fois M. Furius, qui nomma T. Quinctius Pennus maître de la cavalerie. Ce fut cette année, selon Claudius, qu'on livra bataille aux Gaulois près du fleuve Anio, et que s'engagea sur un pont ce combat célèbre, où T. Manlius, provoqué par un Gaulois, marcha à sa rencontre à la vue des deux armées, le tua et le dépouilla de son collier. De plus nombreuses autorités m'amènent à croire que ce ne fut pas moins de dix ans plus tard que ces faits se passèrent : cette année, ce fut dans la campagne d'Albe que M. Furius, dictateur, en vint aux mains avec les Gaulois. La victoire ne fut ni douteuse ni difficile pour les Romains, malgré l'immense terreur que leur inspirait cet ennemi par le souvenir de leurs anciens revers. Plusieurs milliers de Barbares périrent dans la plaine, plusieurs à la prise du camp. Les autres, en désordre, gagnèrent l'Apulie pour la plupart : grâce à ce refuge éloigné, au trouble et à la frayeur qui les avaient dispersés de côté et d'autre, ils échappèrent aux coups de l'ennemi. Au dictateur, du consentement du sénat et du peuple, fut décerné le triomphe.

À peine eut-il mis fin à cette guerre, qu'une plus atroce sédition l'accueillit dans Rome. Après de violents débats, où le dictateur et le sénat succombèrent, on adopta les lois tribunicienes ; puis, en dépit de la noblesse, s'ouvrirent des élections consulaires, et là, pour la première fois, un plébéien, L. Sextius, fut créé consul. Les débats n'étaient point encore à leur terme. Les patriciens refusaient d'approuver l'élection, et le peuple faillit en venir à une retraite, après avoir fait d'ailleurs d'effroyables menaces de guerre civile. Cependant le dictateur présenta des conditions qui apaisèrent les discordes ; la noblesse accordait au peuple un consul plébéien, et le peuple à la noblesse un préteur, qui administrerait la justice dans Rome et serait patricien.

Les longues querelles cessèrent enfin, et la paix revint parmi les ordres : en mémoire de ce digne événement, le sénat proposa (car jamais à plus juste titre on n'aurait rendu ce libre hommage aux dieux immortels) de célébrer les grands jeux et d'ajouter un jour aux trois jours de cette solennité. Les édiles du peuple reculèrent devant cette charge : les jeunes patriciens s'écrièrent alors qu'ils consentaient à tout faire pour honorer les dieux immortels : ils voulaient être édiles. On leur adressa d'universelles actions de grâces ; un sénatus-consulte ordonna que le dictateur demanderait au peuple la création de deux édiles

patriciens : le sénat approuverait toutes les élections de l'année.

**Fin du Livre VI**

## **Livre VII - Guerres latines et samnites (366 à 342 av. J.-C.)**

### **1. Guerres contre les Gaulois et contre les Herniques (366 à 357 av. J.-C.)**

#### **Création de la préture et de l'édilité curule (366). Mort de Camille (365)**

##### **1**

Cette année sera célèbre par le consulat d'un homme nouveau, célèbre par l'établissement de deux nouvelles magistratures, la préture et l'édilité curule. Les patriciens revendiquèrent ces dignités pour prix de l'un des consulats cédé au peuple. Le peuple donna à L. Sextius le consulat qu'il avait conquis ; les patriciens prirent la préture pour Sp. Furius Camillus, fils de Marcus, et l'édilité pour Cn. Quinctius Capitolinus et P. Cornelius Scipio, trois hommes de leur ordre, que leur influence servit au Champ de Mars. À L. Sextius, on donna pour collègue patricien L. Aemilius Mamercinus.

Au commencement de l'année, le bruit que les Gaulois, récemment dispersés dans l'Apulie, s'étaient ralliés, et la nouvelle d'une défection des Herniques, agitèrent les esprits. Mais on retardait à dessein toute décision, pour ôter au consul plébéien l'occasion d'agir, et il y eut vacance et repos de toute chose comme aux jours de "iustitium". Seulement les tribuns ne purent supporter en silence, pour un seul consul plébéien, trois magistrats patriciens, siégeant en chaises curules, avec prétextes, ainsi que des consuls, tous acquis à la noblesse, outre le préteur encore, chef de la justice, et collègue des consuls, créé sous les mêmes auspices ; si bien que le sénat eut honte d'exiger qu'on choisît encore les édiles curules parmi les patriciens. On était convenu d'abord de les prendre, de deux en deux ans, au sein du peuple ; on laissa le choix libre.

Quelque temps après, sous le consulat de L. Genucius et de Q. Servilius, la sédition reposait ainsi que la guerre ; mais comme si les alarmes et les dangers ne pouvaient quitter Rome, une peste violente éclata. Un censeur, un édile curule, et trois tribuns du peuple, dit-on, succombèrent ; parmi les citoyens, le nombre des victimes, en proportion, fut considérable : mais ce qui rendit surtout cette peste mémorable fut la mort, prévue et non moins cruelle, de M. Furius ; car c'était là vraiment un homme unique dans toutes les situations. Au premier rang déjà dans la paix, dans la guerre, avant de s'exiler, il s'illustra encore en son exil, ou des regrets de la cité qui, captive, implora l'aide du banni, ou du bonheur de ne se rétablir en la patrie que pour rétablir avec soi la patrie elle-même. Puis, après avoir porté sans fléchir, pendant vingt-cinq années qu'il vécut encore, le poids de tant de gloire, il mérita d'être appelé, après Romulus, le second fondateur de la ville de Rome.

## Création des Jeux scéniques (364)

### 2

Cette année et l'année suivante, sous le consulat de C. Sulpicius Peticus et de C. Licinius Stolon, la peste continua. Il ne se fit rien de mémorable, sinon que, pour demander la paix aux dieux, on célébra, pour la troisième fois depuis la fondation de la ville, un lectisterne : mais, comme rien ne calmait encore la violence du mal, ni la sagesse humaine, ni l'assistance divine, la superstition s'empara des esprits, et l'on dit qu'alors, entre autres moyens d'apaiser le courroux céleste, on imagina les jeux scéniques : c'était une nouveauté pour ce peuple guerrier qui n'avait eu d'autre spectacle que les jeux du Cirque.

Au reste, comme presque tout ce qui commence, ce fut chose simple, et même étrangère. Point de chant, point de gestes pour les traduire : des bateleurs, venus d'Étrurie, se balançant aux sons de la flûte, exécutaient, à la mode toscane, des mouvements qui n'étaient pas sans grâce. Bientôt la jeunesse s'avisa de les imiter, tout en se renvoyant en vers grossiers de joyeuses railleries ; et les gestes s'accordaient assez avec la voix. La chose une fois accueillie se répéta souvent et prit faveur. Comme on appelait "hister", en langue toscane, un bateleur, on donna le nom d'histrions aux acteurs indigènes, qui, ne se lançant plus comme avant ce vers pareil au fescennin, rude et sans art, qu'ils improvisaient tour à tour, représentaient dès lors des satires pleines de mélodie, avec un chant réglé sur les modulations de la flûte, et que le geste suivait en mesure.

Quelques années après, Livius, laissant la satire, osa le premier lier d'une intrigue une action suivie ; il était, comme alors tous les auteurs, l'acteur de ses propres ouvrages : souvent redemandé, il fatigua sa voix, mais il obtint, dit-on, la faveur de placer devant le joueur de flûte un jeune esclave qui chanterait pour lui ; et il joua son rôle, ainsi réduit, avec plus de vigueur et d'expression, car il n'avait plus souci de ménager sa voix. Depuis ce temps, l'histrion eut sous la main un chanteur, et dut réserver uniquement sa voix pour les dialogues.

Soumis à cette loi, le théâtre perdit sa libre et folâtre gaieté ; par degrés, le divertissement devint un art ; la jeunesse alors, abandonnant le drame au jeu des histrions, reprit l'usage de ses antiques et bouffonnes scènes, cousues de vers, et qui plus tard, sous le nom d'exodes, se rattachèrent de préférence aux fables atellanes. Ce genre de divertissement qu'elle avait reçu des Osques, la jeunesse se l'appropriâ, et ne le laissa point profaner aux histrions. Depuis lors, il demeure établi que les acteurs d'Atellanes, étrangers, pour ainsi dire, à l'art du comédien, ne sont exclus ni de la tribu ni du service militaire. Parmi les faibles commencements d'autres institutions, j'ai cru pouvoir aussi placer la première origine de ces jeux, afin de montrer combien fut sage en son principe ce théâtre, arrivé aujourd'hui à une si folle magnificence, que l'opulence d'un royaume y suffirait à peine.

## Désignation d'un dictateur chargé de planter un clou (363)

### 3

Cependant ces jeux, dont les premiers essais avaient pour but une expiation religieuse, ne guérissent ni les esprits de leurs pieuses terreurs, ni les corps de leurs souffrances. Au contraire, le Tibre débordé vint un jour inonder le Cirque au milieu de la célébration des jeux, qui fut interrompue. Cette nouvelle preuve de l'aversion et du mépris des dieux pour ces moyens de fléchir leur colère, inspira de vives alarmes. Aussi, sous le consulat de Cn. Genucius et de L. Aemilius Mamercinus, élus tous deux pour la seconde fois, comme les esprits étaient plus tourmentés de la recherche d'un remède expiatoire, que les corps de leurs souffrances, les vieillards, recueillant leurs souvenirs, rappelèrent, dit-on, qu'autrefois un dictateur, en enfonçant un clou, avait calmé la peste. Cette croyance décida le sénat à faire nommer un dictateur pour planter le clou. On créa L. Manlius Imperiosus, qui nomma L. Pinarius maître de la cavalerie.

Il est une ancienne loi qui porte écrit en vieilles lettres et en vieux langage : "Que le préteur suprême, aux ides de septembre, plante le clou". Elle était autrefois affichée à droite dans le temple de Jupiter très bon, très grand, du côté du sanctuaire de Minerve. Ce clou, dans ces temps où l'écriture était si rare, marquait, dit-on, le nombre des années : et la loi fut ainsi consacrée dans le sanctuaire de Minerve, parce que Minerve avait inventé les nombres. Les Volsiniens aussi désignaient le nombre des années par des clous enfoncés dans le temple de Nortia, déesse étrusque ; c'est un fait affirmé par Cincius, garant scrupuleux pour des monuments de ce genre. Ce fut le consul M. Horatius qui, aux termes de la loi, enfonça le clou dans le temple de Jupiter très bon, très grand, l'année qui suivit l'expulsion des rois ; après les consuls, l'accomplissement de cette solennité fut confié aux dictateurs, dont l'autorité était plus grande. Cet usage s'était depuis interrompu ; mais cette fois, pour un intérêt aussi grave, on crut devoir encore créer un dictateur, et l'on créa L. Manlius. Mais on l'eût dit appelé là pour faire la guerre, et non pour effacer une souillure publique. Avidé de porter la guerre aux Herniques, il tourmenta la jeunesse de levées rigoureuses, irrita contre lui tous les tribuns du peuple ; puis enfin, par force ou par pudeur, il abdiqua la dictature.

## Le fils du dictateur L. Manlius Imperiosus

### 4

Néanmoins, au commencement de l'année suivante, sous les consuls Q. Servilius Ahala et L. Genucius, il fut cité en jugement par M. Pomponius, tribun du peuple. Cette rigueur poussée dans les levées jusqu'à infliger, non des amendes seulement, mais des tortures corporelles, soit en frappant de verges, soit en traînant dans les fers ceux qui refusaient de répondre à l'appel, était chose odieuse ; mais ce qui, par dessus tout, était odieux, c'était son naturel féroce, et le surnom d'"Impérieux", à charge à une cité libre, et qu'il devait à l'effronterie d'une cruauté qu'il exerçait indistinctement sur les étrangers, sur ses proches et même sur son propre sang. Entre autres griefs, l'accusation du tribun lui reprochait "que son jeune fils, innocent de toute faute, avait été par lui banni de la ville, du logis, du sein des pénates, privé du Forum, de la lumière, du commerce de ses amis, condamné à des travaux serviles, presque au fond d'une prison et d'un cachot d'esclaves. Là, ce jeune homme venu de si haut lieu, ce fils de dictateur apprenait, par un supplice de chaque jour, qu'il était né d'un père vraiment impérieux. Et quel est son crime ? il a peu de faconde et d'aisance à parler. Mais ce vice de la nature, un père (s'il y avait âme d'homme en lui) ne devrait-il pas le cacher en son sein, au lieu de le punir et de le mettre en évidence par ses persécutions ? Toutes muettes qu'elles sont, les bêtes elles-mêmes ne choient, ne chérissent pas moins ceux de leurs petits qui sont moins bien venus. Mais, par Hercule, L. Manlius accroît le mal par le mal, il alourdit encore cet esprit paresseux ; et, s'il reste en ce fils un peu de vigueur naturelle, il va l'éteindre par cette vie sauvage, ces habitudes rustiques, ce séjour au milieu des troupeaux."

## Fin des poursuites contre le dictateur L. Manlius

### 5

Ces accusations irritèrent tous les esprits plus que celui du jeune homme. Affligé plutôt d'être un sujet de haine, et de poursuites contre son père, il voulut apprendre à tous, aux dieux et aux hommes, qu'il aimait mieux encore venir en aide à son père qu'à ses ennemis ; il prit conseil de son âme rude et sauvage : ce ne fut point un modèle pour la cité, mais son pieux motif mérite des éloges.

À l'insu de tous, un couteau sous sa robe, il vient un matin dans la ville, et de la porte marche droit à la maison du tribun M. Pomponius. Il dit au portier "qu'il a besoin de parler sur l'heure à son maître ; qu'il annonce T. Manlius, fils de Lucius" On l'introduit, on espère que, dans la colère qui l'anime contre son père, il apporte de nouvelles charges ou des conseils sur la conduite de l'affaire. Le salut reçu et rendu : "Il veut, dit-il, s'entretenir avec le tribun sans témoins". On fait éloigner tout le monde. Alors, il tire son couteau, et, debout sur le lit, le fer tendu, il menace le tribun de l'en percer sur l'heure, s'il ne jure, dans les termes qu'il va lui dicter, "qu'il ne tiendra jamais d'assemblée du peuple pour y accuser son père." Le tribun s'effraie : le fer brille à ses yeux ; il se voit seul, sans armes, devant un jeune homme plein de vigueur, et, ce qui n'est pas moins à craindre, d'une brutale confiance en ses forces : il répète donc le serment qu'on lui impose ; ensuite, il déclara que cette violence l'avait forcé de renoncer à son entreprise.

Le peuple eût mieux aimé sans doute qu'on lui laissât la faculté de prononcer sur le sort d'un si cruel et si arrogant accusé ; mais il ne sut pas mauvais gré au fils de ce qu'il avait osé pour son père, et tint l'action d'autant plus louable, que toute la rigueur paternelle n'avait pu rebuter la pieuse tendresse de son âme. Aussi, non content de la remise faite au père de l'instruction de sa cause, il voulut encore honorer le jeune fils. Pour la première fois, cette année, on avait déféré aux suffrages publics l'élection des tribuns de légions, qui, auparavant, comme aujourd'hui encore ceux qu'on appelle "Rufuli", étaient choisis par les généraux ; et T. Manlius obtint la seconde des six places, sans aucun titre civil ou militaire qui lui méritât cette faveur, puisqu'il avait passé sa jeunesse aux champs, et loin de la société des hommes.



## Le lac Curtius. Mort du consul L. Genucius dans une embuscade (362)

### 6

La même année, on dit qu'un tremblement de terre ou toute autre cause ouvrit un vaste gouffre vers le milieu du Forum dont le sol s'écoula à une immense profondeur : et les monceaux de terre que chacun, selon ses forces, y apporta, ne purent combler cet abîme. Sur un avis des dieux, on s'occupa de chercher ce qui faisait la principale force du peuple romain ; car c'était là ce qu'il fallait sacrifier en ce lieu, au dire des devins, si on avait à cœur l'éternelle durée de la république romaine. Alors M. Curtius, jeune guerrier renommé, s'indigna, dit-on, qu'on pût hésiter un instant que le plus grand bien pour Rome fût la vaillance et les armes. Il impose silence, et, tourné vers les temples des dieux immortels qui dominent le Forum, les yeux sur le Capitole, les mains tendues au ciel ou sur les profondeurs de la terre béante, il se dévoue aux dieux Mânes ; puis, monté sur un coursier qu'il a, autant qu'il a pu, richement paré, il s'élançe tout armé dans le gouffre, où une foule d'hommes et de femmes répandent sur lui les fruits et les offrandes qu'ils avaient recueillis ; et c'est de là, plutôt que de Curtius Mettius, cet antique soldat de Titus Tatius, que le lac Curtius aurait tiré son nom. Je n'aurais point épargné les recherches, si quelque voie pouvait conduire à la vérité ; mais on doit aujourd'hui s'en tenir à la tradition, puisque l'ancienneté du fait en diminue l'authenticité : plus moderne, d'ailleurs, cette fable donne plus d'éclat au nom de ce lac.

Après l'expiation d'un si grand prodige, et la même année, le sénat s'occupa des Herniques ; il avait envoyé les féciaux leur demander raison, mais sans succès ; il se décida donc à proposer sur l'heure au peuple de déclarer la guerre aux Herniques, et le peuple, en assemblée solennelle, ordonna la guerre. Cette campagne échut au sort à L. Genucius, consul. La cité était dans l'attente : c'était le premier consul plébéien chargé de la conduite d'une guerre, et l'événement devait la justifier ou la punir de l'admission du peuple aux honneurs. Le destin voulut que Genucius, marchant avec une vive ardeur à l'ennemi, se jetât dans une embuscade ; les légions, surprises et effrayées, se dispersèrent, et le consul fut investi par l'ennemi, qui le tua sans le connaître.

Quand cela fut annoncé dans Rome, les patriciens, moins affligés du malheur de la république que fiers de la malhabile gestion du consul plébéien, répétaient de toutes parts : "Allez ! faites des consuls plébéiens ! transmettez les auspices aux profanes ! On a pu, avec un plébiscite, déposséder les patriciens de leurs dignités, mais cette loi contre les auspices, a-t-elle pu valoir aussi contre les dieux immortels ? Ils ont vengé leur divinité, leurs auspices : une fois ces auspices aux mains qui n'avaient ni le droit ni le pouvoir d'y toucher, l'armée périt avec son chef ; on apprendra désormais à ne plus confondre, dans les comices, tous les droits des familles." La curie, le Forum, retentissaient de ces discours. Appius Claudius, qui avait combattu la loi, accusait alors avec plus d'autorité que jamais le résultat d'une mesure qu'il avait repoussée ; de l'avis unanime des patriciens, le consul Servilius le nomma dictateur. On ordonna une levée et le "iustitium".

## **Appius Claudius, dictateur, commande l'expédition contre les Herniques (362)**

### **7**

Avant l'arrivée du dictateur et des légions nouvelles en présence des Herniques, un lieutenant, C. Sulpicius, avait eu l'occasion d'agir avec succès. Les Herniques, après la mort du consul, s'étaient avancés avec mépris jusqu'au pied du camp romain, dans l'espoir certain de l'emporter : animés par le lieutenant, les soldats, dont l'âme était pleine d'indignation et de rage, firent une sortie, et les Herniques eurent bientôt perdu l'espoir d'approcher des palissades ; rompus et dispersés, ils se retirèrent en désordre.

Enfin, le dictateur arrive, rallie la nouvelle armée à l'ancienne, et double ses forces : puis il fait devant les troupes assemblées l'éloge du lieutenant et des soldats, dont la vaillance a défendu le camp ; et cet éloge, qui redonne du cœur à ceux qui le méritent, inspire aux autres une vive ambition de les imiter. L'ennemi, de son côté, se prépare avec non moins d'ardeur à la guerre : il a bon souvenir de ses premiers succès, et, comme il sait que les Romains ont accru leurs forces, il accroît aussi les siennes. Toute la population hernique, tout ce qui a l'âge militaire, entre en ligne : huit cohortes de quatre cents hommes, puissante élite de guerriers, sont enrôlées. À cette fleur de la plus belle jeunesse, on assure par un décret double paie, ce qui la remplit d'espoir et de courage. On les exempte aussi des travaux militaires, afin que, réservés uniquement pour l'œuvre du combat, ils sachent qu'ils doivent plus que leur simple part d'homme d'efforts et de labeur. Dans l'ordre de bataille, on les place en avant et hors des rangs, afin de mettre plus en vue leur vaillance.

Une plaine de deux milles séparait le camp romain des Herniques : ce fut au centre de cette plaine, à une distance presque égale des deux camps, que le combat eut lieu. D'abord le succès resta douteux, les cavaliers romains ayant vainement, et à plusieurs reprises, essayé de rompre, en la chargeant, la ligne ennemie. Dans cette lutte, comme le résultat trahissait leurs efforts, les cavaliers consultent le dictateur, et, avec sa permission, quittent leurs chevaux ; puis, poussant un grand cri, volent à la tête des enseignes, où ils commencent un nouveau combat ; et l'ennemi n'eût pu les soutenir, si ses cohortes extraordinaires ne leur eussent opposé un pareil renfort de corps et de courages.

## Victoire romaine sur les Herniques

### 8

L'action s'engage alors entre les plus braves des deux peuples, et si, d'un côté ou de l'autre, quelques-uns tombent, emportés par la commune destinée des batailles, ces pertes sont peu nombreuses, mais plus graves. La foule des soldats avait, pour ainsi dire, délégué le combat à ces braves, et remis son sort à leur valeur. Beaucoup sont tués de part et d'autre, plus encore sont blessés.

Enfin les cavaliers, s'adressant de mutuels reproches, se demandent "ce qu'ils espèrent, après tout ? À cheval, ils n'ont pu repousser l'ennemi ; à pied, ils ne peuvent mieux faire. Quelle troisième chance de combat attendent-ils encore ? À quoi bon s'être jetés fièrement à la tête des enseignes et combattre à la place des autres ?" Ils se raniment par ces paroles, poussent un nouveau cri, se portent d'un pas en avant, font perdre pied d'abord à l'ennemi, et le mettent enfin pleinement en déroute : entre des forces tellement égales, il n'est pas facile de dire ce qui décida la victoire ; peut-être cette constante fortune de l'un et de l'autre peuple, qui grandit le courage de l'un et abattit celui de l'autre.

Le Romain poursuivit jusqu'à leur camp les Herniques fugitifs ; mais on en différa l'assaut, parce qu'il était tard. Longtemps répétés sans succès, les sacrifices avaient empêché le dictateur de donner le signal avant midi ; et le combat s'était ainsi prolongé jusqu'à la nuit. Le lendemain, les Herniques avaient disparu ; on trouva leur camp désert et quelques blessés à l'abandon : la troupe des fuyards, passant sous les murs de Signia, fut aperçue dans le délabrement de sa défaite par les habitants, qui la mirent en pièces et la dispersèrent tremblante et fugitive à travers les campagnes. Cette victoire des Romains ne laissa pas d'être sanglante : on perdit un quart de l'armée, et, ce qui ne fut pas de moindre dommage, plusieurs cavaliers romains succombèrent.

## Nouvelle attaque des Gaulois (361)

### 9

L'année suivante, les consuls C. Sulpicius et C. Licinius Calvus menèrent l'armée contre les Herniques, et, ne trouvant point ces ennemis en campagne enlevèrent d'assaut Ferentinum, une de leurs villes. À leur retour, Tibur leur ferma ses portes. Ce dernier outrage, après tant d'autres, après toutes les plaintes que se renvoyaient depuis longtemps les deux peuples, décida Rome à faire demander raison par ses féciaux aux Tiburtes, et à leur déclarer la guerre.

Il est bien établi que, cette année, T. Quinctius Poenus fut dictateur, et Ser. Cornelius Maluginensis maître de la cavalerie. Selon Macer Licinius, ce dictateur ne fut nommé que pour tenir les comices, et par le consul Licinius, qui, voyant son collègue négliger la guerre et hâter les comices pour se maintenir au consulat, voulut déjouer cette coupable ambition. Mais cet empressement de Licinius à louer sa famille ôte quelque poids à son témoignage ; et comme je ne trouve aucune mention de ce fait dans nos antiques annales, j'inclinerais plutôt à croire que la guerre des Gaulois fut la seule cause alors du choix d'un dictateur. Il est certain que, cette année, les Gaulois vinrent camper à trois milles de Rome, sur la voie Salaria, au-delà du pont de l'Anio.

Au bruit du tumulte gaulois, le dictateur proclame le "iustitium", appelle au serment toute la jeunesse, sort de la ville avec une armée nombreuse, et place son camp sur la rive citérieure de l'Anio. Un pont séparait les deux armées, et ni l'une ni l'autre n'osait le rompre pour ne point marquer de frayeur. On s'en disputait la possession par de fréquentes attaques, mais à forces presque égales, et sans qu'on pût assez prévoir qui l'emporterait. Enfin un Gaulois d'une taille gigantesque, s'avance sur ce pont libre alors, et de toute la puissance de sa voix s'écrie : "Que le plus vaillant des guerriers de Rome vienne et combatte, s'il l'ose, afin que l'issue de notre lutte apprenne qui des deux peuples vaut plus à la guerre".

## L'exploit de Titus Manlius Torquatus

10

Il se fit un long silence aux premiers rangs de la jeunesse romaine : on rougissait de refuser le combat, mais on craignait de courir seul toutes les chances du danger. Alors T. Manlius, fils de Lucius, qui avait délivré son père des attaques d'un tribun, quitte son poste, et s'approchant du dictateur : "Sans ton ordre, général, lui dit-il, je n'aurais jamais combattu hors de rang, même avec l'assurance de la victoire. Si tu le permets, je veux montrer à cette brute, qui gambade insolemment devant les enseignes ennemies, que je suis sorti de cette famille qui renversa de la roche Tarpéienne une armée de Gaulois". Alors le dictateur : "Courage, T. Manlius, lui dit-il ; sois dévoué à ta patrie, ainsi qu'à ton père. Marche, et prouve, avec l'aide des dieux, que le nom romain est invincible".

Le jeune homme est armé par ses amis ; il prend un bouclier d'infanterie, et ceint un glaive espagnol, commode pour combattre de près. Ainsi armé et équipé, ils le conduisent en face du Gaulois, qui, dans sa stupide joie (c'est un trait que les anciens ont cru digne de mémoire), tirait la langue par raillerie. Ils regagnent leur poste, et les deux rivaux sont laissés seuls au milieu, où ils semblent plutôt donner un spectacle que subir une loi de la guerre. À en juger par les yeux et sur l'apparence, la lutte n'était point égale. L'un se présente avec une taille gigantesque, et tout resplendissant des mille couleurs de ses vêtements et de ses armes peintes et ciselées en or ; l'autre, avec la taille moyenne du soldat, et le modeste éclat de ses armes, plus commodes que brillantes ; point de chants, point de bonds, point de vaine agitation de ses armes ; mais une âme pleine de courage et d'une muette colère, et qui gardait toute sa fierté pour l'épreuve du combat.

Quand ils sont en présence entre les deux armées, entre ces rangs où battent tant de cœurs d'hommes suspendus par la crainte et l'espérance, le Gaulois, comme une masse géante prête à tout écraser, tend son bouclier de la main gauche, et, du tranchant de son épée, frappe avec un bruit horrible, mais sans succès, les armes de l'ennemi qui s'avance. Le Romain, l'épée haute et droite, heurte du bouclier le bas du bouclier gaulois, pénètre de tout son corps sous cet abri qui le préserve des blessures, se glisse entre les armes et le corps de l'ennemi, lui plonge et lui replonge son glaive dans le ventre et dans l'aine, et l'étend sur le sol, dont il couvre un espace immense. À ce cadavre renversé, il épargna toute injure ; seulement il le dépouilla de son collier, qu'il passa, tout mouillé de sang, à son cou. Les Gaulois demeuraient immobiles de terreur et de surprise. Les Romains s'élancent joyeux de leur poste au-devant de leur soldat, et, le louant, lui faisant fête, le conduisent au dictateur. Au milieu des chants grossiers et des saillies de leur gaieté militaire, on entendit retentir le surnom de Torquatus, qui, partout accueilli, fit plus tard la gloire de ses descendants et de sa famille. Le dictateur y ajouta le don d'une couronne d'or, et, devant l'armée assemblée, releva par d'admirables éloges l'éclat de cette victoire.

## Victoires sur les Tiburtins et sur les Gaulois (360)

### 11

Et, par Hercule, tel fut l'effet de ce combat sur l'issue de toute la guerre, que, la nuit suivante, l'armée gauloise, désertant son camp à la hâte, passa sur les terres de Tibur ; puis, après avoir fait alliance de guerre avec les Tiburtes qui lui fournirent généreusement des vivres, elle se retira dans la Campanie. Pour cette raison, l'année suivante, C. Poetelius Balbus, consul, mena, par ordre du peuple, une armée contre les Tiburtes. À son collègue M. Fabius Ambustus était échue la campagne contre les Herniques. Les Gaulois accoururent de la Campanie au secours de leurs alliés : de hideuses dévastations, évidemment dirigées par les Tiburtes, désolèrent les territoires de Labicum, de Tusculum et d'Albe. Contre un ennemi comme les Tiburtes, un consul suffisait à la république ; mais le tumulte gaulois força de créer un dictateur : on créa Q. Servilius Ahala, qui nomma T. Quinctius maître de la cavalerie, et qui, sur autorisation du sénat, fit vœu, si l'issue de cette guerre était heureuse, de célébrer les grands jeux. Le dictateur, pour occuper séparément les Tiburtes du seul intérêt de leur guerre, fit demeurer le consul avec son armée ; puis il appela au serment toute la jeunesse, et nul ne refusa le service.

On combattit non loin de la porte Colline, avec toutes les forces de la ville, à la vue des parents, des femmes et des enfants : puissantes inspirations de courage, partout, même absentes, et dont la présence en ce jour remplissait tout ensemble le soldat de pudeur et de compassion. Après un grand carnage de part et d'autre, les Gaulois tournèrent enfin le dos, et s'enfuirent à Tibur, l'asile et comme l'arsenal de cette guerre gauloise. Dans leur désordre, surpris non loin de Tibur par le consul Poetelius, ils sont refoulés jusque dans les murailles de la ville avec les Tiburtes, sortis pour leur porter secours. Cette guerre fut conduite avec éclat et par le dictateur et par le consul.

De son côté, l'autre consul, Fabius, après quelques légers succès contre les Herniques finit par les vaincre entièrement dans une seule et mémorable bataille, où l'ennemi l'avait attaqué avec toutes ses forces. Le dictateur loua grandement les consuls dans le sénat et devant le peuple, leur attribua même une part de sa gloire, puis abdiqua la dictature. Poetelius triompha deux fois, des Gaulois et des Tiburtes. On jugea suffisant d'accorder l'ovation à Fabius. Les Tiburtes se moquèrent du triomphe de Poetelius : "Où donc leur a-t-il livré bataille ! Quelques habitants, sortis de la ville pour être témoins de la fuite et de l'épouvante des Gaulois, voyant qu'on s'élançait aussi sur eux et qu'on massacrait sans distinction tout ce qui se rencontrait, s'étaient réfugiés dans leurs murs et c'est là un exploit digne du triomphe, aux yeux des Romains ! Qu'ils ne fassent pas merveille et grand bruit d'une alarme jetée aux portes de l'ennemi ; ils verront bientôt plus d'épouvante encore aux pieds de leurs murailles".

## Attaque des Tiburtins, guerre contre les Tarquiniens. Révolte dans l'armée du dictateur (359-358)

### 12

À cet effet, l'année suivante, sous les consuls M. Popilius Laenas et Cn. Manlius, dans le premier calme de la nuit, une armée ennemie part de Tibur, et arrive devant Rome. Brusquement arrachés au sommeil, les Romains s'effraient de cette subite attaque et de cette alarme nocturne ; plusieurs ignorent d'ailleurs quel est et d'où vient l'ennemi. Cependant on crie vivement aux armes, et des renforts courent se placer aux portes et protéger les murailles. Mais quand le jour naissant n'eut montré qu'une faible troupe devant les remparts et nul autre ennemi que les Tiburtes, les deux consuls, sortis par deux portes, viennent attaquer à la fois cette armée déjà parvenue au pied des murailles. On vit bien qu'elle avait plus compté sur l'occasion que sur son courage, tant elle eut peine à soutenir le premier choc des Romains ! Au reste, leur arrivée fut vraiment profitable aux Romains : une sédition s'élevait déjà entre les patriciens et le peuple ; et la terreur d'une guerre si voisine l'étouffa.

Dans une autre guerre qui suivit bientôt, la présence de l'ennemi porta plus d'effroi dans les campagnes que dans la ville. Les Tarquiniens envahirent le territoire de Rome et le dévastèrent, surtout vers la partie qui borde l'Étrurie. On leur demanda raison, sans succès ; et les nouveaux consuls, C. Fabius et C. Plautius, par ordre du peuple, leur déclarèrent la guerre : à Fabius échut cette campagne, celle des Herniques à Plautius. En même temps le bruit d'une invasion gauloise grandissait de jour en jour. Mais, au milieu de tant d'alarmes, ce fut une consolation d'accorder la paix aux désirs des Latins ; ils offrirent, aux termes de leur ancien traité, suspendu depuis tant d'années, des troupes nombreuses, qu'on accepta : ce secours fortifia la puissance romaine, et l'aida à porter plus légèrement la nouvelle de l'arrivée des Gaulois à Préneste, et de leur halte aux environs de Pédum. On s'empressa de nommer un dictateur, C. Sulpicius ; le consul C. Plautius, fut mandé pour cette élection : un maître de cavalerie, M. Valerius, fut adjoint au dictateur. Ces chefs, à la tête des plus vaillants soldats, choisis dans les deux armées consulaires, marchèrent contre les Gaulois.

La guerre se prolongea plus que n'eussent désiré les deux partis : d'abord les Gaulois seuls aspiraient au combat : et bientôt le soldat romain, impatient de prendre les armes et d'en venir aux mains, surpassa même la fougue des Gaulois : mais le dictateur n'était point tenté, quand rien ne l'exigeait, de se hasarder contre un ennemi que le temps épuiserait chaque jour, sur cette terre étrangère où nulle réserve de vivres, nul retranchement ne protégeait son séjour : d'ailleurs des âmes et des corps, dont un premier élan fait la force, s'énerveraient du moindre délai. Dans cette vue, le dictateur traînait la guerre en longueur ; il avait menacé d'un châtement sévère celui qui sans ordre combattrait l'ennemi.

Les soldats ne pouvaient souffrir cette défense : ils murmuraient entre eux, dans les postes et les corps de garde, contre le dictateur ; parfois même ils attaquaient l'ordre entier des patriciens, qui n'avait point remis à des consuls la conduite de cette guerre. "On a choisi là un beau général, un chef unique, qui s'imagine, à rien faire, que la victoire s'en

va lui tomber du ciel dans les bras”. On répéta bientôt publiquement ces propos, et de plus hardis encore : “Ou ils combattront en dépit du général, ou ils retourneront tous à Rome”. Les centurions se joignent aux soldats, et déjà ce ne sont plus quelques murmures de groupes isolés : mille clameurs éclatent et se confondent sur la place d’armes, devant la tente du dictateur ; la foule croît et grandit comme une assemblée solennelle ; de toutes parts on crie : “Il faut aller à l’instant auprès du dictateur ; Sextus Tullius portera la parole au nom de l’armée, et d’une manière digne de son courage”.



Pour la septième fois Tullius était le primipile, et nul dans l'armée, de ceux du moins qui avaient fait le service d'infanterie, n'était plus célèbre par ses exploits. Suivi d'une troupe de soldats, il marche au tribunal, il s'adresse à Sulpicius, étonné de cet attroupement, et surtout de voir à sa tête Tullius, un soldat si docile à la discipline.

“Dictateur, je te dirai que l'armée entière, persuadée que tu la condamnes de lâcheté, et que c'est pour l'en punir honteusement que tu la tiens là désarmée, m'a prié de plaider sa cause devant toi. Certes, quand on pourrait nous reprocher d'avoir un jour lâché pied, ou tourné le dos à l'ennemi, ou perdu lâchement nos enseignes, je croirais pourtant devoir obtenir de toi, comme une justice, la permission de réparer cette faute par notre courage, et d'effacer par une nouvelle gloire le souvenir de cet opprobre. Battues sur l'Allia, les légions qui avaient perdu la patrie par leur frayeur, sorties bientôt de Véies, surent la reconquérir par leur bravoure.”

“Quant à nous, grâce à la bonté des dieux, à ta fortune, à celle du peuple romain, notre position et notre gloire sont intactes : si pourtant j'ose parler de gloire, alors que nous nous cachons comme des femmes derrière une palissade, en butte aux risées et aux outrages de l'ennemi ; alors que toi, notre général, ce qui nous est plus pénible encore, tu crois ton armée sans cœur, sans armes, sans bras, et que, même avant de nous éprouver, tu désespères de nous comme si tu croyais ne commander qu'à des soldats manchots et débiles. Sans cela, en effet, pour quelle raison un chef vétéran, si vaillant à la guerre, resterait-il assis là, comme on dit, les bras croisés ? Quoi qu'il en soit, il est certain que tu sembles douter de notre valeur plus que nous de la tienne.”

“Si pourtant ce n'est point ta volonté, mais la volonté de ceux qui gouvernent, si c'est quelque complot des patriciens et non la guerre des Gaulois qui nous tient éloignés de la ville et de nos pénates, je te prie de considérer ce que je vais dire comme le langage, non du soldat au général, mais du peuple aux patriciens ; vous avez vos volontés, il aura les siennes, il le déclare ; et qui dont pourrait s'en indigner ? Nous sommes soldats et non vos esclaves, envoyés à la guerre, non à l'exil. Nous sommes tous prêts, si on donne le signal, si on nous mène au combat, à combattre dignement en hommes, en Romains ! Que cela soit dit au Sénat.”

“Toi, général, nous te prions, nous tes soldats, de nous donner l'occasion de combattre. Si nous désirons vaincre, c'est pour vaincre sous tes ordres, pour te déférer un noble laurier, pour rentrer avec toi triomphants dans la ville, et suivre ton char au temple de Jupiter très bon, très grand, en te glorifiant, en te rendant grâces”.

Au discours de Tullius succédèrent les prières de la multitude ; et de tous côtés on lui criait de donner le signal, de faire prendre les armes.

## Dispositif des troupes romaines

14

Le dictateur comprit que l'action était bonne en soi, mais qu'il n'en devait point encourager l'exemple ; néanmoins il promit de faire ce que désiraient les soldats. Puis, il prend à part Tullius, et lui demande ce que signifie cela, et quelle est cette façon d'agir ? Tullius supplie instamment le dictateur "de croire qu'il n'a oublié ni la discipline militaire, ni ce qu'il est, ni ce qu'il doit à la souveraineté du commandement : mais une multitude soulevée d'ordinaire imite ses chefs ; il n'a point refusé de se mettre à leur tête, de peur qu'il ne se trouvât là un de ces hommes que les troupes révoltées se donnent toujours pour maîtres : car il n'eût jamais agi, lui, contre le gré de son général. Toutefois, le dictateur doit veiller avec soin à contenir son armée. Tout délai désormais est impossible avec des esprits si agités : ils choisiront le lieu et le temps pour combattre, et le prendront, si le général ne le leur donne".

Pendant cet entretien, un Gaulois enlevait des chevaux qui paissaient d'aventure hors du retranchement ; deux soldats romains les reprirent. Les Gaulois leur lancent des pierres : alors du poste romain un cri s'élève ; de part et d'autre on accourt ; et l'affaire allait devenir générale, si les centurions n'eussent promptement séparé les combattants.

C'était là une preuve que Tullius avait dit vrai au dictateur ; l'affaire n'admettait plus de retards : on annonça que le lendemain on livrerait bataille. Néanmoins le dictateur, qui venait au combat plus sûr de l'ardeur que des forces de ses soldats, cherche en lui-même tous les moyens de jeter la terreur au sein de l'ennemi. Son esprit habile imagine un expédient neuf, dont plusieurs généraux depuis, romains et étrangers, quelques-uns même de nos jours, ont profité, il fait enlever les bâts aux mulets, ne leur laisse que des housses pendantes, et les fait monter par des muletiers qu'il décore des armes prises à l'ennemi ou de celles des malades. Il en équipe ainsi mille environ, leur adjoint cent cavaliers, avec ordre de gravir pendant la nuit les hauteurs qui dominant le camp, de se cacher dans les bois, et de n'en point sortir sans en avoir reçu de lui le signal.

Lui, au point du jour, étendit exprès sa ligne au pied des montagnes, afin que l'ennemi prît position en face de ces hauteurs, où il avait dressé le vain appareil de cet épouvantail, qui lui servit plus en quelque sorte que ses véritables forces. Les chefs gaulois croyaient d'abord que les Romains ne descendraient point dans la plaine ; mais les voyant tout à coup se mouvoir, ils s'élancent, avides de combattre, et la lutte s'engage avant que les chefs aient donné le signal.

## Triomphe du dictateur sur les Gaulois ; revers devant Tarquines. Création de deux nouvelles tribus (358)

15

Les Gaulois assaillirent plus vivement l'aile droite : on n'aurait pu leur tenir tête ; mais le dictateur se trouvait là : il appelle Sex. Tullius par son nom, lui fait honte et lui demande : "Est-ce ainsi que les soldats devaient combattre ? est-ce là ce qu'il a promis ? Où sont ces cris pour réclamer des armes ? ces menaces de livrer bataille sans l'ordre du général ? Le général, le voici qui les appelle à haute voix au combat, et qui s'avance armé à la tête des enseignes. Oseront-ils au moins le suivre, eux qui voulaient le conduire, eux si braves au camp, si peureux dans l'action ! "

Il disait vrai ; ils l'entendent ; la pudeur les aiguillonne ; ils se jettent au-devant des traits ennemis : leur esprit égaré oubliait le péril. Cet assaut presque insensé ébranle d'abord les Gaulois ; la cavalerie arrive ensuite et les met en déroute. Le dictateur, voyant les ennemis battus de ce côté, passe avec les enseignes à l'aile gauche, où ils se ralliaient en grand nombre, et donne aux Romains placés sur les hauteurs le signal convenu. De ce point aussi un nouveau cri s'élève, une troupe s'avance sur les flancs de la montagne ; on la voit marcher au camp des Gaulois, qui, tremblant d'être coupés, cessent de combattre et regagnent leur camp dans une course désordonnée. Là, ils rencontrent M. Valerius, maître de la cavalerie, qui, depuis la défaite de l'aile droite, manoeuvrait en avant des retranchements ennemis ; ils tournent leur fuite alors vers les montagnes et les forêts ; plusieurs y furent reçus par les muletiers, par ces cavaliers de trompeuse apparence ; et de tous ceux que la peur entraîna ainsi dans les bois, il se fit un carnage atroce, longtemps encore après le combat. Nul autre, depuis M. Furius, ne mérita mieux que C. Sulpicius de triompher des Gaulois. Comme lui, il dépouilla les Gaulois d'une assez forte somme d'or, qu'il consacra au Capitole, dans un local muré de pierres de taille.

Cette année, les consuls firent aussi la guerre, mais non pas tous deux avec les mêmes chances. En effet C. Plautius vainquit et subjugua les Herniques ; mais Fabius, son collègue, se présenta avec imprévoyance et légèreté aux coups des Tarquiniens ; et cet échec fut moins grave par lui-même que par la perte de trois cent sept soldats romains prisonniers, que les Tarquiniens immolèrent. L'horreur d'un tel supplice fit encore plus éclater la honte du peuple romain. À cet échec se joignit la dévastation du territoire de Rome par une incursion subite des Privernates, puis des Véliternes.

La même année, on créa encore deux tribus, la Pomptina et la Publilia. On célébra les jeux que M. Furius, dictateur, avait voués ; une loi contre la brigue fut pour la première fois présentée au peuple romain par C. Poetelius, tribun du peuple, avec l'approbation du sénat : on crut, par cette loi, réprimer surtout les intrigues des hommes nouveaux, qui avaient l'habitude de courir les foires et les marchés.

## 2. Guerres du Latium (357 à 343 av. J.-C.)

### Guerre contre Priverne (357)

16

Les patriciens virent avec moins de joie, l'année suivante, sous le consulat de C. Marcius et de Cn. Manlius, les tribuns du peuple M. Duilius et L. Menenius présenter, sur l'intérêt à un pour cent, une loi que le peuple, au contraire, accueillit et adopta avec empressement.

Outre les nouvelles guerres décidées l'année précédente, une attaque fut résolue contre les Falisques, doublement coupables, et de la coalition de leur jeunesse avec les Tarquiniens, et de leur refus de rendre aux féciaux romains les soldats qui s'étaient réfugiés à Faléries, après la perte de la bataille. Cette campagne échut à Cn. Manlius : Marcius mena une armée contre les Privernates, et sur ce territoire, enrichi par une longue paix, il gorgea les soldats de butin. Malgré l'abondance de ces dépouilles, il eut encore la générosité de n'en rien retenir pour le trésor, et favorisa ainsi l'accroissement de la fortune privée du soldat.

Les Privernates avaient fortifié un camp en avant de leurs murailles, et s'y étaient retranchés. Il convoque et rassemble l'armée : "À vous dès à présent, dit-il, le camp de l'ennemi et sa ville ; je vous les livre en proie, si vous me promettez de vous mettre vaillamment à l'œuvre en cette rencontre, et de n'avoir pas moins de cœur au combat qu'au butin." Ils demandent le signal à grands cris, et superbes, animés d'un espoir qui ne les trahira point, ils marchent à l'attaque. Alors, à la tête des enseignes, Sextus Tullius, dont il a été parlé déjà, s'écrie : "Vois, général, comme ton armée te tient parole ; " et, laissant le javelot, il tire son épée et fond sur l'ennemi. Toute la ligne des enseignes suit Tullius, et du premier choc ils enfoncent l'ennemi, le mettent en fuite, le poursuivent jusqu'à la ville ; et comme ils allaient approcher les échelles des murailles, la place se rendit. Il y eut triomphe sur les Privernates.

L'autre consul ne fit rien de mémorable, sinon que, par une nouveauté sans exemple, il rassembla ses troupes par tribus dans son camp de Sutrium, et leur présenta une loi qui imposait un vingtième sur le prix des esclaves qu'on affranchirait. Cette loi produisait un revenu assez considérable au trésor, qui était pauvre : le sénat l'approuva. Mais les tribuns du peuple, moins inquiets de la loi que des suites d'un pareil exemple, prononcèrent la peine capitale contre celui qui convoquerait désormais le peuple hors de la ville ; car, si on laissait faire, il n'y avait chose, si funeste au peuple, qu'on ne pût obtenir des soldats, dévoués par serment au consul.

La même année, C. Licinius Stolon, sur la poursuite de M. Popilius Laenas, fut, aux termes de sa propre loi, condamné à une amende de dix mille as, comme possesseur de mille arpents de terre avec son fils, qu'il avait fait émanciper pour éluder la loi.

## Guerre contre Tarquiniens. Élection d'un dictateur plébéien (356)

17

Les consuls nouveaux, M. Fabius Ambustus et M. Popilius Laenas, l'un et l'autre nommés pour la seconde fois, eurent deux guerres à soutenir. L'une, contre les Tiburtins, fut sans peine achevée par Laenas, qui repoussa l'ennemi dans sa ville et dévasta les campagnes. L'autre consul fut battu par les Falisques et les Tarquiniens dans une première rencontre, où l'effroi vint surtout à la vue de leurs prêtres, qui s'avancèrent, comme des furies, secouant des torches ardentes et des serpents. Troublés par cet étrange spectacle, les soldats romains, dans leur égarement et leur stupeur, se rejettent en désordre contre leurs retranchements ; mais le consul, les lieutenants, les tribuns se prirent à rire et à les railler de cette frayeur d'enfants devant de vains prestiges : la honte soudain les ranima et ils se ruèrent aveuglément sur les objets qu'ils avaient fuis d'abord. Ils dissipent ce frivole appareil, s'élançant sur l'ennemi véritable, enfoncent toute sa ligne, prennent le camp dans le jour même, recueillent un butin immense, et s'en retournent vainqueurs, en se moquant, dans leurs saillies guerrières, et de l'artifice de l'ennemi et de leur propre frayeur.

Bientôt toute la population étrusque se souleva ; et, sous la conduite des Tarquiniens et des Falisques, les ennemis s'avancèrent jusqu'aux salines. Contre un si terrible ennemi, on créa un dictateur, C. Marcius Rutilus, le premier qui fut plébéien : il nomma maître de la cavalerie C. Plautius, plébéien comme lui. Les patriciens s'indignèrent de voir la dictature elle-même ainsi prostituée : de tous leurs efforts ils s'opposèrent aux décisions et aux préparatifs que le dictateur attendait pour cette guerre ; mais le peuple n'en fut que plus pressé à tout accorder, sur la demande du dictateur.

Il partit de la ville, et d'une rive du Tibre à l'autre, transportant son armée sur des bateaux partout où l'attirait la marche de l'ennemi, il parvint à exterminer des hordes nombreuses qui erraient à la débandade pour piller les campagnes. Puis, il surprend le camp étrusque, l'attaque, l'enlève, y fait huit mille ennemis prisonniers, tue les autres, ou les chasse du territoire de Rome, et revient triompher, sans autorisation du sénat, mais par la volonté du peuple.

Comme on ne voulait ni d'un dictateur, ni d'un consul plébéien pour tenir les comices consulaires, et que l'autre consul, Fabius, était retenu par la guerre, on en revint à un interrègne. Les interrois qui se succédèrent furent Q. Servilius Ahala, M. Fabius, Cn. Manlius, C. Fabius, C. Sulpicius, L. Aemilius, Q. Servilius et M. Fabius Ambustus. Sous le deuxième interroi, une discussion s'éleva à propos de l'élection de deux consuls patriciens. Les tribuns s'y opposèrent ; l'interroi Fabius disait "qu'une loi des Douze Tables portait que toute décision prise en dernier ressort par le peuple était légale et valable : or les élections étaient aussi une décision du peuple". L'opposition des tribuns ne réussit qu'à différer les comices : deux patriciens, C. Sulpicius Peticus, pour la troisième fois, et M. Valerius Publicola, furent créés consuls, et le jour même ils entrèrent en fonctions.

## Troubles à l'occasion des élections consulaires (355)

### 18

Ainsi, quatre cents ans après la fondation de la ville de Rome, trente-cinq ans après sa délivrance des Gaulois, onze ans après la conquête du consulat par le peuple, deux consuls patriciens, C. Sulpicius Peticus pour la troisième fois, et M. Valerius Publicola, entrèrent ensemble en fonctions à la suite d'un interrègne. Empulum, cette année, fut prise aux Tiburtes dans une expédition peu mémorable. Cette guerre fut conduite sous les auspices des deux consuls, selon quelques écrivains ; selon d'autres, le consul Sulpicius ravagea le territoire des Tarquiniens pendant le temps que Valerius mena les légions contre les Tiburtes.

À Rome, les consuls eurent une plus rude guerre à faire au peuple et aux tribuns. Ils pensaient que leur foi, plus que leur honneur encore, était engagée à remettre à deux patriciens ce consulat que deux patriciens avaient reçu ; on devait ou le céder totalement, si on faisait de ce consulat une magistrature plébéienne, ou le posséder totalement, suivant l'entière et pleine possession qu'ils en avaient reçue de leurs pères.

De son côté, le peuple murmurait : "Pourquoi vivre et se faire compter au rang de citoyens, si un droit que deux hommes, L. Sextius et C. Licinius, ont acquis par leur courage, tous ensemble ils ne peuvent le conserver ? Plutôt subir des rois, des décemvirs, toute autre domination plus odieuse encore, que de voir deux patriciens consuls, sans alternative d'obéissance et de commandement, afin qu'un parti éternellement établi au pouvoir s'imagine que le peuple n'est jamais né que pour servir."

Les auteurs de tout désordre, les tribuns, sont là ; mais, dans ce soulèvement universel, les chefs se distinguent à peine. Plus d'une fois, sans succès, on descendit au Champ de Mars ; plusieurs jours de comices s'usèrent en séditions. Enfin, vaincu par la persévérance des consuls, le peuple laissa éclater une si vive douleur, que les tribuns criant : "C'en est fait de la liberté, il faut abandonner et le Champ de Mars et la ville même, captive et esclave sous la tyrannie des patriciens" ; la multitude affligée les suivit. Les consuls, ainsi délaissés par une partie des citoyens, continuèrent, sans se déconcerter, les comices dans cette assemblée incomplète. Ils créèrent consuls deux patriciens, M. Fabius Ambustus pour la troisième fois, et T. Quinctius. Dans quelques annales, au lieu de T. Quinctius, je trouve pour consul M. Popilius.

## Capitulation de Tibur, représailles contre Tarquinies (354-353)

19

Les deux guerres, cette année, eurent un heureux succès. On combattit les Tiburtes, jusqu'à les réduire à se rendre ; on prit sur eux la ville de Sassula ; et leurs autres places auraient eu le même sort, si la nation entière, déposant les armes, ne se fût remise à la discrétion du consul. On triompha des Tiburtes : du reste, on mit de la clémence en cette victoire. Mais on sévit durement contre les Tarquiniens. Après un long massacre de leurs soldats sur le champ de bataille, on choisit, dans le nombre immense de leurs prisonniers, trois cent cinquante-huit des plus nobles, qu'on envoya à Rome : le surplus fut exterminé. Le peuple n'eut pas plus d'indulgence pour ceux qu'on avait envoyés à Rome : au milieu du Forum, tous furent battus de verges et frappés de la hache : on vengeait ainsi sur l'ennemi les Romains immolés sur le forum de Tarquinies. Ces succès militaires décidèrent les Samnites aussi à rechercher l'amitié de Rome. À leurs députés le sénat fit une réponse favorable, et, par un traité, les admit à son alliance.

Le peuple romain n'était point si heureux dans la ville que dans les camps ; car, bien que la réduction de l'intérêt à un pour cent eût allégé l'usure, le capital encore écrasait le pauvre, qui tombait en servitude : aussi, ni l'élection de deux consuls patriciens, ni le souci des comices et de ses intérêts publics, rien ne put détourner le peuple du soin de ses douleurs privées. L'un et l'autre consulat demeura donc aux patriciens. On créa consuls C. Sulpicius Peticus pour la quatrième fois, M. Valerius Publicola pour la deuxième.

La cité s'occupait alors de la guerre d'Étrurie : car le bruit courait que les gens de Caeré, par pitié pour un peuple frère, s'étaient unis aux Tarquiniens ; mais des députés latins appelèrent son attention sur les Volsques, qui, disaient-ils, avaient levé et armé des troupes, menaçaient déjà leurs frontières, et de là viendraient dévaster le territoire de Rome. Le sénat pensa qu'il ne fallait négliger ni l'un ni l'autre avis ; il ordonna aux consuls de lever deux armées et de tirer au sort leurs provinces. (8)

Mais ses premiers soins se portèrent vers la guerre d'Étrurie : une lettre du consul Sulpicius, à qui était échue la campagne contre Tarquinies, lui apprit que le territoire avait été ravagé près des salines romaines, qu'une partie du butin avait été transportée sur les terres des Cérites, et qu'il y avait à coup sûr des jeunes gens de ce peuple parmi les pillards. On rappela le consul Valerius, parti contre les Volsques, et campé déjà sur les terres de Tusculum : le sénat lui ordonna de nommer un dictateur. Il nomma T. Manlius, fils de Lucius, qui choisit pour maître de la cavalerie A. Cornelius Cossus ; et, se contentant d'une armée consulaire, il déclara, sur décision du sénat et ordre du peuple, la guerre aux Cérites.

## Une trêve de cent ans est conclue avec le peuple de Caeré (353)

20

Alors les Cérîtes, comme si cette déclaration de l'ennemi eût plus vivement exprimé la guerre que leurs propres actes, que ces dévastations qui avaient provoqué Rome, se prirent à redouter vraiment cette guerre, et virent bien que leurs forces ne suffiraient point à cette lutte. On eut regret du pillage, on maudit les Tarquiniens, qui avaient conseillé la défection. Nul ne s'arme, ne s'apprête à la guerre ; tous ordonnent à l'envi qu'on envoie des députés demander grâce pour leur faute.

Les députés présentés au sénat, renvoyés par le sénat devant le peuple, prièrent les dieux, dont ils avaient accueilli les trésors et pieusement gardé le culte durant la guerre des Gaulois, d'inspirer en faveur des Cérîtes, aux Romains heureux, cette pitié que les Cérîtes n'avaient point refusée jadis au peuple romain dans sa misère ; puis, tournés vers les sanctuaires de Vesta, ils rappelaient, en l'invoquant, la chaste et religieuse hospitalité par eux donnée aux flamines et aux vestales. "Après tous ces services, peut-on croire qu'ils soient tout à coup et sans motifs devenus ennemis ? ou que, s'ils ont agi en ennemi, ils l'aient fait de sang-froid plutôt qu'égarés par le délire, pour perdre ainsi par des méfaits nouveaux le prix de leurs vieux bienfaits placés surtout dans des cœurs si reconnaissants ? qu'ils aient choisi pour ennemie Rome florissante et heureuse à la guerre, après l'avoir prise en amitié dans sa détresse ? On ne doit point tenir pour libre volonté ce qui ne fut que contrainte et nécessité. En traversant leur territoire avec une armée menaçante, les Tarquiniens, qui ne leur avaient demandé rien que le passage, avaient entraîné quelques habitants des campagnes, ainsi complices de ces désastres dont on accusait toute la nation. Ceux-là, si on les réclame, ils sont prêts à les livrer, ou à les punir si on veut leur supplice. Mais Caeré, le sanctuaire du peuple romain, l'asile de ses prêtres et dépositaire des trésors sacrés de Rome, on la conservera pure et vierge des outrages de la guerre, pour prix de son accueil aux vestales et de sa piété pour les dieux."

Le peuple fut plus touché des anciens services de cette ville que de sa faute récente, et voulut oublier la faute plutôt que le bienfait. On accorda la paix au peuple Cérîte, et on fit une trêve de cent ans, qu'on eut soin d'insérer au sénatus-consulte.

Les Falisques étaient coupables du même crime : tout l'effort de la guerre se tourna contre eux ; mais cet ennemi ne se montra nulle part. On parcourut, on désola le territoire ; on n'essaya point d'assiéger les places. Les légions revinrent à Rome. Le reste de l'année fut employé à réparer les remparts et les tours ; on fit aussi la dédicace d'un temple d'Apollon.



## Élections consulaires (352). Règlement du problème des dettes (351)

### 21

À la fin de l'année, les débats des patriciens et du peuple interrompirent les comices consulaires : les tribuns refusaient de consentir à la tenue des comices, si les élections n'étaient conformes à la loi Licinia, et le dictateur obstiné eût plutôt détruit à jamais le consulat dans la république, que de le partager entre les patriciens et le peuple. D'ajournement en ajournement des comices, le terme de la dictature expira et on en revint à l'inter règne. Les interrois trouvèrent le peuple indigné contre les patriciens, et la lutte, accompagnée d'émeutes, dura jusqu'au onzième interroi. Les tribuns mettaient sans cesse en avant la défense de la loi Licinia : le peuple était plus touché du chagrin de voir s'aggraver ses dettes, et les douleurs privées éclataient dans les débats publics. Lassé par ces querelles, le sénat ordonna, pour le bien de la paix, à l'interroi L. Cornelius Scipion, de suivre la loi Licinia dans les comices consulaires. À P. Valerius Publicola, on donna pour collègue plébéien C. Marcius Rutilus.

Après ce premier retour des esprits vers la concorde, les nouveaux consuls essayèrent d'alléger aussi la charge de l'intérêt des dettes, qui semblait un obstacle à une entière union. De la liquidation des dettes, ils firent une charge publique, en créant des quinquévirs, auxquels leur mission de répartition pécuniaire valut le nom de "banquiers". Ils ont mérité par leur équité et leur dévouement, que leurs noms fussent signalés dans tous les annales. Ce furent C. Duilius, P. Decius Mus, M. Papirius, Q. Publilius et Ti. Aemilius. C'était là une opération difficile, qui mécontente souvent les deux parties, et toujours l'une d'elles ; mais, grâce à la modération qu'ils montrèrent, et par une avance plutôt que par un abandon des fonds publics, ils réussirent. Plusieurs paiements étaient en retard et embarrassés, plus par la négligence que par l'impuissance des débiteurs. On dressa dans le Forum des comptoirs avec de l'argent, et le trésor paya après avoir pris toutes sûretés pour l'État ; ou bien une estimation à juste prix et une cession libéraient le débiteur. Ainsi, sans injustice, sans une seule plainte d'aucune des parties, on acquitta un nombre immense de dettes.

Ensuite, sur le bruit d'une coalition des douze peuples de l'Étrurie, une vaine crainte de guerre fit créer un dictateur. On le créa dans le camp, où le sénatus-consulte fut envoyé aux consuls. Ce fut C. Julius, qui s'adjoignit pour maître de cavalerie L. Aemilius. Mais tout fut tranquille au dehors.

## Élection d'un censeur plébéien (350)

22

À Rome, les tentatives du dictateur pour faire nommer consuls deux patriciens amenèrent encore un interrègne. Les deux interrois qui se succédèrent, C. Sulpicius et M. Fabius, obtinrent ce que le dictateur avait voulu sans succès. Un service récent, l'allègement des dettes, avait apaisé le peuple ; on put créer deux consuls patriciens. On créa C. Sulpicius Peticus lui-même, qui avait été interroi le premier, et T. Quinctius Poenus : quelques-uns donnent à Quinctius le prénom de Caeso, d'autres celui de Caius. Partis tous deux pour combattre, Quinctius les Falisques, Sulpicius les Tarquiniens, ils ne rencontrèrent nulle part l'ennemi dans la plaine, et ils firent alors la guerre, non aux hommes, mais aux campagnes, par le feu et par le pillage. Cette destruction, comme un mal rongeur qui les épuisait lentement, dompta l'opiniâtreté des deux peuples ; ils demandèrent une trêve aux consuls, qui les renvoyèrent au sénat : ils obtinrent une trêve de quarante ans.

On fut ainsi délivré du soin de deux guerres menaçantes, et les armes reposèrent enfin. Depuis le paiement des dettes, bien des fortunes avaient changé de maîtres ; on jugea le recensement nécessaire. On indiqua la date des comices pour l'élection des censeurs. Mais C. Marcius Rutilus, qui avait été le premier dictateur plébéien, aspirait à la censure ; il déclara ses prétentions, et troubla ainsi l'union des ordres. Il semblait avoir assez mal choisi son temps, car les deux consuls étaient patriciens et refusaient de tenir compte de sa demande. Toutefois il parvint à son but, à force de persévérance et par l'appui des tribuns, dont tous les efforts tendaient à reconquérir le droit qu'ils avaient perdu aux comices consulaires : d'ailleurs, cet homme était assez grand par lui-même pour n'être point au-dessous des plus hautes dignités : enfin c'était lui qui avait ouvert le chemin de la dictature au peuple, et c'était par lui que le peuple voulait arriver au partage de la censure. Il n'y eut pas dans les comices de division de voix qui empêchât Marcius d'être désigné censeur avec Manlius.

Cette année eut aussi un dictateur, M. Fabius : on redoutait, non point une guerre, mais l'exécution de la loi Licinia aux comices consulaires. Le maître de cavalerie adjoint au dictateur fut Q. Servilius. Malgré cette dictature, la ligue patricienne fut aussi impuissante aux comices consulaires qu'aux élections de censeurs.

## Préparatifs de guerre contre les Gaulois (350)

23

Le peuple donna pour consul M. Popilius Laenas, les patriciens L. Cornelius Scipion. La fortune voulut faire plus de gloire au consul plébéien. En effet, au moment où l'on apprit qu'une immense armée de Gaulois avait placé son camp sur les terres des Latins, Scipion était atteint d'une grave maladie, et le soin de la guerre fut à titre extraordinaire commis à Popilius. Il se hâta d'enrôler une armée, ordonne à toute la jeunesse de se réunir en armes en dehors de la porte Capène, près du temple de Mars, aux questeurs de tirer les enseignes du trésor, complète quatre légions et confie le surplus des soldats au préteur P. Valerius Publicola, conseillant au sénat de lever une autre armée, et de ménager ainsi contre les chances incertaines de la guerre, une ressource à la république. Pour lui, après avoir suffisamment préparé et disposé toutes choses, il marcha à l'ennemi.

Toutefois, afin d'en connaître les forces avant de tenter la dernière épreuve, il s'empara le plus près qu'il put du camp des Gaulois, d'une éminence, où il commença une enceinte de palissades. Cette nation fougueuse et naturellement avide de bataille, apercevant au loin les enseignes romaines, déploie sa ligne comme pour engager le combat sur l'heure ; puis, quand elle voit les Romains, au lieu de descendre en rase campagne, s'établir sur la hauteur, et même se couvrir de retranchements, les croyant frappés d'épouvante, et d'autant plus faciles à vaincre d'ailleurs, qu'ils sont en ce moment tout occupés de leurs travaux, elle fond sur eux avec un cri féroce.

Les Romains, sans interrompre leurs travaux (les "triaux" seuls étaient à l'œuvre, et les "hastats" et les "principes" s'étaient placés en avant des travailleurs pour les couvrir de leurs armes), soutinrent son attaque. Outre la vaillance, la hauteur de la position les servit encore. En plaine et sur un sol égal, les javelots et les lances jetés à l'ennemi retombent presque toujours à plat et sans portée ; ici, lancés d'en haut, ils frappaient d'aplomb et se fixaient. Les Gaulois, accablés sous le poids de ces traits qui leur percent le corps ou s'attachent à leurs boucliers qu'ils surchargent, étant parvenus en courant presque en face des Romains, hésitent soudain et s'arrêtent : ce moment d'incertitude ralentit leur ardeur et ranime l'ennemi : refoulés en arrière, ils roulent et se renversent les uns sur les autres, et cette déroute fut plus meurtrière que le carnage même ; car il y en eut plus d'écrasés dans cette chute rapide, que de tués par le glaive.

## Victoire romaine

24

Cependant la victoire n'était point encore assurée aux Romains : descendus dans la plaine, il devaient y trouver d'autres périls. Les Gaulois surmontèrent la douleur de cette perte, et de leur multitude surgit pour ainsi dire une armée nouvelle, qui opposa des troupes fraîches à l'ennemi vainqueur. Le Romain s'arrêta et retint son élan : il était trop las pour suffire à un second combat ; et puis le consul, qui s'était porté sans prudence aux premiers rangs, avait eu l'épaule gauche presque traversée d'un "matar", et s'était un moment éloigné du champ de bataille.

Mais la victoire échappait avec ces lenteurs ; alors le consul, après avoir bandé sa blessure, revient en tête des enseignes, et s'écrie : "Qu'attends-tu là, soldat ? tu n'as point affaire ici à un ennemi latin ou sabin, dont tu feras un allié après la victoire. C'est contre des bêtes féroces que nous avons tiré le fer ; il faut verser leur sang ou donner le nôtre. Vous les avez repoussés du camp, jetés à la renverse au fond de la vallée, et, sur ces cadavres ennemis couchés à vos pieds, vous êtes debout encore. Couvrez les plaines d'autant de morts que vous en avez jonché les montagnes. N'espérez pas qu'il vous fuient, si vous restez-là il faut aller en avant, et charger l'ennemi ! "

À ces exhortations, ils s'élancent de nouveau, font reculer les premiers manipules gaulois ; puis, formés en triangle, percent le centre de la ligne. Alors, en pleine déroute, les Barbares, qui n'avaient ni chefs ni discipline certaine, tournent leur marche impétueuse vers leurs alliés ; dispersés par les campagnes, et emportés dans leur fuite au-delà même de leur camp, ils gagnent le lieu le plus élevé qu'ils rencontrent, le mont Albain, qui se dresse à leur yeux comme une citadelle au milieu des hauteurs voisines. Le consul ne les poursuit pas au-delà de leur camp : il était appesanti par sa blessure, et il ne voulait pas exposer une armée fatiguée du combat au pied de ces éminences occupées par l'ennemi. Il donna au soldat le butin du camp, et ramena dans Rome son armée victorieuse, et riche des dépouilles gauloises. La blessure du consul retarda son triomphe. Le même motif donna le regret au sénat de créer un dictateur pour tenir les comices en l'absence des consuls malades. L. Furius Camillus, nommé dictateur, et secondé du maître de la cavalerie, P. Cornelius Scipio, rendit aux patriciens l'antique possession du consulat. En mémoire de ce service, la vive reconnaissance des patriciens le fit nommer consul ; il eut pour collègue Appius Claudius Crassus.

Avant l'entrée en fonctions des nouveaux consuls, Popilius triompha des Gaulois, au grand contentement du peuple : on se demandait tout bas dans la foule, "si quelqu'un s'était mal trouvé d'un consul plébéien." Puis on attaquait en même temps le dictateur, qui avait pris le consulat en paiement de son mépris pour la loi Licinia : attentat public, moins honteux peut-être que cette ambition privée d'un dictateur qui s'était lui-même proclamé consul.

L'année fut remarquable par le nombre et la variété des événements. Les Gaulois, descendus des monts Albains, où ils n'avaient pu supporter la rigueur de l'hiver, erraient par les plaines et les côtes maritimes, qu'ils dévastaient. La mer était infestée de vaisseaux grecs, qui désolaient les rivages d'Antium, le pays laurentin et les bouches du Tibre. Une fois, les brigands de la mer en vinrent aux prises avec les brigands de la terre : l'issue de la bataille demeura douteuse, et ils se retirèrent, les Gaulois dans leur camp, les Grecs sur leurs vaisseaux, incertains de part et d'autre s'ils étaient vaincus ou vainqueurs.

Cependant survinrent bientôt de plus vives alarmes : une assemblée des peuples latins, réunie dans le bois sacré de Ferentina, répondit sans détour aux Romains qui lui commandaient de fournir des troupes : "Qu'on devait s'abstenir de commander à ceux dont on avait besoin : les Latins aimaient mieux prendre les armes pour leur liberté propre, que pour l'empire d'autrui." Au moment de soutenir à la fois deux guerres étrangères, la défection des alliés inquiétait le sénat ; mais il comprit que la crainte contiendrait ceux que leur foi n'avait pu contenir : il ordonna aux consuls de déployer dans une levée toutes les forces de la république ; car Rome devait compter sur une armée citoyenne, quand l'appui des alliés lui manquait. On enrôla partout, et la jeunesse de la ville et celle des campagnes, et on en forma, dit-on, dix légions, chacune de quatre mille deux cents fantassins et de trois cents cavaliers. Improviser aujourd'hui une armée pareille, au premier bruit d'une invasion étrangère, dût cette puissance du peuple romain, que l'univers entier contient à peine, réunir toutes ses forces, ne serait point œuvre facile : tant il est vrai que nous n'avons grandi que pour notre ruine, en richesses et en luxe.

Parmi les autres événements de cette année, il faut compter la perte de l'un des consuls, Appius Claudius, qui mourut au milieu des préparatifs de la guerre. Le pouvoir fut remis à Camille, demeuré seul au consulat grâce à son mérite, qu'on n'osa point soumettre à l'autorité dictatoriale, ou à son nom peut-être, qui parut d'heureux augure dans un tumulte gaulois ; le sénat ne crut point convenable de lui substituer un dictateur. Ce consul laissa deux légions pour garder la ville, partagea les huit autres avec le préteur L. Pinarius ; et, fier du souvenir de son vaillant père, il prend pour lui, sans l'épreuve du sort, la guerre des Gaulois, et charge le préteur de défendre la côte maritime et de repousser les Grecs des rivages. Il descend sur le territoire pontin ; mais il ne voulait point combattre en rase campagne sans y être contraint ; il pensait d'ailleurs que, s'opposer aux dévastations d'un ennemi forcé par la nécessité de vivre de rapines, ce serait assez pour le réduire : il choisit un lieu favorable, et s'y retrancha.

## L'exploit de M. Valerius Corvinus (349)

26

Là, pendant qu'on passait le temps à observer sans agir, un Gaulois s'avança, remarquable par sa grandeur et par son armure. De sa lance il heurte son bouclier, impose silence, et provoque, par interprète, un des Romains à combattre avec lui. Il y avait là un tribun des soldats, un jeune homme, M. Valerius, qui s'estima non moins digne de cet honneur que T. Manlius. Il demande et prend les ordres du consul, et s'avance hors des rangs avec ses armes. L'intervention des dieux dans cette lutte fit perdre à l'homme une part de sa gloire.

Déjà en effet le Romain était aux prises, quand soudain un corbeau se percha sur son casque, faisant face à l'ennemi, ce qui parut d'abord un augure envoyé du ciel ; le tribun l'accepte avec joie, puis il prie, "le dieu ou la déesse qui lui envoie cet heureux message, de lui être favorable et propice." Chose merveilleuse : non seulement l'oiseau demeure au lieu qu'il a choisi, mais, chaque fois que la lutte recommence, se soulevant de ses ailes, il attaque du bec et des ongles le visage et les yeux de l'ennemi, qui, tremblant enfin à la vue d'un tel prodige, les yeux et l'esprit troublés tout ensemble, tombe égorgé par Valerius : le corbeau disparaît alors, emporté vers l'orient.

Jusque-là les deux armées étaient restées immobiles, mais quand le tribun se mit à dépouiller le cadavre de son ennemi mort, les Gaulois ne se tinrent plus à leur poste, et l'élan des Romains vers le vainqueur fut plus rapide encore. Et là, autour du corps du Gaulois terrassé, une lutte s'engage, un combat sanglant a lieu. Des manipules des postes avancés, l'action gagne les légions entières qui se confondent. À ses soldats joyeux de la victoire du tribun, joyeux de l'assistance et de l'appui des dieux, Camille ordonne de marcher au combat ; et montrant le tribun paré de ses nobles dépouilles : "Imite-le, soldat, disait-il ; et près du cadavre de leur chef couche à terre ces hordes gauloises."

Les dieux et les hommes prirent part à cette affaire ; on livra bataille aux Gaulois : et le résultat n'en fut point douteux ; tant l'issue de la lutte des deux combattants l'avait marqué d'avance à l'esprit de l'une et l'autre armée ! Aux premiers postes seulement, dont la rencontre avait entraîné les autres, le combat fut acharné : tout le reste, avant d'en venir à la portée du trait, tourna le dos. Dispersés d'abord chez les Volsques et sur le territoire de Falerne, ils gagnèrent ensuite l'Apulie et la mer inférieure.

Le consul convoqua l'armée, fit l'éloge du tribun, et lui donna dix bœufs et une couronne d'or ; puis, sur un ordre du sénat, il prit en main la guerre maritime et réunit son camp à celui du préteur : mais, voyant que la lâcheté des Grecs, qui refusaient le combat, prolongeait la guerre, le sénat lui ordonna de nommer dictateur, pour la tenue des comices, T. Manlius Torquatus. Le dictateur nomma maître de la cavalerie A. Cornelius Cossus, et tint les comices consulaires ; son rival de gloire, quoique absent, M. Valerius Corvus (car ce fut désormais son surnom) fut par lui, aux applaudissements du peuple, et à vingt-trois ans, proclamé consul. On donna pour collègue plébéien, à Corvus, M. Popilius Laenas, appelé ainsi pour la quatrième fois au consulat.

Camille ne fit aucun exploit mémorable contre les Grecs, mauvais guerriers sur terre

comme le Romain l'était sur mer. Enfin repoussés des côtes, et tourmentés même, entre autres besoins, du manque d'eau, ils quittèrent l'Italie. Quelle contrée, quelle nation avait envoyé cette flotte ? on l'ignore : peut-être les tyrans de Sicile ; je le croirais du moins, car la Grèce, fatiguée en ce temps-là de guerres intestines, tremblait déjà au bruit de la puissance macédonienne.

## Problèmes intérieurs (348-347). Capitulation de Satricum (346)

27

Les armées licenciées, la paix faite au dehors, les ordres étaient d'accord, et la ville en repos ; c'était trop de bonheur : la peste attaqua Rome et força le sénat de commander aux décevirs de consulter les livres Sibyllins. D'après leur avis, on fit un lectisterne. La même année, les Antiates établirent une colonie à Satricum, et relevèrent la ville, détruite par les Latins. À Rome, on conclut un traité avec des envoyés de Carthage, qui étaient venus demander alliance et amitié.

La même tranquillité au dedans et au dehors continua sous le consulat de T. Manlius Torquatus et de C. Plautius : on réduisit seulement l'intérêt du douzième au vingt-quatrième ; on arrêta que les dettes s'acquitteraient en quatre paiements égaux, dont le premier comptant, et le reste dans l'espace de trois ans ; même ainsi cet arrangement gênait encore une partie du peuple, mais le respect de la foi publique intéressa plus le sénat que les malaises particuliers. Ce qui surtout soulagea la ville, c'est qu'il y eut sursis aux levées de tribut et de soldats.

Deux ans après le rétablissement de Satricum par les Volsques, on apprit du Latium que des députés antiates parcouraient les cités latines pour les soulever ; avant que le nombre des ennemis n'augmentât, M. Valerius Corvus, élu pour la seconde fois consul avec C. Poetelius, eut ordre de porter la guerre aux Volsques, et marcha sur Satricum, à la tête d'une armée redoutable. Là, les Antiates et les autres Volsques, qui, pour faire face aux premiers mouvements de Rome, avaient préparé des forces, vinrent à sa rencontre ; et, entre peuples animés d'une vieille haine, le combat ne se fit pas attendre.

Les Volsques, plus ardents à la révolte qu'habiles à faire la guerre, furent vaincus ; il gagnèrent, en pleine déroute, les remparts de Satricum ; et, comme ils comptaient peu sur la sûreté de ses murailles, quand ils virent la ville, environnée de troupes, près d'être escaladée et prise d'assaut, ils se rendirent, au nombre de quatre mille soldats, outre une foule d'habitants sans armes. La place fut démolie et brûlée : le feu n'épargna que le temple de Mater Matuta. Tout le butin fut donné au soldat. On n'en détacha que les quatre mille hommes qui s'étaient rendus : le consul les mena enchaînés devant son char de triomphe ; puis il les vendit, et en rapporta le prix, qui fut immense, au trésor public. Des écrivains disent que tous ces prisonniers n'étaient que des esclaves : ce qui rend le fait plus vraisemblable ; car on n'eût point vendu des soldats qui s'étaient rendus.



## Guerre contre les Aurunques

28

À ces consuls succédèrent M. Fabius Dorsuo, Ser. Sulpicius Camerinus. Bientôt après, une incursion des Aurunques, qui commença brusquement la guerre, fit craindre, dans cet acte d'un seul peuple, la complicité de toute la confédération latine ; et, comme en présence du Latium en armes, on créa un dictateur, L. Furius, qui nomma maître de la cavalerie Cn. Manlius Capitolinus. Puis, comme toujours dans les grandes alarmes, on proclama le "iustitium", on pressa la levée, sans exempter personne ; et les légions, avec toute la diligence possible, marchèrent contre les Aurunques. On trouva là des pillards, et non des ennemis. Une première rencontre décida la victoire. Néanmoins, comme ils avaient spontanément commencé la guerre, et, sans balancer, accepté le combat, le dictateur, croyant avoir besoin du secours des dieux, avait, pendant l'action, voué un temple à Junon Moneta : enchaîné par ce vœu, il retourna vainqueur à Rome, et abdiqua la dictature. Par ordre du sénat, des duumvirs furent créés pour veiller à faire ce temple digne de la majesté du peuple romain : on lui destina dans la citadelle l'emplacement qu'avait occupé la maison de M. Manlius Capitolinus. Les consuls profitèrent, pour combattre les Volsques, de l'armée du dictateur ; ils attaquèrent l'ennemi sans défiance, et lui enlevèrent Sora.

Un an après avoir été voué, le temple de Moneta fut dédié, sous les consuls C. Marcius Rutilus et T. Manlius Torquatus, élus, celui-ci pour la seconde fois, celui-là pour la troisième. Cette dédicace fut aussitôt suivie d'un prodige semblable à l'antique prodige du mont Albain : car il tomba une pluie de pierres, et la nuit sembla voiler la lumière du jour. On consulta les livres ; et comme la cité était pleine d'une religieuse terreur, le sénat crut devoir nommer un dictateur pour une célébration des fêtes. On nomma P. Valerius Publicola : on lui donna pour maître de cavalerie Q. Fabius Ambustus. On ne se contenta pas d'envoyer les tribus en supplications solennelles ; on y appela même les peuples voisins, et on fixa à chacun un rang et un jour pour venir en prières.

À cette année, on rapporte quelques jugements cruels du peuple contre des usuriers, assignés devant lui par les édiles. Enfin survint un interrègne, dont on ne peut au juste déterminer la cause. Il cessa, et ceci pourrait expliquer son but, par la création de deux consuls patriciens : M. Valerius Corvus, élu pour la troisième fois, et A. Cornelius Cossus.

### **3. Début des guerres samnites (343 à 342 av. J.-C.)**

#### **Les Sidicins demandent l'aide de Campaniens contre les Samnites (343)**

29

Nous parlerons désormais de guerres plus importantes et par les forces de l'ennemi, et par la lointaine distance des lieux, et par le long temps de leur durée. Cette année, en effet, commença la guerre contre les Samnites, nation puissante par ses richesses et par ses armes. Aux Samnites, à cette lutte si longtemps incertaine, succéda Pyrrhus comme ennemi, puis à Pyrrhus les Carthaginois. Quelle tâche gigantesques ! que d'extrêmes périls il a fallu courir avant qu'à cette grandeur, qui déjà lui pèse, ait pu s'élever enfin l'empire !

Cette guerre des Romains et des Samnites, unis ensemble d'alliance et d'amitié, eut une origine étrangère : elle ne vint pas d'eux-mêmes. Les Samnites avaient injustement, parce qu'ils se sentaient les plus forts, porté les armes contre les Sidicins, qui, dans leur détresse, obligés de recourir à l'assistance d'une nation plus puissante, s'allièrent aux Campaniens. Les Campaniens apportèrent un nom plutôt que des forces à la défense de leurs alliés : énervés de mollesse, ils se présentèrent à des hommes endurcis au service des armes ; et, battus sur le territoire sidicin, ils attirèrent sur eux tout l'effort de la guerre.

Les Samnites en effet, laissant là les Sidicins, attaquèrent ce rempart de leurs voisins, ces Campaniens eux-mêmes : conquête aussi facile, et plus riche de butin et de gloire. Ils envahissent les hauteurs des Tifata, qui dominant Capoue, y placent un fort détachement, et descendent en bataillon carré dans la plaine qui s'étend entre Capoue et les Tifata. Là s'engage un nouveau combat, contraire encore aux Campaniens, qui sont refoulés dans leurs murs. L'élite de leur jeunesse avait succombé ; ne voyant point d'espoir autour d'eux, ils furent réduits à demander du secours aux Romains.

## Les Campaniens implorent le secours de Rome (343)

30

Leurs députés, introduits dans le sénat, parlèrent à peu près en ces termes :

“Le peuple campanien nous a envoyés en députation près de vous, pères conscrits, vous demander amitié pour toujours, et pour le moment assistance. Si nous l’avions demandée en nos jours prospères, cette amitié, formée plus vite, se fût serrée de plus faibles liens : car nous serions venus alors d’égal à égal à cette alliance, et dans cette pensée nous aurions pu demeurer vos amis comme nous le sommes, mais avec moins de soumission et de dépendance envers vous. Aujourd’hui, gagnés par votre compassion, soutenus par vous dans nos dangers, la reconnaissance du bienfait reçu sera pour nous un devoir, sous peine de paraître ingrats et indignes de toute protection divine et humaine.”

“Et par Hercule, si les Samnites avant nous sont devenus vos amis et vos alliés, ce n’est point là, je pense, une raison de nous refuser votre amitié ; seulement ils auront sur nous un droit d’ancienneté, un degré d’honneur de plus : car enfin le traité des Samnites ne vous défend pas de conclure de nouveaux traités ; toujours d’ailleurs le seul désir d’être votre ami fut auprès de vous un titre suffisant à votre amitié, pour qui aspirait à l’obtenir. Les Campaniens, quoique la fortune présente ne nous permette point de parler bien haut, ne le cèdent par l’étendue de leur ville et la fertilité de leurs terres à aucun peuple qu’à vous seuls, et n’ajouteront point, j’imagine, un léger accroissement à votre prospérité, en faisant amitié avec vous. Que les Èques et les Volsques, éternels ennemis de cette ville, tentent un mouvement ; nous serons là sur leurs pas, et ce que vous aurez fait les premiers pour notre salut, nous le ferons à jamais pour votre empire et votre gloire.”

“Ces nations qui nous séparent de vous une fois domptées, ce qui ne tardera guère, grâce à votre vaillance et à votre fortune, votre empire s’étendra sans interruption jusqu’à nous. Cruel et déplorable aveu, que nous arrache notre fortune ! Nous en sommes arrivés là, pères conscrits, que nous devons, Campaniens, être à nos amis ou à nos ennemis : à vous, si vous venez à notre aide ; si vous nous délaissez, aux Samnites. Examinez donc si vous voulez que Capoue et la Campanie tout entière augmentent vos forces ou celles des Samnites.”

“Il est juste, Romains, que votre pitié, et votre appui soient accessibles à tous ; mais surtout à ceux qui, en portant à d’autres un secours imploré, ont dépassé leurs forces, et en sont venus eux-mêmes à cette extrémité. Au fond, si nous combattions en apparence pour les Sidicins, nous combattions vraiment pour nous : nous avons vu un pays voisin envahi par les Samnites, livré à leur infâme brigandage, et l’incendie qui aurait dévoré les Sidicins prêt à s’étendre jusqu’à nous.”

“Aussi maintenant, si les Samnites viennent nous assaillir, ce n’est point de dépit qu’on les ait outragés, c’est de joie qu’on leur ait fourni un prétexte. Ah ! si c’était pour venger des ressentiments, et non pour assouvir à propos leur cupidité, serait-ce trop peu encore d’avoir au pays des Sidicins d’abord, puis dans la Campanie même, exterminé nos légions ? Quelle est donc cette colère si acharnée, que le sang versé de deux armées n’ait pu l’assouvir ? Ajoutez à cela la dévastation des campagnes, les butins d’hommes et de

troupeaux, les fermes incendiées et ruinées, tout le pays mis à feu et à sang. N'était-ce point assez pour assouvir leur colère ? Mais c'est leur cupidité qu'il faut assouvir. C'est elle qui les entraîne à la conquête de Capoue ! ils veulent ou détruire cette ville si belle, ou la posséder eux-mêmes.

“Vous plutôt, Romains ! qu'un bienfait vous en rende maîtres, et ne souffrez pas que par un crime ils s'en emparent. Je ne parle point à un peuple qui se refuse à de justes guerres ; cependant, si vos secours se montrent seulement, vous n'aurez pas même, je pense, besoin de combattre. Le mépris des Samnites est arrivé jusqu'à nous, mais il n'a pu monter plus haut. Ainsi, Romains, à l'ombre de vos armes, nous pourrions être à couvert ; et tout ce qu'après cela nous aurons, tout ce que nous serons nous-mêmes, vous le regarderez comme votre bien. Pour vous sera labouré le sol de Campanie, pour vous se peuplera la ville de Capoue : nous vous compterons parmi nos fondateurs, nos pères, nos dieux immortels. Pas une de vos colonies ne surpassera notre dévouement, notre fidélité envers vous.”

“Qu'un signe de vos têtes, pères conscrits, promette aux Campaniens votre divine et invincible protection, et leur fasse espérer que Capoue sera sauvée. Pourriez-vous jamais croire quel immense concours de citoyens de toutes classes nous suivit en partant ? que de vœux, que de larmes s'échappaient de toutes parts ? en quelle anxiété se trouvent à cette heure le sénat et le peuple campanien, nos femmes et nos enfants ? Debout aux portes, toute cette multitude, l'œil tendu vers le chemin qui va nous ramener, attend, j'en suis sûr, pères conscrits, l'esprit inquiet et incertain, la réponse que vous nous chargerez de leur faire. Un mot peut leur apporter salut, victoire, vie et liberté ; ce qu'un autre leur apporterait, je tremble de l'imaginer. Je le répète : nous devons être vos alliés et vos amis, ou n'être plus. Vous déciderez.”

Les députés se retirent et le sénat délibère. Aux yeux d'un grand nombre, cette ville, la plus vaste et la plus opulente de l'Italie, avec ses champs si fertiles et voisins de la mer, serait une ressource contre les chances trompeuses des récoltes, et le grenier du peuple romain. Cependant, sur tant d'avantages, prévalut la bonne foi, et le consul, au nom du sénat, répondit :

“De sa protection, Campaniens, le sénat vous juge dignes ; mais en formant alliance avec vous, il est juste de ne point attenter à une amitié, à une alliance plus ancienne. Les Samnites nous sont unis par un traité, et nos armes offenseraient plus les dieux que les hommes, en attaquant les Samnites : nous vous refusons cet appui. Mais nous enverrons, c'est une justice et un devoir, des députés à nos alliés et amis, pour les prier que nulle violence ne vous soit faite.”

À cela, le chef de la députation, d'après les instructions qu'il avait apportées de sa ville, répliqua : “Puisque vous ne voulez point prendre la juste défense de nos intérêts contre la violence et l'injustice, vous défendrez au moins les vôtres. C'est pourquoi, peuple campanien, ville de Capoue, terres, temples des dieux, choses divines et humaines enfin, nous résignons tout en votre puissance, pères conscrits, et en celle du peuple romain : si désormais on nous outrage, c'est vos sujets qui seront outragés.” À ces paroles, tous, les mains tendues vers les consuls, ils se prosternent, pleins de larmes, dans le vestibule de la curie.

C'était, pour le sénat, un touchant exemple de l'instabilité des destinées humaines : un riche et puissant peuple, brillant de luxe et de fierté, que ses voisins avaient naguère appelé à leur aide, s'humilier à ce point aujourd'hui, et se soumettre soi et tous ses biens au pouvoir d'autrui ! On ne crut point que l'honneur permît de trahir des gens qui se livraient ; on pensa que les Samnites agiraient contre toute justice, s'ils attaquaient encore un territoire et une ville acquis, par cette cession, au peuple romain. On résolut donc d'envoyer sans délai des députés aux Samnites : on leur recommanda d'exposer aux Samnites les prières des Campaniens, la réponse du sénat fidèle à l'amitié des Samnites, enfin l'abandon fait à Rome. Ils leur demanderaient, au nom de leur alliance et de leur amitié, d'épargner ses sujets ; de ne plus porter, sur un territoire cédé au peuple romain, des armes ennemies. Si les voies de douceur avaient peu de succès, ils enjoindraient aux Samnites, au nom du peuple romain et du sénat, de respecter la ville de Capoue et le territoire campanien.

À cette déclaration des députés, le conseil des Samnites répondit fièrement qu'ils poursuivraient la guerre, et leurs magistrats, sortis de la curie, appelèrent, en présence des députés, les chefs de cohortes, et leur commandèrent à haute voix d'aller à l'instant même ravager les terres de Capoue.

## Le consul Valerius se porte au secours des Campaniens (343)

32

Quand cet accueil fut connu de Rome, le sénat, négligeant le soin de tout autre intérêt, envoya des féciaux demander raison aux Samnites, et, sur leur refus, leur déclarer la guerre dans les formes solennelles, et décréta qu'on soumettrait sans délai cette affaire à la sanction du peuple. Le peuple ordonna la guerre, et les deux consuls, partis de la ville avec deux armées, entrèrent, Valerius dans la Campanie, Cornelius dans le Samnium, et campèrent, l'un près du mont Gaurus, l'autre près de Saticula. Valerius, le premier, rencontra les légions des Samnites : ils avaient bien prévu que tout le poids de la guerre pencherait de ce côté ; puis la colère les entraînait contre les Campaniens, si ardents à porter ou à réclamer contre eux des secours. À la vue du camp romain, tous à l'envi demandent fièrement à leurs chefs le signal du combat, assurant que le Romain aurait même fortune à protéger le Campanien, que le Campanien naguère à secourir le Sidicin.

Valerius, après avoir, pendant quelques jours, par de légères escarmouches, éprouvé l'ennemi, sans plus attendre arbora le signal, et, en peu de mots, exhorta ses soldats. "Une guerre nouvelle, un ennemi nouveau ne doit point les effrayer : à mesure que leurs armes s'éloigneront de la ville, ils arriveront à des nations de moins en moins aguerries. Ce n'est point par les défaites des Sidicins et des Campaniens qu'il faut juger du courage des Samnites : deux partis combattaient ; quels qu'ils fussent, il fallait bien que l'un d'eux fût vaincu. Les Campaniens d'ailleurs, c'est, à coup sûr, leur luxe immodéré, leur dissolution, leur mollesse, plutôt que la vigueur de l'ennemi, qui les a vaincus. Qu'est-ce, après tout, que ces deux succès des Samnites dans l'espace de tant de siècles, contre toutes ces gloires du peuple romain, qui compte peut-être plus de triomphes que d'années depuis la fondation de sa ville ? qui partout, autour de lui, Sabins, Étrusques, Latins, Herniques, Èques, Volsques, Aurunques, a tout dompté par les armes ? qui dans tant de rencontres a battu les Gaulois, et fini par ne leur laisser de refuge que la mer et leurs vaisseaux ? "

"Ils doivent avoir foi chacun dans leur gloire guerrière, dans leur courage, en allant au combat ; envisager aussi sous quels ordres, sous quels auspices la lutte va s'engager ; si leur chef n'est qu'un brillant discoureur, bon tout au plus à entendre, brave en paroles, et étranger aux choses de la guerre, ou s'il est homme à savoir manier les armes, marcher en tête des enseignes, agir au sein de la mêlée ? Ce sont mes actions, soldats, dit-il, et non mes paroles, que je veux vous voir suivre ; demandez-moi non des ordres seulement, mais un exemple. Ce n'est point l'intrigue ou les cabales ordinaires aux nobles, c'est ce bras qui m'a valu trois consulats et le comble de la gloire."

"Il fut un temps où on eût pu dire : C'est que tu étais patricien et issu des libérateurs de la patrie, et que ta famille eut le consulat la même année que cette ville un consul. Ouvert aujourd'hui sans distinction, à nous et à vous, patriciens ou plébéiens, le consulat n'est plus, comme auparavant, le prix de la naissance, mais du mérite : ainsi donc, aspirez tous, soldats, à tout honneur suprême. Non, bien que vous m'ayez donné le nouveau surnom de Corvus inspiré par les dieux mêmes aux humains, Publicola, ce vieux surnom de notre famille, n'est point sorti de ma mémoire. Car toujours, en paix comme en guerre, simple particulier, dans les plus humbles comme dans les plus hautes charges, tribun ou consul, et

du même cœur en tous mes consulats, j'aime et j'aimai le peuple romain. Maintenant le temps presse ; venez, et, avec le secours des dieux, remportez avec moi un premier, un complet triomphe sur les Samnites.”

## Victoire des Romains sur les Samnites (343)

### 33

Jamais chef et soldats ne furent si bien ensemble : il partageait sans hésiter avec les plus humbles tous les travaux du service. Dans les jeux militaires où s'engagent ces luttes rivales de vitesse et de force, doux et facile, et toujours, vainqueur ou vaincu, d'humeur égale, il ne dédaignait aucun des adversaires qui se présentaient. Il était bienfaisant à propos dans ses actes ; dans ses discours, il ménageait la liberté d'autrui, sans oublier sa dignité ; et, ce qui plaît surtout au peuple, dans l'exercice de ses magistratures, comme avant de les obtenir, il portait les mêmes manières. Aussi l'armée entière répondit avec une incroyable allégresse aux exhortations de son chef. Elle sort du camp et le combat s'engage.

Il y avait là, plus que jamais ailleurs, pareil espoir des deux parts et forces égales ; même confiance en soi, mais sans mépris pour l'ennemi. Les Samnites étaient fiers de leurs derniers exploits, et de leur double victoire des jours précédents ; les Romains de leurs quatre cents ans de gloires et d'une victoire qui remontait à la fondation de leur ville : les deux partis néanmoins s'inquiétaient d'avoir un ennemi nouveau à combattre. La bataille marqua bien l'esprit qui les animait, car on lutta longtemps avant que de part ou d'autre l'armée ne pliât. Le consul enfin voulut jeter le désordre dans cette ligne que la valeur ne pouvait rompre ; il essaya, par une charge de cavalerie, de troubler les premiers rangs de l'ennemi ; mais ce fut sans succès : resserrés dans un étroit espace, les escadrons s'agitent, se tournent sans pouvoir s'ouvrir un chemin. Il les voit, revient en tête des légions, et sautant de cheval : "À nous, soldats, dit-il ; à nous, fantassins, c'est notre affaire. Marchons, et à mesure que vous me verrez avancer et me faire voie par le fer dans les rangs ennemis, que chacun de vous de même renverse tout devant soi. Cette plaine, où se dressent tant de lances étincelantes, vous l'allez voir s'éclaircir, balayée par le carnage."

Il dit, et commande aux cavaliers de se replier sur les deux ailes ; ce qui laissait libre l'accès du centre aux légions. À leur tête, le consul fond sur l'ennemi, et tue le premier que le hasard offre à ses coups. Ce spectacle les enflamme ; à droite, à gauche, chacun devant soi, ils engagent une lutte mémorable. Les Samnites demeurent fermes, bien qu'ils reçoivent plus de coups qu'ils n'en portent. Déjà le combat durait depuis assez longtemps, et malgré un massacre atroce autour de leurs enseignes, pas un Samnite ne songeait à fuir, tant ils avaient à cœur de n'être vaincus que par la mort ! Mais les Romains, sentant que leurs forces s'épuisent de lassitude, et que le jour va leur manquer, dans un élan de rage, se ruent sur l'ennemi. Alors on le vit lâcher pied et se disposer à la fuite ; alors on prit, on tua le Samnite à loisir : et peu auraient survécu, si la nuit n'eût mis fin à cette victoire ; car ce n'était plus un combat.

Les Romains avouaient qu'ils n'avaient jamais eu affaire à un plus opiniâtre ennemi ; et les Samnites, quand on leur demandait quelle première cause avait pu décider à la fuite des courages si obstinés, répondaient "qu'ils avaient cru voir la flamme jaillir des yeux des Romains, de leurs visages forcenés, de leurs bouches furieuses : de là surtout l'origine de leur terreur. Terreur que trahit du reste l'issue du combat d'abord, et ensuite leur retraite nocturne. Le jour suivant, le Romain s'empara du camp déserté par l'ennemi, où toute la



multitude des Campaniens accourut pour lui rendre grâces.

## Belle conduite du tribun Decius

34

Mais peu s'en fallut que la joie de cette victoire ne fût souillée par un immense désastre dans le Samnium. Parti de Saticula, le consul Cornelius avait imprudemment engagé son armée dans un défilé qui s'ouvrait sur une profonde vallée, et dont les hauteurs étaient tout à l'entour occupées par l'ennemi : et ce fut seulement quand toute retraite sûre était impossible qu'il vit en haut l'ennemi sur sa tête. Pendant que les Samnites attendent que toute l'armée soit enfoncée dans le creux de la vallée, P. Decius, tribun militaire, aperçoit dans le défilé une colline élevée, qui domine le camp ennemi, et dont l'accès, trop rude pour des soldats chargés de bagages, était facile à des troupes légères. Il s'adresse au consul épouvanté : "Vois-tu, lui dit-il, A. Cornelius, cette éminence au-dessus de l'ennemi ? ce sera le dernier rempart de notre espoir, de notre salut : les Samnites aveugles l'ont négligée : occupons-la promptement. Je ne te demande que les "principes" et les "hastats" d'une seule légion. Quand, avec eux, j'aurai gravi le faîte, marche en avant sans rien craindre, et sauve-toi avec l'armée. L'ennemi, sous nos pieds, en butte à tous nos coups, ne pourra remuer sans se perdre. Pour nous, ou la fortune du peuple romain, ou notre courage nous tirera d'affaire." (7)

Vivement approuvé du consul, il reçoit des soldats, et s'avance avec eux à l'abri des broussailles ; l'ennemi ne l'aperçoit que lorsqu'il est à proximité du lieu qu'il voulait atteindre. La surprise, l'effroi des Samnites, qui tous avaient les yeux tournés sur lui, laissèrent le temps au consul d'emmener son armée sur un terrain meilleur, et à lui de prendre pied au sommet de la colline. Les Samnites, promenant çà et là leurs enseignes, hésitent entre deux occasions qui leur échappent : ils ne peuvent plus, ni poursuivre le consul, sans s'engager à leur tour dans cette vallée où tout à l'heure ils le tenaient à portée et en danger de leurs traits, ni hisser leurs soldats sur cette hauteur que Decius occupe au-dessus d'eux. Mais c'est surtout contre ceux qui leur ont enlevé la chance d'une victoire que la colère les entraîne, ainsi que la proximité du lieu et le faible nombre de l'ennemi : tantôt ils veulent cerner de tous côtés la colline, pour couper à Decius toute issue vers le consul ; tantôt lui laisser la voie libre, afin de l'engager à descendre et l'écraser dans la vallée.

La nuit les surprit dans ces incertitudes. Decius avait espéré d'abord qu'ils monteraient à lui, et que, de son poste élevé, il aurait à les combattre sur le revers de l'éminence ; il fut bientôt saisi d'étonnement de ne les voir, ni risquer l'attaque, ni au moins, si le désavantage du lieu les détournait de cette idée, l'enfermer de tranchées et de palissades. Il appelle à lui les centurions. "Quelle ignorance de la guerre et quelle paresse ! comment ont-ils pu ravir la victoire aux Sidicins et aux Campaniens ? Vous voyez leurs enseignes aller de ci, de là, puis rentrer au dépôt, puis en sortir ; et nul ne songe à se mettre à l'œuvre, quand nous pourrions déjà être enfermés d'un retranchement. Nous leur ressemblerions vraiment, si nous demeurions plus de temps ici qu'il ne faut. Allons, venez avec moi ; profitons du jour qui nous reste pour reconnaître la place de leurs postes, et quelle issue nous est ouverte encore." Il endosse le sayon du soldat, fait prendre de même aux centurions qu'il emmène le vêtement des légionnaires, pour que l'ennemi ne s'aperçût

pas que le chef faisait une reconnaissance ; et il observa tout à loisir.

## Une décision audacieuse

35

Il place ensuite des sentinelles, et fait donner à tous les autres ce mot d'ordre : "Quand la trompette aura donné le signal de la seconde veille, on se réunira en armes et en silence auprès de lui." Aussitôt que, d'après cet ordre, ils se furent rassemblés sans bruit : "Ce silence, soldats, dit-il, il faut l'observer en m'écoutant, et s'abstenir de toute acclamation militaire. Quand je vous aurai développé mon idée, ceux de vous qui l'approuveront passeront sans rien dire à ma droite : on s'en tiendra à l'avis du plus grand nombre."

"Maintenant voici le projet que j'ai médité ; écoutez-moi. Ce n'est point la fuite qui vous a jetés à cette place où l'ennemi vous enveloppe, ni la lâcheté qui vous y a retenus : c'est par votre courage que vous l'avez conquise ; c'est par votre courage qu'il en faut sortir. En venant ici, vous avez sauvé une belle armée au peuple romain ; en échappant d'ici, sauvez-vous vous-mêmes. Il est digne de vous qui, peu nombreux, fûtes en aide à tant d'hommes, de n'avoir besoin pour vous du secours de personne. Nous avons affaire à un ennemi qui pouvait hier anéantir l'armée entière, et n'a point eu l'esprit d'user de sa fortune ; qui n'a reconnu tout l'avantage de cette colline qui menace sa tête, qu'en la voyant en notre pouvoir ; qui n'a pu, si peu que nous sommes, avec tous ses milliers d'hommes, nous empêcher de la gravir ; ni quand nous avons été maîtres du poste, profiter de tout le jour qui lui restait, pour nous y enfermer d'une tranchée. Il avait l'œil ouvert, éveillé, quand vous le jouiez ainsi ; endormi à cette heure, il faut le tromper encore : il le faut nécessairement."

"Notre situation est telle, en effet, que c'est ici plutôt une loi de la nécessité que j'exprime, qu'un parti que je vous conseille. Car il ne s'agit plus de délibérer s'il faut demeurer ou partir, puisque la fortune ne vous a rien laissé que des armes, et assez de cœur pour songer à vous en servir, et puisque nous mourrons ici de faim et de soif, si nous craignons le fer plus que des hommes et des Romains ne le doivent craindre."

"Ainsi notre unique salut est de nous arracher d'ici, de partir ; et il faut que ce soit ou de jour ou de nuit : or, ce dernier parti est le plus sûr ; car, si nous attendons le jour, comment espérer que l'ennemi ne nous entourera pas de toutes parts d'une tranchée et d'un fossé, lui qui, vous le voyez, a déjà partout investi de soldats la colline ? Si donc la nuit peut servir une évasion, et elle le peut, cette heure de la nuit est assurément la plus favorable. Vous voilà rassemblés au signal de la seconde veille, c'est l'instant où le plus profond sommeil enchaîne les mortels : vous marcherez au milieu des corps assoupis, ou sans bruit, pour tromper leur imprévoyance, ou avec de vives clameurs pour les effrayer s'ils s'éveillent. Suivez-moi seulement comme vous m'avez suivi déjà : moi, je suivrai la fortune qui m'a conduit ici. Allons, que ceux qui approuvent ce projet de salut, s'avancent et passent à droite."

## Les Samnites sont mis en fuite

36

Tous y passèrent. Decius marche et se dirige dans les intervalles qui séparent les postes ; ils le suivent. Ils avaient franchi déjà la moitié du camp, lorsqu'un soldat, en sautant par dessus les corps des sentinelles couchées et endormies, heurta un bouclier. Ce bruit éveille une sentinelle qui pousse son voisin ; ils se lèvent, en appellent d'autres, sans savoir si c'est leurs camarades ou l'ennemi, le détachement qui s'évade, ou le consul qui s'empare du camp.

Decius, ne pouvant plus feindre, commande aux soldats de jeter le cri, et glace par la peur ces ennemis engourdis déjà par le sommeil, qui n'ont plus la force ni de s'armer rapidement, ni de lutter, ni de poursuivre. Profitant de l'effroi, du désordre des Samnites, le détachement romain massacre les gardes qu'il rencontre, et s'achemine au camp du consul. Il leur restait encore un peu de nuit et ils pouvaient enfin se croire en sûreté, quand Decius : "Courage, soldats romains, dit-il ; votre marche à la colline et votre retour seront loués dans tous les siècles. Mais pour mettre en évidence, pour contempler un si rare courage, il faut la lumière, il faut le jour : il ne serait pas digne de vous, avec tant de gloire, de rentrer au camp à la faveur du silence et de la nuit. Attendons ici le jour tranquillement."

Il dit, on obéit ; et quand parut le jour, il envoya d'avance au consul un message, qui excita au camp une grande joie : une dépêche apprit partout la délivrance et le retour de ceux qui, pour le salut de tous, avaient exposé leur vie à un péril certain ; alors chacun à l'envi se précipite au devant d'eux, les loue, les félicite, les appelle séparément, tous ensemble, ses sauveurs : on glorifie, on remercie les dieux, on porte au ciel Decius.

Ce fut pour Decius un triomphe au camp, de s'avancer au travers des rangs à la tête de ses soldats en armes, d'attirer à soi tous les regards, tous les applaudissements de cette foule, qui égalait le tribun au consul. Quand il fut arrivé au prétoire, le consul fit sonner la trompette, rassembla l'armée, et commençait un digne éloge de Decius, quand Decius l'interrompit lui-même et lui fit dissoudre l'assemblée, lui conseillant de tout négliger pendant qu'il avait en main l'occasion. Il décide le consul à attaquer les ennemis, encore troublés de leur frayeur nocturne, et dispersés par pelotons autour de la colline : plusieurs même, envoyés à sa poursuite, doivent errer dans le défilé.

On fait prendre les armes aux légions, qui sortent du camp, et comme le terrain, grâce aux éclaireurs, était mieux connu, on les mène par une voie plus ouverte à l'ennemi. Il ne s'attendait pas à cette brusque attaque : épars çà et là, les soldats samnites, la plupart sans armes, ne peuvent ni se rallier, ni s'armer, ni se réfugier derrière leurs palissades ; on les refoule tremblants vers leur camp, et le camp lui-même, dont les gardes s'effraient, est bientôt pris. Le cri des Romains va retentir autour de la colline et mettre en fuite chacun des détachements qui l'entourent. Un grand nombre ainsi céda la place sans avoir vu l'ennemi. Ceux que la peur avait poussés derrière les palissades (et ils étaient trente mille) furent tous massacrés. On livra le camp au pillage.

## Prise du camp samnite

37

L'affaire ainsi réglée, le consul convoqua l'armée, et non seulement il acheva les louanges commencées de P. Decius, mais il y mit le comble par l'éloge de ce nouvel exploit ; et, entre autres présents militaires, il lui donna une couronne d'or, cent boeufs, et en outre un bœuf d'une blancheur et d'une beauté rares, aux cornes dorées. Les soldats qui faisaient partie de son détachement reçurent à perpétuité une double ration de blé, et, pour cette fois seulement, chacun un bœuf et deux tuniques. Après le consul, les légions, pour récompenser Decius, lui posèrent sur la tête, au milieu des acclamations et des applaudissements, la couronne de gazon obsidionale : une autre couronne, gage d'un pareil honneur, lui fut mise au front par son détachement. Paré de ces insignes, il immola à Mars le bœuf d'une beauté rare, et donna les cent bœufs aux soldats qui l'avaient secondé dans son expédition. À chacun des mêmes soldats, les légions distribuèrent une livre de farine et un sextier de vin : et tous ces présents étaient offerts avec une vive allégresse, au bruit des acclamations militaires, témoignage de l'assentiment universel.

Un troisième combat fut livré près de Suessula, contre cette armée de Samnites battue par M. Valerius, et qui, appelant à elle toute l'élite de sa jeunesse, voulut, dans une dernière lutte, éprouver encore la fortune. Des courriers de Suessula vinrent tremblants à Capoue, qui dépêcha promptement des cavaliers au consul Valerius, pour implorer du secours. À l'instant on lève les enseignes, on laisse au camp les bagages sous la garde d'un fort détachement, on part, on s'avance à la hâte ; et non loin de l'ennemi, sur un terrain peu étendu (mais suffisant à cette troupe et à sa cavalerie, en l'absence des bêtes de charge et des valets d'armée), on prit place et on campa.

Les Samnites, craignant que le combat ne se fit pas attendre, se rangent en bataille ; mais nul ne vient à leur rencontre : alors ils poussent insolemment leurs enseignes jusqu'au pied du camp ennemi. Là, ils voient le soldat derrière les palissades et leurs éclaireurs, courant de toutes parts, remarquent l'étroite enceinte du camp, et jugent par là du faible nombre de l'ennemi. À cette nouvelle, toute l'armée s'écrie qu'il faut combler les fossés, raser les palissades et faire irruption dans le camp ; et cette témérité eût terminé la guerre, si les chefs n'eussent contenu l'élan des soldats. Du reste, comme leur nombre immense, si difficile à nourrir, dans son séjour à Suessula d'abord, puis dans l'attente du combat, avait presque épuisé toutes leurs ressources, ils avisèrent, tandis que la peur tenait l'ennemi enfermé, d'envoyer leurs soldats piller le blé des campagnes, tandis que le Romain, qui, pour aller plus vite, n'avait pris avec lui de blé qu'autant que ses épaules en pouvaient porter avec ses armes, finirait par manquer de tout.

Le consul, voyant les ennemis dispersés dans la campagne, et leurs postes incomplets et abandonnés, exhorte en peu de mots ses soldats, et les mène à l'attaque du camp, qu'il enlève du premier cri, du premier assaut. On y tua plus d'ennemis dans leurs tentes qu'aux portes et aux palissades. Il fait ensuite apporter en un monceau les enseignes prises, laisse deux légions pour les garder et les défendre, en leur recommandant sévèrement de s'abstenir du pillage jusqu'à son retour, et il marche en bon ordre aux Samnites, dont sa cavalerie, partie devant, avait ramassé comme en un filet toutes les bandes éparses. Il en

fit un grand carnage ; car ils ne savaient à quel signal se réunir, ni s'ils courraient au camp ou s'ils prolongeraient leur fuite : dans leur effroi, ils ne pouvaient s'entendre, et la déroute et l'épouvante furent telles, qu'on rapporta au consul près de quarante mille boucliers, quoique le nombre des morts fût moindre, et cent soixante-dix enseignes militaires, avec celles qu'on avait prises au camp. On revint ensuite au camp ennemi, et tout le butin en fut livré au soldat.

Le succès de cette campagne engagea les Falisques, qui n'avaient qu'une trêve, à demander un traité au sénat, et les Latins, qui avaient déjà leur armée prête contre Rome, à tourner leurs forces contre les Péligniens. Le bruit de ces exploits ne se renferma point dans l'Italie : Carthage aussi envoya des députés complimenter Rome et lui faire hommage d'une couronne d'or, pour être placée au Capitole dans la chapelle de Jupiter : elle pesait vingt-cinq livres.

Les deux consuls triomphèrent des Samnites : Decius les suivait, dans tout l'éclat de sa gloire et de ses récompenses ; et, dans les chants grossiers des soldats, le nom du tribun ne fut pas moins loué que celui des consuls. On accueillit ensuite les députations de Capoue et de Suessula ; et, sur leurs prières, on leur envoya des troupes en quartier d'hiver, pour repousser les invasions des Samnites.

Séjour déjà funeste à la discipline militaire, Capoue captiva le cœur des soldats par l'abus de tous les plaisirs, et les détourna du souvenir de la patrie. Dans les quartiers d'hiver, on forma le projet d'enlever, par un crime, Capoue aux Campaniens, qui l'avaient enlevée de même à ses antiques possesseurs. "Et c'est à bon droit qu'on tournera contre eux leur propre exemple. Car, pourquoi ce territoire, le plus fertile de l'Italie, cette ville, si digne du territoire, seraient-ils au Campanien, qui ne peut défendre ni sa vie ni ses possessions, plutôt qu'à cette armée victorieuse, qui, au prix de sa sueur et de son sang, en a chassé les Samnites ? Est-il juste qu'un peuple sujet jouisse de cette abondance et de ces délices, tandis que, déjà lassé par la guerre, on luttera encore autour de Rome contre un sol aride et empesté, ou dans Rome même, contre un mal acharné et qui grandit chaque jour, contre l'usure" ? Ces projets, agités dans des réunions secrètes, n'étaient point encore révélés à tous, mais ils ne purent échapper au nouveau consul, C. Marcius Rutilus, à qui la province de Campanie était échue au sort, et qui avait laissé Q. Servilius, son collègue, à la ville.

Il apprit des tribuns comment tous ces complots s'étaient formés. Instruit par l'âge et l'expérience (pour la quatrième fois il était consul, et il avait été dictateur et censeur), il crut que le meilleur parti serait, pour retarder l'exécution de ce dessein, de laisser l'espoir aux soldats de l'accomplir quand ils voudraient, et d'abattre ainsi leur première ardeur ; il répand donc le bruit qu'ils passeront l'hiver encore l'année suivante dans les mêmes garnisons : car ils étaient répartis dans les différentes villes de la Campanie ; et de Capoue la conjuration avait gagné l'armée entière. Se sentant ainsi plus à l'aise en leurs projets, les séditieux se tinrent tranquilles pour le moment.



## Efforts du consul pour briser la mutinerie (342)

### 39

Le consul mit ses troupes en campagne, et, pendant que les Samnites le laissaient en repos, il résolut de purger son armée par le renvoi des plus turbulents. Aux uns, il disait qu'ils avaient fini le temps de leur service ; les autres étaient appesantis par l'âge, ou peu sûrs de leurs forces. Il en renvoyait d'autres avec des congés, un par un d'abord, puis par cohortes entières ; sous prétexte qu'ils avaient passé un hiver loin du logis et de leurs affaires. Enfin il alléguait aussi les besoins de l'armée : c'était un moyen de les disperser de tous les côtés, et il en écarta ainsi un grand nombre. Ils arrivaient en foule à Rome, où l'autre consul et le préteur supposaient différents motifs pour les retenir.

D'abord, ignorant qu'on les jouait, ils n'étaient point fâchés de revoir leur logis. Mais quand ils s'aperçurent que les premiers partis ne revenaient point aux enseignes, et qu'on n'éloignait guère que ceux qui avaient hiverné dans la Campanie, et surtout les chefs de la sédition, l'étonnement d'abord, puis la peur s'empara d'eux, et ils ne doutèrent plus que leur projet ne fût connu. "Déjà les enquêtes, les délations, les exécutions secrètes et isolées, toutes les tortures enfin de l'insolente et cruelle tyrannie des consuls et des patriciens vont les atteindre." Telles étaient les craintes semées dans de secrets entretiens par ceux qui étaient restés au camp, et qui voyaient tous les ressorts de la conjuration brisés par l'artifice du consul.

Une cohorte, qui se trouvait non loin d'Anxur, s'alla poster près de Lautules, dans un étroit défilé, entre la mer et les montagnes, pour recueillir au passage ceux que le consul congédiait, comme je l'ai dit plus haut, sous tel ou tel prétexte. Déjà la troupe était assez forte et nombreuse ; et, pour en faire une armée en règle, il ne lui manquait plus qu'un chef. Ils arrivent ainsi sans ordre, et en pillant, sur les terres albaines ; et, campés au pied du coteau d'Albe-la-Longue, ils s'enferment d'un retranchement. Ce travail achevé, ils s'occupèrent le reste du jour à débattre le choix d'un général, mais ils n'osaient se fier à aucun d'entre eux. "Qui pourrait-on appeler de Rome ? patricien ou plébéien, qui voudrait sciemment braver un tel péril ? ou prendre en main, sans la trahir, la cause de leur injuste délire ? "

Le lendemain, comme cette discussion durait encore, quelques pillards apprirent dans leurs courses et rapportèrent que T. Quinctius était à cultiver son champ près de Tusculum, sans souci de la ville et des honneurs. Cet homme, de famille patricienne, avait combattu longtemps avec gloire, mais une blessure au pied, qui le rendit boiteux, lui avait fait quitter les armes pour aller vivre aux champs, loin de la brigade et du Forum. À son nom seul, on reconnut l'homme aussitôt, et on arrêta, pour bien faire, qu'on l'irait chercher. Mais on avait peu d'espoir qu'il agirait de plein gré ; on résolut donc d'user de violence et de terreur.

En silence et la nuit, les soldats chargés de cette mission pénètrent sous le toit de la villa où Quinctius dormait d'un profond sommeil. Ils le saisissent : "Point de milieu : il recevra le commandement dont on l'honore, ou la mort, s'il résiste et refuse de les suivre". Ils l'entraînent au camp. À son arrivée, ils le proclament général, le revêtent des insignes de cette dignité, et, tout effrayé encore de cette brusque surprise, lui ordonnent de les conduire à Rome.

Puis, dans leur ardeur plutôt que sur un avis de leur chef, ils arrachent les enseignes, s'avancent dans une attitude menaçante jusqu'à la huitième pierre du chemin qui est aujourd'hui la voie Appienne ; et ils seraient allés droit jusqu'à Rome, quand ils apprirent qu'on envoyait contre eux une armée, et qu'on avait nommé, pour les combattre, un dictateur, M. Valerius Corvus, et un maître de cavalerie, L. Aemilius Mamercinus.

## Discours du dictateur à l'armée cantonnée devant Rome

40

Dès qu'on fut en présence, à la vue de ces armes, de ces enseignes connues, le souvenir de la patrie apaisa soudain toutes les colères. Ils n'étaient point de force encore à verser le sang de leurs concitoyens ; ils ne savaient combattre que l'étranger, et le dernier effort de leur rage était de se séparer de leurs concitoyens : aussi, de part et d'autre, chefs et soldats cherchaient à se rapprocher pour s'entendre. Quinctius, las de porter les armes, même pour sa patrie, ne pouvait s'en servir contre elle. Corvinus, qui embrassait dans son amour tous les citoyens, surtout les soldats, et par-dessus tout son armée, s'avança pour parler. Les rebelles le reconnurent, et, non moins touchés de respect que les siens, lui prêtèrent silence.

“En partant de la ville, soldats, leur dit-il, j'ai imploré les dieux immortels, ces dieux de la patrie qui sont les vôtres et les miens ; je leur ai demandé, avec prières et par grâce, de m'accorder la gloire de vous ramener à la concorde, et non de vous vaincre. Assez souvent j'eus et j'aurai sujet encore de m'illustrer par la guerre : ici c'est la paix que je veux conquérir. Ce vœu, que, dans mes prières, j'adressai aux dieux immortels, vous pouvez m'aider à l'accomplir, si vous voulez vous souvenir que ce n'est ni dans le Samnium ni chez les Volsques, mais sur un sol romain, que vous êtes campés, que ces collines que vous voyez sont votre patrie, ces soldats vos concitoyens, que moi enfin je suis votre consul et celui sous les ordres et les auspices duquel vous avez, l'an passé, deux fois battu les légions samnites, deux fois emporté leur camp d'assaut.”

“Je suis M. Valerius Corvus, soldats, dont la noblesse se fit sentir à vous par des bienfaits, non par des outrages ; qui ne sollicita contre vous ni une loi despotique, ni les rigueurs d'un sénatus-consulte ; qui fut en tous ses commandements plus sévère pour lui que pour vous. Si pourtant la naissance, si le courage, si la grandeur, si les dignités ont pu jamais inspirer de l'orgueil, j'étais d'un sang, j'avais donné de moi des preuves, j'avais obtenu le consulat dans un âge, à pouvoir, consul à vingt-trois ans, malmener et le peuple et les patriciens même. Avez-vous vu le consul agir ou parler en moi plus durement que le tribun ? Le même esprit, je l'ai porté dans mes deux consulats suivants, je le porterai encore dans cette dictature souveraine, et je n'aurai pas eu pour ces soldats, qui sont les miens et ceux de ma patrie, plus de bienveillance que pour vous-mêmes, vous, j'ai horreur de le dire, nos ennemis.”

“Vous tirerez donc l'épée contre moi, avant que je la tire contre vous : c'est vous qui donnerez le signal, vous qui commencerez le cri de bataille et l'attaque, s'il faut combattre. Osez vous mettre en tête ce que n'ont point osé vos pères et vos ancêtres, ni ceux qui se retirèrent sur le mont Sacré, ni ceux qui envahirent l'Aventin. Attendez chacun, comme autrefois Coriolan, que mères et épouses, les cheveux épars, s'en viennent de la ville au-devant de vous. Alors les légions des Volsques, parce qu'elles avaient pour chef un Romain, s'arrêtèrent ; et vous, armée romaine, vous ne renoncerez pas à cette guerre impie !

“T. Quinctius, de quelque manière que tu sois ici, de gré ou de force, si la lutte s'engage, retire-toi aux derniers rangs : tu auras plus de gloire à fuir même, à tourner le

dos devant un concitoyen, qu'à combattre contre la patrie. Pour traiter de la paix, au contraire, tu feras bien et glorieusement de rester aux premiers rangs, afin d'être ainsi l'interprète de cette salutaire médiation. Demandez et proposez des choses justes. Après tout, mieux vaut subir une loi injuste, que de commettre nos mains dans ces luttes impies."

T. Quinctius, plein de larmes, se tourne vers les siens : "Moi aussi, soldats, leur dit-il, si je puis vous servir, je vous guiderai mieux à la paix qu'à la guerre. Ce n'est point un Volsque, un Samnite, mais un Romain, que vous venez d'entendre ; c'est votre consul, votre général, soldats : vous avez éprouvé à votre profit la puissance de ses auspices, gardez de vouloir l'éprouver à vos dépens. Pour vous combattre sans pitié, le sénat avait bien d'autres chefs ; mais celui-ci devait plus volontiers ménager en vous ses soldats, vous plus volontiers compter sur lui, votre général, et c'est lui qu'on a choisi. Ceux même qui peuvent vaincre veulent la paix ; que pourrions-nous donc vouloir, sinon laisser à part la colère et l'ambition, perfides conseillères, et nous abandonner, nous et nos intérêts, à une foi si connue ? "

## Réconciliation nationale

41

Tous l'approuvent à grands cris. T. Quinctius, s'avance à la tête des enseignes, déclare que les soldats sont désormais à la discrétion du dictateur ; il le conjure de prendre en main la cause de ces malheureux citoyens, et de la défendre avec cette loyauté, ce zèle qu'il avait toujours mis à servir la république. "Pour lui-même, il n'a nul souci ; il ne veut d'autre garantie que son innocence. Mais il demande en faveur des soldats ce que le sénat accorda une fois au peuple, et une autre fois aux légions, qu'ils ne soient point inquiétés pour cette défection."

Après avoir dignement loué Quinctius et donné bon espoir aux autres, le dictateur presse son cheval, revient à Rome, et, à l'initiative du sénat, obtient du peuple, au bois Petelinus, qu'on n'inquiètera point les soldats pour cette défection. Il demanda aussi en grâce aux Romains que nul, par plaisanterie ou sérieusement, ne leur en fît un reproche. On porta en outre une loi sacrée militaire, pour que le nom d'aucun soldat, une fois inscrit, ne fut rayé que de son consentement : on ajouta dans la loi que nul, après avoir été tribun de légion, ne pourrait être centurion. Les conjurés demandèrent cet article à cause de P. Salonius, qui presque toujours d'année en année était tour à tour tribun de légion et premier centurion, ce qu'on appelle aujourd'hui primipilaire. Les soldats lui en voulaient d'avoir combattu constamment leurs projets de révolte, et fui de Lautules pour n'être point leur complice ; mais, par égard pour Salonius, le sénat ne voulut pas accorder cet article. Salonius alors supplia les pères conscrits de ne point faire plus d'état du soin de sa gloire que de l'union de la cité, et il obtint leur sanction. Une autre demande aussi abusive fut de réduire la solde des cavaliers (triple alors de celle de l'infanterie), parce qu'ils avaient été contraires à la conjuration.

## Discussion des sources historiques

42

Je trouve encore dans quelques historiens que L. Genucius, tribun du peuple, porta une loi contre l'usure ; puis, que d'autres plébiscites défendirent de reprendre une même magistrature dans l'espace de dix ans, et de remplir deux magistratures dans une seule année, et permirent de créer deux consuls plébéiens. Toutes ces concessions, si on les fit au peuple, prouveraient que la révolte avait des forces assez redoutables. Selon d'autres annales, Valerius ne fut point nommé dictateur : tout fut l'œuvre des consuls. Ce n'est point avant d'arriver à Rome, mais dans Rome même, que cette multitude de révoltés leva les armes ; ce n'est plus T. Quinctius en sa villa, mais C. Manlius en sa maison que les conjurés assaillirent la nuit, et qu'ils saisirent pour s'en faire un chef ; puis ils allèrent à quatre milles de Rome s'établir dans une forte position. Ce n'est point les généraux qui proposèrent la paix, mais les deux armées qui soudain, venues en présence et prêtes à combattre, se saluèrent : les rangs se confondirent ; les soldats se prirent les mains et s'embrassèrent en versant des larmes. À toute force alors les consuls, voyant que les troupes n'étaient plus d'humeur à combattre, vinrent proposer au sénat d'accepter cette réconciliation. Ainsi une sédition éclata et fut comprimée : tel est à peu près le seul fait constant dans les anciens auteurs.

Le bruit de cette sédition et de la lourde guerre entreprise contre les Samnites, détacha quelques peuples de l'alliance de Rome, et, sans parler des Latins, depuis longtemps infidèles à leur traité, les Privernates eux-mêmes envahirent brusquement Norba et Setia, colonies romaines leurs voisines, qu'ils dévastèrent.

**Fin du Livre VII**

## **Livre VIII - Guerres latines et samnites (341 à 322 av. J.-C.)**

### **1. Guerres du Latium (341 à 337 av. J.-C.)**

#### **Guerres contre les Privernates et les Antiates (341)**

##### **1**

Déjà les consuls C. Plautius, pour la seconde fois, et L. Aemilius Mamercus étaient en charge, quand les colons de Sétia et de Norba vinrent à Rome annoncer la défection des Privernates, et se plaindre du dommage qu'ils avaient reçu. On apprit aussi que l'armée des Volsques, les Antiates en tête, était campée vers Satricum. L'une et l'autre guerre échut par le sort à Plautius. Il marcha d'abord à Privernum, et livra bataille sur l'heure : l'ennemi vaincu sans beaucoup de peine, la ville fut prise, puis rendue aux Privernates : mais on y plaça une forte garnison, et on s'empara des deux tiers de leur territoire.

Puis l'armée victorieuse s'achemina vers Satricum contre les Antiates. Il y eut là de part et d'autre lutte acharnée et grand carnage : l'espoir du succès était douteux encore, quand un orage sépara les combattants. Les Romains, qu'une lutte si incertaine n'avait point rebutés, étaient prêts à recommencer le lendemain ; mais les Volsques, calculant ce qu'ils avaient perdu de soldats dans cette bataille, n'étaient point pareillement disposés à recommencer : ils regagnèrent la nuit, en vaincus et à grande hâte, Antium, abandonnant leurs blessés et une partie de leurs bagages. On trouva une immense quantité d'armes au milieu des cadavres ennemis, et dans le camp le consul déclara "qu'il en faisait don à Lua Mater" ; et s'en alla dévaster le pays ennemi jusqu'aux rivages de la mer.

L'autre consul, Aemilius, entré dans le Samnium, ne rencontra ni le camp des Samnites, ni leurs légions ; il portait déjà les ravages du fer et du feu dans leurs campagnes, quand des ambassadeurs samnites vinrent implorer la paix : il les renvoya au sénat. On leur permit de parler : alors, abaissant leur fierté, ils demandèrent la paix aux Romains, et le droit de combattre les Sidicins : "demande d'autant plus juste, que les Samnites avaient sollicité l'amitié du peuple romain aux jours de leurs prospérités, non dans leur détresse comme les Campaniens ; et que les Sidicins, contre qui ils prenaient les armes, avaient toujours été leurs ennemis, sans jamais avoir été les amis du peuple romain, sans avoir sollicité, comme les Samnites, son amitié durant la paix, ni, comme les Campaniens, son appui dans la guerre, et qu'ils n'étaient enfin, ni sous la protection, ni dans la dépendance du peuple romain."

## Coalition des peuples du Latium contre les Samnites

### 2

Sur ces demandes des Samnites, le préteur Ti. Aemilius prit l'avis du sénat ; le sénat consentit à renouveler le traité, et le préteur répondit aux Samnites : "Qu'il n'avait pas tenu au peuple romain que son alliance avec eux n'eût été durable : on ne refuse pas, aujourd'hui qu'ils sont las d'une guerre dont ils sont seuls coupables, de renouer avec eux une alliance nouvelle. Quant à ce qui concerne les Sidicins, on laisse au peuple samnite son libre droit de paix et de guerre". Le traité conclu, ils retournèrent dans leurs foyers. Aussitôt on ramena du Samnium l'armée romaine qui avait reçu là une année de solde et trois mois de vivres : condition imposée par le consul à la trêve consentie jusqu'au retour de la députation.

Les Samnites dirigèrent alors contre les Sidicins les troupes qu'ils avaient employées contre l'armée romaine, comptant bien s'emparer sans délai de la ville ennemie. Les Sidicins offrirent d'abord de se livrer aux Romains : mais le sénat repoussa cette offre tardive et que leur arrachait l'extrême nécessité ; alors il s'unirent aux Latins, qui déjà, de leur chef, s'étaient levés en armes. Les Campaniens eux-mêmes (tant ils avaient meilleur souvenir de l'outrage des Samnites que du bienfait de Rome !), n'hésitèrent point à prendre part dans cette guerre.

Tous ces peuples rassemblés en une seule et immense armée, sous les ordres d'un Latin, envahirent les frontières samnites, où ils firent plus de mal à dévaster qu'à combattre ; et, quoique vainqueurs en toutes rencontres, les Latins, las d'avoir à lutter sans cesse, sortirent volontairement du pays ennemi : ce qui donna loisir aux Samnites d'envoyer des députés à Rome. Ils se présentent devant le sénat ; ils se plaignent de souffrir autant depuis qu'ils sont les alliés de Rome que lorsqu'ils étaient ses ennemis ; ils demandent avec d'humbles prières "qu'il suffise aux Romains de leur avoir arraché leur victoire sur le Campanien et le Sidicin, sans les laisser vaincre encore par les plus lâches ennemis. Si les Latins et les Campaniens sont sujets du peuple romain, il peut, en vertu de son autorité, leur défendre de violer le territoire samnite ; sinon, et s'ils déclinent son autorité, les contraindre par les armes."

On ne leur donna qu'une réponse équivoque ; on rougissait d'avouer qu'on avait perdu de son pouvoir sur les Latins, et l'on craignait, en les irritant, de les aliéner sans retour. "Quant aux Campaniens, leur position n'est pas la même ; ce n'est point un traité, c'est une soumission qui les enchaîne à Rome ; ainsi les Campaniens, bon gré, mal gré, poseront les armes ; mais les Latins, rien dans leur traité ne les empêche de porter la guerre à qui bon leur semble."



## Complot de la Ligue latine contre Rome (341)

### 3

Cette réponse, qui renvoyait les Samnites incertains de ce que Rome voudrait faire, fit peur aux Campaniens, qu'elle aliéna, et donna plus d'audace aux Latins, qui ne doutèrent plus que Rome n'eût renoncé à tous ses droits sur eux. Aussi, sous le prétexte de quelques préparatifs de guerre contre les Samnites, ils convoquèrent plusieurs assemblées, et, dans toutes ces réunions, leurs chefs mûrissaient de concert et en secret la guerre contre Rome : et de cette guerre contre ses sauveurs, le Campanien était complice encore. Mais, malgré le soin qu'on prit de cacher tous ces projets, car on voulait, avant d'attaquer les Romains, se défaire par derrière du Samnite ennemi, quelques Latins, que rattachaient à Rome d'intimes liaisons d'hospitalité et d'amitié, laissèrent percer des indices du complot. On ordonna aux consuls d'abdiquer avant le temps, afin d'avoir plus tôt de nouveaux consuls pour soutenir le poids de tant de guerres : mais un scrupule religieux ne permit pas que ceux dont l'autorité était ainsi réduite, ouvrissent les comices. On recourut à l'interrègne : deux interrois se succédèrent, M. Valerius et M. Fabius. On créa consuls T. Manlius Torquatus, pour la troisième fois, et P. Decius Mus.

On s'accorde à dire que cette année Alexandre, roi d'Épire, aborda sur sa flotte en Italie ; et si ses premiers efforts eussent eu du succès, ses armes, à coup sûr, seraient venues jusqu'à Rome. C'est à la même époque qu'un neveu de ce prince, Alexandre le Grand, se signala dans une autre partie du monde, où la fortune après l'avoir fait sortir victorieux de tant de guerres, l'enleva par une maladie, à la fleur de son âge.

Au reste, les Romains, qui ne doutaient plus de la défection des alliés et des peuples latins, affectèrent néanmoins de ne craindre que pour les Samnites et non pour eux-mêmes : ils mandèrent à la ville dix chefs des Latins, pour leur déclarer les volontés de Rome. Le Latium avait alors deux préteurs, L. Annius de Sétia et L. Numisius de Circei, tous deux colons romains, et qui, après avoir soulevé Signia et Vélitres, colonies romaines elles-mêmes, avaient encore entraîné les Volsques à la guerre. Ceux-là, on résolut de les mander nommément. Nul ne put se méprendre sur l'objet de cette convocation. Aussi les préteurs, avant de partir, assemblent le conseil, l'instruisent des ordres du sénat qui les appelle à Rome, des intentions qu'ils lui supposent, et demandent ce qu'ils devront répondre.

## Discours d'Annius à l'assemblée des Latins

### 4

Les avis étaient partagés ; alors Annius : “Quoique j’aie moi-même demandé au conseil ce qu’il faudra répondre, néanmoins je pense qu’il est pour nous d’un plus grave intérêt d’examiner ce que nous aurons à faire que ce que nous aurons à dire : il sera facile, une fois un parti pris, d’approprier le langage aux actions. Car si nous pouvons encore, sous ombre d’alliance, endurer bonnement l’esclavage, qu’hésitons-nous à trahir les Sidicins, à subir les volontés, non de Rome seulement, mais des Samnites, à répondre au sénat romain que, dès qu’il fera signe, nous poserons les armes ? Mais si enfin un regret de liberté nous mord au cœur ; s’il y a pacte ; si toute alliance suppose droit égal ; si nous sommes du même sang que les Romains, aveu pénible autrefois, glorieux aujourd’hui ; si notre armée sociale est telle pour eux, qu’à se l’adjoindre ils doublent leurs forces ; si, pour entreprendre ou mettre à fin leurs guerres, jamais leurs consuls n’ont voulu se séparer d’elle ; pourquoi pas toutes choses égales entre nous ? pourquoi l’un des consuls n’est-il pas fourni par les Latins ? à qui donne part de force, on doit part de pouvoir. Et ce n’est certes pas trop exiger, puisque nous accordons que Rome soit la capitale du Latium ; mais nous paraîtrons encore exiger beaucoup, après avoir si longtemps et si patiemment laissé faire.”

“Toutefois, si jamais vous avez souhaité l’occasion de vous associer à l’empire, de reconquérir la liberté, voici que cette occasion se présente : prenez-la de votre vaillance et de la bonté des dieux. Vous avez essayé leur patience en refusant des troupes. Doutez-vous qu’ils ne fissent rage quand nous brisions ce joug de plus de deux cents ans ? ils ont enduré pourtant cet affront. Nous avons, en notre nom, porté la guerre aux Péligniens, et ces Romains, qui auparavant nous refusaient le droit de défendre nous-mêmes nos frontières, n’ont point osé intervenir. Les Sidicins se sont rangés sous notre tutelle, les Campaniens ont quitté Rome pour venir à nous, nos armées vont marcher contre les Samnites, ses alliés ; ils le savent, et n’ont pas fait un pas hors de leur ville. D’où leur vient tant de modération, sinon de la conscience et de nos forces et des leurs ? J’ai de sûrs garants que, dans sa réponse aux Samnites qui se plaignaient de nous, le sénat romain laissa facilement voir qu’ils ne prétendaient plus eux-mêmes à tenir encore le Latium sous la domination romaine. Prenez donc, et il ne faut que le demander, ce qu’ils vous accordent tacitement. Si la peur vous défend de parler, me voici ; oui, à la face du peuple romain, du sénat et de Jupiter même, qui loge au Capitole, je m’engage à leur dire, que, s’ils veulent notre amitié et notre alliance, ils auront un des consuls et moitié du sénat à recevoir de nous.”

Il ne se bornait pas à donner un conseil hardi ; il en prenait sur lui l’exécution : il n’y eut qu’un cri d’assentiment ; on lui permit de faire et de dire ce que lui inspirerait l’intérêt du nom latin et sa propre conscience.

## Discussion au sénat

### 5

Ils arrivent à Rome : le sénat leur donne audience au Capitole. Là, T. Manlius, consul, leur défendit, au nom des sénateurs, de porter la guerre aux Samnites, alliés de Rome. Alors Annius, comme un vainqueur en armes assis au Capitole, et non plus comme un député qui n'a que le droit des gens pour sauvegarde, parla ainsi : "Il serait bien temps, T. Manlius, et vous, pères conscrits, de renoncer enfin à nous traiter en maîtres, aujourd'hui que vous voyez le Latium si puissant en armes et en guerriers, grâce à la bonté des dieux, à ses victoires sur les Samnites, à son alliance avec les Sidicins et les Campaniens, à la récente jonction des Volsques, aujourd'hui que vos colonies ont préféré son empire à l'empire de Rome."

"Mais puisque vous ne pouvez vous mettre en tête d'imposer un terme à votre despotisme, quoique nous soyons de force à assurer par les armes la liberté du Latium, néanmoins, en faveur des liens du sang qui nous unissent, nous consentons à proposer des conditions de paix, égales pour les deux peuples, puisqu'il a plu aux dieux immortels de leur faire une égale puissance. Il faut que l'un des consuls soit pris de Rome, l'autre du Latium, que par portion égale le sénat soit tiré de l'une et de l'autre nation, qu'il se fasse un seul peuple, une seule république ; et, pour qu'il n'y ait plus qu'un même siège d'empire, un même nom pour tous, comme il faut bien qu'ici l'une des parties cède à l'autre, pour le profit de toutes deux, nous accordons que cette ville soit la commune patrie, et que nous soyons tous appelés Romains".

Par hasard il se trouva que Rome eut à lui opposer un adversaire non moins altier que lui, le consul T. Manlius, qui ne put contenir sa colère, et déclara hautement que si les pères conscrits avaient la démence d'accepter des lois d'un homme de Sétia, il viendrait armé d'un glaive au sénat, et que tout Latin qu'il verrait dans la curie, il le tuerait de sa main. Puis, se tournant vers la statue de Jupiter : "Jupiter, entends ces crimes, s'écrie-t-il ; entendez-le, droit et Justice ! Des étrangers consuls ! des étrangers au sénat ! et c'est dans ton temple auguré, Jupiter, c'est captif et opprimé toi-même que tu verrais cela ! Est-ce là le traité de Tullus, roi de Rome, avec les Albains, vos ancêtres, Latins ? le traité que L. Tarquin fit plus tard avec vous ? N'avez-vous plus souvenir de la bataille au lac Régille ? et vos vieilles défaites, et nos bienfaits envers vous, avez-vous tout oublié ? "

## La chute d'Annius et le rêve des consuls (340)

### 6

L'indignation des sénateurs suivit le discours du consul, et l'on rapporte que, par mépris des supplications réitérées des consuls qui imploraient avec instance les dieux témoins des serments, on entendit la voix d'Annius se moquer de la divinité du Jupiter romain. Il est certain qu'entraîné par la colère, il s'arracha brusquement du vestibule du temple, tomba sur les degrés, et, roulant jusqu'au bas, alla se heurter si violemment la tête contre une pierre, qu'il s'évanouit. Il en mourut, dit-on mais comme ce fait n'est pas affirmé par tous les auteurs, je le laisse aussi dans le doute, ainsi que ce violent coup de tonnerre suivi d'un orage, au moment de l'appel aux dieux contre la rupture des traités ; tout cela peut être vrai, et n'être aussi qu'une fiction imaginée pour mieux prouver la colère du ciel.

Torquatus, envoyé par le sénat pour congédier les députés, voyant par terre Annius, s'écria, assez haut pour être entendu du peuple et du sénat tout ensemble : "C'est bien ; les dieux justes veulent la guerre. Il est au ciel une providence ! grand Jupiter, tu existes ! et ce n'est point vainement que nous te proclamons père des dieux et des hommes, et que nous t'avons consacré cette demeure. Que tardez-vous, Romains, et vous, pères conscrits, à prendre les armes ? les dieux marchent avec nous. Je vous coucherai par terre les légions latines, comme leur député que vous voyez à vos pieds." L'assentiment du peuple accueillit la voix du consul : il avait inspiré tant d'ardeur aux esprits, que, sans la présence des magistrats qui, par ordre du consul, accompagnèrent le départ des députés, le droit des gens n'eût pu les défendre de la rage et de l'emportement de la foule.

Le sénat aussi approuva la guerre, et les consuls, après avoir levé deux armées, traversèrent le pays des Marses et des Péligniens, se rallièrent à l'armée des Samnites, et vinrent asseoir leur camp devant Capoue, où les Latins et leurs alliés s'étaient réunis. Là, durant leur sommeil, on dit que les deux consuls eurent une même vision. Un homme leur apparut, d'une taille et d'une majesté plus qu'humaine, et leur dit, "Qu'un général d'un côté, de l'autre une armée étaient dus aux dieux Mânes et à la Terre Mère ; et que celui des généraux de l'une ou l'autre armée, qui aurait dévoué les légions ennemies et lui-même après elles, donnerait à son peuple, à son parti, la victoire."

Les consuls se communiquèrent leurs visions nocturnes, et, pour détourner la colère des dieux, résolurent d'immoler des victimes, afin aussi que si les présages des entrailles s'accordaient avec leurs visions, l'un ou l'autre consul accomplît les destins. Les réponses des haruspices confirmèrent les pieuses impressions dont leur âme était secrètement pénétrée ; alors ils convoquent les lieutenants et les tribuns, leur exposent sans détours les ordres des dieux, et, comme la mort volontaire d'un consul eût effrayé l'armée au milieu du combat, on convient que celui des consuls qui commanderait le côté de l'armée romaine qui commencerait à plier, se dévouerait pour le peuple romain et les Quirites. On décida aussi dans le conseil que si jamais guerre avait eu besoin d'une direction sévère, c'était celle-ci, et qu'on devait y ramener la discipline militaire à son antique rigueur. C'est qu'on allait combattre contre les Latins, c'est qu'on redoutait vivement la conformité du langage, des mœurs, des armes, des institutions militaires surtout : de soldats à soldats, de centurions à centurions, de tribuns à tribuns, tous se valent ; tous

frères d'armes, ils ont partagé les mêmes garnisons, et souvent les mêmes manipules. Aussi, pour épargner aux soldats toutes méprises, un édit des consuls défendit à tous d'attaquer l'ennemi hors des rangs.

## Le combat singulier du fils du consul et ce qu'il en advint

### 7

Envoyé par hasard, ainsi que d'autres préfets de cavalerie, pour faire de tous côtés des reconnaissances, T. Manlius, fils du consul, vint avec sa troupe déboucher sur le camp ennemi, et si près qu'il était à peine à une portée de trait de leur premier poste. Il y avait là des cavaliers tusculans, commandés par Geminus Maecius, homme distingué par sa naissance entre les siens, et par ses exploits.

Si tôt qu'il eût aperçu les cavaliers romains, et remarqué parmi eux et à leur tête le fils du consul (car ils se connaissaient tous, surtout les hommes de renom) : "Est-ce avec un seul escadron, Romains, leur dit-il, que vous comptez livrer bataille aux Latins et à leurs alliés ? Que feront pendant ce temps-là les consuls et les deux armées consulaires ?" - "Ils viendront en leur temps, répondit Manlius, et avec eux viendra Jupiter, témoin des traités par vous violés, et qui plus que nous a force et pouvoir. Si nous vous avons battu à satiété au lac Régille, ici encore nous ferons si bien que de longtemps vous n'aurez pas envie de vous mesurer en plaine avec nous." À ces mots Geminus s'étant porté à cheval un peu en avant des siens : "Veux-tu alors, avant que le jour vienne où, pour cette grande œuvre, s'ébranleront vos armées, te mesurer en attendant avec moi, afin que l'issue de notre lutte apprenne combien le cavalier latin surpasse le romain ?"

L'âme altière du jeune homme se soulève : soit colère, soit honte de refuser le combat, soit enfin l'insurmontable empire du destin, il oublie et l'autorité paternelle et l'édit des consuls, il se précipite en aveugle à cette lutte, où il importait si peu d'être vainqueur ou vaincu. Les autres cavaliers se rangent pour contempler ce spectacle, et, dans l'espace qu'on leur a laissé libre, les rivaux s'élancent, poussent leurs chevaux et s'attaquent à coups de piques : celle de Manlius glissa au-dessus du casque de l'ennemi, celle de Maecius effleura le cou du cheval. Ils font tourner leur chevaux, et reviennent à la charge : plus prompt pour ce nouveau coup, Manlius se dresse et plante sa javeline entre les oreilles du cheval ; le cheval se sent blessé, se cabre en secouant violemment la tête, et renverse son cavalier, qui, s'appuyant sur sa pique et sur son bouclier, essayait de se relever de cette lourde chute, quand Manlius lui plonge son fer dans la gorge, lui traverse les côtes et le cloue à terre. Il recueille ses dépouilles, revient près des siens, rentre au camp au milieu de l'ovation joyeuse de sa troupe, et va droit à la tente de son père, ignorant le sort fatal qui l'attend, et s'il a mérité la louange ou le supplice : "Afin, dit-il, ô mon père, de bien convaincre ici tout le monde que je suis sorti de ton sang, j'apporte ces dépouilles d'un cavalier ennemi qui m'a défié et que j'ai tué."

Le consul eut à peine entendu son fils, qu'il détourna de lui ses regards, fit sonner la trompette et convoquer l'armée. Dès que l'assemblée fut assez nombreuse : "Puisque toi, T. Manlius, lui dit-il, sans respect pour l'autorité consulaire et pour la majesté paternelle, tu as, contre notre défense et hors des rangs, combattu l'ennemi ; puisque tu as, autant que tu l'as pu, brisé les liens de la discipline militaire, qui, jusqu'à ce jour, a fait la force de Rome ; et que tu m'as réduit à la nécessité de mettre en oubli, ou la république, ou moi et les miens : il vaut mieux que nous portions la peine de notre crime, que de faire payer si cher nos fautes à la république : triste exemple à donner, mais salutaire leçon pour la

jeunesse à l'avenir. À la vérité, ma tendresse naturelle pour un fils, et cet essai d'une valeur séduite par une vaine image de gloire, me touchent en ta faveur. Mais puisqu'il faut ou sanctionner par ta mort les arrêts consulaires, ou par ton impunité les abroger à jamais, je ne pense pas que, si tu as encore du sang à nous dans les veines, tu refuses de rétablir par ton supplice cette discipline militaire que ta faute a renversée. Va, licteur, attache-le au poteau."

Un si atroce commandement consterna l'armée : chacun pensa voir la hache levée sur sa tête, et, plus par crainte que par ménagement, on se tut. Puis, revenue enfin de sa stupeur, cette foule, d'abord morne et silencieuse, eut à peine vu tomber la tête et le sang rejaillir, qu'elle laissa librement éclater ses plaintes et ses cris, et n'épargna ni ses regrets ni ses imprécations. Ils couvrirent des dépouilles le corps du jeune homme, et pour célébrer ses funérailles avec tout l'appareil d'une solennité militaire, ils élevèrent un bûcher hors du camp, et l'y brûlèrent ; et la "sentence de Manlius", après avoir effrayé son siècle, laissa encore un triste souvenir à la postérité.

## Organisation de l'armée manipulaire

### 8

Toutefois, l'atrocité de ce châtement rendit le soldat plus docile à son chef ; les gardes, les factions, le roulement du service, tout se fit avec plus de vigilance et de soin ; enfin, même dans la bataille décisive, quand on descendit au combat dans la plaine, cette sévérité fut utile encore. Cette bataille, du reste, eut toute l'apparence d'une guerre civile : tant, au courage près, les Latins différaient peu des Romains !

Les Romains s'étaient servis d'abord du bouclier ; plus tard, et depuis l'institution d'une solde, l'écu remplaça le bouclier. Ils se rangeaient d'abord par phalanges, comme les Macédoniens ; ensuite ils disposèrent leurs troupes par manipules, divisés enfin en plusieurs sections. Une section avait soixante soldats, deux centurions, un vexillaire. En bataille, au premier rang étaient les hastats, formant quinze manipules, séparés entre eux par un court intervalle. Le manipule avait vingt soldats de troupes légères ; le reste marchait chargé de l'écu : on appelait troupes légères celles qui portaient seulement une lance et des javalots.

C'était dans cette première ligne de bataille que la fleur de la jeunesse essayait sa puberté militaire. Après eux, et formant autant de manipules, venaient des soldats d'un âge plus robuste, appelés principes, tous portant l'écu, et remarquables par l'éclat de leurs armes. Ces trente manipules s'appelaient "antepilani", parce qu'ils précédaient sous les enseignes quinze autres sections, qui chacune se divisaient en trois parties. Chacune de ces parties, appelée primipile, avait trois drapeaux : le drapeau réunissait cent quatre-vingt-six hommes. Sous le premier drapeau marchaient les triaires, vieux soldats d'une vaillance éprouvée ; sous le second, les "rorarii", dont l'âge et le bras avaient moins de vigueur ; sous le troisième enfin les "accensi", peu dignes de confiance et rejetés pour cela aux derniers rangs.

Quand toutes ces divisions de l'armée étaient ainsi disposées, les hastats les premiers engageaient le combat. Si les hastats ne pouvaient enfoncer l'ennemi, ils se retiraient pas à pas et rentraient dans les rangs des principes qui s'ouvraient pour les recevoir ; alors les principes faisaient tête et les hastats suivaient. Les triaires demeuraient immobiles sous leurs drapeaux, la jambe gauche tendue en avant, l'écu appuyé sur l'épaule, la lance inclinée et plantée en terre, la pointe droite : dans cette position, ils semblaient une armée retranchée derrière une haie de palissades.

Si les principes eux-mêmes avaient attaqué sans succès, du front de bataille ils reculaient insensiblement jusqu'aux triaires : de là ce proverbe si usité "qu'on en vient aux triaires" quand on est en danger. Les triaires se levant alors, après avoir accueilli dans leurs lignes ouvertes les principes et les hastats, serraient leurs rangs aussitôt comme pour fermer tout passage ; puis ce corps compact et pressé, qui ne laissait plus d'espoir après lui, tombait sur l'ennemi : moment terrible pour l'ennemi, qui pensant n'avoir que des vaincus à poursuivre, voyait tout à coup surgir une armée nouvelle et plus nombreuse. On enrôlait presque toujours quatre légions de cinq mille fantassins et de trois cents cavaliers chacune.



On y joignait un nombre égal de troupes fournies par les Latins, qui, dans cette journée, ennemis de Rome, avaient rangé leur armée dans le même ordre, opposant les triaires aux triaires, les hastats aux hastats, les principes aux principes, en sorte que le centurion même, si les rangs n'étaient point confondus, savait le centurion qu'il aurait à combattre. Il y avait, parmi les triaires de l'une et l'autre armée, deux primipilaires : le Romain était peu robuste, du reste vaillant homme et habile soldat ; le Latin plein de vigueur et guerrier accompli : bien connus l'un à l'autre, parce que leurs sections avaient toujours marché de pair. Le Romain, qui se défiait de ses forces, avait, dans Rome même, obtenu des consuls la permission de s'adjoindre, à son choix, un sous-centurion, qui pût le défendre contre l'adversaire qui lui était destiné ; et ce jeune homme en effet, opposé dans la mêlée au centurion latin, remporta sur lui la victoire. La bataille se livra non loin du Vésuve, sur le chemin qui menait au Veseris.

## La bataille de Veseris ; le consul se dévoue pour l'armée (340)

### 9

Les consuls romains, avant de marcher au combat, sacrifèrent. L'haruspice, dit-on, fit voir à Decius que, dans la partie familière, la tête du foie était mutilée : la victime d'ailleurs était agréable aux dieux. Le sacrifice de Manlius avait réussi. "Je suis content, dit Decius, puisque mon collègue est bien avec les dieux." Les troupes disposées comme on l'a dit plus haut, on s'avança au combat. Manlius commandait l'aile droite, Decius la gauche.

D'abord, à forces égales de part et d'autre, l'action se soutint avec même ardeur. Bientôt, à l'aile gauche, les hastats romains, ne supportant plus le choc des Latins, se replièrent sur les principes. Dans ce trouble, le consul Decius appelle à haute voix M. Valerius : "Il nous faut ici l'aide des dieux, Valerius. Allons, pontife suprême du peuple romain, dicte-moi les paroles dont je dois me servir en me dévouant pour les légions. »

Le pontife lui ordonna de prendre la toge prétexte, et, la tête voilée, une main ramenée sous la toge jusqu'au menton, debout et les pieds sur un javelot, de dire : "Janus, Jupiter, Mars père, Quirinus, Bellone, Lares, dieux Novensiles, dieux Indigètes, dieux qui avez pouvoir sur nous et l'ennemi, dieux Mânes, je vous prie, vous supplie, vous demande en grâce, et j'y compte, d'accorder heureusement au peuple romain des Quirites force et victoire, et de frapper les ennemis du peuple romain des Quirites de terreur, d'épouvante et de mort. Ainsi que je le déclare par ces paroles, oui, pour la république des Quirites, pour l'armée, les légions, les auxiliaires du peuple romain des Quirites, je me dévoue, et avec moi les légions et les auxiliaires de l'ennemi. aux dieux Mânes et à la Terre."

Après cette prière, il donne ordre à ses licteurs de se retirer près de T. Manlius, et de lui annoncer sans délai que son collègue s'est dévoué pour l'armée. Lui, ceint à la façon de Gabies, il saute tout armé sur son cheval, et se jette au milieu des ennemis. Il apparut un instant aux deux armées revêtu d'une majesté plus qu'humaine, comme un envoyé du ciel pour expier tout le courroux des dieux, pour détourner de sa patrie les revers et les reporter sur l'ennemi. Aussi la crainte et l'épouvante passant avec lui dans l'armée latine, troublèrent d'abord les enseignes, et pénétrèrent bientôt par tous les rangs. On put aisément remarquer que, partout où l'entraînait son cheval, l'ennemi, comme atteint par un astre malfaisant, demeurait saisi d'effroi. Enfin quand, accablé de traits, il tomba mort, les cohortes latines évidemment consternées prirent la fuite et disparurent au loin dans la plaine. En même temps les Romains, affranchis de leurs terreurs religieuses, s'élancent comme au premier signal du combat, et recommencent une lutte nouvelle. Les "rorarii", accourus dans les rangs des "antepilani", ajoutaient aux forces des hastats et des principes ; et les triaires, le genou droit en terre, n'attendaient pour se lever qu'un signe du consul.

## Victoire romaine

### 10

Dans le cours du combat, comme les Latins, plus nombreux, l'emportaient sur d'autres points, le consul Manlius, qui avait appris la fin de son collègue, et, selon tout devoir et toute justice, pieusement honoré de ses larmes et de ses éloges un trépas si mémorable, douta un instant s'il n'était pas à propos de faire lever les triaires ; puis, jugeant bientôt qu'il vaudrait mieux réserver ces troupes neuves encore pour une dernière épreuve, il fait avancer les "accensi", de la troisième ligne à la première. À la vue de ce mouvement, les Latins aussitôt, croyant y répondre et imiter l'ennemi, font marcher leurs triaires. Ceux-ci, après s'être quelque temps lassés par un combat acharné, après avoir brisé ou émoussé leurs lances, parvinrent pourtant à faire plier l'ennemi, et se crurent maîtres de l'affaire et vainqueurs des dernières lignes romaines. Alors le consul crie aux triaires : "Debout à cette heure ! Marchez dans votre force sur un ennemi harassé. Songez à la patrie, à vos pères, à vos mères, à vos femmes et à vos enfants ; songez au consul qui, pour vous faire vaincre, a voulu mourir ! "

Les triaires se lèvent, fraîche et nouvelle armée aux armes resplendissantes. Ils accueillent les "antepilani" dans les vides de leurs rangs, poussent le cri et culbutent la ligne avancée des Latins : de la pointe de leurs lances, ils leur percent le visage. Ce premier rempart de guerriers une fois détruit, les autres manipules étaient désarmés : ils les traversèrent sans recevoir presque une blessure ; et ils y firent de si sanglantes et si larges trouées, qu'ils laissèrent sur pied à peine le quart de l'ennemi. Les Samnites, qu'on voyait au loin rangés en bataille au pied de la montagne, inspirèrent aussi la terreur aux Latins.

Mais entre tous, alliés et citoyens, la première gloire en cette guerre appartient aux consuls : l'un détourna sur lui seul toutes les menaces et les vengeances des dieux du ciel et des enfers ; l'autre montra tant de courage et de prudence en cette action, que, Romains ou Latins, les auteurs qui ont transmis à la postérité le souvenir de cette bataille conviennent sans hésiter que, partout où T. Manlius eût commandé, la victoire lui était infailliblement acquise. Les Latins, après leur déroute, se retirèrent à Minturnes. Le camp fut pris à la suite du combat ; beaucoup de soldats vivants, des Campaniens surtout, y furent chargés de fers. On ne put retrouver ce jour-là le corps de Decius : la nuit suspendit les recherches. Il fut retrouvé le lendemain criblé de traits au milieu d'un immense monceau d'ennemis massacrés : son collègue lui fit des obsèques solennelles et dignes de sa mort.

Je crois devoir ajouter ici que le consul, le dictateur, ou le préteur, qui dévoue les légions ennemies, n'est pas tenu pour cela de se dévouer lui-même ; il peut, à son gré, désigner tout autre citoyen, mais soldat d'une légion romaine. Si cet homme, ainsi dévoué, meurt, le sacrifice est bien et dûment accompli : s'il survit, on enfouit dans la terre son effigie haute de sept pieds ou plus, et on immole une victime expiatoire. Sur la place où cette effigie est enterrée, le magistrat romain ne peut passer sans crime. Mais s'il a voulu se dévouer lui-même, ainsi que Decius, et qu'il ne meure pas, jamais par lui sacrifice privé ou public ne sera purement fait, après s'être ainsi dévoué. S'il veut vouer ses armes à Vulcain ou à tout autre dieu, avec une victime ou toute autre offrande, il le peut. Le javelot

que le consul a tenu sous ses pieds en prononçant sa prière, ne doit jamais tomber aux mains de l'ennemi ; s'il y tombe, on offre à Mars un suovetaurile expiatoire.

## Conséquences de la guerre du Latium

### 11

Quoique tout souvenir ait péri de nos usages civils et religieux, par la préférence donnée à toute coutume nouvelle et étrangère sur nos vieilles et patriotiques institutions, je n'ai pas cru hors de propos de rapporter ces détails dans les termes mêmes où ils nous ont été transmis et enseignés.

Je trouve dans quelques auteurs que les Samnites ne vinrent en aide aux Romains qu'au moment où la bataille était déjà gagnée : ils avaient attendu l'événement du combat. D'un autre côté, Lavinium, qui voulait soutenir les Latins, perdit le temps à délibérer, et les Latins étaient vaincus que ses secours commençaient à peine à marcher. Les premières enseignes et une partie des troupes étaient déjà sorties de ses murs, quand la nouvelle arriva de la défaite des Latins ; retournant sur leurs pas, les enseignes rentrèrent dans la ville, et leur préteur, nommé Millionius, s'écria, dit-on, "que les Romains leur feraient payer cher ce peu de chemin."

Les Latins qui s'étaient échappés du combat, et dispersés par plusieurs routes, se rallièrent bientôt et se réfugièrent dans la ville de Vescia. Là, dans les conseils, Numisius, leur général, affirmait "que les désastres de la guerre étaient vraiment communs à tous : dans l'une et l'autre armée, même carnage, même ruine : les Romains n'ont de la victoire que le nom, du reste, toute la destinée des vaincus, ils la subissent ; le deuil est aux prétoires des deux consuls, ici le meurtre d'un fils par son père, là le trépas du consul dévoué ; l'armée entière taillée en pièces ; les hastats et les principes exterminés ; devant, derrière les enseignes, partout la mort et le massacre : les triaires seuls ont relevé l'affaire. Les forces des Latins n'ont pas moins souffert ; mais, pour un renfort, le Latium ou les Volsques sont plus à leur portée que Rome des Romains. Ainsi donc, si on l'approuve, il enrôlera sans délai une jeune armée parmi les peuplades volsques et latines, et reviendra bientôt à Capoue reporter la guerre aux Romains, qui ne s'attendent à rien moins qu'à combattre, et que cette soudaine attaque frappera d'épouvante". Des lettres mensongères parcoururent le Latium et la confédération volsque, et comme ceux qui n'avaient pas assisté au combat étaient plus faciles à abuser, de partout une armée improvisée se lève et se rassemble à la hâte.

Le consul Torquatus marcha contre elle et la rencontra vers Trifanum, entre Sinuessa et Minturnes : et, sans même asseoir un camp, de part et d'autre on jeta les bagages en monceau, et on courut se battre pour en finir : le désastre des Latins fut tel, que, voyant le consul mener son armée victorieuse au pillage de leurs campagnes, tous se soumirent : la soumission des Campaniens s'ensuivit. Pour punir le Latium et Capoue, on leur prit du territoire. Les terres latines, auxquelles on joignit les terres des Privernates, et celles de Falerne qui appartenaient aux Campaniens, jusqu'au fleuve Volturne, furent distribuées au peuple de Rome. On donnait par lot, ou deux arpents de terre du Latium, avec un complément de trois quarts d'arpent de terrain privernate, ou trois arpents de terrain de Falerne, c'est-à-dire un quart en sus, à cause de la distance.

On exempta de la peine imposée aux Latins les Laurentins et les cavaliers de Capoue qui n'avaient point pris part à la défection. On ordonna le renouvellement du traité des

Laurentins, et depuis ce temps on le renouvelle encore chaque année dix jours après les fêtes latines. Les cavaliers campaniens eurent droit de cité : le souvenir en fut conservé sur une table d'airain qu'ils attachèrent dans le temple de Castor, à Rome ; et le peuple campanien eut ordre de payer par an à chacun d'eux (il étaient seize cents) un tribut de quatre cent cinquante deniers.

La guerre ainsi achevée, la part ainsi faite à chacun de peine ou de récompense selon son mérite, T. Manlius revint à Rome. Au-devant de lui les vieillards seuls s'avancèrent ; il est constant que la jeunesse l'eut toujours, et dès lors, et toute la vie, en horreur et en exécration.

Les Antiates firent des incursions sur les terres d'Ostie, d'Ardée et de Solonium. Le consul Manlius, malade et hors d'état de conduire cette guerre, nomma un dictateur, L. Papius Crassus, qui d'aventure était préteur alors : celui-ci nomma L. Papius Cursor maître de la cavalerie. Le dictateur ne fit rien de mémorable contre les Antiates : seulement il occupa le territoire d'Antium et y demeura campé quelques mois.

À cette année marquée par des victoires sur tant et de si puissants peuples, et par le glorieux trépas de l'un des consuls, et par l'arrêt cruel dont l'autre illustra sa mémoire, succédèrent les consuls Ti. Aemilius Mamercinus et Q. Publilius Philo : ceux-là n'ont point eu pareille matière de gloire ; ils ont plus songé à leur intérêt et à leur parti dans la république, qu'à la patrie elle-même. Les Latins, par dépit de la perte de leur territoire, avaient repris les armes : ils les battirent dans les plaines de Fénéctum et les dépouillèrent de leur camp. Là, pendant que Publilius (c'était sous ses ordres et ses auspices que le combat avait eu lieu) recevait la soumission des peuples latins, dont la jeunesse avait été massacrée dans cette journée, Aemilius mena l'armée à Pédum. Pédum était soutenu par les gens de Tibur, de Préneste et de Vélitres : il était venu aussi des secours de Lanuvium et d'Antium. Dans les combats le Romain fut vainqueur ; mais la ville, mais Pédum, mais le camp des peuples alliés qui tenait à la ville, étaient debout encore, et l'œuvre sur ce point-là restait entière.

Lorsque le consul apprend le triomphe décerné à son collègue, il laisse brusquement tomber la guerre inachevée, et, sollicitant le triomphe, même avant la victoire, il revient aussi à Rome. Indignés de cet avide empressement, les sénateurs lui refusent le triomphe jusqu'à la prise ou la reddition de Pédum. Dès lors, Aemilius rompit avec le sénat, et fit une espèce de tribunat séditieux du reste de son consulat. En effet, tant qu'il fut consul, il ne cessa de décrier les patriciens auprès du peuple, sans la moindre opposition de son collègue, plébéien lui-même. Ce qui donnait matière à ses accusations c'était la parcimonie avec laquelle on avait partagé au peuple les terres du Latium et de Falerne.

Puis, quand le sénat enfin, impatient d'abrégier le temps de leur magistrature, eut ordonné aux consuls d'élire un dictateur pour combattre les Latins révoltés, Aemilius, qui avait alors les faisceaux, nomma dictateur son collègue, qui lui-même nomma Junius Brutus maître de la cavalerie. Cette dictature servit la cause populaire, et par ses harangues accusatrices contre les patriciens, et par l'établissement de trois lois bien favorables au peuple et contraires à la noblesse : d'abord les plébiscites obligerait tous les citoyens romains ; ensuite, les lois portées aux comices par centuries seraient, avant l'appel aux suffrages, ratifiées par le sénat ; enfin, un des censeurs serait choisi parmi le peuple, déjà maître du droit de nommer deux consuls plébéiens. Ainsi, consuls et dictateur furent cette année plus funestes à Rome, que leur victoire et leurs actions guerrières n'avaient au

dehors été profitables à son empire : c'était l'opinion du sénat.



## Exposé de Lucius Furius au sénat (338)

### 13

(1). L'année suivante, sous le consulat de L. Furius Camillus et de C. Maenius, pour mieux punir Aemilius, consul de l'année précédente, d'avoir abandonné la guerre, et pour l'humilier avec plus d'éclat, le sénat déclara qu'il fallait à force d'armes, de soldats, par tous les moyens, emporter Pédum et le détruire. Contraints de s'occuper avant tout de cette affaire, les nouveaux consuls se mettent en marche.

Le Latium en était au point de ne pouvoir supporter ni la guerre ni la paix : les moyens manquaient pour la guerre ; la paix enlevait une partie du territoire ; on n'en voulait point à ce prix. On crut devoir prendre un moyen terme et s'enfermer dans les places : les Romains, n'étant point attaqués, n'auraient plus de prétexte pour la guerre, et, au premier avis d'une place assiégée, de partout à la fois les alliés lui viendraient en aide. Néanmoins les habitants de Pédum furent secourus à peine et de quelques peuples seulement. Les Tiburtes et les Prénestins, voisins de Pédum, arrivèrent jusque là ; mais les gens d'Archie, de Lanuvium et de Vélitres, qui se ralliaient déjà aux Volsques d'Antium, furent surpris, près du fleuve Astura, par Maenius, qui les attaqua et les défit. Camillus, à Pédum, combattit l'armée des Tiburtes, beaucoup plus forte : la lutte fut plus vive, mais l'issue également heureuse. Une brusque sortie des habitants jeta surtout le trouble parmi les combattants : Camillus détacha contre eux une partie de son armée, les refoula au sein de leurs murailles, et le même jour, après les avoir battus eux et leurs auxiliaires, il escalada et prit la ville.

Les deux consuls alors, agrandissant leur tâche et leur courage, résolurent de passer, de la prise d'une seule ville, à l'entière conquête du Latium ; promenant partout leur armée victorieuse, ils ne s'arrêtèrent enfin qu'après avoir emporté d'assaut ou réduit chaque ville à se rendre, et subjugué ainsi tout le Latium. Ils laissèrent des garnisons dans les places conquises et revinrent à Rome où le triomphe leur avait été déferé d'un consentement unanime. À l'honneur du triomphe on ajouta une distinction bien rare en ce temps-là : on leur érigea des statues équestres dans le Forum.

Avant d'ouvrir les comices pour l'élection des consuls de l'année suivante, Camillus fit dans le sénat une proposition sur les peuples du Latium, et s'expliqua ainsi : "Pères conscrits, tout ce que la guerre et la force des armes pouvaient faire dans le Latium, est aujourd'hui terminé, grâce à la bonté des dieux et à la vaillance des soldats. À Pédum et sur l'Astura les armées ennemies ont succombé ; toutes les places latines, ainsi qu'Antium chez les Volsques, enlevées de force ou réduites à se rendre, sont occupées par vos garnisons. Reste à prévenir leurs rébellions qui renaissent et nous inquiètent sans cesse, à trouver les moyens de les maintenir dans une paix solide et durable. Les dieux immortels vous en ont mis aux mains le pouvoir : car ils vous ont faits maîtres d'ordonner que le Latium soit ou ne soit plus."

"Vous pouvez donc, quant aux Latins, vous assurer une paix éternelle ou par la sévérité ou par la clémence. Voulez-vous traiter durement ces peuples soumis et vaincus ? libre à vous de ruiner tout le Latium, de faire un lieu de dévastation et de solitude d'un pays qui vous donna cette superbe armée sociale si souvent profitable en de grandes et nombreuses

guerres. Voulez-vous, à l'exemple de vos aïeux, ajouter à la puissance de Rome, en admettant les vaincus au droit de cité ? l'occasion est belle de vous agrandir en vous couvrant de gloire : assurément l'empire le mieux affermi est celui où on obéit de bon cœur."

"Mais il est besoin d'une prompte décision, quoi qu'il vous plaise d'aviser : tant vous avez là de peuples qui attendent, suspendus entre l'espoir et la crainte ! Il faut donc, et vous affranchir au plus tôt du souci qu'ils vous donnent, et, dans la stupeur où l'attente les tient encore, préoccuper vivement leur esprit par la peine ou par le bienfait. Notre devoir était de vous mettre à même de décider librement sur toutes choses : c'est à vous de juger ce qui sera le plus avantageux pour vous et pour la république."

## Règlement de la situation dans le Latium

### 14

Les chefs du sénat approuvèrent l'opinion du consul sur l'ensemble de la question ; mais la cause des différents peuples n'était pas la même, et ils proposèrent une mesure qui pouvait mieux convenir, c'était de statuer selon le mérite de chacun, successivement et d'après un rapport séparé sur chaque peuple. Il y eut donc rapport et décision distincts sur chacun d'eux.

Aux Lanuvins, on donna droit de cité ; on leur rendit l'usage de leurs fêtes religieuses, à condition que le temple et le bois sacré de Juno Sospita seraient communs entre les Lanuvins municipes et le peuple romain. Aricie, Nomentum et Pédum reçurent, au même titre que Lanuvium, le droit de cité. Tusculum conserva ce droit qu'elle avait : et sa révolte passa pour le crime de quelques factieux, où la cité n'avait point de part. Les Véliternes, anciens citoyens romains et tant de fois rebelles, furent sévèrement punis : on renversa leurs murailles ; on emmena leur sénat ; on leur commanda de demeurer au-delà du Tibre : le premier qui serait saisi en deçà du Tibre, encourrait, par droit de clarigation, une amende de mille as, et ne sortirait des fers et des mains de celui qui l'aurait pris, qu'après lui avoir payé cette somme. On envoya des colons dans les terres des sénateurs ; ils s'y établirent, et Vélitres sembla rendue à son antique population.

Antium aussi reçut une colonie nouvelle, avec permission aux Antiates de s'inscrire, s'ils voulaient, au nombre des colons : on lui retira ses vaisseaux longs, on interdit la mer au peuple d'Antium, et on lui donna le droit de cité. Les Tiburtes et les Prénestins perdirent du territoire : on les punissait ainsi, non seulement de leur dernière révolte, crime commun à tous les Latins, mais de cette haine pour la domination romaine qui jadis avait associé leurs armes à celle des Gaulois, la nation sauvage. On défendit aux autres peuplades latines tout mariage, tout commerce, toute réunion entre elles. Aux Campaniens, et comme un hommage à leurs cavaliers, qui n'avaient point voulu partager la révolte des Latins, aux gens de Fundi et de Formies, pour avoir toujours permis un libre et facile passage sur leurs terres, on donna le droit de cité sans le suffrage. Cumes et Suessula obtinrent même droit, même condition que Capoue. Des navires d'Antium, une partie rentra dans les arsenaux de Rome, une autre fut brûlée, et de leurs éperons ("rostra") on se plut à parer la tribune élevée dans le Forum, et ce lieu consacré prit dès lors le nom de Rostres.

## 2. Guerres dans le sud de l'Italie et en Campanie (336 à 327 av. J.-C.)

### Chronique de l'année 336

15

Sous les consuls C. Sulpicius Longus et P. Aelius Paetus, quand la puissance de Rome et surtout la reconnaissance des peuples, acquise par ses bienfaits, assuraient partout une bonne paix, la guerre éclata entre les Sidicins et les Aurunques. Les Aurunques, depuis que T. Manlius, consul, avait reçu leur soumission, n'avaient jamais remué : c'était un titre de plus à réclamer les secours de Rome. Mais avant que les consuls eussent fait sortir l'armée de la ville (car le sénat avait ordonné de défendre les Aurunques), la nouvelle arriva que les Aurunques épouvantés avaient abandonné leurs murs, et que, fuyant avec leurs femmes et leurs enfants, ils s'étaient fortifiés dans Suessa, qui s'appelle Aurunca maintenant : leurs antiques remparts et leur ville avaient été détruits par les Sidicins. Alors le sénat, irrité contre les consuls dont la lenteur avait trahi des alliés, leur commanda de nommer un dictateur. Ils nommèrent C. Claudius Inregillensis, qui créa C. Claudius Hortator maître de la cavalerie. Mais un scrupule religieux s'éleva contre cette dictature : les augures déclarèrent que l'élection était vicieuse ; dictateur et maître de cavalerie abdiquèrent.

Cette année, Minucia, vestale, soupçonnée d'abord pour sa parure trop recherchée, fut dénoncée ensuite aux pontifes par les révélations d'un esclave. Un décret lui enjoignit de renoncer à ses pieuses fonctions, et de retenir tous ses esclaves en son pouvoir. Puis elle fut jugée, et enfouie vivante sous terre près de la porte Colline, à droite du chemin pavé, dans le champ du Crime, appelé ainsi, je pense, du crime de cette vestale.

La même année, pour la première fois un plébéien, Q. Publilius Philo, fut nommé préteur, en dépit du consul Sulpicius qui refusait de le reconnaître : le sénat, qui n'avait pu leur fermer les dignités suprêmes, ne leur disputa point la préture.

## Guerre contre les Ausones ; prise de Calès (335-334)

16

L'année suivante, sous les consuls L. Papirius Crassus et Caeso Duilius, fut remarquable par la nouveauté plus que par l'importance d'une guerre contre les Ausones. Ce peuple habitait la ville de Calès : il avait uni ses armes à celles des Sidicins, ses voisins. Un seul combat, peu mémorable d'ailleurs, dispersa l'armée des deux peuples : la proximité de leurs villes, qui avait pu hâter leur fuite, protégea cette fuite même.

Le sénat cependant ne borna point là le cours de cette guerre ; trop de fois déjà les Sidicins avaient ou repris les armes, ou aidé à les prendre, ou causé la guerre. Aussi, de tout son pouvoir il s'efforça de faire une quatrième fois consul le meilleur général de ce temps-là, M. Valerius Corvus. On donna pour collègue à Corvus M. Atilius Regulus ; et, pour prévenir toute erreur du hasard, on obtint des consuls que Corvus, sans l'épreuve du sort, aurait cette province.

Il reçoit des précédents consuls l'armée victorieuse, marche à Calès, foyer de cette guerre, et, du premier cri, du premier choc, disperse les ennemis, tremblants encore au souvenir de leur premier revers : puis, il décide l'attaque de la ville ; et telle était l'ardeur des soldats, qu'ils voulaient appliquer les échelles aux remparts et répondaient du succès de l'assaut. Corvus, sachant l'œuvre peu facile, aima mieux l'accomplir par le labeur de ses soldats, qu'au péril de leur vie : il fit donc disposer une terrasse et des mantelets, et il approcha les tours des murailles ; mais un heureux hasard le dispensa d'en faire usage. Un prisonnier romain, M. Fabius, qui, grâce à la négligence de ses gardiens, un jour de fête, avait brisé ses fers, et s'était glissé sur les mains, à l'aide d'une corde attachée au créneau de la muraille, jusqu'au pied du mur où travaillaient les Romains, vint presser le général d'attaquer des ennemis endormis dans le vin et les festins ; et ce ne fut pas une plus rude tâche de prendre la ville et les Ausones avec elle, que de les vaincre d'abord en bataille. Le butin fut immense. On plaça garnison dans Calès, et les légions revinrent à Rome.

Le consul triompha par sénatus-consulte, et pour qu'Atilius ne restât pas sans gloire, les deux consuls eurent ordre de conduire ensemble l'armée contre les Sidicins. Avant de partir, et suivant un décret du sénat, ils nommèrent dictateur, pour la tenue des comices, L. Aemilius Mamercinus, qui nomma maître de la cavalerie Q. Publilius Philo. À ces comices tenus par le dictateur, on créa consuls T. Veturius et Sp. Postumius. La guerre n'était point achevée ; mais avant d'en finir avec les Sidicins, ils voulurent prévenir par un bienfait les réclamations du peuple, et ils proposèrent l'envoi d'une colonie à Calès : un sénatus-consulte décida que deux mille cinq cents hommes seraient inscrits pour cette ville, et on créa triumvirs pour l'établissement de la colonie et le partage des terres Caeso Duilius, T. Quinctius et M. Fabius.

## **Alarmes diverses. Recensement de la population romaine. Création de deux nouvelles tribus (333)**

17

Ensuite les nouveaux consuls reçurent des anciens le commandement de l'armée, entrèrent sur le territoire de l'ennemi, et pénétrèrent en le dévastant jusqu'aux remparts, jusqu'à la ville. Là, s'était réunie une armée immense ; les Sidicins, n'ayant plus d'autre espoir, semblaient résolus à une lutte acharnée ; le bruit courait en outre que le Samnium s'ébranlait pour la guerre : il fallait un dictateur. Par ordre du sénat, les consuls choisirent P. Cornelius Rufinus : il nomma M. Antonius maître de la cavalerie. Mais survint un scrupule : l'élection parut vicieuse ; ils abdiquèrent. Une peste suivit ; on crut tous les auspices atteints du même vice, et on eut recours à l'interrègne. Plusieurs interrois se succédèrent : le cinquième enfin, M. Valerius Corvus, put créer consuls A. Cornelius pour la deuxième fois, et Cn. Domitius.

Rome était tranquille, mais le seul bruit guerre avec les Gaulois fit tumulte, et força de nommer un dictateur. On nomma M. Papirius Crassus, qui eut pour maître de cavalerie P. Valerius Publicola. Tandis qu'ils pressent les levées avec plus de vigueur que d'ordinaire contre des ennemis voisins, des éclaireurs qu'on envoya rapportèrent que tout était calme chez les Gaulois.

Depuis un an, on soupçonnait aussi le Samnium d'agitation et de projets hostiles ; l'armée romaine ne quitta point le territoire des Sidicins. Mais la guerre d'Alexandre d'Épire attira les Samnites en Lucanie : les deux peuples menèrent leurs enseignes contre ce roi qui avait fait une descente près de Paestum, et lui livrèrent bataille. Vainqueur dans ce combat, Alexandre conclut la paix avec les Romains : on ne sait comment sa foi l'eût observée, s'il eût toujours eu même succès.

La même année, on fit le cens : les nouveaux citoyens recensés, on ajouta, pour eux, les tribus Maecia et Scaptia ; les censeurs étaient Q. Publilius Philo et Sp. Postumius. Les habitants d'Accerra furent faits Romains par une loi du préteur L. Papirius, qui leur donna la cité sans le suffrage. Telles furent les opérations civiles et militaires de cette année.

## L'affaire des empoisonneuses (331)

18

Suivit une année funeste par l'insalubrité de l'air ou par la perversité humaine, sous les consuls M. Claudius Marcellus et C. Valerius. Le surnom de ce consul varie dans les annales : je lui trouve ceux de Flaccus et de Potitus, mais, en cela, peu importe la vérité : je voudrais plutôt qu'on se fût trompé (car les témoignages ne sont pas unanimes) en imputant au poison, la mortalité qui fit à cette année une si triste célébrité. Cependant je ne puis démentir aucun témoignage : j'exposerai le fait tel qu'on le raconte. Comme les principaux citoyens de Rome périssaient de maladies semblables, et presque tous, de la même manière, une esclave se présenta devant Q. Fabius Maximus, édile curule, et promit de révéler la cause de cette mortalité publique, s'il lui donnait l'assurance qu'elle n'aurait point regret de sa révélation.

Fabius aussitôt rapporta le fait aux consuls, les consuls au sénat, et l'ordre entier consentit à donner toute assurance à l'esclave. Alors elle déclara que c'était la perversité des femmes qui désolait la ville ; que des matrones préparaient des poisons, et que si on la voulait suivre sur l'heure, on pourrait en saisir la preuve. On suivit l'esclave, on surprit quelques femmes occupées à cuire des drogues, on trouva des poisons cachés qu'on apporta au Forum : vingt matrones environ, chez qui on les avait saisis, furent amenées par un appariteur. Deux d'entre elles, Cornelia et Sergia, l'une et l'autre de famille patricienne, soutinrent que c'étaient là des breuvages salutaires ; l'esclave nia et leur ordonna d'en boire, afin de la convaincre d'imposture. Elles demandèrent le temps de se consulter. Le peuple s'étant écarté, à la vue de tous elles se concertèrent avec les autres, qui, elles aussi, acceptèrent l'épreuve : chacune but de ce breuvage, et toutes périrent par leur propre crime.

Arrêtées aussitôt, leurs complices dénoncèrent un grand nombre de matrones : cent soixante-dix environ furent condamnées. Nul empoisonnement avant ce jour n'avait encore été jugé dans Rome. On tint le fait pour un prodige : on vit là des esprits égarés plutôt que criminels ; et comme les antiques traditions des annales rapportaient qu'autrefois, lors des sécessions de la plèbe, le dictateur avait planté un clou, et que cette solennité expiatoire avait ramené à la raison les esprits des hommes aliénés par la discorde, on s'empessa de créer un dictateur pour planter le clou. On créa Cn. Quinctilius, qui nomma L. Valerius maître de la cavalerie. Le clou planté, ils abdiquèrent leurs fonctions.

## Vitruvius Vaccus entraîne les Privernates dans la lutte contre Rome

19

On créa consuls L. Papirius Crassus pour la deuxième fois, et L. Plautius Venox. Au commencement de cette année, des députés volsques de Fabrateria et de Luca, vinrent demander à Rome d'être admis sous sa tutelle : si on les protégeait contre les armes des Samnites, ils promettaient obéissance et fidélité à la domination romaine. Le sénat envoya des députés enjoindre aux Samnites de s'interdire toute violation du territoire de ces deux peuples. Cette députation réussit, moins parce que les Samnites voulaient la paix que parce qu'ils n'étaient point encore préparés pour la guerre.

La même année, la guerre s'engagea contre les Privernates : ils avaient pour alliés le peuple de Fundi, et pour chef même quelqu'un de cette ville, Vitruvius Vaccus, homme célèbre et dans sa ville et dans Rome même. Il avait au Palatium une maison dans les lieux qu'on appela depuis "Prés de Vaccus", quand la maison fut détruite et le terrain confisqué. Contre cet ennemi qui étendait ses ravages sur les territoires de Setia, de Norba et de Cora, L. Papirius se mit en marche et prit position non loin de son camp.

Vitruvius ne se sentit ni la ferme et prudente volonté de se tenir dans ses retranchements en présence d'un plus puissant adversaire, ni le cœur de s'éloigner de son camp pour combattre. Il dispose hors de la porte du camp son armée, qui s'y développe avec peine et qui a plus en vue la retraite et la fuite, que l'attaque ou l'ennemi ; et il livre bataille : sa défaite fut prompte et certaine ; mais, grâce au peu de distance et au facile accès d'un camp si rapproché, il préserva sans beaucoup d'efforts ses soldats du carnage : à peine s'il en tomba quelqu'un dans la mêlée ; et, dans la déroute, les derniers fuyards seulement furent tués aux portes du camp où ils se jetaient en foule. Aux premières ombres de la nuit, l'armée gagna Privernum en désordre, préférant à ses palissades l'abri plus sûr de ces murailles.

Laissant là Privernum, Plautius, l'un des consuls, dévaste au loin les campagnes, et chargé de butin, dirige son armée sur les terres de Fundi. À son arrivée sur les frontières, le sénat de Fundi se présente à lui : "Ce n'est point pour Vitruvius, pour ses partisans et ses complices, qu'ils viennent le prier ; c'est pour le peuple de Fundi, innocent du crime de cette guerre, au jugement même de Vitruvius, qui, dans sa déroute, s'est réfugié à Privernum plutôt qu'à Fundi, sa patrie. C'est donc à Privernum qu'il faut chercher et poursuivre les ennemis du peuple romain, traîtres tout ensemble à Fundi et à Rome, ingrats à l'une et à l'autre patrie. Les gens de Fundi ont la paix à cœur, des sentiments romains, une mémoire reconnaissante du don de cité qu'ils ont reçu. Ils conjurent le consul d'épargner la guerre à ce peuple innocent : leurs terres, leur ville, leurs personnes mêmes et celles de leurs femmes, de leurs enfants, sont et seront à jamais en la puissance du peuple romain."

Après avoir félicité les sénateurs, le consul manda par lettre à Rome que Fundi restait dans le devoir, et tourna ses pas vers Privernum. Claudius écrit que le consul voulut auparavant punir les chefs de la sédition ; qu'il envoya chargés de fers à Rome près de trois cent cinquante conjurés ; que cet acte de soumission ne fut point agréé du sénat, dans l'opinion que le peuple de Fundi avait voulu acquitter la nation tout entière aux dépens de



ces pauvres et obscurs citoyens.

## Châtiment de Vitruvius Vaccus (329)

20

Pendant que les deux armées consulaires assiégeaient à la fois Privernum, on rappela un des consuls à Rome pour les comices. Cette année, les premiers “carceres” (= niches de départ) furent construits dans le Cirque.

On n’était point encore délivré du souci de la guerre privernate, quand le bruit éclata d’un tumulte gaulois : bruit terrible, que le sénat ne négligea jamais. Aussitôt les consuls nouveaux, L. Aemilius Mamercinus et C. Plautius, le jour même de leur entrée en fonctions, aux calendes de juillet, eurent ordre de se partager les provinces ; et Mamercinus, à qui la guerre des Gaulois était échue, de lever une armée sans accorder une seule dispense : tout le peuple, même des artisans, des ouvriers sédentaires, gens peu propres au métier des armes, fut, dit-on, enrôlé. À Véies, une forte armée s’assembla pour marcher, de cette ville, au devant des Gaulois : on ne lui permit point de s’en éloigner, de peur de manquer l’ennemi, qui pouvait gagner Rome par un autre chemin.

Après quelques jours de calme, qui suffirent pour rassurer les esprits, toutes les forces dirigées contre les Gaulois se tournèrent contre Privernum. Ici deux versions dans les auteurs : selon les uns, la ville fut prise d’assaut et Vitruvius amené vivant au pouvoir des Romains ; d’autres affirment que, sans attendre cette dernière épreuve, les assiégés vinrent, le caducée à la main, se remettre à la discrétion du consul, et que Vitruvius fut livré par les siens. Le sénat, consulté sur Vitruvius et les Privernates, ordonna au consul Plautius de renverser les murs de Privernum, d’y placer une forte garnison et de venir recevoir le triomphe : il décida que Vitruvius serait gardé en prison jusqu’au retour du consul, puis fouetté et mis à mort ; que sa maison, sise au Palatium, serait détruite, et ses biens consacrés à Semo Sancus : de la somme qu’on en tira, on fit deux disques de bronze qu’on plaça dans le sanctuaire de Sancus, du côté du temple de Quirinus. À l’égard du sénat privernate, on décréta que tout sénateur demeuré dans Privernum depuis sa défection, habiterait au-delà du Tibre, sous les mêmes peines que les Véliternes.

Ces décisions prises, on ne parla plus des Privernates jusqu’au triomphe de Plautius : après son triomphe, et quand Vitruvius et ses complices furent mis à mort, le consul, persuadé que le supplice des coupables avait assouvi toute vengeance, et qu’on pouvait sans danger parler des Privernates : “Puisque les auteurs de la révolte, dit-il, ont reçu des dieux immortels et de vous, pères conscrits, un juste châtement, que voulez-vous faire de cette multitude innocente ? Pour moi, bien que mon devoir soit ici de demander plutôt que de donner conseil, en voyant les Privernates si voisins des Samnites, avec qui nous n’avons aujourd’hui qu’une paix incertaine, je voudrais que le moindre ressentiment ne pût rester entre eux et nous.”

La chose par elle-même était douteuse ; car chacun suivait son penchant, qui lui conseillait ou plus de rigueur ou plus d'indulgence ; mais un des députés privernates augmenta encore toutes les incertitudes, pour avoir plus songé à la condition où il était né qu'à sa fortune présente. Un des partisans d'une mesure plus sévère lui demanda "quelle peine méritaient, selon lui, les Privernates ? — Celle, dit-il, que méritent ceux qui se jugent dignes de la liberté." La fierté de cette réponse irrita encore ceux qui déjà combattaient la cause des Privernates : le consul s'en aperçoit, et pour s'attirer, par une question bienveillante, une plus douce réponse : "Mais si nous vous remettons toute peine, quelle paix aurons-nous à espérer de vous ? — Si vous nous la faites bonne, dit-il, vous l'aurez sûre et constante ; si mauvaise, peu durable." Alors on se récrie : "Il menace, et sans détours, ce Privernate ; c'est par de telles paroles qu'on excite à la révolte les peuples soumis à nos armes." Mais la meilleure partie du sénat interpréta mieux cette réponse ; elle dit que "c'était parler en homme, et en homme libre. Peut-on croire qu'un peuple, ou un homme enfin, veuille demeurer dans une condition qui lui répugne, plus longtemps que de nécessité ? La paix est sûre et fidèle, là où elle est volontairement consentie ; mais partout où on veut l'esclavage, il n'y a point de fidélité à attendre."

Le consul appuya ce sentiment ; il y ramena les esprits en s'adressant de temps à autre aux consulaires qui votaient les premiers, et en leur disant assez haut pour être entendu de plusieurs autres. "Ceux-là vraiment qui n'ont souci que de la liberté, sont dignes d'être Romains." Si bien qu'ils gagnèrent leur cause dans le sénat ; et, par ordre des Pères, on proposa au peuple d'accorder aux Privernates le droit de cité. La même année, on envoya trois cents colons à Anxur ; ils reçurent chacun deux arpents de terre.

## Les féciaux adressent des réclamations aux Palaepolitains (327)

L'année suivante, sous les consuls P. Plautius Proculus et P. Cornelius Scapula, nul autre événement remarquable à l'armée ou dans la ville que l'établissement d'une colonie à Frégelles, dont le territoire avait été aux Segnini, puis aux Volsques ; et une distribution de viande offerte au peuple par M. Flavius aux funérailles de sa mère. On a dit, pour expliquer ce fait, que, sous prétexte d'honorer sa mère, il payait ainsi sa dette au peuple qui l'avait absous d'une accusation dirigée contre lui par les édiles pour avoir violé une mère de famille. Cette distribution de viande qu'il offrait en reconnaissance d'un premier bienfait, lui valut encore une faveur, le tribunat du peuple, aux élections suivantes où, bien qu'absent, il fut préféré à tous ceux qui se présentèrent.

Palaepolis était autrefois à peu de distance du site actuel de Naples. Les deux villes étaient habitées par le même peuple, originaire de Cumes, et les Cumains tiraient leur origine de Chalcis en Eubée. La flotte qui les y avait apportés de leur pays, fit leur puissance sur les rivages qu'ils occupent. Après avoir envahi d'abord les îles d'Aenaria et de Pithécusses, ils osèrent bientôt s'établir sur le continent. Cet État, confiant en ses forces, et comptant sur l'alliance des Samnites qui trahissaient Rome, ou sur la peste peut-être, qui venait d'atteindre, disait-on, la cité romaine, exerça de nombreuses hostilités contre les Romains établis sur les territoires de la Campanie et de Falerne.

L. Cornelius Lentulus et Q. Publilius Philo étaient alors consuls, tous deux pour la seconde fois. Les féciaux envoyés à Palaepolis pour demander réparation, rapportèrent de ces Grecs, plus hardis à parler qu'à agir, une insolente réponse sur la proposition du sénat ; le peuple ordonna qu'on ferait la guerre aux Palaepolitains. Les consuls se partagent les provinces : le soin de poursuivre et de combattre les Grecs échut à Publilius ; Cornelius, avec l'autre armée, dut s'opposer aux mouvements des Samnites ; et comme le bruit courait que, dans la vue d'une prochaine défection de la Campanie, ils porteraient leur camp de ce côté, ce fut là aussi que le consul jugea à propos de prendre position.

L'un et l'autre consul n'ayant plus qu'un faible espoir de conserver la paix avec les Samnites, en informa le sénat. Publilius annonça que deux mille soldats nolains et quatre mille Samnites, sur une injonction des Nolains plutôt que sur la demande des Grecs, avaient été reçus dans Palaepolis ; Cornelius, que les magistrats samnites avaient ordonné des levées, que tout le Samnium était sur pied, et cherchait ouvertement à soulever les cités voisines, Privernum, Fundi et Formies. On voulut envoyer des députés aux Samnites avant de leur porter la guerre.

Les Samnites rendirent une réponse insolente. Ils accusaient Rome des premiers torts, sans négliger pour cela de se justifier de ceux qu'on leur imputait. "La nation n'a ni consenti ni participé aux secours donnés aux Grecs : on n'a cherché à soulever ni Fundi ni Formies, car on ne serait point en peine de ses propres forces si on voulait la guerre. Du reste, on ne peut dissimuler que la cité des Samnites voit avec douleur Frégelles, prise aux Volsques et ruinée par elle, relevée par les Romains, et cette colonie imposée par eux au sol samnite et que leurs colons nomment Frégelles. C'est là un outrage et une injure dont les auteurs doivent réparation ; sinon, les Samnites à tout prix sauront s'en faire justice."

Un député romain proposait de s'en rapporter à des alliés, à des amis communs : "Pourquoi tant de détours ? lui répond-on. Nos différends, Romains, n'ont besoin ni du verbiage des ambassadeurs, ni de la médiation des hommes ; que les plaines de Campanie, où nous pouvons combattre, que les armes, que la commune destinée de la guerre, en décident ! Retrouvons-nous donc entre Capoue et Suessula ; que nos camps s'y rencontrent, et que là se décide si le Samnite ou le Romain doit commander à l'Italie". Les députés romains répondirent qu'ils iraient, non point où les appelait un ennemi, mais où leurs chefs voudraient les conduire.

Déjà Publilius, maître d'une position favorable entre Palaepolis et Naples, avait arrêté les communications de ces deux villes, qui jusqu'alors s'étaient prêté mutuellement secours suivant leurs besoins. Le jour des comices approchait ; mais comme le rappel de Publilius, alors qu'il menaçait de si près les remparts ennemis et qu'il avait chaque jour l'espoir de prendre la ville, eût été funeste à la république, on engagea les tribuns à proposer au peuple de laisser à Publilius Philo, à l'expiration de son consulat, le commandement comme proconsul jusqu'à l'achèvement de la guerre contre les Grecs.

L. Cornelius était entré déjà dans le Samnium, et comme on ne voulait point non plus retarder le progrès de ses armes, on lui écrivit de nommer un dictateur pour présider les élections. Il choisit M. Claudius Marcellus, qui nomma maître de la cavalerie Sp. Postumius. Toutefois ce dictateur ne tint pas les comices : la validité de son élection fut contestée : les augures consultés, prononcèrent que l'élection semblait vicieuse. Les tribuns attaquèrent cette décision qu'ils soupçonnaient et qu'ils accusaient de mauvaise foi. "Ce n'est pas là un vice facile à connaître, car le consul se lève la nuit, en silence, pour créer le dictateur ; le consul n'a écrit sur ce sujet à personne, ni au sénat ni à des particuliers ; il n'existe pas un mortel qui dise avoir vu ou entendu rien qui pût interrompre les auspices ; et les augures, siégeant à Rome, n'ont pu deviner un vice

survenu au camp, chez un consul. Qui ne voit clairement que le vice du dictateur, aux yeux des augures, c'est qu'il est plébéien ? ” Malgré ces objections et d'autres encore vainement présentées par les tribuns, il fallut en venir à l'interrègne : les comices furent longtemps différés pour une cause ou pour une autre ; enfin le quatorzième interroi, L. Aemilius, créa consuls C. Poetelius et L. Papirius Mugillanus, ou Cursor, que je trouve en d'autres annales.

## Mort d'Alexandre l'Épirote (326)

24

À la même année se rapporte la fondation d'Alexandrie en Égypte, et la mort d'Alexandre, roi d'Épire, tué par un exilé de Lucanie ; événement qui confirma les prédictions de Jupiter de Dodone. Quand il fut appelé par les Tarentins en Italie, l'oracle lui dit "de se garder de l'eau achérusienne et de la ville de Pandosia : c'est là qu'était marqué le terme de sa destinée." Il se hâta donc de passer en Italie, pour s'éloigner le plus possible de la ville de Pandosia en Épire, et du fleuve Achéron qui, sorti de Molossie, coule dans les lacs infernaux et se perd dans le golfe de Thesprotie. Mais presque toujours, en fuyant sa destinée, on s'y précipite. Après avoir souvent battu les légions bruttiennes et lucaniennes ; pris aux Lucaniens Héraclée, colonie de Tarente, Sipontum, Consentia et Terina qui appartenaient aux Bruttians, d'autres villes encore appartenant aux Messapiens et aux Lucaniens ; après avoir envoyé en Épire trois cents familles illustres comme otages, il vint occuper non loin de Pandosia, ville voisine des confins de la Lucanie et du Bruttium, trois éminences, situées à quelque distance l'une de l'autre. De là, il dirigeait des incursions sur tous les points du territoire ennemi. Il avait autour de lui environ deux cents exilés lucaniens, qu'il croyait sûrs, mais dont la foi, comme il arrive d'ordinaire aux esprits de cette sorte, changeait avec la fortune.

Des pluies continuelles avaient inondé toutes les campagnes, et rompu les communications entre les trois armées, qui ne pouvaient plus se prêter secours. Les deux postes, où le roi n'était pas, sont brusquement attaqués par l'ennemi, qui les enlève, les détruit, et réunit toutes ses forces pour investir le roi lui-même. Alors les exilés lucaniens envoient des messages à leurs compatriotes, et, pour prix de leur rappel, promettent de livrer le roi mort ou vif. Lui cependant, avec une troupe choisie et dans l'élan d'une noble audace, se fait jour au travers de l'ennemi et tue le chef des Lucaniens qui s'avancait à sa rencontre ; puis, ralliant son armée dispersée et fugitive, gagne un fleuve, où les ruines récentes d'un pont entraîné par la violence des eaux, lui marquaient sa route. Comme sa troupe passait l'eau par un gué peu sûr, un soldat, rebuté du péril et de la fatigue, et maudissant l'abominable nom de ce fleuve, s'écria : "Ce n'est pas sans raison qu'on t'appelle Achéron." Ce mot arriva aux oreilles du roi, et lui rappela soudain sa destinée. Il s'arrête ; il hésite à passer. Alors Sotimus, un des jeunes serviteurs du roi, lui demande "ce qui peut le retenir dans un si pressant danger ;" et l'avertit que les Lucaniens cherchent l'occasion de le perdre.

Le roi se retourne, et les voyant au loin venir en troupe contre lui, il tire son épée et pousse son cheval au milieu du fleuve. Il allait déjà prendre terre, quand un javelot lancé par un exilé lucanien vint lui percer le corps. Il tombe, et son cadavre inanimé où le trait tient encore est porté par le courant aux postes ennemis. Là, il se fit de ce cadavre une hideuse mutilation. On le coupa en deux : une moitié fut envoyée à Consentia ; on retint l'autre pour s'en faire un jouet, et on l'attaquait de loin à coups de javelots et de pierres, quand une femme, au milieu de ces transports d'une rage plus qu'humaine et qui passe toute croyance, se mêle à cette troupe forcenée, prie qu'on s'arrête un peu, et dit en pleurant, "qu'elle a un époux et des enfants prisonniers chez l'ennemi : elle espère avec ce

cadavre de roi, tout déchiré qu'il est, racheter sa famille". Les mutilations cessèrent : ce qui resta de ces membres en lambeaux fut enseveli à Consentia par les soins d'une seule femme ; les ossements du roi, renvoyés à l'ennemi dans Métaponte, furent de là portés en Épire, à Cléopâtre sa femme et à sa sœur Olympias, dont l'une était mère et l'autre sœur d'Alexandre le Grand. Telle fut la triste fin d'Alexandre d'Épire : quoique la fortune lui ait épargné la guerre avec Rome, comme il porta néanmoins ses armes en Italie, j'ai dû la raconter en peu de mots, qui suffiront.



## Les Palaepolitains livrent leur cille aux Romains (326)

25

La même année on célébra dans Rome un lectisterne, pour la cinquième fois depuis la fondation de la ville, et toujours afin d'apaiser les dieux. Ensuite les nouveaux consuls, après avoir, par ordre du peuple, envoyé déclarer la guerre aux Samnites, préparèrent d'abord, pour la soutenir, de plus puissantes ressources que contre les Grecs : puis, il leur vint d'ailleurs un secours étranger qu'ils n'attendaient guère. Les Lucaniens et les Apuliens, peuples avec qui Rome n'avait jamais eu affaire jusqu'à ce jour, vinrent demander son alliance et promirent des armes et des hommes pour la guerre : par un traité, on les reçut en amitié. Durant ce temps, les légions avaient du succès dans le Sannium : trois places tombèrent en leur pouvoir, Allifae, Callifae et Ruffrium ; et partout ailleurs, à l'arrivée des consuls, le territoire fut dévasté dans tous les sens.

Pendant que cette guerre s'engageait si heureusement, celle qu'on faisait d'autre part aux Grecs assiégés touchait à sa fin. Les ennemis en effet, dont les communications étaient coupées, et les forces divisées, avaient encore à souffrir dans leurs murailles plus de maux qu'ils n'en redoutaient du dehors : prisonniers, pour ainsi dire, de leurs propres défenseurs, qui outrageaient indignement leurs enfants même et leurs femmes, ils enduraient toutes les calamités des villes conquises. Ils apprirent que Tarente et les Samnites leur envoyaient de nouveaux secours : des Samnites, ils pensaient en avoir dans leurs murs plus qu'ils n'en voulaient ; mais les Tarentins, soldats grecs dans une ville grecque, devaient les protéger autant contre les Samnites et les Nolains que contre le Romain ennemi ; ils les attendaient dans cet espoir. Néanmoins ils jugèrent que le moindre des maux serait encore de se rendre aux Romains. Charilaus et Nymphius, les premiers de la ville, après s'être concertés sur la conduite de cette affaire, se partagèrent les rôles : l'un passerait auprès du général romain, l'autre demeurerait dans la place, pour la tenir prête à l'exécution de l'entreprise.

Ce fut Charilaus qui vint trouver Publilius Philo : "C'est pour le bien, le profit, le bonheur des Palaepolitains et du peuple romain qu'il a résolu de livrer la ville. Que par ce fait il trahisse ou sauve sa patrie, cela dépend de la foi romaine. Pour lui-même, il n'exige et ne demande rien : pour la ville, il demande, sans l'exiger toutefois, que si l'entreprise réussit, le peuple romain considère plutôt ce qu'il avait fallu de dévouement et de courage pour revenir à son amitié que de folie et d'audace pour se détacher du devoir." Le général l'approuve, et lui donne trois mille soldats pour occuper la partie de la ville où s'étaient établis les Samnites : cette troupe était sous les ordres de L. Quinctius, tribun militaire.

## Prise de la ville par les Romains

26

Pendant ce temps, Nymphius avait adroitement attaqué le préteur des Samnites, et, lui montrant l'armée romaine tout entière autour de Palaepolis et dans le Samnium, l'avait amené à lui permettre de monter une flotte pour aller envahir le territoire de Rome, où il dévasterait non seulement la côte maritime, mais les lieux voisins de la ville même. Mais, pour cette entreprise, il fallait partir la nuit, et sur l'heure mettre à flot les navires. Pour hâter ces apprêts, toute l'armée des Samnites, moins la garde nécessaire au service de la ville, fut envoyée au rivage.

Là, pendant que Nymphius, au milieu des ténèbres et de cette multitude qui s'embarrasse elle-même, s'applique à tout confondre par milles ordres contraires, et gagne ainsi du temps ; Charilaus, d'intelligence avec ses partisans, s'introduit dans la place, garnit de soldats romains les hauteurs de la ville, et fait jeter le cri d'attaque. Les Grecs, secrètement avertis par leurs chefs, restent en repos ; les Nolains s'élancent vers la porte opposée et s'enfuient par le chemin qui mène à Nola. Les Samnites n'étaient pas dans la place ; et plus la fuite leur sembla facile d'abord, plus elle leur fit honte après le danger, car ils n'avaient plus d'armes, plus de bagages ; ils avaient tout laissé aux mains de l'ennemi ; et, moqués de l'étranger, de leurs compatriotes même, ils rentrèrent chez eux dépouillés et dénués de tout.

Je n'ignore point qu'une autre tradition impute la remise de cette place aux Samnites, mais j'ai voulu suivre des auteurs plus dignes de foi ; d'ailleurs le traité fait avec Naples (qui devint ensuite la ville souveraine de l'empire des Grecs) rend plus vraisemblable leur retour volontaire à l'amitié de Rome. On décerna le triomphe à Publilius : on comprit assez que le siège avait dû dompter l'ennemi et l'amener à se rendre. Cet homme obtint le premier deux faveurs singulières : la prorogation du commandement qu'on n'avait accordée à nul autre avant lui, et le triomphe après le consulat.

### 3. Guerres contre les Samnites (326 à 322 av. J.-C.)

#### Les Tarentins s'allient aux Samnites contre Rome (326)

27

Une autre guerre éclata presque aussitôt avec les Grecs de la rive opposée : les Tarentins. Ils avaient entretenu quelque temps Palaepolis d'un vain espoir de secours, et quand ils apprirent que les Romains étaient maîtres de la ville, ils se plaignirent des Palaepolitains, comme s'ils en étaient trahis, et qu'ils ne les eussent point trahis eux-mêmes ; leur haine, leur envie fit rage contre Rome, surtout quand ils surent que les Lucaniens aussi et les Apuliens (car l'une et l'autre alliance date de cette année) s'étaient rangés sous la protection du peuple romain. "On est presque arrivé jusqu'à eux ; on va les réduire à n'avoir les Romains que pour ennemis ou pour maîtres. Le sort de leur État dépend évidemment de la guerre des Samnites et de son issue : seule, cette nation résiste, mais ses forces ne lui suffisent plus depuis la défection du Lucanien ; c'est donc lui qu'il faut ramener, et détacher de l'alliance romaine ; on le peut encore, si on sait avec art semer les discordes."

Ces raisons prévalurent sur les esprits avides de nouveautés. On attira à prix d'argent de jeunes Lucaniens, qu'on paya ; plus connus qu'estimés dans leur pays, ils viennent, se déchirent à coups de verges, et, le corps nu, se présentent dans l'assemblée de leurs concitoyens, criant que c'était pour avoir osé entrer dans le camp romain, que le consul les avait battus de verges et presque frappés de la hache. Ce traitement, si hideux en lui-même, semblait plutôt l'œuvre de la violence que de la ruse : à cette vue, la foule se soulève, et force par ses clameurs les magistrats de convoquer le sénat : les uns, entourant l'assemblée, demandent la guerre contre Rome ; d'autres courent au dehors appeler aux armes les habitants des campagnes. Les esprits les plus sages se laissent entraîner à ce mouvement ; on décrète le renouvellement de l'alliance avec les Samnites, et des députés partent à cet effet. Cette résolution soudaine parut aussi peu sincère qu'elle était peu fondée ; les Samnites exigèrent qu'on donnât des otages, et qu'on reçut garnison dans les places fortes : on était dupe de l'imposture et de la haine ; on ne refusa rien. Cependant l'imposture ne tarda point à paraître, quand on vit les auteurs de cette ruse perfide se retirer à Tarente : mais on avait perdu tout pouvoir de disposer de soi ; on en fut réduit à un stérile repentir.

## Abolition de l'esclavage pour dettes (326)

28

Cette année la plèbe romaine entra, pour ainsi dire, dans une ère nouvelle de liberté : l'asservissement des débiteurs fut aboli ; le droit changea, grâce tout ensemble et à la luxure et à l'insigne cruauté d'un usurier, L. Papirius. Il retenait chez lui C. Publilius, qui s'était livré pour répondre des dettes de son père : l'âge et la beauté du jeune homme, qui pouvaient émouvoir sa pitié, n'enflammèrent que son penchant au vice et à l'outrage. Prenant cette fleur de jeunesse pour un supplément d'intérêt de sa créance, il essaya d'abord de le séduire par d'impudiques paroles ; puis, comme Publilius fermait l'oreille à ses instances, il cherche à l'effrayer par ses menaces et lui représente par instants sa position. Voyant enfin qu'il avait plus de souci de l'honneur de sa naissance que de sa fortune présente, il ordonne qu'on le mette nu, et qu'on apporte les verges.

Déchiré sous les coups, le jeune homme s'échappe par la ville, se plaignant à tous de l'infamie et de la cruauté de l'usurier : les citoyens viennent en foule, émus de compassion pour sa jeunesse, indignés de son outrage ; on s'échauffe, on craint pour soi, pour ses enfants un pareil sort ; du Forum, où on se rassemble, on court à la Curie. Et comme les consuls, surpris et entraînés dans ce mouvement, avaient convoqué le sénat, à mesure que les sénateurs entrent dans la Curie, on se précipite à leurs pieds, on leur montre le corps déchiré du jeune homme. Ce jour-là, la violence et l'attentat d'un seul brisèrent un des plus forts liens de la foi publique : les consuls eurent ordre de proposer au peuple que jamais, sinon pour crime, et en attendant le supplice mérité, un citoyen ne pût être tenu dans les chaînes ou les entraves : les biens du débiteur, non son corps, répondraient de sa dette. Ainsi tous les citoyens captifs furent libres, et on défendit pour toujours de remettre aux fers un débiteur.

## Défection des Lucaniens. Guerre contre les Vestins (325)

La même année, quand la seule guerre des Samnites, sans compter la défection soudaine des Lucaniens et la complicité de Tarente dans cette défection, eût suffi pour mettre en peine le sénat, on apprit encore que le peuple vestin se joignait aux Samnites. Toutefois, cette nouvelle ne fut cette année que le sujet des divers entretiens de la ville, sans être la matière d'une discussion publique, mais l'année suivante, les consuls L. Furius Camillus, élu pour la deuxième fois, et Junius Brutus Scaeva, ne virent point d'affaire plus grave et plus pressée à présenter au sénat. Cet ennemi ne s'était point fait connaître encore ; le sénat pourtant fut saisi d'une si vive inquiétude qu'il craignait également de prendre en mains et de négliger cette affaire : d'un côté, l'impunité des Vestins encouragerait l'audace et l'insolence ; de l'autre, leur punition par les armes inspirerait autour d'eux l'effroi et la colère ; de toute manière on soulevait les nations voisines. Et c'étaient toutes peuplades non moins puissantes à la guerre que les Samnites : les Marses, les Péligniens, les Marrucins, qu'on aurait pour ennemis, si on attaquait le Vestin. Néanmoins ce parti prévalut : il put sembler d'abord plus hardi que sage ; mais l'événement prouva que la force d'âme a pour soi la fortune. Les sénateurs décidèrent et le peuple ordonna la guerre contre les Vestins. Cette province échut au sort à Brutus, le Samnium à Camillus.

On mena une armée chez les deux peuples, et le souci de défendre leurs frontières empêcha les ennemis de joindre leurs forces. Au reste, l'un des consuls, L. Furius, qui portait la plus lourde charge de ces rudes travaux, fut atteint d'une maladie grave, et la fortune l'éloigna ainsi de la guerre : il eut ordre de nommer un dictateur pour commander à sa place, et il nomma le plus célèbre guerrier de son siècle, L. Papirius Cursor, qui choisit Q. Fabius Maximus Rullianus pour maître de cavalerie : couple illustre par les grandes œuvres de sa magistrature, mais que sa désunion, où la lutte fut presque poussée à son dernier terme, fit plus illustre encore.

L'autre consul multiplia la guerre chez les Vestins, et partout il eut même succès. Il dévasta les campagnes, saccagea, brûla les toits et les moissons, attira ainsi les ennemis malgré eux au combat, et, dans une seule bataille, il ruina si bien leurs forces, non toutefois sans verser le sang de ses soldats, que les Vestins, qui s'étaient réfugiés d'abord dans leur camp, n'osèrent plus compter sur les retranchements et les fossés, et se dispersèrent dans les places, dont la position et les remparts devaient les défendre. Pour en finir, il entreprit d'emporter ces places d'assaut : Cutina d'abord, que, grâce à la vive ardeur ou à la rage de ses soldats, dont presque pas un n'était sorti du combat sans blessure, il enleva par escalade ; puis Cingilia : et il abandonna le butin de ces deux villes à ses troupes que n'avaient arrêtées ni portes ni murailles ennemies.

## Quinctius Fabius profite de l'absence du dictateur pour livrer bataille (325)

30

On partit pour le Samnium sous d'équivoques auspices : ce vice tourna, non contre la guerre, dont l'issue fut heureuse, mais contre les généraux qui luttèrent de haines et de rage. En effet, Papirius, dictateur, retournant à Rome, sur l'avis du pullaire, pour reprendre les auspices, commanda au maître de la cavalerie de garder sa position, et d'éviter, en son absence, d'en venir aux mains avec l'ennemi.

Fabius, après le départ du dictateur, apprit par ses éclaireurs que partout l'ennemi était aussi peu sur ses gardes que s'il n'y eût pas un seul Romain dans le Samnium. Ce jeune homme, soit que son ardente fierté s'indignât de voir toute puissance aux mains du dictateur, soit qu'il cédât à l'occasion de bien faire, dispose et prépare ses troupes pour l'attaque ; puis, il marche à Imbrinium (c'est le nom du lieu), il y rencontre les Samnites et leur livre bataille. Le succès de ce combat fut tel, que, si le dictateur eût été là, il n'eût pas été plus complet, et l'affaire n'eût pu être mieux conduite : le général ne fit point faute au soldat, ni le soldat au général. Les cavaliers, après avoir chargé à plusieurs reprises, sans pouvoir enfoncer la ligne de l'ennemi, s'avisèrent, par le conseil de L. Cominius, tribun militaire, d'ôter la bride à leurs chevaux, et, dans cet état, ils les poussèrent de l'épéron avec tant de vigueur que nul effort ne put tenir devant eux : à travers les armes et les hommes, ils s'ouvrirent un large passage. Le fantassin suivit l'élan des cavaliers, et dans ces rangs ébranlés précipita les enseignes. Vingt mille ennemis, dit-on, périrent en ce jour. Des auteurs assurent que deux fois on combattit l'ennemi, en l'absence du dictateur, et qu'on eut deux fois un brillant succès. Dans les plus anciens écrivains, je ne trouve que cette seule bataille ; dans quelques annales, on ne parle point de toute cette affaire.

Le maître de la cavalerie, qui, d'un si grand carnage, avait retiré de nombreuses dépouilles, rassembla en un vaste monceau les armes ennemies, y mit le feu et les brûla, soit qu'il en eût fait le vœu à quelque divinité, soit qu'il voulût, s'il faut en croire l'historien Fabius, empêcher ainsi le dictateur de recueillir le fruit de sa gloire, d'inscrire son nom sur cette conquête, et de parer son triomphe de ces dépouilles. La lettre qu'il écrivit sur cette heureuse affaire, il l'adressa au sénat et non au dictateur, ce qui prouvait encore qu'il n'entendait point l'admettre au partage de sa gloire.

Il est certain du moins que le dictateur, en apprenant ce fait, loin de se réjouir comme les autres du gain de cette victoire, marqua de la colère et du chagrin. Il leva brusquement la séance, et s'arracha aussitôt de la Curie, répétant partout que ce n'était point tant les légions samnites, mais la majesté dictatoriale et la discipline militaire, que le maître de cavalerie aurait vaincues et détruites, si son mépris pour l'autorité demeurait impuni. Plein de menaces et de rage, il part, il marche au camp à grandes journées ; mais sans avoir pu devancer le bruit de sa venue. Déjà on était accouru de la ville annoncer que le dictateur arrivait, impatient de punir, et ne parlant presque que pour vanter l'action de T. Manlius.

Fabius convoque l'armée aussitôt, il conjure les soldats qui ont défendu vaillamment la république contre ses plus acharnés ennemis, qui ont vaincu sous sa conduite et ses auspices, de le protéger lui-même contre l'implacable cruauté du dictateur. Il vient, égaré par l'envie, irrité du courage et du bonheur d'autrui, furieux qu'en son absence la république ait été dignement servie : il aimerait mieux, s'il pouvait changer la fortune, que la victoire fût aux Samnites qu'aux Romains. Il parle du mépris de son autorité, comme s'il n'avait pas défendu de combattre, du même esprit qu'il s'afflige du combat aujourd'hui ! C'était par envie alors qu'il aurait voulu comprimer la vaillance d'autrui, qu'il aurait arraché leurs armes à ses soldats si avides de gloire, pour qu'ils ne pussent marcher sans lui ; à cette heure encore, il ne s'indigne, il ne fait rage que parce qu'à défaut de L. Papirius, les soldats n'ont été ni sans armes, ni sans bras ; que parce que Q. Fabius s'est cru maître de cavalerie, et non un appariteur du dictateur.

Qu'aurait-il fait, si, par un hasard des batailles, par une de ces communes chances de la guerre, un revers était survenu, lui qui, voyant l'ennemi vaincu, et la république si bien servie qu'elle n'eût pu l'être mieux par lui, ce chef unique menace du supplice le maître de cavalerie ? Et s'il en veut au maître de cavalerie, il n'en veut pas moins aux tribuns militaires, aux centurions, aux soldats : s'il pouvait, il sévirait contre tous ; comme il ne le peut, il sévit contre un seul. L'envie, comme la flamme, s'attaque à ce qui est grand : c'est la tête, c'est le chef de l'entreprise qu'on attaque. S'il peut tout ensemble tuer l'homme et sa gloire, vainqueur alors, il dominera comme sur une armée captive, et tout ce qu'on aura pu faire contre le maître de cavalerie, on l'osera contre les soldats. Ainsi, dans la cause de Fabius, ils serviront leur liberté à tous. Si le dictateur voit que l'armée, qui fut d'accord pour marcher au combat, est d'accord aussi pour défendre sa victoire, et que le salut d'un seul est à cœur à tous, il se laissera aller à de plus doux sentiments. En un mot, il confie sa vie et sa fortune à leur foi, à leur fermeté.

## Arrivée du dictateur au camp

32

De toute l'assemblée on lui crie d'avoir bon courage : personne ne portera la main sur lui, tant que les légions romaines seront là. Peu de temps après le dictateur arrive, et sur l'heure fait sonner la trompette et convoque l'armée. Alors on fit silence, et le héraut appela Q. Fabius, maître de la cavalerie. Il quitte aussitôt la place moins élevée qu'il occupait, et s'approche du tribunal. Le dictateur lui dit :

“Je veux savoir de toi, Q. Fabius, puisque la dictature est la suprême puissance, puisque les consuls, ces rois du pouvoir, lui obéissent, ainsi que les préteurs créés sous les mêmes auspices que les consuls, si tu crois juste ou non qu'un maître de cavalerie écoute et suive ses ordres ? Je te demande encore si, convaincu que j'étais, à mon départ de Rome, de l'incertitude des auspices, je devais, dans ce désordre de nos religions, commettre au hasard le salut de la république, ou renouveler les auspices, pour ne rien faire sans être sûr des dieux ? Puis enfin, quand un pieux scrupule arrêtait le dictateur au moment d'agir, si le maître de cavalerie avait le droit de s'en défendre et de s'en affranchir ? “

“Mais pourquoi toutes ces questions ? Je serais parti sans mot dire, que tu pouvais me comprendre et régler ton devoir sur l'interprétation de ma volonté. Réponds-moi : ne t'avais-je pas défendu de rien tenter en mon absence ? ne t'avais-je pas défendu de livrer bataille aux ennemis ? Tu as méprisé ma défense, et en dépit de l'incertitude des auspices, du désordre de nos religions, contre toutes les lois militaires, contre la discipline des ancêtres, contre l'aveu des dieux, tu as osé te battre avec l'ennemi. Réponds à ce que je te demande, à cela seul ; hors de là, pas un mot ; prends-y garde. Approche, licteur”.

Répondre à chacune de ces questions n'était pas chose facile : tantôt il se plaignait d'avoir le même homme pour accusateur et pour juge ; tantôt il s'écriait qu'on lui pouvait arracher la vie plutôt que la gloire de ses œuvres ; il se justifiait tour à tour et accusait le dictateur. Papius alors sentit renaître sa colère ; il ordonna de dépouiller le maître de cavalerie, et d'apprêter les verges et les haches. Fabius invoque la foi des soldats, et, repoussant les licteurs qui lui déchirent ses vêtements, il se réfugie auprès des triaires, qui déjà remuaient et soulevaient les esprits. Leurs clameurs se propagent et parcourent l'assemblée entière : ici des prières, là des menaces se font entendre. Ceux que le hasard avait amenés près du tribunal et placés sous les yeux du général qui les pouvait reconnaître, le suppliaient de pardonner au maître de cavalerie et de ne point condamner l'armée avec lui. Mais aux derniers rangs de l'assemblée et dans le groupe qui entourait Fabius, on attaquait hautement ce dictateur impitoyable, et on n'était pas loin de la sédition. Le tribunal même n'était point tranquille. Les lieutenants qui environnaient le siège du dictateur le conjuraient de remettre l'affaire au jour suivant, de donner du relâche à sa colère et du temps à la réflexion. “Il avait assez puni la jeunesse de Fabius, assez dégradé sa victoire sans pousser encore la vengeance à son dernier terme, au supplice ; sans attacher à ce jeune homme accompli, à son illustre père, à la maison Fabia, cette marque d'ignominie”.

Comme leurs prières, comme leurs raisons avaient peu de succès, ils l'engageaient “à considérer l'orageuse assemblée ; échauffer encore l'esprit des soldats si animés déjà, et



donner matière à la sédition, ne serait ni de son âge, ni de sa prudence. On ne fera point un crime à Q. Fabius d'avoir voulu s'arracher au supplice ; on s'en prendra au dictateur, si, aveuglé par la colère, il attire sur lui, par un funeste entêtement, les fureurs de la multitude. Enfin, qu'il ne s'imagine point que c'est par affection pour Fabius qu'ils parlent ainsi : ils sont prêts à affirmer par serment qu'ils ne croient point de l'intérêt de la république de sévir en ce moment contre Q. Fabius.”

Ces remontrances attiraient contre eux l'animosité du dictateur, sans la détourner du maître de cavalerie. Il ordonna aux lieutenants de descendre du tribunal, et commanda le silence : mais le héraut tenta vainement de l'obtenir ; et, dans le bruit et le tumulte, ni la voix du dictateur ni celle de ses appariteurs ne purent se faire entendre : la nuit, qui met fin aux batailles, termina ce débat. Le maître de cavalerie eut ordre de se représenter le jour suivant ; mais comme tous lui affirmaient que la haine de Papirius, aigri, exaspéré par cette opposition, n'en serait que plus ardente, il s'échappa du camp et s'enfuit à Rome. Là, de l'avis de son père, M. Fabius, qui avait été consul trois fois et dictateur, il convoque aussitôt le sénat, et s'y plaint vivement de la cruauté, de l'injustice du dictateur. Tout à coup on entend, à la porte de la Curie, le bruit des licteurs qui repoussent la foule : c'est lui, c'est son ennemi qui se présente : il avait appris son départ du camp et l'avait suivi avec de la cavalerie légère.

La querelle recommence donc, et Papirius ordonne de saisir Fabius. En vain les premiers du sénat et le sénat tout entier intercèdent avec prières ; ce cœur impitoyable persiste en sa résolution. Le père de l'accusé, M. Fabius, alors : "puisque sur toi, lui dit-il, ni l'autorité du sénat, ni ma vieillesse que tu veux réduire à l'abandon, ni la bravoure et la noble naissance du maître de cavalerie, que toi-même as nommé, ne peuvent rien, ni les prières qui souvent adoucissent un ennemi, qui fléchissent les colères des dieux ; c'est aux tribuns du peuple que je m'adresse, c'est au peuple que j'en appelle ; c'est lui, quand tu récuses le jugement de ton armée, le jugement du sénat, lui que je t'impose pour juge : lui seul, assurément, plus que ta dictature, il a force et pouvoir. Je verrai si tu céderas à cet appel, auquel un roi de Rome, Tullus Hostilius, a cédé".

De la Curie on se rend à l'assemblée du peuple : le dictateur à peine accompagné, le maître de cavalerie entouré de la foule des premiers citoyens de Rome. Il était monté à la tribune mais Papirius lui commanda de descendre des Rostres et de prendre une place moins élevée. Le père suivit son fils : "Tu fais bien, dit-il au dictateur, de nous envoyer à cette place : d'ici au moins, nous autres hommes privés, nous pourrons parler."

D'abord on entendit, moins des discours suivis, qu'une brusque altercation. Puis enfin, dominant ce tumulte, la voix et l'indignation du vieux Fabius attaquèrent la tyrannie et la cruauté de Papirius. "Lui aussi fut dictateur dans Rome ; mais par lui personne, pas un homme du peuple, pas un centurion, pas un soldat ne fut outragé ; Papirius revendique victoire et triomphe sur un général romain comme sur des chefs ennemis."

"Quelle différence entre cette antique modération d'autrefois, et cette tyrannie, cette cruauté d'aujourd'hui ! Le dictateur Quinctius Cincinnatus, après avoir sauvé le consul L. Minucius enfermé dans son camp par l'ennemi, se contenta, pour le punir, de le laisser à l'armée lieutenant au lieu de consul. M. Furius Camillus, bien que L. Furius eût, au mépris de sa vieillesse et de son autorité, livré un combat qu'il perdit honteusement, non seulement fut assez maître de sa colère au moment même pour ne rien écrire contre son collègue au peuple et au sénat ; mais, à son retour, ce fut lui qu'il préféra à tous les tribuns consulaires, quand le sénat lui laissa le choix parmi ses collègues, lui qu'il voulut associer

à son commandement.”

“Le peuple lui-même, qui a souveraine puissance en toutes choses, n’a jamais, dans sa colère, imposé plus dure peine, à ceux dont la témérité ou l’ignorance avaient perdu l’armée, qu’une amende pécuniaire : nul chef jusqu’à ce jour n’a payé de sa tête les mauvais succès de ses armes. Et maintenant on menace des verges et de la hache les généraux du peuple romain, et, ce qui n’est point permis même contre des vaincus, on l’ose contre des vainqueurs dignes des plus justes triomphes ! Qu’aurait souffert de plus son fils, s’il eût été battu, mis en fuite, dépouillé de son camp ? Où seraient allées les colères et les violences de cet homme, plus loin que les coups et la mort ? “

“Comme il serait convenable, que celui qui est pour la ville une cause de joie, de victoire, de supplication, d’actions de grâces, que celui pour qui les sanctuaires des dieux sont ouverts, pour qui fument les autels des sacrifices, chargés d’honneurs et d’offrandes, fût mis à nu et déchiré de verges en présence du peuple romain, à la vue du Capitole, de la citadelle, et de ces dieux qu’il n’a point invoqués vainement en deux batailles ! De quel esprit l’armée, qui a vaincu sous sa conduite et ses auspices, verra-telle cela ? Quel deuil pour le camp romain ! quelle joie pour l’ennemi ! “

Ainsi grondant, gémissant, implorant l’aide des dieux et des hommes, il embrassait son fils avec beaucoup de larmes.

## Violent discours du dictateur

34

Il avait pour lui la majesté du sénat, la faveur du peuple, l'appui des tribuns, le souvenir de l'armée absente. Son adversaire alléguait "l'invincible autorité du peuple romain, la discipline militaire, la parole du dictateur toujours révérée comme un oracle, la sentence de Manlius et son amour paternel immolé à l'intérêt public. Ainsi L. Brutus lui-même, le fondateur de la liberté romaine, avait puni ses deux fils autrefois. Aujourd'hui des pères débonnaires, des vieillards indulgents pour le mépris d'une autorité qu'ils n'ont plus, pardonnent à la jeunesse, comme faute légère, le renversement de la discipline militaire. Lui, toutefois, il persiste en sa résolution ; à celui qui a combattu contre sa défense, malgré le désordre des religions et l'incertitude des auspices, il ne remettra rien du châtement qu'il a mérité."

"Que la majesté du commandement soit respectée, cela n'est point en son pouvoir ; mais elle a son droit, que L. Papirius n'affaiblira jamais. Il souhaite que la puissance tribunitienne, inviolable elle-même, ne viole pas, par son opposition, l'autorité de Rome, et que la nation n'anéantisse point en lui de préférence et le dictateur et les droits de la dictature. Que si on fait cela, ce n'est pas L. Papirius, mais les tribuns, mais le peuple et son funeste jugement, que la postérité accusera, trop vainement, quand, la discipline militaire une fois avilie, le soldat n'obéira pas au centurion, le centurion au tribun, le tribun au lieutenant, le lieutenant au consul, le maître de cavalerie enfin au dictateur : quand nul n'aura plus de respect ni pour les hommes ni pour les dieux ; qu'on n'observera plus les édits des généraux, plus les auspices ; que, sans congé, les soldats se disperseront en désordre chez les alliés, chez l'ennemi ; et qu'oubliant leur serment, et seuls arbitres de leurs actes, ils se dégageront du service à leur gré ; que les enseignes seront dégarnies, désertées ; qu'on ne s'assemblera plus à l'ordre, et que, sans distinction, le jour, la nuit, que la position soit favorable ou non, par ordre ou sans ordre du chef, on livrera bataille ; qu'on ne suivra plus ni son enseigne, ni son rang ; qu'il n'y aura plus enfin qu'un brigandage aveugle et sans lois au lieu d'une milice solennelle et sacrée."

"Ces crimes, acceptez-les, pour en répondre devant tous les siècles, tribuns du peuple ; présentez vos têtes à l'opprobre pour le plaisir de Q. Fabius."

## Le dictateur pardonne au maître de la cavalerie

35

Les tribuns demeuraient interdits et plus en peine déjà pour eux-mêmes que pour celui qui réclamait leur assistance. L'intervention du peuple romain les délivra de ce grave souci : il recourut aux prières, aux supplications, pour obtenir du dictateur la grâce du maître de cavalerie. Des tribuns aussi, suivant cette pente qui les entraînait vers la prière, conjurent le dictateur avec instance de pardonner à la faiblesse humaine, de pardonner à la jeunesse de Q. Fabius : il était assez puni. Enfin, le jeune homme lui-même, et son père, M. Fabius, renonçant à toute résistance, tombent aux genoux du dictateur, pour fléchir et détourner sa colère.

Le dictateur, imposant silence : “C’est bien, Romains, dit-il ; victoire donc à la discipline militaire, victoire à la majesté du commandement, qui furent en danger de n’être plus rien après ce jour. Q. Fabius n’est point absous du crime d’avoir combattu contre l’ordre du général ; mais, condamné pour ce crime, il doit son pardon au peuple romain, son pardon à la puissance tribunitienne, qui lui prêta son aide comme une grâce, non comme une justice. Vis, Q. Fabius, plus heureux de ce concours de la cité pour te défendre, que de cette victoire dont tu te glorifiais tout à l’heure ; vis, après avoir osé un forfait que ton père lui-même, s’il eût été à la place de L. Papirius, ne t’eût point pardonné. Avec moi, tu rentreras en grâce quand tu voudras : mais au peuple romain, à qui tu dois la vie, tu ne saurais rendre un plus grand service que d’accepter la leçon de cette journée, que d’apprendre à subir, en paix comme en guerre, les commandements légitimes”.

Il déclara qu’il ne retenait plus le maître de cavalerie et descendit du lieu consacré, accueilli par le sénat joyeux, par le peuple plus joyeux encore, qui se pressèrent autour de lui, et, félicitant tantôt le maître de cavalerie, tantôt le dictateur, les suivirent en foule. L’autorité militaire ne parut pas moins affermie par cette dangereuse épreuve de Q. Fabius que par le supplice déplorable du jeune Manlius.

Par hasard, il arriva cette année que, chaque fois que le dictateur quitta l’armée, l’ennemi fit un mouvement dans le Samnium. Or le lieutenant M. Valerius, qui commandait au camp, avait sous les yeux l’exemple de Q. Fabius, et redoutait moins les attaques de l’ennemi que l’atroce vengeance du dictateur. Aussi des fourrageurs ayant été perfidement enveloppés et massacrés dans une embuscade, on pensa communément que le lieutenant eût pu les secourir, sans les sévères défenses qui l’épouvantèrent. Ce grief aliéna encore du dictateur l’esprit des soldats, qui ne lui pardonnaient pas d’avoir impitoyablement persécuté Q. Fabius, et refusé sa grâce à leurs prières pour l’accorder ensuite au peuple romain.

## Réconciliation du dictateur avec son armée

36

Le dictateur, après avoir nommé et laissé dans la ville un maître de cavalerie, L. Papirius Crassus, et interdit à Q. Fabius tout acte de sa magistrature, retourna au camp, où son arrivée inspira peu de joie à ses troupes, et peu de crainte aux ennemis. Le jour suivant, en effet, soit qu'ils aient ignoré le retour du dictateur, ou fait aussi peu d'état de sa présence que de son absence, ils se rangèrent en bataille et s'approchèrent du camp. Toutefois, telle était l'influence de L. Papirius, de ce seul homme, que, si le zèle du soldat eût secondé les dispositions du général, il est hors de doute qu'on eût pu ce jour-là mettre à fin la guerre des Samnites : tant il sut profiter des avantages du terrain et des réserves de son armée, et de toutes les ressources de la science militaire ! Le soldat lui fit faute ; il affecta, pour nuire à la gloire de son chef, d'entraver la victoire. Il y eut plus de morts du côté des Samnites, plus de blessés du côté des Romains.

L'habile général sentit bien ce qui avait mis obstacle à sa victoire : il devait modérer sa nature, et mêler de la douceur à la sévérité. Dans cette vue, accompagné des lieutenants, il visita les soldats blessés : il avançait la tête sous leurs tentes, demandant à chacun comment il se portait, et, prenant leurs noms, il les recommandait aux soins des lieutenants, des tribuns, des préfets. Une conduite si populaire et si adroite lui réussit : il n'avait pas guéri le corps qu'il avait déjà regagné le cœur des soldats ; et rien ne servit si bien leur guérison que la reconnaissance avec laquelle ils reçurent ces marques d'intérêt.

L'armée rétablie, il marcha à l'ennemi : ni lui ni les soldats ne doutaient du succès ; et les Samnites furent si complètement battus et dispersés, que de ce jour ils n'osèrent plus présenter l'attaque au dictateur. L'armée victorieuse se porta ensuite où l'appelait l'espoir du butin ; elle parcourut tout le pays ennemi sans rencontrer nulle part ni troupes, ni résistance, ouverte ou cachée. Pour ajouter à l'ardeur de ses soldats, le dictateur leur avait abandonné tout le butin, et les haines nationales ne les animaient pas plus vivement contre l'ennemi que ces profits particuliers.

Domptés par ces désastres, les Samnites demandèrent la paix au dictateur : il exigea d'eux un vêtement pour chacun de ses soldats, et une année de paie, et les renvoya devant le sénat ; mais ils répondirent qu'ils n'iraient point sans le dictateur, et qu'à lui seul, à sa foi, à sa vertu, ils remettaient le soin de leur cause. Ainsi l'armée quitta le Samnium.

## Les Tusculans sont menacés d'un règlement de compte (323)

37

Le dictateur rentra dans la ville en triomphe. Il voulait abdiquer la dictature ; mais, par ordre du sénat, avant d'abdiquer, il créa consuls C. Sulpicius Longus pour la deuxième fois et Q. Aemilius Cerretanus. La paix ne put se faire ; on ne s'accordait point sur les conditions ; les Samnites ne remportèrent de Rome qu'une trêve d'un an ; encore leur foi ne put l'observer, la nouvelle de l'abdication de Papirius releva bientôt leur courage ; ils reprirent les armes.

Sous ces consuls, C. Sulpicius et Q. Aemilius (Aulus, en quelques annales), outre la défection des Samnites, survint un ennemi nouveau, les Apuliens. Des armées marchèrent contre les deux peuples. Le sort envoya Sulpicius contre les Samnites, Aemilius contre les Apuliens. Selon quelques auteurs, on ne porta point la guerre aux Apuliens ; au contraire on protégea des alliés de cette nation contre la violence et les injures des Samnites. Mais la détresse du Samnium, qui pouvait à peine alors défendre son territoire, semble démentir ces agressions des Samnites contre les Apuliens, et rend plus vraisemblable la réunion pour une même guerre des deux peuples contre Rome. Du reste, nul exploit mémorable : dévastation de l'Apulie et du Samnium, et nulle part, ici ou là, l'ennemi.

À Rome, une alarme nocturne arracha tout à coup la cité tremblante au sommeil : Capitole et citadelle, portes et remparts, se remplirent de soldats ; et quand on eut bien couru et crié aux armes en tous lieux, au point du jour l'auteur et la cause de cette alerte avaient disparu.

La même année, à la requête de Flavius, il y eut jugement du peuple contre les Tusculans. M. Flavius, tribun du peuple, proposa à la nation, par une loi, de punir les Tusculans, dont l'aide et les conseils avaient engagé les Véliternes et les Privernates à faire la guerre au peuple romain. Le peuple de Tusculum, avec femmes et enfants, vint à Rome ; et cette multitude, prenant les vêtements et les dehors des accusés, parcourut les tribus, se roulant aux genoux de tous les citoyens ; et la compassion réussit mieux à les préserver du châtimement, que l'examen de leur cause à les justifier de l'accusation. Toutes les tribus, hors la Pollia, repoussèrent la loi. La sentence de la Pollia portait que les pubères seraient fouettés et mis à mort, les femmes et les enfants vendus à l'encan selon le droit de la guerre. Les Tusculans s'en souvinrent ; on sait que leur ressentiment contre les auteurs d'un arrêt si atroce dura jusqu'au temps même de nos pères, et que presque jamais candidat de la tribu Pollia n'eut l'appui de la Papiria.

## Le dictateur échappe à l'attaque des Samnites (322)

38

L'année suivante, sous le consulat de Q. Fabius et de L. Fulvius, A. Cornelius Arvina dictateur, et M. Fabius Ambustus maître de la cavalerie, redoutant une guerre plus sérieuse dans le Samnium (on disait que l'ennemi avait soudoyé la jeunesse des peuples voisins), mirent plus de soin dans les levées, et menèrent une puissante armée contre les Samnites. Ils étaient campés sur le territoire ennemi, aussi insouciantes que si l'ennemi eût été bien loin, quand soudain les légions samnites s'avancèrent, et avec tant d'audace, qu'elles vinrent planter leurs palissades à deux pas des postes romains. La nuit approchait, ce qui les empêcha d'attaquer les retranchements ; mais elles ne dissimulaient pas qu'au point du jour, le lendemain, elles agiraient.

Le dictateur, voyant qu'il faudrait combattre plus tôt qu'il n'avait espéré, craignit que le désavantage du lieu ne trahît la vaillance des soldats. Laisant partout des feux allumés pour tromper les regards de l'ennemi, il fit défiler sans bruit les légions ; mais les camps étaient si voisins, qu'il ne put déguiser sa retraite. La cavalerie des Samnites, détachée aussitôt, suivit de près sa marche, sans pourtant, avant le jour, risquer l'attaque : leur infanterie même, tant que dura la nuit, ne sortit point du camp. Au jour enfin, la cavalerie osa assaillir l'ennemi, et, harcelant les traînards ou refoulant l'armée dans les passages difficiles, retarda sa marche : pendant ce temps, l'infanterie rejoignit la cavalerie, et le Samnite pressa bientôt les Romains avec toutes ses forces.

Le dictateur comprit que sans de grands dommages il ne pouvait passer outre ; il s'arrêta, et, à cette place même, ordonna de tracer un camp : mais c'était chose impossible ; la cavalerie ennemie enveloppait l'armée de toutes parts, et ne lui permettait pas d'aller chercher les pieux et de se mettre à l'œuvre. Quand il vit qu'il n'y avait plus moyen d'avancer ni de demeurer, il range ses troupes en bataille, après avoir reporté en arrière et hors des rangs les bagages. Les ennemis se préparent de même, égaux en forces et en courage, et d'autant plus confiants en leur audace qu'ils ignoraient qu'on avait reculé devant une position contraire, non devant eux, et qu'ils croyaient n'avoir poursuivi que des fuyards saisis de terreur à leur aspect terrible.

Cela tint un moment le combat en balance, car depuis longtemps le Samnite avait désappris à soutenir le cri de charge d'une armée romaine. Mais, par Hercule, ce jour-là, on dit que, depuis la troisième heure du jour jusqu'à la huitième, la lutte se maintint si incertaine, que le cri, une fois jeté au premier choc, ne fut point répété, que les enseignes ne firent un pas ni en avant ni en arrière, et que de nulle part on ne chargea deux fois. Chacun résista de pied ferme, pressa du bouclier, et sans reprendre haleine ou détourner la vue, soutint le combat. C'était une même furie, un acharnement égal, qui ne pouvaient avoir de terme que l'extrême lassitude ou la nuit.

Aux soldats la vigueur, au fer sa force, aux chefs la tactique faisaient faute, quand soudain la cavalerie des Samnites, apprenant d'un escadron qui s'était un peu plus avancé, que les bagages des Romains étaient restés loin de l'armée sans gardiens, sans retranchements pour les défendre, s'y précipite avide de pillage. On porte en tremblant cette nouvelle au dictateur : « Laissons-les, dit-il, s'embarrasser dans ce butin. » Bientôt les



messagers arrivaient les uns sur les autres, criant qu'on enlevait, qu'on pillait la fortune des soldats.

Alors il appelle le maître de cavalerie : “Tu vois, M. Fabius, lui dit-il, que les cavaliers ennemis ont quitté le combat : les voilà pris et embarrassés dans ce qui nous embarrassait nous-mêmes. Attaque cette multitude en désordre, et dispersée, comme toujours, par l'ardeur du pillage. Tu en trouveras bien peu à cheval, bien peu le fer à la main. Pendant qu'ils chargent de butin leurs chevaux, tue-moi ces soldats sans armes, et fais-leur un butin sanglant. À moi les légions et le soin du combat à pied ; à toi la cavalerie et la gloire de la conduire ! “

Ce corps de cavalerie, s'élançant dans l'ordre le plus parfait, sur ces ennemis épars et embarrassés remplit tout de carnage. Surpris au milieu de ces bagages qu'ils rejettent à la hâte et qui tombent sous les pieds de leurs chevaux qui s'échappent épouvantés, les Samnites, sans pouvoir combattre ou fuir, se laissent massacrer. Alors la cavalerie ennemie à peu près détruite, M. Fabius fait un léger détour, et vient, par derrière, assaillir l'infanterie. Un nouveau cri de charge éclate et jette la terreur au cœur des Samnites : le dictateur voit les premiers rangs ennemis se retourner avec effroi, les enseignes en désordre, toute la ligne flotter incertaine ; alors il interpelle, alors il exhorte ses soldats ; il s'adresse aux tribuns, aux centurions, par leurs noms, les engage à recommencer avec lui le combat.

On répète alors le cri d'attaque, on fait marcher les enseignes, et plus on avance, plus on voit s'accroître la confusion de l'ennemi. Déjà les premiers rangs pouvaient reconnaître au loin la cavalerie romaine ; et Cornelius, se retournant vers ses manipules, leur faisait entendre comme il pouvait, de la voix et du geste, qu'il apercevait les drapeaux et les boucliers des cavaliers de Rome.

À cette nouvelle, à cette vue, ils oublient à l'instant une journée presque entière de fatigues ; ils oublient leurs blessures, et comme des troupes fraîches et reposées qui sortiraient du camp pour un premier combat, ils fondent sur l'ennemi. Dès lors, le Samnite ne put tenir plus longtemps contre la peur de la cavalerie et les assauts de l'infanterie : il est massacré sur la place, ou mis en fuite et dispersé. L'infanterie enveloppe et tue ceux qui résistent ; la cavalerie taille en pièces les fuyards, et, dans le nombre, le général lui-même succomba.

Cette dernière bataille brisa les forces des Samnites. Dans toutes leurs assemblées on murmurait hautement : "Ce n'est point merveille si une guerre impie, entreprise contre la foi d'un traité, et qui leur a mérité pour ennemis les dieux plus que les hommes, n'a point eu de succès ; il faut une réparation solennelle, une grande expiation de cette guerre ; il s'agit de voir seulement si on prendra pour ce sacrifice le sang de quelques coupables ou le sang innocent de la nation entière." Et quelques-uns déjà osaient nommer les chefs de la défection. Il y avait un nom surtout que désignaient des clameurs unanimes : c'était Brutulus Papius, homme noble et puissant, et, à n'en pas douter, auteur de la rupture de la dernière trêve.

Contraints de faire sur lui un rapport, les préteurs décrétèrent que Brutulus Papius serait livré aux Romains ; qu'avec lui tout le butin et les prisonniers romains seraient envoyés à Rome, et que les objets revendiqués par les féciaux, aux termes du traité, seraient restitués, selon le droit et la justice. Leurs féciaux, d'après cette décision, furent envoyés à Rome, avec le corps inanimé de Brutulus, qui, par une mort volontaire, s'était dérobé à l'opprobre et au supplice. Outre son cadavre, on s'empressa aussi de livrer ses biens. Mais rien de tout cela ne fut accepté, sauf les prisonniers et le butin qu'on put reconnaître ; l'offre et l'abandon du reste furent rejetés. Un sénatus-consulte ordonna le triomphe du dictateur. Quelques auteurs prétendent que cette guerre fut terminée par les consuls, qui seuls

trionphèrent des Samnites : ils ajoutent que Fabius envahit l'Apulie, et rapporta de là un butin immense.

On ne disconvient pas que cette année A. Cornelius n'ait été dictateur : on doute seulement, s'il fut créé pour conduire la guerre, ou pour donner aux jeux romains, en l'absence du préteur L. Plautius alors atteint d'une maladie grave, le signal de la course des quadriges, et, après avoir accompli ce devoir d'une magistrature assurément peu mémorable, abdiquer la dictature ; il n'est pas facile de se prononcer pour un fait contre l'autre, pour une autorité contre une autre autorité. Je suis convaincu que les souvenirs du passé ont été altérés par les éloges funèbres et les fausses inscriptions des images, alors que chaque famille voulait, par ces mensonges trompeurs, tirer à soi la gloire des actions et des dignités. De là sans doute cette confusion dans les œuvres de chacun, et dans les monuments publics de l'histoire ; et il n'existe point d'écrivain contemporain de cette époque, dont le témoignage soit assez sûr pour qu'on puisse s'y arrêter.

**Fin du Livre VIII**

## Livre IX - Guerres samnites et guerres étrusques (321 à 304 av. J.-C.)

### 1. Guerres samnites (321 à 313 av. J.-C.)

#### Le général samnite Caius Pontius pousse à la reprise de la guerre contre les Romains (321)

##### 1

L'année suivante, sous le consulat de T. Veturius Calvinus et de Sp. Postumius, eut lieu la paix Caudine, fameuse par la défaite des Romains. Les Samnites avaient, cette année, pour général C. Pontius, fils d'Herennius. Né d'un père dont l'habileté était consommée, il était lui-même le premier de sa nation, comme guerrier et comme capitaine. Lorsque les députés que l'on avait envoyés pour donner satisfaction aux Romains, revinrent sans avoir conclu la paix, Pontius dit à ses concitoyens assemblés : "Gardez-vous de croire que cette députation n'ait rien produit : par elle est apaisé tout ce qu'avait allumé contre nous de colères célestes la rupture du traité. J'ai l'intime conviction que, quel que fût le dieu qui voulût nous réduire à la nécessité de livrer ce qu'on nous redemandait aux termes du traité, ce dieu ne voulait pas que les Romains repoussassent avec tant de hauteur la réparation offerte.

Car, pour fléchir les dieux et apaiser les hommes, que pouvait-on faire de plus que ce que nous avons fait ? Le butin enlevé aux ennemis, butin qui semblait nous appartenir par le droit de la guerre, nous l'avons rendu : les auteurs de la guerre, ne pouvant les livrer vivants, nous les avons livrés morts ; et, pour qu'il ne demeurât en notre possession rien qui fût infecté de leur crime, nous avons porté leurs biens à Rome. Que dois-je de plus, Romain, à toi, au traité, aux dieux, garants du traité ? Il n'est pas un seul peuple, pas un seul homme que je voulusse éviter de prendre pour juge entre ton courroux et mes supplications. Que si le faible, luttant contre le puissant, ne doit rien attendre de la justice des hommes, j'aurai du moins recours aux dieux vengeurs d'un intolérable orgueil, et je les conjurerai de tourner leur colère contre ceux que ne satisfont ni la restitution de leurs biens, ni les richesses d'autrui entassées chez eux ; dont, ni la mort des coupables, ni l'abandon qu'on leur a fait de leurs corps inanimés, ni celui des biens, suivant le cadavre du possesseur, ne peuvent rassasier la cruauté ; que nous ne pourrions apaiser qu'en leur donnant notre sang à boire et nos entrailles à déchirer.

La guerre est juste, Samnites, quand elle est nécessaire ; et les armes sont innocentes, quand il ne reste d'autre espoir que dans les armes. Ainsi donc, puisque l'essentiel, dans les choses de ce monde, est d'avoir les dieux propices ou contraires, tenez pour certain que les guerres précédentes, vous les avez faites contre les dieux plus que contre les hommes, et que, celle qui vous menace, vous la ferez sous les auspices mêmes des dieux."

## Les Fourches caudines

### 2

Après avoir prononcé ces mots, qui renfermaient une prédiction aussi véritable qu'heureuse, il se met en route avec l'armée, et va camper le plus secrètement qu'il peut aux environs de Caudium. De là, il envoie à Calatia, où il savait que les consuls romains étaient déjà avec leur camp, dix soldats déguisés en bergers : il leur prescrit de mener paître leurs troupeaux, chacun d'un côté différent, à peu de distance des postes romains ; et, lorsqu'ils tomberont au milieu des fourrageurs, de tenir tous ce même langage : "que les légions des Samnites sont dans l'Apulie ; qu'ils assiègent Lucérie avec toutes leurs troupes, et qu'ils ne tarderont pas à l'emporter de vive force." Déjà même ce bruit, répandu à dessein, était parvenu aux Romains ; mais les prisonniers y donnèrent d'autant plus de poids, qu'ils s'accordaient tous à dire la même chose. Il était hors de doute que les Romains porteraient secours aux Lucériens, qui étaient de bons et fidèles alliés ; et, d'ailleurs, ils devaient craindre que l'Apulie, épouvantée du danger présent, ne fît défection tout entière. La délibération eut donc pour objet unique de décider quelle route on prendrait.

Deux chemins conduisaient à Lucérie : l'un, facile et ouvert, qui longeait les côtes de la mer Supérieure, plus long à la vérité, mais plus sûr ; l'autre, plus court, à travers les Fourches Caudines. Or, voici quelle est la nature du lieu. Là, sont deux défilés profonds, étroits et couverts de bois, lesquels se trouvent unis par une chaîne de montagnes qui règne autour. Entre ces défilés existe, enfermée au milieu, une petite plaine assez unie, couverte d'herbes et d'eau, à travers laquelle on passe. Mais avant d'y arriver, il faut entrer dans le premier défilé ; et alors on est forcé de revenir sur ses pas, ou, si l'on veut aller plus loin, il faut franchir l'autre défilé, plus étroit et plus difficile.

Après être descendus dans cette plaine par un autre chemin pratiqué à travers une roche creuse, les Romains veulent aussitôt pénétrer dans le second défilé, mais ils le trouvent fermé par des arbres abattus et par des masses énormes de rochers. Ils reconnaissent l'artifice de l'ennemi, et aperçoivent un corps de troupes sur la hauteur qui commandait l'entrée du défilé. Se hâtant de retourner sur leurs pas, ils se mettent en devoir de reprendre leur premier chemin ; ils se trouvent aussi arrêtés de ce côté et par les difficultés du lieu, et par les armes qu'on leur oppose. Alors ils suspendent leur marche, bien que personne ne leur en ait donné l'ordre ; les esprits de tous sont plongés dans la stupeur, et leurs membres éprouvent une espèce d'engourdissement d'une nature extraordinaire. Se regardant les uns les autres (comme s'ils attendaient respectivement de chacun d'eux plus d'énergie et de résolution), ils demeurent longtemps immobiles et silencieux.

Ensuite, lorsqu'ils virent dresser les tentes des consuls, et quelques-uns faire les préparatifs nécessaires au campement, bien qu'ils sentissent que, dans une situation qui ne présentait pas la moindre ressource et où tout espoir était perdu, travailler, se fortifier deviendrait un sujet de risée ; cependant, afin de ne pas ajouter les torts au malheur, chacun, pour sa part, sans qu'on l'y exhorte ou qu'on le lui commande, s'empresse de concourir aux travaux de défense. Ils établissent le long des sources un camp retranché ; mais (outre que l'ennemi les raillait avec orgueil), eux-mêmes, avouant douloureusement

l'inutilité de leurs efforts, sont les premiers à regarder en pitié leurs ouvrages. Les lieutenants et les tribuns vont d'eux-mêmes trouver les consuls, qui, plongés dans l'abattement, ne songaient pas même à convoquer un conseil (puisqu'une telle situation ne permettait d'attendre ni avis utile ni secours) ; et les soldats, les yeux tournés vers la tente du consul, semblent demander à leurs chefs une assistance qu'auraient pu à peine leur prêter les dieux immortels.

## Les Samnites hésitent sur le parti à suivre

### 3

Ils étaient plus occupés à se plaindre qu'à délibérer, quand la nuit vint les surprendre. Ils disaient avec impatience, chacun selon sa manière de voir : l'un : Franchissons les obstacles de la route ; " l'autre : "Dirigeons-nous par le versant des montagnes, à travers les forêts, par tout endroit où l'on pourra porter ses armes. Parvenons seulement à joindre cet ennemi, que nous sommes habitués à vaincre déjà depuis près de trente ans. Tout se nivellera et s'aplanira sous les pas d'un Romain combattant contre un perfide Samnite." Un autre répondait : "En quel lieu et par où irons-nous ? entreprendrons-nous d'ôter ces montagnes de dessus leur base ; tant que ces hauteurs resteront suspendues sur nos têtes, par où arriver à l'ennemi ? armés, sans armes, braves, lâches, nous sommes également tous pris et vaincus. L'ennemi n'a pas même besoin de nous présenter le fer pour honorer notre mort ; sans bouger, il terminera la guerre." La nuit se passa à émettre ainsi tour à tour son avis, sans qu'aucun songeât à prendre ni nourriture ni repos.

De leur côté, les Samnites, dans une occasion si favorable, ne pouvaient prendre un parti. Ils tombent donc unanimement d'accord de consulter par lettres Herennius Pontius, père de leur général. Déjà ce vieillard, chez qui le poids des années se faisait sentir, avait renoncé non seulement aux emplois militaires, mais encore aux fonctions civiles. Toutefois, dans un corps affaibli par l'âge, il conservait une grande force d'esprit et de jugement. Quand il sut que les armées romaines étaient enfermées aux Fourches Caudines, entre les deux défilés, interrogé par le messenger de son fils, il fut d'avis qu'il fallait laisser sortir de là au plus tôt tous les Romains, sans leur faire le moindre mal. Cet avis ayant été rejeté, et le même messenger étant revenu le consulter de nouveau, il déclara qu'il fallait les tuer tous jusqu'au dernier.

Après qu'on eut reçu ces deux réponses si opposées entre elles, et qui semblaient un oracle obscur, le fils lui-même, bien qu'il fût un des premiers à penser que l'âge, en affaissant le corps de son père, avait altéré ses facultés intellectuelles, céda néanmoins au vœu général, qui le pressait d'appeler au conseil le vieillard en personne. Celui-ci, dit-on, se rendit sans répugnance au camp, où il arriva traîné dans un chariot ; et, appelé au conseil, il y parla à peu près de la même manière sans rien changer à son avis ; seulement il ajouta ses motifs : "En usant du moyen qu'il avait proposé d'abord et qu'il jugeait être le meilleur, on affermissait à jamais, par un grand bienfait, la paix et l'union avec un peuple très puissant ; en employant l'autre, on reculait la guerre de plusieurs générations, qui suffiraient à peine aux Romains pour réparer leurs forces, après la perte de deux armées : quant à un troisième moyen, il n'en voyait pas."

Comme son fils et les autres chefs persistaient à lui demander, s'il ne serait pas plus sage d'adopter un milieu entre ces deux extrêmes, par exemple, de renvoyer les ennemis sains et saufs, en leur faisant subir les lois que le droit de la guerre permet d'imposer aux vaincus, il répondit : "Ce parti n'est assurément de nature ni à vous faire des amis, ni à vous débarrasser de vos ennemis. Laissez donc la vie aux Romains, après les avoir irrités par un outrage : il est dans le caractère de la nation romaine de ne pouvoir demeurer tranquille après un revers. Elles vivront toujours dans le cœur de ce peuple, toutes les



humiliations que l'aura contraint de subir la nécessité présente, et il ne pourra goûter de repos qu'après avoir tiré de vous de nombreuses vengeances.”

## Lentulus conseille aux Romains de se rendre

### 4

Ni l'une ni l'autre opinion du vieillard ne fut approuvée. Herennius quitta le camp, et revint chez lui en chariot. Cependant, les Romains, après avoir fait inutilement de nombreux efforts pour sortir de l'abîme où ils étaient plongés, se trouvaient déjà manquer de tout. Vaincus par la nécessité, ils envoient des députés, chargés de demander d'abord une paix équitable, et, s'ils ne pouvaient l'obtenir, de provoquer l'ennemi au combat. Pontius répondit en cette occasion : "Que la guerre était terminée ; et que, puisqu'ils ne savaient pas, alors même qu'ils étaient vaincus et prisonniers, avouer leur mauvaise fortune, il les ferait passer sous le joug, désarmés, et couverts d'un simple vêtement ; que les autres conditions de la paix seraient égales entre les vaincus et les vainqueurs ; que si les premiers évacuaient le territoire des Samnites et en retiraient leurs colonies, le peuple romain et le peuple samnite vivraient ensuite, chacun avec ses lois, en vertu d'un traité équitable ; qu'il était prêt, à ces conditions, à traiter avec les consuls ; que, dans le cas où il s'en trouverait quelqu'une qui ne leur plairait pas, il défendait aux députés de revenir vers lui."

Lorsque les députés eurent rapporté cette réponse, il s'éleva de toutes parts des cris si lamentables, la consternation fut telle, que vraisemblablement elle n'aurait pu être plus grande, si on leur eût annoncé qu'il leur fallait recevoir tous la mort en ce lieu. Après un long silence, comme les consuls ne pouvaient ouvrir la bouche ni pour adhérer à un traité si honteux, ni pour repousser des conditions si fortement imposées par la nécessité, L. Lentulus, à qui son mérite et les honneurs auxquels il avait été élevé assignaient le premier rang parmi les lieutenants, prit la parole en ces termes : "J'ai souvent, consuls, entendu dire à mon père que, dans le Capitole, seul entre les sénateurs, il n'avait point été d'avis qu'on rachetât des Gaulois la ville à prix d'or, quand, n'étant entourés ni de fossés ni de palissades par un ennemi paresseux à l'excès en fait de travaux et de retranchements, les Romains étaient à même de faire une trouée, sinon sans beaucoup de danger, du moins sans courir à une perte certaine. Si, de même que les Romains d'alors pouvaient, du Capitole, se jeter à main armée sur l'ennemi (ainsi qu'il est arrivé souvent aux assiégés de fondre sur les assiégeants), il nous était seulement possible d'engager avec l'ennemi un combat dans une position bonne ou mauvaise, j'ouvrais un avis qui ne serait point indigne du caractère de mon père."

"Oui, j'avoue qu'il est très beau de mourir pour la patrie ; et je suis prêt, soit à me dévouer pour le peuple romain et pour les légions, soit à me précipiter au milieu des ennemis. Mais je vois ici la patrie, j'y vois tout ce qu'il y a de légions romaines. Si elles ne veulent, ces légions, courir à la mort pour elles-mêmes, qu'ont-elles à conserver par leur mort ? Les maisons de Rome, dira-t-on, ses murailles, et la nombreuse population de la ville. Mais, au contraire, grands dieux !, la destruction de cette armée les livre, elle ne les sauve pas. Car, qui les défendra ? sera-ce donc une multitude tremblante et sans armes ? Oui, certes, comme elle les défendit contre la fougue des Gaulois. Les habitants de Rome supplieront-ils les Véiens d'envoyer à leurs secours une armée commandée par un Camille ? Ici sont toutes les espérances et toutes les ressources : en les sauvant, nous

sauvons la patrie ; en les sacrifiant, nous l'abandonnons et la trahissons.”

“Mais, dira-t-on, se rendre est une honte, une ignominie. Voici pourtant ce que l'amour de la patrie nous commande : c'est que nous la sauvions, s'il est nécessaire, aux dépens de notre honneur, aussi bien qu'au prix de notre vie. Subissons donc cette indignité, quelque affreuse qu'elle soit ; et obéissons à la nécessité, qui est au dessus du pouvoir des dieux eux-mêmes. Allez, consuls, rachetez, en livrant nos armes, la ville que vos ancêtres ont rachetée en livrant leur or.”

## Les Samnites fixent les conditions de la reddition

### 5

Les consuls se rendirent auprès de Pontius pour conférer avec lui. Comme le vainqueur insistait sur le besoin d'un traité, ils lui représentèrent qu'un traité exigeait l'assentiment du peuple, la présence des féciaux et autres solennités religieuses. Ainsi donc la paix Caudine ne fut point, comme on le croit communément, et comme le rapporte aussi Claudius, conclue en vertu d'un traité, mais d'une simple promesse de traité. En effet, qu'eût-il été besoin de caution et d'otage, si l'on admet l'existence d'un traité consacré par ces terribles imprécations ? "Que le peuple par qui seront enfreintes les conditions arrêtées tombe sous les coups de Jupiter, comme le porc sous ceux des féciaux !" Les cautions de la capitulation furent les consuls, les lieutenants, les questeurs, les tribuns des soldats ; et l'on voit, au bas de l'acte renfermant les conditions, les noms de tous ceux qui se portèrent pour garants de leur exécution : au lieu que, si un traité eût été conclu, l'on ne trouverait au bas que ceux des féciaux. Et à cause des délais qu'entraînerait nécessairement la conclusion du traité, il fut exigé en outre comme otages six cents chevaliers romains, qui devaient payer de leur tête toute infraction au pacte. On fixa ensuite le moment où seraient livrés les otages et où les légions, privées de leurs armes, passeraient sous le joug.

Le retour des consuls renouvela la désolation dans le camp ; les soldats avaient peine à s'abstenir de porter la main sur des chefs dont la témérité les avait conduits en cet endroit, et dont la lâcheté allait les faire sortir de là d'une manière encore plus honteuse qu'ils n'y étaient venus. Ces insensés n'avaient point pris de guide, n'avaient point fait reconnaître les lieux, et s'étaient précipités aveuglément dans une fosse comme des bêtes fauves. On se regardait les uns les autres ; chacun contemplait ses armes, que bientôt il faudrait livrer ; ses bras, qui allaient être désarmés ; sa personne, enfin, qui serait à la merci de l'ennemi. Leur imagination se représentait le joug sous lequel l'ennemi allait les faire passer, les railleries du vainqueur, son air insultant, ce passage de gens sans armes à travers des gens armés, puis le trajet humiliant qu'allaient faire ces soldats à jamais déshonorés, leur rentrée dans leur patrie en traversant les villes des alliés, leur retour dans leurs familles, au sein desquelles leurs pères et eux-mêmes étaient souvent revenus triomphants. Ils étaient les seuls qu'on eût vaincus sans faire une blessure, sans montrer le fer, sans combat : ils n'avaient pu sortir l'épée du fourreau, en venir aux mains avec l'ennemi ; . c'était, en vain qu'il leur avait été donné de posséder des armes, de la vigueur et du courage.

Tandis qu'ils murmuraient ces plaintes, arriva l'heure fatale de l'ignominie. Tout ce qu'ils éprouvèrent alors fut plus accablant encore qu'ils ne se l'étaient figuré auparavant. D'abord il leur fut enjoint de sortir de leurs retranchements, sans armes et avec un seul vêtement : les otages furent livrés les premiers, et conduits en prison. Vint ensuite le tour des consuls, dont on renvoya les licteurs et auxquels on ôta leur manteau. Un pareil opprobre attendrit à tel point ceux-là même qui, peu de temps avant, les chargeaient d'exécutions, et voulaient qu'ils fussent sacrifiés et mis en pièces, que chacun, oubliant son propre malheur, détourna ses regards de cette dégradante flétrissure d'une si haute majesté, comme d'un abominable spectacle.

## L'armée passe sous le joug

### 6

Les consuls, presque à moitié nus, furent envoyés les premiers sous le joug ; puis chacun, suivant son grade, subit à son tour cette ignominie ; ensuite chaque légion successivement. L'ennemi, sous les armes, entourait les Romains ; en les accablant d'insultes et de railleries ; il levait même l'épée contre la plupart, et plusieurs furent blessés, quelques-uns tués, pour avoir offensé le vainqueur en laissant trop vivement paraître sur leur visage l'indignation qu'ils ressentaient de ces outrages.

Tous courbèrent donc ainsi la tête sous le joug, et, ce qui était en quelque sorte plus accablant, passèrent sous les yeux des ennemis. Lorsqu'ils furent sortis du défilé, quoique, pareils à des hommes arrachés des enfers, il leur semblât voir la lumière pour la première fois, cette lumière même, leur découvrant à quel point était humiliant l'état de l'armée, leur fut plus insupportable que tous les genres de mort. Aussi, bien qu'ils pussent arriver à Capoue avant la nuit, incertains sur la fidélité des alliés et retenus par la honte, ils s'arrêtèrent sur les bords du chemin, à quelque distance de la ville, manquant de tout, et n'ayant pour lit que la terre.

Quand on en fut informé à Capoue, une juste compassion pour de malheureux alliés l'emporta, dans le cœur des Campaniens, sur l'orgueil qui leur était naturel. Aussitôt ils envoient aux consuls les insignes de leur dignité, des faisceaux, des licteurs, et fournissent généreusement aux soldats armes, chevaux, vêtements et vivres. À l'arrivée des Romains à Capoue, le sénat en corps et la population entière s'avancèrent au devant d'eux ; les particuliers et les autorités remplirent dignement à leur égard tous les devoirs de l'hospitalité ; toutefois, l'affabilité, l'air de bienveillance et les paroles affectueuses de leurs alliés ne pouvaient non seulement leur arracher un seul mot, mais les déterminer même à lever les yeux et à regarder en face des amis qui cherchaient à les consoler : tant la douleur était dominée en eux par un sentiment de confusion, qui leur faisait fuir les entretiens et la société des hommes !

Le lendemain, quand ils se mirent en route, les jeunes gens appartenant aux premières familles de Capoue eurent mission de les accompagner jusqu'aux frontières de la Campanie. Ceux-ci, à leur tour, appelés dans le sénat, répondirent aux questions des anciens : "Ils nous ont paru beaucoup plus tristes et plus abattus ; l'armée, durant sa marche, gardait un tel silence, qu'elle paraissait presque muette. L'on ne trouve plus en eux cette force de caractère qui distingue la nation romaine ; ils ont perdu leur fierté avec leurs armes, ils ne rendent pas le salut, et ne répondent pas un mot à ceux qui les saluent ; la peur les empêche tous d'ouvrir la bouche, comme s'ils avaient encore sur le cou le joug sous lequel ils ont passé. La victoire des Samnites n'est pas seulement éclatante, elle leur répond à jamais de l'avenir ; car ils ont conquis, non pas Rome, comme jadis les Gaulois, mais, ce qui est bien autrement décisif, la valeur et la fierté romaines."

## Retour de l'armée à Rome

### 7

Comme on proférait ces paroles, qu'on les écoutait, et que, dans un sénat de fidèles alliés, on en était presque à déplorer l'anéantissement du nom romain, Ofillius Calavius, fils d'Ovius, illustre par sa naissance et ses exploits, et, de plus, vénérable par son âge, déclara, dit-on, qu'il envisageait la chose bien différemment : "Ce silence obstiné, ces yeux fixés à terre, ces oreilles sourdes à toute consolation, cette honte de voir la lumière, sont les indices d'un effrayant amas de colères fermentant au fond du cœur. Ou je ne connais pas le caractère romain, ou ce silence fera bientôt pousser aux Samnites des cris lamentables et des gémissements ; et le souvenir de la paix Caudine sera un peu plus amer pour ceux-ci que pour les Romains. Car chacun d'eux aura pour lui son courage, en quelque lieu qu'ils livrent un combat ; mais les Samnites n'auront point partout les défilés de Caudium."

Déjà Rome était instruite de son flétrissant revers. On y apprit d'abord que les troupes étaient cernées ; ensuite la nouvelle de cette paix ignominieuse y répandit plus de consternation que n'avait fait celle du péril. Sur le bruit de l'investissement, on s'était mis en devoir de faire des levées : mais ces apprêts de secours furent abandonnés quand on eut connaissance d'une capitulation si honteuse ; et sur-le-champ, sans l'intervention de l'autorité publique, la population, comme de concert, revêtit toutes les marques de deuil. Les boutiques entourant le Forum se fermèrent ; le justitium s'établit de lui-même, sans avoir été proclamé ; les laticlaves, les anneaux d'or furent quittés : la désolation de la ville surpassait presque celle de l'armée elle-même.

On n'était pas seulement irrité contre les généraux et contre ceux qui avaient soit conseillé, soit garanti la paix ; on haïssait les soldats aussi, bien qu'innocents, et l'on était décidé à leur refuser l'entrée de la ville et de leurs maisons. L'arrivée de l'armée, dans un état fait pour inspirer la pitié, même à des âmes remplies de courroux, calma cette fermentation des esprits. Car loin de ressentir cette joie qu'éprouvent ceux qui, contre toute espérance, reviennent dans leur patrie sains et saufs, ils entrèrent dans Rome le soir, avec la contenance et l'air de prisonniers de guerre, puis allèrent se cacher tous dans leurs maisons, en sorte que pas un d'eux, le lendemain et les jours suivants, ne voulait apercevoir le Forum ou tout autre lieu public.

Les consuls s'enveloppant dans la vie privée, n'exercèrent aucun acte comme magistrats, excepté celui qui leur fut prescrit par un sénatus-consulte, de nommer un dictateur pour la tenue des comices. Ils nommèrent Q. Fabius Ambustius, et général de la cavalerie P. Aelius Paetus. Cette nomination n'ayant pas été régulièrement faite, on créa en leur place dictateur M. Aemilius Papus, et général de la cavalerie L. Valerius Flaccus. Ceux-ci ne tinrent pas non plus les comices ; et comme le peuple romain éprouvait du dégoût pour tous les magistrats de cette année, la chose en vint à un interrègne. Les interrois furent Q. Fabius Maximus et M. Valerius Corvus. Ce dernier créa consul Q. Publilius Philon et L. Papirius Cursor, qui parvenaient à cette dignité pour la seconde fois. Ce choix fut hautement approuvé de tous les citoyens, car ils étaient les plus illustres généraux de l'époque.

## Analyse de la situation au sénat

### 8

Le jour de leur nomination fut en même temps (car les sénateurs l'avaient ainsi décidé) celui de leur entrée en charge ; et le premier objet qu'ils mirent en délibération, après avoir accompli les ordres du sénat concernant les solennités religieuses, fut la paix consentie près de Caudium. Alors, Publilius, qui avait les faisceaux : Parlez, Sp. Postumius," dit-il. Postumius se levant, de ce même air qu'il avait, lorsqu'on le fit passer sous le joug :

"Je ne l'ignore pas, dit-il, consuls, c'est pour ma confusion et non point par honneur, que l'on s'adresse à moi et que l'on m'interpelle, non comme sénateur, mais comme coupable d'une guerre malheureuse et d'une paix flétrissante. Cependant comme, dans votre rapport, il n'est question ni de notre faute, ni de notre punition, je passe sous silence une justification qui ne me serait pas très difficile devant des hommes connaissant les chances et les nécessités humaines, pour exposer en peu de mots mon avis sur ce qui fait l'objet de votre délibération ; avis qui témoignera si c'était moi ou vos légions que je ménageais, quand je me liai par une convention soit honteuse, soit nécessaire."

"Toutefois, comme elle fut faite sans l'ordre du peuple, elle n'oblige pas le peuple romain ; et, en vertu d'un pareil traité, il n'est dû aux Samnites rien autre chose que nos personnes. Soyons livrés par les féciaux, nus et chargés de chaînes ; dégageons la conscience du peuple, si toutefois nous l'avons engagée ; et que nulle raison, divine ou humaine, n'empêche de recommencer une guerre juste et légitime. Je propose que, pendant ce temps, les consuls enrôlent une armée, lui fournissent des armes et la fassent entrer en campagne ; mais que l'on s'abstienne de mettre le pied sur le territoire ennemi, jusqu'à ce que nous ayons été livrés avec toutes les formalités requises."

"Vous, dieux immortels, je vous en supplie et vous en conjure, s'il ne vous a pas plu que les consuls Sp. Postumius et T. Veturius fissent la guerre avec bonheur contre les Samnites, qu'il vous suffise de nous avoir vu passer sous le joug, souscrire une convention infâme, et de nous voir livrés aux ennemis, nus, dans les fers, recevant tout le poids de leur colère sur nos têtes. Permettez que les nouveaux consuls et les légions romaines fassent au Samnite une guerre aussi heureuse que toutes celles qui lui ont été faites avant notre consulat."

En lui entendant prononcer ces paroles, chacun éprouva pour lui tant d'admiration et de pitié à la fois, qu'à peine pouvait-on se persuader qu'il fût ce même Sp. Postumius, qui avait été l'auteur d'une paix si honteuse. On était saisi de compassion en songeant qu'un tel homme endurerait chez les ennemis un supplice d'autant plus rigoureux qu'ils seraient irrités de voir la paix rompue. Tandis que tous, sauf les éloges dont chacun ne pouvait s'empêcher de le combler, se bornaient à se ranger de son avis, L. Livius et Q. Maelius, tribuns du peuple, tentèrent une légère opposition : "Livrer les consuls, disaient-ils, ne dégagait pas la conscience du peuple, à moins que tout ne fût rétabli, à l'égard des Samnites, dans le même état qu'avant la paix de Caudium ; ils ne méritaient aucune punition pour avoir, en se rendant garants de cette paix, sauvé l'armée du peuple romain ; enfin leur personne, qui était inviolable, ne pouvait être livrée aux ennemis et outragée."

## Déclaration de Postumius

### 9

Alors Postumius : “Cependant livrez-nous, dit-il, nous profanes, puisque vous le pouvez sans blesser la religion ; puis vous livrerez ces hommes inviolables, dès qu’ils seront sortis de charge ; mais, si vous m’en croyez, avant de les livrer, vous les ferez battre de verges ici, au comitium, pour leur faire d’abord payer par là le délai de la peine. Car s’ils prétendent qu’on ne dégage point la conscience du peuple en nous livrant, est-il quelqu’un assez peu instruit du pouvoir des féciaux pour ne pas voir qu’ils disent cela plutôt dans la crainte d’être livrés eux-mêmes, que parce qu’il en est ainsi ? Ce n’est pas que je veuille nier, pères conscrits, que les promesses ne soient aussi saintes que les traités, pour qui révère la bonne foi à l’égal de la religion ; mais je nie que l’on puisse, sans l’aveu du peuple, rien conclure qui oblige le peuple.”

“Si, enflés du même orgueil qui leur a fait nous extorquer cette promesse, les Samnites nous eussent contraints de prononcer la formule par laquelle on rend les villes, vous, tribuns, diriez-vous que le peuple romain est rendu, que cette ville, ses temples, ses autels, son territoire, ses eaux appartiennent aux Samnites ? Je laisse de côté la cession, puisqu’il s’agit d’une promesse. Que serait-ce enfin, si l’on eût promis que le peuple romain abandonnerait la ville ? qu’il y mettrait le feu ? qu’il n’aurait plus de magistrats, de sénat, de lois ? qu’il obéirait à des rois ? Aux dieux ne plaise ? dites-vous. Mais l’indignité des conditions ne libère pas de l’engagement contracté. S’il peut être lié sur un point, il peut l’être sur tous ; et il n’est même d’aucune importance, ce qui pourrait faire impression sur quelques personnes, que le garant soit consul, dictateur ou préteur. D’ailleurs les Samnites eux-mêmes ont prouvé qu’ils en jugeaient ainsi, puisque, non contents de la garantie des consuls, ils ont exigé celle des lieutenants, des questeurs, et des tribuns des soldats.”

“Et que nul ne me demande maintenant, pourquoi j’ai pris un pareil engagement ? puisqu’un acte de cette nature outrepassait les droits d’un consul, et que je ne pouvais leur garantir une paix qui ne dépendait pas de moi, ni stipuler pour vous, de qui je ne tenais aucun mandat. Rien de ce qui s’est fait à Caudium, pères conscrits, ne tenait à des combinaisons humaines. Les dieux immortels y frappèrent d’aveuglement et vos généraux, et ceux des ennemis. Nous ne fûmes pas assez prévoyants dans cette guerre ; eux, ils gâtèrent maladroitement une victoire mal obtenue, en se fiant à peine aux lieux par lesquels ils avaient vaincu, en se hâtant d’enlever à tout prix leurs armes à des hommes nés pour les armes. S’ils n’avaient pas eu l’esprit troublé, leur était-il difficile, tandis qu’ils faisaient venir de chez eux leurs vieillards pour les consulter, d’envoyer des députés à Rome ? d’y traiter avec le sénat, avec le peuple, de la paix et d’une alliance ? En se hâtant, on y arrivait en trois jours. Pendant ce temps, la chose se serait bornée à une trêve, jusqu’à ce que les députés leur eussent rapporté de Rome ou une victoire certaine, ou la paix. Alors c’eût été un véritable pacte, celui que nous aurions fait par ordre du peuple.”

“Mais cela vous eût paru révoltant, et nous ne nous serions point engagés ; car tel devait être le dénouement : il fallait et qu’ils fussent complètement le jouet d’une espèce de songe si beau, qu’ils ne pouvaient y croire ; et que la même fortune, qui avait entraîné notre armée dans un si mauvais pas, la dégageât ; et qu’une victoire vaine fût réduite à



néant par une paix encore plus vaine ; et qu'il intervînt un pacte n'obligeant personne, excepté ses garants. En effet, quel traité, pères conscrits, a-t-on fait avec vous, avec le peuple romain ? Qui peut vous prendre à partie ? Qui peut dire que vous l'avez trompé ? l'ennemi ? ou le citoyen ? l'ennemi, vous ne lui avez rien promis ; le citoyen, vous n'en avez chargé aucun de s'engager en votre nom. Vous n'avez donc rien à débattre, ni avec nous, auxquels vous n'avez transmis aucun mandat, ni avec les Samnites, envers lesquels vous n'avez contracté aucun engagement."

"Nous sommes, nous, comptables envers les Samnites, et fort solvables, en ce qui nous appartient, en ce que nous pouvons fournir, nos personnes et notre vie. Qu'ils sévissent contre elles ; qu'ils aiguissent contre elles leurs glaives, leurs fureurs. Quant à ce qui regarde les tribuns, voyez si l'on doit les livrer présentement, ou s'il faut différer. Pour nous, T. Veturius, et vous autres, portons sans délai aux Samnites ces têtes méprisables, pour dégager notre promesse, et rendons, par notre supplice, la liberté aux armes romaines."

## Les féciaux livrent aux Samnites les responsables de la reddition

### 10

Ces paroles, celui qui les prononçait, émurent les pères conscrits ; et non seulement tous les autres, mais les tribuns du peuple eux-mêmes, déclarèrent qu'ils se mettaient à la disposition du sénat. Ceux-ci abdiquèrent sur-le-champ leur magistrature, et furent livrés aux féciaux pour être conduits avec les autres à Caudium. Ce sénatus-consulte promulgué, Rome parut en quelque sorte renaître à la lumière. Le nom de Postumius était dans toutes les bouches ; on le louait, on le portait au ciel : on égalait son dévouement à celui du consul P. Decius, à toutes les actions sublimes : "Par ses conseils et ses efforts, Rome se trouvait affranchie d'une paix humiliante ; il allait s'offrir lui-même aux tortures et à la colère des ennemis, et se faire victime expiatoire pour le peuple romain." Des armes ! la guerre ! tel était le cri général. "Arrivera-t-il bientôt le moment où nous pourrions nous trouver armés en présence du Samnite ? "

Dans la ville, transportée de colère et de haine, les enrôlements furent presque tous volontaires ; on recomposa les nouvelles légions des mêmes soldats, et l'armée fut dirigée vers Caudium. Arrivés aux portes du camp ennemi, les féciaux, qui avaient pris les devants, font dépouiller de leurs vêtements les garants de la paix, et leur font lier les mains derrière le dos. Comme l'appariteur, par respect pour la dignité de Postumius, ne serrait pas les liens : "Pourquoi, dit-il, ne serres-tu pas, enfin que je sois livré comme je dois l'être ? "

Quand on fut arrivé dans l'assemblée des Samnites et auprès du tribunal de Pontius, le fécial A. Cornelius Arvina parla en ces termes : "Puisque ces hommes-ci, sans l'ordre du peuple romain des Quirites, ont garanti la conclusion d'un traité de paix, et qu'en cela ils ont commis une faute ; en conséquence, pour que le peuple romain n'ait point à répondre de leur crime impie, ces hommes, je vous les livre." Comme le fécial achevait ces mots, Postumius lui donna de toute sa force un coup de genou contre la cuisse, et dit à haute voix : "Qu'il était un citoyen samnite, et celui-là, un ambassadeur ; que le droit des gens avait été violé par lui dans la personne du fécial ; que les Romains n'en seraient que mieux fondés à faire la guerre."

## La réponse de Pontius

### 11

Alors Pontius : “Et moi, dit-il, je n’accepterai point cette reddition, et les Samnites ne l’approuveront pas. Toi, Spurius Postumius, si tu crois qu’il est des dieux, que ne declares-tu nul tout ce qui s’est fait, ou que ne tiens-tu le traité ? L’on doit au peuple samnite, ou tous ceux qu’il eut en son pouvoir, ou, en leur place, la paix. Mais pourquoi t’interpellé-je, toi qui tiens autant que tu peux ta parole, en te livrant prisonnier au vainqueur ? C’est le peuple romain que j’interpelle ; s’il se repent de l’engagement pris aux Fourches Caudines, qu’il replace ses légions dans le défilé où elles étaient investies. Qu’il n’y ait de tromperie d’aucun côté ; que tout soit réputé non avenue ; que vos soldats reprennent leurs armes, qu’ils ont livrées en vertu d’une capitulation ; qu’ils rentrent dans leur camp ; qu’ils aient tout ce qu’ils avaient la veille de la conférence. Prononcez-vous alors pour la guerre et les résolutions énergiques, rejetez alors les engagements pris et la paix. Faisons la guerre avec les chances que nous avons, dans les lieux que nous occupions, avant qu’il fût question de paix, et le peuple romain n’aura point à se plaindre de la promesse des consuls, ni nous de la mauvaise foi du peuple romain.”

“Aurez-vous donc toujours des prétextes pour éluder vos engagements quand vous êtes vaincus ? Vous donnâtes des otages à Porsena ; vous les lui reprîtes furtivement. Vous rachetâtes des Gaulois votre ville à prix d’or ; tandis qu’ils recevaient cet or, ils furent massacrés. Vous avez fait la paix avec nous, pour que nous vous rendissions les légions que nous vous avons prises ; cette paix, vous la rompez, et toujours vous colorez votre mauvaise foi de quelque semblant de justice. Le peuple romain n’approuve pas qu’on lui ait conservé ses légions par une paix ignominieuse ? Qu’il en soit quitte de cette paix, mais qu’il rende au vainqueur les légions prisonnières. Voilà ce qui était digne de la bonne foi, des traités, des cérémonies féciales. Ce que vous demandiez, la vie de tant de citoyens, le traité vous le donnera ; et moi, la paix que j’ai stipulée en vous les rendant, je ne l’aurai pas ! Est-ce là, toi, A. Cornelius ; est-ce là, vous, féciaux, ce que vous appelez le droit des gens ? “

“Quant à moi, ceux que vous feignez de livrer, je ne les reçois pas, je ne les regarde pas comme livrés ; et je ne les empêche aucunement de retourner dans leur patrie, liée par l’engagement contracté, sous le poids du courroux de tous les dieux, dont on insulte la majesté. Faites la guerre, parce que Sp. Postumius vient de frapper du genou le fécial envoyé ici. Certes, les dieux croiront que Postumius est citoyen samnite, qu’il n’est pas citoyen romain, qu’un ambassadeur romain a été outragé par un Samnite, et qu’alors vous nous faites une guerre légitime. Et l’on n’a pas honte d’étaler au grand jour cette dérision impie ? Et, pour manquer à leur foi, des vieillards, des personnages consulaires, cherchent de pareils détours, à peine dignes de petits enfants ? Va, lecteur, dégage ces Romains de leurs liens ; qu’on n’empêche aucun d’eux d’aller où il voudra ! “

Ceux-ci, après avoir satisfait de la sorte à ce qu’ils devaient personnellement, peut-être aussi à ce que devait la nation, s’en retournèrent sains et saufs de Caudium dans le camp romain.

## Agitation dans le Samnium ; prise de Frégelles (320)

12

Quand les Samnites virent, à la place d'une insolente paix, renaître une guerre des plus acharnées, non seulement leur imagination se peignit, mais même il leur sembla voir de leurs yeux tout ce qui leur arriva ensuite. Alors, mais trop tard et en vain, ils reconnurent la sagesse des deux conseils du vieux père de Pontius ; ils sentirent qu'en s'étant laissé aller à prendre entre eux un milieu, ils avaient changé une victoire sûre en une paix incertaine, et que, l'occasion du bien et du mal étant perdue, il leur faudrait combattre ces mêmes ennemis, dont ils eussent pu ou se débarrasser pour toujours, ou se faire à jamais des amis.

Quoique aucun combat n'eût encore fait pencher les forces, la disposition des esprits avait tellement changé, depuis la paix Caudine, que Postumius brillait de plus d'éclat chez les Romains par son acte de dévouement, que Pontius chez les Samnites par une victoire qui n'avait pas coûté à l'ennemi une goutte de sang ; et les Romains regardaient comme une victoire certaine la possibilité seule de faire la guerre, tandis que les Samnites tenaient le Romain pour vainqueur, du moment qu'il avait repris les hostilités.

Cependant les Satricans firent défection, et passèrent aux Samnites ; et la colonie de Fregellae sur laquelle les Samnites se portèrent à l'improviste (on croit avec assez de fondement qu'il y avait avec ceux-ci des Satricans), fut surprise par eux durant la nuit. Après leur entrée, une crainte mutuelle retint les deux partis dans l'inaction jusqu'au jour. Le retour de la lumière fut le signal du combat. Les Frégellans, qui se battaient pour leurs autels et leurs foyers, et que secondaient les femmes et les vieillards postés sur les toits, soutinrent quelque temps la lutte à avantage égal. Ensuite une ruse fit pencher la balance. Leurs chefs n'empêchèrent pas d'écouter la voix d'un héraut qui criait : "Que ceux qui auraient mis bas les armes se retireraient sains et saufs." Cet espoir refroidit le courage des combattants, et l'on commença de tous côtés à jeter ses armes. Ceux d'entre eux qui apportèrent plus d'opiniâtreté dans la résistance, se firent jour par la porte opposée, et l'audace fut plus sûre pour eux, que pour les autres la peur qui les avait rendus imprudemment crédules. Les Samnites, après avoir enfermé ces derniers dans des maisons auxquelles ils mirent le feu, les abandonnèrent aux flammes, tandis qu'ils invoquaient en vain les dieux et la foi des promesses.

Les consuls s'étant partagé leurs provinces, Papirius marcha droit à Lucérie, dans l'Apulie, où étaient gardés les chevaliers romains donnés en otage à Caudium ; Publilius s'arrêta dans le Samnium, en face des légions de Caudium. Ce plan embarrassait beaucoup les Samnites ; car ils n'osaient ni se diriger vers Lucérie, de peur que l'ennemi ne se portât sur leurs arrières ; ni rester, dans la crainte que, durant ce temps, Lucérie ne tombât au pouvoir des Romains. Ils crurent ne pouvoir mieux faire que de s'en remettre au hasard, et d'en finir avec Publilius en lui livrant un combat. Ainsi donc, ils disposent leurs troupes en bataille.

## Victoire du consul Publilius (320)

### 13

Le consul Publilius, se voyant au moment d'en venir aux mains avec eux, et croyant devoir adresser quelques paroles aux soldats, donna ordre qu'on les rassemblât. mais si l'on accourut avec un extrême empressement autour de la tente consulaire, les cris de ceux qui demandaient le combat ne permirent pas d'entendre un seul mot de l'allocution du général. Chacun se sentait encouragé par son cœur, où demeurait gravé le souvenir de l'affront essuyé. Ils s'avancent donc au combat en pressant les enseignes ; et de peur que, dans le choc, lancer des javelots, puis tirer les épées du fourreau, n'entraînât quelque perte de temps, tous, comme si on leur en eût donné le signal, jettent de côté le javelot, et fondent sur l'ennemi l'épée à la main. Dans cette circonstance, l'habileté du général et les savantes manœuvres ne furent pour rien ; la colère du soldat, dont l'impétuosité tenait de la frénésie, décida tout. Ainsi donc, non seulement les ennemis furent culbutés, mais de plus, dans la crainte que regagner leur camp ne mît obstacle à leur fuite, ils se dispersèrent et se dirigèrent vers l'Apulie. Cependant, lorsqu'ils arrivèrent à Lucérie, ils étaient parvenus à se reformer en corps d'armée. Cette même colère qui avait précipité les Romains à travers les rangs ennemis, les porta dans leur camp ; ils répandirent plus de sang et y firent plus de carnage que dans le combat, et, dans leur emportement, ils gâtèrent la plus grande partie du butin.

L'autre armée, sous les ordres du consul Papirius, longeant la côte maritime, avait gagné Arpi, en traversant un pays dont les habitants se montrèrent tout à fait pacifiques, bien plus à cause des vexations des Samnites et de la haine qu'ils leur portaient, que pour aucun bienfait de la part du peuple romain. Car les Samnites, qui dans ce temps habitaient les montagnes, où ils n'avaient que des hameaux, ravageaient le plat pays et les bords de la mer, par ce mépris qu'ont de rustres montagnards pour les habitants des plaines, dont le naturel indolent tient ordinairement du sol qu'ils cultivent. Si cette contrée eût été dévouée aux Samnites, l'armée romaine se serait trouvée dans l'impossibilité ou de gagner Arpi, ou d'y subsister, puisque ses convois, arrêtés dans l'intervalle séparant Rome d'Arpi, l'eussent laissée dans un manque absolu de toutes choses ; et malgré la facilité qu'eurent alors les Romains de se procurer des vivres, quand ils furent devant Lucérie, ils éprouvèrent, bien qu'assiégeants, la même disette que les assiégés. Tout ce dont ils avaient besoin, ils ne pouvaient le tirer que d'Arpi, et encore en fort petite quantité. Car toute l'infanterie étant occupée à la garde des postes et aux travaux de siège, la cavalerie seule se rendait à Arpi, dont elle rapportait au camp du blé dans de petits sacs de cuir ; et parfois, rencontrant les ennemis, elle était obligée de jeter le blé que portaient les chevaux, et de combattre. Les assiégés, avant que l'autre consul fût arrivé avec son armée victorieuse, avaient reçu des vivres et des renforts par les montagnes des Samnites. L'arrivée de Publilius diminua considérablement toutes leurs ressources ; car, se reposant sur son collègue du soin de faire le siège, il employait ses troupes à battre la campagne, et interceptait sur tous les points les convois des ennemis. Comme il ne restait donc aucun espoir que les assiégés pussent supporter plus longtemps la disette, les Samnites, qui étaient campés auprès de Lucérie, se virent dans la nécessité de rassembler toutes leurs forces ; et de livrer bataille à Papirius.

## La revanche de l'armée romaine

14

En ce moment, tandis qu'on se préparait des deux côtés au combat, arrivent des députés de Tarente, qui signifient aux Samnites et aux Romains de cesser la guerre, menaçant celui des deux peuples qui s'obstinerait à continuer les hostilités, de prendre les armes contre lui en faveur de l'autre. Papirius, après avoir écouté cette députation, feignant d'être ému de la déclaration qu'il venait d'entendre, répondit qu'il en conférerait avec son collègue. Ayant mandé celui-ci, au lieu de conférer avec lui sur un parti arrêté d'avance, il employa tout le temps en préparatifs, puis fit arborer le signal du combat.

Tandis que les consuls s'occupaient des cérémonies religieuses et des dispositions militaires en usage au moment de livrer une bataille, les députés tarentins d'accourir, attendant une réponse. Papirius leur dit : "Tarentins, le pullaire annonce que les auspices sont favorables ; de plus, les entrailles de la victime offrent les plus heureux pronostics ; c'est d'après la volonté des dieux, comme vous le voyez, que nous marchons au combat." Ensuite il fit avancer les enseignes et sortir les troupes, se moquant de la folle vanité d'une nation qui, à peine maîtresse de ses propres affaires, à cause des séditions et des discordes qui déchiraient son sein, se croyait en droit de dicter aux autres la paix et la guerre.

De l'autre côté, les Samnites, qui avaient renoncé à toute mesure hostile, soit qu'ils désirassent véritablement la paix, soit qu'ils jugeassent de leur intérêt de le faire croire, apercevant tout à coup les Romains s'avancer en ordre de bataille, se mirent à crier, "qu'ils s'en tenaient à la déclaration des Tarentins, qu'ils ne marcheraient point au combat, et ne sortiraient point de leurs retranchements, aimant mieux se voir trompés, quoi qu'il pût leur en arriver, que de paraître avoir méprisé le vœu des Tarentins pour la paix."

Les consuls répondent : "Qu'ils acceptent le présage et demandent aux dieux d'inspirer aux ennemis l'idée de ne pas défendre même leurs retranchements." Pour eux, s'étant partagé les troupes, ils s'avancent au pied des ouvrages ennemis, et attaquent simultanément sur tous les points. Les uns comblent les fossés, les autres arrachent les palissades, et les jettent dans le fossé même, et non seulement le courage naturel à tous, mais encore la colère, stimulant des cours ulcérés par l'ignominie, le camp est envahi. Alors chacun de dire à l'ennemi qu'il avait en face, "que ce n'était plus là ni les Fourches, ni Caudium, ni ces défilés sans issue, où la ruse avait triomphé de l'imprudence avec orgueil ; mais que c'était le tour de la valeur romaine, que n'arrêtaient ni les palissades, ni les fossés." Ceux qui opposaient de la résistance et ceux qui fuyaient, ceux qui n'avaient point d'armes et ceux qui étaient armés, esclaves, personnes libres, individus en âge de puberté, enfants, hommes, bêtes de sommes, tout est indistinctement massacré.

Rien de ce qui avait vie n'aurait échappé, si les consuls n'eussent fait sonner la retraite, et s'ils n'eussent employé l'autorité et les menaces pour faire sortir du camp ennemi les soldats avides de carnage. Comme ils s'irritaient de ce qu'on leur enlevait les douceurs de la vengeance, on les harangua sur-le-champ pour leur faire entendre "que les consuls ressentaient et ressentiraient toujours autant qu'aucun des soldats de la haine contre les ennemis ; que bien plus, de même qu'ils avaient dirigé les opérations de la guerre, de même ils dirigeraient le cours d'une insatiable vengeance, si la considération de six cents

chevaliers retenus en otage à Lucérie n'eût arrêté leur ardeur ; s'ils n'eussent craint que les ennemis, réduits au désespoir, ne les immolassent dans un accès de fureur aveugle, se faisant une joie de leur donner la mort avant de la recevoir." Les soldats d'applaudir à ces motifs, de se réjouir qu'on eût arrêté leur colère, et de confesser qu'il fallait tout souffrir, plutôt que de mettre en péril les jours d'une si belle partie de la jeunesse romaine.

## Le siège de Lucérie (320)

15

Les soldats renvoyés, il se tint un conseil pour décider si l'on presserait le siège de Lucérie avec toutes les troupes, ou si l'un des deux consuls irait avec une armée faire une tentative dans l'Apulie, dont les habitants avaient montré jusqu'alors des dispositions équivoques. Le consul Publilius se mit en route pour la parcourir, et, dans une seule expédition, il soumit plusieurs peuples de cette contrée, soit en les réduisant par la force, soit en les admettant, à certaines conditions, dans l'alliance des Romains. De son côté, Papirius, qui était resté à faire le siège de Lucérie, vit bientôt l'événement répondre à ses espérances. Car, ayant fait occuper tous les chemins par où il arrivait des vivres du Samnium, domptés par la faim, les Samnites qui formaient la garnison de Lucérie envoyèrent des députés au consul romain, pour l'engager à lever le siège, lorsqu'on lui aurait rendu les chevaliers qui faisaient le sujet de la guerre.

Papirius répondit à ces députés : "Qu'ils auraient dû consulter Pontius, fils d'Herennius, d'après l'avis duquel ils avaient fait passer les Romains sous le joug, pour savoir à quel traitement il pensait que devaient s'attendre des vaincus ; mais que, puisqu'ils avaient mieux aimé laisser aux ennemis le soin de leur faire justice, que de se la faire eux-mêmes, il leur enjoignait d'annoncer à Lucérie qu'il fallait laisser dans la ville armes, bagages, chevaux, et, en hommes, tous ceux qui n'étaient pas en état de porter les armes ; que, quant au soldat, il le ferait passer sous le joug, couvert d'un simple vêtement, vengeant ainsi une ignominie qu'eux-mêmes avaient fait subir, et ne la leur imposant pas le premier."

Aucune de ces conditions ne fut rejetée. Sept mille soldats passèrent sous le joug ; on fit dans Lucérie un grand butin ; on reprit toutes les enseignes et toutes les armes que les Romains avaient perdues à Caudium ; et, ce qui causa plus de joie que tout le reste, on délivra les six cents chevaliers que les Samnites avaient envoyés à Lucérie, pour y être gardés comme gage de la paix. Jamais peut-être le peuple romain ne dut à un changement de fortune si subit une plus éclatante victoire, surtout s'il est vrai (ce que je trouve dans quelques annales) que Pontius, fils d'Herennius, général des Samnites, pour expier l'ignominie des consuls, fut obligé de passer sous le joug avec les autres.

Au reste, je ne trouve pas très étonnant qu'il demeure incertain si le général des ennemis fut livré, puis contraint de passer sous le joug ; ce qui est plus extraordinaire, c'est qu'il soit douteux si ce fut un dictateur, Lucius Cornelius, ayant pour général de la cavalerie L. Papirius Cursor, qui obtint à Caudium et ensuite à Lucérie ces brillants avantages, et qui, ayant vengé, à lui seul, l'opprobre dont se trouvait couvert le nom romain, eut les honneurs du triomphe le plus justement décerné peut-être jusqu'alors après celui de Furius Camillus ; ou si cette gloire appartient à des consuls, notamment à Papirius. À cette incertitude en succède une autre. On ne sait pas si ce fut Papirius Cursor qui, aux comices suivants, fut, à cause de sa belle campagne de Lucérie, prorogé dans sa magistrature, et nommé consul pour la troisième fois, avec Q. Aulius Cerretanus, consul pour la seconde ; ou si ce fut L. Papirius Mugilanus, et s'il a été commis une erreur de surnom.



Un point sur lequel on tombe d'accord, c'est qu'à partir de cette époque le reste de la guerre fut achevé par des consuls. Aulus la termina par un combat unique contre les Frentans, où la victoire se déclara entièrement pour lui ; et il reçut à composition, après avoir exigé des otages, la ville même où s'était retirée l'armée mise en déroute. L'autre consul vit réussir avec un pareil bonheur son expédition contre les Satricans, Romains colonisés, qui, après la catastrophe de Caudium, s'étaient rangés du côté des Samnites, et avaient reçu dans leur ville une garnison de cette nation. Car, lorsque l'armée fut sous les murs de Satricum, et que les députés envoyés pour solliciter humblement la paix eurent rapporté la funeste réponse du consul, "qu'à moins de massacrer ou de livrer la garnison samnite, ils se dispensassent de reparaitre devant lui," ces paroles jetèrent plus de terreur dans l'âme des colons, que n'avait fait l'apparition des armes romaines. Comme les députés insistaient néanmoins à chaque instant auprès du consul, lui demandant comment il pensait qu'un petit nombre d'habitants sans armes pût entreprendre de réduire une garnison si nombreuse et si bien armée, celui-ci les renvoya en leur disant de consulter ceux qui leur avaient conseillé de recevoir cette garnison dans leur ville ; et ce ne fut qu'avec peine qu'ils obtinrent de lui, avant de retourner vers leurs concitoyens, de pouvoir délibérer de cet objet avec leur sénat, et de venir lui faire part de la décision qui aurait été prise.

Deux partis divisaient le sénat : l'un, qui avait à sa tête les auteurs de la défection ; l'autre composé des citoyens fidèles au peuple romain. Toutefois, les uns et les autres se hâtèrent à l'envi de servir le consul, afin d'en obtenir la paix. Seulement (comme la garnison samnite, n'ayant rien de prêt pour soutenir un siège, se disposait à sortir la nuit suivante) l'un de ces partis jugea suffisant de faire savoir au consul à quelle heure de la nuit et par quelle porte sortirait l'ennemi, et quel chemin il prendrait ; tandis que l'autre, contre l'avis duquel on s'était rangé du côté des Samnites, ouvrit, durant la même nuit, une porte au consul, et introduisit secrètement dans la ville les ennemis en armes.

Ainsi, par cette double trahison, une partie des ennemis, embusquée dans des bois à peu de distance de la route, fondit à l'improviste sur la garnison samnite, et l'autre remplit la ville en poussant de grands cris, de sorte qu'en peu d'instants les Samnites furent taillés en pièces, Satricum fut prise, et tout se trouva au pouvoir du consul. Celui-ci commanda que l'on instruisît le procès des auteurs de la défection, et tous ceux qu'il reconnut coupables, il les fit battre de verges et frapper de la hache ; puis il désarma les Satricans, et laissa dans leurs murs une forte garnison.

Les écrivains qui rapportent que ce fut Papirius Cursor qui reprit Lucérie et fit passer les Samnites sous le joug, placent à ce moment son retour à Rome, pour y recevoir le triomphe. Au reste, il n'est assurément point de gloire militaire dont n'ait été digne cet homme, qui joignait à une très grande vigueur d'âme une prodigieuse force de corps. Il était d'une agilité extraordinaire ; et c'est à cela qu'il dut son surnom. Aucun de ses contemporains ne put, dit-on, lui disputer le prix de la course ; et soit la force de son tempérament, soit l'effet de l'exercice qu'il prenait presque sans cesse, il était aussi

l'homme qui pouvait contenir le plus d'aliments et de vin. Nul capitaine (comme il jouissait lui-même d'une constitution robuste que ne pouvait vaincre le travail) n'assujettit à de plus rudes corvées et les fantassins et les cavaliers. Un jour, après un combat dans lequel les cavaliers s'étaient distingués, ceux-ci ayant osé lui demander d'alléger un peu leurs fatigues, il leur répondit : "Pour que vous ne disiez pas que je ne vous dispense de rien, je vous dispense de passer la main sur la croupe, quand vous descendiez de cheval."

L'autorité du commandement se déployait chez lui avec une extrême énergie, autant contre les alliés que contre les citoyens. Un préteur de Préneste avait, par crainte, hésité à faire avancer sa troupe de la réserve à la première ligne ; Papirius, se promenant devant sa tente, le fit appeler, puis ordonna au licteur d'apprêter sa hache. À ces mots, le Prénestin demeure immobile d'effroi : "Allons, licteur, dit Papirius, coupe cette racine incommode aux passants." Après avoir fait ressentir de la sorte au préteur la crainte du dernier supplice, il se contenta de lui infliger une amende, et le renvoya. Assurément, à cette époque, la plus fertile en grands hommes, pas un seul ne prêta un plus solide appui à la puissance romaine. On va même jusqu'à trouver en lui un général qui ne l'eût cédé en rien au grand Alexandre, si celui-ci, après avoir conquis l'Asie, eût tourné ses armes contre l'Europe.

## Digression sur Alexandre de Macédoine

17

On peut voir qu'il n'est rien que j'aie plus soigneusement évité, depuis le commencement de cet ouvrage, que de m'écarter plus qu'il ne convenait de l'ordre des matières, et de chercher, en semant mon récit de digressions, à offrir aux lecteurs une sorte de distraction agréable, et à procurer quelque délassement à mon esprit. Toutefois, en faisant mention d'un tel roi et d'un tel général, je me sens entraîné à produire au grand jour des réflexions qui souvent ont roulé dans mon esprit et occupé secrètement mes pensées. Qu'il me soit donc permis d'examiner, dans le cas où l'on eût eu la guerre avec Alexandre, quel en eût été le résultat pour la puissance romaine. Ce qui paraît décider le plus des succès dans la guerre, ce sont le nombre et le courage des soldats, l'habileté des généraux ; c'est la fortune, qui, ayant une grande influence sur toutes les choses humaines, la fait sentir principalement dans les opérations militaires. Or, en pesant ces différentes considérations, et chacune séparément, et toutes ensemble, il est aisé de se convaincre que l'empire romain n'eût pas été moins invincible pour Alexandre, que pour les autres rois et peuples.

Et d'abord, pour commencer par la comparaison des chefs, je ne nierai pas assurément qu'Alexandre n'ait été un excellent général ; mais pourtant ce qui lui donne plus d'éclat, c'est d'avoir eu le commandement à lui seul, c'est d'être mort jeune, dans l'accroissement de ses prospérités, avant d'avoir éprouvé l'inconstance de la fortune. Pour ne pas citer d'autres rois et d'autres généraux fameux, qui ont été de grands exemples des vicissitudes humaines, Cyrus, à qui les Grecs prodiguent tant d'éloges, quelle autre chose qu'une longue vie l'a livré à la fortune adverse, comme dans ces derniers temps le grand Pompée ? Maintenant passons en revue les généraux romains, non pas tous ceux de toutes les époques, mais ceux-là seulement qu'on aurait pu, s'il eût fallu soutenir la guerre contre Alexandre, avoir pour consuls ou pour dictateurs, M. Valerius Corvus, C. Marcius Rutilus, C. Sulpicius, T. Manlius Torquatus, Q. Publilius Philon, L. Papirius Cursor, Q. Fabius Maximus, les deux Decius, L. Volumnius, Manius Curius. Il eût encore eu de grands hommes pour adversaires, si, faisant la guerre aux Carthaginois avant de la porter chez les Romains, il n'eût passé en Italie que sur le déclin de l'âge. Parmi tous ceux que je viens de nommer, il n'en est pas un seul qui ne fût doué d'autant de courage et de force d'âme qu'Alexandre, qualités auxquelles il faut joindre la discipline militaire, qui, transmise de main en main depuis les commencements de Rome, était venue à former chez les Romains un art assujéti à des principes invariables. C'étaient ces principes qu'avaient suivis les rois dans leurs guerres ; c'étaient ces principes qu'avaient suivis après eux les auteurs de leur expulsion, les Junius et les Valerius ; ce furent les mêmes que suivirent dans la suite les Fabius, les Quinctius, les Cornelius ; ce furent les mêmes que suivit Furius Camille, que tous ces jeunes hommes, qui auraient eu Alexandre à combattre, avaient vu dans ses vieux ans.

Alexandre, dans une action, déployait l'intrépidité du soldat (et ce n'est pas là un de ses moindres titres de gloire) ; mais est-il croyable que, sur le champ de bataille, se trouvant en présence de Manlius Torquatus ou de Valerius Corvus, il les eût fait reculer, eux qui

s'étaient illustrés comme soldats, avant de s'illustrer comme généraux ? Croira-t-on qu'il eût fait reculer les Decius, qu'un sublime dévouement précipita au milieu des ennemis ? ou Papirius Cursor, doué d'une si grande force de corps et d'un si ferme courage ? Enfin, pour ne pas citer tous les personnages, le génie d'un seul homme, jeune, eût-il triomphé de ce sénat, dont celui-là seul s'est fait une image vraie, qui le représentait "comme une assemblée de rois ? " Il était sans doute à craindre qu'Alexandre ne se montrât plus habile que le premier venu de ceux que j'ai nommés, soit pour choisir ses campements, faire subsister ses troupes, soit pour se prémunir contre les embûches, soit pour saisir le moment d'une bataille et en régler toutes les dispositions. Il eût dit qu'il n'avait plus affaire à Darius, qui, traînant à sa suite une multitude de femmes et d'eunuques, avec sa pourpre et son or, chargé de tout l'attirail de sa grandeur, semblait une proie bien plus qu'un ennemi, et qu'il vainquit sans coup férir ; n'ayant eu d'autre mérite que d'avoir su braver un vain épouvantail. Il eût trouvé l'Italie bien différente de l'Inde, qu'il parcourut à la tête d'une armée ivre, en se livrant à de continuelles débauches, lorsqu'il eût aperçu les gorges de l'Apulie, les monts Lucaniens, et les traces récentes du désastre de sa propre famille, dans ces lieux où son oncle Alexandre, roi d'Épire, avait récemment trouvé la mort.

Et je parle d'Alexandre non encore enivré par la prospérité, que jamais personne ne supporta plus mal que lui. Si on le considère d'après la disposition d'esprit où l'avait mis sa nouvelle fortune, et, pour ainsi parler, le nouveau caractère qu'il s'était formé après ses victoires, il serait arrivé en Italie bien plus semblable à Darius qu'à Alexandre, et y eût amené une armée qui, ne se souvenant plus de la Macédoine, aurait déjà offert toute la dégénération des Perses. Il me fait peine de mentionner de honteuses faiblesses dans un si grand roi, ce goût du faste qui lui fit abandonner le costume de son pays, ces hommages qu'il aimait qu'on lui rendit en se prosternant jusqu'à terre, genre d'humiliation qu'eussent eu peine à supporter les Macédoniens vaincus, et qui était capable de révolter des vainqueurs ; les supplices cruels qu'il ordonnait, le meurtre de ses amis au milieu de la joie d'un festin, et la vanité qui le portait à se dire mensongèrement de race divine. Qu'eût-il fait, si son penchant pour le vin se fût accru de plus en plus ? Qu'eût-il fait, si ses emportements fussent devenus plus violents et plus terribles ? Pensera-t-on (car je ne rapporte rien qui ne soit attesté par tous les historiens) que ces vices n'eussent fait aucun tort à ses talents de général ?

Mais peut-être il était à craindre, si l'on en croit ce qu'ont coutume de dire quelques Grecs d'un esprit très frivole, qui osent encore, au préjudice du nom romain, vanter jusqu'à la gloire des Parthes, que le peuple romain ne pût résister à la majesté du nom d'Alexandre (dont je ne pense pas qu'il ait même entendu parler) ; et qu'un homme contre qui les Athéniens, humiliés par les armes des Macédoniens, et voyant tout près d'eux les ruines de Thèbes encore fumantes, n'hésitaient pas à se donner toute licence dans leurs discours (ce qui est prouvé par les harangues qui nous restent de ces temps-là), que cet homme, dis-je, n'eût pas rencontré, parmi tant de Romains d'un rang éclatant, une voix libre qui s'élevât contre lui.

Quelque idée que l'on se forme de la grandeur d'Alexandre, ce ne sera pourtant qu'une grandeur individuelle, fruit d'un peu plus de dix années de prospérité. Ceux qui l'élèvent si haut, parce que le peuple romain, bien qu'il n'ait été vaincu dans aucune guerre, l'a été néanmoins dans beaucoup de combats, tandis qu'Alexandre n'en a jamais livré un seul dans lequel la fortune ne lui ait été favorable, ne songent pas qu'ils opposent des faits qui n'ont embrassé que la vie d'un homme, et d'un homme mort à la fleur de l'âge, aux actions d'un peuple combattant déjà depuis huit cents ans. Qu'y a-t-il d'étonnant si, lorsque l'on compte d'un côté plus de générations que de l'autre on ne compte d'années, la fortune a plus varié dans un aussi long espace de temps, que dans une durée de treize ans seulement ? Pourquoi ne pas faire une comparaison d'homme à homme, de général à général, de fortune à fortune ? Combien ne pourrais-je pas citer de généraux romains qui jamais, dans les combats, n'ont essuyé un seul revers ? On peut parcourir, dans les annales et les fastes des magistrats, les pages concernant les consuls et les dictateurs dont le peuple romain n'a jamais eu à se plaindre un seul jour ni du courage, ni de la fortune. Et ce qui les rend plus admirables qu'Alexandre ou tout autre roi, c'est que plusieurs ne gardèrent que dix ou vingt jours la dictature, et qu'aucun n'exerça plus d'une année le consulat ; c'est que des tribuns du peuple s'opposaient à ce qu'ils fissent des levées ; c'est qu'ils se trouvaient contraints de partir trop tard pour la guerre ; c'est qu'on les rappelait avant le

temps, pour soutenir les comices ; c'est qu'au moment même de leurs plus grands efforts s'achevait leur année ; c'est que tantôt la témérité d'un collègue, tantôt sa malveillance entravait ou ruinait leurs opérations ; c'est qu'il leur arrivait de succéder à des hommes qui avaient maladroitement conduit les opérations de la guerre ; c'est que souvent ils prenaient le commandement d'une armée composée de recrues, ou de soldats mal disciplinés. Quant aux rois, certes, non seulement ils sont libres de toute espèce d'entraves, mais ils sont maîtres des choses et des moments ; ils entraînent tout par leurs résolutions, et ne sont point forcés de se plier à celles des autres. Alexandre eût donc fait la guerre contre des généraux qui, comme lui, n'avaient jamais été vaincus, et il n'eût apporté, dans la lutte, d'autres gages de succès que les leurs. L'épreuve se fût même trouvée pour lui d'autant plus périlleuse, que les Macédoniens n'auraient eu que lui seul, et l'auraient eu non seulement exposé aux nombreux hasards de la guerre, mais les cherchant même ; tandis que les Romains se fussent trouvés à même d'opposer à Alexandre une foule de concurrents, ses égaux, soit par la gloire dont ils s'étaient couverts, soit par l'importance de leurs exploits, et dont la vie ou la mort n'eussent influé que sur leur destinée personnelle, sans compromettre celle de la république.

Reste maintenant à comparer les troupes, soit pour la qualité des soldats, soit pour leur nombre, soit pour celui des auxiliaires. Les dénombremens, à chaque lustre de cette époque, donnaient deux cent cinquante mille citoyens. Aussi, tout le temps que dura la défection des alliés du nom latin, Rome, presque à elle seule, fournit dix légions. On eut souvent, pendant ces années, quatre et cinq armées, qui faisaient la guerre en Étrurie, en Ombrie, contre les Gaulois, dans le Samnium, et contre les Lucaniens. Quant aux auxiliaires, on comptait tout le Latium avec les Sabins, les Volsques, les Èques, la Campanie entière, une partie de l'Ombrie et de l'Étrurie, les Picentins, les Marses, les Péligniens, les Vestiniens, les Apuliens, en y joignant toute la côte des Grecs, sur la mer Inférieure, depuis Thurium jusqu'à Naples et à Cumes, et de là jusqu'à Antium et Ostie. Alexandre eût trouvé alors dans les Samnites ou de puissants alliés des Romains, ou des ennemis épuisés par la guerre. Il n'eût pas lui-même passé la mer avec plus de trente mille fantassins de ses vieilles bandes macédoniennes, et de quatre mille cavaliers, Thessaliens la plupart ; ce qui faisait la force de son armée. S'il y eût joint les Perses, les Indiens et autres nations de l'Asie, il eût traîné à sa suite un embarras bien plutôt qu'un secours. Ajoutez que les Romains, étant chez eux, auraient eu sous la main des recrues ; au lieu qu'Alexandre, faisant la guerre en terre étrangère, eût vu (ce qui arriva dans la suite à Hannibal) son armée s'affaiblir de jour en jour.

Les Macédoniens avaient pour armes l'écu et la sarisse ; les Romains un bouclier qui, plus grand, protégeait davantage le corps, et la javeline, arme de trait, qui frappait bien plus violemment et avait une tout autre portée que la lance. L'une et l'autre troupe combattait de pied ferme, en gardant ses rangs : mais la phalange était immobile, et ne renfermait qu'une seule espèce de combattants ; au lieu que les légions romaines se composaient de plusieurs sortes de soldats, qu'au besoin il était aisé de diviser ou de réunir.

Et puis, qui, pour le travail, valait le soldat romain ? qui était plus propre à supporter la fatigue ? Vaincu dans un seul combat, Alexandre ne pouvait plus songer à continuer la guerre. Quelle bataille perdue eût découragé les Romains, que ne purent abattre les journées de Caudium et de Cannes ? Certes, Alexandre, eût-il dans les commencemens obtenu quelques succès, aurait regretté les Perses, les Indiens et l'Asie si peu belliqueuse ; il eût dit que, jusqu'alors, il n'avait eu à combattre que des femmes : ce qui fut dit aussi, à ce qu'on rapporte, par Alexandre, roi d'Épire, lorsque atteint du coup dont il mourut, il comparait avec la sienne la chance de ce même jeune souverain dans ses guerres d'Asie.

En vérité, quand je songe que la première guerre punique a coûté vingt-quatre ans de combats sur mer avec les Carthaginois, je me persuade que la vie d'Alexandre eût à peine suffi pour une seule guerre. Et peut-être que d'anciens traités unissant les intérêts de Carthage à ceux de Rome, et des craintes pareilles armant contre un ennemi commun deux cités si puissantes par leurs moyens guerriers, Alexandre eût été écrasé à la fois par les forces des Carthaginois et par celles des Romains. À la vérité les Macédoniens n'avaient point alors pour chef Alexandre, et n'étaient point dans le temps de leur splendeur ; mais c'était toutefois ce même ennemi que les Romains trouvèrent devant eux dans leurs

guerres contre Antiochus, Philippe, Persée, guerres où non seulement ils n'essuyèrent aucun revers, mais où la victoire ne leur fit même courir aucun péril.

Que l'on soit impartial, qu'il ne soit pas question des guerres civiles, et l'on conviendra que jamais cavalerie ennemie, jamais infanterie, jamais bataille rangée ne nous causa d'embarras, pas plus dans les positions également avantageuses pour les deux partis, que dans celles qui nous étaient exclusivement favorables. Sans doute le soldat pesamment armé peut craindre le cavalier, les flèches, les défilés impraticables, les lieux où l'on ne saurait amener de convois : mais mille corps de bataille, plus redoutables que celui des Macédoniens commandés par Alexandre, il les a culbutés et les culbutera toujours ; pourvu toutefois que l'amour de cette paix intérieure dont nous jouissons, et le zèle pour le maintien de la concorde civile, ne cessent jamais de régner parmi nous.



## **Pacification de l'Apulie (318) et de la Lucanie (317). Création de deux nouvelles tribus**

20

Ensuite furent nommés consuls M. Follius Flaccina, et L. Plautius Venox. Cette année arrivèrent, pour le renouvellement du traité, des députés de presque tous les peuples du Samnium. S'étant prosternés contre terre, ils avaient touché le sénat ; mais, renvoyés devant le peuple, leurs supplications furent loin d'être aussi efficaces. Le renouvellement du traité leur ayant été refusé, ils obtinrent toutefois, par les importunités dont pendant quelques jours ils fatiguèrent chaque citoyen séparément, une trêve de deux ans. Dans l'Apulie, les habitants de Teanum et de Canusium, découragés par la dévastation de leur territoire, livrèrent des otages au consul L. Plautius, et se soumirent aux Romains. Cette même année, on créa pour la première fois des préfets, qui furent envoyés à Capoue, pour y gouverner d'après les lois rédigées par le préteur L. Furius. C'était les Capouans eux-mêmes qui en avaient fait la demande, regardant ces magistrats et ces lois comme le remède aux dissensions intestines qui ruinaient leurs affaires. On ajouta deux tribus à Rome, l'Ufentine et la Falérine.

Le premier mouvement une fois donné en Apulie, les Téates, autre peuple de cette contrée, députèrent vers les nouveaux consuls, C. Junius Bubulcus et Q. Aemilius Balbula, pour leur demander un traité d'alliance, s'engageant à amener l'Apulie entière à la paix avec le peuple romain. L'assurance avec laquelle ils garantirent l'accomplissement de cette promesse, leur fit obtenir le traité. Les conditions toutefois ne furent pas égales de part et d'autre, car il fut stipulé qu'ils seraient sous la dépendance du peuple romain.

L'Apulie entièrement soumise (car Junius s'était emparé de Forentum, autre ville pareillement forte), on marcha contre les Lucaniens, chez qui le consul Aemilius, arrivant tout à coup, prit d'emblée Nerulum. Quand la renommée eut divulgué, parmi les alliés, que l'ordre s'était trouvé rétabli à Capoue au moyen de la discipline romaine, les Antiates aussi, qui se plaignaient de n'avoir ni lois fixes, ni magistrats, sollicitèrent et obtinrent du sénat, pour leur donner des institutions, des patrons qui furent pris dans la colonie même. Ainsi les lois des Romains se propageaient au loin comme leurs armes.

## Victoire romaine sur les Samnites devant Saticula (316)

### 21

À la fin de l'année, les consuls C. Junius Bubulcus et Q. Aemilius Barbula remirent les légions, non pas aux consuls créés par eux, Sp. Nautius et M. Popillius, mais au dictateur L. Aemilius. Celui-ci, ayant entrepris avec L. Fulvius, son général de la cavalerie, le siège de Saticula, fournit aux Samnites un prétexte pour reprendre les armes. Les Romains eurent alors une double alarme. D'un côté, les Samnites, ayant rassemblé une nombreuse armée pour délivrer leurs alliés de ce siège, vinrent asseoir leur camp à peu de distance du camp romain ; d'un autre, les Saticulans, ouvrant tout à coup leurs portes, fondirent avec un grand tumulte sur les postes ennemis ; puis, les uns et les autres s'enhardissant par l'espoir qu'ils allaient être secourus, plus que par la confiance en leurs propres forces, il s'engagea bientôt un combat régulier, où les Romains se trouvèrent serrés de près.

Toutefois, quoique l'issue de la lutte fût douteuse, le dictateur ne se laissa entamer sur aucun point. D'abord il avait pris une position où il n'était pas facile de l'envelopper, ensuite il fit face des deux côtés en même temps. Il dirigea néanmoins ses plus grands efforts contre ceux qui avaient fait la sortie, et parvint sans beaucoup de peine à les repousser dans leurs murs. Alors il tourna toutes ses forces contre les Samnites. Là, il trouva plus de résistance. Mais la victoire, pour être tardive, ne fut ni chancelante ni incertaine. Les Samnites, repoussés en désordre dans leur camp, se retirèrent la nuit furtivement, après avoir éteint leurs feux ; et, renonçant à l'espoir de défendre Saticula, pour rendre à l'ennemi un pareil déplaisir, ils allèrent eux-mêmes assiéger Plistica, dont les habitants étaient alliés des Romains.

## Combats autour de Saticula : mort du maître de la cavalerie (315)

22

L'année révolue, un autre dictateur, Q. Fabius, continua cette guerre. Les nouveaux consuls, comme les précédents, demeurèrent à Rome. Fabius se rendit avec du renfort devant Saticula, pour y recevoir d'Aemilius le commandement de l'armée. Toutefois les Samnites n'étaient point restés devant Plistica, mais, ayant tiré de leur pays de nouvelles troupes, forts de leur nombre, ils revinrent camper au même endroit qu'auparavant ; et, harcelant les Romains, ils s'efforçaient de les distraire du siège.

Le dictateur n'en porta que plus d'attention sur les murs des ennemis : car il ne voyait véritablement de guerre que dans le siège de cette ville. S'inquiétant peu des entreprises des Samnites, il se contentait d'avoir de ce côté quelques postes, pour empêcher qu'ils n'attaquassent son camp. Les Samnites faisaient avancer leur cavalerie avec d'autant plus d'audace jusque sous les palissades, et ne laissaient point de repos aux Romains. Dans un moment où l'ennemi était déjà prêt pour ainsi dire à franchir les portes du camp, le général de la cavalerie, Q. Aulus Cerretanus, sans prendre aucunement avis du dictateur, sort en grand tumulte avec toute sa cavalerie, et le repousse. Ici la fortune, dans le genre de combat qui donne le moins de prise à l'animosité, se plut à exercer sa puissance de manière à la signaler, de part et d'autre, par des pertes éclatantes et par la mort glorieuse des généraux eux-mêmes. Le premier qui périt fut le général samnite. Voyant avec dépit qu'après s'être avancé si fièrement, on l'eût vaincu et mis en fuite, à force de conjurer et d'exhorter ses cavaliers, il parvient à rétablir le combat. Tandis qu'il se distingue au milieu des siens par son intrépidité, le général de la cavalerie romaine court sur lui, la lance en avant, avec une telle rapidité, que d'un seul coup il le renverse de cheval, privé de vie.

La mort du chef, loin de décourager la troupe, comme il arrive en pareil cas, ne fit que lui donner de la colère. Tous ceux qui étaient autour lancèrent des traits contre Aulus, ainsi engagé témérairement au milieu des escadrons ennemis ; mais ils laissèrent au frère du général samnite l'honneur de venger sa mort. Celui-ci, après avoir précipité de son cheval le général de la cavalerie déjà victorieux, plein de douleur et de colère, le massacre. Peu s'en fallut que les Samnites ne s'emparassent même de son corps, qui était tombé au milieu des cavaliers ennemis. Mais sur-le-champ les Romains mirent pied à terre, et les Samnites se trouvèrent dans la nécessité d'en faire autant. Alors ces corps, devenus tout à coup infanterie, engagent autour des cadavres des généraux un choc de fantassins, genre de combat dans lequel la supériorité se trouve incontestablement du côté du soldat romain. Le cadavre d'Aulus est donc recouvert, et les vainqueurs l'emportent dans leur camp, avec un mélange de douleur et de joie. Les Samnites, après la perte de leur chef, et après cet essai de leurs forces dans un combat de cavalerie, renoncent à Saticula, qu'ils désespèrent entièrement de sauver, et vont reprendre le siège de Plistica. Au bout de quelques jours, Saticula se rendit aux Romains, et Plistica fut prise de vive force par les Samnites.

De ce moment, le théâtre de la guerre se trouva changé. Du Samnium et de l'Apulie, les légions furent portées sur Sora. Les habitants de cette ville s'étaient donnés aux Samnites, après avoir égorgé les colons Romains. Impatiente de venger le meurtre de ses concitoyens et de recouvrer une colonie, l'armée romaine avait, par des marches forcées, prévenu l'arrivée des ennemis. Elle était sous les murs de Sora, lorsque les éclaireurs répandus le long des chemins vinrent annoncer coup sur coup que les légions étaient suivies par les Samnites, qui n'étaient plus qu'à peu de distance. On alla au devant de l'ennemi ; et il se livra, près de Lautulae, un combat qui ne fut pas décisif. Ce ne furent ni les pertes ni la retraite de l'une ou de l'autre armée, mais ce fut la nuit qui sépara les combattants, incertains s'ils étaient vainqueurs ou vaincus. Je trouve chez quelques historiens que, dans ce combat, le désavantage fut du côté des Romains, et que Q. Aulius, général de la cavalerie, y trouva la mort. C. Fabius, créé général de la cavalerie à la place d'Aulius, arriva de Rome avec une nouvelle armée. Comme il avait expédié d'avance des courriers au dictateur, pour savoir de lui où il devait s'arrêter, en quel temps et de quel côté il lui faudrait attaquer l'ennemi, après avoir pris toutes ses mesures d'exécution, il se plaça en embuscade.

Le dictateur, qui, depuis l'engagement, avait tenu, pendant quelques jours, ses soldats enfermés dans le camp, où ils avaient plus l'air d'assiégés que d'assiégeants, fit arborer tout à coup le signal du combat ; et, persuadé qu'il n'y avait rien de plus propre à enflammer le courage de gens de cœur, que de ne laisser à chacun d'autre espoir qu'en lui-même, il cacha à ses soldats l'arrivée du général de la cavalerie avec une nouvelle armée. Puis, comme s'ils n'avaient d'autre ressource que de fondre sur les ennemis : "Soldats, leur dit-il, resserrés dans un espace étroit, nous n'avons d'autre issue que celle que nous nous ouvrirons par la victoire. Notre camp est suffisamment protégé par ses retranchements ; mais nous nous y trouvons menacés de la disette. Car toutes les contrées environnantes, d'où il était possible de tirer des vivres, ont fait défection ; et quand nous aurions pour nous les habitants, nous avons contre nous les lieux. Je ne vous abuserai donc point en laissant ici un camp, où, comme l'autre jour, vous puissiez vous retirer, si vous n'avez pas achevé de remporter la victoire. Ce sont les armes qui doivent garantir les retranchements, et non pas les retranchements qui doivent garantir les armes. Qu'ils aient un camp et qu'ils s'y retirent, ceux qui ont intérêt à prolonger la guerre. Pour nous, ne songeons point à trouver de ressources ailleurs que dans la victoire. Marchez à l'ennemi. Dès que l'armée sera hors des retranchements, que ceux qui en ont reçu l'ordre, mettent le feu au camp. Vos pertes, soldats, le butin de tous les peuples révoltés qui nous entourent vous en dédommagera."

Enflammés par ce discours du dictateur, qui indiquait qu'on était réduit à la dernière extrémité, les soldats fondent sur l'ennemi ; et l'aspect même du camp livré aux flammes, quoiqu'on n'eût toutefois mis le feu qu'à la partie la plus proche (car le dictateur l'avait ordonné ainsi), n'était pas un médiocre encouragement. Aussi, comme emportés d'un mouvement de fureur, du premier choc ils rompent la ligne ennemie ; et, de son côté, le

général de la cavalerie, lorsqu'il voit de loin les flammes qui s'élevaient du camp (c'était le signal convenu), tombe à propos sur les arrières de l'ennemi. Ainsi enveloppés, les Samnites se mettent à fuir de divers côtés, chacun par où il peut. Une immense multitude, que la frayeur aggloméra sur un seul point, et qui se faisait obstacle à elle-même par son trop grand nombre, fut taillée en pièces au milieu des armées romaines. Le camp ennemi fut pris et pillé. Le dictateur ramena dans le camp romain, chargé du butin fait sur les Samnites, le soldat qui, quoique enchanté de sa victoire, éprouva une joie bien autrement vive en retrouvant intact, contre son espoir, ce qu'il y avait laissé, à l'exception d'un très petit nombre d'objets qu'avait endommagés l'incendie.

## La prise de Sora (314)

24

On retourna ensuite devant Sora. Après avoir reçu du dictateur Fabius le commandement de l'armée, les nouveaux consuls, M. Poetelius et C. Sulpicius, congédièrent une grande partie des anciens soldats, et les remplacèrent par de nouvelles cohortes amenées à cet effet. Cependant vu les difficultés que présentait la situation de la ville, on n'avait pas encore d'idée bien arrêtée sur le plan d'attaque, et la victoire semblait devoir coûter beaucoup de temps et de péril.

C'est alors qu'un transfuge de Sora, qui était sorti de la place furtivement, ayant pénétré jusqu'aux sentinelles romaines, demande à être conduit sur-le-champ aux consuls, et, arrivé devant eux, promet de livrer la ville. Bientôt (quand, sur la demande des consuls, il les instruisit de la manière dont il effectuerait son projet) les éclaircissements qu'il donna firent croire à la possibilité du succès ; et, d'après son avis, on éloigna de six milles le camp romain, qui touchait presque aux murs de la place. Il devait résulter de là que, de nuit comme de jour, les postes garderaient la ville avec moins de vigilance. Lui-même, la nuit suivante, après avoir demandé que des cohortes se tinssent cachées dans des bois à peu de distance de la place, prend avec lui dix soldats d'élite, qu'il conduit, par des escarpements presque inaccessibles, jusque dans la citadelle, où l'on avait rassemblé des projectiles et des traits pour une troupe bien plus nombreuse. En outre, là se trouvaient des pierres, soit celles dont le terrain était semé naturellement, comme il arrive dans les endroits escarpés, soit celles que les habitants y avaient amassées à dessein, pour ajouter à la défense du lieu.

Dès que le transfuge y eut établi les Romains, et qu'il leur eut montré un sentier étroit et ardu, qui montait de la ville à la citadelle : "Cette voie escarpée, leur dit-il, certes il suffirait de trois hommes armés pour la fermer à la multitude la plus nombreuse. Vous, vous êtes au nombre de dix ; et, ce qui est plus, vous êtes Romains, et les plus braves des Romains. Vous aurez pour vous le lieu, la nuit, qui, dans l'incertitude où elle laisse, grossit tous les objets aux yeux de ceux que tourmente la frayeur. Pour moi, je vais, de ce pas, répandre partout la terreur ; vous, gardez avec soin la citadelle."

Il se met alors à courir en manifestant le plus d'épouvante qu'il lui était possible, et en criant : "Aux armes, au nom des dieux, citoyens !, la citadelle est prise par les ennemis ; allez, défendez-vous." Il fait retentir en chemin ces paroles aux portes des magistrats, aux oreilles de ceux qu'il rencontre, de ceux que la frayeur précipite hors de leur maisons. L'alarme qu'un seul a donnée, un grand nombre la répandent par la ville. Les magistrats, hors d'eux-mêmes, envoient reconnaître l'état de la citadelle ; et les rapports leur multipliant le nombre d'hommes armés qui l'occupaient, ils font perdre aux habitants l'espoir de la recouvrer. La fuite encombre tout ; et des hommes à moitié endormis, et sans armes pour la plupart, enfoncent les portes. Averti par les cris, le détachement des Romains pénètre par l'une de ces portes, et égorge la multitude remplie d'effroi, qui parcourait les rues.

Sora était déjà prise, lorsque les consuls arrivèrent au point du jour. Ils reçoivent à composition tout ce qui restait encore de ce carnage et de cette fuite nocturnes. Parmi ce

nombre, ils en font charger de chaînes deux cent vingt-cinq, qu'un cri général désignait comme les auteurs de l'affreux massacre des colons et de la défection, puis les envoient à Rome. Ils font grâce à tous les autres, et les laissent dans Sora, où ils mettent une garnison. Tous ceux qui avaient été conduits à Rome furent battus de verges dans le Forum, et frappés de la hache, à la grande joie du peuple, auquel il importait surtout que la multitude des citoyens qu'on envoyait en colonie de divers côtés, se trouvât partout en sûreté.

## Extermination du peuple ausone (314)

25

Les consuls, après avoir quitté Sora, portèrent la guerre sur le territoire et dans les villes des Ausones ; car tout ce pays s'était soulevé à l'arrivée des Samnites, au moment où se donna la bataille de Lautulae. En outre, il s'était formé des ligues de divers côtés dans la Campanie, et Capoue elle-même ne resta pas à l'abri de tout reproche. Bien plus, cette contagion gagna jusque dans Rome, où l'on informa contre plusieurs personnages de haut rang.

Au reste, la nation des Ausones, par la trahison de ses villes, tomba, comme Sora, au pouvoir des Romains. Ces villes étaient Ausone, Minturnes et Vescia. Douze jeunes gens des premières familles de chacune d'elles, ayant comploté de les livrer, viennent trouver les consuls. Ils leur apprennent "que leurs concitoyens désirant depuis longtemps l'arrivée des Samnites, n'avaient pas plus tôt été informés du combat de Lautulae qu'ils avaient regardé les Romains comme vaincus, et envoyé aux Samnites des troupes et des armes ; que, depuis la déroute des Samnites, ils restaient dans un état de paix équivoque, ne fermant pas leurs portes aux Romains, pour ne point s'attirer la guerre, mais bien résolus à les fermer, s'ils voyaient approcher une armée ; que, dans cette fluctuation des esprits, une attaque imprévue pouvait réussir." Sur l'avis de ces jeunes gens, on alla camper plus près ; puis l'on envoya dans le même temps, autour des trois places, des soldats, les uns armés, qui s'embusquèrent à proximité des murs, les autres en toges, avec des épées cachées sous leur vêtement, qui entrèrent dans les villes le matin, quand on eut ouvert les portes. Ces derniers, aussitôt qu'ils commencèrent à égorger les sentinelles, donnèrent à ceux qui étaient armés le signal d'accourir de leur embuscade. De cette manière, on s'empara des portes ; et les trois places, à la même heure et par la même ruse, se trouvèrent enlevées. Mais comme les généraux n'étaient pas présents lorsqu'elles furent emportées, il n'y eut aucune borne aux massacres ; et la nation des Ausones, dont le crime de défection était à peine constant, fut exterminée comme si elle eût fait aux Romains une guerre à mort



## Envoi d'une nouvelle colonie à Lucérie. Campagne de dénigrement à Rome (314)

### 26

La même année, par une trahison qui livra aux ennemis la garnison romaine, Lucérie retomba au pouvoir des Samnites ; mais les traîtres ne jouirent pas longtemps de l'impunité. L'armée romaine n'était pas loin de là : à la première attaque, elle reprend la ville, située dans une plaine. Les Lucériens et les Samnites furent tous passés au fil de l'épée ; et l'animosité alla si loin, qu'à Rome même, lorsqu'un envoi de colons à Lucérie fut mis en délibération dans le sénat, beaucoup furent d'avis qu'on rasât la ville. Outre la haine implacable qu'avaient excitée ces deux défections, l'éloignement aussi forçait d'envisager avec dégoût le projet de reléguer des citoyens à une pareille distance de Rome, au milieu de nations tellement hostiles. L'avis d'envoyer des colons prévalut cependant : il en fut envoyé deux mille cinq cents.

Cette même année, où, de toutes parts, on était infidèle aux Romains, à Capoue aussi les principaux citoyens tramaient sourdement des conspirations. Un rapport ayant été fait à leur sujet au sénat, on ne négligea aucunement la chose. Des enquêtes furent décrétées, et l'on crut devoir nommer un dictateur pour les diriger. Ce dictateur fut C. Maenius ; il choisit M. Folius pour général de la cavalerie. Cette magistrature causait une grande terreur ; et, soit l'effet de la crainte qu'elle inspirait, soit la conscience de leur faute, Calavius, Ovius et Novius (ces personnages avaient été chefs de la conjuration) n'attendirent pas qu'on les citât devant le dictateur, et une mort qu'indubitablement ils se donnèrent eux-mêmes les déroba à son jugement.

Quand ensuite la Campanie cessa d'offrir matière à enquête, on vint continuer les investigations à Rome. La commission se fondait sur ce que le sénat avait ordonné qu'il serait informé contre ceux qui auraient, non pas à Capoue nommément, mais en quelque lieu, en quelque circonstance que ce fût, comploté, conjuré contre la république ; et sur ce que les complots formés en vue d'arriver aux honneurs menaçaient la république. Par cette interprétation, elle se mit à même d'embrasser plus d'objets et de personnes ; et le dictateur se prêtait volontiers à cet accroissement sans bornes de sa juridiction. Les hommes de condition élevée se trouvaient donc sommés de comparaître, et, bien qu'ils en appellassent aux tribuns, personne ne venait à leur secours pour empêcher leurs noms d'être portés sur la liste. Enfin la noblesse, non pas seulement ceux contre qui se dirigeaient les accusations, mais le corps entier, de protester que ce crime n'était pas celui des nobles, auxquels, si aucune fraude n'y apportait obstacle, la voie était ouverte aux honneurs, mais des hommes nouveaux, à commencer par le dictateur et le général de la cavalerie, qui, dans cette instruction, devraient bien plutôt figurer comme accusés que comme juges ; et qu'ils comprendraient qu'il en était ainsi, aussitôt qu'ils seraient sortis de magistrature.

Alors Maenius, plus jaloux de sa réputation que de son autorité, se présenta devant l'assemblée du peuple, et parla en ces termes : "J'ai dans vous tous des témoins de ma vie passée, Romains, et cet honneur même qui m'a été déféré atteste mon innocence. Car, en créant un dictateur pour diriger les présentes enquêtes, il vous a fallu choisir, non pas comme tant d'autres fois, parce que les conjonctures dans lesquelles se trouvait la république le demandaient ainsi, le personnage le plus éminent par ses qualités guerrières,

mais l'homme qui, durant sa vie entière, s'était tenu le plus loin de ces cabales. Mais puisque certains nobles (par des motifs à l'égard desquels il me sied moins, dans l'exercice d'une magistrature, d'émettre quelque opinion hasardée, que de vous les laisser apprécier) se sont d'abord efforcés de tout leur pouvoir d'anéantir les enquêtes elles-mêmes ; puis, voyant qu'il ne leur était guère aisé d'y réussir, ont, pour éviter de présenter leur défense, cherché un refuge parmi leurs adversaires, et invoqué, eux patriciens, le secours des tribuns ; qu'enfin, repoussés de ce côté, ils en sont venus (tant entreprendre de prouver leur innocence semblait le parti le moins sûr de tous !) à nous attaquer nous-mêmes, et n'ont pas eu honte de donner l'exemple d'un dictateur signalé comme coupable par des individus sans caractère public ; moi, afin de convaincre tous les dieux et tous les hommes que, tandis qu'ils ont recours même aux plus illicites moyens pour éviter de rendre compte de leur vie, je veux aller au-devant de l'accusation, et m'offrir aux attaques de mes ennemis, j'abdique la dictature. Je vous prie, consuls, si le sénat vous confère cette mission, de diriger vos enquêtes contre moi d'abord, et contre M. Folius ici présent, afin qu'il soit visible que c'est notre innocence, et non la majesté de nos dignités qui nous met au dessus de pareilles inculpations."

Ces mots prononcés, il abdique la dictature, et aussitôt après Folius se démet de sa charge de général de la cavalerie ; puis, traduits les premiers devant les consuls (car ce fut à eux que le sénat remit le soin de ces poursuites), ils sont, malgré les dépositions des nobles, absous d'une manière éclatante. Publilius Philon, qui tant de fois avait été élevé aux suprêmes honneurs, qui avait rendu tant de signalés services comme magistrat et comme général, mais qui était mal vu de la noblesse, plaida aussi sa cause, et fut également absous. Au reste, comme il arrive d'ordinaire, ce fut seulement dans les commencements que la commission des enquêtes déploya quelque vigueur vis-à-vis des noms illustres : bientôt ses investigations n'allèrent plus chercher que des individus obscurs, jusqu'au moment où les cabales et les factions, contre lesquelles on l'avait établie, finirent par la renverser.

## Victoire de l'armée romaine devant Malevent (314)

27

Le bruit de ces dissensions, mais plus encore l'espoir de la défection de la Campanie, premier objet de la conjuration, ramena de nouveau vers Caudium les Samnites, qui s'étaient avancés dans l'Apulie ; ils voulaient être à portée, si quelque mouvement leur en fournissait l'occasion, d'enlever Capoue aux Romains. Les consuls se dirigèrent sur ce point avec une forte armée. D'abord ils perdirent quelque temps auprès des défilés, les chemins pour arriver à l'ennemi étant partout fort difficiles ; mais bientôt les Samnites, prenant un léger détour par des endroits découverts, firent descendre leur armée en plat pays, dans les plaines de la Campanie, où, pour la première fois, les Romains eurent la vue de leur camp. Alors les deux partis essayèrent leurs forces dans de petits combats, plus souvent de cavalerie que d'infanterie.

Les Romains n'avaient lieu d'être mécontents ni de l'issue de ces escarmouches, ni du système de temporisation adopté par eux dans cette guerre. Les généraux Samnites, au contraire, sentaient que ces petites pertes diminuaient chaque jour leurs forces, et que les lenteurs de la guerre les minaient insensiblement. Ils s'avancent dont au combat, après avoir réparti sur les ailes leur cavalerie, à laquelle il était recommandé de s'occuper du camp, pour empêcher qu'il ne fût attaqué, plutôt que de l'action, l'infanterie devant suffire à la sûreté de l'armée. Quant aux consuls, Sulpicius prend le commandement de l'aile droite, Poetelius celui de l'aile gauche. Il fut donné un plus grand front à la première, côté où les Samnites, soit dans le dessein d'envelopper leurs ennemis, soit dans la crainte d'être enveloppés eux-mêmes, avaient beaucoup étendu leurs lignes. À la gauche, la ligne de bataille, outre qu'elle était plus serrée, acquit encore de la force par le parti que prit tout à coup le consul Poetelius de faire avancer tout de suite aux premiers rangs les cohortes subsidiaires, que l'on réservait ordinairement en entier pour les chances d'une longue action. Portant ainsi toutes ses forces contre l'ennemi dès le premier choc, il le fit plier.

La cavalerie samnite, voyant l'infanterie ébranlée, s'avance à son tour au combat. Tandis qu'elle se portait en travers entre les deux lignes de bataille, la cavalerie romaine accourt de son côté, culbute cavalerie et infanterie, confond leurs enseignes et leurs rangs, tant qu'enfin elle met toute l'armée en déroute sur ce point. Cette aile n'avait pas été encouragée seulement par Poetelius, mais encore par Sulpicius, qui, aux premiers cris partis de la gauche, laissant les siens qui ne combattaient pas encore, y était accouru. Voyant la victoire assurée de ce côté, il retourne, à la tête de douze cents hommes d'élite, à son aile droite, où il trouve une fortune bien contraire : les Romains délogés de leur position, l'ennemi vainqueur, et poursuivant des troupes découragées. Au reste, le retour du consul changea tout en un moment : car la vue du chef rendit le courage aux soldats ; l'arrivée des hommes d'élite fut un plus puissant secours que leur nombre ne semblait le promettre ; et la nouvelle de la victoire remportée sur l'autre point, et dont ils virent bientôt les effets, rétablit le combat. Bientôt les Romains furent vainqueurs sur toute l'étendue de la ligne ; et les Samnites, renonçant à se défendre, se laissèrent tuer ou emmener prisonniers. Il n'échappa que ceux qui coururent se réfugier dans Malevent, ville que l'on nomme aujourd'hui Bénévent. Les historiens portent à trente mille le nombre des

Samnites pris ou tués dans cette affaire.

## Siège et prise de Nole (313)

28

Les consuls, après cette belle victoire, conduisent sur-le-champ les légions devant Bovianum, pour en faire le siège. Ils y passèrent l'hiver, jusqu'au moment où les nouveaux consuls L. Papirius Cursor et C. Junius Bubulcus, qui l'étaient, Papirius pour la cinquième fois et Cursor pour la seconde, remirent l'armée à C. Poetelius, nommé dictateur, et ayant M. Folius pour général de la cavalerie. Poetelius, apprenant que la place de Fregellae était tombée au pouvoir des Samnites, laissa Bovianum et marcha vers Fregellae, qui fut reprise sans combat, les Samnites l'ayant abandonnée pendant la nuit. Après y avoir mis une forte garnison, il revint dans la Campanie, où il se proposait principalement de prendre Nola.

À la nouvelle de l'arrivée du dictateur, toutes les troupes samnites et tous les habitants de son territoire s'étaient réfugiés dans ses murs. Le dictateur, après avoir reconnu la position de la ville, afin que l'accès jusqu'au pied des murailles fût plus libre, fit incendier toutes les maisons (et le nombre en était considérable) qui se trouvaient en avant des remparts. Nola fut prise au bout de fort peu de temps, soit par le dictateur Poetelius, soit (car cette conquête est attribuée à l'un et à l'autre) par le consul C. Junius. Ceux qui attribuent au consul l'honneur de la prise de Nola ajoutent qu'il se rendit aussi maître d'Atina et de Calatia. Selon eux, Poetelius fut nommé dictateur, à l'occasion d'une peste qui se manifesta, pour ficher le clou.

Cette même année, furent établies les colonies de Suessa et de Pontiae. Suessa avait appartenu aux Aurunces, et Pontiae, île située vis-à-vis de leur littoral, aux Volsques. Il fut aussi promulgué un sénatus-consulte ordonnant que des colonies seraient conduites à Interamna Casina ; mais ce furent les consuls suivants, M. Valerius et P. Decius, qui créèrent les triumvirs et envoyèrent les colons au nombre de quatre mille.

## 2. Guerres étrusques (312 à 304 av. J.-C.)

### La censure d'Appius Claudius Caecus (312)

29

Au moment où la guerre des Samnites était presque terminée, avant toutefois que le sénat de Rome fût entièrement délivré de ce soin, se répandit le bruit d'une guerre avec les Étrusques. Il n'y avait point, à cette époque, de nation dont les armes, après celles des Gaulois, fussent plus redoutées, soit à cause de sa proximité soit à cause de sa nombreuse population. (3) Aussi, tandis que l'un des consuls demeurait dans le Samnium pour y poursuivre les restes de la guerre, P. Decius, qu'une grave maladie avait retenu à Rome, nomma, par ordre du sénat, un dictateur, qui fut C. Junius Bubulcus. Celui-ci, ainsi que l'exigeait la gravité du péril, enrôla toute la jeunesse, fit préparer, avec la plus grande activité, des armes et tout ce qui est nécessaire ; et, sans se laisser éblouir par de si grands préparatifs, il suspend tout projet d'agression, bien décidé à rester tranquille, à moins que les Étrusques ne viennent attaquer d'eux-mêmes. Les Étrusques, de leur côté, s'attachèrent de la même manière à préparer et à suspendre la guerre. Ni les uns ni les autres ne franchirent les limites de leur territoire.

Cette année fut signalée aussi par la censure mémorable d'Ap. Claudius et de C. Plautius. C'est toutefois le nom d'Appius qui réveillera chez la postérité de plus beaux souvenirs, parce qu'il construisit une route et fit arriver de l'eau dans Rome, travaux qu'il acheva à lui seul. Son collègue, n'osant pas lutter plus longtemps contre le blâme né de l'odieuse et partielle révision du sénat, avait abdiqué sa magistrature. Appius, qui conservait cette opiniâtreté de tout temps héréditaire dans sa famille, garda seul la censure. C'était d'après l'autorisation de ce même Appius, que les Potitius, famille qui était en possession du sacerdoce particulier, consistant à desservir le très grand autel d'Hercule, avaient, pour se débarrasser d'un ministère qui les gênait, formé des esclaves publics aux cérémonies de ce culte. Les écrivains rapportent, à ce sujet, une chose qu'il est impossible de lire sans étonnement, et qui est bien faite pour réprimer la hardiesse des novateurs en fait de rites et de cultes : c'est que la famille des Potitius, qui alors formait douze branches et comptait jusqu'à trente mâles en âge de puberté, périt entière dans l'année, et se trouva éteinte. La colère des dieux ne se borna pas à anéantir le nom des Potitius ; elle atteignit même le censeur Appius, qui, quelques années après, perdit entièrement la vue.

## La grève des joueurs de flûte (311)

30

Aussi les consuls de l'année suivante, C. Junius Bubulcus et Q. Aemilius Barbula, qui étaient revêtus de cette dignité, Bubulcus pour la troisième fois et Barbula pour la seconde, ne furent pas plus tôt entrés en charge, qu'ils se plaignirent au peuple de ce qu'on avait dégradé le sénat par une révision pleine d'injustice, en rejetant des personnages recommandables, pour leur substituer des hommes peu estimés ; ils déclarèrent qu'ils ne tiendraient aucun compte de ces choix, faits sans distinction du bon et du mauvais, et qui étaient l'ouvrage du caprice et de la passion ; puis ils reproduisirent à l'instant l'ancienne liste du sénat, telle qu'elle existait avant la censure d'Ap. Claudius et de C. Plautius. Cette année aussi le peuple nomma pour la première fois à deux commandements, l'un et l'autre pour le service de l'armée. L'un était celui des tribuns des soldats ; il fut décidé que le peuple en créerait seize pour quatre légions, tandis qu'auparavant, à l'exception de quelques-uns dont l'élection lui était abandonnée, ils étaient au choix des dictateurs et des consuls. Cette loi fut présentée par les tribuns du peuple L. Atilius et C. Marcius. L'autre était celui des duumvirs maritimes, chargés de l'équipement et de la réparation de la flotte, dont il fut pareillement décidé que le choix appartiendrait au peuple : l'auteur de ce plébiscite fut le tribun du peuple M. Decius.

Il arriva la même année un événement peu digne d'être raconté, et que je passerais sous silence, s'il n'eût paru intéresser la religion. Les joueurs de flûte, mécontents de ce que les derniers censeurs leur avaient interdit de prendre part aux banquets dans le temple de Jupiter, ce qui était consacré par un antique usage, se retirèrent tous à Tibur. en sorte qu'il ne resta personne à Rome pour jouer pendant les sacrifices. Cet incident alarma la religion du sénat, et les sénateurs envoyèrent engager les habitants de Tibur à faire leur possible pour que ces hommes fussent rendus aux Romains. Les Tiburtins, ayant protesté de leur bon vouloir, font d'abord venir les joueurs de flûte dans le lieu où s'assemblait leur sénat, et les exhortent à retourner à Rome. Voyant qu'ils ne pouvaient les y décider, ils usent envers eux d'un stratagème en rapport avec le caractère de cette espèce d'hommes.

Un jour de fête, sous prétexte que la musique ajouterait à la joie des festins, chacun les invite séparément, et le vin, dont les gens de cette profession sont ordinairement avides, leur est prodigué à tel point, qu'ils s'endorment profondément ; et quand ils sont ainsi plongés dans le sommeil, on les jette sur des chariots, et on les transporte à Rome. Ils ne s'en aperçurent que le lendemain, lorsque le jour les surprit, pleins d'ivresse, sur les chariots, laissés au milieu du Forum. Alors il se fit un grand concours de peuple, et l'on obtint d'eux qu'ils resteraient à Rome. Il leur fut accordé de se promener chaque année, durant trois jours, par la ville, en chantant et en se livrant à cette joie licencieuse qu'ils font éclater encore aujourd'hui. On leur rendit aussi le droit de prendre part aux banquets dans le temple du dieu, toutes les fois qu'ils joueraient pendant les sacrifices.

Ces choses se passaient durant les préparatifs de deux grandes guerres.

Les consuls se partagèrent leurs provinces : le Samnium échut à Junius, la nouvelle guerre d'Étrurie à Aemilius. Les Samnites, qui n'avaient pu emporter de vive force Cluviae, ville du Samnium, après l'avoir réduite par la famine, avaient déchiré de verges d'une manière barbare la garnison romaine, qui s'était rendue à discrétion, puis l'avaient massacrée. Junius, indigné de cette cruauté, et n'ayant rien de plus pressé que d'assiéger à son tour Cluviae, enleva cette place le jour même où il attaqua ses murs, et fit main basse sur tous ceux qui étaient en âge de porter les armes. De Cluviae, l'armée victorieuse fut dirigée sur Bovianum. C'était la capitale des Samnites Pentri, et la cité infiniment la plus riche du Samnium, et la mieux pourvue d'armes et de soldats. Là, comme il n'existait pas autant de ressentiment, on enflamme par l'espoir du butin les soldats, qui s'emparent de la ville. Les ennemis furent donc traités avec moins de rigueur. On recueillit plus de butin qu'on n'en avait jamais tiré de tout le Samnium, et il fut généreusement abandonné tout entier au soldat.

Comme il n'y avait point de lignes de bataille, point de camp, point de villes qui pussent arrêter le soldat romain tout puissant par ses armes, les chefs des Samnites s'appliquèrent unanimement à chercher un lieu propre aux embuscades, où l'armée romaine, attirée en désordre par l'espoir du pillage se laisserait aisément surprendre et envelopper. Des paysans se donnant pour transfuges, quelques prisonniers, dont les uns étaient tombés par hasard entre les mains des soldats, et dont les autres s'étaient laissés prendre à dessein, annoncèrent au consul qu'une immense quantité de bétail se trouvait rassemblée dans des pâturages écartés, au milieu d'un bois ; et l'uniformité de ces rapports, qui d'ailleurs étaient vrais, le détermina à conduire promptement les légions s'emparer de cette proie. Là, une nombreuse armée de Samnites s'était postée en embuscade le long du chemin ; et, dès qu'elle vit les Romains engagés dans le défilé, elle se leva tout à coup en poussant des cris, et fondit avec un grand bruit sur les légions, qui n'étaient nullement sur leurs gardes.

D'abord la surprise causa un trouble qui dura tout le temps qu'on mit à s'armer, et à rassembler au centre les bagages : mais après que chacun se fut débarrassé de sa charge, et eut pris ses armes, de toutes parts les troupes se rallièrent autour de leurs enseignes, formant leurs rangs en soldats depuis longtemps habitués au service ; et d'elle-même sans le commandement de personne, l'armée se mettait déjà en ligne de bataille.

Le consul, arrivé à l'endroit où le combat devait présenter les chances les plus hasardeuses, saute à bas de son cheval, puis atteste Jupiter, Mars et les autres dieux, que ce n'était nullement le soin de sa gloire, mais le désir de procurer du butin au soldat, qui l'avait conduit en ce lieu, et qu'on ne pouvait le blâmer que d'avoir eu trop à cœur d'enrichir le soldat aux dépens de l'ennemi ; que ce blâme, le courage des soldats pouvait seul l'en justifier ; qu'il leur suffirait de faire un commun effort, et de se porter tous d'un même esprit contre cet ennemi, vaincu en bataille rangée, dépouillé de ses camps, de ses villes, qui cherchait une dernière ressource dans le stratagème des embûches, et qui mettait sa confiance dans le lieu, non dans les armes. Mais quelle position, ajouta-t-il, était



désormais inexpugnable à la valeur romaine ? Il rappela les forteresses de Fregellae, de Sora, et toutes les circonstances où l'on avait triomphé des obstacles du lieu.

Animé par ces paroles, le soldat, oubliant toutes les difficultés, marche contre l'armée ennemie suspendue sur sa tête. Les légions ne furent pas sans essuyer quelques pertes, tout le temps qu'il leur fallut gravir la hauteur qu'elles avaient en face. Une fois aussi que les premières enseignes eurent atteint le sommet du plateau, et que le corps d'armée sentit qu'il était parvenu à prendre position sur un sol uni, l'épouvante repassa dans l'âme des traîtres, qui, se dispersant et jetant leurs armes, cherchèrent à regagner ces mêmes retraites où ils s'étaient tenus cachés peu auparavant ; mais, victimes alors de leur propre ruse, les lieux difficiles où ils s'étaient empressés d'attirer l'ennemi les arrêtaient eux-mêmes. Il y en eut donc fort peu qui trouvèrent une issue pour fuir. Vingt mille hommes environ furent taillés en pièces, et le Romain vainqueur courut à ce butin de troupeaux que l'ennemi avait de lui-même pris soin de lui offrir.

## Victoire romaine sur une coalition étrusque (311)

32

Tandis que ces événements se passent dans le Samnium, tous les peuples de l'Étrurie, à l'exception des Arrétins, avaient déjà pris les armes ; et l'attaque de Sutrium, ville alliée des Romains, qui était comme la clef de l'Étrurie, avait été le début de cette grande guerre. Aemilius ; l'autre consul, s'y rendit avec son armée, pour délivrer les alliés de ce siège. À l'arrivée des Romains, les Sutrinien s'empressèrent de faire transporter des vivres dans leur camp, placé sous les murs de la ville. Les Étrusques passèrent le premier jour à délibérer s'ils traîneraient la guerre en longueur, ou s'ils en hâteraient les opérations. Les chefs ayant mieux aimé agir que temporiser, le lendemain, au lever du soleil, le signal du combat est arboré, et l'armée s'avance en bataille.

Lorsque le consul est averti, il fait distribuer sur-le-champ des ordres pour que le soldat mange, et que, ses forces affermies par la nourriture, il prenne les armes. Ces ordres sont exécutés. Le consul, quand il vit les troupes en armes et bien disposées, les fit sortir du camp, et les rangea en bataille à peu de distance de l'ennemi. On s'observa quelque temps des deux côtés, chacun des deux partis attendant que ses adversaires fissent retentir le cri d'attaque et engageassent le combat ; et il était déjà plus de midi, qu'il n'avait pas encore été lancé un seul trait de part ni d'autre. Enfin, ne voulant pas se retirer sans avoir combattu, les Étrusques poussent le cri d'attaque, leurs trompettes sonnent la charge, et leurs enseignes se portent en avant. Les Romains, de leur côté, ne s'avancent pas au combat avec moins de promptitude : les deux armées se choquent avec animosité. L'ennemi l'emporte par le nombre, le Romain par la valeur.

Tant que le combat resta indécis, il moissonna de part et d'autre un grand nombre de soldats, et c'étaient les plus braves. La balance ne commença à pencher que lorsque la réserve des Romains se fut portée aux premières lignes, et qu'à des troupes fatiguées succédèrent des troupes fraîches. Les Étrusques, dont les premières lignes ne se trouvèrent appuyées par aucunes réserves fraîches, furent tous tués en avant et autour de leurs enseignes. Jamais aucun combat n'eût offert moins de déroute, ni plus de carnage, si la nuit ne fût venue protéger les Étrusques obstinés à mourir ; et même les vainqueurs abandonnèrent le champ de bataille avant les vaincus. Le signal de la retraite ne fut donné qu'après le coucher du soleil, et les deux armées se retirèrent de nuit dans leur camp.

De tout le reste de l'année, il ne se passa rien de mémorable auprès de Sutrium ; car, du côté de l'armée ennemie, toute la première ligne avait été détruite dans une seule affaire, les troupes laissées alors en réserve étant à peine suffisantes pour la défense du camp ; et, de celui des Romains, il y eut tant de blessures, qu'il périt beaucoup plus de monde par leurs suites après le combat, qu'il n'en avait été tué dans le combat même.

## Poursuites contre le censeur Appius Claudius (310)

Q. Fabius, consul de l'année suivante, retrouva la guerre sous les murs de Sutrium : on lui avait donné pour collègue C. Marcius Rutilus. Au reste, Fabius amena de Rome du renfort, et il arriva aux Étrusques une nouvelle armée tirée de leur pays.

Il y avait déjà bien des années qu'on ne voyait plus naître aucune querelle entre les magistrats patriciens et les tribuns, lorsqu'il s'en éleva une, suscitée par un membre de cette famille, qui était alors comme fatale aux tribuns et au peuple. Le censeur Ap. Claudius, quand ses dix-huit mois furent révolus, espace de temps fixé pour la censure par la loi Aemilia, bien que son collègue C. Plautius eût abdiqué sa magistrature, ne put être contraint par aucun moyen à abdiquer. P. Sempronius, qui était tribun du peuple, lui intenta une action pour qu'il eût à se démettre de la censure à l'époque déterminée, acte non moins juste que populaire, et qui fut aussi agréable à tout excellent citoyen qu'à la multitude. Comme ce tribun relisait à différentes reprises le texte de la loi Aemilia, et qu'il comblait d'éloges son auteur, le dictateur Mam. Aemilius, pour avoir resserré dans l'espace de dix-huit mois la censure auparavant quinquennale, et restreint un pouvoir que cette longue durée rendait exorbitant, " Dis-nous donc, ajouta-t-il, Ap. Claudius, ce que tu aurais fait si tu eusses été censeur à l'époque où le furent C. Furius et M. Geganius ? " Appius de soutenir, que l'interpellation du tribun avait fort peu de rapport à son affaire ; car, bien que la loi Aemilia eût obligé ces censeurs, puisqu'elle fut portée durant leur magistrature, que le peuple en avait ordonné l'exécution depuis qu'ils avaient été créés censeurs, et que ce qui avait été ordonné par le peuple en dernier lieu était ce qui faisait règle et autorité ; cependant ni lui, ni aucun de ceux qui avaient été créés censeurs postérieurement à la promulgation de cette loi, ne pouvaient être tenus de s'y soumettre.

Ce sophisme d'Appius n'obtenant l'approbation de personne, le tribun reprit : "Le voilà, Romains, le descendant de cet Appius, qui, créé décemvir pour une année, se nomma lui-même pour la seconde ; et, la troisième, sans avoir été nommé ni par lui-même, ni par qui que ce fût, retint, simple particulier, les faisceaux et le pouvoir, et qui ne se démit de sa magistrature qu'écrasé par ce pouvoir mal acquis, mal géré, mal prorogé.

"C'est cette même famille, Romains, dont la violence et les injustices vous contraignirent de quitter votre patrie, et d'occuper le mont Sacré. C'est contre elle que vous vous ménageâtes l'assistance tribunitienne ; c'est à cause d'elle que deux armées du peuple s'établirent sur l'Aventin ; c'est elle qui s'opposa toujours aux lois contre l'usure et aux lois agraires ; elle qui prohiba les mariages entre personnes de classe patricienne et de classe plébéienne ; elle qui ferma au peuple l'accès aux magistratures curules : c'est là un nom bien plus ennemi de votre liberté que celui des Tarquins."

Ainsi donc, Ap. Claudius, depuis déjà cent ans que Mam. Aemilius fut dictateur, de tant de personnages du rang le plus élevé et du caractère le plus ferme que Rome a eus pour censeurs, pas un n'a lu la loi des Douze-Tables ? pas un ne savait que ce qui fait loi, c'est ce que le peuple a ordonné en dernier lieu ? Loin de là, ils le savaient tous ; et voilà pourquoi ils ont obéi à la loi Aemilia plutôt qu'à cette antique loi qui créa pour la première fois des censeurs, parce que le peuple l'avait votée la dernière, et que, lorsqu'il y a deux lois contraires, la nouvelle abroge toujours l'ancienne. Prétends-tu, Appius, que le peuple n'est pas lié par la loi Aemilia ? ou qu'il l'est, et que toi seul tu ne l'es pas ? La loi Aemilia tenait lié C. Furius et M. Geganius, ces fougueux censeurs, qui montrèrent quel mal une pareille magistrature pouvait faire à la république, quand, par dépit de voir leur puissance limitée, ils privèrent du droit de suffrage Mam. Aemilius, le premier homme de son temps durant la guerre comme durant la paix. Depuis, elle a lié pendant cent ans tous les censeurs, et lie aujourd'hui C. Plautius, ton collègue, créé sous les mêmes auspices, en vertu du même plébiscite. Est-ce que le peuple ne l'avait pas créé censeur pour jouir de tous les droits attachés à sa dignité ? ou serais-tu l'être par excellence, à qui cette prérogative unique soit dévolue ? Celui que tu créeras roi des sacrifices, parce qu'il aura le titre de roi, se dira-t-il créé roi très légitime de Rome ? Qui crois-tu que contentera une dictature de six mois, un interrègne de cinq jours ? Qui auras-tu l'audace de créer dictateur pour ficher le clou, ou pour donner des jeux ? combien ne dois-tu pas trouver sots et ineptes ceux qui, dans l'intervalle de vingt jours, après avoir fait de grandes choses, abdiquaient la dictature, ou qui se démettaient d'une magistrature pour quelque vice dans leur élection ? "

"Mais qu'ai-je besoin de remonter aux temps reculés ? Naguère, il n'y a pas dix ans, le dictateur C. Maenius, faisant des enquêtes avec une sévérité qui menaçait la sûreté de quelques personnages puissants, fut accusé par ses ennemis d'être lui même coupable du crime qui était la matière de ses poursuites ; et, pour pouvoir aller au-devant de cette accusation, en redevenant particulier, il abdiqua la dictature. Je n'exige pas de toi cette modération ; car tu dégénérais de la famille la plus impérieuse et la plus hautaine. Ne sors pas de charge un jour, une heure plus tôt qu'il n'est nécessaire, pourvu que tu

n'excèdes pas le temps déterminé : c'est assez d'ajouter un jour, un mois à la censure. Je gèrerai la censure, dit-il, trois ans et six mois de plus que ne le permet la loi Aemilia, et je la gèrerai seul. Certes, voilà déjà qui ressemble à la royauté."

"Subrogeras-tu un collègue, que tu n'as même pas le droit de subroger à la place d'un censeur mort ? Tu te repens sans doute, religieux censeur, d'avoir fait passer des mains des plus nobles pontifes dans des mains d'esclaves le ministère de notre plus antique solennité, de la seule qu'ait instituée le dieu même qui en est l'objet ? Une famille plus ancienne que l'origine de cette ville, famille sanctifiée par l'hospitalité des dieux immortels, s'est, grâce à toi et à ta censure, entièrement éteinte, dans l'année : si même, par cet attentat, ce que je frémis à l'idée de présager, tu n'as pas compromis la république entière."

"La ville fut prise le lustre, où, pour ne pas sortir de magistrature, L. Papirius Cursor se donna un nouveau collègue en subrogeant M. Cornelius Maluginensis au censeur C. Junius, son collègue décédé. Et combien son ambition ne fut-elle pas plus modérée que la tienne, Appius ? L. Papirius ne géra la censure ni seul, ni au-delà du temps fixé par la loi ; cependant il n'a trouvé personne qui, dans la suite, l'ait pris pour exemple : tous les censeurs ont depuis abdiqué leur magistrature après la mort de leur collègue. Toi, ni le terme de ta censure expiré, ni la renonciation de ton collègue à sa magistrature, ni la loi, ni la pudeur, ne t'arrêtent. Tu places la fermeté dans l'orgueil, dans l'audace, dans le mépris des dieux et des hommes."

"Pour moi, Ap. Claudius, par respect pour la majesté de cette magistrature que tu as gérée, je voudrais non seulement qu'on ne portât pas sur toi la main, mais que tu n'eusses pas encouru ce langage sévère. Mais ces paroles que je viens de faire entendre, ton obstination et ton orgueil n'ont forcé de les prononcer, et, si tu n'obéis à la loi Aemilia, j'ordonnerai qu'on te conduise en prison ; car nos aïeux ayant statué, pour les comices censoriaux, que, si deux candidats ne réunissent pas le nombre de suffrages exigé par la loi, les comices seront ajournés sans qu'on en proclame aucun, je ne souffrirai pas que toi, qui ne pourrais être créé censeur seul, tu gères seul la censure."

Après avoir parlé à peu près en ces mots, il donna l'ordre d'arrêter le censeur et de le conduire en prison. Six tribuns approuvèrent l'action de leur collègue ; mais trois reçurent l'appel d'Appius, et, au très grand mécontentement de tous les ordres, il géra seul la censure.

## L'armée consulaire met les Étrusques en déroule (310)

35

Tandis que ces choses se passent à Rome, déjà les Étrusques faisaient le siège de Sutrium. Le consul Fabius avait pris sa route par le bas des montagnes, pour porter secours aux alliés, et tenter de franchir, s'il le pouvait, sur quelque point, les lignes des assiégeants, lorsqu'il rencontra l'armée ennemie s'avançant en ordre de bataille. La vaste plaine qu'il avait sous les yeux lui laissant découvrir l'immense multitude d'hommes qui la composaient, le consul, pour suppléer au petit nombre des siens par l'avantage de la position, détourne un peu la marche de ses troupes, leur fait gagner le penchant des hauteurs (dont le sol, raboteux, était semé de pierres), puis de là fait face à l'ennemi. Les Étrusques, ne voyant que leur multitude, en laquelle seule ils mettaient leur confiance, et oubliant tout le reste, s'apprêtent au combat avec une telle précipitation et une telle ardeur, que, jetant de côté leurs armes de trait pour en venir plus promptement aux mains, ils tirent leurs épées en marchant à l'ennemi. Les Romains, au contraire, de lancer et des traits et des pierres, que le lieu leur fournissait en grande quantité. Cette grêle de projectiles donc, lors même qu'elle ne frappait que les boucliers et les casques, troublant ceux qu'elle ne blessait pas (il n'était pas facile aux ennemis de gravir la hauteur pour engager l'affaire de plus près, et ils n'avaient plus d'armes de trait pour combattre de loin), les soldats restaient à la même place, exposés aux coups, n'ayant déjà plus une seule partie de leur armure qui fût en état de les garantir suffisamment. Comme quelques-uns même lâchaient pied, et qu'il y avait de l'instabilité et de la fluctuation dans le corps de bataille, les hastats et les princes, renouvelant le cri de charge, fondent sur les Étrusques l'épée à la main. Ceux-ci ne purent soutenir cette impétueuse attaque : ils tournent le dos et regagnent leur camp en fuyant dans le plus grand désordre. Mais les cavaliers romains, qui avaient traversé obliquement la plaine, s'étant présentés à leur rencontre, ils abandonnent le chemin du camp, et gagnent les montagnes. De là, ces troupes, presque sans armes et criblées de blessures, pénètrent dans la forêt ciminienne. Le Romain, après avoir tué plusieurs milliers d'Étrusques, prit trente-huit étendards, s'empara aussi du camp des ennemis, où il trouva un butin considérable. On s'occupa ensuite des moyens de poursuivre l'ennemi.

La forêt ciminienne était alors plus impénétrable et d'un aspect plus effrayant, que ne l'étaient, dans ces derniers temps, les forêts de la Germanie ; et jusque-là pas un individu, même parmi la classe des marchands, n'avait osé s'y aventurer. Dans l'armée, il n'y avait presque personne qui se sentît la hardiesse d'y pénétrer, excepté le général lui-même. Quant à tous les autres, ils n'avaient pas encore perdu le souvenir de la funeste journée des Fourches Caudines. Alors un de ceux qui se trouvaient présents (c'était un frère du consul, que les uns nomment M. Fabius, les autres Céson, que d'autres enfin appellent C. Claudius, et qu'ils donnent comme son frère utérin seulement) prit l'engagement d'aller reconnaître les lieux, et d'en rapporter avant peu des nouvelles certaines en tout point. Élevé à Caeré chez des hôtes, il y avait puisé la connaissance des lettres étrusques, et la langue étrusque lui était familière. J'ai vu, dans des auteurs, qu'à cette époque il était aussi commun d'instruire les jeunes Romains dans les lettres étrusques, qu'il l'est aujourd'hui de les instruire dans les lettres grecques ; mais il est plus vraisemblable que la connaissance de la langue étrusque était quelque chose de particulier à celui-là qui, par un déguisement si audacieux, s'exposa au milieu des ennemis. Il avait, dit-on, pour unique compagnon un esclave élevé avec lui, et sachant par conséquent la même langue. À leur départ, ils se bornèrent à prendre de courtes notions sur la nature du pays où ils allaient entrer, et à graver dans leur mémoire les noms des principales peuplades, de peur que, dans la conversation, leur hésitation sur quelque point important ne vînt à les déceler.

Ils se mirent en chemin, déguisés en bergers avec des armes de paysans, des faux et deux gésus. Mais ni la connaissance de la langue, ni la nature du vêtement et des armes, ne les cachèrent comme le peu d'apparence qu'il y avait que quelque étranger pût se hasarder à entrer dans la forêt ciminienne. Ils pénétrèrent, dit-on, jusque chez les Camertes ombriens. Là, le Romain osa avouer qui ils étaient : introduit dans le sénat, il proposa, de la part du consul, un pacte d'alliance et d'amitié. Après avoir été cordialement accueilli, il fut invité à annoncer aux Romains que l'armée, si elle entra dans ces lieux, trouverait des vivres pour trente jours, et que la jeunesse des Camertes Ombriens, sous les armes, serait prête à obéir aux ordres du général. (9)

Quand ces particularités eurent été rapportées au consul, faisant partir, à l'entrée de la nuit, les bagages, et les faisant suivre par les légions, il demeura avec la cavalerie, et le lendemain, après le lever du soleil, il alla se montrer aux postes ennemis disposés en dehors de la forêt. Lorsqu'il eut tenu assez longtemps l'ennemi en alarme, il se retira dans son camp, et aussitôt, sortant par une porte opposée, il atteignit le gros de l'armée avant la nuit. Le lendemain, dès le point du jour, il occupait les sommets des monts ciminiens. Découvrant de là les riches campagnes de l'Étrurie, il y répand ses soldats. Déjà l'on avait enlevé un butin considérable, lorsque les cohortes de paysans étrusques, levées à la hâte, viennent tout à coup, à l'instigation des principaux habitants de cette contrée, attaquer les romains ; mais elles le font avec si peu d'ordre, que ces hommes sans discipline, en voulant recouvrer leur butin, faillirent devenir eux-mêmes la proie de l'ennemi. Après les avoir taillés en pièces ou mis en fuite, après avoir dévasté une grande étendue de pays, le

Romain, vainqueur et chargé de toutes sortes de richesses, rentre dans le camp. Il s'y trouvait par hasard cinq députés et deux tribuns du peuple, venus signifier à Fabius, de la part du sénat, de ne pas s'engager dans la forêt ciminienne : enchantés d'être arrivés trop tard pour arrêter le cours de la guerre, ils s'en retournèrent à Rome porter la nouvelle d'une victoire.



## Nouvelle victoire des Romains sur les Étrusques. Conclusion d'une trêve de trente ans (310)

37

Cette expédition du consul, loin d'avoir mis fin à la guerre, n'avait fait que l'étendre ; car tout le pays situé au pied des monts ciminiens avait souffert de la dévastation, et ses malheurs avaient soulevé d'indignation non seulement les peuples de l'Étrurie, mais encore ceux de l'Ombrie qui les avoisinaient. Aussi une armée, comme on n'en avait jamais vu auparavant de si considérable, vint prendre position devant Sutrium. Non contents de lever le camp qu'ils avaient au milieu de la forêt, les Étrusques, dans l'impatience de combattre, se hâtent de porter leurs troupes en rase campagne. Lorsqu'elles sont rangées en bataille, ils ne bougent pas de la position qu'ils ont choisie d'abord, ayant laissé aux Romains un espace vis-à-vis pour ranger aussi les leurs ; puis, s'apercevant que l'ennemi n'acceptait point le combat, ils s'approchent de ses palissades. Quand les troupes voient que les premiers postes eux-mêmes ont été retirés dans l'intérieur des retranchements, elles crièrent tout à coup à leurs généraux de donner ordre qu'on leur apporte là du camp la nourriture de ce jour ; qu'elles demeureront sous les armes, et que la nuit, ou du moins à la pointe du jour, elles envahiront le camp ennemi.

L'armée romaine ne montre pas moins d'impatience ; mais elle est contenue par l'autorité du général. Vers la dixième heure du jour, le consul ordonne aux soldats de prendre de la nourriture ; il leur enjoint d'être armés, à quelque heure du jour ou de la nuit qu'il leur donne le signal. Dans une courte allocution qu'il leur adresse, il vante les guerres des Samnites, et rabaisse les Étrusques : « Il ne fallait, dit-il, comparer cet ennemi à l'autre, ni pour la bravoure, ni pour le nombre. De plus, il tenait en réserve un moyen de succès qu'ils connaîtraient quand il en serait temps, mais qui, pour le moment, ne devait pas être divulgué. » Il tâchait de faire croire, par ces paroles ambiguës, qu'on trahissait les ennemis, afin de relever le courage des soldats, effrayés de leur nombre ; et comme les Étrusques restaient ainsi sans se retrancher, cette supposition paraissait plus vraisemblable. Leur repas fini, les soldats se livrent au sommeil ; puis, environ trois heures avant le jour, on les éveille sans bruit, et ils prennent les armes. On distribue des haches aux valets d'armée, pour abattre les palissades et combler les fossés ; les troupes sont rangées en bataille dans l'intérieur des retranchements ; des cohortes d'élite sont placées au passage des portes.

Ensuite, le signal étant donné un peu avant le jour, moment qui, dans les nuits d'été, est celui du plus profond sommeil, les palissades sont renversées, et l'armée sort en bataille. Elle fond sur les ennemis étendus çà et là ; il se fait un massacre général de ces hommes surpris, les uns sans mouvement, les autres à moitié endormis dans leurs gîtes, la plupart courant tumultueusement aux armes. Un petit nombre eut le temps de s'armer ; et ceux-là même, n'ayant point de signal certain, point de chef pour se rallier, sont mis en déroute par le Romain, et poursuivis par sa cavalerie. Ils dirigèrent leur fuite les uns vers le camp, les autres vers la forêt. Ce fut là qu'ils trouvèrent le refuge le plus sûr ; car le camp, placé en rase campagne, fut pris le même jour. Le consul se fit remettre l'or et l'argent ; le reste du butin fut abandonné au soldat. Soixante mille ennemis environ furent tués ou pris dans

cette journée.

Selon quelques historiens, ce combat si mémorable fut livré au-delà de la forêt ciminienne, près de Pérouse ; et l'on craignit beaucoup à Rome que l'armée, ayant sa retraite coupée par cette forêt si dangereuse, ne se trouvât enveloppée par les Étrusques et les Ombriens qui s'étaient levés de toutes parts. Mais, en quelque endroit que se soit livré ce combat, l'avantage demeura aux Romains. Par suite de cette victoire, Pérouse, Cortone et Arretium, cités qui, en ce temps-là, formaient à peu près la tête de la confédération étrusque, envoyèrent des députés demander aux Romains paix et alliance, et obtinrent une trêve de trente ans.

## Opérations dans le Samnium ; défaite romaine (310)

38

Tandis que ces événements se passent en Étrurie, l'autre consul, C. Marcius Rutilus, enleva aux Samnites Allifae, qu'il emporta de vive force. Beaucoup d'autres places et de bourgades furent détruites impitoyablement, ou tombèrent en notre pouvoir sans coup férir.

Dans le même temps, la flotte romaine, sous les ordres de P. Cornelius, que le sénat avait préposé à la côte maritime, se rendit à Pompéi, d'où elle fit une descente en Campanie. Les troupes navales, étant parties de ce point pour ravager le territoire de Nuceria, se bornèrent d'abord à dévaster précipitamment la partie la plus voisine de la mer, pour pouvoir regagner en sûreté leurs vaisseaux ; mais l'appât du butin les ayant, comme il arrive en pareil cas, entraînés plus loin, ils donnèrent l'éveil aux ennemis. Personne ne s'offrit à leur rencontre, tandis que, dispersés de tous côtés dans les champs, ils auraient pu être exterminés jusqu'au dernier ; ce fut seulement à leur retour que, marchant sans précaution, parce qu'ils n'étaient plus qu'à peu de distance de la flotte, ils furent atteints par des paysans, qui leur reprirent le butin, et leur tuèrent même une partie de leur monde : ceux qui échappèrent au massacre furent repoussés en désordre vers les vaisseaux.

Autant l'expédition de Q. Fabius au-delà de la forêt ciminienne avait causé d'effroi à Rome, autant, lorsque la nouvelle en était parvenue dans le Samnium, elle avait causé de joie aux ennemis. Ils publiaient : "Que l'armée romaine, investie, était tenue en échec, qu'elle se trouvait dans une aussi funeste situation qu'aux Fourches Caudines ; que la même témérité avait conduit dans d'impraticables défilés une nation toujours avide de conquêtes, et que là, les obstacles des lieux, autant que les armes des ennemis, lui opposaient une barrière infranchissable." Déjà se mêlait à leur joie une sorte d'envie, de ce que la fortune avait transporté des Samnites aux Étrusques l'honneur d'humilier les Romains dans leurs guerres. Ils rassemblent donc au plus vite ce qu'ils avaient d'armes et de soldats, pour écraser le consul C. Marcius, décidés à passer sur-le-champ en Étrurie au travers des Marses et des Sabins, si Marcius ne leur offrait pas la possibilité de le combattre. Le consul se porta au-devant d'eux ; on se battit de part et d'autre avec un acharnement extrême, et le succès fut indécis. Quoique le carnage eût été à peu près le même des deux côtés, cette affaire eut cependant pour les Romains la couleur d'une défaite, parce qu'ils avaient perdu quelques chevaliers, des tribuns des soldats, un lieutenant, et (ce qui était plus remarquable) parce que le consul avait lui-même reçu une blessure.

Comme à tout cela se joignaient encore (ainsi qu'il arrive ordinairement) les exagérations de la renommée, une vive terreur s'empara des sénateurs, et ils voulaient nommer un dictateur. Personne ne doutait que le choix ne dût tomber sur Papirius Cursor, qui était alors regardé comme le plus habile des généraux ; mais on ne pouvait pas faire parvenir sûrement un message dans le Samnium, où se présentaient partout des dangers, et l'on n'avait pas la certitude que le consul Marcius vécût encore. Fabius, l'autre consul, était personnellement ennemi de Papirius. Le sénat, dans la crainte que cette haine ne

devînt un obstacle au bien public, fut d'avis de lui envoyer une députation prise parmi les personnages consulaires. Il fut recommandé à ces députés de ne pas se borner à des considérations de vœu public, mais d'user aussi de leur propre influence pour le déterminer à faire à la patrie le sacrifice de ses ressentiments.

Les députés s'étant rendus auprès de Fabius, et, en lui remettant le sénatus-consulte, y ayant joint des instances conformes à leurs instructions, le consul, les yeux baissés vers la terre, ne proféra pas une parole, et se retira en les laissant dans l'incertitude de ce qu'il allait faire. Ensuite, durant le silence de la nuit (comme c'est l'usage), il nomma L. Papirius dictateur. Comme les députés le félicitaient de cette belle victoire remportée sur lui-même, il garda obstinément le silence, et, sans leur répondre, sans parler de ce qu'il avait fait, il les congédia, d'un air fait pour annoncer qu'il comprimait dans sa grande âme une extrême douleur.

Papirius nomma général de la cavalerie C. Junius Bubulcus. Comme il présentait aux curies la loi qui devait lui conférer l'autorité sur les troupes, il se trouva que la curie Faucia fut la première à donner son suffrage, ce qui étant d'un fâcheux augure, lui fit remettre l'assemblée à un autre jour ; car cette curie était décriée à cause de deux grandes calamités, la prise de Rome et la paix Caudine, qui eurent lieu les deux années où elle avait voté la première. Licinius Macer Macer jette encore sur cette curie l'odieux d'une troisième catastrophe, la perte essuyée sur les bords de la Cremera.

## Victoire romaine près du lac Vadimon (310)

39

Le lendemain, le dictateur, après avoir pris de nouveau les auspices, fit passer la loi. S'étant ensuite mis en route avec les légions levées récemment sous l'impression de la terreur qu'avait excitée le passage de l'armée au-delà de la forêt ciminienne, il arriva à Longula ; et, le consul Marcius lui ayant remis les anciens soldats, il conduisit ses troupes présenter la bataille aux ennemis, qui n'eurent pas l'air de la refuser ; mais la nuit (comme on n'engageait le combat ni d'une part ni de l'autre) les surprit en ligne et sous les armes. Ils restèrent quelque temps tranquilles, sans défiance de leurs forces, comme sans mépris pour l'ennemi, ayant leur camp à peu de distance.

Durant ce temps-là, il se passa des événements en Étrurie. D'abord on livra une bataille à l'armée des Ombriens (affaire dans laquelle toutefois la perte de l'ennemi fut moindre que sa déroute, parce que, s'il s'était montré plein d'ardeur au commencement du combat, il renonça bientôt à le soutenir) ; puis il y eut, près du lac Vadimon, un autre engagement dans lequel les Étrusques, dont l'armée, levée d'après la loi sacrée, se composait de guerriers ayant chacun un compagnon d'armes de son choix, combattirent à la fois et en plus grand nombre et avec plus d'intrépidité que jamais. Les choses se passèrent avec une telle animosité de chaque part, qu'il ne fut pas lancé un seul trait d'un côté ni de l'autre. L'affaire s'engagea à l'épée ; et l'action, commencée avec une extrême chaleur, s'échauffa de plus en plus par le combat même, dont le succès fut quelque temps douteux, au point que les Romains ne croyaient pas se mesurer avec ces Étrusques tant de fois vaincus, mais avec quelque nation toute nouvelle. D'aucun côté, pas la moindre velléité de fuite : les hastaires sont tués ; et pour que les enseignes ne restent pas sans défenseurs, la seconde ligne prend la place de la première. Ensuite, on fait donner tout le reste des troupes.

L'on en vint à cet excès de détresse et de péril, que les cavaliers romains, laissant leurs chevaux, arrivèrent en première ligne d'infanterie, se faisant jour à travers des amas d'armes et de cadavres. Ce corps, apparaissant comme une nouvelle armée au milieu de troupes accablées de fatigues, jeta quelque désordre parmi les Étrusques. Son impétuosité entraînant le reste des combattants, malgré l'excès de leur épuisement, ils parviennent ensemble à enfoncer les rangs des ennemis. Alors l'opiniâtreté de ceux-ci commença à se laisser vaincre, et quelques-uns de leurs manipules à lâcher pied. Une fois qu'ils se mirent à tourner le dos, leur déroute ne tarda pas à être complète. Cette journée porta un premier coup à la puissance des Étrusques, fondée sur une longue suite de prospérités. Toute la force de la nation fut détruite dans cette bataille ; du même coup le camp fut pris et pillé.

## Victoire romaine sur les Samnites. Capitulation de Pérouse (310)

40

Chez les Samnites, la guerre, avec un péril égal, offrait des résultats non moins glorieux. Entre autres préparatifs guerriers, ils s'étaient appliqués à faire briller leurs combattants par une nouvelle armure éclatante. Il y avait deux corps d'armée ; ils donnèrent à l'un des boucliers ciselés en or, à l'autre des boucliers ciselés en argent. Voici quelle était la forme du bouclier : plus évasé vers l'endroit qui couvre la poitrine et les épaules, sa partie supérieure offrait une largeur égale ; sa partie inférieure se rétrécissait en coin, pour qu'il fût plus maniable. La poitrine du soldat était garantie par un tissu de feutre et sa jambe gauche par une bottine. Les casques étaient surmontés d'un panache, pour qu'ils fissent paraître plus grands ceux qui les portaient. Le vêtement des soldats aux boucliers dorés était de diverses couleurs ; celui des soldats aux boucliers argentés était blanc. Ceux-ci formaient l'aile droite, les autres la gauche.

Les Romains avaient déjà connaissance de cet appareil d'armes éclatantes ; et ils savaient de leurs généraux, qu'un soldat devait être sans parure, n'avoir point d'armes brillantes d'or et d'argent, mais compter sur le fer et sur son courage ; car véritablement elles étaient moins des armes qu'une proie pour l'ennemi, ces armes luisantes avant l'action, et bientôt ternies au milieu du sang et des blessures ; que la valeur était l'ornement du soldat ; que toutes ces belles choses seraient le prix de la victoire, et passeraient de l'ennemi riche au vainqueur indigent."

Cursor mène au combat ses soldats animés par ces paroles. Il prend pour lui le commandement de la droite, et donne celui de la gauche au général de la cavalerie. Dès que l'on s'est joint, il s'engage avec l'ennemi une lutte terrible, et elle ne fut pas moindre entre le dictateur et le général de la cavalerie, pour décider qui des deux donnerait l'exemple de la victoire. Le hasard fit que Junius ébranla le premier l'ennemi, dont l'aile droite se trouvait opposée à son aile gauche. L'éclatante blancheur des vêtements et des armes des soldats de cette partie de l'armée ennemie semblant annoncer que les Samnites les avaient dévoués à leur manière, Junius dit et répète qu'il va les immoler au dieu des enfers. Faisant ensuite avancer contre eux son aile, il jeta le désordre dans leurs rangs ; et, dès ce moment, ce corps éprouva un désavantage prononcé.

Dès que le dictateur s'en aperçut : "La victoire commencera-t-elle par l'aile gauche ? dit-il ; et l'aile droite, la partie de l'armée commandée par le dictateur, ne fera-t-elle, dans le combat, que suivre l'exemple d'autrui, et laissera-t-elle à d'autres la principale gloire du succès ? " Il excite les soldats. Ni les cavaliers ne le cèdent aux fantassins pour le courage, ni les lieutenants aux généraux pour le zèle. M. Valerius à droite, P. Decius à gauche, tous deux personnages consulaires, se portent vers les cavaliers rangés sur les deux ailes ; et, les exhortant à venir avec eux prendre une part à la gloire du combat, ils se jettent en travers sur les flancs de l'ennemi. À cette nouvelle attaque, il y eut un mouvement de terreur qui, des deux extrémités, alla se propageant sur toute l'étendue de la ligne ennemie ; et, pour augmenter cet effroi, les légions romaines s'ébranlent en poussant de nouveau le cri de charge. Alors les Samnites se mettent à fuir ; la campagne se couvre de leurs morts et de leurs magnifiques armures. Dans leur épouvante, leur camp fut d'abord un refuge ;

mais ils ne surent par même le conserver : avant la nuit, il fut pris, pillé et incendié.

Le dictateur triompha en vertu d'un sénatus-consulte ; les armes prises sur les ennemis prêtèrent à cette solennité un éclat extraordinaire. On les trouva d'une telle magnificence, que les boucliers dorés furent distribués aux orfèvres pour l'ornement du Forum. C'est de là, dit-on, que vint pour les édiles l'usage d'orner le Forum, lorsque l'on promenait les statues des dieux. Toutefois, ces brillantes armes des ennemis, les Romains ne s'en servirent que pour honorer les dieux ; mais les Campaniens, par orgueil à la fois et par haine des Samnites, en parèrent leurs gladiateurs (spectacle qui faisait leur amusement pendant les repas), et donnèrent à ces gladiateurs le nom de Samnites.

Cette même année, le consul Fabius combattit, aux environs de Pérouse, les restes de l'armée étrusque, qui elle-même avait rompu la trêve ; et la victoire ne fut ni douteuse ni difficile. La prise de Pérouse eût infailliblement suivi (car le vainqueur était déjà sous ses murs), si des députés ne fussent sortis pour notifier la soumission de cette cité. Après avoir mis garnison dans Pérouse, et envoyé devant lui à Rome, vers le sénat, des députations de l'Étrurie chargées de solliciter l'amitié des Romains, le consul revint, et entra triomphalement dans la ville, à l'occasion d'une victoire encore plus éclatante que celle du dictateur. L'honneur même de la défaite des Samnites fut reporté en grande partie sur les lieutenants P. Decius et M. Valerius, que le peuple, aux comices suivants, nomma à une grande majorité l'un consul, l'autre préteur.

## Victoire romaine sur les Ombriens (308)

41

Le consulat est continué à Fabius, pour prix de la glorieuse soumission de l'Étrurie ; on lui donne pour collègue Decius. Valerius est créé préteur pour la quatrième fois. Les consuls procédèrent au partage de leurs provinces. L'Étrurie échut à Decius, le Samnium à Fabius. Celui-ci, s'étant dirigé sur Nuceria Alfaterna, refusa aux habitants la paix qu'ils lui demandaient alors, pour les punir de n'avoir point voulu l'accepter lorsqu'on la leur avait offerte, et, attaquant cette ville avec vigueur, la contraignit de se rendre. Il y eut contre les Samnites un combat, dans lequel les ennemis furent vaincus sans beaucoup d'efforts ; et l'on n'eût même pas fait mention de cette affaire, si elle n'était la première où les Marses se trouvèrent aux prises avec les Romains. Les Péligniens, dont la défection suivit celle des Marses, éprouvèrent le même sort.

Les chances de la guerre étaient pareillement favorables à Decius, l'autre consul. Il avait contraint, par la frayeur, l'habitant de Tarquinies à fournir du blé à l'armée, et à demander une trêve de quarante ans. Il prit de vive force plusieurs places des Volsiniens, en détruisit quelques-unes, de peur qu'elles ne servissent de retraite aux ennemis ; et, promenant la guerre de tous côtés, il se fit tellement redouter, que la confédération entière des Étrusques demanda au consul un traité d'alliance. Mais il ne lui fut rien accordé à cet égard. Elle obtint une trêve d'un an, à condition que la solde de l'armée romaine serait, pour cette année, à la charge de l'ennemi, qui fournirait en outre deux tuniques à chaque soldat. Voilà quel fut le prix de la trêve.

La tranquillité dont on commençait à jouir du côté des Étrusques fut troublée par la soudaine défection des Ombriens, nation qui, si l'on excepte le passage de l'armée romaine sur son territoire, ne s'était aucunement ressentie des malheurs de la guerre. Ayant mis sur pied toute leur jeunesse, et poussé à la révolte une grande partie des Étrusques, ils avaient créé une armée si puissante, que, laissant derrière eux Decius dans l'Étrurie, ils publiaient hautement qu'ils allaient marcher sur Rome pour l'assiéger, parlant d'eux-mêmes avec emphase, et des Romains avec mépris.

Dès que le consul Decius est informé de leur projet, il quitte l'Étrurie, marche à grandes journées vers Rome, et prend position sur le territoire de Pupinia, l'oeil ouvert sur tous les mouvements de l'ennemi. À Rome, on ne méprisait pas non plus cette guerre des Ombriens ; et leurs menaces seules avaient alarmé des habitants, à qui l'invasion des Gaulois avait appris combien leur ville était difficile à défendre. Aussi envoya-t-on des députés au consul Fabius pour qu'il conduisît promptement son armée en Ombrie, dans le cas où la guerre des Samnites lui laisserait quelque relâche. Le consul obéit, et gagna à marches forcées Mevania, où étaient alors les troupes des Ombriens.

La soudaine arrivée du consul, qu'ils s'étaient figuré loin de l'Ombrie, retenu dans le Samnium par une autre guerre, épouvanta tellement les Ombriens, qu'ils étaient d'avis, les uns de se retirer vers leurs places fortes, les autres de renoncer à la guerre. Un de leurs cantons (ils l'appellent Materina) non seulement contint les autres en armes, mais les entraîna sur-le-champ au combat. Ils attaquèrent Fabius comme il entourait son camp de palissades. Dès que le consul vit cette multitude en désordre fondre sur ses



retranchements, il fit quitter aux soldats les travaux, et les rangea en bataille, selon que le permettaient la nature du lieu et la circonstance. Pour toute exhortation, leur dépeignant, ce qui était vrai, la gloire qu'ils s'étaient acquise et chez les Étrusques et dans le Samnium, il leur enjoit d'en finir avec ce misérable reste de la guerre d'Étrurie, et de punir les insolents qui avaient menacé d'assiéger la ville de Rome.

Ces paroles excitèrent un si vif transport chez les soldats, qu'un cri parti involontairement interrompit la harangue du général ; et bientôt, sans en attendre l'ordre, tous les instruments guerriers sonnait à la fois, ils fondent précipitamment sur l'ennemi. Il semble qu'ils n'aient affaire ni à des hommes, ni à des combattants ; ils commencent (chose étonnante !) par arracher les enseignes des mains des porte-étendards ; puis, saisissant les porte-étendards eus-mêmes, ils les traînent vers le consul. Ils en font autant de chaque soldat, qu'ils vont prendre tout armé dans sa ligne, pour l'amener dans la leur ; et, s'il y a quelque part de la résistance, l'affaire se termine avec le bouclier plutôt qu'avec l'épée. Du choc du bouclier et d'un coup d'épaule, ils jettent les ennemis par terre. Il y a plus de monde de pris que de tué ; et un seul cri de mettre bas les armes est à l'instant porté dans toute la ligne ennemie. Ce fut au milieu même du combat que la soumission fut jurée par ceux-là qui avaient les premiers conseillé la guerre. Le lendemain et les jours suivants, les autres peuples de l'Ombrie se rendent. Les Ocriculans seuls reçoivent la promesse d'un traité d'alliance.

## Victoire sur les Samnites et les Herniques (307-306)

42

Fabius, vainqueur d'un ennemi que le sort avait assigné à un autre, ramena son armée dans sa province. Pour prix de si heureux succès, le sénat, à l'exemple du peuple, qui, l'année précédente, lui avait continué le consulat, lui prorogea le commandement de l'armée pour l'année suivante, où furent consuls Ap. Claudius et L. Volumnius, mesure qui éprouva une violente opposition de la part d'Appius.

Je trouve, dans quelques annales, qu'Appius demanda le consulat étant censeur, et que L. Furius, tribun du peuple, s'opposa à son élection, jusqu'à ce qu'il eût abdiqué la censure. Arrivé au consulat, comme son collègue fut chargé de la guerre qu'on avait à soutenir pour la première fois contre les Sallentins, il resta à Rome pour accroître son influence par les voies politiques, puisque d'autres se trouvaient en possession de la gloire militaire.

Volumnius n'eut pas lieu d'être mécontent de sa province : il livra plusieurs combats heureux, et enleva de vive force plusieurs villes à l'ennemi : il était prodigue du butin ; et à cette libéralité déjà si agréable par elle-même, il ajoutait du prix par ses manières affables ; aussi était-il parvenu, par cette conduite, à rendre le soldat avide de périls et de fatigues.

Le proconsul Q. Fabius livra, près de la ville d'Allifae, à l'armée des Samnites, une bataille dont le succès ne fut aucunement douteux. Les ennemis furent mis en déroute et repoussés jusque dans leur camp, où ils n'auraient pu se maintenir, si le jour n'eût été très avancé. Toutefois le camp fut cerné avant la nuit, et gardé étroitement pendant toute sa durée, pour que personne ne pût s'en échapper. Le lendemain, le jour paraissait à peine, que les ennemis commencèrent à capituler. Il fut stipulé que ce qu'il y avait de Samnites sortirait avec un simple vêtement. On les fit tous passer sous le joug. Quant aux alliés des Samnites, il ne fut rien statué à leur égard : ils furent vendus à l'encan, au nombre d'environ sept mille. Ceux qui s'étaient déclarés citoyens herniques furent mis en réserve et veillés de près. Fabius les envoya tous à Rome, au sénat ; et, après une enquête pour savoir si c'était comme soldats fournis par leur pays, ou comme volontaires qu'ils avaient fait la guerre pour les Samnites contre les Romains, on les répartit chez les différents peuples du Latium pour y être gardés. Les nouveaux consuls, P. Cornelius Arvina et Q. Marcius Tremulus (car ils étaient déjà nommés), eurent ordre de mettre toute cette affaire en délibération dans le sénat. Cette mesure blessa fortement les Herniques. Il se tint une assemblée de tous les peuples de ce nom à Anagnia, dans le cirque appelé Maritime ; et là, tous les Herniques, excepté ceux d'Aletriurn, de Ferentinum et de Verulae, déclarèrent la guerre au peuple romain.

Dans le Samnium aussi, il éclata de nouveaux mouvements, provenant de ce que Fabius s'en était éloigné. Calatia et Sora furent emportées, les garnisons romaines tombèrent au pouvoir de l'ennemi, qui exerça d'horribles cruautés sur les soldats prisonniers. P. Cornelius y fut donc envoyé avec une armée. On assigne à Marcius de nouveaux ennemis (car déjà la guerre contre les Anagniens, les Herniques et autres peuples était chose décidée). D'abord, les ennemis occupèrent avec tant de soin tous les points de communication entre les camps des consuls, qu'il eût été impossible au courrier le plus leste de passer ; et, pendant plusieurs jours, chacun des deux consuls resta dans une complète ignorance de ce qui se passait, éprouvant beaucoup d'inquiétude sur la situation de son collègue. L'alarme gagna même jusqu'à Rome, où elle fut si vive, que l'on enrôla sous la foi du serment tous ceux qui étaient en âge de supporter les fatigues de la guerre, et que l'on forma deux nouvelles armées prêtes à entrer en campagne au premier événement imprévu.

Au reste, la guerre des Herniques n'était pas faite, à beaucoup près, pour inspirer la terreur qu'elle causait en ce moment, et fut loin de répondre à l'ancienne gloire de cette nation. Ils n'osèrent pas hasarder une seule tentative digne d'être mentionnée : dans l'espace de quelques jours, ils se laissèrent dépouiller trois fois de leur camp ; et pour s'assurer une trêve de trente jours, afin d'envoyer à Rome une députation vers le sénat, ils s'engagèrent à fournir deux mois de solde et du blé, plus une tunique pour chaque soldat. Le sénat les renvoya devant Marcius, auquel un sénatus-consulte conféra le pouvoir de décider du sort de ce peuple, et Marcius reçut à discrétion les Herniques.

Cependant, dans le Samnium, l'autre consul, supérieur en forces, avait le désavantage des lieux. Les ennemis avaient fermé tous les chemins, et s'étaient assurés des passages, pour qu'il ne pût arriver par là de convois. Bien que le consul leur présentât chaque jour la bataille, il ne pouvait les attirer au combat ; et il était aisé de voir que, si le Samnite avait tout à craindre d'une affaire, il serait funeste au Romain que la guerre traînât en longueur. L'arrivée de Marcius, qui, après avoir soumis les Herniques, se hâta de venir au secours de son collègue, ôta à l'ennemi la possibilité d'éviter plus longtemps une action ; car les Samnites sentirent bien que, s'ils ne s'étaient pas jugés suffisamment en forces, même contre une seule armée, la jonction de deux armées consulaires, s'ils la laissaient s'effectuer, leur enlèverait toute espérance. Ils attaquent donc Marcius au moment où il arrivait avec son armée encore dans tout le désordre de la marche.

Marcius fait transporter promptement les bagages au centre, et range ses troupes en bataille autant que la circonstance le permettait. D'abord les cris qui parvinrent jusqu'au camp, ensuite la vue de la poussière qui s'élevait au loin, jetèrent l'alarme dans le camp de l'autre consul. Celui-ci donne ordre de prendre les armes sur-le-champ, fait sortir promptement ses troupes en bataille, et arrive en travers de l'armée ennemie, qu'il trouve occupée d'un autre combat. Il crie alors aux siens que ce serait le comble de l'ignominie, s'ils souffraient que l'autre armée eût pour elle l'une et l'autre victoire, et s'ils ne faisaient tourner à leur gloire personnelle la guerre dont ils étaient personnellement chargés. Il se

fait jour à l'endroit où il avait porté son attaque, perce à travers les ennemis, marche droit à leur camp, et, le trouvant vide de défenseurs, le prend et y met le feu.

Dès que les flammes sont aperçues par les soldats de Marcius, et que l'ennemi, en se retournant, les voit derrière lui, la déroute devient générale parmi les Samnites ; mais, sur tous les points, leur fuite est arrêtée par le carnage, et nulle part ils n'ont de refuge assuré. Déjà trente mille ennemis avaient été taillés en pièces, et les consuls, après avoir donné le signal de la retraite, rassemblaient leurs troupes en un seul corps d'armée, s'adressant mutuellement des félicitations, lorsque apparurent tout à coup dans l'éloignement de nouvelles cohortes ennemies. C'étaient des recrues levées pour compléter l'armée. Alors le carnage recommença. Sans attendre l'ordre des consuls, sans avoir reçu le signal, les vainqueurs s'avancent contre elles en criant qu'il faut donner au Samnite novice une rude leçon. Les consuls cèdent à l'ardeur des légions, sachant bien que des soldats nouveaux, joints à des vétérans abattus par leur déroute, n'auraient pas même la hardiesse de tenter un combat. Ils ne furent pas trompés dans leur attente. Toutes les troupes des Samnites, les anciennes comme les nouvelles, gagnent en fuyant les montagnes voisines. L'armée romaine gravit ces montagnes ; il n'est plus nulle part de lieu sûr pour les vaincus, et ils sont précipités des sommets qu'ils avaient occupés. Dès ce moment, tous, d'une commune voix, demandèrent la paix. Alors on les obligea à fournir à l'armée du blé et la solde d'une année, et à donner une tunique pour chaque soldat ; après quoi, ils envoyèrent au sénat des députés, chargés de solliciter un traité.

Cornelius fut laissé dans le Samnium. Marcius revint à Rome où il triompha des Herniques. On lui décerna une statue équestre dans le Forum : c'est celle qui est placée devant le temple de Castor. On rendit à trois peuples du nom hernique, ceux d'Aletrium, de Verulae et de Férentinum, leurs lois, qu'ils préférèrent au droit de cité ; on leur accorda aussi la permission de se marier entre eux, privilège qui resta quelque temps affecté à ces trois peuples, seulement, dans toute la nation hernique. Quant à ceux d'Anagnia, et aux autres qui avaient pris les armes contre les Romains, on leur accorda le droit de cité, mais sans y joindre le droit de suffrage ; et on leur ôta leurs assemblées, ainsi que la liberté de former des mariages d'une cité à une autre. De plus, les fonctions de leurs magistrats furent réduites à la seule inspection sur les sacrifices.

Cette même année, le censeur C. Junius Bubulcus entreprit la construction du temple de la déesse Salus, qu'il avait fait vœu d'élever étant consul, pendant la guerre des Samnites. Conjointement avec son collègue M. Valerius Maximus, il fit faire des chemins vicinaux, dont le trésor public supporta la dépense. Ce fut encore cette même année qu'on renouvela, pour la troisième fois, le traité avec les Carthaginois. Les ambassadeurs qui étaient venus à cet effet de Carthage, furent traités avec bienveillance et comblés de présents.

## Triomphe des consuls pour leurs victoires dans le Samnium (305)

44

La même année, il y eut aussi un dictateur, P. Cornelius Scipion, avec un général de la cavalerie, P. Decius Mus. Ils furent nommés pour tenir les comices consulaires, qu'ils tinrent en effet, parce qu'aucun des deux consuls n'avait pu abandonner les opérations de la guerre. Les nouveaux consuls furent L. Postumius et Ti. Minucius. Pison place ces consuls immédiatement après Q. Fabius et P. Decius, supprimant les deux années où furent élevés au consulat, ainsi que nous l'avons rapporté, Claudius avec Volumnius, et Cornelius avec Marcius. On ne sait si c'est par un défaut de mémoire en rédigeant ses annales, ou si c'est à dessein, les regardant comme apocryphes, qu'il n'a point fait mention de ces deux consulats.

Cette année, les Samnites firent des incursions dans la plaine de Stella, partie du territoire de la Campanie. Les consuls qui furent envoyés tous deux à cette occasion dans le Samnium, prirent chacun une route différente : Postumius gagna Tifernum, et Minucius Bovianum. Postumius fut le premier qui en vint aux mains avec l'ennemi, près de Tifernum. Les uns rapportent que les Samnites furent complètement vaincus, et qu'on leur prit vingt mille hommes ; les autres qu'on se retira des deux côtés avec un avantage égal.

Postumius, feignant la crainte, fit, par une marche de nuit, gagner secrètement les montagnes à ses troupes et que les ennemis, l'ayant suivi, prirent position à deux mille pas de lui, sur des hauteurs également fortifiées. Le consul, afin de leur persuader que son intention n'avait été que de se ménager un campement sûr et avantageux pour les subsistances (comme il l'était en effet), n'eut pas plus tôt achevé de retrancher son camp, qu'il le pourvut abondamment de toutes les choses utiles : mais, à la troisième veille, laissant à sa garde un fort détachement, et emmenant ses légions, auxquelles il ne fait prendre que leurs armes, il les conduit, par le plus court chemin, à son collègue, qui restait aussi dans l'inaction vis-à-vis d'un autre corps de troupes ennemies.

Alors Minucius, par le conseil de Postumius, en vint aux mains avec les ennemis. Le combat s'étant prolongé fort avant dans le jour, sans que la chance se prononçât, Postumius tombe tout à coup, avec ses légions fraîches, sur l'armée ennemie déjà épuisée de lassitude, et a bientôt exterminé ces troupes, que l'excès de la fatigue et leurs blessures empêchaient même de fuir. On prit vingt et un étendards ; et l'on se porta ensuite vers le camp de Postumius. Là, deux armées victorieuses, attaquant un ennemi déjà abattu par la nouvelle qu'il venait de recevoir, ne tardent pas à l'enfoncer et à le mettre en fuite. Vingt-six étendards, le général des Samnites, Staius Gellius, et une multitude considérable d'ennemis, tombèrent au pouvoir des vainqueurs, qui s'emparèrent aussi des deux camps.

Le lendemain, on commença le siège de Bovianum, qui fut bientôt emportée ; et la gloire de ces brillants avantages fut couronnée par le triomphe des deux consuls. Quelques historiens disent que le consul Minucius, rapporté dans son camp, grièvement blessé, mourut de sa blessure ; que M. Fulvius fut nommé à sa place, et que ce fut lui qui, envoyé prendre le commandement de l'armée de Minucius, s'empara de Bovianum. La même année, Sora, Arpinum, Cesennia, furent reprises sur les Samnites. On plaça dans le Capitole une grande statue d'Hercule, dont on fit la dédicace.

## Fin de la guerre contre les Èques (304)

45

Sous le consulat de P. Sulpicius Saverrio et de P. Sempronius Sophus, les Samnites, soit pour mettre fin à la guerre, soit pour gagner du temps, envoyèrent à Rome des députés demander la paix. Il fut répondu à ces députés, qui parlaient d'un ton suppliant, que si les Samnites n'avaient pas maintes fois demandé la paix lorsqu'ils se préparaient à la guerre, on aurait pu, en discutant de part et d'autre les conditions, parvenir à un accommodement ; mais que, pour le présent, les Romains, abusés jusqu'à ce jour par de vaines paroles, ne pouvaient s'en rapporter qu'à des faits ; que le consul P. Sempronius serait bientôt dans le Samnium avec une armée ; qu'il ne serait pas possible de le tromper sur la disposition des esprits soit à la guerre, soit à la paix ; qu'il instruirait le sénat de tout ce qu'il aurait découvert par lui-même ; que les députés n'auraient qu'à suivre le consul lorsque celui-ci quitterait le Samnium. Cette année, l'armée romaine, en parcourant le Samnium, ayant rencontré partout des dispositions pacifiques, et de l'empressement à lui fournir des vivres, on renouvela l'ancien traité avec les Samnites.

Les armes romaines se tournèrent ensuite contre les Èques, de tout temps ennemis des Romains, mais qui, restés dans l'inaction pendant beaucoup d'années, avaient caché leur haine sous les apparences d'une paix qu'ils trahissaient sourdement. Tant qu'avait subsisté la confédération des Herniques, ils avaient fourni, de concert avec ceux-ci, des secours aux Samnites ; après la réduction des Herniques, la nation presque entière, sans être aucunement désavouée en cela par son conseil public, avait pris du service chez les ennemis ; et depuis que les féciaux, après le traité conclu à Rome avec les Samnites, étaient venus leur demander satisfaction, ils disaient hautement qu'on voulait les éprouver, afin que la peur de la guerre les fît consentir à devenir Romains : que les Herniques avaient fait voir combien cette condition était désirable, puisque tous ceux d'entre eux auxquels avaient été conféré le droit de cité romaine avaient beaucoup mieux aimé garder leurs lois ; et que ceux, à qui l'on n'avait pas laissé la liberté de choisir ce qu'ils préféraient, regarderaient toujours le droit de cité romaine comme un châtement.

Ces propos insolents, jetés publiquement dans leurs assemblées, déterminèrent le peuple romain à faire la guerre aux Èques. Les deux consuls, partis pour cette nouvelle guerre, allèrent se poster à quatre milles du camp des ennemis. L'armée des Èques (comme depuis un grand nombre d'années ils n'avaient point fait la guerre en leur nom), ressemblait à des troupes levées à la hâte ; ayant à peine des chefs, elle était sans subordination, et la confusion y régnait. Les uns veulent que l'on marche au combat, les autres qu'on se borne à défendre le camp ; la plupart songent à leurs terres qui vont être dévastées, à leurs villes dans lesquelles il n'a été laissé que de faibles garnisons, et dont la ruine est certaine. Aussi, lorsque, parmi un grand nombre d'avis, il en fut proposé un qui, sacrifiant l'intérêt général, tournait chacun vers la considération de ses intérêts particuliers : lorsqu'il fut question de sortir du camp à la première veille, chacun de son côté, pour tout transporter dans les villes et s'y défendre à l'abri des murailles, cet avis reçut une approbation aussi vive que générale.

Pendant que les ennemis se dispersaient dans les campagnes, les Romains, au point du jour, sortent de leur camp et se forment en bataille, et, n'apercevant personne s'avancer à

leur rencontre, marchent à grands pas vers le camp des ennemis. Mais là, ne voyant point de postes en avant des portes, et n'entendant point ce bruit confus de voix ordinaire dans les camps, ce silence inaccoutumé les étonne, ils s'arrêtent dans la crainte d'une embuscade. Ayant ensuite franchi la palissade et trouvé tout abandonné, ils se mettent sur les traces de l'ennemi : mais, comme il s'était dispersé de tous côtés, ces traces qui se prolongeaient également dans toutes les directions, les embarrassèrent d'abord. Ils ne tardèrent pas à être instruits par leurs éclaireurs du parti qu'avaient pris les ennemis ; et alors promenant successivement la guerre d'une ville à l'autre, ils prirent de vive force quarante et une places dans l'espace de cinquante jours. La plupart furent rasées et brûlées, et la nation des Èques fut presque entièrement détruite. On triompha des Èques, dont les désastres furent un exemple pour les Marruciniens, les Marses, les Péligniens et les Frentins, qui envoyèrent à Rome des députés demander paix et amitié. On accorda à ces peuples l'alliance qu'ils sollicitaient.

## L'édilité curule de Cneius Flavius (304)

46

La même année, le scribe Cn. Flavius, fils de Cneius, né d'un père affranchi, avec très peu de fortune, mais homme plein de finesse et de faconde, fut élevé à l'édilité curule. Je trouve dans quelques annales que, comme il exerçait les fonctions d'appariteur auprès des édiles, voyant que la tribu appelée la première à donner son suffrage, le nommait édile lui-même, et qu'on ne voulait point recevoir sa nomination, à cause de sa profession de scribe, il vint déposer son greffe, et affirmer par serment qu'il ne le reprendrait jamais. Licinius Macer soutient qu'il l'avait abandonnée quelque temps auparavant ; il se fonde sur ce qu'antérieurement Flavius avait été tribun, et qu'il avait exercé deux sortes de triumvirats, le triumvirat de nuit, et un autre pour l'établissement d'une colonie. Au reste (et c'est là un point sur lequel on se trouve d'accord), il disputa toujours de hauteur avec les nobles, qui méprisaient sa basse extraction. Il dévoila au public les formules de jurisprudence qui étaient en réserve entre les mains des pontifes, comme au fond d'un sanctuaire ; et, pour mettre les citoyens à portée de connaître par eux-mêmes les jours où la religion permettait de vaquer aux procès, il fit placer autour du Forum le tableau des fastes. La dédicace qu'il fit d'un temple de la Concorde, élevé sur l'emplacement d'un ancien temple de Vulcain, souleva surtout l'orgueil des nobles. Le souverain pontife, Cornelius Barbatius, se trouva forcé, par une décision unanime du peuple, de lui dicter les formules sacrées, bien qu'il soutînt que, d'après la coutume des anciens Romains, il n'appartenait qu'à un consul ou à un général de faire la dédicace d'un temple. C'est pourquoi, d'après un arrêté du sénat, il fut présenté à la sanction du peuple une loi dont les dispositions étaient, qu'on ne pourrait jamais faire la dédicace d'un temple ou d'un autel sans un ordre exprès du sénat ou de la majorité des tribuns du peuple.

Voici une particularité qui aurait peu d'intérêt par elle-même, si elle ne servait à montrer la fierté que les plébéiens savaient opposer à l'orgueil des nobles. Flavius étant venu visiter son collègue malade, et une troupe de jeunes nobles, qui se trouvaient dans l'appartement de celui-ci, étant, d'un commun accord, restée assise au moment de son arrivée, il fit apporter là sa chaise curule, et, du siège de sa dignité, il contempla l'embarras et le dépit de ses ennemis.

Au reste, Flavius avait été nommé édile par la faction du Forum, qu'avait beaucoup fortifiée la censure d'Ap. Claudius. Celui-ci avait, le premier, dégradé le sénat en y introduisant des fils d'affranchis. Du moment que ces choix, odieux à tous, eurent été repoussés, et qu'il se vit privé, dans le sénat, du crédit qu'il s'était flatté d'y acquérir, il corrompit le Forum et le Champ de Mars, en répandant le menu peuple par toutes les tribus ; et les comices où fut nommé Flavius se trouvèrent si mal composés, que la plupart des nobles quittèrent leurs anneaux d'or et leurs colliers. À dater de cette époque, Rome fut divisée en deux partis : l'un des gens de bien, aimant les bons citoyens et cherchant à les porter aux emplois ; l'autre composé de la faction du Forum. Cette scission dura jusqu'à la censure de Q. Fabius et de P. Decius, ou Fabius, et pour le rétablissement de la concorde, et pour que les comices ne fussent pas dans la main de ce qu'il y avait de plus abject, écuma toute cette lie du Forum, et la jeta dans quatre tribus, qu'il appela les tribus de la ville. Cette sage mesure, comme nous l'apprennent les historiens, fut accueillie avec une si vive reconnaissance, que Fabius, pour avoir ainsi rétabli l'équilibre entre les



différents ordres, reçut le surnom de Maximus, que tant de victoires n'avaient pu lui acquérir. C'est le même, dit-on, qui institua, pour l'ordre équestre, la cavalcade des ides de Quinctilis.

## **Fin du Livre IX**

## **Livre X - Guerres samnites et guerres italiques (303 à 293 av. J.-C.)**

### **1. Reprise des conflits dans Rome et à l'extérieur (303 à 297 av. J.-C.)**

#### **Opérations en Ombrie (303) et contre les Èques (303-297)**

##### **1**

Sous le consulat de Lucius Genucius et de Servius Cornelius, du côté des guerres extérieures, on fut à peu près tranquille. À Sora et à Albe on conduisit des colonies. Pour Albe, chez les Èques, on enrôla six mille colons. Sora avait fait partie du territoire volsque, mais les Samnites l'avaient possédée ; on y envoya quatre mille personnes. La même année, on donna le droit de cité aux Arpinates et aux Trébulani. Les Frusinate furent condamnés à perdre le tiers de leur territoire, parce qu'on reconnut qu'ils avaient poussé les Herniques à se soulever, et les chefs de cette conjuration, après une enquête menée par les consuls en vertu d'un sénatus-consulte, furent battus de verges et frappés de la hache. Toutefois, pour que l'année ne se passât pas sans aucune guerre, on fit une petite expédition en Ombrie, d'où l'on annonçait que, partant de certaine caverne, des hommes armés venaient courir la campagne. On pénétra dans cette caverne avec les enseignes, et de cet endroit obscur les soldats reçurent mainte blessure, surtout à coups de pierres, jusqu'à ce que, l'autre issue de cette grotte (elle était ouverte aux deux extrémités) ayant été trouvée, on eut entassé dans ces deux goulets du bois qu'on enflamma. Ainsi, à l'intérieur de la caverne, la fumée et les gaz firent périr environ deux mille hommes armés, qui finirent même par se jeter dans les flammes en cherchant à s'échapper.

Sous le consulat de Marcus Livius Denton et de Marcus Aemilius, la guerre avec les Èques recommença. Ayant peine à souffrir une colonie placée comme une citadelle sur leur propre territoire, ils entreprennent avec la plus grande vigueur de l'emporter d'assaut, mais sont repoussés par les colons eux-mêmes. Toutefois leur attaque causa à Rome un si grand effroi car l'on avait peine à croire que, dans une situation si amoindrie, les Èques, seuls, d'eux-mêmes, se fussent levés pour combattre - qu'en vue du soulèvement redouté, on nomma un dictateur, Caius Junius Bubulcus. Celui-ci, parti avec Marcus Titinius, maître de la cavalerie, à la première rencontre soumit les Èques ; sept jours après, il rentra en triomphe à Rome ; et le temple de la déesse Salus, qu'il avait voué comme consul, et adjugé aux entrepreneurs comme censeur, il le dédia comme dictateur.

## Une flotille grecque est repoussée par les Padouans et les Vénètes (302)

### 2

La même année, une flotte grecque, que commandait le Lacédémonien Cléonyme, ayant abordé en Italie, prit la ville de Thuriae, chez les Sallentins. Envoyé contre ces ennemis, le consul Aemilius n'eut besoin que d'une bataille pour les mettre en fuite et les rejeter dans leurs navires. Thuriae fut rendue à ses anciens habitants, et la paix acquise au territoire sallentin. Ce fut Junius Bubulcus, dictateur, qui fut envoyé chez les Sallentins, à ce que je vois dans certaines annales, et Cléonyme, avant d'être obligé de lutter avec les Romains, quitta l'Italie. De là, tournant le cap de Brindes, et emporté par les vents au milieu du golfe Adriatique, comme, à gauche, la côte sans ports de l'Italie, à droite les Illyriens, les Liburnes et les Istriens, nations sauvages et décriées, en grande partie pour leur piraterie, l'effrayaient, il s'enfonça dans le golfe et arriva à la côte vénète. Il y débarqua quelques hommes pour reconnaître les lieux ; et, ayant appris que la côte qui s'étendait devant lui n'était qu'une bande de terre ; qu'en la traversant, on trouvait derrière des lagunes entretenues par les marées ; que, non loin, on distinguait des champs, d'abord en plaine ; qu'au delà, on voyait des collines ; qu'il y avait là l'embouchure d'un fleuve très profond, par où les éclaireurs avaient vu des navires conduits par un détour à un mouillage sûr (c'était le Meduacus), Cléonyme ordonna à sa flotte de s'y diriger, et de remonter ce fleuve. Mais les navires les plus lourds n'y trouvèrent pas des fonds suffisants. Passée sur des bâtiments plus légers, une foule de soldats parvint à des territoires peuplés, trois bourgades maritimes de Padouans occupant cette côte. Là les Grecs débarquent, en laissant quelques hommes pour garder les bateaux, prennent d'assaut les villages, brûlent les maisons, emmènent hommes et troupeaux comme butin, et, dans la joie du pillage, s'avancent trop loin de leurs navires.

À cette nouvelle, à Padoue, où le voisinage des Gaulois tenait toujours les habitants sous les armes, on divise la jeunesse en deux corps : l'un est mené vers la région que les ennemis dispersés ravageaient, disait-on ; l'autre, pour ne pas rencontrer de pillards, va par une route opposée vers le mouillage des bateaux grecs, qui était à quatorze milles de la ville. On attaque ces bateaux, où l'on tue quelques gardes, et les matelots terrifiés sont forcés de les amener à l'autre rive. Sur terre, on n'est pas moins heureux en combattant les pillards dispersés ; aux Grecs qui fuient vers leur mouillage, les Vénètes barrent le chemin ; ainsi ces ennemis sont cernés et taillés en pièces ; certains, faits prisonniers, révèlent que la flotte et le roi Cléonyme sont à trois milles de là. Alors, laissant les prisonniers en garde au village le plus proche, les Padouans, les uns sur des embarcations fluviales, bien faites, avec leur fond plat, pour passer là où il y a peu d'eau, les autres sur les bâtiments enlevés aux Grecs, tous remplis d'hommes en armes, se dirigent vers la flotte grecque, et attaquent de tous côtés ses vaisseaux immobiles, qui craignent ces parages inconnus plus que l'ennemi ; et quand ils s'empressent de fuir vers la mer, plutôt que de repousser l'attaque, les Padouans les poursuivent jusqu'à l'embouchure du fleuve, prennent et brûlent certains d'entre eux, qui, dans leur hâte, se sont jetés sur des hauts fonds, et reviennent vainqueurs. Cléonyme, sauvant à peine un cinquième de ses navires, et n'ayant abordé avec succès aucun point de la mer Adriatique, s'en éloigna. Les éperons des navires et les dépouilles des Laconiens furent accrochés dans le vieux temple de Junon ; il reste encore beaucoup de gens qui les ont vus à Padoue. Le souvenir de ce combat naval, en son jour

anniversaire, chaque année, est célébré par une joute solennelle de bateaux, sur le fleuve, au milieu de la ville.

## **Le maître de la cavalerie est victime d'une embuscade en Étrurie (302)**

### **3**

La même année, à Rome, avec les Vestini, qui demandaient l'amitié des Romains, on conclut un traité. Puis, de plusieurs côtés, apparurent des sujets de crainte : l'Étrurie se révoltait, annonçait-on, dans un mouvement issu des séditions d'Arretium, où la famille des Cilnius, très puissante, ayant excité l'envie par sa richesse, on avait entrepris de la chasser par les armes : en même temps les Marses défendaient de force leur territoire, sur lequel on avait conduit la colonie de Carseoli, après avoir inscrit pour elle quatre mille personnes. C'est pourquoi, à cause de ces soulèvements, on nomma dictateur Marcus Valerius Maximus, qui se choisit pour maître de la cavalerie Marcus Aemilius Paulus. Voilà ce que je crois de préférence, et non que Quintus Fabius, à son âge et avec ses honneurs, fut mis sous les ordres de Valerius ; que, d'ailleurs, le surnom de Maximus ait causé l'erreur, je me garderai de le nier. Parti avec une armée, le dictateur, en un seul combat, disperse les Marses ; puis, les ayant refoulés dans des places fortes, il prit en quelques jours Milonia, Plestina, Fresilia, et après avoir ôté aux Marses, pour les punir, une partie de leur territoire, il leur rendit leur traité avec Rome.

Puis on tourna la guerre contre les Étrusques ; et comme le dictateur, afin de reprendre les auspices, était parti pour Rome, le maître de la cavalerie, sorti du camp pour aller au fourrage, est, par suite d'une embuscade, cerné par l'ennemi, perd plusieurs enseignes, et se voit, avec ses soldats honteusement massacrés et mis en fuite, rejeté dans son camp. Cette panique est inadmissible de la part de Fabius, non seulement parce que, s'il fut par quelque autre talent à la hauteur de son surnom, il le fut surtout par sa réputation militaire, mais parce que, se rappelant la cruauté de Papirius, il ne se serait jamais laissé amener à combattre sans ordre du dictateur.

## Les Romains échappent à une nouvelle embuscade

### 4

Cette défaite, annoncée à Rome, y excita une crainte plus grande que ne l'était le fait lui-même. Comme si l'armée eût été détruite, on suspendit les affaires, on mit des gardes aux portes, des patrouilles, la nuit, par les rues ; on entassa sur les remparts armures et lances. Ayant fait prêter serment à tous les mobilisables, le dictateur, envoyé à l'armée, y trouva tout plus tranquille qu'il ne l'espérait, et remis en ordre par les soins du maître de la cavalerie : le camp ramené sur une position plus sûre, les cohortes qui avaient perdu leur drapeau laissées seules, sans tentes, hors du retranchement, l'armée avide de combattre, pour effacer plus vite sa honte. Aussi transporta-t-il aussitôt le camp sur le territoire de Rusella. Les ennemis l'y suivent, et, quoique leur victoire leur inspire le plus grand espoir dans leurs forces, même pour une lutte ouverte, l'embuscade leur ayant déjà réussi, ils l'essaient encore. Les maisons à moitié ruinées d'un village, entièrement brûlé dans la dévastation des campagnes, se trouvaient près du camp romain. Ils y cachent des soldats, et poussent des troupeaux sous les yeux du détachement avancé que commandait le légat Cneius Fulvius. Cette amorce ne faisant sortir personne des postes romains, un des bergers, après s'être avancé au pied même de leur retranchement, demande à grands cris à d'autres bergers, qui hésitaient à pousser en avant des ruines leurs troupeaux, pourquoi ils tardent, quand ils pourraient leur faire traverser sans danger le camp romain. Comme certains Caerites traduisaient ces paroles au légat, et que, dans tous les manipules, l'indignation des soldats était grande - quoique, sans ordres, ils n'osassent bouger - le légat invite ceux qui savent la langue de l'ennemi à observer si le langage de ces bergers ressemble davantage à celui des paysans ou à celui des gens de la ville. Ils lui rapportent que leur accent, leur tournure, leur teint, sont plus soignés que ceux des bergers. "Allons donc", répond le légat, "dites à ces ennemis de découvrir leur embuscade, dressée en vain : le Romain sait tout, et ne peut pas plus, désormais, être surpris par la ruse que vaincu par les armes". Ces paroles entendues et transmises aux soldats établis en embuscade, l'ennemi, soudain, surgit en foule de sa cachette, et, dans une plaine ouverte aux regards de tous côtés, fit avancer ses enseignes. Le légat trouva ces troupes trop nombreuses pour que son détachement pût leur résister. Aussi envoie-t-il en hâte demander du secours au dictateur ; en attendant, il soutient seul l'attaque.

## Victoire décisive des Romains sur les Étrusques (301)

### 5

À cette nouvelle, le dictateur ordonne qu'on porte en avant les enseignes et que les soldats les suivent, en armes. Mais en tout on devançait presque ses ordres : les soldats saisissaient sur-le-champ enseignes et armes ; on avait peine à les empêcher de prendre le pas de charge ; la colère provoquée par la défaite récente les poussait, et plus encore les cris grandissants venant du combat qui se développait. Ils se pressent les uns les autres, ils invitent les porte-enseignes à aller plus vite ; mais plus le dictateur les voit se hâter, plus il s'emploie à retenir la colonne et à la faire marcher lentement. Les Étrusques, au contraire, appelés au début du combat, étaient là avec toutes leurs troupes ; et courriers sur courriers annoncent au dictateur que toutes les légions étrusques sont engagées, que les siens ne peuvent plus résister : lui-même voit, d'une éminence, combien est critique la situation de son détachement. Mais, fort de l'idée que le légat peut encore soutenir la lutte et qu'il n'est pas loin lui-même pour le tirer de danger, il veut que l'ennemi se fatigue le plus possible, pour attaquer avec des forces fraîches des hommes épuisés. Cependant, quoique ses troupes avancement lentement, déjà, pour prendre leur élan, il ne leur restait plus (aux cavaliers du moins) qu'assez peu d'espace. En avant marchaient les enseignes des légions, pour que l'ennemi ne craignît ni piège, ni attaque soudaine ; mais le dictateur avait laissé des intervalles entre les rangs de fantassins, assez de place pour permettre de lancer les chevaux. En même temps que l'infanterie poussa son cri, la cavalerie, lancée, dans un galop sans obstacle, charge l'ennemi ; il n'est pas disposé pour résister à cette trombe de cavaliers ; elle répand chez lui une frayeur soudaine. C'est pourquoi, si les secours faillirent arriver trop tard au détachement romain déjà presque cerné, du moins lui donnèrent-ils une tranquillité complète. Les troupes fraîches se chargèrent du combat, qui ne fut ni long ni douteux. Les ennemis dispersés regagnent leur camp, et, les Romains faisant déjà avancer contre lui leurs enseignes, se replient et s'entassent à l'autre bout du camp. L'étroitesse des portes arrête là les fuyards ; beaucoup escaladent le talus et la palissade, pour voir si, de cet endroit plus élevé, ils pourront se défendre, ou franchir quelque part le retranchement et s'échapper. Il se trouva que, sur un point, le talus, mal tassé, s'éboula dans le fossé, sous le poids des hommes qui s'y trouvaient. Les Étrusques s'écrient que ce sont les dieux qui leur ouvrent le chemin de la fuite, et, la plupart sans armes, s'échappent par là.

Cette bataille brisa, pour la seconde fois, les forces des Étrusques. Contre l'engagement de fournir un an de solde et deux mois de vivres, le dictateur leur permit d'envoyer des ambassadeurs demander la paix à Rome. Cette paix leur fut refusée ; on leur accorda une trêve de deux ans. Le dictateur rentra en triomphe à Rome. J'ai des sources d'après lesquelles le dictateur pacifia l'Étrurie sans aucune bataille mémorable, en arrangeant seulement les séditions d'Arretium et en faisant rentrer la famille Cilnius en grâce auprès de la plèbe. En quittant la dictature, Marcus Valerius fut nommé consul. Il ne brigua pas cette charge et même y fut nommé étant encore absent, d'après certains auteurs : ce fut un interroi qui présida ces élections. Une seule chose est indiscutée, c'est qu'il géra le consulat avec Apuleius Pansa.

## Débats à propos de l'accès des plébéiens aux sacerdoce (300)

### 6

Sous le consulat de Marcus Valerius et de Quintus Apuleius, la situation fut assez paisible à l'extérieur : l'Étrusque, ses échecs à la guerre et la trêve conclue le tenaient tranquille ; le Samnite, dompté par des années de défaites, ne regrettait pas encore le traité récent. À Rome aussi la plèbe était tranquille, comme soulagée grâce aux multitudes envoyées dans les colonies. Cependant, pour que la tranquillité ne régnât pas de tous côtés, la discorde fut jetée entre les principaux citoyens, patriciens et plébéiens, par les tribuns de la plèbe Quintus et Cneius Ogulnius, qui, ayant cherché partout les occasions d'accuser les patriciens devant la plèbe, après avoir tout tenté en vain, entreprirent une action propre à enflammer non le bas peuple, mais les chefs mêmes de la plèbe, les consulaires et les triomphateurs plébéiens, aux honneurs de qui il ne manquait rien que les sacerdoce, qui n'étaient pas encore ouverts à tous. Ils affichèrent donc un projet de loi décidant - comme il y avait à cette époque quatre augures, quatre pontifes, et qu'on voulait augmenter le nombre des prêtres - de leur adjoindre quatre pontifes et cinq augures, tous plébéiens. Comment le collège des augures avait-il pu être réduit au nombre de quatre, sinon par la mort de deux de ses membres, je ne le vois pas, quand c'est un fait établi pour les augures que leur nombre doit être impair, afin que les trois tribus anciennes, les Ramnes, les Titienses et les Lucères, aient chacune son augure, ou, s'il en faut davantage, qu'elles multiplient également entre elles le nombre de leurs prêtres, comme il fut multiplié quand, en ajoutant cinq aux quatre anciens, on atteignit le nombre de neuf, de façon qu'il y en eût trois par tribu.

Mais, comme c'étaient des plébéiens qu'on ajoutait, les patriciens le prirent aussi mal que quand ils voyaient ouvrir à tous le consulat. Ils faisaient comme si cela touchait les dieux plus qu'eux-mêmes : ils aviseraient, eux, à ce que leur culte ne fût pas souillé ; ils souhaitaient seulement qu'il n'arrivât pas quelque désastre à l'État. Mais ils résistèrent moins qu'avant, étant déjà habitués à se voir vaincre dans les luttes de ce genre : ils voyaient leurs adversaires non, comme ils l'auraient à peine espéré autrefois, aspirant aux grandes charges, mais ayant déjà obtenu tout ce pourquoi ils avaient combattu avec des espoirs bien incertains : consulats multipliés, censures et triomphes.



## Discours de Publius Decius Mus au sénat

### 7

On lutta cependant pour appuyer ou combattre la loi, surtout, dit-on, Appius Claudius et Publius Decius Mus. Après qu'ils eurent développé, sur les droits des patriciens et de la plèbe, à peu près les mêmes arguments que ceux apportés autrefois pour ou contre la loi Licinia, quand les plébéiens réclamaient le consulat, Decius rappela, dit-on, l'image de son père, tel que beaucoup de ceux qui étaient à l'assemblée l'avaient vu, la toge ceinte suivant le rite gabien, debout sur un javelot, dans l'attitude où il se dévoua pour le peuple et les légions romaines. Alors Publius Decius, comme consul, avait paru pieux et pur aux Immortels, autant que si c'eût été Titus Manlius, son collègue, qui se fût dévoué : et ce même Publius Decius n'aurait pu être choisi rituellement pour accomplir les cérémonies publiques du peuple romain ? Il y avait danger qu'aujourd'hui les dieux écoutassent moins les prières de P. Decius Mus que celles d'Appius Claudius ? Celui-ci accomplissait-il plus religieusement les cérémonies privées du culte, adorait-il les dieux plus pieusement que lui ? Qui regrettait les vœux formés, pour l'État, par tant de consuls plébéiens, tant de dictateurs, en allant aux armées ou pendant la guerre elle-même ? Qu'ils comptent les généraux de ces années où des plébéiens commencèrent, sous leur conduite et leurs auspices, à mener les affaires ; qu'ils comptent aussi les triomphes ; déjà les plébéiens n'avaient pas même lieu de trouver insuffisante leur noblesse : s'il naissait quelque guerre soudaine, le sénat et le peuple romain, il le tenait pour certain, mettraient leur espoir, autant que dans les généraux patriciens, dans les généraux plébéiens. "Les choses étant ainsi, dit Decius, auquel des dieux ou des hommes peut-il paraître indigne que ces hommes, que vous avez honorés par les chaises curules et la toge prétexte, par la tunique à palmes, la toge brodée et la couronne des triomphateurs - la couronne de laurier - dont vous avez fait remarquer les maisons en accrochant à leur façade les dépouilles des ennemis, ajoutent à ces honneurs les insignes des pontifes et des augures ? L'homme qui, paré du costume de Jupiter très bon, très grand, porté sur un char doré à travers la ville, sera monté au Capitole, on le verra avec étonnement tenir la coupe à anse et le bâton recourbé, que, la tête voilée, il frappe la victime, ou qu'il prenne les augures, à la citadelle ? L'homme au bas du portrait duquel on lira sans émoi l'indication d'un consulat, d'une censure, d'un triomphe, si on y ajoute celle de l'augurat ou du pontificat, les yeux des gens qui le liront ne pourront le souffrir ? En vérité - les dieux me permettent ce langage ! — nous sommes déjà, grâce aux bienfaits du peuple romain, capables, je l'espère, d'honorer ces sacerdoce, par l'estime dont nous jouissons, non moins qu'ils ne nous honoreront, et de demander dans l'intérêt des dieux, plus que dans le nôtre, à rendre aux dieux à titre public le culte que nous leur rendons à titre privé."

## Suite du discours de Publius Decius Mus

### 8

“Mais pourquoi ai-je parlé jusqu’ici comme si la cause des patriciens, au sujet des sacerdoce, était entière, comme si déjà nous n’avions pas en notre pouvoir un sacerdoce important entre tous ? Parmi les décemvirs chargés des cérémonies sacrées, interprètes des oracles de la Sibylle et des destins de notre peuple, desservants aussi du culte d’Apollon et d’autres cérémonies, nous voyons des plébéiens. On n’a fait, alors, nulle injure aux patriciens, quand, aux duumvirs chargés des cérémonies sacrées, on a ajouté, en faveur des plébéiens, un certain nombre de prêtres ; de même, aujourd’hui, un tribun énergique et actif ajoute cinq places d’augures, quatre de pontifes, destinées à des plébéiens, non pas, Appius, pour vous chasser de vos places, mais pour que des plébéiens vous aident à vous occuper des affaires des dieux, comme, pour les autres affaires, qui touchent les hommes, ils vous aident chacun pour leur part.”

“Ne rougis pas, Appius, d’avoir pour collègue au sacerdoce un homme qu’à la censure, au consulat, tu aurais pu avoir pour collègue, dont tu pourrais être, s’il était dictateur, le maître de la cavalerie, comme il pourrait être ton maître de la cavalerie, si tu étais dictateur. Un sabin, un étranger, qui fut la souche de votre noble famille, ces fameux patriciens antiques l’admirent parmi eux : ne dédaigne pas de nous admettre parmi les prêtres. Nous apportons avec nous bien des titres, mieux, tous les titres, exactement, dont vous vous êtes enorgueillis : Lucius Sextius, premier des plébéiens, fut nommé consul ; Caius Licinius Stolon, premier des plébéiens, maître de la cavalerie ; Caius Marcius Rutilus, premier des plébéiens, et dictateur, et censeur ; Quintus Publilius Philon, premier des plébéiens, préteur. Chaque fois on a entendu de vous ces mêmes affirmations : en vos mains sont les auspices ; vous seuls avez une famille issue d’un ancêtre connu, vous seuls, à l’intérieur et à l’armée, le droit au commandement et aux auspices. Ils ont été pourtant, jusqu’ici, également heureux chez les plébéiens et chez les patriciens, comme ils le seront à l’avenir. N’avez-vous pas ouï dire que le patriciat fut créé un jour avec des hommes non pas tombés du ciel, mais capables de désigner un père légitimement marié, c’est-à-dire, tout simplement, avec des hommes libres ? Or c’est un consul que, déjà, je peux désigner, moi, comme mon père légitimement marié, que mon fils pourra, déjà, désigner comme son grand-père. Au fond, Quirites, vous ne faites que commencer, toujours, par nous refuser ce que nous obtenons ; c’est la lutte seule que cherchent les patriciens, sans se soucier de l’issue de cette lutte. Pour moi, cette loi (puisse-t-elle être bonne, favorisée des dieux, et heureuse pour vous et pour l’État !) je suis d’avis que, comme tu le proposes, il faut la voter.”

## **Vote de la loi Ogulnia sur les sacerdoces et de la loi Valéria sur l'appel au peuple (300). Création de deux nouvelles tribus**

### **9**

Le peuple criait d'appeler les tribus sur-le-champ, et il était clair que la loi passait ; ce jour-là fut pourtant perdu pour le vote, à cause d'une opposition tribunicienne ; mais le lendemain, la peur détournant ces tribuns de leur opposition, elle passa à une très grande majorité. On nomme pontifes le défenseur du projet de loi, Publius Decius Mus, et Publius Sempronius Sophus, Caius Marcius Rutilus, Marcus Livius Denter ; on nomme cinq augures également plébéiens : Caius Genucius, Publius Aelius Paetus, Marcus Minucius Faesus, Caius Marcius, Titus Publilius. Ainsi on porta à huit le nombre des pontifes, à neuf celui des augures.

La même année, le consul Marcus Valerius présenta, sur l'appel au peuple, une loi comportant des sanctions plus sérieuses que les précédentes. C'était la troisième proposée depuis l'expulsion des rois, et toujours par la même famille. La raison pour laquelle on la renouvelait souvent, ce fut uniquement, je crois, que la puissance de quelques hommes l'emportait sur la liberté de la plèbe. Seule cependant, la loi Porcia semble avoir été portée pour défendre les citoyens contre les sévices, parce qu'elle punit d'une lourde peine quiconque aura frappé ou tué un citoyen romain ; la loi Valeria, tout en défendant de battre de verges ou de frapper de la hache le citoyen qui avait fait appel au peuple, ajoutait seulement que qui l'enfreindrait "agirait mal". Vu le sentiment de l'honneur qu'on avait alors, cela parut, je crois, une chaîne assez forte pour la faire observer ; aujourd'hui, on aurait peine à prendre au sérieux une telle menace.

Le même consul fit une guerre, qui n'eut rien de mémorable, contre les Èques révoltés, mais qui, en dehors de leur courage farouche, n'avaient rien de leur ancienne fortune. L'autre consul, Apuleius, assiégea en Ombrie la place de Nequinum. L'endroit était escarpé, et même, d'un côté, à pic - du côté où est maintenant Narnia - et ne pouvait être pris ni d'assaut, ni par des lignes d'investissement. Aussi cette entreprise inachevée revint-elle aux nouveaux consuls, Marcus Fulvius Paetus, Titus Manlius Torquatus.

Comme, pour cette année-là, Quintus Fabius avait été élu consul, sans être candidat, par toutes les centuries, il demanda lui-même, au dire de Macer Licinius et de Tubero, qu'on remît son consulat à une année où il y aurait plus de guerres : pour l'année présente, il serait, dit-il, plus utile à l'État dans une magistrature urbaine. Sans cacher, ainsi, ses préférences, mais sans poser non plus sa candidature, il fut nommé édile curule avec Lucius Papirius Cursor. Je ne donne pas le fait pour certain, parce que Pison, annaliste plus ancien, rapporte que, cette année là, les édiles curules furent Cneius Domitius, fils de Cneius, Calvinus, et Spurius Carvilius, fils de Quintus, Maximus. C'est ce surnom, je crois, qui causa l'erreur au sujet des édiles, et il en résulta cette histoire, mélange d'élections édilitiennes et consulaires, inventée pour expliquer l'erreur.

Cette année-là aussi, le lustre fut accompli par les censeurs Publius Sempronius Sophus et Publius Sulpicius Saverrio, et l'on ajouta deux nouvelles tribus, l'Aniensis et la Teretina. Voilà ce qu'on fit à Rome.

## Prise de Néquinum en Ombrie. Les Gaulois quittent le territoire des Étrusques (299)

### 10

(1) Mais, alors qu'à Nequinum un blocus peu rigoureux faisait perdre leur temps aux Romains, deux des habitants, dont les maisons touchaient le rempart, creusent un passage souterrain et arrivent aux postes romains par ce chemin dérobé. (2° De là, menés au consul, ils affirment qu'ils introduiront un détachement en armes à l'intérieur du rempart et des murs. Il ne fallait, pensa-t-on, ni dédaigner cette promesse, ni s'y fier sans précaution. Avec l'un des assiégés - l'autre étant retenu comme otage - on envoie deux éclaireurs par ce tunnel. L'affaire bien reconnue par eux, trois cents hommes armés, conduits par le déserteur, entrèrent dans la ville et prirent de nuit la porte la plus proche. Ils l'enfoncèrent, et, par là, le consul et l'armée romaine envahirent la ville sans combat. Ainsi Nequinum tomba sous la loi du peuple romain. Une colonie y fut envoyée pour résister aux Ombriens, et appelée, du nom du fleuve, Narnia ; l'armée, chargée d'un grand butin, fut ramenée à Rome.

La même année les Étrusques, malgré la trêve, préparaient la guerre ; mais, comme ils s'occupaient d'une telle entreprise, une grande armée gauloise, pénétrant sur leur territoire, les détourna un peu de leur projet. Puis, comptant sur leur argent, qui leur donnait grand pouvoir, ils s'efforcent de transformer ces Gaulois ennemis en alliés, pour faire, avec cette armée comme renfort, la guerre aux Romains. Les barbares ne refusent pas cette alliance ; on traite du prix. Celui-ci convenu et versé, comme tout était prêt pour la guerre et que l'Étrusque disait aux Gaulois de le suivre, ils déclarent que, par ce marché, ils ne se sont pas engagés à faire la guerre aux Romains : tout ce qu'ils ont reçu, ils l'ont reçu pour ne pas dévaster le territoire étrusque, ni harceler de leurs armes ses paysans. Ils feront pourtant cette campagne, si les Étrusques y tiennent absolument, mais à ce seul prix qu'ils seront admis à un partage du territoire, et se fixeront enfin dans une résidence déterminée. Nombreuses furent, à ce sujet, les réunions des peuples d'Étrurie, mais on ne put aboutir, moins parce qu'on craignait de diminuer le territoire que parce que chacun redoutait de se donner comme voisins des hommes d'une nation si sauvage. Ainsi renvoyés, les Gaulois emportèrent une grosse somme d'argent, gagnée sans peine ni danger. À Rome, ce fut une terreur à l'annonce d'une invasion gauloise s'ajoutant à la guerre contre les Étrusques : on hésita d'autant moins à conclure un traité avec le peuple picentin.

La "province" d'Étrurie échut au consul Titus Manlius. À peine entré en territoire ennemi, comme, en s'entraînant au milieu des cavaliers, il faisait tourner son cheval en plein galop, il fut jeté à terre et faillit expirer sur-le-champ ; le troisième jour après cette chute vit finir la vie du consul. Prenant cet accident comme un présage pour la guerre, les Étrusques dirent que les dieux avaient engagé la lutte à leur place, et leur courage en grandit. À Rome, le regret de cette mort, surtout dans des circonstances si fâcheuses, en rendit la nouvelle funeste ; si les sénateurs n'ordonnèrent pas de nommer un dictateur, seule l'élection d'un consul subrogé répondant au choix des personnages importants les en empêcha. Ce fut Marcus Valerius que tous les suffrages, toutes les centuries nommèrent consul, l'homme même que le sénat avait eu l'intention de faire nommer dictateur. Il lui ordonna alors de rejoindre aussitôt les légions d'Étrurie. Son arrivée calma si bien les Étrusques, qu'aucun n'osait sortir des retranchements et qu'ils étaient craintifs comme des assiégés. Et le nouveau consul, en ravageant leurs terres, en brûlant leurs maisons, quoique çà et là non seulement des fermes, mais des villages peuplés fument, incendiés, ne peut les attirer au combat.

Tandis que cette guerre durait plus qu'on ne s'y attendait, le bruit d'une seconde guerre, justement redoutée à cause des défaites subies tour à tour par les deux adversaires, s'éleva, sur une dénonciation des nouveaux alliés, les Picentins : les Samnites, disaient-ils, regardaient du côté des armes et de la révolte ; ils les avaient sollicités. On remercia les Picentins, et les sénateurs reportèrent la plupart de leurs soucis de l'Étrurie sur les Samnites. La cherté du blé inquiéta aussi les citoyens, et l'on en serait venu à une extrême disette, comme l'ont écrit ceux qui veulent que Fabius Maximus ait été édile cette année-là, si l'activité de cet homme, telle qu'elle avait été souvent à la guerre, ne s'était montrée alors à l'intérieur dans la distribution des vivres, pour amasser et faire transporter des blés.

La même année, on en vint (sans que la raison nous en soit donnée) à un interrègne. Les interrois furent Appius Claudius, puis Publius Sulpicius. Celui-ci présida des élections consulaires, et proclama consuls Lucius Cornelius Scipion et Cneius Fulvius.

Au début de la nouvelle année, des parlementaires lucaniens vinrent se plaindre aux nouveaux consuls de ce que les Samnites, n'ayant pu, par leurs propositions, amener les Lucaniens à une alliance militaire avec eux, étaient entrés en ennemis sur leur territoire, qu'ils ravageaient, et les forçaient, par la guerre, à la guerre. Le peuple lucanien, disent-ils, a assez fait, trop fait de fautes jadis ; maintenant il est si résolu, qu'il juge plus acceptable de tout supporter, de tout souffrir, que de jamais manquer, dorénavant, au nom romain. Il prie le sénat et de recevoir les Lucaniens sous sa protection, et d'écarter d'eux les violences et les outrages des Samnites. Pour les Lucaniens, quoique, en prenant sur eux une guerre contre les Samnites, ils se soient, désormais, fait une nécessité de la fidélité envers les Romains, ils sont prêts cependant à leur livrer des otages.

## Victoire des armées consulaires sur les Étrusques et sur les Samnites (299)

### 12

La délibération du sénat fut courte : tous à l'unanimité sont d'avis de s'allier avec les Lucaniens et d'adresser une réclamation aux Samnites. On répondit favorablement aux Lucaniens et l'on conclut un traité avec eux ; on envoya les féciaux inviter les Samnites à quitter le territoire des alliés de Rome et à faire sortir leur adnée des frontières de la Lucanie. Ils rencontrèrent des envoyés samnites chargés de leur annoncer que, s'ils se présentaient dans une assemblée publique du Samnium, ils ne s'en tireraient pas sans violences.

À cette nouvelle, à Rome, la guerre contre les Samnites fut votée par le Sénat et ordonnée par le peuple. Les consuls se partagèrent les "provinces" : l'Étrurie échet à Scipion, les Samnites à Fulvius ; et, en sens opposé, chacun d'eux partit pour la guerre dont il était chargé. Scipion, qui s'attendait à une guerre mollement menée, et semblable à la campagne de l'année précédente, vit, à Volaterrae, les ennemis accourir contre lui en colonne prête au combat. On lutta la plus grande partie du jour, avec de fortes pertes de part et d'autre ; la nuit sépare les adversaires sans qu'ils sachent à qui est donnée la victoire. Le jour suivant montra le vainqueur et le vaincu : car les Étrusques, dans le silence de la nuit, abandonnèrent leur camp. Le Romain, sorti en bataille, quand il voit que les ennemis, en partant, lui ont cédé la victoire, marche vers leur camp, et s'empare de ce camp vide de soldats, mais contenant un très grand butin ; car c'était un camp fixe, et on l'avait abandonné précipitamment. De là on ramena les troupes en territoire falisque, et, les trains ayant été laissés à Faléries sous une faible garde, l'armée, sans bagages, marche vers le territoire ennemi pour le dévaster. Tout est ravagé par le fer et par le feu ; de tous côtés on ramène du butin. Ce ne fut pas le sol seulement qu'on laissa dévasté à l'ennemi : aux châteaux forts même et aux villages on mit le feu ; mais on s'abstint d'attaquer les villes où la peur avait chassé en foule les Étrusques.

Le consul Cneius Fulvius livra dans le Samnium, à Bovianum, une bataille célèbre, où la victoire ne fut pas douteuse. Puis il attaqua Bovianum et peu après prit d'assaut Aufidena.

## L'élection de Fabius Maximus pour un quatrième consulat (298)

### 13

La même année on conduisit à Carséoles une colonie sur le territoire des Aequicoles. Le consul Fulvius triompha des Samnites. Comme l'élection des consuls approchait, le bruit s'éleva que les Étrusques et les Samnites enrôlaient de grandes armées : ouvertement, dans toutes les assemblées, on attaquait les chefs étrusques pour n'avoir pas amené, à n'importe quelle condition, les Gaulois à la guerre ; on reprochait aux magistrats samnites d'avoir opposé aux Romains une armée préparée contre un ennemi comme les Lucaniens : le résultat, c'était, disait-on à Rome, que les ennemis se levaient pour la guerre avec leurs forces et celles de leurs alliés, et qu'elle était bien inégale, la lutte qu'il fallait soutenir.

La crainte de cette guerre fit que, malgré la candidature au consulat d'hommes illustres, tous tournèrent les yeux vers Quintus Fabius Maximus, qui, d'abord, n'était pas candidat, puis alla même, quand il vit la faveur populaire pencher vers lui, jusqu'à refuser : pourquoi venait-on, dit-il, quand il était déjà vieux et avait connu toutes les peines et les récompenses de ces peines, troubler son repos ? Ni son corps, ni son esprit ne gardaient leur ancienne vigueur ; il craignait même la fortune, et que quelque dieu ne trouvât la sienne déjà excessive, et plus constante que ne le veulent les choses humaines. Comme sa gloire avait grandi après celle de ses prédécesseurs, d'autres hommes s'élevaient pour atteindre à sa propre gloire, il le voyait avec joie ; ni les grands honneurs, à Rome, ne manquaient aux hommes très valeureux, ni, à ces honneurs, ne manquaient les hommes valeureux.

Il aiguïsait par cette modestie les sentiments si légitimes de la foule. Pensant les apaiser par le respect des lois, il fit lire celle qui exigeait un intervalle de dix ans entre deux consulats du même homme. Le bruit empêcha presque d'entendre la loi, et les tribuns de la plèbe déclaraient que cela ne serait pas un empêchement : ils proposeraient au peuple d'affranchir Fabius des lois. Lui persistait à refuser, demandant à quoi servirait de voter des lois que les hommes mêmes qui les auraient fait voter ruinaient : désormais, disait-il, on commande aux lois au lieu qu'elles commandent. Le peuple n'en passait pas moins au vote et chaque centurie appelée dans le "parc" pour voter nommait évidemment consul Fabius. Alors seulement, vaincu par cet accord de ses concitoyens, il dit : "Que les dieux approuvent ce que vous faites et ce que vous ferez, Quirites ! Mais, puisque vous allez faire, à mon sujet, ce que vous voulez, puisse, au sujet de mon collègue mon crédit trouver place auprès de vous : c'est Publius Decius, avec qui j'ai éprouvé mon entente quand il était mon collègue, et qui est digne de vous, digne de son père, que je vous prie de nommer consul avec moi". Cette recommandation parut légitime : toutes les centuries restantes nommèrent consuls Quintus Fabius et Publius Decius.

Cette année-là les édiles assignèrent beaucoup de citoyens, parce qu'ils possédaient plus de terre que ne permettait la loi ; presque aucun ne se justifia, et cela entrava fortement une avidité démesurée.

## 2. Guerres dans le Samnium et le sud de l'Italie (297 à 295 av. J.-C.)

### Bataille rangée dans le Samnium, près de Tifernum (297)

#### 14

Tandis que les nouveaux consuls, Quintus Fabius Maximus, consul pour la quatrième fois, et Publius Decius Mus, consul pour la troisième, s'occupaient entre eux de choisir pour adversaires l'un les Samnites, l'autre les Étrusques, de juger des forces suffisantes pour l'une ou pour l'autre province, et laquelle des deux guerres chacun était plus capable de conduire, des ambassadeurs de Sutrium, de Nepete et de Faléries, en témoignant que les peuples d'Étrurie tenaient des assemblées pour demander la paix, détournèrent sur le Samnium tout le poids de la guerre. Une fois partis, les consuls, pour se procurer plus facilement des vivres et laisser mieux ignorer à l'ennemi le côté d'où viendrait l'attaque, conduisent, Fabius par le territoire de Sora, Decius par celui de Sidicinum, leurs légions dans le Samnium. Arrivés en pays ennemi, l'un et l'autre, dispersant ses troupes, s'avance en le ravageant. Leurs éclaireurs, cependant, devançant toujours les pillards ; aussi ne leur échappe-t-il pas que, près de Tifernum, les ennemis, rangés sur les flancs d'un vallon dérobo, se préparent, quand les Romains y seront entrés, à leur tomber dessus.

Fabius, mettant à l'écart ses bagages dans un endroit sûr, avec une petite garde, prévient ses soldats que le combat est proche, et s'avance, formé en carré, vers l'embuscade ennemie dont nous avons parlé. Les Samnites, désespérant d'attaquer par surprise, et voyant que l'affaire allait en venir à une lutte décisive à découvert, préférèrent, eux aussi, livrer un combat régulier. C'est pourquoi ils descendent en terrain plat, et s'en remettent à la fortune, avec plus de courage que d'espoir. Mais, soit parce qu'ils avaient réuni, dans tous les peuples d'Étrurie, tout ce qu'ils avaient de solide, soit parce que cette bataille, où tout se décidait, augmentait leur courage, ils causèrent quelque crainte, même dans cette lutte ouverte. Fabius, voyant que nulle part on ne délogeait l'ennemi, ordonne à Maximus Fulvius et à Marcus Valérius, tribuns militaires, avec qui il avait couru en première ligne, d'aller vers les cavaliers, et de les exhorter - s'ils se rappellent quelques cas où les forces de la cavalerie sont venues au secours de l'État - à s'efforcer, en ce jour, de garder intacte la gloire de leur ordre : dans le combat d'infanterie, l'ennemi, immobile, résiste ; il ne reste d'espoir que dans une charge de cavalerie. Appelant par leur nom ces jeunes officiers eux-mêmes, tous deux avec une égale bienveillance, Fabius les comble tour à tour d'éloges et de promesses. Mais pensant, de peur que cette tentative réussît..., qu'il fallait procéder par l'habileté, si la force ne servait à rien, il ordonne au légat Scipion de retirer du combat les hastats de la première légion, de les amener par des détours aussi déroboés que possible aux monts les plus proches, de les leur faire gravir à l'abri des vues, et de se montrer soudain dans le dos de l'ennemi.

Les cavaliers, conduits par les tribuns, en se portant brusquement en avant des enseignes, ne troublèrent guère moins les leurs que les ennemis. Mais, devant les escadrons au galop, la ligne samnite resta inébranlable : nulle part on ne put la faire reculer ou la rompre ; et, leur entreprise restant vaine, les cavaliers se replièrent derrière les enseignes et quittèrent le combat. Le courage de l'ennemi s'en accrut, et le front romain n'aurait pu soutenir une lutte si longue, ni une attaque renforcée par sa confiance en elle-même, si, sur l'ordre du consul, la seconde ligne n'avait remplacé la première. Ces



forces intactes arrêtent le Samnite, qui avançait déjà ; et la vue, fort à propos, des enseignes romaines venant des monts, le cri poussé par ces troupes, effrayèrent les Samnites d'une crainte qui n'était pas toute fondée : en effet, non seulement Fabius s'écria que son collègue Decius approchait, mais les soldats, chacun pour soi, murmurèrent que l'autre consul est là, que les légions sont là, en frémissant de joie, et cette erreur utile aux Romains remplit de fuite et de peur les Samnites, qui craignaient surtout d'être écrasés, étant fatigués, par la seconde armée romaine, entière et intacte. Comme ils se dispersèrent dans leur fuite, le massacre ne fut pas en rapport avec l'importance de la victoire. Trois mille quatre cents furent tués ; on en prit environ huit cent trente ; on prit vingt-trois drapeaux.

## Le Samnium est soumis au pillage. Élections consulaires (296)

15

Les Apuliens se seraient joints aux Samnites avant ce combat, si le consul Publius Decius n'était allé, à Malévent, camper en face d'eux, ne les avait forcés à livrer bataille et dispersés. Là aussi il y eut plus de fuyards que de tués : deux mille Apuliens furent tués. Méprisant cet ennemi, Decius conduisit ses légions dans le Samnium. Là les deux armées consulaires, parcourant le pays en sens opposé, dévastèrent tout pendant cinq mois. En quarante-cinq endroits du Samnium Decius établit son camp, et l'autre consul en quatre-vingt-six ; et il n'y resta pas seulement les traces du parapet et des fossés des camps, mais, souvenirs bien plus remarquables, la dévastation du pays environnant et le pillage de cette région. Fabius enleva en outre la ville de Cimetra. On prit là deux mille quatre cents soldats, on en tua, dans la lutte, environ quatre cent trente.

Puis Fabius partit pour Rome en vue des élections, et se hâta de régler cette affaire. Comme les premières centuries appelées à voter nommaient toutes consul Quintus Fabius, le candidat Appius Claudius, personnage consulaire, homme ardent et intrigant, désireux non seulement d'être honoré lui-même du consulat, mais aussi de voir les patriciens reprendre les deux places de consul, employa ses forces et celles de la noblesse entière à se faire nommer consul avec Quintus Fabius. Celui-ci, en invoquant, pour lui, à peu près les mêmes raisons que l'année précédente, refuse d'abord le consulat. La noblesse entoure son siège ; elle le prie d'arracher le consulat à la fange plébéienne, de rendre leur majesté première et à cette charge, et aux familles patriciennes. Fabius, le silence obtenu, calma les passions par des paroles modérées : il aurait, dit-il, accepté les votes au nom de deux patriciens, s'il voyait nommer consul un autre que lui ; mais, dans les circonstances présentes, tenir compte lui-même des votes à son nom, alors que ce serait illégal, voilà un déplorable exemple qu'il ne donnerait pas. Ainsi Lucius Volumnius, plébéien, fut nommé consul avec Appius Claudius ; ils avaient été de même appariés dans un premier consulat. La noblesse reprocha à Fabius de n'avoir pas voulu comme collègue d'Appius Claudius, qui, par l'éloquence et l'habileté dans les affaires civiles, l'emportait sur lui sans aucun doute.

## Intervention d'une délégation samnite à l'assemblée des Étrusques (296)

### 16

Les élections achevées, les anciens consuls reçurent l'ordre de mener la guerre dans le Samnium, leurs pouvoirs étant prorogés pour six mois. C'est pourquoi l'année suivante aussi, sous le consulat de Lucius Volumnius et d'Appius Claudius, Publius Decius, que son collègue avait, comme consul, laissé dans le Samnium, ne cessa, comme proconsul, d'en ravager les terres, jusqu'au moment où l'armée samnite, qui ne se risquait plus nulle part à combattre, finit par être chassée de son territoire. Ces Samnites chassés gagnèrent l'Étrurie ; et, pensant que le but qu'ils avaient souvent tenté en vain d'atteindre par des ambassades, ils l'atteindraient plus efficacement avec cette grande armée, grâce à laquelle leurs prières se mêlaient, pour les Étrusques, de terreur, ils demandèrent une réunion des chefs de l'Étrurie. Ce conseil réuni, les Samnites y exposent depuis combien d'années ils combattent, pour la liberté, contre les Romains : ils ont tout essayé, disent-ils, pour voir s'ils pouvaient, avec leurs seules forces, soutenir une guerre si lourde ; ils ont tenté aussi de se faire aider par des nations voisines sans importance. Ils ont demandé là paix au peuple romain, quand ils ne pouvaient plus supporter la guerre ; ils se sont révoltés, parce que la paix pèse plus à des esclaves, qu'à des hommes libres la guerre. Il ne leur reste d'espoir que dans les Étrusques ; ils savent que cette nation est la plus riche de l'Italie en armes, en hommes et en argent ; ses voisins sont les Gaulois, nés dans le fer et les armes, fiers de leur nature, mais surtout contre le peuple romain, qui, conquis par eux, s'est racheté à pris d'or : ils le rappellent et s'en vantent avec raison ; il s'en faut d'un rien, si les Étrusques ont le même courage qu'autrefois Porsenna et leurs ancêtres, pour qu'on force les Romains, chassés de tout le territoire en deçà du Tibre, à lutter pour leur salut, non pour une tyrannie intolérable sur l'Italie. Il vient d'arriver aux Étrusques une armée samnite toute prête, fournie d'armes et d'argent ; elle les suivra sur-le-champ, même s'ils la conduisent à l'attaque de la ville de Rome.

## Prise de Murgantia, de Romuléa et de Férentinum

17

(1) Tandis qu'en Étrurie les Samnites faisaient cet éloge d'eux-mêmes, et ces efforts, la guerre romaine les rongait chez eux. En effet, Publius Decius, en apprenant par ses éclaireurs que l'armée samnite était partie, convoqua le conseil : "Pourquoi, dit-il, nous promener dans la campagne à porter la guerre de village en village ? Que n'attaquons-nous des villes, et des remparts ? Nulle armée ne garde plus le Samnium ; ses soldats ont quitté leur territoire et se sont eux-mêmes condamnés à l'exil."

Tous l'approuvant, il les mène à l'attaque de Murgantia, ville forte ; et si grande fut l'ardeur des soldats, à la fois par amour pour leur général et par espoir d'un butin plus grand que celui retiré du pillage des campagnes, qu'en un seul jour ils prirent la ville de force, par les armes. Là deux mille cent combattants samnites furent cernés et pris, ainsi qu'un énorme butin. Pour ne pas en encombrer, en alourdir sa colonne, Decius fait convoquer les soldats :

"Cette seule victoire, leur dit-il, ce butin vous contenteront-ils ? Voulez-vous entretenir des espoirs en rapport avec votre courage ? Toutes les villes des Samnites, toutes les fortunes laissées dans ces villes sont à vous, puisque les légions samnites, dispersées par tant de combats, vous les avez enfin chassées de leur territoire. Vendez ce butin, et attirez par le gain les marchands à suivre votre colonne ; je vous fournirai aussitôt de quoi vendre encore. Partons d'ici pour Romulea, où vous attend, sans plus de peine, un butin plus grand."

Le butin vendu çà et là, ils pressent d'eux-mêmes leur général, et se dirigent vers Romulea. Là aussi, sans travaux, sans machines, sitôt que les enseignes se sont approchées, les soldats, nulle force ne les écartant des murs, chacun au plus près, y appliquent rapidement des échelles et parviennent sur les remparts. La place est prise et pillée ; deux mille trois cents hommes environ furent tués, six mille pris, et le soldat s'empara d'un énorme butin, qu'il fut forcé de vendre aussitôt, comme le premier. De là on le mène à Ferentinum, et quoiqu'on ne lui donne aucun repos, il marche avec un entrain extrême. Mais ici il y eut plus de peine et de danger : les remparts furent défendus avec la plus grande vigueur ; le lieu était fort et par art et par nature ; mais rien ne résista au soldat, habitué au pillage. On tua environ trois mille ennemis, près des murs ; le butin fut pour le soldat. L'honneur d'avoir attaqué ces places, certaines annales le rapportent, en grande partie, à (Fabius) Maximus : Murgantia, disent-elles, fut attaquée par Decius, mais Fabius attaqua Ferentinum et Romulea. Il y a des auteurs pour donner cette gloire aux nouveaux consuls, certains non à tous deux, mais à l'un des deux, à Lucius Volumnius : c'était à lui qu'était échue la "province" du Samnium.

## Arrivée du consul Volumnius au camp de son collègue, Appius Claudius

### 18

Tandis que ces faits se passent dans le Samnium (sous la direction et les auspices de qui que ce fût), contre les Romains, en Étrurie, des peuples nombreux soulèvent une grande guerre, à l'instigation de Gellius Egnatius, un samnite. (2° Presque tous les Toscans avaient décidé la guerre ; la contagion avait gagné les peuples d'Ombrie les plus proches, et l'on sollicitait à prix d'argent l'aide des Gaulois. Toute cette multitude se concentrait au camp samnite. Quand ce brusque soulèvement fut annoncé à Rome, le consul Lucius Volumnius, avec la seconde et la troisième légion et quinze mille alliés, étant déjà parti pour le Samnium, on décida qu'Appius Claudius irait le plus tôt possible en Étrurie. Deux légions romaines le suivirent, la première et la quatrième, et douze mille alliés ; on campa non loin de l'ennemi. Mais ce fut plutôt cette prompte arrivée qui réussit à contenir, par la crainte du nom romain, certains peuples étrusques qui regardaient déjà du côté des armes, qu'une opération quelconque, bien habile ou bien heureuse, menée là-bas par le consul. Beaucoup de combats furent engagés en des endroits ou à des heures défavorables ; les espoirs de l'ennemi le rendaient de jour en jour plus pressant, et déjà l'on était près de ne voir ni les soldats se fier assez à leur général, ni le général à ses soldats. Il envoya une lettre à son collègue pour le faire venir du Samnium : voilà ce que je trouve dans trois livres d'annales. Il m'ennuie cependant de donner ce fait pour certain, quand ce fut là justement un point discuté entre ces consuls du peuple romain, qui remplissaient déjà pour la seconde fois cette même charge, Appius niant avoir envoyé une lettre, Volumnius affirmant que c'était une lettre d'Appius qui l'avait mandé.

Déjà Volumnius avait pris dans le Samnium trois places, dans lesquelles trois mille ennemis environ avaient été tués, et la moitié, à peu près, de ce nombre faits prisonniers ; il avait réprimé les séditions des Lucaniens, soulevées par des chefs plébéiens sans ressources, grâce aux dispositions extrêmement favorables des grands, et en envoyant là comme proconsul Quintus Fabius avec sa vieille armée. Il laisse à Decius le territoire ennemi à ravager ; lui-même, avec ses troupes, il va rejoindre son collègue en Étrurie. À son arrivée, tous le reçurent avec joie ; seul, Appius montra - d'après la conscience qu'il avait, je pense, de sa conduite - de l'irritation, à bon droit, s'il n'avait rien écrit, mais en usant d'une dissimulation vile et ingrate, s'il avait eu besoin de secours. À peine, en effet, se furent-ils salués qu'Appius, qui était sorti à la rencontre de Volumnius, lui dit : "Cela va-t-il bien, Lucius Volumnius ? Où en sont les affaires dans le Samnium ? Quelle raison t'a amené à quitter ta province ?" Volumnius répond que dans le Samnium la situation est favorable ; que c'est la lettre où Appius le mandait qui l'a fait venir ; si elle est fautive, et qu'on n'ait pas besoin de lui en Étrurie, il va, sur-le-champ, faire faire demi-tour à ses troupes et s'en aller. "Va-t-en, lui répond Appius, et que nul ne te retienne ; car il n'est pas du tout convenable, quand, peut-être, tu suffis à peine à la guerre dont tu es chargé, que tu te glorifies d'être venu ici porter secours à d'autres." Hercule veuille que l'affaire tourne bien, répond Volumnius : mieux vaut une peine inutile qu'un événement qui aurait rendu insuffisante pour l'Étrurie une seule armée consulaire.

## Victoire des armées consulaires sur les Étrusques et sur leurs alliés samnites (296)

### 19

Les consuls se séparaient déjà, quand les légats et les tribuns de l'armée d'Appius les entourent : les uns prient leur général, au moment où le secours d'un collègue, qu'on aurait dû demander, s'offre de lui-même, de ne pas le dédaigner ; plus nombreux sont ceux qui s'opposent au départ de Volumnius ; ils le conjurent de ne pas trahir l'État par ce déplorable différend avec un collègue ; quand il sera, disent-ils, arrivé quelque désastre, on en accusera davantage le consul qui aura laissé l'autre que celui qu'il aura laissé ; on en est arrivé à ce point que, pour le succès ou l'échec en Étrurie, tout l'honneur ou le déshonneur sera attribué à Lucius Volumnius ; nul ne demandera ce qu'a dit Appius, mais quel a été le sort de l'armée ; Volumnius est renvoyé par Appius, mais l'État et l'armée le retiennent : qu'il éprouve seulement les sentiments des soldats !

Parmi ces avis et ces prières, on entraîne les consuls, presque malgré eux, à l'assemblée. On tint là des discours plus longs, à peu près dans le sens où l'on avait discuté en petits groupes. Comme Volumnius, dont la cause était la meilleure, ne paraissait pas non plus mauvais orateur en face de l'éloquence remarquable de son collègue, et comme Appius disait ironiquement que tous devaient le remercier de leur avoir donné, au lieu d'un consul muet, sans langue, un homme allant jusqu'à l'éloquence ; que dans son premier consulat, les premiers mois surtout, Volumnius ne pouvait ouvrir la bouche, tandis que maintenant il semait les discours au peuple ; "Combien j'aimerais mieux, dit Volumnius, t'avoir appris à agir avec décision, qu'avoir appris de toi à parler savamment !" Pour finir, il lui proposa un arrangement, propre à décider lequel des deux était, non pas le meilleur orateur - l'État n'en avait pas besoin - mais le meilleur général : il y avait deux provinces, l'Étrurie et le Samnium ; Appius pouvait choisir celle qu'il préférait ; Volumnius, avec son armée, mènerait les affaires soit en Étrurie, soit dans le Samnium. Alors les soldats crièrent que les deux consuls devaient faire ensemble la guerre aux Étrusques. Remarquant leur accord, Volumnius leur dit : "Puisqu'en interprétant les intentions de mon collègue, je me suis trompé, je ne m'exposerai pas à ce que les vôtres demeurent obscures : voulez-vous que je reste ou que je parte ? Manifestez-le par vos cris." Un si grand cri s'éleva alors, qu'il fit sortir les ennemis de leur camp : saisissant leurs armes, ils descendent en bataille. Volumnius fait, lui aussi, sonner le signal et sortir les enseignes de son camp. Appius hésita, dit-on, en voyant que, soit qu'il combattît ou restât inactif, on attribuerait la victoire à son collègue ; puis, craignant que ses propres légions ne suivissent aussi Volumnius, il donna lui-même aux siens le signal qu'ils réclamaient.

Des deux côtés, on se rangea assez mal : le général des Samnites, Gellius Egnatius, était allé au fourrage avec quelques cohortes, et c'était de leur propre élan, plutôt que sous la direction ou les ordres de quelqu'un, que ses soldats entreprenaient le combat ; quant aux armées romaines, elles ne furent pas amenées en ligne toutes deux en même temps, et le temps manqua pour les ranger. Volumnius engage le combat avant qu'Appius soit arrivé devant l'ennemi : ce fut donc sur un front irrégulier qu'on lutta ; et, comme si le sort voulait changer les adversaires habitués les uns aux autres, les Étrusques marchèrent contre Volumnius, les Samnites, un peu retardés par l'absence de leur chef, contre Appius. Au milieu du combat, au moment décisif, Appius, dit-on, levant, en première ligne, les

mains au ciel de façon à être remarqué, pria ainsi : “Bellone, si aujourd’hui tu nous donnes victoire, je te dédie un temple.” Après cette prière, comme si la déesse le poussait, il égala lui-même le courage de son collègue et de son armée. Les généraux accomplissent toutes les tâches du commandement, et les soldats de chaque armée, de peur que la victoire ne vienne de l’autre, font tous leurs efforts. Ils enfoncent ainsi et mettent en fuite l’ennemi, qui ne résistait qu’avec peine à une masse de troupes plus grande que celle avec laquelle il avait coutume d’en venir aux mains. En le pressant dans son recul, en le poursuivant dispersé, ils le refoulèrent vers son camp. Là, l’intervention de Gellius et de cohortes sabelliques fit reprendre un peu le combat ; celles-ci mêmes bientôt dispersées, déjà les vainqueurs attaquaient le camp ; et, Volumnius en personne marchant avec un drapeau vers la porte, Appius, en répétant le nom de Bellone Victorieuse, enflammant le courage des soldats, à travers palissades et fossés ils y firent irruption. Le camp fut pris et pillé ; on y trouva beaucoup de butin ; qui fut abandonné au soldat. Sept mille huit cents ennemis furent tués, deux mille cent vingt pris.

## Le consul Volumnius arrête une colonne samnite chargée de butin (296)

### 20

Tandis que les deux consuls et toutes les forces romaines préféraient se porter vers la guerre étrusque, dans le Samnium de nouvelles armées, se levant pour ravager le territoire de l'empire romain, par le pays de Vescia passent en Campanie et sur les terres de Falerne, et y font un immense butin. Volumnius revenait à longues étapes dans le Samnium (car déjà les pouvoirs de Fabius et de Decius, qu'on avait prorogés, étaient près de leur fin) ; les bruits concernant l'armée samnite et les pillages en territoire campanien l'amènent, pour protéger ces alliés, à changer de direction. Une fois arrivé sur le territoire de Calès, il voit lui-même les traces récentes du fléau, et les gens de Calès lui racontant que l'ennemi traîne déjà tant de butin, qu'il a peine à dérouler sa colonne ; aussi, ajoutent-ils, ses chefs disent déjà ouvertement qu'il faut retourner tout de suite dans le Samnium pour y laisser le butin, et revenir en expédition, au lieu d'exposer une armée si lourdement chargée à une bataille. Quoique cela fût vraisemblable, Volumnius pensa qu'il fallait le reconnaître plus sûrement : il envoie des cavaliers enlever des pillards, errant, dispersés, par les champs. En les questionnant, il apprend d'eux que l'ennemi campe au bord du Vulturne, qu'il en partira à la troisième veille, qu'il va vers le Samnium.

Ces faits bien reconnus, Volumnius part, et il s'installe à une distance telle des ennemis, qu'ils ne puissent apprendre son arrivée par suite d'une proximité trop grande, et qu'en même temps, s'ils partent de leur camp, il les écrase. Un peu avant le jour il s'approche de leur camp, et envoie des hommes qui savent la langue osque épier ce qu'on y fait. Mêlés aux ennemis, ce qui était facile dans le désordre de la nuit, ils reconnaissent que les enseignes, mal entourées, sont déjà parties, que c'est le butin qui sort maintenant avec sa garde, colonne peu mobile, et où chacun ne s'occupe que de soi, sans entente entre personne ni commandement bien assuré. Le moment parut très propre à une attaque ; déjà le jour approchait ; aussi, faisant sonner le signal, Volumnius attaque la colonne ennemie. Les Samnites, embarrassés par leur butin, peu nombreux sous les armes, les uns pressent le pas, en poussant leurs prises devant eux, les autres s'arrêtent, se demandant s'il est plus sûr d'avancer ou de rentrer au camp. Pendant qu'ils hésitent, ils sont écrasés ; déjà les Romains avaient franchi le retranchement ; le massacre et le tumulte étaient au camp.

La colonne samnite, outre le désordre provoqué par l'ennemi, avait été troublée aussi par la brusque révolte des prisonniers : les uns, s'étant dégagés eux-mêmes, détachaient ceux qui étaient encore enchaînés, les autres arrachaient les armes fixées aux bagages des soldats, et provoquaient un tumulte plus terrible que le combat lui-même, car ils étaient mêlés à l'armée ennemie. Ils accomplirent ensuite un exploit mémorable : comme le général Staius Minacius s'approchait des rangs et les exhortait, ils l'attaquent ; dispersant les cavaliers d'escorte, ils l'entourent, et, sur son cheval, l'entraînent, prisonnier, vers le consul romain. Ce tumulte fit revenir la tête de la colonne samnite, et le combat, déjà près de sa fin, reprit ; mais il ne put être soutenu bien longtemps. Il y eut environ six mille hommes tués, deux mille cinq cents prisonniers, parmi lesquels quatre tribuns militaires ; on enleva trente drapeaux ; et, ce qui fut le plus agréable aux vainqueurs, on reprit sept mille quatre cents prisonniers, et un énorme butin fait sur les alliés. Les propriétaires en furent mandés par un édit, qui leur fixa un jour pour reconnaître et reprendre leurs biens. Les objets dont le maître ne se présenta pas furent abandonnés aux soldats ; mais ils durent



vendre ce butin, pour n'avoir pas l'esprit ailleurs qu'aux armes.

Cette dévastation du territoire campanien avait causé à Rome un trouble profond ; et par hasard, durant ces mêmes jours, on y avait, d'Étrurie, apporté la nouvelle qu'après le départ de l'armée de Volumnius, l'Étrurie avait été appelée aux armes, et que Gellius Egnatius, général des Samnites, poussait les Ombriens à la défection et offrait aux Gaulois des sommes considérables pour les séduire. Ces nouvelles épouvantèrent le sénat, qui fit proclamer une suspension des affaires et enrôler des hommes de toutes sortes. Non seulement les hommes libres et les mobilisables durent prêter serment, mais on forma des cohortes d'hommes âgés, et des centuries d'affranchis. On discutait aussi des moyens de défendre la ville, et le préteur Publius Sempronius dirigeait tout cela. Le sénat fut pourtant soulagé d'une partie de ses soucis par une lettre du consul Lucius Volumnius, apprenant que les pillards de la Campanie avaient été massacrés ou dispersés. Pour cette victoire, on décrète des actions de grâce au nom du consul, et l'on met fin à la suspension des affaires, qui avait duré dix-huit jours. On célébra les actions de grâce avec beaucoup de joie. Puis on commença à discuter sur la défense de la région dévastée par les Samnites : on décida de mener deux colonies aux environs des territoires de Vescia et de Falerne, l'une à l'embouchure du Liris, — on l'appela Minturnes, — l'autre dans le défilé de Vescia, attenant au territoire de Falerne, où fut, dit-on, la ville grecque de Sinope, appelée ensuite Sinuessa par les colons romains. On chargea les tribuns de la plèbe d'ordonner, par un plébiscite, au préteur Publius Sempronius de nommer des triumvirs pour conduire ces colons. Mais on ne trouvait pas facilement des gens pour se faire inscrire : tous pensaient qu'on les envoyait monter une garde perpétuelle, ou presque, dans une contrée ennemie, et non vivre dans leurs terres.

Le sénat fut détourné de ces soucis par la guerre d'Étrurie, qui s'aggravait, et par les lettres fréquentes d'Appius, avertissant de ne pas négliger les mouvements de cette région : quatre nations, disait-il, réunissaient leurs armes, Étrusques, Samnites, Ombriens et Gaulois ; déjà elles avaient établi des camps dans deux directions, un seul emplacement ne pouvant contenir une telle multitude. Pour cela, et en vue des élections (le moment en approchait déjà), le consul Volumnius fut rappelé à Rome. Avant d'inviter les centuries à voter, il convoqua le peuple à une assemblée et y expliqua longuement l'importance de la guerre d'Étrurie : déjà, dit-il, au moment où lui-même menait là-bas les affaires avec son collègue, cette guerre était telle que ni un seul général, ni une seule armée ne pouvait y suffire ; et il s'y était ajouté depuis, à ce qu'on disait, les Ombriens et une forte armée gauloise. C'étaient des généraux chargés de lutter contre quatre peuples qu'à titre de consuls, on élisait ce jour-là : les citoyens devaient s'en souvenir. Pour lui, ajoutait Volumnius, s'il n'était convaincu que le peuple romain, d'accord, allait nommer consul l'homme que, sans aucun doute, on considérait alors comme le meilleur chef, il l'aurait nommé dictateur sur-le-champ.

## Élection des consuls et du préteur pour l'année 295

22

Personne ne doutait que Quintus Fabius ne fût désigné à l'unanimité : et ce fut lui que les centuries prérogatives et toutes les centuries appelées à voter les premières désignèrent comme consul, avec Lucius Volumnius. Fabius fit le même discours que deux ans avant ; puis, vaincu par l'unanimité des électeurs, il en vint enfin à demander comme collègue Publius Decius : ce serait, dit-il, le soutien de sa vieillesse ; par la censure et les deux consulats qu'ils avaient gérés ensemble, il avait éprouvé que rien, mieux que l'entente entre les collègues, n'assurait la protection de l'État. À quelqu'un de nouveau venant partager son pouvoir, son âme de vieillard ne pourrait s'habituer qu'avec peine ; avec un homme dont il connaissait le caractère, il se concerterait plus facilement.

Le consul souscrivit à son discours et pour les éloges mérités accordés à Publius Decius, et en rappelant quels maux, nés de la discorde, étaient survenus dans la direction des opérations militaires, en faisant remarquer quel péril extrême, ou peu s'en fallait, les luttes entre son collègue et lui avaient fait courir récemment. Decius et Fabius vivaient n'ayant tous deux qu'un seul cœur, qu'une seule volonté ; ils étaient, en outre, des hommes nés pour faire campagne, grands par leurs actions, inhabiles aux combats de mots et aux coups de langue : et c'étaient là des caractères de consuls ; les hommes habiles et adroits, versés dans le droit et l'éloquence, tels qu'Appius Claudius, il fallait les garder à la tête de la ville et du forum, les nommer préteurs pour rendre la justice.

Ces discours occupèrent la journée. Le lendemain, suivant la prescription du consul, on fit les élections consulaires et prétoriennes. On nomma consuls Quintus Fabius et Publius Decius, et Appius Claudius préteur ; tous étaient absents. Lucius Volumnius, par un sénatus-consulte et un plébiscite, fut prorogé pour un an dans son commandement.

## Le culte de la Pudeur féminine

23

Cette année-là il y eut beaucoup de prodiges ; pour en détourner les effets, le sénat ordonna deux jours de prières ; le trésor fournit le vin et l'encens ; un grand nombre d'hommes et de femmes allèrent supplier les dieux. Ce qui rendit ces prières remarquables, ce fut, dans la chapelle de la Pudeur patricienne, située au marché aux boeufs, près du temple rond d'Hercule, une querelle qui s'éleva entre les matrones. Virginie, fille d'Aulus, patricienne mariée à un plébéien, le consul Lucius Volumnius, fut écartée de leur cérémonie religieuse par les matrones, parce qu'elle s'était mésalliée. De là une brève altercation, qui, par suite de l'irascibilité féminine, aboutit à une lutte ardente, Virginie se glorifiant justement d'être entrée dans le temple de la Pudeur patricienne comme étant patricienne et pudique, mariée à un seul homme, à qui on l'avait conduite vierge, et de n'avoir pas à se repentir de son mari, de ses charges ni de ses exploits. Un acte éclatant de sa part ajouta encore à ces fières paroles : dans la rue Longue, où elle habitait, elle prit, sur une partie de sa maison, la place nécessaire à une petite chapelle, y établit un autel, et, après s'être plainte aux matrones plébéiennes, qu'elle avait convoquées, de l'outrage des patriciennes, leur dit : "Cet autel, je le dédie à la Pudeur plébéienne, et je vous exhorte, comme les hommes de cette cité rivalisent de courage, à rivaliser de pudeur entre matrones, et à vous efforcer de faire dire que cet autel est honoré, s'il se peut, plus saintement que l'autre, et par des femmes plus chastes." Cet autel fut honoré suivant les mêmes rites que le premier : aucune femme autre que les matrones d'une pudeur éprouvée, et n'ayant eu qu'un seul mari, n'eut le droit d'y sacrifier. Ce culte fut ensuite prostitué à des femmes impures, — et non seulement à des matrones, mais à des femmes de toute classe, — et il finit par tomber dans l'oubli.

La même année, Cneius et Quintus Ogulnius, édiles curules, assignèrent quelques usuriers ; leurs biens furent confisqués, et, avec ce qui revint au trésor, les édiles curules firent placer des portes de bronze au Capitole, des vases d'argent, de quoi garnir trois tables, dans la nef de Jupiter, une statue de Jupiter avec son quadriges sur le faîte du temple et, près du figuier Ruminal, des images des enfants fondateurs de Rome sous les mamelles de la louve ; ils pavèrent aussi, en pierres carrées, un trottoir, de la porte Capène au temple de Mars. De même, les édiles de la plèbe, Lucius Aelius Paetus et Caius Fulvius Curvus, avec l'argent tiré aussi des amendes, celles qu'ils avaient infligées aux fermiers des pâturages publics condamnés, donnèrent des jeux et placèrent des coupes d'or au temple de Cérès.

### 3. Progrès de la domination romaine (295 à 293 av. J.-C.)

#### Rivalités entre les deux consuls pour l'attribution des postes (295)

##### 24

Puis Quintus Fabius, pour la cinquième fois, et Publius Decius, pour la quatrième, entrèrent en charge comme consuls, après avoir été collègues dans trois consulats et une censure ; et ils n'étaient pas moins célèbres par la gloire de leurs exploits, qui était immense, que par leur accord. S'il ne fut pas constant, son interruption vint, je crois, d'une rivalité entre leurs ordres plutôt qu'entre eux, les patriciens désirant que Fabius eût l'Étrurie comme province à titre extraordinaire, les plébéiens engageant Decius à remettre l'affaire au tirage au sort. Il y eut certainement une discussion sur ce point au sénat ; et, quand, dans cette assemblée, Fabius l'eut emporté, l'affaire fut renvoyée au peuple. À cette assemblée, comme il est naturel entre des soldats, qui comptaient plus sur leurs actions que sur leurs paroles, on parla peu. Fabius dit que l'arbre qu'il avait planté, il était scandaleux qu'un autre en ramassât les fruits : c'était lui qui avait ouvert la forêt Ciminia, frayé un chemin, à travers ces gorges sans chemin, à l'attaque romaine. Pourquoi l'avoir sollicité, à son âge, si l'on voulait faire mener la guerre par un autre général ? Certes, ajoute-t-il en passant peu à peu aux reproches, c'est un adversaire qu'il a choisi, non un associé à son pouvoir, et Decius en veut à l'entente qu'ils ont maintenue dans trois collègues. Enfin, il ne désire, lui, rien de plus qu'être envoyé dans une province, si on l'en juge digne ; il a été à la disposition du sénat, il sera aux ordres du peuple.

Publius Decius se plaignait des injustices du sénat : tant qu'ils l'ont pu, disait-il, les patriciens se sont efforcés d'interdire aux plébéiens l'accès des grands honneurs : depuis que la valeur, toute seule, est parvenue à ne pas rester sans honneur, dans quelque classe d'hommes qu'elle se montre, ils cherchent comment rendre vains non seulement les suffrages du peuple, mais les jugements mêmes de la fortune, et les faire tourner au pouvoir de quelques-uns. Tous les consuls, avant lui, ont tiré au sort leur province ; maintenant, c'est sans tirage au sort que le sénat donne une province à Fabius. Si c'est pour l'honorer, il a assez bien mérité de Decius lui-même, et de l'État, pour que Decius favorise sa gloire, pourvu qu'un affront pour lui-même ne soit pas la condition de l'éclat de Fabius. Or qui doute que, quand une seule guerre est pénible et difficile, la confier, sans tirage au sort, à l'un des deux consuls, ce soit juger l'autre superflu et inutile ? Fabius se glorifie de ses exploits en Étrurie ; Publius Decius veut s'en glorifier aussi ; et, peut-être ce feu que Fabius a laissé étouffé, mais de façon que, si souvent, il donne tout à coup un nouvel incendie, il l'éteindra, lui, Decius. Enfin, il est prêt à céder à son collègue honneurs et récompenses, par respect pour son âge et sa majesté ; mais quand des dangers, des combats se présentent, il ne les lui cède pas spontanément, il ne les lui cédera pas et, à défaut d'autre résultat, il obtiendra du moins que ce qui appartient au peuple soit donné par l'ordre du peuple, plutôt que par la faveur des sénateurs. Il prie Jupiter très bon, très grand, et les Immortels, de lui donner, pour le tirage au sort, des chances égales à celles de son collègue, s'ils veulent lui donner la même valeur, le même bonheur dans la direction de la guerre. Il est, certes, naturellement équitable, et d'un exemple utile, et il importe à la renommée du peuple romain, que ses consuls soient capables l'un comme l'autre de bien mener la guerre d'Étrurie.

Fabius, sans adresser d'autre prière au peuple romain que celle de lire aux tribus, avant de les faire entrer au "parc" pour le vote, la lettre envoyée d'Étrurie par le préteur Appius Claudius, quitta le comitium. Et l'accord ne fut pas moins grand dans le peuple qu'au sénat pour attribuer, sans tirage au sort, la province d'Étrurie à Fabius.

## Fabius part en Étrurie

25

Alors accoururent vers le consul presque tous les mobilisables ; chacun de son côté donnait son nom : si grand était le désir de servir sous un tel chef ! Entouré de cette foule, Fabius dit : “Quatre mille fantassins, six cents cavaliers, voilà seulement ce que j’ai l’intention d’enrôler ; ceux d’entre vous qui auront donné leurs noms aujourd’hui et demain, je les emmènerai avec moi. Je m’inquiète davantage de vous ramener tous riches, que de faire campagne avec beaucoup de soldats”.

Parti avec cette armée maniable, et qui nourrissait d’autant plus de confiance et d’espoir que son chef n’avait pas réclamé des troupes innombrables, Fabius se dirige vers la place d’Aarna dont les ennemis n’étaient pas loin, et vers le camp du préteur Appius. Quelques milles avant d’y arriver, des soldats qui, protégés par une patrouille, allaient au bois, le rencontrent ; en voyant les licteurs qui marchaient en tête, en apprenant que ce consul était Fabius, joyeux, pleins d’allégresse, ils remercient les dieux et le peuple romain de leur avoir envoyé un tel général. Puis comme, entourant le consul, ils le saluaient, Fabius leur demande où ils se dirigent ; et quand ils répondent qu’ils vont au bois : “Que me dites-vous”, répond-il, “n’auriez-vous pas de camp fortifié ? ” Eux s’écriant qu’il était bien fortifié d’une double palissade et d’un fossé, et que cependant ils éprouvaient de grandes craintes : “Vous avez donc, leur dit Fabius, assez de bois ; retournez-vous et arrachez vos palissades.” Ils retournent au camp, et là terrifient, en arrachant la palissade, et les soldats qui étaient restés au camp, et Appius lui-même ; alors, chacun de son côté, ils se mettent à dire aux autres qu’ils agissent sur l’ordre du consul Fabius. Le lendemain on décampa et le préteur Appius fut renvoyé à Rome. Nulle part, depuis, les Romains n’eurent de camp fixe. Fabius disait qu’il n’était pas bon qu’une armée séjournât à un endroit : les marches et les déplacements la rendaient plus mobile et mieux portante. Mais on faisait seulement les marches que permettait l’hiver, qui n’était pas encore fini.

Au début du printemps, laissant la seconde légion à Clusium, appelée autrefois Camars, et confiant le commandement du camp au propréteur Lucius Scipion, Fabius retourna lui-même à Rome pour y discuter au sujet de la guerre, soit de son propre mouvement, parce qu’il avait en vue une guerre plus importante que les bruits courants ne le lui avaient fait croire, soit mandé par un sénatus-consulte : car ces deux hypothèses sont émises. Ce fut le préteur Appius Claudius qui, d’après certains, parut le faire rappeler, en grossissant au sénat et devant le peuple, comme il l’avait fait sans cesse par ses lettres, ce qu’on avait à craindre de la guerre d’Étrurie : un seul général, une seule armée, n’y suffiraient pas, disait-il, contre quatre peuples ; on courait le danger - qu’ils s’unissent pour accabler un seul homme, ou se séparent pour porter la guerre en des sens opposés - qu’un seul homme ne pût en même temps faire face à tout. Il avait laissé là-bas, disait-il, deux légions romaines, et il n’y était pas arrivé cinq mille hommes, fantassins et cavaliers, avec Fabius. Il était donc d’avis que le consul Publius Decius allât au plus tôt en Étrurie rejoindre son collègue ; qu’on donnât à Lucius Volumnius la “province” du Samnium ; ou, si le consul préférait aller dans sa province, que Volumnius allât en Étrurie rejoindre l’autre consul avec une armée consulaire normale.

Tandis que ce discours du préteur ébranlait beaucoup de gens, Publius Decius fut

d'avis, dit-on, qu'on laissât sur tous ces points une entière liberté à Quintus Fabius, jusqu'à ce que celui-ci, s'il le pouvait sans désavantage pour l'État, fût venu lui-même à Rome, ou y eût envoyé un de ses légats, de qui le sénat apprendrait l'importance de la guerre d'Étrurie, celle des troupes qu'il fallait pour la mener et le nombre de généraux nécessaire.



## En l'absence de Fabius, les Gaulois massacrent une légion romaine près de Clusium

26

À Rome, Fabius, au sénat comme devant le peuple où il fut amené, tint un discours modéré, de façon à ne paraître ni grossir ni diminuer la guerre par rapport aux bruits qui couraient sur elle, et à sembler plutôt, en prenant avec lui un autre général, accorder quelque chose à la frayeur des gens, que parer à un danger menaçant pour lui-même ou pour l'État. Mais, dit-il, si on lui donnait quelqu'un pour l'aider dans cette guerre et partager son commandement, comment pouvait-il oublier le consul Publius Decius, qu'il avait éprouvé tant de fois comme collègue ? Il n'était personne qu'il préférât se voir adjoindre ; avec Publius Decius, il aurait assez de troupes, il n'aurait jamais trop d'ennemis ; et, si son collègue préférait autre chose, il demandait du moins, lui, qu'on lui adjoignît Lucius Volumnius.

Sur toutes ces questions, le peuple, le sénat et son collègue lui-même laissèrent décider Fabius ; et Publius Decius s'étant montré prêt à partir soit pour le Samnium, soit pour l'Étrurie, la joie et les félicitations furent si grandes qu'on se représentait d'avance la victoire, et qu'on semblait avoir décerné aux consuls le triomphe, et non le soin d'une guerre.

Je trouve chez certains historiens que, sitôt entrés en charge, les consuls Fabius et Decius partirent pour l'Étrurie, sans un mot sur le tirage au sort des provinces et les débats entre collègues que j'ai exposés. D'autres, en revanche, ne se sont pas même contentés d'exposer ces débats-là ; ils y ont ajouté et des accusations d'Appius, devant le peuple, contre Fabius absent, et des manifestations opiniâtres de ce préteur contre le consul présent, et une nouvelle lutte entre les deux collègues, Decius souhaitant que chacun gardât la charge de sa province. On commence à être d'accord à partir du moment où les lieux consuls partirent pour la guerre.

Mais avant qu'ils parvinssent en Étrurie, les Gaulois Sénons, foule immense, vinrent à Clusium attaquer la légion romaine et son camp. Scipion, qui commandait ce camp, pensant qu'il fallait aider, par l'avantage de la position, ses soldats peu nombreux, fit gravir à son armée une colline située entre la ville et le camp. Mais, comme il arrive dans une manœuvre soudaine, il n'éclaira pas suffisamment sa marche vers cette hauteur, que les ennemis avaient occupée en l'abordant d'un autre côté. Ainsi sa légion fut taillée en pièces par derrière et cernée, l'ennemi la pressant de tous côtés. Cette légion fut détruite à de façon qu'il ne resta pas un homme pour l'annoncer, disent encore certains historiens, et les consuls, qui, déjà, n'étaient pas loin de Clusium, ne reçurent pas la nouvelle de cette défaite, avant d'avoir sous leurs yeux des cavaliers gaulois portant des têtes suspendues au poitrail de leurs chevaux ou fixées au bout de leurs lances, et montrant leur triomphe par un chant de leur façon. Il y a des écrivains pour rapporter que ces adversaires furent des Ombriens, non des Gaulois ; qu'on ne subit pas là une si grande défaite ; qu'à des fourrageurs cernés avec le légat Lucius Manlius Torquatus, Scipion, propréteur, vint, du camp, porter secours ; que les Ombriens vainqueurs, le combat recommençant, furent vaincus, et qu'on leur enleva prisonniers et butin. Il est plus vraisemblable qu'on subit cette défaite des mains des Gaulois que de celles des Ombriens, car souvent d'autres fois, mais cette année-là surtout, la terreur d'une invasion gauloise occupa plus que toute autre

la cité. Aussi, outre que les deux consuls étaient partis pour la guerre avec quatre légions, une importante cavalerie romaine, mille cavaliers campaniens d'élite envoyés pour cette guerre, et une armée d'alliés et d'hommes de nom latin plus nombreuse que l'armée romaine, deux autres armées furent, non loin de Rome, opposées à l'Étrurie, l'une sur le territoire Falisque, l'autre sur celui du Vatican. Cneius Fulvius et Lucius Postumius Megellus, tous deux propréteurs, reçurent l'ordre d'établir sur ces deux points des camps fixes.

## La bataille de Sentinum en Ombrie (295)

27

Les consuls, ayant franchi l'Apennin, rencontrèrent l'ennemi sur le territoire de Sentinum. Là, à quatre milles environ de lui, ils établirent leur camp. Les ennemis délibérèrent ensuite et convinrent de ne pas se mêler tous en un seul camp et de ne pas descendre au combat tous ensemble : aux Samnites on joignit les Gaulois, aux Étrusques les Ombriens. On fixa le jour de la bataille ; les Samnites et les Gaulois furent chargés de la livrer ; pendant la lutte même, les Étrusques et les Ombriens devaient attaquer le camp romain. Ces plans furent troublés par trois déserteurs de Clusium, qui, de nuit, à la dérobée, passèrent au consul Fabius, et, après avoir révélé le plan de l'ennemi, furent renvoyés, avec des récompenses, pour épier toute nouvelle décision et la rapporter aussitôt. Les consuls écrivent à Fulvius de quitter le territoire Falisque, à Postumius celui du Vatican, d'amener leurs armées à Clusium et de ravager avec la plus grande violence les terres ennemies. Le bruit de ces ravages fit partir les Étrusques de Sentinum pour protéger leur pays. Les consuls alors de presser l'ennemi, pour livrer bataille en leur absence. Pendant deux jours ils le provoquèrent au combat : pendant deux jours on ne fit rien de mémorable : quelques hommes tombèrent de part et d'autre, et les esprits furent excités à livrer une bataille régulière plus qu'on n'en vînt encore à une lutte générale et décisive. Le troisième jour, enfin, toutes les troupes descendirent dans la plaine.

Tandis que, rangées en bataille, les armées restaient immobiles, une biche, chassée des montagnes en fuyant un loup, accourt à travers champs entre les deux armées ; puis, les deux bêtes tournant en sens opposés, la biche dirigea sa course vers les Gaulois, le loup vers les Romains. Au loup, les rangs livrèrent passage ; la biche, les Gaulois la tuèrent. Dans les premiers rangs, un soldat romain dit alors : "La fuite et le massacre tournent de ce côté, où vous voyez gisant l'animal consacré à Diane ; de notre côté, le loup de Mars, vainqueur, sans atteinte et sans blessure, nous a rappelé notre origine Martiale et notre fondateur."

À l'aile droite se tenaient les Gaulois, à l'aile gauche les Samnites. Contre les Samnites, Quintus Fabius rangea la première et la troisième légion, formant l'aile droite ; contre les Gaulois, pour former l'aile gauche, Decius rangea la cinquième et la sixième légion ; la seconde et la quatrième, avec le proconsul Lucius Volumnius, faisaient la guerre dans le Samnium. Au premier choc, les forces se trouvèrent si égales en cette affaire, que, si les Étrusques et les Ombriens avaient été présents, ou en ligne, ou au camp, de quelque côté qu'ils se fussent portés, les Romains auraient dû accepter la défaite.

Mais, quoique Mars et la fortune de la guerre fussent encore communs aux deux partis, et que le sort n'eût pas encore décidé de quel côté il donnerait la puissance, le combat n'était pas du tout le même à l'aile droite et à l'aile gauche. Les Romains de Fabius se défendaient plus qu'ils n'attaquaient, et l'on cherchait, là, à prolonger la lutte le plus possible, le général étant persuadé que les Samnites comme les Gaulois étaient fougueux dans leur premier élan ; qu'il suffisait alors de leur résister ; que, la lutte se prolongeant, l'ardeur des Samnites s'affaiblissait peu à peu ; quant aux Gaulois, c'étaient leurs corps mêmes, tout à fait incapables de supporter la fatigue et la chaleur, qui fondaient en eau : au début de leurs combats, ils étaient plus que des hommes ; à la fin, moins que des femmes. Aussi gardait-il pour le moment où ces ennemis, d'habitude, se laissaient vaincre, les forces de ses soldats aussi intactes que possible. Decius, plus fougueux à cause de son âge et de la violence de ses passions, déploya tout ce qu'il avait de forces dès le début de la lutte. Trouvant trop lent le combat d'infanterie, il pousse à l'attaque sa cavalerie ; et lui-même, au milieu de l'escadron le plus courageux, il prie cette jeunesse d'élite de charger l'ennemi avec lui : ils auront, dit-il, une double gloire, si l'aile gauche, et sa cavalerie, donnent le signal de la victoire. Deux fois, ils font tourner le dos à la cavalerie gauloise ; à la seconde, emportés trop loin, et engageant la lutte au milieu même des escadrons ennemis, un combat d'un nouveau genre les effraie ; debout sur ses chars de guerre et sur des chariots, l'ennemi, armé, arrive à grand bruit de chevaux et de roues, et effraie les chevaux des Romains qui n'étaient pas habitués à ce vacarme. Ainsi, cette cavalerie victorieuse, une peur touchant à la folie la disperse ; chevaux et hommes, se ruant, s'abattent dans cette fuite irréfléchie ; ils troublent même les enseignes des légions, et nombreux sont les fantassins des premiers rangs écrasés par l'élan des chevaux et des chars entraînés à travers l'armée ; enfin, les lignes gauloises, suivant le mouvement dès qu'elles virent leurs ennemis effrayés, ne leur donnèrent pas le temps de respirer et de se reprendre.

Decius demandait à grands cris aux soldats où ils fuyaient, quel espoir ils mettaient dans la fuite ; il se dressait devant ceux qui lâchaient pied, rappelait ceux qui se dispersaient ; puis, nulle force n'étant capable de retenir ces hommes frappés de terreur, il évoque par son nom son père Publius Decius : "Pourquoi retarderai-je davantage le destin qui est celui de ma famille ? Il a été donné à notre race que nous fussions des victimes expiatoires pour écarter les dangers de l'État ; je vais livrer, avec moi, les légions ennemies à immoler à la Terre et aux dieux Mânes."

Ayant ainsi parlé, il ordonna au pontife Marcus Livius, auquel, en descendant en ligne, il avait défendu de s'écarter de lui, de lui dicter les mots par lesquels il se dévouerait lui-même et dévouerait les légions ennemies pour l'armée du peuple romain des Quirites. Puis, dévoué par les mêmes prières et dans la même attitude que son père Publius Decius, quand, au bord du Vesperis, pendant la guerre latine, il se fit dévouer ; après avoir ajouté aux prières solennelles qu'il menait devant lui la terreur et la fuite, le carnage et le sang, les colères des dieux célestes, des dieux infernaux ; qu'il allait frapper d'imprécations funestes les drapeaux, les lances, les armures des ennemis, et que le même endroit verrait sa perte et celle des Gaulois et des Samnites ; après ces imprécations contre lui-même et

contre les ennemis, vers le point où il voit que les rangs des Gaulois sont les plus serrés, il pousse son cheval, et, s'offrant lui-même aux traits ennemis, il est tué.

## Victoire des Romains

29

Dès lors, on ne put plus guère reconnaître, dans cette bataille, l'action des forces humaines : les Romains, ayant perdu leur chef, ce qui est, d'habitude, un motif de crainte, s'arrêtent dans leur fuite et veulent commencer un combat complètement nouveau ; les Gaulois, et surtout le groupe qui entoure le cadavre du consul, comme des fous, ne cessent de lancer en vain des traits inutiles ; certains, paralysés, ne pensent ni à se battre, ni à fuir. De l'autre côté, le pontife Livius, à qui Decius a laissé ses licteurs et donné l'ordre de tenir lieu de préteur, hurle que les Romains sont vainqueurs, étant quittes envers les dieux par la mort du consul ; que Gaulois et Samnites appartiennent à la Terre mère et aux dieux Mânes ; que Decius tire à lui et appelle leur armée qu'il a dévouée avec lui ; que les furies et la terreur remplissent tout chez l'ennemi. Puis arrivent à l'aide de ces hommes, qui rétablissaient le combat, Lucius Cornélius Scipion et Caius Marcius, avec des renforts tirés des réserves sur l'ordre de Quintus Fabius, et envoyés par lui au secours de son collègue. Là, on apprend le sort de Publius Decius, puissante exhortation à tout oser pour l'État. Aussi, comme les Gaulois, leurs boucliers imbriqués devant eux, se tenaient serrés, et que le corps à corps ne semblait pas facile, sur l'ordre des légats on ramasse à terre les javelots qui jonchaient le sol entre les deux lignes, et on les lance contre la "tortue" ennemie. Se plantant nombreux dans les boucliers, quelques-uns dans les corps mêmes, ils abattent le "coin" que formaient les ennemis, si bien que beaucoup, sans être blessés, de terreur tombèrent à terre. Telles furent les variations de la fortune à l'aile gauche des Romains.

À l'aile droite, Fabius, comme on l'a dit, avait d'abord temporisé et traîné en longueur ; puis, quand ni le cri des ennemis, ni leur élan, ni leurs traits ne parurent avoir la même force, ayant dit aux préfets de la cavalerie de conduire, par un mouvement tournant, leurs troupes sur les flancs des Samnites, pour les charger par le travers, au signal donné, avec la plus grande impétuosité, il ordonna aux siens d'avancer lentement, et d'ébranler l'ennemi. Voyant qu'il ne résistait pas, qu'il était certainement fatigué, Fabius, rassemblant toutes les réserves qu'il avait gardées pour ce moment, excita à l'attaque ses légions et donna en même temps aux cavaliers le signal de charger. Les Samnites ne soutinrent pas ce choc, et, dépassant même l'alignement des Gaulois, abandonnant leurs alliés dans la bataille, ils allèrent vers leur camp dans une course, désordonnée ; les Gaulois, formant la tortue, serrés, restaient immobiles. Alors Fabius, ayant appris la mort de son collègue, ordonne au corps de cavalerie campanien - cinq cents cavaliers environ - de quitter le front et, par un mouvement tournant, d'attaquer de dos les lignes gauloises ; aux "principes" de la troisième légion, de les suivre, et, là où ils verront les troupes ennemies bouleversées par l'élan des cavaliers, de les presser, et, dans leur effroi, de les massacrer. Fabius, lui, après avoir promis à Jupiter vainqueur un temple et les dépouilles des ennemis, se dirigea vers le camp des Samnites, où toute leur foule épouvantée se précipitait. Au pied du retranchement même - les portes ne pouvant livrer passage à une telle multitude -, les Samnites qu'empêchait d'entrer la foule de leurs compatriotes tentèrent le combat ; là Gellius Egnatius, général en chef des Samnites, tomba mort. Puis les Samnites furent refoulés dans leurs retranchements ; sans grand combat le camp fut pris, et les Gaulois, tournés par derrière, furent cernés.

On massacra ce jour-là vingt-cinq mille ennemis, on en prit huit mille. Mais cette victoire ne fut pas sans coûter du sang : l'armée de Publius Decius perdit sept mille hommes, celle de Fabius dix-sept cents. Fabius, après avoir envoyé rechercher le cadavre de son collègue, entassa les dépouilles des ennemis et les brûla en l'honneur de Jupiter Vainqueur. Le corps du consul, enseveli sous des monceaux de Gaulois, ne put être retrouvé ce jour-là ; on le trouva le lendemain et on le rapporta, au milieu des larmes des soldats. Interrompant alors le soin de toute autre affaire, Fabius célèbre les funérailles de son collègue avec tous les honneurs et les éloges qu'il méritait.

## Réflexions de l'historien sur la victoire de Sentinum

### 30

En Étrurie aussi, pendant ces jours-là, le propréteur Cnéius Fulvius mena les affaires à souhait : outre le grand malheur infligé à l'ennemi par le ravage de ses terres, on combattit là brillamment, on tua plus de trois mille Perusini et Clusini, on prit une vingtaine de drapeaux. L'armée samnite, en fuyant à travers le territoire des Paeligni, fut cernée par eux : sur cinq mille hommes qu'elle comptait, on en tua un millier.

Grande fut la gloire de cette journée où l'on combattit sur le territoire de Sentinum, même pour qui s'en tient à la vérité. Mais certains historiens, par leurs exagérations, passent les bornes de ce qu'on peut croire, en donnant à l'armée ennemie trois cent trente mille fantassins, quarante-six mille cavaliers, et mille chars, y compris sans doute les Ombriens et les Toscans, qui, d'après eux, prirent part aussi à cette bataille. Pour augmenter aussi les forces romaines, ils ajoutent le proconsul Lucius Volumnius, comme général, aux consuls, et son armée aux légions des consuls. Mais, d'après la majorité des annales, cette victoire appartient aux deux consuls ; pendant ce temps, Volumnius mène les opérations dans le Samnium, et, après avoir refoulé l'armée samnite sur le mont Tiferno, sans se laisser effrayer par les difficultés du terrain, la défait et la met en fuite.

Quintus Fabius, laissant l'armée de Decius garder l'Étrurie, emmena ses propres légions à Rome, et y triompha des Gaulois, des Étrusques et des Samnites. Les soldats suivaient le triomphateur. Leurs chants sans art célébrèrent, autant que la victoire de Quintus Fabius, la mort magnifique de Publius Decius, et rappelèrent la mémoire du père, la mettant, pour les résultats publics et privés de sa conduite, aussi haut que la gloire du fils. Sur le butin, on donna à chaque soldat quatre-vingt-deux as, des saies et des tuniques, récompenses qui, à cette époque, n'étaient nullement méprisables pour la troupe.



## Bilan provisoire des guerres samnites (295)

### 31

Malgré ces opérations ainsi menées, ni chez les Samnites, ni en Étrurie il n'y avait encore la paix ; car d'une part, à l'instigation des Perusini, quand le consul eut emmené son armée, on se révolta, d'autre part les Samnites descendirent piller les territoires de Vescia et de Formies, et, d'un autre côté, celui d'Esernia et les terres riveraines du Vulturne. Contre eux on envoya le préteur Appius Claudius avec l'armée de Decius Fabius, dans l'Étrurie de nouveau révoltée, massacra quatre mille cinq cents Perusini, et en prit environ mille sept cent quarante, qui furent rachetés au prix de trois cent dix as chacun ; tout le reste du butin fut abandonné au soldat. Les légions samnites, poursuivies les unes par le préteur Appius Claudius, les autres par le proconsul Lucius Volumnius, se réunirent sur le territoire de Stella. Là prennent position toutes les légions samnites, et Appius et Volumnius joignent aussi leurs camps. On se battit avec le plus grand acharnement, d'un côté sous l'excitation de la colère contre un adversaire si souvent révolté, de l'autre en luttant pour un dernier espoir. Aussi l'on massacra seize mille trois cents Samnites, on en prit deux mille sept cents ; dans l'armée romaine il tomba deux mille sept cents hommes.

L'année fut heureuse pour la guerre, pénible par suite d'une épidémie et troublée par des prodiges ; on annonça, en effet, et qu'en maint endroit, il avait plu de la terre, et que, dans l'armée d'Appius Claudius, un très grand nombre d'hommes avaient été foudroyés ; et pour cela on consulta les livres. Cette année-là Quintus Fabius Gurges, fils du consul, quelques matrones ayant été citées devant le peuple et condamnées pour leur inconduite, les condamna à une amende, avec l'argent de laquelle il fit faire le temple de Vénus qui est près du cirque.

Il me reste encore à raconter de ces guerres samnites, dont le récit, sans cesse poursuivi, nous a amenés déjà à mon quatrième volume, et à la quarante-sixième année de leur durée, depuis le consulat de Marcus Valérius et d'Aulus Cornélius, qui, les premiers, portèrent les armes dans le Samnium. Et, pour ne pas rappeler maintenant tant d'années de défaites subies par les deux peuples, et de peines qui ne purent, cependant, vaincre ces cœurs endurcis, la dernière année dont nous avons parlé, les Samnites, sur le territoire de Sentinum, chez les Paeligni, à Tifernum, dans les plaines de Stella, avec leurs seules légions ou joints à des troupes étrangères, avaient été taillés en pièces par quatre armées, quatre généraux romains ; ils avaient perdu leur chef le plus célèbre ; leurs alliés, Étrusques, Ombriens, Gaulois, ils les voyaient dans le même état qu'eux ; ni leurs forces, ni des forces étrangères ne leur permettaient plus de rester debout ; pourtant ils ne renonçaient pas à la guerre ; tant la défense, même malheureuse, de leur liberté était loin de les lasser, tant ils préféraient être vaincus à ne pas tenter la victoire ! Quel est donc l'homme que rebuterait, comme écrivain ou comme lecteur, la longueur de ces guerres, qui ne lassèrent pas ceux qui les faisaient ?

## Les Samnites attaquent le camp romain à la faveur d'un épais brouillard (294)

32

À Quintus Fabius et à Publius Decius, Lucius Postumius Megellus et Marcus Atilius Regulus succédèrent comme consuls. Un décret leur donna à tous deux la "province" du Samnium, le bruit courant que l'ennemi avait enrôlé trois armées, que l'une retournait en Étrurie, la seconde au pillage de la Campanie, et qu'on préparait la troisième pour la défense du territoire. Une maladie retint à Rome Postumius ; Atilius partit sur-le-champ, pour écraser les ennemis dans le Samnium (ainsi l'avait décidé le sénat) avant qu'ils en fussent sortis. Comme par un fait exprès, les Romains rencontrèrent l'ennemi à un endroit tel, qu'eux-mêmes étaient empêchés de dévaster le territoire samnite, et qu'ils empêchaient le Samnite d'en sortir pour pénétrer dans les régions paisibles et sur les terres des alliés du peuple romain. Les deux camps étant rapprochés, l'entreprise que le Romain, si souvent vainqueur, eût à peine osée, les Samnites l'osèrent, tant l'extrême désespoir donne de témérité : ils attaquèrent le camp romain ; et quoiqu'un tel coup d'audace n'aboutît pas, il ne fut pas tout à fait vain. Il y eut un brouillard si épais, et qui persista jusqu'à une heure avancée, qu'il rendit la clarté du jour inutile, empêchant non seulement de voir au loin, hors du retranchement, mais même de se voir quand on se rencontrait. Prenant, en quelque sorte, ce brouillard comme abri pour leur expédition dérobée, les Samnites, le jour à peine levé, et encore voilé par la brume, parviennent au poste romain qui veillait négligemment à une porte. Pris à l'improviste, ses hommes n'eurent ni assez de courage pour résister, ni assez de force. C'est par l'arrière du camp, par la porte décumane, que cette attaque fut faite ; aussi le questorium fut-il pris, et le questeur Lucius Opimius Pansa tué là. Alors on cria aux armes.

## Les Romains se libèrent

33

Le consul, éveillé par le tumulte, ordonne à deux cohortes d'alliés, une de Lucaniens, l'autre de Suessans, qui se trouvaient le plus près, de protéger le prétoire ; il amène les manipules des légions dans la Voie principale. À peine armés, les soldats prennent leurs rangs ; ils reconnaissent les adversaires à leurs cris plus qu'à la vue ; on ne peut en estimer le nombre. Ils reculent d'abord, doutant de leur situation, et laissent entrer l'ennemi jusqu'au milieu du camp ; puis, comme le consul hurlait, leur demandant s'ils voulaient se laisser expulser de leurs retranchements pour attaquer ensuite leur propre camp, ils poussent leur cri de guerre et d'abord, d'un commun effort, résistent, puis avancent, pressent les ennemis, et, une fois qu'ils les ont ébranlés, les repoussent, frappés d'une frayeur semblable à celle qu'ils avaient, d'abord éprouvée eux-mêmes, et les jettent hors de la porte et du retranchement. N'osant pas ensuite continuer à les poursuivre, parce que la lumière trouble de ce jour leur fait craindre une embuscade aux environs, satisfaits d'avoir délivré leur camp, ils se retirent dans leurs retranchements, ayant tué environ trois cents ennemis. Chez les Romains, en comprenant l'avant-poste, les sentinelles et les soldats surpris autour du questorium, on perdit environ sept cent trente hommes.

Les Samnites furent enhardis par ce coup d'audace, qui n'avait pas mal tourné ; ils ne laissaient pas les Romains non seulement avancer leur camp, mais même fourrager sur leurs terres ; c'était à l'arrière, sur le territoire paisible de Sora, qu'allaient les fourrageurs. Le bruit de ces faits, plus alarmant encore que la réalité, apporté à Rome força le consul Lucius Postumius, à peine rétabli, à quitter la ville. Avant d'en sortir cependant, après avoir ordonné par un édit à ses soldats de se réunir à Sora, il dédia lui-même le temple de la Victoire, que, comme édile curule, il avait fait faire avec l'argent des amendes. Parti alors pour l'armée, il alla, de Sora, dans le Samnium, vers le camp de son collègue. De là, quand les Samnites, doutant de pouvoir résister à deux armées, se furent retirés, les consuls, se séparant, vont en sens opposé dévaster les campagnes et attaquer les villes.

## Prise de Feritrum, désertée par ses habitants

### 34

Postumius, après avoir entrepris d'attaquer Milionia de force, par un assaut, voyant le peu de succès de ce moyen, employa les travaux de siège, et enfin les "tonnelles" touchant les murs, et la prit. Alors, la ville étant déjà prise, de la quatrième heure jusqu'à la huitième, ou presque, dans tous les quartiers, on combattit longtemps avec des résultats incertains ; enfin le Romain se rend maître de la place. Les Samnites perdirent trois mille deux cents tués et quatre mille sept cents prisonniers, outre le reste du butin.

De là on mena les légions à Feritrum, d'où les habitants, avec tous les biens qu'ils pouvaient emporter ou pousser devant eux, sortirent de nuit, en silence, par une porte opposée. Le consul, dès son arrivée, avait disposé et rangé ses troupes, pour s'avancer vers les murs, comme s'il allait y avoir là la même lutte qu'à Milionia ; puis, remarquant dans la ville un silence de désert, ne voyant ni armes, ni hommes sur les tours et sur les murs, malgré l'envie des soldats de s'élancer sur ces remparts abandonnés, il les retient, de peur de se jeter sans précaution dans quelque piège ; il ordonne à deux escadrons d'alliés de nom latin de faire, à cheval, le tour des remparts et de tout reconnaître. Les cavaliers remarquent, du même côté, une porte, puis une autre, voisine, grandes ouvertes, et, sur les chemins qui en partent, les traces de la fuite nocturne des ennemis. Ils chevauchent ensuite lentement vers ces portes, voient, d'un endroit sûr, qu'on peut, par des rues droites, traverser librement la ville, et rapportent au consul qu'on l'a abandonnée ; la solitude qui y règne évidemment le montre, comme les traces récentes de fuite, les objets qui jonchent le sol, abandonnés la nuit, çà et là, par les partants, dans leur agitation. Ce qu'ayant appris, le consul mène, par un détour, sa colonne vers le côté de la ville qu'avaient abordé les cavaliers. S'arrêtant non loin de la porte, il ordonne à cinq cavaliers d'entrer : après s'être un peu avancés, trois resteront au point atteint, si tout semble sûr, les deux autres lui rapporteront le résultat de leur reconnaissance. Quand ceux-ci, revenus, rapportèrent que, s'étant avancés jusqu'à un point d'où ils voyaient autour d'eux tous les quartiers, ils n'avaient vu, en long et en large, que silence et solitude, aussitôt le consul conduisit dans la ville des cohortes sans bagages, en ordonnant aux autres soldats de fortifier cependant le camp. Les soldats entrés en ville, ayant brisé quelques portes, trouvent un petit nombre de gens alourdis par l'âge et des malades, et, abandonnés, les objets difficiles à emporter. On les pillà, et l'on apprit des prisonniers que, d'un commun accord, quelques villes voisines avaient décidé la fuite de leurs habitants ; leurs concitoyens étaient partis à la première veille ; ils croyaient que, dans d'autres villes, les Romains trouveraient la même solitude. La confiance dans leurs dires se montra justifiée : le consul s'empare de places désertes.

## Conséquences inattendues de la bataille de Lucérie (294)

35

Pour l'autre consul, Marcus Atilius, la guerre fut loin d'être aussi facile. Comme il menait ses légions à Luceria, qu'attaquaient les Samnites (il l'avait appris), à la frontière des Lucerini il rencontra l'ennemi. Là, la colère égalisa les forces ; le combat fut varié et incertain, plus déplorable cependant, par son issue, pour les Romains que pour l'ennemi, et parce qu'ils n'avaient pas l'habitude d'être vaincus ; et parce qu'ils sentirent en rompant le combat, plus que dans la lutte même, combien, de leur côté, il y avait plus de blessures et de morts. Aussi se montra-t-il dans le camp une telle terreur que, si elle avait saisi les soldats dans le combat, on aurait subi une défaite insigne. Alors même la nuit fut inquiète, les soldats croyant que le Samnite allait, tout de suite, envahir le camp, ou qu'à la pointe du jour il faudrait en venir aux mains avec les vainqueurs.

Avec des pertes moins graves, il n'y avait pas plus de courage chez les ennemis. Dès qu'il fait jour, ils désirent se retirer sans combat. Mais il n'y avait pour cela qu'une route, et encore elle passait devant les Romains : en la prenant, les Samnites eurent l'air de marcher droit à l'attaque du camp romain. Le consul ordonne à ses soldats de prendre les armes, et de le suivre hors du retranchement ; aux légats, aux tribuns, aux chefs des alliés, à chacun il donne les ordres nécessaires. Tous affirment que, personnellement, ils feront tout, mais que le courage des soldats est abattu : toute la nuit, on a veillé parmi les blessés et les plaintes des mourants ; si l'ennemi avait marché contre le camp avant le jour, la peur aurait été si grande que les soldats auraient abandonné leurs drapeaux ; maintenant, la honte les empêche de fuir, mais, par ailleurs, ils se considèrent comme vaincus.

En apprenant cela, le consul pensa qu'il devait lui-même faire le tour de ses soldats et leur parler ; et, à mesure qu'il arrive à chaque groupe, il leur reproche d'hésiter à prendre les armes : pourquoi, leur dit-il, tarder et tergiverser ? L'ennemi viendra dans le camp, s'ils n'en sortent pas eux-mêmes, et ils combattront pour leurs tentes, s'ils ne veulent pas combattre pour leur retranchement. Pour qui s'arme et lutte, la victoire est douteuse ; mais qui attend l'ennemi sans équipement et sans armes, doit subir ou la mort, ou l'esclavage. À ces apostrophes, à ces reproches, les soldats répondaient qu'ils étaient épuisés par la bataille de la veille ; qu'il ne leur restait plus de force ni de sang, que les ennemis se montraient plus nombreux que le jour précédent.

Cependant la colonne samnite approchait ; et comme, la distance étant moindre, on voyait mieux, les soldats affirment que les Samnites portent des pieux, et que, sans aucun doute, ils veulent investir le camp. Alors le consul de hurler que c'est, certes, une ignominie d'accepter un tel outrage, une telle honte, du plus lâche des ennemis. "Irons-nous, s'écrie-t-il, jusqu'à nous laisser assiéger dans notre camp, pour y mourir de faim honteusement, plutôt que de mourir par le fer, si c'est nécessaire, et courageusement ? " Que les dieux, ajoute-t-il, fassent bien tourner cette affaire ; que chaque soldat fasse ce qu'il juge digne de lui ; pour le consul Marcus Atilius, il va, même seul, si personne ne le suit, marcher contre les ennemis, et il tombera au milieu des étendards samnites plutôt que de voir le camp romain assiégé.

Ces paroles du consul, les légats, les tribuns, et aussi tous les escadrons de cavaliers et les centurions les plus élevés en grade les approuvèrent. Alors, vaincu par la honte, le

soldat, sans ardeur, sort du camp ; en une colonne longue et discontinue, tristes, presque vaincus, ils s'avancent contre l'ennemi, dont ni l'espoir, ni le courage ne sont plus assurés. C'est pourquoi, sitôt aperçus les drapeaux romains, du premier rang des Samnites à leur arrière-garde se transmet la nouvelle que, comme ils le craignaient, les Romains sont sortis de leur camp pour leur barrer la route ; que, de l'endroit où ils sont, ils n'ont aucun chemin, même pour fuir ; qu'en ce lieu, il leur faut ou tomber, ou, après avoir abattu les ennemis, passer sur leurs corps pour s'échapper.

Ils entassent les bagages sur le sol, et, une fois armés, vont, chacun à son rang, former la ligne de bataille. Il n'y avait plus qu'un étroit intervalle entre les deux lignes, et elles restaient immobiles, attendant toutes deux que l'ennemi, le premier, attaquât, que, le premier, il poussât son cri. Ni les uns ni les autres n'ont le cœur à combattre, et ils seraient partis en sens opposés, sans atteinte et sans blessures, s'ils n'avaient craint que celui qui céderait fût poursuivi par l'autre. De lui-même, le combat - entre ces hommes qui n'en veulent pas et tergiversent - commence mollement, par un cri mal assuré et dont la force n'est pas partout égale ; et personne ne bouge d'un pas. Alors le consul romain, pour animer l'action, envoya quelques escadrons hors des rangs ; la plupart des cavaliers tombant de cheval, et les autres étant en désordre, on courut en avant et des lignes samnites, pour tuer ceux qui étaient tombés, et du front des Romains, pour protéger des concitoyens. Cela anima quelque peu le combat ; mais on avait été un peu plus ardent et nombreux à accourir du côté des Samnites, et les cavaliers romains, en désordre, foulaient leurs propres renforts aux pieds de leurs chevaux effrayés. La fuite qui commença là fit tourner le dos à toute la ligne romaine ; et déjà les Samnites tombaient dans le dos des fuyards, quand le consul, les devançant à cheval à la porte du camp, y place un poste de cavaliers, ordonne que quiconque se dirigera vers le retranchement, Romain ou Samnite, soit traité en ennemi, et, en adressant lui-même ces menaces aux siens, les arrête alors qu'ils se dirigeaient en désordre vers le camp. "Où vas-tu, dit-il, soldat ? Ici aussi, tu trouveras des armes et des soldats, et, tant que le consul vivra, tu n'entreras au camp que vainqueur : choisis donc de combattre tes concitoyens ou les ennemis, comme tu préfères."

Tandis que le consul parle ainsi, des cavaliers, la pointe menaçante, l'entourent, et ordonnent aux fantassins de retourner au combat. Le courage ne fut pas seul à aider le consul, il y eut aussi le hasard : car les Samnites ne se montrèrent pas pressants, et l'on eut le temps de faire faire volte-face aux enseignes, et de retourner l'armée du camp, contre l'ennemi. Alors les soldats romains s'exhortent les uns les autres à revenir au combat ; les centurions, arrachant aux porte-drapeaux leurs drapeaux, les portent en avant, et montrent aux leurs que les ennemis viennent en petit nombre, mal rangés et en désordre. Cependant le consul, levant les mains au ciel, d'une voix forte, de façon à être entendu, promet un temple à Jupiter Stator, si les lignes romaines s'arrêtent dans leur fuite, et, recommençant la lutte, taillent en pièces et battent les légions samnites. Tous, de tous côtés, s'efforcent de rétablir le combat, chefs, soldats, forces d'infanterie et de cavalerie. La puissance divine même parut avoir égard au nom romain, tant il fut facile de faire pencher l'action en sa faveur, et de repousser les ennemis du camp, bientôt même de les ramener à l'endroit où le combat s'était engagé. Là, trouvant devant eux le monceau de bagages qu'ils avaient jetés sur le sol, ils s'arrêtèrent, embarrassés ; puis, pour qu'on ne pille pas leurs affaires, il les entourent d'un cercle de soldats. Mais alors les fantassins romains les pressent de front, les cavaliers les tournent par derrière ; ainsi cernés, ils sont massacrés ou pris. Le nombre des prisonniers fut de sept mille huit cents, que l'on fit tous passer, nus, sous le joug ; pour les tuer, il y en eut, à ce qu'on rapporte, environ quatre mille huit cents. La victoire des Romains ne fut pas non plus joyeuse : quand le consul recensa les pertes subies en ces

deux jours, on lui rapporta qu'on avait perdu sept mille huit cents hommes.

Pendant que cela se passait en Apulie, les Samnites, qui, avec leur seconde armée, s'étaient efforcés de prendre Interamna, colonie romaine de la voie Latine, n'occupèrent pas la ville ; mais, ayant ravagé la campagne, comme ils en ramenaient, outre du butin - mélange d'hommes et de troupeaux - des colons qu'ils avaient pris, ils tombent sur le consul vainqueur qui revenait de Luceria ; non seulement ils perdent leur butin, mais eux-mêmes, longue colonne encombrée et en désordre, ils sont massacrés. Le consul ayant, par un édit, convoqué à Interamna les propriétaires, pour leur faire reconnaître et reprendre leur bien, laissant là son armée, partit pour Rome en vue des élections. Il demanda le triomphe, mais on lui refusa cet honneur ; et pour avoir perdu tant de milliers de soldats, et pour avoir fait passer des prisonniers sous le joug sans qu'ils l'eussent accepté par un pacte.



## Combats autour de Volsinies. Conclusion d'une trêve avec les trois villes principales d'Étrurie (294)

37

L'autre consul, Postumius, comme les éléments de guerre lui manquaient chez les Samnites, faisant passer son armée en Étrurie, d'abord y avait dévasté le territoire de Volsinii ; puis, aux habitants de cette ville sortis pour protéger leur pays, il livre bataille non loin de leurs murailles : deux mille huit cents Étrusques furent tués ; la proximité de leur ville sauva les autres. L'armée fut menée ensuite sur le territoire de Ruselle ; là on ne dévasta pas seulement la campagne, on prit la place d'assaut ; on fit prisonniers plus de deux mille hommes, moins de deux mille furent tués autour des murs. La paix acquise ainsi fut cependant plus brillante et plus importante que ne l'avait été la guerre, en Étrurie, cette année-là : trois villes très fortes, capitales de l'Étrurie, Volsinii, Pérouse, Arretium, demandèrent la paix ; et, ayant convenu avec le consul de fournir des vêtements à la troupe et du blé, pour qu'il leur fût permis d'envoyer des parlementaires à Rome, elles obtinrent une trêve de quarante ans. Une contribution de guerre de cinq cent mille as à payer comptant fut imposée à chacune de ces villes.

Comme, pour ces exploits, le consul avait demandé le triomphe au sénat, pour se conformer à l'usage plus que dans l'espoir de l'obtenir, et comme il voyait les sénateurs, les uns parce qu'il avait quitté Rome trop tard, les autres parce qu'il était passé, sans ordre du sénat, du Samnium en Étrurie, certains en tant qu'ennemis personnels, certains en tant qu'amis de son collègue, et pour consoler celui-ci d'un échec que l'autre consul partagerait, lui refuser à lui aussi le triomphe, il déclara : "Pères conscrits, je ne me rappellerai pas votre majesté au point d'oublier que je suis consul. Par ces mêmes droits que me donnent les pouvoirs grâce auxquels j'ai mené mes guerres, ayant guerroyé avec bonheur, soumis le Samnium et l'Étrurie, conquis la victoire et la paix, je triompherai." Là-dessus il quitta le sénat. D'où une discussion entre les tribuns de la plèbe : les uns affirmaient qu'ils feraient opposition, pour que Postumius ne donnât pas l'exemple sans précédent de ce triomphe, les autres, qu'ils soutiendraient contre leurs collègues le triomphateur. L'affaire fut débattue devant le peuple ; et le consul, cité, après avoir dit que les consuls Marcus Horatius, Lucius Valérius, et, récemment, Caius Marcius Rutilus, père du censeur actuel, avaient triomphé non par décision du sénat, mais sur un vote du peuple, ajouta que, lui aussi, il aurait soumis la chose au peuple, s'il ne savait qu'esclaves des nobles, des tribuns de la plèbe empêcheraient le vote de la loi : la volonté et la faveur du peuple unanime tenaient et tiendraient lieu pour lui de toute espèce de décision. Le lendemain, avec l'appui de trois tribuns de la plèbe, et contre l'opposition de sept tribuns et du sénat entier, le peuple fêtant cette journée, il triompha.

Pour cette année encore, les faits rapportés ne concordent pas. D'après Claudius, Postumius, après avoir pris quelques villes dans le Samnium, fut battu et mis en fuite en Apulie, et, blessé lui-même, rejeté avec quelques hommes dans Luceria ; ce fut Atilius qui mena les opérations en Étrurie, et qui triompha. Fabius écrit que les deux consuls firent la guerre dans le Samnium et à Luceria, que l'armée fut conduite en Étrurie - mais par quel consul ? il ne l'ajoute pas -, qu'à Luceria il y eut de part et d'autre beaucoup de tués, et que dans cette bataille on fit le vœu d'élever un temple à Jupiter Stator, comme Romulus l'avait fait auparavant : mais il y avait eu seulement depuis un lieu consacré, c'est-à-dire

un emplacement déterminé religieusement pour construire le temple. Cette année-là seulement on en vint à considérer comme un devoir religieux que le sénat fit construire le sanctuaire lui-même, l'état étant tenu doublement par deux vœux identiques.

Après cette année, il y eut un consul, Lucius Papirius Cursor, remarquable et par la gloire de son père et par la sienne, une guerre très importante, et une victoire telle que personne, jusqu'à ce jour, n'en avait remporté d'aussi grande sur les Samnites, sauf Lucius Papirius, le père du consul. Et par hasard, faisant le même effort et les mêmes préparatifs qu'alors, les Samnites avaient paré la guerre de toute la richesse d'armures remarquables, et recouru à la puissance des dieux, en faisant, en quelque sorte, par un certain rite antique du serment, de leurs soldats des initiés. On leva des troupes dans tout le Samnium, suivant une loi nouvelle disant que tout mobilisable qui n'aurait pas rejoint l'armée suivant l'édit des généraux, ou qui l'aurait quittée sans leur ordre, aurait sa tête consacrée à Jupiter. Puis l'armée entière fut convoquée à Aquilonia. Environ quarante mille soldats, ce qu'il y avait de plus robuste dans le Samnium, s'y réunirent. Là, vers le milieu du camp, on établit, avec des claies et des panneaux, un enclos qu'on couvrit de toiles de lin ; il avait tout au plus deux cents pieds en tous sens. En ce lieu, suivant ce qu'on avait lu dans un vieux livre de lin, on sacrifia, le prêtre étant un certain Ovius Paccius, homme âgé, qui affirmait emprunter cette cérémonie aux vieilles pratiques samnites qu'avaient observées leurs aïeux, quand ils avaient projeté secrètement d'enlever Capoue aux Étrusques.

Le sacrifice achevé, le général fit appeler, par un huissier, tous les hommes les plus connus par leur famille et leurs exploits ; on les introduisit un à un. Il y avait là, outre l'appareil d'une cérémonie propre à pénétrer l'âme d'émotion religieuse, dans cette enceinte entièrement couverte, au milieu, des autels, tout autour, des victimes égorgées, et, à l'entour, des centurions, l'épée nue. On faisait approcher l'arrivant des autels plutôt comme une victime que comme participant au sacrifice, et on le liait par le serment de taire ce qu'il aurait vu et entendu en ce lieu ; puis on le forçait à prononcer une formule, vraiment effrayante, d'imprécations contre sa tête, sa famille et sa race, pour le cas où il n'aurait pas marché au combat, là où ses généraux l'auraient conduit, où il se serait enfui lui-même de la bataille, ou bien, voyant fuir quelqu'un, ne l'aurait pas tué sur-le-champ. Au début, certains, refusant de prêter ce serment, furent égorgés autour des autels ; et ensuite leurs cadavres, gisant au milieu des corps des victimes, apprirent aux autres appelés à ne pas refuser. Les principaux des Samnites enchaînés par cette imprécation, le général en désigna dix ; on leur dit de choisir chacun un homme, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on atteignît le nombre de seize mille. Leur légion fut appelée légion de lin, du nom de la couverture de l'enclos dans lequel la noblesse avait été consacrée, on donne à ses membres des armures remarquables, et des casques à aigrettes, pour qu'ils dépassent les autres combattants. Le reste de l'armée compta un peu plus de vingt mille hommes, qui, ni pour leur aspect, ni pour leur réputation militaire, ni pour leur équipement, n'étaient inférieurs à la légion de lin. Tel fut le nombre des hommes - ce qu'il y avait de plus fort chez les Samnites - qui se réunirent à Aquilonia.

## Le consul Papirius cherche à engager le combat devant Aquilonia (293)

### 39

Les consuls partirent de Rome, et, le premier, Spurius Carvilius, à qui un décret avait donné les vieilles légions que Marcus Atilius, consul l'année précédente, avait laissées sur le territoire d'Interamna. Parti avec elles pour le Samnium, tandis que les ennemis, occupés de leurs superstitions, tenaient leurs réunions secrètes, il leur prit de force la place d'Amiternum. On tua là environ deux mille huit cents hommes, on en prit quatre mille deux cent soixante-dix. Papirius, après avoir enrôlé, conformément à un décret, une armée nouvelle, enleva la ville de Duronia. Il prit moins d'hommes que son collègue, il en tua un peu plus. Quant au butin, il fut riche dans les deux cas.

De là, ayant parcouru tout le Samnium, les consuls, après avoir ravagé surtout le territoire d'Atina, parviennent, Carvilius à Cominium, Papirius à Aquilonia, où était l'essentiel des forces samnites. Là, pendant quelque temps, sans abandonner les armes, on ne se battit pas activement. En harcelant l'ennemi qui restait tranquille ; s'il résistait, en se retirant ; en le menaçant de la bataille plus qu'en la lui livrant, on passait les journées. Quelque engagement qu'on commençât ou qu'on remît, de tous, même petits, on annonçait l'issue, chaque jour, à l'autre camp romain, éloigné de vingt milles ; les idées du collègue absent intervenaient dans la direction de toutes les affaires ; et Carvilius était plus attentif à Aquilonia, où les choses prenaient une tournure plus décisive, qu'à Cominium qu'il assiégeait.

Lucius Papirius, maintenant bien prêt, de toutes façons, à combattre, annonce à son collègue qu'il a l'intention de livrer bataille le lendemain, si les auspices le permettent ; il faut, dit-il, que, lui, il attaque de toutes ses forces Cominium, afin qu'aucun répit ne permette aux Samnites d'envoyer des renforts à Aquilonia. Le courrier eut un jour pour aller ; il revint la nuit, rapportant l'approbation de l'autre consul à ces décisions. Papirius, son courrier envoyé, avait tenu aussitôt une assemblée des soldats ; il s'y étendit beaucoup sur la nature de la guerre en général, beaucoup sur l'apparat actuel des ennemis, apparences plus vaines qu'efficaces : ce n'étaient pas, dit-il, les aigrettes qui blessaient ; les boucliers peints et dorés, le pilum romain les traversait ; et la blancheur de ces tuniques dont brillaient les lignes ennemies, quand on lutterait avec le fer, serait ensanglantée. Quoique couvertes d'or et d'argent, autrefois, les lignes samnites avaient été massacrées par son père, et ce luxe avait donné des dépouilles honorables aux ennemis vainqueurs plus que des armes aux Samnites eux-mêmes. Peut-être était-il réservé aux hommes de son nom et de sa famille d'être opposés comme généraux aux plus grands efforts des Samnites, et d'en rapporter des dépouilles assez brillantes pour décorer même les places publiques. Les Immortels protégeaient les Romains à cause des traités tant de fois sollicités, tant de fois rompus par leurs ennemis ; en ce moment (si l'on peut former quelque conjecture sur les intentions divines) jamais à aucune armée les dieux n'avaient été plus hostiles qu'à celle qui, éclaboussée dans un sacrifice impie du sang des hommes mêlé à celui des animaux, et doublement vouée à la colère divine (car elle redoutait d'une part les dieux témoins des traités conclus avec Rome, de l'autre les imprécations du serment prêté contre ces traités), avait juré malgré elle, détestait son serment, et craignait en même temps les dieux, ses concitoyens et les ennemis.

## Une prise d'auspices controversée

40

Quand le consul eut exposé ces derniers détails, connus par les révélations de déserteurs, à ses soldats déjà irrités par eux-mêmes, ceux-ci, pleins d'espoir dans les dieux aussi bien que dans les hommes, demandent la bataille d'un cri unanime ; ils regrettent qu'elle soit différée au lendemain, ils en veulent à ce retard d'un jour et d'une nuit. À la troisième veille, la réponse de son collègue lui ayant déjà été rapportée, Papirius se lève en silence et envoie le pullaire prendre les auspices. Il n'y avait, au camp, aucune classe d'hommes que n'eût atteinte l'envie de combattre ; les plus haut placés et les plus bas y tenaient également ; le général observait l'ardeur des soldats, le soldat celle du général. Cette ardeur de tous gagna même ceux qui s'occupaient des auspices : quoique les poulets ne mangeassent pas, le pullaire osa mentir sur les auspices, et il annonça au consul que les poulets montraient un appétit très favorable. Le consul, joyeux, annonce publiquement que les auspices sont excellents, que les dieux approuvent cet engagement, et fait arborer le signal du combat. Comme il sortait déjà pour se mettre en ligne, un déserteur lui révèle que vingt cohortes samnites - elles comptaient environ quatre cents hommes - étaient parties pour Cominium. Afin que son collègue ne l'ignorât pas, il lui envoie sur-le-champ un courrier ; lui-même ordonne d'avancer plus vite ; il avait désigné des corps de réserve, avec l'emplacement de chacun, et les chefs de ces réserves ; il met à la tête de l'aile droite Lucius Volumnius, de l'aile gauche Lucius Scipion, des cavaliers d'autres légats, Caius Caedicius et Titus Trebonius ; à Spurius Nautius, il ordonne de faire enlever leur bât aux mulets et, avec des cohortes d'ailes, de les conduire en hâte, par un détour, à une hauteur en vue, et de les faire apparaître là pendant l'action même, en soulevant le plus de poussière possible.

Tandis qu'il s'occupait de ces dispositions, une querelle au sujet des auspices de ce jour s'éleva entre les pullaires ; des cavaliers romains l'entendirent, qui, pensant que ce n'était pas chose à mépriser, rapportèrent à Spurius Papirius, fils d'un frère du consul, qu'on discutait sur les auspices. Ce jeune homme, né avant les doctrines qui méprisent les dieux, se renseigna, pour ne rien dénoncer au consul de mal éclairci, et lui rapporta le fait. Le consul lui répond : "Pour toi, sois loué de ta vertu et de ta diligence ! Mais celui qui prend les auspices, s'il annonce quelque chose de faux, prend sur lui-même cette impiété ; et pour moi, l'appétit des poulets annoncé au peuple romain et à l'armée est un excellent auspice." Il ordonna ensuite aux centurions de placer les pullaires au premier rang. Les Samnites font aussi avancer leurs enseignes ; derrière viennent leurs lignes parées et armées de telle sorte que, pour leurs ennemis mêmes, c'était un spectacle magnifique. Avant que le cri de guerre s'élevât et qu'on se courût sus, un javelot lancé au hasard frappa un des pullaires, qui tomba au premier rang. Quand on l'annonça au consul, il dit : "Les dieux prennent part au combat, le coupable est puni." Comme il disait ces mots, un corbeau, devant lui, cria fortement ; joyeux de cet augure, le consul, affirmant que jamais les dieux n'étaient intervenus plus manifestement dans les affaires humaines, fit donner le signal par la trompette et pousser le cri d'attaque.

## Victoire de l'armée consulaire devant Aquilonia (293)

### 41

Il s'engage alors un combat affreux, mais avec des sentiments bien différents de part et d'autre : les Romains, la colère, l'espoir, l'ardeur à la lutte les entraînent à la bataille, avides du sang ennemi ; les Samnites, pour la plupart, sont contraints par la nécessité et les scrupules religieux à résister - malgré eux plutôt qu'à attaquer. Ils n'auraient pas soutenu le premier cri, le premier choc des Romains, ayant, depuis quelques années déjà, l'habitude d'être vaincus, si une autre crainte plus puissante, installée dans leur cœur, ne les avait empêchés de fuir. Ils avaient encore devant les yeux tout l'appareil du sacrifice occulte, les prêtres armés, les hommes et les bêtes abattus pêle-mêle, les autels arrosés de sang licite et de sang défendu, les sinistres imprécations qu'ils avaient prononcées et la formule forcenée composée pour la malédiction de leur famille et de leur race : c'étaient ces liens qui enchaînaient leur fuite et les maintenaient à leur poste, dans la crainte de leur concitoyen plus que de l'ennemi. Le Romain les presse aux deux ailes, au centre, massacre ces soldats, frappés de stupeur par la crainte des dieux et des hommes : on résiste mollement, en hommes dont la peur retarde seule la fuite.

Déjà le carnage était presque arrivé jusqu'aux drapeaux, quand, par le travers, apparut une poussière semblable à celle que soulève la marche d'une grande colonne ; c'était Spurius Nautius (certains disent Octavius Maecius) avec les cohortes auxiliaires. Elles soulevaient plus de poussière que n'auraient dû en faire des troupes de ce nombre : montés sur les mulets, les palefreniers traînaient par terre des branches feuillues ! Des armes, des enseignes, apparaissaient, au premier rang, dans une lumière trouble ; derrière, une poussière plus haute et plus épaisse semblait indiquer une arrière-garde de cavalerie. Cela trompa non seulement les Samnites, mais les Romains ; et le consul confirma l'erreur, en criant au premier rang, de façon que sa voix parvînt même aux ennemis, que Cominium était pris, que son collègue vainqueur arrivait : ses soldats, à lui, devaient s'efforcer de vaincre, avant que la gloire de ce jour appartînt à l'autre armée. Voilà ce qu'il criait du haut de son cheval. Puis il ordonne aux tribuns et aux centurions d'ouvrir la route à la cavalerie : lui-même, il avait dit d'avance à Trébonius et à Caedicius que, quand ils le verraient lever et agiter sa lance, ils devaient lancer les cavaliers de toutes leurs forces contre l'ennemi. Sur un signe, comme pour les choses préparées d'avance, tout s'exécute : on ouvre des passages entre les rangs, le cavalier vole, se rue, la pointe en avant, contre le centre de l'armée ennemie, et en rompt les rangs partout où il charge. Volumnius et Scipion pressent et abattent ces ennemis ébranlés.

Dès lors, chez les Samnites, les dieux et les hommes perdent leur pouvoir : elles se débandent, les cohortes de lin ; les conjurés fuient comme ceux qui n'ont pas juré : tous ne craignent que l'ennemi. L'infanterie qui survécut au combat fut refoulée dans son camp ou à Aquilonia ; la noblesse et les cavaliers se réfugièrent à Bovianum. Le cavalier poursuit les cavaliers, le fantassin le fantassin. Les ailes romaines divergent : la droite marche sur le camp des Samnites, la gauche vers la ville. Volumnius prit le camp un peu plus tôt ; devant la ville, Scipion trouve une résistance plus forte, non que les vaincus y aient plus de courage, mais parce que des murs arrêtent mieux un assaillant qu'une palissade ; de ces murs, on repousse l'ennemi à coups de pierres. Scipion pensant que, si l'affaire n'était pas réglée dans le premier mouvement de peur des Samnites, avant qu'ils se soient ressaisis,

l'attaque de cette ville fortifiée serait trop longue, demande à ses soldats s'ils acceptent tranquillement que l'autre aile ait pris le camp, et qu'eux, vainqueurs, soient repoussés des portes de la ville. Tous se récriant, le premier le général lui-même, élevant un bouclier au-dessus de sa tête, marche vers la porte ; d'autres le suivent, en formant la tortue, font irruption dans la ville, et, ayant délogé les Samnites qui étaient près de la porte, occupent les murs. Quant à pénétrer à l'intérieur de la ville, comme ils étaient très peu nombreux, ils n'osent le faire.

## Suites de la victoire

42

Ces faits, le consul les ignora d'abord, et il s'occupait de ramener ses troupes ; car le soleil baissait déjà vers le couchant, et l'approche de la nuit rendait tout dangereux et suspect, même aux vainqueurs. Mais, en s'avancant un peu plus, il voit à droite le camp pris, et s'aperçoit qu'à gauche il règne dans la ville une clameur, mélange confus de cris d'attaque et d'effroi : c'était juste le moment où l'on combattait près de la porte. S'étant approché alors à cheval, quand il voit que ses hommes sont sur les murs, et qu'il n'y a plus d'endroit où sa liberté de décision reste entière, il ordonne, puisque la témérité de quelques hommes lui fournit l'occasion d'accomplir une grande action, d'appeler les troupes qu'il avait ramenées à lui et de les faire avancer vers la ville. Elles y entrèrent du côté le plus proche, et, la nuit arrivant, restèrent tranquilles. Pendant cette nuit, l'ennemi abandonna la ville. On tua ce jour-là à Aquilonia vingt mille trois cent quarante Samnites, on en prit trois mille huit cent soixante-dix, avec quatre-vingt-dix-sept drapeaux. D'ailleurs la tradition est restée qu'il n'y eut guère de général qui parût plus gai que Papirius pendant la bataille, soit par son propre naturel, soit par confiance dans la victoire. C'est grâce à cette même force d'âme que la discussion sur les auspices ne put lui faire contremander le combat, et que même au moment décisif, où l'usage était de vouer aux Immortels des temples, il fit vœu à Jupiter Vainqueur, s'il mettait en déroute les légions ennemies, de lui offrir une petite coupe de vin au miel, avant de boire lui-même du vin pur. Ce vœu fut agréable aux dieux, et les auspices tournèrent bien.



## Prise de Cominium (293)

43

Le même bonheur échut à l'autre consul pour ses opérations à Cominium. À l'aube, ayant amené toute son armée près des murs, il cerna la ville d'un cordon de troupes, en plaçant des réserves solides, de crainte de quelque sortie, en face des portes. Il donnait déjà le signal de l'attaque, quand le courrier de son collègue, venant en hâte lui annoncer l'arrivée de vingt cohortes ennemies, non seulement lui fit remettre l'assaut, mais l'obligea de rappeler une partie de ses forces, déjà rangées et prêtes pour attaquer. Il ordonna au légat Decius Brutus Scaeva d'aller, avec la première légion, dix cohortes auxiliaires des ailes et la cavalerie, au-devant de ce renfort ennemi : où qu'il le rencontre, il doit lui faire face, le retarder, en venir aux mains, si d'aventure la situation le demande ; il s'agit seulement que ces troupes ne puissent s'approcher de Cominium. Pour lui, il fait porter des échelles, de tous les côtés, contre les murs de la ville, et marcher vers les portes en formant la tortue. En même temps, on enfonçait les portes et l'on assaillait les murailles de toutes parts. Si les Samnites, tant qu'ils ne virent pas d'ennemis sur leurs murs, eurent assez de courage pour défendre aux Romains l'accès de leur ville, en revanche, quand on ne se battit plus de loin, à coups de projectiles, mais de près, quand les assaillants, qui étaient montés avec peine du sol sur les remparts, après avoir triomphé de cette position désavantageuse - difficulté qu'ils craignaient le plus - combattirent facilement de plain-pied un ennemi inégal, alors ces mêmes Samnites, abandonnant leurs tours et leurs murs, d'abord, refoulés tous sur le forum, tentèrent un moment, sur ce point, la chance d'un dernier combat, puis, jetant leurs armes, au nombre de onze mille quatre cents environ, se rendirent au consul. On en avait tué à peu près quatre mille huit cent quatre-vingts.

C'est ainsi qu'à Cominium, ainsi qu'à Aquilonia les choses se passèrent ; entre ces deux villes, où l'on s'attendait à une troisième bataille, on ne trouva pas le corps d'armée ennemi : comme il était à sept mille pas de Cominium, il fut rappelé par les siens, et ainsi ne se trouva à aucune des deux affaires. Aux premières ombres de la nuit, alors que déjà le camp, que déjà Aquilonia étaient en vue de ces Samnites, des clameurs semblables, leur arrivant des deux côtés, les arrêtaient ; puis, dans la direction du camp, auquel les Romains avaient mis le feu, les flammes qui s'étendaient au loin, indication plus sûre encore de la défaite subie, les empêchèrent d'avancer. Se couchant çà et là en cet endroit même, tout armés, au hasard, ils passèrent la nuit entière dans l'inquiétude, à attendre et à craindre le jour. À l'aube, ne sachant de quel côté aller, ils prennent soudain la fuite, affolés d'avoir été aperçus par les cavaliers romains : ceux-ci, en poursuivant les Samnites sortis la nuit de la place, avaient vu cette troupe nombreuse, que ne protégeaient ni retranchement, ni postes. On l'avait aperçue aussi des murs d'Aquilonia, et déjà des cohortes de légionnaires arrivaient également. Mais l'infanterie ne put atteindre ces fuyards, et la cavalerie tua seulement à leur arrière-garde deux cent quatre-vingts hommes environ ; dans leur peur, ils abandonnèrent beaucoup d'armes et dix-huit drapeaux ; le reste de la colonne parvint intact, autant qu'on peut le dire d'une troupe qui venait de connaître un si grand désordre, à Bovianum.

## Les consuls décident de poursuivre la guerre dans le Samnium

44

La joie de chacune des armées romaines fut accrue par le succès de l'autre. Chaque consul, sur avis conforme de l'autre, abandonna à ses soldats le pillage de la ville qu'ils avaient prise, et, une fois les maisons vidées, y fit mettre le feu ; le même jour, Aquilonia et Cominium brûlèrent, et les consuls, tandis que leurs légions et eux-mêmes se félicitaient mutuellement, joignirent leurs camps. Sous les yeux des deux armées, Carvilius félicita et récompensa les siens, chacun selon son mérite, et Papirius, dont les troupes avaient livré de multiples combats, en ligne, autour du camp, autour de la ville ennemie, remit à Spurius Nautius, à Spurius Papirius, fils de son frère, à quatre centurions et à un manipule de hastats des bracelets et des couronnes d'or : à Nautius, à cause de la manœuvre par laquelle il avait effrayé les ennemis comme s'il avait amené une forte colonne ; au jeune Papirius, à cause de son activité à la tête de la cavalerie, dans la bataille comme la nuit où il avait menacé la fuite des Samnites sortis à la dérobée d'Aquilonia ; aux centurions et aux soldats, parce que les premiers ils avaient pris la porte et le mur d'Aquilonia. À tous les cavaliers, pour leur action remarquable en bien des endroits, il remet des aigrettes et des bracelets d'argent.

Puis on tint conseil. Comme c'était déjà le moment de retirer du Samnium les deux armées, ou du moins l'une d'elles, le meilleur parti parut celui-ci : plus la puissance samnite était brisée, plus il fallait montrer de ténacité et d'acharnement à accomplir et à poursuivre jusqu'au bout le reste des opérations, pour pouvoir remettre aux consuls suivants le Samnium complètement soumis. Comme il n'y avait plus d'armée ennemie qui parût propre à livrer une bataille rangée, il ne restait qu'une sorte de guerre, les attaques de villes, dont la destruction pouvait enrichir de butin le soldat et achever l'ennemi, luttant pour ses autels et ses foyers. Aussi, après avoir envoyé au sénat et au peuple romain une lettre sur les opérations accomplies par eux, les consuls, se séparant, emmènent leurs légions, Papirius à l'attaque de Saepinum, Carvilius à celle de Velia.

## Nouvelles menaces en Étrurie. Prise de Saepinum (293)

45

La lecture de la lettre des consuls fut écoutée avec beaucoup de joie à la curie, puis dans l'assemblée du peuple ; en des actions de grâces qui durèrent quatre jours, les particuliers s'empressèrent à célébrer la joie publique. Et, pour le peuple romain, cette victoire ne fut pas seulement importante : elle arriva fort à propos, car, juste au même moment, on apporta la nouvelle d'une révolte des Étrusques. On en venait à se demander comment, s'il était arrivé quelque échec dans le Samnium, on aurait pu résister à l'Étrurie, qui, redressant la tête par suite de la conjuration samnite, comme les deux consuls et toutes les forces de Rome étaient tournées vers le Samnium, avait trouvé que le peuple romain occupé de ce côté, c'était une occasion de se révolter. Des ambassades de peuples alliés, introduites au sénat par le préteur Marcus Atilius, se plaignaient de voir brûler et dévaster leurs champs par leur voisin étrusque, parce qu'ils ne voulaient pas abandonner le peuple romain, et conjuraient les pères conscrits de les protéger des violences et des outrages de leurs ennemis communs. On répondit aux ambassadeurs que le sénat aurait soin que des alliés n'eussent pas à se repentir de leur fidélité ; que les Étrusques, avant peu, auraient le même sort que les Samnites. On aurait mis cependant plus de mollesse à agir en ce qui concernait l'Étrurie, sans la nouvelle que les Falisques, eux aussi, qui pendant bien des années étaient restés dans l'amitié romaine, avaient joint leurs armes à celles des Étrusques. La proximité de ce peuple aiguïsa les soucis du sénat, si bien qu'il décida d'envoyer les féciaux réclamer les biens pillés. Comme on refusa de les rendre, sur l'avis du sénat et l'ordre du peuple la guerre fut déclarée aux Falisques, et les consuls reçurent l'ordre de tirer au sort lequel d'entre eux passerait du Samnium en Étrurie avec son armée.

Déjà Carvilius avait pris aux Samnites Velia, Palumbinum et Herculaneum, Velia en quelques jours, Palumbinum le jour même où il était arrivé devant ses murs ; devant Herculaneum, il avait livré une bataille rangée avec un résultat douteux, et en perdant plus de monde que l'ennemi ; puis, ayant établi un camp, il avait enfermé les ennemis dans leurs murailles ; la place avait été attaquée et prise. Dans ces trois villes, on avait pris ou tué environ dix mille hommes, le nombre des prisonniers dépassant de bien peu celui des morts. Les consuls tirant au sort leur province, l'Étrurie échut à Carvilius, suivant le vœu de ses soldats, qui ne supportaient plus les rigueurs du froid dans le Samnium. Papirius, à Saepinum, se vit opposer des forces ennemies plus considérables. Souvent en ligne, souvent en marche, souvent, autour de la ville elle-même, contre des sorties de l'ennemi, on eut à se battre. Ce n'était pas un siège, mais une guerre en rase campagne, car les Samnites se servaient moins de leurs murailles pour se défendre qu'ils ne les défendaient avec leurs armes et leurs soldats. Enfin, par ces combats, Papirius força les ennemis à subir un siège en règle, et par ce siège, pour lequel il usa de la force et des travaux, il prit la ville. La colère provoquée par cette résistance rendit plus grand le carnage, quand la ville fut prise : sept mille quatre cents hommes furent tués, on en prit moins de trois mille. Le butin, qui fut très abondant, les biens des Samnites ayant été entassés, dans quelques villes, fut abandonné aux soldats.

## Triomphe des consuls sur les Samnites et les Étrusques (293)

46

Les neiges avaient déjà tout recouvert, et l'on ne pouvait demeurer hors des maisons ; aussi le consul emmena son armée du Samnium. À son arrivée à Rome, tous furent d'accord pour lui accorder le triomphe. Il triompha étant encore en charge ; et l'on remarqua, étant donnés les usages de l'époque, ce triomphe. Cavaliers et fantassins, portant les insignes de leurs récompenses, défilèrent à pied et à cheval ; bien des couronnes civiques, vallaires et murales attirèrent les yeux ; on regardait les dépouilles des Samnites, et on les comparait, pour l'éclat et la beauté, aux dépouilles rapportées par le père du consul, et connues pour avoir orné fréquemment des endroits publics. Quelques prisonniers notables, célèbres par leurs exploits ou ceux de leurs pères, marchaient entre leurs gardes ; des chariots portaient les lingots de cuivre, — deux millions cinq cent trente-trois mille - produit, disait-on, de la vente des prisonniers, et l'argent pris aux villes, mille huit cent trente livres. Tout ce cuivre et cet argent furent enfermés au trésor ; aux soldats on ne donna rien du butin. Le dépit causé par ce fait s'accrut, dans la plèbe, de ce qu'on paya encore le tribut pour la solde des troupes, alors qu'en dédaignant la gloire de verser au trésor les sommes prises à l'ennemi, on aurait pu, sur le butin, et donner une gratification aux soldats, et payer la solde.

Le consul dédia le temple de Quirinus. Que ce temple eût été voué par lui pendant la bataille même qu'il gagna, je ne le trouve chez aucun auteur ancien ; et, certes, en si peu de temps, on n'aurait pu l'achever ; ce fut un vœu du dictateur, de Papirius le père, et son fils, le consul, le dédia et l'orna des dépouilles des ennemis ; il y en eut tant, que non seulement on en décora ce temple et le forum, mais qu'on en distribua aux alliés et aux colonies voisines pour orner les temples et les lieux publics. Après ce triomphe, le consul mena son armée hiverner sur le territoire de Vescia, cette région étant infestée par les Samnites.

Cependant le consul Carvilius, ayant entrepris d'abord, en Étrurie, d'attaquer la ville de Troilum, s'entendit avec quatre cent soixante-dix habitants, les plus riches, pour leur permettre, contre une grosse somme, de partir de là, et les laissa aller ; la foule qui restait et la place elle-même, il les prit de force. Puis il enleva cinq forts placés en des endroits difficiles. On tua là deux mille quatre cents ennemis, on en prit moins de deux mille. Les Falisques, eux aussi, demandant la paix, Carvilius leur accorda une trêve d'un an, moyennant cent mille lingots de cuivre et le paiement de leur solde aux troupes pour l'année en cours. Cela fait, il quitta sa "province" pour triompher, et si son triomphe sur les Samnites fut moins brillant que celui de son collègue, grâce au complément fourni par la guerre d'Étrurie, il l'égala. Il porta au trésor public trois cent quatre-vingt mille lingots de cuivre ; avec le reste, il mit en adjudication, sur la part dont il disposait, la construction d'un temple à Fors Fortuna, près du temple de cette déesse dédié par le roi Servius Tullius, et, sur le butin, il donna à chaque soldat cent deux as, et le double aux centurions et aux cavaliers, récompense que l'avarice malveillante de son collègue rendit plus agréable à ceux qui la reçurent. La faveur dont jouit ce consul protégea devant le peuple son légat Lucius Postumius, qui, assigné par Marcus Scantius, tribun de la plèbe avait, à ce qu'on racontait, esquivé par cette lieutenante le jugement du peuple ; et l'on put répéter, plutôt que faire aboutir, l'accusation contre lui.

## Dix-neuvième recensement de la population de Rome (293)

47

L'année étant déjà passée, de nouveaux tribuns de la plèbe entrèrent en charge ; et à ceux-là mêmes, par suite d'un vice dans leur élection, cinq jours après on en subrogea d'autres. Le "lustre" fut accompli cette année-là par les censeurs Publius Cornelius Arvina et Caius Marcius Rutilus ; on recensa deux cent soixante-deux mille trois cent vingt et une têtes. C'étaient les vingt sixièmes censeurs depuis la création de la censure, et le vingtième "lustre". La même année, pour la première fois, les citoyens qui avaient reçu une couronne pour leurs exploits militaires assistèrent couronnés aux jeux Romains ; et alors pour la première fois, suivant un usage importé de Grèce, on donna des palmes aux vainqueurs. La même année, les édiles curules qui donnèrent ces jeux firent, avec les amendes infligées à quelques fermiers des pâturages publics, paver la route du temple de Mars à Bovillae.

Lucius Papirius présida les élections consulaires ; il proclama consuls Quintus Fabius (fils de Maximus) Gurges, et Decius Junius Brutus Scaeva ; Papirius lui-même devint préteur.

Tous les bonheurs de cette année eurent de la peine à consoler d'un seul fléau, d'une peste, qui ravagea à la fois la ville et la campagne. Déjà ce désastre tenait du prodige, et l'on consulta les livres Sibyllins pour savoir quelle fin ou quel remède les dieux indiquaient à ce fléau. On trouva dans ces livres qu'il fallait faire venir Esculape d'Épidaure à Rome ; mais, cette année-là, les consuls étant occupés par la guerre, on ne fit rien à ce sujet, sauf un jour de prières publiques à Esculape.

**Fin du Livre X**

## **Periochae - Livres XI à XX (292 à 219 av. J.-C.)**

Livres XI à XX (292 à 219 av. J.-C.) ; ne sont pas parvenus jusqu'à nous, seulement des fragments

## Livre XI

Le consul Fabius Gurgès ayant échoué devant les Samnites, et le sénat parlant de l'écartier de l'armée, son père, Fabius Maximus, en suppliant d'épargner cette honte à son fils, touche d'autant plus le sénat, qu'il promet de partir comme lieutenant de son fils et tient cette promesse. Aidé par ses conseils et par son action, le consul, son fils, massacre les Samnites et en triomphe ; Caius Pontius, général des Samnites, figure dans son triomphe et est frappé de la hache. — La cité souffrant d'une épidémie, on envoie des ambassadeurs pour apporter la statue d'Esculape d'Épidaure à Rome ; ils rapportent un serpent qui s'était réfugié dans leur navire et en qui on est d'accord pour voir la divinité elle-même. Ce serpent ayant gagné, du bateau, l'île du Tibre, en ce même lieu on fonde un temple à Esculape. — Le consulaire Lucius Postumius, pour avoir, étant commandant d'armée, usé de la main-d'œuvre de ses soldats sur ses terres, est condamné. — Avec les Samnites, qui demandent la paix, on renouvelle le traité pour la quatrième fois. — Le consul Curius Dentatus, après avoir massacré les Samnites, vaincu les Sabins, qui s'étaient révoltés, et reçu leur soumission, triomphe deux fois pendant la même magistrature. — On envoie des colonies à Castrum, Sena et Hadria. — Création des triumviri capitales. — Le recensement fait, on accomplit le "lustre" : on recense deux cent soixante-douze mille citoyens. A cause des dettes, la plèbe, après de graves et longues séditions, se retire enfin sur le Janicule, d'où le dictateur Quintus Hortensius la fait descendre ; celui-ci meurt au cours même de sa magistrature. — Ce livre contient en outre des opérations contre les Vulsiens, et aussi contre les Lucaniens, contre qui on avait décidé de porter secours aux gens de Thurium.

## Livre XII

Des ambassadeurs romains ayant été tués par les Gaulois Sénons, la guerre est déclarée aux Gaulois ; le préteur Lucius Caecilius est massacré par eux avec ses légions. — Les Tarentins, ayant pillé une flotte romaine et tué le duumvir qui la commandait, chassent les ambassadeurs envoyés par le sénat pour se plaindre de ces outrages. C'est pourquoi on leur déclare la guerre. — Les Samnites font défection. — Contre eux et contre les Lucaniens, les Bruttiens, les Etrusques, en quelques combats, plusieurs généraux combattent heureusement. — Pyrrhus, roi d'Épire, vient au secours des Tarentins en Italie. Une légion campanienne, avec le préfet Decius Vibellius, ayant été envoyée pour défendre Rhegium, massacre ses habitants et occupe la ville.



### Livre XIII

Le consul Valérius Laevinus combat Pyrrhus avec peu de bonheur, les soldats romains étant surtout effrayés par l'aspect inaccoutumé des éléphants. Après ce combat, Pyrrhus, examinant les cadavres des Romains tombés dans la bataille, les trouve tous tournés vers l'ennemi. En pillant le pays, il s'avance jusqu'à Rome. Caius Fabricius est envoyé vers lui par le sénat pour traiter du rachat des prisonniers ; le roi tente en vain de lui faire abandonner sa patrie. Les prisonniers sont renvoyés sans rançon. Cineas, envoyé par Pyrrhus au sénat en ambassade, demande que, pour établir la paix, on reçoive le roi à Rome. On décide de discuter cette demande à une séance où les sénateurs seront plus nombreux ; et Appius Claudius, qui, à cause du mauvais état de ses yeux, se tenait depuis longtemps à l'écart des conseils publics, vient à la curie, et fait prévaloir l'avis de refuser la demande de Pyrrhus. — Cneius Domitius, premier censeur plébéien, accomplit le "lustre" ; on recense deux cent quatre vingt-sept mille deux cent vingt-deux citoyens. Pour la seconde fois, on livre bataille à Pyrrhus, avec un résultat douteux. — Avec les Carthaginois, on renouvelle le traité pour la quatrième fois. — Un homme qui était passé de chez Pyrrhus chez le consul Fabricius et lui promettait de donner du poison au roi, est dénoncé et renvoyé à celui-ci. — Le livre contient en outre des succès sur les Lucains et les Bruttians, les Samnites et les Étrusques.

## Livre XIV

Pyrrhus passe en Sicile. — Entre autres prodiges, la foudre ayant, au Capitole, abattu la statue de Jupiter, sa tête est découverte par les haruspices. — Curius Dentatus, faisant une levée de troupes, fait vendre, le premier, les biens de qui ne répond pas à l'appel : il vainc aussi Pyrrhus, revenu de Sicile en Italie, et le chasse d'Italie. — Le censeur Fabricius exclut du sénat le consulaire Publius Cornelius Rufinus parce qu'il possède dix livres d'argent travaillé. Le "lustre" ayant été accompli par les censeurs, on recense deux cent soixante et onze mille deux cent trente-quatre citoyens. — Avec le roi d'Égypte Ptolémée, une alliance est conclue. — La vestale Sextilia, condamnée pour inceste, est enterrée vive. — On envoie des colonies à Posidonia et à Cosa. — Une flotte carthaginoise vient au secours des Tarentins, en violation du traité. — Ce livre contient en outre des succès sur les Lucaniens, les Bruttians et les Samnites, et la mort du roi Pyrrhus.

## Livre XV

Aux Tarentins vaincus on accorde la paix et la liberté. La légion de Campaniens qui avait occupé Regiurn, y est assiégée; ils se rendent et sont frappés de la hache. — Des ambassadeurs d'Apollonie envoyés au sénat ayant été maltraités par certains jeunes gens, ceux-ci sont livrés aux Apolloniates. — Aux Picentins vaincus on accorde la paix. — Des colonies sont conduites à Ariminium en Picenum et à Bénévent en Samnium. — Alors pour la première fois le peuple romain commence à se servir d'argent. — Des Ombriens et des Sallentins, vaincus, on reçoit la soumission. — Le nombre des questeurs est augmenté et porté à huit.

## Livre XVI

Origine des Carthaginois et débuts de leur ville. Contre eux et contre Hiéron, roi de Syracuse, le sénat décide qu'il faut porter secours aux Mamertins, après un débat entre partisans et adversaires de cette mesure ; et les armées romaines ayant alors, pour la première fois, passé la mer, on combat assez souvent avec succès contre Hiéron. Il demande la paix, qu'on lui accorde. — Le lustre est accompli par les censeurs ; on recense deux cent quatre-vingt-deux mille deux cent trente-quatre citoyens. — Le premier, Decius Junius Brutus donne au public un spectacle de gladiateurs en l'honneur de son père mort. — On envoie une colonie à Aesernia. — Ce livre contient en outre des succès remportés sur les Carthaginois et les Vulsiens. Le consul Cneius Cornelius est entouré par une flotte carthaginoise, et fait prisonnier par ruse, après avoir été invité comme pour une entrevue. Le consul Caius Duilius bat la flotte carthaginoise, et, le premier de tous les généraux romains, célèbre un triomphe pour une victoire navale. Pour cette raison, il garde, à titre perpétuel, l'honneur, quand il revient de dîner, de faire porter, au son de la flûte, une torche devant lui. — Le consul Lucius Cornelius combat heureusement, en Sardaigne et en Corse, contre les Sardes, les Corses, et Hannon, chef des Carthaginois. — Le consul Atilius Calatinus, ayant conduit à la légère son armée dans un endroit que cernent les Carthaginois, en sort grâce à la valeur et à l'activité de Marcus Calpurnius, tribun militaire, qui, en faisant une sortie avec trois cents soldats, a attiré les ennemis sur lui. — Hannibal, général carthaginois, la flotte qu'il commandait ayant été vaincue, est mis en croix par ses soldats. — Le consul Atilius Regulus, ayant vaincu les Carthaginois dans un combat naval, passe en Afrique.

## Livre XVIII

Atilius Regulus, en Afrique, tue, après avoir perdu à cause de lui beaucoup de soldats, un serpent d'une taille monstrueuse ; après avoir remporté plusieurs victoires sur les Carthaginois, le sénat n'envoyant pas de successeur à ce chef victorieux, il s'en plaint dans une lettre au sénat, dans laquelle, entre autres raisons qui lui font demander un successeur, on voit que sa petite propriété est abandonnée par ses domestiques. Puis, le destin voulant, en Régulus, fournir un grand exemple de bonne et de mauvaise fortune, les Carthaginois font venir Xanthippe, général lacédémonien, et Regulus est vaincu dans une bataille et fait prisonnier. Ensuite des succès de tous les généraux romains sur terre et sur mer sont gâtés par le naufrage des flottes. — Tiberius Coruncanius est le premier des plébéiens nommé grand pontife. — Les censeurs Publius Sempronius Sophus et Manius Valerius Maximus, dressant la liste des sénateurs, excluent du sénat seize membres ; ils accomplissent le "lustre", où sont recensés deux cent quatre-vingt-dix-sept mille sept cent quatre-vingt-dix-sept citoyens. Regulus, envoyé au sénat par les Carthaginois pour traiter de la paix et, s'il ne peut l'obtenir, de l'échange des prisonniers, mais lié par le serment de revenir à Carthage, si les Romains décident de ne pas échanger les prisonniers, conseille au sénat de refuser l'une et l'autre ; et comme, fidèle à son serment, il est retourné à Carthage, les Carthaginois le mettent au supplice et il meurt.

## Livre XIX

Caecilius Metellus, vainqueur des Carthaginois, célèbre un brillant triomphe, où figurent treize chefs ennemis et cent vingt éléphants. Le consul Claudius Pulcher, parti malgré les auspices, ordonne de jeter dans l'eau les poulets sacrés qui ne veulent pas manger ; il livre sur mer une bataille malheureuse aux Carthaginois ; rappelé par le sénat et invité à nommer un dictateur, il nomme Claudius Glicia, un homme du dernier rang, qui, forcé d'abdiquer sa magistrature, assiste par la suite aux jeux en robe prétexte. Aulus Atilius Calatinus est le premier dictateur à conduire une armée hors de l'Italie. On échange les prisonniers avec les Carthaginois. — Des colonies sont envoyées à Fregènes, et dans le territoire sallentin à Brindes. — Les censeurs accomplissent le "lustre" ; on recense deux cent quarante et un mille deux cent douze citoyens. — Claudia, sœur de ce Publius Claudius qui, pour avoir méprisé les auspices, avait été vaincu comme, au retour des jeux, elle se trouve pressée par la foule, dit : "Puisse mon frère vivre encore et commander à nouveau une flotte !" Elle est, pour cela, punie d'une amende. — Pour la première fois on nomme deux préteurs. — Caecilius Metellus, grand pontife, comme Aulus Postumius, consul, mais en même temps flamine de Mars, voulait partir pour faire la guerre, le retient à Rome et ne le laisse pas abandonner ses fonctions sacrées. Plusieurs généraux ayant battu les Carthaginois, le consul Caius Lutatius couronne ces victoires en battant aux îles Aegates la flotte carthaginoise. Les Carthaginois demandent la paix, qu'on leur accorde. — Le temple de Vesta brûle ; Caecilius Metellus, grand pontife, arrache à l'incendie les objets sacrés. — On ajoute deux tribus nouvelles, la Velina et la Quirina.

## Livre XX

Les Falisques s'étant révoltés, au bout de cinq jours, complètement domptés, ils viennent se soumettre. — On envoie une colonie à Spolète. — On fait avancer pour la première fois une armée contre les Ligures. — Les Sarcles et les Corses s'étant révoltés, sont soumis. La vestale Tuccia est condamnée pour inceste. — La guerre est déclarée aux Illyriens pour avoir tué un des ambassadeurs envoyés vers eux, et, soumis, ils viennent se rendre. — Le nombre des préteurs est augmenté et porté à quatre. Des Gaulois transalpins, qui avaient fait irruption en Italie, sont massacrés. Dans cette guerre, le peuple romain, d'après Fabius, eut huit cent [mille] hommes sous les armes, Romains ou Latins. Les armées romaines ayant pour la première fois traversé le Pô, les Gaulois Insubres, mis en déroute dans plusieurs combats, viennent se soumettre. Le consul Marcus Claudius Marcellus, ayant tué le chef des Gaulois Insubres Virdomar, remporte des dépouilles opimes. — Les Histri sont soumis. De même les Illyriens, s'étant révoltés, sont domptés et viennent se soumettre. — Les censeurs accomplissent trois fois le "lustre" ; au premier on recense deux cent soixante-dix mille sept cent treize citoyens ... — Les affranchis sont ramenés dans quatre tribus, alors qu'avant ils avaient été répartis dans toutes : l'Esquiline, la Palatine, la Suburane et la Colline. — Le censeur Caius Flaminius établit la voie Flaminia et construit le cirque Flaminius. — On conduit des colonies, dans le territoire pris aux Gaulois, à Plaisance et à Crémone.

**Fin des Livres XI à XX**

## **Livre XXI - (219 à 218 av. J.-C.)**

### **1. Causes de la seconde guerre punique**

#### **Haines nationales et haine personnelle**

##### **1**

Dans cette partie de mon ouvrage, qu'il me soit permis, à l'exemple de la plupart des auteurs qui placent une préface en tête de leur histoire, d'annoncer que je vais écrire la plus mémorable de toutes les guerres, celle que les Carthaginois, sous la conduite d'Hannibal, firent au peuple romain. Jamais deux cités, deux nations plus redoutables, ne mesurèrent leurs armes ; jamais Rome et Carthage elles-mêmes n'eurent autant de forces et de puissance ; ce n'était pas non plus sans connaissance de l'art de la guerre, mais avec l'expérience acquise dans la première guerre punique, qu'elles se mesuraient ensemble. L'inconstance du sort, les chances des combats furent telles que le vainqueur fut plus près de succomber. C'était plutôt une lutte de haine que de force : les Romains s'indignaient de voir les vaincus provoquer les vainqueurs, et les Carthaginois trouvaient qu'on avait traité les vaincus avec tyrannie et cupidité. On rapporte aussi qu'Hannibal, à peine âgé de neuf ans, au milieu des caresses enfantines qu'il faisait à son père, le supplia de l'emmener en Espagne. La guerre d'Afrique venait d'être heureusement terminée, et Amilcar, sur le point d'entreprendre une expédition nouvelle, offrait un sacrifice aux dieux ; il fait avancer son fils au pied des autels, et lui ordonne de jurer, en étendant la main sur la victime, qu'au plus tôt il sera l'ennemi de Rome. Ce courage altier ne pouvait se consoler de la perte de la Sicile et de la Sardaigne : le désespoir, disait-il, avait fait céder trop vite la première de ces provinces ; l'autre, au milieu des troubles de l'Afrique, avait été enlevée par la perfidie des Romains, qui avaient imposé un nouveau tribut.



## Mort d'Hamilcar (229) ; Hasdrubal le remplace

### 2

Agité d'inquiétudes et de regrets, à peine il a conclu la paix avec Rome, que, pour relever la puissance de Carthage, il fait, pendant cinq années, la guerre en Afrique, puis en Espagne pendant neuf ans. Nul doute qu'il ne méditât une expédition de plus haute importance. Si sa carrière se fût prolongée, les Carthaginois auraient, sous ses ordres, porté en Italie la guerre que son fils y porta dans la suite ; elle ne fut différée que par cette mort qui survint si à propos, et par l'enfance d'Hannibal. Un intervalle de près de huit années entre le père et le fils fut rempli par l'autorité d'Hasdrubal. D'abord favori d'Amilcar, qui voyait briller en lui la fleur de la jeunesse ; devenu ensuite son gendre à cause de ses qualités éminentes, et, par là, chef de la faction Barcine, si puissante auprès des soldats et du peuple, il resta, malgré les grands, seul maître de l'empire. Plus politique que guerrier, en offrant l'hospitalité aux petits princes de l'Afrique, il se concilia par les monarques l'affection des sujets, et accrut ainsi, non moins que par la guerre et les armes, la puissance de Carthage. Cependant la paix ne le sauva point. Un barbare, irrité de ce qu'il avait fait périr son maître, l'assassina au milieu de ses gardes : arrêté sur-le-champ, il montra un air aussi satisfait que s'il se fût échappé ; et alors même qu'il était déchiré par les tortures, il garda une telle contenance que la joie surmonta chez lui la douleur, et qu'il sembla même sourire à ses bourreaux. L'habileté d'Hasdrubal à gagner les peuples et à les soumettre à ses lois avait engagé les Romains à renouveler avec lui le traité d'alliance, aux conditions que l'Hèbre serait la limite des deux empires, et que Sagonte, placée entre les deux puissances, conserverait sa liberté.

## La succession d'Hasdrubal (221)

### 3

Après la mort d'Hasdrubal, personne ne douta que l'initiative des soldats qui avaient sur-le-champ porté le jeune Hannibal dans le prétoire et l'avaient proclamé général d'un cri et d'une voix unanimes, ne fût confirmée par le suffrage du peuple. Il avait à peine atteint l'âge de puberté, que déjà une lettre d'Hasdrubal l'avait mandé près de lui. Dans une délibération du sénat à ce sujet, la faction Barcine appuyait vivement la proposition : Hannibal, disait-elle, devait s'habituer au métier des armes et recueillir l'héritage de la puissance paternelle. Hannon, chef de la faction contraire, prit la parole : "On vous adresse, dit-il, une demande qui paraît fort juste, et pourtant je suis d'avis qu'elle soit rejetée." La bizarrerie de cette opinion ambiguë avait fixé l'attention générale. "Oui, reprit Hannon, Hasdrubal se croit pleinement autorisé à réclamer du fils ce qu'il prodigua au père, à la fleur de sa jeunesse. Mais nous sied-il à nous de permettre que nos jeunes gens, pour faire l'apprentissage de la guerre, soient livrés d'abord aux caprices de nos généraux ? Craignons-nous d'ailleurs que le fils d'Amilcar ne voie pas assez tôt l'image du pouvoir absolu, de l'autorité royale que son père a exercée ? Et, lorsque le gendre de ce souverain commande à nos armées par droit héréditaire, le sceptre du fils pèsera-t-il trop tard sur notre tête ? Que ce jeune homme reste à Carthage ; qu'il y apprenne, par l'obéissance aux lois et aux magistrats, à vivre au sein de l'égalité : tel est mon avis. Craignons que cette faible étincelle n'allume un jour un vaste incendie."

## Débuts d'Hannibal en Espagne (224)

### 4

Quelques sénateurs, presque tous les plus sensés, partageaient cette opinion ; mais, comme il arrive trop souvent, le parti le plus nombreux l'emporta sur le plus sage. Hannibal, dès son entrée en Espagne, attira sur lui tous les yeux. "C'est Hamilcar dans sa jeunesse qui nous est rendu, s'écriaient les vieux soldats. Même énergie dans le visage, même feu dans le regard : voilà son air, voilà ses traits." Mais bientôt le souvenir de son père fut le moindre de ses titres à la faveur. Jamais esprit ne se plia avec plus de souplesse aux deux qualités les plus opposées, la subordination et le commandement : aussi serait-il difficile de décider s'il était plus cher au général qu'à l'armée. Point d'officier qu'Hasdrubal choisît de préférence, s'il s'agissait d'un coup de vigueur et de hardiesse ; point de chef, qui sût inspirer au soldat plus de confiance, plus d'audace. Plein d'audace pour affronter le péril, il se montrait plein de prudence au sein du danger. Nulle fatigue, n'épuisait son corps, ne brisait son âme. Il supportait également le froid et le chaud. Ses repas avaient pour borne et pour règle les besoins de la nature et non la sensualité. Pour veiller ou pour dormir, il ne faisait nulle différence entre le jour et la nuit. Il donnait au repos les moments que les affaires lui laissaient libres, et il ne provoquait le sommeil ni par la mollesse du coucher ni par le silence. On le vit souvent, couvert d'une casaque de soldat, s'étendre à terre au milieu des sentinelles et des corps de garde. Ses vêtements ne le distinguaient nullement des autres : ce qu'on remarquait, c'était ses armes et ses chevaux. Il était à la fois le meilleur cavalier, le meilleur fantassin. Le premier, il s'élançait au combat ; le dernier, il quittait la mêlée. De grands vices égalaient de si brillantes vertus : une cruauté excessive, une perfidie plus que punique, rien de vrai, rien de sacré pour lui, nulle crainte des dieux, nul respect des serments, nulle religion. Avec ce mélange de qualités et de vices, il servit trois ans sous les ordres d'Hasdrubal, sans rien négliger de ce qu'il fallait faire ou voir pour devenir un grand capitaine.

## La première campagne d'Espagne (221-219)

### 5

Du jour même où il fut nommé général, il sembla que l'Italie lui avait été assignée pour département, et qu'il devait porter la guerre contre Rome. Convaincu qu'il ne fallait pas perdre un moment, de peur que, s'il hésitait, il ne succombât, comme Hamilcar, son père, comme Hasdrubal, à quelque coup du sort, il résolut d'attaquer Sagonte. Mais, comme le siège de cette ville devait infailliblement attirer sur lui les armes romaines, il marcha d'abord contre les Olcades, nation située au-delà de l'Hèbre, et qui se trouvait dans le lot des Carthaginois plutôt que dans leur dépendance ; il voulait paraître ne pas attaquer Sagonte, mais être comme entraîné à lui faire la guerre par suite de ses conquêtes et de la soumission des peuples voisins. Cartala, cité opulente, capitale des Olcades, est prise et pillée. Frappées de terreur, les places moins importantes se soumettent au vainqueur, qui leur impose un tribut. L'armée triomphante, chargée d'un riche butin, alla prendre ses quartiers d'hiver à Carthagène. Là, par un généreux partage des dépouilles ennemies, par son exactitude à payer la solde qui était due, Hannibal s'attacha de plus en plus les soldats et les alliés ; et, au retour du printemps, il dirigea ses armes contre les Vaccéens. Hermandica et Arbocala sont emportées d'assaut ; Arbocala, soutenue par la valeur et le nombre de ses habitants, opposa une longue résistance. Les réfugiés d'Hermandica, joints à ceux des Olcades, peuple soumis l'année d'auparavant, soulèvent les Carpétans ; ils attaquèrent Hannibal dans sa retraite du pays des Vaccéens, non loin du Tage, et retardèrent sa marche, qu'embarrassait déjà le butin. Hannibal n'engagea point l'action ; il fit camper ses troupes sur la rive du fleuve, et, lorsque le silence l'avertit que ses adversaires étaient plongés dans le premier sommeil, il traversa le fleuve à gué : laissant ensuite, par la disposition de ses lignes, un espace aux ennemis pour marcher sur ses traces, il résolut de les surprendre au passage. Sa cavalerie reçut l'ordre de commencer l'attaque dès qu'ils seraient entrés dans l'eau. L'infanterie, placée sur la rive, avait en tête quarante éléphants. Les Carpétans, avec les débris des Olcades et des Vaccéens, étaient forts de cent mille hommes, armée invincible à terrain égal. Naturellement présomptueux, comptant sur le nombre, persuadés que la crainte avait été la cause de la retraite d'Hannibal, certains que le seul obstacle à la victoire était le passage du fleuve, ils poussent un cri de guerre, et, sans ordre, sans guide, ils s'élancent dans les eaux, chacun à l'endroit le plus voisin. De l'autre rive du fleuve, on envoie contre eux un gros de cavalerie, et il s'engage, au milieu du courant, une lutte inégale, où l'infanterie, qui n'avait point le pied ferme, et qui redoutait d'être submergée, pouvait être facilement culbutée, même par des cavaliers sans armes, qui auraient poussé leurs chevaux au hasard ; tandis que les cavaliers, libres de leurs mouvements et de leur armure, dont les chevaux avaient pied dans les endroits les plus profonds, combattaient de près et de loin. Une grande partie fut engloutie dans le fleuve ; quelques-uns, emportés vers les Carthaginois par la rapidité du courant, furent écrasés sous les pieds des éléphants ; les derniers, trouvant plus de sûreté à regagner leur rive, au moment où, dispersés çà et là, ils cherchaient à se réunir, et à se remettre de cet affreux désordre, virent paraître Hannibal à la tête d'un bataillon carré ; il traversait le fleuve, et bientôt il les eut chassés du rivage. Le pays fut dévasté, et, quelques jours après, les Carpétans étaient soumis. Dès lors tout le pays situé au-delà de l'Hèbre, Sagonte exceptée, subissait le joug de Carthage.

## Sagonte envoie une délégation à Rome (218)

### 6

La guerre n'avait pas encore commencé avec Sagonte ; mais déjà des contestations, germes de guerre, lui étaient suscitées avec ses voisins surtout avec les Turdétans. L'auteur même du litige se présentait pour arbitre ; il était clair que la force, et non le droit, l'emporterait : les Sagontins alors envoyèrent à Rome une députation pour demander des secours contre l'ennemi dont ils se voyaient menacés. Publius Cornélius Scipion et Tibérius Sempronius Longus étaient consuls. La députation entendue dans le sénat, l'affaire mise en délibération, on fut d'avis de faire passer des députés en Espagne pour prendre des informations sur la situation des alliés : dans le cas où leur cause paraîtrait juste, les ambassadeurs devaient sommer Hannibal de ne plus inquiéter les Sagontins, alliés de Rome ; puis passer en Afrique, pour porter à Carthage les plaintes des alliés de Rome. La députation à peine décrétée n'était point encore partie, qu'on reçut, plus tôt qu'on ne s'y attendait, la nouvelle du siège de Sagonte. Alors l'affaire fut de nouveau déferée au sénat. Les uns assignaient pour département aux consuls l'Espagne et l'Afrique, et proposaient de combattre à la fois sur terre et sur mer, d'autres dirigeaient toutes les forces en Espagne, contre Hannibal ; d'autres enfin demandaient qu'on mît moins de précipitation dans une affaire de cette importance, et qu'on attendît le retour de la députation envoyée en Espagne. Cet avis, qui paraissait le plus sage, l'emporta : on pressa le départ des députés Publius Valérius Flaccus et Quintus Baebius Tamphilus ; ils avaient ordre d'aller trouver Hannibal à Sagonte, de se rendre à Carthage, s'il refusait de lever le siège, et même de demander qu'Hannibal leur fût livré en réparation de la rupture du traité.

## **2. La guerre de Sagonte (219 à 218 av. J.-C.)**

### **Préparatifs du siège ; Hannibal est blessé**

#### **7**

Tandis qu'à Rome on se prépare et l'on délibère, déjà Sagonte était attaquée avec la plus grande vigueur. C'était la plus puissante des cités au-delà de l'Hèbre, environ à un mille de la mer : dans l'origine, colonie de l'île de Zacynthe, elle avait reçu le mélange de quelques Rutules de la ville d'Ardée. Bientôt sa prospérité s'était élevée au plus haut point, soit par les richesses que lui prodiguaient à la fois la mer et la terre, soit par l'accroissement de sa population, soit par l'austérité de principes qui lui fit garder jusqu'au dernier moment la foi jurée à ses alliés. Hannibal, qui a paru sur son territoire, à la tête d'une armée menaçante, qui a porté la désolation dans les campagnes, vient attaquer la ville de trois côtés à la fois. Un angle de la muraille donnait sur une vallée plus unie et plus découverte que tout le terrain des environs. Ce fut par là qu'il se proposa de conduire les galeries qui devaient le mettre en état de battre la muraille à coups de béliers. Tant qu'on fut loin des murs, le sol aidait au transport des mantelets ; mais des difficultés presque insurmontables se présentèrent, lorsqu'on vint à effectuer les attaques. D'abord une tour immense dominait tous les ouvrages ; et, comme la faiblesse de cet endroit était suspecte, les murailles présentaient là plus de force et d'élévation qu'ailleurs. Enfin l'élite des guerriers, au poste du péril et de l'honneur, opposait une plus grande résistance. D'abord une grêle de traits repousse l'ennemi, sans laisser aux travailleurs la moindre sûreté. Bientôt ils ne se bornent plus à lancer leurs javelines du haut des murs et de la tour ; ils s'enhardissent jusqu'à fondre sur les ouvrages, sur les postes ennemis ; et, dans ces mêlées, il succombait presque autant de Carthaginois que de Sagontins. Hannibal lui-même, qui s'est avancé au pied du mur avec trop peu de précaution, est grièvement blessé à la cuisse d'un trait qui le renverse. Aussitôt parmi les siens, épouvante, confusion ; peu s'en fallut que les ouvrages et les galeries ne fussent abandonnés.

## Reprise du siège

### 8

Pendant quelques jours, ce fut plutôt un blocus qu'un siège. Les Carthaginois attendaient la guérison d'Hannibal. Alors point de combat ; mais la construction des ouvrages et les fortifications continuèrent avec la même activité. Aussi les attaques recommencèrent avec plus de vigueur et sur plusieurs points malgré des obstacles inouïs, on fit avancer les galeries et le bélier. Le Carthaginois avait une armée considérable ; elle montait, dit-on, à cent cinquante mille hommes. Les assiégés, pour tout défendre, pour tout surveiller, furent contraints de diviser beaucoup leurs forces : aussi ils allaient succomber ; car le bélier battait les murailles, et plusieurs parties étaient ébranlées. Une large brèche laissait d'un côté la ville à découvert ; ensuite trois tours et la muraille qui se trouvait dans l'intervalle s'étaient écroulées avec un horrible fracas, et les Carthaginois avaient cru que cet écroulement mettait la ville en leur pouvoir. Les deux partis s'avancent par là au combat, comme si chacun eût été protégé également par un rempart. Ce n'était point ces mêlées irrégulières qui ont lieu dans tous les sièges lors d'une brusque attaque, mais deux armées rangées en bataille comme dans une plaine découverte, entre les décombres du mur et les maisons de la ville placées à peu de distance. D'un côté l'espérance, de l'autre le désespoir, irritent les courages. Les Carthaginois se croient maîtres de la ville s'ils font un dernier effort ; les Sagontins couvrent de leurs corps une patrie qui n'a plus de remparts. Aucun d'eux ne lâche pied ; car l'ennemi s'emparerait du terrain abandonné. Aussi plus la lutte était serrée, opiniâtre, plus elle devenait sanglante : aucun trait ne portait à faux entre les armes et le corps. Les Sagontins avaient une sorte de trait qu'ils nommaient falarique, dont la hampe, de bois de sapin, était cylindrique dans toute sa longueur, à l'exception du côté d'où sortait le fer. Carré comme dans notre pilum, le fer était garni d'étoupe et enduit de poix : il avait trois pieds de long, pour qu'il pût transpercer l'armure et le corps. Mais, lors même que la falarique se serait arrêtée sur le bouclier sans pénétrer jusqu'au corps, elle répandait encore l'effroi, parce qu'on ne la lançait qu'embrasée par le milieu, et que le mouvement seul donnait à la flamme une telle vivacité que le soldat, contraint de jeter ses armes, était exposé sans défense aux nouveaux coups qui pouvaient l'assaillir.

## Arrivée de l'ambassade romaine

### 9

Le combat avait été longtemps indécis. Les Sagontins sentaient redoubler leur ardeur, parce qu'ils résistaient contre toute espérance ; et les Carthaginois se croyaient vaincus, parce qu'ils n'avaient pu vaincre, lorsque tout à coup les assiégés poussent un cri, et font reculer l'ennemi jusqu'aux ruines du mur. Le désordre, la confusion est dans ses rangs ; il s'ébranle ; enfin il fuit, il est en déroute et chassé dans ses lignes. Cependant on annonce l'arrivée de la députation romaine. Hannibal envoie à sa rencontre jusqu'à la mer, afin de lui signifier qu'il n'y a point de sûreté pour elle à s'avancer au milieu d'une foule de nations sauvages qui ont les armes à la main ; que, pour lui, dans une conjoncture si critique, il ne peut donner audience à des ambassadeurs. Il était clair qu'après ce refus, ils iraient droit à Carthage : aussi, pour les prévenir, une lettre, un courrier, sont expédiés aux chefs de la faction Barcine, qui, d'avance, doivent disposer les esprits à rejeter toutes les concessions que le parti contraire pourrait faire aux Romains.



## Audience de l'ambassade romaine à Carthage

### 10

Cette fois les députés furent admis et entendus, mais encore sans fruit et sans succès. Hannon seul, malgré l'opposition du sénat, parla en faveur du traité : il se fit un grand silence, tant l'orateur imposait à l'assemblée qui ne partageait point son avis. "Au nom des dieux, arbitres et garants des traités, il les avait avertis, conjurés de ne point envoyer à l'armée le fils d'Amilcar. Les mânes, le rejeton d'un tel homme, s'indignent du repos ; et jamais, tant qu'il restera quelqu'un de la race ou du nom de Barca, l'alliance avec Rome ne sera paisible. Un jeune homme brûlait du désir de régner ; une seule voie, à ses yeux, pouvait le conduire au trône, c'était de semer guerres sur guerres, de vivre toujours entouré d'armes et de légions. Eh bien ! vous avez alimenté ce foyer terrible ; Hannibal est à la tête de vos armées. Vous seuls avez donc allumé l'incendie qui vous dévore. Vos soldats ont mis le siège devant Sagonte, d'où les écarte un traité solennel. Bientôt Carthage verra sous ses murs les légions romaines, guidées par les mêmes dieux, qui, dans la guerre précédente, ont vengé les infractions des traités. Méconnaissez-vous donc, et vous et votre ennemi, et la fortune de l'un et de l'autre peuple ? Des ambassadeurs venaient dans votre camp pour des alliés et au nom des alliés ; votre digne général a refusé de les recevoir ; il a foulé au pied le droit des gens. Cependant chassés comme ne l'ont jamais été les envoyés même d'un peuple ennemi, ils se rendent près de vous ; ils vous demandent satisfaction d'après le traité. Ils n'accusent point la nation ; ils inculpent un seul homme ; ils réclament un seul coupable. Plus ils agissent avec douceur, plus ils procèdent lentement, plus il est à craindre qu'ils ne déploient, dans la suite, une rigueur inflexible. Rappelez-vous les îles Aegates, le mont Eryx, et tous les désastres, qui, pendant vingt-quatre ans, vous ont accablés sur terre et sur mer. Alors vous n'aviez point pour chef un enfant comme Hannibal, mais un Amilcar, son père, un autre Mars pour parler le langage de ses partisans. Tarente, ou plutôt l'Italie, fut attaquée par nous contre la foi jurée ; Sagonte l'est de même aujourd'hui. Aussi les hommes et les dieux se réunirent contre nous ; des querelles de mots élevées sur les premiers infracteurs du traité cédèrent à l'événement de la guerre, qui, juge équitable, fit pencher la victoire du côté de la justice. C'est contre Carthage qu'Hannibal fait avancer aujourd'hui ses tours et ses mantelets ; ce sont les murs de Carthage que battent ses béliers. Les ruines de Sagonte (puissent les dieux détourner ce présage !) retomberont sur nos têtes, et la guerre que nous lui déclarons, nous aurons à la soutenir contre Rome. Faut-il donc livrer Hannibal, me dira-t-on ? Je sais que l'inimitié que je portais au père peut rendre vaines mes allégations contre le fils. Mais je n'ai pas vu sans plaisir la fin d'Amilcar, parce que, s'il existait encore, nous aurions déjà la guerre avec les Romains ; et partant, ce jeune Hannibal, cette espèce de furie qui agite la torche des combats, je le hais et le déteste ? Livrons-le, croyez-moi, comme victime expiatoire d'un attentat à la foi jurée ; et lors même que personne ne le réclamerait, il nous faudrait encore l'exiler aux dernières extrémités du monde, et le reléguer si loin, que son nom et sa renommée ne pussent arriver jusqu'à nous, et troubler le repos de la patrie. Mon avis est donc qu'on envoie sur-le-champ une ambassade à Rome, pour donner satisfaction au sénat ; une autre à Hannibal, pour lui signifier de lever le siège de Sagonte, et pour le livrer lui-même aux Romains, en exécution du traité ; une troisième enfin, pour rendre aux Sagontins tout ce qu'on leur a pris."

## Échec des négociations

### 11

Après le discours d'Hannon, personne ne chercha à lui répondre en forme, tant la majorité du sénat était pour Hannibal ! On reprochait même à Hannon d'avoir parlé avec plus d'aigreur que Flaccus Valérius, le député romain. Voici la réponse que reçut l'ambassade : "La guerre est venue des Sagontins, et non pas d'Hannibal. Le peuple de Rome commettrait une injustice, s'il préférerait les Sagontins aux Carthaginois ses plus anciens alliés." Tandis que les Romains perdent le temps à envoyer des députations, Hannibal, dont les troupes étaient fatiguées par les combats et les travaux, accorda quelques jours de repos, après avoir confié à plusieurs détachements la garde des mantelets et des autres ouvrages. Cependant il excite les courages, et par la haine de l'ennemi, et par l'espoir des récompenses. Bientôt il a déclaré dans une assemblée que tout le butin, après la prise de Sagonte, appartiendrait aux soldats ; alors telle fut leur ardeur, que, si le signal eût été donné à l'instant même, aucun obstacle n'eût semblé capable de les arrêter. Les Sagontins, durant la suspension d'armes, qui arrêta quelque temps toute attaque de part et d'autre, ne cessèrent de travailler jour et nuit à relever un nouveau mur à l'endroit où la brèche avait laissé leur ville ouverte. Dès lors le siège recommença avec plus d'acharnement ; mais où porter les premiers secours ? de ce côté ? de cet autre ? Mille cris confus empêchaient les Sagontins de le savoir. Une tour mobile, dont la hauteur surpassait toutes les fortifications de la ville, s'avancait, et Hannibal était là pour tout animer de sa présence : Arrivée au pied de la muraille, la tour, au moyen des catapultes et des balistes disposées à tous les étages, eut bientôt renversé les combattants et dégarni les remparts ; alors Hannibal saisit l'occasion, et envoie environ cinq cents Africains avec des haches pour saper le mur par le bas, travail peu difficile, parce que les pierres n'étaient point unies par de la chaux durcie, mais seulement par de la terre détremmée, suivant l'ancienne méthode de construction. Aussi n'était-ce pas seulement l'endroit sapé qui s'écroulait, et de larges ouvertures vomissaient dans Sagonte les bataillons carthaginois. Ils s'emparent d'une hauteur, y placent des catapultes et des balistes et, pour se faire, dans la place même, une sorte de boulevard qui domine tout le reste, ils élèvent une muraille autour de la hauteur. De leur côté, les Sagontins construisent un mur dans la partie intérieure de la ville, qui n'est pas encore au pouvoir d'Hannibal. De part et d'autre, activité extrême à défendre, à combattre ; mais ces remparts intérieurs, dont s'entourent les assiégés, resserrent, de jour en jour, Sagonte dans l'espace le plus étroit. En proie à un dénuement affreux, suite d'un long siège, ils voient s'évanouir l'espoir d'un secours étranger ; Rome, leur unique ressource, est si loin d'eux ; tout le pays d'alentour appartient à l'ennemi. Cependant un peu de courage ranima les esprits abattus, à la nouvelle du départ précipité d'Hannibal qui marchait contre les Orétans et les Carpétans. Ces deux peuples, effrayés de la rigueur avec laquelle on poussait les levées, avaient arrêté les agents d'Hannibal. Il craignait un soulèvement ; sa rapidité le prévint, et les rebelles eurent bientôt déposé les armes.

## Tractations du Sagontin Alcon

### 12

Les opérations du siège n'étaient point ralenties. Maharbal, fils d'Himilcon, qui commandait pour Hannibal, déploya tant d'activité, que ni le soldat ni l'ennemi ne s'aperçut de l'absence du général. Il remporta quelques avantages, fit tomber, avec trois béliers, un pan de muraille, et, au retour d'Hannibal, put lui montrer des ruines toutes récentes. Celui-ci conduisit sur-le-champ son armée devant la citadelle. Après une lutte sanglante, funeste pour les deux armées, une partie de la citadelle fut emportée d'assaut. Deux hommes, Alcon de Sagonte et l'Espagnol Alorcus, tentèrent ensuite quelques voies d'accommodement. Alcon, à l'insu de ses compatriotes, passa la nuit dans le camp d'Hannibal, se flattant de gagner quelque chose à force de prières : mais insensible à ses larmes, le vainqueur irrité imposait les plus dures conditions ; dès lors, le négociateur, devenu transfuge, resta chez l'ennemi, protestant que la mort attendait celui qui porterait aux Sagontins une pareille capitulation. Car on exigeait d'eux entière satisfaction à l'égard des Turdétans ; ils livreraient tout leur argent, tout leur or ; ils sortiraient de la ville, avec un seul vêtement ; ils iraient s'établir dans les lieux qu'auraient prescrits le Carthaginois. "Jamais, disait Alcon, Sagonte n'acceptera de semblables propositions. — Le courage cède, quand tout le reste est vaincu, dit Alorcus, je m'offre pour médiateur." Soldat dans l'armée d'Hannibal, Alorcus avait eu avec les Sagontins des liaisons publiques d'amitié et d'hospitalité. Il remit sans mystère ses armes aux sentinelles ennemies, franchit les retranchements, et se fit conduire devant le gouverneur de Sagonte. Une multitude de citoyens de toutes classes s'était attroupée en un moment ; on écarta la foule ; le sénat donna audience à Alorcus qui prononça ce discours :

## Discours de l'Espagnol Alorcus

13

“Si Alcon, votre concitoyen, après être venu auprès d'Hannibal pour lui demander la paix, vous avait rapporté sa réponse, il m'eût été inutile de me rendre ici, comme envoyé d'Hannibal, et plus encore comme transfuge. Mais, puisqu'il est resté chez l'ennemi, soit par sa faute, si ses craintes sont imaginaires, soit par la vôtre, si l'on ne peut sans péril vous dire la vérité, je suis venu, au nom de notre ancienne amitié, vous apprendre qu'il est encore pour vous quelques voies d'accommodement et de salut. Votre intérêt seul, et non des considérations étrangères, me dicte ce langage. Vous le croirez, Sagontins ; car, tant que vous avez résisté avec vos propres forces, ou que vous avez compté sur le secours de Rome, jamais je ne vous ai parlé de capitulation. Mais aujourd'hui plus d'espoir du côté des Romains ; vos armes, vos remparts même ne vous protègent plus ; aussi je vous apporte une paix plus nécessaire qu'avantageuse. Cet espoir, vous pouvez le réaliser, si vous acceptez en vaincus les conditions du vainqueur ; si vous ne considérez point comme une perte ce que vous n'avez plus, puisque tout est au pouvoir de l'ennemi ; si vous ne voyez qu'une faveur dans ce qu'il veut vous laisser. Votre ville, déjà détruite en grande partie, presque tout entière en sa puissance, cessera de vous appartenir ; il vous abandonne le territoire, et fixera la place où doit s'élever la nouvelle Sagonte. Tout l'or, tout l'argent de l'État, des particuliers, lui sera remis ; vos femmes, vos enfants, vous-mêmes aurez la vie sauve, si vous vous résignez à sortir de la ville, sans armes et avec deux vêtements. Tel est l'arrêt du vainqueur, arrêt funeste et terrible, mais que la fortune vous fait une loi d'accepter ; et je ne désespère pas, lorsqu'il sera maître de tout, de le trouver moins rigoureux sur quelque point. Mais mieux vaudrait encore subir ce traitement, que de vous laisser massacrer, que de voir traîner, enlever devant vous vos femmes et vos enfants, victimes du droit de la guerre.”

## La fin de Sagonte (mars 218)

### 14

Pendant qu'Alorcius parlait, la foule avait pénétré insensiblement, et le peuple s'était mêlé avec le sénat. Tout à coup les principaux sénateurs quittent l'assemblée avant qu'on ait rendu réponse, réunissent dans le forum tout l'or, tout l'argent des édifices publics, des maisons particulières, le jettent dans un bûcher allumé à la hâte, et la plupart se précipitent eux-mêmes dans les flammes. Ce spectacle avait répandu la consternation et l'effroi dans toute la ville, lorsqu'un nouveau tumulte se fait entendre du côté de la citadelle. Une tour, battue depuis longtemps, venait de s'écrouler ; une cohorte de Carthaginois s'élance à travers les décombres, et avertit Hannibal que la ville n'a plus ni postes, ni sentinelles. Pensant qu'une telle occasion ne permet point de retard, il fait à la hâte avancer toutes ses forces, et, en un instant, la place est emportée. L'ordre est donné de passer au fil de l'épée tous ceux qui sont en état de porter les armes, mesure cruelle, mais que l'événement justifia ; car quel est le moyen d'épargner ceux qui, renfermés dans leurs demeures avec leurs enfants et leurs femmes, y mirent le feu pour trouver eux-mêmes la mort, ou ceux qui, les armes à la main, ne cessèrent de combattre qu'en expirant ?

## Problèmes de chronologie

15

On fit dans la ville un butin immense : en vain les habitants avaient détruit à dessein presque tous leurs trésors ; le glaive du vainqueur irrité avait fait à peine quelque distinction d'âge ; les prisonniers étaient devenus la proie du soldat ; le produit des ventes donna encore une somme assez considérable ; beaucoup d'objets de luxe et d'étoffes précieuses furent envoyés à Carthage. Le siège de Sagonte dura huit mois, selon quelques historiens. Hannibal, ajoutent-ils, alla prendre ensuite ses quartiers d'hiver à Carthagène, et arriva en Italie, cinq mois après son départ de cette ville. Si ce récit est exact, il est impossible que les consuls Publius Cornélius et Tibérius Sempronius aient reçu la députation des Sagontins, au commencement du siège, et que, pendant leur consulat, ils aient livré bataille à Hannibal, l'un auprès du Tessin, et tous deux ensemble sur les bords de la Trébie, peu de temps après. Ou la marche de ces événements fut bien plus rapide, ou la prise, et non le commencement du siège de Sagonte, date des premiers jours de l'année où Publius Cornélius et Tibérius Sempronius entrèrent en magistrature ; car l'affaire de la Trébie ne peut être rejetée à l'année de Cneius Servilius et de Caius Flaminius, parce que ce dernier prit possession du consulat à Ariminum, après avoir été nommé à cette dignité par Tibérius Sempronius, qui, après la bataille de la Trébie, vint à Rome pour l'élection des consuls, et retourna ensuite rejoindre l'armée dans ses quartiers d'hiver.

### **3. Rome se prépare à la guerre**

#### **Réactions à Rome après la chute de Sagonte**

**16**

Ce fut presque en même temps que les députés, de retour de Carthage, n'annoncèrent que des dispositions hostiles, et qu'on apprit la ruine de Sagonte. Alors le sénat, consterné, et vivement touché du sort d'un peuple allié qui avait péri d'une manière indigne, rougit de ne l'avoir point secouru, et conçut de la fureur contre Carthage et des craintes pour l'avenir : il semblait qu'Hannibal fût déjà aux portes de Rome ; les esprits troublés par tant d'émotions à la fois, s'agitaient plutôt qu'ils ne prenaient de résolution. Jamais on n'avait eu à combattre un adversaire plus terrible et plus belliqueux ; jamais Rome n'avait montré tant d'inertie, de faiblesse. La conquête de la Sardaigne, de la Corse, de l'Istrie, de l'Illyrie, avait été pour les armes romaines un jeu d'escrime, et non une lutte réelle. Les Gaulois avaient causé un tumulte plutôt qu'une guerre ; mais les Carthaginois, ces superbes ennemis qui ont vieilli dans le rude métier des armes, qui, pendant vingt-trois ans, toujours victorieux en Espagne, n'ont connu que des succès sous trois généraux, Amilcar, Hasdrubal, et Hannibal, aujourd'hui leur chef intrépide, les Carthaginois, tout fiers de la ruine récente de la plus riche cité, ont passé l'Hèbre, traînant après eux une foule de nations espagnoles, que suivront bientôt les Gaulois toujours avides de guerres. On aura l'univers entier à combattre en Italie et sous les murs de Rome.

## Mobilisation à Rome (mars 218)

17

Déjà l'on avait assigné les départements aux consuls ; alors ils reçurent ordre de les tirer au sort. L'Espagne échut à Cornélius, la Sicile avec l'Afrique à Sempronius. On décréta six légions pour cette année, des corps de troupes alliées, à la volonté des consuls, une flotte aussi nombreuse qu'il serait possible. On leva, parmi les Romains, vingt-quatre mille hommes d'infanterie et dix-huit cents chevaux ; parmi les alliés ; quarante mille fantassins et quatre mille quatre cents hommes de cavalerie. La flotte était de deux cent vingt quinquérèmes et de vingt vaisseaux légers. Ensuite l'on manda au peuple de signifier, d'ordonner la guerre contre Carthage. Des prières publiques eurent lieu dans la ville, et l'on supplia les dieux d'accorder une heureuse issue à la guerre que le peuple allait entreprendre. Le partage des troupes se fit ainsi entre les consuls : Sempronius eut deux légions, composées de quatre mille fantassins, de trois cents chevaux ; on ajouta de troupes auxiliaires, seize mille hommes d'infanterie et dix-huit cents de cavalerie, plus cent soixante quinquérèmes et douze vaisseaux légers. Envoyé en Sicile avec ses forces de terre et de mer, Tibérius Sempronius devait passer en Afrique, si l'autre consul suffisait pour chasser les Carthaginois de l'Italie. Cornélius reçut moins de troupes, parce que le préteur Lucius Manlius, qui se rendait dans la Gaule, avait lui-même un corps d'armée assez considérable. Il eut aussi un nombre de vaisseaux fort limité ; on lui donna seulement soixante quinquérèmes. L'ennemi, disait-on, ne viendrait point par mer, et il n'y avait pas à redouter de combat naval. Cornélius eut ensuite deux légions romaines avec leur cavalerie, quatorze mille fantassins et seize cents chevaux de troupes alliées. Deux légions romaines et leurs six cents cavaliers, dix mille fantassins et mille chevaux auxiliaires, furent dirigés vers la Gaule, qui allait devenir, cette année, le théâtre de la guerre punique.



## La déclaration de guerre

18

Toutes les dispositions étaient prises ; mais, pour mettre les formes de leur côté, avant d'engager la lutte, les Romains envoient en Afrique cinq ambassadeurs d'un âge vénérable, Quintus Fabius, Marcus Livius, Lucius Aemilius, Caius Licinius et Quintus Baebius, avec ordre de demander aux Carthaginois si c'était au nom du gouvernement qu'Hannibal avait assiégé Sagonte. S'ils en convenaient, comme on devait s'y attendre, et en revendiquaient la responsabilité, la guerre serait déclarée au peuple carthaginois. Arrivés à Carthage, les députés furent introduits dans le sénat ; et Fabius se borna à faire la question prescrite. Alors un des Carthaginois : "Romains, dit-il, votre première ambassade était déjà téméraire, lorsque vous exigiez qu'on vous livrât Hannibal, comme auteur du siège de Sagonte. Mais celle d'aujourd'hui, plus mesurée dans les termes, est, dans la réalité, plus violente encore ; car alors c'était Hannibal qu'on accusait, qu'on réclamait. Maintenant c'est à nous que vous prétendez arracher l'aveu de la faute, et, sur cet aveu, nous demander aussitôt satisfaction. Pour moi, je pense que la question est de savoir, non pas si l'entreprise contre Sagonte fut le résultat d'une volonté publique ou personnelle, mais si elle fut légitime ou injuste. À nous seuls en effet appartient le droit d'interroger et de punir notre concitoyen, si, de son chef, il a transgressé nos ordres. Un seul point reste à discuter avec vous : y a-t-il violation de la foi jurée ? Or, puisqu'il vous plaît d'établir pour les généraux une distinction entre les actes d'autorité publique et ceux d'autorité privée, nous avons avec vous un traité conclu par le consul Lutatius. En stipulant les intérêts des alliés des deux peuples, on ne fit pas mention des Sagontins ; ils n'étaient point encore vos alliés. Mais, direz-vous, ils sont exceptés dans le traité fait avec Hasdrubal. Ici, la réponse est facile ; vous-même me l'avez fournie : un premier traité, rédigé par Lutatius, ne vous liait point, parce qu'il n'avait reçu ni la sanction du sénat ni celle du peuple ; aussi votre gouvernement en exigea-t-il un second. Si donc un traité n'est sacré avec vous qu'autant qu'il porte autorisation expresse de votre part, devons-nous, à notre tour, nous croire engagés par les conventions qu'Hasdrubal a signées à notre insu ? Au reste, ne parlez plus de Sagonte et de l'Hèbre : depuis longtemps vous formez d'ambitieux projets ; qu'ils éclatent aujourd'hui !" Il dit ; alors Fabius fait un pli à sa toge, et dit : "Je porte ici la paix ou la guerre ; choisissez." - "Choisissez vous-même !" lui crie-t-on avec une égale fierté. — "La guerre !" répond Fabius en secouant sa toge. — "La guerre !" répètent les Carthaginois, "et nous saurons la soutenir, comme nous l'acceptons."

## Activité diplomatique en Espagne

### 19

Une question positive et une déclaration de guerre parurent plus convenables à la dignité du peuple romain qu'une dispute de mots sur la foi des traités, surtout après la destruction de Sagonte. En effet, une discussion verbale eût-elle rien décidé, et quel parallèle pouvait-on établir entre le traité d'Hasdrubal et le premier traité de Lutatius, qui avait été modifié, et qui contenait cette clause précise : valable seulement avec l'approbation du peuple ; tandis que le traité d'Hasdrubal ne renfermait aucune restriction semblable ; que, pendant sa vie, un long silence l'avait ratifié, et qu'après sa mort même, aucun article n'avait subi le moindre changement ? Mais, en admettant les premières conventions, les Sagontins n'étaient-ils pas compris dans la clause qui exceptait les alliés des deux nations ? Car on n'avait point ajouté : ceux ; qui l'étaient alors, ni ceux qui pourraient l'être par la suite. Et, puisqu'il y avait liberté sur ce point, eût-il été juste de refuser l'alliance à un peuple prodigue envers nous de ses services, et ensuite de ne pas défendre en lui notre allié ? Nous devons seulement aux Carthaginois de ne pas chercher à séduire leurs alliés, et, en cas de défection volontaire, d'interdire aux rebelles toute amitié avec nous. Les ambassadeurs, en quittant Carthage, passèrent en Espagne, d'après l'ordre qu'ils avaient reçu de parcourir cette contrée, pour lui faire embrasser notre parti, ou la détacher de celui des Carthaginois. Ils s'arrêtèrent chez les Bargusiens, qui leur firent un favorable accueil, parce que la domination carthaginoise leur était devenue insupportable. Plusieurs peuples au-delà de l'Hèbre furent tentés par l'espoir d'une fortune nouvelle. Arrivée ensuite chez les Volcians, l'ambassade reçut une réponse qui, répandue bientôt dans toute l'Espagne, détourna les autres peuples d'une alliance avec Rome. "N'avez-vous point de honte, Romains, leur dit un vieillard dans le conseil, de demander que nous préférions votre amitié à celle de Carthage, lorsque les Sagontins, pour l'avoir fait, se sont vus trahis par vous, leurs alliés, plus cruellement qu'ils n'ont été perdus par les Carthaginois, leurs ennemis ? Cherchez, croyez-moi, des amis, dans les lieux où n'est point connu le malheur de Sagonte ; les ruines de cette cité seront pour le peuple de l'Espagne une leçon aussi terrible que solennelle, qui leur apprendra à ne point se fier à la parole, à l'alliance de Rome." On intima aux députés l'ordre de sortir aussitôt du territoire des Volcians, et leurs négociations ne furent pas plus heureuses dans le reste de l'Espagne. Aussi, après un voyage inutile, ils passent dans les Gaules.

## Échec des négociations en Gaule

20

Là un spectacle nouveau, effrayant, frappa leurs regards. Les Gaulois, suivant leur usage, étaient venus tout armés à l'assemblée. Dans un discours où ils vantaient la gloire, la valeur du peuple romain et la grandeur de l'empire, les envoyés demandèrent aux Gaulois de ne point donner passage sur leurs terres et par leurs villes aux Carthaginois qui allaient porter la guerre en Italie. On entendit alors des éclats de rire si violents et de tels murmures, que les magistrats et les vieillards purent à peine calmer les jeunes guerriers. Quelle impudence ! quelle sottise ! s'écriait-on. Demander que nous attirions sur nous la guerre, pour l'empêcher de passer en Italie ! que nos campagnes soient dévastées, pour préserver du pillage celles de l'étranger ! Le tumulte enfin apaisé, on répondit aux ambassadeurs qu'on n'avait ni à se louer des Romains, ni à se plaindre des Carthaginois, pour servir la querelle de Rome contre ses ennemis. Et de là, on savait que le peuple romain chassait les Gaulois du territoire et des frontières de l'Italie, leur faisait payer tribut et subir mille outrages. Cette réponse fut à peu près celle des autres peuplades de la Gaule. Pas une parole d'amitié, de paix, ne fut adressée à la députation avant son arrivée à Marseille. Là, nos fidèles alliés, qui n'avaient épargné ni soins, ni peines pour avoir des renseignements précis, lui dévoilèrent tous les projets d'Hannibal. "D'avance il avait gagné les Gaulois ; mais il ne pouvait même pas trop compter sur leurs bonnes dispositions, à cause de leur caractère farouche et indomptable, à moins de répandre l'or, dont cette nation est si avide, pour se concilier l'affection des chefs." Après avoir parcouru ainsi l'Espagne et la Gaule, les députés revinrent à Rome, peu de temps après le départ des consuls pour leurs départements. Ils trouvèrent toute la ville en suspens dans l'attente de la guerre ; un bruit assez certain annonçait que déjà les Carthaginois avaient franchi l'Hèbre.

## Hannibal prend ses quartiers d'hiver à Carthagène (219-218)

### 21

Hannibal, après la chute de Sagonte, avait été prendre ses quartiers d'hiver à Carthagène. À la nouvelle de tous les actes, de tous les décrets de Rome et de Carthage, certain qu'il est et le chef et la cause de la guerre, il fait vendre et partager les restes du butin ; et, sans perdre un instant, il convoque les soldats espagnols de son aimée. "Amis, dit-il, vous voyez, comme moi, qu'après avoir pacifié toute l'Espagne, nous sommes dans la nécessité, ou de terminer la guerre et de licencier l'armée, ou de transporter la guerre dans d'autres pays. Oui, le seul moyen d'assurer à ces contrées les bienfaits de la paix et de la victoire, c'est d'aller chez d'autres peuples chercher la gloire et le butin. Aussi, comme de lointains combats nous appellent, et que je ne saurais fixer l'époque où vous reverrez vos pénates et tout ce qui vous est cher, si vous voulez visiter vos familles, je vous accorde un congé. Mais je vous attends ici, au retour du printemps, pour commencer, avec le secours des dieux, une expédition qui nous promet beaucoup de gloire et de butin." Les Espagnols ne pouvaient qu'être flattés de la permission qu'on leur offrait de revoir leurs foyers : car ils regrettaient leurs familles, et prévoyaient pour l'avenir une plus longue séparation. Le repos de tout un hiver leur fit oublier les travaux passés, allégea d'avance ceux qu'ils allaient souffrir, et rendit à leurs corps, à leurs âmes la vigueur nécessaire pour supporter de nouvelles fatigues. Les premiers jours du printemps les trouvèrent exacts au rappel. Hannibal, après une revue de toutes ses troupes auxiliaires, passe à Cadix, pour acquitter un vœu en l'honneur d'Hercule. Il s'engage à de nouveaux sacrifices, si le succès couronne ses desseins. Puis, partageant ses soins entre l'attaque et la défense, afin qu'au moment où il gagnera par terre l'Italie, en traversant l'Espagne et la Gaule, l'Afrique ne restât pas, du côté de la Sicile, exposée, ouverte aux attaques des Romains, il se proposa d'y laisser un corps d'armée formidable. Il demanda donc à l'Afrique un renfort de troupes légères, et surtout d'archers. Ainsi les Africains devaient servir en Espagne, les Espagnols en Afrique, et tous, loin de leurs pays, déployer plus de zèle et de courage, parce qu'ils devenaient les garants mutuels de leur foi. Il fit donc passer en Afrique treize mille huit cent cinquante fantassins armés de boucliers légers, et huit cent soixante-dix frondeurs baléares, avec douze cents cavaliers de différentes nations. Il ordonne que la moitié de ces troupes forme la garnison de Carthage, et que l'autre soit répartie dans l'Afrique. En outre, ses recruteurs ont levé, dans les différentes villes de l'Espagne, quatre mille hommes d'élite, qui seront conduits à Carthage, pour lui servir à la fois d'otages et de défenseurs.

## Le songe d'Hannibal

22

Il ne crut pas devoir négliger l'Espagne ; car il n'ignorait point les tentatives qu'avaient faites à leur passage les ambassadeurs romains, pour gagner les chefs de cette contrée. Hasdrubal, son frère, dont il connaît l'activité, commandera en ces lieux. Il lui laisse une armée presque tout africaine ; car elle est composée de onze mille huit cent cinquante fantassins venus d'Afrique, de trois cents Liguriens et de cinq cents Baléares. À cette infanterie il ajoute, pour corps de cavalerie, trois cents Libyphéniciens, race mixte de Phéniciens et d'Africains ; environ dix-huit cents Numides ou Maures, qui habitent près de l'Océan ; un petit détachement de deux cents cavaliers ilergètes, peuplade espagnole ; et, pour compléter son armée de terre, quatorze éléphants. Il lui donna aussi une flotte pour défendre les côtes de la mer, élément où les Romains avaient été victorieux, et où on pouvait penser qu'ils renouvelleraient leurs attaques : composée de cinquante galères à cinq rangs de rames, de deux à quatre rangs, et de cinq à trois, elle n'avait que trente-deux quinquérèmes et cinq trirèmes armées et garnies de rameurs. De Cadix, Hannibal revint à Carthagène, où l'armée avait eu ses quartiers d'hiver ; puis, longeant la ville d'Onusa, il s'avança vers l'Hèbre et la côte de la mer. Là, dit-on, il vit en songe un jeune homme brillant d'un éclat divin, et qui lui disait : "Jupiter m'envoie pour te guider en Italie ; suis-moi, sans jamais détourner la vue." Saisi de respect, Hannibal le suit d'abord, sans regarder autour de lui ni derrière. Par un instinct de curiosité si naturel à l'homme, il se demande quel peut être l'objet qu'on lui défend de considérer ; il brûle de le connaître. Il jette un regard, et alors il voit derrière lui un serpent d'une grandeur prodigieuse, qui s'avance au milieu d'un vaste abattis d'arbres et d'arbrisseaux ; puis il entend un coup de tonnerre suivi d'un violent orage. Il demande ce que signifie ce monstre, ce prodige ; on lui répond : "C'est la dévastation de l'Italie. Marche donc sans interroger les dieux, sans chercher à soulever le voile de l'avenir."

#### **4. De l'Hèbre à la vallée du Pô**

##### **Dans les gorges des Pyrénées**

23

Encouragé par cette apparition, il passa l'Hèbre sur trois points : d'avance il avait envoyé des émissaires pour gagner par des présents les Gaulois dont il allait traverser le pays avec son armée, et pour reconnaître le passage des Alpes. Quatre-vingt-dix mille fantassins et douze mille chevaux franchirent l'Hèbre sous ses ordres. Bientôt les Ilergètes, les Bargusiens, les Ausétans et la Jacétanie, située au pied des monts Pyrénées, sont soumis. Tout ce pays est confié à la vigilance d'Hannon ; il doit occuper les gorges qui joignent les Espagnes aux Gaules. Hannibal lui laisse, pour garder cette conquête, dix mille hommes d'infanterie et mille de cavalerie. Lorsque les troupes furent engagées dans les défilés des Pyrénées, et qu'une nouvelle devenue officielle eut appris aux barbares qu'on marchait contre les Romains, trois mille fantassins carpétans rebroussèrent chemin : ce n'était pas la guerre qui les effrayait, mais la longueur de la route et le passage impraticable des Alpes. Hannibal, qui voyait du danger à les rappeler ou à les retenir de force, pour ne point irriter l'esprit farouche de ses soldats, licencia plus de sept mille hommes auxquels il avait reconnu de la répugnance pour cette expédition : par là, il feignait d'avoir congédié aussi les Carpétans.

## L'arrivée en Gaule

24

Aussitôt, pour que le retard et l'inaction ne soient point funestes à ses soldats, il passe les Pyrénées avec le reste de ses troupes, et vient camper auprès d'Iliberris. Les Gaulois avaient bien entendu dire qu'on portait la guerre en Italie ; toutefois, comme la renommée publiait que les Espagnols au-delà des Pyrénées avaient été soumis par la force, et que des garnisons redoutables occupaient les places conquises, la crainte de la servitude fit prendre les armes à plusieurs peuplades de la Gaule, qui se réunirent à Ruscino. Hannibal l'apprit ; et, comme il redoutait plus la perte de temps que la guerre, il envoie aux chefs une députation, pour leur demander un entretien : "Qu'ils s'approchent donc d'Iliberris, ou bien il s'avancera jusqu'à Ruscino ; la proximité rendra l'entretien plus facile. Il les recevra avec plaisir dans son camp ; avec plaisir aussi il se rendra près d'eux. C'est comme hôte, et non comme ennemi de la Gaule, qu'il se présente ; s'ils le veulent, il ne tirera point le glaive avant d'être arrivé en Italie." Après ces négociations, les petits rois de ces contrées vinrent aussitôt asseoir leur camp près d'Iliberris, et entrèrent sans crainte dans celui des Carthaginois. Gagnés par des présents, ils laissèrent l'armée traverser tranquillement leur pays, le long des murs de Ruscino.

## Soulèvement des Boïens (juin-juillet 218)

25

Cependant on n'avait en Italie d'autre nouvelle que celle du passage de l'Hèbre par Hannibal ; elle avait été portée à Rome par les ambassadeurs de Marseille, et déjà, comme s'il eût franchi les Alpes, les Boïens, de concert avec les Insubres, s'étaient soulevés, moins à cause de leur vieille haine contre les Romains, que pour un motif tout récent, le vif dépit que leur causaient les colonies de Plaisance et de Crémone qu'on venait d'établir dans leur pays, sur les rives du Pô. Tout à coup ils saisissent les armes, viennent fondre sur cet établissement nouveau, répandent partout la terreur et l'effroi, au point que la multitude dispersée dans la campagne, et les triumvirs eux-mêmes, venus pour le partage des terres, ne se croyant pas en sûreté dans les murs de Plaisance, se réfugièrent à Modène. Ces magistrats étaient Caius Lutatius, Caius Servilius et Marcus Annius. Point de doute pour le nom de Lutatius ; mais, au lieu de Servilius et d'Annius, quelques chroniques portent Manius Acilius et Caius Hérennius ; d'autres, Publius Cornélius Asina et Caius Papirius Maso. Une autre circonstance offre aussi de l'incertitude : l'attaque fut-elle dirigée contre les députés qui venaient se plaindre aux Boïens de leurs violences, ou contre les triumvirs occupés à la distribution des terres ? Les Boïens assiégeaient Modène ; mais comme ces barbares, novices dans l'art des sièges, et trop indolents pour les travaux que réclame la guerre, restaient oisifs au pied des murs, sans chercher à les entamer, ils feignirent de vouloir entrer en accommodement. Au moment où nos députés se rendent à l'entrevue qu'ont demandée les chefs des Gaulois, ils sont arrêtés contre le droit des gens, au mépris même du sauf-conduit qui venait de leur être accordé pour l'instant de la conférence ; et les Gaulois déclarent qu'ils ne les remettront en liberté que quand leurs otages leur seront rendus. À la nouvelle de l'arrestation des ambassadeurs et du péril que courait la garnison de Modène, le préteur Lucius Manlius, n'écoutant que la colère, fait avancer sans ordre ses troupes vers la ville. Des forêts bordaient alors la route, et presque tout le reste du pays était inculte. Manlius, qui n'a pas fait reconnaître le terrain, tombe dans une embuscade où il perd beaucoup de monde, et ne parvient que très difficilement à gagner la plaine : là, il établit des retranchements ; et, comme les Gaulois ne conçurent même pas l'idée de l'attaquer dans ses lignes, nos soldats reprirent courage, malgré la perte assez évidente de cinq cents des leurs. On se remet en marche : tant que l'armée s'avance à travers champs, l'ennemi ne paraît point ; à peine a-t-elle de nouveau pénétré dans les bois, qu'on attaque son arrière-garde ; la confusion, l'effroi est dans ses rangs ; sept cents hommes sont tués, six étendards enlevés. Les succès des Gaulois et la terreur des Romains cessèrent au moment où l'on sortit de cette gorge difficile et hérissée d'obstacles. Des lieux découverts protègent enfin la marche des troupes, qui se dirigent vers Tannetum, bourgade voisine du Pô : là, des fortifications exigées par la circonstance, les approvisionnements qu'elles reçoivent par le fleuve, quelques secours des Gaulois Brixians, leur servent de soutien contre la multitude chaque jour plus nombreuse de l'ennemi.



## Dans la vallée du Rhône

26

Lorsque la nouvelle de ce péril subit fut portée à Rome, et que le sénat vit la guerre contre la Gaule se joindre à la guerre contre Carthage, il envoya au secours de Manlius le préteur Caius Atilius avec une légion romaine et cinq mille alliés, levées nouvelles qu'avait faites le consul. Atilius arriva sans combattre à Tannetum ; au bruit de sa marche, les ennemis avaient disparu. De son côté, P. Cornélius a levé une autre légion à la place de celle qui était partie sous les ordres du préteur. Il quitte Rome avec une flotte de soixante vaisseaux longs, côtoie l'Étruri et les monts des Ligures, puis des Salluvii, vient débarquer à Marseille, et campe près de la bouche du Rhône la plus voisine ; car ce fleuve va se jeter à la mer par plusieurs embouchures. À peine Cornélius croyait-il qu'Hannibal avait franchi les Pyrénées ; mais, lorsqu'il le vit sur le point de passer aussi le Rhône, incertain du lieu où il s'opposerait à sa marche, surtout parce que ses soldats n'étaient pas bien remis des fatigues de la mer, il envoie trois cents cavaliers d'élite, avec des Marseillais qui doivent leur servir de guides et les Gaulois auxiliaires, pour tout observer et pour reconnaître l'ennemi sans se hasarder. Hannibal, qui avait contenu par la crainte ou gagné par des présents tous les peuples qui se trouvaient sur sa route, était déjà parvenu sur le territoire des Volques, nation puissante qui habite les deux rives du Rhône. Dans l'impossibilité de défendre contre les Carthaginois la partie de leur territoire située en deçà du fleuve, les habitants, pour se faire du Rhône un rempart formidable, s'étaient presque tous réunis sur la rive opposée, et la couvraient de leurs bataillons. Mais les autres peuples riverains, et ceux des Volques même qui n'avaient pu se résoudre à quitter leurs demeures, gagnés par l'or d'Hannibal, s'engagent à lui rassembler des barques de toutes parts, et à lui en fournir de nouvelles, dans le désir qu'ils ont de voir au-delà du Rhône l'armée carthaginoise, et leur pays délivré au plus tôt d'une multitude si considérable. Une immense quantité de bateaux et de petites barques répandues çà et là pour la communication entre les deux rives fut promptement réunie. D'abord les Gaulois travaillaient seuls à la construction des barques, en creusant des troncs d'arbres ; bientôt les Carthaginois eux-mêmes mirent la main à l'œuvre, encouragés à la fois par l'abondance des matériaux et par la facilité du travail ; ils formaient à la hâte des canots grossiers, susceptibles seulement de se soutenir sur les eaux, de recevoir les bagages, et de les transporter, eux et leurs effets.

## Le passage du Rhône (fin août 218)

27

Déjà tout était à peu près disposé pour le passage ; mais on voyait avec effroi toute la rive opposée couverte de guerriers et de chevaux. Afin de les en déloger, Hannibal détache, à la première veille de la nuit, Hannon, fils de Bomilcar, avec un corps de troupes, la plupart espagnoles : il devra remonter le fleuve pendant un jour entier ; dès qu'il lui sera possible, le traverser dans le plus grand secret, et tourner l'ennemi, de façon à tomber, lorsqu'il en sera temps, sur son arrière-garde. Les Gaulois qu'on lui a donnés pour guides lui apprennent qu'à environ vingt-cinq milles au-dessus le Rhône se partage pour former une petite île, et que là, plus large et partant moins profond, il peut offrir un passage. Là, on s'empresse d'abattre du bois, de construire des radeaux pour le transport des hommes, des chevaux et des bagages. Les Espagnols, sans aucun apprêt, jetèrent leurs vêtements sur des outres, se placèrent eux-mêmes sur leurs boucliers et traversèrent le fleuve. Le reste de l'armée passa sur des radeaux que l'on avait joints, et vint camper près du fleuve. La marche nocturne et les travaux du jour l'avaient fatiguée ; elle prend vingt-quatre heures de repos : Hannon avait à cœur de suivre ponctuellement les instructions d'Hannibal. Le lendemain, il se met en marche, et des feux allumés annoncent qu'il a effectué le passage, et qu'il se trouve assez près des Volques. À cette vue, Hannibal, pour profiter de la circonstance, donne le signal de l'embarquement. Déjà l'infanterie avait ses canots prêts et disposés. Les cavaliers montaient les plus fortes barques, et conduisaient près d'eux leurs chevaux à la nage : ainsi rangés en première ligne, ils rompaient d'abord l'impétuosité du courant, et rendaient la traversée facile aux esquifs qui venaient après eux. La majeure partie des chevaux, conduite avec une courroie, du haut de la poupe, traversait à la nage ; l'on avait embarqué les autres sellés et bridés, pour servir à l'instant même où l'on aborderait.

Les Gaulois accourent sur le rivage avec des hurlements confus et leur chant de guerre, agitant leurs boucliers au-dessus de leurs têtes, et brandissant leurs javelots : cependant, de leur côté, ils éprouvaient de la crainte à la vue de cette prodigieuse quantité de bâtiments contre lesquels le Rhône se brisait avec fracas ; ils étaient frappés des cris multipliés des matelots et des soldats qui s'efforçaient de rompre le courant du fleuve, ou qui, parvenus à l'autre bord, animaient leurs compagnons encore au milieu des eaux. À l'instant où l'appareil terrible qui se déploie à leurs regards les glace d'épouvante, un cri plus formidable se fait entendre derrière eux Hannon a pris leur camp. Bientôt il paraît lui-même, et les Gaulois sont exposés à un double péril : ici, les vaisseaux vomissent à terre des flots d'ennemis ; derrière eux, une armée nouvelle les harcèle à l'improviste. En vain ils veulent opposer de la résistance ; repoussés sur tous les points, ils s'élancent par les issues qu'ils ont pu trouver, et pleins d'effroi, se dispersent çà et là dans leurs bourgades. Hannibal fait aborder à loisir le reste de ses troupes ; il méprise désormais ses tumultueux ennemis, et asseoit son camp. On employa, je pense, divers moyens pour passer les éléphants ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'ici les historiens varient beaucoup. Quelques-uns prétendent qu'à l'instant où les éléphants étaient rassemblés sur la rive, le plus furieux de ces animaux, irrité par son cornac qui se jeta à la nage, comme pour éviter sa colère, s'élança à sa poursuite, et attira ainsi le reste de la troupe ; et qu'à mesure que chacun d'eux perdit pied, il fut, malgré sa frayeur pour les eaux profondes, entraîné à l'autre bord par le courant même. Toutefois il paraît plus constant qu'on les fit passer sur des radeaux ; c'était le parti le plus sûr, et il est probable qu'on le prit effectivement. Un radeau de deux cents pieds de long, sur cinquante de large, partait du rivage et s'avancait dans le fleuve : pour qu'il ne fût point emporté par le courant, plusieurs câbles très forts le fixèrent à la partie supérieure de la rive ; on le couvrit de terre, et l'on en fit une espèce de pont, qui présentait une surface immobile, afin que les éléphants pussent y marcher hardiment. Un autre radeau de même largeur, long de cent pieds, destiné à traverser le fleuve fut joint au premier ; et lorsque les éléphants, précédés de leurs femelles, étaient passés du radeau qui leur offrait la solidité d'une véritable route, sur celui qui s'y trouvait attaché, aussitôt on rompa les faibles liens qui retenaient celui-ci, et quelques vaisseaux légers l'entraînaient vers l'autre bord : ainsi l'on débarqua les premiers éléphants, et successivement toute leur troupe. Ils n'éprouvaient aucune frayeur, tant qu'ils étaient sur cette sorte de pont assez ferme ; mais ils commençaient à témoigner de la crainte lorsqu'on détachait le second radeau qui les entraînait au milieu du fleuve. Alors ils se serraient les uns contre les autres ; et, comme ceux qui étaient aux deux extrémités reculaient à la vue des flots, il y avait quelques moments d'agitation que la peur même apaisait bientôt, alors qu'ils se voyaient environnés d'eau de toutes parts. Quelques-uns cependant se laissèrent tomber à force de se débattre, et renversèrent leurs cornacs ; mais leur masse même les soutint : peu à peu ils trouvèrent pied, et finirent par gagner la terre.

## Première rencontre de l'armée romaine et de l'armée carthaginoise

29

Pendant le passage des éléphants, Hannibal avait détaché cinq cents cavaliers numides vers le camp des Romains, pour examiner leur position, leurs forces, leurs projets. Ce corps de cavalerie rencontre sur sa route les trois cents cavaliers romains envoyés, comme je l'ai dit plus haut, des embouchures du Rhône. Il s'engage alors un combat plus meurtrier qu'on ne pouvait l'attendre d'une poignée de soldats. Sans compter beaucoup de blessures, le carnage fut à peu près égal de part et d'autre. La fuite et l'effroi des Numides laissèrent la victoire aux Romains, qui déjà succombaient à la fatigue. Les vainqueurs perdirent environ cent soixante hommes, moitié romains, moitié gaulois ; les vaincus, plus de deux cents. Tel fut le début, le présage de cette guerre ; il annonçait pour Rome un résultat heureux : mais cette victoire même devait lui coûter bien des efforts et bien du sang. Lorsque, après l'action, les deux détachements revinrent vers leurs généraux, il y eut incertitude de part et d'autre. Scipion ne voyait de plan à suivre que de régler ses mouvements sur les desseins et les tentatives de l'ennemi ; Hannibal ne savait s'il poursuivrait sa marche vers l'Italie, ou s'il livrerait bataille à cette armée romaine qui s'offrait la première à ses coups. Il fut détourné de cette idée par l'arrivée d'une ambassade des Boïens, qui avaient à leur tête Magalus, l'un des petits rois de cette nation. Ils promirent de guider sa marche et de partager ses périls, mais lui conseillèrent de ne commencer la guerre qu'en Italie, sans faire ailleurs l'essai de ses forces. Les Carthaginois redoutaient l'ennemi ; les souvenirs de la première guerre n'étaient point effacés : mais ils craignaient plus encore une route immense, et ces Alpes dont la renommée publiait des récits capables d'effrayer leur inexpérience.

## Discours d'Hannibal

30

Dès qu'Hannibal a pris la résolution de continuer sa route et de se porter sur l'Italie, il convoque une assemblée générale ; et là, par des exhortations mêlées de reproches, il remue diversement l'esprit des soldats : "Comment expliquer cette terreur subite qui vient de glacer des cœurs si intrépides ? Depuis tant d'années leurs campagnes n'ont été que des victoires ; ils n'ont quitté l'Espagne qu'après avoir soumis à l'empire de Carthage toutes les nations, toutes les terres qu'embrassent deux mers opposées. Indignés de l'orgueil de Rome, qui exigeait qu'on lui livrât comme autant de criminels tous les vainqueurs de Sagonte, ils ont passé l'Hèbre pour anéantir le nom romain, pour être les libérateurs de l'univers. Personne n'a reculé devant la longueur de la route, lorsqu'on s'avancait de l'occident à l'orient : aujourd'hui qu'ils ont fourni plus de la moitié de la course, franchi les Pyrénées au milieu de peuplades sauvages, traversé le Rhône, ce fleuve si rapide, malgré les milliers de Gaulois qui s'opposaient à leur passage, malgré l'impétuosité du courant qu'il fallait dompter ; aujourd'hui qu'ils ont devant eux les Alpes, dont le versant opposé appartient à l'Italie, leur courage, désormais impuissant, s'arrêterait-il aux portes de l'ennemi ? Enfin que sont les Alpes ? Des montagnes élevées : en les supposant plus hautes que les Pyrénées même, aucune terre peut-elle ne jamais toucher le ciel, et devenir inaccessible aux mortels ? Mais les Alpes sont habitées, cultivées ; elles produisent et nourrissent des êtres vivants. Praticables pour quelques hommes, elles ne le seraient pas pour une armée ? Les députés qu'ils viennent d'entendre ont-ils donc, pour passer les Alpes, emprunté les ailes de l'oiseau ? Les ancêtres des Boïens ne sont pas originaires de l'Italie : étrangers, ils sont venus y fixer leurs demeures ; et ces Alpes, si terribles, ont vu d'innombrables bataillons gaulois, suivis d'une multitude d'enfants et de femmes, franchir sans danger, dans ces émigrations, leurs sommets redoutables. Le soldat armé, qui ne porte avec lui que son bagage militaire, peut-il rencontrer des obstacles insurmontables ? La prise de Sagonte ne leur a-t-elle pas coûté huit mois de périls et de travaux ? Lorsqu'ils marchent sur Rome, cette capitale du monde, quel obstacle peut leur paraître assez grand, assez redoutable pour arrêter leur entreprise ? Naguère les Gaulois ont pris ces murs que les Carthaginois désespèrent d'approcher. Enfin, ou ils sont inférieurs en résolution et en courage à un peuple qu'ils viennent, depuis quelques jours, de vaincre tant de fois ; ou ils ne peuvent plus mettre à leur marche d'autre borne que la plaine qui s'étend du Tibre aux remparts de Rome."

## En direction des Alpes

### 31

Après les avoir ranimées par ces exhortations, Hannibal fait prendre à ses troupes de la nourriture, du repos, et leur ordonne de se tenir prêtes à marcher. Le lendemain il part le long du Rhône en remontant son cours, et gagne le milieu des terres : ce n'était pas le chemin le plus droit pour arriver aux Alpes ; mais plus il s'éloignait de la mer, moins il se croyait exposer à rencontrer les Romains, qu'il ne voulait combattre qu'au sein même de l'Italie. En quatre jours, il arrive à l'île : c'est là que l'Isère et le Rhône, après s'être précipités des Alpes chacun par un point opposé, se réunissent pour suivre une même direction, et laissent entre lui un certain espace de terrain qui, renfermé ainsi entre deux fleuves, a été nommé l'île par les habitants. Près de là se trouvent les Allobroges, peuple qui ne le cède, en puissance, en renommée, à aucune nation de la Gaule. Il était alors divisé par la querelle de deux frères qui se disputaient la couronne. L'aîné, nommé Brancus, d'abord possesseur du trône, en avait été chassé par son frère et par les jeunes guerriers du pays, qui, à défaut du droit, faisaient valoir la force. La décision de ce démêlé, survenu si à propos, fut remise à Hannibal : nommé arbitre des deux princes, il rendit l'empire à l'aîné, d'après l'avis du sénat et des chefs. Brancus reconnaissant fournit aux Carthaginois des provisions de toute espèce, et surtout des vêtements, que le froid si rigoureux des Alpes rendait indispensables. Les dissensions des Allobroges apaisées, Hannibal, qui se dirigeait vers les Alpes, n'en prit pas encore directement le chemin. Il se détourna sur la gauche vers le pays des Tricastins, et, côtoyant l'extrême frontière des Voconces, il pénétra sur le territoire des Tricorii, sans éprouver sur sa route aucun retard, jusqu'aux bords de la Durance. Cette rivière qui descend aussi des Alpes, est de toutes celles de la Gaule la plus difficile à passer. En effet, malgré la grande quantité de ses eaux, elle ne peut soutenir de barques, parce que son lit, qui ne connaît point de rives, forme vingt courants toujours nouveaux, et présente partout des gués et des tourbillons qui rendent le passage incertain pour le piéton même, sans parler des roches pleines de gravier qu'elle charrie, et qui font perdre à chaque instant l'équilibre. Les pluies, qui l'avaient grossie, occasionnèrent un grand tumulte dans le passage, parce qu'indépendamment des autres dangers, les soldats se troublaient eux-mêmes par leur propre effroi et leurs cris confus.

## Le convoi atteint les Alpes

32

Il y avait environ trois jours qu'Hannibal avait quitté les bords du Rhône, lorsque le consul Publius Cornélius, s'avance en bataillon carré vers le camp ennemi, résolu d'engager aussitôt l'action. Mais lorsque Cornélius voit que tout est désert, que les Carthaginois ont pris beaucoup d'avance, et qu'il serait difficile de les atteindre, il retourne vers sa flotte, certain par là de courir moins de chances, et de rencontrer Hannibal à la descente des Alpes. Cependant, pour ne point laisser l'Espagne sans secours, il fait passer dans ce département, que le sort lui avait assigné, son frère Cneius Scipion avec la plus grande partie de son armée : ainsi Cnéius, opposé à Hasdrubal, protégera les anciens alliés, cherchera à s'en concilier de nouveaux, et pourra même chasser Hasdrubal de l'Espagne. Cornélius, qui s'était réservé fort peu de troupes, regagna Gênes, comptant sur l'armée des rives du Pô pour la défense de l'Italie. Hannibal, après le passage de la Durance, gagna les Alpes presque toujours par des pays de plaines, où les habitants n'entravèrent point sa marche. Mais une fois au pied des montagnes, quoique la renommée, qui ordinairement exagère les objets inconnus, eût d'avance prévenu les esprits, lorsque l'œil put voir de près la hauteur des monts, les neiges qui semblaient se confondre avec les cieux, les huttes grossières suspendues aux pointes des rochers, les chevaux, le bétail paralysés par le froid, les hommes sauvages et hideux, les êtres vivants et la nature inanimée presque entièrement engourdis par la glace, cette scène d'horreur, plus affreuse encore à contempler qu'à décrire, renouvela les terreurs de l'armée. Au moment où elle franchit les premières éminences, apparaissent les montagnards sur ces rocs à pic qu'il faudra gravir : s'ils s'étaient postés dans des vallées couvertes, pour tomber à l'improviste sur les Carthaginois, ils les eussent mis complètement en déroute et massacrés. Hannibal fait faire halte, et détache en avant quelques Gaulois pour reconnaître les lieux : apprenant qu'il n'y avait point de passage de ce côté, il campe entre les roches et les précipices, dans le vallon qui lui offre le plus d'étendue. Les mêmes Gaulois, dont la langue et les mœurs étaient à peu près celles des montagnards, vont se mêler à leurs entretiens, et apprennent que le défilé est gardé seulement le jour ; que la nuit, chacun se retire dans sa cabane. Sur cet avis, Hannibal s'avance, dès le matin, sur les hauteurs, comme pour forcer le passage, en plein jour et à la vue des barbares. Toute la journée, des manœuvres trompeuses cachent les véritables projets qu'il médite ; le soir, il se retranche à l'endroit où il s'était arrêté d'abord ; et, dès qu'il s'aperçoit que les hauteurs sont libres et que les postes ne sont plus occupés, il fait allumer une grande quantité de feux pour persuader qu'il n'a effectué aucun mouvement, laisse les bagages, la cavalerie et presque toute l'infanterie ; à la tête d'une troupe légère, de ses plus intrépides soldats, il franchit en toute hâte le défilé, et vient s'asseoir sur les hauteurs qu'avaient occupées l'ennemi.

## Passage du défilé

33

Le lendemain, au point du jour, on lève le camp, et le reste de l'armée se met en marche. Déjà les montagnards, à un signal donné, sortaient de leurs forts pour prendre leur poste ordinaire, quand tout à coup ils aperçoivent, au dessus de leurs têtes, une partie des Carthaginois maîtres de leur citadelle, et l'autre qui s'avance le long du chemin. D'abord ce double spectacle, qui frappe et leurs regards et leurs esprits, les retient quelque temps immobiles ; mais bientôt ils ont vu l'embarras des troupes dans le défilé, leur effroi, et surtout la confusion que les chevaux épouvantés jetaient parmi les rangs. Persuadés que le moindre surcroît de terreur suffirait pour perdre leurs ennemis, ils s'élancent de toutes les pointes des rochers, par l'habitude qu'ils ont de se jouer également des hauteurs et des pentes les plus difficiles. Alors harcelés par les barbares, obligés de lutter contre les difficultés du terrain, les Carthaginois avaient encore à soutenir contre eux-mêmes un choc plus violent que celui des montagnards, par les efforts que chacun faisait pour échapper le premier au péril. Mais les chevaux principalement troublaient la marche : frappés des cris confus que répétait cent fois l'écho des bois et des vallons, ils s'agitaient tout tremblants ; et, s'ils venaient à être frappés ou blessés, c'était une frayeur, si vive qu'ils renversaient çà et là hommes et bagages de toute espèce. Comme ce défilé était bordé des deux côtés de précipices immenses, ils firent en se débattant, rouler au fond de l'abîme plusieurs hommes tout armés ; mais on eût dit le fracas d'un vaste écroulement, lorsque les bêtes tombaient avec leur charge. Ce spectacle était affreux ! Cependant Hannibal reste quelque temps sur sa hauteur avec son détachement, pour ne point augmenter l'embarras et le tumulte ; mais, lorsqu'il voit ses troupes coupées et le danger qu'il court de perdre ses bagages, ce qui eût entraîné la ruine de son armée, il descend, fond sur l'ennemi, et l'a bientôt chassé. Toutefois ce mouvement a causé un nouveau trouble parmi les siens ; mais un instant suffit pour le dissiper, dès que les chemins sont dégagés par la fuite des montagnards : les Carthaginois défilent alors tranquillement et presque en silence. Ensuite Hannibal s'empare d'un fort, chef-lieu de cette contrée, et des petits bourgs environnants. Le bétail et le blé qu'il a pris nourrissent son armée l'espace de trois jours ; et, comme ni les montagnards, qui n'étaient pas encore revenus de leur première épouvante, ni les lieux ne lui opposaient de grands obstacles, il fit quelque chemin pendant ces trois jours.



## L'armée d'Hannibal victime d'une embuscade

34

Ensuite on arriva chez une nation assez nombreuse pour un peuple de montagnes. Là, il faillit périr dans une guerre ouverte, mais par ses propres armes, la perfidie et les embûches. Une ambassade des chefs et des vieillards se rend près de lui : “Le malheur des autres, disent-ils, est pour eux une utile leçon ; ils aiment mieux éprouver l’amitié que la force des Carthaginois. Disposés à remplir les ordres qu’ils recevront, ils lui offrent des vivres, des guides, et des otages, garants de leurs promesses.” Hannibal, sans les croire aveuglément, sans dédaigner leurs offres, dans la crainte qu’un refus formel n’en fasse des ennemis déclarés, leur adresse une réponse obligeante. Il accepte les otages qu’on lui présente ; il reçoit les vivres que l’on a déposés sur la route : mais, loin de voir dans les guides des amis sûrs, il ne les suit qu’avec une extrême circonspection. Les éléphants et la cavalerie ouvraient la marche ; lui-même conduisait l’arrière-garde avec l’élite de l’infanterie, promenant sur tous les points des regards inquiets et scrutateurs. Lorsqu’on est entré dans un chemin étroit, que domine d’un côté la cime d’une montagne, les barbares s’élancent de toutes parts de leur embuscade ; devant, derrière, de près, de loin, ils attaquent les Carthaginois, et font pleuvoir sur eux d’énormes quartiers de rocs ; c’est par derrière que se portèrent les plus grands efforts de l’ennemi. L’infanterie, qui leur fit face, prouva que, si l’arrière-garde n’eût pas été bien appuyée, l’armée eût essuyé dans ces gorges le plus rude échec. Cependant un péril affreux la menace encore, et va peut-être l’anéantir ; car, au moment où Hannibal hésite à engager son infanterie dans ces défilés, parce que, moins favorisée que la cavalerie, qu’il est lui-même à portée de soutenir, elle n’a plus derrière elle aucun renfort, les montagnards accourent par des sentiers détournés, coupent l’armée par le milieu, et barrent le passage ; de sorte qu’Hannibal resta une nuit, séparé de sa cavalerie et de ses bagages.

## Passage du col (mi-octobre)

35

Le lendemain, les barbares mettent moins de vivacité dans leurs attaques, et on parvient à réunir les troupes et à franchir les gorges avec une perte assez considérable, en chevaux toutefois plus qu'en hommes. Dès lors, les montagnards ne se montrèrent plus qu'en petit nombre ; c'étaient des brigands, plutôt que des ennemis, qui venaient fondre tantôt sur la tête, tantôt sur la queue de l'armée, selon que le terrain leur était favorable, ou qu'ils pouvaient surprendre ou les traînards ou ceux qui s'étaient trop avancés. Les éléphants dans les routes étroites, dans les pentes rapides, retardaient beaucoup la marche ; mais leur voisinage était partout un rempart contre l'ennemi, qui n'osait approcher de trop près ces animaux inconnus. On fut neuf jours à atteindre le sommet des Alpes, à travers des chemins non frayés où l'on s'égarait souvent, soit par la perfidie des guides, soit par les conjectures de la défiance même, qui engageait au hasard les troupes dans des vallons sans issue. On s'arrêta deux jours sur ces hauteurs, pour donner aux soldats épuisés le repos nécessaire après tant de fatigues et de combats : là, plusieurs bêtes de somme, qui avaient glissé le long des rochers, regagnèrent le camp sur les traces de l'armée. Déjà des maux sans nombre avaient jeté les esprits dans l'accablement le plus profond ; bientôt, surcroît de terreur ! , on voit tomber une neige abondante ; c'était l'époque du coucher de la constellation des Pléiades. On n'aperçut que monceaux de neige, lorsque, au point du jour, on se remit en marche ; les Carthaginois avançaient à pas lents ; l'abattement et le désespoir étaient peints sur tous les visages. Hannibal prend alors les devants, s'arrête à une sorte de promontoire qui offre de toutes parts une vue immense, fait faire halte à ses soldats, leur montre l'Italie, et, au pied des Alpes, les campagnes baignées par le Pô. "Vous escaladez, dit-il, en ce moment les remparts de l'Italie ; que dis-je ? Les murs mêmes de Rome. Plus d'obstacles bientôt ; tout s'aplanira devant vous : une bataille, deux tout au plus, et la capitale, le boulevard de l'Italie est dans vos mains, en votre puissance." L'armée poursuit sa marche. L'ennemi, il est vrai, ne venait plus l'inquiéter que par la surprise de quelques bagages, s'il en trouvait l'occasion. Au reste, la descente offrait bien plus d'obstacles que la montée, en ce que la pente des Alpes, qui, du côté de l'Italie, a moins d'étendue, est aussi plus rapide. En effet, presque tout le chemin était à pic, étroit et glissant : là, nul moyen d'éviter une chute ; et, pour peu que le pied manquât, impossible de rester à l'endroit où l'on s'était abattu ; en sorte qu'hommes et chevaux allaient rouler les uns sur les autres.

## L'aplomb rocheux

36

On arriva ensuite à une roche beaucoup plus étroite encore, et si escarpée, que les soldats, sans armes, sans bagages, sondant la route à chaque pas, se retenant avec les mains aux broussailles et aux souches qui croissaient à l'entour, avaient une peine infinie à la descendre. L'endroit, déjà fort raide par lui-même, l'était devenu bien davantage par un éboulement de terre tout nouveau, qui avait formé un précipice d'environ mille pieds de profondeur. Devant ce terme fatal la cavalerie s'arrête. Qui peut donc entraver la marche ? demande Hannibal étonné : un roc insurmontable, lui dit-on. Il approche lui-même pour reconnaître les lieux : il ne voit d'abord d'autre parti à prendre que de faire un long, un immense détour à travers des lieux non frayés où le pied de l'homme n'a jamais passé ; mais cette route fut impraticable. Comme l'ancienne neige durcie se trouvait recouverte par la nouvelle, dont les couches étaient de médiocre épaisseur, cette neige molle, où l'on n'enfonçait point trop avant, présentait un passage assez facile. Mais, lorsqu'elle eut disparu sous les pieds de tant de milliers d'hommes et de chevaux, l'on n'avancait plus que sur la première glace et sur l'humide verglas formé par la neige fondue. Alors quelle lutte pénible et contre la glace si glissante, où l'on ne pouvait assurer ses pas, et contre la pente du rocher, où le pied manquait si facilement. Employait-on les genoux ou les mains pour se relever, si l'on venait à retomber au moment où cet appui manquait, aux environs plus de souches, plus de racines secourables pour les pieds ou les mains ; il fallait rouler sur cette glace unie, dans cette neige détrempée. Quelquefois les bêtes de somme pénétraient même jusqu'à la neige glacée, où elles glissaient aussitôt ; et, comme elles faisaient mille efforts pour se soutenir, leur sabot brisait l'épaisseur de la glace : alors, prises comme dans un piège, elles restaient souvent engagées dans cette neige durcie et gelée à une grande profondeur.

## Bivouac en pleine montagne

37

Enfin, après bien des fatigues inutiles pour les hommes et pour les chevaux, on campa sur le sommet. Il fallut, pour cela, déblayer les neiges ; on n'y parvint qu'avec des peines inouïes, tant la masse en était profonde et difficile à remuer ! L'on s'occupa ensuite de rendre praticable ce rocher, qui seul pouvait offrir un chemin. Obligés de le tailler, les Carthaginois abattent çà et là des arbres énormes, qu'ils dépouillent de leurs branches, et dont ils font un immense bûcher ; ils y mettent le feu : un vent violent, qui s'élève, excite la flamme, et le vinaigre, que l'on verse sur la roche embrasée, achève de la rendre friable. Lorsqu'elle est entièrement calcinée, le fer s'entrouvre ; les pentes sont adoucies par de légères courbures, en sorte que les chevaux et les éléphants mêmes peuvent descendre par là. On fut arrêté quatre jours près de ce roc ; les chevaux étaient sur le point de mourir de faim, car les sommets des Alpes sont presque nus, et le peu d'herbe qui s'y trouve, est enterré sous la neige. Les parties plus basses ont des vallées, quelques coteaux exposés au soleil, des ruisseaux le long des bois, et présentent déjà des lieux plus dignes d'être habités par les hommes. On y mena paître les chevaux, et l'on accorda trois jours de repos aux soldats épuisés par les travaux qu'avait nécessités l'aplanissement de la roche. Bientôt on descendit en plaine ; là, tout s'adoucissait, et le terrain et le naturel des habitants.

Tels sont les détails les plus importants sur la marche d'Hannibal. Si l'on en croit certaines annales, son armée mit cinq mois à se rendre de Carthagène en Italie, et quinze jours à franchir les Alpes. L'on n'est point d'accord sur le nombre des troupes qu'il avait à l'époque de son arrivée : ceux qui le portent au plus haut, lui donnent cent mille hommes d'infanterie, et vingt mille chevaux ; ceux qui le mettent au plus bas, disent qu'il avait vingt mille fantassins, et six mille cavaliers. Lucius Cincius Alimentus, prisonnier d'Hannibal, comme il l'écrit lui-même, serait pour moi une autorité décisive, s'il n'eût jeté quelque confusion dans son calcul, en y comprenant les Gaulois et les Ligures : si on les compte, quatre-vingt mille hommes d'infanterie, dix mille de cavalerie furent conduits en Italie. Mais vraisemblablement, et plusieurs historiens en font foi, l'armée carthaginoise ne s'éleva à ce total que par la jonction de ces peuples : Cincius ajoute avoir entendu dire à Hannibal lui-même, qu'il avait perdu trente-six mille hommes, et une quantité prodigieuse de chevaux et d'autres bêtes de somme, depuis le passage du Rhône, jusqu'à sa descente en Italie, sur les terres des Taurini, limitrophes de la Gaule Cisalpine. Comme tous les auteurs sont d'accord sur cette circonstance, je trouve fort étrange qu'il y ait tant d'incertitude pour l'endroit où Hannibal traversa les Alpes, et qu'on ait pu penser communément que ce fut par les Alpes Pennines, qui tiraient alors leur nom du mot Puni. Coelius dit qu'Hannibal prit par le mont de Crémone ; mais ces deux gorges l'eussent conduit, non pas chez les Taurini, mais chez les Gaulois Libi, à travers les montagnards Salassi ; et le moyen de se persuader qu'il eût gagné ainsi la Gaule Cisalpine, puisqu'il eût trouvé toutes les approches des Alpes Pennines fermées à ses troupes par des peuples demi-germains. Un fait bien avéré, qui vient contredire l'opinion reçue, c'est que les Seduni Veragri, habitants de cette partie des Alpes, n'ont point connaissance que jamais passage d'une armée punique ait pu faire donner à leurs montagnes le nom de Pennines, ainsi appelées d'un dieu Poeninus qu'on adore sur le sommet de ces monts.

## 5. Début de la guerre

### Situation des deux armées

39

Par une circonstance très favorable pour son début, Hannibal trouva les Taurini en guerre avec les Insubres, leurs voisins. Mais il se voyait dans l'impossibilité d'offrir son armée à l'un des deux partis, parce que ses troupes, en train de se refaire, sentaient d'autant plus vivement les maux qu'elles avaient soufferts. En effet le repos après la fatigue, l'abondance après la disette, la propreté après la saleté la plus affreuse, avaient diversement éprouvé le tempérament des Carthaginois, défigurés et presque semblables à des sauvages. Ce motif déterminait le consul Publius Cornélius, lorsqu'il eut débarqué à Pise, et reçu l'armée des mains de Manlius et d'Atilius, à presser sa marche vers le Pô ; et cependant il n'avait que de nouvelles recrues, encore intimidées des affronts qu'elles venaient d'essuyer ; il voulait combattre l'ennemi avant qu'il eût réparé ses forces. Il arriva à Plaisance ; mais Hannibal avait déjà levé le camp ; et la capitale des Taurini, qui avaient rejeté son alliance, avait été emportée d'assaut ; nul doute que la crainte, et même l'affection, n'eussent entraîné dans le parti de Carthage les Gaulois, riverains du Pô, si, au moment où ils ne cherchaient qu'une occasion de se révolter, il n'eussent été surpris par l'arrivée subite du consul. De son côté, Hannibal partit de chez les Taurini, persuadé qu'à son aspect les Gaulois indécis le suivraient bientôt. Déjà les deux armées étaient presque en présence, et, à leur tête, marchaient deux généraux, qui, sans se connaître encore parfaitement, éprouvaient l'un pour l'autre un sentiment d'admiration ; car le nom d'Hannibal était déjà fort célèbre à Rome, même avant la ruine de Sagonte, et le choix que l'on avait fait de Scipion pour l'opposer au héros carthaginois, inspirait à ce dernier la plus haute idée de son rival. Ils avaient réciproquement ajouté à cette estime, Scipion, en rejoignant en Italie Hannibal qu'il avait manqué dans la Gaule : Hannibal, en formant le projet hardi de passer les Alpes, et en l'effectuant. Scipion se hâta de traverser le Pô, et vint camper auprès du Tessin. Mais, avant de mettre ses soldats en ligne, il leur adressa ce discours pour animer leur courage.

## Discours de Scipion

40

“Soldats, si je menais au combat l’armée qui m’a suivi dans la Gaule, je me serais abstenu de vous parler. En effet serait-il besoin d’exhorter ces cavaliers qui, sur les bords du Rhône, ont défait si glorieusement la cavalerie numide, ou ces légions, qui, poursuivant avec moi les mêmes ennemis en fuite, leur ont, à défaut de triomphe, arraché l’aveu de leur infériorité, de la crainte que leur inspirait une bataille ? Mais aujourd’hui, cette armée, qui doit servir en Espagne, y fait, avec mon frère Cneius Scipion, la guerre sous mes auspices, pour obéir aux ordres du sénat et du peuple romain ; afin cependant qu’un consul vous guidât contre Hannibal et les Carthaginois, je me suis offert volontairement pour une expédition qui ne m’était point destinée. Je dois donc, général nouveau pour vous, adresser quelques mots à des guerriers nouveaux pour moi. Faut-il vous dire quelle sorte de guerre vous allez faire, et contre quels ennemis ? Vous marchez contre ces Carthaginois, que, dans la guerre précédente, vous avez battus sur terre et sur mer ; à qui vous avez imposé un tribut pendant vingt années ; à qui vous avez arraché la Sicile et la Sardaigne, double trophée de la victoire, encore entre vos mains. Vous serez donc, de part et d’autre, animés à ce combat par les sentiments que doivent y porter les vainqueurs et les vaincus. Et ce n’est point aujourd’hui la valeur, mais la nécessité, qui fait accepter à l’ennemi la bataille ; car le moyen de penser, quand son armée, intacte encore, a reculé devant nous, qu’après avoir perdu, au passage des Alpes, les deux tiers de sa cavalerie et de son infanterie, et peut-être plus d’hommes qu’il ne lui en reste, il ait trouvé plus de confiance en ses forces ? Mais, direz-vous, s’ils sont en petit nombre, leurs âmes et leurs corps sont doués d’une énergie qu’aucune force ne saurait vaincre. Voyez-les : ce sont des spectres, des ombres ; épuisés par la faim, le froid, la saleté la plus hideuse, froissés, meurtris au milieu des pierres et des rochers. Ajouterai-je qu’ils ont les articulations gelées, les nerfs raidis par la neige, les membres paralysés par la glace ; que leurs armes sont brisées, rompues, leurs chevaux estropiés et boiteux ? Voilà la cavalerie, voilà l’infanterie que vous allez attaquer ! Ce sont les derniers débris d’une armée qui n’existe plus ; et ma crainte la plus vive est qu’après l’action les Alpes ne semblent avoir vaincu Hannibal. Mais peut-être pour punir un chef, un peuple infracteur des traités, les dieux eux-mêmes, sans l’intervention des mortels, ont dû engager et terminer la lutte ; et nous, qu’on outrage après les dieux, achever l’œuvre de vengeance commencée par eux.”

## Discours de Scipion (suite)

41

“Je ne crains pas que personne puisse supposer que, sous un langage pompeux, je cherche, pour vous encourager, à cacher des sentiments étrangers à mes paroles. J'étais libre d'aller en Espagne avec mon armée ; c'était ma province, déjà même je m'y rendais : là, j'aurais trouvé un frère qui se fût associé à mes desseins, qui eût partagé mes périls ; dans Hasdrubal, un adversaire moins redoutable qu'Hannibal, et sans doute le fardeau de la guerre eût été pour moi plus léger. Toutefois, tandis que ma flotte côtoyait la Gaule, au bruit de l'arrivée des Carthaginois, j'aborde, j'envoie des cavaliers en avant, je viens camper sur les rives du Rhône ; ma cavalerie, la seule partie de mes troupes qui eût occasion d'en venir aux mains avec l'ennemi, a battu la sienne. Quant à son infanterie, elle s'éloignait de moi avec la rapidité d'une véritable fuite ; je ne pouvais l'atteindre par terre, je me rembarquai, et avec toute la célérité que pouvait me permettre un aussi long circuit de terre et de mer, je vins la retrouver au pied des Alpes. À présent ai-je l'air d'un homme qui, en voulant éviter une bataille, s'est jeté, sans le savoir, devant un ennemi redoutable, ou qui le premier accourt à sa rencontre, l'attaque, et le traîne au combat ? Je tiens à voir, si, depuis vingt ans, la terre a produit tout à coup une autre espèce de Carthaginois, ou, si je reverrai en eux les hommes qui ont combattu aux îles Aegates, et que vous avez estimés dix-huit deniers par tête, pour leur laisser la liberté, au mont Éryx ; si cet Hannibal est, comme il le prétend, l'émule des voyages d'Alcide, ou, s'il n'est pas, comme l'a laissé son père, le tributaire, le sujet, l'esclave du peuple romain. Certes, s'il n'était égaré par l'attentat de Sagonte, il se rappellerait, sinon le désastre de sa patrie, du moins l'abaissement de sa famille, de son père, et ce traité signé de la main d'Amilcar, qui, sur l'ordre de notre consul, évacua le mont Éryx ; qui, tout en frémissant de rage, fut contraint d'accepter les lois sévères que nous dictâmes aux Carthaginois vaincus ; qui s'engagea par serment à céder la Sicile, et à payer à Rome un tribut. Aussi, soldats, ce n'est pas seulement la valeur que vous déployez contre un ennemi ordinaire, qu'il faut faire éclater ici, mais la colère, l'indignation qu'exciterait dans vos âmes la vue de vos esclaves saisissant tout à coup les armes contre vous. Il n'a tenu qu'à nous, lorsqu'ils étaient enfermés sur le mont Éryx, de les laisser périr par le plus cruel de tous les supplices, la faim ; nous pouvions faire passer en Afrique notre flotte victorieuse, et détruire, sans tirer le glaive, Carthage en peu de jours. Nous avons cédé à leurs prières, nous avons levé le siège, nous avons fait la paix avec des vaincus ; enfin, nous les avons considérés comme sous notre sauvegarde, lorsqu'ils étaient en proie à la guerre d'Afrique. Pour prix de tant d'indulgence, les voilà qui, sur les pas d'un jeune forcené, viennent assiéger notre patrie ; et plût aux dieux que vous n'eussiez à combattre que pour l'honneur, et non pour le salut de l'État ! Ce n'est plus maintenant, comme autrefois, pour la possession de la Sardaigne et de la Sicile, mais pour l'Italie qu'il faut combattre. Point d'armée derrière nous pour arrêter l'ennemi, si nous ne sommes pas vainqueurs ; plus d'Alpes nouvelles, dont le passage arrête Hannibal, et nous donne le temps d'armer contre lui de nouveaux bras. Ici, soldats, il faut rester inébranlable, comme si nous défendions les remparts mêmes de Rome. Que chacun de vous se persuade qu'il va couvrir de son bouclier, non pas son corps, mais son épouse, mais ses jeunes enfants ; qu'au désir de sauver sa famille, il ajoute encore cette idée que le sénat, que le peuple ont les yeux fixés sur nous en cet instant décisif. Oui, soldats, de notre énergie, de notre valeur, dépend la fortune de Rome et de



l'empire." Tel fut le discours du consul aux Romains.

## Combats singuliers entre Gaulois

42

Hannibal crut devoir parler aux yeux des Carthaginois ; avant de s'adresser à leurs esprits, il fait donc ranger l'armée en cercle pour lui donner un spectacle ; il place dans l'enceinte des prisonniers montagnards enchaînés ; puis, jetant à leurs pieds des armes gauloises, il dit à un interprète de leur demander, si, pour prix de la liberté, d'une armure et d'un cheval destinés au vainqueur, ils veulent entrer en lice. Tous jusqu'au dernier se s'écrier : "Un glaive et le combat ! ". On mêle leur nom dans une urne, et chacun alors témoignait le désir que le sort le choisît pour cette épreuve glorieuse. À mesure que leurs noms étaient sortis, fiers, transportés de joie, au milieu des félicitations de leurs compagnons, ils s'élançaient en s'agitant selon la coutume de leur pays, pour saisir les armes. Pendant la lutte, les prisonniers, les spectateurs eux-mêmes étaient animés d'un tel enthousiasme, que le succès du vainqueur ne paraissait pas plus beau à leurs yeux que le trépas héroïque du vaincu.

## Discours d'Hannibal

43

Hannibal, après avoir donné à ses guerriers le spectacle de plusieurs lutttes pareilles, les fit sortir de l'arène. Ensuite il convoqua l'assemblée, et lui tint, dit-on, ce discours : "Si l'aspect que vient de vous offrir une situation étrangère, vous fait apprécier avec les mêmes sentiments votre position personnelle, la victoire est à nous, soldats. En effet, c'était moins un spectacle qu'une image de votre état présent. Peut-être aussi des chaînes plus étroites que celles de vos captifs, des entraves plus impérieuses vous sont-elles imposées par la fortune ? À droite et à gauche, renfermés entre deux mers, vous n'avez pas un seul vaisseau pour fuir : devant vous est le Pô, le Pô bien plus large, bien plus rapide que le Rhône ; derrière, vous êtes pressés par les Alpes, dont le passage fut hérissé de tant d'obstacles, alors même que notre armée avait ses forces tout entières. Il faut vaincre ou mourir à l'endroit où vous allez joindre l'ennemi. Mais le destin, qui vous a fait une loi de combattre, réserve à votre triomphe les récompenses les plus brillantes que les mortels puissent jamais demander aux dieux. Quand la Sicile et la Sardaigne, enlevées à nos pères, seraient seules reconquises par notre glaive, ce serait déjà un prix à ne pas dédaigner. Mais tout ce que les Romains ont conquis et accumulé par tant de triomphes, tout cela passera entre vos mains avec les possesseurs eux-mêmes. Courez à cette proie si belle ; les dieux sont pour vous ! Aux armes, soldats ! Assez longtemps les monts inhabités de la Lusitanie et de la Celtibérie vous ont vus poursuivre quelques troupeaux sans aucun dédommagement de tant de fatigues et de dangers. Le jour est venu où vous devez faire des campagnes plus fructueuses, et vous payer largement de vos peines, après avoir parcouru une si longue route, à travers tant de montagnes, de fleuves et de peuples armés. C'est ici que le sort a fixé le terme de vos travaux ; c'est ici qu'il vous prépare une retraite digne de vos longs services. Si le nom de vos ennemis est imposant, n'en croyez pas pour cela le succès plus difficile. Plus d'une fois un adversaire méprisé livra de sanglantes batailles, et les rois, les nations les plus célèbres ont cédé au moindre choc ; car, effacez l'éclat éblouissant du nom romain, en quoi peuvent-ils vous être comparés ? Je passerai sous silence la guerre que vous fîtes pendant vingt années avec la valeur, la fortune que vous savez ; mais c'est vous encore, qui, partis des colonnes d'Hercule, des bords de l'océan, et des dernières limites du monde, êtes arrivés ici en marquant votre passage dans l'Espagne, dans la Gaule, par la réduction des peuples les plus redoutables de ces contrées. On vous oppose une armée sans expérience, qui, cet été même, fut battue, taillée en pièces, assiégée par les Gaulois, une armée qui ne connaît pas son chef, et n'en est point connue. Est-ce moi, né pour ainsi dire, élevé du moins dans la tente d'un père, le premier des capitaines, moi, le conquérant de l'Espagne, de la Gaule, des peuples des Alpes, et, ce qui offrait bien plus de périls encore, des Alpes elles-mêmes, que je mettrai en parallèle avec ce chef de six mois, déserteur de son armée, et qui, si on lui montrait aujourd'hui, sans les étendards qui les distinguent, les Carthaginois et les Romains, ne saurait, j'en suis certain, reconnaître quels soldats il doit commander ? Et je ne regarde pas comme un mince avantage de dire ici : Carthaginois, il n'est pas un de vous, sous les yeux duquel je n'aie fait quelque action d'éclat, pas un aussi, qui ne m'ait eu pour spectateur, pour témoin de sa vaillance, pas un à qui je ne puisse rappeler en quel temps, en quel lieu, je signalai mon courage. C'est avec vous, qui, mille fois, avez reçu de moi les éloges et les distinctions militaires, qu'Hannibal, votre élève à tous, avant d'être votre général, va

marcher au combat contre un chef et des soldats qui ne se connaissent point entre eux.”

## Discours d'Hannibal (suite)

44

“De quelque côté que je tourne mes regards, je vois respirer partout la valeur et l'audace ; je vois ma vieille infanterie, la cavalerie de deux nations belliqueuses, l'une qui se sert du frein, l'autre qui monte des chevaux libres ; vous, mes fidèles, mes intrépides alliés ; et vous, Carthaginois, qui allez combattre pour la patrie, pour le plus juste des ressentiments. C'est nous qui portons la guerre, ce sont nos étendards qui menacent l'Italie : quelle force, quelle hardiesse doit donner à nos armes l'espoir du succès et cette noble confiance qu'éprouve toujours l'agresseur, jamais celui qui est attaqué ! Nos âmes ne sont-elles pas encore enflammées de courroux, à l'idée des outrages indignes dont nous fûmes abreuvés ? Ils nous ont réclamés pour le supplice, moi d'abord, votre général, vous tous ensuite qui avez assiégé Sagonte : livrés entre leurs mains, nous devons périr par les plus horribles tortures. Nation farouche et superbe qui veut tout envahir, tout gouverner ! La guerre avec ce peuple, la paix avec cet autre, nous ne pouvons la faire sans que sa justice ait prononcé : elle nous circonscrit, elle nous resserre dans les bornes étroites de quelques fleuves, de quelques montagnes. Gardez de les franchir, dit-elle, et elle même ne respecte pas les limites qu'elle a tracées. Ne passez point l'Hèbre ; n'ayez rien à démêler avec Sagonte. — Mais Sagonte est tout près de l'Hèbre. — Craignez de faire un seul pas. — C'est donc trop peu de m'enlever mes plus anciennes provinces, la Sicile et la Sardaigne, vous voulez encore les Espagnes ? Que je les cède, et vous passerez en Afrique. Que dis-je vous passerez ? Les deux consuls de cette année sont envoyés, l'un en Afrique, l'autre en Espagne. Nous n'avons plus rien, rien que ce que le fer nous assurera. Ils peuvent être peureux et lâches ceux qui derrière eux trouveront encore des ressources, qui voient leurs champs, le sol de la patrie prêts à les recevoir, lorsque des chemins sûrs et une terre amie auront protégé leur retraite, mais il y a pour vous nécessité d'être braves ; plus d'alternative entre la victoire et la mort ; tel est le cri d'un désespoir bien prononcé, il faut vaincre, ou, si la fortune est contraire, mourir au champ d'honneur, plutôt que dans la fuite. Si telle est à tous votre résolution ferme, invariable, je le répète, soldats, la victoire est à vous : jamais, pour vaincre, motif plus puissant ne fut donné à l'homme par les dieux immortels.”

## Derniers préparatifs avant la bataille

45

Ces harangues, ont, de part et d'autre, échauffé le courage des soldats. Les Romains s'empressent de jeter un pont sur le Tessin, et construisent un fort pour défendre le pont. Tandis qu'ils s'occupent de cet ouvrage, Hannibal envoie Maharbal avec un détachement de cinq cents cavaliers numides, pour ravager les terres des alliés de Rome. Il lui recommande surtout de ménager les Gaulois, et de mettre tout en œuvre pour attirer les chefs dans son parti. Le pont terminé, l'armée romaine passe sur le territoire des Insubres, et s'arrête à cinq milles de Victumulae. C'est là qu'Hannibal était campé : il rappelle en toute hâte Maharbal et son corps de cavalerie, et, à l'approche de la bataille, croyant que ses discours, ses exhortations n'ont pas encore assez animé l'ardeur des soldats, il convoque une nouvelle assemblée, et leur annonce les récompenses positives sur lesquelles ils peuvent compter après la victoire ; des terres en Italie, en Afrique, en Espagne, à leur choix, libres de tout impôt pour le propriétaire et ses enfants ; l'équivalent en argent, s'ils le préfèrent ; la promesse du droit de cité à Carthage pour les alliés qui le demanderaient ; des avantages réels pour ceux qui voudront retourner dans leur pays, et un établissement digne d'exciter l'envie de leurs concitoyens. "Esclaves, qui avez suivi vos maîtres, dit-il, vous serez libres ; et vous, leurs maîtres, je vous rendrai deux esclaves pour un. Ma parole est sacrée, ajouta-t-il en saisissant, d'une main, un agneau, de l'autre une pierre : si je la violais, Jupiter, et dieux que je prends à témoin, immolez-moi, comme je vais immoler cet agneau." Il dit, et écrase contre la pierre la tête de la victime. Dès lors, comme si les dieux se fussent rendus garants de leurs espérances, tous, impatients du retard qui seul à leurs yeux suspend l'accomplissement de leurs désirs, tous n'ont qu'une âme et qu'un cri pour demander le combat.

## Bataille au bord du Tessin (début novembre)

46

Les Romains étaient loin de faire éclater une pareille allégresse ; des prodiges récents avaient ajouté à la terreur qu'ils éprouvaient déjà. Un loup était entré dans le camp, avait déchiré ceux qui se trouvaient sur son passage, et s'était échappé sans recevoir lui-même aucune blessure ; un essaim d'abeilles était venu aussi se poser sur un arbre qui couvrait la tente du général. Après les sacrifices expiatoires, Scipion, à la tête de sa cavalerie et d'une troupe légère d'archers, s'avance vers le camp du Carthaginois pour examiner de près ses forces, le nombre et la qualité de ses troupes. Il rencontre Hannibal qui, de son côté, s'était mis en marche avec sa cavalerie, pour reconnaître les lieux d'alentour. D'abord ils ne se distinguaient pas l'un l'autre ; mais ensuite les nuages de poussière qui s'élevaient sous les pas de tant d'hommes et de chevaux, furent le signal de l'approche des ennemis. Les deux troupes s'arrêtent, et se préparent au combat. Scipion place en avant les archers et les cavaliers gaulois ; en seconde ligne, les Romains et ce que les alliés ont de plus intrépide. Hannibal met au centre ses cavaliers dont les chevaux connaissent le mors, et fortifie les ailes avec les Numides. À peine un premier cri a-t-il annoncé la charge, que les archers s'enfuient au milieu du corps de réserve formé par la seconde ligne. Entre les cavaliers, le choc se soutint quelque temps avec assez d'égalité. Bientôt l'infanterie, qui se mêle à l'action, fait cabrer les chevaux ; plusieurs cavaliers sont renversés ; d'autres mettent pied à terre pour soutenir leurs compagnons pressés, enveloppés de toutes parts ; et déjà ce n'était plus, pour ainsi dire, qu'un engagement d'infanterie, lorsque les Numides, disposés sur les ailes, au moyen d'un léger mouvement tournant, paraissent sur les arrières de la ligne romaine. Effrayés de ce mouvement, les Romains le sont plus encore de la blessure du consul ; mais son fils, à peine en âge de puberté, se jette en travers des ennemis, et détourne le danger qui menace son père. C'est à ce jeune héros qu'il est réservé de terminer cette guerre, et de mériter le surnom d'Africain par sa brillante victoire sur Hannibal et les Carthaginois. Cependant l'agitation d'une fuite complète ne se manifesta que du côté des archers qui, les premiers virent fondre sur eux les Numides. Le reste de la cavalerie serra les rangs, reçut le consul au milieu d'elle, le couvrit de ses armes, de son corps, et le ramena au camp, sans désordre, sans confusion dans sa retraite. L'honneur d'avoir sauvé le consul est attribué par Coelius à un esclave ligure. Pour moi, j'aimerais mieux que la gloire en fût toute à son fils ; c'est du reste l'opinion de la plupart des historiens, et celle que la renommée a consacrée.

## Passage du Pô

47

Tel fut le premier combat avec Hannibal : il prouva clairement la supériorité de sa cavalerie, et par conséquent l'infériorité des Romains dans les plaines découvertes, comme celles que l'on trouve entre le Pô et les Alpes. Aussi, dès la nuit suivante, les soldats reçurent l'ordre de rassembler, en silence, tous les bagages ; on leva le camp des bords du Tessin, et l'on se porta en toute hâte vers le Pô, afin de profiter du pont jeté sur le fleuve, et qu'on n'avait pas encore coupé. Les troupes y passèrent sans tumulte, et sans craindre la poursuite de l'ennemi. Elles étaient à Plaisance, qu'Hannibal savait à peine leur départ des rives du Tessin. Cependant il fit prisonniers environ six cents hommes, qui étaient restés sur l'autre bord pour couler les radeaux, et qui avaient mis de la lenteur dans cette opération. Le pont ne put lui servir, parce que, les extrémités une fois détachées, le reste était entraîné par les eaux. Coelius assure que Magon traversa, à l'instant même, le Pô à la nage avec la cavalerie et les fantassins espagnols ; et qu'Hannibal remonta le fleuve pour faire passer à ses soldats les gués qu'il rencontra plus haut ; il eut le soin de mettre ses éléphants en première ligne, afin de rompre l'impétuosité des vagues. Ceux qui connaissent le Pô, croiront difficilement ce récit. En effet, il n'est pas vraisemblable que la cavalerie, sans perdre ni armes, ni chevaux, ait pu triompher de l'insurmontable rapidité du courant. Supposé même que tous les Espagnols eussent effectué leur passage sur des outres enflées, il aurait fallu prendre un circuit de plusieurs jours de marche, pour trouver des gués, où l'on pût risquer une armée avec tous ses bagages. J'ajoute foi plus volontiers à ceux qui disent qu'on fut deux jours avant d'arriver à un endroit propre à recevoir un pont de bateaux, que Magon franchit le premier avec la cavalerie espagnole libre de toute charge. Tandis qu'Hannibal, arrêté aux environs du fleuve pour donner audience aux ambassades gauloises, fait passer l'infanterie la plus lourde, Magon, avec ses cavaliers, se porte en une journée de chemin, vers l'ennemi, du côté de Plaisance. Hannibal, peu de jours après, vint se retrancher à six milles de cette ville ; le lendemain, il déploie ses forces à la vue de ses adversaires, et leur présente la bataille.



## Scipion installe son camp près de la Trébie (novembre 218)

48

La nuit suivante, il y eut dans le camp romain un massacre causé par les Gaulois auxiliaires ; l'alarme cependant fut plus grande que la perte. À peu près deux mille fantassins et deux cents cavaliers, qui ont égorgé les sentinelles aux portes, passent du côté d'Hannibal. Le Carthaginois leur adressa des paroles bienveillantes, fit briller à leurs yeux l'espoir des plus belles récompenses, et les envoya chacun dans sa cité, pour soulever en sa faveur les esprits de leurs concitoyens. Scipion a vu dans ce meurtre le signal de la défection de tous les Gaulois ; il redoute que les atteintes de ce forfait ne leur inspirent une sorte de frénésie qui les fasse courir aux armes ; aussi, malgré la douleur que lui cause sa blessure, il part secrètement, à la quatrième veille de la nuit suivante, se dirige vers la Trébie, et vient camper sur des hauteurs et des collines inaccessibles à la cavalerie. Hannibal ne fut point trompé comme au Tessin ; il détacha d'abord les Numides, puis tous ses cavaliers, qui certes auraient jeté le trouble dans l'arrière-garde romaine, si, trop avides de butin, les Numides ne se fussent répandus dans le camp abandonné. Tandis qu'attentifs à fouiller çà et là, ils perdent les instants en recherches presque infructueuses, l'ennemi leur échappe des mains, ils le voient qui a passé la Trébie, et qui asseoit son camp ; quelques traînards seulement, arrêtés en deçà du fleuve, tombent sous leurs coups. Le consul, hors d'état de supporter un second déplacement, à cause des souffrances qu'il venait d'éprouver, et résolu d'ailleurs à attendre son collègue, qu'il savait rappeler de la Sicile, choisit, près de la rivière, l'endroit qui lui parût le plus convenable pour former des lignes stationnaires, et les fortifia avec beaucoup de soin. Hannibal s'arrêta à peu de distance : mais, si la victoire de sa cavalerie lui avait inspiré de l'orgueil, il cédait à la crainte de la disette, de jour en jour plus affreuse dans une armée engagée sur le territoire ennemi, sans vivres, sans provisions ; il envoie donc un parti du côté de Clastidium, où les Romains avaient de nombreux magasins de blé. Le bourg allait être attaqué, lorsqu'on eut l'espoir de réussir par la trahison ; elle ne se fit point payer chèrement ; quatre cents écus d'or suffirent pour gagner Dasius de Brindes, commandant de la garnison, qui livra la place à Hannibal. Les Carthaginois trouvèrent là des approvisionnements, tant qu'ils restèrent sur la Trébie. La garnison prisonnière ne fut en rien traitée avec rigueur ; Hannibal voulait, dans les commencements de son entreprise, s'attirer une réputation de clémence.

## Opérations de Sicile (été 218)

49

Tandis que la guerre, demeurait ainsi en suspens sur les bords de la Trébie, il se passa dans l'intervalle, près de la Sicile et des îles qui bordent l'Italie, des événements sur terre et sur mer, avant et depuis l'arrivée du consul Sempronius. Vingt quinquérèmes et mille combattants avaient été envoyés par les Carthaginois pour ravager la côte de l'Italie ; neuf de ces galères abordèrent à Lipari, huit à l'île de Vulcain, trois furent emportées par les vagues dans le détroit. Celles-ci furent signalées à Messine, où Hiéron, roi de Syracuse, se trouvait alors pour attendre le consul romain ; il fit avancer contre elles douze bâtiments qui les prirent sans résistance, et les conduisirent au port de Messine. On sut par les prisonniers qu'outre l'armement de vingt vaisseaux, dont ils faisaient partie, et qui cinglait vers l'Italie, trente-cinq quinquérèmes allaient encore aborder en Sicile, pour y soulever les anciens alliés de Carthage. Leur but principal était de s'emparer de Lilybée ; mais, sans doute, la tempête qui les avait eux-mêmes dispersés, avait aussi jeté cette flotte vers les îles Aegates. Le roi fait parvenir ces avis au préteur M. Aemilius, chargé du département de la Sicile, et lui recommande d'établir dans Lilybée une forte garnison. Aussitôt le préteur envoie dans les cités voisines ses lieutenants et ses tribuns, avec ordre de recommander partout la vigilance la plus exacte. Et d'abord on pourvut à la défense de Lilybée. Outre les préparatifs de guerre, une proclamation enjoignit à tous les équipages de se munir de vivres pour dix jours, de les porter à bord, et de s'embarquer au premier signal. Les vedettes, placées le long de la côte sur des hauteurs, devaient avertir d'avance de l'approche des vaisseaux ennemis. Tout était prêt ; et, quoique les Carthaginois eussent à dessein ralenti la marche de leurs navires pour entrer seulement au point du jour dans la rade de Lilybée, on n'en fut pas moins prévenu de leur arrivée, parce que la lune brilla toute la nuit, et qu'ils venaient voiles déployées. Aussitôt les vedettes donnèrent le signal, et dans la ville on cria aux armes et l'on courut aux vaisseaux ; une partie des soldats était sur les remparts, et aux portes ; une autre, sur les vaisseaux. Les Carthaginois, contraints de renoncer à une surprise, se tinrent, jusqu'au jour, à distance de la rade, occupés à baisser leurs voiles et à se disposer au combat. Dès le matin, ils ramenèrent leur flotte en pleine mer, afin d'ouvrir pour la bataille un espace plus vaste, et de laisser libre aux bâtiments ennemis la sortie du port. Les Romains ne refusèrent point l'action ; ces mêmes parages leur rappelaient de glorieux souvenirs, et leurs guerriers étaient aussi nombreux que vaillants.

## Bataille au large de Lilybée

50

À peine est-on sur la haute mer, que les Romains tentent l'abordage, pour se mesurer corps à corps avec l'ennemi ; mais les Carthaginois, éludant cette manœuvre, opposent la ruse à la force, et aiment mieux combattre avec les vaisseaux qu'avec les armes et les hommes. En effet, leur flotte, abondamment pourvue de rameurs, manquait de soldats ; et, sitôt qu'il y avait engagement, le petit nombre de leurs combattants était incapable de soutenir la lutte. Ce fait étant connu, les Romains furent encouragés par leur grand nombre, et les Carthaginois effrayés de leur faiblesse. En un moment, sept de leurs vaisseaux furent enveloppés ; le reste prit la fuite : on fit prisonniers, sur les sept bâtiments, dix-sept cents hommes, soldats, ou matelots, et, parmi eux, trois nobles carthaginois. La flotte romaine, sans autre dommage qu'un seul vaisseau percé de part en part, mais qu'on parvint même à sauver avec les autres, rentra dans le port. Ce fut après cette victoire, et avant que la nouvelle en eût été portée à Messine, que le consul Tiberius Sempronius arriva dans cette ville. Au moment où il entrait dans le détroit, le roi Hiéron alla à sa rencontre, avec une flotte pompeusement ornée : là, passant du vaisseau royal sur le bord du consul, il le félicita d'être arrivé sans accident funeste avec ses navires et son armée, et lui souhaita une heureuse traversée en Sicile ; puis il l'informa de la situation de l'île, des desseins des Carthaginois, et promit de servir les Romains, dans sa vieillesse, avec le même zèle qu'il avait montré dans sa jeunesse, pendant la guerre précédente. Il s'engagea à fournir gratuitement du blé et des habits aux légions et aux équipages du consul. Un grand danger, disait-il, menace Lilybée et les autres villes maritimes ; les esprits y sont avides de changements. D'après cet avis, le consul crut devoir se porter sur-le-champ, avec sa flotte, sur Lilybée ; celle du roi, et le prince lui-même, partirent avec lui ; ils apprirent en mer le combat de Lilybée, la défaite et la prise des vaisseaux ennemis.

## **Le consul rejoint son collègue au camp de la Trébie (novembre 218)**

### **51**

À son arrivée à Lilybée, le consul congédia le roi Hiéron et sa flotte ; et, après avoir laissé un préteur pour défendre les côtes de la Sicile, il passa en personne dans l'île de Malte, alors au pouvoir des Carthaginois. À peine avait-il mis pied à terre, qu'on lui livra Amilcar, fils de Gisgon, commandant des troupes, avec un peu moins de deux mille soldats, la place et l'île entière. Quelques jours après, il revint à Lilybée ; et, là, tous les prisonniers faits par le consul ou par le préteur furent vendus à l'encan, à l'exception des personnages d'une naissance illustre. Lorsque Sempronius crut avoir assez pourvu, de ce côté, à la sûreté de la Sicile, il se dirigea vers les îles de Vulcain, où il y avait, disait-on, une flotte carthaginoise ; mais il n'y trouva point un seul ennemi. Déjà, sans doute, ils étaient partis pour ravager les côtes de l'Italie, et leurs dévastations sur le territoire de Vibo avaient jeté la terreur au sein même de Rome. À l'instant où le consul regagnait la Sicile, il reçoit la nouvelle de leur descente, et une lettre du sénat, qui lui apprend l'arrivée d'Hannibal en Italie, et l'appelle au plus tôt au secours de son collègue. Agité de tant d'inquiétudes diverses, il fait sur-le-champ embarquer l'armée, qu'il envoie à Ariminum par la mer supérieure ; il charge le lieutenant Sextus Pomponius, à qui il laisse vingt-cinq vaisseaux longs, de veiller à la défense du territoire de Vibo et de la côte maritime de l'Italie ; il complète au préteur Marcus Aemilius une flotte de cinquante bâtiments. Après toutes ces dispositions en Sicile, lui-même, avec dix navires, longe la côte de l'Italie, pour se rendre à Ariminum : de là, il s'avance avec son armée vers la Trébie, et vient se joindre à son collègue.

## Victoire indécise des Romains

52

La réunion des deux consuls et de toutes les forces romaines contre Hannibal semblait être pour l'empire un gage de salut, ou il fallait désormais renoncer à toute espérance. Cependant l'un des consuls, abattu par la défaite de sa cavalerie et par sa blessure, était d'avis de gagner du temps ; l'autre, plein d'une ardeur nouvelle et partant plus hardi, ne pouvait souffrir de retard. Tout le terrain entre la Trébie et le Pô était alors occupé par les Gaulois. Dans cette lutte de deux peuples si puissants, leur politique indécise tendait visiblement à se déclarer pour le vainqueur. Les Romains ne leur demandaient que de rester neutres ; mais Hannibal irrité s'écriait qu'eux-mêmes l'avaient appelé en Italie, pour être leur libérateur. Cédant à la colère, à la nécessité de nourrir son armée par le butin, il envoie deux mille hommes d'infanterie, mille de cavalerie, presque tous Numides, et parmi eux quelques Gaulois, ravager tout le territoire jusqu'aux rives du Pô. Incapables de résister, les Gaulois, qui jusqu'alors avaient flotté incertains, forcés par les outrages de leurs agresseurs, se déclarent pour ceux dont ils attendent des vengeurs ; ils députent vers le consul, et implorent le secours des Romains pour leur pays, victime de sa trop grande fidélité envers Rome. Cornélius ne trouvait ni le motif suffisant, ni l'instant favorable pour hasarder une action ; les Gaulois aussi lui étaient suspects : que de fois ils avaient usé de perfidie ! Le souvenir de leurs anciennes trahisons pouvait être effacé par le temps ; mais devait-on oublier la révolte toute récente des Boïens ? Sempronius, au contraire, tenait que ce serait un lien indissoluble pour la foi des alliés, si l'on accordait une protection généreuse à ceux qui, les premiers, l'avaient réclamée. Son collègue hésitait encore ; il prend alors sa cavalerie, y joint mille fantassins, archers en grande partie, et les faits passés au-delà de la Trébie, pour défendre les terres des Gaulois. Cette troupe rencontre celle d'Hannibal, dispersée, sans ordre, dont la plupart des soldats étaient d'ailleurs chargés de butin ; elle l'attaque à l'improviste, y sème l'épouvante et le carnage, la met en fuite, et la poursuit jusqu'au camp, jusqu'aux avant-postes ennemis : là, repoussée par la multitude qui se précipite hors des lignes, elle rétablit le combat avec de nouveaux renforts. Il s'ensuivit un engagement très disputé ; et, quoiqu'à la fin les chances fussent devenues égales, cependant l'avantage parut pencher du côté des Romains.

Cependant, plus que tout autre, le consul avait trouvé le succès grand et mérité. Il était transporté de joie, d'avoir été vainqueur dans un genre de combat où son collègue avait été vaincu. Il venait de relever, de ranimer le courage des soldats ; tous, excepté Cornélius, demandaient à l'instant la bataille. Encore plus affecté au moral qu'au physique, l'autre consul, au souvenir de sa blessure, redoutait la mêlée et les javelots de l'ennemi ; mais fallait-il laisser vieillir cette ardeur, près d'un malade ? Pourquoi différer et perdre le temps ? Attend-on un troisième consul, une troisième armée ? Les Carthaginois sont campés au sein de l'Italie, presque à la vue de Rome. Ce n'est plus la Sicile, la Sardaigne, enlevées à des vaincus, que viennent attaquer leurs armes ; ce n'est plus l'Espagne, en deçà de l'Hèbre, qu'ils essaient d'envahir : c'est du sol paternel, de la terre de la patrie, qu'ils veulent chasser les Romains. "Combien gémissaient nos pères, disait-il, accoutumés à porter la guerre près des murs de Carthage, s'ils nous voyaient, nous, leurs enfants, s'ils voyaient deux consuls, deux armées consulaires, au milieu de l'Italie, arrêtés par la crainte dans leurs retranchements : tandis que l'Africain a soumis à sa domination tout le pays entre les Alpes et l'Apennin ! " Tels étaient les discours qu'il tenait près du lit de son collègue malade, qu'il répétait presque publiquement dans sa tente. Il était aiguillonné et par l'idée de l'approche des comices, qui pouvaient remettre à d'autres consuls le soin de la guerre, et par l'occasion de faire rejaillir sur lui seul toute la gloire d'un succès, pendant la maladie de son collègue. Aussi, malgré les représentations de Cornélius, il ordonne aux soldats de se tenir prêts à livrer bataille au plus tôt. Hannibal, qui voyait bien que la prudence était le parti le plus sûr pour l'ennemi, ne se doutait guère que les consuls agiraient avec légèreté et imprudence. Mais, convaincu par la renommée d'abord, ensuite par ses observations, de la fougue, de l'emportement d'un des consuls, dont un succès sur ses fourrageurs avait dû accroître encore l'impétuosité, il ne désespérait plus que la fortune lui fournit bientôt l'occasion de frapper un grand coup. Afin de ne point la laisser échapper, il redoublait de vigilance et d'activité, tandis que le soldat romain était peu aguerri, que le meilleur des deux généraux se trouvait, par sa blessure, hors d'état de combattre, et que rien jusque là n'avait refroidi l'enthousiasme des Gaulois, dont il savait que le grand nombre le suivrait avec plus de répugnance, à mesure qu'on les entraînerait plus loin de leur patrie. Ces motifs, d'autres encore, lui firent espérer une bataille prochaine : d'ailleurs, en cas de retard, il était résolu à la provoquer, lorsque ses espions, choisis parmi les Gaulois, qui excitaient moins la défiance, parce que cette nation servait dans les deux armées, lui rapportèrent que les Romains se disposaient au combat ; il se mit alors à chercher dans les environs un lieu propre à une embuscade.

## Les Romains acceptent le combat (fin décembre)

54

Entre les deux armées coulait un ruisseau, renfermé, de toutes parts, dans des rives profondes et couvertes d'herbes marécageuses, de buissons, de broussailles, comme le sont d'ordinaire tous les lieux incultes. On pouvait cacher même de la cavalerie dans cet endroit obscur : Hannibal s'en aperçut, après avoir lui-même reconnu le terrain : "Voilà quel sera ton poste, dit-il à Magon, son frère : choisis dans l'armée cent cavaliers, cent fantassins, et viens avec eux me rejoindre à la première veille. Il faut maintenant prendre de la nourriture et du repos." Il dit, et congédie le conseil. Magon paraît bientôt avec sa troupe d'élite. "Je vois, dit Hannibal, des guerriers intrépides. Mais, afin de vous assurer l'avantage du nombre ainsi que de la valeur, vous choisirez chacun, dans tous les bataillons d'infanterie ou de cavalerie, neuf braves qui vous ressemblent. Magon vous montrera où vous devez vous embusquer. Vous aurez affaire à un ennemi incapable de rien voir dans ces ruses de guerre." Les mille cavaliers et les mille fantassins de Magon sont partis. Hannibal, au point du jour, ordonne à la cavalerie numide de passer la Trébie, de voltiger le long du camp romain, et de harceler les avant-postes, pour attirer l'ennemi au combat ; puis, lorsque l'action serait engagée, de lâcher pied peu à peu, afin de l'entraîner en deçà de la rivière. Telles étaient les instructions des Numides. Les autres chefs de l'infanterie et de la cavalerie reçoivent l'ordre de faire dîner tous leurs soldats, de seller ensuite les chevaux, et d'attendre le signal sous les armes. Sempronius, à la première alerte donnée par les Numides, fait d'abord avancer toute sa cavalerie, cette partie de ses forces dont il est si fier, puis six mille hommes d'infanterie, et enfin toutes ses troupes, tant il était avide de mettre à exécution sa résolution prise longtemps d'avance de livrer bataille. Ce jour-là, la brume était assez piquante, et il tombait de la neige dans ces lieux situés entre les Alpes et l'Apennin, et refroidis encore par le voisinage des fleuves et des marais. Comme les hommes et les chevaux étaient sortis précipitamment, sans avoir pris d'avance aucune nourriture, sans s'être munis d'aucune protection contre la rigueur de la saison, ils n'avaient plus de chaleur ; et, à l'approche de la rivière, l'air, devenu plus vif, les glaçait de froid. Bientôt ils entrent dans l'eau, afin de poursuivre les Numides qui fuient devant eux, et ils en ont jusqu'à la poitrine, à cause des pluies qui, la nuit précédente, ont grossi la Trébie : alors, à mesure qu'ils sortent de la rivière, ils sentent leurs membres si engourdis, qu'à peine ils peuvent tenir leurs armes ; et, comme déjà la journée est avancée, ils se trouvent épuisés de fatigue et de besoin.

## Les Carthaginois ont l'avantage

55

Cependant les soldats d'Hannibal, qui ont allumé des feux devant leurs tentes, assoupli leurs membres avec l'huile distribuée dans chaque bataillon, et pris tranquillement leur repas, à la nouvelle que l'ennemi a passé la rivière, saisissent leurs armes, pleins d'ardeur et de force, et viennent se ranger en bataille. Hannibal place en première ligne les Baléares, troupes légères, qui forment à peu près huit mille hommes ; ensuite son infanterie, pesamment armée, tout ce qu'il a de braves, de vigoureux guerriers : il répand sur les ailes dix mille chevaux, et, en tête de chacune il dispose ses éléphants. Le consul, qui voit sa cavalerie, ardente à la poursuite des Numides débandés, assaillie à l'improviste par ces mêmes Numides qui tout à coup lui opposent une vive résistance, fait sonner la retraite, la rappelle, et la distribue sur les deux ailes de son infanterie, composée de dix-huit mille Romains, de vingt mille alliés de nom latin, et d'un corps d'auxiliaires cénomans, la seule des nations gauloises dont la foi ne s'était point démentie. Telles étaient les deux armées marchant au combat. L'action fut engagée par les Baléares ; mais, comme les légions leur présentaient une masse de forces trop imposante, on fit bientôt retirer sur les ailes ces troupes légères. Par ce mouvement, la cavalerie romaine fut aussitôt accablée. En effet, quatre mille cavaliers, qui déjà par eux-mêmes avaient peine à résister à dix mille Carthaginois, la plupart aussi dispos que les Romains étaient épuisés, se trouvèrent encore écrasés par une grêle de traits que leur lancèrent les Baléares. Avec cela, les éléphants, qui débordaient les extrémités des ailes, et dont l'aspect et l'odeur extraordinaire effrayaient surtout les chevaux, répandaient au loin le désordre. Entre les deux infanteries, il y avait plutôt égalité de courage que de vigueur ; car les Carthaginois, tout frais et bien nourris à l'avance, luttaient avec avantage contre des ennemis épuisés de faim et de lassitude, engourdis et paralysés par le froid. Cependant les Romains eussent résisté, s'ils n'avaient eu à combattre que de l'infanterie : mais notre cavalerie une fois mise en déroute, les Baléares criblaient de traits nos fantassins sur les flancs, et déjà les éléphants s'étaient portés sur le centre. Bientôt Magon et les Numides, qui ont vu les Romains dépasser leur embuscade secrète, arrivent par derrière, et sèment çà et là le trouble et la consternation. Cependant, au milieu de tant de maux qui la menacent de toutes parts, notre armée demeura quelque temps inébranlable, et, contre l'attente générale, soutint surtout le choc des éléphants. Des vélites, disposés pour cet effet, leur firent tourner le dos, en leur lançant des javelines acérées ; puis, se précipitant sur leurs traces, ils les perçaient sous la queue, à l'endroit où leur peau plus molle était plus accessible au fer.



## Déroute de l'armée romaine près de la Trébie

56

Au moment où, dans leur effroi, ils allaient se rejeter sur les Carthaginois eux-mêmes, Hannibal ordonna de les faire repasser du centre vers les extrémités, et de les diriger sur l'aile gauche, contre les Gaulois auxiliaires : la déroute ne fut pas un instant douteuse. Surcroît d'alarmes pour les Romains, à la vue de la fuite des auxiliaires. Aussi, obligés de combattre sur tous les points, dix mille hommes environ, car le reste ne put s'échapper, s'ouvrirent un passage, par le massacre de beaucoup d'ennemis, à travers le centre de l'armée africaine, renforcée de Gaulois auxiliaires ; et, comme il leur était impossible de regagner le camp, dont la Trébie leur fermait l'entrée, ou de distinguer assez, à cause de la pluie, les endroits où ils auraient pu venir au secours des leurs, ils se rendirent droit à Plaisance. Chacun ensuite chercha à s'échapper d'un côté ou d'un autre. Ceux qui coururent vers la rivière furent engloutis dans les eaux, ou accablés par les Carthaginois, s'ils hésitaient à tenter le passage. Ceux qui, dans leur fuite, s'étaient dispersés à travers champs, prirent la route de Plaisance, sur les traces du corps d'armée qui effectuait sa retraite. D'autres enfin, enhardis par la crainte même de l'ennemi, s'élançèrent dans la Trébie, la traversèrent heureusement, et se réfugièrent dans leurs lignes. Une pluie mêlée de neige, et la rigueur intolérable du froid, firent périr une grande quantité de chevaux et presque tous les éléphants. Les Carthaginois ne poursuivirent pas les Romains au-delà du fleuve, et ils retournèrent dans leur camp, tellement transis et glacés, qu'à peine ils sentaient la joie de leur victoire. Aussi la nuit suivante, lorsque le détachement commis à la garde de nos retranchements, et les faibles débris de nos troupes nombreuses passaient la Trébie sur des radeaux, les Carthaginois ne s'en aperçurent point ; soit parce que la pluie tombait par torrents, ou qu'incapables, par leur lassitude et par leurs blessures, de faire aucun mouvement, ils feignirent de ne rien entendre. Scipion, sans être inquiété dans sa marche silencieuse, conduisit sa division à Plaisance : de là, traversant le Pô, il gagna Crémone, pour que le cantonnement de deux armées ne restât point à la charge d'une seule colonie.

Cet échec causa dans Rome une terreur si profonde, que déjà l'on croyait voir l'ennemi marcher sur la ville enseignes déployées. Plus d'espérance, plus de ressources pour repousser les assauts qu'il livrerait aux portes et aux remparts. "Un consul avait été défait sur les bords du Tessin, l'autre rappelé de la Sicile, et les deux armées consulaires venaient encore d'être vaincues. De quels chefs, de quelles légions implorer désormais le secours ?" L'effroi régnait partout, lorsqu'on vit arriver Sempronius. Malgré mille périls, malgré la cavalerie d'Hannibal, répandue çà et là dans la plaine pour piller, plus téméraire que prudent, sans espoir de n'être point aperçu, de résister, s'il était découvert, le consul était parvenu à s'échapper. Il tint les comices consulaires ; c'est ce qu'on désirait le plus dans la circonstance présente : ensuite il retourne à ses cantonnements. On avait nommé consuls Cneius Servilius et Caius Flaminius. Du reste, les Romains étaient sans cesse inquiétés dans leurs quartiers d'hiver par les cavaliers numides qui erraient de tous côtés, ou par les Celtibériens et les Lusitaniens, aux lieux où la cavalerie trouvait trop d'obstacles. Tous les approvisionnements leur étaient interceptés, à l'exception de ceux qui arrivaient par le Pô, sur des barques. Il y avait près de Plaisance un marché, défendu par de solides murailles et par une forte garnison : Hannibal, qui se flattait de s'en rendre maître, s'avança avec sa cavalerie et ses troupes légères ; et, comme le secret seul pouvait assurer le succès de l'entreprise, il tenta de nuit son attaque : mais il ne réussit pas à tromper la vigilance des gardes. Le cri d'alarme fut poussé avec tant de force, qu'il retentit jusque dans Plaisance. Aussi, au point du jour, le consul était arrivé avec sa cavalerie ; les légions avaient ordre de le suivre, formées en bataillons carrés. Cependant il se livra un combat de cavalerie ; Hannibal en sortit blessé, ce qui effraya les Carthaginois : la garnison, d'ailleurs, avait fait une vive résistance. Après quelques jours de repos, et sa blessure à peine cicatrisée, il se remet en campagne pour attaquer Victumulae, autre marché que les Romains avaient fortifié pendant la guerre des Gaulois. Il était devenu le séjour d'une foule d'habitants des peuplades voisines, et la crainte du pillage y avait alors rassemblé presque toute la population des campagnes. Cette multitude, animée par le bel exemple qu'avait montré la garnison de Plaisance, court aux armes, et s'avance contre Hannibal. C'était plutôt un rassemblement qu'une armée en bon ordre. L'action s'engagea sur la route même ; mais, comme il y avait, d'un côté, une foule sans discipline, de l'autre, des soldats sûrs de leur général, une poignée de monde suffit pour mettre en déroute trente-cinq mille hommes environ. Le lendemain la place capitula, et reçut garnison. On somma les assiégés d'apporter leurs armes ; ils obéissent. Tout à coup le signal est donné aux vainqueurs de piller la ville, comme si elle eût été prise d'assaut ; il n'y manque aucune des horreurs qui d'ordinaire, dans l'histoire, signalent la prise des cités ; tant la brutalité, la barbarie, et la plus cruelle insolence s'exercèrent contre ces malheureux vaincus. Telles furent, pendant l'hiver, les expéditions d'Hannibal.

Il donna ensuite quelque repos aux soldats, mais pendant les grands froids seulement ; et, aux premières approches, encore douteuses, du printemps, il quitte ses quartiers d'hiver, et passe en Étrurie, pour soumettre cette nation, comme il avait fait pour les Gaulois et les Ligures, de gré ou de force. Au passage de l'Apennin, il fut surpris par une tempête si affreuse, que seule elle sembla surpasser toutes les horreurs des Alpes. Une pluie mêlée de vent, qui donnait dans le visage des Carthaginois, les obligea de s'arrêter, parce qu'il leur fallait ou quitter leurs armes, ou s'exposer à être entraînés par le tourbillon, s'ils essayaient de lutter contre sa violence. Bientôt, comme l'ouragan leur coupait la respiration, et les empêchait de reprendre haleine, ils se tinrent quelque temps assis, le dos tourné contre le vent. Mais tout à coup un épouvantable fracas retentit dans le ciel, des éclairs brillent accompagnés de violents coups de tonnerre. Privés, pour ainsi dire, de l'ouïe et de la vue, tous demeurent immobiles d'effroi. Enfin, la pluie tombe par torrents ; et, comme elle donnait au vent une nouvelle force, ils se virent contraints de camper à l'endroit même où l'orage les avait surpris. Mais dès lors commencèrent pour eux de nouvelles souffrances ; car il leur était impossible de déployer ou d'établir les tentes ; et s'ils venaient à réussir, rien ne restait en place, parce que le vent déchirait, emportait tout. Peu après, l'eau, qu'il avait soulevée, se gela sur le sommet glacé des montagnes, et retomba en grêle neigeuse si épaisse, que, laissant tout autre soin, les soldats se couchèrent à terre, ensevelis plutôt qu'abrités sous leurs vêtements. Il succéda une froidure si âpre, qu'au moment où cette triste jonchée d'hommes et de chevaux tenta de se relever et de se dresser sur ses pieds, elle fit longtemps de vains efforts, parce que leurs nerfs, engourdis par le froid, avaient ôté tout ressort à leurs articulations. Enfin, lorsqu'à force de s'agiter, ils eurent recouvré le mouvement, ranimé leurs esprits, et que, de loin en loin, on eut commencé à allumer quelques feux, chacun, incapable de rien faire seul, implorait le secours d'autrui. Ils restèrent deux jours comme assiégés dans ce lieu. Il y périt beaucoup d'hommes, de chevaux, et sept des éléphants qui avaient survécu à la journée de la Trébie.

## Bataille indécise devant Plaisance (début mars 217)

59

Renonçant à passer l'Apennin, Hannibal revint sur ses pas du côté de Plaisance, et alla camper à dix milles de cette ville. Le lendemain, il s'avance contre l'ennemi, à la tête de douze mille fantassins et de cinq mille cavaliers. Le consul Sempronius, déjà de retour de Rome, ne refusa point le combat. Une distance de trois mille pas se trouvait, ce jour-là, entre les deux camps. Le lendemain, l'action s'engagea avec acharnement, avec des chances diverses. Au premier choc, les Romains eurent une supériorité si prononcée, que, devenus maîtres du champ de bataille, ils repoussèrent les Carthaginois jusque dans leurs lignes, où ils entreprirent même de les assiéger. Hannibal, qui n'avait laissé, près des retranchements et des portes que fort peu de troupes, resserra le reste vers le milieu du camp, et recommanda aux siens de ne s'ébranler que quand il en donnerait le signal. Il était environ la neuvième heure, lorsque le consul, après avoir fatigué vainement ses soldats, et renonçant à l'espoir de forcer le camp, fit sonner la retraite. Hannibal profita du moment où il vit l'ardeur des Romains se ralentir, et leur retraite s'opérer ; tout à coup il détacha sa cavalerie par la droite, par la gauche ; et, placé lui-même au centre avec l'élite de son infanterie, il s'élança hors des lignes. Jamais lutte plus sanglante n'eût signalé la ruine des deux partis, si le jour eût permis qu'elle se prolongeât davantage. La nuit vint mettre fin à l'animosité qui enflammait les combattants. Aussi l'attaque fut-elle plus vive que meurtrière ; et, comme les chances s'étaient à peu près balancées, la perte fut à peu près égale ; elle n'excéda pas, de part et d'autre, six cents hommes d'infanterie et trois cents de cavalerie. Toutefois celle des Romains fut plus grande que nombreuse, parce qu'il périt, de leur côté, plusieurs chevaliers, cinq tribuns militaires et trois préfets des alliés. Ensuite Hannibal se retira en Ligurie, et Sempronius à Lucques. À l'arrivée des Carthaginois, les Ligures, qui avaient surpris par trahison deux questeurs romains, Caius Fulvius et Lucius Lucrélius, avec deux tribuns des soldats et cinq chevaliers, presque tous fils de sénateurs, s'empressent, pour le convaincre qu'il aura en eux de sûrs et fidèles alliés, de lui livrer leurs captifs.

## Arrivée de l'armée romaine en Espagne (automne 218)

60

Tandis que ces événements se passent en Italie, Cneius Cornélius Scipion, envoyé en Espagne avec une flotte et une armée, après être parti des bouches du Rhône, et avoir côtoyé les monts Pyrénées, était venu aborder à Empories : lorsqu'il eut débarqué ses troupes, il soumit à l'empire de Rome, d'abord les Lacetani, puis toute la côte maritime jusqu'à l'Hèbre, soit en formant des alliances nouvelles, soit en renouvelant les anciennes. Sa réputation de clémence lui donna du crédit sur les peuples maritimes, et jusque dans l'intérieur des terres et des montagnes, sur des nations plus fières de leur indépendance ; il sut près d'elles se ménager la paix, les associer même à ses armes, et en tirer des cohortes redoutables d'auxiliaires. Hannon commandait dans la partie en deçà de l'Hèbre ; Hannibal l'avait laissé pour défendre cette contrée. Jaloux de prendre l'offensive, avant que toute la province eût abandonné son parti, il vint camper à la vue des Romains, et leur présenta la bataille. Scipion l'accepta sans balancer ; il savait qu'il aurait à lutter contre Hannon et contre Hasdrubal, et il aimait mieux les attaquer séparément que tous deux ensemble. La victoire ne lui coûta pas de grands efforts. Il tua six mille hommes à l'ennemi, et lui fit deux mille prisonniers, outre le détachement préposé à la garde des lignes qui furent forcées ; le général lui-même, avec plusieurs des principaux chefs, tomba au pouvoir des Romains ; et Cissis, place voisine des retranchements, fut également emportée. Le butin, fait dans la ville, se réduisit à presque rien : un attirail grossier, digne d'une peuplade sauvage, quelques misérables esclaves. Mais le pillage du camp enrichit le soldat ; on y trouva les effets les plus précieux de l'armée qu'on venait de battre, et de celle qui servait en Italie, sous les ordres d'Hannibal ; car elle avait laissé, en deçà des Pyrénées, tout ce qui aurait pu l'embarrasser dans sa marche.

## Combats autour de Tarragone (courant de l'hiver)

61

Avant que la nouvelle de cette défaite fût devenue officielle, Hasdrubal avait passé l'Hèbre avec huit mille hommes d'infanterie et mille de cavalerie, espérant trouver les Romains à leur première arrivée ; mais, informé du désastre de Cissis et de la prise du camp, il se dirigea vers la mer. Non loin de Tarragone, il rencontra les soldats de la flotte et les matelots dispersés çà et là dans la campagne (car le succès engendre d'ordinaire la négligence) ; il envoya contre eux sa cavalerie sur tous les points, en fit un grand carnage, et les repoussa, dans un désordre plus grand encore, jusqu'à leurs vaisseaux. N'osant pas ensuite s'arrêter plus longtemps en ces lieux, de peur d'être surpris par Scipion, il repassa l'Hèbre. Le consul, au bruit de l'arrivée d'un nouvel adversaire, avait précipité sa marche ; après avoir puni plusieurs capitaines de vaisseaux, et laissé quelques troupes à Tarragone, il revint avec sa flotte à Empories : à peine il s'éloignait, qu'Hasdrubal était de retour ; il soulève les Ilergètes, qui avaient donné des otages à Scipion ; et, avec la jeunesse même de cette nation, il porte le ravage sur les terres des fidèles alliés de Rome. Scipion sort de ses quartiers d'hiver ; Hasdrubal évacue de nouveau tout le pays en deçà de l'Hèbre. Scipion, à la tête d'une armée redoutable, vient attaquer les Ilergètes, abandonnés de ceux qui les avaient poussés à la révolte ; il les réduit à se renfermer tous dans Atanagrum, leur capitale, et les y assiège. Peu de jours après, ce peuple avait reçu l'ordre de fournir un plus grand nombre d'otages que la première fois, avec une contribution en argent ; il était soumis et dompté. Le consul marcha ensuite contre les Ausetani, situés près de l'Hèbre, et alliés aussi des Carthaginois : il met le siège devant leur ville ; et les Lacetani, qui viennent, pendant la nuit, au secours de leurs voisins, à peu de distance de la place, au moment où ils vont y pénétrer, tombent dans une embuscade. On leur tua douze mille hommes ; le reste, presque sans armes, se précipita en désordre à travers champs pour regagner ses demeures ; et les assiégés n'étaient plus protégés que par la rigueur de l'hiver, qui arrêta les opérations du siège ; il dura trente jours, pendant lesquels il y eut rarement moins de quatre pieds de neige ; elle avait tellement couvert les mantelets et les gabions des Romains, qu'elle devint une protection contre les feux lancés à diverses reprises par les ennemis, pour incendier les machines. Enfin, abandonnés d'Amusicus, leur chef, qui s'était réfugié près d'Hasdrubal, ils capitulent pour vingt talents d'argent. L'armée romaine retourna à Tarragone dans ses cantonnements.

## Prodiges inquiétants à Rome

62

À Rome, ou dans les environs, il y eut, cet hiver, grand nombre de prodiges ; ou plutôt, par un effet ordinaire de la superstition, lorsqu'elle s'est une fois emparée des esprits, on en annonça beaucoup que l'on crut légèrement. Par exemple, un enfant de six mois, de condition libre, avait crié "Triomphe !" dans le marché aux herbes ; dans celui aux boeufs, un taureau était monté de lui-même à un troisième étage, d'où il s'était ensuite précipité, effrayé par les cris des habitants de la maison ; dans le ciel avaient brillé des feux en forme de vaisseaux ; le tonnerre était tombé sur le temple de l'Espérance, dans le marché aux herbes ; à Lanuvium, la lance de Junon s'était agitée ; un corbeau, descendu dans le sanctuaire de cette déesse, s'était perché sur le Pulvinar même ; dans la campagne d'Amiterne, on avait vu, à plusieurs endroits, des fantômes à figure humaine, vêtus de blanc, et qui ne se laissaient approcher par personne ; dans le Picénum, il avait plu des pierres ; à Caeré, les sorts s'étaient rapetissés ; dans la Gaule, un loup avait arraché du fourreau l'épée d'une sentinelle. Pour les autres prodiges, on chargea les décemvirs de consulter les livres de la Sibylle ; quant à la pluie de pierres du Picénum, on ordonna neuf jours de sacrifices ; et, à plusieurs reprises, toute la ville fut occupée de cérémonies expiatoires : on fit d'abord des lustrations dans tous les quartiers de Rome ; on immola les grandes victimes aux dieux qui furent désignés ; une offrande en or, du poids de quarante livres, fut portée à Lanuvium dans le temple de Junon ; sur l'Aventin, une statue de bronze fut aussi consacrée à cette déesse par les dames romaines. On ordonna un lectisterne à Caeré, où les sorts s'étaient rapetissés ; des supplications à la Fortune, sur le mont Algide ; à Rome aussi, un lectisterne dans le temple de la Jeunesse ; puis, des prières dans celui d'Hercule nommément ; enfin des supplications générales dans tous les sanctuaires. On immola cinq grandes victimes au Génie de Rome ; et le préteur Caius Atilius Serranus reçut l'ordre de se lier par des vœux solennels, dans le cas où, pendant dix années, la situation de la république n'aurait point éprouvé de changement. Ces expiations, ces vœux, commandés par les livres Sibyllins, calmèrent en grande partie les frayeurs superstitieuses.

## Entrée en charge du consul Flaminius (15 mars 217)

63

Flaminius, l'un des consuls désignés, à qui le sort avait donné le commandement des légions en quartiers d'hiver à Plaisance, envoya à Sempronius une lettre et l'ordre formel de faire assembler, pour les ides de mars, cette armée dans un camp à Ariminum. C'était là qu'il voulait entrer en charge ; il n'avait point oublié ses anciennes discussions avec le sénat, lorsqu'il avait été tribun du peuple, puis consul ; car alors on exigeait son abdication, on s'opposait à son triomphe. Il avait ajouté à la haine que lui témoignaient déjà les sénateurs, en approuvant seul parmi eux une nouvelle loi que le tribun du peuple Quintus Claudius avait portée à leur préjudice : elle défendait à tout sénateur, ou à tout fils de sénateur, d'avoir en mer un bâtiment qui renfermât plus de trois cents amphores. Ce nombre devait suffire pour le transport des fruits recueillis sur les terres ; et toute spéculation mercantile était indigne de la dignité sénatoriale. Cette affaire, qui excita les débats les plus vifs, attira à Flaminius, partisan de la loi, l'inimitié de la noblesse, mais aussi la faveur du peuple, et par elle un nouveau consulat. D'après ces motifs, persuadé que, soit par la supposition de quelque irrégularité dans les auspices, soit par le retard apporté aux Fêtes latines, ou enfin par d'autres embarras consulaires, on chercherait à le retenir à Rome, il prétexta un voyage ; et, encore simple particulier, il se rendit secrètement dans la province où devait l'appeler le consulat. Ce départ, devenu public, fit éclater de nouveaux ressentiments parmi les sénateurs déjà exaspérés ; tous s'écriaient : "Ce n'est plus avec nous seulement, mais avec les dieux immortels que Caius Flaminius est en guerre. Autrefois, nommé consul sous des auspices défavorables, lorsque les dieux et les hommes le rappelaient du champ de bataille, il fut sourd à leur voix : aujourd'hui, la conscience de ses dédains sacrilèges lui fait éviter l'aspect du Capitole, et les cérémonies augustes de la religion : il craint, le jour de son installation, de pénétrer dans le sanctuaire de Jupiter Très Bon, Très Grand ; de voir, de consulter le sénat qu'il hait seul, et dont il est haï ; de présider les Fêtes latines ; d'offrir, sur le mont Albain, un sacrifice solennel à Jupiter Latiar ; de se rendre au Capitole, sous d'heureux auspices, pour y proclamer les vœux de la république ; puis, dans sa province, avec les ornements de sa dignité et le cortège de ses licteurs. Comme un valet d'armée, il est parti, sans insignes, sans suite, en secret, furtivement, à l'exemple de ces exilés condamnés à ne plus profaner le sol de la patrie. Sans doute il soutiendra mieux la majesté du commandement, s'il prend possession de sa dignité à Ariminum, plutôt qu'à Rome, s'il revêt la prétexte consulaire dans une hôtellerie plutôt qu'en présence de ses dieux pénates. Il faut le rappeler, le forcer à revenir, le contraindre à remplir, sous nos yeux, tous ses devoirs envers les dieux et les hommes, avant qu'il se rende à son armée, à son département." Tel fut l'avis général. Les députés, que l'on jugea à propos d'envoyer à ce sujet, Quintus Térentius et Marcus Antistius, ne purent rien gagner sur l'esprit de Flaminius ; il les accueillit comme il avait reçu, dans son premier consulat, les lettres du sénat. Peu de jours après, il entra en charge. Au moment du sacrifice, la victime, déjà frappée, s'échappa des mains des sacrificateurs, et vint inonder de sang plusieurs des assistants. La fuite et le désordre furent plus grands encore parmi ceux qui ignoraient le motif de cette alarme subite ; elle fut généralement regardée comme un présage très effrayant. Bientôt Flaminius a reçu les deux légions de Sempronius, consul de l'année précédente, et les deux du préteur Caius Atilius ; l'armée se met en marche à travers les sentiers étroits de l'Apennin, pour gagner l'Étrurie.



**Fin du Livre XXI**

## Livre XXII - (217 à 216 av. J.-C.)

### 1. La campagne d'Italie. Défaite de Trasimène

#### Début d'une nouvelle année de guerre (217)

##### 1

Déjà le printemps approchait ; aussi Hannibal quitta-t-il ses quartiers d'hiver, après avoir, auparavant, vainement essayé de franchir l'Apennin par des froids intolérables, et être resté dans son camp au prix de grands dangers, et de grandes craintes. Les Gaulois, qu'avait poussés l'espoir du butin et du pillage, voyant qu'au lieu de voler eux-mêmes, et d'emmener bétail et prisonniers du territoire étranger, c'étaient leurs terres qui étaient le siège de la guerre et qu'accablaient les quartiers d'hiver des deux armées, tournèrent leur haine des Romains contre Hannibal ; celui-ci fut souvent en butte aux embûches de leurs chefs ; mais leurs trahisons réciproques - car ils dénonçaient leurs complots aussi légèrement qu'ils avaient comploté - le sauvaient ; et en changeant, tantôt de vêtements, tantôt de perruque, il leur faisait aussi commettre des erreurs qui l'avaient protégé de leurs embûches. Toutefois cette crainte fut pour lui un motif de plus d'abandonner tôt ses quartiers d'hiver.

À la même époque, le consul Cnéius Servilius, à Rome, entra en charge aux ides de Mars. Comme, à cette occasion, il consultait les sénateurs sur la situation générale, la haine contre Caius Flaminius se manifesta de nouveau parmi eux : ils ont, disent-ils, nommé deux consuls, et ils n'en ont qu'un. L'autre, en effet, que possède-t-il de légitime en fait de commandement, en fait d'auspices ? Le magistrat emporte ces droits de sa maison, des pénates publics et privés, après avoir célébré les Fêtes latines, accompli le sacrifice sur la montagne, exprimé ses vœux publiquement, rituellement, au Capitole ; mais un simple particulier, les auspices ne l'accompagnent pas, et, une fois qu'il est parti sans auspices, il ne peut, sur un sol étranger, les prendre à nouveau, avec toute leur valeur.

Ces craintes s'augmentaient des prodiges annoncés d'un grand nombre d'endroits à la fois : en Sicile, les javelots de plusieurs soldats, en Sardaigne, le bâton tenu à la main par un chevalier qui faisait une ronde sur les remparts, s'étaient enflammés ; sur le rivage, des feux nombreux avaient brillé ; deux boucliers avaient sué du sang ; certains soldats avaient été foudroyés ; le globe du soleil avait paru plus petit ; à Préneste, des pierres brûlantes étaient tombées du ciel ; à Arpi, on avait vu dans le ciel des boucliers et un combat du soleil contre la lune ; à Capène, en plein jour, deux lunes s'étaient levées ; les eaux de Céré avaient coulé mêlées de sang, et à la source même d'Hercule, l'eau avait eu des taches de sang ; à Antium, des moissonneurs avaient vu tomber dans leur corbeille des épis sanglants ; à Faléries, le ciel avait paru s'ouvrir comme par une large fente, et par cette ouverture avait brillé une lumière éclatante ; les tablettes des sorts s'étaient rétrécies d'elles-mêmes, et il en était tombé une portant l'inscription : "Mavors agite sa lance" ; en même temps, à Rome, la statue de Mars, sur la voie Appienne, et les effigies des loups avaient sué ; à Capoue, le ciel avait paru s'enflammer et la lune tomber au milieu de la pluie. Après quoi on ajouta foi à des prodiges encore moins importants : certains avaient vu leurs chèvres porter de la laine ; une poule s'était changée en coq, et un coq en poule.

Après avoir exposé ces prodiges comme ils avaient été annoncés, et introduit leurs garants dans la curie, le consul consulta les sénateurs sur les affaires religieuses. On décréta de remédier à ces prodiges par le sacrifice partie de grandes victimes, partie d'animaux de lait, et de supplier les dieux, pendant trois jours, à tous leurs lits de parade ; pour le reste, quand les décemvirs auraient consulté les livres, de faire ce qu'ils prescriraient par leurs formules comme tenant à cœur aux dieux. Sur l'avis des décemvirs, on décréta d'abord, pour Jupiter, de lui faire faire un foudre d'or de cinquante livres ; pour Junon et Minerve, de leur donner des offrandes en argent, pour Junon Reine, sur l'Aventin, et Junon Sospita à Lanuvium, de leur sacrifier de grandes victimes ; de faire apporter par les matrones, versant chacune autant d'argent qu'elles le pourraient sans se gêner, une offrande à Junon Reine sur l'Aventin ; de tenir un lectisterne ; enfin de faire verser aux affranchies elles-mêmes, pour apporter une offrande à Feronia, une cotisation proportionnelle à leurs ressources. Cela fait, les décemvirs sacrifièrent à Ardée, sur le forum, de grandes victimes. Enfin - on était déjà en décembre - on fit un sacrifice, à Rome, au temple de Saturne, on ordonna un lectisterne - dont les sénateurs dressèrent le lit - et un banquet public ; on cria par la ville, pendant un jour et une nuit, le cri des Saturnales, et le peuple fut invité à tenir ce jour pour un jour de fête et à l'observer à l'avenir.

## À travers les marais étrusques (mars 217)

### 2

Pendant que le consul s'occupait, à Rome, d'apaiser les dieux et de lever des troupes, Hannibal quitte ses quartiers d'hiver ; et comme on disait que le consul Flaminius était déjà parvenu à Arretium, quoiqu'on montre à Hannibal un chemin plus long, mais plus facile, il prend une route moins écartée, traversant des marais que l'Arno, durant ces jours-là, avait inondés plus que de coutume. Il fait marcher en tête les Espagnols, les Africains, tous les vétérans, force de son armée, en mêlant à ces troupes leurs bagages, pour que, forcées de s'arrêter en quelque point, elles ne manquent pas du nécessaire ; il fait suivre les Gaulois, pour qu'ils forment le centre de la colonne, et met à l'arrière-garde les cavaliers, puis Magon, avec des Numides sans bagages, pour fermer la marche, et contenir surtout les Gaulois, au cas où, dégoûtés par la fatigue et la longueur du chemin - ce peuple manquant d'énergie devant de telles épreuves - ils se disperseraient ou s'arrêteraient. Les premiers soldats, passant partout pourvu que les guides les y précèdent, à travers les trous aux parois escarpées et au fond mouvant formés par le fleuve, presque engloutis par la vase, et s'y enfonçant, suivent malgré tout leurs enseignes. Mais les Gaulois ne pouvaient ni rester debout quand ils glissaient, ni sortir des trous ; ils ne soutenaient pas leurs forces par leur énergie, ni leur énergie par l'espoir, les uns traînant avec peine leurs membres fatigués, les autres, quand une fois ils s'étaient couchés, leur énergie vaincue par le découragement, mourant çà et là parmi les mulets étendus eux aussi ; et ce qui les accablait surtout, c'étaient les veilles, qu'ils enduraient déjà depuis quatre jours et trois nuits. Comme, les eaux tenant tout, les soldats ne pouvaient trouver aucun endroit où étendre au sec leurs corps fatigués, ils amoncelaient dans l'eau leurs bagages pour se coucher dessus, ou bien les mulets, abattus çà et là, en tas, sur tout le chemin, offraient à ces hommes, qui cherchaient seulement quelque chose qui émergât de l'eau, le lit nécessaire pour un court repos. Hannibal lui-même, souffrant des yeux par suite des variations de température du printemps qui faisait alterner la chaleur et le froid, porté par le seul éléphant survivant, pour être plus élevé au-dessus de l'eau, par suite des veilles, de l'humidité des nuits, de l'air des marais qui alourdisaient sa tête, et parce que ce n'était ni l'endroit ni le moment de se faire soigner, perdit un œil.

## Le consul Flaminius donne le signal du combat

### 3

Après avoir vu périr de façon affreuse beaucoup d'hommes et de mulets, Hannibal, enfin sorti des marais, campe sur le premier terrain sec qui s'y prête, et apprend de façon certaine, par les éclaireurs envoyés en avant, que l'armée romaine est sous les murs d'Arretium. Ensuite, les projets et l'état d'esprit du consul, la nature du pays et ses routes, les ressources pour s'approvisionner facilement, et tous autres renseignements utiles, furent, pour lui, l'objet de l'enquête la plus soignée. Le pays était un des plus fertiles de l'Italie ; c'étaient les plaines étrusques qui s'étendent entre Faesulae et Arretium, riches en blé, en bétail, en productions de toute sorte. Le consul était fier de son premier consulat, et non seulement ne craignait ni la majesté des lois, ni celle du sénat, mais même pas celle des dieux. Cette légèreté innée, la fortune, en donnant à Flaminius des succès à l'intérieur et dans la guerre, l'avait alimentée. Aussi voyait-on bien que, sans consulter ni dieux ni hommes, il agirait toujours avec fierté et précipitation. Pour le porter davantage à ces défauts, le Carthaginois s'apprête à le harceler et à l'exciter : laissant l'ennemi sur sa gauche, et partant de Faesulae pour le centre du territoire étrusque, afin de le piller, il y fait tous les ravages possibles par le meurtre et les incendies qu'il montre de loin au consul. Flaminius, qui, même devant un ennemi tranquille, n'était pas disposé à le rester, quand il voit alors, presque sous ses yeux, emporter ou emmener les biens de ses alliés, considérant comme un déshonneur personnel que le Carthaginois, désormais, se promène au milieu de l'Italie, et, sans que nul s'y oppose, aille attaquer les murs mêmes de Rome ; malgré les avis, plus salutaires que brillants, de tous les membres de son conseil, soutenant qu'il doit attendre son collègue pour mener avec lui, et leurs armées réunies, cette affaire, avec le même cœur et le même plan, et qu'en attendant il faut seulement, avec la cavalerie et les auxiliaires légèrement armés, contenir la liberté de pillage effrénée de l'ennemi ; Flaminius, dis-je, se jette irrité hors du conseil, et, ayant donné à la fois le signal de la marche et du combat, s'écrie : "Restons plutôt tranquilles sous les murs d'Arretium ! Ici sont évidemment notre patrie et nos pénates ! Qu'Hannibal, échappant à nos mains, ravage l'Italie entière : qu'en dévastant et brûlant tout il arrive devant les murs de Rome : nous, ne bougeons pas d'ici avant que les sénateurs aient fait venir, comme autrefois Camille de Véies, Caius Flaminius d'Arretium ! "

Comme, tout en grondant ainsi, il ordonnait de lever promptement les enseignes, et avait lui-même sauté à cheval, sa monture s'abattit soudain, faisant glisser par-dessus sa tête et tomber son cavalier. Tout l'entourage du consul s'en effrayait, comme d'un mauvais présage pour commencer une action, quand on vient annoncer de surcroît que le porte-drapeau, quoiqu'il s'y emploie de toutes ses forces, ne peut arracher de terre l'enseigne. Alors le consul, se tournant vers le messager : "M'apportes-tu aussi une lettre du sénat, pour m'empêcher d'agir ? Va, dis-leur de prendre une pioche, si, pour arracher l'enseigne, la peur paralyse leurs mains." Alors l'armée se mit en marche, les officiers, outre qu'ils avaient désapprouvé ce dessein, s'effrayant du double prodige, le soldat, en général, heureux de la hardiesse de son chef, et considérant plutôt son espoir que les raisons sur quoi fonder cet espoir.

## Embuscade au bord du lac Trasimène (juin 217)

### 4

Hannibal fait subir au territoire situé entre Cortone et le lac Trasimène tous les fléaux et les ravages de la guerre, pour exciter davantage l'ennemi à venger, dans sa colère, les outrages infligés à ses alliés. Il était déjà parvenu à un endroit fait pour une embuscade, celui où le pied des monts de Cortone est le plus près du lac Trasimène. Il n'y a entre eux qu'un chemin très étroit, comme si, à dessein, on n'avait laissé de place que pour lui ; ensuite s'étend une plaine un peu plus large ; puis les montagnes s'élèvent. Hannibal place là, à découvert, un camp qu'il occupera lui-même avec les Africains et les Espagnols seulement ; les Baléares et le reste de l'infanterie légère, il les fait conduire derrière les monts ; les cavaliers, il les met à l'entrée même du défilé, bien cachés par des hauteurs, pour qu'une fois les Romains entrés dans cette plaine, la cavalerie barrant la route derrière eux, tout le reste leur soit fermé par le lac et les montagnes.

Flaminius, arrivé au lac la veille, au coucher du soleil, le lendemain, sans envoyer d'éclaireurs, le jour à peine levé, ayant franchi la passe, ne vit, quand sa colonne commença à s'étendre dans la plaine découverte, que ce qu'il avait d'ennemis en face de lui ; derrière lui, au-dessus de lui, il ne découvrit pas l'embuscade. Le Carthaginois, lui, quand il tint, comme il l'avait cherché, son ennemi enfermé par le lac et les montagnes et entouré par ses troupes, donne à toutes en même temps le signal de l'attaque. Quand, chacune au plus près, elles descendirent en courant, leur attaque fut, pour les Romains, d'autant plus soudaine et inattendue, qu'un brouillard, s'élevant du lac, s'étendait plus épais sur la plaine que sur les monts, et que les colonnes ennemies, venant de plusieurs collines, se voyaient assez bien entre elles et avaient chargé avec plus d'ensemble. Ce fut le cri poussé de tous côtés qui apprit au Romain, avant qu'il pût le voir, qu'il était cerné ; et l'on commença à se battre sur le front et sur les flancs avant d'avoir eu le temps de bien ranger les lignes, de s'armer et de tirer l'épée.

## Déroulement de la bataille

### 5

Le consul, au milieu de l'émoi général se montrant seul assez calme, du moins dans cette situation effrayante, comme les rangs sont bouleversés, chacun se tournant vers un cri différent, les met en ordre autant que le permettent le moment et l'endroit, et, partout où il peut aller et se faire entendre, exhorte les soldats et les invite à ne pas reculer, à combattre ; ce n'est pas en effet, dit-il, par des vœux et des prières, mais par le courage et la valeur qu'on doit sortir de là ; au milieu des armées, le fer ouvre un chemin ; moins on craint, moins, d'ordinaire, on court de danger. Mais le bruit, le tumulte, empêchaient d'entendre conseils et ordres, et les soldats étaient si loin de reconnaître leurs enseignes, leur rang et leur place, qu'ils avaient à peine l'idée de prendre leurs armes et de les préparer pour le combat, et que certains se laissaient surprendre, leurs armes étant pour eux un fardeau plutôt qu'une protection. Dans une telle obscurité, on se servait plus des oreilles que des yeux : c'étaient les gémissements arrachés par les blessures, le bruit des coups frappant les corps ou les armures, les cris mêlés de menace et de peur, qui faisaient se tourner vers eux les visages et les yeux des Romains. Les uns, en fuyant, se trouvaient portés vers un groupe de combattants, et y restaient ; les autres, revenant au combat, en étaient détournés par une troupe de fuyards. Enfin, quand ils se furent en vain élancés de tous les côtés, étant enfermés de flanc par les montagnes et le lac, de face et de dos par l'armée ennemie, quand il leur apparut que leur seul espoir de salut était dans leur bras et dans leur fer, chacun se guida, s'encouragea lui-même dans l'action, et il sortit de là une bataille entièrement nouvelle ; non pas une de ces batailles rangées avec principes, hastats et triaires, ni telle que les antesignani combattent devant les enseignes et une autre ligne derrière elles, ni que le soldat reste dans sa légion, sa cohorte et son manipule : c'était le hasard qui groupait les combattants, le courage de chacun qui lui donnait sa place aux premiers rangs ou aux derniers ; et si grande fut l'ardeur, si attentive l'application au combat, que le tremblement de terre qui ruina en grande partie beaucoup de villes d'Italie, détourna des torrents de leur course, fit remonter la mer dans les fleuves et abattit des montagnes en d'énormes éboulements, aucun des combattants ne s'en aperçut.

## Le désastre

### 6

On se battit à peu près trois heures, et partout avec fureur ; c'est pourtant autour du consul que la lutte fut la plus vive et la plus acharnée. C'était lui que suivait l'élite des soldats, et lui-même, partout où il s'apercevait que les siens étaient pressés et à la peine, il leur portait secours activement ; son armure le faisant remarquer, les ennemis mettaient plus de violence à l'attaquer, et ses concitoyens à le défendre, jusqu'au moment où un cavalier Insubrien - il s'appelait Ducarius - reconnaissant le consul à ses traits aussi : "Voici, dit-il à ses compatriotes, l'homme qui a taillé nos légions en pièces et ravagé nos champs et notre ville. Maintenant, je vais, moi, l'offrir comme victime aux mânes de nos concitoyens indignement massacrés" ; puis, donnant de l'éperon à son cheval, à travers la foule la plus serrée des ennemis, il s'élance, et, après avoir décapité l'écuyer qui s'était jeté devant sa marche menaçante, il transperce le consul de sa lance ; comme il voulait le dépouiller, les triaires, en lui opposant leurs boucliers, le repoussèrent.

Un grand nombre de Romains, après cela, commença à fuir ; et bientôt ni lac ni montagnes n'étaient un obstacle à la peur ; à travers défilés, escarpements de toutes sortes, aveuglément, ils s'échappent ; tout armés, les hommes se précipitent les uns sur les autres. Beaucoup, là où il n'y a pas d'endroit pour fuir, s'avançant dans l'eau au bord peu profond du marais, s'y enfoncent jusqu'à ce que leurs têtes et leurs épaules dépassent seules. Il y en eut qu'une peur irréfléchie poussa à prendre la fuite même à la nage ; quand ils voyaient que cette façon de fuir était sans fin et sans espoir, ou, le courage leur manquant, ils étaient engloutis par un gouffre, ou, après s'être fatigués en vain, ils regagnaient avec beaucoup de peine les hauts fonds, ou les cavaliers ennemis, entrés dans l'eau, les massacraient çà et là.

Environ six mille hommes de la tête de la colonne, perçant énergiquement à travers les ennemis qui leur étaient opposés, sans rien savoir de ce qui se passait derrière eux, s'échappèrent du défilé, et, s'étant arrêtés sur une hauteur, d'où ils n'entendaient que les cris et le bruit des armes, ne pouvaient ni savoir quel était le sort du combat, ni le voir, à cause de l'obscurité. Enfin, l'affaire une fois décidée, comme le brouillard, dissipé par la chaleur du soleil, avait laissé paraître le jour, à sa claire lumière, les monts et la plaine leur montrèrent le désastre, et les lignes romaines indignement abattues. Aussi, dans la crainte qu'en les apercevant au loin, on n'envoyât contre eux la cavalerie, arrachant promptement de terre leurs enseignes, ils s'esquivèrent le plus vite possible. Le lendemain, comme, entre autres difficultés, une faim extrême les pressait, Maharbal, qui, avec toutes les troupes de cavalerie, les avait rejoints pendant la nuit, leur donnant sa parole que, s'ils livraient leurs armes, il les laisserait aller avec le vêtement qu'ils portaient, ils se rendirent ; mais cette promesse, Hannibal l'observa avec la foi punique, et tous furent jetés dans les fers.



## Bilan de la bataille

### 7

Telle fut la fameuse bataille de Trasimène, et l'une des rares défaites mémorables du peuple romain. Quinze mille Romains furent tués dans le combat ; dix mille, dispersés par la fuite à travers toute l'Étrurie, gagnèrent Rome par les chemins les plus divers ; deux mille cinq cents ennemis périrent dans la bataille, beaucoup, par la suite, de leurs blessures. Il y eut un grand carnage de part et d'autre, à ce que rapportent certains ; pour moi, outre mon désir de ne rien grossir sans raison, défaut auquel n'inclinent que trop, en général, les historiens, j'ai considéré que c'était à Fabius, contemporain de cette guerre, que je devais me fier de préférence. Hannibal, après avoir renvoyé sans rançon les prisonniers de nom latin, et fait enchaîner les Romains, ayant ordonné de séparer, des tas de cadavres ennemis amoncelés, les corps des siens, et de les ensevelir, fit rechercher aussi avec le plus grand soin, pour l'honorer de funérailles, le corps de Flaminius, mais sans le trouver.

À Rome, à la première nouvelle de ce désastre, avec une terreur et un tumulte énormes le peuple accourut au forum. Les matrones, errant par les rues, demandent à ceux qu'elles rencontrent quelle est cette défaite soudaine, et le sort de l'armée. Comme une foule semblable à celle d'une réunion publique nombreuse, tournée vers le comitium et la curie, réclamait les magistrats, enfin, peu de temps avant le coucher du soleil, le préteur Marcus Pomponius déclara : "Dans une grande bataille, nous avons été vaincus." Sans lui avoir rien entendu dire de plus précis, les gens, se comblant l'un l'autre des bruits qui courent, rapportent chez eux que le consul et une grande partie de ses troupes ont été tués, et qu'il y a peu de survivants, ou dispersés par la fuite, çà et là, en Étrurie, ou prisonniers de l'ennemi. Tous les malheurs qui avaient pu frapper une armée vaincue étaient autant de sujets d'inquiétude écartelant l'âme des gens dont les parents servaient sous les ordres du consul Caius Flaminius, et qui ignoraient le sort de chacun des leurs ; aucun ne sait exactement ce qu'il a à espérer ou à craindre.

Le lendemain, et pendant les quelques jours suivants, aux portes de Rome, une foule, où il y avait presque plus de femmes que d'hommes, resta à attendre ou quelqu'un des siens, ou des nouvelles à leur sujet ; elle entourait les arrivants pour les interroger, et ne pouvait s'en détacher, surtout si c'étaient des personnages connus, sans s'être informée de tous les détails, dans l'ordre. On pouvait remarquer ensuite les visages divers des personnes qui quittaient les messagers, selon que chacune avait reçu de bonnes ou de mauvaises nouvelles, et les félicitations, ou les consolations des gens qui les entouraient, tandis qu'elles retournaient chez elles. Les femmes surtout laissaient éclater leur joie ou leur douleur. L'une d'elles, à la porte même, se trouvant soudain en face de son fils sauvé, mourut, dit-on, dans ses bras ; une autre, à qui l'on avait annoncé par erreur la mort de son fils, et qui était tristement assise chez elle, dans sa première émotion, en voyant son fils de retour, expira d'un excès de bonheur. Quant au sénat, les préteurs, pendant quelques jours, le retinrent à la Curie du lever au coucher du soleil, à délibérer sur le général ou les troupes qui permettraient de résister aux Carthaginois victorieux.

## Désignation d'un dictateur (début juillet 217)

### 8

Avant qu'il y eût un plan bien arrêté, on annonce soudain une autre défaite ; quatre mille cavaliers et le propréteur Caius Centenius, envoyés à son collègue par le consul Servilius, ont été, en Ombrie, région vers laquelle ils s'étaient dirigés à la nouvelle de la bataille de Trasimène, cernés par Hannibal. Cette nouvelle affecta les gens de façons diverses : les uns, le cœur occupé d'une plus grande affliction, trouvèrent légère, en comparaison des pertes précédentes, celle des cavaliers ; les autres ne jugeaient pas les événements en eux-mêmes : comme un corps affaibli ressent une impression, si légère soit-elle, plus qu'un corps sain une impression plus forte, il fallait alors, pensaient-ils, l'État étant malade et affaibli, juger tout malheur qui lui arrivait non d'après son importance, mais d'après l'épuisement de l'État, incapable de supporter tout ce qui pouvait l'aggraver. Aussi recourut-on à un remède que, depuis longtemps déjà, on n'avait ni réclamé ni employé, à la nomination d'un dictateur. Mais comme le consul, qui seul semblait pouvoir nommer un dictateur, était absent ; qu'à travers l'Italie, occupée par les armées puniques, il n'était pas facile d'envoyer un messenger ni une lettre, [et que le dictateur ne pouvait être nommé par le peuple], chose qu'on n'avait jamais faite jusqu'à ce jour, le peuple nomma un dictateur, Quintus Fabius Maximus, avec Marcus Minicius Rufus comme maître de la cavalerie ; et le sénat les chargea de fortifier les remparts et les tours de Rome, de disposer des postes où ils le jugeraient bon, de couper les ponts : il fallait se battre pour la ville et les Pénates, puisqu'on n'avait pu défendre l'Italie.

## Autres conséquences de la défaite

### 9

Hannibal vint en droite ligne, à travers l'Ombrie, jusqu'à Spolète. Comme, après avoir complètement ravagé son territoire, il fut, en essayant d'attaquer la ville, repoussé avec de grandes pertes, se figurant, d'après les forces de la seule colonie contre laquelle il venait d'échouer, l'énorme puissance de Rome, il se détourna vers le territoire de Picenum, non seulement abondant en produits de toute sorte, mais plein d'un butin qu'enlevaient, en se dispersant, ses soldats avides et misérables. Il resta là quelques jours dans des baraquements, où se réconfortèrent ses troupes, éprouvées par les marches d'hiver, la traversée des marais, et des combats plus heureux par leur issue que légers ou faciles. Après avoir donné assez de repos à ces hommes qui aimaient mieux le butin et les ravages que les loisirs et le repos, il part, pille les territoires des Praetutii et d'Hadria, puis les Marses, les Marrucini et les Paeligni, et, autour d'Arpi et de Luceria, l'Apulie toute proche. Le consul Cneius Servilius, après de légers combats avec les Gaulois et la prise d'une place peu connue, apprenant la mort de son collègue et le massacre de l'armée, et craignant déjà pour les murs de la patrie, de peur de s'en trouver éloigné dans une situation si critique, se dirigea vers Rome.

Quintus Fabius Maximus, dictateur pour la seconde fois, le jour où il entra en charge, ayant, au sénat, qu'il avait convoqué, commencé par s'occuper des dieux, et montré que la négligence des cérémonies et des auspices avait été, chez le consul Caius Flaminius, une faute plus grave que son imprudence et son ignorance, et que, sur les moyens d'apaiser la colère des dieux, il fallait consulter les dieux eux-mêmes, obtint, ce qu'on ne décrète généralement qu'à l'annonce de prodiges effroyables, l'ordre donné aux décemvirs de consulter les livres Sibyllins. Ayant regardé ces livres du destin, ils rapportèrent aux sénateurs que le vœu fait à Mars pour cette guerre et qui n'avait pas été accompli selon les rites devait être accompli à nouveau et avec plus d'ampleur ; qu'il fallait vouer à Jupiter de grands jeux, et un temple à Vénus Erycine et à Intelligence, faire des supplications et un lectisterne, et vouer un printemps sacré pour le cas où on aurait la victoire, et où la république resterait telle qu'elle était avant la guerre. Le sénat, Fabius allant être pris par les soucis de la guerre, ordonne, sur décision du collège des pontifes, au préteur Marcus Aemilius de veiller à la prompte exécution de toutes ces mesures.

## Le printemps sacré et autres vœux

### 10

Ces sénatus-consultes achevés, le grand pontife Lucius Cornélius Lentulus, devant le préteur consultant le collège des pontifes, dit qu'avant tout il faut consulter le peuple sur le "printemps sacré" ; sans ordre du peuple, on ne peut en vouer un. On interrogea le peuple en ces termes : "Voudriez-vous, ordonneriez-vous qu'il soit fait ainsi : si l'état du peuple romain des Quirites, d'ici à cinq ans, comme je souhaite qu'il soit sauf, est sauvé dans ces guerres - guerre qu'a le peuple romain avec celui de Carthage, guerre qu'il a avec les Gaulois qui sont de ce côté des Alpes - alors, que le peuple romain des Quirites offre cette offrande : ce que le printemps aura apporté aux troupeaux de porcs, de moutons, de chèvres, de bœufs et qui n'aura pas été déjà consacré à une divinité, sera sacrifié à Jupiter, du jour où le sénat et le peuple l'auront ordonné. Celui qui le fera, qu'il le fasse quand il voudra et suivant la règle qu'il voudra ; comme il l'aura fait, que ce soit bien fait. Si l'animal qu'il faut sacrifier meurt, qu'il soit tenu pour non consacré, et que ce ne soit pas là une faute religieuse ; si quelqu'un le tue ou le fait périr, sans le savoir consacré, qu'il n'en éprouve pas de dommage ; si quelqu'un le vole, que cela ne soit une faute ni pour le peuple, ni pour l'homme à qui on l'aura volé ; si on l'a sacrifié un jour de malheur, sans le savoir, que cela soit bien fait ; qu'il ait été sacrifié de nuit ou de jour, par un esclave ou par un homme libre, que cela soit bien fait ; s'il a été sacrifié avant que le sénat et le peuple l'aient ordonné, que le peuple en soit absolument quitte."

En cas de victoire, aussi, on voua, pour célébrer de grands jeux, trois cent trente-trois mille as libraux, trois cent trente-trois as trientaux, et en outre trois cents bœufs à Jupiter, et à beaucoup d'autres dieux des bœufs blancs et les autres victimes prescrites. Ces vœux proclamés selon les rites, on prescrivit des supplications ; et l'on vit aller supplier les dieux une foule non seulement de citadins avec leurs femmes et leurs enfants, mais de paysans qui, ayant quelque fortune personnelle, étaient également touchés par les soucis publics. Puis on célébra un lectisterne de trois jours, par les soins des décemvirs chargés des cultes. On exposa six lits garnis de coussins : un pour Jupiter et Junon, le second pour Neptune et Minerve, le troisième pour Mars et Vénus, le quatrième pour Apollon et Diane, le cinquième pour Vulcain et Vesta, le sixième pour Mercure et Cérès. Puis on voua les temples : pour Vénus Érycine, le vœu en fut fait par le dictateur Quintus Fabius Maximus, parce que les livres du destin avaient désigné, pour le vouer, l'homme qui, dans la cité, avait le plus grand pouvoir ; le temple à Intelligence fut voué par le préteur Titus Otacilius.

## Mesures militaires

### 11

Les affaires touchant les dieux ainsi réglées, le dictateur fit délibérer sur la guerre et les affaires de l'État, demandant aux sénateurs avec quelles légions, et combien de légions, on devait, à leur avis, aller affronter l'ennemi vainqueur. On décida que le dictateur recevrait l'armée du consul Cnéius Servilius ; qu'il enrôlerait, en outre, parmi les citoyens et les alliés, autant de cavaliers et de fantassins qu'il jugerait bon ; pour tout le reste, qu'il agirait et ferait suivant ce qu'il penserait être l'intérêt de l'État. Fabius dit qu'il ajouterait deux légions à l'armée de Servilius. Le maître de la cavalerie les enrôla et Fabius leur fixa un jour pour se rassembler à Tibur. Après avoir fait afficher un édit ordonnant aux gens dont les places et les bourgs n'étaient pas fortifiés de se rendre en lieu sûr, et à tous les habitants de la région par laquelle Hannibal allait passer de quitter leurs terres, après avoir brûlé leurs maisons et gâté leurs récoltes, pour qu'il n'ait aucune ressource, le dictateur, parti par la voie Flaminia au-devant du consul et de son armée, ayant, près du Tibre, aux environs d'Oriculum, aperçu cette colonne, et le consul qui venait vers lui avec des cavaliers, lui envoya un appariteur pour lui dire de se présenter sans licteurs devant le dictateur. Le consul ayant obéi, et leur rencontre ayant donné un grand lustre à la dictature auprès des citoyens et des alliés, qui, vu le temps depuis lequel cette magistrature n'avait pas été exercée, avaient presque oublié ce qu'elle était, une lettre apportée de Rome annonça que des bateaux de commerce, portant d'Ostie en Espagne des approvisionnements pour l'armée, avaient été pris par la flotte punique aux environs du port de Cosa. Aussi le consul reçut-il l'ordre aussitôt de partir pour Ostie, et, après avoir rempli les navires qui étaient près de Rome, ou à Ostie, de soldats et d'alliés matelots, de poursuivre la flotte ennemie et de protéger les côtes d'Italie. On avait, à Rome, enrôlé un grand nombre d'hommes ; même les affranchis, s'ils avaient des enfants et l'âge d'être soldats, avaient prêté serment. De cette armée urbaine, les hommes qui avaient moins de trente-cinq ans furent embarqués, les autres laissés à la défense de Rome.

## Tactique du dictateur

### 12

Le dictateur, ayant reçu du légat Fulvius Flaccus l'armée du consul, arrive par le territoire sabin à Tibur le jour où il avait prescrit aux nouveaux soldats de s'y rassembler. De là, par Préneste et des chemins de traverse, il vient sortir sur la voie Latine, d'où, en éclairant sa marche avec le plus grand soin, il mène ses troupes à l'ennemi, dans l'intention de ne tenter nulle part la fortune, pour autant que la nécessité ne l'y forcera pas. Le premier jour où, non loin d'Aecae, il établit son camp à la vue de l'ennemi, Hannibal ne tarda pas un instant à faire sortir son armée en bataille et à offrir le combat. Quand il voit que tout reste calme chez les ennemis, qu'aucun tumulte n'agite leur camp, il crie bien que les âmes martiales des Romains sont enfin vaincues, que la guerre est finie, qu'ils ont renoncé ouvertement à la valeur et à la gloire, — cela tout en rentrant dans son camp ; mais le souci secret se glisse dans son esprit que c'est contre un général n'ayant rien de commun avec Flaminius et Sempronius qu'il aura à lutter désormais ; qu'aujourd'hui seulement, instruits par leurs malheurs, les Romains ont cherché un chef égal à Hannibal. Ce fut la prudence, non les attaques du dictateur que, tout de suite, il craignit ; n'ayant pas encore éprouvé sa constance, il se met à l'inquiéter, à tenter d'ébranler sa résolution en changeant souvent de camp et en ravageant sous ses yeux les terres de ses alliés ; tantôt, il échappait rapidement aux regards, tantôt, brusquement, à un détour de la route, pour essayer de surprendre le Romain descendu en plaine, il restait caché. Mais Fabius menait ses troupes par les crêtes, à moyenne distance de l'ennemi, de façon à ne pas le lâcher, à ne pas en venir non plus aux mains. Sauf dans la mesure où des besoins absolus forçaient à sortir, il gardait ses soldats au camp ; le fourrage et le bois, on n'allait pas les chercher avec quelques hommes, ni en se dispersant ; un piquet de cavaliers et d'infanterie légère, composé et formé en vue des alertes soudaines, rendait tous les environs aussi sûrs pour les soldats du camp que dangereux pour les pillards ennemis dispersés ; on ne risquait pas le tout pour le tout, mais les petits avantages remportés dans de légers combats, engagés dans des conditions sûres et non loin d'une ligne de retraite, habituaient le soldat romain, effrayé par ses défaites antérieures, à être moins mécontent de son courage ou de sa chance.

Toutefois, Hannibal n'était pas, pour le plan si sage du dictateur, un ennemi plus acharné que le maître de la cavalerie, que seule l'infériorité de ses pouvoirs empêchait encore de perdre l'État. Fier et emporté dans ses desseins, sans retenue dans ses paroles, d'abord au milieu de petits groupes, puis ouvertement, devant la foule des soldats, il traitait la circonspection de Fabius d'indolence, sa prudence de peur, lui attribuant ainsi les vices voisins de ses vertus ; et, en abaissant son supérieur (moyen détestable que son succès n'a que trop développé), il cherchait à s'élever lui-même.

## En marche vers la Campanie

### 13

Hannibal, du pays des Hirpini, passe dans le Samnium, ravage le territoire de Bénévent, prend Telesia ; il provoque encore, à dessein, le général romain, pour voir si par hasard, en enflammant sa colère par tant d'outrages et de désastres infligés à ses alliés, il pourra l'attirer à une bataille en plaine. Dans la foule des alliés italiens pris à Trasimène, et relâchés par Hannibal, il y avait trois chevaliers campaniens, amenés depuis longtemps déjà, par maint cadeau, mainte promesse d'Hannibal, à s'efforcer de lui gagner le cœur de leurs compatriotes. Ces chevaliers lui annonçant qu'en amenant son armée en Campanie, il pourrait prendre Capoue, Hannibal, comme une telle entreprise dépassait l'autorité de ceux qui la garantissaient, hésita, tour à tour confiant et défiant, mais se laissa pourtant amener à quitter le Samnium pour la Campanie. Après avoir invité les chevaliers à confirmer leurs promesses répétées par des actes, et leur avoir dit de revenir vers lui avec un certain nombre de Campaniens, dont quelques notables, il les renvoya. Pour lui, il ordonne à un guide de le conduire sur le territoire de Casinum, ayant appris de gens qui connaissaient le pays qu'en occupant ce défilé, il interdisait au Romain de sortir de chez lui pour secourir ses alliés.

Mais, le gosier Carthaginois prononçant difficilement les mots latins, le guide comprit Casilinum, pour Casinum ; et, se détournant de sa vraie route, par les territoires d'Allifae, de Caiatia et de Calès, il descend dans la plaine de Stella. En voyant ce pays, clos de montagnes et de fleuves, Hannibal appelle son guide et lui demande en quel endroit du monde il est. L'autre répondant que ce jour-là même ils coucheront à Casilinum, alors seulement on reconnut l'erreur, et que Casinum se trouvait loin de là, dans une autre direction. Le guide battu de verges, et, pour effrayer les autres, mis en croix, Hannibal, ayant fortifié un camp, envoya Maharbal avec des cavaliers pillé le territoire de Falerne. Leurs ravages s'étendirent jusqu'à Aix-Sinuessa. Les Numides causèrent de grands malheurs à cet endroit, et des fuites et de la terreur plus loin encore. Pourtant cette terreur, quoique la guerre embrasât tout, n'écarta pas les alliés de leur fidélité à Rome, sans doute parce qu'ils étaient gouvernés par un pouvoir juste et modéré, et qu'ils ne refusaient pas - c'est là le seul lien de la fidélité - d'obéir à meilleurs qu'eux.

## La contestation dans l'armée de Fabius

### 14

Mais quand, les Carthaginois ayant campé au bord du Vulturne, la plus belle contrée de l'Italie brûla, quand les fermes incendiées fumèrent çà et là, tandis que Fabius menait ses troupes par les crêtes du mont Massique, alors une révolte fut près de nouveau d'éclater parmi elles, car si les mécontents étaient restés tranquilles quelques jours, c'était que, la colonne marchant plus vite que d'habitude, ils avaient cru qu'on se hâtait pour empêcher le pillage de la Campanie. Lorsqu'on arriva au bout de la chaîne du Massique, qu'on eut sous les yeux les ennemis brûlant les maisons du territoire de Falerne et des colons de Sinuessa, sans qu'on parlât de bataille, Minucius dit :

“Est-ce pour regarder seulement, pour régaler nos yeux de ce spectacle : le massacre et l'incendie de nos alliés, que nous sommes venus ici ? À défaut d'autre raison, ne rougissons-nous même pas du sort de ces concitoyens, envoyés comme colons à Sinuessa par nos pères pour protéger contre l'ennemi samnite cette côte, qu'incendie maintenant non le voisin samnite, mais le Carthaginois, un étranger, qui, des extrémités du monde, grâce à notre circonspection, à notre indolence, s'est déjà avancé jusqu'ici ? Nous avons, hélas ! Tant dégénéré depuis nos pères, que cette côte, le long de laquelle la circulation des flottes puniques leur paraissait un déshonneur pour leur empire, nous la voyons maintenant remplie d'ennemis, bientôt propriété des Numides et des Maures ! Nous qui, récemment, indignés qu'on attaquât Sagonte, invoquions non seulement les hommes, mais les traités et les dieux, maintenant qu'Hannibal escalade les murs d'une colonie romaine, nous le regardons avec indifférence ! La fumée des incendies des fermes et des champs nous vient dans les yeux et au visage ; nos oreilles résonnent des cris de nos alliés en pleurs, qui réclament plus souvent notre aide que celle des dieux : et nous, ici, comme des troupeaux, par les pâturages d'été et les sentiers éloignés des routes, nous menons notre armée, cachés par les nuages et les forêts !

Si, en parcourant les sommets et les pâturages, Marcus Furius avait voulu reprendre Rome aux Gaulois ainsi que ce nouveau Camille, qu'on est allé nous chercher, comme un dictateur unique, dans une situation compromise, se prépare à reprendre l'Italie à Hannibal, Rome serait aux Gaulois ; et je crains bien, si nous tergiversons ainsi, que ce soit pour Hannibal et les Carthaginois que nos aïeux l'auront sauvée tant de fois ! Mais ce héros, ce vrai Romain, le jour où on lui annonça, à Véies, qu'il était nommé dictateur sur l'initiative du sénat et l'ordre du peuple, quoique le Janicule fût assez haut pour s'y installer et regarder de loin l'ennemi, descendit en terrain plat ; ce jour-là même, au milieu de la ville, à l'endroit où sont maintenant les “bûchers gaulois”, et, le lendemain, en deçà de Gables, il tailla en pièces les légions gauloises. Et, bien des années après, quand, aux fourches Caudines, l'ennemi samnite nous fit défiler sous le joug, est-ce, enfin, en passant en revue les monts du Samnium, ou en prenant, en assiégeant Luceria et en harcelant l'ennemi vainqueur, que Lucius Papirius Cursor fit tomber le joug de la nuque des Romains et l'imposa à l'orgueilleux Samnite ? Récemment, qu'est-ce qui donna la victoire à Caius Lutatius, sinon sa rapidité d'action, quand, le lendemain du jour où il vit l'ennemi et sa flotte alourdie d'approvisionnements, encombrée par son propre matériel et son propre attirail, il la détruisit ? C'est sottise de croire qu'en restant inactif, ou en formant des vœux, on peut terminer une guerre ; il faut prendre les armes, descendre en plaine,



marcher homme contre homme. C'est en osant, en agissant que l'État romain a grandi, et non par ces desseins paresseux, qu'appellent prudents ceux qui ont peur.”

Tandis que Minucius parlait ainsi, comme dans une réunion publique, il était entouré d'une foule de tribuns et de chevaliers romains, et ses fières paroles roulaient aussi jusqu'aux oreilles des soldats ; et, si la chose avait dépendu d'un vote de l'armée, ceux-ci montraient sans équivoque qu'ils auraient préféré comme général Minucius à Fabius.

## Une reconnaissance des cavaliers romains (fin de l'été 217)

### 15

Fabius, non moins attentif à surveiller les siens que les ennemis, garde d'abord une fermeté qu'ils ne peuvent vaincre. Quoiqu'il sache bien que non seulement dans son camp, mais même, déjà, à Rome, sa circonspection est décriée, obstiné à s'en tenir au même plan, il trame en longueur le reste de l'été, si bien qu'Hannibal, déçu dans son espoir d'une bataille cherchée par tous les moyens, examine déjà dans le voisinage un point pour y établir ses quartiers d'hiver, parce que la région où il se trouve offre des ressources pour le moment, non pour toute l'année, avec ses vergers, ses vignes, toute sorte de cultures aux fruits plus agréables que nécessaires. Des espions rapportèrent ce dessein à Fabius. Sachant bien qu'Hannibal prendrait, pour s'en retourner, le même défilé par où il était entré sur le territoire de Falerne, il fait occuper par des garnisons de moyenne importance le mont Callicula et Casilinum, ville qui, traversée par le Vulturne, sépare le territoire de Falerne de la Campanie ; lui-même ramène son armée par les mêmes crêtes qu'à l'aller, après avoir envoyé en reconnaissance, avec quatre cents cavaliers alliés, Lucius Hostilius Mancinus. Celui-ci, — un des nombreux jeunes gens qui, souvent, écoutaient les fières harangues du maître de la cavalerie, — parti d'abord en éclaireur de façon à épier l'ennemi sans s'exposer, aussitôt qu'il vit des Numides dispersés çà et là dans les villages, et qu'il eut, en profitant de l'occasion, tué quelques-uns d'entre eux, ne pensa plus qu'à se battre, et oublia les instructions du dictateur, qui lui avait ordonné de s'avancer seulement autant qu'il pourrait le faire en sûreté, et de se replier à temps pour ne pas être vu de l'ennemi. Des groupes de Numides, qui se relayaient pour courir sur lui, puis s'enfuir, l'attirèrent presque jusqu'au camp carthaginois, en fatiguant ses chevaux et ses hommes. Alors Carthalo, général en chef de la cavalerie, se portant contre lui au galop, après avoir fait tourner le dos aux Romains avant d'arriver à portée de trait, pendant près de cinq milles poursuivit sans arrêt les fuyards. Quand Mancinus vit que l'ennemi ne cessait pas de le poursuivre, et qu'il n'avait aucun espoir de lui échapper, exhortant les siens, il revint au combat, quoique inférieur en forces à tous égards. Aussi, lui-même et l'élite de ses cavaliers furent-ils cernés et tués ; les autres, dans une course désordonnée, se réfugièrent d'abord à Calès, puis, par des sentiers presque impraticables, auprès du dictateur.

Ce jour-là, justement, Fabius avait été rejoint par Minucius, envoyé par lui pour faire occuper solidement un défilé qui, au-dessus de Terracine, réduit à une gorge étroite, domine la mer, de peur que, de Sinuessa, le Carthaginois, par la voie Appienne, pût gagner le territoire romain. Ayant joint leurs forces, le dictateur et le maître de la cavalerie reportent leur camp en bas, sur la route qu'allait suivre Hannibal. Les ennemis étaient à deux milles.

## Hannibal pris dans une souricière

### 16

Le lendemain, les Carthaginois couvrirent de leur colonne le morceau de route qui se trouvait entre les deux camps. Quoique les Romains se fussent établis au pied même de leurs retranchements, dans une position assurément plus favorable que la sienne, Hannibal monta de ce côté, avec des fantassins sans bagages et des cavaliers, pour les provoquer. Les Carthaginois attaquèrent sur divers points, en chargeant et se repliant ensuite ; l'armée romaine leur résista sur place ; ce fut un combat traînant et plus conforme au désir du dictateur qu'à celui d'Hannibal. Deux cents Romains, huit cents ennemis y tombèrent. Ainsi Hannibal paraissait bloqué, la route de Casilinum étant occupée, et dans des conditions telles que Capoue, le Samnium et tant de riches alliés, qui étaient derrière les Romains, les approvisionnaient, tandis que le Carthaginois allait hiverner entre les rochers de Formies et les sables et les étangs de Litterne, au milieu d'affreuses forêts.

Il n'échappa point à Hannibal qu'on l'attaquait avec ses propres artifices. Aussi, comme il ne pouvait s'échapper par Casilinum, qu'il lui fallait gagner les montagnes et franchir la crête de Callicula, de peur que le Romain n'assaillit sa colonne quand elle serait enfermée dans quelque vallée, ayant inventé un stratagème propre à tromper les yeux par son aspect terrible, afin de duper l'ennemi, il décida de s'avancer furtivement, au début de la nuit, jusqu'au pied des monts. Voici comment il prépara sa ruse : des torches, des fagots de petites branches et des sarments secs, ramassés de tous côtés dans les champs, sont attachés aux cornes des bœufs qu'il emmenait en grand nombre, dressés ou non, entre autre butin fait dans la campagne. On prépara ainsi environ deux mille boeufs, et Hasdrubal fut chargé de pousser, la nuit, ce troupeau, les cornes enflammées, vers les montagnes, surtout, si possible, au-dessus du défilé occupé par l'ennemi.

## Les bœufs aux cornes de feu

17

Aussitôt que l'obscurité commence, on lève le camp en silence ; les bœufs sont menés un peu en avant des enseignes. Dès qu'on arrive à la racine des montagnes et aux parties étroites de la route, on donne le signal d'allumer les cornes des bœufs et de lancer leur troupeau vers les monts situés en face. La peur de la flamme brillant sur leur tête, la chaleur qui gagnait déjà la chair vive, à la base des cornes, rendait ces animaux comme fous et les poussait. Quand, soudain, ils coururent de tous côtés, comme si l'on avait mis le feu aux forêts et aux montagnes, toutes les branches des environs parurent brûler ; et en secouant vainement leurs têtes - ce qui attisait la flamme - ils offraient l'apparence d'hommes courant çà et là.

Les Romains placés en embuscade au passage du col, quand ils aperçurent au sommet des montagnes, au-dessus d'eux, ces feux si particuliers, se croyant tournés, quittèrent leur poste. En gagnant par les endroits où brillait le moins de feux, comme par le chemin le plus sûr, la crête des monts, ils tombèrent cependant sur certains bœufs qui s'étaient séparés de leur bande. Et, d'abord, les regardant, de loin, comme des êtres qui respiraient des flammes, étonnés de ce miracle, ils s'arrêtèrent ; puis, découvrant là une ruse des hommes, et y voyant une embûche, dans un tumulte plus grand encore ils se précipitent pour fuir. Ils se jetèrent même au milieu des troupes légères de l'ennemi ; mais la nuit, inspirant une peur égale au deux partis, empêcha, jusqu'au jour, l'un comme l'autre de commencer le combat. Pendant ce temps, Hannibal, ayant fait franchir le défilé à toute sa colonne et surpris certains ennemis dans le défilé même, établit son camp sur le territoire d'Allifae.

## Passage du défilé ; Fabius revient à Rome

### 18

Fabius s'aperçut de cette alerte ; mais pensant qu'il s'agissait d'une embuscade, et répugnant de toute façon à un combat de nuit, il retint les siens dans leurs retranchements. À l'aube, il y eut, au pied du mont, un combat où, séparées des leurs, les troupes légères des Carthaginois auraient été facilement dominées par les Romains, sensiblement supérieurs en nombre, si une cohorte d'Espagnols, renvoyée exprès par Hannibal, n'était survenue. Ces hommes, plus habitués à la montagne, plus adroits pour charger au milieu des pierres et des rochers et plus lestes, à la fois par leur agilité et par leur armement, devant un ennemi accoutumé à la plaine, lourdement armé et combattant de pied ferme, esquivrèrent facilement ses attaques dans un combat de ce genre. Aussi cette lutte fort inégale fut-elle vite interrompue : les Espagnols à peu près tous indemnes, les Romains après avoir perdu quelques-uns des leurs, gagnèrent leur camp.

Fabius décampa lui aussi et, passant le défilé, s'établit au-dessus d'Allifae, dans une position élevée et forte. Alors Hannibal, feignant de marcher sur Rome par le Samnium, revint, en pillant, jusque chez les Paeligni ; Fabius, se tenant entre l'armée ennemie et Rome, menait ses troupes par les crêtes, sans s'éloigner, sans engager le combat. Quittant les Paeligni, Hannibal changea de direction, et, se retournant pour regagner l'Apulie, arriva à Géréonium, que, par crainte (une partie de ses remparts était tombée en ruine) ses habitants avaient abandonnée. Le dictateur établit un camp fortifié sur le territoire de Larinum. Rappelé alors à Rome pour des cérémonies religieuses, il donna au maître de la cavalerie non seulement l'ordre, mais le conseil, il le pria presque de se fier à la prudence plus qu'à la fortune et de l'imiter lui-même, comme général, plutôt que Sempronius et Flaminius. Minucius ne devait pas croire - disait Fabius - qu'on n'avait rien fait, quand on avait traîné presque tout l'été en déjouant les plans de l'ennemi ; les médecins, eux aussi, obtenaient parfois plus de résultats par le repos que par le mouvement et l'action ; ce n'était pas peu de chose que d'avoir cessé d'être vaincu par un ennemi tant de fois vainqueur, d'avoir respiré après d'incessantes défaites. Après ces vains avertissements au maître de la cavalerie, le dictateur partit pour Rome.

## 2. La campagne d'Espagne

### Combat naval à l'embouchure de l'Hèbre (printemps 217)

#### 19

Au début de la campagne d'été pendant laquelle se passèrent ces faits, en Espagne aussi, sur terre et sur mer, on commença la guerre. Hasdrubal, ayant ajouté dix vaisseaux à ceux qu'il avait reçus, armés et parés, de son frère, confie à Himilcon une flotte de quarante navires, et ainsi, parti de Carthagène, conduit ses vaisseaux près de la terre, son armée sur le rivage, prêt à la lutte, avec quelque partie de ses forces que l'ennemi se présente. Quand Cnéius Scipion apprit qu'il avait quitté ses quartiers d'hiver, il prit d'abord le même parti ; puis, n'osant pas trop lutter sur terre, à cause du grand bruit qu'on faisait des nouveaux auxiliaires des Carthaginois, il embarque l'élite de ses soldats, et c'est avec une flotte de trente-cinq navires qu'il va au-devant de l'ennemi.

Un jour après son départ de Tarragone, il arrive à un mouillage situé à dix mille pas de l'embouchure de l'Hèbre. Deux navires de Marseille, envoyés de là en éclaireurs, rapportèrent la nouvelle que la flotte carthaginoise était à l'embouchure du fleuve, et le camp installé sur la rive. Pour écraser les ennemis par surprise, et avant qu'ils soient sur leurs gardes, en les frappant tous à la fois de terreur, Scipion, levant l'ancre, s'avance contre eux. L'Espagne a beaucoup de tours placées sur des hauteurs, dont on se sert et pour le guet et pour la défense contre les pirates. Comme ce fut de là qu'on aperçut d'abord les vaisseaux romains, on les signala à Hasdrubal ; et l'alarme avait été donnée sur terre, et au camp, plus tôt que sur mer et dans les navires, — parce qu'on n'y avait pas entendu encore le battement des rames ni les autres bruits de la flotte ennemie, ou que les caps ne la découvraient pas encore, — quand soudain Hasdrubal envoie cavalier sur cavalier aux hommes errant sur le rivage ou tranquilles dans leurs tentes, n'attendant rien moins que l'ennemi ou une bataille ce jour-là, pour leur ordonner d'embarquer en hâte et de prendre les armes, car la flotte romaine n'était déjà pas loin du port. Tel était l'ordre que portaient çà et là les cavaliers envoyés de tous côtés ; bientôt, Hasdrubal lui-même était là avec toute l'armée, et tout retentit de cris variés, rameurs et soldats se précipitant ensemble sur les navires, semblables à des fuyards qui quittent la terre plus qu'à des gens qui vont au combat. À peine tous s'étaient-ils embarqués que les uns, coupant les amarres, se précipitent sur les ancres, que les autres, pour éviter du retard, en coupent les câbles ; et, tout se faisant à la hâte et précipitamment, les préparatifs des soldats gênent les manœuvres des marins, l'agitation des marins empêche les soldats de prendre leurs armes et de s'armer.

Déjà non seulement le Romain approchait, mais il avait aligné ses vaisseaux pour la bataille. Aussi les Carthaginois, troublés, autant que par l'ennemi et le combat, par leur propre tumulte, après avoir plutôt tenté qu'engagé réellement la lutte, virent de bord pour prendre la fuite. Et comme, en face d'eux, l'embouchure du fleuve n'était guère accessible à une large colonne de navires, ni à tous ceux qui se présentaient alors en même temps, ils jetèrent çà et là leurs vaisseaux à la côte, et trouvant les uns de hauts fonds, les autres la terre, partie armés, partie sans armes, ils se réfugièrent auprès de leur armée rangée sur le rivage. Cependant, au premier choc, deux bateaux puniques avaient été pris, quatre coulés.

## Opérations victorieuses en Espagne et aux Baléares

### 20

Les Romains, quoique la terre appartînt à l'ennemi, et qu'ils vissent ses troupes en armes border tout le rivage, n'hésitèrent pas à poursuivre sa flotte effrayée ; pour tous les navires qui n'avaient pas brisé leurs proues en heurtant le rivage, ou échoué leurs coques sur de hauts fonds, ils fixèrent des câbles à leur poupe et les tirèrent vers la haute mer ; ils prirent là vingt-cinq navires, sur quarante. Et le plus beau de la victoire, ce ne fut pas encore cela ; ce fut qu'un léger combat rendit les Romains maîtres de toute cette côte. Aussi leur flotte les porta-t-elle à Onusa, où ils débarquèrent. Cette ville prise et pillée, ils gagnent Carthagène, et, après avoir dévasté tout le territoire environnant, incendient enfin même des bâtiments qui touchaient les remparts et les portes. De là, déjà alourdie de butin, la flotte parvint à Longuntica, où il y avait une grande quantité de sparte entassée par Hasdrubal pour ses bateaux. Les Romains, en ayant pris assez pour leurs besoins, brûlèrent tout le reste. Et on ne longea pas seulement la côte du continent ; on passa dans l'île d'Ébuse. Là, après avoir attaqué en vain, pendant deux jours, au prix des plus grandes peines, la capitale de cette île, reconnaissant qu'ils y perdaient leur temps pour de vains espoirs, les Romains se mirent à dévaster la campagne ; et, après avoir pillé et brûlé plusieurs villages et tiré de là plus de butin que du continent, alors qu'ils s'étaient repliés vers leurs navires, des ambassadeurs des îles Baléares, demandant la paix, vinrent auprès de Scipion.

La flotte s'en retourna alors et revint vers la province citérieure, où, de tous les peuples qui habitent en deçà de l'Hèbre, et de beaucoup des peuples de l'extrémité de l'Espagne, les ambassadeurs accoururent ; mais les peuples qui, vraiment, se soumirent aux ordres et à l'empire de Rome, en donnant des otages, furent plus de cent vingt. En conséquence le Romain, confiant aussi dans ses forces de fer, s'avança jusqu'au col de Castulo. Hasdrubal se retira en Lusitanie, plus près de l'Océan.

## Soulèvements en Espagne

### 21

Le reste de l'été semblait devoir être tranquille, et l'aurait été du fait des Carthaginois ; mais, outre que les Espagnols, d'eux-mêmes, ont l'esprit inquiet et avide de changement, Mandonius et Indibilis, ancien roitelet des Ilergètes, quand les Romains furent revenus du col vers la côte, vinrent, en soulevant leurs concitoyens, dévaster le territoire pacifié des alliés du peuple romain. Un tribun militaire et des auxiliaires sans bagages, envoyés contre eux par Scipion, dans un combat facile, les mirent en déroute comme une troupe d'irréguliers, leur tuant mille hommes, en prenant un certain nombre et désarmant la plupart d'entre eux. Toutefois ce soulèvement ramena Hasdrubal, qui se retirait vers l'Océan, en deçà de l'Hèbre, pour protéger ses alliés. Le camp punique était sur le territoire des Ilergavonenses, le camp romain à La Nouvelle Flotte, quand un bruit soudain tourna la guerre vers un autre point. Les Celtibères, qui, les premiers de leur pays, avaient envoyé des ambassadeurs et donné des otages aux Romains, soulevés par un envoyé de Scipion, prennent les armes, et envahissent la province des Carthaginois avec une forte armée. Ils enlèvent trois places de force ; puis à Hasdrubal lui-même ils livrent deux batailles très remarquables : ils tuent environ quinze mille ennemis, en prennent quatre mille avec beaucoup de drapeaux.



## Publius Scipion, proconsul, arrive en Espagne (été 217)

### 22

Telle était la situation en Espagne quand Publius Scipion arriva dans sa province, prorogé dans ses pouvoirs après son consulat, et envoyé par le sénat avec trente vaisseaux longs, huit mille soldats, et de grands approvisionnements qu'il amenait avec lui. Cette flotte, que rendait considérable la file de ses bateaux de charge, aperçue de loin, à la grande joie des citoyens romains et de leurs alliés, gagna, de la haute mer, le port de Tarragone. Ayant débarqué là ses soldats, Scipion partit pour rejoindre son frère, et dès lors ils firent la guerre avec des sentiments et des desseins communs. Donc, les Carthaginois étant occupés par la lutte contre les Celtibères, ils n'hésitent pas à passer l'Hèbre, et, ne voyant pas un ennemi, marchent sur Sagonte, le bruit courant que, dans cette ville, les otages de toute l'Espagne, laissés par Hannibal, étaient gardés à la citadelle par une garnison assez peu nombreuse. Ce gage seul retenait les peuples de toute l'Espagne dans leur penchant pour une alliance avec Rome : ils craignaient que le sang de leurs enfants ne leur fît expier leur défection. De cette entrave, un seul homme, par un stratagème plus adroit que loyal, délivra l'Espagne.

Il y avait à Sagonte un noble Espagnol, Abelux, auparavant fidèle aux Carthaginois ; mais alors, suivant le caractère le plus fréquent chez les barbares, sa fidélité avait changé avec la fortune. Toutefois, pensant qu'un déserteur qui passe à l'ennemi sans lui livrer quelque chose d'important n'est rien qu'un être isolé, sans valeur et décrié, il cherchait le moyen d'être aussi utile que possible à ses nouveaux alliés. Ayant donc examiné tout ce que la fortune pouvait mettre en son pouvoir, il s'attache, de préférence, à leur livrer les otages, jugeant ce fait d'une importance unique pour gagner aux Romains l'amitié des chefs espagnols. Mais comme il savait bien que, sans un ordre du commandant, Bostar, les gardiens des otages ne feraient rien, il entreprend Bostar lui-même par une ruse.

Bostar avait son camp hors de la ville, sur le rivage même, pour en interdire de ce côté l'accès aux Romains. Abelux, le prenant à l'écart, lui donne des avertissements, comme à un homme qui ignore la situation : c'est la crainte, dit-il, qui, jusqu'à ce jour, a contenu les sentiments des Espagnols, parce que les Romains étaient loin ; maintenant, il y a en deçà de l'Hèbre un camp romain, forteresse sûre et refuge pour ceux qui veulent du changement. Aussi ces hommes, que la peur ne retient pas, il faut se les attacher par un bienfait et par la reconnaissance. Bostar s'étonnant et demandant ce que peut être ce présent soudain, et d'une telle importance : "Les otages ! dit Abelux. Renvoie-les dans leurs cités ! Cet acte sera agréable et, en particulier, à leurs parents, qui, dans ces cités, portent les plus grands noms, et, du point de vue public, à leurs peuples. Chacun veut inspirer confiance ; et croire à la loyauté d'autrui, c'est presque toujours, par là même, engager cette loyauté. La mission de remettre chez eux ces otages, je la réclame pour moi, afin d'employer aussi mes efforts au succès de mon dessein, et d'augmenter le plus possible la gratitude qu'inspire déjà naturellement une telle mesure."

Après avoir persuadé Bostar, qui, pour un Carthaginois - vu leur caractère général - n'était pas rusé, Abelux, s'avançant de nuit, en cachette, vers les postes romains, rencontre certains auxiliaires espagnols, et, conduits par eux devant Scipion, lui expose le projet qu'il lui apporte ; puis, tous deux ayant engagé leur parole et convenu d'un endroit et

d'une heure pour la livraison des otages, Abelux retourne à Sagonte. Le jour suivant, il le passa, avec Bostar, à recevoir de lui ses mandats pour exécuter le projet. Il le quitte après avoir décidé avec lui de partir de nuit, pour tromper les sentinelles des ennemis, et, à l'heure convenue avec ceux-ci, il réveille les gardiens des enfants, part, et, comme s'il ignorait tout, les conduit dans l'embuscade préparée par sa propre ruse. On les mena au camp romain ; tout le reste, touchant la restitution des otages, fut accompli par Abelux comme il l'avait décidé avec Bostar, suivant le même ordre que s'il agissait au nom des Carthaginois. Mais plus grande, sensiblement, fut la reconnaissance des Espagnols envers les Romains qu'elle ne devait l'être, pour le même acte, envers les Carthaginois. De ceux-ci, en effet, dont on avait éprouvé la lourde domination et la superbe quand ils étaient heureux, on pouvait croire que, seuls, le changement de fortune et la peur les avaient adoucis ; le Romain, lui, inconnu auparavant, commençait, dès son arrivée, par montrer sa clémence et son esprit libéral ; et Abelux, un sage, semblait n'avoir pas changé d'alliés sans raison. Aussi tous les Espagnols, d'accord, regardaient-ils du côté de la défection ; et l'on aurait pris les armes aussitôt sans l'hiver, qui força Romains et Carthaginois à se retirer dans des cantonnements.

### **3. Suite de la campagne d'Italie. Défaite de Cannes (216)**

#### **Fabius Maximus en butte à l'opinion publique**

#### **23**

Voilà ce qu'on fit en Espagne pendant le second été de la guerre punique, tandis qu'en Italie les défaites romaines étaient interrompues pour quelque temps par l'habile circonspection de Fabius ; mais si celle-ci plongeait Hannibal dans une inquiétude qui n'était pas petite, quand il voyait que les Romains avaient enfin choisi, comme chef militaire, un homme qui faisait la guerre en comptant sur la raison, et non sur la chance, elle était méprisée par les concitoyens de Fabius, soldats aussi bien que civils, surtout depuis qu'en son absence, la témérité du maître de la cavalerie avait obtenu un résultat qui fut, à vrai dire, plus agréable qu'heureux. Deux faits avaient ajouté à l'impopularité du dictateur : l'un, résultat d'un stratagème, d'une ruse d'Hannibal, fut que, des déserteurs lui ayant montré une propriété du dictateur, d'elle seule, alors que tout était rasé aux alentours, il ordonne d'écartier le fer, le feu, toute violence hostile, pour que cette faveur parût le prix de quelque pacte secret ; l'autre fait fut un acte du dictateur lui-même, peut-être discutable d'abord, parce qu'il n'avait pas attendu pour l'accomplir l'autorisation du sénat, mais qui, à la fin, tourna sans aucun doute à sa plus grande gloire. Pour l'échange des prisonniers, vu qu'on avait fait ainsi dans la première guerre punique, les deux généraux romain et carthaginois avaient convenu que la partie qui en recevrait plus qu'elle n'en donnerait paierait deux livres et demi par soldat. Le Romain en ayant reçu deux cent quarante-sept de plus que le Carthaginois, et la somme due pour eux, quoique le sénat eût souvent débattu la chose, ayant été, parce que Fabius ne l'avait pas consulté, ordonnancée trop tard, le dictateur envoya à Rome son fils Quintus vendre la propriété qu'avait respectée l'ennemi, et acquitta cet engagement public sur sa fortune privée.

Hannibal se tenait dans des baraquements devant les murs de Géréonium, ville où il avait conservé, en la brûlant après l'avoir prise, quelques maisons à l'usage de greniers. De là, il envoyait les deux tiers de son armée à la recherche des vivres ; avec le troisième, il se tenait lui-même sur ses gardes, à la fois protégeant son camp et veillant à ce qu'on ne lançât nulle part d'attaque contre ses ravitailleurs.

## La victoire de Minucius

### 24

L'armée romaine était alors sur le territoire de Larinum ; Minucius, maître de la cavalerie, la commandait, le dictateur étant, on l'a dit, parti pour Rome. Le camp, qui avait été placé sur une colline élevée, en lieu sûr, est reporté maintenant dans la plaine, et l'on y agitait, conformément au caractère du chef, des projets plus ardents, l'attaque des ravitailleurs carthaginois dispersés, ou du camp ennemi, laissé avec une faible garnison. Il n'échappa point non plus à Hannibal qu'avec le chef la tactique avait changé, et que les ennemis allaient agir avec plus de hardiesse que de réflexion. Alors, de son côté - (on ne le croirait pas !) - quoique l'ennemi fût plus près, il envoya un tiers de ses soldats à la recherche des vivres, en retenant les deux autres au camp ; puis il porta encore son camp plus près de l'ennemi, à environ deux milles de Géréonium, sur une hauteur en vue, pour qu'on sût qu'il se tenait prêt à protéger ses ravitailleurs, en cas d'attaque. De là, il vit une hauteur plus proche des Romains, dominant même leur camp ; comme, en allant la prendre ouvertement, de jour, on devait être certainement prévenu par l'ennemi, pour qui le chemin était plus court, Hannibal envoya des Numides l'occuper de nuit. Méprisant le petit nombre de ceux qui occupaient ce point, les Romains les en chassèrent le lendemain, et y transportèrent eux-mêmes leur camp.

Alors l'intervalle fut plus petit que jamais entre les deux retranchements, et les lignes romaines le remplirent presque tout entier ; en même temps, par le côté du camp opposé à celui d'Hannibal, la cavalerie, lancée, avec l'infanterie légère, contre les ravitailleurs Carthaginois, massacra et mit en fuite sur un large espace les ennemis dispersés. Hannibal n'osa pas engager une bataille rangée, parce qu'avec si peu d'hommes il pouvait à peine défendre son camp, si on l'attaquait ; c'était maintenant avec la tactique de Fabius, — une partie de son armée étant toujours loin du camp, désormais, par suite du manque de vivres, — en restant inactif et en temporisant, qu'il menait la guerre, et il avait ramené les siens dans son premier camp, sous les murs de Géréonium.

Certains disent qu'il y eut aussi une bataille rangée, en ordre serré ; qu'au premier choc, les Carthaginois furent rejetés en désordre jusqu'à leur camp, puis que, par une sortie, ils firent soudain passer la terreur chez les Romains, et qu'ensuite l'intervention du Samnite Numerius Decimus rétablit le combat. Ce Numerius Decimus, personnage, de premier plan par sa naissance et ses richesses non seulement à Bovianum, d'où il était, mais dans tout le Samnium, amenant au camp - disent-ils - sur l'ordre du dictateur, huit mille fantassins et cinq cents cavaliers, en se montrant dans le dos d'Hannibal, apparut aux deux partis comme un nouveau renfort arrivant de Rome avec Quintus Fabius. Hannibal, craignant en outre quelque embûche, fit replier les siens ; le Romain, le poursuivant avec l'aide du Samnite, lui prit ce jour-là deux forts. Il y eut six mille morts ennemis, au moins cinq mille romains ; pourtant, avec des pertes si égales, ou peu s'en fallait, le bruit d'une éclatante victoire fut apporté à Rome, avec une lettre, plus vaine encore, du maître de la cavalerie.

## Le pouvoir du maître de la cavalerie

25

On en parla très souvent au sénat et dans des réunions publiques. Comme, au milieu de la joie de la cité, le dictateur seul ne croyait ni aux bruits de victoire, ni à la lettre de Minucius, et disait qu'en admettant que tout cela fût vrai, il craignait plus les succès que les revers, Marcus Metilius, tribun de la plèbe, déclare que, vraiment, cette attitude est insupportable ; non seulement, présent à l'armée, le dictateur empêche de vaincre, mais, même absent, il empêche de reconnaître la victoire obtenue ; dans la conduite de cette guerre, il perd soigneusement le temps pour rester plus longtemps en charge, et avoir seul le pouvoir à Rome et à l'armée ; car l'un des consuls est tombé sur le champ de bataille, l'autre, sous prétexte de poursuivre la flotte punique, a été relégué loin de l'Italie ; les deux préteurs sont occupés par la Sicile et la Sardaigne, qui n'ont en ce moment, ni l'une ni l'autre, besoin d'un préteur ; quant au maître de la cavalerie, Marcus Minucius, pour qu'il ne voie pas l'ennemi, pour qu'il n'accomplisse aucun acte de guerre, on le tient presque en prison. Aussi, ma foi, dit Metilius, non seulement le Samnium, que déjà, comme l'Espagne au-delà de l'Hèbre, on a cédé aux Carthaginois, mais les territoires de Capoue, de Calès et de Falerne ont été complètement ravagés, tandis que le dictateur restait tranquillement à Casilinum, et se servait des légions du peuple romain pour défendre ses propriétés. L'armée, qui désire combattre, et le maître de la cavalerie, sont retenus presque enfermés dans des retranchements, et, comme à des ennemis prisonniers, on leur a enlevé leurs armes. Enfin, le dictateur parti, comme délivrés d'un siège, sortant du retranchement, ils ont battu et mis en fuite les Carthaginois. Pour tous ces faits, si la plèbe romaine avait encore ses sentiments de jadis, il aurait audacieusement proposé d'abroger les pouvoirs de Quintus Fabius ; dans l'état actuel, il va faire afficher une proposition modérée, celle de rendre égaux les droits du maître de la cavalerie et ceux du dictateur. Même ainsi, toutefois, ajoute Métilius, il ne faut pas envoyer à l'armée Quintus Fabius, avant qu'il ait proclamé un consul en remplacement de Caius Flaminius.

Le dictateur se tint à l'écart des réunions publiques, étant, dans ces débats, fort peu populaire. Même au sénat, on ne lui prêtait guère une oreille favorable alors qu'il exaltait l'ennemi, disait qu'on devait deux ans de défaites à l'imprudence et à l'ignorance des généraux, et que le maître de la cavalerie, pour avoir livré bataille malgré ses ordres, aurait à lui rendre des comptes. Si, ajoutait-il, le pouvoir et la direction suprême des affaires restaient entre ses mains, il apprendrait bientôt aux gens qu'avec un bon général, la fortune n'a pas beaucoup de poids, la volonté éclairée et la méthode l'emportent, et qu'avoir, au bon moment, et sans déshonneur, sauvé l'armée, c'est une plus grande gloire que d'avoir tué des milliers d'ennemis. Ayant tenu vainement des discours de ce genre, et proclamé consul Marcus Atilius Regulus, pour éviter d'avoir, par sa présence, à défendre les droits de sa magistrature, la veille du jour où le projet devait être présenté, il partit, de nuit, pour l'armée.

Le soleil levé, à l'assemblée de la plèbe, le ressentiment muet contre le dictateur, la complaisance pour le maître de la cavalerie agitaient davantage les esprits qu'on n'osait monter à la tribune pour parler en faveur d'un projet qui plaisait à la masse ; et bien qu'il jouît d'une faveur excessive, personne ne venait le soutenir. On ne trouva pour prôner cette loi que Caius Terentius Varron, préteur l'année précédente, homme d'une naissance

non pas humble, mais ignoble. Son père avait été, dit-on, boucher, et détaillant en personne sa marchandise ; ce fils même, il l'avait employé à son métier servile.

## La carrière de Varron

### 26

Dès que l'argent ainsi gagné, laissé par le père, enhardit ce jeune homme à espérer une situation plus libérale, et qu'il eut choisi la toge et la place publique, il parvint, en criant, pour des hommes et des causes ignobles, contre la fortune et la réputation des honnêtes gens, d'abord à la popularité, puis aux honneurs, et, après avoir rempli la questure et les deux édilités, plébéienne et curule, enfin la préture, s'enhardissant maintenant jusqu'à espérer le consulat, il chercha, non sans astuce, le vent de la faveur populaire dans cette impopularité du dictateur, et s'attira à lui seul toute la reconnaissance du peuple pour ce plébiscite.

Dans la présentation de ce projet, tous, à Rome et dans l'armée, partisans et adversaires, à l'exception du dictateur lui-même, virent le désir d'outrager celui-ci ; lui, la dignité qu'il avait montrée pour supporter les accusations de ses ennemis privés devant la foule, il la montra pour supporter l'injustice du peuple furieux contre lui : ayant reçu en cours de route la lettre [le sénatus-consulte] qui égalait au sien le commandement du maître de la cavalerie, bien sûr qu'on n'avait pas rendu égal, avec le droit au commandement, l'art de commander, sans laisser vaincre son âme par ses concitoyens plus que par les ennemis, il revint à l'armée.

## Le partage du commandement

27

Quant à Minucius qui, déjà auparavant, se montrait insupportable à cause de ses succès et de la faveur populaire, il se met, alors surtout, sans mesure ni retenue, à se glorifier d'avoir vaincu, non moins qu'Hannibal, Quintus Fabius : cet homme qu'on était allé chercher, dans des circonstances difficiles, comme un général unique et l'égal d'Hannibal, le voilà mis au rang, supérieur, de son subalterne, dictateur, de son maître de la cavalerie - fait sans exemple dans les annales ! — par un vote du peuple, dans la même cité où les maîtres de la cavalerie, d'ordinaire, tremblaient et frissonnaient devant les verges et les haches du dictateur : tant, au dire de Minucius, son propre bonheur et sa valeur ont été éclatants ! Il suivra donc sa chance, si le dictateur persiste dans sa circonspection et son inaction, condamnées par les dieux et par les hommes.

Aussi, le premier jour où il rencontra Quintus Fabius, déclara-t-il qu'avant tout, il fallait décider comment ils useraient de leurs pouvoirs désormais égaux : à son avis, le mieux était qu'un jour sur deux, ou, si l'on préférait des intervalles plus grands, par périodes, l'un d'eux eût les droits et le pouvoir suprêmes, afin que celui-là fût égal à l'ennemi non seulement par son habileté, mais par ses forces, s'il avait quelque occasion d'agir. Cette idée ne plut pas du tout à Quintus Fabius : ainsi, tout aurait le sort - quel qu'il fût - qu'aurait la témérité de son collègue ! On lui a, répond-il, fait partager son commandement avec un autre, on ne le lui a pas enlevé. Aussi ne cédera-t-il jamais, volontairement, la part d'opérations qu'il peut mener sagement ; il partagera avec Minucius non des périodes ou des jours de commandement, mais l'armée ; et, grâce à ses sages desseins, il sauvera sinon tout, puisque cela ne lui est pas permis, du moins ce qu'il pourra. Il obtint ainsi un partage des légions entre le maître de la cavalerie et lui, suivant l'usage établi entre consuls. La première et la quatrième échurent à Minucius, la seconde et la troisième à Fabius. Ils se partagèrent aussi les cavaliers, en nombre égal, et les troupes auxiliaires d'alliés et de Latins. Le maître de la cavalerie voulut même qu'on séparât les camps.



## L'armée de Minucius est en difficulté

28

Hannibal eut alors une double joie - car rien de ce qui se faisait chez l'ennemi ne lui échappait, les déserteurs lui révélant beaucoup de choses, et lui-même se renseignant par ses éclaireurs - : en effet, la témérité de Minucius, désormais sans entraves, se laisserait prendre à ses procédés, et l'habileté de Fabius avait perdu la moitié de ses forces.

Il y avait entre le camp de Minucius et celui des Carthaginois un monticule tel que celui qui l'occuperait rendrait, sans aucun doute, la situation de l'ennemi moins favorable. Hannibal ne voulait pas tant le prendre sans combat, quoique cela en valût la peine, qu'en faire un motif de combat avec Minucius, qui accourrait- il le savait bien - pour s'opposer à la prise de cette position. Tout le terrain intermédiaire était, à première vue, inutilisable pour un tendeur d'embûches, car il ne contenait pas un endroit non pas même boisé, mais seulement couvert de buissons ; en réalité, il était d'autant mieux fait pour cacher des embûches que, dans cette vallée nue, on ne pouvait craindre aucune ruse de ce genre ; or, il y avait dans ses replis des cavernes dont certaines pouvaient contenir deux cents soldats chacune. Dans ces grottes, les Carthaginois cachent tout ce qui peut commodément s'embusquer dans chacune : cinq mille fantassins et cavaliers. Toutefois, de peur que quelque part un mouvement d'un de ces hommes, sorti imprudemment, ou l'éclat d'une arme, dans une vallée si découverte, ne révélât la ruse, Hannibal, en envoyant, à l'aube, quelques hommes s'emparer du tertre dont nous avons parlé, détourna de ce côté les regards de l'ennemi. En les voyant, les Romains méprisèrent leur petit nombre, et chacun demande pour sa part à chasser les ennemis de là et à occuper ce point ; le général lui-même, au milieu des soldats les plus déraisonnables et les plus hardis, crie à l'ennemi de vaines menaces. D'abord, il détache contre lui de l'infanterie légère ; puis il envoie des cavaliers, en rangs serrés ; enfin, voyant qu'aux ennemis aussi on envoie du renfort, il s'avance avec ses légions en bataille. De son côté Hannibal, en envoyant aux siens, quand ils étaient à la peine, à mesure que la lutte grandissait, renforts sur renforts, d'infanterie et de cavalerie, avait déjà complété régulièrement ses lignes, et l'on combat, de part et d'autre, avec toutes les forces.

La première, l'infanterie légère romaine, en montant à l'attaque du tertre déjà occupé, repoussée et culbutée sur ses pentes, jeta l'effroi parmi les cavaliers qui les gravissaient, et se réfugia près des enseignes des légions. Leur ligne de fantassins, parmi les troupes ébranlées, restait seule impassible, et il semblait que, si le combat était régulier, front contre front, elle ne serait nullement inférieure à l'ennemi ; tant avait encouragé ces hommes le succès remporté peu de jours avant ! Mais les Carthaginois, sortis soudain de leur embuscade, causèrent un tel désordre, une telle terreur, en attaquant sur les deux flancs et par derrière, qu'il ne resta à aucun Romain ni courage pour se battre, ni espoir pour fuir.

## Fabius sauve l'armée de Minucius

### 29

Alors Fabius, ayant d'abord entendu le cri d'effroi des soldats de Minucius, puis vu de loin le désordre de leurs lignes, s'écria : "Voilà ! Aussi vite que je le craignais, la fortune a surpris l'imprudence. Devenu l'égal de Fabius en pouvoir, il voit Hannibal supérieur à lui et par la valeur et par la fortune. Mais il y aura d'autres moments pour les querelles et la colère ; maintenant, portez les enseignes devant le retranchement ; arrachons à l'ennemi la victoire, à nos concitoyens l'aveu de leur erreur !

Aux soldats de Minucius, déjà en grande partie taillés en pièces ou regardant du côté de la fuite, l'armée de Fabius se montra soudain comme une aide envoyée du ciel. Ainsi, sans attendre qu'on en vînt à portée de trait ni aux mains, elle arrêta la débandade des siens comme la hardiesse excessive de l'ennemi. Les Romains qui, leurs rangs rompus, erraient dispersés, se réfugièrent de tous côtés près de ces lignes intactes ; ceux qui avaient tourné le dos en groupes plus nombreux, faisant de nouveau face à l'ennemi et formant le cercle, tantôt reculent pas à pas, tantôt se reforment et résistent. Déjà l'on était près de ne voir qu'un seul front formé par l'armée vaincue et par l'armée intacte, et on portait les enseignes contre l'ennemi, quand le Carthaginois fit sonner la retraite, Hannibal montrant ainsi ouvertement qu'il avait vaincu Minucius, mais que Fabius l'avait vaincu.

Ces fortunes diverses ayant occupé la plus grande partie du jour, une fois qu'on fut rentré au camp, Minucius convoqua ses soldats : "Souvent, soldats, leur dit-il, j'ai entendu dire que, parmi les hommes, le premier est celui qui est capable de décider, par sa propre réflexion, ce qui est avantageux ; le second, celui qui est capable d'obéir à de bons avis ; mais que l'homme qui ne sait ni décider par sa propre réflexion, ni obéir à un autre, est le dernier pour les dons naturels. Pour nous, puisque le premier lot, en fait de caractère et de dons naturels, nous a été refusé, gardons le second, le lot moyen et, en apprenant à commander, résolvons-nous à obéir à un chef prévoyant ! Joignons notre camp à celui de Fabius. Quand nous aurons porté nos enseignes devant son prétoire, quand je l'aurai appelé "père", comme le méritent son bienfait envers nous et sa majesté, vous, soldats, vous saluerez ceux dont, tout à l'heure, les armes et les bras vous ont protégés, du nom de "patrons" ; et, à défaut d'autre chose, ce jour nous aura, au moins, donné la gloire d'avoir des cœurs reconnaissants."

## La réconciliation

### 30

Au signal donné, on crie aux soldats de rassembler leur matériel de campement. Leur départ, leur marche en colonne vers le camp du dictateur jetèrent dans l'étonnement et celui-ci et tout son entourage. Les enseignes plantées devant le tribunal, le maître de la cavalerie, s'avançant au premier rang, après avoir donné à Fabius le nom de père, tandis que les soldats répandus autour du dictateur étaient salués par l'armée de Minucius du titre de patrons, déclara : "À mes parents, dictateur, à qui, tout à l'heure je t'égalais par le nom - c'est tout ce que je peux faire avec des paroles - je dois seulement la vie ; à toi je dois mon salut et, de plus, celui de tous ces hommes. Aussi ce plébiscite, pour moi plus onéreux qu'honorable, avant tous, je le rejette et je l'abroge, et (puisse pour toi et pour moi, pour ces armées qui t'appartiennent, pour les sauvés et les sauveurs, cette décision être heureuse !) je reviens sous ton autorité et tes auspices, je te rends ces enseignes et ces légions. Toi, je t'en prie, apaise ta colère, ordonne que nous gardions, moi, ma maîtrise de la cavalerie, et mes hommes, chacun leur rang."

Alors les mains se joignirent ; les soldats de Minucius, l'assemblée congédiée, furent aimablement invités par des hôtes connus ou inconnus, et ce jour devint un jour de joie, après avoir été, peu auparavant, tout à fait funeste et presque exécration.

À Rome, quand arriva la nouvelle de ce qui s'était passé, confirmée ensuite par des lettres venant, autant que des chefs eux-mêmes, de nombreux soldats des deux armées, chacun, par ses éloges, éleva Maximus jusqu'au ciel. Sa gloire fut aussi grande chez Hannibal et les ennemis carthaginois ; alors seulement ils sentirent que c'était avec les Romains, et en Italie, qu'ils faisaient la guerre ; car, pendant les deux années précédentes, ils avaient tant méprisé généraux et soldats romains, qu'ils ne pouvaient croire être en guerre avec le même peuple à qui leurs pères avaient fait, auprès d'eux, une réputation formidable ; et, au retour de la bataille, Hannibal dit, à ce qu'on rapporte, qu'enfin ce nuage, qui restait d'ordinaire au sommet des monts, avait donné un orage et de la pluie.

## Campagne du consul Servilius Geminus (automne 217)

### 31

Tandis que cela se passait en Italie, le consul Cneius Servilius Geminus, après avoir, avec une flotte de cent vingt navires, contourné la Sardaigne et la Corse, et reçu de ces deux îles des otages, vogua vers l'Afrique ; après avoir, avant de faire des descentes sur le continent, dévasté l'île de Menix, et reçu des habitants de Cercina, pour ne pas brûler et piller leur territoire à eux aussi, dix talents d'argent, il aborda la côte d'Afrique et y débarqua des troupes. De là, on mena, pour ravager les terres, soldats et marins alliés mêlés et en désordre, comme s'ils allaient faire du butin dans des îles inhabitées. Aussi, s'étant jetés à la légère dans une embuscade, comme ils se trouvaient dispersés devant des groupes nombreux, sans connaissance du pays devant des gens qui le connaissaient et qui les enveloppaient, ils furent massacrés en grand nombre, honteusement mis en fuite et rejetés dans leurs vaisseaux. On perdit là un millier d'hommes environ, avec le questeur Tiberius Sempronius Blaesus. La flotte, larguant précipitamment ses amarres pour quitter cette côte remplie d'ennemis mit le cap sur la Sicile, et fut remise à Lilybée au préteur Titus Otacilius, pour être ramenée à Rome par son légat Publius Cincius ; Servilius lui-même, parti par la route à travers la Sicile, passa par le détroit en Italie, une lettre de Quintus Fabius les mandant, lui et son collègue Marcus Atilius, pour recevoir son armée, car ses six mois de magistrature étaient presque terminés.

Presque toutes les annales rapportent que Fabius a fait comme dictateur cette campagne contre Hannibal ; Coelius écrit même qu'il fut le premier dictateur proclamé par le peuple. Mais Coelius et les autres oublient que seul le consul Cneius Servilius, qui alors était loin, dans sa province de Gaule, avait le droit de nommer un dictateur ; que, le retard résultant de cet éloignement ne pouvant être supporté par la cité, effrayée d'un si grand désastre, on eut recours à la proclamation par le peuple d'un prodictateur ; et qu'ensuite les exploits, la gloire insigne de ce général, le titre avantageux que lui donnèrent ses descendants sur son portrait, obtinrent facilement le résultat de faire passer pour dictateur celui qui avait été nommé prodictateur.

## Une délégation napolitaine (hiver 217-216)

### 32

Les consuls ayant reçu, Atilius, l'armée de Fabius, Geminus Servilius, celle de Minucius, et fortifié de bonne heure des quartiers d'hiver, — l'automne n'était pas encore fini - menèrent la guerre suivant la tactique de Fabius, avec une entente parfaite. Quand Hannibal sortait de son camp pour se ravitailler, ils se trouvaient à propos près de lui dans les endroits les plus divers, harcelant sa colonne et enlevant les soldats qui s'écartaient ; le risque d'une bataille générale, que l'ennemi cherchait par tous les moyens, ils l'évitaient ; et la disette réduisit Hannibal à ce point que, si son départ n'avait pas dû, forcément, avoir l'air d'une fuite, il aurait regagné la Gaule, aucun espoir ne lui restant de nourrir son armée dans ces lieux, si les consuls suivants adoptaient la même tactique.

Tandis qu'à Géréonium l'hiver avait déjà suspendu la guerre, des ambassadeurs napolitains vinrent à Rome. Ils apportèrent à la curie quarante coupes d'or d'un grand poids, et firent un discours en ce sens : ils savaient que le trésor du peuple romain était épuisé par la guerre, et, comme elle se faisait aussi bien pour défendre les villes et les territoires des alliés que la tête, la citadelle de l'Italie, la ville de Rome et son empire, les Napolitains avaient trouvé juste, leurs aïeux leur ayant laissé de l'or d'une part pour orner leurs temples, d'autre part pour les secourir dans l'infortune, d'en aider le peuple romain. S'ils jugeaient leurs personnes de quelques secours, ils les auraient offertes avec le même zèle. Il leur serait agréable de voir les sénateurs et le peuple romains considérer comme leurs tous les biens des Napolitains, et estimer assez ceux-ci pour accepter leur présent, que les sentiments et la volonté de ceux qui l'offraient avec plaisir rendaient plus grand et plus important qu'il ne l'était en réalité. On remercia les ambassadeurs de leur générosité et de leur attention ; mais on n'accepta que la coupe la moins lourde.

## Préparation des élections à Rome (premier trimestre 216)

### 33

Durant ces mêmes jours, un espion carthaginois, qui avait échappé aux Romains pendant deux ans, fut arrêté à Rome, et renvoyé, les mains coupées ; vingt-cinq esclaves furent mis en croix, parce que, disait-on, ils avaient formé un complot au Champ de Mars. À celui qui les dénonça on donna la liberté et vingt mille as lourds. On envoya des ambassadeurs à Philippe, roi de Macédoine, pour lui demander de livrer Démétrius de Pharos, qui, vaincu, s'était réfugié auprès de lui ; d'autres chez les Ligures, pour réclamer auprès d'eux, parce qu'ils avaient aidé le Carthaginois de leurs ressources et de leurs troupes, et, en même temps, pour voir de près ce qui se passait chez les Boïens et les Insubres. Chez le roi Pineus, en Illyrie, on envoya aussi des ambassadeurs pour lui faire payer le tribut, dont le terme était passé, ou, s'il désirait un ajournement, pour recevoir ses otages, tant, malgré la grande guerre qui pesait sur leurs épaules, les Romains ne se désintéressaient d'aucun détail, en aucun point du monde, même éloigné ! On se fit aussi un scrupule religieux de ce que, pour un temple de la Concorde que, pendant une sédition militaire, deux ans auparavant, le préteur Lucius Manlius avait fait, en Gaule, le vœu d'élever, les travaux ne fussent pas encore adjugés. C'est pourquoi, nommés à cet effet par Marcus Aemilius, préteur urbain, les duumvirs Caius Pupius et Caeso Quinctius Flaminius adjugèrent ce temple, à construire dans la citadelle.

Le même préteur, d'après un sénatus-consulte, écrivit aux consuls afin de prier l'un d'eux de venir à Rome pour la nomination des nouveaux consuls : il fixerait, disait-il, les élections au jour qu'ils lui indiqueraient. Les consuls répondirent qu'ils ne pouvaient, sans nuire aux affaires publiques, s'éloigner de l'ennemi ; qu'il fallait, par conséquent, faire présider les élections par un interroi plutôt que de détourner de la guerre l'un des consuls. Les sénateurs trouvèrent préférable de faire nommer par un consul un dictateur pour présider les élections. Lucius Veturius Philo, nommé dictateur, nomma maître de la cavalerie Marcus Pomponius Matho. Pour un vice dans leur nomination, on les invita à abdiquer leur magistrature treize jours après, et l'affaire revint à un interrègne.

## Candidature de Varron au consulat

### 34

Aux consuls, on prorogea pour un an leur commandement. Comme interrois, les sénateurs donnèrent Caius Claudius Cento, fils d'Appius, puis Publius Cornelius Asina. Ce fut pendant son interrègne qu'eurent lieu les élections, où luttèrent violemment les patriciens et la plèbe. À Gaius Terentius Varron, que la masse - parce que c'était un homme de son rang, qui s'était concilié la plèbe en s'attaquant aux grands et par des moyens démagogiques, et qui, ayant ébranlé l'influence de Quintus Fabius et le pouvoir dictatorial, brillait de la haine qu'il avait excitée contre un autre - à Varron, donc, que la masse s'efforçait de hisser au consulat, les patriciens s'opposaient de toutes leurs forces, afin qu'on ne prît pas l'habitude de les attaquer pour s'égaliser à eux. Quintus Baebius Herennius, tribun de la plèbe, parent de Caius Terentius, en accusant non seulement le sénat, mais les augures, d'avoir empêché le dictateur Veturius Philo de mener à bien les élections, par la haine qu'il excitait contre eux conciliait à son candidat la faveur des gens : c'étaient les nobles, cherchant la guerre pendant des années, qui avaient, disait-il, amené Hannibal en Italie ; eux aussi qui, quand il était possible de terminer la guerre par une victoire, la faisaient, par leurs ruses, traîner en longueur. Alors qu'avec quatre légions réunies il était possible de combattre - on l'avait bien vu, puisque Marcus Minucius, en l'absence de Fabius, avait combattu avec succès —, on avait fait massacrer deux légions par l'ennemi, puis on ne les avait arrachées au massacre que pour faire appeler "père" et "patron" l'homme qui avait empêché les Romains de vaincre, avant de les empêcher d'être vaincus. Ensuite les consuls, employant la tactique de Fabius, quoiqu'ils pussent terminer victorieusement la guerre, la faisaient traîner. C'était là un pacte conclu entre tous les nobles, et les Romains n'obtiendraient pas la fin de la guerre avant d'avoir nommé consul un vrai plébéien, c'est-à-dire un homme nouveau ; car les plébéiens nobles étaient déjà initiés aux mêmes mystères, et s'étaient mis à mépriser la plèbe, depuis qu'ils avaient cessé d'être méprisés par les patriciens. Qui ne voyait que tout cela avait été fait, recherché pour amener un interrègne, afin que les patriciens eussent les élections en leur pouvoir ? C'est cela qu'avaient cherché les consuls en restant tous deux à l'armée ; cela qu'ensuite - parce que, malgré eux, on avait nommé un dictateur pour les élections - ils avaient enlevé de haute lutte, quand les augures avaient rendu vicieuse la nomination de ce dictateur. Donc, ils tenaient leur interrègne ; mais une des places de consul, certes, appartenait à la plèbe de Rome, et le peuple en disposerait librement, et la donnerait à qui préférerait vaincre vite à commander longtemps.

## Élection de Paul-Émile au consulat

35

Ces discours ayant enflammé la plèbe, malgré la candidature de trois patriciens, Publius Cornelius Merenda, Lucius Manlius Volso, Marcus Aemilius Lepidus, et de deux plébéiens de familles déjà nobles, Caius Atilius Serranus et Quintus Aelius Paetus, dont l'un était pontife, l'autre augure. Caius Terentius (Varron) est seul nommé consul, afin qu'il ait en main les élections pour demander au peuple un collègue. Alors la noblesse, reconnaissant que ses candidats avaient été impuissants, pousse Lucius Aemilius Paulus, qui, consul avec Marcus Livius, était resté hostile à la plèbe, par suite de la condamnation de son collègue (lui-même avait failli se brûler en échappant au feu des haines populaires), à poser, malgré tous ses refus, sa candidature au consulat. Au premier jour d'élection, ce candidat, tous les autres concurrents de Varron s'étant retirés, est donné au consul plutôt comme adversaire égal à lui que comme collègue. Puis on élut des préteurs : on nomma Marcus Pomponius Matho et Publius Furius Philus. Philus obtint par le sort de juger, à Rome, les procès entre citoyens, Pomponius, les procès entre citoyens et étrangers. On ajouta deux préteurs, Marcus Claudius Marcellus pour la Sicile, Lucius Postumius Albinus pour la Gaule. Tous furent nommés étant absents ; et l'on ne donna, à aucun de ces magistrats, sauf au consul Terentius (Varron), une charge qu'il n'eut pas déjà gérée ; on laissa même de côté, pour cela, plusieurs hommes énergiques et actifs, parce qu'il semblait qu'à un tel moment, il ne fallait confier à aucun homme une magistrature nouvelle pour lui.



## Mesures militaires et religieuses (mars 216)

### 36

On augmenta, en outre, les armées ; mais, sur ce qu'on leur ajouta de fantassins et de cavaliers, les historiens donnent des renseignements si différents, et pour le nombre, et pour la nature des troupes, que je n'oserais guère rien affirmer comme bien certain. D'après les uns, on enrôla un renfort de dix mille nouveaux soldats ; d'après les autres, on leva quatre légions nouvelles, pour mener cette guerre avec huit légions ; en outre, au dire de certains, le nombre des fantassins et des cavaliers des légions fut augmenté, chacune se voyant ajouter mille fantassins et cent cavaliers, de façon à avoir cinq mille fantassins et trois cents cavaliers, les alliés fournissant le double de cavaliers et autant de fantassins ; il y eut ainsi, disent-ils, quatre-vingt-sept mille deux cents hommes dans le camp romain, quand on combattit à Cannes. Ce qui est, du moins, indiscuté, c'est qu'on agit avec plus d'efforts et d'élan que les années précédentes, parce que le dictateur avait donné l'espoir qu'on pouvait vaincre l'ennemi.

Mais, avant le départ de Rome des nouvelles légions, les décemvirs furent invités à aller consulter les livres, à cause de la crainte inspirée à la foule par de nouveaux prodiges : à Rome, sur l'Aventin, et à Aricie, on avait annoncé, à peu près au même moment, des pluies de pierres ; beaucoup de sang, signe de carnage chez les Sabins, s'était mêlé aux eaux d'une source chaude ; mais un dernier prodige, parce qu'il s'était répété, effrayait davantage encore : même dans la rue à arcades proche du Champ de Mars, plusieurs personnes avaient été foudroyées et tuées. On fit, pour empêcher l'effet de ces prodiges, les sacrifices prescrits par les livres. Des ambassadeurs de Paestum apportèrent à Rome des coupes d'or. Comme pour les Napolitains, on les remercia, sans accepter leur or.

## Arrivée d'une délégation syracusaine

37

Pendant ces mêmes jours, une flotte d'Hiéron aborda à Ostie, avec de grands approvisionnements. Les ambassadeurs, introduits au sénat, annoncèrent que la nouvelle du massacre du consul Caius Flaminius et de son armée avait été si pénible au roi Hiéron, qu'aucun désastre touchant sa personne ou son royaume, n'aurait pu l'émouvoir davantage. Aussi, quoiqu'il sût bien que la grandeur du peuple romain était presque plus admirable dans l'adversité que dans le bonheur, il envoyait tous les secours qu'on reçoit, d'habitude, de bons et fidèles alliés : qu'on ne les refusât pas, c'était ce qu'il demandait instamment aux Pères Conscrits. Avant tout, pour que ce soit un heureux présage, les ambassadeurs apportent, disent-ils, une Victoire en or pesant deux cent vingt livres : que les sénateurs l'acceptent, la gardent, la possèdent comme leur bien propre et à jamais. Ils apportent aussi trois cent mille boisseaux de blé et deux cents d'orge, pour que les vivres ne manquent pas, et tout ce dont on aura besoin en outre, ils l'apporteront où on voudra. En fait de soldats et de cavaliers, le roi sait que le peuple romain n'emploie que des Romains ou des Latins ; mais, comme infanterie légère, il a vu dans les camps romains des auxiliaires venant même d'autres pays que l'Italie ; aussi envoie-t-il mille archers et frondeurs, troupes propres à lutter contre les Baléares, les Maures, et les autres peuples qui combattent avec des projectiles. À ces présents, les ambassadeurs ajoutent le conseil que le préteur à qui est échue la Sicile fasse passer sa flotte en Afrique, pour que l'ennemi ait, lui aussi, la guerre sur son territoire, et garde moins de tranquillité pour envoyer du secours à Hannibal.

Le sénat répondit aux ambassadeurs royaux qu'Hiéron était un homme de bien et un remarquable allié ; que constamment, dans sa conduite, depuis qu'il était devenu l'ami du peuple romain, il lui était resté fidèle, et qu'en tout temps, en tout lieu, il avait, avec munificence, aidé l'État romain. Cette attitude était, comme elle devait l'être, agréable au peuple romain. De l'or, certaines cités aussi en avaient apporté ; et le peuple romain, tout en agréant la bonne volonté que montrait leur acte, n'avait pas agréé leur or ; mais la victoire et le présage d'Hiéron, il les agréait, et comme séjour à cette déesse il donnait, il désignait le Capitole, temple de Jupiter Très Bon, Très Grand. Consacrée, dans cette citadelle de Rome, de son plein gré, et apportant des sentiments favorables, elle resterait ferme et inébranlable en faveur du peuple romain. Les frondeurs, les archers et le blé furent remis aux consuls. À la flotte de Titus Otacilius, alors propréteur en Sicile, on ajouta vingt-cinq quinquérèmes, et on permit à son chef, s'il le jugeait utile à l'État, de passer en Afrique.

## Préparatifs militaires (printemps 216)

### 38

La levée terminée, les consuls s'attardèrent quelques jours à attendre les alliés et les soldats de nom latin. Alors - chose qu'on n'avait jamais faite auparavant - les tribuns militaires firent jurer les soldats ; jusqu'à ce jour, ils avaient seulement prêté le serment de se rassembler sur l'ordre des consuls et de ne pas quitter l'armée sans leur ordre ; puis, une fois dans leur décurie ou leur centurie, volontairement, d'eux-mêmes, entre eux, les cavaliers de chaque décurie, les fantassins de chaque centurie juraient de ne pas s'en aller sous l'effet de la fuite ou de la peur, de ne pas quitter leur rang, sinon pour reprendre ou chercher un javelot, frapper un ennemi ou sauver un concitoyen. Cet engagement volontaire et pris par les soldats entre eux fut porté devant les tribuns et transformé en contrainte légale par un serment.

Avant le départ de l'armée de Rome, il y eut beaucoup de harangues violentes du consul Varron, proclamant que la guerre avait été amenée en Italie par les nobles, et qu'elle resterait dans les entrailles de l'État s'il avait pour généraux plusieurs Fabius, mais que lui, le jour même où il verrait l'ennemi, il la terminerait. Son collègue Paul-Émile ne tint, avant qu'on partît de Rome, qu'une seule harangue, plus vraie qu'agréable au peuple, et dans laquelle il ne disait rien de dur contre Varron, sinon qu'il se demandait comment un général, avant de connaître son armée et celle des ennemis, la disposition des lieux, et la nature du pays, dès maintenant, en toge, à Rome, savait ce qu'il lui faudrait faire quand il serait en armes, et pouvait même annoncer d'avance le jour où il combattrait l'ennemi en bataille rangée. Pour sa part, ajouta-t-il, les desseins que la réalité impose aux hommes, plus que les hommes à la réalité, il ne les arrêterait pas dès maintenant, avant leur temps, prématurément. Il espérait que les opérations menées avec prudence et réflexion auraient une heureuse issue ; quant à la témérité, outre qu'elle était sottise, elle avait été, jusqu'ici, malheureuse.

Ainsi Paul-Émile se montrait, de lui-même, disposé à préférer les desseins sûrs aux desseins rapides ; et, pour qu'il persévérât avec plus de constance dans cette opinion, Quintus Fabius Maximus, au moment de son départ, lui adressa, dit-on, ces paroles :

## Discours de Fabius Maximus à Paul-Émile

### 39

“Si, Lucius Aemilius, tu avais - comme je le préférerais - un collègue semblable à toi, ou si tu étais, toi, semblable à ton collègue, mon discours serait superflu ; car, bons consuls tous deux, vous feriez tout, même si je me taisais, dans l’intérêt de l’État et en conscience ; mauvais, vous n’ouvririez ni vos oreilles à mes paroles, ni votre âme à mes conseils. En réalité, considérant et ton collègue, et l’homme que tu es, c’est à toi que j’adresse tout mon discours, à toi qui, je le vois, seras en vain honnête homme et bon citoyen, si, l’État boitant de l’autre côté, les mauvais desseins sont aussi légaux et aussi forts que les bons.

Tu te trompes, en effet, Lucius Paulus, si tu crois que tu auras moins à lutter contre Caius Terentius que contre Hannibal : il se peut qu’un plus grand acharnement t’attende chez cet adversaire que chez l’ennemi ; qu’avec celui-ci, tu aies à lutter seulement sur le champ de bataille, avec l’autre, en tous lieux et en tous temps ; que, contre Hannibal et ses légions, il te faille combattre avec tes cavaliers et tes fantassins, mais que le général Varron t’attaque avec tes propres soldats. Ne serait-ce que pour écarter de toi ce présage, laissons de côté le souvenir de Caius Flaminius. Pourtant, c’est seulement comme consul, dans sa province, à l’armée, que celui-ci commença d’être fou ; notre homme, lui, sans attendre de briguer le consulat, puis en le briguant, et maintenant même, comme consul, sans avoir vu encore son camp ou l’ennemi, déraisonne. Et celui qui, dès maintenant, excite de si grandes tempêtes, en parlant sans cesse de batailles et d’armées au milieu des citoyens en toge, que fera-t-il, à ton avis, au milieu d’une jeunesse en armes, et là où, sur-le-champ, l’action suit la parole ?

Or si, comme il le déclare, il livre bataille aussitôt, ou j’ignore, moi, l’art militaire, le genre de guerre et l’ennemi actuels, ou il y aura un endroit plus célèbre encore que Trasimène à cause d’un désastre romain. Ce n’est pas le moment de me glorifier, devant toi seul, et, d’ailleurs, c’est par le mépris plus que par la recherche de la gloire qu’en ce qui me concerne, je dépasserais la mesure ; mais telle est la réalité : il n’y a qu’une tactique à employer contre Hannibal, celle que j’ai employée. Ce n’est pas le résultat seul qui l’enseigne- lui qui est le maître des sots. — mais ce même raisonnement qui fut, et qui sera, tant que les choses resteront les mêmes, immuable. Nous faisons la guerre en Italie, dans le pays où nous résidons, sur notre sol ; tous les alentours sont remplis de nos concitoyens et de nos alliés ; ils nous aident, et nous aideront, d’armes, d’hommes, de chevaux, de vivres ; c’est une preuve de fidélité qu’ils nous ont déjà donnée dans nos malheurs ; notre bravoure, notre prévoyance, notre constance augmentent avec le temps, avec chaque jour. Hannibal, au contraire, se trouve sur une terre étrangère, sur une terre ennemie où tout ce qui l’entoure lui est contraire et hostile, loin de sa maison et de sa patrie ; ni sur terre, ni sur mer il n’a la paix ; point de villes, point de remparts qui le reçoivent ; il ne voit rien, nulle part, qui soit à lui ; il vit chaque jour de ce qu’il prend ; il n’a que le tiers, à peine, de l’armée à laquelle il a fait passer l’Hèbre ; il a perdu plus d’hommes par la faim que par le fer, et au peu qui lui reste il ne fournit plus de vivres. Doutes-tu donc qu’en restant inactifs nous soyons destinés à l’emporter sur un homme qui s’affaiblit, comme un vieillard, chaque jour, qui n’a ni approvisionnements, ni renforts, ni argent ? Combien y a-t-il de temps qu’il se tient devant les remparts de Géréonim, pauvre

bourg d'Apulie, comme il le ferait devant ceux de Carthage ! Même auprès de toi, je ne me vanterai pas ; mais vois Servilius et Atilius, les derniers consuls, comme ils l'ont joué !

“C'est là, Lucius Paulus, la seule voie de salut ; et tes concitoyens te la rendront plus difficile et dangereuse que les ennemis : tes soldats voudront, en effet, la même chose que les soldats ennemis ; Varron, consul romain, aura le même désir qu'Hannibal, chef carthaginois. Il te faut, seul, résister à deux généraux. Et tu leur résisteras, si, devant les bruits et les rumeurs, tu restes ferme ; si ni la vaine gloire de ton collègue, ni ton impopularité injustifiée ne t'émeuvent. La vérité, dit-on, on l'éclipse trop souvent, on ne l'éteint jamais ; qui dédaigne la gloire vaine aura la gloire vraie. Laisse-toi appeler peureux au lieu de prudent, lent au lieu de réfléchi, incapable au lieu d'habile général. J'aime mieux te voir craint d'un ennemi sage que loué par de sots concitoyens. Si tu oses tout, Hannibal te méprisera ; si tu ne fais rien à la légère, il te craindra. Je ne te dis pas pourtant de ne rien faire, mais, dans ton action, de te laisser conduire par la raison, non par la fortune : de rester toujours maître de toi et de tous tes actes ; d'être armé et aux aguets ; de ne pas manquer l'occasion qui t'est favorable, de ne pas en offrir de favorable à l'ennemi. Pour qui ne se hâte pas, tout est clair et sûr ; la précipitation est imprudente et aveugle”.

## Départ des consuls aux armées

### 40

La réponse du consul n'eut rien de gai : il déclara ce que disait Fabius plus vrai que facile à exécuter. Au dictateur, dit-il, son maître de la cavalerie avait été insupportable ; qu'est-ce qu'un consul, contre un collègue séditieux et téméraire, aurait de force et d'autorité ? Personnellement, après son premier consulat, il n'avait échappé qu'à demi brûlé au feu des haines populaires ; il souhaitait que tout arrivât à souhait ; mais s'il survenait quelque malheur, il offrirait sa tête aux armes des ennemis plutôt qu'aux suffrages de ses concitoyens irrités. Après cet entretien, Paul-Émile partit, escorté, dit-on, par les premiers des patriciens ; le consul plébéen fut escorté par sa plèbe, dont la foule était plus considérable, quoique les autorités en fussent absentes.

Quand ils furent arrivés au camp, l'armée nouvelle et l'armée ancienne ayant été mélangées, et un double camp établi, le nouveau, le plus petit, étant le plus près d'Hannibal, l'ancien contenant la plupart et toute l'élite des soldats, les consuls de l'année précédente furent l'un, Marcus Atilius, qui faisait valoir son âge, renvoyé à Rome, l'autre, Geminus Servilius, mis, dans le petit camp, à la tête d'une légion romaine et de deux mille fantassins et cavaliers alliés. Hannibal, lui, quoiqu'il vît les troupes ennemies augmentées de moitié, se réjouit étonnamment de l'arrivée des consuls. Non seulement, en effet, il n'avait plus rien des vivres enlevés dans le pays au jour le jour, mais il ne restait pas même un endroit où il pût en enlever encore, tout le blé, de tous côtés, comme les campagnes étaient trop peu sûres, ayant été transporté dans les villes fortifiées, de sorte qu'il restait à peine à Hannibal (on l'a reconnu par la suite) dix jours de blé, et que les Espagnols, par suite de la disette, se préparaient à désertter, si l'on avait laissé mûrir les événements.

## Varron obtient un succès

### 41

Mais l'imprudence, la précipitation du consul Varron reçurent de la fortune même matière à s'exercer : les Romains chassant des pillards, dans un combat né d'une sortie spontanée des soldats plutôt que d'un plan préparé et des ordres des généraux, les Carthaginois leur furent très inférieurs : on en tua dix-sept cents environ, les Romains et leurs alliés ne perdant pas plus de cent hommes. Mais, comme les vainqueurs poursuivaient en désordre l'ennemi, ils furent arrêtés, de crainte d'une embuscade, par le consul Paul-Émile, qui commandait ce jour-là - car les deux consuls commandaient chacun un jour sur deux, — quoique Varron s'indignât, et vociférât qu'on leur enlevait l'ennemi des mains, et qu'on aurait pu terminer la guerre, si l'on ne s'était ainsi arrêté.

Hannibal ne fut pas très affligé de cet échec ; il pensa plutôt qu'il servirait comme d'amorce à l'imprudence du consul le plus hardi et des soldats, surtout des nouveaux. Toutes les affaires de l'ennemi ne lui étaient pas moins connues que les siennes : il savait que les chefs étaient différents et en désaccord, qu'il y avait presque deux tiers de recrues parmi les soldats de l'armée. Aussi, pensant qu'il avait là un endroit et un moment favorables à une embuscade, la nuit suivante, ses soldats n'emportant que leurs armes, il laisse son camp plein de tous les biens de l'armée et des soldats, et, franchissant les hauteurs les plus proches, cache à gauche son infanterie rangée en bataille, à droite sa cavalerie, et fait passer les bagages par la vallée située entre ces deux monts, afin, quand l'ennemi sera occupé à piller le camp, abandonné, en apparence, par la fuite de ses maîtres, de l'écraser par surprise dans cet embarras. Il laisse dans le camp des feux nombreux, afin de faire croire que, pendant le temps qui lui est nécessaire pour prendre, en fuyant, une assez grande avance, il a voulu, par cet aspect trompeur de son camp, comme il a trompé Fabius l'année précédente, retenir sur place les consuls.

## La ruse d'Hannibal est découverte

42

Quand il fit jour, d'abord le retrait des postes ennemis, puis, quand on s'approcha, un silence insolite étonnèrent les soldats romains. Une fois qu'on a bien reconnu que le camp est désert, on voit accourir au prétoire des consuls une foule annonçant que l'ennemi a fui si précipitamment, qu'il a laissé dans son camp les tentes dressées, et, pour dissimuler sa fuite, beaucoup de feux allumés. Un cri s'élève, demandant qu'on fasse sortir l'armée, qu'on la mène à la poursuite des ennemis, et, sans attendre, au pillage de leur camp ; et l'un des deux consuls semblait un des soldats de cette foule. Paul-Émile, au contraire, disait et redisait qu'il fallait être prudent et prendre garde ; à la fin, n'ayant plus d'autre moyen de contenir la sédition et son chef, il envoie en reconnaissance le préfet de cavalerie Marius Statilius avec un escadron lucain.

Arrivé à cheval aux portes du camp, Statilius ordonna de rester hors du retranchement à tous ses cavaliers, sauf à deux, avec lesquels il le franchit ; après avoir tout observé soigneusement, il vient annoncer qu'il s'agit certainement d'un stratagème : les feux n'ont été laissés que dans la partie du camp qui regarde les Romains, les tentes sont ouvertes, et tous les objets précieux exposés à portée de la main ; à certains endroits, il a vu, éparses dans les rues du camp, des pièces d'argenterie offertes, en quelque sorte, au pillage. Ces nouvelles, faites pour détourner de leur envie les cœurs des soldats, les enflammèrent ; et comme ils criaient que, faute de signal, ils iraient là-bas sans généraux, il y eut un général qui ne leur fit pas défaut : sur-le-champ, Varron donna le signal du départ. Paul-Émile, de lui-même, restait circonspect ; n'ayant, en outre, reçu des poulets aucun auspice favorable, il le fit annoncer à son collègue qui, déjà, faisait passer les portes aux enseignes. Quoique Varron en eût du dépit, le malheur récent de Flaminius, et le souvenir de la défaite navale du consul Claudius, pendant la première guerre punique, frappèrent son âme d'une crainte religieuse. Ce furent presque les dieux eux-mêmes qui, ce jour-là, différèrent, plutôt qu'ils n'arrêtèrent, la ruine qui menaçait les Romains ; en effet, par un coup du hasard, alors que le consul ordonnait de rentrer au camp, sans être obéi de ses soldats, deux esclaves, — l'un appartenant à un cavalier de Formies, l'autre à un cavalier de Sidicinium, — qui avaient été pris avec des fourrageurs par les Numides, s'enfuirent ce jour-là et revinrent à leurs maîtres ; et, amenés aux consuls, ils leur annoncent que, derrière les hauteurs les plus proches, toute l'armée d'Hannibal est embusquée. Leur arrivée opportune rendit aux consuls leur autorité, alors que la soif de popularité de l'un d'eux avait, par une coupable condescendance, détruit, auprès des soldats, d'abord sa propre majesté.



## Dans la plaine de Cannes (début de l'été 216)

### 43

Quand Hannibal vit que les Romains n'avaient eu là qu'un mouvement inconsidéré, plutôt qu'un emportement téméraire poussé jusqu'aux décisions extrêmes, sa ruse étant découverte et vaine, il rentra dans son camp. Il ne put y rester longtemps, faute de blé ; et de nouveaux projets naissaient chaque jour non seulement chez les soldats de Carthage, mélange trouble de toutes sortes de nations, mais chez leur chef lui-même. En effet, tandis qu'on avait entendu en premier lieu les murmures, puis les clameurs ouvertes des soldats réclamant la solde qu'on leur devait, et se plaignant d'abord du prix des vivres, ensuite de la faim, tandis que le bruit courait que les mercenaires, surtout espagnols, avaient décidé de désertir, Hannibal lui-même, par moments, agita, dit-on, l'idée de s'enfuir en Gaule, en abandonnant toute son infanterie pour s'arracher de là avec ses cavaliers.

Tels étant les projets et l'état des esprits au camp, il se décida alors à partir pour les régions plus chaudes, et, par suite, aux moissons plus mûres, de l'Apulie, dans la pensée aussi que, plus il s'éloignerait de l'ennemi, plus les désertions seraient malaisées à des esprits légers. Il partit de nuit, après avoir, comme la première fois, fait allumer des feux, et en laissant en vue quelques tentes, pour que la crainte d'une ruse semblable à la première retînt les Romains. Mais le même Lucanien, Statilius, après avoir exploré tout le terrain au-delà du camp et derrière les monts, ayant rapporté qu'il avait vu, de loin, l'ennemi en marche, on commença à agiter des projets de poursuite. Comme chacun des deux consuls gardait une opinion conforme à celle qu'il avait toujours eue, mais que presque tous, dans l'armée, approuvaient Varron, et personne Paul-Émile, sauf Servilius, consul de l'année précédente, suivant l'avis de la majorité, on partit, sous la pression du destin, pour Cannes, que devait illustrer un désastre romain. Près de ce village, Hannibal avait établi son camp, ayant à dos le vent Vulturne qui, dans ces plaines brûlées par suite de la sécheresse, transporte des nuages de poussière. Cela lui fut très commode pour son camp lui-même, et allait lui être salutaire au plus haut point quand on mettrait les armées en lignes, les Carthaginois, tournés de façon que le vent ne leur souffle que dans le dos, ayant à combattre un ennemi aveuglé par des nuages de poussière.

## Installation des camps romains

44

Les consuls poursuivant le Carthaginois en faisant bien éclairer leur marche, après leur arrivée à Cannes, quand ils eurent l'ennemi en vue, établirent deux camps fortifiés, en gardant à peu près le même intervalle qu'à Géréonium, et en y répartissant leurs troupes comme avant. L'Aufidus, coulant près de ces deux camps, permettait aux hommes d'aller à l'eau au point où chacun le trouvait le plus commode, mais non sans combat ; cependant, du petit camp, qui était au-delà de l'Aufidus, les Romains allaient à l'eau plus librement, parce que, sur cette rive, il n'y avait pas de troupes ennemies. Hannibal, espérant maintenant qu'en cet endroit, fait pour les combats de la cavalerie, — partie de ses forces qui le rendait invincible, — les consuls lui fourniraient le moyen de livrer bataille, met en ligne son armée, et, en lançant en avant ses Numides, provoque l'ennemi. Voilà le camp romain à nouveau troublé par un soulèvement des soldats et le désaccord entre les consuls, Paul-Émile objectant à Varron l'imprudencence de Sempronius et de Flaminius, Varron objectant à Paul-Émile que c'était un prétexte commode, pour les généraux peureux et inactifs, que l'exemple de Fabius ; tous deux attestant les dieux et les hommes, l'un, qu'il n'y avait nullement de sa faute si déjà Hannibal possédait l'Italie comme par droit d'usage ; que lui, Varron, son collègue le retenait enchaîné ; qu'on enlevait leur fer, leur armure aux soldats irrités et désireux de se battre ; l'autre, que s'il arrivait quelque chose aux légions, lancées, livrées à un combat irréfléchi et imprudent, il en déclinait d'avance toute responsabilité, quoique prêt à prendre part à tous les dangers : son collègue n'avait qu'à veiller à ce que les hommes qui avaient la langue prompte et imprudente eussent le bras aussi fort dans le combat !

## Les Romains s'apprêtent à livrer bataille (1er-2 août 216)

45

Tandis qu'on perd le temps en disputes plus qu'en délibérations, Hannibal, ramenant des lignes, qu'il avait tenues jusqu'à une heure avancée du jour, toutes ses troupes au camp, sauf les Numides, envoie ceux-ci attaquer au-delà du fleuve les Romains qui vont à l'eau. Cette troupe en désordre, les Numides, à peine après, avoir pris pied sur le bord, la mettent en fuite par leurs cris et leur attaque tumultueuse ; puis ils se laissent emporter jusqu'à un poste situé en avant du retranchement, et jusqu'aux portes mêmes du camp. Il parut, pour le coup, si honteux aux Romains, de voir des auxiliaires, des irréguliers venir maintenant effrayer même leur camp, qu'une seule cause les empêcha de passer aussitôt le fleuve et de se mettre en lignes, ce fut que le commandement en chef était, ce jour-là, aux mains de Paul-Émile. Aussi, le lendemain, Varron, à qui le sort donnait le commandement, sans consulter nullement son collègue, arbora le signal du combat, et, ses troupes rangées en bataille, leur fit passer le fleuve, suivi de Paul-Émile, qui pouvait plutôt ne pas approuver que ne pas appuyer son dessein. Le fleuve passé, les consuls joignent à leurs troupes celles qu'ils avaient placées dans le petit camp, et rangent ainsi leur front de bataille : à l'aile droite, la plus proche du fleuve, ils mettent les Romains, cavaliers, puis fantassins ; l'aile gauche fut occupée, à l'extrémité, par les cavaliers des alliés, puis, en allant vers l'intérieur de la ligne, par leurs fantassins, qui rejoignaient vers le centre les légions romaines ; les troupes de jet, avec les autres auxiliaires légèrement armés, formèrent la première ligne. Les consuls commandaient les ailes, Terentius (Varron) la gauche, Paul-Émile la droite ; Geminus Servilius dut veiller sur le centre du combat.

## L'armée d'Hannibal

46

À l'aube, Hannibal, ayant envoyé en avant les Baléares et le reste des troupes légères, passa le fleuve, et il plaçait chaque corps, à mesure qu'il avait traversé, dans sa ligne de bataille ; les cavaliers gaulois et espagnols près de la rive, à l'aile gauche, en face de la cavalerie romaine, l'aile droite étant confiée aux cavaliers Numides, et le centre de la ligne solidement tenu par l'infanterie dont les Africains constituaient les deux ailes, tandis qu'entre eux, au milieu, étaient les Gaulois et les Espagnols. Les Africains, on les aurait pris pour des Romains, tant ils portaient des armes prises à la Trébie et surtout à Trasimène. Les Gaulois et les Espagnols avaient de grands boucliers presque de même forme, mais leurs épées étaient inégales et différentes : chez les Gaulois, très longues et sans pointe ; chez l'Espagnol, habitué à frapper de pointe plutôt que de taille, courtes, par-là faciles à manier, et pointues. Plus que l'attitude de tous les autres combattants, celle des soldats de ces deux peuples, et par leur taille, et par leur aspect, était terrible. Les Gaulois, au-dessus du nombril, étaient nus ; les Espagnols s'étaient mis en ligne avec des tuniques de lin bordées de pourpre, éblouissantes par leur merveilleuse blancheur. Le nombre total des fantassins alors en ligne était de quarante mille, et de dix mille celui des cavaliers. Les généraux commandant les ailes étaient à gauche Hasdrubal, à droite Maharbal ; le centre, Hannibal lui-même le commanda, avec son frère. Magon. Le soleil, que les adversaires se fussent placés à dessein ou se trouvassent par hasard ainsi, était, fort opportunément, de côté pour les deux lignes, les Romains étant tournés vers le midi, les Carthaginois vers le nord ; mais le vent, — les habitants de la région l'appellent Vulture - se levant contre les Romains, et leur roulant au visage beaucoup de poussière leur ôtait la vue.

## Résultats d'abord incertains

47

Le cri d'attaque poussé, on se courut sus avec les troupes auxiliaires, et le combat fut engagé d'abord par l'infanterie légère ; ensuite les cavaliers gaulois et espagnols de l'aile gauche et l'aile droite romaine se chargèrent, mais point du tout comme dans les combats ordinaires de cavalerie ; il fallait en effet se charger de front, car, sans laisser aucun espace pour évoluer à l'entour, d'un côté le fleuve, de l'autre l'infanterie enfermaient les cavaliers. Dans les efforts qu'ils faisaient, des deux côtés, droit devant eux, les chevaux finissaient par être immobilisés et serrés dans la mêlée, les hommes, s'empoignant à bras-le-corps, se jetaient à bas de cheval. C'était déjà, en grande partie, une lutte d'infanterie. Toutefois ce combat est plus violent que long ; repoussés, les cavaliers romains tournent le dos.

Vers la fin du combat de cavalerie s'engagea la bataille d'infanterie, d'abord égale par les forces et par le courage, tant que tinrent ferme les rangs des Gaulois et des Espagnols ; enfin les Romains, par des efforts longs et répétés de leur front rectiligne et de leurs lignes épaisses, ébranlèrent le coin ennemi, trop mince et par là peu solide, qui faisait saillie devant le front carthaginois. Les ennemis une fois ébranlés et se repliant précipitamment, les Romains les pressèrent, et, continuant leur mouvement, furent entraînés d'abord, par ces troupes dont la peur précipitait la fuite, au centre de la ligne ennemie, et enfin, nul ne leur résistant, arrivèrent aux Africains des réserves, qui s'étaient établis à droite et à gauche de façon à former deux ailes en retrait, le centre, où se trouvaient les Gaulois et les Espagnols, formant un peu saillie. Quand ce coin saillant, repoussé, rectifia la ligne ennemie, puis, reculant toujours, arriva même à en creuser le centre, les Africains, qui déjà avaient formé le croissant, voyant les Romains se précipiter sans précaution au centre, les tournèrent par les ailes ; bientôt, en étirant celles-ci, ils enfermèrent leurs ennemis même par derrière. Alors les Romains, après ce premier combat sans résultat, laissant les Gaulois et les Espagnols qu'ils avaient massacrés pendant qu'ils montraient le dos, commencent contre les Africains un combat nouveau, inégal non seulement parce qu'ils sont encerclés, mais parce que, fatigués, ils luttent contre des adversaires frais et pleins d'ardeur.

## Déroute des Romains

48

Déjà aussi à l'aile gauche romaine, où les cavaliers alliés faisaient face aux Numides, le combat s'était engagé, lent d'abord, et commencé par une ruse digne des Carthaginois. Environ cinq cents Numides qui portaient, en dehors de leurs armes habituelles, défensives et offensives, des glaives cachés sous leur cuirasse, ayant, comme s'ils désertaient, quitté les leurs, le bouclier sur le dos, et galopé jusqu'à l'ennemi, sautent brusquement de cheval, et, jetant boucliers et javelots aux pieds des Romains, sont reçus au milieu de leurs lignes et conduits au dernier rang, avec l'ordre de rester là derrière. Tandis que le combat s'engageait de tous côtés, ils restèrent tranquilles ; mais quand tous les esprits, tous les yeux furent occupés de la bataille, alors, saisissant les boucliers étendus çà et là à terre parmi les monceaux de morts, ils attaquent par derrière les lignes des Romains, et, les frappant dans le dos, leur coupant les jarrets, en font un grand massacre, et provoquent une peur et un désordre encore bien plus grands. Comme il y avait, chez les Romains, ici la terreur et la fuite, là une lutte acharnée mais déjà sans grand espoir, Hasdrubal, qui commandait de ce côté, retirant du centre les Numides, parce qu'ils combattaient mollement ceux qui leur faisaient face, les envoie çà et là poursuivre les fuyards, et adjoint les cavaliers espagnols et gaulois aux Africains, déjà plus fatigués, ou presque, de tuer que de combattre.

## La mort de Paul-Émile

49

De l'autre côté de la bataille, Paul-Émile, quoique gravement blessé, dès le début de l'action, par une balle de fronde, charge souvent Hannibal avec un corps de troupes en rangs serrés, et sur plusieurs points rétablit le combat ; il est protégé par des cavaliers romains qui, à la fin, abandonnent leurs chevaux, parce que la force de conduire le sien manque au consul. À certain messenger annonçant alors à Hannibal l'ordre, donné par le consul à ses cavaliers, de mettre pied à terre, Hannibal répondit, d'après la tradition : "Mieux vaudrait qu'il me les livrât tout enchaînés !" Ce combat des cavaliers à pied fut ce qu'il devait être quand la victoire des ennemis ne faisait plus de doute, alors que les vaincus préféraient la mort sur place à la fuite, et que les vainqueurs, irrités contre ces hommes qui retardaient leur victoire, massacraient ceux qu'ils ne pouvaient déloger. Ils les délogèrent cependant quand il n'en resta plus qu'un petit nombre, accablé par sa fatigue et ses blessures ; alors tous se dispersèrent, et ceux qui le pouvaient cherchaient des chevaux pour fuir. Cneius Lentulus, tribun militaire, voyant, en passant à cheval, le consul, couvert de sang, assis sur une pierre, lui dit : "Lucius Aemilius, toi que, seul, les dieux doivent regarder comme innocent de la faute qui nous vaut le désastre de ce jour, prends mon cheval, tant qu'il te reste quelques forces, et que, t'accompagnant, je peux te hisser sur lui et te protéger. Ne rends pas cette bataille funeste par la mort d'un consul ; il y aura déjà, sans cela, assez de larmes et d'affliction." Le consul lui répond : "Pour toi, Cneius Cornelius, sois content de ton courage ; mais garde-toi, par une vaine pitié, de perdre le peu de temps que tu as pour échapper aux mains de l'ennemi. Pars ; dis, publiquement, aux sénateurs de fortifier Rome, et, avant l'arrivée de l'ennemi vainqueur, de garnir solidement la ville de troupes ; dis aussi, en particulier, à Quintus Fabius, que c'est en se rappelant ses préceptes que Lucius Aemilius a vécu jusqu'à maintenant, et qu'il meurt. Pour moi, laisse-moi mourir avec mes soldats ici massacrés, afin qu'on ne m'accuse pas de nouveau à ma sortie du consulat, ou que je ne me dresse pas en accusateur de mon collègue, pour protéger mon innocence en présentant des griefs contre autrui ! "

Comme ils parlaient ainsi, d'abord une foule de citoyens en fuite, puis les ennemis les surprirent ; le consul, qu'ils ne reconnurent pas, fut accablé de traits ; Lentulus, au milieu du tumulte, fut emporté au loin par son cheval

Alors de tous côtés, on fuit en désordre. Sept mille hommes se réfugièrent dans le petit camp, dix mille dans le grand, deux mille environ dans le village même de Cannes ; aucune fortification ne le protégeant, ceux-ci furent aussitôt cernés par Carthalo et ses cavaliers.

L'autre consul ne s'étant, soit par hasard, soit à dessein, mêlé à aucune troupe de fuyards, avec cinquante cavaliers environ parvint à Venouse. Quarante-cinq mille cinq cents fantassins et deux mille sept cents cavaliers, composés, en quantités à peu près égales, de citoyens et d'alliés, furent tués, dit-on, et, parmi eux, les deux questeurs des consuls, Lucius Atilius et Lucius Furius Bibaculus, ainsi que vingt-neuf tribuns militaires ; certains anciens consuls, anciens préteurs et anciens édiles, parmi lesquels on comptait Cneius Servilius Gemillus et Marcus Minucius, qui avait été maître de la cavalerie l'année précédente et consul quelques années avant ; en outre quatre-vingts sénateurs, ou

personnages ayant géré des magistratures telles qu'ils devaient être choisis comme sénateurs : ils s'étaient engagés comme soldats dans les légions. Comme prisonniers, il y eut, dit-on, dans cette bataille, trois mille fantassins et quinze cents cavaliers.



## Bilan de la bataille

### 50

Telle est la bataille de Cannes, aussi célèbre que la défaite de l'Allia, mais d'un côté, par les événements qui la suivirent, plus supportable qu'elle, parce que l'ennemi s'arrêta ; de l'autre, par le massacre de l'armée, plus grave et plus affreuse. Si, en effet, la fuite de l'Allia découvrit Rome, elle sauva l'armée ; au contraire, le consul en fuite fut suivi de cinquante hommes à peine ; et de l'autre consul, qui mourait, presque toute l'armée partagea le sort.

Comme, dans les deux camps, une foule de soldats à moitié armés se trouvait sans chefs, ceux du grand camp envoient dire aux autres de profiter de ce que les ennemis - fatigués du combat, puis des festins qu'ils ont faits dans la joie de la victoire - sont accablés par le repos de la nuit, pour venir les rejoindre : en une seule colonne on partira ensuite pour Canusium. Cette proposition, les uns la repoussent absolument : pourquoi, disent-ils, ceux qui les mandent ne viennent-ils pas eux-mêmes, puisqu'ils peuvent aussi bien les rejoindre ? Sans doute, parce que tout l'intervalle entre les deux camps est plein d'ennemis, et qu'ils aiment mieux exposer à un si grand danger la vie d'autrui que la leur. À d'autres réfugiés du petit camp, c'était moins la proposition qui déplaisait que le courage qui manquait. Alors le tribun militaire Publius Sempronius Tuditanus dit :

“Préférez-vous donc être pris par l'ennemi le plus cupide et le plus cruel, vous voir évaluer par tête et réclamer une rançon par des gens qui vous demanderont si vous êtes citoyen romain ou allié latin, afin que par vos outrages et vos misères on cherche à faire honneur à autrui ? Non, n'est-ce pas ; si, du moins, du consul Lucius Aemilius, qui préféra une belle mort à une vie déshonorée, et de tant d'hommes si braves, qui gisent en monceaux autour de lui, vous êtes les concitoyens. Alors, avant que le jour nous arrête et que des troupes ennemies plus nombreuses nous barrent la route, à travers ces soldats qui, ne connaissant ni rangs ni ordre, crient devant nos portes, faisons une sortie. Le fer et l'audace s'ouvrent un chemin à travers les ennemis, si serrés qu'ils soient ; en formant le coin contre cette troupe dispersée et désunie, on peut la fendre comme s'il n'y avait pas d'obstacle. Ainsi ; venez avec moi, vous qui voulez sauver et vous-mêmes, et l'État !

Quand il a dit ces mots, il tire son glaive, et, formant ses hommes en coin, s'avance à travers les ennemis. Du côté droit, sur lequel, comme il était découvert, les Numides lançaient des javelots, ils firent passer leur bouclier, et ils arrivèrent, au nombre de six cents environ, au grand camp ; ils en repartent sans s'arrêter, unis à une autre colonne importante, et parviennent sains et saufs à Canusium. Les vaincus agissaient ainsi sous l'impulsion des sentiments que donnaient à chacun d'eux leur caractère ou le hasard, plutôt que par réflexion personnelle ou sur l'ordre de quelqu'un.

## Après la victoire

### 51

Alors que tous les chefs carthaginois, entourant Hannibal victorieux, le félicitaient, et lui conseillaient, après avoir terminé une guerre si importante, de prendre, pendant le reste du jour et la nuit suivante, du repos pour lui-même et d'en donner à ses soldats fatigués, Maharbal, commandant de la cavalerie, pensant qu'il ne fallait pas tarder un instant, lui dit : "Ah ! Sache plutôt ce que te vaut cette bataille ! Dans quatre jours, vainqueur, tu dîneras au Capitole. Suis-moi ; avec les cavaliers, de façon qu'on apprenne mon arrivée avant de la savoir prochaine, je te précéderai." Hannibal trouva ce dessein trop beau et trop grand pour pouvoir l'adopter aussitôt. Aussi dit-il à Maharbal qu'il louait son intention, mais qu'il fallait du temps pour peser son conseil. Alors Maharbal : "Les dieux - ce n'est pas étonnant - n'ont pas tout donné au même homme ; tu sais vaincre, Hannibal ; tu ne sais pas profiter de la victoire." On croit bien que ce retard d'un jour sauva Rome et l'empire.

Le lendemain, dès qu'il fait jour, les Carthaginois se mettent à ramasser les dépouilles, et à contempler le carnage, affreux même pour des ennemis. Là gisaient des milliers de Romains, fantassins et cavaliers, pêle-mêle, comme le hasard pendant le combat les avait réunis, ou pendant la fuite. Certains, se levant du milieu des cadavres, sanglants, réveillés par le froid du matin qui pinçait leurs plaies, furent tués par les ennemis ; certains, même parmi les gisants, furent trouvés vivants, les cuisses ou les jarrets coupés, et ils mettaient à nu leur cou et leur gorge, en demandant qu'on répandît ce qui leur restait de sang ; on en trouva certains la tête enfouie dans la terre creusée, et l'on voyait bien qu'ils s'étaient fait eux-mêmes ces trous, et qu'en se couvrant le visage de terre amoncelée, ils s'étaient étouffés. Ce qui attira le plus tous les regards, ce fut un Numide que, de dessous un Romain mort, on retira vivant, mais le nez et les oreilles déchirés, le Romain, dont les mains ne pouvaient plus tenir une arme, mais dont la colère tournait à la rage, ayant lacéré de ses dents son adversaire en expirant.

## La reddition du camp romain

52

Après qu'on a ramassé les dépouilles jusqu'à une heure avancée du jour, Hannibal conduit ses troupes à l'attaque du petit camp, et avant tout, par un bras de tranchée, interdit à ses occupants l'accès du fleuve ; d'ailleurs tous les Romains, accablés par les fatigues, les veilles, les blessures mêmes, se rendirent plus tôt encore qu'il ne l'espérait. S'étant mis d'accord avec le Carthaginois pour livrer leurs armes et leurs chevaux ; pour une rançon, par tête, de trois cents deniers au quadriges pour les Romains, deux cents pour les alliés et cent pour les esclaves ; enfin pour être, cette somme une fois versée, renvoyés chacun avec un vêtement, ils reçurent les ennemis dans le camp, et furent tous mis sous bonne garde, les citoyens romains séparés des alliés. Tandis que, là, on perd du temps, au grand camp, lorsque ceux de ses occupants qui avaient assez de force et de courage, — quatre mille hommes environ, et deux cents cavaliers - les uns par groupes, les autres en se dispersant çà et là dans les champs, ce qui n'était pas le moins sûr, se furent réfugiés à Canusium, les blessés et les lâches livrèrent à l'ennemi le camp lui-même, aux mêmes conditions que le petit. Les Carthaginois firent là un énorme butin ; et, en dehors des chevaux, des hommes, et de l'argent à l'occasion, — il y en avait surtout sur les phalères des chevaux ; car, pour manger, on se servait très peu de vaisselle d'argent, surtout en campagne - tout le reste du butin fut livré au pillage. Puis Hannibal ordonna de rassembler, pour les enterrer, les cadavres des siens. Il y en eut, dit-on, huit mille environ, des soldats les plus braves. Le corps du consul romain fut aussi recherché et enseveli, d'après certains auteurs.

Quant aux réfugiés de Canusium, une Apulienne nommée Busa, connue pour sa naissance et sa fortune, en voyant les Canusini se contenter de les recevoir dans leurs murs et leurs maisons, les fournit de vivres, de vêtements, même d'argent pour la route ; en raison de cette munificence, plus tard, la guerre terminée, elle obtint des honneurs du sénat.

## Complot des officiers

53

D'autre part, alors qu'il y avait là quatre tribuns militaires : Quintus Fabius Maximus, — de la première légion, — dont le père avait été dictateur l'année précédente ; de la seconde légion, Lucius Publicius Bibulus et Publius Cornelius Scipion, et, de la troisième légion, Appius Claudius Pulcher qui, tout récemment, avait été édile, du consentement de tous, le commandement en chef fut donné à Publius Scipion, tout jeune alors, et à Appius Claudius. Comme ils délibéraient, en petit comité, sur la situation générale, Publius Furius Philus, fils d'un consulaire, leur annonce qu'ils caressent en vain un espoir irréalisable ; la situation de l'État est désespérée, déplorable ; certains jeunes nobles, dont le chef est Marcus Caecilius Metellus, tournent les yeux vers la mer et les navires, pour abandonner l'Italie et se réfugier auprès de quelque roi.

En apprenant ce malheur, non seulement affreux, mais encore nouveau après tant de désastres, les assistants qui, paralysés par la stupeur devant un dessein si monstrueux, restaient cloués sur place et estimaient qu'il fallait convoquer le conseil à ce sujet, s'entendent déclarer "qu'il n'y a pas là sujet à conseil" par le jeune Scipion, chef prédestiné de cette guerre. Il faut, dit-il, oser et agir, non tenir conseil, devant un si grand mal ; ils doivent, tout de suite, l'accompagner, en armes, ceux qui veulent le salut de l'État ; il n'y a pas d'endroit qui, plus que celui où l'on médite de tels projets, soit vraiment un camp ennemi. Scipion se dirige, suivi de quelques compagnons, vers le logis de Métellus ; là, ayant trouvé la réunion de jeunes gens dont on lui avait parlé, il lève son épée nue sur la tête des délibérants, et leur dit :

"En mon âme et conscience, je jure de ne pas abandonner la république du peuple romain, de ne permettre à aucun autre citoyen de l'abandonner ; si j'enfreins sciemment ce serment, alors, que Jupiter très bon, très grand, frappe de la ruine la plus affreuse moi-même, ma maison, ma famille et ma fortune. En ces termes, Marcus Caecilius, j'exige que tu jures, toi, ainsi que tous ceux qui sont ici ; et que celui qui n'aura pas juré sache que ce glaive a été tiré contre lui ! "

Non moins effrayés que s'ils voyaient Hannibal vainqueur, ils jurent tous, et se livrent eux-mêmes à Scipion.

## Après la défaite ; les réactions à Rome

### 54

Au moment où ces faits se passaient à Canusium, arrivèrent à Venusia, auprès du consul, environ quatre mille cinq cents fantassins et cavaliers que la fuite avait dispersés à travers champs. Les Venusini, ayant réparti tous ces hommes dans les familles pour qu'on les y reçût et les traitât bien, donnèrent à chaque cavalier des toges, des tuniques et vingt-cinq deniers au quadriges, au fantassin dix deniers, des armes à ceux qui en manquaient, et se conduisirent pour tout le reste, à titre public et privé, de façon hospitalière, rivalisant pour voir si une femme de Canusium vaincrait par ses bons offices le peuple de Venusia. Mais le fardeau se faisait plus lourd pour Busa à cause de la masse des soldats ; ils étaient déjà dix mille environ ; et Appius et Scipion, quand ils apprennent qu'un des consuls est sain et sauf, lui envoient aussitôt dire combien ils ont, avec eux de troupes d'infanterie et de cavalerie, et demander en même temps s'il leur ordonne d'amener cette armée à Venusia, ou de rester à Canusium. Varron lui-même fit passer ses troupes à Canusium ; et déjà il y avait là quelque apparence d'une armée consulaire, capable de se défendre contre l'ennemi au moins à l'abri de remparts, sinon par ses seules armes.

À Rome on avait annoncé non pas qu'il survivait fût-ce ces simples débris des forces de citoyens et d'alliés, mais que l'armée et ses chefs avaient été massacrés et toutes les troupes anéanties. Jamais, la ville restant sauve, il n'y eut autant de peur et de tumulte entre les murs de Rome. Aussi je reculerai devant la tâche, et n'entreprendrai pas de raconter des scènes qu'en les dépeignant je rendrais inférieures à la réalité. Après la perte d'un consul et d'une armée à Trasimène, l'année précédente, ce n'était pas maintenant une blessure s'ajoutant à une blessure, mais un désastre bien plus grand qu'on annonçait : deux consuls et deux armées consulaires étaient perdus ; il n'y avait plus de camp, plus de général ni de soldat romain, Hannibal devenait maître de l'Apulie, du Samnium, et, déjà, de presque toute l'Italie. Aucune autre nation assurément, n'aurait supporté une telle masse de maux sans en être écrasée. Essayez de la comparer à la défaite navale des Carthaginois aux îles Aegates, défaite qui, brisant leurs forces, leur fit céder la Sicile et la Sardaigne et accepter de payer impôts et tribut ; ou à la défaite d'Afrique à laquelle succomba plus tard ce même Hannibal ; elles ne sont en rien comparables, si ce n'est qu'on supporta ces dernières avec moins de courage.

## Attitude énergique de Fabius Maximus

55

Publius Furius Philus et Marcus Pomponius, préteurs, convoquèrent le sénat à la curie Hostilia, pour délibérer sur la défense de la ville ; ils ne doutaient pas, en effet, que, les armées romaines étant détruites, l'ennemi vînt bientôt attaquer Rome, seule chose qui lui restât à faire dans cette guerre. Comme, dans ces malheurs immenses, mais mal connus, on n'arrivait pas même à bien prendre une décision ; comme, devant la curie, retentissaient les lamentations des femmes, et que, les pertes n'ayant pas été publiées, on pleurait, dans presque toutes les maisons, les vivants aussi bien que les morts, Quintus Fabius Maximus proposa d'envoyer des cavaliers sans bagages sur la voie Appienne et la voie Latine, pour interroger les soldats qu'ils rencontreraient - quelques-uns se seraient certainement dispersés dans leur fuite - et venir rapporter à Rome quel était le sort des consuls et des armées, puis, si les Immortels, ayant pitié de l'empire, avaient laissé subsister quelque chose de romain, où étaient ces troupes, où s'était dirigé Hannibal après la bataille, ce qu'il préparait, ce qu'il faisait et ce qu'il avait l'intention de faire. Tout cela, dit Fabius, il faut que l'observent et le reconnaissent des jeunes gens actifs ; mais voici ce que doivent faire les sénateurs eux-mêmes, puisqu'il n'y a pas assez de magistrats : il faut qu'ils suppriment, dans Rome, l'agitation et l'effroi ; qu'ils écartent les femmes de la rue, et les forcent toutes à rester à l'intérieur de leur seuil ; qu'ils empêchent les lamentations en commun des familles, imposent le silence à la ville, fassent conduire aux préteurs les porteurs de nouvelles, quoi qu'elles concernent - chaque particulier devant attendre chez lui le messenger qui se portera garant du sort des siens ; — il faut en outre que les sénateurs placent des gardes aux portes, pour empêcher tout le monde de quitter Rome, et forcer les gens à n'espérer de salut que du salut de la ville et des remparts. C'est une fois le tumulte apaisé qu'il faudra rappeler les sénateurs à la curie, et délibérer sur la défense de la ville.

## La situation à Rome

### 56

Tous s'étant rangés à cet avis, ce fut seulement quand les magistrats eurent fait partir du forum la foule, et que les sénateurs, allant de tous côtés apaiser les troubles, se furent séparés, qu'on apporta une lettre du consul Caius Terentius (Varron) ; le consul Lucius Aemilius et l'armée avaient été - disait-il - massacrés ; il était lui-même à Canusium, en train de rassembler les débris d'une si grande défaite, comme ceux d'un naufrage ; il avait là dix mille soldats environ, désorganisés, débandés ; le Carthaginois restait à Cannes, occupé de la rançon de ses prisonniers et du reste de son butin, ne montrant ni l'âme d'un vainqueur, ni l'attitude habituelle d'un grand général en se livrant à ce trafic. Puis les malheurs des particuliers furent, eux aussi, annoncés officiellement dans les maisons, et tant de deuils remplirent la ville, que la fête anniversaire de Cérès fut interrompue, parce que les gens en deuil n'ont pas le droit de la célébrer, et qu'il n'y avait pas, à ce moment, une matrone qui ne fût en deuil. Aussi, afin d'empêcher que, pour la même raison, d'autres cérémonies religieuses, publiques ou privées, fussent également abandonnées, un sénatus-consulte limita le deuil à trente jours.

Mais alors que les sénateurs, les troubles de la ville apaisés, avaient été rappelés à la curie, une autre lettre encore, celle-là de Sicile, fut apportée de la part du propréteur Titus Otacilius : le royaume de Hiéron, disait-il, était ravagé par une flotte punique ; comme il voulait apporter au roi le secours qu'il implorait, on lui avait annoncé qu'une autre flotte était aux îles Aegates, prête et parée pour permettre aux Carthaginois, dès qu'ils s'apercevraient qu'il allait défendre la côte de Syracuse, d'attaquer Lilybée et le reste de la province romaine ; il fallait donc une flotte, si l'on voulait défendre un roi allié et la Sicile.

## Mesures religieuses et militaires

57

Une fois lues les lettres du consul et du préteur, on fut d'avis d'envoyer Marcus Claudius, commandant de la flotte mouillée à Ostie, à Canusium, à l'armée, et d'écrire au consul qu'après avoir remis l'armée à ce préteur, aussitôt que possible, dans la mesure où l'intérêt de l'État le permettrait, il vînt à Rome.

Ce qui effraya encore, outre de si grands désastres, ce fut, entre autres prodiges, que, cette année-là, deux Vestales, Opimia et Floronia, avaient été convaincues d'inceste : l'une fut, selon la coutume, enterrée vivante à la porte Colline, l'autre s'était donnée elle-même la mort ; Lucius Cantilius, scribe pontifical, de ceux qu'on appelle aujourd'hui "petits pontifes", complice de Floronia, fut, sur le comitium, battu de verges par le grand pontife jusqu'à ce qu'il expirât sous les coups. Ce sacrilège ayant été, comme c'est fréquent au milieu de tant de désastres, tourné en prodige, on invita les décevirs à aller consulter les Livres, et l'on envoya à Delphes Quintus Fabius Pictor demander à l'oracle par quelles prières, quelles supplications, les Romains pouvaient apaiser les dieux, et quelle serait la fin de si grands désastres. Cependant, sur l'indication des livres du Destin, on fit plusieurs sacrifices extraordinaires : entre autres, un Gaulois et une Gauloise, un Grec et une Grecque furent enterrés vivants au marché aux boeufs, dans un endroit clos de pierres, arrosé déjà auparavant du sang de victimes humaines, cérémonie religieuse bien peu romaine.

Les dieux bien apaisés, — à ce qu'on pensait, — Marcus Claudius Marcellus envoie, d'Ostie, quinze cents soldats, qu'il avait enrôlés pour la flotte, à Rome, afin de défendre la ville ; lui-même, ayant envoyé en avant une légion d'infanterie de marine, — c'était la troisième légion, — avec ses tribuns militaires, à Teanum des Sidicins, et remis la flotte à son collègue Publius Furius Philus, se dirige peu de jours après vers Canusium à marches forcées. Ensuite Marcus Junius, nommé dictateur sur proposition du sénat, et Tiberius Sempronius, maître de la cavalerie, une levée de troupes ayant été décrétée, enrôlent les jeunes gens depuis l'âge de dix-sept ans, certains portant encore la robe prétexte : on en forma quatre légions et mille cavaliers. Ils envoient de même chez les alliés et dans les pays de nom latin pour en recevoir des soldats, suivant les conventions. Ils font préparer des armes défensives et offensives, d'autres fournitures nécessaires, et décrocher les anciennes dépouilles ennemies des temples et des portiques. Cette levée eut encore un aspect nouveau par suite du manque d'hommes libres et de la nécessité : huit mille jeunes esclaves valides, après qu'on eut demandé à chacun s'il voulait servir, furent achetés par l'État et armés. On préféra ces soldats-là, quoiqu'on pût, pour un moindre prix, racheter les prisonniers.



## Le sort des prisonniers romains

58

En effet Hannibal, plus occupé, après la bataille si heureuse de Cannes, des soucis d'un vainqueur que de ceux d'un belligérant, après avoir (une fois les prisonniers amenés et triés) harangué avec bienveillance, comme auparavant à la Trébie et au lac Trasimène, et renvoyé sans rançon les alliés, adresse aux Romains convoqués eux aussi. — ce qu'il n'avait fait nulle part, jusqu'alors - des paroles assez douces : ce n'est pas, dit-il, une guerre à mort qu'il fait aux Romains ; c'est pour l'honneur et l'empire qu'il lutte. Ses pères ont cédé à la valeur romaine ; il fait, lui, ses efforts pour qu'on cède, en retour, à la fois à sa chance et à sa valeur. Aussi permet-il aux captifs de se racheter ; leur rançon sera, par tête, pour un cavalier, de cinq cents deniers au quadrige, de trois cents pour un fantassin, pour un esclave, de cent. Quoique la rançon ainsi fixée pour les cavaliers fût sensiblement plus forte que celle dont ils avaient convenu en se rendant, ils acceptèrent avec joie n'importe quelle condition pour conclure un arrangement.

On décida qu'ils choisiraient eux-mêmes dix d'entre eux pour se présenter au sénat à Rome, et on accepta comme seule garantie de leur bonne foi le serment qu'ils reviendraient. Avec eux fut envoyé Carthalo, noble Carthaginois, afin que, s'il voyait par hasard les esprits pencher de ce côté, il présentât des conditions de paix. Comme ils étaient sortis du camp, l'un des délégués, dont le caractère n'avait rien de romain, feignant d'avoir oublié quelque chose, rentra au camp carthaginois pour se délier de son serment, et, avant la nuit, rejoignit ses compagnons. Quand on annonça qu'ils venaient vers Rome, un lecteur fut envoyé au-devant de Carthalo pour l'inviter, au nom du dictateur, à sortir avant la nuit du territoire romain.

## Plaidoyer des prisonniers

59

Les délégués des prisonniers obtinrent du dictateur une audience du sénat. Leur chef parla ainsi : “Marcus Junius, et vous, Pères Conscrits, aucun de nous n’ignore que jamais, dans aucun État, on n’a moins estimé les prisonniers de guerre que dans le nôtre ; mais, à moins que notre cause ne nous semble meilleure qu’il n’est légitime, jamais hommes qui méritent moins que nous votre indifférence ne sont tombés au pouvoir de l’ennemi. Ce n’est pas, en effet, pendant la bataille, par peur, que nous avons rendu les armes : après avoir, presque jusqu’à la nuit, debout sur des monceaux de cadavres, prolongé la lutte, nous nous sommes repliés dans notre camp ; le reste du jour et la nuit suivante, quoique accablés par la fatigue et par nos blessures, nous avons défendu nos retranchements ; le lendemain, comme, assiégés par une armée victorieuse, nous ne pouvions plus aller à l’eau, comme nous n’avions plus aucun espoir de percer les lignes serrées de l’ennemi, et que nous ne jugions pas sacrilège, cinquante mille hommes de notre armée ayant été massacrés, qu’il survécût quelques soldats romains à la bataille de Cannes, alors seulement nous avons convenu de la rançon dont le paiement nous libérerait, et les armes qui ne nous étaient plus d’aucun secours, nous les avons livrées à l’ennemi.”

“Nos aïeux aussi, nous le savions, s’étaient rachetés des Gaulois à prix d’or, et vos pères, ces hommes si durs pour les conditions de paix, avaient pourtant envoyé à Tarente des ambassadeurs racheter les prisonniers. Or sur l’Allia, contre les Gaulois, comme à Héraclée, contre Pyrrhus, les deux batailles ne furent pas tant décriées à cause de l’étendue des pertes que de la peur et de la fuite. Les plaines de Cannes, elles, des monceaux de cadavres romains les couvrent ; il ne survit que nous, pour le massacre de qui le fer et les forces ont manqué à l’ennemi. Il y a plus : certains, parmi nous, n’ont pas même paru sur le champ de bataille ; laissés à la garde du camp, la reddition du camp les a fait tomber au pouvoir de l’ennemi.”

“D’aucun citoyen, d’aucun compagnon d’armes je n’envie, certes, le sort ni la condition, et je ne voudrais pas en abaisser d’autres pour me grandir ; ces autres non plus, toutefois (à moins qu’on ne récompense l’agilité des pieds et la vitesse à la course), ceux qui, pour la plupart sans armes, fuyant du champ de bataille, ne se sont pas arrêtés avant Venusia ou Canusium, ne sauraient à juste titre se mettre au-dessus de nous, ni se glorifier d’offrir plus de garanties que nous pour la défense de l’État. Vous aurez, en ces hommes, de bons, de vaillants soldats, mais en nous aussi, qui serons encore plus dévoués à la patrie quand, par un bienfait de votre part, nous aurons été rachetés et rétablis dans notre patrie avec nos droits. Vous enrôlez des hommes de tout âge, de toutes conditions ; j’entends dire qu’on arme huit mille esclaves. Notre nombre n’est pas inférieur ; le prix auquel on peut nous racheter n’est pas plus élevé que celui auquel on les achète... Si je nous comparais à eux, je ferais injure au nom romain.”

“Dans une telle délibération, Pères Conscrits, vous devriez aussi considérer, à mon avis du moins, si sous vouliez être plus durs que vos ancêtres - conduite que nous n’avons en rien méritée - à quel ennemi vous nous abandonneriez : à un Pyrrhus, qui vous considéra, vous, prisonniers, comme des hôtes, ou à un barbare, à un Punique, chez qui, de l’avidité et de la cruauté, on a peine à savoir ce qui l’emporte ? Si vous voyiez les chaînes, la saleté,

l'aspect hideux de vos concitoyens, vous ne seriez, assurément, pas moins émus de ce spectacle que si, de l'autre côté, vous contempriez vos légions couchées sur la plaine de Cannes. Vous pouvez voir l'inquiétude, les larmes de nos parents, debout dans le vestibule de la curie en attendant votre réponse. Quand pour nous, pour les absents, leurs esprits sont en suspens dans une telle inquiétude, quels sont, croyez-vous, les sentiments de ceux-là mêmes dont on discute la vie et la liberté ? “

“Même si (Dius Fidius m'aide !) Hannibal lui-même, contrairement à son naturel, voulait nous traiter avec douceur, nous penserions n'avoir que faire de la vie, après vous avoir paru indignes d'être rachetés par vous. Ils revinrent autrefois à Rome, les prisonniers renvoyés sans rançon par Pyrrhus, mais ils y revinrent avec les ambassadeurs - les premiers personnages de l'État - envoyés pour les racheter ; reviendrais-je dans ma patrie, moi, citoyen dont on aura trouvé que je ne vaudrais pas trois cents deniers ? Chacun a son sentiment, Pères Conscrits. Je sais quel péril courent ma vie et ma liberté ; mais ce qui m'émeut davantage, c'est le danger qu'il y a, pour notre réputation, à repartir d'ici condamnés et repoussés par vous ; que vous avez, en effet, reculé devant la dépense, on ne le croira pas.”

## Refus de racheter les prisonniers

60

Dès qu'il eut fini, de la foule qui était sur le comitium s'éleva un cri lamentable, et tous tendaient les mains vers la curie. En suppliant qu'on leur rendît leurs enfants, leurs frères, leurs parents. Des femmes aussi, poussées par la crainte et la nécessité, s'étaient, sur le forum, mêlées à la foule des hommes. Le sénat, tous témoins écartés, commença à délibérer. Comme les avis y différaient, comme les uns proposaient de racheter les prisonniers aux frais du trésor, les autres de ne faire pour cela aucune dépense publique, mais de ne pas les empêcher de se racheter avec leur fortune personnelle, et si, pour le moment, l'argent manquait à certains, de leur faire un prêt sur le trésor, l'État prenant toutes garanties par cautions et hypothèques sur leurs terres, alors Titus Manlius Torquatus. Homme d'une sévérité antique et, au jugement de la plupart, excessive, invité à donner son avis, parla, dit-un, ainsi :

“Si les délégués des prisonniers avaient seulement demandé pour les hommes qui sont au pouvoir de l'ennemi, d'être rachetés, sans attaquer personne, j'aurais brièvement exposé mon avis ; qu'aurais-je eu à dire, en effet, sinon à vous conseiller d'observer la tradition de nos pères, en donnant un exemple qui est nécessaire pour les opérations militaires ? Mais puisqu'en réalité ils se sont presque glorifiés de s'être rendus à l'ennemi. Et trouvent juste qu'on les préfère non seulement aux captifs pris sur le champ de bataille, mais aux soldats qui se sont réfugiés à Venusia et à Canusium, et au consul Caius Terentius lui-même, je ne vous laisserai rien ignorer, Pères Conscrits, de ce qui s'est passé là-bas.”

“Plût au ciel que ce que je vais vous dire, je pusse le dire à Canusium, devant l'armée elle-même, témoin le plus autorisé de la lâcheté et du courage de chacun, ou que du moins fût ici présent Publius Sempronius, chef qu'ils n'avaient qu'à suivre pour être aujourd'hui soldats dans un camp romain, non prisonniers au pouvoir de l'ennemi. Mais alors que ces Romains - les Carthaginois, fatigués de combattre et joyeux de leur victoire, étant, pour la plupart, rentrés eux aussi dans leur camp - avaient disposé de la nuit pour percer les lignes adverses, et que sept mille hommes en armes pouvaient percer même à travers des ennemis serrés, ils n'ont ni fait cet effort par eux-mêmes, ni voulu suivre un chef. Presque toute la nuit, Publius Sempronius Tuditanus n'a cessé de les conseiller, et de les exhorter, tandis qu'il y avait peu d'ennemis autour du camp, que régnaient le repos et le silence, et que l'ombre pouvait couvrir leur entreprise, à le suivre comme chef ; avant le jour, leur disait-il, ils pouvaient arriver en lieu sûr, dans des villes d'alliés.”

“Si, comme Publius Decius, tribun militaire, le dit, à ce qu'ont rapporté nos aïeux, dans le Samnium ; comme, dans notre jeunesse, pendant la première guerre punique, Marcus Calpurnius Flamma le dit à trois cents volontaires, en les menant s'emparer d'une hauteur située au milieu des ennemis : “Mourons, soldats, et par notre mort arrachons au blocus les légions cernées ! ” si, comme eux, Publius Sempronius vous avait demandé ce sacrifice, je ne vous tiendrais déjà, ni pour des hommes, ni pour des Romains, si aucun de vous ne s'était présenté pour accompagner un tel courage. Mais la route qu'il vous montre vous conduit, aussi bien qu'à la gloire, à votre salut ; elle vous ramène dans votre patrie auprès de vos parents, de vos femmes, de vos enfants. Pour vous sauver, vous manquez de

courage ; que feriez-vous, s'il fallait mourir pour la patrie ? Cinquante mille citoyens et alliés gisent autour de vous, tués en cette journée. Si tant d'exemples de valeur ne vous touchent pas, rien ne vous touchera jamais ; si de telles pertes ne vous font pas faire bon marché de votre vie, rien ne le fera. Libres, sains et saufs, désirez revoir votre patrie ; ou plutôt, désirez-le tant qu'elle est votre patrie, tant que vous en êtes citoyens ; il est trop tard pour désirer la revoir, maintenant que vous êtes frappés de mort civile, étrangers aux droits des citoyens, esclaves des Carthaginois. Vous voulez revenir pour de l'argent à la place que votre lâcheté, votre incapacité vous ont fait perdre ? Publius Sempronius, votre concitoyen, vous ne l'avez pas entendu vous inviter à prendre vos armes et à le suivre ; mais Hannibal, lui, vous l'avez entendu, peu après, vous inviter à livrer votre camp et à rendre vos armes ! “

“Pourquoi, toutefois, accuser ces hommes de lâcheté, quand je peux les accuser de crime ? Ils n'ont pas, seulement, en effet, refusé de suivre qui leur donnait un bon conseil : ils barraient la route à ces braves, ils les retenaient de tous leurs efforts, si, tirant l'épée, des hommes si énergiques n'avaient chassé les lâches. Oui, Publius Sempronius dut percer les troupes de ses concitoyens, avant celles des ennemis ! Est-ce de tels citoyens que la patrie veut revoir ? Si les autres leur avaient ressemblé, elle n'aurait aujourd'hui pas un des citoyens qui combattirent à Cannes. Sur sept mille hommes en armes, il s'en est trouvé six cents pour oser faire une percée, pour rentrer dans leur patrie libres et armés, et ces six cents hommes, les ennemis ne les ont pas arrêtés ; quelle sécurité pensez-vous qu'aurait eue, dans sa marche, une colonne de près de deux légions ! Vous auriez aujourd'hui à Canusium vingt mille hommes en armes, courageux et fidèles, Pères Conscrits.”

“Mais, en réalité, comment ces hommes peuvent-ils être des citoyens bons et fidèles - car, pour courageux, eux-mêmes n'oseraient le dire ? À moins que l'on ne juge qu'ils ont aidé à la sortie, eux qui ont fait leurs efforts pour arrêter cette sortie, ou qu'ils n'envient ni le salut, ni la gloire acquis par leur valeur à ceux qui ont percé, alors qu'ils savent que leur peur et leur lâcheté sont la cause de leur honteuse servitude. Ils ont préféré, cachés dans leurs tentes, attendre à la fois le jour et l'ennemi, alors que dans le silence de la nuit, ils avaient une occasion de sortir.”

“On me dira : pour sortir du camp le courage leur a manqué, mais pour défendre vigoureusement ce camp, ils ont eu du courage ; pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, assiégés, ils ont défendu le retranchement par leurs armes, leurs personnes par le retranchement ; enfin, après avoir osé et souffert le pire, comme, privés de tout le nécessaire, affaiblis par la famine, ils ne pouvaient plus porter leurs armes, ils ont été vaincus par les besoins naturels de l'homme plus que par les armes. L'ennemi, répondrai-je, s'est approché de leur retranchement au lever du soleil ; moins d'une heure après, sans avoir tenté la chance d'un combat, ils ont livré leurs armes et eux-mêmes. Voici les services que vous ont rendus, pendant deux jours, ces soldats : quand il fallait rester en ligne et se battre, ils se sont réfugiés au camp ; quand il fallait se battre pour ses retranchements, ils ont livré le camp, n'étant bons à rien, ni sur le champ de bataille, ni au camp. Et nous vous rachèterions ? Quand il faut sortir du camp, vous hésitez, vous y restez ; quand il est nécessaire d'y rester et de le défendre par les armes, camp, armes, et vous-mêmes, vous livrez tout à l'ennemi. Mon avis, Pères Conscrits, est qu'il ne faut pas plus racheter ces gens-là qu'il ne faut livrer à Hannibal ceux qui, passant au milieu des ennemis, sont sortis du camp, et, par leur haute valeur, se sont redonnés à la patrie.”

## Les suites de la bataille de Cannes

### 61

Quand Manlius eut parlé, quoique la plupart des sénateurs fussent, eux aussi, unis à des captifs par la parenté, non seulement les exemples antérieurs donnés par un État qui, depuis l'antiquité, n'avait jamais eu aucune indulgence pour les prisonniers, mais la somme à dépenser firent impression, car on ne voulait ni épuiser le trésor, auquel on avait déjà demandé une forte somme pour acheter les esclaves qui allaient être soldats et les armer, ni enrichir d'argent Hannibal quand, d'après les bruits courants, c'était la chose dont il manquait le plus. Comme la funeste réponse "qu'on ne rachetait pas les prisonniers" avait été rendue, et que le nouveau deuil provoqué par la perte de tant de citoyens s'était ajouté à l'ancien, ce fut avec bien des pleurs et des lamentations qu'on accompagna les délégués jusqu'à la porte. L'un d'eux s'en alla chez lui, sous prétexte que, par son retour trompeur au camp carthaginois, il s'était délié de son serment. Le fait connu et rapporté aux sénateurs, tous furent d'avis de le faire arrêter et conduire à Hannibal par des gardiens publics.

Il y a une autre façon de conter cette histoire des prisonniers : il en vint, dit-on, d'abord dix ; après avoir hésité, au sénat, à les admettre ou non dans Rome, on les y admit, à condition toutefois que le sénat ne les entendrait pas ; puis, comme ils s'attardaient à Rome plus que personne ne s'y attendait, il arriva trois autres délégués, Lucius Scribonius, Caius Calpurnius et Lucius Manlius ; alors seulement un parent de Scribonius, un tribun de la plèbe, en référa, au sujet du rachat des captifs, au sénat, qui décida de ne pas les racheter ; et les trois nouveaux délégués retournèrent au camp d'Hannibal, mais les dix premiers restèrent à Rome, sous prétexte qu'étant, après leur départ, — afin, avaient-ils dit, de vérifier encore les noms des prisonniers - retournés auprès d'Hannibal, ils s'étaient déliés de leur serment ; on discuta longuement, au sénat, de leur livraison à Hannibal, mais à une majorité de quelques voix, ceux qui voulaient les livrer furent battus ; d'ailleurs, les premiers censeurs entrés en charge après cela les accablèrent de telle façon de blâmes et de flétrissures, que certains se résolurent d'eux-mêmes à mourir, et que les autres restèrent, pendant tout le reste de leur vie, éloignés non seulement du forum, mais presque du jour et de la voie publique. On s'étonne de telles différences entre les sources plus qu'on ne peut discerner la vérité.

Combien, d'autre part, le désastre de Cannes fut plus grave que les précédents, on en a déjà un indice dans ce fait que la fidélité des alliés, qui jusqu'à ce jour était restée ferme, commença à chanceler, sans aucune raison, assurément, sinon qu'ils désespéraient de l'empire. Passèrent aux Carthaginois les peuples que voici : les Atellani, les Calatini, les Hirpini, une partie des Apuliens, les Samnites à l'exception des Pentri, tous les Bruttii, les Lucaniens, en outre les Uzentini et presque toute la côte grecque, les Tarentins, les Métapontins, les gens de Crotone et de Locres, et tous les Gaulois cisalpins. Et pourtant ces malheurs, ces défections d'alliés n'ébranlèrent pas les Romains au point que quelque part, chez eux, on parlât de paix, ni avant l'arrivée du consul à Rome, ni après son retour qui raviva le souvenir du désastre subi ; à ce moment même, la cité montra tant de grandeur d'âme, que ce consul, qui revenait après une si grande défaite dont il avait été la cause principale, une foule de gens de toutes les classes alla à sa rencontre, et qu'on le remercia de n'avoir pas désespéré de l'État, lui qui, s'il avait commandé des troupes

carthagoises, n'aurait dû se refuser à aucun supplice.

**Fin du Livre XXII**

## **Livre XXIII - (216 à 215 av. J.-C.)**

### **1. Conséquences de la défaite de Cannes**

#### **Soumission de Compsa ; embuscade près de Naples (fin août 216)**

##### **1**

Hannibal, après la bataille de Cannes, avait pris et pillé le camp des Romains, et s'était porté sans retard de l'Apulie dans le Samnium : il était appelé chez les Hirpins par Statius qui lui promettait de lui livrer Compsa. Trébius Statius était un des citoyens les plus distingués de Compsa ; mais il était forcé de plier devant la faction des Mopsiens, famille puissante par la faveur des Romains. À la nouvelle de la bataille de Cannes, au bruit de l'arrivée d'Hannibal, que répandait partout Trébius, les Mopsiens étaient sortis de la ville. Compsa se rendit donc sans résistance aux Carthaginois, et reçut une garnison. Hannibal y laisse tout son butin et tous ses bagages, et, divisant son armée en deux corps, il charge Magon de recevoir la soumission de celles des villes de ce pays qui abandonneraient la cause de Rome, et de forcer celles qui s'y refuseraient. Lui-même il traverse le territoire campanien, et se dirige vers la mer inférieure, dans l'intention d'assiéger Naples pour s'assurer d'une ville maritime.

Sitôt qu'il eut franchi la frontière napolitaine, il plaça une partie de ses Numides en embuscade aux endroits qui lui semblaient s'y prêter le plus, ce pays étant rempli de chemins creux et de défilés impénétrables. Il ordonne à d'autres de chasser devant eux, avec affectation, les bestiaux qu'ils ont enlevés dans la campagne, et de pousser leurs chevaux jusqu'aux portes de la ville. En les voyant ainsi peu nombreux et tout en désordre, une troupe de cavaliers fait une sortie ; les Numides, reculant exprès devant eux, les attirent dans l'embuscade où ils sont entourés ; et pas un n'eût échappé, si le voisinage de la mer et de quelques barques, pour la plupart destinées à la pêche, qu'ils apercevaient assez près du rivage, n'eût offert un refuge à ceux qui savaient nager. Quelques jeunes gens de distinction furent faits prisonniers ou tués, entre autres Hégéas, le chef de ces cavaliers, qui périt en poursuivant avec trop d'ardeur les fuyards. Quant au siège de la ville, Hannibal y renonça, à la vue de ces murailles qu'il lui eût été trop difficile d'emporter d'assaut.



## La situation à Capoue : Pacuvius Calavius

### 2

Il dirigea alors sa marche sur Capoue, ville énervée par une longue prospérité, par les faveurs de la fortune, mais surtout par la licence du peuple, qui, au milieu de la corruption générale, jouissait d'une liberté sans frein. Pacuvius Calavius avait asservi le sénat à ses volontés et à celles du peuple. Noble à la fois et populaire, c'était du reste à de mauvais moyens qu'il devait sa puissance. Or, il se trouvait premier magistrat de la ville, l'année même où les Romains furent vaincus auprès du Trasimène. Il savait bien que le peuple, depuis longtemps déjà ennemi du sénat, saisirait cette occasion de faire une révolution, et que, si Hannibal se présentait à la tête d'une armée victorieuse, il ne reculerait pas devant un grand crime, et massacrerait les sénateurs pour livrer Capoue aux Carthaginois. Pacuvius était un homme méchant, mais non pas complètement perdu de sens ; il aimait mieux exercer sa puissance sur Capoue que sur ses ruines, et il savait qu'il n'est pas d'existence possible pour une ville privée d'un conseil public. Il imagina donc un moyen de conserver le sénat et d'en faire en même temps l'esclave de ses volontés et de celles du peuple.

Il convoqua les sénateurs, et commença par déclarer qu'une révolte contre Rome n'aurait son approbation qu'autant qu'elle serait nécessaire ; "qu'il avait en effet des enfants de la fille d'Ap. Claudius, et que sa propre fille était mariée à Rome avec Livius ; mais qu'un malheur bien autrement terrible les menaçait ; que le peuple ne pensait pas à se révolter pour ôter le pouvoir au sénat, mais à le massacrer et à livrer à Hannibal et aux Carthaginois une ville sans gouvernement ; qu'il peut cependant les sauver de ce péril s'ils veulent s'abandonner à lui, et, oubliant tout débat politique, ajouter foi à sa parole." Vaincus par la crainte, ils consentent tous. "Je vous enfermerai dans la curie, dit alors Pacuvius, et comme si moi-même je prenais part au complot, en donnant mon approbation à un crime auquel je m'opposerais en vain, je trouverai moyen de vous sauver. Vous recevrez de moi toutes les garanties que vous voudrez." Ayant ainsi engagé sa parole, il fait fermer la curie, et laisse dans le vestibule une garde qui ne doit laisser entrer ni sortir personne sans un ordre.

## Le sénat capouan est soumis au verdict populaire

### 3

Il convoque alors une assemblée du peuple. “Campaniens, dit-il, vous avez souvent désiré de pouvoir punir cet infâme et détestable sénat ; vous le pouvez aujourd’hui, sans obstacle ni danger, sans avoir à courir les périls d’une émeute où il vous faudrait emporter d’assaut chacune de leurs maisons, défendues par une garnison de clients et d’esclaves. Je vous les livre tous enfermés dans la curie, seuls, sans armes ; et vous n’aurez pas à agir avec précipitation et au hasard. Je vous donnerai le droit de prononcer sur le sort de chacun d’eux, afin que chacun subisse le supplice qu’il aura mérité. Mais avant tout, il ne faut satisfaire votre colère qu’à condition de lui préférer votre conservation, votre propre intérêt. Vous détestez ces sénateurs, mais vous ne voulez pas, ce semble, abolir entièrement le sénat ; car il vous faut ou un roi, pensée abominable ! Ou un sénat, seul conseil d’un état libre. Vous avez donc deux choses à faire en même temps : détruire l’ancien sénat, et en créer un nouveau. Je vais faire appeler l’un après l’autre tous les sénateurs ; je vous consulterai sur le sort de chacun, et ce que vous prononcerez sera exécuté. Mais à la place du condamné vous choisirez un nouveau sénateur, un homme de cœur et de bien, avant que le coupable soit livré au supplice.”

Il s’assied alors, fait jeter les noms dans une urne, et le premier dont le sort amène le nom, il ordonne qu’on l’aille chercher dans la curie et qu’on l’amène devant le peuple. Le nom à peine entendu, tous s’écrient que c’est un méchant, un misérable, digne du supplice. Alors Pacuvius : “Je vois que vous vous êtes prononcés sur son compte. Maintenant, à la place de ce méchant, de ce misérable, nommez un sénateur, homme de bien et vertueux.” D’abord il y eut un moment de silence ; on n’en trouvait pas de meilleur pour le remplacer. Enfin, quelqu’un s’enhardit à prononcer un nom au hasard, et un cri bien plus fort s’éleva aussitôt. Les uns disaient qu’ils ne le connaissaient pas, les autres lui reprochaient ses actions déshonorantes, sa basse condition, sa honteuse pauvreté, son métier, ses gains infâmes. La scène se renouvela avec bien plus de violence quand on eut cité un second et un troisième sénateur ; il était bien évident qu’on n’en voulait plus, mais il ne se trouvait personne que l’on pût élire à leur place. On ne pouvait proposer ceux qui déjà n’avaient été nommés que pour s’entendre accabler d’injures, et quant aux autres, ils étaient bien plus méprisables, bien plus obscurs que ceux dont les noms s’étaient présentés les premiers. Le peuple se sépara donc, disant que le mal le mieux connu était le plus supportable, et il ordonna que les sénateurs fussent mis en liberté.

## La vie quotidienne à Capoue

### 4

En sauvant la vie des sénateurs, Pacuvius les avait mis dans sa dépendance bien plus que dans celle du peuple. Ainsi, sans violence, et du consentement de tous, il était maître souverain. Dès lors les sénateurs, laissant de côté tout souvenir d'honneur et de liberté, commencèrent à flatter les gens du peuple, à les saluer, à les inviter avec bonté, à leur offrir des festins magnifiques. La cause dont ils se chargeaient, le parti qu'ils favorisaient, la décision à laquelle ils amenaient les juges, était toujours la plus populaire, la plus propre à gagner la bienveillance de la multitude. Au sénat, rien ne se faisait plus qui n'eût été fait en assemblée du peuple.

Portée de tout temps à l'extrême mollesse, non seulement par la dépravation des esprits, mais encore par l'affluence de voluptés et l'action énervante des délices que lui offraient la terre et la mer, Capoue alors, grâce à la bassesse complaisante des premiers citoyens, à la licence de la populace, s'abandonnait avec une telle fureur à tous les excès, qu'il n'y avait de bornes ni à ses caprices ni à ses dépenses. À ce mépris des lois, des magistrats, du sénat, ajoutez le mépris où, après la bataille de Cannes, tomba la puissance romaine, seul frein qu'ils eussent respecté jusqu'alors. Il y avait encore un obstacle qui les empêchait de se déclarer sans délai contre Rome : c'est que d'anciennes alliances avaient uni à des familles romaines de nobles et puissantes familles de Capoue, outre le lien puissant de plusieurs de leurs compatriotes servant dans l'armée romaine et de trois cents cavaliers, les plus nobles de la Campanie, lesquels avaient été, par un choix exprès, envoyés en garnison dans les villes de Sicile.

## Une délégation campanienne est reçue par Varron

### 5

Leurs parents obtinrent, non sans beaucoup de peine, qu'une députation fût envoyée au consul romain. Les députés le trouvèrent à Vénouse, (il n'était pas encore parti pour Canusium), accompagné de quelques soldats à demi armés, dans un état digne de toute la compassion d'alliés fidèles, mais qui ne devaient qu'exciter le mépris d'alliés orgueilleux et perfides comme l'étaient les Campaniens ; et ce mépris qu'ils conçurent alors pour sa position et pour lui-même, le consul ne fit qu'y ajouter, en ne dissimulant rien, en confessant au contraire le désastre dans toute son étendue. Lorsque les députés lui dirent combien le sénat et le peuple de Capoue ressentaient vivement le malheur qui accablait les Romains, ajoutant qu'ils subviendraient à tous les besoins de la guerre,

“Campaniens, leur répondit-il, vous venez de parler comme le font des alliés, en nous engageant à vous demander ce qu'il nous fallait pour la guerre ; mais ce n'est pas là le langage qui convient dans l'état actuel de nos affaires. Que nous est-il resté à Cannes, pour que nous demandions à nos alliés de nous fournir ce qui nous manque, comme si nous avions encore quelque chose ? Vous demanderons-nous de l'infanterie comme s'il nous restait de la cavalerie ? Disons-nous que l'argent nous manque, comme si l'argent seul nous manquait ? La fortune ne nous a rien laissé, pas même des cadres à remplir. Légions, cavalerie, armes, enseignes, chevaux et soldats, argent, provisions, nous avons tout perdu dans le combat, ou le lendemain, à la prise des deux camps.

Ce qu'il nous faut donc, Campaniens, ce n'est pas que vous nous aidiez dans cette guerre, c'est presque que vous entrepreniez la guerre à notre place. Rappelez-vous comment vos ancêtres, qui jadis, pleins de frayeur derrière leurs murs où ils avaient été repoussés, tremblaient devant les armes, je ne dirai pas des Samnites, mais des Sidiciniens, furent reçus sous notre protection ; comment nous les défendîmes à Saticula, entreprenant ainsi pour vous, contre les Samnites, une guerre qui a duré près de cent ans, avec des succès si divers. Bien plus, vous étiez à notre discrétion, et nous vous avons traités en égaux. Vous avez conservé vos lois ; et ce qui, avant le désastre de Cannes, était un bienfait plus grand que tout le reste, nous avons accordé le droit de cité romaine à un grand nombre d'entre vous.

Considérez donc cette défaite, Campaniens, comme atteignant également les deux peuples ; pensez que vous avez à défendre notre commune patrie. Nous n'avons pas affaire aux Samnites et aux Étrusques ; l'empire qu'ils pourraient nous enlever resterait du moins en Italie. Le Carthaginois, notre ennemi, traîne à sa suite des soldats, non pas même africains, mais partis des extrémités du monde, de l'Océan et des colonnes d'Hercule, sans lois, sans droits, presque sans langage humain. Ces soldats, naturellement féroces et sauvages, leur chef les a rendus plus sauvages encore, en leur faisant élever des ponts avec des digues de cadavres humains amoncelés, et, ce qu'on ne peut dire sans horreur, en leur apprenant à se repaître de chair humaine. Ces hommes, nourris de mets infâmes, ces hommes qu'on ne pourrait même toucher sans horreur, il faudrait les regarder, les considérer comme nos maîtres ! il faudrait demander nos lois à l'Afrique, à Carthage, souffrir que l'Italie fût une province des Numides et des Maures ! Est-il un seul Italien qui puisse y penser sans indignation ?

Il sera beau, Campanien, que l'empire romain, sur le penchant de sa ruine, ait trouvé son soutien, son salut, dans votre fidélité, dans votre puissance. La Campanie, je pense, peut lever une armée de trente mille fantassins, et de quatre mille cavaliers. L'argent, le blé y sont en abondance. Si votre fidélité est égale à votre fortune, Hannibal ne s'apercevra pas qu'il soit vainqueur, ni les Romains qu'ils aient été vaincus."

## Défection de Capoue

### 6

Après le discours du consul, les députés se retirent et retournent dans leur patrie. Pendant la route, l'un d'eux, Vibius Virrius, leur déclare "que le temps est venu pour les Campaniens, non seulement de reprendre possession du territoire que les Romains leur ont autrefois ravi injustement, mais même de se rendre maîtres de toute l'Italie. Qu'en effet ils pourraient traiter avec Hannibal aux conditions qu'ils voudraient. La guerre une fois terminée, Hannibal, vainqueur, se retirerait en Afrique, emmenant avec lui son armée, et les laisserait, sans contestation, maîtres de l'Italie."

Tous les députés se rangent à l'avis de Virrius. Ils rendent compte de leur ambassade de manière à faire croire à tous que le nom romain est à jamais anéanti. Aussitôt le peuple et la plus grande partie du sénat ne songent plus qu'à changer de parti. Toutefois, les plus vieux sénateurs obtiennent un délai de quelques jours. Il fut enfin décidé à la majorité que les mêmes députés qui avaient été envoyés au consul romain seraient envoyés à Hannibal.

Je lis dans certains auteurs qu'avant le départ de ces députés, et quand il n'était pas arrêté encore que l'on dût abandonner les Romains, une ambassade fut envoyée à Rome pour demander que l'un des deux consuls fût choisi parmi les Campaniens ; que les secours de Capoue étaient à ce prix. L'indignation fut générale : ils reçurent ordre de sortir du sénat ; un licteur, chargé de les conduire hors de la ville, dut veiller à ce que le même jour ils quittassent le territoire romain. Comme les Latins avaient fait autrefois une demande tout à fait semblable, et que Coelius et d'autres encore n'en ont rien dit, sans doute pour quelque motif, je n'ai pas voulu donner ce fait comme certain.

## Decius Magius, chef de la résistance à Capoue

### 7

Les ambassadeurs vinrent trouver Hannibal, et conclurent la paix avec lui à ces conditions : “que nul général ou magistrat carthaginois n’aurait de droit sur un citoyen campanien ; qu’aucun citoyen campanien ne serait soumis au service ni à aucune charge ; que les Campaniens auraient à part leurs lois et leurs magistrats ; que parmi les captifs romains, le général carthaginois en donnerait aux Campaniens trois cents, qu’ils choisiraient eux-mêmes, pour les échanger contre les cavaliers campaniens qui servaient en Sicile.” Tel fut le traité. Voici les crimes que les Campaniens y ajoutèrent : les préfets des alliés et les autres citoyens romains, chargés de quelques fonctions militaires, ou engagés dans des affaires privées, furent aussitôt saisis par le peuple, qui, sous prétexte de les garder en prison, les fit enfermer dans les bains : étouffés par la vapeur qui les suffoquait, ils y périrent misérablement.

À toutes ces horreurs, ainsi qu’au traité avec Hannibal, Décius Magius avait opposé la plus vive résistance. Magius était un homme auquel il n’avait manqué, pour exercer la plus haute autorité sur ses concitoyens, que de trouver en eux des esprits plus sensés. Dès qu’il apprit qu’Hannibal envoyait une garnison, cherchant des exemples dans le passé, il rappela à ses concitoyens l’orgueilleuse domination de Pyrrhus, et le déplorable asservissement des Tarentins ; et il s’écria hautement qu’il ne fallait pas recevoir cette garnison. Plus tard, quand elle eut été reçue, il conseilla de la chasser, ou, s’ils voulaient par une action hardie et mémorable expier leur défection impie envers d’anciens alliés, unis à eux par les liens du sang, de mettre à mort les Carthaginois, et de retourner aux Romains.

Ces discours qu’il prononçait tout haut furent rapportés à Hannibal. Il envoya d’abord à Magius l’ordre de venir le trouver dans son camp. Magius refusa avec hauteur de s’y rendre, disant qu’Hannibal n’avait aucun droit sur un citoyen campanien. Le Carthaginois, transporté de colère, voulut le faire saisir et traîner devant lui chargé de chaînes. Mais, craignant que cette violence ne causât du tumulte, et que l’agitation des esprits ne fût éclater quelque rixe inattendue, lui-même, après avoir fait prévenir Marius Blossius, le préteur campanien, que le jour suivant il serait à Capoue, il part du camp avec une escorte peu nombreuse. Marius convoque l’assemblée du peuple et ordonne par un édit que les citoyens iraient en foule avec leurs femmes et leurs enfants au-devant d’Hannibal. Le peuple tout entier obéit, et il obéit avec enthousiasme, avec entraînement : on voulait voir ce général, illustré déjà par tant de victoires. Décius Magius ne sortit pas à sa rencontre ; bien plus, pour qu’on ne pût pas le soupçonner de quelque sentiment secret de terreur, il ne voulut pas se renfermer chez lui, et se promena tranquillement sur la place publique avec son fils et quelques clients, tandis que la population entière était en mouvement pour recevoir et contempler le général carthaginois.

Hannibal, dès qu’il fut entré, demanda que le sénat fût convoqué, puis il céda à la prière des principaux Campaniens, qui le suppliaient de ne pas penser pour l’instant à des affaires sérieuses, et de célébrer lui-même avec bienveillance et bonne grâce ce jour dont son arrivée faisait un jour de fête ; et, quoique naturellement porté à satisfaire sans délai sa colère, pour ne pas repousser leur première demande, il passa une grande partie de la

journée à visiter la ville.



## Calavius père et fils

### 8

Il s'établit chez deux membres de la famille des Ninnius Céler, Sthénus et Pacuvius, distingués tous deux par leur naissance et par leurs richesses. Pacuvius Calavius, dont nous avons parlé plus haut, le chef de la faction qui avait entraîné le peuple dans le parti d'Hannibal, y amena son jeune fils, qu'il avait arraché des côtés de Decius Magius, avec lequel ce jeune homme s'était prononcé hautement pour l'alliance du Romain contre le Carthaginois. Ni la faveur avec laquelle Capoue avait adopté l'opinion contraire, ni l'autorité paternelle, n'avaient pu l'ébranler. Son père apaisa Hannibal plutôt par des prières que par une justification ; et, vaincu par les instances et les larmes de Pacuvius, Hannibal fit inviter le jeune homme avec son père à un repas où il ne devait admettre aucun Campanien que ses hôtes et Vibellius Tauréa, guerrier de la plus haute distinction.

On se mit à table de jour. Le festin ne se ressentait nullement de la frugalité carthaginoise, et encore moins de la discipline militaire : il fut digne d'une ville et d'une maison où abondaient toutes les séductions de la volupté. Seul, le fils de Calavius, Pérolla, ne céda ni aux invitations des maîtres de la maison, ni à celles qu'Hannibal y joignait de temps en temps. Lui-même il s'excusait sur sa santé, et son père alléguait le trouble bien naturel où il devait se trouver. Vers le coucher du soleil, Calavius sortit, Pérolla le suivit, et dès qu'ils se trouvèrent sans témoins (c'était dans un jardin sur les arrières de la maison) :

“Mon père, dit-il, je suis venu ici avec un dessein qui peut, non pas seulement nous obtenir auprès des Romains le pardon de notre défection, mais même placer Capoue dans un degré de faveur et de dignité bien plus élevé que jamais.” Son père, plein d'étonnement, lui demanda quel était ce dessein. Alors Pérolla, rejetant sa toge de dessus son épaule, lui montre une épée qu'il porte à sa ceinture : “Je vais, dit-il, sceller du sang d'Hannibal notre alliance avec Rome ; j'ai voulu t'en avertir pour le cas où tu voudrais être absent pendant que j'exécuterai ce que j'ai résolu.”

## Le jeune Calavius renonce à son projet

### 9

À cette vue, à ces paroles, le vieillard, comme s'il voyait s'accomplir sous ses yeux ce qu'il ne faisait qu'entendre : "Mon fils, s'écrie-t-il, par tous les droits qui unissent les enfants à leurs parents, je t'en prie, je t'en supplie, ne rends pas ton père témoin de ton crime et de ton supplice. Il y a quelques heures à peine, unissant notre main à celle d'Hannibal, nous lui avons, au nom de tous les dieux, engagé notre foi. Tout à l'heure encore nous nous entretenions avec lui : était-ce donc pour que cette main, qu'enchaîne notre serment, s'armât aussitôt contre sa vie ? Tu te lèves de la table hospitalière, où seul, avec deux autres Campaniens, tu as été admis par Hannibal, et c'est pour la couvrir du sang de ton hôte ? J'ai pu, moi, ton père, obtenir d'Hannibal la grâce de mon fils, et je ne pourrai pas obtenir de mon fils la grâce d'Hannibal ?

Mais que parlé-je de choses sacrées, d'honneur, de religion, de piété filiale ? Ose un crime monstrueux, pourvu que ce crime n'entraîne pas avec lui notre perte. Seul, tu vas attaquer Hannibal ? Et cette foule d'hommes libres et d'esclaves, et tous ces yeux fixés sur lui seul, et tous ces bras qui sont à lui, ton acte insensé va-t-il les paralyser ? Et le regard d'Hannibal lui-même, que des armées ne peuvent soutenir sur le champ de bataille, devant lequel tremble le peuple romain, toi, tu le soutiendras sans crainte ? Et quand tout autre secours lui manquerait, oseras-tu me frapper moi-même, moi qui ferai de mon corps un bouclier au corps d'Hannibal ? C'est à travers ma poitrine qu'il te faut lui adresser tes coups. Laisse-toi donc détourner ici de ton projet, plutôt que d'y échouer en sa présence. Que mes prières aient auprès de toi quelque puissance, comme aujourd'hui elles en ont eu pour toi-même."

Puis, voyant le jeune homme en larmes, il le prend dans ses bras, le couvre de baisers, et ne cesse de le supplier qu'après avoir obtenu qu'il déposera son glaive, et lui donnera sa parole de ne rien tenter de semblable. "Eh bien ! s'écrie alors le jeune homme, cet amour que je dois à mon pays, c'est à mon père que je vais en donner une preuve. Je te plains, car il te faudra soutenir le reproche d'avoir trahi trois fois la patrie ; la première en conseillant la révolte contre Rome, la seconde en faisant alliance avec Hannibal, la troisième en m'empêchant aujourd'hui même de rendre Capoue aux Romains. Et toi, ô ma patrie ! Reçois ce fer dont je m'armai pour toi quand j'entrai dans cette maison, refuge de tes ennemis, reçois-le, puisque mon père l'arrache de mes mains." Alors, il jette son épée sur la voie publique par-dessus le mur du jardin, et, pour ne pas exciter de soupçon, il rentre lui-même dans la salle du festin.

## Condamnation de Decius Magus

### 10

Le jour suivant, Hannibal fut introduit dans le sénat, devant une assemblée nombreuse. Son discours fut d'abord plein de flatteries et de douces paroles ; il rendit grâce aux Campaniens de ce qu'ils avaient préféré son amitié à l'alliance de Rome. Entre autres promesses magnifiques, il jura que bientôt Capoue serait la capitale de toute l'Italie, et que le peuple romain subirait ses lois, ainsi que tous les autres. De cette amitié, de cette alliance entre Capoue et Carthage, un seul homme était excepté, Decius Magius, qui n'était pas Campanien, qui ne devait pas être appelé de ce nom. Il demandait donc que Magius lui fût livré ; que devant lui, Hannibal, on délibérât sur son sort, et que le sénat prononçât. Tous se rangèrent à l'avis d'Hannibal ; et cependant beaucoup d'entre eux sentaient bien que Decius ne méritait pas un pareil traitement, et que c'était là une grave atteinte portée tout d'abord à leur liberté.

En sortant du sénat, le magistrat alla se placer sur son tribunal. Magius, saisi et amené à ses pieds, reçut de lui l'ordre de se défendre. Mais, toujours aussi fier, il protesta contre cette violence que rien, dans le traité, ne pouvait autoriser. On le chargea de chaînes, et on le conduisit, suivi d'un lecteur, au camp des Carthaginois. Tant qu'on lui laissa la tête découverte, il marcha, haranguant le peuple qui se pressait de toutes parts, ne cessant de s'écrier : "Vous en jouissez, Campaniens, de cette liberté tant désirée ! Au milieu du forum, en plein jour, à vos yeux, moi, qui ne suis le second de personne à Capoue, je suis chargé de chaînes et traîné à la mort ! Qu'auriez-vous de plus odieux à souffrir, si Capoue eût été prise d'assaut ? Allez au-devant d'Hannibal, décorez votre ville, consacrez le jour de son arrivée, et venez le voir triomphant d'un de vos concitoyens."

Comme le peuple semblait s'émouvoir à ses cris, on lui enveloppa la tête, on l'emmena rapidement hors de la ville, et de là au camp. On l'embarqua aussitôt pour Carthage ; car Hannibal craignait qu'une violence si révoltante ne soulevât le peuple de Capoue, et que le sénat même se repentant de lui avoir livré l'un des premiers citoyens de la ville, une députation ne fût envoyée pour le réclamer. Il aurait fallu ou qu'il indisposât contre lui de nouveaux alliés en leur refusant leur première demande, ou qu'en y cédant il donnât un chef aux mécontents et aux séditeux de Capoue.

La tempête porta le vaisseau à Cyrène, alors sous la domination des rois d'Égypte. Là Magius se réfugia au pied d'une statue du roi Ptolémée. Saisi par des gardes et conduit à Alexandrie devant le roi, il lui apprit qu'Hannibal l'avait chargé de chaînes contre le droit des traités. Ptolémée le fit aussitôt mettre en liberté, et lui donna le choix de retourner à Rome ou à Capoue, selon ses préférences. Magius répondit qu'il ne serait pas en sûreté à Capoue ; qu'à Rome, pendant une guerre entre les Romains et les Campaniens, il serait reçu comme un transfuge plutôt que comme un hôte ; qu'il aimait donc mieux vivre auprès du roi, son vengeur et son libérateur.

## La réponse de l'oracle de Delphes. Rapport de victoire à Carthage

### 11

Cependant Q. Fabius Pictor, qui avait été envoyé à Delphes, revint à Rome et lut la réponse écrite de l'oracle. L'oracle disait à quels dieux il fallait adresser des supplications et d'après quels rites. Puis il ajoutait : "Si vous vous soumettez à ces ordres, Romains, votre position en deviendra meilleure et plus facile ; les affaires en iront plus à votre gré, et, dans ce combat entre Hannibal et vous, la victoire restera au peuple romain. Lorsque la république sera hors de tout danger, et dans un état prospère, envoyez à Apollon Pythien une offrande bien méritée ; payez-lui un tribut prélevé sur le butin, sur les dépouilles, sur le produit de la vente, et gardez-vous de l'orgueil."

Fabius ayant lu cet oracle qu'il avait traduit du grec, il ajouta qu'aussitôt après avoir quitté le temple il avait offert des libations d'encens et de vin à tous les dieux, et que la prêtresse d'Apollon lui avait ordonné de monter sur son vaisseau, avec la couronne de laurier qu'il portait en consultant l'oracle et pendant le sacrifice, et de ne pas la déposer avant d'être arrivé à Rome. Qu'il avait exécuté tous ces ordres avec un soin religieux, et déposé la couronne sur l'autel d'Apollon. Le sénat décréta que ces sacrifices et ces supplications seraient accomplis au plus tôt, et avec la plus grande exactitude.

Pendant que tout cela se passait à Rome et en Italie, Magon, fils d'Hamilcar, avait apporté à Carthage la nouvelle de la victoire de Cannes. Il arrivait, non pas envoyé du champ de bataille même par son frère, mais après avoir été occupé pendant quelques jours à recevoir la soumission des villes du Bruttium, qui abandonnaient le parti des Romains.

Introduit au sénat, il raconte tout ce qu'a fait son frère en Italie : "Il a combattu en bataille rangée avec six généraux en chef, dont quatre consuls, un dictateur et un maître de la cavalerie, avec six armées consulaires. Il a tué plus de deux cent mille hommes à l'ennemi, et lui a fait plus de cinquante mille prisonniers. Des quatre consuls, deux sont morts, un autre a été blessé ; le dernier, après avoir perdu toute son armée, a pris la fuite, accompagné à peine de cinquante hommes. Le maître de la cavalerie, dignité égale à celle de consul, a été battu et mis en fuite. Le dictateur, pour ne s'être pas une seule fois hasardé à combattre, ne passe pas pour un général excellent. Les Bruttians, les Apuliens, une partie du Samnium et de la Lucanie ont embrassé le parti de Carthage. Capoue, la capitale, non seulement de la Campanie, mais de l'Italie tout entière, depuis que la puissance romaine a péri à Cannes, Capoue s'est donnée à Hannibal. Pour tant et de si grandes victoires, il est juste de rendre aux dieux immortels de solennelles actions de grâces."

## Discussion au sénat de Carthage

### 12

Pour preuve de si glorieux triomphes, il fit verser dans le vestibule de la curie un tel monceau d'anneaux d'or, que certains auteurs prétendent qu'on en mesura trois boisseaux et demi. L'opinion qui a prévalu et qui se rapproche le plus de la vérité est qu'il n'y en eut qu'un boisseau. Magon ajouta, pour faire supposer un plus grand désastre, que les chevaliers seuls, et seulement les premiers d'entre eux, portaient ce signe de distinction. Le résumé de son discours fut celui-ci : "Que plus on était en droit d'espérer la fin de la guerre, plus on devait mettre de zèle à secourir Hannibal ; qu'il faisait en effet la guerre loin de sa patrie, au cœur même du pays ennemi ; qu'il se consommait beaucoup de vivres, beaucoup d'argent. Que tant de victoires, tout en détruisant les armées romaines, avaient aussi diminué les troupes du vainqueur. Il fallait donc envoyer des recrues, de l'argent pour la solde et du blé à des soldats qui avaient si bien mérité du nom carthaginois."

À ce discours de Magon tous firent éclater leur joie, et Himilcon, qui était de la faction Barcine, persuadé que c'était là le moment de poursuivre Hannon de ses railleries : "Eh bien, Hannon, s'écria-t-il, regrettes-tu encore que l'on ait entrepris cette guerre contre Rome ? Dis-nous donc de livrer Hannibal. Défends-nous, au milieu de succès si éclatants, de rendre grâces aux dieux immortels. Écoutons donc ce sénateur romain au milieu du sénat de Carthage."

Alors Hannon "J'aurais aujourd'hui gardé le silence, Pères conscrits, dit-il, de peur qu'au milieu de cette joie universelle je n'eusse fait entendre des paroles qui vous déplussent. Mais maintenant qu'un sénateur me demande si je regrette encore qu'on ait entrepris cette guerre contre Rome, si je me taisais, je paraîtrais ou orgueilleux ou abattu. Or l'orgueil ne convient qu'à l'homme qui oublie que les autres sont libres, l'abattement qu'à celui qui oublie qu'il l'est lui-même. Je répondrai donc à Himilcon que je n'ai pas cessé de déplorer cette guerre, et que je ne cesserai d'accuser votre invincible général, que le jour où je la verrai terminée à des conditions supportables. Je regretterai toujours l'ancienne paix jusqu'à ce qu'une paix nouvelle soit conclue. Ainsi donc, ces triomphes dont vient de nous parler Magon, et qui déjà comblent de joie Himilcon et les autres satellites d'Hannibal, peuvent m'être précieux aussi, parce que des succès à la guerre, si nous voulons mettre à profit notre bonheur, nous donneront une paix plus avantageuse. Si nous laissons échapper cet instant, où nous pouvons paraître donner plutôt que recevoir la paix, je crains que toute cette joie ne nous enivre et ne s'évanouisse sans aucun résultat.

Et maintenant même qu'est-ce donc que cette victoire ?

— j'ai détruit les armées ennemies ; envoyez-moi des soldats.

— Que demanderais-tu donc si tu étais vaincu ? J'ai pris les deux camps des ennemis (sans doute remplis de butin et de vivres) ;

— donnez-moi du blé et de l'argent.

— Que demanderais-tu donc autre chose si tu étais dépouillé de tout, si l'ennemi eût pris ton camp ?

Et pour ne pas être seul à m'étonner de tout cela (ayant répondu à Himilcon, j'ai bien le droit de lui faire quelques questions), je demande qu'Himilcon, ou Magon me réponde :

“La bataille de Cannes a détruit l’empire romain ; il est certain que l’Italie entière est soulevée : eh bien, qu’il me dise d’abord quel peuple latin s’est joint à nous ? Qu’il me dise ensuite quel homme, sur les trente-cinq tribus, est passé au camp d’Hannibal ? “

Magon répondit que rien de tout cela n’avait eu lieu. “Il nous reste donc encore beaucoup trop d’ennemis, continue Hannon ; mais cette multitude, quels sont ses sentiments, ses espérances, je voudrais le savoir.”

## Résolution du sénat carthaginois

### 13

Magon dit qu'il l'ignorait. "Cependant rien n'est plus facile à connaître. Les Romains ont-ils envoyé quelques dépêches à Hannibal pour demander la paix ? Avez-vous appris qu'il eût été question de paix à Rome ? " Magon dit encore qu'il n'en savait rien. "Alors, répondit Hannon, nous avons à soutenir une guerre aussi peu avancée que le jour où Hannibal est passé en Italie. Combien la victoire fut inconstante pendant la première guerre punique, nous pouvons nous le rappeler, nous qui presque tous en avons été témoins. Jamais ni sur terre ni sur mer nous n'avons été dans une situation plus brillante qu'avant le consulat de C. Lutatius et de A. Postumius. Sous leur consulat, nous fûmes battus aux îles Égates. Que si aujourd'hui encore (puissent les dieux détourner le présage !) la fortune venait à changer, espérerez-vous après la défaite une paix que personne ne nous accorde au milieu de nos victoires ? Quant à moi, si l'on agite la question de proposer la paix aux ennemis ou de l'accepter, je sais quel sera mon avis. Si vous délibérez sur ce que demande Magon, je pense qu'il ne faut pas envoyer de secours à Hannibal s'il est victorieux, et bien moins encore s'il nous trompe par de fausses et vaines espérances."

Le discours d'Hannon fit peu d'impression ; car sa haine pour la famille Barcine lui ôtait beaucoup de son autorité ; et les esprits, pleins de joie à cette heure, ne voulaient rien entendre qui affaiblît leurs transports ; en outre l'opinion générale était que la guerre serait promptement terminée, si l'on consentait à faire le plus léger effort. Le sénat décréta donc à une grande majorité qu'on enverrait à Hannibal un renfort de quatre mille Numides, quarante éléphants, et une somme d'argent considérable. On envoya aussi en Espagne un dictateur avec Magon, pour y faire une levée de vingt mille fantassins et de quatre mille cavaliers, qui devaient compléter les cadres des armées d'Italie et d'Espagne.

## Organisation de la résistance romaine ; situation de Nole (été 216)

### 14

Du reste, toutes ces mesures, comme c'est l'ordinaire dans la prospérité, furent exécutées avec négligence et lenteur. Les Romains, au contraire, outre leur activité naturelle, avaient encore la fortune qui leur défendait tout délai. Le consul n'avait manqué à rien de ce que lui imposait sa charge, et, quant au dictateur M. Junius Pera, après avoir accompli les devoirs de la religion, et présenté, selon l'usage, une loi au peuple pour qu'il lui fût permis de monter à cheval, descendant aux ressources dernières d'une république presque à l'agonie, où l'honnête cède à l'utile, outre les deux légions urbaines, formées par les consuls au commencement de l'année, et la levée faite parmi les esclaves, outre les cohortes tirées du Picénum et des Gaules, il avait déclaré par un édit : "Que si tous ceux qui étaient en prison pour quelque crime capital, ou pour dette, voulaient s'enrôler sous lui, il leur remettrait et leurs crimes et leurs dettes. Il obtint ainsi un corps de six mille hommes, que l'on arma des dépouilles des Gaulois, apportées après le triomphe de C. Flaminius. Le dictateur partit donc de Rome avec une armée de vingt-cinq mille hommes.

Hannibal, une fois maître de Capoue, essaya de nouveau d'ébranler l'esprit des Napolitains, tantôt par l'espoir, tantôt par la crainte ; mais ce fut en vain. Il passa alors avec son armée sur le territoire de Nole, non pas comme ennemi d'abord, car il comptait un peu sur une soumission volontaire, mais avec l'intention, s'ils trompaient son espoir, de ne rien négliger de ce qui pourrait les punir ou les effrayer. Les sénateurs, et surtout les premiers d'entre eux, restaient inébranlables dans leur fidélité à l'alliance de Rome ; le peuple, comme c'est l'ordinaire, appelait de tous ses vœux une révolution et Hannibal. Il ne pensait qu'à ses champs dévastés, aux maux cruels qu'il lui faudrait souffrir pendant un siège. Et il ne manquait pas de gens pour l'engager à la défection.

Les sénateurs craignant donc, s'ils agissaient à découvert, de ne pouvoir résister à la multitude soulevée, entrèrent en apparence dans ses vues, et trouvèrent ainsi moyen de retarder le mal. Ils feignent d'approuver ces projets de défection en faveur d'Hannibal, mais de ne pas être entièrement d'accord avec le peuple sur les conditions de cette nouvelle alliance et de cette amitié nouvelle. Gagnant ainsi du temps, ils envoient en toute hâte une députation au préteur romain, Marcellus Claudius, qui était à Casilinum avec une armée : ils lui représentent dans quel danger se trouve Nole, qu'Hannibal et ses Carthaginois sont maîtres de la campagne, et qu'ils le seront bientôt de la ville, si elle n'est secourue. Qu'en promettant au peuple de passer aux Carthaginois dès qu'il le voudrait, le sénat l'avait empêché de se déclarer sur-le-champ.

Marcellus les comble d'éloges, les engage à soutenir ce rôle, et à traîner en longueur jusqu'à son arrivée, tout en cachant cependant avec le plus grand soin ce qui s'était passé entre eux et lui, et l'espoir qu'ils avaient d'un secours de la part de Rome. Lui-même il part de Casilinum et se dirige vers Caiète ; et de là passant le Vulturne et traversant le territoire de Saticula et de Trébia au-dessus de Suessula, il arrive à Nole à travers les montagnes.



## Capitulation de Nucérie ; résistance de Nole ; Lucius Bantius

### 15

(1). À l'arrivée du préteur romain, le Carthaginois sortit du territoire de Nole, et descendit vers la mer, se dirigeant sur Naples ; plein du désir de s'emparer d'une ville maritime, vers laquelle pussent se diriger en sûreté les vaisseaux qui partiraient d'Afrique. Du reste, lorsqu'il apprit qu'un officier romain commandait à Naples (cet officier était M. Junius Silanus, que les Napolitains avaient appelé eux-mêmes), il abandonna Naples comme il avait abandonné Nole, et marchant sur Nucérie, il la tint quelque temps bloquée, employant tantôt la force, tantôt des sollicitations inutiles auprès du peuple comme auprès des grands.

Réduite enfin par la famine, Nucérie se rendit aux conditions suivantes : les habitants devaient sortir sans armes, et avec un seul vêtement. Mais, comme dès le commencement il avait voulu se montrer bienveillant à l'égard de tous les peuples de l'Italie, les Romains exceptés, il offrit des récompenses et des honneurs à ceux qui voudraient rester et prendre du service auprès de lui. Cette offre même ne put retenir personne. Tous, selon que les y déterminaient ou les liaisons d'hospitalité, ou simplement leur volonté du moment, se dispersèrent dans les villes de la Campanie ; le plus grand nombre gagna Nole ou Naples. Trente sénateurs environ, et le hasard voulut que ce fussent les plus distingués, se présentèrent à Capoue ; mais ils en furent repoussés, parce qu'ils avaient fermé leurs portes à Hannibal, et ils se réfugièrent à Cumes. Le butin fait à Nucérie fut donné aux soldats ; puis la ville fut saccagée et brûlée.

Marcellus était maître de Nole, grâce à la volonté des principaux citoyens non moins qu'à l'appui de la garnison qu'il y avait mise. Mais le peuple inspirait des craintes, et, plus que tous les autres, L. Bantius, partisan déclaré de la défection projetée, lequel redoutant la vengeance du préteur, était résolu à livrer sa patrie à Hannibal, ou, si la fortune trompait son désir, à passer au camp ennemi. C'était un jeune homme plein de courage, et le cavalier le plus distingué peut-être de toutes les nations alors alliées de Rome. Hannibal l'avait trouvé à Cannes à demi-mort, sous un monceau de cadavres ; il l'avait fait soigner avec beaucoup de bonté, et l'avait même renvoyé dans sa patrie, comblé de présents.

Par reconnaissance, L. Bantius voulait soumettre Nole au pouvoir d'Hannibal ; le préteur le voyait préoccupé et impatient de passer aux Carthaginois. Il fallait ou le contenir par un châtiment, ou le gagner par un bienfait. Marcellus aima mieux s'attacher un homme plein de cœur et de résolution, que d'en priver seulement l'ennemi. Il le fait donc appeler auprès de lui, et, lui parlant avec bienveillance, il lui dit : "Qu'il avait bien des envieux parmi ses concitoyens, qu'il devait donc facilement comprendre que personne à Nole n'eût appris au préteur les nombreux exploits par lesquels il s'était illustré ; mais que le courage d'un homme qui avait servi dans les armées romaines ne pouvait rester ignoré ; que beaucoup de compagnons d'armes de Bantius avaient dit au préteur quel homme il était, quels dangers il avait tant de fois bravés pour le salut et la gloire du peuple romain, comment à Cannes il n'avait pas cessé de combattre, jusqu'à ce que, presque épuisé de sang, il eût été écrasé sous la masse hommes, des chevaux, des armes qui tombaient sur lui. Courage donc, ajouta Marcellus, tu recevras de moi toute espèce de récompense et d'honneurs, et, quand tu me connaîtras mieux, tu verras que ta gloire et ton intérêt n'en

souffriront pas.” Puis il donne en présent au jeune homme, que ces promesses remplissent de joie, un cheval magnifique et cinq cents écus qu’il lui fait compter par le questeur. Enfin il ordonne aux licteurs de le laisser entrer toutes les fois qu’il le désirera.

## Marcellus repousse l'armée carthaginoise

### 16

Cette bienveillance de Marcellus toucha tellement l'âme de l'orgueilleux jeune homme, que, dès ce moment, Rome n'eut pas d'allié plus courageux et plus fidèle.

Hannibal était aux portes, car Nucérie une fois prise, il était revenu à Nole, et le peuple pensait de nouveau à une défection ; alors Marcellus, à l'arrivée de l'ennemi, se renferma dans la ville, non qu'il craignît pour son camp, mais pour ne laisser aux nombreux rebelles qui l'épiaient l'occasion de livrer Nole. Bientôt des deux côtés on se rangea en bataille ; les Romains, sous les murs de la ville ; les Carthaginois, devant leur camp : de sorte qu'entre la ville et le camp, il se livra quelques combats, dont le succès fut très divers. Les deux généraux voulaient bien permettre ces défis particuliers, mais non pas donner le signal d'une bataille générale.

Les deux armées restaient ainsi depuis longtemps en présence, lorsque les principaux citoyens de Nole avertissent Marcellus que "pendant la nuit, des gens du peuple ont des entretiens secrets avec les Carthaginois ; qu'il a été résolu que, quand l'armée romaine sortirait de la ville, on pillerait les bagages, on fermerait les portes et l'on s'emparerait des murailles, afin qu'une fois maître absolu de la ville, le peuple pût recevoir les Carthaginois à la place des Romains."

Marcellus, à cette nouvelle, comble d'éloges les sénateurs, et, avant qu'un mouvement n'éclate, il se décide à tenter la fortune du combat. Il divise son armée en trois corps, et les place aux trois portes qui regardent l'ennemi : il se fait suivre de ses bagages, et donne ordre que les valets, les vivandiers et les malades portent les palissades. À la porte du milieu, il place l'élite des légions et les cavaliers romains ; aux deux autres, les nouvelles levées, les soldats armés à la légère et la cavalerie des alliés. Il défend aux habitants d'approcher des murs et des portes ; et, de peur que, les légions une fois engagées, ceux-ci ne tombent sur le bagage, il le fait garder par des troupes réservées dans ce but. Ainsi préparés, les Romains se tenaient en armes en dedans des portes.

Hannibal, qui avait passé sous les armes une grande partie de la journée (ce qu'il faisait depuis quelques jours), s'étonna d'abord que l'armée romaine ne sortît pas, et qu'aucun soldat ne parût sur les remparts. Persuadé enfin que ses intelligences avec le peuple avaient été découvertes, et que la crainte arrêtaient les Romains, il renvoie au camp une partie de ses troupes, avec ordre d'apporter en toute hâte, sur le front de l'armée, tout ce qu'il faut pour un assaut, assuré que s'il les pressait dans ce moment d'hésitation, il s'élèverait dans la ville quelque mouvement parmi le peuple.

Tandis que sur la première ligne chacun se presse d'exécuter les mouvements prescrits par Hannibal, et que l'armée s'avance sous les murs, tout à coup une porte s'ouvre. Marcellus ordonne aux trompettes de sonner, aux troupes de pousser un cri, et aux fantassins, puis à la cavalerie, de charger avec tout l'élan possible. Déjà ils avaient répandu le tumulte et l'effroi au centre de l'armée ennemie, lorsque, des portes voisines, les deux lieutenants, P. Valérius Flaccus et C. Aurélius, s'élancent sur les ailes de l'ennemi. Cette nouvelle attaque est suivie des clameurs des valets, des vivandiers, et aussi de la troupe chargée de garder les bagages, de telle sorte que les Carthaginois, qui

méprisaient surtout le petit nombre des Romains, pensèrent avoir affaire à une armée nombreuse.

Je n'oserais pas affirmer ce que rapportent quelques auteurs, que les ennemis eurent deux mille huit cents hommes tués, et que les Romains n'en perdirent que cinq cents. Que cette victoire ait été moindre ou aussi grande, il n'en est pas moins vrai que cette journée fut marquée par un grand succès, je dirai presque par le plus grand succès de toute cette guerre : car il fut plus difficile, ce jour-là, aux vainqueurs d'Hannibal de ne pas être vaincus par lui, qu'il ne le fut par la suite de le vaincre.

## Prise d'Acerra par Hannibal ; la garnison de Casilinum

### 17

Hannibal, perdant tout espoir de s'emparer de Nole, se retira sur Acerra. Marcellus fit aussitôt fermer les portes, plaça des gardes pour que personne ne pût sortir, et, au milieu du forum, il commença une enquête au sujet de ceux qui avaient eu avec l'ennemi de secrètes intelligences. Il y en eut plus de soixante-dix qui furent condamnés comme traîtres et décapités. Leurs biens furent confisqués au profit du peuple romain. Remettant ensuite au sénat le pouvoir suprême, il partit avec toute son armée, et vint camper au dessus de Suessula.

Hannibal avait tenté d'abord d'amener Acerra à une capitulation volontaire ; mais trouvant les habitants déterminés à résister, il se prépara à en faire le siège et à l'attaquer de vive force. Les habitants avaient plus de courage que de force ; aussi, désespérant de pouvoir défendre la ville, dès qu'ils virent les murs entourés d'une ligne d'ouvrages, ils n'attendirent pas que les travaux des ennemis fussent achevés, ils s'échappèrent pendant le silence de la nuit à travers les intervalles des fortifications et les postes mal surveillés, et chacun d'eux chercha, par les routes frayées ou à travers les champs, selon que sa volonté ou le hasard le guidait, un asile dans les villes de la Campanie que l'on savait être restées fidèles.

Hannibal, après avoir pillé et brûlé la ville, apprit qu'on rappelait de Casilinum le dictateur et les nouvelles légions : craignant quelque mouvement sur Capoue, dont les Romains allaient être si proches, il conduisit son armée devant Casilinum. Casilinum était alors occupée par cinq cents Prénestins et par quelques soldats romains et latins, que la nouvelle du désastre de Cannes y avait amenés. Comme les enrôlements à Préneste n'avaient pas été achevés au jour fixé, ils en étaient partis plus tard, et, arrivés à Casilinum avant la nouvelle de la défaite, après s'être joints à d'autres soldats romains ou alliés, ils avaient quitté la ville en assez grand nombre. Mais la nouvelle de la déroute de Cannes les fit revenir sur leurs pas. Pendant quelques jours ils étaient restés à Casilinum, suspects aux Campaniens, qu'ils redoutaient de leur côté, et occupés à se prémunir contre leurs surprises, ainsi qu'à leur en préparer eux-mêmes.

Bientôt ils apprirent positivement que Capoue traitait avec Hannibal et était prête à le recevoir ; alors, pendant la nuit, ils massacrèrent les Casiliniens, et se rendirent maîtres de la partie de la ville qui est en deçà du Vulturne, lequel traverse Casilinum. Telles étaient donc les forces des Romains à Casilinum ; il s'y trouvait encore une troupe de Pérusiens de quatre cent soixante hommes, que la même nouvelle y avait amenés peu de jours après les Prénestins. Pour la défense d'une enceinte aussi peu étendue, et que le fleuve couvrait en partie, il y avait une garnison suffisante. Le manque de blé la faisait même trouver trop considérable.

## Échec d'Hannibal devant Casilinum ; décomposition de l'armée carthaginoise

### 18

Hannibal, lorsqu'il en fut tout proche, détache les Gétules, commandés par Isalcas ; lequel le charge, s'il voit quelque moyen d'engager une conférence, d'essayer, par des paroles bienveillantes, d'amener la ville à ouvrir ses portes et à recevoir une garnison : s'ils persistent à se défendre, il devra tenter de pénétrer par quelque côté dans la place.

Quand les Gétules furent sous les remparts, le silence qui régnait dans la ville la leur fit supposer déserte, et le Barbare, persuadé que la garnison s'était retirée par crainte, se disposa à attaquer les portes et à forcer les retranchements. Tout à coup les portes s'ouvrirent, et deux cohortes, préparées dans la ville à ce mouvement, s'élançent avec un bruit affreux, et font de l'ennemi un grand carnage.

Cette première attaque repoussée, Maharbal reçut ordre de marcher avec des forces plus considérables, et ne soutint pas mieux la sortie des cohortes. Enfin, Hannibal vint camper devant les murailles, et se tint prêt à assiéger avec toutes ses forces, toutes ses ressources, une si petite place, défendue par une si faible garnison. Dans une attaque fort vigoureuse où il avait entouré complètement les murailles, il perdit quelques soldats, les plus braves de son armée, que les assiégés frappèrent du haut de leurs tours et de leurs remparts. Ceux-ci, du reste, ayant hasardé une sortie, furent presque coupés par les éléphants qu'il lança contre eux. Ramenés en désordre dans la ville, ils perdirent beaucoup de monde, eu égard à leur petit nombre, et ils en eussent perdu bien plus encore, si la nuit n'eût interrompu le combat.

Le lendemain, les assiégeants se portèrent avec ardeur à l'assaut. Une couronne murale en or leur avait été promise ; le général lui-même était là, reprochant à ses soldats que le cœur leur manquât pour enlever une petite place en plaine, à eux, les vainqueurs de Sagonte ; et il rappelait à chacun en particulier, à tous en général, Cannes, Trasimène et la Trébie.

Bientôt il employa les mantelets et les mines ; mais à ces efforts de tout genre les alliés des Romains opposaient et la force ouverte et les ressources de l'art. Contre les mantelets, ils élevaient des ouvrages de défense ; ils traversaient les mines par des mines en sens contraire. Toutes les attaques ouvertes, toutes les surprises étaient repoussées. Enfin, la honte même arrêta Hannibal. Il fortifia son camp, y laissa un détachement peu considérable, pour ne pas paraître renoncer à son entreprise, et alla prendre ses quartiers d'hiver à Capoue.

Pendant la plus grande partie de ce temps, il tint logées dans les maisons de la ville ses troupes depuis si longtemps éprouvées et endurcies contre toutes les souffrances, si étrangères et inaccoutumées au bien-être. L'excès des maux les avait trouvés invincibles ; ils furent sans force contre les délices de voluptés immodérées, et d'autant plus enivrantes qu'ils les ignoraient. Aussi s'y précipitèrent-ils avec fureur. Le sommeil, le vin, les festins, les débauches, les bains et le repos, que l'habitude rend de jour en jour plus attrayants, les énervèrent à un tel point qu'ils se défendirent dans la suite plutôt par leurs victoires passées que par leurs forces présentes.

Aux yeux des gens de l'art, cette faute fut regardée comme plus grave encore que celle qu'il avait commise en ne marchant pas sur Rome aussitôt après la bataille de Cannes. Son hésitation, dans cette circonstance, put, en effet, ne paraître qu'un retard apporté à son triomphe, tandis que cette dernière faute lui enleva les forces nécessaires pour vaincre à l'avenir. Aussi, l'on put voir qu'il n'avait plus la même armée, lorsqu'il sortit de Capoue. Les Carthaginois revenaient presque tous embarrassés de femmes de mauvaise vie ; et quand ils recommencèrent à habiter sous la tente, qu'ils retrouvèrent des marches et les fatigues de la vie de soldat, semblables à de nouvelles recrues, la force leur manquait aussi bien que le courage. Plus tard, pendant tout l'été, ils s'échappaient en foule, quittant, sans congés, leurs enseignes ; et c'était à Capoue que se réfugiaient les déserteurs.

## La garnison de Casilinum se rend avec les honneurs de la guerre (printemps 215)

### 19

Du reste, la saison commençant déjà à s'adoucir, Hannibal fit sortir ses troupes des quartiers d'hiver, et revint devant Casilinum ; car, bien que les opérations du siège eussent été suspendues, le blocus avait été continué, et la garnison, ainsi que les habitants, avaient été réduits à la plus extrême disette. L'armée romaine était sous les ordres de Tibérius Sempronius, le dictateur étant allé à Rome reprendre les auspices. Marcellus aussi eût bien désiré porter du secours aux assiégés, mais il en était empêché par le Vulturne, dont les eaux étaient gonflées, et par les prières des habitants de Nole et d'Acerra, qui redoutaient les Campaniens, si l'armée romaine s'éloignait. Gracchus, campé seulement près de Casilinum, ne tentait aucun mouvement, le dictateur lui ayant ordonné de ne rien entreprendre en son absence, et il n'y avait pas de patience si forte qui pût tenir contre les nouvelles reçues de Casilinum.

On savait positivement que quelques-uns de ces malheureux, ne pouvant plus supporter la faim, s'étaient précipités du haut des murs ; que d'autres se terraient sans armes sur les remparts, offrant ainsi leurs corps tout nus aux traits des ennemis. Gracchus était désespéré de ces malheurs ; mais il n'osait engager le combat sans ordre du dictateur, voyant bien cependant qu'il faudrait en venir aux mains, s'il faisait ouvertement passer du blé aux assiégés. Ne pouvant même espérer d'en introduire secrètement, il en fit ramasser dans toute la campagne, en emplit un grand nombre de tonneaux, et fit avertir le magistrat de Casilinum de recevoir au passage les tonneaux qu'apporterait le fleuve.

La nuit suivante, toute la garnison, ranimée par l'espoir que lui donnait l'envoyé de Gracchus, avait les yeux fixés sur le fleuve, quand les tonneaux arrivèrent portés par le courant. Le blé fut également partagé entre tous. Le lendemain et les jours suivants la même chose se répéta. C'était la nuit que les tonneaux s'envoyaient et se recevaient ; par ce moyen, on trompait la surveillance des postes carthaginois. Mais bientôt des pluies continuelles vinrent ajouter d'une manière inaccoutumée à la force du courant, qui, dans sa violence, jeta de côté les tonneaux sur le rivage qu'occupaient les Carthaginois. Ils les y aperçurent embarrassés dans les saules qui croissaient sur le bord ; ce qu'ayant su Hannibal, il prit les précautions les plus rigoureuses pour que rien ne pût échapper de ce que le Vulturne porterait à la ville. Les Romains répandirent sur le fleuve des noix, qui, emportées par le courant à Casilinum, y étaient recueillies à l'aide de claies.

Enfin, les assiégés en vinrent à un tel point de détresse, qu'ils arrachaient les courroies et les peaux de leurs boucliers, et les amollissaient dans l'eau bouillante pour essayer de s'en nourrir. Les rats et tous les autres animaux furent dévorés. Ils arrachaient les herbes, les racines de toute espèce qui croissaient au pied des murailles ; et comme l'ennemi avait labouré tout ce qu'il y avait de terre végétale hors du mur, les assiégés y jetèrent de la graine de raves, si bien qu'Hannibal s'écria : "Est-ce qu'il me faudra rester devant Casilinum jusqu'à ce qu'elles soient poussées ? " Et lui, qui jusque-là n'avait voulu entendre parler d'aucunes conditions de paix, consentit enfin à traiter du rachat des hommes libres. Le prix pour chacun fut fixé à sept onces d'or. Ces conditions acceptées, ils se rendirent et furent retenus captifs jusqu'à ce que tout l'or eût été payé, puis renvoyés



à Cumès, selon les conventions du traité.

Ce récit est plus exact que celui d'après lequel, ceux-ci ayant refusé, Hannibal aurait envoyé de la cavalerie pour les massacrer. Ils étaient en grande partie de Préneste : sur cinq cent soixante-dix qui formaient la garnison, plus de la moitié périt par la faim ou par le fer. Les autres rentrèrent sains et saufs à Préneste avec leur préteur M. Anicius, autrefois secrétaire. Il y a un monument qui le prouve, c'est une statue de M. Anicius, qu'on voit à Préneste sur le forum, couverte d'une cuirasse, revêtue de la toge, la tête voilée ; il y a aussi trois autres statues, et on lit cette inscription gravée sur une lame d'airain : "Offrande promise par M. Anicius pour les soldats et la garnison de Casilinum". Trois statues, placées dans le temple de la Fortune, portent la même inscription.

## Situation alarmante dans le Bruttium : les Pétéliens

### 20

Casilinum fut rendu aux Campaniens ; Hannibal y mit une garnison de sept cents soldats, de peur que les Carthaginois, une fois partis, les Romains n'en tentassent le siège. Le sénat de Rome, par un décret, vota aux soldats de Préneste une solde double et l'exemption du service militaire pendant cinq années. Il leur offrit aussi le droit de cité romaine en récompense de leur courage. Mais ils ne voulurent pas renoncer au nom de Prénestins. Le sort des Pérugiens est moins connu, n'ayant été révélé ni par un monument qu'ils auraient élevé, ni par un décret du sénat.

Dans le même temps, les Pétéliens qui, seuls des Bruttiens, étaient restés fidèles à l'alliance de Rome, se voyaient attaqués non seulement par les Carthaginois, alors maîtres du pays, mais aussi par les autres Bruttiens, desquels ils avaient séparé leur cause. Incapables de résister aux maux qui les pressaient, les députés envoyèrent une ambassade pour implorer le secours de Rome. Quand on leur eut déclaré qu'ils eussent à pourvoir eux-mêmes à leur sûreté, ils se répandirent en pleurs et en gémissements devant le vestibule de la curie. À leurs prières, à leurs larmes, le peuple et le sénat s'émurent d'une grande compassion. Le sénat, consulté de nouveau à ce sujet par le préteur M. Émilium, après avoir examiné toutes les forces de l'empire, fut contraint d'avouer que désormais il ne pouvait rien pour la défense d'alliés si éloignés ; qu'il leur fallait donc retourner dans leur patrie, et, après avoir jusqu'à la fin persisté dans leur fidélité, aviser eux-mêmes, dans les circonstances présentes, aux moyens d'assurer leur salut à venir.

À cette réponse, rapportée par les ambassadeurs, le découragement et la terreur s'emparèrent aussitôt de leur sénat ; les uns voulaient que l'on s'enfuît chacun de son côté et qu'on abandonnât la ville ; les autres proposaient, puisqu'on se voyait abandonné par d'anciens alliés, de se joindre aux autres Bruttiens, qui régleraient les conditions auxquelles on se soumettrait à Hannibal. Cependant on se rangea à l'avis de ceux qui pensaient qu'il ne fallait rien faire au hasard, ni avec précipitation. L'affaire fut remise au lendemain ; et alors, après une délibération plus calme, les citoyens les plus considérables obtinrent que tout ce qui était dans la campagne fût apporté à la ville, et que l'on travaillât à la fortifier.

## Difficultés de trésorerie à Rome

### 21

À peu près à cette même époque, on reçut à Rome des lettres de la Sicile et de la Sardaigne. Celles de Sicile furent lues les premières dans le sénat. Titus Otacilius, propréteur de cette province, annonçait que le préteur P. Furius était avec sa flotte à Lilybée, de retour d'Afrique, blessé gravement et en danger de perdre la vie ; que les soldats et les équipages n'avaient reçu au jour fixé ni blé ni solde, et qu'on n'avait pas d'argent pour leur en donner. Il pria donc de toutes ses forces le sénat d'en envoyer au plus tôt, et, s'il le croyait convenable, de lui nommer un successeur parmi les nouveaux préteurs. A. Cornélius Mammula, propréteur en Sardaigne, mandait à peu près la même chose au sujet de la paie et de la nourriture de l'armée. On leur répondit à tous deux qu'on n'avait rien à leur envoyer, et on leur enjoignit de pourvoir eux-mêmes à l'entretien des flottes et des troupes. T. Otacilius envoya une députation à Hiéron, unique ressource du peuple romain, et il en reçut assez d'argent pour la solde de l'armée, et du blé pour six mois. En Sardaigne, les villes alliées vinrent généreusement au secours de Cornélius.

L'argent manquant aussi à Rome, on créa, d'après la proposition de M. Minucius, tribun du peuple, des triumvirs chargés des opérations des finances. Ces triumvirs furent L. Émilius Papus, qui avait été consul et censeur, M. Atilius Régulus, qui avait été deux fois consul, et L. Scribonius Libo, en ce moment tribun du peuple. On créa aussi duumvirs M. et C. Atilius, qui firent la dédicace du temple de la Concorde, construit d'après le vœu de L. Manlius, lorsqu'il était préteur ; puis trois pontifes, Q. Cécilius Métellus, Q. Fabius Maximus, et Q. Fulvius Flaccus, à la place de P. Scantinus, mort à Rome, de L. Emilius Paulus et de Q. Élius Pétus qui avaient succombé à Cannes.

## Recrutement du sénat ; proposition de Spurius Carvilius

### 22

Après avoir, autant qu'il est donné à la prudence humaine, réparé les désastres dont la fortune avait de tous côtés accablé l'empire, les sénateurs jetèrent enfin un coup d'œil sur eux-mêmes, sur ce sénat désert, sur le petit nombre de membres qui composaient le conseil de la nation. En effet, depuis la censure de L. Émilium et de C. Flaminius, on n'avait pas élu de nouveaux sénateurs, quoique, pendant les cinq années qui s'étaient écoulées, les chances malheureuses de la guerre et les accidents ordinaires de la vie en eussent enlevé un grand nombre. Le dictateur étant parti pour l'armée, aussitôt après la prise de Casilinum, M. Émilium, préteur, à la demande générale, fit un rapport à ce sujet. Sp. Carvilius, après avoir déploré, dans un long discours, que le sénat fût si peu nombreux, et qu'il y eût si peu de citoyens parmi lesquels on pût choisir de nouveaux sénateurs, déclara que pour compléter le sénat et unir plus étroitement les peuples latins à Rome, il conseillait de tout son pouvoir de donner, si le sénat le trouvait bon, le droit de cité à deux sénateurs de chacun des peuples du Latium, et de les admettre au sénat à la place de ceux qui avaient péri.

Cette proposition fut accueillie avec autant de colère que la demande même qu'en avaient autrefois faite les Latins. Un frémissement d'indignation souleva toute l'assemblée ; Manlius surtout se prononça plus haut que tous les autres il s'écria, "qu'il y avait encore un homme de la même race que le consul qui, au Capitole, menaça autrefois de tuer de sa propre main le premier Latin qu'il verrait introduit dans le sénat." Q. Fabius Maximus dit "que jamais proposition plus déplacée n'avait été faite au sénat ; qu'au milieu des incertitudes, des doutes des alliés, c'était toucher un point qui devait les agiter plus encore ; que cette parole insensée d'un seul homme, il fallait l'étouffer dans un silence unanime, et que si jamais, dans le sénat, il y avait eu quelque chose de secret, de sacré à taire, c'était surtout une pareille proposition, qu'on devait cacher, oublier, regarder comme non avenue." Il n'en fut donc fait aucune mention.

Il fut décrété que l'on créerait dictateur un homme qui eût été déjà censeur, le plus ancien de tous les censeurs actuellement existants, et qu'il serait chargé de nommer les nouveaux membres du sénat. Le consul C. Térentius fut mandé pour proclamer le dictateur. Il quitta l'Apulie, où il laissa des troupes, et revint à grandes journées à Rome. La nuit suivante, selon l'usage, d'après un sénatus-consulte, il proclama M. Fabius Butéon dictateur pour six mois, sans maître de la cavalerie.

## La dictature de Fabius Butéon

### 23

Fabius, suivi de ses licteurs, monta alors à la tribune, et déclara qu'il n'approuvait pas qu'il y eût à la fois deux dictateurs, mesure jusque-là sans exemple, ni qu'on l'eût nommé dictateur sans maître de la cavalerie, que l'on n'aurait pas dû confier une puissance telle que la censure à un seul homme, et au même homme pour la seconde fois, ni enfin donner au dictateur un pouvoir de six mois, quand il n'était pas nommé pour faire la guerre. Il ajouta qu'il mettrait des bornes à ce que le hasard, les circonstances et la nécessité avaient mis d'exagération dans ces mesures ; qu'il ne ferait sortir du sénat aucun de ceux que les censeurs C. Flaminius et L. Aemilius avaient nommés ; qu'il donnerait seulement l'ordre de transcrire et de proclamer leurs noms, afin qu'un seul homme n'eût pas le pouvoir de juger et de décider arbitrairement de la réputation et des mœurs d'un sénateur ; qu'il ferait enfin, pour remplacer les morts, un choix tel qu'on vît bien qu'il préférerait un ordre de citoyens à un autre, et non pas un homme à un autre homme. On lut donc le nom des anciens sénateurs ; puis Fabius nomma à la place des morts, chacun à son rang d'ancienneté, ceux d'abord qui, depuis la censure de L. Aemilius et de C. Flaminius, avaient occupé une magistrature curule, et qui ne faisaient pas encore partie du sénat ; il appela ensuite ceux qui avaient été édiles, tribuns du peuple, ou questeurs, puis après les magistrats, ceux qui avaient chez eux des dépouilles des ennemis, ou qui avaient reçu une couronne civique.

Lorsqu'il eût ainsi créé cent soixante-dix-sept sénateurs, à la grande satisfaction de tous, il se démit aussitôt de la dictature et descendit comme simple particulier de la tribune, ordonnant aux licteurs de se retirer ; puis il se mêla à la foule de ceux qui s'occupaient de leurs affaires particulières, ayant soin d'y rester longtemps, pour empêcher que le désir de le reconduire chez lui n'entraînât le peuple hors du forum. Cependant le retard ne ralentit pas le zèle des citoyens, et un cortège nombreux le ramena chez lui. La nuit suivante, le consul repartit pour l'armée sans en rien dire au sénat, afin de n'être pas forcé à rester à Rome pour les comices.

## Élections à Rome ; l'armée du consul Postumius est anéantie (février-mars 215)

### 24

Le lendemain, le sénat, consulté par le préteur M. Pomponius, décida qu'on écrirait au dictateur de venir pour nommer les nouveaux consuls, et, s'il le jugeait utile à la république, d'amener avec lui le maître de la cavalerie et le préteur M. Marcellus, afin que l'on pût apprendre d'eux-mêmes où en étaient les affaires de la république, et arrêter les mesures que dicteraient les circonstances.

Ils se rendirent tous à cet ordre, et laissèrent à des lieutenants le commandement de l'armée. Le dictateur parla peu de lui-même, et dans des termes très mesurés. Il rapporta au maître de la cavalerie, T. Sempronius Gracchus, une grande partie des succès obtenus ; puis il fixa le jour des comices, où furent nommés L. Postumius pour la troisième fois (malgré son absence, car il commandait en Gaule), et T. Sempronius Gracchus, alors maître de la cavalerie et édile curule. On créa ensuite préteurs M. Valérius Laevinus, Ap. Claudius Pulcher, Q. Fulvius Flaccus, Q. Mucius Scaevola. Le dictateur, après les élections, retourna à Téanum, où l'armée était en quartiers d'hiver, laissant à Rome le maître de la cavalerie, qui, devant entrer en charge sous peu de jours, avait besoin de s'entendre avec le sénat au sujet de la levée et de la destination des troupes pour l'année.

Au milieu de toutes ces mesures, on apprit une nouvelle défaite. La fortune accumulait tous les désastres sur cette année. L. Postumius, consul désigné, avait péri en Gaule avec toute son armée. Il y avait une vaste forêt, que les Gaulois appellent Litana, et où il allait faire passer son armée. À droite et à gauche de la route, les Gaulois avaient coupé les arbres, de telle sorte que tout en restant debout ils pussent tomber à la plus légère impulsion. Postumius avait deux légions romaines ; et du côté de la mer supérieure il avait enrôlé tant d'alliés qu'une armée de vingt-cinq mille hommes le suivait sur le territoire ennemi. Les Gaulois s'étaient répandus sur la lisière de la forêt, le plus loin possible de la route. Dès que l'armée romaine fut engagée dans cet étroit passage, ils poussèrent les plus éloignés de ces arbres qu'ils avaient coupés par le pied. Les premiers tombant sur les plus proches, si peu stables eux-mêmes et si faciles à renverser, tout fut écrasé par leur chute confuse, armes, hommes, chevaux : il y eut à peine dix soldats qui échappèrent. La plupart avaient péri étouffés sous les troncs et sous les branches brisées des arbres ; quant aux autres, troublés par ce coup inattendu, ils furent massacrés par les Gaulois, qui cernaient en armes toute l'étendue du défilé.

Sur une armée si considérable, quelques soldats seulement furent faits prisonniers, en cherchant à gagner le pont, où l'ennemi, qui en était déjà maître, les arrêta. Ce fut là que périt Postumius, en faisant les plus héroïques efforts pour ne pas être pris. Ses dépouilles et sa tête, séparée de son corps, furent portées en triomphe par les Boïens dans le temple le plus respecté chez cette nation ; puis, la tête fut vidée, et le crâne, selon l'usage de ces peuples, orné d'un cercle d'or ciselé, leur servit de vase sacré pour offrir des libations dans les fêtes solennelles. Ce fut aussi la coupe du grand pontife et des prêtres du temple. Le butin fut pour les Gaulois aussi considérable que l'avait été la victoire ; car, bien que les animaux, pour la plupart, eussent été écrasés par la chute de la forêt, n'y ayant pas eu de fuite ni par conséquent de dispersion des bagages, on retrouva tous les objets à terre, le

long de la ligne formée par les cadavres.

## Consternation à Rome ; réaction du consul Sempronius Gracchus

25

À la nouvelle de ce désastre, la ville fut plusieurs jours plongée dans une consternation profonde. Les boutiques restaient fermées, la ville était déserte comme pendant la nuit. Les édiles, par ordre du sénat, en parcoururent tous les quartiers, firent rouvrir les boutiques et disparaître tous les signes de ce désespoir général. Tibérius Sempronius, dans une assemblée qu'il présida, consola les sénateurs et les exhorta, eux que les désastres de Cannes n'avaient pu abattre, à ne pas se désespérer d'une défaite bien moins importante ; qu'en ce qui regardait les Carthaginois et Hannibal, pourvu que les choses fussent aussi prospères qu'il espérait qu'elles allaient l'être, il n'y avait pas de danger à abandonner pour l'instant la guerre des Gaules, et que plus tard les dieux et le peuple romain sauraient bien tirer vengeance d'une telle perfidie. Ce qui devait fixer toute leur attention, ce dont il fallait s'occuper surtout, c'était Hannibal et les armées que l'on emploierait dans la guerre carthaginoise.

Lui-même dit le premier ce qu'il y avait, à l'armée du dictateur, d'infanterie et de cavalerie, de citoyens et d'alliés. Ensuite Marcellus donna un aperçu des forces qu'il commandait. On sut par les gens les mieux informés ce qu'il y avait de troupes en Apulie avec le consul C. Térentius. Toutefois on ne voyait aucun moyen de donner aux consuls des armées assez fortes pour soutenir une si grande guerre. Il fut donc résolu, malgré la juste colère dont tous étaient animés contre la Gaule, qu'on ne s'en occuperait pas cette année. Un décret donna au consul le commandement de l'armée du dictateur. Quant à l'armée de Marcellus, un autre décret fit passer en Sicile tous ceux de ses soldats qui avaient fui à Cannes : ils durent y servir tant qu'on aurait la guerre en Italie. On y fit encore passer tous ceux des soldats du dictateur qui étaient trop faibles, mais sans leur imposer l'obligation de servir plus longtemps que ne le prescrivaient les lois. Deux légions urbaines furent mises sous les ordres du consul qui prendrait la place de L. Postumius, et qu'on devait nommer dès que les auspices seraient favorables. On dut rappeler aussi le plus promptement possible deux des légions de Sicile, d'où le consul, qui aurait sous ses ordres les légions urbaines, était autorisé à tirer tous les soldats qui lui seraient nécessaires. Le commandement fut conservé au consul C. Térentius pour une année encore, et il garda toutes les troupes avec lesquelles il défendait l'Apulie.



## 2. Guerre d'Espagne (216)

### Situation confuse ; Hasdrubal contre les Tartésiens

#### 26

Tous ces événements, tous ces préparatifs qui occupaient l'Italie ne ralentissaient nullement la guerre d'Espagne, où les Romains jusqu'alors avaient été plus heureux. Les deux Scipions, Publius et Cnéius, s'étaient partagé les troupes. Cnéius commandait l'armée de terre, et Publius la flotte. Hasdrubal, le général carthaginois, peu confiant dans ses soldats et dans sa flotte, se tenait loin de l'ennemi, à une distance et dans des positions où il n'avait rien à craindre. Après de longues et pressantes prières, il avait enfin obtenu d'Afrique un renfort de quatre mille fantassins et de cinq cents chevaux. Plein d'espoir alors, il se rapprocha de l'ennemi, et fit lui-même équiper et préparer une flotte pour protéger les îles et les côtes.

Mais, au milieu même de cette activité toute nouvelle qu'il imprimait déjà aux opérations, il fut paralysé par la trahison des chefs de ses vaisseaux. Depuis les reproches sévères que leur avait valus leur lâcheté lors de l'abandon de leur flotte auprès de l'Èbre, ils avaient été médiocrement fidèles à leur général, et au parti de Carthage. Ces transfuges avaient tenté de soulever les Tartésiens, et quelques villes avaient été entraînées par eux à la révolte ; l'une d'elles fut même prise d'assaut. Il fallut donc quitter les Romains pour porter la guerre chez ce peuple. Hasdrubal entra en ennemi sur leur territoire, et résolut d'attaquer Chalbus, chef renommé des Tartésiens, qui, sous les murs de la ville prise par les révoltés quelques jours auparavant, avait campé à la tête d'une armée considérable.

D'abord il envoya en avant des soldats armés à la légère, pour attirer l'ennemi au combat, et une partie de son infanterie reçut l'ordre de ravager sur plusieurs points la campagne, et de se saisir de ceux des ennemis qui s'y seraient répandus. La terreur était au camp ennemi, en même temps que la fuite et le carnage dans la campagne. Mais bientôt, par différents chemins, les révoltés regagnèrent le camp, et alors leur frayeur se dissipa si complètement, qu'ils reprirent assez de courage, non seulement pour défendre leurs retranchements, mais même pour attaquer l'ennemi.

Ils s'élancent donc en foule hors du camp, bondissant selon leur coutume ; leur audace subite frappa de terreur l'ennemi, qui naguère s'était mis à les poursuivre. Hasdrubal fit retirer son armée sur une colline assez escarpée, que protégeait encore une rivière qui passait au bas ; il rappela ses troupes légères et sa cavalerie, qui s'était dispersée ; et, comme si la hauteur de la colline et le fleuve n'eussent pas été une défense assez sûre, il fit fortifier son camp. Dans cette terreur, qui s'empara alternativement des deux partis, il y eut quelques engagements. Le cavalier numide n'y put pas tenir tête au cavalier espagnol, ni le maure, avec ses javelots, au soldat armé de la cétra, aussi léger que lui, mais plus brave et plus vigoureux.

## **Hasdrubal prend le camp des déserteurs et reçoit l'ordre de partir en Italie**

27

Les révoltés, voyant que leurs provocations devant les palissades ne pouvaient attirer les Carthaginois au combat, et que, d'un autre côté, l'attaque du camp n'était pas chose facile, allèrent à Ascuà, où Hasdrubal, en entrant par le territoire ennemi, avait fait transporter ses grains et tous ses vivres : ils la prennent d'assaut, et se rendent maîtres de la campagne environnante. Dès ce moment, il n'y eut pas de pouvoir capable de les maintenir, soit dans la marche, soit au camp. Hasdrubal s'aperçoit de cette négligence, résultat ordinaire d'un succès ; il exhorte ses soldats à attaquer les ennemis, ainsi dispersés et sans enseignes pour se rallier ; et, descendant de la colline, il marche en bataille sur leur camp. Les sentinelles abandonnent leur poste et viennent en désordre annoncer la présence de l'ennemi.

On crie aux armes ; chacun, selon qu'il est armé, s'élançe au combat, sans attendre ni commandement ni enseignes, sans observer aucun ordre. Déjà les premiers sont engagés, que quelques-uns accourent encore par petites troupes, et que les autres n'ont pas quitté le camp. D'abord leur audace seule épouvanta un instant l'ennemi ; mais bientôt, dans cette attaque de quelques individus contre des masses, sentant bien le danger où les met l'infériorité du nombre, ils se regardent entre eux ; repoussés de toute part, ils se forment en cercle ; ils s'appuient les uns contre les autres, ils entrelacent leurs armes, et alors circonscrits dans un étroit espace, ayant à peine la liberté de mouvoir leurs armes, ils sont enveloppés par les ennemis et massacrés pendant une grande partie du jour. Un petit nombre s'ouvre une issue et gagne les forêts et les montagnes. La terreur était si grande que le camp fut abandonné, et que, le lendemain, la nation entière vint se soumettre.

Cette soumission ne fut pas de longue durée ; Hasdrubal avait reçu, presque aussitôt après, l'ordre de conduire sans délai son armée en Italie. À peine la nouvelle s'en fut-elle répandue en Espagne que presque tous les esprits se tournèrent vers les Romains. Hasdrubal écrivit aussitôt à Carthage combien avait été funeste le bruit de son départ, et que s'il partait réellement, il n'aurait pas passé l'Èbre que l'Espagne serait aux Romains. Qu'en effet, outre qu'il n'avait à laisser à sa place ni soldats ni général, les généraux romains étaient tels, qu'à peine avec des forces égales, on pouvait leur résister ; qu'ainsi donc, si l'on attachait quelque importance à la possession de l'Espagne, on lui envoyât un successeur avec une armée considérable ; que même au cas où tout réussirait au nouveau général, un pareil commandement ne le laisserait pas oisif.

## Rencontre d'Himilcon et d'Hasdrubal

### 28

Cette lettre fit d'abord beaucoup d'impression sur le sénat. Toutefois la guerre d'Italie étant d'une bien autre importance, la décision du sénat au sujet d'Hasdrubal et de ses troupes fut maintenue. Himilcon, avec une armée suffisante et une flotte renforcée de plusieurs vaisseaux, fut envoyé pour maintenir et défendre l'Espagne sur terre aussi bien que sur mer. Dès qu'il a débarqué son armée et les équipages de la flotte, il fortifie son camp, met à sec ses vaisseaux, les entoure de palissades, et lui-même, à la tête d'une troupe de cavaliers d'élite, il s'avance à marches forcées, non sans la circonspection nécessaire, au milieu de ces populations toutes suspectes ou ennemies ; il parvient auprès d'Hasdrubal.

Il lui fait part du décret et des ordres du sénat, reçoit en retour ses instructions sur la direction de la guerre en Espagne, et revient à son camp. La rapidité de sa marche avait plus que tout le reste assuré sa sécurité ; car sur chaque point, il s'était retiré avant que les ennemis eussent pu se concerter contre lui. Hasdrubal n'opéra son mouvement qu'après avoir levé une forte contribution en argent dans tous les pays où s'étendait sa domination. Il n'ignorait pas qu'Hannibal avait souvent acheté à prix d'or un passage ; qu'il n'avait obtenu les secours des Gaulois qu'en les payant ; que s'il eût tenté sans argent un si immense trajet, il serait à peine parvenu au pied des Alpes. Hasdrubal recueillit donc à la hâte les impôts, et descendit vers l'Èbre.

Dès que l'armée romaine avait eu connaissance des décrets de Carthage et de la marche d'Hasdrubal, les généraux n'avaient plus pensé qu'à réunir leurs armées, et ils se préparaient à s'opposer à la marche tentée par Hasdrubal, bien persuadés que s'il parvenait avec l'armée d'Espagne à rejoindre Hannibal, à qui, bien que seul, l'Italie pouvait à peine résister, la ruine de l'empire romain serait inévitable. Dominés par cette inquiétude, ils rassemblent leurs troupes sur l'Èbre, puis, passant le fleuve, ils délibèrent s'ils doivent aller camper en face d'Hasdrubal, ou se contenter d'attaquer les alliés de Carthage, et de détourner ainsi l'ennemi du chemin qu'il se proposait de prendre. Ils se décident enfin à faire le siège d'Ibera, ville ainsi appelée du fleuve dont elle est voisine, la plus riche alors de toute la contrée.

Hasdrubal l'apprend, mais au lieu de porter secours à ses alliés, il va lui-même assiéger une ville, qui vient de se soumettre aux Romains. Aussitôt les Romains abandonnent le siège d'Ibera, et tournent toute la guerre contre Hasdrubal.

## Les Scipions battent l'armée d'Hasdrubal (automne 216)

### 29

Pendant quelques jours les deux armées restèrent en présence à cinq milles l'une de l'autre ; il y eut quelques légers engagements, mais pas de bataille rangée. Enfin le même jour, comme de concert, des deux côtés, le signal du combat fut donné, et les deux armées descendirent dans la plaine.

L'armée romaine fut formée en trois corps. Une partie des vélites fut mêlée aux soldats du premier rang ; le reste se tint derrière les enseignes ; la cavalerie garnit les ailes. Les Espagnols formèrent le centre d'Hasdrubal ; à la droite il plaça les Carthaginois, à la gauche les Africains et les mercenaires. La cavalerie fut distribuée sur les ailes, les Numides avec l'infanterie carthaginoise ; les autres cavaliers avec les Africains. Les Numides ne furent pas tous placés à la droite, mais ceux-là seulement qui, comme les sauteurs de profession, ont l'habitude de conduire avec eux deux chevaux au plus fort de la mêlée, et de sauter tout armés du cheval fatigué sur le cheval frais, tant est grande et leur agilité et la docilité de cette race de chevaux.

Tel était l'ordre de bataille des deux armées ; les généraux de chaque parti étaient également pleins de confiance ; ni l'un ni l'autre n'avait de supériorité marquée quant au nombre ou à la bonté des troupes ; cependant les dispositions des soldats étaient loin d'être les mêmes dans les deux armées. Quoique les Romains combattissent loin de leur patrie, leurs chefs leur avaient facilement persuadé qu'ils combattaient pour l'Italie et pour Rome. Aussi, comme des hommes dont le retour dans la patrie dépendait du résultat de cette bataille, ils étaient bien résolus de vaincre ou de mourir. Dans l'autre armée il y avait moins de détermination. Les soldats y étaient presque tous Espagnols, et ils aimaient mieux être vaincus en Espagne que de vaincre pour être traînés en Italie.

Aussi, au premier choc, quand à peine les traits furent lancés, le centre d'Hasdrubal lâcha pied, et tourna le dos aux Romains qui se portaient vigoureusement en avant. Le combat n'en fut pas moins acharné aux deux ailes. D'un côté les Carthaginois, de l'autre les Africains pressent l'armée romaine, la chargent sur les deux flancs, l'enveloppent dans une double attaque. Mais en se réunissant par masses sur le centre, elle eut assez de force pour rejeter de chaque côté les deux ailes de l'ennemi. Il y avait donc deux combats dans lesquels les Romains, qui avaient enfin enfoncé le centre, se trouvaient bien supérieurs et en nombre et en forces. Leur victoire ne fut pas douteuse. Il périt dans le combat beaucoup de monde, et si les Espagnols n'eussent pas fui en désordre quand la bataille commençait à peine, de toute l'armée ennemie bien peu eussent survécu. La cavalerie ne fut presque pas engagée ; car les Maures et les Numides, dès qu'ils virent le centre ébranlé, s'enfuirent confusément, chassant même les éléphants devant eux, et laissant ainsi les ailes à découvert.

Hasdrubal resta jusqu'à ce que la déroute fût bien décidée, et il s'échappa avec quelques hommes seulement du milieu du carnage. Les Romains prirent son camp et le pillèrent. Ce combat leur rallia tous ceux qui hésitaient encore en Espagne et enleva à Hasdrubal tout espoir, non seulement de transporter en Italie ses troupes, mais même de rester en sûreté en Espagne. À Rome, où cette nouvelle fut annoncée par des lettres des Scipions, on se réjouit moins de la victoire, que de l'impossibilité où se trouvait désormais

Hasdrubal d'arriver en Italie.

### 3. Quatrième année de guerre (215)

#### Situation confuse dans le Bruttium ; élections pour 215

#### 30

Pendant que ces événements se passaient en Espagne, Pétélia, dans le Bruttium, fut prise d'assaut, après un siège de plusieurs mois, par Himilcon, l'un des lieutenants d'Hannibal. Cette victoire coûta bien du sang et des pertes aux Carthaginois. Ce fut la famine bien plus que la force qui vainquit les assiégés. En effet quand tous leurs aliments eurent été épuisés, soit grains, soit chair de toute espèce d'animaux, ils se nourrirent du cuir de leurs chaussures, d'herbes, de racines, d'écorces tendres, des feuilles dont ils dépouillaient les buissons. La ville ne fut prise que quand ils n'eurent plus assez de force pour se tenir sur les murs et pour porter leurs armes. Pétélia une fois dans ses mains, le Carthaginois conduisit ses troupes devant Consentia : elle fut défendue avec moins de constance, et il s'en rendit maître en peu de jours.

À peu près à la même époque une armée de Bruttiens investit Crotone, ville grecque, autrefois puissante à la guerre et populeuse, mais à cette époque accablée par tant et de si grands malheurs, qu'à peine elle renfermait vingt mille citoyens de tout âge. Cette ville, sans défenseurs, tomba bientôt au pouvoir des ennemis. La citadelle seule fut sauvée. Une poignée d'hommes, au milieu du tumulte d'une ville prise d'assaut, parvint à s'y réfugier après avoir échappé au massacre. Les Locriens aussi passèrent aux Bruttiens et aux Carthaginois : les principaux citoyens avaient livré le peuple. Dans toute cette contrée, les Rhégiens seuls restèrent fidèles aux Romains et indépendants.

Cette tendance des esprits gagna jusqu'à la Sicile, et la maison même d'Hiéron ne fut pas entièrement pure de trahison. Gélon, l'aîné de la race, méprisant la vieillesse de son père, et, après la défaite de Cannes, l'alliance des Romains, passa aux Carthaginois, et la Sicile se fût révoltée, si une mort, survenue si à propos que son père même ne fut pas à l'abri des soupçons, ne l'eût emporté quand déjà il armait la multitude et qu'il cherchait à soulever les alliés. Tels furent les différents événements qui se passèrent cette année-là en Italie, en Afrique, en Sicile et en Espagne.

Sur la fin de l'année, Q. Fabius Maximus demanda au sénat la permission de faire la dédicace du temple de Vénus Érycine, que, dictateur, il avait fait vœu d'élever. Le sénat décréta que Tibérius Sempronius, consul désigné, dès son entrée en charge, proposerait au peuple une loi qui nommerait Fabius duumvir pour faire la dédicace de ce temple. En l'honneur de M. Aemilius Lépidus qui avait été deux fois consul et augure, ses trois fils Lucius, Marcus et Quintus donnèrent des jeux funèbres pendant trois jours, et pendant trois jours aussi dans le forum, un combat où parurent vingt-deux paires de gladiateurs. Les édiles curules C. Laetorius et Tibérius Sempronius Gracchus, consul désigné, qui pendant son édilité avait été maître de la cavalerie, firent célébrer les jeux romains, qui durèrent trois jours. Les jeux du peuple furent trois fois célébrés par les édiles M. Aurélius Cotta et M. Claudius Marcellus.

La troisième année de la guerre punique venait de s'écouler, lorsqu'aux ides de Mars, le consul Tibérius Sempronius entra en fonctions. Quant aux préteurs, Q. Fulvius Flaccus, qui avait été déjà deux fois consul et censeur, il eut en partage la juridiction de la ville, M.

Valérius Laevinus celle des étrangers ; Ap. Claudius Pulcher la Sicile, Q. Mucius Scaevola la Sardaigne. Le peuple voulut que Marcellus eût le pouvoir de proconsul, parce, que seul de tous les généraux romains, depuis la défaite de Cannes, il avait remporté une victoire en Italie.

## Mesures d'urgence à Rome (ides de mars 215)

### 31

Le sénat, dans la première séance qu'il tint au Capitole, décida que l'impôt serait exigé double cette année, et qu'on en percevrait la moitié sans délai, pour payer à tous les soldats la solde échue, excepté toutefois à ceux qui avaient été à Cannes. Quant aux armées, le décret portait que le consul T. Sempronius fixerait le jour où les deux légions urbaines se réuniraient à Calès ; qu'ensuite elles seraient conduites au camp de Claudius au-delà de Suessula ; que celles qui l'occupaient actuellement, composées en grande partie de troupes qui s'étaient trouvées à Cannes, seraient emmenées par Ap. Claudius Pulcher en Sicile, d'où l'on rappelait à Rome les troupes qui y servaient. M. Claudius Marcellus fut envoyé à l'armée qui avait dû se rassembler à Calès à un jour fixé, et il reçut ordre de conduire au camp de Claudius les légions urbaines. Ap. Claudius envoya le lieutenant T. Maecilius Croto pour recevoir l'ancienne armée et la conduire en Sicile.

On avait d'abord attendu en silence que le consul convoquât les comices pour la nomination de son collègue ; mais quand on vit Marcellus éloigné, comme à dessein, lui que la volonté générale appelait au consulat pour cette année, à cause des exploits qui avaient illustré sa préture, tout le sénat frémit d'indignation. Le consul s'en aperçut : "Pères conscrits, dit-il, il était de l'intérêt de la république que M. Claudius partît pour la Campanie afin d'effectuer le mouvement des armées, et que les comices ne fussent pas convoqués avant qu'il eût rempli sa mission et qu'il fût de retour, pour que vous eussiez au consulat l'homme qu'y appellent et les circonstances et vos vœux les plus ardents." Il ne fut plus question de comices jusqu'au retour de Marcellus.

Pendant ce temps-là on créa duumvirs Q. Fabius Maximus, et T. Otacilius Crassus, qui présidèrent à la dédicace, l'un du temple de la Sagesse, l'autre de celui de Vénus Érycine. Ces deux temples sont au Capitole, séparés seulement par un fossé. Les trois cents cavaliers campaniens, après avoir achevé avec honneur leur temps de service en Sicile, étaient arrivés à Rome. Il fut proposé une loi au peuple par laquelle ils étaient déclarés citoyens romains, comme faisant partie du municipe de Cumes, à dater de la veille de la défection de Capoue. Une considération surtout fit proposer cette loi, c'est qu'ils avouaient eux-mêmes ne plus savoir à quelle nation ils appartenaient ; ils avaient renoncé à leur ancienne patrie, et ils n'étaient pas encore reconnus par celle où ils étaient rentrés.

Marcellus étant revenu de l'armée, les comices sont assemblés pour nommer un consul à la place de L. Postumius. On nomme d'un commun accord Marcellus, qui devait aussitôt entrer en charge. Au moment de son installation le tonnerre gronda ; les augures appelés déclarèrent que l'élection paraissait mauvaise, et les patriciens allaient répétant partout que les dieux étaient mécontents de ce que, pour la première fois, deux plébéiens étaient ensemble consuls. Marcellus se retira, et à sa place on nomma Fabius Maximus pour la troisième fois.

Cette année-là les eaux de la mer prirent feu. À Sinuessa une génisse mit bas un poulain ; à Lanuvium, dans le temple de Junon Sospita, les statues suèrent du sang, et autour du temple il tomba une pluie de pierres. À cause de cette pluie, il y eut, selon l'usage, des prières de neuf jours, et tous les autres prodiges furent expiés avec soin.



## Préparatifs militaires à Rome et à Carthage

### 32

Les consuls se partagèrent les armées. Fabius eut celle de Téanum qu'avait commandée le dictateur M. Junius ; Sempronius dut avoir les esclaves qui s'enrôlaient volontairement, et vingt-cinq mille alliés ; le préteur M. Valérius fut chargé du commandement des légions qui reviendraient de Sicile, et Marcus Claudius envoyé comme proconsul à l'armée qui était établie devant Nole, au-dessus de Suessula. Les préteurs partirent pour la Sicile et la Sardaigne. Les consuls, par un édit, ordonnèrent que toutes les fois que le sénat serait convoqué par eux, les sénateurs et ceux qui avaient droit de donner leur avis dans le sénat s'assembleraient à la porte Capène. Les préteurs, chargés de l'administration de la justice, placèrent leurs tribunaux auprès de la piscine publique. Ce fut là que durent être portés les témoignages, et là que pour cette année ils rendirent leurs arrêts.

Pendant ce temps, Magon, frère d'Hannibal, allait passer de Carthage en Italie avec douze mille fantassins, quinze cents cavaliers, vingt éléphants et mille talents d'argent, sous l'escorte de soixante vaisseaux longs, lorsque arriva la nouvelle "qu'on avait été battu en Espagne, et que presque tous les peuples de cette province étaient passés aux Romains. Quelques-uns voulaient que Magon avec sa flotte et son armée se rendît en Espagne sans plus songer à l'Italie, mais tous se laissèrent, disait-on, séduire à l'espoir soudain de recouvrer la Sardaigne. Il ne s'y trouvait qu'une faible armée romaine ; l'ancien préteur A. Cornélius, qui connaissait la province, allait la quitter ; on en attendait un nouveau. Et puis les Sardes étaient fatigués d'une si longue domination, exercée l'année précédente avec tant de cruauté et d'avarice ; ils avaient été accablés d'impôts excessifs et de contributions en blé qui dépassaient leurs ressources. Il ne leur manquait plus qu'un chef auquel ils pussent se rallier."

Ces nouvelles, une députation secrète des citoyens les plus considérables de l'île les avaient apportées à Carthage. Le chef de cette conspiration était Hampsicoras ; son crédit et ses richesses en faisaient le personnage le plus important du parti. Les deux messages arrivèrent presque à la fois. Troublés par l'un, rassurés par l'autre, les Carthaginois envoient en Espagne Magon avec sa flotte et ses troupes, et, pour diriger l'expédition de Sardaigne ils choisissent Hasdrubal, auquel ils donnent une armée presque aussi considérable que celle de Magon.

À Rome, les consuls, après avoir terminé ce qu'ils avaient à y faire, se mettaient déjà en mouvement pour commencer les opérations. Tibérius Sempronius fixa aux soldats le jour où ils devaient se trouver à Sinuessa. Q. Fabius, après avoir consulté le sénat, donna ordre que tous les grains des campagnes fussent avant les calendes de juin transportés dans les villes fortes ; que si quelqu'un y manquait, il ravagerait ses champs, vendrait ses esclaves aux enchères et brûlerait ses fermes.

Même les préteurs chargés de rendre la justice furent employés à l'administration de la guerre. Le préteur Valérius dut aller en Apulie pour recevoir l'armée de Térentius, et défendre ce pays avec les légions qui arriveraient de Sicile ; l'armée de Térentius devait partir sous les ordres d'un lieutenant. M. Valérius eut le commandement de vingt-cinq vaisseaux, avec lesquels il devait protéger les côtes depuis Brindes jusqu'à Tarente. Q.

Fulvius, préteur urbain, fut chargé avec un pareil nombre de vaisseaux de veiller sur les côtes voisines de Rome. Le proconsul C. Térentius reçut ordre de faire une levée dans le Picénum et de protéger tout le pays. T. Otacilius Crassus, après avoir fait la dédicace du temple de la Sagesse au Capitole, fut envoyé en Sicile pour prendre le commandement de la flotte.

## La première délégation macédonienne

### 33

Sur cette lutte des deux peuples les plus puissants de la terre s'était concentrée l'attention de tous les rois, de tous les peuples, mais celle surtout de Philippe, roi de Macédoine, si voisin de l'Italie, dont la mer Ionienne seule le séparait. Au premier bruit du passage des Alpes par Hannibal, il s'était réjoui de voir la guerre allumée entre les Romains et les Carthaginois ; mais tant que le succès fut incertain, il ne savait trop auquel des deux partis il souhaitait la victoire. Cependant, lorsque dans trois combats les Carthaginois eurent été trois fois vainqueur, il pencha du côté de la fortune et envoya des ambassadeurs à Hannibal. Ces ambassadeurs, évitant le port de Brindes et celui de Tarente, que surveillaient des stations romaines, débarquèrent auprès du temple de Junon Lacinia.

De là, se dirigeant vers Capoue, à travers l'Apulie, ils se jetèrent dans une garnison romaine et furent conduits devant le préteur M. Valérius Laevinus, qui avait son camp près de Lucérie. Xénophane, le chef de l'ambassade, lui déclare, avec le plus grand sang-froid, qu'il est envoyé par le roi Philippe, pour faire amitié et alliance avec Rome ; qu'il est chargé des instructions du roi pour les consuls, le sénat et le peuple romain. Au milieu des défections des anciens alliés, Valérius, joyeux de la nouvelle alliance que proposait un roi si renommé, reçoit ces ennemis avec autant de bienveillance que des hôtes ; il les fait accompagner par des guides qui doivent leur indiquer avec soin chaque point, chaque défilé occupé par les Romains et par les ennemis.

Xénophane arrive en traversant les garnisons romaines jusque dans la Campanie, et de là par le chemin le plus court au camp d'Hannibal. Il conclut avec lui un traité d'alliance et d'amitié aux conditions suivantes : "Le roi Philippe, avec le plus de vaisseaux qu'il pourra (on pensait qu'il pouvait en mettre en mer deux cents), devait passer en Italie, ravager les côtes et faire la guerre avec ses propres forces sur terre et sur mer. La guerre terminée, l'Italie tout entière, avec la ville de Rome, devait appartenir aux Carthaginois et à Hannibal. À Hannibal seul était réservé tout le butin. Après la soumission complète de l'Italie, les Carthaginois devaient passer en Grèce et faire la guerre à tous les rois que désignerait Philippe ; tous les états du continent et toutes les îles qui entourent la Macédoine appartiendraient à Philippe, et feraient partie de son royaume."

## Arrestation des ambassadeurs de Philippe. Situation en Sardaigne

### 34

Ce fut à ces conditions à peu près que se conclut le traité entre le général carthaginois et les ambassadeurs macédoniens, lesquels emmenèrent avec eux, pour en avoir la confirmation du roi lui-même, Gisgon, Bostar et Magon. Ils arrivent de nouveau près du temple de Junon Lacinia, où leur navire était caché dans une anse, puis ils mettent à la voile. Déjà ils étaient en pleine mer lorsqu'ils furent aperçus par la flotte romaine qui surveillait les côtes de Calabre. P. Valérius Flaccus envoie quelques bâtiments légers pour les poursuivre et les ramener. D'abord les Macédoniens essayèrent de fuir ; mais, se sentant gagnés de vitesse, ils se rendent aux Romains, et sont conduits devant le commandant de la flotte, qui leur demande qui ils sont, d'où ils viennent, et vers quels lieux ils se dirigent.

Xénophane, qui avait déjà assez bien réussi une fois, invente un nouveau mensonge ; il dit qu'envoyé par Philippe vers les Romains, il était parvenu jusqu'à M. Valérius, le seul auprès duquel il ait pu se rendre en sûreté ; mais qu'il n'avait pu franchir la Campanie, gardée partout par les garnisons ennemies. Cependant les députés d'Hannibal, par leurs vêtements, leur extérieur carthaginois, font naître quelques soupçons ; on les interroge, et leur langage les trahit. On prit à part ceux qui les accompagnaient, et, en les effrayant, on trouva les lettres d'Hannibal à Philippe, et le traité entre le roi macédonien et le général carthaginois.

Quand tout fut clair, on résolut d'envoyer au plus tôt les captifs et leurs compagnons à Rome, au sénat, ou aux consuls, où qu'ils pussent être. Pour cela, on fit choix de cinq vaisseaux les plus légers de tous. L. Valérius Antias en reçut le commandement ; il eut ordre de faire garder les ambassadeurs séparément sur chaque vaisseau, et d'empêcher qu'ils eussent entre eux aucun entretien ni aucun moyen de se concerter.

Ce fut à cette époque que A. Cornélius Mammula revint de Sardaigne, où il commandait. Il dit à Rome quel était l'état des affaires dans cette île ; que l'on n'y pensait qu'à la guerre et à la révolte ; que Q. Mucius, son successeur, frappé à son arrivée par l'insalubrité de la température et des eaux, était retenu par une maladie, non pas dangereuse, mais longue, et telle que de longtemps il ne pourrait soutenir le poids de cette guerre ; que l'armée, assez forte pour occuper un pays tranquille, était insuffisante pour les besoins de la guerre qui semblait devoir éclater.

Le sénat décréta que Q. Fulvius Flaccus enrôlerait cinq mille fantassins et quatre cents cavaliers ; qu'il ferait passer au plus tôt en Sardaigne cette légion, dont il donnerait le commandement à un officier de son choix, lequel dirigerait les opérations jusqu'à ce que Mucius fût rétabli. T. Manlius Torquatus, qui avait été deux fois consul et censeur, et qui pendant son consulat avait soumis les Sardes, fut chargé de cette mission.

Vers la même époque la flotte envoyée par les Carthaginois en Sardaigne, sous les ordres d'Hasdrubal surnommé le Chauve, fut battue par une horrible tempête qui la repoussa sur les îles Baléares, où il fut obligé de mettre les vaisseaux à sec pour les réparer ; car ce n'était pas seulement les agrès, mais le corps même des vaisseaux qui avait été fracassé. Ces travaux retinrent Hasdrubal pendant quelques jours.

## Une nouvelle trahison des Campaniens (été 215)

### 35

En Italie, après la bataille de Cannes, l'épuisement des forces d'un côté, de l'autre l'amollissement des courages, avaient rendu la guerre plus languissante. Les Campaniens entreprirent à eux seuls de soumettre Cumes à leur domination. D'abord ils employèrent l'intrigue pour la séparer de Rome ; mais comme ce fut sans succès, ils essayèrent d'une ruse pour s'en rendre maîtres.

Tous les peuples de Campanie célèbrent un sacrifice annuel à Hamae. On fit savoir aux habitants de Cumes que le sénat de Capoue s'y rendrait, et on les pria d'y envoyer aussi leur sénat, afin d'aviser en commun à ce que les deux peuples n'eussent plus que les mêmes alliés et les mêmes ennemis. Les Capouans devaient y rassembler assez de soldats en armes pour qu'il n'y eût aucun danger à craindre de la part des Romains ou des Carthaginois. Les habitants de Cumes, quoique soupçonnant quelque perfidie, acceptent tout, sûrs de cacher ainsi leur propre ruse.

Pendant ce temps-là, le consul romain, T. Sempronius, avait trouvé ses troupes à Sinuessa, où il leur avait donné l'ordre de se réunir à un jour fixé. Là, après avoir purifié son armée avec les cérémonies ordinaires, il traversa le Vulturne et vint camper dans les environs de Litterne. Comme l'armée était dans l'inaction, il faisait faire souvent de longues courses à ses soldats pour accoutumer les recrues, la plupart esclaves enrôlés volontairement, à suivre les enseignes et à retrouver leurs rangs sur le champ de bataille. Un soin surtout occupait le général ; il avait recommandé aux lieutenants et aux tribuns "qu'aucun reproche, adressé à qui que ce fût, à propos de son ancienne condition, ne vînt semer la discorde dans les rangs de l'armée ; que le vieux soldat se laissât mettre sur le même rang que les nouveaux, l'homme libre que l'enrôlé volontaire ; qu'il fallait regarder comme des gens honorables et de bonne naissance tous ceux à qui le peuple romain avait confié ses armes et ses enseignes ; que la fortune qui avait forcé à en venir à ces mesures, exigeait qu'elles fussent maintenues. Ces ordres furent observés avec autant de soin par les soldats que par les chefs, et il régna bientôt dans l'armée un tel accord que l'on avait presque oublié de quelle condition chacun était sorti pour devenir soldat.

Dans ces entrefaites, Gracchus apprend, par des députés venus de Cumes, la proposition que leur avaient faite les Campaniens quelques jours auparavant, et ce qu'ils y avaient eux-mêmes répondu. La fête était à trois jours de là, et l'on devait y voir, non seulement le sénat de Capoue, mais un camp et une armée de Campaniens. Gracchus ordonne aux habitants de Cumes de transporter dans la ville tout ce qu'ils ont à la campagne, et de rester eux-mêmes dans leurs murs ; et, la veille du jour fixé pour le sacrifice, il vient lui-même camper auprès de Cumes. Hamae en est à trois milles.

Déjà les Campaniens, d'après leur plan, s'y étaient réunis en grand nombre ; et près de là s'était mis en embuscade le médisant Marius Alfius (tel est le titre du premier magistrat de Capoue), à la tête de quatorze mille soldats ; il était bien plus occupé d'ordonner les préparatifs du sacrifice et d'y ménager la réussite de son complot que de veiller aux fortifications de son camp ou à tous autres travaux militaires. La célébration du sacrifice à Hamae dura trois jours. La fête avait lieu pendant la nuit, mais seulement dans la première moitié.

Gracchus résolut de saisir cet instant ; il place des gardes aux portes pour que personne ne puisse divulguer son projet. Dès la dixième heure du jour, il donne ordre aux soldats de prendre de la nourriture et du repos, afin qu'au commencement de la nuit ils puissent se rassembler à un signal donné. Vers la première veille, il fait lever les enseignes, part en silence et arrive au milieu de la nuit devant Hamae, au camp des Campaniens, mal gardé, comme cela devait être après une fête nocturne. Il entre par toutes les portes à la fois, et trouve les uns ensevelis dans le sommeil, les autres revenant sans armes après le sacrifice ; il les massacre tous. Dans cette surprise de nuit on tua aux Campaniens plus de deux mille hommes, avec leur chef Marius Alfius ; on leur prit trente-quatre enseignes.

## Bilan de l'opération

### 36

Gracchus, pour se rendre ainsi maître du camp des ennemis, n'avait pas perdu cent hommes : il se hâta toutefois de se retirer à Cumès ; car il redoutait Hannibal qui avait son camp au-delà de Capoue, sur le mont Tifate. Il n'eut pas à se repentir de cette prudente prévision. En effet, aussitôt que cette défaite fut connue à Capoue, Hannibal, sachant que l'armée de Gracchus était composée en grande partie de nouvelles recrues et d'esclaves, s'imagina qu'il allait la trouver à Hamae, enivrée de joie et d'orgueil après un tel succès, et occupée à dépouiller les vaincus et à enlever le butin. Il emmena en toute hâte quelques troupes légères au-delà de Capoue. Bientôt il rencontre les Campaniens en fuite ; il leur donne une escorte pour les ramener à Capoue, où il fait transporter les blessés sur des chariots.

Arrivé à Hamae, il trouve le camp abandonné par les ennemis ; il n'y voit que des traces récentes du carnage, et çà et là les cadavres de ses alliés. Quelques-uns lui conseillaient de marcher aussitôt à Cumès, et d'en faire le siège. Mais, malgré tout son désir de posséder au moins Cumès, ville maritime, au défaut de Naples qui lui avait échappé, les soldats, dans la précipitation du départ, n'ayant emporté avec eux que leurs armes, il lui fallut se retirer à son camp de Tifate. Cependant, fatigué par les prières des Campaniens, il revint le lendemain devant Cumès avec tout un équipage de siège. Il en ravagea les environs, et établit son camp à mille pas de la ville. Gracchus était resté à Cumès, plutôt par honte d'abandonner dans une position aussi fâcheuse des alliés qui imploraient sa protection et celle du peuple romain, que par confiance dans ses troupes.

L'autre consul Fabius, qui avait son camp à Calès, n'osait faire franchir le Vulturne à son armée ; fort occupé d'abord à reprendre de nouveaux auspices, il avait encore à conjurer les prodiges qu'on lui annonçait coup sur coup par des expiations qui, au dire des auspices, ne rendaient pas les présages plus favorables.

## Le siège de Cumes

37

Tous ces motifs retenaient Fabius ; cependant Sempronius était assiégé, et déjà l'ennemi poussait les travaux d'attaque. À une tour de bois immense qu'ils avaient fait avancer contre les murs, le consul, sur le rempart même, en opposa une autre plus haute encore. Sur ce rempart, déjà fort élevé, il avait fait placer de fortes poutres, dont il s'était servi comme de base pour ses constructions. D'abord, du haut de cette tour, les assiégés défendirent les murs de la ville avec des pierres, des pieux, des armes de jet de toute espèce ; puis, quand ils virent que la tour des ennemis s'était approchée du mur et le touchait déjà, lançant des torches enflammées, ils y mirent le feu sur plusieurs points en même temps. À la vue de l'incendie, la multitude des soldats se précipite hors de la tour ; en même temps les Romains, faisant une sortie par deux portes à la fois, viennent jeter le trouble parmi les ennemis et les ramener jusque dans leur camp, de telle sorte que ce jour-là on eût dit qu'Hannibal était, non pas assiégeant, mais assiégé. Il y eut treize cents Carthaginois de tués ; cinquante-neuf furent faits prisonniers, qui, se tenant avec négligence et sans précautions à leur poste, au pied des murailles, et ne s'attendant à rien moins qu'à une sortie, avaient été pris à l'improviste.

Gracchus, avant que les ennemis se fussent remis de leur frayeur subite, fit sonner la retraite, et se retira dans la ville avec ses troupes. Le lendemain, Hannibal, persuadé que le consul, enivré de son succès, ne refuserait pas de combattre en plaine, rangea son armée en bataille entre son camp et la ville. Mais voyant que le général romain s'en tenait aux précautions ordinaires pour la défense de la place, et ne voulait rien donner à de téméraires espérances, Hannibal se retire à son camp de Tifate sans avoir pu réussir.

À l'instant même où le siège de Cumes était levé, T. Sempronius, surnommé Longus, obtint aussi un succès près de Grumentum, en Lucanie, sur le Carthaginois Hannon. Il lui tua plus de deux mille hommes, et en perdit lui-même deux cent quatre-vingts ; il prit quarante et une enseignes. Chassé de Lucanie, Hannon se retira dans le Bruttium. Trois villes des Hirpins, qui avaient quitté le parti des Romains, Vercellium, Vescellium et Sicilinum, furent aussi reprises d'assaut par le préteur M. Valérius. Les auteurs de la défection périrent sous la hache. On vendit plus de mille captifs à l'encan. Le reste du butin fut abandonné au soldat et l'armée ramenée à Lucérie.



## Menaces de guerre avec la Macédoine

### 38

Tel était l'état des choses en Lucanie et chez les Hirpins, lorsque les cinq vaisseaux qui amenaient à Rome les députés captifs de Macédoine et de Carthage, après avoir suivi presque toute la côte de l'Italie, pour entrer de la mer supérieure dans la mer inférieure, passèrent devant Cumes. Gracchus, ne sachant s'ils étaient amis ou ennemis, détacha quelques vaisseaux à leur rencontre. Ceux du convoi, apprenant à leur tour que Gracchus était à Cumes, y vinrent relâcher, et remirent au consul les prisonniers et leurs lettres. Le consul lut toute la correspondance d'Hannibal avec Philippe, apposa son cachet à toutes les pièces, et les envoya par terre au sénat ; les ambassadeurs furent transportés par mer à Rome. Ils y arrivèrent à peu près le même jour que les lettres : ils furent interrogés, et leurs réponses s'accordèrent avec les dépêches.

D'abord le sénat fut en proie à de cruelles inquiétudes, lorsqu'il vit que Rome, à peine capable de résister aux armes de Carthage, allait avoir encore à soutenir le poids accablant d'une guerre avec la Macédoine. Cependant, loin de se décourager, il s'occupa sur-le-champ de détourner cet ennemi de l'Italie, en l'attaquant le premier. Les captifs furent mis en prison ; les gens de leur suite vendus à l'encan. Aux vingt-cinq vaisseaux que commandait Valérius Flaccus, on en ajoute, par un décret, vingt autres tout prêts à tenir la mer.

Ces bâtiments équipés et lancés, avec les cinq qui avaient amené les ambassadeurs prisonniers, formaient une flotte de trente voiles, qui partit d'Ostie pour Tarente. P. Valérius Flaccus reçut ordre d'embarquer les soldats de Varron, que commandait à Tarente le lieutenant L. Apustius, et avec ses cinquante-cinq vaisseaux, de ne plus se borner à protéger la côte d'Italie, mais d'essayer de prendre quelques informations sur la guerre de Macédoine ; que si les desseins de Philippe s'accordaient avec les lettres et les aveux des ambassadeurs, il écrivît au préteur M. Valérius pour l'en instruire ; qu'alors M. Valérius, laissant le commandement de l'armée au lieutenant L. Apustius, rejoignît la flotte à Tarente, et de là, passant en Macédoine, fît tous ses efforts pour contenir Philippe dans son royaume. Afin de subvenir aux besoins de la flotte et aux frais de la guerre de Macédoine, on disposa de l'argent qui avait été envoyé à Ap. Claudius en Sicile, pour être rendu au roi Hiéron. Le lieutenant L. Apustius le fit porter à Tarente ; Hiéron envoya en même temps deux cent mille boisseaux de blé et cent mille boisseaux d'orge.

## Seconde ambassade macédonienne : opérations autour de Capoue

### 39

Tandis que les Romains sont tout entier à ces préparatifs, un des vaisseaux qui avaient été pris et envoyés à Rome parvint à s'enfuir et à retourner près de Philippe. Le roi apprit ainsi que ses ambassadeurs avaient été saisis avec leurs lettres. Ne sachant pas ce qui avait été convenu entre eux et Hannibal, ni la réponse que devaient lui rapporter les ambassadeurs carthaginois, il lui adresse une seconde ambassade, chargée des mêmes instructions. Elle était composée d'Héraclite, surnommé Scotinus, de Criton le Béotien et de Sosithée le Magnésien. Ils réussirent à porter et à rapporter leurs dépêches ; mais l'été se passa avant que le roi pût se mettre en mouvement et tenter quoi que ce fût. Ainsi, la prise d'un seul vaisseau et des ambassadeurs qu'il portait suffit pour retarder la guerre qui menaçait Rome.

Fabius avait passé le Vulturne, après avoir enfin expié les prodiges, et les deux consuls agissaient de concert dans les environs de Capoue. Fabius prit d'assaut Combultéria, Trébula et Austicula, qui étaient passées au Carthaginois. Il y fit prisonnières les garnisons qu'y avait mises Hannibal, et avec elles un grand nombre de Campaniens. À Nole, comme l'année précédente, le sénat tenait pour les Romains, le peuple pour Hannibal ; et il s'y formait des complots secrets pour massacrer les nobles et livrer la ville. Afin de les empêcher d'aboutir, Fabius fit passer son armée entre Capoue et le camp qu'Hannibal avait établi sur le mont Tifate, et il vint s'établir lui-même au-dessus du Vésuve, au camp de Claudius, d'où il envoya le proconsul M. Marcellus, avec les troupes qu'il commandait, pour protéger Nole.

## Victoire romaine sur les Sardes et les Carthaginois (été 215)

### 40

En Sardaigne, le préteur T. Manlius dirigeait les opérations qui avaient été abandonnées depuis que le préteur Q. Mucius était tombé gravement malade. Manlius avait mis à sec ses vaisseaux longs près de Caralès, et en avait armé les équipages pour les employer à terre ; en les joignant à l'armée du préteur, dont il prit le commandement, il s'était formé un corps de vingt-deux mille hommes d'infanterie, et de douze cents cavaliers. À la tête de cette armée, il entra sur le territoire ennemi, et établit son camp non loin de celui d'Hampsicoras. Hampsicoras se trouvait alors chez les Sardes Pellites ; il tâchait de soulever leur jeunesse afin d'en augmenter ses forces. Son fils Hostus commandait au camp. Plein d'une ardeur naturelle à la jeunesse, Hostus engagea témérairement le combat. Il fut défait et mis en fuite. Il y périt trois mille Sardes environ ; huit cents à peu près furent faits prisonniers. Le reste de l'armée, après s'être dispersé dans les champs et dans les forêts, alla se réfugier au lieu où l'on disait que son chef s'était retiré, dans une ville nommée Cornus, capitale de ce pays.

Ce combat eût mis fin à la guerre en Sardaigne, si la flotte carthaginoise, que la tempête avait rejetée aux îles Baléares, ne fût venue à temps avec son chef Hasdrubal, pour apporter aux Sardes quelque espoir de recommencer la guerre. Manlius, en apprenant que les Carthaginois étaient débarqués, se retira à Caralès, et Hampsicoras saisit cette occasion de se joindre au général carthaginois. Hasdrubal débarqua ses troupes, et renvoya la flotte à Carthage ; puis, conduit par Hampsicoras, il alla ravager le territoire des alliés du peuple romain, et il aurait poussé jusqu'à Caralès, si la rencontre de l'armée de Manlius ne l'eût arrêté au milieu de ses excès et de ses brigandages.

D'abord, les deux camps furent placés à quelque distance l'un de l'autre ; bientôt il y eut des escarmouches, de légers engagements, dont le succès était balancé. Enfin, les troupes furent rangées en bataille, les deux armées s'attaquèrent, et pendant quatre heures on combattit avec acharnement. Longtemps les Carthaginois, réduits à eux seuls, les Sardes étant accoutumés à être aisément vaincus, rendirent la victoire indécise ; mais quand toute la plaine fut couverte de Sardes fugitifs ou massacrés, eux-mêmes furent rompus. Lorsqu'ils commencèrent à tourner le dos, l'armée romaine les cerna du côté où elle avait enfoncé les Sardes ; dès cet instant ce fut moins un combat qu'un massacre. Douze mille ennemis, Sardes ou Carthaginois, furent tués ; trois mille sept cents à peu près furent pris, ainsi que vingt-sept enseignes.

## Conséquences de la victoire

### 41

Ce qui, plus que tout le reste, rendit cette bataille illustre et mémorable, ce fut la prise d'Hasdrubal, le général ennemi, et celle d'Hannon et de Magon, notables carthaginois. Magon était de la famille des Barca, et proche parent d'Hannibal. Hannon avait soulevé les Sardes ; c'était lui, sans aucun doute, qui les avait poussés à entreprendre cette guerre. Les désastres des généraux sardes ne contribuèrent pas moins à rendre ce combat célèbre. Le fils d'Hampsicoras, Hostus, périt sur le champ de bataille. Hampsicoras lui-même s'enfuit avec quelques cavaliers, et lorsque, pour comble de malheur, il apprit la mort de son fils, la nuit, afin que personne ne s'opposât à son dessein, il se tua.

Les autres se réfugièrent encore à Cornus. Manlius, à la tête de son armée victorieuse, vint assiéger cette ville et la prit en quelques jours. D'autres villes, qui avaient embrassé le parti d'Hampsicoras et des Carthaginois, donnèrent alors des otages et se rendirent à discrétion. Manlius, selon les ressources et la faute de chacune, les frappa d'une contribution en argent et en grains, et ramena l'armée à Caralès. Là il remit à la mer ses vaisseaux longs, embarqua les soldats, qu'il avait amenés, et revint à Rome annoncer que la Sardaigne était entièrement soumise ; il remit l'argent aux questeurs, les grains aux édiles, les captifs au préteur Q. Fulvius.

À la même époque, le préteur Titus Otacilius, qui, avec sa flotte, était passé de Lilybée en Afrique, et y avait ravagé le territoire de Carthage, se dirigeait de là sur la Sardaigne, où l'on disait qu'Hasdrubal venait de se rendre en quittant les îles Baléares. Lorsqu'il rencontra la flotte carthaginoise qui retournait en Afrique, un léger engagement eut lieu en pleine mer, et Otacilius prit sept vaisseaux avec les équipages. La crainte, aussi bien que la tempête, dispersa tout le reste.

Vers le même temps, Bomilcar, avec des recrues envoyées de Carthage, des éléphants et un convoi, s'approcha de Locres. Ap. Claudius, voulant tomber sur lui à l'improviste, conduit en toute hâte son armée à Messine, comme s'il avait intention de visiter la province ; et, secondé par un vent favorable, il passe à Locres. Mais, déjà Bomilcar était parti pour le Bruttium, se rendant auprès d'Hannon, et les Locriens fermèrent leurs portes aux Romains. Appius, après de grands efforts sans résultat, regagna Messine.

Dans ce même été, Marcellus, de Nole qu'il occupait, fit de fréquentes incursions contre les Hirpins et les Samnites de Caudium ; et il désola tellement la contrée par le fer et par le feu qu'il renouvela pour le Samnium le souvenir de ses anciens désastres.

## Les Hirpins et les Samnites appellent Hannibal à leur secours

42

Les deux peuples à la fois envoyèrent à Hannibal des députés qui lui parlèrent en ces termes : “Hannibal, nous avons d’abord été par nous-mêmes ennemis du peuple romain, tant que nos armes, tant que nos forces ont pu nous soutenir. Lorsqu’elles nous trahirent, nous nous fîmes les alliés du roi Pyrrhus ; abandonnés par lui, nous acceptâmes une paix devenue nécessaire ; nous sommes restés en cet état pendant près de cinquante ans, jusqu’au moment où tu arrivas en Italie. Tu nous séduisis alors par ton courage, ton bonheur, surtout par ta bonté, ta bienveillance particulière envers nos concitoyens captifs que tu nous renvoyas, si bien qu’aussi longtemps qu’Hannibal, notre ami et notre allié, n’aurait point essuyé de revers, nous n’eussions pas redouté, je ne dis point le peuple romain, mais, si j’ose parler ainsi, la colère même des dieux.”

“Aujourd’hui cependant aucun danger ne te menace, toi vainqueur, tu es là auprès de nous (car tu pourrais presque entendre les cris de nos femmes, ceux de nos enfants, et contempler nos toits en proie aux flammes), et pourtant, à voir les ravages dont nous avons été plus d’une fois victimes dans cette campagne, il semble que ce soit Marcellus, et non pas Hannibal, qui a vaincu à Cannes ; aussi, les Romains disent-ils avec orgueil que, plein de vigueur pour porter un coup, tu languis après avoir lancé ton aiguillon.”

“Pendant près de cent ans nous avons fait la guerre aux Romains, sans le secours d’aucun général, d’aucune armée étrangère, si ce n’est que pendant deux années Pyrrhus a plutôt augmenté ses forces de nos soldats, que les siens ne nous ont protégés. Je ne veux pas vanter notre fortune, je ne parlerai pas de deux consuls, de deux armées consulaires que nous avons fait passer sous le joug, ni de ce qui a pu nous arriver de succès et de gloire. Quant à ce que nous avons eu à éprouver alors de cruel et de désastreux, le souvenir nous en est plus facile à supporter que les malheurs qui nous écrasent aujourd’hui. En ce temps-là, des dictateurs illustres, avec leurs maîtres de la cavalerie, les deux consuls avec les deux armées consulaires, envahissaient notre territoire ; mais ils faisaient d’abord des reconnaissances, ils établissaient des réserves, ils tenaient l’armée entière sous les drapeaux, quand ils venaient ravager nos champs. Maintenant nous sommes la proie d’une petite garnison destinée uniquement à la défense de Nole. Et ce n’est même plus en corps, c’est comme des voleurs qu’ils parcourent notre pays, avec plus de négligence que s’ils se promenaient sur le territoire de Rome.”

“Eh bien ! La cause en est à toi, qui ne nous défends pas, et qui retiens sous tes enseignes toute notre jeunesse, qui nous protégerait si elle était ici. Ce serait méconnaître et toi-même et ton armée que de penser qu’il soit difficile à celui qui a, je le sais, défait et mis en fuite tant d’armées romaines, d’écraser ces pillards, errant sans enseignes, et se portant chacun là où les attire l’espoir, quoique déçu, de faire quelque butin. Ils seront la proie de quelques Numides, et tu auras ainsi détruit cette garnison envoyée contre Nole et contre nous, pour peu qu’après nous avoir jugés dignes d’être tes alliés, tu ne nous croies pas indignes d’être protégés par toi, à qui nous nous sommes confiés.”

## Tentatives diverses pour pousser les alliés de Rome à la défection

### 43

Hannibal répondit que “les Hirpins et les Samnites faisaient toutes les choses à la fois, indiquant leurs pertes, demandant du secours, et se plaignant d’être laissés sans défense et sans protection. Qu’il fallait avertir d’abord, puis demander du secours ; et, enfin, si le secours avait été refusé, se plaindre alors de l’avoir imploré en vain. Pour lui, il ne conduirait pas son armée sur le territoire des Hirpins, ni sur celui des Samnites, de peur que, lui aussi, il ne leur devînt à charge ; mais qu’il camperait aussi près d’eux qu’il le pourrait, sur les terres des alliés de Rome, enrichissant ses soldats par le pillage pendant que, par la terreur, il attirerait l’ennemi loin des Hirpins et des Samnites. Quant à la guerre avec Rome, si la victoire du Trasimène avait été plus éclatante que celle de la Trébie, celle de Cannes plus que celle de Trasimène, il saurait par une victoire plus grande, plus illustre encore, effacer le souvenir de Cannes.”

Il renvoie les députés avec cette réponse et chargés de présents. Lui-même il laisse quelques troupes à son camp sur le Tifate, et, avec le reste de son armée, il se dirige sur Nole. C’est là aussi que vint Hannon, du Bruttium, conduisant des renforts amenés de Carthage, ainsi que ses éléphants. Hannibal s’établit près de la ville, et là, après avoir pris des informations, il apprend tout autre chose que ce que lui a rapporté l’ambassade de ses alliés. Marcellus, en effet, n’agissait nullement de manière à ce qu’on pût l’accuser de se livrer en rien au hasard ou à l’ennemi ; il n’allait reconnaître et ravager le pays que sous bonne escorte, et après avoir bien assuré sa retraite. Il avait pourvu à tout et pris toutes ses précautions, comme s’il se fût trouvé en présence d’Hannibal. Dès qu’il fut instruit de l’approche de l’ennemi, il retint ses troupes derrière les murailles, et donna ordre aux sénateurs de Nole de se promener sur les remparts, et d’examiner ce qui se passait dans le camp ennemi. Alors Hannon s’approcha et demanda une conférence à deux d’entre eux, Hérennius Bassus et Hérius Pettius ; ils sortirent avec la permission de Marcellus, et Hannon leur parla à l’aide d’un interprète.

Il éleva bien haut le courage et la fortune d’Hannibal, et rabaissa la majesté du peuple romain, qui, disait-il, vieillissait ainsi que ses forces. Et quand bien même, ajoutait-il, sa puissance serait aujourd’hui ce qu’elle était autrefois, après avoir éprouvé combien était dure pour les alliés la domination de Rome ; combien, au contraire, Hannibal avait montré de bonté même pour tous les captifs italiens, les habitants de Nole devraient préférer l’alliance et l’amitié de Carthage à celle de Rome. Si les deux consuls avec leurs deux armées étaient devant Nole, ils ne résisteraient pas mieux à Hannibal qu’ils ne lui avaient résisté à Cannes ; un préteur avec quelques jeunes soldats pourra bien moins encore défendre leur ville. Il était bien plus important pour eux que pour Hannibal que Nole se rendît et ne fût pas prise d’assaut. Hannibal, en effet, s’en rendrait le maître comme il avait fait de Capoue et de Nucérie. Mais la différence du sort de ces deux villes, les habitants de Nole, placés pour ainsi dire entre elles deux, devaient bien la connaître. Il ne voulait pas leur prédire les malheurs qui accableraient leur ville prise d’assaut ; il aimait mieux leur promettre que s’ils livraient Marcellus avec la garnison et leur ville, personne qu’eux-mêmes ne réglerait les conditions auxquelles ils feraient alliance et traité avec Hannibal.

## Hanibal assiège Nole (fin de l'été 215)

### 44

À cela Hérennius Bassus répondit que depuis bien des années, il existait entre le peuple romain et le peuple de Nole une amitié dont jusqu'à ce jour aucun des deux n'avait eu à se repentir ; que s'ils avaient voulu changer avec la fortune, il était bien tard aujourd'hui pour le faire ; que pour se rendre à Hannibal, ils n'auraient pas demandé une garnison romaine ; que tout était commun et le serait jusqu'au dernier instant entre eux et les Romains, venus pour les protéger.

Cette entrevue enleva à Hannibal tout espoir de s'emparer de Nole par trahison. Il entourra donc la ville avec ses troupes, afin d'attaquer les murailles de tous les côtés à la fois. Dès que Marcellus le vit sous les remparts, il rangea son armée en bataille dans l'intérieur de la ville, puis s'élança hors des portes avec une grande impétuosité. Dans ce premier choc, quelques Carthaginois furent surpris et tués, mais bientôt des deux côtés on se réunit aux combattants ; les forces redevinrent égales, et alors la mêlée s'annonça terrible. Sans doute cette bataille eût été comptée dans le petit nombre des plus mémorables, si la pluie, tombant par torrents, ne fût venue séparer les deux armées. Après un combat peu important, qui ne fit qu'animer les courages, les Romains rentrèrent dans la ville, et les Carthaginois dans leur camp. Cependant les Carthaginois, surpris d'abord par cette sortie, avaient perdu trente hommes à peu près, et les Romains pas un seul. La pluie tomba sans interruption toute la nuit, et jusqu'à la troisième heure du jour suivant. Aussi ce jour-là, malgré toute leur envie d'en venir aux mains, les deux partis se tinrent dans leurs retranchements.

Le surlendemain, Hannibal envoya des troupes ravager le territoire de Nole. Dès que Marcellus s'en aperçut, il sortit aussitôt en bataille. Hannibal ne recula pas. Un espace d'un mille environ séparait la ville du camp. Ce fut dans cet espace (car tout est plaine autour de Nole), que s'engagea l'action. Les cris poussés de part et d'autre rappelèrent au combat, qui déjà était engagé, les moins éloignées des cohortes, qui étaient allées ravager les campagnes. Les habitants de Nole, à leur tour, se joignirent à l'armée romaine. Marcellus les en loua beaucoup ; mais il leur donna l'ordre de rester avec la réserve, d'enlever les blessés, et de ne se mêler à l'action que s'ils en recevaient de lui le signal.

## Discours des généraux pour encourager les combattants

### 45

L'avantage du combat était balancé ; tous déployaient la plus grande énergie, les chefs à exhorter leurs soldats, les soldats à combattre. Marcellus crie aux siens de pousser vivement l'ennemi ; “que ce sont là les mêmes hommes qu'ils ont vaincus il y a trois jours, et qui peu de jours auparavant ont été repoussés de Cumes ; que l'année précédente, lui-même, Marcellus, avec une autre armée, les a chassés de devant Nole. Tous ne sont pas présents au combat, dit-il : les fourrageurs courent dans la campagne, et ceux qui combattent sont énervés par les délices de Capoue, par le vin, par les courtisanes, par tout un hiver de débauches. Ils n'ont plus leur vigueur, leur énergie d'autrefois : ils ont perdu cette force de corps, ce courage, qui leur a fait franchir les Pyrénées et les Alpes. Ce ne sont plus que les débris des Carthaginois d'alors, à peine capables aujourd'hui de porter leurs armes et de se porter eux-mêmes. Hannibal a trouvé Cannes dans Capoue. À Capoue ont péri sans retour leur courage, leur discipline, leur vieille gloire, leurs espérances pour l'avenir.”

Par ces paroles de mépris pour l'ennemi, Marcellus cherchait à encourager les siens. Hannibal adressait aux Carthaginois des reproches bien plus amers encore. “Il reconnaissait bien, disait-il, les armes, les enseignes qu'il avait vues, qu'il avait dirigées à la Trébie, au Trasimène, et dernièrement à Cannes ; mais, à coup sûr, il avait mené en quartiers d'hiver à Capoue une autre armée que celle qu'il venait d'en retirer. C'est un lieutenant romain, une seule légion, une seule aile de cavalerie, dont, avec tous vos efforts, vous soutenez à peine l'attaque, vous à qui n'ont jamais pu résister deux armées consulaires ? Voilà donc la seconde fois que Marcellus, avec des recrues et quelques habitants de Nole, nous aura provoqués, impunément ? Où est ce soldat qui arracha le consul C. Flaminius de dessus son cheval, et lui coupa la tête ? Où est celui qui tua Paul Émile à Cannes ? Vos fers sont-ils donc émoussés ? Vos mains engourdies ? Y a-t-il là quelque prodige ? Autrefois, inférieurs en nombre, vous étiez accoutumés à vaincre ; aujourd'hui, en grand nombre contre une poignée d'hommes, vous pouvez résister à peine ! Braves en paroles, vous vous vantiez de prendre Rome d'assaut, si vous trouviez quelqu'un pour vous conduire. Apparemment la chose est plus facile ; mais ici je veux éprouver votre force et votre courage. Enlevez Nole, une ville en plaine, sans fleuve, sans mer pour la protéger. Et quand vous serez chargés des dépouilles d'une ville si opulente, alors je vous conduirai, je vous suivrai où vous voudrez.”



## Victoire romaine (automne 215)

### 46

Ni louanges, ni reproches ne raffermirent leur courage. De toutes parts ils furent repoussés ; tandis que les Romains s'animaient aux exhortations de leurs chefs, et aux cris des habitants de Nole eux-mêmes, qui leur témoignaient ainsi leur bon vouloir et réchauffaient leur ardeur pour le combat, les Carthaginois tournèrent le dos et furent repoussés dans leur camp. Les soldats romains voulaient les y assiéger ; mais Marcellus les fit rentrer dans Nole, au milieu des acclamations de joie et des félicitations du peuple même, qui auparavant penchait pour les Carthaginois. Les ennemis perdirent, ce jour-là, cinq mille hommes ; on leur en prit six cents, avec dix-neuf enseignes et deux éléphants. Quatre éléphants avaient été tués dans le combat. Les Romains n'eurent pas mille hommes de tués.

La journée du lendemain, par une trêve tacite, fut employée à ensevelir les morts de chaque côté. Marcellus brûla les dépouilles des ennemis ; c'était un vœu qu'il avait fait à Vulcain. Trois jours après (par mécontentement, je pense, ou dans l'espérance d'une plus haute paye), deux cent soixante-douze cavaliers, Numides et Espagnols, passèrent à Marcellus : les Romains eurent souvent, dans cette guerre, à se louer de leur courage et de leur fidélité. La guerre terminée, les Espagnols en Espagne, les Numides en Afrique, reçurent des terres en récompense de leur bravoure.

Hannibal renvoya de Nole Hannon dans le Bruttium, avec les troupes qu'il avait amenées ; lui-même il alla prendre en Apulie ses quartiers d'hiver, et s'arrêta près d'Arpi. Dès que Q. Fabius sut qu'Hannibal était parti pour l'Apulie, il fit transporter du blé de Nole et de Naples au camp situé au-dessus de Suessula ; il en fortifia les retranchements, en y laissant assez de troupes pour le défendre pendant l'hiver ; lui-même il se rapprocha de Capoue et mit tout à feu et à sang dans la Campanie ; si bien que les Campaniens furent obligés, quoiqu'ils n'eussent pas grande confiance en leurs forces, de sortir de la ville et d'établir un camp dans la plaine sous leurs murailles. Ils avaient six mille soldats ; leur infanterie était mauvaise, leur cavalerie valait mieux ; aussi l'employaient-ils toujours à harceler les Romains.

Il y avait à Capoue une foule de cavaliers de grande distinction ; mais le plus brave de tous, sans contredit, c'était Cerrinus Vibellius, surnommé Tauréa. Il était aussi citoyen de Capoue. Sa supériorité était telle qu'au temps où il servait dans l'armée romaine, il ne s'y trouvait qu'un seul homme, Claudius Asellus, qui l'égalât comme cavalier. Un jour Tauréa l'avait longtemps cherché des yeux sur le front de la cavalerie ennemie qu'il parcourait à cheval ; le silence régnant dans tous les rangs, Tauréa demanda où était Claudius Asellus. "Après lui avoir si longtemps disputé en paroles la supériorité, que ne venait-il combattre et lui laisser de riches dépouilles s'il était vaincu, ou prendre celle de Tauréa, s'il était vainqueur ? "

## Tauréa défie Asellus en combat singulier

47

Asellus, qui était au camp, est informé de ce défi ; il ne s'arrête que pour demander au consul s'il lui sera permis de combattre hors des rangs l'ennemi qui le provoquait. Il obtient cette permission, prend aussitôt ses armes, s'avance à cheval au-delà des postes, et appelant Tauréa, il lui crie qu'il l'attend pour combattre au lieu qu'il choisirait lui-même. Déjà les Romains étaient sortis en foule pour contempler la lutte, et les retranchements des Campaniens, les murs mêmes de la ville étaient couverts de spectateurs. Ajoutant encore à l'intérêt de ce spectacle par leurs défis orgueilleux, les deux adversaires mirent enfin la lance en arrêt et poussèrent leurs chevaux en avant ; mais comme la carrière était libre, ce combat n'était qu'une vaine représentation, qui se prolongeait sans qu'ils pussent se frapper.

Alors le Campanien dit au Romain : “Ce seront les chevaux et non pas les cavaliers qui combattront, si nous ne quittons la plaine. Entrons dans ce chemin creux. Là il n'y aura pas d'espace pour s'esquiver, et nous nous attaquerons de près.” À peine a-t-il parlé que Claudius lance son cheval dans le chemin. Mais Tauréa, plus brave en paroles qu'en actions, “Merci bien, s'écrie-t-il, pas de cheval dans un fossé ! ” Mot devenu proverbial dans les campagnes. Claudius, après avoir parcouru longtemps le chemin dans toute son étendue sans rencontrer son ennemi, revient dans la plaine l'accusant de lâcheté, et rentre vainqueur au camp, au milieu des cris de joie et des félicitations.

Quelques récits ajoutent à ce combat des deux cavaliers une circonstance vraisemblable, puisqu'elle est généralement crue, mais qui à coup sûr est merveilleuse : on dit que Claudius, en poursuivant Tauréa, qui fuyait vers la ville, entra par une des portes restée ouverte et sortit par une autre, sans que les ennemis l'eussent touché, tant ils étaient frappés d'étonnement.

## Emprunts d'État et privatisation

### 48

Depuis lors les deux camps restèrent dans l'inaction : le consul même se reporta en arrière, pour que les Campaniens pussent ensemencer leurs champs, et il ne commit de dégâts sur leur territoire que lorsque les moissons furent déjà assez hautes pour qu'on en fit du fourrage. Ce fourrage fut transporté dans le camp de Claudius au-dessus de Suessula, où il fit construire des baraques pour que l'armée y passât l'hiver. Il donna ordre au proconsul M. Claudius de ne garder à Nole que la garnison nécessaire à la défense de la ville, et de renvoyer le reste de l'armée à Rome, afin d'éviter une charge aux alliés et des dépenses à la république. Ti. Gracchus aussi ramena ses légions de Cumes à Lucérie en Apulie. De là il envoya à Brindes le préteur M. Valérius avec l'armée qu'il commandait alors à Lucérie, et le chargea de protéger les côtes des Sallentins et de pourvoir à tout ce qui regardait Philippe et la guerre de Macédoine.

Sur la fin de cet été, pendant lequel se passa tout ce que nous avons raconté, on reçut des deux Scipions, Publius et Cneius, des lettres dans lesquelles ils annonçaient les succès si importants, si heureux, qu'ils avaient obtenus en Espagne. Mais en même temps ils disaient qu'ils n'avaient pas d'argent pour la solde, que l'armée manquait de vêtements et de blé, et les équipages de la flotte de tout ce qui leur était nécessaire. Que quant à la solde, si le trésor était sans ressources, ils trouveraient quelque moyen de tirer de l'argent des Espagnols ; mais qu'il fallait envoyer tout le reste de Rome et au plus tôt ; que c'était là le seul moyen de conserver et l'armée et la province.

Après la lecture de ces lettres, il n'y eut personne qui ne reconnût que tout en était vrai et que toutes ces demandes étaient justes ; mais on pensait aussi aux immenses armées de terre et de mer que l'on entretenait, à la nouvelle flotte si considérable qu'il faudrait bientôt équiper si la guerre s'engageait avec la Macédoine. La Sicile et la Sardaigne, qui avant la guerre payaient un tribut, nourrissaient à grande peine les armées qui les occupaient ; l'impôt devait suffire à toutes les dépenses, alors précisément que le nombre de ceux qui le payaient était diminué par les pertes énormes qu'avaient faites les armées auprès du lac Trasimène et à Cannes ; si le petit nombre de ceux qui avaient survécu était accablé coup sur coup de contributions, ils succomberaient sous ce nouveau fléau. Ainsi c'était le crédit seul qui pouvait soutenir la république, et non pas ses propres ressources.

Il fallait donc que le préteur Fulvius se rendît à l'assemblée du peuple, qu'il lui mît sous les yeux les nécessités de l'état, et qu'il engageât ceux des citoyens qui avaient augmenté leur fortune dans le maniement des fonds publics à prêter pour un certain temps de l'argent à l'état qui les avait enrichis, et à fournir à l'armée d'Espagne tout ce qu'il lui fallait, à condition qu'ils seraient payés les premiers, dès qu'il y aurait des fonds dans le trésor. Telle fut la proclamation du préteur au peuple : il indiqua en outre quel jour il adjugerait les fournitures de vêtements et de vivres pour l'armée d'Espagne, et aussi de tout ce qu'exigeraient les équipages et la flotte.

## Situation en Espagne

### 49

Le jour arrivé, il se présenta trois compagnies composées de dix-neuf citoyens qui se chargèrent des fournitures en exigeant deux conditions : l'une qu'ils seraient exempts du service militaire pendant toute la durée de ce service public, l'autre que tout ce qu'ils embarqueraient leur serait garanti par l'état contre l'ennemi ou la tempête. Ces deux conditions leur étant accordées, ils se chargèrent des fournitures, et ce service se fit avec l'argent des particuliers. Ces sentiments, cet amour de la patrie unissaient ainsi d'un lien indissoluble toutes les classes du peuple. Tous avaient été généreusement acceptés ; tous furent exécutés avec la fidélité la plus scrupuleuse, aussi bien qu'autrefois, quand le trésor de l'État était assez riche pour y suffire.

Lorsque les convois arrivèrent, Hasdrubal, Magon et Hamilcar, fils de Bomilcar, assiégeaient Iliturgi, qui avait passé aux Romains. Les Scipions, après un grand combat dans lequel ils massacrèrent ceux qui s'opposaient à leur passage, parvinrent à travers ces trois camps jusqu'à la ville de leurs alliés, et y firent entrer du blé dont la disette y était grande. Exhortant alors les habitants à défendre leurs murailles, aussi bravement qu'ils avaient vu les Romains combattre pour eux, ils conduisent leur armée au plus grand des trois camps, qui était celui d'Hasdrubal.

Les deux généraux carthaginois, voyant qu'il s'agissait d'une affaire décisive, vinrent s'y porter avec leurs armées. L'engagement commença dès que les troupes furent sorties du camp. Les ennemis avaient ce jour-là soixante mille hommes en ligne ; les Romains à peu près seize mille ; et cependant la victoire fut si peu douteuse, que les Romains tuèrent plus d'ennemis qu'ils n'avaient eux-mêmes de combattants. Ils leur prirent plus de trois mille hommes, un peu moins de mille chevaux, cinquante-neuf enseignes et sept éléphants. Ils en avaient tué cinq dans le combat. Les Romains s'emparèrent des trois camps.

Le siège d'Iliturgi fut levé, mais les armées carthaginoises vinrent former celui d'Intibili. La province avait rempli les vides de leurs rangs ; elle était de toute la plus avide de guerre, pourvu qu'il y eût à espérer du butin ou une forte solde, et, à cette époque, la population y était très nombreuse. Une seconde rencontre eut lieu entre les deux armées avec même fortune de part et d'autre. Les ennemis perdirent plus de treize mille hommes : on lui en prit plus deux mille avec quarante-deux enseignes et neuf éléphants. Alors presque tous les peuples de l'Espagne passèrent aux Romains. Dans cette campagne, l'Espagne fut le théâtre d'événements bien autrement importants que ceux qui se passèrent en Italie.

**Fin du Livre XXIII**

## **Livre XXIV - (215 à 213 av. J.-C.)**

### **1. Situation en Sicile et en Italie méridionale (215 à 214)**

#### **Reddition de Locres (automne 215)**

##### **1**

À son retour de la Campanie dans le Bruttium, Hannon, aidé et conduit par les Bruttiens, chercha à se rendre maître des villes grecques qui persistaient d'autant plus à rester fidèles à l'alliance de Rome, qu'elles voyaient avec les Carthaginois les Bruttiens, objet pour elles de crainte et de haine à la fois. Ce fut sur Régium que se porta la première tentative, et Hannon y employa quelques jours fort inutilement.

Pendant ce temps-là les Locriens transportent en hâte de leurs champs dans la ville le blé, le bois et toutes les choses nécessaires à la vie, dans l'intention aussi de ne rien laisser à l'ennemi dont il pût profiter. De jour en jour la foule qui sortait par toutes les portes devenait plus considérable. On en était venu à ne laisser dans la ville que ceux que l'on forçait à réparer les murs et les portes, et à faire des amas d'armes sur les remparts. Cette multitude, composée d'habitants de tout âge et de toutes conditions, errait dans la campagne en grande partie sans armes. Le général carthaginois Hamilcar lança contre eux quelques cavaliers ; il leur fut défendu de maltraiter qui que ce fût, et ils se contentèrent de disposer quelques pelotons de manière à fermer tout retour aux fuyards. Le général lui-même se plaçant sur une éminence d'où il dominait la campagne et la ville, envoya sous les murs une cohorte de Bruttiens, avec ordre d'appeler à une entrevue les principaux Locriens, de leur promettre l'amitié d'Hannibal, et de les engager à livrer la ville. D'abord ils ne voulurent pas ajouter foi à ce que disaient les Bruttiens ; mais lorsque les Carthaginois se montrèrent sur les hauteurs, et que quelques fuyards vinrent annoncer que tout le reste du peuple était au pouvoir de l'ennemi, vaincus par la crainte, ils répondirent qu'ils allaient consulter le peuple.

L'assemblée fut aussitôt convoquée ; les esprits les plus légers se déclarèrent pour un changement et pour cette alliance nouvelle, et ceux dont les parents étaient retenus hors de la ville par l'ennemi se trouvaient aussi liés que s'ils eussent donné des otages. Quelques citoyens seulement, tout en sentant bien qu'il valait mieux rester fidèles à la foi jurée, n'osaient pas toutefois déclarer que tel était leur avis. Il y eut donc, au moins en apparence, unanimité dans la résolution de se donner aux Carthaginois. L. Atilius, qui commandait la garnison, et les soldats romains qui la composaient, furent conduits secrètement au port et placés sur des vaisseaux qui devaient les porter à Régium. On reçut alors Hamilcar et les Carthaginois dans la ville, à condition qu'un traité serait fait aussitôt, dans lequel les deux parties seraient considérées comme égales. Aussitôt après la reddition de la ville, ces conditions faillirent être rompues, le Carthaginois accusant les Locriens d'avoir employé la ruse pour faire échapper les Romains, et les Locriens, au contraire, prétendant que les Romains avaient pris d'eux-mêmes la fuite. Hamilcar envoya même des cavaliers pour les poursuivre, dans le cas où le vent les eût retenus dans le détroit, ou contraints de revenir à terre. Ceux qui les poursuivaient ne purent les atteindre, mais ils aperçurent d'autres navires qui traversaient de Messine à Régium. C'étaient des soldats

romains que le préteur Claudius envoyait tenir garnison dans la ville. Hasdrubal ne pensa donc plus à Régium.

Par ordre d'Hannibal les conditions du traité avec les Locriens furent celles-ci : "ils devaient vivre libres sous leurs lois ; la ville serait ouverte aux Carthaginois et le port resterait au pouvoir des Locriens. Aux termes de l'alliance, les Carthaginois devaient aider les Locriens en temps de paix et en temps de guerre, et les Locriens les Carthaginois."

## Les Bruttians attaquent Crotona

### 2

Les Carthaginois s'éloignèrent donc du détroit, et les Bruttians en furent mécontents, parce qu'il leur avait fallu respecter Régium et Locres, qu'ils avaient résolu de piller. Ils se décident à enrôler et à armer quinze mille hommes de leur jeunesse, et marchent seuls contre Crotona, dont ils font le siège. Crotona étant aussi une ville grecque et une ville maritime, ils comptaient bien augmenter considérablement leur puissance s'ils pouvaient s'emparer d'un port de mer, entouré de fortes murailles. Mais ils avaient une inquiétude : il était bien difficile qu'ils n'appelassent pas les Carthaginois à leur aide, sous peine de paraître ne plus agir en alliés ; et, d'un autre côté, si le Carthaginois devait se faire une fois encore l'arbitre de la paix plutôt que leur auxiliaire dans leur projet de conquête, ils auraient encore combattu sans avantage contre l'indépendance de Crotona, comme auparavant contre celle de Locres.

Ils crurent que ce qu'ils avaient de mieux à faire, c'était d'envoyer une ambassade à Hannibal et de prendre leurs précautions à son égard, afin que Crotona, une fois prise, appartînt aux Bruttians. Hannibal répondit que c'était à ceux qui étaient sur les lieux de décider la question, et il les renvoya à Hannon. Hannon ne leur répondit rien de positif ; et, en effet, ni lui ni Hannibal ne voulaient abandonner au pillage une ville célèbre et opulente, et ils espéraient bien que quand les Bruttians l'assiégeraient, et qu'il serait évident que les Carthaginois n'approuvaient ni ne secondaient cette attaque, Crotona ne s'en livrerait que plus vite aux Carthaginois.

À Crotona, il n'y avait ni résolution ni volonté unanime parmi les citoyens. Il semblait que la même maladie se fût répandue sur tous les états de l'Italie ; partout le peuple et les principaux citoyens étaient divisés d'opinion : le sénat était pour Rome, et le peuple se prononçait pour les Carthaginois. Un transfuge annonce aux Bruttians que Crotona est ainsi divisée : qu'Aristomachus, tout puissant sur le peuple, veut livrer la ville ; que dans une si vaste enceinte, où les diverses parties des remparts sont si éloignées les unes des autres, quelques postes, quelques corps de garde seulement sont occupés par les sénateurs ; mais que sur tous les points confiés à des hommes du peuple, l'accès leur serait facile.

Encouragés et guidés par le transfuge, les Bruttians cernèrent la ville : reçus par le peuple, ils se rendirent maîtres, à la première attaque, de tous les postes, à l'exception de la citadelle qui était au pouvoir des nobles. Déjà depuis longtemps ils s'étaient préparé ce refuge contre les chances d'un pareil malheur. Aristomachus s'y réfugia aussi, montrant par là qu'il avait voulu livrer la ville aux Carthaginois et non pas aux Bruttians.

## Reddition de Crotone

### 3

Crotone avait un mur de douze mille pas de circonférence avant l'arrivée de Pyrrhus en Italie. Dépeuplée par cette guerre, les habitants en occupaient à peine la moitié. Le fleuve, qui d'abord avait traversé la ville, passait maintenant en dehors des lieux habités ; la citadelle aussi était éloignée de la partie peuplée. À six milles de la ville était un temple célèbre, plus célèbre encore que la ville : c'était le temple de Junon Lacinia, fort révérend de tous les peuples d'alentour. Là un bois sacré, qu'entourait une forêt épaisse de hauts sapins, renfermait d'abondants pâturages. Y paissaient sans bergers des troupeaux de toute sorte consacrés à la déesse ; chaque espèce, à l'approche de la nuit, retournait séparément à son étable sans avoir jamais eu à souffrir des attaques des bêtes sauvages ou des pièges des hommes. Aussi les produits de ce troupeau étaient considérables : on les avait employés à élever une colonne d'or massif, consacrée à la déesse, et le temple, déjà célèbre par sa sainteté, l'était devenu aussi par ses richesses. Comme il arrive presque toujours pour des lieux aussi renommés, il se rattache à ce temple quelque chose de miraculeux : on dit donc qu'il y a dans le vestibule un autel où les vents ne troublent jamais la cendre des sacrifices.

Quant à la citadelle de Crotone, qui d'un côté domine la mer et de l'autre regarde la campagne, elle n'eut d'abord d'autres fortifications que sa position naturelle : par la suite elle fut aussi entourée d'un mur à l'endroit où Denys, tyran de Sicile, l'avait surprise par ruse en prenant les rochers à revers. Telle était cette citadelle, à l'abri, semblait-il, de toute attaque, et alors occupée par les nobles de Crotone. Le peuple s'était joint aux Bruttians pour l'assiéger. Enfin ceux-ci se voyant incapables de la prendre avec leurs seules forces, et contraints par la nécessité, implorèrent le secours d'Hannon. Hannon essaya d'obtenir la soumission des Crotoniates, à condition qu'ils recevraient une colonie de Bruttians, qui repeuplerait cette ville autrefois si populeuse et dont la guerre avait depuis fait une vaste solitude. Il ne put ébranler qu'Aristomachus. Tous jurèrent de mourir plutôt que de recevoir parmi eux les Bruttians, et de dénaturer ainsi leur religion, leurs mœurs, leurs lois et bientôt leur langage même.

Aristomachus, n'ayant pas à lui seul assez de crédit pour les engager à se rendre, et ne trouvant pas l'occasion de livrer la citadelle comme il avait livré la ville, vint se réfugier auprès d'Hannon. Bientôt après les députés de Locres entrant dans la citadelle avec la permission d'Hannon, persuadèrent les Crotoniates de se laisser transporter à Locres, et de ne pas attendre les dernières extrémités. Hannibal, à qui une ambassade avait été envoyée, avait déjà lui-même accordé cette permission. Ainsi Crotone fut abandonnée, et les Crotoniates, conduits jusqu'au rivage, montèrent sur les vaisseaux. Presque tous se retirèrent à Locres.

En Apulie, l'hiver même ne s'était pas passé sans combats entre les Romains et Hannibal. Le consul Sempronius s'était établi à Lucérie, et Hannibal non loin d'Arpi. Le hasard, ou quelque occasion favorable à l'un ou à l'autre parti, donnait entre eux naissance à de légers engagements ; et les Romains en devenaient chaque jour plus forts, plus prudents, plus habiles à se garantir des surprises.



## Situation en Sicile (215)

### 4

En Sicile, la mort d'Hiéron et la montée sur le trône d'Hiéronyme, son petit-fils, avaient tout changé pour les Romains. Hiéronyme était un enfant capable à peine de supporter convenablement la liberté, bien loin d'être assez fort pour le pouvoir. Son âge, son caractère, ses tuteurs, ses amis le précipitèrent dans toute espèce de vices. Hiéron, qui avait prévu ce qui devait arriver, voulut, dit-on, dans sa vieillesse, laisser Syracuse libre de peur que, sous la domination d'un enfant, ce pouvoir qu'il avait acquis et affermi par une si noble conduite, ne pérît au milieu du mépris général. Les filles d'Hiéron s'opposèrent de toute leur force à ce projet, bien sûres que cet enfant n'aurait que le nom de roi, et que tout le pouvoir leur appartiendrait à elles et à leurs maris, Adranodore et Zoïppus, laissés par Hiéron comme les premiers tuteurs d'Hiéronyme.

À l'âge de quatre-vingt-dix ans, assiégé jour et nuit par des caresses de femmes, il n'était pas facile à Hiéron de conserver une âme libre, et de ne penser qu'aux affaires de l'état, sans s'occuper de celles de sa famille. Il donna quinze tuteurs au jeune homme, les suppliant, avant de mourir, de conserver intacte la foi que pendant cinquante ans il avait gardée au peuple romain, et de faire en sorte que le jeune roi ne s'écartât jamais des traces de son grand-père, ni des principes dans lesquels il avait été élevé. Telles furent ses recommandations.

Dès qu'il eut cessé de vivre, les tuteurs du roi rendirent le testament public ; ils produisirent dans l'assemblée le jeune homme qui avait alors à peu près quinze ans. Un petit nombre seulement de citoyens qu'ils avaient disposés dans l'assemblée pour exciter les acclamations, approuvèrent le testament. Les autres, comme s'ils eussent perdu leur père, ne témoignaient que de la crainte au milieu de la cité en deuil. On célébra les funérailles du roi, où l'amour, la tendresse des citoyens se firent remarquer bien plus que les soins de sa famille. Bientôt après, Adranodore écarte tous les autres tuteurs, disant hautement qu'Hiéronyme était homme déjà, et capable de gouverner. Renonçant lui-même à la tutelle qui lui était commune avec plusieurs autres, il concentre en sa personne le pouvoir de tous.

## Hiéronyme, roi de Syracuse

### 5

Il eût été difficile, même à un roi vertueux et bon, de se concilier l'amour des Syracusains en succédant à Hiéron, qu'ils avaient tant chéri ; mais Hiéronyme, comme s'il eût voulu par ses vices faire regretter son aïeul, montra, dès les premiers moments, combien tout était changé désormais. Ceux qui, pendant tant d'années, n'avaient vu ni Hiéron, ni Gélon son fils, se distinguer du reste des citoyens par leurs vêtements ou par aucun autre insigne, aperçurent tout à coup la pompe, le diadème, des satellites armés, et quelquefois même le roi sortant de son palais dans un char attelé de quatre chevaux blancs, à la manière du tyran Denys. À cet appareil, à cet extérieur si orgueilleux répondaient bien son mépris pour tous, son dédain quand il écoutait, sa parole toujours injurieuse, le soin de se rendre inaccessible, non pas seulement aux étrangers, mais même à ses tuteurs, enfin des débauches inouïes et une cruauté sans exemple parmi les hommes.

La terreur fut si grande et si générale, que parmi ses tuteurs, quelques-uns, par une mort ou par un exil volontaire, prévinrent les supplices qu'ils redoutaient. Trois d'entre eux, les seuls qui eussent un accès plus facile dans le palais, Adranodore et Zoïppus, gendres d'Hiéron, et un certain Thrason, n'avaient guère de crédit auprès du roi que sur une seule question : les deux premiers penchaient pour Carthage, Thrason pour l'alliance avec Rome ; et leurs débats, la passion qu'ils y mettaient, attiraient de temps en temps l'attention du jeune homme.

Bientôt une conjuration dirigée contre la vie du tyran fut découverte, grâce à un certain Callon, qui était de l'âge d'Hiéronyme et admis dès l'enfance à tous les droits d'une intime familiarité. De tous les conjurés, le dénonciateur ne put nommer que Théodotus, qui lui avait fait à lui-même quelques ouvertures. Théodotus, saisi sur-le-champ et livré à Adranodore pour être soumis à la torture, avoua sans hésitation tout ce qui le regardait lui-même ; mais il cacha le nom de ses complices. Enfin, déchiré par les tourments plus forts que l'homme n'en peut supporter, il feint de céder à la douleur, détourne les soupçons de ses complices, et chargeant des innocents, il accuse faussement Thrason d'être à la tête du complot, déclarant que sans l'appui d'un chef aussi puissant, les intimes du tyran n'auraient jamais osé tenter une telle entreprise, et il nomma, parmi les plus indignes, ceux qui en outre se présentaient à son imagination au milieu des douleurs et des gémissements.

Au nom de Thrason, le tyran ne douta plus de rien. Il le fit traîner aussitôt au supplice, où il fut suivi de presque tous les autres accusés, innocents comme lui. Bien que leur complice fût livré à de si longues tortures, aucun des conjurés ne se cacha ni ne s'enfuit, tant ils avaient de confiance dans le courage et l'honneur de Théodotus et tant Théodotus lui-même avait de force pour cacher un secret.

## Défection de Syracuse

### 6

Ainsi le seul lien qui maintint l'alliance avec Rome avait été rompu par la mort de Thrason. La défection de la Sicile n'était donc plus douteuse. Des ambassadeurs furent envoyés à Hannibal, qui à son tour envoya au roi un jeune homme d'illustre naissance, nommé Hannibal, ainsi qu'Hippocrate et Épicyde, nés à Carthage, mais dont le grand-père était un Syracusain exilé, et qui toutefois étaient Carthaginois du côté de leur mère. Ils furent les intermédiaires du traité d'alliance entre Hannibal et le tyran de Syracuse, auprès duquel ils restèrent avec l'agrément d'Hannibal.

Le préteur Ap. Claudius, qui commandait en Sicile, apprenant cette nouvelle, envoya des députés à Hiéronyme ; lesquels dirent au roi qu'ils venaient renouveler avec lui l'alliance qui existait entre Rome et son aïeul. Hiéronyme les reçut et les congédia avec dédain ; il leur demanda en raillant "quel avait été pour eux le succès de la bataille de Cannes ? Que les députés d'Hannibal en racontaient des choses à peine croyables, et qu'il voulait savoir là-dessus la vérité, pour se décider d'après les chances que lui offriraient les deux partis." Les Romains lui dirent "qu'ils reviendraient lorsque le roi serait en état d'entendre sérieusement une députation". Ils l'avertirent plutôt qu'ils ne le prièrent de ne pas changer légèrement d'alliance, et ils partirent.

Hiéronyme envoya aussitôt une ambassade à Carthage pour arrêter un traité d'après les bases convenues entre lui et Hannibal. Le traité portait que les Romains une fois chassés de la Sicile, ce qui se ferait promptement si Carthage envoyait une armée et une flotte, le fleuve Himère, qui sépare à peu près l'île en deux, serait la limite du royaume de Syracuse et des possessions carthaginoises. Bientôt après, enivré des flatteries de ses courtisans, qui l'engageaient à se rappeler non seulement Hiéron, mais le roi Pyrrhus, son aïeul maternel, il envoya une nouvelle ambassade par laquelle il exigeait comme un droit la possession de la Sicile entière, disant que la domination en Italie était ce que cherchaient les Carthaginois. Cette légèreté, cette jactance, les Carthaginois ne s'en étonnaient pas dans un jeune homme insensé, et ils ne se récriaient pas non plus, pourvu qu'ils pussent le détacher des Romains.

## L'assassinat de Hiéronyme (printemps 214)

### 7

Mais tout en lui contribuait à précipiter sa chute. Il avait envoyé en avant Hippocrate et Épicyde avec deux mille soldats pour faire une tentative sur les villes occupées par des garnisons romaines, et lui-même, avec le reste de son armée (quinze mille hommes environ d'infanterie et de cavalerie), il marchait sur Léontium. Les conjurés, qui par hasard se trouvèrent tous à l'armée, s'établirent dans une maison qui était libre et qui donnait sur une rue étroite, par où le roi descendait ordinairement au forum. Là, tous étant à leur poste, bien armés et attendant le passage du roi, l'un d'eux, nommé Dinomène, qui était garde du corps, fut chargé, au moment où le roi approcherait de la porte, de retenir, sous un prétexte quelconque, l'escorte qui devait le suivre. Tout s'exécuta comme il avait été convenu. Dinomène leva le pied pour relâcher les liens de sa chaussure, comme s'ils l'eussent gêné, et il arrêta ainsi l'escorte à une distance assez grande pour que les conjurés, s'élançant sur le roi sans gardes, eussent le temps de le percer de plusieurs coups avant qu'on pût le secourir. Aux clameurs, au bruit qui se fit entendre, on lança sur Dinomène, qui opposait alors une résistance ouverte, des traits à travers lesquels il put s'échapper, bien qu'atteint de deux blessures. Les satellites prirent la fuite à la vue du roi étendu mort, sur la terre. Des meurtriers, les uns courent au forum vers la multitude joyeuse de sa liberté recouvrée, les autres à Syracuse, pour prévenir les desseins d'Adranodore et des autres partisans du roi.

Dans ces vicissitudes, Ap. Claudius Pulcher voyant une guerre s'élever à côté de lui, écrivit au sénat que la Sicile se prononçait pour Carthage et Hannibal. Lui-même, pour se mettre en mesure contre les entreprises des Syracusains, dirige toutes ses troupes sur la frontière qui sépare la province du royaume de Syracuse.

Sur la fin de cette année, Fabius, d'après les ordres du sénat, fortifia Putéoli, qui, grâce à la guerre, était devenu un marché très fréquenté, et y mit garnison. Puis venant à Rome pour les comices, il en fixa la réunion pour le premier des jours comiciaux, et il se rendit droit au Champ de Mars, sans même traverser la ville. Ce jour-là, le sort désigna pour voter la première la centurie des mobilisables de l'Anio. Elle nomme consuls T. Otacilius et M. Émilius Régillus. Le silence rétabli, Q. Fabius prononça le discours suivant :

## Discours de Fabius Maximus aux comices

### 8

“Si nous avons la paix en Italie, ou si nous avons affaire à un ennemi qui n’exigeât pas tant de vigilance, celui qui viendrait opposer le moindre obstacle à votre choix, déjà fixé quand vous arrivez au Champ de Mars sur ceux que vous voulez élever aux honneurs, celui-là me semblerait se souvenir bien peu que vous êtes libres. Mais, dans cette guerre, et en face d’Hannibal, il n’est pas arrivé une seule fois qu’un de nos généraux fît une faute sans qu’il en résultât quelque grand désastre pour la république. Il convient donc que vous mettiez autant de soin à nommer les consuls qu’à vous armer pour marcher au combat ; il convient que chacun se dise : Je vais nommer un consul capable de résister à un général tel qu’Hannibal.

Cette année, devant Capoue, Vibellius Tauréa, le meilleur des cavaliers campaniens, nous avait provoqués : nous lui avons opposé le meilleur des cavaliers romains, Asellus Claudius. Autrefois, un Gaulois provoqua les Romains sur le pont de l’Anio ; nos ancêtres envoyèrent contre lui T. Manlius, plein de confiance en son courage et en ses forces. Ce fut encore, je m’en assure, par ce motif que, peu d’années après, on ne se défia pas de M. Valérius, lequel prit les armes pour combattre un autre Gaulois qui nous avait provoqués.

Nous voulons des fantassins et des cavaliers plus vigoureux, ou tout au moins aussi vigoureux que ceux de l’ennemi. Cherchons donc aussi un général qui vaille le général ennemi. Et alors même que nous aurons choisi le meilleur, élu subitement, nommé seulement pour une année, il se trouvera en face d’un vieux général qui conserve perpétuellement le commandement, qu’aucune borne, soit dans le temps, soit dans ses pouvoirs, ne viendra gêner ni empêcher dans tout ce qu’exigeront les divers accidents de la guerre. Chez nous, au contraire, les préparatifs mêmes, ou à peine le commencement d’une expédition, consomment une année entière.

Je viens de vous expliquer assez quels hommes vous devez nommer consuls ; il me reste à vous parler en quelques mots de ceux qui ont réuni les suffrages de la centurie appelée la première à voter. M. Émilius Régillus est flamme quirinal, et nous ne pouvons ni l’enlever à ses fonctions sacrées, ni le retenir ici, si nous ne voulons pas que le culte du dieu ou la guerre en souffrent. T. Otacilius a épousé la fille de ma sœur, il a eu d’elle des enfants. Mais, Romains, vos bienfaits envers moi et envers mes ancêtres ne sont pas tels que je ne doive pas sacrifier à la république mes intérêts de famille. Il n’est pas de matelot ou de passager qui, sur une mer tranquille, ne puisse prendre en main le gouvernail ; mais dès que s’élève une violente tempête, que sur la mer bouleversée les vents emportent le navire, il faut alors un homme, un pilote. Nous ne naviguons point sur une mer tranquille. Déjà plusieurs tempêtes nous ont presque submergés ; il vous faut donc mettre tous vos soins, toute votre prudence, à bien choisir celui qui doit s’asseoir au gouvernail.

Nous t’avons vu à l’œuvre, T. Otacilius, dans des circonstances moins difficiles, et certes tu n’as rien fait qui doive nous engager à nous fier à toi pour quelque chose de plus important. En équipant, cette année-là, la flotte que tu commandais, nous avons trois motifs : d’abord nous voulions ravager la côte d’Afrique, ensuite protéger les rivages de l’Italie ; enfin, et par-dessus tout, empêcher que Carthage ne fît parvenir à Hannibal des recrues avec de l’argent et des vivres. Eh bien ! Nommez consul P. Otacilius, s’il peut

rendre bon compte à la république, je ne dis pas de ces trois commissions, mais d'une seule. Si, pendant que tu commandais la flotte, tout ce qu'on a envoyé de Carthage à Hannibal lui est arrivé comme s'il n'y eût pas eu de guerre maritime, sans le moindre danger et sans aucune perte ; si les côtes de l'Italie, cette année, ont été ravagées plus que celles de l'Afrique, que diras-tu donc pour obtenir qu'on te nomme général de préférence à tout autre en face d'un ennemi comme Hannibal ? Si tu étais consul, nous demanderions qu'à l'exemple de nos ancêtres un dictateur fût créé ; et tu ne pourrais t'indigner que dans Rome tout entière on trouvât un général préférable à toi. Personne n'est plus intéressé que toi, P. Otacilius, à ce qu'on ne fasse pas peser sur ta tête un fardeau qui t'écraserait.

Pour moi, je vous engage de toutes mes forces à nommer vos consuls dans le même esprit où vous seriez si, armés déjà pour combattre, il vous fallait choisir tout à coup deux généraux sous la conduite et sous les auspices desquels vous auriez à marcher à l'ennemi ; c'est entre les mains de ces consuls que vos enfants vont prêter serment ; c'est par leurs ordres qu'ils se rassembleront, c'est sous leur tutelle, sous leur protection qu'ils feront toute une campagne. Le lac Trasimène et Cannes sont de tristes exemples à rappeler ; mais ce sont aussi des enseignements utiles pour nous apprendre à nous garder de pareils malheurs. Héraut, dis aux jeunes gens de la centurie de l'Anio de venir voter de nouveau.”

## Élections pour l'année 214

### 9

T. Otacilius s'écria alors avec rage que Fabius voulait se continuer dans le consulat, et il poussait de grands cris, lorsque Fabius ordonna à ses licteurs de se diriger vers lui, et il l'avertit que, comme il n'était pas entré dans la ville et qu'il était arrivé directement au Champ de Mars, les faisceaux de ses licteurs étaient surmontés de haches. La centurie qui avait voté la première alla donc de nouveau aux voix, elle nomma consul Q. Fabius Maximus pour la quatrième fois, et M. Marcellus pour la troisième. Les autres centuries nommèrent à l'unanimité les mêmes consuls. Un seul préteur, Q. Fulvius Flaccus, fut réélu ; tous les autres furent nouveaux : c'étaient T. Otacilius Crassus pour la seconde fois ; Q. Fabius, fils du consul, qui était alors édile curule ; puis P. Cornélius Lentulus. Après la nomination des préteurs, un sénatus-consulte chargea extraordinairement Q. Fulvius de l'administration de la ville, et d'y commander de préférence à tout autre, lorsque les consuls seraient partis pour la guerre.

Il y eut, cette année-là, deux inondations : le Tibre déborda dans les campagnes, entraînant avec lui les maisons, les troupeaux et les hommes.

Ce fut dans la cinquième année de la seconde guerre punique que les consuls entrèrent en charge : Q. Fabius Maximus pour la quatrième fois, M. Claudius pour la troisième. Les yeux étaient fixés sur eux avec plus d'intérêt que d'ordinaire. Il y avait, en effet, bien du temps qu'on avait vu deux aussi grands hommes occuper à la fois le consulat. Les vieillards rapportaient que c'était ainsi que l'on avait autrefois élu ensemble Maximus Rullus et P. Décimus pour la guerre des Gaules, et plus tard Papirius et Carvilius contre les Samnites et les Bruttins, contre les Lucaniens et les Tarentins. Marcellus avait été nommé pendant son absence, car il était à l'armée ; Fabius était présent, et présidait lui-même les comices, lorsqu'il fut réélu au consulat. Les circonstances, les besoins de la guerre, la position difficile de l'état empêchèrent qu'on ne blâmât cet exemple, ou qu'on suspectât le consul d'être trop avide du pouvoir. On louait, au contraire, cette grandeur d'âme avec laquelle, voyant que la république avait besoin du plus grand de ses généraux, et sachant qu'il n'en avait aucun au-dessus de lui, il s'occupait moins de la haine qu'il pourrait s'attirer que de l'intérêt de la république.

## Ides de mars 214 ; conjuration des prodiges de l'année

### 10

Le jour où les consuls entrèrent en charge, l'assemblée du sénat se tint au Capitole, et il fut décidé, avant tout, que les consuls tireraient au sort ou s'arrangeraient entre eux pour savoir lequel des deux, avant de partir pour l'armée, présiderait les comices pour la nomination des censeurs. On prorogea ensuite le commandement de tous ceux qui étaient aux armées, et l'on maintint dans leurs provinces Tib. Gracchus à Lucérie, où il avait une armée d'esclaves enrôlés volontaires, C. Térentius Varron dans le Picénum, M. Pomponius en Gaule. Des préteurs de l'année précédente, Q. Mucius eut la Sardaigne comme propréteur, M. Valérius le commandement des côtes près de Brundisium, pour surveiller tous les mouvements de Philippe, roi de Macédoine. Le préteur P. Cornélius Lentulus eut le commandement de la Sicile ; Otacilius la même flotte qu'il avait eue l'année précédente contre les Carthaginois.

Cette année-là on annonça un grand nombre de prodiges, et plus les hommes simples et religieux y ajoutaient de confiance, plus on en annonçait. À Lanuvium, dans l'intérieur du temple de Junon Sospita, des corbeaux avaient fait leur nid ; en Apulie, un palmier vert s'était embrasé ; à Mantoue, l'étang que forme le Mincio avait paru ensanglanté ; à Calès, il avait plu de la craie, et à Rome, dans le Forum Boarium, il avait plu du sang. Dans la rue Instéius, une source souterraine avait coulé avec tant d'impétuosité que des vases et des tonneaux, qui se trouvaient là, furent entraînés comme par un torrent impétueux. Le feu du ciel tomba sur l'atrium public au Capitole, sur le temple de Vulcain au Champ de Mars, sur une citadelle et sur la voie publique en Sabine, sur un mur et sur une porte à Gabies. D'autres miracles encore avaient été déjà rapportés. La lance de Mars, à Préneste, s'était mise d'elle-même en mouvement ; en Sicile un bœuf avait parlé ; chez les Marruciniens, un enfant dans le sein de sa mère, s'était écrié : "Io ! Triomphe ! ". À Spolète, une femme avait été changée en homme ; à Hadria, on avait vu dans le ciel un autel, et autour, des fantômes d'hommes vêtus de blanc ; à Rome même, au sein de la ville, on vit un essaim d'abeilles dans le forum, et quelques personnes affirmèrent qu'elles avaient aperçu des légions armées sur le Janicule, et appelèrent les citoyens aux armes. Toutefois ceux qui étaient sur le Janicule déclarèrent que personne d'autre que ceux qui y habitaient ordinairement n'y avait paru. D'après la réponse des haruspices, on expia ces prodiges par des sacrifices solennels, et l'on adressa des prières à tous les dieux qui recevaient à Rome un culte particulier.



## Appel à la solidarité nationale pour l'équipement de la flotte

### 11

Après avoir achevé toutes les cérémonies qui devaient apaiser les dieux, les consuls firent un rapport au sénat sur l'état de la république, sur les opérations de la guerre, sur le nombre des troupes et la position qu'elles occuperaient. Il fut décidé qu'on emploierait dans cette campagne dix-huit légions ; les consuls en devaient prendre chacun deux. Il devait y en avoir deux pour la Gaule, deux pour la Sicile, deux pour la Sardaigne, deux sous les ordres du préteur Q. Fabius en Apulie. Tib. Gracchus en commandait deux composées d'esclaves enrôlés volontaires, aux environs de Lucérie. On en laissait une au proconsul C. Térentius dans le Picénum, une à M. Valérius pour le service de la flotte, aux environs de Brindes ; deux enfin restaient pour la défense de Rome. Pour atteindre à ce nombre il fallut en créer six nouvelles ; les consuls reçurent ordre de les former au plus tôt, et d'équiper une flotte. En comptant les navires qui tenaient la mer sur les côtes de la Calabre, on avait une armée navale de cent cinquante vaisseaux longs.

Lorsque les cadres furent remplis et les cent nouveaux bâtiments lancés à la mer, Q. Fabius convoqua les comices pour la nomination des censeurs. M. Atilius Régulus et P. Furius Philus furent élus. Les bruits d'une guerre en Sicile prenaient de la consistance.

T. Otacilius reçut ordre de s'y rendre avec sa flotte. Comme les matelots manquaient, les consuls, d'après un sénatus-consulte, ordonnèrent "que tous ceux qui, sous la censure de L. Émilius et de C. Flaminius, avaient eu leur fortune ou celle de leur père évaluée de cinquante à cent mille as de cuivre, ou qui, depuis, l'auraient élevée jusqu'à ce taux, fourniraient un matelot avec six mois de paie ; de cent à trois cent mille, trois matelots et la solde d'un an ; de trois cent mille jusqu'à un million, cinq matelots ; au-delà d'un million, sept. Les sénateurs devaient donner huit matelots et un an de paie." Les matelots, recrutés en vertu de ce décret, furent armés et équipés par leurs maîtres, et ils s'embarquèrent avec des vivres pour trente jours ; et la flotte romaine, pour la première fois alors, fut montée ainsi par des matelots aux frais des particuliers.

## Les forces romaines se concentrent en Campanie et en Sicile

### 12

Ces préparatifs, plus considérables qu'ils ne l'avaient jamais été, effrayèrent surtout les Campaniens, qui craignirent que les Romains ne commencent la campagne par le siège de Capoue. Ils envoyèrent donc prier Hannibal de rapprocher son armée de leur ville, disant "que pour en faire le siège on avait levé à Rome de nouvelles armées ; qu'aucune défection, en effet, n'avait irrité les esprits des Romains autant que celle de Capoue." À ces nouvelles, apportées tout en hâte, Hannibal pensa qu'il devait se presser pour ne pas être prévenu par les Romains. Il quitta donc Arpi, et revint s'établir au-dessous de Capoue à son ancien camp du mont Tifate. Il y laissa un corps de Numides et d'Espagnols pour défendre le camp et Capoue ; puis, avec le reste de son armée, il se dirigea vers le lac d'Averne, en apparence pour y faire un sacrifice, mais de fait pour hasarder une tentative sur Putéoli et la garnison de cette ville. Maximus apprend qu'Hannibal a quitté Arpi et qu'il rentre en Campanie. À cette nouvelle il marche nuit et jour, et vient retrouver son armée. Il envoie l'ordre à Tib. Gracchus de partir de Lucérie avec ses troupes, pour se porter sur Bénévent ; et au préteur Q. Fabius (c'était le fils du consul), de remplacer Gracchus à Lucérie.

Deux préteurs arrivèrent à cette époque en Sicile, P. Cornélius qui se rendait à l'armée, T. Otacilius qui venait prendre le commandement de la côte maritime et de la flotte. Les autres se rendirent chacun dans leurs départements ; ceux dont les pouvoirs avaient été prorogés conservèrent les positions qu'ils avaient occupées l'année précédente.

## Situation à Tarente et en Campanie (printemps 214)

### 13

Hannibal était sur les bords de l'Averne lorsqu'il vit arriver près de lui cinq jeunes nobles de Tarente, qu'il avait faits prisonniers, les uns au lac Trasimène, les autres à Cannes, et qu'il avait renvoyés chez eux avec cette générosité qu'il avait montrée envers tous les alliés des Romains. Ils lui annoncent que "reconnaissants de ses bienfaits, ils avaient engagé une grande partie de la jeunesse de Tarente à préférer l'amitié et l'alliance d'Hannibal à celle du peuple romain ; qu'ils lui étaient députés pour le prier de s'approcher de Tarente avec son armée, que dès qu'on apercevrait ses enseignes et son camp, la ville se donnerait aussitôt à lui. Les jeunes gens disposaient du peuple, et le peuple de Tarente." Hannibal les comble d'éloges, les accable des promesses les plus pompeuses, et les prie de retourner chez eux pour hâter l'exécution de cette entreprise : "quant à lui, il se trouvera à temps sous leurs murs".

Les Tarentins s'en retournèrent avec cet espoir, et Hannibal lui-même avait le plus grand désir de s'emparer de Tarente ; il la voyait puissante, illustre, située sur la côte, et si heureusement pour lui placée en face de la Macédoine. Le roi Philippe, s'il passait en Italie, aborderait à ce port, les Romains étant maîtres de Brindes. Après avoir achevé le sacrifice pour lequel il était venu, et ravagé, pendant son séjour, tout le territoire de Cumes jusqu'au promontoire de Misène, il se porte tout à coup sur Putéoli, pour en écraser par surprise la garnison romaine. Il y avait là six mille hommes, dans une position fortifiée par l'art aussi bien que par la nature. Le Carthaginois y passa trois jours, essayant sur tous les points de surprendre la garnison. Ne pouvant y réussir, il s'avança pour dévaster le territoire de Naples, par colère plutôt que dans l'espoir de s'emparer de la ville.

À l'arrivée d'Hannibal dans le voisinage, le peuple de Nole tenta de se soulever. Depuis longtemps, en effet, il était opposé aux Romains et ennemi de son sénat. Ils envoyèrent donc une députation à Hannibal, avec la promesse positive de livrer la ville. Le consul Marcellus, appelé par les nobles, prévint leur dessein. En un jour il était allé de Calès à Suessula, quoique le passage du Vulturne l'eût retardé de quelques heures. La nuit suivante il fit entrer à Nole six mille piétons et trois cents cavaliers, qui devaient protéger le sénat. Le consul avait donc agi avec la plus grande activité pour s'établir le premier dans Nole. Hannibal, au contraire, hésitait, deux tentatives infructueuses l'ayant rendu moins prompt à s'en rapporter aux habitants de cette ville.

## Le proconsul Gracchus prépare l'armée de volontaires au combat

### 14

Vers le même temps le consul Q. Fabius vint faire une tentative sur Casilinum, occupée par une garnison carthaginoise ; d'un autre côté, Hannon partit du pays des Bruttians avec une troupe nombreuse de fantassins et de cavaliers, et Tib. Gracchus de Lucérie : tous deux, comme de concert, se dirigeaient sur Bénévent. Gracchus entra d'abord dans la ville. Ensuite ayant appris qu'Hannon avait campé à trois milles environ, sur les bords du fleuve Calor, et que de là il ravageait la campagne, il sort de la ville, établit son camp à mille pas environ de l'ennemi, et convoque ses soldats en assemblée.

Ses deux légions étaient en grande partie composées d'esclaves enrôlés volontaires. Depuis deux ans ils avaient mieux aimé mériter en silence la liberté, que de la réclamer hautement. Cependant en sortant des quartiers d'hiver, T. Gracchus avait entendu quelques soldats murmurer et demander s'ils ne combattraient jamais comme hommes libres. Il avait donc écrit au sénat, non pas tant ce qu'ils demandaient que ce qu'ils avaient mérité. "Jusqu'à ce jour, disait Gracchus, il les avait trouvés pleins de courage et d'ardeur, et pour être de vrais soldats, il ne leur manquait que d'être libres." Le sénat s'en remit à lui pour faire ce qu'il jugerait dans l'intérêt de la république.

Alors, avant d'en venir aux mains avec l'ennemi, Gracchus leur déclare "que l'instant est venu pour eux de conquérir cette liberté qu'ils avaient longtemps attendue ; que le lendemain le combat allait s'engager dans une plaine sans accident de terrain, découverte de tous côtés, où, sans craindre aucune embuscade, le vrai courage déciderait la victoire : que celui qui rapporterait la tête d'un ennemi, il le déclarerait libre à l'instant même ; que celui au contraire qui fuirait, il le ferait punir du supplice réservé aux esclaves ; chacun d'eux avait sa fortune entre les mains ; et ce n'était pas lui seulement qui leur garantissait leur liberté, mais le consul M. Marcellus et le sénat tout entier s'en étaient remis à ce sujet à sa décision." Et il leur lit la lettre du consul et le sénatus-consulte. Alors s'élèvent des cris et d'unanimes acclamations ; tous demandent le combat, et le pressent ardemment d'en donner le signal. Gracchus fixe le jour de la bataille au lendemain et renvoie l'assemblée. Les soldats joyeux, ceux-là surtout dont la liberté devait être le prix de leur courage pendant un seul jour, passent le temps qui leur reste à préparer leurs armes.

## La liberté en échange d'une tête

### 15

Le lendemain, au signal de la trompette, les premiers de tous ils se réunissent tout prêts, tout armés, devant la tente du général. Au lever du soleil, Gracchus range ses troupes en bataille, et les ennemis acceptent aussitôt le combat ; ils avaient dix-sept mille fantassins, en grande partie du Bruttium et de la Lucanie, et douze cents cavaliers, qui, à l'exception de quelques Italiens, étaient presque tous Numides et Maures. On combattit avec ardeur et longtemps. Pendant quatre heures entières la victoire fut indécise ; et le plus grand embarras des Romains, ce fut que leur liberté eût été mise au prix d'une tête. En effet, dès qu'un soldat avait tué bravement son ennemi, il perdait son temps à s'efforcer de lui couper la tête au milieu de la mêlée et du tumulte ; et puis les plus braves, tenant tous de la main droite une tête, avaient cessé de combattre : les timides seuls et les lâches combattaient encore.

Les tribuns des soldats vinrent informer Gracchus "que, des ennemis qui étaient debout, aucun ne recevait plus de blessures, que les soldats s'occupaient à égorger ceux qui étaient abattus, et portaient à la main non plus leurs épées, mais des têtes humaines." Gracchus leur fait aussitôt donner l'ordre de les jeter toutes et de se précipiter sur l'ennemi ; leur courage était assez prouvé, assez éclatant, et les braves étaient assurés de leur liberté. Alors le combat recommença, et la cavalerie aussi fut lancée sur l'ennemi. Les Numides la reçoivent intrépidement, et la mêlée devenant aussi furieuse entre les cavaliers qu'entre les fantassins, la victoire est de nouveau douteuse. Les deux généraux s'écriaient, le Romain, qu'ils n'avaient affaire qu'à des Bruttiens et à des Lucaniens, tant de fois vaincus et soumis par leurs ancêtres ; le Carthaginois, qu'ils n'avaient devant eux que des esclaves de Rome, des hommes sortis de prison pour être soldats. Enfin Gracchus déclare à ses troupes "qu'ils n'ont plus à espérer d'être jamais libres, si ce jour-là même les ennemis ne sont défaits et mis en fuite."

## Victoire des Romains devant Bénévent

### 16

Ces derniers mots leur inspirent une telle ardeur, que jetant un nouveau cri, et devenus tout à coup d'autres hommes, ils se précipitent avec rage sur l'ennemi, qui ne peut soutenir plus longtemps leur choc. Les premiers rangs des Carthaginois furent d'abord ébranlés, puis les enseignes, puis enfin l'armée tout entière fut culbutée. Dès lors la déroute ne fut plus douteuse. Les Carthaginois se précipitent en fuyant vers leur camp, si troublés et si pleins d'épouvante, qu'aux portes mêmes et derrière les retranchements ils n'opposent aucune résistance. Les Romains, qui les poursuivent, entrent avec eux comme s'ils ne faisaient qu'une seule armée. Renfermés dans l'intérieur du camp, ils ont à livrer une nouvelle bataille.

Le combat étant restreint dans des limites plus étroites, le carnage ne fut que plus affreux. Les captifs l'aidèrent encore. Au milieu du tumulte, ils saisissent des armes, se réunissent en troupe, et frappant par derrière les Carthaginois, leur enlèvent tout moyen de fuir. D'une armée aussi considérable, il s'échappa moins de deux mille hommes, cavaliers pour la plupart, avec leur général à leur tête. Tout le reste fut tué ou pris. On prit aussi trente-huit enseignes. Les vainqueurs perdirent environ deux mille hommes. Tout le butin, excepté les captifs, fut abandonné au soldat. Les bestiaux aussi furent réservés pour les propriétaires qui durent les reconnaître dans les trente jours.

Lorsque l'armée chargée des dépouilles de l'ennemi fut rentrée au camp, quatre mille volontaires environ, qui avaient combattu avec mollesse et n'étaient pas rentrés dans le camp avec les autres, s'étaient, par crainte du châtement, réfugiés sur une colline non loin du camp. Ramenés le lendemain par les tribuns des soldats, ils arrivent à l'assemblée déjà réunie par les ordres de Gracchus. Le proconsul distribua d'abord aux vieux soldats les récompenses militaires, selon que chacun s'était distingué dans ce combat par son courage et ses services. Quant aux volontaires, il dit "qu'il aimait mieux les louer tous, qu'ils l'eussent ou non mérité, que de punir quelqu'un dans un pareil jour. Qu'il les déclarait donc tous libres, souhaitant que cette mesure fût bonne, utile et heureuse pour la république et pour eux-mêmes."

À ces paroles de grands cris de joie se firent entendre ; ils s'embrassaient, se félicitaient, levaient les mains au ciel, souhaitant au peuple romain et à Gracchus toutes sortes de prospérités. Alors Gracchus reprit la parole : "Avant de vous faire tous égaux par les droits de la liberté, je n'ai voulu appliquer à aucun de vous le nom de brave ou de lâche. Maintenant que la république vient d'acquitter sa dette, comme il ne faut pas laisser s'effacer toute distinction entre la bravoure et la lâcheté, je me ferai donner les noms de ceux qui, se sentant coupables d'avoir faibli dans le combat, viennent de se séparer de l'armée. Je les ferai venir l'un après l'autre devant moi, et je les forcerai de me jurer qu'à moins de maladie qui les en empêche, ils ne mangeront et ne boiront que debout pendant toute la durée de leur service. Et cette punition, vous vous y soumettez sans murmures, si vous réfléchissez qu'il ne peut y avoir de flétrissure plus légère pour votre lâcheté."

Alors il donne le signal de rassembler le bagage, et les soldats, portant et conduisant devant eux leur butin, retournent à Bénévent, en se livrant à tous les transports et à tout l'abandon de la joie, de telle sorte qu'ils semblaient revenir d'une fête, d'un festin, et non

point d'un combat. Les Bénéventins sortent en foule à leur rencontre, embrassent les soldats, les félicitent, leur offrent l'hospitalité. Ils avaient tous fait dresser des tables dans les cours de leurs maisons, et ils appelaient les soldats, priant Gracchus de permettre qu'ils vissent s'y asseoir. Gracchus le permit, mais à condition qu'on mangerait en public. Chaque habitant transporta donc devant sa porte ce qui composait le repas : les volontaires, coiffés du bonnet d'affranchi, la tête couverte de laine blanche, prirent part à ce banquet, les uns couchés, les autres debout, servant et mangeant à la fois. De retour à Rome, Gracchus pensa que le spectacle de cette fête méritait d'être peint dans le temple de la Liberté, construit et inauguré sur le mont Aventin par les soins de son père, lequel y avait employé l'argent produit par les amendes.

## L'armée de Marcellus remporte un avantage devant Nole

### 17

Tandis que les choses se passaient ainsi auprès de Bénévent, Hannibal, après avoir ravagé le territoire de Naples, vint camper devant Nole. Dès que le consul fut instruit de son arrivée, il rappela auprès de lui le propréteur Pomponius avec les troupes qui occupaient le camp de Suessula, et se prépara à marcher au-devant de l'ennemi, bien résolu à combattre sans retard. Dans le silence de la nuit, il fait sortir par la porte la plus éloignée de l'ennemi C. Claudius Néron avec l'élite de la cavalerie. Il lui ordonne de passer, sans être aperçu, derrière l'ennemi, de le suivre de près à son insu, et de l'attaquer de dos dès qu'il verrait le combat engagé. Soit qu'il eût fait une fausse marche, soit que le temps lui eût manqué, Néron ne put exécuter ces ordres.

Dans le combat qui fut livré sans lui, les Romains avaient évidemment l'avantage. Mais comme la cavalerie ne parut pas à temps, les plans du général se trouvèrent ainsi dérangés : Marcellus n'osa pas poursuivre les ennemis qui pliaient, et donna le signal de la retraite à son armée victorieuse. On prétend cependant que les ennemis perdirent ce jour-là plus de deux mille hommes ; les Romains n'en perdirent pas quatre cents. Vers le coucher du soleil, Néron, après avoir en vain fatigué les chevaux et les hommes par une marche d'un jour et d'une nuit, revint sans avoir même aperçu l'ennemi. Le consul l'accabla de reproches, il lui dit même qu'il avait seul empêché que l'on rendît aux Carthaginois la défaite essuyée à Cannes.

Le lendemain les Romains vinrent se ranger en ligne, mais le Carthaginois avoua tacitement sa défaite en se tenant renfermé dans son camp ; et le troisième jour, au milieu de la nuit, perdant tout espoir de s'emparer de Nole après tant de tentatives infructueuses, Hannibal part pour Tarente, qu'il avait l'espoir plus fondé qu'on lui livrerait.



## Activité des censeurs

### 18

Et Rome n'agissait pas avec moins d'énergie au-dedans qu'au-dehors. Les censeurs n'ayant pas à affermer de travaux publics puisque le trésor était vide, mirent tous leurs soins à régler les mœurs et à châtier les vices nés de la guerre, comme ces plaies qui couvrent le corps après de longues maladies. Ils citèrent d'abord à leur tribunal ceux qui étaient accusés d'avoir voulu, après la bataille de Cannes, abandonner la république et fuir loin de l'Italie. Le premier de tous était M. Cécilius Métellus, alors questeur. Il reçut ordre, ainsi que ceux qu'on accusait de la même faute, de présenter sa défense. Comme ils ne purent se justifier, les censeurs déclarèrent qu'ils avaient tenu contre la république des conversations et des discours dont le but avait été de former une conjuration pour abandonner l'Italie. Après eux furent cités ces interprètes si habiles à se délivrer de la foi du serment, ces captifs qui, après être partis du camp d'Hannibal, y rentrèrent furtivement, et se crurent alors quittes du serment qu'ils avaient fait d'y revenir. Ceux-là et ceux dont nous avons parlé plus haut furent privés des chevaux que leur fournissait l'état ; chassés de leurs tribus, ils devinrent tous simples contribuables.

Ce ne fut pas seulement à la conduite du sénat et des chevaliers que se bornèrent les investigations sévères des censeurs. Sur les registres où étaient inscrits les jeunes gens, ils prirent le nom de ceux qui depuis quatre ans n'avaient pas servi, quoiqu'ils n'eussent aucun motif légitime d'exemption, aucune maladie à alléguer pour excuse. Il s'en trouva plus de deux mille ; ils furent portés aussi parmi les contribuables et tous chassés de leurs tribus. À cette flétrissure des censeurs, qui ne fixait aucun châtement, vint se joindre un sénatus-consulte plein de rigueur. Il portait que tous ceux que les censeurs avaient notés serviraient à pied et iraient en Sicile rejoindre les débris de l'armée de Cannes, dont le temps de service ne devait cesser que le jour où l'ennemi serait chassé de toute l'Italie.

Les censeurs, à cause de l'épuisement du trésor, n'avaient pas encore passé de marchés pour l'entretien des édifices sacrés, ni pour la fourniture des chevaux destinés aux magistrats curules, ni enfin pour rien de semblable. Ceux qui d'ordinaire se chargeaient de ces sortes de ventes vinrent en foule auprès d'eux, et les engagèrent "à agir en tout comme s'il y avait des fonds dans le trésor ; qu'aucun d'eux ne demanderait d'argent avant la fin de la guerre." Bientôt après se réunirent les maîtres de ceux que T. Sempronius avait affranchis auprès de Bénévent. Ils dirent qu'ils avaient été appelés par les triumvirs administrateurs des finances pour en recevoir le prix, mais qu'ils n'accepteraient rien avant que la guerre fût terminée.

Par suite de cette disposition de tout le peuple à venir au secours du trésor épuisé, les fonds des orphelins d'abord, puis ceux des veuves, y furent aussi apportés, et ceux qui en avaient l'administration ne crurent pas pouvoir trouver de lieu de dépôt plus sûr et plus sacré que la foi publique. Aussi, si quelque chose était acheté ou acquis par des orphelins ou des veuves, le questeur en prenait note dans ses comptes. Ce bon vouloir des particuliers passa même de la ville dans le camp. Les chevaliers, les centurions ne voulaient pas de solde, et ils donnaient le nom odieux de mercenaire à celui qui en recevait.

## La prise de Casilinum

### 19

Le consul Q. Fabius était campé auprès de Casilinum, qu'occupait une garnison de deux mille Campaniens et de sept cents soldats d'Hannibal. Leur chef était Staius Métius, envoyé par Cn. Magius Atellanus ; Magius qui, cette année-là, était le premier magistrat de Campanie, armait indistinctement les esclaves et le peuple dans l'intention d'attaquer le camp romain pendant que le consul porterait toute son attention sur le siège de Casilinum. Fabius s'en aperçut bientôt, et il écrivit à Nole à son collègue "qu'il avait besoin, tandis qu'il assiégeait Casilinum, d'opposer une seconde armée aux Campaniens : qu'il vînt donc lui-même, en laissant à Nole une garnison suffisante, ou bien que, s'il était retenu à Nole, et qu'il y eût encore quelque chose à craindre d'Hannibal, il allait faire venir auprès de lui, de Bénévent, le proconsul T. Gracchus."

À cette nouvelle, Marcellus laisse une garnison de deux mille hommes à Nole, et, avec le reste de l'armée il se rend à Casilinum. À son arrivée, les Campaniens suspendirent le mouvement qu'ils avaient déjà commencé. Ainsi Casilinum fut assiégé par les deux consuls réunis. Les soldats romains, en s'approchant sans précaution des murailles, recevaient de fréquentes blessures et le siège n'avancait pas. Fabius pensait qu'il fallait abandonner cette entreprise peu importante, et toutefois aussi difficile que de plus grandes ; en effet des affaires bien autrement sérieuses les appelaient ailleurs. Marcellus, au contraire, soutenait "qu'il y avait, à la vérité, beaucoup de tentatives que ne devaient pas hasarder de grands généraux, mais qui, une fois hasardées, voulaient être achevées, l'influence de la renommée étant, en bien comme en mal, immense ;" et il tint bon pour que l'armée ne se retirât pas après un échec.

On approcha donc des murs les mantelets et tous les autres instruments, toutes les autres machines employées à la guerre. Les Campaniens prièrent alors Fabius de permettre qu'ils se retirent, sans être inquiétés, à Capoue ; quelques-uns étaient à peine sortis que Marcellus s'empara de la porte par laquelle ils quittaient la ville. D'abord, tous ceux qui se trouvaient auprès de la porte furent massacrés indistinctement ; puis les Romains se précipitèrent dans la place, qui fut livrée au carnage. Cinquante Campaniens environ, qui étaient sortis les premiers et qui s'étaient réfugiés auprès de Fabius, parvinrent à Capoue, grâce à sa protection. Ainsi Casilinum fut prise par un coup du hasard, tandis que les assiégés négociaient et hésitaient, tout en demandant à se rendre. Les captifs, Campaniens ou soldats d'Hannibal, furent envoyés à Rome et mis en prison. Quant aux habitants de Casilinum, on les distribua dans les villes voisines et on les mit sous leur surveillance.

## Hannibal renonce à prendre Tarente (automne 214)

### 20

À l'instant même où les consuls quittaient Casilinum, Gracchus, qui alors était en Lucanie, détacha quelques cohortes levées dans cette contrée, pour aller piller le territoire ennemi. Le commandement en fut confié au chef des troupes alliées. Elles erraient sans ordre dans les campagnes, lorsque Hannon tomba sur elles et rendit à l'ennemi une défaite égale à peu près à celle qu'il avait essuyée lui-même auprès de Bénévent ; et de là il se retira en toute hâte chez les Bruttians, de peur que Gracchus ne l'atteignît.

Quant aux consuls, Marcellus se retira à Nole d'où il était venu, et Fabius s'avança dans le Samnium pour ravager les campagnes et soumettre de nouveau les villes qui s'étaient révoltées. Les Samnites Caudiens eurent, plus que tous les autres, à souffrir. Leurs champs furent brûlés sur une grande étendue ; les hommes, les troupeaux, furent la proie des ennemis ; Comptéria, Télésia, Compsa, chez eux, Fagifulae et Orbitanium chez les Lucaniens furent enlevées d'assaut ; on attaque Blanda et Aecae dans l'Apulie. Il y eut dans ces villes vingt-cinq mille hommes de pris ou de tués. On y reprit aussi trois cent soixante-dix transfuges : le consul les envoya à Rome, où ils furent battus de verges au Comitium, et précipités de la roche Tarpéienne. Voilà ce que fit Q. Fabius dans l'espace de quelques jours. Marcellus était retenu à Nole par une maladie qui l'empêchait d'agir. En même temps à peu près, le préteur Q. Fabius, qui commandait dans les environs de Lucérie, prenait la ville d'Acuca, et fortifiait son camp auprès d'Ardanaea.

Pendant que les Romains étaient occupés à ces diverses expéditions, Hannibal était déjà parvenu à Tarente, dévastant tout sur son passage ; mais, une fois sur le territoire tarentin, les Carthaginois ne s'avancèrent plus en ennemis ; ils ne commettaient point de violence, et ne s'écartaient jamais de la route. Il était évident qu'il n'y avait pas là modération de la part des soldats et des chefs, mais bien désir de se concilier les Tarentins. Du reste, il était déjà presque sous les murs de la ville, sans qu'aucun mouvement se fût déclaré, comme il le croyait, à l'approche de son avant-garde. Il vint cependant s'établir à mille pas environ de la ville.

Mais, trois jours avant qu'Hannibal se fût rapproché de Tarente, le propréteur, M. Valérius, qui commandait la flotte à Brindes, y avait envoyé M. Livius, lequel avait aussitôt enrôlé l'élite de la jeunesse et placé des postes à toutes les portes, et sur les murs, là où ils étaient nécessaires. Par l'activité qu'il déployait la nuit comme le jour, il enleva aux ennemis ou à ceux de ses alliés dont la fidélité était douteuse, tout moyen de hasarder une tentative. Après y avoir perdu quelques jours, Hannibal, ne voyant aucun de ceux qui étaient venus le trouver auprès du lac d'Averne, et ne recevant d'eux ni message ni lettres sentit bien qu'il s'était confié légèrement à de vaines promesses, et se retira.

Mais alors même il respecta le territoire de Tarente ; car, bien que sa feinte douceur lui eût été inutile, il ne renonçait pas à l'espoir d'ébranler leur fidélité. Il se rendit ensuite à Salapia, où il fit venir du blé du territoire de Métaponte et d'Héraclée ; l'été était à moitié passé, et ce lieu lui semblait favorable pour y prendre ses quartiers d'hiver. De là il envoya les Numides et les Maures ravager le territoire sallentin et les bois voisins de l'Apulie. Ils n'y firent pas un butin considérable, si l'on en excepte de grands troupeaux de chevaux qu'ils emmenèrent, et dont quatre mille furent partagés entre les cavaliers pour être

dressés.

## 2. L'insurrection en Sicile (214)

### Réactions à Syracuse après l'assassinat de Hiéronyme (printemps 214)

#### 21

Cependant il s'élevait en Sicile une guerre qui ne méritait pas peu d'attention. La mort du tyran avait donné aux Syracusains des chefs remplis d'activité plutôt qu'elle n'avait changé leurs plans et leurs intentions. Les Romains confièrent donc le commandement de cette province à M. Marcellus, l'un des consuls. Après le meurtre d'Hiéronyme, il y avait eu d'abord à Léontium une émeute parmi les soldats : ils s'étaient écriés avec rage qu'il fallait faire aux mânes du roi le sacrifice de la vie des conjurés. Cependant on leur répéta ces mots, si doux à entendre, de liberté recouvrée ; on leur fit espérer qu'ils auraient leur part des trésors royaux et qu'ils serviraient sous de meilleurs généraux ; on leur raconta les crimes horribles du tyran, ses débauches plus horribles encore, et il s'opéra un tel changement dans les esprits, que ce prince, naguère tant regretté, ils le laissèrent, étendu sans sépulture.

Les conjurés restèrent à l'armée pour y établir leur pouvoir ; seulement Théodotus et Sosis, montés sur des chevaux du roi, se rendirent en toute hâte à Syracuse, pour écraser les partisans du tyran avant qu'ils ne connussent rien de tout ce qui se passait. Ils furent prévenus par la renommée, si prompte à répandre de tels bruits, et par l'arrivée d'un des esclaves du roi qui en donna la nouvelle. Adranodore avait rempli de troupes l'île, la citadelle et tous les autres postes avantageux dont il avait pu s'emparer. Théodotus et Sosis, entrés par l'Hexapyle, après le coucher du soleil, et quand la nuit se faisait obscure, traversèrent à cheval le quartier de Tycha, exposant à tous les regards l'habit sanglant du roi, ainsi que sa couronne. Ils appellent le peuple à la liberté et aux armes, et lui recommandent de se rassembler dans l'Achradine. De toute cette multitude, les uns se précipitent dans les rues, les autres s'établissent sous les vestibules, ou regardent des toits et des fenêtres en demandant ce qui se passe. Des lumières éclairent toute la ville, qui se remplit de bruits confus ; les hommes armés se réunissent sur les places ; ceux qui sont sans armes vont au temple de Jupiter Olympien s'emparer des dépouilles des Gaulois et des Illyriens, que le peuple romain avait offertes à Hiéron, et qu'il avait suspendues dans ce temple ; ils supplient Jupiter de leur être favorable, et de leur prêter ces armes sacrées avec lesquelles ils vont combattre pour la patrie, les temples des dieux et la liberté. Toute cette multitude se réunit aux postes établis dans les principaux quartiers de la ville.

Dans l'île, Adranodore s'assure avant tout des greniers publics. Ce sont des bâtiments entourés d'un mur de pierres de taille, fortifiés à la manière d'une citadelle. La jeunesse, à qui la défense en avait été confiée, s'en empare, et envoie dans l'Achradine annoncer au sénat que les greniers et le blé sont à sa disposition.

## Polyène calme les esprits

### 22

Au point du jour, tout le peuple, armé ou sans armes, se rend dans l'Achradine auprès du sénat. Là, devant l'autel de la Concorde qui se trouve dans ce quartier, l'un des principaux citoyens, nommé Polyène, adressa au peuple un discours plein de sentiments libres et toutefois modérés. "Longtemps soumis à une indigne servitude, ils s'étaient révoltés quand ils avaient senti toute l'étendue de leurs maux. Quant aux malheurs qu'entraînent les discordes civiles, les Syracusains les connaissent d'après les récits de leurs pères, plutôt que par leur propre expérience. Il louait ses concitoyens de ce qu'ils avaient couru sans hésiter aux armes ; il les louerait plus encore s'ils ne s'en servaient qu'à la dernière extrémité. Pour l'instant, son avis était qu'il fallait envoyer à Adranodore l'ordre de se soumettre au pouvoir du sénat et du peuple, d'ouvrir les portes de l'île et d'en livrer la garnison ; que s'il voulait faire de son titre de tuteur de roi une royauté, lui, Polyène, était d'avis qu'il fallait mettre bien plus d'ardeur à reconquérir la liberté sur Adranodore que sur Hiéronyme." Après ce discours, on fit partir les députés ; et dès ce jour le sénat recommença de siéger. Maintenus sous le règne d'Hiéron comme conseil public, depuis la mort de ce roi jusqu'à ce jour, les sénateurs n'avaient été ni convoqués ni consultés sur aucune affaire.

À l'arrivée de la députation, Adranodore fut ébranlé en voyant cet accord de tous les citoyens, et aussi de ce qu'ils avaient en leur pouvoir la plus grande partie de la ville, et cette portion de l'île, la mieux fortifiée, que venait de lui enlever la trahison. Mais sa femme, Damarata, la fille d'Hiéron, ayant conservé tout l'orgueil du sang royal dans le cœur passionné d'une femme, le prenant à part, lui rappelle ce mot répété tant de fois par Denys le Tyran, qu'un roi ne doit jamais renoncer à la tyrannie que quand on le tire par les pieds, et non pas tant qu'il est à cheval. Il est facile, à l'instant où l'envie en prend, de renoncer à une haute fortune, mais difficile et dangereux de se la faire et de s'y établir. Il faut donc qu'il demande à la députation quelque temps pour se consulter, et qu'il emploie ce temps à faire venir des troupes de Léontium ; en leur promettant une part dans le trésor du roi, il lui sera aisé de s'emparer de la souveraine puissance."

Adranodore ne dédaigna pas tout à fait ces conseils de sa femme ; mais il ne les adopta pas sur-le-champ. Il crut que le meilleur moyen pour arriver au pouvoir, c'était de céder cette heure aux circonstances. Il charge donc les députés de répondre de sa part qu'il allait se mettre à la disposition du sénat et du peuple. Le lendemain, au point du jour, il fait ouvrir les portes de l'île et se rend au forum dans l'Achradine. Là il monte à l'autel de la Concorde, d'où la veille Polyène avait prononcé son discours, et commence la harangue suivante, demandant d'abord qu'on lui pardonnât ses délais. "Il avait tenu ses portes fermées, non qu'il eût séparé sa cause de la cause publique, mais parce que l'épée, une fois tirée, il avait attendu avec crainte quelle serait la fin des massacres, si l'on se contenterait de la mort du tyran, qui suffisait à la liberté, ou si tous ceux que les liens du sang, l'intimité ou quelques fonctions attachaient au palais seraient mis à mort comme accusés des crimes qui n'étaient pas les leurs. Voyant bien maintenant que ceux qui avaient délivré la patrie voulaient aussi la conserver libre, et que de toutes parts on s'occupait des intérêts publics, il n'avait pas hésité à remettre au pays et sa propre personne et tout ce qui avait été confié à sa foi et à sa garde, celui qui le lui avait commis

ayant péri victime de sa folie.” Se tournant alors vers les meurtriers du tyran et appelant par leurs noms Théodotus et Sosis : “Vous avez fait, dit-il, une action mémorable ; mais, croyez-moi, votre gloire ne fait que commencer et n’est pas à son sommet : il est encore bien à craindre, si vous ne mettez tous vos soins à assurer la paix et la concorde, que la république ne se laisse entraîner à la licence.”

## Retour d'un semblant de légitimité à Syracuse

### 23

Après ce discours, il dépose à leurs pieds les clefs des portes et du trésor royal. Ce jour-là, tous les citoyens quittèrent l'assemblée plein de joie, et se rendirent dans tous les temples, avec leurs femmes et leurs enfants, pour offrir aux dieux des actions de grâces. Le lendemain on rassembla les comices pour la nomination des préteurs. Adranodore fut nommé l'un des premiers ; les autres, en grande partie, étaient des meurtriers du tyran, et parmi eux, quoique absents, Sopater et Dinomène. En apprenant ce qui se passait à Syracuse, ils y firent apporter les trésors du roi, qui étaient à Léontium, et les remirent à des questeurs créés à cet effet. On leur livra aussi ce qui se trouvait d'argent dans l'île et dans l'Achradine, et la partie du mur qui séparait l'île du reste de la ville, et en faisait ainsi une position trop forte, fut renversée d'un avis unanime. Tout suivit cet entraînement des esprits à la liberté.

Au bruit de la mort du tyran, qu'Hippocrate avait essayé de cacher même par le meurtre de celui qui en avait apporté la nouvelle, Épicyde et lui furent abandonnés par leurs soldats, et revinrent à Syracuse, pensant que c'était le parti le plus sûr dans les circonstances présentes. Là, ne voulant pas être soupçonnés de chercher l'occasion d'un nouveau mouvement, ils se rendent d'abord auprès des préteurs ; puis, conduits par eux auprès du sénat, ils déclarent "qu'ils ont été envoyés par Hannibal vers Hiéronyme comme vers un prince son ami et son allié, qu'ils avaient obéi aux ordres du roi en obéissant à leur général, qu'ils demandaient à retourner vers Hannibal ; que du reste, comme la route n'était pas sûre à travers la Sicile, que parcouraient alors en tous sens les Romains, ils demandaient une escorte qui les conduisit à Locres en Italie ; qu'Hannibal leur saurait fort bon gré de ce service de peu d'importance."

Leur demande leur fut facilement accordée. Les Syracusains, en effet, désiraient voir s'éloigner des généraux dévoués au roi, habiles dans l'art de la guerre, et à la fois pauvres et audacieux. Mais ce que voulaient les Syracusains, ils ne l'exécutèrent pas avec toute la promptitude nécessaire. En attendant, les jeunes gens, soldats eux-mêmes et habitués aux soldats, semaient des accusations contre le sénat et les grands, soit dans l'armée, soit auprès des transfuges, en grande partie matelots romains, soit enfin auprès des dernières classes du peuple. "Le sénat, disaient-ils, avait secrètement machiné un complot pour soumettre Syracuse à la domination de Rome, sous prétexte de renouveler l'ancienne alliance, et pour qu'ensuite le parti peu nombreux de ceux qui auraient conseillé cette mesure régnât en maître sur la ville."



## Double assassinat à la curie de Syracuse

### 24

Une multitude d'hommes, disposés à écouter et à croire de tels bruits, affluait à Syracuse et y grossissait de jour en jour. Aussi non seulement Épicyde, mais Adranodore lui-même, commençaient à espérer une révolution. Adranodore, fatigué, se rend enfin aux conseils de sa femme : "c'était, disait-elle, le moment de s'emparer du pouvoir, au milieu du trouble et du désordre occasionnés par cette liberté nouvelle, maintenant qu'il avait avec lui des soldats nourris de la solde du roi, et des généraux envoyés par Hannibal, accoutumés aux soldats et capables de l'aider dans son entreprise."

Il s'associe avec Thémistus, qui avait épousé la fille de Gélon, et peu de jours après il s'en ouvre imprudemment à un acteur tragique, nommé Ariston, confident de tous ses autres secrets. Ariston avait de la naissance et une position honorable, à laquelle ne nuisait point l'exercice de son art, cette profession n'ayant rien d'avilissant chez les Grecs. Il pensa qu'il devait avant tout fidélité à sa patrie, et déclara tout aux préteurs. Ceux-ci, d'après des indices certains, voyant que l'affaire est sérieuse, consultent les plus vieux des sénateurs. D'après leur conseil, ayant placé des gardes à la porte de la curie, ils font tuer Thémistus et Adranodore, à l'instant même où ils entraient.

À cette action si cruelle en apparence, et dont les autres ignoraient le motif, un violent tumulte s'éleva. Le silence rétabli, les préteurs introduisent le dénonciateur. Ariston révèle tout le complot ; il dit que la conjuration date du mariage d'Harmonia, fille de Gélon, avec Thémistus ; que les auxiliaires africains et espagnols ont été chargés du meurtre des préteurs et des principaux citoyens, dont les assassins devaient se partager la fortune ; que les mercenaires, accoutumés à obéir à Adranodore, s'étaient mis en mesure de s'emparer une seconde fois de l'île ; enfin, il met sous les yeux du sénat tout le détail des opérations de chacun et des forces, tant en hommes qu'en armes, dont les conjurés disposaient. Le sénat pensa que leur mort était aussi juste que celle d'Hiéronyme.

Devant la curie, dans le vestibule, la multitude, incertaine de ce qui se passait et divisée d'opinions, faisait entendre des cris et des menaces horribles ; mais, à la vue des cadavres des conjurés, elle fut saisie d'une telle crainte qu'elle suivit en silence à l'assemblée ceux du peuple qui n'avaient pas trempé dans le complot. Sopater fut chargé par le sénat et ses collègues de prononcer une harangue.

## Massacre de la famille royale

25

Alors, comme s'il accusait Adranodore et Thémistus devant un tribunal, Sopater examinant leur conduite avant la conjuration, leur attribua tous les attentats qui avaient été commis depuis la mort d'Hiéron. "En effet, que faisait de lui-même Hiéronyme enfant, qu'avait-il pu faire, étant à peine en l'âge de puberté ? Ses tuteurs, ses maîtres, avaient régné, protégés par la haine qui retombait sur un autre qu'eux. Ils auraient donc dû périr avant ou tout au moins, avec Hiéronyme. Et pourtant ces hommes, promis d'avance à une mort qui leur était due, depuis que le tyran n'était plus, avaient médité de nouveaux crimes. D'abord ouvertement, Adranodore, fermant les portes de l'île, avait pensé à l'hérédité du trône et avait retenu comme si il en était le maître ce dont il n'avait que l'administration. Abandonné ensuite par ceux qui étaient dans l'île, assiégé par tous les citoyens qui occupaient l'Achradine, il avait en secret et par ruse essayé de s'emparer d'un pouvoir qu'il avait en vain voulu emporter ouvertement et à la vue de tous. Les bienfaits mêmes et les honneurs n'avaient pu le vaincre. En vain, associé aux libérateurs de la patrie, lui, l'ennemi secret de la liberté, il avait été nommé préteur. Qui leur avait inspiré à tous deux cette ambition de régner, si ce n'est d'avoir épousé deux filles de rois, l'une, celle d'Hiéron, l'autre, celle de Gélon ? "

À ces mots, de tous les côtés de l'assemblée on s'écrie qu'aucune d'elles ne doit plus vivre, qu'il ne doit plus rester personne de la race des tyrans. Telle est la nature de la multitude, ou bassement esclave, ou tyranniquement maîtresse. La liberté, placée entre ces deux excès, ils ne savent ni la mépriser ni en jouir avec mesure ; et il ne manque jamais de complaisants ministres de leur colère qui poussent au sang et au meurtre ces esprits ardents et impétueux du peuple. On en eut alors un exemple : les préteurs proposèrent une loi, et cette loi fut acceptée, pour ainsi dire, avant d'être promulguée. Elle portait que toute la famille royale serait mise à mort. Les préteurs envoyèrent égorger Damarata et Harmonia, filles, l'une d'Hiéron, et l'autre de Gélon, et femmes d'Adranodore et de Thémistus.

## Mort d'Héracléa et de ses filles

### 26

Héracléa était fille d'Hiéron, et femme de Zoïppus. Zoïppus, envoyé en ambassade par Hiéronyme auprès du roi Ptolémée, s'était condamné à un exil volontaire. Héracléa, ayant appris que les assassins se dirigeaient vers sa demeure, se réfugia aux pieds de l'autel domestique et des dieux pénates, ayant avec elle ses deux filles, les cheveux épars et dans un état bien propre à exciter la pitié. Elle y joignit les prières, au nom de son père Hiéron, et de Gélon son frère, suppliant les meurtriers "de ne point envelopper une femme innocente dans la haine qu'avait soulevée Hiéronyme. Qu'au règne de ce prince elle n'avait gagné que l'exil de son mari ; que sa fortune, pendant la vie d'Hiéronyme, n'avait pas été la même que celle de sa sœur, et que Hiéronyme une fois mort, sa cause n'était pas non plus la même. Si Adranodore avait réussi dans ses projets, Damarata eût régné avec son mari ; mais Héracléa aurait dû être esclave avec tout le peuple. Si quelqu'un allait annoncer à Zoïppus qu'Hiéronyme est mort, que Syracuse est libre, pourrait-on douter qu'il ne s'embarquât aussitôt pour revenir dans sa patrie ? Ô combien les espérances des hommes sont trompeuses ! Dans sa patrie devenue libre, sa femme et ses enfants se débattent pour conserver la vie ! Comment pouvaient-elles être un obstacle à la liberté ou aux lois ? Qui pouvait redouter quelque chose d'elle, seule comme elle est, presque veuve, et de deux jeunes filles privées de leur père ? Mais peut-être sans causer de craintes, leur sang royal excitait la haine. Oh ! Qu'alors on les relègue loin de Syracuse et de la Sicile, qu'on les transporte à Alexandrie, elle auprès de son mari, ses filles auprès de leur père."

Mais leurs oreilles et leurs âmes étaient fermées à ces prières, et déjà quelques-uns tiraient leurs épées pour épargner le temps. Alors, cessant de supplier pour elle-même, elle persiste à demander grâce du moins pour ses filles, dont l'âge fléchirait même des ennemis irrités. "En punissant des tyrans ils ne doivent pas imiter leurs crimes." Les assassins l'arrachent de l'autel et l'égorgent ; puis ils se précipitent sur les jeunes filles couvertes du sang de leur mère. Égarées par la douleur et, la crainte, et comme saisies de démence, elles s'élancent loin de l'autel avec tant de rapidité que, si elles eussent trouvé quelque moyen de fuir vers la ville, elles l'eussent remplie de tumulte. Alors même, dans l'espace si étroit de cette maison, au milieu de tant d'hommes armés, elles échappèrent quelque temps sans blessures et s'arrachèrent aux bras vigoureux qui les retenaient et dont elles trompaient l'effort. Enfin, atteintes de plusieurs coups, remplissant tout de leur sang, elles tombèrent sans vie. Ce meurtre, si déplorable par lui-même, le devint plus encore par l'arrivée d'un messenger qui, peu de temps après, apporta la défense qu'on les immolât, les esprits s'étant bientôt tournés à la compassion. Mais cette compassion fit ensuite place à la colère, un supplice si prompt n'ayant laissé de temps ni au repentir ni à un retour vers des sentiments plus doux. La multitude frémit et demanda que les comices fussent réunis pour la nomination des successeurs d'Adranodore et de Thémistus, qui tous deux avaient été préteurs. Ces comices ne devaient pas tourner selon les vues des préteurs en charge.

## Situation confuse à Syracuse

27

Le jour en avait été fixé. Ce jour-là, sans que personne ne s'y attendît, un homme, placé à l'extrémité de la foule, nomma Épicyde, puis un autre proposa Hippocrate. Ces noms se répètent de tous côtés ; l'assentiment de la multitude devient évident. L'assemblée était composée, non seulement du peuple, mais des soldats, et il s'y était aussi mêlé un grand nombre de transfuges, qui ne demandaient qu'un bouleversement. Les préteurs dissimulent d'abord et veulent traîner l'affaire en longueur. Enfin, vaincus par l'unanimité des suffrages, et redoutant une sédition, ils proclament le nom des nouveaux préteurs.

Ceux-ci ne découvrent pas tout d'abord leurs intentions ; toutefois ils étaient mécontents qu'on eût envoyé des députés à Ap. Claudius pour demander une trêve de dix jours, et, après l'avoir obtenue, une seconde ambassade pour travailler au renouvellement de l'ancienne alliance. Les Romains avaient alors une flotte de cent vaisseaux à Murgantia. Ils voulaient voir ce que deviendraient les troubles soulevés à Syracuse par le meurtre des tyrans, et dans quelle voie le peuple serait entraîné par cette liberté si nouvelle, si étrange pour lui.

À cette époque même, Appius avait envoyé à Marcellus, qui arrivait en Sicile, les députés syracusains. Marcellus entendit leurs propositions, parce que la paix pouvait se conclure, et envoya lui-même une députation à Syracuse, avec ordre de discuter de vive voix avec les préteurs les bases sur lesquelles serait renouvelé l'ancien traité. La ville était déjà loin de jouir de la même tranquillité. Quand le bruit se répandit que la flotte carthaginoise était en vue de Pachynum, libres de toute crainte, Hippocrate et Épicyde, tantôt auprès des soldats mercenaires, tantôt auprès des transfuges, se mirent à se plaindre que Syracuse était livrée aux Romains. Or, dès qu'Appius vint stationner avec ses vaisseaux à l'entrée du port, pour donner du courage aux gens du parti contraire, cette vue donna en apparence beaucoup de crédit à des accusations jusque-là sans fondement ; et d'abord toute la multitude s'était portée en tumulte pour repousser les Romains s'ils essayaient de descendre à terre.

## Discours d'Apollonide à l'assemblée du peuple

28

Au milieu de ce trouble, on pensa à convoquer l'assemblée. Les esprits étaient divisés ; une sédition allait éclater peut-être ! Alors Apollonide, l'un des citoyens les plus considérables de la ville, prononça le discours suivant, utile autant qu'il se pouvait en de pareilles circonstances. Jamais, dit-il, aucune ville n'avait vu de plus près ou son salut ou sa ruine. En effet, si le peuple entier, d'un consentement unanime, se prononçait pour les Romains ou pour les Carthaginois, jamais aucun état ne se trouverait dans une position plus heureuse ou plus prospère. Si au contraire il se divisait, la guerre ne serait pas plus atroce entre les Carthaginois et les Romains, qu'entre les deux partis à Syracuse. Dans les mêmes murs, chaque faction allait avoir ses soldats, ses armes, ses généraux. Il fallait donc obtenir à tout prix que tous les Syracusains fussent d'accord. Décider quelle était des deux alliances la plus utile, c'était une question bien moins grave, bien moins importante, quoiqu'il fallût pour le choix des alliés s'en rapporter plutôt à l'autorité d'Hiéron qu'à celle d'Hiéronyme, et que des amis si heureusement éprouvés pendant cinquante ans dussent être préférés à des amis aujourd'hui inconnus, autrefois perfides. Une autre considération d'un grand poids, c'est qu'on pouvait rejeter l'alliance des Carthaginois sans entrer aussitôt en guerre avec eux ; avec les Romains, il fallait choisir aussitôt ou la paix ou la guerre.

Moins ce discours parut empreint de passion et de partialité, plus il fit impression. Aux préteurs et à l'élite du sénat on joignit encore un conseil militaire. Les chefs des troupes et ceux des alliés reçurent ordre de prendre part à la délibération. Les discussions furent souvent violentes ; enfin, comme on vit bien, qu'il était impossible de soutenir la guerre contre les Romains, on se décida pour la paix, et il fut résolu qu'on leur enverrait des députés pour conclure le traité.

## Hippocrate et Épicyde soulèvent les Léontiniens contre les Syracusains

### 29

Peu de jours après, des ambassadeurs vinrent de Léontium demander des troupes pour protéger leurs frontières. Cette ambassade parut un excellent prétexte pour débarrasser la ville d'une multitude sans ordre et sans discipline, et pour en éloigner les chefs. Le préteur Hippocrate reçut ordre d'y conduire les transfuges. Une foule de mercenaires le suivirent, et formèrent ainsi un corps de quatre mille hommes. Cette expédition fut également agréable à ceux qui partaient et à ceux qui les envoyaient. En effet, les premiers trouvaient l'occasion qu'ils cherchaient depuis longtemps d'exciter quelque révolution, les autres se réjouissaient d'avoir, à ce qu'ils croyaient, purgé la ville des ordures qui l'infestaient. Du reste, ce fut là comme un remède pour un corps malade que l'on soulage pour l'instant, mais qui bientôt retombe dans une crise plus dangereuse.

Hippocrate, en effet, par des excursions secrètes, ravagea d'abord les frontières de la province romaine : ensuite, un jour qu'Appius avait envoyé des troupes pour protéger le territoire des alliés, il se précipita avec toutes ses troupes sur ce corps qui était campé en face de lui, et en fit un grand carnage. À cette nouvelle, Marcellus envoya aussitôt à Syracuse des députés chargés de déclarer qu'il regardait la paix comme rompue, qu'il y aurait toujours quelque motif de guerre, à moins qu'Hippocrate et Épicyde ne fussent chassés, non pas seulement de Syracuse, mais de la Sicile tout entière.

Épicyde, pour ne pas avoir à supporter, en restant à Syracuse, les griefs qui pesaient sur son frère absent, ou bien ne voulant pas manquer pour sa part à exciter la guerre, partit lui-même pour Léontium. Voyant alors les Léontins fort animés contre Rome, il essaya aussi d'amener une rupture entre eux et Syracuse. Il disait que Syracuse avait conclu la paix avec Rome, à condition que tous les peuples qui avaient fait partie du royaume restassent sous sa domination ; que, non contente d'être libre elle-même, elle voulait aussi régner et dominer sur les autres. Il fallait donc lui annoncer que les Léontins aussi prétendaient être libres, leur ville étant celle où le tyran était mort, où la liberté avait été proclamée pour la première fois, et où l'on avait abandonné les chefs de l'armée royale pour courir à Syracuse. Il fallait donc ou effacer cet article du traité, ou ne pas accepter le traité.

La multitude se laissa facilement persuader, et, lorsque les ambassadeurs des Syracusains vinrent se plaindre du massacre des troupes romaines, et ordonner qu'Hippocrate et Épicyde fussent envoyés à Locres, ou partout où ils le préféreraient, pourvu qu'ils quittassent la Sicile, on leur répondit avec orgueil que Léontium n'avait pas chargé Syracuse de conclure pour elle la paix avec les Romains, et qu'elle n'était pas liée par une alliance à laquelle elle n'avait point pris part. Les Syracusains rapportèrent aux Romains cette réponse, ajoutant que Léontium ne dépendait pas d'eux ; que les Romains, sans porter atteinte au traité, pouvaient donc lui faire la guerre, et qu'eux-mêmes leur viendraient en aide, à condition que quand Léontium aurait été soumise, elle retomberait sous le pouvoir de Syracuse, d'après les conditions mêmes du traité.

## Agitation dans l'armée syracusaine

### 30

Marcellus, avec toute son armée, partit pour Léontium. Il appela même auprès de lui Appius, pour qu'il attaquât la ville d'un autre côté ; et les soldats, irrités par le souvenir de leurs camarades égorgés pendant que l'on traitait pour la paix, marchèrent avec tant d'ardeur qu'au premier assaut la ville fut enlevée. Hippocrate et Épicycle, voyant les murs pris et les portes brisées, se retirèrent avec quelques hommes dans la citadelle, et, la nuit venue, ils se réfugièrent en secret à Herbésus.

Les Syracusains, au nombre de huit mille hommes, étaient partis de leur ville, lorsque auprès du fleuve Myla ils rencontrèrent un homme qui leur annonça la prise de Léontium. Cet homme, mêlant des mensonges à la vérité, dit qu'on avait massacré indistinctement les soldats et les citoyens, et qu'il n'y devait pas rester, à son compte, un seul homme au-dessus de l'âge de puberté. La ville avait été pillée, les biens des riches donnés aux soldats. À cet horrible récit, l'armée s'arrêta ; au milieu de l'irritation générale, les généraux Sosis et Dinomène se consultaient sur le parti qu'ils avaient à prendre. Ce qui donnait à ce mensonge une apparence d'effrayante vérité, c'est que deux mille transfuges à peu près avaient été battus de verges et frappés de la hache. Du reste, pas un seul Léontin, pas un soldat n'avait eu à souffrir de violences une fois la ville prise, et on leur rendait tous leurs biens, excepté ce qui avait été pris dans le tumulte inséparable d'une prise d'assaut. Il fut impossible de déterminer l'armée syracusaine à aller jusqu'à Léontium. Ils se plaignaient hautement de ce qu'on eût envoyé leurs compagnons d'armes à une boucherie, et se refusèrent même à faire halte pour attendre des nouvelles plus certaines. Les préteurs voyant les esprits tournés à la révolte, mais pensant que ce mouvement serait de courte durée s'ils en faisaient disparaître les chefs, conduisent l'armée à Mégare. Eux-mêmes, avec quelques cavaliers, ils partent pour Herbésus dans l'espérance qu'au milieu de la terreur générale ils pourraient s'emparer par trahison de la ville. Ils n'y réussirent pas, et se décidèrent alors à agir par la force. Le lendemain ils quittèrent Mégare et vinrent, avec toutes leurs troupes, assiéger Herbésus.

Hippocrate et Épicycle étaient sans ressources ; ils sentirent qu'ils n'avaient plus qu'un parti à prendre, dangereux en apparence, mais le seul qui leur restât, celui de se livrer aux soldats accoutumés en grande partie à eux, et que le bruit du massacre de leurs compagnons avait enflammés de fureur ; ils vont donc au-devant de l'armée. (13) Par hasard à l'avant-garde se trouvaient six cents Crétois qui avaient servi sous eux auprès d'Hiéronyme, et qui de plus devaient de la reconnaissance à Hannibal, pour les avoir renvoyés libres après les avoir faits prisonniers auprès de Trasimène parmi les autres troupes auxiliaires de Rome. Dès qu'à leurs enseignes et à leurs armes Hippocrate et Épicycle les ont reconnus, ils se présentent à eux avec des rameaux d'olivier et l'extérieur ordinaire des suppliants ; ils les prient "de les recevoir, de les prendre sous leur protection, de ne point les livrer aux Syracusains, qui bientôt les remettraient aux Romains pour être massacrés."

## Hippocrate et Épicyle retournent la situation en leur faveur

### 31

Tous leur crient d'avoir bonne espérance, et qu'eux-mêmes ils s'associeront à leur sort quel qu'il soit. Pendant cette entrevue, les enseignes s'étant arrêtées, la marche se trouvait ainsi suspendue, et les chefs ne savaient pas encore les motifs de ce retard. Dès que le bruit se fut répandu qu'Hippocrate et Épicyle étaient là, la nouvelle de leur arrivée fut reçue dans tous les rangs avec un frémissement bien évident de plaisir. Aussitôt les préteurs poussent leurs chevaux à l'avant-garde. Ils demandent quelle est cette conduite, cette licence des Crétois de parlementer avec les ennemis et de les admettre dans leurs rangs sans en avoir reçu l'ordre des préteurs. Ils ordonnent qu'on se saisisse d'Hippocrate et qu'on le charge de chaînes. À ces mots, les Crétois poussent les premiers et le reste de l'armée répète un si grand cri, que les préteurs comprirent qu'il leur faudrait craindre pour eux-mêmes s'ils insistaient. Inquiets, incertains, ils ordonnent le retour à Mégare, d'où ils venaient de partir, et ils font porter à Syracuse la nouvelle de cet événement.

Hippocrate, par un mensonge, soulève encore les esprits ouverts à tous les soupçons. Il envoie quelques Crétois se poster sur le chemin, et feignant ensuite d'avoir, grâce à eux, intercepté une lettre qu'il avait composée lui-même, il la lit publiquement. Après le salut d'usage, "les préteurs de Syracuse au consul Marcellus," ils écrivaient qu'il avait eu bien raison de n'épargner aucun des Léontins, mais que tous les soldats mercenaires étaient dans la même position, et que Syracuse ne serait jamais tranquille tant qu'il y aurait à la ville ou dans l'armée quelques troupes étrangères. Qu'ils le priaient donc de s'emparer de ceux qui, avec leurs préteurs, étaient campés à Mégare, et par leur supplice de délivrer enfin Syracuse.

À la lecture de cette lettre on courut aux armes en poussant de telles clameurs, qu'au milieu du tumulte les préteurs, remplis d'effroi, regagnèrent à cheval Syracuse. Leur fuite même ne mit pas fin à la révolte. Déjà l'on se précipitait sur les soldats syracusains, et il n'en fût pas resté un seul si Épicyle et Hippocrate ne se fussent opposés à la colère de la multitude, non pas par compassion on par un sentiment d'humanité, mais parce qu'ils voulaient se ménager quelque espoir de retour. Ils s'attachaient les soldats tout en les gardant comme otages ; par un si grand bienfait, et comme par les gages qu'ils retenaient auprès d'eux, ils s'assuraient la reconnaissance de leurs parents et de leurs amis. Mais ils avaient, eux aussi, éprouvé combien est vaine et changeante au moindre souffle la faveur de la multitude. Ayant donc par hasard trouvé un des soldats de la garnison qui avait défendu Léontium, ils le subornent, et le chargent de porter à Syracuse des nouvelles qui s'accordent avec le faux récit lu auprès du fleuve Myla, afin que, se présentant comme témoin et déclarant avoir vu ce qui était douteux, il excitât la colère dans tous les coeurs.



## La prise de l'Hexapyle

32

Ce ne fut pas seulement le peuple qui y ajouta foi : introduit auprès du sénat, cet homme émut tous les esprits. Des personnes graves allaient répétant hautement “que l'avidité et la cruauté des Romains s'étaient heureusement montrées à nu à Léontium ; que leur conduite serait la même, et plus horrible encore, s'ils entraient à Syracuse, car leur avarice y trouverait une plus riche proie. Il fut décidé à l'unanimité qu'on fermerait les portes, et qu'on pourvoirait à la défense de la ville. Tous les Syracusains étaient entraînés par la crainte et par la haine, mais non pas tous contre les mêmes hommes. Tous les soldats et une grande partie du peuple avaient en horreur le nom romain : les préteurs et quelques-uns des grands, quoique remplis de colère à cette fausse nouvelle, pensaient plutôt à se mettre en garde contre un péril plus proche, plus imminent.

Déjà Hippocrate et Épicyde étaient devant l'Hexapyle ; ceux du peuple qui étaient dans l'armée engageaient des entretiens avec leurs parents, les priant de leur ouvrir les portes et de leur permettre de défendre leur commune patrie contre les attaques des Romains. Une porte de l'Hexapyle leur avait été ouverte, et déjà on les recevait, lorsque surviennent les préteurs ; d'abord ils cherchent à arrêter le peuple par des ordres et des menaces, puis, mais inutilement, par l'ascendant et en employant les conseils ; alors, oubliant la majesté de leur rang, ils supplient la foule de ne pas livrer la patrie à des misérables naguère satellites du tyran, aujourd'hui corrupteurs de l'armée. Mais la multitude irritée restait sourde à toutes leurs paroles ; tous, au-dedans comme au-dehors, mettaient une égale ardeur à briser les portes. Les portes brisées, toute l'armée fut reçue dans l'Hexapyle.

Les préteurs se réfugient dans l'Achradine avec la jeunesse de Syracuse ; les soldats mercenaires, les transfuges et tout ce qui restait à Syracuse de l'armée royale viennent grossir la masse des ennemis. L'Achradine fut emportée à la première attaque, et tous les préteurs furent mis à mort, excepté ceux qui s'étaient enfuis au milieu du tumulte. La nuit mit fin au massacre. Le jour suivant les esclaves sont affranchis, les prisonniers délivrés. Cette multitude confuse nomme préteurs Hippocrate et Épicyde, et Syracuse, après avoir un instant vu briller la liberté, retombe dans son antique servitude.

## Les Romains mettent le siège devant Syracuse

### 33

À cette nouvelle, les Romains quittent Léontium et marchent sur Syracuse. Une ambassade envoyée par Appius arrivait alors par mer sur une quinquérème ; une quadrirème détachée en avant s'engagea dans le port et fut prise. Les députés échappèrent avec peine. Ce n'étaient donc pas seulement les droits de la paix, mais même ceux de la guerre qu'on venait de méconnaître. Dès lors l'armée romaine vint camper près de l'Olympéion (c'est un temple de Jupiter), à quinze cents pas de la ville, d'où il fut encore résolu qu'on enverrait des députés. Pour qu'ils n'entrassent pas dans la ville, Hippocrate et Épicyle vinrent hors des portes à leur rencontre.

Le député qui prit la parole déclara qu'ils n'apportaient pas la guerre aux Syracusains, mais bien aide et protection à ceux qui, échappés du massacre, étaient venus leur demander asile, et à ceux aussi qui, comprimés par la crainte, supportaient un esclavage plus horrible que l'exil, plus horrible que la mort même ; que le meurtre infâme des alliés de Rome ne resterait pas sans vengeance ; qu'ainsi donc si ceux qui s'étaient réfugiés au camp romain pouvaient rentrer en toute sûreté dans leur patrie, si les auteurs du massacre étaient livrés, si l'on rendait à Syracuse et sa liberté et ses lois, il n'y avait pas lieu de prendre les armes ; mais que si ces propositions étaient repoussées, les Romains poursuivraient par les armes ce que ce fût qui s'y opposerait.

À cela Épicyle répondit que si les députés avaient eu quelque mission pour Hippocrate et pour lui, ils auraient reçu une réponse, mais qu'à présent ils n'avaient qu'à revenir, quand ceux-là auxquels ils s'adressaient seraient maîtres de Syracuse. Que si les Romains attaquaient la ville, l'événement leur ferait comprendre qu'il était bien différent d'assiéger Syracuse ou Léontium. Puis il quitta les députés et ferma les portes.

Dès lors le siège de Syracuse fut commencé par terre et par mer, par terre du côté de l'Hexapyle, par mer du côté de l'Achradine, dont les murs sont baignés par les flots. La terreur ayant, au premier assaut, livré Léontium aux Romains, ils espéraient bien pénétrer sur quelque point dans une ville si vaste et coupée par de grands intervalles. Ils amenèrent donc sous les murs tout le matériel employé dans les sièges.

## Un artificier de génie : Archimède

### 34

Le succès n'eût pas manqué à une attaque menée avec tant de vigueur, sans la présence d'un seul homme, que possédait alors Syracuse ; c'était Archimède, homme sans rival dans l'art d'observer les cieux et les astres, mais plus merveilleux encore par son habileté à inventer, à construire des machines de guerre, à l'aide desquelles, par un léger effort, il se jouait des ouvrages que l'ennemi avait tant de peine à faire agir. Les murs s'étendaient sur des collines inégales en hauteur ; le terrain était presque partout fort élevé et d'un abord difficile ; mais il se rencontrait aussi quelques vallées plus basses et dont la surface plane offrait un accès facile. Selon la nature des lieux, Archimède fortifia ce mur par toute espèce d'ouvrages.

Marcellus, avec ses quinquérèmes, attaquait le mur de l'Achradine, baigné, comme nous l'avons déjà dit, par la mer. Du haut des autres vaisseaux, les archers, les frondeurs et même les vélites, dont les traits ne peuvent être renvoyés par ceux qui n'en connaissent pas l'usage, ne permettaient à personne, pour ainsi dire, de séjourner impunément sur le mur. Comme il faut de l'espace pour lancer ces traits, ces vaisseaux étaient assez éloignés des murailles. Aux quinquérèmes étaient attachés deux par deux d'autres vaisseaux dont on avait enlevé les rangs de rames de l'intérieur afin de les attacher bord à bord. Ces appareils étaient conduits comme des vaisseaux ordinaires par les rangs de rames de l'extérieur ; ils portaient des tours à plusieurs étages et d'autres machines destinées à battre les murailles.

À ces bâtiments ainsi préparés, Archimède opposa sur les remparts des machines de différentes grandeurs. Sur les vaisseaux qui étaient éloignés, il lançait des pierres d'un poids énorme ; ceux qui étaient plus proches, il les attaquait avec des projectiles plus légers, et par conséquent lancés en plus grand nombre. Enfin, pour que les siens pussent sans être blessés accabler les ennemis de traits, il perça le mur depuis le haut jusqu'en bas d'ouvertures à peu près de la hauteur d'une coudée, et à l'aide de ces ouvertures, tout en restant à couvert eux-mêmes, ils attaquaient l'ennemi à coups de flèches et de scorpions de médiocre grandeur. Si quelques vaisseaux s'approchaient pour être en deçà du jet des machines, un levier, établi au-dessus du mur, lançait sur la proue de ces vaisseaux une main de fer attachée à une forte chaîne. Un énorme contrepoids en plomb ramenait en arrière la main de fer qui, enlevant ainsi la proue, suspendait le vaisseau droit sur la poupe ; puis par une secousse subite le rejetait de telle sorte qu'il paraissait tomber du mur. Le vaisseau, à la grande épouvante des matelots, frappait l'onde avec tant de force que les flots y entraient toujours même quand il retombait droit.

Ainsi fut déjouée l'attaque du côté de la mer, et les Romains réunirent toutes leurs forces pour assiéger la ville par terre. Mais de ce côté encore elle était fortifiée par toute espèce de machines, grâce aux soins, aux dépenses d'Hiéron pendant de longues années, grâce surtout à l'art merveilleux d'Archimède. Et ici la nature était venue à son aide, car le roc qui supporte les fondements du mur est, sur une grande étendue, tellement disposé en pente, que non seulement les corps lancés par les machines, mais même ceux qui ne roulaient que par leur propre poids, retombaient avec violence sur l'ennemi. Par la même raison, il était bien difficile de gravir cette côte et d'y assurer sa marche. Marcellus tint un

conseil où il fut décidé que, toutes ses tentatives d'attaque étant déjouées, le siège serait suspendu, et la ville seulement bloquée de manière à ce qu'on ne pût y recevoir aucun convoi par terre ni par mer.

## Himilcon prend de vitesse Marcellus

### 35

Pendant ce temps-là Marcellus, avec le tiers à peu près de son armée, partit pour aller reprendre les villes qui, au milieu des troubles, avaient passé aux Carthaginois. Hélorus et Herbésus se rendirent d'elles-mêmes. Il prit d'assaut Mégare, la détruisit et l'abandonna, afin d'effrayer les autres et surtout les Syracusains. Au même instant à peu près, Himilcon, qui avait tenu longtemps sa flotte en vue du promontoire de Pachynum, débarqua à Héraclée, appelée aussi Minoa, avec vingt-sept mille fantassins, trois mille cavaliers et douze éléphants. Il s'en fallait bien qu'il eût d'abord autant de troupes quand il tenait la mer en face du promontoire ; mais lorsque Hippocrate se fut emparé de Syracuse, il était parti pour Carthage, et là, aidé par les députés d'Hippocrate et par les lettres d'Hannibal, qui déclarait que l'instant était venu de reconquérir glorieusement la Sicile, lui-même, donnant par sa présence du poids à cet avis, il avait facilement obtenu que l'on fît passer en Sicile autant que l'on pût d'infanterie et de cavalerie.

Arrivé à Héraclée, il reprit peu de jours après Agrigente. Les autres villes qui étaient du parti des Carthaginois reprirent tant d'espoir de chasser les Romains de la Sicile, que le courage même des assiégés de Syracuse en fut ranimé. Persuadés qu'ils auraient assez d'une partie de leurs troupes pour défendre la ville, ils se partagèrent la conduite des opérations. Épicyle devait rester et garder la ville, et Hippocrate se joindre à Himilcon et ouvrir avec lui la campagne contre le consul.

Hippocrate partit la nuit traversant les intervalles qui séparaient les postes romains, et avec dix mille fantassins et cinq cents cavaliers, il alla camper près de la ville d'Acrilla. Il fut surpris dans ses travaux de retranchement par Marcellus, lequel revenait d'Agrigente, où, malgré ses efforts et la rapidité de sa marche, il avait trouvé l'ennemi déjà établi. Marcellus était bien loin de s'attendre à rencontrer en face de lui, dans ce lieu et dans ces circonstances, une armée de Syracusains. Toutefois, par crainte d'Himilcon et des Carthaginois, dont l'armée était bien plus considérable que la sienne, il se tenait le plus possible sur ses gardes, et s'avancait avec ses troupes préparées à tout événement.

## Concentration des forces autour de Syracuse

### 36

Le hasard fit que ces précautions prises contre les Carthaginois servissent contre les Siciliens. Marcellus les trouva tout en désordre, dispersés, la plupart sans armes, occupés à établir leur camp. Il enveloppa l'infanterie. La cavalerie, après un léger engagement, s'enfuit à Acrae avec Hippocrate.

Ce combat contint ceux des Siciliens qui pensaient à se séparer de Rome. Marcellus revint à Syracuse. Peu de jours après, Himilcon, auquel s'était joint Hippocrate, vint camper sur le fleuve Anapus à huit mille de là environ. Vers ce temps à peu près, cinquante-cinq vaisseaux longs, commandés par Bomilcar, chef de la flotte carthaginoise, entrèrent de la haute mer dans le grand port de Syracuse, et de son côté la flotte romaine, composée de trente quinquérèmes, débarqua à Palerme la première légion ; on eût pu croire que la guerre avait été transportée de l'Italie en Sicile, tant les deux peuples y concentraient de forces.

Himilcon, bien persuadé que la légion romaine qui avait débarqué à Palerme et se dirigeait sur Syracuse, allait devenir sa proie, se trompe de chemin. Pendant qu'il s'engageait dans l'intérieur des terres, la légion, escortée par la flotte, arriva en suivant les côtes auprès d'Ap. Claudius, qui, avec une partie de ses troupes, était venu à sa rencontre jusqu'à Pachynum.

Les Carthaginois ne restèrent pas plus longtemps devant Syracuse. Bomilcar n'avait pas grande confiance dans sa flotte, celle des Romains étant au moins du double plus nombreuse, outre qu'il voyait qu'un séjour plus long ne faisait qu'augmenter la disette de ses alliés. Il remit à la voile et retourna en Afrique. Himilcon, de son côté, avait en vain suivi Marcellus jusqu'à Syracuse, cherchant quelque occasion de le combattre avant qu'il eût réuni des forces plus considérables. Cette occasion ne se présenta pas, et comme il voyait l'ennemi en sûreté devant Syracuse et par la force de ses retranchements et par le nombre de ses troupes, pour ne pas perdre inutilement son temps à contempler ses alliés assiégés, il leva son camp dans le dessein de porter ses troupes partout où l'appellerait l'espoir de quelque révolte contre les Romains, et d'augmenter ainsi par sa présence l'ardeur de ses partisans. Il reprit d'abord Murgantia, dont les habitants lui livrèrent la garnison romaine. Les Romains y avaient amassé une grande quantité de blé et des provisions de tout genre.

## Soulèvement de la population d'Henna (fin de l'été 214)

### 37

À cette défection les autres villes s'enhardirent. Les garnisons romaines étaient chassées des citadelles ou surprises par la trahison des habitants. Henna, située sur un lieu élevé et escarpé de toutes parts, était inexpugnable par sa position même, outre que la citadelle renfermait une forte garnison commandée par un homme dont les traîtres n'eussent pas aisément trompé la vigilance. C'était L. Pinarius, homme plein d'activité, et qui, pour déjouer tous les complots, comptait beaucoup plus sur cette activité même que sur la fidélité des Siciliens. Sa défiance était encore réveillée par la nouvelle de trahisons de tant de villes qui se révoltaient et massacraient les troupes. Aussi, jour et nuit il y avait sur pied des vedettes et des sentinelles préparées à tout, et les soldats ne quittaient jamais leurs armes ou leurs postes.

Les principaux habitants d'Henna, qui déjà étaient convenus avec Himilcon de lui livrer la garnison romaine, sentirent bien qu'avec un tel chef il n'y avait pas de trahison possible, et ils résolurent d'agir ouvertement. La ville et la citadelle doivent, disent-ils, être en leur pouvoir, s'ils se sont donnés aux Romains comme des alliés libres et non pas comme des esclaves qu'il faut retenir prisonniers ; ils pensent donc qu'il est juste qu'on leur rende les clefs des portes ; que le lien le plus fort qui unisse de bons alliés, c'est réciprocité de confiance ; que le peuple et le sénat romains ne leur seront reconnaissants qu'autant qu'ils seront restés fidèles par leur propre volonté et non pas par la force.

À cela le Romain répondait qu'il avait été mis en garnison à Henna par son général, qu'il avait reçu de lui les clefs des portes et la garde de la citadelle ; qu'il ne devait en disposer ni d'après sa propre volonté ni d'après la volonté des habitants d'Henna, mais bien d'après celle du chef qui les lui avait confiées. Qu'abandonner son poste était un crime capital chez les Romains, et qu'on avait vu des pères sanctionner cette loi par la mort même de leurs enfants. Le consul Marcellus n'était pas loin ; il fallait que les habitants lui envoyassent des députés, comme à celui qui avait le commandement suprême.

Ils répondirent qu'ils n'enverraient pas de députés à Marcellus, et déclarèrent que si les paroles étaient inutiles, ils chercheraient quelque autre moyen de recouvrer leur liberté. Pinarius, à son tour, répliqua que s'ils avaient quelque répugnance à envoyer une ambassade à Marcellus, on lui accordât de convoquer l'assemblée du peuple, afin qu'il pût savoir si les sentiments qu'on lui avait montrés étaient les sentiments d'un petit nombre, ou ceux de toute la ville. Il fut convenu que l'assemblée serait convoquée pour le lendemain.

## Le piège

38

Après cette entrevue, Pinarius se retire dans la citadelle et rassemble ses soldats. Soldats, leur dit-il, vous savez tous, je pense, comment ces jours derniers, des garnisons romaines ont été surprises et massacrées par les Siciliens. La bonté des dieux d'abord, puis votre courage, votre vigilance à rester nuit et jour sous les armes, vous ont garantis de la trahison ; et plût aux dieux que nous pussions continuer à vivre ici sans avoir à souffrir ou à consommer quelque grand malheur ! Contre des attaques secrètes nous avons les précautions employées jusqu'ici par nous ; mais, comme la trahison ne leur réussit pas, ils m'ont demandé hautement, ouvertement, de leur remettre les clefs des portes. Or, les clefs une fois livrées, Henna sera aux Carthaginois, et nous serons massacrés ici plus cruellement encore que ne l'a été la garnison de Murgantia.

J'ai obtenu avec peine une nuit pour me consulter, car je voulais, avant tout, vous faire part du péril qui nous menace. Au point du jour ils vont tenir une assemblée pour m'accuser et pour soulever contre vous le peuple. Demain donc Henna sera inondé de notre sang ou de celui de ses habitants ; attaqués les premiers, il ne vous reste plus d'espoir ; en les attaquant, au contraire, il ne vous reste plus de danger à craindre. C'est à celui qui le premier tirera le glaive qu'appartiendra la victoire. Tous, couverts de vos armes, et vous tenant sur vos gardes, vous attendrez le signal : je serai à l'assemblée, et je traînerai le temps à force de discours et de discussions, jusqu'à ce que tout soit prêt. Lorsque, par un mouvement de ma toge, je vous aurai donné le signal, alors, de tous les côtés, poussez un cri, tombez sur la foule, tuez tout, et gardez bien qu'il reste un seul de ceux dont vous auriez à redouter quelque violence ou quelque surprise.

Et vous, vénérable Cérès ; vous, Proserpine ; vous tous, dieux du ciel et de l'enfer, qui habitez cette ville, ces lacs, ces bois sacrés, écoutez ma prière. Soyez-nous bienveillants et propices, s'il est vrai que ce soit pour éviter une trahison, et non pour en commettre une, que nous prenons cette résolution. Soldats, je vous en dirais plus si vous deviez avoir à combattre des gens armés ; mais ils sont sans armes, ils ne s'attendent à rien ; vous en tuerez jusqu'à satiété. D'ailleurs le consul ayant son camp tout près de nous, il n'y a rien à craindre d'Himilcon et des Carthaginois."



## Massacre de la population

### 39

Après ce discours ils se séparent et vont prendre de la nourriture et du repos. Le lendemain ils se placent à différents postes pour occuper les rues et fermer tout passage. La plus grande partie se tient au-dessus et dans les environs du théâtre où ils étaient accoutumés au spectacle des assemblées. L'officier romain est amené par les magistrats devant le peuple : il répète que tout dépend du consul et nullement de lui-même, et il insiste sur tout ce qu'il avait dit la veille. D'abord, quelques-uns seulement, puis un plus grand nombre, puis tous enfin lui ordonnent à la fois de rendre les clefs. Comme il hésite et qu'il diffère, ils s'emporent en menaces et semblent disposés à en venir à la force. Pinarius alors, comme il en était convenu, donne le signal avec sa toge. Les soldats, attentifs depuis longtemps, et tout près d'agir, poussent un grand cri. Les uns s'élançant du haut en bas sur l'assemblée, qu'ils prennent à dos, les autres se précipitent en foule à toutes les issues du théâtre.

Les citoyens, renfermés dans cette enceinte profonde, sont massacrés ; ils tombent en masse, frappés par les Romains ou étouffés dans leur fuite. Précipités les uns sur la tête des autres, ils s'entassent, les blessés sur ceux qui ne le sont pas, les vivants sur les morts. Les Romains se répandent de tous côtés. La fuite et le carnage remplissent Henna et la font ressembler à une ville prise d'assaut. Quoique les soldats n'eussent à massacrer qu'une foule sans armes, ils s'y portaient avec autant d'acharnement que s'ils eussent été animés par les risques et l'ardeur d'un combat à forces égales. Ce coup de main coupable ou nécessaire conserva Henna aux Romains.

Marcellus n'en témoigna point de mécontentement ; il abandonna même aux soldats le butin fait dans la ville, persuadé que la crainte retiendrait les Siciliens et les empêcherait de livrer les garnisons romaines. Ce désastre d'une ville placée au milieu de la Sicile, célèbre par la force de sa position naturelle, et par les sacrés vestiges qui s'y voient de l'enlèvement de Proserpine, se répandit presque en un seul jour dans toute la Sicile. On regarda ce carnage affreux comme un attentat envers les dieux aussi bien qu'envers les hommes, et tous les peuples qui jusqu'alors ne s'étaient pas encore déclarés passèrent aux Carthaginois. Hippocrate se retira à Murgantia, Himilcon à Agrigente, après avoir inutilement conduit leur armée vers Henna, où les appelaient des traîtres.

Marcellus rentra chez les Léontins ; il fit venir dans son camp du blé et d'autres provisions, y laissa quelques troupes, et revint au blocus de Syracuse. Envoyant alors à Rome Ap. Clandius briguer le consulat, il nomma à sa place T. Quinctius Crispinus pour prendre le commandement de la flotte et de l'ancien camp. Lui-même se construisit des quartiers d'hiver, qu'il fortifia, dans un lieu situé à cinq mille pas de l'Hexapyle, et que l'on appelle Léonte. Ce fut là tout ce qui se passa en Sicile jusqu'au commencement de l'hiver.

### 3. Campagne de Grèce et d'Espagne (214)

#### Le préteur M. Valerius libère Oricum et Apollonie (hiver 214)

40

Pendant cette campagne commença la guerre avec le roi Philippe. Depuis longtemps cette guerre était prévue. Le préteur M. Valerius Laevinus, qui commandait la flotte et les côtes de Brindes et de la Calabre, reçut d'Oricum une députation qui lui annonça que Philippe avait remonté le fleuve avec cent vingt galères à deux rangs de rames, qu'il avait fait d'abord une tentative sur Apollonie ; que, ne réussissant pas aussi vite qu'il l'avait espéré, il s'était approché de nuit, en secret, d'Oricum ; que cette ville, située en plaine, sans remparts, sans garnison, sans armes, avait été emportée au premier assaut. Ils suppliaient donc le préteur de venir à leur secours, et d'éloigner, soit avec une armée de terre, soit avec une flotte, cet ennemi déclaré de Rome, qui ne les attaquait que parce qu'ils étaient aux portes de l'Italie.

M. Valerius laisse pour garder le pays P. Valerius, son lieutenant, avec sa flotte toute prête et toute équipée ; et, après avoir placé sur des vaisseaux de transport ceux des soldats qui ne pouvaient tenir sur les vaisseaux longs, il parvient le lendemain à Oricum, où Philippe, en partant, n'avait laissé qu'une faible garnison. Il s'en rendit maître sans grande difficulté.

Des députés d'Apollonie vinrent l'y trouver lui annonçant "que leur ville était assiégée parce qu'ils n'avaient pas voulu renoncer à l'alliance de Rome ; qu'elle ne pouvait résister plus longtemps aux efforts des Macédoniens, si l'on n'y envoyait pas une garnison romaine." Valerius promit ce qu'ils demandaient, et envoya à l'embouchure du fleuve deux mille soldats d'élite, embarqués sur des vaisseaux longs, et qu'il mit sous le commandement du chef des alliés Q. Naevius Crista, homme brave et habile officier. Crista débarque ses troupes, renvoie ses vaisseaux rejoindre le reste de la flotte à Oricum, d'où il venait, et, s'éloignant du fleuve, il prend une route que les soldats du roi ne surveillaient nullement ; puis, pendant la nuit, sans que personne chez les ennemis s'en fût aperçu, il entre dans Apollonie.

Le jour suivant on se reposa ; toutefois Naevius passa en revue la jeunesse de la ville, les armes et les forces qu'elle pouvait fournir. Ce qu'il en vit le remplit d'espoir ; instruit d'ailleurs par ses éclaireurs de la négligence et de l'insouciance des ennemis, dans le silence de la nuit il sortit sans bruit de la ville, et trouva le camp macédonien si mal gardé et d'un si facile accès qu'il est constant que mille hommes entrèrent dans le retranchement avant que personne s'en fût aperçu. Si nos soldats ne se fussent pas mis à tuer, ils auraient pu parvenir jusqu'à la tente du roi.

Le massacre de ceux qui étaient placés près des portes réveilla les autres ; alors la terreur, l'effroi qui s'emparèrent de toute l'armée furent si grands que non seulement personne ne prit les armes et n'essaya de chasser l'ennemi du camp, mais que le roi lui-même s'enfuit demi-nu, comme il s'était réveillé, et dans un état peu convenable, je ne dirai pas à un roi, mais à un soldat, pour gagner le fleuve et la flotte. C'était là aussi que se portait toute la foule. Il y eut un peu moins de trois mille soldats pris ou tués dans le camp. Le nombre des prisonniers fut plus considérable que celui des morts. Le camp fut pillé.

Les habitants d'Apollonie rapportèrent dans la ville les catapultes, les balistes et toutes les autres machines préparées pour le siège, dans l'intention de les employer à la défense de leurs murailles, si pareil événement se représentait. Tout le reste du butin pris dans le camp fut abandonné aux Romains.

Sitôt que la nouvelle en fut parvenue à Oricum, M. Valerius conduisit sa flotte à l'embouchure du fleuve, afin d'empêcher le roi de s'échapper par mer. Alors Philippe, désespérant de résister sur terre ou sur mer, fait échouer ou brûle ses vaisseaux, et regagne par terre la Macédoine avec des soldats en grande partie désarmés et dépouillés de tout. La flotte romaine, commandée par M. Valerius, passa l'hiver à Oricum.

## Combats autour de l'Èbre et en Bétique (été 214)

### 41

Cette même année, les succès furent balancés en Espagne. En effet, avant que les Romains passassent l'Èbre, Magon et Hasdrubal avaient défait des corps nombreux d'Espagnols ; l'Espagne ultérieure eût même renoncé à l'alliance de Rome, si Pub. Cornélius, traversant rapidement l'Èbre avec son armée, ne fût venu à temps pour raffermir les alliés indécis. Les Romains campèrent d'abord à *Castrum Album*, lieu célèbre par la mort du grand Hamilcar. C'était une citadelle fortifiée où l'on avait transporté des grains. Toutefois, comme les ennemis occupaient tout le pays, et que leur cavalerie avait impunément attaqué l'armée romaine et tué environ deux mille hommes, restés en arrière ou qui erraient dans les campagnes, les Romains se retirèrent dans des lieux plus tranquilles, et établirent un camp fortifié auprès du mont de la Victoire. Cn. Scipion y était avec toutes ses troupes. Hasdrubal, fils de Gisgon, l'un des trois généraux carthaginois, arriva aussi avec une armée régulière, et tous s'établirent de l'autre côté du fleuve, en face du camp romain.

Pub. Scipion, avec quelques troupes légères, partit secrètement pour reconnaître les lieux d'alentour : il fut aperçu des ennemis qui l'eussent écrasé dans la plaine, s'il ne se fût emparé d'une hauteur qui se trouvait près de là. Il y fut entouré ; mais l'arrivée de son frère le délivra. *Castulon*, ville d'Espagne très forte et très célèbre, et tellement attachée aux Carthaginois qu'Hannibal y avait pris une femme, passa cependant aux Romains.

Les Carthaginois entreprirent le siège d'*Iliturgi*, où se trouvait une garnison romaine, et il semblait que la famine plutôt que la force dût les en rendre possesseurs. Cn. Scipion, afin de porter secours à ses alliés et à la garnison, partit avec une légion sans bagages, traversa les deux camps après avoir fait un grand massacre des ennemis, et entra dans la ville. Le lendemain il fit une sortie également heureuse. Dans ces deux combats les ennemis perdirent plus de douze mille hommes ; on en prit plus d'un mille et trente-six enseignes. Aussi se retirèrent-ils de devant *Iliturgi*. Ils commencèrent ensuite le siège de *Bigerra*, autre alliée des Romains. À l'arrivée de Cn. Scipion, le siège fut levé sans combat.

## Bataille de Munda ; Cornelius Scipion est blessé. Reprise de Sagonte

### 42

Déjà les Carthaginois se portèrent sur Munda ; les Romains les y suivirent. On s'y battit en ligne pendant près de quatre heures. Les Romains étaient évidemment victorieux lorsqu'on sonna la retraite. Scipion venait d'avoir la cuisse percée d'un coup de pique, et autour de lui les soldats avaient été saisis de la crainte que la blessure ne fût mortelle. Sans ce malheur, le camp des Carthaginois eût été pris ce jour-là. Déjà les soldats, les éléphants, avaient été poussés jusqu'aux retranchements et sous les retranchements mêmes, trente-neuf éléphants avaient été percés de traits. Dans ce combat, il y eut encore, dit-on, douze mille hommes de tués ; trois mille à peu près furent pris avec cinquante-sept enseignes.

Les Carthaginois se retirèrent vers la ville d'Auringis, où les Romains les poursuivirent pour profiter de leur terreur. Scipion, porté sur une litière, leur livra encore un combat, où la victoire ne fut pas douteuse. Toutefois on tua la moitié moins d'ennemis, parce qu'il restait moins de combattants. Mais cette nation était née pour faire la guerre et pour en réparer les pertes. Hasdrubal envoya son frère Magon pour lever de nouvelles troupes. Les cadres furent bientôt remplis, et ils inspirèrent à leur armée assez de résolution pour hasarder encore une bataille. Mais les soldats, bien différents de leurs généraux, combattant pour un parti tant de fois vaincu en quelques jours, marchèrent à l'ennemi dans les mêmes dispositions qu'auparavant et aussi avec le même malheur. Il y eut plus de huit mille hommes tués ; on en prit à peu près mille avec cinquante-huit enseignes. Presque tout le butin se composa de dépouilles gauloises, de colliers d'or, de bracelets en grand nombre ; il périt aussi à cette bataille deux chefs gaulois de distinction, Méniaceptus et Vismarus. Huit éléphants furent pris, trois furent tués.

En voyant leur succès en Espagne, les Romains rougirent enfin d'avoir laissé, depuis huit ans déjà, au pouvoir des ennemis la ville de Sagonte, cause première de cette guerre. Ils en chassèrent la garnison carthaginoise, reprirent la ville et la rendirent à ceux des anciens habitants qu'avaient épargnés les malheurs de la guerre. Quant aux Turdétans, qui avaient été cause de la guerre entre Sagonte et Carthage, ils les soumirent, les vendirent comme esclaves et rasèrent leur ville.

## Élections à Rome pour 213

### 43

(1)Voilà ce qui se passa en Espagne sous le consulat de Q. Fabius et de M. Claudius. À Rome, dès l'entrée en charge des nouveaux tribuns du peuple, L. Metellus, l'un d'eux, cita devant le peuple P. Furius et M. Atilius, les deux censeurs. L'année précédente, quoiqu'il fût questeur, ils lui avaient ôté son cheval, l'avaient chassé de sa tribu, et mis au rang des contribuables, parce qu'il avait formé à Cannes le complot d'abandonner l'Italie. Grâce aux neuf autres tribuns, les censeurs ne furent pas obligés de se défendre pendant qu'ils étaient encore en charge, et on les renvoya absous. La mort de P. Furius empêcha qu'ils ne terminassent le dénombrement. M. Atilius se démit de ses fonctions.

Les comices pour les élections consulaires furent présidés par le consul Q. Fabius Maximus. Les deux consuls nommés, quoiqu'absents, furent Q. Fabius Maximus, fils du consul, et Ti. Sempronius Gracchus pour la seconde fois. On nomma préteurs M. Atilius et P. Sempronius Tuditanus, Cn. Fulvius Centimalus, et M. Emilius Lépidus, tous trois alors édiles curules. La tradition rapporte que les jeux scéniques, célébrés pendant quatre jours, furent cette année, pour la première fois, présidés par les édiles curules. Cet édile Tuditanus était celui qui, à Cannes, lorsque toute l'armée était glacée de terreur par un pareil désastre, s'échappa à travers les ennemis. Les comices terminés, sur la proposition du consul Q. Fabius, les consuls désignés furent appelés à Rome pour entrer en fonctions. Ils consultèrent le sénat sur la guerre, sur leur gouvernement, ainsi que sur celui des préteurs, sur les armées et sur le choix de ceux à qui on confierait chacune d'elles.

## **4. Début d'une nouvelle année de campagne (213)**

### **Entrée en charge des nouveaux consuls (15 mars)**

#### **44**

On fit donc le partage des provinces et des armées. On confia aux consuls la guerre contre Hannibal avec le commandement des deux armées de Sempronius et du consul Fabius. Elles étaient chacune de deux légions. Le préteur M. Emilius, chargé par le sort de la juridiction des étrangers, remit ses pouvoirs à M. Atilius, son collègue, préteur de la ville, et prit lui-même le commandement de Lucérie et des deux légions qu'avait commandées Q. Fabius, en ce moment consul. P. Sempronius eut pour département Ariminum, et Cn. Fulvius Suessula, avec deux légions chacun. Fulvius devait se mettre à la tête des légions urbaines, et Tuditanus recevoir les siennes de M. Pomponius.

M. Claudius fut continué dans son commandement en Sicile : ce commandement avait pour limites celles de l'ancien royaume d'Hiéron. Le propréteur Lentulus conserva l'ancienne province ; P. Otacilius, la flotte. On n'y envoya point de nouvelle armée. M. Valerius eut la Grèce et la Macédoine avec la légion et la flotte qu'il avait déjà. Q. Mucius avec l'ancienne armée, qui était composée de deux légions, eut la Sardaigne ; C. Terentius, une légion qu'il commandait déjà, et le Picénum.

On enrôla en outre deux légions urbaines et vingt mille alliés. Tels furent les chefs et les troupes qui devaient soutenir l'empire romain contre tant de guerres commencées déjà ou qu'il avait à craindre.

Les consuls, après avoir enrôlé les deux légions urbaines et complété les autres, expièrent, avant de quitter la ville, les prodiges qui avaient été annoncés. Les murailles et les portes avaient été frappées de la foudre, et, dans la ville d'Archie, le temple même de Jupiter avait été atteint du feu du ciel. Les yeux, les oreilles du peuple avaient été frappés par d'autres illusions, auxquelles toutefois on ajoutait foi. À Terracine, sur le fleuve, on avait vu des apparences de vaisseaux longs qui ne s'y trouvaient pas, et dans le temple de Jupiter Vicilinus, qui est sur le territoire de Compsa, le bruit des armes avait retenti. À Amiterne, les eaux avaient roulé du sang.

Quand tous ces prodiges eurent été expiés, d'après la décision des pontifes, les consuls partirent, Sempronius pour la Lucanie, Fabius pour l'Apulie. Fabius le père se rendit au camp de Suessula pour servir comme lieutenant de son fils. Le fils vint à la rencontre du père, précédé des licteurs qui se taisaient par respect pour un si grand homme. Déjà le vieillard avait passé à cheval onze faisceaux, quand le consul ordonna au licteur le plus proche de faire attention à sa charge. Celui-ci ayant alors crié à Maximus de descendre de cheval, le vieillard descendit, en disant : "J'ai voulu voir, mon fils, si tu comprenais bien que tu es consul."

## Un personnage compromettant : Dasius Altinius

45

Dasius Altinius d'Arpi vint la nuit en secret, avec trois esclaves, trouver le consul, et lui promit que si une récompense lui était assurée, il lui livrerait Arpi. Fabius en instruisit le conseil, et tous furent d'avis qu'il fallait frapper de verges et faire périr comme transfuge ce perfide ennemi des deux nations, qui, après la défaite de Cannes, comme si la fidélité devait toujours être du côté de la fortune, s'était retiré auprès d'Hannibal et avait déterminé la défection d'Arpi ; et maintenant que Rome, contre ses espérances et ses vœux, ressuscitait, pour ainsi dire, il offrait une nouvelle et plus honteuse trahison à ceux qu'il avait déjà trahis. Toujours du parti contraire à celui qu'il a embrassé, infidèle allié, ennemi sans foi, après les deux misérables qui avaient voulu trahir Faléries et le roi Pyrrhus, il fallait en faire un troisième exemple pour les transfuges.

Fabius, au contraire, le père du consul, disait que c'était oublier l'état on se trouvaient les affaires, que de vouloir, au milieu de la guerre, porter sur chacun, comme si l'on était en paix, un jugement libre de toute considération extérieure ; qu'alors qu'il fallait avant tout penser à tous les moyens possibles d'empêcher quelque allié d'abandonner le peuple romain, ils voulaient, sans tenir aucun compte de cette position, faire un exemple de ceux qui se repentaient et reportaient avec regret leurs regards sur l'alliance à laquelle ils avaient renoncé. Que s'il était permis de quitter les Romains, et défendu de jamais revenir à eux, il ne fallait pas douter que Rome n'aurait bientôt plus un seul allié et que tous les peuples de l'Italie se joindraient aux Carthaginois. Il était loin cependant de penser qu'on dût accorder la moindre confiance à Altinius, mais il voulait prendre un moyen terme. Il fallait, pour le moment, ne le regarder ni comme ennemi ni comme allié, mais le mettre en surveillance, quoique libre, dans quelque ville fidèle, peu éloignée du camp et l'y garder pendant toute la guerre ; que, la guerre une fois terminée, on verrait s'il avait mérité par sa première trahison plus de châtements que d'indulgence par son retour.

L'avis de Fabius fut adopté ; Altinius fut chargé de chaînes, lui et ses compagnons ; on garda pour la lui rendre une quantité d'or assez considérable qu'il avait apportée. Il fut placé à Calès. Là, pendant le jour, on le laissait libre, quoique suivi de ses gardiens, et la nuit, on le renfermait. À Arpi, sa patrie, on le regretta d'abord, et l'on fit quelques recherches. Mais bientôt la nouvelle se répandit par toute la ville, et comme il en était le chef, sa perte y fit naître quelque tumulte. Dans la crainte d'un changement, on envoya avertir Hannibal.

Le Carthaginois ne s'affligea pas de cet événement. Depuis longtemps, en effet, il se défiait d'Altinius comme d'un traître, outre qu'il trouvait une occasion de s'emparer des biens d'un homme si riche et de les vendre. Du reste, pour faire croire qu'il se laissait aller, non pas à son avidité, mais à sa colère, il se montra sévère jusqu'à la cruauté. Il fit venir au camp la femme et les enfants d'Altinius, les interrogea d'abord sur sa fuite, puis sur ce qu'il avait laissé chez lui d'or et d'argent, et lorsqu'il fut bien instruit de tout, il les fit brûler vivants.



## La prise d'Arpi

46

Fabius partit de Suessula et vint d'abord assiéger Arpi. Il s'établit à cinq cents pas environ de la ville, examina de près sa position et celle de ses remparts, et voyant que la partie la mieux fortifiée était la plus négligemment gardée, il résolut de concentrer sur ce point ses attaques. Après s'être pourvu de tout ce qui est nécessaire pour un siège, il réunit les centurions les plus braves de toute l'armée, leur donna pour chefs des tribuns, hommes de cœur, mit à leur disposition six cents soldats, ce qui lui parut suffisant, et leur donna l'ordre de porter, au signal de la quatrième veille, des échelles au lieu désigné.

Il y avait là une porte basse et étroite, qui donnait sur une rue solitaire dans une partie déserte de la ville. Il leur enjoint de franchir cette porte avec leurs échelles, puis de se diriger vers le mur, et de briser en dedans les serrures, et une fois maîtres de cette partie de la ville, d'en avertir l'armée en sonnant de la trompette, afin que le consul fit avancer le reste des troupes, que de son côté il tiendrait tout convenablement disposé.

Ces mesures furent exécutées avec activité, et ce qui paraissait devoir être un obstacle les aida plus que tout le reste à tromper l'ennemi. Ce fut une pluie violente qui, tombant au milieu de la nuit, força les gardes et les sentinelles à s'éloigner de leurs postes et à se réfugier dans des maisons. D'abord le fracas de l'orage empêcha d'entendre le bruit que faisaient les Romains en enfonçant la porte, puis la chute plus lente et plus mesurée de la pluie, venant frapper les oreilles des gardes, les endormit pour la plupart. Une fois maîtres de la porte, les Romains placent dans la rue leurs trompettes à égales distances et leur ordonnent de sonner pour avertir le consul. À ce signal convenu entre eux, le consul fait avancer ses troupes, et quelques instants après il entre dans la ville par la porte qui vient d'être brisée.

## Soumission d'Arpi et d'Atrinum ; incendie à Rome

47

Alors enfin les ennemis se réveillèrent ; la pluie s'apaisait, et le jour était déjà proche. Il y avait dans la ville une garnison carthaginoise de cinq mille hommes environ, et trois mille habitants étaient armés. Les Carthaginois les placèrent au premier rang, en face de l'ennemi, car ils voulaient éviter d'être eux-mêmes surpris par derrière. On combattit d'abord dans les ténèbres, dans des rues étroites, les Romains s'étant emparés des rues et même des maisons les plus proches de la porte, afin qu'on ne pût les attaquer et les blesser du haut des toits. Comme ils avaient quelques connaissances dans la ville, il s'établit des conversations entre eux et ceux d'Arpi. Les Romains leur demandaient ce qu'ils voulaient, quels mauvais traitements de la part de Rome ou quels bienfaits des Carthaginois les avaient engagés, eux Italiens, à combattre contre les Romains, leurs anciens alliés, en faveur d'étrangers et de barbares, et à travailler ainsi à rendre l'Italie tributaire et esclave de l'Afrique. Ceux-ci, pour se justifier, disaient que leurs chefs les avaient vendus, sans qu'ils fussent prévenus de rien, aux Carthaginois ; qu'ils avaient été surpris et opprimés par un petit nombre d'entre eux.

Le colloque ainsi commencé se propageant de part et d'autre, le préteur d'Arpi est amené par les siens devant le consul. Là, à la vue des enseignes, au milieu du combat, ils jurent alliance, et aussitôt les habitants prennent parti pour les Romains contre les Carthaginois. Les Espagnols aussi, qui étaient à peu près mille, passent au consul sous la seule condition que l'on renverra, sans la maltraiter, la garnison carthaginoise. On lui ouvrit les portes, et on la renvoya fidèlement à Hannibal, qu'elle rejoignit, saine et sauve, à Salapia. Arpi revint donc aux Romains sans qu'il y eût d'autre victime qu'un seul homme, traître autrefois et maintenant transfuge. Les Espagnols reçurent double ration : la république eut souvent occasion d'éprouver leur bravoure et leur fidélité.

Tandis que l'un des consuls était en Apulie et l'autre en Lucanie, cent douze nobles cavaliers campaniens, sous prétexte d'aller piller le territoire ennemi, obtinrent des magistrats la permission de sortir de Capoue, et se rendirent au camp romain de Suessula. Ils déclarèrent aux portes qui ils étaient, et qu'ils voulaient parler au préteur. C'était Cn. Fulvius qui commandait. Dès qu'il en fut averti, il donna l'ordre que dix d'entre eux fussent amenés devant lui sans armes ; après avoir entendu leur demande (ils ne voulaient rien d'autre que de rentrer dans leurs biens après la prise de Capoue), il les reçut tous en grâce. L'autre préteur, Sempronius Tuditanus avait emporté d'assaut la ville d'Atrinum. Il y prit plus de sept mille hommes, et une certaine quantité de cuivre et d'argent monnayé.

À Rome il y eut un horrible incendie qui dura deux nuits et un jour. Tout fut consumé jusqu'au sol, depuis les Salines et la porte Carmentale, jusqu'à l'Aequimélium et la rue Jugarius. De l'autre côté de la porte, le feu s'étendit au loin, et dévora beaucoup d'édifices, saints ou profanes, dans les enceintes consacrées à la Fortune, à la déesse Matuta et à l'Espérance.

## Syphax, roi des Numides, nouvel allié des Romains

48

Cette même année, les deux Scipions, après des succès brillants en Espagne, après avoir renoué beaucoup d'anciennes alliances et en avoir formé de nouvelles, portèrent leurs espérances jusque sur l'Afrique. Syphax, roi des Numides, était devenu tout à coup l'ennemi de Carthage. Ils envoyèrent auprès de lui trois centurions pour faire avec lui un traité d'amitié et d'alliance et lui promettre, s'il continuait à faire la guerre aux Carthaginois, que le sénat et le peuple romain lui en sauraient bon gré et feraient dans l'occasion tous leurs efforts pour lui en témoigner largement leur reconnaissance. Cette députation fut agréable au Barbare. Il eut avec les envoyés une conversation sur les moyens de faire la guerre, et d'après ce que lui dirent ces vieux soldats, en comparant cette merveilleuse organisation des troupes romaines avec celle de ses propres troupes, il sentit combien de choses il ignorait aussi.

Il leur demanda, avant tout, que pour agir en bons et fidèles alliés, deux des centurions seulement allassent rendre compte de leur ambassade à leurs généraux, et qu'un des trois restât auprès de lui pour enseigner aux Numides l'art militaire ; que sa nation était tout à fait inhabile aux combats d'infanterie, et ne savait se servir que de ses chevaux ; que, dès l'origine, leurs ancêtres avaient combattu à cheval, et qu'eux-mêmes, depuis leur enfance, n'avaient pas appris à combattre autrement ; qu'ayant un ennemi dont l'infanterie était excellente, pour ne pas lui être inférieur, il fallait qu'il organisât aussi une infanterie ; que son royaume produisait des hommes en abondance, mais qu'il ignorait la manière de les armer, de les équiper, de les disposer en troupes ; que son armée, comme toute multitude rassemblée au hasard, ne présentait que des masses en désordre.

Les envoyés répondirent qu'ils allaient faire à l'instant même ce qu'il demandait, après avoir reçu la parole du roi qu'il renverrait leur collègue si les généraux n'approuvaient pas leur conduite. Celui qui resta auprès du roi se nommait Q. Statorius. Le Numide, avec les deux autres Romains, envoya en Espagne des ambassadeurs qui devaient recevoir la parole des deux généraux, et travailler en même temps à gagner au plus tôt les Numides auxiliaires qui faisaient partie des garnisons carthagoises. Statorius, dans cette nombreuse jeunesse, créa au roi une infanterie. D'après la méthode romaine, il leur apprit à se former en ligne, à courir en suivant leurs enseignes, à garder leurs rangs. Enfin il les accoutuma tellement au travail et à tout ce qu'exige la discipline militaire que bientôt le roi eut autant de confiance dans son infanterie que dans sa cavalerie. Il se rencontra avec les Carthaginois en plaine, et les défit dans une bataille régulière.

Les Romains, de leur côté, gagnèrent beaucoup en Espagne à l'arrivée des envoyés du roi. Car les Numides, dès qu'ils en furent informés, passèrent en grand nombre aux Romains. Ainsi fut conclue l'alliance avec Syphax. À cette nouvelle, les Carthaginois envoyèrent une ambassade à Gala, lequel régnait sur une autre partie de la Numidie, dont les habitants sont appelés Mésules.

## Un allié des Carthaginois : Masinissa, fils de Gala

### 49

Gala avait un fils nommé Masinissa, âgé de dix-sept ans, jeune homme dont le caractère annonçait déjà qu'il rendrait son royaume plus vaste et plus considérable qu'il ne l'aurait reçu de son père. Les députés annoncent à Gala que, puisque Syphax s'était uni aux Romains pour devenir, à l'aide de leur alliance, plus puissant contre les rois et les peuples de l'Afrique, il était de l'intérêt de Gala de s'unir au plus tôt aux Carthaginois, avant que Syphax passât en Espagne ou les Romains en Afrique. Que l'on pourrait ainsi écraser Syphax, qui n'était encore allié de Rome que de nom. Gala se laissa facilement persuader d'envoyer une armée, car son fils désirait cette guerre. Le jeune homme, unissant ses troupes à celles des Carthaginois, défit Syphax dans une grande bataille. Trente mille hommes, dit-on, y furent tués.

Syphax, avec quelques cavaliers, s'échappa du champ de bataille, et se réfugia chez les Maurusiens, qui habitent tout à l'extrémité, sur le bord de l'océan, en face de Gadès. Au bruit de son nom, les barbares arrivèrent de tous côtés, et il en forma bientôt une immense armée. Avant qu'il passât avec eux en Espagne, dont il n'était séparé que par un détroit, Masinissa arriva avec ses troupes victorieuses, et là, tout seul, sans aucun secours de Carthage, il soutint glorieusement la guerre contre Syphax.

En Espagne, il ne se passa rien de mémorable, si ce n'est que les généraux romains attirèrent à eux la jeunesse des Celtibères, pour la même solde que celle dont ils étaient convenus avec les Carthaginois, et ils envoyèrent en Italie plus de trois cents Espagnols des plus nobles familles, afin qu'ils essayassent de gagner ceux de leurs compatriotes qui servaient comme auxiliaires dans l'armée d'Hannibal. Il n'y eut dans toute cette année, en Espagne, qu'une seule chose de remarquable, c'est que les Celtibères furent les premiers soldats mercenaires que les Romains n'eussent jamais admis dans leurs armées.

**Fin du Livre XXIV**

## Livre XXV - (212 av. J.-C.)

### 1. Situation dans le sud de l'Italie

#### Capture de Pomponius (213) ; introduction de cultes étrangers à Rome

##### 1

Tel était l'état des affaires en Afrique et en Espagne. Hannibal resta tout l'été dans le pays des Tarentins, espérant toujours que la trahison lui ouvrirait les portes de Tarente. Quelques villes sans nom de ce territoire et de celui des Sallentins passèrent dans son parti. Vers le même temps, deux des douze peuples du Bruttium qui, l'année précédente, s'étaient donnés aux Carthaginois, ceux de Consentia et de Taurianum, revinrent au peuple romain. Un plus grand nombre eût suivi leur exemple, si T. Pomponius Véientanus, préfet des alliés, se croyant un général accompli, parce que le hasard l'avait favorisé dans quelques courses sur les terres des Bruttians, n'eût eu l'imprudence de se heurter contre Hannon, avec une multitude sans discipline, dont il s'était fait une armée. Il y eut là beaucoup d'hommes tués ou faits prisonniers, mais dans les bandes composées de paysans et d'esclaves. Ce qu'on regretta le moins, ce fut la prise du chef, cause de cette bataille téméraire, auparavant collecteur d'impôts, et qui, par toute sorte d'intrigues, avait été nuisible autant qu'infidèle à la république et à ses alliés. Le consul Sempronius, en Lucanie, livra plusieurs petits combats, dont aucun ne mérite d'être cité, et prit dans ce pays quelques villes de peu d'importance.

Ainsi la guerre traînait en longueur, et les dispositions des esprits, non moins que la fortune, variaient avec les succès et les revers. Il se manifesta alors à Rome un si grand zèle pour le culte des dieux, ou plutôt des dieux étrangers, qu'on eût dit que les dieux ou les hommes avaient changé tout à coup. Ce n'était déjà plus en secret, dans l'intérieur des maisons, que l'on abolissait l'ancien culte romain ; en public même, dans le forum, au Capitole, il y avait une troupe de femmes qui ne sacrifiaient plus, qui ne priaient plus les dieux à la manière de leurs ancêtres. De misérables sacrificateurs, des devins s'étaient emparés de toutes les imaginations.

Leur nombre alla s'augmentant, et ce qui y contribua, ce fut d'une part le peuple des campagnes que la misère et la crainte avaient forcé d'abandonner ses champs incultes et longtemps ravagés par la guerre, pour se réfugier à la ville ; d'autre part, ce fut le facile profit qu'il y avait à exploiter la superstition, comme si c'eût été un métier autorisé. D'abord les gens de bien s'en indignèrent en secret, puis les plaintes éclatèrent et furent portées au sénat, qui fit de graves réprimandes aux édiles et aux triumvirs capitaux de leur négligence. Mais, lorsqu'ils voulurent chasser la multitude du forum et disperser l'appareil des sacrifices, peu s'en fallut qu'ils ne fussent repoussés avec violence.

Il devint évident que le mal s'était déjà trop étendu pour que des magistrats inférieurs pussent y remédier, et le sénat dut charger M. Émilius, préteur de la ville, de délivrer le peuple de ces superstitions. Le peuple fut convoqué, le préteur lut le sénatus-consulte, et ordonna par un édit que quiconque aurait des livres de divination, des formules de prières ou un recueil des cérémonies de ces sacrifices, apportât chez lui tous ces livres, tous ces

écrits avant les calendes d'avril, et il défendit que personne, dans aucun lieu public ou sacré, sacrifiât d'après les rites nouveaux ou étrangers.

## Élections à Rome (hiver 213-212)

### 2

Cette année-là il mourut plusieurs ministres du culte public : L. Cornélius Lentulus, souverain pontife ; C. Papirius Mason, fils de Caius, pontife ; P. Furius Philus, augure, et C. Papirius Mason, fils de Lucius, décemvir des sacrifices. On nomma pontife à la place de Lentulus M. Cornélius Cethegus ; Cn. Servilius Cepion, à la place de Papirius. L. Quinctius Flaminius fut créé augure, et L. Cornelius Lentulus décemvir des sacrifices.

Déjà approchait le temps des comices consulaires ; mais pour que les consuls, tout entiers à la guerre, n'eussent pas d'autre soin, T. Sempronius, l'un d'eux, nomma un dictateur pour tenir les comices. Ce fut C. Claudius Cento. Cento choisit pour son maître de la cavalerie Q. Fulvius Flaccus. Le dictateur, le premier jour des comices, créa consuls Q. Fulvius Flaccus, maître de la cavalerie, et Ap. Claudius Pulcher, qui avait commandé en Sicile comme préteur. Ensuite furent élus les préteurs, Cn. Fulvius Flaccus, C. Claudius Néron, M. Junius Silanus et P. Cornélius Sylla. Les comices terminés, le dictateur se démit de ses fonctions.

Cette année-là P. Cornélius Scipion, surnommé plus tard l'Africain, fut édile curule avec M. Cornélius Cethegus. Les tribuns du peuple s'opposaient à sa candidature, prétendant qu'il n'en fallait pas tenir compte, puisqu'il n'avait pas l'âge voulu par la loi. "Si tous les Romains, s'écria-t-il, veulent me faire édile, je suis assez âgé." Le peuple se prononça tellement en sa faveur, en allant voter dans les tribus, que les tribuns cédèrent aussitôt.

Les édiles, pour s'acquitter de ce qu'exigeait leur charge, firent célébrer les jeux romains avec beaucoup de magnificence pour le temps, et distribuer une mesure d'huile dans chaque quartier. L. Villius Tappulus et M. Fundanius Fundulus, édiles plébéiens, accusèrent devant le peuple quelques dames romaines du crime d'adultère. Plusieurs furent condamnées et envoyées en exil. Les jeux plébéiens furent célébrés pendant deux jours, et à cette occasion un festin solennel fut offert à Jupiter.

## Entrée en charge des consuls (15 mars 212) ; l'affaire des publicains

### 3

Q. Fulvius Flaccus et Ap. Claudius prennent possession du consulat ; c'était le troisième des Fulvius. Les préteurs tirèrent au sort leurs départements. P. Cornélius Sylla eut la juridiction de la ville et celle des étrangers, qui auparavant étaient séparées. Cn. Fulvius Flaccus eut l'Apulie, C. Claudius Néron, Suessula, et M. Junius Silanus, l'Étrurie. Les consuls furent chargés de la guerre contre Hannibal, chacun avec le commandement de deux légions. Ils devaient les recevoir, l'un de Q. Fabius, consul de l'année précédente, l'autre de Fulvius Centumalus. Quant aux préteurs, Fulvius Flaccus devait avoir les légions qui étaient à Luceria, sous le commandement du préteur Émilien ; Claudius Néron, celles qui servaient sous C. Térentius dans le Picénum. Ils étaient chargés l'un et l'autre de faire de nouvelles levées pour que leur armée fût au complet. M. Junius eut contre les Étrusques les légions urbaines de l'année précédente. T. Sempronius Gracchus et P. Sempronius Tuditanus conservèrent leurs troupes et leurs commandements, l'un en Lucanie, l'autre en Gaule. P. Lentulus conserva aussi l'ancienne province en Sicile ; M. Marcellus, Syracuse et le royaume d'Hiéron ; T. Otacilius, la flotte ; M. Valerius, la Grèce ; Q. Mucius Scévola, la Sardaigne, et les deux Scipions, les Espagnes. Aux anciennes armées furent ajoutées deux légions urbaines levées par les consuls, ce qui porta pour cette année le nombre des légions à vingt-trois.

M. Postumius de Pyrgi s'opposa à ces levées que faisaient les consuls, et excita un mouvement qui faillit être sérieux. Postumius était un collecteur d'impôts qui, depuis nombre d'années, n'avait pas dans toute la république son égal pour la fraude et l'avidité, si ce n'est T. Pomponius Veientanus qui, l'année précédente, avait été fait prisonnier par Hannon et les Carthaginois, pendant sa folle expédition en Lucanie. Comme le trésor public répondait des pertes en cas de tempête pour le matériel transporté aux armées, ils avaient supposé des naufrages qui n'avaient réellement pas eu lieu, et ceux mêmes qui étaient véritables avaient eu la fraude et non le hasard pour cause. Ils chargeaient de quelques marchandises de nulle valeur de vieux bâtiments hors de service, les faisaient couler bas en pleine mer, ayant soin de tenir des barques toutes prêtes pour sauver l'équipage ; puis ils venaient affirmer faussement que les marchandises perdues étaient considérables.

Le préteur M. Atilius avait été instruit de cette fraude l'année précédente, et l'avait dénoncée au sénat. Toutefois elle n'avait été l'objet d'aucun sénatus-consulte, les sénateurs ne voulant pas, dans de telles circonstances, se mettre mal avec l'ordre entier des publicains. Le peuple punit plus sévèrement ce vol. Un certain jour les deux tribuns Sp. et L. Carvilius, excités par ses plaintes, et voyant que ces manœuvres soulevaient l'indignation et le mépris de tous, condamnèrent M. Postumius à une amende de deux cent mille pièces d'argent.

Le jour où le peuple devait voter sur cette amende, l'assemblée fut si nombreuse que la place du Capitole pouvait à peine contenir la multitude. Les défenseurs entendus, Postumius semblait n'avoir plus qu'une ressource, c'était que C. Servilius Casca, tribun du peuple, son allié et son parent, intervînt avant que les tribus fussent appelées à voter. Quand les témoins eurent déposé, les tribuns firent retirer le peuple, et l'on apporta l'urne



pour que le sort décidât dans quel ordre les Latins voteraient. Les publicains pressaient Casca de faire ajourner la décision. Le peuple réclamait, et Casca, qui se trouvait assis le premier au banc des tribuns, était partagé entre la honte et la crainte.

Voyant qu'il ne fallait guère compter sur lui, les publicains, pour échapper à la faveur du trouble, se précipitent dans l'espace resté vide et dont le peuple ne pouvait approcher ; ils s'en prennent à la fois au peuple et aux tribuns ; et il y aurait eu quelque combat, si le consul Fulvius ne se fût écrié, en s'adressant à ces derniers : "Ne voyez-vous pas que vous êtes forcés de reculer, et qu'une sédition est imminente, si vous ne vous hâtez de lever l'assemblée ? "

## Le procès de Postumius (printemps 212)

### 4

Le peuple se retire et le sénat est convoqué ; les consuls y font leur rapport sur la violence et l'audace des publicains, qui ont troublé l'assemblée du peuple. "Camille, disaient-ils, dont l'exil avait été suivi de la ruine de Rome, s'était laissé condamner par ses concitoyens irrités ; avant lui, les décemvirs, auxquels la république devait les lois qui la gouvernent, et beaucoup des plus grands citoyens de Rome, avaient subi le jugement du peuple. Mais un Postumius de Pyrgi avait voulu forcer les suffrages du peuple ; il avait contraint une assemblée publique à se dissoudre, les tribuns à se retirer ; il avait présenté la bataille au peuple romain, pris position pour empêcher le peuple de communiquer avec ses tribuns, les tribuns de donner leurs suffrages. S'il n'y avait pas eu de combat, si le sang n'avait pas coulé, c'était grâce à la modération des magistrats, qui avaient un instant cédé à la fureur et à l'audace de quelques individus et qui s'étaient laissé vaincre, eux et le peuple romain ; qui enfin, pour ne pas laisser de prétexte à ceux qui ne cherchaient qu'une lutte, avaient, comme le voulait Postumius, renvoyé l'assemblée du peuple, qu'un accusé allait rendre impossible par la violence et par les armes."

Tout ce qu'il y avait de citoyens honorables dans le sénat se prononça dans le même sens, en face d'une action aussi inouïe. Le sénat, par un décret, déclara que cette tentative était un dangereux exemple et que c'était un attentat contre la république. Aussitôt les deux Carvilius, tribuns du peuple, laissant de côté la question de l'amende, portèrent contre Postumius une accusation capitale, avec ordre aux licteurs de le saisir, s'il ne donnait pas caution, et de le traîner en prison. Postumius donna caution et ne comparut point. À la demande des tribuns, le peuple décida que, "si M. Postumius ne se présentait pas avant les calendes de mai, s'il ne répondait pas ce jour-là quand son nom serait appelé, ou si les excuses n'étaient pas admises, il serait exilé, ses biens vendus, et qu'on lui interdirait l'eau et le feu." Ensuite, les tribuns accusèrent, l'un après l'autre, de crime capital, tous ceux qui avaient excité ce tumulte, et les forcèrent à donner caution. D'abord ceux qui n'en donnaient pas, puis ceux-là mêmes qui pouvaient en donner, furent jetés en prison ; de sorte que, pour éviter ce danger, la plupart s'exilèrent.

## Difficultés du recrutement

### 5

Ainsi fut punie cette fraude des publicains, et l'audace avec laquelle ils l'avaient soutenue. Bientôt après furent tenus les comices pour la nomination du souverain pontife. Ce fut le nouveau pontife, M. Cornelius Cethegus, qui les présida. Trois candidats briguaient avec ardeur cette dignité : le consul Q. Fulvius Flaccus, qui avait été deux fois consul et une fois censeur ; T. Manlius Torquatus, illustré lui-même par deux consulats et une censure, et P. Licinius Crassus, qui allait aussi briguer l'édilité curule. Le dernier, quoique jeune, l'emporta sur ses concurrents, malgré leur âge et leur illustration. Jusqu'alors, dans un espace de cent vingt ans, personne, excepté P. Cornélius Calussa, n'avait été nommé souverain pontife avant de s'être assis sur la chaise curule.

Les consuls avaient peine à effectuer les levées, parce que la jeunesse, épuisée déjà, ne pouvait suffire à former de nouvelles légions urbaines et à remplir les cadres des anciennes. Le sénat leur défendit cependant de renoncer à cette opération, mais nomma deux commissions de triumvirs, qu'il chargea "d'examiner, l'une dans un rayon de cinquante milles autour de Rome, l'autre, au-delà de cette limite, ce qu'il y aurait dans les villes, bourgs et marchés, de jeunes gens de condition libre, et s'il s'en trouvait d'assez forts pour porter les armes, de les enrôler quand même ils n'auraient pas l'âge de servir. Les tribuns étaient invités, s'ils le jugeaient à propos, à proposer une loi au peuple, afin que tous ceux qui se seraient engagés avant dix-sept ans, comptassent leurs campagnes comme s'ils avaient effectivement dix-sept ans ou davantage à leur entrée au service." Les deux commissions de triumvirs créés par ce sénatus-consulte recherchèrent dans toutes les campagnes les jeunes gens de condition libre.

Vers la même époque, on lut dans le sénat une lettre que M. Marcellus écrivait de Sicile, et où il exposait la demande de l'armée commandée par P. Lentulus. C'étaient les débris de Cannes, relégués en Sicile, comme nous l'avons dit, pour ne rentrer en Italie qu'après la fin de la guerre punique.

## Les rescapés de la bataille de Cannes

### 6

Cette armée, avec la permission de Lentulus, envoya à M. Marcellus, dans ses quartiers d'hiver, une députation composée des cavaliers et des centurions les plus distingués, et de l'élite de l'infanterie des légions. L'un d'eux obtint la parole, et parla ainsi : "Nous serions allés en Italie pour nous présenter devant toi, M. Marcellus, lorsque tu étais consul, à la première nouvelle du sénatus-consulte, je ne veux pas dire injuste, mais si dur qui fut décrété contre nous. Mais nous espérions qu'envoyés dans une province troublée par la mort de deux rois, nous aurions à y soutenir une rude guerre et contre les Siciliens et contre les Carthaginois, et que notre sang, nos blessures apaiseraient le sénat : ainsi, du temps de nos ancêtres, les soldats faits prisonniers par Pyrrhus à Héraclée avaient effacé leur honte en combattant contre Pyrrhus lui-même. Et cependant, Pères conscrits, qu'avions-nous fait alors pour que vous fussiez irrités contre nous, pour que vous le soyez encore ? Oui, ce sont les deux consuls, c'est le sénat tout entier que je crois voir en toi, Marcellus ! Et plutôt aux dieux que nous t'eussions eu pour consul à la journée de Cannes : la fortune de la république et la nôtre eussent été meilleures. Mais, avant de nous plaindre de la manière dont nous avons été traités, permets-nous de nous justifier.

Si ce n'est pas la colère des dieux, si ce n'est pas la destinée, dont les lois fixent l'ordre immuable des choses humaines, si c'est une faute qui nous a perdus à Cannes ! à qui donc enfin appartient cette faute ? aux soldats ou aux généraux ? Soldat, je me garderai d'accuser mon général, surtout lorsque je sais que le sénat l'a remercié de n'avoir pas désespéré de la république, et qu'après avoir fui à Cannes, on lui a, d'année en année, continué le commandement. D'autres, comme nous, restes de la défaite, nos anciens tribuns militaires, briguent et exercent des charges, obtiennent des commandements ; nous l'apprenons tous les jours. Serez-vous donc, Pères conscrits, si indulgents pour vous-mêmes et vos enfants, si rigoureux pour nous autres misérables ? Un consul, les premiers citoyens de la république, ont pu fuir sans honte, lorsqu'ils n'avaient plus d'autre espérance, et les soldats, vous ne les envoyez au combat que pour se faire tuer ? Sur l'Allia, l'armée presque toute entière prit la fuite ; aux Fourches Caudines, et je ne veux pas rappeler ici nos autres hontes, elle n'essaya pas même de combattre et livra ses armes à l'ennemi. Cependant ces armées ne furent point déshonorées ; bien loin de là Rome fut reconquise grâce à celle qui de l'Allia s'était réfugiée à Véies. Les légions de Caudium, qui étaient revenues à Rome sans armes, retournèrent armées contre les Samnites, et firent passer sous le joug ces mêmes ennemis qui s'étaient réjouis de la honte qu'elles avaient subie.

Mais l'armée de Cannes, qui donc peut lui reprocher d'avoir fui, d'avoir eu peur, quand cinquante mille hommes de cette armée sont restés sur la place, quand le consul ne s'est sauvé qu'avec soixante-dix cavaliers, quand personne n'a survécu que ceux qu'a épargnés l'ennemi, fatigué de tuer ? Lorsque l'on refusait de racheter les prisonniers, tout le monde nous louait de nous être conservés pour la république, d'être revenus à Vénouse, auprès du consul, d'avoir présenté à l'ennemi l'apparence d'une armée régulière.

Et maintenant nous sommes plus malheureux que ne le furent chez nos ancêtres ceux qui s'étaient laissé prendre. On leur changeait leurs armes, leur rang à la bataille, la place

de leur tente au camp ; et, encore, au premier service rendu par eux à la république, au premier combat où ils avaient été heureux, on les rétablissait dans leur première position. Aucun d'eux ne fut relégué en exil ; aucun d'eux ne fut privé de l'espoir d'obtenir sa retraite ; enfin, on leur donna un ennemi qu'ils pussent combattre pour en finir une fois avec la vie ou avec leur honte.

Et nous, à qui l'on ne peut rien reprocher que d'avoir conservé à la république quelques débris du désastre de Cannes, on nous éloigne de notre patrie, de l'Italie, de l'ennemi même. Il nous faut vieillir dans l'exil, sans aucune espérance, sans aucune occasion d'effacer notre ignominie, d'apaiser la colère de nos concitoyens, de mourir enfin avec quelque gloire. Mais nous ne demandons pas de terme à notre ignominie, de récompense pour notre courage ; nous voulons seulement qu'il nous soit permis de prouver que nous ne sommes pas des lâches, d'exercer notre bravoure ; nous demandons des fatigues, des périls, pour que nous puissions agir en hommes de cœur, en soldats. Depuis deux ans on fait en Sicile une rude guerre ; les Carthaginois prennent des villes, les Romains en prennent d'autres ; l'infanterie, la cavalerie se rencontrent ; à Syracuse on se bat sur terre et sur mer ; et nous, nous entendons les cris des combattants, le bruit des armes, oisifs et paisibles comme si nous n'avions ni armes ni bras.

Que de fois le consul T. Sempronius n'a-t-il pas déjà livré bataille avec des légions d'esclaves ? Or, ces esclaves en ont été récompensés ; ils sont libres et citoyens. Traitez-nous donc au moins comme des esclaves que vous auriez achetés pour cette guerre. Qu'il nous soit permis de nous mesurer avec les ennemis, d'acheter notre liberté sur le champ de bataille. Veux-tu mettre notre courage à l'épreuve sur mer, sur terre, dans quelque siège ? Tous les travaux, tous les périls sont des faveurs que nous sollicitons : nous ne voulons pas attendre plus longtemps le sort que nous aurions été heureux de trouver à Cannes ; puisque, dès lors, toute notre vie a été vouée à la honte."

## Expiation des prodiges ; l'affaire des otages

### 7

Après ce discours, tous se précipitent aux genoux de Marcellus. Sa réponse fut qu'il n'avait ni le droit ni le pouvoir de rien décider ; qu'il écrirait au sénat, et qu'il agirait en tout d'après l'ordre des sénateurs. Les lettres de Marcellus furent reçues par les nouveaux consuls qui les lurent au sénat ; on délibéra, et le décret suivant fut rendu : "Que le sénat ne croyait point qu'il y eût lieu de confier le salut de la république à des soldats qui, à Cannes, avaient abandonné leurs camarades au milieu du combat. Que si le proconsul M. Claudius en jugeait autrement, il fît ce que lui inspireraient l'intérêt de la république et son zèle, pourvu toutefois qu'aucun de ces soldats ne pût être exempté du service, recevoir de récompense militaire pour sa bravoure, ni rentrer en Italie tant qu'il y resterait un seul ennemi."

Ensuite, d'après un décret du sénat et un plébiscite, le préteur de la ville convoqua les comices : on y créa des quinquévirs chargés des réparations des murailles et des tours, puis deux commissions de triumvirs : l'une, pour faire l'inventaire des choses sacrées et tenir un registre des dons offerts aux dieux ; l'autre, pour rebâtir les temples de la Fortune et de Mater Matuta, en-deçà de la porte Carmentale, et celui de l'Espérance situé au-delà de cette porte, tous trois consumés l'année précédente par un incendie.

Il y eut des tempêtes horribles. Sur le mont Albain, pendant deux jours, il tomba sans interruption une pluie de pierres. Le feu du ciel frappa plusieurs lieux, deux temples sur le Capitole, et en beaucoup d'endroits le retranchement du camp de Suessula, où deux sentinelles furent tuées. À Cumes, le mur et plusieurs tours furent non seulement frappés, mais démolis par le tonnerre. À Réate on vit voler en l'air un rocher immense, et le soleil, plus rouge qu'à l'ordinaire, se teindre d'une couleur de sang. À l'occasion de ces prodiges, on consacra une journée à des prières publiques ; pendant plusieurs jours, les consuls donnèrent leurs soins aux cérémonies de la religion : on célébra une neuvaine.

Il y avait longtemps qu'Hannibal espérait, et que Rome craignait une défection des Tarentins ; le hasard fit naître hors de Tarente une circonstance qui la décida. Le Tarentin Philéas était depuis longtemps déjà à Rome, sous prétexte d'une ambassade. C'était un homme remuant, impatient d'un trop long repos, dans lequel il semblait languir ; il parvint à se ménager un accès auprès des otages tarentins. On les gardait dans l'atrium du temple de la Liberté, sans les surveiller de bien près, car ils n'avaient aucun intérêt, ni eux ni leur patrie, à tromper les Romains. Philéas, dans de fréquents entretiens, travailla à les gagner ; il corrompit deux des gardiens, fit sortir tous les otages de prison à l'entrée de la nuit, et les accompagna dans leur fuite mystérieuse. Au point du jour le bruit de cette évasion s'étant répandu dans la ville, on poursuivit les fugitifs qui furent atteints à Terracine et ramenés tous à Rome. Traînés au Comitium, ils furent, avec l'approbation du peuple, battus de verges et précipités de la roche Tarpéienne.

## Complot des nobles Tarentins

### 8

À la nouvelle d'un châtement aussi atroce, l'indignation fut générale dans les deux villes grecques qui tenaient le premier rang en Italie ; elle éclata, non seulement dans les masses, mais au sein des familles, que les liens du sang ou de l'amitié unissaient aux malheureux si cruellement immolés. Treize jeunes gens de la noblesse de Tarente formèrent une conspiration, dont Nikon et Philémène étaient les chefs. Avant de rien tenter ils voulurent avoir une entrevue avec Hannibal.

Ils sortent donc la nuit de la ville sous prétexte d'aller à la chasse, et se rendent auprès de lui. Arrivés près du camp, ils se cachent dans une forêt qui bordait la route ; Nikon et Philémène seuls s'avancent jusqu'aux postes, qui les arrêtèrent, et, comme ils le désiraient, les conduisirent devant Hannibal. Là, instruit des motifs de leur dessein et de la manière dont ils doivent l'exécuter, Hannibal les comble de louanges et de présents ; et pour faire croire à leurs compatriotes qu'ils n'étaient sortis que dans l'espoir de faire quelque butin, il les engage à chasser devant eux des troupeaux que les Carthaginois avaient conduits au pâturage, ajoutant qu'ils n'avaient à craindre ni dangers ni obstacles.

À Tarente où l'on vit le butin de ces jeunes gens, il ne sembla pas étonnant qu'ils tentassent une seconde expédition, et plusieurs autres ensuite. Ils se rencontrèrent de nouveau avec Hannibal, et il fut convenu entre eux, sous la foi du serment, que les Tarentins resteraient libres ; qu'ils conserveraient leurs lois et tous leurs biens, qu'ils ne paieraient aucun tribut à Hannibal, qu'ils ne recevraient point de garnison malgré eux ; mais que la garnison romaine serait livrée aux Carthaginois.

Ces conditions arrêtées, Philémène prend l'habitude de sortir et de rentrer plus fréquemment pendant la nuit. Il était connu pour aimer passionnément la chasse. Il emmenait avec lui des chiens et tout un équipage ; et revenant presque toujours avec quelque butin qu'il avait pris, ou que l'ennemi même avait mis d'avance à sa portée, il le donnait ou au commandant ou aux gardes des portes. On pensait que c'était par crainte des Carthaginois qu'il sortait principalement de nuit.

On en vint au point de s'habituer à lui ouvrir la porte à toute heure de la nuit, au signal qu'il donnait en sifflant. Hannibal alors pensa qu'il était temps d'agir. Son camp était à trois jours de marche, et pour qu'il parût moins étonnant de le voir rester si longtemps campé au même endroit, il feignait d'être malade. Les Romains eux-mêmes, renfermés dans Tarente, ne songeaient plus à se défier d'une si longue inaction.

## La prise de Tarente

### 9

Décidé à marcher sur Tarente, Hannibal choisit dans sa cavalerie et son infanterie dix mille hommes que l'habitude d'une marche rapide et la légèreté de leurs armes rendaient les plus propres à cette expédition, et, à la quatrième veille de la nuit, il se mit en marche. Environ quatre-vingts cavaliers numides sont envoyés en avant ; il leur ordonne de se répandre sur les routes, de tout observer avec attention aussi loin que la vue pouvait s'étendre, sans laisser échapper dans la campagne personne qui pût avertir de leur marche ; de faire rebrousser chemin à ceux qu'ils trouveraient en avant, et de tuer tout ce qui résisterait, afin que dans les habitations qui bordaient la route on les prît pour des maraudeurs plutôt que pour une armée.

Lui-même, s'avancant à marches forcées, il va camper à environ quinze milles de Tarente. Là, il rassemble ses soldats, mais sans leur faire connaître encore le but de l'expédition ; il les avertit seulement de suivre tous la route, de ne pas s'écarter, de ne pas même sortir des rangs, surtout de se tenir attentifs aux commandements qu'ils auraient à recevoir, et de ne rien faire sans ordre de leurs chefs, se réservant de leur apprendre ses intentions, quand il en serait temps.

À peu près à la même heure, le bruit était parvenu à Tarente que quelques cavaliers numides ravageaient le pays et jetaient au loin la terreur parmi les habitants de la campagne. Le gouverneur romain, sans beaucoup s'inquiéter de cette nouvelle, se contenta de donner ordre que le lendemain, au point du jour, une partie de la cavalerie sortît pour éloigner ces maraudeurs. Il crut si peu devoir se tenir sur ses gardes, qu'il conclut au contraire de cette apparition des Numides que l'armée d'Hannibal n'avait pas bougé.

Hannibal se mit en marche, au milieu de la nuit : il avait pour guide Philémène, qui faisait porter sa chasse comme à l'ordinaire. Le reste des conjurés attendait l'exécution des mesures concertées entre eux. Il avait été convenu que Philémène, entrant avec son gibier par la petite porte accoutumée, introduirait par là quelques soldats, tandis que d'un autre côté Hannibal s'approcherait de la porte Téménide : cette porte, du côté de la terre, regardait l'orient. Les conjurés restent quelque temps dans l'intérieur des murailles.

Arrivé à peu de distance de la porte, Hannibal fait allumer, comme on en était convenu, un feu qui répand un vif éclat. Nicon lui renvoie son signal, et les deux feux sont éteints. Cependant Hannibal s'avancait en silence vers la porte avec ses troupes. Tout à coup Nicon surprend les gardes endormis, les égorge dans leurs lits, et ouvre la porte. Hannibal entre avec l'infanterie ; il donne à la cavalerie l'ordre de s'arrêter, pour qu'elle pût se porter librement là où il serait besoin.

D'un autre côté, Philémène approchait de la petite porte par où il avait accoutumé de passer. À sa voix, à son signal déjà si familier, la sentinelle se réveille ; et tandis que Philémène lui dit qu'il est cette fois énormément chargé, la porte s'ouvre : deux jeunes gens portaient un sanglier ; Philémène, les suivant avec un chasseur qui n'avait rien à porter, tue d'un coup d'épieu la sentinelle tournée imprudemment vers les porteurs pour admirer la taille de l'animal. Trente soldats à peu près entrent alors, tuent les autres gardes, brisent la porte voisine, et l'armée s'avance tout à coup en ordre de bataille. Conduits en



silence au forum, les soldats y retrouvent Hannibal.

Celui-ci envoie les Tarentins avec deux mille Gaulois qu'il divise en trois corps, s'emparer des rues les plus fréquentées ; il leur ordonne, quand le mouvement sera commencé, d'égorger partout les Romains et de respecter les habitants. Mais pour que cet ordre soit observé, il recommande aux jeunes Tarentins d'avertir tous ceux de leurs compatriotes qu'ils pourraient reconnaître, de rester en repos, de se taire et de ne rien craindre.

## Pillage de la ville

### 10

Déjà le tumulte, les cris retentissaient comme dans une ville prise d'assaut. Mais personne ne savait bien ce qu'il en était. Les Tarentins croient que les Romains se sont rassemblés pour piller la ville ; les Romains s'imaginent que c'est une sédition des habitants qui trament quelque perfidie. Le gouverneur, éveillé au premier bruit, court vers le port, se jette dans une barque, et se fait conduire à la citadelle en faisant le tour des murs. Le son d'un clairon, qui partait du théâtre, répandait aussi la terreur : c'était un clairon romain que les conjurés s'étaient procuré précisément dans ce but ; mais celui qui s'en servait était un Grec qui n'en savait pas jouer, de sorte que l'on ignorait pour qui et de qui venait le signal.

Dès que le jour parut, les Romains reconnurent les armes des Carthaginois et des Gaulois, ce qui les tira de doute ; et les Grecs, à la vue des cadavres des Romains étendus de tous côtés sur la terre, comprirent que la ville était au pouvoir d'Hannibal. Quand le jour fut tout à fait levé, les Romains qui avaient échappé au massacre s'étaient déjà réfugiés dans la citadelle et le tumulte s'était peu à peu apaisé. Hannibal alors donna ordre aux Tarentins de se réunir sans armes. Tous se rendirent à l'assemblée, excepté ceux qui, se retirant dans la citadelle, avaient suivi les Romains pour courir avec eux toutes les chances de la fortune.

Hannibal parla aux Tarentins avec beaucoup de bienveillance, et, en leur rappelant ses bienfaits envers ceux de leurs concitoyens qu'il avait fait prisonniers à Trasimène et à Cannes, il n'épargna point l'orgueilleux despotisme des Romains. Puis il ordonna que tout Tarentin se retirât dans sa maison et inscrivît son nom sur sa porte, déclarant qu'à l'instant même il allait donner le signal, et livrer au pillage les maisons qui ne porteraient pas d'inscription. Que si quelqu'un écrivait un nom sur l'habitation d'un citoyen romain (on leur avait cédé les maisons vacantes de la ville), il le traiterait en ennemi. Il congédie l'assemblée, et lorsqu'aux inscriptions de chaque porte on put distinguer les maisons amies des maisons ennemies, il donna le signal, et de tous côtés les Carthaginois se précipitèrent pour piller les habitations romaines, où ils trouvèrent quelque butin.

## Attaque de la citadelle (hiver 213-212)

### 11

Le lendemain, Hannibal conduisit son armée à l'attaque de la citadelle ; mais il reconnut que, formant une espèce de presqu'île, elle était défendue par des rochers d'une hauteur énorme du côté de la mer qui la baigne en grande partie, et du côté même de la ville par un mur et un fossé profond, et que par conséquent il était impossible de s'en emparer ni par un assaut ni par un siège régulier. Ne voulant donc pas, pour défendre les Tarentins, retarder des entreprises bien plus importantes, ni les laisser non plus, sans une protection suffisante, exposés aux attaques de la citadelle lorsqu'il plairait aux Romains de faire des sorties, il résolut d'élever un retranchement entre la ville et la citadelle. Il espérait d'ailleurs pouvoir en venir aux mains avec les Romains, qui ne manqueraient pas d'interrompre les travaux ; et, s'ils se laissaient entraîner trop loin, affaiblir par un échec la garnison, de telle sorte que les Tarentins suffissent ensuite par eux-mêmes à la défense de la ville.

En effet, dès que les travaux sont commencés, une porte s'ouvre et les Romains tombent sur les travailleurs. Le détachement qui couvrait les lignes se laisse repousser, afin d'attirer plus loin et en plus grand nombre les ennemis enhardis par leur succès. Alors les Carthaginois, qui n'attendaient que le signal, paraissent à la fois sur tous les points. Les Romains sont enfoncés : dans leur fuite éperdue, le défaut d'espace, les travaux déjà commencés, les préparatifs mêmes de ces travaux sont autant d'obstacles qui les arrêtent. La plupart se précipitent dans le fossé ; et la fuite est plus meurtrière que le combat.

Dès lors rien n'arrêta plus les travailleurs. On creusa un énorme fossé, en deçà duquel on éleva un retranchement. À quelque distance, Hannibal voulut encore que l'on construisît un mur ; afin que, même sans autre secours, les Tarentins pussent se défendre contre les Romains. Cependant il leur laissa une assez faible garnison, qui devait les aider à se fortifier. Lui-même, avec le reste de ses troupes, alla camper sur le Galèse, à cinq milles de la ville.

Revenu ensuite à Tarente pour examiner les ouvrages, il les trouva un peu plus avancés qu'il ne s'y attendait, et il en conçut l'espoir d'emporter la citadelle. En effet, du côté de la terre, au lieu d'être, comme sur les autres points, d'une grande élévation, elle est de niveau avec la ville, dont un fossé seulement et un mur la séparent. Déjà des machines de toute espèce commençaient à la battre en ruine, lorsqu'un secours envoyé de Métaponte aux Romains releva leur courage. La nuit venue, ils tombèrent à l'improviste sur les travaux des ennemis. Ils en détruisirent une partie et brûlèrent le reste. Hannibal dut renoncer à toute attaque de ce côté. Il n'y avait plus d'espoir que dans un blocus, et encore ne pouvait-il être complet. En effet, les troupes maîtresses de la citadelle qui, placée dans une presqu'île, domine l'entrée du port, communiquaient librement avec la mer, tandis que la ville ne pouvait rien recevoir par cette voie ; et les assiégeants, plus que les assiégés, avaient à craindre la famine.

Hannibal convoque les principaux citoyens de Tarente, leur expose toutes les difficultés qui se présentent : il n'y avait pas moyen de prendre d'assaut une citadelle si bien fortifiée, et le blocus n'offrait aucune chance de succès, tant que l'ennemi serait maître de la mer. Que si l'on avait des vaisseaux pour arrêter les convois, il serait bientôt forcé de se retirer

ou de se rendre. Les Tarentins pensaient comme lui ; mais il leur semblait que celui qui ouvrait cet avis devait aussi proposer les moyens de l'exécuter. On pourrait y réussir en faisant venir de Sicile des vaisseaux carthaginois. Quant à leurs propres vaisseaux, enfermés dans un bassin étroit, maintenant que l'ennemi était maître de l'entrée du port, comment pourraient-ils sortir et gagner la haute mer ? Ils sortiront, reprit Hannibal ; souvent l'industrie triomphe de la nature et de ses obstacles. Vous-avez une ville située en plaine, vos rues sont sur un terrain bien égal et assez larges dans toutes les directions. Par celle qui va à travers la ville, du port jusqu'à la mer, il ne me sera pas difficile de transporter vos vaisseaux sur des chariots, et alors, à nous la mer dont l'ennemi est maître en ce moment. Nous assiégerons la citadelle et par terre et par mer, et bientôt elle sera abandonnée par les ennemis ou en notre possession avec leurs personnes.

Ce discours inspire à tous l'espoir du succès et une grande admiration pour le général. En un moment des chariots sont rassemblés de toutes parts et attachés fortement les uns aux autres ; les machines tirent les vaisseaux de l'eau ; on prépare le terrain pour que les chariots roulent plus aisément et que le trajet soit moins pénible. Puis, rassemblant de tous côtés chevaux et hommes, on se met courageusement à l'œuvre. Quelques jours après, une flotte tout équipée, toute prête tourne la citadelle, et jette l'ancre à l'entrée même du port.

Voilà où en étaient les choses à Tarente, lorsque Hannibal retourna à ses quartiers d'hiver. Du reste, est-ce cette année ou la précédente qu'eut lieu cette défection des Tarentins ? Les auteurs ne sont pas d'accord ; mais, suivant le plus grand nombre et les plus près du souvenir de ces faits, ce fut l'année dont nous parlons.

## Les prophéties de Marcius ; fondation des Jeux Apollinaires

### 12

Les consuls et les préteurs furent retenus à Rome jusqu'au cinquième jour avant les calendes de mai par les fêtes latines. Ce jour-là, après un sacrifice offert sur le mont Albain, ils partirent, chacun pour se rendre à son commandement. Bientôt les prédictions de Marcius inspirèrent de nouvelles superstitions. Ce Marcius avait été un devin célèbre ; et l'année précédente, lorsque, d'après un décret du sénat, on avait saisi partout les ouvrages de ce genre, les vers de Marcius étaient tombés aux mains de M. Atilius, chargé de cette affaire. Atilius aussitôt les avait remis au nouveau préteur Sylla. De deux prédictions de ce Marcius, l'une, confirmée par l'événement après lequel on l'avait publiée, donnait quelque poids à l'autre dont le temps n'était pas encore arrivé. Dans la première, la défaite de Cannes se trouvait prédite à peu près ainsi :

“Fils d'Ilion, fuis, Romain, le fleuve de Cannes, de peur que des étrangers ne te forcent à combattre dans les plaines de Diomède. Mais tu ne me croiras pas, jusqu'à ce que ton sang ait inondé ces plaines ; jusqu'à ce que le fleuve ait, de la terre fertile, porté dans la mer immense des milliers de tes cadavres, et que ta chair soit devenue la proie des poissons, des oiseaux et des bêtes qui habitent la terre. C'est là ce que j'ai appris de la bouche de Jupiter.”

Ceux qui avaient servi dans le pays y reconnaissaient les champs de Diomède, le fleuve de Cannes aussi bien que la défaite elle-même. La seconde prédiction dont on fit ensuite lecture était plus obscure et moins positive, non seulement parce que l'avenir est plus incertain que le passé, mais parce qu'il y avait moins de précision dans les termes.

“Romains, si vous voulez chasser l'ennemi et le fléau que vous envoient les contrées lointaines, je vous conseille de vouer à Apollon des jeux qui, chaque année, seront célébrés en son honneur avec magnificence. Que chaque citoyen, lorsque le trésor public y aura contribué en partie, y contribue pour soi et pour les siens. À la célébration de ces jeux présidera le préteur, qui rendra la justice suprême au peuple et aux plébéiens. Que les décemvirs fassent des sacrifices selon les rites grecs. Si vous accomplissez exactement ces ordres, vous serez toujours heureux, et vos affaires deviendront meilleures, car ce dieu exterminera vos ennemis, qui se nourrissent tranquillement de vos champs.”

On mit tout un jour à expliquer cette prédiction. Le lendemain, les décemvirs furent chargés, en vertu d'un sénatus-consulte, de consulter les livres sibyllins au sujet des jeux et des sacrifices à faire en l'honneur d'Apollon. Les livres consultés, les décemvirs firent leur rapport, et le sénat décréta que des jeux seraient institués et célébrés en l'honneur d'Apollon, et que, après la célébration des jeux, on donnerait au préteur douze mille livres d'airain pour les sacrifices et pour deux grandes victimes. D'après un second sénatus-consulte, les décemvirs devaient sacrifier selon les rites grecs, et offrir à Apollon un bœuf et deux chèvres blanches ; à Latone, une génisse, toutes ces victimes avec les cornes dorées.

Le préteur, au moment de commencer ces jeux dans le grand cirque, fit publier que, pendant leur durée, le peuple eût à apporter à Apollon son offrande, mais sans en fixer la valeur. Telle est l'origine des jeux apollinaires, institués et célébrés, non pas, comme on le

croit généralement, à l'occasion d'une épidémie, mais pour obtenir la victoire. Le peuple y assista couronné de fleurs. Les dames romaines firent des prières ; on ouvrit les portes des maisons, on prit son repas en public, et ce jour fut marqué par la célébration de cérémonies de toute sorte.

## Hannon sauve Capoue de la famine

### 13

Tandis qu'Hannibal campait dans les environs de Tarente et que les deux consuls étaient dans le Samnium, mais sur le point, à ce qu'il semblait, d'investir Capoue, déjà les Campaniens souffraient de la famine, comme après un long siège. Les armées romaines les avaient empêchés d'ensemencer leurs champs. Ils envoyèrent donc des députés à Hannibal, le suppliant de faire transporter du blé à Capoue de tous les lieux voisins, avant que les consuls n'entrassent avec leurs troupes sur leur territoire et que les ennemis ne se fussent rendus maîtres de toutes les routes. Hannibal donna à Hannon l'ordre de passer avec son armée du Bruttium dans la Campanie et de ne rien négliger pour l'approvisionnement de Capoue.

Hannon partit de chez les Bruttiens avec ses troupes, évitant soigneusement le camp des ennemis et les consuls, qui étaient dans le Samnium. Arrivé à peu de distance de Bénévent, il prit position sur une hauteur à trois milles de la ville. De là il fit prendre chez les peuples alliés d'alentour et transporter dans son camp tous les blés dont on avait fait des dépôts pendant l'été, ayant soin que les convois fussent bien escortés. Il donna avis aux habitants de Capoue du jour où ils devraient venir recevoir le blé avec les chariots et les bêtes de somme de toute espèce qu'ils auraient pu se procurer dans les campagnes.

Les Campaniens agirent en cette circonstance avec leur mollesse et leur négligence accoutumées. Ils n'envoyèrent qu'un peu plus de quatre cents chariots avec quelques bêtes de somme. Hannon se plaignit sans les ménager de ce que la faim même, qui donne de l'énergie aux bêtes brutes, ne pouvait stimuler leur zèle et il leur fixa un autre jour pour venir prendre ce blé avec un convoi plus considérable.

Les Bénéventins, ayant appris tout ce qui s'était passé, envoyèrent dix députés aux consuls, dans le camp romain qui était aux environs de Bovianum. Instruits de tous ces détails, les consuls combinent leur plan. L'un d'eux dut conduire son armée dans la Campanie. Fulvius, à qui échut le commandement de cette expédition, entre de nuit dans les murs de Bénévent. Ainsi à proximité de l'ennemi, il apprend qu'Hannon, avec une partie de son armée, est allé chercher du blé, que le questeur carthaginois en a distribué aux Campaniens ; que deux mille chariots sont arrivés, et avec ces chariots une foule en désordre et sans armes ; que tout se fait au milieu du tumulte et de la confusion et qu'il n'y a plus apparence de camp ni de discipline militaire dans ce mélange de soldats et des paysans du lieu.

Sur ces renseignements, le consul avertit les soldats de préparer pour la nuit suivante leurs enseignes seulement et leurs armes, et qu'on ferait l'attaque du camp carthaginois. Ils partent à la quatrième veille, laissant tous leurs bagages à Bénévent ; et s'étant présentés aux ennemis un peu avant le jour, ils répandent parmi eux une si grande terreur que si le camp avait été en plaine, nul doute qu'il n'eût été enlevé à la première attaque. Mais il fut protégé par sa position élevée et par ses fortifications qu'on ne pouvait aborder d'aucun côté que par un escarpement rapide et difficile. Au point du jour, un combat sérieux s'engagea. Les Carthaginois défendirent leurs retranchements, et même, comme la position leur était favorable, ils culbutèrent les Romains qui montaient péniblement jusqu'à eux.

## Prise du camp carthaginois

### 14

Cependant leur courage obstiné vint à bout de tous les obstacles, et sur plusieurs points à la fois on parvint jusqu'au retranchement et aux fossés ; mais il y eut beaucoup d'hommes blessés et tués. Le consul convoque les tribuns des soldats, il leur déclare qu'il faut renoncer à une entreprise téméraire, qu'il lui semble plus sûr de ramener, ce jour-là, l'armée à Bénévent, et d'aller, le lendemain, se poster près du camp d'Hannon, de sorte qu'il ne puisse y rentrer, ni les Campaniens en sortir ; que pour y réussir plus aisément, il appellerait à lui l'autre consul avec son armée et que tous les deux alors réuniraient leurs opérations sur ce point.

Déjà il avait fait sonner la retraite, lorsque les cris des soldats, pleins de mépris pour un ordre si timide, déconcertèrent tous les projets du général. La cohorte la plus proche de la porte du camp ennemi était composée de Péligniens. Vibius Accaus, qui la commandait, saisit un drapeau et le jette dans les retranchements. Alors, prononçant des imprécations contre lui-même et contre sa cohorte s'ils n'allaient le reprendre, le premier de tous il franchit fossé et palissades, et s'élança dans le camp des Carthaginois.

Déjà les Péligniens y avaient pénétré avec lui et se battaient avec ardeur. Sur un autre point, Valérius Flaccus, tribun des soldats de la troisième légion, reproche aux Romains d'abandonner lâchement à des alliés tout l'honneur de la victoire. Animé par ces reproches, T. Pedanius, premier centurion, arrache l'enseigne à celui qui la portait : "Cette enseigne, s'écrie-t-il, et ce centurion seront tout à l'heure de l'autre côté du retranchement. Que ceux-là me suivent qui voudront empêcher l'ennemi d'en rester le maître." Et aussitôt il s'élança. Les hommes de son peloton d'abord, puis la légion tout entière, se précipitent à sa suite. Déjà le consul, qui avait changé d'avis, en les voyant franchir le retranchement, loin de rappeler les soldats, les pousse et les excite. Il leur montre la position critique et périlleuse où se trouve la plus brave des cohortes des alliés et la plus intrépide de leurs légions.

Tous aussitôt, sans s'inquiéter davantage des difficultés du terrain, malgré les traits qui les accablent de toutes parts, malgré les ennemis qui leur opposent et leurs armes et leurs corps, ils montent, ils se précipitent ; beaucoup sont blessés ; ceux-là mêmes qu'abandonnaient et leurs forces et leur sang tâchaient au moins de tomber dans l'intérieur du retranchement. Aussi le camp fut-il enlevé en un instant, comme s'il eût été en plaine et sans fortifications qui le couvrissent. Quand ils s'y trouvèrent tous pêle-mêle, ce ne fut plus un combat, mais un massacre. Il y eut plus de dix mille ennemis tués. On fit au-delà de sept mille prisonniers, en y comprenant les Campaniens, qui étaient venus chercher le blé et tout l'attirail des chariots et des bêtes de somme. Il s'y trouva aussi un immense butin, qu'Hannon, en ravageant de tous côtés les campagnes, avait fait sur les alliés du peuple romain.

L'armée, après avoir détruit le camp des ennemis, rentra à Bénévent. Là les deux consuls (car Appius Claudius y arriva quelques jours après) vendirent et partagèrent le butin ; des récompenses furent décernées aux braves à qui l'on devait la prise du camp, avant tous les autres au Pélignien Accaus et à T. Pédanius, premier centurion de la troisième légion. Ce fut à Cominium Ocritum qu'Hannon fut informé que son camp avait



été pris ; il en sortit avec quelques fourrageurs qu'il avait par hasard avec lui, et il dirigea sa marche, ou plutôt sa fuite, vers le Bruttium où il fut bientôt de retour.

## Défection de Métaponte et de Thurium

### 15

Les Campaniens, à la nouvelle de la défaite qu'ils viennent d'essuyer, eux et leurs alliés, envoient des députés à Hannibal pour l'informer que les deux consuls sont à Bénévent, à une journée de marche de Capoue ; qu'ainsi la guerre est presque à leurs portes et devant leurs murailles. Que s'il ne vient en toute hâte à leur secours, Capoue tombera au pouvoir des Romains en moins de temps qu'Arpi. Ni Tarente elle-même, ni à plus forte raison la citadelle de Tarente, ne devait être d'un assez grand prix à ses yeux pour livrer au peuple romain Capoue, qu'il aimait à appeler une seconde Carthage, sans appui et sans défense. Hannibal promit de veiller à la sûreté des Campaniens, et pour l'instant il envoya avec leurs députés deux mille hommes de cavalerie, qui devaient les aider à empêcher le dégât de leur territoire.

Les Romains, bien qu'occupés ailleurs, n'oubliaient pas la citadelle de Tarente et la garnison qui y était assiégée. Le lieutenant C. Servilius, envoyé par le préteur P. Cornélius, d'après un ordre du sénat, pour acheter des blés en Étrurie, pénétra, malgré la vigilance des ennemis, dans le port de Tarente avec quelques vaisseaux chargés. Avant l'arrivée de Servilius les Romains assiégés n'avaient presque plus d'espoir ; les ennemis, dans de fréquentes conférences, les engageaient à se rendre ; maintenant c'étaient eux, à leur tour, qui pressaient les Tarentins de rentrer dans leur parti. La garnison était assez forte, depuis que, pour défendre la citadelle de Tarente, on y avait fait passer les troupes qui étaient à Métaponte.

Mais aussi les Métapontains, délivrés de la crainte qui les retenait, s'étaient donnés à Hannibal. Ceux de Thurium, ville située sur la même côte, imitèrent cet exemple ; entraînés non seulement par la défection des habitants de Tarente et de Métaponte, originaires, comme eux, de l'Achaïe, et auxquels ils étaient unis par des liens de famille, mais surtout par la haine que leur avait inspirée contre les Romains le massacre récent des otages. Les amis, les parents de ces malheureux avaient envoyé à Hannon et à Magon, qui étaient tout près de là, dans le Bruttium, des lettres et des députations pour leur dire que s'ils amenaient leur armée sous les murs de la ville, ils la leur livreraient.

C'était M. Atinius qui commandait à Thurium avec une faible garnison. Les conjurés pensaient qu'il se laisserait aisément entraîner à combattre sans trop de réflexion ; car il était plein de confiance, non pas dans ses soldats, fort peu nombreux, mais dans la jeunesse de Thurium. Ce n'était pas sans raison qu'il l'avait divisée par centuries et armée, pour s'en servir au besoin. Les deux généraux carthaginois se partagèrent les troupes et entrèrent sur le territoire de Thurium. Hannon, avec l'infanterie, s'avance, enseignes déployées, contre la ville. Magon, avec la cavalerie, s'arrête, couvert par des collines fort propres à cacher une embuscade.

Les éclaireurs d'Atinius n'avaient vu que l'infanterie ; aussitôt il fait sortir ses troupes dans la plaine, ignorant également et la trahison des habitants et l'embuscade des ennemis. Le combat s'engagea mollement entre l'infanterie des deux partis. Il n'y avait que quelques Romains au premier rang, et les Thuriniens attendaient l'événement sans y prendre une part bien active ; les Carthaginois reculaient à dessein pour attirer l'ennemi qui était sans défiance jusque derrière la colline occupée par leur cavalerie. Une fois le

combat amené sur ce terrain, les cavaliers s'élancent en poussant de grands cris, tombent sur la foule des Thuriniens qui, gardant à peine leurs rangs et peu fidèles au parti pour lequel ils combattent, sont aussitôt mis en fuite.

Les Romains, quoique entourés, quoique pressés, d'un côté par l'infanterie, et de l'autre par la cavalerie, prolongent néanmoins le combat. Mais ils finirent, eux aussi, par tourner le dos et s'enfuirent vers la ville. Là les conjurés réunis ouvrent les portes, reçoivent la foule des leurs, puis voyant les Romains en déroute se précipiter vers la ville, ils s'écrient que le Carthaginois est derrière eux, et que les ennemis vont entrer pêle-mêle avec les Romains, si l'on ne se hâte de fermer les portes. Les Romains, ainsi abandonnés, sont livrés aux coups des ennemis. Atinius cependant fut reçu dans les murs avec un petit nombre des siens. Pendant quelque temps la division régna dans la ville ; les uns voulaient qu'on se défendît, les autres qu'on cédât à la fortune et qu'on livrât Thurium aux vainqueurs. Du reste, alors comme toujours, la fortune et le crime l'emportèrent. On conduisit Atinius au rivage, et, après l'avoir fait embarquer avec sa troupe, moins par égard pour les Romains que par reconnaissance de la douceur et de l'équité de son gouvernement, on ouvre la ville aux Carthaginois.

Les consuls font passer leurs légions de Bénévent dans la Campanie, avec l'intention de détruire les blés déjà en herbe et d'assiéger Capoue. Ils se flattaient d'illustrer leur consulat par la destruction d'une ville si puissante, en même temps qu'ils feraient cesser tout ce qu'il y avait d'humiliation pour la république à laisser depuis trois ans la défection triompher impunie, pour ainsi dire aux portes de Rome. Toutefois, Bénévent ne devait pas rester sans garnison, et, en cas d'attaque imprévue, ils voulaient avoir de la cavalerie à opposer à Hannibal, si, comme ils en étaient assurés, il venait au secours de ses alliés de Capoue. Ils envoyèrent à T. Gracchus l'ordre de se rendre à Bénévent avec la cavalerie et l'infanterie légère qu'il avait en Lucanie, et pour conserver ses positions, de mettre un de ses lieutenants à la tête des légions qu'il laissait en quartiers d'hiver.

## La mort de Tibérius Gracchus

### 16

Gracchus, avant de quitter la Lucanie, fit un sacrifice qui fut pour lui d'un triste présage : à la fin de la cérémonie, deux serpents, sortis d'une demeure souterraine, rongèrent le foie des victimes, disparurent sitôt qu'on les eut aperçus, et devinrent tout à coup invisibles. D'après le conseil des haruspices, le sacrifice fut recommencé ; mais, malgré le soin avec lequel on mit à part les entrailles, les reptiles revinrent, dit-on, à deux reprises, goûtèrent le foie et s'éloignèrent sains et saufs sans qu'on eût pu les atteindre. Les haruspices déclarèrent que ce prodige regardait le général, et cherchèrent à le prémunir contre les trames de quelques faux amis ; mais aucune précaution ne put détourner le coup fatal qui le menaçait.

Un certain Flavus, lorsqu'une partie de la Lucanie embrassa la cause d'Hannibal, s'était mis à la tête de ceux des Lucaniens qui tenaient pour les Romains ; et il exerçait, cette année, les fonctions de préteur, que son parti lui avait confiées. Cet homme, changeant tout à coup d'intention et voulant se mettre en faveur auprès du général carthaginois, crut que ce ne serait pas assez de passer lui-même à l'ennemi et d'entraîner les Lucaniens dans sa défection, s'il ne scellait ses engagements avec lui de la vie et du sang du général, de l'hôte qu'il devait trahir.

Il alla secrètement s'aboucher avec Magon, qui commandait dans le Bruttium, et il reçut de lui l'assurance que, s'il livrait le général romain, les Lucaniens, devenus les alliés de Carthage, conserveraient leur liberté et leurs lois. Il le conduisit à l'endroit où il se proposait d'amener Gracchus avec une faible escorte, et l'engagea à s'y tenir embusqué, à la tête d'un corps considérable d'infanterie et de cavalerie. Le lieu est bien déterminé, on en reconnaît avec soin toutes les avenues, et le jour est pris pour l'exécution du projet.

Flavus se rend ensuite auprès du général romain. Il a, dit-il, formé une grande entreprise ; mais, pour la mener à fin, il a besoin du concours de Gracchus lui-même. Il est parvenu à persuader aux préteurs de tous les peuples qui, dans cette révolution générale de l'Italie, s'étaient donnés à Carthage, de revenir à l'alliance de Rome ; il leur a représenté l'empire romain, que le désastre de Cannes avait fait pencher vers sa ruine, se relevant et se consolidant de jour en jour, tandis que les forces d'Hannibal s'épuisent et sont presque anéanties. Leur faute, déjà ancienne, ne trouverait pas les Romains implacables, jamais nation n'ayant été plus clémente et plus prompte à faire grâce : car que de fois n'avait-elle pas pardonné à la révolte de leurs ancêtres ! Telles, disait-il, avaient été ses paroles. Mais les préteurs désiraient les entendre de la bouche même de Gracchus et presser sa main, afin de porter à leurs concitoyens ce gage d'amitié. Il leur avait donc assigné un rendez-vous dans un lieu écarté, à proximité du camp romain. Là on pourrait, eu peu de mots, conclure une négociation qui rendrait la Lucanie entière à l'amitié, à l'alliance de Rome.

Gracchus, sans soupçonner de la fraude dans ce langage et dans ce projet, séduit par la vraisemblance du récit, part du camp avec ses licteurs et un escadron de cavalerie, et, guidé par son hôte, il va donner dans le piège. Aussitôt les ennemis sortent de leur embuscade et, pour ne laisser aucun doute sur la trahison, Flavus se joint à eux ; une grêle de traits tombent sur Gracchus et sur ses cavaliers. Le général met pied à terre, ordonne aux siens d'en faire autant, et les exhorte à honorer par leur courage le seul parti que leur

laisse la fortune. À une poignée de soldats enveloppés par une foule d'ennemis dans un vallon que dominant des bois et des montagnes, que reste-t-il, sinon à mourir ? Mais devaient-ils tendre la gorge comme de vils troupeaux et se laisser massacrer sans vengeance ; ou, de victimes attendant la mort, devenus des assaillants transportés d'une juste colère, se jeter sur leurs ennemis avec l'audace du désespoir, et, tout couverts de leur sang, expirer sur des monceaux d'armes et de cadavres ? Qu'ils dirigent tous leurs épées contre le traître, le transfuge lucanien ; celui qui enverra avant lui cette victime aux enfers se fera une grande gloire et trouvera à se consoler noblement de sa mort.

En disant ces paroles, il enveloppe son bras gauche de son manteau (car ils n'avaient pas même pris leurs boucliers), et il charge l'ennemi. On livre un combat plus opiniâtre que l'on n'eût pu l'attendre d'un si petit nombre. Les Romains, à découvert et enfermés dans le creux d'un vallon, sont accablés des traits qu'on leur lance d'un lieu plus élevé.

Gracchus reste presque seul, et les Carthaginois s'efforcent de le prendre vivant. Mais, ayant aperçu au milieu des ennemis son hôte lucanien, il s'élance avec tant de fureur pour le joindre qu'on n'eût pu l'épargner qu'au prix de la vie d'un grand nombre de soldats. Dès qu'il eut perdu la vie, Magon l'envoya à Hannibal, et le fit exposer, avec les faisceaux qu'on avait pris, devant la tente du général carthaginois. Telle est la tradition la plus exacte. Gracchus périt en Lucanie, dans un endroit nommé "les Vieux-Champs".

## À propos de la mort de Gracchus

17

Il est des historiens qui prétendent que l'événement se passa sur le territoire de Bénévent. Gracchus aurait quitté le camp pour se baigner dans les eaux du Calor, accompagné seulement de ses licteurs et de trois esclaves ; là, surpris nu et sans armes par les ennemis cachés derrière les saules du rivage, après s'être défendu avec les pierres que roule le fleuve, il serait tombé massacré. D'autres rapportent que, sur l'avis des haruspices, s'étant éloigné à cinquante pas de son camp, pour expier, dans un lieu pur, les prodiges que j'ai précédemment rapportés, il fut enveloppé par deux escadrons de cavalerie numide placés en embuscade. Tant on est peu d'accord sur le genre de mort d'un homme si recommandable et si célèbre, et sur le lieu de cet événement.

Même diversité d'opinions sur ses funérailles. Les uns disent qu'il fut inhumé par ses soldats dans le camp même des Romains ; les autres, et c'est le récit le plus accrédité, racontent qu'Hannibal lui fit élever un bûcher à l'entrée de son camp ; que l'armée défila sous les armes ; que les Espagnols exécutèrent leurs danses nationales ; que chaque peuple dont se composait l'armée carthaginoise fit les évolutions et les exercices propres à son pays, et qu'Hannibal lui-même honora cette cérémonie de toute la pompe et de tous les éloges possibles. Tel est le récit des auteurs qui placent l'événement en Lucanie. Si l'on en croit ceux qui font tuer Gracchus sur les rives du Calor, sa tête seule tomba au pouvoir des ennemis. Hannibal, l'ayant reçue, l'aurait fait porter par Carthalon dans le camp romain, et remettre au questeur Cn. Cornélius : celui-ci aurait célébré dans le camp les funérailles de son général, en présence des habitants de Bénévent assistant avec l'armée à cette cérémonie.

## Combat singulier opposant Crispinus à Badius

### 18

Les consuls, qui étaient entrés sur le territoire de Capoue, y portaient de tous côtés le ravage, lorsqu'une sortie des habitants et de Magon, à la tête de sa cavalerie, les frappa d'une telle épouvante qu'ils rappelèrent sous les drapeaux leurs soldats épars, et que, mis en déroute avant d'avoir pu se former en bataille, ils perdirent plus de quinze cents hommes. Ce succès ne fit qu'ajouter à l'orgueil de cette nation naturellement présomptueuse ; elle ne cessait de harceler les Romains ; mais le résultat d'une action trop légèrement hasardée avait rendu les consuls plus circonspects. Un événement de peu d'importance releva le courage des uns, et abattit l'audace des autres ; car à la guerre les plus petits incidents ont souvent les plus grandes conséquences.

T. Quinctius Crispinus avait pour hôte et pour ami un Campanien nommé Badius. Ce qui avait rendu leur liaison plus étroite, c'est qu'avant la défection de Capoue, Badius, malade à Rome, avait reçu dans la maison de Quinctius les soins les plus généreux et les plus obligeants. En ce moment, Badius parut aux postes avancés et fit appeler Crispinus. Celui-ci, qui s'attendait à une entrevue amicale et affectueuse, et avait conservé, malgré la rupture publique des deux peuples, le souvenir d'une liaison particulière, s'éloigna des siens.

Lorsqu'ils furent en présence : "Crispinus, lui dit le Campanien, je te défie au combat, montons à cheval, et, écartant tout le monde, voyons qui de nous deux est le meilleur guerrier." Crispinus lui répondit qu'ils ne manquaient ni l'un ni l'autre d'ennemis contre lesquels ils pourraient déployer leur courage ; que pour lui, quand même il le rencontrerait dans la mêlée, il se détournerait afin de ne pas souiller sa main du meurtre d'un hôte. Puis, reprenant son chemin, il se retira. Mais le Campanien, devenu plus insolent, prononça les mots de timide et de lâche, et accabla ce brave guerrier des outrages qu'il méritait lui-même. C'était, disait-il, un ennemi par trop hospitalier, qui feignait d'épargner un hôte, parce qu'il savait bien ne pouvoir lui tenir tête. Si la rupture des traités entre les deux nations ne lui paraissait pas suffisante pour rompre les liaisons particulières, Badius de Capoue faisait savoir à T. Quinctius Crispinus de Rome qu'il renonçait hautement à toute relation d'hospitalité, en présence des deux armées qui l'entendaient. Ennemi, il abjurait tout commerce, toute alliance avec un ennemi qui venait assiéger sa patrie, les dieux de sa nation et les siens. S'il était homme de cœur, il devait s'avancer au combat.

Crispinus hésita longtemps ; mais cédant enfin aux instances de ses compagnons d'armes, qui le pressaient de ne pas laisser impunies les insultes du Campanien, il ne prit que le temps de demander à ses chefs la permission de combattre hors des rangs l'ennemi qui l'avait provoqué, l'obtint, saisit ses armes, monta à cheval, défia nommément Badius, et l'appela au combat. Le Campanien ne se fit point attendre : tous deux piquèrent leurs chevaux et se chargèrent vigoureusement. Crispinus perça de sa lance l'épaule gauche de Badius, au-dessus du bouclier ; et, le voyant tomber après cette blessure, il se précipita de son cheval pour achever à pied son ennemi terrassé. Mais Badius, avant d'être atteint, laissa sa monture et son bouclier et se réfugia dans les rangs de ses compatriotes. Crispinus s'empara du cheval et des armes ; fier de ce trophée, il brandit sa lance ensanglantée, et, au milieu des applaudissements et des félicitations de ses compagnons

d'armes, il fut conduit devant les consuls, qui le comblèrent d'éloges pompeux et de présents.



## L'équipée de Centénus Paenula

### 19

Hannibal, quittant le territoire de Bénévent, vint camper près de Capoue ; et, dès le troisième jour de son arrivée, il rangea ses troupes en bataille, ne doutant pas que si les Campaniens, en son absence, avaient eu l'avantage peu de jours auparavant, à plus forte raison les Romains ne soutiendraient-ils pas le choc d'Hannibal et de son armée tant de fois victorieuse. En effet, dès qu'on en vint aux mains, l'infanterie romaine, pressée par les cavaliers ennemis qui l'accablaient de traits, commençait à plier. À un signal donné, les cavaliers se précipitèrent sur l'ennemi. Déjà ce n'était plus qu'un engagement de cavalerie, lorsqu'on aperçut de loin l'armée de Sempronius, dont le questeur Cn. Cornélius avait pris le commandement, ce qui fit craindre aux deux partis l'arrivée d'un ennemi nouveau. On sonna, comme de concert, la retraite des deux côtés, et les armées rentrèrent dans leur camp, après un avantage à peu près égal ; cependant la perte fut plus grande du côté des Romains, maltraités dans la première charge de cavalerie.

Les consuls, pour éloigner Hannibal de Capoue, partirent, la nuit suivante, chacun de son côté, Fulvius pour le territoire de Cumes, Claudius pour celui des Lucaniens. Le lendemain, Hannibal, informé que les Romains avaient évacué leur camp, et que chaque consul avait pris une route différente, ne sut d'abord lequel poursuivre ; mais il se décida à marcher sur les traces d'Appius. Ce dernier, après l'avoir, à volonté, promené de détours en détours, fit une contre-marche et revint sur Capoue.

Hannibal trouva dans ces lieux une autre occasion de remporter une victoire. M. Centénus, surnommé Pénula, était l'un des centurions les plus remarquables de la première ligne, par sa haute stature et sa bravoure. Après son temps de service, il s'était fait présenter au sénat par le préteur P. Cornélius Sulla, et avait demandé le commandement d'un corps de cinq mille hommes. "Connaissant et l'ennemi et les lieux, il ne tarderait pas à se signaler ; et toutes les ruses auxquelles avaient été pris nos généraux et nos armées, il les ferait tourner contre leur auteur." La promesse était téméraire ; la crédulité ne le fut pas moins, comme si ce qui fait un soldat faisait aussi un général.

Au lieu de cinq mille hommes on lui en avait donné huit mille, moitié Romains, moitié alliés ; il ramassa sur sa route un grand nombre de volontaires, et son armée était presque doublée lorsqu'il arriva en Lucanie, où Hannibal s'était arrêté, après avoir inutilement poursuivi Claudius. La partie n'était pas égale entre un chef tel qu'Hannibal et un centurion ; entre de vieux soldats toujours victorieux et de nouvelles recrues levées à la hâte et à peine armées.

Dès que les deux armées furent en présence, chacune, sans refuser le combat, prit ses dispositions. L'action, malgré l'inégalité des forces, dura plus de deux heures, et l'ardeur des Romains se soutint tant qu'ils virent leur chef à leur tête ; mais celui-ci, pour soutenir son ancienne renommée et éviter le déshonneur qui l'attendait s'il survivait à une défaite qu'avait entraînée sa témérité, succomba sous les traits de l'ennemi qu'il avait bravés. Les Romains furent aussitôt mis en déroute ; et comme Hannibal leur avait coupé la retraite, en faisant occuper tous les passages par sa cavalerie, à peine, d'une si grande multitude, échappa-t-il un millier de soldats ; le reste périt çà et là et diversement.

## Départ d'Hannibal pour l'Apulie

### 20

Les consuls recommencèrent le siège de Capoue avec une vigueur extrême ; partout on transportait, on préparait ce qui était nécessaire pour cette entreprise. Des magasins de blé furent établis à Casilinum ; on éleva un fort à l'embouchure du Vulturne, à l'endroit où est aujourd'hui la ville ; on mit une garnison dans celui que Fabius Maximus avait déjà construit, afin d'être maître de la mer voisine et du fleuve. On transporta d'Ostie dans ces deux forts maritimes les blés qu'on venait de tirer de la Sardaigne, et ceux que le préteur M. Junius avait fait acheter dans l'Étrurie, afin d'assurer des vivres à l'armée pendant l'hiver. Pour ajouter à l'échec reçu en Lucanie, les volontaires qui, du vivant de Gracchus, avaient servi si fidèlement, abandonnèrent leurs drapeaux, comme si la mort de leur général les eût dégagés de leurs serments.

Hannibal ne voulait ni négliger Capoue, ni abandonner ses alliés dans un si grand péril ; mais encouragé par l'avantage qu'il avait dû à la témérité d'un commandant romain, il épiait l'occasion d'accabler un autre général et son armée. Les députés de l'Apulie lui annonçaient que le préteur Cn. Fulvius, occupé à reprendre des villes qui avaient embrassé le parti d'Hannibal, avait montré d'abord beaucoup de circonspection ; mais bientôt des succès éclatants et l'abondance du butin lui avaient inspiré, ainsi qu'à ses soldats, tant de licence et de sécurité qu'ils n'observaient plus aucune discipline. Dans plus d'une circonstance, et surtout par une épreuve encore récente, Hannibal avait appris ce qu'était une armée sous un chef inhabile ; il se dirigea vers l'Apulie.

## L'armée d'Hannibal contre les légions du préteur Fulvius

### 21

Les légions romaines et le préteur Fulvius étaient près d'Herdonée ; à la nouvelle de l'approche des Carthaginois, peu s'en fallut que ses soldats, sans attendre l'ordre du général, arrachant les enseignes, ne sortissent en bataille ; le seul motif qui les retint fut la ferme persuasion qu'ils pourraient en venir aux mains quand ils le voudraient. La nuit suivante, Hannibal, informé du tumulte qui avait eu lieu dans le camp et des cris séditieux par lesquels les Romains avaient demandé à leur général le signal du combat, s'empresse de saisir l'occasion d'un succès qui n'était pas douteux ; il place trois mille hommes armés à la légère dans les métairies, les buissons et les bois d'alentour, avec ordre de sortir de leur embuscade au premier signal, et il charge Magon d'occuper, avec environ deux mille chevaux, tous les chemins par où il prévoyait que pourraient fuir les ennemis.

Ces dispositions faites pendant la nuit, il sort au point du jour, et range ses troupes en bataille. Fulvius ne tarde pas à paraître, moins dans l'espoir de vaincre, qu'entraîné par l'aveugle impétuosité de ses soldats. La même précipitation qui les avait fait marcher au combat se fit remarquer dans leur ordre de bataille ; chacun, à sa fantaisie, courait ou s'arrêtait au hasard à des postes qu'il abandonnait bientôt par peur ou par caprice. La première légion et un corps égal d'alliés se formèrent d'abord sur une ligne qui présentait un front très étendu ; en vain les tribuns s'écrièrent qu'il n'y avait au centre ni force, ni appui, et que l'ennemi, partout où il attaquerait l'armée, l'enfoncerait sans peine. Les avis les plus sages, loin de faire impression sur les esprits, n'étaient pas même écoutés.

Dans l'armée d'Hannibal tout était bien différent, le général, les troupes et l'ordre dans lequel elles s'avançaient. Les Romains ne purent donc soutenir ni les cris, ni le premier choc des Carthaginois. Leur chef, aussi inhabile et aussi téméraire que Centénius, mais loin d'avoir son courage, voyant la victoire se déclarer pour l'ennemi, et les siens fuir en désordre, se jeta sur un cheval et prit la fuite avec deux cents cavaliers environ. Quant au reste de l'armée, dont le front était enfoncé, et qui se trouvait enveloppé par derrière et sur les ailes, on en fit un tel carnage que, de dix-huit mille hommes, il s'en échappa à peine deux mille : les ennemis restèrent maîtres du camp.

## Le siège de Capoue (automne 212)

### 22

La nouvelle de ces défaites, survenues coup sur coup, répandit dans Rome le deuil et l'épouvante. Cependant les succès des consuls, dont les opérations étaient bien plus importantes, rendaient moins vif le sentiment de ces malheurs. On députa vers les consuls C. Letorius et M. Metilius, pour les engager à recueillir les débris des deux armées, et à faire en sorte que la crainte et le désespoir ne poussent point les fuyards à se rendre à l'ennemi, comme cela était arrivé après la défaite de Cannes ; les consuls devaient aussi rechercher les déserteurs de l'armée des volontaires. La même mission fut donnée à P. Cornelius, chargé en outre de faire de nouvelles levées. Il fit publier, dans les places et dans les marchés, l'ordre d'aller à la recherche des volontaires et de les ramener sous les drapeaux. Toutes ces mesures furent prises avec la plus scrupuleuse exactitude.

Le consul Ap. Claudius envoya D. Junius à l'embouchure du Vulturne, et M. Aurelius Cotta à Pouzzoles, avec ordre de faire passer aussitôt dans le camp tout le blé que les vaisseaux apporteraient de l'Étrurie ou de la Sardaigne. Il retourna lui-même vers Capoue, et trouva, à Casilinum, son collègue Q. Fulvius, occupé des transports et des constructions nécessaires pour le siège. Alors tous deux investirent la place, et rappelèrent le préteur Claudius Néron, qui occupait, à Suessula, l'ancien camp de Marcellus. Néron laissa cette position sous la garde d'un corps peu considérable et se dirigea vers Capoue avec tout le reste de ses troupes. Ainsi les tentes de trois généraux s'élevèrent sous les murs de Capoue ; et trois armées l'attaquèrent, chacune de son côté. On commence par l'entourer d'un fossé et d'un retranchement ; on construit des forts à peu de distance les uns des autres ; et les différentes sorties, tentées sur plusieurs points à la fois par les habitants, dans le but d'empêcher les travaux, sont repoussées avec tant de succès qu'enfin ils se tiennent dans l'enceinte de leurs remparts.

Avant que les ouvrages fussent poussés loin, ils avaient envoyé une députation à Hannibal, pour se plaindre de son abandon qui allait livrer Capoue aux Romains, et pour le conjurer de venir au secours de ses alliés, à la fois pressés par un siège et enfermés dans une circonvallation. Les consuls reçurent du préteur P. Cornélius une lettre qui les invitait, et avant l'investissement de la place, à permettre à ceux des Campaniens qui le voudraient de sortir de Capoue, avec ce qui pouvait leur appartenir ; à promettre la liberté et la jouissance de leurs biens à ceux qui auraient quitté la ville avant les ides de mars, et à déclarer que quiconque, après ce terme, tenterait de sortir ou resterait dans la ville, serait traité en ennemi. Cette proclamation, notifiée aux Campaniens, fut repoussée avec mépris ; on se porta même à des insultes et à des menaces.

Hannibal avait marché d'Herdonée sur Tarente, dans l'espoir de s'emparer de la citadelle par force ou par ruse. N'ayant pas réussi, il tourna vers Brindes, où il se flattait d'entrer par trahison ; mais son temps n'y fut pas mieux employé. Ce fut là que les députés campaniens vinrent le trouver pour lui adresser leurs plaintes et leurs prières. Hannibal leur répondit avec une superbe assurance que déjà il avait fait lever le siège de leur ville, et que cette fois les consuls n'oseraient pas attendre son arrivée. Congédiés avec cette espérance, les députés purent à peine rentrer dans Capoue, déjà fermée par un double fossé et une double palissade.

## 2. La prise de Syracuse

### Conjuration des bannis syracusains (printemps 212)

#### 23

Pendant que les Romains pressaient le plus vivement le siège de Capoue, celui de Syracuse fut terminé par la constance et le courage du général et de l'armée, que seconda la trahison de quelques habitants.

En effet, au commencement du printemps, Marcellus avait hésité s'il tournerait ses armes contre Agrigente où commandaient Himilcon et Hippocrate, ou s'il continuerait le siège de Syracuse. Il voyait bien que cette ville était imprenable par la force, à cause de sa situation sur terre et sur mer, et par la famine, parce qu'elle tirait presque sans obstacle ses convois de Carthage. Cependant, pour ne rien négliger, il s'adressa, parmi les transfuges syracusains qui étaient dans son camp, aux personnages du plus haut rang, que leur éloignement pour les idées nouvelles avait fait bannir de leur patrie au moment de la défection ; il les engagea à sonder les dispositions de leurs partisans et à leur promettre, s'ils lui livraient Syracuse, la conservation de leur liberté et de leurs lois.

Il n'était pas facile d'avoir des conférences, parce que le grand nombre des suspects tenait tous les yeux ouverts, toute l'attention fixée sur eux, et que l'on était en garde contre toute tentative de cette nature. Un esclave des exilés parvint à s'introduire dans la ville comme transfuge, s'aboucha avec quelques partisans des Romains, et entama ainsi la négociation. Ensuite, plusieurs d'entre ces derniers, cachés sous des filets, dans des barques de pêcheurs, se rendirent au camp et eurent des entretiens avec les transfuges ; d'autres les imitèrent, puis d'autres encore ; enfin ils se trouvèrent au nombre de quatre-vingts. Déjà toutes les mesures étaient prises pour la trahison, lorsque le projet fut révélé à Épicyle par un certain Attalus, de dépit de n'avoir pas été mis dans le secret. On les fit tous expirer dans d'horribles tortures.

Une nouvelle espérance succéda bientôt à celle qui venait de s'évanouir. Un Lacédémonien, nommé Damippus, député par Syracuse au roi Philippe, avait été pris par la flotte romaine. Épicyle mettait un grand intérêt à le racheter ; Marcellus ne s'y refusa point ; la politique des Romains étant dès lors de rechercher l'amitié des Étoliens, alliés de Lacédémone. On choisit, pour traiter de ce rachat, un lieu qui, à mi-chemin de la ville et du camp, était, de part et d'autre, le plus favorable : c'était le port de Trogile, auprès d'une tour appelée Géléagre. Dans une de ces fréquentes entrevues, un Romain, ayant observé le mur de près, compta les pierres, mesura de l'œil l'élévation de chacune d'elles, et au moyen d'un calcul qui lui donna la hauteur totale, il reconnut qu'en cet endroit la muraille était moins élevée que les assiégeants et lui-même ne l'avaient pensé, et qu'on pouvait en atteindre le sommet avec des échelles de médiocre grandeur. Il fit part de ses observations à Marcellus, qui ne crut pas devoir négliger cet avis ; mais comme il n'était pas possible d'arriver à cet endroit des remparts, que sa faiblesse même faisait garder avec plus de soin, on attendait une occasion favorable.

Elle fut offerte par un transfuge qui vint annoncer que Syracuse allait, pendant trois jours, célébrer la fête de Diane, et qu'à défaut des autres provisions qui manquent dans un siège, le vin ne serait pas épargné dans les festins, Épicyle en ayant fait distribuer à toute

la ville, et les grands à chaque tribu.

À cette nouvelle, Marcellus tient conseil avec un petit nombre de tribuns, fait choix avec eux des centurions et des soldats les plus capables d'exécuter une entreprise si hardie, se munit secrètement d'échelles, et ordonne au reste de l'armée de prendre de bonne heure la nourriture et le repos nécessaires, afin d'être prêts à marcher la nuit pour une expédition. Lorsqu'il juge que l'intempérance de la journée a plongé les assiégés dans le premier sommeil, sur un signal, il commande aux soldats d'un même manipule de porter des échelles, et conduit environ mille hommes à la file et en silence jusqu'à l'endroit indiqué. Les premiers gagnent sans tumulte et sans bruit le sommet de la muraille, et sont imités par les autres ; car l'audace des premiers inspire du courage aux moins résolus.

## L'entrée des Romains dans Syracuse

### 24

Déjà les mille soldats étaient maîtres d'une partie des remparts. On fit approcher le reste des troupes, et, à l'aide d'un plus grand nombre d'échelles, elles escaladèrent le mur. Le signal leur était donné de l'Hexapyle, où les premiers assaillants étaient parvenus au milieu d'une profonde solitude, la plupart des gardes, après s'être livrés à la débauche sur les tours, étant assoupis par le vin, ou achevant de s'enivrer. Quelques-uns cependant furent surpris et égorgés dans leurs lits. Près de l'Hexapyle était une petite porte que l'on se mit à rompre avec violence.

Et en même temps la trompette donna du haut des murs le signal convenu. Déjà de toutes parts ce n'était plus une surprise, mais une attaque à force ouverte ; car on était arrivé au quartier des Épipoles, où les postes étaient nombreux. Il restait alors à effrayer plutôt qu'à tromper l'ennemi, et on y réussit. En effet, au premier son des trompettes, aux cris des Romains, qui occupaient les murailles et une partie de la ville, les sentinelles crurent que tout était au pouvoir de l'ennemi. Les uns s'enfuirent le long des murs, les autres sautèrent dans les fossés, ou y furent précipités par la foule des fuyards. Toutefois une grande partie des habitants ignoraient leur malheur, parce que tous étaient appesantis par le vin et par le sommeil, et que dans une ville aussi vaste, le désastre d'un quartier ne pouvait être aussitôt connu des autres.

Au point du jour, quand l'Hexapyle fut forcé, l'entrée de Marcellus avec toutes ses troupes réveilla les assiégés, qui coururent aux armes pour secourir, s'il était possible, une ville à moitié prise.

Épicyde sort de l'île appelée Nasos et se porte rapidement à la rencontre des assaillants, qu'il suppose avoir franchi les murs en petit nombre grâce à la négligence des gardes et qu'il espère repousser sans peine. Il reproche aux fuyards qu'il trouve sur son chemin d'augmenter les alarmes, de grossir les objets et d'exagérer le péril ; mais quand il voit le quartier des Épipoles rempli d'ennemis, il se hâte, après avoir fait lancer sur eux quelques traits, de retourner vers l'Achradine, moins dans la crainte de ne pouvoir soutenir les efforts d'ennemis nombreux que dans le but de prévenir à l'intérieur une trahison qui pourrait naître de la circonstance, et lui fermer, au milieu du tumulte, les portes de l'Achradine et de l'île.

Marcellus, entré dans Syracuse, et, d'une hauteur, contemplant à ses pieds cette ville, la plus belle peut-être qui fût alors, versa, dit-on, des larmes, moitié de joie d'avoir mis fin à une si grande entreprise, moitié ému par le souvenir de l'antique gloire de cette cité. Il se rappelait deux flottes athéniennes coulées à fond, deux armées formidables détruites avec deux généraux illustres, tant de guerres hasardeuses soutenues contre Carthage, tant de tyrans et de rois si puissants, et avant tous, Hiéron, dont la mémoire était encore si récente, et qui s'était signalé par son courage, par des succès, surtout par les services qu'il avait rendus au peuple romain. Tout plein de ces souvenirs et de la pensée que tout ce qu'il voyait allait dans une heure devenir la proie des flammes et être réduit en cendres, il voulut, avant d'attaquer l'Achradine, se faire précéder des Syracusains qui, comme on l'a dit, s'étaient réfugiés dans le camp romain, dans l'espoir qu'ils pourraient déterminer, par la persuasion, les ennemis à rendre la ville.

## Pillage de la ville

25

Les portes et les murailles de l'Achradine étaient gardées principalement par les transfuges, qui, dans le cas d'une capitulation, n'avaient aucun espoir de pardon. Ils ne permirent ni d'approcher des remparts, ni d'entamer de conférence. Aussi Marcellus, ayant échoué dans cette tentative, fit tourner les enseignes vers l'Euryale. C'était un fort placé sur une éminence, à l'extrémité de la ville la plus éloignée de la mer, dominant la route qui mène dans la campagne et dans l'intérieur de l'île, et très favorablement situé pour recevoir des convois. Épicyde en avait confié la défense à Philodème d'Argos. Marcellus lui députa Sosis, un des meurtriers du tyran, qui, après un long pourparler sans résultat, revint dire au général que ce commandant avait demandé du temps pour délibérer. Il différait de jour en jour, attendant qu'Hippocrate et Himilcon fissent approcher leur camp et leurs légions ; il ne doutait pas qu'une fois introduits dans la citadelle, il ne leur fût aisé d'exterminer l'armée romaine, enfermée entre des murailles.

Marcellus, voyant l'impossibilité de réduire l'Euryale par composition ou par force, alla camper entre Néapolis et Tycha (deux quartiers de Syracuse aussi grands que des villes), craignant que s'il pénétrait dans des quartiers plus peuplés, il ne lui fût impossible de retenir le soldat avide de butin. Là se rendirent les députés de Néapolis et de Tycha, portant des bandelettes et des rameaux d'olivier, pour le supplier de les préserver du carnage et de l'incendie. Marcellus ayant mis en délibération leur demande moins que leur prière, fit publier, d'après l'avis unanime du conseil, la défense d'exercer aucune violence sur les personnes libres ; que tout le reste serait abandonné à la discrétion du soldat. Il adossa son camp à des maisons qui lui servirent de remparts ; il plaça des postes et des sentinelles aux portes qui ouvraient sur les places publiques, de peur que la dispersion des troupes ne fût entreprendre quelque attaque. Ensuite, à un signal donné, les soldats se répandirent çà et là, brisèrent les portes des maisons, semèrent partout la terreur et le tumulte, épargnant toutefois la vie des habitants : le pillage ne cessa qu'après qu'on eut enlevé toutes les richesses qu'une longue prospérité avait accumulées dans Syracuse. Cependant Philodème, qui n'avait plus aucune espérance de secours, obtint de se rendre en toute sûreté vers Épicyde, évacua le fort et le livra aux Romains.

Tandis que l'attention générale se portait vers la partie de la ville dont la prise causait tout ce tumulte, Bomilcar, profitant, la nuit, d'une tempête qui ne permettait pas à la flotte romaine de rester à l'ancre dans la rade, s'échappa du port de Syracuse avec trente-cinq vaisseaux, en laissa cinquante-cinq à Épicyde et aux Syracusains, cingla vers Carthage, qu'il informa du péril extrême où était Syracuse, et revint, peu de jours après, avec cent navires, ayant reçu, dit-on, d'Épicyde des sommes considérables tirées par celui-ci du trésor d'Hiéron.



## L'épidémie (automne 212)

### 26

Marcellus, maître du fort Euryale, y mit garnison et n'eut plus à craindre qu'une troupe nombreuse introduite dans la citadelle ne surprît ses soldats par derrière, et ne les attaquât dans une enceinte de murs, qui ne leur permettait pas de se développer. Ensuite il investit l'Achradine au moyen de trois camps favorablement placés, espérant réduire les assiégés par une disette absolue. Pendant quelques jours on se tint en repos de part et d'autre ; mais l'arrivée d'Hippocrate et d'Himilcon fit que les Romains furent brusquement assaillis de tous côtés. Hippocrate était venu camper près du grand port ; et de là, donnant le signal à la garnison qui occupait l'Achradine, il attaqua l'ancien camp des Romains, où commandait Crispinus, tandis qu'Épicyde faisait une sortie contre les postes avancés de Marcellus ; la flotte carthaginoise s'approchait aussi du rivage, entre la ville et le camp romain, pour mettre Marcellus dans l'impossibilité d'envoyer du secours à Crispinus. Cependant l'alarme donnée par les ennemis fut plus vive que le combat ; Crispinus ne repoussa pas seulement l'attaque d'Hippocrate, il le mit en fuite et le poursuivit. Quant à Marcellus, il refoula Épicyde dans la ville, et il parut être désormais à l'abri d'une excursion soudaine.

Aux maux de la guerre vint se joindre une maladie contagieuse qui, frappant les deux partis, les obligea de suspendre les hostilités. Les chaleurs excessives de l'automne et l'insalubrité du pays avaient, dans les deux camps, mais beaucoup plus encore au-dehors qu'au-dedans de la ville, causé une épidémie presque générale. D'abord l'intempérie de l'automne et le mauvais air amenèrent des maladies mortelles ; bientôt les soins mêmes donnés aux malades et leur contact propagèrent la contagion : il fallait ou les laisser périr sans secours et sans consolation, ou respirer, en veillant près d'eux, des vapeurs pestilentielles. On n'avait chaque jour sous les yeux que la mort et des funérailles, on n'entendait le jour et la nuit que des gémissements. Enfin l'habitude du mal y avait rendu tellement insensible, que non seulement on ne payait plus aux morts un juste tribut de larmes et de douleur, mais qu'on négligea même de les enlever et de les ensevelir. La terre était jonchée de cadavres gisant sous les yeux de ceux qui attendaient le même sort ; la crainte, l'odeur fétide des morts et des mourants hâtaient la fin des malades et infectaient ceux qui ne l'étaient pas. Quelques-uns, aimant mieux mourir par le fer, allaient seuls attaquer les postes ennemis.

Toutefois, la peste fit plus de ravages dans le camp des Carthaginois que dans celui des Romains, qu'un long siège avait acclimatés. Les Siciliens qui servaient dans l'armée ennemie, voyant que cette contagion provenait de l'insalubrité des lieux, se hâtèrent de regagner leurs villes, assez voisines de Syracuse ; mais les Carthaginois, qui n'avaient point d'autre asile, périrent tous jusqu'au dernier, avec leurs chefs Hippocrate et Himilcon. Le fléau redoublant de fureur, Marcellus fit passer ses soldats dans la ville, où le couvert et l'ombre donnèrent quelque soulagement à leurs corps débiles. Cependant ce mal enleva beaucoup de monde dans l'armée romaine.

## Organisation de la résistance en Sicile

27

L'armée de terre des Carthaginois ainsi détruite, ceux des Siciliens qui avaient été soldats d'Hippocrate se retirèrent dans deux villes peu considérables, mais assez fortes par leur situation et par leurs retranchements, dont l'une est à trois, l'autre à quinze milles de Syracuse. Là, ils firent passer les vivres et les secours qu'ils tiraient de leur pays.

Cependant Bomilcar, parti de nouveau pour Carthage avec sa flotte, y présenta la position des alliés de façon à faire espérer qu'on pourrait leur porter un secours efficace, et même prendre les Romains dans la ville qu'ils semblaient avoir prise. Il détermina les Carthaginois à renvoyer, sous sa conduite, en Sicile, un grand nombre de bâtiments chargés de toutes sortes de provisions, et à renforcer sa flotte. Étant parti de Carthage avec cent trente vaisseaux longs et sept cents navires de charge, il eut le vent assez favorable pour passer en Sicile ; mais le même vent l'empêcha de doubler le cap Pachynum.

D'abord le bruit de l'arrivée de Bomilcar, puis celui de son retard survenu contre toute attente, livrèrent les Romains et les Syracusains aux alternatives de la frayeur et de la joie. Épicyle, craignant que, si les vents d'est qui régnaient alors continuaient pendant plusieurs jours encore à souffler dès le lever du soleil, la flotte carthaginoise ne reprît la route de l'Afrique, laissa la garde de l'Achradine aux chefs des troupes mercenaires, et se rendit par mer auprès de Bomilcar. Il le trouva la proue déjà tournée vers l'Afrique et craignant un combat naval, non pas qu'il fût inférieur en forces, car sa flotte était plus nombreuse, mais parce que les Romains avaient sur lui l'avantage du vent. Épicyle sut cependant le déterminer à risquer une bataille.

De son côté, Marcellus, voyant que toute la Sicile mettait sur pied une armée formidable et que la flotte carthaginoise allait aborder avec des convois considérables, craignit de se trouver enfermé par terre et par mer dans une ville ennemie, et, malgré l'infériorité du nombre de ses vaisseaux, il résolut d'empêcher Bomilcar d'entrer à Syracuse. Deux flottes opposées bordaient le promontoire de Pachynum, prêtes à profiter pour combattre du premier calme qui permettrait de gagner le large.

Dès que le vent d'est, qui depuis plusieurs jours soufflait avec violence, fut un peu tombé, Bomilcar s'ébranla le premier, et son avant-garde sembla prendre la haute mer pour doubler plus aisément le cap ; mais lorsqu'il vit la flotte romaine s'avancer contre lui, frappé de je ne sais quelle terreur subite, il fit voile vers la pleine mer, envoya des messagers à Héraclée pour donner l'ordre aux vaisseaux de charge de retourner en Afrique, côtoya lui-même la Sicile, et gagna le port de Tarente. Épicyle, frustré tout à coup d'une si belle espérance et renonçant à soutenir le siège d'une ville à moitié prise, fit voile vers Agrigente, plutôt pour y attendre l'événement que pour tenter la moindre entreprise.

## Pourparlers de paix

28

Dès que l'on eut appris, dans le camp des Siciliens, qu'Épicyde s'était éloigné de Syracuse, que les Carthaginois avaient abandonné la Sicile, et l'avaient en quelque sorte livrée une seconde fois aux Romains, après avoir, au préalable, fait sonder les dispositions des assiégés, on envoya des députés à Marcellus pour régler les conditions auxquelles la ville serait rendue. On était assez d'accord pour abandonner aux Romains tout ce qui avait appartenu aux rois, et pour laisser aux Siciliens le reste de l'île, avec leur liberté et leurs lois. Les députés font demander une entrevue à ceux qu'Épicyde avait chargés de la conduite des affaires ; ils annoncent que l'armée les a chargés de traiter à la fois avec Marcellus et avec eux, afin que la fortune fût égale pour tous, pour les assiégés comme pour ceux qui étaient au dehors, et qu'il n'y eût aucune stipulation particulière et exclusive. Introduits ensuite dans la ville pour conférer avec leurs hôtes et leurs amis, ils leur font connaître les conditions arrêtées avec Marcellus, leur promettent la vie et les décident ainsi à se joindre à eux pour attaquer les lieutenants d'Épicyde, Polyclite, Philistion, et Épicyde surnommé Sindon.

Ceux-ci ayant été tués, ils convoquèrent une assemblée générale et, après avoir déploré la famine qui causait dans la ville même tant de murmures secrets, ils représentèrent que malgré tous les maux dont on était accablé, il ne fallait point accuser la fortune, puisqu'il était au pouvoir des Syracusains d'y mettre un terme. C'était par affection et non par haine que les Romains avaient entrepris le siège de Syracuse. Ils n'avaient, en effet, pris les armes que quand ils avaient vu la Sicile au pouvoir d'Hippocrate et d'Épicyde, ces satellites d'Hannibal et ensuite d'Hiéronyme ; ils avaient investi la ville, plutôt pour en chasser ses cruels tyrans que pour la réduire elle-même. Maintenant qu'Hippocrate n'était plus, qu'Épicyde était retenu loin de Syracuse et ses lieutenants mis à mort, que les Carthaginois, vaincus sur terre et sur mer, étaient contraints de renoncer à l'entière possession de la Sicile, quel motif resterait aux Romains de ne pas désirer la conservation de Syracuse, comme au temps d'Hiéron, le plus fidèle de leurs amis ? La ville et ses habitants n'avaient donc rien à craindre que d'eux-mêmes, s'ils laissaient échapper l'occasion de se réconcilier avec les Romains. Il ne s'en présenterait peut-être jamais d'aussi favorable que le moment même où la mort de leurs tyrans leur avait rendu leur liberté.

## Envoi d'une délégation à Marcellus

### 29

Un assentiment général accueillit ce discours. Toutefois on crut devoir créer des préteurs avant de nommer les députés, qui furent choisis parmi ces magistrats. La députation arrivée près de Marcellus, le chef s'exprima ainsi :

“Ce n'est point aux Syracusains qu'il faut imputer la défection de Syracuse, mais à Hiéronyme, moins impie envers vous qu'envers nous-mêmes. Depuis, lorsque le meurtre du tyran a rétabli la paix entre les deux peuples, elle n'a pas été troublée par un Syracusain, mais par des satellites de la tyrannie, Hippocrate et Épicyde, lesquels nous ont opprimés par la terreur et par la trahison. Jamais nous n'avons été libres, sans être en même temps en paix avec vous. Aujourd'hui que la mort de nos oppresseurs nous laisse maîtres de nos volontés, nous venons sans retard vous remettre nos armes, vous livrer nos personnes, nos villes, nos remparts, nous soumettre enfin à toutes les conditions qu'il vous plaira de nous imposer.

La gloire d'avoir pris la plus illustre et la plus belle des villes grecques, les dieux vous l'ont réservée, Marcellus ; tout ce que nous avons jamais fait de mémorable sur terre et sur mer va rehausser l'éclat de votre triomphe. Aimerez-vous mieux qu'on ne sût que par la renommée quelle fut la grandeur de cette ville devenue votre conquête que d'en laisser le spectacle à nos descendants, que de permettre que l'étranger, de quelque partie de l'univers qu'il y vienne, puisse contempler les trophées de nos victoires sur les Athéniens et sur les Carthaginois, et les vôtres sur nous-mêmes ? Souffrez que les Syracusains deviennent les clients de votre famille, et vivent sous la protection du nom des Marcellus. Que le souvenir d'Hiéronyme ne soit pas à vos yeux plus puissant que celui d'Hiéron. Celui-ci fut votre ami plus longtemps que celui-là ne fut votre ennemi ; vous avez reçu des bienfaits de l'un ; le délire de l'autre n'a servi qu'à le perdre.”

Toutes ces demandes devaient être très favorablement écoutées par les Romains. C'est au milieu d'eux-mêmes que les Syracusains couraient le plus de chances et de dangers. En effet, les transfuges, persuadés qu'on voulait les livrer aux Romains, inspirèrent la même crainte aux soldats mercenaires ; ils courent aux armes, égorgent d'abord les préteurs, puis se répandent dans la ville pour massacrer les habitants. Furieux, ils immolent ceux que le hasard leur présente et pillent tout ce qui tombe sous leurs mains. Ensuite, pour ne pas rester sans chefs, ils nomment six commandants, trois pour l'Achradine et trois pour l'île. Le tumulte est enfin apaisé, et les mercenaires, en s'informant de ce qu'on avait fait avec les Romains, reconnaissent alors que leur cause est tout autre que celle des transfuges.

## Chute de la forteresse de Syracuse

### 30

En ce moment, les députés envoyés à Marcellus revinrent à Syracuse, et leur assurèrent que leurs soupçons n'étaient point fondés, et que les Romains n'avaient aucun motif d'exercer sur eux des vengeances. Au nombre des trois officiers qui commandaient dans l'Achradine était un Espagnol, appelé Moericus. Dans le cortège des députés on comprit à dessein un des auxiliaires espagnols. Cet homme, trouvant Moericus sans témoins, commença par lui exposer la situation de l'Espagne, d'où il était récemment arrivé. "Là tout était au pouvoir des armes romaines ; Moericus pouvait, en leur rendant un service signalé, obtenir le premier rang parmi ses concitoyens, soit qu'il voulût servir sous les Romains ou retourner dans sa patrie. Si, au contraire, il s'obstinait à soutenir un siège, quel espoir lui restait-il, investi par terre et par mer ? " Moericus, touché par ces raisons, fit adjoindre son frère à l'ambassade que l'on était convenu d'envoyer à Marcellus. À ce frère de Moericus le même Espagnol ménagea une audience secrète du général, dont celui-ci reçut la parole, et lorsque le plan fut bien arrêté, il revint dans l'Achradine.

Alors Moericus, pour écarter tout soupçon de trahison, assure que ces allées et venues d'ambassadeurs lui déplaisent ; il ne faut plus ni recevoir ni envoyer personne ; et, pour que les postes soient mieux gardés, il est nécessaire d'en partager les plus importants entre les commandants ; de cette manière chacun sera responsable de celui dont la défense lui aura été confiée. Tous approuvèrent la proposition, et, dans le partage, le sort fit échoir à Moericus la garde du quartier qui s'étendait de la fontaine Aréthuse à l'entrée du grand port : il eut soin d'en instruire les Romains. Sur cet avis Marcellus fit remorquer la nuit par une quadrirème un bâtiment de transport chargé de soldats, jusqu'à la hauteur de l'Achradine ; ils avaient ordre de débarquer en face de la porte voisine de la fontaine Aréthuse. Le débarquement s'exécuta à la quatrième veille ; Moericus introduisit les Romains, comme il en était convenu. Au point du jour, Marcellus fait donner à l'Achradine un assaut général de manière non seulement à attirer de son côté la garnison de cette place, mais à obliger celle de l'île d'abandonner son poste pour repousser le choc impétueux des Romains.

Au milieu de ce tumulte, des bâtiments de transport, qu'on tenait tout équipés d'avance, prêts à faire le tour de l'île, y débarquent des hommes armés ; ceux-ci trouvant les postes dégarnis et les portes laissées ouvertes par ceux qui venaient de se porter au secours de l'Achradine, s'emparent, presque sans obstacle, de l'île que le désordre et la fuite de ses gardes ont laissée sans défenseurs. Personne n'opposa une résistance moins courageuse que les transfuges, parce qu'ils se défiaient de leurs compagnons mêmes ; ils prirent la fuite au milieu de l'action. Marcellus, à la nouvelle que l'île était prise, qu'un quartier de l'Achradine était en son pouvoir, et que Moericus, avec sa garnison, s'était joint à ses troupes, fit sonner la retraite, afin de prévenir le pillage du trésor royal, qu'on disait plus riche qu'il ne l'était en effet.

## Pillage de l'Achradine ; mort d'Archimède

### 31

L'impétuosité du soldat ainsi arrêtée donna aux transfuges qui étaient dans l'Achradine le temps et les moyens de s'échapper ; et les Syracusains, délivrés enfin de toute crainte, en ouvrirent les portes et envoyèrent à Marcellus des députés qui ne demandèrent que la vie pour eux et pour leurs enfants. Marcellus, après avoir tenu un conseil où furent admis ceux des Syracusains que les troubles avaient forcés de chercher un asile dans le camp romain, répondit que pendant cinquante années Rome avait reçu moins de services d'Hiéron qu'elle n'avait, en trois ans, subi d'outrages de la part des tyrans de Syracuse : qu'au reste, la plupart de ces maux étaient retombés sur les coupables, et que ceux qui avaient violé les traités s'étaient punis eux-mêmes plus cruellement que n'eût pu l'exiger le peuple romain. S'il avait, pendant trois ans, tenu Syracuse assiégée, ce n'était pas pour que les Romains eussent une cité esclave, mais pour la délivrer du joug et de l'oppression des chefs des transfuges. Syracuse aurait pu apprendre son devoir dans l'exemple de ceux de ses habitants qui s'étaient réfugiés au milieu de l'armée romaine ; dans celui du chef espagnol Moericus, qui avait livré le poste où il commandait ; enfin dans la résolution tardive, mais forte des Syracusains eux-mêmes. Tous les travaux et tous les dangers qu'une si longue résistance lui avait fait supporter autour des remparts de Syracuse, sur terre et sur mer, n'étaient que faiblement compensés par la prise de cette ville.

Ensuite il envoya son questeur dans l'île pour s'emparer du trésor des rois, et le garantir de toute violence. La ville fut abandonnée au pillage ; mais on eut soin de placer des sauvegardes aux portes de ceux des Syracusains qui avaient passé du côté des Romains. Au milieu de tous les excès que faisaient commettre la fureur, l'avarice et la cruauté, on raconte qu'Archimède, malgré le tumulte d'une ville prise d'assaut et le bruit des soldats qui se dispersaient pour piller, fut trouvé les yeux fixés sur des figures qu'il avait tracées sur le sable, et tué par un soldat qui ne le connaissait pas. Marcellus donna des regrets à cette mort, prit soin de ses funérailles, et fit chercher ses parents, à qui son nom et son souvenir valurent la sûreté et des honneurs. Tels furent les principaux événements de la prise de Syracuse. Le butin qu'on y fit égala presque celui qu'on eût pu trouver à Carthage, contre laquelle on combattait à forces égales.

Peu de jours avant la soumission de cette ville, T. Otacilius, à la tête de quatre-vingts quinquérèmes, fit voile de Lilybée vers Utique, entra dans le port avant le jour, y captura des bâtiments de transport remplis de blé, fit une descente pour ravager le territoire aux environs d'Utique, et se rembarqua après avoir enlevé un immense butin. Il revint à Lilybée, trois jours après en être parti, avec cent trente vaisseaux de transport chargés de blé et de provisions. Il envoya aussitôt ces secours à Syracuse, où ils arrivèrent fort à propos, les vainqueurs et les vaincus étant également menacés des horreurs de la famine.

### **3. Campagne d'Espagne**

#### **Nouveau dispositif de guerre (printemps 212)**

#### **32**

Depuis deux ans il ne s'était rien passé de mémorable en Espagne, et la politique avait plus de part que les armes aux opérations militaires. Mais dans ce même été, les généraux romains, au sortir de leurs quartiers d'hiver, réunirent leurs troupes et tinrent un conseil, où il fut arrêté, d'une voix unanime, qu'après s'être contentés jusque-là d'empêcher Hasdrubal de passer en Italie, il était temps de terminer la guerre en Espagne. On pensait être assez fort pour cela avec le concours des vingt mille Celtibères soulevés pendant l'hiver.

Les Carthaginois avaient trois armées : Hasdrubal, fils de Gisgon, et Magon ayant opéré leur jonction, avaient leurs camps environ à cinq journées de marche des Romains. Plus près d'eux était Hasdrubal, fils d'Hamilcar, vieux capitaine, qui faisait depuis longtemps la guerre en Espagne, et dont l'armée était sous les murs de la ville d'Amorgis. Les généraux romains voulaient l'accabler d'abord et ils se croyaient pour cela assez et trop en force. Toute leur crainte était que sa défaite ne frappât l'autre Hasdrubal ainsi que Magon, et que, réfugiés dans des gorges et des montagnes inaccessibles, ils ne traînaient la guerre en longueur.

On jugea donc que le meilleur parti était de diviser les troupes en deux corps et d'embrasser à la fois la conquête de toute l'Espagne. On effectua le partage de cette manière : P. Cornélius dut marcher contre Magon et Hasdrubal avec les deux tiers de l'armée romaine et des alliés ; Cn. Cornélius, avec le tiers des vieilles troupes, jointes aux Celtibères, contre Hasdrubal de la famille Barca. Les deux généraux et les deux armées partirent en même temps, les Celtibères formant l'avant-garde, et vinrent camper près de la ville d'Amorgis, en présence des ennemis, dont ils n'étaient séparés que par le fleuve. Là, Cn. Scipion s'arrêta avec la division dont il a été parlé plus haut, et P. Scipion continua sa route pour sa destination particulière.

## Désertion des Celtibères

### 33

Hasdrubal ne tarda pas à s'apercevoir qu'il y avait peu de Romains dans l'armée ennemie, et que son unique ressource était le secours des Celtibères. Il connaissait toute la perfidie naturelle aux barbares, et principalement à toutes les nations parmi lesquelles il faisait la guerre depuis tant d'années. Les communications étaient faciles, les deux camps étant remplis d'Espagnols : en conséquence, il traite secrètement avec les chefs des Celtibères, et les engage, par l'appât d'une forte récompense, à emmener leurs troupes. La proposition ne leur parut point odieuse, car il ne s'agissait pas de tourner leurs armes contre les Romains. On leur offrait d'ailleurs, pour ne pas faire la guerre, une somme aussi forte que pour la faire. Enfin l'idée du repos, le plaisir de revoir leurs foyers, leur famille et tout ce qui leur était cher, flattaient les soldats. Aussi la multitude fut-elle aussi facilement gagnée que les chefs, outre qu'ils ne craignaient pas que les Romains, en si petit nombre, les retinssent par la violence. Cet exemple devra inspirer à jamais la défiance aux généraux romains : c'est une leçon mémorable qui leur apprendra à ne compter sur les secours étrangers que lorsqu'ils auront dans leur camp plus de forces et plus de troupes en propre.

Tout à coup les Celtibères enlèvent leurs étendards et se retirent, sans répondre autre chose aux questions des Romains qui les suppliaient de rester, si ce n'est qu'ils sont rappelés par la nécessité de défendre leurs foyers. Scipion, qui n'avait pu retenir ses alliés ni par les prières ni par la force, qui se voyait ainsi hors d'état de tenir tête aux Carthaginois et dans l'impossibilité de rejoindre son frère, jugea que le parti le plus sage était de rétrograder autant que possible, et d'éviter avec le plus grand soin tout engagement en plaine avec les ennemis, qui avaient passé le fleuve et serraient déjà de près sa retraite.



## Mort de Publius Scipion

### 34

Dans le même temps, P. Scipion éprouvait les mêmes frayeurs, et se voyait exposé à de plus grands dangers devant un nouvel ennemi. C'était le jeune Masinissa, alors allié des Carthaginois, et qui dut à son alliance avec Rome tant de célébrité et de puissance. À la tête de la cavalerie numide, il se présenta d'abord à P. Scipion, au moment de son arrivée, et ne cessa ensuite de le harceler jour et nuit, non seulement surprenant ceux des soldats qui s'écartaient du camp pour aller au bois ou au fourrage, mais venant caracolier jusque devant les lignes, s'élançant au milieu des postes, et jetant partout le trouble et l'épouvante. Souvent, pendant la nuit, une irruption soudaine porta la terreur jusqu'aux portes du camp et au-delà des retranchements ; point de lieu ni de temps où les Romains fussent exempts de crainte et de sollicitude. Ainsi resserrés dans leurs lignes, privés de tout, ils étaient réduits à soutenir une sorte de siège, qu'allait bientôt rendre plus rigoureux encore l'arrivée d'Indibilis, s'il parvenait, avec sept mille cinq cents Suessétans, à se joindre aux Carthaginois.

Scipion, ce chef si prudent et si prévoyant, cédant à la nécessité, prit alors la résolution téméraire de marcher la nuit au-devant d'Indibilis et de le combattre en quelque lieu qu'il le rencontrât. Laissant son camp sous la garde d'un faible détachement, commandé par Ti. Fontéius, son lieutenant, il partit au milieu de la nuit, rencontra les ennemis et en vint aux mains avec eux. On combattait par pelotons plutôt qu'en ligne. Dans le désordre de cette action, les Romains avaient cependant l'avantage. Tout à coup les cavaliers numides auxquels le général croyait avoir dérobé sa marche, paraissent sur les flancs et causent de vives alarmes. Comme on engageait un second combat, avec les Numides survient un troisième ennemi : c'étaient les généraux carthaginois qui venaient d'atteindre les Romains, et les attaquaient par derrière.

Ainsi, pressés de toutes parts, ils ne savaient à quel ennemi faire face, ni de quel côté s'ouvrir un passage. Le général les anime de son exemple et de ses exhortations, et se précipite partout où le danger est le plus grand. Un coup de lance lui perce le côté droit : alors le bataillon ennemi, qui s'était jeté sur les Romains serrés autour de leur chef, voyant Scipion tomber expirant de son cheval, court de rang en rang répandre, avec des cris de joie, la nouvelle que le commandant romain n'est plus. Ces mots répétés dans toute l'armée, décidèrent la victoire des Carthaginois et la défaite des Romains. La mort du général entraîna aussitôt la déroute des soldats. Il ne leur fut pas difficile de se faire jour au travers des Numides et des auxiliaires armés à la légère ; mais ils purent à peine échapper à tant de cavaliers et de fantassins dont la vitesse égalait celle des chevaux. On en tua peut-être un plus grand nombre dans la fuite que dans le combat, et pas un n'aurait survécu à ce désastre si, le jour étant à son déclin, la nuit ne fût survenue.

## L'armée carthaginoise à la poursuite de Gnaeus Scipion

### 35

Les généraux carthaginois se hâtèrent de profiter de leur victoire ; après la bataille, ils donnèrent à peine à leurs soldats le repos nécessaire, et les conduisirent en toute hâte vers Hasdrubal, fils d'Hamilcar, dans l'espérance certaine de terminer la guerre par cette jonction. À leur arrivée, soldats et généraux, joyeux d'une victoire récente, se félicitèrent de la mort d'un si grand capitaine et de la destruction de toute son armée, et ils se flattèrent d'obtenir bientôt un triomphe aussi éclatant que le premier.

Les Romains n'avaient pas encore reçu la nouvelle d'un tel désastre ; mais il régnait parmi eux un morne silence et le pressentiment qui accablait les esprits en était comme le présage assuré. Le général lui-même, outre la désertion de ses alliés et l'augmentation des forces ennemies, trouvait dans ses conjectures et dans les circonstances plus de raisons de soupçonner une défaite que de concevoir d'heureuses espérances. Le moyen, en effet, qu'Hasdrubal et Magon, s'ils n'avaient terminé la guerre qui les regardait, eussent pu amener leurs troupes sans livrer de combat ? Comment son frère ne s'était-il pas opposé à leur marche, ou ne les avait-il pas suivis ? S'il n'avait pu empêcher ces chefs d'opérer la jonction de leurs armées, pourquoi n'était-il pas venu réunir ses troupes à celles de son frère ?

Agité de ces inquiétudes, il crut que, pour le moment, le parti le plus sage était de s'éloigner autant que possible ; aussi, la nuit suivante, à l'insu des ennemis, qui dès lors ne purent l'inquiéter, il parcourut un espace assez considérable. Au point du jour, dès que son départ fut connu, les généraux carthaginois envoyèrent les Numides en avant, et les suivirent en toute hâte avec le reste de l'armée ; avant la nuit, les Numides atteignirent les Romains et les harcelèrent, tantôt en queue, tantôt sur les flancs. Ceux-ci firent halte pour repousser ces attaques ; cependant Scipion les exhortait à se battre et à marcher tout à la fois, tandis qu'ils le pouvaient sûrement avant l'arrivée de l'infanterie ennemie.

## Prise du camp romain ; mort de Gnaeus Scipion

### 36

Mais obligée de se défendre tout en avançant, l'armée ne put faire beaucoup de chemin. Déjà la nuit approchait ; Scipion rappelle les siens du combat, et gagne avec eux une hauteur, position peu sûre, il est vrai, surtout pour une armée frappée d'épouvante, mais plus élevée au moins que tous les alentours. Là, les bagages et les chevaux furent placés au centre, et l'infanterie qui les environnait repoussa d'abord sans peine le choc des Numides ; lorsque trois généraux, trois armées régulières s'avancèrent avec leurs forces réunies, Scipion, reconnaissant l'impossibilité de la résistance, s'il n'avait des retranchements à leur opposer, chercha aux environs de quoi se faire un rempart.

Mais la hauteur était si nue et le sol si âpre, qu'il ne put trouver ni bois à couper pour former une palissade, ni terre qui fournît du gazon, la possibilité d'un fossé ou les matériaux du moindre ouvrage. Il n'y avait d'ailleurs aucune partie assez rude ou assez escarpée pour rendre l'accès difficile aux ennemis ; de tous côtés la pente était douce et insensible. Néanmoins pour élever contre eux une sorte de rempart, on prit les harnais des bêtes de somme, on les attacha aux ballots qu'on fit monter à la hauteur ordinaire, et les vides furent remplis avec les bagages.

L'armée carthaginoise, à son arrivée, gagna très facilement la hauteur ; mais l'aspect de cette nouvelle espèce de retranchement l'arrêta d'abord comme l'eût fait un prodige. Partout leurs chefs s'écriaient : "Pourquoi rester immobiles ? Pourquoi ce faible épouvantail, à peine capable d'intimider des femmes et des enfants, n'était-il pas déjà renversé sous leurs coups ? L'ennemi était pris, ils le tenaient caché derrière ses bagages." Ainsi s'exprimaient les chefs dans leur dédain ; toutefois, franchir ce rempart, déplacer les fardeaux entassés, couper les bâts entrelacés et surchargés du poids énorme des bagages, n'était pas chose facile. Après de longs efforts, les Carthaginois se firent jour par différentes brèches, le camp fut forcé de tous côtés, et le massacre d'une poignée d'hommes, dispersés et déjà glacés de terreur, fut aisé à des ennemis supérieurs en nombre et victorieux.

Cependant une grande partie des soldats qui s'étaient réfugiés dans les forêts voisines regagnèrent le camp de P. Scipion, où commandait le lieutenant Ti. Fontéius. Pour Cn. Scipion, il périt, suivant les uns, sur l'éminence même, au premier choc des ennemis ; selon d'autres, il se sauva avec un petit nombre des siens, dans une tour voisine du camp. Les ennemis n'ayant pu en briser les portes, y mirent le feu, y pénétrèrent par ce moyen, et massacrèrent le général romain avec tous ceux qui s'y étaient enfermés. Cn. Scipion fut tué la huitième année de son arrivée en Espagne, et vingt-neuf jours après son frère. La douleur que causa leur mort ne fut pas plus vive à Rome que dans l'Espagne entière. À Rome, on déplorait en même temps la perte de deux armées, la défection d'une province et les malheurs de la république, tandis qu'en Espagne on donnait des larmes et des regrets aux généraux eux-mêmes, à Cnéius surtout, parce qu'il avait commandé plus longtemps dans ces contrées et qu'il y avait le premier conquis la faveur publique, en donnant les premières preuves de la justice et de la modération des Romains.

## Un nouveau général : Lucius Marcius

### 37

L'armée semblait anéantie, et l'Espagne perdue pour les Romains : un seul homme y rétablit leurs affaires désespérées. Il y avait dans l'armée un chevalier romain, L. Marcius, fils de Septimus, jeune homme plein d'activité, et dont le cœur et le génie étaient au-dessus de sa condition. Un si heureux naturel s'était perfectionné encore à l'école de Cn. Scipion, sous les ordres duquel il avait, depuis tant d'années, appris tous les secrets de l'art de la guerre. Ce jeune homme, après avoir recueilli les débris de l'armée en déroute et les avoir renforcés de tout ce qu'il put tirer des garnisons, en forma un corps assez considérable, à la tête duquel il se réunit à T. Pontéius, lieutenant de P. Scipion.

Le simple chevalier romain eut alors parmi les soldats assez de crédit et de faveur pour que, lorsqu'on se fut retranché au-delà de l'Èbre et qu'il fallut nommer un général dans les comices militaires, les soldats, qui allaient voter en se relevant les uns les autres dans la garde des retranchements et dans les postes, d'un consentement unanime lui déférassent le commandement en chef. Tout le temps (et il fut court) qui précéda l'arrivée des ennemis fut employé à fortifier le camp, à y transporter des provisions ; les ordres furent exécutés avec autant de zèle que d'intrépidité.

Mais à la nouvelle qu'Hasdrubal, fils de Gisgon, venait, après avoir passé l'Èbre, pour écraser les restes de l'armée et qu'il s'avavançait à grands pas, à la vue du signal de la bataille donné par leur nouveau chef, les soldats, se rappelant quels généraux ils avaient naguère, sous quels chefs et avec quels soldats ils étaient accoutumés à marcher au combat, se mirent tous à verser des larmes et à se frapper la tête ; les uns levaient les mains au ciel, comme pour accuser les dieux ; les autres, étendus à terre, invoquaient chacun son ancien général. La désolation ne pouvait être calmée ni par les exhortations des centurions, ni par les paroles douces ou sévères de Marcius. "Pourquoi s'épuisaient-ils, comme des femmes, en pleurs inutiles, plutôt que d'aiguiser leur courage pour se défendre eux et la république et de songer à venger la mort de leurs généraux ? "

Tout à coup le son des trompettes et le cri des ennemis qui approchaient des remparts se font entendre ; la colère succède sur-le-champ au désespoir ; on court aux armes ; les Romains, dans un accès de rage, se précipitent vers les portes et fondent sur les Carthaginois qui s'avavançaient négligemment et sans ordre. Cette brusque sortie jette aussitôt la terreur dans leurs rangs ; ils sont surpris de voir tant d'ennemis se lever si inopinément contre eux, après la perte d'une armée presque entière. D'où venait tant d'audace et tant de confiance à des vaincus, à des fuyards ? Quel général avait remplacé les deux Scipions qu'on avait tués ? Qui commandait dans ce camp ? Qui avait donné le signal du combat ? Après ces réflexions sur tant de faits imprévus, ils restent d'abord dans l'incertitude et dans la stupeur, et lâchent pied ; ensuite, chargés avec une grande vigueur, ils tournent le dos.

Les Romains en eussent fait un affreux massacre ou se seraient laissés emporter à une poursuite téméraire et dangereuse si Marcius ne se fût hâté de faire sonner la retraite et si, placé devant les enseignes des premiers rangs et retenant lui-même quelques-uns de ses

soldats, il n'eût mis un terme à la lutte et ramené dans le camp ses troupes encore avides de carnage et de sang. Les Carthaginois, d'abord repoussés en désordre loin des retranchements, voyant que personne ne les poursuivait, attribuèrent à la crainte la retraite des Romains et regagnèrent leur camp avec la lenteur qu'inspire le mépris.

Ils mirent une égale négligence à le garder ; car bien que l'ennemi fût près, ce n'étaient cependant que les débris de deux années taillées en pièces peu de jours auparavant. Informé que l'insouciance des Carthaginois s'étendait à tout, Marcius, après y avoir bien réfléchi, forma un projet qui, au premier abord, paraissait plus téméraire que hardi ; c'était d'aller les attaquer dans leurs retranchements : il crut qu'il lui serait plus facile d'emporter le camp d'Hasdrubal seul que de défendre le sien contre les trois armées et les trois chefs réunis de nouveau ; d'ailleurs le succès de cette entreprise rétablirait les affaires ; et fût-il repoussé, l'attaque qu'il allait faire prouverait du moins qu'il n'était pas un ennemi méprisable.

## Discours de Lucius Marcius

### 38

Cependant, pour empêcher que la surprise et la terreur causées par les ténèbres ne fissent avorter un dessein que semblait condamner sa position, il crut nécessaire de haranguer et d'exhorter ses soldats ; il les rassembla donc, et leur parla ainsi :

“Soldats, l'affection que je portais à nos généraux pendant leur vie et que je leur conserve après leur mort, ainsi que notre situation présente, peuvent faire sentir à chacun de vous que si le commandement vous paraît être pour moi une dignité glorieuse, ce n'est en réalité qu'un fardeau pesant et une source d'inquiétudes. Dans un temps où, sans la crainte qui fait taire mon affliction, je serais à peine assez maître de moi pour trouver à ma douleur quelque consolation, je me vois obligé de pourvoir seul à votre conservation, tâche bien difficile au milieu du chagrin.

Et lorsqu'il faut penser aux moyens de conserver à la patrie les débris de deux armées, il ne m'est pas possible d'écarter de mon âme la tristesse continuelle qui l'accable. Sans cesse un souvenir douloureux m'accompagne ; jour et nuit les deux Scipions m'occupent et troublent mon repos ; souvent même, pendant mon sommeil, ils m'excitent à ne laisser sans vengeance ni eux ni leurs soldats, vos anciens compagnons d'armes qui furent pendant huit ans victorieux dans ce pays, ni enfin la république. Ils m'ordonnent de suivre leurs principes et leurs leçons ; et, puisque personne ne fut plus soumis que moi à leurs ordres, de regarder, après leur mort, comme le parti le meilleur, celui que, dans chaque occasion, j'imagine qu'ils auraient pris eux-mêmes.

Pour vous, soldats, ce ne sont point des gémissements et des larmes qu'il faut leur donner comme s'ils n'étaient plus ; leurs exploits les ont rendus à jamais immortels ; mais toutes les fois que leur souvenir viendra s'offrir à votre esprit, croyez qu'ils vous exhortent au combat, qu'ils vous en donnent le signal, et marchez à l'ennemi. C'est sans doute leur image, présente hier à vos regards et à votre pensée, qui a inspiré cette bataille mémorable, où vous avez appris aux ennemis que le nom romain n'est pas éteint avec les Scipions, et qu'un peuple dont le courage et la fermeté n'ont pu être accablés par la défaite de Cannes peut sortir triomphant de toutes les rigueurs de la fortune.

Si, ne prenant conseil que de vous-mêmes, vous avez montré tant d'audace, je veux maintenant voir ce que vous osez sous la conduite de votre chef. Hier, en donnant le signal de la retraite, lorsque vous poursuiviez avec tant d'ardeur l'ennemi en déroute, mon dessein n'était point de réprimer votre audace, mais de la réserver pour une occasion plus glorieuse et plus favorable ; par exemple, lorsque, bien préparés, vous pourrez surprendre un ennemi sans défiance, bien armés, l'attaquer avant qu'il ait pris ses armes et encore dans le sommeil. Cet espoir, soldats, n'est point conçu témérairement et au hasard ; mais il est fondé sur des assurances.

Si l'on vous demandait comment vous avez pu, vaincus et en petit nombre, défendre votre camp contre des ennemis nombreux et vainqueurs, vous répondriez seulement que dans la crainte de cette attaque, vous avez mis tous vos soins à vous retrancher, et que vous vous êtes tenus sous les armes et prêts à combattre : et c'est là ce que vous deviez faire. Mais quand la fortune affranchit les hommes de toute crainte, il n'y a plus pour eux

aucune sûreté, et la négligence les laisse sans appui exposés à toutes les chances. Ainsi les ennemis sont bien loin d'appréhender que nous-mêmes, naguère investis et assiégés par eux, nous les attaquions dans leur camp.

Osons ce que l'on ne peut nous croire capables d'oser ; la difficulté même de l'entreprise la rendra plus facile. À la troisième veille de la nuit, je vous conduirai en silence. Je me suis assuré qu'il n'y a ni vedettes ni garde régulière. Le premier cri qu'ils vous entendront pousser à leurs portes ; le premier choc vous rendra maîtres du camp. C'est alors que, les trouvant engourdis de sommeil, saisis de frayeur à une attaque si imprévue, et sans défense dans leurs lits, vous pourrez recommencer le carnage dont je vous ai bien malgré vous rappelés hier.

Je sais que ce dessein paraît audacieux ; mais c'est dans les circonstances critiques et qui laissent peu d'espoir que les partis les plus hasardeux sont les plus sûrs. Pour peu qu'on hésite à saisir l'occasion, elle s'échappe, s'envole, et c'est en vain qu'on veut la ressaisir. Nous n'avons devant nous qu'une armée ; il y en a deux autres à peu de distance ; en attaquant maintenant, nous avons quelque espérance ; déjà vous avez fait l'épreuve de vos forces et des leurs. Si nous différions un seul jour, et que le succès de notre sortie d'hier venant à se répandre, on cesse de nous dédaigner, il est à craindre que tous les chefs et toutes les troupes des Carthaginois ne se réunissent contre nous. Pourrons-nous alors résister à trois généraux, à trois armées, lorsque Cn. Scipion n'a pu le faire avec toutes ses légions ?

Si nos capitaines ont péri parce qu'ils ont divisé leurs forces, les ennemis séparés et divisés peuvent aussi être accablés. Il n'est pas d'autre moyen de leur faire la guerre. N'attendons donc rien après l'occasion que nous offre la nuit prochaine. Allez, avec la protection des dieux, prendre de la nourriture et du repos ; pour fondre sur le camp ennemi avec autant de force, de vigueur et de courage que vous en avez mis à défendre le vôtre."

On accueillit avec joie ce nouveau projet d'un nouveau général ; plus il était hardi, plus il plaisait aux soldats. On passa le reste du jour à apprêter ses armes et à prendre de la nourriture ; la plus grande partie de la nuit fut donnée au repos ; à la quatrième veille, on se mit en marche.

## Prise des deux camps carthaginois

### 39

À six milles du camp le plus proche était un autre corps de troupes carthagoises. Une vallée profonde et couverte d'arbres le séparait. À peu près au milieu de cette forêt, par une ruse toute punique, s'embusque une cohorte romaine avec quelques cavaliers. La communication ainsi interceptée, le reste des troupes est conduit en silence vers le camp le plus voisin et, ne rencontrant ni postes devant les portes, ni sentinelles sur les retranchements, elles y pénètrent comme dans leurs propres lignes, sans aucun obstacle. Tout à coup les trompettes sonnent, et les Romains poussent un cri. Une partie égorge les ennemis à demi endormis ; une autre met le feu aux baraques couvertes de chaume ; d'autres s'emparent des portes pour couper la retraite. L'ennemi, qu'étourdissent à la fois le feu, les cris, le carnage, plongé dans une sorte d'égarement, n'entend plus et ne peut prendre aucune mesure de salut ; il tombe sans armes au milieu de bataillons bien armés. Ceux-ci se précipitent vers les portes ; ceux-là, ne trouvant point d'issue, s'élancent par dessus les retranchements. Ceux qui sont parvenus à s'échapper s'enfuient en toute hâte vers l'autre camp ; mais, entourés par la cohorte et par la cavalerie qui sortent de leur embuscade, ils sont massacrés jusqu'au dernier.

Quand même un seul Carthaginois se fût dérobé au carnage, les Romains se portèrent si rapidement de la prise d'un camp à l'attaque de l'autre, que personne n'aurait pu annoncer avant eux la nouvelle de ce désastre. Là, comme on était plus éloigné de l'ennemi et que dès le point du jour une partie des soldats s'était dispersée pour aller au fourrage, au bois, en maraude, on trouva encore plus de négligence et de désordre : les armes étaient au piquet, les soldats désarmés, assis ou couchés par terre ; d'autres se promenaient devant les remparts et les portes. Ce fut dans cet état de sécurité et d'indolence qu'ils furent surpris et attaqués par les Romains, encore échauffés du carnage et fiers de leur victoire ; aussi leur fut-il impossible de défendre l'entrée de leur camp. À l'intérieur, on accourt de toutes parts aux premiers cris, au premier tumulte : une lutte opiniâtre s'engage, qui eût duré longtemps si la vue des boucliers romains couverts de sang, indice d'une autre défaite des Carthaginois, n'eût jeté la terreur dans les rangs des ennemis. L'épouvante rendit la déroute générale ; ils s'enfuirent de leur camp, au hasard, après avoir perdu beaucoup des leurs.

Ainsi, dans l'espace d'une nuit et d'un jour, L. Marcius força deux camps carthaginois. Environ trente-sept mille hommes furent tués, au rapport de Claudius, qui a traduit du grec en latin les annales d'Acilius ; mille huit cent trente furent faits prisonniers ; on conquiert un butin immense, et, parmi les dépouilles, un bouclier d'argent du poids de cent trente-huit livres, où l'on voyait le portrait d'Hasdrubal, de la famille Barca. Valérius Antias dit qu'il n'y eut de pris que le camp de Magon et que l'on y tua sept mille hommes ; mais qu'Hasdrubal sortit du sien ; que dans ce second combat on lui tua dix mille hommes, et qu'on lui en prit quatre mille trois cent trente. Suivant Pison, Magon, s'étant acharné à la poursuite des nôtres qui lâchaient pied, tomba dans une embuscade où il perdit cinq mille hommes.

Tous ces écrivains s'accordent à donner de grands éloges au chef Marcius. À sa gloire



réelle ils ajoutent encore des prodiges : pendant qu'il haranguait, il jaillit, dit-on, de sa tête une flamme qui, sans lui faire aucun mal, causa une grande frayeur aux soldats qui l'entouraient. Jusqu'à l'incendie du Capitole, on conserva dans ce temple, comme monument de sa victoire sur les Carthaginois, un bouclier qu'on appelait le bouclier de Marcius : c'était celui qui portait l'image d'Hasdrubal.

L'Espagne jouit quelque temps d'une assez grande tranquillité ; les deux partis, après les pertes considérables éprouvées de part et d'autre, craignaient d'en venir à une action décisive.

## 4. Fin de la campagne de Sicile (hiver 212 à 211)

### Conséquences de la prise de Syracuse

#### 40

Tandis que ces événements se passaient en Espagne, Marcellus, qui avait pris Syracuse, après avoir réglé les affaires de la Sicile avec une bonne foi et une intégrité qui, en ajoutant à sa propre gloire, rehaussaient la majesté du peuple romain, fit transporter à Rome, pour en orner la ville, les statues et les tableaux dont abondait Syracuse. C'étaient, à la vérité, des dépouilles enlevées aux ennemis par le droit de la guerre ; mais ce fut aussi l'époque où l'on admira, pour la première fois, les productions des arts de la Grèce et où la cupidité porta les Romains à dépouiller sans distinction les édifices sacrés et profanes, cupidité qui s'étendit jusque sur les dieux de Rome, et en premier lieu sur le temple même que Marcellus avait si magnifiquement décoré. On venait visiter jadis les temples dédiés par Marcellus, près de la porte Capène, à cause des chefs-d'œuvre de ce genre, dont il ne reste que des vestiges.

Marcellus reçut des députations de presque toutes les cités de la Sicile ; la cause de chacune étant différente, leur destinée le fut aussi. Les peuples qui, avant la prise de Syracuse, ou n'avaient point abandonné les Romains, ou étaient rentrés dans leur alliance, furent accueillis et traités comme des alliés fidèles ; ceux que la crainte seule avait depuis forcés de se rendre subirent, comme des vaincus, la loi du vainqueur.

Il restait cependant aux Romains, dans les environs d'Agrigente, des ennemis en assez grand nombre ; à leur tête étaient Épicyde et Hannon, qui avaient commandé dans la campagne précédente, et un troisième chef qu'Hannibal avait envoyé remplacer Hippocrate. C'était un Libyophénicien, natif d'Hippone, appelé Muttinès par ses compatriotes, homme actif, et qui avait eu Hannibal pour maître dans l'art de la guerre. Épicyde et Hannon lui donnèrent le commandement des Numides auxiliaires, avec lesquels il fit un tel ravage sur les terres des ennemis, retint si bien les alliés dans le devoir et vint si à propos à leur secours, qu'il remplit en peu de temps toute la Sicile du bruit de son nom et devint la plus ferme espérance de ceux qui favorisaient le parti des Carthaginois. Aussi les deux généraux, qui jusque-là s'étaient tenus renfermés dans Agrigente, enhardis par les conseils de Muttinès et surtout par ses succès, osèrent sortir de la ville, et vinrent camper auprès du fleuve Himère.

Marcellus, informé de leur marche, se mit aussitôt en campagne, et alla prendre position à peu près à quatre milles de l'ennemi, afin d'observer ses mouvements et ses projets. Mais Muttinès, sans lui laisser le temps de la réflexion, passa le fleuve sans hésiter, attaqua les postes avancés et porta partout la terreur et le tumulte. Le lendemain, dans un combat presque régulier, il refoula l'ennemi dans ses retranchements.

Rappelé dans son camp par une sédition des Numides, dont trois cents à peu près s'étaient retirés à Héraclée-Minoa, il partit pour apaiser les rebelles et les faire revenir sous leurs drapeaux, recommandant expressément à ses collègues, assure-t-on, de ne pas en venir aux mains avec l'ennemi pendant son absence. Cette injonction les blessa tous deux, Hannon surtout, jaloux depuis longtemps de la gloire de ce chef. "Muttinès, un Africain dégénéré, lui dicter des lois, à lui général carthaginois, investi de la confiance du

sénat du peuple.” Il détermina Épicyde, qui balançait, à passer le fleuve et à présenter la bataille. Attendre Muttinès, c’était, en cas de succès, lui en laisser toute la gloire.

## **Victoire romaine près d'Agrigente ; les élections à Rome (printemps 211)**

### **41**

Marcellus, qui avait repoussé des murs de Nole Hannibal, tout fier de sa victoire de Cannes, crut indigne de céder à des ennemis qu'il venait de vaincre sur terre et sur mer ; il ordonna à ses soldats de reprendre aussitôt les armes et de s'avancer enseignes déployées. Tandis qu'il range son armée en bataille, dix Numides accourent à toute bride, de l'armée ennemie, lui annoncer que leurs compatriotes, d'abord animés de cet esprit de mutinerie qui en a fait retirer trois cents d'entre eux à Héraclée, et de plus, mécontents de voir leur chef éloigné au moment même du combat par la jalousie de ses collègues, ne prendront aucune part à l'action.

Cette nation perfide tint sa promesse. Les Romains sentirent augmenter leur ardeur à la nouvelle qu'on fit aussitôt circuler de rang en rang que l'ennemi était abandonné de sa cavalerie, qui le rendait si redoutable ; les Carthaginois, de leur côté, prirent l'épouvante en se voyant privés de la plus grande partie de leurs forces ; et leur terreur s'accrut encore de la crainte d'être attaqués eux-mêmes par ces cavaliers. Aussi le combat ne fut pas long ; le premier cri, le premier choc décidèrent la victoire. Les Numides, pendant l'engagement, demeurèrent tranquilles sur les ailes ; et au commencement de la déroute de l'armée carthaginoise, ils l'accompagnèrent quelque temps dans sa fuite ; mais quand ils la virent prendre précipitamment la route d'Agrigente, craignant de s'exposer à un siège, ils se répandirent çà et là dans les villes voisines. On tua et on prit plusieurs milliers d'hommes, ainsi que huit éléphants. Tel fut le dernier combat de Marcellus en Sicile ; le vainqueur rentra ensuite à Syracuse.

On touchait à la fin de l'année ; le sénat de Rome, par un décret, chargea le préteur P. Cornélius d'écrire aux consuls alors devant Capoue que, vu l'éloignement d'Hannibal et le peu de difficulté que présentaient les affaires du siège, l'un d'eux pouvait se rendre à Rome pour l'élection des magistrats. Au reçu de cette lettre, ils convinrent entre eux que Claudius irait présider les comices, et que Fulvius resterait devant Capoue. Claudius nomma consuls Cn. Fulvius Centumalus et P. Sulpicius Galba, fils de Servius, qui n'avait pas encore exercé de magistrature curule. Les préteurs élus ensuite furent L. Cornélius Lentulus, M. Cornélius Céthégus, C. Sulpicius et C. Calpurnius Pison. À Pison fut confié le soin de rendre la justice dans Rome ; Sulpicius eut pour département la Sicile ; Céthégus l'Apulie, et Lentulus la Sardaigne. On prorogea pour une année le commandement des consuls.

**Fin du Livre XXV**

## Livre XXVI - (211 à 210 av. J.-C.)

### 1. La situation en Italie (211)

#### Entrée en charge des consuls aux ides de mars

##### 1

Cn. Fulvius Centumalus et P. Sulpicius Galba, nommés consuls, ayant pris, aux ides de mars, possession de leur charge, convoquèrent le sénat au Capitole, afin de le consulter sur les intérêts de la république, la conduite de la guerre, la répartition des provinces et des armées. On prorogea le commandement de Q. Fulvius, d'Ap. Claudius, consuls de l'année précédente ; on leur laissa les armées qu'ils avaient sous leurs ordres, et on leur enjoignit de ne point quitter le siège de Capoue, qu'ils ne l'eussent terminé. C'était alors l'entreprise qui préoccupait le plus les Romains, moins à cause du plus légitime ressentiment qui fut jamais, que parce que la réduction d'une ville si célèbre et si puissante, qui avait entraîné quelques peuples dans sa défection, devait faire pencher de nouveau les esprits vers le souvenir de leurs anciens maîtres.

Les préteurs de l'année précédente, M. Junius en Étrurie et P. Sempronius dans la Gaule, conservèrent leur commandement avec les deux légions qui leur avaient été assignées. M. Marcellus reçut l'ordre de rester en Sicile, en qualité de proconsul, pour terminer la guerre à la tête de l'armée qui lui était confiée : s'il avait besoin de renfort, il pouvait le tirer des légions que commandait P. Cornélius, propréteur en Sicile, pourvu qu'il ne choisît aucun des soldats que le sénat ne voulait ni licencier, ni faire revenir en Italie avant la fin de la guerre. C. Sulpicius, à qui la Sicile était échue, reçut les légions qui avaient obéi à P. Cornélius, et les augmenta de l'armée de Cn. Fulvius, qui, l'année précédente, avait été honteusement battue et mise en fuite dans l'Apulie. Le sénat avait décrété que le service de ces lâches soldats, comme celui des fugitifs de Cannes, ne finirait qu'avec la guerre : on y ajouta l'ignominieuse défense, pour les uns et les autres, d'hiverner dans les places fortes, ou de construire des quartiers à moins de dix milles de distance de quelque ville que ce fût.

On donna à L. Cornélius le gouvernement de la Sardaigne avec les deux légions qui avaient servi sous Q. Mucius ; quant aux renforts, les consuls pouvaient ordonner la levée de ceux qui seraient nécessaires. Le commandement des côtes de la Sicile et de la Grèce fut conservé à T. Otacilius et M. Valérius, avec les légions et les flottes qu'ils avaient déjà. La Grèce était gardée avec cinquante vaisseaux et une légion ; la Sicile avec cent vaisseaux et deux légions. Cette année-là on mit sur pied vingt-trois légions romaines, pour faire la guerre sur terre et sur mer.

## L'affaire Marcius

### 2

Au commencement de l'année, lorsqu'il fut question des dépêches de L. Marcius, ses exploits parurent très brillants au sénat ; mais le titre d'honneur qu'il avait pris en écrivant comme propréteur au sénat, titre qu'il ne tenait ni de la volonté du peuple, ni de l'autorité de cette assemblée, choquait un grand nombre de citoyens. C'était un exemple pernicieux que l'élection des généraux par les armées, que la solennité des comices légitimes passant dans les camps et dans les provinces, loin des lois et des magistrats, et abandonnée au caprice des soldats. Quelques-uns pensaient qu'il fallait soumettre la question au sénat ; mais on jugea plus convenable d'ajourner cette délibération jusqu'après le départ des cavaliers qui avaient apporté les dépêches de Marcius. On convint de répondre à la demande qu'il faisait de blé et d'habits pour l'année, "que le sénat s'occuperait de ces deux choses ; " mais on arrêta de ne point employer la formule : "Au propréteur L. Marcius," afin qu'il ne regardât pas comme résolue une question dont on se réservait l'examen. Quand les cavaliers furent partis, ce fut la première proposition que firent les consuls, et on resta unanimement d'avis d'engager les tribuns à demander au peuple, dans le plus court délai, quel général il voulait envoyer en Espagne commander l'armée qui avait servi sous les ordres de Cn. Scipion. Cette affaire, traitée avec les tribuns, fut portée devant le peuple.

Mais un autre débat préoccupait les esprits. C. Sempronius Blaesus, qui avait mis Cn. Fulvius en accusation à cause de la perte de l'armée dans l'Apulie, tenait contre lui dans les assemblées des discours où il répétait que "beaucoup de généraux avaient, par leur aveuglement et leur incapacité, précipité des armées vers leur ruine ; mais qu'aucun, à l'exception de Cn. Fulvius, n'avait corrompu ses légions par toutes sortes de vices avant de les livrer. Aussi pouvait-on dire avec vérité que, avant de voir l'ennemi, elles n'étaient déjà plus, et que ce n'était pas Hannibal, mais leur propre général qui les avait vaincues. On ne se montrait pas, en allant aux suffrages, assez sévère dans le choix de ceux auxquels on confiait le commandement et des armées. Quelle différence entre ce général et Ti. Sempronius ! Celui-ci, mis à la tête d'une armée d'esclaves, avait bientôt obtenu, par la sévérité de la discipline et du commandement, qu'oubliant sous les armes leur état et leur origine, ils devinssent l'appui des alliés et la terreur des ennemis. Cannes, Bénévent et d'autres villes avaient été par eux comme arrachées des serres d'Hannibal et rendues au peuple romain. Cn. Fulvius avait eu sous ses ordres une armée de véritables Romains, des hommes d'une naissance distinguée, d'une éducation libérale ; il les avait imbus des vices des esclaves ; par sa faute ils étaient devenus hautains et turbulents au milieu des alliés, lâches et sans énergie devant les ennemis, et ils n'avaient pas pu soutenir le choc, le cri même des Carthaginois. Certes, il n'était pas étonnant que les soldats n'eussent pu tenir sur le champ de bataille, lorsque le général avait été le premier à fuir ; il l'était bien davantage que plusieurs d'entre eux fussent morts les armes à la main, et que tous n'eussent pas partagé la terreur et la fuite de Cn. Fulvius. C. Flaminius, L. Paulus, L. Postumius, Cn. et P. Scipion avaient mieux aimé périr dans la mêlée que d'abandonner leurs troupes enveloppées de toutes parts. Cn. Fulvius était revenu presque seul à Rome annoncer la perte de l'armée. Par une injustice révoltante, les légions de Cannes, coupables d'avoir fui du champ de bataille, avaient été déportées en Sicile, sans qu'elles

pussent en sortir avant que l'ennemi eût quitté l'Italie ; un décret récent avait infligé la même peine aux légions de Cn. Fulvius, et la fuite de Cn. Fulvius dans un combat témérairement livré par lui, resterait impunie ! Et il passerait sa vieillesse dans les lieux de débauche et de prostitution où s'était dissipée sa jeunesse ; tandis que des soldats, dont le seul crime était d'avoir imité leur général, seraient relégués en une sorte d'exil, et condamnés à un service ignominieux ! Tant il y avait à Rome de différence entre la liberté du riche et celle du pauvre, de l'homme en dignité et du simple citoyen ! “

## Procès de Cn. Fulvius Flaccus

### 3

L'accusé rejetait sa faute sur les soldats : "C'étaient leurs cris séditieux qui l'avaient forcé de les mener au combat, non le jour même qu'ils avaient exigé, parce qu'il était trop avancé, mais le lendemain, où, bien qu'il leur eût assuré les avantages du temps et du terrain, ils n'avaient pu résister soit à la renommée, soit à la force de l'ennemi. Dans ce désordre, dans cette fuite générale, il avait été lui-même entraîné par la foule, comme Varron à la journée de Cannes, comme beaucoup d'autres généraux. S'il eût seul résisté aux ennemis, de quel remède sa mort pouvait-elle être dans les désastres de la patrie ? Il n'avait pas été surpris par la disette des vivres ; il ne s'était pas témérairement engagé dans des positions désavantageuses ; il n'avait pas, faute d'avoir reconnu les lieux, donné dans des embuscades ; c'est à force ouverte, les armes à la main, en bataille rangée, qu'il avait été vaincu ; il n'avait été le maître ni du courage des siens ni de celui des ennemis, l'audace ou la peur dépendant du naturel de chacun."

Accusé deux fois, on conclut contre lui à une amende ; la troisième fois on produisit des témoins, et comme un grand nombre d'entre eux, en le chargeant de tous les torts, attestaient sous serment que c'était le préteur qui avait donné le signal de la fuite et de l'épouvante, et que les soldats, ainsi abandonnés, avaient tourné le dos, persuadés que les craintes de leur chef n'étaient que trop fondées, l'assemblée, saisie d'une vive indignation, s'écria qu'il fallait conclure à une peine capitale. Alors s'élevèrent de nouveaux débats. Le tribun qui avait conclu deux fois à l'amende déclara cette fois-là conclure à la peine capitale. Les autres tribuns auxquels il en appela répondirent : "Qu'ils ne s'opposaient pas à ce que leur collègue, usant d'un droit consacré par les ancêtres, invoquât contre un simple particulier les lois ou les coutumes, jusqu'à ce qu'il l'eût fait condamner à une peine capitale ou à une amende." Alors Sempronius dit "qu'il requérait contre Cn. Fulvius la peine du crime d'état," et demanda à C. Calpurnius, préteur de la ville, la convocation des comices par centuries.

L'accusé se tourna vers une autre espérance : il pensait à demander pour défenseur son frère Q. Fulvius, qui jouissait alors d'un grand crédit à cause du bruit de ses exploits et de l'espoir qu'il donnait de prendre bientôt Capoue. Fulvius écrivit au sénat des lettres pathétiques, où il demandait à défendre son frère dans cette accusation capitale ; mais sur le refus des sénateurs qui trouvaient contraire aux intérêts de la république qu'il s'éloignât de Capoue, Cn. Fulvius, sans attendre le jour des comices, s'exila à Tarquinies, et le peuple confirma cet exil par un jugement.



## Poursuite du siège devant Capoue

### 4

Cependant tout l'effort de la guerre était tourné contre Capoue ; mais c'était plutôt un blocus qu'un siège. Les esclaves et le bas peuple ne pouvaient plus supporter la famine, ni la place envoyer des courriers vers Hannibal, tant elle était étroitement investie. Il se trouva un Numide auquel on remit une lettre, sur sa promesse de s'échapper, et qui, fidèle à cet engagement, parvint, pendant la nuit, à traverser le camp romain. Cette évasion engagea les Campaniens à tenter, tandis qu'il leur restait encore quelques forces, une sortie sur tous les points. Ils avaient un avantage incontestable dans les combats de cavalerie ; mais leurs fantassins étaient battus. Toutefois les Romains éprouvaient moins de joie de leurs succès que de dépit de ceux d'un ennemi assiégé et presque en leur pouvoir.

Enfin l'art vint suppléer à ce qui manquait à la force de la cavalerie ; on fit dans toutes les légions un choix des jeunes gens les plus vigoureux et les plus lestes ; on leur donna des boucliers plus courts que ceux des cavaliers, et sept dards longs de quatre pieds et terminés par un fer, comme les javelots des vélites. Les cavaliers en prirent chacun un en croupe et l'accoutumèrent à se tenir derrière eux et à s'élancer à terre au premier signal donné. Lorsque, après un entraînement quotidien, ils parurent assez aguerris, on s'avança dans la plaine qui s'étendait entre le camp et les murailles, contre la cavalerie campanienne rangée en bataille. Arrivés à portée de trait, au signal donné, les vélites mettent pied à terre, et, devenus tout à coup fantassins de cavaliers qu'ils étaient, ils fondent sur les escadrons ennemis et lancent coup sur coup leurs traits avec vigueur. Ils blessèrent un grand nombre d'hommes et de chevaux ; mais la nouveauté de cette tactique et la surprise furent la principale cause de la frayeur de l'ennemi. La cavalerie romaine, se précipitant sur les Campaniens déjà frappés d'épouvante, en fit un grand carnage et les poursuivit jusqu'aux portes de la ville. Dès lors la puissance romaine eut aussi la supériorité dans la cavalerie, et les vélites furent désormais ajoutés aux légions. L'auteur de cette innovation fut, dit-on, un centurion appelé Q. Navius, et elle lui fit honneur auprès du général.

## Hannibal se porte au secours de Capoue

### 5

Telle était la situation des affaires auprès de Capoue : Hannibal était partagé entre le désir de s'emparer de la citadelle de Tarente et celui de conserver Capoue ; il se décida cependant en faveur de cette place, sur laquelle il voyait fixés tous les regards des alliés et des ennemis, et qui devait servir d'exemple, quel que fût le résultat de cette défection. Il laisse donc dans le Bruttium une grande partie de ses bagages et tous les soldats pesamment armés, se met à la tête de ceux des fantassins et des cavaliers qu'il juge les plus capables d'une marche forcée, et se dirige vers la Campanie ; malgré cette précipitation, il se fait suivre de trente-trois éléphants.

Il s'arrête dans le creux d'une vallée, derrière le mont Tifate, qui dominait Capoue. Ayant, à son arrivée, emporté de force la redoute de Calatia et chassé la garnison, il tourne ses forces contre les assiégeants. Il avait par des messagers fait prévenir les assiégés du moment où il commencerait l'attaque, afin qu'ils se préparassent de leur côté à faire en même temps une sortie générale. Cette manœuvre causa aux Romains une grande épouvante ; car tandis qu'Hannibal les presse sur un point, tous les Campaniens, fantassins et cavaliers, et avec eux la garnison carthaginoise commandée par Hannon et Bostar, fondent sur eux d'un autre point. Dans cette alarme subite, les Romains, pour ne pas laisser sans défense une partie de leur camp, tandis qu'ils protégeraient l'autre, firent ainsi le partage des troupes : Ap. Claudius soutint l'effort des Campaniens, Fulvius celui d'Hannibal. Le propréteur C. Néron, avec la cavalerie de la sixième légion, se porta sur la route de Suessula ; le lieutenant C. Fulvius Flaccus, à la tête de la cavalerie auxiliaire, en face du Vulturne.

La bataille commença au milieu des cris et du tumulte ordinaires ; mais outre le bruit des guerriers, des chevaux et des armes, la multitude inhabile à combattre, qui bordait les remparts, fit retentir l'air de clameurs et du choc de vases d'airain, comme on fait d'habitude dans les éclipses de lune au milieu du silence de la nuit, et le fracas fut tel qu'il attira l'attention même des combattants. Appius repoussait aisément les Campaniens ; Fulvius avait affaire à de plus grandes forces, étant pressé par Hannibal et par les Carthaginois. La sixième légion perdit là du terrain, et fut repoussée par une cohorte espagnole qui, avec trois éléphants, pénétra jusqu'aux retranchements ; déjà elle avait enfoncé le centre et courait ainsi une chance favorable ou périlleuse, pouvant forcer le camp romain ou se voir coupée.

Fulvius, voyant le désordre de la légion et le danger qui menace le camp, exhorte Q. Navius et les autres principaux centurions "à charger la cohorte ennemie qui combattait au pied des palissades. La position est devenue très critique : ou il faut laisser le chemin libre aux Espagnols, lesquels pénétreront jusque dans le camp avec moins de peine encore qu'ils ne se sont frayés un passage à travers les rangs serrés des Romains, ou il faut les exterminer dans les retranchements. La chose n'était pas d'une si grande difficulté ; les Espagnols étaient en petit nombre et séparés des leurs ; et cette même légion qui, pour avoir pris l'alarme, paraissait coupée, n'avait qu'à faire face des deux côtés aux ennemis pour changer les chances du combat et les envelopper."

À ces mots du général, Navius enlève au porte-enseigne le drapeau de la seconde

compagnie des hastats, et menace de le jeter dans les rangs des ennemis si les soldats ne le suivent aussitôt et ne prennent part au combat. Navius avait une taille remarquable, que relevait encore l'éclat de ses armes, et le drapeau qu'il tenait élevé avait attiré sur lui les regards des Romains et des ennemis. Aussi, dès qu'il fut parvenu jusqu'à la première ligne des Espagnols, on fit pleuvoir sur sa tête une grêle de traits, et la cohorte presque entière se tourna contre lui seul ; mais ni la multitude des ennemis ni cette grêle de flèches ne purent arrêter l'impétuosité de ce guerrier.

## Échec d'Hannibal devant Capoue

### 6

En ce moment, le lieutenant M. Atilius oblige l'enseigne de la première compagnie de la même légion à porter l'étendard au milieu de la cohorte espagnole. De leur côté, les gardiens du camp, les lieutenants L. Porcius Licinius et T. Popilius combattent courageusement devant les retranchements, et tuent les éléphants aux portes mêmes qu'ils essayaient de franchir. Les corps de ces animaux, en comblant le fossé, formèrent une espèce de tertre et de pont, qui donna passage aux ennemis. Là, sur les cadavres de ces éléphants se livra une bataille sanglante.

Dans l'autre partie du camp, les Campaniens et la garnison carthaginoise étaient déjà repoussés, et l'on combattait près de la porte même de Capoue qui conduit au Vulturne. Les Romains eurent moins à résister à des ennemis armés qu'aux balistes et aux scorpions placés sur la muraille, et qui, portant fort loin, écartaient les assaillants. D'ailleurs la blessure du général Ap. Claudius ralentit leur fougue. Au moment où, en avant des enseignes, il exhortait les siens, il fut atteint d'un javelot à la poitrine, au-dessous de l'épaule gauche. Cependant un grand nombre d'ennemis furent taillés en pièces devant la porte ; les autres furent chassés en désordre jusque dans la ville. Hannibal, après avoir vu le massacre de la cohorte espagnole et la défense acharnée du camp romain, renonça à le forcer, fit retirer les enseignes et ses fantassins, sa cavalerie suivant, comme arrière-garde, pour empêcher l'ennemi de les harceler. Les légions brûlaient du désir de poursuivre les Carthaginois ; mais Flaccus fit sonner la retraite, se contentant du double avantage qu'il avait obtenu, en prouvant aux Campaniens qu'Hannibal ne leur serait pas d'un grand secours, et en le faisant sentir à Hannibal lui-même.

Les historiens qui ont parlé de cette bataille disent qu'on tua dans cette journée huit mille hommes de l'armée d'Hannibal et trois mille de celle des Campaniens ; qu'on enleva quinze étendards aux Carthaginois et dix-huit aux Campaniens. D'autres écrivains ne donnent pas tant d'importance à cette action et prétendent qu'il y eut plus de terreur que de carnage. Les Numides et les Espagnols, disent-ils, fondirent tout à coup sur le camp romain avec leurs éléphants. Ces animaux, se ruant çà et là, renversèrent les tentes avec fracas et mirent en fuite les bêtes de somme qui rompaient leur licou. Ils ajoutent qu'une ruse d'Hannibal accrut encore le désordre ; que ses émissaires, qui parlaient la langue latine, allaient, au nom des consuls, donner aux soldats l'ordre de chercher en toute hâte une retraite dans les montagnes voisines, puisque le camp ne pouvait plus tenir ; mais que cet artifice, bientôt découvert, fut déjoué par un grand massacre des ennemis, et que le feu écarta du camp les éléphants. Ce combat, quels qu'en aient été le commencement et l'issue, fut le dernier qu'on livra avant la reddition de Capoue.

Le médix tutique, qui est le magistrat suprême des Campaniens, était, cette année, un certain Seppius Loesius, d'une naissance obscure et d'une fortune médiocre. Dans son enfance, sa mère offrant un sacrifice pour détourner un présage de famille, l'haruspice répondit qu'il parviendrait un jour à la première dignité de Capoue. Cette femme ne voyant aucun fondement à cet espoir, répondit : "Certes, vous présagez pour les Campaniens un état désespéré, si mon fils doit s'élever à un tel honneur !" Cette raillerie d'une prédiction qui devait se vérifier fut elle-même justifiée par l'événement. En effet,

lorsque Capoue était pressée par le fer et par la faim, qu'il ne restait plus aucun espoir, et que ceux que leur naissance appelait aux dignités en refusaient l'honneur, Loesius, à force de reprocher aux premiers citoyens de déserteur, de trahir Capoue, obtint la souveraine magistrature, et fut de tous les Campaniens le dernier qui l'exerça.

## **Hannibal décide de marcher sur Rome (mars-avril 211)**

### **7**

Hannibal, reconnaissant l'impossibilité d'attirer les Romains à un autre combat et de s'ouvrir Capoue, craignant en outre que les nouveaux consuls ne lui coupassent les vivres, résolut d'abandonner une entreprise inutile et de décamper. Tandis qu'il examinait vers quel point il se dirigerait, une réflexion soudaine le décida à marcher sur le foyer même de la guerre, sur Rome. On lui reprochait d'avoir laissé échapper, après la bataille de Cannes, une occasion toujours ardemment désirée, et lui-même ne dissimulait pas sa faute "À la faveur d'une attaque imprévue et de l'effroi qu'elle causerait, il pouvait, disait-il, espérer se rendre maître de quelque partie de la ville ; et si Rome était en danger, les deux généraux romains, ou du moins l'un des deux, abandonneraient aussitôt Capoue ; le partage de leurs troupes les affaiblirait l'un et l'autre, et lui donnerait à lui-même ou aux Campaniens l'occasion de les combattre avec succès." Un seul soin l'inquiétait : son départ pouvait devenir le signal de la reddition de Capoue. Il engage, à force de présents, un Numide déterminé à tout oser, à se charger d'une lettre, à entrer comme transfuge dans le camp romain et à pénétrer ensuite secrètement dans la place. La lettre était remplie de mots encourageants : "Sa retraite, commandée par leur salut même, devait forcer les généraux romains et leurs armées de marcher à la défense de Rome et d'abandonner le siège de Capoue. Si l'on ne perdait point courage, si l'on patientait encore quelques jours, la ville serait entièrement délivrée du blocus." Ensuite il s'empare des bâtiments qui se trouvaient sur le Vulture, et les fait remonter jusqu'au fort qu'on avait construit par ses ordres pour défendre cette position. Voyant qu'il y en avait une assez grande quantité pour passer ses troupes en une nuit, il fait préparer des vivres pour dix jours et amène, pendant la nuit, ses légions sur les bords du fleuve, qu'il traverse avant le jour.

## Organisation des secours

### 8

Avant que ce projet fût exécuté, Fulvius Flaccus en fut instruit par des transfuges ; il écrivit à Rome, au sénat : cette nouvelle affecta les esprits selon la différence des caractères. Une situation aussi critique fit aussitôt convoquer le sénat. P. Cornélius, surnommé Asina, voulait qu'on rappelât de l'Italie entière tous les chefs et toutes les armées ; qu'on oubliât Capoue et toute autre expédition, pour protéger Rome. Fabius Maximus répondit "que lever le siège de Capoue, trembler au moindre geste d'Hannibal, et se préoccuper ainsi de ses marches et contremarches, lui semblait honteux. Le vainqueur de Cannes n'avait point osé marcher sur Rome ; aujourd'hui, repoussé devant Capoue, aurait-il donc conçu l'espoir de s'en emparer ? Non, il ne venait point assiéger Rome ; mais il voulait délivrer Capoue. Rome devait trouver des défenseurs dans l'armée qui était dans son enceinte, dans Jupiter, témoin des traités violés par Hannibal, et dans les autres dieux."

Tenant le milieu entre ces deux avis contraires, celui de P. Valérius Flaccus l'emporta : il conciliait tous les intérêts. Il proposa "d'écrire aux généraux qui étaient devant Capoue, et de leur faire connaître ce que Rome avait de forces pour sa défense ; ils savaient avec combien de troupes marchait Hannibal et combien il en fallait pour continuer le siège. Si l'un des deux chefs pouvait se détacher avec une partie des légions, en laissant son collègue devant Capoue avec des forces suffisantes pour la réduire, Claudius et Fulvius devaient décider ensemble qui des deux continuerait le siège, et qui viendrait à Rome, pour protéger la patrie."

À la réception de ce sénatus-consulte, le proconsul Q. Fulvius, à qui la blessure de son collègue faisait une obligation de se rendre à Rome, choisit, dans les trois armées, quinze mille fantassins, mille cavaliers, et leur fit passer le Vulturne. De là, assuré qu'Hannibal s'avancerait par la voie Latine, il prit la voie Appienne, et envoya des courriers dans les villes municipales qui bordent cette route, telles que Sétia, Cora, Lavinium, pour avoir des vivres tout prêts dans ces villes, et en faire apporter des campagnes voisines sur son chemin ; chaque cité devait en outre rassembler des garnisons pour se défendre avec ses propres ressources.

## Hannibal sous les remparts de Rome

### 9

Hannibal, le jour même où il traversa le Vulturne, campa à peu de distance de ce fleuve. Le lendemain, passant devant Calès, il se rendit sur le territoire de Sidicinum ; il s'y arrêta tout un jour pour ravager le pays, et poursuivit sa route par la voie Latine, sur les terres de Suessula, d'Allifae et de Casinum. Il demeura deux jours sous les murs de cette ville et dévasta le territoire d'alentour. De là, longeant Interamna et Aquinum, il arriva dans les plaines de Fregellae, sur les bords du fleuve Liris, où il trouva le pont rompu par les Frégellans, dans le but de retarder sa marche.

De son côté, Fulvius fut d'abord arrêté près du Vulturne, Hannibal ayant brûlé les bateaux, et la disette de bois rendant très difficile la construction de radeaux. Lorsque l'armée eut passé sur des pontons, Fulvius continua sa route sans obstacle, trouvant des vivres en abondance, tant dans les villes que sur son chemin. Les soldats, pleins d'ardeur, s'exhortaient les uns les autres à doubler le pas, se rappelant qu'ils marchaient à la défense de la patrie.

Un courrier de Fregellae, qui avait marché sans relâche jour et nuit, jeta dans Rome une grande terreur. L'affluence des habitants de la campagne, dont les récits ajoutaient le mensonge à la vérité, avait répandu l'agitation dans toute la ville. C'était peu que les femmes fissent retentir de leurs gémissements les maisons particulières ; les dames de distinction, bravant tous les regards, couraient en foule vers les temples des dieux ; les cheveux épars, agenouillées au pied des autels, les mains tendues vers le ciel et vers les dieux, elles les supplient d'arracher Rome aux mains des ennemis, et de sauver l'honneur et la vie aux mères romaines et à leurs jeunes enfants. Le sénat se tient dans le forum, prêt à aider les magistrats de ses décrets. Les uns reçoivent des ordres et courent où les appelle leur mission : les autres viennent d'eux-mêmes offrir leurs services ; des troupes sont placées dans la citadelle, dans le Capitole, sur les remparts, autour de la ville, sur le mont Albain et dans Valeriusa citadelle d'Aefula. Dans ce tumulte, on apprend que le proconsul Q. Fulvius est parti de Capoue avec son armée. Pour qu'il ne perde rien de son autorité, à son entrée dans Rome, le sénat décrète que son pouvoir sera égal à celui des consuls.

Hannibal, se vengeant de la rupture du pont par la dévastation complète du territoire de Fregellae, traverse les plaines de Frusinum, de Férentinum, d'Anagni, et arrive dans le Labicum. De là, prenant par le mont Algide, il paraît devant Tusculum : on lui en ferme les portes ; il passe au-dessous de cette ville, tourne à droite et descend à Gabies. Puis il s'avance sur Pupinia et vient camper à huit milles de Rome. Plus l'ennemi approchait, plus le carnage qu'on faisait des fuyards était affreux, les Numides formant l'avant-garde : on faisait beaucoup de prisonniers de tout âge et de tout sexe.



## Panique à Rome

### 10

Au milieu de cette épouvante, Fulvius Flaccus entre à Rome avec son armée par la porte Capène, et traverse le quartier des Carènes et des Esquilies ; puis il vient camper entre les portes Esquiline et Colline. Les édiles plébéiens y font passer des vivres. Les consuls et le sénat se rendirent au camp, et l'on y délibéra sur les nécessités extrêmes de la république. On décida que les consuls camperaient entre les portes Colline et Esquiline ; que C. Calpurnius, préteur de la ville, aurait le commandement du Capitole et de la citadelle, et que le sénat se tiendrait en corps dans le forum, afin de pouvoir y tenir conseil sur les événements imprévus.

Cependant Hannibal était venu asseoir son camp sur les bords de l'Anio, à trois milles de Rome. De là, il s'avança en personne, à la tête de deux mille cavaliers, du côté de la porte Colline, jusqu'au temple d'Hercule ; et, s'approchant à cheval le plus près possible, il examina les remparts et la situation de la ville. Lui laisser faire impunément cette bravade parut une honte à Flaccus : il détacha quelques escadrons, avec ordre de chasser et de repousser jusque dans ses lignes la cavalerie ennemie.

Le combat était déjà engagé, lorsque les consuls ordonnèrent aux transfuges numides qui, au nombre de douze cents, occupaient le mont Aventin, de traverser la ville et de gagner les Esquilies, jugeant qu'il n'y avait pas de troupes plus propres à combattre au milieu des vallées, des jardins, des tombeaux et des chemins creux dont ce quartier est rempli. Plusieurs Romains, les voyant de la citadelle et du Capitole descendre à cheval par la rue Publicius, s'écrièrent que l'Aventin était pris. Ces mots occasionnèrent un tel désordre parmi ceux qui fuyaient que toute cette multitude tremblante se serait précipitée hors des murailles, si les Carthaginois n'eussent pas été campés aux portes mêmes de Rome. Chacun se réfugiait dans les maisons, sur les toits, et accablait de pierres et de traits, comme autant d'ennemis, ses propres concitoyens errant çà et là dans les rues. Il était impossible de faire cesser le tumulte et de reconnaître l'erreur, les chemins étant encombrés de gens des campagnes et de bestiaux, qu'une frayeur soudaine avait jetés dans la ville. Les Romains furent vainqueurs dans le combat de cavalerie, et les Carthaginois repoussés. Comme on avait à réprimer les mouvements qui naissaient sans motifs sur plusieurs points, on résolut de rendre le pouvoir à tous ceux qui avaient été dictateurs, consuls ou censeurs, pour l'exercer jusqu'à la retraite de l'ennemi. Le reste du jour et la nuit suivante, il y eut encore beaucoup d'alarmes, qui furent apaisées.

## Rome sauvée par la grêle

### 11

Le lendemain, Hannibal, qui avait passé l'Anio, rangea toutes ses troupes en bataille : Flaccus et les consuls ne refusèrent point le combat. Les deux armées en présence allaient engager une action dont Rome eût été le prix, lorsqu'une pluie battante, mêlée de grêle, jeta un tel désordre dans les rangs des deux partis que, pouvant à peine retenir leurs armes, ils se retirèrent dans leur camp, sans avoir ni d'un côté ni de l'autre cédé le terrain par peur. Le lendemain, les armées s'avancent en bataille au même endroit ; un ouragan semblable les sépare ; et dès qu'elles sont rentrées dans leurs lignes, ô prodige ! Le calme et la sérénité renaissent. Les Carthaginois attribuèrent cet événement à l'intervention divine, et l'on entendit Hannibal s'écrier "que les dieux lui refusaient tantôt la volonté, tantôt le pouvoir de prendre la ville de Rome." Deux autres circonstances, l'une futile et l'autre grave, diminuèrent encore son espoir. La première, d'une grande importance, ce fut la nouvelle que reçut Hannibal, au moment même où il campait sous les murs de Rome, que des soldats romains portaient, enseignes déployées, pour aller renforcer l'armée d'Espagne. La seconde avait moins de gravité : il sut par un prisonnier que le champ où il était campé venait d'être vendu, sans que cette circonstance en eût diminué le prix. Il s'indigna de tant de fierté et de ce qu'un terrain dont la guerre l'avait rendu possesseur et maître eût trouvé à Rome un acquéreur ; et, faisant aussitôt venir un crieur, il ordonna qu'on mît à l'encan les boutiques d'orfèvres, qui étaient alors autour du forum romain.

Enfin, ému de toutes ces choses, il recula son camp sur les bords de la rivière Tutia, à six milles de Rome, et se dirigea ensuite vers le bois sacré de Féronie, où se trouvait un temple alors célèbre par ses richesses. Des Capenates, antiques habitants de ces lieux, en y portant pour offrandes les prémices des fruits de la terre et d'autres présents, y avaient accumulé beaucoup d'or et d'argent. Hannibal dépouilla le temple de tous ses trésors ; on trouva, après son départ, des monceaux de bronze, débris qu'une frayeur religieuse avait fait abandonner des soldats. Tous les écrivains sont d'accord sur la spoliation de ce temple. Suivant Coelius, Hannibal, marchant sur Rome, se détourna d'Erétum pour s'y rendre, prit sa route par Réate, Cutiliae et Amiternum, passa de la Campanie dans le Samnium, de là chez les Péligniens. Laissant de côté la place de Sulmone dans le pays des Marrucins, il traversa le territoire d'Albe chez les Marses, et parvint ensuite à Amiternum et au bourg de Foruli. Il n'y a pas là d'erreur ; les traces d'une si grande armée n'ayant pu se confondre dans les souvenirs, après un laps de temps si court : il est en effet constant qu'Hannibal suivit cette route. Il ne reste plus qu'à savoir si c'est en venant à Rome ou en regagnant la Campanie.

## Reprise du siège devant Capoue

### 12

Au reste, les Romains mirent plus d'opiniâtreté à presser le siège de Capoue qu'Hannibal à défendre cette place ; car il passa de la Lucanie dans le Bruttium, et se porta vers le détroit et jusqu'à Régium avec une telle promptitude, que son arrivée imprévue faillit surprendre les habitants. Quant à Capoue, dont le siège, pendant ce temps-là, avait été poussé avec la même vigueur, elle s'aperçut du retour de Flaccus, et s'étonna beaucoup de ne pas voir Hannibal revenir en même temps que lui. Les habitants apprirent ensuite, dans des pourparlers, qu'ils étaient abandonnés, livrés à eux-mêmes, et que les Carthaginois avaient perdu toute espérance de conserver Capoue. À cette nouvelle se joignit une proclamation du proconsul, publiée d'après un sénatus-consulte et répandue parmi les ennemis. Elle portait "que tout citoyen de Capoue qui, avant un jour marqué, passerait dans le camp romain, y serait en sécurité." Personne ne s'y rendit, moins par devoir que par crainte ; car ils savaient que leur défection les avait jetés dans de trop grandes fautes pour qu'on pût les leur pardonner. Mais si l'intérêt personnel ne poussait aucun particulier à se rendre à l'ennemi, il n'était pris non plus aucune mesure de salut public. La noblesse abandonnait entièrement le soin des affaires et refusait de s'assembler en sénat. La suprême magistrature était dévolue à un homme qui, loin d'en tirer quelque honneur, lui avait, par sa bassesse, ôté toute force et toute dignité. Dans le forum, dans les lieux publics, on n'apercevait plus un seul citoyen marquant : renfermés chez eux, ils attendaient de jour en jour la ruine de leur patrie, signal de leur perte.

Tout le soin des affaires reposait dans Bostar et dans Hannon, commandants de la garnison carthaginoise ; mais, plus préoccupés de leur propre péril que de celui de leurs alliés, ils écrivirent à Hannibal en termes libres et même amers, lui reprochant "de n'avoir pas seulement livré Capoue aux Romains, mais de les avoir trahis, exposés à toutes les tortures, eux et la garnison ; pour lui, il s'était retiré dans le Bruttium, comme pour éviter d'être le témoin de la prise de leur ville, tandis que les Romains n'avaient pu, par le siège même de Rome, être arrachés au siège de Capoue : tant la haine romaine était plus constante que l'amitié carthaginoise. S'il revenait à Capoue, s'il dirigeait sur ce point tout l'effort de la guerre, ils se tiendraient prêts, ainsi que les Campaniens, à faire une sortie. Ce n'était pas pour faire la guerre à Régium et à Tarente qu'ils avaient passé les Alpes ; où étaient les légions romaines, là aussi devaient se trouver les armées carthaginoises. C'est ainsi qu'on avait vaincu à Cannes, ainsi à Trasimène, en cherchant l'ennemi, en plaçant son camp près du sien, en ne cessant de tenter la fortune."

Les lettres écrites dans ce sens sont données à des Numides, qui, pour une récompense, ont promis leur service. Ils arrivent, comme transfuges, dans le camp de Flaccus, afin de s'échapper en temps opportun. La famine, qui depuis longtemps désolait Capoue, ne rendait pas improbable le motif de cette désertion ; mais une Campanienne, la maîtresse d'un des transfuges, arrive tout à coup dans le camp et déclare au général romain que les Numides, à la faveur de cette feinte désertion, sont porteurs de lettres pour Hannibal ; l'un d'entre eux le lui a avoué, et elle est prête à le convaincre. Le transfuge, confronté avec elle, met d'abord assez d'assurance à feindre de ne la pas connaître ; mais cédant peu à peu à la force de la vérité et à la crainte de la question dont on le menace et qu'on apprête, il avoue le fait, livre les lettres, et ajoute à sa déposition la révélation d'un point encore

ignoré, que d'autres Numides erraient comme transfuges dans le camp romain. Plus de soixante-dix furent pris et battus de verges avec les nouveaux déserteurs ; on leur coupa les mains, et on les fit rentrer dans Capoue. La vue de cet affreux supplice abattit le courage des Campaniens.

## Reddition de Capoue ; discours de Vibius Verrius

### 13

Le peuple, se portant en foule au palais, obligea Loesius d'assembler le sénat ; on menaça publiquement les principaux sénateurs, s'ils ne se rendaient pas au conseil, où depuis longtemps ils n'assistaient plus, d'aller les chercher jusque dans leurs maisons et de les traîner de force dans les rues. Cette menace entoura Loesius d'un sénat assez nombreux. Tous étaient d'avis d'envoyer des ambassadeurs aux généraux romains, lorsque Vibius Verrius, dont les conseils avaient décidé la révolte contre Rome, interpellé à son tour, soutient d'abord "que ceux qui parlent d'ambassade, de paix, de soumission, ont oublié ce qu'ils eussent fait eux-mêmes s'ils avaient eu les Romains en leur pouvoir, et ce qu'ils doivent en attendre.

Eh quoi ! ajoute-t-il, croyez-vous qu'en nous rendant aujourd'hui nous serons traités comme dans le temps où, pour obtenir leur secours contre les Samnites, nous leur avons livré nos personnes et nos biens ? Avez-vous déjà oublié à quelle époque et dans quelles circonstances nous avons renoncé à l'alliance des Romains ? Comment, dans notre révolte, au lieu de renvoyer leur garnison, nous l'avons fait périr au milieu des tourments et des outrages ? Combien de fois et avec quel acharnement nous nous sommes jetés sur eux pendant le siège, nous avons attaqué leur camp et appelé Hannibal pour les écraser ? Comment, enfin, nous l'avons tout récemment pressé de quitter ce pays pour aller assiéger Rome ?

Rappelez-vous aussi avec quelle animosité ils ont eux-mêmes agi contre nous, et, par là, jugez de ce que vous devez en attendre. Lorsqu'ils avaient en Italie un ennemi étranger, et que cet ennemi était Hannibal ; lorsque la guerre avait mis tout en feu dans leur empire, oubliant tous leurs ennemis, oubliant Hannibal lui-même, c'est au siège de Capoue qu'ils ont envoyé les deux consuls et les deux armées consulaires. Depuis près de deux ans ils nous tiennent investis et enfermés dans nos murs, où ils nous épuisent par la faim, exposés comme nous aux plus grands périls et supportant des fatigues extrêmes, souvent massacrés autour de leurs retranchements et de leurs fossés, et dernièrement presque forcés dans leurs lignes.

Mais c'est peu encore ; car rien de plus ordinaire que d'affronter les fatigues et les dangers au siège d'une ville ennemie ; voici une marque de ressentiment et de haine implacable. Hannibal, avec des troupes nombreuses d'infanterie et de cavalerie, est venu attaquer leur camp et l'a pris en partie ; un danger si pressant ne leur a point fait interrompre le siège. Il a passé le Vulture et livré aux flammes tout le territoire de Calès ; cet horrible désastre de leurs alliés ne les a point fait marcher à leur secours. Il a tourné ses armes contre Rome elle-même ; ils ont méprisé cet orage menaçant. Il a franchi l'Anio et campé à trois milles de la ville ; il s'est approché de ses remparts, de ses portes mêmes ; il leur a montré qu'ils allaient perdre Rome s'ils n'abandonnaient pas Capoue ; ils ne se sont pas retirés. Les bêtes féroces, même dans les plus violents accès de leur rage, si elles voient qu'on attaque leurs tanières et leurs petits, quittent tout pour courir les défendre. Il n'en est pas ainsi des Romains : ni Rome menacée, ni leurs femmes, ni leurs enfants, dont les cris plaintifs retentissaient presque jusqu'ici, ni leurs autels, ni leurs foyers, ni les temples de leurs dieux, ni les tombeaux de leurs ancêtres profanés et détruits, rien n'a pu

les arracher de Capoue : tant ils sont avides de vengeance, tant ils ont soif de notre sang ! Et peut-être n'est-ce pas à tort : nous eussions fait comme eux si la fortune nous eût été favorable.

Mais puisque les dieux immortels en ont ordonné autrement, et que je ne dois même pas refuser la mort, je puis au moins, tandis que je suis encore libre et maître de moi, éviter, par une mort aussi douce qu'honorable, les tourments et les outrages que l'ennemi me destine. Je ne verrai point Ap. Claudius et Q. Fulvius tout fiers de leur insolente victoire ; je ne me verrai pas chargé de fers, traîné dans les rues de Rome, servir d'ornement à leur triomphe, pour être ensuite jeté dans un cachot, ou, attaché à un poteau, être déchiré à coups de verges et tendre ma tête à la hache romaine ; je ne verrai point la ruine et l'embrasement de ma patrie, ni le déshonneur et l'opprobre de nos épouses, de nos filles et de notre jeune noblesse. Albe, le berceau de Rome, fut par les Romains détruite de fond en comble, pour qu'il ne restât aucune trace, aucun souvenir de leur origine : puis-je croire, après cet exemple, qu'ils épargneront Capoue, qui leur est plus odieuse que Carthage ?

Ceux donc d'entre vous qui veulent céder à la destinée avant d'être témoins de tant d'horribles maux, trouveront aujourd'hui chez moi un festin préparé pour eux. Lorsque nous serons rassasiés de vin et de nourriture, une coupe, qui m'aura été présentée d'abord, sera portée à la ronde. Ce breuvage arrachera nos corps aux supplices, notre âme à l'infamie, nos yeux, nos oreilles à la nécessité de voir et d'entendre toutes les horreurs, toutes les indignités qu'on réserve aux vaincus. Il se trouvera des gens tout prêts pour jeter dans un vaste bûcher, allumé dans la cour de ma maison, nos corps inanimés. C'est la seule voie qui nous reste de mourir avec honneur et en hommes libres. Nos ennemis eux-mêmes admireront notre courage, et Hannibal saura quels alliés il a abandonnés et trahis."

## Suicide collectif. Premières arrestations

### 14

Ce discours de Virrius fut approuvé de la plupart des sénateurs ; mais ils n'eurent pas tous le courage d'exécuter ce qui avait obtenu leur assentiment. Le plus grand nombre d'entre eux ne désespérèrent pas de la clémence du peuple romain, déjà éprouvée dans beaucoup de guerres ; ils firent passer l'avis de se rendre, et envoyèrent aux consuls des députés pour leur livrer Capoue.

Vibius Virrius fut suivi de vingt-sept sénateurs environ, qui se mirent à table avec lui dans sa maison. Après avoir perdu dans l'ivresse le sentiment du malheur qui les menaçait, ils prirent tous le poison préparé ; puis se levant de table, ils se donnèrent la main et le dernier baiser, en versant des larmes sur leur sort et sur celui de leur patrie. Les uns restèrent pour être brûlés sur le même bûcher, les autres se retirèrent dans leurs demeures. L'excès de la nourriture et du vin retarda le moment de leur mort et affaiblit l'effet du poison. Aussi la plupart d'entre eux languirent-ils encore toute la nuit et une partie du jour suivant ; tous cependant expirèrent avant qu'on eût ouvert aux ennemis les portes de Capoue.

Le lendemain, la porte de Jupiter, qui était en face du camp romain, fut ouverte sur l'ordre du proconsul ; on fit entrer par là une légion et deux escadrons de troupes auxiliaires, sous la conduite du lieutenant C. Fulvius. Dès qu'il eut pourvu à ce qu'on lui apportât les armes de toutes sortes qui étaient dans Capoue, et placé des corps de garde à toutes les portes, pour empêcher qu'il ne se fût de sortir ou de s'échapper, il arrêta la garnison carthaginoise et ordonna au sénat de se rendre au camp, auprès des généraux romains. Aussitôt après leur arrivée, on les mit tous aux fers, et on leur enjoignit de déclarer aux questeurs ce qu'ils possédaient d'or et d'argent. L'or monta à soixante-dix livres pesant, et l'argent à trois mille deux cents livres. Vingt-cinq sénateurs furent envoyés comme prisonniers à Calès, et vingt-huit à Téanum ; c'étaient ceux que l'on savait être les principaux auteurs de la défection.

## Exécution des sénateurs de Capoue

### 15

Fulvius et Claudius n'étaient pas d'accord sur le supplice à infliger aux sénateurs campaniens. Claudius était disposé à pardonner, Fulvius était pour les mesures de rigueur. Appius remettait toute cette affaire à la décision du sénat romain ; il lui semblait juste de laisser aux sénateurs le temps de s'informer si les Campaniens avaient eu des intelligences avec quelques alliés du nom latin et avec les villes municipales, et s'ils avaient été, dans cette guerre, aidés de leurs secours. "Il fallait bien se garder, disait au contraire Fulvius, d'inquiéter, par des soupçons sans fondement, les esprits de fidèles alliés et de faire dépendre leur sort des dépositions de gens qui n'avaient jamais pesé ni leurs actions ni leurs discours. Il était donc décidé à supprimer, à étouffer de pareilles informations."

S'étant séparés après ces mots, Appius, malgré le ton menaçant de son collègue, ne doutait pas qu'il n'attendît des lettres de Rome, dans une question si grave ; mais Fulvius ne voulant pas qu'un tel obstacle empêchât l'accomplissement de ses desseins, sort du prétoire, et ordonne aux tribuns militaires et aux commandants des alliés de veiller à ce que deux mille cavaliers d'élite soient prêts pour la troisième veille de la nuit. Étant parti à la tête de ce détachement, il entre, au point du jour, à Téanum, et va droit à la place publique où l'arrivée de cette cavalerie avait fait accourir le peuple. Là, il fait appeler le magistrat suprême et lui ordonne d'amener les Campaniens confiés à sa garde. Ils s'avancent tous ; ils sont battus de verges et frappés de la hache.

De là Fulvius court à Calès de toute la vitesse de son cheval. Déjà il était assis sur son tribunal, déjà les Campaniens, qu'on lui avait livrés, étaient attachés au poteau, lorsqu'un courrier arrive de Rome en toute hâte et lui remet une dépêche du préteur C. Calpurnius et un sénatus-consulte. Le bruit se répand au pied du tribunal et dans toute l'assemblée que c'est un ordre de renvoyer au sénat toute l'affaire des Campaniens. Fulvius, qui le pressentait aussi, prend la lettre, la met, sans l'ouvrir, dans sa toge, et enjoint au héraut d'ordonner au lecteur d'agir selon la loi. Ainsi les détenus de Calès sont suppliciés comme ceux de Téanum. Fulvius lit ensuite la lettre et le sénatus-consulte, trop tard pour arrêter cette exécution qu'il avait précipitée pour que rien ne pût l'empêcher. Fulvius se levait de son tribunal lorsque le Campanien Vibellius Tauréa, perçant la foule au milieu de la ville, l'appelle par son nom. Flaccus, étonné, se rassied, pour savoir qui l'apostrophe ainsi. "Ordonne, s'écrie alors Vibellius, qu'on me tue aussi, afin que tu puisses te glorifier d'avoir fait périr un homme beaucoup plus brave que toi." Fulvius répond "que cet homme n'a sans doute plus sa raison ; que d'ailleurs un sénatus-consulte lui défend de le mettre à mort, lors même qu'il le voudrait." "Eh bien ! reprend Vibellius, puisque, après avoir vu livrer ma patrie et périr mes parents et mes amis, après avoir tué de ma main ma femme et mes enfants, pour les soustraire à d'indignes traitements, il ne m'est pas permis d'expirer comme ceux de mes concitoyens qu'on vient d'égorger, mon courage me délivrera de cette odieuse existence." À ces mots il tire un poignard caché sous sa toge, se perce le cœur et tombe expirant aux pieds du général.



## Le sort de Capoue après la capitulation

### 16

Comme les mesures relatives au supplice des Campaniens et la plupart de celles qui suivirent le siège furent ordonnées par le seul Flaccus, des auteurs ont écrit qu'Ap. Claudius était mort avant la reddition de Capoue ; ils assurent aussi que ce même Tauréa ne se rendit pas à Calès de son plein gré, et ne se tua point lui-même ; mais que, tandis qu'on l'attachait au poteau avec les autres, le bruit empêchant d'entendre ce qu'il criait, Flaccus fit faire silence ; qu'alors Tauréa lui dit ce qu'on a rapporté plus haut : "Que le plus courageux des hommes mourait par les ordres d'un lâche ; " et qu'à ces mots le proconsul fit crier par le héraut : "Licteur, commence par frapper de verges cet homme courageux, et que le premier il tombe sous le glaive de la loi. D'autres prétendent que Fulvius lut le sénatus-consulte avant l'exécution ; mais comme il y avait à la fin de ce décret "que s'il le jugeait à propos, il renverrait toute l'affaire au sénat", il pensa qu'il lui était permis de décider ce qu'il croyait le plus utile à la république. De retour à Capoue, après avoir quitté Calès, il reçut la soumission d'Atella et de Calatia, et il sévit pareillement contre les instigateurs de la défection. Ainsi on punit de mort environ soixante-dix sénateurs ; trois cents nobles Campaniens à peu près furent jetés dans les fers ; d'autres, envoyés en prison dans les villes des alliés du nom latin, moururent de divers accidents ; tout le reste des citoyens de Capoue fut vendu comme esclaves.

Ensuite on délibéra sur le sort de la ville et de son territoire. Quelques-uns furent d'avis de raser une cité si puissante, voisine et ennemie de Rome. Toutefois l'utilité présente l'emporta : comme on savait que le terrain était le plus fertile de l'Italie, la ville fut conservée pour servir de demeure aux cultivateurs. On retint à Capoue, comme population principale, les affranchis, les marchands et les ouvriers ; tout le territoire et les édifices publics devinrent la propriété du peuple romain. Capoue ne fut désormais, comme ville, qu'un lieu d'habitation fixe ou momentanée ; elle n'eut plus ni corps municipal, ni sénat, ni assemblée du peuple, ni magistrats. Privée de conseil public et d'une autorité légitime, cette multitude désorganisée n'était plus capable de tramer un complot. Il fut décidé qu'on y enverrait de Rome tous les ans un préfet pour rendre la justice.

Ainsi fut réglé ce qui regardait Capoue, avec une politique louable en tous points. La sévérité et la promptitude présidèrent au châtement des plus coupables ; la multitude des citoyens se vit dispersée sans aucun espoir de retour ; on ne sévit ni par l'incendie ni par la destruction contre des maisons, contre des murs innocents du crime des habitants, et Rome n'eut à recueillir que du profit de la réputation de clémence qu'elle acquérait dans l'esprit des alliés, en conservant la ville la plus célèbre et la plus opulente de l'Italie, une ville dont la ruine eût fait gémir toute la Campanie et tous les peuples voisins. Elle obligea l'ennemi à reconnaître qu'elle était aussi forte pour châtier des alliés infidèles qu'Hannibal était impuissant pour protéger ceux qui se fiaient à sa foi.

## 2. La guerre d'Espagne (fin 211 à 210)

### Comment Hasdrubal mystifia Néron

#### 17

Les sénateurs romains, délivrés des soins qu'avaient exigés les affaires de Capoue, donnent à C. Néron six mille hommes d'infanterie et trois cents cavaliers à son choix, pris dans les deux légions qu'il avait eues sous ses ordres pendant le siège ; on y joint un même nombre de fantassins et huit cents cavaliers tirés des Latins auxiliaires ; il devait embarquer cette armée à Pouzzoles, et la conduire en Espagne. Arrivé à Tarragone, il fait débarquer ses troupes, met sa flotte en sûreté, et, pour augmenter le nombre de ses soldats, il arme les gens mêmes de l'équipage. S'avançant jusqu'à l'Èbre, il reçoit de Tib. Fontéius et de L. Marcius l'armée qu'ils commandaient ; il se dirige ensuite vers l'ennemi.

Hasdrubal, fils d'Hamilcar, était campé près des Pierres-Noires, chez les Orétans, un lieu-dit situé entre les villes d'Iliturgi et de Mentissa. Héron s'empare de l'entrée de ce défilé. Hasdrubal, dans la crainte de se voir bloqué, envoie un parlementaire promettre que, si on le laisse se retirer, il quittera l'Espagne avec toute son armée, proposition que le général romain accepte avec joie. Hasdrubal demande alors pour le lendemain une conférence où les Romains dicteront les conditions auxquelles on leur livrera les citadelles des villes, et fixeront le jour où les garnisons, sans fraude de part ou d'autre, en sortiront avec armes et bagages. Aussitôt qu'il a obtenu ce point, il ordonne à ses soldats de tirer, dès la chute du jour et pendant tout le reste de la nuit, les plus lourds bagages de l'armée, et de les faire sortir du défilé par tous les moyens possibles. On eut grand soin de ne laisser sortir cette nuit-là que peu de monde, un petit nombre pouvant à la fois et tromper plus facilement les ennemis à la faveur du silence, et s'échapper par des sentiers étroits et difficiles.

L'entrevue eut lieu le jour suivant ; mais Hasdrubal réussit, en perdant ce jour en paroles et en écritures étrangères à l'objet de l'entrevue, à la faire remettre au lendemain. Une nuit, ajoutée à la précédente, donna le temps à d'autres soldats de s'échapper, et dans le jour qui suivit, rien ne fut encore terminé : plusieurs jours furent ainsi employés à discuter ouvertement les conditions, et plusieurs nuits à cacher la retraite des Carthaginois. Lorsque la plus grande partie de son armée eut quitté le camp, Hasdrubal revient sur ce dont on était précédemment convenu, et la bonne foi diminuant avec la crainte du péril, on s'entendait de moins en moins.

Déjà presque toute l'infanterie était sortie du défilé, lorsque, au point du jour, un brouillard épais le couvrit tout entier ainsi que les plaines environnantes. Voulant profiter de cette circonstance, Hasdrubal envoie prier Néron de remettre l'entrevue au lendemain, la religion interdisant ce jour-là aux Carthaginois toute occupation sérieuse. Cette ruse ne fit naître aucun soupçon, et le délai fut accordé ; aussitôt Hasdrubal sort de son camp avec sa cavalerie et ses éléphants, et gagne sans bruit une position avantageuse. Vers la quatrième heure, le soleil dissipe le brouillard, le jour paraît, et les Romains voient le camp des ennemis évacué. Claudius, reconnaissant enfin la ruse du Carthaginois, et se voyant dupe, s'élance à sa poursuite, dans l'intention de lui livrer bataille. Mais l'ennemi refusait le combat. Il y eut pourtant quelques escarmouches entre l'arrière-garde des Carthaginois et les éclaireurs de l'armée romaine.

## Élection de Scipion à la tête de l'armée d'Espagne

### 18

Cependant ceux des peuples d'Espagne qui, après la défaite des Scipions, avaient abandonné Rome, ne revenaient point sous ses lois ; il n'y avait non plus aucune nouvelle défection. Le sénat et le peuple romains, depuis la réduction de Capoue, tenaient leur attention fixée sur l'Espagne autant que sur l'Italie. On voulait renforcer l'armée, y envoyer un général ; mais on ne savait à qui donner cette mission. Deux grands généraux ayant succombé là dans l'espace de trente jours, on voulait pourvoir à leur remplacement avec un soin tout particulier. Comme les avis étaient partagés entre plusieurs personnages, le sénat finit par renvoyer aux comices du peuple l'élection du proconsul destiné pour l'Espagne, et les consuls fixèrent le jour de l'assemblée.

D'abord on s'était attendu que ceux qui se croiraient dignes d'un commandement si important offriraient leurs noms : cet espoir que l'on vit trompé renouvela la douleur du désastre qu'on avait éprouvé et les regrets qu'avait fait naître la perte des deux généraux. Plongé dans cette affliction, sans résolution arrêtée, le peuple n'en descendit pas moins au Champ de Mars le jour de l'assemblée ; tous les yeux sont tournés vers les magistrats, vers les principaux citoyens qui se regardent les uns les autres ; on déplore que la situation des affaires de la république soit tellement perdue et désespérée que personne n'ose accepter le commandement de l'Espagne.

Tout à coup P. Cornélius, fils de celui qui avait péri dans cette contrée, jeune homme âgé d'environ vingt-quatre ans, déclare qu'il brigue cet honneur, et s'arrête sur un lieu élevé, d'où l'on pouvait l'apercevoir. Tous les regards se fixent sur lui ; des cris et la faveur du peuple semblent dès ce moment présager à son commandement des succès et des victoires. Lorsqu'ensuite on alla aux voix, le suffrage unanime des centuries et de chaque citoyen conféra à P. Scipion le commandement de l'armée d'Espagne. Mais quand l'élection fut terminée, que les transports et l'ardeur de l'enthousiasme furent refroidis, le silence régna dans l'assemblée ; cette triste réflexion s'empara des esprits : qu'avait-on fait ? La faveur ne l'avait-elle pas emporté sur la raison ? L'âge de Scipion causait surtout ce repentir : plusieurs redoutaient aussi la fortune, le nom de sa maison, en le voyant partir, couvert du deuil de deux parents, pour une province où il aurait à combattre au milieu des tombeaux d'un père et d'un oncle.

## Arrivée de Scipion en Espagne

### 19

Scipion, voyant l'inquiétude et le repentir succéder dans l'esprit des Romains à l'enthousiasme qui l'avait d'abord accueilli, fait aussitôt convoquer l'assemblée, et y parle de son âge, du commandement qu'on lui a confié, de la guerre qu'il va diriger, avec tant de noblesse et de hauteur de vues qu'il ranime et renouvelle l'ardeur déjà éteinte de ses concitoyens, et les remplit d'une confiance supérieure à celle qu'inspirent d'ordinaire les promesses des hommes et les raisonnements fondés sur la confiance. En effet, Scipion n'était pas moins admirable par des talents véritables que par le grand art de les faire valoir, qu'il cultiva dès sa jeunesse. Ce qu'il proposait à la multitude, ou lui avait apparu dans une vision nocturne, ou lui était suggéré par une inspiration divine, soit que la superstition eût un certain empire sur son esprit, soit qu'il voulût assurer la prompte exécution de ses ordres et de ses desseins, en leur donnant le caractère d'un oracle. Ce fut pour disposer de loin les esprits à cette croyance superstitieuse, que, du jour où il prit la robe virile, il ne fit aucune action, publique ou particulière, sans aller au Capitole, sans entrer dans le sanctuaire, et sans y rester quelque temps seul, caché à tous les regards.

Cette habitude qu'il observa toute sa vie, soit par politique, soit sans dessein particulier, fit croire à quelques-uns qu'il était issu du sang des dieux, et remit en crédit, avec des circonstances non moins ridicules, la fable autrefois répandue au sujet d'Alexandre le Grand. On attribuait sa naissance à un serpent monstrueux, qu'on voyait souvent dans la chambre de sa mère, et qui tout à coup s'échappait et disparaissait à l'arrivée de ceux qui entraient chez elle. Scipion lui-même ne porta jamais atteinte à l'autorité de ces prodiges ; il eut plutôt l'habileté de l'augmenter encore, en ne les niant comme en ne les affirmant jamais. Beaucoup de traits du même genre, les uns vrais, les autres supposés, avaient fait passer en faveur de ce jeune homme les bornes de l'admiration, et ce fut cette superstition qui détermina Rome à confier à son âge encore tendre des intérêts si graves, un commandement si important.

Aux débris de l'ancienne armée d'Espagne et aux renforts partis de Pouzzoles avec C. Néron, on ajouta dix mille hommes d'infanterie et mille chevaux, et on donna à Scipion Junius Silanus, en qualité de propréteur, pour l'aider à faire campagne. Le général partit ainsi de l'embouchure du Tibre avec une flotte de trente galères, toutes à cinq rangs de rames ; et, après avoir longé les côtes de la mer de Toscane et les Alpes, doublé le golfe de Lyon et le promontoire des Pyrénées, il débarqua ses troupes à Empories, ville grecque, dont les habitants étaient originaires de la Phocée.

Là, il ordonna à ses vaisseaux de le suivre par mer et se rendit lui-même par terre à Tarragone, où il tint une assemblée des députations de tous les peuples alliés qui, au premier bruit de son arrivée, étaient accourues de toutes les parties de l'Espagne. Il fit tirer ses bâtiments à sec, et renvoya quatre galères de Marseille, qui l'avaient escorté pour lui faire honneur. Dans ses audiences, il répondit aux députés des alliés, que tant d'événements divers tenaient en suspens, avec toute la grandeur d'âme que lui inspirait la confiance en ses rares qualités, mais sans qu'il lui échappât aucun mot d'orgueil ; et il mit dans tous ses discours autant de dignité que de persuasion.

## Préparatifs avant la saison d'hiver (fin de l'année 211)

### 20

Quittant bientôt Tarragone, il alla visiter les villes alliées et les quartiers d'hiver de l'armée, et donna les plus grands éloges aux soldats, qui, malgré les deux terribles échecs qu'ils avaient reçus coup sur coup, avaient su conserver la province à la république, empêcher les ennemis de profiter de leurs succès en les repoussant au-delà de l'Èbre, et défendre les alliés avec une fidélité inaltérable. Il avait toujours Marcius avec lui, et la haute considération qu'il lui témoignait prouvait assez que l'envie ne lui faisait redouter aucun rival de gloire. Silanus remplaça Néron, et les nouvelles levées furent mises en quartiers d'hiver. Scipion, après s'être porté partout où il était besoin, et avoir pris toutes les mesures nécessaires avec autant de diligence que de sagesse, revint à Tarragone. Sa renommée n'était pas moindre chez les ennemis que parmi ses concitoyens et les alliés. Il s'y joignait une sorte de pressentiment de l'avenir, et les craintes qu'il faisait naître étaient d'autant plus vives, qu'il était plus difficile de s'en rendre compte. Les généraux carthaginois avaient leurs quartiers d'hiver séparés. Hasdrubal, fils de Gisgon, était sur les côtes de l'Océan, vers Cadix ; Magon, dans le milieu des terres, surtout au-dessus des bois de basse ; Hasdrubal, fils d'Hamilcar, avait pris ses cantonnements près de l'Èbre, aux environs de Sagonte. Vers la fin de la campagne où Capoue fut prise, et où Scipion passa en Espagne, la flotte carthaginoise qu'Hannibal avait fait venir de Sicile à Tarente, pour couper les vivres à la garnison romaine, avait, à la vérité, fermé tous les passages du côté de la mer ; mais sa croisière prolongée dans les mêmes parages affamait ses amis encore plus que ses ennemis. En effet, les habitants des villes riveraines et des ports que la présence des Carthaginois avait laissés ouverts ne pouvaient recevoir autant de blé qu'en exigeait la consommation de la flotte elle-même, composée d'un mélange de gens de toute espèce ; au contraire, la garnison romaine pouvait, à raison de son petit nombre, vivre, sans de nouveaux convois, des approvisionnements faits à l'avance, tandis que les Tarentins et la flotte n'avaient pas assez de ceux qui leur arrivaient. Enfin, les vaisseaux carthaginois reprirent la mer, et Tarente vit leur départ avec plus de plaisir que leur arrivée. Leur retraite ne ramena pas l'abondance, parce que, dès l'instant où la mer cessa d'être libre, les approvisionnements ne pouvaient plus parvenir jusqu'à la ville.

### **3. Campagne de Grèce (212 à 211). Conséquences de la campagne de Sicile et d'Italie**

#### **Le sénat accorde à Marcellus les honneurs de l'ovation (fin de l'année 211)**

#### **21**

Vers la fin de la même campagne, M. Marcellus étant revenu de la Sicile à Rome, le sénat, convoqué par le préteur C. Calpurnius, lui donna audience dans le temple de Bellone. Là, il rendit compte de ses actes, se plaignit avec douceur, moins en son nom pourtant qu'en celui des soldats, de ce qu'après avoir terminé sa mission il n'avait pas eu la liberté de ramener l'armée, et sollicita le triomphe ; mais il n'obtint pas cette faveur. Il s'éleva à ce sujet de longs débats : d'un côté, l'on demandait s'il pouvait convenir de refuser le triomphe à un général qui le demandait en personne, lorsque, en son absence, on avait ordonné des prières publiques aux dieux immortels, pour les remercier des succès obtenus sous son commandement ; de l'autre, on objectait qu'ayant eu l'ordre de remettre l'armée à son successeur, ce qui n'avait lieu que quand la guerre durait encore dans une province, il ne pouvait triompher comme s'il l'eût achevée, surtout en l'absence des soldats, témoins des triomphes justement ou injustement décernés. On prit un milieu entre ces deux partis, et l'ovation fut accordée.

Les tribuns, autorisés par le sénat, proposèrent au peuple une loi qui conservait, pour le jour de l'ovation, le commandement militaire à M. Marcellus. La veille de cette cérémonie, il obtint sur le mont Albain les honneurs du grand triomphe ; le lendemain, il entra dans la ville, faisant porter devant lui un butin considérable. Outre le tableau qui représentait la prise de Syracuse, on vit paraître des catapultes, des balistes, toutes sortes de machines de guerre et les objets de luxe qu'une longue paix et la magnificence royale avaient pu accumuler dans cette ville ; quantité de vases d'argent et d'airain artistement ciselés, de meubles somptueux, d'étoffes précieuses et de chefs-d'œuvre de sculpture qui avaient décoré Syracuse, entre les premières villes de la Grèce. On y voyait huit éléphants, preuve de la victoire remportée sur les Carthaginois. Un spectacle non moins curieux s'y faisait remarquer. C'étaient le syracusain Sosis et l'espagnol Moericus, précédant Marcellus avec des couronnes d'or sur la tête. L'un avait, pendant la nuit, servi de guide aux Romains, pour entrer dans Syracuse ; l'autre leur avait livré l'Ile et la garnison qui la défendait. Chacun d'eux eut pour récompense le droit de cité et cinq cents arpents de terre. La part de Sosis lui fut assignée dans la partie du territoire de Syracuse qui avait appartenu à ses rois ou aux ennemis de Rome, avec une maison dans la ville, à son choix, parmi les propriétés de ceux qui avaient été punis selon les lois de la guerre. Moericus et les Espagnols qui étaient passés avec lui du côté des Romains obtinrent un domicile dans une des villes rebelles, et des terres dans les campagnes confisquées par le droit de conquête. M. Cornélius fut chargé de cette répartition, qu'il devait faire de la manière qui lui paraîtrait la plus convenable. On décerna, dans le même territoire, quatre cents arpents à Belligenes, qui avait su engager Moericus à se déclarer pour les Romains.

Après que Marcellus eut quitté la Sicile, la flotte carthaginoise y débarqua huit mille hommes d'infanterie et trois mille cavaliers numides. Murgentia et Ergetium se soulevèrent en leur faveur. Cette révolte fut suivie de celle d'Hybla, de Macella et de

quelques autres places peu importantes. Alors les Numides, sous la conduite de Muttinès, se répandant par toute la Sicile, portaient la dévastation sur les terres des alliés du peuple romain. D'un autre côté, l'armée romaine, irritée de ce qu'on ne lui avait permis ni de quitter la province avec son général, ni d'hiverner dans les villes, servait avec tiédeur : il ne lui manquait qu'un chef pour passer du mécontentement à la révolte. Au milieu de ces difficultés, le préteur Marcus Cornélius ramena les esprits, en usant tour à tour de douceur et de sévérité ; il fit rentrer dans le devoir toutes les villes révoltées, et, parmi elle, assigna Murgentia et son territoire aux Espagnols, conformément aux dispositions du sénatus-consulte.

## Élections pour l'année 210

### 22

Les deux consuls avaient l'Apulie pour département ; mais Hannibal et les Carthaginois inspirant déjà moins de terreur, ils eurent ordre de tirer au sort l'Apulie et la Macédoine. La Macédoine échut à Sulpicius, qui alla y remplacer Laevinus. Fulvius fut appelé à Rome pour la tenue des comices. Pendant qu'il présidait les comices consulaires, les jeunes gens de la centurie Voturia, qui devait voter la première, donnèrent leurs voix à Titus Manlius Torquatus et à Titus Otacilius. Déjà la multitude se rassemblait autour de Manlius, pour le féliciter, dans la persuasion que ce choix aurait l'approbation de tout le peuple, lorsque, perçant la foule, il s'approche du tribunal du consul, le prie d'écouter quelques mots et de rappeler la centurie qui vient de lui donner son suffrage.

(5) Tout le monde étant dans l'attente de ce qu'il allait demander, il allégua, pour se récuser, la faiblesse de sa vue. "Ce serait, ajouta-t-il, de l'imprudence pour un pilote comme pour un général, si, contraints d'avoir recours aux yeux d'autrui pour se guider, ils demandaient qu'on leur confiât le sort et l'existence de leurs concitoyens. Il désirait donc que le consul renvoyât aux voix les jeunes gens de la centurie Voturia et qu'on se souvînt, dans l'élection qu'on avait à faire, de la guerre qui désolait l'Italie et des circonstances où se trouvait la république. Ses oreilles étaient encore frappées du bruit et du tumulte que les ennemis avaient depuis quelques mois fait retentir jusque sur les murs et aux portes de Rome." À ces mots, la centurie s'écrie presque tout d'une voix, "qu'elle ne changeait point d'avis et persistait dans son premier choix." Alors (Manlius) Torquatus : "Je ne pourrais, dit-il, supporter, étant consul, la licence de vos mœurs, ni vous la sévérité de mon commandement. Retournez aux suffrages, et songez que les Carthaginois sont au sein de l'Italie et que ces ennemis ont pour chef Hannibal."

Les jeunes gens, frappés du ton imposant de Torquatus et des applaudissements que l'admiration excitait autour de lui, demandent au consul d'appeler les vieillards de la centurie Voturia. Ils voulaient consulter leur expérience sur le choix qu'ils avaient à faire. Cette convocation eut lieu et l'on donna aux uns et aux autres le temps de conférer dans un endroit séparé de l'enceinte. Les vieillards indiquèrent trois candidats, dont deux avaient été chargés d'honneurs, Quintus Fabius et Marcus Marcellus ; le troisième, dans le cas où l'on voudrait choisir un nouveau général contre les Carthaginois, était Marcus Valérius Laevinus, qui, dans la guerre contre le roi Philippe, avait obtenu des succès sur terre et sur mer. Après avoir indiqué ce triple choix, les vieillards se retirèrent et les jeunes gens allèrent aux voix. Ils nommèrent consuls Marcus Claudius Marcellus, encore tout brillant de la gloire dont venait de le couvrir la conquête de la Sicile, et Marcus Valérius, tous deux absents. Ce choix de la première centurie déterminait le suffrage de toutes les autres.

Que l'on tourne maintenant en ridicule les admirateurs du passé. Certes, s'il il y a une république de sages, dont le modèle inconnu n'existe que dans l'imagination des philosophes, je pense qu'on ne pourrait la composer ni de grands plus austères et moins ambitieux, ni d'une multitude plus morale. Mais que les jeunes gens de la centurie aient voulu consulter les vieillards sur le choix des consuls, c'est ce qui paraît à peine vraisemblable dans ce siècle où l'autorité paternelle elle-même a si peu d'influence et d'empire sur les enfants.



## Mesures religieuses et autres

### 23

On tint ensuite les comices pour l'élection des préteurs. Publius Manlius Vulso, Lucius Manlius Acidinus, Caius Laetorius et Lucius Cincius Alimentus furent nommés. Après la clôture des comices, on reçut la nouvelle que Titus Otacilius, qui, malgré son absence, eût été donné pour collègue à Titus Manlius, si la marche de l'élection n'avait pas été interrompue, venait de mourir en Sicile.

Les jeux Apollinaires avaient été célébrés l'année précédente. Le préteur Calpurnius proposa de les renouveler cette année, et le sénat décréta que cette solennité annuelle aurait lieu à perpétuité. Dans le même temps, on vit et l'on annonça plusieurs prodiges. La foudre frappa la statue de la Victoire élevée au sommet du temple de la Concorde, et la renversa sur les Victoires placées au-dessous de la frise, où elle s'arrêta, sans tomber jusqu'au bas. On apprit encore qu'à Anagni et à Frégelles le feu du ciel avait atteint les murailles et les portes ; que, dans la place publique de Subertum, des ruisseaux de sang avaient coulé tout un jour ; qu'à Erétum, il avait plu des pierres, et qu'à Réate, une mule avait mis bas. En expiation de ces prodiges, on immola les grandes victimes ; on ordonna des prières publiques pendant un jour entier et un novendial solennel.

Plusieurs prêtres des cultes publics étaient morts cette année, on les remplaça : Manius Aemilius Numida, décemvir des sacrifices, par Marcus Aemilius Lepidus ; Marcus Pomponius Matho, pontife, par Caius Livius ; et Spurius Carvilius Maximus, augure, par Marcus Servilius. Quant au pontife Titus Otacilius Crassus, comme il était mort à la fin de son année, on ne lui donna point de successeur. Caius Claudius, flamine de Jupiter, fut privé de son sacerdoce, pour avoir présenté en sens contraire les entrailles de la victime.

## Conclusion d'un traité entre les Romains et la confédération étolienne (fin de l'année 211)

### 24

Vers le même temps, Marcus Valérius Laevinus, après s'être ménagé des entretiens secrets avec les principaux chefs étoliens, et avoir sondé leurs dispositions, partit avec les bâtiments les plus légers de sa flotte, pour se trouver à l'assemblée de cette nation, qui avait été indiquée à dessein quelque temps auparavant. Là, commençant par faire valoir la prise de Syracuse et de Capoue, comme preuves des succès obtenus par les Romains en Sicile et en Italie, il ajouta que Rome avait pour principe héréditaire de traiter ses alliés avec les plus grands égards. Aux uns elle avait donné le droit de cité, ce qui les rendait égaux aux Romains mêmes ; aux autres elle avait fait des conditions assez avantageuses pour qu'ils préférassent le titre de ses alliés à celui même de citoyens. Les Étoliens tiendraient le premier rang parmi les alliés d'outre-mer, s'ils étaient les premiers à faire alliance avec la république. Philippe et les Macédoniens étaient pour eux des voisins redoutables ; mais déjà il avait abattu leur puissance et leur orgueil, et il saurait bien les réduire à évacuer les villes enlevées aux Étoliens, et à craindre pour la Macédoine même. Quant aux Acarnaniens, dont l'Étolie voyait avec peine la défection, il s'engageait à les contraindre de rentrer dans leur ligue et dans leur dépendance. Telles furent les paroles et les promesses du général romain ; elles furent appuyées par Scopas, alors magistrat suprême des Étoliens, et par Dorimachus, un de leurs principaux chefs, qui exaltèrent la puissance et la majesté du peuple romain, d'une manière d'autant plus persuasive, que l'éloge paraissait plus désintéressé ; mais ce qui déterminait surtout les Étoliens, ce fut l'espérance de voir rentrer l'Acarnanie sous leur domination.

On convint donc des conditions auxquelles ils seraient reçus dans l'amitié et l'alliance du peuple romain. Une clause additionnelle portait que les Éléens, les Lacédémoniens, Attale, roi d'Asie, Pleuratus et Scerdilaedus, princes de Thrace et d'Illyrie, seraient libres d'accéder au traité. Aux termes de cette convention, les Étoliens étaient tenus d'entrer sur-le-champ en guerre avec Philippe par terre, et les Romains devaient leur fournir un secours de vingt quinquérèmes au moins. Tout le pays à conquérir entre Corcyre et l'Étolie, villes, maisons, territoires, devaient appartenir aux Étoliens, et le reste du butin former la part des Romains, qui prenaient l'engagement d'assurer à leurs alliés la possession de l'Acarnanie. Dans le cas où les Étoliens feraient la paix avec Philippe, ils auraient à stipuler qu'elle ne serait ratifiée qu'autant que ce roi cesserait toute hostilité contre les Romains, contre leurs alliés et tous les pays de leur dépendance. De même si les Romains venaient à faire alliance avec Philippe, une des clauses expresses du traité serait qu'il ne pourrait faire la guerre ni aux Étoliens ni à leurs alliés.

Ces conventions ne furent inscrites que deux ans après dans le temple d'Olympie par les Étoliens, et par les Romains dans le Capitole, pour être consacrées par des monuments religieux. La cause de ce retard fut le séjour prolongé des ambassadeurs étoliens à Rome. Toutefois ce délai n'empêcha pas les opérations de commencer. Les Étoliens prirent les armes contre Philippe, et Laevinus s'empara de la petite île de Zante, voisine de l'Étolie, et de sa capitale, qui porte le même nom, sans toutefois pouvoir réduire la citadelle : il soumit aux Étoliens Oeniadae et Nasos, villes d'Acarnanie. Alors, jugeant que Philippe

était trop pris par la guerre avec ses voisins pour pouvoir s'occuper de l'Italie, des Carthaginois et de son traité avec Hannibal, il se retira lui-même à Corcyre.

## Les Acarnaniens sur le pied de guerre (premiers mois de l'année 210)

### 25

Philippe apprit la défection des Étoliens à Pella, où il passait l'hiver. Dans le dessein de porter la guerre en Grèce au commencement du printemps, et afin de protéger la Macédoine contre les attaques de l'Illyrie et des places voisines, en les contenant par la crainte d'un péril commun, il fit une irruption soudaine sur les territoires des Oriciens et des Apolloniates ; et ces derniers ayant tenté une sortie, il les repoussa jusque dans leurs murs, où ils rentrèrent saisis de terreur et d'épouvante. Après avoir ravagé les contrées voisines de l'Illyrie, il tourna avec la même promptitude contre la Pélagonie, d'où il alla prendre Sintia, ville des Dardaniens, qui pouvait leur donner passage dans son royaume.

Après ces rapides expéditions, songeant à la guerre qu'il allait avoir contre les Étoliens unis aux Romains, il descendit en Thessalie, par la Pélagonie, les monts Lyncus et la Bottiée, qu'il se flattait de décider à prendre avec lui les armes contre les Étoliens. Il laisse donc Persée avec quatre mille hommes aux gorges de la Thessalie, afin de leur en fermer l'entrée. Pour lui, avant de s'engager dans des affaires plus importantes, il conduit son armée en Macédoine, et de là dans la Thrace et dans le pays des Mèdes. Cette nation avait pour habitude de faire des incursions dans la Macédoine, dès que le roi, occupé d'une guerre étrangère, laissait le royaume sans défense. Il se mit donc à dévaster leurs terres, et vint assiéger Iamphorinna, capitale et clef de la Médique.

Scopas, à la nouvelle que le roi, parti pour la Thrace, donnait tous ses soins à cette expédition, fait prendre les armes à toute la jeunesse étolienne, et se dispose à porter la guerre dans l'Acarnanie. Les Acarnaniens, inférieurs en forces, affaiblis déjà par la perte d'Oeniadae et de Nasos, et menacés en outre des armes romaines, ne prennent plus conseil que du désespoir pour se mettre en état de défense. Ils commencent par envoyer en Épire leurs femmes, leurs enfants et les vieillards au-dessus de soixante ans ; tout le reste, depuis quinze jusqu'à soixante ans, jure de ne rentrer dans sa patrie que victorieux, et s'oblige par le même serment à ne recevoir dans aucune ville, dans aucune maison, ni à table, ni près de ses dieux lares, quiconque reviendrait vaincu du champ de bataille. Une imprécation terrible est prononcée contre ceux qui violeraient ce serment ; et les prières les plus saintes sont adressées à ce sujet aux Épirotes, leurs hôtes et leurs voisins ; ils les supplient en même temps de réunir dans le même tombeau tous ceux qui mourront les armes à la main, avec cette inscription sur leur tombe : "Ici gisent les Acarnaniens qui, contre toute justice attaqués par les Étoliens, sont morts en combattant pour la patrie."

Animés par ces dispositions, ils marchent au-devant de l'ennemi et vont camper sur leurs frontières. Les courriers qu'ils envoyèrent à Philippe pour l'informer des extrémités auxquelles ils sont réduits le forcèrent de renoncer aux succès que lui présageaient la prise d'Iamphorinna, reçue à composition, et plusieurs autres avantages qu'il venait d'obtenir. La nouvelle de la conjuration des Acarnaniens avait d'abord ralenti l'ardeur des Étoliens ; l'arrivée de Philippe les obligea bientôt à rentrer sur leur territoire. Philippe, qui d'abord avait marché à grandes journées pour prévenir la ruine des Acarnaniens, n'alla pas plus loin que Dion : apprenant que les Étoliens avaient quitté l'Acarnanie, il retourna lui-même à Pella.

## Entrée en charge du consul Marcellus aux ides de mars (210)

### 26

Au commencement du printemps, Laevinus partit de Corcyre avec sa flotte, et, après avoir doublé le promontoire de Leucate, il se rendit à Naupacte, d'où il manda à Scopas et aux Étoliens de venir le joindre devant Anticyre. Cette ville est située dans la Locride, à la gauche de ceux qui entrent dans le golfe de Corinthe, et peu éloignée de Naupacte, soit qu'on s'y rende par terre, soit qu'on prenne la route de mer. Après trois jours environ, Anticyre fut investie de toutes parts, et le siège commença. Elle fut plus vivement pressée du côté de la mer, parce que les Romains, chargés de cette attaque, avaient à bord toutes les machines nécessaires. Aussi, peu de jours après, elle se rendit, et fut remise aux Étoliens ; le butin, aux termes du traité, fut le partage des Romains.

C'est là que Laevinus reçut la dépêche qui lui apprenait sa nomination au consulat en son absence, et l'arrivée prochaine de Sulpicius, son successeur. Une longue maladie le força de revenir à Rome plus tard qu'on ne l'y attendait.

Marcus Marcellus, ayant pris possession du consulat aux ides de Mars, convoqua ce jour-là le sénat, mais seulement pour la forme, et déclara qu'en l'absence de son collègue il ne traiterait aucune affaire qui regardât la république ou les départements des généraux. Il savait qu'un grand nombre de Siciliens se tenaient cachés, aux environs de Rome, dans les maisons de campagne de ses ennemis. Bien loin de les empêcher de débiter hautement dans la ville leurs imputations fausses et calomnieuses, il n'hésiterait pas à leur donner sur-le-champ audience en plein sénat, s'ils n'eussent affecté de répandre qu'ils craignaient de parler contre le consul en l'absence de son collègue. Aussitôt que Laevinus serait arrivé, son premier soin serait d'introduire les Siciliens dans le sénat. Marcus Cornélius avait, pour ainsi dire, fait contre lui dans toute la Sicile une levée d'accusateurs, qu'il avait envoyés en foule à Rome ; s'il remplissait la ville de lettres mensongères, s'il disait que la guerre durait toujours en Sicile, c'était pour rabaisser sa gloire.

Le consul, après avoir, ce jour-là, fait preuve de modération, leva la séance, et une sorte de suspension des affaires paraissait devoir régner jusqu'à l'arrivée de l'autre consul à Rome. L'oisiveté eut son effet accoutumé, celui de laisser un libre cours aux rumeurs populaires. On se plaignait de la durée de la guerre, de la dévastation des campagnes voisines de Rome, qu'Hannibal avait traversées dans sa marche incendiaire ; les levées avaient épuisé l'Italie ; il n'y avait point d'année qui ne fût marquée par le massacre des armées romaines ; et l'on venait de créer deux consuls belliqueux, deux caractères bouillants et fiers, qui étaient hommes à faire naître la guerre même au sein de la paix, bien loin de laisser respirer la république au milieu de la guerre.

## Un incendie d'origine criminelle ravage le forum (18-19 mars 210)

27

Ces plaintes furent interrompues par un incendie qui éclata sur plusieurs points autour du forum, la nuit d'avant les Quinquatries. Le feu consuma les Sept boutiques sur l'emplacement desquelles on a depuis construit les cinq neuves, occupées par des orfèvres. Il attaqua ensuite les édifices particuliers qui ont aujourd'hui fait place à des portiques, puis les prisons publiques, le marché au poisson, et l'Atrium royal. Le temple de Vesta fut à peine préservé par le zèle de treize esclaves, qui furent rachetés aux frais de l'état et obtinrent la liberté. Le feu dura une nuit et un jour entiers. Ce qui prouva que ce malheur était l'effet d'un complot, c'est que le feu avait pris en même temps dans plusieurs endroits séparés les uns des autres.

Aussi le consul, suivant une décision du sénat, déclara dans l'assemblée du peuple que ceux qui feraient connaître les coupables auraient pour récompense une somme d'argent, s'ils étaient libres, la liberté, s'ils étaient esclaves. Cette promesse décida un esclave, nommé Manus, à dénoncer comme auteurs de l'incendie les Calavius, ses maîtres, et de plus cinq jeunes gens des familles les plus distinguées de Capoue, dont les pères avaient été frappés de la hache par ordre de Q. Fulvius. Ils avaient l'intention de mettre le feu ailleurs si on ne les saisissait. On les arrêta eux et leurs esclaves. D'abord, ils essayèrent de jeter du discrédit sur le dénonciateur et sur sa déposition : la veille, cet esclave, battu de verges, s'était échappé de chez ses maîtres ; par ressentiment, par légèreté, il avait saisi l'occasion que le hasard lui offrait de forger cette accusation. Mais lorsque l'esclave, confronté avec eux, soutint sa déposition, et qu'on eut commencé à appliquer à la torture, au milieu du forum, les ministres de leurs projets criminels, ils avouèrent tout, et furent exécutés, ainsi que les esclaves et leurs complices. Manus reçut pour récompense la liberté et vingt mille livres d'airain.

Le consul Laevinus, à son passage devant Capoue, se vit entouré d'une foule de Campaniens qui, les larmes aux yeux, le suppliaient de leur permettre de se rendre à Rome, pour conjurer le sénat, si toutefois il n'était pas inexorable, de ne point consommer leur perte et de ne pas laisser Q. Flaccus effacer jusqu'au nom de Capoue. Flaccus répondit qu'il n'avait point d'inimitié personnelle contre les Campaniens, mais qu'il les haïssait comme les adversaires et les ennemis de l'état, et qu'il les traiterait comme tels, tant qu'il leur verrait la même animosité contre le peuple romain. L'univers n'avait point de nation, point de peuple plus acharné contre Rome. S'il les tenait renfermés dans leurs murailles, c'est que ceux qui parvenaient à s'échapper se répandaient dans les campagnes comme des bêtes féroces, déchirant, égorgeant tout ce qui s'offrait à eux. Les uns s'étaient réfugiés auprès d'Hannibal, les autres n'étaient allés à Rome que pour l'incendier. Le consul trouverait dans le forum à demi brûlé des traces de leur scélératesse. Leur fureur avait eu pour objet et le temple de Vesta et ses feux éternels, et, jusque dans son sanctuaire, le palladium, ce gage fatal de la durée de l'empire. Il croyait donc qu'il n'y avait pas de sûreté à permettre aux Campaniens l'entrée de Rome.

Laevinus leur accorda pourtant la liberté de l'y accompagner, mais en les obligeant de jurer à Flaccus qu'ils reviendraient à Capoue cinq jours après avoir reçu la réponse du sénat. Ce fut au milieu de ce cortège, grossi par les Siciliens et les Italiens venus à sa

rencontre, qu'il fit son entrée à Rome, amenant, pour accusateurs de deux généraux devenus fameux par la prise de deux villes célèbres, ceux mêmes qu'ils avaient vaincus dans les combats. Mais avant tout, cependant, les consuls mirent en délibération des objets d'intérêt public et la fixation des départements.

## Répartition des postes (début de l'été 210)

### 28

Laevinus exposa alors la situation de la Macédoine, de la Grèce, de l'Étolie, de l'Acarnanie, de la Locride et tout ce qu'il avait fait sur terre et sur mer dans ces contrées. "Au moment où Philippe allait porter la guerre dans l'Étolie, il l'avait repoussé dans la Macédoine et forcé de s'enfoncer dans le cœur de son royaume ; on pouvait donc rappeler la légion destinée à le combattre ; la flotte suffirait pour lui fermer l'entrée de l'Italie." Tel fut le compte qu'il rendit de sa conduite et des pays où il avait commandé.

On mit ensuite en délibération le partage des provinces entre les deux consuls. Le sénat décréta que l'un des deux resterait en Italie, pour y faire la guerre contre Hannibal, et que l'autre, à la tête de la flotte qu'avait commandée T. Otacilius, passerait en Sicile avec le préteur L. Cincius. On leur donna les deux armées qui se trouvaient dans l'Étrurie et dans la Gaule, et qui étaient composées de quatre légions ; les deux légions urbaines de l'armée précédente passèrent en Étrurie, et les deux qui avaient été sous les ordres du consul Sulpicius furent envoyées dans la Gaule, pour y servir sous un lieutenant dont le choix était abandonné au consul qui aurait le département de l'Italie.

On prorogea pour un an le commandement de C. Calpurnius, dont la préture venait d'expirer et qu'on envoyait en Étrurie, aussi bien que celui de Q. Fulvius, qu'on laissa dans la Campanie. On arrêta de réduire l'armée romaine, en sorte que de deux légions on en fit une seule, composée de cinq mille fantassins et de trois cents cavaliers ; et on licencia ceux qui avaient un grand nombre de campagnes. Parmi les alliés, on ne conserva que sept mille hommes d'infanterie et trois cents chevaux ; et en réformant le reste, on eut de même égard à l'ancienneté des services. Cn. Fulvius, consul de l'année précédente, fut continué dans le gouvernement de l'Apulie, avec la même armée. Rien ne fut changé pour lui ; on ne fit que proroger pour un an ses pouvoirs. P. Sulpicius, son collègue, eut ordre de réformer tout son corps d'armée, à l'exception des alliés qui avaient servi sur la flotte. Le consul qui allait prendre possession de la Sicile devait aussi, à son arrivée dans l'île, licencier l'armée qu'avait commandée M. Cornélius. On donna au préteur L. Cincius, pour contenir la Sicile, les soldats de Cannes qui formaient à peu près deux légions. Le préteur P. Manlius Vulso reçut le commandement de la Sardaigne avec les deux légions que L. Cornélius y avait eues sous ses ordres l'année précédente. Les consuls durent lever dans Rome des légions de citoyens, mais avec défense d'enrôler aucun des soldats qui avaient servi dans les troupes de M. Claudius, de M. Valérius et de Q. Fulvius, de manière qu'il n'y eut pas cette année-là plus de vingt et une légions romaines sur pied.



## Marcellus répond aux accusations de ses détracteurs

### 29

Ces sénatus-consultes rendus, les consuls tirèrent au sort les provinces. À Marcellus échurent la Sicile et le commandement de la flotte ; à Laevinus, l'Italie et la conduite de la guerre contre Hannibal. Les Siciliens, qui attendaient dans le vestibule, n'eurent pas plus tôt aperçu les consuls et appris cet arrêt du sort qu'ils en furent frappés comme d'une seconde prise de Syracuse. Leurs gémissements et leurs voix lamentables attirèrent sur eux tous les regards, et donnèrent lieu à plus d'un débat. Vêtus d'habits de deuil, ils entouraient le sénat, en protestant que chacun d'eux abandonnerait non seulement sa patrie, mais la Sicile entière, si Marcellus y revenait avec le commandement. Implacable avant d'avoir reçu d'eux aucun sujet de mécontentement, que ne ferait-il pas, irrité des accusations portées contre lui à Rome par les Siciliens ? Il valait mieux pour la Sicile être engloutie par les feux de l'Etna ou submergée par les flots, que de se voir livrée à un ennemi qui ne pouvait que la trouver coupable.

Ces plaintes des Siciliens, colportées d'abord dans les maisons des grands, et répétées avec l'intérêt que leur sort inspirait, ou avec la malignité de l'envie qu'on portait à Marcellus, parvinrent enfin jusque dans le sénat. On proposa aux consuls de consulter les sénateurs sur l'échange des provinces. Marcellus répondit que si les Siciliens avaient déjà été entendus dans le sénat, il serait, quant à lui, d'un avis fort différent ; mais, qu'à cette heure, pour ôter tout prétexte de dire que la crainte les empêchait de se plaindre d'un magistrat qui allait devenir l'arbitre de leur sort, il était prêt, si la chose était indifférente à son collègue, à changer avec lui de département. Il pria seulement le sénat de ne rien préjuger ; car s'il eût été injuste de laisser le choix à son collègue, sans consulter le sort, ne serait-ce pas une injustice plus criante, et même un véritable affront, que de lui ravir la province qui lui était échue, pour la confier à Laevinus ? “

Les sénateurs ayant manifesté leur vœu, sans rien décréter, la séance fut levée. L'échange eut lieu entre les consuls, et l'arrêt du destin entraîna Marcellus vers Hannibal, afin qu'ayant eu le premier la gloire de le vaincre à une époque désastreuse pour la république, il fût le dernier des généraux romains dont la mort illustrât le Carthaginois, dans un temps où Rome était partout triomphante.

## Le sénat accorde une audience aux Siciliens

### 30

L'échange des provinces terminé, les Siciliens, introduits dans le sénat, parlèrent longuement de la fidélité inviolable du roi Hiéron envers le peuple romain, pour en faire un mérite à tous les Syracusains. Les tyrans Hiéronyme, puis Hippocrate et Épicyde leur étaient devenus odieux, aussi bien à cause de leur défection en faveur d'Hannibal que pour leurs autres crimes. C'était cette perfidie qui avait fait massacrer Hiéronyme par la jeune noblesse, comme en vertu d'une décision publique, et qui avait fait conspirer contre les jours d'Épicyde et d'Hippocrate soixante-dix jeunes gens des plus nobles de la ville, lesquels, trahis par les lenteurs de Marcellus, qui n'avait pas, au temps convenu, fait approcher son armée de Syracuse, avaient été découverts et mis à mort par les tyrans. C'était d'ailleurs Marcellus qui avait provoqué les violences d'Épicyde et d'Hippocrate, en saccageant sans pitié la ville de Léontium.

Depuis, les principaux citoyens n'avaient pas cessé de passer dans le camp de Marcellus et de lui promettre qu'ils lui livreraient la ville dès qu'il le demanderait. Mais il avait d'abord préféré la prendre de vive force ; et enfin, après mille efforts inutiles sur terre et sur mer, il avait mieux aimé devoir la prise de Syracuse au forgeron Sosis et à l'espagnol Moericus qu'aux Syracusains les plus illustres, qui tant de fois lui en avaient vainement fait l'offre. Il voulait sans doute avoir un prétexte plus spécieux pour massacrer et dépouiller les plus anciens alliés du peuple romain. Si ce n'eût pas été Hiéronyme, mais le peuple et le sénat de Syracuse qui se fussent rendus au parti d'Hannibal, si les portes de la ville eussent été fermées à Marcellus par l'autorité publique et non par Hippocrate et par Épicyde, dont le joug ne laissait aucune liberté, si enfin ils eussent montré dans cette guerre tout l'acharnement des Carthaginois, quelles hostilités Marcellus aurait-il exercées de plus, à moins de détruire la ville ? En effet, des murailles, des maisons dévastées, des temples mutilés et dépouillés, dont on avait enlevé les dieux eux-mêmes avec leurs ornements : voilà tout ce qui restait à Syracuse. Un grand nombre de citoyens s'étaient vu ravir leurs terres, en sorte qu'il ne leur restait pas même un sol nu sur lequel ils pussent se nourrir, eux et leurs familles, des débris échappés au pillage. Ils suppliaient donc les sénateurs, si l'on ne pouvait réparer toutes les pertes, de faire rendre au moins à leurs propriétaires tous les objets qui existaient encore et que l'on pourrait reconnaître.

Lorsqu'ils eurent mis fin à leurs plaintes, le consul Laevinus leur ordonna de sortir de la salle, pour que l'on pût prendre l'avis des sénateurs. “Non, s'écria Marcellus, qu'ils demeurent ; que je réponde en leur présence, puisqu'on ne peut plus faire la guerre pour vous, sénateurs, sans avoir pour accusateurs les peuples qu'on a vaincus. Il faut que deux villes prises cette année citent en justice, Capoue Fulvius, et Syracuse Marcellus.”

## Réponse de Marcellus aux réclamations des Siciliens

### 31

Les députés rentrèrent dans la salle, et Marcellus reprit : “Je n’ai pas oublié à ce point la majesté du peuple romain ni la dignité dont je suis revêtu, Pères conscrits, que, s’il pouvait être question de m’accuser, j’acceptasse, moi consul, ces Grecs pour accusateurs. Mais il s’agit moins d’examiner ici ma conduite que le châtement qu’ils ont mérité. S’ils n’ont pas été nos ennemis, peu importe que j’aie attaqué Syracuse cette année ou pendant la vie d’Hiéron : mais s’ils se sont révoltés contre nous, si, le fer et les armes à la main, ils ont poursuivi nos ambassadeurs, s’ils nous ont fermé leur ville et leurs remparts, s’ils ont imploré contre nous le secours de l’armée carthaginoise, qui peut les plaindre d’avoir souffert des hostilités qu’ils ont eux-mêmes provoquées ?

J’ai repoussé, dit-on, les principaux Syracusains qui voulaient me livrer la ville ; j’ai mieux aimé me confier pour un si grand service, à Sosis et à l’espagnol Moericus. Sans doute vous n’êtes pas les derniers de Syracuse, vous qui reprochez aux autres leur basse extraction. Eh bien ! Quel est celui d’entre vous qui m’ait promis de m’ouvrir les portes et d’introduire mes soldats armés dans la ville ? Vous n’avez que de la haine et de l’exécration pour ceux qui l’ont fait, et vous ne pouvez, ici même, leur épargner vos outrages, tant il s’en faut que jamais vous eussiez été hommes à le faire.

L’obscurité même de ceux qui m’ont livré Syracuse, et dont on me fait maintenant un reproche, est la plus forte preuve, sénateurs, que je n’ai repoussé aucun de ceux qui ont voulu servir notre république. D’ailleurs, avant de former le siège de Syracuse, j’ai envoyé des députés, je me suis rendu à des conférences, j’ai tenté tous les moyens de pacification ; et ce n’est qu’après avoir vu violer le caractère des ambassadeurs, après m’être avancé vers les premiers de la ville jusqu’à leurs portes, sans en recevoir de réponse, après mille fatigues, mille dangers sur terre et sur mer, qu’enfin j’ai pris Syracuse par la force et par les armes. Quant aux événements qui ont suivi la prise de cette ville, c’est devant Hannibal et les Carthaginois, vaincus avec eux, plutôt que dans le sénat de leurs vainqueurs, qu’ils devraient s’en plaindre.

Pour moi, sénateurs, si j’avais eu dessein de nier que j’eusse dépouillé Syracuse, je n’aurais pas orné Rome de ses dépouilles. À l’égard de ce que j’ai ôté ou donné, comme vainqueur, le droit de la guerre et le mérite de chacun expliquent suffisamment mes actes. L’approbation que vous donnerez à ma conduite, sénateurs, touche plus aux intérêts de la république qu’aux miens. J’ai rempli mes devoirs avec fidélité. Il importe à l’état que vous n’alliez pas, en cassant mes actes, rendre à l’avenir les généraux trop timides. Maintenant, sénateurs, que vous avez entendu les paroles des Syracusains et les miennes, nous allons sortir ensemble, pour qu’en mon absence l’assemblée délibère avec plus de liberté.” Alors les Siciliens se retirèrent, et le consul se rendit au Capitole pour s’y occuper du recrutement.

## Réconciliation de Marcellus avec les Siciliens

### 32

L'autre consul mit en délibération les demandes des Siciliens. Les débats furent longs et animés. Cependant la plupart des sénateurs pensèrent, conformément à l'avis ouvert par T. Manlius Torquatus, que c'était aux tyrans, ennemis à la fois de Syracuse et de Rome, que l'on avait dû faire la guerre. Il avait fallu reprendre la ville et non la réduire par la force, pour la rétablir, après sa reddition, sur la base de ses lois et de son ancienne liberté, au lieu de mettre le comble, par les malheurs de la guerre, aux excès de l'oppression dont elle avait à souffrir. Placée entre ses tyrans et les armes des Romains, comme prix de la victoire, elle avait succombé, cette cité si belle et si florissante, autrefois le grenier et le trésor du peuple romain, dont la munificence et les largesses avaient contribué si souvent à la défense et à la prospérité de la république, notamment dans la guerre punique. Si le roi Hiéron, cet allié si fidèle de l'empire romain, revenait du séjour des ombres, comment oserait-on lui montrer ou Syracuse ou Rome ? Il verrait Syracuse ruinée et dépouillée, et entrant à Rome, dans le vestibule, presque aux portes de la ville, il apercevrait les dépouilles de sa patrie.

Malgré ces déclamations inspirées par la jalousie contre le consul et par la pitié pour les Syracusains, le décret des sénateurs fut modéré et favorable à Marcellus. Il fallait ratifier tout ce qu'il avait fait dans le cours de la guerre et depuis la victoire ; du reste, le sénat ferait droit à la requête des Syracusains, et chargerait le consul Laevinus de ménager leurs intérêts autant qu'il le pourrait sans compromettre ceux de la république.

Deux sénateurs furent envoyés au Capitole, pour en ramener le consul Marcellus ; on introduisit les Siciliens, et on lut le sénatus-consulte ; puis les députés furent congédiés en termes bienveillants ; mais avant de se retirer, ils se jetèrent aux pieds de Marcellus, en le conjurant de leur pardonner ce qu'ils avaient dit pour déplorer et adoucir leur infortune, et de recevoir Syracuse sous sa protection et les habitants au nombre de ses clients. Après cet acte de soumission, le consul leur parla et les congédia avec bonté.

## Audience des Campaniens au sénat

### 33

Le sénat donna ensuite audience aux députés de Capoue : leur discours fut encore plus touchant, mais leur cause était plus mauvaise. Ils ne pouvaient, en effet, ni révoquer en doute la justice de leur châtement, ni rejeter leur faute sur des tyrans ; mais le trépas de tant de sénateurs qui s'étaient empoisonnés, de tant d'autres qu'on avait frappés de la hache, leur paraissait une satisfaction suffisante. Il restait à Capoue un bien petit nombre de nobles qui n'avaient pas trouvé dans leur conscience un motif de s'ôter la vie, et qu'un vainqueur irrité n'avait pas condamnés au dernier supplice. Ils imploraient pour eux et pour les leurs la liberté et la restitution d'une partie de leurs biens. N'étaient-ils pas citoyens romains, unis pour la plupart avec leurs vainqueurs par des alliances et par les liens du sang, à la suite des mariages contractés depuis tant d'années entre les deux peuples ?

Lorsqu'ils furent sortis du temple, on hésita quelque temps si l'on ne ferait pas revenir de Capoue Q. Fulvius (car le consul Claudius était mort depuis la prise de cette ville), afin que la discussion eût lieu en présence du général qui avait conduit le siège, comme l'affaire des Siciliens avait été discutée devant Marcellus. Mais comme se trouvaient dans le sénat M. Atilius, C. Fulvius, frère de Flaccus, ses lieutenants, Q. Minucius et L. Venturius Philon, lieutenants d'Appius Claudius, qui tous avaient pris part à cette expédition, on ne jugea pas nécessaire de rappeler Q. Fulvius de Capoue : d'autre part, on ne voulait pas retenir les Campaniens. On demanda donc l'avis de M. Atilius Régulus, le plus considéré de tous ceux qui s'étaient trouvés à ce siège.

“Je crois me rappeler, dit-il, que j'étais présent au conseil, lorsque, après la prise de Capoue, il fut question de rechercher si quelque Campanien avait bien mérité de notre république ; on ne trouva que deux femmes, Vestia Oppia, de la ville d'Atella, résidant alors à Capoue, et Faucula Cluvia, autrefois courtisane de profession. La première a, chaque jour, sacrifié pour le salut et la victoire du peuple romain ; la seconde a fourni en secret des vivres à nos prisonniers dans le besoin. Tout le reste des Campaniens a été animé contre nous d'une haine égale à celle que nous portent les Carthaginois. Ceux dont Q. Fulvius a fait tomber la tête sous la hache se distinguaient des autres par leur rang plus que par leur culpabilité. Au reste, je ne vois pas que le sénat puisse, sans l'autorisation du peuple, prononcer sur le sort de ceux des Campaniens qui sont citoyens romains ; c'est la marche qu'ont suivie nos ancêtres, à l'égard des Satricans qui s'étaient révoltés. En effet, M. Antistius, alors tribun du peuple, proposa au peuple et fit passer une loi qui conférait au sénat le droit de statuer sur les Satricans. Je pense donc qu'il faut proposer aux tribuns d'engager un ou plusieurs d'entre eux à porter devant le peuple un plébiscite qui nous autorise à juger les Campaniens.”

Le tribun L. Atilius, avec l'agrément du sénat, s'adressa au peuple en ces termes : “Tous les habitants de Capoue, d'Atella, de Calatium et de Sabatie, se sont livrés au proconsul Fulvius et à la discrétion du peuple romain ; ils ont remis en votre pouvoir, avec leurs personnes, leur territoire, leur ville, leurs propriétés sacrées et profanes, leur mobilier, et généralement tout ce qui leur appartenait ; que voulez-vous, je vous le demande, citoyens, que l'on fasse de ces choses ? ” Le peuple répondit : “Que la décision

du sénat, en ce moment assemblé, prise à la pluralité des voix et sous la foi du serment, ait force de loi ; nous le voulons et l'ordonnons.”

## Sanctions prises contre les Campaniens

### 34

D'après ce plébiscite, il fut rendu un sénatus-consulte qui restituait d'abord à Oppia et à Cluvia leurs biens et la liberté et les invitait, si elles avaient à demander quelque autre récompense, à se rendre à Rome. Chaque famille de Capoue fut l'objet d'un décret spécial ; il est inutile de les rapporter tous. Les uns furent condamnés à la confiscation de leurs biens et vendus, eux, leurs femmes et leurs enfants, excepté les filles qui s'étaient mariées avant la réduction de Capoue. D'autres furent jetés dans les fers ; on devait prononcer plus tard sur leur sort. Pour le reste des Campaniens, on distingua entre leurs biens ceux qui devaient être mis en vente et ceux qui devaient être rendus. On leur restitua le bétail, excepté les chevaux ; les esclaves, excepté les mâles en âge de puberté, et tout ce qui n'est pas fonds et immeubles. La liberté fut rendue à tous les Campaniens, Atellans, Calatins, Sabatins, excepté à ceux qui avaient combattu, eux-mêmes ou leurs pères, dans les rangs ennemis ; mais aucun d'eux ne pouvait être ni citoyen romain, ni allié du nom latin.

Nul de ceux qui étaient restés à Capoue depuis que les portes en avaient été fermées aux Romains ne demeurerait dans la ville ou dans le territoire, après un jour marqué. On devait leur assigner un établissement au-delà du Tibre, mais éloigné de ses bords. Quant à ceux qui, pendant la guerre, n'avaient été ni dans Capoue ni dans une ville de sa dépendance révoltée contre le peuple romain, ils habiteraient au-delà du fleuve Liris, du côté de Rome ; et ceux qui étaient passés dans le parti des Romains avant l'arrivée d'Hannibal à Capoue seraient transportés en deçà du Vulturne ; mais aucun d'eux n'aurait des terres ni une maison à moins de quinze milles de la mer. Il était défendu à ceux que l'on avait rejetés au-delà du Tibre, ainsi qu'à leurs descendants, d'acquérir ou de posséder aucune propriété, sinon dans le territoire de Véies, de Sutrium ou de Népi ; encore chaque propriété ne devait-elle pas dépasser cinquante arpents. On fit vendre à Capoue les biens de tous les sénateurs et de tous ceux qui avaient exercé quelque magistrature à Capoue, à Atella, à Calatia. On ordonna de faire passer à Rome, pour y être vendues, les personnes de condition libre condamnées à l'esclavage. Les tableaux, les statues d'airain, pris sur l'ennemi, furent remis au collège des pontifes qui devaient distinguer ceux qui étaient sacrés ou profanes. Les Campaniens, en apprenant ces décrets, s'en retournèrent bien plus tristes qu'ils n'étaient venus, et ils accusaient moins la rigueur de Q. Fulvius que l'injustice des dieux et la cruauté de la fortune.

## Mesures impopulaires à Rome

### 35

Après qu'on eut congédié les Siciliens et les Campaniens, on s'occupa des levées ; puis, quand l'armée fut au complet, on songea au recrutement des rameurs. La république n'en pouvant fournir un nombre suffisant, et le trésor public manquant de fonds pour les enrôlements et pour la paie, les consuls ordonnèrent que les particuliers, chacun selon son rang et son revenu, fourniraient, comme cela s'était déjà fait, un certain nombre de rameurs qu'ils devaient payer et nourrir pendant trente jours. Cet édit excita les plus violents murmures et l'indignation fut telle qu'il ne manquait plus qu'un chef à une révolte imminente. Après avoir ruiné les Siciliens et les Campaniens, les consuls prenaient à tâche de torturer, de déchirer le peuple de Rome. Épuisés par les impôts qu'ils payaient depuis tant d'années, ils n'avaient plus que le sol nu de leurs champs dévastés. Les ennemis avaient incendié leurs maisons ; la république leur avait enlevé les esclaves employés à la culture des terres, en les achetant à vil prix, pour les enrôler comme soldats ou comme matelots. La solde des rameurs et les contributions annuelles avaient épuisé le peu d'argent de leurs épargnes. Il n'y avait point de violence, point d'autorité qui pût les contraindre à donner ce qu'ils n'avaient pas. On n'avait qu'à vendre leurs biens, sévir contre leurs personnes, la seule chose qui leur restât. On ne leur avait pas même laissé de quoi se racheter de cet outrage.

On ne se bornait plus aux murmures ; ces propos se tenaient hautement dans le forum, en présence des consuls entourés d'une multitude exaspérée qu'ils ne pouvaient calmer ni par la sévérité ni par la douceur. Enfin ils déclarèrent au peuple qu'ils lui donnaient trois jours pour réfléchir, et ils mirent eux-mêmes ce délai à profit pour chercher quelque expédient. Le quatrième jour, ils convoquèrent le sénat pour délibérer sur le renfort des rameurs. Après de longs débats, les plaintes du peuple furent reconnues bien fondées ; on n'en conclut pas moins que cette charge, juste ou non, devait être supportée par les particuliers. Car, puisqu'il n'y avait pas d'argent dans le trésor, avec quels fonds remonter les équipages des vaisseaux ? Or, sans flottes, comment conserver la Sicile, éloigner Philippe de l'Italie ou mettre les côtes en sûreté ?



## Appel à la solidarité nationale

### 36

Dans cet embarras extrême, la prudence hésitait, et une sorte de torpeur avait paralysé les esprits. Le consul Laevinus dit alors que si les magistrats sont au-dessus du sénat et les sénateurs au-dessus du peuple, ils doivent être aussi les premiers à souffrir les privations et les sacrifices. Voulez-vous imposer quelque charge à vos inférieurs ? Soyez les premiers à vous y soumettre, et vous les trouverez plus disposés à les accepter. Les contributions pèsent moins quand on voit les premiers de l'état en supporter une part plus forte que leurs moyens ne le permettent. Si donc nous désirons que le peuple équipe et entretienne des flottes, et que les particuliers n'hésitent pas à fournir des rameurs, commençons par nous imposer.

Or, argent, monnaie de cuivre, portons tout, dès demain, sénateurs, dans le trésor public, ne nous réservant que nos anneaux pour nous, nos femmes, nos enfants, une bulle d'or pour nos fils, et une once d'or pour ceux d'entre nous qui ont une femme ou des filles ; ceux qui ont pris place sur la chaise curule garderont les harnais de leurs chevaux, et l'argent nécessaire pour se procurer la salière et la coupe consacrées aux usages religieux ; les autres sénateurs ne conserveront qu'une livre d'argent, et chaque père de famille cinq mille as de cuivre monnayé. Déposons à l'instant même entre les mains des triumvirs de la banque tout le reste de notre or, de notre argent, de notre monnaie de cuivre, et cela sans aucun sénatus-consulte, afin que cette contribution volontaire et cette rivalité de dévouement à la république piquent d'honneur d'abord les chevaliers, puis tous les autres citoyens. C'est le seul expédient qu'après une longue conférence, nous ayons trouvé, mon collègue et moi. Hâtez-vous de le saisir, avec la protection des dieux. Le salut de l'état assure à chaque particulier la conservation de ses biens ; si la république est abandonnée, en vain aurez-vous gardé ce qui est à vous."

Cet avis fut adopté à l'unanimité, et l'on vota des actions de grâces aux consuls. Au sortir du sénat, chacun court à l'envi porter au trésor public son or, son argent, sa monnaie de cuivre ; c'est à qui fera inscrire le premier son nom sur les registres, et l'émulation est telle que les triumvirs ne peuvent suffire à recevoir ce qu'on leur présente, ni les greffiers à l'enregistrer. Les chevaliers imitèrent l'empressement des sénateurs, et le peuple celui des chevaliers. Ainsi, sans édit, sans moyens coercitifs, la république ne manqua ni de rameurs, ni d'argent pour les payer ; et quand tout fut prêt pour la guerre, les consuls se rendirent à leurs départements.

## Bilan de la situation (début de l'été 210)

### 37

Jamais, depuis le commencement de la guerre, les Carthaginois et les Romains, dont les chances diverses avaient été balancées, ne flottèrent davantage entre l'espérance et la crainte. Les Romains avaient été dédommagés des revers d'Espagne par la joie que leur causaient les avantages obtenus en Sicile ; et, en Italie, si la perte de Tarente les avait douloureusement affectés, la citadelle de cette ville et la garnison conservées contre tout espoir furent pour eux un sujet d'allégresse. À la terreur subite, à la consternation causée par le siège, par le blocus de Rome, la réduction de Capoue avait, en peu de jours, fait succéder la joie. Les affaires d'outre-mer avaient éprouvé la même alternative. Au moment où Philippe s'était mal à-propos déclaré leur ennemi, les Romains avaient fait alliance avec les Étoliens et avec Attale, roi d'Asie, la fortune paraissant déjà leur promettre l'empire de l'Orient.

Pour les Carthaginois, la perte de Capoue était compensée par la prise de Tarente ; et s'ils trouvaient glorieux d'être arrivés sans obstacle jusqu'aux murs de Rome, il n'était pas moins triste pour eux d'avoir échoué dans cette entreprise, ni moins humiliant de s'être vus mépriser au point que, pendant qu'ils campaient devant une des portes, les Romains avaient fait sortir par une autre les troupes qu'ils envoyaient en Espagne. Dans cette province même, plus les Africains avaient été près de terminer la guerre à leur avantage, et d'en chasser entièrement les Romains après la mort de deux grands capitaines et la défaite de leurs troupes, plus ils étaient indignés de voir L. Marcius, un chef choisi à la hâte, leur enlever tout l'honneur, tout le fruit de leur victoire. Ainsi la fortune tenait la balance égale entre les deux nations ; tout était encore en suspens ; l'espérance et la crainte étaient entières, comme si la guerre venait de commencer.

## Reddition de Salapia (courant de l'été 210)

### 38

Ce qui inquiétait surtout Hannibal, c'était de voir que Capoue, assiégée par les Romains avec plus de vigueur qu'il n'en avait déployé à la défendre, avait refroidi plusieurs peuples de l'Italie. D'un côté, il ne pouvait les contenir tous par des garnisons, à moins de diviser, de morceler son armée, ce qui alors lui eût été tout à fait préjudiciable ; de l'autre, en retirer ses troupes, c'était abandonner ses alliés à tous les effets de la crainte ou de l'espérance. Également avare et cruel, il prit le parti de piller les places qu'il ne pouvait défendre, afin de ne laisser à l'ennemi que des ruines, mesure dont le résultat ne fut pas moins funeste que le principe en était odieux. En effet, ces traitements indignes lui aliénèrent non seulement ceux qui en étaient les victimes, mais en plus grand nombre ceux que menaçait un tel exemple.

De son côté, le consul romain ne laissait échapper aucune occasion de faire rentrer dans le devoir les villes d'Italie. Les deux principaux citoyens de Salapia étaient Dasius et Blattius ; Dasius tenait pour Hannibal ; Blattius, qui favorisait, autant qu'il le pouvait sans se compromettre, le parti des Romains, avait fait promettre à Marcellus, par des affidés, qu'il lui livrerait la ville ; mais, sans le concours de Dasius, le projet était inexécutable. Après avoir hésité longtemps, et plutôt en désespoir de cause que dans l'espérance du succès, il s'en ouvrit à Dasius. Celui-ci, dont les intérêts étaient tout opposés, jaloux d'ailleurs de ce rival de puissance, avertit Hannibal de ce qui se tramait.

Hannibal les manda l'un et l'autre, et tandis qu'assis sur son tribunal il expédiait quelque affaire avant d'interroger Blattius, l'accusé profita de ce qu'on les avait séparés de la foule pour solliciter l'accusateur. Dasius, croyant donner une preuve irrécusable, s'écrie que, sous les yeux même d'Hannibal, on lui parle de trahison. Plus le trait était audacieux, moins Hannibal et les assistants y trouvèrent de vraisemblance. La jalousie et la haine avaient sans doute dicté une accusation d'autant plus facile à supposer qu'une pareille proposition n'admet pas de témoins. Ainsi ils furent renvoyés l'un et l'autre.

Blattius n'en persista pas moins dans son entreprise hardie ; à force d'en parler à Dasius et de lui faire voir combien l'exécution en serait avantageuse pour eux et pour leur pays, il le détermina enfin à livrer à Marcellus Salapia, avec la garnison africaine, composée de cinq cents Numides. Il en coûta beaucoup de sang : c'était l'élite de la cavalerie carthaginoise. Aussi, bien que pris au dépourvu, et dans l'impossibilité de faire usage de leurs chevaux dans la ville, ils prirent les armes au premier bruit, et essayèrent de s'ouvrir un passage ; mais ne pouvant réussir à s'échapper, ils se battirent en désespérés, et se firent tuer presque tous ; cinquante d'entre eux au plus tombèrent vivants au pouvoir de leurs ennemis. La perte de ce corps fut plus sensible pour Hannibal que celle de Salapia ; et depuis cette époque, il n'eut plus dans la cavalerie la supériorité qui lui avait jusque-là donné tant d'avantage.

## Opérations navales autour de Tarente

### 39

Cependant la citadelle de Tarente était de plus en plus pressée par la famine, et la garnison romaine, qui la défendait sous les ordres de M. Livius, n'avait de ressources que dans les vivres qu'on lui envoyait de Sicile. Pour les faire passer sûrement le long des côtes de l'Italie, une flotte d'environ vingt bâtiments était en station devant Régium. Le commandant de cette flotte, chargé des convois, était D. Quinctius, homme d'une naissance obscure, mais à qui plusieurs brillants exploits avaient acquis un grand renom militaire. Il n'eut d'abord que cinq vaisseaux, dont les deux plus grands étaient des trirèmes que Marcellus lui avait confiées : son zèle et son activité lui firent ensuite donner trois quinquérèmes de plus. Enfin il avait lui-même exigé des habitants de Régium, de Vélia et de Paestum, les bâtiments que les alliés devaient fournir aux termes du traité, et s'était formé, comme on l'a dit plus haut, une flotte de vingt bâtiments.

Parti de Régium avec ces forces, il rencontra Démocrate à la tête de la flotte des Tarentins, composée d'un même nombre de navires, environ à quinze milles de Tarente et près de Sapiport. Le Romain, qui ne s'attendait pas à combattre, voguait à pleines voiles ; mais, s'étant muni de rameurs à la hauteur de Crotone et de Sybaris, son armée navale et ses équipages se trouvaient proportionnés à la grandeur de ses bâtiments. Dans le moment même où il aperçut l'ennemi, le vent vint à tomber, ce qui lui laissa tout le temps nécessaire pour disposer ses voiles et ses agrès, et préparer ses rameurs et ses soldats à l'action qui allait s'engager.

Rarement deux flottes égales s'entrechoquèrent avec autant de fureur ; car l'intérêt qui les animait au combat était bien plus puissant que leur force respective. Les Tarentins, fiers d'avoir secoué le joug des Romains après l'avoir subi cent ans, avaient l'espoir de délivrer aussi la citadelle, et de couper les vivres à leurs ennemis, si une défaite faisait perdre à ceux-ci l'empire de la mer. Les Romains, en restant maîtres de la citadelle, tenaient à prouver que ce n'était pas à la force et à la valeur, mais à la trahison et à la ruse, qu'il fallait attribuer la perte de Tarente.

Aussi, au signal donné, les deux flottes fondirent l'une sur l'autre, sans qu'aucun navire cherchât à éviter le choc de son adversaire : une main de fer harponnait chaque vaisseau ; les combattants étaient assez près les uns des autres pour faire usage et des javelots et des épées, et pour lutter corps à corps ; les proues restaient engagées les unes dans les autres, et les poupes cédaient à l'impulsion des rames du navire ennemi. Les vaisseaux étaient resserrés dans un espace si étroit, qu'un seul trait à peine tombait dans la mer sans avoir porté coup : chaque parti combattait de front comme sur terre, et les soldats passaient de plain-pied d'un bâtiment sur l'autre.

Mais la lutte la plus remarquable fut celle de deux galères qui, se trouvant en tête de la ligne, s'étaient chargées tout d'abord. La galère romaine était montée par Quinctius, la tarentine par Nicon, surnommé Percon, acharné contre les Romains, auxquels il était doublement odieux, comme ennemi public et particulier, étant de la faction qui avait livré Tarente aux Carthaginois. Tandis que Quinctius animait les siens de ses discours et de son exemple, Nicon le perce d'un coup de lance et le renverse tout armé sur la proue. Le vainqueur se précipite aussitôt sur la galère, où la mort du chef avait jeté l'épouvante ; il

écarter ses ennemis ; déjà la proue est aux Tarentins, et les Romains entassés ont peine à défendre la poupe, lorsqu'une autre trirème apparaît tout à coup. La galère de Quinctius, enveloppée de tous côtés, tombe au pouvoir des Tarentins. La terreur se répand sur la flotte, à la vue de la prise du vaisseau prétorien. Les navires fuient en désordre : les uns sont coulés à fond, les autres gagnent la terre à force de rames, et deviennent la proie des habitants de Thurium et de Métaponte. Quant aux bâtiments de transport, qui suivaient avec des vivres, un fort petit nombre fut pris ; le reste, après avoir longtemps louvoyé, put gagner le large.

Les ennemis ne furent pas aussi heureux à Tarente. Quatre mille hommes, sortis de la ville pour s'approvisionner de blé, erraient en désordre dans la campagne. Livius, commandant de la citadelle et de la garnison romaine, attentif à saisir toutes les occasions favorables, envoya contre eux C. Persius, homme plein de bravoure, à la tête de deux mille hommes. Celui-ci surprend les Tarentins épars au milieu des champs, les tailles en pièces et force le peu qui lui échappe sur tant de monde à rentrer dans la ville, dont les portes n'étaient qu'à demi ouvertes, dans la crainte qu'elle ne fût emportée du même choc. Ainsi tout resta dans une parfaite égalité, les Romains venaient d'avoir l'avantage sur terre, comme les Tarentins l'avaient eu sur mer. L'espoir de se procurer des vivres, dont chaque parti s'était flatté, ne tarda pas à s'évanouir.

## Fin de la guerre de Sicile (automne 210)

### 40

Pendant ce temps le consul Laevinus, qui avait employé à diverses expéditions une grande partie de l'année, arriva en Sicile, où l'attendaient les anciens et les nouveaux alliés. Son premier soin, celui qu'il jugea le plus important, fut d'arranger les affaires de Syracuse qu'une paix récente n'avait pas encore permis de consolider. Ensuite il conduisit ses légions contre Agrigente, le dernier foyer de la guerre, et où les Carthaginois avaient une forte garnison ; la fortune favorisa cette entreprise. Les Carthaginois avaient Hannon pour général ; mais toute leur confiance était en Muttinès et en ses Numides. Parcourant la Sicile entière, celui-ci pillait les alliés des Romains, sans que la force ou la ruse pût lui fermer l'entrée ni la sortie d'Agrigente. Sa gloire, qui éclipsait déjà la renommée du général en chef, excita enfin la jalousie de ce dernier, lequel, s'affligeant des succès même, à cause de l'homme auquel Carthage les devait, finit par lui ôter le commandement pour le donner à son fils, persuadé que le crédit de Muttinès sur les Numides finirait avec son autorité. L'événement fut loin de répondre à son attente ; l'envie d'Hannon ne fit qu'ajouter à l'ancienne faveur de Muttinès, lequel, indigné d'un tel outrage, envoya aussitôt des agents secrets à Laevinus pour traiter de la reddition d'Agrigente.

Dès qu'on eut fixé les conditions avec eux, et qu'on se fut concerté sur les mesures à prendre, les Numides s'emparèrent de la porte qui donnait sur la mer, et, après en avoir chassé ou tué les gardiens, ils introduisirent les Romains qu'on avait détachés dans ce dessein. Déjà cette troupe, arrivée au centre de la ville, marchait vers le forum au milieu d'un grand tumulte, lorsque Hannon, qui ne voyait dans ce mouvement qu'une de ces révoltes ordinaires aux Numides, s'avance pour le réprimer ; mais apercevant de loin une multitude plus nombreuse que celle des Numides, et entendant le cri des Romains, qui ne lui était pas inconnu, il n'attend pas qu'on en vienne à la portée du trait, et prend la fuite. Se faisant suivre par Épicyde, il sort par la porte opposée, et gagne avec une faible escorte le bord de la mer. Là trouvant bien à propos une petite barque, ils abandonnent aux Romains la Sicile, que les Carthaginois leur disputaient depuis tant d'années, et repassent en Afrique.

Ce qui restait de Carthaginois et de Siciliens, sans même tenter de se défendre, se précipite en aveugles vers les portes pour s'échapper ; mais ils les trouvent fermées et sont taillés en pièces. Maître d'Agrigente, Laevinus fit battre de verges et frapper de la hache les principaux citoyens, vendit le reste des habitants avec le butin, et envoya à Rome tout le produit.

Le bruit de la prise d'Agrigente, répandu dans toute la Sicile, fit aussitôt pencher tous les esprits en faveur des Romains. En peu de temps vingt places furent livrées par trahison, six prises de force, quarante environ se rendirent volontairement. Le consul, après avoir puni ou récompensé, selon qu'ils l'avaient mérité, les personnages les plus considérables de ces villes, obligea les Siciliens de mettre bas les armes, et de tourner tous leurs soins du côté de l'agriculture. Il voulait que cette île pût non seulement suffire à la nourriture de ses habitants, mais devenir la ressource de Rome et de l'Italie, dans les temps de disette, comme elle l'avait été déjà en beaucoup de circonstances.

Puis il emmena avec lui d'Agathyrna en Italie quatre mille hommes, ramassis confus de

bannis, d'aventuriers perdus de dettes et pour la plupart couverts de crimes, dignes de mort, lesquels avaient vécu de rapine et de brigandage soit dans leur patrie et sous des lois régulières, soit, depuis à Agathyrna, lorsqu'un destin semblable les réunit par diverses causes. Laevinus crut qu'il y aurait de l'imprudence à laisser ces bandits en Sicile, où ils empêcheraient la paix de s'affermir, en fournissant matière aux nouveautés, outre qu'une troupe accoutumée au brigandage serait utile aux gens de Régium pour ravager les terres des Bruttians. Ainsi la guerre de Sicile fut entièrement terminée cette année.

## 4. Reprise de la guerre d'Espagne (210)

### Discours de Scipion aux soldats de l'ancienne armée (printemps)

41

En Espagne, au commencement du printemps, P. Scipion met sa flotte en mer, ordonne aux alliés auxiliaires de se rendre à Tarragone, et de là fait avancer ses vaisseaux de guerre et de transport jusqu'à l'embouchure de l'Èbre. Les légions avaient ordre de s'y rendre, au sortir de leurs quartiers d'hiver. Il part lui-même de Tarragone avec cinq mille alliés, pour rejoindre l'armée. À son arrivée, il crut qu'il convenait de haranguer de vieux soldats qui avaient survécu à tant de défaites, et les ayant rassemblés il leur parla en ces termes :

“Jamais avant moi un nouveau général n'a pu adresser de justes et légitimes remerciements à ses soldats, avant d'avoir mis leur zèle à l'épreuve. Pour moi, sans avoir vu la province ni le camp, la fortune m'avait déjà lié à vous, d'abord pour l'attachement que vous avez témoigné à mon père et à mon oncle, de leur vivant et après leur mort, ensuite pour votre courage, qui a su conserver tout entière au peuple romain et à moi, qui succède aux Scipions, une province qui nous avait été ravie dans un si grand désastre. Mais puisque déjà par la faveur des dieux nous nous disposons, non plus à nous maintenir nous-mêmes en Espagne, mais à en chasser les Carthaginois, puisqu'il ne s'agit plus de garder les bords de l'Èbre, et d'en fermer le passage aux ennemis, mais de passer nous-mêmes le fleuve ou de porter la guerre sur l'autre rive, je crains que le souvenir de nos défaites récentes ou mon jeune âge ne fassent regarder ce dessein comme trop périlleux et trop hardi.

Nos revers en Espagne ne peuvent affecter l'esprit de personne plus profondément que le mien ; car mon père et mon oncle y sont morts dans l'espace de trente jours, pour que ma famille vît ainsi s'accumuler trépas sur trépas. Mais si mon cœur se brise, quand je me vois ainsi presque orphelin et solitaire, la fortune publique, non moins que mon courage, me défend de désespérer de l'état. Le destin a marqué ainsi notre fortune dans toutes les guerres importantes : vaincus d'abord, nous avons fini par rester vainqueurs. Je ne parle pas des anciens exemples, de Porsenna, des Gaulois, des Samnites ; je commencerai aux guerres puniques. Que de flottes, que de généraux, que d'armées n'avons-nous pas perdus dans la première ! Que dirai-je de celle-ci ? Eh bien ! Toutes ces défaites, où j'ai assisté en personne ou absent, nul ne les a plus vivement ressenties que moi. Trébie, Trasimène, Cannes, ne sont-ce pas là des monuments de la destruction de nos armées, et du massacre des consuls romains. Ajoutez à ces calamités la révolte de l'Italie, de la Sicile et de presque toute la Sardaigne. Ajoutez-y, pour comble d'épouvante et d'effroi, les Carthaginois campés entre l'Anio et les remparts de Rome, et presque à ses portes, Hannibal apparaissant vainqueur. Debout, au milieu de cette ruine générale, la vertu romaine est restée invincible et inébranlable ; seule elle a relevé de terre et reconstruit tous ces débris.

C'est vous, soldats, qui les premiers, après la défaite de Cannes, lorsque Hasdrubal, s'avançant vers les Alpes et l'Italie, menaçait, par une jonction avec son frère, d'anéantir à jamais le nom romain, c'est vous qui, sous la conduite et les auspices de mon père, l'avez arrêté ; et ces succès nous soutinrent dans nos revers. Maintenant la bonté des dieux a rendu toutes nos affaires prospères et heureuses ; chaque jour en Italie et en Sicile elles



prennent un aspect plus riant et plus favorable. En Sicile, Syracuse et Agrigente sont tombées en notre pouvoir ; l'ennemi a été chassé de l'île entière, et la province est rentrée sous la domination du peuple romain. En Italie, nous avons reconquis Arpi et subjugué Capoue. Hannibal, sans suspendre un seul instant sa course ni ses terreurs, s'est enfui du pied de nos remparts jusqu'à l'extrémité du Bruttium ; il ne demande plus aux dieux que de pouvoir sortir et s'éloigner sain et sauf d'une terre ennemie. Eh quoi ! soldats, vous qui, en dépit de cette suite continuelle de désastres et lorsque les dieux eux-mêmes étaient pour ainsi dire du parti d'Hannibal, vous, qui sous la conduite de mes pères (qu'il me soit permis d'appeler les deux Scipions du même nom), avez soutenu la fortune chancelante du peuple romain ; vous dont la valeur est inébranlable, pourriez-vous, aujourd'hui que nos armes sont partout victorieuses, pourriez-vous manquer de courage ? Plût au ciel que les derniers événements... {lacune}

Aujourd'hui, les dieux immortels, protecteurs de l'empire romain, qui ont inspiré à toutes les centuries l'idée de me déférer le commandement, ces dieux, par des augures, par des présages et par des songes heureux, ne m'annoncent que bonheur et succès. Que dis-je ? Un secret pressentiment, et jusqu'à ce jour ce fut pour moi l'oracle le plus certain, m'avertit que déjà l'Espagne est à nous, et que bientôt les Carthaginois, bannis de ces contrées, vont remplir les terres et les mers de leur fuite honteuse. Ces présages involontaires sont confirmés par l'autorité infaillible de la raison. Les alliés de nos ennemis, maltraités par eux, implorent notre appui par des ambassadeurs. Leurs trois généraux, divisés d'opinion, et près de s'abandonner mutuellement, ont partagé leurs troupes en trois corps et les ont conduites dans des contrées fort éloignées les unes des autres. Elle pèse aussi sur eux, cette mauvaise fortune qui naguère nous accabla : ils sont abandonnés de leurs alliés comme nous l'avons été des Celtibères ; et ils ont divisé leurs forces par la même faute qui a perdu mon père et mon oncle. Leurs discordes intestines ne leur permettront pas de se réunir, et, séparés, ils ne pourront nous résister.

Je vous demande seulement, soldats, d'accueillir favorablement le nom des Scipions, le fils de vos généraux, ce rejeton qui s'élève de leur tige abattue. Allons, vétérans, conduisez au-delà de l'Èbre cette armée nouvelle et votre nouveau chef ; guidez-les dans ces contrées qui furent si souvent le théâtre de vos glorieux exploits. Je ferai bientôt en sorte que si vous reconnaissez en moi la taille, les traits de mon père et de mon oncle, vous retrouviez aussi l'image fidèle de leur génie, de leur dévouement et de leur courage, et que chacun de vous croie voir Scipion revivre en ma personne, pour vous commander de nouveau."

## Scipion décide d'attaquer Carthagène (printemps 210)

42

Après avoir par ce discours enflammé l'ardeur des soldats, il laisse M. Silanus avec trois mille fantassins et trois cents cavaliers, pour garder cette contrée, et passe l'Èbre avec tout le reste des troupes, qui consistait en vingt-cinq mille hommes d'infanterie et deux mille cinq cents chevaux. Comme les ennemis étaient partagés en trois corps éloignés les uns des autres, on lui conseillait d'attaquer le plus voisin ; mais craignant que le danger ne les réunît, et qu'il ne se vît lui même hors d'état de résister seul à tant d'armées, il résolut d'attaquer d'abord Carthagène, cité riche et forte de ses propres ressources, outre qu'elle était devenue l'arsenal où les ennemis avaient renfermé toutes leurs provisions de guerre, leurs armes, leur argent et les otages de l'Espagne entière. La situation en était très avantageuse pour passer en Afrique ; et le port, assez étendu pour contenir les flottes les plus nombreuses, est peut-être le seul que l'Espagne ait sur toute l'étendue des côtes que baigne notre mer.

C. Laelius seul était dans le secret de l'entreprise. Scipion lui recommanda de faire un long circuit avec sa flotte, et d'en régler la marche de manière à n'entrer dans le port qu'au moment où l'armée se montrerait du côté de la terre. On mit sept jours à se rendre de l'Èbre à Carthagène, par terre et par mer. On campa au nord de la place ; les derrières du camp furent assurés par un fort retranchement ; la tête se trouvait défendue par la nature du terrain. Voici, au reste, quelle est la position de Carthagène. Vers le milieu de la côte d'Espagne est un golfe opposé surtout au vent d'Afrique ; ce golfe s'avance dans les terres sur une longueur d'environ cinq cents pas, et sur une largeur un peu plus considérable. À l'entrée, une petite île, qui le sépare de la haute mer, forme un port abrité contre tous les vents, excepté contre celui d'Afrique. Du fond sort une péninsule qui s'élève en forme d'éminence ; c'est là qu'est bâtie la ville, entourée de la mer à l'orient et au midi. Au couchant, elle est fermée par un étang dont les eaux se répandent un peu vers le septentrion et ont une profondeur variable, selon que la mer est plus ou moins haute. Un coteau d'environ deux cent cinquante pas joint la ville au continent. Bien qu'un si petit espace eût coûté peu de peine à mettre en défense, le général romain ne fit point élever de retranchement, soit pour en imposer à l'ennemi par une audacieuse confiance, soit pour se ménager dans ses fréquentes attaques une retraite plus libre.

## Attaque de la ville

### 43

Lorsqu'il eut fortifié toutes les parties du camp qui en avaient besoin, il rangea ses vaisseaux dans le port, comme pour annoncer un siège du côté de la mer ; et faisant lui-même l'inspection de sa flotte, il recommanda aux capitaines d'être bien sur leurs gardes pendant la nuit leur disant que c'est toujours au commencement d'un siège que les assiégés font les plus grands efforts. De retour dans son camp, voulant exposer à ses soldats les motifs qui le déterminaient à ouvrir la campagne par un siège et faire passer dans leur âme l'espoir du succès, il les rassemble et leur parle ainsi :

“Soldats, si quelqu'un s'imaginait que je vous ai amenés ici pour ne prendre qu'une ville, il calculerait plus exactement vos peines que le profit. Vous n'assiégerez en effet que les murs d'une seule ville ; mais dans cette ville vous prendrez toute l'Espagne. Là se trouvent les otages des rois et des peuples les plus puissants ; dès qu'ils seront en votre pouvoir, vous aurez pris du même coup tout ce qui appartient maintenant aux Carthaginois. Là est le trésor de nos ennemis ; sans cet argent ils ne peuvent faire la guerre, puisqu'ils entretiennent des troupes mercenaires ; avec cet argent nous avons un moyen infailible de nous concilier les esprits des Barbares. Là se trouvent les machines de guerre, les armes, les agrès, tout l'appareil des combats : cette prise, en remplissant nos magasins, videra ceux de l'ennemi. De plus, nous serons maîtres d'une ville aussi remarquable par sa beauté et son opulence que commode par son excellent port, qui nous procurera, selon les besoins de la guerre, toutes les ressources terrestres et maritimes. Ces avantages, si importants pour nous, seront pour nos ennemis autant de pertes plus importantes encore. C'est là leur citadelle, leur grenier, leur trésor, leur arsenal, le dépôt de toutes leurs ressources. De ce port on va droit en Afrique ; c'est le seul lieu d'abordage entre les Pyrénées et Cadix ; c'est de là que l'Afrique menace toute l'Espagne. {lacune}

## Assaut terrestre et maritime

### 44

{lacune} De son côté, Magon, général des Carthaginois, voyant les Romains se préparer à cette double attaque, range ses troupes de la manière suivante : il oppose deux mille habitants au camp ennemi, jette cinq cents hommes dans la citadelle, en poste cinq cents autres sur une hauteur tournée vers l'orient, et tient en réserve le reste de ses forces, avec ordre de se tenir prêtes à courir partout, au premier cri, à la première alarme. Ensuite il fait ouvrir la porte, et sortir les troupes qu'il avait disposées sur la route qui menait au camp. Les Romains, sur un ordre du général, reculent un peu, pour être plus à portée de recevoir du secours dans l'action même. Et d'abord ils soutiennent sans désavantage le choc de l'ennemi ; bientôt, à mesure qu'il leur arrive des renforts du camp, non seulement ils repoussent les assiégés qui fuient en désordre, mais ils les poursuivent de si près, que, si l'on n'eût fait sonner la retraite, ils seraient entrés dans la place avec les fuyards.

L'alarme ne fut pas moins grande dans la ville qu'elle l'avait été pendant le combat ; la crainte et l'effroi firent abandonner plusieurs postes ; et les murs restèrent sans défenseurs, chacun se précipitant par le chemin le plus court. Scipion, s'apercevant, du haut du mont de Mercure, que sur plusieurs points les remparts sont déserts, fait sortir du camp toutes ses troupes pour marcher à l'assaut, et leur ordonne d'apporter des échelles. Lui-même, à couvert sous les boucliers que trois jeunes et vigoureux soldats portaient devant lui (car une grêle de traits pleuvait déjà du haut des murailles), s'avance vers la ville, encourage les siens, donne les ordres nécessaires, et, ce qui était fait surtout pour enflammer l'ardeur des soldats, il s'arrête pour être témoin du courage ou de la lâcheté de chacun d'eux. Aussi tous s'élancent au-devant des blessures et des traits ; et ni la hauteur des murs, ni les assiégés qui les défendent encore, ne peuvent les empêcher de les escalader à l'envi.

Dans le même temps les vaisseaux attaquent la partie de la ville baignée par les flots de la mer ; mais de ce côté il y avait plus de tumulte que de succès. Tandis qu'on aborde, qu'on débarque les échelles et les troupes, qu'on veut prendre terre au plus vite, la précipitation, l'empressement font naître une foule d'obstacles.

## La traversée de la lagune

45

Cependant les murailles s'étaient couvertes de combattants, et une grêle de traits tombait, sans interruption, sur les Romains. Mais ni combattants, ni traits, ni toute autre défense, ne protégeaient les remparts autant qu'ils se protégeaient eux-mêmes ; peu d'échelles pouvaient en atteindre l'élévation, et plus elles étaient hautes, plus elles étaient faibles. Aussi ceux qui se trouvaient sur le dernier échelon ne pouvaient atteindre le sommet, tandis que d'autres continuaient de monter. Les échelles, même les plus solides, rompaient alors sous le poids. Dans certains cas, l'échelle restait debout, mais les soldats, pris de vertige devant la profondeur du précipice, se laissaient tomber ; les assaillants et les échelles roulaient de toutes parts ; l'ennemi, à la vue de ce succès, redoublait d'audace et de courage. Scipion alors fit sonner la retraite. Les assiégés non seulement se flattèrent de respirer après un combat si acharné et de si rudes fatigues, mais se persuadèrent même que la place ne pouvait être emportée ni par escalade, ni par un assaut général, et que la difficulté d'un siège régulier donnerait à leurs généraux le temps de venir à leur secours.

À peine le premier tumulte avait-il cessé, que Scipion fait relever les soldats las et blessés par des troupes fraîches et non entamées, et recommencer l'attaque avec plus de vigueur. Apprenant alors que la marée baissait, et instruit par des pêcheurs de Tarragone, qui avaient parcouru la lagune, tantôt sur des barques légères, tantôt à pied, lorsqu'elles touchaient le fond, qu'au moment du reflux on pouvait aisément arriver à gué jusqu'au pied des murailles, il y conduisit lui-même une partie de ses troupes. On était au milieu du jour ; comme les eaux suivaient déjà le mouvement naturel de la marée, un vent du nord, qui s'éleva, les refoula avec plus de violence, et les gués se trouvèrent tellement à découvert que, dans quelques endroits, les soldats n'avaient de l'eau que jusqu'à la ceinture, et ailleurs en avaient à peine jusqu'aux genoux. Scipion, érigeant en prodige un événement que sa prudence avait prévu et fait naître, le rapporte aux dieux qui forçaient la mer de reculer pour donner passage aux Romains, faisaient disparaître les lagunes, et leur ouvraient une route jusqu'alors impraticable aux mortels ; il ordonne à ses soldats de suivre Neptune, qui s'est fait leur guide, et de marcher au travers des eaux jusqu'au pied des remparts.

## Prise de la citadelle

### 46

Par terre, l'attaque était extrêmement pénible, non seulement à cause de la hauteur des murs, mais parce que les assaillants se trouvaient à découvert des deux côtés ; leurs flancs étaient encore plus exposés aux coups que le front même. Mais par mer, les cinq cents hommes commandés pour cette attaque traversèrent la lagune sans peine et gagnèrent bientôt le sommet de la muraille. Elle n'était point fortifiée en cet endroit, l'assiette du lieu et la barrière de la lagune l'ayant fait juger imprenable : on n'y avait placé ni postes, ni sentinelles, parce qu'on n'était attentif qu'à défendre le point que l'on voyait le plus menacé. Les Romains pénétrèrent donc sans obstacle dans la ville, et courent en toute hâte vers la porte où s'étaient concentrés les efforts des deux partis.

Ils y trouvent les esprits, les yeux, les oreilles des combattants et des spectateurs, qui les animaient de leurs cris, tellement occupés du combat, que nul ne s'aperçut de la prise de la ville, avant de sentir les traits qui l'atteignaient par derrière, et de se voir entre deux corps ennemis. Les assiégés, troublés par la crainte, abandonnent les murailles qu'ils défendaient, les Romains s'en emparent. En même temps la porte cède aux coups simultanés du dedans et du dehors ; on en a bientôt écarté les débris qui auraient pu embarrasser l'entrée ; et les soldats se précipitent dans la ville. Une grande partie franchit les murs, et se répand çà et là pour égorger les habitants, tandis que ceux qui sont entrés par la porte, marchant en bataille avec leurs chefs, et sans quitter leurs rangs, s'avancent jusqu'à la place publique. Scipion, voyant les ennemis se diviser dans leur fuite, et courir les uns vers l'éminence qui regarde l'orient et que défendait un poste de cinq cents hommes, les autres vers la citadelle, où Magon lui-même s'était réfugié avec presque tous les gens de guerre chassés des remparts, envoie une partie de ses troupes attaquer la hauteur et mène l'autre contre la citadelle.

La hauteur fut emportée au premier choc ; quant à Magon, il essaya d'abord de se défendre ; mais se voyant investi de toutes parts, et sans espérance de pouvoir résister, il se rendit avec la citadelle et la garnison. Jusqu'à cette soumission, le massacre s'était étendu sur toute la ville, et on n'avait épargné aucun de ceux qu'on avait rencontrés en âge de puberté : un signal fit cesser le carnage ; et les vainqueurs commencèrent le pillage, qui produisit un immense butin.

## Pillage de la ville

47

Environ dix mille hommes libres furent faits prisonniers ; mais Scipion renvoya ceux qui étaient de Carthagène et leur rendit leur ville et tout ce qui avait pu échapper au pillage. Les artisans étaient au nombre de deux mille ; il les déclara esclaves du peuple romain, avec espérance de recouvrer bientôt leur liberté, s'ils prêtaient avec zèle leur ministère pour tous les travaux de cette campagne. Le reste des habitants encore jeune et des esclaves dans la force de l'âge lui servirent à recruter les équipages de sa flotte, qu'il avait renforcée de huit vaisseaux pris sur l'ennemi. Outre cette multitude, il trouva les otages fournis par l'Espagne ; il en prit autant de soin que s'ils eussent été les enfants de nos alliés.

Cette conquête mit de plus en son pouvoir un appareil formidable de machines de guerre : cent vingt catapultes de la première grandeur, deux cent quatre-vingt-une d'une grandeur moindre, vingt-trois grandes balistes, cinquante-deux petites, un nombre prodigieux de scorpions grands et petits, d'armes offensives et défensives, et soixante-quatorze drapeaux. On porta aussi au général une grande quantité d'or et d'argent, deux cent soixante-seize coupes d'or, presque toutes du poids d'une livre, dix-huit mille trois cents livres d'argent, tant en monnaie qu'en vaisselle, et un grand nombre de vases du même métal. Tous ces objets furent remis au questeur Caius Flaminius, qui les prit au poids et en compte. On trouva encore quarante mille boisseaux de froment et deux cent soixante-dix mille boisseaux d'orge. Soixante-trois vaisseaux furent forcés et pris dans le port, quelques-uns avec leur charge, composée de blé, d'armes, de cuivre, de fer, de voiles, de cordages et autres agrès nécessaires à l'équipement d'une flotte ; ainsi, de tant d'objets précieux dont la victoire les rendait maîtres, Carthagène était le moins considérable.

## Disputes pour une couronne

48

Le jour même, Scipion, laissant la garde de la ville à Caius Laelius et aux soldats de marine, ramena lui-même les légions dans le camp pour y trouver le repos et la nourriture dont elles avaient besoin, ayant éprouvé dans une seule journée toutes les fatigues de la guerre. En effet, elles avaient d'abord livré un combat régulier, puis bravé, pour prendre la ville, tous les travaux et tous les périls, et même, après s'en être emparé, elles avaient eu à combattre dans un poste désavantageux contre ceux des ennemis qui s'étaient réfugiés dans la citadelle. Le lendemain, dans une assemblée de troupes de terre et de mer, Scipion commença par rendre grâces aux dieux d'avoir, en un seul jour, soumis à son pouvoir la ville la plus florissante de l'Espagne, et surtout d'y avoir rassemblé auparavant presque toutes les richesses de l'Espagne et de l'Afrique, de telle sorte qu'en réduisant les ennemis au plus entier dénuement, ils le mettaient lui et les siens dans une extrême abondance. Ensuite il combla d'éloges la bravoure de ses soldats, que n'avaient pu arrêter ni la brusque sortie des assiégés, ni la hauteur des murailles, ni le passage d'un étang inconnu, ni l'assiette imposante d'un château fort situé sur une éminence, ni l'aspect d'une citadelle défendue par une forte garnison : nul obstacle qu'ils n'eussent franchi ou renversé. Tous avaient sans doute le même droit à sa reconnaissance ; mais l'honneur de la couronne murale était dû en particulier au guerrier qui le premier était monté sur la muraille. Celui qui croyait avoir mérité cette récompense n'avait qu'à se nommer.

Il s'en présenta deux : Q. Tibérius, centurion de la quatrième légion, et Sextus Digitius, soldat de la flotte. Le débat fut moins vif entre les deux prétendants qu'entre les deux armées, lesquelles soutenaient chacune l'honneur du corps. Caius Laelius, commandant de la flotte, favorisait les troupes de marine ; Marcus Sempronius Tuditanus, les légionnaires. Voyant que cette contestation allait presque dégénérer en sédition, Scipion nomma trois commissaires chargés d'examiner l'affaire et de prononcer, en connaissance de cause et après la déposition des témoins, lequel des deux compétiteurs était monté le premier. Ces commissaires, savoir : Caius Laelius et Marcus Sempronius, tous deux intéressés dans la querelle, et Publius Cornélius Caudinus, qui était neutre, se réunirent et se mirent en devoir de prendre connaissance de l'affaire ; mais leur intervention ne fit qu'envenimer la querelle, parce qu'on les regarda moins comme les avocats de ceux qui prétendaient à un si grand honneur que comme des arbitres chargés de modérer l'ardeur des deux partis. Alors Caius Laelius, quittant le conseil, s'approche du tribunal de Scipion, et lui annonce que les soldats ne gardent plus ni mesure, ni modération et sont sur le point d'en venir aux mains. Quand même, ajoute-t-il, on s'abstiendrait de toute violence, rien ne pouvait être d'un plus funeste exemple qu'un démêlé dont l'objet était d'obtenir par la fraude et le parjure un honneur qui n'était dû qu'au mérite. Les légions d'un côté, les soldats de marine de l'autre, étaient, pour ainsi dire, en présence ; prêts à faire, au nom de tous les dieux, un serment plus conforme à leur passion qu'à la vérité et à exposer aux suites de leur parjure non seulement leurs têtes, mais les enseignes militaires, les aigles romaines et la religion du serment. C'était un avis que, de concert avec Publius Cornélius et Marcus Sempronius, il s'empressait de donner à Scipion.

Celui-ci applaudit à la prudence de Laelius, convoqua l'assemblée, et déclara qu'il était



bien informé que Quintus Tibérius et Sextus Digitius étaient montés en même temps à l'assaut et que tous deux, en récompense de leur courage, allaient recevoir de lui la couronne murale. Ensuite il distribua au reste de l'armée des présents proportionnés aux services et à la valeur de chacun et avant tout, voulant partager avec C. Laelius, commandant de la flotte, tout l'honneur du succès, il lui fit présent d'une couronne d'or et de trente boeufs.

## Libération des otages

49

Alors il fit appeler les otages espagnols, dont je n'ose déterminer le nombre, car les uns le portent à trois cents, et les autres jusqu'à trois mille sept cent vingt-quatre. Les historiens ne sont pas plus d'accord sur les autres circonstances. La garnison carthaginoise était, selon celui-ci, de dix mille hommes, selon celui-là, de sept mille, de deux mille au plus, suivant un troisième. Dans un auteur, on trouve dix mille prisonniers, dans un autre, plus de vingt-cinq mille. On prit environ soixante scorpions grands et petits, si j'en crois Silénos, historien grec ; Valérius Antias les porte jusqu'à six mille grands et treize mille petits, tant on se fait peu de scrupule de mentir. Ils ne sont pas même d'accord sur le nom des chefs : la plupart donnent le commandement de la flotte à Caius Laelius, quelques-uns à Marcus Junius Silanus. Dans Valérius Antias, c'est Arris qui est à la tête de la garnison carthaginoise, et qui se rend aux Romains ; dans d'autres écrivains c'est Magon. Le même dissentiment a lieu sur le nombre des vaisseaux pris, sur la quantité d'or et d'argent, sur les sommes qu'on tira de la vente. S'il faut adopter un parti, le juste milieu paraît le plus conforme à la vérité.

Pour en revenir aux otages, Scipion, qui les avait fait appeler, commença par les rassurer tous, en leur représentant qu'ils étaient au pouvoir du peuple romain, qui aimait mieux s'asservir les cœurs par des bienfaits que par la crainte, et s'attacher les nations étrangères par les liens de la bonne foi et de l'amitié, que leur imposer le joug d'un cruel esclavage. Ensuite, il se fit donner le nom des villes et le nombre des otages qui appartenaient à chacune d'elles, et y envoya des courriers pour inviter les parents à venir reprendre leurs enfants. Quant à celles dont les députés étaient présents, il remit aussitôt les otages entre leurs mains et confia les autres à la garde et à l'humanité du questeur Caius Flaminius.

Pendant que Scipion s'occupait de ces soins, une femme fort âgée, épouse de Mandonius, frère d'Indibilis, chef des Ilergètes, perce la foule des otages, se jette en pleurant aux pieds du général, et le conjure de recommander spécialement aux gardes le respect et les égards envers les femmes. Sur la réponse de Scipion, qu'on ne les laissera manquer de rien, elle reprit : "Ce n'est pas un si frivole intérêt qui nous occupe ; tout ne convient-il pas à notre fortune ? J'ai bien d'autres alarmes quand je considère l'âge tendre de ces jeunes filles ; car pour moi je n'ai pas à redouter les outrages dont une femme peut être l'objet." Elle avait autour d'elle les filles d'Indibilis, dans la fleur de l'âge et de la beauté, ainsi que plusieurs autres du même rang, qui toutes la révéraient comme leur mère. Scipion lui dit : "Mon honneur et celui du peuple romain m'imposent la loi de conserver inviolable dans mon camp ce qui est partout respectable ; mais ce qui me rend ce devoir encore plus sacré, c'est votre vertu, c'est votre noble sollicitude, vous à qui l'infortune même n'a pas fait oublier les bienséances de votre sexe." Ensuite il confia ces captives à la garde d'un officier de mœurs irréprochables, et lui prescrivit de les traiter avec le respect et les égards que l'on doit aux épouses et aux mères de ses hôtes.

## La fiancée d'Allucius

50

Bientôt après, les soldats conduisent devant lui une jeune princesse d'une beauté si accomplie que partout, sur son passage, elle attirait tous les regards. Scipion, s'informant de sa patrie et de sa famille, apprend, entre autres détails, qu'elle est fiancée à un chef des Celtibères : il se nommait Allucius. Aussitôt il mande les parents et le futur époux, et, sachant qu'il aimait éperdument la jeune captive, il lui adresse, à son arrivée, les paroles les plus affectueuses, avant même de donner audience aux parents : "Je suis jeune, vous l'êtes comme moi ; nulle contrainte ne doit gêner nos discours. Mes soldats, en m'amenant votre fiancée, leur prisonnière, m'ont appris que vous l'aimiez avec tendresse, et sa beauté me l'a fait croire aisément. Mon âge aussi me permettrait peut-être de me livrer aux douceurs d'un amour chaste et légitime, si les intérêts de la république n'occupaient pas mon âme tout entière, et je croirais digne de quelque indulgence l'excès même de ma passion pour une jeune épouse ; je dois donc, puisque la fortune me le permet, favoriser aussi votre amour. Votre fiancée a été respectée dans mon camp comme elle l'eût été chez votre beau-père, chez ses propres parents. Je vous l'ai conservée comme un dépôt inviolable, pour vous en faire un présent digne de vous et de moi. Le seul prix que je mets à ce service, c'est que vous soyez l'ami du peuple romain ; si vous me croyez homme de bien, tel que mon père et mon oncle se sont montrés aux yeux de ces nations, sachez qu'il y a dans Rome beaucoup de citoyens qui me ressemblent, et qu'il n'est point aujourd'hui sur la terre de peuple dont vous deviez plus, pour vous et votre patrie, redouter la haine et rechercher l'amitié."

Le jeune homme, à la fois confus et pénétré de joie, prend la main de Scipion, et conjure tous les dieux de se charger de sa reconnaissance, puisqu'il n'est pas en son pouvoir de payer dignement un si grand bienfait. On introduit ensuite le père, la mère et les parents de la jeune captive. Ils avaient apporté, pour la racheter, une somme d'argent considérable ; mais voyant que Scipion la leur rendait sans rançon, ils le prient d'accepter cette somme à titre de présent, et lui assurent qu'ils ne seront pas moins sensibles à cette nouvelle grâce qu'à son premier bienfait. Scipion, vaincu par leurs instances, répond qu'il accepte, fait déposer l'or à ses pieds, puis s'adressant à Allucius : "Outre la dot, lui dit-il, que vous recevrez de votre beau-père, agréez de moi ce présent de noces." Et il l'invite à faire enlever cet or, et à en disposer comme de son bien. Allucius, comblé d'honneurs et de bienfaits, se retire tout joyeux ; et, de retour dans son pays, il ne cesse d'entretenir ses compatriotes des vertus de Scipion, jeune héros, semblable aux immortels, venu en Espagne pour subjuguier tout par ses armes, et par sa clémence et sa générosité. Aussi, il se hâte de faire des levées parmi ses clients, et revient peu de jours après retrouver Scipion à la tête de quatorze cents cavaliers d'élite.

## Conséquences de la prise de Carthagène

### 51

Scipion retint quelque temps Laelius auprès de lui, pour régler, d'après ses conseils, le sort des captifs et des otages, et la répartition du butin. Toutes les dispositions faites, il lui donna une quinquérème, y fit embarquer Magon et quinze sénateurs faits prisonniers avec lui, et l'envoya porter à Rome la nouvelle de sa victoire.

Pour lui, il consacra le peu de jours qu'il s'était proposé de passer à Carthagène à exercer les troupes de terre et de mer. Le premier jour, les légions en armes défilèrent devant lui l'espace de quatre milles ; le second, elles eurent ordre de nettoyer et de polir leurs armes devant leurs tentes ; le troisième, elles donnèrent l'image d'une bataille rangée, en se chargeant avec des fleurets et en se lançant des javelots sans fer ; le quatrième fut consacré au repos ; le cinquième, à de nouvelles évolutions militaires. Cette alternative de fatigues et de relâche fut observée tout le temps que les troupes séjournèrent à Carthagène. Les équipages et les soldats de marine, gagnant la haute mer lorsqu'elle était calme, éprouvaient la vitesse de leurs vaisseaux par des simulacres de combat naval. Tels étaient hors de la ville, sur terre et sur mer, les exercices qui disposaient les corps et les esprits aux épreuves réelles des combats. L'intérieur de Carthagène ne présentait pas un appareil moins guerrier et retentissait du bruit des ouvriers de toute espèce réunis dans les ateliers publics. Le général surveillait tout également : tantôt il était sur la flotte, occupé de l'armée navale ; tantôt il faisait défiler les ouvrages qu'une multitude d'artisans faisaient chaque jour, à l'envi, dans les ateliers, dans les arsenaux et dans les chantiers.

Après avoir donné aux travaux cette impulsion, réparé les brèches des murailles et laissé une garnison suffisante pour la défense de la ville, il partit pour Tarragone, et reçut, sur sa route, un grand nombre de députations ; il répondit aux unes sans s'arrêter, et donna rendez-vous aux autres à Tarragone, où il avait convoqué l'assemblée de tous les alliés, tant anciens que nouveaux. Là, se rendirent aussi les députés de presque tous les peuples qui habitaient en deçà de l'Èbre, et plusieurs même des provinces situées au-delà.

Les chefs carthaginois étouffèrent d'abord le bruit de la prise de Carthagène ; ensuite, lorsque cet événement fut trop connu pour qu'il fût possible de le cacher ou de le dissimuler, ils cherchèrent à rabaisser le mérite de ce succès. Attaquée à l'improviste, et presque furtivement, la ville avait été prise en un jour ; ce mince événement, la vanité d'un jeune homme, tout fier de son début, l'avait, dans l'excès de sa joie, érigé en conquête importante. Mais lorsqu'il apprendrait que trois généraux, que trois armées victorieuses marchent pour le combattre, il se rappellerait bientôt ses malheurs domestiques. Tel était le langage qu'ils affectaient de tenir en public ; mais ils n'ignoraient pas combien la perte de Carthagène leur avait enlevé de forces à tous points de vue.

**Fin du Livre XXVI**

## Livre XXVII - (210 à 207 av. J.-C.)

### 1. Bilan de l'année 210

#### Reprise de la lutte dans le Samnium et en Apulie

##### 1

Telle était la situation en Espagne ; en Italie, le consul Marcellus, ayant repris Salapia par trahison, enleva de force aux Samnites Marmoreae et Melès. Trois mille soldats environ, qu'Hannibal avait laissés là en garnison, furent écrasés ; le butin - il y en eut assez - fut abandonné aux soldats. On trouva aussi là deux cent quarante mille boisseaux de blé et cent dix mille d'orge. Mais ce succès fut loin de réjouir autant que n'affligea la défaite subie, peu de jours après, non loin d'Herdonea. Le proconsul Cneius Fulvius avait là, dans l'espoir de reprendre Herdonea, (qui, après Cannes, avait abandonné les Romains), un camp qui n'était ni établi dans une position assez sûre, ni fortifié par des postes de garde. La négligence naturelle du général romain, ses espoirs l'aggravaient, car il s'était aperçu que la fidélité des habitants d'Herdonea envers le Carthaginois vacillait, depuis qu'après la perte de Salapia, on avait appris qu'Hannibal avait abandonné ces lieux pour le Bruttium. (6.) Tous ces faits, rapportés d'Herdonea à Hannibal par des agents secrets, lui donnèrent à la fois le souci de garder une ville alliée et l'espoir d'attaquer un ennemi qui n'était pas sur ses gardes. Avec une armée sans bagages, de façon à devancer presque le bruit de sa venue, il se dirigea vers Herdonea par longues étapes, et, pour inspirer plus de terreur à l'ennemi, s'approcha de lui en ligne de bataille. Le Romain, égal en audace, mais, en intelligence et en forces, inférieur, fit sortir ses troupes en hâte et livra bataille.

La cinquième légion et l'escadron gauche engagèrent énergiquement le combat. Mais, après avoir averti ses cavaliers de faire, quand les lignes d'infanterie retiendraient, par une lutte pressante, les yeux et les esprits, un mouvement tournant, pour attaquer, les uns le camp, les autres, par derrière, les combattants ennemis, Hannibal lui-même, se moquant de ce nom de Cneius Fulvius, semblable à celui du préteur Cneius Fulvius que, deux ans avant, il avait complètement battu au même endroit, affirmait que le présent combat aurait le même résultat. Son espoir ne fut pas vain ; alors en effet que, dans le corps à corps et la lutte d'infanterie, beaucoup de Romains étaient tombés, mais que pourtant leurs rangs et leurs enseignes tenaient bon, le bruit d'une charge de cavalerie derrière eux et, en même temps, les clameurs ennemies venant de leur camp, firent se retourner d'abord la sixième légion, qui, placée en seconde ligne, fut, la première, mise en désordre par les Numides, puis la cinquième, et même les combattants des premiers rangs. Les uns, prenant la fuite, se dispersèrent, les autres furent massacrés entre les deux corps carthaginois, et, parmi eux, Cneius Fulvius lui-même, avec onze tribuns militaires. Des Romains et des alliés tués dans cette bataille, qui donc, même en milliers d'hommes, donnerait le nombre comme certain, quand je trouve ici qu'il y en eut treize mille, là sept mille au plus ? Le vainqueur s'empara du camp et du butin. Quant à Herdonea, Hannibal, en apprenant qu'elle serait passée aux Romains, et qu'elle ne lui resterait pas fidèle s'il s'éloignait, en envoya toute la population à Métaponte et à Thurii, et brûla la ville ; il fit mettre à mort les chefs dont il

apprit qu'ils avaient eu des entretiens secrets avec Fulvius. Les Romains qui s'étaient échappés après un si grand désastre se réfugièrent à moitié armés, et par des chemins opposés, auprès du consul Marcellus, dans le Samnium.

## Combat indécis en Lucanie

### 2

Marcellus, nullement effrayé d'un si grand désastre, annonce par une lettre au sénat, à Rome, la perte de l'armée et de son général ; mais, ajoute-t-il, le même Marcellus qui, après la bataille de Cannes, a abattu Hannibal, fier de sa victoire, marche contre lui, et rendra courte la joie dont il exulte. À Rome en réalité, on pleurait en se rappelant le passé, et l'on craignait pour l'avenir.

Le consul, passé du Samnium en Lucanie, établit son camp près de Numistro, sous les yeux d'Hannibal, en plaine, alors que le Carthaginois occupait une colline. À cela, il ajouta une autre marque de la confiance qui l'animait : le premier il sortit de son camp pour se ranger en bataille. Hannibal, le voyant, ne refusa pas la lutte. Toutefois, les deux généraux rangèrent leurs armées de façon à avoir, le Carthaginois, son aile droite sur la colline, les Romains, leur aile gauche appuyée à la ville. Quoiqu'on eût prolongé la bataille de la troisième heure jusqu'à la nuit, et que les premières lignes fussent fatiguées de combattre- les Romains avaient engagé la première légion et l'escadron droit, Hannibal les Espagnols, les frondeurs baléares, puis les éléphants, quand la lutte avait déjà commencé - longtemps la bataille ne pencha en faveur de personne. La troisième légion remplaça la première, l'escadron gauche l'escadron droit ; chez les ennemis, de même, des combattants intacts relevèrent les combattants fatigués ; d'une lutte déjà languissante, une lutte nouvelle et furieuse sortit soudain comme une flamme, avec des troupes fraîches de corps et d'âme, mais la victoire restait incertaine quand la nuit sépara les combattants.

Le lendemain, les Romains se tinrent en ligne du lever du soleil jusqu'à une heure avancée ; aucun ennemi ne s'avançant contre eux, ils recueillirent à loisir les dépouilles, et, ayant entassé les cadavres des leurs, les brûlèrent. La nuit suivante, Hannibal décampa en silence et partit pour l'Apulie. Quand le jour révéla la fuite des ennemis, Marcellus, laissant ses blessés à Numistro avec une faible garde, sous le commandement du tribun militaire Lucius Furius Purpurins, partit pour suivre les traces d'Hannibal. Il l'atteignit à Vénouse. Là, pendant quelques jours, en se courant sus des avant- postes, cavaliers et fantassins mêlés, on engagea des combats plus désordonnés qu'importants, et presque toujours favorables aux Romains. De là on mena les armées à travers l'Apulie sans aucune bataille mémorable. Hannibal partant de nuit, à la recherche d'un endroit propre à une embuscade, Marcellus ne le suivant que le jour une fois levé, et en faisant éclairer sa marche.

## Réorganisation de la Campanie

### 3

Cependant, à Capoue, tandis que Flaccus passait son temps à vendre les biens des grands, et à louer les terres confisquées par l'État (il les loua toutes contre une redevance en blé), pour qu'on ne manquât jamais de motif de sévir contre les Campaniens, un nouveau forfait, qui se développait en secret, fut mis au jour par une dénonciation. Délogeant ses troupes de l'intérieur de Capoue, à la fois pour donner aux locataires de champs la jouissance de maisons dans la ville, et par crainte que son armée, comme celle d'Hannibal, ne fût amollie par les charmes trop grands de Capoue, Flaccus avait contraint ses soldats à se construire eux-mêmes, à la façon militaire, des habitations aux portes et aux remparts. La plupart étaient construites en claies ou en planches, d'autres faites de roseaux, et toutes couvertes de chaume, matériaux choisis comme à dessein pour alimenter un incendie. Les brûler toutes en une heure de nuit, c'est ce que complotèrent cent soixante-dix Campaniens, ayant pour chefs les frères Blossius. L'affaire dénoncée par des esclaves des Blossii, les portes furent fermées soudain sur l'ordre du proconsul, et les soldats ayant, sur un signal, couru aux armes, on arrêta tous les gens compromis, et, après une enquête activement menée, ils furent condamnés et exécutés ; aux indicateurs on donna la liberté et dix mille as à chacun.

Les Nucerrini et les Acerrani se plaignant de ne savoir où habiter, Acerrae ayant été en partie brûlée, et Nuceria détruite, Fulvius les renvoya à Rome, au sénat. Aux Acerrani on permit de reconstruire ce qui avait été incendié ; quant aux Nucerrini, on les transporta à Atella, parce qu'ils avaient préféré cela, les Atellani ayant reçu l'ordre d'émigrer à Calatia.

Parmi les affaires nombreuses et importantes qui, tantôt favorables, tantôt contraires, occupaient les esprits, on n'oublia pas non plus la citadelle de Tarente. Marcus Ogulnius et Publius Aquilius, chargés d'aller en Étrurie acheter une quantité de blé destiné à la citadelle de Tarente, partirent, et mille soldats de l'armée urbaine, moitié romains, moitié alliés, furent envoyés en garnison au même endroit par le même convoi que le blé.



## Activité diplomatique. Annonce des prodiges (début de l'année 209)

### 4

Déjà l'été touchait à sa fin, et le moment des élections consulaires approchait. Mais une lettre de Marcellus déclarant contraire à l'intérêt de l'état de lâcher d'un pas Hannibal, qui reculait. Et refusait le combat tandis qu'il le pressait lui-même énergiquement, avait inspiré le souci, ou de rappeler de la guerre le consul Marcellus, au moment où il poussait plus que jamais les opérations, ou de ne pas avoir de consuls pour l'année suivante. Le mieux parut être de rappeler plutôt - quoiqu'il fût hors d'Italie - le consul Valerius de Sicile. Sur l'invitation du sénat, le préteur urbain Lucius Manlius lui envoya une lettre, à laquelle il joignit celle du consul Marcus Marcellus, pour lui apprendre la raison qu'avaient les sénateurs de le rappeler de sa province plutôt que son collègue.

À peu près à ce moment, des ambassadeurs du roi Syphax vinrent à Rome, exposant quelles victoires il avait remportées sur les Carthaginois. Leur roi, disaient-ils, ne détestait aucun peuple plus que le peuple carthaginois, n'en aimait aucun plus que le peuple romain ; il avait auparavant envoyé des ambassadeurs, en Espagne, aux généraux romains Cneius et Publius Cornelius ; maintenant, il avait voulu demander à sa source même, pour ainsi dire, l'amitié de Rome. Non content de répondre à ces ambassadeurs avec bienveillance, le sénat envoya lui-même au roi, avec des présents, Lucius Genucius, Publius Poetelius et Publius Popilius comme ambassadeurs. Les présents emportés étaient une toge et une tunique de pourpre, une chaise d'ivoire, et une coupe d'or de cinq livres. Les ambassadeurs reçurent l'ordre de ne pas s'en tenir là et d'aller voir d'autres roitelets d'Afrique. Pour eux aussi ils emportèrent des présents, toges prétextes et coupes d'or pesant trois livres chacune. À Alexandrie aussi, au roi Ptolémée et à la reine Cléopâtre, on envoya des ambassadeurs - Marcus Atilius et Manius Acilius - pour rappeler et renouveler l'amitié de Rome avec eux ; ils leur portèrent des présents, au roi une toge et une tunique de pourpre, avec une chaise d'ivoire ; à la reine, un manteau brodé et un vêtement de pourpre.

Pendant la campagne d'été où eurent lieu ces événements, on annonça, des villes et des campagnes voisines, beaucoup de prodiges : à Tusculum, un agneau était né avec une mamelle qui donnait du lait ; le faite du temple de Jupiter fut frappé de la foudre et presque tout le toit enlevé ; à peu près en ces mêmes jours, à Anagnia, devant une porte, la terre, frappée de la foudre, brûla un jour et une nuit, sans que le feu y eût aucun aliment ; et - au Carrefour d'Anagnia - dans le bois sacré de Diane, des oiseaux abandonnèrent leurs nids dans les arbres ; à Terracine, dans la mer, non loin du port, des serpents d'une grosseur extraordinaire avaient sauté, comme des poissons qui s'ébattaient ; à Tarquinies, il était né un porc à visage humain, et dans le territoire de Capène, près du bois sacré de Feronia, quatre statues avaient, un jour et une nuit durant, sué du sang en quantité. On conjura l'effet de ces prodiges, suivant un décret des pontifes, par le sacrifice de victimes adultes ; et l'on prescrivit un jour de prières publiques à Rome, auprès de tous les lits de parade des dieux, et un second, dans le territoire de Capène, près du bois de Feronia.

## Désignation d'un dictateur

### 5

Le consul Marcus Valerius, rappelé par la lettre du sénat, ayant confié sa province et son armée au préteur Lucius Cincius, et envoyé Marcus Valerius Messalla, commandant de la flotte, avec une partie des vaisseaux, en Afrique, à la fois pour piller et pour observer ce que faisait et ce que préparait le peuple de Carthage, partit lui-même pour Rome avec dix navires, et, y étant arrivé heureusement, réunit aussitôt le sénat. Il y raconta ses exploits : alors que pendant près de soixante ans, en Sicile, on avait fait la guerre sur terre et sur mer en éprouvant souvent de graves défaites, il y avait, lui, mené à bien la mission dont on l'avait chargé : pas un Carthaginois, dit-il ; qui restât en Sicile ; (4) pas un des Siciliens, qui, par crainte, avaient quitté leur pays, qui n'y fût revenu ; tous, ramenés dans leurs villes, dans leurs champs, labouraient, semailent ; naguère abandonnée, la terre était enfin cultivée à nouveau, portait des moissons pour ses propres cultivateurs et pour le peuple romain, dont elle était, pour le blé, la ressource la plus sûre, en paix comme en guerre. Puis, Muttinès et d'autres personnes qui avaient, à l'occasion, rendu service au peuple romain ayant été introduits au sénat, on leur rendit à tous honneur, pour acquitter les promesses du consul. Muttinès fut même nommé citoyen romain, à la suite d'une proposition présentée à la plèbe par les tribuns sur l'initiative du sénat.

Tandis que cela se passait à Rome, Marcus Valerius (Messalla), ayant, avec cinquante vaisseaux, abordé avant le jour en Afrique, descendit à l'improviste sur le territoire d'Utique ; après l'avoir pillé sur une grande étendue et y avoir fait, entre autre butin de tout genre, beaucoup de prisonniers, il retourna à ses vaisseaux et les ramena en Sicile, revenant à Lilybée douze jours après en être parti. Des prisonniers mis à la torture on obtint les renseignements suivants, qui furent tous écrits, point par point, au consul Laevinus, afin qu'il connût l'état des affaires en Afrique : cinq mille Numides, avec Masinissa, fils de Gala, jeune homme très ardent, se trouvaient à Carthage, et, par toute l'Afrique, on enrôlait des mercenaires pour les envoyer en Espagne à Hasdrubal, afin que celui-ci, avec la plus forte armée possible, étant, au premier jour, passé en Italie, s'y joignît à Hannibal ; de la réalisation de ce plan dépendait la victoire, d'après les Carthaginois ; en outre, on préparait une flotte immense pour tenter de reprendre la Sicile, et les prisonniers pensaient qu'elle ferait bientôt la traversée.

Ces renseignements, lus par le consul, émurent tellement le sénat, qu'il jugea que le consul ne devait pas attendre les élections, mais, après avoir nommé un dictateur chargé de les présider, rentrer aussitôt dans sa province. Une discussion arrêtait toute décision : le consul disait qu'en Sicile il nommerait dictateur Marcus Valerius Messalla, alors commandant de la flotte ; les sénateurs déclaraient que hors du territoire romain - limité à l'Italie - on ne pouvait nommer un dictateur. Marcus Lucretius, tribun de la plèbe, consultant le sénat sur ce point, le sénat ordonna au consul, avant de quitter Rome, de demander au peuple qui lui plaisait comme dictateur, et de nommer dictateur l'homme élu par le peuple ; si le consul refusait, le préteur poserait la question au peuple ; et si lui-même refusait, les tribuns porteraient l'affaire devant la plèbe. Le consul ayant déclaré qu'il ne demanderait pas au peuple une nomination qui rentrait dans ses pouvoirs, et s'étant opposé à une telle demande de la part du préteur, les tribuns de la plèbe posèrent la question à la plèbe, et la plèbe décida qu'on nommerait dictateur Quintus Fulvius, alors à

Capoue. Mais le jour où cette assemblée de la plèbe allait se tenir, le consul, secrètement, de nuit, partit pour la Sicile ; et les sénateurs ainsi abandonnés furent d'avis d'écrire à Marcus Claudius, pour qu'il vînt au secours de l'état trahi par son collègue et proclamât dictateur l'élu du peuple. Ainsi le consul Marcus Claudius proclama dictateur Quintus Fulvius, et, conformément au même plébiscite, le dictateur Quintus Fulvius proclama maître de la cavalerie le grand pontife Publius Licinius Crassus.

## Élection des consuls et des préteurs (printemps 209)

### 6

Arrivé à Rome, le dictateur envoya Caius Sempronius Blaesus, qu'il avait eu comme lieutenant devant Capoue, à l'armée d'Étrurie, pour remplacer le préteur Caius Calpurnius, qu'il rappela par une lettre afin de lui donner le commandement de Capoue et de sa propre armée. Il fixa les élections au jour le plus proche possible ; un conflit suscité entre les tribuns et le dictateur les empêcha d'aboutir. Une centurie de mobilisables de la tribu Galeria, que le sort avait désignée pour voter la première, avait élu consuls Quintus Fulvius et Quintus Fabius, et les autres centuries, appelées à voter conformément à la loi, auraient penché dans le même sens, sans l'opposition des tribuns de la plèbe Caius et Lucius Arrenius, affirmant à la fois que, maintenir un homme dans une magistrature n'était guère républicain, et qu'il était d'un bien plus funeste exemple encore d'élire l'homme même qui présidait les élections ; par conséquent, dirent-ils, si le dictateur acceptait les votes à son nom, ils interrompraient, eux, les opérations électorales ; si l'on tenait compte de tout candidat autre que lui, ils ne retarderaient pas les élections. Le dictateur défendait la cause des présents comices en s'appuyant sur une décision du sénat, sur un plébiscite, sur des exemples. En effet, disait-il, sous le consulat de Cneius Servilius, — l'autre consul, Caius Flaminius, étant tombé à Trasimène - sur l'initiative du sénat, on avait proposé à la plèbe, et la plèbe avait décidé, que, tant qu'il y aurait la guerre en Italie, le peuple aurait le droit de renommer consuls, parmi les hommes qui l'avaient été, ceux qu'il voudrait et autant de fois qu'il le voudrait. Et ils avaient deux exemples de la chose, l'un ancien, celui de Lucius Postumius Megellus, qui, interroi, avait vu les comices qu'il avait présidés lui-même le nommer consul avec Caius Junius Bubulcus ; l'autre récent, celui de Quintus Fabius, qui, si ce n'avait été pour le bien public, n'aurait assurément jamais permis qu'on le maintînt au consulat.

Après ces longues luttes oratoires, le dictateur et les tribuns convinrent enfin de s'en tenir à l'avis du sénat. Les sénateurs jugèrent que, dans la situation actuelle de l'état, il était bon de donner à de vieux généraux, expérimentés, ayant l'habitude de la guerre, la gestion des affaires publiques ; le retard apporté aux élections leur déplaisait donc. Les tribuns cédèrent et les élections eurent lieu. On proclama consuls Quintus Fabius Maximus, consul pour la cinquième fois, et Quintus Fulvius Flaccus, consul pour la quatrième. Puis on nomma préteurs Lucius Veturius Philo, Titus Quinctius Crispinus, Caius Hostilius Tubulus, Caius Aurunculeius. Les magistrats pour l'année suivante nommés, Quintus Fulvius abandonna la dictature.

À la fin de cette campagne d'été, une flotte punique de quarante navires, commandée par Hamilcar, étant passée en Sardaigne ravagea d'abord le territoire d'Olbia, puis, quand le préteur Publius Manlius Vulso se fut montré là avec son armée, contourna l'île jusqu'à la côte opposée, ravagea le territoire de Caralès, et retourna en Afrique avec toute sorte de butin.

Quelques prêtres de Rome moururent cette année-là et furent remplacés : Caius Servilius fut nommé pontife à la place de Titus Otacilius Crassus ; Tiberius Sempronius Longus, fils de Tiberius, fut nommé augure à la place de Titus Otacilius Crassus ; de même, comme décevri aux sacrifices, on remplaça Tiberius Sempronius Longus, fils de

Caius, par Tiberius Sempronius Longus, fils de Tiberius. Marcus Marcus, roi des sacrifices, mourut ainsi que Marcus Aemilius Papus, grand curion, mais on ne nomma pas cette année-là de prêtres à leur place.

Cette année eut aussi des censeurs, Lucius Veturius Philo et Publius Licinius Crassus, grand pontife. Crassus Licinius n'avait été ni consul, ni prêteur avant d'être nommé censeur ; il passa de l'édilité à la censure. Mais ces censeurs ne révisèrent pas la liste du sénat, ne firent aucun acte public : la mort interrompit la censure de Lucius Veturius ; alors Licinius se démit aussi de cette charge. Les édiles curules Lucius Veturius et Publius Licinius Varus ne recommencèrent qu'un jour des Jeux Romains. Les édiles de la plèbe Quintus Cadius et Lucius Porcius Licinus, avec l'argent des amendes, dédièrent des statues de bronze au temple de Cérès et célébrèrent des jeux avec un appareil magnifique, si l'on tient compte des ressources de l'époque.

## Arrivée de Laelius à Rome. Entrée en fonction des consuls (ides de mars 29)

### 7

À la fin de cette année, Caius Laelius, lieutenant de Scipion, trente-trois jours après être parti de Tarragone, arriva à Rome ; et, en entrant dans la ville avec une colonne de prisonniers, il attira une grande affluence. Le lendemain, introduit au sénat, il y raconta que Carthagène, la ville principale de l'Espagne, avait été prise en un seul jour, qu'on avait repris plusieurs villes qui avaient fait défection et gagné des villes nouvelles à l'alliance romaine. Les prisonniers donnèrent des renseignements concordant à peu près avec ceux qui se trouvaient dans la lettre de Marcus Valerius Messalla. Ce qui émut le plus les sénateurs, ce fut le projet de passage d'Hasdrubal en Italie, où l'on résistait avec peine à Hannibal et à ses armes. Présenté aussi dans une réunion du peuple, Laelius y exposa les mêmes faits. Le sénat, pour les succès de Scipion en Espagne, décréta un jour d'actions de grâces, et il invita Caius Laelius à repartir au premier jour pour l'Espagne, avec les vaisseaux qui l'avaient amené. J'ai rapporté à cette année la prise de Carthagène sur la foi de beaucoup d'auteurs, sans ignorer que certains disent qu'elle eut lieu l'année suivante ; mais il m'a paru moins vraisemblable que Scipion ait passé en Espagne une année entière à ne rien faire.

Quintus Fabius Maximus, consul pour la cinquième fois, et Quintus Fulvius Flaccus, consul pour la quatrième, le jour même (les ides de mars) où ils entrèrent en charge, reçurent tous deux par décret l'Italie comme "province" ; on assignait pourtant des régions différentes à leur commandement : Fabius devait mener les opérations du côté de Tarente, Fulvius en Lucanie et dans le Bruttium ; Marcus Claudius se vit proroger pour un an son commandement ; les préteurs ayant tiré au sort leurs "provinces", Caius Hostilius Tubulus obtint la préture urbaine, Lucius Veturius Philo la préture pérégrine avec la Gaule, Titus Quinctius Crispinus Capoue, Caius Aurunculeius, la Sardaigne.

Les armées furent ainsi réparties dans les provinces : à Fulvius, deux légions qu'avait en Sicile Marcus Valerius Laevinus ; à Quintus Fabius, celles qu'avait commandées en Étrurie Caius Calpurnius ; l'armée urbaine ferait la relève en Étrurie ; Caius Calpurnius commanderait comme avant cette province et son armée ; avec Capoue, Titus Quinctius garderait l'armée qu'y avait eue Quintus Fulvius ; Caius Hostilius recevrait du propréteur Caius Laetorius sa province et l'armée qui était alors à Ariminum. À Marcus Marcellus, un décret donna les légions avec lesquelles il avait fait campagne comme consul. À Marcus Valerius et à Lucius Cincius (à eux aussi, on prorogea leur commandement en Sicile), on donna l'armée de Cannes, à compléter avec les survivants des légions de Cneius Fulvius. Après avoir fait rechercher ceux-ci, les consuls les envoyèrent en Sicile ; ils durent en outre servir dans les mêmes conditions déshonorantes que les soldats de Cannes, et ceux qui, ayant appartenu à l'armée du préteur Cneius Fulvius, et irrité le sénat par une fuite semblable, avaient été également envoyés déjà en Sicile. À Caius Aurunculeius, un décret donna en Sardaigne les légions avec lesquelles Publius Manlius Vulso avait tenu cette province. À Publius Sulpicius, qui eut l'ordre de garder la Macédoine avec la légion et la flotte qu'il avait déjà, on prorogea pour une année son commandement. Trente quinquérèmes reçurent l'ordre de passer de Sicile à Tarente, aux

ordres du consul Quintus Fabius ; avec le reste de la flotte, on décida que, pour aller piller l'Afrique, Marcus Valerius Laevinus partirait lui-même ou enverrait Lucius Cincius ou Marcus Valerius Messalla, à son choix. En Espagne, rien de changé, si ce n'est que Scipion et Silanus eurent leur commandement prorogé non pour un an, mais jusqu'à leur rappel par le sénat. Ainsi furent répartis pour cette année les commandements des provinces et des armées.

## Élection du grand curion. Pacification de la Sicile

### 8

Au milieu de soucis plus importants, l'élection du Grand Curion (on remplaçait Marcus Aemilius) réveilla un vieux conflit, les patriciens déclarant qu'on ne devait pas tenir compte de la candidature de Caius Mamilius Atellus, seul candidat plébéien, parce que personne d'autre qu'un patricien n'avait exercé avant lui ce sacerdoce. Les tribuns, à qui l'on en appela, renvoyèrent l'affaire au sénat ; le sénat laissa là-dessus tout pouvoir au peuple : ainsi, le premier des plébéiens, Caius Mamilius Atellus fut nommé Grand Curion. Comme flamine de Jupiter, le Grand Pontife Publius Licinius obligea Caius Valerius Flaccus à se faire inaugurer malgré lui ; au collège des décemvirs aux sacrifices on nomma à la place de Quintus Mucius Scaevola, décédé, Caius Laetorius. La raison pour laquelle Caius Flaccus fut forcé de se faire inaugurer flamine, je l'aurais tue volontiers, si sa réputation, de mauvaise, n'était devenue bonne. Comme il passait sa jeunesse dans l'oisiveté et les excès, le grand pontife Publius Licinius l'avait pris comme flamine, alors que, pour ces mêmes défauts, il était odieux à Lucius Flaccus, son frère (germain), et à ses autres parents. Dès que son esprit fut occupé du soin des sacrifices et des cérémonies, il dépouilla si bien ses anciennes mœurs, qu'il n'y eut personne, dans toute la jeunesse, qui fût considéré comme meilleur, ni plus estimé que lui par les premiers des sénateurs, par les siens et par les étrangers. Porté, par cette estime générale, à avoir une juste confiance en lui, Caius Flaccus réclama un droit suspendu depuis de longues années à cause de l'indignité de ses prédécesseurs, celui d'entrer au sénat. Il vint à la curie, et, le préteur Lucius Licinius l'en ayant fait sortir, il en appela aux tribuns de la plèbe. Le flamine réclamait un vieux droit de son sacerdoce : ce droit, disait-il, était donné, avec la toge prétexte et la chaise curule, à la dignité de flamine ; le préteur, lui, voulait que le droit se fondât non sur des précédents que le temps avait fait oublier, qu'on tirait des Annales, mais toujours sur l'usage le plus récent ; jamais, de mémoire de leurs pères, de leurs grands-pères, aucun flamine de Jupiter n'avait fait usage du droit en question.

Les tribuns, ayant jugé équitable que la déchéance de cet avantage, due à la négligence de certains flamines, ait nui à ces flamines eux-mêmes, mais non à leur sacerdoce, firent, sans opposition du préteur lui-même, et avec l'approbation générale des patriciens et de la plèbe, admettre le flamine au sénat ; mais tous estimèrent que c'était par la sainteté de sa vie, plus que par les droits de son sacerdoce, que le flamine avait obtenu le maintien de cet honneur.

Les consuls eurent soin, avant de partir pour leurs provinces, d'enrôler deux légions urbaines, pour renforcer autant qu'il en était besoin les autres armées en soldats. L'ancienne armée urbaine, le consul Fulvius chargea le légat Caius Fulvius Flaccus, son frère, de la conduire en Étrurie, ainsi que de ramener les légions d'Étrurie à Rome. De même le consul Fabius ordonna à son fils Quintus Maximus de conduire les restes rassemblés de l'armée Fulvienne - environ quatre mille trois cent quarante-quatre hommes - au proconsul Marcus Valerius, en Sicile, et de recevoir de lui deux légions et trente quinquantièmes. Le rappel de l'île de ces deux légions ne diminua ni en force réelle, ni en apparence les troupes défendant cette province ; car alors que le proconsul avait déjà, outre deux vieilles légions exceptionnellement renforcées, un grand nombre de déserteurs numides, cavaliers et fantassins, il enrôla encore des Siciliens, soldats expérimentés, qui



avaient servi dans l'armée d'Épicydès ou des Carthaginois. En ajoutant une partie de ces auxiliaires étrangers à chacune de ses légions romaines, il fit qu'il parût toujours y avoir deux armées complètes en Sicile ; avec l'une il ordonna à Lucius Cincius de défendre la partie de l'île qui avait été le royaume d'Hiéron ; avec l'autre, il défendait lui-même le reste de l'île, divisé autrefois par la frontière des empires romain et punique ; il avait partagé aussi sa flotte de soixante-dix vaisseaux, pour protéger avec eux les côtes sur tout leur contour. Il parcourait lui-même, avec la cavalerie de Muttines, la province, pour voir les campagnes, remarquer les terres cultivées, les terres incultes, et par suite louer ou blâmer leurs propriétaires. Grâce à ces soins, il poussa dans l'île tant de blé que le proconsul en envoya à Rome et en fit transporter à Catane, pour pouvoir, de là, en fournir à l'armée qui allait passer l'été près de Tarente.

## Douze colonies refusent de fournir de nouveaux contingents

### 9

Mais les soldats déportés en Sicile - c'étaient pour la plupart des hommes de droit latin et des alliés - faillirent être la cause d'un soulèvement important ; tant il est vrai que de petites causes dépendent souvent les mobiles de grands événements (2 On se mit, en effet, à murmurer, dans les assemblées des Latins et des alliés, que depuis près de dix ans, on s'épuisait à fournir des hommes et à les payer ; presque chaque année, on éprouvait de grandes pertes dans une bataille ; les uns tombaient au combat, les autres étaient enlevés par la maladie ; on perdait plus sûrement un concitoyen s'il était enrôlé par les Romains que s'il était pris par les Carthaginois : car l'ennemi les renvoyait sans rançon dans leur patrie, les Romains les reléguaient hors d'Italie, comme des exilés plutôt que comme des soldats. Depuis sept ans déjà vieillissaient ainsi les soldats de Cannes, qui mourraient avant que l'ennemi - dont la situation était en effet plus florissante que jamais - quittât l'Italie. Si les vieux soldats ne rentraient pas dans leur patrie, si on en levait de nouveaux, bientôt il n'y resterait plus personne. Aussi (disaient Latins et alliés) ce que bientôt la situation même refuserait, il fallait, sans attendre que leurs pays fussent des déserts sans ressources, le refuser au peuple romain. Si les Romains voyaient leurs alliés d'accord sur ce point, sans doute ils penseraient à conclure la paix avec les Carthaginois ; autrement, jamais, du vivant d'Hannibal, on ne verrait l'Italie sans guerre.

Voilà ce qu'on disait dans ces assemblées. Le peuple romain avait alors trente colonies ; parmi elles, douze - alors que toutes avaient des ambassades à Rome - déclarèrent aux consuls qu'elles n'avaient pas de quoi fournir des hommes et de l'argent. Ce furent Ardea, Nepete, Sutrium, Albe, Carseoli, Sora, Suessa, Cercei, Setia, Calès, Narnia, Interamna. Sous le coup de cet événement extraordinaire, les consuls, voulant détourner les alliés d'un dessein si abominable, et croyant obtenir davantage par le blâme et les reproches que par de douces paroles, déclarèrent aux alliés qu'ils avaient osé dire aux consuls des choses que les consuls, eux, ne pouvaient se résoudre à répéter en plein sénat : ce n'était pas là, en effet, refuser de supporter les charges militaires, mais abandonner ouvertement le peuple romain. Ils devaient donc rentrer en hâte dans leurs colonies, et, comme d'une question encore entière, — ayant encore parlé seulement de ce crime, plutôt qu'osé le commettre - en délibérer avec leurs concitoyens ; leur rappeler qu'ils n'étaient pas Campaniens, ni Tarentins, mais Romains ; que c'était de Rome qu'ils sortaient, de Rome qu'ils avaient été envoyés dans ces colonies, dans un territoire pris par une guerre, pour étendre le tronc romain ; ce que les enfants doivent à leurs parents, ils le devaient aux Romains, s'ils avaient quelque pitié, quelque souvenir de leur ancienne patrie. Ils devaient donc délibérer à nouveau ; car pour le moment, sans aucun doute, leur projet inconsidéré tendait à trahir l'empire romain, à livrer la victoire à Hannibal.

Quoique les deux consuls tour à tour eussent longuement répété de tels propos, les ambassadeurs n'en furent nullement émus ; ils dirent qu'ils n'avaient rien à aller annoncer chez eux, et leur sénat rien de nouveau à discuter, en un pays où il n'y avait ni soldats à recruter, ni argent à donner pour leur solde. Les consuls, voyant leur entêtement, rapportèrent le fait au sénat, où il inspira une telle peur, que beaucoup dirent que c'en était fait de l'empire ; les autres colonies feraient de même, de même les alliés ; tous s'étaient mis d'accord pour livrer Rome à Hannibal.

## Les colonies fidèles

### 10

Les consuls rassuraient, consolait le sénat, lui disaient que les autres colonies resteraient fidèles à leur devoir comme avant, que celles mêmes qui y avaient manqué, si on envoyait à la ronde des députés les réprimander, non les supplier, garderaient le respect du pouvoir de Rome. Le sénat leur ayant permis de parler et d'agir comme ils le jugeraient utile à l'intérêt public, eux, après avoir sondé les sentiments des autres colonies, en citèrent les délégués et leur demandèrent dans quelle mesure ils avaient des soldats prêts, conformément à l'édit. Au nom de dix-huit colonies, Marcus Sextilius, de Fregellae, répondit qu'elles tenaient prêt le nombre de soldats prévu par l'édit ; que, s'il en fallait davantage, elles en donneraient davantage ; et que tout ce qu'ordonnerait ou désirerait encore le peuple romain, elles s'empresseraient de le faire ; pour cela leurs ressources abondaient, leur bonne volonté surabondait.

Les consuls, après leur avoir dit qu'eu égard à leur mérite, c'était trop peu d'être loués par leur seule voix, sans que le sénat entier les remerciât dans la curie, les invitèrent à les suivre au sénat. Le sénat, après leur avoir fait lire un décret aussi honorifique que possible, charge les consuls de les présenter aussi au peuple, et de rappeler, entre autres services nombreux et éclatants rendus par ces colonies à eux-mêmes et à leurs ancêtres, celui qu'elles venaient de rendre à l'état. Maintenant même, après tant de siècles, ne les passons pas sous silence, ne les frustrons pas de la gloire qui leur appartient : ce furent les colons de Signia, de Norba et Saticula, de Fregellae, Luceria, Vénouse, Brindisi, Hadria, Firmum, Ariminum, et, du côté de l'autre mer, de Pontia, Paestum et Cosa ; et, à l'intérieur, ceux de Bénévent, Aesernia, Spolète, Plaisance et Crémone. Voilà les colonies qui soutinrent alors l'empire du peuple romain, et que l'on remercia au sénat et devant le peuple ; pour les douze autres colonies, qui avaient repoussé les ordres de Rome, les sénateurs défendirent aux consuls d'en faire mention, de congédier leurs délégués, de les retenir, de les convoquer. Ce blâme tacite parut le plus conforme à la dignité du peuple romain.

Tandis que les consuls faisaient tous les autres préparatifs nécessaires à la guerre, on décida de tirer l'or, provenant de l'impôt du vingtième, du trésor sacré où on le conservait pour les dangers extrêmes. On en retira environ quatre mille livres. On en donna cinq cents à chacun des consuls, des proconsuls Marcus Marcellus et Publius Sulpicius, et au préteur Lucius Veturius, qui avait tiré au sort la province de Gaule ; on ajouta pour le consul Fabius un supplément de cent livres d'or, destiné à être porté à la citadelle de Tarente ; on employa le reste de cet or à adjuger au comptant la fourniture des vêtements pour l'armée qui faisait la guerre en Espagne, d'une façon glorieuse pour elle-même et pour son général.

## Conjuration des prodiges. Activité des nouveaux censeurs

### 11

On décide aussi, sans attendre que les consuls aient quitté Rome, de détourner par des sacrifices l'effet de prodiges. Sur le mont Albain, la foudre avait frappé la statue de Jupiter, un arbre près du temple, et le déversoir du lac ; à Capoue, le rempart et le temple de la Fortune ; à Sinuessa, le rempart et une porte. Voilà ce qu'avait frappé la foudre. En outre, certains rapportaient que l'eau du lac d'Albe avait roulé du sang, et qu'à Rome, dans la ville, dans le sanctuaire de Fors Fortuna, une statuette de la couronne de la déesse était tombée, d'elle-même, de sa tête sans sa main ; à Privernum, on savait qu'un bœuf avait parlé, et qu'un vautour, bien que le forum fût plein de monde, avait fondu sur une boutique ; à Sinuessa, qu'il était né un enfant de sexe incertain, garçon ou fille, androgyne, comme dit le peuple, usant, ainsi qu'il le fait souvent, de la langue grecque, plus apte que le latin à former des mots composés, puis, qu'il avait plu du lait, et qu'un garçon était né avec une tête d'éléphant. On détourna l'effet de ces prodiges par le sacrifice de victimes adultes, on fixa un jour pour aller à la ronde prier et supplier les dieux à tous leurs lits de parade ; et l'on décréta que le préteur Caius Hostilius vouerait et célébrerait des jeux en l'honneur d'Apollon comme ils avaient été voués et célébrés ces dernières années.

En ces jours, le consul Quintus Fulvius présida aussi à l'élection de censeurs. On nomma censeurs deux hommes qui n'avaient pas encore été consuls, Marcus Cornelius Cethegus, et Publius Sempronius Tuditanus.( 8) Pour faire affermer par ces censeurs la jouissance des terres de Capoue, une proposition est, sur l'initiative du sénat, présentée à la plèbe, et ce plébiscite est voté. Quant à la révision des listes du sénat, un conflit entre les censeurs, touchant le choix du "prince du sénat", la retarda. Cette révision appartenait à Sempronius ; mais Cornelius affirmait qu'il fallait suivre la coutume des ancêtres, et choisir, parmi les sénateurs vivants, le plus ancien censeur comme "prince du sénat" : c'était Titus Manlius Torquatus. Sempronius, lui, disait que l'homme à qui les dieux avaient accordé par le sort la révision du sénat, avait reçu des mêmes dieux le droit de choisir librement ; qu'il en ferait donc à sa tête, et choisirait Quintus Fabius Maximus, qui était alors, il le prouverait, le premier citoyen de Rome, même au jugement d'Hannibal. Après une longue discussion, son collègue ayant cédé, Sempronius nomma "prince du sénat" le consul Quintus Fabius Maximus. Puis on dressa la liste du nouveau sénat, où l'on omit huit membres, parmi lesquels Marcus Caecilius Metellus, mal noté pour avoir proposé d'abandonner l'Italie après la défaite de Cannes. Pour les flétrissures à infliger aux chevaliers, on tint compte également de la même faute ; mais il y en avait très peu de touchés par ce déshonneur. À tous ceux, en revanche - ils étaient nombreux - qui, comme cavaliers des légions de Cannes, se trouvaient en Sicile, on enleva leur cheval. On ajouta encore, à cette mesure rigoureuse, une prolongation de leur service ; les campagnes qu'ils avaient faites avec un cheval de l'état ne compteraient pas pour eux, et ils devraient faire dix campagnes avec un cheval leur appartenant. Puis les censeurs recherchèrent les jeunes gens, très nombreux, qui devaient servir comme chevaliers ; et tous ceux qui, au début de la guerre avaient dix-sept ans et n'étaient pas venus servir, ils les soumirent à la capitation. Ils adjugèrent ensuite la reconstruction des bâtiments incendiés autour du forum : sept boutiques, un marché et l'atrium royal.

## Déroute de l'armée romaine en Campanie (début de l'été 209)

### 12

Ayant accompli tout ce qu'il y avait à faire à Rome, les consuls partirent en campagne. Le premier, Fulvius partit pour Capoue ; quelques jours plus tard, Fabius le suivit, après avoir adjuré de vive voix son collègue, et, par une lettre, Marcellus, de mener le plus énergiquement possible la guerre contre Hannibal pour le retenir, tandis que lui-même attaquerait Tarente : cette ville une fois enlevée à un ennemi déjà repoussé de tous côtés, n'ayant aucun point où s'arrêter, rien de sûr derrière lui, il ne lui resterait pas une raison de s'attarder en Italie. Fabius envoie aussi un message à Regium, au commandant des troupes placées là contre les Bruttii par le consul Laevinus, huit mille hommes, la plupart, comme on l'a dit, d'Agathyrna, amenés de Sicile, et habitués à vivre de rapine ; on y avait ajouté des gens de l'endroit, des déserteurs Bruttii, qui les valaient par l'audace et la nécessité de tout oser. Ce sont ces hommes que Fabius ordonna de conduire d'abord au pillage du Bruttium, puis à l'attaque de Caulonea. Ils exécutèrent ces ordres en gens non seulement actifs, mais avides, et, les paysans une fois pillés et mis en fuite, se mirent à attaquer la ville avec la plus grande énergie.

Quant à Marcellus, poussé à la fois par la lettre du consul, et parce qu'il s'était mis en tête qu'aucun général romain ne pouvait égaler Hannibal aussi bien que lui, dès qu'il y eut assez de fourrage dans les champs, il quitta ses quartiers d'hiver et marcha vers Canusium, à la rencontre d'Hannibal. Le Carthaginois cherchait à provoquer la défection des Canusini, mais en apprenant l'approche de Marcellus, il décampa : le pays était découvert, sans abri pour les embuscades ; aussi le quitta-t-il pour une région accidentée et boisée. Marcellus marchait sur ses traces, campait devant son camp, et, sitôt ses retranchements achevés, faisait sortir ses légions en bataille. Hannibal, engageant çà et là des escarmouches avec de petits groupes de cavaliers et de lanceurs de javelots, ne jugeait pas nécessaire de risquer une bataille générale ; il fut amené cependant à cette lutte qu'il évitait.

Alors qu'il était parti le premier, une nuit, Marcellus le rejoint dans une plaine découverte ; et tandis qu'il essaie d'établir un camp, Marcellus, en attaquant de tous côtés ses travailleurs, l'empêche de se fortifier. Ainsi l'on engagea une bataille rangée avec toutes les forces ; et, la nuit approchant, on se sépara sur un résultat indécis. On fortifia rapidement, avant la nuit, deux camps très peu éloignés l'un de l'autre. Le lendemain, à l'aube, Marcellus fit sortir ses troupes en bataille, et Hannibal ne refusa pas le combat, après avoir longuement exhorté ses soldats à abattre, en se rappelant Trasimène et Cannes, la fierté de l'ennemi : celui-ci, dit-il, les presse, les menace, ne les laisse tranquilles ni pour marcher, ni pour établir leur camp, ni pour respirer, ni pour se reconnaître ; chaque jour il leur faut voir, avec le soleil qui se lève, l'armée romaine en bataille ; que l'ennemi sorte d'un seul combat. Après avoir subi des pertes, il prendra plus de repos et fera campagne plus calmement. Animés par ces exhortations en même temps qu'exaspérés par l'insolence d'un ennemi qui, chaque jour, les presse et les harcèle, les Carthaginois vont à la bataille avec ardeur. On se battit plus de deux heures ; alors, chez les Romains, l'aile droite des alliés et l'élite commencèrent à reculer. Marcellus, le voyant, amène la dix-huitième légion en première ligne. Les uns reculant en désordre, les autres les relevant mollement, tout le front se trouble, puis est mis complètement en déroute ; et, la peur

l'emportant sur la honte, on tourne le dos. Il tomba dans la bataille et la fuite environ deux mille sept cents citoyens et alliés ; parmi eux quatre centurions romains, et deux tribuns militaires, Marcus Licinius et Marcus Helvius. On perdit quatre drapeaux de l'aile alliée qui fuit la première, deux de la légion qui avait remplacé les alliés reculant.

## Violents reproches de Marcellus à son armée

### 13

De retour au camp, Marcellus parla à ses soldats en termes si durs, si mordants, que la lutte malheureuse soutenue toute la journée fut moins affreuse pour eux que ce discours de leur général irrité. “Je loue, dit-il, et je remercie, comme il convient en une telle affaire, les Immortels, de ce que l’ennemi vainqueur, tandis que vous vous précipitiez avec tant de peur vers vos retranchements et vos portes, n’a pas attaqué notre camp : vous auriez, sans doute, abandonné ce camp avec la même terreur que vous avez quitté le combat. Quelle peur, quelle terreur, quel oubli de ce que vous êtes, de ce que sont vos adversaires, se sont emparés de vos âmes ? Certes, ces ennemis sont toujours ceux que vous avez passé la dernière campagne à vaincre, et à poursuivre après les avoir vaincus, que, tandis qu’ils fuyaient nuit et jour, vous avez serrés de près tous ces jours-ci, que vous avez fatigués par des escarmouches, que, hier encore, vous ne laissiez ni marcher ni établir un camp. Je passe sur ces faits dont vous pouvez vous faire gloire ; c’est une chose dont, déjà, vous devez rougir et vous repentir que je vais rapporter : hier - n’est-il pas vrai - vous avez rompu un combat encore indécis. Qu’ont donc apporté de nouveau cette nuit, ce jour ? Ont-ils diminué vos troupes, ou augmenté celles de l’ennemi ? Il ne me semble pas, vraiment, parler à mon armée, ni à des soldats romains ; seuls, les corps et les armes sont les mêmes. Si vous aviez eu le même courage, auriez-vous montré le dos à l’ennemi ? Aurait-il enlevé son drapeau à un manipule, à une cohorte ? Jusqu’ici, il se vantait d’avoir massacré des légions romaines ; aujourd’hui, pour la première fois, il a mis une armée romaine en fuite, et il vous doit cette gloire.”

Un cri s’éleva alors, demandant pardon pour cette journée ; le général n’avait ensuite qu’à éprouver, où il voudrait, le courage de ses soldats. “Je l’éprouverai certes, soldats, dit Marcellus ; demain je vous mettrai en ligne, pour que ce soit en vainqueurs, plutôt qu’en vaincus, que vous obteniez le pardon que vous demandez.” Aux cohortes qui avaient perdu leur drapeau, il ordonna de distribuer de l’orge ; aux centurions des manipules qui les avaient perdus, de rester à l’écart, l’épée nue, sans ceinturon ; et il commanda à tous, cavaliers et fantassins, d’être le lendemain sous les armes.

Ainsi fut levée cette assemblée, tous avouant que ce blâme était juste et mérité, et que, ce jour-là, il n’y avait eu dans l’armée romaine qu’un homme, le général lui-même : il fallait le satisfaire en mourant ou en remportant une victoire exceptionnelle. Le lendemain, ils étaient tous là équipés et armés, conformément aux ordres. Le général les félicite et prévient que ceux qui ont donné l’exemple de la fuite, et les cohortes qui ont perdu leur drapeau, il les mettra en première ligne ; dès maintenant, il leur déclare qu’ils doivent tous se battre, vaincre, faire effort, isolément et en corps, afin que leur fuite d’hier ne soit pas annoncée à Rome avant leur victoire d’aujourd’hui. Puis il leur ordonna de se reconforter en mangeant, pour que, si la lutte était longue, leurs forces y suffisent. Après avoir tout dit, tout fait pour exciter le courage des soldats, il les mène en ligne.

## Revanche de l'armée romaine

### 14

À cette nouvelle, Hannibal s'écria : "Certes, on a affaire ici à un ennemi qui ne peut supporter ni la bonne, ni la mauvaise fortune ! Vainqueur, il presse ardemment les vaincus ; vaincu, il reprend la lutte contre ses vainqueurs !" Puis il fit sonner le signal et sortir ses troupes du camp. On combattit de part et d'autre avec plus de vigueur, sensiblement, que le jour précédent, les Carthaginois s'efforçant de garder la gloire de la veille, les Romains d'en effacer la honte. À gauche - du côté des Romains - l'aile alliée et les cohortes qui avaient perdu leur drapeau combattaient en première ligne, ainsi que la vingtième légion, celle-ci du côté droit ; les lieutenants Lucius Cornelius Lentulus et Caius Claudius Néron commandaient les ailes ; Marcellus encourageait, surveillait le centre, et le renforçait de sa présence. Du côté d'Hannibal, les Espagnols tenaient la première ligne ; c'était la force principale de son armée. La lutte restant longtemps douteuse, Hannibal ordonna d'amener sur le front les éléphants, pour voir si ce fait jetterait chez l'ennemi du désordre et de la crainte. D'abord ils troublèrent les enseignes et les rangs, et, soit en écrasant, soit en dispersant par la terreur les ennemis qui les environnaient, ils firent le vide dans une partie de leurs lignes ; la fuite se serait répandue plus loin, si le tribun militaire Caius Decimius Flavus, saisissant le drapeau du premier manipule des hastati, n'avait ordonné aux hommes rangés sous ce drapeau de le suivre. Il les mena là où les animaux groupés causaient le plus de trouble, et fit lancer contre eux les javelots. Tous se plantèrent dans le corps des éléphants, le tir n'étant pas difficile, de près, contre de telles masses, alors surtout qu'ils se serraient les uns contre les autres. Si tous ne furent pas blessés, ceux dans le dos desquels des javelots restaient plantés prirent la fuite ; et, cette espèce de bêtes étant capricieuse, ils entraînaient aussi ceux qui n'étaient pas touchés. Alors ce n'est plus un seul manipule, mais, individuellement, chaque soldat, pourvu qu'il puisse s'approcher de la troupe des éléphants en fuite, qui leur lance des javelots. Ces animaux ne s'en précipitent que davantage contre les leurs, et en font un massacre d'autant supérieur à celui qu'ils avaient fait des Romains, que les impulsions de la peur dominant, chez une bête affolée, les ordres du maître assis sur son cou. Contre les lignes carthagoises bouleversées par le passage des éléphants les fantassins romains s'avancent, et, sans grand combat, les dispersent, les effraient et leur font tourner le dos. Sur ces fuyards, Marcellus lance sa cavalerie, et on ne cesse de les poursuivre avant de les avoir refoulés, épouvantés, dans leur camp. En effet, outre les autres motifs propres à inspirer la terreur et l'affolement, deux éléphants s'étaient abattus en travers de la porte même, forçant les soldats à franchir fossé et palissade pour se précipiter dans leur camp ; là se fit le plus grand massacre de Carthaginois : on leur tua environ huit mille hommes, et cinq éléphants. Chez les Romains non plus, la victoire ne fut pas sans coûter du sang : il y eut environ dix-sept cents tués dans les deux légions, et plus de treize cents chez les alliés ; les blessés furent très nombreux, chez les citoyens et les alliés. La nuit suivante, Hannibal décampa ; Marcellus, qui voulait le poursuivre, en fut empêché par la multitude de ses blessés.



## Opérations dans le Bruttium et autour de Tarente

### 15

Des éclaireurs, envoyés pour suivre la colonne carthaginoise, rapportèrent le lendemain qu'Hannibal gagnait le Bruttium.

À peu près en ces mêmes jours, au consul Quintus Fulvius se rendirent les Hirpini, les Lucani et les Vulcientes, en livrant les troupes d'Hannibal qu'ils avaient dans leurs villes ; le consul les reçut avec clémence, et les blâma en paroles seulement pour leur égarement passé. On fit espérer aux Bruttii un pardon semblable, quand, de leur part, deux frères, Vibius et Paccius - les deux hommes les plus nobles, de beaucoup, de cette nation - furent venus demander, pour se rendre, les mêmes conditions que les Lucani. Le consul Fabius enleva de force, chez les Sallentini, la place de Manduria. On prit là environ trois mille hommes et une assez grande quantité d'autre butin.

De là, partant pour Tarente, il établit son camp au goulet même du port. Les bateaux qu'avait eus Livius pour protéger les convois, il les charge les uns de machines et de matériel propres à attaquer des murailles, les autres de machines de jet, de pierres et de projectiles de toute sorte (les bateaux de charge aussi, et non pas seulement ceux que peuvent pousser des rames) afin qu'une partie des matelots amène au pied des murs machines et échelles, et que l'autre, de loin, des navires, blesse les défenseurs des remparts. Ces navires furent équipés et préparés pour venir attaquer la ville du côté de la pleine mer ; et la mer était libre, la flotte punique, Philippe préparant l'attaque des Étoliens, étant passée à Corcyre. Cependant, dans le Bruttium, les assaillants de Caulonia, à l'approche d'Hannibal, craignirent d'être surpris et se retirèrent sur une hauteur, sûre contre une attaque immédiate, mais, pour tout le reste, sans ressources.

Comme Fabius assiégeait Tarente, un motif qui semble frivole quand on le raconte l'aida à faire une conquête importante. Les Tarentins avaient reçu d'Hannibal une garnison de Bruttii ; le chef de cette garnison mourait d'amour pour une fille, dont le frère était dans l'armée du consul Fabius. Cet homme, renseigné par une lettre de sa sœur sur sa nouvelle liaison avec cet étranger riche, et si honoré parmi ses compatriotes, conçut l'espoir de pousser, par sa sœur, l'amant de celle-ci à ce qu'il voudrait, et fit part au consul de cet espoir. Son idée ne paraissant pas sans fondement, on lui dit de passer, comme déserteur, dans Tarente ; il s'y gagna, par sa sueur, les bonnes grâces du commandant, et, en sondant d'abord secrètement ses dispositions, puis, après avoir bien reconnu sa légèreté, grâce aux caresses de la femme, il l'amena à livrer aux Romains le secteur dont la garde lui était confiée. Aussitôt d'accord avec le chef des Bruttii sur la façon de mener l'affaire et sur l'heure, le soldat, s'échappant, de nuit, de Tarente en passant entre les postes, rapporte au consul ce qu'il a fait et ce qu'il a convenu de faire.

Fabius, à la première veille, ayant donné le signal aux Romains de la citadelle et à ceux qui avaient la garde du port, fait lui-même le tour de ce port et s'installe, sans être vu, du côté de la ville tourné vers l'orient. Alors les trompettes sonnent à la fois du côté de la citadelle, du port, des vaisseaux venus de la haute mer ; des cris, accompagnés d'un grand tumulte, sont poussés, à dessein, de tous les côtés où il y a pour les Tarentins le moins de danger ; cependant le consul garde ses soldats silencieux. Aussi Démocratès, ancien commandant de la flotte, qui se trouve en face de Fabius, voyant tout tranquille autour de

lui, tandis que les autres quartiers retentissent d'un tumulte tel qu'on y pousse, de temps en temps, les cris qu'on entend dans une ville prise, craint que, pendant ses hésitations, le consul ne donne quelque assaut et n'avance ailleurs : il emmène donc ses troupes vers la citadelle, d'où arrivent les bruits les plus terribles. Fabius, s'apercevant et au temps écoulé, et au silence même - (car là où, peu avant, faisaient grand bruit des soldats s'encourageant et appelant aux armes, on n'entend plus un mot) - qu'on a retiré les gardes, fait porter des échelles à la partie du mur où le soldat qui avait arrangé la trahison avait prévenu que la cohorte des Bruttii monterait la garde. C'est par là d'abord qu'on s'empara du rempart, les Bruttii aidant et recevant les Romains, et qu'on passa dans la ville ; puis on enfonça la porte la plus proche, pour faire entrer une colonne importante ; alors, poussant un cri, vers le point du jour, sans rencontrer un défenseur armé, ces assaillants parviennent au forum ; et tous les ennemis qui, de tous côtés, combattaient près de la citadelle ou du port, ils les attirent contre eux.

## Prise de Tarente (courant de l'été 209)

### 16

Les Tarentins engagèrent la lutte, à l'entrée du forum, avec plus de fougue que de persévérance : ni par le courage, ni par l'armement, ni par l'art militaire, ni par la vigueur et la force physique le Tarentin n'égalait le Romain. Aussi, ayant seulement lancé leurs javelots, sans presque en venir aux mains, ils tournèrent le dos et se dispersèrent, par des rues qu'ils connaissaient bien, dans leurs maisons et dans celles de leurs amis. Deux de leurs chefs, Nico et Démocratès, tombèrent en combattant courageusement ; Philemenus, qui avait pris l'initiative de faire passer la cité à Hannibal, avait été emporté loin du combat au galop de son cheval ; peu après, on reconnut le cheval errant sans cavalier par la ville ; on ne trouva nulle part le corps de Philemenus ; on pensa généralement qu'il était tombé de cheval dans un puits découvert. Quant à Carthalo, commandant de la garnison punique, comme il venait, après avoir déposé les armes, évoquer devant le consul les liens d'hospitalité qui unissaient leurs pères, il fut égorgé par un soldat qu'il rencontra. Les uns ici, les autres là, les Romains massacrent, sans distinction, gens armés et désarmés, Carthaginois et Tarentins. Beaucoup de Bruttii aussi furent tués çà et là, soit par erreur, soit par suite d'une haine invétérée contre eux, soit pour anéantir tout bruit de trahison, afin que Tarente parût plutôt avoir été prise par la force et par les armes. Puis, abandonnant le massacre, on courut partout piller la ville. On prit trente mille esclaves, une énorme quantité d'argent travaillé et monnayé, quatre-vingt-trois mille livres d'or, des statues et des tableaux égalant presque les objets d'art enlevés à Syracuse. Mais il y eut plus de grandeur d'âme, pour ne pas toucher au butin de ce genre, chez Fabius que chez Marcellus : au greffier, qui lui demandait ce qu'il voulait faire de statues colossales - ce sont des dieux représentés, chacun avec ses attributs, dans l'attitude de combattants - il ordonna de laisser aux Tarentins leurs dieux irrités. Ensuite le mur qui séparait la ville de la citadelle fut abattu et on enleva ses déblais.

Tandis que cela se passait à Tarente, Hannibal, ayant reçu la soumission de ceux qui assiégeaient Caulonea, accourut, à la nouvelle de l'attaque de Tarente, en poussant sa colonne jour et nuit ; et comme, tandis qu'il se hâtait de porter secours à cette ville, il apprenait qu'elle était prise : "Les Romains aussi, s'écria-t-il, ont leur Hannibal ; le même stratagème qui nous avait donné Tarente nous l'a fait perdre." Cependant, pour ne pas donner à son changement de route l'air d'une fuite, à l'endroit où il s'était arrêté, à cinq milles environ de Tarente, il établit un camp. Après être resté là quelques jours, il se retira à Métaponte. De là, il envoya à Fabius, à Tarente, deux Métapontins, porteurs d'une lettre des chefs de leur cité, pour recevoir du consul l'engagement de laisser impunis leurs actes antérieurs, s'ils lui livraient Métaponte avec sa garnison punique. Fabius, croyant vraie la proposition qu'on lui apportait là, fixa le jour où il s'approcherait de Métaponte, et donna, pour leurs chefs, aux messagers une lettre qui fut remise à Hannibal. À ce coup, joyeux du succès qu'aurait sa ruse, si Fabius lui-même s'était laissé prendre à la fourberie, il dispose une embuscade non loin de Métaponte. Mais Fabius ayant soin de prendre les auspices avant de sortir de Tarente, une première fois, puis une seconde, les oiseaux n'approuvèrent pas son projet ; puis, comme il consultait les dieux en sacrifiant une victime, l'haruspice annonça qu'il fallait prendre garde à une ruse de l'ennemi et à une embuscade. Fabius ne s'étant pas rendu au rendez-vous fixé, les Métapontins lui furent renvoyés pour l'inviter à

ne plus hésiter ; arrêtés soudain, et craignant un interrogatoire plus cruel, ils révèlent l'embûche.

## 2. Reprise de la guerre d'Espagne (209)

### Nouvelles alliances contractées avec les peuples d'Espagne (printemps)

17

Au début de l'été où se passaient ces événements, Publius Scipion ayant, en Espagne, passé l'hiver entier à gagner les barbares partie par des présents, partie par le renvoi des otages et des prisonniers, Edesco, célèbre parmi les chefs espagnols, vint le voir. Sa femme et ses enfants étaient chez les Romains ; mais, outre cette raison, le penchant, fortuit, en quelque sorte, et général qui avait porté toute l'Espagne de la domination Carthaginoise vers la domination Romaine, l'entraîna. Pour la même raison, Indibilis et Mandonius, les chefs les plus importants, sans aucun doute, de toute l'Espagne, abandonnant Hasdrubal, se replièrent, avec tout le contingent de leurs compatriotes, sur des hauteurs dominant son camp, et d'où, par une crête continue, ils pouvaient se retirer sans danger auprès des Romains.

Hasdrubal, voyant les forces de l'ennemi s'augmenter de renforts si importants, les siennes diminuer et être près, s'il n'entreprenait quelque coup d'audace, de s'échapper comme elles avaient commencé à le faire, décida de livrer bataille le plus tôt possible. Scipion désirait encore plus le combat, et par suite de ses espoirs, qu'augmentait la tournure des événements, et parce qu'il aimait mieux, sans attendre la jonction des armées ennemies, combattre un seul général, une seule armée que tous ses ennemis à la fois. D'ailleurs, pour le cas même où il lui faudrait lutter contre plusieurs en même temps, il avait augmenté ses troupes par un moyen particulier : voyant qu'il n'avait nul besoin de ses vaisseaux (car toute la côte d'Espagne était libre de flottes puniques), il les fit mettre au sec à Tarragone, et ajouta leurs équipages à ses troupes de terre ; il avait assez d'armes pour cela avec celles qu'il avait prises à Carthagène, et celles qu'après la prise de cette ville, il avait fait faire par la foule d'ouvriers enfermés dans les ateliers.

Sorti de Tarragone avec ses troupes au début du printemps - après le retour de Rome de Laelius, sans qui il ne voulait entreprendre rien d'important - Scipion commence sa marche vers l'ennemi. Il ne traversait que pays pacifiés, où, aux frontières de chaque peuple, des alliés l'escortaient, d'autres le recevaient. Indibilis et Mandonius vinrent à sa rencontre avec leurs troupes. Indibilis parla pour tous deux, non pas du tout en barbare, avec sottise ou imprudence, mais plutôt avec réserve, avec gravité, en homme plus porté à excuser son passage au parti romain comme nécessaire, qu'à s'en glorifier comme s'il avait, pour cela, saisi la première occasion : il savait en effet, dit-il, que le nom de transfuge est exécré des anciens alliés, suspect aux nouveaux ; et il ne blâmait pas cet usage, quand toutefois cette double haine venait d'une cause sérieuse, et non simplement du nom de transfuge. Il rappela alors les services rendus par Mandonius et lui aux généraux carthaginois, et, par contre, leur avidité, leur hauteur, leurs outrages de toute sorte envers eux deux et leurs concitoyens. Aussi, ajouta-t-il, leurs corps seuls étaient, jusqu'ici, restés chez les Carthaginois ; leurs cœurs, depuis longtemps, se trouvaient là où ils croyaient qu'on respectait le droit humain et divin : on voit de même recourir aux dieux des suppliants qui ne peuvent supporter la violence et les injustices des hommes ; pour eux, ils priaient Scipion de ne leur faire de leur désertion ni une faute, ni un titre de gloire, mais, selon la façon dont, à partir de ce jour, il les connaîtrait à l'épreuve, d'estimer la

valeur de leurs services.

Le Romain répond qu'il agira tout à fait ainsi, et ne tiendra pas pour transfuges des hommes qui ont jugé qu'il n'y avait point d'alliance ratifiée, là où rien de divin, rien d'humain n'était considéré comme sacré. Puis leurs femmes, leurs enfants, amenés sous leurs yeux, leur sont rendus, tandis qu'ils pleurent de joie. On les emmena, ce jour-là, recevoir l'hospitalité de Scipion ; le lendemain, par la conclusion d'un traité, on reçut leur parole, et on les renvoya chercher leurs troupes. Ils eurent ensuite leurs tentes dans le même camp que les Romains, jusqu'à ce que sous leur conduite on fût arrivé à l'ennemi.

## Scipion attaque l'armée d'Hasdrubal près de Baecula

### 18

L'armée carthaginoise la moins éloignée, celle d'Hasdrubal, était près de Baecula ; elle avait devant son camp des postes de cavaliers. Les vélites, les troupes légères et celles de l'avant-garde, dès leur arrivée, sans prendre le temps de choisir un emplacement pour camper, les attaquèrent avec tant de dédain, qu'on vit facilement quels sentiments animaient l'un et l'autre parti. Les cavaliers, fuyant éperdument, furent refoulés dans leur camp, et les enseignes romaines arrivèrent presque à ses portes. Ce jour-là, les Romains, après avoir excité seulement leur ardeur au combat, installèrent leur camp ; pendant la nuit, Hasdrubal fit replier ses troupes sur une hauteur dont le sommet s'étendait en plateau ; par derrière, une rivière, devant et sur les côtés, une sorte de bord escarpé en délimitaient le contour. Il y avait au-dessous un second plateau, un plateau inférieur, s'étendant plus bas que le sommet, lui aussi, un rebord, non moins difficile à gravir que celui du premier, l'entourait. C'est sur ce plateau inférieur que, le lendemain, Hasdrubal, voyant l'armée ennemie immobile devant son camp, fit descendre les cavaliers Numides, les Baléares et les Africains armés à la légère. Scipion, passant en revue les rangs et les enseignes, montrait à ses soldats l'ennemi qui, renonçant d'avance à l'espoir de combattre avec succès en plaine, allant occuper les hauteurs, ne soutenait leurs regards que par confiance dans sa position, non dans sa valeur et dans ses armes ; mais Carthagène, ajoutait-il, avait eu des murailles plus hautes, que pourtant le soldat romain avait franchies ; ni collines, ni citadelle, ni la mer même n'avaient arrêté ses armes. Les hauteurs qu'avait occupées l'ennemi, elles lui serviraient à sauter, dans sa fuite, des précipices et des escarpements ! Et encore, cette fuite, les Romains la lui barreraient.

Prenant donc deux cohortes, Scipion ordonne à l'une d'occuper l'entrée de la vallée par où descendait la rivière, à l'autre de s'installer sur la route qui, de la ville, descendait en lacets de la colline et conduisait dans la campagne. Lui-même conduit les soldats alertes qui, la veille, avaient chassé les postes ennemis, contre les troupes légères carthaginoises rangées là où le rebord du plateau était le plus bas. Ils marchèrent d'abord par un terrain raboteux, sans autre difficulté que celles de la route. Puis, quand ils arrivèrent à portée, d'abord une foule de traits de tous genres fut jetée sur eux ; eux, en revanche, prennent les pierres que le sol leur fournit partout, presque toutes commodes à lancer, et tous les lancent, non seulement les soldats, mais la foule des valets mêlés aux hommes d'armes. Quoique la montée soit difficile et qu'ils soient presque accablés de traits et de pierres, grâce à leur habitude de gravir des remparts et à leur ténacité, les premiers montent sur le plateau. Dès qu'ils ont occupé un peu de terrain plat où se tenir serrés de pied ferme, ils délogent l'ennemi, troupe légère, propre aux escarmouches, ne craignant rien à distance, quand, de loin, à coups de projectiles, on évite le véritable combat, mais aussi peu solide dans le corps à corps ; et, en faisant un grand carnage, ils la rejettent vers l'armée qui se tient sur le plateau le plus élevé. Alors Scipion, ordonnant aux soldats déjà vainqueurs de marcher contre le centre de cette armée, partage avec Laelius le reste de ses troupes, lui dit de faire un détour par la droite de la colline, jusqu'à ce qu'il trouve un passage en pente plus douce, et, allant lui-même vers la gauche, après un mouvement tournant assez court, charge les ennemis de flanc. Ainsi leurs lignes se troublent d'abord, en voulant infléchir leurs ailes et tourner leurs rangs pour faire face aux cris qui résonnent de tous côtés. Grâce

à leur désordre, Laelius, lui aussi, prend pied sur le plateau ; et, tandis qu'ils reculent pour ne pas être frappés par derrière, leurs premières lignes se relâchent et laissent surgir les assaillants du centre, qui, sur un terrain si escarpé, si les rangs carthageinois étaient restés intacts et les éléphants devant les enseignes, n'auraient jamais débouché. Alors qu'on massacre de tous côtés, Scipion, qui avec son aile gauche a chargé la droite des ennemis, attaque surtout leur flanc dégarni. Et il ne leur restait même plus de passage pour fuir ; car de deux côtés, à droite et à gauche, des postes romains avaient occupé les chemins, et la porte du camp avait été fermée par suite de la fuite du général et des chefs ; en outre, les éléphants étaient affolés, et, quand ces animaux étaient furieux, les Carthageinois les craignaient autant que des ennemis. Il y eut ainsi huit mille tués environ.



## Prise du camp carthaginois. Libération de Massiva

### 19

Hasdrubal, qui, sans attendre le combat, avait fait enlever son trésor et envoyé en avant des éléphants, recueillant le plus possible de fuyards, passe le Tage et se dirige vers les Pyrénées. Scipion, maître du camp ennemi, ayant, à l'exception des hommes libres, abandonné tout le butin aux soldats, trouva, au recensement des prisonniers, dix mille fantassins et deux mille cavaliers. Tous ceux d'entre eux qui étaient Espagnols, il les renvoya chez eux sans rançon ; les Africains, il les fit vendre par le questeur. En conséquence, il se vit entouré d'une foule d'Espagnols - hommes qui s'étaient rendus auparavant et prisonniers de la veille - qui, d'une voix unanime, lui donnèrent le titre de roi. Alors Scipion, faisant faire le silence par le héraut, dit que, pour lui, le titre le plus haut était celui d'Imperator, que lui avaient donné ses soldats ; le titre de roi, ailleurs élevé, était, à Rome, intolérable ; qu'il eût une âme de roi - si c'était là ce qu'ils jugeaient le plus grand dans le caractère d'un homme, — ils pouvaient le penser à part eux, mais ils devaient s'abstenir d'employer le mot. Les barbares mêmes sentirent la grandeur de l'âme qui, pour un titre dont le merveilleux prestige étonnait les autres mortels, n'avait, de la hauteur où elle se trouvait, que du mépris. Puis on fit des présents aux roitelets et aux princes espagnols, et, parmi les chevaux, très nombreux, que l'on avait pris, Scipion dit à Indibilis d'en choisir trois cents, ceux qu'il voulait.

Alors que le questeur, sur l'ordre du général en chef, vendait les Africains, entendant dire qu'un adolescent d'une rare beauté, qui se trouvait parmi eux, était de naissance royale, il l'envoya à Scipion. Celui-ci lui demandant qui il était, de quel pays, et pourquoi, à un tel âge, il s'était trouvé dans un camp, il répondit qu'il était Numide, que ses compatriotes l'appelaient Massiva ; resté orphelin de père, élevé chez son grand-père maternel Gala, roi des Numides, il était passé en Espagne avec son oncle Masinissa, qui, récemment, avait amené aux Carthaginois un renfort de cavalerie. Jusqu'ici, Masinissa lui avait toujours défendu, à cause de son âge, de prendre part à un combat ; le jour où l'on avait livré bataille aux Romains, prenant secrètement, à l'insu de son oncle, des armes et un cheval, il était allé en ligne ; là, son cheval, en s'abattant, l'ayant précipité à terre, il avait été pris par les Romains. Scipion, après avoir ordonné de mettre à part ce Numide, achève ce qu'il devait accomplir à son tribunal ; puis, s'étant retiré à son quartier général, il fait appeler l'adolescent et lui demande s'il veut retourner auprès de Masinissa. À la réponse, accompagnée de larmes de joie, que certes, il le désirait, Scipion donne à l'enfant un anneau d'or, une tunique laticlave, avec un sayon espagnol et une agrafe d'or, un cheval tout harnaché, et, disant à des cavaliers de l'accompagner jusqu'où il voudrait, il le renvoya.

## Discussion d'état-major sur la poursuite de la guerre

### 20

Puis on tint conseil sur la conduite de la guerre. Malgré l'avis, donné par certains, de poursuivre aussitôt Hasdrubal, Scipion, jugeant le succès de ce projet douteux, car il craignait de voir Magon et l'autre Hasdrubal joindre leurs forces à celles du premier, envoya seulement des troupes s'installer dans les Pyrénées, et passa lui-même le reste de l'été à recevoir la soumission des peuples de l'Espagne. Peu de jours après la bataille de Baecula, alors que Scipion, retournant déjà à Tarragone, était sorti des monts de Castulo, les généraux Hasdrubal fils de Gisgon et Magon arrivèrent, de l'Espagne ultérieure, auprès d'Hasdrubal : secours tardif après la défaite, mais conseillers fort opportuns pour l'exécution du reste de la campagne. Là, comme ils conféraient sur les sentiments des Espagnols dans la zone d'opérations de chacun d'eux, seul Hasdrubal fils de Gisgon fut d'avis que la côte de l'Espagne la plus éloignée, celle qui donne sur l'Océan, vers Gadès, ignorait encore les Romains, et, pour cela, restait bien fidèle aux Carthaginois ; l'autre Hasdrubal et Magon considéraient tous deux comme certain que les bienfaits de Scipion avaient conquis le cœur de tous, peuples et particuliers ; et que les défections n'auraient pas de fin avant que tous les soldats espagnols eussent été envoyés à l'extrémité de l'Espagne ou emmenés en Gaule. C'est pourquoi, même si ce n'avait pas été l'avis du sénat de Carthage, Hasdrubal devait aller en Italie, et parce que là se trouvaient la tête de la guerre et la partie essentielle des affaires, et pour emmener tous les Espagnols loin du nom de Scipion, hors d'Espagne. Son armée, diminuée par les défections, et surtout par la défaite, serait reconstituée avec des soldats espagnols. Magon, lui, laissant ses troupes à Hasdrubal fils de Gisgon, passerait avec une grosse somme d'argent dans les Baléares pour y enrôler des mercenaires ; Hasdrubal fils de Gisgon s'enfoncerait avec son armée en Lusitanie, sans en venir aux mains avec les Romains ; à Masinissa, en prenant dans toute la cavalerie ce qu'elle avait de meilleur, on arriverait à donner trois mille cavaliers : circulant partout dans l'Espagne citérieure, il porterait secours aux alliés, ravagerait les villes et les champs des ennemis. Ces décisions prises, les généraux se séparèrent pour les exécuter. Voilà ce qu'on fit cette année-là en Espagne.

À Rome, la réputation de Scipion grandissait chaque jour ; pour Fabius, la prise de Tarente, quoique due à l'astuce plus qu'à la valeur, était cependant un titre de gloire ; la renommée de Fulvius faiblissait ; quant à Marcellus, on en venait à dire du mal de lui, non seulement à cause de son premier échec, mais parce que, alors qu'Hannibal circulait en Italie, il avait, disait-on, au milieu de la campagne d'été, emmené ses soldats cantonner à Vénouse. Il avait un ennemi personnel, Caius Publicius Bibulus, tribun de la plèbe. Celui-ci, dès le premier échec de Claudius, l'avait, par des harangues incessantes, fait mal juger et haïr de la plèbe, et maintenant il faisait campagne pour qu'on abrogeât son commandement ; les amis de Claudius obtinrent cependant que, laissant un lieutenant à Vénouse, il revînt à Rome pour se laver des accusations que ses adversaires portaient contre lui, et qu'on ne discutât pas de l'abrogation de son commandement en son absence. Ce fut, par hasard, à peu près au même moment qu'arrivèrent à Rome Marcellus, pour s'efforcer d'écarter la honte dont on le menaçait, et le consul Quintus Fulvius, pour présider les élections.

### **3. Situation à Rome, dans le sud de l'Italie et en Grèce (208)**

#### **Élections pour l'année 208**

##### **21**

On discuta sur le commandement de Marcellus au cirque Flaminius, au milieu d'une grande affluence de la plèbe et de tous les ordres ; et le tribun de la plèbe n'accusa pas Marcellus seulement, mais toute la noblesse : c'était, dit-il, par la mauvaise volonté, les lenteurs des nobles qu'Hannibal, pour la dixième année déjà, gardait l'Italie comme sa province, qu'il y avait déjà vécu plus longtemps qu'à Carthage. Le bénéfice de la prorogation de pouvoir de Marcellus, le peuple romain l'avait retiré : son armée, deux fois battue, passait l'été dans les cantonnements de Vénouse.

Ce discours du tribun, Marcellus l'écrasa de telle façon sous le rappel de ses exploits, que non seulement la proposition d'abroger son commandement fut rejetée, mais que, le lendemain, à une énorme majorité, toutes les centuries le nommèrent consul. On lui donna comme collègue Titus Quinctius Crispinus, alors préteur. Le lendemain on nomma préteurs Publius Licinius Crassus le Riche, grand pontife, Publius Licinius Varus, Sextus Julius César, et Quintus Claudius Flamen.

Aux jours mêmes des élections, la cité s'inquiéta de la défection de l'Étrurie. L'origine de cette affaire se trouvait chez les Arretini, d'après une lettre de Caius Calpurnius, qui conservait cette province comme propréteur. Aussi y envoya-t-on aussitôt Marcellus, consul désigné, pour examiner la situation, et, si elle le méritait, faire venir son armée et transporter la guerre d'Apulie en Étrurie. Contenus par la crainte, les Étrusques se tinrent tranquilles.

Des envoyés de Tarente demandant la paix à condition de garder leur liberté et leurs lois, le sénat leur dit de revenir quand le consul Fabius serait de retour à Rome. Des Jeux Romains et des Jeux Plébéiens on ne recommença, cette année-là, qu'une seule journée. Les édiles curules furent Lucius Cornelius Caudinus et Servius Sulpicius Galba, les édiles plébéiens Caius Servilius et Quintus Coecilius Metellus. On déclarait illégal que Servilius eût été tribun de la plèbe et fût édile, parce que son père, triumvir pour le partage des terres, dont on avait cru pendant dix ans que les Boïens l'avaient tué aux environs de Modène, vivait et était prisonnier des ennemis, tout le monde le savait.

## Attribution des postes et répartition des troupes

### 22

La onzième année de la guerre punique entrèrent en charge comme consuls Marcus Marcellus, consul pour la cinquième fois - en comptant celle où un vice dans son élection l'empêcha d'exercer sa magistrature - et Titus Quinctius Crispinus. À ces deux consuls, un décret donna l'Italie comme "province", avec les armées des consuls de l'année précédente - la troisième, qu'avait commandée Marcellus, était alors à Vénouse - avec la faculté de choisir, sur ces trois armées, les deux qu'ils voudraient, et de donner la troisième au magistrat à qui Tarente et les Sallentini écherraient comme "province". Les autres "provinces" furent ainsi réparties : pour les préteurs, Publius Licinius Varus eut la préture urbaine, Publius Licinius Crassus, grand pontife, la préture pérégrine et la mission où le sénat l'enverrait, Sextus Julius César la Sicile, Quintus Claudius Flamen Tarente. On prorogea pour un an le commandement de Quintus Fulvius Flaccus, pour tenir avec une légion la "province" de Capoue, qu'avait eue le préteur Titus Quinctius ; on prorogea aussi celui de Caius Hostilius Tubulus, pour succéder, en Étrurie, comme propréteur et commandant de ses deux légions, à Caius Calpurnius ; on prorogea aussi celui de Lucius Veturius Philo, pour garder, comme propréteur, cette même "province" de Gaule et ces deux mêmes légions qu'il avait eues comme préteur. Le même décret que pour Lucius Veturius, sur la prorogation du commandement, fut pris par le sénat et proposé au peuple pour Caius Aurunculeius, qui, comme préteur, avait tenu la "province" de Sardaigne avec deux légions ; on lui donna en outre, pour défendre cette "province", cinquante navires de guerre que Publius Scipion enverrait d'Espagne. Publius Scipion et Marcus Silanus, eux aussi, virent un décret leur affecter pour un an leur "province" d'Espagne et leurs armées ; on ordonna à Scipion, sur les quatre-vingts vaisseaux qu'il avait amenés avec lui d'Italie ou pris à Carthagène, d'en envoyer cinquante en Sardaigne, parce que le bruit courait qu'on faisait, cette année, de grands préparatifs navals à Carthage, qu'on s'y disposait à couvrir de deux cents navires toutes les côtes d'Italie, de Sicile et de Sardaigne. En Sicile, on arrangea les choses ainsi : Sextus César reçut l'armée de Cannes ; Marcus Valerius Laevinus - à lui aussi, on avait prorogé son commandement - garderait la flotte de soixante-dix bâtiments qui était sur les côtes de Sicile ; il y ajouterait les trente vaisseaux qui étaient à Tarente l'année précédente ; avec cette flotte de cent navires il irait, s'il le jugeait bon, faire du butin en Afrique. À Publius Sulpicius aussi, pour qu'il gardât, avec la même flotte, les "provinces" de Macédoine et de Grèce, on prorogea pour un an son commandement. Pour les deux légions qui étaient près de Rome, on ne changea rien. On permit aux consuls d'enrôler les renforts nécessaires. C'est avec vingt et une légions que fut, cette année-là, défendu l'empire romain. On chargea encore Publius Licinius Varus, préteur urbain, de faire réparer trente vieux bateaux de guerre, qui se trouvaient à Ostie, et de fournir des équipages à vingt bateaux neufs, pour pouvoir, avec cette flotte de cinquante vaisseaux, protéger les côtes voisines de Rome. On défendit à Caius Calpurnius d'éloigner son armée d'Arretium avant l'arrivée de son successeur ; le même ordre fut aussi donné à Tubulus, pour veiller surtout à ce qu'il ne sortît pas de cette ville de nouveaux projets de défection.

## Conjuration des prodiges. Célébration des Jeux Apollinaires (5 juillet 208)

### 23

Les préteurs partirent pour leurs “provinces” ; les consuls étaient retenus par un scrupule religieux ; pour quelques prodiges qu’on avait annoncés, il n’était pas facile d’obtenir des présages favorables. De Campanie, on avait annoncé qu’à Capoue, la foudre avait frappé deux temples, ceux de la Fortune et de Mars, et quelques tombeaux ; qu’à Cumès, des rats - tant la religion mal comprise mêle les dieux aux moindres faits ! — avaient rongé de l’or dans le temple de Jupiter ; qu’à Casinum, un gros essaim d’abeilles s’était fixé au forum ; on annonçait aussi qu’à Ostie, le rempart et une porte avaient été frappés de la foudre, qu’à Caeré un vautour était entré en volant dans le temple de Jupiter, et qu’à Volsinii le déversoir du lac avait roulé du sang. Pour ces prodiges, il y eut une journée de prières publiques ; pendant quelques jours, on immola des victimes adultes sans avoir de réponse favorable, et l’on resta longtemps à obtenir la paix avec les dieux ; ce fut contre la tête des consuls, l’état restant sauf, que tourna l’effet funeste de ces prodiges.

Les Jeux Apollinaires, sous le consulat de Quintus Fulvius et d’Appius Claudius, avaient été célébrés, pour la première fois, par Publius Cornelius Sylla, préteur urbain ; depuis, tous les préteurs urbains successivement les avaient célébrés ; mais ils ne faisaient vœu de les célébrer que pour un an, et les célébraient à un jour variable. Cette année-là, une grave épidémie s’abattit sur la ville et la campagne, donnant lieu pourtant à des maladies plutôt longues que mortelles. Pour cette épidémie, on fit à la fois des prières publiques, aux carrefours, dans toute la ville de Rome, et Publius Licinius Varus, préteur urbain, fut invité à proposer au peuple une loi ordonnant de faire vœu de célébrer à perpétuité les Jeux Apollinaires, à un jour fixé. Lui-même les voua et fut le premier à les célébrer ainsi, le troisième jour avant les nones de juillet (5 juillet). Ce fut le jour qui leur resta consacré.

## Menace d'un soulèvement en Étrurie

### 24

Au sujet des Arretini, les bruits de défection étaient chaque jour plus sérieux, et le souci du sénat augmentait. Aussi écrivit-on à Caius Hostilius de prendre sans différer des otages à Arretium, et, pour les recevoir de lui et les amener à Rome, on y envoya Caius Terentius Varron avec pleins pouvoirs. Dès son arrivée, Hostilius fit entrer dans la ville une légion, qui campait devant ses murs, et disposa des postes sur les points convenables ; puis, convoquant au forum les sénateurs, il en exigea des otages. Les sénateurs demandant deux jours de délai pour réfléchir, Hostilius leur dit ou d'en donner aussitôt d'eux-mêmes, ou que, le lendemain, il prendrait comme otages tous leurs enfants. Puis il ordonna aux tribuns militaires, aux commandants des alliés et aux centurions de garder les portes, pour que nul ne sortît de la ville pendant la nuit. L'ordre fut exécuté avec mollesse et négligence : sept des principaux sénateurs, sans attendre qu'on mît des gardes aux portes, s'échappèrent avant la nuit avec leurs enfants. Le lendemain, à l'aube, alors qu'on avait commencé de réunir le sénat au forum, on constata leur absence ; leurs biens furent vendus. Des autres sénateurs on reçut cent vingt otages - leurs propres enfants - qu'on remit à Caius Terentius pour les mener à Rome.

Celui-ci, au sénat, présenta tous les événements comme plus inquiétants qu'ils n'avaient été jusque-là. C'est pourquoi, comme si un soulèvement était imminent en Étrurie, Caius Terentius lui-même reçut l'ordre de conduire à Arretium une légion, l'une des deux légions urbaines, et de l'y maintenir comme garnison de la ville ; on décida que Caius Hostilius, avec le reste de l'armée, parcourrait toute la province, et veillerait à ce qu'on ne fournît aucune occasion favorable à ceux qui désiraient une révolution. Quand Caius Terentius fut arrivé à Arretium avec sa légion, il demanda aux magistrats les clefs des portes ; ceux-ci disant qu'elles étaient introuvables, Terentius, pensant qu'on les avait enlevées par ruse plutôt que perdues par négligence, fit mettre lui-même d'autres clefs à toutes les portes, et veilla avec soin à avoir tout en son pouvoir ; quant à Hostilius, il l'avertit avec force de n'espérer voir les Étrusques renoncer à leurs tentatives que s'il avait veillé d'avance à leur rendre toute tentative impossible.

## Jonction des deux armées consulaires près de Vénouse en Apulie

### 25

Puis, au sujet des Tarentins, il y eut au sénat une grande discussion en présence de Fabius, qui défendit lui-même ceux que ses armes avaient conquis, tandis que les autres sénateurs leur étaient hostiles et, pour la plupart, égalaient leurs torts et leur crime à ceux des Campaniens. Un sénatus-consulte, conforme à l'avis de Manius Acilius, décida que la place serait surveillée par une garnison, tous les Tarentins gardés entre leurs murailles, et que, sur l'affaire entière, on en réfèrerait à nouveau au sénat, quand la situation de l'Italie serait plus tranquille. Au sujet de Marcus Livius, commandant de la citadelle de Tarente, le débat ne fut pas moins vif, les uns proposant de le flétrir par un sénatus-consulte pour avoir, par sa négligence, livré Tarente à l'ennemi, les autres, de lui décerner des récompenses pour avoir défendu pendant cinq ans la citadelle, et avoir fait ainsi plus qu'aucun autre pour la reprise de la ville, les modérés enfin disant que c'étaient les censeurs, non le sénat qui étaient compétents sur cette affaire. Ce fut aussi l'avis de Fabius ; il ajouta cependant qu'il avouait que c'était Livius qui avait fait reprendre Tarente, comme ses amis ne cessaient de le répéter à tous au sénat, car il n'aurait pas fallu la reprendre, si on ne l'avait pas perdue.

L'un des consuls, Titus Quinctius Crispinus, partit avec des renforts pour la Lucanie, afin de commander l'armée qu'avait eue Quintus Fulvius Flaccus. Quant à Marcellus, des scrupules toujours nouveaux, se présentant à son âme, le retenaient à Rome ; entre autres ce fait qu'ayant, pendant la guerre contre les Gaulois, à Clastidium, voué un temple à l'Honneur et à la Valeur, les pontifes l'empêchaient de le dédier, en disant qu'un seul sanctuaire ne pouvait être régulièrement dédié à deux divinités, car, s'il était frappé de la foudre, si quelque prodige s'y produisait, l'expiation en serait difficile, puisqu'on ne pourrait savoir à quel dieu adresser les cérémonies ; et en effet, sauf pour certaines divinités particulières, on ne pouvait, rituellement, sacrifier à deux divinités une seule victime. Aussi construisit-on à la hâte un second temple, pour la Valeur (et pourtant ce ne fut pas Marcellus qui dédia ces deux temples). Alors seulement il partit, avec des renforts, pour l'armée qu'il avait laissée l'année précédente à Vénouse.

Crispinus, faisant un effort pour attaquer Locres en Bruttium, parce que, disait-on, la prise de Tarente avait donné une grande réputation à Fabius, avait fait venir de Sicile toute sorte de machines de jet et de siège ; de la même région il avait aussi mandé des navires, pour attaquer la partie de la ville tournée vers la mer. Il abandonna cette attaque parce qu'Hannibal avait rapproché ses troupes de Lacinium, et qu'on donnait comme déjà sortie de Vénouse l'armée de son collègue, auquel il voulait se joindre. C'est pourquoi il revint du Bruttium en Apulie ; entre Vénouse et Bantia, à moins de trois mille pas d'intervalle, les consuls établirent leurs deux camps. Hannibal revint aussi dans la même région, la guerre s'étant écartée de Locres. Les consuls, tous deux d'un naturel hardi, offraient presque chaque jour la bataille, dans le ferme espoir que, si l'ennemi engageait la lutte contre deux armées consulaires réunies, on pût terminer la guerre.

## Les deux consuls partent en reconnaissance

### 26

Hannibal, ayant été, dans les deux batailles livrées à Marcellus l'année précédente, vainqueur et vaincu, n'avait, pour le cas où il devrait combattre le même général, ni espérance, ni crainte vaine ; mais il se croyait loin de pouvoir lutter à égalité avec les deux consuls ; aussi, tout entier à ses ruses, cherchait-il un endroit pour une embuscade. Il y avait cependant des escarmouches entre les deux camps, avec des succès divers ; croyant que l'été pouvait se passer à de tels engagements, et persuadés qu'ils n'empêchaient en rien l'attaque de Locres, les consuls écrivent à Lucius Cincius de passer, avec sa flotte, de Sicile à Locres ; et pour pouvoir du côté de la terre aussi attaquer ses remparts, ils ordonnèrent d'y amener une partie de l'armée qui gardait Tarente. Informé par certains Thurini de ce qui allait se passer, Hannibal envoie occuper la route de Tarente. Là, au pied de la colline de Pételia, on cache trois mille cavaliers, deux mille fantassins ; les Romains, marchant sans éclaireurs, étant tombés dans cette embuscade, perdirent environ deux mille tués ; près de quinze cents furent pris vivants ; les autres, dispersés par la fuite dans les champs et les monts, retournèrent à Tarente.

Il y avait entre le camp punique et le camp romain une colline boisée, que ni les uns, ni les autres n'avaient d'abord occupée, parce que les Romains ignoraient quel en était l'aspect, du côté tourné vers le camp ennemi, et qu'Hannibal l'avait jugée plus propre à y établir des embuscades qu'un camp. Envoyés de nuit, dans ce dessein, quelques escadrons de Numides se cachaient au milieu du bois ; aucun d'eux, pendant le jour, ne sortait de ce poste, de peur qu'on n'aperçût de loin leurs armes ou eux-mêmes. On murmurait partout, dans le camp romain, qu'il fallait occuper cette colline et la munir d'un fort, de peur d'avoir, si Hannibal l'occupait, l'ennemi, pour ainsi dire, au-dessus de sa tête. Ces propos frappèrent Marcellus, qui dit à son collègue : "Que n'allons-nous en reconnaissance nous-mêmes avec quelques cavaliers ? La vue de la position étendue sous nos yeux nous permettra de délibérer plus sûrement". Crispinus l'approuvant, ils partent avec deux cent vingt cavaliers, dont quarante Fregellani, les autres étant Étrusques ; ils étaient suivis des tribuns militaires Marcus Marcellus, fils du consul, et Aulus Manlius, en même temps que de deux commandants des alliés, Lucius Arrenius et Manius Aulus. Certains rapportent que le consul Marcellus avait fait ce jour-là un sacrifice, que le foie de la première victime se trouva sans protubérance, que, dans la seconde, on vit tout ce qui est habituel, et même un foie dont la protubérance était excessive ; et qu'il ne plut guère à l'haruspice de voir apparaître, après des viscères incomplets et mal conformés, d'autres exagérément favorables.



## L'embuscade ; mort de Marcellus (fin de l'été 208)

27

Mais le consul Marcellus était possédé d'un tel désir de lutter contre Hannibal, qu'il ne trouvait jamais leurs camps assez rapprochés. Alors encore, en sortant du retranchement, il donna des instructions pour que les soldats, à leurs postes, fussent prêts, si la colline que les consuls allaient reconnaître leur plaisait, à réunir leurs ustensiles de campement et à suivre la reconnaissance.

Il y avait devant le camp un bout de plaine, puis, pour mener à la colline, un chemin découvert de tous côtés et en pleine vue. Du côté numide, un observateur, placé là non dans l'espoir d'une affaire si heureuse, mais pour le cas où quelques Romains, errant en quête de fourrage ou de bois, s'avanceraient trop loin de leur camp et pourraient être enlevés, signale aux siens de sortir en même temps chacun de sa cachette. On ne vit pas apparaître ceux qui, face aux Romains, devaient se lever sur la crête, avant que n'eussent fait leur mouvement tournant ceux qui, par derrière, leur coupaient la route. À ce moment, tous sortirent de tous côtés, et, poussant un cri, chargèrent. Quoique les consuls fussent dans un vallon tel qu'ils ne pouvaient ni en sortir par la crête, qu'occupait l'ennemi, ni se replier, étant entourés, ils auraient pu lutter plus longtemps si les Étrusques, en commençant à fuir, n'avaient inspiré la terreur à tous les autres. Cependant les Fregellani, quoique lâchés par les Étrusques, n'abandonnèrent pas le combat tant que les consuls, intacts, les encourageant et se battant eux-mêmes de leur côté, soutinrent l'attaque ; mais quand ils les virent tous deux blessés, et Marcellus même, transpercé d'un coup de lance, tombant mourant de cheval, alors eux aussi - il en restait d'ailleurs très peu - avec le consul Crispinus, frappé de deux javelots, et le jeune Marcellus, blessé lui-même, ils prirent la fuite.

Il tomba là le tribun militaire Aulus Manlius. Des deux commandants des alliés, Manius Aulus fut tué, Lucius Arrenius fut pris ; quant aux licteurs des consuls, cinq tombèrent vivants au pouvoir de l'ennemi, les autres furent tués ou s'échappèrent avec le consul Crispinus. Des cavaliers, quarante-trois tombèrent ou dans la lutte, ou dans la fuite, dix-huit furent pris vivants. On s'était déjà agité, dans le camp, pour aller au secours des consuls, quand on aperçoit l'un d'eux et le fils de l'autre, tous deux blessés, avec les faibles restes de cette expédition malheureuse, en marche vers le camp. La mort de Marcellus, lamentable à d'autres égards, le fut surtout parce qu'en dépit de son âge, — plus de soixante ans déjà - et de la prudence naturelle à un vieux général, il avait poussé à l'abîme, avec tant d'imprévoyance lui-même, son collègue et l'état presque entier.

Je tournerais longtemps autour de cette seule affaire, si je voulais exposer en détail tous les points sur lesquels, au sujet de la mort de Marcellus, les auteurs sont en désaccord. Pour laisser les autres, Coelius donne trois récits de ce qui se passa alors : un transmis par la tradition ; un second, écrit, fourni par l'oraison funèbre prononcée par son fils, qui avait assisté à l'affaire ; un troisième qu'il apporte lui-même comme résultat de ses propres recherches. Mais si ces récits varient, la plupart cependant rapportent que Marcellus sortit de son camp pour reconnaître le terrain, et tous qu'il fut cerné dans une embuscade.

## **Les habitants de Salapia prennent Hannibal à son propre piège. Libération de Locres**

28

Hannibal, convaincu que la mort d'un consul, la blessure de l'autre avaient inspiré à ses ennemis une grande terreur, et ne voulant manquer aucune occasion, transporte aussitôt son camp sur la hauteur où l'on s'était battu. Il y trouve le corps de Marcellus et l'ensevelit. Crispinus, effrayé à la fois par la mort de son collègue et par sa propre blessure, partit dans le silence de la nuit suivante, et, dès qu'il atteignit les montagnes, établit son camp sur un point élevé et protégé de tous côtés.

Les deux généraux y entreprirent avec sagacité l'un de tendre un piège, l'autre de l'éviter. Hannibal s'était emparé de l'anneau de Marcellus en même temps que de son corps ; craignant qu'avec ce sceau trompeur, Hannibal n'ourdît quelque ruse, Crispinus avait envoyé dire alentour dans les cités les plus proches, que son collègue avait été tué, que l'ennemi s'était emparé de son anneau : on ne devait se fier à aucune lettre écrite au nom de Marcellus. Ce message du consul venait d'arriver à Salapia, quand Hannibal y fit porter une lettre, écrite au nom de Marcellus : la nuit suivante, il viendrait à Salapia ; les soldats de la garnison devaient être prêts, pour le cas où il aurait quelque besoin de leurs services. Les gens de Salapia s'aperçurent du stratagème, et pensant qu'irrité non seulement par leur défection, mais par le massacre de ses cavaliers, Hannibal cherchait une occasion de les punir, ayant renvoyé son messenger - c'était un déserteur romain - pour que les soldats romains fissent ce qu'ils voudraient sans témoin, ils répartissent les habitants sur les remparts et dans la ville aux endroits favorables ; ils placent avec un soin particulier, pour cette nuit-là, corps de garde et sentinelles, et, à la porte par où ils pensent qu'arrivera l'ennemi, lui opposent l'élite de la garnison.

Hannibal arriva près de la ville vers la quatrième veille ; il avait comme avant-garde des déserteurs romains, portant des armes romaines. En arrivant à la porte, tous, en latin, crient pour réveiller les gardes, et leur ordonnent d'ouvrir la porte : le consul est là. Les gardes, comme éveillés par leurs appels, s'agitent, s'empressent, s'efforcent d'ouvrir la porte. Une herse abattue la fermait ; les uns la soulèvent avec des leviers, les autres la tirent avec des câbles justes assez hauts, pour qu'on puisse passer dessous sans se baisser. À peine le chemin ouvert, les déserteurs se ruent à l'envi par cette porte ; six cents environ étaient entrés quand la herse, le câble qui la retenait ayant été lâché, retombe à grand bruit. Une partie des habitants attaque ces déserteurs qui, après une marche, portent négligemment, comme en pays ami, leur armure suspendue à leurs épaules ; les autres, de la tour qui défend cette porte et des remparts, à coups de pierres, d'épieux, de javelots, chassent l'ennemi.

Ainsi Hannibal, pris à sa propre ruse, s'en alla ; il partit pour faire lever le siège de Locres, que Lucius Cincius attaquait avec la plus grande vigueur, au moyen de travaux de siège et de machines de jet de toute sorte, amenées de Sicile. Alors que Magon ne croyait plus guère pouvoir garder et défendre la ville, la nouvelle de la mort de Marcellus fit briller pour lui un premier espoir. Suivit la nouvelle qu'Hannibal, derrière la cavalerie numide envoyée en avant, arrivait lui-même, en pressant sa marche le plus possible, avec l'infanterie. Aussi, dès qu'un signal de ses observatoires lui apprend l'approche des

Numides, Magon, par une porte soudain ouverte, fait hardiment une sortie. Ce fut d'abord la surprise, plutôt que l'égalité des forces, qui rendit le combat incertain ; puis, quand survinrent les Numides, les Romains en éprouvèrent une telle peur, qu'ils s'enfuirent partout vers la mer et leurs vaisseaux, laissant leurs travaux et les machines dont ils battaient les murs. Ainsi l'arrivée d'Hannibal fit lever le siège de Locres.

## **Situation politique à Rome. Actes de piraterie en Afrique (début de l'année 207)**

### **29**

Quand Crispinus s'aperçut qu'Hannibal était parti pour le Bruttium, il ordonna à Marcus Marcellus, tribun militaire, d'emmener à Vénouse l'armée qu'avait commandée son collègue ; parti lui-même, avec ses légions, pour Capoue, en ayant peine à supporter les cahots de sa litière, à cause de la gravité de ses blessures, il écrivit à Rome une lettre sur la mort de son collègue et l'état critique où il était lui-même : il ne pouvait, disait-il, aller à Rome pour les élections, car il pensait qu'il ne supporterait pas les fatigues de la route, et il était inquiet pour Tarente, craignant qu'Hannibal, du Bruttium, ne dirigeât de ce côté son armée. Il avait besoin qu'on lui envoyât des lieutenants, des hommes avisés, à qui il pût dire ce qu'il voudrait de la situation. La lecture de cette lettre causa de grands regrets pour la mort d'un des consuls, de grandes inquiétudes pour l'autre. Aussi envoya-t-on à la fois Quintus Fabius, le fils, à l'armée de Vénouse, et, au consul, trois lieutenants, Sextus Julius César, Lucius Licinius Pollion et Lucius Cincius Alimentus, revenu quelques jours avant de Sicile. On les chargea de dire au consul, s'il ne pouvait aller lui-même à Rome pour les élections, de nommer, en territoire romain, un "dictateur aux élections" ; si le consul était parti pour Tarente, le préteur Quintus Claudius emmènerait de là les légions dans la région où il pourrait défendre le plus de villes alliées.

Le même été, Marcus Valerius, avec une flotte de cent navires, passa de Sicile en Afrique, et, ayant fait une descente près de Clupea, en ravagea largement le territoire, sans presque rencontrer d'adversaires en armes. Puis les pillards revinrent précipitamment à leurs vaisseaux, au bruit soudain qu'une flotte punique approchait. Elle comptait quatre-vingt-trois bateaux. Le Romain la bat non loin de Clupea ; ayant pris dix-huit de ses navires, et mis les autres en fuite, il revient à Lilybée avec un grand butin tiré du territoire et de la flotte. Le même été encore, Philippe, répondant à leurs supplications, porta secours aux Achéens, dont Machanidas, tyran de Lacédémone, dévastait par le feu les frontières, tandis que les Étoliens, ayant, grâce à leurs navires, fait passer à leur armée le détroit qui roule ses eaux, entre Naupacte et Patras - les gens du pays l'appellent Rhion - les avaient déjà pillés. De plus Attale, roi d'Asie, s'étant vu conférer par les Étoliens, à leur dernière assemblée, la plus haute magistrature de leur nation, allait, disait-on, passer en Europe.

## Les Étoliens ruinent le plan de paix proposé par Philippe (printemps 208)

### 30

Comme, pour ces raisons, Philippe descendait en Grèce, près de Lamia les Étoliens, commandés par Pyrrhias, qu'ils avaient, cette année-là, nommé préteur, ainsi qu'Attale absent, marchèrent contre lui. Ils avaient et des renforts venus de chez Attale, et mille hommes environ de la flotte romaine envoyés par Publius Sulpicius. Sur ce général et ces troupes Philippe remporta deux victoires ; il tua mille ennemis - en chiffres ronds - dans ces deux combats. Puis comme les Étoliens, chassés par la peur, restaient entre les murs de Lamia, Philippe ramena son armée à Phalara. C'est une localité sur le golfe Maliaque, autrefois très peuplée à cause de son port excellent, des mouillages sûrs alentour, et d'autres avantages maritimes et terrestres. Là des ambassadeurs du roi d'Égypte Ptolémée, de Rhodes, d'Athènes et de Chios arrivèrent, pour mettre fin, à la guerre entre Philippe et les Étoliens ; les Étoliens firent appel aussi pour rétablir la paix à un de leurs voisins, Amynder, roi des Athamanes. Tous, d'ailleurs, s'inquiétaient moins des Étoliens, nation plus farouche qu'il n'est naturel à des Grecs, que de la crainte de voir Philippe et son royaume se mêler des affaires de la Grèce, ce qui serait dangereux pour sa liberté. La délibération sur la paix fut remise à l'assemblée des Achéens ; on fixa le siège et le jour exact de cette assemblée ; en attendant, on obtint une trêve de trente jours.

De là le roi, traversant la Thessalie et la Béotie, arriva à Chalcis en Eubée, pour interdire au roi Attale, dont il avait appris l'intention de gagner avec sa flotte l'Eubée, les ports de cette île et le débarquement sur ses côtes. Après y avoir laissé des troupes pour résister à Attale, au cas où il ferait la traversée pendant son absence, Philippe, partant lui-même avec quelques cavaliers et fantassins armés à la légère, alla à Argos. Là, le peuple, par ses suffrages, lui avait confié la direction des jeux Héréens et Néméens, parce que les rois de Macédoine se disent originaires de cette cité. Les jeux Héréens achevés, au sortir des jeux mêmes il partit aussitôt pour Egium, pour l'assemblée, annoncée longtemps avant, des confédérés achéens.

On s'occupait là de terminer la guerre étolienne, pour ôter aux Romains comme à Attale toute raison d'entrer en Grèce. Mais tous ces plans, la durée de la trêve à peine achevée, furent troublés par les Étoliens, quand ils eurent appris qu'Attale était arrivé à Égine et que la flotte romaine était mouillée devant Naupacte. Convoqués en effet à l'assemblée des Achéens, où se trouvaient aussi les ambassades qui, à Phalara, s'étaient occupées de la paix, ils s'y plaignirent d'abord de certaines petites infractions à la convention jurée, commises pendant la trêve ; à la fin, ils déclarèrent qu'on ne pouvait terminer la guerre si les Achéens ne rendaient Pylos aux Messéniens, si l'on ne restituait pas l'Atintania aux Romains, et les Ardiaei à Scerdilaedus et à Pleuratus. Pour le coup Philippe, trouvant scandaleux que des vaincus lui posent les premiers, à lui vainqueur, leurs conditions, s'écria que, même avant, s'il avait écouté des projets de paix et conclu une trêve, ce n'était nullement avec l'espoir que les Étoliens resteraient tranquilles, mais pour que tous les alliés pussent témoigner qu'ils avaient recherché, lui, les motifs de paix, eux, les motifs de guerre. Ainsi, sans avoir fait la paix, il congédia le congrès, en laissant quatre mille hommes pour défendre les Achéens, et recevant d'eux cinq vaisseaux de guerre ; après les avoir joints, s'il le pouvait, à la flotte que venaient de lui envoyer les Carthaginois et aux bateaux venant de Bithynie, du roi Prusias, il avait décidé de provoquer à une bataille

navale les Romains, depuis longtemps déjà maîtres de la mer dans cette région. Lui-même, du congrès des Achéens, retourna à Argos ; car déjà approchait la date des jeux Néméens, où il voulait attirer les foules par sa présence.

## Comportement scandaleux de Philippe lors des Jeux (courant de l'été 208)

### 31

Tandis que le roi était occupé par les préparatifs de ces jeux, et, pendant ces jours de fête, s'abandonnait à une licence excessive en temps de guerre, Publius Sulpicius, parti de Naupacte, aborda entre Sicyone et Corinthe, et dévasta en se répandant au loin ce territoire si célèbre par sa fertilité. Le bruit de cette expédition rappela Philippe des jeux ; partant à la hâte avec sa cavalerie, en ordonnant aux fantassins de le suivre, il attaqua les Romains dispersés çà et là par les champs et alourdis par leur butin, en hommes qui ne craignaient rien de semblable, et les repoussa vers leurs vaisseaux. La flotte romaine, fort peu contente de son butin, revint à Naupacte. Philippe gagna encore, pour les jeux qui restaient à faire, une plus grande affluence grâce au bruit de sa victoire, qui, quelle que fût son importance, avait été, en tout cas, remportée sur des Romains, et les fêtes furent célébrées avec une immense joie ; d'autant plus, même, qu'en ôtant démocratiquement l'insigne royal de sa tête, la pourpre et les autres attributs royaux, Philippe s'était fait, en apparence, l'égal du reste des hommes ; et rien ne plaît davantage aux républiques.

Il aurait fait aussi, sans aucun doute, espérer ainsi la liberté, s'il n'avait commis, avec une licence intolérable, toute sorte d'actions honteuses et laides. Il courait en effet, jour et nuit, avec un ou deux compagnons, les maisons de gens mariés ; en s'abaissant au rang des simples citoyens, étant moins en vue, il avait d'autant moins d'entraves ; et la liberté qu'il avait seulement fait voir aux autres, il l'avait, pour lui, transformée tout entière en licence. Car il n'achetait pas tout, il n'obtenait pas tout par la flatterie ; aux outrages, il ajoutait même la violence, et il était dangereux pour les maris, pour les parents d'avoir fait obstacle, avec une vertu fâcheuse, aux caprices royaux. Même à un chef des Achéens, Aratus, on enleva sa femme, nommée Polycratia, et, en lui faisant espérer d'épouser le roi, on la transporta en Macédoine.

Après avoir passé à ces débauches la solennité des jeux Néméens et attendu quelques jours encore, Philippe partit pour Dymè ; afin d'en chasser une garnison étolienne demandée aux Éléens par cette ville et reçue dans ses murs. Au-devant du roi accoururent, près de Dymè, Cycliadas - il avait le pouvoir suprême - et les Achéens, enflammés de haine contre les Éléens, parce qu'ils s'étaient séparés des autres Achéens, et hostiles aux Étoliens, qu'ils croyaient coupables d'avoir poussé les Romains mêmes à leur faire la guerre. Tous, partis de Dymè après avoir réuni leurs forces, traversent le Larisus, fleuve qui sépare le territoire Éléen de celui de Dymè.

## Philippe échoue devant Élis et retourne en Macédoine (automne 208)

### 32

Le jour où ils entrèrent en territoire ennemi, ils le passèrent à ravager la contrée. Le lendemain, en ligne, ils s'avancèrent vers la ville d'Élis, après avoir envoyé en avant la cavalerie pour chevaucher devant les portes, et provoquer ainsi au combat les Étoliens, prêts, d'ordinaire, à courir hors de leurs murs. Ils ignoraient que Sulpicius, avec quinze vaisseaux, était allé de Naupacte à Cyllène, et, débarquant quatre mille soldats, dans le silence de la nuit, pour qu'on ne pût apercevoir sa colonne, était entré à Élis. Aussi cette surprise inspira-t-elle aux assaillants une grande peur, quand, au milieu des Étoliens et des Éléens, ils reconnurent les drapeaux et les armures de Rome. D'abord le roi avait voulu rappeler ses troupes ; puis, le combat étant déjà engagé entre les Étoliens et les Tralles - c'est une peuplade d'Illyrie, — le roi, voyant presser les siens, charge lui aussi, avec sa cavalerie, une cohorte romaine. Alors son cheval, percé d'un javelot, l'ayant jeté à terre par-dessus sa tête, des deux côtés s'alluma une lutte affreuse, les Romains s'élançant sur le roi, les soldats royaux le protégeant. Philippe lui-même se battait dans des conditions extraordinaires, étant forcé d'attaquer à pied au milieu de ses cavaliers. Puis, la lutte devenant déjà inégale, et beaucoup, autour de lui, tombant morts ou étant blessés, le roi, enlevé par les siens et jeté sur un autre cheval, s'enfuit.

Il campa ce jour-là à cinq mille pas de la ville des Éléens. Le lendemain, il mena toutes ses troupes vers un bourg éléen tout proche - on l'appelle Pyrgos - où il avait entendu dire que, de crainte du pillage, une foule de paysans s'étaient réfugiés avec leurs troupeaux. Cette foule confuse et sans armes, en profitant du premier mouvement de terreur, il la prit dès son arrivée ; et ce butin avait déjà compensé l'affront subi devant Élis. Tandis qu'il partageait le butin et les prisonniers - quatre mille hommes, et environ vingt mille têtes de bétail de tout genre - un courrier venant de Macédoine annonça qu'un certain Aeropus, ayant acheté le commandant de la citadelle et de la garnison, avait pris Lychnidus, qu'il tenait aussi certains villages des Dassareti, et qu'il soulevait même les Dardaniens. Négligeant donc la guerre d'Achaïe et d'Étolie, tout en laissant deux mille cinq cents soldats de toute sorte, commandés par Ménippe et Polyphantas, pour défendre ses alliés, Philippe partit de Didymè, et, par l'Achaïe, la Béotie et l'Eubée, parvint, en dix étapes, à Démétriade, en Thessalie.



## Désignation d'un dictateur. Mort du consul Titus Quinctius Crispinus

### 33

Là accourent à lui d'autres messagers apportant la nouvelle d'un soulèvement plus grand encore ; les Dardaniens, répandus en Macédoine, tenaient déjà l'Orestide, et étaient descendus dans la plaine d'Argeste ; et c'était un bruit général parmi ces barbares que Philippe avait été tué. Dans l'expédition pendant laquelle il combattit, près de Sicyone, contre des pillards, emporté contre un arbre par l'élan de son cheval, il avait brisé, en passant sous une branche, l'une des deux pointes de son casque ; trouvée par un Étolien et apportée, en Étolie, à Scerdilaedos, qui connaissait cet insigne du casque royal, elle répandit le bruit de la mort de Philippe.

Le roi parti d'Achaïe, Sulpicius, partant avec sa flotte pour Égine, se joignit à Attale. Les Achéens remportèrent une victoire sur les Étoliens et les Éléens non loin de Messène. Le roi Attale et Publius Sulpicius hivernèrent à Égine.

A la fin de cette année, le consul Titus Quinctius, après avoir nommé Titus Manlius Torquatus comme dictateur aux élections et aux jeux, meurt de sa blessure ; les uns rapportent que ce fut à Tarente, d'autres en Campanie.

Ainsi - fait sans précédent dans aucune guerre antérieure - la mort de deux consuls, sans qu'on eût livré aucun combat mémorable, avait laissé l'état comme orphelin. Le dictateur Manlius nomma maître de la cavalerie Caius Servilius, alors édile curule. Le sénat, le premier jour où il se réunit, ordonna au dictateur de célébrer les Grands Jeux, que le préteur urbain Marcus Aemilius, sous le consulat de Caius Flaminius et de Cneius Servilius, avait célébrés lui-même et fait vœu de célébrer cinq ans plus tard. Le dictateur les célébra, et fit vœu qu'on les célébrerait au prochain lustre. D'ailleurs, comme deux armées consulaires se trouvaient sans chefs si près de l'ennemi, négligeant tout le reste, les sénateurs et le peuple furent envahis par un souci dominant tous les autres, celui de nommer au plus tôt des consuls, et de nommer de préférence des hommes dont la valeur sût bien se protéger des ruses puniques : si, disait-on, dans toute cette guerre, le naturel précipité et bouillant des généraux avait été funeste, cette année surtout les consuls, par désir excessif d'en venir aux mains avec l'ennemi, étaient tombés dans un piège imprévu ; mais les Immortels, ayant pitié de ce qui se nomme romain, avaient épargné leurs armées innocentes, et puni la témérité des consuls sur leur propre tête.

## Élection des consuls pour l'année 207

### 34

Comme les sénateurs regardaient autour d'eux qui nommer consuls, ils voyaient, bien avant les autres, se distinguer Caius Claudius Néron ; on lui cherchait un collègue. On jugeait, certes, Claudius Néron éminent, mais aussi plus entreprenant, plus hardi que ne le demandaient ce temps de guerre ou un ennemi comme Hannibal ; il fallait, pensaient les sénateurs, tempérer son naturel hardi, par la modération, la prévoyance de l'homme qu'on lui adjoindrait comme collègue. Il y avait Marcus Livius, condamné, des années auparavant, à sa sortie du consulat, par un jugement du peuple, et qui avait si mal pris cet affront, qu'il s'était retiré à la campagne, et, des années durant, était resté loin de la ville et, en général, des hommes. Sept ans environ après sa condamnation, les consuls Marcus Claudius Marcellus et Marcus Valerius Laevinus l'avaient ramené à Rome ; mais il avait des vêtements râpés et laissait pousser ses cheveux et sa barbe, portant sur lui-même, dans son air et sa mise, le signe qu'il se rappelait l'affront subi. Les censeurs Lucius Veturius et Publius Licinius le forcèrent à se faire couper les cheveux et la barbe, à quitter sa tenue négligée, à venir au sénat et à s'acquitter des autres fonctions publiques. Mais, même alors, il approuvait d'un mot l'avis d'un autre, ou se rangeait de son côté, jusqu'au jour où la cause d'un de ses parents, Marcus Livius Macatus, dont la réputation était en jeu, l'obligea à se lever et à exposer son avis devant le sénat. Le fait de l'entendre alors, après un tel intervalle de silence, attira sur lui les regards et fournit un sujet aux conversations : le peuple avait commis là, disait-on, une injustice envers qui ne le méritait pas, et ç'avait été grand dommage pour l'état, dans une guerre si dangereuse, de ne disposer ni des services, ni des conseils d'un tel homme. À Caius Néron, on ne pouvait donner comme collègue ni Quintus Fabius, ni Marcus Valerius Laevinus, puisqu'il n'était pas permis de nommer deux patriciens ; la même raison valait pour Titus Manlius, outre qu'il avait refusé l'offre du consulat et la refuserait encore ; on aurait une paire de consuls remarquable, en adjoignant comme collègue à Caius Claudius Marcus Livius. Le peuple ne dédaigna pas cette idée, quoi qu'elle vînt des sénateurs. Seul dans la cité, l'homme à qui l'on conférait cet honneur le repoussait, en accusant les citoyens de légèreté : sans pitié pour lui, disait-il, quand il était un accusé en habit de deuil, ils lui apportaient maintenant, malgré lui, la toge blanche du candidat ; ils entassaient ensemble honneurs et châtiments ; s'ils le jugeaient honnête homme, pourquoi l'avoir condamné ainsi comme méchant et coupable ? S'ils l'avaient reconnu coupable, pourquoi, après lui avoir ainsi confié malheureusement un premier consulat, lui en confier un second ? Pour ces arguments, pour ces plaintes et d'autres semblables, les sénateurs blâmaient Livius, en rappelant que Marcus Furius, lui aussi rappelé d'exil, avait relevé sa Patrie, chassée par l'ennemi de son siège, de Rome comme la rigueur des parents, celle de la patrie devait être apaisée par la patience et la soumission. Grâce aux efforts de tous, on nomma consul Marcus Livius avec Caius Claudius.

## Répartition des postes et des troupes (février-mars 207)

### 35

Deux jours après eut lieu l'élection des préteurs. On élut préteurs Lucius Porcius Licinus, Caius Mamilius, Caius et Aulus Hostilius Caton. Les élections achevées et les jeux célébrés, le dictateur et le maître de la cavalerie sortirent de charge. Caius Terentius Varron fut envoyé comme propréteur en Étrurie, pour que Caius Hostilius, quittant cette province, allât à Tarente commander l'armée qu'avait eue le consul Titus Quinctius ; Lucius Manlius devait, comme légat, traverser la mer Adriatique et voir ce qui se passait là-bas ; en même temps, comme il allait y avoir cet été les Jeux Olympiques, qui étaient célébrés par une grande affluence de Grecs, on l'invite, s'il peut traverser sans danger le pays ennemi, à se rendre à cette réunion, pour que les Siciliens réfugiés en Grèce à cause de la guerre, ou les citoyens Tarentins bannis par Hannibal, rentrent chez eux et sachent que tous leurs biens - ceux qu'ils avaient avant la guerre - le peuple romain les leur rend.

Comme l'année suivante semblait devoir être très dangereuse et que l'état n'avait pas de consuls, tous les citoyens, tournés vers les consuls désignés, voulaient les voir au plus tôt tirer au sort les "provinces", décider d'avance quelle "province", quel ennemi aurait chacun d'eux. On s'occupa aussi, au sénat, de les réconcilier, sur l'initiative de Quintus Fabius Maximus : il y avait entre eux une inimitié bien connue, rendue plus âpre et plus insupportable, chez Livius, par son malheur, parce qu'il croyait, dans une telle situation, avoir été méprisé. Aussi était-il le plus implacable et disait-il qu'il n'y avait nul besoin de réconciliation : ils feraient tout avec plus d'ardeur et d'attention, s'ils craignaient chacun d'offrir à un collègue détesté la possibilité de grandir à ses dépens. L'autorité du sénat arriva cependant à leur faire laisser leur rivalité pour gérer, avec des sentiments et des desseins communs, les affaires de l'état.

Leurs commandements ne s'entremêlèrent pas, comme les années précédentes, du fait des régions dans lesquelles ils s'exerçaient ; ils se trouvèrent opposés aux deux bouts de l'Italie, des décrets ayant donné à l'un, contre Hannibal, les Bruttii et les Lucani, à l'autre la Gaule contre Hasdrubal : on racontait déjà qu'il approchait des Alpes. Des deux armées, qui étaient l'une en Gaule, l'autre en Étrurie (avec, en outre, l'armée urbaine) on laissait le choix au consul qui aurait tiré au sort la Gaule ; le consul à qui auraient échu comme "province" les Bruttii, après avoir enrôlé de nouvelles légions urbaines, prendrait l'armée de celui qu'il voudrait des consuls de l'année précédente ; l'armée laissée par le nouveau consul, Quintus Fulvius la prendrait à titre de proconsul ; on lui donnait le commandement pour un an. À Caius Hostilius, à qui le sénat avait donné Tarente en échange de l'Étrurie, il donna Capoue en échange de Tarente ; on lui accorda une légion, celle qu'avait commandée Fulvius l'année précédente.

## 4. Campagne d'Italie. Bataille du Métaure (207)

### Entrée en charge des consuls (ides de mars)

#### 36

L'arrivée d'Hasdrubal en Italie causait de jour en jour plus de souci. Des ambassadeurs de Marseille avaient d'abord annoncé qu'il était passé en Gaule, et que son arrivée avait excité l'intérêt des Gaulois, car il apportait, disait-on, une grande quantité d'or pour enrôler des mercenaires. Envoyés ensuite avec les députés de Marseille pour observer la situation, des ambassadeurs de Rome, Sextus Antistius et Marcus Raecius, avaient rapporté qu'ils avaient dépêché des émissaires, guidés par des Marseillais, et chargés de rapporter tout ce qu'ils auraient appris des hôtes de ceux-ci, qui étaient des chefs gaulois : ils tenaient pour reconnu qu'Hasdrubal, avec la grande armée qu'il avait déjà rassemblée, passerait les Alpes au printemps suivant, et que la seule chose qui l'arrêterait pour le moment, c'était que l'hiver fermait les routes des Alpes.

À la place de Marcus Marcellus, Publius Aelius Paetus fut nommé augure et inauguré ; de même Cneius Cornelius Dolabella fut inauguré comme roi des sacrifices à la place de Marcus Marcius, mort deux ans avant. Cette même année, le lustre fut renouvelé par les censeurs Publius Sempronius Tuditanus et Marcus Cornelius Cethegus. On recensa comme citoyens cent trente-sept mille cent huit têtes, nombre sensiblement inférieur à celui d'avant la guerre. Cette année-là, pour la première fois depuis l'arrivée d'Hannibal en Italie, on couvrit, nous dit-on, la place des comices, et les Jeux Romains furent recommencés, pour un seul jour, par les édiles curules Quintus Metellus et Caius Servilius ; aux Jeux Plébéiens aussi, deux journées furent recommencées par les édiles de la plèbe Caius Mamilius et Marcus Caecilius Metellus ; les mêmes personnages donnèrent trois statues au temple de Cérès ; et il y eut un banquet de Jupiter, à l'occasion des Jeux.

Puis entrent en charge comme consuls Caius Claudius Néron et Marcus Livius, consul pour la seconde fois. Ayant déjà, comme consuls désignés, tiré au sort leurs "provinces", ils firent tirer les leurs aux préteurs. À Caius Hostilius échut la juridiction urbaine ; on y ajouta la pérégrine, pour que trois préteurs pussent partir pour des "provinces" ; à Aulus Hostilius échut la Sardaigne, à Caius Mamilius la Sicile, à Lucius Porcius la Gaule. Les légions, vingt-trois au total, furent ainsi réparties par "province" : deux à chacun des consuls, quatre en Espagne, deux à chacun des trois préteurs, en Sicile, en Sardaigne et en Gaule ; deux à Caius Terentius en Étrurie, deux à Quintus Fulvius chez les Bruttii, deux à Quintus Claudius dans la région de Tarente et des Sallentini, une à Caius Hostilius Tubulus à Capoue. On enrôlerait deux légions urbaines. Pour les quatre premières légions le peuple nomma les tribuns ; les consuls en envoyèrent aux autres.

## Conjuration des prodiges. Sacrifices en l'honneur de Junon Reine

### 37

Avant le départ des consuls, on fit une neuvaine, parce qu'à Véies il avait plu des pierres. Dès qu'on eut parlé de ce prodige, on en annonça - comme d'habitude - d'autres encore : à Minturnes le temple de Jupiter et le bois sacré de Marica, à Atella, de même, le rempart et une porte avaient été frappés de la foudre ; chose plus propre à inspirer la terreur, les gens de Minturnes ajoutaient qu'un ruisseau de sang avait coulé sous leur porte. À Capoue, de même, un loup, la nuit, avait franchi une porte et mis en pièces une sentinelle. On conjura l'effet de ces prodiges par le sacrifice de victimes adultes, et il y eut, sur un décret des pontifes, un jour de prières publiques. Puis on recommença une neuvaine, parce qu'on crut qu'il avait plu des pierres sur l'Armilustrum. Les esprits délivrés de scrupules religieux furent troublés de nouveau par la nouvelle qu'à Frusino était né un enfant aussi gros qu'un enfant de quatre ans, et moins étonnant encore par sa grosseur que parce qu'on ne savait (comme pour l'enfant né à Sinuessa deux ans avant) s'il était garçon ou fille. Cette fois, les haruspices mandés d'Étrurie dirent que c'était un prodige funeste et honteux : hors du territoire romain, loin de tout contact avec la terre, il fallait noyer cet enfant en haute mer. On l'enferma vivant dans une caisse, on l'emporta en mer et on le jeta dans les flots.

Les pontifes décidèrent aussi que trois groupes de neuf jeunes filles parcourraient la ville en chantant un hymne. Tandis qu'elles apprenaient, dans le temple de Jupiter Stator, cet hymne, composé par le poète Livius, la foudre frappa, sur l'Aventin, le temple de Junon Reine ; comme les haruspices répondaient que ce prodige concernait les matrones, et qu'il fallait apaiser la déesse par une offrande, un décret des édiles curules ayant convoqué au Capitole les femmes domiciliées à Rome et dans un rayon de dix milles autour de la ville, elles choisirent vingt-cinq d'entre elles, pour leur apporter une somme prise sur leur dot. Avec cet argent, on fit faire une offrande, un bassin en or, qui fut porté sur l'Aventin, et les matrones, dans l'état rituel de pureté physique et morale, accomplirent un sacrifice. Aussitôt après, les décemvirs fixèrent un jour pour un autre sacrifice à la même déesse. Voici quel fut l'ordre de la cérémonie : du temple d'Apollon, deux vaches blanches furent amenées en ville par la porte Carmentale ; derrière elles, on portait deux statues en bois de cyprès de Junon Reine ; ensuite vingt-sept jeunes filles, vêtues de longues robes, marchaient en chantant, en l'honneur de Junon Reine, un hymne digne peut-être, à l'époque, des éloges d'esprits grossiers, mais qui paraîtrait maintenant rude à l'oreille et informe, si on le rapportait. Après ces rangs de jeunes filles venaient les décemvirs, couronnés de laurier et portant la robe prétexte. De la porte, par la rue des Jouis, on arriva au forum. Au forum la procession s'arrêta, et, faisant passer une corde par leurs mains, les jeunes filles, rythmant leur chant du battement de leurs pieds, dansèrent. Puis, par la rue des Toscans et le Vélambre, en traversant le marché aux boeufs, on arriva à la montée Publicius et au temple de Junon Reine. Là les décemvirs immolèrent les deux victimes, et l'on porta dans le temple les statues en bois de cyprès.

## Début d'une nouvelle année de campagne (printemps 207)

### 38

Les dieux apaisés suivant les rites, les consuls firent la levée des troupes avec plus de rigueur et d'attention qu'on ne se rappelait l'avoir vu faire les années précédentes. C'est que les craintes inspirées par la guerre redoublaient devant l'arrivée en Italie d'un nouvel ennemi, et qu'il y avait moins de jeunes gens à enrôler comme soldats. Aussi les consuls forçaient-ils même les colons des villes côtières, qui tenaient, disait-on, leur exemption de service d'une convention garantie par serment, à fournir des soldats. Sur leur refus, ils décrétèrent qu'à un jour fixé, chaque colonie exposerait au sénat de quel droit elle tenait son exemption. Ce jour-là, il se présenta au sénat les représentants des peuples d'Ostie, d'Alsium, d'Antium, d'Anxur, de Minturnes, de Sinuessa et (sur l'Adriatique) de Sena. Quoique chaque peuple présentât ses titres d'exemption, aucun, alors que l'ennemi était en Italie, ne les vit déclarer valables, sauf ceux d'Ostie et d'Antium ; encore les mobilisables de ces deux colonies durent-ils jurer qu'ils ne coucheraient pas plus de trente jours hors des murs de leur ville, tant que l'ennemi était en Italie.

Alors que tous pensaient que les consuls devaient partir au plus tôt pour la guerre - il fallait marcher au devant d'Hasdrubal dès sa descente des Alpes, de peur qu'il ne gagnât les Gaulois Cisalpins et l'Étrurie, dressée vers l'espoir d'une révolution ; il fallait aussi occuper Hannibal par la guerre où il était engagé, pour qu'il ne pût sortir du Bruttium et aller à la rencontre de son frère -, Livius hésitait, faute de confiance dans les armées de ses "provinces" : son collègue, lui, avait, disait-il, le choix entre deux armées consulaires excellentes et une troisième, que commandait à Tarente Quintus Claudius. Aussi Livius avait-il proposé au sénat de rappeler sous les drapeaux les esclaves publics volontaires. Le sénat laissa les consuls libres de tirer des renforts d'où ils voudraient, de choisir entre toutes les armées les troupes qu'ils voudraient et de les faire permuter, de les amener de leurs "provinces" là où ils le jugeraient utile à l'état. Les consuls prirent toutes ces dispositions en parfait accord. Les volontaires esclaves furent enrôlés dans les dix-neuvième et vingtième légions. Des renforts très solides furent même envoyés d'Espagne, pour cette guerre - si j'en crois certains auteurs - à Marcus Livius par Publius Scipion : huit mille Espagnols et Gaulois, deux mille légionnaires, mille cavaliers, Numides et Espagnols mélangés ; Marcus Lucretius amena ces troupes par bateaux ; de plus trois mille archers et frondeurs environ furent envoyés de Sicile par Caius Mamilius.

## Arrivée d'Hasdrubal en Italie (printemps 207)

### 39

À Rome, l'alarme grandit au reçu d'une lettre de Gaule qu'envoyait le préteur Lucius Porcius Hasdrubal, disait-il, avait quitté ses quartiers d'hiver et passait déjà les Alpes ; huit mille Ligures, enrôlés et armés, se joindraient à lui quand il arriverait en Italie, si l'on n'envoyait contre les Ligures un homme capable de les occuper par la guerre qu'il leur ferait ; pour, lui, Porcius, il s'avancerait, avec sa faible armée, aussi loin qu'il le jugerait sûr.

Cette lettre obligea les consuls, leurs levées de troupes précipitamment achevées, à partir pour leurs "provinces" plus tôt qu'ils ne l'avaient décidé, dans l'intention de contenir, l'un et l'autre, l'ennemi dans leur "province" et de ne pas laisser les deux généraux carthaginois se joindre ni réunir leurs forces. Ce qui les aida le plus pour cela, ce fut une erreur de jugement d'Hannibal qui, s'il pensait bien que son frère parviendrait cet été-là en Italie, en revanche, se rappelant quelles difficultés innombrables il avait lui-même éprouvées, au passage du Rhône, puis des Alpes, à lutter contre les hommes et contre le terrain pendant cinq mois, ne s'attendait nullement à une traversée aussi facile et aussi rapide que fut celle d'Hasdrubal ; c'est pourquoi il quitta trop tard ses quartiers d'hiver. Mais, pour Hasdrubal, tout fut plus prompt et plus aisé que lui-même et les autres ne l'espéraient. Non seulement, en effet, les Arvernes, puis tour à tour, les autres peuplades gauloises et alpines le reçurent bien, mais encore elles le suivirent à la guerre. De plus, il conduisait ses troupes par des endroits frayés, le plus souvent, par le passage de son frère, mais auparavant sans chemin ; et surtout l'habitude de voir franchir, depuis douze ans, les Alpes, devenues accessibles, avait adouci le naturel des gens parmi lesquels il passait. Auparavant, en effet, hors de la vue des étrangers et inaccoutumés eux-mêmes à en voir sur leur terre, ils n'avaient aucune relation avec le genre humain ; et d'abord, ne sachant où allait le Carthaginois, ils avaient cru qu'il venait prendre leurs rochers, leurs bourgs et un butin de troupeaux et d'esclaves. Puis le bruit de la guerre Punique, qui, pour la douzième année, mettait à feu l'Italie, leur avait bien appris que les Alpes n'étaient qu'un passage ; que deux villes très fortes, séparées par de grandes étendues de terre et de mer, se disputaient l'empire et ses richesses. Voilà les raisons qui avaient ouvert les Alpes à Hasdrubal.

Mais l'avantage que lui avait donné la rapidité de sa marche, le retard qu'il prit devant Plaisance, à assiéger vainement plutôt qu'à attaquer cette ville, le rendit inutile. Il avait cru facile de prendre cette place située en plaine, et la célébrité de cette colonie l'avait poussé à l'attaquer, dans l'idée que, par la ruine de cette ville, il inspirerait aux autres une grande terreur. Et il ne fut pas seul à être arrêté par cette attaque : Hannibal, qui, au bruit de son arrivée, bien plus rapide qu'il ne l'espérait, quittait déjà ses quartiers d'hiver, s'en trouva aussi retenu, en se rappelant non seulement combien étaient lentes les attaques de villes, mais encore avec quel insuccès il avait, lui-même, tenté d'attaquer cette même colonie quand il revenait, vainqueur, de la Trébie.

## Départ des consuls. Mouvements de troupes dans le Bruttium

### 40

Les consuls, en partant de Rome par des chemins opposés, avaient, pour ainsi dire, attiré aussi en sens opposé, vers deux guerres simultanées, l'attention inquiète des gens qui se rappelaient quelles défaites avait, dès l'abord, apportées à l'Italie l'arrivée d'Hannibal, et, en même temps, se demandaient avec angoisse quels dieux seraient assez propices à la ville et à l'empire pour que Rome triomphât en même temps sur deux fronts. Jusqu'ici, en compensant les revers par des succès, on avait - jusqu'au moment présent - traîné les choses en longueur : alors qu'en Italie, à Trasimène et à Cannes, Rome s'était abattue, les victoires d'Espagne l'avaient relevée de sa chute ; puis, alors qu'en Espagne défaite sur défaite, et la perte de deux généraux éminents, avaient en partie détruit deux armées, maint succès en Italie et en Sicile avait soutenu l'état ébranlé ; la distance même qui sépare l'Italie de l'Espagne - l'une des deux guerres ayant lieu au bord extrême des terres - avait donné le temps de respirer. Maintenant on subissait deux guerres en Italie ; deux généraux très renommés entouraient Rome ; sur ce seul endroit portaient la masse entière du danger et tout son poids ; celui des Carthaginois qui serait vainqueur le premier joindrait, en quelques jours, son camp au camp de l'autre. On s'effrayait aussi au souvenir de l'année précédente, qu'avaient rendue lugubre les funérailles des deux consuls.

C'est dans l'anxiété causée par ces soucis qu'on accompagna les consuls partant pour leurs "provinces". On rapporte qu'encore plein de colère contre ses concitoyens, Marcus Livius, à son départ pour la guerre, répondit à Quintus Fabius, qui lui conseillait de bien reconnaître la nature de l'ennemi, au lieu de s'engager tout de suite à la légère, que dès qu'il verrait l'armée ennemie, il livrerait bataille ; et comme on lui demandait la raison de cette hâte : "Ou la défaite des ennemis me donnera, répondit-il, une gloire éclatante, ou la défaite de mes concitoyens une joie bien légitime, à coup sûr, sinon honorable."

Sans attendre l'arrivée du consul Claudius dans sa province, Caius Hostilius Tubulus, tandis qu'Hannibal, par les confins du territoire de Larinum, menait son armée chez les Salentini, l'aborda avec des cohortes sans bagages et jeta dans sa colonne mal disposée un désordre terrible ; il lui tua environ quatre mille hommes, lui prit neuf drapeaux. Au bruit de l'arrivée de l'ennemi, Quintus Claudius avait quitté ses quartiers d'hiver : il avait des camps dans les diverses villes du territoire de Salente. Pour ne pas entrer en lutte contre deux armées à la fois, Hannibal décampa de nuit du territoire tarentin et se retira chez les Bruttii. Claudius retourna chez les Salentini. Hostilius, gagnant Capoue, rencontra près de Vénouse le consul Claudius. Là on choisit dans les deux armées quarante mille fantassins, deux mille cinq cents cavaliers, pour qu'avec ces troupes le consul fît campagne contre Hannibal ; le reste des troupes, Hostilius reçut l'ordre de le conduire à Capoue, pour l'y remettre au proconsul Quintus Fulvius.



## Manoeuvres d'intimidation près de Grumentum

### 41

Hannibal, ayant rassemblé de tous côtés l'armée qu'il avait tenue dans les quartiers d'hiver ou les garnisons du Bruttium, arriva chez les Lucani, près de Grumentum, dans l'espoir de reprendre les villes que la crainte avait fait passer aux Romains ; vers le même endroit, le consul romain, venant de Vénouse, se dirige en faisant éclairer sa marche, et il campe à quinze cents pas environ de l'ennemi. Les retranchements des Carthaginois semblaient presque toucher les remparts de Grumentum ; ils en étaient à cinq cents pas. Entre les camps punique et romain s'étendait une plaine ; des collines nues dominaient le flanc gauche des Carthaginois, le flanc droit des Romains, sans être suspectes, aux uns ni aux autres, car elles n'avaient ni bois, ni couverts propices à des embûches. Au milieu de la plaine, des soldats, sortant des avant-postes, engageaient des escarmouches qui ne méritent pas qu'on les raconte. Le Romain cherchait seulement, on le voyait, à ne pas laisser l'ennemi s'éloigner ; Hannibal, désirant sortir de là, descendait en lignes avec toutes ses forces. Alors le consul, usant d'autant plus volontiers des ruses habituelles à son ennemi, que ces collines découvertes pouvaient moins faire craindre d'embuscades, ordonne à cinq cohortes (alliées) renforcées par cinq manipules (romains) de franchir de nuit cette chaîne de collines et de s'établir à contre-pente ; le moment de sortir de cette embuscade et d'attaquer l'ennemi, il l'indique à Tiberius Claudius Asellus, tribun militaire, et à Publius Claudius, commandant de troupes alliées, qu'il envoie avec ce détachement ; lui-même, dès l'aube, mène en lignes toutes ses troupes d'infanterie et de cavalerie. Peu après Hannibal arbora aussi le signal du combat, et, dans son camp, les soldats crièrent en courant aux armes. Puis cavaliers et fantassins se ruèrent à l'envi par les portes, et, se répandant à travers la plaine, se hâtèrent vers l'ennemi. Quand le consul les voit dispersés, il ordonne à un tribun militaire de la troisième légion, Caius Aurunculeius, de lancer les cavaliers de cette légion, avec tout l'élan possible, contre les ennemis : ils se sont, dit le consul, répandus, çà et là, comme un troupeau, par toute la plaine, dans un tel désordre, qu'on peut les abattre et les écraser avant qu'ils soient en rangs.

## Hannibal subit une sévère défaite (printemps 207)

42

Hannibal n'était pas encore sorti de son camp, lorsqu'il entendit le cri des combattants. Appelé au dehors par ce tumulte, il se hâte de pousser ses troupes vers l'ennemi. Déjà la peur de la cavalerie s'était emparée des éléments puniques les plus avancés ; comme infanterie, la première légion et l'aile droite alliée engageaient aussi le combat ; les Carthaginois, en désordre, en viennent chacun aux mains avec celui que le hasard leur offre, fantassin ou cavalier. La bataille grandit par l'arrivée de renforts ; le nombre d'hommes qui courent vers la mêlée la fait s'étendre ; et, en plein combat, chose bien difficile, sauf pour de vieilles troupes et pour un vieux général, dans le tumulte et la peur, Hannibal aurait rangé ses soldats, si les cohortes et les manipules embusqués par le consul, descendant au pas de charge des collines, et criant derrière les Carthaginois, ne leur avaient inspiré la crainte d'être coupés de leur camp. C'est ainsi que, frappés de panique, ils commencèrent à fuir çà et là. Ce qui réduisit le carnage, ce fut la proximité du camp, qui abrégua la fuite des ennemis enfoncés ; car les cavaliers les talonnaient, et ils avaient été pris de flanc par les cohortes descendant au pas de charge la pente découverte et facile des collines. Cependant plus de huit mille hommes furent tués, plus de sept cents pris, neuf drapeaux enlevés. Pour les éléphants même, dont on ne s'était pas servi du tout dans ce combat soudain et désordonné, on en tua quatre, on en prit deux. Il tomba cinq cents hommes environ, Romains et alliés, chez les vainqueurs.

Le lendemain, le Carthaginois resta tranquille. Le Romain, ayant amené ses troupes en lignes, et ne voyant personne marcher contre lui, ordonna de dépouiller les cadavres ennemis et de réunir et d'ensevelir les corps des siens. Puis, tous les jours, pendant un certain temps, il s'approcha des portes du camp ennemi de façon à paraître près d'y faire entrer ses troupes, jusqu'à ce qu'Hannibal, une nuit, à la troisième veille, laissant un grand nombre de feux et de tentes du côté de son camp tourné vers les Romains, avec quelques Numides chargés de se montrer sur le retranchement et aux portes, partit pour se diriger vers l'Apulie. Au point du jour, les lignes romaines marchèrent vers le camp ; les Numides, à dessein, vinrent quelque temps, à plusieurs reprises, se montrer aux portes et sur le retranchement ; puis, ayant trompé l'ennemi quelques heures, ils rejoignent au galop la colonne des leurs. Quand le consul eut remarqué le silence de ce camp, et ne vit plus nulle part même les quelques hommes qui y circulaient à l'aube, deux cavaliers, envoyés en éclaireurs dans le camp, ayant reconnu que tout y était sûr, il ordonna d'y pénétrer ; mais, n'y laissant ses soldats que le temps voulu pour courir en quête du butin, il fit sonner la retraite et ramena ses troupes bien avant la nuit.

Le lendemain il partit à l'aube, et, poursuivant à marches forcées la colonne carthaginoise d'après les dires des gens du pays et les traces, il rejoint l'ennemi non loin de Vérouse. Là aussi il y eut un combat désordonné ; plus de deux mille Carthaginois y furent tués. Alors, de nuit, par des chemins de montagne, pour ne donner lieu à aucun engagement, Hannibal gagna Métaponte. De là Hannon, qui avait commandé la garnison de cette ville, fut envoyé dans le Bruttium, avec quelques hommes, pour y former une nouvelle armée ; Hannibal, ajoutant ses troupes aux siennes, regagne Vérouse par les chemins par lesquels il était venu, puis s'avance jusqu'à Canusium. Néron n'avait jamais lâché ses traces, et, en partant lui-même pour Métaponte, avait fait aller Quintus Fulvius

en Lucanie, pour ne pas laisser cette région sans défense.

## Le consul Claudius Néron décide de marcher contre Hasdrubal

### 43

Cependant, envoyés par Hasdrubal (qui venait de quitter le siège de Plaisance) pour porter une lettre à Hannibal, quatre cavaliers gaulois et deux Numides, après avoir, au milieu des ennemis, arpenté l'Italie dans presque toute sa longueur, voulant suivre Hannibal dans sa retraite vers Métaponte, sont entraînés par des chemins qu'ils connaissaient mal vers Tarente, et conduits, par des fourrageurs romains répandus dans les champs, au propréteur Quintus Claudius. Après avoir cherché à l'embrouiller par des réponses équivoques, quand la peur de la torture les força d'avouer la vérité, ils révélèrent qu'ils portaient une lettre d'Hasdrubal à Hannibal. Alors, avec leur lettre telle qu'elle était, toute cachetée, on les confie à Lucius Verginius, tribun militaire, pour les conduire au consul Claudius ; on envoie en même temps, pour les escorter, deux escadrons samnites.

Quand ils sont arrivés auprès du consul, qu'on a lu la lettre, grâce à un interprète, et interrogé les prisonniers, Claudius, pensant que, pour l'État, les circonstances ne sont pas de celles où, suivant un plan réglé d'avance, chacun, dans les limites de sa province, avec son armée, fait campagne contre l'ennemi à lui désigné par le sénat ; qu'il faut oser inventer quelque manœuvre imprévue, inopinée, dont l'entreprise n'inspirera pas moins de crainte aux citoyens romains qu'aux ennemis, mais dont l'achèvement les fera passer d'une grande crainte à une grande joie, envoie la lettre d'Hasdrubal à Rome, au sénat, et apprend en même temps aux Pères Conscrits ce qu'il prépare lui-même ; puisque Hasdrubal écrit à son frère qu'il va aller à sa rencontre en Ombrie, ils doivent, eux, mander à Rome la légion de Capoue, faire une levée à Rome, opposer près de Narnia l'armée urbaine à l'ennemi. Voilà ce qu'il écrit au sénat ; il envoie dire de même à tous dans les territoires de Larina, de Marrucinum, des Frentani et des Praetutiani, par où il veut faire passer son armée, d'apporter, de la campagne et des villes, sur la route, des vivres tout prêts pour la nourriture des soldats, d'y amener les chevaux et autres bêtes de somme, afin d'avoir des voitures en abondance pour les hommes fatigués. Il choisit lui-même, dans l'armée entière, ce qu'il y a de plus solide comme citoyens et comme alliés, six mille fantassins, mille cavaliers ; il leur dit qu'il veut prendre la ville de Lucanie la plus proche, avec sa garnison punique ; qu'ils soient tous prêts à marcher. Partant de nuit, il se détourne en direction du Picenum.

Ainsi le consul, par étapes aussi longues que possible, amenait des troupes à son collègue, laissant le lieutenant Quintus Cadius commander son camp.

## Anxiété à Rome

44

À Rome, il n'y avait pas moins de frayeur et de trouble que deux ans auparavant, lorsque le camp carthaginois avait été placé devant les murs et les portes de Rome. Les gens ne savaient trop s'ils louaient ou blâmaient la marche si audacieuse du consul ; il était clair - et rien n'est plus injuste - qu'on la jugerait sur ses résultats : un camp, près d'un ennemi comme Hannibal, était, disait-on, laissé sans général, avec une armée dont on avait ôté toute l'élite, toute la fleur ; et le consul avait fait semblant de marcher vers la Lucanie, alors qu'il gagnait le Picenum et la Gaule, laissant son camp avec, comme meilleure sauvegarde, l'erreur de l'ennemi, qui ignorait le départ du général et d'une partie des troupes. Qu'arriverait-il si cela se découvrait, si Hannibal voulait, avec toute son armée, ou poursuivre Néron, parti avec six mille soldats, ou envahir un camp laissé comme une proie, sans forces, sans commandement, sans auspices ? Les anciennes défaites de cette guerre, la mort - l'année précédente - des deux consuls, épouvantaient ; et tout cela - disait-on encore - était arrivé alors qu'un seul général, une seule armée ennemie étaient en Italie ; maintenant on faisait deux guerres puniques ; deux armées immenses, deux Hannibals, ou presque, étaient en Italie. Car Hasdrubal, lui aussi, était un fils du même Hamilcar, un chef également actif, entraîné, par tant d'années passées en Espagne, à la guerre contre les Romains, et célèbre par une double victoire, où deux armées, avec les généraux les plus illustres, avaient été anéanties. Bien plus ! Au moins pour la rapidité de sa marche depuis l'Espagne et la façon dont il avait poussé aux armes les peuples gaulois, il pouvait se glorifier beaucoup plus qu'Hannibal lui-même : car il avait levé une armée dans la contrée où l'autre avait perdu la plupart de ses soldats par la faim et le froid, le genre de mort le plus lamentable. Les gens au courant des affaires d'Espagne ajoutaient même qu'il allait avoir à combattre, en Caius Néron, un général qui n'était pas du tout un inconnu pour lui, mais que, dans un défilé où le hasard l'avait embarrassé et surpris, il avait joué comme un enfant, en l'abusant par la rédaction de conditions de paix trompeuses. Ils exagéraient toutes les forces de l'ennemi, diminuaient les leurs, la crainte, quand on la prend pour guide, penchant toujours vers le pire.

## Claudius Néron rejoint son collègue en Ombrie

45

Quand Néron a mis entre l'ennemi et lui assez de distance pour pouvoir dévoiler son dessein en toute sûreté, il adresse quelques mots à ses soldats : il déclare qu'aucun général n'a conçu un plan en apparence plus audacieux, en réalité plus sûr que le sien ; qu'il est certain de les mener à la victoire ; car, dans une campagne pour laquelle son collègue n'est parti qu'après avoir obtenu, jusqu'à entière satisfaction, infanterie et cavalerie en plus grand nombre, et mieux équipées, que s'il marchait contre Hannibal lui-même, dans une telle campagne, s'ils ajoutent eux-mêmes le poids de leurs forces, même peu important, ils feront pencher toute l'affaire en leur faveur. La seule nouvelle, apportée en pleine bataille - il prendra soin qu'on ne l'apporte pas avant - de l'arrivée de l'autre consul et de l'autre armée, rendra la victoire non douteuse. Ce sont les bruits qui décident des guerres, de légères influences qui poussent les esprits à espérer ou à craindre. Et la gloire de la victoire, eux, soldats de Néron, ils en auront presque tout le fruit : c'est toujours ce qu'on ajoute en dernier lieu qui semble avoir entraîné l'affaire entière. Ils voient eux-mêmes en quelle foule, avec quelle admiration étonnée, quelle faveur on se presse sur leur chemin.

En effet, c'était partout entre des rangs d'hommes et de femmes venus de tous côtés des champs, au milieu des vœux et des prières, des éloges aussi, qu'ils marchaient où les appelait la défense de l'État, les protecteurs de la ville et de l'empire de Rome ; dans les armes, dans les bras de ces soldats reposaient, disaient les paysans, leur salut, leur liberté et ceux de leurs enfants. Ils priaient tous les dieux, toutes les déesses, de leur donner une route favorable, un combat heureux, une victoire rapide, et d'exaucer le vœu, qu'ils avaient fait pour eux de pouvoir, comme aujourd'hui ils les accompagnaient avec inquiétude, aller bientôt joyeusement à leur rencontre, quand, vainqueurs, ils triompheraient. Puis chacun disait aux soldats, leur offrait, les priait instamment de lui prendre, à lui plutôt qu'à un autre, ce dont ils avaient besoin pour eux et pour leurs chevaux ; on leur donnait tout généreusement, surabondamment ; les soldats répondaient par leur modération, attentifs à ne prendre que le strict nécessaire ; ils ne s'attardaient pas, ne s'éloignaient pas des enseignes, ne s'arrêtaient pas pour prendre les vivres ; ils marchaient jour et nuit ; ils s'accordaient à peine le repos suffisant au besoin naturel de leur corps. Le consul avait aussi envoyé des courriers à son collègue pour lui annoncer son arrivée, lui demander s'il voulait le voir venir secrètement ou ouvertement, de jour ou de nuit, et s'installer dans le même camp ou dans un autre. On préféra une arrivée secrète, de nuit.

## Jonction des deux armées consulaires

### 46

Livius avait donné le mot d'ordre pour que, dans son camp, chaque tribun reçût un tribun de Claudius, chaque centurion un centurion, chaque cavalier un cavalier, chaque fantassin, un fantassin : et, en effet, il ne fallait pas, disait-il, agrandir le camp, de peur que l'ennemi ne s'aperçût de l'arrivée de l'autre consul. D'ailleurs, le fait de resserrer un plus grand nombre d'hommes dans l'espace étroit où ils dressaient leurs tentes, allait être plus facile du fait que l'armée de Claudius, dans son expédition, n'avait guère emporté que ses armes. Mais sa colonne s'était, en route, augmentée de volontaires qui étaient venus s'offrir, vieux soldats ayant déjà accompli leur service, ou jeunes gens qui rivalisaient pour donner leur nom et dont il avait enrôlé ceux qui, par leur aspect physique et leur vigueur, paraissaient aptes au service militaire. Le camp de Livius était près de Séna, cinq cents pas environ le séparaient d'Hasdrubal. C'est pourquoi (Claudius) Néron, en approchant, s'arrêta derrière des collines, pour ne pas entrer dans le camp avant la nuit. Il y entra en silence, chacun de ses hommes étant emmené par des hommes du même rang dans leur tente, et reçu comme un hôte, à la grande joie de tous.

Le lendemain on tint un conseil, auquel assista aussi le préteur Lucius Porcius Licinus. Son camp touchait celui des consuls ; et, avant leur arrivée, en conduisant son armée par la montagne, tantôt s'installant dans des gorges pour en fermer le passage, tantôt harcelant de flanc ou de dos, la colonne des ennemis, il s'était joué d'eux en usant de toutes les ruses de guerre. Voilà l'homme qui assistait alors au conseil. Beaucoup inclinaient (pour laisser à Néron le temps de reposer ses soldats, fatigués de marches et de veilles, et de prendre ainsi quelques jours pour reconnaître l'ennemi) à retarder le combat ; Néron s'appliqua non seulement à les persuader, mais à les supplier de tout son pouvoir de ne pas rendre son plan, que sa rapidité avait fait sûr, téméraire par leurs retards : par suite d'une erreur qui ne durerait pas longtemps, Hannibal, comme engourdi, n'avait, dit-il, ni attaqué son camp, laissé sans général, ni marché à sa poursuite. Avant qu'il se mît en mouvement, on pouvait détruire l'armée d'Hasdrubal et retourner en Apulie ; celui qui, en ajournant la bataille, donnait un délai à l'ennemi, livrait ce camp à Hannibal et lui ouvrait le chemin de la Gaule, pour rejoindre Hasdrubal, à loisir, où il le voudrait : il fallait donc, sur-le-champ, donner le signal du combat et sortir en lignes, exploiter à fond l'erreur des ennemis absents et présents, tandis qu'ils ne savaient avoir affaire ni, ceux-là, à des adversaires moins nombreux, ni, ceux-ci, à des adversaires plus nombreux et plus forts. Le conseil levé, on arbore le signal du combat, et aussitôt on s'avance en lignes.

## Hasdrubal refuse le combat

47

Déjà les Carthaginois se tenaient rangés devant leur camp ; le retard apporté au combat vint de ce qu'Hasdrubal, étant venu en avant des enseignes avec quelques cavaliers, remarqua chez ses ennemis des boucliers rouillés, qu'il n'avait pas vus auparavant, des chevaux plus efflanqués ; les troupes lui semblèrent aussi plus nombreuses que d'ordinaire. Soupçonnant ce qu'il en était réellement, il fit vite sonner la retraite, et envoya des patrouilles au fleuve d'où l'on tirait l'eau ; on pouvait là enlever quelques adversaires, et remarquer si par hasard il n'y en avait pas ayant un teint plus bronzé, comme quand on vient de faire une marche ; en même temps, il ordonne à des cavaliers de faire à distance le tour des camps, d'observer si quelque part on a, pour les agrandir, avancé le retranchement, et d'écouter attentivement si les sonneries y sont faites une ou deux fois. Tous ces renseignements furent rapportés en détail, et les camps n'ayant pas été agrandis, cela trompait les Carthaginois : il y en avait deux - comme avant l'arrivée du second consul - celui de Marcus Livius et celui de Lucius Porcius ; ni dans l'un, ni dans l'autre, on n'avait allongé nulle part le retranchement, pour agrandir la place réservée aux tentes.

Mais une chose frappa le vieux général Carthaginois, habitué à avoir des Romains comme ennemis : on lui rapporta que les sonneries se faisaient une fois dans le camp du préteur, deux fois dans celui des consuls. Il y avait donc là certainement deux consuls ; comment l'un d'eux s'était-il éloigné d'Hannibal ? Voilà le souci qui étreignait Hasdrubal. Le dernier soupçon qu'il pût former était la réalité : Hannibal joué et trompé sur un point si important qu'il ignorât où se trouvaient le général, l'armée dont le camp était à côté du sien ! Sans doute, démoralisé par une défaite qui n'avait pas été petite, n'avait-il pas osé suivre le consul. Et Hasdrubal craignait bien d'être venu trop tard lui-même au secours d'une situation déjà perdue, de voir les Romains connaître désormais la même fortune en Italie qu'en Espagne. De temps en temps, il pensait que sa lettre n'était pas parvenue à Hannibal, et que le consul, l'ayant interceptée, était accouru pour l'écraser.

Étreint par ces soucis, tous feux éteints, à la première veille, après avoir dit à ses soldats de ramasser en silence les ustensiles de campement, il ordonne le départ. Dans la hâte et le désordre de cette nuit, les guides, mal gardés, vont l'un se cacher dans le refuge où il avait projeté de le faire, l'autre, par un passage connu de lui, traverser à la nage le Métaure. Ainsi abandonnée de ses guides, la colonne carthaginoise erre d'abord dans la campagne ; un certain nombre de soldats, fatigués par l'insomnie et les veilles, se couchent çà et là et laissent trop peu d'hommes autour des enseignes. Hasdrubal ordonne, en attendant que le jour montre la route, de suivre le bord du fleuve ; et comme, en déroulant sa marche pleine de détours par les boucles et les méandres de son cours sinueux, il n'avait guère avancé, dès que le jour lui aurait montré un endroit propice, il voulait traverser. Mais, à mesure qu'on s'éloignait de la mer, les rives, de plus en plus hautes, resserrant toujours davantage le fleuve et empêchant Hasdrubal de trouver un gué, il perdit un jour qui donna à l'ennemi le temps de l'atteindre.



## La bataille du Métaure (23 juin 207)

48

Néron arriva d'abord avec toute la cavalerie ; Porcius le suivit avec les troupes légères. Tandis qu'ils harcelaient de tous côtés et chargeaient la colonne ennemie fatiguée, et que déjà, renonçant à une marche semblable à une fuite, le Carthaginois voulait piquer un camp sur une hauteur dominant la rive du fleuve, arrive Livius avec toute l'infanterie, rangée et armée non pour une marche, mais pour engager sur-le-champ le combat. Toutefois, quand toutes les troupes romaines furent réunies et le front aligné, Claudius (Néron) dirigea le combat à l'aile droite, Livius à gauche, et l'on chargea le préteur de veiller au centre. Hasdrubal, cessant de fortifier un camp lorsqu'il vit qu'il fallait livrer bataille, plaça en première ligne, devant les enseignes, ses éléphants ; pour les encadrer, il mit à l'aile gauche, contre Claudius, les Gaulois, auxquels il se fiait moins qu'il ne les croyait craints de l'ennemi ; l'aile droite, contre Marcus Livius, il la prit pour lui-même et pour ses Espagnols - c'était là, en ces vieux soldats, qu'il mettait le plus d'espoir - ; les Ligures, il les plaça au centre, derrière les éléphants. Mais cette armée se trouvait rangée ainsi en profondeur plus qu'en largeur ; une colline qui s'avancait couvrait les Gaulois.

La partie du front qu'occupaient les Espagnols et l'aile gauche romaine se chargèrent ; toute la droite romaine, débordant le combat, n'avait rien à faire : la colline située devant elle lui interdisait toute attaque, de front ou de flanc. Entre Livius et Hasdrubal, au contraire, s'était engagée une grande lutte ; il s'y faisait, de part et d'autre, un affreux carnage. Là se trouvaient les deux généraux, là se trouvaient la plupart des fantassins et des cavaliers romains, là aussi les Espagnols, vieux soldats connaissant la façon de combattre des Romains, et les Ligures, race endurcie aux armes. De ce même côté, s'étaient tournés les éléphants, qui, au premier choc, avaient mis en désordre les troupes placées devant les enseignes, et fait reculer déjà les enseignes ; puis, la mêlée et les cris grandissant, ils devenaient moins dociles à diriger, et roulaient entre les deux armées comme s'ils ne savaient à qui ils étaient, errant à peu près comme des navires sans gouvernail. Claudius, qui criait à ses soldats : "Pourquoi donc avons-nous arpenté à la hâte tant de chemin ? ", s'était efforcé en vain de gravir la colline en face de lui ; puis, constatant qu'on ne pouvait de ce côté arriver à l'ennemi, il retire quelques cohortes de l'aile droite, où il voyait qu'on monterait une garde oisive plutôt qu'on ne se battrait, les amène derrière les lignes romaines pour faire un mouvement tournant, et, à la surprise non seulement de l'ennemi, mais des siens, charge le flanc droit des ennemis ; et il alla si vite que s'étant montré sur leur flanc, bientôt ses hommes les attaquaient déjà de dos. Ainsi de tous côtés, de face, de flanc, de dos, on massacre Espagnols et Ligures ; et maintenant le carnage était arrivé aux Gaulois. Ce fut là qu'il y eut le moins de lutte : car beaucoup étaient loin de leurs drapeaux, s'étant échappés pendant la nuit et couchés pour dormir, çà et là, dans les champs ; et ceux qui étaient présents, accablés par la marche et les veilles - leur corps n'ayant aucune résistance à la fatigue - avaient peine à porter leurs armes sur leurs épaules ; de plus, on était déjà au milieu du jour, et la soif et la chaleur les offraient tous, la bouche ouverte, à qui voulait les tuer ou les prendre.

## Défaite carthaginoise et mort d'Hasdrubal

### 49

Il y eut plus d'éléphants tués par leurs conducteurs mêmes que par l'ennemi. Ces conducteurs avaient un ciseau et un marteau ; quand les bêtes commençaient à s'emporter et à se ruer contre leurs propres troupes, leur maître, appliquant le ciseau entre des oreilles, juste sur l'articulation qui joint la tête à la nuque, l'y enfonçait du coup le plus fort possible. C'était le moyen le plus rapide qu'on eût trouvé pour tuer de telles masses, quand elles avaient ôté l'espoir de les diriger ; et il avait été institué par Hasdrubal, ce général digne de mémoire pour bien des exploits, mais surtout pour cette bataille. Il soutint les combattants carthaginois en les encourageant et en affrontant comme eux le danger ; il ralluma l'ardeur des soldats harassés et renonçant, par dégoût et fatigue, à la lutte, soit en les suppliant, soit en les blâmant ; il rappela les fuyards, et, en plusieurs endroits, rétablit le combat déjà abandonné ; enfin, voyant que la chance était, sans aucun doute, du côté des Romains, pour ne pas survivre à l'armée si grande qui avait suivi son nom, il éperonna son cheval et se jeta sur une cohorte romaine. Là, d'une façon digne de son père Hamilcar et de son frère Hannibal, il tomba en combattant.

Jamais pendant cette guerre on n'avait, en une seule bataille, tué tant d'ennemis ; c'était, semblait-il, la revanche de la défaite de Cannes, égale à celle-ci par le massacre et du général et de l'armée ennemie.( 6) Cinquante-six mille Carthaginois furent tués ; on en prit cinq mille quatre cents ; il y eut beaucoup d'autre butin en tout genre, et surtout en or et en argent. Bien mieux, des citoyens romains, qui se trouvaient prisonniers chez l'ennemi, furent recouvrés au nombre de plus de quatre mille ; ce fut une consolation pour les soldats perdus dans ce combat. Car la victoire fut loin de ne pas coûter de sang : il y eut environ huit mille Romains et alliés de tués ; et les vainqueurs eux-mêmes étaient si rassasiés de sang et de carnage, que, le lendemain, comme on annonçait au consul Livius que des Gaulois Cisalpins et des Ligures, absents du combat ou échappés au massacre, se retiraient en une colonne sans général reconnu, sans enseignes, sans ordre ni commandement aucun, qu'on pouvait, en lançant sur eux une aile de cavalerie, les anéantir, il répondit : "Qu'il reste quelques hommes pour faire connaître la défaite des ennemis et notre valeur".

## Annnonce de la victoire à Rome

### 50

Néron, partant la nuit qui suivit, la bataille, en poussant sa colonne plus vite encore qu'à l'aller revint, cinq jours après, à son campement et à son ennemi propre. Son passage provoqua une affluence moins grande, parce que, cette fois, nul messenger ne l'avait précédé, mais une telle allégresse, que les gens déliraient presque de joie. Quant à Rome, on ne peut bien dire, ni dépeindre, aucun des deux sentiments qu'elle éprouva ni quand la cité, incertaine, attendait le résultat, ni quand elle reçut la nouvelle de la victoire. Pas un seul jour, depuis qu'on apprit le départ du consul Claudius, du lever au coucher du soleil, aucun sénateur ne s'éloigna de la curie et des magistrats, ni le peuple du forum : les matrones, ne pouvant rendre aucun service, s'étaient tournées du côté des prières et des adjurations, et, répandues par tous les sanctuaires, fatiguaient les dieux de leurs supplications et de leurs vœux.

Dans la cité si inquiète et si anxieuse parvint d'abord le bruit, peu sûr, que deux cavaliers de Narnia, arrivés au camp qui barrait le défilé de l'Ombrie, disaient sortir d'une bataille où les ennemis avaient été taillés en pièces. D'abord les oreilles seules, plutôt que les esprits, s'ouvrirent à cette nouvelle, trop importante, en effet, et trop heureuse pour qu'on pût la concevoir ou y croire fermement ; sa rapidité même empêchait d'y ajouter foi : c'était deux jours avant, disait-on, que la bataille s'était livrée. (8) Puis on apporte une lettre, envoyée du camp par Lucius Manlius Acidinus, sur l'arrivée de ces cavaliers de Narnia. Cette lettre, portée, à travers le forum, au tribunal du préteur, fit sortir les sénateurs de la curie. Il y eut alors une telle bousculade, un tel tumulte du peuple accourant aux portes de la curie, que le courrier ne pouvait y arriver, étant tiré par les gens qui l'interrogeaient et demandaient à grands cris qu'on lût la lettre à la tribune avant de le faire au sénat. Enfin la foule fut écartée et contenue par les magistrats, et l'on put dispenser la joie aux esprits, qui en déliraient. On lut la lettre au sénat d'abord, puis à l'assemblée publique ; et, suivant le naturel de chacun, les uns éprouvaient déjà une allégresse assurée, les autres ne voulaient pas croire à leur bonheur avant d'avoir entendu les envoyés ou une lettre des consuls.

## Conséquences de la victoire du Métaure

### 51

On annonça ensuite que ces envoyés eux-mêmes approchaient. Cette fois, les gens de tout âge courent à leur rencontre, chacun voulant être le premier à boire de ses yeux et de ses oreilles une si grande joie.( 2) Leur colonne ininterrompue arriva jusqu'au pont Mulvius. Les envoyés - c'étaient Lucius Veturius Philo, Publius Licinius Varus, Quintus Caecilius Metellus - entourés d'une foule de personnes de toute sorte, parvinrent au forum, tandis que les uns leur demandaient à eux-mêmes, les autres à leur suite, ce qui s'était passé. À mesure que chacun apprenait que l'armée et le général ennemi avaient été massacrés, que les légions Romaines étaient intactes, les consuls saufs, aussitôt il communiquait à d'autres et propageait sa joie. Après être arrivés avec peine à la curie, et avoir, avec plus de peine encore, écarté la foule, pour qu'elle ne se mêlât pas aux sénateurs, on lut au sénat la lettre (des consuls). Puis on conduisit les envoyés à l'assemblée publique. Lucius Veturius y lut la lettre, puis raconta lui-même avec plus de détails tout ce qui s'était passé, soulevant l'approbation générale, et même, à la fin, les acclamations de toute l'assemblée, qui avait peine à contenir sa joie. Puis on courut de tous côtés les uns faire le tour des temples, afin de rendre grâces aux dieux, les autres chez eux, pour annoncer à leurs femmes et à leurs enfants une nouvelle si heureuse.

“Parce que les consuls Marcus Livius et Caius Claudius avaient, en gardant leur armée intacte, massacré le général et les légions ennemies”, le sénat décida trois jours de prières publiques. Le préteur Caius Hostilius lut ce décret à l'assemblée, et une foule d'hommes et de femmes participa à ces prières ; tous les temples, ces trois jours durant, reçurent une foule égale, les femmes en grande toilette, accompagnées de leurs enfants et délivrées, comme si la guerre était terminée, de toute crainte, remerciant les Immortels. Cette victoire changea aussi la situation économique de la cité, car dès lors, comme en temps de paix, on osa conclure des affaires en vendant, en achetant, en prêtant de l'argent, en remboursant les prêts.

Le consul Caius Claudius, revenu dans son camp, ordonna de jeter la tête d'Hasdrubal, — qu'il avait apportée, conservée avec soin - devant les postes ennemis, de leur montrer les prisonniers africains enchaînés, comme ils étaient, et même d'envoyer deux d'entre eux délivrés, à Hannibal, pour lui dire ce qui s'était passé. Hannibal, frappé en même temps de deux si grands chagrins, public et privé, déclara, dit-on, qu'il reconnaissait la mauvaise fortune de Carthage ; et, quittant cet endroit pour réunir tous ses auxiliaires, qu'il ne pouvait plus protéger s'ils restaient répandus sur un trop large espace, dans l'angle extrême de l'Italie, dans le Bruttium, il y fit passer et tous les citoyens métafontins, qui abandonnèrent leurs demeures, et, parmi les Lucani, ceux qui étaient sous ses ordres.

**Fin du Livre XXVII**

## **Livre XXVIII - (207 à 205 av. J.-C.)**

### **1. Campagnes d'Espagne et de Grèce (207)**

#### **Situation en Espagne (automne)**

##### **1**

Alors que le passage d'Hasdrubal en Italie, faisant peser sur ce pays une partie de la guerre, semblait avoir d'autant soulagé les Espagnes, on vit soudain renaître là une guerre égale à la première. Les Espagnes, à ce moment, étaient occupées par les Romains et les Carthaginois de la façon suivante : Hasdrubal, fils de Gisgon, s'était retiré jusqu'à la côte la plus reculée de l'Océan et à Gadès ; le rivage de notre mer et presque toute l'Espagne, du côté tourné vers l'Orient, étaient sous les ordres de Scipion et de Rome. Un nouveau général, Hannon - venu d'Afrique, à la place d'Hasdrubal descendant de Barca, avec une nouvelle armée, et uni à Magon - ayant dans la Celtibérie, qui se trouve au centre, entre les deux mers, armé rapidement un grand nombre d'hommes, Scipion envoya contre lui Marcus Silanus avec dix mille hommes au plus, et cinq cents cavaliers.

Silanus, grâce à des étapes aussi longues que possible, quoique gêné par le mauvais état des chemins et par des gorges au milieu de bois épais, comme il arrive le plus souvent en Espagne, devança non seulement les messagers, mais le bruit même de son arrivée, et, guidé par des déserteurs de cette même région, de Celtibérie, parvint à l'ennemi. On apprit aussi de ces guides, alors que l'on était à dix milles environ de l'ennemi, qu'il y avait deux camps près de la route qu'on suivait : à gauche celui des Celtibères, troupe récente de plus de neuf mille hommes, à droite celui des Carthaginois. Ce dernier, des postes, des sentinelles, tout un service de garde régulier le rendaient sûr et solide ; l'autre était indiscipliné et négligé, comme il est naturel avec des barbares, des recrues, des gens qui ont moins de craintes à la pensée qu'ils sont sur leur terre. Pensant que c'était le premier à attaquer, Silanus ordonne à ses troupes d'appuyer le plus possible à gauche, de peur d'être aperçu par quelque poste carthaginois ; et lui-même, après avoir envoyé des éclaireurs, se dirige rapidement vers l'ennemi.

## Silanus bat et met en fuite l'armée de Magon

### 2

Il était à trois milles environ des ennemis, qu'aucun d'eux ne s'en était encore aperçu. Le pays était difficile, occupé par des collines couvertes de broussailles ; là, dans une vallée profonde, et, pour cela, cachée aux regards, il ordonne à ses soldats de faire halte et de manger. Cependant les éclaireurs revinrent, confirmant les dires des déserteurs. Alors, ayant entassé sur place leurs bagages, les Romains prennent les armes, et, en formation régulière, marchent au combat. Ils étaient à mille pas quand l'ennemi les aperçut, et commença à s'agiter ; de son côté Magon, au galop, arrive de son camp au premier cri, au premier tumulte.

Il y avait dans les troupes celtibères quatre mille hommes armés de boucliers longs et deux cents cavaliers ; cette légion régulière - force de cette armée - Magon la met en première ligne ; les autres soldats, l'infanterie légère, il les place en réserve. Comme il les faisait, ainsi rangé, sortir du camp, à peine avaient-ils franchi le retranchement que les Romains lancèrent sur eux leurs javelots ; les Espagnols se baissent devant les javelots envoyés par l'ennemi, puis se lèvent pour envoyer les leurs ; les Romains les ayant reçus, comme d'habitude, en se serrant, sur leurs boucliers rapprochés, on engagea le combat pied à pied, et l'on commença à se battre à l'épée. Mais les difficultés du terrain rendaient inutile l'agilité des Celtibères, accoutumés, dans la bataille, à courir tantôt sur un point, tantôt sur un autre, et n'était nullement défavorable aux Romains, habitués au combat de pied ferme, si ce n'est que l'étroitesse des passages, et les buissons qui y poussaient, rompaient les rangs, et forçaient de combattre un à un ou deux à deux, comme entre adversaires appariés. Les difficultés qui empêchaient l'ennemi de fuir l'offraient, comme enchaîné, au carnage ; et déjà, presque tous les Celtibères armés de boucliers longs ayant été tués, les troupes légères, et les Carthaginois qui, de l'autre camp, étaient venus à leurs secours, repoussés, étaient massacrés. Deux mille fantassins au plus, et toute la cavalerie - celle-ci alors que le combat était à peine engagé - s'enfuirent avec Magon ; Hannon, l'autre général, fut pris vivant avec les troupes arrivées les dernières, quand la bataille était déjà perdue ; Magon, que, dans sa fuite, presque toute la cavalerie et les vétérans de l'infanterie avaient suivis, arriva neuf jours après dans la province de Gadès, auprès d'Hasdrubal ; les Celtibères, soldats novices, après s'être dispersés dans les forêts les plus proches, se réfugièrent ensuite chacun chez eux. Cette victoire si opportune avait étouffé moins une guerre déjà formée que les éléments de la guerre qui aurait eu lieu, si l'on avait laissé les Carthaginois, après avoir soulevé la nation celtibère, appeler aux armes d'autres peuples encore. Aussi, après avoir félicité de grand cœur Silanus, Scipion, trouvant là un espoir de terminer la guerre, à condition de ne pas l'écarter lui-même par ses hésitations, marche vers les restes de la guerre, vers l'extrémité de l'Espagne, contre Hasdrubal. Le Carthaginois, qui se trouvait alors avoir son camp dans la Bétique pour maintenir ses alliés dans la fidélité, part brusquement et emmène ses troupes, en fuite plutôt qu'en marche, jusqu'au fond de l'Espagne, à l'Océan et à Gadès. Mais pensant que tant qu'il tiendra son armée rassemblée, il sera pour les Romains un objectif de guerre, sans attendre de passer le détroit de Gadès, il la répartit toute, çà et là, dans des villes, pour que leurs murs en même temps la protègent et soient protégés par ses armes.

## Prise d'Orongis (fin de l'été 207)

### 3

Quand Scipion s'aperçoit que l'objet de la guerre s'est ainsi dispersé, et qu'aller assiéger des villes l'une après l'autre, c'est une opération plus longue que difficile, il rebrousse chemin. Cependant, pour ne pas abandonner cette région aux ennemis, il envoie son frère Lucius Scipion, avec dix mille fantassins et mille cavaliers, attaquer la ville la plus riche de ces contrées - les barbares l'appellent Orongis. Elle se trouve dans le pays des Maessesi, [peuple espagnol], territoire fertile ; ses habitants retirent en outre du sol de l'argent. Elle avait servi de citadelle à Hasdrubal pour faire des expéditions sur les confins des peuples de l'intérieur. L. Scipion, ayant établi son camp près de la ville, sans l'investir encore d'un retranchement, envoya vers ses portes des émissaires pour sonder les sentiments des habitants, en leur parlant de près, et leur conseiller d'éprouver l'amitié plutôt que la force des Romains. N'obtenant aucune réponse pacifique, il divisa, après avoir entouré la ville d'un fossé et d'une double palissade, son armée en trois parties, de sorte que l'une attaquât toujours la ville pendant que deux se reposaient. Quand la première division entreprit l'attaque, la lutte fut affreuse et incertaine : il n'était facile ni d'arriver au pied des remparts, ni d'y apporter des échelles, à cause des traits qui tombaient ; même ceux qui avaient dressé des échelles contre le mur, les uns étaient renversés avec des fourches faites pour cela, les autres voyaient s'abattre sur eux des grappins de fer, qui les mettaient en danger d'être soulevés et tirés à l'intérieur des murs. Alors, L. Scipion, remarquant que le trop petit nombre des siens rendait la lutte égale, et que même l'ennemi avait l'avantage parce qu'il se battait du haut de ses murs, attaqua avec deux divisions à la fois, après avoir retiré la première. Cela inspira tant d'épouvante aux assiégés, déjà fatigués par le combat avec les premiers assaillants, que les gens de la ville, s'enfuyant soudain, abandonnèrent les remparts, et que la garnison punique, craignant qu'une trahison n'eût déjà livré la place, abandonna ses divers postes pour se rassembler. Puis la crainte saisit les assiégés que, si l'ennemi entrait dans la ville, il ne massacrait, sans distinction de Carthaginois ou d'Espagnols, tous ceux qu'il rencontrerait çà et là ; aussi, par une porte brusquement ouverte, ils se jetèrent en grand nombre hors de la place, tenant devant eux leurs boucliers pour éviter que, de loin, on ne leur lançât des traits, et montrant avec insistance leur main droite nue, pour qu'on vît bien qu'ils avaient jeté leurs épées. Le vit-on mal de loin, ou soupçonna-t-on là une ruse, ce point n'est pas éclairci ; on chargea ces déserteurs, on les massacra comme une troupe ennemie ; et par la porte par où ils étaient sortis, les enseignes, comme pour une attaque, pénétrèrent dans la ville. Sur d'autres points, les haches et les dolabres coupaient et brisaient les portes, et chaque cavalier, sitôt entré, allait au galop - suivant l'ordre reçu - occuper le forum. On avait ajouté aux cavaliers un corps de triaires ; les légionnaires se répandent dans le reste de la ville. Ils s'abstinrent de piller, et de tuer les personnes qu'ils rencontraient, sauf celles qui résistaient les armes à la main. Tous les Carthaginois furent emprisonnés, et aussi trois cents habitants environ, qui avaient fermé les portes ; aux autres, on confia l'administration de leur ville, on rendit leurs biens. Il tomba à l'attaque de cette place environ deux mille ennemis, et quatre-vingt-dix Romains au plus.

## **La flotte romaine ravage le littoral africain (courant de l'été 207)**

### **4**

Agréable fut la prise de cette ville à ceux qui l'emportèrent comme au général en chef et au reste de l'armée ; brillante aussi fut l'arrivée des vainqueurs, à cause de la foule de prisonniers qu'ils poussaient devant eux. Ayant comblé son frère d'éloges en égalant - honneur le plus grand qu'il pût lui accorder en paroles - à la prise de Carthagène, accomplie par lui, la prise d'Orongis accomplie par son frère, Scipion, comme l'approche de l'hiver ne rendait possible ni tentative sur Gadès, ni poursuite de l'armée d'Hasdrubal dispersée çà et là dans la province, ramena toutes ses troupes dans l'Espagne citérieure ; puis, après avoir réparti ses légions dans leurs cantonnements d'hiver et envoyé à Rome son frère, Lucius Scipion, avec le général ennemi Hannon et les autres prisonniers nobles, il se retira lui-même à Tarragone.

La même année, la flotte romaine commandée par le proconsul Marcus Valerius Laevinus, étant passée de Sicile en Afrique, dévasta sur une large étendue les territoires d'Utique et de Carthage. Aux frontières de Carthage, autour des murs mêmes d'Utique, on enleva du butin. Comme les Romains regagnaient la Sicile, la flotte punique - elle comptait soixante-dix vaisseaux de guerre - se présenta. On lui prit dix-sept navires, on en coula quatre ; on dispersa et mit en fuite le reste de la flotte. Vainqueur sur terre et sur mer, le Romain, avec un important butin de toute sorte, regagne Lilybée. Par la mer désormais sûre, les navires ennemis ayant été chassés, de grands convois de blé furent amenés à Rome.



## Événements de Grèce (207)

### 5

Au début de la campagne d'été où se passèrent ces événements, le proconsul. Publius Sulpicius et le roi Attale, ayant hiverné (comme on l'a dit) à Égine, passèrent à Lemnos avec leurs flottes réunies - vingt-cinq quinquérèmes romaines et trente-cinq royales. Philippe, lui, pour être prêt - qu'il dût aller à l'ennemi par terre ou par mer - à tous les efforts, descendit vers la mer, à Démétriade ; il fixa à son armée une date pour se rassembler à Larissa. De tous côtés, au bruit de la venue du roi, des délégations de ses alliés affluèrent à Démétriade. En effet, les Étoliens avaient repris courage grâce à l'alliance de Rome, et surtout après l'arrivée d'Attale, et ils pillaient les peuples voisins ; non seulement les Acarnaniens, les Béotiens et les habitants de l'Eubée éprouvaient de grandes craintes, mais aussi les Achéens, qu'effrayait, outre la guerre avec les Étoliens, Machanidas, tyran de Lacédémone, avec son camp établi non loin de la frontière Argienne. Tous ces députés, exposant chacun quels dangers, sur terre et sur mer, s'annonçaient ainsi pour sa ville, demandaient du secours au roi. Son royaume même, d'après les nouvelles, n'était pas tranquille : Scerdilaedus et Pleuratus s'étaient soulevés, et, parmi les Thraces, les Maedi, en particulier, étaient prêts, si quelque guerre lointaine retenait le roi, à faire des incursions sur les confins de la Macédoine. En tout cas, les Béotiens et les peuples de l'intérieur de la Grèce annonçaient que le défilé des Thermopyles, où une gorge resserrée rétrécit le chemin, avait été coupé par les Étoliens d'un fossé et d'un retranchement, pour ne pas livrer passage à Philippe allant protéger les villes de ses alliés.

Même un général sans énergie aurait pu être poussé à l'action en voyant tant de soulèvements s'étendre autour de lui. Philippe renvoie les ambassades en leur promettant, dans la mesure où les circonstances et la situation le permettraient, de porter secours à tous ; pour le moment - c'était le plus urgent - il envoie des troupes à Peparethus, à la ville d'où on lui annonçait qu'Attale, venu de Lemnos avec sa flotte, avait dévasté tout le territoire alentour. Il envoie Polyphantas avec un petit détachement en Béotie, et aussi un certain Ménippe - un de ses généraux - avec mille peltastes (la pelta ne diffère guère de la cetra) à Chalcis ; on ajouta à ceux-ci cinq cents Agriani, pour pouvoir défendre toutes les parties de l'île. Le roi lui-même partit pour Scotusa, où il fit passer aussi, de Larissa, les troupes macédoniennes. Là, on lui annonça qu'une assemblée des Étoliens était convoquée à Héraclée, et que le roi Attale y viendrait délibérer sur l'ensemble des opérations. Pour troubler cette réunion par son arrivée soudaine, il conduisit son armée à grandes étapes vers Héraclée. L'assemblée était déjà dispersée quand il y arriva ; il dévasta cependant les moissons, qui étaient déjà presque mûres, surtout dans le golfe des Aeniani, puis ramène ses troupes à Scotusa. Laisant là toute l'armée, il se retire avec la garde royale à Démétriade. Puis, pour pouvoir accourir à tout mouvement de l'ennemi, il envoie en Phocide, en Eubée et à Peparethus choisir des sommets, d'où des feux allumés soient visibles ; il établit lui-même sur le Tisaeus - montagne dont la cime s'élève très haut - un observatoire, afin de recevoir en un moment un signal, grâce aux feux qui s'élèveraient au loin, quand les ennemis entreprendraient quelque opération.

Le général en chef romain et le roi Attale firent passer leurs forces de Peparethus à Nicée ; de là ils envoient leur flotte en Eubée près de la ville d'Oreus : pour qui gagne, du

golfe de Démétriade, Chalcis et l'Euripe, c'est, sur la gauche, la première des villes de l'Eubée. Il fut convenu entre Attale et Sulpicius que les Romains l'attaqueraient par la mer, les gens du roi par la terre.

## Prise d'Oréos. Les Romains renoncent à attaquer Chalcis

### 6

Quatre jours après que la flotte eut abordé, ils assaillirent la ville : ce délai avait été employé à des conciliabules secrets avec Plator, mis par Philippe à la tête de la ville. La place a deux citadelles, l'une dominant la mer ; l'autre est au milieu de l'agglomération. De là, par un tunnel, un chemin mène à la mer ; du côté de la mer, une tour à cinq étages, défense exceptionnelle, le barrait. C'est là que s'engagea d'abord une lutte terrible, la tour étant pourvue de projectiles de toute sorte, et des machines de jet et de siège ayant été débarquées des vaisseaux pour l'attaquer. Comme ce combat avait attiré l'attention et les regards de tous, par la porte de la citadelle située au bord de la mer Plator fit entrer les Romains, et en un moment cette citadelle fut prise. Les habitants chassés de là se dirigèrent vers le milieu de la ville, du côté de l'autre citadelle ; (5) à il y avait encore là des hommes postés pour leur en fermer les portes. Laissés ainsi à l'extérieur, les habitants sont massacrés ou pris sur la voie publique. La garnison macédonienne, groupée au pied du mur de la citadelle, résista, sans prendre la fuite en désordre, sans engager non plus un combat très acharné. Plator, avec la permission de Sulpicius, fit monter ces troupes sur des bateaux et les débarqua à Demetrium de Phthiotide ; lui-même se retira auprès d'Attale.

Sulpicius, emporté par le succès si facile d'Oréos, part tout droit de là pour Chalcis avec sa flotte victorieuse ; mais l'événement n'y répondit pas du tout à ses espoirs. Après s'être étendue largement des deux côtés, la mer, resserrée à cet endroit en un défilé, peut offrir d'abord à qui la regarde l'aspect d'un port double, tourné vers deux entrées ; mais il serait difficile de trouver un mouillage plus dangereux pour une flotte ; car les vents, venant des montagnes très élevées des deux terres qui le bordent, s'abattent en tempêtes soudaines, et par lui-même, le détroit de l'Euripe ne voit pas sept fois par jour, comme on le raconte, monter et descendre la marée ; mais, au hasard, la mer, à la façon d'un vent tournant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, s'y précipite, comme un torrent roulant du haut d'une montagne escarpée. Ainsi ni jour, ni nuit elle ne laisse de repos aux navires. Ce mouillage si dangereux reçut la flotte ; quant à la ville, d'un côté fermée par la mer, de l'autre, du côté de la terre, remarquablement fortifiée et fermement défendue par une forte garnison, et surtout par la loyauté des chefs militaires et des notables, qui avait été flottante et trompeuse à Oréos, elle était solide et inexpugnable. Étant donnée la témérité de l'entreprise, le Romain agit du moins prudemment en ceci, qu'ayant vu ses difficultés, il l'abandonna rapidement pour ne pas y perdre son temps, et fit passer de là sa flotte à Cynus de Locride - c'est le marché de la ville des Opuntii, qui est située à mille pas de la mer.

## Vains efforts de Philippe pour contrôler la situation en Grèce

### 7

Quant à Philippe, les signaux de feu d'Oréos l'avaient bien averti, mais, par la perfidie de Plator, ils avaient été émis trop tard de l'observatoire ; d'autre part, l'infériorité de ses forces maritimes ne rendait pas facile à sa flotte l'accès de l'île ; ainsi les retards firent abandonner l'affaire. Pour Chalcis, au contraire, au premier signal, il marcha sans hésiter à son secours ; car quoique Chalcis soit, elle aussi, une ville de la même île, elle est séparée par un bras de mer si étroit du continent, qu'un pont l'y rattache, et que l'accès en est plus facile par terre que par mer. Donc Philippe, parti de Démétriade pour Scotusa, et de cette ville à la troisième veille, après avoir chassé les troupes, et dispersé les Étoliens établis dans le défilé des Thermopyles, refoulant ses ennemis sur Héraclée, gagna lui-même en un seul jour Elatia de Phocide, à plus de soixante milles de là. À peu près le même jour, le roi Attale pillait la ville des Opuntii, qu'on avait prise : Sulpicius avait abandonné au roi ce butin, parce qu'Oréos, quelques jours avant, avait été pillé par les soldats romains, à l'exclusion de ceux du roi. La flotte romaine s'était retirée à Oréos, et Attale, ignorant l'arrivée de Philippe, passait son temps à tirer de l'argent des notables ; l'arrivée de Philippe fut si imprévue que si certains Crétois, qui, par hasard, étaient allés assez loin de la ville faire du fourrage, n'avaient aperçu de loin l'armée ennemie, Attale aurait pu être surpris. Sans armes, dans le désordre, il gagne en une fuite éperdue la mer et ses vaisseaux ; tandis qu'on s'efforce de les éloigner du rivage, Philippe survient, et, même de la terre, inspire l'effroi aux marins. De là, il revint à Oponte, accusant dieux et hommes de lui avoir fait perdre l'occasion d'une affaire si importante, qu'on lui avait ravie presque à ses yeux. La même colère lui fit blâmer aussi les Opuntii, car, au lieu de faire traîner le siège jusqu'à son arrivée - comme ils le pouvaient, d'après lui - sitôt vu l'ennemi, ils en étaient presque venus à une capitulation volontaire.

Après avoir réglé les affaires de la région d'Oponte, Philippe partit pour Toronè. Attale, lui, partit d'abord pour Oréos ; puis, au bruit que Prusias, roi de Bithynie, avait envahi son royaume, laissant ses opérations contre les Romains et la guerre d'Étolie, il passa en Asie. Sulpicius aussi retira sa flotte, à Égine, d'où il était parti au début du printemps. Sans avoir à lutter beaucoup plus qu'Attale pour prendre Oponte, Philippe prit Toronè. Cette ville avait pour habitants des réfugiés de Thèbes en Phthiotide : leur patrie prise par Philippe, ils étaient venus se mettre sous la protection des Étoliens, qui leur avaient donné comme séjour cette ville dévastée et dépeuplée par la première guerre du même Philippe. Puis de Toronè, prise à nouveau, comme on l'a dit plus haut, il partit, et prit Tithronion et Drumias, petites places peu connues de la Doride.

De là il vint à Elatia, où on avait dit aux ambassadeurs de Ptolémée et des Rhodiens de l'attendre. Comme on y parlait de terminer la guerre étolienne, — ces ambassadeurs venaient d'assister à Héraclée à l'assemblée des Romains et des Étoliens - on apporte la nouvelle que Machanidas, tandis que les Éléens préparent la solennité des Jeux Olympiques, a décidé de les attaquer. Pensant que cette affaire devait passer avant les autres, Philippe, ayant renvoyé les ambassadeurs avec cette réponse favorable "qu'il n'avait pas été cause de cette guerre, et ne retarderait pas la paix, pourvu qu'il fût permis de la faire à des conditions équitables et honorables", partit avec une colonne légère, descendit à travers la Béotie à Mégare, puis à Corinthe, d'où, après avoir pris des vivres, il

gagne Phlionte et Phénée. Il était déjà arrivé à Heraea, quand il entend dire que Machanidas, effrayé par la nouvelle de sa venue, s'est réfugié à Lacédémone ; il se rend à Aegium à l'assemblée des Achéens, pensant en même temps trouver là la flotte punique qu'il avait demandée pour avoir aussi quelque force sur mer. Quelques jours avant, les Carthaginois étaient passés aux îles d'Oxaea ; de là ils avaient gagné les ports des Acarnaniens, en apprenant qu'Attale et les Romains étaient partis d'Oréos, de peur qu'on ne marchât contre eux et qu'on ne les surprît dans le détroit de Rhium - c'est l'embouchure du golfe de Corinthe.

## Philippe à l'assemblée des Achéens

### 8

Philippe était, à la vérité, chagrin et anxieux en voyant que, malgré sa rapidité à marcher en toutes circonstances, il n'était arrivé à temps pour aucune affaire, et que la fortune, lui ravissant toutes les occasions sous ses yeux, s'était jouée de sa célérité ; mais, à l'assemblée, dissimulant son dépit, il parla avec une fière assurance, attestant les dieux et les hommes qu'en aucun lieu, à aucun moment, il n'avait manqué, là où résonnaient les armes ennemies, d'aller le plus vite possible ; mais on avait peine, ajouta-t-il, à calculer si, dans cette guerre, c'était lui qui montrait plus d'audace, ou les ennemis plus d'ardeur à la fuite ; ainsi d'Oponthe s'était échappé Attale, ainsi Sulpicius de Chalcis, ainsi, ces derniers jours, Machanidas lui avait échappé des mains. Mais la fuite n'était pas toujours heureuse, et l'on ne devait pas tenir pour difficile une guerre dans laquelle, à condition de rencontrer l'ennemi, on était vainqueur. L'essentiel, c'était que les ennemis avouaient ne pas être égaux à lui ; bientôt il aurait une victoire indiscutable, et ses adversaires n'obtiendraient pas, de leur lutte contre lui, de meilleurs résultats qu'ils n'en espéraient.

Avec plaisir, les alliés écoutèrent le roi. Il rendit ensuite aux Achéens Heraea et Triphylia ; quant à Aliphera, il la restitua aux Megalopolitains, parce qu'ils prouvaient clairement qu'elle avait appartenu à leur territoire. Ensuite, ayant reçu des Achéens des bateaux - trois quadrirèmes et autant de birèmes - il passa à Anticyre.

Puis, avec sept quinquérèmes et plus de vingt barques (qu'il avait envoyées, pour s'y joindre à la flotte carthaginoise, dans le golfe de Corinthe), étant parti pour Erythrae des Étoliens, près d'Eupalium, il y fit une descente. Il ne trompa pas les Étoliens : ce qu'il y avait d'hommes dans les champs ou dans les châteaux forts voisins de Potidania et d'Apollonia se réfugia dans les forêts et les montagnes ; mais les troupeaux, qu'ils n'avaient pu emmener dans leur hâte, furent enlevés et poussés dans les bateaux. Après avoir envoyé, avec eux et le reste du butin, Nicias, préteur des Achéens, à Aegium, Philippe, ayant gagné Corinthe, fit emmener de là, par terre, son infanterie à travers la Béotie ; lui-même, de Cenchrei, longeant en bateau l'Attique et remontant au-delà du cap Sunium, en traversant presque les flottes ennemies, parvint à Chalcis. Puis, après avoir comblé d'éloges la loyauté et le courage des habitants, dont ni la crainte, ni l'espoir n'avait fait fléchir les âmes, et les avoir exhortés à rester, à l'avenir, aussi fidèles à l'alliance, s'ils préféraient leur sort à celui des Oritani et des Opontii, il va par mer de Chalcis à Oréos ; et, ayant remis à ceux des notables qui, après la prise de leur cité, avaient mieux aimé fuir que se livrer aux Romains, l'ensemble des affaires et la garde de leur ville, il passa lui-même d'Eubée à Démétriade, premier point d'où il était parti pour secourir ses alliés. Ensuite, après avoir mis en chantier, à Cassandra, cent coques de bateaux de guerre, et réuni pour ce travail une foule d'ouvriers navals, comme la situation, en Grèce, était tranquille grâce au départ d'Attale, et à l'aide que lui-même il avait portée, à temps, à ses alliés dans la peine, il retourna dans son royaume, pour porter la guerre chez les Dardani.

## **2. Situation en Italie. Fin de la guerre d'Espagne (206)**

### **Célébration du triomphe à Rome (début de l'année 206)**

#### **9**

À la fin de l'été où ces faits se passèrent en Grèce, le légat Quintus Fabius, fils de Maximus, envoyé par le consul Marcus Livius au sénat, à Rome, ayant annoncé que, d'après ce consul, pour garder la province de Gaule, il suffisait de Lucius Porcius et de ses légions, et que lui-même pouvait en revenir et en ramener son armée consulaire, les sénateurs invitèrent à rentrer à Rome non seulement Marcus Livius, mais son collègue Caius Claudius. La seule différence dans les décrets du sénat fut que à Marcus Livius il ordonnait de ramener son armée, à Néron de laisser, dans sa province, ses légions en face d'Hannibal. Les consuls convinrent par lettres que, comme ils avaient dirigé les affaires d'un même cœur, ainsi, quoique venant de directions opposées, ils arriveraient à Rome en même temps : celui qui se trouverait le premier à Préneste devrait y attendre son collègue. Le hasard fit qu'ils y arrivèrent tous deux le même jour. Après avoir, de là, envoyé un édit pour que, le surlendemain, le sénat en nombre se trouvât réuni au temple de Bellone, ils s'avancèrent vers Rome. Tous les citoyens, répandus autour d'eux, non seulement les saluaient, mais, désirant chacun toucher leurs mains victorieuses, les uns les félicitaient, les autres leur rendaient grâce d'avoir, par leur action, sauvé l'État. Au sénat, après avoir, comme tous les généraux, rendu compte de leurs actes, quand ils eurent demandé, en récompense de leur administration vaillante et heureuse des affaires publiques, des honneurs pour les Immortels, et, pour eux-mêmes, l'entrée en triomphe dans Rome, les Pères conscrits répondirent qu'assurément ils décrétaient ce qu'ils demandaient, comme l'avaient bien mérité d'abord les dieux, puis, après les dieux, les consuls. Quand on eut décrété des prières publiques au nom de tous deux et le triomphe pour chacun d'eux, ils convinrent - pour éviter, après avoir mené la guerre en pleine communauté d'idées, de séparer leurs triomphes - que, la bataille s'étant livrée dans la province de Marcus Livius, celui-ci se trouvant, le jour où l'on avait combattu, avoir les auspices, et son armée revenant à Rome, tandis que celle de Néron n'avait pu être ramenée de sa province, Marcus Livius entrerait en ville sur un quadriges, suivi de ses soldats, et que Caius Claudius irait à cheval, sans soldats.

Ce triomphe ainsi partagé accrut la gloire des deux consuls, mais surtout de celui qui, dépassant son collègue en mérite, lui cédait d'autant les honneurs. Ce cavalier, disait-on, avait, en six jours, parcouru l'Italie dans toute sa longueur, et livré une bataille rangée à Hasdrubal, en Gaule, un jour où Hannibal croyait qu'il avait son camp en Apulie, en face de lui ; ainsi ce consul, seul, avait, des deux côtés de l'Italie, à deux généraux, à deux commandants en chef, opposé ici son adresse, là sa personne. Le renom de Néron avait suffi pour retenir Hannibal dans son camp ; quant à Hasdrubal, qu'était-ce, sinon l'arrivée de Néron, qui l'avait écrasé et fait périr ? Aussi l'autre consul pouvait s'avancer, élevé sur un char attelé de tous les chevaux qu'il voulait ; un seul cheval portait dans Rome celui qui obtenait le vrai triomphe, et Néron, même s'il allait à pied, serait illustre ou par la gloire qu'il avait acquise dans la guerre, ou par celle qu'il dédaignait dans ce triomphe. Voilà les propos dont les spectateurs accompagnèrent Néron jusqu'au Capitole.

La somme versée au trésor public fut de trois millions de sesterces et quatre-vingt mille

as. À chacun de ses soldats Marcus Livius distribua cinquante-six as. Caius Claudius en promit autant à ses soldats absents, quand il serait revenu à son armée. On remarqua que, ce jour-là, les soldats, dans leurs plaisanteries, lancèrent plus de chansons en l'honneur de Caius Claudius (Néron) que de leur propre consul ; les cavaliers mirent très haut par leurs louanges les légats Lucius Veturius et Quintus Caecilius, et exhortèrent la plèbe à les nommer consuls l'année suivante ; à ce premier suffrage des cavaliers s'ajouta l'autorité des consuls, qui, le lendemain, dans une réunion publique, racontèrent quelle aide courageuse et sûre ils avaient trouvée en particulier chez ces deux lieutenants.



## Début d'une nouvelle année de guerre (206)

### 10

Comme l'époque des comices approchait, et que le sénat avait décidé de les faire présider par un dictateur, le consul Caius Claudius nomma dictateur son collègue Marcus Livius, Livius nomma maître de la cavalerie Quintus Caecilius. Le dictateur Marcus Livius proclama consuls Lucius Veturius et Quintus Caecilius, celui-là même qui était maître de la cavalerie. Puis on élut les préteurs ; on nomma Caius Servilius, Marcus Caecilius Metellus, Tiberius Claudius Asellus, Quintus Mamilius Turrinus, alors édile de la plèbe. Les élections faites, le dictateur, ayant abdiqué sa magistrature et licencié son armée, partit pour sa "province" d'Étrurie en vertu d'un sénatus-consulte, afin de rechercher quelles tribus des Étrusques ou des Ombriens avaient, à l'approche d'Hasdrubal, discuté le projet d'abandonner Rome pour Hasdrubal, quelles tribus l'avaient aidé au moyen de renforts, de vivres, ou de secours quelconques.

Voilà ce qu'on fit cette année-là à l'intérieur et à l'extérieur. Les jeux Romains furent entièrement recommencés trois fois par les édiles curules Cneius Servilius Caepio et Servius Cornelius Lentulus ; les Jeux Plébéiens furent recommencés aussi entièrement, mais une seule fois, par les édiles de la plèbe Marcus Pomponius Matho et Quintus Mamilius Turrinus.

La treizième année de la guerre punique, sous le consulat de Lucius Veturius Philo et de Quintus Caecilius Metellus, on leur donna à tous deux, pour mener la guerre contre Hannibal, le Bruttium comme province". Puis les préteurs tirèrent au sort, Marcus Caecilius Metellus, la préture urbaine, Quintus Mamilius, la préture pérégrine, Caius Servilius, la Sicile, Tiberius Claudius, la Sardaigne. Les armées furent ainsi réparties : à l'un des consuls, l'ancienne armée de Caius Claudius, consul l'année précédente, à l'autre, celle du propréteur Quintus Claudius - elles avaient l'une et l'autre deux légions ; en Étrurie, le propréteur Caius Terentius passerait ses deux légions de volontaires esclaves au proconsul Marcus Livius, à qui son commandement était prorogé pour un an ; on décréta aussi que Quintus Mamilius, ayant laissé sa juridiction à son collègue, tiendrait la Gaule avec l'armée qu'avait commandée le propréteur Lucius Porcius, et il reçut l'ordre de dévaster les terres des Gaulois qui étaient passés aux Carthaginois au moment de l'approche d'Hasdrubal. À Caius Servilius, avec les deux légions de soldats de Cannes, on confia la défense de la Sicile, dans les conditions où l'avait tenue Caius Mamilius. De Sardaigne, on ramena la vieille armée qu'avait commandée Aulus Hostilius ; une nouvelle légion, que Tiberius Claudius dut y emmener, fut enrôlée par les consuls. Afin de laisser à Quintus Claudius Tarente, à Caius Hostilius Tubulus Capoue comme "provinces", on les prorogea pour un an dans leur commandement. Le proconsul Marcus Valerius, qui avait commandé la défense des côtes autour de la Sicile, reçut l'ordre, après avoir laissé trente navires à Caius Servilius, de revenir à Rome avec tout le reste de sa flotte.

## Conjuration des prodiges. Les consuls encouragent le retour à la terre

### 11

Dans une cité troublée par une période de guerre si critique, où l'on faisait remonter aux dieux les causes de tous les événements, favorables ou contraires, on annonçait beaucoup de prodiges : à Terracine le temple de Jupiter, à Satricum celui de Mater Matuta avaient été frappés de la foudre ; ce qui n'effrayait pas moins les Satricani, c'était que dans le temple de Jupiter, par la porte même, deux serpents s'étaient glissés ; d'Antium, on annonça que des moissonneurs avaient vu des épis sanglants ; à Caerè étaient nés un porc à deux têtes et un agneau à la fois mâle et femelle. À Albe, rapportait-on encore, on avait vu deux soleils, et, pendant la nuit, à Frégelles, le jour avait soudain paru ; sur le territoire de Rome, un bœuf avait parlé, disait-on, et l'autel de Neptune avait ruisselé de sueur dans le cirque Flaminius ; et les sanctuaires de Cérès, de Salus, de Quirinus, avaient été frappés de la foudre. On invita les consuls à détourner l'effet de ces prodiges par des victimes adultes et à présider des prières publiques pendant une journée. C'est ce qu'on fit, conformément au sénatus-consulte. Mais, plus que tous les prodiges soit annoncés de l'extérieur, soit vus à Rome, ce qui effraya les esprits, ce fut l'extinction du feu dans le temple de Vesta, et l'on frappa du fouet la Vestale de garde cette nuit-là, sur l'ordre du pontife Publius Licinius. Quoiqu'il n'y eût là aucun avertissement des dieux, mais un accident venant d'une négligence humaine, on décida et d'en détourner l'effet par le sacrifice de victimes adultes, et de faire des prières publiques au temple de Vesta. Sans attendre que les consuls partissent pour la guerre, le sénat les invita à s'inquiéter de ramener la plèbe aux champs : par la bienveillance des dieux, la guerre avait été écartée de Rome et du Latium, et l'on pouvait sans crainte habiter les champs : il était bien peu logique de s'inquiéter davantage de la culture de la Sicile que de celle de l'Italie. Mais la chose était loin d'être facile à la population, les cultivateurs libres ayant été enlevés par la guerre, les esclaves manquant, le bétail ayant été pillé, les fermes ruinées ou brûlées ; pourtant une grande partie des paysans, poussée par l'ascendant des consuls, retourna à ses champs. Ceux qui avaient soulevé cette affaire, c'étaient les députés de Plaisance et de Crémone, qui se plaignaient de voir leur territoire en butte aux incursions et aux ravages des Gaulois, leurs voisins, une grande partie de leurs colons dispersée, leurs villes déjà dépeuplées, leurs campagnes dévastées et désertes. On chargea le préteur Mamilius de protéger ces colonies contre l'ennemi ; et les consuls, conformément à un sénatus-consulte, ordonnèrent aux citoyens de Crémone et de Plaisance, de retourner dans ces colonies avant un jour fixé. Puis, au début du printemps, eux-mêmes partirent pour la guerre.

Le consul Quintus Caecilius reçut son armée de Caius Néron, Lucius Veturius du propréteur Quintus Claudius ; Veturius compléta la sienne avec les recrues qu'il avait lui-même enrôlées. Les consuls menèrent leurs armées sur le territoire de Consentia ; et, l'ayant ravagé çà et là, alors que leur colonne était déjà alourdie par le butin, ils furent, dans un étroit ravin boisé, mis en désordre par les Bruttii et les lanceurs de javelots numides, au point que non seulement le butin, mais les soldats se trouvèrent en péril. Ce fut là pourtant une alarme plus qu'un combat, et, le butin envoyé en avant, les légions, intactes elles aussi, débouchèrent dans une plaine cultivée. De là les consuls partirent pour le pays des Lucani ; cette nation tout entière revint, sans combat, sous les ordres du peuple

romain.

## Situation des armées carthagoises à la fin de 207

### 12

Contre Hannibal, on ne fit rien cette année-là. Car, de lui-même, il ne se présenta pas au combat, après le coup si récent porté à sa patrie et à sa famille, et les Romains ne troublèrent pas son repos : tant ils croyaient de force, quoique tout croulât autour de lui, en ce seul général. Et peut-être a-t-il été plus étonnant dans les revers que dans le succès, lui qui, faisant la guerre en territoire ennemi, pendant treize ans, si loin de chez lui, avec des fortunes diverses, à la tête non d'une armée nationale, mais d'un mélange trouble d'hommes de toutes nations qui n'avaient ni lois, ni coutumes, ni langue communes, différents par l'extérieur, différents par le vêtement, différents par les armes, différents par leurs rites, différents par leurs cérémonies, différents presque par leurs dieux, les unit tous si bien par un véritable lien, qu'il ne se produisit aucune sédition ni entre eux, ni contre leur général, quoiqu'on manquât souvent, en territoire ennemi, d'argent pour la solde et de vivres, faute de quoi, dans la première guerre punique, mainte abomination avait été commise entre généraux et soldats. Et après la destruction de l'armée d'Hasdrubal et de son chef, sur qui reposait tout espoir de victoire, après qu'en se retirant dans un coin du Bruttium on eut abandonné tout le reste de l'Italie, qui ne trouverait étonnant qu'il n'y ait eu aucune émeute dans le camp d'Hannibal ? Car, à toutes les autres difficultés, il s'était ajouté qu'on espérait seulement, même pour nourrir cette armée, sur le territoire du Bruttium, qui, même cultivé tout entier, était petit pour nourrir une si grande armée ; or à ce moment une grande partie de sa jeunesse, enlevée à la culture des champs, était prise par la guerre ; et il y avait encore la coutume - défaut inné chez la nation des Bruttii - de piller le pays en faisant campagne. D'autre part, de Carthage on n'envoyait rien à Hannibal, les Carthagoises s'inquiétant de garder l'Espagne, comme si tout allait bien pour eux en Italie !

En Espagne, la situation était en partie la même qu'en Italie, en partie bien différente : la même, en ce que les Carthagoises, vaincus au combat, ayant perdu leur général, avaient été refoulés sur les côtes extrêmes de l'Espagne, jusqu'à l'océan ; différente, en ce que l'Espagne, plus que l'Italie, plus même que toute autre partie du monde, était capable de préparer à nouveau une guerre, grâce aux caractères du pays comme des hommes. C'est ainsi qu'en fait cette province, la première où aient pénétré les Romains, du moins sur le continent, a été la dernière de toutes, et seulement à notre époque, sous la conduite et les auspices de César Auguste, à être complètement domptée. Alors Hasdrubal fils de Gisgon, le plus grand et le plus célèbre des généraux de cette guerre, après ceux de la famille Barca, revenant de Gadès dans l'espoir de reprendre la guerre, avec l'aide de Magon fils d'Amilcar, grâce à des levées faites dans l'Espagne ultérieure, arma environ cinquante mille fantassins et quatre mille cinq cents cavaliers. Sur les troupes de cavalerie, les auteurs sont à peu près d'accord ; pour les fantassins, certains écrivent que soixante-dix mille furent amenés à Silpia. Là, sur un point dominant des plaines ouvertes, les deux généraux carthagoises campèrent, dans l'intention de ne pas refuser le combat.

## Accrochages entre l'armée de Scipion et l'armée d'Hasdrubal fils de Gisgon

### 13

Au bruit qu'une si grande armée avait été réunie, Scipion pensant qu'avec les légions romaines il serait inférieur à une telle multitude, si on ne lui opposait pas, ne fût-ce que pour l'apparence, des auxiliaires barbares, mais qu'il ne fallait pas leur donner assez de force pour que leur trahison, qui avait été cause de la défaite de son père et de son oncle, fût d'un grand poids, envoya en avant Silanus chez Culchas, qui régnait sur vingt-huit cités, pour recevoir de lui les fantassins et les cavaliers qu'il avait promis d'enrôler pendant l'hiver, et, partant lui-même de Tarragone, en tirant, sur sa route, de petits contingents des alliés qui la bordaient, il arriva à Castulon. Là Silanus lui amena des renforts, trois mille fantassins et cinq cents cavaliers. De là il s'avança jusqu'à Baecula avec toutes ses troupes de citoyens et d'alliés, soit, fantassins et cavaliers, quarante-cinq mille hommes.

Comme ils établissaient leur camp, Magon et Masinissa les attaquèrent avec toute leur cavalerie, et ils auraient mis le désordre parmi les travailleurs, si, placés par Scipion derrière un tertre fort opportunément disposé pour cela, des cavaliers n'avaient chargé à l'improviste ces ennemis dispersés. Les plus résolus, ceux qui, les premiers, s'étaient portés, tout près du retranchement, contre les travailleurs mêmes, furent chassés, le combat à peine engagé. Avec les autres, ceux qui s'étaient avancés sous leurs enseignes et en ordre de marche, la lutte fut plus longue et longtemps incertaine. Mais comme d'abord, des avant-postes, des cohortes sans bagages, puis des soldats enlevés aux travaux et invités à s'armer venaient, toujours plus nombreux, et sans blessures, relever les Romains fatigués, et que déjà une forte colonne se précipitait du camp au combat, Carthaginois et Numides tournèrent franchement le dos. D'abord ils se retiraient par escadrons, sans que la peur ou la hâte troublassent en rien leurs rangs ; puis, quand les Romains tombèrent plus vivement sur les derniers d'entre eux, quand ils ne purent soutenir leurs charges, oubliant leurs rangs, ils se mirent à fuir çà et là, chacun par la voie la plus proche. Et quoique ce combat eût sensiblement augmenté le courage des Romains, et diminué celui de leurs ennemis, pas un instant, pendant les quelques jours suivants, les escarmouches de cavalerie et de troupes légères ne s'interrompirent.

## Bataille de Silpia

### 14

Quand les adversaires eurent assez tâté leurs forces dans ces légers combats, Hasdrubal le premier amena ses troupes en ligne ; puis les Romains s'avancèrent. Mais chaque armée resta rangée devant ses retranchements ; et sans qu'aucune n'eût commencé le combat, le jour tombant déjà, le Carthaginois d'abord, puis les Romains ramenèrent leurs troupes dans leur camp. On fit de même pendant quelques jours. Le premier, toujours, le Carthaginois faisait sortir ses troupes du camp ; le premier, à ses soldats fatigués de se tenir en ligne, il donnait le signal de se retirer ; d'aucun côté on ne courait en avant, on ne lançait un javelot, on ne poussait un cri. Le centre était formé ici de Romains, là de Carthaginois mêlés à des Africains, les ailes, d'alliés - c'étaient de part et d'autre des Espagnols - ; en avant des ailes, devant la ligne carthaginoise, les éléphants, de loin, semblaient des bastions.

Déjà, dans les deux camps, on disait qu'on combattrait dans l'ordre où l'on s'était rangé, que les centres, les Romains et les Carthaginois, que séparait le motif de la guerre, se courraient sus avec un courage et des armements également forts. Quand Scipion remarqua qu'on en était convaincu, il changea tout, à dessein, pour le jour où il voulait livrer bataille. Il donne, le soir, dans le camp, des instructions pour qu'avant le jour hommes et chevaux soient prêts, aient mangé, et que les cavaliers, en armes, tiennent leurs chevaux bridés et sellés. Le jour n'était pas encore bien clair qu'il lançait toute sa cavalerie et ses troupes légères contre les postes puniques ; aussitôt après il s'avança lui-même avec l'infanterie lourde des légions, les soldats romains, contrairement à la ferme croyance des siens et des ennemis, renforçant les ailes, tandis que les alliés trouvaient place au centre. Attiré par les cris des cavaliers, Hasdrubal, quand il bondit hors de sa tente, quand il voit cette attaque soudaine arrivant à ses retranchements, l'agitation des siens, avec, au loin, les enseignes brillantes des légions et la plaine couverte d'ennemis, lance aussitôt toute sa cavalerie contre les cavaliers romains ; lui-même, avec la colonne d'infanterie, sort du camp, et, en déployant ses lignes, il ne change rien à leur ordre habituel. Depuis longtemps déjà, le combat de cavalerie était indécis ; et il ne pouvait arriver à une décision par lui-même, parce que les cavaliers repoussés - et cela arrivait aux uns et aux autres tour à tour, ou à peu près - trouvaient dans leurs lignes d'infanterie un refuge sûr ; mais dès qu'il n'y eut plus que cinq cents pas entre les lignes ennemies, Scipion, faisant sonner la retraite et ouvrir les rangs, reçoit toute sa cavalerie et ses troupes légères au centre, puis, les divisant en deux groupes, les place en réserve derrière les ailes. Ensuite, sitôt le moment venu de commencer le combat, il ordonne aux Espagnols (qui formaient le centre de son armée) de s'avancer posément ; et lui-même, de l'aile droite, — où il commandait - envoie dire à Silanus et à Marcius d'étendre leur aile vers la gauche comme ils le verraient s'étendre vers la droite, et d'engager, avec leurs fantassins et leurs cavaliers disponibles, la lutte contre l'ennemi, sans attendre que les centres puissent en venir aux mains. Les ailes s'étant ainsi étendues, leurs commandants conduisaient chacun, rapidement, contre l'ennemi, trois cohortes de fantassins et trois de cavaliers, augmentées de leurs vélites, les autres cohortes les suivant en formant une ligne oblique. Il y avait un rentrant au milieu, là où les enseignes des Espagnols s'avançaient plus lentement ; et l'on se battait déjà aux ailes que la principale force de l'armée ennemie - les vétérans

carthaginois et les Africains - n'était pas encore arrivée à portée de trait, et n'osait courir aux deux ailes aider les combattants, de peur d'ouvrir le centre aux ennemis qui venaient face à elle. Ces ailes se trouvaient pressées par un combat sur deux fronts : les cavaliers et les troupes légères, les vélites, les ayant enveloppées, les chargeaient de flanc, et les cohortes les pressaient de face, pour les couper du reste de leurs lignes.

## Défaite carthaginoise

### 15

En aucun point du tout la lutte n'était égale, surtout parce que la foule des Baléares et des recrues espagnoles se trouvait opposée aux soldats romains et latins ; puis, le jour s'avançant déjà, les forces commençaient à manquer aux troupes d'Hasdrubal, surprises par une alerte matinale, et obligées, sans avoir eu le temps de se réconforter en mangeant, d'aller précipitamment en ligne. C'était pour cela qu'à dessein Scipion avait traîné en longueur, afin que la bataille eût lieu tard : à partir de la septième heure seulement les enseignes d'infanterie se chargèrent aux ailes, et le combat ne gagna le centre que sensiblement plus tard, si bien que la chaleur du soleil de midi et la fatigue de rester debout sous les armes, jointes à la faim et à la soif, éprouvèrent ces soldats avant qu'on n'en vint aux mains. Aussi restèrent-ils appuyés sur leur bouclier. Qui plus est les éléphants mêmes, affolés par la façon désordonnée de combattre qu'avaient les cavaliers, les vélites et les troupes légères, s'étaient jetés des ailes au centre. Ainsi, las de corps et d'âmes, les Carthaginois reculèrent, tout en gardant leurs rangs, comme une ligne intacte cédant du terrain sur l'ordre de son chef. Mais comme les vainqueurs n'en furent que plus ardents, quand ils sentirent que l'affaire penchait en leur faveur, à attaquer de tous côtés, et que leurs assauts n'étaient pas faciles à soutenir, Hasdrubal eut beau retenir les fuyards, leur barrer la route, en leur criant sans cesse qu'ils avaient derrière eux des hauteurs et un refuge sûr, s'ils se repliaient en ordre ; la peur l'emportant sur l'honneur, comme tous ceux qui étaient les plus près de l'ennemi tombaient, ils tournèrent le dos sur-le-champ, et s'enfuirent tous en se dispersant. Ils s'arrêtèrent d'abord au pied des collines et l'on commença à remettre en rangs les soldats, les Romains hésitant à faire gravir à leurs troupes la hauteur qui leur faisait face ; puis quand les Carthaginois les virent y porter résolument leurs enseignes, se remettant à fuir, ils se pressent effrayés dans leur camp.

Les Romains n'étaient pas loin de ses retranchements, et auraient pris ce camp - tant était grand alors leur élan - si à un soleil brûlant, tel qu'il brille entre des nuages lourds de pluie, n'avait succédé une chute d'eau si violente, que les vainqueurs eurent peine à se retirer dans leur camp, que certains même eurent scrupule à rien tenter de plus ce jour-là. Les Carthaginois, épuisés par la fatigue et les blessures, se voient bien invités par la nuit et la pluie à un repos nécessaire ; mais, comme la crainte et le danger ne leur laissent pas le temps de rester inactifs - les ennemis ayant, pensent-ils, l'intention d'attaquer leur camp à l'aube - avec des pierres ramassées de tous côtés alentour, dans les vallons voisins, ils renforcent leur retranchement, pour se défendre par leurs fortifications, puisque leurs armes les protègent trop mal. Mais la défection de leurs alliés leur fit juger la fuite plus sûre que la résistance. Elle commença par Attene, roitelet des Turdetani : il déserta avec une troupe nombreuse de ses concitoyens. Ensuite deux places fortes, avec leurs garnisons, furent livrées par leurs commandants au Romain. Craignant qu'une fois les esprits portés à la défection, le mal ne s'étendît plus loin, Hasdrubal, dans le silence de la nuit suivante, leva le camp.



## Fin de la guerre d'Espagne (206)

### 16

Dès qu'à l'aube les sentinelles des avant-postes annoncent à Scipion le départ de l'ennemi, lançant la cavalerie en avant, il ordonne de partir, et l'on mena la marche si rapidement que, si les Romains avaient marché droit sur ses traces, ils l'auraient sans aucun doute atteint ; mais on crut des guides disant qu'il y avait un chemin plus court pour gagner le Baetis, afin d'attaquer les ennemis quand ils passeraient ce fleuve. Hasdrubal, se voyant fermer le passage, infléchit sa marche vers l'Océan, et désormais ses soldats allèrent dispersés comme des fuyards. Il mit ainsi un peu d'intervalle entre les Romains et lui ; pourtant les cavaliers et les troupes légères, en l'attaquant tantôt de dos, tantôt sur les flancs, le fatiguaient et le retardaient ; mais comme, fréquemment, des attaques soudaines l'arrêtaient, et que tantôt les deux cavaleries, tantôt, contre les vélites et les fantassins auxiliaires, des éléments carthaginois engageaient le combat, les légions arrivèrent aussi. Dès lors, ce ne fut plus une bataille, mais une sorte de boucherie, jusqu'au moment où le général lui-même, donnant l'exemple de la fuite, s'échappa vers les hauteurs les plus proches, avec six mille hommes environ, à moitié armés. Tous les autres furent massacrés ou pris. Précipitamment, les Carthaginois fortifièrent un camp improvisé sur la colline la plus élevée, et, l'ennemi s'étant vainement efforcé d'en gravir la pente raide, s'y défendirent sans difficulté. Mais le blocus, sur un terrain nu et sans ressources, était à peine supportable quelques jours ; aussi passait-on à l'ennemi ; et à la fin le général lui-même, faisant venir ses vaisseaux - la mer n'était pas loin - quitta de nuit son armée pour se réfugier à Gadès.

En apprenant la fuite du général ennemi, Scipion laisse dix mille fantassins, mille cavaliers à Silanus pour assiéger le camp ; lui-même part avec le reste de ses troupes et, en soixante-dix étapes, étudiant sur sa route la cause de chaque roitelet et de chaque cité, pour pouvoir accorder des récompenses suivant une juste connaissance des mérites, revient à Tarragone. Après son départ, Masinissa, s'étant rencontré en secret avec Silanus, passa, pour avoir un peuple aussi disposé que lui-même à suivre ses nouveaux desseins, en Afrique, avec quelques-uns de ses compatriotes ; et l'on vit moins, à cette époque, la raison de ce changement soudain, qu'on ne vit plus tard, dans la fidélité de Masinissa envers les Romains, si constante jusqu'à l'extrême vieillesse, la preuve qu'alors même, il n'agit pas sans motif plausible. Ensuite Magon, à qui Hasdrubal avait renvoyé les vaisseaux, gagna Gadès ; le reste de l'armée, abandonnée par ses chefs, se dispersa soit en désertant, soit en s'enfuyant dans les cités les plus proches, sans former désormais aucune troupe remarquable par son nombre ni par ses forces.

Voilà, en gros, comment, sous le commandement et les auspices de Publius Scipion, on chassa d'Espagne les Carthaginois, treize ans après le début de la guerre, quatre ans après que Publius Scipion eut reçu cette province et cette armée. Peu de temps après, Silanus vint, en annonçant que la guerre était terminée, rejoindre Scipion à Tarragone.

### **3. Activité diplomatique et militaire de Scipion en Espagne et en Afrique (206 à 205)**

#### **Scipion recherche l'alliance de Syphax**

##### **17**

Lucius Scipion, avec un grand nombre de prisonniers nobles, fut envoyé à Rome pour y annoncer que l'Espagne était reconquise ; et tandis que la foule entière, par sa joie et ses éloges immenses, exaltait cet exploit, seul celui qui l'avait accompli, insatiable de vertu et de gloire véritable, ne considérait la reprise de l'Espagne que comme une faible ébauche de ce qu'avaient conçu ses espoirs et sa grandeur d'âme : l'Afrique, la grande Carthage, toute la gloire de cette guerre accumulée, en quelque sorte, pour son honneur et sur son nom, voilà ce qui attirait déjà ses regards.

Aussi, pensant qu'il fallait, dès maintenant, préparer les choses et se concilier les rois et les peuples, il décida de tâter d'abord les dispositions du roi Syphax. (5). C'était le roi des Masaesulii ; ce peuple, voisin des Maures, fait face, dans l'ensemble, à la région de l'Espagne où se trouve Carthagène. Il y avait, à cette époque, un traité entre son roi et les Carthaginois ; Scipion, pensant que Syphax ne le jugerait pas plus important ni plus sacré que ne le font d'ordinaire les barbares, pour qui la fidélité dépend de la fortune, lui envoie, comme parlementaire, Caius Laelius, avec des présents. Le barbare en fut heureux, et, comme alors la situation était partout heureuse pour les Romains, pour les Carthaginois, au contraire, défavorable en Italie, et perdue en Espagne, il déclara consentir à accepter l'amitié de Rome, mais non à donner ni à recevoir le serment destiné à la confirmer, sinon en présence du général romain lui-même. Ainsi Laelius, sans autre promesse du roi que celle touchant la sécurité de Scipion, s'il venait le voir, retourne auprès de Scipion.

C'était un gros appui à tous égards, pour qui avait des vues sur l'Afrique, que Syphax, le roi le plus riche de cette terre, connaissant déjà par expérience la guerre. Contre les Carthaginois eux-mêmes, et dont le royaume avait une situation très favorable par rapport à l'Espagne, n'en étant séparé que par un détroit resserré. C'est pourquoi Scipion, jugeant que cela valait la peine de courir un grand danger, puisqu'il n'y avait pas d'autre moyen, laissa Lucius Marcius à Tarragone, Marcus Silanus à Carthagène (où, de Tarragone, il s'était rendu par terre, à grandes étapes) pour garder l'Espagne, partit lui-même de Carthagène, en compagnie de Caius Laelius, avec deux quinquérèmes, et par une mer tranquille, le plus souvent à la rame, de temps en temps avec l'aide d'un vent léger, passa en Afrique. Le hasard voulut qu'Hasdrubal, chassé d'Espagne et poussé dans ce port avec sept trirèmes, jetât l'ancre et abordât juste au moment où la vue des deux quinquérèmes, sans aucun doute ennemies, et qui pouvaient être enlevées, avant leur entrée au port, par ses navires plus nombreux, ne produisit pourtant que du désordre et de l'agitation chez ses soldats comme chez ses matelots, qui préparèrent en vain armes et vaisseaux. En effet, frappées d'un vent un peu plus fort, qui soufflait de la haute mer, les voiles poussèrent les deux quinquérèmes dans le port sans laisser aux Carthaginois le temps de lever l'ancre ; et après cela, personne n'osa lancer une attaque dans un port appartenant au roi. Ainsi d'abord Hasdrubal, puis Scipion et Laelius, descendant à terre, vont trouver Syphax.

## Syphax offre l'hospitalité à Scipion et à Hasdrubal

### 18

Syphax trouva fort beau - et cela l'était vraiment - de voir les généraux des deux peuples les plus puissants de l'époque venir, le même jour, lui demander sa bienveillance et son amitié. À l'un comme à l'autre il offre l'hospitalité ; et il s'efforça - puisque, disait-il, le hasard avait voulu les réunir sous le même toit, auprès des mêmes pénates - de les amener à un entretien en vue de terminer leur inimitié ; mais Scipion objecta que, personnellement, il n'avait contre le Carthaginois aucune haine pour y mettre fin par un entretien, et qu'en ce qui touchait l'État, il ne pouvait discuter aucun point avec un ennemi sans ordre du sénat. En revanche, au désir très vif du roi de le voir - pour ne pas avoir l'air d'écarter de sa table un de ses hôtes - se décider à venir à la même table qu'Hasdrubal, il ne fit pas d'objection. Un dîner les réunit donc chez le roi ; qui plus est, Scipion et Hasdrubal - cela faisant plaisir au roi - prirent place sur le même lit. Et si grandes étaient l'affabilité de Scipion et son adresse naturelle en toute circonstance, qu'il séduisit non seulement Syphax, un barbare qui n'avait pas l'habitude de la politesse romaine, mais même son ennemi le plus acharné par l'agrément de sa conversation ; et Hasdrubal proclamait que l'homme lui avait paru plus admirable dans cette rencontre face à face que par ses exploits à la guerre, et qu'il ne doutait pas que Syphax et son royaume ne fussent déjà au pouvoir des Romains, tant Scipion avait l'art de gagner les esprits. Aussi les Carthaginois devaient-ils moins rechercher comment on avait perdu l'Espagne, que se demander comment garder l'Afrique. (10- Ce n'était pas - disait Hasdrubal - par plaisir de voyager à l'étranger, ni pour se promener sur des côtes pittoresques, qu'un si grand général romain, laissant une province récemment soumise, laissant ses troupes, était passé avec deux navires en Afrique et s'était confié à une terre ennemie, au pouvoir d'un roi, à une loyauté qu'on n'avait pas encore éprouvée ; c'était dans l'espoir de conquérir l'Afrique. Ce qu'il retournait depuis longtemps dans son esprit, ce qui manifestement l'indignait, c'était que, comme Hannibal faisait la guerre en Italie, il ne fût pas, lui, Scipion, la guerre en Afrique. Ayant conclu un traité avec Syphax, Scipion quitta l'Afrique, et, après avoir été ballotté en haute mer par des vents de direction variable, et le plus souvent violents, il se trouva trois jours après dans le port de Carthagène.

## Siège d'Iliturgi

### 19

Si les Espagnes, du côté de la guerre punique, étaient tranquilles, certaines cités, ayant conscience de leurs fautes, obéissaient à la crainte plus qu'à la loyauté - on le voyait bien - pour rester tranquilles. Parmi elles, les plus remarquables, par leur importance et par leurs torts, étaient Iliturgi et Castulon. Castulon, après avoir été, dans leur prospérité, l'alliée des Romains, était passée, après le massacre des Scipions et de leurs armées, aux Carthaginois ; les gens d'Iliturgi, en livrant les Romains qui, à la suite de ce désastre, s'étaient réfugiés chez eux, et en les mettant à mort, avaient ajouté le crime à la défection. Sévir contre ces peuples de prime abord, alors que les Espagnes n'étaient pas encore sûres, aurait été plus juste qu'utile ; mais maintenant qu'avec la tranquillité rétablie, le moment de punir semblait venu, Scipion mande de Tarragone Lucius Marcius et l'envoie, avec le tiers des troupes, attaquer Castulon ; lui-même, avec le reste de l'armée, parvient, en cinq étapes environ, à Iliturgi. Les portes étaient fermées, tout disposé et pourvu pour repousser une attaque : tant la conscience de ce qu'ils savaient mériter avait tenu lieu aux habitants de déclaration de guerre !

C'est aussi par cette remarque que Scipion commença sa harangue à ses soldats : ces Espagnols mêmes, leur dit-il, en fermant leurs portes, avaient montré quelles craintes ils avaient mérité d'éprouver ; aussi fallait-il leur faire la guerre avec beaucoup plus d'acharnement qu'aux Carthaginois : car avec ceux-ci on luttait, presque sans colère, pour l'empire et pour la gloire ; ceux-là il fallait les punir de leur perfidie, de leur cruauté et de leur crime.( 8) Le moment était venu pour les soldats romains de venger le massacre impie de leurs compagnons d'armes, le piège tendu contre eux-mêmes, au cas où ils auraient été emportés par la même fuite, et d'interdire pour toujours, par un exemple de poids, à tout homme, de jamais considérer un citoyen ou un soldat romain, quel que fût son sort, comme sujet aux outrages.

Les soldats excités par cette harangue de leur général, on répartit les échelles entre des hommes choisis dans chaque manipule, et, après avoir divisé l'armée de façon que le lieutenant Laelius en commande une partie, sur deux points à la fois - double motif de frayeur - on attaque la ville. Ce n'est pas un général, ni plusieurs chefs, mais la crainte née de la conscience de leurs torts, qui exhorte les assiégés à défendre vigoureusement leur ville : ils se souvenaient, et ils rappelaient entre eux, que l'ennemi cherchait devant eux leur supplice, non une victoire. L'endroit où ils affronteraient la mort, cela seul importait donc ; expireraient-ils au combat, en ligne, là où Mars, dieu commun aux deux adversaires, souvent relève le vaincu et abat le vainqueur, ou plus tard, une fois leur ville brûlée et ruinée, devant les yeux de leurs femmes et de leurs enfants prisonniers, sous les coups et dans les fers, après avoir subi toute sorte de hontes et d'indignités ?

Aussi ce ne sont pas uniquement les gens d'âge à être soldats ni les hommes seuls, mais les femmes et les enfants qui, dépassant les limites de leurs forces physiques et morales, assistent à la lutte, fournissent des traits aux combattants, apportent des pierres, sur les murs, aux hommes qui les réparent. Il ne s'agissait pas uniquement de la liberté, qui anime seulement le cœur des hommes courageux : les derniers supplices, une mort honteuse étaient sous les yeux de tous. Ce qui enflammait aussi leurs âmes, c'était l'émulation

devant les peines et les dangers, et le seul fait de se voir les uns les autres. Aussi commença-t-on le combat avec une telle ardeur, que l'armée qui avait soumis l'Espagne entière, plusieurs fois repoussée, par la jeunesse d'une seule ville, de ses remparts, se trouva tout en désarroi après un combat fort peu brillant. Quand Scipion le voit, craignant que tant de vains efforts des siens n'augmentent à la fois l'ardeur de l'ennemi, et ne découragent ses propres soldats, il juge devoir faire un effort personnel, prendre sa part du danger ; blâmant la lâcheté de ses hommes, il leur ordonne d'apporter des échelles, et les menace, s'ils hésitent tous, d'y monter lui-même. Déjà il était arrivé, non sans grand péril, au pied des murs, quand, partout, s'élevèrent les cris des soldats, inquiets pour leur général, et l'on commença de plusieurs côtés à la fois à dresser les échelles. De l'autre côté aussi Laelius se fit pressant. Alors la force des assiégés est vaincue ; jetant les défenseurs au bas des murs, les Romains s'en emparent ; la citadelle même, par un point qui paraissait inexpugnable, est prise dans le tumulte.

## **Destruction d'Iliturgi. Capitulation de Castulon**

### **20**

Des déserteurs africains, alors auxiliaires chez les Romains, tandis que les assiégés étaient tournés vers la défense des points où le danger était visible, et que les Romains montaient à l'attaque par où ils pouvaient, s'aperçurent que la partie la plus élevée de la ville, étant protégée par un rocher escarpé, se trouvait sans fortification aucune et vide de défenseurs. Ces hommes au corps léger, et que rendaient agiles de nombreux exercices, emportant des fiches de fer, escaladent la roche là où des saillies le leur permettent. Là où, d'aventure, la pierre se trouvait trop à pic ou trop lisse, enfonçant leurs fiches dans les fentes étroites pour s'en faire comme des échelons, les premiers tirant par la main ceux qui les suivent, les derniers soulevant ceux qui vont devant, ils arrivent au sommet ; de là, ils descendent en courant, avec des cris, dans la ville déjà prise par les Romains. Alors on vit bien que c'était la colère et la haine qui l'avaient fait attaquer : personne ne pensait à prendre des ennemis vivants, personne, quoique tout fût ouvert au pillage, ne pensait au butin : on massacre les gens sans armes à côté des gens armés, les femmes comme les hommes ; on va jusqu'à égorger les petits enfants, dans la cruauté de la colère ; puis on met le feu aux maisons, on abat ce que l'incendie ne peut consumer ; tant on a à cœur d'anéantir même les traces de cette ville, et de détruire jusqu'au souvenir de la résidence ennemie !

Ensuite Scipion mène son armée à Castulon, ville que défendaient non seulement des réfugiés espagnols, mais aussi les restes de l'armée carthaginoise qui s'était enfuie, dispersée, çà et là. Mais avant la venue de Scipion était arrivé le bruit du désastre subi par les gens d'Iliturgi, qui avait inspiré la terreur et le désespoir ; et, au milieu d'intérêts opposés, chacun voulant décider pour soi sans tenir compte d'autrui, d'abord des soupçons muets, puis une discorde ouverte amenèrent la scission entre Carthaginois et Espagnols. Ceux-ci avaient pour chef Cerdubelus, qui poussait ouvertement à la capitulation ; Himilcon commandait les auxiliaires carthaginois ; eux et la ville, Cerdubelus, ayant reçu en secret une promesse de Scipion, les livres au Romain. Ici la victoire fut plus clémente ; on n'avait pas commis d'aussi grandes fautes, et la colère avait été en grande partie apaisée par la capitulation volontaire.

## Spectacle de gladiateurs à la mémoire des Scipions

### 21

Marcus fut ensuite envoyé chez les barbares pour mettre ceux qui, d'aventure, n'étaient pas encore complètement domptés, sous les lois et les ordres des Romains ; Scipion revint à Carthagène afin de s'acquitter des vœux qu'il avait faits aux dieux, et de donner les combats de gladiateurs qu'il avait préparés à l'occasion de la mort de son père et de son oncle. (2) Les gladiateurs de ce spectacle ne furent pas de ces hommes dont les entrepreneurs forment d'habitude leurs paires, esclaves descendant du plateau de vente, ou hommes libres qui mettent leur sang à prix ; tout volontaire et gratuit fut le concours des combattants. Les uns, en effet, furent envoyés par les roitelets pour montrer un exemple du courage naturel à leur race ; d'autres proclamèrent, d'eux-mêmes, qu'ils allaient se battre pour être agréables à leurs chefs ; d'autres, l'émulation, la rivalité les poussèrent à défier des adversaires ou à ne pas refuser des défis ; certains, ayant des différends qu'ils n'avaient pas pu ou voulu terminer par la discussion, après avoir convenu entre eux que l'objet du litige suivrait le vainqueur, en décidèrent par le fer. Deux hommes qui n'étaient pas de naissance obscure, mais illustres et en vue, Corbis et Orsua, deux cousins germains, se disputant le principat d'une cité nommée Ibis, déclarèrent qu'ils combattraient par le fer. Corbis était l'aîné ; mais le père d'Orsua avait été prince le dernier, ayant hérité le principat de son frère aîné, après la mort de celui-ci. Scipion voulant, par de simples paroles, trancher leur différend et apaiser leurs colères, tous deux lui dirent qu'ils avaient refusé cet arbitrage à des parents communs, et que, parmi les dieux et les hommes, ils n'auraient d'autre juge que Mars. Fiers l'aîné de sa force, le plus jeune de la fleur de sa jeunesse, aimant mieux mourir au combat que d'être sujet l'un de l'autre, comme on ne put les arracher à une telle fureur, ils offrirent à l'armée un spectacle remarquable, et une leçon exemplaire du mal immense que le désir du pouvoir cause parmi les mortels. L'aîné, par son habitude des armes et son adresse, l'emporta facilement sur la force brute du plus jeune. À ces combats de gladiateurs s'ajoutèrent des jeux funèbres, en rapport avec les ressources de la province et les moyens d'un camp.

## Mesures de représailles contre la ville d'Astapa

### 22

Cependant les lieutenants de Scipion n'en poursuivaient pas moins les opérations. Marcius, ayant franchi le Baetis, que les habitants appellent Certis, reçut la soumission sans combat de deux cités pleines de ressources. Astapa était une ville qui appartient toujours au parti carthaginois ; mais, cette attitude méritait moins la colère des Romains que le fait qu'en dehors des nécessités de la guerre, ses habitants portaient aux Romains une haine exceptionnelle. Ni la situation, ni les remparts de leur ville ne la rendaient pourtant assez sûre pour leur inspirer une fierté particulière ; mais le caractère de ces gens, qui se plaisaient au brigandage, les avait poussés à faire des incursions sur le territoire voisin appartenant à des alliés du peuple romain, et à enlever les soldats errants, les cantiniers et les commerçants romains. Même une caravane importante (les voyageurs peu nombreux manquant trop de sécurité), alors qu'elle traversait leur territoire, fut cernée dans une embuscade établie sur un point dangereux et massacrée.

Comme l'armée s'était approchée d'Astapa pour l'attaquer, ses habitants, conscients de leurs crimes, ne jugeant pas sûr de se rendre à des adversaires si mal disposés contre eux, et n'ayant aucun espoir de se sauver grâce à leurs murs ou à leurs armes, décident, contre eux-mêmes et les leurs, un forfait affreux et barbare. Ils désignent un endroit au forum où entasser les biens les plus précieux, ordonnent à leurs femmes et à leurs enfants de s'asseoir sur ce monceau d'objets, puis empilent du bois tout autour et y jettent de nombreux fagots. Ensuite, ils disent à cinquante jeunes soldats de garder là, tant que l'issue du combat sera incertaine, leurs biens et les personnes qui leur sont plus chères que ces biens. S'ils voient l'affaire pencher déjà et la ville sur le point d'être prise, ils doivent savoir que tous les hommes qui, devant eux, marchent au combat, se feront tuer dans la bataille ; on prie donc, au nom des dieux célestes et infernaux, ces cinquante soldats de penser alors à la liberté, qui doit finir ce jour-là, pour les gens d'Astapa, soit par une mort honorable, soit par un esclavage infâme, et par conséquent de ne rien laisser contre quoi un ennemi irrité puisse sévir. Le fer et le feu sont dans leurs mains ; ces mains amies et fidèles doivent anéantir ce qui est destiné à périr, plutôt que de laisser les ennemis l'outrager avec d'orgueilleuses railleries. À ces exhortations s'ajoute une malédiction terrible contre celui que, d'aventure, l'espoir, ou la faiblesse de son cœur, aura détourné de ces instructions.

Alors leur colonne rapide, par les portes ouvertes, sort à grand bruit. Aucun poste bien solide ne s'opposait à eux, parce que rien ne pouvait être moins redouté, de leur part, que l'audace de sortir de leurs murailles ; quelques rares escadrons de cavalerie et de l'infanterie légère, envoyée brusquement du camp à cet effet, marchèrent à leur rencontre. Le combat fut plus violent par l'ardeur des courages que réglé suivant un ordre quelconque. Aussi l'échec de la cavalerie, qui, la première, s'était portée au-devant de l'ennemi, effraya les troupes légères ; et l'on aurait combattu au pied même du retranchement si la force de l'armée, les légions, malgré le peu de temps qu'on leur donna pour se ranger, n'avaient aligné leur front. Alors même il y eut un peu de désordre autour des enseignes, les ennemis, aveugles de fureur, se ruant vers les blessures et le fer avec une folle audace ; ensuite les vieux soldats, tenant ferme contre ces assauts impulsifs, en massacrant les premiers Espagnols arrêtaient ceux qui les suivaient. Ils essayèrent peu



après de prendre l'offensive, et, voyant qu'aucun ennemi ne reculait, qu'ils s'obstinaient à mourir chacun planté à son poste, étendant leur ligne, comme le leur permettait leur nombre, et enveloppant les ailes des ennemis, qui combattirent alors en cercle, ils les massacrèrent jusqu'au dernier.

## Massacre de la population

### 23

Cette cruauté d'ennemis irrités, et surtout en pleine action, était conforme aux lois de la guerre contre des adversaires armés et qui résistaient ; plus affreux était un autre massacre, dans la ville, où une foule de femmes et d'enfants, non combattants, sans armes, étaient égorgés par les leurs, qui, sur le bûcher qu'ils avaient allumé, jetaient leurs corps, pour la plupart encore vivants, dont les ruisseaux de sang éteignaient la flamme naissante. Eux-mêmes enfin, fatigués de ce massacre lamentable des leurs, ils se jetèrent avec leurs armes dans les flammes. Ce carnage était déjà consommé quand les Romains vainqueurs survinrent. D'abord, devant un spectacle si affreux, stupéfaits, ils restèrent quelque temps immobiles ; puis, l'or et l'argent qui brillaient au milieu des autres objets entassés leur donnant le désir, avec l'avidité naturelle à l'homme, de les arracher au feu, les uns furent saisis par les flammes, les autres brûlés par des bouffées d'air chaud, les plus proches du feu ne pouvant reculer, car une foule immense les pressait par derrière. Ainsi Astapa, sans donner aucun butin au soldat, fut détruite par le fer et le feu. Marcius, ayant reçu la soumission de tous les autres peuples de cette région, effrayés, ramena son armée victorieuse à Carthagène, auprès de Scipion.

En ces jours mêmes arrivèrent des réfugiés de Gadès, qui promettaient de livrer leur ville, la garnison punique qui s'y trouvait, son commandant et la flotte. Magon s'était arrêté là après sa fuite, et, rassemblant sur l'Océan des navires, y avait réuni quelques troupes auxiliaires, amenées soit, à travers le détroit, de la côte d'Afrique, soit des régions de l'Espagne voisines par le préfet Hannon. Après un échange de serments avec ces réfugiés, on envoya à Gadès Marcius avec des cohortes sans bagages, Laelius avec sept trirèmes et une seule quinquérème, pour mener l'affaire sur terre et sur mer d'un commun accord.

## Mutinerie dans l'armée romaine (été 206)

### 24

Une grave maladie de Scipion, moins grave cependant que ne le disait le bruit public (car chacun, avec la passion naturelle aux hommes de nourrir à plaisir les rumeurs, ajoutait quelque chose à ce qu'il avait appris) troubla toute la province et surtout ses parties éloignées ; et l'on vit bien quelle masse de dangers aurait soulevé une défaite réelle, puisqu'un bruit sans fondement soulevait de si grandes tempêtes : ni les alliés ne restèrent fidèles, ni l'armée soumise à son devoir.

Mandonius et Indibilis, qui, s'étant promis la royauté en Espagne quand les Carthaginois en seraient chassés, n'avaient obtenu du sort aucun bonheur conforme à leurs espérances, soulevant leurs compatriotes, les Lacetani, en même temps que la jeunesse celtibère, attaquèrent et ravagèrent le territoire des Suessetani et des Sedetani, alliés du peuple romain.

Chez des citoyens romains éclata une autre folie, dans le camp près de Sucron. Il y avait là huit mille soldats, pour défendre les peuples qui habitent en-deçà de l'Èbre.( 6) L'agitation avait commencé chez eux non quand on leur apporta des bruits incertains sur la santé de leur général, mais auparavant déjà, par suite de la licence née, comme d'ordinaire, d'une longue oisiveté, et, en partie, parce que, habitués en pays ennemi à vivre largement de rapines, ils se trouvaient plus gênés en temps de paix. Il y eut d'abord seulement des propos lancés à la dérobée : si la guerre était dans la province, que faisaient-ils au milieu de gens paisibles ? Si la guerre était finie et leur mission achevée, pourquoi ne les ramenait-on pas en Italie ? On avait aussi réclamé la solde avec plus d'effronterie qu'il n'est conforme à la coutume et à la discipline militaires, des sentinelles avaient lancé des injures aux tribuns qui faisaient leur ronde dans les postes, et, de nuit, certains soldats étaient allés piller, alentour, la région pacifiée ; à la fin, en plein jour, ouvertement, on quittait les enseignes. Tout se faisait suivant le caprice et la fantaisie des soldats, rien n'était fait suivant les institutions et la discipline militaires, ni sur l'ordre des chefs ; le camp ressemblait pourtant encore à un camp romain sous ce seul aspect que les soldats, pensant que les tribuns, contaminés par leur folie, ne resteraient pas à l'écart de la sédition et de la défection, les laissaient rendre la justice au quartier général, leur demandaient le mot d'ordre, se rendaient à leur tour dans les postes de jour et de nuit ; et, s'ils avaient enlevé sa force au commandement, ils conservaient l'apparence d'hommes qui obéissent aux ordres, en se commandant spontanément à eux-mêmes. Elle éclata, la sédition, par la suite, quand ils s'aperçurent que les tribuns relevaient et blâmaient leur conduite, tâchaient de s'y opposer, et déclaraient ouvertement qu'ils ne s'associeraient pas à leur folie. On les chassa donc du quartier général, puis, peu après, du camp ; et les chefs de la sédition, deux simples soldats, Caius Albius Calenus et Caius Atrius Umber, reçurent, du consentement de tous, le commandement. Sans se contenter des insignes des tribuns, ces deux hommes osèrent s'attribuer les marques du pouvoir suprême, les faisceaux et les haches : il ne leur vint pas à l'esprit que c'étaient leur dos, leur cou que menaçaient ces verges et ces haches, qu'ils faisaient porter devant eux pour effrayer les autres. Leur croyance erronée en la mort de Scipion aveuglait leurs esprits ; sitôt après la publication, toute prochaine, de cette nouvelle, ils ne doutaient pas de voir, dans l'Espagne entière, s'allumer la guerre ; dans un tel tumulte, ils pourraient exiger de l'argent des alliés, piller les villes voisines, et, dans ce

bouleversement où tous auraient toutes les audaces, on remarquerait moins ce qu'ils auraient fait eux-mêmes.

## Scipion attire l'armée à Carthagène

25

Comme, là-dessus, on attendait des nouvelles fraîches non seulement de la mort, mais des funérailles de Scipion, qu'aucune n'arrivait, cependant, et que ce bruit, né sans raison, s'évanouissait, on commença à rechercher ceux qui l'avaient fait courir les premiers. Chacun se déroband, pour pouvoir se donner l'air d'avoir plutôt cru à la légère qu'inventé un fait si grave, les chefs de la révolte, d'eux-mêmes, abandonnèrent déjà leurs insignes, et, à la place du fantôme de commandement qu'ils exerçaient, tremblèrent de voir, prêt à se tourner bientôt contre eux, un pouvoir réel et légitime.

Tandis que la sédition, ainsi paralysée, apprenait de témoins certains d'abord que Scipion vivait, bientôt même qu'il était bien portant, elle vit arriver sept tribuns militaires, envoyés par Scipion lui-même. D'abord leur arrivée exaspéra les esprits ; puis, en calmant eux-mêmes, par des paroles de paix, les soldats connus d'eux, qu'ils avaient abordés, ils adoucirent les coeurs. D'abord, en effet, en faisant le tour des tentes des soldats, puis au quartier des officiers et au quartier général, quand ils voyaient des groupes engager des conversations, ils s'adressaient à eux, recherchant la cause de la colère et de l'abattement subit de ces hommes plutôt que les accusant d'avoir agi comme ils avaient fait. En général, on mettait en avant que la solde n'avait pas été payée au jour voulu ; puis, ajoutaient les soldats, alors qu'au même moment où éclatait la trahison des Iliturgitani, après le massacre de deux généraux et de deux armées romaines, ils avaient, par leur courage, défendu le nom de Rome et conservé la province, les Iliturgitani avaient bien subi le châtement dû à leur faute ; mais leur mérite, à eux, n'avait pas reçu sa récompense. De telles plaintes, répondaient les tribuns, exprimaient de justes griefs, et ils les transmettraient au général en chef ; ils se réjouissaient qu'il n'y eût rien de plus grave, de plus difficile à guérir ; Publius Scipion, grâce aux dieux, et aussi l'état étaient capables de récompenser les soldats.

Scipion, habitué aux campagnes, mais peu fait aux orages des émeutes, s'inquiétait toujours, en cette affaire, que l'armée ne passât la mesure dans ses fautes, ou lui-même dans la répression. Pour le moment, il décida d'agir, comme il avait commencé, par la douceur, et de faire espérer, en envoyant des percepteurs à la ronde dans les cités tributaires, un paiement prochain de la solde ; et un édit, affiché aussitôt, invita les rebelles à venir demander leur solde à Carthagène, soit par groupes séparés, soit tous ensemble, comme ils le préféraient. Ce qui apaisa la sédition, déjà languissante par elle-même, ce fut le brusque retour au calme des Espagnols révoltés : Mandonius et Indibilis, abandonnant leur entreprise, étaient, en effet, rentrés dans leurs frontières, en apprenant que Scipion était en vie : les rebelles n'avaient plus de concitoyens ni d'étrangers avec qui associer leur folie. Tout bien examiné, il ne leur restait, après leur entreprise criminelle, qu'un refuge, qui n'était pas très sûr : s'en remettre au général en chef, à sa juste colère, ou à sa clémence, dont il n'y avait pas à désespérer : il avait pardonné même à des ennemis, avec qui il avait lutté par les armes ; or leur révolte, à eux, n'avait entraîné ni blessure, ni effusion de sang ; sans cruauté par elle-même, elle n'avait pas mérité un châtement cruel. Ainsi l'esprit humain a chez chaque homme, pour excuser ses fautes, de l'éloquence à l'excès. Les rebelles se demandaient seulement s'ils iraient par cohortes isolées, ou tous ensemble, demander leur solde. Ils inclinèrent - cette solution leur paraissant plus sûre - à

y aller tous ensemble.

## Arrivée des mutins à Carthagène

### 26

En ces mêmes jours où ils délibéraient à ce sujet, on tenait conseil sur eux à Carthagène, et l'on discutait si l'on sévirait seulement contre les instigateurs de la révolte - et ils n'étaient pas plus de trente-cinq - ou si, par le supplice d'un plus grand nombre de rebelles, on punirait un crime d'un si funeste exemple, désertion plutôt que révolte. L'avis le plus doux l'emporta : aux instigateurs de la faute on limiterait le châtement ; à l'égard de la masse, une réprimande suffirait. Le conseil levé, on annonce aux troupes de Carthagène (pour faire croire que c'était de cela qu'on s'était occupé) une expédition contre Mandonius et Indibilis, et on leur ordonne de préparer quelques jours de vivres. Les sept tribuns qui déjà auparavant étaient allés apaiser la révolte à Sucron sont envoyés au-devant de l'armée rebelle, et l'on donne à chacun d'eux le nom de cinq des chefs de la révolte, afin de les faire accueillir, avec un air et des paroles bienveillantes par des hommes aptes à jouer ce rôle, qui leur offrent l'hospitalité, et, après les avoir enivrés, les enchaînent.

Déjà les rebelles n'étaient pas loin de Carthagène quand la nouvelle, donnée par des personnes rencontrées, que, le lendemain, toute l'armée, avec Marcus Silanus, partait contre les Lacetani, non seulement les délivra de toutes les craintes qui restaient en secret dans leurs cœurs, mais leur causa une grande joie, à l'idée qu'ils allaient tenir le général, resté seul, plus qu'ils ne seraient eux-mêmes en sa puissance. Au coucher du soleil, ils entrèrent dans la ville et virent l'autre armée tout préparer pour se mettre en marche.( 9) Reçus par ces paroles, préparées à dessein, que leur arrivée était agréable et opportune pour le général en chef, car elle précédait immédiatement le départ de l'autre armée, ils reprennent des forces. Les tribuns, sans bruit, avaient fait offrir l'hospitalité aux auteurs de la révolte par des hommes aptes à ce rôle, qui s'en saisirent et les enchaînèrent. À la quatrième veille, le train de l'armée dont on simulait le départ commença à s'ébranler ; au point du jour les troupes se mirent en marche, mais on arrêta leur colonne à la porte, et l'on envoya des sentinelles à toutes les portes de l'enceinte, pour que personne ne quittât la ville.

Alors, convoqués à l'assemblée, les soldats arrivés la veille accourent fièrement au forum devant le tribunal du général, comme des gens qui, les premiers, allaient l'effrayer par leurs cris. Mais, au même moment, le général monta sur son tribunal, et les troupes armées, ramenées des portes, entourèrent par derrière l'assemblée sans armes. Alors toute la fierté des rebelles tomba, et - ils l'avouaient plus tard - rien ne les effraya autant que la vigueur et le teint coloré, contraire à leurs espérances, du général qu'ils croyaient voir gravement atteint, et son expression, telle que, même sur le front de bataille, ils ne se rappelaient pas, disaient-ils, l'avoir jamais vue. Il resta assis, sans parler, quelque temps, jusqu'au moment où on lui annonça que les instigateurs de la révolte avaient été amenés au forum, et que tout était prêt.

## Discours de Scipion à l'armée rebelle

27

Alors, le héraut ayant fait faire silence, Scipion commença ainsi :

“Jamais je n’aurais cru que les mots me manqueraient pour m’adresser à mon armée, non que je me fusse jamais exercé à la parole plus qu’à l’action, mais parce que, resté dans les camps presque depuis l’enfance, j’avais l’habitude du caractère des soldats. À vous, pourtant, comment vous parler ? Ni les idées, ni les mots ne m’en fournissent le moyen ; car je ne sais pas même par quel nom je dois m’adresser à vous. Citoyens, vous qui vous êtes séparés de votre patrie ? Soldats, vous qui avez nié l’autorité militaire et le droit d’auspices, rompu un serment religieux ? Ennemis ? Pour la stature, les traits, les vêtements, la tenue, je reconnais des concitoyens ; dans les actes, les paroles, les desseins, je vois des sentiments d’ennemis. En quoi, en effet, vous êtes-vous distingués des Ilergètes et des Lacetani dans vos souhaits ou dans vos espoirs ? Eux, cependant, ce sont Mandonius et Indibilis, des hommes d’une noblesse royale, qu’ils ont suivis dans leur folie ; vous, vous avez déferé le droit d’auspices et l’autorité militaire à Atrius l’Ombrien et à Albius de Calès. Dites que vous n’avez pas tous fait cela ou voulu le faire, soldats, que peu d’entre vous ont été atteints d’une telle folie, d’une telle démence ; je croirai volontiers ceux qui le diront : car telles sont les fautes commises que, si elles s’étaient répandues dans toute l’armée, on ne pourrait les expier sans de lourdes expiations.”

“C’est malgré moi que je touche à ces sortes de blessures ; mais, sans y toucher et y retoucher, on ne peut les guérir. En vérité, une fois les Carthaginois chassés d’Espagne, je croyais qu’il n’y avait point d’endroit dans la province entière, point de gens pour haïr ma vie : telle avait été ma conduite non seulement envers les alliés, mais envers les ennemis. Et voici que dans mon camp - combien mon attente m’a trompé ! — le bruit de ma mort a été non seulement bien accueilli, mais attendu. Ce n’est pas que je veuille étendre ce crime à tous - vraiment, si je croyais que toute mon armée a souhaité ma mort, ici, tout de suite, sous vos yeux, je mourrais ; il ne me plairait pas de mener une vie odieuse à mes concitoyens et à mes soldats - ; mais toute multitude, comme, par nature, la mer, est par elle-même immobile ; les vents et les brises l’agitent ; ainsi le calme comme les tempêtes sont en vous, le motif, l’origine de toute folie sont dans les agitateurs ; vous, c’est la contagion qui vous égare. Aujourd’hui même, vous ne savez pas, je crois, jusqu’où vous êtes allés dans la démence, quel forfait vous avez osé contre moi, contre votre patrie, vos parents et vos enfants, contre les dieux, témoins du serment, contre les auspices sous lesquels vous servez, contre les usages de l’armée et la discipline ancestrale, contre la majesté du commandement suprême.”

“Sur moi, je ne dirai rien : vous avez mis sans doute plus de légèreté que d’espoir à croire à ma mort ; sans doute enfin suis-je tel, que le fait de voir mon armée lasse d’être commandée par moi ne doive pas étonner du tout. Mais la patrie, que vous avait-elle fait pour que vous vous alliiez à Mandonius et à Indibilis afin de la trahir ? Que vous avait fait le peuple romain, pour que vous donniez le commandement, enlevé à des tribuns nommés par un vote de ce peuple, à de simples particuliers ; pour que, non contents de les avoir pour tribuns, vous donniez les faisceaux de votre général à des gens qui n’avaient jamais eu un esclave à commander, vous, une armée romaine ? Au prétoire, Albius et Atrius ont



dressé leur tente ; la trompette a sonné devant eux ; on leur a demandé le mot d'ordre ; ils se sont assis sur le tribunal de Publius Scipion ; le licteur leur a servi d'appariteur ; dans l'espace dégagé par lui, ils se sont avancés ; on a porté devant eux les faisceaux avec les haches. Des pluies de pierres, des coups de foudre, la naissance de monstres vous semblent des prodiges : votre conduite est un prodige tel qu'aucune victime, aucune prière ne peuvent l'expier, sans verser le sang des hommes qui ont osé un si grand forfait.”

## Discours de Scipion (suite)

28

“Pour moi, cependant, quoique le crime ne raisonne jamais, je voudrais - autant que c’est possible pour un acte sacrilège, savoir quels ont été votre idée, votre projet. À Regium, autrefois, une légion, envoyée en garnison, après avoir égorgé criminellement les notables de la cité, occupa dix ans cette ville opulente ; à cause de ce forfait, la légion entière, ses quatre mille hommes, furent sur le forum, à Rome, frappés de la hache. Mais d’abord, ces gens-là suivirent non un Atrius l’Ombrien, mi-soldat, mi-cantinier, général dont le nom même est de mauvais augure, mais Decius Vibellius, tribun des soldats ; ils ne se joignirent pas à Pyrrhus, ni aux Samnites ou aux Lucains, ennemis du peuple romain ; vous, vous avez communiqué vos plans à Mandonius et à Indibilis, vous avez projeté de mettre en commun avec eux vos armes. Ces gens-là, comme les Campaniens à Capoue (enlevée aux Toscans, ses anciens habitants) comme les Mamertins à Messine en Sicile, se proposaient de garder toujours Regium comme résidence, et de ne harceler d’offensives ni le peuple romain, ni les alliés du peuple romain. Vous proposez-vous, vous, de garder Sucron comme domicile ? Si moi, votre général, quittant cette province, ma mission achevée, je vous y laissais, vous devriez implorer le secours des dieux et des hommes parce que vous ne retourneriez pas auprès de vos femmes et de vos enfants.”

“Admettons cependant qu’eux aussi, vous les ayez chassés de vos cœurs, comme votre patrie et moi-même ; c’est la démarche de votre dessein, criminel, non insensé au dernier point, que je veux suivre. Moi vivant, et l’armée (vous exceptés) intacte, avec laquelle, par moi, Carthagène a été prise en un seul jour, avec laquelle quatre généraux, quatre armées carthaginoises ont été enfoncées, mises en fuite, chassées d’Espagne, vous - huit mille hommes dont aucun ne vaut, sans doute, Albius et Atrius, à qui vous vous étiez subordonnés- vous prétendiez arracher la province d’Espagne au peuple romain ? J’écarte, je mets à part mon nom ; admettons que, sauf en croyant trop facilement à ma mort, vous ne m’avez outragé en rien. Eh quoi ? Si je mourais, avec moi l’État expirerait, avec moi tomberait l’empire romain ? Veuille Jupiter Très bon, Très grand ne pas permettre ce désastre qu’une ville fondée après avoir pris les auspices, à l’instigation des dieux eux-mêmes, pour l’éternité, ait seulement la durée de ce corps fragile et mortel ! Quoique Flaminius, Paul-Émile, Gracchus, Postumius Albinus, Marcus Marcellus, Titus Quinctius Crispinus, Cneius Fulvius, les Scipions, mes aïeux, tant de généraux illustres, aient été enlevés par une seule guerre, le peuple romain est resté debout, et il le restera, même si mille autres généraux mouraient soit par le fer, soit de maladie : et mes seules funérailles auraient emporté l’État romain ? Vous mêmes, ici, en Espagne, quand mon père et mon oncle, vos deux généraux, eurent été tués, vous avez choisi Septimus Marcius pour vous commander contre les Carthaginois, exaltés par leur victoire récente. Et je parle comme si les Espagnes avaient dû, par ma mort, rester sans chef : mais Marcus Silanus envoyé, en même temps que moi, avec les mêmes droits, le même pouvoir, mais les lieutenants Lucius Scipion, mon frère, et Caius Laelius, manqueraient-ils à venger la majesté du commandement ? Est-ce votre armée qu’on pouvait comparer à notre armée, ou vos chefs à nos chefs, ou nos titres, ou nos causes ? Même supérieurs sur tous ces points, porteriez-vous les armes, avec les Carthaginois, contre votre patrie, contre vos concitoyens ? Voudriez-vous que l’Afrique commandât à l’Italie, Carthage à Rome ? Quel tort a eu pour

cela votre patrie ? “

## Discours de Scipion (fin)

29

“Coriolan fut, autrefois, par une condamnation injuste, par un exil malheureux et immérité, poussé à marcher contre sa patrie ; mais sa piété pour une personne privée le détourna d’un attentat contre le peuple. Vous, quel ressentiment, quelle colère vous a excités ? Votre solde, payée, à cause de la maladie de votre général, avec quelques jours de retard, était-ce une raison suffisante pour déclarer la guerre à votre patrie, pour abandonner le peuple romain au bénéfice des Ilergètes, pour ne rien laisser dans la religion, dans la société sans l’outrager ? Assurément, vous étiez fous, soldats, et la maladie n’avait pas attaqué avec plus de violence mon corps que vos esprits. J’ai horreur de rapporter ce qu’on a cru, ce qu’on a espéré, ce qu’on a souhaité : que l’oubli emporte tout cela et l’anéantisse, s’il se peut ; sinon, qu’en tout cas le silence l’ensevelisse ! “

“Je ne saurais dire que mon discours ne vous a pas semblé funeste et affreux : mais combien croyez-vous vos actions plus affreuses que mes paroles ? Ce que vous avez fait, vous trouvez juste que je le supporte ; et vous, vous ne souffrez pas, sans impatience, qu’on le raconte seulement ? Pourtant, on arrêtera ici ces reproches mêmes. Puissiez-vous oublier vous-mêmes votre conduite aussi facilement que moi je l’oublierai ! Ainsi, pour ce qui vous concerne tous, si vous vous repentez de votre égarement, je vous trouve assez et trop punis. Pour Albius de Calès, et Atrius l’Ombrien, et les autres instigateurs d’une révolte sacrilège, ils laveront de leur sang la faute commise ; vous, vous devez voir leur supplice non seulement sans peine, mais avec joie, si la raison vous est revenue : car c’était contre vous, plus que contre personne qu’ils avaient des desseins hostiles et méchants”.

À peine finissait-il de parler que, grâce aux mesures prises, une terreur venant de toutes sortes d’objets à la fois frappa les yeux et les oreilles. Les troupes qui avaient cerné l’assemblée frappèrent leurs boucliers de leurs épées ; on entendit la voix du héraut lire les noms des soldats condamnés au conseil ; on les traînait nus au milieu de la place ; en même temps, on montrait tous les préparatifs du supplice ; les condamnés furent attachés au poteau, battus de verges et frappés de la hache, tandis que la crainte paralysait à tel point les assistants, qu’on n’entendit pas un mot un peu fier contre la rigueur de la peine, ni même un gémissement. Puis on enleva tous les cadavres, et, la place purifiée, les soldats, appelés chacun par son nom chez les tribuns militaires, prêtèrent serment à Publius Scipion, et chacun d’eux reçut intégralement sa solde à l’appel de son nom. Telle fut la fin, l’issue de la sédition militaire entreprise près de Sucron.

## Bataille navale dans le détroit de Gadès (été 206)

### 30

À la même époque, sur le Bétis, Hannon, préfet de Magon, envoyé de Cadix avec une petite troupe d'Africains, en gagnant des Espagnols à prix d'argent, arma quatre mille jeunes gens environ. Puis, dépouillé de son camp par Lucius Marcius, ayant perdu la plus grande partie de ses soldats dans le trouble causé par la prise du camp, certains aussi dans la fuite, tandis que la cavalerie poursuivait ceux qui s'étaient dispersés, il s'échappa lui-même avec quelques hommes.

Pendant que ces événements se passaient sur le Bétis, Laelius, passant du détroit dans l'Océan, s'approcha de Carteia avec sa flotte. Cette ville est située sur la côte de l'Océan, là où, à la sortie du détroit resserré, la mer commence à s'étendre. Prendre Gadès, sans combat, par trahison, c'était - des habitants étant venus d'eux-mêmes le promettre au camp romain, — un espoir qu'on avait nourri. Mais cette trahison fut dévoilée trop tôt, et Magon, faisant arrêter tous les traîtres, les remit au préteur Adherbal pour les emmener à Carthage. Adherbal, ayant embarqué les conjurés sur une quinquérème, l'envoya en avant, parce qu'elle était plus lente que ses trirèmes, et la suivit lui-même, à peu de distance, avec huit trirèmes. La quinquérème entra déjà dans le détroit, quand Laelius, lui aussi sur une quinquérème, sort du port de Carteia, suivi de sept trirèmes, et se porte contre Adherbal et ses trirèmes, pensant bien que la quinquérème carthaginoise, déjà prise dans le courant du détroit, ne peut, contre lui, être ramenée en arrière. Le Carthaginois, devant cette attaque soudaine, indécis, se demanda un moment s'il suivrait sa quinquérème ou tournerait ses éperons contre l'ennemi.( 8) Cette hésitation même lui ôta la faculté de refuser le combat : déjà, en effet, les Romains étaient à portée de trait et le pressaient de tous côtés ; et le courant, lui aussi, l'empêchait déjà de diriger à son gré ses vaisseaux. Ce combat ne ressemblait donc en rien à une bataille navale, car il n'y avait là rien de volontaire, rien qui vînt de l'art militaire ni d'un dessein réfléchi. Seules les forces naturelles du détroit et du courant, maîtresses de tout le combat, portaient vers les vaisseaux amis ou ennemis les commandants, qui essayaient en vain d'aller, à force de rames, en sens contraire ; un navire qui fuyait, on le voyait, lancé du côté opposé par un tourbillon, porté vers ses vainqueurs ; mais aussi celui qui le poursuivait, s'il tombait sur un courant contraire, se détournait de lui comme s'il fuyait. Mieux : dans l'action même, tel vaisseau, alors qu'il fonçait de l'éperon contre un ennemi, présentait soudain le flanc lui-même et recevait le coup d'éperon de l'autre ; tel autre, alors qu'il offrait le flanc à l'ennemi, soudain, tournait et présentait sa proue. Tandis que, dirigée par le hasard, une lutte incertaine mêle les trirèmes, la quinquérème romaine, soit que, grâce à son poids, elle tienne mieux la mer, soit que ses rangs de rameurs plus nombreux, fendant les remous, permettent de la diriger plus facilement, coule deux trirèmes ; d'un élan, elle balaie les rames d'un des flancs d'une autre trirème ; et elle aurait fracassé les autres trirèmes qu'elle eût atteintes, si, avec les cinq navires qui lui restaient, Adherbal n'avait fait voile vers l'Afrique.

## Nouvelles tentatives de soulèvement en Espagne (fin de l'été 206)

### 31

Quand Laelius, revenu vainqueur à Carteia, eut appris ce qui s'était passé à Gadès : la découverte de la trahison, l'envoi des conjurés à Carthage, l'anéantissement de l'espoir dans lequel Lucius Marcius et lui étaient venus, il envoya dire à celui-ci que, s'ils ne voulaient pas perdre leur temps à rester campés devant Gadès, ils devaient retourner auprès du général en chef ; Marcius l'approuvant, tous deux revinrent quelques jours après à Carthagène. À leur départ, non seulement Magon respira, alors que jusque-là, du côté de la terre comme de la mer, une double crainte l'étreignait, mais, la nouvelle de la révolte des Ilergètes lui offrant l'espoir de recouvrer l'Espagne, il envoya au sénat, à Carthage, des courriers chargés, en exagérant à la fois la révolte civile née dans le camp des Romains et la défection de leurs alliés, de pousser les sénateurs à lui envoyer des renforts suffisants pour reprendre l'empire d'Espagne, que leurs pères leur avaient laissé.

Mandonius et Indibilis, de retour dans leurs frontières, restèrent quelque temps, en attendant de savoir ce qu'on déciderait sur la révolte des soldats romains, dans l'indécision et le calme, ne doutant pas que si l'on pardonnait à l'égarement des citoyens, on ne pût leur pardonner aussi à eux-mêmes ; ( 6) quand se répandit le bruit de leur supplice rigoureux, pensant qu'ils paieraient leur faute d'une peine égale, ils appelèrent à nouveau leurs peuples aux armes, et, réunissant les auxiliaires qu'ils avaient déjà eus, ils passèrent sur le territoire des Sedetani, où ils avaient campé au début de leur défection, avec vingt mille fantassins et deux mille cinq cents cavaliers.

## Scipion se prépare à attaquer Indibilis et Mandonius

### 32

Scipion, par sa loyauté à payer à tous également, innocents et coupables, leur solde, par son air et ses paroles bienveillantes envers tous, ayant facilement regagné le cœur de ses soldats, convoqua, avant de quitter Carthagène, une assemblée où, après s'être longuement emporté contre la perfidie des roitelets qui reprenaient la guerre, il proclama qu'il ne partait pas du tout, pour punir ce crime, avec les dispositions qu'il avait eues pour guérir récemment l'égaré de ses concitoyens.

Il avait alors, comme s'il taillait dans ses propres entrailles, en gémissant et en pleurant, expié, par l'exécution de trente hommes, la légèreté, ou la faute, de huit mille ; maintenant, c'était avec joie et entrain qu'il allait massacrer les Ilergètes. Ils n'étaient pas, en effet, nés sur la même terre que lui ; ils n'étaient joints à lui par aucun lien ; le seul qu'ils avaient eu, celui de la parole donnée et de l'amitié, ils l'avaient rompu eux-mêmes par leur crime. Dans son armée, outre qu'il n'y voit que des citoyens, des alliés ou des hommes de droit latin, une chose l'émeut encore, c'est qu'il n'y a presque aucun soldat qui n'ait été amené d'Italie ou par son oncle Cneius Scipion, le premier Romain venu dans cette province, ou par son père, le consul, ou par lui-même : le nom, les auspices des Scipions leur sont familiers à eux tous, qu'il veut ramener avec lui dans leur patrie pour un triomphe mérité, et dont il espère le soutien, dans sa candidature au consulat, comme s'il s'agissait là d'un honneur qu'ils partageront tous.

Quant à l'expédition prochaine, ils ont oublié leurs propres exploits, ceux d'entre eux qui la considèrent comme une guerre. Pour sa part, Magon, qui, se séparant de l'univers, s'est réfugié dans une île entourée par l'Océan, avec quelques vaisseaux, l'inquiète plus que les Ilergètes : là-bas, en effet, il y a un général carthaginois et des troupes puniques, — quel que soit d'ailleurs leur nombre - ; ici, des brigands et des chefs de brigands, qui, s'ils ont, pour piller les terres de leurs voisins, brûler leurs maisons et enlever leurs troupeaux, quelque force, en revanche, au combat, en bataille rangée, n'en ont aucune ; en combattant, ils compteront plus sur leur rapidité dans la fuite que sur leurs armes. Aussi n'est-ce pas parce qu'il voit dans les Ilergètes aucun danger, ni le germe d'une guerre plus importante, qu'avant de quitter sa province il pense devoir les écraser, mais d'abord pour ne pas laisser impunie une défection aussi criminelle que la leur ; ensuite, pour qu'on ne puisse pas dire que, dans une province entièrement soumise, grâce à tant de courage à la fois et à tant de bonheur, il a laissé un seul ennemi. Ses soldats n'ont donc, avec l'aide des dieux, qu'à le suivre, moins pour faire une guerre - car ils n'ont pas d'ennemi de taille à lutter - que pour punir des criminels.

## Le combat tourne à l'avantage des Romains

### 33

Après ce discours, Scipion, renvoyant ses soldats, leur ordonne de se préparer à marcher le lendemain, et, en dix étapes, arrive sur l'Èbre. Puis, ayant passé le fleuve, il campe, trois jours après, en vue de l'ennemi. Devant le camp se trouvait une plaine entourée de montagnes. Scipion, ayant fait pousser en avant, dans cette vallée, des troupeaux, enlevés, pour la plupart sur les terres des ennemis eux-mêmes, afin d'exciter la fougue instinctive des barbares, envoya pour les défendre des vélites, en ordonnant à Laelius, quand, grâce à leurs attaques rapides, le combat se trouverait engagé, de charger l'ennemi avec la cavalerie, masquée jusque-là. L'avancée propice d'une montagne couvrit cette embuscade de la cavalerie, et rien ne retarda le combat. Les Espagnols coururent sur les troupeaux qu'ils aperçurent de loin, les vélites sur les Espagnols occupés à leur butin. D'abord ils les harcelèrent de leurs projectiles ; puis, laissant leurs traits légers, plus propres à allumer la lutte qu'à décider de son issue, ils mettent l'épée nue, et l'on commence à lutter pied à pied. Ce combat d'infanterie était incertain, sans l'arrivée des cavaliers. Ils ne se contentèrent pas d'écraser, dans leur charge, les adversaires qui leur faisaient face ; certains d'entre eux, tournant, par le pied de la pente, la troupe ennemie, se jetèrent sur ses derrières, pour couper la retraite à la plupart ; et le massacre fut plus grand qu'il ne l'est d'ordinaire dans ces petits combats provoqués par des escarmouches.

Cet échec enflamma la colère des barbares plus qu'il ne brisa leurs courages. Aussi, pour ne pas paraître ébranlés, dès l'aube ; le lendemain, ils s'avancèrent en lignes. Toutes leurs troupes ne pouvaient pas entrer dans la vallée, qui était étroite, on l'a déjà dit : les deux tiers environ de l'infanterie et toute la cavalerie descendirent en ligne : le reste des fantassins s'arrêta sur le versant d'une montagne. Scipion, pensant que l'étroitesse de ce lieu lui était favorable, à la fois parce que la mêlée paraissait devoir mieux convenir au soldat romain qu'au soldat espagnol, et parce que les ennemis étaient descendus dans un endroit tel qu'il ne pouvait contenir toute leur masse, s'attacha encore à un nouveau stratagème.

Sa cavalerie, il ne pouvait en garnir ses deux ailes dans un espace si étroit ; et celle que l'ennemi y avait fait descendre avec son infanterie serait inutile. Aussi Scipion ordonne-t-il à Laelius de faire faire, par la montagne, en suivant un chemin aussi couvert que possible, un mouvement tournant à ses cavaliers, et d'engager un combat de cavalerie aussi distinct que possible de la lutte d'infanterie ; lui-même tourne tous ses corps de fantassins contre l'ennemi ; mais il ne place que quatre cohortes de front, ne pouvant étendre plus largement sa ligne.

Il ne mit aucun retard à combattre, pour que la lutte même détournât les regards de ses cavaliers qui traversaient les montagnes ; et les ennemis ne s'aperçurent qu'ils les avaient tournés qu'en entendant derrière leur dos le bruit du combat de cavalerie. Il y avait ainsi deux batailles en sens opposé : deux lignes d'infanterie, deux cavaleries luttaient dans la longueur de la vallée, dont l'étroitesse ne permettait pas à ces combats différents de se mêler.

Chez les Espagnols, comme ni l'infanterie n'aidait la cavalerie, ni la cavalerie l'infanterie ; comme celle-ci, qui s'était engagée en plaine par confiance dans sa cavalerie,



était massacrée, et que les cavaliers espagnols, cernés, ne pouvaient tenir tête ni à l'infanterie romaine qui les attaquait de front, l'infanterie espagnole étant déjà écrasée, ni par derrière, à la cavalerie romaine, on vit ces cavaliers, eux aussi, après s'être défendus longtemps, en formant le cercle, sur leurs chevaux immobiles, massacrés jusqu'au dernier : il ne survécut pas un des fantassins ni des cavaliers espagnols qui se battirent dans cette vallée ; le tiers des forces espagnoles, qui, sur une montagne, était resté immobile pour contempler en sûreté la lutte plutôt que pour y prendre part, eut la place et le temps de fuir ; au milieu de ces hommes s'enfuirent les roitelets eux-mêmes, qui, avant que les troupes engagées fussent entièrement cernées, s'étaient échappés dans le tumulte.

## Scipion donne une leçon de tolérance aux vaincus

### 34

Le même jour, on prend le camp des Espagnols, avec, entre autre butin, environ trois mille hommes. Parmi les Romains et leurs alliés, douze cents hommes à peu près tombèrent dans ce combat ; les blessés furent plus de trois mille. La victoire aurait été moins sanglante, si on s'était battu sur un terrain plus découvert et plus favorable à la fuite.

Indibilis, rejetant ses desseins guerriers, et ne jugeant rien de plus sûr, dans la ruine de sa situation, que la loyauté et la clémence éprouvées de Scipion, lui envoie son frère Mandonius ; celui-ci, tombant à ses genoux, accuse la fureur fatale de ce moment où, comme par une épidémie vraiment désastreuse, non seulement les Ilergètes et les Lacetani, mais le camp romain lui-même ont été frappés de folie. Pour sa situation, celle de son frère et de tous leurs compatriotes, elle est telle qu'ils doivent, ou - si cela lui plaît - rendre à Publius Scipion le souffle de vie qu'ils ont reçu de lui, ou, sauvés deux fois par lui seul, lui dévouer à jamais cette vie qu'ils lui doivent. Auparavant - ajoute Mandonius - c'était dans leur cause qu'ils mettaient toute leur confiance, car ils n'avaient pas encore éprouvé la clémence de Scipion ; maintenant au contraire ils ne placent aucun espoir dans leur cause, ils placent tout leur espoir dans la miséricorde de leur vainqueur.

C'était un ancien usage chez les Romains, envers un adversaire avec qui ni pacte, ni convention garantissant des droits égaux ne les liaient d'amitié, de ne pas le traiter comme pacifié sans qu'il eût auparavant livré tous ses biens sacrés et profanes, fait recevoir ses otages, sans qu'on lui eût enlevé ses armes et imposé des garnisons dans ses villes. Scipion, après de longues invectives contre Mandonius, qui était présent, et Indibilis absent, déclare qu'ils ont bien mérité leur perte par leur méfait, qu'ils vivront pourtant par un bienfait de lui-même et du peuple romain. Au reste, il ne leur enlèvera pas leurs armes ni n'exigera d'eux des otages : ce sont là, en effet, des gages demandés par qui craint une révolte ; il leur laisse, lui, le libre usage de leurs armes et des cœurs affranchis de la crainte ; ce n'est pas contre des otages innocents, mais contre eux-mêmes que, s'ils font défection, il sévira ; ce n'est pas un ennemi sans armes, mais un ennemi armé qu'il punira ; maintenant qu'ils ont éprouvé les deux conditions, il les laisse voir s'ils préfèrent la bienveillance ou la colère des Romains.

Ainsi fut renvoyé Mandonius, Scipion n'exigeant de lui que l'argent nécessaire pour payer la solde de ses troupes ; quant à lui, après avoir envoyé en avant Marcius dans l'Espagne ultérieure, et renvoyé Silanus à Tarragone, étant resté encore là les quelques jours nécessaires aux Ilergètes pour payer complètement la somme exigée d'eux, il rejoint, avec ses troupes sans bagages, Marcius, qui approchait déjà de l'Océan.

## Rencontre de Scipion et de Masinissa (automne 206)

### 35

Commencées déjà auparavant, les négociations touchant Masinissa avaient trouvé raison sur raison d'être différées, parce que le Numide voulait absolument rencontrer Scipion en personne, et lui serrer la main pour engager leur foi ; c'est pourquoi Scipion fit un voyage si long et un si grand détour. Masinissa, qui était à Gadès, informé par Marcius de l'approche de Scipion, prétexta que ses chevaux souffraient, enfermés dans cette île ; qu'ils étaient la cause, pour les autres êtres qui se trouvaient là, d'une disette générale, et la ressentaient eux-mêmes ; en outre, que ses cavaliers se rouillaient dans l'inaction, - afin d'obtenir de Magon la permission de passer sur le continent pour piller les régions d'Espagne les plus proches. Une fois là, il envoie à Scipion trois chefs numides, pour fixer le moment et le lieu de leur entretien. Il l'invite à en garder deux comme otages. Le troisième lui ayant été renvoyé, pour le conduire où on lui avait dit, les deux généraux arrivèrent au rendez-vous avec une petite escorte. Le Numide avait déjà conçu, sur le bruit des exploits de Scipion, de l'admiration pour ce grand homme, et, il se l'était figuré aussi imposant et majestueux ; mais plus grand encore fut le respect dont il fut saisi en sa présence : outre que Scipion avait naturellement grand air, il avait pour parure une longue chevelure, une tenue non pas d'une élégance raffinée, mais vraiment virile et militaire ; il était à l'âge où les forces sont dans toute leur vigueur, une vigueur qui devait, chez lui, plus de plénitude et d'éclat à ce que la maladie venait, en quelque sorte, de faire reflleurir sa jeunesse.

Presque stupéfait à son abord, le Numide remercie Scipion d'avoir libéré le fils de son frère ; depuis ce moment, affirme-t-il, il a cherché cette occasion, qu'enfin, maintenant qu'un bienfait des Immortels la lui a offerte, il n'a pas laissé échapper ; il désire, ajoute-t-il, rendre service à Scipion et au peuple romain de telle façon que pas un étranger n'ait aidé Rome avec plus d'empressement ; quoiqu'il le désire depuis longtemps, il n'a guère pu le montrer en Espagne, sur cette terre étrangère et inconnue ; mais sur celle où il est né et a été élevé dans l'espoir du trône paternel, il le montrera facilement ; si c'est ce même Scipion que les Romains envoient comme général en Afrique, il espère bien que Carthage ne vivra plus longtemps.

Scipion eut plaisir à le voir et à l'entendre, sachant que Masinissa avait été ce qu'il y avait de mieux dans toute la cavalerie carthaginoise, et voyant le jeune homme lui-même manifester ainsi ses sentiments. Les serments échangés, Scipion rentra à Tarragone ; Masinissa, ayant, avec la permission des Romains, pillé, pour ne pas paraître passé sans raison sur le continent, les terres les plus proches, rentra à Gadès.

## Raid manqué de Magon contre Carthagène

### 36

Magon, désespérant des affaires d'Espagne, alors que d'abord la révolte des soldats, puis la défection d'Indibilis avaient ranimé ses espoirs, se préparait à passer en Afrique, quand il reçut de Carthage l'avis que le sénat lui ordonnait de faire passer la flotte qu'il gardait à Gadès en Italie ; et là, après avoir enrôlé comme mercenaires le plus possible de jeunes Gaulois et de jeunes Ligures, de se joindre à Hannibal, et de ne pas laisser languir une guerre entreprise avec un très grand élan, et une chance plus grande encore. Pour cela, on apportait à Magon de l'argent de Carthage, et lui-même en exigea autant qu'il le put des gens de Gadès, en dépouillant non seulement leur trésor, mais leurs temples, et en forçant tous les particuliers d'apporter leur or et leur argent.

Comme il longeait la côte d'Espagne, ayant débarqué ses soldats non loin de Carthagène, il ravagea la campagne voisine, puis approcha sa flotte de la ville. Là, après avoir, pendant le jour, gardé ses soldats sur les navires, de nuit il les fit débarquer et les mena vers le côté du rempart par où les Romains avaient pris Carthagène, pensant que la garnison qui tenait la place n'était pas assez forte, et que certains habitants, dans l'espoir d'une révolution, tenteraient quelque soulèvement. Mais des messagers accourus précipitamment de la campagne avaient annoncé à la fois le pillage, la fuite des paysans et l'arrivée de l'ennemi ; de plus, on avait vu, de jour, la flotte carthaginoise, et ce n'était évidemment pas sans raison qu'elle avait choisi de mouiller devant la ville. Aussi les Romains, en rangs et en armes, se tenaient-ils derrière la porte donnant sur le marais et la mer. Quand les ennemis en désordre, une foule de matelots mêlée aux soldats, arrivèrent, avec plus de tumulte que de forces, au pied du rempart, par la porte soudain ouverte les Romains s'élançant avec un cri, et, troublant les ennemis, leur faisant tourner le dos au premier choc, à la première décharge de javelots, les poursuivent jusqu'au rivage en faisant un grand carnage : si les vaisseaux, ayant abordé, n'avaient pas reçu ces soldats pris de panique, aucun n'aurait survécu à la fuite ou à la bataille. Dans les vaisseaux mêmes il y eut une panique, au moment où, de peur de voir les Romains s'y précipiter, mêlés aux fuyards, on retirait les échelles, on coupait les amarres et les câbles des ancres, pour éviter le retard qu'aurait causé leur manœuvre ; et beaucoup de Carthaginois, qui nageaient vers leurs navires, ne sachant, à cause des ténèbres, de quel côté se diriger ni quel côté éviter, périrent d'une façon affreuse. Le lendemain, la flotte s'étant enfuie vers l'Océan, d'où elle était venue, les Romains tuèrent huit cents hommes environ entre le mur et le rivage, où l'on retrouva aussi environ deux mille armures.

## **Magon prend ses quartiers d'hiver aux Baléares. Capitulation de Gadès (hiver 206)**

37

Magon, qui avait regagné Gadès, s'en étant vu interdire l'accès, accosta à Cimbii, — place peu éloignée de Gadès. Envoyant des émissaires se plaindre de ce qu'à lui, allié et ami, on lui avait fermé les portes, tandis que les gens de Gadès rejetaient la faute sur une ruée de la foule, irritée par certains pillages commis par les soldats qui s'embarquaient, il attira à une entrevue les sufètes (ce sont les plus hauts magistrats chez les Carthaginois) et le questeur de Gadès, les fit battre de verges et mettre en croix ; puis il passa avec ses vaisseaux dans l'île de Pityusa, éloignée de cent milles environ du continent ; des Carthaginois l'habitaient alors. Aussi sa flotte y fut-elle reçue amicalement, et non seulement on lui fournit généreusement des vivres, mais on lui accorda, pour la renforcer, des jeunes gens et des armes. Grâce à la confiance que cela lui donna, le Carthaginois fit passer ses forces dans les îles Baléares, distantes de cinquante milles. Il y a deux îles Baléares ; l'une d'elles est plus grande, mieux pourvue d'hommes et d'armes, et possède un port où il croyait hiverner commodément - c'était déjà la fin de l'automne.

Mais, comme si des Romains avaient habité cette île, les gens y attaquèrent en ennemis la flotte carthaginoise. Si maintenant ils se servent surtout de la fronde, c'était alors leur seule arme, et pas un homme d'une autre nation, dans son maniement, ne l'emporte autant que ne le font tous les Baléares sur les autres peuples. Aussi tomba-t-il une telle quantité de pierres, semblable à une grêle très serrée, sur la flotte qui s'approchait déjà de la terre, que, n'osant entrer dans le port, on tourna les vaisseaux vers le large.( 8) On passa alors dans la plus petite des Baléares, au territoire fertile, mais moins forte que l'autre en armes et en hommes. Aussi les Carthaginois, débarquant, établissent-ils un camp, au-dessus du port, sur un point fortifié ; et, s'étant emparés sans combat de la ville et de son territoire, après avoir enrôlé là deux mille auxiliaires et les avoir envoyés à Carthage, ils tirèrent, pour hiverner, leurs vaisseaux à sec. Magon une fois parti de la côte de l'Océan, les gens de Gadès se rendent aux Romains.

## 4. Situation en Italie (205)

### Quatorzième année de guerre. Élections à Rome (printemps 205)

#### 38

Voilà ce que l'on fit en Espagne sous la conduite et les auspices de Publius Scipion. Laissant à Lucius Lentulus et à Lucius Manlius Acidinus sa province, il rentra à Rome avec dix navires, et, ayant obtenu une audience du sénat hors de la ville, dans le temple de Bellone, il y exposa ce qu'il avait fait en Espagne, combien de fois il avait combattu en bataille rangée, combien de places il avait prises de force à l'ennemi, quelles nations il avait soumises au peuple romain ; il était allé, ajouta-t-il, combattre en Espagne quatre généraux, quatre armées victorieuses : il ne laissait pas un Carthaginois sur cette terre. Pour ces exploits, il tâcha de voir s'il pouvait espérer le triomphe, plutôt qu'il ne le réclama avec insistance, car jusqu'à ce jour personne - chacun le savait - n'avait triomphé pour avoir conduit des affaires sans être magistrat. La séance du sénat levée, Scipion entra dans Rome, et fit porter devant lui au trésor quatorze mille trois cent quarante-deux livres d'argent brut et beaucoup d'argent monnayé.

Puis Lucius Veturius Philo présida les élections consulaires, et toutes les centuries, avec la plus grande faveur, proclamèrent consul Publius Scipion. On lui donna comme collègue Publius Licinius Crassus, grand pontife. Pour ces élections il y eut, à ce qu'on nous rapporte, une affluence plus grande que pour aucune autre pendant cette guerre : on était venu de tous côtés non seulement pour voter, mais pour voir Scipion ; une foule accourait et à sa maison, et au Capitole alors qu'il y sacrifiait les cent bœufs qu'il avait promis en Espagne à Jupiter ; les gens s'assuraient que, comme Caius Lutatius avait terminé la guerre punique antérieure, Publius Cornelius terminerait celle qui les pressait maintenant ; que, comme il avait chassé les Carthaginois de toute l'Espagne, il les chasserait de l'Italie, et ils décidaient à part eux de lui donner la province d'Afrique, comme si la guerre était terminée en Italie. Puis on élut les préteurs. On en élut deux qui étaient édiles de la plèbe, Spurius Lucretius et Cneius Octavius, et deux simples particuliers, Cneius Servilius Caepio et Lucius Aemilius Papius.

En la quatorzième année de cette guerre punique, Publius Cornelius Scipion et Publius Licinius Crassus entrant en charge comme consuls, on leur désigna leur "province", la Sicile à Scipion, son collègue la lui accordant sans tirage au sort, parce que le soin des cérémonies religieuses le retenait lui-même, comme grand pontife, en Italie, et le Bruttium à Crassus.

Puis on tira au sort les provinces prétoriennes. La préture urbaine échut à Cneius Servilius, Ariminum - c'est ainsi qu'on appelait la province de Gaule - à Spurius Lucretius, la Sicile à Lucius Aemilius, à Cneius Octavius la Sardaigne.

Le sénat se réunit au Capitole. Là, sur un rapport de Publius Scipion, un sénatus-consulte décida que les jeux voués par Scipion en Espagne au moment de la révolte militaire, il les célébrerait avec l'argent qu'il avait lui-même versé au Trésor.

## Audience au sénat des ambassadeurs de Sagonte (deuxième quinzaine de mars 205)

### 39

Alors Scipion introduisit au sénat les ambassadeurs de Sagonte. Le plus âgé parla ainsi : “Quoique aucun malheur ne dépasse, Pères Conscrits, ceux que nous avons soufferts pour montrer jusqu’au bout notre loyauté envers vous, tels ont été les services que vous et vos généraux nous avez rendus que nous ne regrettons pas nos désastres. Pour nous, vous avez entrepris la guerre, et, l’ayant entreprise, vous la faites depuis treize ans avec tant d’opiniâtreté, que, souvent, c’est à la situation la plus critique que vous êtes arrivés vous-mêmes, ou que vous avez amené le peuple Carthaginois. Alors que vous aviez, en Italie, une guerre si terrible et Hannibal pour ennemi, vous avez envoyé en Espagne un consul avec une armée, comme pour recueillir les débris de notre naufrage. Publius et Cneius Scipion, depuis qu’ils sont arrivés dans la province, n’ont pas cessé un moment de faire tout ce qui pouvait être favorable à nous-mêmes, et contraire à nos ennemis. D’abord, avant tout, ils nous ont rendu notre ville ; nos concitoyens vendus par toute l’Espagne, ils ont envoyé de tous côtés des gens pour les rechercher, et les ont rendus de la servitude à la liberté. Alors que déjà nous étions presque passés de l’état le plus malheureux à un sort enviable, Publius et Cneius Cornelius, vos généraux, par un coup plus déplorable peut-être pour nous que pour vous-mêmes, ont péri.”

“Cette fois, nous croyions n’avoir été ramenés de bien loin à notre antique demeure que pour périr à nouveau et voir détruire une seconde fois notre patrie, nous croyions que, pour notre perte, ni général, ni armée carthaginoise n’étaient du tout nécessaires, et que les Turduli, nos plus vieux ennemis, qui avaient causé déjà notre première destruction, pouvaient nous anéantir, quand, par une chance inespérée, vous nous avez envoyé soudain Publius Scipion, ici présent, qui nous rend, nous semble-t-il, les plus heureux de tous les Sagontins, parce que nous le voyons proclamé consul et qu’il nous appartiendra d’annoncer à nos concitoyens que nous l’avons vu ainsi honoré, lui, notre espoir, notre soutien, notre salut ! C’est lui qui, ayant pris à vos ennemis, en Espagne, un grand nombre de villes, partout, séparant les Sagontins des autres prisonniers, les a renvoyés dans leur patrie. Enfin la Turdetania, qui nous était si hostile, que, cette nation restant intacte, Sagonte ne pouvait subsister, il l’a si bien abattue par les armes que non seulement pour nous - cela soit dit sans attirer la jalousie des dieux ! — mais même pour nos descendants, elle n’est plus à redouter. Elle est détruite, sous nos yeux, la ville des hommes pour la faveur desquels Hannibal avait détruit Sagonte ; nous tirons de leurs terres un tribut qui nous est moins agréable pour le profit que pour la vengeance.”

“Voilà les bienfaits, tels que nous ne pouvions ni en espérer, ni en demander aux Immortels de plus grands, pour lesquels le sénat et le peuple de Sagonte ont envoyé les dix ambassadeurs que nous sommes vous remercier, et, en même temps, vous féliciter de ce que, pendant ces dernières années, vous avez, en Espagne et en Italie, mené de telle façon les affaires, que l’Espagne, vous la tenez, domptée, non jusqu’à l’Hèbre, mais jusque là où l’Océan marque la fin des terres, et que, de l’Italie, sauf ce qu’entoure le retranchement de son camp, vous n’avez rien laissé au Carthaginois. À Jupiter très bon, très grand, gardien de la citadelle du Capitole, nous avons l’ordre non seulement, pour ces bienfaits, de rendre

grâces, mais d'apporter, si vous le permettez, cette offrande, une couronne d'or, au Capitole, à cause de la victoire. Nous vous demandons de nous le permettre, et aussi, si cela vous semble bon, de rendre les avantages que vos généraux nous ont accordés valables et définitifs, par votre ratification.”

Le sénat répondit aux ambassadeurs de Sagonte que la destruction et la restauration de leur ville serait, pour toutes les nations, un exemple de fidélité gardée, de part et d'autre, entre deux alliés ; les généraux romains, ajouta-t-il, avaient agi correctement, régulièrement et suivant la volonté du sénat en relevant Sagonte et en tirant les citoyens Sagontins de l'esclavage ; tous leurs actes généreux envers eux, le sénat les approuvait ; et il permettait aux ambassadeurs de déposer leur offrande au Capitole.

Puis on ordonna d'offrir à ces ambassadeurs le logement et tout le nécessaire, et de leur remettre à chacun, en présent, non moins de dix mille as. Ensuite on introduisit au sénat et l'on écouta les autres ambassades, et les Sagontins demandant à aller, dans la mesure où ils pourraient le faire en sûreté, visiter l'Italie, on leur donna des guides. et on écrivit aux villes qu'ils traverseraient de bien recevoir ces Espagnols. Puis on en référa au sénat sur la situation générale, les armées à enrôler et les provinces.



## Scipion veut poursuivre la guerre en Afrique. Discours de Fabius Maximus

### 40

Comme on colportait le bruit que l'Afrique, formant une "province" nouvelle, était, hors de tout tirage au sort, réservée à Scipion ; comme lui-même, ne se contentant plus d'une gloire mesurée, disait qu'on ne l'avait pas seulement proclamé consul pour faire la guerre, mais pour la terminer ; qu'on ne pouvait obtenir ce résultat que s'il faisait passer une armée en Afrique, et qu'il le ferait - (il le proclamait ouvertement -) grâce à une décision du peuple, si le sénat s'y opposait ; comme ce projet ne plaisait nullement aux premiers des sénateurs, tandis que les autres, par crainte ou par calcul, se contentaient de murmurer, Quintus Fabius Maximus, invité à donner son avis, déclara :

“Je sais que beaucoup d'entre vous, Pères Conscrits, estiment qu'elle est déjà résolue, l'affaire dont on discute aujourd'hui, et qu'il parlera en vain, l'orateur qui, comme si la question était entière, dira son avis sur la province d'Afrique ; pour moi, j'ignore d'abord comment l'Afrique serait déjà, certainement, une province, et reviendrait à un consul d'ailleurs courageux et actif, quand le sénat n'a pas décidé de faire de ce pays, cette année, une province, quand le peuple ne l'a pas ordonné ; puis, s'il en est vraiment ainsi, le coupable, à mon avis, est le consul qui, en feignant de soumettre au sénat une affaire déjà résolue, se moque de lui, et non le sénateur qui, sur l'affaire en délibération, donne, à son tour, son avis.”

“Je sais bien qu'en n'approuvant pas votre hâte de passer en Afrique, je dois affronter les soupçons sur deux points : d'abord, sur ma circonspection naturelle ; — mais les jeunes gens peuvent la nommer peur et indolence, pourvu que je ne me repente pas de ce que, jusqu'ici, les plans d'autres hommes ont toujours paru, à première vue, plus brillants, mais les miens, dans la pratique, meilleurs - ; puis, sur mon esprit de dénigrement et ma jalousie contre la gloire, chaque jour grandissante, d'un consul si vaillant. Ce soupçon, si ni ma vie passée et mon caractère, ni ma dictature et mes cinq consulats, et tant de gloire acquise à la guerre et à l'intérieur que je suis plus près d'en être dégoûté que d'en désirer encore, ne m'en défendent pas, que mon âge au moins m'en délivre ! Quelle rivalité puis-je avoir, en effet, avec un homme qui n'est pas même de l'âge de mon fils ? Dictateur, en pleine vigueur, dans le cours de mes plus grands exploits, personne, au sénat ni dans le peuple, ne m'a entendu protester contre l'attribution (chose inouïe jusque-là) à un maître de la cavalerie qui s'acharnait contre moi, de pouvoirs égaux aux miens ; c'est par des actes, plutôt que par des paroles, que j'ai préféré amener l'homme, que d'autres m'avaient égalé, à avouer lui-même qu'il me mettait au-dessus de lui ; tant je suis loin, après m'être acquitté de toutes les charges, de me proposer de lutter, de rivaliser avec un jeune homme si brillant ; sans doute serait-ce pour obtenir, moi qui suis déjà las de vivre, et non pas seulement d'agir, qu'après la lui avoir refusée, on me décerne la province d'Afrique ! C'est avec la gloire que j'ai déjà acquise que je dois vivre et mourir. J'ai empêché Hannibal de vaincre pour que vous, qui êtes maintenant en pleine force, vous puissiez le vaincre.”

## Suite du discours de Fabius

### 41

“Tu me pardonneras, Publius Cornelius, — et ce sera justice - si, n’ayant jamais préféré ma propre gloire à l’intérêt de l’État, je ne fais pas non plus passer ta gloire avant le bien public : pourtant, s’il n’y avait pas de guerre en Italie, ou si l’ennemi y était tel que sa défaite ne rapportât aucune gloire, celui qui te retiendrait en Italie, même s’il le faisait pour le bien public, pourrait sembler venir t’enlever, avec la guerre, les éléments de ta gloire ; mais alors qu’un ennemi comme Hannibal, avec une armée intacte, occupe depuis treize ans l’Italie, te plaindras-tu, Publius Cornelius, de ta gloire, si l’ennemi qui nous a causé tant de deuils, tant de désastres, toi, consul, tu le chasses d’Italie, si, comme Caius Lutatius garda l’honneur d’avoir terminé la première guerre punique, tu gardes celui d’avoir terminé celle-ci ? À moins que par hasard Hamilcar doive être jugé supérieur, comme général, à Hannibal, la première guerre à la seconde, ou que la première victoire doive être plus grande et plus illustre que celle-ci (puissions-nous seulement l’obtenir sous ton consulat !) Tu aimerais mieux avoir arraché Hamilcar de Drepani et du mont Éryx qu’avoir chassé d’Italie les Carthaginois et Hannibal ? Toi-même, quand tu tiendrais davantage à la gloire acquise qu’aux espoirs de gloire, tu ne saurais te glorifier d’avoir délivré de la guerre l’Espagne plutôt que l’Italie.”

“Hannibal n’est pas encore tel qu’on ne semble pas le craindre plus que le mépriser, en préférant combattre un adversaire autre que lui. Pourquoi donc ne pas te ceindre pour cette guerre, pourquoi ces détours - (quand tu seras passé en Afrique, Hannibal, tu l’espères, t’y suivra) - plutôt que d’aller d’ici, tout droit, là où est Hannibal pour y porter la guerre, et de rechercher la palme exceptionnelle due à celui qui terminera la guerre punique ? Il est même naturel de défendre ton bien avant d’aller attaquer celui de l’étranger ; ayons la paix en Italie avant la guerre en Afrique, et débarrassons-nous de nos craintes avant d’aller, de nous-mêmes, en inspirer à d’autres. Si les deux choses peuvent se faire sous ta conduite et tes auspices, Hannibal une fois vaincu ici, empare-toi là-bas de Carthage ; s’il te faut laisser l’une de ces deux victoires à de nouveaux consuls, la première aura été non seulement plus grande et plus brillante que la seconde, mais la cause de celle-ci.”

“Car, pour le moment, outre que ravitailler deux armées sur deux points opposés, en Italie et en Afrique, est impossible au trésor, que, pour entretenir des flottes et assurer de façon suffisante le ravitaillement, il ne nous reste rien, l’importance, enfin, du péril à affronter ainsi, à qui échappe-t-elle ? Publius Licinius fera la guerre en Italie, Publius Scipion en Afrique ? Et si - puissent tous les dieux détourner ce présage, que je redoute même d’exprimer ; mais ce qui est arrivé peut arriver encore - Hannibal, vainqueur, marche sur Rome, alors seulement te rappellerons-nous, toi, consul, d’Afrique, comme on rappela Quintus Fulvius de Capoue ? Que dire encore de ceci, qu’en Afrique également, Mars sera le dieu des deux adversaires ? Écoute la leçon de ta propre famille, de ton père et de ton oncle massacrés avec leurs armées en l’espace de trente jours, dans le pays où, pendant plusieurs années, en accomplissant sur terre et sur mer les plus grands exploits, ils avaient donné, au milieu de nations étrangères, la plus grande renommée au peuple romain et à votre maison ! Le temps me manquerait si je voulais énumérer les rois et les généraux passés imprudemment sur le territoire ennemi pour le plus grand malheur de leurs armées et d’eux-mêmes. Les Athéniens, le plus avisé des peuples, ayant, en laissant une guerre

dans leur pays, envoyé, sur le conseil d'un jeune homme aussi actif que noble, une grande flotte en Sicile, abattirent pour toujours, en une seule bataille navale, leur état alors florissant.”

## Fin du discours de Fabius

42

“Je vais chercher des exemples étrangers et trop anciens. Que cette même Afrique, et Marcus Atilius, exemple insigne des changements de la fortune, nous instruisent. Certes, Publius Cornelius, quand, de la haute mer, tu verras l’Afrique, les Espagnes, tes conquêtes, te paraîtront un jeu et un badinage. Quoi de semblable, en effet ? Sur une mer sans ennemis, en longeant les côtes de l’Italie et de la Gaule, porté par ta flotte à Emporiae, ville alliée, tu y as abordé ; tes troupes débarquées, c’est par une route absolument sûre que tu les as menées chez des alliés et des amis du peuple romain, à Tarragone ; de Tarragone, tu n’as fait que traverser des garnisons romaines ; près de l’Hèbre, il y avait les armées de ton père et de ton oncle, rendues, après la mort de leurs généraux, plus intrépides par leur malheur même, et un chef, irrégulier, à la vérité - le fameux Lucius Marcius - et choisi temporairement par les soldats, mais qui, noble et pourvu légalement d’une charge, serait l’égal des généraux illustres pour tous les talents militaires. L’attaque de Carthagène s’est faite tout tranquillement, aucune des trois armées carthagoises ne défendant ses alliés. Toutes les autres opérations, — et je ne cherche pas à les rabaisser - n’ont été en rien comparables à une guerre en Afrique, où il n’y a pas un port ouvert à notre flotte, pas un territoire pacifié, pas une cité alliée, pas un prince ami, pas un point, nulle part, où s’arrêter ni où aller en sûreté ; où que tu regardes autour de toi, tout sera hostile et dangereux. Tu te fies à Syphax et aux Numides ? Qu’il te suffise de t’y être fié une fois : l’imprudence n’est pas toujours heureuse, et la fourberie s’assure d’abord la confiance en de petites choses, pour tirer, quand cela en vaut la peine, un grand profit de la tromperie. Les ennemis n’ont pas entouré ton père et ton oncle de leurs armes avant que les Celtibères, leurs alliés, ne les aient entourés de leurs ruses ; toi-même, Magon et Hasdrubal, chefs ennemis, ne t’ont pas fait courir autant de péril qu’Indibilis et Mandonius, admis à ton alliance. Peux-tu te fier, toi, à des Numides, après avoir vu tes soldats eux-mêmes faire défection ? Et Syphax, et Masinissa préfèrent, en Afrique, leur propre domination à celle des Carthagois, mais la domination des Carthagois à celle de tout autre peuple. Maintenant, la jalousie, et des motifs de rivalité de toute sorte, les excitent, parce que la crainte de l’étranger est loin ; montre-leur les armes romaines, une armée qui ne soit pas de leur pays, ils accourront tous ensemble comme pour éteindre un incendie commun. Ces mêmes Carthagois, qui ont eu une façon de défendre l’Espagne, en auront une tout autre de défendre les remparts de leur patrie, les temples de leurs dieux, leurs autels et leurs foyers, quand, partant pour le combat, ils verront leur femme effrayée les accompagner et leurs petits enfants accourir vers eux.”

“Et puis, qu’arrivera-t-il si, ayant pleine confiance dans l’union de l’Afrique, la loyauté des princes alliés, dans leurs propres murailles, les Carthagois, quand ils verront l’Italie privée de ton secours et de celui de ton armée, ou envoient eux-mêmes en Italie une nouvelle armée d’Afrique, ou ordonnent à Magon, — qui, nous le savons, venu des Baléares avec sa flotte, longe déjà la côte des Ligures Alps - de se joindre à Hannibal ? Certes nous serons alors plongés dans la même terreur que récemment, quand passa en Italie Hasdrubal, que toi, qui prétends bloquer non seulement Carthage, mais toute l’Afrique avec ton armée, tu as laissé échapper de tes mains et passer en Italie. Tu diras que tu l’as vaincu : je n’en voudrais que davantage, non seulement pour toi, mais pour

l'état, que tu n'aies pas livré à un vaincu passage en Italie. Laisse-nous attribuer à ton habileté tout ce qui est arrivé d'heureux à l'empire romain et à toi, et rejeter tous les échecs sur les hasards de la guerre et de la fortune : plus tu as de valeur et de courage, plus ta patrie et l'Italie entière veulent garder pour elles un tel défenseur. Tu ne peux nier toi-même que là où est Hannibal sont aussi la tête et la citadelle même de cette guerre, puisque tu proclames que ta raison de passer en Afrique, c'est d'y entraîner Hannibal : soit donc ici, soit là, c'est à Hannibal que tu auras affaire. Où donc enfin seras-tu le plus fort, en Afrique, seul, ou ici, avec ton armée unie à celle de ton collègue ? Même les consuls Claudius et Livius, et leur exemple si récent, ne prouvent-ils pas l'importance de cette union ? Et Hannibal, est-ce le coin extrême du Bruttium où, depuis longtemps, il demande en vain du secours à son pays, ou le voisinage de Carthage et l'alliance de toute l'Afrique qui le rendront plus puissant en armes et en hommes ? Quel est donc ce dessein, de mieux aimer combattre là où tes troupes seraient diminuées de moitié, et celles de l'ennemi fort augmentées, plutôt que là où il te faudrait lutter avec deux armées contre une seule, affaiblie par tant de batailles et une campagne si longue et si pénible ? “

“Dans quelle mesure ton projet peut se comparer à celui de ton père, considère-le. Lui, parti comme consul pour l'Espagne, revint pour s'opposer à Hannibal qui descendait des Alpes, de sa province en Italie ; toi, alors qu'Hannibal est en Italie, tu te prépares à la quitter, non parce que c'est utile à l'état, mais parce que tu le juges important et glorieux pour toi-même, comme quand, laissant ta province et ton armée, sans y être invité par une loi ni par un sénatus-consulte, toi, général du peuple romain, tu as, sur deux navires, risqué la fortune de l'état et la majesté de l'empire, exposés au péril en ta personne. Pour moi, j'estime que Publius Cornelius a été nommé consul pour la république et pour nous, non pour lui et pour son intérêt, et que les armées ont été enrôlées pour garder Rome et l'Italie, non pour qu'à la façon des rois, avec superbe, les consuls les fassent passer sur le point du monde qui leur plaît.”

## Réponse de Scipion

### 43

Fabius, par ce discours préparé pour la circonstance, et surtout par son autorité et sa vieille réputation de prudence, ayant ébranlé une grande partie des sénateurs, en particulier les plus âgés, et plus nombreux étant ceux qui louaient la sagesse du vieillard que la fière ardeur du jeune homme ; Scipion, dit-on, parla ainsi :

“Quintus Fabius lui-même, Pères Conscrits, au début de son discours, a dit que son avis pouvait être suspect de dénigrement ; je n’oserais guère moi-même accuser d’une telle chose un si grand homme ; mais ce soupçon - que la faute en incombe à son discours ou aux faits eux-mêmes - il ne s’en est pas entièrement lavé. Il a, en effet, pour étouffer l’accusation de jalousie, vanté ses charges et la gloire de ses exploits comme si c’était le citoyen le plus humble qui risquait de rivaliser avec moi, et non celui qui, à cause de sa supériorité sur tous (à laquelle je tends moi aussi, je ne le dissimule pas), ne veut point qu’on m’égale à lui ; il s’est posé en vieillard, en homme ayant rempli tous les honneurs, et m’a mis, pour l’âge, plus bas que son fils même, comme si le désir de la gloire ne s’étendait pas au-delà des bornes de la vie humaine, comme si la gloire, en sa plus grande partie, ne se prolongeait pas dans la mémoire des hommes et la postérité. C’est aux plus grands hommes, je le tiens pour certain, qu’il arrive de se comparer non seulement à leurs contemporains, mais aux personnages illustres de tous les temps. Et en vérité, je ne cache pas, Quintus Fabius, que je désire non seulement atteindre ta gloire, mais - permets-moi de le dire - si je le puis, la surpasser. Refusons-nous, toi à mon sujet, moi au sujet des hommes plus jeunes, à souhaiter qu’il n’apparaisse aucun citoyen qui nous ressemble ; ce serait en effet porter tort non seulement à ceux que nous envierions, mais à l’État, et presque à tout le genre humain.”

“Fabius a dit quels grands périls j’allais affronter si je passais en Afrique, de façon à sembler s’inquiéter de moi-même, et non pas seulement de l’état et de l’armée. D’où lui vient cette brusque sollicitude pour moi ? Quand mon père et mon oncle eurent été tués, quand leurs deux armées eurent été presque exterminées, quand les Espagnes eurent été perdues, quand quatre armées carthagoises et leurs quatre généraux tenaient tout sous la crainte de leurs armes, quand, cherchant un général pour cette guerre, on ne voyait se présenter personne que moi, personne n’ayant osé donner son nom, quant à moi, jeune homme de vingt-quatre ans, le peuple romain avait donné le commandement en chef, pourquoi, alors, n’y avait-il personne pour signaler mon âge, la force de l’ennemi, les difficultés de la guerre, le malheur récent de mon père et de mon oncle ? A-t-on subi maintenant en Afrique un désastre plus grand qu’alors en Espagne ? Les armées, maintenant, sont-elles plus grandes en Afrique, les généraux plus nombreux et meilleurs qu’ils ne l’étaient alors en Espagne ? Mon âge était-il alors, pour faire une guerre, plus mûr que maintenant ? Est-il plus aisé, avec les Carthagois comme ennemis, de faire la guerre en Espagne qu’en Afrique ? “

“Il est facile, après la défaite et la déroute de quatre armées carthagoises, après la conquête de tant de villes, prises de force ou réduites par la crainte, après la soumission de tout le pays jusqu’à l’Océan, de tant de petits rois, de tant de nations barbares, après que j’ai reconquis toute l’Espagne si bien qu’il n’y reste pas trace de guerre, de rabaisser mes

exploits ; autant, ma foi, que, si je revenais vainqueur d’Afrique, il serait facile de rabaisser ces difficultés mêmes que maintenant, pour me retenir, on exagère afin qu’elles paraissent terribles. Fabius dit qu’il n’y a pas de point où aborder en Afrique, il dit qu’aucun port ne nous est ouvert ; il rappelle que Marcus Atilius a été pris en Afrique, comme si Marcus Atilius avait échoué dès son arrivée en Afrique ; et il oublie que même ce général si malheureux trouva des ports ouverts en Afrique, qu’il y remporta, la première année, les plus grands succès, et qu’en ce qui regarde les généraux carthaginois, il resta vaincu jusqu’à la fin. Tu ne peux donc m’effrayer en rien avec ton exemple. Et même si c’était dans cette guerre, et non dans la première, récemment, et non il y a quarante ans, que cette défaite avait été subie, comment la capture de Régulus m’empêcherait-elle de passer en Afrique plus que la mort des Scipions ne m’a empêché de passer en Espagne ? Je ne saurais permettre que la naissance du Lacédémonien Xanthippe ait été plus heureuse pour Carthage que la mienne pour ma patrie ; ce serait même un motif d’augmenter ma confiance, que la valeur d’un seul homme puisse être d’un tel poids. Mais, dit-on, il faut aussi écouter l’exemple des Athéniens, passés témérairement en Sicile, en laissant une guerre chez eux. Pourquoi donc, puisqu’on a le temps de nous raconter les fables des Grecs, ne rappelles-tu pas plutôt qu’Agathocle, roi de Syracuse, la Sicile étant, depuis longtemps, ravagée par une guerre punique, passa dans cette même Afrique, et rejeta la guerre sur le pays d’où elle était venue ? “

## Suite du discours de Scipion

### 44

“Mais pour montrer l’importance qu’il y a à porter, en prenant l’offensive, l’inquiétude chez l’ennemi et à détourner de soi le danger pour mettre l’adversaire dans une situation critique, qu’est-il besoin d’exemples anciens et étrangers ? Peut-il y avoir exemple plus grand, plus actuel qu’Hannibal ? Il y a une grande différence entre ravager un territoire étranger et voir le sien dévasté par le feu et par le fer ; l’ardeur est plus grande chez qui apporte le danger que chez qui le repousse ; en outre, c’est de l’inconnu qu’on a le plus peur ; le fort et le faible de l’ennemi, c’est de près, une fois sur son territoire, qu’on peut les voir. Hannibal n’avait pas espéré qu’en Italie, il passerait à lui autant de peuples qu’il en passa après la défaite de Cannes ; combien tout, en Afrique, pourrait se montrer encore moins solide et moins stable pour les Carthaginois, alliés infidèles, maîtres à charge et arrogants ! De plus, nous, Romains, même abandonnés par nos alliés, nous nous sommes soutenus grâce à nos propres forces, grâce au soldat romain ; Carthage ne trouve aucune force chez ses citoyens ; ses soldats sont des mercenaires, Africains et Numides, qui, par nature, changent d’engagement à la légère. Que seulement je ne trouve pas d’obstacle ici ; en même temps, vous apprendrez que j’ai passé la mer, que la guerre met l’Afrique en feu, et que, tandis qu’Hannibal lève l’ancre d’ici, Carthage est assiégée ; attendez d’Afrique des nouvelles plus heureuses et plus fréquentes que vous n’en receviez d’Espagne. Ce qui me suggère ces espoirs, c’est la fortune du peuple romain, les dieux témoins du traité violé par l’ennemi, les rois Syphax et Masinissa, sur la loyauté desquels je compte dans la mesure où je suis solidement garanti contre leur déloyauté.”

“Bien des choses qui, maintenant, à distance, n’apparaissent pas, la guerre les découvrira ; et il appartient à un homme, à un général, de ne pas manquer à la fortune quand elle se présente, et de faire entrer dans ses plans ce que lui offre le hasard. J’aurai comme antagoniste, Quintus Fabius, celui que tu m’assignes, Hannibal ; mais je l’entraînerai, au lieu qu’il me retienne ; je le forcerai à combattre sur sa terre, et Carthage sera le prix de la victoire, plutôt que les forts à demi-ruinés du Bruttium.”

“Que pendant ma traversée, pendant mon débarquement en Afrique, pendant que je pousserai mon camp vers Carthage, l’état romain ne subisse aucun dommage, si tu as pu, Quintus Fabius, l’obtenir, alors qu’Hannibal vainqueur courait partout en Italie, prends garde que, maintenant qu’Hannibal est déjà ébranlé et presque brisé, il ne soit outrageant pour le consul Publius Licinius, cet homme si courageux, de dire qu’il ne peut l’obtenir, lui qui, pour ne pas s’éloigner de nos cérémonies religieuses, étant souverain pontife (et pour cela seulement) n’a point pris part au tirage au sort pour une province si lointaine.”

“Et même si, ma foi, le moyen dont je suis partisan ne hâtait pas la fin de la guerre, il conviendrait pourtant à la dignité du peuple romain, et à son prestige auprès des rois et des nations étrangères, de montrer que nous avons le courage non seulement de défendre l’Italie, mais de porter les armes en Afrique, de ne pas laisser croire et raconter que, ce qu’Hannibal a osé, aucun Romain ne l’ose, et que si, pendant la première guerre punique, alors qu’on luttait pour la Sicile, nos armées et nos flottes ont si souvent attaqué l’Afrique, maintenant, alors qu’on lutte pour l’Italie, l’Afrique reste en paix. Que la tranquillité règne enfin dans l’Italie longtemps tourmentée : qu’on brûle, qu’on dévaste à son tour l’Afrique



; qu'un camp romain menace les portes de Carthage, plutôt que nous ne voyions à nouveau, de nos murailles, les retranchements ennemis ; que l'Afrique soit le siège de la fin de la guerre ; rejetons sur elle la terreur et la fuite, le pillage des champs, les trahisons d'alliés, tous les autres malheurs qu'entraîne la guerre et qui se sont rués sur nous durant quatorze ans."

"Sur ce qui touche aux affaires de l'état, à la guerre imminente, aux "provinces" dont il s'agit, j'en ai assez dit ; ce discours serait long et sans intérêt pour vous si, comme Quintus Fabius a rabaisé mes exploits en Espagne, je voulais en réponse railler sa gloire et exalter la mienne. Je ne ferai ni l'un ni l'autre, Pères Conscrits, et, sinon par d'autres titres, du moins par ma modération et la retenue de mon langage, je l'emporterai, quoique jeune, sur le vieillard. J'ai vécu et agi de façon à trouver sans rien dire, dans l'opinion que vous conceviez spontanément et que vous gardiez de moi, de quoi me satisfaire facilement."

## Discours de Fulvius Flaccus. Scipion est officiellement chargé de l'Afrique

45

On écouta Scipion avec moins de faveur, parce que le bruit s'était répandu que, s'il n'obtenait pas du sénat la province d'Afrique, il demanderait aussitôt au peuple de la lui donner. Aussi Quintus Fulvius, qui avait été consul quatre fois et censeur, demanda-t-il au consul de dire ouvertement au sénat s'il laissait les sénateurs décider de la répartition des provinces, et s'il s'en tiendrait à leur décision, ou s'il porterait la question devant le peuple. Scipion ayant répondu qu'il agirait dans l'intérêt de l'état, alors Fulvius :

“Je n'ignorais pas ce que tu allais répondre et faire, quand je t'ai posé ma question, puisque tu declares hautement que tu sondes le sénat plutôt que tu ne le consultes, puisque, si nous ne te donnons pas sur-le-champ la province que tu veux, tu as un projet de loi tout prêt. C'est pourquoi, tribuns de la plèbe, je vous demande, ajouta-t-il, si je ne donne pas mon avis parce que, en admettant même que le sénat s'y range, le consul ne le jugerait pas valable, d'intervenir en ma faveur.”

Il s'en suivit une discussion, le consul affirmant que les tribuns n'avaient pas le droit de permettre, par leur intervention, aux sénateurs invités à parler chacun à son tour, de ne pas donner leur avis. Les tribuns prirent la décision suivante : “Si le consul laisse le sénat libre pour les provinces, nous voulons qu'on s'en tienne à ce que le sénat aura décidé, et nous ne permettrons pas de porter l'affaire devant le peuple ; si le consul ne le laisse pas libre, le sénateur qui, sur cette affaire, refusera de dire son avis, aura l'appui de notre intervention.” Le consul demanda un jour pour causer avec son collègue. Le jour suivant, le sénat fut libre de décider. Il répartit ainsi les provinces : à un des consuls la Sicile et les trente vaisseaux de guerre que Caius Servilius avait l'année précédente, avec la permission de passer en Afrique, s'il le jugeait dans l'intérêt de l'état ; à l'autre le Bruttium et la guerre contre Hannibal, avec l'armée que Lucius Veturius et Quintus Caecilius devaient tirer au sort ou décider entre eux lequel ferait campagne dans le Bruttium avec les deux légions que le consul y avait laissées ; le commandement de celui qui aurait obtenu cette “province” serait prorogé pour un an. Tous les autres hommes qui - en dehors des consuls et des préteurs - avaient été à la tête d'armées ou de provinces, virent aussi leur commandement prorogé. Ce fut Quintus Caecilius qui obtint du sort de faire la guerre avec le consul, dans le Bruttium, contre Hannibal.

Puis les jeux de Scipion furent célébrés avec une grande affluence et une faveur marquée des spectateurs. On envoya comme ambassadeurs à Delphes, pour y porter l'offrande tirée du butin fait sur Hasdrubal, Marcus Pomponius Matho et Quintus Cadius. Ils y portèrent une couronne d'or de deux cents livres, et des reproductions en argent des dépouilles, pesant mille livres.

Scipion n'ayant ni obtenu, ni demandé avec insistance l'autorisation de faire une levée, obtint celle d'emmener des volontaires, et aussi, comme il avait déclaré que sa flotte ne coûterait rien à l'état, celle de recevoir des dons des alliés pour la construction de nouveaux bateaux. Les premiers, les peuples d'Étrurie, chacun suivant ses moyens, promirent d'aider le consul : les Caerites promirent du blé pour les équipages et des vivres de toute sorte, les gens de Populonia du fer, ceux de Tarquinies de la toile à voile, les Volaterrani des varangues pour les quilles et du blé, les Arretini trois mille boucliers,

autant de casques, des pilum, des javelots gaulois, de longues lances - ils fourniraient, dirent-ils, au total cinquante mille armes de ces trois sortes en nombre égal -, des haches, des bêches, des faux, des paniers, des moulins, autant qu'il en faut pour quarante bateaux de guerre, cent vingt mille boisseaux de froment, — et ils contribueraient, ajoutaient-ils, aux provisions de route des décurions et des rameurs ; les Perusini, les Clusini, les Russellani, du bois pour la construction des bateaux et une grande quantité de blé. Mais on se servit du bois des forêts de l'état. Les peuples d'Ombrie, et, en outre, les Nursini, les Reatini, les Amiterni et tout le territoire sabin promirent des soldats ; les Marses, les Paeligni et les Marrucini, en grand nombre, s'enrôlèrent comme volontaires dans la flotte. Les Camertes, étant alliés avec les Romains sur le pied d'égalité, envoyèrent une cohorte de six cents hommes tout armée. Trente coques de bateaux ayant été mises en chantier (vingt quinquérèmes, dix quadrirèmes), Scipion en personne pressa si bien le travail que, quarante-quatre jours après que le bois eut été apporté des forêts, les bateaux équipés et armés furent lancés à l'eau.

## Arrivée de Magon en Ligurie (205)

### 46

Scipion partit pour la Sicile avec trente vaisseaux de guerre sur lesquels avaient embarqué environ sept mille volontaires. Publius Licinius alla aussi, dans le Bruttium, auprès des deux armées consulaires ; il choisit celle qu'avait commandée le consul Lucius Veturius ; il laissa Metellus commander ses anciennes légions, en pensant qu'il agirait plus facilement avec des hommes habitués à ses ordres. Les préteurs, eux aussi, partirent de tous côtés pour leurs "provinces". Et, comme l'argent manquait pour cette guerre, on ordonna aux questeurs de vendre la région du territoire campanien allant du canal grec à la mer, en permettant aussi de dénoncer les terres qui auraient appartenu à un citoyen campanien, pour les faire rentrer dans le domaine public ; au dénonciateur on accorda comme récompense le dixième de la valeur en argent des terres dénoncées. En outre on chargea Cneius Servilius, préteur urbain, de faire habiter les citoyens campaniens là où le sénatus-consulte avait permis à chacun d'eux d'habiter, et de punir ceux qui habitaient ailleurs.

Le même été, Magon fils d'Hamilcar, ayant, dans la plus petite des îles Baléares, où il avait hiverné, enrôlé les jeunes gens et les ayant embarqués, passa en Italie avec trente vaisseaux de guerre environ et beaucoup de bateaux de charge portant douze mille fantassins et à peu près deux mille cavaliers ; Gênes, faute de garnisons sur cette côte, fut prise grâce à son arrivée soudaine ; puis il aborda chez les Ligures alpins, pour essayer d'y provoquer quelque soulèvement. Les Ingauni - une peuplade ligure - faisaient à ce moment la guerre aux montagnards Epanterii. Aussi le Carthaginois, déposant son butin à Savone, ville alpine, et laissant dix bateaux de guerre en station pour le garder, renvoya les autres à Carthage afin d'en défendre les côtes, le bruit courant que Scipion allait passer la mer, et, s'alliant avec les Ingauni, dont il préférait l'amitié à celle des Montagnards, entreprit d'attaquer ceux-ci ; et son armée augmentait chaque jour, les Gaulois affluant de tous côtés au bruit de son nom. Ce fait, qu'annonça une lettre de Spurius Lucretius, fit craindre aux sénateurs de s'être réjouis en vain, deux ans avant, du massacre d'Hasdrubal et de son armée, si une autre guerre aussi grave, où le général seul aurait changé, naissait de l'arrivée de Magon ; et il provoqua chez eux de grands soucis. C'est pourquoi ils ordonnèrent au proconsul Marcus Livius d'amener, d'Étrurie, son armée de volontaires esclaves vers Ariminum, et chargèrent le préteur Cneius Servilius, s'il le jugeait utile à l'état, d'envoyer de Rome deux légions urbaines, en en confiant le commandement. à qui il voudrait. Marcus Valerius Laevinus conduisit ces légions à Arretium.

En ces mêmes jours, environ quatre-vingts bateaux de charge carthaginois furent pris, près de la Sardaigne, par Cneius Octavius, qui commandait cette province. Coelius dit qu'ils étaient chargés de blé et de vivres pour Hannibal, Valerius qu'ils portaient à Carthage le butin fait en Étrurie et des prisonniers ligures et montani. Dans le Bruttium on ne fit, cette année-là, à peu près rien de mémorable. Une épidémie s'était abattue sur les Romains et les Carthaginois en leur causant des pertes égales, sous cette réserve que l'armée carthaginoise souffrit non seulement du mal, mais de la faim. Hannibal passa cet été près du temple de Junon Lacinia ; il y fit construire et y dédia un autel avec une très longue inscription racontant ses exploits, gravée en caractères carthaginois et grecs.

**Fin du Livre XXVIII**

## Livre XXIX - (205 à 204 av. J.-C.)

### 1. Préparatifs en vue du débarquement en Afrique (205)

#### Arrivée de Scipion en Sicile (début de l'été 205). Reprise de la guerre en Espagne

##### 1

Scipion, arrivé en Sicile, classa et répartit en centuries ses volontaires. Mais il en retenait auprès de lui trois cents, dans la fleur de l'âge et de la force, sans les armer, sans leur apprendre pour quel emploi il les gardait, hors des centuries et sans armes. Puis, parmi tous les mobilisables de Sicile, il choisit les plus remarquables par leur noblesse et leur situation, trois cents chevaliers, pour qu'ils passent avec lui en Afrique, et leur fixe un jour pour paraître devant lui complètement équipés, avec chevaux et armes. Bien pénible paraissait à ces Siciliens cette expédition loin de chez eux, et propre à leur causer beaucoup de fatigues, beaucoup de dangers ; et ce n'était pas eux seuls, mais leurs parents et leurs familles que le souci angoissait. Au jour fixé, ils présentèrent leurs armes et leurs chevaux. Scipion dit alors qu'on lui rapportait que certains chevaliers Siciliens redoutaient cette campagne comme pénible et dure ; ceux (s'il y en avait) qui éprouvaient de tels sentiments, il aimait mieux, ajouta-t-il, les voir l'avouer tout de suite que se plaindre plus tard, soldats mous et inutiles à l'État. Ils devaient dire ce qu'ils pensaient ; il les écouterait avec indulgence.

Quand l'un d'eux eut osé déclarer que pour lui, s'il était libre de choisir, il ne désirait pas du tout faire campagne, Scipion lui dit : "Eh bien donc, jeune homme, puisque tu n'as pas caché ton sentiment, je te fournirai un remplaçant pour que tu lui remettes tes armes, ton cheval, que tu l'emmènes aussitôt chez toi, que tu l'entraînes et que tu lui fasses apprendre l'équitation et l'escrime". Le Sicilien acceptant avec joie ces conditions, Scipion lui donne un des trois cents jeunes gens qu'il gardait sans armes. Quand les autres chevaliers Siciliens virent celui-ci exempté ainsi de bonne grâce, par le général, chacun de s'excuser et d'accepter un remplaçant. De cette façon, aux trois cents Siciliens furent substitués des cavaliers romains, sans aucuns frais pour l'État ; et les Siciliens prirent soin de les instruire et de les entraîner, un édit du général déclarant que qui ne l'aurait pas fait servirait lui-même. Excellent devint, dit-on, cet escadron, et en bien des combats il rendit service à l'État.

Puis, passant en revue les légions, Scipion y choisit les soldats qui comptaient le plus d'années de campagnes, surtout ceux qui avaient servi sous Marcellus, les jugeant les mieux instruits et surtout, après le long siège de Syracuse, les plus habiles dans l'attaque des places ; car il pensait non à quelque projet mesquin, mais, dès ce moment, à la ruine de Carthage. Ensuite il répartit ses troupes dans les villes ; il exige du blé des cités siciliennes, épargne celui qu'on apporte d'Italie ; il répare les vieux bateaux et envoie, avec eux, Caius Laelius piller l'Afrique ; les bateaux neufs, il les tire à terre à Panorme - ils avaient été fabriqués, en hâte, avec du bois vert - pour qu'ils passent l'hiver à sec.

Tout étant préparé pour la guerre, il alla à Syracuse, qui, à la suite des grands troubles

de la guerre, n'était pas encore très tranquille. Des Grecs du pays réclamaient à certains Italiens les propriétés qu'ils retenaient par la force, comme ils les avaient prises pendant la guerre, quoique le sénat en eût accordé la restitution. Pensant qu'il fallait avant tout faire respecter la foi publique, Scipion, d'abord par un édit, puis par des jugements rendus contre ceux qui s'obstinaient à maintenir leurs injustices, rendit leurs propriétés aux Syracusains. Ce n'est pas à eux seuls, mais à tous les peuples de Sicile que ces mesures inspirèrent de la gratitude, et ils n'en firent que plus d'efforts afin d'aider Scipion pour son expédition.

Le même été, en Espagne, commença une grande guerre, provoquée par l'Illergète Indibilis, pour la seule raison que, par admiration pour Scipion, il s'était mis à mépriser les autres généraux romains. Scipion était, croyait-il, le seul chef qui restât aux Romains, tous les autres ayant été tués par Hannibal ; aussi, après la mort des Scipions, ils n'avaient eu que lui à envoyer en Espagne, et, depuis qu'en Italie une guerre plus dangereuse les pressait, ils l'y avaient appelé contre Hannibal. (21). Outre qu'en Espagne les Romains n'avaient des généraux que de nom, ils en avaient retiré aussi leurs vieilles troupes ; tout n'y était maintenant que désordre, foule confuse de conscrits : on n'aurait jamais, pensait-il, une telle occasion de délivrer l'Espagne. On y avait servi jusqu'ici ou les Carthaginois, ou les Romains, et non pas tour à tour, mais, par moments, les deux à la fois ; les Romains en avaient chassé les Carthaginois ; les Espagnols, s'ils se mettaient d'accord, pouvaient en chasser les Romains, de façon que, délivrée à jamais de tout pouvoir étranger, l'Espagne revînt aux mœurs et aux usages de ses pères.

Par ces propos et d'autres semblables, il soulève non seulement ses compatriotes, mais aussi les Ausetani, nation voisine, et d'autres peuples limitrophes des uns et des autres. Aussi, en quelques jours, trente mille fantassins, quatre mille cavaliers environ, se réunirent-ils sur le territoire des Sedetani, comme on le leur avait indiqué.

## Défaite et mort d'Indibilis

### 2

De leur côté, les généraux romains Lucius Lentulus et Lucius Manlius Acidinus, craignant, s'ils négligeaient les premiers signes de la guerre, de la voir s'étendre, réunirent eux aussi leurs armées, et, traversant avec leurs soldats le territoire des Ausetani, en le traitant, quoiqu'il fût hostile, comme un territoire pacifié, avec douceur, arrivèrent là où l'ennemi s'était installé, et établirent leur camp à trois milles du sien. Ils firent d'abord, en envoyant des parlementaires, une vaine tentative pour décider les Espagnols à déposer les armes ; puis, les fourrageurs romains ayant été soudain chargés par des cavaliers espagnols, et la cavalerie romaine lancée, de ses lignes, au secours des siens, il y eut un combat de cavalerie dont l'issue n'eut rien de mémorable pour personne.

Au lever du soleil, le lendemain, tous les Espagnols, armés et en rangs, présentèrent leur ligne de bataille à mille pas environ du camp romain. Au milieu étaient les Ausetani ; les ailes étaient tenues à droite par les Ilergètes, à gauche par des peuples de nom inconnu ; entre les ailes et le centre, on avait laissé des intervalles assez larges pour lancer par là les cavaliers, quand il serait temps. De leur côté, les Romains rangèrent leur armée à leur habitude, en imitant toutefois leurs ennemis sur un point : entre les légions, ils laissèrent, eux aussi, des passages libres pour leur cavalerie. Mais Lentulus, pensant que le seul adversaire qui pourrait employer sa cavalerie serait celui qui, le premier, l'aurait lancée dans les vides qu'offrait l'armée ennemie, ( 8) dit à Servius Cornelius, tribun militaire, d'ordonner aux cavaliers romains de lancer leurs chevaux à travers les passages ouverts dans les lignes espagnoles ; lui-même, devant un combat d'infanterie qui s'engageait assez mal, ne prend que le temps d'apporter à la douzième légion, qui reculait, à l'aile gauche, face aux Ilergètes, l'appui de la treizième, amenée des réserves en première ligne, et, le combat une fois rétabli, va rejoindre Lucius Manlius, qui, au premier rang, encourageait ses soldats, et amenait des renforts là où les circonstances le demandaient, il lui annonce que la situation est sûre à l'aile gauche, et qu'il a déjà envoyé Cornelius Servius pour envelopper les ennemis de ses cavaliers, comme d'une tempête.

À peine avait-il dit ces mots que les cavaliers romains, se jetant au milieu de l'ennemi, bouleversèrent son infanterie, et, en même temps, fermèrent aux cavaliers espagnols le chemin nécessaire pour lancer leurs chevaux. Aussi ces cavaliers, renonçant à combattre à cheval, mirent-ils pied à terre. Les généraux romains, voyant le désordre dans les rangs des ennemis, leur agitation, leur effroi, la marche incertaine de leurs enseignes, pressent, supplient leurs soldats d'attaquer ces adversaires ébranlés, de ne pas les laisser rétablir leurs lignes. Les barbares n'auraient pas soutenu une attaque si violente, si le roitelet Indibilis lui-même, avec ses cavaliers démontés, ne s'était jeté devant le premier rang des fantassins. Là se prolongea quelque temps une lutte affreuse ; enfin, quand les hommes qui combattaient autour du roi - résistant d'abord lui-même, quoique à demi-mort, puis cloué à terre par un javelot - furent tombés criblés de traits, les Espagnols commencèrent à fuir çà et là. Le massacre fut aggravé du fait que les cavaliers n'eurent pas le temps de remonter à cheval, et que les Romains pressèrent vivement l'ennemi ébranlé ; ils ne cessèrent pas de le poursuivre avant de l'avoir dépouillé même de son camp. Treize mille Espagnols furent tués ce jour-là, dix-huit cents environ faits prisonniers ; comme Romains et alliés, il tomba un peu plus de deux cents hommes, surtout à l'aile gauche. Les Espagnols chassés de leur



camp, ou ceux qui s'étaient échappés de la bataille, dispersés d'abord dans la campagne, rentrèrent ensuite chacun dans sa cité.

## Mort de Mandonius. Saccage de la côte africaine (été 205)

### 3

Alors Mandonius les convoqua à une assemblée générale ; là, s'étant plaints de leur défaite, irrités contre les auteurs de la révolte, ils décidèrent d'envoyer des ambassadeurs livrer leurs armes et faire leur soumission. Comme ceux-ci rejetaient la faute sur l'auteur de la révolte, Indibilis, et sur les autres princes, dont la plupart étaient tombés dans la bataille, comme ils livraient leurs armes et se soumettaient, on leur répondit qu'on n'acceptait leur soumission que s'ils livraient vivants Mandonius et les autres instigateurs de la guerre ; sinon, les généraux romains mèneraient leur armée sur les territoires des Ilergètes, des Ausetani, puis successivement, des autres peuples. Voilà ce qu'on dit aux ambassadeurs et qu'ils rapportèrent à l'assemblée. Alors Mandonius et les autres princes furent arrêtés et livrés au supplice ; aux peuples d'Espagne on rendit la paix ; on exigea d'eux un tribut double pour cette année-là, du blé pour six mois, des saies et des toges pour les troupes ; et trente peuples environ donnèrent des otages.

Ce soulèvement de l'Espagne rebelle ayant été ainsi, sans agiter beaucoup le pays, excité et réprimé, toute la terreur inspirée par Rome se tourna contre l'Afrique. Caius Laelius, ayant abordé de nuit près d'Hippo Regius, mena, dès l'aube, au pillage de son territoire soldats et matelots en bon ordre.( 8) Tous les indigènes vivant, comme en temps de paix, sans précautions, on leur infligea de grandes pertes ; des courriers tremblants remplirent Carthage de terreur en annonçant l'arrivée de la flotte romaine et du général en chef Scipion (le bruit avait déjà couru qu'il était passé en Sicile). Ne sachant bien ni le nombre de bateaux qu'ils avaient vus, ni l'importance de la troupe qui ravageait les champs, ils exagéraient les choses, car la peur grossit tout. C'est pourquoi la terreur et l'épouvante, puis l'abattement pénétrèrent les âmes : la fortune, se disaient les gens de Carthage, avait donc tant changé que eux, qui, récemment, tenaient leur armée devant les remparts de Rome, comme des vainqueurs ; qui, après avoir abattu tant d'armées ennemies, avaient reçu la soumission volontaire ou forcée de tous les peuples d'Italie, ils allaient voir, Mars ayant changé de camp, piller l'Afrique et assiéger Carthage, avec, pour supporter cette attaque, des forces bien inégales à celles qu'avaient eues les Romains ! À ceux-ci, la plèbe romaine, à ceux-ci, le Latium avaient fourni une jeunesse toujours plus grande, plus nombreuse, pour remplacer, en grandissant, tant d'armées massacrées ; leur plèbe, à eux, n'était guerrière ni à Carthage, ni dans la campagne ; on réunissait à prix d'argent des troupes auxiliaires formées d'Africains, race tournant à tous les vents suivant ses espoirs, et perfide. Quant aux rois, déjà Syphax, après son entrevue avec Scipion, s'était détaché d'eux, Masinissa, en défection ouverte, était leur plus implacable ennemi. Point d'espoir, point de secours nulle part. Magon ne provoquait pas plus une invasion gauloise en Italie qu'il ne faisait sa jonction avec Hannibal ; et Hannibal lui-même déclinait déjà en réputation et en forces.

## Laelius reçoit la visite de Masinissa

### 4

Les esprits qui s'abandonnaient à ces lamentations, à la suite des nouvelles récentes, la crainte pressante les ramena à voir comment s'opposer aux périls du moment. On décide de faire en hâte des levées à la ville et dans les campagnes, d'envoyer des recruteurs enrôler des mercenaires africains, de fortifier Carthage, d'y amasser des vivres ; de préparer des armes offensives et défensives, d'équiper des navires et de les envoyer vers Hippone contre la flotte romaine. On travaillait déjà à ces préparatifs, quand enfin arriva la nouvelle que c'était Laelius, non Scipion, et des troupes suffisant seulement pour faire des incursions dans la campagne, qui avaient traversé la mer : le gros des forces était toujours en Sicile. Ainsi l'on respira, et l'on entreprit d'envoyer des ambassades à Syphax et à d'autres petits rois, pour renforcer les alliances ; on envoya aussi des ambassadeurs à Philippe, pour lui promettre deux cents talents d'argent, afin qu'il passât en Sicile ou en Italie. On envoya aussi des courriers aux généraux carthaginois d'Italie, pour qu'ils retinssent Scipion en lui inspirant toute sorte de craintes ; à Magon, on n'envoya pas seulement des courriers, mais vingt-cinq bateaux de guerre, six mille fantassins, huit cents cavaliers, sept éléphants, et en outre une grosse somme pour enrôler des mercenaires, afin qu'ainsi renforcé il rapprochât son armée de Rome et se joignît à Hannibal.

Voilà ce qu'on préparait, ce dont on s'occupait à Carthage. Cependant, tandis que Laelius ramène un énorme butin d'un territoire désarmé et sans garnisons pour le défendre, Masinissa, attiré par le bruit de l'arrivée de la flotte romaine, vient avec quelques cavaliers voir Laelius. Il se plaint de la lenteur de Scipion dans cette affaire, de ce qu'il n'a pas déjà fait passer son armée en Afrique, pendant que les Carthaginois sont frappés d'effroi, que Syphax est entravé par des guerres contre des peuples voisins ; il tient pour sûr, ajoute-t-il, que, si on laisse à celui-ci le temps d'arranger ses affaires comme il le désire, il agira sans aucune loyauté envers les Romains ; Laelius doit donc exhorter, engager Scipion à ne plus perdre de temps. Pour lui, Masinissa, quoique chassé de son royaume, il sera aux côtés des Romains avec des forces non négligeables d'infanterie et de cavalerie. Et Laelius lui-même ne doit pas s'attarder en Afrique : car (à ce que croit Masinissa) une flotte a quitté Carthage, contre laquelle, en l'absence de Scipion, il ne serait guère sûr d'engager le combat.

## Alerte en Étrurie

### 5

Masinissa parti à la suite de cet entretien, Laelius, le lendemain, leva l'ancre avec ses bateaux chargés de butin, et, revenu en Sicile, fit à Scipion l'exposé dont Masinissa l'avait chargé.

En ces mêmes jours à peu près, les navires envoyés de Carthage à Magon abordèrent entre les Ligures d'Albenga et Gênes. C'était là que, par hasard, Magon faisait alors stationner sa flotte. Après avoir entendu, de la bouche des courriers, l'ordre de réunir le plus de troupes possible, il tint aussitôt une assemblée de Gaulois et de Ligures (car il y avait là une foule d'hommes de ces deux nations), et leur dit qu'il était envoyé pour leur rendre la liberté ; que, comme ils le voyaient eux-mêmes, on lui envoyait des renforts de sa patrie ; mais que l'importance des troupes, de l'armée avec lesquelles on mènerait cette guerre dépendait d'eux. Deux armées romaines se trouvaient l'une en Gaule, l'autre en Étrurie ; il était sûr que Spurius Lucretius allait faire sa jonction avec Marcus Livius ; Gaulois et Ligures devaient armer des milliers d'hommes pour résister aux deux généraux, aux deux armées des Romains.

Les Gaulois répondirent que c'était leur plus grand désir, mais qu'ayant un camp romain sur leur territoire, l'autre, dans l'Étrurie voisine, presque sous leurs yeux, s'ils aidaient ouvertement le Carthaginois par des contingents de troupes, aussitôt, de deux côtés, des armées ennemies se jetteraient sur leur territoire ; Magon ne devait donc réclamer d'eux que l'aide qu'ils pouvaient lui donner en secret. Quant aux Ligures, les camps romains étant loin de leurs terres et de leurs villes, ils étaient libres dans leurs desseins ; à eux, comme c'était juste, d'armer leur jeunesse et de prendre leur part de la guerre.

Les Ligures ne refusèrent pas ; ils demandèrent seulement un délai de deux mois pour lever leurs troupes. En attendant, Magon, envoyant de tous côtés des émissaires dans la campagne gauloise, y enrôla des mercenaires ; des vivres de toute sorte lui sont envoyés aussi, en cachette, par les peuples gaulois. Marcus Livius, lui, fait passer son armée de volontaires esclaves d'Étrurie en Gaule, et, s'étant joint à Lucretius, se prépare, si Magon, quittant la Ligurie, s'approche de Rome, à marcher à sa rencontre. Si le Carthaginois se tient tranquille dans son coin des Alpes, lui aussi, dans la même région, autour d'Ariminum, il défendra l'Italie.

## Les soldats de Scipion attaquent la citadelle de Locres (été 205)

### 6

Après le retour d'Afrique de Caius Laelius, quoique Scipion fût poussé à s'embarquer par les instances de Masinissa, et que ses soldats, en voyant toute la flotte chargée du butin ramené du territoire ennemi, brûlassent de l'envie de franchir la mer le plus tôt possible, ce grand dessein fut traversé par un autre moins important, celui de reprendre la ville de Locres, qui, vers le moment où l'Italie abandonnait le parti de Rome, était, elle aussi, passée aux Carthaginois. L'espoir de réussir dans cette entreprise, un petit incident le fit briller. On faisait dans le Bruttium du brigandage plutôt qu'une guerre en règle, les Numides en ayant donné l'exemple, et les Bruttii, par goût naturel autant que par alliance avec les Carthaginois, s'étant empressés de suivre cette coutume ; à la fin, les Romains, eux aussi, arrivant, par une véritable contagion, à prendre plaisir au pillage, faisaient, autant que leurs chefs le leur permettaient, des incursions en territoire ennemi. Ces Romains, surprenant certains Locriens hors de leur ville, les avaient cernés et emmenés à Regium. Au nombre de ces prisonniers se trouvèrent par hasard des ouvriers qui, d'habitude, travaillaient, contre salaire, chez les Carthaginois, dans la citadelle de Locres. Reconnus par des citoyens importants de Locres qui, chassés par la faction adverse - celle qui avait livré la ville à Hannibal - s'étaient réfugiés à Regium, ces ouvriers, après avoir répondu aux questions que font tous les gens longtemps absents de leur patrie, et raconté tout ce qui se passait dans la ville, donnèrent à ces exilés l'espoir que, rachetés et renvoyés à Locres, ils pourraient leur en livrer la citadelle : ils y habitaient, dirent-ils, et, parmi les Carthaginois, on se fiait à eux pour tout. C'est pourquoi les exilés, en hommes tourmentés par le regret de leur patrie et brûlant en même temps du désir de se venger de leurs adversaires, ayant racheté et renvoyé à Locres les ouvriers après avoir réglé avec eux un plan d'opération et les signaux à émettre de loin et à observer, allèrent eux-mêmes à Syracuse voir Scipion, auprès duquel se trouvait une partie des exilés. Comme, en rapportant au consul les promesses des prisonniers, ils lui donnaient un espoir qui n'était pas irréalisable, il renvoya avec eux les tribuns militaires Marcus Sergius et Publius Matienus, avec ordre d'amener de Regium à Locres trois mille soldats ; au propréteur Quintus Pleminius, on écrivit aussi d'assister à l'affaire.

Partis de Regium en portant des échelles faites à la hauteur des murs de la citadelle, grâce aux indications des ouvriers, vers le milieu de la nuit, du point convenu, ils firent le signal à ceux qui livraient, la citadelle ; ceux-ci, prêts et attentifs, ayant, eux aussi, laissé glisser du haut des murs des échelles faites pour cela, et reçurent les Romains qui grimpaient par plusieurs points à la fois, on se jeta, sans pousser aucun cri, sur les gardes carthaginois, qui, ne craignant rien de semblable, étaient endormis. On entendit d'abord leurs gémissements de mourants ; puis il y eut chez les habitants un abattement soudain, succédant au sommeil, et de l'agitation, la cause de l'alarme étant inconnue ; enfin l'attaque fut certaine, et les Locriens se réveillaient les uns les autres ; déjà chacun de son côté appelait aux armes, criait que les ennemis étaient dans la citadelle, les gardes massacrés ; et les Locriens auraient écrasé les Romains, très inférieurs en nombre, si un cri poussé par ceux qui étaient en dehors de la citadelle n'avait jeté dans l'incertitude les Locriens, qui ne savaient d'où il venait, le trouble de l'attaque nocturne exagérant toutes les vaines suppositions. Aussi, comme si la citadelle était déjà pleine d'ennemis, les

Carthaginois, terrifiés, abandonnant le combat, se réfugient dans l'autre citadelle - il y en a deux, peu éloignées l'une de l'autre. Les habitants, eux, occupaient la ville, placée entre les combattants comme la récompense des vainqueurs. On sortait des deux citadelles pour livrer chaque jour de petits combats. Quintus Pleminius commandait les troupes romaines, Hamilcar les carthagoises ; en tirant des renforts des localités voisines, ils augmentaient leurs troupes. Enfin Hannibal arrivait en personne ; et les Romains n'auraient pas tenu, si la foule des Locriens, exaspérée par l'insolence et la cupidité des Carthaginois, n'avait penché pour les Romains.

## Scipion reprend Locres et bat l'armée d'Hannibal

### 7

Quand on annonça à Scipion que la situation à Locres devenait plus dangereuse, et qu'Hannibal en personne approchait, craignant le danger même pour le détachement qu'il y avait envoyé - car la retraite de ce point n'était pas facile - il quitta, lui aussi, Messine, où il laissa en garnison son frère Lucius Scipion, et, dès que le reflux entraîna les flots, lança ses navires sur ce courant favorable. Quant à Hannibal, des bords du Bulotus - fleuve peu éloigné de Locres - après avoir fait dire aux siens, par un courrier, d'engager dès l'aube, avec la plus grande violence, la lutte contre les Romains et les Locriens, pendant que lui-même, tandis que tous auraient l'attention détournée vers cette brusque action, surprendrait la ville en l'attaquant par derrière, trouvant, au jour, le combat engagé, il ne voulut pas s'enfermer dans la citadelle, pour encombrer de la foule de ses soldats cet espace étroit, et il n'avait pas apporté d'échelles pour escalader les murs de la ville. Les bagages une fois mis en tas, ayant montré non loin des murailles son armée pour effrayer l'ennemi, il fait à cheval, avec des cavaliers numides, le tour de la cité, tandis qu'on prépare les échelles et tout ce qu'il faut pour une attaque, afin d'examiner le côté le plus favorable à l'assaut. En s'approchant des remparts, ayant vu frapper par un projectile de scorpion l'homme qui se trouvait par hasard le plus près de lui, effrayé par un accident si dangereux, il fait sonner la retraite, et fortifie un camp hors de portée des traits.

La flotte romaine, venant de Messine, arriva à Locres, alors qu'il restait encore quelques heures de jour ; tous en débarquèrent et, avant le coucher du soleil, entrèrent dans la ville. Le lendemain, les Carthaginois sortis de la citadelle commencèrent le combat ; Hannibal, de son côté, avec des échelles et tout ce qu'il avait préparé pour l'attaque, arrivait au pied des murs, quand soudain - événement qu'il craignait moins que tout autre - par une porte qui s'ouvre, les Romains font une sortie. Ils lui tuent, en les attaquant par surprise, environ deux cents hommes ; les autres, Hannibal, s'apercevant de la présence du consul, les ramena dans le camp ; puis, ayant fait prévenir les Carthaginois qui occupaient la citadelle de ne compter que sur eux-mêmes, pendant la nuit il leva le camp et s'en alla. De leur côté, les Carthaginois de la citadelle, ayant mis le feu aux maisons qu'ils occupaient, pour que le trouble ainsi provoqué retardât l'ennemi, rejoignirent avant la nuit, par une course semblable à une fuite, la colonne de leurs compatriotes.

## Comportement scandaleux de la garnison romaine à Locres

### 8

Quand Scipion vit la citadelle abandonnée par les ennemis et leur camp vide, réunissant les Locriens, il leur reprocha sévèrement leur défection ; il fit mettre au supplice ceux qui en avaient pris l'initiative, et accorda leurs biens aux chefs de l'autre parti, pour leur fidélité remarquable envers les Romains ; quant aux mesures générales, il déclara que lui, il n'accordait ni n'enlevait rien aux Locriens : ils devaient envoyer des députés à Rome ; la condition que le sénat jugerait pour eux équitable serait la leur ; mais ce qu'il savait bien, c'était que, malgré leurs mauvais services envers le peuple romain, leur situation serait meilleure sous l'autorité des Romains irrités qu'elle ne l'avait été sous celle des Carthaginois amis. Puis Scipion, laissant le lieutenant Pleminius et le détachement qui avait pris la citadelle à la garde de la ville, repassa lui-même à Messine avec les troupes avec lesquelles il était venu.

Si insolent, si cruel avait été le traitement infligé par les Carthaginois aux Locriens, depuis que ceux-ci avaient abandonné les Romains, que les Locriens pouvaient supporter des abus modérés avec calme, et presque avec plaisir ; mais vraiment Pleminius dépassa tellement Hamilcar, chef de la garnison carthaginoise, les soldats de la garnison romaine dépassèrent tellement les Carthaginois par leurs crimes et leur cupidité, qu'ils semblaient rivaliser avec eux, non par les armes, mais par les vices. Rien de tout ce qui rend odieuse au faible la force du puissant ne fut épargnée aux habitants par le général ou par ses soldats : contre leurs personnes, contre leurs enfants, contre leurs femmes, ils commirent des outrages indicibles. Quant à leur cupidité, elle ne s'abstint même pas de piller les objets du culte ; et non seulement d'autres temples furent violés, mais aussi le trésor de Proserpine, resté intact de tout temps, si ce n'est que Pyrrhus, après l'avoir pillé, disait-on, y rapporta tout le butin ainsi fait, non sans expier pour cela son sacrilège. Aussi, comme cette fois-là les navires du roi, brisés par le naufrage, n'avaient amené à terre rien d'intact, sauf l'argent consacré à la déesse et transporté par eux, alors également, par un fléau d'un autre genre, ce même argent remplit d'égarement tous ceux qui s'étaient souillés par cette violation du temple, et les tourna l'un contre l'autre, chef contre chef, soldat contre soldat, avec une rage d'ennemis véritables.



## Bagarres en pleine ville entre le légat et les tribuns

### 9

Pleminius avait le commandement général ; mais les soldats étaient les uns - ceux qu'il avait amenés de Regium - sous ses ordres, les autres sous les ordres de tribuns. Ayant volé une coupe d'argent dans la maison d'un Locrien, un soldat de Pleminius, qui s'enfuyait, poursuivi par les propriétaires, rencontra par hasard les tribuns Sergius et Matienus. La coupe, sur l'ordre de ces tribuns, lui ayant été enlevée, il s'ensuivit une dispute et des cris, et, à la fin, une bagarre entre les soldats de Pleminius et ceux des tribuns, leur nombre, et en même temps le tumulte, croissant à mesure que chacun arrivait à point pour aider les siens. Les soldats de Pleminius, vaincus, ayant couru étaler devant leur chef leur sang et leurs blessures, non sans vociférer et s'indigner, et lui rapportant qu'on avait, dans la dispute, lancé des outrages contre lui-même, Pleminius, enflammé de colère, s'élança hors de chez lui ; et, les tribuns appelés, il ordonne de les mettre nus et de préparer les verges

Tandis qu'on perd du temps à les dépouiller (car ils se débattaient et imploraient l'aide de leurs soldats), soudain ceux-ci, fiers de leur récent succès, de tous côtés, comme si l'on avait appelé aux armes contre l'ennemi, accourent, et, voyant le dos de leurs tribuns déjà marqué par les verges, pour le coup, enflammés soudain d'une rage bien plus irrésistible, sans considérer ni la majesté du chef, ni même l'humanité, attaquent le légat, après avoir indignement maltraité ses licteurs ; l'ayant séparé, isolé des siens, ils le rouent de coups, en véritables ennemis, et, lui ayant coupé le nez et les oreilles, le laissent presque saigné à blanc.

En apprenant ces nouvelles à Messine, Scipion, amené à Locres, quelques jours après, par un bateau à six rangs de rameurs, entend la cause de Pleminius et des tribuns, et, ayant absous et laissé au commandement de la même place Pleminius, déclaré coupables et fait enchaîner les tribuns, pour les envoyer à Rome au sénat, revint à Messine et de là à Syracuse. Pleminius, emporté par sa fureur, pensant que Scipion avait négligé et pris à la légère l'outrage qu'il avait subi, et que nul ne pouvait apprécier l'objet de ce débat, sauf celui qui en avait éprouvé l'horreur en le subissant, fit traîner devant lui et mettre à mort les tribuns, déchirés par tous les supplices que peut supporter un corps humain ; puis, n'étant pas encore assouvi par le châtement qu'ils avaient subi vivants, il fit jeter leurs corps sans sépulture. Il montra la même cruauté contre les notables locriens, dont on lui dit qu'ils étaient allés se plaindre à Scipion de ses injustices ; et les actes honteux que la débauche et la cupidité lui avaient fait commettre auparavant contre des alliés, la colère les lui fit multiplier ; il devint une cause de mauvaise réputation et de haine non seulement pour lui-même, mais pour son général en chef.

## 2. Situation à Rome (204)

### Le transport de la Mère de l'Ida à Rome (début de 204)

#### 10

Déjà le moment des élections approchait, quand on apporta à Rome une lettre du consul Publius Licinius : son armée et lui, disait-il, étaient atteints d'une grave maladie, et l'on n'aurait pas pu se maintenir, si un mal de la même violence, et plus grave encore, ne s'était abattu sur l'ennemi ; aussi, comme il ne pouvait venir présider les élections, il proclamerait, si le sénat le jugeait bon, Quintus Caecilius Metellus dictateur aux élections. L'armée de Quintus Caecilius, il était, ajoutait-il, dans l'intérêt de l'État de la démobiliser ; car elle ne servait à rien pour le moment, alors qu'Hannibal avait déjà ramené les siens dans leurs quartiers d'hiver ; et si grande était la violence du mal qui avait envahi le camp que, si on ne libérait pas ces soldats à la hâte, il semblait qu'aucun d'eux ne survivrait. Le sénat permit au consul de le faire, dans l'intérêt de l'État et en conscience.

À cette époque, les citoyens, à Rome, s'étaient, depuis peu, mis dans l'esprit un scrupule religieux, parce qu'on avait trouvé dans les livres sibyllins, consultés à cause de la fréquence exceptionnelle des pluies de pierres cette année-là, une prédiction disant qu'à quelque moment qu'un ennemi étranger portât la guerre en Italie, on pouvait le chasser d'Italie et le vaincre, si l'on transportait la Mère de l'Ida de Pessinonte à Rome. Cette prédiction, découverte par les décemvirs, avait d'autant plus frappé le sénat que les ambassadeurs qui avaient porté une offrande à Delphes rapportaient, eux aussi, et que, dans leurs sacrifices à Apollon Pythien, les entrailles avaient toujours été favorables, et que l'oracle avait répondu qu'une victoire, bien plus grande que celle dont les dépouilles leur permettaient de porter cette offrande, était proche pour le peuple romain. À l'ensemble des raisons propres à leur donner le même espoir, ils ajoutaient cette inspiration de Scipion qui avait semblé présager la fin de la guerre, en réclamant la "province" d'Afrique. Aussi, pour hâter la réalisation d'une victoire qui s'annonçait par les livres du destin, les présages et les oracles, ils examinaient et discutaient les moyens de transporter à Rome la déesse.

## Arrivée de la déesse. Élections à Rome (printemps 204)

### 11

Le peuple romain n'avait encore aucune cité alliée en Asie ; toutefois, en se rappelant que jadis on avait fait venir, pour assurer la santé du peuple romain, Esculape, lui aussi, de la Grèce, qui n'était encore unie avec Rome par aucun traité, et que maintenant on avait déjà, avec le roi Attale, à cause de la guerre menée avec lui contre Philippe, un commencement d'amitié, on pensa qu'il ferait ce qu'il pourrait pour le peuple romain. On décide de lui envoyer comme ambassadeurs Marcus Valerius Laevinus, qui avait été deux fois consul et avait fait campagne en Grèce, Marcus Caecilius Metellus, ancien préteur, Servius Sulpicius Galba, ancien édile, et deux anciens questeurs, Cneius Tremellius Flaccus et Marcus Valerius Falto. Un décret leur donne cinq quinquérèmes, pour qu'ils abordent d'une façon conforme à la dignité du peuple romain sur ces terres où il fallait donner du prestige au nom romain.

Les ambassadeurs, en gagnant l'Asie, ayant, chemin faisant, débarqué à Delphes, allèrent demander à l'oracle, pour la mission qu'on les envoyait remplir de Rome, quel espoir de la mener à bien il leur donnait, à eux et au peuple romain. L'oracle répondit, à ce qu'on rapporte, que, grâce au roi Attale, ils obtiendraient ce qu'ils demandaient ; et que, quand ils auraient transporté à Rome la déesse, ils devaient veiller à ce que ce fût l'homme le meilleur de Rome qui lui donnât l'hospitalité. À Pergame, ils arrivèrent chez le roi. Il les reçut aimablement, les conduisit à Pessinonte en Phrygie, leur remit la pierre sacrée dont les habitants disaient qu'elle était la Mère des Dieux, et les invita à l'emporter à Rome. Envoyé en avant par ses compagnons d'ambassade, Marcus Valerius Falto annonça qu'on apportait la déesse, et qu'il fallait rechercher l'homme le meilleur de la cité, pour qu'il lui offrît l'hospitalité selon la prescription de l'oracle.

Quintus Caecilius Metellus fut nommé, par le consul alors dans le Bruttium, dictateur aux élections, et son armée licenciée ; le maître de la cavalerie fut Lucius Veturius Philo. Le dictateur présida les élections. On nomma consuls Marcus Cornelius Cethegus, et Publius Sempronius Tuditanus, qui était absent, ayant la "province" de Grèce. Puis on nomma préteurs Tiberius Claudius Nero, Marcus Marcus Ralla, Lucius Scribonius Libo, Marcus Pomponius Matho. Les élections achevées, le dictateur se démit de sa charge.

On recommença trois journées des Jeux Romains, sept des Jeux Plébéiens. Les édiles curules étaient Cneius et Lucius Cornelius Lentulus ; Lucius avait la "province" d'Espagne ; il avait obtenu la charge d'édile étant absent, il l'exerça étant absent. Tiberius Claudius Asellus et Marcus Junius Pennus furent édiles plébéiens.

Marcus Marcellus dédia cette année-là, près de la porte Capène, le temple de la Valeur, seize ans après que son père, pendant son premier consulat, en eut fait le vœu en Gaule, à Clastidium.

Cette année-là aussi mourut le flamine de Mars, Marcus Aemilius Regillus.

## Conclusion de la paix avec Philippe à Phoenice (205)

### 12

Pendant les deux dernières années, on avait négligé les affaires de Grèce. Aussi Philippe, les Étoliens étant privés du secours des Romains, le seul auquel ils se fiaient, les força à demander et à conclure la paix aux conditions qu'il voulut. S'il n'avait hâté de toutes ses forces la conclusion de cette affaire, pendant qu'il se serait trouvé en guerre contre les Étoliens, le proconsul Publius Sempronius, envoyé, pour succéder à Sulpicius dans son commandement, avec dix mille fantassins, mille cavaliers et trente-cinq vaisseaux de guerre, appoint considérable pour porter secours à des alliés, l'aurait écrasé.

À peine la paix faite, la nouvelle parvint au roi que les Romains étaient arrivés à Dyrrachium, que les Parthini et d'autres nations voisines s'étaient soulevés dans l'espoir d'une révolution, et que Dimallum était attaqué : les Romains s'étaient tournés de ce côté au lieu d'aller là où ils étaient envoyés, au secours des Étoliens, dans leur colère de voir que ceux-ci, sans leur assentiment, et contrairement au traité, avaient fait la paix avec le roi. À cette nouvelle, Philippe, craignant un soulèvement plus important chez les nations et les peuples voisins, se dirige à grandes étapes sur Apollonie, où Sempronius s'était retiré après avoir envoyé son lieutenant Laetorius, avec une partie des troupes et quinze vaisseaux, en Étolie, pour examiner la situation, et, si possible, troubler la paix. Philippe dévasta le territoire d'Apollonie et, approchant ses troupes de la ville, offrit la bataille au Romain ; quand il vit que celui-ci se contentait de garder tranquillement les remparts, n'étant pas assez sûr de ses forces pour attaquer la place et désirant faire, avec les Romains comme avec les Étoliens, la paix, s'il le pouvait, sinon, une trêve, au lieu d'attiser encore les haines par une nouvelle bataille, il se retira dans son royaume.

Pendant la même époque, les Épirotes, dégoûtés de la longueur de la guerre, après avoir sondé les dispositions des Romains, envoyèrent des ambassadeurs proposer à Philippe une paix générale, affirmant leur conviction qu'elle serait conclue, s'il venait à une entrevue avec Publius Sempronius, le général en chef romain. On obtint facilement du roi - car il ne répugnait pas à faire la paix - qu'il passât en Épire. Phoenice est une ville d'Épire. Le roi, après s'y être entretenu avec Aeropus, Darda et Philippe, préteurs des Épirotes, se rencontre avec Publius Sempronius. Assistèrent à l'entrevue Amynder, roi des Athamani, et d'autres personnages, magistrats des Épirotes et des Acarnaniens. Le préteur Philippe parla le premier, et demanda à la fois au roi et au général romain de mettre fin à la guerre, d'accorder cette faveur aux Épirotes. Publius Sempronius mit pour conditions à la paix que les Parthini, Dimallum, Bargullum, et Eugenum appartiendraient aux Romains, que l'Atintania, si une ambassade envoyée à Rome l'obtenait du sénat, serait incorporée à la Macédoine. La paix conclue à ces conditions, on fit comprendre dans le traité, du côté du roi Prusias, roi de Bithynie, les Achéens, les Béotiens, les Thessaliens, les Acarnaniens, les Épirotes ; du côté des Romains, les gens d'Ilion, le roi Attale, Pleuratus, Nabis, tyran de Lacédémone, les Éléens, les Messéniens et les Athéniens. Telles furent les conditions rédigées et signées en commun ; et l'on conclut une trêve de deux mois, le temps d'envoyer des courriers à Rome pour faire voter par le peuple la paix à ces conditions. Toutes les tribus la votèrent, parce que, les hostilités étant tournées contre l'Afrique, on voulait pour le moment être débarrassé de toutes les autres guerres. Publius Sempronius, la paix faite, quitta la province pour Rome, afin d'y exercer son consulat.

## Attribution des postes (mars 204)

### 13

Aux consuls Marcus Cornelius et Publius Sempronius - en cette quinzième année de la guerre punique - un décret donna comme "provinces" à Cornelius, l'Étrurie, avec une armée ancienne, à Sempronius, le Bruttium, avec permission de lever de nouvelles légions. Quant aux préteurs, le sort donna à Marcus Marcius la préture urbaine, à Lucius Scribonius Libo la préture pérégrine ; et à tous deux en même temps, la "province" de Gaule ; à Marcus Pomponius Matho la Sicile ; à Tiberius Claudius Néron la Sardaigne. (3) À Publius Scipion, avec l'armée, avec la flotte qu'il avait, on prorogea pour un an son commandement. Il en fut de même pour Publius Licinius, afin qu'il gardât le Bruttium avec deux légions, tant que le consul jugerait utile à l'État qu'il restât dans cette province avec son commandement. Marcus Livius et Spurius Lucretius, eux aussi, chacun avec les deux légions avec lesquelles ils avaient défendu la Gaule contre Magon, virent leur commandement prorogé ; Cneius Octavius également, afin qu'après avoir remis la Sardaigne et sa légion à Tiberius Claudius, il protégât lui-même, avec quarante vaisseaux de guerre, le rivage de la mer, dans les limites qu'aurait fixées le sénat. Au préteur Marcus Pomponius, un décret donna, en Sicile, l'armée de Cannes, deux légions ; Titus Quinctius devait garder Tarente, Caius Hostilius Tubulus Capoue, comme propréteurs, ainsi que l'année précédente, l'un et l'autre avec la garnison ancienne. Quant au commandement en Espagne, la désignation des deux proconsuls à envoyer dans cette province fut laissée au peuple. Toutes les tribus élurent les mêmes hommes, Lucius Cornelius Lentulus et Lucius Manlius Acidinus, comme proconsuls pour garder, ainsi qu'ils l'avaient fait l'année précédente, ces provinces. Les consuls se mirent à lever des troupes, et afin d'enrôler de nouvelles légions pour le Bruttium, et afin de fournir des renforts aux autres armées : ainsi le leur avait ordonné le sénat.

## Réception de la Grande déesse à Rome (4 avril 204)

### 14

Quoique aucun décret n'eût encore fait ouvertement de l'Afrique une province (le sénat, je crois, gardait le secret là-dessus pour ne pas avertir d'avance les Carthaginois), Rome était tendue vers l'espoir qu'on irait, cette année, combattre en Afrique, et que la fin de la guerre punique était proche. Cela avait rempli les esprits de superstitions : ils inclinaient à annoncer des prodiges et à y croire. On n'en racontait que davantage : on avait vu deux soleils ; pendant la nuit, il y avait eu des moments de clarté ; à Setia, on avait aperçu une traînée de feu allant de l'orient à l'occident ; à Tarracine une porte, à Anagnia une porte et le rempart, à plusieurs endroits, avaient été frappés de la foudre ; dans le temple de Junon Sospita, à Lanuvium, il s'était produit un bruit accompagné de craquements affreux. Pour détourner l'effet de ces prodiges il y eut un jour de supplications, et l'on fit un sacrifice de neuvaine pour une pluie de pierres.

À cela s'ajouta le débat sur la réception de la Mère de l'Ida ; non seulement Marcus Valerius, un des ambassadeurs, envoyé en avant, avait annoncé qu'elle serait bientôt en Italie, mais un messenger était là depuis peu, disant qu'elle se trouvait déjà à Tarracine. Il était d'importance, le jugement qui occupait le sénat : il cherchait l'homme le meilleur de la cité ; une victoire si véritable, sur un tel sujet, chacun l'eût préférée à tout commandement, à toute charge donnés par le vote soit du sénat, soit du peuple. Ce fut Publius Scipion, fils du Cneius Scipion qui était tombé en Espagne, un jeune homme qui n'avait pas encore été questeur, qu'on jugea le meilleur de tous les citoyens. Pour quelles vertus en jugea-t-on ainsi ? Comme, si cela nous avait été rapporté par les écrivains les plus proches de cette époque, je le rapporterais volontiers à la postérité, de même je ne ferai pas intervenir des suppositions personnelles, en essayant de deviner une chose ensevelie par les ans.

Publius Cornelius reçut l'ordre d'aller, avec toutes les matrones, à Ostie, au-devant de la déesse ; de la prendre lui-même au bateau, et, après l'avoir apportée à terre, de la donner à porter aux matrones. Quand le bateau fut arrivé devant l'embouchure du Tibre, il se fit conduire au large, suivant les ordres qu'il avait reçus, par une barque, prit la déesse des mains des prêtres et la porta à terre. Les femmes les plus nobles de la cité la reçurent ; le nom d'une d'elles, Claudia Quinta, est célèbre : sa réputation, auparavant douteuse, dit-on, fit remarquer davantage, après qu'elle eut pu remplir un si saint ministère, sa chasteté à la postérité. Se passant ensuite la déesse, de main en main, les unes aux autres, tandis que tous les citoyens se répandaient sur son chemin, après avoir placé des brûle-parfums devant leur porte là où elle passait, et que l'encens allumé, ils la priaient d'entrer de bon gré et favorable dans la ville de Rome, les femmes la portèrent au temple de la Victoire qui se trouve sur le Palatin, la veille des Ides d'avril ; et ce jour resta férié. Un peuple nombreux apporta au Palatin des offrandes à la déesse, et il y eut un lectisterne et des jeux, qu'on appela Mégalésiens.

## Rappel à l'ordre de douze colonies qui avaient refusé de fournir des contingents

### 15

Alors qu'on délibérait sur les renforts à envoyer aux légions des provinces, certains sénateurs suggérèrent que c'était le moment, après avoir, dans une situation incertaine, souffert tant bien que mal certains abus, de ne pas les tolérer davantage maintenant que la bienveillance des dieux avait enfin fait disparaître la crainte. Ayant ainsi excité l'attention du sénat, ils ajoutèrent que les douze colonies latines qui, sous le consulat de Quintus Fabius et de Quintus Fulvius, avaient refusé de fournir des soldats étaient, depuis près de six ans déjà, exemptes d'obligations militaires, comme si l'on voulait leur accorder un honneur ou une faveur, tandis que les alliés dévoués et obéissants, en échange de leur fidélité et de leur docilité envers le peuple romain, étaient épuisés par les levées de troupes faites tous les ans sans exception.

Ces paroles rappelèrent aux sénateurs le souvenir d'une affaire déjà presque effacée, et n'irritèrent pas moins leur colère. Aussi décident-ils, sans permettre aux consuls de leur soumettre avant aucune autre question, de leur faire mander à Rome les magistrats et dix notables de chacune des villes de Nepete, Sutrium, Ardea, Calès, Albe, Carseoli, Sora, Suessa, Setia, Cercei, Narnia et Interamna - c'étaient les colonies en cause -, d'ordonner à chacune d'elles de fournir, comme fantassins, le double du plus grand nombre de soldats qu'elle aurait fourni au peuple romain depuis que l'ennemi était en Italie, et, en outre, cent vingt cavaliers ; si l'une d'elles ne pouvait atteindre ce nombre de cavaliers, il lui serait permis, ajouta le sénat, de donner trois fantassins pour un cavalier ; fantassins et cavaliers seraient choisis aussi riches que possible, et envoyés partout où, hors de l'Italie, on aurait besoin de renfort. Si certains refusaient, on retiendrait à Rome les magistrats et les envoyés de cette colonie, et on ne leur accorderait aucune audience du sénat - s'ils le demandaient - avant qu'ils eussent fait ce qu'on leur ordonnait. En outre, comme tribut, on imposerait à ces colonies, et l'on exigerait d'elles chaque année, un as pour mille recensés ; le cens y serait établi selon une règle donnée par les censeurs de Rome - on décida que ce serait la même que pour le peuple romain -, et les rôles seraient présentés à Rome par les censeurs assermentés des colonies avant leur sortie de charge.

Par suite de ce sénatus-consulte, les magistrats et les notables de ces colonies furent mandés à Rome ; et, les consuls leur ordonnant de fournir les soldats et le tribut, ils refusaient à l'envi, se récriaient, déclaraient impossible de fabriquer tant de soldats ; ils auraient de la peine, disaient-ils, si l'on exigeait d'eux le simple chiffre prévu par le traité d'alliance, à se tirer d'affaire ; ils priaient, ils adjuraient les consuls de leur permettre de se présenter au sénat pour le supplier de les épargner. Ils n'avaient, ajoutaient-ils, commis aucun crime qui méritât la mort ; mais même s'ils devaient périr, ni leur faute, ni la colère du peuple romain ne pouvaient leur faire fournir plus de soldats qu'ils n'en avaient. Les consuls, inflexibles, ordonnent aux notables de rester à Rome, aux magistrats d'aller chez eux faire les levées : s'ils n'amenaient pas à Rome le nombre total de soldats exigé d'eux, nul ne leur accorderait une audience du sénat. Voyant ainsi fauché leur espoir de se présenter au sénat et de le supplier, ils menèrent à bien les levées de troupes dans les douze colonies, sans difficulté, la longue exemption dont ils avaient joui ayant accru le

nombre des mobilisables.



## Remboursement de la dette publique

### 16

Une seconde affaire, presque aussi longtemps négligée et passée sous silence, fut rappelée à l'attention par Marcus Valerius Laevinus, qui dit que les sommes avancées à l'État sous son consulat et celui de Marcus Claudius par des particuliers, il était équitable de les leur rendre enfin ; personne, ajouta-t-il, ne devait s'étonner qu'il eût un souci particulier de cet engagement public ; car, outre qu'il touchait en quelque sorte personnellement le consul de l'année où ces sommes avaient été avancées, c'était lui-même qui avait pris l'initiative de ces contributions, alors que le trésor était vide et que le peuple ne suffisait pas au tribut. Ce rappel fut bien accueilli par le sénat ; les consuls ayant été invités à mettre l'affaire à l'ordre du jour, on décida que ces dettes seraient acquittées en trois paiements, les consuls actuels faisant immédiatement le premier, les consuls en charge deux ans et cinq ans après faisant les deux autres.

Tous les autres soucis cédèrent ensuite la place à un seul, quand les malheurs des Locriens, ignorés jusqu'à ce jour, furent connus par suite de l'arrivée de leurs envoyés. Ce fut moins le crime de Pleminius que la complaisance intéressée ou la négligence de Scipion à son sujet qui irrita les colères. Dix députés des Locriens, couverts de vêtements de deuil, tendant aux consuls, assis au comitium, les rameaux à bandelettes des suppliants - des branches d'olivier, selon la coutume grecque - se prosternèrent devant le tribunal, avec des cris lamentables. Aux questions des consuls, ils répondirent qu'ils étaient Locriens, et qu'ils avaient souffert du légat Quintus Pleminius et des soldats romains un traitement tel, que même aux Carthaginois le peuple romain ne voudrait pas le faire souffrir ; ils demandaient, ajoutèrent-ils, qu'on leur permît de se présenter au sénat et de s'y plaindre de leur infortune.

## Audience au sénat des délégués de Locres

### 17

L'audience du sénat leur ayant été accordée, le plus âgé dit :

“Pour le cas que vous ferez, Pères Conscrits, de nos plaintes devant vous, ce qui a, je le sais, le plus d'importance, c'est que vous sachiez bien et comment Locres a été livrée à Hannibal, et comment, la garnison d'Hannibal chassée, cette ville a été replacée sous vos ordres ; si, en effet, le crime de défection avait été commis sans décision de son conseil public, si son retour sous vos ordres était manifestement le fait, non seulement de notre volonté, mais de notre énergie et de notre courage, vous vous indigneriez davantage que de bons et fidèles alliés aient été si indignement outragés par votre légat et vos soldats. Mais l'exposé de nos deux défections, je crois, pour ma part, devoir le remettre à un autre moment, pour deux raisons : l'une, c'est le désir de le faire devant Publius Scipion, qui a repris Locres, qui est témoin de tous nos actes, bons et mauvais ; l'autre, c'est que, quels que nous soyons, nous n'aurions pas dû souffrir ce que nous avons souffert.”

“Nous ne pouvons dissimuler, Pères Conscrits, que, tant que nous avons une garnison carthaginoise dans notre citadelle, nous avons souffert, de la part du chef de cette garnison, Hamilcar, de ses Numides, de ses Africains, bien des outrages honteux et indignes : mais que sont-ils, comparés à ceux que nous souffrons aujourd'hui ! Je vous en prie, Pères Conscrits, écoutez avec indulgence ce que je vais dire à contre-cœur : le genre humain se trouve au moment décisif pour savoir si c'est vous ou les Carthaginois qu'il verra les maîtres du monde. Si c'était d'après le traitement que nous, Locriens, nous avons souffert de ceux-ci, ou que nous souffrons, maintenant plus que jamais, de votre garnison, qu'il fallait juger la domination des Romains et celle des Carthaginois, il n'est personne qui ne les préférerait à vous comme maîtres ! Et pourtant, voyez quelles ont été les dispositions des Locriens envers vous ! Quand les outrages des Carthaginois envers nous étaient tellement moins graves que les vôtres, c'est à votre général que nous avons recours ; quand vos troupes nous traitent plus mal que des ennemis, ce n'est pas ailleurs qu'à vous que nous portons nos plaintes. Ou vous aurez un regard de pitié pour notre situation désespérée, Pères Conscrits, ou il ne nous reste même plus une prière à adresser aux Immortel ! “

“Le légat Quintus Pleminius a été envoyé, avec des troupes, pour reprendre Locres aux Carthaginois, et y a été laissé avec ces mêmes troupes. En cet homme, en votre légat - le malheur extrême donne le courage de parler librement - il n'y a rien d'un homme, Pères Conscrits, sauf la figure et l'apparence, rien d'un citoyen romain, sauf l'attitude, les vêtements et les accents de la langue latine : c'est un fléau, une bête féroce, semblable aux monstres qui, jadis, occupaient le détroit qui nous sépare de la Sicile pour perdre les navigateurs, à ce que rapportent les légendes. Encore, si ses violences ; ses débauches, sa cupidité, il se contentait de les exercer seul sur vos alliés, ce gouffre profond, certes, mais unique, nous le comblerions, grâce à notre patience ; en réalité, de tous vos centurions, de tous vos soldats, (tant il a voulu voir chez tous indistinctement l'arbitraire et le vice !) il a fait des Pleminius ; tous pillent, dépouillent, frappent, blessent, tuent, déshonorent les femmes, les jeunes filles, les enfants libres arrachés aux bras de leurs parents ; c'est chaque jour qu'on prend notre ville, chaque jour qu'on la met à sac ; jour et nuit, tous les

quartiers retentissent, çà et là, des lamentations des femmes et des enfants qu'on ravit et qu'on enlève. Il s'étonnerait, l'homme qui saurait comment nous, nous arrivons à supporter tout ce mal, ou comment ceux qui le font ne sont pas encore rassasiés de si grands outrages. Je ne peux, moi, passer en revue, et ce n'est pas, pour vous, la peine d'entendre ce que nous avons chacun souffert : je prendrai tout en bloc. Il n'y a pas, je l'affirme, une maison à Locres, il n'y a pas une personne qui ait été exempte d'outrage ; il n'y a pas, je l'affirme, une sorte de crime, de débauche, de cupidité, qui ait été épargnée à qui pouvait la souffrir. Il est difficile de calculer à quel moment le sort d'un peuple est le plus affreux, quand des ennemis prennent sa ville, ou quand un tyran funeste l'opprime par la violence et les armes. Tout ce que souffre une ville prise, nous l'avons souffert, et nous le souffrons maintenant plus que jamais ; tous les crimes que les tyrans les plus cruels, les plus intraitables, commettent contre des citoyens opprimés, Pleminius les a commis contre nous, nos enfants et nos femmes.”

## Discours du chef de la délégation locrienne (suite)

### 18

“Il y a pourtant un fait dont nous devons spécialement nous plaindre, à cause du respect de la religion gravé dans nos âmes, et dont nous voulons que vous, Pères Conscrits, vous l’appreniez, pour laver votre État d’un tel sacrilège, si vous le jugez bon ; nous avons vu, en effet, avec quelle piété non seulement vous honorez vos dieux, mais vous recevez des dieux étrangers. Un sanctuaire se trouve chez nous ; consacré à Proserpine, un temple de la sainteté duquel le bruit, je pense, est venu jusqu’à vous pendant la guerre contre Pyrrhus, qui, passant, en revenant de Sicile, avec sa flotte, devant Locres, entre autres actes honteux accomplis contre notre cité à cause de sa fidélité envers vous, pilla les trésors de Proserpine, auxquels nul n’avait touché jusqu’à ce jour, et, cet argent ainsi embarqué sur ses navires, prit lui-même la route de terre. Qu’arriva-t-il donc, Pères Conscrits ? Le lendemain, là flotte fut mise en pièces par une tempête affreuse, et tous les bateaux qui portaient de l’argent sacré furent jetés sur nos côtes. Apprenant enfin par un si grand désastre qu’il existait des dieux, ce roi si superbe fit rechercher et rapporter tout cet argent au trésor de Proserpine. Toutefois, après cela, il ne lui arriva jamais rien d’heureux ; et, chassé de l’Italie, il tomba d’une mort obscure et sans gloire, pour être entré de nuit, imprudemment, dans Argos. Quoique votre légat et ses tribuns militaires eussent entendu raconter cette histoire, et mille autres, qu’on leur rapportait non pour augmenter leur vénération pour la déesse, mais comme des manifestations actives de sa puissance, souvent reconnues par nous et par nos ancêtres, ils n’en ont pas moins osé porter une main sacrilège sur ces trésors que nul n’avait touchés, et, par ce butin impie, souiller eux-mêmes leurs maisons et vos soldats. Avec ces soldats, Pères Conscrits (nous vous le demandons en votre nom, et sur votre conscience), n’entreprenez rien, sans vous être d’abord purifiés de leur crime, ni en Italie, ni en Afrique, de peur que le sacrilège qu’ils ont commis, ils ne l’expient non seulement par leur sang, mais par un désastre touchant tout votre peuple.”

“Toutefois, dès maintenant même, Pères Conscrits, à l’égard de vos généraux, de vos soldats, la colère de la déesse n’est pas en retard : plusieurs fois déjà, ils se sont attaqués en bataille rangée ; un parti avait pour chef Pleminius, l’autre les deux tribuns. Avec autant de violence que contre les Carthaginois, ils ont lutté entre eux par le fer, et leur folie aurait offert à Hannibal l’occasion de reprendre Locres, si, appelé par nous, Scipion n’était intervenu. Mais, direz-vous, ce sont les soldats, souillés par le sacrilège, que cette folie tourmente ; envers les chefs eux-mêmes, aucune puissance divine ne s’est manifestée pour les punir. Au contraire, c’est là surtout qu’elle a été visible : les tribuns ont été battus de verges sur ordre du légat ; puis le légat, isolé des siens dans une embuscade, non seulement le corps tout déchiré, mais le nez et les oreilles coupés, a été laissé exsangue sur la place ; ensuite, le légat, guéri de ses blessures, ayant jeté les tribuns militaires dans les fers, les a fait périr sous les coups et dans tous les supplices réservés aux esclaves ; puis, quand ils ont été morts, il a défendu de les ensevelir. Tels sont les châtiments que tire la déesse des hommes qui dépouillent son temple, et elle ne cesse de les poursuivre de toutes les furies, tant que l’argent sacré n’a pas été remis à son trésor. Jadis nos ancêtres, lors d’une guerre redoutable contre Crotone, voulurent, le temple étant hors de la ville, transporter cet argent dans la ville. Pendant la nuit, on entendit sortir du sanctuaire une voix leur disant de ne pas y mettre la main : la déesse défendrait son temple. La crainte

religieuse de déplacer le trésor ainsi jetée en eux, ils voulurent entourer le temple d'un mur. On l'avait déjà poussé à une certaine hauteur, quand, brusquement, il s'écroula."

"Mais si maintenant, et alors, et bien d'autres fois, la déesse ou a défendu sa demeure et son temple, ou a tiré de ceux qui les avaient violés une dure expiation, les outrages subis par nous, nul autre que vous, Pères Conscrits, ne peut les venger, et nous ne souhaitons pas que nul autre le puisse ; c'est auprès de vous, sous votre protection, qu'en suppliants nous nous réfugions. Nulle différence pour nous entre une ville de Locres laissée par vous sous la domination de ce légat et de cette garnison, ou livrée à Hannibal irrité et aux Carthaginois pour la supplicier. Nous ne vous demandons pas de nous croire aussitôt, sur un accusé absent, sans qu'il ait plaidé sa cause : qu'il vienne, qu'il nous écoute parler devant lui, qu'il nous réfute lui-même. Si un seul des crimes qu'un homme peut commettre contre des hommes, il nous l'a épargné, nous ne refusons pas, nous, de souffrir à nouveau tous ces mêmes excès - à condition de pouvoir les souffrir -, et lui, de le voir absous de tout crime contre les dieux et contre les hommes".

## Délibération au sénat sur la situation des Locriens

### 19

Après ces paroles des envoyés de Locres, Quintus Fabius leur ayant demandé s'ils avaient porté leurs plaintes devant Publius Scipion, ils répondirent qu'ils lui avaient envoyé des députés, mais qu'il était pris tout entier par les préparatifs de la guerre, et qu'il était déjà passé en Afrique, ou y passerait d'ici quelques jours ; et ils avaient éprouvé, ajoutèrent-ils, combien le crédit du légat était grand auprès du général, quand, ayant connu du différend entre lui et les tribuns il avait jeté les tribuns dans les fers, tandis que le légat, aussi coupable qu'eux, et même plus, il le maintenait dans ses pouvoirs.

Les envoyés invités à sortir du temple, non seulement Pleminius, mais Scipion furent maltraités par les principaux sénateurs dans leurs discours. Avant tous, Quintus Fabius accusait Scipion d'être né pour corrompre la discipline militaire : ainsi, disait-il, en Espagne, on avait presque plus perdu par les révoltes des soldats que par la guerre ; suivant l'usage étranger, l'usage des rois, Scipion était à la fois complaisant pour la licence des soldats et rigoureux envers eux. À ces considérations, Quintus Fabius ajouta un projet de décision aussi rude que son discours : le légat Pleminius devait être amené, enchaîné, à Rome, y plaider sa cause enchaîné, et, si les plaintes des Locriens étaient fondées, être mis à mort dans sa prison, tandis que ses biens seraient confisqués ; Publius Scipion, pour avoir quitté sa province sans ordre du sénat, serait rappelé, et l'on négocierait avec les tribuns de la plèbe pour qu'ils proposent au peuple d'abroger son commandement ; aux Locriens, le sénat répondrait, de vive voix, que les outrages dont ils se plaignaient, ni le sénat, ni le peuple ne les approuvaient ; on les appellerait hommes d'honneur, alliés et amis ; on leur rendrait leurs enfants, leurs femmes, et les autres biens qui leur avaient été enlevés ; tout l'argent enlevé au trésor de Proserpine, on le rechercherait, on remettrait à ce trésor le double de cette somme, et l'on ferait une cérémonie expiatoire, après avoir demandé au collège des pontifes, pour le déplacement, l'ouverture, la violation de ce trésor sacré, quelle expiation, à quels dieux et avec quelles victimes il jugeait bon de faire ; les soldats qui étaient à Locres seraient tous transportés en Sicile ; quatre cohortes d'alliés latins seraient amenées à Locres en garnison.

On ne put demander ce jour-là l'avis de tous les sénateurs, les passions étant enflammées pour et contre Scipion. Outre le forfait de Pleminius et le malheur des Locriens, le genre de vie, non seulement peu romain, mais peu militaire, du général lui-même était fort discuté : il se promenait, disait-on, en manteau et en souliers grecs au gymnase, il s'appliquait à des livres méprisables, aux exercices de la palestre ; avec une paresse, une mollesse égales, tout son état-major goûtait les agréments de Syracuse ; Carthage et Hannibal étaient sortis de leur mémoire ; toute l'armée, gâtée par la licence, comme elle l'avait été sur le Sucro, en Espagne, comme maintenant à Locres, était plus redoutable pour les alliés que pour l'ennemi.

## La proposition de Metellus est adoptée

### 20

Quoique ces reproches fussent les uns vrais, les autres mêlés de vrai et de faux, et par là vraisemblables, l'avis qui l'emporta fut celui de Quintus Metellus, qui, approuvant sur le reste Maximus, s'en sépara au sujet de Scipion : quelle logique y aurait-il en effet pour les citoyens, dit-il, après avoir récemment choisi ce jeune homme comme un général absolument unique pour recouvrer l'Espagne, après l'avoir - l'Espagne recouvrée - nommé consul pour terminer la guerre punique, après avoir, dans leur espoir, compté sur lui pour arracher Hannibal de l'Italie et conquérir l'Afrique, à le rappeler soudain de sa province, presque condamné déjà sans avoir même plaidé sa cause, tout comme Quintus Pleminius, alors que les crimes impies dont se plaignaient les Locriens avaient été commis, de leur propre aveu, sans même que Scipion fût présent, et qu'on pouvait blâmer seulement la tolérance et la timidité qui lui avaient fait épargner son légat ? Métellus proposait donc ceci : le préteur Marcus Pomponius, à qui la "province" de Sicile était échue par le sort, partirait dans les trois jours pour cette province ; les consuls choisiraient dans le sénat dix délégués, ceux qui leur plairaient, pour les envoyer avec le préteur, en même temps que deux tribuns de la plèbe et un édile ; assisté de ce conseil, le préteur connaîtrait de l'affaire ; si les actes dont se plaignaient les Locriens avaient été commis sur l'ordre ou avec l'assentiment de Scipion, ils devaient lui ordonner de quitter sa province ; si Publius Scipion était déjà passé en Afrique, les tribuns de la plèbe et l'édile, avec deux des délégués, ceux que le préteur jugerait les plus aptes, devaient partir pour l'Afrique, les tribuns et l'édile, pour en ramener Scipion, les délégués, pour commander l'armée en attendant qu'un nouveau général y fût arrivé ; si Marcus Pomponius et les dix délégués reconnaissaient que ce n'était ni sur l'ordre, ni avec l'assentiment de Scipion que ces actes avaient été commis, Scipion devait rester à l'armée et mener la guerre suivant son plan.

Après ce sénatus-consulte, on s'entend avec les tribuns de la plèbe afin qu'ils choisissent, à l'amiable ou par le sort, deux d'entre eux pour accompagner le préteur et les délégués du sénat ; on s'en rapporta au collège des pontifes pour l'expiation des impiétés commises à Locres, dans le temple de Proserpine, en touchant, en violant et en emportant certains objets. Les tribuns de la plèbe qui partirent avec le préteur et les dix délégués du sénat furent Marcus Claudius Marcellus et Marcus Cincius Alimentus ; on leur donna un édile de la plèbe pour que, si Scipion, en Sicile, n'écoutait pas le préteur, ou s'il était déjà passé en Afrique, les tribuns pussent ordonner à l'édile de l'arrêter et le ramener ainsi, grâce aux droits de leur puissance sacro-sainte. La commission se proposait de se rendre à Locres avant d'aller à Messine.

## Condamnation de Pléminius

### 21

Mais il y a deux versions en ce qui concerne Pleminius. D'après les uns, comme, en apprenant ce qui s'était passé à Rome, il partait en exil pour Naples, il tomba par hasard sur Quintus Metellus, l'un des délégués, et fut ramené par lui, de force, à Regium ; d'après les autres, Scipion lui-même envoya un de ses lieutenants, avec trente cavaliers des plus nobles, pour mettre aux fers Pleminius, et, avec lui, les chefs de la révolte. Tous ces hommes furent remis, soit, auparavant, sur l'ordre de Scipion, soit, alors, sur celui du préteur, à la garde des gens de Regium.

Le préteur et les délégués du sénat, partis pour Locres, s'y occupèrent d'abord, suivant leurs instructions, de ce qui touchait la religion : tout l'argent sacré qui était en possession soit de Pleminius, soit des soldats, ils le recherchèrent, et, y joignant la somme qu'ils avaient apportée, ils le remirent dans le trésor de la déesse ; ils accomplirent aussi une cérémonie expiatoire. Puis, convoquant les soldats à l'assemblée, le préteur leur ordonne de sortir en rangs de la ville, et les fait camper dans les champs, en menaçant par un édit de peines sévères tout soldat qui restera dans la ville ou en emportera ce qui ne lui appartient pas ; aux Locriens, il permet de reprendre ce que chacun reconnaîtra comme sien, et de réclamer les biens qu'ils ne retrouveront pas ; avant tout, il décide de faire rendre sans retard à leur famille les personnes libres : le châtement, annonce-t-il, ne sera pas léger pour qui ne les rendra pas.

Le préteur tient ensuite une assemblée des Locriens, et leur dit que leur liberté et leurs lois leur sont rendues par le peuple romain et par le sénat ; si quelqu'un veut accuser Pleminius ou tout autre, il doit le suivre à Regium ; au sujet de Publius Scipion, si les Locriens veulent se plaindre officiellement de ce que les actes impies commis à Locres, contre les dieux et contre les hommes, l'ont été sur l'ordre ou avec l'assentiment de Publius Scipion, ils doivent envoyer des députés à Messine : là, il connaîtra de l'affaire avec son conseil.

Les Locriens remercient le préteur et les délégués, le sénat et le peuple romain ; ils iront, disent-ils, accuser Pleminius ; quant à Scipion, quoiqu'il se soit trop peu inquiété des outrages subis par leur cité, c'est un homme tel qu'ils aiment mieux l'avoir comme ami que comme ennemi ; ils tiennent pour certain que ce n'est ni sur son ordre, ni avec son assentiment que tant de crimes abominables ont été commis ; ou il a eu trop de confiance en Pleminius, trop peu de confiance en eux-mêmes ; ou certains hommes ont un tel caractère qu'ils désirent qu'on ne commette pas de fautes plus qu'ils n'ont d'énergie pour les punir.

On soulageait d'un beau poids le préteur et la commission en leur évitant une enquête sur Scipion ; ils condamnèrent Pleminius et trente-deux personnes environ avec lui, et les envoyèrent enchaînés à Rome. Quant à eux, ils se rendirent auprès de Scipion pour vérifier encore de leurs yeux ce qu'on avait raconté sur le genre de vie, l'indolence de ce général, le relâchement de la discipline dans son armée, et le rapporter à Rome.



## Réhabilitation de Scipion. Mort de Pleminius

### 22

Comme ils se dirigeaient vers Syracuse, Scipion prépara, pour se disculper, des faits, non des discours. Il ordonna à toute son armée de se rassembler là, à la flotte de se préparer, comme s'il fallait, en ce jour, combattre les Carthaginois sur terre et sur mer. Le jour de l'arrivée des délégués, on les reçut comme des hôtes, aimablement. Le lendemain, Scipion leur montra son armée et sa flotte non seulement rangés en bataille, mais les soldats manoeuvrant, et la flotte, elle aussi, se livrant, dans le port, à un simulacre de combat naval. Puis, il fit faire au préteur et aux délégués le tour des arsenaux, des magasins, de tout ce qu'on avait encore préparé pour la guerre ; et ils furent frappés d'une si grande admiration pour ces préparatifs, en détail et dans leur ensemble, qu'ils restèrent convaincus que ce général et cette armée pouvaient vaincre le peuple carthaginois, ou que nuls autres ne le pourraient, et qu'ils invitèrent Scipion - en souhaitant que ce dessein tournât heureusement ! — à passer en Afrique, à faire, de l'espoir conçu le jour où les centuries unanimes l'avaient nommé consul le premier, une réalité aussi prochaine que possible pour le peuple romain ; et ils s'en allèrent le cœur aussi joyeux que s'ils allaient annoncer à Rome une victoire, et non pas seulement de magnifiques préparatifs de guerre.

Pleminius et les hommes mis en cause avec lui, une fois arrivés à Rome, furent aussitôt emprisonnés. D'abord, quand les tribuns les présentèrent au peuple, ils n'obtinrent, des esprits prévenus par les malheurs des Locriens, aucune pitié ; puis, comme on les représentait plusieurs fois, tandis que les haines devenaient moins fraîches, les colères faiblissaient, et les mutilations mêmes de Pleminius, le souvenir de Scipion absent, gagnaient aux accusés la sympathie de la foule. Toutefois Pleminius mourut dans les fers, trop tôt pour que le jugement du peuple eût été rendu à son sujet. Ce Pleminius, Clodius Licinus, dans le troisième livre de son histoire romaine, rapporte que pendant les jeux votifs que l'Africain, consul pour la seconde fois, célébra à Rome, il tenta, grâce à des complices soudoyés, de faire mettre le feu en plusieurs points de la ville, pour avoir une occasion de briser la porte de sa prison et de s'enfuir, mais que, ce complot découvert, il fut transporté dans le Tullianum, conformément à un sénatus-consulte.

De Scipion, on ne parla nulle part, sauf au sénat, où tous les délégués et les tribuns, en portant aux nues la flotte, l'armée et le général, firent décider au sénat qu'il fallait passer en Afrique le plus tôt possible, et firent autoriser Scipion à choisir lui-même, dans les armées qui se trouvaient en Sicile, les hommes qu'il ferait passer avec lui en Afrique, et ceux qu'il laisserait à la garde de la province.

### **3. Débarquement de Scipion en Afrique (204)**

#### **Syphax épouse la fille d'Hasdrubal (fin de l'année 205)**

##### **23**

Tandis que cela avait lieu à Rome, les Carthaginois, de leur côté, ayant établi des postes d'observation sur tous leurs promontoires, et passé, à s'informer et à s'effrayer de chaque nouvelle, l'hiver dans l'inquiétude, se renforcèrent, eux aussi, pour défendre l'Afrique, par une aide d'importance, une alliance avec le roi Syphax, après avoir cru que c'était surtout en se fiant à lui que le Romain se proposait de passer en Afrique. Hasdrubal fils de Gisgon avait avec Syphax non seulement les liens d'hospitalité dont on a déjà parlé, quand, venant d'Espagne, Scipion et Hasdrubal arrivèrent par hasard chez lui tous deux en même temps, mais un projet d'alliance qui ferait épouser au roi une fille d'Hasdrubal. Parti pour conclure cette affaire et fixer la date des noces (car déjà la jeune fille était nubile), Hasdrubal, quand il s'aperçut que Syphax brûlait de désir (et les Numides, plus que tous les barbares, s'abandonnent au pouvoir de Vénus) fait venir la jeune fille de Carthage et hâte les noces ; et, entre autres sujets de félicitations, pour ajouter au lien privé un lien public, une alliance entre le peuple de Carthage et le roi, se promettant mutuellement d'avoir désormais mêmes amis ; mêmes ennemis, est sanctionnée par un serment.

Mais Hasdrubal, qui se rappelait l'alliance du roi et de Scipion, et combien le naturel des barbares est frivole et changeant, craignant que, si Scipion passait en Afrique, ce mariage ne fût un lien bien faible, profite de ce qu'il tient alors le Numide, brûlant de son nouvel amour, et l'amène, en se faisant même aider par les caresses de la jeune femme, à envoyer à Scipion, en Sicile, des députés, qui l'avertissent de ne pas compter sur ses promesses antérieures pour passer en Afrique : lié, dit-il, et par son mariage avec une Carthaginoise, fille d'Hasdrubal que Scipion a vu chez lui comme hôte, et même par un traité officiel avec le peuple carthaginois, il souhaite d'abord que les Romains, comme ils l'ont fait jusqu'ici, mènent hors de l'Afrique leur guerre contre les Carthaginois, pour qu'il ne soit pas obligé de prendre part à leur lutte, et de suivre les armes de ceux-ci ou de ceux-là, en dénonçant son alliance avec l'autre parti ; mais, si Scipion ne reste pas en dehors de l'Afrique, et amène son armée devant Carthage, il devra, lui aussi, combattre et pour la terre d'Afrique, sur laquelle il est né comme les Carthaginois, et pour la patrie de sa femme, pour son père et pour ses pénates.

## Scipion s'apprête à passer en Afrique (courant de l'été 204)

### 24

Les députés du roi, envoyés à Scipion avec ces instructions, le rencontrent à Syracuse. Quoique privé d'un secours d'importance pour sa campagne d'Afrique, et d'un grand espoir, Scipion, renvoyant en hâte, sans attendre que la nouvelle se répande, ces députés en Afrique, leur remet, pour leur roi, une lettre, par laquelle il l'avertit à plusieurs reprises de ne manquer ni aux lois de l'hospitalité qui l'unissent à lui, ni à celles de l'alliance qui l'unissent au peuple romain, ni au droit religieux, ni à la bonne foi, ni aux poignées de mains échangées, ni aux dieux, témoins et arbitres des conventions.

Mais, comme on ne pouvait cacher l'arrivée des députés numides - car ils s'étaient promenés en ville et avaient stationné devant le quartier général - ; comme, si l'on taisait ce qu'ils étaient venus demander, on pouvait craindre que la vérité, du seul fait qu'on la cacherait, ne s'en répandît que mieux toute seule, et que l'armée ne fût frappée de la peur d'avoir à combattre en même temps le roi et les Carthaginois, Scipion détourna les esprits de la vérité en les occupant d'abord d'une fausse nouvelle, et, convoquant les soldats à l'assemblée, leur dit qu'il ne fallait pas tarder davantage ; les rois, ses alliés, le pressaient de passer en Afrique le plus tôt possible ; Masinissa, d'abord, était venu en personne trouver Laelius, en se plaignant de ce qu'on perdait le temps à hésiter ; maintenant Syphax envoyait des députés, en s'étonnant d'un retard si long dont il se demandait la cause, et en réclamant ou que l'armée passât enfin en Afrique, ou que, si l'on avait changé de plan, on le lui fît savoir, pour qu'il pût, lui aussi, veiller sur lui-même et sur son royaume. C'est pourquoi, conclut Scipion, tout étant déjà réglé et préparé, et l'affaire n'admettant plus de retard, il avait l'intention, après avoir amené la flotte à Lilybée et concentré au même endroit toutes les troupes d'infanterie et de cavalerie, au premier jour favorable pour le départ, avec l'aide des dieux, de passer en Afrique.

À Marcus Pomponius, Scipion écrit de venir, s'il lui plaît, à Lilybée, afin d'y délibérer avec lui sur les légions et le nombre de soldats qu'il emmènera de préférence en Afrique. Il fait faire aussi le tour de toute la côte, pour qu'on saisisse et amène à Lilybée tous les bateaux de charge. Alors que tout ce qu'il y avait de soldats et de navires en Sicile était réuni à Lilybée, et que ni la ville ne pouvait contenir cette foule d'hommes, ni le port tous ces bateaux, (11) si générale était l'ardeur pour passer en Afrique, que ces hommes ne semblaient pas conduits à la guerre, mais au pillage assuré du butin après une victoire. En particulier, les survivants de l'armée de Cannes croyaient que c'était sous ce chef, non sous un autre, qu'ayant bien servi l'État, ils pouvaient en finir avec leur maintien infamant sous les drapeaux. (12). Et Scipion ne méprisait nullement cette catégorie de soldats, en homme qui savait bien et que ce n'était pas leur lâcheté qui avait causé le désastre de Cannes, et qu'il n'y avait point dans l'armée romaine d'aussi vieux soldats, ni d'aussi éprouvés non seulement dans les divers combats, mais dans l'attaque des villes. C'étaient les cinquième et sixième légions qui étaient formées d'anciens soldats de Cannes ; après avoir annoncé qu'il les emmènerait en Afrique, Scipion en examina les soldats un à un, et, laissant ceux qu'il jugeait inaptes, il les remplaça par des hommes qu'il avait amenés d'Italie ; il compléta ces légions de façon à leur donner à chacune six mille deux cents fantassins, et trois cents cavaliers. De même, parmi les alliés latins, il choisit des fantassins et des cavaliers venant de l'armée de Cannes.

## Embarquement de l'armée romaine

### 25

Le nombre des soldats transportés en Afrique ne varie pas peu suivant les auteurs consultés : ici, je trouve dix mille fantassins et deux mille deux cents cavaliers ; là, seize mille fantassins et seize cents cavaliers : ailleurs on augmente de plus de moitié, et ce sont trente-cinq mille fantassins et cavaliers qu'on fait monter sur les navires. Certains n'ont pas donné de chiffre dans leur récit, et moi-même, sur ce point incertain, je préférerais me ranger parmi eux. Coelius, s'il s'abstient de donner un chiffre, étend à l'infini l'aspect de la foule de ces soldats : il dit que leur cri fit tomber les oiseaux à terre, et qu'il s'embarqua une telle multitude, qu'il semblait ne rester aucun mortel en Italie ni en Sicile.

Pour les soldats, Scipion se chargea lui-même de les faire embarquer en bon ordre et sans trouble ; les matelots, Caius Laelius, commandant de la flotte, les retint sur les navires, après les y avoir fait monter les premiers ; l'embarquement des vivres fut confié au préteur Marcus Pomponius : on chargea quarante-cinq jours de blé, dont quinze jours de pain cuit d'avance. Quand tous étaient déjà embarqués, Scipion envoya des canots faire le tour des vaisseaux, et amener, de chacun d'eux, le pilote, le capitaine et deux soldats jusqu'au forum, pour prendre ses ordres. Quand ils y furent, il leur demanda d'abord s'ils avaient embarqué l'eau nécessaire aux hommes et aux animaux pour aussi longtemps que du blé. Quand ils eurent répondu qu'il y avait de l'eau pour quarante-cinq jours sur les navires, il ordonna aux soldats de laisser avec discipline, en silence, tranquillement, les matelots, sans se disputer avec eux, faire leur service. Avec vingt bateaux de guerre, Lucius Scipion et lui, à l'aile droite, à l'aile gauche, avec le même nombre de bateaux, Caius Laelius, commandant de la flotte, et Marcus Porcius Caton - alors questeur - veilleraient, dit-il, sur les transports ; il y aurait un feu sur les bateaux de guerre, deux sur les bateaux de charge ; le bateau amiral aurait, pour se distinguer pendant la nuit, trois feux. Scipion dit aux pilotes de se diriger sur Emporia. Le territoire en est très fertile ; par suite, la région abonde en ressources de toute sorte ; les barbares y sont peu guerriers, comme il arrive le plus souvent sur un riche terroir, et l'on aurait, semblait-il, le temps, avant qu'on vînt à leur secours de Carthage, de les écraser. Ces ordres donnés, on dit à tous de regagner leur bateau, et le lendemain, avec l'aide des dieux, au signal donné, de lever l'ancre.

## Le départ de l'armée

### 26

Beaucoup de flottes romaines étaient parties de Sicile, et de ce port même ; mais non seulement dans cette guerre, — et ce n'est pas étonnant, car la plupart de ces flottes n'étaient parties que pour piller - mais même dans la guerre précédente, aucun départ n'avait offert un spectacle aussi imposant. Pourtant si l'on jugeait de ces flottes par leur importance, deux consuls avec leurs deux armées consulaires avaient fait plusieurs fois cette traversée, et il y avait dans leurs flottes presque autant de bateaux de guerre que Scipion emmenait de bateaux de charge ; car, outre ses quarante vaisseaux longs, il avait quatre cents transports environ pour faire passer son armée. Mais la, seconde guerre punique paraissait aux Romains plus affreuse que la première, depuis qu'on se battait en Italie, et surtout après les grands massacres de tant d'armées, accompagnés de la mort de leurs généraux ; et un chef comme Scipion, partie par ses exploits, partie par sa chance personnelle, vraiment puissante pour accroître sa gloire, avait obtenu des éloges qui avaient attiré l'attention, comme le faisait son idée de passer en Afrique (ce qu'aucun général n'avait encore tenté dans cette guerre), parce qu'il avait répandu le bruit qu'il allait là-bas afin d'attirer Hannibal hors de l'Italie, de porter et terminer la guerre en Afrique. Pour assister à ce départ était accourue au port la foule non seulement des habitants de Lilybée, mais de toutes les députations de Sicile qui étaient venues escorter Scipion pour lui rendre leurs devoirs, et avaient suivi le préteur de la province, Marcus Pomponius. En outre, les légions qu'on laissait en Sicile s'étaient avancées pour accompagner leurs camarades ; ainsi, non seulement la flotte, pour ceux qui la regardaient de la terre, mais toute la terre environnante, couverte de foule, pour ceux qui partaient sur les bateaux, formaient un beau spectacle.

## La traversée

27

Alors, ayant fait faire le silence par le héraut, Scipion dit : “Dieux, Déesses qui habitez les mers et les terres, je vous en prie, je vous le demande, que tout ce qui s’est fait, se fait et se fera durant mon commandement, pour moi, pour le patriciat et la plèbe de Rome, pour les alliés et les Latins, pour ceux qui suivent le parti du peuple romain et le mien, mes ordres et mes auspices, sur la terre, sur la mer et sur les fleuves que cela tourne bien ; tout cela, puissiez-vous l’aider, le faire prospérer par un développement prospère ; puissiez-vous dans nos maisons ramener mes soldats et moi sains et saufs, ayant vaincu les ennemis, en vainqueurs, ornés de leurs dépouilles, chargés de butin, et triomphants ; rendez-nous possible la vengeance contre ceux qui nous veulent du mal et ceux qui nous font la guerre ; et tout le mal que le peuple de Carthage s’est efforcé de faire à notre État, donnez-nous, au peuple romain et à moi, le pouvoir de le faire, de façon exemplaire, à l’État carthaginois”. Après cette prière, il jeta à la mer, selon l’usage, les entrailles crues de la victime que l’on avait sacrifiée, et fit donner par la trompette le signal du départ.

Partis par un vent favorable, assez fort, ils furent bientôt emportés hors de la vue de la terre. À partir de midi, il commença à y avoir un tel brouillard que les navires avaient peine à s’éviter ; le vent devint plus faible en pleine mer. Pendant la nuit suivante, la même brume persista ; le soleil levant la dissipa, et le vent gagna en force. Déjà on distinguait la terre. Peu après, le pilote dit à Scipion que l’Afrique n’était pas à plus de cinq milles, qu’il distinguait le promontoire de Mercure ; s’il ordonnait de se diriger sur ce point, bientôt toute la flotte serait au port. Scipion ayant, quand la terre fut en vue, demandé aux dieux que ce fût pour le bien de l’État et pour le sien qu’il voyait l’Afrique, ordonne de larguer les voiles et de chercher plus bas un autre point pour faire aborder les vaisseaux. Le même vent les poussait toujours ; mais le brouillard, se levant à peu près à la même heure que la veille, ôta la vue de la terre, et le vent, étouffé par ce brouillard, tomba. Ensuite, la nuit augmenta encore l’incertitude en toutes choses. Aussi jeta-t-on les ancres, de peur que les navires ne se heurtent entre eux ou ne soient portés contre la côte. Au jour, le même vent, s’étant levé, dispersa le brouillard, et découvrit toute la côte d’Afrique. Scipion, ayant demandé quel était le promontoire le plus proche et appris qu’on l’appelait “promontoire du Beau”, déclara : “Ce présage me plaît, dirigez vers ce point les navires”. La flotte y alla rapidement, et l’on débarqua toutes les troupes.

Si j’ai rapporté que la traversée fut heureuse, sans crainte ni désordre, c’est sur la foi de très nombreux auteurs grecs et latins. Coelius expose qu’à cela près que les navires ne furent pas engloutis par les flots, ils connurent toutes les terreurs qui peuvent venir du ciel et de la mer ; qu’enfin la flotte fut emportée, par la tempête, de l’Afrique à l’île d’Aegimure ; que, de là, elle eut de la peine à rectifier sa course, et que, les navires étant près d’être engloutis, les soldats, sans ordre du général, sur les canots, comme des naufragés, gagnèrent sans armes la terre au milieu d’un grand désordre.

## Établissement du camp romain. Panique à Carthage

28

Leurs troupes débarquées, les Romains jalonnent leur camp sur les hauteurs les plus proches. Déjà ce n'était pas seulement dans les campagnes de la côte que, d'abord, la vue de la flotte, puis l'irruption des hommes descendus à terre avaient répandu la peur et l'effroi, mais dans les villes mêmes. Non seulement en effet une foule d'hommes, mêlée à des files de femmes et d'enfants, avait couvert çà et là tous les chemins, mais les paysans poussaient devant eux leurs troupeaux de sorte qu'on eût dit qu'on abandonnait soudain l'Afrique. Dans les villes mêmes, ces fuyards provoquaient un effroi plus grand que celui qu'ils y avaient eux-mêmes apporté ; à Carthage, en particulier, l'émoi fut presque aussi grand que si la ville avait été prise. C'est que, depuis les consuls Marcus Atilius Regulus et Lucius Manlius, soit près de cinquante ans, ses habitants n'avaient pas vu d'armée romaine, excepté les flottes qui, venues pour piller, faisaient des débarquements dans les campagnes côtières, d'où, ayant enlevé ce que le hasard leur avait offert, les soldats revenaient toujours à leurs navires sans attendre que les cris d'alarme eussent rassemblé les paysans. D'autant plus grandes furent alors la fuite et la peur dans la ville. Et, ma foi, les Carthaginois n'avaient chez eux ni armée solide, ni général à opposer aux Romains. Hasdrubal fils de Gisgon, par sa naissance, son renom, sa fortune, et maintenant, en outre, son alliance avec un roi, était de loin le premier personnage de l'État ; mais on se rappelait que le Scipion qui venait de débarquer l'avait, en plusieurs batailles, battu et repoussé en Espagne, et que le général des Carthaginois ne valait pas plus le général romain que leur armée improvisée l'armée romaine. C'est pourquoi, comme si Scipion allait attaquer la ville sur le champ, on cria aux armes, on ferma à la hâte les portes, des troupes, des sentinelles et des postes furent disposés sur les murs, et l'on veilla pendant la nuit suivante. Le lendemain, cinq cents cavaliers, envoyés du côté de la mer en observation et pour gêner le débarquement, tombèrent sur des postes romains. Déjà en effet Scipion, ayant envoyé sa flotte à Utique, avait lui-même, sans s'avancer beaucoup loin du rivage, occupé les hauteurs les plus voisines, et employé sa cavalerie soit en la plaçant à des endroits favorables pour établir des postes, soit en l'envoyant piller la campagne.

## L'arrivée de Masinissa (fin de l'été 204)

### 29

Ces derniers cavaliers, ayant engagé le combat avec les cavaliers carthaginois, tuèrent quelques-uns d'entre eux dans la lutte même, et la plupart des autres dans la fuite où ils les poursuivirent, entre autres leur commandant Hannon, un jeune noble. Non content de piller la campagne à l'entour, Scipion enleva une ville indigène toute proche et assez importante, où, en dehors de tout le butin embarqué aussitôt sur des transports, et envoyé en Sicile, il prit huit mille têtes d'hommes libres et d'esclaves. Cependant le fait le plus heureux pour les Romains, au début de leur expédition, fut l'arrivée de Masinissa ; certains disent qu'il arriva avec deux cents cavaliers au plus, la plupart avec une cavalerie forte de deux mille hommes. Au reste, comme il fut de beaucoup le plus grand de tous les rois de son temps, et celui qui aida le plus Rome, il vaut la peine, me semble-t-il, de faire une digression, pour raconter par quelles vicissitudes de la fortune il perdit et recouvra le royaume paternel.

Il combattait pour les Carthaginois en Espagne quand son père mourut (il s'appelait Gala). Le pouvoir passa suivant l'usage des Numides, au frère du roi, Oezalcès, qui était très âgé. Peu de temps après, Oezalcès étant mort aussi, l'aîné de ses deux fils, Capussa - l'autre étant un enfant en bas âge - reçut le pouvoir paternel. Mais, comme il l'obtenait à cause des lois de son peuple plus que par son autorité parmi les siens ou sa puissance matérielle, il se leva un certain Mazaetullus, qui était non étranger au sang de ces rois, mais d'une branche qui leur avait toujours été hostile et avait disputé, avec des fortunes diverses, le pouvoir à ceux qui le détenaient. Cet homme, ayant soulevé ses compatriotes, auprès desquels il avait beaucoup d'autorité parce qu'ils détestaient leurs rois, établit ouvertement un camp et força ainsi le roi Capussa à descendre en ligne et à combattre pour son trône. Dans cette bataille, Capussa tomba, ainsi que beaucoup de grands ; tout le peuple des Maesulii passa sous les ordres et l'autorité de Mazaetullus. Il s'abstient cependant de prendre le nom de roi, et, se contentant du titre modeste de tuteur, il nomma roi le jeune Lacumazès, survivant de la famille royale. Il épouse une noble carthaginoise, fille d'une sœur d'Hannibal mariée dernièrement au roi Oezalcès, dans l'espoir de devenir l'allié des Carthaginois, et il rajeunit les liens d'hospitalité qui l'unissaient depuis longtemps à Syphax en lui envoyant des députés ; il se préparait en tout cela autant d'aides contre Masinissa.



## Masinissa part à la reconquête de son royaume (206)

### 30

Masinissa, de son côté, en apprenant que son oncle était mort, puis que son cousin germain avait été tué, passa d'Espagne en Maurétanie. Le roi des Maures était alors Baga. En le suppliant, en lui adressant les prières les plus humbles, il obtint de lui, pour l'escorter sur la route - faute de pouvoir en obtenir pour combattre - quatre mille Maures. Avec eux, après avoir envoyé un message aux amis de son père et aux siens, il arriva aux frontières de son royaume, où cinq cents Numides environ vinrent à lui. Renvoyant alors les Maures, comme c'était convenu, à leur roi, quoique la troupe qui était venue se grouper autour de lui fût sensiblement plus faible qu'il ne l'avait espéré, et insuffisante pour oser sans hésiter une si grande entreprise, pensant que par son action et ses efforts pour augmenter ses forces il réunirait encore quelques troupes, il court du côté de Thapsus au devant du petit roi Lacumazès, qui partait pour se rendre auprès de Syphax. 6. L'escorte de Lacumazès s'étant réfugiée en tremblant dans la ville, Masinissa l'enlève au premier assaut, et, parmi les gens du roi, accueille les uns, qui se livrent à lui, massacre les autres qui préparent la résistance ; mais la plupart, avec le jeune roi lui-même, au milieu du désordre, parviennent jusque chez Syphax, où ils voulaient aller.

Le bruit de ce succès, modeste, mais remporté au début d'une campagne, tourna les Numides du côté de Masinissa ; de tous côtés affluaient, venant des campagnes et des bourgs, les vieux soldats de Gala, et ils poussaient le jeune homme à reconquérir le royaume de son père. Par le nombre de ses troupes, Mazaetullus l'emportait sensiblement : car il avait, par lui-même, et l'armée avec laquelle il avait vaincu Capussa, et quelques détachements qu'il avait accueillis après la mort du roi ; et le jeune Lacumazès lui avait amené de chez Syphax de gros renforts. Mazaetullus disposait ainsi de quinze mille fantassins et de dix mille cavaliers ; Masinissa leur livra bataille, quoique étant loin d'avoir autant d'infanterie et de cavalerie. La victoire alla cependant à la valeur des vieux soldats et à l'habileté d'un général exercé au milieu des luttes entre Romains et Carthaginois. Le jeune roi, avec son tuteur et une petite troupe de Masaesulii, se réfugia sur le territoire de Carthage.

Ayant ainsi recouvré le royaume de son père, Masinissa, qui voyait bien qu'il lui restait encore à soutenir contre Syphax une lutte qui, par son importance, ne l'emportait pas de peu sur la première, jugea que le mieux était de se réconcilier avec son cousin germain ; il envoya des députés chargés de faire espérer au jeune roi, que, s'il se confiait à la loyauté de Masinissa, il aurait les mêmes honneurs qu'avait eus Oezalcès auprès de Gala, et de promettre à Mazaetullus, outre l'impunité, la restitution loyale de tous ses biens ; et tous deux, préférant à l'exil une fortune modeste dans leur patrie, malgré tous les efforts concertés des Carthaginois pour empêcher cette entente, se laissèrent gagner par Masinissa.

## Hasdrubal pousse Syphax à combattre Masinissa (fin de 205)

### 31

Lors de ces événements, Hasdrubal se trouvait par hasard auprès de Syphax. Le Numide ne se jugeant pas très intéressé à ce que le royaume des Maesulii appartînt à Lacumazès ou à Masinissa, Hasdrubal lui dit qu'il se trompait beaucoup s'il croyait que Masinissa se contenterait du même pouvoir que son père Gala ou son oncle Oezalcès : il était, dit-il, doué de courage et de talent plus qu'aucun homme de sa nation ne l'avait jamais été ; souvent, en Espagne, il avait donné l'exemple d'une valeur rare à ses alliés comme à ses ennemis. Et Syphax et les Carthaginois, s'ils n'étouffaient pas ce feu naissant, seraient bientôt embrasés par un énorme incendie, alors qu'il n'y aurait plus aucun moyen de lui résister ; au contraire, ses forces étaient encore tendres et frêles, tandis qu'il pensait les blessures de son royaume qui se cicatrisaient à peine.

Par ces instances et ces excitations, Hasdrubal obtint que Syphax amenât son armée aux frontières des Maesulii, et allât camper sur un territoire à propos duquel, avec Gala, on s'était souvent non seulement disputé, mais battu, comme s'il lui appartenait incontestablement ; si quelqu'un voulait le repousser - chose souhaitable entre toutes - Syphax livrerait bataille ; si au contraire, par crainte, on lui cédait ce territoire, il devait s'avancer jusqu'au centre du royaume : ou les Maesulii se soumettraient à lui sans combat, ou, dans la lutte, ils lui seraient fort inférieurs.

Poussé par ces paroles, Syphax porte la guerre chez Masinissa. Dans la première bataille, il disperse et met en fuite les Maesulii ; Masinissa, avec quelques cavaliers, s'enfuit du champ de bataille sur un massif montagneux que les habitants du pays nomment mont Bellus. Quelques familles y suivent leur roi avec leurs tentes et leurs troupeaux - c'est là leur fortune - ; le reste du peuple des Maesulii se soumit à Syphax. Sur le massif qu'avaient occupé les exilés il y avait de l'herbe et de l'eau ; étant propre à nourrir des troupeaux, il suffisait aussi largement à l'alimentation de gens qui se nourrissaient de viande et de lait. De là partirent d'abord des incursions nocturnes et furtives, puis un brigandage qui ne se cachait plus ; tous les environs en furent désolés ; les gens de Masinissa portaient surtout la flamme sur les territoires carthaginois, parce qu'il y avait là plus de butin que chez les Numides, et que le brigandage y était moins dangereux. Et déjà ils se moquaient de leurs ennemis si impudemment, qu'apportant leur butin jusqu'à la côte, ils le vendaient à des marchands qui accostaient pour cela, et que les Carthaginois tués ou pris étaient plus nombreux qu'il n'arrive souvent dans une guerre régulière. Les Carthaginois s'en plaignaient auprès de Syphax ; déjà irrité par lui-même, il se voyait poussé par eux à poursuivre ces restes de la guerre. Mais il avait peine à juger digne d'un roi de poursuivre un brigand errant dans les montagnes.

## Masinissa échappe de justesse à la mort

32

Parmi les généraux du roi, ce fut Bucar, homme ardent et actif, qu'on choisit pour cette tâche ; on lui donna quatre mille fantassins et deux mille cavaliers ; et on lui fit espérer qu'on le comblerait des plus grandes récompenses, s'il rapportait la tête de Masinissa, ou si - joie inestimable ! — il le prenait vivant. Bucar, trouvant dispersés sans défiance les partisans de Masinissa, l'attaque par surprise, et, coupant de leurs défenseurs une quantité de troupes et de gens, rejette Masinissa lui-même, avec quelques hommes, vers le sommet du massif. Puis, comme si déjà la guerre était presque finie, ayant envoyé à Syphax non seulement le butin - troupes et prisonniers - mais une partie de ses troupes, trop nombreuses, à son jugement, pour la campagne qu'il restait à faire, avec cinq cents fantassins au plus et deux cents cavaliers, il poursuit Masinissa descendu de sa crête, et l'enferme, en occupant les défilés qui la terminent de part et d'autre, dans une vallée étroite où l'on fait un grand massacre de Maesulii. Masinissa, avec cinquante cavaliers tout au plus, passant par des sinuosités de la montagne inconnues de ceux qui le poursuivaient, se tira de là ; cependant Bucar resta sur ses traces, et, l'ayant rejoint dans les plaines qui s'étendent près de Clupea, le cerna si bien qu'excepté quatre cavaliers, il tua tous les autres jusqu'au dernier. Mais, avec les premiers, il laissa encore Masinissa, blessé, lui échapper presque des mains dans le tumulte. Ces fuyards étaient en vue ; toute une division de cavalerie, dispersée dans la vaste plaine, certains de ces hommes galopant en oblique pour couper la route aux fuyards, poursuivait cinq ennemis. Un grand cours d'eau les reçut - car sans hésiter, en hommes que pressait une crainte plus grande, ils y lancèrent leurs chevaux ; — et, emportés par le courant, ils furent entraînés en biais. 9. Deux d'entre eux, sous les yeux de l'ennemi, furent engloutis par le courant très violent ; mais Masinissa lui-même, que l'on crut mort, et, avec lui, les deux cavaliers qui lui restaient, prirent pied dans les buissons de l'autre rive. Là s'arrêta la poursuite de Bucar, qui n'osa pas entrer dans le fleuve, ne croyant plus, d'ailleurs, avoir à ne poursuivre personne qui en valût la peine. Il s'en retourna donc affirmer, par erreur, au roi que Masinissa avait été englouti ; on envoya des courriers porter ce grand sujet de joie à Carthage ; et la diffusion dans toute l'Afrique du bruit de la mort de Masinissa y affecta diversement les esprits.

Masinissa, qui, dans une caverne cachée, soignait sa blessure avec des herbes, y vécut quelques jours de ce que volaient ses deux cavaliers. Dès que la cicatrice se fut formée et parut capable de supporter les secousses de la route, il entreprit, avec une grande audace, d'aller reconquérir son royaume ; il réunit sur sa route quarante cavaliers tout au plus ; mais, étant arrivé chez les Maesulii en proclamant désormais ouvertement qui il était, l'attachement qu'on avait eu pour lui, et surtout la joie inespérée de le voir sain et sauf après l'avoir cru mort, provoquèrent un tel mouvement en sa faveur, qu'en quelques jours six mille fantassins, quatre mille cavaliers vinrent le rejoindre, et que non seulement il se trouva, désormais, en possession du royaume de son père, mais qu'il attaqua les peuples alliés de Carthage et le territoire des Masaesulii, c'est-à-dire le royaume de Syphax. De là, après avoir amené Syphax à la guerre, il alla s'établir entre Cirta et Hippone, sur une chaîne de montagnes satisfaisant à tous les besoins de la guerre.

## **Victoire de Syphax. Masinissa part en exil (début de 204 ?)**

### **33**

Donc Syphax, jugeant l'affaire trop importante pour la faire mener par des lieutenants, envoie une partie de son armée avec son jeune fils, nommé Vermina, et lui ordonne de faire un mouvement tournant, et, quand l'ennemi sera occupé par lui, Syphax, de l'attaquer de dos. Vermina partit de nuit, car il devait attaquer sans avoir été vu ; Syphax, lui, quitta son camp de jour, par un chemin découvert, en homme qui devait combattre en bataille rangée. Le moment venu où l'on jugea que les troupes envoyées pour le mouvement tournant pouvaient avoir atteint leur poste, Syphax lui-même, par une pente douce menant à l'ennemi, confiant dans le nombre de ses troupes et surtout dans l'embuscade préparée, fait gravir à son armée le mont qui lui fait face. Masinissa, confiant surtout dans le terrain, qui allait lui permettre de lutter beaucoup plus favorablement, aligne lui aussi les siens.

La lutte fut terrible et longtemps incertaine, l'avantage du terrain et de la valeur des soldats étant pour Masinissa, celui du nombre - vraiment trop considérable - pour Syphax. Ces troupes nombreuses, divisées en deux corps, l'un pressant Masinissa de front, l'autre déployé dans son dos par un mouvement tournant, donnèrent à Syphax une victoire incontestable ; et même aucun refuge ne s'ouvrait à ses ennemis, enfermés de front et de dos. Aussi tous, fantassins et cavaliers, furent-ils massacrés ou pris ; seuls deux cents cavaliers environ, que Masinissa avait groupés autour de lui et divisés, par escadrons, en trois corps, reçurent de lui l'ordre de se frayer un passage, après qu'il leur eut indiqué un point où se réunir à la suite de leur fuite en ordre dispersé. Masinissa lui-même, par le chemin qu'il s'était fixé, s'échappa au milieu des javelots ennemis ; les deux autres escadrons furent arrêtés : l'un, ayant peur, se rendit à l'ennemi ; le plus acharné à résister fut écrasé, criblé de traits. Vermina le serrant de près, comme à la trace, Masinissa, se jouant de lui par des détours incessants d'une route à l'autre, le dégoûta, le lassa en lui ôtant tout espoir, et le força enfin à abandonner sa poursuite ; avec soixante cavaliers, il arriva à la petite Syrte. Là, avec la conscience fière et rare d'avoir plusieurs fois essayé de reconquérir le royaume de ses pères, il passa, entre les Empories carthaginoises et la nation des Garamantes, tout le temps qui s'écoula jusqu'à l'arrivée en Afrique de Caius Laelius et de la flotte romaine. C'est ce qui me porte à croire que Masinissa vint trouver Scipion, par la suite, avec une troupe de cavaliers plutôt modeste qu'importante : car les troupes nombreuses dont on parle conviennent à qui règne, la petite escorte, à la fortune d'un exilé.

## **Scipion, avec l'aide de Masinissa, remporte une victoire décisive près d'Utique (fin de 204)**

### **34**

Les Carthaginois, ayant perdu une division de cavaliers avec son chef, réunissent d'autres cavaliers par une nouvelle levée et mettent à leur tête Hannon fils d'Hamilcar. Ils mandent à plusieurs reprises Hasdrubal et Syphax par des lettres et des courriers, à la fin même par des ambassadeurs ; à Hasdrubal, ils ordonnent de porter secours à sa patrie presque assiégée ; quant à Syphax, ils le prient de venir à l'aide de Carthage, de l'Afrique entière.

Scipion campait alors près d'Utique, à mille pas environ de cette ville, ayant transporté là, de la côte, le campement qu'il y avait occupé quelques jours en liaison avec sa flotte. Hannon, ayant reçu une cavalerie qui était loin d'être assez forte non seulement pour harceler l'ennemi, mais même pour défendre les campagnes du pillage, s'occupa avant tout d'augmenter par le racolement le nombre de ses cavaliers. Sans dédaigner ceux des autres nations, il enrôla surtout des Numides : ce sont de loin les meilleurs cavaliers de l'Afrique. Il avait déjà quatre mille cavaliers environ, quand il occupa une ville nommée Salaeca, à quinze mille pas environ du camp romain.

Quand on l'annonça à Scipion : "Des cavaliers cantonnés l'été dans des maisons !" s'écria-t-il, "qu'ils soient encore plus nombreux, pourvu qu'ils gardent un tel chef !" Et pensant qu'il devait d'autant moins rester inactif que ses adversaires menaient l'affaire avec plus d'indolence, il envoie en avant Masinissa avec sa cavalerie, en lui ordonnant de chevaucher devant les portes de Salaeca et d'attirer les ennemis au combat quand toute leur foule se sera répandue hors de la ville, et qu'il trouvera la lutte trop pénible pour pouvoir la soutenir facilement, il n'aura qu'à se replier peu à peu lui-même, Scipion, marchera au combat au moment opportun. Après avoir attendu le temps qui parut nécessaire pour permettre à Masinissa d'attirer l'ennemi, Scipion, le suivant avec la cavalerie romaine, couvert par des hauteurs qui, très à propos, se trouvaient entre l'ennemi et lui aux tournants de la route, s'avança sans être vu.

Masinissa, selon le plan prévu, jouant tantôt l'homme qui inspire l'effroi, tantôt celui qui a peur, ou galopait vers les portes mêmes de la ville, ou, en se retirant, en donnant, par une peur feinte, de la hardiesse aux ennemis, cherchait à les amener à le poursuivre sans précaution. Tous n'étaient pas encore sortis, et leur chef se fatiguait de diverses façons, forçant les uns, lourds de vin et de sommeil, à prendre les armes et à brider leurs chevaux, s'opposant à ce que les autres, dispersés, sans ordre, sans rangs, sans enseignes, ne courussent au dehors par toutes les portes. D'abord, tant qu'ils s'élançaient sans prendre garde à rien, Masinissa les recevait ; bientôt, un plus grand nombre d'entre eux, passant la porte ensemble en groupe serré, avaient rendu la lutte égale ; à la fin, toute la cavalerie étant engagée, Masinissa ne put soutenir plus longtemps l'attaque. Ce n'est pas cependant en fuyant éperdument, mais en reculant peu à peu qu'il recevait les charges de l'ennemi, jusqu'au moment où il l'attira vers les hauteurs qui cachaient la cavalerie romaine. Ces cavaliers, sortant de là avec des forces intactes, des chevaux frais, enveloppèrent Hannon et ses Africains, fatigués de leur combat et de leur poursuite ; et Masinissa, tournant brusquement ses chevaux, revint à la lutte. Mille ennemis environ - l'avant-garde de la

colonne - pour lesquels la retraite se trouva difficile, furent, avec le général Hannon lui-même, coupés des autres et massacrés ; les autres, effrayés surtout par la mort de leur chef, fuyant en désordre, les vainqueurs les poursuivirent l'espace de trente mille pas, et les prirent ou les massacrèrent au nombre d'environ deux mille (sans compter les premiers). Parmi eux, il fut reconnu qu'il n'y avait pas moins de deux cents chevaliers carthaginois, dont certains étaient notables par leur fortune et par leur naissance.

## **Scipion assiège vainement Utique pendant quarante jours. L'armée se retire pour l'hiver (fin de l'automne 204)**

### **35**

Par hasard, le jour même de ce combat, les navires qui avaient transporté le butin en Sicile revinrent avec un chargement de vivres, comme s'ils avaient présagé qu'ils venaient rechercher un second butin.

Que deux généraux carthaginois portant le même nom aient été tués dans deux combats équestres, tous les historiens ne le rapportent pas, de crainte, je crois, de se tromper en racontant deux fois la même chose ; Coelius et Valerius disent même que le seul Hannon dont ils parlent fut pris.

Scipion accorda aux chefs et aux cavaliers, selon leur mérite, et avant tous à Masinissa, des récompenses remarquables ; puis, laissant à Salaeca une garnison solide, il part avec le reste de l'armée, non seulement pillant la campagne partout où il passe, mais prenant même certaines villes et certains bourgs, et répandant au loin la terreur de la guerre ; et six jours après son départ, traînant une quantité d'hommes, de troupeaux et de butin de toute sorte, il revient à son camp, et renvoie ses navires, chargés à nouveau des dépouilles de l'ennemi.

Alors, abandonnant les petites expéditions et les pillages, il applique toutes ses forces à l'attaque d'Utique, dans l'intention, s'il prenait cette ville, d'en faire sa base pour poursuivre ses autres entreprises. En même temps les équipages, partant de la flotte du côté où la ville est baignée par la mer, et l'armée de terre, du côté d'une hauteur qui domine presque les remparts eux-mêmes, s'approchent de la ville.( 8) Des machines de jet et de siège, Scipion en avait apporté avec lui et reçu de Sicile avec ses approvisionnements, et il en faisait faire de nouvelles dans un arsenal, où il avait enfermé à dessein beaucoup d'ouvriers propres à de tels travaux. Les habitants d'Utique, complètement bloqués par une telle masse de forces, mettaient tout leur espoir dans le peuple carthaginois, les Carthaginois dans Hasdrubal, à condition qu'il décidât Syphax à marcher. Mais on apportait plus de lenteur que ne le désiraient ceux qui avaient besoin de secours à mettre tout en branle.

Hasdrubal, quoique ayant obtenu par un racolement très rigoureux environ trente mille fantassins et trois mille cavaliers, n'osa pas, avant l'arrivée de Syphax, approcher son camp de l'ennemi. Syphax, avec cinquante mille fantassins et dix mille cavaliers, arrive, et, éloignant aussitôt son camp de Carthage, s'établit non loin d'Utique et des retranchements romains. L'arrivée de ces troupes eut au moins pour effet que Scipion, après avoir assiégé Utique pendant près de quarante jours, en essayant en vain de tous les moyens pour la prendre, se retira, renonçant à son entreprise. Et - l'hiver approchant déjà - il fortifie des quartiers d'hiver sur un promontoire qui, tenant à la terre par une crête étroite, s'avance assez loin dans la mer. Le même retranchement y enferme également le campement de la flotte. Les légions campent sur la crête au milieu de l'isthme ; le côté qui regarde le nord est occupé par les vaisseaux tirés à sec et les équipages, la vallée, exposée au midi, qui descend vers la côte opposée, par la cavalerie. Voilà ce qu'on fit en Afrique jusqu'à la fin de l'automne.

## Activité des consuls en Italie (courant de 204)

### 36

Outre le blé rassemblé de tous côtés grâce au pillage des campagnes environnantes, outre les vivres apportés de Sicile et d'Italie, le propréteur Cneius Octavius apporta de Sardaigne, de la part du préteur Tiberius Claudius, qui avait cette province, une grande quantité de froment. Non seulement les greniers déjà faits se trouvèrent remplis, mais on en construisit de nouveaux. L'armée manquait de vêtements ; on chargea Octavius de voir avec le préteur ce qu'on pouvait en réunir et en envoyer de cette province. Cette affaire aussi fut traitée activement : en peu de temps, on envoya douze cents toges et douze mille tuniques.

Pendant l'été où l'on agit ainsi en Afrique, le consul Publius Sempronius, qui avait pour province le Bruttium, rencontra Hannibal, sur le territoire de Crotona, en pleine marche, dans un combat livré à l'improviste. Ce furent deux colonnes plutôt que deux fronts de bataille qui se heurtèrent ; les Romains furent repoussés, et dans cette affaire, rencontre désordonnée plutôt que combat, il tomba environ douze cents hommes de l'armée du consul. Elle rentra précipitamment dans son camp, que, cependant, les ennemis n'osèrent attaquer. Mais le consul, partant dans le silence de la nuit suivante, après avoir fait dire au proconsul Publius Licinius d'amener ses légions, joignit ses troupes aux siennes. Ce furent ainsi deux généraux, deux armées qui revinrent contre Hannibal ; et l'on ne mit aucun retard à combattre, les forces doublées du consul, la victoire récente du Carthaginois remplissant d'ardeur l'un et l'autre. Sempronius conduisit ses légions en première ligne, et plaça en réserve celles de Publius Licinius. Le consul, au début de la lutte, voua un temple à la Fortune Primigénie, pour le cas où, ce jour-là, il battrait l'ennemi ; et son vœu se réalisa. On battit et l'on mit en fuite les Carthaginois, on leur tua plus de quatre mille hommes ; on en prit vivants un peu moins de trois cents, avec quarante chevaux et onze drapeaux. Abattu par cette défaite, Hannibal ramena son armée à Crotona.

En même temps, le consul Marcus Cornelius, de l'autre côté de l'Italie, contenait, moins par ses armes que par la terreur qu'inspiraient ses jugements, l'Étrurie, qui se tournait presque tout entière du côté de Magon, et de l'espoir d'une révolution amenée par lui. Il fit ces enquêtes, conformément à un sénatus-consulte, sans la moindre complaisance ; et beaucoup de nobles Étrusques, qui étaient allés eux-mêmes ou avaient envoyé parler à Magon de la défection de leurs peuples, d'abord furent condamnés en personne ; puis, ayant conscience de leur faute et s'exilant d'eux-mêmes, ces nobles furent condamnés par contumace, et, ayant mis leur corps à l'abri, offrirent seulement leurs biens, qu'on pouvait confisquer, comme gages au châtement.



## Fin de l'exercice des censeurs. Rivalité de Marcus Livius et de Claudius Néron

37

Tandis que les consuls agissaient ainsi dans des directions opposées, à Rome les censeurs Marcus Livius et Caius Claudius lurent la liste des sénateurs. Ils choisirent pour la première place Quintus Fabius Maximus, prince du sénat pour la seconde fois ; ils notèrent d'infamie sept sénateurs, dont aucun, toutefois, ne s'était assis sur un siège curule. Ils inspectèrent avec une clairvoyance et une conscience très grandes les bâtiments réparés ; ils adjugèrent la construction d'une rue allant du Marché aux bœufs au Temple de Vénus, en faisant le tour des loges du cirque, et celle d'un temple de la Grande Mère sur le Palatin. Ils décidèrent aussi de tirer un nouveau revenu pour l'État du cours du sel. Le sel coûtait un sextant à Rome comme dans l'Italie entière. Ils en affermèrent la vente, à Rome, au même prix, mais à un prix plus élevé dans les marchés et les lieux de réunion des paysans, ce prix variant d'ailleurs suivant l'endroit. On croyait fermement que cette augmentation de prix avait été inventée par l'un des censeurs, irrité contre le peuple parce qu'il avait (disait-il) porté jadis contre lui un jugement injuste ; on croyait qu'elle pesait surtout sur les tribus dont le vote l'avait fait condamner. D'où le surnom de Salinator (saulnier) donné à Livius.

Le "lustre" fut accompli plus tard que d'habitude, parce que les censeurs envoyèrent demander dans les provinces le nombre de citoyens romains qu'il y avait dans chaque armée. On recensa, ceux-ci compris, deux cent quatorze mille personnes. Le lustre fut accompli par Caius Claudius Néron. Ensuite les censeurs reçurent- ce qu'on n'avait jamais fait avant - le recensement des douze colonies, apporté par les censeurs de ces colonies mêmes, afin qu'une trace durable de leurs moyens, d'après le nombre de leurs soldats et leur fortune, restât dans les registres publics. Puis on commença le recensement des chevaliers ; or il se trouvait par hasard que les deux censeurs avaient un cheval de l'État. Quand on arriva à la tribu Pollia, dans laquelle était inscrit Marcus Livius, comme le héraut hésitait à citer le censeur lui-même : "Cite, lui dit Néron, Marcus Livius !" Et soit par un reste de vieux dissentiment, soit qu'il fût plein d'une vantardise de sévérité peu opportune, Néron ordonna à Marcus Livius, puisqu'il avait été condamné par un jugement du peuple, de vendre son cheval. De même Marcus Livius, quand on en vint à la tribu de l'Arno et au nom de son collègue, ordonna à Caius Claudius (Néron) de vendre son cheval, pour deux raisons : d'abord, pour avoir porté un faux témoignage contre lui, puis, pour ne pas s'être réconcilié avec lui de bonne foi. Tout aussi scandaleuse fut la lutte que ces censeurs se livrèrent pour flétrir, chacun, la réputation de l'autre, au détriment de sa propre réputation, à l'issue de leur censure. Caius Claudius, après avoir juré qu'il avait agi selon les lois et être monté au trésor, donna, parmi les noms des hommes qu'il laissait soumis à la capitation, celui de son collègue. Ensuite Marcus Livius vint au trésor, et, excepté la tribu Maecia, qui ne l'avait ni condamné, ni, une fois condamné, nommé consul ou censeur, il laissa tout le peuple romain - trente-quatre tribus ! — soumis à la capitation, parce que, dit-il, elles l'avaient à la fois condamné innocent, et, après l'avoir condamné, nommé consul et censeur, et qu'ainsi elles ne pouvaient nier qu'elles avaient été en faute ou une fois, dans leur jugement, ou deux fois, dans leurs élections. Au milieu de ces trente-quatre tribus, ajouta-t-il, Caius Claudius, lui aussi, serait soumis à la capitation :

mais s'il avait, lui, Marcus Livius, un exemple d'un même homme deux fois soumis à la capitation, il aurait encore laissé Caius Claudius soumis nommément à cet impôt déshonorant. Fâcheuse rivalité de flétrissures entre censeurs ; mais blâme de l'inconstance du peuple vraiment digne d'un censeur, et de la gravité de ces temps-là !

Les censeurs étant impopulaires, Cneius Baebius, tribun de la plèbe, voyant là une occasion de grandir à leurs dépens, les cita l'un et l'autre devant le peuple. Mais le sénat, d'accord, écarta cette affaire, pour éviter que la censure ne fût, par la suite, exposée au vent des jugements populaires.

## Élections à Rome (pour l'année 203)

### 38

Pendant le même été, dans le Bruttium, Clamptia fut enlevée de force par le consul ; Consentia, Pandosia et d'autres cités peu connues se soumirent volontairement. Comme l'époque des élections approchait déjà, on décida de mander de préférence à Rome Cornelius, qui était en Étrurie, où il n'y avait pas de guerre. Il proclama consuls Cneius Servilius Caepio et Caius Servilius Geminus. Puis on élut les préteurs. On proclama élus Publius Cornélius Lentulus, Publius Quintilius Varus, Publius Aelius Paetus, et Publius Villius Tappulus, ces deux derniers étant nommés préteurs alors qu'ils étaient édiles de la plèbe. Le consul, les élections achevées, retourne à son armée d'Étrurie.

Quelques prêtres moururent cette année-là et furent remplacés : Tiberius Veturius Philo fut nommé et consacré flamine de Mars à la place de Marcus Aemilius Regillus, mort l'année précédente ; à la place de Marcus Pomponius Matho, augure et décemvir, on nomma comme décemvir Marcus Aurelius Cotta, comme augure Tiberius Sempronius Gracchus, un tout jeune homme, chose très rare alors dans l'attribution des sacerdoces.

Cette année-là, des quadriges dorés furent placés au Capitole par les édiles curules Caius Livius et Marcus Servilius Geminus. On recommença deux jours des Jeux Romains ; deux jours des Jeux Plébéiens furent aussi recommencés par les édiles Publius Aelius et Publius Villius ; et l'on offrit un festin à Jupiter, à cause des jeux.

**Fin du Livre XXIX**

## **Livre XXX - (203 à 201 av. J.-C.)**

### **1. Événements d'Afrique. Libération de l'Italie (203)**

#### **Entrée en charge des consuls (15 mars 203)**

##### **1**

Gnaeus Servilius Caepio et Gaius Servius Géminus, promus au consulat, la seizième année de la guerre punique, consultèrent le sénat sur les affaires publiques, la guerre et le partage des provinces. On fut d'avis que les consuls s'entendraient ou tireraient au sort, pour savoir lequel irait chez les Bruttians tenir tête à Hannibal, lequel aurait l'Étrurie et les Ligures : celui qui serait désigné pour le Bruttium devait prendre l'armée de Publius Sempronius Tuditanus. Publius Sempronius, continué pour un an dans son commandement proconsulaire, remplacerait Publius Licinius Crassus, lequel reviendrait à Rome.

Licinius s'était montré habile général, indépendamment de toutes les autres qualités qui le plaçaient au-dessus de tous ses concitoyens ; la nature et la fortune l'avaient comblé de leurs dons. Noble et riche tout à la fois, il était d'une force et d'une beauté remarquables ; il passait pour très éloquent, soit qu'il fallût plaider une cause, soit qu'il fallût soutenir ou combattre un avis dans le sénat et devant le peuple ; il connaissait à fond le droit pontifical. À tant de gloire l'exercice du consulat vint ajouter la gloire militaire.

Les dispositions prises pour le Bruttium furent appliquées à l'Étrurie et aux Ligures. Marcus Cornélius Céthégus eut ordre de remettre son armée au nouveau consul : continué lui-même dans son commandement, il occuperait la province de Gaule avec les légions qui avaient, l'année précédente, obéi au préteur Lucius Scribonius.

Puis on tira au sort les provinces : Gnaeus Servilius Caepio eut le Bruttium ; Gaius Servilius Géminus l'Étrurie. Les provinces des préteurs furent également soumises au tirage, et le sort donna la juridiction de la ville à Publius Aelius Paetus, la Sardaigne à Publius Cornélius Lentulus, la Sicile à Publius Villius Tapulus, Ariminum et les deux légions de Spurius Lucretius à Publius Quinctilius Varus. Lucretius fut également continué dans son commandement, avec la mission de rebâtir Gênes, détruite par le Carthaginois Magon. Scipion fut prorogé, sans qu'on fixât d'autre terme à son commandement que l'achèvement de son œuvre, c'est-à-dire la fin de la guerre d'Afrique. On décréta une supplication à l'occasion de son passage en Afrique, afin que son entreprise tournât à l'avantage du peuple romain, du général et de son armée.

## Préparatifs en vue d'une nouvelle année de campagne

### 2

On fit, pour la Sicile, une levée de trois mille hommes ; l'élite des troupes de cette province avait été transportée en Afrique. Dans la crainte qu'une flotte carthaginoise ne vînt y faire une descente, on avait affecté quarante vaisseaux à la garde de ses côtes. Treize vaisseaux neufs y furent conduits par Villius Tappulus ; les autres, qui étaient vieux, furent radoubés dans le pays. Cette flotte fut mise sous les ordres de Marcus Pomponius Matho, préteur de l'année précédente qui fut continué dans son commandement ; il embarqua les recrues arrivées d'Italie. Pareil nombre de vaisseaux fut confié, par décret du sénat, à Gnaeus Octavius, qui était aussi préteur de l'année précédente, et qui fut investi des mêmes pouvoirs : on le chargea de défendre les côtes de Sardaigne. Le préteur Cornélius Lentulus eut ordre de lui fournir deux mille hommes d'embarcation.

Pour la côte d'Italie, comme on ne savait sur quel point les Carthaginois dirigeraient leur flotte, et qu'on était porté à craindre pour tous les points qui resteraient dégarnis de troupes, on désigna Marcus Marcius, préteur de l'année précédente, pour la protéger avec le même nombre de vaisseaux. D'après un décret du sénat, les consuls levèrent trois mille hommes pour l'armement de cette flotte, et deux légions urbaines pour les cas imprévus. Les Espagnes furent conservées avec les mêmes armées et le même commandement aux anciens généraux, Lucius Cornélius Lentulus et Lucius Manlius Acidinus.

Ainsi vingt légions et cent soixante vaisseaux longs formèrent cette année le montant des forces romaines. Les préteurs reçurent l'ordre de se rendre dans leurs provinces. On enjoignit aux consuls de faire célébrer, avant leur départ de la ville, les grands jeux dont Titus Manlius Torquatus, pendant sa dictature, avait voué la célébration au bout de cinq ans, si la république se maintenait dans le même état.

On était tourmenté de nouveaux scrupules religieux à l'occasion de prodiges arrivés en divers lieux. On prétendait que, dans le Capitole, des corbeaux avaient non seulement déchiré de leur bec, mais mangé de l'or ; à Antium, des rats avaient rongé une couronne d'or ; aux environs de Capoue, une nuée de sauterelles s'était abattue sur la campagne sans qu'on pût déterminer d'où elles étaient venues ; à Réate, il était né un poulain avec cinq jambes ; à Anagni, on avait vu dans le ciel des feux d'abord épars qui s'étaient réunis ensuite en un météore immense ; à Frusino, ce fut d'abord un arc qui avait décrit autour du soleil un cercle peu étendu, puis ce cercle lui-même avait été enfermé dans l'orbe agrandi de cet astre ; à Arpinum, la terre s'était affaissée au milieu d'une plaine et avait ouvert un vaste gouffre. L'un des deux consuls, à la première victime qu'il avait immolée, avait trouvé un foie sans tête. Pour expier ces prodiges on sacrifia les grandes victimes : le collège des pontifes désigna les dieux auxquels on les devait offrir.

## Activité militaire et diplomatique de Scipion en Afrique (hiver 203-202)

### 3

Toutes ces mesures arrêtées, les consuls et les préteurs partirent pour leurs provinces : tous néanmoins s'occupaient de l'Afrique, comme si elle eût été leur partage, soit parce qu'ils voyaient les intérêts publics et la guerre se concentrer sur ce point, soit pour faire leur cour à Scipion, sur qui tous les regards étaient alors tournés.

Ainsi ce n'était pas uniquement de Sardaigne, comme on l'a déjà dit, mais de Sicile aussi et d'Espagne qu'on lui expédiait des habillements, des grains (des armes même lui furent envoyées de Sicile), enfin des approvisionnements de toute espèce.

Scipion, de son côté, n'avait pas interrompu un seul instant pendant l'hiver les opérations militaires qu'il avait commencées sur plusieurs points à la fois autour de lui. Il assiégeait Utique ; il avait devant lui le camp d'Hasdrubal. Les Carthaginois avaient mis leurs vaisseaux en mer ; leur flotte était tout équipée, toute préparée pour intercepter ses convois.

Au milieu de ces embarras, il n'avait pas renoncé à l'espoir de regagner l'amitié de Syphax, au cas où une longue possession l'aurait blasé sur la tendresse qu'il portait à sa femme.

Syphax offrait sa médiation pour la paix, en prenant pour base l'évacuation de l'Afrique par les Romains, de l'Italie par les Carthaginois ; mais on ne pouvait compter sur sa défection en cas de guerre. Je serais disposé à croire que cette intrigue fut menée par correspondance (et c'est le sentiment de la plupart des auteurs), au lieu d'admettre, avec Valérius Antias, que Syphax se soit rendu en personne au camp romain pour une entrevue.

D'abord, le général romain voulut à peine entendre l'exposé de ces conditions. Ensuite, pour ménager à ses soldats un prétexte plausible de communication avec le camp des Carthaginois, il se montra moins intraitable, et laissa entrevoir l'espérance qu'après bien des démarches de part et d'autre on finirait par s'entendre.

Les quartiers d'hiver des Carthaginois, construits de matériaux ramassés sans choix dans les campagnes, étaient presque entièrement en bois. Les Numides surtout, sans autre abri, pour la plupart, que des cabanes de jonc et de nattes, s'étaient logés çà et là en désordre, quelques-uns même en dehors du fossé et du retranchement, comme s'ils n'avaient reçu aucun ordre pour le choix des lieux.

Scipion, informé de ces circonstances, avait conçu l'espoir d'incendier à la première occasion les quartiers de l'ennemi.

## Rupture de la trêve conclue entre Scipion et Syphax (début du printemps)

### 4

Avec les agents qu'il dépêchait à Syphax, Scipion envoyait aussi, comme gens à la suite, et sous le déguisement d'esclaves, ceux de ses principaux officiers dont il connaissait la valeur et la prudence ; ils profitaient du temps de l'entrevue pour se répandre dans le camp de côté et d'autre et pour examiner les entrées et les issues, l'assiette et la configuration du camp dans ses détails aussi bien que dans son ensemble, les quartiers des Carthaginois et ceux des Numides, l'intervalle qui séparait le camp d'Hasdrubal de celui du roi, la manière d'être des postes et des sentinelles, pour s'assurer enfin si la nuit ou le jour serait plus convenable pour une surprise. Grâce à la fréquence des entrevues, c'était, à dessein, tantôt l'un, tantôt l'autre qu'il envoyait, afin de donner à un plus grand nombre de Romains la connaissance de tous ces détails.

Quand, après bien des pourparlers, Syphax et, par son entremise, les Carthaginois eurent été amenés à croire de plus en plus à la paix, les envoyés romains déclarent "qu'ils ont ordre de ne revenir auprès de leur général qu'avec une réponse définitive. Soit donc que le roi eût pris son parti, soit qu'il eût encore à consulter Hasdrubal et les Carthaginois, il fallait se hâter. Le temps était venu, ou de conclure la paix, ou de continuer la guerre à outrance."

Tandis que Syphax consultait Hasdrubal et Hasdrubal les Carthaginois, les espions eurent le temps de tout voir, et Scipion de faire tous les préparatifs que ses projets exigeaient. D'ailleurs on parlait tant de la paix et on l'espérait si bien, que les Carthaginois et le Numide négligeaient toute précaution contre les entreprises de l'ennemi. Enfin la réponse arriva ; mais, comme on croyait le général romain très impatient d'obtenir la paix, on y avait introduit des clauses rigoureuses, qui vinrent fort à propos fournir à Scipion le prétexte qu'il cherchait pour rompre la trêve.

Il fit savoir à l'envoyé du roi qu'il en référerait au conseil, et le lendemain il lui répondit "que lui seul avait été pour la paix, et que, malgré ses efforts, tous les autres l'avaient repoussée. L'envoyé pouvait donc annoncer qu'il n'y avait de paix à espérer pour Syphax avec les Romains que s'il se séparait des Carthaginois."

Il rompit ainsi la trêve, afin de pouvoir sans scrupule poursuivre l'exécution de ses projets. Le printemps commençant, il remit ses vaisseaux à flot, embarqua ses machines et ses équipages de siège, comme s'il allait donner l'assaut à Utique du côté de la mer, et envoya deux mille hommes s'emparer d'une hauteur qui dominait la place, et qu'il avait déjà occupée : il voulait, d'une part, détourner, en la portant ailleurs, l'attention de l'ennemi de l'opération qu'il méditait, et, d'autre part, prévenir toute sortie, toute attaque qui pourrait, pendant sa marche contre Syphax et Hasdrubal, être dirigée de la ville sur son camp dont il laissait la garde à un faible corps de troupes.

## Incendie du camp de Syphax

### 5

Ces mesures prises, Scipion assembla son conseil, recueillit les renseignements des éclaireurs et ceux de Masinissa, qui connaissait le fort et le faible des ennemis, puis il annonça lui-même son dessein pour la nuit suivante. Les tribuns devaient, au premier signal donné à l'issue du conseil, faire sortir les légions du camp. Conformément à cet ordre, on commença, vers le coucher du soleil, à lever les enseignes ; vers la première veille, les colonnes étaient déployées ; on arriva vers minuit au camp ennemi, sans avoir forcé la marche, car on n'avait que sept milles à faire.

Scipion plaça sous les ordres de Laelius une partie des troupes et Masinissa avec ses Numides, et leur enjoignit d'assaillir le camp de Syphax et d'y mettre le feu. Puis, prenant à part Laelius et Masinissa, chacun séparément, il les conjura "de suppléer par leur zèle et leur activité aux mesures de prudence que la nuit rendait impossibles. Il se chargeait, lui, d'attaquer Hasdrubal et le camp des Carthaginois. Mais il ne commencerait que quand il aurait vu celui du roi en feu."

Il n'attendit pas longtemps : à peine la flamme eut-elle pris aux premières cabanes, qu'elle gagna bientôt les suivantes, et, se communiquant de proche en proche, étendit ses ravages dans tout le camp. Ce fut une alarme telle que devait la produire un incendie nocturne se répandant sur un si vaste espace ; les barbares crurent qu'il était l'effet du hasard et non d'une attaque de l'ennemi ; ils sortirent sans armes pour l'éteindre, et se trouvèrent en face d'ennemis armés, surtout des Numides que Masinissa, grâce à la connaissance qu'il avait des lieux, avait postés habilement aux issues des chemins. Les uns, surpris dans leurs lits au milieu de leur sommeil, furent dévorés par les flammes ; les autres, dans la précipitation de la fuite, tombèrent les uns sur les autres au passage trop étroit des portes et y furent écrasés.



## Incendie du camp d'Hasdrubal

### 6

À l'aspect de la flamme qui brillait, les sentinelles carthagoises d'abord, puis leurs compagnons, réveillés par cette alerte nocturne, partagèrent l'erreur des Numides et crurent que le feu avait pris de lui-même. Les cris que poussaient les blessés et les mourants avaient-ils pour cause un assaut de nuit : on l'ignorait, et cette incertitude empêchait de s'assurer de la vérité.

Les Carthagois se précipitèrent donc sans armes, ne songeant pas à rencontrer l'ennemi et sortirent chacun de son côté par la porte la plus voisine, n'emportant que les objets propres à éteindre un incendie ; ils vinrent se heurter contre les troupes romaines.

On les tua tous par haine nationale, et plus encore par crainte de laisser échapper quelqu'un qui répandît l'alarme. Scipion se rendit aussitôt maître des portes, qui n'étaient point gardées, tant le découragement avait été grand, et fit mettre le feu aux cabanes les plus rapprochées. La flamme dispersée, d'abord, brilla çà et là sur plusieurs points ; puis elle s'étendit de cabane en cabane, et bientôt tout le camp devint la proie d'un seul et vaste incendie. Les hommes, les animaux à demi brûlés s'enfuirent pêle-mêle, et leurs cadavres entassés encombrèrent les portes. Ceux que le feu n'avait pas consumés tombèrent sous le fer, et le même désastre anéantit les deux camps.

Cependant les deux chefs parvinrent à s'échapper, n'ayant plus avec eux, de tant de milliers de combattants, que deux mille hommes d'infanterie et cinq cents de cavalerie, presque désarmés et pour la plupart blessés et mutilés par la flamme. Quarante mille hommes furent massacrés ou brûlés ; plus de cinq mille faits prisonniers ; de ce nombre furent plusieurs nobles Carthagois et onze sénateurs ; cent soixante-quatorze étendards, plus de deux mille sept cents chevaux numides et six éléphants furent pris ; huit furent tués ou brûlés ; une grande quantité d'armes tombèrent en possession des vainqueurs. Le général en fit une offrande à Vulcain et les brûla toutes.

## Le sénat de Carthage décide de poursuivre la lutte

### 7

Hasdrubal, fuyant avec une poignée d'Africains, avait gagné la ville la plus voisine, et tous les débris de son armée, suivant les traces de leur général, l'y avaient rejoint ; mais la crainte que la ville ne fût livrée à Scipion le détermina à en sortir. Aussitôt les portes s'ouvrirent, les Romains furent reçus par les habitants, et ne les traitèrent pas en ennemis, la soumission ayant été volontaire. Deux autres villes furent ensuite prises et pillées ; on en abandonna le butin aux soldats avec celui qu'on avait sauvé de l'embrassement des deux camps.

Syphax trouva à huit milles de là un fort où il s'enferma. Hasdrubal se rendit à Carthage, afin d'empêcher que l'effroi de ce récent désastre ne fît prendre que des mesures peu énergiques. La consternation y fut en effet si grande d'abord, qu'on se persuada que Scipion laisserait Utique pour venir sur-le-champ mettre le siège devant Carthage. Le sénat fut convoqué par les suffètes, qui avaient à Carthage la même autorité que nos consuls. Trois avis y furent ouverts : l'un proposait une ambassade à Scipion pour traiter de la paix ; l'autre rappelait Hannibal pour sauver la patrie de cette guerre d'extermination ; le troisième, digne de la constance de Rome dans l'adversité, voulait qu'on formât une nouvelle armée et qu'on pressât Syphax de ne point renoncer à combattre. Grâce à la présence d'Hasdrubal et à la préférence de toute la faction Barca pour la guerre, ce fut ce dernier avis qui l'emporta.

On commença donc des levées dans la ville et dans la campagne, et on envoya des députés à Syphax, qui faisait lui-même les plus actives dispositions pour recommencer la guerre. Sa femme l'avait gagné, non plus seulement par des caresses, armes déjà si puissantes sur le cœur d'un époux passionné, mais en le suppliant et en excitant sa pitié. Elle l'avait conjuré, les yeux pleins de larmes, de ne pas trahir son père et sa patrie, et de ne point souffrir que les flammes, qui avaient dévoré son camp, anéantissent aussi Carthage.

Les envoyés firent aussi valoir un secours que la fortune leur offrait à propos : ils avaient rencontré près de la ville d'Obba quatre mille Celtibères, soudoyés en Espagne par leurs recruteurs, et qui étaient d'excellentes troupes ; au premier jour, ajoutaient-ils, Hasdrubal lui-même allait arriver avec des forces assez imposantes. Syphax ne se borna point à recevoir les envoyés avec bienveillance : il leur montra une multitude de paysans numides, auxquels il avait donné naguère des armes et des chevaux, et il leur assura qu'il mettrait sur pied toute la jeunesse de son royaume. "C'était au feu et non à l'ennemi qu'ils devaient leur désastre : on n'avait le dessous à la guerre que quand on était vaincu en combattant." Telle fut sa réponse aux envoyés.

Peu de jours après, Hasdrubal et Syphax firent leur jonction : ils eurent ainsi une armée d'environ trente mille hommes.

## Victoire romaine aux Grandes-Plaines (printemps 203)

### 8

Scipion, qui croyait en avoir fini avec Syphax et les Carthaginois, s'occupait du siège d'Utique, et approchait déjà les machines des murs, lorsqu'il en fut détourné par la nouvelle que la guerre recommençait. Il laissa donc quelques troupes pour continuer seulement les apparences d'un siège sur terre et sur mer, et marcha lui-même contre les ennemis avec l'élite de son armée.

Il prit d'abord position sur une hauteur à quatre milles environ du camp de Syphax ; le lendemain, il descendit, avec sa cavalerie, dans les Grandes-Plaines (c'est ainsi qu'on nomme la campagne située au pied de cette éminence), et il passa la journée à courir jusqu'aux postes des ennemis et à le provoquer par ses escarmouches. Les deux jours suivants on se chargea de part et d'autre, sans que ces mêlées ne produisissent rien de remarquable ; le quatrième jour, les deux armées se présentèrent en bataille.

Le général romain plaça les principes derrière les hastats, qui formaient le premier rang, et les triaires à la réserve : il mit la cavalerie italienne à l'aile droite, à la gauche Masinissa et ses Numides. Syphax et Hasdrubal opposèrent leurs Numides à la cavalerie italienne, les Carthaginois à Masinissa, et ils appelèrent les Celtibères au centre, vis-à-vis des légions. Ce fut dans cet ordre qu'ils en vinrent aux mains. Le premier choc suffit pour mettre en déroute les deux ailes de l'ennemi, Numides et Carthaginois ; ces Numides, pour la plupart tirés de la charrue, ne purent résister à la cavalerie romaine, ni les Carthaginois, tout nouvellement enrôlés aussi, à Masinissa, que le souvenir de sa récente victoire rendait encore plus terrible.

Restait, mais dégarnie de ses deux ailes, la colonne celtibère : la fuite ne leur offrait aucune chance de salut dans ce pays qu'ils ne connaissaient pas ; et ils n'avaient pas de grâce à espérer de Scipion, l'ayant si mal récompensé de ses bienfaits envers eux et leur nation, en venant, à titre de mercenaires, l'attaquer en Afrique. Enveloppés de tous côtés par l'ennemi, ils tombèrent les uns sur les autres et se firent tuer tous à leur poste. En attirant ainsi sur eux les efforts de toute l'armée, ils assurèrent la fuite de Syphax et d'Hasdrubal, et leur donnèrent le temps de prendre l'avance. Les vainqueurs étaient plus las de tuer que de se battre quand la nuit les surprit.

## **Le sénat de Carthage décide de rappeler Hannibal. Attaque de la flotte romaine**

### **9**

Le lendemain Scipion envoya Laelius et Masinissa, avec toute la cavalerie romaine et numide et les troupes légères, à la poursuite de Syphax et d'Hasdrubal. Lui-même, avec le gros de l'armée, se présenta devant les villes voisines qui obéissaient toutes aux Carthaginois, et les soumit, soit par des promesses, soit par la crainte, soit enfin par la force.

Carthage était en proie à de vives terreurs ; cette promenade triomphante de Scipion et la soumission rapide de tout le pays d'alentour faisaient croire qu'il paraîtrait tout à coup devant Carthage elle-même. On répara donc ses murs, on y ajouta des fortifications, et chacun à l'envi fit venir des champs les provisions nécessaires pour soutenir un long siège.

Rarement on parlait de la paix, souvent il était question d'envoyer une ambassade pour rappeler Hannibal. La plupart voulaient que la flotte, armée dans le but d'intercepter les convois, fût envoyée pour surprendre l'escadre qui stationnait à Utique et n'était point sur ses gardes ; peut-être même détruirait-on le camp naval, où l'on n'avait laissé qu'un petit nombre de défenseurs. Ce fut le parti qu'on adopta de préférence ; mais on décida aussi d'envoyer une ambassade à Hannibal. Car la flotte, eût-elle le plus beau succès, ne pourrait que faire lever en partie le siège d'Utique ; pour la défense de Carthage elle-même, il ne restait plus d'autre capitaine qu'Hannibal, d'autre armée que celle d'Hannibal.

Le lendemain donc, on mit les vaisseaux à flot, et les envoyés partirent pour l'Italie ; la situation critique où l'on se trouvait faisait agir avec précipitation, et chaque citoyen croyait, par la moindre lenteur, compromettre le salut de la patrie.

Scipion, qui traînait une armée déjà embarrassée des dépouilles de plusieurs villes, envoya les prisonniers et le reste du butin à son ancien camp d'Utique, et tournant toutes ses vues sur Carthage, se rendit maître de Tunis, dont la garnison avait pris la fuite. C'est une place, à quinze milles environ de Carthage, que les travaux de l'homme et la main de la nature ont également fortifiée ; on la voit de Carthage, et de ses remparts on aperçoit aussi Carthage et toute la mer qui l'entourne.

## Bataille navale dans la rade de Tunis

### 10

Ce fut de là que les Romains, au moment où ils établissaient leurs retranchements, aperçurent la flotte ennemie qui se dirigeait de Carthage sur Utique. Aussitôt le travail fut interrompu, l'ordre fut donné de se mettre en marche, et l'on enleva les enseignes à la hâte : les vaisseaux tournés du côté de terre et occupés du siège, tout à fait impropres, d'ailleurs, à un combat naval, pouvaient être anéantis. Comment, en effet, eût-on résisté à une flotte agile, pourvue de tous ses agrès et armée en guerre, avec des vaisseaux chargés de machines et de catapultes, ou transformés en bâtiments de transport, ou bien mouillés assez près des murs pour servir de ponts et de chaussée en cas d'escalade ?

Scipion dérogea donc à l'usage adopté pour les combats de mer ; les vaisseaux éperonnés, qui pouvaient protéger les autres, furent placés à l'arrière-garde près de terre ; les vaisseaux de charge sur quatre rangs formèrent un rempart en face de l'ennemi ; et, pour qu'au milieu de la mêlée leur ordre de bataille ne fût point rompu, il les unit au moyen de mâts et de vergues qui traversaient de l'un à l'autre, et de gros câbles qui en formaient comme un tout indissoluble. Puis il les couvrit d'un plancher, afin d'établir les communications sur toute la ligne ; sous ces ponts il ménagea des intervalles pour permettre aux barques d'éclaireurs de s'avancer vers l'ennemi et pour assurer leur retraite. Ces dispositions faites à la hâte, comme la circonstance l'exigeait, il choisit environ mille hommes qu'il fit transporter sur les bâtiments de transport ; on entassa à bord des armes, surtout des projectiles, en quantité suffisante pour qu'on n'en manquât point, quelle que fût la durée du combat. Ainsi préparés et sur leurs gardes, les Romains attendirent l'arrivée de l'ennemi.

Les Carthaginois, en usant de célérité, auraient pu surprendre la flotte romaine dans le désordre et la confusion et l'écraser du premier choc ; mais, tout effrayés encore de leurs défaites sur terre, ils avaient même perdu toute leur confiance dans leur marine, qui faisait leur force ; ils perdirent un jour entier par la lenteur de leur mouvement, et n'abordèrent que vers le coucher du soleil au port appelé Ruscumon par les Africains. Le lendemain, au lever du soleil, ils allèrent se mettre en bataille en pleine mer, comme s'ils s'attendaient à soutenir un combat en règle et à voir les Romains s'avancer à leur rencontre. Après avoir longtemps conservé leur position, voyant que l'ennemi ne faisait aucun mouvement, ils se décidèrent à attaquer les bâtiments de transport.

Ce ne fut pas comme un combat naval ; on eût dit plutôt un assaut livré à des murs par une flotte. Les bâtiments de transport étaient un peu plus élevés que les vaisseaux éperonnés des Carthaginois ; ceux-ci visaient de haut en bas, et la plupart de leurs traits ne pouvaient atteindre au-dessus d'eux ; ceux des Romains, lancés du haut de leurs bâtiments de transport, tombaient plus lourdement et avaient, par leur poids même, plus de force. Cependant les barques d'éclaireurs et les esquifs légers qui s'échappaient par les intervalles ménagés sous les ponts, furent d'abord écrasés par le choc seul et la vaste dimension des navires éperonnés ; ils gênèrent même les soldats romains et les obligèrent souvent, en se mêlant aux vaisseaux ennemis, à retenir leurs coups, dans la crainte de frapper leurs compagnons au lieu des Carthaginois.

Enfin ceux-ci lancèrent de leurs vaisseaux sur ceux des Romains des madriers garnis de

crochets en fer qu'on appelle harpons. Comme les Romains ne pouvaient couper les harpons ni les chaînes auxquelles on les avait suspendus pour les lancer, on voyait chaque navire éperonné, qui s'accrochait par l'arrière à un bâtiment de transport, l'entraîner à la remorque et, rompant les liens qui les unissaient entre eux, emporter en même temps une file de plusieurs vaisseaux. Par ce moyen tous les ponts furent mis en pièces, et les soldats eurent à peine le temps de sauter sur le second rang de navires.

Soixante bâtiments de transport à peu près furent remorqués jusqu'à Carthage. Cette capture y causa plus de joie qu'elle ne méritait ; mais on y fut d'autant plus sensible, qu'au milieu d'une continuité d'échecs et de désastres, c'était la seule lueur inespérée de bonheur qu'on eût vu briller. Cet événement prouvait d'ailleurs que la flotte romaine aurait pu être détruite, si les amiraux de Carthage n'avaient pas montré trop de lenteur, et que Scipion n'eût pas à temps secouru sa flotte.

## Syphax subit une sévère défaite (printemps 203)

### 11

Vers le même temps, Laelius et Masinissa étaient arrivés en Numidie après environ quinze jours de marche ; les Mésules, sujets naturels de Masinissa, rentrèrent avec joie sous l'obéissance d'un roi qu'ils avaient longtemps regretté.

Syphax, dont les lieutenants et les garnisons furent chassés, se renferma dans ses anciens états, non toutefois pour s'y tenir en repos. Sa femme et son beau-père l'excitaient en s'adressant à son amour : il avait d'ailleurs tant d'hommes et de chevaux, que le tableau de cette puissance si longtemps florissante eût inspiré de la confiance à un prince moins barbare et moins présomptueux. Il rassembla donc tout ce qu'il avait d'hommes propres au service, leur distribua des chevaux, des armes, des traits, partagea sa cavalerie en escadrons, son infanterie en cohortes, comme le lui avaient appris autrefois des centurions romains.

Avec cette armée, aussi nombreuse que celle qu'il avait eue précédemment, mais presque tout entière neuve et indisciplinée, il marcha aux ennemis et alla camper tout près d'eux. Il y eut d'abord quelques cavaliers qui s'avancèrent hors des lignes avec précaution pour faire une reconnaissance. Repoussés à coups de flèches, ils se replièrent vers leurs compagnons ; puis les sorties eurent lieu des deux côtés. Ceux qui avaient le dessous sentaient l'indignation s'allumer en eux et revenaient plus nombreux. C'est là ce qui rend les combats de cavalerie si animés : l'espérance grossit le nombre des vainqueurs et le ressentiment celui des vaincus.

Une poignée d'hommes avait commencé l'action ; bientôt toute la cavalerie des deux armées se trouva à la fois emportée par son ardeur. Tant que ce fut une simple mêlée de cavalerie, cette multitude de Masésyles, que Syphax faisait avancer par masses, fut presque irrésistible. Mais quand l'infanterie romaine, accourant tout à coup par les passages que lui ménageaient les escadrons, eut rétabli le combat et repoussé l'ennemi qui chargeait en désordre, les Barbares hésitèrent à lancer leurs chevaux ; puis ils s'arrêtèrent, déconcertés par cette tactique nouvelle pour eux ; enfin ils plièrent devant l'infanterie, et ne tinrent même pas devant la cavalerie, que l'appui des fantassins enhardissait. Déjà s'approchaient les enseignes des légions ; les Masésyles ne purent soutenir ni le premier choc, ni même la simple vue des enseignes et des armes romaines : tant le souvenir de leurs précédentes défaites ou leur frayeur présente faisaient impression sur leur esprit !

## Capture de Syphax. Masinissa rencontre Sophonisbe

### 12

Syphax courut alors sur les escadrons ennemis, dans l'espoir que la honte ou son propre danger arrêterait la fuite ; mais son cheval fut grièvement blessé et le jeta à terre. On entoura le roi, on se rendit maître de sa personne et on le conduisit vivant à Laelius : spectacle plus doux pour Masinissa que pour tout autre.

Cirta était la capitale des états de Syphax : ce fut là que se réunirent un grand nombre de ses soldats. Dans ce combat, le carnage ne répondit pas à la victoire, parce que la cavalerie seule avait donné ; il n'y eut pas plus de cinq mille hommes tués ; et l'on ne porte pas à la moitié de ce nombre celui des prisonniers faits à l'attaque du camp, où les vaincus s'étaient jetés en foule, dans l'effroi que causait la perte du roi.

Masinissa déclara "qu'il n'y aurait en ce moment rien de plus beau pour lui que de revoir en vainqueur ses états héréditaires qu'il venait de recouvrer après un si long exil ; mais que la bonne comme la mauvaise fortune ne permettait point de perdre un seul instant. Il pouvait, si Laelius lui laissait prendre les devants avec sa cavalerie, et Syphax chargé de fers, surprendre Cirta et l'écraser dans son trouble et son désordre. Laelius le suivrait avec son infanterie à petites journées."

Laelius y consentit ; et Masinissa, ayant paru sous les murs de Cirta, fit demander une entrevue aux principaux habitants. Ils ignoraient le sort du roi ; aussi le récit de ce qui s'était passé, les menaces, la persuasion, tout fut sans effet, jusqu'au moment où on amena devant eux le roi chargé de chaînes. À cet affreux spectacle, des pleurs coulèrent de tous les yeux, et, tandis que les uns désertaient la place dans leur frayeur, les autres, avec cet empressement unanime de gens qui cherchent à fléchir leur vainqueur, se hâtèrent d'ouvrir les portes.

Masinissa envoya des détachements aux portes et sur les points importants des remparts, pour fermer toute issue à ceux qui voudraient fuir, et courut au galop de son cheval s'emparer du palais. Comme il entra sous le vestibule, il rencontra sur le seuil même Sophonisbe, femme de Syphax et fille du Carthaginois Hasdrubal. Quand elle aperçut au milieu de l'escorte Masinissa, qu'il était facile de reconnaître, soit à son armure, soit à l'ensemble de son extérieur, présument avec raison que c'était le roi, elle se jeta à ses genoux :

"Nous sommes, lui dit-elle, entièrement à votre discrétion ; les Dieux, votre valeur et votre heureuse fortune en ont ainsi décidé. Mais s'il est permis à une captive d'élever une voix suppliante devant celui qui peut lui donner la vie ou la mort, s'il lui est permis d'embrasser ses genoux et de toucher sa main victorieuse, je vous prie et vous conjure au nom de cette majesté royale qui naguère nous entourait aussi, au nom de ce titre de Numide que vous partagez avec Syphax, au nom des dieux de ce palais, dont je souhaite que la protection ne vous manque pas en y entrant comme elle a manqué à Syphax lorsqu'il s'en est éloigné ; accordez à mes supplications la grâce de décider vous-même du sort de votre captive, selon les inspirations de votre âme, et de m'épargner les superbes et cruels dédains d'un maître romain.

Quand je ne serais que la femme de Syphax, c'en serait assez pour que j'aimasse mieux



m'abandonner à la discrétion d'un Numide, d'un prince africain comme moi, qu'à celle d'un étranger et d'un inconnu. Mais que ne doit pas craindre d'un Romain une femme carthaginoise, la fille d'Hasdrubal ? Vous le savez. Si vous n'avez pas en votre pouvoir d'autre moyen que la mort pour me soustraire à la dépendance des Romains, tuez-moi, je vous en supplie et vous en conjure."

Sophonisbe était d'une rare beauté ; elle avait tout l'éclat de la jeunesse. Elle baisait la main du roi, et en lui demandant sa parole qu'il ne la livrerait pas à un Romain, son langage ressemblait plus à des caresses qu'à des prières. Aussi l'âme du prince se laissa-t-elle aller à un autre sentiment que la compassion : avec cet emportement de la passion naturel aux Numides, le vainqueur s'éprit d'amour pour sa captive, lui donna sa main comme gage de la promesse qu'elle réclamait de lui, et entra dans le palais.

Resté seul avec lui-même, il s'occupa des moyens de tenir sa parole, et, ne sachant décider, il n'écoula que son amour et prit une résolution aussi téméraire qu'imprudente. Il ordonna sur-le-champ de faire les préparatifs de son mariage pour le jour même, afin de ne laisser ni à Laelius ni à Scipion le droit de traiter comme captive une princesse qui serait l'épouse de Masinissa. Le mariage était accompli lorsque Laelius arriva. Loin de lui dissimuler son mécontentement, Laelius voulut d'abord arracher Sophonisbe du lit nuptial, pour l'envoyer à Scipion avec Syphax, et les autres prisonniers ; puis il se laissa fléchir par les prières de Masinissa, qui le conjurait de ne pas décider quel serait celui des deux rois dont Sophonisbe suivrait la fortune, et d'en faire Scipion arbitre. Il fit donc partir Syphax et les prisonniers, et, secondé par Masinissa, il reprit les autres villes de Numidie occupées encore par les garnisons de Syphax.

## Syphax est amené au camp romain

### 13

À la nouvelle qu'on amenait Syphax au camp, les soldats sortirent tous en foule, comme s'ils allaient assister à une pompe triomphale. C'était lui qui marchait en tête, chargé de fers ; il était suivi de la troupe des nobles numides. Alors ce fut à qui grandirait le plus la puissance de Syphax et la renommée de son peuple, pour relever l'importance de la victoire : "C'était là le roi dont la majesté avait paru si imposante aux deux peuples les plus puissants du monde, aux Romains et aux Carthaginois, que le général romain, Scipion, avait quitté sa province d'Espagne et son armée, pour aller solliciter son amitié, et s'était transporté en Afrique avec deux quinquérèmes, tandis qu'Hasdrubal, général des Carthaginois, ne s'était pas contenté d'aller le trouver dans ses états, et lui avait donné sa fille en mariage : il avait eu à la fois en son pouvoir les deux généraux, celui de Carthage et celui de Rome. Si les deux partis avaient, en immolant des victimes, cherché à obtenir la protection des dieux immortels, tous deux avaient également cherché à obtenir l'amitié de Syphax. Telle avait été sa puissance que Masinissa, chassé de son royaume, s'était vu réduit à semer le bruit de sa mort et à se cacher pour sauver ses jours, vivant, comme les bêtes, dans les profondeurs des bois, du fruit de ses rapines."

Ce fut au milieu de ces pompeux éloges de la foule que le roi fut amené au prétoire devant Scipion. Ce ne fut pas non plus sans émotion que Scipion compara la fortune, naguère brillante, de ce prince à sa fortune présente, et qu'il se rappela son hospitalité, la foi qu'ils s'étaient donnée, l'alliance publique et privée qui les avait unis. Les mêmes souvenirs donnèrent du courage à Syphax pour adresser la parole à son vainqueur. Scipion lui demandait "quels motifs l'avaient déterminé à repousser l'alliance de Rome et même à lui déclarer la guerre sans avoir été provoqué."

Syphax avouait qu'il avait fait une faute et commis un acte de démesure, mais que ce n'avait pas été en prenant les armes contre Rome : c'était là le terme et non le début de sa folie. Son égarement, son oubli de toutes les lois de l'hospitalité, de tous les traités d'alliance, avaient commencé le jour où il avait introduit dans son palais une femme de Carthage. Le flambeau de cet hymen avait embrasé sa cour ; c'était là cette furie, ce démon fatal, dont les charmes avaient séduit son cœur et perverti sa raison ; cette femme n'avait eu de repos que lorsqu'elle avait mis elle-même entre les mains de son époux des armes criminelles pour attaquer un hôte et un ami. Dans sa détresse, dans cet abîme de malheurs où il était plongé, il avait au moins la consolation de voir son plus cruel ennemi introduire au sein de sa demeure et de ses pénates ce même démon, cette même furie. Masinissa ne serait pas plus sage ni plus fidèle que Syphax ; sa jeunesse le rendait même plus imprudent. Il y avait, à coup sûr, plus d'irréflexion et de folie dans la manière dont il avait épousé Sophonisbe."

## Scène de dépit amoureux

### 14

Ce discours où perçait non seulement la haine d'un ennemi, mais la jalousie d'un amant qui voit sa maîtresse au pouvoir de son rival, fit une grande impression sur l'esprit de Scipion. Ce qui donnait du poids aux accusations de Syphax, c'était ce mariage conclu à la hâte et pour ainsi dire au milieu des combats, sans qu'on eût consulté ni attendu Laelius ; cet empressement précipité d'un homme qui, le jour même où il avait vu son ennemie entre ses mains, s'unissait à elle par les nœuds de l'hymen et célébrait les fêtes nuptiales devant les pénates d'un rival. Cette conduite paraissait d'autant plus coupable à Scipion, que lui-même, jeune encore, en Espagne, s'était montré insensible aux charmes de toutes ses captives.

Ces pensées l'occupaient, lorsque Laelius et Masinissa arrivèrent en sa présence. Après les avoir reçus tous deux pareillement avec les mêmes démonstrations d'amitié et les avoir comblés d'éloges en plein prétoire, il tira Masinissa à l'écart et lui dit :

“C'est sans doute parce que vous m'avez reconnu quelques qualités, Masinissa, que vous êtes venu d'abord en Espagne rechercher mon amitié, et que vous avez ensuite, en Afrique, confié et votre personne et toutes vos espérances à ma loyauté. Eh ! bien, de toutes les vertus qui vous ont fait attacher du prix à mon amitié, la continence et la retenue sont celles dont je m'honore le plus. Ce sont aussi celles que je voudrais vous voir ajouter à toutes vos autres excellentes qualités, Masinissa. Non, croyez-moi, non, nous n'avons pas tant à redouter à notre âge un ennemi armé que les voluptés qui nous assiègent de toutes parts. Quand on sait mettre un frein à ses passions et les dompter par sa tempérance, on se fait plus d'honneur, on remporte une plus belle victoire que celle qui nous a livré la personne de Syphax. L'activité et la valeur que vous avez déployées loin de mes regards, je les ai citées, je me les rappelle avec plaisir ; quant à vos autres actions, je les livre à vos réflexions particulières et je vous épargne une explication qui vous ferait rougir. Syphax a été vaincu et fait prisonnier sous les auspices du peuple romain. Ainsi sa personne, sa femme, ses états, ses places, leur population, enfin tout ce qui était à Syphax, est devenu la proie du peuple romain. Le roi et sa femme, ne fût-elle pas Carthaginoise et fille du général que nous voyons à la tête des ennemis, devraient être envoyés à Rome pour que le sénat et le peuple décidassent et prononçassent sur le sort d'une femme qui passe pour avoir détaché un roi de notre alliance et l'avoir poussé à la guerre tête baissée.

Faites taire votre passion ; n'allez pas souiller tant de vertus par un seul vice, ni perdre le mérite de tant de services par une faute plus grave encore que le motif qui vous l'a fait commettre.”

## La mort de Sophonisbe

### 15

Masinissa, en écoutant ce discours, sentait la rougeur lui monter au front, et même les larmes s'échapper de ses yeux : "il se mettait, dit-il, à la discrétion du général ; il le pria d'avoir égard, autant que le permettait la circonstance, à l'engagement téméraire qu'il avait contracté, lui, Masinissa, en promettant à la captive de ne la livrer à qui que ce fût ;" et, sortant du prétoire, il se retira tout confus dans sa tente. Là, sans témoin, il poussa pendant quelque temps des soupirs et des gémissements qu'il était facile d'entendre en dehors de sa tente ; enfin un dernier sanglot lui échappant et comme un cri de douleur, il appela son esclave affidé, chargé de la garde du poison que les rois barbares ont l'usage de se réserver en cas de malheur, et lui ordonna d'en préparer une coupe, de la porter à Sophonisbe et de lui dire : "que Masinissa aurait voulu remplir ses premiers engagements, comme une femme a droit de l'attendre d'un époux. Mais dépouillé par une autorité supérieure du droit de disposer de son sort, il lui tenait sa seconde parole et lui épargnait le malheur de tomber vivante au pouvoir des Romains. Elle saurait en pensant au général son père, à sa patrie, aux deux rois qu'elle avait épousés, prendre une noble résolution."

Sophonisbe écouta ce message et prit le poison des mains de l'esclave : "J'accepte, dit-elle, ce présent de noces ; et je l'accepte avec reconnaissance, si c'est là tout ce que mon époux peut faire pour sa femme. Dis-lui pourtant que la mort m'eût été plus douce, si le jour de mon hymen n'avait pas été le jour de mes funérailles." La fierté de ce langage ne fut pas démentie par la fermeté avec laquelle elle prit la coupe fatale et la vida sans donner aucun signe d'effroi.

Quand Scipion l'apprit, il craignit que le jeune et fier Masinissa, égaré par son désespoir, ne se portât à quelque résolution violente ; il le fit venir sur-le-champ et le consola ; mais en même temps il lui reprocha avec douceur d'avoir réparé une imprudence par une autre imprudence et donné à cette affaire un dénouement tragique que rien ne nécessitait.

Le lendemain, pour distraire l'âme du prince des émotions qui la préoccupaient, il monta sur son tribunal et fit convoquer l'assemblée. Là il donna pour la première fois à Masinissa le nom de roi, le combla d'éloges, et lui fit présent d'une couronne et d'une coupe d'or, d'une chaise curule, d'un bâton d'ivoire, d'une toge brodée et d'une tunique à palmes. Pour rehausser l'éclat de ces dons, il ajouta : "que les Romains n'avaient point d'honneur plus grand que le triomphe, ni les triomphateurs d'ornements plus beaux que ceux dont Masinissa seul parmi tous les étrangers avait été jugé digne par le peuple romain. Il paya ensuite un tribut d'éloges à Laelius et lui donna aussi une couronne d'or ; il récompensa enfin d'autres officiers, chacun selon son mérite. Ces honneurs calmèrent l'irritation du roi et firent naître dans son cœur l'espoir prochain de s'élever sur les ruines de Syphax et de commander à toute la Numidie.

## Arrivée d'une délégation carthaginoise au camp de Scipion

### 16

Scipion envoya Laelius à Rome avec Syphax et les autres prisonniers et fit partir en même temps les députés de Masinissa ; puis il revint camper devant Tunis, et acheva les fortifications qu'il avait commencées. Les Carthaginois avaient eu un moment de fausse joie en apprenant le succès passager de leur attaque contre la flotte romaine. À la nouvelle de la prise de Syphax, sur qui ils fondaient plus d'espoir, pour ainsi dire, que sur Hasdrubal et sur leur armée, ils furent frappés de terreur ; et, sans écouter davantage ceux qui conseillaient la guerre, ils envoyèrent pour demander la paix une ambassade composée des trente principaux vieillards. C'était le plus révérend de leurs conseils, et son influence était grande sur la direction du sénat lui-même. Arrivés au camp romain et au prétoire, ces députés, par manière de flatterie, et pour se conformer sans doute aux usages de leur mère patrie, se prosternèrent à terre. Leurs paroles furent aussi humbles que leur hommage était servile ; ils ne se justifiaient pas ; ils rejetaient les premiers torts sur Hannibal et sur les partisans de cet ambitieux capitaine. Ils demandaient grâce pour leur cité, que la témérité de ses habitants avaient déjà deux fois conduite à sa perte, et qui devrait son salut à la générosité de ses ennemis. "Le peuple romain voulait commander à ses ennemis vaincus, et non les anéantir. Ils étaient prêts à obéir en esclaves : Scipion n'avait qu'à leur faire connaître ses ordres."

Scipion leur répondit "qu'il était venu en Afrique avec l'espoir de vaincre, et que ses succès lui donnaient presque la certitude de rapporter à Rome la victoire, et non la paix. Cependant, quoiqu'il eût pour ainsi dire la victoire entre les mains, il ne repoussait pas la paix ; il voulait faire savoir à toutes les nations que le peuple romain n'entreprenait la guerre qu'avec justice et la terminait toujours de même. Il exigeait pour condition de paix que Carthage restituât les prisonniers, les transfuges et les déserteurs ; qu'elle retirât ses armées de l'Italie et de la Gaule ; qu'elle renonçât à l'Espagne ; qu'elle évacuât toutes les îles qui sont entre l'Italie et l'Afrique ; qu'elle livrât tous ses vaisseaux longs, à l'exception de vingt ; plus cinq cent mille boisseaux de blé et trois cents mille d'orge." Quant à la contribution en argent qu'il imposa aux vaincus, on n'est pas d'accord sur ce point ; je trouve chez quelques historiens cinq mille talents, chez d'autres cinq mille livres pesant d'argent, chez d'autres enfin une double paie pour les soldats de Scipion. "Voilà, mes conditions, dit-il ; décidez si vous voulez de la paix à ce prix ; je vous accorde trois jours pour délibérer. Si vous acceptez, faites avec moi une trêve, et envoyez à Rome une ambassade pour le sénat."

Les députés furent ainsi congédiés. À Carthage on fut d'avis de ne refuser aucune des conditions de la paix. On cherchait à gagner du temps pour qu'Hannibal pût repasser en Afrique. On envoya donc une nouvelle ambassade à Scipion pour conclure la trêve, et une autre à Rome pour demander la paix : celle-ci menait avec elle, pour la forme, un petit nombre de prisonniers, de transfuges et de déserteurs, afin d'avoir moins de peine à obtenir la paix.

## Déclaration de Laelius au sénat. Réception des envoyés de Masinissa

### 17

Plusieurs jours auparavant, Laelius arriva à Rome avec Syphax et les principaux des prisonniers numides ; il rendit aux sénateurs un compte détaillé de tout ce qui s'était fait en Afrique ; et son récit fut un grand sujet de joie pour le présent et d'espoir pour l'avenir. Après en avoir délibéré, les sénateurs furent d'avis d'envoyer le roi dans la prison d'Albe, et de retenir Laelius jusqu'à l'arrivée des envoyés de Carthage. On décréta quatre jours de supplications.

Le préteur Publius Aelius congédia le sénat, réunit l'assemblée du peuple, et monta aux Rostres avec Laelius. Quand on apprit que les armées de Carthage avaient été mises en déroute, qu'un roi d'illustre nom avait été vaincu et fait prisonnier, que la Numidie tout entière avait été parcourue comme en triomphe, la multitude ne put contenir la joie secrète qui l'enivrait ; elle en fit éclater les transports par des cris et par toutes les autres démonstrations de l'allégresse populaire. Aussi le préteur ordonna-t-il sur-le-champ "que les gardiens des temples les ouvriraient tous dans toute la ville, afin que pendant la journée entière le peuple fût maître de les visiter, d'honorer les dieux et de leur rendre des actions de grâces."

Le lendemain Laelius introduisit les députés de Masinissa dans le sénat. Ils commencèrent par féliciter l'assemblée des succès de Scipion en Afrique. Puis ils témoignèrent leur reconnaissance de ce que le général avait donné à Masinissa le titre et le pouvoir de roi, en le rétablissant sur le trône de ses pères ; "la ruine de Syphax permettrait à leur maître, sauf le bon plaisir du sénat, de régner sans crainte et sans contestations." Ils remercièrent ensuite les sénateurs des éloges publics et des magnifiques récompenses décernées aussi par Scipion à Masinissa." Ce prince avait mis tous ses soins et les mettrait encore à n'en pas être indigne. Il demandait que le titre de roi et les autres récompenses et bienfaits de Scipion lui fussent confirmés par un décret du sénat ; il osait en outre, si toutefois sa prière n'était pas indiscrete, solliciter le renvoi des Numides qu'on gardait prisonniers à Rome ; cette faveur lui servirait utilement dans l'esprit de ses concitoyens."

On répondit aux députés que "le roi devait avoir sa part dans les félicitations que méritaient les succès obtenus en Afrique ; que Scipion n'avait pas outrepassé ses pouvoirs en lui décernant le titre de roi ; que tout ce qu'il avait fait pour être agréable à Masinissa avait l'approbation et l'assentiment du sénat." On régla ensuite les présents que les députés emporteraient pour le roi. C'étaient deux saies de pourpre avec une agrafe d'or et des tuniques à laticlave, deux chevaux caparaçonnés, deux armures de cavalier avec cuirasses, des tentes et l'équipage militaire qu'il est d'usage de fournir aux consuls. Ce fut le préteur qu'on chargea de les envoyer au roi. On donna aux députés environ cinq mille as par tête, et mille aux gens de leur suite ; plus deux habillements complets par député, et un à chacun des gens de leur suite et des Numides qu'on mettait en liberté pour les renvoyer au roi. Le même décret accordait aux députés des places d'honneur et tous les privilèges d'une généreuse hospitalité.

## 2. Opérations en Gaule et en Italie (203)

### Victoire romaine en Gaule ; Magon est blessé (fin de l'été)

#### 18

Dans la même campagne où ces décrets furent rendus à Rome et ces succès obtenus en Afrique, le préteur Publius Quinctilius Varus et le proconsul Marcus Cornélius Céthégus livrèrent bataille au Carthaginois Magon, sur le territoire des Gaulois Insubres. Les légions du préteur formaient la première ligne ; Cornélius laissa les siennes à la réserve, et s'avança lui-même à cheval jusqu'aux premiers rangs. À la tête des deux ailes, le préteur et le proconsul exhortèrent leurs soldats à attaquer vigoureusement les Carthaginois.

Comme les ennemis ne s'ébranlaient pas, Quinctilius dit à Cornélius : "Le combat languit, comme vous le voyez ; les ennemis qui tremblaient d'abord se sont enhardis par une résistance inespérée, et je crains que leur confiance ne se change en audace. Il faut que notre cavalerie tombe sur eux comme une tempête, si nous voulons porter le trouble et le désordre dans leurs rangs. Soutenez donc le combat en tête des premières lignes, et j'amènerai, moi, la cavalerie sur le terrain, ou bien je me chargerai de combattre ici au premier rang et vous ferez avancer contre l'ennemi la cavalerie des quatre légions."

Le proconsul accepta le rôle que lui laisserait le choix du préteur : alors Quinctilius Varus, avec son fils, nommé Marcus, jeune homme plein d'ardeur, se porta vers les cavaliers, leur ordonna de monter à cheval, et les lança tout à coup sur l'ennemi. Au désordre produit par cette charge s'ajouta le cri formidable des légions : l'armée ennemie n'aurait pu tenir si, au premier mouvement de la cavalerie, Magon, qui avait ses éléphants tout prêts, ne les eût fait avancer. Leurs cris aigus, leur odeur, leur aspect effarouchèrent les chevaux et rendirent vaine cette charge de cavalerie : et si, dans la mêlée, les cavaliers romains avaient l'avantage lorsqu'ils combattaient de près et pouvaient faire usage de la pique et de l'épée, en ce moment emportés bien loin par leurs chevaux qui étaient épouvantés, ils se trouvaient par leur éloignement plus exposés aux traits des Numides. Cependant l'infanterie de la douzième légion, massacrée presque tout entière, gardait ses rangs par pudeur plus que par le sentiment de ses forces ; mais elle n'aurait pas tenu plus longtemps si la treizième légion ne se fût avancée de la réserve au front de la bataille et n'eût rétabli le combat qui devenait douteux. À cette légion toute fraîche, Magon opposa aussi des Gaulois de sa réserve.

Ceux-ci furent culbutés sans peine par les hastats de la onzième légion, qui se formèrent ensuite en colonnes serrées, et attaquèrent les éléphants qui portaient déjà le désordre dans les rangs de l'infanterie. Comme ces animaux étaient pressés les uns contre les autres, les traits lancés par les Romains portèrent presque tous, et les forcèrent à se replier sur l'armée carthaginoise ; quatre d'entre eux tombèrent percés de coups.

Alors la première ligne des ennemis s'ébranla ; bientôt l'infanterie se débanda tout entière, quand elle vit les éléphants qui tournaient le dos, et augmenta ainsi la frayeur et le désordre. Mais, tant que Magon se tint à la tête de ses soldats, ils ne reculèrent que pas à pas en conservant toujours leurs rangs : dès qu'ils virent que leur général, blessé à la cuisse, tombait à terre et qu'on l'emportait presque sans vie hors du champ de bataille, ils se mirent tous aussitôt à fuir.

Ce jour-là les ennemis perdirent près de cinq mille hommes ; on leur prit vingt-deux enseignes. La victoire coûta aussi du sang aux Romains : l'armée du préteur perdit deux mille trois cents hommes, et ce fut la douzième légion qui souffrit le plus ; elle eut à regretter aussi deux tribuns militaires, Marcus Cosconius et Marcus Maevius ; la treizième légion, qui avait donné vers la fin de l'action, vit tomber le tribun militaire Gaius Helvius au moment où il cherchait à rétablir le combat : environ vingt-deux chevaliers des plus illustres furent écrasés par les éléphants et périrent avec quelques centurions ; encore la lutte se serait-elle prolongée, si la blessure du général ennemi n'eût livré la victoire.



## Magon s'embarque pour l'Afrique et meurt au cours de la traversée

### 19

Magon partit à la faveur de la nuit suivante, allongeant sa marche autant que sa blessure lui permettait de supporter la fatigue ; il arriva au bord de la mer chez les Ligures Ingaunes. Il y reçut une députation de Carthage, qui avait abordé peu de jours auparavant dans le golfe de Gaule, et qui lui apportait l'ordre de passer au plus tôt en Afrique. "Son frère Hannibal, lui dit-on, devait en faire autant ; des députés étaient allés aussi lui en porter l'ordre. La situation des affaires de Carthage ne leur permettait plus l'occupation armée de la Gaule et de l'Italie.

Magon, alarmé des ordres du sénat et du péril de sa patrie, craignait d'ailleurs de voir, s'il tardait, l'ennemi vainqueur s'acharner à sa poursuite, et les Ligures, quand ils sauraient que les Carthaginois abandonnaient l'Italie, se soumettre à ceux qui devaient bientôt être leurs maîtres ; il espérait que le mouvement de la traversée serait moins douloureux pour sa blessure que celui d'un voyage par terre, et qu'il aurait plus de commodités de toute espèce pour sa guérison. Il embarqua donc ses troupes et partit ; mais à peine avait-il dépassé la Sardaigne qu'il mourut des suites de sa blessure ; quelques vaisseaux carthaginois, dispersés en pleine mer, furent pris par la flotte romaine qui croisait sur les côtes de Sardaigne. Tels furent les événements qui s'accomplirent sur terre et sur mer dans la partie de l'Italie située au pied des Alpes.

Le consul Gaius Servilius Géminus ne se signala par aucun exploit dans sa province d'Étrurie ni dans la Gaule, car il avait poussé jusque-là, mais il se fit rendre, après seize ans de servitude, son père Gaius Servilius et Gaius Lutatius, qui avaient été pris par les Boïens au bourg de Tannétum ; il rentra à Rome ayant d'un côté son père, et de l'autre Lutatius, trophée plus cher à sa famille qu'au pays. On proposa au peuple de ne pas faire un crime à Gaius Servilius, fils d'un citoyen qui avait exercé des magistratures curules, d'avoir accepté du vivant de son père, qu'il croyait mort, les fonctions de tribun du peuple et d'édile plébéien, ce qui était contraire aux lois. Cette proposition adoptée, Servilius retourna dans sa province.

Le consul Gnaeus Servilius Caepio, qui était dans le Bruttium, traita avec ceux de Consentia, d'Aufugum, de Bergae, de Bésidia, d'Ocriculum, de Lymphaeum, d'Argentanum, de Clampétia, et avec beaucoup d'autres peuples obscurs, qui, voyant les Carthaginois ne plus agir qu'avec mollesse, passèrent aux Romains. Le même consul livra bataille à Hannibal sur le territoire de Crotona. On n'a que des détails insuffisants sur cette journée. Valérius Antias parle de cinq mille hommes tués : ce chiffre est tellement élevé qu'il a été impudemment inventé ou qu'il a dû échapper à la négligence de l'historien. Ce qui est sûr c'est qu'Hannibal ne fit désormais plus rien en Italie ; car le hasard voulut que les envoyés de Carthage chargés de le rappeler en Afrique arrivassent auprès de lui vers le même jour que l'ambassade destinée à Magon.

## **Hannibal quitte l'Italie sur ordre du sénat de Carthage (fin de l'été 203)**

### **20**

Ce fut, dit-on, avec des frémissements de rage, avec de profonds soupirs et les yeux pleins de larmes qu'Hannibal entendit les paroles des envoyés : "Ce n'est plus par des moyens indirects, mais bien ouvertement qu'on me rappelle, après avoir depuis si longtemps voulu m'arracher à l'Italie, en me refusant des armes et des subsides. Voilà donc Hannibal vaincu, non par le peuple romain, qu'il a tant de fois taillé en pièces et mis en fuite, mais par le sénat de Carthage, instrument de la calomnie et de l'envie. La honte de mon retour donnera moins de joie et d'orgueil à Scipion, qu'à cet Hannon, qui pour abattre notre famille, n'a pas craint, à défaut d'autre vengeance, de sacrifier Carthage."

(5) Hannibal avait dès longtemps prévu ce rappel et ses vaisseaux étaient prêts : laissant donc tout ce qu'il avait de troupes inutiles dans le Bruttium pour garder le petit nombre des places de cette province qui lui restaient fidèles, plus par crainte que par attachement, il embarqua pour l'Afrique l'élite de son armée. Beaucoup d'entre eux, Italiens de naissance, refusèrent de le suivre en Afrique, et cherchèrent un asile dans le temple de Junon Lacinia, demeuré jusqu'alors inviolable : il les fit impitoyablement massacrer dans le sanctuaire même. Jamais, dit-on, un exilé forcé de quitter sa patrie ne s'éloigna avec plus de douleur qu'Hannibal n'en éprouvait à évacuer le sol ennemi. Il se retourna souvent vers les côtes de l'Italie, accusant les dieux et les hommes et se chargeant lui-même d'imprécations pour n'avoir pas mené droit à Rome ses soldats encore tout couverts du sang des Romains tués à Cannes. Scipion avait bien osé marcher sur Carthage, bien que pendant son consulat il n'eût pas même vu les Carthaginois en Italie. Et lui, Hannibal, qui avait tué cent mille hommes à Trasimène et à Cannes, il avait perdu toute sa vigueur à Casilinum, à Cumes, à Nole. Ce fut au milieu de ces plaintes et de ces regrets qu'il fut arraché de l'Italie, dont il était depuis longtemps en possession.

## Réactions à Rome après la libération de l'Italie

### 21

Rome apprit en même temps le départ de Magon et celui d'Hannibal. C'était un double sujet de joie ; mais on se félicita moins en pensant que les généraux avaient montré, pour les retenir, suivant les instructions du sénat, trop peu de courage, ou n'avaient pas eu assez de forces. D'ailleurs on était inquiet du résultat d'une guerre qui allait retomber de tout son poids sur un seul général et sur une seule armée.

À la même époque arrivèrent des députés de Sagonte : ils amenaient des Carthaginois qu'ils avaient saisis avec des sommes d'argent, et qui étaient passés en Espagne pour y soudoyer des auxiliaires. Ils déposèrent deux cent cinquante livres d'or et huit cents d'argent dans le vestibule de la curie. On reçut leurs captifs et on les mit en prison ; on rendit l'or et l'argent, puis on adressa des remerciements aux députés ; on leur fit des présents et on leur donna des vaisseaux pour retourner en Espagne.

Les vieux sénateurs rappelèrent ensuite "qu'on était plus indifférent au bien qu'au mal. Quelle terreur, quelle épouvante avaient produit le passage d'Hannibal en Italie ? Ils ne l'avaient pas oublié. Depuis, quels désastres, quelles calamités ils avaient soufferts ! On avait vu le camp ennemi des remparts de la ville. Que de vœux formés alors par chacun en particulier et par tout le peuple ! Que de fois dans les assemblées, on avait entendu des citoyens s'écrier en levant les mains au ciel : Viendrait-il enfin le jour où l'on verrait l'Italie délivrée de ses ennemis fleurir au sein d'une heureuse paix ? Les dieux l'avaient accordé au bout de seize ans, et personne ne proposait de leur rendre des actions de grâces : tant il était vrai que, loin d'être reconnaissant des bienfaits passés, on recevait avec indifférence même la faveur présente ! "

Ce ne fut alors qu'un cri de toutes les parties du sénat pour que le préteur Publius Aelius fît une motion à ce sujet. On décréta cinq jours de supplications à tous les autels, et un sacrifice de cent vingt grandes victimes. On avait déjà congédié Laelius et les envoyés de Masinissa, lorsqu'on apprit que les députés de Carthage, qui venaient pour traiter de la paix avec le sénat, avaient été vus à Pouzzoles et qu'ils feraient le reste du voyage par terre. On arrêta que Laelius serait rappelé, pour assister à la discussion. Quintus Fulvius Gillo, lieutenant de Scipion, amena les Carthaginois à Rome ; on leur défendit d'entrer dans la ville et on leur assigna un logement dans une villa de l'état ; le sénat leur donna audience dans le temple de Bellone.

## Réception de la délégation carthaginoise

22

Ils tinrent à peu près le même langage qu'en présence de Scipion, rejetant au nom de la nation toute la responsabilité de la guerre sur Hannibal. "C'était lui qui, sans l'ordre du sénat, avait passé les Alpes, et même l'Èbre ; qui de son autorité privée avait déclaré la guerre aux Romains, et avant eux aux Sagontins. Le sénat et le peuple carthaginois n'avaient pas encore, à vrai dire, enfreint leur traité d'alliance avec Rome. L'ambassade n'avait donc pour mission que de demander le maintien de la paix qui avait été conclue en dernier lieu avec le consul Gaius Lutatius."

Conformément aux usages, le préteur ayant autorisé les sénateurs à adresser aux députés les questions qu'ils jugeraient à propos, les plus vieux de l'assemblée, qui avaient assisté aux négociations, les interrogèrent sur divers points. Mais les députés, pour la plupart jeunes encore, répondirent que leur âge ne leur permettait point de s'en souvenir : alors de tous les côtés de la curie ce ne fut qu'un cri : "c'était un trait de foi punique, que d'avoir choisi pour réclamer une paix ancienne des hommes qui ne s'en rappelaient pas les conditions."

## Discussion au sénat sur l'opportunité de conclure la paix

### 23

On fit ensuite retirer les députés et l'on alla aux voix. Marcus Livius était d'avis de mander le consul Gaius Servilius Géminus, qui était le plus voisin de Rome, pour le faire assister à la délibération. "On ne saurait, disait-il, discuter une affaire plus importante que celle dont il était question ; il ne croyait pas qu'on pût s'en occuper en l'absence de l'un des consuls, ou de tous les deux, sans compromettre la dignité du peuple romain." Quintus Caecilius Métellus qui, trois ans auparavant, avait été consul et dictateur, rappelait "que c'était Publius Scipion qui, par la destruction des armées ennemies et la dévastation du territoire, avait réduit les Carthaginois à demander la paix en suppliants ; et que personne n'était plus en état d'apprécier avec justesse l'intention qui dictait cette demande que celui qui faisait la guerre aux portes de Carthage ; il voulait donc que ce fût Scipion, et nul autre, qui décidât s'il fallait accorder ou refuser la paix."

Marcus Valérius Laevinus, qui avait été deux fois consul, "voyait dans ces hommes des espions et non des députés ; il fallait leur intimer l'ordre de quitter l'Italie, les faire escorter jusqu'à leurs vaisseaux et écrire à Scipion de continuer la guerre sans relâche." Laelius et Fulvius ajoutèrent "que Scipion faisait reposer toutes les espérances de paix sur la supposition qu'Hannibal et Magon ne seraient pas rappelés d'Italie ; que les Carthaginois mettraient en jeu toutes les manœuvres possibles, tant qu'ils attendraient ces généraux et leurs armées ; qu'ensuite, sans s'inquiéter des traités, même les plus récents, ni des dieux qui en sont garants, ils feraient la guerre." Ce fut un motif de plus pour adopter la proposition de Lévinus. On congédia les députés sans leur accorder la paix et presque sans leur donner de réponse.

## Rupture de la trêve

### 24

Vers le même temps, le consul Gnaeus Servilius Caepio, persuadé que la gloire d'avoir pacifié l'Italie lui appartenait, se mit à la poursuite d'Hannibal, comme si c'était lui qui l'eût chassé, et passa en Sicile, pour de là se transporter ensuite en Afrique. Quand la nouvelle en arriva à Rome, les sénateurs décidèrent d'abord que le préteur écrivait au consul pour lui ordonner de la part du sénat de revenir en Italie ; mais sur l'observation du préteur que le consul ne tiendrait pas compte de sa dépêche, on créa tout exprès dictateur Publius Sulpicius Galba, qui, en vertu de son pouvoir supérieur, rappela le consul en Italie. Il passa le reste de l'année avec Marcus Servilius Géminus, son maître de la cavalerie, à visiter les villes d'Italie que la guerre avait détachées de Rome, et à régler le sort de chacune d'elles.

Pendant la trêve, la Sardaigne vit aussi partir sous les ordres du préteur Publius Lentulus cent vaisseaux de charge, avec des provisions et une escorte de vingt navires à éperons, qui abordèrent en Afrique sans avoir rencontré d'ennemis ni éprouvé de tempêtes. Gnaeus Octavius qui avec deux cents vaisseaux de charge et trente vaisseaux longs fit voile de la Sicile, n'eut pas le même bonheur. Sa traversée avait été heureuse jusqu'à ce qu'il fût à peu près en vue de l'Afrique : là, le vent tomba d'abord ; puis il tourna et, soufflant de terre, il bouleversa et dispersa la flotte. Le commandant avec ses vaisseaux de guerre lutta à force de rames contre la violence des flots, et aborda au promontoire d'Apollon. Les bâtiments de transport furent poussés les uns sur l'île d'Égimure, qui ferme du côté de la pleine mer le golfe de Carthage, à trente milles environ de la ville ; les autres en face même de la ville à la hauteur des Eaux-Chaudes.

On voyait tout cela de Carthage : aussi courut-on en foule de toute la ville à la place publique. Les magistrats convoquèrent le sénat et l'on entendait dans le vestibule de la curie le peuple qui demandait d'un ton menaçant qu'on ne laissât pas échapper cette proie si belle qu'on avait sous les yeux et presque entre les mains. Vainement les uns objectaient la paix qu'on sollicitait, et d'autres la trêve, dont le terme n'était pas encore expiré. Le sénat et le peuple, pour ainsi dire confondus, décidèrent qu'Hasdrubal passerait dans l'île d'Égimure avec une flotte de cinquante vaisseaux, et que de là il parcourrait les côtes et les ports pour recueillir les navires romains dispersés par la tempête. Abandonnés par leurs équipages, qui avaient pris la fuite, les bâtiments de transport furent remorqués d'Égimure d'abord, puis des Eaux-Chaudes à Carthage.

## **Reprise de la guerre. Hannibal débarque près de Leptis (premiers mois de l'an 202)**

### **25**

Les députés n'étaient pas encore revenus de Rome, et l'on ignorait le parti qu'avait pris le sénat romain, sur la question de la guerre ou de la paix ; la trêve n'était pas d'ailleurs expirée : aussi Publius Scipion n'en fut-il que plus indigné contre ces perfides, qui avaient demandé la paix et une trêve et qui détruisaient eux-mêmes leurs espérances en violant leur parole ; il envoya sur-le-champ comme ambassadeurs à Carthage Lucius Baebius, Lucius Sergius et Lucius Fabius. Comme la multitude ameutée les avait presque insultés, ils craignirent que leur retour ne fût pas assuré, et demandèrent aux magistrats, dont l'intervention les avait sauvés de toute violence, d'envoyer des vaisseaux pour les escorter. On leur donna deux trirèmes, qui, parvenues à l'embouchure de la Bagradas, d'où l'on apercevait le camp romain, revinrent à Carthage.

La flotte carthaginoise était mouillée devant Utique : trois quadrirèmes s'en détachèrent, soit qu'un courrier de Carthage leur en eût secrètement porté l'ordre, soit qu'Hasdrubal, qui commandait la flotte, eût agi sans consulter la nation, et au moment où la quinquième romaine doublait le cap, elles l'attaquèrent à l'improviste ; mais les Carthaginois ne purent atteindre de leurs éperons la galère qui fuyait rapidement, ni sauter à l'abordage, parce que leurs bâtiments étaient moins élevés. Les Romains se défendirent avec vigueur tant qu'ils eurent des traits à bord ; cette ressource épuisée, il n'y avait plus que le voisinage de la terre et la foule accourue du camp sur le rivage, qui pût les protéger. En faisant force de rames, ils allèrent s'échouer à terre ; le vaisseau seul périt ; pour eux, ils échappèrent sains et saufs.

Ces deux attentats, qui avaient eu lieu coup sur coup, avaient évidemment rompu la trêve, lorsque Laelius et Fulvius arrivèrent de Rome avec les députés carthaginois. Scipion leur déclara que "malgré la perfidie des Carthaginois, qui avaient violé la sainteté de la trêve et le droit des gens dans la personne de ses députés, il ne leur ferait souffrir aucun traitement qui fût contraire aux usages du peuple romain et à son propre caractère." Puis il congédia les députés et se disposa pour la guerre.

Cependant Hannibal approchait de la côte ; il enjoignit à l'un de ses matelots de monter au haut du mât pour examiner dans quels parages il était ; mais apprenant que la proue était tournée vers un tombeau en ruines, il eut horreur de ce présage, ordonna au pilote de passer outre, et aborda à Leptis, où il débarqua ses troupes.

## Bilan de l'année 203

### 26

Voilà ce qui se passa cette année en Afrique. Les opérations ultérieures tombèrent sur l'année où Marcus Servilius Géminus ; qui était alors maître de la cavalerie, et Tibérius Claudius Néron furent nommés consuls. À la fin de l'année précédente, une ambassade des villes alliées de la Grèce était venue se plaindre des dévastations commises par les troupes de Philippe et du refus qu'avait fait ce roi de donner audience aux députés chargés de lui demander une réparation ; elle avait annoncé aussi que quatre mille hommes, sous la conduite de Sopater, étaient, disait-on, passés en Afrique pour aller au secours de Carthage, et qu'on y avait envoyé en même temps des sommes assez considérables. Le sénat fut d'avis de députer vers le roi, pour lui faire savoir qu'on regardait ces actes comme contraires aux traités. On choisit pour cette mission Gaius Térentius Varron, Gaius Mamilius, Marcus Aurélius : on leur donna trois quinquérèmes.

Cette année fut signalée par un vaste incendie qui dévora jusqu'aux fondements tous les édifices de la rue Publicius ; il y eut aussi un débordement du fleuve ; les grains furent néanmoins à bas prix : outre que la paix avait ouvert tous les ports de l'Italie, une grande quantité de blé avait été expédiée d'Espagne, et les édiles Marcus Valérius Falto ainsi que Marcus Fabius Butéo le distribuèrent par quartiers au peuple, à raison de quatre as la mesure.

La même année mourut Quintus Fabius Maximus ; il était fort âgé, s'il est vrai qu'il avait été soixante-deux ans augure, comme l'assurent certains auteurs. C'était un homme bien digne du surnom qu'il portait, quand même il en eût été le premier honoré. Il avait été dans la carrière des honneurs plus loin que son père, aussi loin que son aïeul. Les victoires de son aïeul Rullus étaient plus nombreuses, les batailles qu'il avait livrées plus importantes ; mais la lutte soutenue contre Hannibal valait à elle seule tous ces exploits. On a plus vanté toutefois sa prudence que son activité ; on ne saurait décider s'il fut temporisateur par caractère, ou si c'était un système qui convenait particulièrement à la guerre dont il était chargé ; mais ce qu'il y a de certain c'est qu'il fut le seul général qui eût rétabli nos affaires en temporisant, comme l'a dit Ennius. Il fut remplacé dans ses fonctions d'augure par Quintus Fabius Maximus, son fils ; Servius Sulpicius Galba lui succéda comme pontife, car il cumulait deux sacerdoces. Les Jeux Romains furent célébrés pendant un jour, et les Jeux Plébéiens pendant trois jours par les soins des édiles Marcus Sextius Sabinus et Gnaeus Trémillius Flacco : ces deux magistrats furent nommés préteurs, avec Gaius Livius Salinator et Gaius Aurélius Cotta. On ne sait pas si les comices de cette année furent tenus par le consul Gaius Servilius Géminus, ou bien si, retenu en Étrurie, où il informait en vertu d'un sénatus-consulte sur les complots des principaux citoyens, il nomma dictateur pour les présider Publius Sulpicius Galba ; c'est un point sur lequel les auteurs sont partagés.



### **3. Fin de la deuxième guerre punique. Victoire de Zama (202)**

#### **Attribution des postes pour l'année 202 (15 mars)**

27

Au commencement de l'année suivante Marcus Servilius Galba et Tibérius Claudius Néron convoquèrent le sénat au Capitole et lui soumirent la question des provinces. Ils voulaient qu'on tirât au sort l'Asie et l'Afrique, dans le désir qu'ils avaient tous deux d'obtenir l'Afrique. Mais grâce aux efforts de Quintus Caecilius Métellus, ce département ne leur fut ni donné ni refusé. On les chargea de s'entendre avec les tribuns, pour que ces magistrats proposassent au peuple, s'ils le jugeaient à propos, de désigner le général à qui il voulait confier la guerre d'Afrique. Toutes les tribus nommèrent Scipion. Néanmoins les consuls, avec l'autorisation du sénat, tirèrent au sort la province d'Afrique. Ce fut à Tibérius Claudius qu'elle échut : il devait y conduire une flotte de cinquante galères, toutes à cinq rangs de rames, et partager le commandement avec Scipion. Marcus Servilius eut l'Étrurie ; Gaius Servilius fut aussi laissé dans cette province avec une prorogation de pouvoirs, pour le cas où le sénat jugerait à propos de garder le consul à Rome.

Parmi les préteurs, Marcus Sextius fut désigné pour la Gaule, que devait lui remettre, avec deux légions, Publius Quinctilius Varus ; Gaius Livius obtint le Bruttium et les deux légions qu'avait commandées l'année précédente le proconsul Publius Sempronius Tuditanus ; Gnaeus Tremélius Flaccus la Sicile, qu'il recevrait avec deux légions des mains de Publius Villius Tappulus, le préteur de l'année précédente. Villius, nommé propréteur, devait avec vingt vaisseaux longs et mille soldats protéger les côtes de la province ; Marcus Pomponius Matho y prendrait les vingt vaisseaux restants et quinze cents hommes pour les ramener à Rome. Gaius Aurélius Cotta eut la juridiction de la ville. Tous les autres magistrats furent prorogés dans le commandement des provinces et des armées qu'ils avaient. Seize légions seulement veillèrent cette année à la défense de l'empire. Pour se concilier les dieux avant de rien faire, de rien entreprendre, on décida que les consuls ne partiraient pour la guerre, qu'après avoir célébré les jeux et immolé les grandes victimes que, sous le consulat de Marcus Claudius Marcellus et de Titus Quinctius Crispinus, avait voués Titus Manlius, alors dictateur, si pendant cinq années la république se maintenait dans la même situation. Les jeux eurent lieu dans le cirque durant quatre jours, et les sacrifices furent offerts aux dieux à qui ils avaient été promis.

## État des esprits à Rome et à Carthage

28

Cependant les espérances et les inquiétudes devenaient de jour en jour plus vives : on ne savait trop s'il fallait se réjouir qu'Hannibal, évacuant l'Italie après seize années, en eût laissé la possession tranquille au peuple romain, ou plutôt s'alarmer qu'il fût passé en Afrique sans avoir perdu un seul homme. "Le théâtre de la guerre était seul changé ; le péril était le même.

Quintus Fabius, l'oracle de cette lutte horrible, qui venait de mourir, n'avait pas eu tort de prédire qu'Hannibal serait un ennemi plus redoutable dans sa patrie qu'il ne l'avait été sur le sol étranger ; Scipion aurait à combattre non plus Syphax, roi barbare et grossier, qui plaçait à la tête de ses troupes un Statorius, un valet d'armée ; on bien le beau-père de Syphax, Hasdrubal, le plus lâche des généraux ; ou, enfin, des armées improvisées et formées à la hâte d'un ramassis de paysans mal armés ; mais Hannibal, né pour ainsi dire dans la tente d'Hamilcar, ce capitaine si renommé ; Hannibal nourri, élevé au milieu des armes, soldat dès l'enfance, général presque dès sa jeunesse, vieilli au sein de la victoire ; Hannibal, qui avait rempli les Espagnes, les Gaules, l'Italie, depuis les Alpes jusqu'au détroit, des monuments de ses exploits.

Il avait sous ses ordres une armée qui comptait autant de campagnes que son général, qui s'était endurcie par l'habitude des souffrances de tout genre, dont le récit paraîtrait fabuleux ; qui s'était couverte mille fois du sang romain, et qui portait les dépouilles des soldats comme celles des généraux. Scipion trouverait devant lui, sur le champ de bataille, un grand nombre d'ennemis qui avaient tué de leurs propres mains des préteurs, des généraux, des consuls romains ; qui avaient mérité des couronnes murales et vallaires ; qui avaient parcouru des camps romains, des villes romaines forcées par leurs armes. Les magistrats romains n'avaient pas autant de faisceaux aujourd'hui qu'Hannibal en avait conquis sur des généraux tués dans les combats et qu'il pouvait en faire porter devant lui."

L'esprit agité de ces alarmes, ils sentaient encore leurs inquiétudes et leurs craintes s'accroître, en raison de ce que, habitués depuis plusieurs années à faire la guerre en Italie, sur un point ou sur un autre, à la voir traîner en longueur sans espérer que le terme en fût rapproché, leur intérêt était puissamment excité par le spectacle de ces deux rivaux, Hannibal et Scipion, appareillés l'un et l'autre comme pour une dernière et décisive bataille. Ceux mêmes qui ne mettaient pas de bornes à leur confiance en Scipion et qui comptaient sur la victoire éprouvaient, à mesure qu'ils voyaient le moment arriver, une anxiété de plus en plus vive.

Les mêmes préoccupations se manifestaient chez les Carthaginois : tantôt ils se repentaient d'avoir demandé la paix, en songeant à leur Hannibal, à la gloire de ses hauts faits ; puis, lorsque, portant leurs regards en arrière, ils se rappelaient qu'ils avaient été deux fois vaincus en bataille rangée, que Syphax était prisonnier, qu'ils avaient été chassés de l'Espagne, chassés de l'Italie, et que tous ces désastres étaient l'œuvre d'un seul homme, du brave et sage Scipion, Hannibal n'était plus pour eux qu'un général prédestiné à les perdre, et ils le maudissaient.

## Rencontre d'Hannibal et de Scipion

### 29

Déjà Hannibal était à Hadrumète, il n'accorda que peu de jours à ses soldats pour se remettre des fatigues de la traversée. Les nouvelles alarmantes qu'on lui apportait sur l'occupation de tous les alentours de Carthage par l'armée ennemie le décidèrent à se porter rapidement vers Zama. Cette ville est à cinq journées de Carthage. Les éclaireurs qu'il envoya de là reconnaître le pays furent pris par les avant-postes romains et conduits à Scipion. Celui-ci les confia aux tribuns des soldats, les engagea à tout visiter sans crainte et les fit promener dans le camp partout où ils voulaient. Puis, après s'être informé s'ils avaient tout observé à leur aise, il leur donna une escorte et les fit reconduire vers Hannibal.

Tous les renseignements que reçut le Carthaginois n'étaient pas faits pour le rassurer ; il venait d'apprendre aussi que Masinissa était arrivé le jour même avec six mille hommes d'infanterie et quatre mille chevaux ; la confiance de l'ennemi, qui ne lui paraissait que trop fondée, le frappait surtout. Aussi, bien qu'il fût lui-même cause de cette guerre, bien que son arrivée eût rompu la trêve et détruit tout espoir de traiter, il pensa qu'en demandant la paix, lorsque ses forces étaient encore intactes et qu'il n'avait pas été vaincu, il pourrait obtenir de meilleures conditions. Il envoya donc un messenger à Scipion, pour solliciter une entrevue. Je n'ai aucune raison pour avancer s'il fit la chose de son propre mouvement, ou si l'ordre lui en fut donné par les magistrats de Carthage. Valérius Antias rapporte que, vaincu par Scipion dans un premier combat, où il eut douze mille hommes tués et mille sept cents faits prisonniers, il se rendit comme ambassadeur, avec dix autres personnages, au camp de Scipion. Au reste, Scipion consentit à l'entrevue ; et les deux généraux, de concert, rapprochèrent leurs camps, afin de s'aboucher plus facilement. Scipion prit aux environs de la ville de Naraggara une position d'ailleurs avantageuse et qui présentait des facilités pour faire de l'eau en deçà de la portée du trait. Hannibal s'établit à quatre milles de là sur une hauteur, également sûre et avantageuse, sinon qu'elle était éloignée de l'eau. On choisit entre les deux camps un endroit qui se voyait de partout, afin de rendre toute surprise impossible.

## Discours d'Hannibal

### 30

Laissant chacun leur escorte à pareille distance, et ne gardant que leur interprète, les deux généraux entrèrent en conférence. C'étaient les premiers capitaines non seulement de leur siècle, mais aussi de tous les temps ; ils pouvaient être comparés aux plus grands rois, aux plus grands généraux de toutes les nations. Lorsqu'ils furent en présence l'un de l'autre, ils restèrent un instant comme interdits par l'admiration mutuelle qu'ils s'inspiraient, et gardèrent le silence. Hannibal le premier prit la parole :

“Puisque les destins ont voulu qu'Hannibal, après avoir commencé les hostilités contre le peuple romain, après avoir eu tant de fois la victoire entre les mains, se décidât à venir demander la paix, je m'applaudis du hasard qui m'adresse à vous plutôt qu'à un autre. Vous aussi, parmi tous vos titres de gloire, vous pourrez compter comme un des principaux d'avoir vu Hannibal, à qui les dieux ont donné de vaincre tant de généraux romains, reculer devant vous seul, et d'avoir terminé cette guerre signalée par vos défaites avant de l'être par les nôtres. Encore un des caprices les plus bizarres de la fortune ! Votre père était consul quand je pris les armes ; c'est le premier général romain avec lequel j'en sois venu aux mains ; et c'est à son fils que je viens, désarmé, demander la paix. Il eût été à souhaiter que les dieux eussent inspiré à nos pères assez de modération pour se contenter, les vôtres, de l'empire de l'Italie, les nôtres, de celui de l'Afrique. La Sicile et la Sardaigne valent-elles pour vous toutes ces flottes, toutes ces armées, tous ces généraux illustres qu'elles vous ont coûtés ? Mais oublions le passé ; on peut le blâmer plutôt que le refaire.

À force de convoiter le bien d'autrui, nous avons mis nos propres possessions en péril, et nous avons eu la guerre, vous, en Italie, nous, en Afrique : mais vous avez vu, vous, presque à vos portes et sur vos remparts, les enseignes et les armes des ennemis ; nous, nous entendons de Carthage le bruit du camp romain. L'objet de nos plus cruelles alarmes, celui de vos plus ardents désirs, est atteint : c'est de votre côté qu'est la fortune au moment où la paix se traite ; et nous qui traitons, nous avons le plus grand intérêt à la conclure, et nous sommes assurés que tous nos actes seront ratifiés par nos républiques. Il ne nous faut qu'un esprit assez calme pour ne pas repousser des dispositions pacifiques. Pour moi, qui rentre vieillard dans cette patrie que j'ai quittée enfant, à mon âge, mes succès, mes revers m'ont appris à préférer les calculs de la raison aux inspirations de la fortune. Mais votre jeunesse et le bonheur qui n'a cessé de vous accompagner me font craindre que vous ne soyez trop fier pour adopter des résolutions pacifiques. On ne songe pas volontiers à l'inconstance de la fortune, quand on n'a jamais été trompé par elle. Ce que j'étais à Trasimène, à Cannes, vous l'êtes aujourd'hui. Élevé au commandement quand vous aviez à peine l'âge de service, vous avez tout commencé avec une rare audace : la fortune ne l'a pas trahie un seul instant. En vengeant la mort d'un père et d'un oncle, vous avez trouvé, dans les désastres mêmes de votre famille, l'occasion de faire briller d'un vif éclat votre valeur et votre piété filiale. L'Espagne était perdue : vous l'avez reconquise en chassant de cette province quatre armées carthaginoises. Créé consul dans un moment où tous les Romains découragés renonçaient à défendre l'Italie, vous êtes passé en Afrique : là vous avez détruit deux armées, vous avez pris à la même heure et brûlé deux camps ; vous avez fait prisonnier Syphax, ce roi si puissant ; vous avez enlevé

nombre de villes à sa domination et à notre empire ; enfin, lorsque après seize ans je me croyais sûr de la possession de l'Italie, vous m'en avez arraché. Par goût, vous pouvez préférer la victoire à la paix. Je connais ces caractères qui tiennent plus à l'honneur qu'à l'intérêt ; et moi aussi j'ai eu autrefois les mêmes illusions. Que si les dieux, avec la bonne fortune, nous donnaient aussi la sagesse, nous songerions à la fois, et aux événements accomplis, et aux événements possibles. Vous avez en moi, sans parler des autres, un exemple frappant des vicissitudes humaines. Vous m'avez vu naguère campé entre l'Anio et votre ville porter mes étendards jusqu'au pied des remparts de Rome ; aujourd'hui vous me voyez, pleurant la mort de mes deux frères, ces guerriers aussi intrépides qu'illustres capitaines, arrêté sous les murs de ma patrie presque assiégée, vous conjurer d'épargner à ma ville la terreur que j'ai portée dans la vôtre.

Plus la fortune vous élève, moins vous devez vous y fier. En nous donnant la paix au milieu du cours de vos prospérités et quand nous avons tout à craindre, vous vous montrez généreux, vous vous honorez ; nous qui la demandons, nous subissons une nécessité. Une paix certaine est meilleure et plus sûre qu'une victoire qu'on espère : l'une est entre vos mains, l'autre au pouvoir des dieux. Ne livrez pas aux chances d'une heure de combat un bonheur de tant d'années. Si vous pensez à vos forces, n'oubliez pas non plus la puissance de la fortune et les chances de la guerre. Des deux côtés il y aura du fer et des bras ; les événements ne sont jamais moins sûrs que dans une bataille. Ce qu'un succès ajouterait de gloire à celle que vous pouvez dès à présent vous assurer en accordant la paix ne vaut pas ce que vous en ôterait un revers. Les trophées que vous avez conquis, ceux que vous espérez, peuvent être renversés par le hasard d'un moment. En faisant la paix, vous êtes maître de votre destinée, Publius Cornélius : autrement il faudra accepter le sort que les dieux vous donneront. Marcus Atilius Régulus aurait été cité comme un exemple bien rare de bonheur et de vaillance sur cette terre, s'il eût voulu, après la victoire, accorder la paix à la demande de nos pères. Il ne sut pas mettre des bornes à sa prospérité, ni retenir l'essor de sa fortune, et plus son élévation avait été glorieuse, plus sa chute fut humiliante.

Sans doute c'est à celui qui donne la paix, et non à celui qui la demande, d'en régler les conditions ; mais peut-être ne sommes-nous pas indignes de prononcer nous-mêmes sur notre châtement. Nous ne nous refusons pas à ce que tous les pays qui ont été cause de la guerre restent sous votre domination, c'est-à-dire la Sicile, la Sardaigne et toutes les îles de la mer qui séparent l'Afrique de l'Italie. Nous autres Carthaginois, nous nous renfermerons dans les limites de l'Afrique ; nous vous verrons, puisque telle est la volonté des dieux, gouverner sur terre et sur mer les pays mêmes encore indépendants de vos lois.

J'avoue que le peu de sincérité que nous avons mis à demander naguère ou à attendre la paix doit vous rendre suspecte la foi punique. Mais le nom de ceux qui demandent la paix, Scipion, doit être une garantie de l'observation fidèle du traité. Votre sénat lui-même, à ce que j'ai ouï dire, n'a pas eu d'autre raison pour nous la refuser que le peu de dignité de notre ambassade. Aujourd'hui c'est Hannibal, c'est moi qui la demande ; je ne la demanderais pas si je ne la croyais utile, et je la maintiendrai par les mêmes motifs d'intérêt qui me la font demander. Après avoir commencé cette guerre, je n'ai rien négligé pour qu'on n'en eût pas de regret, du moins tant que les dieux ne m'ont pas retiré leur protection. Eh bien ! Je ferai mes efforts pour que la paix que j'aurai procurée ne laisse non plus de regret à personne”.

## Réponse de Scipion

### 31

À ce discours le général répondit à peu près en ces termes :

“Je n’ignorais pas, Hannibal, que l’espérance de vous voir arriver avait seule poussé les Carthaginois à rompre et la trêve qu’ils avaient jurée et la paix qui se préparait. Vous ne cherchez pas vous-même à le dissimuler, quand des conditions précédemment établies pour la paix vous retranchez tout, excepté ce qui est depuis longtemps en notre pouvoir. Au reste, autant vous avez à cœur de faire sentir à vos concitoyens combien votre arrivée les soulage, autant je dois veiller à ce que la suppression des articles qu’ils ont consentis précédemment ne devienne pas aujourd’hui le prix de leur perfidie. Vous ne les méritez seulement pas, ces premières conditions ; et vous voudriez encore tirer parti de votre mauvaise foi ! Ce n’est pas pour la Sicile que nos pères ont fait la première guerre, ni pour l’Espagne que nous avons fait la seconde. Alors c’était le péril des Mamertins nos alliés ; aujourd’hui c’est la ruine de Sagonte ; c’est toujours une cause juste et sacrée qui nous met les armes à la main. Vous avez été les agresseurs, vous l’avouez, Hannibal, et les dieux m’en sont témoins, les dieux qui, dans la première guerre, ont fait triompher le bon droit et la justice, comme ils les font et les feront triompher encore cette fois. Pour ce qui me concerne, je connais la faiblesse de l’homme, je songe à la puissance de la fortune, et je sais que toutes nos actions sont subordonnées à mille chances diverses. Au reste, j’aurais pu m’avouer coupable de présomption et de violence, si, avant de passer en Afrique, vous voyant quitter volontairement l’Italie et venir à moi, vos troupes déjà embarquées, pour demander la paix, j’eusse repoussé vos offres ; mais aujourd’hui que la bataille est déjà presque engagée, que, malgré vos résistances et vos tergiversations, je vous ai attiré en Afrique, je ne vous dois aucun ménagement. Ainsi donc, si aux conventions qui semblaient devoir servir de base à la paix vous ajoutez une réparation convenable pour l’attaque de nos vaisseaux et de nos convois, et pour l’attentat commis sur nos députés en pleine trêve, j’en pourrai référer au conseil. Si vous trouvez ces premières clauses mêmes trop onéreuses, préparez-vous à la guerre, puisque vous n’avez pu supporter la paix.”

La paix ne se fit pas ; la conférence fut rompue, et les deux généraux retournèrent vers leur escorte, annonçant que le pourparler n’avait eu aucun résultat ; qu’il fallait décider la querelle par les armes, et attendre son sort de la volonté des dieux.

## Préliminaires de la bataille

### 32

Rentrés dans leur camp, tous deux ordonnèrent à leurs soldats de préparer leurs armes et leur courage pour une dernière bataille. S'ils avaient le bonheur de triompher, leur victoire ne serait pas éphémère, mais définitive. Ils sauraient avant la nuit du lendemain si ce serait Rome ou Carthage qui ferait la loi au monde. Ce n'était plus l'Afrique ou l'Italie, c'était l'univers entier qui allait devenir la récompense du vainqueur ; et le péril serait aussi grand que la récompense pour celui contre qui tourneraient les chances du combat."

Pour les Romains, en effet, point d'asile sur cette terre étrangère et inconnue ; pour Carthage, lorsque cette dernière ressource serait épuisée, nulle autre perspective qu'une ruine imminente.

C'était pour décider de cette grande question que s'avançaient sur le champ de bataille les deux peuples les plus puissants de la terre, représentés chacun par le plus grand de leurs généraux, par la plus brave de leurs armées, et prêts à couronner par un nouveau succès l'édifice de leur gloire ou à le renverser. Les esprits flottaient donc incertains entre l'espérance et la crainte ; chacun, considérant tantôt ses forces, tantôt celles de l'ennemi, les appréciait à l'œil plutôt que par le calcul et se laissait aller en même temps à la joie et à la tristesse. Les réflexions que les soldats ne se faisaient pas d'eux-mêmes leur étaient suggérées, par les conseils et les exhortations de leurs généraux. Le Carthaginois rappelait aux siens leurs seize années d'exploits en Italie, tous les généraux romains, toutes les armées qu'ils avaient taillés en pièces ; quand il arrivait devant un soldat qui s'était distingué par quelque action d'éclat, il lui remettait ses hauts faits en mémoire. Scipion parlait des Espagnes et des combats livrés naguère en Afrique, et de la faiblesse avouée de son ennemi, qui ne pouvait ni s'empêcher de demander la paix, tant il avait peur, ni la garder fidèlement, tant la mauvaise foi était innée en lui. Il parlait aussi de son entrevue avec Hannibal, dont le mystère laissait le champ libre aux suppositions. Il augurait bien de ce que les mêmes auspices qui s'étaient manifestés à leurs pères avant la bataille des îles Égates venaient de leur apparaître aussi au moment où ils sortaient pour le combat. "Ils touchaient, leur dit-il, au terme de la guerre et de leurs fatigues. Il dépendait d'eux de s'assurer les dépouilles de Carthage et un glorieux retour dans leur patrie, auprès de leurs parents ; de leurs enfants, de leurs femmes et de leurs dieux pénates."

Tout cela, Scipion le leur disait la tête haute et la joie dans les yeux, si bien qu'on eût pu le croire déjà vainqueur. Il mit ensuite ses troupes en bataille : en tête les hastats, derrière eux les principes, au dernier rang les triaires.

## La bataille de Zama (19 octobre 202). Disposition des troupes

### 33

Il ne forma point sa ligne par cohortes serrées et disposées chacune en avant de ses enseignes ; mais il ménagea entre les manipules de faibles intervalles, de manière à ce que les éléphants de l'ennemi pussent entrer dans les rangs sans y porter le désordre. Laelius, qui avait été son lieutenant, qui était cette année attaché à sa personne comme questeur extraordinaire en vertu d'un sénatus-consulte, fut placé à l'aile gauche avec la cavalerie italienne ; Masinissa et ses Numides à la droite. Pour remplir les vides ménagés entre les manipules des antesignani, il se servit des vélites qui composaient alors les troupes légères : ils avaient ordre, dès que les éléphants donneraient, ou de se retirer derrière les lignes régulières, ou de s'éparpiller à droite ou à gauche et de se ranger contre les antesignani, afin d'ouvrir aux animaux un passage où ils viendraient tomber sous les coups de mille traits croisés.

Hannibal plaça, comme moyen de terreur, ses éléphants en première ligne : il en avait quatre-vingts, nombre qu'il n'avait jamais réuni dans aucune bataille ; puis venaient ses auxiliaires Ligures et Gaulois, entremêlés de Baléares et de Maures ; à la seconde ligne, les Carthaginois, les Africains et la légion macédonienne ; puis, à un faible intervalle, sa réserve composée d'Italiens. C'étaient, pour la plupart, des Bruttians, qui, par contrainte et par force, plutôt que de bonne volonté, l'avaient suivi lorsqu'il évacuait l'Italie. Sa cavalerie garnissait aussi les ailes ; les Carthaginois à la droite, et les Numides à la gauche.

Hannibal essaya de toute sorte d'encouragements pour animer ce mélange confus d'hommes qui n'avaient rien de commun, ni la langue, ni les usages, ni les lois, ni les armes, ni les vêtements, ni l'extérieur, ni les intérêts. Aux auxiliaires il fit voir une riche solde pour le moment et de plus riches dépouilles dans le partage du butin. Parlant aux Gaulois, il attisa dans leur âme le feu de cette haine nationale et naturelle qu'ils nourrissaient contre Rome. Aux yeux des Ligures il fit briller l'espoir de quitter leurs âpres montagnes pour les plaines fertiles de l'Italie. Il épouvanta les Maures et les Numides par le tableau du despotisme cruel sous lequel Masinissa les écraserait. En s'adressant à d'autres, c'étaient d'autres espérances, d'autres craintes qu'il remuait au fond de leur cœur. Il parla aux Carthaginois des remparts de la patrie, des dieux pénates, des sépultures de leurs pères, de leurs enfants et de leurs parents, de leurs femmes éperdues ; il leur montra la ruine et l'esclavage d'une part, de l'autre l'empire du monde, alternative terrible qui ne laissait pas de milieu entre la crainte et l'espérance.

Tandis que le général s'adressait ainsi à ses Carthaginois, et que les chefs des nations diverses de son armée haranguaient leurs concitoyens et, par la bouche d'interprètes, les étrangers mêlés à leurs bandes, les Romains sonnèrent tout à coup de la trompette et du clairon, et poussèrent un cri si formidable que les éléphants se rejetèrent sur leur armée, et surtout à leur gauche, sur les Maures et les Numides. Masinissa qui vit l'effroi des ennemis, augmenta sans peine leur confusion, et les priva sur ce point du secours de leur cavalerie. Néanmoins quelques éléphants, plus intrépides que les autres, fondirent sur les Romains et causèrent un grand ravage parmi les vélites, non sans être eux-mêmes criblés de blessures : car les vélites, se repliant sur les manipules, ouvrirent un passage aux éléphants pour n'être pas écrasés par eux, et quand ils virent, au milieu des rangs, ces



animaux qui prêtaient le flanc des deux côtés, ils les accablèrent d'une grêle de traits ; en même temps les antesignani ne cessaient de lancer sur eux leurs javelots. Chassés enfin des lignes romaines par ces traits qui pleuvaient sur eux de toutes parts, ces éléphants se rejetèrent comme les autres contre la cavalerie carthaginoise, à l'aile droite, et la mirent en déroute. Dès que Laelius vit les ennemis en désordre, il profita de leur effroi et augmenta leur confusion.

## Combat d'infanterie

### 34

L'armée carthaginoise était privée de sa cavalerie aux deux ailes, quand les deux infanteries s'ébranlèrent ; mais déjà leurs forces et leurs espérances n'étaient plus égales. Joignez à cela une circonstance, fort légère en elle-même, mais qui eut une grande importance dans cette affaire ; le cri des Romains était plus uniforme et par là plus nourri, plus terrible, tandis que de l'autre côté c'étaient des sons discordants, c'était un mélange confus d'idiomes divers.

L'armée romaine se tenait ferme et compacte par sa propre masse autant que par le poids de ses armes, dont elle écrasait l'ennemi. Les Carthaginois ne faisaient que voltiger et déployaient plus d'agilité que de force. Aussi, dès le premier choc, les Romains ébranlèrent l'ennemi ; ils le poussèrent alors à l'aide des bras et du bouclier, et, avançant à mesure qu'il reculait, ils gagnèrent ainsi du terrain sans éprouver presque de résistance. Les derniers rangs pressèrent les premiers dès qu'ils s'aperçurent que la ligne était en mouvement, et cette manœuvre leur donna une grande force d'impulsion.

Du côté des ennemis, la seconde ligne, composée d'Africains et de Carthaginois, au lieu de soutenir les auxiliaires qui pliaient, craignit que les Romains, après avoir écrasé les premiers rangs qui résistaient avec acharnement, n'arrivassent jusqu'à elle, et lâcha pied. Alors les auxiliaires tournèrent brusquement le dos et se rejetèrent vers leurs amis : les uns purent se réfugier dans les rangs de la seconde ligne ; les autres, se voyant repoussés, massacrèrent pour se venger ceux qui naguère avaient refusé de les secourir et qui maintenant refusaient de les recevoir. C'était donc un double combat, pour ainsi dire, que soutenaient les Carthaginois aux prises tout à la fois avec leurs ennemis et avec leurs auxiliaires. Cependant, dans l'état d'effroi et d'exaspération où ils voyaient ces derniers, ils ne leur ouvrirent pas leurs rangs ; ils se serrèrent les uns contre les autres et les rejetèrent aux ailes et dans la plaine d'alentour hors de la mêlée, afin d'éviter que ces étrangers en désordre et couverts de blessures n'allassent porter le trouble dans un corps de soldats carthaginois qui n'était pas encore entamé.

Au reste, il y avait un tel encombrement de cadavres et d'armes sur la place qu'avaient naguère occupée les auxiliaires, que les Romains avaient, pour ainsi dire, plus de peine à s'y frayer un passage qu'ils n'en auraient eu pour passer à travers les rangs serrés de l'ennemi. Aussi les hastats qui étaient en tête, poursuivant les fuyards, chacun comme il le pouvait, à travers ces monceaux de cadavres et d'armes et ces mares de sang, confondirent leurs enseignes et leurs rangs. La même fluctuation se fit bientôt remarquer aussi dans les rangs des principes, qui voyaient la première ligne en désordre. Quand Scipion s'en aperçut, il ordonna aussitôt aux hastats de battre en retraite, envoya les blessés à l'arrière-garde, et fit avancer sur les ailes les principes et les triaires, pour donner plus d'assiette et de solidité au corps des hastats, qui formait ainsi le centre. Un nouveau combat fut donc engagé ; les Romains se trouvaient en face de leurs véritables ennemis ; c'étaient de part et d'autre les mêmes armes, la même expérience, la même gloire militaire, les mêmes espérances ambitieuses, les mêmes dangers à courir ; tout était égal. Mais les Romains avaient l'avantage du nombre et du courage ; ils avaient déjà mis en déroute la cavalerie et les éléphants ; déjà vainqueurs de la première ligne, ils venaient combattre la seconde.

## Défaite de l'armée carthaginoise

35

Laelius et Masinissa, qui avaient poursuivi assez loin la cavalerie en fuite, revinrent à temps attaquer par derrière la ligne ennemie ; cette charge de cavalerie mit enfin les Carthaginois en déroute. Les uns furent enveloppés et massacrés avant d'avoir quitté leurs rangs ; les autres, qui fuyaient dispersés dans la plaine ouverte autour d'eux, rencontrèrent la cavalerie romaine qui battait tout le pays et qui les tailla en pièces. Les Carthaginois et leurs alliés laissèrent sur la place plus de vingt mille morts ; ils perdirent à peu près autant de prisonniers, cent trente enseignes et onze éléphants. Les vainqueurs eurent à regretter environ deux mille hommes.

Hannibal s'échappa au milieu du désordre avec un petit nombre de cavaliers, et se réfugia dans Hadrumète. Pendant le combat comme avant l'action, et jusqu'au moment où il quitta le champ de bataille, il avait déployé toutes les ressources de l'art militaire ; et, de l'aveu même de Scipion, ainsi que des plus habiles hommes de guerre, on lui doit cet éloge, il avait disposé ce jour-là son armée avec un rare talent. Les éléphants étaient en première ligne, pour que leur choc imprévu, leur charge irrésistible, empêchassent les Romains de suivre leurs enseignes et de garder leurs rangs, tactique dont ils attendaient tout. Puis venaient les auxiliaires devant la ligne des Carthaginois, en sorte que ce ramassis d'aventuriers de toutes les nations, dont la foi n'avait d'autre lien que l'intérêt, n'était pas libre de prendre la fuite. Hannibal avait calculé aussi qu'en recevant le premier choc des Romains ils amortiraient leur ardeur et serviraient, à défaut d'autre service, à émousser par leurs blessures le fer ennemi. À la réserve il avait placé le corps sur lequel reposait tout son espoir, les Carthaginois et les Africains ; il comptait que toutes choses égales d'ailleurs, ces soldats venant combattre, tout frais encore, des hommes fatigués et blessés, auraient nécessairement l'avantage. Quant aux Italiens, ne sachant s'il devait voir en eux des alliés ou des ennemis, il les avait éloignés du corps de bataille et relégués à l'arrière-garde. Après avoir donné cette dernière preuve de ses talents, Hannibal, qui s'était réfugié dans Hadrumète, retourna à Carthage où il était mandé : il y avait trente-six ans qu'il en était parti enfant. Devant le sénat il déclara qu'il s'avouait vaincu non seulement dans cette bataille, mais aussi dans la guerre, et qu'on n'avait d'espoir de salut qu'en obtenant la paix.

## Scipion reçoit les ambassadeurs carthaginois

### 36

Aussitôt après le combat, Scipion força le camp ennemi, le pilla et retourna vers la côte, à ses vaisseaux, avec un immense butin. Il y apprit que Lentulus avait abordé à Utique avec cinquante vaisseaux à éperons et cent bâtiments de transport, chargés de provisions de toute espèce. Pensant qu'il fallait profiter de l'abatement de Carthage pour la frapper d'une terreur nouvelle, il envoya Laelius porter à Rome la nouvelle de sa victoire, chargea Gnaeus Octavius de conduire par terre les légions sur Carthage ; et lui-même, après avoir réuni à son ancienne flotte la nouvelle escadre de Lentulus, il fit voile d'Utique pour le port de Carthage. Il en était peu éloigné, lorsqu'il vit un vaisseau carthaginois qui venait à sa rencontre, orné de bandelettes et de rameaux d'olivier. Il portait dix ambassadeurs, des premiers de la ville, qu'on envoyait d'après le conseil d'Hannibal pour demander la paix. Quand ils furent auprès du vaisseau amiral, ils présentèrent à Scipion les voiles des suppliants, lui demandèrent grâce et implorèrent sa clémence et sa pitié. Pour toute réponse, le général leur ordonna de se rendre à Tunis, où il allait transporter son camp. Puis, après avoir contemplé la situation de Carthage, moins pour en faire alors la reconnaissance que pour humilier l'ennemi, il rappela Octavius à Utique et y retourna lui-même.

De là il se rendit à Tunis. Sur sa route on vint lui annoncer que Vermina, fils de Syphax, à la tête d'un corps d'armée plus fort en cavalerie qu'en infanterie, s'avancait au secours des Carthaginois. Une portion de l'armée, toute la cavalerie comprise, attaqua les Numides le premier jour des Saturnales, et les mit en déroute après un engagement peu sérieux. La cavalerie romaine cerna les vaincus de toute part et leur ferma toutes les issues ; il y eut quinze mille hommes tués et douze cents prisonniers : on s'empara de quinze cents chevaux numides et de soixante-douze enseignes militaires. Le jeune prince parvint à s'échapper au milieu du désordre avec une poignée d'hommes.

Alors Scipion établit son camp à Tunis, dans la position qu'il avait déjà occupée, et il y reçut les députés de Carthage au nombre de trente. Ils prirent un ton beaucoup plus humble que la précédente ambassade ; la fortune leur imposait plus que jamais cette dure nécessité ; mais le souvenir tout récent de leur perfidie les fit écouter avec moins de compassion. Le conseil, animé d'un juste ressentiment, conclut d'abord à la destruction de Carthage ; mais quand on réfléchit à la grandeur de l'entreprise et au temps qu'exigerait le siège d'une place si forte et si bien défendue ; lorsque Scipion lui-même songea qu'un successeur allait venir profiter de ses fatigues et de ses dangers et lui ravir la gloire de terminer la guerre, tous les avis tournèrent à la paix.

## Scipion dicte aux Carthaginois les conditions de la paix

### 37

Le lendemain il rappela les députés, leur adressa des reproches sévères sur leur mauvaise foi, et les engagea à profiter de la leçon que leur donnaient tant de défaites, et à reconnaître enfin l'existence des dieux, la sainteté des serments ; puis il leur dicta les conditions de la paix : "Ils vivraient en liberté sous l'empire des lois ; les villes, les territoires, les frontières qu'ils avaient possédés avant la guerre, ils les conservaient, et dès ce jour les Romains cesseraient leurs dévastations. Ils rendraient aux Romains tous les transfuges, déserteurs et prisonniers ; ils livreraient tous les vaisseaux de guerre, à l'exception de dix trirèmes et les éléphants domptés qu'ils avaient ; ils ne pourraient en dompter d'autres. Il leur était défendu de faire la guerre, soit en Afrique, soit hors de l'Afrique, sans la permission du peuple romain. Ils donneraient satisfaction à Masinissa et concluraient une alliance avec lui. Ils fourniraient des vivres et paieraient la solde aux auxiliaires, jusqu'à ce que leurs députés fussent revenus de Rome. Ils acquitteraient en cinquante ans un tribut de dix mille talents d'argent partagé par sommes égales. Ils remettraient au choix de Scipion cent otages de quatorze ans au moins et de trente ans au plus. Ils obtiendraient une trêve de lui, si les bâtiments de transport capturés pendant la première trêve et leurs cargaisons étaient restitués : sans quoi point de trêve, point de paix à espérer."

Telles furent les conditions que les députés eurent ordre de reporter à Carthage. Ils venaient de les exposer dans l'assemblée, et Gisgon, qui s'était levé pour parler contre la paix, se faisait écouter de la multitude, aussi turbulente que lâche, lorsqu'Hannibal, indigné que, dans un pareil moment, de telles paroles fussent prononcées et écoutées, saisit Gisgon par le bras et l'arracha de la tribune. Cette violence toute nouvelle dans une république excita les murmures du peuple, et le guerrier, déconcerté par cette manifestation à laquelle la vie des camps ne l'avait point habitué : "J'avais neuf ans, dit-il, quand je vous ai quittés, et c'est après une absence de trente-six années que je reviens parmi vous. Les pratiques de la guerre, je les ai apprises dès l'enfance, en combattant soit pour mon propre compte, soit au service de l'état, et je crois les connaître assez bien ; quant aux lois, aux usages et coutumes de la ville et de la place publique, c'est à vous de me les apprendre." Après avoir ainsi excusé sa précipitation, il parla longuement sur la paix pour montrer qu'elle n'était pas trop désavantageuse et qu'il y avait nécessité de l'accepter.

Ce qui causait le plus grand embarras, c'était que des vaisseaux capturés pendant la trêve on ne retrouvait que les bâtiments eux-mêmes ; une enquête n'était pas facile, les coupables présumés étant dans le parti qui ne voulait pas de la paix. On convint de rendre les navires et de se mettre ensuite à la recherche des équipages. Pour ce qui manquerait des cargaisons, on s'en rapporterait à l'estimation de Scipion, et les Carthaginois en paieraient ainsi la valeur.

Quelques historiens prétendent qu'Hannibal courut du champ de bataille à la mer, s'embarqua sur un vaisseau préparé d'avance et se rendit près d'Antiochus ; que Scipion ayant demandé avant tout qu'on lui remit Hannibal, on lui répondit que ce général n'était plus en Afrique.

## Situation à Rome (courant de l'année 202)

### 38

Quand les députés furent revenus auprès de Scipion, on chargea les questeurs d'établir, d'après les registres publics, le compte de ce qui avait appartenu à l'état sur les navires, et les propriétaires particuliers de déclarer la valeur de ce qu'ils avaient perdu. La somme totale s'éleva à vingt-cinq mille livres pesant d'argent, qu'on exigea comptant ; puis on accorda trois mois de trêve aux Carthaginois. (3) Il leur fut fait défense d'envoyer pendant la durée de cette trêve des députés ailleurs qu'à Rome, et de laisser partir ceux qui pourraient se présenter à Carthage avant d'avoir fait connaître au général romain d'où ils venaient et ce qu'ils demandaient. Les députés de Carthage furent envoyés à Rome avec Lucius Véturius Philon, Marcus Marcius Ralla, et Lucius Scipio, frère du général.

Vers ce temps, des convois arrivés de Sicile et de Sardaigne produisirent une si grande baisse dans le prix des blés, que le marchand abandonnait les grains aux équipages pour payer le fret. À Rome, la première nouvelle de la rupture de la trêve par les Carthaginois avait causé quelque alarme ; et Tibérius Claudius Néron avait reçu l'ordre de partir en toute hâte avec sa flotte pour la Sicile, et de passer de là en Afrique ; l'autre consul Marcus Servilius Géminus devait rester aux portes de la ville, jusqu'à ce que l'on connût l'état des affaires en Afrique. Tibérius Claudius mit beaucoup de lenteur dans ses préparatifs de départ, parce que le sénat avait laissé Scipion, plutôt que le consul, arbitre des conditions auxquelles on accorderait la paix.

L'annonce de quelques prodiges avait concouru avec la nouvelle de la rupture des traités à augmenter l'effroi. À Cumes, le disque du soleil avait paru se rétrécir et il était tombé une pluie de pierres ; sur le territoire de Vélitres, la terre s'était entrouverte et avait formé de vastes abîmes dont les profondeurs engloutirent des arbres entiers. Dans la ville d'Aricie, le forum et les boutiques qui l'entouraient ; à Frusino, quelques endroits de la muraille et l'une des portes avaient été frappés de la foudre ; sur le mont Palatin il était tombé une pluie de pierres. Pour expier ce dernier prodige, on offrit, selon l'antique usage, un sacrifice novendial ; pour les autres, on immola les grandes victimes. Au milieu de ces expiations, une crue d'eau extraordinaire vint ajouter aux terreurs religieuses. Le débordement du Tibre fut tel, que le cirque fut inondé, et qu'il fallut célébrer les jeux Apollinaires en dehors de la porte Colline, près du temple de Vénus Érycine.

Au reste, le jour même des jeux, le beau temps reparut tout à coup, et le cortège sacré, qui avait pris le chemin de la porte Colline, fut rappelé et ramené au cirque, sur la nouvelle que l'eau s'en était retirée : l'allégresse du peuple et l'affluence des spectateurs aux jeux redoublèrent, quand on vit cet emplacement rendu à la fête dont il était le théâtre ordinaire.

## Activité du consul Tibérius Claudius Néron (courant de l'hiver 202-201)

### 39

Le consul Tibérius Claudius Néron partit enfin de Rome ; mais entre le port de Cosa et celui de Lorétum il fut assailli d'une violente tempête, qui le jeta dans les plus vives alarmes. Arrivé à Populonia, il s'y arrêta jusqu'à ce que la tempête eût épuisé ses fureurs, et passa dans l'île d'Elbe, puis de l'île d'Elbe dans celle de Corse, enfin de Corse en Sardaigne. Là, comme il doublait les Monts Insani, un ouragan beaucoup plus terrible le surprit dans ces parages très dangereux et dispersa sa flotte. Beaucoup de vaisseaux furent avariés et dépouillés de leurs agrès ; il y en eut quelques-uns de brisés. La flotte ainsi maltraitée et mise en pièces gagna Caralès : on tira les vaisseaux à terre, et pendant qu'on les radoubait, l'hiver survint : l'année fut bientôt révolue, et Titus Claudius, n'ayant point obtenu de prorogation pour son commandement, retourna avec sa flotte à Rome comme simple particulier. Marcus Servilius, ne voulant pas être rappelé pour les comices, nomma dictateur Gaius Servilius Géminus, et partit pour sa province. Le dictateur prit pour maître de la cavalerie Publius Aelius Paetus. Mais toutes les fois que les comices devaient avoir lieu, des orages empêchèrent de les tenir. Aussi, la veille des ides de Mars, les anciens magistrats étant sortis de charge sans qu'il y en eût d'autres pour les remplacer, la république se trouva n'avoir point de magistrats curules. Le pontife Titus Manlius Torquatus mourut cette année et Gaius Sulpicius Galba lui succéda. Lucius Licinius Lucullus et Quintus Fulvius, édiles curules, firent représenter pendant trois jours les jeux Romains. Les greffiers et les viateurs des édiles, accusés et convaincus d'avoir soustrait frauduleusement de l'argent du trésor, furent condamnés, et leur flétrissure rejaillit jusque sur l'édile Lucullus. Les édiles plébéiens Publius Aelius Tubéro et Lucius Laetorius, dont l'élection était vicieuse, se démisèrent de leur charge ; ils avaient cependant déjà célébré les jeux, donné à cette occasion le festin d'usage dans le temple de Jupiter, et placé dans le Capitole trois statues d'argent faites avec les produits des amendes. Le dictateur et le maître de la cavalerie furent chargés par un sénatus-consulte de célébrer la fête et les jeux de Cérès.

## Annnonce de la victoire à Rome (printemps 201)

### 40

Les députés envoyés d'Afrique, Romains et Carthaginois étaient arrivés à Rome ; le sénat s'assembla dans le temple de Bellone. Lucius Véturius Philon en déposant que la bataille perdue par Hannibal avait décidé du sort de Carthage et mis fin à une guerre désastreuse, excita des transports de joie dans l'assemblée ; puis il annonça la défaite de Vermina, fils de Syphax ; ce qui n'était qu'un léger surcroît de bonheur. Il reçut ensuite l'ordre de se rendre devant le peuple, et de lui faire part de ces heureuses nouvelles. Quand on se fut bien félicité, on ouvrit tous les temples de la ville, et l'on décréta trois jours de supplications. Les députés de Carthage et ceux de Philippe, qui venaient aussi d'arriver, demandèrent une audience du sénat ; mais le dictateur leur répondit au nom des Pères conscrits que ce seraient les nouveaux consuls qui la leur accorderaient. Puis on tint les comices : on choisit pour consuls Gnaeus Cornélius Lentulus et Publius Aelius Paetus ; pour préteurs Marcus Junius Pennus, qui eut la juridiction de la ville, Marcus Valérius Falto, qui reçut le Bruttium, Marcus Fabius Butéo, la Sardaigne, et Publius Aelius Tubéro, la Sicile.

On convint de ne régler les provinces des consuls qu'après avoir donné audience aux députés du roi Philippe et à ceux des Carthaginois. On prévoyait que si une guerre allait finir, une autre allait commencer. Le consul Gnaeus Cornélius Lentulus brûlait d'obtenir le département de l'Afrique ; si la guerre continuait, la victoire était facile ; si elle touchait à son terme, il ambitionnait la gloire de la voir finir sous son consulat. Il se refusait donc, disait-il, à ce qu'on traitât toute autre question, avant de lui avoir décerné le commandement de l'Afrique, que son collègue consentait à lui abandonner. Paetus était un esprit sage et modéré, qui regardait cette rivalité de gloire avec Scipion comme injuste et impossible à soutenir. Quintus Minucius Thermus et Manius Acilius Glabrio, tribuns du peuple, disaient "que Gnaeus Cornélius ne faisait que renouveler une tentative déjà faite inutilement l'année précédente par Tibérius Claudius ; que le sénat avait déferé au peuple le droit de désigner un général pour le commandement de l'Afrique et que les trente-cinq tribus s'étaient toutes prononcées en faveur de Scipion." Après de longues contestations dans le sénat et devant le peuple, on finit par remettre au sénat la décision de l'affaire. Les sénateurs, après avoir prêté serment, ainsi qu'on en était convenu, arrêtaient que les consuls s'entendraient sur le partage des provinces ou tireraient au sort pour savoir qui des deux aurait l'Italie, et qui se mettrait à la tête d'une flotte de cinquante vaisseaux. Celui qui aurait la flotte devait se rendre en Sicile ; si la paix n'était pas conclue avec les Carthaginois, il passerait en Afrique. Le consul commanderait sur mer, et Scipion sur terre avec le même titre et les mêmes pouvoirs qu'il avait eus jusqu'alors. Si l'on tombait d'accord sur les conditions de la paix, les tribuns du peuple proposeraient au peuple de décider si ce serait le consul ou Publius Scipion qui ferait le traité, et qui ramènerait d'Afrique l'armée victorieuse, si on jugeait à propos de la rappeler. Si le peuple voulait que ces deux commissions fussent données à Scipion, le consul ne passerait pas de Sicile en Afrique. L'autre consul, chargé de l'Italie, recevrait deux légions du préteur Marcus Sextius Sabinus.



## Répartition des effectifs pour l'année 201

### 41

Publius Scipion garda ses armées et fut prorogé dans le commandement de la province d'Afrique. Le préteur Marcus Valérius Falto reçut les deux légions du Bruttium qui avaient obéi à Gaius Livius l'année précédente. Le préteur Publius Aelius devait prendre des mains de Gnaeus Trémellius le commandement des deux légions de Sicile. On donna à Marcus Fabius, pour la Sardaigne, la légion qui avait servi sous le propréteur Publius Cornélius Lentulus. Marcus Servilius, consul de l'année précédente, fut maintenu à la tête de ses deux légions et de celles d'Étrurie.

Quant aux Espagnes, il y avait déjà plusieurs années que Lucius Cornélius Lentulus et Lucius Manlius Acidinus y commandaient ; on chargea donc les consuls de s'entendre, s'ils le trouvaient bon, avec les tribuns pour proposer au peuple de décider à qui on donnerait ce département. Le magistrat désigné formerait avec les deux armées d'Espagne une légion de soldats romains, une légion et quinze cohortes d'alliés du nom latin à la tête desquelles il occuperait la province ; les anciens soldats seraient ramenés en Italie par Lucius Cornélius et Lucius Manlius. On décréta pour le consul Cornélius la formation d'une flotte de cinquante vaisseaux choisis dans la flotte qui était en Afrique sous les ordres de Gnaeus Octavius, et dans celle de Publius Villius, qui croisait sur les côtes de Sicile ; le consul devait désigner les bâtiments qu'il voulait ; Publius Scipion garderait les quarante vaisseaux longs qu'il avait ; s'il désirait en laisser le commandement à Gnaeus Octavius, cet officier serait prorogé pour un an avec le titre de propréteur ; s'il prenait Laelius pour amiral, Octavius reviendrait à Rome, et y ramènerait les vaisseaux dont le consul n'aurait pas besoin. Marcus Fabius Butéo reçut aussi dix vaisseaux longs pour défendre la Sardaigne ; de plus les consuls eurent ordre de lever deux légions urbaines. Ainsi la république mit sur pied cette année quatorze légions et cent vaisseaux longs.

## Audience des ambassadeurs macédoniens et de la délégation carthaginoise

### 42

Ce fut alors qu'on s'occupa des députés de Philippe et de ceux des Carthaginois. On convint de recevoir d'abord les Macédoniens : leur discours fut un mélange d'excuses, d'accusations et de demandes de réparation, en réponse aux plaintes qu'avaient formées les députés envoyés de Rome à Philippe sur le ravage des pays alliés ; d'accusations contre les alliés du peuple romain, mais surtout contre Marcus Aurélius Cotta, l'un des trois députés romains, auquel ils reprochaient avec beaucoup d'amertume de n'avoir pas quitté la Macédoine après la levée des contingents, d'avoir attaqué le roi contrairement au traité, et d'avoir souvent combattu ses lieutenants, enseignes déployées ; en fin de demande, pour obtenir la liberté des Macédoniens et de leur chef Sopater, qui avaient servi comme mercenaires sous Hannibal, et qu'on avait faits prisonniers et jetés en prison. À ces assertions Marcus Furius, envoyé exprès de Macédoine par Aurélius, répliqua "qu'Aurélius avait été laissé dans le pays pour empêcher les alliés du peuple romain de se donner au roi dans l'excès de leurs maux et de leurs souffrances, et que jamais il n'avait franchi les frontières des alliés ; qu'il avait mis tous ses soins à ne pas laisser ravager impunément leur territoire ; que Sopater était un des courtisans et des parents du roi ; qu'il avait été récemment envoyé avec quatre mille hommes et de l'argent en Afrique, au secours d'Hannibal et des Carthaginois." Interrogés sur ces deux points, les Macédoniens ne firent que des réponses évasives ; alors on leur déclara en face : "que le roi cherchait évidemment la guerre, et que, s'il continuait, il l'aurait bientôt. Qu'il avait doublement violé le traité : d'abord, en accablant de vexations les alliés du peuple romain et en désolant leurs terres par ses hostilités ; puis en fournissant aux ennemis des secours et des subsides ; que Scipion n'avait fait et ne faisait rien que de juste et de légitime en traitant comme ennemis et chargeant de fers ceux qui avaient été pris les armes à la main et en guerre contre Rome ; qu'enfin Marcus Aurélius agissait dans l'intérêt de la république et méritait la reconnaissance du sénat en employant les armes, puisque la foi des traités était impuissante pour protéger les alliés du peuple romain."

Après avoir congédié les Macédoniens avec cette réponse sévère, on fit entrer les Carthaginois : c'étaient les premiers citoyens de la république. En voyant leur âge et leur dignité, chacun se dit que les vaincus songeaient sérieusement à traiter. Mais le personnage le plus considérable de l'ambassade était Hasdrubal, surnommé le Chevreau par ses concitoyens ; Hasdrubal qui avait toujours conseillé la paix, et toujours lutté contre la faction Barca : il n'en fut que mieux écouté en cette circonstance, lorsque, pour disculper sa patrie, il rejeta toute la responsabilité de la guerre sur l'ambition de quelques hommes. Il prononça un discours adroit où il prenait le ton de la justification : tantôt il faisait des aveux, pour ne pas rendre le pardon trop difficile en niant avec impudence des faits avérés ; tantôt il engageait le sénat à user de ses avantages avec réserve et modération : "Si les Carthaginois, disait-il, eussent voulu l'écouter, lui et Hannon, et profiter des circonstances, ils auraient dicté les conditions qu'ils demandaient en ce moment. Il était rare que les dieux donnassent à la fois aux hommes le bonheur et la sagesse. Le peuple romain était invincible, parce qu'au sein de la prospérité il savait suivre les conseils de la raison. Il serait étonnant à coup sûr qu'il en fût autrement. Le défaut d'habitude produisait, chez ceux pour qui le succès était nouveau, des transports qui tenaient du délire. Le peuple

romain était fait aux joies de la victoire ; il en était rassasié, et sa clémence envers les vaincus avait peut-être plus contribué que ses conquêtes à étendre son empire.”

Les autres orateurs cherchèrent à inspirer plus de pitié en rappelant “de quel faîte de grandeur Carthage était tombée et dans quel abîme de maux : eux qui naguère avaient soumis à leurs armes victorieuses presque tout l’univers ne possédaient plus que les murs de Carthage. Resserrés dans son enceinte, ils ne voyaient plus ni sur terre ni sur mer rien qui reconnût leurs lois. Leur ville même et leurs pénates ne leur étaient assurés que si le peuple romain ne leur ôtait pas dans sa colère cet asile au-delà duquel ils n’avaient plus rien.”

L’émotion des sénateurs était visible ; on dit pourtant que l’un d’eux, qui ne pouvait oublier la perfidie des Carthaginois, s’écria : “Au nom de quels dieux veulent-ils donc conclure la paix, après avoir trompé ceux qui furent les garants de leurs premiers serments ? — Au nom des dieux, dit Hasdrubal, qui punissent si cruellement les transgresseurs des traités.”

## Conclusion du traité de paix (courant de l'été 201)

### 43

Tous les esprits penchaient vers la paix, lorsque le consul Gnaeus Cornélius Lentulus, qui avait le commandement de la flotte, mit opposition au sénatus-consulte. Alors les tribuns Manius Acilius et Quintus Minucius proposèrent au peuple “de déclarer qu’il autorisait le sénat à faire la paix avec les Carthaginois, et de désigner celui qui devait la conclure et celui qui ramènerait l’armée d’Afrique.” Les tribus consultées furent unanimes sur la question de la paix ; elles chargèrent Scipion de la conclure et de ramener l’armée. En vertu de cette décision le sénat décréta que Publius Scipion, après avoir pris l’avis de dix commissaires, ferait la paix avec le peuple carthaginois aux conditions qu’il jugerait convenables. Les Carthaginois firent ensuite leurs remerciements au sénat ; ils demandèrent la permission d’entrer à Rome et d’avoir une entrevue avec leurs compatriotes détenus dans les prisons publiques. “Les uns, disaient-ils, étaient leurs parents et leurs amis, des hommes du premier rang ; ils avaient pour les autres des commissions particulières de leurs familles.” Quand ils les eurent visités, ils sollicitèrent aussi la faveur d’en racheter un certain nombre : on leur demanda de dire les noms ; ils en nommèrent environ deux cents ; alors un sénatus-consulte ordonna que les commissaires romains prendraient deux cents prisonniers au choix des Carthaginois, les conduiraient en Afrique à Publius Cornélius Scipion, et lui recommanderaient de les rendre sans rançon aux Carthaginois lorsque la paix serait conclue.”

Les féciaux désignés pour aller en Afrique sanctionner le traité obtinrent, sur leur demande, un sénatus-consulte rédigé en ces termes : “Les féciaux prendront avec eux les cailloux sacrés et les verveines sacrées ; le préteur romain leur ordonnera de sanctionner le traité, et ils demanderont de leur côté au préteur la plante mystérieuse.” C’est une espèce de plante qu’on prend au Capitole pour la donner aux féciaux. C’est ainsi que furent congédiés de Rome les députés de Carthage.

Lorsqu’ils se furent rendus en Afrique auprès de Scipion, ils firent la paix aux conditions précédemment énoncées. Ils livrèrent leurs vaisseaux longs, leurs éléphants, les transfuges, les déserteurs et quatre mille prisonniers, au nombre desquels était le sénateur Quintus Térentius Culléo. Scipion fit conduire les vaisseaux en pleine mer, où on les brûla ; il y avait, dit-on, cinq cents bâtiments à rames de toute espèce : l’aspect de cet embrasement soudain accabla les Carthaginois d’une douleur aussi profonde que l’aurait fait l’incendie de Carthage même. Les transfuges furent traités plus sévèrement que les déserteurs : ceux du nom latin furent frappés de la hache et les Romains mis en croix.

## Bilan de la guerre

44

Il y avait quarante ans qu'avait été conclue la dernière paix avec les Carthaginois, sous le consulat de Quintus Lutatius Certoet d'Aulus Manlius Torquatus. La guerre avait recommencé vingt-trois ans après, sous le consulat de Publius Cornélius Scipion et de Tibérius Sempronius Longus. Elle fut terminée la dix-septième année, sous celui de Gnaeus Cornélius Lentulus et de Publius Aelius Paetus. Dans la suite Scipion répéta souvent, dit-on, que l'ambition de Tibérius Claudius Néron, d'abord, et puis celle de Gnaeus Cornélius Lentulus l'avaient empêché de terminer cette guerre par la ruine de Carthage. À Carthage, au milieu des embarras que faisait naître, pour le premier paiement du tribut, la pénurie du trésor épuisé par une si longue guerre, au milieu du deuil et de la désolation du sénat, on vit, dit-on, Hannibal qui se prenait à rire. Hasdrubal le Chevreau lui ayant reproché d'insulter ainsi à la douleur publique, dont il était la première cause, il répondit : "Si les yeux qui distinguent les mouvements du visage pouvaient lire aussi au fond de l'âme, il vous serait facile de reconnaître que cette gaieté qui vous choque sort d'un cœur moins ivre de joie qu'égarer par la douleur. Toutefois elle n'est pas aussi déplacée que vos larmes inutiles et hors de saison. Il fallait pleurer alors qu'on nous ôtait nos armes, qu'on brûlait nos vaisseaux, qu'on nous interdisait toute guerre extérieure car c'est là le coup qui nous a tués. Et ce n'est point parce qu'ils redoutent votre haine que les Romains ont pris cette résolution contre vous, croyez-le bien. Ils savent qu'un grand état ne peut rester longtemps en repos, et que s'il n'a point d'ennemis au dehors, il en trouve à l'intérieur ; pareil à ces corps vigoureux qui semblent à l'abri de tout péril extérieur, mais qui succombent sous le poids de leurs propres forces. Nous ne sommes sensibles aux maux publics qu'autant qu'ils touchent à nos intérêts privés ; et parmi ces maux il n'en est pas de plus poignant pour nous que la perte de notre argent. Aussi quand on a dépouillé Carthage vaincue de toutes ses richesses, quand vous l'avez vue désarmée et sans défense au milieu de toute l'Afrique en armes, pas un de vous n'a gémi ! Aujourd'hui que chacun doit payer de ses deniers sa part du tribut, on croirait que vous pleurez la ruine de la patrie. Peut-être, je le crains, sentirez-vous bientôt que c'est le moindre de vos maux qui vous coûte aujourd'hui tant de larmes." Tel fut le discours d'Hannibal aux Carthaginois.

Cependant Scipion rassembla son armée, et, en sa présence, il fit don à Masinissa du royaume de ses pères, en y ajoutant la place forte de Cirta et les autres villes et territoires détachés des états de Syphax et tombés au pouvoir des Romains. Il envoya Gnaeus Octavius avec sa flotte en Sicile pour la remettre au consul Gnaeus Cornélius Lentulus ; il ordonna aux députés de Carthage de partir pour Rome, afin d'y faire ratifier par un sénatus-consulte et un plébiscite tout ce qu'avait fait Scipion, d'après l'avis des deux commissaires.

## Entrée triomphale de Scipion à Rome

45

La paix était conclue sur terre et sur mer ; il embarqua son armée et retourna en Sicile à Lilybée. De là il renvoya par mer une grande partie de ses troupes ; quant à lui, traversant l'Italie, heureuse de la paix autant que de la victoire, il vit partout sur son passage des flots de population qui sortaient des villes pour l'entourer de leurs hommages ; la foule même des gens de la campagne encombrait les routes. Ce fut ainsi qu'il arriva jusqu'à Rome. Le plus beau triomphe qu'on eût jamais vu signala son entrée dans la ville. Il porta au trésor cent vingt-trois mille livres pesant d'argent ; chaque soldat eut, sur le butin, une gratification de quatre cents as. La mort déroba Syphax à la curiosité du public, sans rien ôter à la gloire du triomphateur ; il était mort peu de temps auparavant à Tibur, où on l'avait transporté de la ville d'Albe.

Cependant la fin de ce prince fournit un autre spectacle aux Romains : on lui fit des funérailles publiques. Polybe, dont le témoignage a quelque poids, dit que Syphax fut mené en triomphe. Dans le cortège qui suivait le char triomphal, on remarqua Quintus Térentius Culléo, avec le bonnet d'affranchi sur la tête ; pendant tout le reste de sa vie, il montra sa reconnaissance à Scipion, en l'honorant comme son libérateur. Quant au surnom d'Africain, je ne saurais dire s'il le dut à l'affection de ses soldats ou à l'enthousiasme du peuple ; ou bien si ce fut d'abord une flatterie de ses amis, comme, du temps de nos pères, on a donné le surnom d'Heureux à Sylla, et celui de Grand à Pompée.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fut le premier général immortalisé par le nom de la nation, qu'il avait vaincue. À son exemple, dans la suite, d'autres généraux, qui n'avaient pas remporté d'aussi belles victoires, ont décoré leurs images de titres glorieux et transmis des surnoms illustres à leur famille.

**Fin du Livre XXX**

## Livre XXXI - (201 à 199 av. J.-C.)

### 1. Préliminaires de la guerre de Macédoine (automne 201 - printemps 200)

#### 1

#### D'une guerre à l'autre

Et moi aussi, je me réjouis d'être parvenu à la fin de la guerre punique, comme si j'eusse pris part en personne aux fatigues et aux dangers. J'ai osé prendre la tâche d'écrire l'histoire romaine tout entière, et je sais qu'il serait peu convenable de me laisser rebuter par le détail d'une si vaste entreprise. Pourtant, lorsque je pense que soixante-trois années (car c'est là le temps écoulé depuis la première guerre punique jusqu'à la fin de la seconde) ont rempli autant de livres que les quatre cent quatre-vingt-huit années écoulées depuis la fondation de Rome jusqu'au consulat d'Ap. Claudius, qui commença la guerre contre les Carthaginois, mon esprit s'effraie de l'avenir. Je suis comme un homme qui, des bas-fonds voisins du rivage, descendrait à pied dans la mer ; plus j'avance, plus je vois s'ouvrir devant moi de vastes profondeurs et comme un abîme sans fond ; il semble que ma tâche s'agrandisse au lieu d'avancer, vers sa fin, comme je le croyais, à mesure que j'en achevais les premières parties.

La paix avec Carthage fut suivie de la guerre avec la Macédoine, guerre où rien n'est comparable à ce que nous avons vu, ni le danger, ni les talents du général, ni la valeur des soldats ; mais sur laquelle l'illustration des anciens rois de cette contrée, la gloire d'une antique nation, l'étendue d'un empire qui conquiert jadis par la force de ses armes une grande partie de l'Europe et une portion encore plus vaste de l'Asie, répandent en quelque sorte un plus vif éclat.

Commencée contre Philippe environ dix ans auparavant, cette guerre avait cessé depuis trois ans par l'entremise des Étoliens, qui firent conclure la paix après avoir été cause de la guerre. Les Romains se trouvant libres enfin par la paix avec Carthage, et ne pouvant pardonner à Philippe, ni d'avoir violé les traités à l'égard des Étoliens et des autres alliés que Rome avait en Grèce, ni d'avoir envoyé naguère en Afrique des troupes et de l'argent à Hannibal et aux Carthaginois, cédèrent aux instances des Athéniens, dont le roi de Macédoine avait ravagé le territoire, et qu'il avait refoulés dans leurs murs, et recommencèrent les hostilités.

## **Activité diplomatique dans le bassin méditerranéen. Revers en Gaule (été 201)**

Vers le même temps, les ambassadeurs d'Attale et des Rhodiens vinrent annoncer qu'on cherchait à soulever les cités de l'Asie. Il leur fut répondu que le sénat s'occuperait des affaires de cette contrée. La délibération sur la guerre de Macédoine fut renvoyée en entier aux consuls, qui étaient alors dans leurs provinces. En attendant on députa vers Ptolémée, roi d'Égypte, trois ambassadeurs, C. Claudius Néron, M. Aemilius Lépidus, et P. Sempronius Tuditanus, pour annoncer à ce prince la défaite d'Hannibal et des Carthaginois, et pour le remercier d'être resté fidèle aux Romains dans un moment de crise où ils étaient abandonnés par leurs alliés même les plus voisins. Ils devaient aussi lui demander que, dans le cas où les Romains seraient contraints par les injustices de Philippe à lui faire la guerre, il voulût bien conserver au peuple romain son ancienne affection.

Vers la même époque, le consul P. Aelius, qui était dans la Gaule, ayant appris que les Boïens avaient fait des courses sur les terres des alliés avant son arrivée, détacha deux légions qu'il avait levées à la hâte pour faire face à cette attaque, y ajouta quatre cohortes de son armée, et ordonna à C. Ampius, l'un des chefs alliés, de traverser avec ce corps improvisé la partie de l'Ombrie, que les Gaulois appellent la tribu Sapinia, pour aller envahir le territoire des Boïens ; il prit lui-même cette direction en passant par les montagnes sans rencontrer d'obstacles.

Ampius entra sur les terres ennemies et les ravagea d'abord avec assez de bonheur et de sécurité. Puis, ayant choisi près de Castrum Mutilum une position avantageuse, il se mit en campagne pour moissonner les blés, parvenus alors à leur maturité. Il avait négligé de faire reconnaître les environs et d'établir des postes assez forts pour protéger de leurs armes les travailleurs désarmés et tout entiers à leur ouvrage. Aussi fut-il surpris par une brusque attaque des Gaulois et enveloppé avec ses fourrageurs ; l'épouvante gagna même les postes armés, qui s'enfuirent. Sept mille soldats environ, dispersés au milieu des blés, furent taillés en pièces ; de ce nombre était C. Ampius lui-même. Les autres regagnèrent le camp avec terreur ; puis, comme ils n'avaient plus de chefs reconnus, ils partirent tous de concert, la nuit suivante, abandonnant la plus grande partie de leurs bagages, et rejoignirent le consul à travers des bois presque impraticables. Celui-ci se contenta de ravager les frontières des Boïens, fit un traité d'alliance avec les Ligures Ingaunes, et revint à Rome sans s'être signalé dans sa province par aucune autre entreprise.



### **La flotte romaine aborde en Macédoine**

Dès la première séance du sénat, l'assemblée entière demanda qu'avant toute autre affaire on s'occupât de Philippe et des plaintes des alliés. La question fut discutée sur-le-champ, et l'assemblée, qui était fort nombreuse, décréta que le consul P. Aelius ferait choix de quelqu'un pour l'investir du commandement militaire et l'envoyer en Macédoine avec la flotte que Cn. Octavius ramènerait de Sicile.

Ce fut M. Valérius Laevinus qui reçut le titre de propréteur ; il se rendit à Vibo où Cn. Octavius lui remit trente-huit vaisseaux, puis il passa en Macédoine. Le lieutenant M. Aurélius vint aussitôt le trouver et lui fit connaître la force des armées du roi, le nombre des vaisseaux qu'il avait équipés et les manœuvres qu'il employait non seulement auprès de toutes les villes du continent, mais dans les îles mêmes, soit qu'il y allât en personne, soit qu'il y dépêchât des émissaires, pour appeler les habitants aux armes. Il fallait, ajouta le lieutenant, que les Romains déployassent plus de vigueur au début de cette guerre, parce que leurs hésitations donneraient à Philippe l'audace d'entreprendre ce que Pyrrhus autrefois avait osé avec des ressources bien moins considérables. Il fut convenu qu'Aurélius écrirait tous ces détails aux consuls et au sénat.

## **Distribution de terres aux vétérans. Jeux Romains et Jeux Plébéiens**

À la fin de cette année, on s'occupa d'assigner des terres aux vétérans qui, sous la conduite et les auspices de P. Scipion, avaient terminé la guerre d'Afrique. Le sénat décréta que le préteur urbain, M. Junius, nommerait, s'il le jugeait à propos, des décemvirs pour faire arpenter et distribuer les terres du Samnium et de l'Apulie, qui étaient du domaine public : le choix tomba sur P. Servilius, Q. Caecilius Métellus, C. et M. Servilius, surnommés tous deux Géminus, L. et A. Hostilius Caton, P. Villius Tappulus, M. Fulvius Flaccus, P. Aelius Paetus, Q. Flaminius.

À la même époque, le consul P. Aelius présida les comices, et on créa consuls P. Sulpicius Galba et C. Aurélius Cotta. Puis on nomma préteurs Q. Minucius Rufus, L. Furius Purpurio, Q. Fulvius Gillo et Cn. Sergius Plautus. Les Jeux Romains scéniques furent célébrés cette année avec magnificence et splendeur par les édiles curules L. Valérius Flaccus et L. Quinctius Flaminius : les représentations durèrent deux jours. Scipion avait envoyé d'Afrique une immense quantité de blé. Les édiles le distribuèrent au peuple à raison de quatre as la mesure, et la bonne foi avec laquelle ils firent ce partage leur concilia la faveur générale. Les Jeux Plébéiens furent célébrés trois fois en entier par les édiles plébéiens L. Apustius Fullo et Q. Minucius Rufus, qui passa de l'édilité à la préture ; il y eut aussi à l'occasion des Jeux un repas public au temple de Jupiter.

## **Le sénat décrète la guerre contre Philippe (printemps 200)**

L'an de Rome cinq cent cinquante-deux, sous le consulat de P. Sulpicius Galba et de C. Aurélius, fut commencée la guerre avec le roi Philippe, quelques mois après que Carthage eut obtenu la paix. Ce fut la première affaire que le consul P. Sulpicius mit en délibération aux ides de mars, jour où les nouveaux magistrats entraient en fonctions. Le sénat décréta que les consuls immoleraient les grandes victimes aux dieux qu'ils jugeraient à propos de choisir et qu'ils leur adresseraient cette prière : "Puissent les projets arrêtés par le sénat et le peuple romains, dans l'intérêt de la république et de la guerre nouvelle qu'ils vont entreprendre, avoir pour le peuple romain, les alliés et le nom latin, une bonne et heureuse issue !" Après le sacrifice et la prière, les consuls prendraient l'avis du sénat sur les affaires publiques et le partage des provinces.

Plusieurs circonstances se réunirent fort à propos ces jours-là pour exciter les esprits à la guerre. Pendant qu'on recevait les lettres du lieutenant M. Aurélius et du propréteur M. Valérius Laevinus, une nouvelle députation des Athéniens vint annoncer que Philippe s'avancait vers leurs frontières, et que bientôt leur territoire et Athènes elle-même seraient en son pouvoir, si les Romains ne leur envoyaient quelques secours. On voulut d'abord apprendre de la bouche des consuls que le sacrifice avait été fait avec toutes les cérémonies d'usage, que les dieux avaient accueilli la prière, ainsi que l'assuraient les haruspices, et que les entrailles des victimes n'offraient que d'heureux présages et promettaient un accroissement de territoire, des victoires et des triomphes. On lut ensuite les lettres de Valérius et d'Aurélius, et on donna audience aux envoyés athéniens. Puis on rédigea un sénatus-consulte pour remercier les alliés d'une fidélité que de longues sollicitations et la crainte même d'un siège n'avaient pu ébranler. Quant à la demande de secours, on y répondrait lorsque les consuls auraient tiré au sort leurs provinces, et que celui à qui la Macédoine tomberait en partage aurait proposé au peuple de déclarer la guerre à Philippe, roi de Macédoine.

## **Le peuple refuse de voter la guerre (fin mars 200)**

Ce fut à P. Sulpicius que le sort assigna le département de Macédoine ; il proposa aussitôt la résolution suivante : “Veuille et ordonne le peuple que la guerre soit déclarée au roi Philippe et aux Macédoniens ses sujets, à cause des violences et hostilités commises par eux contre les alliés du peuple romain.” L’Italie échut à Aurélius, l’autre consul. Les préteurs obtinrent ensuite par la voie du sort Cn. Sergius Plancus, la juridiction de la ville ; Q. Fulvius Gillo, la Sicile ; Q. Minacius Rufus, le Bruttium ; et L. Furius Purpurio, la Gaule.

La proposition de la guerre de Macédoine fut rejetée aux premiers comices par presque toutes les centuries : les citoyens étaient las d’une guerre aussi longue et aussi désastreuse, et l’ennui des fatigues et des dangers les avait naturellement poussés à ce refus. D’ailleurs le tribun du peuple, Q. Baebius, reprenant l’ancien système de récriminations contre les sénateurs, les accusait de faire naître guerres sur guerres pour empêcher le peuple de goûter jamais les douceurs de la paix. Ces attaques irritèrent les sénateurs ; ils osèrent en pleine assemblée déchirer de leurs outrages le tribun du peuple, et chacun à l’envi ils engagèrent le consul à convoquer de nouveau les comices pour leur soumettre le projet de loi, à gourmander l’indifférence du peuple et à lui faire sentir tout le dommage et tout le déshonneur auxquels il s’exposerait en différant cette guerre.

## **Vote de la guerre par le peuple (juillet 200)**

Le consul tint les comices au Champ de Mars ; mais avant d'appeler les centuries aux suffrages, il leur adressa ces paroles : “Vous ignorez, ce me semble, Romains, que ce n'est point sur le choix de la guerre ou de la paix que vous avez à délibérer ; Philippe ne vous a point laissé cette alternative, puisqu'il fait d'immenses préparatifs sur terre et sur mer pour vous combattre. Mais il s'agit de savoir si vous transporterez vos légions en Macédoine, ou si vous attendrez l'ennemi en Italie. Vous sentez la différence des deux partis, car elle est assez grande, et d'ailleurs la dernière guerre punique est là pour vous l'apprendre. Peut-on douter en effet que si nous eussions, lorsque Sagonte assiégée fit un appel à notre bonne foi, volé à son secours aussi promptement que nos pères le firent pour les Mamertins, tout le poids de la guerre ne fût retombé sur l'Espagne, tandis que nos délais l'attirèrent sur l'Italie, où nous avons éprouvé de si cruels désastres ? N'est-il pas avéré qu'au moment où Philippe allait passer en Italie pour remplir les engagements contractés avec Hannibal de vive voix et par écrit, c'est en envoyant Laevinus avec une flotte porter la guerre dans ses états, que nous sommes parvenus à la retenir en Macédoine ? Ce que nous avons fait alors, quand un ennemi tel qu'Hannibal était au cœur de l'Italie, pouvons-nous, aujourd'hui que l'Italie est délivrée d'Hannibal, que Carthage est vaincue, hésiter à le faire ?

Laissons Athènes succomber comme nous avons laissé jadis Sagonte succomber sous les coups d'Hannibal ; donnons à Philippe cette preuve de notre indolence. Eh bien ! il ne lui faudra pas cinq mois, comme il les fallut à Hannibal pour venir de Sagonte, mais cinq jours pour que sa flotte passe de Corinthe en Italie. Philippe ne vaut pas Hannibal, les Macédoniens sont au-dessous des Carthaginois, je le sais ; mais vous admettez au moins la comparaison avec Pyrrhus. Que dis-je, avec Pyrrhus ? Quelle différence d'homme à homme, de nation à nation ! L'Épire a toujours été une dépendance peu importante du royaume de Macédoine ; elle l'est encore aujourd'hui. Philippe tient sous sa domination le Péloponnèse tout entier et Argos même ; Argos moins illustrée par son antique renom que par la mort de Pyrrhus.

Comparez maintenant notre position : combien l'Italie était plus florissante ! Combien nos forces plus entières ! Nous avons tous ces généraux, nous avons toutes ces armées que la guerre punique a moissonnées depuis. Et pourtant les attaques de Pyrrhus ont ébranlé notre puissance, et nous l'avons vu venir camper en vainqueur presque sous les murs de Rome. Ce ne sont pas seulement les Tarentins, ni cette partie de l'Italie nommée la Grande-Grèce qui nous ont trahis alors, gagnés à l'ennemi vous pourriez le croire, par une similitude de langage et de nom ; la Lucanie, le Bruttium et le Samnium se sont levés contre nous. Ces populations, si Philippe vient à passer en Italie, resteront-elles tranquilles et fidèles à leurs serments ? Le croyez-vous ? Elles nous ont en effet si bien soutenus plus tard pendant la guerre punique ! Non, jamais ces peuples, tant qu'ils auront un chef pour les rallier, ne cesseront de nous trahir.

Si vous aviez reculé devant la nécessité de passer en Afrique, aujourd'hui l'Italie aurait encore à combattre Hannibal et les Carthaginois. Faisons de la Macédoine plutôt que de l'Italie le théâtre de la guerre. Que nos ennemis voient leurs villes et leurs campagnes

mises à feu et à sang. Nous en avons l'expérience : c'est au dehors et non dans la patrie, que nos armes sont le plus heureuses et le plus redoutables. Allez aux voix, suivez les inspirations des dieux et ratifiez la décision des sénateurs. Voilà ce que vous conseille votre consul, et, avec lui, les dieux immortels, ces dieux qui ont accueilli mes sacrifices et mes prières, quand je leur ai demandé que cette guerre eût pour moi, pour le sénat et le peuple, pour les alliés et le nom latin, pour nos flottes et nos armées, une bonne et heureuse issue, et qui m'ont présagé toutes sortes de succès et de prospérités.”

## **Attribution des postes et recrutement des armées**

Après ce discours on alla aux voix, et conformément au projet de loi, la guerre fut votée. Les consuls ordonnèrent ensuite, d'après un sénatus-consulte, trois jours de supplications. On pria les dieux, devant tous les autels, d'accorder une bonne et heureuse issue à la guerre que le peuple avait décrétée contre Philippe. Le consul Sulpicius consulta les fétiaux pour savoir s'il fallait que la déclaration de guerre fût faite à Philippe en personne, ou s'il suffisait de la lui faire sur les frontières de son royaume, à la première garnison. Les fétiaux répondirent que les deux modes seraient également réguliers. Le sénat s'en remit au consul du soin de choisir, en dehors de l'assemblée, le député qui irait déclarer la guerre au roi.

On s'occupa ensuite des armées consulaires et prétoriennes : les consuls reçurent l'ordre d'enrôler chacun deux légions et de licencier les vieilles troupes. Sulpicius, qui était chargé d'une guerre nouvelle et importante, fut autorisé à prendre, dans l'armée que Scipion ramènerait d'Afrique, le plus de volontaires qu'il pourrait, aucun vétéran ne devant être emmené malgré lui. Les préteurs L. Furius Purpurio et Q. Minucius Rufus recevraient du consul cinq mille alliés latins. Avec ces troupes, l'un occuperait la Gaule, l'autre le Bruttium. Q. Fulvius Gillo eut ordre de choisir lui-même dans l'armée du consul P. Aelius les soldats alliés et du nom latin qui auraient le moins de service, pour en former un corps de cinq mille hommes, qui irait tenir garnison en Sicile. M. Valérius Falto, qui avait commandé l'année précédente comme propréteur en Campanie, obtint une prorogation de pouvoirs pour un an et fut envoyé en Sardaigne avec le titre de préteur ; il devait choisir, dans l'armée qui occupait cette île, cinq mille auxiliaires du nom latin parmi ceux qui avaient le moins de service. Les consuls furent encore chargés de lever deux légions urbaines qu'on pût employer au besoin. Beaucoup de peuples en Italie avaient été entraînés, pendant la guerre, dans l'alliance de Carthage, et étaient encore tout pleins de ressentiment. Six légions romaines devaient ainsi, cette année, défendre la république.

## Activité diplomatique et mesures religieuses

Au milieu des préparatifs de la guerre, des ambassadeurs du roi Ptolémée vinrent annoncer “que les Athéniens avaient demandé du secours à leur maître contre Philippe ; qu’au reste, bien qu’Athènes fût leur commune alliée, le roi ne se déciderait pas, sans l’autorisation du peuple romain, à envoyer en Grèce une flotte ou une armée, soit pour défendre, soit pour attaquer qui que ce fût ; qu’il proposait ou de rester en repos dans son royaume, si le peuple romain était en mesure de protéger ses alliés ; ou de laisser aux Romains la liberté de se reposer s’ils l’aimaient mieux, et d’envoyer lui-même les secours nécessaires pour mettre Athènes à l’abri des entreprises de Philippe.” Le sénat remercia Ptolémée et lui fit répondre “que l’intention du peuple romain était de défendre ses alliés ; que si toutefois on avait besoin de quelque assistance dans cette guerre, on l’en instruirait : on savait bien que le roi, les ressources de l’Égypte étaient un appui sûr et fidèle pour la république.” Chaque ambassadeur reçut ensuite, en vertu d’un sénatus-consulte, un présent de cinq mille as.

Tandis que les consuls enrôlaient les légions et préparaient tout pour la guerre, Rome, dont les scrupules religieux s’éveillaient surtout au début d’une guerre nouvelle, ne se borna pas aux supplications déjà faites et aux prières prononcées devant tous les autels : ne voulant omettre aucune des cérémonies observées en d’autres circonstances, elle ordonna que des Jeux et une offrande soient voués à Jupiter par le consul qui avait eu en partage la province de Macédoine. Le grand-pontife Licinius fit suspendre ce vœu public ; il prétendait “qu’on ne devait pas vouer une somme indéterminée, si cette somme ne pouvait être appliquée aux besoins de la guerre ; qu’il fallait la mettre de côté sur-le-champ, et ne point la mêler à d’autres ; sans cette formalité, le vœu serait entaché d’irrégularité.”

Cette observation venant d’un tel personnage fit impression ; néanmoins le consul fut invité à consulter le collègue des pontifes pour savoir si le vœu d’une somme indéterminée pouvait être fait régulièrement ; les pontifes déclarèrent la chose possible et même plus régulière. Le consul prononça le vœu en répétant, après le grand-pontife, les mêmes termes que ceux dont on s’était servi auparavant pour les vœux quinquennaux ; en vouant des Jeux et des offrandes, il ajouta seulement que la somme serait indiquée par le sénat au moment de l’exécution. Bien souvent déjà on avait voué les grands Jeux, mais en fixant la somme : ce fut la première fois qu’on la laissa indéterminée.



## **Soulèvement en Gaule (fin du printemps 200)**

L'attention générale était portée sur la guerre de Macédoine, quand tout à coup, au moment où l'on s'y attendait le moins, la nouvelle d'un soulèvement des Gaulois parvint à Rome. Les Insubres, les Cénomans et les Boïens avaient entraîné avec eux les Célines, les Ilvates et les autres peuples de la Ligurie, et sous la conduite d'un général carthaginois, nommé Hamilcar, qui s'était établi dans ces contrées avec les débris de l'armée d'Hasdrubal, ils avaient assailli Plaisance. Ils livrèrent cette ville au pillage et dans leur fureur ils la brûlèrent en grande partie ; puis laissant à peine deux mille hommes au milieu de ses ruines fumantes, ils traversèrent le Pô et marchèrent sur Crémone pour la piller.

Les habitants apprirent le désastre de leurs voisins assez à temps pour fermer leurs portes et disposer des soldats le long des remparts ; ils étaient décidés à soutenir un siège avant de se laisser forcer et comptaient faire prévenir le préteur romain. L. Furius Purpurio commandait alors la province : conformément aux ordres du sénat, il avait licencié toute son armée, à l'exception de cinq mille alliés latins, avec lesquels il s'était établi à proximité de la province, dans les environs d'Ariminum.

Il écrivit au sénat pour l'informer de l'agitation qui régnait dans le pays : “Des deux colonies, disait-il, qui avaient échappé au fléau dévastateur de la guerre punique, l'une avait été prise et saccagée par les ennemis, l'autre était assiégée ; son armée était trop faible pour sauver la colonie ; l'essayer c'était jeter ses cinq mille hommes sous le fer de quarante mille Gaulois, car tel était le nombre des insurgés ; c'était vouloir augmenter par un grand désastre l'insolence d'un ennemi déjà si fier d'avoir ruiné une colonie romaine.”

## Mission diplomatique en Afrique

Après la lecture de cette lettre on décréta que le consul C. Aurélius, qui avait donné rendez-vous à son armée en Étrurie, lui commanderait d'être le même jour à Ariminum, et qu'il irait en personne, si l'intérêt de la république le permettait, étouffer l'insurrection gauloise ; ou bien qu'il écrirait au préteur Q. Minucius de se mettre à la tête des légions, dès qu'elles seraient arrivées d'Étrurie, d'envoyer à leur place ses cinq mille alliés pour défendre cette province et d'aller faire lever le siège de la colonie.

On fut aussi d'avis d'envoyer en Afrique des ambassadeurs, qui se rendaient d'abord à Carthage, puis en Numidie auprès de Masinissa. Ils devaient signifier aux Carthaginois : "qu'un de leurs concitoyens, Hamilcar, était resté dans la Gaule ; qu'on ne savait trop si c'était un débris de l'armée d'Hasdrubal, ou plus tard de celle de Magon ; mais qu'il faisait la guerre, contrairement au traité, et qu'il avait appelé aux armes contre le peuple romain les populations gauloises et liguriennes ; que si les Carthaginois tenaient à la paix, ils eussent à le rappeler et à le livrer aux Romains." Ils avaient ordre aussi de déclarer "que tous les transfuges n'avaient pas été rendus ; qu'une grande partie d'entre eux se montraient, disait-on, en plein jour dans Carthage ; qu'il fallait les rechercher tous, les arrêter et les remettre aux Romains suivant le traité." Telle fut la mission des députés pour Carthage.

Quant à Masinissa, ils étaient chargés de le féliciter de ce qu'il avait recouvré le royaume de ses pères et de ce qu'il l'avait accru en y réunissant la partie la plus florissante des états de Syphax. On lui mandait aussi "qu'on avait déclaré la guerre à Philippe, parce qu'il avait prêté secours aux Carthaginois, parce que les violences exercées par lui contre les alliés de Rome, au moment où le feu de la guerre embrasait l'Italie, avaient nécessité l'envoi de flottes et de troupes en Grèce ; enfin parce que cette diversion avait été une des principales causes du retard qu'avait éprouvé l'expédition d'Afrique. On demandait à Masinissa pour cette guerre un secours de cavalerie numide." Les ambassadeurs emportèrent des présents magnifiques pour Masinissa, des vases d'or et d'argent, une toge de pourpre, une tunique brodée de palmes, un sceptre d'ivoire, une robe prétexte et une chaise curule. Ils eurent ordre de lui promettre que "s'il croyait avoir besoin de quelque appui pour affermir et accroître sa puissance, le peuple romain n'épargnerait rien dans l'intérêt d'un roi qui l'avait si utilement servi."

Vers le même temps des ambassadeurs de Vermina, fils de Syphax, se présentèrent au sénat ; ils cherchèrent à l'excuser en parlant de son imprudence et de sa jeunesse et rejetèrent toute la faute sur la perfidie des Carthaginois. "Masinissa lui-même, disaient-ils, avait été l'ennemi des Romains avant de devenir leur ami ; Vermina aussi ferait tous ses efforts pour ne point se laisser vaincre en bons offices à l'égard du peuple romain, ni par Masinissa, ni par aucun autre. Il demandait que le sénat lui accordât le titre de roi, d'allié et d'ami." On répondit aux ambassadeurs : "Que son père Syphax était, sans aucun motif, passé tout à coup de l'alliance et du parti des Romains dans les rangs de leurs ennemis ; que Vermina lui-même avait fait ses premières armes en combattant les Romains : aussi devait-il tenter d'obtenir la paix du peuple romain avant de demander le titre de roi, d'allié et d'ami ; que ces noms honorables, le peuple ne les accordait ordinairement qu'aux rois

qui s'étaient signalés envers lui par de grands services ; qu'au reste, des ambassadeurs romains seraient bientôt en Afrique, et que le sénat leur recommanderait de dicter à Vermina les conditions de la paix, le peuple romain leur laissant tout pouvoir à cet égard ; que, si le prince voulait ajouter, retrancher ou changer quelque clause, il aurait à s'adresser de nouveau au sénat." Les ambassadeurs qui partirent pour l'Afrique avec ces instructions furent C. Térentius Varron, Sp. Lucretius et Cn. Octavius : chacun d'eux était à bord d'une quinquérème.

## Prodiges et conjurations

On lut ensuite au sénat une lettre du préteur Q. Minucius, qui avait le département du Bruttium ; il mandait “qu’à Locres on avait, pendant la nuit, soustrait de l’argent des trésors de Proserpine, et qu’aucun indice ne pouvait mettre sur la trace des coupables.” Le sénat apprit avec indignation que les sacrilèges ne cessaient pas et que l’exemple de Pléminius, la punition éclatante qui avait naguère frappé ce criminel, ne prévenaient pas de pareils attentats. On chargea le consul C. Aurélius de répondre au préteur dans le Bruttium “que le sénat ordonnait de faire sur cette profanation une enquête aussi rigoureuse que celle que le préteur M. Pomponius avait faite trois ans auparavant. Tout l’argent retrouvé serait replacé dans le trésor ; ce qui manquerait à la somme serait complété, et des sacrifices expiatoires seraient, si on le jugeait convenable, ainsi que l’avaient prescrit antérieurement les pontifes, offerts en réparation de l’outrage fait au temple.”

Vers la même époque on reçut de divers points des annonces de prodiges : en Lucanie, le ciel avait, disait-on, paru tout en feu ; à Priverne, par un temps serein le soleil avait été un jour entier d’un rouge de sang ; à Lanuvium, un bruit extraordinaire s’était fait entendre pendant la nuit dans le temple de Juno Sospita. On annonçait aussi la naissance de plusieurs monstres en différents endroits : dans la Sabine, c’était un enfant d’un sexe douteux, homme et femme tout à la fois ; on y avait aussi trouvé un autre hermaphrodite âgé de seize ans ; à Frusinone, c’était un agneau avec une tête de porc ; à Sinuessa, un porc avec une tête d’homme ; en Lucanie, dans un champ qui appartenait à l’État, un poulain à cinq pattes.

Ces hideuses et informes productions, on les regardait comme autant d’erreurs d’une nature pervertie. On avait surtout horreur des hermaphrodites ; on les fit aussitôt jeter à la mer, comme précédemment, sous le consulat de C. Claudius et de M. Livius, on y avait jeté un monstre du même genre. Néanmoins on ordonna aux décemvirs de consulter les livres sibyllins sur ce prodige ; et, d’après ces livres, les décemvirs prescrivirent les mêmes cérémonies qu’on avait célébrées tout récemment à la suite d’un prodige semblable. Ils décrétèrent en outre que trois chœurs de neuf jeunes filles chanteraient un hymne, en parcourant la ville, et porteraient une offrande à Junon Reine. Le consul C. Aurélius fit exécuter les ordres des décemvirs. C’était Livius qui précédemment avait composé l’hymne ; cette fois ce fut P. Licinius Tégula.

## **Comment l'État se libéra de sa dette sans bourse délier**

Toutes les expiations étaient terminées. À Locres même les sacrilèges avaient été découverts par Q. Minucius, et les biens des coupables avaient remplacé la somme prise au trésor. Les consuls se disposaient à partir pour leurs provinces, lorsqu'une foule nombreuse de citoyens se présenta au sénat. C'étaient ceux qui, sous le consulat de M. Valerius et de M. Claudius, avaient prêté de l'argent à la république ; ils devaient toucher cette année le troisième paiement de leur créance. Mais les consuls, prévoyant que pour une guerre nouvelle, qui exigerait une flotte nombreuse et de puissantes armées, le trésor suffirait à peine, leur avaient déclaré qu'on ne pouvait les payer en ce moment. Le sénat comprit la justice de leurs plaintes : "Si l'argent prêté pour la guerre punique, disaient-ils, devait encore servir à la république pour celle de Macédoine, et que les guerres se succédassent ainsi les unes aux autres, n'était-ce pas confisquer leur fortune et punir leur dévouement comme un crime ? "

La réclamation des citoyens était légitime et pourtant la république ne pouvait payer ses dettes ; on prit un terme moyen entre la justice et la nécessité, et on décréta "que la plupart des créanciers ayant témoigné le désir d'acheter des terres qui se trouvaient à vendre de tous côtés, qu'on leur abandonnerait la propriété des terres de l'état, situées à cinquante milles autour de Rome ; que les consuls en estimeraient la valeur et imposeraient chaque arpent à un as, pour indiquer qu'elles faisaient partie du domaine public. Ainsi lorsque le peuple pourrait s'acquitter, tous ceux qui préféreraient de l'argent à ces terres les rendraient à l'état." Les créanciers acceptèrent avec joie cet arrangement. On appela ces terres *Trientabulum*, parce qu'elles avaient servi à payer le tiers de la dette publique.

## Arrivée de l'armée consulaire en Épire

P. Sulpicius, après avoir fait des vœux au Capitole et revêtu le paludamentum, sortit de Rome avec ses licteurs et se rendit à Brindes. Il incorpora dans ses légions les vétérans de l'armée d'Afrique qui voulurent le suivre ; il fit un choix dans la flotte du consul Cornélius, et, deux jours après son départ de Brindes, il aborda en Macédoine.

Il y fut rejoint par des envoyés athéniens, qui venaient le prier de faire lever le siège de leur ville. Il dirigea aussitôt vers Athènes C. Claudius Cento avec vingt vaisseaux longs et quelques troupes ; car le roi ne conduisait pas le siège en personne. Il était alors sous les murs d'Abydos, et s'était déjà mesuré avec Attale et les Rhodiens, dans deux batailles navales où il n'avait pas eu l'avantage. Mais ce qui relevait son courage, c'était, outre sa fierté naturelle, l'alliance qu'il avait conclue avec Antiochus, roi de Syrie, et le partage qu'ils avaient fait entre eux de toute l'Égypte : depuis qu'ils avaient appris la mort de Ptolémée, ils menaçaient tous deux ce royaume.

La guerre avait éclaté entre Philippe et les Athéniens pour un motif bien futile : de son ancienne fortune ce peuple n'avait gardé que l'orgueil. Pendant les mystères d'Éleusis, deux jeunes Acarnaniens qui n'étaient pas initiés et ne connaissaient rien à cette cérémonie entrèrent avec la foule dans le temple de Cérès. Leur langage et plusieurs questions étranges les eurent bientôt trahis ; on les conduisit devant les prêtres, et, bien qu'on ne pût douter qu'ils fussent entrés par erreur, on considéra leur imprudence comme un sacrilège horrible et on les mit à mort.

Cet acte de cruauté et de barbarie fut dénoncé à Philippe par les Acarnaniens ; ils obtinrent de lui un corps de troupes macédoniennes et la permission de faire la guerre aux Athéniens. Leur armée mit d'abord l'Attique à feu et à sang, et retourna en Acarnanie, chargée d'un riche butin. Ce fut là comme le prélude de l'irritation des esprits. Depuis on en vint à une guerre en règle. Athènes fut la première à se déclarer. Le roi Attale et les Rhodiens poursuivirent Philippe, qui se retira en Macédoine, et arrivèrent à Égine ; de là Attale se rendit au Pirée, pour renouveler et consolider son alliance avec les Athéniens. La ville entière se précipita au-devant de lui ; les citoyens avec leurs femmes et leurs enfants, les prêtres vêtus de leurs ornements sacerdotaux, et j'ai presque dit les dieux eux-mêmes, sortirent de leurs demeures pour aller recevoir le roi à son entrée.

## **Les Athéniens déclarent la guerre à Philippe (mai 200)**

Le peuple fut aussitôt convoqué pour entendre de la bouche même du roi les propositions qu'il avait à faire ; mais ensuite on jugea plus convenable de les lui demander par écrit que de l'exposer à rougir, soit lorsqu'il rappellerait en public ses propres bienfaits envers la ville, soit lorsqu'il entendrait les acclamations et les applaudissements de la multitude, dont les flatteries excessives ne pouvaient être qu'un embarras pour sa modestie. Dans la lettre qu'Attale envoya et qu'on lut en pleine assemblée, il parlait d'abord de ses bienfaits envers les Athéniens ses alliés, ensuite de ses exploits contre Philippe ; il terminait en exhortant les citoyens à commencer la guerre, tandis qu'ils avaient son appui, celui des Rhodiens, celui des Romains mêmes ; que si par leur indécision ils laissaient échapper une si belle occasion, ils chercheraient vainement à la retrouver. On donna audience ensuite aux députés des Rhodiens ; ils avaient à signaler un service tout récent : quatre galères athéniennes avaient été capturées naguère par les Macédoniens, ils les avaient reprises et rendues. Aussi la guerre contre Philippe fut-elle décrétée par acclamation.

On prodigua de grands honneurs au roi Attale d'abord, puis aux Rhodiens. C'est alors qu'il fut question, pour la première fois, de créer une nouvelle tribu qui se nommerait Attalide, et qui serait ajoutée aux dix anciennes. On offrit aux Rhodiens une couronne d'or en témoignage de leur valeur, et on leur donna le droit de cité, comme les Rhodiens l'avaient auparavant conféré aux Athéniens. Immédiatement après, Attale alla rejoindre sa flotte à Égine ; d'Égine, les Rhodiens firent voile vers Céos, puis vers Rhodes, en passant par les Cyclades : toutes, excepté Andros, Paros et Cythnos, qui étaient occupées par des garnisons macédoniennes, firent alliance avec eux.

Attale avait envoyé des députés en Étolie, et la nécessité d'attendre leur retour le retint quelque temps dans l'inaction à Égine. Il ne réussit point à soulever les Étoliens, qui s'estimaient heureux d'avoir fait la paix avec Philippe. Néanmoins si le roi de Pergame et les Rhodiens avaient alors serré de près ce monarque, ils auraient pu mériter le titre glorieux de libérateurs de la Grèce. Mais en laissant Philippe passer de nouveau dans l'Hellespont, occuper en Thrace les points les plus favorables et rassembler ses forces, ils entreprirent la guerre et laissèrent aux Romains l'honneur de la soutenir et de la terminer.

## Activité militaire de Philippe dans les Cyclades

Philippe montra plus d'énergie et se conduisit en roi ; bien qu'il n'eût pu tenir tête aux forces d'Anale et des Rhodiens, il ne s'effraya point de la guerre dont les Romains le menaçaient. Il envoya Philoclès, l'un de ses généraux, avec deux mille hommes d'infanterie et deux cents chevaux, ravager les terres des Athéniens ; mit sa flotte sous la conduite d'Héraclide, et lui ordonna de faire voile vers Maronée ; il se dirigea lui-même par terre sur cette ville avec deux mille hommes de troupes légères et deux cents cavaliers, et l'emporta du premier assaut.

Il prit ensuite Aenos, après un siège pénible, et n'en triompha que par la trahison de Callimède, lieutenant de Ptolémée. Il s'empara successivement de plusieurs autres villes, Cypsèle, Dorisque et Serrhéum. Puis il s'avança dans la Chersonèse, où Éléonte et Alopéconnésoum lui ouvrirent leurs portes. Callipolis et Madytos se soumirent également ainsi que plusieurs autres places obscures. Mais Abydos refusa même de recevoir les envoyés du roi et lui ferma ses portes. Le siège de cette ville arrêta longtemps Philippe ; elle aurait pu être sauvée sans l'inaction d'Attale et des Rhodiens. Attale se contenta d'y faire passer un secours de trois cents hommes, et les Rhodiens une seule quadrirème de leur flotte, qui stationnait cependant à Ténédos. Plus tard lorsque les assiégés furent presque aux abois, Attale passa en personne sur le continent, s'approcha de la ville et se contenta de faire briller aux yeux de ses alliés l'espérance d'un secours, sans faire la moindre tentative ni sur terre ni sur mer.



## Siège d'Abydos (août 200)

Les Abydéliens avaient placé sur leurs murs des machines qui défendaient les abords du côté de la terre, et rendaient même la position des vaisseaux ennemis fort périlleuse. Mais lorsqu'ils virent une partie du rempart détruite, et les mines poussées déjà jusqu'au mur intérieur qu'ils avaient élevé à la hâte, ils envoyèrent des députés au roi pour négocier une capitulation. Ils demandaient que la quadricème rhodienne avec son équipage, et le renfort fourni par Attale, pussent sortir de la ville, et qu'on leur permit à eux-mêmes de se retirer chacun avec un vêtement.

Philippe refusa d'entrer en accommodement, s'ils ne se rendaient à discrétion. À la nouvelle de cette réponse, l'indignation et le désespoir enflammèrent leur courroux. Entraînés, comme les Sagontins, par un vertige de fureur, ils coururent enfermer leurs femmes dans le temple de Diane, les jeunes gens de condition libre, les jeunes filles et même les enfants en bas âge avec leurs nourrices, dans le gymnase. Ils apportèrent au forum leur or et leur argent, entassèrent leurs étoffes précieuses à bord du vaisseau rhodien et d'un navire de Cyzique, qui se trouvaient dans le port ; ils firent venir les prêtres et les victimes et dresser des autels au milieu de la place. Là ils choisirent d'abord ceux qui devraient, au moment où ils verraient leurs concitoyens tomber morts sur la brèche en cherchant à repousser l'ennemi, égorger aussitôt les femmes et les enfants, précipiter dans la mer l'or, l'argent et les étoffes entassés dans les vaisseaux, puis mettre le feu aux édifices publics et particuliers dans le plus grand nombre d'endroits. Ils s'engagèrent tous par serment et en répétant après les prêtres d'horribles imprécations, à exécuter ce triste et exécrable forfait. Puis tous ceux qui étaient en état de servir jurèrent de ne quitter la brèche que morts ou vainqueurs.

Fidèles à leur parole, ils combattirent avec tant d'acharnement que, sans attendre la nuit qui allait mettre fin à la mêlée, Philippe, effrayé de leur désespoir, s'empressa de faire sonner la retraite. Les chefs qui avaient été chargés du rôle le plus odieux dans ce drame sanglant, voyant qu'un petit nombre de combattants avaient survécu et qu'ils étaient épuisés de blessures et de fatigues, envoyèrent, dès le point du jour, les prêtres avec les bandelettes sacrées pour remettre la ville à Philippe.

## Chute d'Abydos et retour de Philippe en Macédoine

Avant la soumission d'Abydos et sur la nouvelle du siège, M. Aemilius, le plus jeune des trois ambassadeurs envoyés à Alexandrie, s'était rendu auprès de Philippe avec l'accord de ses collègues. Il lui reprocha d'avoir entrepris la guerre contre Attale et les Rhodiens, et surtout d'assiéger en ce moment Abydos. Le roi répondit qu'Attale et les Rhodiens l'avaient provoqué : "Et les Abydédiens, dit Aemilius, vous ont-ils aussi attaqué les premiers ?" Peu accoutumé à entendre la vérité, Philippe trouva ce langage bien fier pour être adressé à un roi : "Votre jeunesse, dit-il, votre beauté et surtout le nom romain vous inspirent de l'orgueil. Mais je voudrais avant toutes choses vous voir demeurer fidèles aux traités, et observer la paix avec moi. Si vous m'apportez la guerre, eh bien ! je suis tout disposé aussi à la faire afin de vous montrer que la puissance et le nom des Macédoniens ne sont, pas plus que celui des Romains, sans éclat militaire."

Après avoir ainsi congédié l'ambassadeur, Philippe s'empara de l'or et de l'argent qu'on avait mis en monceaux ; mais il perdit tout ce qu'il croyait avoir de prisonniers. Les habitants, aveuglés par une rage forcenée, s'imaginèrent tout à coup qu'on avait trahi ceux qui avaient trouvé la mort en combattant ; ils s'accusèrent les uns les autres de parjure ; ils reprochèrent surtout aux prêtres d'avoir livré vivants à l'ennemi ceux qu'ils avaient dévoués à la mort. Aussitôt ils coururent chacun de leur côté égorger leurs femmes et leurs enfants, et se tuèrent eux-mêmes d'une façon ou d'une autre. Surpris de ces transports frénétiques, le roi contint l'ardeur de ses soldats, et fit savoir qu'il accordait trois jours aux Abydédiens pour mourir. Les vaincus profitèrent de cet intervalle pour exercer sur eux-mêmes plus d'actes de cruauté que ne s'en fût permis le vainqueur le plus implacable ; si l'on excepte ceux que leurs chaînes ou d'autres obstacles empêchèrent de se donner la mort, pas un habitant ne tomba vivant au pouvoir de l'ennemi. Philippe laissa une garnison dans la ville et retourna dans son royaume, Comme Hannibal après la ruine de Sagonte, Philippe, après le désastre d'Abydos, ne fut que plus impatient de combattre les Romains. Ce fut à ce moment qu'il rencontra des courriers et apprit d'eux que le consul était déjà en Épire, et qu'il avait pris ses quartiers d'hiver à Apollonie pour son armée de terre, et à Corcyre pour sa flotte.

## Missions diplomatiques en Afrique (été 200)

Cependant les ambassadeurs envoyés en Afrique avaient porté plainte contre Hamilcar, qui commandait l'armée gauloise. Les Carthaginois répondirent que tout ce qu'ils pouvaient faire, c'était de le condamner à l'exil et de confisquer ses biens ; que pour les transfuges et les déserteurs, ils avaient rendu ceux que des recherches actives leur avaient fait découvrir, et qu'ils députeraient vers le sénat une ambassade chargée d'y faire donner satisfaction. À ce sujet ils firent passer deux cent mille boisseaux de blé à Rome et autant à l'armée de Macédoine.

Les envoyés romains se rendirent ensuite en Numidie, à la cour de Masinissa, lui remirent les présents et lui communiquèrent les instructions qu'ils avaient reçues ; ils acceptèrent mille cavaliers numides, au lieu de deux mille qu'offrait Masinissa. Ce prince surveilla lui-même leur embarquement et les dirigea vers la Macédoine avec deux cent mille boisseaux de froment et la même quantité d'orge.

Les ambassadeurs devaient, en troisième lieu, voir Vermina. Ce prince s'avança au-devant d'eux jusqu'à la frontière de son royaume et souscrivit d'avance aux conditions de paix qu'ils voudraient lui dicter, déclarant que toutes conditions lui seraient bonnes et justes pour être en paix avec le peuple romain. On lui fit connaître les clauses du traité et on l'invita à nommer des ambassadeurs qui iraient à Rome le ratifier.

**Lentulus, proconsul en Espagne, obtient l'ovation (été 200)**

Vers la même époque, le proconsul L. Cornélius Lentulus revint d'Espagne. Il rendit compte devant le sénat des exploits et des succès par lesquels il s'était signalé durant plusieurs années, et demanda l'autorisation d'entrer en triomphe dans la ville. Le sénat reconnut que Lentulus méritait le triomphe ; “mais, ajouta-t-il, il n'y avait point d'exemple que leurs ancêtres eussent accordé cet honneur à un général qui n'avait pas eu le titre de dictateur, de consul ou de préteur. Or, c'était comme proconsul qu'il avait commandé en Espagne, et non comme consul ou préteur.” On penchait cependant pour lui accorder l'ovation. Le tribun du peuple Ti. Sempronius Longus s'y opposa ; il soutint que cette innovation ne serait pas moins contraire aux usages des ancêtres et qu'elle était sans exemple. Mais il finit par se rendre au vœu général de l'assemblée ; le sénatus-consulte fut rendu, et L. Lentulus entra dans Rome avec les honneurs de l'ovation. Du produit de son butin il versa dans le trésor quarante-quatre mille livres pesant d'argent, et deux mille quatre cent cinquante livres d'or ; chaque soldat eut pour sa part cent vingt as.

## Victoire des Romains devant Crémone (septembre 200)

Déjà l'armée consulaire s'était transportée d'Arrétium à Ariminum, et les cinq mille auxiliaires latins étaient passés de la Gaule en Étrurie. Aussitôt L. Furius s'avança à grandes journées d'Ariminum contre les Gaulois, occupés alors au siège de Crémone, et alla camper à quinze cents pas des ennemis. L'occasion était belle pour remporter un éclatant succès, si, dès son arrivée, il eût mené ses troupes contre leur camp. Les Gaulois étaient épars et dispersés dans la campagne, et n'avaient laissé pour le garder que des forces insuffisantes. Mais Furius craignit la fatigue de ses soldats après une marche forcée. Les Gaulois, rappelés par les cris de leurs compagnons d'armes, renoncèrent au butin qu'ils avaient sous la main, rentrèrent dans leur camp et le lendemain présentèrent la bataille. Le préteur l'accepta sans balancer ; mais à peine eut-il le temps de ranger ses troupes : les ennemis s'avancèrent au pas de course. La droite des deux divisions que formait l'armée des alliés fut placée en première ligne, et les deux légions romaines à la réserve. M. Furius commandait cette division de droite, M. Caecilius les légions, et L. Valérius Flaccus, la cavalerie ; tous les trois avaient le grade de lieutenant. Le préteur avait avec lui deux autres lieutenants, M. Laetorius et P. Titinius ; il s'était chargé d'observer les ennemis et de se porter partout où ils tenteraient quelque surprise.

Les Gaulois réunirent d'abord tous leurs efforts sur un seul point ; ils se flattaient d'écraser et de détruire la division de droite, qui était en première ligne. Voyant qu'ils ne pouvaient y réussir, ils essayèrent de tourner les ailes et d'envelopper les Romains, ce qui leur semblait facile à cause de leur supériorité numérique. Dès que le préteur s'en aperçut, il songea à étendre aussi sa ligne, fit avancer les deux légions de la réserve à droite et à gauche de la division qui combattait au premier rang, et voua un temple à Jupiter, si ce jour-là il mettait les ennemis en faite. Puis il ordonna à L. Valérius de lancer d'un côté la cavalerie des deux légions ; de l'autre celle des alliés sur les ailes des ennemis, et de les empêcher de tourner la ligne des Romains. En même temps, comme il vit que les Gaulois avaient dégarni leur centre pour prolonger leurs ailes, il le fit attaquer par ses soldats, en leur recommandant de serrer les rangs afin de rompre l'ennemi.

Les ailes gauloises furent enfoncées par la cavalerie et leur centre par l'infanterie ; aussitôt les ennemis, culbutés sur tous les points et ayant subi des pertes considérables, prirent la fuite et regagnèrent leur camp en désordre. La cavalerie se mit à leur poursuite ; les légions arrivèrent bientôt après et forcèrent les retranchements. À peine six mille hommes purent-ils s'en échapper. Les ennemis perdirent, tant en morts qu'en prisonniers, plus de trente-cinq mille hommes ; on leur prit soixante-dix enseignes et plus de deux cents chariots gaulois, chargés d'un riche butin. Hamilcar, le général carthaginois, périt dans cette mêlée, et avec lui, trois des principaux chefs de l'armée gauloise. Les captifs de Plaisance, au nombre de deux mille, tous de condition libre, furent rendus à la colonie.

## **2. Première année de campagne en Grèce (automne - hiver 200)**

22

### **Arrivée de la flotte romaine au Pirée (septembre 200)**

Cette victoire était importante : elle combla Rome de joie. Dès qu'on eut reçu la lettre du préteur, on décréta trois jours de supplications. Deux mille hommes environ, tant Romains qu'alliés, étaient restés sur le champ de bataille ; ils appartenaient pour la plupart à la division de droite où s'étaient portés d'abord tous les efforts des Gaulois. Le préteur avait à peu près terminé cette guerre ; néanmoins le consul C. Aurélius, libre des soins qui l'avaient retenu à Rome, se rendit en Gaule et se fit remettre par le préteur le commandement de l'armée victorieuse.

L'autre consul était arrivé dans sa province vers la fin de l'automne, et avait établi ses quartiers aux environs d'Apollonie. De sa flotte, qui stationnait à Corcyre, il avait détaché vingt trirèmes pour les envoyer, comme je l'ai dit plus haut, vers Athènes, sous les ordres de C. Claudius. L'arrivée de ce secours au Pirée, dans un moment où les alliés commençaient à perdre courage, releva leurs espérances. Sur terre, en effet, les partis qui de Corinthe venaient par Mégare ravager l'Attique, cessèrent leurs incursions ; et sur mer, les pirates de Chalcis, qui infestaient ces parages et désolaient même les campagnes voisines de la côte, n'osèrent plus doubler le cap Sounion, ni même sortir du détroit de l'Euripe et se hasarder en pleine mer. Outre ce secours, les Athéniens reçurent de Rhodes trois quadrirèmes ; ils avaient eux-mêmes trois vaisseaux non pontés qu'ils avaient équipés pour la défense de leurs côtes. Avec cette flotte, Claudius n'avait pour le moment d'autres prétentions que de mettre Athènes et son territoire à l'abri de toute attaque ; la fortune lui offrit l'occasion de tenter un coup plus hardi.

### **Prise de Chalcis (octobre 200)**

Des exilés de Chalcis, chassés par les violences des soldats du roi, annoncèrent qu'on pouvait s'emparer de cette ville sans coup férir. Les Macédoniens, disaient-ils, sachant qu'ils n'avaient à craindre aucun ennemi dans le voisinage, étaient dispersés de côté et d'autre, et les habitants, qui comptaient sur la garnison macédonienne, négligeaient la garde de la ville. Sur cet avis, Claudius mit à la voile ; il arriva assez tôt à Sounion, pour avoir le temps de gagner l'entrée du détroit de l'Eubée ; mais il craignit d'être aperçu, s'il doublait le cap, et tint sa flotte à l'ancre jusqu'à la nuit. Au crépuscule, il reprit sa route par un temps calme, arriva à Chalcis un peu avant le jour, et, abordant du côté où les habitations étaient fort rares, fit escalader et prendre par quelques soldats la tour la plus voisine et le mur attenant ; ici les gardes étaient endormis, là les postes étaient abandonnés. On s'avança ensuite vers des quartiers plus peuplés, on massacra les sentinelles, on ouvrit la porte et on fit entrer le reste des troupes.

La ville tout entière fut alors envahie, et, pour accroître le tumulte, on mit le feu aux maisons qui entouraient le forum. L'incendie dévora les greniers du roi et l'arsenal, avec tout l'attirail de guerre et les machines qu'il renfermait. On égorgea indistinctement et ceux qui fuyaient et ceux qui voulaient résister ; on frappait surtout ou l'on forçait à fuir tout homme en état de porter les armes. Sopater l'Acarnanien, qui commandait la garnison, fut tué avec les autres. Après quoi l'on réunit tout le butin dans le forum, d'où on le transporta à bord des vaisseaux. Les Rhodiens enfoncèrent la prison, et rendirent la liberté aux captifs que Philippe y tenait cachés comme dans le lieu le plus sûr. Enfin on renversa et on mutila les statues du roi. Alors la trompette ayant sonné le départ, on se rembarqua, et la flotte retourna au Pirée, d'où elle était partie. Si les Romains avaient eu assez de forces pour occuper Chalcis sans abandonner la défense d'Athènes, c'eût été, dès le commencement de la guerre, un grand avantage que d'enlever au roi la possession de Chalcis et de l'Euripe ; car si les Thermopyles ferment l'entrée de la Grèce par terre, le détroit de l'Euripe est la clef de ce pays par mer.

## Attaque d'Athènes par Philippe (octobre 200)

Philippe était alors à Démétriade ; c'est là qu'il apprit le désastre de ses alliés. Il était trop tard pour leur venir en aide, leur ruine étant consommée ; mais de l'impossibilité de les secourir au désir de la vengeance il n'y avait qu'un pas. Il partit donc avec cinq mille hommes d'infanterie légère et trois cents chevaux, et courut pour ainsi dire jusqu'à Chalcis, se croyant sûr d'y surprendre les Romains. Trompé dans cet espoir et n'ayant pu arriver que pour être témoin du triste spectacle que présentaient les ruines encore fumantes d'une ville alliée, il y laissa quelques-uns des siens, en très petit nombre, pour ensevelir les victimes de la guerre ; puis, retournant sur ses pas aussi rapidement qu'il était arrivé, il passa l'Euripe sur un pont, traversa la Béotie et marcha sur Athènes ; il se flattait que cette nouvelle entreprise aurait un meilleur succès.

Il eût réussi, en effet, sans un de ces coureurs que les Grecs appellent Hémérodromes, parce que dans un jour ils parcourent un chemin considérable. Cet homme, ayant aperçu, du poste où il était en vedette, l'armée du roi qui était en marche, prit les devants et parvint à Athènes au milieu de la nuit. Les habitants étaient plongés dans le sommeil ; ils n'étaient pas sur leurs gardes : c'est là ce qui avait perdu Chalcis peu de jours auparavant. Réveillés à la hâte par le coureur, le préteur d'Athènes et Dioxippe, capitaine d'une cohorte de mercenaires, rassemblèrent leurs troupes dans le forum, et firent sonner la trompette du haut de la citadelle pour avertir tous les citoyens de l'approche des ennemis. On courut aussitôt de tous les points de la ville aux portes et aux remparts.

Quelques heures après, un peu avant le jour cependant, Philippe parut sous les murs. Lorsqu'il vit beaucoup de feux allumés et qu'il entendit un bruit confus d'hommes qui s'agitaient, comme il arrive ordinairement dans une alerte, il s'arrêta et donna ordre à ses soldats de faire halte et de prendre quelque repos ; il était décidé à employer la force ouverte, puisque la ruse avait échoué. Ce fut du côté de la porte Dipyle qu'il attaqua la ville : cette porte, placée pour ainsi dire à l'entrée d'Athènes, est un peu plus haute et plus large que toutes les autres ; deux voies spacieuses y aboutissent, l'une au-dedans, l'autre au-dehors : la première permettait aux habitants de se rendre du forum à la porte en ordre de bataille ; la seconde est une chaussée de mille pas environ, qui conduisait au gymnase de l'Académie et laissait un libre espace à la cavalerie et à l'infanterie ennemies pour se développer.

Ce fut par cette chaussée que les Athéniens, après s'être formés en bataille derrière la porte, débouchèrent avec le renfort d'Attale et la cohorte de Dioxippe. En les voyants, Philippe crut les tenir en sa puissance et pouvoir satisfaire cette soif de carnage dont il brûlait depuis longtemps ; car Athènes était celle des villes de la Grèce qu'il haïssait le plus. Il engagea son armée "à combattre les yeux fixés sur lui et à ne pas oublier qu'enseignes et soldats devaient se trouver partout où serait le roi." Puis il poussa son cheval contre les ennemis, emporté par l'amour de la gloire autant que par la colère. Une foule immense couronnait les remparts comme pour jouir d'un spectacle, et Philippe était jaloux qu'on le vît payer de sa personne.

Il s'élança en avant de sa ligne avec quelques cavaliers et fondit au milieu des Athéniens, animant ainsi les siens d'une vive ardeur et jetant l'épouvante parmi les



ennemis. Il en blessa un grand nombre de sa propre main, tant de près que de loin, repoussa les Athéniens et les poursuivit en personne jusqu'à la porte. Le passage qu'elle offrait se trouvant trop étroit pour la foule qui s'y pressait, Philippe put y faire un affreux carnage ; puis il se retira sans être inquiété, malgré l'imprudence avec laquelle il s'était avancé. Ceux qui garnissaient les tours de la ville n'osaient point faire usage de leurs traits, de peur d'atteindre leurs compagnons, confondus pêle-mêle avec les ennemis.

Dès ce moment, les Athéniens se tinrent enfermés dans leurs murs. Philippe donna le signal de la retraite et alla camper à Cynosargès, où il y a un temple à Hercule et un gymnase entouré d'un bois sacré. Cynosargès, le Lycée et tous les endroits sacrés, tous les lieux de plaisance des environs d'Athènes furent livrés aux flammes. Les Macédoniens détruisirent non seulement les maisons, mais les tombeaux mêmes, et dans leur colère aveugle ils ne respectèrent ni les lois divines ni les lois humaines.

## **Assemblée de la confédération achéenne (automne 200)**

Le lendemain, les portes, qui d'abord étaient restées fermées, s'ouvrirent tout à coup pour recevoir les renforts qu'Attale envoyait d'Égine et les Romains qui venaient du Pirée. Philippe se retira alors à trois milles environ d'Athènes. De là il marcha sur Éleusis, espérant surprendre le temple et la forteresse qui le domine et l'entoure. Mais il s'aperçut que les postes étaient sur leurs gardes et que la flotte arrivait du Pirée au secours de la place ; il renonça donc à cette entreprise et se dirigea vers Mégare, puis directement vers Corinthe. Là il apprit que la ligue achéenne s'était réunie à Argos, et, au moment où on s'y attendait le moins, il se présenta dans l'assemblée.

On y délibérait sur la guerre contre Nabis, tyran de Lacédémone. Depuis que Philopoemen avait été remplacé dans le commandement par Cycliadas, général beaucoup moins habile, les ressources des Achéens s'épuisaient. Nabis avait profité de cette circonstance pour rallumer la guerre ; il ravageait les terres de ses voisins et commençait même à menacer leurs villes. C'était pour le combattre qu'on s'occupait alors de régler le contingent de troupes que devait fournir chaque cité de la ligue. Philippe promit de les délivrer de toute inquiétude du côté de Nabis et des Lacédémoniens ; il s'engagea non seulement à préserver les terres des alliés de tout pillage, mais à rejeter tous les fléaux de la guerre sur la Laconie, en y conduisant aussitôt son armée. Cette offre fut accueillie par des applaudissements unanimes. "Mais, ajouta-t-il, il est juste que tout en vous offrant pour vos possessions le secours de mes armes, je ne compromette pas la sûreté des miennes. Si donc vous le jugez convenable, mettez sur pied ce qu'il faut de troupes pour défendre Oréos, Chalcis et Corinthe ; par là je n'aurai rien à craindre sur mes arrières et je pourrai sans inquiétude tomber sur Nabis et les Lacédémoniens."

Les Achéens comprirent alors le but de ses offres si généreuses et de ses promesses de secours contre les Lacédémoniens ; ils virent que Philippe ne cherchait qu'à emmener leur jeunesse hors du Péloponnèse pour s'en faire des otages et engager la ligue dans la guerre contre les Romains. Le préteur Cycliadas crut inutile de relever ses propositions insidieuses ; il se borna à répondre que les lois des Achéens défendaient de traiter d'autres affaires que celles qui étaient l'objet de la convocation ; et, lorsqu'on eut décrété la levée d'une armée pour combattre Nabis, il congédia l'assemblée qu'il avait présidée avec courage et indépendance, bien que, jusqu'à ce jour, il eût passé pour l'un des courtisans les plus dévoués du roi. Philippe, frustré d'une grande espérance, enrôla quelques volontaires, puis retourna à Corinthe et de là dans l'Attique.

## **L'Attique est dévastée par les troupes de Philippe**

Pendant que Philippe était en Achaïe, Philoclès, un des généraux du roi, partit de l'Eubée avec deux mille Thraces et Macédoniens pour ravager les frontières de l'Attique, et franchit le défilé du Cithéron du côté d'Éleusis. Puis il envoya la moitié de ses troupes piller la campagne, et il se tint caché avec le reste dans un lieu propre à une embuscade, pour être prêt à tomber brusquement et à l'improviste sur les ennemis en désordre si, du fort d'Éleusis, ils faisaient une sortie contre ses fourrageurs. Le piège ayant été découvert, Philoclès rappela les soldats qui s'étaient dispersés pour piller, les mit en bataille et alla faire le siège de la forteresse d'Éleusis. Il y fut très maltraité, se retira et fit sa jonction avec Philippe, qui arrivait d'Achaïe. Ce prince essaya aussi d'enlever la forteresse ; mais la flotte romaine accourue du Pirée, et le renfort qu'elle introduisit dans la place le forcèrent à renoncer à son entreprise.

Il divisa alors son armée, chargea Philoclès d'en conduire une partie à Athènes, et se dirigea lui-même avec l'autre vers le Pirée. Il espérait que la diversion de Philoclès, qui, en s'avancant jusqu'au pied des murs et en menaçant la ville d'un assaut, y retiendrait les Athéniens, lui permettrait de s'emparer du Pirée qu'on aurait laissé avec une faible garnison. L'attaque du Pirée ne lui réussit pas mieux que celle d'Éleusis : c'étaient à peu près les mêmes troupes qui les défendaient. Du Pirée le roi se porta tout à coup sur Athènes ; mais, assailli brusquement par un corps d'infanterie et de cavalerie dans l'étroit espace compris entre les deux murs à demi détruits qui joignent Athènes au Pirée, il fut repoussé, et, renonçant au siège de la ville, il partagea de nouveau ses troupes avec Philoclès, et alla ravager la campagne. Dans ses dévastations précédentes il s'était borné à détruire les tombeaux qui entourent Athènes ; cette fois, il ne voulut rien épargner dans ses profanations ; il fit démolir et incendier les temples consacrés aux dieux dans chaque bourgade.

L'Attique était couverte de chefs-d'œuvre de ce genre, grâce à l'abondance de ses marbres et au génie de ses artistes ; aussi la fureur du roi trouva-t-elle à se satisfaire. Il ne se contenta point de démolir les temples et de renverser les statues des dieux, il fit briser les pierres mêmes, pour empêcher qu'elles ne servissent à relever ces ruines s'il les laissait entières. Quand il eut ainsi assouvi sa colère, ou plutôt quand sa colère n'eut plus où s'exercer, il passa du territoire ennemi dans la Béotie, et ne fit plus rien de mémorable en Grèce.

## **Expédition de L. Apustius aux confins de la Macédoine (septembre 200)**

Le consul Sulpicius était alors campé entre Apollonie et Dyrrachium, non loin du fleuve Apsos. Il y manda L. Apustius, son lieutenant, et l'envoya, avec une partie de ses forces, ravager les terres ennemies. Apustius se jeta sur les frontières de la Macédoine, emporta du premier assaut les forts de Corrhagum, Gerrunium et Orgessum, et se présenta devant Antipatréia, ville située dans un étroit défilé.

Il invita d'abord les chefs à une conférence et chercha à les persuader de se confier à la générosité des Romains. Mais, voyant que la hauteur de leurs murailles et l'assiette de leur ville leur faisaient dédaigner ses propositions, il eut recours à la force des armes et s'empara d'Antipatréia ; puis après avoir égorgé tous les jeunes gens et abandonné tout le butin aux soldats, il fit raser les murs et incendier les maisons. La crainte d'un sort pareil décida la place de Codrio, malgré ses défenses naturelles et ses fortifications, à se rendre sans coup férir. On y laissa une garnison, puis on prit d'assaut la ville de Cnide, dont le nom seul est connu à cause de cette autre Cnide, si célèbre en Asie.

Le lieutenant retournait vers le consul, chargé d'un assez riche butin, lorsque Athénagoras, un des généraux du roi, fondit sur son arrière-garde, au passage d'un fleuve, et porta le désordre dans les derniers rangs. Aux cris d'alarme de ses soldats, Apustius accourut à toute bride, ordonna aux enseignes de faire volte-face, plaça les bagages au centre, et rangea son armée en bataille. Le choc des Romains ne put dès lors être soutenu par les troupes du roi : elles laissèrent beaucoup de morts et plus encore de prisonniers. Le lieutenant remit l'armée en bon état au consul et fut aussitôt renvoyé sur sa flotte.

## **Extension du conflit sur terre et sur mer**

Le succès de cette expédition, qui ouvrait assez heureusement la campagne, fit arriver au camp romain les petits souverains et les chefs voisins de la Macédoine : il s'agissait de Pleuratos, fils de Scerdilaedas, d'Amynder, roi des Athamans, et d'un chef dardanien, Bato, fils d'un certain Longarus, qui avait fait en son nom la guerre à Démétrius, père de Philippe. Ils venaient offrir des secours ; le consul répondit qu'il emploierait les services des Dardiens et de Pleuratos, lorsque son armée aurait mis le pied en Macédoine ; quant à Amynder, il le chargea de soulever les Éoliens. Les ambassadeurs d'Attale étaient arrivés aussi dans le même temps ; on leur recommanda de dire à leur maître qu'il attendît la flotte romaine à Égine où il hivernait, et qu'après avoir été rejoint par elle, il poursuivît, comme auparavant, la guerre maritime contre Philippe. Des députés allèrent presser les Rhodiens de prendre part aux opérations.

De son côté, Philippe, depuis son retour en Macédoine, déployait une grande activité dans ses préparatifs ; son fils Persée, quoique très jeune encore, alla, sous la direction d'amis sûrs qui devaient guider son inexpérience, s'emparer, avec une partie des troupes, des défilés qui sont près de Pélagonie. Sciathos et Péparéthos, villes qui n'étaient pas sans importance et pouvaient offrir à la flotte ennemie une conquête utile et fructueuse, furent détruites par ordre du roi. Les Éoliens furent surveillés par une ambassade qui avait mission d'empêcher ce peuple si remuant de trahir sa foi à l'arrivée des Romains.

## **L'assemblée panétolienne (mars 199). Discours du chef de la délégation macédonienne**

Une assemblée générale des Étoliens, dite panétolienne, devait avoir lieu ; le jour en avait été fixé. Afin de s'y trouver, les députés du roi hâtèrent leur marche ; de son côté l'envoyé du consul L. Furius Purpurio ne fit pas moins de diligence. Les ambassadeurs d'Athènes se rendirent aussi l'assemblée. Les Macédoniens, qui étaient les alliés les plus récents, furent entendus les premiers. Ils déclarèrent "que rien n'étant changé, ils n'avaient eux-mêmes aucun changement à proposer : les mêmes motifs qui avaient porté les Étoliens à faire la paix avec Philippe, après avoir éprouvé l'inutilité d'une alliance avec les Romains, devaient aujourd'hui leur faire respecter cette paix qu'ils avaient conclue. Aimez-vous mieux, ajouta l'un des ambassadeurs, imiter les Romains, dirai-je dans leur insolence ou dans leur légèreté ? eux qui naguère faisaient répondre à vos députés à Rome : Pourquoi vous adresser à nous, Étoliens, lorsque vous ne nous avez pas consultés pour faire la paix avec Philippe ? Aujourd'hui ils vous demandent de marcher avec eux contre ce prince. Précédemment c'était à cause de vous, c'était pour vous qu'ils avaient pris les armes contre lui ; ils le feignaient du moins ; aujourd'hui ils vous défendent de rester en paix avec Philippe.

Ce fut aussi pour secourir Messine qu'ils abordèrent la première fois en Sicile ; la seconde fois, c'était pour affranchir Syracuse du joug des Carthaginois. Et maintenant Messine, Syracuse, la Sicile tout entière sont en leur pouvoir ; et cette province, devenue tributaire des Romains, courbe son front sous leurs haches et leurs faisceaux. Peut-être, en songeant que vous voici réunis à Naupacte, en vertu de vos lois, sur la convocation de magistrats élus par vous, et que vous êtes libres de choisir vos alliés et vos ennemis, libres de vous prononcer pour la paix ou pour la guerre, peut-être croyez-vous que les Siciliens aussi peuvent choisir Syracuse ou Messine, ou Lilybée, pour y tenir leur assemblée ? Non ; le préteur romain règle seul les convocations : c'est sur son ordre seulement que se réunissent les Siciliens ; du haut de son tribunal il leur dicte ses superbes arrêts ; il ne se montre qu'escorté de licteurs ; les verges menacent leur dos ; les haches sont suspendues sur leurs têtes ; et, chaque année, c'est un nouveau maître que le sort leur envoie.

Doivent-ils s'en étonner ? le peuvent-ils même, lorsqu'ils voient toutes les villes d'Italie, Régium, Tarente, Capoue, et tant d'autres que je ne nomme pas, aux portes de Rome, sur les ruines desquelles Rome s'est élevée, s'humilier sous le même joug ? Et encore Capoue est-elle autre chose que le tombeau et le monument funèbre du peuple campanien ? Ses habitants n'ont-ils pas été enlevés comme des morts et transportés sur une terre étrangère ? débris de cité, sans sénat, sans peuple, sans magistrats, assemblage monstrueux, offrant à ceux qui l'habitent un spectacle plus hideux que le néant même. C'est folie que de se fier à ces étrangers ; entre eux et nous le langage, les mœurs et les lois ont jeté une barrière plus insurmontable que la mer et les terres qui nous séparent ! Peut-on espérer qu'une fois maîtres du pays, ils y laissent rien de ce qui subsiste ? La puissance de Philippe vous inspire de l'ombrage pour votre liberté ? Et pourtant lorsqu'il aurait pu à juste titre se montrer irrité contre vous, il ne vous a demandé que la paix ; aujourd'hui même il ne réclame que le maintien de la paix jurée.

Laissez prendre à ces légions étrangères l'habitude de résider en Grèce, et façonnez-vous au joug ; plus tard, lorsque vous aurez les Romains pour maîtres, ce sera en vain que vous rechercherez l'alliance de Philippe. Étoliens, Acarnaniens et Macédoniens, nous tous qui parlons le même langage, nous pouvons, sur de futiles prétextes, nous séparer pour un moment, puis nous réunir de nouveau ; mais, avec des étrangers, avec des Barbares, tous les Grecs sont et seront dans un état de guerre permanent. La nature, qui est immuable, et non des causes qui peuvent changer tous les jours, les a faits ennemis. Je termine par où j'ai commencé : c'est ici même qu'il y a trois ans, cette même assemblée a décrété la paix avec le même Philippe, au grand déplaisir de ces mêmes Romains qui veulent la troubler aujourd'hui que vos serments l'ont cimentée. La fortune n'ayant rien changé à cette délibération, je ne vois pas pourquoi vous-mêmes vous y changeriez quelque chose."

## Discours de la délégation athénienne

Après les Macédoniens, du consentement et à la demande même des Romains, on introduisit les députés athéniens. L'horreur de leurs souffrances donnait plus de force à leurs justes attaques contre la cruauté et la barbarie du roi. Ils déplorèrent les affreux ravages et la désolation de leurs campagnes : "Ils ne se plaignaient pas, dirent-ils, d'avoir été traités en ennemis par un ennemi : la guerre avait ses droits qu'on pouvait exercer de même qu'il fallait s'y soumettre. L'incendie des récoltes, la ruine des habitations, l'enlèvement des hommes et des bestiaux étaient des calamités plutôt déplorables que révoltantes pour ceux qui les enduraient. Mais ce dont ils se plaignaient, c'est que cet homme qui traitait les Romains d'étrangers et de barbares eût foulé aux pieds toutes les lois divines et humaines. Dans sa première dévastation il avait fait une guerre sacrilège aux dieux des enfers ; dans la seconde aux dieux du ciel. Tous les tombeaux et les monuments de l'Attique étaient détruits ; les mânes de tous leurs concitoyens étaient privés de leurs asiles, leurs ossements ne reposaient plus au sein de la terre.

Ils avaient des temples que leurs ancêtres, dispersés par dèmes, avaient consacrés dans chaque petit fort et dans chaque bourgade, et que plus tard, après leur réunion en une seule ville, ils n'avaient pas délaissés et négligés. Tous ces temples avaient été livrés par Philippe à la flamme dévastatrice. Les statues des dieux gisaient à demi brûlées et mutilées au milieu des ruines de leurs sanctuaires. Ce qu'il avait fait de l'Attique, cette contrée naguère si belle et si riche, il le ferait, s'il le pouvait, de l'Italie et de la Grèce tout entière. Athènes elle-même aurait offert le même spectacle de désolation, si les Romains ne fussent venus à son secours. L'impiété de cet homme avait osé s'attaquer aux dieux gardiens de la ville et à Minerve, protectrice de la citadelle ; elle s'était attaquée au temple de Cérès dans Éleusis, au Jupiter et à la Minerve du Pirée. Repoussé par la force des armes loin de leurs temples, loin même de leurs murs, il avait déchaîné sa fureur sur les édifices, qui n'avaient d'autre défense que la religion. Les Athéniens priaient donc et conjuraient les Étoliens de prendre leurs malheurs en pitié, et de se déclarer contre Philippe, ayant pour eux les dieux immortels et ensuite les Romains qui, après les dieux, étaient les premiers par la puissance."



## Discours du représentant romain

L'envoyé romain prit alors la parole. "Tout le plan de mon discours, dit-il, vient d'être bouleversé d'abord par les Macédoniens, puis par les Athéniens. Les Macédoniens, au moment où j'allais me plaindre des violences exercées par Philippe contre tant de villes alliées de Rome, ont été les premiers à nous inculper ; c'est donc une apologie et non plus une accusation que je dois vous présenter. Les Athéniens, en vous rappelant cette longue série d'attentats et de sacrilèges commis contre tous les dieux, m'ont-ils laissé, à moi ou à tout autre, quelque reproche plus grave à articuler ? Ces mêmes plaintes, sachez-le bien, Chios, Abydos, Aenos, Maronée, Thasos, Paros, Samos, Larissa, Messène elle-même, la Messène d'Achaïe, peuvent les faire entendre ; ils vous dénonceront même des crimes plus odieux et plus atroces si Philippe a eu plus de moyens de leur nuire.

Quant aux reproches qu'il nous adresse, si ce ne sont pas autant de titres de gloire, j'avoue que je renonce à nous en justifier. Il a parlé de Régium, de Capoue, de Syracuse. Régium reçut, dans ses murs, pendant la guerre de Pyrrhos, une de nos légions, que les habitants eux-mêmes avaient demandée pour leur défense : cette légion, au lieu de protéger la ville, s'en empara par une infâme trahison. Avons-nous approuvé cet attentat ? N'avons-nous pas poursuivi de nos armes ces soldats coupables ? Et lorsqu'ils furent tombés entre nos mains, lorsqu'ils eurent expié sous les verges et la hache leur perfidie envers nos alliés, n'avons-nous pas rendu aux habitants de Régium leur ville, leurs terres, tous leurs biens, ainsi que leurs lois et leur liberté ?

Syracuse gémissait sous le joug des tyrans étrangers, ce qui était le comble de l'indignité ; nous lui avons porté secours ; nous avons enduré près de trois années de fatigues, sur terre et sur mer, pour assiéger cette puissante cité ; et lorsque les Syracusains, qui s'étaient résignés à vivre esclaves plutôt que de se rendre à nous, eurent enfin cédé à nos armes et furent délivrés du joug, ne leur avons-nous pas rendu leur ville ? La Sicile, j'en conviens, est une de nos provinces ; celles de ses cités qui ont embrassé le parti de Carthage et qui ont uni leur haine à celle de nos ennemis pour nous faire la guerre, nous paient aujourd'hui des tributs et des impôts. Loin de le nier, nous voulons vous faire savoir, ainsi qu'à toutes les nations, que le sort de chaque peuple dépend de sa conduite envers Rome.

Quant au châtement des Campaniens, lorsqu'ils n'osent pas eux-mêmes s'en plaindre, pouvons-nous en avoir quelque regret ? Pour eux nous avons soutenu contre les Samnites près de soixante-dix années d'une guerre souvent désastreuse pour nous. Traités, mariages, alliances de familles, droit de cité, nous avons tout fait pour les attacher à nous ; et, au moment de nos revers, ce sont ceux qui, les premiers de tous les peuples d'Italie, nous ont trahis en massacrant lâchement la garnison romaine et en se livrant à Hannibal. Plus tard, ce sont eux encore qui, furieux de se voir assiégés par nous, ont envoyé Hannibal contre Rome. Il ne resterait plus rien de Capoue, il ne survivrait pas un seul de ses habitants qu'on ne pourrait s'indigner d'une vengeance si légitime. La conscience de leurs crimes en a poussé à se donner la mort beaucoup plus que nous n'en avons fait périr dans les supplices. Quant aux autres, si nous leur avons ôté leur patrie et leur territoire, nous leur avons du moins assigné des terres et un asile. La ville elle-même, innocente de leurs

fautes, nous l'avons laissée subsister, et quiconque la verrait aujourd'hui ne pourrait croire qu'elle a été assiégée et prise d'assaut. Mais pourquoi parler de Capoue ? Carthage vaincue n'a-t-elle pas obtenu de nous la paix et la liberté ? Aussi tout ce que nous avons à craindre, c'est qu'une trop grande clémence envers les vaincus n'encourage souvent à tenter contre nous la fortune des combats.

Je n'ajouterai rien pour notre défense, rien contre Philippe ; les parricides dont ce prince a souillé son palais, les meurtres de ses parents et de ses amis, ses débauches plus monstrueuses, pour ainsi dire, que sa cruauté, vous sont mieux connues qu'à nous ; car vous êtes plus voisins de la Macédoine. Revenons à ce qui vous concerne, Étoliens ; nous avons, nous, entrepris, dans votre intérêt, la guerre contre Philippe ; et vous, vous avez, sans nous consulter, fait la paix avec lui. Peut-être direz-vous que, nous voyant occupés à combattre Carthage, vous avez cédé à la crainte et reçu la loi que vous imposait le plus fort. Nous aussi, pressés par des ennemis plus redoutables, nous avons négligé à notre tour cette guerre à laquelle vous aviez renoncé. Mais aujourd'hui que la bonté des dieux a mis fin à la guerre punique, nous avons déployé toutes nos forces pour écraser la Macédoine, et nous vous offrons une occasion de rétablir les nœuds d'alliance et d'amitié qui vous unissaient à nous, à moins que vous n'aimiez mieux vous perdre avec Philippe que de vaincre avec les Romains."

### **L'assemblée se sépare sans avoir pris de décision**

Ce discours de Furius faisait pencher tous les esprits pour les Romains, quand Damocrite, préteur des Étoliens, corrompu, dit-on, par l'or de Philippe, sans se prononcer pour aucun parti, déclara que "dans les affaires de haute importance, rien n'était plus funeste que la précipitation. Le repentir venait bientôt à la suite, mais toujours trop tard et inutilement, une décision prise à la hâte ne pouvant être ni rappelée ni remise en question. Quant à l'affaire présente, s'il était d'avis de la laisser venir à maturité, on pouvait dès ce moment fixer l'époque de la délibération. Les lois défendaient de voter la guerre ou la paix ailleurs que dans un congrès panétolien ou dans l'assemblée générale des Thermopyles. On n'avait donc qu'à décider sur-le-champ que le préteur convoquerait loyalement une assemblée lorsqu'il voudrait proposer la paix ou la guerre ; et toutes les résolutions qui seraient discutées ou adoptées dans cette réunion seraient aussi légales et aussi valables que si elles émanaient d'un congrès panétolien ou d'une assemblée générale des Thermopyles." Ainsi la question resta pendante, les députés se retirèrent, et Damocrite se vanta d'avoir agi dans l'intérêt des Étoliens : ils restaient libres de se prononcer pour celui des deux partis que favoriserait la fortune. Tel fut le résultat de l'assemblée des Étoliens.

### **3. Deuxième année de campagne (printemps - automne 199)**

33

#### **Combat de cavalerie au pays des Dassarètes (printemps 199)**

Philippe poussait activement sur terre et sur mer ses préparatifs de guerre ; il concentrait ses forces navales à Démétriade en Thessalie. Prévoyant qu'Attale et la flotte romaine quitteraient Égine au retour du printemps, il chargea Héraclidas du commandement de ses vaisseaux et des côtes, comme il l'avait fait précédemment. Lui-même il s'occupa de rassembler ses troupes de terre, se flattant d'avoir enlevé aux Romains deux puissants auxiliaires, les Étoliens d'une part, de l'autre les Dardaniens, parce qu'il avait fait fermer les gorges de Pélagonie par son fils Persée.

Le consul n'en était plus à préparer la guerre ; déjà il s'était mis en campagne, et conduisait son armée par le territoire des Dassarétiens, traînant avec lui, sans y toucher, le blé qu'il avait emporté de ses quartiers d'hiver ; car le pays suffisait à l'entretien du soldat. La plupart des villes et des bourgades se soumirent volontairement ou par crainte : on en força quelques-unes ; on en trouva d'autres abandonnées par les Barbares, qui s'étaient réfugiés dans les montagnes voisines. Le consul s'arrêta quelque temps à Lyncus, près du fleuve Bevus ; de là ses fourrageurs allaient piller les greniers des Dassarètes. Philippe voyait la désolation se répandre autour de lui, et une terreur profonde s'emparer des habitants ; mais ignorant de quel côté avait tourné le consul, il détacha un escadron de cavalerie pour reconnaître la route qu'avaient prise ses ennemis.

Sulpicius était dans la même incertitude : il savait que le roi avait quitté ses quartiers d'hiver ; mais il ignorait de quel côté il s'avavançait ; lui aussi il avait envoyé des cavaliers à la découverte. Les deux détachements, partis de deux côtés différents, après avoir erré longtemps dans la Dassarétie sans connaître leur direction, finirent par se rencontrer. Ils furent avertis l'un et l'autre de l'approche de l'ennemi par le bruit des hommes et des chevaux qu'on entendait de loin. Aussi, longtemps avant d'être en présence, ils s'étaient préparés au combat, et dès qu'ils s'aperçurent, ils se chargèrent avec fureur. Ils se trouvaient égaux en nombre et en courage. C'était, de part et d'autre, l'élite de l'armée, et, pendant quelques heures, ils luttèrent à forces égales. Ce fut la fatigue des cavaliers et de leurs chevaux qui fit cesser le combat sans que la victoire fût décidée. Après une perte de quarante hommes du côté des Macédoniens, et de trente-cinq du côté des Romains, ils s'en retournèrent les uns auprès de Philippe, les autres auprès du consul, sans pouvoir éclairer ni l'un ni l'autre davantage sur leur position respective. On obtint ces renseignements par des transfuges, gens faciles à exploiter pour qui veut surprendre à la guerre les secrets d'un ennemi.

## **Première rencontre de l'armée consulaire et de l'armée de Philippe (mai-juin 199)**

Philippe pensa qu'il augmenterait l'attachement de ses soldats et leur ardeur à braver pour lui les dangers s'il prenait soin de faire ensevelir les cavaliers morts dans cette rencontre. Il les fit donc rapporter au camp, afin d'étaler à tous les regards la pompe de leurs funérailles. Rien n'est plus incertain ni plus inexplicable que les sentiments de la multitude : ce qui semblait devoir leur faire affronter avec plus de courage tous les périls, leur inspira de la crainte et du découragement. Ils n'avaient vu jusqu'alors que les blessures de la pique et de la flèche, plus rarement celles de la lance, habitués qu'ils étaient à ne se mesurer qu'avec les Grecs et les Illyriens ; mais à la vue de ces cadavres mutilés par le glaive espagnol, de ces bras coupés, de ces têtes abattues et entièrement séparées du corps, de ces entrailles à nu, de tant d'autres blessures non moins horribles, ils ne songeaient plus qu'avec effroi à quelles armes et à quels hommes ils allaient avoir affaire.

La peur gagna le roi lui-même, car il n'avait jamais soutenu contre les Romains une bataille en règle. Il rappela donc, afin de renforcer son armée, son fils et les troupes qui gardaient les gorges de la Pélagonie ; et il ouvrit ainsi à Pleuratos et aux Dardaniens l'entrée de la Macédoine. Puis il partit guidé par des transfuges, avec vingt mille hommes d'infanterie et quatre mille chevaux, s'avança contre l'ennemi, et alla occuper à un peu plus de deux cents pas du camp romain une éminence voisine d'Athaeos, où il s'entoura d'un fossé et d'un retranchement. L'aspect du camp romain qu'il dominait, le frappa, dit-on, d'admiration, et par son ensemble magnifique, et par la distribution régulière de chaque partie, l'alignement des tentes et la largeur des rues. Il déclara que ce n'était assurément pas là un camp de Barbares. Pendant deux jours le consul et le roi restèrent dans leurs retranchements à s'attendre l'un l'autre. Le troisième jour, le consul fit sortir toutes ses troupes en bataille.

### **L'armée du roi est refoulée dans son camp (juillet 199)**

Philippe, craignant d'engager une action générale, où tout se décide en un moment, détacha quatre cents Tralles (c'est une peuplade illyrienne, comme nous l'avons dit ailleurs) et trois cents Crétois, joignit à cette infanterie un nombre égal de cavaliers, et les envoya sous les ordres d'Athénagoras, l'un des seigneurs de sa cour, harceler la cavalerie romaine.

Le consul qui avait formé sa ligne de bataille à un peu plus de cinq cents pas, fit avancer des vélites et environ deux escadrons de cavalerie, afin d'opposer à l'ennemi un nombre égal de fantassins et de chevaux. Les troupes du roi s'attendaient à un de ces engagements auxquels elles étaient habituées ; elles pensaient qu'il y aurait alternative de charges et de retraites ; que la cavalerie lancerait ses traits, puis tournerait bride ; qu'alors l'agilité des Illyriens leur serait d'un grand secours pour s'élancer sur les Romains et les attaquer brusquement, tandis que les Crétois arrêteraient avec leurs flèches les charges désordonnées de l'ennemi.

Cette tactique fut déconcertée par le choc impétueux et l'acharnement des Romains, qui combattirent comme si l'action eût été générale. Les vélites, après avoir lancé leurs javelots, tirèrent l'épée et en vinrent aux mains de près. Les cavaliers, parvenus aux lignes ennemies, arrêtaient leurs chevaux, les uns pour combattre à cheval même, les autres pour mettre pied à terre et se mêler à l'infanterie. Ainsi, cavalerie contre cavalerie, celle du roi avait le dessous, ne sachant pas combattre en place ; et quant à son infanterie, accoutumée à voltiger et à courir de côté et d'autre, à demi nue sous ses armes, elle ne pouvait tenir contre le vélite romain, qui, avec son glaive et son bouclier, était aussi bien armé pour la défense que pour l'attaque. Aussi les Macédoniens n'opposèrent aucune résistance ; ils cherchèrent leur salut dans la fuite, et se replièrent vers leur camp.

## L'armée romaine tombe dans une embuscade

Après un jour d'intervalle, le roi, qui avait résolu d'engager toute sa cavalerie et ses troupes légères, mit en embuscade pendant la nuit, dans un lieu favorable à une surprise, entre les deux camps, un corps de ces soldats armés de la cétra, et appelés peltastes. Il ordonna à son général Athénagoras et à la cavalerie d'essayer une attaque ouverte, et, si elle réussissait, de profiter de leur avantage, sinon de reculer peu à peu afin d'attirer l'ennemi dans le piège. La cavalerie recula en effet. Mais les chefs des peltastes n'attendirent pas le signal ; ils se montrèrent avant le temps et manquèrent ainsi l'occasion d'obtenir un succès. Les Romains rentrèrent dans leur camp après avoir vaincu en plaine et s'être préservés du piège qu'on leur tendait.

Le lendemain le consul rangea toutes ses troupes en bataille, et mit en avant de ses lignes quelques éléphants. C'était la première fois que les Romains employaient ces animaux : ils en avaient pris dans la guerre punique. Voyant que l'ennemi se tenait caché derrière ses retranchements, le consul s'en approcha en lui faisant honte de sa lâcheté ; mais il ne put entraîner Philippe au combat ; et comme la proximité des camps ne permettait pas de faire le fourrage en sûreté, que nos soldats dispersés dans la campagne pouvaient être enveloppés tout à coup par la cavalerie macédonienne, il se porta à huit milles de là pour mettre ses fourrageurs à l'abri de toute surprise, et il établit son camp dans un lieu appelé Ottolobos.

Tant que les Romains battirent les environs, Philippe resta dans son camp, afin d'encourager à la fois leur négligence et leur audace. Dès qu'il les vit s'écarter, il sortit à la tête de toute sa cavalerie et de ses auxiliaires crétois, marchant avec toute la diligence que lui permettait de faire une infanterie très agile, qui suivait la cavalerie au pas de course, et alla se porter entre le camp et les fourrageurs. Là, il divisa ses troupes, en envoya une partie à la poursuite des Romains dispersés, avec ordre de ne faire aucun quartier. Il garda le reste pour fermer les chemins par lesquels l'ennemi pouvait regagner son camp.

Bientôt tout fut égorgé ou mis en fuite sans que personne n'eût encore pu porter au consul la nouvelle de ce désastre. Tous les fuyards tombaient entre les mains du roi, et il en fut tué par les troupes qui fermaient les chemins plus que par celles qui battaient la campagne. Enfin quelques-uns s'échappèrent à travers les postes ennemis ; mais ils arrivèrent tout tremblants et apportèrent l'alarme au camp plutôt que des nouvelles certaines.

## La riposte de la cavalerie romaine

Le consul ordonna aussitôt à ses cavaliers de se porter au secours de leurs camarades, partout où ils le pourraient ; il sortit lui-même du camp avec les légions, marchant aux ennemis en bataillon carré. Les cavaliers se dispersèrent dans la plaine ; les uns s'égarèrent, trompés par les clameurs qui s'élevaient de différents côtés ; les autres rencontrèrent l'ennemi, et le combat s'engagea sur plusieurs points à la fois. La mêlée fut surtout sanglante au poste qu'occupait le roi. La cavalerie et l'infanterie y étaient très nombreuses, et formaient presque une armée complète ; comme elles occupaient le milieu du chemin, c'était vers ce point que la plupart des Romains dirigeaient leurs efforts. Ce qui assurait la supériorité aux Macédoniens, c'est que le roi les animait par sa présence, et que les auxiliaires crétois, formés en bataillon serré et prêts à recevoir le choc, faisaient pleuvoir tout à coup une grêle de flèches sur les Romains dispersés et en désordre.

S'ils avaient su se modérer dans la poursuite, ils auraient eu non seulement l'honneur de la journée, mais aussi l'avantage de triompher dans la guerre. Mais l'ardeur du carnage les emporta trop loin ; ils rencontrèrent les cohortes romaines qui avaient pris les devants sous les ordres des tribuns militaires. Les cavaliers qui fuyaient n'eurent pas plus tôt aperçu les enseignes romaines qu'ils se retournèrent contre l'ennemi en désordre : en un instant le combat eut changé de face, et ceux qui poursuivaient prirent la fuite à leur tour. Les uns périrent en combattant, les autres en fuyant : ils ne tombèrent pas tous sous les coups des Romains ; plusieurs d'entre eux se jetèrent dans les marais et s'abîmèrent avec leurs chevaux dans la profondeur de la vase.

Le roi lui-même fut en danger : son cheval, qui avait été blessé, s'étant abattu, il fut renversé à terre et faillit être fait prisonnier. Il fut sauvé par un cavalier qui sauta rapidement de son cheval, releva le prince tout tremblant et le mit à sa place. Pour lui, ne pouvant suivre à pied, en courant, les autres cavaliers qui fuyaient, il tomba percé de coups par les ennemis qu'avait attirés la chute du roi. Dans sa frayeur, Philippe s'enfuit à toute bride à travers des marais praticables ou non, et parvint enfin dans son camp, lorsque la plupart de ses soldats désespéraient déjà de le revoir en vie. Deux cents cavaliers macédoniens périrent dans cet engagement ; près de cent furent faits prisonniers ; quatre-vingts chevaux tout caparaçonnés furent ramenés au camp romain, avec les dépouilles des vaincus.



### **Aurait-on pu agir autrement ?**

On a dit qu'en ce jour le roi avait montré trop de témérité, et le consul trop peu d'énergie ; que Philippe aurait dû rester en repos, sachant que toute la campagne des environs était dévastée, et qu'au bout de quelques jours les Romains se verraient réduits à la plus grande détresse ; que, de son côté, le consul, après avoir mis en déroute la cavalerie et les troupes légères de l'ennemi, et pensé prendre le roi lui-même, aurait dû marcher droit au camp des Macédoniens ; car, dans la consternation où ils étaient, ils n'auraient pas attendu, et la guerre pouvait être terminée à l'instant même. Tout cela est plus facile à dire qu'à exécuter, comme il arrive très souvent.

En effet, si toute l'infanterie royale eût pris part au combat, peut-être qu'au milieu du tumulte, lorsque les Macédoniens, vaincus et refoulés par la terreur du champ de bataille jusque dans leurs retranchements, auraient vu l'ennemi victorieux franchir avec eux les palissades, leur camp eût couru le risque d'être emporté. Mais l'infanterie tout entière était restée dans le camp ; les portes étaient gardées, les retranchements défendus ; qu'aurait donc gagné le consul à imiter l'imprudence du roi qui s'était élancé en désordre à la poursuite des cavaliers romains ?

La première pensée du roi, celle de charger les fourrageurs dispersés dans la plaine, n'eût même pas mérité le blâme, s'il n'avait pas voulu pousser trop loin ses avantages. On doit d'autant moins s'étonner de sa résolution de tenter la fortune qu'on parlait d'une invasion de Pleuratos et des Dardaniens dans la Macédoine, à la tête de forces considérables. Si Philippe s'était ainsi laissé envelopper de toutes parts, il était à croire que les Romains eussent terminé la guerre sans tirer l'épée. Aussi, après ce double échec, Philippe, pensant qu'il n'était pas en sûreté s'il restait dans la même position, résolut de décamper, en trompant l'ennemi sur son départ. Il envoya, vers le coucher du soleil, un parlementaire demander au consul une trêve pour ensevelir les cavaliers qu'il avait perdus ; et, donnant ainsi le change aux Romains, il partit en silence dès la seconde veille, laissant un grand nombre de feux allumés dans toute l'étendue de son camp.

### Passage du défilé (août 199)

Le consul était à table quand on lui annonça l'arrivée du parlementaire et l'objet de sa mission. Il se contenta de répondre que, le lendemain matin, on aurait le temps d'entrer en pourparlers. C'était tout ce que demandait Philippe : il eut la nuit et une partie du jour suivant pour prendre l'avance. Il se jeta dans les montagnes, où il était sûr de n'être pas suivi par les Romains qui étaient trop pesamment armés.

Le consul congédia, dès le point du jour, le parlementaire, en lui accordant la trêve. Peu de temps après il s'aperçut du départ de l'ennemi ; mais, ne sachant où le suivre, il resta dans son camp et consacra quelques jours à faire des provisions. Il se rendit ensuite à Stuberra, et y fit réunir tous les blés qui étaient dans les campagnes de la Pélagonie. De là il s'avança jusqu'à Pluinna, ignorant toujours quelle direction avait prise l'ennemi.

Philippe avait campé d'abord à Bryanium ; puis il était allé, par des chemins de traverse, donner une alerte aux Romains, qui s'éloignèrent aussitôt de Pluinna et s'établirent sur les bords de l'Osphage. Le roi vint se poster à peu de distance, et se retrancha également sur les bords d'une rivière nommée dans le pays Érigon. Mais bientôt, prévoyant que les Romains se dirigeraient vers Éordée, il prit les devants pour s'emparer des défilés et empêcher l'ennemi de forcer l'entrée de la province, en franchissant ces gorges étroites. Là, il construisit des palissades, creusa des fossés, entassa des pierres en forme de mur, et abattit des arbres, suivant les nécessités du terrain ou la nature des matériaux ; en un mot, il s'entoura de fortifications et crut, en élevant des ouvrages à toutes les issues, avoir rendu impraticable ce passage, naturellement très difficile.

Presque tous les environs étaient couverts de bois, ce qui était très défavorable à la phalange macédonienne ; car si ce corps ne peut former, avec ses sarisses, une espèce de mur de fer en avant de ses boucliers (et pour cela il lui faut une plaine découverte), il est incapable de rendre aucun service. Les Thraces ne pouvaient pas plus faire usage de leurs romphées, qui sont aussi d'une longueur démesurée et qui s'embarrassaient de tous côtés dans les branches.

Les Crétois seuls étaient de quelque utilité ; mais ce corps, si redoutable dans une charge où le cavalier et le cheval s'offrent nus aux coups de ses flèches, était sans force contre les boucliers romains, qui, trop épais pour être transpercés, ne laissaient rien à découvert et qu'on pût ajuster. Aussi, quand ils eurent reconnu l'inutilité de cette arme, ils assaillirent l'ennemi avec les pierres qui se trouvaient çà et là dans la vallée. Le choc qu'éprouvaient les boucliers sous cette grêle de projectiles, dont les atteintes étaient plus sonores que dangereuses, arrêta quelque temps les Romains à l'entrée du défilé. Mais bientôt ils bravèrent aussi ces nouveaux traits ; les uns, formant la tortue, se firent jour à travers les ennemis ; les autres parvinrent par un léger détour au sommet de la montagne, tombèrent sur les postes macédoniens, déconcertés de cette attaque, les débusquèrent, et, comme le terrain était embarrassé et la fuite difficile, ils les massacrèrent presque tous.

## **Retour de l'armée victorieuse en Illyrie (septembre 199)**

Le passage ainsi forcé avec moins de peine qu'on ne l'avait supposé, l'armée pénétra dans l'Éordée, et, après avoir dévasté toute la campagne, se replia sur l'Élimée. Elle se jeta ensuite sur l'Orestide et attaqua la place de Célétrum, située dans une presque île. Un lac en entoure les murailles, et l'on ne peut y arriver de la terre ferme que par une étroite chaussée. Les habitants, forts de cette position, fermèrent d'abord leurs portes et refusèrent de se soumettre ; mais quand ils virent les Romains déployer leurs enseignes, s'avancer jusqu'au pied du mur à l'abri de la tortue, et couvrir de leurs bataillons toute la chaussée, ils ne tentèrent pas même le combat, et, dans leur frayeur, ils se rendirent à discrétion.

De Célétrum Sulpicius entra dans la Dassarétie, où il prit d'assaut la ville de Pélion. Les esclaves furent emmenés avec le reste du butin, et les hommes libres renvoyés sans rançon. On leur rendit la ville, mais en y mettant une forte garnison, car la situation en était fort avantageuse pour lancer des attaques en Macédoine. Après avoir ainsi parcouru le territoire ennemi, le consul ramena ses troupes dans un pays soumis depuis longtemps, à Apollonie, d'où il était parti pour se mettre en campagne.

Philippe avait été occupé par une diversion des Étoliens, des Athamans, des Dardaniens et de tous les ennemis qui s'étaient tout à coup levés de toutes parts contre lui. Au moment où les Dardaniens quittaient la Macédoine, il envoya contre eux Athénagoras avec l'infanterie légère et la plus grande partie de la cavalerie ; il le chargea de poursuivre ces barbares dans leur retraite, de harceler leur arrière-garde et de refroidir leur ardeur pour les expéditions du dehors. Les Étoliens avaient été soulevés par Damocrite : ce même préteur, qui, à Naupacte, leur avait conseillé d'attendre pour se déclarer, avait été le premier, dans l'assemblée suivante, à les appeler aux armes, lorsqu'il eut appris l'issue du combat d'Ottolobos, l'invasion de la Macédoine par les Dardaniens et par Pleuratos, à la tête des Illyriens, enfin l'arrivée de la flotte romaine devant Oréos, et lorsqu'il sut que la Macédoine, menacée par tant de nations voisines, était sur le point d'être bloquée par mer.

## Opérations des Étoliens et de leurs alliés en Thessalie (septembre 199)

C'est là ce qui avait ramené Damocrite et les Étoliens dans le parti des Romains. Amynder, roi des Athamans vint aussi les joindre, et ils allèrent assiéger Cercinium. La ville avait fermé ses portes ; on ignore si c'était de force ou volontairement, car elle avait une garnison macédonieune : au bout de quelques jours elle fut prise et brûlée. Ceux qui survécurent à ce désastre, hommes libres ou esclaves, furent emmenés avec le reste du butin. La crainte d'un sort pareil fit abandonner toutes les villes des environs du lac Boebéis ; les habitants se réfugièrent dans les montagnes. Le pays n'offrant plus de butin, les Étoliens le quittèrent pour aller se jeter sur la Perrhébie ; ils y emportèrent d'assaut Cyrétiae, qui fut indignement saccagée ; les Maléens se soumirent volontairement et entrèrent dans la confédération.

De la Perrhébie Amynder conseillait de marcher sur Gomphi. Cette ville touche à l'Athamanie et paraissait ne devoir opposer qu'une faible résistance. Les Étoliens préférèrent les plaines de la Thessalie qui leur promettaient un riche butin. Amynder les y suivit, quoiqu'il n'approuvât ni leur résolution, ni le désordre de leurs excursions, ni l'indifférence avec laquelle ils établissaient leurs campements au hasard, dans le premier endroit venu et sans prendre la peine de se fortifier. Aussi, craignant pour lui comme pour les siens d'éprouver quelque désastre par ce fait de leur témérité et de leur négligence, lorsqu'il les vit camper dans une plaine dominée par la ville de Pharcadon, il alla s'établir à un peu plus de cinq cents pas, sur une hauteur, où il s'entoura au moins de quelques faibles retranchements.

Quant aux Étoliens, à part leurs dévastations, c'était à peine s'ils paraissaient se rappeler qu'ils étaient en pays ennemi ; les uns se répandaient dans la campagne où ils erraient à moitié désarmés ; les autres restaient au camp sans veiller à sa défense et passaient la nuit comme le jour plongés dans le sommeil et l'ivresse. Tout à coup Philippe survint. Instruits de son arrivée par quelques fuyards qui revenaient tout tremblants de leurs excursions, Damocrite et les autres chefs s'agitèrent.

C'était l'heure de midi ; la plupart de leurs soldats, gorgés de nourriture, dormaient étendus à terre. Ils les réveillèrent, leur firent prendre les armes, et dépêchèrent les plus agiles dans toutes les directions pour rappeler les pillards dispersés dans la campagne. La confusion fut si grande qu'on vit des cavaliers sortir du camp sans épée, et la plupart sans cuirasse. Ainsi entraînés à la hâte et formant à peine tous ensemble, cavaliers et fantassins, un corps de six cents hommes, ils tombèrent au milieu de la cavalerie du roi, qui avait l'avantage du nombre, de la valeur et des armes. Aussi furent-ils culbutés dès le premier choc, et sans essayer presque de se défendre, ils s'enfuirent lâchement vers leur camp. Il y en eut quelques-uns de tués ou de faits prisonniers par la cavalerie qui les avaient séparés du gros des fuyards.

## Déroute de l'armée étolienne

Philippe touchait presque aux retranchements des Romains ; il fit sonner la retraite. Hommes et chevaux, tous étaient fatigués, moins du combat que de la longueur du chemin et de la vitesse extraordinaire de leur course. Il envoya chaque escadron de cavalerie à son tour, et successivement aussi chaque manipule des troupes légères, puiser de l'eau et prendre leur repas ; d'autres restèrent sous les armes à leurs postes, en attendant l'infanterie pesamment armée qui ne pouvait marcher que plus lentement. Dès qu'elle fut arrivée, elle reçut ordre aussi de planter ses enseignes, de mettre ses armes devant elle et de prendre à la hâte quelque nourriture, tandis que deux ou trois manipules au plus iraient chercher de l'eau. Pendant ce temps, la cavalerie et les troupes légères se tenaient prêtes et rangées en bataille, dans le cas où l'ennemi ferait quelque mouvement.

Les Étoliens, dont tous les détachements dispersés dans la campagne étaient rentrés au camp, parurent alors déterminés à se défendre ; ils placèrent des soldats auprès des portes et le long des retranchements, et montrèrent beaucoup de résolution tant que l'ennemi resta tranquille et qu'ils furent hors de sa portée. Mais lorsque les enseignes se mirent en mouvement et que les Macédoniens s'approchèrent du camp en bon ordre et prêts à l'assaillir, ils abandonnèrent à l'instant même leurs postes, et s'enfuirent par le côté opposé du camp vers la hauteur qu'occupaient les Athamans. Dans cette retraite si précipitée il y eut encore un grand nombre d'Étoliens tués ou faits prisonniers.

Si le jour eût été moins avancé, Philippe aurait, sans aucun doute, pu forcer aussi les lignes des Athamans ; mais le combat et ensuite le pillage du camp l'occupèrent toute la journée. Il s'arrêta donc au pied de la montagne, dans la plaine voisine, décidé à commencer l'attaque le lendemain dès l'aurore. Les Étoliens, cédant à la terreur qui les avait déjà chassés de leur camp, se dispersèrent pendant la nuit et s'enfuirent. Amynder leur fut alors très utile ; à la tête des Athamans qui connaissaient les chemins, il suivit la crête des montagnes par des sentiers inconnus à ceux qui les poursuivaient et ramena les Étoliens dans leur pays. Il n'y en eut que très peu qui, dans une déroute si complète, s'égarèrent et tombèrent au milieu des cavaliers macédoniens que Philippe, en voyant dès le point du jour la hauteur abandonnée, détacha pour harceler la marche des ennemis.

### Situation à la fin de l'année 199

Dans le même temps, Athénagoras, général de Philippe, atteignit les Dardaniens au moment où ils rentraient sur leur territoire. Il mit d'abord en désordre leur arrière-garde. Les Dardaniens firent alors volte-face, se formèrent en bataille et engagèrent un combat en règle où l'avantage fut égal ; mais quand ils se furent remis en marche, la cavalerie et les troupes légères du roi les inquiétèrent beaucoup. Les Dardaniens n'avaient aucune ressource du même genre ; ils étaient surchargés d'armes trop pesantes et ne pouvaient se mouvoir ; enfin le terrain même favorisait l'ennemi. Ils eurent très peu de morts, beaucoup plus de blessés, et pas un prisonnier, parce qu'ils ne quittent pas imprudemment leurs rangs et qu'ils combattent et font retraite en masse.

Ainsi les pertes que Philippe avait éprouvées dans sa lutte avec les Romains, il les avait réparées, tout en châtiant par d'heureuses expéditions deux nations ennemies ; son entreprise avait été aussi heureuse qu'elle était hardie. Une circonstance due au hasard diminua depuis le nombre des Étoliens ses ennemis. Scopas, l'un des chefs du pays, envoyé d'Alexandrie par le roi Ptolémée avec une grande quantité d'or, leva six mille hommes de pied et un corps de cavalerie mercenaire, qu'il emmena en Égypte. Toute la jeunesse étolienne serait partie avec lui si Damocrite ne leur eût rappelé la guerre qui les menaçait et l'abandon où allait se trouver le pays. On ignore s'il agit ainsi par zèle pour l'intérêt public, ou par opposition contre Scopas, qui ne l'avait pas gagné par quelques présents ; mais ses représentations retinrent une partie de la jeunesse.

## **Manifestation contre Philippe à Athènes (début de l'été 199)**

Tels furent les événements de cette campagne entre les Romains et Philippe. La flotte partie de Corcyre, au commencement de cette même campagne, sous les ordres du lieutenant L. Apustius, doubla le cap Malée et fit sa jonction avec le roi Attale, à la hauteur du promontoire Scyllaeum, sur le territoire d'Hermione. La haine des Athéniens pour Philippe, contenue depuis longtemps par la crainte, se déborda tout entière à l'arrivée d'un si puissant secours. Athènes n'a jamais manqué de démagogues prêts à soulever le peuple par leurs paroles ; l'espèce en est commune dans toutes les villes libres ; mais surtout à Athènes, dans cette patrie de l'éloquence, où la faveur de la multitude les encourage.

On proposa donc aussitôt une loi qui fut adoptée par le peuple ; elle portait “que toutes les statues de Philippe, ses images avec leurs inscriptions, celles de ses ancêtres des deux sexes, seraient supprimées et détruites ; les jours de fête, les sacrifices, les prêtres institués en l'honneur du prince ou de ses aïeux seraient tous supprimés comme profanes ; tout lieu où se trouvait quelque objet, quelque inscription en son honneur, serait maudit ; il ne serait pas permis d'y élever et d'y consacrer un de ces monuments qu'on ne pouvait élever et consacrer qu'en un lieu exempt de souillures ; les prêtres, dans toutes les prières adressées aux dieux pour le peuple athénien, pour ses alliés, pour leurs armées et leurs flottes, prononceraient des imprécations et des malédictions contre Philippe, ses enfants, son royaume, ses troupes de terre et de mer, contre toute la nation macédonienne et même contre son nom.”

On ajouta que “toute proposition ayant pour but de flétrir et de déshonorer Philippe serait adoptée par le peuple athénien ; mais quiconque hasarderait un mot, une démarche pour le disculper ou pour l'honorer, pourrait être tué sans crime.” On conclut enfin que “tous les décrets portés jadis contre les Pisistratides seraient remis en vigueur contre Philippe.” Athènes usait ainsi des seules armes qu'elle avait en son pouvoir, des paroles et des écrits, pour faire la guerre à Philippe.

### Prise d'Andros (août 199)

Attale et les Romains se rendirent d'abord d'Hermione au Pirée ; ils y restèrent quelques jours et y furent accablés de décrets honorables, où l'enthousiasme du peuple athénien pour ses alliés égalait ses précédentes fureurs contre son ennemi. Du Pirée ils firent voile vers Andros. La flotte ayant jeté l'ancre dans le port nommé Gaurion, on fit sonder les dispositions des habitants pour savoir s'ils aimaient mieux livrer volontairement leur ville que de soutenir un assaut. Ils répondirent qu'une garnison macédonienne occupait la citadelle et qu'ils n'étaient point leurs maîtres. Aussitôt on débarqua les troupes et toutes les machines nécessaires à un siège ; puis Attale et le lieutenant romain, chacun d'un côté, s'approchèrent de la place.

Ce qui effraya surtout les Grecs, ce furent ces enseignes et ces armes qu'ils voyaient pour la première fois, ainsi que l'intrépidité de ces guerriers qui marchaient avec tant de résolution vers les remparts. Ils s'enfuirent sur-le-champ dans la citadelle, et les Romains s'emparèrent de la ville. La citadelle tint deux jours, grâce à sa position plus qu'au courage de ses défenseurs ; le troisième elle se rendit ; les habitants et la garnison eurent la liberté de passer à Délion en Béotie avec un seul vêtement chacun. Les Romains la cédèrent au roi et se réservèrent le butin et tous les ornements de la ville. Attale, craignant de se trouver maître d'une île déserte, persuada à presque tous les Macédoniens et à plusieurs des habitants d'Andros d'y rester. Dans la suite, ceux qui s'étaient transportés à Délion en vertu de la capitulation, y furent rappelés par les promesses du roi ; le désir de revoir leur patrie augmentait encore leur confiance en sa parole.

D'Andros les alliés passèrent à Cythnos, où ils perdirent plusieurs jours à faire inutilement le siège de la ville ; comme c'était une place sans importance, on remit à la voile. À la hauteur de Prasiae, sur la côte de l'Attique, vingt barques d'Issa vinrent se joindre à la flotte des Romains. On les envoya ravager les terres de Carystos, et l'on attendit leur retour à Géraistos, port fameux de l'Eubée. Puis toute la flotte gagna la haute mer, longea Scyros et alla aborder à Icos, où un vent du nord très violent la retint quelques jours.

Dès qu'un temps calme revint, on fit voile vers Sciathos, ville naguère pillée et saccagée par Philippe. Les soldats se dispersèrent dans la campagne et rapportèrent sur leurs vaisseaux le blé et les vivres qu'ils purent trouver ; quant au butin, il n'y en avait point à espérer, et d'ailleurs les Grecs n'avaient pas mérité qu'on les maltraitât. On se dirigea alors sur Cassandrée et on jeta l'ancre d'abord à Mendis, bourgade maritime dépendante de cette cité. Puis quand on eut doublé le promontoire et qu'on voulut s'approcher des murs de la ville, une horrible tempête s'éleva ; les vaisseaux furent presque engloutis par les flots, séparés les uns des autres et dépouillés de la plupart de leurs agrès ; les soldats se réfugièrent sur le rivage.

Ce désastre maritime fut l'avant-coureur de celui qui les attendait sur terre. Quand la flotte fut ralliée et les troupes débarquées, les alliés attaquèrent la ville ; mais ils furent très maltraités et repoussés par la garnison macédonienne, fort nombreuse. Après cette vaine tentative, ils se rembarquèrent, passèrent au cap Canastrion dépendant de Pallène, doublèrent le promontoire de Toronè et se portèrent sur Acanthos : la campagne fut



ravagée et la place elle-même prise et pillée. Là s'arrêtèrent leurs courses ; déjà la flotte regorgeait de butin ; ils reprirent la route qu'ils avaient suivie, regagnèrent Sciathos et de là l'Eubée.

## Siège d'Oréos par les forces alliées (septembre 199)

La flotte y resta, tandis que dix vaisseaux légers entrèrent dans le golfe Maliaque pour se concerter avec les Étoliens sur les opérations de la guerre. L'Étolien Pyrrhias était le chef de l'ambassade étolienne qui se rendit à Héraclée pour conférer avec le roi et le lieutenant romain. Il demanda, sur la base du traité d'alliance, un secours de mille soldats à Attale : c'était le nombre d'hommes que devait leur fournir ce prince en cas de guerre contre Philippe. Attale s'y refusa, parce que les Étoliens avaient, eux aussi, montré quelque répugnance à se mettre en campagne pour dévaster la Macédoine, lorsque Philippe incendiait les temples et les habitations aux environs de Pergame, et qu'ils auraient pu le rappeler dans ses propres états par une diversion vigoureuse. Mais les Romains firent toutes sortes de promesses aux Étoliens, qui se retirèrent avec des espérances et non avec des secours. Apustius et Attale retournèrent sur leur flotte.

On envisagea ensuite le siège d'Oréos : c'était une place défendue par de bonnes murailles et par une forte garnison, depuis qu'elle avait eu à essuyer une première attaque. Les alliés avaient été rejoints, après la prise d'Andros, par l'amiral rhodien Agésimbrote et vingt vaisseaux, tous pontés. Ils envoyèrent la flotte croisé à la hauteur du cap Zélasium, dans l'Isturie, position avantageuse qui domine Démétriade et d'où les Rhodiens étaient à portée de couvrir les assiégeants au moindre mouvement de la flotte macédonienne. Héraclide, qui la commandait au nom du roi, tenait ses vaisseaux à l'ancre, épiant l'occasion que pourrait lui fournir la négligence des ennemis, mais trop faible pour agir à force ouverte.

Les Romains et Attale pressaient Oréos de deux côtés différents : les Romains par la citadelle voisine de la mer ; Attale par la vallée qui s'étend entre les deux forteresses, à l'endroit où la ville est défendue aussi par un mur intérieur. La différence des positions exigeait un mode d'attaque différent. Les Romains employaient la tortue, le mantelet et le bélier pour ébranler les murs : les soldats du roi se servaient de balistes, de catapultes et de machines de tout genre pour lancer des traits et même des pierres énormes, sans négliger ni la mine, ni aucun des moyens dont on avait éprouvé l'utilité dans le premier siège.

Au reste, la garnison macédonienne qui défendait la ville et les citadelles n'était pas seulement plus nombreuse ; elle avait aussi plus de sang-froid et de courage ; elle se rappelait les châtiments qui lui avaient été infligés par le roi pour une première faute, ses menaces, ses promesses pour l'avenir : aussi les assiégeants n'avaient-ils que peu d'espoir de s'en emparer par un coup de main. Cependant Apustius crut pouvoir tenter quelque autre entreprise ; il laissa des troupes suffisantes pour presser les travaux du siège, passa sur la côte la plus voisine du continent, tomba à l'improviste sur Larissa, non pas la célèbre Larissa de Thessalie, mais celle que les Grecs nomment Cremastè, et l'emporta, moins la citadelle. Attale, de son côté, surprit Ptélion qui ne craignait rien moins qu'une telle attaque pendant le siège d'une ville voisine.

Déjà tous les travaux étaient achevés devant Oréos, et à l'intérieur la garnison était épuisée, par des fatigues continuelles, par les gardes qui se succédaient nuit et jour, par ses blessures enfin. Le mur, ébranlé sous les coups du bélier, s'était écroulé en plusieurs endroits. Ce fut par l'ouverture de cette brèche que les Romains pénétrèrent pendant la

nuit dans la citadelle, en passant au-dessus du port. Au point du jour et au signal donné par les Romains du haut de la citadelle, Attale attaqua aussi la ville, dont les murs étaient en grande partie renversés. La garnison et les habitants se réfugièrent dans l'autre citadelle, où ils se rendirent deux jours après. La ville fut pour le roi, les prisonniers pour les Romains.

## 4. Situation en Gaule cisalpine

47

### Arrivée du préteur L. Furius à Rome (fin de l'été 200)

Déjà l'on touchait à l'équinoxe d'automne, époque où le golfe de l'Eubée, nommé Coela dans le pays, est redouté des matelots. Les vainqueurs voulurent en sortir avant les tempêtes de l'hiver ; ils retournèrent au Pirée, d'où ils étaient partis au commencement de la campagne. Apustius y laissa trente vaisseaux, doubla le cap Malée et fit voile vers Corcyre. Attale y resta pendant la célébration des mystères de Cérès, auxquels il assista. Aussitôt après la fête, il partit de son côté pour l'Asie, et renvoya les Rhodiens et Agésimbrote dans leur patrie. Tels furent les événements qui signalèrent sur terre et sur mer cette campagne du consul romain et de son lieutenant, aidés d'Attale et des Rhodiens contre Philippe et ses alliés.

L'autre consul C. Aurélius n'était arrivé dans sa province qu'après la fin de la guerre ; aussi ne put-il dissimuler son ressentiment contre le préteur qui avait vaincu en son absence. Il le relégua dans l'Étrurie, entra avec les légions sur le territoire ennemi et y porta le ravage : il conquiert un riche butin, mais obtint peu de gloire par cette expédition. L. Furius, voyant qu'il n'avait rien à faire dans l'Étrurie, et impatient d'ailleurs de triompher des Gaulois, pensa qu'il lui serait plus facile de le faire en l'absence du consul dont il avait à craindre le ressentiment et la jalousie ; il arriva donc inopinément à Rome, convoqua le sénat au temple de Bellone, rendit compte de ses exploits et sollicita l'honneur d'entrer en triomphe dans la ville.

## **Furius demande le triomphe**

La plupart des sénateurs étaient séduits par l'éclat de ses victoires, ou par l'affection qu'ils lui portaient. Les plus vieux rejetaient sa demande "parce que l'armée avec laquelle il avait vaincu n'était pas la sienne et parce qu'il avait quitté sa province pour venir arracher par surprise le triomphe qu'il désirait, une conduite sans exemple jusqu'alors." Les consulaires surtout soutenaient "qu'il aurait dû attendre le consul, établir son camp près de la ville, protéger la colonie, mais sans livrer bataille, et gagner du temps jusqu'à l'arrivée de ce magistrat ; que c'était au sénat à faire ce que le préteur n'avait pas fait ; qu'il fallait donc attendre le consul, et qu'après avoir entendu Aurélius et Furius discuter en personne devant eux, ils pourraient se prononcer avec plus de certitude."

La majorité du sénat pensait qu'on devait seulement considérer le succès, et voir si c'était comme magistrat et sous ses propres auspices que Furius l'avait remporté. "Lorsque des deux colonies, opposées comme une digue au torrent des Gaulois, l'une avait été saccagée et brûlée ; lorsque déjà l'incendie allait gagner l'autre, qui était si rapprochée que les toits des maisons se touchaient pour ainsi dire, qu'avait dû faire le préteur ? Fallait-il, pour agir, attendre le consul ? Mais alors le sénat avait eu tort de donner une armée au préteur ; car s'il ne voulait pas que ce fût l'armée du préteur, mais celle du consul qui fît la guerre, il aurait pu terminer le sénatus-consulte par cette clause expresse ; ou bien le consul était coupable de n'être pas parti après avoir ordonné à son armée de passer d'Étrurie en Gaule, et de ne l'avoir pas devancée à Ariminium, pour diriger les opérations d'une guerre que seul il avait le droit de faire."

En campagne, les occasions ne s'accommodaient pas des retards et des lenteurs des généraux ; il fallait souvent combattre, non pas qu'on le voulût, mais parce que l'ennemi en faisait une nécessité. On devait considérer la bataille et son heureuse issue ; l'ennemi avait été battu et taillé en pièces ; son camp pris et pillé ; la colonie qu'il assiégeait, délivrée ; les prisonniers qu'il avait faits dans l'autre colonie, repris et rendus à leurs familles ; la guerre terminée d'un seul coup. Non seulement les hommes s'étaient réjouis de cette victoire, mais il y avait eu aussi en l'honneur des dieux immortels trois jours de supplications pour les remercier des heureux succès que le préteur L. Furius, avait obtenus dans son commandement, et non pour expier ses fautes et sa témérité. D'ailleurs la famille des Furius était en quelque sorte marquée par les destinées pour combattre les Gaulois."

## Élections pour l'année 199

Les paroles prononcées en ce sens par Furius lui-même et par ses amis, le crédit qu'assurait au préteur sa présence, l'emportèrent sur la dignité du consul qui était absent, et le triomphe fut accordé à une grande majorité. Le préteur L. Furius triompha des Gaulois pendant le cours de sa magistrature. Il versa dans le trésor trois cent vingt mille livres pesant d'airain, et cent soixante-dix mille d'argent. Aucun captif ne marchait devant son char ; il n'était point précédé par les dépouilles, ni suivi de ses soldats. On voyait qu'à l'exception de la victoire, tout était entre les mains du consul.

P. Cornélius Scipion fit célébrer ensuite, avec une grande magnificence, les jeux qu'il avait voués pendant son consulat en Afrique. On assigna des terres à ses soldats ; on décréta que pour chaque année de service en Espagne ou en Afrique, ils recevraient chacun deux arpents, et que la distribution en serait faite par les décemvirs. On nomma ensuite des triumvirs chargés de compléter la population de la colonie de Vénouse, décimée par la guerre d'Annibal ; ce furent C. Térentius Varron, T. Quinctius Flaminius, P. Cornélius Scipion, fils de Cnéius, qui enrôlèrent de nouveaux colons.

Cette même année C. Cornélius Céthégus, proconsul en Espagne, tailla en pièces une nombreuse armée d'ennemis sur le territoire des Sédétans : quinze mille Espagnols restèrent, dit-on, sur le champ de bataille, et l'on prit soixante-dix-huit enseignes.

Le consul C. Aurélius, étant revenu de sa province à Rome pour présider les comices, ne se plaignit pas, comme on l'avait présumé d'abord, "de ce que le sénat ne l'avait point attendu, et de ce qu'on n'avait pas permis à un consul de discuter contre un préteur ; mais il attaqua le sénatus-consulte qui décernait le triomphe, quand on n'avait entendu que celui qui devait triompher, et non ceux qui avaient pris part au combat. Leurs ancêtres, en établissant que les lieutenants, les tribuns militaires, les centurions, les soldats enfin, assisteraient au triomphe, avaient voulu que leur présence fût un témoignage éclatant et public des exploits de celui qui était jugé digne d'un si grand honneur. De toute l'armée qui avait combattu les Gaulois, y avait-il là un soldat, ou même un valet d'armée, que le sénat pût interroger sur la vérité ou la fausseté des assertions du préteur ? "

Aurélius fixa ensuite le jour des comices : on y créa consuls L. Cornélius Lentulus et P. Villius Tappulus ; on nomma ensuite préteurs L. Quinctius Flaminius, L. Valérius Flaccus, L. Villius Tappulus, et Cn. Baebius Tamphilus.

## Activité des édiles. Renouvellement des postes en Espagne

Le blé fut encore à bas prix cette année. La grande quantité de grains apportée d'Afrique fut distribuée au peuple par les édiles curules M. Claudius Marcellus et Sex. Aelius Paetus, au prix de deux as le boisseau. Ces magistrats célébrèrent aussi avec une grande pompe les jeux romains, mais ils ne renouvelèrent cette représentation qu'une seule fois. Avec le produit des amendes, ils firent placer dans le trésor cinq statues en bronze. Les édiles L. Térentius Massiliota et Cn. Baebius Tamphilus, préteur désigné, célébrèrent trois fois en entier les Jeux Plébéiens. À l'occasion de la mort de M. Valérius Laevinus, ses fils Publius et Marcus donnèrent cette année, dans le forum, des jeux funèbres qui durèrent quatre jours : ils y ajoutèrent un combat de gladiateurs ; vingt-cinq couples descendirent dans l'arène. M. Aurélius Cotta, décemvir des sacrifices, mourut ; il fut remplacé par Manius Acilius Glabrio.

Aux comices, on avait choisi pour édiles curules deux citoyens qui se trouvaient en fait dans l'impossibilité d'entrer en charge sur-le-champ : l'un était C. Cornélius Céthégus, élu pendant son absence et qui commandait alors en Espagne ; l'autre C. Valérius Flaccus, quoique présent, était flamme de Jupiter et ne pouvait prêter serment. Or un magistrat n'avait pas le droit d'exercer plus de cinq jours, s'il n'avait prêté serment.

Flaccus demanda à être dispensé de la loi ; le sénat décréta que s'il présentait, avec l'assentiment des consuls, un édile qui jurât pour lui, les consuls engageraient les tribuns à faire accepter ce serment par le peuple. Flaccus présenta son frère L. Valérius, préteur désigné, pour prêter serment à sa place ; les tribuns en référèrent au peuple, et le peuple décida que ce serment était aussi valable que s'il avait été prononcé par l'édile en personne.

Quant à l'autre édile, sur la proposition que firent les tribuns d'envoyer deux nouveaux généraux commander les armées en Espagne, un plébiscite fut rendu qui enjoignait à l'édile curule C. Cornélius de revenir à Rome exercer sa charge, et à L. Manlius Acidinus de quitter un département qu'il avait depuis tant d'années. Le peuple envoya en Espagne avec le titre de proconsuls Cn. Cornélius Lentulus et L. Stertinus.

**Fin du Livre XXXI**

## Livre XXXII - (199 à 197 av. J.-C.)

### 1. Politique étrangère et intérieure de Rome (199 - 198)

#### 1

#### **Entrée en charge des consuls (15 mars 199). Conjuration des prodiges**

Les consuls et les préteurs, étant entrés en charge aux ides de mars, tirèrent les provinces au sort. L. Cornélius Lentulus obtint l'Italie, P. Villius la Macédoine. Quant aux préteurs, L. Quinctius eut la juridiction de la ville ; Cn. Baebius fut désigné pour Ariminum ; L. Valérius, pour la Sicile ; L. Villius, pour la Sardaigne.

Le consul Lentulus eut ordre de lever des légions nouvelles ; Villius devait prendre l'armée de P. Sulpicius, mais on lui permit d'enrôler autant d'hommes qu'il le jugerait à propos pour la compléter. Le préteur Baebius devait prendre le commandement des légions qui avaient été sous les ordres du consul C. Aurélius, et les conserver jusqu'au moment où Lentulus viendrait le remplacer avec ses recrues. Aussitôt après l'arrivée de ce consul en Gaule, tous les soldats licenciés devaient être renvoyés dans leurs foyers, à l'exception de cinq mille alliés, qui resteraient aux environs d'Ariminum. Ce nombre était jugé suffisant pour garder cette province.

On prorogea dans leurs commandements les préteurs de l'année précédente : Cn. Sergius, pour distribuer des terres aux soldats, qui avaient longtemps fait la guerre en Espagne, en Sicile et en Sardaigne ; Q. Minucius, pour achever dans le Bruttium les poursuites qu'il avait exercées avec tant de zèle et d'intégrité pendant sa préture contre les profanateurs de Locres. Il était chargé d'envoyer dans cette ville, pour y faire subir leur peine, ceux qu'il avait fait conduire dans les prisons de Rome, comme convaincus de sacrilège ; de veiller à la restitution de tous les objets enlevés du temple de Proserpine et de prescrire les expiations convenables.

On recommença ensuite, par décret des pontifes, les Féries latines, parce que des ambassadeurs étaient venus se plaindre au sénat qu'on ne leur eût pas, suivant l'usage, donné leur part des victimes immolées sur le mont Albain.

On reçut de Suessa la nouvelle que deux portes de cette ville et le mur qui s'étendait de l'une à l'autre avaient été frappés de la foudre ; d'autres envoyés racontèrent que le feu du ciel était aussi tombé à Formies et à Ostie, sur le temple de Jupiter ; à Véliterne, sur les temples d'Apollon et de Sancus, et qu'il était poussé un cheveu à Hercule dans son temple. Du Bruttium, le propréteur Minucius manda qu'il était né un poulain à cinq pieds et trois poulets à trois pattes. Peu après, le proconsul P. Sulpicius écrivit de Macédoine une lettre où il parlait, entre autres particularités, d'un laurier qui avait poussé à la poupe d'un vaisseau long. À l'occasion des premiers prodiges, le sénat avait décrété que les consuls offriraient les grandes victimes à ceux des dieux qu'ils jugeraient à propos d'apaiser. Mais pour le dernier, on appela des haruspices à la curie : d'après leur réponse, on ordonna un jour de supplications et l'on célébra des sacrifices à tous les autels.



## **Expédition des affaires courantes**

Cette année, les Carthaginois apportèrent à Rome le premier argent du tribut qui leur avait été imposé. Les questeurs déclarèrent que cet argent n'était pas de bon aloi ; et lorsqu'on en fit l'essai, on y trouva un quart d'alliage. Les Carthaginois firent donc un emprunt à Rome pour compléter le paiement. Ils demandèrent ensuite au sénat la restitution de leurs otages : on voulut bien leur en rendre cent, et on leur fit espérer la délivrance des autres, si Carthage demeurait fidèle aux traités. Ils sollicitèrent alors pour les otages retenus leur transfert de Norba, où ils se trouvaient fort mal, dans un autre séjour ; on les fit passer à Signia et à Férentinum.

Les habitants de Gadès obtinrent aussi sur leur demande qu'on ne leur enverrait pas de préfet ; ce qui était contraire à la capitulation signée par eux avec L. Marcius Septimus lorsqu'ils s'étaient soumis au peuple romain. Les députés de Narnia se plaignaient de ce que le nombre des colons était insuffisant et de ce que plusieurs étrangers, se mêlant à la population, se donnaient pour de véritables colons. On enjoignit au consul L. Cornélius de nommer des triumvirs pour examiner l'affaire. Les magistrats choisis furent les frères P. et Sex. Aelius, surnommés tous deux Paetus, et Cn. Cornélius Lentulus. La faveur accordée à ceux de Narnia et qui avait pour but de compléter le nombre des colons, fut réclamée par ceux de Cosa ; mais on la leur refusa.

## Insubordination dans l'armée de Macédoine

Après avoir réglé les affaires qui les retenaient à Rome, les consuls partirent pour leurs provinces.

P. Villius, à son arrivée en Macédoine, trouva les soldats mutinés. L'irritation était vive et durait déjà depuis quelque temps ; on ne s'était pas assez occupé de la comprimer dans l'origine. C'étaient deux mille hommes, qui, après la défaite d'Hannibal, avaient été transportés comme volontaires d'Afrique en Sicile, et environ un an après en Macédoine. Ils prétendaient n'avoir pas été maîtres du choix. "Leurs tribuns, disaient-ils, les avaient embarqués malgré eux ; mais d'ailleurs, que leur service fût volontaire ou forcé, le temps en était expiré ; il était juste qu'il y eût un terme aux fatigues de la guerre. Il y avait plusieurs années qu'ils n'avaient vu l'Italie ; ils avaient vieilli sous les armes en Sicile, en Afrique, en Macédoine ; ils étaient épuisés par les travaux et les campagnes, affaiblis par leurs nombreuses blessures." Le consul leur déclara "qu'ils pouvaient espérer de voir leur demande de congé accueillie, s'ils la présentaient avec modération. Mais ni les motifs qu'ils alléguaient, ni aucun autre, ne justifiaient une sédition. S'ils voulaient rentrer dans l'ordre et obéir à leur général, il écrirait au sénat pour leur congé. La soumission était un plus sûr moyen que la révolte d'obtenir ce qu'ils désiraient."

## **Philippe abandonne le siège de Thaumaci en Thessalie (fin de l'automne 200)**

Philippe concentrait alors tous ses efforts sur Thaumaci qu'il assiégeait ; il avait fait ouvrir des tranchées et construire des mantelets ; il se disposait à battre les murs avec le bélier. L'arrivée subite des Étoliens l'obligea de renoncer à son entreprise. Sous la conduite d'Archidamus, ils traversèrent les lignes des Macédoniens, se jetèrent dans la place et attaquèrent jour et nuit dans des sorties continuelles les portes et les ouvrages de l'ennemi. La nature même des lieux les favorisait. Lorsqu'on arrive des Thermopyles et du golfe Maliaque par Lamia, on aperçoit Thaumaci sur les hauteurs nommées Coela, qui dominant le défilé ; mais quand on passe par les chemins rocaillieux de la Thessalie, ou qu'on suit les sinuosités de ses vallées, on voit tout à coup, en approchant de la ville, se dérouler à ses pieds, comme une vaste mer, une plaine immense dont l'œil a peine à embrasser l'étendue. C'est cet admirable point de vue qui a valu à Thaumaci le nom qu'il porte. La ville doit sa sûreté, non seulement à son élévation, mais encore à ce que le rocher sur lequel elle est assise est taillé à pic de tous côtés. Ces difficultés, et la certitude que cette conquête, tout importante qu'elle pouvait être, le paierait mal des peines et des travaux qu'elle pourrait lui coûter, déterminèrent Philippe à lever le siège. L'hiver approchait d'ailleurs, lorsqu'il s'éloigna pour ramener ses troupes dans leurs quartiers en Macédoine.

## **Reprise des hostilités (printemps 199) ; Philippe en Chaonie**

Là son armée eut tout le temps nécessaire pour réparer ses forces et reprendre courage. Mais Philippe, tout en profitant de la saison pour délasser son corps fatigué de tant de marches et de tant de combats, n'avait l'esprit que plus tourmenté sur l'issue définitive d'une guerre où il avait à craindre non seulement les ennemis qui le pressaient par terre et par mer, mais ses alliés et ses sujets mêmes, dont les uns pouvaient le trahir dans l'espoir d'obtenir l'amitié de Rome et les autres se laisser séduire par l'attrait d'un changement.

Il envoya donc des ambassadeurs en Achaïe, pour exiger en son nom le serment que les habitants s'étaient engagés à lui prêter chaque année, et pour remettre en même temps aux Achéens Orchomène, Héraea et la Triphylie ; aux Éléens, Aliphéra. Ces derniers prétendaient que cette ville n'avait jamais fait partie de la Triphylie, et qu'elle devait leur être rendue, parce qu'elle était une de celles que l'assemblée générale des Arcadiens avait désignées pour concourir à la fondation de Mégalopolis. Par ces restitutions, Philippe consolidait son alliance avec les Achéens. Quant aux Macédoniens, il s'assura leur attachement par la punition d'Héraclide : voyant que les crimes nombreux dont il était chargé l'avaient rendu l'objet de la haine publique, il le fit jeter dans les fers à la grande satisfaction de ses sujets.

Puis il s'occupa plus activement que jamais des préparatifs de la guerre ; il exerça aux armes et les Macédoniens et les troupes mercenaires. Au commencement du printemps, il fit partir avec Athénagoras tous les auxiliaires étrangers et ce qu'il avait de troupes légères pour aller par l'Épire en Chaonie occuper les défilés qui sont près d'Antigonéia et que les Grecs appellent Stena. Peu de jours après, il se mit lui-même en marche avec le gros de l'armée. Après avoir reconnu l'assiette du pays, il jugea qu'il ne pouvait trouver une position meilleure pour se fortifier que les bords de l'Aoos. Ce fleuve coule dans une vallée resserrée entre deux montagnes, dont l'une est nommée par les habitants Méropos, et l'autre Asnaos ; il n'offre qu'un étroit sentier sur ses rives. Philippe enjoignit à Athénagoras de s'établir sur l'Asnaos avec les troupes légères et de s'y retrancher ; il alla camper lui-même sur le Méropos. Il plaça des détachements peu nombreux du côté où se trouvaient des rochers à pic, défendit les endroits plus accessibles par des fossés, des retranchements et des tours, et fit placer dans les endroits convenables un grand nombre de machines, pour repousser l'ennemi à coups de traits. Il éleva sa tente en avant des fortifications, sur la hauteur la plus en vue, afin d'intimider les ennemis et d'encourager des Macédoniens par cette marque de confiance.

## **Incertitude sur l'activité militaire du consul P.Villius**

Le consul avait été instruit par l'Épirote Charopus de la nature des défilés qu'occupait le roi avec son armée. Après avoir passé l'hiver à Corcyre, il débarqua sur le continent aux premiers jours du printemps et marcha droit à l'ennemi. Parvenu à cinq milles environ du camp de Philippe, il se retrancha ; puis, laissant ses légions, il s'avança en personne avec quelques troupes légères pour reconnaître les lieux. Le lendemain il tint conseil afin de savoir s'il fallait, malgré les obstacles sans nombre et les périls qu'il pourrait rencontrer, tenter le passage à travers les défilés occupés par l'ennemi, ou faire un détour et pénétrer en Macédoine par le chemin qu'avait suivi Sulpicius l'année précédente, Plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'il prît un parti ; pendant ce temps il apprit que T. Quinctius avait été nommé consul, que le sort lui avait assigné la province de Macédoine, et qu'il s'était déjà transporté en toute diligence à Corcyre.

Si l'on en croit Valérius Antias, Villius entra dans le défilé ; mais, forcé de prendre un détour parce que le roi gardait tous les passages, il suivit la vallée au milieu de laquelle coule l'Aoos, jeta un pont à la hâte sur le fleuve, passa sur la rive où campait l'ennemi et livra bataille. Le roi fut vaincu, mis en fuite et chassé de son camp. Douze mille Macédoniens périrent dans cette action ; deux mille deux cents prisonniers, cent trente-deux étendards et deux cent trente chevaux tombèrent au pouvoir des Romains ; au fort de la mêlée, Villius avait fait vœu de bâtir un temple à Jupiter, s'il était vainqueur. Mais tous les autres historiens grecs et latins que j'ai lus s'accordent à dire que Villius ne fit rien de mémorable, et laissa tout le poids de la guerre au consul T. Quinctius, son successeur.

## Défaite du préteur en Gaule (199). Élections pour l'année 198

Tandis que ces événements se passaient en Macédoine, L. Lentulus, l'autre consul, qui était resté à Rome, tint les comices pour la nomination des censeurs. Plusieurs personnages illustres se portaient candidats ; on choisit P. Cornélius Scipion l'Africain et P. Aelius Paetus. L'accord le plus parfait régna entre ces deux magistrats ; ils nommèrent aux places vacantes du sénat sans noter aucun sénateur d'infamie ; ils affermèrent les droits sur les marchandises à Capoue, à Pouzzoles et au port de Castrum, qui est maintenant une ville ; ils envoyèrent dans ce port trois cents colons, nombre fixé par le sénat ; ils vendirent le territoire de Capoue qui s'étend au pied du mont Tifate.

Vers le même temps, L. Manlius Acidinus, qui avait obtenu du sénat les honneurs de l'ovation à son retour de l'Espagne, fut contraint, par l'opposition du tribun du peuple P. Porcius Laeca, d'entrer dans la ville comme un simple citoyen ; il porta au trésor public douze cents livres pesant d'argent et trente livres d'or environ.

La même année Cn. Baebius Tamphilus, qui avait reçu la province de la Gaule de C. Aurélius, consul de l'année précédente, entra témérairement sur les terres des Gaulois Insubres, fut enveloppé par eux avec presque toute son armée et perdit plus de six mille sept cents hommes : et cet échec venait d'un ennemi qu'on avait cessé de craindre ! Cette circonstance obligea le consul L. Lentulus à sortir de Rome. Il trouva la province dans une grande confusion et les soldats consternés ; il adressa de vifs reproches au préteur et lui ordonna de quitter la province et de retourner à Rome.

Lentulus n'eut pas le temps de se signaler par quelque exploit ; la nécessité de tenir les comices le rappela dans la ville ; car les tribuns du peuple, M. Fulvius et Manius Curius, y mettaient obstacle en ne permettant pas à T. Quinctius Flaminius de briguer le consulat au sortir de la questure. "Déjà, disaient-ils, on méprisait l'édilité et la préture ; les nobles, au lieu de donner des preuves de leur capacité en parcourant successivement toutes les magistratures, prétendaient tout d'abord au consulat ; ils franchissaient ainsi les dignités intermédiaires et passaient du dernier rang au premier."

Du Champ de Mars la contestation fut portée au sénat. Les Pères conscrits décidèrent que, "lorsqu'un candidat briguit une charge que la loi lui permettait d'obtenir, il devait être libre au peuple d'en revêtir qui bon lui semblerait." Les tribuns se soumièrent à cette décision. On nomma consuls Sex. Aelius Paetus et T. Quinctius Flaminius. Puis on assemble les comices pour le choix des préteurs, et le peuple désigna L. Cornélius Mériula, M. Claudius Marcellus, M. Porcius Caton et C. Helvius, qui avaient été édiles plébéiens. Ces préteurs célébrèrent les Jeux Plébéiens et donnèrent à cette occasion un festin public en l'honneur de Jupiter. Les édiles curules C. Valérius Flaccus, flamine de Jupiter, et C. Cornélius Céthégus firent représenter les Jeux Romains avec une grande magnificence. Les deux Sulpicius Galba, Servius et Caius, qui étaient pontifes, moururent cette année : on les remplaça par M. Aemilius Lépidus et Cn. Cornélius Scipion.

## Réception au sénat des ambassadeurs du roi Attale (printemps 198)

À peine entrés en charge, les consuls Sex. Aelius Paetus et T. Quinctius Flaminius rassemblèrent le sénat au Capitole. Les Pères conscrits décidèrent que ces deux magistrats se partageraient entre eux, à l'amiable ou par la voie du sort, les provinces de Macédoine et d'Italie. Celui qui aurait la Macédoine devait, pour compléter les cadres de ses légions, lever trois mille soldats romains, trois cents chevaliers, et parmi les alliés du nom latin cinq mille hommes de pied et cinq cents chevaux. On décréta pour l'autre consul la formation d'une armée toute nouvelle. L. Lentulus, consul de l'année précédente, fut prorogé dans son commandement ; il eut ordre de ne point quitter la province et de n'en pas éloigner les vieilles troupes, que le consul n'y fût arrivé avec les nouvelles légions.

Les consuls s'en remirent au sort : Aelius eut l'Italie et Quinctius la Macédoine. Parmi les préteurs, L. Cornélius Mérula fut désigné pour Rome, M. Claudius pour la Sicile, M. Porcius pour la Sardaigne, C. Helvius pour la Gaule. Puis on commença les levées ; outre les armées consulaires, les préteurs avaient ordre d'enrôler aussi de leur côté. Marcellus devait conduire en Sicile quatre mille fantassins et trois cents cavaliers latins, et Caton en Sardaigne trois mille hommes d'infanterie et deux cents de cavalerie, choisis parmi les mêmes alliés. Chacun d'eux, en arrivant dans sa province, devait congédier les vieilles troupes, fantassins et cavaliers.

Les ambassadeurs du roi Attale furent ensuite introduits dans le sénat par les consuls. Ils exposèrent que leur maître avait toujours aidé la république de sa flotte et de toutes ses troupes de terre et de mer, qu'il avait exécuté jusqu'à ce jour avec zèle et dévouement tout ce que les consuls lui avaient enjoint ; "mais, ajoutèrent-ils, il craignait que le roi Antiochus ne lui permît plus de rendre les mêmes services aux Romains ; son royaume se trouvant dégarni de flottes et d'armées avait été envahi par le monarque syrien ; aussi conjurait-il les Pères conscrits de lui envoyer des renforts pour protéger ses états, s'ils voulaient s'assurer la coopération de sa flotte dans la guerre de Macédoine ; sinon, il demandait la permission de rappeler ses forces de terre et de mer pour se défendre."

Le sénat fit répondre aux ambassadeurs que, "si le roi Attale avait mis ses armées et sa flotte à la disposition des généraux romains, on lui en savait gré. Mais on ne pouvait envoyer des secours à Attale contre Antiochus, allié et ami du peuple romain, pas plus qu'on ne songeait à retenir les troupes d'Attale si ses intérêts ne le permettaient point. Rome, en acceptant les secours de ses alliés, leur laissait toujours le droit d'en régler l'usage, et de fixer l'époque où devait commencer et finir le service des auxiliaires qu'ils voulaient bien lui fournir. Seulement une députation irait annoncer au roi Antiochus que les troupes d'Attale devaient seconder les opérations de l'armée romaine contre Philippe, leur ennemi commun ; qu'Antiochus ferait une chose agréable au peuple comme au sénat en respectant les états d'Attale et en cessant toute hostilité : car il était convenable que deux rois alliés et amis du peuple romain fussent en paix l'un avec l'autre."





## **Conjuration des prodiges. Départ des armées consulaires (avril 198)**

Le consul T. Quinctius, en procédant à ses levées, eut soin d'y comprendre les soldats d'une valeur éprouvée, qui avaient servi en Espagne et en Afrique. Il se disposait ensuite à partir pour son département, lorsque l'annonce de plusieurs prodiges et la nécessité de les expier le retinrent à Rome. La foudre était tombée à Véies sur la voie publique ; à Lanuvium, sur le forum et le temple de Jupiter ; à Ardée, sur le temple d'Hercule ; à Capoue, sur la mer, les tours et le temple qu'on appelle Blanc. Le ciel avait paru tout en feu à Arrétium ; à Vélitres, la terre s'était affaissée et un gouffre s'était ouvert sur un espace de trois arpents. On parlait aussi d'un agneau à deux têtes, né dans la ville de Suessa Aurunca, et d'un porc à tête humaine, né à Sinuessa. À l'occasion de ces prodiges, il y eut un jour de supplications. Les consuls satisfirent aux exigences du culte sacré, et lorsqu'on eut apaisé les dieux, ils partirent pour leurs provinces. Aelius se rendit en Gaule avec le préteur Helvius, lui remit l'armée que lui livra L. Lentulus et qu'il devait licencier, et se disposa à combattre avec les légions nouvelles qu'il avait amenées. Aucune action d'éclat ne signala son commandement.

Son collègue T. Quinctius partit de Brindes plus tôt que ne l'avaient fait ses prédécesseurs et débarqua à Corcyre avec huit mille fantassins et huit cents chevaux. De Corcyre il passa sur une quinquerème en Épire, abordant au point de la côte le plus rapproché, et se rendit en toute hâte au camp romain. Il prit la place de Villius, attendit quelques jours l'arrivée des troupes qu'il avait laissées à Corcyre, puis tint conseil pour savoir s'il marcherait droit à l'ennemi et forcerait son camp, ou si, renonçant à tenter une entreprise si difficile et si périlleuse, il ferait un détour et entrerait en Macédoine par la Dassarétie et le Lyncos. Ce dernier avis l'eût emporté ; mais Quinctius craignit de laisser échapper l'ennemi en s'éloignant de la mer, et de perdre l'été sans aucun résultat, si le roi songeait à se réfugier dans les déserts et les bois, comme il l'avait déjà fait. Il se détermina donc, quoi qu'il arrivât, à attaquer les ennemis, malgré l'avantage de leur position. Mais ses idées étaient plus arrêtées sur le projet en lui-même que sur les moyens de l'exécuter.

## **2. Deuxième année de guerre contre la Macédoine (198)**

**10**

### **Vaine tentative de Philippe pour instaurer la paix (deuxième quinzaine de juin 198)**

Quarante jours s'écoulèrent sans que les Romains atteignissent l'ennemi qui était en leur présence. Cette inaction donna à Philippe l'espoir d'obtenir la paix par l'entremise des Épirotes. Il tint conseil à ce sujet et choisit pour négociateurs le général Pausanias et le commandant de la cavalerie Alexandre. Ces deux officiers ménagèrent une entrevue entre le consul et le roi sur les bords de l'Aoos, à l'endroit où les rives de ce fleuve sont le plus resserrées. Le consul exigeait que le roi retirât ses garnisons des cités libres ; qu'il rendît aux peuples dont il avait pillé le territoire et les villes, les objets qu'on aurait encore en nature, et que, pour les autres, il en payât la valeur d'après les évaluations d'experts.

Philippe voulait qu'on établît des distinctions entre les cités. "Il s'engageait à délivrer celles qui étaient sa conquête propre ; mais il ne pouvait renoncer à la possession héréditaire et légitime de celles que lui avaient laissées ses ancêtres. Pour les états avec lesquels il avait été en guerre et qui avaient à se plaindre de quelques dommages, il offrait une réparation déterminée par tel peuple neutre qu'ils choisiraient." Le consul répondit "qu'il n'était besoin pour cela ni d'arbitre ni de juge. Pouvait-on douter que tous les torts ne fussent du côté de celui qui avait commencé les hostilités ? Philippe n'avait été attaqué par personne, et c'était lui qui, partout, avait été l'agresseur." Lorsqu'il fut question de désigner les états qui seraient rendus à la liberté, le consul nomma d'abord la Thessalie. Le roi ne put maîtriser son indignation et s'écria : "Quelle condition plus dure m'imposeriez-vous, T. Quinctius, si j'étais vaincu ? " Puis il sortit brusquement. La bataille se serait engagée aussitôt à coups de traits, si le fleuve n'eût séparé les deux armées.

Le lendemain les avant-postes s'attaquèrent : plusieurs escarmouches se livrèrent d'abord dans une plaine dont l'étendue admettait ces sortes d'actions ; bientôt les troupes royales s'étant repliées dans des gorges étroites et rocailleuses, les Romains, emportés par l'ardeur du combat, y pénétrèrent aussi. Ils avaient pour eux la tactique, la discipline militaire et les armes qui conviennent dans la lutte corps à corps ; l'ennemi avait pour lui l'avantage de la position et le secours des catapultes et des machines installées sur presque tous les rochers comme sur les murs d'une ville. Il y eut de part et d'autre un grand nombre de blessés ; on compta même quelques morts, comme dans une action régulière. La nuit mit fin au combat.



## **Une légion romaine part dans la montagne sous la conduite d'un berger épirote**

Les choses en étaient là quand un pâtre, envoyé par Charopus, chef des Épirotes, se présenta devant le consul. “Il faisait pâtre, dit-il, ses troupeaux dans le défilé où était assis le camp du roi ; il connaissait toutes les gorges et tous les sentiers des montagnes. Si on voulait lui confier quelques hommes, il les conduirait par un chemin sûr et facile à une hauteur d'où l'on dominait les ennemis.”

Prévenu, le consul envoya demander à Charopus s'il est d'avis que, dans une affaire si grave, il puisse se fier à un pâtre. Il le peut, répond Charopus, mais en ne se livrant point à la merci du pâtre et en restant maître des événements. Quinctius voulait plus qu'il n'osait : l'espérance et la crainte se partageaient son cœur. L'autorité de Charopus fixa ses irrésolutions ; il se décida à tenter la chance qu'on lui offrait. Afin d'éloigner tout soupçon de l'ennemi, il ne cessa, les deux jours suivants, de le harceler sur tous les points : ses soldats étaient en ordre de bataille et des troupes fraîches remplaçaient continuellement celles qui étaient fatiguées.

Puis il fit choix de quatre mille hommes de pied et de trois cents chevaux. Le tribun des soldats, qui commandait ce détachement, avait ordre de se porter en avant avec la cavalerie, tant qu'il le pourrait. Dès que les chemins seraient impraticables aux chevaux, il devait chercher un terrain uni et les y poster ; puis suivre avec l'infanterie, la route indiquée par le guide ; et lorsque, suivant la promesse du pâtre, on serait parvenu au-dessus des ennemis, employer la fumée pour signal, et attendre pour pousser le cri du combat que le consul eût répondu et lui eût fait connaître que l'action était engagée. On ne devait marcher que la nuit, il faisait alors clair de lune : le jour on prendrait la nourriture et le repos nécessaire. De brillantes promesses furent faites au guide, s'il tenait parole ; cependant il fut remis enchaîné au tribun. Après avoir ainsi congédié le détachement, le consul redoubla d'efforts pour enlever les positions des Macédoniens.

## Victoire romaine (25 juin 198)

Cependant, au bout de trois jours, les Romains avaient gagné la hauteur vers laquelle ils s'étaient dirigés, et ils l'occupaient : ils en avertirent le consul par les signaux convenus. Celui-ci partagea ses troupes en trois corps et s'avança par le milieu de la vallée avec le centre de l'armée ; les deux ailes devaient attaquer le camp à droite et à gauche. Les ennemis ne marchèrent pas avec moins de résolution : emportés par une ardeur belliqueuse, ils sortirent de leurs retranchements. Mais bientôt la valeur, la tactique et la supériorité des armes assurèrent l'avantage aux Romains. Aussi les Macédoniens, ayant beaucoup de blessés et de morts, rentrèrent dans leurs positions fortifiées par l'art ou la nature ; et tout le danger fut pour les Romains, qui s'étaient avancés témérairement dans des lieux défavorables et des défilés où la retraite n'était pas facile.

Leur imprudence ne serait pas restée impunie, si les cris que les soldats du roi entendirent derrière eux et l'attaque qui commença aussitôt n'eussent troublé leurs esprits d'une terreur soudaine. Les uns s'enfuirent en désordre ; les autres soutinrent le combat moins par courage que faute d'issues pour s'échapper ; mais, pressés par l'ennemi en tête et en queue, ils furent bientôt enveloppés. L'armée entière pouvait être anéantie, si les vainqueurs eussent poursuivi les fuyards ; mais la cavalerie fut arrêtée par les défilés et la difficulté des lieux, l'infanterie par le poids de ses armes. Le roi s'enfuit d'abord à toute bride sans regarder en arrière : au bout de cinq milles, pensant, avec raison, que l'ennemi n'avait pu le suivre par ces chemins presque impraticables, il fit halte sur une éminence et envoya des officiers dans toutes les directions pour visiter les collines et les vallées, et rallier les fuyards.

Il ne perdit pas plus de deux mille hommes ; le reste de l'armée se réunit en un seul corps, comme si on eût marché sous un même étendard, et se dirigea en masse vers la Thessalie. Les Romains, après avoir poursuivi les vaincus, tant qu'ils avaient pu le faire sans danger, massacrant ceux qu'ils atteignaient et les dépouillant ensuite, revinrent piller le camp du roi, où ils n'entrèrent qu'avec peine, bien qu'il ne fût pas défendu. Puis ils passèrent la nuit dans leur propre camp.

## Philippe ravage la Thessalie. Révolte des Étoliens (été 198)

Le lendemain, le consul continua la poursuite en s'engageant dans l'étroite vallée où le fleuve s'est creusé un lit. Philippe était arrivé le premier jour au camp de Pyrrhus ; l'endroit qu'on appelle ainsi est situé dans la Triphylie des Molosses. Le jour suivant, pressé par la crainte, il fit une marche forcée et gagna la chaîne du Lyncon : ce sont des montagnes d'Épire qui s'étendent entre la Macédoine et la Thessalie. Le versant oriental descend vers la Thessalie, le versant septentrional fait face à la Macédoine. Elles sont couvertes de forêts épaisses, mais leurs sommets les plus élevés offrent de vastes plaines et des sources d'eaux vives.

Le roi y établit ses quartiers pour quelques jours, ne sachant s'il irait directement s'enfermer dans son royaume ou s'il essaierait de rentrer en Thessalie. Il se décida enfin à descendre en Thessalie avec son armée et gagna Tricca par le chemin le plus court ; puis il parcourut rapidement les villes qui se trouvaient sur son passage, entraînant avec lui ceux qui étaient en état de le suivre, incendiant les places fortes, laissant aux habitants la liberté d'emporter avec eux tout ce qu'ils pouvaient prendre de leurs effets, et abandonnant le reste au pillage de ses soldats. En un mot tout ce qu'on pouvait éprouver de plus cruel de la part d'un ennemi, Philippe ne l'épargna point à ses alliés. Il souffrait lui-même de se livrer à de pareils excès ; mais ce pays allait bientôt appartenir aux Romains, et il voulait au moins ne pas y laisser à leur merci les personnes de ses alliés. Ce fut ainsi qu'il dévasta les places de Phacium, d'Iresia, d'Euhydrium, d'Érétrie et de Pharsale-laVieille. Il se présenta sous les murs de Phères, qui lui ferma ses portes ; comme il fallait du temps pour la forcer, et qu'il était pressé, il renonça à cette entreprise et passa en Macédoine, car on disait que les Étoliens aussi la menaçaient.

À la nouvelle du combat livré sur les bords de l'Aoos, ils avaient d'abord ravagé les terres voisines qui s'étendent aux environs de Sperchia et du lieu appelé le Long-Bourg ; puis entrant en Thessalie, ils emportèrent du premier assaut Ctiménès et Angéia. Ils poussèrent jusqu'à Métropolis, en dévastant les campagnes ; mais les habitants accoururent pour défendre leurs murailles, et les Étoliens furent repoussés. De là ils allèrent attaquer Callithéra ; ils soutinrent avec plus de fermeté le choc des assiégés qui avaient fait une sortie, les rejetèrent dans l'enceinte des murs ; se bornant à ce succès, parce qu'ils ne pouvaient espérer de se rendre maîtres de la place, ils se retirèrent, prirent les bourgs de Teuma et de Célathara qu'ils livrèrent au pillage, reçurent la soumission d'Acharrae, et par la terreur de leurs armes forcèrent les habitants de Xyniae à s'enfuir.

Cette troupe d'exilés rencontra le détachement qui allait tenir garnison à Thamuaci pour assurer les approvisionnements et qui massacra impitoyablement cette multitude confuse d'hommes sans armes, entremêlés de femmes et d'enfants. Xynia, qui était déserte, fut livrée au pillage. Puis les Étoliens prirent le château fort de Cyphère, dont la position avantageuse domine la Dolopie. Tout cela fut l'ouvrage de quelques jours. Amynder et les Athamans ne restèrent pas non plus en repos, lorsqu'ils eurent appris la victoire des Romains.

## Les alliés se rendent maîtres de la Thessalie

Amynder, qui n'avait pas une grande confiance dans ses soldats, demanda au consul un léger renfort et marcha sur Gomphi. Sur sa route il emporta d'assaut la place forte de Phaeca, située entre Gomphi et l'étroit défilé qui sépare la Thessalie de l'Athamanie. Ensuite il attaqua Gomphi dont les habitants se défendirent quelques jours avec beaucoup de vigueur ; mais quand il eut dressé ses échelles le long des murs, la crainte les contraignit à se rendre. La soumission de cette ville répandit une grande terreur en Thessalie, et l'on vit capituler successivement les garnisons d'Argenta, de Phérinium, de Timarum, de Lyginae, de Stymon, de Lampsum et d'autres places voisines moins connues.

Tandis que les Athamans et les Étoliens venaient, sans rien craindre du côté de la Macédoine, recueillir le fruit de la victoire des Romains, et que la Thessalie était ravagée par trois armées à la fois, sans pouvoir distinguer ses ennemis de ses alliés, le consul franchit le défilé que la fuite de Philippe avait ouvert devant lui, et pénétra en Épire. Il savait bien que les Épirotes, à l'exception de Charopus leur chef, n'avaient pas embrassé son parti ; mais voyant que le désir de réparer leurs torts les faisait redoubler d'efforts pour exécuter ses ordres, il eut plus égard à leurs dispositions présentes que passées, et la facilité même avec laquelle il leur pardonna lui concilia tous les cœurs pour l'avenir.

Il envoya ensuite des dépêches à Corcyre pour que les bâtiments de transport vinsent mouiller dans le golfe d'Ambracie, poursuivit sa marche à petites journées et alla camper au bout de quatre jours sur le mont Cercétius où il se fit rejoindre par Amynder et ses Athamans ; non qu'il eût besoin de son secours, mais il voulait le prendre pour guide en Thessalie. Ce fut dans le même but qu'il reçut au nombre de ses auxiliaires la plupart des Épirotes qui s'offrirent à lui volontairement.

## **Prise de Phaloria ; reddition d'autres villes thessaliennes**

La première ville de Thessalie qu'il attaqua fut Phaloria. Elle avait pour garnison deux mille Macédoniens, qui se défendirent avec beaucoup de vigueur, tant qu'ils eurent des armes et que les murailles purent les protéger. Mais le consul, persuadé que la soumission du reste de la Thessalie dépendait du succès de cette première entreprise, pressa le siège jour et nuit sans relâche, et ses efforts triomphèrent de la résistance des Macédoniens. Après la prise de Phaloria, il reçut les députés de Métropolis et de Ciérium qui envoyaient offrir leur soumission et demander grâce : il leur pardonna, mais il incendia Phaloria et la livra au pillage. Puis il marcha sur Égine ; mais voyant que cette place, bien que défendue par une faible garnison, était presque imprenable, il fit lancer seulement quelques traits sur le poste le plus avancé et tourna vers Gomphi. Il descendit dans les plaines de la Thessalie, où bientôt son armée manqua de tout, parce qu'il avait ménagé les terres des Épirotes. Il s'assura donc d'abord si c'était à Leucade ou dans le golfe d'Ambracie que ses bâtiments de transport étaient mouillés ; et quand il sut que c'était près d'Ambracie, il envoya tour à tour chaque cohorte pour s'approvisionner.

La route qui mène de Gomphi à Ambracie est embarrassée et difficile, mais très courte. Peu de jours suffirent pour transporter les provisions de la mer au camp et y ramener l'abondance. Le consul partit ensuite pour Atrax, qui est à dix milles environ de Larissa : les habitants sont originaires de la Perrhébie ; la ville est située sur les bords du Pénée. Les Thessaliens ne s'effrayèrent pas à l'approche des Romains : si Philippe n'osait pas s'avancer dans leur pays, il avait établi son camp dans la vallée de Tempé, et il envoyait à l'occasion des secours sur tous les points menacés par l'ennemi.



## **Entrée en action de la marine de guerre ; attaque d'Érétrie (mai 198)**

À peu près au moment où le consul alla prendre pour la première fois position en face de Philippe dans les gorges de l'Épire, son frère L. Quinctius, à qui le sénat avait confié le commandement de la flotte et la défense des côtes, aborda à Corcyre avec deux quinquérèmes ; mais apprenant que la flotte était partie, il remit aussitôt à la voile. Arrivé dans l'île de Samè, il renvoya L. Apustius, dont il était le successeur, et se dirigea vers le cap Malée, mais avec lenteur, obligé souvent de traîner à la remorque les navires chargés des provisions. Il quitta bientôt le cap Malée avec trois quinquérèmes légères, laissant au reste de la flotte l'ordre de le suivre avec toute la diligence possible, et il arriva le premier au Pirée, où il trouva les vaisseaux que le lieutenant L. Apustius y avait laissés pour la défense d'Athènes.

Dans le même temps deux flottes partirent d'Asie, l'une de vingt-quatre quinquérèmes avec le roi Attale, l'autre de vingt vaisseaux pontés fournis par les Rhodiens et commandée par Acésimbrotos. Elles opérèrent leur jonction à la hauteur d'Andros, et firent voile vers l'Eubée, qui n'est séparée de cette île que par un petit bras de mer. Elles ravagèrent d'abord le territoire de Carystos ; mais un renfort envoyé de Chalcis en toute hâte ayant mis la place à l'abri d'une surprise, elles s'approchèrent d'Érétrie. L. Quinctius, apprenant l'arrivée du roi Attale, les rejoignit près de cette ville avec les bâtiments qui étaient dans le Pirée et laissa pour sa flotte, qui devait arriver dans ce port, l'ordre de cingler vers l'Eubée.

Érétrie fut vivement pressée. Outre que les navires des trois flottes réunies avaient à bord toutes les machines de guerre et tous les instruments propres à battre une place, les campagnes voisines fournissaient assez de matériaux pour construire de nouveaux ouvrages. Les assiégés se défendirent d'abord avec courage ; enfin, épuisés de fatigues, couverts de blessures et voyant une partie de leurs murs renversés par les travaux de l'ennemi, ils songèrent à se rendre. Mais il y avait dans la ville une garnison macédonienne qu'ils redoutaient autant que les Romains.

Philoclès, lieutenant de Philippe, leur faisait savoir de Chalcis qu'il arriverait à propos à leur secours, s'ils prolongeaient le siège. Cette alternative de craintes et d'espérances les obligea de chercher à gagner plus de temps qu'ils n'auraient voulu et qu'ils ne le pouvaient ; mais quand ils apprirent que Philoclès avait été repoussé et qu'il était rentré en désordre à Chalcis, ils envoyèrent implorer la pitié et la protection d'Attale. L'attente de la paix leur fit négliger le soin de la défense : ils se contentèrent d'établir des postes à l'endroit où la brèche était ouverte et ne s'occupèrent point du reste des remparts. Quinctius dirigea donc pendant la nuit une attaque du côté qui était le moins surveillé, et entra dans la place par escalade.

Tous les habitants se réfugièrent en foule dans la citadelle avec leurs femmes et leurs enfants, et bientôt ils capitulèrent. On ne trouva que peu d'or et d'argent ; mais le nombre des statues, des tableaux peints par d'anciens maîtres et des chefs-d'œuvre de toute espèce fut très considérable pour une ville de cette étendue et de cette importance.

## Prise de Carystos. Le consul attaque vainement Atrax

On retourna ensuite vers Carystos ; mais les habitants n'attendirent pas que les troupes fussent débarquées ; ils abandonnèrent la ville et se réfugièrent en foule dans la citadelle. De là ils envoyèrent implorer la merci des Romains. On accorda sur-le-champ la vie et la liberté aux Carystiens ; quant aux Macédoniens, on exigea, pour les laisser partir, une somme de trois cents pièces d'or par tête et la remise de leurs armes. Ils payèrent cette rançon, furent désarmés et transportés en Béotie. La flotte, qui venait de prendre en si peu de jours deux villes importantes de l'Eubée, doubla le cap Sounion en Attique, et aborda au port de Cenchrées, l'un des entrepôts de Corinthe.

Cependant le consul voyait le siège d'Atrax traîner en longueur et devenir plus meurtrier qu'on ne le pensait : c'est au moment où il s'y était le moins attendu qu'il rencontrait le plus de résistance. Il avait cru en effet que toute la difficulté serait d'abattre le mur, et qu'une fois la brèche ouverte aux soldats, on n'aurait plus qu'à poursuivre et à massacrer des fuyards, comme il arrive ordinairement dans les villes prises d'assaut. Mais lorsque les béliers eurent abattu un pan de murailles et que les Romains furent entrés dans la ville par la brèche même, il leur fallut commencer pour ainsi dire un nouveau travail, comme s'ils n'eussent rien fait.

Les Macédoniens qui formaient la garnison étaient nombreux et tous gens d'élite. Persuadés qu'il serait très glorieux pour eux de défendre la ville par leurs bras et leur valeur plutôt qu'à l'abri des murailles, ils se réunirent en masse, formèrent sur plusieurs rangs de profondeur un bataillon impénétrable, et lorsqu'ils virent que les Romains avaient franchi la brèche, ils les attaquèrent au milieu des décombres où la retraite était difficile et les repoussèrent. Le consul fut vivement irrité. Cet affront pouvait non seulement retarder la prise d'une seule ville, mais influencer sur l'issue de la guerre, qui dépendait souvent des circonstances les plus légères. Il fit donc déblayer la place, qui était embarrassée des décombres de la muraille, et avancer une tour très élevée, à plusieurs étages, renfermant un grand nombre de soldats ; puis il envoya ses cohortes l'une après l'autre contre la phalange macédonienne pour l'enfoncer, s'il était possible.

Mais l'ouverture étroite que présentait la brèche faite au mur était favorable au genre d'armes et à la tactique de l'ennemi. Ses rangs serrés étaient hérissés d'une forêt de longues sarisses, et la masse compacte de ses boucliers formait comme une tortue contre laquelle les Romains lancèrent en vain leurs petits javelots. Ils tirèrent ensuite l'épée, mais ils ne pouvaient approcher des Macédoniens et couper leurs sarisses. S'ils parvenaient à en couper ou à en briser quelques-unes, ces tronçons aigus s'arrêtaient au milieu des fers de celles qui restaient entières et comblaient pour ainsi dire les vides. Puis la partie du mur qui n'était pas renversée couvrait à droite et à gauche les flancs des Macédoniens, et ils n'avaient pas un long espace à parcourir pour se replier ou pour charger, mouvements qui mettent presque toujours le désordre dans les rangs. Une circonstance fortuite vint encore ranimer leur courage. Tandis qu'on faisait avancer la tour sur la plate-forme, dont le sol n'était pas bien affermi, une des roues s'enfonça dans une ornière profonde et fit pencher la tour au point que l'ennemi crut qu'elle allait tomber et que les Romains qui étaient montés éprouvèrent un moment de vertige.

## Combats en Phocide

Le consul voyait tous ses efforts inutiles, et ce ne fut pas sans un vif déplaisir qu'il entendit faire une comparaison défavorable à ses soldats et à leurs armes. Il ne voyait d'ailleurs aucune espérance prochaine de réduire la place, aucun moyen d'hiverner loin de la mer, dans un pays ruiné par les maux de la guerre. Il renonça donc au siège, et comme toute la côte de l'Acarnanie et de l'Étolie ne lui offrait point de port assez spacieux pour recevoir en même temps tous les bâtiments de transport chargés des provisions de l'armée et fournir des quartiers d'hiver à ses légions, il alla s'établir dans Anticyre, ville de Phocide, sur le golfe corinthien, dont la situation lui parut la plus conforme à ses vues, et qui, sans trop l'éloigner de la Thessalie et des postes ennemis, avait en face le Péloponnèse, qui n'en était séparé que par un petit bras de mer, par derrière l'Étolie et l'Acarnanie, à droite et à gauche, la Locride et la Béotie. En Phocide il emporta d'emblée, sans combat, la ville de Phanotée.

Le siège d'Anticyre ne l'arrêta pas longtemps. Il reprit ensuite Ambrysus et Hyampolis. Daulis, située sur une éminence très élevée, n'avait rien à craindre d'une escalade ou d'un siège régulier. À force de harceler la garnison à coups de traits, les Romains l'attirèrent hors des murs ; puis fuyant ou revenant à la charge tour à tour, et engageant des escarmouches sans résultat, ils leur inspirèrent un tel mépris et une telle sécurité, qu'un jour enfin ils les repoussèrent jusqu'aux portes et se précipitèrent pêle-mêle avec eux dans la ville. Six autres places moins connues de la Phocide capitulèrent plutôt par frayeur que par la puissance des armes romaines. Élatée ferma ses portes, et la force seule semblait devoir la contraindre à recevoir dans ses murs le général romain et ses légions.

## La conférence de Sicyone (fin del'été 198)

Le consul avait formé le siège d'Élatée, lorsqu'il vit briller l'espoir d'une conquête plus importante : c'était celle de la ligue Achéenne, qu'il fallait détacher de l'alliance de Philippe et faire entrer dans le parti de Rome. Cycliadas, chef de la faction qui tenait pour le roi de Macédoine, venait d'être chassé. Le nouveau préteur était Aristaenus, qui conseillait de se joindre aux Romains. La flotte romaine était mouillée à Cenchrées avec Attale et les Rhodiens, et tous de concert se disposaient à faire le siège de Corinthe. Le consul jugea qu'avant de se jeter dans cette entreprise, il serait bon d'envoyer une ambassade aux Achéens pour leur promettre, s'ils passaient de Philippe aux Romains, qu'on ferait entrer Corinthe dans la ligue Achéenne. D'après son conseil, les députés devaient parler au nom de son frère L. Quinctius, d'Attale, des Rhodiens et des Athéniens. Ce fut à Sicyone qu'on leur donna audience.

Il n'y avait pas unité de vues parmi les Achéens. Ils craignaient le tyran de Lacédémone, dont les hostilités continuelles causaient chez eux de grands dommages ; ils avaient peur de la puissance romaine ; ils étaient attachés aux Macédoniens par des bienfaits anciens et récents ; mais le roi leur était suspect ; ils connaissaient trop sa cruauté et sa perfidie pour le juger d'après la conduite qu'il avait alors adoptée par circonstance, et ils prévoyaient bien qu'après la guerre ils trouveraient en lui un maître plus impérieux que jamais. Non seulement on manquait de vues arrêtées, soit dans les sénats particuliers, soit dans l'assemblée générale de la nation ; mais chaque citoyen même, après y avoir réfléchi, n'était pas bien sûr de ce qu'il voulait, de ce qu'il souhaitait.

Ce fut au milieu de ces irrésolutions qu'ils donnèrent audience aux ambassadeurs et leur accordèrent la parole. L'envoyé romain L. Calpurnius fut entendu le premier ; après lui les députés du roi Attale, puis ceux des Rhodiens. Les ambassadeurs de Philippe parlèrent ensuite. On entendit en dernier lieu les Athéniens, qui se chargèrent de réfuter les assertions des Macédoniens. Ils se livrèrent aux plus violentes invectives contre le roi ; car aucun peuple n'en avait souffert de plus nombreux ni de plus sanglants outrages. L'assemblée se sépara vers le coucher du soleil ; les discours successifs de tous ces députés avaient occupé la journée entière.

### **Intervention du préteur Aristaenus**

Le lendemain il y eut une nouvelle réunion : suivant l'usage établi chez les Grecs, le héraut invita au nom des magistrats ceux qui voudraient ouvrir un avis à prendre la parole ; mais personne ne se présenta. Les Achéens se regardaient les uns les autres et un profond silence régna longtemps dans l'assemblée. Cela n'avait rien d'étonnant. Si le choc de tant d'intérêts divers avait dû naturellement plonger les esprits dans une sorte de torpeur, tous ces discours consacrés pendant un jour entier à développer et à mettre en évidence les difficultés qu'on rencontrait de toutes parts n'avaient pu qu'augmenter l'embarras.

Enfin le préteur de la ligue, Aristaenus, voulant empêcher qu'on se séparât sans avoir rien dit, s'écria : "Achéens, qu'est devenue cette chaleur qui vous animait au milieu des festins et dans les réunions, lorsqu'on venait à parler de Philippe et des Romains, et que vous vous portiez presque à des voies de fait ? Aujourd'hui, que vous êtes assemblés expressément pour cet objet, que vous avez entendu les députés des deux partis, que vos magistrats vous demandent une décision, que le héraut vous invite à parler, vous restez muets. Si le salut commun ne vous touche point, l'intérêt particulier, qui fait pencher chacun de vous pour Philippe ou pour les Romains, ne peut-il vous arracher une parole ? Certes, il n'est ici personne qui soit assez absurde pour ignorer que le moment de se prononcer et d'ouvrir l'avis qu'on préfère ou qu'on juge le meilleur, est celui où rien n'est encore arrêté. Lorsqu'une fois on aura pris une résolution, il faudra que tout le monde, même ceux qui l'auront désapprouvée, la défende comme un pacte utile et salutaire."

Cette allocution du préteur ne fit aucun effet : non seulement personne ne prit la parole, mais on n'entendit pas même le plus léger frémissement, le plus faible murmure dans une assemblée si nombreuse, composée de tant de peuples divers.

## Le préteur présente les arguments en faveur de l'alliance avec Rome

“Chefs de la ligue Achéenne, reprit alors Aristaenus, vous n’avez assurément pas perdu ni le sens ni la parole ; mais aucun de vous ne veut, à ses risques et périls, proposer une mesure d’intérêt public. Et moi aussi je garderais peut-être le silence si j’étais un homme privé ; comme préteur, je pense, ou qu’il aurait fallu ne pas donner audience aux ambassadeurs, ou qu’on ne peut les congédier sans réponse. Mais cette réponse, comment puis-je la faire sans un décret émané de vous ? Tous appelés à cette assemblée, personne ne veut ou n’ose ouvrir un avis quelconque ; eh bien ! Consultons les discours prononcés hier par les députés. Pour nous former une opinion, supposons qu’ils n’ont point demandé ce qui était dans leurs intérêts, mais qu’ils nous conseillaient ce qu’ils jugeaient utile à notre cause.”

“Les Romains, les Rhodiens et Attale sollicitent notre alliance et notre amitié, et ils voudraient que, dans la guerre soutenue par eux contre Philippe, nous devinssions leurs auxiliaires. Philippe nous rappelle l’alliance que nous avons faite avec lui et nos serments ; tantôt il exige que nous nous rangions sous ses drapeaux ; tantôt il se déclare content si nous restons neutres.”

“Personne n’a-t-il deviné pourquoi ceux qui ne sont pas encore nos alliés sont plus exigeants que notre allié même ? Il ne faut attribuer cette différence ni à la modération de Philippe, ni à l’insolence des Romains : ce sont les ports de l’Achaïe qui enhardissent les uns dans leurs demandes, et diminuent la confiance de l’autre. De Philippe nous ne voyons que l’ambassadeur ; mais les Romains ont leur flotte mouillée à Cenchrées, étalant avec orgueil les dépouilles des villes de l’Eubée, et nous apercevons le consul au-delà du détroit qui nous sépare de lui, courant sans obstacle avec ses légions la Phocide et la Locride. Et vous vous étonneriez de l’embarras qu’éprouve Cléomédon, l’envoyé de Philippe, pour nous engager à prendre les armes contre les Romains en faveur du roi ? “

“Mais si, en vertu de ce même traité et de ces serments, dont il nous a rappelé la sainteté, nous lui demandions que son maître nous protégéât également contre Nabis et les Lacédémoniens, et contre les Romains, loin de nous envoyer un secours pour nous sauver, il ne saurait même que nous répondre. Non, il ne serait pas de meilleure foi que Philippe lui-même ne l’a été l’année dernière. Quand il promit de faire la guerre à Nabis, n’était-ce pas pour attirer notre jeunesse sous ses drapeaux et l’emmener en Eubée ? Mais voyant que nous lui refusions cet appui et que nous ne voulions pas nous engager dans sa querelle avec les Romains, il ne s’est pas inquiété de cette alliance qu’il fait valoir aujourd’hui, et il a laissé ravager et dévaster nos terres par Nabis et les Lacédémoniens.”

“Je dois l’avouer, le discours de Cléomédon m’a paru peu conséquent dans ses différentes parties. Il cherchait à diminuer l’importance de la guerre que les Romains faisaient à Philippe, et il assurait qu’elle aurait le même résultat que la précédente. Pourquoi donc Philippe réclame-t-il de loin notre secours, plutôt que de venir en personne défendre d’anciens alliés contre Nabis et contre les Romains tout à la fois ? Que dis-je d’anciens alliés ? N’a-t-il pas laissé prendre Érétrie et Carystos, et toutes les villes de la Thessalie ? Et la Locride et la Phocide ? Aujourd’hui même ne voit-il pas avec indifférence le siège d’Élatée ? Pourquoi a-t-il quitté les gorges de l’Épire et cette position

inexpugnable sur les bords de l'Aoos, qui fermait l'entrée de ses états ? Devait-il, par force, par crainte ou volontairement, abandonner le défilé qu'il occupait et se retirer au fond de la Macédoine ? Si c'est volontairement qu'il a livré tant d'alliés aux dévastations de l'ennemi, peut-il trouver mauvais que ses alliés songent aussi à leurs intérêts ? Mais si c'est par crainte, il doit aussi excuser nos terreurs. S'il n'a reculé que par suite d'une défaite, comment nous autres Achéens résisterions-nous aux armes romaines, dites, Cléomédon, quand vous, Macédoniens, n'y avez pu résister ? “

“Faut-il croire, comme vous le dites, que les Romains ne déploient pas plus de troupes et plus d'énergie dans cette guerre que dans la précédente, quand nos yeux nous disent le contraire ? Précédemment, ils n'ont fait qu'aider les Étoliens de leur flotte ; ils n'avaient pas à leur tête un consul ; ils n'avaient point envoyé une armée consulaire ; les alliés de Philippe tremblaient pour leurs villes maritimes et l'alarme régnait sur les côtes ; mais à l'intérieur on redoutait si peu les armes romaines que Philippe put dévaster l'Étolie, qui implorait en vain les secours de Rome.”

“Aujourd'hui que les Romains sont débarrassés de la guerre punique, qui durant seize années déchira, pour ainsi dire, les entrailles de l'Italie, ce n'est pas un renfort qu'ils ont envoyé pour seconder les opérations militaires des Étoliens ; ils se sont chargés eux-mêmes de conduire la guerre et ont attaqué la Macédoine par terre et par mer à la fois : voilà déjà le troisième consul qui presse Philippe avec acharnement. Sulpicius lui a livré bataille au sein même de la Macédoine, l'a battu et mis en fuite ; puis il a ravagé la plus riche partie de son royaume. Aujourd'hui Quinctius l'a forcé dans les gorges de l'Épire, malgré les difficultés du terrain, les fortifications que le roi y avait élevées et le grand nombre de ses troupes ; il l'a chassé de son camp, l'a poursuivi dans sa fuite jusqu'en Thessalie et s'est rendu maître, presque sous ses yeux, de ses garnisons et des villes de son parti.”

“Mais supposons qu'il n'y ait rien de vrai dans les reproches de cruauté, d'avarice et de débauche que les députés athéniens ont adressés naguère au roi ; ne nous occupons pas des sacrilèges commis en Attique contre les dieux du ciel et des enfers ; laissons là les souffrances de Cios et d'Abydos, dont les habitants sont loin de nous. Oublions, si vous le voulez, nos propres malheurs, les massacres et les pillages exercés à Messène au sein même du Péloponnèse ; la mort de Caritélès, notre hôte de Cyparissia, égorgé dans un festin au mépris des droits et de la justice ; l'assassinat des deux Aratus de Sicyone, le père et le fils, et surtout du premier, de cet infortuné vieillard que Philippe se plaisait à nommer son père ; enfin l'enlèvement de l'épouse du jeune Aratus, qu'il fit transporter en Macédoine pour assouvir sa passion.”

“Oublions encore le déshonneur de tant de jeunes filles, de tant de mères ; admettons que nous n'avons pas affaire à Philippe, dont la cruauté vous épouvante au point de vous rendre tous muets : car je ne puis expliquer autrement votre silence lorsque vous êtes rassemblés pour délibérer. Supposons que c'est avec Antigone, le plus doux et le plus juste des rois, et celui qui nous a rendu à tous le plus de services, que nous sommes en contestation. Eh bien ! , nous demanderait-il ce qu'il serait impossible de faire ? Le Péloponnèse est une presque île, rattachée au continent par un isthme étroit ; la guerre la plus facile à faire contre ce pays, celle à laquelle il est le plus exposé, c'est la guerre maritime. S'il arrive que cent vaisseaux pontés, plus cinquante bâtiments légers, et trente

bateaux isséens se mettent à ravager les côtes et à former le siège des villes situées presque sur le rivage, chercherons-nous un asile dans l'intérieur, comme si le feu de la guerre n'allait pas pénétrer à l'intérieur et n'embrasait pas le cœur même du pays ? Lorsque Nabis et les Lacédémoniens nous presseront du côté de la terre, et la flotte romaine du côté de la mer, comment pourrons-nous implorer la protection du roi et l'appui des Macédoniens ? Réduits à nos propres forces, défendrons-nous contre les Romains les villes qui seront assiégées ? Nous avons si bien défendu Dymè dans la guerre précédente ! Les désastres des autres peuples nous fournissent assez de leçons ; ne cherchons pas à servir aussi de leçon aux autres."

"N'allez pas, parce que les Romains viennent eux-mêmes demander votre amitié, dédaigner une alliance que vous deviez tant souhaiter et rechercher avec tant d'empressement. C'est peut-être, dira-t-on, la crainte qu'ils éprouvent sur une terre étrangère, et le désir de se cacher à l'ombre de votre protection tutélaire, qui les force à se ménager un abri dans votre amitié, afin d'être admis dans vos ports et de s'assurer des provisions ? Eh quoi ! Ne sont-ils pas maîtres de la mer ? Et ne leur suffit-il pas d'aborder un pays pour le soumettre aussitôt à leur puissance ? Ce qu'ils vous demandent, ils peuvent vous l'imposer par la force ; c'est parce qu'ils veulent vous épargner qu'ils ne permettent pas que vous vous exposiez à une perte certaine. Cette neutralité, que Cléomédon vous représentait naguère comme un moyen terme et comme la mesure la plus sage que vous puissiez prendre, ce n'est pas un moyen terme, c'est une chose impossible. Il nous faut, en effet, ou accepter, ou rejeter l'alliance des Romains ; et d'ailleurs que deviendrons-nous, lorsque nous n'avons d'amis sûrs nulle part, ayant attendu les événements pour prendre conseil de la fortune ? Nous ne pourrons qu'être la proie du vainqueur."

"N'allez pas, je vous le répète, dédaigner, parce qu'on vous l'offre, une alliance que vous deviez appeler de tous vos vœux. Si vous avez aujourd'hui le choix entre ces deux alternatives, vous ne l'aurez pas toujours, et vous ne retrouverez pas souvent, vous ne trouverez bientôt plus une aussi belle occasion. Il y a longtemps déjà que vous désirez vous séparer de Philippe, mais vous ne l'osez pas : eh bien ! Sans qu'il vous en coûte ni fatigue ni péril, voici des libérateurs qui ont passé la mer pour vous avec des flottes et des armées considérables. Rejeter leur alliance, c'est faire acte de folie ; mais il faut les avoir pour amis ou pour ennemis : choisissez."



## Les Achéens se prononcent pour l'alliance avec Rome

Ce discours du préteur fut suivi d'un long murmure : les uns l'approuvaient, les autres s'emportaient sans ménagement contre ces approbations. Bientôt ce ne fut plus une altercation d'homme à homme, mais de peuple à peuple. Les magistrats mêmes de la ligue, qu'on appelle damiurges et qui sont au nombre de dix, se livraient à de vifs débats entre eux à l'exemple de la multitude. Cinq déclaraient qu'ils allaient proposer une alliance avec les Romains et recueillir les suffrages ; les cinq autres invoquaient contre leurs collègues les termes de la loi qui défendaient aux magistrats de présenter, et à l'assemblée générale d'adopter, aucune proposition qui fût contraire au traité fait avec Philippe. La journée se passa encore tout entière en contestations.

L'assemblée n'avait plus pour se décider qu'un seul jour : la loi exigeait en effet que tout décret fût rendu le troisième jour. L'animosité fut si vive que les pères portèrent presque les mains sur leurs enfants. Un certain Piasias, de Pellène, avait pour fils un damiurge, nommé Memnon, l'un de ceux qui s'opposaient à ce qu'on lût le décret et à ce qu'on recueillît les suffrages. Il le conjura longtemps de laisser aux Achéens la liberté de pourvoir à leur salut, l'engageant à renoncer à une opposition qui devait perdre toute sa nation. Comme ses prières ne produisaient aucun effet, il fit serment de le traiter, non plus comme un fils, mais comme un ennemi, et de le poignarder de sa propre main. Cette menace décida enfin le magistrat à se joindre le lendemain aux partisans de la délibération.

Ils se trouvèrent alors les plus nombreux et firent leur proposition. L'assemblée presque tout entière semblait disposée à y donner son assentiment, et il était facile de prévoir quel serait le résultat, lorsque ceux de Dymè et de Mégalopolis, ainsi que quelques Argiens, se levèrent avant que le décret fût rendu et quittèrent l'assemblée sans que leur départ excitât la moindre surprise, ni le moindre murmure de désapprobation. Les Mégalopolitains, chassés jadis de leur patrie par les Lacédémoniens, y avaient été rétablis par Antigone ; quant aux Dyméens, naguère, après la prise et le pillage de leur ville par l'armée romaine, Philippe les avait fait racheter partout où l'esclavage les avait dispersés, et leur avait rendu tout à la fois leur liberté et leur patrie. Enfin les Argiens croyaient que les rois de Macédoine étaient originaires de leur pays, et d'ailleurs la plupart d'entre eux étaient personnellement unis à Philippe par les liens de l'hospitalité ou par ceux d'une étroite familiarité. Tels furent les motifs qui les décidèrent à sortir d'une assemblée qui était disposée à faire alliance avec Rome ; et leur retraite parut justifiée par les obligations signalées et toutes récentes qu'ils avaient aux rois de Macédoine.

## Échec des alliés devant Sicyone

Les autres peuples de la ligue achéenne, appelés à donner leurs suffrages, confirmèrent sur-le-champ par un décret l'alliance avec Attale et les Rhodiens/ Le traité avec les Romains, ne pouvant être ratifié sans un plébiscite, fut ajourné à l'époque où l'on pourrait envoyer des ambassadeurs à Rome. Pour le moment, on résolut que trois députés se rendraient auprès de L. Quinctius et que toute l'armée de la ligue marcherait sur Corinthe. Le général romain avait pris Cenchrées et assiégeait déjà la ville même.

Les Achéens établirent leur camp en face de la porte qui conduit à Sicyone ; les Romains pressaient la place du côté de Cenchrées, et Attale, qui avait fait passer l'isthme à ses troupes, dirigeait ses attaques du côté du port de Léchaëum, situé sur l'autre mer. On déploya d'abord peu de vigueur ; on espérait qu'une sédition éclaterait à l'intérieur entre les habitants et la garnison du roi. Mais ils étaient tous animés d'un même esprit ; les Macédoniens défendaient la ville comme leur commune patrie, et les Corinthiens obéissaient au commandant de la garnison, Androsthénès, comme ils eussent obéi à un de leurs concitoyens investi par leurs suffrages d'une autorité légitime.

Les assiégeants virent donc qu'ils n'avaient plus d'espoir que dans la force de leurs armes et l'activité de leurs travaux. Ils élevèrent sur plusieurs points des terrasses pour rendre l'accès des remparts plus facile. Bientôt le bélier eut ouvert une brèche du côté où les Romains battaient la muraille. Ce point se trouvait aussi sans défense. Les Macédoniens accoururent pour le protéger de leurs armes, et engagèrent avec les Romains une lutte acharnée. La supériorité du nombre leur permit d'abord de repousser sans peine l'ennemi ; mais les Romains, s'étant fortifiés du secours des Achéens et d'Attale, rétablirent le combat, et ils auraient, sans aucun doute, débusqué facilement de leurs positions les Macédoniens et les Grecs, s'ils n'eussent été arrêtés par les transfuges italiens qui étaient en grand nombre dans la place. Les uns étaient passés de l'armée d'Hannibal dans les rangs des Macédoniens, parce qu'ils redoutaient la vengeance des Romains ; les autres étaient des soldats de marine, qui avaient naguère abandonné leurs vaisseaux pour accepter un service dont ils espéraient plus d'honneur. Tous savaient qu'ils n'avaient point de salut à attendre si les Romains étaient vainqueurs, et cette pensée leur inspirait plutôt de la rage que de l'audace.

Vis-à-vis de Sicyone est un promontoire consacré à Junon Acraea ; il s'avance assez loin dans la mer et n'est séparé de Corinthe que par un trajet de sept mille pas environ. Philoclès, l'un des lieutenants de Philippe, y conduisit quinze cents soldats par la Béotie. Il y trouva des barques venues de Corinthe pour recevoir ce renfort et le transporter à Léchaëum. Attale conseilla alors de brûler les ouvrages qu'on avait élevés et de renoncer aussitôt au siège. Quinctius n'en montra, au contraire, que plus de fermeté et de persévérance. Mais quand il vit les renforts du roi établis en avant de toutes les portes, et la difficulté qu'on aurait à soutenir les sorties des assiégés, il adopta l'avis d'Attale. Ce fut donc un échec. On congédia les Achéens et l'on se remit en mer ; Attale fit voile vers le Pirée, les Romains vers Corcyre.

## **Reddition d'Élatée, assiégée par l'armée consulaire**

Tandis que ces opérations occupaient l'armée navale, le consul, qui était en Phocide et campait devant Élatée, eut des pourparlers avec les principaux de la ville pour les engager à se soumettre. Ceux-ci lui répondirent qu'ils ne pouvaient rien et que la garnison royale était plus nombreuse et plus forte que les habitants. Il fit alors commencer les travaux de siège sur tous les points et donner un assaut général. Aux premiers coups de bélier toute la partie du mur qui s'étendait entre deux tours s'écroula avec un fracas épouvantable et laissa la place à découvert. Aussitôt une cohorte romaine s'élança par la brèche qui venait d'être pratiquée. De leur côté les assiégés, abandonnant leurs postes, accoururent de tous les points de la ville vers l'endroit que menaçait l'ennemi. Mais pendant qu'une partie des Romains franchissait les ruines du mur, les autres dressaient des échelles contre les remparts qui étaient encore debout, et, profitant de ce que l'attention des ennemis était concentrée tout entière sur une seule attaque, ils escaladèrent le mur en plusieurs endroits et descendirent dans la ville l'épée à la main.

À la nouvelle de cette surprise, les assiégés s'effrayèrent, quittèrent le poste où ils s'étaient réunis en masse et s'enfuirent en désordre vers la citadelle, suivis d'une multitude sans armes. Le consul, resté ainsi maître d'Élatée, la livra au pillage ; puis il envoya offrir aux Macédoniens la vie sauve, s'ils voulaient se retirer en livrant leurs armes, et aux habitants la liberté. Sa parole suffit, et peu de jours après il prit possession de la citadelle.

## **Argos passe sous l'autorité macédonienne**

Cependant l'arrivée de Philoclès, lieutenant du roi en Achaïe, n'avait pas seulement fait lever le siège de Corinthe ; elle avait engagé quelques-uns des principaux Argiens à lui livrer leur ville, après avoir sondé les dispositions du peuple. C'était l'usage à Argos que, le jour des comices, les magistrats proclamassent d'abord, à titre d'heureux présage, les noms de Jupiter, d'Apollon et d'Hercule ; et, depuis, une loi avait ordonné d'ajouter à ces noms celui de Philippe. Mais, lorsque la ville eut fait alliance avec les Romains, le héraut crut devoir omettre le nom du roi. Des murmures éclatèrent alors dans l'assemblée ; bientôt mille voix répétèrent ce nom et réclamèrent pour le prince l'honneur que la loi lui avait accordé. Philippe fut enfin nommé au milieu d'applaudissements unanimes.

Ce fut sur la foi de cet enthousiasme que les principaux Argiens mandèrent Philoclès. Ce lieutenant arriva la nuit, s'empara d'une hauteur nommée le fort de Larissa, qui domine la ville, et y mit garnison. Dès le point du jour il descendait, enseignes déployées, vers le Forum, situé au bas de l'éminence, lorsqu'il vit un corps ennemi qui marchait à sa rencontre. C'était la garnison achéenne, récemment établie à Argos ; elle se composait d'environ cinq cents jeunes gens, l'élite de toutes les cités de la ligue, commandés par Aenesidémus, de Dymè. Philoclès leur envoya l'ordre de sortir de la ville. Incapables de résister aux Argiens seuls, qui avaient embrassé le parti des Macédoniens, ils pourraient encore moins, leur disait-il, tenir tête aux Argiens et aux Macédoniens réunis, puisque les Romains eux-mêmes avaient reculé devant ces derniers à Corinthe.

Ces paroles ne firent d'abord aucun effet ni sur les chefs ni sur les soldats. La vue même des Argiens, qui arrivaient en grand nombre et les armes à la main du côté opposé, la certitude de succomber ne les eût pas empêchés de braver tous les hasards, si leur commandant eût partagé leur résolution. Mais Aenesidémus ne voulut pas perdre, en même temps que la ville, cette élite de la jeunesse achéenne. Il traita avec Philoclès, obtint que ses soldats pourraient se retirer et resta lui-même sous les armes avec quelques amis dévoués au poste où il s'était arrêté. Philoclès lui envoya demander alors quelles étaient ses intentions. Pour toute réponse l'Achéen se couvrit d'abord de son bouclier et se tint immobile ; puis il s'écria "qu'il mourrait les armes à la main dans la place où il avait été chargé de tenir garnison." Aussitôt les Thraces reçurent ordre de l'attaquer à coups de traits, et il périt avec tous les siens.

Ainsi, malgré l'alliance conclue entre les Achéens et les Romains, deux des villes les plus considérables de la ligue, Argos et Corinthe, tombèrent au pouvoir du roi de Macédoine. Telles furent les opérations des Romains en Grèce sur terre et sur mer pendant cette campagne.

### 3. Affaires intérieures et affaires de Gaule (198)

26

#### Répression d'un soulèvement d'esclaves dans le Latium

En Gaule, le consul Sex. Aelius ne fit rien d'important. Il avait cependant deux armées à sa disposition ; l'une, qu'il avait gardée quoiqu'il eût ordre de la licencier ; c'était celle du proconsul L. Cornélius, dont il avait confié le commandement au préteur C. Helvius ; l'autre, qu'il avait amenée avec lui dans la province. Il passa presque toute l'année à faire rentrer dans leurs colonies les habitants de Crémone et de Plaisance, que les malheurs de la guerre avaient dispersés.

Mais si, contre toute attente, la Gaule fut tranquille cette année, une révolte d'esclaves faillit éclater dans les environs de Rome. Les otages des Carthaginois étaient gardés à Sétia ; comme fils des principaux citoyens, ils avaient avec eux une foule considérable d'esclaves. Le nombre en fut augmenté, à la suite de la dernière guerre d'Afrique, de quelques prisonniers carthaginois provenant du butin que plusieurs habitants de Sétia même avaient achetés.

Ces misérables formèrent un complot, et détachèrent des émissaires pour soulever les esclaves dans le territoire de Sétia, et dans les environs de Norba et de Circéi. Après avoir pris toutes leurs mesures, ils résolurent de profiter des jeux qu'on allait célébrer prochainement à Sétia, pour attaquer le peuple occupé tout entier au spectacle. Lorsqu'à la faveur du désordre et d'un massacre ils seraient maîtres de Sétia, ils devaient surprendre Norba et Circéi.

Cet infâme projet fut dénoncé, à Rome, au préteur urbain L. Cornélius Mérula. Deux esclaves se présentèrent chez lui avant le jour, et lui racontèrent en détail tout ce qui avait été fait et tout ce qu'on devait faire. Le préteur les garda chez lui, convoqua le sénat, lui communiqua ce qu'il venait d'apprendre, et reçut l'ordre de partir pour rechercher les coupables et étouffer cette conspiration. Il prit avec lui cinq lieutenants, et, faisant prêter le serment militaire à tous ceux qu'il rencontrait sur sa route, il les contraignit à prendre les armes et à le suivre. Il rassembla ainsi à la hâte deux mille hommes environ et se rendit à Sétia, sans que personne sût où il allait.

Dès son arrivée il fit saisir les chefs du complot ; et, comme les esclaves s'étaient enfuis de la ville, il envoya dans les champs à leur poursuite. La république fut redevable de cet important service à deux esclaves et à un citoyen libre. Ce dernier reçut, par ordre du sénat, à titre de récompense, une somme de cent mille as ; chaque esclave eut vingt-cinq mille as et la liberté ; le trésor public indemnisa leurs maîtres. Peu après on fut informé qu'un reste de cette conspiration menaçait Préneste. Le préteur L. Cornélius s'y rendit et fit exécuter environ cinq cents esclaves reconnus coupables.

On craignit à Rome que ces mouvements ne fussent excités par les otages et les prisonniers carthaginois. On établit donc des postes dans les divers quartiers, on enjoignit aux magistrats inférieurs de les visiter, et aux triumvirs de la prison d'exercer une surveillance très active sur les lautumies ; enfin on fit écrire par le préteur aux villes latines qu'elles eussent à faire garder les otages dans des maisons particulières, sans leur permettre de paraître en public ; à charger les prisonniers de fers pesant au moins dix

livres et à les enfermer dans les prisons publiques et pas ailleurs.

## Élections à Rome pour l'année 197

Cette même année, des ambassadeurs du roi Attale vinrent déposer au Capitole une couronne d'or du poids de deux cent quarante-six livres, et remercier le sénat de ce que les envoyés romains avaient obtenu par leur intervention qu'Antiochus retirât son armée des états de leur maître.

Ce fut encore pendant cette campagne que le roi Masinissa envoya deux cents cavaliers, dix éléphants et deux cent mille boisseaux de blé aux troupes qui combattaient en Grèce. La Sicile et la Sardaigne leur fournirent aussi de nombreuses provisions et des vêtements. La Sicile avait pour gouverneur M. Marcellus, la Sardaigne M. Porcius Caton, personnage intègre et vertueux, mais qui se montra trop rigoureux dans la répression de l'usure : il bannit de l'île tous les usuriers, et diminua ou supprima les frais de représentation que les alliés payaient ordinairement au préteur.

Le consul Sex. Aelius revint de la Gaule à Rome pour tenir les comices, et proclama consuls C. Cornélius Céthégus et Q. Minucius Rufus. Deux jours après eurent lieu les comices prétoriens. On créa cette année, pour la première fois, six préteurs, car le nombre des provinces s'augmentait et l'empire romain s'étendait de jour en jour. Ces six magistrats furent L. Manlius Vulso, C. Sempronius Tuditanus, M. Sergius Silus, M. Helvius, M. Minucius Rufus, L. Atilius : Sempronius et Helvius venaient d'être édiles plébéiens. On nomma édiles curules Q. Minucius Thermus et Ti. Sempronius Longus. Les jeux Romains furent célébrés cette année pendant quatre jours.

### **Attribution des postes. T. Quinctius Flaminius est maintenu en Grèce**

Le premier acte du consulat de C. Cornélius et de Q. Minucius fut de procéder à la répartition des provinces consulaires et prétoriennes. On s'occupa d'abord de ces dernières, qui pouvaient être réglées par le sort. Sergius eut la juridiction de la ville, Minucius celle des étrangers. Atilius obtint la Sardaigne, Manlius la Sicile, Sempronius l'Espagne citérieure, Helvius l'Espagne ultérieure.

Les consuls se disposaient à tirer au sort l'Italie et la Macédoine, lorsque les tribuns du peuple L. Oppius et Q. Fulvius s'y opposèrent. "La Macédoine, disaient-ils, était une province éloignée ; les principaux obstacles qui avaient entravé la guerre jusqu'à ce jour venaient de ce qu'on laissait à peine aux consuls le temps de commencer les opérations et qu'on les rappelait au fort même de leurs préparatifs. Il y avait quatre ans déjà qu'on avait décrété la guerre de Macédoine. Sulpicius avait passé la plus grande partie de l'année à chercher le roi et son armée. Villius, qui avait pu joindre l'ennemi, avait été rappelé avant d'avoir livré bataille. Quinctius, bien que retenu à Rome une grande partie de l'année par des affaires religieuses, avait cependant poussé la guerre avec tant de vigueur qu'il aurait pu la terminer s'il fût arrivé plus tôt dans sa province, ou si l'hiver eût été plus tardif. Maintenant il était à peu près rentré dans ses quartiers ; mais on disait qu'il faisait des préparatifs tels qu'à moins d'être supplanté par un successeur, il pouvait compter sur une victoire définitive pour la campagne prochaine."

Ces arguments obligèrent les consuls à déclarer qu'ils s'en remettraient à la décision du sénat, pourvu que les tribuns en fissent autant. Sur le consentement des uns et des autres, les sénateurs décrétèrent, après libre discussion, que les deux consuls auraient l'Italie pour département. Ils prorogèrent T. Quinctius dans son commandement jusqu'à ce qu'on lui envoyât un successeur. On donna deux légions à chaque consul et on les chargea de faire la guerre aux Gaulois cisalpins, qui avaient abandonné le parti des Romains.

On arrêta qu'il serait envoyé à Quinctius, en Macédoine, un renfort de cinq mille hommes d'infanterie, trois cents chevaux et trois mille soldats de marine. On laissa à la tête de la flotte L. Quinctius Flaminius, qui la commandait. Les préteurs désignés pour les Espagnes devaient emmener huit mille fantassins, tant des autres alliés que des Latins, et quatre cents cavaliers, afin de pouvoir renvoyer de leurs provinces les anciennes armées. On leur recommanda de fixer les limites de l'ultérieure et de la citérieure. On envoya de plus comme lieutenants, en Macédoine, P. Sulpicius et P. Villius, qui avaient eu cette province en qualité de consuls.



## **Conjuration des prodiges. Création de cinq nouvelles colonies**

Avant le départ des consuls et des préteurs pour leurs départements, on résolut d'expié les prodiges. Le temple de Vulcain et celui de Summanus à Rome, le mur et une porte de Frégènes avaient été frappés de la foudre ; à Frusinon, la nuit avait été éclairée d'une lueur soudaine ; à Aefula il était né un agneau à deux têtes et à cinq pieds ; à Formies deux loups étaient entrés dans l'enceinte de la ville et avaient sauvagement mordu plusieurs passants ; à Rome un loup avait pénétré non seulement dans la ville, mais même dans le Capitole.

Le tribun du peuple C. Acilius proposa une loi pour l'établissement de cinq colonies le long des côtes, deux à l'embouchure du Vulturne et du Litterne, une à Pouzzoles, une au camp de Salerne, la cinquième à Buxentum : trois cents familles devaient composer chacune de ces colonies. On nomma triumvirs pour veiller à ce soin, avec des pouvoirs qui devaient durer trois ans, M. Servilius Géminus, Q. Minucius Thermus, Ti. Sempronius Longus.

Quand les levées et toutes les occupations civiles et religieuses qui retenaient les consuls furent terminés, ces magistrats partirent pour la Gaule. Cornélius marcha par la route de droite contre les Insubres, qui étaient alors en armes et s'étaient associés les Cénomans ; Q. Minucius se dirigea par la gauche vers la mer inférieure, conduisit son armée à Gênes et commença par attaquer les Ligures. Les places de Clastidium et de Litubium, toutes deux en Ligurie, et deux peuplades liguriennes, les Céliates et les Cerdiciates, firent leur soumission. Bientôt toute la Cispadane, moins les Gaulois Boiens et les Ligures Ilvates, fut réduite ; on faisait monter à quinze le nombre des villes et à vingt mille celui de leurs habitants. Le consul mena ensuite ses légions sur le territoire des Boiens.

## **Soulèvement des Boiens et des Insubres, alliés aux Cénomans**

Il n'y avait pas longtemps que les Boiens avaient passé le Pô et fait leur jonction avec les Insubres et les Cénomans. Ils avaient appris que les consuls devaient les attaquer à la tête de leurs légions réunies, et ils voulaient aussi rassembler toutes leurs forces pour être en état de leur tenir tête. Mais à la nouvelle que l'un des deux consuls portait la flamme sur les terres des Boiens, la discorde éclata aussitôt dans les rangs de ces peuples. Les Boiens demandaient que l'armée tout entière les secourût dans leur détresse ; les Insubres refusaient de laisser leur pays sans défense.

Les confédérés se séparèrent donc : les Boiens coururent protéger leurs terres ; les Insubres et les Cénomans allèrent prendre position sur les bords du Mincio. Le consul Cornélius établit son camp sur ce fleuve, à cinq milles au-dessous de l'ennemi. De là il envoya des émissaires dans les bourgs des Cénomans et à Brescia leur capitale, et acquit la certitude que, si la jeunesse du pays avait pris les armes, c'était sans l'aveu des anciens et qu'aucune décision publique n'avait autorisé les Cénomans à se joindre aux Insubres révoltés. Il fit donc venir les principaux de la nation et mit tout en œuvre pour les gagner et obtenir qu'ils se séparassent des Insubres, et que, levant leurs enseignes, ils se décidassent ou à rentrer chez eux, ou à passer du côté des Romains. Il ne put réussir ; mais il reçut leur parole qu'ils resteraient neutres dans le combat, ou que, si l'occasion se présentait, ils aideraient les Romains.

Les Insubres ignoraient cette convention ; ils avaient pourtant quelques soupçons et craignaient une trahison de la part de leurs alliés. Aussi lorsqu'ils se mirent en bataille, n'osèrent-ils leur confier aucune des deux ailes, de peur qu'un mouvement rétrograde, exécuté par eux avec perfidie, n'entraînât une déroute complète : ils les placèrent à la réserve derrière les enseignes. Au commencement de l'action, le consul fit vœu d'élever un temple à Junon Sospita, si ce jour-là même il battait et dispersait les ennemis. Les soldats ne poussèrent qu'un seul cri : ils promettaient au consul de combler son espoir ; puis ils tombèrent sur les Insubres qui ne purent soutenir leur premier choc. Quelques auteurs prétendent qu'au milieu de la mêlée, les Cénomans attaquèrent aussi par derrière et causèrent une double alerte ; que les ennemis laissèrent sur la place trente-cinq mille hommes et que cinq mille sept cents prisonniers tombèrent au pouvoir des vainqueurs : de ce nombre était le général carthaginois Hamilcar, qui avait allumé cette guerre. Les Romains prirent en outre cent trente enseignes militaires et plus de deux cents chariots. Les villes qui s'étaient jetées dans la révolte firent leur soumission.

## Pacification de la Gaule

Le consul Minucius avait d'abord parcouru rapidement, en le dévastant, le territoire des Boiens ; mais lorsqu'il vit qu'ils s'étaient séparés des Insubres afin de revenir défendre leurs foyers, il se tint dans son camp, persuadé qu'il faudrait bientôt livrer une bataille rangée. Les Boiens, de leur côté, n'auraient pas reculé devant une action, si la nouvelle de la défaite des Insubres n'eût abattu leur courage. Ils abandonnèrent donc leur général et leur camp, se dispersèrent dans leurs bourgades, pour protéger chacun ses propriétés, et forcèrent leur ennemi à changer son plan d'opérations. Minucius renonça à terminer la guerre par une action générale et se mit à ravager de nouveau les campagnes, à incendier les maisons, à forcer les bourgades : dans cette dévastation, Clastidium fut livré aux flammes.

Puis il conduisit ses légions contre les Ligures Ilvates, les seuls qui tinssent encore. Cette peuplade fit aussi sa soumission dès qu'elle eut appris que les Insubres avaient été vaincus en bataille rangée et que les Boiens étaient frappés de terreur au point de ne pas même oser courir les chances d'un combat. Les consuls envoyèrent alors de la Gaule à Rome des lettres pour annoncer leurs succès. Le préteur urbain M. Sergius en fit lecture d'abord au sénat, puis, par ordre des sénateurs, devant l'assemblée du peuple. On décréta quatre jours de supplications.

## 4. Affaires de Grèce (fin de l'année 197 - 196)

32

### La conférence de Nicée (novembre 198)

L'hiver étant déjà commencé pendant que T. Quinctius, maître d'Élatée, tenait ses quartiers d'hiver en Phocide et en Locride. Une sédition éclata dans Opous. Un parti appelait les Étoliens, qui étaient plus près, l'autre, les Romains. Les Étoliens arrivèrent les premiers ; mais le parti contraire, qui était le plus puissant, leur ferma les portes, dépêcha un courrier au général romain et garda la ville jusqu'à son arrivée. La citadelle était occupée par une garnison royale ; ni les menaces des Opontiens, ni les sommations impératives du consul romain ne purent déterminer les Macédoniens à la rendre.

On ne les attaqua point sur-le-champ, parce que Philippe venait d'envoyer un héraut pour demander qu'on lui fixât le lieu et le moment d'une entrevue. Quinctius y consentit sans peine, quoiqu'il désirât pouvoir terminer lui-même cette guerre soit par la force des armes, soit par un traité. En effet il ignorait encore si l'un des nouveaux consuls viendrait le remplacer, ou si ses amis et ses parents avaient réussi par leurs efforts et leurs démarches à le faire proroger dans son commandement, comme il le leur avait mandé. Toutefois il pensait qu'une entrevue lui laisserait la liberté de continuer la guerre s'il restait, ou de conclure la paix s'il s'éloignait.

On choisit pour lieu du rendez-vous le bord de la mer, près de Nicée, sur le golfe Maliaque. Le roi y arriva de Démétriade avec cinq barques et un vaisseau à éperon ; il était accompagné des principaux Macédoniens et d'un exilé achéen, l'illustre Cyliadas. Le général romain avait avec lui le roi Amyntander ; Dionysodoros, ambassadeur d'Attale ; Acésimbrotos, amiral de la flotte rhodienne ; Phénéas, chef des Étoliens ; et deux Achéens, Aristaenus et Xénophon.

Ce fut au milieu de ce cortège que le consul s'avança jusqu'au bord de la mer, tandis que Philippe se présentait à la proue de son vaisseau ; qui était à l'ancre. "Si vous descendiez à terre, lui dit-il, nous serions mieux et plus à portée de nous parler et de nous entendre." Le roi s'y refusa : "Qui craignez-vous donc ?" reprit Quinctius. "Je ne crains, répondit Philippe avec toute la fierté d'un roi, que les dieux immortels ; mais je n'ai pas confiance en tous ceux qui vous entourent, et dans les Étoliens moins encore que dans les autres." Le Romain répliqua : "C'est un danger que courent également tous ceux qui s'abouchent avec un ennemi, si cet ennemi est sans foi." "Mais, répartit le roi, en cas de perfidie, T. Quinctius, la partie n'est pas égale entre Philippe et Phénéas ; les Étoliens auraient moins de peine à trouver un autre préteur que les Macédoniens un roi pour le mettre à ma place."

### Intervention du consul romain

Après ce début il y eut un moment de silence. Quinctius fit enfin observer que c'était à celui qui avait demandé l'entrevue de s'expliquer le premier ; mais le roi objecta que la parole appartenait d'abord à qui dictait les conditions de paix et non à qui les recevait. Le général romain répondit "que son discours était fort simple ; qu'il allait exposer les conditions sans lesquelles il ne pouvait y avoir de paix. Le roi devait retirer ses garnisons de toutes les villes de la Grèce ; rendre aux alliés du peuple romain les prisonniers et les transfuges ; restituer aux Romains les places d'Illyrie dont il s'était emparé depuis qu'on avait signé la paix en Épire ; remettre au roi d'Égypte Ptolémée les villes qu'il lui avait enlevées après la mort de Ptolémée Philopator. C'étaient là les conditions qu'il lui dictait au nom du peuple romain ; mais on allait entendre aussi les demandes des alliés : c'était chose juste."

L'ambassadeur d'Attale réclama les vaisseaux et les prisonniers que le combat naval de Chios avait mis au pouvoir de Philippe ; il exigea que les spoliations et les dégâts commis dans le bois de Nicéphore et dans le temple de Vénus fussent entièrement réparés. Les Rhodiens redemandèrent la Pérée, petite contrée située sur le continent, vis-à-vis de leur île, et depuis longtemps dans leur dépendance ; ils insistèrent sur l'évacuation d'Iasos, de Bargylia et d'Euromensium, par les garnisons macédoniennes, sur celle de Sestos et d'Abydos dans l'Hellespont, sur la restitution de Périnthe aux Byzantins avec la jouissance des anciens privilèges, et sur l'affranchissement de tous les entrepôts et ports de l'Asie. Les Achéens réclamèrent Corinthe et Argos. Le préteur des Étoliens, Phénée, posa à peu près les mêmes conditions que les Romains, c'est-à-dire l'abandon de la Grèce et la remise aux Étoliens de toutes les villes qui avaient auparavant reconnu leurs lois et leur domination. Après lui, un des principaux Étoliens, Alexandre, considéré dans son pays comme un bon orateur, prit la parole.

"Il y avait longtemps, dit-il, qu'il gardait le silence, non qu'il espérât voir cette conférence aboutir à quelque résultat, mais parce qu'il n'avait pas voulu interrompre les orateurs des alliés. Philippe, ajouta-t-il, ne traitait pas sincèrement de la paix, pas plus qu'il n'avait jamais fait la guerre avec un courage véritable. Dans les négociations il cherchait à tromper et à circonvenir ; dans la guerre, il ne s'avancait point en rase campagne, il ne hasardait pas une bataille rangée, mais il reculait toujours en brûlant et en pillant les villes ; et, lorsqu'il était vaincu, il détruisait pour les vainqueurs le fruit de leurs triomphes."

"Ce n'était pas ainsi que les anciens rois de Macédoine agissaient : ils montraient leur valeur sur les champs de bataille et ils épargnaient les villes autant que possible, afin d'avoir un empire plus florissant. Anéantir ainsi les possessions qu'on se disputait, et ne se réserver que la guerre même, était-ce l'œuvre d'un sage politique ? Philippe avait, dans l'année précédente, dévasté en Thessalie plus de villes appartenant à ses alliés que n'en avaient jamais dévasté tous les ennemis de la Thessalie. Les Étoliens eux-mêmes avaient été plus maltraités par lui, au temps de leur alliance, que depuis qu'il était leur ennemi. Il leur avait enlevé Lysimachia, après en avoir chassé le gouverneur et la garnison étolienne ; il avait détruit et ruiné de fond en comble Chios, ville de leur dépendance. C'est par la

même perfidie qu'il s'était assuré la possession de Thèbes-de-Phthie, d'Échinos, de Larissa et de Pharsale.”

## Philippe somme les Romains de quitter la Grèce

Piqué des reproches d'Alexandre, Philippe fit avancer son vaisseau plus près du rivage afin d'être mieux entendu. Il commençait à parler et s'emportait contre les Étoliens, lorsque Phénée l'interrompit brusquement. "Il ne s'agissait point de paroles, dit-il ; il fallait ou triompher à la guerre ou se soumettre au plus fort." "La chose est claire, même pour un aveugle, répartit Philippe, faisant allusion à la faiblesse des yeux de Phénée." Il était naturellement trop railleur pour un roi ; même dans les affaires sérieuses, il ne savait point retenir une plaisanterie. Puis il se montra fort irrité de ce que les Étoliens exigeaient impérativement comme les Romains l'évacuation de la Grèce, lorsqu'ils pouvaient à peine indiquer les limites de cette contrée. En effet l'Agrée, l'Apodotie et l'Amphilochie, qui formaient la plus grande partie de l'Étolie, n'étaient pas en Grèce.

"Ils se plaignent que je n'ai pas épargné leurs alliés ; mais en ont-ils le droit, lorsqu'un usage établi chez eux de tout temps et qui à force de loi permet à leur jeunesse de combattre contre leurs propres alliés ? Ils ont soin seulement de ne l'autoriser par aucun acte public. Et ne voit-on pas très souvent deux armées opposées l'une à l'autre compter dans leurs rangs des auxiliaires étoliens ? Ce n'est pas moi qui ai forcé Chios ; je n'ai fait que seconder les opérations de Prusias, mon allié et mon ami. Quant à Lysimachie, je l'ai enlevée aux Thraces ; mais comme les nécessités de la guerre présente m'empêchent de veiller sur cette place, les Thraces l'ont reprise. Voilà ce que j'ai à dire aux Étoliens.

Pour Attale et les Rhodiens, je ne leur dois légitimement rien : ce n'est pas moi, ce sont eux qui ont commencé la guerre. Toutefois, par égard pour les Romains, je rendrai aux Rhodiens la Pérée, et au roi Attale ses vaisseaux avec les prisonniers qu'on retrouvera. Quant à la restitution du bois de Nicéphore et du temple de Vénus, puisqu'on a voulu que de pareils objets fussent matière à contestation entre des rois, dois-je répondre aux réclamations de mes ennemis autrement qu'en leur offrant la seule satisfaction qu'on puisse donner pour des bois et des forêts abattus, c'est-à-dire en m'engageant à payer et à faire de nouvelles plantations ? "

La fin de son discours fut une sortie contre les Achéens. Après avoir commencé par rappeler d'abord les bienfaits d'Antigone envers la ligue, puis ceux qu'il lui avait rendus lui-même, il fit donner lecture des décrets où les Achéens lui prodiguaient tous les honneurs divins et humains, et à ces décrets il opposa celui qui avait naguère enjoint à leur armée de se tourner contre lui. Il se répandit en invectives sur leur perfidie et ajouta "qu'il leur rendrait cependant Argos. À l'égard de Corinthe, il en délibérerait avec le général romain, et lui demanderait en même temps si l'on prétendait qu'il abandonnât seulement les villes dont les droits de la guerre l'avaient mis en possession, ou toutes celles qu'il avait reçues de ses ancêtres."

## Deuxième journée de pourparlers

Les Achéens et les Étoliens se préparaient à répliquer ; mais le soleil étant sur le point de se coucher, on remit la conférence au lendemain. Philippe alla reprendre la position qu'il avait quittée ; les Romains et leurs alliés rentrèrent dans leur camp.

Le jour suivant, à l'heure convenue, Quinctius se rendit à Nicée, qui était le lieu choisi pour l'entrevue. Philippe n'y était pas, et pendant quelques heures on attendit en vain un message de sa part ; déjà l'on désespérait de le voir arriver, lorsqu'on aperçut tout à coup ses vaisseaux. Il s'excusa en disant que, préoccupé des conditions si dures et si révoltantes qu'on lui imposait, il avait passé la journée entière à délibérer sans rien décider. On crut généralement qu'il avait à dessein traîné l'affaire en longueur, pour ne pas laisser aux Achéens et aux Étoliens le temps de lui répondre. Il confirma lui-même ce soupçon en demandant que, pour éviter de perdre le temps en vaines altercations et arriver enfin à un résultat ; on éloignât tous ceux qui se trouvaient là, et qu'on lui permît de parler seul à seul avec le général romain.

Cette proposition fut d'abord rejetée. On ne voulait pas avoir l'air d'exclure les alliés de la conférence. Mais comme Philippe insistait sur ce point, le général romain, après avoir consulté toutes les parties intéressées, ne prit avec lui que le tribun militaire Appius Claudius et s'avança jusqu'au bord de la mer. Le roi descendit à terre avec les deux officiers qui l'avaient accompagné la veille. Après quelques moments d'entretien secret, Philippe retourna vers les siens ; mais on ne sait pas au juste quel compte il leur rendit de l'affaire. Voici ce que Quinctius rapporta aux alliés. "Le roi céda aux Romains toute la côte de l'Illyrie et leur renvoyait les transfuges ainsi que les prisonniers qu'il aurait. Il rendait à Attale ses vaisseaux et les soldats des équipages qu'il avait pris avec les vaisseaux ; aux Rhodiens la Pérée", mais il gardait Iasos et Bargylia. Il restituait aux Étoliens Pharsale et Larissa, et retenait Thèbes ; il abandonnait aux Achéens non seulement Argos, mais Corinthe."

Personne ne trouva bon qu'il eût décidé des cessions qu'il ferait et de celles qu'il refuserait. "On perdait plus, disait-on, à cet arrangement qu'on n'y gagnait ; tant qu'il n'aurait pas retiré ses garnisons de la Grèce entière, il resterait toujours quelque sujet de démêlé."



## Les alliés accordent à Philippe une trêve de deux mois

Alors ce ne fut dans toute l'assemblée qu'un cri d'indignation ; les clameurs arrivèrent jusqu'à Philippe malgré l'éloignement où il se trouvait. Il pria donc Quinctius de remettre toute l'affaire au lendemain, assurant qu'il ferait goûter ses raisons ou qu'il se laisserait convaincre par celles qu'on lui donnerait.

On prit rendez-vous à la côte, près de Thronium, et l'on s'y réunit de bonne heure. Là Philippe conjura d'abord Quinctius et tous ceux qui l'accompagnaient de ne point détruire toute espérance de paix. Il finit en demandant un délai afin de pouvoir envoyer des ambassadeurs au sénat de Rome. "Ou bien, disait-il, il obtiendrait la paix aux conditions qu'il avait offertes, ou il accepterait celles que lui dicterait le sénat, quelles qu'elles fussent." Cette proposition était loin de plaire à l'assemblée ; on pensait qu'il ne cherchait qu'à gagner du temps pour rassembler ses forces. Quinctius représenta "que cette supposition pourrait être juste, si l'on était dans la saison favorable aux opérations militaires ; mais que, l'hiver approchant, on ne perdait rien en lui accordant le temps d'envoyer des ambassadeurs à Rome. Car l'approbation du sénat était nécessaire pour ratifier toutes les clauses qui auraient été convenues avec le roi, et l'on pouvait profiter du repos forcé de l'hiver pour sonder les intentions des sénateurs."

Cet avis fut adopté par tous les chefs des alliés. On accorda une trêve de deux mois, et il fut décidé que chacun députerait aussi de son côté des ambassadeurs pour éclairer le sénat et le mettre en garde contre les artifices de Philippe. Un article de la trêve obligeait le roi à retirer sur-le-champ ses garnisons de la Phocide et de la Locride. Quinctius adjoignit aux envoyés des alliés, afin de donner plus d'éclat à l'ambassade, Amynder, roi des Athamans, Q. Fabius, fils de sa belle-soeur, Q. Fulvius et Ap. Claudius.

## Échec des négociations de paix à Rome

Arrivés à Rome, les ambassadeurs des alliés furent reçus avant ceux du roi. Tout leur discours ne fut qu'une longue invective contre Philippe. Ce qui fit le plus d'impression sur le sénat, ce fut le plan qu'ils tracèrent de la position maritime et continentale de ses états ; ils prouvèrent jusqu'à l'évidence que si ce prince conservait Démétriade en Thessalie, Chalcis en Eubée, Corinthe en Achaïe, il n'y avait pas de liberté possible pour la Grèce, et que ces places étaient, comme Philippe le disait lui-même, avec autant de vérité que d'insolence, les entraves de la Grèce.

On introduisit ensuite les ambassadeurs macédoniens. Ils allaient commencer un long discours ; mais on leur coupa la parole pour leur demander en peu de mots si leur maître abandonnerait ces trois places. Ils répondirent qu'ils n'avaient reçu aucune instruction formelle à cet égard ; alors on les congédia sans leur accorder la paix.

On laissa à Quinctius toute liberté de faire la paix ou la guerre à son gré. Ce général, voyant que le sénat n'était point rebuté de la guerre, et désirant lui-même d'ailleurs plutôt vaincre que faire la paix, n'accorda plus d'entrevue à Philippe, et déclara qu'il ne recevrait de sa part aucune autre ambassade que celle qui viendrait lui annoncer l'entière évacuation de la Grèce.

## **Philippe fait cadeau d'Argos à Nabis, tyran de Lacédémone**

Philippe vit bien qu'une bataille seule déciderait la querelle et qu'il lui fallait réunir des forces de tous côtés ; mais il n'était pas sans inquiétude pour les villes de l'Achaïe, contrée si éloignée de ses états, et plus encore pour Argos que pour Corinthe. Il crut prudent de remettre cette place comme en dépôt à Nabis, tyran de Sparte, qui la lui rendrait après la victoire ou la garderait en cas de revers. Il écrivit donc à Philoclès, gouverneur de Corinthe et d'Argos, de se rendre en personne auprès du tyran.

Philoclès ne se borna point au présent dont il venait faire l'offre ; il ajouta que le roi, pour gage de l'alliance qu'il allait conclure avec le tyran, voulait accorder la main de ses deux filles aux fils de Nabis. Le tyran refusa d'abord de recevoir la ville, si un décret des Argiens eux-mêmes ne l'appelait à leur secours ; mais quand il apprit qu'une assemblée nombreuse des habitants avait repoussé avec mépris, et même avec horreur, le seul nom du tyran, il crut avoir un prétexte pour les dépouiller et demanda à Philoclès de lui livrer Argos dès qu'il le voudrait.

Ce fut pendant la nuit et à l'insu de tout le monde qu'il y fut introduit ; au point du jour il s'empara de toutes les hauteurs et fit fermer les portes. Quelques-uns des principaux habitants s'échappèrent à la faveur du premier désordre ; en leur absence il mit leurs biens au pillage. Ceux qui étaient restés furent dépouillés de leur or et de leur argent ; on leur imposa des taxes énormes. Ceux qui payèrent sans délai purent s'en aller sans avoir été insultés ni battus ; ceux qu'on soupçonna d'avoir caché ou soustrait une partie de leurs trésors furent frappés de verges et torturés comme des esclaves. Le tyran convoqua ensuite les Argiens et publia deux lois, l'une pour l'abolition des dettes, l'autre pour le partage des terres : c'étaient deux brandons de discorde qu'il jetait au milieu d'une révolution pour enflammer la colère du peuple contre les nobles.

## La rencontre de Mycènes (printemps 197)

Une fois maître d'Argos, Nabis oublia de qui il tenait cette ville et à quelles conditions il l'avait reçue. Il dépêcha donc, à Élatée, vers Quinctius, et, à Égine, vers Attale, qui avait établi ses quartiers dans cette île, pour leur faire savoir qu'Argos était en sa puissance ; que si Quinctius voulait y accepter une entrevue, il avait espoir qu'il pourrait s'entendre avec lui. Quinctius, afin d'enlever encore cette ressource à Philippe, répondit qu'il acceptait le rendez-vous, et il fit prévenir Attale de quitter Égine pour le rejoindre à Sicyone. Il partit lui-même d'Anticyre sur dix quinquérèmes, que L. Quinctius son frère avait amenées par hasard de la station de Corcyre peu de jours auparavant, et fit voile vers Sicyone. Attale y était déjà ; il représenta à Quinctius que c'était au tyran à venir trouver le général romain, et non pas au général à se transporter auprès du tyran, et il le décida à ne pas entrer dans Argos.

Non loin de la ville est un endroit appelé Mycènes ; on convint de s'y réunir. Quinctius était accompagné de son frère et de quelques tribuns militaires ; Attale avait un cortège royal ; le préteur des Achéens, Nicostrate, s'était fait suivre de quelques auxiliaires. Ils trouvèrent au lieu fixé le tyran qui les attendait avec toutes ses troupes ; il s'avança, tout armé, à la tête de ses gardes armés comme lui, jusqu'au milieu environ de la plaine qui séparait les deux partis. Quinctius était sans armes ainsi que son frère et les deux tribuns militaires ; Attale, également sans armes, avait à ses côtés le préteur des Achéens et un officier de sa cour.

Le tyran commença par s'excuser "d'être venu tout armé et entouré de gens armés à une entrevue où le général romain et le roi se présentaient sans armes : ce n'était pas qu'il eût peur d'eux, dit-il, mais il craignait les exilés d'Argos." On parla ensuite des conditions de l'alliance projetée. Quinctius exigea deux choses, d'abord que Nabis cessât de faire la guerre aux Achéens, puis qu'il fournît des secours aux Romains contre Philippe. Le tyran promit ces secours ; mais au lieu de la paix avec les Achéens, il ne signa qu'une trêve qui devait durer jusqu'à la fin de la guerre de Macédoine.

## Conclusion d'une trêve de quatre mois

Attale éleva une nouvelle difficulté au sujet d'Argos. Il accusa Nabis de s'être mis en possession de cette ville par la trahison de Philoclès. Le tyran répondit que les Argiens eux-mêmes l'avaient appelé à leur aide. Le roi demanda qu'on rassemblât les habitants pour vérifier le fait ; le tyran n'y mit pas obstacle ; mais Attale voulut qu'il retirât sa garnison d'Argos, que l'assemblée des Argiens ne fût pas intimidée par la présence des troupes lacédémoniennes et qu'elle fit connaître ses sentiments en toute liberté. Nabis s'y étant refusé, cette contestation demeura sans résultat. La réunion terminée, le tyran donna aux Romains six cents auxiliaires crétois, et conclut une trêve de quatre mois avec Nicostrate, préteur des Achéens.

Quinctius partit ensuite pour Corinthe ; il se présenta aux portes avec les Crétois, afin de montrer au gouverneur de la ville, Philoclès, que Nabis avait abandonné le parti de Philippe. Philoclès eut aussi une entrevue avec le général romain. Pressé par lui de trahir son maître et de livrer Corinthe, il fit une réponse qui avait l'air d'un délai plutôt que d'un refus positif. De Corinthe, Quinctius fit voile vers Anticyre, d'où il envoya son frère sondé les dispositions des Acarnaniens.

Attale se rendit d'Argos à Sicyone, dont les habitants ajoutèrent de nouveaux honneurs à ceux dont ils l'avaient déjà comblé. Le roi, qui avait autrefois racheté pour eux, moyennant une somme considérable, le champ sacré d'Apollon, voulant en cette occasion signaler son passage par quelque munificence envers ses alliés et ses amis, fit don à la ville de dix talents d'argent et de dix mille médimnes de blé ; puis il alla rejoindre sa flotte à Cenchrées.

Nabis, après avoir renforcé la garnison d'Argos, retourna à Lacédémone, chargé des dépouilles des Argiens, et il envoya son épouse exercer les mêmes spoliations sur les femmes d'Argos. Elle invita chez elle les dames les plus illustres, tantôt une à une, tantôt en grand nombre lorsqu'elles étaient plusieurs de la même famille ; et par ses caresses ou par ses menaces elle leur enleva non seulement l'or qu'elles possédaient, mais aussi leurs vêtements et toutes les parures habituelles à leur sexe.

**Fin du Livre XXXII**

## **Livre XXXIII - (197 à 195 av. J.-C.)**

### **1. Guerre contre Philippe (197)**

#### **1**

#### **Thèbes se soumet à l'autorité de Rome (printemps 197)**

Tels furent les événements qui eurent lieu pendant l'hiver. Au commencement du printemps, Quinctius manda le roi Attale à Élatée ; il voulait soumettre les Béotiens, dont les esprits incertains avaient flotté jusqu'alors entre les deux partis. Il prit sa route à travers la Phocide, et alla camper à cinq milles de Thèbes, capitale de la Béotie. Le lendemain, il prit avec lui les soldats d'un seul manipule, et, accompagné d'Attale ainsi que des nombreuses députations qui venaient de toutes parts au-devant de lui, il continua sa marche vers la ville. Il avait ordonné aux deux mille hastats d'une légion de le suivre à la distance de mille pas.

À moitié chemin à peu près, il rencontra le préteur des Béotiens, Antiphile ; le reste des habitants était sur les remparts, afin d'apercevoir de loin le général romain et le roi. On ne voyait autour de Quinctius et d'Attale que très peu de gens armés et de soldats ; les hastats, qui les suivaient de loin, étaient cachés par les sinuosités du chemin et la profondeur des vallées. Quinctius, en approchant de la ville, ralentit sa marche, comme pour saluer la foule qui sortait des murs et venait à sa rencontre ; il voulait donner à ses hastats le temps de le rejoindre.

Les habitants, poussés en avant par le licteur, n'aperçurent la troupe armée qui arriva sur leurs pas que lorsqu'on fut arrivé au logement du général. Ils crurent alors que la trahison du préteur Antiphile avait livré la ville et restèrent interdits. On ne doutait pas que l'assemblée publique indiquée pour le lendemain pût discuter les affaires en toute liberté ; mais chacun dissimula une douleur inutile et qu'il eût été dangereux peut-être de laisser voir.

## **L'assemblée de la ligue béotienne. Malaise du roi Attale**

Dans l'assemblée, Attale prit la parole le premier. Il commença par rappeler les services que ses ancêtres et lui-même avaient rendus soit à toute la Grèce en général, soit aux Béotiens en particulier ; mais, trop âgé et trop faible pour supporter les efforts qu'exige un discours soutenu, il se tut tout à coup et tomba sans connaissance. On s'empressa de le relever et de l'emporter : il avait une partie du corps paralysée. Cet accident suspendit quelque temps l'assemblée.

Aristaenus, préteur des Achéens, prononça ensuite un discours, qui fit d'autant plus d'impression qu'il donnait aux Béotiens les mêmes conseils qu'il avait donnés aux Achéens. Quinctius ajouta quelques mots seulement pour vanter la bonne foi des Romains plus que leur puissance ou la force de leurs armes. Dicéarque de Platée proposa et lut alors un projet de loi qui avait pour but de faire alliance avec les Romains ; personne n'osa le combattre, et la loi fut adoptée et ratifiée par toutes les cités de la Béotie.

Puis l'assemblée se sépara. Quinctius ne resta à Thèbes que le temps nécessaire pour être rassuré sur l'accident d'Attale ; lorsqu'il eut la certitude que la vie du prince n'était pas en danger et que cette attaque soudaine le priverait seulement de l'usage de ses membres, il le laissa achever son rétablissement et retourna à Élatée, d'où il était parti. Les Béotiens étaient à leur tour, comme les Achéens l'avaient été avant eux, engagés dans l'alliance de Rome, et Quinctius se trouvait tranquille et sans inquiétude sur ses arrières ; il put donc diriger toute son attention vers Philippe et s'occuper de terminer la guerre.





## Départ en campagne (fin mars 197)

Philippe, de son côté, voyant que ses ambassadeurs n'avaient rapporté de Rome aucune espérance de paix, commença, dès les premiers jours du printemps, à faire des levées dans toutes les villes de son royaume. La jeunesse manquait. Les guerres continuelles soutenues depuis tant de siècles par la Macédoine avaient épuisé sa population. Pendant son règne même, les batailles navales contre Attale et les Rhodiens, et les combats de terre contre les Romains avaient moissonné un grand nombre d'hommes. Aussi était-il réduit non seulement à enrôler des recrues depuis l'âge de seize ans, mais à rappeler sous les drapeaux quelques vétérans, qui conservaient encore un reste de vigueur. Ce fut ainsi qu'il compléta son armée et, vers l'équinoxe du printemps, il réunit toutes ses forces à Dion, y établit ses quartiers, et attendit les ennemis, en exerçant chaque jour ses soldats.

À la même époque, Quinctius partit d'Élatée, passa devant Thronium et Scarphéa, et arriva aux Thermopyles. L'assemblée générale des Étoliens, qui devait se tenir à Héraclée, y délibérait sur le nombre des troupes auxiliaires qu'on enverrait aux Romains. Quinctius s'y arrêta et, lorsqu'il connut la décision des alliés, il s'avança d'Héraclée à Xyniae en trois jours, prit position sur les confins des Éniens et des Thessaliens, et attendit les secours des Étoliens. Il les vit bientôt arriver, sous la conduite de Phénéas, au nombre de deux mille hommes d'infanterie et de quatre cents chevaux ; et, pour ne pas leur laisser ignorer pourquoi il s'était arrêté, il se remit aussitôt en marche. Lorsqu'il fut entré sur le territoire de la Phthiotide, il fut rejoint par cinq cents Crétois de Gortyne sous la conduite de Cydas, et par trois cents Apolloniates armés comme les Crétois et, peu de temps après, par Amynder à la tête de douze cents fantassins athamans.

Philippe, en apprenant que les Romains avaient quitté Élatée, comprit qu'il aurait bientôt à livrer une bataille décisive ; il crut donc devoir haranguer ses soldats. Après leur avoir rappelé ce qu'il leur avait déjà dit tant de fois de la valeur de leurs ancêtres et de la gloire militaire des Macédoniens, il en vint aux considérations qui faisaient en ce moment sur leur esprit la plus grande impression de terreur, et à celles qui pouvaient relever leur courage et leur rendre quelque espoir.

## **Discours de Philippe à ses soldats**

À la défaite essuyée dans les défilés de l'Aoos par suite de la frayeur qui avait dispersé la phalange, il opposait l'échec des Romains forcés de lever le siège d'Atrax. "Encore, ajoutait-il, si, dans le premier combat, ils n'avaient pu se maintenir en possession des gorges de l'Épire, la faute en était d'abord à ceux qui avaient défendu leur poste avec négligence, ensuite aux troupes légères et aux soldats mercenaires qui n'avaient pas fait leur devoir dans l'action même ; mais la phalange avait tenu bon, et toutes les fois qu'elle se trouverait dans un terrain uni, qu'elle aurait à soutenir un combat régulier, elle demeurerait invincible."

L'armée à la tête de laquelle Philippe attendait ses ennemis se composait de seize mille hommes, l'élite de ses troupes et de son royaume, de deux mille peltastes ou soldats armés de la cétra, de deux mille Thraces et d'un nombre égal d'Illyriens de la peuplade des Tralles, d'un ramassis d'aventuriers de plusieurs nations qu'il avait pris à sa solde comme auxiliaires au nombre de mille environ, enfin de deux mille chevaux.

Les Romains avaient des forces à peu près égales ; seulement leur cavalerie se trouvait supérieure en nombre, grâce aux renforts des Étoliens.

## Sur la façon de planter les pieux

Quinctius porta son camp près de Thèbes en Phthiotide, et s'étant flatté de l'espoir que Timon, le plus considérable des habitants, lui livrerait la ville, il s'approcha des murs avec un détachement de cavaliers et de troupes légères. Son attente fut déçue : non seulement il eut à soutenir un combat contre des Thébains qui avaient fait une sortie, mais il aurait même couru les plus grands dangers sans un renfort d'infanterie et de cavalerie qui accourut du camp fort à propos pour le dégager. Ne pouvant compter sur le succès d'une espérance si légèrement conçue, il renonça momentanément à toute tentative pour s'emparer de la ville.

Titus Quinctius savait d'ailleurs que Philippe était déjà en Thessalie, sans connaître toutefois d'une manière précise sur quel point de la contrée il se trouvait ; il envoya donc ses soldats dans différentes directions pour faire couper et préparer les pieux nécessaires aux retranchements. Les Macédoniens et les Grecs faisaient usage aussi de retranchements ; mais les pieux dont ils se servaient n'étaient ni faciles à transporter, ni propres à consolider une palissade. Ils coupaient des arbres trop gros et trop branchus pour que le soldat pût les porter avec ses armes ; et lorsqu'ils les avaient fixés en terre devant leur camp afin d'en fermer l'accès, il ne fallait pas de grands efforts pour détruire ce rempart. En effet les troncs de ces gros arbres étaient clairsemés, et leurs branches nombreuses et fortes offraient une prise si commode que deux ou trois jeunes gens au plus suffisaient pour arracher un arbre. L'ouverture de cette brèche formait aussitôt une espèce de porte par laquelle on pouvait entrer sans que les ennemis eussent à leur portée des matériaux pour la boucher.

Les Romains au contraire se servent de pieux légers, à deux, trois ou au plus à quatre dents, pour que le soldat puisse, sans être embarrassé, en porter plusieurs à la fois avec ses armes, qui sont suspendues derrière son dos. Lorsqu'ils les fixent en terre, ils ont soin de les serrer les uns contre les autres et de les entrelacer de telle sorte qu'on ne distingue pas à quel tronc appartient chaque branche. Ces pieux sont en outre aigus et se croisent dans tous les sens, de manière à ne laisser ni assez de place pour passer la main, ni assez de prise pour qu'on puisse les tirer ; leur entrelacement en forme un tout indissoluble ; et lors même qu'on parviendrait à en arracher un, la brèche n'est pas considérable et il très facile de la réparer.

## Rencontre des deux armées près de Scotoussa

Le lendemain, Titus Quinctius se porta en avant ; ses soldats étaient munis de pieux et prêts à se retrancher au besoin. Il s'arrêta bientôt à six milles environ de Phères, et détacha des éclaireurs pour savoir en quel endroit de la Thessalie se trouvait l'ennemi et quels étaient ses projets. Philippe était dans le voisinage de Larissa. Instruit que les Romains s'étaient avancés de Thèbes à Phères, il voulut lui-même décider au plus tôt la querelle par une bataille, marcha droit aux ennemis et vint camper à quatre milles environ de Phères.

Le jour suivant, les troupes légères des deux armées sortirent pour s'emparer des hauteurs qui dominaient la ville. Les Romains et les Macédoniens étaient à peu près à la même distance de l'élévation vers laquelle ils se dirigeaient lorsque, s'étant vus les uns les autres, ils s'arrêtèrent alors et envoyèrent des courriers à leurs camps respectifs pour annoncer la rencontre inattendue qu'ils avaient faite et demander de nouveaux ordres ; puis ils attendirent la réponse sans faire le moindre mouvement. On leur enjoignit ce jour-là de ne point en venir aux mains et de rentrer au camp. Le lendemain il y eut un combat de cavalerie autour des hauteurs ; les Étoliens contribuèrent puissamment à mettre en fuite les troupes du roi, qui furent refoulées dans leur camp.

On ne pouvait engager une action générale sur un terrain tout parsemé d'arbres où le voisinage de la ville avait multiplié les jardins, et dans des chemins étroits souvent entrecoupés de murs. Les généraux se décidèrent donc, chacun de son côté, à quitter cette position et tous deux, comme de concert, prirent la route de Scotoussa. Philippe espérait y faire la moisson ; Quinctius voulait prévenir l'ennemi et détruire la récolte. Pendant un jour entier les deux armées, séparées par une chaîne non interrompue de montagnes, continuèrent leur marche sans se voir. Les Romains campèrent près d'Érétrie dans la Phthiotide, les Macédoniens sur les bords de l'Onchestos. Le lendemain il en fut de même ; Philippe s'arrêta près de Mélambios sur le territoire de Scotoussa, Quinctius dans les environs du sanctuaire de Thétis, au pays de Pharsale, sans que l'un ou l'autre connût la position respective de son adversaire. Le troisième jour une pluie d'orage suivie d'épaisses ténèbres retint les Romains dans leur camp de peur de quelque surprise.

## Les soldats de Philippe délogent les troupes alliées

Philippe, voulant hâter sa marche, donna aussitôt après la pluie l'ordre du départ, sans s'effrayer des nuages qui s'abaissaient vers la terre ; mais le brouillard qui couvrait le ciel était si épais que les porte-enseignes ne distinguaient pas le chemin, ni les soldats leurs enseignes ; on marchait au hasard et en désordre, en se laissant guider par des cris confus, comme des gens égarés pendant la nuit. Quand on eut franchi les hauteurs nommées Cynoscéphales, et qu'on y eut laissé un corps nombreux d'infanterie et de cavalerie, on éleva des retranchements.

Le proconsul resta dans son camp près du sanctuaire de Thétis ; mais il envoya à la découverte de l'ennemi dix escadrons de cavalerie et mille hommes d'infanterie, en leur recommandant de se tenir en garde contre les surprises que l'obscurité du jour pourrait favoriser, même dans les lieux découverts. Ces éclaireurs furent à peine arrivés près des hauteurs occupées par les Macédoniens que les deux partis effrayés l'un de l'autre demeurèrent en repos et comme frappés de stupeur ; puis ils détachèrent des courriers vers leur camp respectif et, s'étant remis du premier effroi causé par cette rencontre inattendue, ils sortirent de leur inaction. Le combat fut engagé d'abord par quelques soldats qui s'avancèrent hors des rangs ; puis des renforts vinrent soutenir ceux qui pliaient, et la mêlée s'étendit. Les Romains ayant le désavantage dépêchèrent courriers sur courriers à leur général pour lui faire connaître leur situation. Quinctius fit partir à la hâte cinq cents chevaux et deux mille fantassins, choisis surtout parmi les Étoliens, sous la conduite de deux tribuns militaires. Ce détachement rétablit le combat, changea même la fortune, et les Macédoniens, pliant à leur tour, firent demander du secours au roi.

Philippe, qui, à cause de l'obscurité, ne s'attendait à rien moins qu'à combattre ce jour-là, et qui avait envoyé presque toutes ses troupes au fourrage, resta quelque temps dans l'incertitude et l'embarras. Toutefois, comme les courriers se succédaient et que déjà le brouillard, laissant à découvert le sommet des hauteurs, permettait de voir les Macédoniens refoulés sur l'éminence la plus élevée et tenant moins par la force de leurs armes que grâce à leur position, le roi sentit qu'il valait mieux engager toute son armée dans les hasards d'une bataille que d'en sacrifier une partie en l'abandonnant sans défense. Il ordonna donc au chef des mercenaires, Athénagoras, de se porter en avant avec tous les auxiliaires, à l'exception des Thraces, et avec la cavalerie macédonienne et thessalienne. Chassés par leur arrivée, les Romains descendirent des hauteurs, et ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent parvenus en plaine. S'ils ne furent pas culbutés et mis en déroute, ils en furent surtout redevables à la cavalerie des Étoliens, qui était alors de beaucoup la meilleure de toute la Grèce, tandis que leur infanterie était inférieure à celle de leurs voisins.

## Dispositif des deux armées

La nouvelle de ce succès, exagérée par les courriers qui arrivaient l'un sur l'autre du champ de bataille, en criant que les Romains fuyaient épouvantés, fixa les irrésolutions et les incertitudes de Philippe. Il disait d'abord qu'une action générale était imprudente, que ni le lieu ni la circonstance n'étaient favorables ; mais il se décida enfin à faire sortir ses troupes et à les ranger en bataille.

Le général romain en fit autant, parce qu'il y était contraint plutôt que pour profiter d'une bonne occasion. Il plaça les éléphants en avant de ses lignes et laissa l'aile droite à la réserve ; avec la gauche et toutes les troupes légères il marcha à l'ennemi. Il rappelait à ses soldats "qu'ils avaient affaire à ces mêmes Macédoniens qui, dans les gorges de l'Épire, au milieu d'une ceinture de montagnes et de fleuves, avaient été débusqués par eux, malgré les difficultés du terrain qu'il avait fallu vaincre, et défaits en bataille rangée ; à ces mêmes hommes, dont ils avaient triomphé sous la conduite de son prédécesseur P. Sulpicius, lorsqu'ils bloquaient l'entrée de l'Éordée. Il ajoutait que ce qui avait soutenu jusqu'ici la Macédoine, c'était sa réputation et non sa puissance, et que ce prestige même s'était enfin dissipé."

Déjà il avait rejoint ceux des siens qui étaient au fond de la vallée. La présence de leur général et de son armée les ranima ; ils recommencèrent le combat, et, faisant une nouvelle charge, ils culbutèrent une seconde fois l'ennemi. Philippe, de son côté, se mit à la tête des peltastes et de l'aile droite de l'infanterie, qu'on appelait phalange, et qui composait toute la force d'une armée macédonienne ; il s'avança contre les Romains au pas de course et laissa à Nicanor, l'un de ses courtisans, l'ordre de le suivre de près avec le reste des troupes. En arrivant sur la hauteur, et en voyant des armes et quelques cadavres gisant à terre, qui lui annonçaient qu'on avait combattu à cette place, que les Romains avaient été repoussés et que le fort de l'action s'était concentré autour du camp ennemi, il fut d'abord transporté de joie ; mais bientôt, lorsqu'il aperçut les siens qui revenaient en désordre et la terreur qui avait passé dans leurs rangs, il éprouva un moment d'inquiétude et balança s'il ne battrait pas en retraite.

Enfin l'approche de l'ennemi, le danger des Macédoniens qu'on massacrait dans leur fuite, l'impossibilité de les sauver s'il ne s'avançait pour les défendre, et le peu de sûreté que lui offrait à lui-même la retraite, l'obligèrent, quoiqu'il n'eût pas encore été rejoint par le reste de ses forces, à courir les chances d'une bataille générale. Il plaça donc à l'aile droite la cavalerie et les troupes légères qui avaient pris part au combat et ordonna aux peltastes et à la phalange de quitter leurs piques, dont la longueur était embarrassante, et de mettre l'épée à la main. En même temps, pour éviter que son armée ne fût facilement rompue, il diminua de moitié le front de bataille et doubla la profondeur des rangs, de manière à présenter plus de longueur que de largeur. Il recommanda aussi de serrer les rangs, et de ne laisser aucun intervalle entre les hommes et les armes.

## La bataille de Cynocéphales

Quinctius, après avoir reçu et placé dans sa ligne de bataille ceux qui avaient déjà combattu, fit sonner la charge. Jamais, dit-on, cri plus terrible ne retentit au commencement d'une action ; le hasard voulut que les deux armées se fissent entendre en même temps, et que tout le monde prît part à ce cri, combattants, corps de réserve et troupes qui venaient se jeter dans la mêlée. Le roi fut vainqueur à l'aile droite, grâce surtout à l'avantage de la position qu'il avait prise sur les hauteurs ; sa gauche était dans le plus grand désordre ; l'arrivée de la phalange, placée à l'arrière-garde, y avait jeté le trouble. Le centre, plus voisin de la droite, restait immobile, comme s'il assistait au spectacle d'un combat qui lui était indifférent.

L'autre partie de la phalange, qui venait de se porter en avant, était encore dans la confusion d'une marche et prête à continuer son mouvement plutôt qu'en ordre de bataille et disposée pour un combat ; à peine avait-elle pu s'établir sur la hauteur. Sans lui laisser le temps de se former, et sans s'inquiéter de ce que son aile droite lâchait pied, Quinctius fit avancer ses éléphants, et fondit brusquement sur les ennemis, pensant que la déroute de ce corps entraînerait celle du reste de l'armée. Son espoir ne fut pas trompé. Les Macédoniens effrayés tournèrent le dos et prirent la fuite, dès qu'ils aperçurent les éléphants ; tous leurs compagnons d'armes les suivirent. Alors un tribun militaire, obéissant comme à une inspiration soudaine, prit avec lui vingt manipules, se détacha de la division romaine, dont la victoire n'était plus douteuse, fit un léger détour et tomba par derrière sur la droite des ennemis.

Aucune armée, ainsi chargée par-derrière, n'eût pu résister au choc ; mais ce qui augmenta la confusion ordinaire en pareille circonstance, ce fut la pesanteur et l'immobilité de la phalange macédonienne, qui ne pouvait faire face de tous côtés. D'ailleurs les assaillants, qui avaient d'abord lâché pied et qui, profitant alors de sa terreur, la pressaient en tête, ne lui eussent pas permis le moindre mouvement. Enfin elle avait même perdu l'avantage du terrain ; car en descendant de la hauteur et poursuivant les ennemis qu'elle avait repoussés, elle avait livré sa position aux manipules romains qui l'avaient tournée par derrière. Une partie des Macédoniens se fit tuer sur la place ; le plus grand nombre jeta ses armes et prit la fuite.

## Déroute de l'armée macédonienne

Philippe, accompagné de quelques fantassins et cavaliers seulement, gagna d'abord une éminence plus élevée que les autres, afin de reconnaître en quel état se trouvait son aile gauche. Puis, lorsqu'il vit la déroute générale et les enseignes ainsi que les armes romaines qui brillaient sur toutes les hauteurs voisines, il s'éloigna lui aussi du champ de bataille. Quinctius se mit à la poursuite des fuyards ; mais tout à coup, apercevant les Macédoniens qui dressaient leurs piques, et ne sachant pas quel était leur dessein, il fut surpris de ce mouvement nouveau pour lui et s'arrêta quelques moments. Bientôt il apprit que c'était la manière dont les Macédoniens se rendaient et il songea à épargner des vaincus. Mais ses soldats, ignorant que l'ennemi eût renoncé à combattre et que leur général voulût leur accorder la vie, firent une charge, massacrèrent les premiers rangs, et mirent les autres en déroute.

Le roi courut à toute bride jusqu'à Tempé. Il s'y arrêta un jour entier dans les environs de Gonni pour rallier les débris de son armée. Les vainqueurs se jetèrent sur le camp des Macédoniens, dans l'espoir d'y recueillir du butin ; ils le trouvèrent presque entièrement pillé par les Étoliens. Cette journée coûta huit mille hommes aux vaincus ; on leur fit cinq mille prisonniers ; les Romains ne perdirent que sept cents hommes environ. Si l'on en croit Valérius, qui exagère toujours les chiffres outre mesure, on tua aux ennemis quarante mille hommes. Quant aux prisonniers, il est plus modéré dans ses calculs, et n'en porte le nombre qu'à cinq mille sept cents, en y ajoutant deux cent quarante et une enseignes militaires. Claudius compte chez les ennemis trente-deux mille hommes tués, et quatre mille trois cents prisonniers. Pour nous, si nous avons adopté le chiffre le moins fort, ce n'est point qu'il nous ait plu de le choisir ; mais nous avons suivi Polybe, dont le témoignage a quelque poids pour l'histoire des Romains en général, et surtout pour celle de leurs expéditions en Grèce.



## Déroute de l'armée macédonienne

Philippe rassembla tous les fuyards, qui, après avoir été dispersés par les événements divers du combat, étaient parvenus à retrouver sa trace, envoya l'ordre à Larissa de brûler tous les registres royaux, pour qu'ils ne tombassent pas entre les mains des vainqueurs, et rentra en Macédoine.

Quinctius vendit d'abord une partie des prisonniers et du butin, abandonna le reste aux soldats, et partit pour Larissa, sans trop savoir encore quel chemin avait pris le roi et quels projets il formait. Il y reçut de la part de Philippe un parlementaire portant un caducée, qui venait en apparence demander une trêve pour enlever et ensevelir les morts, et en réalité solliciter un sauf-conduit pour des ambassadeurs que son maître voulait lui envoyer. Le proconsul accorda les deux choses et fit dire au roi qu'il ne devait pas se désespérer. Ce mot blessa vivement les Étoliens ; enorgueillis par le succès, ils se plaignaient déjà que la victoire eût changé le général. "Avant l'action, disaient-ils, il n'était pas d'affaire grande ou petite dont il ne fit part à ses alliés ; maintenant il ne les appelait plus à aucune délibération ; il décidait de tout seul et à son gré. Il cherchait sans doute à gagner personnellement la faveur de Philippe ; ainsi les fatigues et les dangers de la guerre auraient été pour les Étoliens, l'avantage et les profits de la paix seraient pour le proconsul."

Les Étoliens avaient bien en effet perdu un peu de leur crédit ; mais ils ignoraient pourquoi on les traitait avec si peu d'égards. Ils soupçonnaient d'une basse passion pour l'argent l'homme le plus inaccessible à de pareils sentiments. L'indignation de Quinctius contre les Étoliens avait une cause légitime : leur insatiable avidité pour le pillage, l'arrogance avec laquelle ils s'attribuaient l'honneur de la victoire, et leur vanité si blessante pour tout le monde. D'ailleurs il voyait qu'une fois Philippe abattu et les forces de la Macédoine épuisées, il faudrait laisser les Étoliens commander à la Grèce. Par ces considérations, il saisissait avec empressement toutes les occasions de les rabaisser aux yeux de tous et de ruiner leur influence.

## Discussion des conditions de paix en conseil de guerre

Une trêve de quinze jours avait été accordée à l'ennemi, et le jour était pris pour une entrevue avec le roi. Avant que cette époque fût arrivée, Quinctius convoqua les alliés, et leur communiqua les conditions de paix qu'il se proposait de dicter. Le roi des Athamans, Amynder, donna son avis en peu de mots : "Le traité devait être conclu, dit-il, de telle sorte que, même en l'absence des Romains, la Grèce fût assez forte pour faire respecter tout à la fois la paix et sa liberté."

Les Étoliens s'exprimèrent avec plus de violence. Ils déclarèrent d'abord "que le général avait fait son devoir en appelant ceux qui avaient partagé les fatigues de la guerre pour leur communiquer les conditions de la paix. Mais, ajoutèrent-ils, il était dans la plus complète erreur s'il croyait pouvoir assurer la paix aux Romains et la liberté à la Grèce, sans ôter la vie ou du moins le trône à Philippe : ce qui lui était très facile, s'il voulait profiter de ses avantages."

Quinctius répondit "que les Étoliens oubliaient ou le caractère des Romains ou le langage qu'ils avaient tenu. Dans toutes les assemblées et conférences précédentes, ils avaient toujours parlé de paix et non d'une guerre d'extermination. Les Romains, de leur côté, fidèles à leur vieille habitude d'épargner les vaincus, avaient donné une preuve éclatante de leur clémence en accordant la paix à Hannibal et aux Carthaginois. Mais sans parler de Carthage, combien de fois ne s'était-on pas abouché avec Philippe lui-même ? et jamais il n'avait été question de le faire descendre du trône."

"Est-ce que sa défaite avait fait de la guerre une lutte à mort ? Contre un ennemi qui a les armes à la main, il était permis de déployer tout son acharnement ; mais envers des vaincus, on ne pouvait avoir que des sentiments de compassion. La liberté de la Grèce leur semblait menacée par la puissance des rois de Macédoine ; mais une fois ce royaume et ce peuple détruits, les Thraces, les Illyriens, les Gaulois mêmes, nations farouches et indomptables, se répandraient sur la Macédoine et sur la Grèce. Il n'était pas prudent de renverser un ennemi voisin, pour ouvrir l'entrée du pays à des ennemis plus redoutables et plus dangereux."

Interrompu par le préteur des Étoliens, Phénée, qui protestait que, si on laissait maintenant échapper Philippe, on le verrait bientôt reparaître en armes plus furieux, le proconsul ajouta : "Cessez vos cris tumultueux, il s'agit de délibérer : les conditions de la paix enchaîneront le roi de manière à ce qu'il ne puisse recommencer la guerre."

## Entrevue des forces alliées avec Philippe

L'assemblée fut alors dissoute. Le lendemain, Philippe se rendit aux défilés qui conduisent à la vallée de Tempé : c'était le lieu fixé pour l'entrevue. Le troisième jour il fut admis en présence des Romains et de leurs alliés réunis en grand nombre. Là Philippe fit très prudemment le sacrifice volontaire de tout ce qu'il lui fallait abandonner pour obtenir la paix ; plutôt que de se le voir arracher par la force, il déclara donc "que toutes les cessions commandées par les Romains ou réclamées par leurs alliés dans la conférence précédente, il y souscrivait, et que pour le reste il s'en remettrait au sénat."

Cette résignation semblait avoir fermé la bouche à ses ennemis même les plus acharnés ; cependant l'Étolien Phénéas prit la parole au milieu du silence général "Mais enfin, dit-il, nous rendez-vous Pharsale, Larissa-Crémastè, Échinus et Thèbes-de-Phthie ? " Philippe répondit qu'il ne s'opposait pas à ce qu'on reprît ces villes. Alors une discussion s'éleva entre le général romain et les Étoliens au sujet de Thèbes. Quinctius prétendait qu'elle appartenait au peuple romain par le droit de la guerre ; car avant de commencer les hostilités, il s'était approché de la ville avec son armée, il lui avait offert son amitié ; mais quoiqu'elle eût toute liberté d'abandonner le parti du roi, elle avait préféré l'alliance de Philippe à celle des Romains.

Phénéas répliquait que, pour récompenser les Étoliens de leur coopération, on devait leur rendre ce qu'ils avaient possédé avant la guerre et que par le premier traité il avait été stipulé que tout le butin, tout ce qui pouvait être pris et emporté formeraient la part des Romains, les terres et les villes conquises celle des Étoliens. "C'est vous, reprit alors Quinctius, vous même qui avez violé les conditions, lorsque vous nous avez abandonnés pour faire votre paix particulière avec Philippe. Et quand ce traité subsisterait encore, il ne pourrait s'appliquer qu'aux villes conquises. Or les cités de la Thessalie se sont volontairement soumises à nous." Tous les alliés approuvèrent ces paroles ; quant aux Étoliens, ils ne s'en montrèrent pas seulement offensés dans le moment, mais le dépit les poussa bientôt à une guerre qui fut pour eux la source de grands désastres.

Philippe consentit à livrer pour otage son fils Démétrios et quelques-uns de ses amis, et à payer deux cents talents. Pour le reste, il devait envoyer des ambassadeurs à Rome ; on lui accorderait à cet effet une trêve de quatre mois. Il fut convenu que si la paix n'était pas ratifiée par le sénat, on rendrait au roi ses otages et son argent. Le principal motif qui décida le général romain à hâter la conclusion de la paix, c'était, dit-on, la certitude qu'Antiochus se préparait à passer en Europe et à y porter la guerre.

## **Victoire des Achéens près de Corinthe (juin 197)**

À la même époque, et suivant quelques historiens, le même jour, les Achéens défirent en bataille rangée, près de Corinthe, le lieutenant du roi Androsthénès. Philippe, qui voulait faire de cette ville une place d'armes pour tenir en respect les cités de la Grèce, avait mandé les principaux habitants sous prétexte de s'entendre avec eux sur le contingent de cavalerie que Corinthe pourrait fournir pendant la guerre, et il les avait retenus comme otages ; puis, aux cinq cents Macédoniens et aux huit cents aventuriers de toute espèce qu'il y avait mis en garnison, il avait ajouté mille Macédoniens, douze cents Illyriens et Thraces, et huit cents Crétois ; car il y avait des Crétois au service des deux armées. Il y avait joint encore mille Béotiens, Thessaliens et Acarnaniens, de manière à former un corps de six mille hommes. C'étaient ces forces qui avaient inspiré à son lieutenant la confiance de hasarder une bataille.

Nicostrate, préteur des Achéens, était à Sicyone avec deux mille hommes d'infanterie et cent chevaux ; mais comme ses soldats étaient moins nombreux et moins aguerris, il n'osait sortir des murs. Les troupes du roi, tant fantassins que cavaliers, se répandaient donc dans les campagnes et ravageaient les terres de Pellène, de Phlionthe et de Cléones. Elles vinrent enfin insulter aux craintes des Achéens jusque sous les murs de Sicyone ; elles montèrent même sur des vaisseaux et parcoururent toute la côte d'Achaïe en la dévastant. Bientôt les ennemis s'abandonnèrent à toute l'audace et même à toute l'imprévoyance où peut emporter l'excès de la sécurité. Nicostrate crut alors l'occasion favorable pour les attaquer à l'improviste ; il fit porter à toutes les villes des environs l'ordre secret d'envoyer à un jour fixe un nombre déterminé d'hommes, fournis par chacune d'elles, au mont Apélaure, sur le territoire de Stymphale.

Tous furent exacts au rendez-vous. Il se mit aussitôt en route, traversa le territoire de Phlionte, et arriva la nuit à Cléones, sans que personne soupçonnât ses projets. Il avait avec lui cinq mille fantassins, dont une partie était de troupes légères, et trois cents cavaliers. Avec ces forces, il attendit les rapports des éclaireurs envoyés par lui à la découverte de l'ennemi.

## Nouvelle victoire sur les troupes macédoniennes en Achaïe

Androsthénès ignorait tout cela ; parti de Corinthe, il alla camper sur les bords du fleuve Némée, qui sépare les terres de Corinthe de celles de Sicyone. Là, il mit en réserve une moitié de ses troupes, partagea l'autre en trois corps, composés exclusivement de cavalerie, et leur ordonna de se disperser pour ravager en même temps les territoires de Pellène, de Sicyone et de Phlionte. Ces trois corps s'éloignèrent dans des directions différentes.

Instruit de ces dispositions à Cléones, Nicostrate envoya sur-le-champ un détachement nombreux de mercenaires occuper le défilé qui donne passage sur les terres de Corinthe, plaça sa cavalerie à l'avant-garde afin qu'elle prît les devants, et suivit lui-même aussitôt avec le reste de son armée formant deux divisions. L'une se composait de mercenaires et de troupes légères ; l'autre, des soldats armés du clipeus, et de l'élite des contingents fournis par chaque ville.

Déjà toutes ces forces, infanterie et cavalerie, étaient à peu de distance de l'ennemi, lorsque quelques Thraces fondirent sur les pillards dispersés çà et là dans la campagne et portèrent tout à coup l'alarme dans le camp d'Androsthénès. Ce fut un coup bien imprévu pour ce capitaine, qui n'avait jamais aperçu les Achéens, si ce n'est quelquefois sur les collines situé en face de Sicyone. Voyant qu'ils n'osaient pas descendre dans la plaine, il s'était imaginé qu'ils n'approcheraient jamais de Cléones. Il fit sonner la trompette pour rappeler au camp ses soldats épars de tous côtés. En attendant il ordonna à ceux qui lui restaient de s'armer à la hâte et, malgré leur petit nombre, il sortit à leur tête et se mit en bataille sur les bords du fleuve.

Le reste de ses troupes, n'ayant pu ni se rassembler ni se former en ligne, ne soutint pas le premier choc de l'ennemi. Les Macédoniens étaient accourus en plus grand nombre que les autres sous les drapeaux ; ce fut grâce à eux que la victoire resta longtemps douteuse. À la fin, la fuite de leurs camarades ayant découvert leurs ailes, ils se virent pressés de deux côtés à la fois par les deux divisions ennemies, en flanc par les troupes légères, en tête par les hommes armés du clipeus et de la cétra ; ils sentirent que la bataille était perdue et reculèrent d'abord, puis ils furent enfoncés, prirent la fuite à leur tour et, jetant pour la plupart leurs armes parce qu'ils n'avaient plus aucun espoir de sauver leur camp, ils se dirigèrent vers Corinthe.

Nicostrate envoya les mercenaires à leur poursuite, la cavalerie et les Thraces auxiliaires contre ceux qui dévastaient les terres de Sicyone, et en fit faire partout un grand carnage, plus grand peut-être que dans le combat même. Parmi ceux qui avaient ravagé Pellène et Phlionte, les uns, revenant au camp en désordre et dans la plus complète ignorance de ce qui avait eu lieu, tombèrent au milieu des postes ennemis, qu'ils prirent pour les leurs ; les autres, soupçonnant la vérité à la vue des malheureux qu'ils rencontraient çà et là, se dispersèrent dans tous les sens et furent enveloppés par les Grecs de la campagne. On compta dans cette journée quinze cents hommes tués et trois cents faits prisonniers. Toute l'Achaïe se trouva délivrée d'une grande inquiétude.

## Les Acarnaniens restent fidèles à Philippe

Avant la bataille de Cynoscéphales, L. Quinctius avait mandé à Corcyre les principaux citoyens de l'Acarnanie, seule contrée de la Grèce qui fût demeurée fidèle à la cause des Macédoniens, et il avait cherché à y exciter un commencement de révolte. Deux motifs entre autres retenaient les Acarnaniens dans l'alliance de Philippe : c'était d'abord leur fidélité naturelle, puis la haine et la crainte que leur inspiraient les Étoiliens.

Une assemblée fut convoquée à Leucade ; mais outre que tous les peuples de l'Acarnanie ne s'y trouvèrent pas, ceux qui s'y étaient rendus ne furent pas du même avis. Les principaux citoyens et les magistrats l'emportèrent cependant et firent décréter une alliance particulière avec Rome. Tous les peuples absents en furent irrités. Au milieu du mécontentement général, survinrent deux des Acarnaniens les plus considérables, Androclès et Échédémus, envoyés par Philippe ; ils firent non seulement casser le décret qui consacrait l'alliance avec Rome, mais condamner par l'assemblée Archélaüs et Bianor, personnages influents, comme coupables de trahison pour avoir proposé cette alliance. Ils obtinrent aussi la déposition du préteur Zeuxidas, pour avoir mis l'affaire en délibération.

Les condamnés tentèrent alors une démarche téméraire, mais que l'événement justifia. Leurs amis leur conseillaient de se soumettre à la circonstance, et de se retirer à Corcyre auprès des Romains. Ils aimèrent mieux se mettre à la disposition du peuple, désarmer son ressentiment par cette conduite, ou courir les risques d'être maltraités. Ils se présentèrent donc au milieu de l'assemblée qui était très nombreuse.

Accueillis d'abord par des murmures et des marques d'étonnement, ils le furent bientôt par un profond silence, chacun respectant leur dignité passée et déplorant leur situation présente. On leur accorda la parole. Ils débutèrent par un langage suppliant ; mais lorsque, dans la suite de leur discours, ils en furent arrivés à la justification de leur conduite, ils s'exprimèrent avec toute la fermeté que donne l'innocence et finirent même par oser se plaindre ouvertement de l'iniquité dont ils étaient victimes, par accuser leurs ennemis de cruauté. Ils firent une telle impression sur tous les esprits que le décret porté contre eux fut annulé presque unanimement, sans que toutefois l'assemblée revînt à l'alliance de Philippe et rejetât l'amitié des Romains.

## **Le légat L. Quinctius Flaminius met le siège devant Leucade**

C'est à Leucade que ces décisions furent prises : cette ville était la capitale de l'Acarnanie et le lieu où se tenaient les assemblées générales des peuples de la contrée. Dès que la nouvelle de ce changement subit fut parvenue à Corcyre, le lieutenant Flaminius partit avec sa flotte et alla aborder à Leucade près de l'endroit où se dresse le temple d'Héra. Ensuite il se présenta devant les murs avec toutes les machines et tous les instruments de siège qu'on emploie pour forcer une ville, espérant que, dans le premier moment de frayeur, les habitants feraient leur soumission. Comme ils ne se montraient pas disposés à traiter, Flaminius fit dresser les mantelets et les tours et battre les murs à coups de bélier.

L'Acarnanie tout entière, située entre l'Étolie et l'Épire, regarde l'occident et la mer de Sicile. Leucade, qui est une île aujourd'hui, séparée de l'Acarnanie par un détroit guéable et percé de main d'homme, était alors une presque-île rattachée à l'Acarnanie vers le couchant par un isthme étroit, ayant environ cinq cents pas de long et cent vingt au plus de large. C'est sur cette langue de terre que se trouve la ville de Leucade, adossée à une colline qui fait face à l'orient et à l'Acarnanie. Les bas quartiers sont plats et s'étendent vers le détroit qui sépare l'île de l'Acarnanie ; de ce côté, la ville est prenable par terre et par mer, car ce sont des gués qui ressemblent à des étangs plutôt qu'à la mer, et une terre molle qui se prête à tous les ouvrages.

Aussi les murs s'écroulaient-ils sur plusieurs points à la fois, soit par l'effet de la mine, soit par les coups du bélier ; mais plus la place était facile à prendre pour les assiégeants, plus les assiégés opposaient un courage infatigable. Nuit et jour ils étaient occupés à raffermir les parties du mur que l'ennemi avait ébranlées, à réparer les brèches qu'il avait ouvertes, à repousser vigoureusement les attaques et à défendre les remparts à l'aide de leurs bras, plutôt qu'à se cacher derrière les murailles. Le siège aurait duré plus longtemps que les Romains ne s'y attendaient, si quelques réfugiés italiens, établis à Leucade, n'eussent introduit dans la citadelle les soldats de Flaminius.

Ceux-ci descendirent alors avec un bruit effroyable du haut de ce poste dans le forum ; ils y trouvèrent les Leucadiens en bataille, qui soutinrent quelque temps contre eux un combat en règle. Cependant les murailles étaient escaladées en plusieurs endroits, et les Romains pénétraient dans la ville à travers des monceaux de pierres et de ruines. Bientôt le lieutenant en personne, à la tête d'un corps nombreux, enveloppa les combattants. Les uns furent tués sur la place, les autres mirent bas les armes et se rendirent au vainqueur.

Peu de jours après on reçut la nouvelle de la bataille de Cynoscéphales ; tous les peuples de l'Acarnanie s'empressèrent de faire leur soumission.

## **Combats entre les Rhodiens et les troupes de Philippe dans la région de Stratonicee (été 197)**

La fortune se déclarait de tous côtés contre Philippe. Vers la même époque, les Rhodiens voulurent reprendre à ce prince la contrée de terre ferme, appelée Pérée, qui avait appartenu à leurs ancêtres, et ils y envoyèrent le préteur Pausistrate avec huit cents hommes d'infanterie achéenne et environ dix-neuf cents auxiliaires de différentes nations. C'étaient des Galates, des Mysiens, des Pisidiens, des Tarmiens, des gens de Théra en Pérée et de Laodicée en Asie. À la tête de ces forces, Pausistrate s'empara de Tendéba, position très avantageuse sur le territoire de Stratonicee ; il avait su tromper les Macédoniens qui se trouvaient à Théra. Il reçut alors fort à propos un secours de mille fantassins achéens et de cent chevaux, qu'il avait fait demander et que lui amena Théoxène.

Cependant Dinocrate, lieutenant du roi, voulant reconquérir le fort de Tendéba, se dirigea d'abord de ce côté, puis il marcha vers un autre fort nommé Astragon et situé pareillement sur le territoire de Stratonicee, appela sous ses drapeaux toutes les garnisons dispersées en différentes places ainsi que les auxiliaires thessaliens qui se trouvaient à Stratonicee même, et prit la route d'Alabanda, où étaient les ennemis.

Les Rhodiens ne refusèrent pas le combat. Les camps étaient voisins l'un de l'autre, et les deux armées se mirent aussitôt en bataille. Dinocrate plaça à droite cinq cents Macédoniens, à gauche les Agriens, et, au centre, les garnisons tirées des places du pays, et composées pour la plupart de Cariens. Il couvrit les ailes avec la cavalerie et les auxiliaires crétois et thraces. Les Rhodiens avaient à leur droite les Achéens, à leur gauche les mercenaires et des fantassins d'élite, au centre les auxiliaires de différentes nations, sur les ailes la cavalerie et tout ce qu'ils avaient de troupes légères.

Ce jour-là, les deux armées se rangèrent seulement en bataille sur les bords d'un petit torrent qui les séparait, et, après avoir lancé quelques traits, elles rentrèrent dans leurs camps. Le lendemain, elles reparurent dans le même ordre, et engagèrent une lutte plus acharnée qu'on ne pouvait l'attendre de leur petit nombre ; car il n'y avait pas plus de trois mille fantassins et environ cent chevaux. Du reste, c'était de part et d'autre même nombre d'hommes, mêmes armes, même courage et mêmes espérances.

Les Achéens franchirent les premiers le torrent et fondirent sur les Agriens ; l'armée presque tout entière les suivit au pas de course. L'action fut longtemps indécise ; enfin les Achéens qui étaient au nombre de mille ainsi que leurs ennemis, firent reculer ceux-ci, et bientôt toute l'aile droite plia. Les Macédoniens n'avaient pu être ébranlés, tant qu'ils avaient gardé leurs rangs et qu'ils étaient restés en phalange serrée ; mais, dès que leur gauche fut à découvert, ils voulurent faire face de tous côtés avec leurs piques à l'ennemi qui les prenait en flanc ; le désordre se mit aussitôt parmi eux. Au milieu de la confusion générale ils tournèrent le dos, se débarrassèrent de leurs arrhes, et, courant de toute leur vitesse, ils s'enfuirent dans la direction de Bargylia.

C'est là aussi que Dinocrate se réfugia. Les Rhodiens les poursuivirent tant qu'il fit jour, après quoi ils regagnèrent leur camp. Il est assez probable que, si les vainqueurs



eussent marché droit sur Stratonicee, ils auraient pu reprendre cette ville sans combat. Ils laissèrent échapper cette occasion en s'amusant à reconquérir les forts et les villages de la Pérée. Pendant ce temps, la garnison de Stratonicee se rassura ; bientôt même Dinocrate et les débris de son armée entrèrent dans la ville. Dès lors les assauts et les opérations du siège demeurèrent sans résultat ; Stratonicee ne put être reprise que longtemps après par Antiochus. Tels sont les événements qui eurent lieu vers cette époque en Thessalie, en Achaïe et en Asie.

## **Expédition victorieuse de Philippe en Péonie (197)**

Cependant Philippe apprit que les Dardaniens avaient franchi la frontière de son royaume, comme s'ils méprisaient sa puissance ébranlée, et qu'ils dévastaient la haute Macédoine. La fortune l'accablait de ses rigueurs, lui et les siens, sur presque tous les points du monde ; mais il préférait la mort même à la honte d'être dépouillé de ses états héréditaires. Il fit donc des levées à la hâte dans les villes de Macédoine et alla tomber brusquement sur les ennemis, avec six mille hommes d'infanterie et cinq cents chevaux, dans les environs de Stobi en Péonie. Il en tua un grand nombre dans la mêlée, et plus encore dans les campagnes où les avait dispersés l'ardeur du pillage. Ceux qui purent prendre la fuite ne tentèrent pas même les chances d'un combat et retournèrent dans leur patrie. Après cette expédition, la seule dont l'issue fit diversion à ses revers, Philippe, content d'avoir relevé le courage des siens, se retira à Thessalonique.

S'il est vrai que la guerre punique avait été terminée trop tard pour que les Romains n'eussent pas à combattre en même temps le roi de Macédoine, en revanche la défaite de ce prince ne pouvait pas arriver plus à point, alors qu'en Syrie Antiochus préparait la guerre. Outre qu'on eut moins de peine à vaincre chacun de ces ennemis successivement, que s'ils eussent réuni leurs forces ensemble, il faut dire qu'il y eut aussi vers la même époque, en Espagne, une grande levée de boucliers.

Antiochus, après avoir, dans la campagne précédente, réduit en son pouvoir toutes les villes de la Coelé Syrie qui obéissaient à Ptolémée, était allé prendre ses quartiers d'hiver à Antioche ; mais il ne s'y condamna pas au repos. Il rassembla toutes les forces de son royaume, des armements considérables sur terre et sur mer, et, dès les premiers jours du printemps, il envoya en avant, avec son armée, ses deux fils Ardyé et Mithridate. Après avoir recommandé aux Sardes de l'attendre, il partit lui-même avec une flotte de cent vaisseaux pontés, et deux cents bâtiments légers, esquifs et barques ; il se proposait tout à la fois de parcourir les côtes de Cilicie et de Carie pour tâcher de s'assurer les places soumises à Ptolémée et de prêter à Philippe, qui n'était pas encore complètement vaincu, l'appui de ses troupes et de sa flotte.

## **Les Rhodiens empêchent Antiochus de joindre ses forces à celles de Philippe (début juin 197)**

Les Rhodiens signalèrent par plus d'une entreprise hardie sur terre et sur mer leur fidélité envers le peuple romain et leur dévouement aux intérêts généraux de la Grèce, mais ils n'en donnèrent pas de preuve plus éclatante qu'en cette occasion où, sans s'effrayer du poids de la guerre qui les menaçait, ils envoyèrent une ambassade au roi Antiochus pour l'inviter à ne pas doubler les îles Chelidoniennes, promontoire de Cilicie, fameux par la conclusion d'un ancien traité entre les Athéniens et les Perses ; ils lui signifièrent que s'il ne suspendait pas sa marche, ils s'avanceraient à sa rencontre, non qu'ils eussent contre lui aucun sentiment de haine personnelle, mais parce qu'ils ne voulaient pas qu'il fît sa jonction avec Philippe et qu'il empêchât les Romains d'affranchir la Grèce.

Antiochus était alors occupé au siège de Coracésium. Il avait repris Zéphyrium, Soles, Aphrodisiade, Corycus et Sélinonte même, après avoir doublé le cap Anémurius, qui est aussi un promontoire de Cilicie ; il était entré sans coup férir dans toutes ces places et dans tous les autres forts de la même côte, qui s'étaient soumis à lui par crainte ou volontairement. Coracésium seule avait, contre toute attente, fermé ses portes et arrêtait le roi sous ses murs. C'est là qu'il donna audience aux ambassadeurs rhodiens. Leur message était de nature à blesser la fierté d'Antiochus ; il sut pourtant modérer son ressentiment et répondit "qu'il enverrait des ambassadeurs à Rhodes, et qu'il les chargerait de renouveler les anciens traités qui l'unissaient, lui et ses ancêtres, à cette république, et de rassurer les Rhodiens sur son arrivée ; qu'il ne causerait aucun tort ou dommage ni à eux, ni à leurs alliés ; que son intention de ne pas rompre avec les Romains ne pouvait être révoquée en doute, puisqu'il leur avait naguère député une ambassade, et que le sénat lui avait fait une réponse amicale, et avait rendu des décrets en son honneur."

Ses envoyés revenaient précisément de Rome à ce moment ; ils y avaient été accueillis et avaient été congédiés avec les égards qu'exigeaient les circonstances ; car on n'avait encore rien de certain sur l'issue de la guerre contre Philippe. Pendant que les ambassadeurs syriens faisaient ce rapport en présence des Rhodiens, un courrier apporta la nouvelle de la victoire de Cynoscéphales. Ce succès délivrant les Rhodiens de toute crainte du côté de Philippe, ils renoncèrent à la pensée d'aller au-devant d'Antiochus avec leur flotte ; mais ils ne renoncèrent pas à un autre soin, qui était de défendre la liberté des villes alliées de Ptolémée contre les entreprises imminentes d'Antiochus. Aux unes ils envoyèrent des secours ; pour les autres, ils se bornèrent à donner des avis et à prévenir les desseins de l'ennemi ; ils assurèrent ainsi la liberté de Caunos, de Myndos, d'Halicarnasse et de Samos. Il n'est pas nécessaire de rapporter en détail tout ce qui se passa de ce côté ; à peine puis-je suffire au récit des événements qui appartiennent en propre aux guerres des Romains.

## **Mort du roi Attale (mars 197). Reprise de la guerre en Espagne**

À cette époque, le roi Attale, qu'on avait transporté malade de Thèbes à Pergame, mourut à l'âge de soixante et onze ans, après en avoir régné quarante-quatre. La fortune n'avait donné à ce prince que des richesses sur quoi fonder l'espoir de régner ; mais l'usage à la fois judicieux et noble qu'il en fit justifia cet espoir d'abord à ses propres yeux, puis aux yeux des autres. Vainqueur des Gaulois, qui, récemment arrivés en Asie, s'y étaient rendus très redoutables, il prit le titre de roi et se montra toujours, par sa grandeur d'âme, au niveau de sa haute fortune. Il gouverna ses sujets avec une admirable équité ; il fut très fidèle à ses alliés, bienveillant et généreux envers ses amis. Sa femme et ses quatre enfants lui survécurent ; il leur laissa un trône si bien affermi et consolidé que la couronne se maintint dans sa famille jusqu'à la troisième génération.

Telle était la situation des affaires en Asie, en Grèce et en Macédoine ; la guerre avec Philippe était à peine terminée, ou du moins la paix était encore mal assurée, lorsqu'une guerre dangereuse éclata dans l'Espagne ultérieure. M. Helvius, gouverneur de cette province, écrivit au sénat "que les princes Culchas et Luxinius avaient pris les armes ; que Culchas avait gagné dix-sept villes, et Luxinius les places fortes de Carmo et de Bardo, enfin que sur toute la côte, les Malaga, Sexi, la Béturie entière et tout le pays qui n'avait pas encore manifesté ses dispositions, se soulèverait à l'exemple de ses voisins." Cette dépêche, ayant été lue par le préteur M. Sergius, qui avait la juridiction de la ville, le sénat décréta qu'aussitôt après les comices prétoriens, le préteur désigné pour le département de l'Espagne soumettrait à l'assemblée la question de la guerre d'Espagne.

## **Discussion au sénat pour l'attribution du triomphe aux consuls**

Vers le même temps les consuls arrivèrent à Rome ; ils convoquèrent le sénat dans le temple de Bellone et demandèrent le triomphe en récompense de leurs succès. Les tribuns du peuple C. Atinius Labéo et C. Afranius exigèrent que chacun d'eux fût valoir séparément ses prétentions. "Ils ne souffriraient pas, dirent-ils, que la demande fût présentée en commun, afin d'empêcher que la même récompense ne fût accordée à des services différents." Minucius répondit "qu'ils avaient eu tous deux l'Italie pour département, qu'ils avaient agi de concert et d'après un plan commun." Cornélius ajouta "qu'au moment où il se voyait menacé par les Boiens qui avaient passé le Pô pour secourir les Insubres et les Cénomans, les ravages exercés par son collègue dans leurs bourgs et leurs campagnes les avaient rappelés à la défense de leurs propres foyers."

Les tribuns reconnurent "que les exploits de Cornélius étaient tels qu'on ne pouvait pas plus hésiter à lui accorder le triomphe qu'à rendre des actions de grâce aux dieux immortels ; mais que ni lui, ni aucun autre citoyen n'aurait jamais assez d'influence et de crédit pour faire obtenir le triomphe à son collègue, après l'avoir obtenu pour lui-même, surtout quand ce collègue n'y avait aucun droit. En effet, disaient-ils, Q. Minucius n'avait livré en Ligurie que de petits combats, qui méritaient à peine d'être mentionnés ; en Garde, il avait essuyé une perte considérable. " Ils allaient même jusqu'à nommer les tribuns militaires T. Juventius et Cn. Ligarius, de la quatrième légion, qui avaient succombé dans cette malheureuse bataille avec tant d'autres braves, Romains ou alliés. La soumission de quelques places et bourgades qu'on alléguait, était mensongère et simulée pour un temps ; car on ne s'était fait livrer aucun gage. " Ces débats entre les consuls et les tribuns durèrent deux jours ; la fermeté des tribuns l'emporta, et les consuls présentèrent séparément leur demande.

## **Triomphe des consuls, l'un à Rome, l'autre sur le mont albain**

C. Cornélius obtint le triomphe à l'unanimité. Les habitants de Plaisance et de Crémone rehaussèrent la gloire du consul par leurs témoignages de reconnaissance ; ils rappelèrent qu'ils lui devaient la levée du siège de leurs villes, et la délivrance de la plupart d'entre eux réduits en servitude par l'ennemi. Q. Minucius ne put que formuler sa demande ; voyant tout le sénat se prononcer contre lui, il déclara qu'il irait triompher au mont Albain, en vertu de l'autorité consulaire et à l'exemple d'une foule de personnages illustres.

C. Cornélius triompha des Insubres et des Cénomans, pendant qu'il était encore en charge : il se fit précéder d'un grand nombre d'enseignes militaires, et d'une grande quantité de dépouilles gauloises, chargées sur des chariots pris à l'ennemi ; plusieurs nobles Gaulois marchaient devant son char ; parmi eux se trouvaient, si l'on en croit quelques historiens, le général carthaginois Hamilcar. Mais ce qui attira le plus l'attention, ce fut un groupe de colons de Crémone et de Plaisance, coiffés du pileus ; ils suivaient le char. On remarqua aussi dans la pompe triomphale deux cent trente-sept mille cinq cents livres pesant d'airain, et soixante-dix-neuf mille d'argent monnayé avec l'empreinte du char à deux chevaux. Le consul fit distribuer soixante-dix as à chaque soldat, le double à chaque cavalier, le triple à chaque centurion.

Q. Minucius triompha au mont Albain des Gaulois Ligures et Boiens. Ce triomphe fut moins brillant que l'autre, tout s'y passant sur un plus petit théâtre, et les exploits des deux consuls n'étant pas à comparer : de plus on savait que le trésor public n'en avait pas fait les frais ; mais on y voyait presque autant d'enseignes militaires, de chariots et de dépouilles. Les sommes qu'on y porta représentaient aussi à peu près les mêmes valeurs : il y avait deux cent cinquante-quatre mille livres pesant d'airain, et cinquante-trois mille deux cents d'argent monnayé, à la même empreinte. Les soldats, les cavaliers et les centurions reçurent des gratifications égales à celles que le collègue de Minucius avait données.

## **Élections à Rome pour 196. Arrivée de l'ambassade macédonienne (premiers mois de l'année)**

Immédiatement après le triomphe eurent lieu les comices consulaires : on créa consuls L. Furius Purpurio et M. Claudius Marcellus. Le lendemain on élut préteurs Q. Fabius Butéo, Ti. Sempronius Longus, Q. Minucius Thermus, M. Acilius Glabrio, L. Apustius Fullo et C. Laelius.

À la fin de cette année, on reçut de T. Quinctius une lettre où il annonçait qu'il s'était mesuré avec Philippe en bataille rangée dans la Thessalie et qu'il avait vaincu et mis en déroute l'armée ennemie. Cette dépêche fut lue par le préteur Sergius, d'abord au sénat, puis dans l'assemblée du peuple, conformément à la décision des sénateurs. À l'occasion de ces succès, on décréta cinq jours de supplications.

Peu de temps après arrivèrent les envoyés de T. Quinctius et ceux du roi. Les ambassadeurs macédoniens furent conduits hors de Rome, dans une villa de l'État, où ils furent logés et défrayés aux dépens du trésor. Ce fut au temple de Bellone que le sénat leur donna audience. La séance ne fut pas longue ; les Macédoniens déclarèrent que le roi souscrirait à tout ce qui aurait été réglé par le sénat. Suivant l'ancien usage, on nomma dix commissaires, avec lesquels le général T. Quinctius devait concerter les conditions de paix à dicter. On comprit dans ce nombre P. Sulpicius et P. Villius, qui avaient commandé comme consuls en Macédoine. Le même jour, les habitants de Cosa demandèrent qu'on augmentât le nombre de leurs colons ; on leur décréta un supplément de mille hommes, pourvu toutefois qu'il n'y eût pas parmi eux un seul de ceux qui avaient combattu contre Rome depuis le consulat de P. Cornélius et de Ti. Sempronius.

## Répartition des postes consulaires ; discussions à propos de la Macédoine

Les Jeux Romains furent célébrés cette année dans le cirque et au théâtre, par les édiles curules, P. Cornélius Scipion et Cn. Manlius Vulso, avec plus de magnificence que jamais. Le plaisir des spectateurs fut doublé par la joie des succès obtenus à la guerre, et les représentations se renouvelèrent pendant trois jours. Les Jeux Plébéiens furent donnés sept fois : ce furent Acilius Glabrio et C. Laelius qui y présidèrent. Avec le produit des amendes, ils firent couler en bronze trois statues, pour Cérès, pour Liber et pour Libéra.

L. Furius et M. Claudius Marcellus, étant entrés en charge et voyant que dans le partage des provinces le sénat leur assignaient à tous deux le département de l'Italie, demandèrent à tirer au sort la Macédoine et l'Italie. Marcellus, plus jaloux d'obtenir la Macédoine que son collègue, disait qu'on avait conclu une paix trompeuse et simulée, et que si on retirait l'armée de la province, le roi reprendrait les armes. Ces assertions ébranlèrent la résolution des sénateurs ; et peut-être les consuls eussent-ils triomphé si les tribuns du peuple, Q. Marcius Rex et C. Atinius Labéo, n'eussent déclaré qu'ils interviendraient si on ne leur permettait pas avant tout de faire prononcer le peuple sur le maintien de la paix conclue avec Philippe. Cette question fut soumise à une assemblée tenue dans le Capitole ; les trente-cinq tribus votèrent unanimement pour la proposition.

On eut bientôt à se féliciter du maintien de la paix en Macédoine, lorsqu'on apprit les nouvelles fâcheuses venues d'Espagne et que l'on connut la dépêche qui annonçait que le proconsul C. Sempronius Tuditanus avait été vaincu dans la Citérieure, que son armée avait été culbutée et mise en déroute, et que d'illustres personnages étaient restés sur le champ de bataille ; enfin que Tuditanus, emporté hors de la mêlée avec une blessure grave, était mort peu de temps après.

Les deux consuls reçurent le département de l'Italie et le commandement des légions de leurs prédécesseurs ; on les chargea de lever quatre légions nouvelles, dont deux seraient envoyées par le sénat où bon lui semblerait. T. Quinctius Flamininus eut ordre de conserver sa province avec les deux mêmes légions ; on jugea qu'il suffisait de lui avoir prorogé ses pouvoirs l'année précédente.





## **Départ des préteurs pour l'Espagne. Conjuraison des prodiges**

Les préteurs tirèrent ensuite au sort leur département. L. Apustius Fullo eut la juridiction de la ville ; M. Acilius Glabrio celle des procès entre Romains et étrangers ; Q. Fabius Butéo l'Espagne ultérieure ; Q. Minucius Thermus la citérieure ; C. Laelius la Sicile ; Ti. Sempronius Longus la Sardaigne.

Q. Fabius Butéo et Q. Minucius, qui étaient chargés des Espagnes, durent recevoir, au choix des consuls, chacun une des quatre légions enrôlées par ces magistrats, de plus, quatre mille hommes d'infanterie et trois cents chevaux fournis par les alliés et les peuples du nom latin. Ils eurent ordre aussi de partir au plus tôt pour leur département. La guerre d'Espagne éclata cinq ans après celle qui avait été terminée avec la guerre punique.

Avant le départ des deux préteurs pour cette guerre toute nouvelle, puisque c'était la première fois que les Espagnols avaient pris les armes en leur propre nom, sans être soutenus par une armée ni commandés par un général de Carthage, avant même que les consuls sortissent de la ville, on leur recommanda d'expier, suivant l'usage, les prodiges dont on avait reçu la nouvelle. P. Villius, chevalier, qui se rendait dans la Sabine, avait été tué par la foudre ainsi que son cheval ; le temple de la déesse Féronia, dans le territoire de Capène, avait été touché par le feu du ciel ; près du temple de Junon Monéta, le fer de deux lances avait paru tout en feu ; un loup était entré à Rome par la porte Esquiline, du côté le plus populeux de la ville, était descendu au forum, avait suivi la rue Étrusque et de là, par le mont Cermalus, était sorti par la porte Capène, presque sans blessures. En expiation de ces prodiges, on immola les grandes victimes.

## **Retour de l'armée d'Espagne. En Béotie, au cours de l'hiver 197-198**

Pendant ce temps, Cn. Cornélius Lentutus, qui avait gouverné l'Espagne citérieure avant Sempronius Tuditanus, reçut les honneurs de l'ovation en vertu d'un sénatus-consulte. Il fit porter devant lui mille cinq cent quinze livres pesant d'or, vingt mille d'argent, et trente-quatre mille cinq cent cinquante deniers d'argent monnayé. L. Stertinius, qui revenait de l'Espagne ultérieure, ne chercha pas même à obtenir le triomphe ; il se contenta de rapporter dans le trésor cinquante mille livres pesant d'argent ; et avec le produit des dépouilles il fit construire deux arcs de triomphe dans le forum Boarium, devant le temple de la fortune et celui de la déesse Matuta Mater, et un troisième dans le grand cirque ; sur ces arcs il plaça des statues dorées. Ces événements eurent lieu pendant la mauvaise saison.

Titus Quinctius passait alors ses quartiers d'hiver à Élatée ; accablé de demandes par les alliés, il accorda aux instances des Béotiens la liberté de ceux de leurs compatriotes qui avaient servi dans les troupes de Philippe. Ce qui détermina Quinctius à montrer tant de condescendance, ce n'était pas qu'il jugeât ces captifs dignes de pardon, mais comme le roi Antiochus commençait à devenir suspect, il fallait concilier aux Romains la faveur des cités grecques. Cependant à peine les prisonniers étaient-ils relâchés, qu'on s'aperçut qu'on n'avait rien gagné avec les Béotiens. Ce fut à Philippe qu'ils envoyèrent exprimer leur reconnaissance, comme si cette délivrance était une faveur accordée au roi lui-même par Quinctius et les Romains.

Et, aux élections suivantes, ils nommèrent béotarque un certain Brachyllès, qui n'avait d'autre titre que d'avoir commandé les Béotiens au service de Philippe ; ils rejetèrent Zeuxippe, Pisistrate et les autres partisans de l'alliance romaine. Ceux-ci en furent blessés pour le moment ; ils conçurent. Même des craintes pour l'avenir. Si l'on agissait ainsi lorsque l'armée romaine était campée presque aux portes de la ville, qu'allaient-ils devenir, lorsque les Romains seraient partis pour l'Italie, que Philippe était là pour seconder ses partisans et se venger de ceux qui se seraient jetés dans le parti contraire.

## Assassinat de Brachyllès, partisan de Philippe

Ils songèrent donc à profiter de la présence des troupes romaines pour se défaire de Brachyllès, chef de la faction macédonienne, et saisirent une occasion favorable. Un jour qu'il sortait d'un festin public et retournait ivre chez lui, escorté par de jeunes libertins, qui avaient été appelés à la fête pour divertir les nombreux convives, six hommes armés, dont trois étaient Italiens et trois Éoliens, l'entourèrent et le tuèrent. Ses compagnons prirent la fuite en criant au meurtre ! Toute la ville fut bientôt sur pied ; on courut de tous côtés avec des flambeaux ; mais les assassins s'échappèrent par la porte la plus proche.

Dès le point du jour, à la voix du héraut, une foule nombreuse s'assembla au théâtre, comme si l'on était sur la trace du coupable. On accusait tout haut de ce meurtre les misérables qui avaient escorté Brachyllès ; mais intérieurement, c'était Zeuxippe qu'on regardait comme l'auteur du crime. Pour le moment, on résolut de faire arrêter ceux qui s'étaient trouvés avec le béotarque, et de les appliquer à la question. Pendant qu'on était à leur recherche, Zeuxippe, pour détourner de lui tout soupçon, se présenta hardiment dans l'assemblée et déclara qu'on avait tort d'attribuer cet odieux assassinat à des êtres si méprisables ; il appuya son avis de raisons assez plausibles, pour faire croire à quelques-uns des assistants que, s'il eût été l'un des complices, il n'aurait jamais osé paraître devant le peuple et parler ainsi du crime sans y être provoqué. Les autres cependant ne doutèrent pas que l'impudence avec laquelle il allait au-devant de l'accusation n'était qu'un moyen de détourner le coup.

Peu de temps après les innocents furent mis à la torture ; comme ils connaissaient l'opinion générale, ils s'en emparèrent comme d'une preuve, et dénoncèrent Zeuxippe et Pisistrate, sans ajouter aucune raison pour expliquer comment ils pouvaient savoir quelque chose. Mais Zeuxippe s'enfuit à Tanagra pendant la nuit avec un certain Stratonidès ; il obéissait aux craintes que lui inspirait sa conscience, plutôt que la dénonciation de ces hommes qui n'étaient pas ses complices.

Pisistrate brava l'accusation et resta à Thèbes. Zeuxippe avait un esclave qui avait été l'agent principal de tout le complot ; Pisistrate redoutait ses révélations ; en voulant les prévenir, il poussa l'esclave à se faire délateur. En effet, il écrivit à Zeuxippe pour l'engager à se défaire de ce complice ; "il ne le croyait pas, disait-il, aussi discret qu'il avait été résolu dans l'exécution." Le messenger chargé de cette lettre avait ordre de la remettre au plus tôt à Zeuxippe. N'ayant pu le voir, il la laissa entre les mains de cet esclave même, qu'il croyait le plus dévoué de tous à son maître, en ajoutant qu'elle était de Pisistrate et qu'elle contenait un avis de la plus grande importance pour Zeuxippe. L'esclave promit de la porter sur-le-champ ; mais, alarmé des reproches de sa conscience, il l'ouvrit, et après l'avoir lue, courut à Thèbes tout tremblant. Zeuxippe, effrayé de la fuite de son esclave, se rendit à Anthédon, où il espérait trouver dans son exil une retraite plus sûre. Pisistrate, après avoir été soumis à la torture et fait quelques aveux, fut puni du dernier supplice.

## Actes de terrorisme en Béotie (printemps 196)

L'assassinat du béotarque inspira aux Thébains et à tous les Béotiens une haine furieuse contre les Romains ; car ils ne doutaient plus de la complicité de Zeuxippe, un de leurs principaux citoyens. Mais ils n'avaient pour se révolter ni armée ni général. Au lieu de la guerre, ils firent le métier de brigands, qui y ressemble beaucoup, et se mirent à égorger les soldats romains, soit en les attirant chez eux comme des hôtes, soit en les surprenant dans leurs quartiers d'hiver, lorsque leurs affaires les obligeaient d'aller et de venir. Quelques-uns tombèrent en route dans des embuscades préparées par les Béotiens qui connaissaient le pays ; d'autres furent détournés de leur chemin et entraînés par trahison dans des hôtelleries désertes où on les mit à mort. À la fin, la haine ne fut pas la seule cause de tous ces crimes ; l'amour du gain en fit commettre aussi, car les soldats qui étaient en congé avaient presque toujours de l'argent dans leur ceinture pour trafiquer.

Le nombre de ceux qui disparaissaient, d'abord peu considérable, s'accrut bientôt de jour en jour, et la Béotie entière devint un pays atroce, où le soldat craignait, plus que dans une terre ennemie, de s'aventurer hors du camp. Quinctius envoya alors de ville en ville des ambassadeurs se plaindre de ces brigandages. Plusieurs fantassins avaient été trouvés sur les bords du lac Copaïs ; on avait tiré et amené hors de la vase de l'eau leurs cadavres qui avaient été attachés à de grosses pierres ou à des amphores, pour que le poids les entraînaît au fond. Un grand nombre de crimes avaient eu lieu près d'Acraphée et de Coronée.

Quinctius exigea d'abord qu'on lui livrât les coupables, et que pour les cinq cents soldats qui avaient disparu, car il y en avait tout autant, les Béotiens payassent cinq cents talents. On ne lui accorda aucune de ces deux réparations, et les villes se contentèrent de répondre pour leur justification que leurs magistrats n'avaient point pris part à ces excès. Il fit partir alors pour Athènes et pour l'Achaïe des ambassadeurs chargés de déclarer aux alliés qu'il allait entreprendre contre les Béotiens une guerre légitime et sainte, envoya une partie de son armée contre Acraphée sous les ordres d'Appius Claudius Pulcher, et investit Coronée avec le reste.

Ces deux divisions ravagèrent la campagne avant de quitter Élatée pour suivre des directions différentes. Les Béotiens, effrayés de ces désastres, devant lesquels tout tremblait et fuyait, demandèrent à traiter ; leurs députés n'ayant pas été reçus au camp romain, les Achéens et les Athéniens vinrent intercéder pour eux. Les prières des Achéens eurent plus de poids ; ils avaient décidé que s'ils n'obtenaient pas la paix pour les Béotiens, ils se joindraient à eux pour faire la guerre aux Romains. Ils ménagèrent même aux Béotiens la faveur d'une audience et d'un entretien avec Quinctius. Le général leur intima l'ordre de livrer les coupables et de payer à titre d'amende trente talents ; puis il leur accorda la paix et leva le siège.

## 2. Libération de la Grèce (196)

30

### Arrivée de la délégation romaine (début juin 196)

Peu de jours après arrivèrent les dix commissaires romains ; après s'être concerté avec eux, Quinctius dicta à Philippe les conditions suivantes : "Toutes les cités grecques d'Europe et d'Asie jouiraient de leur liberté et de leurs lois. Philippe retirerait ses garnisons de celles qui avaient été en sa puissance, et notamment en Asie, d'Euromos, de Pedase, de Bargylia, d'Iasos, de Myrina, d'Abydos, de Thasos et de Périnthe ; car on voulait qu'elles fussent libres aussi. Quant à la liberté de Kios, Quinctius écrivait au roi de Bithynie, Prusias, ce que le sénat et les dix commissaires avaient décidé.

Philippe rendrait aux Romains les prisonniers et les transfuges ; il livrerait tous ses vaisseaux pontés et de plus un navire royal, dont on ne pouvait presque se servir à cause de ses dimensions, et qui ne marchait qu'à l'aide de seize rangs de rames. Il n'aurait pas plus de cinq mille hommes sous les armes, et ne garderait pas un seul éléphant ; il ne pourrait faire la guerre hors de la Macédoine sans l'autorisation du sénat. Il paierait au peuple romain mille talents, dont une moitié comptant, et l'autre en sommes annuelles pendant dix ans."

Valérius Antias prétend que la contribution fut de quatre mille livres pesant d'argent pendant dix ans, et qu'on en exigea trente-quatre mille deux cent vingt comptant. Claudius parle de quatre mille deux cents livres pendant trente ans, et de vingt mille livres sur-le-champ. Le même historien dit encore qu'une clause formelle défendait à Philippe d'attaquer le nouveau roi de Pergame, Eumène, fils d'Attale. Des otages furent remis comme garants du traité ; dans le nombre était Démétrius, fils de Philippe. Valérius Antias ajoute qu'Attale reçut en don, malgré son absence, l'île d'Égine et les éléphants ; les Rhodiens, Stratonice de Carie et les autres villes que Philippe avait possédées ; les Athéniens, les îles de Paros, Imbros, Délos et Scyros.

## **Discussions à propos de la libération des cités grecques (printemps 196)**

Toutes les cités grecques approuvèrent ce traité ; les Étoliens seuls murmurèrent secrètement contre la décision des dix commissaires : “C’était, disaient-ils, une lettre morte décorée d’une vaine apparence de liberté. Pourquoi en effet les Romains s’adjugeaient-ils certaines villes sans les nommer, et en nommaient-ils d’autres, qu’ils faisaient mettre en liberté sans qu’on les leur livrât ? N’était-ce pas pour assurer l’indépendance des cités asiatiques, dont l’éloignement faisait toute la sûreté, mais en même temps pour éviter qu’on ne leur enlevât, s’ils les nommaient, les cités de la Grèce, telles que Corinthe, Chalcis, Oréoss, Érétrie, Démétriade ? “

Ces accusations n’étaient pas tout à fait sans fondement ; on ne savait rien de positif sur Corinthe, Chalcis et Démétriade. Le sénatus-consulte qui avait créé la commission partie de Rome déclarait bien libres toutes les autres cités de Grèce et d’Asie, mais le sort de ces trois villes devait être fixé par les commissaires suivant les circonstances et les intérêts de la république ; on s’en remettait à leur bonne foi. Il y avait le roi Antiochus dont l’intention était de passer en Europe, aussitôt que ses affaires le lui permettraient ; on n’en doutait pas, et on ne voulait pas laisser à sa disposition des places qui étaient si fort à sa convenance.

D’Élatée Quinctius se rendit avec les dix commissaires à Anticyre, puis à Corinthe : là on délibéra des journées entières, au conseil des dix délégués, sur la liberté de la Grèce. Quinctius répétait souvent qu’il fallait affranchir la Grèce tout entière, si on voulait rabattre l’insolence des Étoliens, rendre le nom romain aussi cher que respectable à toutes les nations, et faire croire que c’était pour assurer la liberté de la Grèce, et non pour dépouiller Philippe de la suprématie au profit de Rome, qu’on avait passé la mer.

Les commissaires ne faisaient aucune objection contre l’affranchissement des cités grecques. Mais il était plus sûr pour elles, disaient-ils, de rester quelque temps sous la protection des Romains que d’avoir Antiochus pour maître au lieu de Philippe. On finit par décider que Corinthe serait rendue aux Achéens, mais qu’une garnison romaine occuperait l’Acrocorinthe ; que Chalcis et Démétriade seraient gardées par les Romains jusqu’à ce qu’on n’eût plus rien à craindre d’Antiochus.

## Les Jeux Isthmiques (début juillet 196)

L'époque fixée pour les Jeux Isthmiques approchait ; cette solennité attirait ordinairement une grande foule, tant à cause de la passion naturelle des Grecs pour ces luttes où tous les genres de talent, de force et d'agilité venaient se produire, que grâce à la situation avantageuse de Corinthe qui, baignée par deux mers différentes et permettant au genre humain l'usage de produits de toute sorte, faisait de cette fête le rendez-vous de l'Asie et de la Grèce.

En cette occasion la curiosité générale était plus vivement excitée par l'attente du sort qu'on réservait à la Grèce et à chaque peuple en particulier ; c'était là non seulement la préoccupation de tous les esprits, mais le sujet de tous les entretiens. Les uns pensaient à part eux, et même annonçaient dans leurs propos que les Romains feraient une chose, les autres une autre ; chacun avait peine à se persuader qu'ils se retireraient de toute la Grèce.

Les Romains assistèrent au spectacle. Suivant l'usage, le héraut s'avança avec le musicien au milieu de l'arène, où il annonce ordinairement l'ouverture des jeux par un chant solennel. Il fit imposer silence à l'assemblée par le son de la trompette et s'écria : "Le sénat romain et le général T. Quinctius, vainqueur du roi Philippe et des Macédoniens, rendent la jouissance de leur liberté, de leurs franchises et de leurs lois, aux Corinthiens, aux Phocidiens, aux Locriens, à l'île d'Eubée, aux Magnésiens, aux Thessaliens, aux Perrhébiens et aux Achéens de Phthie."

Cette énumération comprenait tous les peuples qui avaient été sous la domination de Philippe. Quand le héraut eut terminé, l'assemblée faillit succomber sous l'excès de sa joie. On n'était pas sûr d'avoir bien entendu ; on se regardait l'un l'autre avec un air d'étonnement, comme si l'on était dans les vaines illusions d'un songe ; chacun osait à peine, pour ce qui le concernait, en croire ses propres oreilles et interrogeait ses voisins. On rappela le héraut qui avait proclamé la liberté de la Grèce ; on voulait entendre une seconde fois, on voulait surtout le voir : il renouvela sa proclamation. Alors la multitude, ne pouvant plus douter de son bonheur, fit éclater sa joie par des cris et des applaudissements tant de fois répétés qu'il était aisé de comprendre que le plus cher de tous les biens pour elle était la liberté. Les Jeux furent ensuite célébrés à la hâte ; les esprits et les yeux étaient ailleurs qu'au spectacle. Tant il est vrai qu'un seul sentiment préoccupait tous les cœurs et les rendait étrangers aux autres plaisirs.



### **Joie des cités grecques libérées**

Le spectacle fini, chacun courut auprès du général romain/ L'empressement de cette foule qui se précipitait vers un seul homme, pour l'aborder, pour toucher sa main, pour lui jeter des couronnes de fleurs et de rubans, pensa mettre sa vie en danger. Heureusement il avait environ trente-trois ans ; la vigueur de l'âge jointe à l'ivresse d'une gloire si éclatante lui donna la force de résister à la foule.

L'enthousiasme ne se borna point aux démonstrations du moment ; il se manifesta plusieurs jours de suite par les sentiments et les expressions de reconnaissance de tous les Grecs. "Il y avait donc sur la terre, disaient-ils, une nation qui combattait à ses dépens, à ses risques et périls pour la liberté des autres ; qui, non contente de rendre ce service à des voisins plus ou moins éloignés, ou à des peuples situés sur le même continent qu'elle, traversait les mers pour faire disparaître du monde entier toute domination tyrannique, et pour établir en tous lieux l'empire absolu du droit, de la justice, et des lois. Un seul mot de la bouche d'un héraut avait rendu la liberté à toutes les villes de la Grèce et de l'Asie. Pour concevoir cette pensée, il fallait un grand cœur ; pour la faire réussir, un courage et un bonheur plus grands encore."

## Réception de l'ambassade d'Antiochus ; règlement du statut des peuples grecs

Aussitôt après, Quinctius et les dix commissaires donnèrent audience aux envoyés des rois, des peuples et des républiques. Ceux d'Antiochus furent reçus les premiers de tous. Ils tinrent à peu près le même langage qu'ils avaient tenu à Rome et n'inspirèrent pas plus de confiance. On leur signifia, non plus avec des détours, comme on l'avait fait auparavant, alors que la querelle avec Philippe n'était pas décidée, mais en termes clairs et positifs, qu'Antiochus avait à évacuer les villes d'Asie qui avaient appartenu à Philippe ou à Ptolémée, et à respecter les cités libres et principalement toutes les cités grecques. Avant tout on lui défendit de passer en Europe ou d'y envoyer des troupes.

Lorsqu'on eut congédié ces ambassadeurs, on réunit les députés des peuples et des républiques et on arrangea d'autant plus promptement leurs affaires qu'on se bornait à lire les décisions prises par les dix commissaires sur chaque état en particulier. Les Orestins, peuple de la Macédoine, qui avaient été les premiers à abandonner le roi, furent rendus à l'indépendance. Les Magnètes, les Perrhèbes et les Dolopes furent également déclarés libres. Les Thessaliens obtinrent, outre leur liberté, le territoire des Achéens de Phthie, excepté Thèbes-de-Phthie et Pharsale. Les Étoliens réclamaient, aux termes du traité, la restitution de Pharsale et de Leucade ; on renvoya cette affaire au sénat ; mais on leur adjugea, en vertu des décisions prises, la Phocide, la Locride et les territoires qui y avaient été réunis auparavant. Corinthe, la Triphylie et la ville d'Héraea, située aussi dans le Péloponnèse, furent rendues aux Achéens. Les dix commissaires voulaient donner Oréos et Érétie au roi Eumène, fils d'Attale ; Quinctius ne partagea pas leur avis ; et l'affaire fut soumise à l'arbitrage du sénat, qui accorda la liberté à ces deux villes ainsi qu'à celle de Carystos. Pleuratos reçut la Lychnis et la Parthénie, contrées illyriennes, qui avaient obéi à Philippe. On maintint Amynander dans la possession des places fortes qu'il avait enlevées à Philippe pendant la guerre.

### **Suite des négociations menées par les commissaires romains**

L'assemblée ayant été congédiée, les dix commissaires se partagèrent le soin d'affranchir tous ces pays, et partirent chacun pour les villes de leur ressort : P. Lentulus, pour Bargylia, L. Stertinius, pour Héphaestia, Thasos et les cités de la Thrace. P. Villius se rendit avec Q. Térentius à la cour d'Antiochus ; Cn. Cornélius auprès de Philippe, qu'il trouva à Tempé en Thessalie. Cornélius, après avoir réglé avec ce prince les affaires peu importantes, lui demanda s'il était disposé à écouter un conseil non seulement utile, mais salubre. Philippe répondit qu'il lui serait fort reconnaissant de tout ce que le commissaire romain pourrait lui dire dans son intérêt. Cornélius le pressa vivement d'envoyer à Rome, puisqu'il avait obtenu la paix, une ambassade chargée de solliciter l'alliance et l'amitié du peuple romain ; qu'il éviterait ainsi, dans le cas où Antiochus ferait quelque mouvement, l'apparence d'avoir voulu temporiser et attendre une occasion favorable pour recommencer la guerre.

Philippe promit d'envoyer sur-le-champ une ambassade. Cornélius se rendit alors aux Thermopyles, où se tient ordinairement, à une époque déterminée, l'assemblée générale nommée Pylaicum. Il engagea avec force les Étoliens à rester fidèlement attachés au parti des Romains. Dans leur réponse, quelques-uns des chefs de la nation se plaignirent que les dispositions des Romains à leur égard ne fussent plus, après la victoire, aussi bienveillantes qu'elles l'avaient été pendant la guerre. D'autres firent entendre des reproches et des inculpations plus passionnées : "Non seulement, disaient-ils, les Romains n'auraient pas vaincu Philippe sans les Étoliens ; mais ils n'auraient pas même pu passer en Grèce." Cornélius, pour éviter une altercation, ne voulut pas répliquer : il se contenta de dire que les Étoliens obtiendraient toute satisfaction s'ils envoyaient une ambassade à Rome. On suivit son conseil et on décréta cet envoi. Ainsi fut terminée la guerre de Macédoine.

## La lutte contre les Gaulois

Pendant que la Grèce, la Macédoine et l'Asie étaient le théâtre de ces événements, une conspiration d'esclaves pensa mettre l'Étrurie en feu. Le soin de rechercher et de punir les coupables fut confié au préteur M. Acilius Glabrio, qui était chargé de juger les procès entre les Romains et les étrangers. Il partit avec une des deux légions urbaines, trouva les esclaves en armes, leur livra bataille, les vainquit, en tua un grand nombre et leur fit beaucoup de prisonniers. Les chefs de la conspiration furent battus de verges et mis en croix ; les autres furent rendus à leurs maîtres.

Les consuls se mirent en route pour leurs départements. Marcellus entra sur le territoire des Boiens ; la fatigue d'une journée tout entière de marche ayant épuisé ses soldats, il s'occupait d'établir son camp sur une éminence, lorsque Corolamus, roi des Boiens, vint l'attaquer à la tête de forces nombreuses, et lui tua près de trois mille hommes. Parmi les personnages de distinction qui perdirent la vie dans cette surprise, étaient les préfets des alliés T. Sempronius Gracchus et M. Iulius Silanus, ainsi que les tribuns militaires, M. Ogulnius et P. Claudius, de la seconde légion. Cependant les Romains continuèrent les fortifications de leur camp et le défendirent vigoureusement, malgré les efforts de l'ennemi que son succès avait animé.

Le consul resta quelques jours enfermé dans ses lignes pour soigner ses blessés et donner à ses soldats le temps de se remettre de leur frayeur. Les Boiens, qui ne savent point supporter les ennuis de l'attente, se dispersèrent dans leurs forts et leurs bourgades. Marcellus, traversant alors le Pô, conduisit ses légions sur le territoire de Côme, où campaient les Insubres, qui avaient soulevé les habitants du pays. Fiers du succès récent des Boiens, ils l'attaquèrent au milieu même de sa marche, et leur premier choc fut si vigoureux que les premiers rangs furent ébranlés.

Marcellus, qui s'en aperçut, craignit que ce mouvement n'entraînât une déroute ; il fit soutenir les siens par une cohorte de Marses, et lança contre les Insubres toute la cavalerie latine. Deux charges de ces escadrons suffirent pour arrêter l'élan furieux de l'ennemi. Le reste de l'armée romaine reprit courage, cessa d'abord de reculer, puis revint au combat avec vigueur. Les Gaulois ne tinrent pas longtemps ; ils tournèrent le dos et s'enfuirent en désordre. Ils perdirent dans cette action, si l'on en croit Valérius Antias, plus de quarante mille hommes, cinq cent sept étendards militaires, quatre cent trente-deux chariots et un grand nombre de colliers d'or, dont un surtout, remarquable par son poids, et qui fut, suivant l'historien Claudius, offert à Jupiter et placé dans son temple au Capitole.

Le camp des Gaulois fut pris le jour même et livré au pillage ; la ville de Côme ne fut emportée que quelques jours après. Vingt-huit places fortes se rendirent ensuite au consul. Un point sur lequel les historiens ne sont pas non plus d'accord, c'est de savoir si le consul marcha d'abord contre les Boiens ou contre les Insubres, et s'il répara sa défaite par la victoire de Côme, ou si l'éclat de ce succès fut terni par l'échec qu'il essuya chez les Boiens.

## Réjouissances à Rome à l'annonce de la victoire

Marcellus venait d'éprouver ces alternatives de revers et de succès, lorsque l'autre consul, L. Furius Purpurio, pénétra chez les Boiens par le canton de Sapis. Il approchait de Castrum Mutilum mais, craignant d'être enveloppé à la fois par les Boiens et les Ligures, il retourna sur ses pas et fit un grand détour par la plaine, où il ne courait aucun danger, pour rejoindre son collègue.

Les deux armées réunies parcoururent d'abord et dévastèrent le territoire des Boiens jusqu'à Felsina : cette ville, ainsi que les autres places fortes et presque tous les Boiens se soumirent, à l'exception de la jeunesse, qui avait pris les armes pour faire du butin et qui, en ce moment, était retirée dans des forêts impénétrables. Les consuls passèrent ensuite chez les Ligures. Les Boiens crurent que l'armée romaine marcherait avec peu de précautions, les croyants éloignés, et qu'ils pourraient la surprendre ; ils la suivirent par des défilés couverts.

N'ayant pu l'atteindre, ils traversèrent brusquement le Pô sur des barques, ravagèrent le territoire des Lèves et des Libuens, puis se retirèrent ; mais, arrivés aux frontières de la Ligurie avec toutes les dépouilles de la campagne, ils rencontrèrent les Romains. On en vint aux mains avec plus de vivacité et plus d'acharnement que si l'on se fût préparé à un combat et qu'on eût choisi le temps et le lieu convenables. Cette action montra jusqu'à quel point la colère peut aiguillonner la valeur. Les Romains étaient plus avides de sang que de victoire ; ils combattirent avec tant de fureur qu'à peine resta-t-il un seul de leurs ennemis pour porter à ses concitoyens la nouvelle de ce désastre.

Quand on reçut à Rome les lettres des consuls qui faisaient part de ce succès, on décréta trois jours de supplications. Peu de temps après, Marcellus revint à Rome, et les sénateurs lui décernèrent unanimement le triomphe. Il triompha, pendant sa magistrature, des Insubres et des habitants de Côme, laissant à son collègue l'espoir d'obtenir le triomphe sur les Boiens ; car c'était Furius qui les avait vaincus ; lui-même avait, à proprement parler, éprouvé un échec dans ce pays. On vit à cette pompe une grande quantité de dépouilles ennemies traînées sur des chariots pris aux Gaulois, un grand nombre d'enseignes militaires, trois cent vingt mille livres pesant d'airain, et deux cent trente-quatre mille d'argent monnayé avec l'empreinte du char à deux chevaux. Chaque fantassin reçut huit cents as de gratification ; chaque cavalier et chaque centurion en eut trois fois autant.

### 3. Détérioration des relations avec Antiochus

38

#### Opérations en Asie mineure et dans l'Hellespont

La même année, le roi Antiochus, qui avait passé l'hiver à Éphèse, voulut replacer sous sa dépendance toutes les cités libres de l'Asie. Il pensait que les autres villes situées en plaine ou mal défendues par leurs murailles, leurs armes et leur jeunesse, accepteraient le joug sans aucune difficulté. Smyrne et Lampsaque réclamaient leur liberté, et il était à craindre que, si l'on céda à leurs prétentions, l'exemple de Smyrne ne devînt contagieux pour toutes les villes de l'Éolide et de l'Ionie, et celui de Lampsaque pour les places de l'Hellespont.

Antiochus envoya donc d'Éphèse une armée contre Smyrne, et commanda aux troupes qui occupaient Abydos de n'y laisser qu'une faible garnison, et d'aller former le siège de Lampsaque. Il ne se contenta point d'employer la force pour effrayer les habitants, il eut recours aux voies de la douceur et de la persuasion, leur remontrant toute la témérité d'une résistance inutile, et cherchant à leur donner l'espoir que leurs désirs seraient remplis, du moment où ils reconnaîtraient et où il deviendrait évident pour toutes les autres villes qu'ils tenaient leur liberté du roi, et qu'ils n'avaient pas profité d'une occasion favorable pour la conquérir. Ils répondirent à cela qu'Antiochus ne devait être ni surpris ni indigné de ce qu'ils ne pouvaient se résigner à voir différer le moment de jouir de cette liberté.

Le roi s'embarqua donc en personne à Éphèse dès les premiers jours du printemps, et se dirigea vers l'Hellespont. Il fit passer son armée de terre d'Abydos en Chersonèse. Il réunit ses forces de terre et de mer sous les murs de Madytos, et comme elle avait fermé ses portes, il en forma le siège. Il allait commencer les travaux, lorsque les habitants se rendirent. Leur soumission fut suivie de celle de Sestos et d'autres villes de la Chersonèse.

Antiochus parut ensuite, avec toutes ses forces de terre et de mer, devant Lysimachia, qu'il trouva déserte et à peu près ruinée ; elle avait été prise, saccagée et brûlée par les Thraces quelques années auparavant. Il songea à relever une ville si célèbre et dont la position était fort avantageuse. Il se livra à ce soin avec la plus vive ardeur, reconstruisit les murs et les maisons, racheta ceux des habitants qui étaient en esclavage, fit chercher et réunir ceux qui avaient fui et s'étaient dispersés dans l'Hellespont et la Chersonèse, attira de nouveaux colons dans la ville, en leur offrant de grands avantages, enfin prit toutes les mesures nécessaires pour la repeupler. En même temps, voulant éloigner la crainte d'une invasion de la part des Thraces, il prit avec lui la moitié de son armée de terre et alla ravager les frontières de la Thrace, laissant l'autre moitié et tous les équipages de la flotte travailler à la reconstruction de Lysimachia.

## La conférence de Lysimachia

Vers le même temps, L. Cornélius Lentulus, envoyé par le sénat pour mettre un terme aux différends qui existaient entre les rois Antiochus et Ptolémée, s'arrêta à Sélymbria, tandis que trois des dix commissaires se rendaient à Lysimachia, P. Lentulus venant de Bargylia, P. Villius et L. Térentius de Thasos. Cornélius quitta Sélymbria pour aller les rejoindre dans cette ville et, peu de jours après, Antiochus y arriva aussi de la Thrace.

Le prince se transporta d'abord chez les commissaires, puis il les invita et leur fit un accueil bienveillant et hospitalier ; mais lorsqu'on en vint à parler de la mission des envoyés romains et de la situation de l'Asie, les esprits s'aigrirent. Les envoyés ne dissimulèrent pas que toutes ses démarches, depuis le moment où il avait quitté la Syrie avec sa flotte, déplaisaient au sénat, et ils exigèrent, comme une chose légitime, qu'il restituât à Ptolémée toutes les villes qui avaient appartenu à ce prince. "Car, ajoutaient-ils, pour celles qui avaient fait partie des possessions de Philippe, et dont Antiochus s'était rendu maître en prenant occasion de la guerre entre le prince et les Romains, le sénat ne pouvait souffrir que ses armées eussent affronté pendant de si longues années tant de périls et de fatigues sur terre et sur mer, pour qu'Antiochus recueillît tous les fruits de la guerre. Mais encore qu'on eût pu fermer les yeux sur son arrivée en Asie, comme sur une démarche indifférente, son passage en Europe avec toutes ses forces de terre et de mer n'était-il pas une déclaration de guerre ? Apparemment, il le nierait, entrât-il même en Italie. Quant aux Romains, ils n'attendent pas qu'il le puisse faire."

## Réponse d'Antiochus

Le roi répondit qu'il s'étonnait que les Romains s'inquiétassent si fort de ce que devait faire Antiochus, et qu'ils songeassent eux-mêmes si peu à fixer un terme à leurs progrès sur terre et sur mer. L'Asie, dit-il, n'avait aucun rapport avec les Romains et ils n'étaient pas plus en droit de s'enquérir de la conduite d'Antiochus en Asie qu'Antiochus ne devait s'occuper de la conduite des Romains en Italie. Quant à Ptolémée, loin de lui enlever des villes, comme on venait s'en plaindre, Antiochus lui était uni par des liens d'amitié et s'occupait même de les resserrer par une alliance de famille. Il n'avait pas non plus profité des revers de Philippe pour le dépouiller ; et ce n'était pas pour combattre les Romains qu'il était passé en Europe. Il voulait s'assurer la Chersonèse qu'il regardait comme faisant partie de ses domaines, puisqu'elle avait appartenu à Lysimaque, et qu'après la défaite de ce prince, tous ses états avaient été dévolus à Séleucus par le droit de la guerre. Pendant que ses ancêtres avaient été occupés d'autres soins, Ptolémée d'abord et ensuite Philippe avaient conquis quelques places de ce pays et s'étaient ainsi approprié le bien d'autrui : Philippe, par exemple, avait pris dans la Thrace, voisine de son royaume, certaines places qui avaient indubitablement appartenu à Lysimaque. C'est pour rétablir l'ancien état de choses qu'il était venu ; il voulait relever Lysimachia, détruite par une invasion des Thraces, pour la donner à son fils Séleucus comme siège de sa puissance."



## **Fausse nouvelle de la mort de Ptolémée (automne 196)**

Ces contestations duraient depuis plusieurs jours, lorsqu'un bruit vague de la mort de Ptolémée empêcha les entretiens d'aboutir. De part et d'autre on feignit de ne pas connaître cette nouvelle. L. Cornélius, chargé d'une mission auprès des deux rois, Antiochus et Ptolémée, demanda un délai de quelques jours pour avoir le temps de se rendre à la cour de Ptolémée ; il voulait en réalité arriver en Égypte, avant que l'avènement d'un nouveau roi n'eût amené quelque changement. Antiochus de son côté se flattait de réduire l'Égypte en sa puissance, s'il profitait de l'occasion. Il prit donc congé des Romains, laissa son fils Séleucus à la tête de son armée de terre, pour rebâtir Lysimachia, comme il l'avait résolu et fit voile avec toute sa flotte vers Éphèse. Des ambassadeurs allèrent de sa part donner à Quinctius de fausses assurances qu'il ne changerait rien, pendant que lui-même longeait la côte de l'Asie et arrivait en Lycie.

Ayant appris à Patara que Ptolémée vivait encore, il renonça à son projet de passer en Égypte ; néanmoins il se dirigea vers l'île de Chypre. Il venait de doubler le cap Chélidonien, lorsqu'une révolte de ses équipages le força de s'arrêter quelque temps en Pamphylie à l'embouchure de l'Eurymédon. Il remit bientôt à la voile ; mais, à la hauteur des rochers du fleuve Saros, il fut assailli par une violente tempête, qui faillit le faire périr avec toute sa flotte. Plusieurs de ses vaisseaux furent égarés ; d'autres coulèrent à fond sans qu'il en pût échapper un seul homme. Antiochus perdit dans ce désastre un grand nombre de rameurs et de simples soldats, et même quelques-uns des principaux de sa cour. Lorsqu'il eut rassemblé les débris du naufrage, ne se trouvant plus en état de faire une tentative sur l'île de Chypre, il retourna à Séleucie avec une suite moins brillante que celle qu'il avait emmenée à son départ. Il y fit mettre sa flotte à sec, car la mauvaise saison approchait, et alla prendre ses quartiers d'hiver à Antioche. Telle était la situation des deux rois.

## Affaires religieuses. Élections pour l'année 195

Rome vit, cette année, pour la première fois établir des triumvirs épulons : ce furent le tribun C. Licinius Lucullus, auteur de la loi qui créait cette magistrature nouvelle, P. Manlius et P. Porcius Laeca. La loi leur donna, comme aux pontifes, le droit de porter la robe prétexte. Un grand débat eut lieu cette même année entre le collège tout entier des prêtres et les questeurs de la ville, Q. Fabius Labéo et L. Aurélius. On avait besoin d'argent, la résolution ayant été prise de rembourser aux citoyens le dernier terme des avances qu'ils avaient faites pour la guerre. Les questeurs demandaient aux augures et aux pontifes leur contribution qu'ils n'avaient pas fournie pendant la guerre. Les prêtres en appelèrent vainement aux tribuns ; on exigea d'eux toutes les sommes annuelles qu'ils n'avaient pas payées.

La même année deux pontifes moururent ; ils furent remplacés, l'un, Sempronius Tuditanus, qui était mort préteur en Espagne, par le consul M. Marcellus ; l'autre, M. Cornélius Céthégus, par L. Valérius Flaccus. L'augure Q. Fabius Maximus mourut aussi fort jeune et avant d'avoir exercé aucune magistrature ; on ne lui donna point de successeur cette année.

Le consul M. Marcellus tint ensuite les comices consulaires : on nomma consuls L. Valérius Flaccus et M. Porcius Caton. Puis on choisit pour préteurs C. Fabricius Luscinus, C. Atinius Labéo, Cn. Manlius Vulso, Ap. Claudius Néron, P. Manlius, P. Porcius Laeca.

Les édiles curules, M. Fulvius Nobilior et Flaminius, distribuèrent au peuple un million de boisseaux de blé au prix de deux as. Ces provisions avaient été envoyées à Rome par les Siciliens comme témoignage de leur estime pour C. Flaminius et pour son père. Flaminius fit partager à son collègue l'honneur de la distribution. Les Jeux Romains furent célébrés avec un magnifique appareil, et renouvelés trois fois en entier. Les édiles plébéiens Cn. Domitius Ahenobarbus et C. Scribonius Curion citèrent devant le peuple plusieurs fermiers des pâturages. Trois de ces accusés furent condamnés et les amendes qu'ils payèrent servirent à la construction dans l'île d'un temple du dieu Faune. Les Jeux Plébéiens furent représentés pendant deux jours ; il y eut un repas public à cette occasion.

## Attribution des postes

L. Valérius Flaccus et M. Porcius proposèrent, le jour même de leur entrée en charge, la répartition des provinces au sénat. Les Pères conscrits décrétèrent que comme la guerre devenait assez grave en Espagne pour nécessiter la présence d'un consul et d'une armée consulaire, ils assignaient aux consuls pour départements l'Espagne citérieure et l'Italie, en les priant de se les partager à l'amiable ou par la voie du sort. Celui des deux qui obtiendrait l'Espagne emmènerait avec lui deux légions, cinq mille alliés du nom latin et cinq cents cavaliers et aurait une flotte de vingt vaisseaux longs. L'autre consul devait enrôler deux légions : on jugeait ces forces suffisantes pour contenir la Gaule depuis que les succès de l'année précédente avaient abattu le courage des Insubres et des Boiens. Caton eut l'Espagne, Valérius l'Italie.

Les préteurs tirèrent ensuite leurs départements au sort. C. Fabricius Luscinus obtint la juridiction de la ville ; C. Atinius Labéo, celle des étrangers ; Cn. Manlius Vulso, la Sicile ; Ap. Claudius Néron, l'Espagne ultérieure ; P. Porcius Laeca, la ville de Pise, pour menacer les Ligures par derrière ; P. Manlius fut chargé d'aller dans l'Espagne citérieure seconder les opérations du consul.

Comme on se défiait d'Antiochus et des Étoliens, et même du tyran de Sparte Nabis, T. Quinctius fut prorogé pour un an dans son commandement, et on lui accorda deux légions. Les consuls eurent ordre de faire des levées et d'envoyer en Macédoine tous les renforts nécessaires pour compléter ces légions. App. Claudius reçut la légion de Q. Fabius et fut en outre autorisé à lever deux mille hommes d'infanterie et deux cents chevaux. On accorda à Manlius, pour l'Espagne citérieure, le même nombre de fantassins et de cavaliers nouveaux ; on y ajouta la légion qui avait été sous les ordres du préteur Minucius. P. Porcius Laeca, dirigé vers l'Étrurie, aux environs de Pise, devait prendre deux mille hommes d'infanterie et cinq cents chevaux dans l'armée de la Gaule. Sempronius Longus fut maintenu dans le commandement de la Sardaigne.

## Analyse de la situation politique (195)

Les provinces ainsi réparties, les consuls, avant de quitter Rome, célébrèrent, d'après l'ordre des pontifes, le printemps sacré, que le préteur A. Cornélius Mammula avait voué au nom du sénat et du peuple, sous le consulat de Cn. Servilius et de C. Flaminius. Il y avait vingt et un ans que ce vœu avait été fait. Ce fut aussi à cette époque que C. Claudius Pulcher, fils d'Appius, fut nommé et sacré augure à la place de Q. Fabius Maximus, qui était mort l'année précédente.

On commençait à s'étonner de ce que l'insurrection de l'Espagne semblait oubliée, lorsqu'on reçut une lettre de Q. Minucius Thermus. Il annonçait qu'il avait livré bataille près de Turda aux généraux espagnols Boudar et Baesado ; qu'il les avait vaincus et leur avait tué douze mille hommes ; que Boudar était prisonnier, et que le reste des ennemis était en déroute. La lecture de cette dépêche diminua les craintes qu'on avait conçues sur l'Espagne ; on s'était attendu de ce côté à une guerre sérieuse. Toute l'attention se reporta sur Antiochus, surtout après le retour des dix commissaires.

Ceux-ci exposèrent d'abord ce qu'on avait fait avec Philippe et à quelles conditions on lui avait accordé la paix ; ils déclarèrent ensuite qu'on était menacé d'avoir avec Antiochus une guerre non moins dangereuse. "Ce prince, dirent-ils, venait de passer en Europe à la tête d'une flotte nombreuse et d'une redoutable armée de terre. S'il ne s'était détourné, sur la foi d'un vain bruit, dans le fol espoir de conquérir l'Égypte, la Grèce serait déjà toute en feu. Car il ne fallait pas compter que les Étoliens resteraient en repos avec le caractère remuant et le ressentiment qui les animait contre Rome. La Grèce nourrissait aussi dans son propre sein un autre fléau destructeur : c'était Nabis, aujourd'hui tyran de Lacédémone, mais qui le deviendrait bientôt de toute la Grèce, si on le laissait faire, et qui égalait en avarice et en cruauté tous les tyrans fameux dans l'histoire. Si on lui permettait de garder Argos, cette espèce de citadelle d'où il dominait le Péloponnèse, et si l'on rappelait en Italie les armées romaines, c'est en vain qu'on aurait délivré la Grèce de Philippe, puisqu'au lieu d'un roi qu'elle avait l'avantage de savoir éloigné, elle tomberait sous le despotisme d'un tyran établi dans son voisinage.

## **Problèmes de relations extérieures. Hannibal à Carthage**

En entendant ce rapport de la bouche de personnages déjà fort graves et qui ne racontaient d'ailleurs que ce qu'ils avaient examiné par eux-mêmes, les sénateurs, sans s'occuper pour le moment d'Antiochus, qu'un motif quelconque avait rappelé en Syrie, furent d'avis de délibérer incontinent sur Nabis. Après avoir discuté longtemps pour savoir si l'on se croyait assez fonder à lui déclarer la guerre sur-le-champ, ou si on laisserait à Quinctius toute liberté pour le faire, on s'en remit à la prudence de ce général du soin de prendre, à l'égard du tyran de Lacédémone, le parti qu'il jugerait le plus utile aux intérêts de la république. On pensa qu'il importait peu au peuple romain que cette déclaration de guerre fût avancée ou différée. Il était plus urgent de s'inquiéter de la conduite que tiendraient Hannibal et les Carthaginois, si l'on avait la guerre avec Antiochus.

Les membres de la faction contraire aux Barcas écrivaient de temps en temps, et chacun en particulier, aux principaux Romains, leurs amis, qu'Hannibal avait envoyé des courriers et des messages au roi Antiochus, et que ce prince lui avait à son tour député des émissaires secrets. Semblable à ces bêtes fauves qu'on ne peut jamais apprivoiser, cet ennemi des Romains était implacable dans sa haine. Il reprochait à ses concitoyens de languir dans le repos, l'oisiveté et l'inaction ; il disait que le bruit seul des armes pouvait les tirer de leur léthargie. Le souvenir de la guerre précédente, que seul il avait soutenue, et dont il avait été le principal moteur, donnait à ces rapports beaucoup de vraisemblance. Hannibal avait en outre indisposé par un acte récent la plupart des grands de Carthage.

## Hannibal, suffète carthaginois (196)

L'ordre des juges dominait alors à Carthage ; ils devaient surtout cette puissance à ce que leur magistrature était à vie. Fortune, réputation, existence même des citoyens, tout était à leur merci ; avoir pour ennemi un seul juge, c'était s'exposer à l'inimitié de l'ordre tout entier ; et il ne manquait pas d'accusateurs prêts à dénoncer aux juges ceux qui les avaient offensés. C'était le despotisme de la royauté ; car, dans l'usage qu'ils faisaient de leur pouvoir exorbitant, ils oubliaient qu'ils étaient magistrats d'une république. Dans cet état de choses, Hannibal, nommé préteur, manda un questeur auprès de lui. Celui-ci ne tint aucun compte de l'ordre qu'il recevait. Il appartenait à la faction contraire, et comme on passait de la questure dans l'ordre tout-puissant des juges, il s'essayait déjà aux sentiments d'orgueil de sa dignité future.

Hannibal, irrité, envoya un de ses agents arrêter le questeur, et le traîna devant l'assemblée du peuple ; là, il s'éleva fortement contre le rebelle et contre l'ordre entier des juges, dont l'orgueil et l'influence ôtaient toute force aux lois et aux magistrats. Voyant que ses paroles étaient accueillies avec faveur, et que le menu peuple même regardait l'orgueil des juges comme menaçant pour sa liberté, il proposa et fit adopter sur-le-champ une loi qui rendait la judicature annuelle, et défendait de nommer le même citoyen juge deux années de suite. Mais autant cette mesure lui avait gagné la faveur du peuple, autant elle indisposa contre lui la plupart des grands.

Une autre réforme, qu'il entreprit dans l'intérêt public, le mit en butte à des haines personnelles. Les revenus de l'état étaient ou gaspillés par une mauvaise administration, ou dilapidés par un certain nombre de grands et de magistrats qui se les partageaient, si bien que l'on n'avait point d'argent pour payer le tribut annuel qu'on devait aux Romains, et que les citoyens paraissaient menacés d'une contribution onéreuse.

## **Les Romains s'associent aux poursuites lancées contre Hannibal**

Hannibal, ayant pris connaissance de ce que rapportaient les impôts de la terre et de la mer, de la destination des fonds, de ce qu'on en prélevait pour les besoins ordinaires de l'état, de ce qui en était détourné par les concussions, déclara en pleine assemblée qu'en exigeant toutes les sommes restées sans emploi, on éviterait de lever un impôt sur les particuliers, et que la république serait assez riche pour acquitter le tribut qu'elle devait aux Romains. Il tint promesse en effet.

Mais alors tous ces gens qui s'étaient engraisés pendant plusieurs années par leurs dilapidations s'abandonnèrent à toute la fureur de leur ressentiment : il semblait qu'on les eût dépouillés de leurs biens, et non qu'on eût arraché de leurs mains le fruit de leurs vols. Ils excitèrent contre Hannibal les Romains, qui ne cherchaient eux-mêmes qu'un prétexte pour assouvir leur haine. Scipion l'Africain lutta longtemps contre cette influence ; il trouvait indigne du peuple romain de servir les passions des ennemis et des accusateurs d'Hannibal, de mêler la majesté publique aux intrigues des partis carthaginois, de ne pas savoir se contenter d'avoir vaincu Hannibal par la force des armes, et de descendre au rôle d'accusateurs, en allant comme devant un tribunal prêter serment contre lui et le dénoncer. Mais la haine finit par l'emporter ; des ambassadeurs furent envoyés à Carthage pour se plaindre au sénat de cette ville qu'Hannibal concertât un plan de guerre avec le roi Antiochus. Ces députés, au nombre de trois, étaient C. Servilius, M. Claudius Marcellus et Q. Térentius Culléo. Arrivés à Carthage, ils furent questionnés sur l'objet de leur mission, et, sur le conseil des ennemis d'Hannibal, ils firent répondre qu'ils étaient chargés de régler les différends survenus entre les Carthaginois et Masinissa, roi des Numides.

On le crut généralement. Hannibal seul comprit que c'était à lui qu'en voulaient les Romains et que, si on avait accordé la paix aux Carthaginois, c'était pour le poursuivre, lui seul, d'une guerre à outrance. Il résolut donc de ne point lutter contre les événements et la fortune. Aussi bien, depuis longtemps déjà, il avait pris toutes ses mesures pour fuir. Il se montra ce jour-là au forum afin d'écarter tout soupçon ; et dès le soir, sans quitter son costume de ville, il se dirigea vers une porte avec deux de ses gens qui ne savaient rien de son projet, et sortit de Carthage.

## La fuite d'Hannibal (195)

Des chevaux l'attendaient à un endroit qu'il avait désigné. Pendant la nuit il traversa rapidement la Byzacène - c'est le nom d'une région de ce pays-, et le lendemain matin il était arrivé à une tour qui porte son nom, entre Acylla et Thapsus ; il y trouva un vaisseau tout équipé sur lequel il s'embarqua. C'est ainsi qu'il quitta l'Afrique, déplorant le sort de sa patrie plus encore que le sien. Le même jour il passa dans l'île de Cercina ; dans le port étaient réunis plusieurs navires marchands avec leurs cargaisons. Lorsqu'il prit terre, on accourut en foule au-devant de lui pour le saluer ; on le pressa de questions : il fit répondre qu'il était envoyé en ambassade à Tyr.

Mais, craignant qu'un de ces navires ne levât l'ancre pendant la nuit et n'allât porter à Thapsus ou à Hadrumète la nouvelle de son débarquement à Cercina, il fit préparer un sacrifice, y invita les commandants des navires et les marchands de leur équipage, et leur emprunta les voiles et les antennes afin de dresser sur le rivage un pavillon pour les convives ; car on était alors au milieu de l'été. Le repas fut préparé et servi avec tout le luxe que permettaient les circonstances et le moment. On y but beaucoup et la fête se prolongea bien avant dans la nuit. Dès qu'Hannibal trouva l'occasion d'échapper à ceux qui étaient dans le port, il mit à la voile. Ses convives, plongés dans le sommeil, ne s'éveillèrent que le lendemain, et fort tard, encore tout appesantis par les vapeurs du vin. Il leur fallut quelques heures pour préparer les rames et remettre en place les agrès.

Cependant à Carthage, la foule, accoutumée à se réunir devant la maison d'Hannibal, se présentait au vestibule de sa maison. Lorsqu'elle apprit qu'il avait disparu, elle courut au forum cherchant son premier magistrat. Les uns prétendaient qu'il s'était exilé volontairement, ce qui était vrai ; les autres, et c'était le plus grand nombre, accusaient les Romains de l'avoir fait assassiner. Les visages exprimaient des sentiments divers, suivant la diversité des factions qui partageaient la ville. On apprit enfin qu'Hannibal avait été vu à Cercina.



## **Discours des ambassadeurs romains au sénat de Carthage**

Les ambassadeurs romains exposèrent au sénat de Carthage que les Pères conscrits savaient que, si naguère le roi Philippe avait fait la guerre au peuple romain, il y avait été poussé surtout par Hannibal ; que ce même Hannibal venait d'envoyer un message et des courriers au roi Antiochus ; qu'il ne se tiendrait en repos qu'après avoir allumé la guerre dans l'univers entier ; que les Carthaginois ne devaient pas laisser ces menées impunies, s'ils avaient à cœur de prouver au peuple romain que leur gouvernement y était complètement étranger et d'intention et de fait. Les Carthaginois répondirent qu'ils feraient tout ce qu'exigeraient les Romains.

Pendant ce temps, Hannibal arrivait à Tyr après une heureuse traversée. Il fut reçu dans cette ville qui avait fondé Carthage, comme dans une seconde patrie, avec tous les honneurs que méritait un homme tel que lui. Après un séjour de quelques jours seulement, il fit voile vers Antioche. Là, il apprit que le roi était déjà parti et que son fils célébrait des jeux solennels au bourg de Daphné ; il alla l'y trouver, en reçut un accueil flatteur et se mit aussitôt en mer. Ce fut à Éphèse qu'il rejoignit Antiochus, qui flottait encore dans l'irrésolution et hésitait à déclarer la guerre aux Romains. L'arrivée d'Hannibal mit un grand poids dans la balance et le décida. À la même époque aussi les Étoliens se détachèrent de l'alliance romaine ; leurs ambassadeurs étaient allés à Rome réclamer, aux termes du premier traité, Pharsale, Leucade et quelques autres villes ; le sénat les avait renvoyés à Quinctius.

**Fin du Livre XXXIII**

## **Livre XXXIV - (195 à 193 av. J.-C.)**

### **1. Débat sur le luxe des femmes**

#### **1**

#### **L'abrogation de la loi Oppia**

Au milieu des préoccupations que causaient tant de guerres importantes, à peine terminées ou sur le point d'éclater, survint une affaire, qui, malgré sa futilité, divisa les esprits et souleva de grands débats.

Les tribuns M. Fundanius et L. Valérius proposèrent au peuple l'abrogation de la loi Oppia. Cette loi, portée par le tribun C. Oppius, sous le consulat de Q. Fabius et de Ti. Sempronius, au fort de la guerre punique, défendait "aux femmes d'avoir plus d'une demi-once d'or, de porter des vêtements de diverses couleurs, et de faire usage de voitures à Rome, ou dans d'autres villes, ou à un mille de leur enceinte, sauf le cas de sacrifices publics." Les tribuns Marcus et Publius Junius Brutus voulaient la maintenir, et ils avaient déclaré qu'ils ne la laisseraient pas abroger. Plusieurs citoyens des plus nobles familles se portaient défenseurs ou adversaires de la loi.

Le Capitole était rempli d'une foule d'hommes partagés aussi en deux camps. Les femmes elles-mêmes, sans se laisser arrêter par aucune autorité ni par la pudeur, ni par les ordres de leurs maris, sortaient de leurs maisons ; on les voyait assiéger toutes les rues de la ville, toutes les avenues du forum et conjurer les hommes qui s'y rendaient de consentir à ce qu'on ne privât point les femmes de leurs parures, dans un moment où la république était si florissante et où la fortune des particuliers s'augmentait de jour en jour. Ces rassemblements de femmes devenaient chaque jour plus considérables ; il en arrivait des places et bourgs du voisinage. Déjà même elles osaient s'adresser aux consuls, aux préteurs, aux autres magistrats et les fatiguer de leurs sollicitations. Mais elles trouvèrent dans l'un des deux consuls, M. Porcius Caton, un adversaire inflexible, qui prononça le discours suivant en faveur de la loi qu'on proposait d'abroger.

## Discours de Caton

“Romains, si chacun de nous avait eu soin de conserver à l’égard de son épouse ses droits et sa dignité de mari, nous n’aurions pas affaire aujourd’hui à toutes les femmes. Mais après avoir, par leur violence, triomphé de notre liberté dans l’intérieur de nos maisons, elles viennent jusque dans le forum l’écraser et la fouler aux pieds ; et, pour n’avoir pas su leur résister à chacune en particulier, nous les voyons toutes réunies contre nous. Je l’avoue, j’avais toujours regardé comme une fable inventée à plaisir cette conspiration formée par les femmes de certaine île contre les hommes dont elles exterminèrent toute la race. Mais il n’est pas une classe de personnes qui ne vous fasse courir les plus grands dangers, lorsqu’on tolère ses réunions, ses complots et ses cabales secrètes.”

“En vérité, je ne saurais décider ce qui est le plus dangereux, de la chose en elle-même ou de l’exemple que donnent les femmes. De ces deux points, l’un nous regarde nous autres consuls et magistrats ; l’autre, Romains, est plus spécialement de votre ressort. C’est à vous en effet à déclarer par le suffrage que vous porterez, si la proposition qui vous est soumise est avantageuse ou non à la république. Quant à ce rassemblement tumultueux de femmes, qu’il ait été spontané ou que vous l’ayez excité, M. Fundanius et L. Valérius, il est certain qu’on doit en rejeter la faute sur les magistrats ; mais je ne sais si c’est à vous, tribuns, ou à vous autres, consuls, que la honte en appartient. Elle est pour vous, si vous en êtes venus à prendre les femmes pour instruments de vos séditions tribunitiennes ; pour nous, si la retraite des femmes nous fait, comme autrefois celle du peuple, adopter la loi.”

“Je l’avoue, ce n’est pas sans rougir que j’ai traversé tout à l’heure une légion de femmes pour arriver au forum ; et si, par égard et par respect pour chacune d’elles en particulier plutôt que pour toutes en général, je n’eusse voulu leur épargner la honte d’être apostrophées par un consul, je leur aurais dit : ‘Quelle est cette manière de vous montrer ainsi en public, d’assiéger les rues et de vous adresser à des hommes qui vous sont étrangers ? Ne pourriez-vous, chacune dans vos maisons, faire cette demande à vos maris ? Comptez-vous plus sur l’effet de vos charmes en public qu’en particulier, sur des étrangers que sur vos époux ? Et même, si vous vous renfermiez dans les bornes de la modestie qui convient à votre sexe, devriez-vous dans vos maisons vous occuper des lois qui sont adoptées ou abrogées ici ?’

“Nos aïeux voulaient qu’une femme ne se mêlât d’aucune affaire, même privée, sans une autorisation expresse ; elle était sous la puissance du père, du frère ou du mari. Et nous, grands dieux !, nous leur permettons de prendre en main le gouvernement des affaires, de descendre au forum, de se mêler aux discussions et aux comices. Car aujourd’hui, en parcourant les rues et les places, que font-elles autre chose que d’appuyer la proposition des tribuns et de faire abroger la loi ? Lâchez la bride aux caprices et aux passions de ce sexe indomptable, et flattez-vous ensuite de le voir, à défaut de vous-mêmes, mettre des bornes à son emportement. Cette défense est la moindre de celles auxquelles les femmes souffrent impatiemment d’être astreintes par les mœurs ou par les lois. Ce qu’elles veulent, c’est la liberté la plus entière, ou plutôt la licence, s’il faut appeler les choses par leur nom. Qu’elles triomphent aujourd’hui, et leurs prétentions

n'auront plus de terme ! “

### Discours de Caton (suite)

“Rappelez-vous toutes les lois par lesquelles nos aïeux ont enchaîné leur audace et tenté de les soumettre à leurs maris : avec toutes ces entraves à peine pouvez-vous les contenir. Que sera-ce si vous leur permettez d’attaquer ces lois l’une après l’autre, de vous arracher tout ce qu’elles veulent, en un mot, de s’égaliser aux hommes ? Pensez-vous que vous pourrez les supporter ? Elles ne se seront pas plutôt élevées jusqu’à vous qu’elles voudront vous dominer.”

“Mais, dira-t-on, elles se bornent à demander qu’on ne porte pas contre elles de nouvelles lois : ce n’est pas la justice, é’est l’injustice qu’elles repoussent. Non, Romains, ce qu’elles veulent, c’est que vous abrogiez une loi adoptée par vous, consacrée par vos suffrages et sanctionnée par une heureuse expérience de plusieurs années, c’est-à-dire qu’en détruisant une seule loi vous ébranliez toutes les autres. Il n’y a pas de loi qui ne froisse aucun intérêt ; on ne consulte ordinairement pour les faire que l’utilité du plus grand nombre et le bien de l’état. Si chacun détruit et renverse celles qui le gênent personnellement, à quoi bon voter des lois en assemblée générale, pour les voir bientôt abroger au gré de ceux contre qui elles ont été faites ? “

“Je voudrais savoir cependant pour quel motif les femmes romaines parcourent ainsi la ville tout éperdues, pourquoi elles pénètrent presque au forum et dans l’assemblée ? Viennent-elles demander le rachat de leurs pères, de leurs maris, de leurs enfants ou de leurs frères faits prisonniers par Hannibal ? Ces malheurs sont loin de nous, et puissent-ils ne jamais se renouveler ! Pourtant, lorsqu’ils nous accablaient, vous avez refusé cette faveur à leurs pieuses instances. Mais à défaut de cette piété filiale, de cette tendre sollicitude pour leurs proches, c’est sans doute un motif religieux qui les rassemble ? Elles vont sans doute au-devant de la déesse Mère de l’Ida qui nous arrive de Pessinonte, en Phrygie ? Car enfin quel prétexte peut-on faire valoir pour excuser cette émeute de femmes ? “

“On me répond : ‘Nous voulons être brillantes d’or et de pourpre ; et nous promener par la ville, les jours de fêtes et autres, dans des chars de triomphe, comme pour étaler la victoire que nous remportons sur la loi abrogée, sur vos suffrages surpris et arrachés ; nous voulons qu’on ne mette plus de bornes à nos dépenses, à notre luxe.’”

## Discours de Caton (fin)

“Romains, vous m’avez souvent entendu déplorer les dépenses des femmes et des hommes, celles des simples citoyens comme celles des magistrats ; souvent j’ai répété que deux vices contraires, le luxe et l’avarice, minaient la république. Ce sont des fléaux qui ont causé la ruine de tous les grands empires. Aussi, plus notre situation devient heureuse et florissante, plus notre empire s’agrandit, et plus je les redoute. Déjà nous avons pénétré dans la Grèce et dans l’Asie, où nous avons trouvé tous les attraits du plaisir ; déjà même nous tenons dans nos mains les trésors des rois. Ne dois-je pas craindre qu’au lieu d’être les maîtres de ces richesses, nous n’en devenions les esclaves ? C’est pour le malheur de Rome, vous pouvez m’en croire, qu’on a introduit dans ses murs les statues de Syracuse. Je n’entends que trop de gens vanter et admirer les chefs-d’œuvre de Corinthe et d’Athènes, et se moquer des dieux d’argile qu’on voit devant nos temples. Pour moi, je préfère ces dieux qui nous ont protégés, et qui nous protégeront encore, je l’espère, si nous les laissons à leur place.”

“Du temps de nos pères, Cinéas, envoyé à Rome par Pyrrhus, essaya de séduire par des présents les hommes et même les femmes. Il n’y avait pas encore de loi Oppia pour réprimer le luxe des femmes ; et pourtant aucune n’accepta. Quelle fut, à votre avis, la cause de ces refus ? La même qui avait engagé nos aïeux à ne point établir de loi à ce sujet. Il n’y avait pas de luxe à réprimer. De même que les maladies sont nécessairement connues avant les remèdes qui peuvent les guérir, de même les passions naissent avant les lois destinées à les contenir. Pourquoi la loi Licinia a-t-elle défendu de posséder plus de cinq cents arpents ? Parce qu’on ne songeait qu’à étendre sans cesse ses propriétés. Pourquoi la loi Cincia a-t-elle prohibé les cadeaux et les présents ? Parce que le sénat s’habitua à lever des impôts et des tributs sur les plébéiens. Il ne faut donc pas s’étonner qu’on n’eût besoin ni de la loi Oppia, ni d’aucune autre pour limiter les dépenses des femmes, à une époque où elles refusaient et la pourpre et l’or qu’on venait leur offrir.”

“Aujourd’hui, que Cinéas parcoure la ville, il les trouvera toutes dans les rues et disposées à recevoir. J’avoue qu’il y a des caprices que je ne puis expliquer et dont je cherche en vain la raison. Qu’une chose fût permise à l’une et défendue à l’autre, il y aurait peut-être là de quoi éprouver un sentiment naturel de honte ou de colère. Mais quand l’ajustement est le même pour toutes, quelle humiliation chacune de vous peut-elle redouter ? C’est une faiblesse condamnable que de rougir de son économie ou de sa pauvreté ; mais la loi vous met également à l’abri de ce double écueil, en vous défendant d’avoir ce que vous n’aurez pas. Eh bien ! dira cette femme riche, c’est cette inégalité même que je ne puis souffrir. Pourquoi ne m’est-il pas permis de me vêtir d’or et de pourpre ? Pourquoi la pauvreté des autres se cache-t-elle si bien à l’ombre de cette loi qu’on pourrait les croire en état d’avoir ce qu’elles n’ont pas, n’était la défense qui existe ?

“

“Romains, répondrais-je, voulez-vous établir entre vos femmes une rivalité de luxe, qui pousse les riches à se donner des parures que nulle autre ne pourra avoir, et les pauvres à dépenser au-delà de leurs ressources pour éviter une différence humiliante ? Croyez-moi, si elles se mettent à rougir de ce qui n’est pas honteux, elles ne rougiront plus de ce qui

l'est réellement. Celle qui en aura le moyen, achètera des parures ; celle qui ne le pourra pas, demandera de l'argent à son mari. Malheur alors au mari qui cédera et à celui qui ne cédera pas ! Ce qu'il aura refusé sera donné par un autre. Ne les voit-on pas déjà s'adresser à des hommes qui leur sont étrangers, et, qui pis est, solliciter une loi, des suffrages, réussir même auprès de quelques-uns, sans s'inquiéter de vos intérêts ni de ceux de votre patrimoine et de vos enfants ? Dès que la loi cessera de limiter leurs dépenses, vous n'y parviendrez jamais."

"Romains, n'allez pas croire que les choses en resteront au point où elles étaient avant la proposition de la loi. Il est moins dangereux de ne pas accuser un coupable que de l'absoudre ; de même le luxe serait plus supportable si on ne l'avait jamais attaqué ; mais à présent, il aura toute la fureur d'une bête féroce que les liens ont irritée et qu'on a ensuite déchaînée. Mon avis est donc qu'il ne faut point abroger la loi Oppia. Fassent les dieux que votre décision, quelle qu'elle soit, tourne à votre avantage ! "

## Discours de L. Valérius

Après ce discours, les tribuns du peuple, qui avaient annoncé leur résolution d'intervenir, ajoutèrent quelques mots dans le même sens. L. Valérius prit alors la parole en faveur de sa proposition : "S'il ne s'était présenté, dit-il, que de simples particuliers pour appuyer ou combattre la loi que nous proposons, j'aurais, moi aussi, gardé le silence, persuadé qu'on avait assez discuté de part et d'autre, et j'aurais attendu vos suffrages, Mais à présent qu'un personnage aussi considérable que le consul M. Porcius vient d'attaquer notre projet non seulement par l'autorité de son nom, dont l'influence eût été assez grande même sans qu'il eût parlé, mais encore par un long discours étudié, il est nécessaire que nous lui opposions une courte réponse."

"Après tout, il s'est plus attaché à censurer les femmes qu'à combattre notre proposition, et même on ne saurait dire s'il attribue à un mouvement spontané de leur part, ou bien à nos conseils, la démarche qu'il blâme en elles. Je défendrai donc le fond de la cause, sans chercher à nous justifier, car les imputations du consul sont plutôt des conjectures que des faits. Il a parlé de cabales, d'émeutes, de retraite de femmes, parce que les femmes se sont montrées en public pour vous prier d'abroger, aujourd'hui que la république est heureuse et florissante au sein de la paix, une loi portée contre elles pendant la guerre au milieu de circonstances difficiles."

"Ce sont là de grands mots prodigués à dessein pour grossir les choses ; on pourrait en trouver d'autres encore, je le sais ; et nous savons tous aussi que Caton est un orateur sévère, quelquefois même un peu farouche, bien qu'il soit naturellement doux. Car enfin qu'y a-t-il d'étrange à voir les femmes romaines se réunir en masse dans les rues pour une affaire qui leur est personnelle ? Ne les y a-t-on jamais vues jusqu'ici ? J'en appelle contre vous, Caton, à vos 'Origines'. Vous y apprendrez combien de fois la chose est arrivée, et. Toujours pour le bien de l'état".

"Dès nos premiers temps, sous le règne de Romulus, lorsque les Sabins, maîtres du Capitole, étaient venus livrer bataille dans le Forum, ne sont-ce pas les femmes qui, en se jetant au milieu de la mêlée, séparèrent les combattants ? Plus tard après l'expulsion des rois, quand les Volsques, sous la conduite de Coriolan, vinrent camper à cinq milles de Rome, ne sont-ce pas les femmes qui détournèrent l'orage prêt à anéantir la ville ? Quand Rome fut prise par les Gaulois, l'or qui servit à la racheter, ne fut-il pas, et de l'aveu de tous, fourni par les contributions volontaires des femmes ? Sans aller chercher si loin des exemples, n'avons-nous pas vu dans la dernière guerre, lorsqu'on avait besoin d'argent, les veuves aider de leurs ressources le trésor épuisé ? Enfin, quand on appela de nouveaux dieux au secours de la patrie en danger, ne sont-ce pas les femmes qui allèrent en corps jusqu'au bord de la mer pour recevoir la déesse Mère de l'Ida ? "

"Les cas sont différents, me répondra-t-on. Aussi n'ai-je pas l'intention de les assimiler ; j'ai seulement voulu prouver que la démarche n'a rien de nouveau. On ne s'est pas étonné de les voir intervenir dans des affaires qui intéressaient également tout le monde, hommes et femmes : doit-on s'étonner qu'elles agissent de même dans une circonstance qui ne regardent qu'elles ? Et qu'ont-elles fait après tout ? Nous avons en vérité des oreilles bien délicates, si nous ne pouvons entendre qu'avec indignation les prières de



femmes honnêtes, quand les maîtres ne dédaignent pas d'écouter les supplications de leurs esclaves.”

## Discours de L. Valérius (suite)

“J’arrive maintenant à l’affaire en question. Le consul l’a envisagée sous deux points de vue. Il s’est récrié d’abord en général sur la pensée d’abroger une loi quelconque, puis en particulier sur la proposition d’abroger celle qui a pour but de réprimer le luxe des femmes. Dans la première partie, où il a parlé de lois en général, son langage a été digne d’un consul ; dans la seconde, les attaques qu’il a dirigées contre le luxe conviennent à l’austérité de ses mœurs. Aussi dois-je craindre que vous ne vous laissiez éblouir, si je ne vous prouve la fragilité de ses arguments sur ces deux points.”

“Je reconnais d’abord que les lois faites non pour un temps, mais pour toujours et dans un intérêt qui ne varie point, ne sauraient être abrogées, à moins que l’expérience n’ait condamné l’une d’elles ou qu’un changement politique ne l’ait rendue inutile. Mais aussi, je regarde comme destinées en quelque sorte à mourir toutes les lois de circonstance ; elles doivent disparaître avec les circonstances mêmes qui les ont réclamées. Les lois faites en temps de paix sont ordinairement abrogées par la guerre, et réciproquement ; de même que sur un vaisseau telle manœuvre est bonne dans le calme, telle autre dans la tempête.”

“Les lois étant ainsi distinctes par leur nature, à quelle classe vous semble appartenir celle que nous vous demandons d’abroger ? Est-ce une de ces vieilles lois de nos rois, nées pour ainsi dire avec la ville ? Fait-elle partie de notre seconde législation, de celle que les décemvirs, créés pour rédiger un code, ont renfermée dans les douze tables. Est-ce une loi que nos aïeux aient jugée nécessaire pour maintenir l’honneur des femmes, et dont l’abrogation doive porter atteinte à la pudeur et à la chasteté de leur sexe ? Qui donc ignore que c’est une loi récente, portée il y a vingt ans sous le consulat de Q. Fabius et de Ti. Sempronius ? Et si jusqu’alors nos femmes ont eu pendant tant d’années une conduite irréprochable, devons-nous craindre, quand nous aurons abrogé la loi, de les voir se jeter dans tous les excès du luxe ? “

“Sans doute que si elle avait été faite en vue de mettre un frein aux dérèglements des femmes, nous aurions à redouter de leur donner libre carrière en l’abrogeant ; mais les circonstances mêmes où elle fut établie nous en expliquent les motifs. Hannibal était au cœur de l’Italie : vainqueur à Cannes, et déjà maître de Tarente, d’Arpi et de Capoue, il menaçait de marcher sur Rome avec son armée. Nos alliés nous avaient trahis ; nous n’avions ni recrues pour nos légions, ni soldats de marine pour la flotte, ni argent dans le trésor ; on achetait, pour les armer, des esclaves, dont le prix ne devait être payé à leurs maîtres qu’à la fin de la guerre. Les publicains s’étaient engagés à fournir à la même condition le blé et les autres approvisionnements nécessaires. Nous donnions, chacun suivant nos revenus, un certain nombre d’esclaves destinés à servir sur les galères, et nous les entretenions à nos frais. Nous déposions au trésor, à l’exemple des sénateurs, tout notre or et tout notre argent ; les veuves et les orphelins y apportaient leur offrande ; on avait fixé la somme que chacun pouvait avoir chez soi, tant en bijoux d’or et d’argent, qu’en monnaie d’argent et de cuivre. Dans de pareilles circonstances, les femmes étaient-elles si exclusivement occupées de leur luxe et de leur parure qu’on ait senti le besoin d’y mettre des bornes par la loi Oppia ? N’arriva-t-il pas que l’affliction dans laquelle elles étaient toutes plongées interrompît les mystères de Cérès, et que le sénat se vît obligé de limiter à

trente jours la durée de leur deuil ? “

“Qui ne voit que la misère publique et la pénurie du trésor, que la nécessité imposée à tous les particuliers de consacrer leur fortune au service de l'état, dictèrent cette loi qui ne devait durer qu'autant qu'en subsisterait le motif ? S'il faut observer à perpétuité les sénatus-consultes ou les plébiscites rendus à cette époque, pourquoi rembourser aux particuliers leurs avances ? Pourquoi payer comptant les fournitures publiques ? Pourquoi ne plus acheter d'esclaves pour en faire des soldats ? Pourquoi chacun de nous en particulier ne fournit-il plus de rameurs, comme alors ? “

## Discours de L. Valérius (fin)

“Tous les ordres de l’état, tous les citoyens se ressentiront de l’heureux changement survenu dans nos affaires ; nos femmes seules n’auront pas l’avantage de jouir de la paix et de la tranquillité publique ! Nous autres hommes, nous pourrons, comme magistrats et comme prêtres, porter la prétexte bordée de pourpre ; nos enfants auront aussi leurs toges ornées de la bande de pourpre ; nos magistrats des colonies et des municipales, ici même à Rome, nos derniers officiers, les inspecteurs des quartiers, auront le droit de porter la prétexte ; il leur sera permis et de s’en revêtir pendant la vie, et de se faire brûler avec cet ornement après leur mort ; les femmes seules se verront interdire l’usage de la pourpre ! Vous pourrez, parce que vous êtes homme, vous couvrir d’un manteau de pourpre, et vous ne permettrez pas à votre femme d’avoir un petit voile de cette étoffe ! La housse de votre cheval sera plus riche que la robe de votre femme ! Encore dans le déchet de la pourpre qui s’use, je vois un prétexte, injuste il est vrai, mais néanmoins un prétexte d’économie. Mais pour l’or, qui ne perd rien de sa valeur si ce n’est la main d’œuvre, quelle avarice ? C’est plutôt une ressource pour les besoins de l’état et ceux des particuliers, comme vous en avez fait l’épreuve.”

“Il n’y aura pas, dit-on, de rivalité entre les femmes, lorsque aucune d’elles ne portera de l’or. Oui, mais quels ne seront pas leur dépit et leur colère, quand elles verront les femmes des alliés latins se parer en toute liberté de ces ornements qu’on leur interdit, étaler l’or et la pourpre de leurs habits, se promener sur des chars par toute la ville, tandis qu’elles-mêmes les suivront à pied, comme si le siège de la puissance romaine était dans quelque cité latine et non dans Rome ? Ce contraste serait blessant pour des hommes, combien ne doit-il pas l’être pour l’amour-propre des femmes, qui sont si sensibles aux moindres humiliations ? “

“Magistratures, sacerdoces, triomphes, distinctions honorifiques, récompenses, dépouilles militaires, rien de tout cela n’est fait pour elles. La parure, les ornements, l’élégance, voilà ce qui les distingue ; voilà leurs jouissances et leur gloire ; voilà leur monde, suivant l’expression de nos ancêtres. Leur deuil se borne à quitter l’or et la pourpre, qu’elles reprennent à la fin de leur deuil. Dans les jours d’actions de grâces et de supplications, elles ne font que se parer d’ornements plus riches.”

“Mais, nous dit-on encore, si vous abrogez la loi Oppia, il ne sera pas en votre pouvoir d’interdire à vos femmes aucun des ornements qui leur sont défendus par cette loi ; vos filles, vos femmes, vos sœurs mêmes seront moins dans votre dépendance. Non, l’esclavage des femmes ne cesse qu’avec la vie de leurs parents ; et cette liberté que leur donne la perte d’un mari ou d’un père, elles demandent aux dieux de l’éloigner d’elles. Elles aiment mieux dépendre de vous que de la loi pour leur parure ; et vous devez, vous, les protéger, les tenir en votre puissance, mais n’en pas faire des esclaves ; vous devez préférer le titre de père ou de mari à celui de maître.”

“Le consul s’est servi tout à l’heure de paroles irritantes en prononçant les mots d’émeute de femmes et de retraite ; n’avons-nous pas à craindre en effet qu’elles ne s’emparent du mont Sacré ou de l’Aventin, comme fit jadis le peuple mécontent ? Ah ! Songez que leur faiblesse est destinée à subir tout ce que vous aurez décidé. Plus vous

avez de pouvoir, plus vous devez montrer de modération.”

## **2. La guerre d'Espagne (195)**

**8**

## **Départ en campagne du consul M. Porcius Caton (fin de l'hiver)**

Après ces deux discours prononcés pour et contre la loi, on vit se répandre dans les rues un nombre de femmes beaucoup plus considérable que les jours précédents ; elles allèrent en masse assiéger la porte des tribuns, qui s'opposaient à la motion de leurs collègues et elles ne s'éloignèrent qu'après avoir obtenu leur désistement. On ne pouvait plus douter dès lors que la loi ne fût abrogée à l'unanimité. Elle le fut en effet vingt ans après sa promulgation.

Aussitôt après, le consul M. Porcius partit avec vingt-cinq galères, dont cinq avaient été fournies par les alliés ; il fit voile pour le port de Luna, où il avait donné rendez-vous à son armée. De là il envoya des ordres sur toute la côte, pour réunir des vaisseaux de toute espèce ; puis il remit à la voile et fixa le port de Pyrénée comme point de ralliement ; il comptait marcher contre les ennemis à la tête de toute sa flotte.

Les Romains longèrent les montagnes de la Ligurie et la côte du golfe des Gaules, et se trouvèrent au rendez-vous indiqué ; ils s'avancèrent ensuite jusqu'à Rhoda, et ils en expulsèrent la garnison espagnole qui occupait la citadelle. De Rhoda, un bon vent les conduisit à Emporia ; là toutes les troupes, à l'exception des soldats de marine, descendirent à terre.

## Le site d'Emporia

Emporia se composait déjà alors de deux villes séparées par un mur : l'une était habitée par des Grecs originaires de Phocée, comme les Massaliotes, l'autre par des Espagnols ; mais la ville grecque, qui s'étendait vers la mer, était enfermée dans une enceinte circulaire de moins de quatre cents pas ; la ville espagnole, plus éloignée du rivage, était entourée d'un mur de trois mille pas. Emporia reçut depuis une colonie romaine, que le divin César y établit après la défaite des fils de Pompée. Ces trois peuples sont aujourd'hui confondus en un seul ; les Espagnols d'abord, puis les Grecs, sont devenus citoyens romains.

En songeant que leur ville était alors ouverte d'un côté aux incursions maritimes, de l'autre aux attaques des Espagnols, nation barbare et belliqueuse, on se demande avec étonnement comment ils pouvaient vivre en sûreté. La sauvegarde de leur faiblesse était cette surveillance régulière qu'entretient toujours la crainte d'un voisin plus fort. La partie du mur qui donnait sur la campagne était bien fortifiée, et n'avait qu'une porte ; l'un des magistrats gardait cette entrée, sans pouvoir quitter son poste un seul moment. Pendant la nuit, un tiers des citoyens faisait le guet sur les remparts, et ce n'était pas pour la forme ni par respect pour la loi que les sentinelles se succédaient et que les rondes avaient lieu ; on y mettait autant d'exactitude que si l'ennemi eût été aux portes.

Aucun Espagnol n'était reçu dans la ville ; les habitants ne se hasardaient eux-mêmes hors des murs qu'avec précaution. Du côté de la mer, au contraire, les issues étaient entièrement libres. Ceux de la ville grecque ne sortaient jamais qu'en grand nombre par la porte qui faisait face à la ville espagnole ; c'était presque toujours ceux qui avaient fait le guet sur les remparts la nuit précédente. Ce qui leur rendait ces sorties nécessaires, c'était le commerce qu'ils faisaient avec les Espagnols, inhabiles dans l'art de la navigation et charmés de pouvoir acheter les marchandises étrangères que leurs voisins importaient par mer, et livrer à l'exportation les produits de leurs terres. Cet intérêt réciproque ouvrait aux Grecs la ville espagnole. Ils avaient aussi cherché de nouvelles garanties pour leur sûreté en se mettant sous la protection des Romains, et quoique moins puissants que les Massaliotes, ils ne se montraient pas moins fidèles qu'eux à cette alliance.

Aussi reçurent-ils le consul et son armée avec beaucoup de zèle et de dévouement. Caton, ne s'y arrêta que le temps nécessaire pour savoir où étaient les ennemis et quelles étaient leurs forces ; et pour mettre à profit, même son inaction, il employa ce peu de jours à des manœuvres militaires. C'était le moment de l'année où les blés étaient déjà serrés dans les granges. Caton défendit aux fournisseurs de s'occuper des approvisionnements, et les renvoya à Rome en disant : "La guerre entretiendra la guerre." Il partit ensuite d'Emporia, mit à feu et à sang le territoire ennemi, et répandit partout l'épouvante et la consternation.



## **Retour à Rome de M. Helvius et du préteur Q. Minucius**

À la même époque, M. Helvius quittait l'Espagne ultérieure avec un renfort de six mille hommes que lui avait donnés le préteur Ap. Claudius, lorsqu'il rencontra sous les murs d'Iliturgi un corps considérable de Celtibères. Valérius l'évalue à vingt mille hommes ; il dit que douze d'entre eux furent tués, que la place fut reprise et toute la jeunesse passée au fil de l'épée. Helvius arriva ensuite au camp de Caton. Comme il trouva le pays à l'abri de toute surprise de la part des ennemis, il renvoya ses troupes dans l'Espagne ultérieure et partit pour Rome.

Ses succès lui valurent les honneurs de l'ovation. Il déposa au trésor quatorze mille sept cent trente-deux livres pesant d'argent en lingots, dix-sept mille vingt-trois de monnaies avec l'empreinte d'un char à deux chevaux, et cent vingt mille quatre cent trente-huit d'argent d'Osca. Ce qui engagea le sénat à lui refuser le triomphe, c'est qu'il avait combattu sous les auspices et dans la province d'un autre général. Au reste il n'était revenu à Rome qu'au bout de deux ans ; après avoir remis son département à Q. Minucius, son successeur, il y avait été retenu toute l'année suivante par une longue et grave maladie. Deux mois s'écoulèrent donc à peine entre l'ovation d'Helvius et le triomphe de son successeur Q. Minucius. Ce dernier déposa aussi au trésor trente-quatre mille huit cents livres d'argent en lingots, soixante-dix-huit mille de monnaies avec l'empreinte d'un char à deux chevaux, et deux cent soixante-dix-huit mille d'argent d'Osca.

## **Les Ilergètes appellent les Romains à leur secours**

En Espagne cependant le consul était campé non loin d'Emporia. Bilistage, roi des Ilergètes, lui envoya trois ambassadeurs, au nombre desquels un de ses fils, pour lui faire savoir "qu'on assiégeait ses places fortes et qu'il n'avait aucun espoir de résister si les Romains ne lui accordaient un secours. Trois mille hommes, disait-il, suffiraient, et s'il recevait ce renfort, les ennemis s'éloigneraient."

Le consul répondit "qu'il était touché de leurs périls et de leurs craintes, mais qu'il n'avait pas assez de forces pour pouvoir sans danger, en présence d'une armée nombreuse avec laquelle il devait s'attendre chaque jour à livrer bataille, en détacher une partie et diminuer ainsi ses ressources." À cette réponse, les ambassadeurs tombèrent aux genoux du consul et le supplièrent, les larmes aux yeux, de ne pas les abandonner dans des circonstances aussi critiques. "Repoussés par les Romains, ajoutèrent-ils, à qui pourraient-ils s'adresser ? Ils n'avaient point d'autres alliés, point d'autres protecteurs en ce monde. Ils auraient pu se soustraire à ce danger, s'ils avaient voulu trahir leur foi et faire cause commune avec les rebelles. Mais ils ne s'étaient laissé effrayer ni par les menaces, ni par les moyens de terreur, parce qu'ils comptaient trouver dans les Romains un appui et une protection assurée. S'il n'en était pas ainsi et que le consul rejetât leurs prières, ils prenaient les dieux et les hommes à témoins que ce serait bien malgré eux qu'ils se verraient forcés de faire défection pour éviter le triste sort de Sagonte ; ils aimaient mieux succomber avec le reste de l'Espagne que de périr seuls."

## Réponse du consul à la délégation ilergète

Le consul les congédia ce jour-là sans réponse ; mais, pendant la nuit suivante, deux pensées l'agitèrent. Il ne voulait ni abandonner ses alliés, ni affaiblir son armée ; il craignait d'être obligé de différer le combat, ou de s'exposer en le livrant. Il prit le parti de ne point diminuer ses forces pour en imposer aux ennemis et d'entretenir ses alliés dans une vaine illusion. Souvent, pensait-il, les apparences réussissaient mieux que la réalité, surtout à la guerre ; et tel qui comptait sur un appui avait autant de confiance que s'il était véritablement secouru, et trouvait dans ses espérances mêmes et dans sa hardiesse un moyen de salut.

Le lendemain, il répondit aux ambassadeurs "que, malgré la crainte qu'il avait de diminuer ses forces en leur prêtant son appui, il songerait plus aux dangers de leur position qu'à son propre péril." Il fit ordonner au tiers des soldats de chaque cohorte de cuire promptement leur pain, pour le transporter à bord. Les vaisseaux devaient être préparés pour le troisième jour. Deux des ambassadeurs furent chargés de donner avis de ces dispositions à Bilistage et aux Ilergètes ; le fils du prince fut traité avec égard et comblé de présents par le consul, qui le garda près de lui. Les envoyés ne partirent qu'après avoir vu les soldats embarqués ; ils répandirent donc cette nouvelle comme positive, et leurs concitoyens, aussi bien que les ennemis, demeurèrent convaincus que le secours promis par les Romains allait arriver.

### **Caton s'apprête à livrer bataille (début du printemps 195)**

Le consul, jugeant que ces démonstrations étaient suffisantes, fit revenir ses soldats à terre. La saison d'entrer en campagne approchait ; il porta ses quartiers d'hiver à trois milles d'Emporia et, profitant des occasions favorables, il laissait son camp sous la garde d'un faible détachement et sortait pour aller ravager le territoire ennemi tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. C'était presque toujours la nuit qu'il faisait ses expéditions, afin de s'éloigner du camp le plus possible et de trouver les ennemis sans défense. Il exerçait ainsi ses recrues et faisait un grand nombre de prisonniers. Aussi les Espagnols n'osaient plus sortir de leurs places fortes.

Lorsqu'il se crut assez sûr des dispositions de ses soldats et de celles de l'ennemi, il rassembla tous les tribuns, préfets, chevaliers et centurions. "Voici, leur dit-il, l'occasion que vous avez souvent désirée de faire éclater votre courage. Jusqu'à présent vous avez plutôt fait une guerre de partisans que livré des combats réguliers : vous allez maintenant en venir aux mains avec les ennemis en bataille rangée. Il ne s'agit plus de ravager des campagnes ; vous pourrez piller les trésors des villes. Nos pères, à une époque où l'Espagne appartenait aux Carthaginois et était occupée par leurs généraux et leurs armées, tandis que nous n'y avions ni général ni soldats, ont fait néanmoins insérer dans un traité une clause qui fixait l'Èbre comme limites de leurs possessions. Aujourd'hui que deux préteurs, un consul et trois armées romaines occupent cette province, et que pas un Carthaginois n'y a mis le pied depuis environ dix ans, nous avons perdu nos possessions en deçà de l'Èbre. Il faut que vos armes et votre valeur en fassent de nouveau la conquête ; il faut que ces nations, qui montrent toujours plus d'empressement pour la révolte que de fermeté dans la résistance, soient forcées de rentrer sous le joug qu'elles ont secoué."

Après leur avoir adressé cette allocution, il déclara que la nuit même il les conduirait au camp ennemi, et les envoya prendre du repos et de la nourriture.

## Les Romains attaquent l'armée ennemie

Vers le milieu de la nuit, ayant pris les auspices, il se mit en marche afin de s'emparer, avant que l'ennemi s'en aperçût, de la position qu'il voulait occuper, fit tourner par ses troupes le camp des Espagnols, se mit en ordre de bataille dès le point du jour et envoya trois cohortes jusqu'au pied même des retranchements.

Les barbares, étonnés de voir les Romains sur leurs arrières, coururent aussi aux armes. Cependant le consul, s'adressant aux siens : "Soldats, leur dit-il, vous n'avez plus d'espoir que dans votre valeur, et c'est moi-même qui ai pris soin de vous mettre dans cette position. Les ennemis sont entre nous et notre camp ; derrière nous est le territoire ennemi. Il ne nous reste qu'un parti très noble et en même temps très sûr, c'est de ne rien attendre que de notre courage."

Puis il fit rappeler les trois cohortes pour que cette fuite simulée attirât les barbares hors de leur camp. Ses prévisions se réalisèrent. Les Espagnols, persuadés que les Romains avaient peur et reculaient, sortirent en foule et remplirent tout l'intervalle qui restait entre leurs retranchements et l'armée du consul. Mais, pendant qu'ils cherchent à prendre leurs rangs, Caton profite de leur confusion et les attaque à la tête de ses troupes, qui s'étaient déjà formées en bon ordre. Ce fut la cavalerie des deux ailes qui commença la charge. Mais la droite fut aussitôt repoussée ; elle recula en désordre et jeta le trouble même dans les rangs de l'infanterie. Le consul s'en aperçut, et par ses ordres deux cohortes d'élite tournèrent l'ennemi sur sa droite et le prirent à dos avant que l'infanterie des deux armées fût engagée. Cette alerte, causée sur les arrières de l'ennemi, rétablit l'équilibre rompu par la déroute de la cavalerie romaine. Cependant tel avait été l'effroi des cavaliers et fantassins de l'aile droite que le consul dut en arrêter quelques-uns par le bras et les forcer de revenir à la charge. Ainsi le combat fut et resta douteux tant que l'on fit usage de traits seulement ; si, à l'aile droite, où avaient commencé le désordre et la fuite, les Romains opposaient une faible résistance, les barbares étaient vivement pressés à gauche et en tête, et ils voyaient avec effroi les cohortes qui les menaçaient sur leurs arrières. Mais lorsqu'on eut épuisé les javelots tout de fer avec les phalariques, et mis l'épée à la main, le combat parut recommencer. Ce n'étaient plus des coups imprévus et partis de loin qui blessaient au hasard ; on se battait corps à corps, la valeur et la force de chacun faisaient tout son espoir.

## Victoire romaine

Les Romains étaient déjà fatigués ; le consul fit avancer au premier rang, pour soutenir les cohortes, de la réserve et forma ainsi une ligne nouvelle. Ces troupes fraîches firent pleuvoir une grêle de traits sur l'ennemi épuisé, et l'ébranlèrent d'abord par une charge impétueuse, pour laquelle elles s'étaient disposées en angle aigu ; puis elles enfoncèrent ses rangs et le mirent en fuite. Les Espagnols se débandèrent alors et regagnèrent leur camp au pas de course. Caton, les voyant en pleine déroute, courut lui-même à toute bride vers la seconde légion, qu'il avait placée à la réserve, et lui ordonna de marcher enseignes déployées et en bon ordre contre le camp des barbares pour le forcer. Apercevait-il quelques Romains qui, emportés par trop d'ardeur, s'avançaient hors des rangs, il venait lui barrer le passage avec son cheval, le frappait de son *sparum* et recommandait aux tribuns et aux centurions de contenir leurs soldats. Déjà l'attaque du camp ennemi était commencée, et les Espagnols se servaient de pierres, de bâtons et de toutes sortes d'armes pour repousser les assaillants. Mais l'arrivée d'une nouvelle légion redoubla l'animosité des Romains et l'acharnement que mettaient les ennemis à défendre leurs retranchements. Le consul porta ses regards de tous côtés, afin de découvrir l'endroit le plus faible et de pénétrer par-là dans le camp. Il vit que la porte du côté gauche n'était gardée que par un détachement peu nombreux ; il dirigea vers ce point les princes et les hastats de la seconde légion. Le poste ennemi ne put soutenir le choc ; quand les barbares aperçurent les Romains dans les retranchements et maîtres du camp, ils jetèrent leurs enseignes et leurs armes et coururent aux portes ; mais leur foule eut bientôt encombré ces étroites issues et ils y furent massacrés par les soldats de la seconde légion qui les pressaient à dos, tandis que le reste des Romains pillait le camp. Valérius Antias évalue à plus de quarante mille hommes la perte des Espagnols dans cette journée. Caton, qui n'était certes pas disposé à rabaisser sa gloire, parle aussi d'une perte considérable, mais sans donner aucune évaluation.

## Soumission de toute l'Espagne au nord de l'Èbre

Il exécuta dans cette bataille trois mouvements qui lui font honneur : ce fut d'abord d'éloigner par un détour ses soldats de sa flotte et de son camp, et de leur faire prendre pour le combat, au milieu des lignes ennemies, une position où ils n'avaient d'espoir que dans leur valeur. Ce fut ensuite d'envoyer ses cohortes attaquer les Espagnols par derrière, et en troisième lieu de faire avancer la seconde légion en bon ordre et sans quitter ses rangs, jusqu'à la porte du camp, pendant que le reste des troupes en désordre se laissait aller à la poursuite des vaincus.

Après la victoire même, il ne resta pas dans l'inaction. Dès qu'il eut fait sonner la retraite et ramené au camp ses soldats chargés de dépouilles, il ne leur accorda que quelques heures de la nuit pour se reposer et les mena aussitôt piller la campagne. La déroute des ennemis était si complète que les Romains purent se répandre de tous côtés. Leurs ravages, joints au désastre de la veille, déterminèrent les Espagnols d'Emporia et leurs voisins à faire leur soumission. Plusieurs habitants des cités d'alentour, qui s'étaient réfugiés à Emporia, suivirent cet exemple. Caton leur parla à tous avec bonté, leur fit donner du vin et de la nourriture, et les renvoya dans leurs foyers.

Aussitôt après il se mit en marche, et partout sur son passage il rencontra des envoyés qui venaient offrir la soumission de leurs cités. Lorsqu'il arriva à Tarragone, toute l'Espagne en deçà de l'Èbre était déjà reconquise, et les prisonniers romains, alliés et latins, tombés au pouvoir des barbares en diverses circonstances, étaient ramenés par leurs maîtres, qui en faisaient hommage au consul.

Le bruit courut ensuite que Caton allait se diriger contre les Turdétans ; on répandit aussi la fausse nouvelle de son départ pour des montagnes inaccessibles. Sur cette vaine rumeur, qui n'avait aucun fondement, sept places fortes du pays des Bergistans se soulevèrent. Le consul conduisit son armée contre eux et n'eut même pas besoin de livrer bataille pour les réduire en sa puissance. Peu de temps après son retour à Tarragone, ils se soulevèrent de nouveau, sans attendre qu'il fût parti pour une autre expédition. Ils furent réduits une seconde fois, mais ils ne trouvèrent pas la même indulgence chez leurs vainqueurs. On les vendit tous à l'encan, pour éviter qu'ils ne demandassent la paix trop souvent.

## Caton désarme les peuples d'Espagne

Cependant le préteur P. Manlius, qui venait de joindre à l'armée de Q. Minucius, son prédécesseur, les vieilles troupes commandées naguère par Ap. Claudius Néron dans l'Espagne ultérieure, partit à leur tête pour la Turdétanie. Les Turdétans passent pour le peuple le moins belliqueux de toute l'Espagne. Cependant, enhardis par leur nombre, ils s'avancèrent à la rencontre des Romains. Une charge de cavalerie suffit pour rompre leurs lignes ; l'infanterie n'eut pour ainsi dire point de combat à soutenir. Les vétérans qui la composaient eurent bientôt décidé la victoire, grâce à leur vieille expérience et à la connaissance qu'ils avaient de l'ennemi.

Toutefois cette journée ne mit pas fin à la guerre. Les Turdules prirent à leur solde dix mille Celtibères et opposèrent aux Romains ces troupes mercenaires. Cependant le consul, frappé de la révolte des Bergistans, et convaincu que les autres peuples suivraient cet exemple à la première occasion, désarma tous les Espagnols en deçà de l'Èbre. Cette mesure leur parut si humiliante que beaucoup d'entre eux se donnèrent la mort. Le fier Espagnol ne comptait pour rien la vie du moment où il n'avait plus ses armes.

À cette nouvelle, le consul manda auprès de lui les sénateurs de toutes les cités et leur dit : "Il est de votre intérêt, encore plus que du nôtre, de rester soumis ; vos soulèvements ont toujours fait jusqu'à présent plus de mal à l'Espagne qu'ils n'ont coûté de peine aux Romains pour les réprimer. Il n'y a, je crois, qu'un seul moyen de les prévenir, c'est de vous réduire à l'impuissance. Ce but, je veux l'atteindre par les voies de la douceur. Aidez-moi donc de vos conseils en cette affaire. Je suis tout disposé à suivre de préférence l'avis que vous me donnerez."

Comme ils gardaient tous le silence, le consul ajouta qu'il leur accordait quelques jours pour se consulter. Appelés à une seconde conférence, ils se tinrent sur la même réserve. Alors Caton fit démanteler en un seul jour toutes leurs villes, marcha contre ceux qui n'étaient pas encore rentrés dans le devoir, et reçut, à mesure qu'il parut dans un pays, la soumission de tous les peuples qui l'habitaient. Ségestique seule résista : c'était une cité riche et puissante ; il fallut employer les mantelets et les plutei pour s'en rendre maître.



## Éloge de Caton

Le consul éprouvait beaucoup plus de difficultés à soumettre l'Espagne que les premiers généraux envoyés dans ce pays. Ceux-ci avaient vu les Espagnols, fatigués de la domination carthaginoise, se donner à eux. Caton les trouvait en possession de leur liberté, et il lui fallait les remettre pour ainsi dire en esclavage. En outre, la fermentation était générale à son arrivée : les uns étaient en armes ; les autres, encore fidèles, étaient assiégés dans leurs villes et allaient se voir forcés de trahir, s'ils n'étaient secourus à temps, car ils ne pouvaient tenir davantage. Mais le consul déploya beaucoup de vigueur et de talent. Affaires importantes et détails minutieux, il voulut tout voir, tout faire par lui-même. Il ne se contenta pas de concevoir les plans et de donner les ordres nécessaires ; il se chargea presque toujours de l'exécution. Nul dans son armée ne fut traité par lui avec plus de rigueur et de sévérité que lui-même ; c'était entre lui et le dernier de ses soldats une lutte de frugalité, de veilles et de fatigues : la seule distinction qu'il eût était le titre de consul et de général.

## Opérations dans le sud de l'Espagne

La guerre de Turdétanie était devenue plus difficile pour le préteur P. Manlius, depuis que les habitants de ce pays y avaient appelé, comme nous l'avons dit, des mercenaires celtibères. Le consul porta donc ses armes de ce côté, sur la demande du préteur.

À peine arrivé, il marcha sur le camp des Turdétans, qui était séparé de celui des Celtibères, attaqua leurs avant-postes et livra quelques escarmouches. Les Romains, malgré la témérité de leurs attaques, sortirent toujours vainqueurs de ces engagements.

Alors le consul envoya des tribuns militaires rencontrer les Celtibères et leur soumettre trois propositions : la première était de passer dans les rangs des Romains, moyennant une solde double de celle qu'ils recevaient des Turdétans ; la seconde, de rentrer dans leurs foyers, avec l'assurance, garantie par un serment solennel, qu'on ne leur ferait pas un crime de s'être joints aux ennemis des Romains ; la troisième, de fixer, s'ils aimaient mieux la guerre, un rendez-vous de bataille.

Les Celtibères demandèrent un jour pour réfléchir. Ils tinrent un conseil et y admirèrent les Turdétans ; mais l'extrême confusion qui régna dans l'assemblée empêcha de ne prendre aucun parti. On ne savait donc si l'on était en paix ou en guerre avec les Celtibères : à la faveur de cette incertitude, les Romains tiraient leurs provisions des campagnes et des places fortes de l'ennemi, aussi bien que s'ils eussent été en pleine paix ; ils pénétraient même souvent jusqu'au milieu de ses retranchements, comme si une trêve particulière eût autorisé des échanges réciproques.

Le consul, voyant qu'il ne pouvait attirer les Turdétans au combat, sortit d'abord avec quelques cohortes légères pour aller en bon ordre piller les terres qui avaient échappé aux ravages ; puis ayant appris que les Celtibères avaient laissé à Saguntia tous leurs effets et tous leurs bagages, il se dirigea vers cette place pour en former le siège. Mais comme les ennemis ne faisaient encore aucun mouvement, il paya la solde à ses troupes et à celles du préteur, laissa toute l'armée dans le camp de Manlius et retourna sur les bords de l'Èbre avec sept cohortes seulement.

## Soumission des Lacétans

Avec ce faible détachement, il prit quelques places fortes et reçut la soumission des Sédétans, des Ausétans et des Suessétans. Les Lacétans, qui vivaient dans des bois et des retraites inaccessibles, restaient en armes : c'était un peuple naturellement sauvage, et qui avait d'ailleurs à se reprocher les ravages qu'il avait exercés en pénétrant sur les terres des alliés de Rome, pendant que le consul et son armée étaient occupés à combattre les Turdules. Caton alla mettre le siège devant leur ville, à la tête de ses cohortes et de la jeunesse des alliés, justement irrités de leurs brigandages.

Cette ville était plus longue que large. Il s'arrêta à quatre cents pas environ de ses murs, établit en cet endroit un corps de troupes d'élite, en leur recommandant de ne pas quitter leur poste qu'il ne revînt les rejoindre, et avec le reste de ses forces il tourna la place pour se porter à l'autre extrémité. Les Suessétans formaient la plus grande partie de ses auxiliaires ; ce fut à eux qu'il ordonna de commencer l'attaque.

Dès que les Lacétans reconnurent les armes et les enseignes de ce peuple, dont ils avaient tant de fois attaqué impunément le territoire, battu et mis en fuite les armées, animés par ce souvenir, ils ouvrirent brusquement leur porte et fondirent tous ensemble sur les assaillants. Les Suessétans ne purent soutenir leur cri de guerre, encore moins leur charge impétueuse. Le consul, qui avait prévu ce résultat, ne s'en fut pas plutôt aperçu qu'il courut à toute bride vers ses cohortes postées à quelque distance des murs, les entraîna avec lui, et pendant que tous les habitants s'étaient précipités sur les pas des fuyards, laissant la ville déserte et silencieuse, il les y introduisit. Il en était entièrement maître avant que les Lacétans fussent de retour. Alors, comme il ne leur restait plus que leurs armes, ils firent leur soumission.

## Fin de la campagne d'Espagne

De là les vainqueurs marchèrent aussitôt contre Vergium Castrum : c'était un repaire de brigands qui faisaient des incursions sur les terres voisines et troublaient le repos de cette province. Le chef vergistan s'enfuit auprès du consul, et chercha à justifier sa conduite et celle de ses compatriotes : "Ils n'avaient pas, disait-il, l'autorité entre les mains ; les brigands qu'ils avaient reçus parmi eux s'étaient rendus entièrement maîtres de la place." Caton lui ordonna de retourner chez lui, d'inventer quelque prétexte spécieux pour expliquer son absence, et, quand il verrait les Romains au pied des murs et les brigands occupés à défendre leurs remparts, de se porter à la citadelle avec ses partisans et de s'en emparer.

Ses instructions furent exactement suivies. Les barbares, placés tout à coup entre les Romains qui escaladaient les murailles et les gens qui avaient surpris la citadelle, furent frappés d'une double épouvante. Une fois maître du fort, le consul accorda la liberté et la jouissance de leurs biens à ceux qui avaient occupé la citadelle, ainsi qu'à leurs parents, fit vendre par le questeur le reste des Vergistans et punit de mort les brigands. Après avoir pacifié la province, il établit un impôt considérable sur l'exploitation des mines de fer et d'argent, qui devint pour la province une source de richesses de plus en plus abondante. À l'occasion de ces succès obtenus en Espagne, le sénat décréta trois jours de supplications.

### 3. Campagne de Grèce (195)

22

#### La conférence de Corinthe

Pendant la même campagne, l'autre consul, L. Valérius Flaccus, livra bataille à un corps de Boiens en Gaule près de la forêt Litana et remporta une victoire signalée. Huit mille Gaulois restèrent, dit-on, sur la place, et le reste, renonçant à la guerre, se dispersa dans les bourgades et les champs. Pour la fin de la saison, le consul cantonna son armée sur les bords du Pô, à Plaisance et à Crémone et releva dans ces deux villes les édifices que la guerre y avait détruits.

Telle était la situation des affaires en Italie et en Espagne. T. Quinctius avait passé l'hiver en Grèce. Là, sauf les Étoliens, dont l'ambition se trouvait mal récompensée après la victoire et qui ne pouvaient se condamner longtemps au repos, tous les peuples, uniquement occupés à jouir du double bienfait de la paix et de la liberté, se montraient fort heureux de leur sort ; et après avoir admiré dans les combats la valeur du général romain, ils admiraient son désintéressement, sa justice et sa modération dans la victoire. Sur ces entrefaites arriva le sénatus-consulte par lequel les Romains déclaraient la guerre à Nabis, tyran de Lacédémone. Après en avoir pris connaissance, Quinctius donna rendez-vous à Corinthe, pour une assemblée générale, aux députations de toutes les villes alliées.

À cette réunion accoururent en foule les principaux citoyens de tous les états, sans en excepter même les Étoliens. Quinctius leur parla ainsi : “La guerre que les Romains et les Grecs ont faite à Philippe a moins été le résultat d'un plan concerté en commun, qu'une affaire décidée par des motifs personnels aux deux peuples. Les Romains lui reprochaient d'avoir manqué à ses engagements envers eux, soit en secondant les Carthaginois, leurs ennemis, soit en attaquant ici leurs alliés. Vous, vous avez été si indignement traités par lui que, même en mettant de côté nos propres griefs, nous aurions vu dans les outrages dont il vous a abreuvés une raison légitime de prendre les armes. Aujourd'hui la décision à prendre dépend tout entière de vous.

C'est à vous de dire si vous consentez à laisser sous la domination de Nabis la ville d'Argos, dont il est le maître, comme vous le savez ; ou bien si vous êtes d'avis que cette illustre et antique cité, placée au milieu de la Grèce, recouvre sa liberté et obtienne les mêmes avantages que les autres villes du Péloponnèse et de la Grèce. Vous le voyez, cette décision vous regarde entièrement ; les Romains n'y prennent intérêt qu'autant que l'esclavage d'une seule ville ne leur permettrait pas de conserver pure et sans tache la gloire d'avoir affranchi la Grèce. Du reste si vous êtes indifférents au sort d'Argos, à ses dangers, à la leçon qu'ils vous donnent, si vous ne craignez pas de voir la contagion de la servitude se répandre plus loin, nous n'avons rien à dire ; c'est sur ce point que je vous consulte avec la résolution de m'en tenir à l'avis du plus grand nombre.”

## **Interventions du représentant d'Athènes et du responsable étolien**

Après le discours du général romain, on s'occupa de savoir les opinions des autres. L'envoyé athénien témoigna autant qu'il put sa reconnaissance, et fit un pompeux éloge des services rendus à la Grèce par les Romains. "On avait, dit-il, imploré leur secours contre Philippe et ils étaient accourus ; maintenant ils venaient, sans qu'on les en eût priés, offrir eux-mêmes leur protection contre le tyran Nabis. Et pourtant, ajouta-t-il avec un accent d'indignation, des services si éclatants sont l'objet d'insinuations malveillantes ; on suppose aux Romains des intentions coupables pour l'avenir, lorsqu'on devrait n'éprouver que des sentiments de gratitude pour le passé."

C'était évidemment une attaque dirigée contre les Étoliens. Aussi le chef de la députation étolienne, Alexandre, fit-il d'abord une sortie violente contre les Athéniens qui, après avoir marché jadis à la tête de la Grèce pour assurer son indépendance, trahissaient aujourd'hui la cause commune par des motifs d'intérêt personnel. Il se plaignit ensuite de ce que les Achéens, qui avaient autrefois combattu pour Philippe et l'avaient abandonné après ses revers, eussent repris Corinthe et travaillassent encore à se faire donner Argos, tandis que les Étoliens, qui avaient été les premiers ennemis de Philippe et les plus constants alliés des Romains, se voyaient frustrés d'Échinos et de Pharsale, malgré les clauses du traité qui leur assuraient, après la victoire, la possession des villes et des terres conquises sur ce prince. Il accusa les Romains de perfidie : "Ils n'avaient, dit-il, montré aux Grecs qu'une vaine apparence de liberté. Ils avaient mis garnison à Chalcis et à Démétriade et cependant, lorsque Philippe tardait à évacuer ces villes, ils n'avaient cessé de lui répéter que tant qu'il occuperait Démétriada, Chalcis et Corinthe, la Grèce ne pouvait être libre. Enfin ils restaient en Grèce et y conservaient une armée, en prenant pour prétexte les affaires d'Argos et la tyrannie de Nabis. Ils n'avaient qu'à renvoyer leurs légions en Italie et les Étoliens s'engageaient soit à obtenir que Nabis rappelât volontairement et sans condition la garnison qu'il avait dans Argos, soit à le contraindre par la force des armes à se soumettre aux décisions unanimes de la Grèce."

## La guerre contre Nabis est décidée

En entendant cette fanfaronnade, le préteur des Achéens, Aristaenus, éclata le premier : “Puissent, s’écria-t-il, les dieux protecteurs d’Argos, Jupiter très bon et très grand, et Junon reine de l’Olympe, ne pas permettre que cette ville, placée comme une proie entre le tyran de Lacédémone et les brigands de l’Étolie, se trouve plus malheureuse de rentrer sous notre loi que de rester sous celle de Nabis ! La mer qui nous sépare de ces pirates ne nous met pas à l’abri de leurs attaques, T. Quinctius. Que deviendrons-nous s’ils se font donner une place d’armes au sein du Péloponnèse ? Ils n’ont de grec que le langage, comme ils n’ont d’humain que la figure. Leurs mœurs et leurs coutumes sont plus sauvages que celles de tous les autres barbares ; que dis-je ? Que celles des bêtes féroces. Nous vous conjurons donc, Romains, de reprendre Argos à Nabis et de régler les affaires de la Grèce de manière à ce qu’elle n’ait plus rien à craindre du brigandage des Étoliens.”

Quinctius, voyant toute l’assemblée se déchaîner contre les Étoliens, dit qu’il leur aurait répondu s’il ne lui avait paru que l’irritation générale était si vive contre eux qu’il semblait plus nécessaire de la calmer que de l’exciter. Il se tenait pour content, ajouta-t-il, des sentiments qu’on avait manifestés à l’égard des Romains et à l’égard des Étoliens, et il se bornait à demander quelle conduite on tiendrait envers Nabis, s’il refusait de rendre Argos aux Achéens. Toute l’assemblée ayant voté pour la guerre, il engagea chaque cité à fournir son contingent de troupes auxiliaires. Il n’y eut pas jusqu’aux Étoliens auxquels il n’en fût demandé ; mais c’était plutôt pour les forcer à déclarer leurs intentions, comme cela eut lieu en effet, que dans l’espoir de réussir.

## Une tentative de révolte à Argos

Quinctius ordonna aux tribuns militaires d'aller chercher l'armée qui était à Élatée. En même temps il reçut de la part d'Antiochus une ambassade qui venait traiter de la paix. Il répondit qu'en l'absence des dix commissaires, il ne pouvait rien conclure, qu'il fallait aller à Rome s'adresser au sénat. Les troupes étaient arrivées d'Élatée ; il se mit à leur tête et marcha sur Argos. Près de Cléones, il rencontra le préteur Aristaenus avec dix mille Achéens et mille chevaux ; ils joignirent leurs forces et campèrent non loin de là. Le lendemain ils descendirent dans la plaine d'Argos, et prirent position à quatre milles environ de la ville. Le chef de la garnison lacédémonienne était un certain Pythagore, gendre et beau-frère du tyran ; à l'arrivée des Romains, il jeta des renforts dans les deux citadelles d'Argos et fortifia tous les postes avantageux ou suspects. Mais toutes ces précautions ne faisaient que trahir l'effroi que lui inspirait l'approche de l'ennemi.

Bientôt à ces craintes du dehors vint se joindre le danger d'une sédition au dedans. Un jeune Argien, nommé Damoclès, qui avait plus de courage que de prudence, forma avec quelques braves, sous la foi du serment, un complot pour chasser la garnison ; mais en cherchant à gagner des complices, il choisit trop légèrement ceux qu'il devait mettre dans sa confiance. Comme il conférait avec ses amis, un satellite du gouverneur vint lui dire que son maître le mandait ; il comprit qu'on l'avait trahi, exhorta les conjurés qui se trouvaient là à prendre les armes avec lui plutôt que de mourir dans les tortures ; suivi d'un petit nombre d'hommes, il se dirigea vers le forum en invitant à haute voix tous ceux qui voulaient sauver leur patrie à marcher sur ses pas et à le suivre à la conquête de leur liberté.

Mais il n'entraîna personne, parce qu'il ne pouvait réussir et ne disposait pas d'assez de forces. Pendant qu'il criait ainsi, les Lacédémoniens l'enveloppèrent avec sa suite et le massacrèrent. On arrêta ensuite quelques autres conjurés ; la plupart d'entre eux furent mis à mort, les autres jetés en prison. Un grand nombre descendirent la nuit suivante le long des murs avec des cordes et s'enfuirent auprès des Romains.



## Les troupes alliées se préparent à attaquer Lacédémone

Ils assurèrent que si l'armée romaine se fût trouvée aux portes, leur mouvement n'aurait pas été sans résultat et que si Quinctius voulait établir son camp plus près de la ville, les Argiens ne resteraient pas en repos. Sur la foi de ces transfuges, le général romain envoya un corps d'infanterie et de cavalerie légère, qui s'avança jusqu'au gymnase de Cylarabis à moins de trois cents pas d'Argos. Les Lacédémoniens firent une sortie, livrèrent bataille et furent, après une faible résistance, refoulés dans la place. Quinctius vint alors camper au lieu même où s'était donné le combat. Il y passa un jour sur le qui-vive, pour voir si quelque nouveau mouvement éclaterait ; mais la crainte enchaînait tous les esprits. Il le sentit et tint un conseil où fut agitée la question d'un siège.

Tous les chefs des peuples de la Grèce, Aristaenus excepté, furent d'avis de commencer par la réduction d'Argos, puisque c'était là le seul motif de la guerre. Quinctius, qui ne partageait pas ce sentiment, écouta avec une approbation marquée le discours d'Aristaenus contraire à l'opinion générale. Il ajouta même : "Puisque c'est pour les Argiens que nous avons entrepris la guerre contre Nabis, serait-il convenable de laisser là le tyran pour assiéger Argos ? C'est au cœur même de sa puissance, à Lacédémone, que j'irai attaquer le tyran."

À l'issue du conseil, il envoya des troupes légères au fourrage. Tout ce qu'il y avait de blé mûr aux environs fut coupé et enlevé ; on ne laissa pas même aux ennemis la ressource des blés verts, qui furent gâtés et foulés aux pieds. Quinctius décampa ensuite, franchit le mont Parthénios, passa auprès de Tégée et s'arrêta le troisième jour à Caryae. Là, avant d'entrer sur le territoire ennemi, il attendit les secours des alliés. Philippe envoya quinze cents Macédoniens et quatre cents cavaliers thessaliens. Bientôt les troupes auxiliaires se trouvèrent réunies en grand nombre, et le général romain n'attendit plus que les provisions qu'il avait demandées aux villes voisines. Des forces de mer imposantes étaient aussi venues le rejoindre. L. Quinctius avait amené de Leucade quarante voiles ; les Rhodiens avaient fourni dix-huit vaisseaux pontés, et le roi Eumène croisait à la hauteur des Cyclades avec dix vaisseaux pontés, trente barques et d'autres bâtiments de moindre dimension.

On voyait aussi des exilés lacédémoniens, victimes du despotisme de divers tyrans, et qui étaient accourus au camp romain dans l'espoir de recouvrer leur patrie. Le nombre en était grand ; depuis plusieurs siècles qu'il y avait des tyrans à Sparte, chaque tyrannie avait été marquée par des proscriptions. À la tête de ces exilés était Agésipolis, héritier légitime du trône de Sparte, banni dès son enfance par le tyran Lycurgue qui, le premier, usurpa la souveraine puissance à Lacédémone après la mort de Cléomène.

## Nabis fait régner la terreur à Sparte

Nabis, menacé d'une guerre si redoutable sur terre et sur mer, et n'ayant à peu près aucune espérance s'il comparait de bonne foi ses forces à celles de ses ennemis, ne laissa pas de songer à se défendre. Il fit venir de Crète mille jeunes gens d'élite, pour les joindre aux mille qu'il avait déjà ; il arma trois mille mercenaires, et dix mille de ses compatriotes avec les esclaves employés à la culture des champs ; il entoura la ville d'un fossé et d'un retranchement ; enfin, pour prévenir toute espèce de mouvement intérieur, il intimida ses sujets par des mesures violentes et des peines atroces ; car il ne pouvait se flatter qu'on fît des vœux pour la vie d'un tyran.

Quelques habitants lui étaient suspects ; il réunit toutes ses troupes dans la plaine nommée Dromos, fit appeler les Lacédémoniens sans armes à une assemblée générale et les fit envelopper par ses satellites. Après un court exorde, il leur expliqua comment ses craintes et ses précautions étaient excusables dans les circonstances critiques où l'on se trouvait : "Il était, ajouta-t-il, de l'intérêt de ceux mêmes que la situation présente pouvait rendre suspects qu'on les empêchât de tramer quelque complot plutôt que de les punir quand ils seraient à l'œuvre. Il allait donc retenir quelques-uns d'entre eux en prison, jusqu'à ce que l'orage qui les menaçait fût passé. Lorsque les ennemis qui seraient beaucoup moins à craindre dès qu'on n'aurait plus aucune trahison à redouter à l'intérieur, auraient été repoussés, il relâcherait aussitôt ses prisonniers." Puis il fit lire une liste de quatre-vingts noms à peu près ; c'étaient des jeunes gens des premières familles ; à mesure qu'ils répondaient, il les faisait conduire en prison : la nuit suivante on les égorga tous. Ce fut ensuite le tour de quelques hilotes ; les hilotes sont depuis fort longtemps des esclaves employés à la culture des champs ; on les accusa d'avoir voulu passer à l'ennemi, on les promena dans tous les quartiers de la ville, on les battit de verges et on les fit périr sous les coups. Ces exécutions terribles frappèrent le peuple de stupeur et éloignèrent de son esprit toute pensée de soulèvement.

Nabis cependant tenait ses troupes enfermées dans les retranchements ; il savait qu'il ne pourrait tenir tête aux Romains s'il voulait engager une bataille en règle, et il n'osait, en présence des dispositions équivoques et peu sûres de tous ses sujets, sortir de Lacédémone.

## Opérations aux portes de Sparte

Quinctius, dont les préparatifs étaient terminés, quitta ses quartiers et arriva le second jour à Sellasia au-dessus de l'Oenée ; c'était là, dit-on, que le roi de Macédoine Antigonos avait livré bataille à Cléomène tyran de Lacédémone. En partant de cette ville, il fallait gravir une route étroite et difficile. Quinctius en étant informé, se fit précéder d'un corps de travailleurs qui tournèrent les montagnes, aplanirent les obstacles et ouvrirent un chemin plus large et plus facile. On arriva ainsi sur les bords de l'Eurotas, qui coule presque au pied des murs de Sparte.

Les Romains étaient occupés à tracer l'enceinte de leur camp, et Quinctius à la tête de la cavalerie et des troupes légères se portait en avant, lorsqu'ils furent assaillis par les auxiliaires du tyran ; la terreur et le désordre se mirent dans leurs rangs car ils étaient loin de s'attendre à une pareille attaque ; ils n'avaient rencontré personne pendant toute leur marche et le pays qu'ils avaient traversé semblait tranquille. Pendant quelque temps les fantassins et les cavaliers, se défiant de leurs propres forces, s'appelèrent les uns les autres en proie à une vive agitation. Enfin les légions arrivèrent, et dès que les cohortes de l'avant-garde eurent pris part à l'action, les assaillants, épouvantés à leur tour, furent repoussés pêle-mêle dans la ville. Les Romains s'arrêtèrent hors de la portée des traits, se mirent en bataille et restèrent quelque temps dans cette position. Voyant que l'ennemi ne sortait pas pour les combattre, ils se replièrent sur leur camp.

Le lendemain, Quinctius suivit les bords du fleuve, passa le long des murs, et se dirigea toujours en bon ordre vers le mont Ménélas. Les cohortes légionnaires étaient en tête de la colonne ; les troupes légères et la cavalerie fermaient la marche. Nabis, enfermé dans sa capitale et n'ayant de confiance qu'en ses mercenaires, les tenait sous les armes tout équipés et tout prêts à prendre les Romains de dos. Dès que l'arrière-garde fut passée, les Lacédémoniens sortirent de plusieurs côtés à la fois et avec le même bruit que la veille. Ap. Claudius qui commandait cette arrière-garde avait, dans la crainte d'une surprise, préparé ses soldats à tout événement. Il leur fit faire brusquement volte-face, et bientôt les Romains se retournèrent tous contre l'ennemi.

Alors s'engagea comme entre deux armées régulières une bataille rangée ; mais, après une courte résistance, les troupes de Nabis furent enfoncées. Leur fuite eût été moins désastreuse et moins désordonnée si elles n'avaient pas été poursuivies par les Achéens qui connaissaient le pays. Ceux-ci firent un grand carnage des vaincus et désarmèrent la plupart de ceux qui leur avaient échappé en se dispersant de tous côtés. Quinctius établit son camp près d'Amyclées, détruisa tous les environs de cette ville, située dans une plaine riante et peuplée, et voyant qu'aucun habitant n'osait se hasarder hors des murs, il reporta son camp sur les bords de l'Eurotas. De là il ravagea la vallée qui est au pied du Taygète et les campagnes qui s'étendent jusqu'à la mer.

## Capitulation de Gythéum

Vers le même temps, L. Quinctius reprit les villes de la côte, qui se soumirent volontairement ou qui cédèrent à la terreur et à la force des armes. Puis apprenant que Gythéum était l'arsenal maritime des Lacédémoniens et que le camp de son frère n'était pas éloigné du rivage, il résolut d'attaquer cette place à la tête de toutes ses forces.

Gythéum était alors une ville très forte, peuplée d'une foule d'indigènes et d'étrangers et abondamment pourvue de machines de guerre. Heureusement pour Quinctius, dont l'entreprise ne semblait pas facile, le roi Eumène et la flotte des Rhodiens vinrent le rejoindre. Un grand nombre de marins qui se trouvèrent réunis sur les trois flottes eut achevé en peu de jours tous les ouvrages qu'exige le siège d'une ville fortifiée du côté de la mer et de la terre. Déjà on sapait les murailles sous l'abri de la tortue, on les battait avec le bélier. Aussi une tour s'écroula bientôt sous les coups multipliés et entraîna dans sa chute la partie des remparts qui l'avoisinait. Les Romains attaquèrent alors l'ennemi par le port, où l'accès était plus facile, afin de diviser ses forces et de dégarnir la brèche par laquelle ils essayèrent en même temps de pénétrer. Ils étaient sur le point de forcer l'entrée contre laquelle ils dirigeaient leurs efforts, lorsque l'espoir qu'on allait capitulé suspendit leur choc impétueux, mais cette attente fut bientôt déçue.

Dexagoridas et Gorgopas commandaient dans Gythéum avec un pouvoir égal. Dexagoridas avait envoyé dire au lieutenant romain qu'il lui livrerait la place. Au moment où il venait de régler le temps et les moyens d'exécuter son projet perfide, il fut assassiné par Gorgopas. La résistance, dirigée par un seul chef, devint plus vigoureuse et le siège eût été plus difficile si T. Quinctius ne fût survenu à la tête de quatre mille hommes d'élite. Ce général se montra prêt à combattre sur la crête d'une éminence peu éloignée de la ville, tandis que de son côté L. Quinctius pressait les travaux du siège par terre et par mer. Le désespoir réduisit alors Gorgopas à prendre le parti pour lequel il avait puni de mort son collègue ; il stipula qu'il lui serait permis de sortir avec les troupes de la garnison et livra la place à Quinctius.

Avant la reddition de Gythéum, Pythagore, à qui Nabis avait laissé le commandement d'Argos, le remit à Timocrate de Pellène et, s'éloignant avec mille soldats mercenaires et deux mille Argiens, il alla rejoindre son maître à Lacédémone.

### **Nabis demande un entrevue au général romain**

Nabis, que l'arrivée de la flotte romaine et la soumission des villes de la côte avaient rempli d'effroi, avait repris un peu d'espoir en voyant la courageuse défense de Gythéum. Mais à la nouvelle de la capitulation de cette place, n'ayant plus aucune ressource du côté de la terre où il était, entouré d'ennemis et sachant que la mer lui était aussi fermée, il crut devoir se résigner à son sort et fit partir d'abord pour le camp romain un parlementaire afin de savoir si on lui permettrait d'envoyer des ambassadeurs. On lui accorda cette faveur. Pythagore se rendit donc auprès du général n'ayant d'autres instructions que de solliciter pour le tyran une entrevue avec Quinctius.

Le général assembla son conseil ; tous les officiers furent d'avis de l'accorder et l'on convint du jour et du lieu. Ce fut sur des hauteurs situées au milieu de la plaine que Quinctius et Nabis s'entretinrent ; ils étaient accompagnés tous deux d'une escorte peu nombreuse qu'ils laissèrent à portée de la vue. Le tyran s'avança avec l'élite de ses gardes du corps ; le général, avec son frère, le roi Eumène, le Rhodien Sosilas, le préteur des Achéens, Aristaenus et quelques tribuns militaires.

## Discours de Nabis

Le tyran eut le choix de parler le premier ou d'entendre ce qu'on avait à lui dire ; il aima mieux commencer : "T. Quinctius, et vous qui l'accompagnez, dit-il, si j'avais pu deviner par moi-même pourquoi vous m'avez déclaré, pourquoi vous me faites la guerre, j'aurais attendu en silence l'issue des événements. Aujourd'hui je n'ai pu prendre sur moi de ne pas chercher à savoir, avant de périr, pourquoi l'on veut ma perte."

"Certes, si vous ressembliez aux Carthaginois qu'on accuse de n'avoir aucun respect pour la foi des traités, je ne serais pas surpris de voir que vous vous inquiétez peu de la conduite que vous tiendrez à mon égard. Mais en portant mes regards sur vous, je reconnais ces Romains, pour qui rien n'est plus sacré que les alliances jurées devant les dieux et les engagements contractés avec les hommes. En ramenant mes yeux sur moi-même, je crois être ce même Nabis, qui s'est lié à vous, comme tous les autres Lacédémoniens, par les nœuds déjà fort anciens d'un traité public et qui, tout récemment dans la guerre de Macédoine, a renouvelé personnellement avec vous le pacte d'une amitié et d'une alliance particulière."

"C'est moi, dit-on, qui ai violé et déchiré ce pacte en occupant Argos. Comment repousser ce reproche ? En rappelant les circonstances ou le moment de l'occupation ? Les circonstances me fournissent une double justification : j'ai été appelé par les Argiens ; ils m'ont livré leur ville que j'ai reçue, mais dont je ne me suis pas emparé : quand je l'ai reçue, elle était dans le parti de Philippe, et non dans votre alliance. Le moment où s'est faite l'occupation parle aussi en ma faveur : je possédais Argos, quand le suis devenu votre allié, et vous avez stipulé que je vous enverrais des secours pour la guerre, mais non que je retirerais ma garnison d'Argos."

"Certes, sur ce point, j'ai tout pour moi : le droit, puisque cette ville appartenait aux ennemis et non pas à vous, et puisqu'elle s'est donnée à moi, sans y être forcée ; votre propre aveu, puisqu'en traitant avec moi vous m'avez laissé Argos. On m'a fait encore un reproche et du titre de tyran et de ma conduite ; on me blâme d'appeler les esclaves à la liberté et de distribuer des terres aux classes pauvres. Pour le titre, ma réponse est simple ; quoi que je sois, je suis toujours ce que j'étais, lorsque vous-même, T. Quinctius, vous avez fait alliance avec moi. Je me souviens qu'alors vous me donniez le nom de roi, tandis qu'aujourd'hui vous m'appellez tyran."

"Si j'avais, moi, changé mon titre, j'aurais à justifier mon inconstance ; c'est à vous, qui m'en donnez un autre, à justifier la vôtre. Quant aux esclaves qui sont venus grossir le nombre de mes sujets pour conquérir leur liberté, quant aux terres que j'ai distribuées aux indigents, j'ai encore pour excuse de ma conduite l'époque à laquelle ces faits se sont passés. Quelles que soient ces mesures, je les avais déjà prises lorsque vous vous êtes alliés avec moi, et que vous avez accepté mon secours dans votre guerre contre Philippe. Mais en supposant que j'eusse agi de la sorte hier, je ne vous demanderais pas en quoi j'aurais blessé vos intérêts ou violé votre alliance ; je vous dirais que j'ai suivi en cela les coutumes et les usages de nos ancêtres."

"Ne jugez pas d'après vos lois et vos usages ce qui se fait à Lacédémone. Ici les

rapprochements ne sont pas même nécessaires. Chez vous, c'est le revenu qui place un citoyen dans la cavalerie ou dans l'infanterie ; un petit nombre de riches ont tout le pouvoir, le reste du peuple vit dans leur dépendance. Notre législateur n'a voulu ni concentrer le pouvoir dans les mains de quelques citoyens qui forment ce que vous appelez le sénat, ni donner à tel ou tel ordre la prééminence dans l'état ; il a pensé qu'en établissant l'égalité des rangs et des fortunes, il ménagerait à la patrie un plus grand nombre de bras prêts à s'armer pour sa défense. J'ai parlé trop longuement, je l'avoue, pour un Spartiate ; et je pouvais dire en deux mots que, depuis mon alliance avec vous, je n'ai rien fait qui vous ait donné le regret de m'avoir pour allier."

## Réponse de Quinctius

Le général romain répondit : “Nous ne sommes ni vos amis, ni vos alliés ; c’est avec Pélops, légitime possesseur du trône de Lacédémone, que nous avons traité. Les droits de ce prince ont été usurpés par les tyrans, qui se sont violemment emparés de la couronne après lui à la faveur des guerres que nous avons eues à soutenir successivement soit contre Carthage, soit contre les Gaulois, soit contre d’autres ennemis ; c’est ainsi que vous-même vous les avez usurpés pendant la dernière guerre de Macédoine.”

“Ne serions-nous pas fort peu conséquents avec nous-mêmes si, après avoir pris les armes contre Philippe pour affranchir la Grèce, nous faisons alliance avec un tyran, et avec le tyran le plus cruel et le plus féroce qui ait jamais existé ? Mais n’eussiez-vous pas pris Argos par trahison, n’eussiez-vous pas refusé de la rendre, nous devons, en affranchissant toute la Grèce, rétablir Lacédémone elle-même dans la jouissance de son antique liberté et de ses lois, que vous venez d’invoquer, comme un autre Lycurgue ! Quoi ! Nous veillerions à ce que les garnisons de Philippe évacuent Iasos et Bargylia, et nous vous laisserions fouler aux pieds Argos et Lacédémone, ces deux villes fameuses, jadis les flambeaux de la Grèce, dont l’esclavage ternirait la gloire que nous a valu l’affranchissement de la Grèce ? “

“Mais, dit-on, les Argiens étaient du parti de Philippe. Nous vous dispensons, Nabis, de venger nos offenses. Nous savons d’ailleurs positivement que ce fut le crime de deux ou trois citoyens au plus et non celui de tous. Il n’y a pas eu en cette circonstance de délibération publique, pas plus que lorsqu’on vous a appelés vous et vos troupes et qu’on vous a remis la citadelle. Les Thessaliens, les Phocidiens et les Locriens avaient embrassé unanimement le parti de Philippe ; nous le savions ; et cependant nous les avons affranchis avec le reste de la Grèce. Comment croyez-vous donc que nous devons agir à l’égard des Argiens qui n’ont à se reprocher aucun tort public ? “

“On vous fait un crime, dites-vous, d’avoir appelé les esclaves à la liberté et d’avoir distribué des terres aux indigents. Ce sont des torts graves, en effet. Mais que sont-ils en comparaison des forfaits sans nombre que vous et les vôtres commettez tous les jours ? Convoquez les habitants d’Argos ou de Lacédémone, et laissez-les parler en toute liberté : vous pourrez apprendre d’eux les véritables griefs dont on charge votre épouvantable tyrannie.

Je n’irai pas chercher des exemples bien anciens ; quels flots de sang votre digne gendre Pythagoras n’a-t-il pas fait couler dans Argos, presque sous mes yeux ? Vous-même n’en avez-vous pas versé des torrents au moment où je touchais presque aux frontières de la Laconie ? Allons, faites du moins amener ici chargés de leurs fers ces malheureux qui ont été arrêtés en pleine assemblée, et qu’en présence de tous vos concitoyens vous avez promis de garder dans vos cachots ; montrez-les, et que leurs infortunés parents, qui les pleurent à tort sans doute, apprennent qu’ils existent encore. Je prévois votre objection : quel que soit leur sort, que vous importe, Romains ? Oseriez-vous faire cette réponse aux libérateurs de la Grèce ? À ceux qui pour l’affranchir ont traversé la mer et fait la guerre sur les deux éléments ?



Après tout, dites-vous, je n'ai point à proprement parler trahi mes devoirs envers vous, Romains, ni mes serments d'amitié et d'alliance. Combien de fois faut-il vous prouver que vous les avez trahis ? Mais je ne veux pas prolonger ce débat ; je me résume en quelques mots. Comment viole-t-on une alliance ? Il y a deux manières surtout : c'est de traiter en ennemis les amis de ses alliés, ou de se joindre à leurs ennemis. N'avez-vous pas fait l'un et l'autre ? Messène était entrée dans notre alliance par le même traité et aux mêmes conditions que Lacédémone. Vous qui étiez aussi notre allié, vous avez emporté d'assaut et l'épée à la main cette ville notre alliée. Philippe était notre ennemi. Vous vous êtes unis l'un l'autre par des nœuds d'alliance, et même, justes dieux ! Par des liens de parenté, grâce à l'entremise de Philoclès, un de ses lieutenants. Vous nous avez fait la guerre ; vous avez infesté de vos pirateries les parages du cap Malée ; vous avez fait arrêter et mettre à mort plus de citoyens romains que Philippe ; et la côte de Macédoine a été plus sûre que le cap Malée pour les vaisseaux chargés de nos convois. Cessez donc, cessez d'invoquer la sainteté des serments et des traités : jetez ce masque hypocrite dont vous vous couvrez, et parlez-nous comme tyran et comme ennemi."

### **Le général romain est partisan de la paix avec Nabis (fin 195)**

Aussitôt Aristaenus, employant tour à tour les conseils et les prières, engagea Nabis à sauver, pendant qu'il le pouvait encore et que l'occasion lui en était offerte, ses jours et sa fortune. Puis il se mit à lui rappeler les noms de tous les tyrans des villes voisines, qui après avoir renoncé au pouvoir et rendu la liberté à leurs sujets, avaient passé au milieu d'eux une vieillesse paisible et honorée.

Ces discours et ces réponses prolongèrent l'entrevue presque jusqu'à la nuit. Le lendemain, Nabis déclara qu'il abandonnait Argos et qu'il en retirait sa garnison, puisque telle était la volonté des Romains. Il promit de rendre les prisonniers et les transfuges. Il demanda que, si on avait quelque autre condition à lui imposer, on la lui remît par écrit, afin qu'il pût en délibérer avec ses amis. On laissa ainsi au tyran le temps de la réflexion ; et de son côté Quinctius tint un conseil, où il admit les chefs des alliés. L'avis du plus grand nombre fut qu'il fallait continuer les hostilités et exterminer le tyran. "C'était, disait-on, le seul moyen d'assurer l'indépendance de la Grèce. Il aurait beaucoup mieux valu ne pas commencer la guerre contre lui que d'y renoncer après l'avoir entreprise. Cette espèce d'approbation accordée à son despotisme ne ferait qu'affermir son injuste puissance en lui donnant pour appui le peuple romain lui-même ; et son exemple encouragerait dans les autres cités une foule d'ambitieux à attenter aux libertés de leurs concitoyens.

Le général inclinait plutôt pour la paix ; il voyait que, s'il forçait l'ennemi à se renfermer dans ses murs, il n'aurait plus d'autre parti que de faire le siège de la ville et que ce siège serait long. "Il s'agissait en effet, disait-il, non plus de Gythéum, qui après tout s'était rendue et n'avait pas été emportée d'assaut, mais de Lacédémone, qui était une ville très puissante, bien pourvue d'armes et de défenseurs. On n'avait eu jusqu'à présent qu'une seule espérance, c'était que l'approche de l'armée fit éclater quelque dissension ou quelque révolte parmi les habitants. Mais la vue même des enseignes qui s'avançaient jusqu'aux portes n'avait excité aucun mouvement. Antiochus, ajoutait-il, n'était pas disposé à observer la paix, ainsi que l'annonçait Villius, revenu de son ambassade à la cour de ce prince ; il était repassé en Europe avec des forces de terre et de mer beaucoup plus considérables. Si l'on employait l'armée au siège de Lacédémone, quels autres soldats pourrait-on opposer à un monarque si puissant et si redoutable ? "

Voilà ce qu'il déclarait publiquement ; mais au fond du cœur il était préoccupé de la crainte qu'un des nouveaux consuls n'obtînt du sort le département de la Grèce et qu'un successeur ne vînt lui enlever l'honneur de terminer cette guerre.

## **Le projet d'assiéger Lacédémone est adopté puis abandonné**

Voyant qu'il ne faisait aucune impression sur les alliés en combattant l'opinion générale, il feignit de se rendre à leur avis et les ramena tous au sien.

“À la bonne heure, dit-il, puisque vous le voulez, assiégeons Lacédémone ; mais, vous le savez, le siège d'une ville est une opération lente et dont souvent les assiégeants sont plus tôt las que les assiégés. Afin donc de ne pas voir vos espérances déjouées, il faut vous disposer dès à présent à passer l'hiver sous les murs de Lacédémone. Si ces lenteurs n'offraient que des fatigues et des dangers, je vous exhorterais à préparer vos forces et vos courages pour tout braver. Mais elles entraîneront aussi des dépenses considérables pour les travaux, les constructions et les machines nécessaires au siège d'une si grande ville, pour le transport des convois destinés à assurer votre subsistance et la nôtre pendant l'hiver. Si vous voulez éviter les embarras imprévus et ne pas vous exposer à la honte d'abandonner votre entreprise, je pense qu'il serait bon d'écrire auparavant à vos cités pour savoir quelles sont les intentions de chacune d'elles, et quelles forces elle peut mettre sur pied. Ce n'est pas que je n'aie assez et même trop de troupes auxiliaires ; mais plus nous serons nombreux et plus nous aurons besoin de provisions. Le pays ennemi n'offre plus qu'un sol nu et dévasté. En outre la mauvaise saison approche, et les convois éloignés arriveront avec peine.”

Ces paroles ramenèrent l'attention de chacun sur les obstacles qu'il pouvait rencontrer dans sa patrie : on avait à redouter la mollesse de ceux qui y étaient restés, leurs préventions jalouses et leurs calomnies contre les soldats, la difficulté d'un accord unanime là où les suffrages sont libres, l'épuisement du trésor public et la mesquinerie des particuliers dans le paiement des contributions. Tous les assistants changèrent donc brusquement d'avis et laissèrent le général entièrement maître de faire ce qu'il jugerait utile aux intérêts du peuple romain et des alliés.

## Conditions de paix imposées par les Romains à Nabis

Alors Quinctius réunit seulement ses lieutenants et ses tribuns militaires, et arrêta de concert avec eux les bases suivantes de la paix qu'on accorderait au tyran : "Il y aurait une trêve de six mois entre Nabis d'une part, les Romains, le roi Eumène et les Rhodiens d'autre part. T. Quinctius et Nabis enverraient sur-le-champ des ambassadeurs à Rome, pour faire ratifier la paix par le sénat. La trêve commencerait le jour même où les conditions de la paix seraient notifiées par écrit à Nabis. Dans l'espace de dix jours à partir de ce moment, Argos et toutes les autres places fortes de son territoire seraient évacuées par les garnisons de Nabis et remises aux Romains en toute liberté. On n'en ferait sortir aucun esclave appartenant au roi, à la ville ou à des particuliers ; tous ceux qu'on en avait déjà fait sortir seraient rendus exactement à leurs maîtres."

"Nabis restituerait aux cités maritimes les vaisseaux qu'il leur avait enlevés ; il ne garderait pour lui-même que deux barques à seize rames au plus. Il remettrait à toutes les villes alliées du peuple romain leurs prisonniers et leurs transfuges, et aux Messéniens tous les objets qui seraient retrouvés et reconnus par leurs propriétaires. Il laisserait reprendre aux exilés lacédémoniens leurs enfants et leurs femmes, si celles-ci voulaient suivre leurs maris ; mais il ne pourrait forcer aucune d'elles à les accompagner en exil. Il remettrait exactement en possession de tous leurs biens ceux de ses mercenaires qui seraient retournés dans leurs foyers ou qui seraient passés dans le camp romain."

"Nabis ne pourrait avoir aucune ville dans l'île de Crète, et rendrait aux Romains celles qu'il y aurait. Il ne ferait d'alliance avec aucun peuple crétois ni avec aucun autre ; il ne prendrait pas les armes contre eux. Il retirerait ses garnisons de toutes les villes qu'il livrerait ou qui se placeraient avec leurs dépendances sous la protection et la loi du peuple romain ; ni lui ni les siens n'entreprendraient rien contre elles. Il n'élèverait aucune place forte, aucune citadelle sur son propre territoire ou sur les terres des autres. Pour garantie de l'exécution du traité, il donnerait cinq otages au choix du général romain, parmi lesquels se trouverait son fils ; il paierait cent talents d'argent comptant et cinquante talents d'année en année pendant huit ans."

## Déception de Nabis et de ses amis

Ces clauses furent mises par écrit, et Quinctius, rapprochant son camp de Lacédémone, les envoya au tyran. Nabis en fut d'abord peu satisfait ; il ne s'applaudit que d'un seul point, c'est que contre son attente il n'était pas question de rappeler les proscrits ; mais ce qui le blessait le plus, c'était de se voir enlever ses vaisseaux et ses villes maritimes, car il avait tiré de grands profits de la mer en infestant de ses pirateries tous les parages du cap Malée. La jeunesse de ces villes formait en outre la meilleure partie de ses troupes.

Il n'avait discuté ces conditions qu'en secret avec ses amis ; cependant elles furent bientôt publiques, grâce à la légèreté ordinaire des courtisans qui ne savent être ni fidèles ni discrets. On se mit à critiquer le traité moins dans son ensemble que dans ses détails. Chacun y blâmait ce qui le touchait personnellement. Ceux qui avaient épousé les femmes des bannis, ou qui possédaient quelque partie de leurs biens, se regardaient comme victimes d'une spoliation et non comme obligés à une restitution légitime ; aussi témoignaient-ils beaucoup d'indignation. Les esclaves, affranchis par le tyran, avaient devant les yeux non seulement la perte de leur liberté, mais une servitude bien plus affreuse qu'auparavant, s'ils retombaient au pouvoir de maîtres irrités. Les soldats mercenaires songeaient avec peine que la paix leur enlevait le prix d'un service lucratif et qu'il ne leur était plus possible de retourner au milieu de leurs compatriotes, dont la haine ne s'acharnait pas plus contre les tyrans que contre leurs satellites.

## **Nabis déclare la guerre aux Romains (début de l'hiver 195)**

On se communiqua d'abord ces murmures dans les réunions ; puis tout à coup on courut aux armes. Nabis, voyant que la sédition menaçait de devenir grave, convoqua le peuple à une assemblée générale. Là, il exposa les prétentions des Romains ; il inventa même à plaisir certaines clauses plus dures et plus révoltantes encore. Interrompu à chaque article par les cris, soit de l'assemblée tout entière, soit d'une partie du peuple, il demanda ce qu'on voulait qu'il répondît ou qu'il fît. On s'écria presque tout d'une voix qu'il n'y avait rien à répondre, qu'il fallait faire la guerre. Puis, comme il arrive toujours quand les masses sont agitées, ce fut à qui lui dirait d'avoir bon courage, de ne point se désespérer. On répétait que la fortune seconde les braves.

Animé par ces clameurs, le tyran déclara qu'Antiochus et les Étoliens viendraient à leur secours, et que d'ailleurs il avait assez de troupes pour soutenir un siège. Personne ne songea plus à la paix, et, résolu à ne pas rester plus longtemps en repos, ils coururent tous occuper les différents postes. Quelques-uns d'entre eux firent une sortie, lancèrent leurs traits contre les Romains et leur apprirent par cette attaque soudaine qu'il fallait reprendre les hostilités. Les quatre jours qui suivirent se passèrent en escarmouches sans résultat bien certain. Le cinquième jour il y eut presque une bataille rangée. Les Lacédémoniens furent enfoncés et regagnèrent la ville dans un tel désordre que plusieurs soldats romains, acharnés à la poursuite des fuyards, y entrèrent avec eux par les brèches qui existaient alors.

## Attaque de Lacédémone

Quinctius, voyant que l'effroi produit par cette défaite avait suspendu les sorties des ennemis, pensa qu'il n'avait plus qu'à faire un siège régulier. Il envoya donc chercher à Gythéum toutes les troupes de marine, et pendant ce temps, il fit le tour des murs avec ses tribuns militaires afin de reconnaître la situation de la place. Sparte n'avait point jadis de remparts. C'étaient ses tyrans qui avaient naguère fortifié les endroits accessibles et bas, se contentant de couvrir par des postes, au lieu de remparts, les parties hautes et d'un accès plus difficile.

Après avoir attentivement examiné les lieux, Quinctius jugea qu'il fallait établir un blocus. Il investit donc la place avec toutes ses troupes de terre et de mer, qui se montaient à cinquante mille hommes d'infanterie et de cavalerie, tant Romains qu'alliés. Les uns apportèrent des échelles, les autres des feux, d'autres encore les machines propres soit à donner l'assaut, soit à répandre la terreur. Tous les soldats eurent ordre de commencer l'attaque sur tous les points à la fois, pour donner l'alarme partout aux Lacédémoniens et les mettre dans l'impossibilité de savoir où se porter d'abord, où diriger des secours.

L'élite de l'armée fut partagée en trois corps : l'un devait attaquer par le temple d'Apollon, l'autre par celui de Dictynne, le troisième du côté de la tour Heptagone : ce sont toutes des parties ouvertes et sans murailles. Quoique un danger pressant environnât la ville de tous côtés et que le tyran fût effrayé par des clameurs inattendues et des messages alarmants qui lui arrivaient coup sur coup, on le vit d'abord porter en personne ou diriger des secours vers les points les plus menacés. Mais lorsque tout autour de lui céda à l'épouvante, il tomba lui-même dans un tel abattement qu'il devint incapable de donner les ordres nécessaires ou d'entendre des avis utiles ; il ne pouvait plus prendre un parti ; il avait perdu l'esprit.

## **La progression des Romains est stoppée par l'incendie qui ravage la ville**

Les Lacédémoniens soutinrent d'abord l'effort des Romains, à la faveur de l'espace étroit dans lequel ils combattaient et malgré la diversité des trois attaques simultanées ; mais à mesure que l'action devint plus vive, la lutte cessa d'être égale. Les Lacédémoniens lançaient des traits, dont le soldat romain pouvait facilement se garantir à l'abri de son grand bouclier, et qui ne portaient pas ou effleuraient à peine. Le peu d'étendue du terrain et la foule des combattants ne leur permettaient ni de prendre assez d'élan pour imprimer plus de force à leurs traits, ni de se mouvoir en liberté et de se tenir fermes sur leurs pieds. Aussi, de tous ces traits lancés de front, aucun n'arrivait jusqu'au corps des Romains, un très petit nombre s'enfonçaient dans leurs boucliers.

Ils eurent pourtant quelques blessés ; mais ce fut par des ennemis qui les ajustaient de côté et de lieux plus élevés. D'autres aussi, qui s'étaient portés en avant, furent assaillis à l'improviste du haut des toits d'où étaient lancées non seulement des flèches, mais même des tuiles. Ils se couvrirent alors la tête de leurs boucliers, et, les appuyant l'un contre l'autre de manière à former une tortue, ils s'avancèrent sans craindre les coups partis de loin et sans laisser d'intervalle par où on pût les atteindre de près. Ils furent arrêtés quelque temps aux premières issues, qui étaient fort étroites et encombrées de leurs troupes et de celles des assiégés ; mais lorsqu'ils furent arrivés à des rues plus larges, en repoussant l'ennemi pas à pas, leur charge devint irrésistible.

Les Lacédémoniens prirent alors la fuite et se retirèrent en désordre sur les hauteurs. Nabis, éperdu et croyant la ville prise, cherchait autour de lui une issue pour s'échapper. Pythagoras, qui jusque-là avait montré toute la prudence et rempli les devoirs d'un général, pourvoit seul au salut de Lacédémone. Il fit mettre le feu aux édifices voisins du rempart. En un moment l'incendie devint universel par le soin qu'on prit d'en étendre les progrès, au lieu de s'occuper à l'éteindre. Les maisons s'écroulaient sur les Romains ; des débris de tuiles, des poutres embrasées arrivaient jusqu'à eux ; la flamme les environnait de tous côtés, et des tourbillons de fumée, grossissant le péril, inspièrent les plus vives terreurs.

Aussi ceux des Romains qui donnaient l'assaut à l'extérieur de la ville, s'éloignèrent-ils des murs, et ceux qui y étaient entrés déjà, craignant d'être séparés de leurs compagnons d'armes par l'incendie qui se développait derrière eux, revinrent sur leurs pas. Quinctius, instruit de ce qui se passait, fit sonner la retraite ; et les Romains forcés d'abandonner une ville dont ils étaient presque les maîtres, rentrèrent dans leur camp.



## **Nabis accepte les conditions de paix. Libération de la citadelle d'Argos**

Quinctius, qui comptait plus sur l'effroi des ennemis que sur ses propres forces, employa les trois jours suivants à entretenir leurs alarmes, soit en les harcelant, soit en élevant des ouvrages de divers côtés pour leur fermer toutes les issues. Découragé par ces démonstrations, le tyran envoya de nouveau Pythagoras auprès de Quinctius, qui refusa d'abord de le voir et lui ordonna de quitter son camp. Mais l'ambassadeur insista d'un ton suppliant, se jeta aux genoux du proconsul et obtint enfin une audience. Il commença par déclarer qu'il s'abandonnait entièrement à la merci des Romains ; puis, comme on ne voulut point de cette vague soumission qu'on trouvait illusoire, il en vint à accepter une trêve aux conditions qui avaient été notifiées par écrit quelques jours auparavant, paya le tribut et livra des otages.

Pendant le siège de Lacédémone, les Argiens, informés par les courriers qui arrivaient presque coup sur coup que la ville était sur le point de succomber, prirent aussi les armes et profitèrent de l'absence de Pythagoras, qui avait emmené l'élite de la garnison. Méprisant le petit nombre de soldats restés dans la citadelle, ils les attaquèrent sous la conduite d'un certain Archippus et les chassèrent. Leur chef Timocrate de Pellène, qui avait montré de l'humanité, eut la vie sauve et put s'en aller sur la foi des serments. Argos s'applaudissait de sa délivrance, lorsque Quinctius y arriva après avoir accordé la paix au tyran, congédié Eumène et les Rhodiens, et renvoyé son frère L. Quinctius de Lacédémone à sa flotte.

## Célébration des Jeux Néméens

Dans les transports de leur joie, les Argiens indiquèrent pour le jour même de l'arrivée des Romains et de leur général la célébration des Jeux Néméens, la plus brillante de leurs solennités et celle qui attirait le plus de monde : les calamités de la guerre l'avaient fait ajourner. Ils en offrirent la présidence à Quinctius. Plusieurs circonstances mettaient le comble à leur allégresse : ils avaient vu revenir de Lacédémone leurs concitoyens, enlevés naguère par Pythagoras et avant lui par Nabis ; ils voyaient aussi de retour ceux qui, après la découverte de la conjuration par Pythagoras, avaient échappé par la fuite au massacre déjà commencé ; enfin ils jouissaient de leur liberté si longtemps suspendue, et ils possédaient au milieu d'eux les Romains, leurs libérateurs, qui n'avaient déclaré la guerre au tyran que pour eux.

Aux Jeux Néméens, comme aux Jeux Isthmiques, la voix du héraut proclama aussi la liberté des Argiens. Mais si les Achéens étaient heureux de voir Argos rentrée dans la ligue achéenne, l'esclavage de Lacédémone, qu'on avait laissée en quelque sorte attachée à la tyrannie, mêlait quelque amertume à la joie qu'ils ressentaient. Quant aux Étoliens, ils ne manquaient pas de calomnier la conduite des Romains dans toutes leurs assemblées. "On n'avait, disaient-ils, cessé de combattre Philippe qu'après l'avoir contraint à évacuer toutes les villes de la Grèce. On avait, au contraire, laissé Lacédémone au tyran, tandis que le roi légitime, qui avait servi dans l'armée romaine, et une foule d'autres citoyens illustres étaient condamnés à vivre dans l'exil : le peuple romain s'était fait le soutien du despotisme de Nabis." D'Argos, Quinctius ramena ses troupes à Élatée, qui avait été son point de départ pour la guerre de Sparte.

Certains historiens prétendent que ce ne fut pas en sortant de sa capitale que le tyran rencontra les Romains mais qu'il alla camper en face de leurs retranchements ; qu'après avoir longtemps attendu les secours des Étoliens, il fut enfin réduit à livrer bataille, parce que ses fourrageurs avaient été surpris et chargés par les Romains ; qu'il fut vaincu dans cette journée, perdit son camp et demanda la paix. Quinze mille de ses soldats avaient péri, plus de quatre mille étaient prisonniers.

## Élections pour l'année 194

On reçut presque en même temps à Rome les dépêches de T. Quinctius sur les opérations de Laconie et celles du consul M. Porcius sur la guerre d'Espagne. Le sénat décréta trois jours de supplications en l'honneur de ces deux généraux.

L'autre consul, L. Valérius, voyant que, depuis la défaite des Boiens près de la forêt Litana, sa province était tranquille, revint à Rome pour les comices et proclama consuls P. Cornélius Scipion l'Africain pour la seconde fois, et Ti. Sempronius Longus. Les pères de ces deux magistrats avaient été consuls la première année de la seconde guerre punique. Ensuite eurent lieu les comices prétoriens, où l'on nomma P. Cornélius Scipion, les deux Cn. Cornélius, Merenda et Blasio, Cn. Domitius Ahénobarbus, Sex. Digitius et T. Juventius Thalna. Après la tenue des comices, le consul retourna dans sa province.

Cette année, les habitants de Férentinum essayèrent de faire établir un nouveau privilège en faveur des Latins qui se faisaient admettre dans une colonie romaine ; ils demandèrent qu'on les considérât comme citoyens romains. À leur exemple, des colons qui s'étaient fait admettre à Pouzzoles, à Salerne et à Buxentum, élevaient les mêmes prétentions ; le sénat décida qu'ils n'étaient point citoyens romains.

## 4. Événements de l'année 194

43

### Attribution des postes

Au commencement de l'année où Scipion l'Africain, consul pour la seconde fois, et Ti. Sempronius Longus prirent possession de leur charge, deux ambassadeurs de Nabis arrivèrent à Rome. Le sénat leur donna audience hors de la ville, dans le temple d'Apollon. Ils demandèrent et obtinrent la ratification de la paix qui avait été conclue avec T. Quinctius.

Il fut ensuite question du partage des provinces : l'avis presque unanime des sénateurs fut d'assigner l'Italie pour département aux deux consuls, puisque les guerres d'Espagne et de Macédoine étaient terminées. Scipion représenta "qu'il suffisait d'un consul pour l'Italie et qu'il fallait confier la Macédoine à l'autre. On était menacé, dit-il, d'une guerre sérieuse de la part d'Antiochus, et déjà ce prince était passé en Europe sans qu'on l'eût provoqué. Que ne ferait-il pas lorsqu'il se verrait appelé par les Étoliens, dont les dispositions hostiles n'étaient plus douteuses, et poussé à la guerre par Hannibal, ce fameux capitaine qui avait tant de fois battu les Romains ? "

Pendant cette discussion sur les provinces consulaires, les préteurs tirèrent au sort leurs départements : Cn. Domitius eut la juridiction de la ville, T. Juventius celle des étrangers, P. Cornélius l'Espagne ultérieure, Sex. Digitius la citérieure, Cn. Cornélius Blasio la Sicile, son frère Mérenda la Sardaigne. On ne voulut pas faire passer une nouvelle armée en Macédoine ; celle qui y était devait être ramenée en Italie par Quinctius et licenciée, ainsi que l'armée qui servait en Espagne sous les ordres de Caton. Les deux consuls reçurent l'Italie pour département, avec ordre d'enrôler deux légions urbaines. Ainsi, après les licenciements prescrits par le sénat, les forces romaines devaient se monter à huit légions.

## **Célébration du printemps sacré. Exécution de Pléminius (printemps 194)**

La fête du uer sacrum avait été célébrée l'année précédente, sous le consulat de M. Porcius et de L. Valérius. Le grand-pontife P. Licinius ayant déclaré d'abord au collège sacerdotal, puis aux sénateurs d'après l'avis du collège, que la cérémonie n'avait pas été régulière, il fut décidé qu'on la recommencerait au gré des pontifes, et qu'on célébrerait aussi avec toute la magnificence ordinaire les grands jeux qui avaient été voués en même temps. On considéra comme uer sacrum tout le bétail né depuis les calendes de mars jusqu'à la veille des calendes de mai, sous le consulat de P. Cornélius Scipion et de Ti. Sempronius Longus.

On tint ensuite les comices censoriens : Sex. Aelius Paetus et C. Cornélius Céthégus, élevés à la censure, choisirent pour prince du sénat le consul P. Scipion que leurs prédécesseurs avaient aussi revêtu de cette dignité. Ils rayèrent de la liste du sénat trois personnages seulement, dont aucun n'avait exercé une magistrature curule. Ils se rendirent aussi très agréables au sénat en ordonnant aux édiles curules de réserver pour les membres de ce corps des places particulières aux représentations des jeux romains ; jusqu'alors, plébéiens et patriciens avaient été confondus au spectacle. Quelques chevaliers furent aussi privés de leur cheval par les censeurs ; mais aucun ordre de l'état ne fut traité avec rigueur. Ils firent restaurer et agrandir le vestibule du temple de la Liberté.

On célébra la cérémonie du uer sacrum et les Jeux votifs promis par le consul Ser. Sulpicius Galba. Un complot devait éclater pendant que l'attention publique serait absorbée tout entière par ces fêtes. Q. Pléminius, qui avait été jeté dans les fers en punition des sacrilèges et des crimes commis par lui à Locres, avait soudoyé quelques misérables qui devaient, pendant la nuit, mettre le feu à plusieurs quartiers de Rome en même temps ; il espérait, à la faveur du désordre et de l'alarme que l'obscurité répandrait dans la ville, pouvoir briser les portes de sa prison. Ce complot fut découvert par les révélations de quelques complices et déféré au sénat. Pléminius fut jeté dans un cachot où on le mit à mort.

## Fondation de colonies. Conjuraison des prodiges

Des colonies de citoyens romains furent envoyées cette année à Pouzzoles, à Vulturne et à Litterne ; elles étaient chacune de trois cents hommes. On en envoya également à Salerne et à Buxentum. Les triumvirs, chargés de leur établissement, furent Ti. Sempronius Longus, alors consul, M. Servilius et Q. Minucius Thermus. On leur distribua un territoire qui avait appartenu aux Campaniens. Siponte reçut aussi une colonie romaine, qui fut établie dans un territoire des Arpiniens par les triumvirs D. Junius Brutus, M. Baebius Tamphilus et M. Helvius. Il en fut de même pour les villes de Tempsa et de Crotona. Le territoire de Tempsa avait été conquis sur les Bruttians qui en avaient chassé les Grecs. Crotona était encore habitée par des Grecs. Les triumvirs Cn. Octavius, L. Aemilius Paulus et C. Laetorius veillèrent à l'établissement de Crotona ; L. Cornélius Mériula et C. Salonius à celui de Tempsa.

Il y eut aussi cette année des prodiges : les uns eurent lieu à Rome, les autres y furent annoncés. Au forum, au comice, au Capitole, on aperçut des gouttes de sang ; on vit à plusieurs reprises une pluie de terre, et la tête de Vulcain toute en feu. Voici les prodiges dont on reçut la nouvelle : les eaux du Nar s'étaient changées en lait ; à Ariminum, des enfants de condition libre étaient venus au monde sans yeux et sans nez ; dans le Picénum, un enfant était né sans mains et sans pieds. Par ordre des pontifes, on expia ces prodiges ; on offrit aussi un sacrifice novendial parce que les habitants d'Hadria avaient fait savoir qu'une pluie de pierres était tombée sur leur territoire.

## Combats en Gaule

En Gaule, le proconsul L. Valérius Flaccus livra bataille près de Milan aux Gaulois Insubres et aux Boiens, qui, sous la conduite de Dorulatus, avaient passé le Pô pour soulever les Insubres. Il leur tua dix mille hommes.

Pendant ce temps, son collègue Caton triompha de l'Espagne. Il fit porter devant lui vingt-cinq mille livres pesant d'argent en lingots, cent vingt-trois mille de monnaies avec l'empreinte du char à deux chevaux, cinq cent quarante d'argent d'Osca, et quatorze cents livres pesant d'or. Il distribua sur le butin deux cent soixante-dix as à chacun de ses soldats et le triple à chaque cavalier.

Le consul Ti. Sempronius, arrivé dans sa province, conduisit d'abord ses légions sur le territoire des Boiens. Le roi de cette nation, Boiorix, secondé de ses deux frères, avait fait prendre les armes à tous les Boiens, et il campait en plaine pour montrer qu'il était prêt à combattre, si les Romains entraient dans le pays.

Le consul, informé du nombre des ennemis et de la confiance qui les animait, dépêcha un courrier à son collègue pour le prier de venir le rejoindre en toute hâte, et lui dire qu'il tâcherait de traîner les choses en longueur jusqu'à son arrivée. Le motif qui engageait le consul à différer poussait, au contraire, les Gaulois à brusquer un combat ; ils étaient d'ailleurs excités par les lenteurs mêmes de leurs ennemis, et ils voulaient en finir avant la réunion des deux armées consulaires. Les deux premiers jours cependant ils se contentèrent de rester en lignes, disposés à en venir aux mains si le consul sortait de son camp ; le troisième jour, ils s'avancèrent jusqu'au pied des retranchements et donnèrent un assaut général.

Sempronius fit aussitôt prendre les armes à ses soldats. Quand ils furent armés, il les retint quelque temps dans leurs lignes, afin d'augmenter la confiance aveugle des ennemis et de disposer ses différents corps à faire une sortie. Deux légions eurent ordre de sortir par les deux portes principales. Mais, au moment même où elles exécutaient leur mouvement, elles trouvèrent les issues fermées par les Gaulois, qui s'y portaient en masse. On combattit donc longtemps dans un étroit espace, non seulement à coups d'épées, mais boucliers contre boucliers, homme contre homme ; on cherchait à se repousser, les Romains pour sortir de leur camp, les Gaulois pour y pénétrer, ou du moins pour empêcher les Romains d'en sortir.

Aucun des deux partis ne voulait céder le terrain, lorsqu'un centurion du premier manipule de la seconde légion, nommé L. Victorius, et un tribun militaire de la quatrième, nommé C. Atinius, eurent recours à un expédient qui avait souvent réussi dans des moments critiques ; ils arrachèrent les enseignes à ceux qui les portaient et les jetèrent dans les rangs ennemis. Les Romains réunirent alors tous leurs efforts pour recouvrer ces enseignes et la seconde légion parvint la première à franchir la porte du camp.

## Victoire romaine

Déjà ce corps combattait hors des retranchements, et la quatrième légion était encore arrêtée à la porte, lorsqu'un grand bruit se fit entendre à l'autre extrémité du camp. Les Gaulois avaient forcé la porte questorienne et tué, après une vigoureuse résistance, le questeur L. Postumius, surnommé Tympanus, les préfets des alliés M. Atinius et P. Sempronius, et environ deux cents soldats. Le camp était pris de ce côté-là ; le consul envoya pour défendre la porte questorienne une cohorte spéciale, qui tailla en pièces ou chassa du camp ceux des ennemis qui avaient déjà pénétré dans l'enceinte, et repoussa ceux qui cherchaient à les rejoindre.

En même temps, la quatrième légion réussit aussi à s'ouvrir passage avec deux cohortes spéciales. Ainsi trois actions simultanées étaient engagées autour du camp sur des points différents, et les cris confus qui parvenaient aux oreilles des combattants détournaient leur attention de l'ennemi qu'ils avaient en tête vers leurs camarades dont ils ignoraient le sort. Jusqu'au milieu du jour, les forces des deux partis restèrent égales, et leurs espérances furent presque les mêmes. Mais la fatigue et la chaleur accablaient les corps mous et flasques des Gaulois : dévorés d'une soif brûlante, ils quittèrent le champ de bataille, et le petit nombre d'entre eux qui restèrent plièrent bientôt devant une charge impétueuse des Romains et s'enfuirent dans leur camp.

Le consul fit alors sonner la retraite. À ce signal, la plupart des soldats revinrent sur leurs pas ; mais quelques-uns, emportés par leur ardeur et comptant se rendre maîtres du camp des ennemis, les poursuivirent jusqu'aux retranchements. Leur petit nombre rassura les Gaulois, qui firent une sortie générale, repoussèrent les Romains et les obligèrent à regagner leur camp, plus dociles aux conseils de la peur qu'ils ne l'avaient été aux ordres du consul. Ainsi les deux armées avaient été tour à tour mises en déroute ou victorieuses. Les Gaulois avaient perdu onze mille hommes ; les Romains cinq mille. Les Gaulois se retirèrent dans l'intérieur du pays. Le consul conduisit ses légions à Plaisance.



## La conférence de Corinthe (printemps 194)

Suivant quelques historiens, Scipion, après avoir fait sa jonction avec son collègue, parcourut les terres des Boiens et des Ligures en les ravageant, aussi longtemps que les bois et les marais n'arrêtèrent pas sa marche. Suivant d'autres, il ne se signala par aucun exploit et revint à Rome pour les comices.

Cette même année, T. Quinctius, qui avait ramené ses troupes dans leurs quartiers d'Élatée, y passa toute la saison d'hiver à rendre la justice et à réformer les abus que Philippe ou ses lieutenants avaient introduits dans les villes pour augmenter l'influence des partisans de la Macédoine et détruire les privilèges et la liberté de ses adversaires.

Au commencement du printemps, il se rendit à Corinthe où une assemblée générale avait été indiquée. Les députés de toutes les villes s'y trouvèrent réunis autour de sa personne, et il leur adressa un discours. Il commença par rappeler les premiers traités d'alliance qui avaient uni Rome et la Grèce, les exploits des généraux qui l'avaient précédé en Macédoine, et ce qu'il avait fait lui-même. Toutes ses paroles furent accueillies avec une grande faveur, exceptée toutefois lorsqu'il fut question de Nabis. On trouvait qu'il convenait peu au libérateur de la Grèce d'avoir laissé un tyran, qui non seulement pesait sur sa patrie, mais qui inspirait aussi la terreur à tous les états voisins, attaché comme un fléau rongeur à la plus illustre des cités grecques.

## Intervention de T. Quinctius

Quinctius n'ignorait pas cette disposition des esprits. Aussi avoua-t-il que s'il n'avait pas craint de sacrifier Lacédémone, il n'aurait point prêté l'oreille aux propositions du tyran ; mais que, convaincu de ne pouvoir l'écraser sans causer aussi la ruine totale de cette grande cité, il avait mieux aimé laisser subsister Nabis, après l'avoir affaibli et lui avoir ôté tout pouvoir de nuire, que d'essayer, pour le salut de la ville, des remèdes trop violents, au risque de la voir succomber au cours même de sa délivrance.

À ces souvenirs du passé, il ajouta “qu'il avait l'intention de partir pour l'Italie et d'y reconduire toute son armée ; qu'avant dix jours ils apprendraient l'évacuation de Démétriade et de Chalcis ; qu'il allait à l'instant même et sous leurs yeux livrer l'Acrocorinthe aux Achéens, afin de montrer si les Romains étaient de meilleure foi que les Étoliens. Ceux-ci n'avaient-ils pas publié partout qu'on avait eu tort de confier au peuple romain le dépôt de la liberté grecque et qu'en secouant le joug de la Macédoine on n'avait fait que changer de maîtres ? Mais, dit-il, ce peuple n'avait jamais calculé la portée de ses paroles ni de ses actions. Quant aux autres états, il les engageait à juger leurs amis sur des faits et non sur des discours, à bien étudier ceux qui méritaient leur confiance et ceux dont ils devaient se garder ; enfin à user sagement de la liberté.”

“Contenue dans de justes bornes, la liberté faisait le salut des particuliers comme des états ; mais, poussée à l'excès, elle dégénérait en licence et devenait aussi insupportable aux autres que funeste à ceux qui en abusent. Il fallait maintenir la bonne harmonie entre les principaux habitants et les ordres divers de chaque cité, comme entre tous les états de la confédération. Contre leur union, les efforts des rois et des tyrans seraient impuissants. Les dissensions et les troubles favorisaient les entreprises des ennemis extérieurs ; car le parti qui avait le dessous dans la guerre civile aimait mieux se donner à un maître étranger que de se soumettre à un citoyen. Cette liberté dont ils n'étaient pas redevables à leurs armes, mais que leur avait rendue la générosité d'un peuple étranger, c'était à eux de la conserver et de la défendre par leur vigilance, afin de montrer aux Romains que leurs bienfaits n'étaient pas mal placés et que la Grèce en était digne.”

## Évacuation de l'Acrocorinthe. Rassemblement de l'armée romaine à Oricum

Ces avis presque paternels firent couler de tous les yeux des larmes de joie, et l'attendrissement gagna l'orateur lui-même. Pendant quelques instants on entendit un murmure d'approbation ; tous les Grecs s'exhortaient mutuellement à graver au fond de leurs cœurs ces paroles aussi sacrées pour eux que celles d'un oracle.

Quand le silence se fut rétabli, Quinctius leur demanda de faire rechercher tous les citoyens romains qui pouvaient se trouver en esclavage chez eux et de les lui envoyer avant deux mois en Thessalie. "Il serait peu honorable pour eux, ajouta-t-il, de garder comme esclaves dans un pays libre ceux qui l'avaient délivré." On lui répondit avec acclamation "qu'il avait acquis un nouveau droit à la reconnaissance des Grecs en leur rappelant un devoir si sacré, si indispensable.

Il y avait, en effet, une foule de prisonniers faits pendant la guerre punique et vendus par Hannibal, parce que le sénat ne les avait point rachetés. Ce qui prouve leur grand nombre, c'est que, au dire de Polybe, il en coûta cent talents aux Achéens pour leur rançon, qui avait été cependant fixée à cinq cents deniers par tête. À ce prix l'Achaïe en racheta douze cents. Qu'on juge, sur cette proportion, de ce que devait en contenir vraisemblablement la Grèce tout entière.

L'assemblée n'était pas encore dissoute qu'on vit la garnison descendre de l'Acrocorinthe, marcher droit à la porte de la ville et sortir. Le général la suivit de près, escorté par tous les députés, qui le proclamaient leur sauveur et leur libérateur. Il reçut leurs adieux, les congédia et retourna à Élatée par le chemin qu'il avait pris en se rendant à Corinthe. D'Élatée il fit partir son lieutenant Appius Claudius à la tête de toute l'armée, avec ordre de la conduire à Oricum par la Thessalie et l'Épire, et de l'y attendre. C'était là qu'il voulait s'embarquer pour l'Italie. Il écrivit aussi à son frère et lieutenant L. Quinctius, qui commandait la flotte, de rassembler dans ce port, de tous les points de la Grèce, ses bâtiments de transport.

## **Retrait des dernières garnisons romaines. Nouvelle réglementation de la Thessalie**

Pour lui, il se rendit à Chalcis, en retira la garnison, ainsi que celles d'Oreus et d'Érétrie, et y tint une assemblée des villes de l'Eubée. Il leur rappela dans quelle situation il avait trouvé l'île et en quel état il la laissait ; puis il les congédia. De là, il passa à Démétriade, qu'il fit évacuer également, et suivi, comme à Corinthe et à Chalcis, de la population entière, il prit la route de Thessalie.

Là, il avait non seulement à affranchir des villes ; mais il lui fallait aussi substituer au désordre et à l'anarchie une forme de gouvernement supportable. Les troubles de la Thessalie avaient pour cause, outre le malheur des temps et la violence ou le despotisme des rois, l'esprit remuant de la nation qui, dès les temps les plus anciens jusqu'à nos jours mêmes, n'a jamais su se réunir pour des comices, pour des assemblées générales ou particulières, sans qu'on ait vu éclater quelque sédition ou quelque désordre. Quinctius nomma des juges et un sénat, en prenant surtout la fortune pour base de ses choix, et il donna dans les villes la plus grande influence à cette partie des citoyens qui avaient le plus intérêt à maintenir l'ordre et la paix publique.

## **Retour de l'armée victorieuse à Rome. Le triomphe**

Après avoir ainsi organisé la Thessalie, il se rendit par l'Épire à Oricum, où il devait s'embarquer. D'Oricum il fit passer toutes ses troupes à Brindes, et, de cette ville jusqu'à Rome, leur voyage à travers l'Italie fut une espèce de marche triomphale où l'on voyait une masse de captifs et de dépouilles presque aussi nombreuse que l'armée elle-même. Arrivé à Rome, Quinctius eut audience du sénat hors de la ville pour faire le récit de ses exploits, et il obtint sans contestation le triomphe, qu'il avait si bien mérité.

La pompe dura trois jours. Le premier, il fit paraître les armes, les traits, les statues d'airain et de marbre, enlevés pour la plupart à Philippe plutôt qu'aux villes conquises. Le second jour, ce fut l'or et l'argent travaillé monnayé ou en lingots. Il y avait dix-huit mille livres pesant d'argent en lingots, et deux cent soixante-dix d'argent travaillé, c'est-à-dire des vases de toute sorte et en grand nombre, presque tous ciselés, et dont quelques-uns étaient des chefs-d'œuvre ; beaucoup d'ouvrages en bronze ; enfin dix boucliers d'argent. En argent monnayé on comptait quatre-vingt-quatre mille pièces attiques nommées tétradrachmes, et dont chacune pèse à peu près trois deniers ; en or, trois mille sept cent quatorze livres pesant, un bouclier massif et quatorze mille cinq cent quatorze philippes.

Le troisième jour parurent les couronnes d'or données par les villes, au nombre de cent quatorze. Devant le char marchaient les victimes, puis une foule de prisonniers et d'otages de distinction, parmi lesquels on remarquait Démétrius, fils du roi Philippe, et le Lacédémonien Armène, fils du tyran Nabis. Enfin venait Quinctius monté sur son char, et suivi de ses soldats qui formaient un cortège considérable ; car il avait ramené l'armée tout entière. Il fit distribuer deux cent cinquante as à chaque fantassin, le double à chaque centurion, le triple à chaque cavalier. L'éclat de ce triomphe fut rehaussé par la présence des prisonniers rachetés de l'esclavage, qui suivaient le char la tête rasée.

## Fondation de colonies ; consécration de nouveaux temples

À la fin de cette année, le tribun Q. Aelius Tubéron proposa au peuple en vertu d'un sénatus-consulte, et un plébiscite ordonna l'établissement de deux colonies latines, l'une dans le Bruttium, l'autre sur le territoire de Thurium. On créa triumvirs en cette circonstance, avec des pouvoirs qui devaient durer trois ans, pour la colonie du Bruttium, Q. Naevius, M. Minucius Rufus et M. Furius Crassipes ; pour le territoire de Thurium, Aulus Manlius, Q. Aelius, L. Apustius. Ces deux commissions furent nommées dans des comices tenus au Capitole par le préteur de la ville Cn. Domitius.

On dédia cette année aux dieux plusieurs temples. Un à Juno Sospita, dans le marché aux légumes : il avait été voué quatre ans auparavant, pendant la guerre de Gaule, et construit par le consul C. Cornélius, qui en fit la dédicace comme censeur. Un autre au dieu Faune : il avait été construit deux ans auparavant avec le produit des amendes, par l'édile C. Scribonius et son collègue Cn. Domitius, qui en fit la dédicace comme préteur de la ville. Un temple fut aussi dédié à Fortuna Primigenia, sur le mont Quirinal, par Q. Marcius Ralla, nommé duumvir à cet effet. C'était P. Sempronius Sophus qui avait fait vœu de l'élever, dix ans auparavant, pendant la guerre punique, et qui l'avait fait construire étant censeur. Le duumvir C. Servilius en dédia un à Jupiter dans l'île du Tibre ; ce temple avait été voué six ans auparavant, pendant la guerre de Gaule, par le préteur L. Furius Purpurio, qui le fit aussi construire étant consul. Tels furent les événements de l'année.

## **Discussion sur l'attribution de places de spectacle réservées aux sénateurs**

P. Scipion quitta son département de la Gaule et revint à Rome pour l'élection des consuls. Il tint les comices consulaires, où l'on nomma L. Cornélius Mérula et Q. Minutius Thermus. Le lendemain, on choisit pour préteurs L. Cornélius Scipion, M. Fulvius Nobilior, C. Scribonius, M. Valérius Messala, L. Porcius Licinus et C. Flaminius. Les édiles curules C. Atilius Serranus et L. Scribonius Libo firent représenter pour la première fois des représentations théâtrales aux Jeux Mégalésiens.

Pour la première fois aussi, dans les Jeux Romains qu'ils donnèrent, les sénateurs eurent des places distinctes de celles du peuple, et cette nouveauté, comme il arrive toujours, fit beaucoup parler. Les uns disaient qu'on avait enfin accordé au premier ordre de l'état un privilège qu'on aurait dû établir depuis longtemps. Les autres faisaient observer que tout ce qu'on ajoutait à la considération du sénat était pris sur la dignité du peuple ; que toutes ces distinctions qu'on cherchait à établir entre les ordres altéraient leur union et attaquaient la liberté. Depuis cinq cent cinquante-huit ans, ajoutaient-ils, les places des spectateurs avaient été confondues. Qu'était-il donc arrivé tout à coup pour que les patriciens ne voulussent plus se trouver dans l'amphithéâtre à côté des plébéiens ? Pour que le riche dédaignât le voisinage du pauvre ? C'était un caprice nouveau et injurieux, dont les sénateurs d'aucune nation n'avaient eu encore l'idée et qui n'avait jamais été satisfait. Enfin Scipion l'Africain lui-même, qui avait conseillé cette innovation pendant son consulat, en éprouva, dit-on, de vifs regrets. Tant il est vrai que les changements apportés aux coutumes anciennes emportent rarement l'approbation ! On aime mieux les vieilles habitudes, à moins que l'expérience n'en ait démontré l'abus.

### **Tremblements de terre en série. Répartition des postes pour 193**

Au commencement de l'année où L. Cornélius et Q. Minucius entrèrent en charge, on annonça des tremblements de terre si nombreux qu'on fut bientôt fatigué et de ces nouvelles et des fêtes ordonnées à cette occasion. Les consuls ne pouvaient ni présider le sénat, ni s'occuper des affaires publiques ; leur temps était absorbé par les sacrifices et les expiations. Enfin, les décevirs eurent ordre de consulter les livres sibyllins, et, d'après leur réponse, il y eut trois jours de supplications. C'était avec des couronnes sur la tête que les Romains allaient porter leurs supplications au pied des autels. Il était enjoint à tous les citoyens d'une même famille de se réunir pour ce pieux devoir. Les consuls défendirent en outre, d'après l'ordre du sénat, d'annoncer un nouveau tremblement de terre le jour d'une fête décrétée en expiation d'un autre malheur de ce genre.

On procéda ensuite au partage des provinces par la voie du sort, d'abord entre les consuls, puis entre les préteurs. Cornélius reçut la Gaule, Minucius la Ligurie ; C. Scribonius la juridiction de la ville, M. Valérius celle des étrangers, L. Cornélius la Sicile, L. Porcius la Sardaigne, C. Flaminius l'Espagne citérieure, Marcus Fulvius l'Espagne ultérieure.



## 5. Début de l'année 193

56

### **Nouvelles menaces en Ligurie. Renforcement des effectifs militaires**

Les consuls s'attendaient à n'avoir aucune guerre cette année, lorsqu'on reçut une lettre de M. Cincius, qui commandait à Pise. Il signalait que vingt mille Liguriens avaient pris les armes, par suite d'une conspiration générale de tous les bourgs du pays ; qu'ils avaient ravagé d'abord le territoire de Luna, et qu'étant entrés ensuite sur les terres de Pise, ils avaient parcouru toute la côte. Le consul Minucius, chargé du département de la Ligurie, monta donc à la tribune avec l'agrément du sénat et ordonna aux deux légions urbaines enrôlées l'année précédente de se trouver avant dix jours à Arrétium. Il déclara qu'il les remplacerait en levant deux nouvelles légions. Il enjoignit également aux alliés du nom latin, aux magistrats et aux députés de ceux qui devaient fournir des auxiliaires, de se rendre avec lui au Capitole. Il leur demanda quinze mille hommes d'infanterie et cinq cents chevaux, réglant les contingents de chaque ville sur le nombre des jeunes gens. Au sortir du Capitole il leur fit prendre directement le chemin des portes et leur recommanda de partir sur-le-champ afin de hâter les levées.

On accorda à Fulvius et à Flaminius, pour compléter leurs cadres, trois mille fantassins et cent cavaliers romains, cinq mille hommes de pied et deux cents chevaux fournis par les alliés du nom latin ; et on prescrivit aux deux préteurs de licencier les vieilles troupes dès qu'ils seraient arrivés en Espagne.

Cependant les soldats des légions urbaines se présentaient en foule chez les tribuns du peuple, pour faire valoir auprès d'eux les droits que leurs services complets ou leurs infirmités leur donnaient à être dispensés de partir. Mais une dépêche de Ti. Sempronius coupa court à leurs réclamations. Il écrivait que dix mille Ligures étaient entrés sur le territoire de Plaisance et l'avaient mis à feu et à sang jusqu'aux murs de la colonie et jusqu'aux rives du Pô ; que les Boiens aussi étaient sur le point de se soulever.

À cette nouvelle, le sénat décréta qu'il y avait tumulte et qu'il n'autorisait pas les tribuns à s'occuper des motifs d'exemption que présentaient les soldats. Il enjoignit en outre aux alliés du nom latin qui avaient servi sous P. Cornélius et Ti. Sempronius, et que ces consuls avaient licenciés, de se rendre dans l'Étrurie au jour et au lieu qui leur seraient désignés par le consul L. Cornélius. Ce magistrat eut ordre de lever, en se dirigeant vers sa province, dans toutes les villes et les campagnes qui se trouveraient sur son passage, le nombre de soldats qu'il jugerait à propos, de les armer et de les emmener avec lui. On le laissait libre de licencier ceux d'entre eux qu'il voudrait et quand bon lui semblerait.

## **Ratification du traité de paix conclu avec la Grèce. Discours du représentant d'Antiochus**

Les consuls, après avoir terminé leurs levées, partirent pour leurs départements. Alors T. Quinctius demanda au sénat de vouloir bien écouter le rapport des mesures qu'il avait arrêtées de concert avec les dix commissaires, et les revêtir de son approbation, s'il les jugeait convenables. Il déclara que, pour le faire en toute connaissance de cause, il serait à propos d'entendre les envoyés de toute la Grèce, de la plus grande partie de l'Asie et de plusieurs rois. Ces députations furent introduites au sénat par le préteur de la ville C. Scribonius, et reçues toutes avec bienveillance.

Le débat que l'on avait à propos d'Antiochus, étant plus long que les autres, fut renvoyé à la décision des dix commissaires qui avaient vu ce prince soit en Asie, soit à Lysimachie. On invita T. Quinctius à se joindre à eux pour écouter les propositions que feraient les ambassadeurs du roi, et on le chargea de faire une réponse conforme à la dignité et aux intérêts du peuple romain.

Ménippe et Hégésianax étaient à la tête de l'ambassade royale. Ce fut le premier qui porta la parole. "Il ignorait, dit-il, quels obstacles pouvait rencontrer leur mission, puisqu'ils n'étaient venus que pour solliciter l'amitié du peuple romain et faire alliance avec lui. Or il y avait trois espèces de traités par lesquels les rois et les républiques pouvaient s'unir : la première consistait dans les lois que le vainqueur dictait au vaincu ; dans ce cas, celui qui avait triomphé, devenu l'arbitre de la destinée des vaincus, réglait en souverain maître ce qu'il voulait bien leur laisser, et ce qu'il leur enlevait. La seconde avait lieu entre deux ennemis, qui, n'ayant pas obtenu d'avantages l'un sur l'autre, traitaient de la paix et faisaient alliance sur le pied d'égalité ; dans ce cas, les parties contractantes se rendaient réciproquement leurs conquêtes, et rentraient, suivant leurs anciens droits et privilèges, en possession de tout ce que la guerre leur avait enlevé, ou s'arrangeaient entre elles à l'amiable. La troisième enfin se passait entre deux puissances qui, sans avoir jamais été ennemies, s'unissaient par des liens d'amitié et par un traité d'alliance ; dans ce cas, il ne s'agissait ni de dicter ni de recevoir des lois : il n'en était ainsi que de vainqueur à vaincu. C'était là précisément la position d'Antiochus ; aussi avait-il lieu de s'étonner que les Romains voulussent lui dicter des lois, et lui désigner les villes d'Asie dont ils exigeaient la liberté et la franchise, celles qu'ils ne soumettaient qu'au tribut, celles enfin dont ils interdisaient l'entrée au roi et à ses garnisons. On avait bien pu imposer ainsi la paix à Philippe, ennemi de Rome ; mais ce n'était pas ainsi qu'on devait conclure un traité d'alliance avec Antiochus, qui était un prince ami."

## Réponse de Quinctius

Quinctius répondit : “Puisque vous voulez faire des distinctions et que vous énumérez les différentes espèces de traités, je vais à mon tour vous faire connaître deux conditions, sans lesquelles votre maître, dites-le-lui bien, ne doit espérer aucune alliance avec le peuple romain : la première, c’est que s’il désire voir cesser notre intervention dans les affaires d’Asie, il renonce lui-même à toute vue sur l’Europe ; la seconde, que s’il ne se renferme pas dans les limites de l’Asie et qu’il passe en Europe, il laisse aux Romains le droit de maintenir les alliances qu’ils ont déjà en Asie et d’en contracter de nouvelles.”

On ne pouvait, s’écria aussitôt Hégésianax, entendre sans indignation la défense qui était faite au roi Antiochus de visiter les villes de la Thrace et de la Chersonèse, si glorieusement conquises par son bisaïeul Séleucus, après la défaite et la mort du roi Lysimaque, et reprises depuis sur les Thraces qui s’en étaient emparés, et repeuplées avec non moins de gloire par Antiochus, qui y avait rappelé des habitants et relevé à grands frais les édifices tombés en ruines ou dévorés par l’incendie. Était-ce donc la même chose que de dépouiller Antiochus de ces possessions ainsi acquises, ainsi recouvrées, et de fermer l’Asie aux Romains, qui n’y avaient jamais rien possédé ? Antiochus recherchait l’amitié des Romains ; mais il voulait obtenir un traité honorable et non des conditions flétrissantes.

Eh bien ! reprit Quinctius, puisqu’il s’agit d’honneur et que ce doit être la seule ou du moins la principale règle de conduite pour le premier peuple du monde comme pour un si grand monarque, lequel est le plus honorable d’exiger l’affranchissement de toutes les villes grecques, dans quelque pays qu’elles se trouvent, ou de vouloir les soumettre à l’esclavage et au tribut ? Si Antiochus se fait un titre de gloire de replacer sous son joug des villes que le droit de la guerre avait données à son bisaïeul, mais que son aïeul et son père n’ont jamais songé à revendiquer comme leur propriété, les Romains aussi croient leur constance et leur bonne foi intéressées à ne point abandonner le patronage de la liberté grecque dont ils ont consenti à se charger. De même qu’ils ont affranchi la Grèce des chaînes de Philippe, ils veulent aussi affranchir du joug d’Antiochus les villes grecques d’Asie. Ce n’est pas pour devenir esclaves des rois que des colonies ont été envoyées dans l’Éolide et l’Ionie ; ce fut pour augmenter la population grecque et propager par toute la terre le nom du plus ancien des peuples !

## Discussion des conditions de l'alliance

Hégésianax fut ébranlé ; il ne pouvait nier que la cause de la liberté ne fût plus honorable que celle de l'esclavage. “Pourquoi tous ces détours ? ” s'écria enfin P. Sulpicius, le plus âgé des dix commissaires. “Choisissez l'une des deux conditions que Quinctius vient de vous énoncer si nettement ou cessez de parler d'alliance.” “Mais, dit Ménippe, nous ne voulons ni ne pouvons accepter aucun pacte qui démembre les états d'Antiochus.”

Le lendemain, Quinctius introduisit au sénat toutes les députations de la Grèce et de l'Asie. Pour leur faire connaître les dispositions du peuple romain et celles d'Antiochus à l'égard des cités grecques, il exposa les demandes qu'il avait notifiées aux ambassadeurs et les prétentions du roi. Il les chargea donc d'annoncer à leurs concitoyens que le peuple romain saurait montrer pour défendre leur liberté contre Antiochus, s'il refusait de quitter l'Europe, la même valeur et la même bonne foi qu'il avait déployées contre Philippe.

Alors Ménippe conjura instamment Quinctius et le sénat de ne point adopter à la hâte une détermination qui allait bouleverser le monde ; de prendre pour eux-mêmes et d'accorder à son maître le temps de réfléchir. Il ajouta qu'Antiochus ferait de sérieuses réflexions quand il connaîtrait les conditions et qu'il obtiendrait sans doute quelques changements, ou qu'il céderait pour le maintien de la paix. Tout fut donc ajourné. On résolut d'envoyer en ambassade auprès du roi les mêmes personnages qui étaient allés le trouver à Lysimachie : c'étaient P. Sulpicius, P. Villius et P. Aelius.

## **Hannibal décide Antiochus à faire la guerre aux Romains**

À peine étaient-ils partis que des ambassadeurs carthaginois vinrent annoncer qu'Antiochus, poussé par Hannibal, se préparait sérieusement à la guerre. On craignit de voir se renouveler en même temps la guerre punique.

Hannibal, chassé de sa patrie, s'était réfugié, comme nous l'avons dit plus haut, à la cour d'Antiochus et jouissait d'une grande considération auprès de ce prince. Ce qui avait assuré son crédit, c'est que le roi, depuis longtemps préoccupé de projets hostiles contre les Romains, ne pouvait en conférer avec un capitaine plus expérimenté. Hannibal n'avait toujours qu'un seul et même avis. "L'Italie devait être le théâtre des opérations ; l'Italie fournirait à un ennemi étranger des vivres et des soldats. Si on ne cherchait pas à la soulever, si le peuple romain était libre de faire la guerre hors de l'Italie avec les forces et les ressources de l'Italie, il n'y avait ni roi ni peuple en état de résister à ses armes. Il demandait qu'on lui confiât cent vaisseaux pontés, dix mille hommes d'infanterie et mille chevaux. Avec cette flotte, il ferait voile d'abord pour l'Afrique. Il avait grand espoir de parvenir à soulever les Carthaginois. S'il les voyait hésiter, il irait aborder sur quelque point de l'Italie pour y exciter la guerre contre les Romains. Le roi devait avec le reste de ses forces se transporter en Europe, se cantonner dans quelque partie de la Grèce, et, sans passer en Italie, se tenir toujours prêt à effectuer le passage, ce qui suffirait pour tenir les Romains en haleine par la crainte de la guerre."

## La mission d'Ariston

Après avoir fait goûter ses plans au roi, il crut devoir s'assurer des dispositions de ses concitoyens ; mais il n'osa pas leur écrire, de peur qu'on n'interceptât sa lettre et qu'on ne découvrit son projet. Il se servit d'un certain Ariston, de Tyr, qu'il avait rencontré à Éphèse et dont il avait éprouvé l'adresse dans des affaires peu importantes. À force de présents et de promesses, garanties par le roi lui-même, il le détermina à porter ses instructions à Carthage. Il lui nomma toutes les personnes qu'il était nécessaire de voir et lui remit aussi des signes particuliers de reconnaissance qui ne laisseraient aucun doute sur sa mission.

Cet Ariston ne fut pas plus tôt à Carthage que le motif qui l'y amenait fut connu en même temps des amis et des ennemis d'Hannibal. On en parla beaucoup d'abord dans les réunions et les repas ; puis un jour au sénat quelqu'un fit observer "qu'on n'avait rien gagné à l'exil d'Hannibal, si son éloignement ne l'empêchait pas d'intriguer et de chercher à corrompre des citoyens pour troubler la paix publique ; qu'un étranger, un certain Ariston, de Tyr, était dans la ville avec des instructions d'Hannibal et du roi Antiochus ; que certains hommes avaient chaque jour avec lui des entretiens secrets, et qu'ils tramaient dans l'ombre un complot qui éclaterait bientôt et causerait la perte de la république."

Toute l'assemblée s'écria "qu'il fallait mander Ariston, l'interroger sur les motifs de son arrivée, et s'il gardait le silence, l'envoyer à Rome avec des ambassadeurs ; qu'on avait déjà payé assez cher la témérité d'un seul homme ; que désormais chacun devait expier ses fautes personnelles ; mais qu'il fallait mettre la république à l'abri de tout reproche et même de tout soupçon de crime."

Ariston parut au sénat avec assurance et se justifia sans peine, en disant qu'il n'avait apporté aucune lettre à personne. Toutefois il n'expliqua point suffisamment sa présence à Carthage ; ce qui l'embarrassait surtout, c'est qu'on l'accusait de n'avoir vu que des membres de la faction barcine. Il y eut alors une contestation assez vive ; quelques sénateurs voulaient qu'on l'arrêtât comme espion et qu'on le mît sous bonne garde ; d'autres soutenaient qu'il n'y avait pas de quoi faire tant de bruit. "C'était, disaient-ils, donner un fâcheux exemple que d'arrêter sans preuves des étrangers. Les Carthaginois seraient exposés à de pareils affronts, soit à Tyr, soit dans les autres marchés où ils se rendaient en si grand nombre." L'affaire fut remise au lendemain.

Ariston se joua des Carthaginois en se servant contre eux de leurs propres armes, de l'artifice : à l'entrée de la nuit, il alla suspendre des placards au-dessus du tribunal où siégeaient chaque jour les magistrats, dans l'endroit le plus fréquenté de la ville ; puis dès la troisième veille, il s'embarqua et prit la fuite. Le lendemain, les suffètes étant venus prendre place sur leurs sièges pour rendre la justice, aperçurent ces placards, les tirent détacher et en prirent connaissance. On y lisait qu'Ariston n'avait eu d'instructions personnelles pour aucun citoyen, mais que ses ordres s'adressaient à tout le corps des vieillards (c'est le nom qu'on donne au sénat de Carthage). Cette accusation, qui était générale, obligea de suspendre les poursuites commencées contre quelques citoyens ; mais on résolut d'envoyer à Rome une ambassade chargée de faire un rapport aux consuls et au

sénat et de se plaindre en même temps des attaques de Masinissa.

## **Les Carthaginois et Masinissa demandent à Rome de régler leur différent**

Ce prince, voyant les Carthaginois décriés dans l'esprit des Romains et divisés entre eux, puisque les grands avaient éveillé les soupçons du sénat par leurs entretiens avec Ariston et que le peuple se défiait du sénat depuis la déclaration de ce même Ariston, crut l'occasion favorable pour les attaquer, ravagea leurs côtes et leva des impôts sur plusieurs villes tributaires de Carthage. Cette contrée porte le nom d'Emporia ; c'est la côte de la petite Syrte ; le sol en est fertile ; on n'y trouve qu'une seule ville, Leptis, qui payait un talent par jour aux Carthaginois.

Masinissa ne se contenta point de ravager cette contrée tout entière ; il s'empara même de quelques points, si bien qu'on ne savait plus si elle faisait partie de ses états ou des possessions carthaginoises. Apprenant le départ pour Rome de l'ambassade qui allait justifier la république et porter plainte contre lui, il en fit partir une de son côté et la chargea de fortifier les soupçons déjà conçus et de défendre le droit qu'il prétendit avoir aux contributions qu'il avait levées.

Les envoyés de Carthage furent entendus les premiers, et ce qu'ils racontèrent de l'étranger tyrien fit craindre aux sénateurs d'avoir à soutenir la guerre à la fois contre Antiochus et les Carthaginois. Ce qui corroborait surtout les soupçons, c'était que le sénat de Carthage, après avoir résolu de faire saisir Ariston et de l'envoyer à Rome, ne s'était assuré ni de sa personne ni de son vaisseau.

On passa ensuite à l'affaire du territoire, qui fut discutée avec les ambassadeurs du roi. Les Carthaginois alléguaient en leur faveur que cette contrée était comprise dans les limites du territoire que Scipion vainqueur avait assigné aux possessions de Carthage. Ils faisaient valoir aussi l'aveu même de Masinissa. En effet lorsque ce prince poursuivait un certain Aphthir, qui s'était enfui de ses états et qui errait avec un corps de Numides dans les environs de Cyrène, il leur avait demandé comme une grâce le passage par cette contrée, reconnaissant ainsi que c'était une dépendance de Carthage.

Les Numides les accusaient de mensonge quant à la délimitation faite par Scipion. "Si l'on voulait, ajoutaient-ils, rechercher les premiers titres de possession, quelles terres les Carthaginois pouvaient-ils revendiquer en Afrique ? C'étaient des étrangers qui avaient obtenu par grâce, pour bâtir une ville, l'espace qu'ils pourraient entourer avec le cuir d'un bœuf coupé en lanières. Tout ce qui était en dehors de l'enceinte de Byrsa, leur demeure primitive, ils l'avaient acquis par la violence et l'injustice. Ce pays même qui était l'objet de leur contestation, ils ne pouvaient prouver qu'ils l'eussent possédé sans interruption depuis qu'ils l'avaient occupé pour la première fois, ni qu'ils l'eussent possédé longtemps. Il avait été envahi, suivant l'occasion, tantôt par eux, tantôt par les rois de Numidie ; et la force des armes avait seule décidé à qui il appartiendrait. Masinissa priait donc le sénat de laisser les choses en l'état où elles se trouvaient avant que les Carthaginois devinssent les ennemis des Romains et que le roi de Numidie fût leur allié et leur ami, et de ne pas empêcher ceux qui pouvaient le conserver d'en rester maîtres."

On répondit aux ambassadeurs des deux parties qu'on enverrait en Afrique des commissaires qui termineraient la contestation sur les lieux. On confia ce soin à Scipion



l'Africain, à C. Cornélius Céthégus et à M. Minucius Rufus. Ils prirent connaissance de l'affaire, examinèrent la question et laissèrent tout en suspens, sans vouloir se décider ni pour Carthage, ni pour Masinissa. Prirent-ils ce parti d'eux-mêmes, ou bien en avaient-ils reçu l'ordre ? C'est ce qu'on ne saurait assurer. Du moins était-il fort politique de laisser les deux partis aux prises. S'il n'en eût pas été ainsi, Scipion seul aurait pu, soit par la connaissance des faits, soit par l'autorité que lui donnaient les services qu'il avait rendus au roi et à la république, trancher d'un seul mot la difficulté.

**Fin du Livre XXXIV**

## **Livre XXXV - (193 à 192 av. J.-C.)**

### **1. Politique intérieure et extérieure de Rome (193)**

#### **1**

#### **Opérations en Espagne (courant de l'année 194)**

Au commencement de l'année où ces événements eurent lieu, Sex. Digitius, préteur de l'Espagne citérieure, avait combattu les villes qui s'étaient révoltées partout après le départ de Caton. La lutte qu'il soutint contre elles avec plus de persévérance que de talent fut presque toujours si malheureuse qu'à peine put-il remettre à son successeur la moitié des troupes qu'il avait lui-même reçues. L'Espagne tout entière se serait indubitablement soulevé, si l'autre préteur, P. Cornélius Scipion, fils de Cnéius, n'eût triomphé au-delà de l'Èbre, et réduit par la terreur de ses armes cinquante villes au moins à se jeter dans son parti. C'était pendant sa préture qu'il avait obtenu ces succès.

Comme propréteur, il vengea sur les Lusitaniens les dévastations qu'ils avaient commises dans l'ultérieure. Au moment où ils retournaient chez eux chargés d'un immense butin, il les attaqua au milieu même de leur marche. Le combat dura de la troisième à la huitième heure du jour, sans qu'on pût en prévoir l'issue. Scipion, qui était inférieur en nombre aux ennemis, avait sur eux l'avantage à d'autres égards. Ses troupes, toutes fraîches et formées en masses compactes, avaient affaire à une colonne très étendue, embarrassée par une quantité considérable de bétail et fatiguée d'une longue marche ; car c'était à la troisième veille que les ennemis avaient commencé leur mouvement. Outre le chemin parcouru pendant la nuit, ils avaient encore marché trois heures depuis le lever au jour ; et, sans avoir eu le temps de prendre quelque repos, il leur avait fallu passer des fatigues de la route à celles du combat.

Aussi dès le premier choc on les vit, animés d'un reste de force et de courage, rompre les rangs des Romains ; mais insensiblement la lutte devint égale. En ce moment critique, le propréteur fit vœu d'offrir des jeux à Jupiter s'il enfonçait les ennemis et les taillait en pièces. Alors les Romains firent une charge plus vigoureuse et les Lusitaniens reculèrent ; bientôt même leur déroute fut complète. Les vainqueurs s'acharnèrent à leur poursuite, leur tuèrent près de douze mille hommes, firent cinq cent quarante prisonniers, presque tous de la cavalerie, et s'emparèrent de cent trente-quatre enseignes militaires. Les Romains perdirent soixante-treize hommes.

La bataille eut lieu non loin d'Ilipa. Ce fut dans cette ville que P. Cornélius ramena son armée victorieuse, chargée d'un riche butin qui fut exposé tout entier devant les portes, afin que chaque propriétaire pût y reconnaître ce qui lui appartenait. Le reste fut remis au questeur, pour qu'il en fît faire la vente, et le prix qu'on en tira fut distribué aux soldats.



## Départ du préteur C. Flaminius (printemps 193)

Le préteur C. Flaminius n'était pas encore parti de Rome lorsque ces événements eurent lieu en Espagne. Aussi eut-il soin, ainsi que ses amis, de rappeler souvent à l'attention publique ces revers et ces succès. Il essaya de faire valoir l'importance de la guerre allumée dans sa province et l'état déplorable de l'armée que Sex. Digitius allait lui remettre, une armée frappée d'épouvante et. Qui ne songeait qu'à fuir. Il voulait par là se faire décerner une des légions urbaines ; il voulait encore, après avoir ajouté à cette légion les soldats qu'il avait enrôlés lui-même en vertu d'un sénatus-consulte, pouvoir choisir sur l'ensemble six mille cinq cents hommes d'infanterie et trois cents chevaux. Avec ces forces, disait-il, il serait en état de faire la guerre ; car il ne comptait pas beaucoup sur les débris de l'armée de Digitius.

Les anciens répondirent qu'on ne pouvait, sur la foi de vains bruits inventés par des particuliers dans l'intérêt de quelques magistrats, rédiger des sénatus-consultes ; que les dépêches envoyées par les préteurs de leurs provinces ou les rapports verbaux des lieutenants devaient être tenus pour sûrs ; enfin, que s'il y avait tumulte en Espagne, on autorisait le préteur à faire des levées extraordinaires hors de l'Italie. L'intention du sénat était qu'elles eussent lieu en Espagne. Valérius Antias prétend que C. Flaminius passa aussi en Sicile pour y lever des troupes ; que, faisant voile de cette île vers l'Espagne, il fut jeté par une tempête sur la côte d'Afrique, y réunit les soldats épars de l'armée de Scipion qu'il prit à son service, et qu'aux recrues de ces deux provinces il joignit un troisième corps levé en Espagne.

### **Combats en Ligurie (printemps 193)**

En Italie aussi, la guerre de Ligurie devenait de plus en plus menaçante. Déjà quarante mille hommes avaient investi Pise, et leur nombre se grossissait chaque jour d'une foule de gens attirés par la nouvelle d'un siège et l'espoir du butin.

Le consul Minucius se porta sur Arrétium le jour qu'il avait fixé pour la réunion de ses troupes ; de là, il marcha sur Pise en bataillon carré. Son arrivée sauva la ville ; les ennemis allèrent camper au-delà du fleuve à un mille des murs et le consul y fit son entrée. Le lendemain il passa lui-même le fleuve, établit son camp à cinq cents pas environ de l'ennemi, et, par de nombreuses escarmouches, il parvint à préserver les terres des alliés de toute dévastation. Il n'osait pas risquer une bataille générale avec ses recrues, composées d'un ramassis d'hommes de toute espèce, qui ne se connaissaient pas assez entre eux pour se fier les uns aux autres. Les Ligures, au contraire, enhardis par leur nombre, se présentaient souvent en bataille, prêts à livrer une action décisive ; en même temps ils pouvaient envoyer sans cesse de tous côtés de nombreux détachements piller les territoires limitrophes ; et lorsqu'ils avaient réuni une quantité considérable de bétail et autre butin, ils la dirigeaient sous bonne escorte vers leurs places fortes et leurs bourgades.

## **L'armée consulaire échappe à une embuscade tendue par les Boiens**

Comme la guerre de Ligurie était concentrée dans les environs de Pise, le consul L. Cornélius Mérula franchit les frontières mêmes du territoire ligurien, et pénétra par là sur les terres des Boiens, où il suivit un plan d'opérations tout autre que celui de son collègue. C'était lui qui présentait la bataille et les ennemis qui l'évitaient ; c'étaient les Romains qui, voyant que l'ennemi ne sortait pas de ses retranchements, se répandaient de tous côtés pour piller ; les Boiens aimaient mieux laisser leurs dévastations impunies que d'être forcés d'en venir aux mains en voulant défendre leurs possessions. Le consul, après avoir mis tout à feu et à sang, abandonna le pays et marcha vers Modène sans prendre aucune précaution, comme au milieu de peuples amis.

Mais les Boiens, ayant appris son départ, le suivaient en silence, épiant l'occasion de lui tendre un piège. Une nuit ils prirent les devants, et allèrent s'embusquer en avant du camp romain dans un défilé que l'armée devait traverser. Toutefois ils ne parvinrent pas à dérober leur mouvement, et le consul, qui d'ordinaire se mettait en route à une heure avancée de la nuit, craignit que l'obscurité n'augmentât le désordre d'une surprise, attendit le jour pour continuer sa marche, et se fit précéder d'un escadron de cavalerie qui allait à la découverte. Instruit du nombre des ennemis et de la position qu'ils occupaient, il fit déposer tous les bagages au milieu de la plaine, ordonna aux triaires de les entourer d'une palissade et s'avança contre les Boiens avec le reste de son armée en ordre de bataille. Les Gaulois en firent autant dès qu'ils virent que leur embuscade était découverte et qu'il fallait livrer un combat en règle, où la valeur seule déciderait de la victoire.

## Victoire romaine

Ce fut vers la seconde heure que l'action s'engagea. L'aile gauche des alliés et les cohortes spéciales formaient la première ligne que commandaient, en qualité de lieutenants, deux consulaires, M. Marcellus et Ti. Sempronius, consul de l'année précédente. On voyait le nouveau consul, tantôt à la tête de ses lignes, tantôt à la réserve, où il s'occupait à contenir l'ardeur de ses légions et à les empêcher de charger avant qu'on leur eût donné le signal. Il détacha leur cavalerie sous les ordres des tribuns militaires Q. et P. Minucius, et leur enjoignit d'aller se porter dans un lieu découvert, afin de n'éprouver aucun obstacle pour fondre sur l'ennemi quand ils en recevraient l'ordre.

Pendant qu'il prenait ces dispositions, Ti. Sempronius Longus le fit avertir par un courrier que les cohortes spéciales ne résistaient plus au choc des Gaulois, qu'elles avaient eu beaucoup de tués et que les autres, cédant à la fatigue ou à l'effroi, commençaient à perdre courage. Sempronius pria le consul de vouloir bien lui envoyer une de ses deux légions pour épargner un affront aux armes romaines. La seconde légion alla remplacer les cohortes spéciales qui se replièrent vers le centre, et le combat recommença. Lorsque cette infanterie, toute fraîche, avec ses rangs serrés, fut engagée contre l'ennemi, l'aile gauche quitta aussi le champ de bataille et la droite s'avança sur la première ligne.

Le soleil accablait de ses rayons brûlants les Gaulois qui ne savent pas endurer la chaleur ; ils offraient néanmoins une masse compacte, et, s'appuyant tantôt les uns contre les autres, tantôt sur leurs boucliers, ils soutenaient l'effort des Romains. À cette vue, le consul, voulant rompre leurs rangs, ordonna à C. Livius Salinator de fondre sur eux à bride abattue avec la cavalerie des alliés qu'il commandait, pendant que la cavalerie légionnaire passerait à la réserve. Cette charge impétueuse jeta d'abord le trouble et la confusion parmi les Gaulois, puis bouleversa toute leur ligne. Cependant ils ne prirent pas la fuite ; ils étaient arrêtés par leurs chefs qui frappaient de leurs javelines ceux qui tournaient le dos, et les forçaient de rentrer dans les rangs. Mais la cavalerie des alliés leur coupait le passage.

Le consul conjura alors ses soldats de faire un dernier effort, leur disant "que la victoire était à eux s'ils voulaient profiter du désordre et de la consternation des Gaulois pour les presser vivement ; mais que s'ils leur laissaient le temps de reformer leurs rangs, ils auraient à soutenir une lutte nouvelle dont l'issue serait douteuse." Il fit avancer les vexillaires ; et toute l'armée, redoublant d'énergie, mit enfin les ennemis en déroute. Dès qu'ils tournèrent le dos et qu'ils se dispersèrent de tous côtés pour fuir, la cavalerie légionnaire fut lancée à leur poursuite.

On tua quatorze mille hommes aux Boiens dans cette journée ; on leur fit mille quatre-vingt-douze prisonniers ; dans le nombre se trouvaient sept cent vingt et un cavaliers et trois généraux ; on leur prit deux cent douze enseignes militaires et soixante-trois chariots. La victoire coûta du sang aussi aux Romains ; ils perdirent plus de cinq mille des leurs ou des alliés, vingt-trois centurions, quatre préfets des alliés, M. Genucius, et deux tribuns de la seconde légion, Q. et M. Marcus.

## Préparation des élections

On reçut presque en même temps la lettre du consul L. Cornélius qui faisait part de la bataille de Modène, et celle que son collègue Q. Minucius écrivait de Pise (2). Ce dernier rappelait qu'il avait été désigné par le sort pour présider les comices, mais que la situation des affaires en Ligurie était trop critique pour qu'il pût quitter cette province sans causer la perte des alliés et de grands dommages à la république. Il pria donc les sénateurs d'envoyer à son collègue, qui avait terminé son expédition, l'ordre de revenir à Rome pour les comices. Si Cornélius, disait-il, refusait de se charger d'un soin que le sort n'avait pas rejeté sur lui, il se conformerait à la décision du sénat ; mais il fallait examiner mûrement si l'intérêt de la république n'exigeait pas qu'on eût recours à l'interrègne plutôt que de lui faire abandonner sa province dans de telles circonstances."

Le sénat chargea C. Scribonius d'envoyer deux ambassadeurs de l'ordre sénatorial porter au consul L. Cornélius la lettre de son collègue et lui notifier que, sur son refus de revenir à Rome présider l'élection des nouveaux magistrats, on aurait recours à l'interrègne plutôt que de rappeler Q. Minucius dont les opérations étaient à peine commencées. Les ambassadeurs revinrent annoncer que L. Cornélius se rendrait à Rome pour présider les comices.

La lettre que ce consul avait écrite immédiatement après la bataille livrée aux Boiens donna lieu à quelques débats. En effet son lieutenant M. Claudius avait adressé à la plupart des sénateurs des messages particuliers où il attribuait à la fortune du peuple romain et au courage de l'armée le succès qu'on avait obtenu. "Ce qu'on devait au consul, disait-il, c'était la perte d'un assez grand nombre de soldats et la honte d'avoir laissé échapper les ennemis qu'il aurait pu exterminer. Cette perte était considérable, parce qu'on avait fait avancer trop tard la réserve au secours des corps qui pliaient ; on avait laissé échapper les ennemis, parce qu'on avait donné trop tard à la cavalerie légionnaire l'ordre de charger et qu'on ne lui avait pas permis de poursuivre les fuyards."



## **Lois contre l'usure. Situation en Espagne (début de l'année 193)**

On résolut de ne pas se prononcer trop légèrement sur cette affaire, et on remit la délibération à une assemblée plus nombreuse. Ce qui pressait le plus, c'était de porter remède au fléau de l'usure qui dévorait l'État. Pour échapper aux lois nombreuses par lesquelles on avait enchaîné l'avarice, les usuriers avaient imaginé de passer leurs obligations au nom des alliés qui n'étaient pas soumis à ces lois ; ils pouvaient ainsi écraser librement de leurs usures les malheureux débiteurs. On chercha le moyen de réprimer cette fraude, et l'on décida qu'à partir du jour de la fête célébrée naguère en l'honneur des dieux mânes, tous les alliés qui prêteraient désormais de l'argent à des citoyens romains en feraient la déclaration, et que de ce jour aussi le débiteur pourrait faire juger suivant la loi qu'il voudrait les contestations survenues entre lui et son créancier à l'occasion des prêts. Les déclarations ayant fait connaître la masse énorme des dettes contractées à l'aide de cette fraude, le tribun M. Sempronius proposa au peuple, avec l'assentiment du sénat, et un plébiscite ordonna que les alliés du nom latin fussent tenus de suivre pour les prêts la jurisprudence établie à Rome. Tels furent les événements intérieurs et les opérations militaires qui eurent lieu en Italie.

En Espagne, l'importance de la guerre fut loin de répondre à ce qu'on avait annoncé. Dans la citérieure, C. Flaminius s'empara de la place d'Inlucia chez les Orétans, puis il ramena l'armée dans ses quartiers. Pendant l'hiver, il livra plusieurs combats obscurs pour mettre un terme à des courses de brigands plutôt que d'ennemis ; les succès en furent balancés, et il y périt assez de monde. Fulvius se signala par de plus grands exploits. Il rencontra près de Tolède les Vaccéens, les Vettons et les Celtibères ; il engagea contre eux une bataille rangée, vainquit leur armée confédérée, la mit en déroute et fit prisonnier leur roi Hilernus.

## **Le consul L. Cornélius demande vainement les honneurs du triomphe**

Pendant que l'Espagne était le théâtre de ces événements, le jour des comices approchait. Le consul L. Cornélius laissa donc son armée sous les ordres de son lieutenant M. Claudius, et se rendit à Rome. Il rendit compte au sénat de ses opérations et de l'état où se trouvait la province ; puis il se plaignit devant les Pères conscrits qu'après avoir vu terminer si heureusement, par une seule victoire, une guerre dangereuse, on n'eût pas songé à remercier les dieux immortels. Il demanda ensuite qu'on décrêtât pour eux un jour de supplications et qu'en même temps on l'honorât du triomphe.

Mais avant que cette demande fût discutée, Q. Métellus, qui avait été consul et dictateur, rappela que la lettre du consul L. Cornélius au sénat et celles de M. Marcellus adressées à la plupart des sénateurs et arrivées à Rome en même temps, étaient loin de s'accorder ; et que si on avait ajourné la délibération, c'était afin qu'elle eût lieu en présence des auteurs de ces lettres. "Il s'était attendu, disait-il, à ce que le consul, qui connaissait bien les attaques dirigées contre lui par son lieutenant, l'amènerait avec lui à Rome, puisqu'il était obligé d'y venir. D'ailleurs il eût été plus naturel de remettre le commandement de l'armée à Ti. Sempronius, qui était revêtu d'un pouvoir militaire, qu'à un simple lieutenant. Mais il semblait que Marcellus eût été éloigné à dessein, de manière à ne pouvoir répéter de vive voix ce qu'il avait écrit, et accuser son général en face. Si le consul avait avancé quelque fait sans fondement, il serait impossible de l'en convaincre jusqu'au moment où la vérité serait parfaitement connue. Il était donc d'avis de ne rien décider pour le moment sur les propositions de L. Cornélius." Celui-ci n'en persista pas moins à demander qu'on décrêtât une supplication et qu'on lui permît d'entrer en triomphe dans la ville. Alors les tribuns M. et C. Titinius déclarèrent qu'ils s'opposeraient à l'exécution de tout sénatus-consulte qui serait rendu à ce sujet.

## Faits de la vie religieuse et politique à Rome (194-193)

On avait nommé censeurs l'année précédente Sex. Aelius Paetus et C. Cornélius Céthégus. Cornélius ferma le lustre. Le cens donna cent quarante-trois mille sept cent quatre citoyens romains. Il y eut cette année un débordement du Tibre ; les parties basses de la ville furent inondées. Il y eut aussi près de la porte Flumentane plusieurs édifices qui s'écroulèrent. La porte Célimontane fut frappée de la foudre, ainsi que plusieurs parties du mur qui l'avoisine. À Aricie, à Lanuvium, sur le mont Aventin, il tomba une pluie de pierres. On reçut de Capoue la nouvelle qu'un nombreux essaim de guêpes était venu au Forum s'abattre sur le temple de Mars. On les avait recueillies avec soin et brûlées. À l'occasion de ces prodiges, les décemvirs reçurent ordre de consulter les Livres sibyllins ; on offrit un sacrifice novendial, on décréta un jour de supplications et la ville fut purifiée. Ce fut au milieu de ces fêtes que M. Porcius Caton fit la dédicace d'une chapelle à la Victoire Vierge, près du temple de la Victoire : il l'avait vouée deux ans auparavant.

La même année une colonie latine fut conduite à Castrum Frentinum par les triumvirs Cn. Manlius Vulso, L. Apustius Fullo et Q. Aelius Tubéro, auteur de la loi relative à cet établissement. Elle se composait de trois mille fantassins et de trois cents cavaliers, nombre peu proportionné à l'étendue du territoire. On aurait pu donner trente arpents à chaque fantassin et soixante à chaque cavalier. Sur la proposition d'Apustius on mit en réserve le tiers du territoire, afin de pouvoir y envoyer plus tard, si on le voulait, de nouveaux colons. Chaque fantassin ne reçut donc que vingt arpents et chaque cavalier quarante.

## Élections des consuls et des préteurs pour l'année 191

L'année touchait à sa fin, et la brigue avait éclaté avec plus de force que jamais dans les comices consulaires. Le nombre des candidats patriciens et plébéiens était grand : c'étaient tous des personnages considérables. P. Cornélius Scipion, fils de Cnéius, revenu tout récemment d'Espagne où il s'était signalé par de brillants succès ; L. Quinctius Flaminius, qui avait commandé la flotte en Grèce, et Cn. Manlius Vulso, étaient les candidats patriciens. Ceux de l'autre ordre étaient C. Laelius, Cn. Domitius, C. Livius Salinator et M. Acilius.

Mais tous les regards se portaient sur Quinctius et sur Cornélius, tous deux candidats patriciens pour la place qui appartenait à leur ordre, tous deux également recommandables par l'éclat récent de leurs services militaires. Ils se sentaient d'ailleurs animés dans leur rivalité par l'appui qu'ils recevaient de leurs frères, les deux plus illustres généraux de leur temps. La gloire de Scipion était plus grande, et par là même plus exposée à l'envie ; celle de Quinctius était plus récente, puisqu'il venait de triompher cette année même.

Scipion avait encore contre lui de n'avoir pas cessé depuis environ dix ans d'occuper l'attention publique ; il avait été nommé consul pour la seconde fois après la défaite d'Hannibal, puis censeur. Or la multitude a moins de respect pour les grands hommes quand elle est rassasiée de les voir. Quinctius, au contraire, avait pour lui la faveur de la nouveauté ; après son triomphe il n'avait rien demandé au peuple, rien obtenu de lui. "C'était, dit-il, pour un frère, et non pour un cousin, qu'il sollicitait ; c'était pour un lieutenant qui avait pris part aux travaux de son expédition ; car s'il avait combattu sur terre, son frère avait dirigé les opérations sur mer." Ces considérations firent préférer L. Quinctius au candidat que soutenaient et Scipion l'Africain son proche parent, et toute la famille Cornélia, dans une assemblée présidée par un consul du nom de Cornélius, à un personnage qui, dans une autre occasion, avait eu l'honneur de réunir tous les suffrages du sénat, et d'être désigné comme le citoyen le plus digne par sa vertu de recevoir la déesse Mère de l'Ida arrivant de Pessinonte à Rome.

L. Quinctius fut donc nommé consul avec Cn. Domitius Ahénobarbus. Ainsi l'Africain n'eut pas même le crédit de faire donner la place de consul plébéien à C. Laelius dont il appuyait la candidature. Le lendemain on créa préteurs L. Scribonius Libo, M. Fulvius Centumalus, A. Atilius Serranus, M. Baebius Tamphilus, L. Valérius Tappo et Q. Salonius Sarra.

Les édiles de cette année, M. Aemilius Lépidus et L. Aemilius Paulus signalèrent leur magistrature par la condamnation de plusieurs fermiers des pâturages. Ils employèrent le produit de leurs amendes à orner de boucliers dorés la voûte du temple de Jupiter. Ils élevèrent deux portiques : l'un en dehors de la porte Trigémine, se prolongeait par un marché jusqu'au Tibre ; l'autre, s'étendant de la porte Fontinale à l'autel de Mars, conduisait au Champ de Mars.

## **La cavalerie numide sauve l'armée consulaire bloquée dans un défilé**

Depuis longtemps il ne se passait aucun événement mémorable en Ligurie. Vers la fin de cette année, le consul courut deux fois les plus grands dangers. Son camp fut assiégé, et il eut beaucoup de peine à le défendre. Peu de jours après, les Ligures, apprenant qu'il s'était engagé avec son armée dans un défilé, allèrent s'emparer des gorges par où il devait déboucher. Le consul, trouvant cette issue fermée, fit volte-face et résolut de retourner sur ses pas ; mais derrière lui aussi les gorges étaient occupées par une partie des ennemis. Il se souvint alors des Fourches Caudines ; il se crut même transporté, pour ainsi dire, dans ce fatal défilé.

Huit cents cavaliers numides environ étaient au nombre des troupes auxiliaires. Leur commandant promit au consul de forcer le passage avec les siens du côté qu'il lui plairait. "Seulement, dit-il, il désirait savoir quelle était la partie la plus peuplée du pays ennemi ; il irait se jeter sur leurs bourgades et incendier leurs maisons, afin de contraindre, par cette diversion, les Ligures à s'éloigner des positions qu'ils avaient prises et à voler au secours de leurs foyers." Le consul le combla d'éloges et lui fit espérer les plus belles récompenses.

Les Numides montèrent à cheval et vinrent se montrer devant les postes ennemis, sans faire aucune provocation. Rien n'offrait au premier abord une plus pauvre apparence que ce détachement. Hommes et chevaux étaient petits et fluets ; les cavaliers à moitié nus n'avaient pour armes que des javelots ; les chevaux étaient sans mors et leur allure était disgracieuse : ils couraient le cou tendu et la tête allongée. Les Numides, pour ajouter au mépris qu'ils inspiraient, se laissant tomber de cheval, excitaient la risée par le spectacle de leur maladresse calculée.

Aussi les Ligures, qui s'étaient d'abord préparés à repousser une attaque contre leurs lignes, se débarrassèrent bientôt pour la plupart de leurs armes et se mirent à regarder oisivement cette étrange cavalerie. Les Numides continuèrent leurs évolutions tantôt avançant, tantôt reculant, mais se rapprochant toujours peu à peu de l'issue du défilé comme s'ils n'étaient pas maîtres de leurs chevaux et qu'ils fussent emportés malgré eux. Puis tout à coup piquant des deux, ils passèrent rapidement à travers les lignes ennemies, et, à peine arrivés dans la plaine, ils mirent le feu à toutes les maisons qui bordaient la route. Ils allèrent ensuite incendier le bourg le plus voisin, et portèrent partout le fer et la flamme. La vue de la fumée d'abord, puis les cris des habitants surpris dans leurs bourgades, enfin l'arrivée des vieillards et des enfants qui se réfugiaient au camp, y répandirent l'épouvante. Aussitôt, sans prendre conseil, sans attendre d'ordre, les Ligures coururent chacun de son côté à la défense de leurs biens. En un instant, le camp se trouva désert, et le consul dégagé put continuer sa marche en sûreté.

## 2. Événements de Grèce (193)

12

### L'assemblée générale de Naupacte (fin de l'année 194)

Mais ni les Boiens ni les Espagnols, avec lesquels on avait eu la guerre cette année, ne montraient autant d'acharnement contre Rome que les Étoliens. Lorsque les armées de la république avaient quitté la Grèce, ils s'étaient d'abord flattés de l'espoir qu'Antiochus viendrait s'emparer de l'Europe dégarnie de troupes et que, de leur côté, Philippe ou Nabis reprendraient les armes. Voyant que tout demeurait en repos et persuadés qu'il leur importait d'exciter des troubles et de semer l'agitation pour ne pas voir leurs projets renversés par le temps, ils tinrent une assemblée à Naupacte.

Là, Thoas, leur préteur, se plaignit de l'injustice des Romains, déplora la situation de l'Étolie, qui, de tous les états de la Grèce, avait subi les plus cruelles humiliations après une victoire à laquelle ses armes avaient contribué. Il proposa d'envoyer des ambassadeurs aux trois princes, pour sonder leurs intentions et faire valoir auprès de chacun d'eux les motifs les plus propres à les soulever contre Rome. Damocrite fut dépêché vers Nabis, Nicandre vers Philippe, et Dicéarque, frère du préteur, vers Antiochus.

Damocrite représenta au tyran de Lacédémone qu'en lui enlevant ses villes maritimes on avait ruiné sa puissance. "C'étaient en effet ces places, ajouta-t-il, qui lui fournissaient des soldats, des vaisseaux, des marins. Enfermé, pour ainsi dire, dans ses murs, il voyait les Achéens dominer dans le Péloponnèse. Jamais il ne trouverait l'occasion de recouvrer ce qu'il avait perdu, s'il laissait échapper celle qui s'offrait à lui en ce moment. Il n'y avait pas d'armée romaine en Grèce ; et ce n'était pas pour Gythéum, ni pour les autres places maritimes de la Laconie, que le sénat croirait devoir faire repasser ses légions en Grèce." Ces paroles avaient pour but d'exciter le ressentiment de Nabis, de le pousser à rompre avec les Romains en attaquant leurs alliés et de l'amener, par la conscience de ses torts, à faire cause commune avec Antiochus, dès que ce prince aurait mis le pied en Grèce.

Nicandre tenait le même langage à Philippe ; il avait même d'autant plus de motifs de récriminations que ce prince était tombé de plus haut que le tyran et que ses pertes étaient plus considérables. Il lui rappelait d'ailleurs l'antique renommée des rois de Macédoine et cette marche triomphale des Macédoniens à travers le monde conquis. "Philippe, disait-il, pouvait sans crainte s'engager dans l'entreprise qu'il venait lui proposer et en attendre l'issue. Car il ne lui conseillait pas de se déclarer avant qu'Antiochus fût passé en Grèce à la tête de son armée ; et d'un autre côté, s'il avait si longtemps, sans l'appui d'Antiochus, soutenu la guerre contre les Romains et les Étoliens, maintenant qu'il aurait avec lui ce prince et pour alliés les Étoliens, dont les hostilités lui avaient fait alors plus de mal que celles des Romains, comment ceux-ci seraient-ils en état de lui tenir tête ?" Il parlait aussi de la coopération d'Hannibal, cet ennemi né des Romains, qui leur avait tué plus de généraux et de soldats qu'il ne leur en restait. Voilà ce que disait Nicandre à Philippe.

Dicéarque faisait valoir d'autres motifs auprès d'Antiochus. "Les Romains, disait-il surtout, avaient eu tout le profit de la victoire remportée sur Philippe, et les Étoliens tout l'honneur. C'étaient les Étoliens qui seuls avaient ouvert l'entrée de la Grèce aux Romains ; c'étaient eux qui leur avaient donné les moyens de vaincre." Il énumérait ensuite les

forces qu'ils devaient mettre sur pied pour seconder Antiochus, tant en infanterie qu'en cavalerie ; les places qu'ils livreraient à son armée de terre, les ports qu'ils ouvriraient à sa flotte. Il citait aussi Philippe et Nabis, qu'il présentait, sans crainte d'être démenti par eux, comme prêts l'un et l'autre à se soulever et à saisir la première occasion qu'ils trouveraient de reconquérir ce que la guerre leur avait enlevé. Ainsi les Étoliens cherchaient à susciter des ennemis aux Romains dans tout l'univers.

## Réactions des rois aux propositions des Étoliens

Cependant les deux rois ou ne se déclarèrent pas, ou ne le firent que plus tard. Quant à Nabis, il envoya sur-le-champ des émissaires dans toutes les villes de la côte pour y exciter des troubles, gagna par ses largesses une partie des principaux habitants et fit égorger ceux qui demeuraient fidèles à l'alliance romaine. Les Achéens, qui avaient été chargés par T. Quinctius du soin de défendre les places maritimes de la Laconie, dépêchèrent aussitôt une ambassade au tyran pour lui rappeler le traité qu'il avait conclu et l'inviter à ne pas rompre une paix qu'il avait tant souhaitée. En même temps ils firent parvenir des secours à Gythéum, déjà assiégée par le tyran, et donnèrent avis à Rome de ce qui se passait.

Antiochus, qui avait célébré cet hiver, à Raphia en Phénicie, le mariage de sa fille avec Ptolémée, roi d'Égypte et qui était ensuite retourné à Antioche, traversant la Cilicie, franchit le mont Taurus et arriva vers la fin de la saison à Éphèse. À l'entrée du printemps il envoya son fils Antiochus en Syrie veiller sur ses provinces les plus éloignées et prévenir les mouvements qui pourraient éclater derrière lui en son absence. Lui-même il partit à la tête de toutes ses forces de terre pour réduire les Pisidiens de Sida.

Pendant ce temps, les commissaires romains P. Sulpicius et P. Villius, envoyés, comme on l'a dit plus haut, à la cour d'Antiochus, mais avec ordre de se rendre d'abord auprès d'Eumène, arrivèrent à Élée ; de là ils poussèrent jusqu'à Pergame, résidence d'Eumène. Ce prince désirait la guerre. Antiochus, pensait-il, était un voisin dangereux pour lui, si la paix était maintenue : la puissance de ce monarque était si fort au-dessus de la sienne que la guerre venant à éclater, il ne serait pas plus en état de résister aux Romains que Philippe ne l'avait été, et sa ruine ne tarderait pas à être complète ; ou, si on lui accordait la paix après sa défaite, on lui imposerait beaucoup de sacrifices qui serviraient à agrandir le royaume de Pergame et qui lui permettraient à lui de se défendre désormais facilement sans le secours des Romains. Dût-il même éprouver quelques revers, il valait mieux pour lui courir avec les Romains tous les hasards de la fortune que de rester seul et réduit à l'alternative, ou de reconnaître la souveraineté d'Antiochus, ou d'être soumis par la force des armes, s'il s'y refusait. Pour ces motifs, il employait tout ce qu'il avait de crédit et d'adresse à décider les Romains à la guerre.



## **La délégation romaine se rend à Éphèse. Rencontre de Scipion et d'Hannibal**

Sulpicius qui était malade resta à Pergame. Villius, ayant appris qu'Antiochus était occupé à son expédition de Pisidie, partit pour Éphèse et consacra le peu de jours qu'il passa dans cette ville à de fréquentes entrevues avec Hannibal qui s'y trouvait alors. Il voulait sonder ses intentions, si c'était possible, et le persuader qu'il n'avait rien à craindre des Romains. Ces conversations n'aboutirent à rien ; cependant elles eurent un effet tout naturel et qu'on eût pu croire ménager avec talent par Villius, ce fut de diminuer l'influence d'Hannibal sur le roi et de le rendre suspect en toutes choses.

L'historien Claudius avance, sur la foi des mémoires grecs d'Acilius, que l'Africain faisait partie de cette ambassade, et qu'il eut l'occasion de rencontrer Hannibal à Éphèse. Il rapporte même en ces termes un de leurs entretiens : "Scipion lui ayant demandé quel était celui qu'il regardait comme le plus grand général, le Carthaginois répondit que c'était le roi de Macédoine, Alexandre, qui, avec une poignée de braves, avait mis en déroute des armées innombrables et parcouru des contrées où l'homme n'avait jamais eu l'espoir de pénétrer."

"Mais, dit Scipion, qui placez-vous au second rang ? Pyrrhus, reprit Hannibal : c'est le premier qui ait enseigné l'art des campements. Nul ne sut choisir ses positions ni disposer ses forces avec plus d'habileté. Il possédait aussi à un si haut degré l'art de gagner les cœurs que les peuples italiens eussent préféré la domination de ce prince étranger à celle des Romains qui depuis si longtemps commandaient en maîtres dans l'Italie."

"Et le troisième ? demanda encore Scipion. Moi, répondit sans hésiter Hannibal. Alors Scipion se prit à rire, et ajouta : Que diriez-vous donc si vous m'aviez vaincu ? En ce cas, je me mettrais au-dessus d'Alexandre, au-dessus de Pyrrhus, au-dessus de tous les autres généraux." Scipion fut sensible à l'espèce de flatterie détournée que renfermait cette réponse inattendue, si conforme au caractère carthaginois ; car elle lui assignait une place à part hors de la foule des généraux, comme s'il n'avait pas d'égal.

## L'entrevue d'Apamée. Mort du fils d'Antiochus

Villius s'avança d'Éphèse jusqu'à Apamée. Antiochus vint l'y rejoindre à la première nouvelle de l'arrivée des députés romains. Dans l'entrevue qu'ils eurent, ils renouvelèrent à peu près les débats qui avaient eu lieu à Rome entre Quinctius et les ambassadeurs du roi.

Les entretiens furent rompus par la mort du jeune Antiochus, que le roi son père venait d'envoyer en Syrie, comme je l'ai dit. Ce fut un grand sujet de deuil pour la cour ; le jeune prince fut beaucoup regretté. Il s'était fait connaître assez avantageusement pour qu'on espérât trouver en lui, s'il eût vécu plus longtemps, un grand roi, un monarque ami de la justice. L'amour et l'attachement qu'on avait pour lui firent naître des soupçons sur cette mort : on pensa généralement que, sous prétexte qu'il était impatient de succéder à son vieux père, Antiochus l'avait fait empoisonner par des eunuques, ces êtres méprisables qui s'insinuent dans la faveur des rois en se faisant les instruments de ces sortes d'exécutions. On attribuait encore un autre motif à ce forfait mystérieux : c'est que le roi, qui venait d'abandonner Lysimachie à son fils Séleucus, n'avait point une autre ville de la même importance où il pût reléguer aussi Antiochus loin de lui dans un exil honorable.

La cour montra néanmoins pendant plusieurs jours toutes les apparences d'une grande douleur, et l'envoyé romain, pour éviter que sa présence ne parût importune dans un pareil moment, se retira à Pergame. Le roi, renonçant à l'expédition qu'il avait entreprise, retourna à Éphèse, s'y enferma dans son palais pendant les jours de deuil et discuta plusieurs plans secrets avec un certain Minnio, son principal confident. Ce ministre, complètement étranger aux affaires du dehors, mesurait la puissance de son maître sur les succès qu'il avait obtenus en Syrie ou en Asie ; il était convaincu qu'Antiochus, déjà supérieur par la bonté de sa cause aux Romains qui ne mettaient en avant que d'injustes prétentions, aurait aussi l'avantage dans la guerre. Voyant donc que le roi évitait de discuter avec les députés du sénat, soit parce qu'il n'avait pas réussi précédemment, soit à cause du chagrin récent qui l'accablait, il se fit fort de défendre victorieusement ses intérêts, et l'engagea à rappeler de Pergame les ambassadeurs romains.

## **Rencontre des ambassadeurs romains et du représentant d'Antiochus (été 193)**

Sulpicius était déjà rétabli ; il se rendit avec son collègue à Éphèse. Le roi fit présenter ses excuses par Minnio, et, malgré son absence, on entra en pourparlers. Minnio avait préparé son discours : “Romains, dit-il, vous faites valoir un noble motif, l'affranchissement des cités de la Grèce, je le sais ; mais votre conduite n'est pas d'accord avec vos paroles. Vous avez imposé à Antiochus des conditions différentes de celles que vous observez vous-mêmes. Smyrne et Lampsaque sont-elles en effet plus grecques que Naples, Rhegium et Tarente que vous avez soumises au tribut, qui vous fournissent des vaisseaux, aux termes des traités ? Pourquoi tous les ans envoyez-vous à Syracuse et dans les autres villes grecques de la Sicile un préteur investi du commandement militaire, avec les haches et les faisceaux ? Tout ce que vous pouvez dire, c'est que vous les avez soumises par la force des armes et que vous leur avez dicté ces conditions. C'est aussi la réponse qu'Antiochus peut vous faire au sujet de Smyrne, de Lampsaque et des cités de l'Ionie ou de l'Éolide. Elles ont été vaincues et assujetties au tribut par ses ancêtres ; il revendique ses anciens droits. Veuillez donc lui faire une réponse, si ce débat est de bonne foi, et si on ne cherche pas un prétexte de guerre.”

Sulpicius répondit : “Puisque Antiochus n'avait rien de mieux à dire en sa faveur, au moins a-t-il montré quelque pudeur en faisant présenter ses observations par un autre. Y a-t-il en effet quelque chose de commun entre les cités que vous avez assimilées tout à l'heure ? Régium, Naples et Tarente n'ont pas cessé depuis leur soumission de reconnaître nos droits sur elles ; ces droits ont toujours été les mêmes ; nous les avons toujours exercés sans aucune interruption, et nous ne leur demandons que ce qu'elles doivent en vertu des traités. Jamais aucune tentative n'a été faite soit par elle, soit par quelque puissance du dehors, pour changer cette situation. Pouvez-vous dire qu'il en est de même des villes d'Asie ? Depuis qu'elles sont tombées au pouvoir des ancêtres d'Antiochus, sont-elles restées continuellement dans la dépendance de la couronne de Syrie ? N'est-il pas vrai que les unes ont appartenu à Philippe, les autres à Ptolémée, et que d'autres enfin ont joui pendant plusieurs années d'une liberté que personne ne leur contestait ? “

“Si, parce que des circonstances malheureuses les ont forcées jadis de plier sous le joug, vous vous croyez après tant de siècles en droit de les asservir, qu'avons-nous gagné à affranchir la Grèce de la domination de Philippe ? Ses descendants ne seront-ils pas fondés à réclamer Corinthe, Chalcis, Démétriade et toute la Thessalie ? Mais qu'ai-je besoin de plaider la cause des cités asiatiques ? C'est à leurs députés à la défendre ; le roi et nous, nous les écouterons.”

## Échec de la délégation romaine

Il fit appeler ensuite les représentants des cités. Eumène avait préparé leur réponse par ses instructions, car il se flattait de voir ajouter à ses états tout ce qu'on démemblerait de l'empire d'Antiochus. Le grand nombre des députés, les plaintes qu'ils firent entendre, leurs justes réclamations mêlées à des demandes injustes, firent dégénérer la discussion en une altercation bruyante. Aussi les envoyés romains, qui n'avaient cédé sur aucun point et n'avaient rien obtenu, retournèrent à Rome sans en savoir plus que lorsqu'ils étaient arrivés.

Après leur départ, Antiochus agita dans un conseil la question de la guerre. Tous ses courtisans prirent à l'envi l'un de l'autre un langage hautain ; ils espéraient que plus ils montreraient d'acharnement contre les Romains, plus ils s'attireraient les bonnes grâces du roi. Les uns s'élevaient contre l'insolence des prétentions de ce peuple qui venait dicter des lois au plus puissant monarque de l'Asie, comme il en avait dicté à Nabis après l'avoir vaincu : “Encore, disaient-ils, on avait laissé à Nabis son pouvoir tyrannique sur sa patrie, et quelle patrie ! Lacédémone. Et l'on se révoltait à l'idée qu'Antiochus maintînt dans son obéissance Smyrne et Lampsaque ! “

Suivant les autres, “ces villes étaient peu importantes et ne valaient pas la peine qu'un si grand monarque prît les armes pour les conserver ; mais l'injustice commençait toujours par de légères usurpations. Pensait-on que les Perses, en faisant demander l'eau et la terre aux Lacédémoniens, avaient eu besoin en effet d'un peu de terre et d'un peu d'eau ? La tentative des Romains sur ces deux villes était un acte de la même nature ; dès que les autres villes auraient vu Smyrne et Lampsaque secouer le joug, elles se déclareraient pour le peuple libérateur. Lors même que cette liberté vaudrait moins pour elles que leur dépendance, l'espérance d'un changement offrait toujours plus de chances que toute situation actuelle.”

## **Alexandre pousse Antiochus à déclarer la guerre aux Romains**

À ce conseil assistait l'Acarmanien Alexandre, dévoué naguère à Philippe et qui venait de quitter sa cour pour s'attacher à la fortune plus brillante d'Antiochus. La connaissance qu'on lui supposait de la Grèce, et ses vues sur la politique des Romains l'avaient élevé si haut dans la faveur du roi qu'il était admis aux plus secrètes délibérations. À l'entendre, il ne s'agissait plus de savoir si on ferait la guerre ou non, mais où et comment on la ferait. "La victoire, disait-il, ne lui paraissait pas douteuse, si le roi passait en Europe et qu'il établît le théâtre de la guerre sur quelque point de la Grèce. Dès son arrivée, il trouverait les Étoliens sous les armes ; ce peuple qui habitait au centre du pays, était pour son armée une avant-garde déterminée à braver tous les périls. Aux deux extrémités de la Grèce il verrait Nabis, qui du côté du Péloponnèse exciterait un soulèvement général, réclamant Argos et toutes les cités maritimes dont les Romains l'avaient dépouillé pour l'enfermer dans les murs de Lacédémone ; et Philippe qui, du côté de la Macédoine, prendrait les armes au premier signal de guerre qu'il entendrait. Il connaissait sa fierté, il répondait de ses dispositions ; il savait que, pareil au lion captif dans une cage ou chargé de chaînes, il nourrissait depuis longtemps dans son cœur un ressentiment violent. Il n'avait pas oublié que, pendant sa lutte avec les Romains, il n'avait cessé de demander à tous les dieux la coopération d'Antiochus. Si ce vœu était exaucé maintenant, il n'hésiterait pas un moment à reprendre la guerre. Ce qu'il fallait seulement, c'était de ne pas perdre le temps par de funestes lenteurs. La victoire était assurée, si on savait prévenir les Romains en s'emparant des positions avantageuses et en gagnant des alliés. Il fallait aussi envoyer sur-le-champ Hannibal en Afrique pour y opérer une diversion."

## **Hannibal rentre dans les bonnes grâces d'Antiochus. La guerre contre Rome est décidée (fin de l'année 193)**

Hannibal n'avait pas été admis au conseil ; ses entrevues avec Villius l'avaient rendu suspect au roi, qui, depuis ce moment, n'eut aucun égard pour lui. Il supporta d'abord cet affront en silence ; mais ensuite pensant qu'il valait mieux connaître la cause d'une disgrâce si subite et se justifier, il saisit une occasion favorable et demanda naïvement au roi ce qui avait pu l'irriter. L'ayant appris, il répondit :

“Antiochus, j'étais tout enfant, lorsque mon père Hamilcar offrant un sacrifice, me fit approcher de l'autel et jurer que je ne serais jamais l'ami du peuple romain. C'est pour obéir à ce serment que j'ai fait trente-six ans la guerre ; c'est ce serment qui, malgré la paix, m'a chassé de ma patrie ; c'est ce serment qui a conduit Hannibal proscrit à votre cour ; c'est pour y être fidèle que, si vous trompez mon espoir, je parcourrai le monde entier ; j'irai, partout où je pourrai trouver des soldats et des armes, susciter des ennemis aux Romains. Si donc quelqu'un de vos courtisans songe à s'élever en m'accusant auprès de vous, qu'il cherche un autre moyen de vous flatter à mes dépens. Je hais les Romains et je suis haï d'eux. Hamilcar mon père et les dieux sont témoins de la vérité de mes paroles. Ainsi, quand vous penserez à faire la guerre aux Romains, placez Hannibal à la tête de vos amis. Si quelque motif vous portait à la paix, prenez conseil de tout autre que de moi.”

Ce discours fit impression sur le roi. Qui rendit même ses bonnes grâces à Hannibal. Le conseil se sépara après avoir décidé la guerre.

### 3. Activité militaire et diplomatique de Rome (192)

20

#### Élections pour l'année 192. Préparatifs de guerre contre Nabis

À Rome, on parlait bien des dispositions hostiles d'Antiochus, mais on ne faisait encore aucun préparatif : seulement les esprits étaient dans l'attente. Les deux consuls reçurent pour département l'Italie ; ils devaient s'entendre entre eux ou tirer au sort pour savoir qui des deux présiderait les comices de cette année. Celui qui n'aurait pas ce soin devait se tenir prêt à conduire au besoin son armée hors de l'Italie. On autorisa ce dernier à lever deux légions nouvelles, et chez les alliés du nom latin vingt mille hommes d'infanterie et huit cents chevaux. Son collègue eut les deux légions que le consul L. Cornélius avait commandées l'année précédente, avec les quinze mille alliés latins et les cinq cents cavaliers qui avaient fait partie de la même armée.

Q. Minucius fut prorogé dans le commandement des troupes avec lesquelles il occupait la Ligurie. On ordonna aussi, pour les compléter, une levée de quatre mille hommes d'infanterie romaine et de cent cinquante chevaux ; on exigea des alliés cinq mille fantassins et deux cent cinquante cavaliers. Cn. Domitius fut désigné par le sort pour aller hors de l'Italie où le sénat jugerait à propos de l'envoyer ; L. Quinctius pour passer en Gaule et tenir les comices.

Les préteurs tirèrent ensuite les provinces au sort : M. Fulvius Centumalus eut la juridiction de la ville ; L. Scribonius Libo, celle des étrangers ; L. Valérius Tappo, la Sicile ; Q. Salonius Sarra, la Sardaigne ; M. Baebius Tamphilus, l'Espagne citérieure ; A. Atilius Serranus, l'ultérieure. Mais ces deux derniers reçurent une autre destination en vertu d'un sénatus-consulte confirmé par un plébiscite. Atilius fut chargé du commandement de la flotte et de la Macédoine ; Baebius envoyé dans le Bruttium.

À Flaminius et à Fulvius on prorogea leurs pouvoirs en Espagne. Atilius, pour le Bruttium, devait avoir les deux légions qui avaient été levées pour la ville l'année précédente, et demander aux alliés quinze mille hommes d'infanterie et cinq cents chevaux. Baebius Tamphilus eut ordre de faire construire trente quinquérèmes, de faire un choix de vieux bâtiments qu'il jugerait propres au service, et d'enrôler des équipages. On enjoignit aux consuls de lui fournir deux mille alliés du nom latin et mille fantassins romains. Ces deux préteurs et ces deux armées de terre et de mer étaient destinés, disait-on, à combattre Nabis, qui attaquait déjà ouvertement les alliés du peuple romain. Du reste, on attendait le retour de l'ambassade envoyée à la cour d'Antiochus, et le sénat avait, pour ce motif, défendu au consul Cn. Domitius de s'éloigner de la ville.

## **Conjuration des prodiges. Campagne victorieuse du consul en Ligurie (printemps 192)**

Les préteurs Fulvius et Scribonius, chargés de rendre la justice à Rome reçurent la mission de faire équiper cent quinquérèmes, indépendamment de la flotte que devait commander Atilius. Avant le départ du consul et du préteur pour leur département, il y eut, à l'occasion de quelques prodiges, un jour de supplications. On apprit du Picénum qu'une chèvre avait mis bas six chevreaux d'une seule portée ; à Arrétium il était né un enfant avec un seul bras ; à Amiterne il y avait eu une pluie de terre ; à Formies une porte et la muraille avaient été frappées de la foudre ; et, ce qui effrayait le plus, un bœuf du consul Cn. Domitius avait fait entendre ces mots : "Rome, prends garde à toi !" On fit des supplications pour expier ces prodiges ; relativement au dernier seulement, les haruspices ordonnèrent de garder le bœuf et de le nourrir avec soin.

Un débordement du Tibre, plus désastreux que celui de l'année précédente, renversa deux ponts et plusieurs édifices, surtout aux abords de la porte Flumentane. Un énorme quartier de rocher détaché du Capitole, soit par les pluies, soit par un tremblement de terre trop faible pour qu'on l'eût senti ailleurs, roula jusqu'à la rue aux Jongs et écrasa un grand nombre de personnes. La campagne fut inondée en plusieurs endroits ; les troupeaux furent emportés et les fermes détruites.

Avant l'arrivée du consul L. Quinctius dans sa province, Q. Minucius livra bataille aux Ligures sur le territoire de Pise, leur tua neuf mille hommes, mit les autres en déroute et les força de se réfugier dans leur camp. Il les y attaqua et ils s'y défendirent vigoureusement jusqu'au soir ; mais pendant la nuit ils décampèrent en secret. Au point du jour, les Romains, trouvant leur camp désert, s'en rendirent maîtres. Il n'y restait que fort peu de butin ; les Ligures dirigeaient vers leurs bourgs les dépouilles des campagnes à mesure qu'ils les enlevaient. Minucius, sans leur accorder aucun répit, passa du territoire de Pise en Ligurie et mit à feu et à sang leurs places fortes et leurs bourgades. Il y trouva le butin que ces pillards avaient enlevé aux Étrusques et l'abandonna à son armée.





## **Départ des consuls à la tête de leurs armées. Victoires en Espagne**

Vers le même temps les ambassadeurs envoyés aux monarques d'Asie revinrent à Rome. Ils déclarèrent qu'il n'y avait aucun motif pressant de faire la guerre, excepté contre le tyran de Lacédémone. Une députation achéenne venait aussi dénoncer les entreprises faites par Nabis, au mépris du traité, sur la côte de Laconie. On envoya en Grèce le préteur Atilius à la tête de la flotte pour protéger les alliés. Quant aux consuls, ils eurent ordre de se rendre tous deux dans leur province, puisqu'on n'avait rien à craindre d'Antiochus pour le moment. Domitius partit d'Ariminum et marcha par le plus court chemin vers les terres des Boiens ; Quinctius y arriva par la Ligurie.

Les armées des deux consuls portèrent, chacune de son côté, la dévastation sur toute la surface du pays. Aussi quelques cavaliers, d'abord avec leurs commandants, puis le sénat en corps, et enfin tous ceux qui avaient de l'aisance ou une position honorable, vinrent faire leur soumission aux consuls, au nombre de plus de quinze cents.

On obtint également des succès cette année dans les deux Espagnes. C. Flaminius s'empara, après un siège, de la place forte de Licabrum, l'une des plus puissantes et des mieux fortifiées de la contrée, et fit prisonnier le fameux prince Conribilo. De son côté, le proconsul M. Fulvius remporta deux victoires contre deux armées ennemies, prit d'assaut les deux places de Vescéila et d'Hélo, ainsi que plusieurs châteaux forts, et reçut la soumission volontaire de quelques autres. Il entra ensuite dans le pays des Orétans, s'y rendit maître des deux villes de Noliba et de Cusibis, et continua sa marche jusqu'au Tage. Sur ce fleuve était située Tolède, ville peu importante, mais dont la position était forte. Pendant qu'il en faisait le siège, une nombreuse armée de Vettons s'avança pour la secourir ; il livra bataille, remporta la victoire, et mit les Vettons en déroute. Les ouvrages qu'il avait élevés autour de Tolède lui livrèrent enfin cette place.

## Ambassade à Rome d'Attale, fils d'Eumène

Mais en ce moment les guerres qu'on soutenait sur ces deux points préoccupaient moins vivement les sénateurs que l'attente seule de la guerre dont on était menacé de la part d'Antiochus. Bien qu'on fût surveiller ses démarches de temps à autre par des ambassadeurs, mille bruits sans fondement circulaient dans le public, et le mensonge se mêlait à la vérité. Entre autres nouvelles, on disait qu'Antiochus, dès son arrivée en Étolie, ferait passer une flotte en Sicile. Aussi, malgré la présence du préteur Atilius et de sa flotte en Grèce, le sénat jugeant que des troupes ne suffisaient pas pour entretenir les bonnes dispositions des alliés, qu'il fallait y joindre l'autorité des conseils, envoya comme ambassadeurs en Grèce T. Quinctius, Cn. Octavius, Cn. Servilius, et P. Villius. Il enjoignit en outre à M. Baebius de s'avancer avec ses légions du Bruttium à Tarente et à Brindes, afin d'être à même de passer en Macédoine s'il le fallait.

Le préteur M. Fulvius dut envoyer vingt vaisseaux pour défendre les côtes de la Sicile. On avait décidé que toutes les prérogatives du commandement seraient données au chef de cette escadre, qui fut L. Oppius Salinator, l'un des édiles plébéiens de l'année précédente. Fulvius fut aussi chargé d'écrire à son collègue L. Valérius "qu'il était à craindre que la flotte du roi Antiochus ne passât d'Étolie en Sicile ; qu'en conséquence le sénat lui ordonnait de joindre en toute hâte aux troupes placées sous ses ordres une levée extraordinaire de douze mille hommes d'infanterie et de quatre cents chevaux, afin d'être en mesure de couvrir la côte de la province qui faisait face à la Grèce."

Le préteur fit cette levée tant en Sicile que dans les îles adjacentes, et mit des garnisons dans toutes les places maritimes situées du côté de la Grèce. Une circonstance qui donna naissance à de nouveaux bruits fut l'arrivée d'Attale, frère d'Eumène. Il annonça qu'Antiochus avait franchi l'Hellespont à la tête d'une armée et que les Étoliens faisaient leurs préparatifs pour être sous les armes à son arrivée. On vota des remerciements pour Eumène, qui était absent, et pour Attale, qui était présent ; on offrit à ce dernier une maison et tous les honneurs de l'hospitalité publique ; on lui fit don de deux chevaux, de deux armures de cavalier, de vaisselle d'or et d'argent, la première du poids de vingt livres, l'autre de cent.

## Élections anticipées pour l'année 191

On reçut coup sur coup des courriers qui annonçaient que la guerre était imminente ; on jugea donc à propos de hâter l'élection des consuls. Un sénatus-consulte chargea le préteur M. Fulvius d'écrire sur-le-champ au consul pour l'informer que le sénat l'invitait à remettre son département et son armée à ses lieutenants, et à se mettre en route pour Rome, en s'y faisant précéder de l'édit qui fixerait le jour des comices. Le consul obéit à ce message, envoya son édit, et revint à Rome.

Cette année encore la brigue fut très vive. Trois patriciens se présentèrent pour la place qui appartenait à leur ordre : c'étaient le fils de Cnéius, P. Cornélius Scipion, qui avait échoué l'année précédente, L. Cornélius Scipion, et Cn. Manlius Vulso. Ce fut le premier qui l'emporta ; on voulait faire voir qu'on avait différé plutôt que refusé d'accorder cet honneur à un tel personnage. On lui donna pour collègue plébéien M. Atilius Glabrio. Le lendemain on choisit pour préteurs L. Aemilius Paulus, M. Aemilius Lépidus, M. Junius Brutus, A. Cornélius Mammula, C. Livius et L. Oppius ; ces deux derniers portaient le surnom de Salinator. Cet Oppius était celui qui avait conduit en Sicile la flotte de vingt vaisseaux.

En attendant que les nouveaux magistrats tirassent au sort leurs départements, M. Baebius eut ordre de passer de Brindes en Épire avec toutes ses forces et de prendre position près d'Apollonie. Le préteur de la ville M. Fulvius fut chargé de faire construire cinquante quinquérèmes nouvelles.

## 4. La guerre contre Nabis (192)

25

### Conférence de Sicyone : les Achéens déclarent la guerre à Nabis

Tels étaient les préparatifs que le peuple romain opposait aux efforts d'Antiochus. Nabis, de son côté, avait enfin pris un parti ; il pressait vivement le siège de Gythéum et ravageait les terres des Achéens pour se venger du secours qu'ils avaient donné aux habitants de cette place. Les Achéens n'osèrent pas commencer les hostilités avant le retour des ambassadeurs qu'ils avaient envoyés à Rome. Dès qu'ils connurent les intentions du sénat, ils convoquèrent une assemblée générale à Sicyone et députèrent vers T. Quinctius pour lui demander conseil.

Dans l'assemblée, tous les avis furent d'abord pour que l'on commençât sur-le-champ les hostilités ; mais on fut arrêté par une lettre de Quinctius, qui conseillait d'attendre le préteur et la flotte romaine. Parmi les chefs de la ligue, les uns persistèrent dans leur sentiment, les autres déclarèrent qu'il fallait suivre le conseil de Quinctius, puisqu'on s'était adressé à lui. Le reste des Achéens attendait l'opinion de Philopoemen, qui était alors préteur. C'était un personnage très considéré et d'une grande expérience.

Il fit observer d'abord que, suivant une sage coutume établie chez les Achéens, le préteur, en soumettant un projet de guerre à l'assemblée, ne devait pas faire connaître son avis. Puis il engagea ses concitoyens à prendre au plus tôt une détermination, ajoutant que leur préteur exécuterait leurs décrets avec zèle et fidélité, et ferait tout ce que pouvait imaginer la prudence humaine pour qu'ils n'eussent à regretter ni la paix ni la guerre. Ce peu de mots fit plus d'impression sur les esprits qu'une exhortation directe où l'on eût vu percer le désir de commander. (

10) La guerre fut donc décidée d'un consentement presque unanime ; on s'en remit au préteur du soin d'en fixer l'époque et d'en régler la conduite. Philopoemen pensait, comme Quinctius, qu'il fallait attendre la flotte romaine qui pourrait protéger Gythéum du côté de la mer ; mais il craignit de compromettre par un imprudent retard le sort de Gythéum et en même temps celui de la garnison envoyée pour la défendre, et il mit à la voile avec la flotte achéenne.

## Le siège de Gythéum

Le tyran aussi avait équipé, pour intercepter les secours que les assiégés pourraient recevoir par mer, une petite escadre de trois vaisseaux pontés, de barques et de bateaux longs ; car aux termes du traité, il avait livré son ancienne flotte aux Romains. Voulant éprouver la vitesse de ses bâtiments nouveaux et les tenir prêts au besoin pour un combat, il allait chaque jour en pleine mer exercer rameurs et soldats par un simulacre de bataille navale ; il savait que l'issue du siège dépendait du soin avec lequel il couperait tout secours maritime.

Le préteur des Achéens, qui, sur terre, égalait en talent et en expérience tous les fameux capitaines, n'avait aucune connaissance en marine. Né en Arcadie, au milieu des terres, il n'avait visité de pays étranger que la Crète où il avait servi comme chef d'un corps auxiliaire. Il y avait à Égium une vieille quadrirème, prise quatre-vingts ans auparavant dans le trajet de Naupacte à Corinthe, où elle transportait Nicéa, femme de Cratère. La renommée de ce vaisseau, qui avait tenu un rang distingué dans la flotte royale, décida Philopoemen à se le faire amener, bien qu'il fût tout vermoulu et tout délabré de vieillesse : on en fit le vaisseau amiral. Tison de Patras, commandant de la flotte, le montait et marchait en tête, lorsqu'il rencontra l'escadre lacédémonienne qui arrivait de Gythéum. Dès le premier choc, le vieux navire, qui naturellement faisait eau de toutes parts, heurté par un bâtiment neuf et solide, fut mis en pièces, et tout l'équipage fait prisonnier. Après la perte du vaisseau amiral, le reste de la flotte s'enfuit à force de rames. Philopoemen lui-même s'échappa sur un esquif d'éclaireur et ne s'arrêta qu'à Patras.

Ce revers ne découragea point un homme habitué comme lui aux chances nombreuses de la guerre. Le peu de succès qu'il avait eu sur un élément qu'il ne connaissait pas fut au contraire pour lui un motif de plus d'espérer la victoire dans les combats dont il avait acquis l'expérience. Il assurait qu'il saurait bien rendre la joie du tyran de courte durée.

## Chute de Gythéum. L'armée achéenne marche sur Lacédémone

Nabis, enflé de cet avantage et fermement convaincu qu'il n'avait plus rien à craindre du côté de la mer, voulut aussi fermer les passages du côté de la terre par d'heureuses dispositions. Il abandonna donc le siège de Gythéum avec le tiers de ses troupes et alla prendre position devant Pléïae. Cette place domine Leucae et Acrae par où il s'attendait à voir déboucher ses ennemis. Le camp de Nabis était, sauf un petit nombre de tentes, composé généralement de cabanes qu'on avait faites de roseaux et couvertes de feuillage pour se mettre seulement à l'ombre. Philopoemen, avant de se présenter en face du tyran, résolut de le surprendre par un genre d'attaque tout à fait imprévu.

Il rassembla, dans une baie peu connue du territoire d'Argos, de petites barques où il fit monter des troupes légères, armées en grande partie de cétra, de frondes, de javelots et d'autres armes aussi légères. Puis, longeant la côte, il débarqua à la hauteur d'un promontoire voisin du camp ennemi, parvint la nuit jusqu'à Pléïae, par des sentiers qui lui étaient connus, et, profitant du sommeil des sentinelles qui croyaient n'avoir à redouter aucun danger prochain, il mit le feu aux cabanes du camp sur tous les points à la fois. Il y en eut beaucoup qui périrent dans les flammes sans avoir soupçonné l'arrivée des Achéens et sans pouvoir être secourus par ceux qui s'en étaient aperçus. Tout fut égorgé ou brûlé ; quelques soldats pourtant, échappés à ce double péril, se réfugièrent sous les murs de Gythéum dans le camp principal.

Philopoemen, ayant ainsi frappé les ennemis d'épouvante, courut aussitôt ravager le canton de Tripoli en Laconie, sur les confins du territoire de Mégalopolis, y enleva beaucoup de bestiaux, fit un grand nombre de prisonniers, et s'éloigna avant que le tyran eût détaché des troupes de son camp de Gythéum pour défendre le pays. Il réunit ensuite ses troupes à Tégée, y convoqua les Achéens et leurs alliés pour une assemblée à laquelle assistèrent aussi les principaux citoyens de l'Épire et de l'Acarnanie, et déclara que, croyant avoir suffisamment relevé le courage des siens en vengeant l'humiliation de sa défaite sur mer, et répandu la terreur parmi les ennemis, il allait marcher contre Lacédémone, qu'il considérait cette diversion comme le seul moyen de faire lever le siège de Gythéum.

Il campa le premier jour à Caryae, sur le territoire ennemi, au moment même où Gythéum était emporté. Philopoemen, qui ignorait cet événement, porta ses quartiers en avant, au pied du mont Barnosthène, à dix milles de Lacédémone. De son côté, Nabis, ayant repris Gythéum, se mit en route avec ses troupes légères, et, dépassant Lacédémone par une marche rapide, il alla occuper le camp dit de Pyrrhus, persuadé que c'était cette position dont les Achéens voulaient s'emparer. De là il s'avança à leur rencontre. La colonne des ennemis, ne pouvant se développer parce que les chemins étaient fort étroits, s'étendait sur un espace d'environ cinq milles. L'arrière-garde était formée par la cavalerie et principalement par une partie des auxiliaires ; car Philopoemen avait pensé que le tyran le ferait prendre en queue par ses mercenaires, ceux de ses soldats sur lesquels il comptait le plus. Ses plans étaient donc dérangés par deux contre-temps imprévus : d'abord il trouvait les ennemis maîtres de la position qu'il voulait occuper ; en second lieu, c'était la tête de sa colonne qui était menacée dans un chemin hérissé de pierres où il paraissait

impossible de faire un mouvement sans le secours des troupes légères.



## Établissement de l'armée achéenne face au camp de Nabis

Philopoemen déployait un merveilleux talent pour diriger une marche et choisir des positions avantageuses. C'était le fruit d'une expérience acquise par de nombreuses méditations en temps de paix comme en temps de guerre. Lorsqu'il était en route et qu'il arrivait à un passage difficile, il portait ses regards de tous côtés pour examiner la nature du lieu, et, s'il était seul, il s'interrogeait lui-même ; s'il était accompagné, il questionnait ceux de sa suite : "Dans le cas où l'ennemi viendrait à paraître, leur disait-il ; et qu'il attaquât soit de front, soit à droite ou à gauche, soit par derrière, quel parti faudrait-il prendre ? Il pouvait se présenter en ordre de bataille ; il pouvait aussi n'avoir pas formé ses lignes et se trouver dans la confusion d'une marche." Tout en s'interrogeant ou en adressant des questions, il déterminait d'avance la position qu'il prendrait, et le nombre de soldats surtout, car il y attachait une grande importance, le genre d'armes qu'il emploierait ; la place que devaient occuper les bagages, les bêtes de somme et tout ce qui n'était pas armé ; la force et la composition du détachement qui serait chargé de les garder. Il décidait s'il valait mieux pousser en avant ou retourner sur ses pas, quel serait l'emplacement de son camp, quelle étendue il donnerait à ses retranchements, où il trouverait en abondance de l'eau, du bois et des vivres, quelle route lui offrirait le plus de sûreté le lendemain lorsqu'il continuerait sa marche, comment enfin il disposerait son armée.

Ces pensées et ces soins avaient tellement préoccupé son esprit dès sa jeunesse qu'il n'y avait plus rien de nouveau pour lui en fait de manœuvres militaires. En cette occasion, il commença par faire halte ; puis il enjoignit aux auxiliaires crétois et aux cavaliers qu'on appelait Tarentins, de s'avancer au premier rang, en conduisant chacun deux chevaux avec eux ; la cavalerie eut ordre de les suivre. Philopoemen alla ainsi se poster sur un rocher, au-dessus d'un torrent où l'on pouvait trouver de l'eau. Ce fut là qu'il rassembla tous ses bagages et ses valets d'armée sous la garde d'un détachement, et qu'il se retrancha autant que le lui permettait la nature du lieu. Il était difficile en effet de dresser des tentes au milieu des broussailles et sur un terrain inégal. Les ennemis étaient à cinq cents pas. Les deux partis descendirent au torrent pour faire de l'eau, protégés par leurs troupes légères ; mais malgré le voisinage des deux camps, on n'était pas encore aux prises lorsque la nuit survint. Il était probable que le lendemain la même nécessité donnerait lieu à un combat sur les bords du torrent. Aussi Philopoemen en profita-t-il pour embusquer, dans un vallon caché aux yeux de l'ennemi, le plus qu'il put rassembler de cetrati.

## **L'armée de Nabis est prise dans une embuscade**

Le jour venu, les troupes légères des Crétois et les cavaliers tarentins engagèrent le combat près du torrent. Les premiers étaient commandés par Télémnaste leur compatriote, les autres par Lycortas de Mégalopolis. Du côté des ennemis, c'étaient aussi des auxiliaires crétois et des cavaliers tarentins qui soutenaient les soldats chargés de puiser l'eau.

La lutte fut quelque temps indécise ; de part et d'autre les combattants étaient de même origine, leurs armes étaient pareilles. À la fin les auxiliaires du tyran l'emportèrent, parce qu'ils étaient supérieurs en nombre et surtout parce que Philopoemen avait recommandé aux siens de prendre la fuite après une courte résistance, et d'entraîner les ennemis sur leurs pas, jusqu'au lieu de l'embuscade. Les ennemis en effet s'élançèrent dans la vallée à la poursuite des fuyards sans observer aucun ordre, et la plupart furent blessés ou tués avant d'avoir aperçu le détachement qui s'était caché.

Les Achéens avaient, autant que la largeur de la vallée le leur permettait, ménagé entre leurs rangs des intervalles destinés à livrer passage à ceux des leurs qui devaient fuir. Ils se montrèrent alors ; c'étaient des troupes fraîches et intactes qui fondaient en bon ordre sur des ennemis débandés, dispersés, épuisés de fatigue et couverts de blessures. La victoire ne fut pas douteuse. Les soldats du tyran tournèrent aussitôt le dos et s'enfuirent vers leur camp avec autant de précipitation qu'ils en mettaient tout à l'heure dans leur poursuite. On leur tua et on leur prit beaucoup de monde dans cette déroute. La confusion se fût aussi répandue dans le camp, si Philopoemen n'eût fait sonner la retraite ; il craignait moins les ennemis que les difficultés de ce terrain, où chaque pas qu'il risquait en avant pouvait le jeter dans une situation périlleuse ; mais supposant d'après l'issue du combat, et avec cette prévoyance qui distingue un habile capitaine, qu'ils étaient en proie à de vives alarmes, il fit passer dans leur camp un de ses auxiliaires.

Ce prétendu transfuge leur annonça comme une chose assurée que les Achéens avaient l'intention de se porter le lendemain sur les bords de l'Eurotas qui coule près des murs de Lacédémone ; qu'ils voulaient leur fermer le passage, empêcher le tyran de se réfugier au besoin dans la ville, intercepter les convois dirigés de la ville sur le camp, et en même temps essayer d'exciter, s'il était possible, quelque soulèvement contre Nabis. Sans ajouter entièrement foi aux paroles du transfuge, le tyran crut, dans sa frayeur, avoir un motif assez plausible pour abandonner son camp. Le lendemain il ordonna à Pythagoras de se poster en avant des retranchements avec les auxiliaires et la cavalerie. Lui-même il sortit avec le gros de l'armée comme pour se mettre en bataille et prit aussitôt le chemin de la ville.

## Victoire des Achéens

Philopoemen, voyant Nabis précipiter sa marche par une pente étroite et rapide, envoya toute sa cavalerie et ses auxiliaires crétois contre le détachement qui couvrait le camp ennemi. À l'approche de ces forces, Pythagoras, effrayé de son isolement, songea d'abord à se retirer dans les retranchements ; mais lorsqu'il vit l'armée achéenne tout entière s'avancer en bon ordre, il craignit d'être pris en même temps qu'on forcerait le camp et résolut de suivre Nabis, qui avait déjà beaucoup d'avance.

Aussitôt les cetrati fondirent sur le camp et le pillèrent, tandis que le reste des Achéens se mettait à la poursuite des ennemis. Le chemin était si difficile, qu'une armée, même à l'abri de toute surprise, aurait eu peine à s'en tirer. Dès que le combat fut engagé avec l'arrière-garde et que les cris d'effroi de ces troupes prises à dos eurent été entendus aux premiers rangs, chacun à l'envi se débarrassa de ses armes et se dispersa dans les bois qui bordaient la route. En un moment le sol fut tout jonché d'un amas confus d'armes, et surtout de piques, qui, tombant pour la plupart sur la pointe, formèrent une espèce de palissade et obstruèrent le passage. Philopoemen enjoignit à ses auxiliaires de serrer de près, autant que possible, les vaincus, dont la cavalerie surtout devait rencontrer des obstacles dans sa fuite, et prenant lui-même une route plus facile, il s'achemina avec le gros de l'armée vers les bords de l'Eurotas.

Il y arriva au coucher du soleil et attendit les troupes légères qu'il avait laissées à la poursuite de l'ennemi. Elles le rejoignirent à la première veille et lui annoncèrent que le tyran était entré dans la ville avec une suite peu nombreuse et que le reste de ses soldats errait sans armes, dispersé dans les bois. Le général leur recommanda de réparer leurs forces. Puis il choisit les plus braves de ceux qui, arrivés les premiers au camp, avaient pu prendre un peu de nourriture et quelques instants de repos, ne leur fit emporter pour toute arme que leur épée et alla aussitôt se poster sur la route des deux portes de Lacédémone qui mènent à Phères et au mont Barnosthène : il supposait que ce serait par là que les ennemis feraient leur retraite.

Ses prévisions se réalisèrent. Tant qu'il y eut un peu de jour, les Lacédémoniens ne sortirent pas de leurs bois, s'avançant par des sentiers non frayés. À l'entrée de la nuit, et à la vue des feux qui s'allumaient dans le camp des Achéens, ils se rapprochèrent, mais en suivant des chemins détournés. Dès qu'ils eurent passé outre. Ils se crurent en sûreté et descendirent dans la plaine ; ils y furent surpris par les soldats que Philopoemen avait embusqués çà et là. La perte du tyran, tant en morts qu'en prisonniers, fut si considérable qu'à peine lui resta-t-il le quart de son armée.

Pendant que Nabis se tenait enfermé dans sa capitale, Philopoemen affaiblissait et ruinait à peu près sa puissance. Après avoir employé presque les trente jours suivants à ravager les terres de la Laconie, il retourna dans son pays, où sa gloire fut mise au niveau de celle du général romain et jugée même supérieure en ce qui concernait la guerre de Laconie.

## 5. Efforts des Étoliens pour détacher la Grèce de l'alliance romaine (192)

31

### La conférence de Démétriade (printemps 192)

Pendant que les Achéens et le tyran se faisaient la guerre, des ambassadeurs romains parcouraient les villes alliées dans la crainte que les Étoliens n'eussent gagné quelques-unes d'entre elles au parti d'Antiochus. Ils restèrent fort peu de temps chez les Achéens ; l'acharnement qu'ils montraient contre Nabis faisait supposer qu'ils étaient d'ailleurs fidèles à leur parole.

Ils se rendirent d'abord à Athènes, puis à Chalcis, puis en Thessalie ; après avoir prononcé un discours dans une assemblée nombreuse des Thessaliens, ils partirent pour Démétriade et y convoquèrent une assemblée des Magnètes. Là il leur fallut tenir un langage plus étudié, parce qu'une partie des dirigeants de la nation avait embrassé tout à fait la cause d'Antiochus et des Étoliens. Ce qui les avait indisposés contre les Romains, c'était, outre la nouvelle que le sénat rendait à Philippe le fils livré par lui comme otage et lui faisait grâce du tribut qu'on lui avait imposé, le bruit mensonger qu'on lui rendrait aussi Démétriade. Afin de prévenir cette restitution, Euryloque, chef des Magnètes, et quelques-uns de ses partisans n'hésitaient pas à provoquer un bouleversement général en appelant Antiochus et les Étoliens. Il fallait donc, en leur adressant la parole, dissiper leurs vaines terreurs sans détruire les espérances de Philippe ni s'aliéner son esprit, ce prince pouvant être en toute circonstance beaucoup plus utile que les Magnètes.

On se contenta de leur rappeler, "que si la Grèce tout entière était redevable aux Romains du bienfait de la liberté, Démétriade surtout leur devait de la reconnaissance. En effet non seulement elle avait été occupée par une garnison macédonienne, mais elle avait vu s'élever dans son sein une demeure royale comme si on eût voulu lui montrer par là qu'elle avait un maître toujours présent ; que le bienfait de Rome était perdu, si les Étoliens introduisaient Antiochus dans le palais de Philippe, et qu'il leur fallût, au lieu d'un roi qu'ils connaissaient depuis longtemps, subir la loi d'un prince nouveau et inconnu."

Le magnétarque (c'est le nom que les Magnètes donnent à leur premier magistrat, et c'était alors Euryloque) répondit avec l'autorité que lui donnait sa charge que ni lui ni les Magnètes ne pouvaient dissimuler le bruit qui avait couru sur la restitution de Démétriade à Philippe, et que, pour empêcher ce malheur, les Magnètes étaient décidés à tout risquer, à tout entreprendre. Emporté par la chaleur du discours, il eut même l'imprudence de laisser échapper cette parole : "En ce moment, Démétriade n'a qu'une apparence de liberté : tout se fait réellement au gré des Romains." À ces mots, des murmures éclatèrent dans l'assemblée ; les uns applaudissaient à ce langage hardi, les autres s'indignaient d'une pareille audace. Quinctius en fut tellement courroucé, que, levant les mains au ciel, il prit les dieux à témoin de l'ingratitude et de la perfidie des Magnètes.

Cet éclat produisit une impression générale de terreur. Alors Zénon, l'un des principaux du pays, et qui jouissait d'une grande considération grâce à l'habileté de sa conduite et à son dévouement bien connu pour les Romains, conjura, les larmes aux yeux, T. Quinctius et les autres ambassadeurs de ne pas imputer à toute la nation l'extravagance d'un seul

homme. “Chacun, dit-il, devait être responsable de ses folies. Les Magnètes savaient bien qu’ils étaient redevables à T. Quinctius et au peuple romain non seulement de leur liberté, mais de tout ce que les hommes ont de plus cher et de plus sacré. Les dieux ne pouvaient accorder aux prières des mortels aucune faveur que les Magnètes n’eussent reçue de la république ; et ils tourneraient leur fureur contre eux-mêmes plutôt que de manquer à leurs engagements avec les Romains.”

## L'assemblée panétolienne

Toute l'assistance joignit ses prières aux protestations de Zénon. Euryloque, en sortant de l'assemblée, gagna la porte de la ville par des rues détournées et s'enfuit aussitôt en Étolie ; car les Étoliens s'étaient déclarés, et de jour en jour ils manifestaient plus ouvertement leurs intentions. Le hasard voulut que précisément à cette époque, Thoas, un de leurs chefs, revînt de la mission qu'on lui avait confiée auprès d'Antiochus et ramenât avec lui Ménippe, ambassadeur du roi. Tous deux, avant de paraître devant l'assemblée, avaient fait grand bruit des forces de terre et de mer que le roi amenait avec lui. Ils disaient partout qu'un nombre prodigieux de fantassins et de cavaliers était en marche ; que des éléphants arrivaient du fond de l'Inde ; mais que surtout Antiochus apportait assez d'or pour être en état d'acheter les Romains mêmes.

Ce dernier point était celui qui leur paraissait devoir faire le plus d'impression sur l'esprit de la foule. Les ambassadeurs romains savaient bien quel effet ces exagérations produiraient dans l'assemblée ; ils étaient instruits de l'arrivée de Thoas et de Ménippe, et de leurs intrigues. Il n'y avait rien à espérer de ce côté. Néanmoins Quinctius crut qu'il n'était pas inutile de faire assister à cette assemblée quelques représentants des alliés chargés de rappeler aux Étoliens leur traité avec Rome et d'élever hardiment la voix contre l'ambassadeur d'Antiochus. Ce furent les Athéniens qui lui parurent les plus propres à jouer ce rôle à cause de l'importance de leur ville et de l'ancienne alliance qui les unissait aux Étoliens. Quinctius les pria d'envoyer des ambassadeurs à l'assemblée panétolienne.

Dans cette assemblée, Thoas parla le premier pour rendre compte de sa mission. Après lui parut Ménippe ; "il représenta qu'il eût été fort heureux pour tous les habitants de la Grèce et de l'Asie que l'intervention eût été possible, lorsque la puissance de Philippe n'était pas encore entamée ; que chacun aurait conservé la jouissance de ses biens et que tout ne dépendrait pas du caprice et du despotisme des Romains. Maintenant encore, ajouta-t-il, pour peu que vous vouliez mener à bonne fin par votre persévérance les projets que vous avez formés, Antiochus pourra, avec l'aide des dieux et l'appui des Étoliens, relever les affaires de la Grèce et lui rendre son ancienne importance. Or cette importance consiste dans une liberté assez forte pour subsister par elle-même, sans dépendre d'une volonté étrangère."

Les Athéniens, qui obtinrent les premiers la parole après l'envoyé du roi, ne dirent pas un mot d'Antiochus et se contentèrent de rappeler aux Étoliens le traité qu'ils avaient conclu avec Rome, et la reconnaissance que toute la Grèce devait à T. Quinctius : "Il ne fallait pas, dirent-ils, renverser ce qui existait, par trop de précipitation. Les résolutions promptes et hardies plaisaient au premier abord ; mais l'exécution était toujours épineuse et le résultat malheureux. Des ambassadeurs romains, au nombre desquels se trouvait T. Quinctius lui-même, étaient peu éloignés. Avant de rien décider, il valait mieux discuter de vive voix avec eux les points en litige que d'allumer en Europe et en Asie une guerre funeste."

## **Interventions de Quinctius et de Thoas, préteur des Étoliens**

La foule, avide de changements, était toute dévouée à la cause d'Antiochus ; elle ne voulait pas même qu'on admît les Romains à l'assemblée ; mais les notables, et surtout les plus âgés, eurent le crédit de leur faire donner audience. Quinctius, informé de cette décision par les Athéniens, crut devoir se rendre en Étolie. Il espérait, ou modifier les déterminations prises, ou prouver à tout le monde que les Étoliens étaient seuls coupables de la guerre, et que les Romains, en prenant les armes, ne faisaient que céder aux lois de la justice et de la nécessité.

Arrivé dans le pays, Quinctius se présenta à l'assemblée. Il reprit les faits dès l'origine du traité conclu entre Rome et l'Étolie, rappela les nombreuses infractions commises par eux à la foi du serment et dit un mot de la possession des villes contestées. "Si pourtant, ajouta-t-il, ils croyaient y avoir quelque droit, ne valait-il pas cent fois mieux envoyer à Rome une ambassade, soit pour débattre leurs prétentions, soit pour gagner le sénat par des prières, que de jouer le rôle de maîtres de gladiateurs en engageant le peuple romain et Antiochus dans une lutte qui ébranlerait le monde et causerait la ruine de la Grèce ? Les malheurs de cette guerre retomberaient d'abord sur ceux qui l'auraient allumée."

Ces paroles, pour ainsi dire prophétiques, de l'envoyé furent perdues. Thoas, et tous ceux de son parti qui parlèrent ensuite, furent écoutés avec une faveur marquée ; ils firent adopter immédiatement, dans la séance même, après la sortie des Romains, un décret qui invitait Antiochus à venir délivrer la Grèce et régler les différends survenus entre les Étoliens et les Romains. À l'insolence de ce décret, le préteur Damocrite ajouta personnellement un nouvel outrage. Quinctius lui ayant demandé communication du décret, il répondit, sans égard pour le caractère de cet illustre personnage, qu'il avait pour le moment des affaires plus pressantes à expédier, mais qu'avant peu il lui enverrait et le décret et sa réponse, de son camp sur les bords du Tibre, en Italie. Telle était en ce moment le vertige qui aveuglait la nation étolienne, et jusqu'à ses magistrats.

## Démétriade tombe aux mains des Étoliens

Quinctius et ses collègues retournèrent à Corinthe. Après leur départ, les Étoliens, qui ne voulaient pas avoir l'air d'attendre tout d'Antiochus sans rien faire par eux-mêmes, ni se condamner à l'inaction jusqu'à l'arrivée du roi, ne convoquèrent pas à la vérité d'assemblée générale. Mais ils cherchèrent, par l'entremise de leurs apocètes (c'est le nom d'un conseil secret, composé de personnages choisis), tous les moyens d'exciter quelque bouleversement dans la Grèce.

Il était de notoriété publique que, dans chaque république, les citoyens les plus influents et les plus sages étaient dévoués aux Romains et satisfaits de l'état des choses, tandis que la multitude et les mécontents soupiraient après un changement. Les Étoliens conçurent le projet audacieux, et même insensé, de s'emparer le même jour de Démétriade, de Chalcis et de Lacédémone.

Ils envoyèrent dans chacune de ces villes un de leurs principaux citoyens ; Thoas à Chalcis, Alexamène à Lacédémone, et Dioclès à Démétriade. Ce dernier fut secondé par Euryloque, dont j'ai fait connaître et expliqué plus haut l'exil volontaire, et qui n'avait pas d'autre moyen de rentrer dans sa patrie. D'après les instructions que cet Euryloque envoya par écrit à ses parents, à ses amis et à ses partisans, sa femme et ses enfants parurent dans une assemblée nombreuse, en habits de deuil, avec les attributs des suppliants, et conjurèrent chaque citoyen en particulier, et tout le peuple en général, de ne pas laisser vieillir dans l'exil un innocent, un malheureux qui n'avait pas même été condamné. Les gens de bonne foi, guidés par un sentiment de pitié, les intrigants et les factieux, séduits par l'espoir d'amener un bouleversement général à la faveur du mouvement excité par l'Étolien, demandèrent avec instance son rappel.

Quand tout fut ainsi préparé, Dioclès, qui commandait alors la cavalerie, partit à la tête de ce corps, sous prétexte de reconduire l'exilé qui était son hôte, et, après une marche forcée d'un jour et d'une nuit, se trouva le lendemain matin à six milles environ de Démétriade. Il prit alors les devants avec trois escadrons d'élite et donna ordre au reste de le suivre de près. En approchant de la porte, il fit mettre pied à terre à tous ses gens, et leur enjoignit de mener leurs chevaux par la bride, comme s'ils étaient en marche et sans observer leurs rangs, afin de laisser croire qu'ils étaient là pour escorter plutôt que pour soutenir leur chef.

Puis il laissa un de ses escadrons à la porte, pour tenir le passage ouvert à ceux qui suivaient, traversa la ville et le Forum, conduisant Euryloque par la main, et l'accompagna jusqu'à sa maison, au milieu de la foule, qui accourait au-devant de lui pour le féliciter. Bientôt la ville fut pleine de cavaliers, les postes avantageux furent occupés, et des soldats pénétrèrent dans les maisons pour égorger les chefs du parti contraire. C'est ainsi que Démétriade tomba au pouvoir des Étoliens.



## Assassinat de Nabis

À Lacédémone, il s'agissait moins d'emporter la ville d'assaut que de se rendre maître par surprise de la personne du tyran. Dépouillé de ses places maritimes par les Romains, Nabis venait aussi d'être réduit par les Achéens à se renfermer dans les murs de sa capitale. En se chargeant de l'assassiner, on était sûr de gagner toute la reconnaissance des Lacédémoniens. Les Étoliens n'avaient pas besoin de chercher un prétexte pour envoyer des troupes de son côté ; il ne cessait de leur demander instamment des secours, parce que c'était à leur instigation qu'il s'était révolté. Alexamène reçut mille hommes d'infanterie et trente cavaliers choisis dans la jeunesse. Le préteur Damocrite déclara à ces derniers, dans le conseil secret dont il a déjà été question, qu'ils ne devaient pas se croire chargés d'une expédition contre les Achéens, ou de telle autre entreprise qu'ils pourraient supposer ; qu'on leur demandait d'être prêts à exécuter ponctuellement toutes les résolutions que les circonstances dicteraient à leur chef Alexamène, quelque inattendues, quelque téméraires et quelque imprudentes qu'elles parussent, et d'accepter ces ordres, comme s'ils n'ignoraient pas que c'était là l'unique objet de leur mission.

Ces jeunes gens, ayant ainsi reçu leurs instructions, Alexamène se mit à leur tête, et, en arrivant auprès du tyran, il s'empressa de lui donner les plus belles espérances : "Antiochus, lui dit-il, était déjà passé en Europe ; il serait bientôt en Grèce, et couvrirait la terre et la mer de ses armées et de ses flottes. Les Romains verraient bien qu'ils avaient affaire à un autre ennemi que Philippe. Il était impossible de calculer le nombre des fantassins, des cavaliers et des vaisseaux. L'aspect seul de la ligne des éléphants suffirait pour décider de la victoire. Les Étoliens se tenaient prêts à marcher vers Lacédémone avec toutes leurs forces, dès que les circonstances l'exigeraient ; mais ils avaient voulu montrer au roi, lorsqu'il arriverait, une armée nombreuse sous les armes. À leur exemple, Nabis devait aussi mettre ses soldats en campagne, au lieu de les laisser enfermés dans la ville où ils s'épuisaient par l'inaction ; il devait les forcer à manœuvrer avec leurs armes, aguerrir leur courage et fortifier leurs corps. L'habitude rendait les fatigues plus faciles à supporter ; la bienveillance et l'affabilité du général pouvaient même y faire trouver quelque plaisir."

Dès lors Nabis se mit à faire manœuvrer les troupes en dehors de la ville, dans la plaine qui s'étend sur les bords de l'Eurotas. Les gardes du tyran étaient placés presque au centre ; le tyran, suivi de trois cavaliers au plus, parmi lesquels se trouvait souvent Alexamène, parcourait à cheval le front de bataille et se portait d'une aile à l'autre. À la droite se trouvaient les Étoliens, c'est-à-dire les auxiliaires enrôlés depuis longtemps dans l'armée de Nabis, et les mille hommes amenés par Alexamène. Ce chef avait pris l'habitude de parcourir quelques rangs avec Nabis et de lui donner les avis qu'il croyait utiles, puis de pousser rapidement son cheval vers l'aile droite où se trouvaient les siens, et de revenir auprès du tyran, après avoir feint de donner les ordres nécessaires pour les manœuvres.

Enfin, le jour qu'il avait fixé pour l'exécution de son dessein, après avoir accompagné Nabis quelque temps, il se retira vers les siens, et s'adressant à ceux qui étaient avec lui : "Allons, jeunes gens, leur dit-il, voici le moment de payer d'audace et d'exécuter ce coup de main pour lequel vous devez me prêter un énergique appui. Préparez donc vos cœurs et vos bras, et que pas un de vous n'hésite à suivre mon exemple. Malheur à qui reculerait et

voudrait entraver ma résolution ! Il ne reverrait plus ses foyers.”

Un frémissement s'empara de tous les esprits ; on se rappelait les instructions qu'on avait reçues en partant. Nabis arrivait de l'aile gauche. Alexamène ordonna à ses cavaliers de mettre leurs lances en arrêt et d'avoir les yeux fixés sur lui. Puis, rassemblant ses esprits un peu troublés par l'idée de cet atroce guet-apens, il se jeta sur Nabis au moment où il approchait, tua son cheval et le renversa lui-même à terre. Dans cette position, le tyran fut assailli par les cavaliers, mais sa cuirasse rendait tous leurs efforts inutiles ; ils l'en dépouillèrent et purent alors le percer. Il expira avant que ses gardes placés au centre fussent arrivés à son secours.

## Massacre des Étoliens

Alexamène courut à toute bride s'emparer du palais avec tous les Étoliens. Les gardes du tyran, témoins de son assassinat, avaient d'abord été frappés de terreur ; mais quand ils virent les Étoliens s'éloigner, ils se rassemblèrent autour du cadavre et se mirent à contempler celui dont ils n'avaient pas su défendre la vie et dont ils n'osaient pas venger la mort. Personne n'eût remué, si Alexamène, remettant l'épée au fourreau, eût sur-le-champ convoqué une assemblée du peuple, prononcé un discours conforme aux circonstances et tenu sous les armes les Étoliens réunis, en leur défendant de commettre aucune violence. Mais il fallait que, dans l'exécution d'une entreprise commencée par une perfidie, tout fût conduit avec une précipitation qui devait causer la perte de ceux qui y avaient pris part. Le chef des Étoliens passa un jour et une nuit, enfermé dans le palais, à chercher les trésors du tyran, et ses compagnons se dispersèrent pour piller, comme s'ils eussent emporté d'assaut une ville dont ils voulaient paraître les libérateurs.

Mais bientôt l'indignation et le mépris donnèrent aux Lacédémoniens le courage de s'attrouper. Les uns proposèrent de chasser les Étoliens et de reconquérir cette liberté qu'on venait de leur dérober au moment où ils se croyaient sur le point de la ressaisir. Les autres, pour donner une direction commune à leurs efforts, parlèrent de mettre à leur tête, pour la forme, un prince de la famille royale. Il y en avait un fort jeune, nommé Laconicus, que Nabis faisait élever avec ses enfants. On le plaça sur un cheval, on prit les armes et on égorgea tous les Étoliens qui erraient dans la ville. On força ensuite le palais. Alexamène essaya d'y résister avec quelques-uns des siens ; il fut massacré. D'autres Étoliens s'étaient rassemblés autour du Chalcioicos, temple de bronze consacré à Minerve ; ils furent taillés en pièces. Quelques-uns d'entre eux, se débarrassant de leurs armes, s'enfuirent soit à Tégée, soit à Mégalopolis. Ils y furent arrêtés par ordre des magistrats et vendus à l'encan.

## Lacédémone entre dans la confédération achéenne

À la nouvelle du meurtre de Nabis, Philopoemen partit pour Lacédémone, qu'il trouva dans l'épouvante et la confusion. Il manda les principaux de la ville, leur parla comme Alexamène aurait dû le faire et fit entrer les Lacédémoniens dans la ligue achéenne. Il y réussit d'autant plus facilement que, vers ce moment, A. Atilius se trouvait en vue de Gythéum avec vingt-quatre quinquérèmes.

À la même époque, Thoas essayait de surprendre Chalcis par l'entremise d'Euthymidès, un des principaux citoyens, que le crédit des partisans de Rome avait fait bannir après l'arrivée de T. Quinctius et de ses collègues, et par celle d'Hérodore de Kéos, simple marchand, à qui ses richesses donnaient une grande influence dans la ville. Les amis d'Euthymidès étaient entrés aussi dans le complot ; mais Thoas ne fut pas aussi heureux qu'Euryloque l'ait été à Démétriade.

Euthymidès, qui s'était réfugié à Athènes, se rendit d'abord à Thèbes et de là à Salganeus ; Hérodore passa à Thronium. Non loin de là, Thoas avait dans le golfe Maliaque deux mille hommes d'infanterie, deux cents chevaux et environ trente bâtiments de transport. Il chargea Hérodore de passer avec ces vaisseaux et six cents fantassins dans l'île d'Atalante afin de faire voile vers Chalcis, dès qu'il saurait que les troupes de terre s'approchaient de l'Aulide et de l'Euripe. De son côté il prit, avec le reste de ses troupes, le chemin de Chalcis, marchant surtout la nuit avec toute la diligence possible.

## Thoas échoue devant Chalcis

Micythion et Xénoclide, qui, depuis l'expulsion d'Euthymidès, étaient investis du souverain pouvoir à Chalcis, se doutèrent ou furent avertis du complot. Dans le premier moment de frayeur, ils ne virent d'autres ressources que la fuite ; mais, quand leur effroi fut calmé et qu'ils comprirent que ce serait trahir et sacrifier et leur patrie et l'amitié des Romains, ils prirent un autre parti.

On célébrait alors à Érétie la fête annuelle de Diane Amarynthide, qui attire un grand concours d'Érétriens et même de Carystiens. Ils envoyèrent prier les habitants de ces deux villes, réunis à la solennité, de prendre en pitié les malheurs d'un peuple originaire comme eux de l'Eubée et de ne point oublier l'alliance conclue avec Rome. "Il ne fallait pas, disaient-ils, laisser tomber Chalcis au pouvoir des Étoliens, qui deviendraient maîtres de l'île entière lorsqu'ils le seraient de Chalcis. Si la domination de la Macédoine leur avait paru écrasante, celle des Étoliens serait beaucoup moins supportable encore."

Ce qui décida surtout les deux cités, ce fut le désir d'être agréables aux Romains, dont elles venaient d'éprouver la valeur dans les combats, la justice et la générosité après la victoire. Elles armèrent donc et firent partir l'élite de leur jeunesse. Les Chalcidiens abandonnèrent à ce renfort la défense de leurs murailles, et, traversant l'Euripe avec toutes leurs forces, allèrent prendre position à Salganeus. De leur camp ils envoyèrent d'abord un parlementaire, puis une députation demander aux Étoliens "quelle injure ou quelle attaque de leur part les déterminait à venir assiéger des alliés et des amis."

Le chef des Étoliens, Thoas, répondit "qu'il ne venait pas les assiéger mais les délivrer des Romains ; que leurs chaînes étaient plus belles, mais beaucoup plus lourdes maintenant qu'à l'époque où ils avaient dans leur citadelle une garnison macédonienne. Les Chalcidiens répliquèrent qu'ils n'étaient asservis à personne et qu'ils n'avaient aucun besoin d'être secourus. Ainsi se termina l'entrevue, et la députation revint au camp. Thoas et les Étoliens, qui n'espéraient réussir que par une surprise, se trouvant trop faibles pour entreprendre un siège régulier et attaquer une ville fortifiée du côté de la terre et de la mer, rentrèrent dans leurs foyers.

Euthymidès, instruit de la présence de ses compatriotes à Salganeus et du départ des Étoliens, retourna aussi de Thèbes à Athènes. Hérodore, après avoir vainement attendu pendant plusieurs jours dans l'île d'Atalante le signal convenu, détacha un de ses bâtiments pour connaître le motif de ces retards. Lorsqu'il vit qu'on avait renoncé à l'entreprise, il regagna Thronium d'où il était parti.

## **Les dirigeants de Démétriade repoussent les propositions de Villius**

Quinctius, qui avait aussi mis à la voile en apprenant ces nouvelles et qui arrivait de Corinthe, rencontra le roi Eumène dans l'Euripe de Chalcis. Ils convinrent qu'Eumène laisserait quinze cents hommes de garnison à Chalcis et qu'il se rendrait à Athènes. Quinctius continua sa route vers Démétriade où il allait, persuadé que la délivrance de Chalcis pourrait faire quelque impression sur les Magnètes et les déterminer à rentrer dans l'alliance de Rome. En même temps, pour assurer un appui à ses partisans, il écrivit au préteur des Thessaliens, Eunome, d'armer la jeunesse, et se fit précéder à Démétriade par Villius, qu'il chargea de sonder les esprits ; il ne voulait tenter une démarche que s'il voyait une partie des habitants disposés à renouer leur ancienne alliance.

Villius s'avança sur une quinquérème jusqu'à l'entrée du port. Les Magnètes s'étant portés en foule de ce côté, il leur demanda s'il devait voir en eux des amis ou des ennemis. Le magnétarque Euryloque répondit qu'il trouvait en eux des amis, mais qu'on le priait de ne point entrer dans le port, de laisser les Magnètes jouir en paix de leur liberté et de ne pas essayer de soulever le peuple sous prétexte de le consulter. La discussion dégénéra en dispute. Villius reprocha aux Magnètes leur ingratitude et leur annonça les malheurs qui allaient les accabler ; la foule irritée accusa tantôt le sénat, tantôt Quinctius. Villius, ayant ainsi échoué, alla rejoindre son général, et Quinctius, après avoir fait prévenir le préteur de ramener ses troupes dans leurs quartiers, remit à la voile pour Corinthe.

## Affaires intérieures de Rome (fin de l'année 192)

La liaison des affaires de la Grèce avec celles des Romains m'a détourné pour ainsi dire de mon but ; non que leur importance me fît une loi d'en parler, mais parce qu'elles ont été la cause de la guerre contre Antiochus.

Après la désignation des consuls, car c'est là qu'a commencé ma digression, les consuls L. Quinctius et Cn. Domitius partirent pour leurs provinces, le premier pour la Ligurie, le second pour le pays des Boiens. Les Boiens ne firent aucun mouvement, et même les sénateurs de la nation, avec leurs enfants, les généraux avec leur cavalerie, vinrent, au nombre de quinze cents en tout, faire leur soumission à Domitius. L'autre consul ravagea une grande partie du territoire ligurien et s'empara de plusieurs places fortes, où il trouva non seulement un riche butin et des prisonniers, mais quelques citoyens romains ou alliés tombés au pouvoir de l'ennemi et qu'il remit en liberté.

La même année, Vibo reçut une colonie romaine en vertu d'un sénatus-consulte et d'un plébiscite. On y établit trois mille sept cents fantassins et trois cents cavaliers. Les triumvirs chargés de cette mission furent Q. Naevius, M. Minucius et M. Furius Crassipes. On assigna quinze arpents à chaque fantassin, et le double à chaque cavalier. Ce territoire avait appartenu auparavant aux Bruttians, qui l'avaient enlevé aux Grecs.

Rome éprouva vers cette époque deux alarmes très vives. La première, qui dura plus longtemps mais qui fit moins de ravages, fut un tremblement de terre de trente-huit jours. Durant tout ce temps, l'inquiétude et la crainte suspendirent toute occupation, et il y eut à cette occasion trois jours de supplications. La seconde, loin de n'être qu'une terreur panique, causa une foule de désastres trop réels. Un incendie, qui éclata au forum Boarium, consuma pendant un jour et une nuit les édifices qui bordaient le Tibre et réduisit en cendres toutes les boutiques, avec les marchandises de grand prix qu'elles renfermaient.

## Attribution des postes pour l'année 191

L'année touchait à sa fin ; chaque jour on parlait davantage des préparatifs hostiles d'Antiochus, et les sénateurs en étaient plus vivement préoccupés. On songea donc à régler la répartition des provinces entre les magistrats désignés, afin que chacun d'eux prît mieux ses mesures. On décida que les départements consulaires seraient l'Italie et celui que le sénat jugerait à propos d'indiquer : tout le monde savait que c'était la guerre contre le roi Antiochus. Celui à qui le sort l'attribuerait devait avoir sous ses ordres quatre mille fantassins et trois cents cavaliers romains avec six mille hommes d'infanterie des alliés latins et quatre cents chevaux. On chargea le consul L. Quinctius de faire ces enrôlements afin que rien n'empêchât le nouveau consul de partir sur-le-champ pour la destination que lui donnerait le sénat.

On arrêta aussi les départements des préteurs : le premier lot se composait de deux prétures, celle de la ville et celle des étrangers ; le second, du Bruttium ; le troisième, de la flotte qui devait faire voile où le sénat l'ordonnerait ; le quatrième, de la Sicile ; le cinquième, de la Sardaigne, et le sixième de l'Espagne ultérieure. On enjoignit en outre au consul L. Quinctius de lever deux légions nouvelles de citoyens romains, et, parmi les alliés du nom latin, vingt mille hommes d'infanterie et huit cents chevaux. On destina cette armée au préteur que le sort désignerait pour la province du Bruttium.

Deux temples furent consacrés cette année à Jupiter dans le Capitole. Ils avaient été voués par L. Furius Purpurio, l'un dans la guerre des Gaules lorsqu'il était préteur, l'autre pendant son consulat. Ce fut le duumvir Q. Marcius Ralla qui en fit la dédicace.

Il y eut aussi cette année plusieurs condamnations sévères prononcées contre des usuriers, à la requête des édiles curules M. Tuccius et P. Junius Brutus. Le produit des amendes qu'on leur imposa servit à faire fabriquer des quadriges d'or et douze boucliers de même métal, qui furent déposés comme offrande au Capitole dans la chapelle de Jupiter, au-dessus du sanctuaire. Les édiles construisirent aussi un portique hors de la porte Trigémine, dans le quartier des charpentiers.



## 6. Début de la guerre d'Antiochus

42

### Nouvelle disgrâce d'Hannibal

Pendant que les Romains étaient tout occupés des préparatifs de la nouvelle guerre, Antiochus, de son côté, ne restait pas dans l'inaction. Trois villes le retenaient encore : c'étaient Smyrne, Alexandrie de Troade et Lampsaque. Jusqu'alors il n'avait pu ni les emporter d'assaut, ni les attirer à son parti par des offres avantageuses, mais il ne voulait pas, au moment de passer en Europe, les laisser derrière lui sans les soumettre. Il avait aussi un parti à prendre au sujet d'Hannibal. D'abord les vaisseaux non pontés que ce général devait emmener avec lui en Afrique s'étaient fait attendre ; puis on s'était demandé s'il fallait décidément le faire partir. Cette question avait été soulevée surtout par l'Étolien Thoas, qui, voyant toute la Grèce remplie d'agitations, rappelait qu'on était maître de Démétriade. Ce même Thoas, après avoir abusé les Grecs au sujet du roi et relevé leur courage en exagérant ses ressources, employait encore le mensonge pour enfler les espérances d'Antiochus. "Les vœux de tous les peuples, lui avait-il dit, l'appelaient en Grèce ; il les verrait accourir en foule sur le rivage, du plus loin qu'ils apercevraient la flotte royale."

Ce fut Thoas aussi qui osa combattre la détermination presque arrêtée du roi relativement à Hannibal. Suivant lui, il ne fallait pas détacher de la flotte une partie des vaisseaux, et dans le cas où l'on s'y résoudrait, Hannibal était celui auquel on devait le moins songer pour ce commandement. C'était un banni, un Carthaginois ; il pouvait former chaque jour mille projets nouveaux, que lui inspirerait sa fortune précaire ou son caractère mobile. Cette gloire militaire même, qui était en quelque sorte son apanage, était trop grande pour le lieutenant d'un roi. Le roi devait seul attirer les regards, et seul paraître comme chef et comme général.

Si Hannibal perdait une flotte ou une armée, la perte serait aussi cruelle que si elle était due à un autre capitaine. Rempportât-il au contraire quelque succès, toute la gloire en serait pour lui et non pour Antiochus. Mais que la fortune accordât au roi l'honneur de terrasser les Romains dans la lutte, pouvait-on espérer qu'Hannibal se résignerait à vivre en sujet, sous l'autorité d'un roi, lui qui s'était à peine soumis aux lois de sa patrie ? Si dès sa jeunesse il s'était montré ambitieux, s'il avait embrassé dans ses vastes espérances l'empire du monde, ce n'était pas pour supporter un maître dans sa vieillesse. Le roi n'avait pas besoin d'Hannibal comme lieutenant ; il pouvait le mener à sa suite et le consulter sur les opérations de la guerre. En ne profitant qu'à demi de ses talents, on n'avait rien à redouter, rien à perdre. Si on lui demandait trop, ses services seraient aussi funestes au bienfaiteur qu'à l'obligé."

## **Antiochus débarque en Grèce avec ses troupes (octobre 192)**

Il n'y a point de caractère plus envieux que celui des hommes dont les sentiments ne sont pas au niveau de leur naissance et de leur fortune ; ils détestent la vertu et le mérite d'autrui. On renonça aussitôt à l'idée d'envoyer Hannibal en Afrique, quoique ce fût le seul projet utilement conçu pour le début de la guerre. Antiochus se laissa éblouir surtout par la défection de Démétride en faveur des Étoliens, et résolut de ne plus différer son départ pour la Grèce. Avant de mettre à la voile, il remonta par mer jusqu'à Ilion, afin d'y offrir un sacrifice à Minerve. Puis il alla rejoindre sa flotte et partit avec quarante vaisseaux pontés, soixante non pontés, deux cents bâtiments de transport, chargés de toutes sortes de provisions et de machines de guerre. Il relâcha d'abord à l'île d'Imbros, d'où il passa dans celle de Sciathos. Là, il rallia ceux de ses vaisseaux qui s'étaient séparés de l'escadre en pleine mer et alla jeter l'ancre à Ptéléé sur le continent.

Il y rencontra le magnétarque Euryloque, et bon nombre des principaux Magnètes venus de Démétride. Flatté de leur empressement, il entra le lendemain avec sa flotte dans le port de la ville et débarqua ses troupes à peu de distance. Il avait avec lui dix mille hommes d'infanterie, cinq cents chevaux et six éléphants, forces à peine suffisantes pour s'emparer de la Grèce sans défense et à plus forte raison pour soutenir la guerre contre les Romains.

À la nouvelle de l'arrivée d'Antiochus à Démétride, les Étoliens tinrent une assemblée générale où ils rédigèrent un décret pour appeler ce prince auprès d'eux. Le roi, qui était instruit de leurs intentions, avait déjà quitté la ville et s'était avancé jusqu'à Phalara sur le golfe Maliaque. Lorsqu'il eut reçu le décret, il se rendit à Lamia, où il fut accueilli avec enthousiasme, au milieu des applaudissements, des acclamations et de tous les autres témoignages de joie dont la multitude est si prodigue.

### **La conférence de Lamia (automne 192)**

Ce fut avec peine qu'il put arriver jusqu'à l'assemblée, où l'introduisirent le préteur Phénéas et les principaux Étoliens. Dès que le silence fut établi, le roi prit la parole. Il commença par s'excuser d'être venu avec des forces si fort au-dessous de ce qu'on avait attendu de lui. "Il ne pouvait, dit-il, leur donner une marque plus certaine de ses bonnes dispositions à leur égard, que de s'être mis en mer sans avoir achevé ses préparatifs et dans une saison si peu favorable ; d'avoir répondu sans hésiter à l'appel de leurs ambassadeurs, et d'avoir pensé que sa présence seule suffirait pour rassurer les Étoliens contre tout danger. Du reste à ceux qui pourraient croire leurs espérances trompées pour le moment, il promettait de remplir et même de combler leur attente. Aussitôt que la saison permettrait de prendre la mer, il couvrirait la Grèce tout entière d'armes, de chevaux et de combattants, et toutes ses côtes de vaisseaux de guerre. Il n'épargnerait ni peine ni dépense ; il braverait tous les périls pour les affranchir du joug de la domination romaine, rendre la liberté à la Grèce et y assurer la suprématie aux Étoliens. Avec ses armées il ferait venir d'Asie des convois de toute espèce. En attendant, les Étoliens devaient s'occuper de lui fournir du blé et d'autres provisions à des prix tolérables."

## La paix ou la guerre ?

Les paroles du roi furent accueillies avec une faveur générale. Après qu'il se fut retiré, les deux chefs des Étoliens, Thoas et Phénéas, eurent une altercation. Phénéas était d'avis de prendre Antiochus pour médiateur de la paix et arbitre des différends qu'on avait avec les Romains, plutôt que pour généralissime. Il soutenait que sa présence et sa majesté en imposeraient bien plus aux Romains que la force des armes, et que souvent, pour éviter la guerre, on faisait volontairement des concessions que les armes et la violence ne sauraient vous arracher.

Thoas répliqua que ce n'était point l'amour de la paix qui animait Phénéas ; qu'il voulait faire suspendre les préparatifs de guerre, afin de refroidir le zèle du roi par des lenteurs fatigantes et de donner aux Romains le temps de se mettre en mesure. "Pouvait-on espérer, dit-il, des conditions équitables du sénat ? Toutes les ambassades qu'on avait envoyées à Rome, toutes les conférences qu'on avait eues avec Quinctius lui-même, n'avaient-elles pas assez prouvé le contraire ? N'était-ce point parce qu'on avait perdu tout espoir qu'on avait imploré le secours d'Antiochus ? Si cet appui leur arrivait plus tôt qu'ils ne l'avaient attendu, c'était un motif de déployer plus d'activité et de conjurer le roi, puisqu'il était venu en personne, ce qui était le point capital, pour affranchir la Grèce, d'appeler auprès de lui ses forces de terre et de mer. Les armes à la main, Antiochus obtiendrait quelque chose des Romains ; désarmé, il n'aurait aucun crédit sur eux non seulement en faveur des Étoliens, mais même pour défendre ses propres intérêts."

Cet avis l'emporta ; on décida que le titre de généralissime serait conféré au roi et on désigna trente des principaux Étoliens pour lui servir de conseil au besoin.

## Les Chalcidiens refusent d'ouvrir leurs portes au roi

L'assemblée fut alors dissoute, et les députations se séparèrent pour retourner chacune dans leurs villes. Le lendemain le roi délibéra avec son conseil sur les opérations par lesquelles il convenait d'ouvrir la campagne. On fut d'avis de commencer par l'attaque de Chalcis, contre laquelle les Étoliens avaient fait naguère une tentative inutile, et l'on reconnut que le succès dépendait plus d'une prompte exécution que d'efforts et de préparatifs considérables.

Le roi se mit donc en route par la Phocide avec mille hommes d'infanterie venus avec lui de Démétriade. Les chefs des Étoliens, qui avaient pris un autre chemin avec une poignée de jeunes gens, le rencontrèrent à Chéronée et le suivirent sur dix vaisseaux pontés. Le roi fit camper ses troupes à Salganeus, s'embarqua lui-même avec les chefs étoliens et passa l'Euripe. Il aborda non loin du port de Chalcis et trouva devant les portes de la ville les magistrats et les principaux habitants. De part et d'autre on se détacha en petit nombre pour une réunion de discussion.

Les Étoliens insistèrent vivement pour que les Chalcidiens, sans renoncer à l'alliance de Rome, acceptassent aussi l'amitié et l'alliance du roi. "Antiochus, dirent-ils, n'était pas venu en Europe pour faire la guerre ; il voulait affranchir la Grèce, l'affranchir sérieusement, mais non lui rendre comme les Romains une liberté illusoire et apparente. Rien n'était plus dans l'intérêt des cités grecques que de se ménager l'amitié des deux puissances. Elles trouveraient toujours ainsi dans les prétentions de l'une un sûr appui contre les violences de l'autre. Ils devaient songer à quels dangers les exposait sur l'heure même un refus, puisque les Romains étaient trop loin pour les secourir et qu'Antiochus, devenu leur ennemi, était devant leurs portes avec des forces auxquelles ils n'étaient pas en état de résister."

Micythion, l'un des principaux de Chalcis, répondit qu'il se demandait avec étonnement en faveur de qui le roi avait cru devoir quitter ses états et passer en Europe. "Il ne connaissait, ajouta-t-il, en Grèce aucune ville qui fût occupée par une garnison romaine, ou qui payât tribut aux Romains, ou qui, enchaînée par un traité inique, subît un joug onéreux. Les Chalcidiens n'avaient besoin ni de libérateur, puisqu'ils étaient libres, ni de protecteur, puisque la générosité du peuple romain leur avait assuré la paix en même temps que la liberté. Au reste ils ne dédaignaient point l'amitié d'Antiochus ni celle des Étoliens ; mais le premier témoignage qu'ils leur en demandaient, c'était de quitter l'île et de s'éloigner. Car ils étaient bien déterminés non seulement à lui fermer leurs portes, mais à ne conclure aucun traité d'alliance sans l'aveu de Romains."

## **Les Étoliens obtiennent l'alliance d'Amynder, roi des Athamans**

Le roi reçut cette réponse sur sa flotte où il était resté, et comme il n'avait pas amené des forces suffisantes pour réduire la ville, il résolut pour le moment de retourner à Démétriade.

Là il délibéra avec les Étoliens sur ce qu'il fallait entreprendre après le peu de succès de cette première tentative. On convint de chercher à gagner les Achéens et Amynder roi des Athamans. On croyait les Béotiens indisposés contre les Romains depuis la mort de Brachyllès et les événements qui l'avaient suivie. On supposait que Quintius, jaloux de la gloire que Philopoemen s'était acquise dans la guerre de Laconie, haïssait et détestait ce chef de la ligue achéenne.

Amynder avait épousé Apama, fille d'un certain Alexandre de Mégalopolis, qui prétendait descendre d'Alexandre le Grand, et qui avait donné à ses deux fils les noms de Philippe et d'Alexandre, à sa fille celui d'Apama. Apama, élevée par ce mariage au rang de reine, avait été accompagnée en Athamanie par Philippe, l'aîné de ses frères. Antiochus et les Étoliens flattèrent la vanité de ce jeune homme et lui firent espérer, comme étant réellement issu de la race royale, qu'il parviendrait au trône de Macédoine, s'il décidait Amynder et les Athamans à s'unir avec Antiochus. L'appât de ces vaines promesses séduisit et Philippe et son père.

## **Assemblée de la confédération achéenne à Égium. Intervention des représentants d'Antiochus et des Étoliens**

Les Achéens donnèrent audience aux envoyés d'Antiochus et des Étoliens, dans l'assemblée d'Égium, en présence de T. Quinctius. L'ambassadeur d'Antiochus obtint la parole avant les Étoliens. Habitué à l'emphase, comme le sont presque tous les courtisans des rois, il parla en termes pompeux et sonores des forces dont son maître couvrait les terres et les mers. À l'entendre, une innombrable cavalerie passait de l'Hellespont en Europe ; elle était composée de cuirassiers, appelés cataphractes, et d'archers, dont il était difficile d'éviter les coups, et qui atteignaient plus sûrement dans leur fuite, lorsqu'ils décochaient leurs flèches par derrière. À ces escadrons redoutables, qui suffisaient, à son avis, pour écraser les armées réunies de l'Europe entière, il ajoutait une infanterie nombreuse, cherchant à effrayer les esprits par l'énumération de peuples à peine connus ; "C'étaient, disait-il, les Dahes, les Mèdes, les Élyméens et les Cadusiens. Quant aux forces navales, la Grèce n'avait pas de port capable de les contenir. La droite était formée par les Sidoniens et les Tyriens, la gauche par les gens d'Arcadia et de Sida en Pamphylie, les premières de toutes les nations par leur science dans la marine et leur courage dans les batailles navales."

"Était-il nécessaire de parler des trésors et des provisions de guerre d'Antiochus ? Ils savaient bien que les empires de l'Asie avaient toujours eu de l'or en abondance. Ce n'était donc plus au simple chef d'une république, Hannibal, à un prince enfermé dans les limites de la Macédoine seulement, Philippe, que les Romains auraient affaire ; ce serait à un puissant monarque, souverain de toute l'Asie et d'une partie de l'Europe. Il arrivait du fond de l'Orient pour affranchir la Grèce ; et cependant il ne voulait obtenir des Achéens rien qui fût contraire à leurs engagements envers les Romains, leurs premiers alliés et amis. Il leur demandait, non de prendre les armes et de se joindre à lui contre eux, mais de rester neutres, de faire des vœux pour la conclusion de la paix entre les deux partis, comme il convient à des amis communs, sans prendre part à la guerre."

L'envoyé des Étoliens, Archidamus, tint à peu près le même langage. Il engagea les Achéens à demeurer en repos, ce qui était le parti le plus simple et le plus sûr, à se contenter du rôle de spectateurs et à attendre l'issue de la lutte sans risquer leur propre existence. Bientôt il ne mesura plus ses paroles et il en vint aux injures, soit contre les Romains en général, soit contre Quinctius en particulier. Il les accusa d'ingratitude, leur rappela avec le ton du reproche qu'ils étaient redevables aux Étoliens et de leur victoire sur Philippe, et de leur salut ; que c'étaient les Étoliens qui avaient sauvé Quinctius et son armée ; que Quinctius n'avait en effet jamais rempli les devoirs d'un général. Il prétendit ne l'avoir vu le jour du combat qu'occupé d'auspices, de victimes et de vœux, comme un simple sacrificateur, tandis que lui, Archidamus, lui faisait un rempart de son corps contre les traits de l'ennemi.

## Réponse de Quinctius

Quinctius répondit qu'Archidamus avait plutôt songé à ceux qui se trouvaient là lorsqu'il parlait qu'à ceux à qui il s'adressait. "Les Achéens, ajouta-t-il, savaient bien que le courage des Étoliens était plus en paroles qu'en actions, et qu'ils en faisaient parade plutôt dans les assemblées et les réunions que sur le champ de bataille. Aussi avaient-ils tenu peu de compte de l'opinion des Achéens, qui ne les connaissaient que trop ; c'était pour en imposer aux ambassadeurs du roi et par eux à leur maître qu'Archidamus avait montré cette jactance. Si jusqu'à ce jour on avait ignoré le motif de l'alliance d'Antiochus et des Étoliens, les discours de leurs envoyés l'avaient clairement démontré. C'était en faisant assaut de mensonges et de forfanteries, en exagérant leurs ressources, qu'ils s'étaient réciproquement abusés d'un vain espoir."

"Vous les avez entendus, les uns osant dire que c'étaient eux qui avaient vaincu Philippe, eux qui, par leur courage, avaient sauvé les Romains, et fait tant d'autres merveilles ; que toutes les cités, tous les peuples de la Grèce, et vous à leur tête, vous alliez embrasser leur parti ; l'autre annonçant avec orgueil des nuées de fantassins et de cavaliers, et ne parlant que de couvrir les mers de ses flottes."

"Tout cela ressemble fort au festin d'un de mes hôtes, habitant de Chalcis, qui est un homme de bien et qui sait faire les honneurs de sa table. Reçus un jour chez lui, au cœur de l'été, avec beaucoup de prévenances, nous étions surpris de trouver à cette époque de l'année une provision de gibier si abondante et si variée. Notre hôte, qui est un peu moins vaniteux que ces gens-ci, nous répondit en souriant que cette venaison dont il faisait un pompeux étalage n'était que de la chair de porc déguisée par l'assaisonnement. On peut appliquer avec justesse ce mot aux forces du roi qu'on s'est plu tout à l'heure à nous exagérer. Toutes ces troupes de différentes armes, tous ces noms de peuples inconnus, les Dahes, les Mèdes, les Cadusiens, les Élyméens, ne sont après tout que des Syriens, plus dignes, par leur caractère servile, du nom d'esclaves que de celui de soldats."

"Que ne puis-je, Achéens, vous mettre sous les yeux toutes les courses que ce puissant monarque a faites de Démétriade, soit à Lamia, afin d'assister à l'assemblée générale des Étoliens, soit à Chalcis ! Vous verriez dans son camp royal tout au plus l'ombre de deux faibles légions, qui ne sont pas même complètes. Vous verriez ce roi tantôt mendier presque des vivres auprès des Étoliens, pour les mesurer ensuite à ses troupes ; tantôt emprunter de l'argent à usure pour les solder ; tantôt s'arrêter devant les portes de Chalcis, sans pouvoir y entrer, et retourner en Étolie, sans avoir rien fait que voir Aulide et l'Europe."

"Ils ont eu tort : Antiochus, d'avoir confiance dans les Étoliens, les Étoliens, de croire aux forfanteries du roi. C'est un motif de plus pour vous de ne pas vous laisser abuser et pour vous abandonner à la bonne foi des Romains, sur laquelle tant d'épreuves vous ont appris à compter. Ce parti qu'on vous représente comme le plus sage, ce conseil qu'on vous donne de ne pas prendre part à la guerre, est tout ce qu'il y a de plus contraire à vos intérêts. Sans armes, sans considération, vous tomberez au pouvoir du vainqueur."



## Les Achéens déclarent la guerre à Antiochus et aux Étoliens

La réplique de Quinctius aux discours des deux ambassades ne parut pas déplacée, et les dispositions de l'assemblée pour l'orateur ne pouvaient que la faire accueillir avec faveur. Aussi n'y eut-il ni discussion ni doute. Les Achéens décidèrent unanimement qu'ils tiendraient pour ennemis et pour amis les ennemis et les amis du peuple romain, et firent déclarer la guerre à Antiochus et aux Étoliens. En outre, d'après l'avis de Quinctius, ils envoyèrent sur-le-champ cinq cents hommes de renfort à Chalcis, et autant au Pirée. Car une sédition était sur le point d'éclater dans Athènes, grâce aux intrigues de quelques émissaires d'Antiochus, qui cherchaient à séduire par des offres brillantes la multitude toujours disposée à se vendre pour de l'argent. Mais les partisans des Romains appelèrent Quinctius, et l'auteur de la révolte, Apollodore, accusé par un certain Léon, fut condamné à l'exil et chassé d'Athènes.

L'ambassadeur du roi ne rapporta donc à son maître qu'une réponse peu satisfaisante de la part des Achéens. Les Béotiens ne s'expliquèrent pas d'une manière positive ; ils firent savoir que lorsqu'Antiochus serait arrivé en Béotie, ils délibéreraient sur ce qu'ils auraient à faire.

Antiochus, apprenant que les Achéens et Eumène avaient fait passer des secours à Chalcis, crut qu'il fallait user de diligence s'il voulait les prévenir ou les surprendre à leur arrivée. Il détacha en avant Ménippe avec près de trois mille hommes et Polyxénidas avec toute la flotte. Peu de jours après il partit lui-même à la tête de six mille des siens et le peu d'Étoliens qu'il avait pu lever en toute hâte à Lamia. Les cinq cents Achéens et le faible contingent d'Eumène, conduits par le Chalcidien Xénoclidès, ne trouvèrent pas encore les passages fermés, traversèrent l'Euripe sans être inquiétés et se jetèrent dans Chalcis. Bientôt les Romains, au nombre d'environ cinq cents aussi, arrivèrent au moment où Ménippe avait déjà établi son camp devant Salganeus, près du temple de Mercure, à l'endroit où l'on s'embarque pour passer de la Béotie dans l'Eubée. Micythion était avec eux ; il avait été député de Chalcis à Quinctius pour demander ces renforts. Voyant les issues fermées par l'ennemi, il s'arrêta dans sa marche sur Aulide et tourna vers Délidium, comme s'il avait eu l'intention de passer de là dans l'Eubée.

## **Massacre des soldats alliés au temple d'Apollon Délien. Antiochus se rend maître de l'Eubée**

Le temple d'Apollon Délien domine la mer ; il est à cinq milles de Tanagra. De là au point le plus rapproché de l'Eubée le trajet a moins de quatre milles. Ce temple et le bois sacré qui l'entourait, la sainteté et l'inviolabilité de ces lieux, que les Grecs nomment asiles, inspiraient aux Romains une grande sécurité. D'ailleurs la guerre n'était pas encore déclarée, ou du moins on n'avait pas tiré l'épée, ni versé de sang. Parmi les soldats, les uns étaient occupés à parcourir le temple et le bois sacré ; les autres se promenaient sans armes sur le rivage ; le plus grand nombre s'était dispersé dans la campagne pour faire du bois et du fourrage. Ménippe, profitant de ce qu'ils étaient épars çà et là fondit tout à coup sur eux, les tailla en pièces et fit près de cinquante prisonniers. Il n'y en eut que très peu qui s'échappèrent ; de ce nombre fut Micythion, qui se jeta sur un petit bâtiment de transport. Cette perte, vivement ressentie par Quinctius et les Romains, sembla rendre encore plus légitime la guerre contre Antiochus.

Ce prince avait fait avancer son armée sous les murs d'Aulis ; il envoya, tant en son nom qu'au nom des Étoliens, sommer de nouveau Chalcis de se rendre, mais avec ordre d'employer un ton plus menaçant. Malgré les efforts contraires de Micythion et de Xénoclède, il obtint sans peine qu'on lui ouvrît les portes. Les partisans des Romains quittèrent la ville aussitôt après son arrivée.

Les troupes d'Eumène et des Achéens occupaient toujours Salganeus, et une poignée de soldats romains qui s'était jetée dans un fort sur l'Euripe l'entourait de nouveaux ouvrages pour le défendre. Ménippe se chargea d'attaquer Salganeus, et le roi en personne, le fort sur l'Euripe. Les Achéens et les soldats d'Eumène capitulèrent les premiers et sortirent de la place sous la condition qu'ils pourraient se retirer sans être inquiétés. Les Romains firent une résistance plus opiniâtre. Mais investis par terre et par mer, et voyant approcher les machines et les instruments de siège, ils cédèrent aussi.

Maître de la capitale de l'Eubée, le roi reçut la soumission des autres villes, et il s'applaudissait d'un si heureux début, en considérant qu'il avait en sa puissance une île si considérable et tant de places importantes.

**Fin du Livre XXXV**

## **Livre XXXVI - (192 à 191 av. J.-C.)**

### **1. Préliminaires de la guerre contre Antiochus (hiver 192 - 191)**

#### **1**

#### **La déclaration de guerre à Antiochus (fin mars 191)**

Les consuls P. Cornélius Scipion, fils de Cnéius, et M.' Acilius Glabrio, à peine entrés en charge, reçurent du sénat, avant de s'occuper de leurs provinces, l'ordre d'offrir aux dieux les grandes victimes dans tous les temples où le lectisterne a communément lieu la plus grande partie de l'année, et de leur demander que la guerre nouvelle qui avait été résolue tournât à l'avantage et à la gloire du sénat et du peuple romain. Tous ces sacrifices eurent un plein succès ; les premières victimes assurèrent à la république la faveur des dieux ; et les haruspices annoncèrent que cette guerre devait reculer les limites de l'empire et promettait aux Romains des victoires et des triomphes.

Cette déclaration ayant levé tous les scrupules religieux, le sénat fit soumettre au peuple la question d'usage : ordonnait-il qu'on entreprît la guerre contre le roi Antiochus et tous ses adhérents ? Si la proposition était adoptée, et que les consuls le jugeassent à propos, ils devaient la soumettre à la décision du sénat. Ce fut P. Cornélius qui porta la proposition au peuple. Puis le sénat enjoignit aux deux consuls de se partager par la voie du sort les départements de l'Italie et de la Grèce. Celui à qui la Grèce serait assignée devait joindre aux soldats que L. Quinctius avait levés à Rome, ou exigés des alliés avec l'autorisation du sénat, l'armée que le préteur M. Baebius avait, en vertu d'un sénatus-consulte, conduite en Macédoine l'année précédente. On lui permit en outre de lever, au besoin, hors de l'Italie, parmi les alliés un corps auxiliaire qui n'excédât pas cinq mille hommes. L. Quinctius, l'un des consuls sortants, lui fut donné pour lieutenant dans cette guerre.

L'autre consul, qui aurait l'Italie pour département, avait ordre de marcher contre les Boiens avec l'une des deux armées consulaires de l'année précédente, à son choix, et de renvoyer l'autre à Rome où elle formerait les cohortes urbaines et se tiendrait à la disposition du sénat.

## Attribution des postes pour l'année 191

Ces dispositions arrêtées dans le sénat touchant les deux provinces, les consuls tirèrent au sort. Acilius obtient la Grèce, Cornélius, l'Italie. Après le tirage parut un sénatus-consulte portant que "la guerre étant déclarée par le peuple romain au roi Antiochus et à ceux qui combattaient sous ses ordres, les consuls prescriraient des supplications pour le succès de cette entreprise ; et que le consul M'. Acilius ferait vœu d'offrir les Grand Jeux à Jupiter et de porter des dons sur tous les autels."

Ce vœu, dont la formule fut dictée par le grand pontife P. Licinius, le consul le prononça en ces termes : "Si la guerre décrétée contre le roi Antiochus se termine au gré du sénat et du peuple romain, alors, ô Jupiter, le peuple romain célébrera en ton honneur les Grands Jeux pendant dix jours consécutifs, et des dons seront offerts sur tous les autels avec les sommes que le sénat aura consacrées à cet usage. Quels que soient le magistrat qui préside à ces jeux, le temps et le lieu de leur célébration, ces Jeux seront régulièrement célébrés, les dons régulièrement offerts." Puis deux jours de supplications furent ordonnés par les consuls.

Aussitôt après la répartition des provinces consulaires, les préteurs aussi tirèrent au sort leurs départements. M. Junius Brutus eut la juridiction de la ville et celle des étrangers ; A. Cornélius Mammula, le Bruttium ; M. Aemilius Lépidus, la Sicile ; L. Oppius Salinator, la Sardaigne ; C. Livius Salinator, le commandement de la flotte ; L. Aemilius Paulus, l'Espagne ultérieure. Voici comment les armées leur furent réparties : A. Cornélius reçut les recrues levées l'année précédente en vertu d'un sénatus-consulte par le consul L. Quinctius ; il eut ordre de garder toute la côte de Tarente à Brindes. L. Aemilius Paulus devait commander dans l'Espagne ultérieure, outre l'armée qu'il allait recevoir du propréteur M. Fulvius, trois mille hommes d'infanterie et trois cents chevaux, nouvellement enrôlés : les deux tiers, parmi les alliés du nom latin ; un tiers, parmi les citoyens romains. Le même renfort fut envoyé à T. Flaminius, prorogé dans son commandement de l'Espagne ultérieure. M. Aemilius Lépidus devait recevoir de L. Valérius qu'il allait remplacer, sa province et son armée ; il pouvait le garder comme propréteur, s'il le jugeait à propos, et diviser son gouvernement en deux parties : l'une, qui s'étendrait d'Agrigente à Pachynum, l'autre, de Pachynum à Tindaris : c'était cette dernière, composée de la côte, que L. Valérius devait couvrir avec vingt vaisseaux longs. Le même préteur fut chargé d'exiger des Siciliens une double dîme de blé, de mettre en mer ces convois et de les diriger sur la Grèce. La même commission fut donnée à L. Oppius pour la Sardaigne, avec cette différence que les blés devaient être envoyés à Rome et non en Grèce.

Le préteur C. Livius, qui commandait la flotte eut ordre de se tenir prêt à passer en Grèce au premier moment, avec trente navires, et d'y joindre ceux que lui remettrait Acilius. Les vieux vaisseaux qui étaient dans les chantiers devaient être radoubés et armés par les soins du préteur M. Junius, qui prendrait les équipages parmi les affranchis.

### Rassemblement des forces à Brindes (15 mars 191)

Six députés furent envoyés en Afrique, trois à Carthage et trois en Numidie pour demander des blés destinés à la Grèce ; le prix en devait être acquitté par le peuple romain. Les préparatifs de cette guerre occupaient à un tel point l'attention publique que le consul P. Cornélius défendit à tout sénateur, à tous ceux qui avaient voix délibérative dans le sénat et aux magistrats du second ordre, de s'éloigner de Rome à la distance d'une journée, et aux sénateurs en particulier de s'absenter de la ville cinq en même temps.

L'activité que le préteur C. Livius déployait pour l'armement de la flotte fut un moment entravée par une contestation qu'il eut avec les habitants des colonies maritimes. Lorsqu'on voulut les forcer de servir à bord des vaisseaux, ils en appelèrent aux tribuns du peuple : les tribuns les renvoyèrent au sénat, qui déclara à l'unanimité que ces colonies n'étaient pas exemptes du service de marine. Celles qui réclamaient étaient Ostie, Frégènes, Castrum Novum, Pyrgi, Antium, Terracine, Minturnes et Sinuessa.

Ensuite le consul M'. Acilius, en vertu d'un sénatus-consulte, s'adressa au collège des féciaux pour savoir "si c'était au roi Antiochus en personne que serait faite la déclaration de guerre, ou bien à quelqu'une de ses garnisons ; si on la ferait aussi porter aux Étolieus séparément, et s'il fallait, avant de leur déclarer la guerre, leur annoncer que toute société, que toute amitié avec eux était rompue." Les féciaux répondirent que "déjà, à l'époque de la guerre contre Philippe, ils avaient décrété qu'il était indifférent de la déclarer au roi en personne ou bien à quelqu'une de ses garnisons ; que la rupture était assez évidente puisque, malgré les sommations tant de fois répétées de leurs ambassadeurs, on leur avait refusé toute espèce de réparations et de satisfactions ; que les Étolieus s'étaient eux-mêmes déclaré la guerre, lorsqu'ils avaient pris d'assaut la ville de Démétriade, alliée de Rome, lorsqu'ils étaient allés assiéger Chalcis par terre et par mer, et lorsqu'ils avaient appelé le roi Antiochus en Europe pour y venir faire la guerre au peuple romain."

Toutes les mesures ainsi prises, le consul M'. Acilius ordonna que "tous les soldats enrôlés à Rome ou dont le contingent avait été exigé des alliés du nom latin par L. Quinctius, que ceux qui devaient le suivre dans sa province, ainsi que les tribuns militaires de la première et de la troisième légion se trouveraient tous réunis à Brindes aux ides de mai." Il sortit lui-même de la ville en habit de guerre, le 5 des nones de ce mois. Les préteurs partirent en même temps pour leurs provinces.

## **Les délégations alliées offrent leur concours aux Romains**

Vers la même époque deux ambassadeurs vinrent à Rome offrir de la part du roi de Macédoine, Philippe, et du roi d'Égypte, Ptolémée, des troupes, de l'argent et du blé pour cette guerre. Ptolémée envoyait même mille livres pesant d'or et vingt mille d'argent. Rien ne fut accepté : on remercia les deux princes. L'un et l'autre s'offraient à passer en Étolie avec toutes leurs forces et à prendre part à la guerre : on dispensa Ptolémée, mais on répondit aux envoyés de Philippe que le sénat et le peuple romain sauraient gré à leur maître de ce qu'il ferait pour seconder le consul M.' Acilius.

Le même motif amena à Rome des députés de Carthage et du roi Masinissa. Les Carthaginois promettaient de faire porter mille mesures de blé et cinq cent mille d'orge à l'armée, et la moitié de cette quantité à Rome. Ils priaient les Romains d'accepter ce présent ; ils allaient armer une flotte à leurs frais ; le tribut qu'ils devaient acquitter en plusieurs paiements et en plusieurs années, ils allaient le payer comptant et en entier. Masinissa faisait offrir cinq cent mille mesures de blé, trois cent mille d'orge pour l'armée de Grèce ; trois cent mille mesures de blé et deux cent cinquante mille d'orge pour Rome ; il promettait d'envoyer cinq cents chevaux et vingt éléphants au consul M'. Acilius. Pour les grains on répondit aux Carthaginois comme aux Numides, que le peuple romain n'en prendrait qu'à condition d'en payer le prix. Quant à la flotte, on dispensa les Carthaginois de la fournir ; on exigea d'eux seulement les vaisseaux qu'ils pouvaient devoir aux termes du traité. On refusa aussi de ne recevoir aucune somme d'argent avant l'échéance.

## **Les Épirotes et les Éléens se rapprochent d'Antiochus (hiver 192-191)**

Tandis qu'à Rome on s'occupait de ces soins, Antiochus, cantonné à Chalcis mais ne voulant pas passer l'hiver dans l'inaction, envoyait des ambassadeurs aux villes grecques pour les gagner, ou bien accueillait leurs défections volontaires. Ainsi il vit venir à lui les Épirotes, qui avaient pris son parti à l'unanimité, et les Éléens, peuple du Péloponnèse. Les Éléens demandaient du secours contre les Achéens, qu'ils s'attendaient à voir paraître tout d'abord sous les murs de leur ville, parce qu'ils n'avaient pas approuvé la déclaration de guerre faite à Antiochus. On leur envoya mille hommes d'infanterie sous la conduite du Crétois Euphanès.

La démarche des Épirotes n'annonçait ni franchise ni sincérité. Ils voulaient s'en faire un mérite auprès du roi sans pourtant offenser les Romains. Ils venaient le prier "de ne pas les engager à la légère dans une lutte où leur position en face de l'Italie et en avant de la Grèce attirerait sur eux les premiers coups des Romains. Mais s'il lui était possible de couvrir en personne l'Épire avec ses forces de terre et de mer, ce serait avec empressement que les Épirotes le recevraient dans toutes leurs villes et dans tous leurs ports ; dans le cas contraire, ils le conjuraient de ne pas les exposer sans défense et sans armes à la vengeance des Romains." Le secret de cette ambassade était surtout, dans le cas où le prince s'abstiendrait de passer en Épire, de conserver leur position intacte vis-à-vis des Romains et de se ménager en même temps les bonnes grâces du roi en paraissant disposés à le recevoir ; ou bien, s'il entrait dans leur pays, de se réserver encore l'espoir du pardon auprès du sénat en disant que, pour attendre ses secours trop éloignés, ils avaient succombé aux forces d'un ennemi qui était là. Ne sachant trop que répondre dans le moment à une démarche aussi captieuse, Antiochus promit d'envoyer des députés aux Épirotes pour s'entendre avec eux sur leurs intérêts communs.

## **Antiochus soulève les Béotiens contre les Romains (hiver 192-191)**

Il partit en personne pour la Béotie, dont le ressentiment contre les Romains avait, comme je l'ai dit, pour causes apparentes, le meurtre de Brachyllès et la tentative faite par Quinctius sur Coronée pour venger le massacre des soldats romains. Mais les causes réelles en étaient d'une part le relâchement qui s'était introduit depuis plusieurs siècles en public comme en particulier dans les mœurs autrefois si sévères de la nation, et d'autre part la position critique d'un grand nombre de citoyens qui ne voyaient de ressource pour eux que dans une révolution. Il entra à Thèbes entouré des principaux Béotiens qui s'étaient portés en foule à sa rencontre, et se rendit à l'assemblée générale.

Là, bien qu'en attaquant la garnison romaine de Délium et en prenant Chalcis il eût fait une déclaration de guerre assez formelle et commencé les hostilités, il tint absolument le même langage qu'il avait tenu en personne dans la première conférence à Chalcis et par les ambassadeurs dans l'assemblée des Achéens : il demanda qu'on fit alliance avec lui sans déclarer la guerre aux Romains. Mais personne ne se méprit sur ses intentions. On rédigea cependant un décret dont les expressions équivoques étaient favorables au roi et hostiles aux Romains.

Après s'être assuré cette nouvelle alliance, Antiochus retourna à Chalcis, d'où il écrivit aux principaux Étoliens pour leur donner rendez-vous à Démétriade, voulant se concerter avec eux sur le plan de la guerre. Au jour fixé il se rendit par mer à cette réunion. Amynder fut appelé d'Athamanie à ce conseil ; le Carthaginois Hannibal, qui depuis longtemps n'était plus consulté, y fut aussi admis. On s'occupa d'abord des Thessaliens. Tout le monde fut d'avis qu'il fallait sonder leurs dispositions, mais on se partagea sur le mode d'exécution : les uns voulaient qu'on agît sans délai, les autres faisaient remarquer qu'on était presque au milieu de l'hiver et qu'il valait mieux différer jusqu'au printemps ; ceux-ci proposaient de leur envoyer seulement des ambassadeurs, ceux-là soutenaient qu'il fallait entrer en Thessalie avec toutes les forces réunies et soumettre les habitants par la terreur, s'ils paraissaient hésiter.



## Hannibal conseille à Antiochus de faire la guerre aux Romains

Jusque-là toute la discussion avait roulé sur un seul point ; mais lorsqu'Hannibal fut prié de dire son avis, il ramena le roi et tout le conseil à un système général de guerre en leur adressant ce discours.

“Si, depuis que nous sommes en Grèce, j'avais été consulté quand il a été question de l'Eubée, de l'Achaïe, de la Béotie, j'aurais ouvert le même avis que je vais ouvrir aujourd'hui relativement aux Thessaliens. C'est qu'avant tout Philippe et les Macédoniens sont les alliés qu'il importe de s'assurer à tout prix. En effet, pour ce qui est de l'Eubée, des Béotiens et des Thessaliens, qui doute que ces peuples, faibles comme ils sont, toujours prêts à flatter le premier qui se présente et ne prenant jamais conseil que de la crainte, n'obéissent à ces mêmes terreurs et ne demandent grâce ? qu'à la première apparition d'une armée romaine en Grèce ils ne retournent à leurs maîtres accoutumés à ce qu'on ne leur fera pas un crime de n'avoir pas voulu, en l'absence des Romains, s'exposer à vos coups et se mesurer avec vos armées qui étaient là ? “

“Aussi est-il plus important et plus avantageux pour nous de gagner Philippe. Car une fois engagé dans notre querelle, ce prince ne pourra plus séparer ses intérêts des nôtres, et il mettra à notre disposition des forces qui, loin d'être pour nous un faible secours dans la guerre, ont pu récemment soutenir à elles seules tout l'effort des Romains. Avec un tel allié, qu'il me soit permis de le dire, comment douter du succès, lorsque ceux mêmes qui ont assuré aux Romains la victoire sur Philippe vont aujourd'hui se tourner contre eux ? Les Étoliens qui, comme chacun le sait, ont seuls triomphé de Philippe, se joindront à Philippe pour combattre les Romains ; Amynder et les Athamans qui, après les Étoliens, ont pris la plus grande part à cette guerre, seront pour nous. Philippe, sans votre appui, put bien soutenir alors tout le poids de la guerre. Aujourd'hui deux monarques puissants, à la tête des forces de l'Asie et de l'Europe, vont attaquer un seul peuple, qui, au temps de nos pères (je ne parle pas de moi et des craintes que je lui inspirai dans le bonheur comme dans l'adversité), ne sut résister à un roi d'Épire ; que fera-t-il donc contre vous ? “

“Mais, dira-t-on, qui me fait croire qu'il y a moyen de gagner Philippe ? Deux motifs me donnent cet espoir : d'abord la communauté d'intérêts, qui est là plus sûre garantie de toute alliance, ensuite vos propres assurances. Thoas, notre ambassadeur ici présent, en faisant valoir mille raisons pour attirer Antiochus en Grèce, a toujours insisté sur ce que Philippe frémissait de colère et s'indignait de l'esclavage qu'on lui avait imposé sous le nom de paix. Il a comparé ce prince à un lion enchaîné ou enfermé dans une cage, et qui brûlait de rompre ses liens. Eh bien ! Si telles sont ses dispositions, brisons ses chaînes, nous, ouvrons cette cage, et après on donnera libre carrière à cette fureur si longtemps contenue, afin qu'elle éclate contre nos ennemis communs. Si nos propositions d'alliance restent sans résultat, et qu'il nous soit impossible de nous attacher le roi de Macédoine, prévenons du moins sa jonction avec nos ennemis. Séleucus, votre fils, est à Lysimachie. Qu'avec l'armée qu'il a sous ses ordres il traverse la Thrace, qu'il aille ravager les frontières de la Macédoine, et Philippe, au lieu d'assister les Romains, s'empressera de venir défendre ses propres états.”

“Voilà mon avis à l'égard de Philippe. Quant au système général de la guerre, vous

saviez, Antiochus, dès le principe, quel était mon plan. Si l'on m'eût écouté alors, ce ne serait ni la conquête de Chalcis en Eubée, ni la prise du fort de l'Euripe, dont les Romains apprendraient la nouvelle ; ils verraient l'Étrurie, la Ligurie et la Gaule cisalpine en feu, et, pour comble de terreur, Hannibal lui-même au cœur de l'Italie.

“Maintenant encore, mon avis est que vous réunissiez toutes vos forces de terre et de mer ; que vous fassiez suivre votre flotte des bâtiments de transport chargés de provisions. Car si nous sommes ici trop peu pour les besoins de la guerre, nous sommes trop en proportion de nos ressources. Lorsque toutes vos forces seront réunies, vous diviserez votre flotte : une partie stationnera devant Corcyre pour fermer le passage aux Romains, vous enverrez l'autre sur la côte de l'Italie qui fait face à la Sardaigne et à l'Afrique ; vous-même, à la tête de toutes vos forces de terre, vous entrerez sur le territoire de Byllis. De là vous couvrirez la Grèce, tout en menaçant les Romains de passer en Italie et prêt à y passer au besoin.”

“Voilà mon avis, c'est celui d'un homme qui peut n'être pas propre à toute sorte de guerres, mais qui a du moins appris par ses succès et par ses revers à combattre les Romains. Pour exécuter ce plan, je vous offre mon bras ; comptez sur ma fidélité comme sur mon courage. Puissent du reste les dieux favoriser le parti qui vous aura paru le plus avantageux ! “.

## **Philippe décide de se battre aux côtés des Romains**

Tel fut à peu près le discours d'Hannibal. On applaudit dans le moment à la sagesse de ses vues, mais on ne se mit pas en peine de les suivre. On s'occupa seulement de faire venir d'Asie la flotte et les troupes. Antiochus confia cette mission à Polyxénidas. Il envoya des députés à Larissa pour assister à l'assemblée des Thessaliens, fixant jour aux Étoliens et au roi des Athamans pour qu'ils vinsent rejoindre l'armée à Phères, et s'y transporta aussitôt avec des troupes. En attendant Amynder et les Étoliens, il détacha Philippe de Mégalopolis avec deux mille six cents hommes pour aller recueillir les ossements des Macédoniens tués à Cynocéphales, où s'était donnée la dernière bataille contre Philippe ; soit que le Mégalopolitain lui eût suggéré lui-même cette idée dans le dessein de s'en faire un mérite auprès des Macédoniens et d'exciter de la haine contre le roi pour avoir laissé ses soldats sans sépulture ; soit qu'Antiochus eût formé, par un effet de cette vanité si commune aux rois, un projet plus noble en apparence que réellement utile.

Un seul et même tombeau réunit donc tous ces ossements épars, stérile démonstration qui, sans plaire aux Macédoniens, alluma un vif ressentiment dans le cœur de Philippe. Aussi ce prince, qui jusque-là avait résolu de prendre conseil de la fortune, s'empressait-il d'envoyer dire au propréteur M. Baebius, "qu'Antiochus avait fait irruption en Thessalie ; que si le général romain jugeait à propos de quitter ses quartiers d'hiver, le roi irait à sa rencontre, afin de concerter avec lui leurs opérations."

## Opérations en Thessalie (courant de l'hiver). Capitulation de Phères et de Scotoussa

Antiochus était déjà campé devant Phères, où l'avaient rejoint les Étoliens et Amynder, lorsque des envoyés arrivèrent de Larissa pour lui demander par quel acte d'hostilité ou quelle insulte les Thessaliens avaient provoqué sa colère, et pour le prier de rappeler son armée et de leur faire connaître par ses ambassadeurs les griefs dont il avait à se plaindre. En même temps ils envoyèrent cinq cents hommes, sous les ordres d'Hippoloque, renforcer la garnison de Phères ; mais ce corps ayant trouvé tous les passages fermés et toutes les avenues occupées par les soldats du roi, se replia sur Scotoussa.

Antiochus répondit avec douceur aux députés de Larissa "que ce n'était pas dans des intentions hostiles, mais pour défendre et consolider la liberté des Thessaliens, qu'il était entré en Thessalie." La même assurance fut portée aux habitants de Phères par un envoyé du prince. Sans lui faire aucune réponse, la ville députa vers le roi le plus considérable de ses citoyens, Pausanias. La cause était la même que celle de Chalcis ; Pausanias fit valoir des raisons semblables à celles que les Chalcidiens avaient alléguées en leur faveur dans la conférence de l'Euripe, et prit même un ton plus fier. Le roi engagea les Phéréens à faire de mûres réflexions, à ne pas prendre un parti qui, par excès de prévoyance et de précaution pour l'avenir, les exposerait à un prompt repentir, et congédia l'envoyé.

Malgré cette réponse, les habitants de Phères n'hésitèrent pas un instant à demeurer fidèles aux Romains, quoi qu'il dût leur en coûter. En conséquence, ils se disposèrent à faire les derniers efforts pour défendre leur ville, tandis que de son côté le roi l'attaquait sur tous les points à la fois. En effet il sentait, et l'on n'en pouvait douter, que de sa première entreprise dépendait le mépris ou la crainte que ses armes inspireraient à toute la nation thessalienne : il fit tout pour répandre la terreur parmi les assiégés. Ceux-ci soutinrent le premier assaut avec assez de courage ; mais lorsqu'ils virent leurs défenseurs tomber en foule morts ou blessés, le cœur commença à leur manquer. Ranimés par les reproches de leurs chefs et résolus de lutter jusqu'à la fin, ils abandonnèrent l'enceinte extérieure des remparts, parce qu'ils n'avaient plus assez de troupes et se replièrent dans la partie intérieure de la ville, dont l'étendue était moins considérable. Enfin, vaincus par l'excès de leurs maux et craignant de n'obtenir aucun quartier du vainqueur si la ville était forcée, ils capitulèrent.

Le roi ne perdit pas un moment pour profiter de l'impression de terreur que devait faire naître ce premier succès, et détacha quatre mille hommes sur Scotoussa. Cette ville ne fit pas attendre sa soumission ; elle avait sous les yeux l'exemple de Phères, qui, après avoir refusé opiniâtement de se rendre, avait été contrainte de céder par nécessité. Avec la place capitulèrent Hippoloque et la garnison larissienne. Le roi respecta leur vie et les mit en liberté ; dans l'espoir que cet acte de clémence contribuerait puissamment à lui concilier les esprits des Larissiens.

## **Libération de Larissa par l'armée romaine**

Dix jours avaient suffi au roi, à dater de son arrivée devant Phères, pour achever ces deux conquêtes. Il marcha alors sur Crannon avec toute son armée et s'en empara sans coup férir. Il reprit ensuite Ciérion, Métropolis et les forteresses d'alentour ; bientôt tout le pays, sauf Atrax et Gyrton, fut en son pouvoir. Il résolut alors d'attaquer Larissa, persuadé que la terreur inspirée par ses conquêtes précédentes, sa clémence à l'égard de la garnison renvoyée libre, ou bien l'exemple de tant de soumissions volontaires, détermineraient les habitants à ne plus lui opposer une résistance opiniâtre. Voulant déployer un appareil plus menaçant, il mit ses éléphants en tête de ses lignes et s'avança en bataillon carré contre la ville, afin de jeter l'incertitude et l'indécision parmi la plupart des Larissiens, qui se trouvaient ainsi placés entre la crainte d'un ennemi à leurs portes et la honte d'abandonner des alliés absents. Vers le même temps, Amynder, à la tête de la jeunesse des Athamans, s'emparait de Pellina, tandis que Ménippe, avec trois mille hommes d'infanterie étolienne et deux cents chevaux, pénétrait dans la Perrhèbie, se rendait maître de Malléa et de Cyrétiae, et ravageait le territoire de Tripolis.

Après ces expéditions rapides, tous deux rejoignirent Antiochus devant Larissa et le trouvèrent occupé à délibérer sur la conduite qu'il fallait tenir à l'égard de cette ville. Les avis étaient partagés. Les uns voulaient qu'on employât la force, et que, sans perdre un moment, on commençât les travaux du siège, qu'on fît jouer les machines contre une ville située en rase campagne, ouverte de tous côtés et d'un abord facile. Les autres objectaient tantôt les forces de la place, bien supérieures à celles de Phères, tantôt l'hiver, saison si peu propre à toute espèce d'opération militaire, et encore moins au siège et à l'attaque régulière d'une ville. Le roi flottait entre l'espérance et la crainte ; il reprit courage en voyant des députés de Pharsale, qui lui apportaient la soumission de leur ville.

M. Baebius, qui venait de faire sa jonction avec Philippe dans la Dassarétie, détacha, de concert avec lui, Ap. Claudius au secours de la garnison de Larissa. Appius, traversant la Macédoine à grandes journées, gagna le sommet des montagnes qui dominant Gonni. La ville de Gonni est à vingt milles de Larissa, dans les gorges mêmes du défilé de Tempé. Là, par la dimension qu'il donna à son camp, beaucoup trop vaste pour le nombre de ses troupes, par la quantité de feux qu'il alluma, il fit croire à l'ennemi, comme c'était son intention, que toutes les forces des Romains et du roi Philippe s'y trouvaient réunies.

Dès lors Antiochus prit pour prétexte l'approche de l'hiver, et, dès le lendemain, il s'éloigna de Larissa et regagna Démétriade. Les Étoiliens et les Athamans rentrèrent dans leur pays. Appius avait rempli l'objet de sa mission : il avait fait lever le siège. Il voulut néanmoins rassurer les alliés, même pour l'avenir, et descendit à Larissa : ce fut un double sujet de joie pour les habitants que de voir à la fois les ennemis hors de leur territoire et dans leurs murs une garnison romaine.

## Mariage d'Antiochus avec une jeune fille de Chalcis

Le roi, quittant Démétriade, se rendit à Chalcis, où il s'éprit d'amour pour la fille d'un habitant de cette ville, nommé Cléoptolème. Le père, obsédé par des amis du prince, puis par Antiochus lui-même, céda enfin, malgré la répugnance qu'il éprouvait pour une alliance si fort au-dessus de sa condition, et consentit au mariage. Aussitôt, comme si l'on eût été en pleine paix, le roi célébra son hymen. Oubliant l'importance des deux entreprises qu'il avait voulu mener de front, la guerre contre les Romains et l'affranchissement de la Grèce, et laissant de côté tout souci des affaires, il passa le reste de l'hiver dans les festins, dans les plaisirs qui marchaient à leur suite, et dans un lourd sommeil provoqué par la fatigue plutôt que par la satiété. Ces débauches furent imitées par tous ses officiers qui commandaient les quartiers d'hiver par tout le pays, et principalement du côté de la Béotie. Les soldats se jetèrent aussi dans les mêmes excès. Ils cessèrent de porter leurs armes, de garder leurs postes, de faire sentinelle ; ils négligèrent et leurs travaux et les devoirs du service.

Aussi, lorsqu'au commencement du printemps le roi se fut transporté par la Phocide à Chéronée, rendez-vous général de toute l'armée, il s'aperçut sans peine que pendant l'hiver les soldats ne s'étaient pas soumis à une discipline plus sévère que leur chef. Il enjoignit à l'Acarnanien Alexandre et au Macédonien Ménippe de conduire l'armée à Stratos en Étolie. Pour lui, après avoir offert à Delphes un sacrifice en l'honneur d'Apollon, il se rendit à Naupacte, y tint conseil avec les principaux de l'Étolie et vint par la route qui mène à Stratos, en longeant Calydon et Lysimachie, à la rencontre de ses troupes qui arrivaient par le golfe Maliaque.

Cependant Mnasiloque, l'un des chefs de l'Acarnanie, qu'il avait acheté au poids de l'or, lui avait gagné tous ses compatriotes ; mais avait aussi fait entrer dans ses vues le préteur Clytus, alors investi du pouvoir souverain. Ce magistrat, voyant que Leucade, capitale de l'Acarnanie, ne se laisserait pas facilement entraîner à la révolte, parce qu'elle redoutait la flotte romaine qui était sous les ordres d'Acilius et celle qui croisait à la hauteur de Céphalonie, eut recours à la ruse. Il déclara dans l'assemblée générale qu'il fallait défendre l'intérieur de l'Acarnanie et faire marcher tout ce qu'on avait de force sur Médion et Thyrrhéion pour empêcher ces deux places de tomber au pouvoir d'Antiochus et des Étoliens. Quelques députés assurèrent alors qu'il était inutile de mettre tout le pays en mouvement et que c'était assez d'un renfort de cinq cents hommes. Dès qu'il eut ces troupes à sa disposition, il plaça trois cents hommes à Médion, et deux cents à Thyrrhéion, dans l'intention de les faire tomber comme otages entre les mains du roi.

## **Antiochus parvient à détacher les Acarnaniens de l'alliance romaine (printemps 191)**

Vers le même temps, des envoyés du roi se rendirent à Médion. L'assemblée, après leur avoir donné audience, délibéra sur la réponse qu'elle ferait au monarque. Les uns voulaient qu'on maintînt l'alliance avec les Romains, les autres qu'on ne rejetât pas l'amitié du roi. Clytus proposa un parti moyen qui prévalut à ce titre : ce fut d'envoyer au roi des députés pour lui demander de permettre aux habitants de Médion de porter une aussi grave question devant l'assemblée générale des Acarnaniens. Mnasiloque et ses partisans se firent comprendre dans cette ambassade, et, tandis que leurs émissaires allaient en secret avertir le roi d'approcher à la tête de ses troupes, ils travaillèrent eux-mêmes à gagner du temps.

Aussi à peine étaient-ils hors de la ville qu'Antiochus parut sur le territoire et fut bientôt aux portes de Médion. Pendant qu'au milieu de l'alarme et de la confusion générale ceux qui n'étaient point du complot appelaient la jeunesse aux armes, Clytus et Mnasiloque introduisirent le roi dans la place. Antiochus vit aussitôt se réunir en foule autour de lui et ses partisans qui accouraient avec empressement, et ceux qui, malgré leur dissentiment, étaient entraînés par la crainte. Il calma les terreurs par des paroles rassurantes et le bruit de cet acte de douceur lui gagna plusieurs peuples de l'Acarnanie.

De Médion, il partit pour Thyrhéion, précédé de Mnasiloque et des autres envoyés. À la nouvelle du complot de Médion, les habitants de Thyrhéion s'étaient mis sur leurs gardes et n'étaient pas intimidés. Ils répondirent sans détour qu'ils ne contracteraient aucune alliance nouvelle sans l'agrément des généraux romains, et, fermant leurs portes, ils placèrent des troupes sur leurs remparts.

Un hasard fort heureux amena à Leucade Cn. Octavius, que Quinctius avait envoyé pour rassurer les Acarnaniens et qui avait reçu un détachement et quelques vaisseaux d'A. Postumius, chargé par le lieutenant Acilius de défendre Céphalonie. Son arrivée rendit l'espérance aux alliés ; il leur annonça que le consul M'. Acilius avait passé la mer à la tête de ses légions et que l'armée romaine campait en Thessalie. Cette nouvelle, que rendait probable la saison déjà propre à la navigation, détermina le roi à laisser une garnison dans Médion et dans quelques autres places de l'Acarnanie, à quitter Thyrhéion et à regagner Chalcis par l'Étolie et la Phocide.

## 2. Campagne de Grèce (191)

13

### **Expédition des Romains et de Philippe en Thessalie (début du printemps)**

Cependant M. Baebius et le roi Philippe, qui avaient, pendant l'hiver, opéré leur jonction dans la Dassarétie et envoyé Ap. Claudius en Thessalie pour faire lever le siège de Larissa, n'avaient pu rien entreprendre à cause de la saison ; ils étaient rentrés dans leurs quartiers. Mais aux premiers jours du printemps ils réunirent leurs forces et descendirent en Thessalie. Antiochus était alors en Acarnanie ; dès leur arrivée, ils attaquèrent, Philippe la ville de Mallée dans la Perrhébie, Baebius la place de Phacium ; Baebius l'emporta presque sans coup férir, et fit avec la même rapidité la conquête de Phaestos. Puis, revenant sur Atrax, il s'empara de Cyrétiae et d'Érition, jeta des garnisons dans toutes les places reconquises et alla rejoindre Philippe sous les murs de Mallée. À l'arrivée de l'armée romaine, les habitants, effrayés, ou espérant obtenir leur pardon, capitulèrent, et les deux armées réunies se mirent en marche pour aller reprendre les places emportées par les Athamans. Ces places étaient Éginion, Éricinon, Gomphi, Silana, Tricca, Mélibée, Phaloria.

On investit ensuite Pellinion, où Philippe de Mégalopolis était en garnison avec cinq cents hommes d'infanterie et quarante chevaux. Avant de donner l'assaut, on fit inviter le commandant à ne pas courir les chances d'une lutte désespérée. Sa réponse fut hautaine : "Il aurait pu, dit-il, se fier aux Romains ou aux Thessaliens, mais se remettre entre les mains de Philippe, jamais." On vit bien qu'il fallait employer la force ; mais il parut possible d'attaquer en même temps Limnéion : on décida que le roi marcherait sur Limnéion ; Baebius resta pour assiéger Pellinion.



## **Arrivée du consul en Grèce. Prise de Larissa (fin mai 191) ; l'Athamanie passe sous l'autorité de Philippe**

Pendant ce temps, le consul M'. Acilius, qui venait de passer la mer avec vingt mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux et quinze éléphants, choisit quelques-uns de ses tribuns militaires pour conduire son infanterie à Larissa et alla lui-même avec sa cavalerie rejoindre Philippe devant Limnion. À l'arrivée du consul, cette place s'empressa de capituler, ainsi que la garnison du roi et les Athamans. De Limnion le consul partit pour Pellinon. Là les Athamans se rendirent les premiers, et après eux Philippe de Mégalopolis. Comme il sortait de la place, le roi Philippe se trouva par hasard sur son passage, le fit saluer du titre de roi, puis, ajoutant à cette dérision une plaisanterie peu digne de la majesté royale, il s'avança en personne vers lui et le traita de frère, et le reconduisit ensuite devant le consul, qui le plaça sous bonne garde et l'envoya peu de temps après à Rome, chargé de fers. Le reste des Athamans ou des soldats d'Antiochus, qui étaient en garnison dans les places nouvellement réduites, fut livré au roi de Macédoine : ils étaient environ quatre mille hommes.

Le consul partit pour Larissa afin de concerter le plan des opérations ultérieures. Sur sa route, il rencontra des envoyés des villes de Ciérion et de Métropolis qui venaient faire leur soumission. Philippe traita avec une bonté toute particulière les prisonniers athamans afin de se concilier ainsi la nation et, lorsqu'il crut pouvoir se flatter d'ajouter l'Athamanie à son royaume, il y conduisit son armée après avoir renvoyé les captifs dans leurs villes. Ceux-ci firent une grande impression sur l'esprit de leurs concitoyens en vantant sa clémence et sa générosité à leur égard. Amynder, dont la présence aurait pu en imposer à quelques-uns de ses sujets, et les retenir dans le devoir, craignant d'être livré à Philippe, son ancien ennemi, ou aux Romains alors justement irrités de sa défection, sortit de son royaume avec sa femme et ses enfants et se réfugia dans Ambracie. Ainsi l'Athamanie tout entière passa sous les lois et l'obéissance de Philippe.

Le consul, pour faire reposer surtout ses chevaux et ses éléphants des fatigues de la navigation et des marches qui l'avaient suivie, passa quelques jours à Larissa et, quand il eut refait son armée par ce court repos, il s'avança sur Crannon. Chemin faisant, il reçut la soumission de Pharsale, Scotoussa et Phères, qui se rendirent avec les garnisons d'Antiochus. Des soldats qui les composaient, mille consentirent, sur sa demande, à être incorporés à l'armée romaine et furent placés sous les ordres de Philippe ; les autres furent renvoyés sans armes à Démétriade. Le consul reprit ensuite Proerna et les forts d'alentour ; il poussa même jusqu'au golfe Maliaque.

Il approchait du défilé que domine Thaumaci, lorsque toute la jeunesse, désertant la ville, courut en armes s'embusquer dans les forêts et les passages et fondit des hauteurs sur l'armée romaine. Acilius envoya d'abord quelques officiers parlementer avec eux et leur conseiller de renoncer à une si folle entreprise ; puis voyant qu'ils persistaient dans leur résolution, il les fit tourner par un tribun et deux manipules et leur ferma le chemin de la ville ; Thaumaci, demeurée sans défense, tomba en son pouvoir. Aux cris qu'ils entendaient derrière eux, les ennemis sortirent de leur embuscade pour se réfugier dans la ville et furent taillés en pièces. De Thaumaci le consul arriva en deux jours aux bords du

Sperchéios ; de là il porta le ravage sur le territoire d'Hypata.

## **Antiochus se réfugie aux Thermopyles (printemps 191)**

Cependant Antiochus était à Chalcis. Voyant alors qu'il n'avait trouvé en Grèce que les plaisirs de l'hiver passé à Chalcis et la honte d'un mariage mal assorti, il s'en prit à Thoas et aux vaines promesses des Étoliens, et rendit toute sa confiance à Hannibal qu'il admirait non seulement comme un capitaine consommé, mais presque comme un devin qui lui avait prédit tout ce qui arrivait. Toutefois, pour ne pas achever de perdre par son inaction une entreprise formée si légèrement, il manda aux Étoliens de rassembler toute leur jeunesse et de se rendre à Lamia. Il alla lui-même à la tête d'environ dix mille hommes d'infanterie qu'il avait complétés avec les renforts venus de l'Asie et avec cinq cents chevaux. Les Étoliens s'y trouvèrent en plus petit nombre que jamais : c'étaient les principaux de la nation qui avaient amené quelques clients. Ils prétendirent avoir fait tous leurs efforts pour tirer des villes le plus grand nombre de combattants, mais ni leur crédit, ni leur autorité, ni la voix du commandement, n'avaient pu triompher des refus de leurs concitoyens.

Ainsi, abandonné de tous côtés, et par les siens qui ne se pressaient pas de quitter l'Asie, et par les alliés qui ne tenaient pas les promesses dont ils l'avaient flatté en l'appelant, Antiochus alla prendre position dans le défilé des Thermopyles. Cette chaîne de montagnes coupe la Grèce en deux parties comme l'Apennin partage l'Italie. À l'entrée du défilé, vers le nord, se trouve l'Épire, la Perrhébie, la Magnésie, la Thessalie, le pays des Achéens de Phthie et le golfe Maliaque. Aux limites mêmes des gorges, du côté du sud, s'étendait l'Étolie presque tout entière, l'Acarnanie, la Locride, la Phocide et la Béotie avec l'île d'Eubée ; derrière, c'est la terre de l'Attique qui s'avance dans la mer comme un promontoire ; c'est enfin le Péloponnèse. Cette chaîne, qui court à travers l'Étolie depuis Leucade et la mer occidentale jusqu'à la mer orientale, est tellement coupée de rocs et de précipices que, non seulement des armées, mais même des voyageurs sans bagage ne pourraient facilement s'y frayer un chemin ; l'extrémité orientale de ces hauteurs s'appelle le mont Oeta, dont le sommet le plus élevé porte le nom de Callidromos. Au bas de cette montagne, dans la vallée qui mène au golfe Maliaque, est un sentier de soixante pas au plus. C'est la seule route par laquelle puisse passer une armée, si le passage n'est point intercepté. De là le nom de Portes (Pyles) donné à ces défilés appelés par d'autres Thermopyles à cause des sources chaudes qui se trouvent dans l'intérieur même des gorges, lieu célèbre par le dévouement des Lacédémoniens, plus encore que par leur combat contre les Perses.

## Préliminaires de la bataille

Ce n'était certes pas avec la même résolution qu'Antiochus avait établi son camp à l'entrée du défilé et qu'il y élevait des retranchements ; mais quand il eut construit une double palissade, creusé un double fossé, bâti même dans les endroits faibles un mur avec les pierres que lui fournissait en abondance le terrain, quand il se fut rassuré en pensant que l'armée romaine ne pourrait s'ouvrir un passage par là, il envoya les quatre mille Étoliens qu'il était parvenu à rallier, partie à Héraclée, ville placée en face des gorges et dont il voulait s'assurer, partie à Hypata. Il ne doutait pas qu'Héraclée ne fût assiégée par le consul, et de nombreux courriers lui avaient appris que tous les environs d'Hypata étaient en proie à la dévastation.

Le consul, après avoir ravagé d'abord la plaine d'Hypata, puis celle d'Héraclée, sans que les Étoliens eussent pu couvrir ces deux points, vint asseoir son camp dans les gorges mêmes, près des sources d'eau chaude, en face du roi. Les deux corps étoliens se jetèrent ensemble dans Héraclée. Antiochus qui, avant d'avoir vu l'ennemi, s'était cru bien en sûreté derrière ses fortifications et ses retranchements, commença alors à craindre que les Romains ne trouvassent un passage au milieu de toutes ces hauteurs qui le dominaient. Car c'était ainsi, disait-on, que les Lacédémoniens avaient été jadis enveloppés par les Perses, et récemment Philippe par les Romains. Il envoya donc à Héraclée prier les Étoliens de lui rendre au moins dans cette guerre le service de s'emparer des sommets de la montagne et de s'y poster pour fermer le passage aux Romains.

Ce message mit la division parmi les Étoliens. Les uns voulurent se conformer aux ordres du roi et se mettre en marche, les autres étaient d'avis de rester dans Héraclée et de se tenir prêts à tout événement afin de pouvoir, si le roi était vaincu par le consul, diriger toutes leurs forces au secours des places qu'ils possédaient dans le voisinage et, si le roi demeurait vainqueur, se mettre à la poursuite des Romains en déroute. Les deux partis persistèrent dans leurs résolutions et les mirent à exécution, chacun de son côté. Deux mille hommes restèrent à Héraclée ; les deux autres mille, se partageant en trois corps, allèrent occuper les trois sommets nommés Callidromàs, Rhodonte et Tichious.

## Discours du consul aux soldats

Le consul, voyant les hauteurs occupées par les Étoliens, envoya pour les déloger M. Porcius Caton et L. Valérius, ses lieutenants consulaires, avec deux mille hommes d'infanterie d'élite ; Flaccus devait attaquer Rhodonte et Tichious, Caton Callidromos. Pour lui, avant de marcher à l'ennemi, il rassembla ses soldats et leur adressa une courte harangue :

“La plupart de ceux que j'aperçois dans vos rangs, soldats, ont servi dans cette même armée sous les ordres et les auspices de T. Quinctius. Eh bien ! dans la guerre de Macédoine, le défilé de l'Aoüs n'était-il pas bien plus difficile que le passage qui est devant vous ? Ce n'est en effet qu'une porte, c'est le seul chemin que la nature semble avoir ménagé entre les deux mers. Les retranchements de Philippe étaient plus favorablement assis, sa position plus forte, son armée plus nombreuse et composée de soldats plus braves, de Macédoniens, de Thraces, d'Illyriens, toutes nations valeureuses. Ici ce sont des Syriens et des Grecs d'Asie, race d'hommes sans énergie et qui est née pour l'esclavage.

Alors vous aviez devant vous un roi belliqueux et aguerri dès sa jeunesse par les luttes qu'il a soutenues contre les Thraces, contre les Illyriens ; contre tous ses voisins. Qu'est-ce que le prince que nous avons aujourd'hui à combattre ? je ne parlerai pas de toute sa vie. Mais n'était-il pas arrivé d'Asie en Europe pour faire la guerre aux Romains ? Et il ne s'est signalé pendant tout l'hiver que par de folles amours et par un mariage indigne avec la fille d'un obscur particulier ! Et c'est au milieu de l'ivresse de cet hymen nouveau qu'il est venu, encore tout appesanti par la débauche du festin, nous présenter la bataille !

Toutes ses ressources, tout son espoir, reposent sur les Étoliens, les plus vains et les plus ingrats de tous les hommes ; vous l'avez éprouvé précédemment et, comme vous, Antiochus l'éprouve aujourd'hui. En effet ils ne lui ont fourni que de faibles renforts et n'ont pas voulu rester dans son camp ; ils sont même divisés entre eux ; après avoir demandé à défendre Hypata et Héraclée, ils ont laissé ces villes sans défense et se sont réfugiés sur les hauteurs ou dans Héraclée.

Le roi lui-même avoue qu'il n'ose ni se mesurer avec nous en rase campagne, ni même camper en plaine ; il abandonne tout ce pays qu'il se vantait de nous avoir enlevé à nous et à Philippe ; il se cache au milieu des rochers et non pas à l'entrée des défilés, comme le firent autrefois, dit-on, les Lacédémoniens ; car c'est dans les profondeurs les plus inaccessibles qu'il enfonce son camp. N'est-ce pas montrer autant de frayeur que s'il s'enfermait dans les murs de quelque ville pour s'y faire assiéger ?

Mais Antiochus ne sera pas plus en sûreté dans ce passage que les Étoliens sur les hauteurs qu'ils occupent. Tout est prévu, tout est disposé d'avance pour que vous ne rencontriez d'obstacle que de la part de l'ennemi. Songez que ce n'est pas seulement pour la liberté de la Grèce que vous combattez, quoiqu'il puisse être assez glorieux pour vous, après avoir affranchi ce pays du joug de Philippe, de le délivrer encore des Étoliens et d'Antiochus ; songez que la victoire vous livrera le butin que vous trouverez dans le camp du roi et tous ces convois attendus de jour en jour d'Éphèse. Songez qu'ensuite vous

ouvrirez à la domination romaine l'Asie, la Syrie et tous les riches empires de l'Orient. De Cadix à la mer Rouge nous aurons alors presque pour bornes l'Océan dont le vaste contour embrasse l'univers, et les Romains seront après les dieux l'objet du culte de toutes les nations. Élevez vos courages à la hauteur de ces belles récompenses, et qu'avec l'aide des dieux la journée de demain soit décisive.”

## Caton sauve l'armée romaine

Les soldats furent congédiés après cette harangue et, avant de songer à réparer leurs forces, ils préparèrent leurs armes et leurs traits. Le signal du combat fut donné au point du jour. Le consul fit ses dispositions et ne donna que peu de développement à son front de bataille, suivant la nature du terrain. De son côté, le roi, à la vue des enseignes ennemies, s'avança à la tête de son armée. Il mit en première ligne, en avant des retranchements, une partie de ses troupes légères, puis derrière les fortifications et, comme un nouveau rempart, le redoutable bataillon des Macédoniens qu'on appelait les sarissophores. À leur gauche, et au pied même de la montagne, il plaça une partie des gens de trait, des archers et des frondeurs qui de ce poste dominaient les Romains et pouvaient les charger en flanc. À la droite des Macédoniens et à l'extrémité des tranchées, fermées en cet endroit jusqu'à la mer par des marais bourbeux et des gouffres impraticables, il posta ses éléphants avec leur garde ordinaire ; derrière eux la cavalerie ; puis, à quelque distance, le reste des troupes formant la seconde ligne.

Les Macédoniens, placés en avant des retranchements, soutinrent d'abord sans peine les efforts des Romains qui cherchaient à se faire jour de tous côtés ; ils étaient puissamment secondés par leurs camarades qui, de leur position supérieure, faisaient pleuvoir sur l'ennemi une grêle de balles, de flèches et de javelots. Mais bientôt ils ne purent plus tenir contre les assaillants dont le nombre grossissait ; ils lâchèrent pied et se replièrent dans les retranchements ; là, derrière cet abri, ils formèrent comme un autre rempart avec leurs piques, dont ils présentaient la pointe en avant. La palissade, par son peu d'élévation, leur donnait l'avantage du terrain pour combattre et la longueur de leurs piques tenait les Romains au-dessous d'eux.

Aussi ces derniers, en s'approchant avec trop peu de précaution, tombaient-ils percés de coups. Il leur eût fallu renoncer à une attaque inutile ou perdre beaucoup plus de monde, si M. Porcius qui, venant de surprendre les Étoiliens pour la plupart endormis, les avait débusqués du Callidromos et en avait fait un grand carnage, ne se fût montré tout à coup sur une colline qui dominait le camp d'Antiochus.

## **Massacre de l'armée d'Antiochus ; le roi s'enfuit à Chalcis (juin 191)**

Flaccus n'avait pas été aussi heureux à l'attaque des monts Tichious et Rhodonte ; il n'avait pu réussir, malgré tous ses efforts, à s'emparer de ces deux positions.

Les Macédoniens et le reste des troupes qui défendaient le camp du roi ne distinguant, à cause de la distance, qu'un corps en mouvement, crurent d'abord que c'étaient les Étoliens qui, ayant vu de loin le combat engagé, venaient à leur secours. Mais dès qu'ils eurent reconnu de près les enseignes et les armes romaines, revenant de leur erreur et saisis d'une terreur panique, ils jetèrent leurs armes et prirent la fuite.

La poursuite fut retardée par les retranchements, par l'étroit espace de la vallée où il fallait suivre l'ennemi, et surtout par les éléphants qui formaient l'arrière-garde. Les fantassins ne forçaient qu'avec peine cette ligne impénétrable pour les cavaliers ; car les chevaux s'effarouchaient et se confondaient avec plus de désordre qu'au milieu même de la mêlée. Les Romains perdirent aussi du temps à piller le camp. Cependant ils poursuivirent ce jour-là l'ennemi jusqu'à Scarphia, et après lui avoir pris ou tué sur la route quantité d'hommes, de chevaux et même d'éléphants qu'on égorgea presque tous faute de pouvoir les prendre, ils retournèrent dans leur camp. Pendant le combat la garnison étolienne d'Héraclée avait fait pour s'en emparer une tentative qui n'avait eu aucun succès, malgré toute sa hardiesse.

La nuit suivante, dès la troisième veille, le consul détacha sa cavalerie à la poursuite des vaincus et se mit en marche lui-même au point du jour avec l'infanterie des légions. Le roi avait quelque avance sur lui car il n'avait suspendu qu'à Élatée sa fuite précipitée ; et, dès qu'il y eut rallié les débris du combat et de la déroute, il gagna Chalcis avec une faible escorte de soldats à moitié désarmés.

La cavalerie romaine ne trouva plus le roi à Élatée, mais elle y surprit une grande partie de ses gens qui s'étaient arrêtés par lassitude ou égarés, faute de guides, dans des chemins inconnus et qui étaient épars çà et là. De toute l'armée d'Antiochus il ne s'échappa que les cinq cents hommes qui escortaient sa personne ; triste et faible reste même des dix mille soldats que, sur le témoignage de Polybe, nous avons dit avoir été amenés en Grèce par ce prince. Que dire s'il est vrai, comme l'affirme Valérius Antias, que l'armée royale se montait à soixante mille hommes, qu'il y en eut quarante mille de tués et que plus de cinq mille tombèrent au pouvoir des vainqueurs avec deux cent trente enseignes militaires ? Les Romains ne perdirent que cent cinquante hommes dans la mêlée, et cinquante, au plus, dans l'attaque du camp par les Étoliens.



## Actes de représailles en Béotie

Pendant que le consul s'avavançait à travers la Phocide et la Béotie, les habitants des villes rebelles se tenaient aux portes avec l'appareil des suppliants, dans la crainte d'être traités en ennemis et pillés. Mais l'armée marcha plusieurs jours comme en pays ami et sans commettre aucun acte de violence, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée sur le territoire de Coronée.

Là on trouva, dans le temple de Minerve au mont Itônos, la statue du roi Antiochus ; cette vue exaspéra les Romains et le consul permit à ses soldats de ravager toute la campagne d'alentour. Réfléchissant ensuite que cette statue avait été érigée par un décret de l'assemblée générale des Béotiens et qu'il était injuste de se venger sur le territoire seul de Coronée, il rappela aussitôt ses soldats, fit cesser la dévastation et se contenta de reprocher aux Béotiens l'ingratitude dont ils payaient les nombreux et récents bienfaits du peuple romain.

Pendant la durée même du combat dix vaisseaux de la flotte royale stationnaient à la hauteur de Thronion, dans le golfe Maliaque, sous les ordres du lieutenant Isidore. L'Acarnanien Alexandre, grièvement blessé, étant venu y chercher un asile et y apporter la nouvelle de la défaite des Thermopyles, l'escadre, dans le premier moment de désordre et d'épouvante, gagna le cap Cénaion en Eubée. Alexandre y mourut et y fut enseveli. Trois autres vaisseaux, qui arrivaient d'Asie et avaient abordé au même port, apprenant la défaite de l'armée, repartirent pour Éphèse. Isidore fit voile du Cénaion vers Démétriade afin de rejoindre le roi s'il s'y était réfugié.

Vers le même temps, l'amiral de la flotte romaine, A. Atilius, intercepta des convois considérables destinés au roi, et qui avaient déjà franchi le détroit d'Andros, coula à fond une partie des bâtiments et s'empara des autres. Ceux de l'arrière-garde purent seuls reprendre la route de l'Asie. Atilius rentra au Pirée suivi des vaisseaux capturés et fit distribuer une grande quantité de blé aux Athéniens et aux autres alliés de Rome dans l'Attique.

## Caton annonce à Rome la victoire des Thermopyles

Antiochus abandonna Chalcis à l'approche du consul et se rendit d'abord à Ténos, d'où il passa à Éphèse. Le consul en arrivant à Chalcis en trouva les portes ouvertes ; Aristote, lieutenant du roi, n'avait osé l'attendre et était sorti de la ville ; toutes les autres places de l'Eubée se rendirent sans combat, et quelques jours suffirent pour la pacification de l'île entière. L'armée revint alors aux Thermopyles sans avoir exercé de violences contre aucune ville. Cette modération dans la victoire lui fit beaucoup plus d'honneur que sa victoire même.

De son camp, le consul dépêcha Caton à Rome pour porter au sénat et au peuple la nouvelle certaine des succès qu'on avait obtenus. Caton partit de Créuse, port de Thespies au fond du golfe de Corinthe, et se rendit à Patras en Achaïe ; de Patras à Corcyre il longea les côtes de l'Étolie et de l'Acarnanie et alla débarquer à Otrante, en Italie. Cinq jours après, grâce à la rapidité de sa marche, il arriva à Rome par la route de terre.

Il entra de nuit dans la ville, et alla tout droit chez le préteur M. Junius. Celui-ci convoqua les sénateurs dès le matin même. L. Cornélius Scipio, que le consul avait fait partir plusieurs jours auparavant, ayant appris à son arrivée que Caton l'avait devancé au sénat, y survint au milieu de la narration de ce dernier. Les deux envoyés se présentèrent ensuite, par ordre du sénat, devant l'assemblée du peuple où ils exposèrent de nouveau les succès obtenus en Étolie. On décréta trois jours de supplications, et le préteur eut ordre d'immoler quarante grandes victimes à telles divinités qu'il jugerait à propos.

Ce fut à cette époque que M. Fulvius Nobilior, qui deux ans auparavant était parti pour l'Espagne en qualité de préteur, obtint les honneurs de l'ovation. Il fit porter devant lui, à son entrée dans Rome, cent trente mille livres pesant à l'empreinte du char à deux chevaux, et en espèces monnayées, douze mille livres d'argent et cent vingt-sept d'or.

## **Les Étoliens restent sourds aux propositions du consul**

Le consul M'. Acilius, avant de quitter les Thermopyles, envoya dire aux Étoliens d'Héraclée "qu'il était temps pour eux de revenir à de plus sages avis, puisqu'ils savaient à quoi s'en tenir sur la parole du roi, et de songer à obtenir du sénat, en livrant Héraclée, l'oubli de leur folle entreprise ou du moins de leur égarement. D'autres peuples de la Grèce, ajoutait-il, avaient aussi dans cette guerre trahie la cause des Romains, leurs bienfaiteurs ; mais si les promesses d'Antiochus les avaient détournés de leurs devoirs, ils avaient au moins depuis sa défaite, en évitant d'aggraver leur faute par une coupable obstination, mérité de rentrer en grâce. Les Étoliens pouvaient également se sauver par un repentir semblable, bien qu'on eût à leur reprocher, non pas d'avoir suivi le roi et de s'être alliés à lui, mais de l'avoir appelé, de s'être mis à la tête des ennemis de Rome."

La réponse des Étoliens fut loin d'être pacifique ; le consul vit bien qu'il devait en appeler à la force, et que, malgré la défaite d'Antiochus, il lui fallait recommencer une guerre nouvelle contre ce peuple. Il partit donc des Thermopyles, porta son camp près d'Héraclée et, le jour même, il fit à cheval le tour de la place afin d'en reconnaître l'assiette sur tous les points.

Héraclée est située au pied du mont Oeta, au milieu d'une plaine ; mais elle est dominée par une citadelle assise sur une hauteur à pic. Après avoir fait toutes les reconnaissances nécessaires, le consul résolut d'attaquer par quatre points à la fois. L. Valérius fut chargé de diriger les travaux et les opérations du côté du fleuve Asopos, où se trouve le gymnase ; Ti. Sempronius Longus dut assiéger le faubourg fortifié, qui était plus peuplé que la ville ; M. Baebius, le quartier voisin du golfe Maliaque, et dont l'abord était très difficile ; Ap. Claudius fut posté en face du temple de Diane, sur les bords d'un ruisseau qu'on appelle le Mélas. Grâce au zèle actif de ces officiers, on dressa en quelques jours les tours, les béliers et toutes les autres machines de siège. Le territoire d'Héraclée, qui est entièrement marécageux et couvert de hautes futaies, fournissait en abondance les matériaux nécessaires et, de plus, les maisons situées au dehors de la ville, abandonnées par les Étoliens qui s'étaient réfugiés derrière les remparts, offraient aux Romains pour tous les besoins du siège des poutres, des planches et même des tuiles, des moellons et des pierres de différente grandeur.

## Le siège d'Héraclée (juillet 191)

Les Romains s'occupaient plus de pousser les travaux du siège que de livrer des assauts ; les Étoliens, au contraire, ne faisaient usage que de leurs armes pour se défendre. Lorsque le bélier battait les murailles, au lieu de tendre des cordages, comme on le fait ordinairement, pour parer les coups, ils sortaient en masse l'épée à la main, et quelques-uns même avec des torches enflammées pour mettre le feu aux ouvrages. Les remparts étaient partout percés d'ouvertures destinées aux sorties ; et les assiégés, en réparant les brèches faites aux murailles, multipliaient ces issues, afin de pouvoir fondre sur l'ennemi d'un plus grand nombre de points à la fois.

Les premiers jours, tant que leurs forces ne furent pas entamées, les sorties furent vives et fréquentes ; peu à peu l'ardeur se ralentit et le nombre des combattants diminua. En effet de tous les maux qui les accablaient, aucun ne les épuisait autant que les veilles. Les Romains pouvaient, grâce à la force de leur armée, se relever successivement tandis que les Étoliens, faute de bras, se consumaient jour et nuit dans des travaux incessants. Durant vingt-quatre jours ils n'eurent pas un moment de répit ; il leur fallut soutenir nuit et jour sans relâche les assauts livrés simultanément de quatre côtés par les Romains.

Le consul, jugeant enfin, et par la durée du siège et par les rapports des transfuges, que les Étoliens étaient épuisés, eut recours à un nouveau système. Il fit sonner la retraite au milieu de la nuit et cesser l'attaque sur tous les points à la fois et tint ses soldats en repos dans le camp jusqu'à la troisième heure du jour. Alors il recommença le combat, le prolongea jusqu'au milieu de la nuit suivante et l'interrompit encore jusqu'à la troisième heure du jour. Les Étoliens crurent que ces interruptions de la part des assiégeants avaient aussi pour cause la fatigue et l'épuisement ; dès qu'ils entendirent sonner la retraite pour les Romains, ils obéirent en quelque sorte au même signal, abandonnèrent à l'envi leurs postes et ne reparurent en armes sur les remparts qu'à la troisième heure du jour.

## Capitulation des Étoliens

Cette fois le consul, après avoir interrompu l'attaque à minuit, la fit reprendre dès la quatrième veille avec une nouvelle vigueur, mais sur trois points seulement. Il ordonna à Ti. Sempronius de tenir de son côté ses soldats prêts à agir au premier signal. Il pensait bien que, dans une alerte de nuit, les Étoliens se porteraient tous infailliblement vers les endroits d'où partiraient les cris. En effet, tandis que ceux des assiégés qui reposaient arrachaient avec peine au sommeil leurs corps brisés par la fatigue et les veilles, les autres, qui n'étaient pas encore endormis, coururent, au milieu de l'obscurité, du côté où ils entendaient le bruit.

Les Romains s'efforçaient ici de franchir la brèche, là d'escalader le mur ; les Étoliens se présentèrent partout pour les repousser. Ils ne laissèrent qu'un seul point sans défense, le faubourg, parce qu'il n'était pas attaqué ; mais les assiégeants étaient là n'attendant qu'un signal, et pas un défenseur n'avait été placé de ce côté. Déjà le jour commençait à poindre, lorsque le consul donna le signal. Ses soldats, sans prendre la peine de combattre, franchirent la brèche ou escaladèrent les murs restés debout. Aux premiers cris qui leur annonçaient la prise de la ville, les Étoliens abandonnèrent aussitôt tous leurs postes et se réfugièrent dans la citadelle. Les vainqueurs pillèrent la ville ; le consul le permit moins pour satisfaire un sentiment de haine ou de vengeance que pour dédommager le soldat de la contrainte qu'il lui avait imposée au milieu de tant de villes reconquises, en lui laissant enfin goûter quelque part les fruits de la victoire.

Vers le milieu du jour, il rappela ses troupes du pillage, les partagea en deux corps. Le premier devait tourner la montagne pour aller occuper un rocher qui s'élevait à la même hauteur que le pic de la citadelle, mais qui en était, pour ainsi dire, détaché par une vallée intermédiaire. Toutefois les sommets des deux pics étaient si rapprochés que, du rocher, on pouvait lancer des traits dans la citadelle. À la tête du second corps, le consul devait monter vers la citadelle, du côté de la ville ; il n'attendait que le signal de ceux qui allaient gravir le rocher par derrière.

Les Étoliens en garnison dans ce fort ne résistèrent ni aux premiers cris des assaillants, qui venaient d'occuper le rocher, ni à l'attaque dirigée du milieu de la ville par les Romains ; ils avaient déjà perdu courage, et n'avaient fait aucun préparatif pour soutenir un long siège. Ils voyaient d'ailleurs la multitude de femmes, d'enfants et de gens inutiles qui s'étaient jetés dans cette citadelle, à peine assez grande pour les contenir, loin de pouvoir les protéger. Aussi, dès le premier assaut, ils mirent bas les armes et capitulèrent. Entre autres prisonniers, se trouvait l'un des chefs étoliens, Damocrite, qui, au commencement de la guerre, sommé par T. Quinctius de lui remettre le décret par lequel ses concitoyens appelaient Antiochus, avait répondu "qu'il le lui donnerait en Italie, quand les Étoliens y auraient établi leur camp." Le souvenir de cette insolence augmenta pour les vainqueurs la joie du triomphe.

## **Philippe met le siège devant Lamia (juillet 191)**

Pendant que les Romains étaient devant Héraclée, Philippe assiégeait Lamia. Cette double entreprise avait été concertée dans l'entrevue des Thermopyles, entre le consul qui revenait de la Béotie et le roi qui était allé le féliciter de sa victoire, lui et le peuple romain, et s'excuser de ce qu'une maladie l'avait empêché de prendre part à l'expédition. Ils étaient ensuite partis, chacun de son côté, pour faire les deux sièges en même temps. Ces places ne sont guère qu'à sept milles l'une de l'autre, et comme Lamia est située sur une éminence d'où l'on découvre les environs, la distance paraît encore plus courte, et rien n'échappe à la vue.

Il y avait ainsi une sorte de rivalité entre les Romains et les Macédoniens, qui travaillaient ou combattaient jour et nuit à l'envi les uns des autres. Mais les plus grandes difficultés étaient du côté des Macédoniens. Les Romains n'avaient qu'à former des tranchées, des mantelets et autres constructions à la surface du sol ; les Macédoniens pratiquaient des mines souterraines et, dans ce terrain pierreux, ils rencontraient souvent des rocs que le fer ne pouvait entamer. Le roi, voyant le peu de succès de ses efforts, ouvrit des discussions avec les principaux de la ville. Il essaya de les amener à capituler, ne doutant pas que, si Héraclée était prise la première, ils n'aimassent mieux se rendre aux Romains qu'à lui, et que le consul ne se fît un mérite d'avoir obtenu la levée du siège. Philippe ne se trompait pas : aussitôt après la prise d'Héraclée, il reçut par un courrier l'ordre de renoncer à son entreprise : "Il était plus naturel, lui disait-on, que les avantages appartinsent aux Romains qui avaient eu la peine de livrer bataille aux Étoliens." Ainsi Lamia fut débloquée et dut au désastre d'une ville voisine de ne pas éprouver le même malheur.

### **Antiochus envoie des secours aux Étoliens (été 191)**

Peu de jours avant la prise d'Héraclée, les Étoliens, réunis en assemblée générale à Hypata, envoyèrent des ambassadeurs à Antiochus ; Thoas fit partie de cette députation, comme de la précédente. Ils devaient insister d'abord auprès du prince pour qu'il repassât en personne dans la Grèce à la tête de nouvelles forces de terre et de mer ; et en second lieu pour obtenir au moins de l'argent et des hommes, si quelque affaire le retenait. "Son honneur et sa parole, lui dit-on, étaient engagés à ce qu'il n'abandonnât pas ses alliés ; mais la sûreté de son royaume surtout lui faisait une loi de ne pas laisser le champ libre aux Romains pour anéantir la nation étolienne et passer ensuite avec toutes leurs forces en Asie."

Ces observations étaient vraies ; aussi n'en firent-elles que plus d'impression sur le roi. Il remit donc pour le moment aux ambassadeurs les sommes nécessaires aux frais de la guerre et promit d'envoyer des secours d'hommes et de vaisseaux. Il retint à sa cour le député Thoas, qui resta volontiers en Syrie, et qui devait hâter par sa présence l'exécution des paroles royales.

## **Les Étoliens cherchent à obtenir la paix avec Rome**

Mais la prise d'Héraclée acheva d'abattre le courage des Étoliens, et peu de jours après le départ des ambassadeurs qui allaient en Asie ranimer la guerre et faire un appel au roi, ils renoncèrent à leurs projets belliqueux et envoyèrent demander la paix au consul. Dès les premiers mots, le consul interrompit les députés en leur déclarant qu'il avait des affaires plus pressées et les pria de retourner à Hypata, après leur avoir accordé une trêve de dix jours. Il les fit accompagner par L. Valérius Flaccus à qui ils devaient soumettre leurs instructions présentes et les autres demandes qu'ils voudraient faire.

Lorsqu'on fut arrivé à Hypata, les principaux d'entre les Étoliens se réunirent auprès de Flaccus pour délibérer sur les propositions qui seraient présentées au consul. Ils se disposaient à rappeler les anciennes alliances et les services qu'ils avaient rendus au peuple romain, lorsque Flaccus leur enjoignit de ne point invoquer des liens qu'ils avaient eux-mêmes méconnus et brisés. "L'aveu de leur faute, ajouta-t-il, et d'humbles prières les serviraient mieux. Ils n'avaient pas à alléguer la bonté de leur cause ; ils ne devaient attendre leur salut que de la clémence du peuple romain. S'ils se présentaient en suppliants, il leur promettait son appui soit auprès du consul, soit à Rome dans le sénat, car il leur faudrait aussi envoyer des ambassadeurs au sénat."

Tous reconnurent que leur unique ressource était de se livrer à la merci des Romains, qui, par pudeur, se verraient obligés à respecter des suppliants, et que cette démarche leur laisserait néanmoins toute liberté d'agir, si la fortune leur offrait une occasion favorable.



## **Le consul accorde aux Étoliens une trêve de dix jours**

Lorsque l'ambassade fut en présence du consul, Phénéas, qui en était le chef, prononça un long discours, adroitement combiné pour adoucir la colère du vainqueur, et termina en disant que les Étoliens s'abandonnaient, corps et biens, à la merci du peuple romain. À ces mots, le consul répondit : "Réfléchissez, Étoliens, réfléchissez bien à l'engagement que vous prenez." Phénéas lui montra le décret où cette résolution était clairement énoncée. "Eh bien ! reprit le consul, puisque vous vous livrez sans réserve, j'exige que vous me remettiez sur-le-champ Dicéarque votre concitoyen, l'Épirote Ménestas (c'était un officier qui s'était jeté dans Naupacte avec un corps de troupes et avait soulevé les habitants), et Amynder avec les principaux des Athamans, dont les conseils vous ont poussés à la défection."

Il fut presque interrompu par Phénéas, qui s'écria : "Nous ne voulons pas devenir vos esclaves, nous n'avons fait que nous abandonner à votre bonne foi ; et je suis sûr que l'ignorance seule de nos usages vous a fait dicter des ordres qui y sont si contraires."- "Peu m'importe, reprit le consul, que les Étoliens trouvent ma conduite plus ou moins conforme aux usages des Grecs. Il me suffit d'user, suivant les usages romains, de mon autorité sur des peuples qui viennent de se soumettre par leur propre décret, après avoir été vaincus par la force de nos armes. Ainsi donc, obéissez sur-le-champ à mes injonctions, ou je vous fais charger de fers." Là-dessus il fit apporter des chaînes et il ordonna aux licteurs d'entourer les députés.

Cette démonstration rabattit l'orgueil de Phénéas et des autres Étoliens. Ils comprirent enfin la situation dans laquelle ils se trouvaient. Phénéas déclara au nom de tous que ses collègues et lui voyaient bien qu'ils n'avaient qu'à obéir, mais que cet engagement avait besoin d'être ratifié par l'assemblée générale de la nation et qu'ils demandaient à cet effet une trêve de dix jours. Flaccus joignit ses instances à celles des Étoliens et la trêve fut accordée ; l'ambassade repartit pour Hypata. Là, Phénéas ayant exposé dans le conseil secret des apoclètes tant les injonctions du consul que le traitement qu'ils avaient pensé subir, les principaux personnages gémirent sur leur triste position, mais furent néanmoins d'avis qu'il fallait obéir au vainqueur et convoquer les députés de toutes les villes en assemblée générale.

## **L'assemblée générale des Étoliens refuse la paix**

Lorsque toute la nation réunie eut été instruite de ce qui s'était passé, la rigueur et le despotisme odieux du consul révoltèrent à tel point les esprits que, si l'on eût été en pleine paix, ce premier emportement de la colère aurait suffi pour allumer la guerre. L'indignation était accrue par la difficulté même d'exécuter de pareils ordres. En effet, se disait-on, comment livrer Amynder ? D'ailleurs la confiance se trouva ranimée par l'arrivée de Nicandre qui revenait alors de la cour d'Antiochus. On se flatta d'un espoir qui ne devait pas se réaliser ; on crut en effet que le roi faisait d'immenses préparatifs sur terre et sur mer. Il y avait douze jours que cet envoyé, après avoir rempli sa mission, avait mis à la voile pour revenir en Étolie, lorsqu'il aborda à Phalara dans le golfe Maliaque. De là il fit passer à Lamia les sommes dont il était chargé et se mit en route à l'entrée de la nuit avec une faible escorte pour gagner Hypata à travers champs et par des sentiers qui lui étaient connus. Il passait entre le camp des Macédoniens et celui des Romains, lorsqu'il donna dans un poste de Macédoniens et fut conduit en présence du roi qui était encore à table.

À cette nouvelle, Philippe, le traitant comme un hôte et non comme un ennemi, voulut qu'il prît place à ses côtés et qu'il mangeât. Puis il fit retirer tout le monde excepté Nicandre, et l'assura qu'il n'avait rien à craindre pour sa personne. Resté seul avec lui, il se plaignit de l'imprudence des Étoliens, de cet aveuglement dont ils étaient toujours les premières victimes ; il leur reprocha d'avoir appelé en Grèce d'abord les Romains, ensuite Antiochus. "Mais, ajouta-t-il, il oubliait ce passé qu'il était plus facile de blâmer que de refaire, et il n'insulterait pas à leurs malheurs. Il fallait que, de leur côté, les Étoliens fissent enfin le sacrifice de la haine qu'ils lui portaient et que Nicandre en particulier se souvînt qu'aujourd'hui même il lui devait la vie." Il lui donna ensuite une escorte pour l'accompagner jusqu'à ce qu'il fût en sûreté ; Nicandre arriva à Hypata au moment où l'on délibérait sur la conclusion de la paix avec les Romains.

## **Après l'échec des négociations de paix, le consul met le siège devant Naupacte (août 191)**

M'. Acilius, après avoir fait vendre ou abandonné à ses soldats le butin d'Héraclée, apprenant que l'assemblée d'Hypata n'inclinait pas à la paix et que les Étoliens s'étaient concentrés sur Naupacte pour diriger de là tout leur plan de résistance, détacha quatre mille hommes sous les ordres d'Appius Claudius pour s'emparer des hauteurs qui commandaient les passages difficiles, et gagna lui-même le sommet de l'Oeta. Il y offrit un sacrifice à Hercule dans l'endroit nommé Pyra, parce que c'est là, dit-on, que ce dieu livra aux flammes sa dépouille mortelle. Puis il se remit en marche avec toute son armée et parcourut assez rapidement le reste du chemin.

Arrivé au mont Corax, qui s'élève entre Callipolis et Naupacte, il perdit un grand nombre de bêtes de somme qui tombèrent dans les précipices avec leurs charges ; ses soldats eurent aussi beaucoup à souffrir. On put alors se convaincre de l'inertie des ennemis auxquels on avait affaire ; car ils n'avaient fait occuper un défilé aussi dangereux par aucun détachement chargé de fermer le passage. Néanmoins ce ne fut pas sans avoir beaucoup souffert que l'armée descendit à Naupacte. Le consul, après avoir élevé un fort en face de la citadelle, investit les autres quartiers de la ville en distribuant ses troupes suivant la disposition des murailles. Ce siège ne coûta pas moins de travaux et de fatigues que celui d'Héraclée.

## T. Quinctius rétablit la paix dans le Péloponnèse

Dans le même temps, les Achéens commencèrent le siège de Messène, qui refusait d'accéder à leur ligue. Cette ville et celle d'Élis étaient les seules du Péloponnèse qui ne fissent point partie de la ligue archéenne ; elles tenaient pour les Étoliens. Cependant les Éléens, depuis la retraite d'Antiochus, avaient répondu avec moins de hauteur aux envoyés des Achéens, qu'une fois la garnison royale hors de leurs murs, ils verraient ce qu'ils auraient à faire. Les Messéniens avaient congédié les ambassadeurs sans leur répondre et avaient pris les armes. Mais bientôt, tremblant pour leurs propriétés, à la vue des bandes ennemies qui parcouraient leur territoire la flamme à la main et venaient d'établir leur camp sous les murs de la ville, ils expédièrent des courriers à Chalcis vers T. Quinctius leur libérateur, pour l'informer qu'ils étaient prêts à ouvrir leurs portes et à se rendre aux Romains, mais non pas aux Achéens.

À cette nouvelle, Quinctius partit sur-le-champ et envoya de Mégalopolis à Diophane, préteur des Achéens, l'ordre de lever le siège de Messène et de venir le joindre. Diophane obéit, et, après avoir donné le signal du départ, il partit seul en avant. Ce fut auprès d'Andania, petite place entre Mégalopolis et Messène, qu'il rencontra Quinctius. Lorsqu'il lui eut exposé les motifs qui avaient guidé les Achéens, le général romain lui adressa quelques reproches pour s'être engagé dans une entreprise de cette importance sans son autorisation, lui commanda de licencier son armée et de ne point troubler la paix dont tous les Grecs profitaient également. Quant aux Messéniens, il les obligea à rappeler les bannis et à accéder à la ligue achéenne, leur déclarant que, s'ils avaient des représentations à faire ou des précautions à prendre pour l'avenir, ils pouvaient venir le trouver à Corinthe.

Il exigea de Diophane qu'il convoquât sur-le-champ l'assemblée générale des Achéens pour lui donner audience. Là il se plaignit de ce qu'on s'était emparé de Zacynthe par une trahison et demanda la restitution de cette île aux Romains. Zacynthe avait appartenu au roi Philippe, qui l'avait cédée à Amynder pour que ce prince livrât passage par l'Athamanie aux troupes macédoniennes destinées à envahir l'Étolie supérieure. Cette expédition avait abattu le courage des Étoliens et les avait réduits à demander la paix. Amynder confia d'abord le commandement de l'île à Philippe de Mégalopolis. Plus tard, lorsqu'il se joignit à Antiochus contre les Romains, il rappela ce gouverneur pour l'employer dans la guerre et lui donna pour successeur Hiéroclès d'Agrigente.

## **Discussions au sujet de la possession de Zacynthe ; l'île est restituée aux Romains (été 191)**

Ce fut ce dernier qui, après la défaite d'Antiochus aux Thermopyles et la fuite d'Amynder, chassé de l'Athamanie par Philippe, fit les premières ouvertures au préteur Diophane, et, moyennant une somme convenue, livra Zacynthe aux Achéens. Les Romains la revendiquaient comme le prix de la victoire. "Ce n'était pas, disaient-ils, pour Diophane et les Achéens que le consul M'. Acilius et les légions romaines avaient combattu aux Thermopyles." Diophane répondait tantôt en justifiant sa conduite et celle de ses compatriotes, tantôt en débattant la question du droit. Quelques Achéens au contraire protestaient que, dès le principe, ils s'étaient refusés à cette transaction et rejetaient encore tous les torts sur l'opiniâtreté de préteur. Il fut donc arrêté, sur leur proposition, que T. Quinctius déciderait à son gré. Autant Quinctius était intraitable quand on lui résistait, autant, dès qu'on se soumettait, il se montrait facile. Radoucissant son air et sa voix :

"Si je croyais, dit-il, la possession de Zacynthe utile aux Achéens, je proposerais au sénat et au peuple romain de vous l'abandonner ; mais vous êtes comme la tortue : retirée sous son écaille, elle est à l'abri de toute atteinte ; laisse-t-elle paraître un de ses membres, cette partie qu'elle met à découvert est vulnérable et sans défense. De même, Achéens, protégés comme vous l'êtes de tous côtés par la mer, vous pouvez facilement tenir sous votre main et défendre tout ce qui est dans les limites du Péloponnèse. Mais si la passion des conquêtes vous fait sortir de ce cercle, tout ce que vous acquerez au dehors sera exposé sans défense à toutes les attaques."

Toute l'assemblée applaudit à ces observations, Diophane lui-même n'osa répliquer et Zacynthe fut remise aux Romains.

### **Philippe reprend Démétriade (août 191)**

Au moment où le consul allait marcher sur Naupacte, Philippe ayant demandé et obtenu son agrément pour réduire les villes qui avaient quitté le parti des Romains, conduisit son armée contre Démétriade qu'il savait en proie à la plus vive agitation. En effet les habitants, sans espoir d'aucun côté, abandonnés par Antiochus et ne comptant plus sur les Étoliens, s'attendaient jour et nuit à voir paraître, ou Philippe qui était leur ennemi, ou les Romains dont la colère était d'autant plus à craindre pour eux qu'elle était plus légitime.

Il y avait dans la ville une masse indisciplinée de soldats d'Antiochus. La garnison, d'abord peu nombreuse, laissée par ce prince, avait été grossie plus tard par des fuyards échappés à la déroute des Thermopyles, la plupart sans armes, et n'ayant ni assez de force ni assez de courage pour soutenir un siège. Aussi, sur l'assurance donnée par les émissaires de Philippe qu'il n'était pas impossible d'obtenir grâce, on répondit que le roi trouverait les portes ouvertes.

À son approche, quelques-uns des principaux habitants sortirent de la ville ; Euryloque se donna la mort. Les soldats d'Antiochus traversèrent, conformément à leur capitulation, la Macédoine et la Thrace sous la sauvegarde d'une escorte de Macédoniens et furent conduits à Lysimachie. Il y avait aussi à Démétriade quelques vaisseaux sous les ordres d'Isidore ; ils eurent également la liberté de se retirer avec leur commandant. Philippe reprit ensuite la Dolopie, l'Apérantie et plusieurs villes de la Perrhèbie.

## **T. Quinctius obtient la levée du siège devant Naupacte (septembre 191)**

Pendant que Philippe faisait ces conquêtes, T. Quinctius, après avoir obtenu de l'assemblée générale des Achéens la restitution de Zacynthe, fit voile vers Naupacte. Cette place, assiégée depuis deux mois, était sur le point de succomber ; si elle était prise d'assaut, elle entraînait infailliblement dans sa ruine toute la nation étolienne. Quinctius avait contre les Étoliens de justes sujets de ressentiment ; il n'avait pas oublié qu'eux seuls avaient voulu lui ravir la gloire de délivrer la Grèce et qu'ils n'avaient tenu aucun compte de ses conseils, lorsqu'il avait cherché, dans la prévision des malheurs qui les accablaient maintenant, à les détourner d'une folle entreprise. Cependant il crut qu'il était de son honneur de ne laisser périr aucune des nations de cette Grèce affranchie par ses soins, et il se promena autour des remparts pour se faire remarquer des Étoliens.

Il fut aussitôt reconnu par les sentinelles avancées et le bruit se répandit partout que Quinctius était là. Les habitants accoururent alors en foule sur les murailles, et, tendant vers lui des mains suppliantes, l'appelèrent par son nom et le conjurèrent d'une commune voix de les secourir et de les sauver. Quinctius, quoique vivement ému par ces prières, fit signe de la main qu'il ne pouvait rien pour eux. Mais se présentant devant le consul : "Acilius, lui dit-il, ne voyez-vous pas ce qui se passe ? Ou, si les faits parlent assez clairement à vos yeux, pensez-vous donc que l'intérêt de la république ne soit pas fortement en jeu ? "

Ces paroles éveillèrent l'attention du consul : "Expliquez-vous, répondit-il que voulez-vous dire ? — Eh quoi reprit Quinctius, vous ne voyez pas que, depuis la défaite d'Antiochus, vous perdez votre temps à assiéger deux villes et que vous touchez au terme de votre commandement, tandis que Philippe, sans avoir paru sur le champ de bataille, sans avoir même vu les ennemis, a déjà soumis non de simples villes, mais des contrées tout entières, l'Athamanie, la Perrhébie, l'Apérantie et la Dolopie ! Cependant notre intérêt est bien moins d'affaiblir la puissance des Étoliens que de prévenir les accroissements démesurés de Philippe, et vous ne devez pas vous résigner à n'avoir pu réduire encore deux villes pour prix de vos succès et de ceux de vos soldats, tandis que Philippe est déjà maître de tant de provinces."

## **Les Épirotes obtiennent une trêve de quatre-vingt-dix jours. Fin de la campagne en Grèce (fin de l'année 191)**

Le consul reconnaissait la justesse de ces observations, mais il souffrait dans son amour-propre de lever le siège sans avoir obtenu de résultat. Il finit par laisser toute liberté à Quinctius. Celui-ci retourna à l'endroit où peu auparavant les Étoliens avaient poussé leurs cris de détresse. Aussitôt ils renouvelèrent leurs instances avec plus de force, le conjurant d'avoir pitié de la nation étolienne. Sur l'invitation qu'il leur fit de lui envoyer quelques-uns d'entre eux, Phénéas lui-même et les principaux de la ville s'empressèrent de sortir. Quand il les vit à ses pieds : "Votre malheur, dit-il, désarme mon ressentiment et arrête mes reproches. Mes prédictions se sont réalisées et vous n'avez pas même la triste consolation de vous dire que vous n'avez pas mérité votre sort. Cependant puisque le destin m'a pour ainsi dire chargé de veiller sur la Grèce, votre ingratitude même ne m'empêchera pas de poursuivre le cours de mes bienfaits. Envoyez demander au consul une trêve assez longue pour que vous ayez le temps de députer à Rome une ambassade qui aille offrir vos soumissions au sénat. J'intercéderai pour vous et je plaiderai votre cause auprès du consul."

On suivit le conseil de Quinctius. Le consul reçut assez favorablement les envoyés, leur accorda une trêve dont il fixa le terme au jour où l'on pourrait connaître la réponse du sénat, leva le siège et fit partir son armée pour la Phocide.

Puis il fit voile pour Égium avec T. Quinctius, afin d'assister à l'assemblée générale des Achéens. On s'y occupa de l'affaire des Éléens et du rappel des exilés lacédémoniens. Aucune de ces deux questions ne fut résolue : les Achéens voulaient avoir tout l'honneur de ce rappel, et les Éléens aimaient mieux accéder volontairement à la ligue achéenne que d'y être réduits par les Romains.

Acilius reçut ensuite une députation des Épirotes. On savait positivement qu'ils avaient montré une fidélité plus que douteuse ; cependant ils n'avaient point fourni de soldats à Antiochus. Ils étaient accusés de l'avoir aidé de leur argent, et ils ne niaient pas eux-mêmes lui avoir adressé des ambassadeurs. Comme ils demandaient à renouveler leur ancienne alliance, le consul répondit qu'il ne savait pas encore s'il devait les considérer comme des ennemis ou comme des alliés ; que le sénat en serait juge ; qu'il lui renvoyait la décision de leur sort ; et qu'il leur accordait à cet effet une trêve de quatre-vingt-dix jours.

Les Épirotes partirent pour Rome et parurent devant le sénat. Ils s'attachèrent à faire valoir les hostilités qu'ils n'avaient pas commises, plutôt qu'ils ne se justifièrent des griefs qu'on leur imputait ; aussi dans sa réponse le sénat parut leur faire grâce plutôt qu'approuver leur apologie.

Des ambassadeurs de Philippe obtinrent aussi, vers la même époque, une audience du sénat, le félicitèrent de la victoire remportée sur Antiochus et se firent autoriser par l'assemblée à offrir un sacrifice dans le Capitole et à placer un don gratuit dans le temple de Jupiter Très Bon, Très Grand. Ce don était une couronne d'or du poids de cent livres. On leur fit une réponse bienveillante, et de plus on remit entre leurs mains le jeune



Démétrias, fils du roi, qui était en otage à Rome : ils devaient le ramener à son père. Ainsi fut terminée la guerre que le consul M'. Acilius soutint en Grèce contre le roi Antiochus.

### **3. Situation en Italie et à Rome (fin de l'année 191)**

36

#### **Consécration à Rome. Création des Jeux Mégalésiens (avril 191)**

L'autre consul, P. Cornélius Scipion, avait le département de la Gaule ; avant de partir pour aller combattre les Boiens, il pria le sénat de lui accorder la somme nécessaire aux frais des Jeux que, pendant sa propréture en Espagne, il avait, au milieu d'un combat douteux, fait vœu de célébrer. Sa demande parut extraordinaire et peu fondée. En conséquence, il fut décidé "que, comme il avait fait ce vœu de sa propre autorité, sans consulter le sénat, il n'avait qu'à prendre sur les dépouilles qu'il avait sans doute réservées pour cette solennité ou bien la célébrer à ses dépens." Ces Jeux durèrent dix jours.

Vers le même temps eut lieu la dédicace du temple de la Grande Mère de l'Ida. C'était ce P. Cornélius, en ce moment consul, qui avait reçu la déesse sur le rivage et l'avait conduite au Palatin, lorsqu'elle avait été apportée d'Asie sous le consulat de P. Cornélius Scipion, surnommé depuis l'Africain, et de Licinius. La construction du temple fut entreprise, en vertu d'un sénatus-consulte, par les censeurs M. Livius et C. Claudius, sous le consulat de M. Cornélius et de P. Sempronius. Treize ans après, la dédicace en fut faite par M. Junius Brutus ; à cette occasion l'on célébra les Jeux appelés Mégalésiens, et qui furent, si l'on en croit Valérius Antias, les premiers jeux scéniques.

C. Licinius Lucullus, duumvir, fit également au grand cirque la dédicace du temple de la Jeunesse, voué seize ans auparavant par le consul M. Livius, le jour où il avait taillé en pièces Hasdrubal et son armée. C'était Livius aussi qui en avait commencé la construction durant sa censure, sous le consulat de M. Cornélius et de P. Sempronius. Cette dédicace fut comme l'autre accompagnée de Jeux ; on remplit tous ces devoirs religieux avec d'autant plus de scrupule qu'on était menacé d'une guerre nouvelle avec Antiochus.

### **Conjuration des prodiges (printemps 191)**

Le consul M. Acilius s'était déjà mis en campagne et son collègue, P. Cornélius, restait seul à Rome, lorsque eurent lieu ces fêtes. Au commencement de l'année, il arriva, dit-on, que deux bœufs domestiques montèrent par les escaliers jusqu'au toit d'une maison dans le quartier des Carènes. On les brûla vifs et on jeta leurs cendres dans le Tibre, d'après l'ordre des haruspices.

On apprit qu'à Terracine et Amiterne il était tombé plusieurs fois des pluies de pierre ; qu'à Minturnes le temple de Jupiter et les boutiques du Forum avaient été frappés de la foudre, et qu'à l'embouchure du Vulturne deux vaisseaux avaient été consumés par le feu du ciel. À l'occasion de ces prodiges, les décemvirs consultèrent, par ordre du sénat, les livres sibyllins et déclarèrent "qu'il fallait établir en l'honneur de Cérès un jeûne qui serait observé tous les cinq ans, offrir un sacrifice novendial, et faire un jour de supplications auxquelles tous les citoyens assisteraient avec des couronnes ; enfin que le consul P. Cornélius immolerait aux dieux qui lui seraient désignés par les décemvirs les victimes que ceux-ci lui indiqueraient."

Ce fut après avoir apaisé les dieux et par l'exécution des vœux et par l'expiation des prodiges que le consul partit pour sa province, où il enjoignit au proconsul Cn. Domitius de licencier son armée et de retourner à Rome ; pour lui, il s'avança avec ses légions sur les terres des Boiens.

### **Victoire de P. Scipion sur les Boiens (été 191)**

À peu près vers le même temps, les Ligures, qui avaient repris les armes et juré la loi sacrée, fondirent une nuit à l'improviste sur le camp du proconsul Q. Minucius. Ce général tint jusqu'au jour ses soldats en bataille derrière les retranchements, veillant à ce que l'ennemi ne les forçât sur aucun point. Dès le matin, il fit une double sortie par deux portes à la fois. Mais, contre son attente, les Ligures ne furent pas enfoncés au premier choc et disputèrent la victoire pendant plus de deux heures. Enfin, voyant sortir sans cesse du camp des renforts nouveaux, assaillis par des troupes fraîches qui remplaçaient les soldats fatigués, et d'ailleurs épuisés eux-mêmes par les veilles, les Ligures prirent la fuite. On leur tua plus de quatre mille hommes ; les Romains et les alliés en perdirent moins de trois cents.

Environ deux mois après, le consul P. Cornélius livra bataille aux Boiens et les vainquit. Si l'on en croit Valérius Antias, il leur tua vingt-huit mille hommes, leur fit trois mille quatre cents prisonniers, et s'empara de cent vingt-quatre enseignes militaires, de douze cent trente chevaux et de deux cent quarante-sept chars ; la perte des vainqueurs ne fut que de quatorze cent quatre-vingt-quatre hommes. Tout en ajoutant peu de foi aux nombres donnés par cet écrivain plus porté que tout autre à l'exagération, on ne peut douter de l'importance de cette victoire qu'attestent et la prise du camp et la prompte soumission des Boiens aussitôt après la bataille et les supplications décrétées à ce sujet par le sénat et l'immolation des grandes victimes.

## **Scipion Nasica demande le triomphe pour sa victoire sur les Boiens**

Pendant les mêmes jours, M. Fulvius Nobilior, qui revenait de l'Espagne ultérieure à Rome, obtint les honneurs de l'ovation. On porta devant lui douze mille livres pesant d'argent en barres, cent trente mille d'argent monnayé et cent vingt-sept d'or.

Le consul P. Cornélius se fit livrer des otages par les Boiens et confisqua presque la moitié de leur territoire afin que le peuple romain pût y envoyer des colonies, s'il le jugeait à propos. Puis il partit pour Rome où il se croyait sûr d'obtenir le triomphe, licencia son armée et lui donna rendez-vous aux portes de la ville pour le jour de la solennité. Le lendemain même de son arrivée, il convoqua le sénat au temple de Bellone, rendit compte de ses exploits et demanda l'autorisation d'entrer en triomphe à Rome.

Le tribun du peuple, P. Sempronius Blaesus, sans vouloir refuser cette faveur à Scipion, proposa d'ajourner la réponse. "Les guerres de Ligurie, disait-il, avaient toujours été liées à celles de Gaule ; ces deux pays voisins l'un de l'autre se prêtaient un mutuel appui. Si P. Scipion, après la défaite des Boiens, était entré en personne, à la tête de son armée victorieuse, sur le territoire des Ligures, ou s'il avait envoyé une partie de ses troupes à Q. Minucius, retenu depuis trois ans dans ce pays par une guerre indécise, on aurait pu en finir avec la Ligurie. Mais uniquement préoccupé de se ménager un nombreux cortège pour son triomphe, il avait éloigné de la province des soldats qui eussent pu rendre de grands services à la république et qui le pourraient encore, si le sénat voulait, en ajournant le triomphe, réparer le mal causé par la précipitation du général. Il fallait renvoyer le consul et ses légions dans la province avec ordre de travailler à la soumission des Ligures. Tant que ce peuple ne serait pas sous la dépendance et sous la domination des Romains, les Boiens mêmes ne resteraient pas en repos ; il fallait se résigner à avoir la paix ou la guerre avec les deux nations. La Ligurie une fois soumise, P. Cornélius triompherait au bout de quelques mois comme proconsul, à l'exemple de tant d'autres généraux qui n'avaient triomphé qu'après être sortis de charge."

## Triomphe de P. Cornélius Scipion

Le consul répondit “que le sort ne lui avait pas assigné la Ligurie pour département, qu’il n’avait point fait la guerre aux Ligures, qu’il ne demandait pas à triompher des Ligures.” Il espérait bien, ajouta-t-il, que Q. Minucius, vainqueur de ce peuple, viendrait bientôt solliciter un triomphe qu’il aurait mérité et ne manquerait pas de l’obtenir. Quant à lui, il réclamait cet honneur pour avoir défait les Gaulois Boiens en bataille rangée, forcé leur camp, reçu, deux jours après le combat, la soumission de la nation entière et assuré la paix dans l’avenir en se faisant livrer des otages. Mais ce qui ajoutait encore à l’importance de son succès, c’est qu’il avait dans cette bataille tué tant de Gaulois que jamais avant lui général romain n’en avait eu tant à combattre ; des cinquante mille hommes qu’il avait en face de lui, plus de la moitié avait péri ; des milliers de prisonniers étaient en son pouvoir ; il ne restait aux Boiens que des vieillards et des enfants.

Pouvait-on s’étonner après cela qu’une armée victorieuse, qui n’avait pas laissé un seul ennemi dans sa province, revînt à Rome honorer de sa présence le triomphe de son consul ? Si le sénat voulait demander à ces soldats de servir la république dans une autre province, quel était le moyen de leur faire affronter avec plus d’ardeur de nouveaux dangers et de nouvelles fatigues ? Était-ce de ne point leur disputer le prix de leurs efforts et de leurs fatigues passés, ou de les renvoyer avec de simples espérances, après les avoir trompés déjà dans une première attente ? Quant à lui, assez de gloire lui avait été départie pour le reste de sa vie, le jour où le sénat l’avait désigné comme le plus vertueux des Romains pour recevoir la Mère de l’Ida. Ce titre seul, à défaut de ceux de consul et de triomphateur, suffirait pour attirer les hommages et les respects à l’image de P. Scipion Nasica.”

Le sénat tout entier consentit alors à lui décerner le triomphe et obligea même le tribun du peuple à se désister de son opposition. P. Cornélius triompha donc des Boiens. Dans ce triomphe, le consul étala sur des chars gaulois des armes, des enseignes, des vases de bronze et des dépouilles gauloises de toute sorte ; il traîna à sa suite avec les prisonniers de distinction un grand nombre de chevaux enlevés aux vaincus. Il fit porter devant lui quatorze cent soixante et onze colliers d’or, deux cent quarante-sept livres pesant d’or, deux mille trois cent quarante d’argent en barres ou façonné en vases gaulois d’un travail moins grossier qu’il ne l’est ordinairement, et deux cent trente-quatre mille pièces à l’empreinte du char à deux chevaux. Il distribua cent vingt-cinq as à chacun des soldats qui suivirent son char, le double à chaque centurion, le triple à chaque cavalier. Le lendemain, il convoqua l’assemblée du peuple, y rendit compte de ses exploits et se plaignit de l’injustice du tribun qui avait voulu le jeter dans les embarras d’une guerre confiée à un autre général, pour lui enlever les fruits de sa victoire ; puis il licencia ses troupes et les congédia.

## **Hannibal met en garde Antiochus contre les dangers d'une guerre contre Rome**

Tandis que ces événements se passaient en Italie, Antiochus était à Éphèse dans la plus profonde sécurité relativement aux projets des Romains ; il ne leur supposait pas l'idée de passer en Asie. C'était la plupart de ses courtisans qui lui inspiraient cette confiance par aveuglement ou par flatterie. Hannibal, alors plus en faveur que jamais, était le seul qui s'étonnât de ne pas voir encore les Romains en Asie.

“Mais il ne doutait pas, disait-il, de leur arrivée. Ils étaient plus à portée de passer de Grèce en Asie qu'ils ne l'avaient été d'Italie en Grèce, et Antiochus était un ennemi bien plus important à dépouiller que les Étoliens. Rome en effet n'était pas moins puissante sur mer que sur terre. Depuis longtemps la flotte romaine stationnait au cap Malée. Il avait entendu dire que tout récemment une nouvelle armée navale et un nouveau commandant étaient arrivés d'Italie pour commencer les opérations. Le roi devait donc renoncer à ses illusions et cesser de compter sur la paix. C'était en Asie et pour la possession même de l'Asie qu'il aurait bientôt à lutter sur terre et sur mer contre les Romains. Il fallait ou qu'il enlevât la prépondérance à ce peuple qui ambitionnait l'empire du monde ou qu'il perdît lui-même sa couronne.”

Antiochus reconnut qu'Hannibal seul prévoyait l'avenir avec justesse et le prédisait franchement. Il s'embarqua donc en personne et gagna la Chersonèse avec ceux de ses vaisseaux qui étaient prêts et équipés, afin de défendre ce pays dans le cas où les Romains prendraient la route de terre. Il chargea Polyxénidas d'armer et de mettre en mer le reste de sa flotte, et envoya des barques d'éclaireurs reconnaître tous les parages des îles.

## **Entrée en action de la flotte romaine (début de l'été 191)**

L'amiral romain, C. Livius, parti de Rome avec cinquante vaisseaux pontés, relâcha d'abord à Naples, où il avait donné rendez-vous aux vaisseaux non pontés que devaient fournir, aux termes des traités, les alliés de cette côte ; puis il cingla vers la Sicile, doubla Messine en passant par le détroit, fut rejoint par six bâtiments auxiliaires de Carthage, se fit livrer les contingents de Rhégium, de Locres et des autres villes alliées au même titre et, après avoir passé la revue de sa flotte à la hauteur du cap de Lacinium, prit le large.

Arrivé à Corcyre, la première cité de la Grèce où il aborda, il voulut savoir où en était la guerre ; car la Grèce n'était pas entièrement pacifiée ; il s'informa aussi de la position de la flotte romaine. Lorsqu'il apprit que le consul et le roi étaient retranchés près du défilé des Thermopyles et que la flotte était au Pirée, il sentit qu'il fallait faire diligence, continua de longer le Péloponnèse, après avoir ravagé Zacynthe et Samè qui avaient embrassé le parti des Étoliens, atteignit le cap Malée, et, grâce à une heureuse navigation, parvint en peu de jours au Pirée où il trouva l'ancienne flotte.

À la hauteur du cap Scyllaion, il rencontra Eumène avec trois vaisseaux ; ce prince était resté assez longtemps à Égine, ne sachant s'il devait retourner dans ses états pour les défendre contre Antiochus qui réunissait à Éphèse ses forces de terre et de mer ou s'il ne quitterait pas un moment l'armée romaine, puisque son sort dépendait de celui des Romains. A. Atilius partit du Pirée pour Rome, après avoir remis à son successeur vingt-cinq vaisseaux pontés. Livius fit voile vers Délos avec quatre-vingt-un vaisseaux à éperons et beaucoup d'autres bâtiments moins considérables, les uns à éperons mais non pontés, les autres sans éperons et destinés aux reconnaissances.



## Préliminaires de la bataille navale

C'était à peu près à ce moment que le consul Atilius assiégeait Naupacte. Livius fut retenu plusieurs jours à Délos par les vents contraires. Les parages des Cyclades sont en effet très exposés aux coups de vent, ces îles étant séparées entre elles par des bras de mer plus ou moins larges. Polyxénidas, instruit par ses barques d'éclaireurs, placées de distance en distance, que la flotte romaine était mouillée à Délos, en donna avis au roi. Antiochus, laissant aussitôt de côté les affaires qui l'avaient conduit dans l'Hellespont, partit avec ses vaisseaux à éperons, retourna à Éphèse en toute diligence et tint conseil pour savoir s'il devait risquer un combat naval.

Polyxénidas fut d'avis de ne point temporiser. "Il fallait, dit-il, engager la bataille avant que la flotte d'Eumène et celle des Rhodiens eussent opéré leur jonction avec les Romains. Ainsi l'avantage du nombre serait à peu près égal, et les vaisseaux du roi avaient la supériorité à tous autres égards, et pour leur vitesse et pour la diversité de leurs ressources. Les navires romains étaient de lourdes masses, grossièrement construites ; de plus ils étaient chargés de provisions, parce qu'ils arrivaient en pays ennemi. Ceux d'Antiochus, au contraire, se trouvant au milieu de contrées amies, n'auraient à bord que des armes et des soldats. On tirerait aussi un grand parti de la connaissance des parages, des côtes et des vents, toutes choses dont l'ignorance troublerait l'ennemi."

Cet avis emporta tous les suffrages ; d'ailleurs celui qui l'avait ouvert se chargeait de le mettre à exécution. On employa deux jours à faire les préparatifs ; le troisième, cent vaisseaux de moyenne grandeur, dont soixante-dix étaient pontés et les autres ne l'étaient pas, mirent à la voile et se rendirent à Phocée. À la nouvelle de l'approche de la flotte romaine, le roi, qui ne devait pas prendre part au combat naval, se retira à Magnésie, près du Sipyle, pour y rassembler ses troupes de terre. Sa flotte se dirigea sur Cissous, port d'Érythres, qui semblait une position plus avantageuse pour attendre l'ennemi.

Les Romains, retenus quelques jours par les vents du nord, s'avancèrent, dès qu'ils le purent, de Délos à Phanae, port de Chios sur la mer Égée, s'approchèrent de la ville, y prirent des provisions et passèrent à Phocée. Eumène, qui était allé chercher sa flotte à Élée, vint peu de jours après, à la tête de vingt-quatre vaisseaux pontés et d'un plus grand nombre qui ne l'étaient pas, rejoindre à quelque distance de Phocée les Romains qui faisaient leurs dispositions et se préparaient au combat naval. La flotte combinée, forte de cent cinquante vaisseaux pontés et d'environ cinquante non pontés, ayant mis à la voile, fut d'abord poussée à la côte par les vents du nord qui la prenaient en flanc et les vaisseaux furent obligés de marcher presque un à un et successivement ; mais lorsque le vent fut un peu tombé, on tâcha de gagner le port de Corycos, au-dessus de Cissous.

## Bataille de Corycos (novembre 191)

Polyxénidas, informé de l'approche des ennemis, saisit avec empressement l'occasion de combattre, déploya son aile gauche vers la pleine mer, enjoignit aux commandants des vaisseaux de développer sa droite du côté de la terre, et s'avança ainsi en ligne. À cette vue le général romain fit carguer les voiles, abaisser les mâts et ôter les agrès, en attendant les vaisseaux qui arrivaient par derrière. Dès qu'il y en eut trente de front, il songea à les opposer à l'aile gauche, leur commanda de hisser les petites voiles et de gagner le large, laissant à ceux qui suivaient l'ordre de se rapprocher de la terre pour faire face à l'aile droite. Eumène était à l'arrière-garde. Mais lorsqu'il entendit le bruit qu'on faisait en désagréant les navires, il fit force de voiles et de rames.

Les deux flottes étaient en présence : deux vaisseaux, carthaginois, placés en tête de la flotte romaine, furent attaqués par trois galères royales. La lutte était inégale ; deux galères s'attachèrent à l'un des vaisseaux carthaginois. Elles commencèrent par le désemperer des deux côtés. Puis les Syriens l'abordèrent l'épée à la main et jetèrent à la mer ou égorgèrent l'équipage et se rendirent maîtres du vaisseau. L'autre, qui avait combattu à forces égales, voyant le premier au pouvoir de l'ennemi, n'attendit pas que les trois bâtiments syriens vinssent l'assaillir en même temps et se replia vers la flotte.

Livius, enflammé de colère, poussa son vaisseau amiral contre les ennemis. Les deux bâtiments, qui s'étaient réunis contre la galère carthaginoise, s'avancèrent aussitôt à sa rencontre, dans l'espoir d'obtenir le même succès. Livius enjoignit à ses rameurs d'abaisser leurs rames des deux côtés pour affermir le vaisseau sur sa base, d'accrocher les galères ennemies avec les bras de fer et, quand une fois on en serait venu à combattre de pied ferme, de se souvenir qu'ils étaient Romains et de ne pas considérer comme des hommes de cœur ces vils esclaves d'un roi. Si les deux galères venaient de triompher sans peine d'un seul vaisseau, elles furent, à leur tour et bien plus facilement encore, mises hors de combat et capturées par le vaisseau amiral.

Déjà les deux flottes étaient aux prises sur tous les points et la mêlée était devenue générale. Eumène, qui de son poste à l'arrière-garde n'avait pu arriver qu'après le commencement de l'action, voyant l'aile gauche des ennemis enfoncée par Livius, alla fondre sur leur droite qui disputait la victoire.

## **Déroute de la flotte syrienne. Élections pour l'année 190**

Quelques moments après, l'aile gauche donna le signal de la déroute. En effet Polyxénidas, qui s'aperçut de la supériorité marquée que la valeur assurait aux Romains, fit carguer les petites voiles et s'enfuit en désordre avec toute la vitesse possible. Son exemple fut bientôt suivi par ceux de l'aile droite qui luttaient contre Eumène près de la côte. Les Romains et Eumène s'acharnèrent à leur poursuite et firent force de rames, dans l'espoir de culbuter aussi leur arrière-garde. Mais voyant que la légèreté des navires syriens favorisait leur fuite et que les vaisseaux romains, chargés de provisions, se consumaient en vains efforts, ils s'arrêtèrent enfin ; treize bâtiments ennemis avaient été pris avec les soldats et les rameurs qui les montaient, dix coulés à fond. La flotte romaine ne perdit que le vaisseau carthaginois abordé au commencement de l'action.

Polyxénidas ne s'arrêta dans sa fuite qu'au port d'Éphèse. Les Romains, passèrent cette journée dans la rade d'où la flotte royale était venue à leur rencontre ; le lendemain ils continuèrent à poursuivre l'ennemi. À moitié chemin environ ils rencontrèrent les vaisseaux pontés des Rhodiens, au nombre de vingt-cinq, sous les ordres de Pausistrate. Avec ce renfort, ils allèrent chercher l'ennemi à Éphèse, et se mirent en bataille à l'entrée du port. Après avoir arraché aux vaincus l'aveu de leur faiblesse, ils congédièrent Eumène et les Rhodiens et firent voile pour Chios ; ils passèrent devant Phoenicous, port du territoire d'Érythres, restèrent la nuit à l'ancre, débarquèrent le lendemain dans l'île, et entrèrent dans la ville.

Livius y accorda quelques jours à ses équipages pour se refaire, et prit ensuite la route de Phocée. Il laissa quatre quinquérèmes pour protéger cette ville et se rendit à Canae avec la flotte ; comme l'hiver approchait, il fit mettre ses vaisseaux à sec, et traça d'enceinte d'un camp naval.

Vers la fin de l'année, les comices eurent lieu à Rome. On y nomma consuls L. Cornélius Scipion et C. Laelius : on ne pensait qu'à voir se terminer la guerre contre Antiochus. Le lendemain on choisit pour préteurs M. Tuccius, L. Aurunculéius, Cn. Fulvius, L. Aemilius, P. Junius et C. Atinius Labéo.

**Fin du Livre XXXVI**

## **Livre XXXVII - (190 à 189 av. J.-C)**

### **1. La campagne d'Asie (190)**

**1**

## **La délégation étolienne repart sans avoir obtenu la paix**

L. Cornélius Scipion et C. Laelius ayant pris possession du consulat, le premier soin qui, après les cérémonies religieuses, occupa le sénat, fut l'affaire des Étoliens. Leurs députés pressaient la décision, parce qu'ils n'avaient qu'une trêve fort courte ; et T. Quinctius, qui était alors revenu de la Grèce à Rome, leur prêtait son appui.

Les Étoliens, qui comptaient plus sur la générosité du sénat que sur la bonté de leur cause, prirent un ton suppliant et demandèrent que leurs anciens services fissent oublier leurs torts récents. Au reste, tant que dura leur audience, ils furent accablés de questions par les sénateurs qui voulaient leur arracher l'aveu de leur faute plutôt qu'une apologie, et quand ils furent sortis de l'assemblée ils donnèrent lieu à de grands débats. Le ressentiment parlait plus haut que la pitié dans leur cause ; on les considérait non seulement comme des ennemis, mais comme une nation intraitable et insociable.

Après plusieurs jours de débats, on finit par ne leur accorder ni leur refuser la paix. On leur offrit l'alternative ou de s'abandonner entièrement à la merci du sénat, ou de payer mille talents, et de n'avoir pour amis et pour ennemis que ceux des Romains. Ils voulurent savoir sur quoi porteraient les exigences du sénat ; ils n'obtinrent pas de réponse positive. Ils furent ainsi congédiés sans avoir pu obtenir la paix et reçurent l'ordre de quitter Rome le jour même, l'Italie dans l'espace de quinze jours.

On s'occupa ensuite d'assigner les départements aux consuls. Tous deux désiraient la Grèce. Laelius avait beaucoup de crédit dans le sénat ; aussi l'assemblée ayant invité les consuls à tirer au sort ou à s'arranger à l'amiable, il fit observer qu'il paraissait plus convenable de s'en remettre à la prudence des sénateurs qu'au caprice du sort. Scipion répondit d'abord qu'il songerait au parti qu'il devait prendre. Mais d'après l'avis de son frère, qui lui conseillait de s'en rapporter avec confiance au sénat, il annonça à son collègue qu'il agréait sa proposition.

C'était un cas nouveau, ou du moins, s'il y en avait des exemples, le souvenir en était effacé par le temps. L'attention du sénat était vivement excitée et l'on s'attendait à des discussions animées, lorsque Scipion l'Africain déclara que "si Lucius, son frère, obtenait le département de la Grèce, il irait lui servir de lieutenant." Cette déclaration fut reçue avec enthousiasme et trancha la question. On voulut voir si le roi Antiochus trouverait dans Hannibal vaincu plus de ressources que le consul et ses légions dans l'Africain vainqueur. Il y eut donc à peu près unanimité pour décerner la Grèce à Scipion et l'Italie à Laelius.

## Préparatifs de guerre à Rome

Les préteurs tirèrent ensuite au sort leurs provinces. L. Aurunculéius eut la juridiction de la ville, Cn. Fulvius celle des étrangers, L. Aemilius Régillus le commandement de la flotte, P. Junius Brutus la Toscane, M. Tuccius l'Apulie et le Bruttium, C. Atinius la Sicile.

Le consul à qui la Grèce avait été décernée obtint, outre les deux légions qu'il allait recevoir de M'. Acilius, un supplément de trois mille fantassins et cent cavaliers romains, et de cinq mille hommes d'infanterie et deux cents chevaux fournis par les alliés latins. Il fut autorisé, dès son arrivée dans sa province, à passer avec son armée en Asie, s'il le jugeait utile aux intérêts de la république. L'autre consul eut une armée toute nouvelle ; c'étaient deux légions romaines et quinze mille hommes d'infanterie avec six cents chevaux fournis par les alliés latins.

Q. Minucius, qui avait écrit qu'il n'avait plus rien à faire dans sa province et que toute la nation ligure s'était soumise, eut ordre de conduire son armée de la Ligurie chez les Boiens et de la remettre au proconsul P. Cornélius. Les légions urbaines enrôlées l'année précédente quittèrent le territoire confisqué sur les Boiens vaincus, pour passer sous le commandement du préteur M. Tuccius, avec quinze mille hommes d'infanterie et six cents cavaliers latins. Ces forces étaient destinées à garder l'Apulie et le Bruttium. A. Cornélius, préteur l'année précédente, qui avait commandé dans le Bruttium, eut ordre de faire passer ses légions en Étolie, si le consul le jugeait à propos, et de les remettre à M'. Acilius, au cas où celui-ci voulût y rester. Si Acilius aimait mieux revenir à Rome, A. Cornélius devait rester avec son armée en Étolie.

Atinius Labéo fut chargé de remplacer M. Aemilius dans la province de Sicile, et mis à la tête de ses troupes, avec autorisation de lever à son gré dans la province même un corps de deux mille fantassins et deux cents chevaux. P. Junius Brutus conduisait en Toscane une armée nouvelle, composée d'une légion romaine, de deux mille hommes d'infanterie et de quatre cents cavaliers latins. L. Aemilius, qui commandait les forces navales, devait recevoir de M. Junius, préteur l'année précédente, vingt vaisseaux longs avec leurs équipages et lever lui-même mille soldats de marine, avec deux mille fantassins. Il avait ordre de partir pour l'Asie avec ces forces et d'aller remplacer C. Livius à la tête de la flotte.

Les deux Espagnes et la Sardaigne furent laissées pour un an avec les mêmes armées encore aux généraux qui y commandaient. La Sicile et la Sardaigne furent soumises cette année à une double dîme de blé. Tous les convois de Sicile devaient être envoyés à l'armée d'Étolie ; ceux de Sardaigne étaient destinés en partie à Rome, en partie, comme ceux de Sicile, à l'armée d'Étolie.

## Conjuration des prodiges

Avant le départ des consuls pour leurs provinces, les pontifes furent chargés de faire des expiations pour les prodiges qui avaient eu lieu. À Rome, le feu du ciel était tombé sur le temple de Junon Lucine et avait endommagé le faîte et les portes. À Pouzzoles, une porte et le mur avaient été frappés de la foudre en plusieurs endroits et deux hommes avaient été tués. À Nursie, par un temps serein, un orage avait éclaté et tué pareillement deux hommes d'une condition libre. Une pluie de terre était tombée chez les Tusculans, et à Réate une mule avait mis bas.

On offrit les expiations nécessaires et on recommença les fêtes latines, parce que les Laurentins n'avaient pas reçu la part des victimes à laquelle ils avaient droit. À cette occasion, il y eut aussi des jours de supplications : les décemvirs avaient désigné, suivant les livres sibyllins, les dieux qu'il fallait prier. Dix jeunes garçons et dix jeunes filles de condition libre, ayant tous leur père et leur mère, furent employés à ces cérémonies et immolèrent la nuit des victimes encore à la mamelle. P. Cornélius Scipion l'Africain, avant de se mettre en route, fit élever un arc de triomphe dans le Capitole, en face de la rue qui monte au temple, l'orna de sept statues dorées et de deux chevaux, et fit placer en avant deux bassins de marbre.

Pendant les mêmes jours, quarante-trois des principaux Étoliens, au nombre desquels étaient Damocrite et son frère, arrivèrent à Rome sous la garde des deux cohortes que Manius Acilius avait chargées de les escorter, et furent jetés dans les Lautumies. Les deux cohortes reçurent ensuite du consul L. Cornélius l'ordre de retourner à l'armée.

Une ambassade de Ptolémée et de Cléopâtre, souverains d'Égypte, vint féliciter les Romains de ce que M'. Acilius avait chassé le roi Antiochus de la Grèce, et engager à faire passer une armée en Asie, assurant "que l'effroi était général, non seulement en Asie mais même en Syrie, et que les souverains d'Égypte se tenaient à la disposition du sénat." Le sénat rendit grâces aux deux princes et fit présent de quatre mille as à chaque ambassadeur.





## Départ des armées (juillet 190)

Le consul L. Cornélius, libre des soins qui le retenaient à Rome, déclara en pleine assemblée qu'il ordonnait aux soldats qu'il avait enrôlés lui-même, à ceux qui étaient dans le Bruttium avec le propréteur A. Cornélius, de se trouver tous réunis à Brindes aux ides de juillet. En même temps il chargea trois lieutenants, Sex. Digitius. L. Apustus et C. Fabricius Luscinus de rassembler dans le port de cette ville tous les navires de la côte, et, après avoir pris toutes ces mesures, il sortit de la ville avec l'habit militaire.

Environ cinq mille volontaires, tant romains qu'alliés, qui avaient servi sous les ordres de l'Africain, se présentèrent au consul à sa sortie et s'enrôlèrent sous ses drapeaux. Quelques jours après le départ du consul pour l'expédition, au milieu des Jeux Apollinaires, le 5 des ides de juillet, par un temps serein, le jour s'obscurcit tout à coup par le passage de la lune devant le disque du soleil. L. Aemilius Régillus, chargé du commandement de la flotte, partit à la même époque. L. Aurunculéius reçut du sénat l'ordre de faire construire trente quinquérèmes et vingt trirèmes ; car le bruit courait qu'Antiochus, depuis sa défaite sur mer, équipait une flotte plus considérable encore.

Les Étoliens, apprenant de leurs ambassadeurs qu'ils ne pouvaient espérer la paix, ne s'inquiétèrent plus des ravages que les Achéens exerçaient sur toute la partie de leur côte qui fait face au Péloponnèse. Oubliant leurs pertes pour ne songer qu'à leur danger, ils voulurent fermer le passage aux Romains et se portèrent sur le mont Corax ; car ils ne doutaient pas qu'on ne reprît le siège de Naupacte. Acilius, qui le savait, crut devoir plutôt frapper un coup imprévu et surprendre Lamia. Cette ville avait été presque réduite par Philippe à deux doigts de sa perte ; et comme elle ne s'attendait pas à une nouvelle attaque, elle pouvait être facilement emportée. Acilius partit donc d'Élatie et alla camper d'abord près du fleuve Sperchéios, sur le territoire ennemi, puis se remit en marche pendant la nuit, et investit la place au point du jour.

## **Attaque et prise de Lamia par le proconsul Acilius**

L'alarme fut vive parmi les habitants ainsi attaqués à l'improviste. Ils se défendirent cependant avec plus de résolution qu'on n'aurait pu le croire dans un péril inattendu : pendant que les hommes couraient aux remparts, les femmes y apportèrent des pierres et des traits de toute sorte. Ainsi, quoique les échelles fussent déjà dressées sur plusieurs points, la ville tint bon tout le jour. Acilius donna le signal de la retraite, et ramena ses troupes dans le camp vers midi, pour prendre de la nourriture et du repos. Avant de congédier son conseil il annonça "qu'on eût à se tenir prêt et sous les armes avant le jour ; qu'on ne rentrerait pas au camp sans avoir forcé la ville."

Il donna un assaut général à la même heure que la veille. Les assiégés n'ayant plus la force ni le courage de combattre et ayant épuisé leurs traits, la place fut emportée en quelques heures. Acilius fit vendre une partie du butin, partagea le reste, puis tint conseil pour savoir ce qu'il ferait ensuite. Personne ne parla de marcher sur Naupacte, les défilés du mont Corax étant gardés par les Étoliens. Cependant, pour ne pas perdre le reste de la campagne et ne pas assurer aux Étoliens, par son inaction, la jouissance de la paix que le sénat leur avait refusée, Acilius résolut d'attaquer Amphissa.

Il partit d'Héraclée et y arriva avec son armée par le mont Oeta. Il campa sous les murs de la ville, mais il ne l'investit pas comme Lamia ; il voulut la réduire à l'aide des machines. On fit jouer le bélier sur plusieurs points à la fois. Les habitants, voyant battre en brèche leurs remparts, ne prenaient aucune disposition, n'imaginaient aucun expédient pour se défendre contre ce genre d'attaque. Ils ne comptaient que sur leurs armes et leur courage. Par de fréquentes sorties, ils jetaient le désordre dans les postes ennemis et parmi les soldats employés aux ouvrages et aux machines.

## **Arrivée du consul L.Scipion en Grèce (été 190). Les Étoliens tentent d'obtenir la paix**

Cependant la brèche était ouverte en plusieurs endroits lorsqu'on apprit que le successeur d'Acilius avait débarqué à Apollonie avec son armée et qu'il arrivait par l'Épire et la Thessalie, à la tête de treize mille hommes d'infanterie et de cinq cents chevaux. Déjà il était arrivé au golfe Maliaque et avait envoyé sommer Hypata de se rendre. Les habitants répondirent "qu'ils n'agiraient qu'en vertu d'un décret de toute la nation étolienne." Et le consul, ne voulant pas s'arrêter au siège d'Hypata avant d'avoir repris Amphissa, fit prendre les devants à son frère l'Africain et marcha sur Amphissa. À l'approche des Romains, les assiégés abandonnèrent leur ville, dont les murailles étaient en partie abattues, et se retirèrent tous, armés ou non, dans la citadelle réputée imprenable.

Le consul établit son camp à six milles environ. Ce fut là qu'une ambassade athénienne vint trouver d'abord P. Scipion, qui avait pris les devants, comme je l'ai dit, puis le consul lui-même, afin de demander grâce pour les Étoliens. Elle reçut une réponse bienveillante de l'Africain qui ne cherchait qu'un prétexte pour renoncer honorablement à la guerre d'Étolie. C'était sur l'Asie, sur Antiochos que se portaient ses regards. Il engagea donc les Athéniens à conseiller aux Étoliens aussi bien qu'aux Romains de préférer la paix à la guerre.

Aussitôt, à l'instigation des Athéniens, une nombreuse députation d'Étoliens partit d'Hypata. Elle se présenta d'abord à l'Africain, qui confirma par ses paroles leurs espérances de paix. Il rappela qu'en Espagne d'abord, puis en Afrique, beaucoup de peuples et de nations s'en étaient rapportés à sa bonne foi et que partout il avait laissé de plus grandes marques de sa clémence et de sa bonté que de sa valeur. L'affaire semblait terminée, lorsque le consul leur fit la même réponse qui les avait chassés du sénat. La médiation des Athéniens et les paroles bienveillantes de l'Africain ne les avaient pas préparés à ce coup imprévu ; ils en furent si étourdis, qu'ils déclarèrent vouloir en référer à leurs concitoyens.

## **Le siège est levé devant Amphissa. L'armée consulaire se dirige vers l'Hellespont**

Ils retournèrent donc à Hypata. Le conseil ne savait quel parti prendre ; car on était hors d'état de payer les mille talents et, en se rendant à discrétion, on craignait de s'exposer à des violences. On chargea donc les mêmes députés de retourner auprès du consul et de l'Africain, et de leur demander, si leur intention était d'accorder réellement la paix, et non de frustrer par une cruelle illusion les espérances d'un peuple malheureux, qu'ils accordent soit la remise d'une partie des sommes exigées, soit une garantie pour les personnes. Rien ne put changer la détermination du consul et cette ambassade n'eut pas plus de succès que les précédentes.

Les Athéniens les suivirent, et le chef de la députation, Échédème, voyant les Étoliens accablés par tant de refus, se livrant à de stériles lamentations sur le malheur de leur pays, ranima leurs espérances en leur conseillant de demander une trêve de six mois, pour envoyer une nouvelle ambassade à Rome. “Cet ajournement, disait-il, n'ajouterait rien à leurs souffrances, dont la mesure était comble ; tandis que le temps pourrait faire naître des circonstances qui adouciraient leurs infortunes présentes.” On suivit le conseil d'Échédème ; on fit repartir les mêmes ambassadeurs, et P. Scipion, à qui ils s'adressèrent d'abord, leur obtint du consul la trêve qu'ils demandaient. Le siège d'Amphissa fut donc levé, et M'. Acilius, remettant le commandement au consul, quitta la province. Le consul partit d'Amphissa pour la Thessalie avec l'intention de passer en Asie par la Macédoine et la Thrace.

“L. Scipion, disait alors l'Africain à son frère, j'approuve tout à fait que tu suives cette route-ci ; mais le succès dépend entièrement de Philippe. S'il est fidèle à la république, il nous livrera les passages, nous fournira les vivres et toutes les provisions nécessaires à une armée pour une longue route. S'il nous abandonne, la Thrace ne nous offrira aucune sûreté. Je serais donc d'avis de nous assurer au préalable des intentions du roi. Le meilleur moyen de le faire est de lui dépêcher un courrier qui le surprendra avant qu'il ait pu se mettre sur ses gardes.”

On confia cette mission à Ti. Sempronius Gracchus, jeune homme plein d'activité, qui, au moyen de relais préparés d'avance, fit le trajet avec une incroyable rapidité : il arriva à Pella trois jours après son départ d'Amphissa. Le roi était à table et avait déjà bu largement, et l'abandon même où l'ivresse l'avait jeté ôta à Tibérius tout soupçon qu'il songeât à changer quoi que ce soit aux conventions. Il fit bon accueil à cet hôte ; il lui montra le lendemain les convois abondants qu'il tenait prêts pour l'armée romaine, les ponts qu'il avait jetés sur les fleuves et les réparations qu'il avait faites aux routes dans les mauvais passages. Gracchus revint avec la même rapidité rapporter cette nouvelle au consul qu'il rejoignit à Thaumaci.

L'armée reprit confiance et entra gaiement en Macédoine, où tout était prêt pour la recevoir. Les Scipion furent accueillis à leur arrivée et traités par le roi avec une magnificence toute royale. Philippe déploya beaucoup de grâce et d'affabilité, qualités fort estimées de l'Africain, qui, avec son rare mérite, n'était pas ennemi d'une certaine politesse, pourvu qu'elle ne dégénérait pas en luxe. On traversa donc la Macédoine et la

Thrace ; Philippe escortait la marche et pourvoyait à tout. On arriva ainsi à l'Hellespont.

## **Préparatifs d'Antiochus (hiver 191-190)**

Antiochus, depuis le combat naval de Corycos, avait eu tout l'hiver pour mettre sur pied de nouvelles forces de terre et de mer ; il s'était principalement occupé de réparer sa flotte, afin de ne pas perdre entièrement la possession de la mer. Il songeait "qu'il avait été battu en l'absence des Rhodiens, et que s'ils prenaient part à une nouvelle action (et ils ne s'exposeraient pas à arriver trop tard une seconde fois), il lui faudrait un plus grand nombre de vaisseaux pour opposer à l'ennemi des forces égales." En conséquence il envoya Hannibal en Syrie chercher la flotte phénicienne, et recommanda à Polyxénidas de ne pas se laisser abattre par un échec et de travailler avec plus d'ardeur à radouber les anciens navires et à en équiper de nouveaux. Pour lui, il passa l'hiver en Phrygie, rassemblant des secours de tous côtés ; il envoya même en Gallo-Grèce, pays habité alors par le peuple le plus belliqueux de l'Asie, qui conservait encore le cœur gaulois et n'avait pas oublié son origine. Antiochus avait laissé son fils Séleucus en Éolide à la tête d'une armée pour défendre les villes maritimes que convoitaient Eumène du côté de Pergame, et les Romains du côté de Phocée et d'Érythrée.

La flotte romaine, comme je l'ai dit, hivernait près de Canae. Vers le milieu de l'hiver, Eumène s'y rendit avec deux mille hommes d'infanterie et cinq cent chevaux. Il annonça qu'on pouvait faire un butin considérable sur le territoire ennemi, aux environs de Thyatire, et, par ses instances, il décida Livius à lui confier cinq mille hommes. Quelques jours après, ce détachement revint chargé de riches dépouilles.



## **C. Livius part à la rencontre de l'armée consulaire en Chersonnèse (début mars 190)**

Cependant une sédition venait d'éclater à Phocée suite aux intrigues de quelques factieux qui voulaient attirer les habitants dans le parti d'Antiochus. On se plaignait du quartier d'hiver de la flotte ; on se plaignait du tribut de cinq cents toges et de cinq cents tuniques ; on se plaignait aussi de la disette de blé qui obligea enfin et la flotte et la garnison romaines à sortir de la ville. Délivrés alors de toute crainte, les partisans du roi haranguèrent la populace pour la soulever. Le sénat et les principaux habitants voulaient qu'on demeurât fidèle aux Romains, mais les factieux l'emportèrent.

Les Rhodiens, pour réparer leur lenteur dans leur campagne précédente, s'empressèrent, dès l'équinoxe du printemps, d'expédier encore Pausistrate à la tête d'une flotte de trente-six voiles. Déjà Livius, parti de Canae avec trente navires et sept quadrirèmes qu'Eumène lui avait ramenées, cinglait vers l'Hellespont, afin de tout disposer pour le passage de l'armée, qu'il présumait devoir arriver par terre. Il relâcha d'abord au port dit des Achéens ; puis il remonta vers Ilion, y offrit un sacrifice à Minerve, et reçut avec bonté les ambassades d'Éléonte, de Dardanos et de Rhétée qui venaient mettre leurs villes sous sa protection. De là il se porta vers l'entrée de l'Hellespont, et, laissant deux vaisseaux en station devant Abydos, il passa en Europe avec le reste de sa flotte pour assiéger Sestos.

Déjà ses soldats s'approchaient des remparts lorsqu'une troupe fanatique de Gaulois parut devant la porte avec toute la pompe extérieure de leur culte. Prêtres de la Mère des dieux, c'était par son ordre, dirent-ils, qu'ils venaient conjurer les Romains d'épargner les murailles de la place. On respecta leur caractère sacré, et bientôt le sénat sortit en corps avec les magistrats pour remettre les clefs de la ville. La flotte passa ensuite à Abydos. Livius, ayant fait sonder les dispositions des habitants, et n'ayant obtenu que des réponses hautaines, se disposa à commencer le siège de la ville.



## **La félonie de Polyxénidas, commandant de la flotte syrienne (début du printemps 190)**

Pendant que ces événements se passaient dans l'Hellespont, l'amiral du roi, Polyxénidas, qui était un exilé rhodien, apprit que ses compatriotes avaient mis leur flotte en mer, et que Pausistrate, qui la commandait, avait, en haranguant le peuple, parlé de lui avec hauteur et mépris. La vengeance devint son idée fixe ; jour et nuit il ne rêvait plus qu'aux moyens de répondre par des faits aux vaines bravades de son ennemi.

Il lui dépêcha un émissaire, connu de tous deux, et lui fit dire "que Polyxénidas pouvait rendre un grand service à Pausistrate et à sa patrie si on le laissait agir, et que Pausistrate pouvait, de son côté, le faire rentrer dans sa patrie." Pausistrate, étonné, voulut savoir comment on en viendrait à bout, et, sur la demande de l'agent, il promit de seconder l'exécution et de garder le silence. L'émissaire ajouta alors "que Polyxénidas lui livrerait la flotte en totalité ou en grande partie, et que pour prix d'un pareil service il ne demandait qu'à rentrer dans sa patrie."

C'était une proposition tellement importante que Pausistrate, sans y croire entièrement, ne voulut pas la rejeter avec dédain. Il gagna Panhorme, ville qui appartient aux Samiens, et s'y arrêta pour juger du projet qu'on lui avait soumis. Pausistrate ne se laissa persuader que lorsque Polyxénidas eut, en présence de son envoyé, écrit de sa main "qu'il ferait ce qu'il avait promis" et qu'il eût fait remettre à l'amiral rhodien ses tablettes revêtues de son sceau. Ce gage, pensa Pausistrate, était comme un lien qui enchaînait le traître. Il n'était pas possible qu'un officier au service d'un roi s'exposât à donner contre lui-même des preuves signées de sa propre main.

On concerta ensuite le plan de la prétendue trahison. Polyxénidas promit de négliger tous ses préparatifs ; de diminuer le nombre de ses rameurs et de ses équipages ; de mettre à sec une partie de ses vaisseaux, sous prétexte de les faire radouber ; d'en envoyer d'autres dans les ports voisins ; de n'en tenir qu'un petit nombre en rade dans Éphèse, pour les exposer, s'il fallait sortir, à un combat inégal.

La négligence que Polyxénidas s'engageait à montrer pour sa flotte, Pausistrate la porta dans toutes ses dispositions. Il envoya une partie de ses bâtiments à Halicarnasse pour y chercher des vivres, une autre à Samos, et se tint prêt lui-même à agir au premier signal donné par le traître. Polyxénidas ajouta par sa dissimulation aux illusions de Pausistrate : il mit à sec quelques-uns de ses navires, fit réparer les chantiers comme s'il voulait en retirer d'autres de la mer et rappela ses rameurs de leurs quartiers d'hiver, non pas à Éphèse, mais à Magnésie, où il les rassembla secrètement.

## La flotte rhodienne est écrasée au large de Samos

Le hasard voulut qu'un soldat d'Antiochus, venu à Samos pour des affaires personnelles, fût arrêté comme espion et conduit à Panhorme devant Pausistrate. On l'interrogea sur ce qui se passait à Éphèse, et, soit crainte, soit trahison envers les siens, il déclara tout. La flotte, dit-il, était dans le port tout équipée et prête à agir ; tous les rameurs avaient été dirigés sur Magnésie du Sypile ; à peine avait-on mis à sec un petit nombre de vaisseaux, et les chantiers étaient fermés : jamais il n'y avait eu plus d'activité dans le port. Pausistrate ne crut pas à la vérité de ce rapport ; son esprit était trop abusé par de vaines espérances.

Cependant Polyxénidas, qui avait pris toutes ses mesures, rappela ses rameurs de Magnésie pendant la nuit, remit promptement à flot les navires tirés à sec, et, après avoir passé toute la journée moins à faire ses dispositions qu'à perdre son temps pour dérober le départ de sa flotte, il partit après le coucher du soleil avec soixante-dix vaisseaux pontés. Malgré le vent contraire, il arriva de grand matin au port de Pygéla. Il y passa la journée pour le même motif, et, pendant la nuit, il gagna la côte voisine, qui appartenait aux Samiens. De là il détacha sur Palinure un certain Nicandre, chef de pirates, à la tête de cinq vaisseaux pontés, pour aller à travers champs, par le chemin le plus court, jusqu'à Panhorme, et prendre l'ennemi à dos avec ses troupes. Pendant ce temps il devait lui-même, avec sa flotte partagée en deux escadres, garder des deux côtés l'entrée du port, et à cet effet il marcha vers Panhorme.

À cette attaque imprévue, Pausistrate éprouva d'abord un moment d'hésitation ; puis, en vieux soldat, il se remit aussitôt, et, pensant qu'il lui serait plus facile d'écarter l'ennemi par terre que par mer, il envoya deux détachements sur les deux promontoires qui, projetés en avant comme deux cornes, ferment le port. Il espérait, en prenant ainsi les Syriens en tenailles, les repousser sans peine. Voyant ce plan dérangé par l'apparition de Nicandre qui s'avançait du côté de la terre, il changea à l'instant de manœuvre et donna ordre à tous ses gens de monter à bord. Il y eut alors un grand désordre : soldats et matelots se pressaient, comme pour trouver un refuge sur la flotte, parce qu'ils se voyaient enveloppés à la fois par terre et par mer.

Pausistrate, n'ayant plus d'autre moyen de salut que de forcer l'entrée du port et de gagner le large, si c'était possible, n'eut pas plus tôt vu tous ses soldats embarqués qu'il leur ordonna de le suivre, et s'avança le premier à force de rames vers l'entrée du port. Il franchissait déjà la passe, lorsque Polyxénidas cerna son vaisseau avec trois quinquérèmes. Le navire, défoncé par les proues de l'ennemi, coula à fond. L'équipage fut écrasé sous une grêle de traits et Pausistrate lui-même périt en combattant avec courage. Le reste de ses vaisseaux fut pris, les uns devant le port, les autres dans la rade, d'autres encore par Nicandre au moment où ils cherchaient à s'éloigner de la côte. Cinq galères de Rhodes et deux de Cos parvinrent seules à s'échapper en se faisant jour à travers la mêlée, grâce à la terreur inspirée par des feux qu'elles portaient à leurs proues, au bout de deux longues perches, dans des vases de fer.

Les trirèmes d'Érythres, ayant rencontré non loin de Samos les vaisseaux de Rhodes qu'elles venaient renforcer, reprirent la route de l'Hellespont pour rejoindre les Romains.

Dans le même temps, Séleucus rentra dans Phocée, dont une porte lui fut ouverte par trahison, et Cymè, ainsi que d'autres villes de la même côte, se donnèrent à lui dans leur épouvante.

## La flotte romaine s'éloigne d'Abydos et rejoint les alliés en Éolide

Pendant que ces événements se passaient dans l'Éolide, Abydos, après avoir résisté plusieurs jours grâce à la garnison royale qui défendait ses murs, cédant enfin aux fatigues du siège, avait, avec l'agrément de Philotas, commandant des troupes, envoyé ses magistrats pour traiter avec Livius des articles de la capitulation. Ce qui empêchait de conclure, c'est qu'on n'était pas d'accord pour savoir si la garnison royale pourrait sortir avec ou sans armes. On débattait ce point, lorsque la nouvelle de la défaite des Rhodiens vint arracher à Livius la proie qu'il croyait tenir entre les mains. Il craignit, en effet, qu'enflé d'un si grand succès, Polyxénidas ne surprît la flotte stationnée près de Canae ; il abandonna aussitôt et le siège d'Abydos et la garde de l'Hellespont, et remit en mer les vaisseaux qu'il avait tirés sur le rivage de Canae. Eumène, de son côté, se rendit à Élée. Livius, avec toute sa flotte, augmentée de deux trirèmes de Mytilène, fit voile pour Phocée ; mais, apprenant que cette place était défendue par une forte garnison et que Séleucus campait à peu de distance, il ravagea tout le littoral, fit de nombreux prisonniers et se rembarqua précipitamment avec son butin, ne s'étant arrêté que le temps nécessaire pour attendre Eumène et son escadre. Il prit ensuite la route de Samos.

À Rhodes, la nouvelle de la défaite répandit tout à la fois l'épouvante et le deuil. Outre leurs vaisseaux et leurs soldats, les Rhodiens avaient aussi perdu la fleur et l'élite de leur jeunesse, une foule de nobles ayant tout quitté pour suivre Pausistrate, qui jouissait dans son pays d'une considération méritée. Mais bientôt, songeant qu'ils n'avaient été vaincus que par ruse et que c'était un de leurs compatriotes qui les avait attirés dans ce piège, ils n'écouterent plus que leur ressentiment. Ils mirent en mer sur-le-champ dix vaisseaux, et, peu de jours après, dix autres ; ils en confièrent le commandement à Eudamos, dont les talents militaires étaient inférieurs à ceux de Pausistrate mais qui, moins impétueux, agirait sans doute avec plus de prudence.

Les Romains et le roi Eumène relâchèrent d'abord à Érythres, y passèrent une nuit, et, le lendemain, arrivèrent à Corycos, promontoire du pays de Téos. De là, ils se disposèrent à passer sur les terres voisines qui appartenaient aux Samiens, et, sans attendre le lever du soleil, qui eût permis aux pilotes de juger de l'état du ciel, ils partirent à tout hasard. Au milieu de la traversée, le vent de l'aquilon sauta au nord, bouleversa la mer et excita une violente tempête.

## Opérations navales au large de Samos et d'Éphèse (mai 190)

Polyxénidas, pensant que les ennemis prendraient la route de Samos, pour rejoindre la flotte rhodienne, partit d'Éphèse et fit une première halte à Myonnésos ; de là il se jeta dans l'île Macris, afin de surprendre au passage les vaisseaux qui pourraient s'écarter du gros de la flotte ou de tomber à propos sur l'arrière-garde. Voyant la flotte dispersée par la tempête, il crut d'abord le moment favorable ; mais bientôt la violence croissante du vent et l'agitation plus furieuse des flots l'empêchèrent d'atteindre les ennemis. Il se rejeta sur l'île d'Éthalia, afin de pouvoir les attaquer le lendemain, lorsqu'ils arriveraient de la haute mer sur Samos.

Les Romains, qui étaient en petit nombre, abordèrent le soir à un port désert de la côte de Samos, et le reste des bâtiments, après une nuit de tourmente en pleine mer, vint mouiller dans le même port. Là, ayant appris des habitants de la campagne que la flotte royale était à l'ancre devant l'île d'Éthalia, ils tinrent conseil pour savoir s'il fallait en venir aussitôt aux mains, ou attendre la flotte rhodienne. On prit le parti d'attendre et l'on regagna Corycos.

Polyxénidas, de son côté, après une station inutile, retourna à Éphèse. Alors la mer étant libre, les vaisseaux romains passèrent à Samos où ils y furent rejoints peu de jours après par la flotte rhodienne. Pour faire voir qu'ils n'avaient attendu que ce renfort, ils partirent aussitôt pour Éphèse, afin d'engager le combat ou de forcer l'ennemi, en cas de refus, à confesser sa faiblesse, aveu qui devait faire une vive impression sur l'esprit des alliés.

Ils se mirent en bataille à l'entrée du port ; mais, voyant que personne ne se montrait, ils se partagèrent en deux divisions : l'une resta à l'ancre à l'entrée du port ; l'autre alla débarquer ses soldats. Ces troupes ravagèrent toute la campagne, et déjà elles revenaient chargées d'un immense butin lorsque le Macédonien Andronicos, qui commandait la garnison d'Éphèse, fit une sortie au moment où elles approchaient de la ville, leur enleva une grande partie du butin et les obligea de regagner la mer et leurs navires.

Le lendemain, les Romains, après avoir dressé une embuscade au milieu de la route, se mirent en marche vers la ville, pour attirer Andronicos hors des murs. Mais on soupçonna leur piège ; personne ne se hasarda à sortir, et les Romains retournèrent à leurs vaisseaux. Voyant alors que sur terre comme sur mer les ennemis refusaient le combat, ils firent voile vers Samos, d'où ils étaient partis. De là le préteur envoya deux trirèmes des alliés d'Italie, et deux des Rhodiens, sous les ordres d'Épicrate de Rhodes pour garder le détroit de Céphallénie. Ces parages étaient infestés par les pirateries du Lacédémonien Hybristas, qui, à la tête de la jeunesse céphallénienne, interceptait les convois d'Italie.

### **Arrivée du préteur L. Aemilius en Asie (mai 190)**

Au Pirée, Épicrate rencontra L. Aemilius Régillus, qui venait prendre le commandement de la flotte. À la nouvelle de la défaite des Rhodiens, Régillus, n'ayant avec lui que deux quinquérèmes, ramena en Asie Épicrate et ses quatre vaisseaux. Il fut aussi accompagné par des navires athéniens non pontés. Il traversa la mer Égée et aborda à Chios. Le Rhodien Timasicrate, parti de Samos avec deux quadrirèmes, arriva aussi dans cette île pendant la nuit. Amené devant Aemilius, il déclara qu'on l'avait envoyé défendre cette côte contre les vaisseaux du roi, qui sortaient fréquemment des ports de l'Hellespont et d'Abydos et interceptaient les convois. Aemilius, en passant de Chios à Samos, rencontra deux quadrirèmes de Rhodes, envoyées par Livius ; et le roi Eumène Avec deux quinquérèmes. Arrivé à Samos, il reçut la flotte des mains de Livius, offrit selon l'usage un sacrifice et tint conseil.

C. Livius fut interrogé le premier. "Personne, dit-il, ne pouvait donner un avis plus sincère que celui qui conseillait à un autre ce qu'il eût fait lui-même à sa place. Il avait eu le dessein de gagner Éphèse avec toute sa flotte, d'y conduire des bâtiments de transport chargés de sable et de les couler bas à l'entrée du port. C'était une barrière d'autant plus facile à élever que cette entrée était, comme l'embouchure d'un fleuve, longue, étroite et peu profonde. Ainsi il empêcherait les ennemis de se mettre en mer, et rendrait leur flotte inutile."

## Discussion du projet présenté par C. Livius

Cet avis ne fut goûté de personne. Eumène demanda “ce qu’on ferait après avoir fermé le port par ce moyen. S’écarterait-on avec la flotte devenue libre, pour porter secours aux alliés et répandre la terreur chez les ennemis ? Ou bien toute la flotte n’en resterait-elle pas moins là pour bloquer le port ? Si l’on s’écarterait, nul doute que les ennemis ne parvinssent à retirer les navires submergés et à débayer le port plus facilement encore qu’on ne l’aurait comblé. Si au contraire il fallait, malgré tout, rester là, à quoi bon fermer le port ? Les ennemis, à l’abri de tout danger, dans une rade sûre et au sein d’une ville opulente, recevant de l’Asie tout ce qui leur était nécessaire, passeraient la saison en repos, tandis que les Romains, en pleine mer, à la merci des flots et des tempêtes, privés de tout, seraient condamnés à une surveillance assidue : ce serait se lier les mains à soi-même et se mettre dans l’impuissance d’agir au lieu de bloquer les ennemis.”

Eudamos, commandant de la flotte rhodienne, montra de la répugnance pour l’avis proposé, mais sans en ouvrir un autre pour son propre compte. Le Rhodien Épicrate conseilla “d’abandonner pour le moment Éphèse et d’envoyer une partie des vaisseaux en Lycie pour s’assurer de Patara, capitale du pays. Cette expédition aurait deux résultats très importants : l’un, de permettre aux Rhodiens, par la pacification des contrées voisines de leur île, de concentrer toutes leurs forces sur une seule guerre, la guerre contre Antiochus ; l’autre, de bloquer la flotte qui s’équipait en Lycie, et de l’empêcher de faire sa jonction avec Polyxénidas.” Ce parti parut le plus sage. Toutefois on arrêta que Régillus, avec toute la flotte, se présenterait devant le port d’Éphèse pour jeter l’épouvante chez l’ennemi.

### L'escale de Phéniconte (juin 190)

C. Livius fut dirigé sur la Lycie avec deux quinquérèmes romaines, quatre quadrirèmes de Rhodes et deux vaisseaux non pontés de Smyrne ; il avait ordre de passer d'abord à Rhodes, et de concerter toutes ses opérations avec les Rhodiens. Les cités qui se trouvèrent sur sa route, Milet, Myndos, Halicarnasse, Cnide, Cos, obéirent avec un égal empressement aux instructions qui leur furent données. Arrivé à Rhodes, Livius fit connaître l'objet de sa mission et demanda conseil. Il vit approuver ses plans à l'unanimité ; adjoignant alors à son escadre trois quadrirèmes, il prit la route de Patara.

D'abord un vent favorable le poussa vers cette ville, et il se flattait déjà que dans le premier moment d'alarme un mouvement éclaterait. Mais bientôt le vent tourna et la mer fut agitée par deux courants opposés : à force de rames on parvint cependant à gagner la terre ; mais il n'y avait aux environs aucune rade sûre et l'on ne pouvait mouiller devant un port ennemi, par une mer grosse et à l'approche de la nuit.

On longea donc les remparts de la ville et l'on gagna le port de Phéniconte, qui était à deux milles environ et qui pouvait offrir à la flotte un abri contre la fureur des flots. Mais ce port est dominé par des rochers élevés dont les habitants, secondés par les troupes de la garnison royale, coururent aussitôt s'emparer. Livius, malgré le désavantage de sa position et la difficulté des lieux, fit avancer contre eux les auxiliaires d'Issa et les troupes légères de Smyrne. Ce détachement soutint assez bien la lutte, tant qu'on se battit à coups de traits et que le petit nombre des ennemis fit de l'action une escarmouche plutôt qu'un combat ; mais lorsque ceux-ci sortirent en foule et que là les habitants se précipitèrent en masse hors des murs, Livius craignit que ses auxiliaires ne fussent enveloppés et que ses vaisseaux ne fussent exposés aussi du côté de la terre. Aussitôt, armant à la hâte soldats, équipages, rameurs, il les conduisit tous au combat.

La lutte n'en fut pas moins douteuse, et l'on perdit, outre plusieurs soldats, L. Apustus, l'un des généraux. À la fin pourtant les Lyciens furent vaincus, mis en fuite et refoulés dans la ville. Les Romains avaient chèrement acheté la victoire ; ils se rembarquèrent, firent voile pour le golfe de Telmissus, qui touche d'un côté à la Lycie, de l'autre à la Carie, et, renonçant à toute tentative sur Patara, ils renvoyèrent les Rhodiens chez eux. Livius longea la côte d'Asie et passa en Grèce pour conférer avec les Scipions qui se trouvaient dans le voisinage de la Thessalie et retourner ensuite en Italie.



## **Reprise des opérations en Lycie. Retour à Samos (juillet 190)**

En apprenant que Livius avait renoncé à l'expédition de Lycie et qu'il était parti pour l'Italie, Aemilius, que la tempête avait repoussé d'Éphèse et forcé de retourner à Samos sans avoir réussi, considéra comme une honte pour ses armes d'avoir échoué contre Patara. Il se mit en route avec toute la flotte pour attaquer vigoureusement la place, longea Milet et toute la côte des alliés, et prit terre à Iasos dans le golfe de Bargyia. Cette ville avait une garnison royale ; les Romains ravagèrent le territoire d'alentour. Aemilius fit ensuite sonder par des émissaires les dispositions des magistrats et des principaux citoyens. Ceux-ci lui répondirent qu'ils n'étaient pas maîtres dans la ville ; l'assaut fut résolu.

Il y avait dans l'armée romaine des exilés d'Iasos ; ils allèrent en corps conjurer les Rhodiens "de ne pas laisser périr une ville voisine de leur patrie, qui leur était unie par les liens du sang et qui n'avait pas mérité son sort. La seule cause de leur exil était, disaient-ils, leur fidélité aux Romains. Les soldats du roi qui les avaient chassés dominaient aussi par la terreur leurs compatriotes restés dans la ville. Tous les habitants d'Iasos n'avaient qu'un seul désir, celui de se soustraire à la domination du roi." Les Rhodiens, touchés de ces prières et secondés par Eumène, à force de rappeler les liens de parenté qui les unissaient aux assiégés et de déplorer le malheur de la ville enchaînée par la garnison royale, parvinrent à faire lever le siège. Aemilius s'éloigna donc, et, longeant la côte de l'Asie, où il ne rencontra plus d'ennemis, il arriva à Loryma, port situé en face de Rhodes.

Là sa conduite donna lieu à des murmures qui, de la tente des tribuns militaires, parvinrent bientôt aux oreilles du préteur. On lui reprochait d'éloigner ses soldats d'Éphèse et de négliger une guerre qui lui avait été confiée, pour laisser derrière lui les ennemis libres d'agir impunément contre tant de villes alliées situées à leur portée. Ces plaintes firent impression sur Aemilius. Il appela les Rhodiens, s'informa d'eux si le port de Patara pouvait contenir toute la flotte ; et, sur leur réponse négative qui lui offrait un prétexte pour abandonner l'entreprise, il ramena ses vaisseaux à Samos.

## Siège de Pergame (juin 190)

Pendant ce temps, Séleucus, fils d'Antiochus, qui avait tenu tout l'hiver son armée en Éolide, tantôt prêtant main-forte à ses alliés, tantôt ravageant les contrées qu'il ne pouvait attirer dans son parti, résolut d'entrer sur les terres d'Eumène, occupé loin de ses états à menacer les côtes de la Lycie avec les Romains et les Rhodiens. Il s'avança d'abord contre Élée enseignes déployées ; puis, sans s'arrêter au siège de la ville dont il se contenta de dévaster le territoire, il marcha sur Pergame, capitale du royaume et résidence d'Eumène. Aussitôt Attale prit position en avant de la place, et, par des courses de cavalerie et de troupes légères, harcela plutôt qu'il ne combattit l'ennemi. Mais, ayant dans plusieurs escarmouches acquis la certitude de son infériorité, il se renferma dans les murs, où il fut assiégé.

Vers le même temps, Antiochus, parti d'Apamée, alla camper d'abord à Sardes, puis non loin de Séleucus, près de la source du Caïque, avec une nombreuse armée, composée de diverses nations. Sa principale force consistait en un corps de quatre mille Gaulois qu'il avait pris à sa solde. Il les envoya avec un faible détachement porté le ravage de tous côtés sur le territoire de Pergame. Dès que ces nouvelles arrivèrent à Samos, Eumène, que ces hostilités rappelaient à la défense de ses états, prit avec sa flotte le chemin d'Élée. Il y trouva de la cavalerie et de l'infanterie légère, et, rassuré par leur présence, il se dirigea vers Pergame avant que l'ennemi eût pris l'éveil et se fût mis en mouvement. Alors recommencèrent les courses et les escarmouches, Eumène évitant avec soin tout engagement décisif. Peu de jours après, la flotte combinée des Romains et des Rhodiens arriva de Samos à Élée pour secourir le roi.

En apprenant leur débarquement à Élée et la réunion de tant de vaisseaux dans le même port, Antiochus, qui reçut en même temps la nouvelle de l'entrée du consul en Macédoine avec son armée et celle des dispositions qu'il faisait pour franchir l'Hellespont, ne crut pas devoir attendre qu'on le pressât par terre et par mer, pour entamer des négociations au sujet de la paix. Il s'empara d'une hauteur en face d'Élée, où il établit son camp ; il y laissa toute son infanterie, et, à la tête de sa cavalerie, qui était forte d'environ six mille hommes, il descendit dans la plaine au pied même des murs de la place. Alors il envoya dire à Aemilius qu'il demandait à traiter.

## **Eumène refuse de faire la paix avec Antiochus (juillet 190)**

Aemilius rappela Eumène de Pergame, manda aussi les Rhodiens et tint conseil. Les Rhodiens penchaient pour la paix. Eumène soutint “que, dans les circonstances où l’on se trouvait, il n’était ni honorable de traiter, ni possible de rien conclure. En effet, dit-il, pouvons-nous, enfermés dans nos murs comme nous le sommes, et pour ainsi dire assiégés, recevoir honorablement des conditions de paix ? Et quel sort aura un traité conclu sans l’agrément du consul, sans l’autorisation du sénat, sans l’ordre du peuple romain ? Je vous le demande, Aemilius, quand vous aurez conclu la paix, retournerez-vous aussitôt en Italie et y ramènerez-vous votre flotte et votre armée ? Ou bien attendrez-vous l’approbation du consul, la décision du sénat, l’ordre du peuple ? Il vous faudra donc rester en Asie, faire rentrer vos troupes dans leurs quartiers d’hiver, interrompre la campagne, épuiser les alliés pour l’approvisionnement de l’armée ; puis, si telle est la volonté de ceux qui en sont les arbitres, recommencer la guerre sur nouveaux frais. Par contre, en ne différant pas la crise, nous pouvons, avec la protection des dieux, la terminer avant l’hiver.” Cet avis prévalut, et l’on répondit à Antiochus qu’avant l’arrivée du consul on ne pouvait traiter de la paix.

Antiochus, voyant ses propositions repoussées, ravagea les territoires d’Élée et de Pergame, y laissa son fils Séleucus, traversa la terre d’Adramytte en y exerçant les mêmes hostilités et entra dans les riches campagnes de Thèbes, immortalisées par les chants d’Homère. Nulle part en Asie les troupes royales ne firent un plus riche butin. Mais Aemilius et Eumène arrivèrent au secours de la place, après avoir doublé la côte d’Adramytte.

## Le détachement achéen libère Pergame

Le hasard voulut que durant ces mêmes jours un corps de mille fantassins et de cent chevaux, sous les ordres de Diophane, vînt d'Achaïe aborder à Élée. Ils furent reçus en débarquant par des envoyés d'Attale, qui les conduisirent pendant la nuit à Pergame. C'étaient tous des vétérans et de bons soldats ; leur chef lui-même était élève de Philopoemen, le plus grand capitaine de la Grèce à cette époque. Diophane prit deux jours pour faire reposer ses hommes et ses chevaux, pour reconnaître les postes ennemis et savoir sur quel point et à quelle heure ils se montraient et se retiraient.

Les soldats du roi s'étaient établis presque au pied de la colline où se dresse Pergame. Ainsi ils avaient toute liberté d'étendre leurs ravages sur leurs arrières, personne ne sortant de la ville, pas même pour jeter quelques traits sur les postes avancés. Une fois que les habitants frappés de terreur se furent enfermés dans leurs murs, les ennemis les méprisèrent et le mépris amena bientôt la négligence. Les chevaux n'étaient la plupart du temps ni sellés ni bridés ; à peine quelques hommes restaient-ils sous les armes à leurs postes ; les autres se dispersaient çà et là dans la campagne, se livrant à tous les jeux et divertissements de la jeunesse, ou mangeant à l'ombre des arbres, et quelquefois même se couchant pour dormir.

Témoin de tout ce désordre du haut des remparts de Pergame, Diophane enjoignit aux siens de prendre les armes et de se tenir prêts à exécuter ses ordres ; il se rendit auprès d'Attale et lui annonça qu'il voulait faire une tentative sur les postes ennemis. Attale n'y consentit qu'avec peine, voyant que cent chevaux auraient à lutter contre trois cents ; mille hommes d'infanterie contre quatre mille. Diophane sortit donc et fit halte, non loin des postes ennemis, attendant une bonne occasion. Les habitants de Pergame considérèrent moins cette sortie comme un coup hardi que comme une bravade ; et, quant aux assiégeants, après avoir fait quelques mouvements contre cette troupe, quand ils la virent immobile, non seulement ils ne sortirent pas de leur négligence accoutumée, mais même ils se mirent à railler cette poignée d'ennemis.

Diophane tint quelque temps sa troupe à la même place, comme s'il ne l'eût fait sortir que par curiosité. Mais, dès qu'il vit les Syriens débandés, il ordonna à son infanterie de le suivre avec toute la rapidité possible, et, se plaçant lui-même à la tête de son escadron de cavalerie, il fondit à toute bride sur les postes ennemis et les attaqua brusquement au milieu des cris poussés en même temps par ses fantassins et ses cavaliers. L'épouvante saisit non seulement les hommes, mais encore les chevaux qui, brisant leurs liens, jetèrent le désordre et la confusion dans les rangs. Peu d'entre eux tenaient ferme ; encore ne pouvait-on ni les seller, ni les brider, ni les monter, tant était grande la terreur causée par cette poignée d'Achéens. En même temps l'infanterie s'avança en bon ordre et tomba sur les ennemis négligemment étendus çà et là ou à moitié endormis ; elle en fit un grand carnage et les mit en déroute.

Diophane les poursuivit, aussi loin qu'il le put sans danger et rentra dans la ville, après avoir ainsi couvert le nom achéen de gloire aux yeux des habitants qui tous, hommes et femmes, avaient, du haut des remparts, contemplé le combat.

## Mesures de représailles dans la région de Pergame et de Phocée (juillet 190)

Le lendemain les troupes du roi revinrent se poster à plus de cinq cents pas de la ville, mais avec plus d'ordre et de prudence. Les Achéens, au même moment, s'avancèrent de leur côté jusqu'au même endroit. Pendant plusieurs heures on se tint prêt de part et d'autre à une attaque qu'on regardait comme prochaine.

Vers le coucher du soleil, au moment de rentrer dans le camp, les troupes du roi, levant leurs enseignes, se mirent en marche, en ordre de retraite plutôt qu'en ordre de bataille. Diophane se tint tranquille tant que les ennemis furent en vue. Puis il fit comme la veille une charge impétueuse sur l'arrière-garde, et répandit encore tant d'épouvante et de confusion que, malgré les dangers qui menaçaient par derrière, personne ne fit volte-face pour combattre. Les Syriens furent refoulés dans leur camp pêle-mêle et au milieu du plus grand désordre. L'audace des Achéens força Séleucus à sortir du territoire de Pergame.

Antiochus, ayant appris que les Romains et Eumène étaient venus au secours d'Adramytte, renonça au siège de la ville et ravagea la campagne. Il s'empara de Pérée, colonie de Mytilène, emporta d'emblée Cotton, Corylénos, Aphrodisiade et Prinnè, et retourna à Sardes par Thyatire.

Séleucus, resté sur la côte, tenait en échec quelques villes et en couvrait d'autres. Les Romains, escortés par Eumène et les Rhodiens, gagnèrent d'abord Mytilène, puis revinrent sur leurs pas et rentrèrent à Élée d'où ils étaient partis. Ils firent voile ensuite pour Phocée, abordèrent à l'île de Bacchium qui commande la ville, et, après avoir fait main basse sur les temples et les statues qu'ils avaient précédemment respectés et dont l'île était décorée, ils se présentèrent devant la place. Ils se partagèrent les points d'attaque ; mais voyant que, sans machines, sans armes et sans échelles, ils ne pouvaient s'en rendre maîtres et qu'un secours de trois mille hommes, envoyé par Antiochus, était entré dans la ville, ils abandonnèrent le siège et se retirèrent dans l'île, sans avoir fait autre chose que de ravager tous les environs.

### **La flotte alliée prend position en face de Phasélis (août 190)**

On décida ensuite qu'Eumène retournerait dans ses états, afin de préparer au consul et à l'armée tout ce qui était nécessaire pour le passage de l'Hellespont ; que les flottes romaine et rhodienne repartiraient pour Samos et y stationneraient afin d'empêcher Polyxénidas de sortir d'Éphèse. Le roi retourna donc à Élée ; les Romains et les Rhodiens, à Samos. Ce fut là que mourut M. Aemilius, frère du préteur.

Les Rhodiens venaient de célébrer ses funérailles lorsqu'ils apprirent qu'une flotte arrivait de la Syrie ; ils détachèrent treize de leurs vaisseaux et deux quinquérèmes, l'une de Cos et l'autre de Cnide, vers Rhodes, pour y stationner. Deux jours avant qu'Eudamos arrivât de Samos avec la flotte, treize vaisseaux étaient partis de Rhodes sous les ordres de Pamphilidas, pour combattre aussi la flotte syrienne. Après s'être renforcés de quatre autres navires qui gardaient la Carie, ils allèrent faire lever aux troupes du roi le siège de Dédale et de quelques autres petits forts. Eudamos reçut aussitôt l'ordre de se remettre en mer. On ajouta à sa flotte six bâtiments non pontés. Il repartit donc, et, en faisant force de voiles, il rejoignit près du port de Mégistè l'escadre qui l'avait devancé. De là ils firent route ensemble jusqu'à Phasélis où ils jugèrent à propos d'attendre l'ennemi.

## Préparatifs de la bataille au large de Sidè (août 190)

La ville de Phasélis, située sur les confins de la Lycie et de la Pamphylie, s'avance au loin dans la mer : c'est le premier point qu'on aperçoit en allant de Cilicie à Rhodes, et il permet de découvrir fort loin les vaisseaux. C'est pour cela surtout qu'on en fit choix comme d'un poste où l'on se trouverait sur le passage de la flotte ennemie. Mais, ce qu'on n'avait pas prévu, l'insalubrité du lieu, les chaleurs du milieu de l'été et des exhalaisons pestilentielles développèrent le germe de plusieurs maladies, surtout parmi les rameurs. La crainte de la contagion précipita le départ. La flotte longeait le golfe de Pamphylie et était parvenue à l'embouchure de l'Eurymédon, lorsqu'on apprit d'Aspendos que l'ennemi était déjà à la hauteur de Sidè. La marche des Syriens avait été retardée par les vents étésiens, qui soufflaient par extraordinaire à cette époque où règne habituellement le zéphyr. Les Rhodiens avaient trente-deux quadrirèmes et quatre trirèmes. La flotte royale était forte de trente-sept vaisseaux de première dimension, dont trois heptères, quatre hexères et dix trirèmes. Les Syriens découvrirent aussi les ennemis d'un point où ils étaient en observation.

Le lendemain, dès l'aurore, les deux flottes sortirent du port comme pour combattre le jour même. Les Rhodiens n'eurent pas plus tôt doublé le cap qui de Sidè se prolonge dans la mer, qu'ils furent en vue des ennemis et les aperçurent eux-mêmes. L'aile gauche de la flotte royale, qui s'étendait vers la pleine mer, était commandée par Hannibal, la droite par Apollonius, un des courtisans du roi. Déjà leurs vaisseaux étaient en ligne. Les Rhodiens étaient disposés en colonne, ayant à leur tête le vaisseau amiral d'Eudamos ; à l'arrière-garde était Chariclite ; Pamphilidas occupait le centre.

Eudamos, voyant la flotte ennemie rangée en ordre de bataille et prête à engager l'action, prit le large et ordonna à ceux qui le suivaient de marcher de front en conservant leur rang. Cette manœuvre produisit d'abord quelque confusion. En effet il ne s'était pas assez éloigné pour laisser au reste de ses vaisseaux la liberté de se développer du côté de la terre, et, par un mouvement précipité, il se trouva lui-même avec cinq navires seulement en présence d'Hannibal. Les autres, qui avaient ordre de se reformer en ligne, ne le pouvaient pas. Ceux de l'arrière-garde n'avaient pas du côté de la terre l'espace nécessaire pour agir, et, pendant qu'ils s'agitaient en désordre, l'aile droite était déjà aux prises avec Hannibal.

## Déroute de la flotte syrienne

Mais cette alarme ne dura qu'un instant. Les Rhodiens avaient de bons navires et étaient d'habiles marins : ils se rassurèrent. Une partie de leurs vaisseaux gagnèrent rapidement le large et laissèrent à ceux qui venaient derrière la liberté de se former du côté de la terre. Heurtant de leurs éperons les galères ennemies, ils défonçaient leurs proues, brisaient leurs rames ou passaient lestement entre les rangs pour les charger en poue. Ce qui effraya surtout les Syriens, ce fut de voir une de leurs heptères coulée bas au premier choc par un bâtiment rhodien beaucoup plus petit. Dès lors la déroute de l'aile droite des ennemis ne parut plus douteuse. Du côté de la haute mer, Hannibal pressait Eudamos qui, supérieur à tout autre égard, avait le désavantage du nombre et allait être entouré, si le signal donné par la galère amirale n'eût fait accourir tous les vaisseaux vainqueurs à l'aile droite.

Alors Hannibal et sa division prirent la fuite. Les Étoliens ne purent les poursuivre, les rameurs étant en grande partie malades et incapables de supporter longtemps la fatigue. Mais, de la haute mer où ils s'étaient arrêtés pour prendre un peu de nourriture et réparer leurs forces, Eudamos aperçut les ennemis qui remorquaient avec des barques découvertes leurs vaisseaux brisés et rompus ; vingt au plus s'éloignaient sans avarie. À cette vue, commandant le silence du haut de sa galère amirale : "Levez-vous, dit-il, et venez jouir d'un beau spectacle !" Tous les équipages furent bientôt sur pied, et, en voyant le désordre et la fuite de l'ennemi, ils demandèrent tous comme d'une seule voix à le poursuivre. La galère d'Eudamos était criblée de coups : il chargea Pamphilidas et Chariclite de la poursuite, en leur recommandant de ne pas trop s'exposer. Ceux-ci suivirent quelque temps les fuyards. Mais quand ils virent Hannibal se rapprocher de la côte, craignant que le vent ne les poussât contre la terre et ne les livrât aux ennemis, ils retournèrent auprès d'Eudamos, ramenant avec eux une galère mise hors du combat, au premier choc, qu'ils traînèrent à grand-peine jusqu'à Phasélis.

De là ils regagnèrent Rhodes, oubliant la joie de leur victoire, pour se reprocher mutuellement de n'avoir pas, lorsqu'ils le pouvaient, coulé bas ou pris la flotte ennemie tout entière. Hannibal, écrasé par sa défaite, n'osait plus doubler la côte de Lycie, malgré le vif désir qu'il avait d'aller rejoindre l'ancienne flotte du roi. Pour lui en ôter même la possibilité, les Rhodiens dépêchèrent Chariclite avec vingt vaisseaux éperonnés vers Patara et le port de Mégistè. Eudamos eut ordre de retourner à Samos auprès des Romains avec les sept plus gros bâtiments de la flotte qu'il avait commandée, et d'employer toute son éloquence et tout son crédit pour les décider à faire le siège de Patara.



## Les hésitations de Prusias, roi de Bithynie

Ce fut un grand sujet de joie pour les Romains que la nouvelle de la victoire, et, bientôt après, l'arrivée des Rhodiens. Il apparaissait que, délivrés de toute inquiétude du côté de Phasélis, les Rhodiens assureraient la liberté des mers dans ces parages. Mais le départ d'Antiochos, qui avait quitté Sardes, fit craindre pour les villes maritimes et empêcha les vainqueurs de s'éloigner de l'Ionie et de l'Éolide. Ils se bornèrent donc à détacher Pamphilidas avec quatre vaisseaux pontés vers la flotte en croisière devant Patara.

Non seulement Antiochus tirait des renforts des villes placées à sa portée, mais il avait envoyé à Prusias, roi de Bithynie, un ambassadeur avec des lettres où il signalait avec force les vues ambitieuses qui conduisaient les Romains en Asie. "Ils venaient, disait-il, détrôner tous les rois, afin de ne laisser subsister dans le monde entier qu'un seul empire, l'empire romain. Philippe et Nabis avaient déjà succombé. C'était à lui maintenant qu'ils en voulaient. C'était comme si un vaste incendie, qui avait éclaté sur un point, gagnait tous les points environnants, et, de proche en proche, dévorait tout. De ses états ils passeraient en Bithynie, puisque Eumène s'était jeté de lui-même au-devant de l'esclavage."

Prusias était ébranlé lorsque des lettres du consul Scipion, et surtout de son frère l'Africain, vinrent détruire ses soupçons. Ce dernier lui rappelait l'usage constant du peuple romain d'honorer la majesté des rois ses alliés ; il citait les exemples qui lui étaient personnels pour engager Prusias à se rendre digne de son amitié. "Des petits princes espagnols s'étaient confiés à sa bonne foi ; en quittant la province il les avait laissés rois. Il avait non seulement replacé Masinissa sur le trône de ses pères, mais il l'avait doté des états de Syphax, qui l'avait précédemment dépouillé. Masinissa était devenu, sans contredit, le plus redoutable monarque de l'Afrique, et même, dans tout l'univers ; il n'y avait pas de roi qui l'égalât en majesté et en puissance. Philippe et Nabis, vaincus les armes à la main par T. Quinctius, avaient été cependant maintenus en possession de leur trône. Philippe avait, l'année précédente, obtenu la remise de son tribut ; on lui avait rendu son fils qu'il avait livré comme otage ; enfin les généraux romains lui avaient permis de reprendre plusieurs villes hors de la Macédoine. Nabis aurait également conservé sa couronne sans son aveuglement et la perfidie des Étoliens qui l'avaient perdu."

Ce qui acheva de décider le roi, ce fut l'arrivée à sa cour de C. Livius, qui avait naguère commandé la flotte comme préteur. Cet ambassadeur lui fit sentir jusqu'à quel point les Romains avaient plus de chances de victoire qu'Antiochus, et combien une alliance, à leurs yeux, serait plus sacrée et plus respectable.

## Le siège de Notion (septembre 190)

Antiochus, ayant perdu l'espoir de gagner Prusias, alla de Sardes à Éphèse visiter la flotte qu'il y faisait équiper et armer depuis plusieurs mois, non qu'il eût obtenu jusque-là aucun succès sur mer, ou qu'il eût en ce moment confiance et assurance en ses forces navales, mais parce qu'il se voyait dans l'impuissance de tenir tête sur terre à l'armée romaine et aux deux Scipions. Toutefois il avait alors quelque sujet d'espérer : il savait qu'une grande partie de la flotte rhodienne était devant Patara, et qu'Eumène, avec tous ses vaisseaux, était allé rejoindre le consul dans l'Hellespont. Ce qui augmentait encore ses illusions, c'était la nouvelle du désastre éprouvé par la flotte rhodienne surprise par trahison près de Samos. Tout entier à ces pensées, il envoya Polyxénidas avec ordre de risquer à tout prix un combat naval, pendant qu'il marcherait en personne avec ses troupes sur Notion, ville de Colophoniens, qui domine la mer, à deux milles environ de l'ancienne Colophon. Il voulait s'assurer de cette place, laquelle est si voisine d'Éphèse qu'il ne pouvait faire un mouvement sur terre ou sur mer sans être aperçu des Colophoniens, et à l'instant même dénoncé par eux aux Romains. Il ne doutait pas que, à la nouvelle de ce siège, la flotte romaine n'arrivât au secours d'une ville alliée et que cette diversion n'offrît à Polyxénidas l'occasion d'agir.

Le roi commença donc les travaux du siège, poussa jusqu'à la mer deux lignes de circonvallation, conduisit jusqu'au pied des remparts des mantelets et des tranchées, et, sous l'abri de la tortue, battit les murs à l'aide du bélier. Les Colophoniens, frappés d'épouvante, envoyèrent une députation à Samos, auprès de L. Aemilius, pour implorer la protection du préteur et du peuple romain.

Aemilius s'impatientait à Samos d'une trop longue inaction : il ne s'attendait à rien moins qu'à voir Polyxénidas, deux fois défié par lui, venir lui présenter la bataille. De plus il regardait comme une honte que la flotte d'Eudamos aidât le consul à passer ses légions en Asie, tandis qu'il était, lui, comme enchaîné devant Colophon, pour secourir, peut-être inutilement, cette ville assiégée. Le Rhodien Eudamos, qui l'avait déjà retenu à Samos lorsqu'il se disposait à partir pour l'Hellespont, joignit ses instances à celles de tous les autres officiers : "N'était-il pas beaucoup plus avantageux, disaient-ils, de délivrer des alliés assiégés, ou de vaincre pour la seconde fois une flotte déjà vaincue, et d'enlever sans retour à l'ennemi l'empire de la mer, que de trahir les alliés, de livrer à Antiochus toute l'Asie, la terre et les mers et d'abandonner son poste pour aller dans l'Hellespont, où la flotte d'Eumène était suffisante ?

## Mouvements de la flotte romaine entre Chios et Samos

Les Romains, qui avaient épuisé leurs vivres, partirent de Samos pour faire de nouvelles provisions, et se disposèrent à passer dans l'île de Chios, dont ils avaient fait leur magasin : c'est là que se rendaient tous les convois expédiés de l'Italie. Ils tournèrent la ville, et, arrivés à l'extrémité opposée de Samos, du côté du nord, en face de Chios et d'Érythres, ils étaient sur le point de faire la traversée, lorsque le préteur fut informé par un message qu'une grande quantité de blé était arrivée d'Italie à Chios et que les vaisseaux chargés de vin avaient été retenus par le mauvais temps. Il apprit en même temps que les habitants de Téos avaient approvisionné avec empressement la flotte royale et promis cinq mille mesures de vin.

Sur ces avis, le préteur, quittant la route, dirigea tout à coup sa flotte sur Téos, décidé à obtenir de bonne grâce les provisions destinées aux Syriens ou à traiter les habitants en ennemis. Comme il dirigeait sa flotte du côté de la terre, environ quinze vaisseaux se présentèrent à la hauteur de Myonnésos : persuadé d'abord que c'était une division de l'escadre du roi, il se mit à leur poursuite ; mais il s'aperçut bientôt que c'étaient des brigantins et des barques de pirates. Ceux-ci avaient ravagé toute la côte de Chios et revenaient avec un immense butin ; lorsqu'ils virent la flotte romaine au large, ils prirent la fuite : ils avaient l'avantage de la marche avec leurs bâtiments légers et taillés pour la course ; d'ailleurs ils étaient plus près de terre, Aussi, avant que la flotte pût les joindre, ils s'étaient réfugiés à Myonnésos. Le préteur, comptant les enlever dans le port même, continua de les poursuivre, sans trop connaître les lieux.

Myonnésos est un promontoire entre Téos et Samos. La colline qui forme ce cap s'élève en cône sur une base assez large. Du côté du continent, on n'y arrive que par un étroit sentier. Du côté de la mer, des rochers minés par les flots en ferment l'entrée. En plusieurs endroits ces rochers surplombent au-dessus de la mer et se projettent plus loin que les vaisseaux qui sont en rade. Le préteur n'osa s'y aventurer pour ne pas s'exposer aux coups des pirates postés sur les hauteurs et resta un jour dans l'inaction. Vers la nuit enfin il s'éloigna sans avoir réussi et arriva le lendemain à Téos. Il jeta l'ancre dans le port dit de Géreste, situé derrière la ville, et fit une descente pour ravager les environs.

## Dans le golfe de Téos

Les habitants de Téos, témoins de ces dévastations, envoyèrent aux Romains une ambassade avec les bandelettes et les voiles des suppliants. Ces députés voulurent justifier leurs concitoyens de tout acte, de tout propos hostile à l'égard des Romains. Mais le préteur les accusa d'avoir donné des vivres à la flotte ennemie et spécifia même la quantité de vin promise à Polyxénidas. "S'ils voulaient, ajouta-t-il, approvisionner de même la flotte romaine, il rappellerait ses soldats de leurs campagnes ; sinon, il allait les traiter en ennemis." En apprenant cette réponse cruelle, les magistrats rassemblèrent le peuple, pour savoir ce qu'il y avait à faire.

Le hasard voulut que ce jour-là Polyxénidas, qui était parti de Colophon avec la flotte royale, apprit que les Romains avaient quitté Samos, pour suivre des pirates jusqu'à Myonnésos, et qu'ils avaient jeté l'ancre dans le port de Géreste pour ravager le territoire de Téos. Il vint lui-même mouiller en face de Myonnésos, dans un port enfoncé de l'île Macris. De là il observa de près les mouvements de l'ennemi et conçut d'abord l'espoir d'écraser la flotte romaine par une manœuvre semblable à celle qui lui avait livré la flotte rhodienne, en fermant au-dehors l'entrée du port. En effet, la disposition des lieux était à peu près la même : les promontoires, en se rapprochant, resserraient tellement l'ouverture du port qu'à peine deux navires pouvaient en sortir de front. Polyxénidas avait l'intention de s'emparer la nuit de cette entrée, de placer dix vaisseaux auprès de chaque promontoire pour prendre des deux côtés l'ennemi en flanc, à sa sortie, puis d'aller avec le reste de sa flotte, comme il l'avait fait à Panhorme, débarquer ses soldats pour surprendre les Romains à la fois par terre et par mer.

Ce projet lui eût réussi, si les Téiens, en se soumettant aux exigences du préteur, ne l'eussent déterminé à passer dans le port situé en avant de la ville, pour être plus à portée de recevoir les vivres. Le Rhodien Eudamos, dit-on, fit remarquer l'incommodité de l'autre port à l'occasion d'un accident arrivé à deux galères, dont les rames s'étaient embarrassées et brisées dans cette passe étroite. Ce qui décida aussi le préteur à transporter sa flotte, ce fut la crainte d'être attaqué du côté de la terre par Antiochus dont le camp était peu éloigné.

## **Dispositif de la bataille navale au large de Myonnésos (septembre 190)**

La flotte passa donc en avant de la ville. Dans l'ignorance où l'on était du voisinage des ennemis, soldats et matelots débarquèrent pour recevoir les provisions et le vin destinés à chaque vaisseau. Vers midi un paysan, amené devant le préteur, lui annonça que "depuis deux jours une flotte stationnait à l'île Macris et qu'il venait d'en voir une partie se mettre en mouvement, comme pour partir."

Surpris de cette nouvelle inattendue, le préteur fit sonner la trompette pour rallier ceux de ses gens qui pouvaient être dispersés dans la campagne, et envoya des tribuns à la ville pour ramener à bord les soldats et les matelots. Tout fut bientôt en mouvement ; on eût dit le désordre d'un incendie ou d'une ville prise d'assaut. Les uns couraient à Téos pour rappeler leurs compagnons ; les autres se précipitaient hors des murs pour regagner leurs vaisseaux. Des cris confus, couverts par le bruit des trompettes, empêchaient d'entendre distinctement les ordres. Enfin on se rendit en foule au rivage.

Mais à peine chacun pouvait-il reconnaître et regagner son vaisseau au milieu de la confusion générale, et cet empressement eût amené quelque catastrophe sur terre ou sur mer, si Aemilius, sortant le premier du port, n'eût gagné le large avec sa galère amirale et attendu les autres vaisseaux, qu'il plaçait en ligne de bataille à mesure qu'ils arrivaient. Pendant ce temps, Eudamos prenait position près de la côte avec la flotte rhodienne, afin de veiller à ce que l'embarquement eût lieu sans désordre et de faire sortir du port chaque vaisseau qui se trouvait prêt. Ainsi les premiers prirent leurs rangs sous les yeux du préteur, et les Rhodiens formèrent l'arrière-garde. L'armée navale s'avança dans cet ordre en pleine mer, comme si elle eût aperçu les Syriens.

Elle était entre les caps Myonnésos et Corycos lorsqu'elle rencontra l'ennemi. Les vaisseaux du roi, rangés deux à deux sur une longue file, vinrent déployer leur front de bataille en face des Romains, prolongeant leur aile gauche de manière à pouvoir tourner et envelopper la droite de leurs ennemis. À cette vue, Eudamos, qui était à l'arrière-garde, sentant que les Romains ne pouvaient se développer sur une aussi grande étendue et qu'ils allaient être cernés du côté de l'aile droite, se porta de toute la vitesse de ses galères, les plus légères de toute la flotte, et, comblant le vide, opposa son vaisseau amiral à celui de Polyxénidas.

## **Victoire de la flotte alliée (septembre 190)**

Déjà les deux flottes étaient aux prises sur tous les points à la fois. Les Romains avaient quatre-vingts voiles dont vingt-deux de Rhodes ; la flotte ennemie était de quatre-vingt-neuf vaisseaux dont trois hexères et deux heptères. Les Romains avaient l'avantage sur les Syriens par la solidité de leurs navires et le courage de leurs soldats ; les Rhodiens, par l'agilité de leurs galères, l'expérience de leurs pilotes et l'adresse de leurs rameurs. Mais ce qui répandit le plus d'effroi parmi les ennemis, ce fut les bâtiments rhodiens armés de feux à leur proue : ce stratagème, qui avait été leur unique moyen de salut à Panhorme, contribua alors puissamment à la victoire. En effet, dans la crainte de ces feux menaçants, les vaisseaux du roi détournaient la proue, afin d'éviter le choc ; ils ne pouvaient frapper l'ennemi de leur éperon et présentaient le flanc à ses coups. Tous ceux qui tentaient l'abordage étaient inondés de flamme, et ils songeaient plus à se défendre contre l'incendie qu'à combattre. Toutefois ce qui décida la victoire, ce fut, comme à l'ordinaire, la valeur des soldats.

En effet, les Romains, après avoir rompu le centre des ennemis, tournèrent ses lignes et vinrent prendre à dos ceux qui tenaient tête aux Rhodiens ; en un instant les galères d'Antiochus, enveloppées au centre et à l'aile gauche, furent coulées à fond. L'aile droite, encore intacte, était plus effrayée du désastre de la gauche que de son propre danger. Mais lorsqu'elle vit le reste de la flotte enveloppé et la galère amirale de Polyxénidas qui fuyait à toutes rames, sans s'inquiéter des autres vaisseaux, elle mit à la hâte toutes ses voiles dehors et profita du vent qui la poussait vers Éphèse pour prendre la fuite.

Antiochus avait perdu dans ce combat quarante-deux vaisseaux, dont treize restèrent prisonniers entre les mains des vainqueurs ; les autres furent brûlés ou coulés à fond. Les Romains n'eurent que deux navires frappés et quelques autres endommagés. Une seule galère fut prise par une aventure singulière. Elle avait frappé de l'éperon un vaisseau sidonien ; son ancre, chassée par l'effet du choc, alla de sa dent recourbée s'attacher comme une main de fer à la proue de l'ennemi. Au milieu du désordre causé par cet accident, tandis que les Sidoniens cherchaient à se dégager et les Rhodiens à les retenir, le câble de l'ancre, tiré violemment, s'embarrassa dans les rames, dont il brisa tout un côté ; la galère, ainsi désemparée, tomba au pouvoir du vaisseau qu'elle avait fortuitement accroché. Telle fut l'issue du combat naval de Myonnésos.

## Antiochus quitte Lysimachia et se retire à Sardes

Antiochus, effrayé de cette défaite qui lui ôtait l'empire de la mer, désespéra de conserver ses possessions éloignées et rappela la garnison de Lysimachia pour ne pas l'y laisser surprendre par les Romains, démarche funeste comme l'événement le prouva. Rien n'était plus facile en effet que de défendre Lysimachia contre un coup de main, et même de soutenir un siège pendant l'hiver entier, de réduire aux abois les assiégeants eux-mêmes, en gagnant du temps, et de faire à l'occasion des tentatives pour négocier la paix. Antiochus ne se borna pas à livrer Lysimachia aux ennemis après sa défaite navale ; il abandonna aussi le siège de Colophon et se retira à Sardes. De là il envoya demander des secours au roi de Cappadoce Ariarathe, fit lever des troupes partout où il put et ne songea plus qu'à livrer bataille aux Romains sur terre.

Aemilius Régillus, qui était parti pour Éphèse après sa victoire navale, parut avec sa flotte devant le port, et, content d'avoir arraché à l'ennemi un dernier aveu de sa renonciation à l'empire des mers, il remit à la voile pour Chios, dont il avait pris la route en quittant Samos avant le combat. Dès qu'il y eut réparé ceux de ses vaisseaux qui avaient été endommagés dans l'action, il envoya L. Aemilius Scaurus dans l'Hellespont avec trente bâtiments pour transporter les troupes consulaires en Asie, et congédia les Rhodiens, après leur avoir distribué une partie du butin et orné leurs galères de dépouilles navales.

Les Rhodiens, devançant Scaurus, allèrent aider le consul à effectuer le passage de son armée et ne retournèrent dans leur île qu'après avoir rendu ce nouveau service. La flotte romaine passa de Chios à Phocée. Cette ville est située au fond d'un golfe ; sa forme est oblongue ; ses murailles embrassent une enceinte de deux mille cinq cents pas ; elles se rejoignent aux deux extrémités et forment une sorte de coin étroit, nommé Lamptera, et large de douze cents pas : de là s'avance dans la mer une langue de terre de mille pas, qui coupe le golfe par la moitié. Le filet étroit qui l'attache au continent forme à droite et à gauche deux ports parfaitement sûrs. Celui du sud a reçu le nom de Naustathmos, parce qu'il est assez spacieux pour recevoir un grand nombre de vaisseaux ; l'autre est auprès de Lamptera même.

## Prise de Phocée et pillage de la ville (fin de l'automne 190)

La flotte romaine se mit à l'abri dans ces ports ; et, avant de tenter l'escalade ou de commencer les travaux de siège, le préteur voulut faire sonder les dispositions des principaux habitants et des magistrats. Les trouvant inébranlables, il donna l'assaut sur deux points à la fois. L'un de ces points était dégarni de maisons ; des temples en occupaient une partie. On se servit d'abord du bélier et l'on abattit les murs et les tours de ce côté ; puis, comme les habitants y accouraient en foule pour repousser l'attaque, on mit aussi le bélier en mouvement de l'autre côté. Déjà la brèche était ouverte sur les deux points. Les Romains s'y précipitèrent au milieu des décombres tandis que d'autres tentaient d'escalader les murs. Partout ils rencontrèrent une résistance opiniâtre de la part des habitants, qui semblaient mettre tout leur espoir dans leurs armes et leur courage plutôt que dans leurs remparts.

Le préteur, alarmé du péril que couraient ses soldats, fit sonner la retraite, pour ne pas les exposer imprudemment à la fureur d'un ennemi égaré par le désespoir. La suspension du combat ne fut pas pour les assiégés un moment de repos ; de toutes parts ils coururent réparer leurs brèches et relever les murs abattus. Ils étaient occupés de ces travaux lorsque survint Q. Antonius, envoyé par le préteur. Il blâma leur résistance, leur représenta que les Romains prenaient plus d'intérêt qu'eux-mêmes à la conservation de leur ville, et leur offrit, s'ils voulaient renoncer à leur aveuglement, la faculté de se rendre aux conditions qu'ils avaient précédemment obtenues de C. Livius.

Les assiégés prirent cinq jours pour se consulter. Dans l'intervalle, ils firent demander des secours d'Antiochus ; mais, ayant appris par les députés chargés de cette mission qu'ils ne devaient rien attendre de ce côté, ils ouvrirent leurs portes, sous la réserve qu'aucun acte d'hostilité ne serait exercé dans la ville. Les Romains y entrèrent enseignes déployées, et le préteur enjoignit par une proclamation d'épargner un peuple dont la soumission était volontaire ; mais on se récria de toutes parts contre cet ordre : "C'était, disait-on, une indignité ; les Phocéens, qui avaient été des alliés toujours infidèles, des ennemis toujours acharnés, se joueraient-ils impunément des Romains ? " Et sur-le-champ, comme si le signal leur eût été donné par le préteur, les soldats se dispersèrent dans la ville pour piller.

Aemilius les arrêta d'abord, leur remontra qu'on ne devait piller que les villes prises d'assaut et non celles qui se soumettaient volontairement ; que, dans ce cas même, c'était au général à décider du pillage, et non au soldat. Mais quand il vit que la fureur et la cupidité les rendaient sourds à sa voix, il envoya des hérauts par la ville pour recommander à tous les citoyens libres de se rassembler dans la place publique, où ils trouveraient auprès de lui aide et protection contre la violence. Dans tout ce qui dépendait de lui, il se montra fidèle à sa parole. Il rendit aux habitants leur ville, leur territoire, leurs lois, et, comme l'hiver approchait, il choisit les ports de Phocée pour y faire hiverner sa flotte.



### **L'armée consulaire passe en Asie (20 octobre 190)**

Ce fut vers ce temps que le consul, qui avait franchi les terres d'Aenos et de Maronée, apprit la défaite de la flotte royale à Myonnésos et l'évacuation de Lysimachia. Cette dernière nouvelle lui fut encore plus agréable que celle de la victoire navale, surtout lorsque, en arrivant à Lysimachia, au lieu de se voir exposé à la disette et aux fatigues d'un siège, comme il s'y attendait, il trouva une ville abondamment remplie de toutes sortes de provisions qui semblaient préparées pour son armée.

Il y séjourna quelque temps pour laisser arriver les bagages et les malades, qui s'étaient arrêtés çà et là dans toutes les places fortes de la Thrace, épuisés par les souffrances et la longueur de la route. Quand tout le monde eut rejoint, il se remit en marche par la Chersonnèse et arriva dans l'Hellespont, où, grâce aux préparatifs faits par le roi Eumène pour la traversée, ses troupes passèrent le détroit sans obstacle ; chacun aborda de son côté, sans confusion, comme sur un rivage ami.

Rien n'inspira tant de confiance aux Romains que de trouver libre un passage qu'ils avaient craint de se voir vivement disputer. On fit une halte sur les bords de l'Hellespont : c'était l'époque de la procession solennelle des boucliers sacrés, qui obligeait à suspendre la marche. Cette obligation était encore plus de rigueur pour P. Scipion, qui était un des Saliens et qu'elle avait en ce moment éloigné de l'armée ; ce fut donc aussi pour l'attendre qu'on s'arrêta.

### **Arrivée d'Héraclidès au camp romain**

Pendant ces jours de fête un ambassadeur d'Antiochus, Héraclidès de Byzance, vint apporter au camp des paroles de paix ; le roi se flattait beaucoup de pouvoir l'obtenir, parce qu'il avait vu les Romains s'arrêter et perdre du temps, au lieu de marcher en toute hâte sur son camp, comme il avait cru qu'ils le feraient dès qu'ils auraient mis le pied en Asie. Cependant l'envoyé ne voulut se présenter au consul qu'après avoir vu P. Scipion ; c'était l'ordre de son maître.

Antiochus attendait beaucoup de ce grand homme qui, naturellement généreux et déjà rassasié de gloire, semblait devoir se montrer moins inflexible. Tous les peuples de l'univers connaissaient la modération du vainqueur de l'Espagne et de l'Afrique ; d'ailleurs son fils était prisonnier entre les mains du roi. Le lieu, l'époque, les circonstances de la captivité de ce jeune homme sont, comme la plupart des faits, diversement exposés par les historiens. Les uns la placent au commencement de cette guerre ; ils disent qu'en passant de Chalcis à Oréos, il fut surpris par des vaisseaux syriens. Les autres racontent qu'après le passage des Romains en Asie, il fut envoyé à la tête d'un escadron de Frégellans, pour reconnaître le camp ennemi, et qu'obligé de battre en retraite devant des forces supérieures, il tomba de cheval au milieu de la mêlée, fut pris avec deux autres cavaliers et conduit au roi. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Antiochus eût été en paix avec le peuple romain, et en relation particulière d'hospitalité avec les Scipion, qu'il n'eût point traité son prisonnier avec plus d'égards et de distinction. Tels étaient les motifs qui faisaient attendre à l'ambassadeur le retour de P. Scipion. Dès qu'il fut arrivé, Héraclidès se présenta au consul et lui demanda audience.

## Propositions de paix d'Antiochus

Une assemblée nombreuse fut réunie pour entendre l'envoyé du roi. "Plusieurs ambassades, dit-il, s'étaient inutilement présentées jusque-là pour la paix : ce qui lui faisait espérer de réussir, c'était précisément le peu de succès obtenu précédemment. En effet, Smyrne, Lampsaque, Alexandrie de Troade et Lysimachia en Europe, avaient été autant d'obstacles à un accommodement. Eh bien ! Lysimachia était évacuée par le roi ; on ne pouvait donc lui objecter qu'il conservât quelque chose en Europe ; quant aux trois villes d'Asie, il était prêt à les abandonner, avec celles que les Romains pourraient encore vouloir soustraire à son obéissance, parce qu'elles avaient embrassé leur parti. Il s'engageait aussi à rembourser au peuple romain la moitié des frais de la guerre." Telles furent les propositions du roi.

Héraclidès finit en exhortant les Romains à se souvenir de la fragilité des choses humaines, à user avec modération de leurs succès et à ne pas accabler des ennemis dans le malheur. "Ils devaient, dit-il, borner leur empire à l'Europe : ce serait encore une assez belle part. Ils avaient eu moins de peine à conquérir chaque partie qu'ils n'en auraient à conserver le tout. Voulaient-ils lui enlever aussi quelque portion de l'Asie ? Pourvu que les limites fussent bien déterminées, le roi, dans sa modération, ferait ce sacrifice à l'ambition romaine, par amour pour la paix."

Ces offres, sur lesquelles l'ambassadeur fondait de si grandes espérances, parurent peu de chose aux Romains. Ils exigeaient que le roi leur remboursât intégralement les frais d'une guerre qu'il avait suscitée, que ses garnisons évacuassent l'Ionie et l'Éolide, et même qu'il rendît la liberté à toutes les villes d'Asie, comme les Romains l'avaient rendue à toute la Grèce ; ce qui ne pouvait avoir lieu que moyennant l'abandon, par le roi, de toute l'Asie en deçà du mont Taurus.

## Réponse de Publius Scipion

L'ambassadeur, voyant qu'il n'y avait rien à espérer de l'assemblée, essaya, suivant ses instructions, de gagner Scipion en particulier. Avant tout, il l'assura que le roi lui rendrait son fils sans rançon ; puis, faute de connaître et le caractère de Scipion et les sentiments d'un Romain, il lui promit des sommes considérables et le partage de l'autorité royale, sans le titre de roi cependant, si Antiochus obtenait la paix par son entremise.

“Que vous ne connaissiez, lui répondit Scipion, ni les Romains, ni l'homme à qui vous vous adressez, je ne m'en étonne point, puisque je vous vois si étrangement abusé sur la position de celui qui vous envoie. Il fallait garder Lysimachia, pour nous fermer l'entrée de la Chersonnèse, ou nous arrêter sur les bords de l'Hellespont et nous empêcher de passer en Asie, si vous calculiez sur nos inquiétudes relativement à l'issue de la guerre pour nous faire des propositions de paix ; mais aujourd'hui que vous nous avez laissé pénétrer en Asie, que vous êtes soumis au frein et même au joug, pouvez-vous traiter sur le pied de l'égalité avec un peuple dont vous n'avez plus qu'à subir la loi ?

Pour moi, j'accepterai la liberté de mon fils comme le don le plus précieux que puisse m'accorder la munificence du roi. Quant aux autres biens, fassent les dieux que je n'en éprouve jamais le besoin ! Du moins ce n'en sera pas un pour mon cœur. En retour d'un si grand bienfait, je saurai prouver au roi qu'il n'a pas obligé un ingrat, si pour un service personnel il n'exige qu'une reconnaissance personnelle ; mais comme homme public, je ne veux rien recevoir de lui, ni lui rien accorder. Tout ce que je puis faire pour le moment, c'est de lui donner un loyal conseil. Allez lui dire de ma part qu'il mette bas les armes, qu'il ne refuse aucune condition de paix.”

L'avis ne fut nullement goûté du roi. Il voyait du moins une chance de salut dans la guerre, puisqu'on lui imposait déjà des volontés comme à un vaincu. Renonçant donc pour le moment à toute pensée de négociation, il s'occupa exclusivement de ses préparatifs de guerre.

## **L'armée consulaire campe aux sources du Caïque (novembre 190)**

Le consul, ayant pris toutes les mesures nécessaires pour l'exécution de ses plans, quitta ses quartiers et entra d'abord à Dardanos, puis à Rhétée, au milieu de la population qui venait en foule à sa rencontre. De là il gagna Ilion, campa dans une plaine au pied des remparts, monta dans la citadelle, et y offrit un sacrifice à Minerve, déesse tutélaire de la place, au milieu de l'empressement des Iliens, des égards et des honneurs prodigués par eux à leurs descendants, et de la joie des Romains, qui se réjouissaient de voir le berceau de leur nation. De là, il arriva en six jours de marche à la source du Caïque.

Il y fut rejoint par Eumène. Ce prince, après une vaine tentative pour ramener sa flotte de l'Hellespont à Élée où elle devait hiverner, se voyant retenu plusieurs jours par les vents contraires sans pouvoir doubler le cap Lecton, avait débarqué, et, dans la crainte de manquer le début des opérations, il s'était, par le plus court chemin, rendu au camp du consul avec un corps de troupes peu considérable. Renvoyé à Pergame pour expédier les provisions, il livra les blés aux envoyés du consul, et revint au camp. On y prépara des vivres pour plusieurs jours, et l'armée se disposait à marcher contre l'ennemi, avant d'être surprise par l'hiver.

Mais le roi, qui campait près de Thyatire, ayant appris que P. Scipion était malade et s'était fait transporter à Élée, lui envoya une ambassade pour lui remettre son fils. Cette prévenance, si douce pour le cœur d'un père, produisit en outre sur la santé du malade un effet très salutaire. Après avoir satisfait aux transports de sa tendresse. "Allez, dit-il aux envoyés, allez assurer le roi de toute ma reconnaissance ; je ne puis, quant à présent, la lui témoigner qu'en lui conseillant de ne présenter la bataille que lorsqu'il aura appris mon retour au camp."

Antiochus avait soixante-deux mille hommes d'infanterie et plus de douze mille chevaux ; ces forces pouvaient lui donner quelque confiance dans l'issue d'un combat. Cependant, cédant aux conseils du grand homme, sa dernière ressource en cas de revers, il se retira, passa le fleuve de Phrygie et alla camper près de Magnésie du Sipyle. Pour mettre ses retranchements à l'abri de toute tentative de la part des Romains s'il voulait gagner du temps, il l'entoura d'un fossé profond de six coudées et large de douze, en dehors duquel il éleva une double palissade. Sur le revers il construisit un mur flanqué de tours nombreuses, d'où il pouvait facilement empêcher l'ennemi de franchir le fossé.

## Les deux armées se préparent au combat

Le consul, qui croyait le roi à Thyatire, continua sa marche sans s'arrêter, et le cinquième jour il entra dans la plaine d'Hyrkanie. Il apprit alors son départ, suivit ses traces et vint camper en-deçà du fleuve de Phrygie, à quatre milles de l'ennemi. Alors, un corps de mille cavaliers, Gallo-Grecs pour la plupart, avec quelques Dahes et des archers de différentes nations, traversant à grand bruit le fleuve, fondirent sur les postes romains. La surprise causa d'abord quelque confusion ; mais bientôt le combat se prolongeant, les Romains, qui étaient à portée de leur camp, reçurent des renforts ; la cavalerie du roi, épuisée de fatigue et cédant au nombre, tourna bride ; mais elle fut atteinte sur les bords du fleuve par l'ennemi qui la poursuivait et perdit plusieurs hommes avant d'avoir pu tenter le passage.

Deux jours s'écoulèrent ensuite dans l'inaction, sans qu'aucun des deux partis se hasardât à traverser. Le troisième jour, les Romains passèrent sur l'autre rive et campèrent à deux mille cinq cents pas de l'ennemi. Pendant qu'ils travaillaient à leurs retranchements, trois mille fantassins et cavaliers d'élite de l'armée royale les assaillirent avec un bruit épouvantable. Deux mille hommes protégeaient les travaux. Ce poste, malgré son infériorité, soutint d'abord à lui seul une lutte égale, sans appeler aucun des travailleurs à son aide ; puis, s'animant à mesure que le combat s'échauffait, il finit par chasser les assaillants, leur tua cent hommes et fit à peu près autant de prisonniers.

Les quatre jours suivants, les deux armées restèrent en bataille devant leurs retranchements. Le cinquième, les Romains s'avancèrent au milieu de la plaine. Antiochus ne fit aucun mouvement, bien que les ennemis ne fussent pas à un mille de son camp.

## Description du front romain

Le consul, voyant que les Syriens refusaient le combat, tint conseil le lendemain : “Que devait-il faire, demanda-t-il, si Antiochus ne lui donnait pas la possibilité de combattre ? L’hiver approchait ; il fallait ou tenir les soldats sous la tente, ou, si l’on voulait prendre les quartiers d’hiver, ajourner la guerre à la campagne suivante.”

Jamais ennemi ne fut plus méprisé des Romains. Ce ne fut de la part de tout le monde qu’un seul cri : “Il fallait marcher droit aux Syriens et profiter de l’ardeur des soldats.” Les Romains ne voyaient dans ces masses d’hommes que des animaux à égorger et non des ennemis à combattre : ils étaient prêts à faire irruption dans le camp à travers les fossés et les palissades, si Antiochus ne sortait pas de ses lignes. Le lendemain, d’après les renseignements positifs donnés par Cn. Domitius qu’on avait envoyé reconnaître le terrain et les endroits les plus abordables des retranchements ennemis, le consul alla se poster plus près encore. Le troisième jour les enseignes flottèrent au milieu de la plaine, et l’armée se mit en bataille. De son côté, Antiochus, renonçant à ses hésitations, dans la crainte de décourager ses troupes par de plus longs délais et d’augmenter la confiance des Romains, sortit enfin de son camp, mais se contenta de faire croire qu’il avait la résolution de combattre.

L’armée romaine offrait un aspect presque uniforme en hommes et en armes ; elle était composée de deux légions romaines et de deux divisions des alliés du nom latin, forte chacune de cinq mille quatre cents hommes. Les Romains occupaient le centre, les Latins les deux ailes ; les hastats en tête, derrière eux les principes, au troisième rang les triaires. En dehors de cette ligne de bataille, qui était pour ainsi dire complète, le consul plaça à droite, et sur le même front, l’infanterie auxiliaire d’Eumène, au nombre de trois mille hommes environ, mêlés aux cétrats achéens ; plus loin étaient trois mille chevaux, dont huit cents fournis par Eumène et le reste composé uniquement de Romains ; au troisième rang cinq cents Tralles et Crétois. L’aile gauche semblait pouvoir se passer de ces renforts ; elle était appuyée au fleuve et couverte par les routes escarpées. Néanmoins quatre escadrons de cavalerie y furent placés. Tel était l’ensemble des forces romaines, en y ajoutant deux mille volontaires macédoniens et thraces laissés à la garde du camp. Seize éléphants formaient la réserve derrière les triaires. Car outre qu’on ne pouvait les opposer avec succès à ceux du roi qui en avait cinquante-quatre, les éléphants d’Afrique, même en nombre égal, ne peuvent tenir tête contre ceux de l’Inde, qui ont sur eux l’avantage de la grosseur et peut-être du courage.

## Dispositif de l'armée royale

L'armée du roi, mélange confus de diverses nations, offrait un coup d'œil plus varié par la diversité des armes et des corps auxiliaires. L'infanterie, forte de seize mille hommes, était armée à la macédonienne et portait le nom de phalange. Elle occupait le centre de l'armée sur la première ligne, et était divisée en dix corps, séparés chacun par deux éléphants. La profondeur était de trente-deux hommes. Cette infanterie était la principale force du roi et présentait un aspect formidable, autant par sa fière contenance que par ses éléphants qui dominaient toute la ligne. Ces animaux étaient d'une grosseur prodigieuse, qui semblait encore rehaussée par leurs panaches flottants ; leur dos était surmonté d'une tour dont chacune portait quatre combattants, sans compter le conducteur.

À l'aile droite de cette phalange étaient placés quinze cents cavaliers Gallo-Grecs, soutenus par trois mille cuirassiers, nommés cataphractes, et par un escadron de mille chevaux, appelé agéma. C'était l'élite des Mèdes et des différentes peuplades de cette contrée. À leur côté se trouvait immédiatement un corps de seize éléphants formant la réserve. Plus à droite, et sur le prolongement de cette aile, était la cohorte royale, qui portait le nom d'argyraspides à cause de ses boucliers d'argent. Venaient ensuite douze cents archers à cheval, de la nation des Dahes ; puis trois mille hommes de troupes légères, composés de Tralles et de Crétois à peu près en nombre égal, et de deux mille cinq cents archers Mysiens. L'extrémité de l'aile était couverte par un corps de quatre mille hommes, tant frondeurs cyrtéens qu'archers élyméens.

À l'aile gauche la phalange était soutenue par quinze cents cavaliers Gallo-Grecs, et deux mille Cappadociens de la même arme, envoyés au roi par Ariarathe. Puis venaient deux mille sept cents auxiliaires de diverses nations, trois mille cavaliers cataphractes et mille autres cavaliers couverts, eux et leurs chevaux, d'une armure un peu plus légère, ayant du reste la même tenue : ce corps, qu'en appelait l'escadron du roi, était un mélange de Syriens, de Phrygiens et de Lydiens.

En avant de cette cavalerie étaient rangés les quadriges armés de faux, et les chameaux, appelés dromadaires, montés par des archers arabes, qui portaient des épées à lames étroites mais longues de quatre coudées, afin de pouvoir atteindre l'ennemi du haut de leurs montures. Puis la foule des auxiliaires, à peu près comme à l'aile droite : d'abord les Tarentins, ensuite deux mille cinq cents cavaliers Gallo-Grecs, mille Néocrétois et quinze cents Cariens et Ciliciens de la même arme, autant de Tralles ; enfin quatre mille cétrats, Pisidiens, Pamphyliens et Lyciens. Plus à gauche, les auxiliaires cyrtéens et élyméens en même nombre qu'à l'aile droite, et seize éléphants placés à quelque distance.



## Les quadriges munis de faux

Le roi commandait en personne à l'aile droite ; Séleucus son fils et Antipater son neveu étaient chargés de la gauche ; le centre était confié à trois chefs, Minnion, Zeuxis et Philippe, maître des éléphants.

Un brouillard qui s'était levé le matin et qui remonta avec le jour répandit une grande obscurité ; le vent du midi fit tomber ensuite une pluie qui inonda toute la plaine. Les Romains n'en furent pas incommodés, mais l'armée du roi en souffrit beaucoup. Les premiers occupaient trop peu de terrain pour que l'obscurité les empêchât de voir toute l'étendue de leurs lignes et, comme ils étaient presque tous pesamment armés, la pluie n'émoussait ni leurs épées ni leurs javelots. Dans l'armée royale, au contraire, dont le front présentait un si grand développement, on ne pouvait même pas, du centre, distinguer les ailes ; à plus forte raison les deux extrémités ne se voyaient-elles pas entre elles ; l'humidité avait relâché les arcs, les frondes et les courroies des javelots. Les quadriges même armés de faux, sur lesquels Antiochus comptait pour jeter le désordre dans les rangs ennemis, ne servirent qu'à troubler les siens.

Voici quelle était à peu près leur construction : dix piques d'une coudée partaient du joug au milieu du timon, comme des cornes destinées à transpercer tout ce qu'elles rencontreraient ; de chaque côté du joug étaient attachées en saillie deux faux, l'une à la hauteur du joug, pour trancher tout ce qui se présenterait de côté, l'autre plus bas, tournée vers la terre pour atteindre les soldats tombés et ceux qui tenteraient de se glisser par dessous. À l'extrémité des essieux étaient également adaptées deux faux dans la même disposition. Comme il eût fallu ouvrir les rangs pour livrer passage à ces quadriges, s'ils avaient été placés à l'arrière-garde ou au centre, le roi, comme on l'a dit plus haut, les avait mis en avant de ses lignes.

À cette vue, Eumène, qui était familiarisé avec cette espèce d'armes et qui savait combien c'était une ressource équivoque, lorsqu'on se bornait à effaroucher les chevaux au lieu de faire une attaque régulière, donna ordre aux archers crétois, aux frondeurs, aux cavaliers armés de javelots, de s'approcher non pas en masse, mais en se dispersant le plus possible, et de faire pleuvoir sur l'ennemi une grêle de traits. Cette pluie meurtrière, accompagnée de cris discordants, répandit une telle épouvante parmi les chevaux qu'ils s'emportèrent et coururent dans des directions différentes.

Il fut facile aux troupes légères, aux frondeurs et aux Crétois agiles de se dérober à cette charge soudaine, tandis que la cavalerie, qui poursuivit les fuyards, acheva de répandre le désordre et la terreur parmi les chevaux et les chameaux, également effarouchés par les cris confus qui retentissaient autour d'eux. On fit donc disparaître les chars du milieu de la plaine et, lorsque cette vaine échauffourée fut terminée, les deux armées s'ébranlèrent au signal donné, pour un combat en règle.

## Scènes de panique

Mais cette panique fut bientôt cause d'une véritable défaite. Les auxiliaires de la réserve, placés à peu de distance, se laissèrent gagner par l'effroi et l'épouvante qui avaient dispersé les attelages et, se mettant à fuir, dégarnirent toutes les lignes jusqu'aux cataphractes. Ceux-ci, se voyant découverts et chargés par la cavalerie romaine, ne soutinrent pas même le premier choc. Les uns se débandèrent ; les autres, accablés du poids de leur cuirasse et de leurs armes, furent pris ou tués.

Bientôt toute l'aile gauche fut en déroute, et le désordre des auxiliaires placés entre la cavalerie et la phalange porta la terreur jusqu'au centre. Les rangs furent rompus, et le mouvement rétrograde des fuyards empêcha l'infanterie de faire usage de ces longues piques que les Macédoniens nomment sarisses. Les légions romaines se portèrent alors en avant, et assaillirent à coups de javelot leurs ennemis en désordre. Les éléphants placés entre les lignes ne purent eux-mêmes arrêter le soldat romain, accoutumé par les guerres d'Afrique à éviter la charge de ces animaux, soit en leur perçant les flancs avec le javelot, soit en leur coupant le jarret avec l'épée lorsqu'il pouvait les approcher.

Déjà la première ligne du centre était presque entièrement enfoncée et la réserve, tournée par les Romains, était taillée en pièces, lorsqu'ils apprirent la déroute de leur aile gauche et entendirent les cris des fuyards refoulés jusqu'aux portes du camp. En effet Antiochus, qui commandait à l'aile droite, ayant remarqué que le consul s'était cru suffisamment couvert par le fleuve et n'avait placé de ce côté que quatre escadrons de cavalerie, profita de ce que ces escadrons avaient abandonné la rive pour se joindre aux autres corps et fit une charge à la tête de ses auxiliaires et de ses cataphractes. Non seulement il attaqua les Romains de front, mais il tourna leur aile du côté du fleuve, les prit en flanc, culbuta d'abord leur cavalerie, puis força les corps d'infanterie les plus rapprochés à fuir en désordre vers leur camp.

## Reprise du combat

La garde du camp était confiée à M. Aemilius, tribun des soldats, fils de M. Lépide qui, peu d'années après, fut nommé grand pontife. Témoin de cette déroute, il courut avec toute sa troupe au-devant des fuyards, les arrêta, puis les ramena au combat en leur faisant honte de leur effroi et de leur lâche désertion ; il les menaçait d'une mort certaine s'ils n'obéissaient. Enfin il ordonna aux siens de faire main basse sur les plus avancés et de forcer à coups d'épée ceux qui les suivaient à faire volte-face. Placés entre deux périls, les fuyards choisirent le moindre ; ils cédèrent devant une si cruelle alternative, s'arrêtèrent d'abord, puis retournèrent d'eux-mêmes au combat. Aemilius, avec les deux mille braves qui composaient sa troupe, tint vigoureusement tête au roi qui arrivait à toute bride sur le dos des fuyards. Attale, frère d'Eumène, placé à l'aile droite, qui avait au premier choc culbuté la gauche de l'ennemi, n'eut pas plus tôt vu la gauche des Romains en fuite et les abords du camp dans la plus grande confusion qu'il accourut à temps avec deux cents chevaux. Antiochus, qui vit revenir au combat ceux qu'il venait de poursuivre et des renforts accourir du camp et du corps de bataille, tourna bride et prit la fuite à son tour.

Ainsi vainqueurs aux deux ailes, les Romains franchirent les monceaux de cadavres entassés principalement au centre, où le courage de l'ennemi et la pesanteur de ses armes l'avaient retenu, et coururent piller le camp syrien. Les cavaliers d'Eumène, suivis bientôt de tout le reste de la cavalerie, s'élancèrent à travers la plaine à la poursuite des fuyards et firent main basse sur les premiers qu'ils purent atteindre. Mais ce qui fut surtout funeste aux Syriens, ce fut le pêle-mêle de chars, d'éléphants, de chameaux, et ces flots de fuyards qui, se ruant éperdus et en désordre les uns sur les autres, se faisaient fouler aux pieds par les animaux.

Dans le camp même le carnage fut plus horrible que sur le champ de bataille. C'était au camp que les premiers fuyards avaient cherché un asile et, dans l'espoir d'être soutenus par ceux qui en avaient la garde, ils se battirent avec fureur devant les retranchements. Les Romains, se voyant arrêtés à l'entrée du camp et des palissades qu'ils s'étaient flattés d'emporter du premier choc, se vengèrent de cette résistance en faisant une épouvantable boucherie lorsqu'ils l'eurent enfin forcé.

### **Pillage du camp ennemi. Antiochus se réfugie à Apamée**

Le roi perdit dans cette journée, dit-on, près de cinquante mille fantassins et trois mille chevaux ; on lui prit quinze cents hommes et quinze éléphants avec leurs conducteurs. Les Romains eurent beaucoup de blessés, mais leur perte ne s'éleva qu'à trois cents hommes d'infanterie environ et vingt-quatre cavaliers, celle d'Eumène, à vingt-cinq hommes. Les vainqueurs saccagèrent dans la journée le camp ennemi et rentrèrent dans le leur avec un immense butin. Le lendemain ils dépouillèrent les morts et rassemblèrent les prisonniers. Des ambassades vinrent leur apporter la soumission de Thyatire et de Magnésie du Sipyle.

Antiochus, suivi d'une faible escorte mais rejoint dans sa fuite par quelques débris de son armée, se retira à Sardes vers la quatrième veille avec cette poignée d'hommes et, amenant avec lui sa femme et sa fille, il laissa à Zénon la garde de Sardes, et à Timon le commandement de la Lydie. Toutefois, malgré la présence de ces deux officiers, les habitants et la garnison envoyèrent d'un commun accord des députés au consul.

## Le consul victorieux dicte ses conditions

Vers ce même temps, les envoyés de Tralles, de Magnésie du Méandre, et d'Éphèse, vinrent apporter la soumission de ces villes. Éphèse avait été évacuée par Polyxénidas à la nouvelle du combat. Cet amiral avait conduit sa flotte jusqu'à Patara en Lycie mais, dans la crainte d'être attaqué par l'escadre rhodienne qui croisait à la hauteur de Mégistè, il débarqua et prit la route de la Syrie avec un faible détachement.

Cependant les villes d'Asie se mettaient avec empressement à la discrétion du consul et se hâtaient de reconnaître la domination de Rome. Déjà le consul était à Sardes. P. Scipion partit d'Élée aussitôt qu'il fut en état de supporter le voyage et vint l'y rejoindre. Bientôt un parlementaire d'Antiochus fit demander au consul par P. Scipion et obtint pour son maître la permission d'envoyer des ambassadeurs. Peu de jours après, Zeuxis, gouverneur de Lydie, et Antipater, neveu du roi, arrivèrent à Sardes. Ils s'adressèrent d'abord à Eumène qu'ils croyaient, à raison de ses anciens démêlés avec Antiochus, fort opposé à la paix ; l'ayant trouvé plus traitable qu'ils ne l'avaient espéré, ils se firent introduire par P. Scipion auprès du consul. Ils obtinrent, devant une nombreuse assemblée, l'audience qu'ils sollicitaient pour exposer leurs instructions.

“Romains, dit Zeuxis, nous ne venons pas vous présenter une justification, mais vous demander les moyens d'expier la faute du roi et d'obtenir de nos vainqueurs la paix et notre pardon. Vous avez toujours, dans votre magnanimité, épargné les princes et les peuples vaincus ; combien ne devez-vous pas vous montrer plus magnanimes et plus cléments après une victoire qui vous rend maîtres du monde ! Renonçant désormais à combattre les mortels, vous n'avez plus qu'à protéger le genre humain, à veiller comme les dieux sur son repos.”

La réponse des Romains avait été décidée avant l'arrivée des ambassadeurs : ce fut l'Africain qui prit la parole. Il s'exprima en ces termes : “Les Romains tiennent de la bonté des dieux ce qu'il était au pouvoir des dieux de leur accorder. Quant à nos sentiments, qui dépendent de nous, ils ont été en toute circonstance et sont toujours les mêmes ; la prospérité n'enfle pas notre orgueil, le malheur n'abat point notre courage. À défaut d'autre exemple, je vous citerais Hannibal, votre ami, si je ne pouvais vous citer vous-mêmes.”

“Après avoir traversé l'Hellespont, avant d'avoir aperçu le camp du roi et son armée en bataille, lorsque toutes les chances étaient encore égales et l'issue de la lutte incertaine, nous avons écouté vos propositions de paix et fixé les bases d'un traité d'égal à égal ; aujourd'hui que nous sommes vainqueurs et vous vaincus, nous ne changeons rien à ces conditions. Renoncez à toute possession en Europe, abandonnez toute l'Asie en deçà du mont Taurus. Pour les frais de la guerre, vous nous donnerez quinze mille talents euboïques, dont cinq cents comptant, deux mille cinq cents lorsque le sénat et le peuple romain auront ratifié la paix, et les douze mille autres en douze paiements égaux, d'année en année. Vous paierez aussi quatre cents talents à Eumène et vous lui rendrez le reste du blé dû à son père.”

“Ces conditions acceptées, vous nous remettrez, comme garantie de votre fidélité à les

observer, vingt otages à notre choix. D'un autre côté, la paix ne sera jamais tout à fait sûre pour le peuple romain partout où sera Hannibal. C'est donc lui que nous demandons avant tout. Vous nous livrerez aussi l'Étolien Thoas, l'instigateur de la guerre d'Étolie, qui vous a aveuglés les uns et les autres sur vos forces respectives pour vous armer contre nous, et avec lui l'Acarmanien Mnasilochus et les Chalcidiens Philon et Ebulidès. Votre maître s'est mis pour traiter de la paix dans une position plus défavorable, parce qu'il a trop tardé à le faire. S'il hésite encore, qu'il sache qu'il est plus difficile de faire descendre aux rois les premiers degrés du trône que d'achever leur ruine."

Les ambassadeurs avaient ordre de souscrire à toutes les conditions. On ne s'occupait donc plus que d'envoyer une députation à Rome. Le consul établit ses quartiers à Magnésie du Méandre, à Tralles et à Éphèse. Ce fut à Éphèse que le consul reçut peu de jours après les otages du roi, avec les députés chargés d'aller à Rome. Eumène partit pour Rome en même temps que les ambassadeurs. Ils furent suivis par des députations de tous les peuples de l'Asie.

## 2. Politique intérieure de Rome (189)

46

### **Triomphe de M'. Acilius sur les Étoliens. Activité diplomatique du sénat**

Pendant que l'Asie était le théâtre de ces événements, deux proconsuls revinrent à Rome presque en même temps, avec l'espoir de triompher. Q. Minucius arrivait de sa province de Ligurie, M'. Acilius, de celle d'Étolie. Ils rendirent compte de leurs exploits, mais Minucius essuya un refus, tandis qu'Acilius obtint d'un consentement unanime l'honneur qu'il sollicitait. Il triompha du roi Antiochus et des Étoliens.

Il se fit précéder par deux cent trente drapeaux, trois mille livres pesant d'argent non monnayé, cent treize mille tétradrachmes attiques, deux cent-quarante-huit mille cistophores et par un grand nombre de vases d'argent ciselés d'un poids considérable. Il fit aussi porter devant son char l'argenterie du roi et de riches vêtements, quarante-cinq couronnes d'or, offertes par les villes alliées, des dépouilles de toute sorte et trente-six prisonniers de distinction, tous généraux Étoliens et Syriens. Damocrite, chef des Étoliens, qui était parvenu à s'évader de sa prison auparavant pendant la nuit et avait été poursuivi par ses gardes sur les bords du Tibre, s'était frappé de son épée pour ne pas retomber entre leurs mains. Il ne manqua derrière le char du proconsul que son armée ; du reste, ce fut un triomphe magnifique, et par la pompe du spectacle et par l'importance des succès d'Acilius.

La joie en fut troublée par la triste nouvelle d'une défaite éprouvée en Espagne. Dans un combat livré sur le territoire des Bastétans, près de la ville de Lycon, contre les Lusitaniens, le proconsul L. Aemilius avait perdu six mille hommes. Les débris de l'armée, frappés de terreur et refoulés dans leurs retranchements, avaient eu beaucoup de peine à s'y défendre et avaient regagné, à marches forcées, avec toute la précipitation d'une déroute, les terres des alliés. Telles étaient les nouvelles arrivées d'Espagne.

En Gaule, les colonies de Plaisance et de Crémone avaient envoyé des députés, qui furent introduits au sénat par le préteur L. Aurunculéius. Ils venaient se plaindre de la détresse de ces colonies, dont les habitants avaient été décimés par la guerre ou par les maladies, ou chassés par le voisinage dangereux des Gaulois. Le sénat décréta qu'on prierait le consul C. Laelius d'enrôler six mille familles pour les distribuer dans ces colonies, et que le préteur L. Aurunculéius nommerait des triumvirs qui seraient chargés de leur établissement. Les triumvirs désignés furent M. Atilius Serranus, L. Valérius Flaccus, fils de Publius et Valérius Tappo, fils de Caius.

## Élections pour l'année 189

La proximité des comices consulaires rappela bientôt après de la Gaule le consul C. Laelius. En vertu du sénatus-consulte porté en son absence, il leva les colons destinés à repeupler Plaisance et Crémone ; il proposa en outre la formation de deux nouvelles colonies sur le territoire qui avait appartenu aux Boiens, et le sénat agréa la proposition.

Dans le même temps, on reçut les dépêches de L. Aemilius Régillus, qui annonçait la victoire remportée à la hauteur de Myonnésos et le passage du consul L. Scipion en Asie, avec son armée. On décréta un jour de supplications en l'honneur de cette victoire, et un autre à l'occasion du premier campement fait par une armée romaine en Asie, afin d'obtenir la réussite et le bon succès de cette entreprise. Le consul eut ordre d'immoler vingt grandes victimes dans chacune de ces cérémonies.

Il tint ensuite les comices consulaires qui furent signalés par de vifs débats. M. Aemilius Lépidus, l'un des candidats, avait soulevé contre lui des préventions fâcheuses, pour avoir abandonné sa province de Sicile sans l'aveu et la permission du sénat. Il avait pour compétiteurs M. Fulvius Nobilior, Cn. Manlius Vulso et M. Valérius Messalla. Fulvius fut seul nommé, les autres n'ayant pas réuni les suffrages ; le lendemain il se donna pour collègue Cn. Manlius, à l'exclusion de Lépidus qui fut rejeté, et de Messalla qui se désista. On créa ensuite préteurs Quintus Fabius Labéo et Quintus Fabius Pictor, lequel avait été cette année même inauguré flamine de Quirinus, M. Sempronius Tuditanus, Sp. Postumius Albinus, L. Plautius Hypséus, et L. Baebius Dives.



### **Fausses rumeurs en provenance d'Asie (avril 189)**

Sous le consulat de Fulvius Nobilior et de Cn. Manlius Vulso, il se répandit à Rome, si l'on en croit Valérius Antias, une nouvelle qui fit grand bruit et qui fut presque regardée comme certaine. On disait qu'Antiochus avait attiré à une conférence le consul et son frère, sous prétexte de leur remettre le jeune Scipion et qu'il s'était assuré de leurs personnes ; qu'aussitôt après cette capture il avait marché droit au camp romain, l'avait pris d'assaut et avait anéanti l'armée romaine tout entière ; qu'à cette nouvelle les Étoliens avaient relevé la tête et rejeté les clauses du traité ; que leurs chefs s'étaient rendus en Macédoine, en Dardanie et en Thrace, pour y lever des mercenaires ; que le propréteur A. Cornélius avait envoyé d'Étolie à Rome A. Térentius Varron et M. Claudius Lépide, pour y porter ces tristes détails. Le même historien ajoute que, entre autres questions adressées par le sénat aux ambassadeurs étoliens, on leur demanda de qui ils tenaient la nouvelle de l'arrestation des généraux romains en Asie par le roi Antiochus et de la destruction de l'armée, et qu'ils déclarèrent "en avoir été informés par leurs propres envoyés, qui s'étaient trouvés avec le consul." Ce récit n'ayant été répété par aucun autre historien, je ne veux ni le présenter comme certain, ni l'omettre comme mensonger.

## **Le sénat refuse la paix à la délégation étolienne (fin décembre 190)**

Ce fut alors que les députés étoliens eurent audience du sénat. Leur position et leurs malheurs leur faisaient un devoir de chercher à obtenir par un honorable aveu le pardon de leur faute ou de leur erreur. Tout au contraire, ils parlèrent d'abord de leurs services envers le peuple romain et se targuèrent presque du succès de la guerre contre Philippe ; ce ton arrogant blessa les sénateurs ; la maladresse avec laquelle ils rappelaient des faits anciens et oubliés n'eut d'autre résultat que de réveiller les souvenirs de leurs torts beaucoup plus nombreux que n'étaient leurs services ; et, quand ils avaient besoin d'inspirer la compassion, ils ne surent qu'exciter la colère et la haine. Un sénateur leur demanda s'ils s'abandonnaient à la discrétion du peuple romain ; un autre, s'ils s'engageaient à n'avoir d'autres amis et d'autres ennemis que ceux du peuple romain.

Ils restèrent muets et reçurent l'ordre de sortir de la curie. Alors tous les sénateurs s'écrièrent d'une commune voix "que les Étoliens étaient encore tout dévoués à Antiochus, et tournaient toutes leurs espérances vers ce prince ; qu'avec ces ennemis déclarés il n'y avait pas d'autre parti à prendre que la guerre et qu'il fallait achever de réduire ces esprits indomptables." Un nouveau motif vint encore enflammer le courroux des Romains. Au moment même où les Étoliens demandaient la paix, ils attaquaient la Dolopie et l'Athamanie. Sur la proposition de M. Acilius, le vainqueur d'Antiochus et des Étoliens, un sénatus-consulte enjoignit aux Étoliens de quitter Rome le jour même, et l'Italie avant quinze jours. A. Térentius Varron fut chargé de les escorter, et on leur signifia que toute ambassade étolienne qui se présenterait désormais à Rome sans y être autorisée par le général investi du commandement de la Grèce et sans être accompagnée par un de ses lieutenants, serait traitée comme ennemie. C'est ainsi que l'on congédia les Étoliens.

## Répartition des postes pour l'année 189

Les consuls s'occupèrent ensuite de la répartition des provinces ; il avait été décidé qu'ils tireraient au sort l'Étolie et l'Asie. Celui des deux qui aurait l'Asie devait commander l'armée de L. Scipion, y ajouter quatre mille hommes d'infanterie romaine, deux cents chevaux, et huit mille hommes d'infanterie latine, avec quatre cents chevaux, et avec ses troupes continuer la guerre contre Antiochus.

L'autre consul devait avoir l'armée d'Étolie ; il était autorisé à y joindre un nombre de citoyens et d'alliés égal à celui qu'on accordait à son collègue. Le même consul avait ordre d'armer les vaisseaux construits l'année précédente et de les emmener avec lui ; car il avait mission, non seulement d'attaquer l'Étolie, mais de faire aussi une descente dans l'île de Céphallénie. Il devait en outre, si l'intérêt de la république le permettait, revenir à Rome pour les comices. Indépendamment de l'élection des magistrats annuels, il avait été résolu qu'on nommerait aussi des censeurs. Si quelque obstacle retenait le consul, il devait prévenir le sénat qu'il ne pourrait être de retour pour l'époque des comices. L'Étolie échut à M. Fulvius Nobilior, l'Asie à Cn. Manlius Vulso.

Les préteurs procédèrent ensuite au partage de leurs départements. Sp. Postumius eut la juridiction de la ville et des étrangers ; M. Sempronius Tuditanus, la Sicile ; Q. Fabius Pictor, flamine quirinal, la Sardaigne ; Q. Fabius Labéo, le commandement de la flotte ; L. Plautius Hypséus, l'Espagne citérieure, et L. Baebius Dives, l'Espagne ultérieure. On décerna au nouveau préteur de Sicile une légion et la flotte qui était dans sa province ; il devait lever sur les Siciliens deux dîmes de blé, l'une destinée pour l'Asie, l'autre pour l'Étolie. Le préteur de Sardaigne eut ordre de frapper le même impôt sur sa province, et de l'envoyer aussi aux armées de l'Asie et de l'Étolie.

L. Baebius emmena en Espagne un renfort de mille fantassins et cinquante cavaliers romains, et de six mille hommes d'infanterie et deux cents chevaux latins. Plautius Hypséus eut, pour la citérieure, mille fantassins romains, deux mille fantassins latins et deux cents chevaux ; outre ces renforts, chacune des deux Espagnes devait avoir une légion. Parmi les magistrats de l'année précédente, C. Laelius fut prorogé pour une année dans le commandement de sa province, ainsi que P. Junius dans la propréture de l'Étrurie, avec l'armée qui se trouvait dans son département, et M. Tuccius, dans la propréture du Bruttium et de l'Apulie.

## La nouvelle de la victoire parvient à Rome (avril 189)

Avant le départ des préteurs pour leurs provinces, il s'éleva entre P. Licinius, grand pontife, et Q. Fabius Pictor, flamine quirinal, une contestation semblable à celle qui avait eu lieu autrefois entre L. Métellus et Postumius Albinus. Ce dernier était consul et se disposait à passer en Sicile avec son collègue C. Lutatius pour se mettre à la tête de la flotte, lorsqu'il fut retenu pour les cérémonies religieuses par le grand pontife Métellus. De même, le départ du préteur Fabius pour la Sardaigne était entravé par P. Licinius. L'affaire fut vivement débattue dans le sénat et devant le peuple ; il y eut conflit d'autorités, cautions fournies, amendes prononcées, appel fait aux tribuns, recours adressé au peuple. La religion l'emporta à la fin, et le flamine dut obéir au pontife ; alors les amendes furent levées par ordre du peuple. Mais le préteur, dans le dépit d'avoir perdu sa province, voulut se démettre de ses fonctions ; il céda aux instances des sénateurs, qui lui décernèrent la juridiction des étrangers. Quelques jours suffirent ensuite pour faire les levées qui étaient peu considérables, après quoi les consuls et les préteurs partirent pour leurs provinces.

Ce fut alors que s'élevèrent ces bruits sans fondement sur la campagne d'Asie ; peu de jours après on reçut à Rome des nouvelles positives et des dépêches du général, qui firent succéder la joie à cette crainte toute récente, déjà démentie d'ailleurs par la défaite d'Antiochus en Étolie. Ces renseignements coupèrent court aux sinistres pressentiments qui avaient éveillé dans tous les cœurs, au commencement de la guerre, la puissance formidable d'Antiochus et la coopération d'Hannibal chargé de diriger les hostilités. Cependant on ne changea point la destination du consul envoyé en Italie ; on ne crut pas devoir diminuer son armée, dans la crainte d'avoir à combattre les Galates.

## **Arrivée des plénipotentiaires à Rome (mai 189). Les réticences du roi Eumène**

Peu après, M. Aurélius Cotta, lieutenant de L. Scipion, arriva à Rome avec les ambassadeurs d'Antiochus, Eumène et les Rhodiens. Cotta exposa dans le sénat d'abord, puis, par ordre des sénateurs, devant l'assemblée du peuple, les détails de la campagne d'Asie. On décréta trois jours de supplications et l'on ordonna un sacrifice de quarante grandes victimes. Eumène obtint, le premier, audience du sénat. Il remercia en quelques mots les sénateurs de les avoir délivrés d'un siège, lui et son frère, et d'avoir mis ses états à l'abri des attaques d'Antiochus. Ensuite il félicita le peuple romain d'avoir obtenu des succès sur terre et sur mer, d'avoir battu, mis en fuite le roi Antiochus, de l'avoir dépouillé de son camp et chassé de l'Europe d'abord, et de toute l'Asie en deçà du mont Taurus ; quant à ses propres services, ajouta-t-il, il aimait mieux que le sénat les apprît de la bouche de ses généraux ou de leurs lieutenants que de la sienne."

Ces paroles eurent l'approbation générale ; on le pria de dire lui-même, en mettant de côté toute modestie, ce qu'il se croyait en droit d'attendre de la reconnaissance du sénat et du peuple romain. On lui déclara qu'au besoin même on récompenserait volontiers ses services au-delà de ce qu'il les estimait. À cette assurance bienveillante, le roi répondit que, "si d'autres que les Romains lui laissaient le choix des récompenses, il s'empresserait de consulter le sénat romain et de prendre conseil de cette auguste assemblée, afin qu'on ne pût l'accuser de sortir des bornes de la modération dans ses désirs, ni d'être trop peu modeste dans ses demandes ; mais que, le don devant venir du sénat, le sénat devait être l'unique arbitre de sa munificence envers lui et ses frères."

Ces raisons ne changèrent pas la détermination du sénat ; on le pressa de nouveau de s'expliquer lui-même. Enfin, après une lutte de politesse et de modestie dans laquelle ils se renvoyaient la décision l'un à l'autre avec une complaisance qui menaçait de n'avoir pas de fin, Eumène sortit de la curie. Le sénat persista dans son opinion : "Il était impossible, disait-on, que le roi fût venu à Rome sans savoir ce qu'il voulait, ce qu'il avait à demander. Il savait mieux que personne ce qui était à sa convenance ; il connaissait l'Asie bien mieux que le sénat. Il fallait donc le rappeler et le contraindre à énoncer ses prétentions et ses espérances."

## **Eumène dévoile ses désirs et ses craintes au sénat**

Le consul le ramena donc, et on lui donna la parole : “Pères conscrits ; dit-il, j’aurais persévéré dans mon silence, si je ne savais que la députation des Rhodiens doit bientôt paraître devant vous, et qu’après leurs discours, je me verrai forcé de parler. Or, cette explication sera d’autant plus difficile que leurs demandes ne paraîtront ni dirigées en aucune façon contre moi, ni même toucher en aucune façon à leurs propres intérêts. Ils vont, en effet, plaider la cause des villes grecques et vous dire qu’elles doivent être affranchies. Ce point obtenu, qui doute qu’ils ne parviennent à détacher de moi, non seulement les villes dont la liberté aura été proclamée, mais encore celles qui sont depuis longtemps soumises à mon autorité, tandis qu’eux-mêmes se prévaudront d’un si grand service pour les tenir toutes, sous le titre spécieux d’alliés, dans une dépendance et une servitude réelles ? Et tout en étalant cette ambition démesurée, ils se donneront, justes dieux ! les airs du plus complet désintéressement ; ils diront que c’est une mesure digne du peuple romain, une conséquence du passé. Vous aurez donc à vous tenir en garde contre ce langage artificieux ; vous ne voudrez pas établir entre vos alliés une inégalité blessante, abaisser les uns pour élever les autres outre mesure ; vous ne voudrez pas que ceux qui ont porté les armes contre vous soient mieux traités que vos alliés et vos amis.”

“Pour moi, en toute autre circonstance, j’aimerais mieux relâcher quelque chose de mes droits que de montrer trop d’opiniâtreté à les faire valoir ; mais quand il s’agit de votre amitié, de l’honneur de vous avoir rendu service et des distinctions accordées par votre reconnaissance, je ne puis me résigner à passer après les autres. C’est là le plus précieux héritage que m’ait transmis mon père, ce prince qui, le premier de tous les habitants de l’Asie et de la Grèce, a été honoré de votre amitié, et qui, par sa fidélité constante et inébranlable, a su la conserver jusqu’au dernier jour de sa vie. Car il ne s’est pas borné à vous être toujours fidèle et dévoué, il a pris part à toutes les guerres que vous avez soutenues en Grèce, sur terre comme sur mer ; il a montré un empressement sans égal parmi tous vos alliés pour vous fournir toutes sortes de provisions ; enfin, il exhortait les Béotiens à embrasser votre alliance, lorsque ses esprits l’ont abandonné au milieu de son discours : quelques moments après il n’était plus ! “

“J’ai marché sur ses traces ; je n’ai pu vous montrer plus de zèle, ni plus de dévouement que lui ; son affection pour vous n’avait pas de bornes. Si mes services ont été plus réels, mes sacrifices plus grands, c’est que la fortune, les circonstances, Antiochus, la guerre d’Asie ont été pour moi de grandes occasions de me mettre en avant. Souverain de l’Asie et d’une partie de l’Europe, Antiochus me donnait sa fille en mariage ; il me rendait sur-le-champ les villes qui s’étaient soustraites à mon obéissance ; il me faisait espérer pour l’avenir de notables accroissements de puissance, si je voulais m’unir à lui pour vous faire la guerre. Je ne me ferai pas un mérite de ma fidélité, j’aime mieux vous rappeler des titres dignes de cette vieille amitié qui unit ma famille à la république.”

“Plus qu’aucun de vos alliés, sans contredit, j’ai mis des armées et des flottes à la disposition de vos généraux ; je leur ai fourni des vivres sur terre et sur mer ; j’ai assisté à toutes vos batailles navales, et il y en eut beaucoup ; je n’ai reculé devant aucune fatigue, devant aucun danger personnel. La plus cruelle de toutes les calamités de la guerre, je l’ai

endurée quand j'ai été assiégé dans Pergame, et menacé de perdre le trône et la vie en même temps. À peine délivré de ce siège, j'ai laissé Antiochus d'un côté, Séleucus de l'autre, camper sous les murs de ma capitale, et, sourd à la voix de mes intérêts particuliers, je suis allé avec toute ma flotte rejoindre dans l'Hellespont votre consul L. Scipion, pour l'aider à faire passer son armée en Asie. Depuis le moment où vos troupes ont mis le pied sur ce continent, je n'ai pas quitté le consul un seul instant. Nul soldat romain n'a été plus assidu au camp que mes frères et moi. Il ne s'est pas fait une expédition, livré un combat de cavalerie, où je ne me sois trouvé. Sur le champ de bataille, je suis resté au poste que m'avait assigné le consul. Je ne m'écrierai point, Pères conscrits : 'Où donc est celui qui peut mettre ses services dans cette guerre en comparaison avec les miens ? ' Non ; mais j'oserai me placer à côté des peuples et des rois que vous honorez le plus."

"Masinissa fut votre ennemi avant de devenir votre allié ; il n'est point venu dans tout l'éclat de sa puissance vous offrir ses secours ; c'est après avoir été détrôné et proscrit, après avoir perdu toutes ses forces, qu'il est allé chercher un asile dans votre camp avec un petit nombre de cavaliers. Cependant, pour prix du zèle et de la fidélité avec lesquels il vous a servis en Afrique contre Syphax et les Carthaginois, vous l'avez non seulement remis sur le trône de ses pères, mais agrandi de la plus riche partie des états de Syphax, et placé à la tête de tous les rois d'Afrique. Quelle récompense, quel honneur ne méritons-nous pas, nous qui n'avons jamais été votre ennemi ? Toujours fidèles à votre alliance, mon père, mes frères et moi nous avons combattu pour vous sur terre et sur mer, en Asie, comme loin de nos foyers, dans le Péloponnèse, en Béotie, en Étolie, contre Philippe, contre Antiochus, contre les Étoliens. Quelles sont donc vos prétentions, me dira-t-on ? Pères conscrits, puisque vous voulez absolument que je m'explique, je dois vous obéir. Si, en rejetant Antiochus au-delà du mont Taurus, votre intention a été d'occuper vous-mêmes ces terres, nul voisinage ne peut m'être plus agréable que le vôtre, nul boulevard ne saurait mieux défendre et mieux garantir mes états. Mais si vous avez résolu d'abandonner ces contrées et de rappeler vos troupes, aucun de vos alliés, j'ose le dire, ne mérite plus que moi d'être mis en possession de vos conquêtes. Mais, dira-t-on encore, il est beau d'affranchir des villes esclaves. Oui, sans doute, et c'est aussi mon opinion, si toutefois ces villes n'ont commis contre vous aucun acte d'hostilité. Mais si elles ont embrassé le parti d'Antiochus, n'est-il pas mille fois plus digne de votre prudence et de votre justice de favoriser des alliés fidèles que des ennemis."

## Intervention de la délégation rhodienne

Le discours d'Eumène fut agréable au sénat, et l'assemblée paraissait fort disposée à le traiter avec munificence et générosité. Comme les députés des Rhodiens n'étaient pas tous présents, on reçut dans l'intervalle ceux de Smyrne, dont l'audience ne fut pas longue. On leur donna de grands éloges pour s'être résignés à tout souffrir plutôt que de se rendre au roi ; puis on fit entrer les Rhodiens. Leur chef, après avoir rappelé l'origine de leur alliance avec le peuple romain et les services qu'ils lui avaient rendus dans la guerre contre Philippe d'abord, ensuite dans celle contre Antiochus, continua en ces termes :

“Pères conscrits, s'il y a dans notre mission quelque chose de pénible et d'affligeant pour nous, c'est d'avoir à discuter contre Eumène, le seul de tous les rois à qui notre république soit unie tout à la fois par les liens de l'hospitalité particulière et par ceux, plus sacrés encore, de l'hospitalité publique. Au reste, ce ne sont point nos sentiments, Pères conscrits, c'est la différence bien autrement grave de nos institutions, qui nous divise aujourd'hui : libres nous-mêmes, nous demandons aussi pour les autres la liberté ; les rois veulent tout asservir, tout soumettre à leur despotisme.”

“Quoi qu'il en soit, notre embarras vient des égards que nous devons à Eumène, et non du fond même de l'affaire, dont la discussion ne nous offre pas plus de difficultés que la décision n'en aura pour vous. En effet, si pour récompenser un prince, votre allié et votre ami, pour reconnaître ses services dans cette guerre même dont il s'agit de partager les avantages, vous n'aviez pas d'autre moyen que de lui sacrifier la liberté de plusieurs villes, vous pourriez éprouver quelque hésitation et craindre de priver un prince, votre ami, des témoignages de votre gratitude, ou de vous écarter de vos principes et de ternir par l'asservissement de tant de cités la gloire que vous vous êtes acquise en combattant Philippe.”

“Mais heureusement la fortune vous épargne cette triste alternative d'ingratitude ou de déshonneur. Grâce aux dieux, votre conquête n'est pas moins riche que glorieuse, et elle vous met à même d'acquitter facilement votre dette. La Lycaonie, les deux Phrygies, toute la Pisidie, la Chersonnèse et les régions de l'Europe qui en sont voisines sont en votre pouvoir. La première venue de ces contrées ajoutée aux états d'Eumène peut presque doubler son royaume ; remises toutes entre ses mains, elles le placeraient au niveau des plus puissants monarques.”

“Vous pouvez donc enrichir vos alliés du fruit de vos victoires, sans vous départir de vos principes, sans oublier les engagements que vous avez pris en attaquant Philippe et Antiochus, ni la conduite que vous avez tenue après la défaite de Philippe, ni celle qu'on attend et qu'on espère de vous, moins comme une conséquence de votre conduite passée que comme une démarche digne de vous. Les autres nations ont différents motifs, plus ou moins honorables et plausibles pour prendre les armes : il s'agit de conquérir tantôt un territoire, tantôt quelques bourgs, quelques villes, quelques ports, quelques portions de côtes. Vous, vous n'avez jamais eu de pareils désirs avant toutes vos conquêtes ; et aujourd'hui que le monde est à vous, que pourriez-vous désirer ? C'est pour l'honneur, c'est pour répandre votre gloire dans tout cet univers, qui depuis longtemps révère votre nom et votre empire à l'égal des dieux immortels, que vous avez toujours combattu ! “



“S’il vous en a coûté pour vous élever à ce haut degré de puissance, peut-être vous en coûtera-t-il plus encore pour vous y maintenir. Vous avez pris sous votre protection une nation fameuse par son antiquité, par ses hauts faits, par son amour pour les lettres et sa civilisation ; vous vous êtes faits les défenseurs de sa liberté contre le despotisme des rois. Maintenant qu’elle est placée toute entière sous votre sauvegarde et votre patronage, il est de votre devoir de ne jamais l’abandonner.”

“Les villes situées sur l’antique sol de la Grèce ne sont pas seules des villes grecques, il faut aussi donner ce nom aux colonies venues autrefois de la Grèce en Asie : le changement de climat n’a changé ni le sang ni les mœurs. Chaque colonie s’est fait un pieux devoir de rivaliser avec sa mère-patrie, avec ses fondateurs pour le courage et la culture des beaux-arts. Vous avez vu presque toutes les villes de Grèce, vous avez vu celles d’Asie. Le seul désavantage que nous ayons, c’est que nous sommes plus éloignés de vous. Ceux de Marseille jouissent, dit-on, auprès de vous de la même estime, de la même considération, que s’ils étaient placés au centre de la Grèce. C’est qu’en effet ils ont su conserver, sans mélange et sans altération, la langue, le costume, extérieur des Grecs, et surtout les mœurs, les lois, le caractère national qu’ils ont préservés du contact de leurs voisins.”

“Votre empire a maintenant pour borne le mont Taurus. Tout ce qui est compris dans cette limite ne doit plus vous paraître éloigné. D’ici, comme d’un centre commun, faites pénétrer vos institutions partout où vos armes ont pénétré. Que les barbares qui n’ont jamais eu d’autres lois que les caprices d’un maître, conservent leurs rois, puisqu’ils les aiment ; les Grecs, même si leur destin est différent, ont les mêmes sentiments que vous. Jadis leurs propres forces leur avaient aussi donné l’empire : aussi tous leurs vœux sont pour que le sceptre du monde reste à jamais dans les mains qui le tiennent. Ils se contentent de voir leur liberté garantie par vos armes, puisqu’ils ne peuvent plus la défendre eux-mêmes.”

“Mais, dit-on, quelques-unes de ces villes ont embrassé le parti d’Antiochus. D’autres ne se sont-elles pas précédemment déclarées pour Philippe, comme les Tarentins pour Pyrrhus ? Et sans citer une foule de peuples, Carthage jouit de ses lois et de sa liberté. Voyez, pères conscrits, jusqu’à quel point cet exemple vous engage. Vous n’accorderez pas à l’ambition d’Eumène ce que vous avez refusé à votre juste ressentiment. Les Rhodiens, dans cette guerre, comme dans toutes celles que vous avez faites sur cette côte, vous ont-ils secondés de toute leur puissance, de toutes leurs forces, c’est ce dont nous vous laissons juges. Aujourd’hui que la paix est faite, nous osons vous donner un conseil. En daignant le suivre, vous prouverez à l’univers que si vous savez vaincre, vous usez plus noblement encore de la victoire.” Ce discours parut digne de la grandeur romaine.

## **Conclusion de la paix avec Antiochus. Envoi d'une commission de dix membres (mai 189)**

Après les Rhodiens, vinrent les ambassadeurs d'Antiochus. Ils prirent le ton ordinaire de suppliants, confessèrent l'erreur de leur maître et conjurèrent le sénat de consulter plutôt sa clémence que les torts du roi, déjà assez et trop cruellement puni. Ils finirent en lui demandant de ratifier la paix accordée par le général L. Scipion et d'en confirmer les conditions. Le sénat y donna en effet son approbation, et peu de jours après le peuple la sanctionnèrent. Le traité fut signé dans le Capitole par Antipater, chef de l'ambassade et neveu du roi Antiochus.

On reçut ensuite également les autres députations venues de l'Asie et on leur fit à toutes la même réponse : "Dix commissaires seraient, suivant l'usage, envoyés par le sénat pour examiner et régler les affaires de l'Asie. Ils prendraient en substance les mesures suivantes : ils attribueraient à Eumène toutes les provinces en deçà du mont Taurus, qui auraient été comprises dans les limites des états d'Antiochus, à la réserve de la Lycie et de la Carie, jusqu'au Méandre, qui seraient données aux Rhodiens. Parmi les autres villes d'Asie, celles qui avaient été tributaires d'Attale auraient à payer leur tribut à Eumène, celles qui avaient été tributaires d'Antiochus seraient libres et indépendantes." Les dix commissaires désignés furent : Q. Minucius Rufus, L. Furius Purpurio, Q. Minucius Thermus, Ap. Claudius Néron, Cn. Cornélius Mérula, M. Junius Brutus, L. Aurunculéius, L. Aemilius Paulus, P. Cornélius Lentulus, P. Aelius Tubéro.

## Le partage de l'Asie

Ils eurent plein pouvoir pour toutes les questions à régler sur place. La base de leurs opérations fut posée par le sénat : “La Lycaonie entière, les deux Phrygies, la Mysie, les forêts royales, toutes les places de la Lydie et de l’Ionie, à la réserve de celles qui se trouvaient libres le jour de la bataille contre le roi Antiochus, et nommément Magnésie du Sypile et la Carie surnommée Hydrèle, avec la partie de son territoire qui s’étend vers la Phrygie, les châteaux et les bourgs situés au-delà du Méandre, toutes les places, à la réserve de celles qui étaient libres avant la guerre, entre autres Telmesse, et les forts de son territoire qui avait appartenu précédemment à Ptolémée le Telmissien, toutes ces possessions devaient être cédées à Eumène.

Les Rhodiens devaient avoir la Lycie, à l’exception de cette même ville de Telmesse, de ses forts et de son territoire qui avaient appartenu à Ptolémée le Telmissien ; on ne les donnait ni à Eumène ni aux Rhodiens. Ces derniers devaient encore avoir la partie de la Carie voisine de l’île de Rhodes, au-delà du Méandre, les places, les bourgs, les châteaux et les terres qui s’étendent vers la Pisidie, toujours à la réserve de celles de ces places qui étaient libres la veille de la bataille.

Les Rhodiens, après avoir rendu grâces au sénat de ces faveurs, réclamèrent pour la ville de Soles en Cilicie. “Elle était, disaient-ils, comme Rhodes, originaire d’Argos : cette parenté avait établi entre les peuples une affection fraternelle. Ils demandaient comme une grâce extraordinaire qu’on voulût bien la soustraire au despotisme du roi.” On fit appeler les envoyés d’Antiochus et on leur communiqua la requête. Mais on ne put rien obtenir d’Antipater qui invoquait la foi des traités et accusait les Rhodiens de les enfreindre en réclamant non seulement la ville de Soles mais encore la Cilicie, et en franchissant le mont Taurus.

Le sénat rappela les Rhodiens et leur fit connaître la résistance opiniâtre de l’ambassadeur syrien. Le sénat ajouta que si les Rhodiens y croyaient l’honneur de leur république intéressé, il emploierait tout son crédit pour vaincre l’obstination des envoyés d’Antiochus. Les Rhodiens renouvelèrent alors avec plus de chaleur leurs protestations de reconnaissance et déclarèrent qu’ils aimaient mieux céder à l’orgueil d’Antipater que d’être cause d’une rupture. Ainsi rien ne fut changé à la situation de Soles.

## Événements d'Espagne. Fondation de la colonie de Bologne (30 décembre 189)

Vers le même temps une ambassade des Marseillais vint annoncer que le préteur L. Baebius, parti pour sa province d'Espagne, avait été surpris en route par les Ligures ; qu'une grande partie de ses troupes avait péri, et que, blessé lui-même, il s'était réfugié avec une faible escorte et sans licteurs à Marseille, où il était mort trois jours après. À cette nouvelle, le sénat ordonna par un décret à P. Junius Brutus, propréteur d'Étrurie, de remettre son gouvernement et son armée à l'un de ses lieutenants, à son choix, pour se rendre lui-même dans l'Espagne ultérieure et se mettre à la tête de cette province.

Ce sénatus-consulte fut envoyé en Étrurie par le préteur Sp. Postumius avec un message de sa main, et le propréteur P. Junius Brutus partit pour l'Espagne. Quelque temps avant son arrivée, Paul-Émile qu'il allait remplacer et qui s'illustra plus tard par la défaite du roi Persée, avait voulu venger ses défaites de l'année précédente. Rassemblant à la hâte une armée, il livra bataille aux Lusitaniens, les vainquit, les mit en déroute, leur tua dix-huit mille hommes, leur fit deux mille trois cents prisonniers et força leur camp. Le bruit de cette victoire rétablit le calme en Espagne.

La même année, trois jours avant les calendes de janvier, une colonie latine fut conduite à Bologne par les triumvirs L. Valérius Flaccus, M. Atilius Serranus et L. Valérius Tappus. Elle se composait de trois mille personnes ; les chevaliers reçurent soixante-dix arpents et les autres colons cinquante. Ces terres avaient été enlevées aux Gaulois Boiens, qui eux-mêmes les avaient conquises sur les Étrusques.

La même année, la censure fut brigüée par plusieurs personnages de distinction, et leur candidature, qui était déjà par elle-même une cause de débats assez vifs, excita une contestation encore plus sérieuse. Les candidats étaient T. Quinctius Flamininus, P. Cornélius Scipion, fils de Cnéius, L. Valérius Flaccus, M. Porcius Caton, M. Claudius Marcellus et M. Acilius Glabrion, le vainqueur des Thermopyles. Ce dernier, qui par de nombreuses distributions avait mis dans ses intérêts un grand nombre de citoyens, était surtout l'objet de la faveur du peuple. Les nobles, indignés de se voir préférer un homme nouveau, le firent accuser par les tribuns P. Sempronius Gracchus et C. Sempronius Rutilus, de n'avoir pas fait porter devant lui à son triomphe, ni versé dans le trésor public, une partie de l'argent et du butin pris dans le camp d'Antiochus.

Les lieutenants et les tribuns des soldats firent des dépositions contradictoires. À la tête des témoins on remarquait Caton ; mais sa candidature diminuait l'autorité de sa parole ordinairement si respectée à cause de sa conduite irréprochable. Il attestait n'avoir pas vu au triomphe les vases d'or et d'argent qu'après la prise du camp ennemi il avait distingués au milieu des autres dépouilles. Enfin Glabrion renonça à sa candidature afin de faire retomber tout l'odieux sur son accusateur ; il déclara qu'il laissait le champ libre à un compétiteur, homme nouveau comme lui, qui, pour réussir, avait recours à un monstrueux parjure, sans provoquer comme lui l'indignation des nobles.

## **M'. Acilius est écarté de la censure. Le préteur Aemilius Régillus obtient le triomphe naval (1er février 189)**

Une amende de cent mille as avait été prononcée contre Glabrien. L'affaire fut débattue à deux reprises. À la troisième, l'accusé s'étant désisté de sa demande, le peuple ne voulut point sanctionner l'amende, et les tribuns abandonnèrent la poursuite. Les censeurs nommés furent T. Quinctius Flaminius et M. Claudius Marcellus.

À la même époque L. Aemilius Régillus, qui avait vaincu sur mer l'amiral d'Antiochus, eut audience du sénat, hors de la ville, dans le temple d'Apollon. Il rendit compte de ses exploits, fit connaître la force des flottes qu'il avait eues à combattre, le nombre des vaisseaux qu'il avait pris ou coulés à fond, et presque tous les sénateurs lui décernèrent le triomphe naval. Il triompha aux calendes de février. Dans cette cérémonie il fit porter devant lui quarante-neuf couronnes d'or, mais une somme bien modique comparativement à la puissance du roi vaincu : cette somme n'était que de trente-quatre mille sept cents tétradrachmes attiques, et cent trente et un mille trois cents cistophores. Le sénat décréta ensuite des supplications pour les succès de L. Aemilius en Espagne.

Peu de jours après, L. Scipion revint à Rome, et, pour rivaliser de gloire avec son frère, se fit donner le surnom d'Asiatique. Il rendit compte de sa conduite au sénat et devant le peuple. On fit observer qu'on avait donné à cette guerre beaucoup plus d'importance qu'elle n'offrait réellement de difficultés, qu'une seule bataille rangée avait suffi pour la terminer ; d'ailleurs la gloire de ce succès avait été déflorée d'avance par la victoire des Thermopyles. À vrai dire, c'étaient les Étoliens qu'on avait combattus aux Thermopyles, plutôt que le roi. Antiochus n'y avait engagé qu'une très faible partie de ses forces. En Asie, au contraire, Scipion avait eu à lutter contre toutes les forces de l'Asie, contre les auxiliaires des nations diverses, appelés du fond de l'Orient.

## **Triomphe de L. Cornélius Scipion, l' "Asiatique" (février-mars 189)**

Ce fut donc avec raison que Rome rendit aux dieux immortels les plus grands honneurs pour avoir facilité une victoire si importante, et qu'elle décerna le triomphe au général. Il triompha dans le mois intercalaire, la veille des calendes de Mars. La pompe qu'il déploya fut plus remarquable que n'avait été celle du triomphe de l'Africain, son frère. Mais si l'on considère les faits, la grandeur des périls et la difficulté des opérations, ce triomphe n'était pas plus comparable à l'autre, que l'Asiatique à l'Africain, qu'Antiochus à Hannibal.

Lucius fit porter devant lui deux cent trente-quatre drapeaux, cent trente-quatre effigies de villes, douze cent trente et une dents d'éléphants, deux cent trente-quatre couronnes d'or, cent trente-sept mille quatre cent vingt livres pesant d'argent, deux cent vingt-quatre mille tétradrachmes attiques, trois cent trente et un mille soixante-dix cistophores, cent quarante mille philippes d'or, quatorze cent vingt-quatre livres pesant d'argent en vases d'argent ciselés, et mille vingt-quatre en vases d'or. Les généraux syriens, des gouverneurs et des courtisans, au nombre de trente-deux, marchèrent devant le char.

Les soldats reçurent chacun vingt-cinq deniers, les centurions le double, les cavaliers le triple ; la solde et la ration de blé furent doublées : après le triomphe en Asie, on avait distribué une double gratification. Lucius célébra ce triomphe environ un an après l'expiration de son consulat.

## **Le préteur Q. Fabius se rend en Crète (fin de l'année 89)**

Vers le même temps, le consul Cn. Manlius arrivait en Asie, et le préteur Q. Fabius Labéo avait rejoint la flotte. Les Gallo-Grecs pouvaient exercer la valeur du consul, mais la mer était libre depuis la défaite d'Antiochus. Fabius, après avoir cherché de quel côté il tournerait ses armes, parce qu'il ne voulait pas rester inactif dans sa préture, se décida à passer dans l'île de Crète. Cydonia était en guerre avec Gortyne et Cnossos, et beaucoup de prisonniers romains ou italiens, étaient, disait-on, réduits à l'esclavage dans toutes les parties de l'île.

Le préteur partit d'Éphèse avec sa flotte, et, en abordant au rivage de Crète, il fit ordonner aux villes de mettre bas les armes, de chercher tout ce qu'il pouvait y avoir de prisonniers dans leurs murs et dans les campagnes et de les lui renvoyer avec des ambassadeurs qui s'occuperaient avec lui des intérêts communs des Crétois et des Romains.

Les Crétois ne s'effrayèrent pas beaucoup de ces ordres. Gortyne fut la seule qui rendit ses prisonniers. Valérius Antias prétend que la crainte de la guerre fit renvoyer quatre mille prisonniers de tous les points de l'île, et qu'à défaut d'autre titre, cette seule considération déterminait le sénat à décerner le triomphe naval à Fabius. De la Crète, Fabius retourna à Éphèse : de là il détacha trois vaisseaux vers la côte de Thrace pour chasser d'Aenos et de Maronée les garnisons d'Antiochus, et rendre la liberté à ces deux villes.

**Fin du Livre XXXVII**

## **Livre XXXVIII - (189 à 187 av. J.-C.)**

### **1. Retour sur la campagne de Grèce (190)**

#### **1**

#### **Amynder reconquiert son royaume (fin de l'année 190)**

Pendant que l'on combattait en Asie, l'Étolie n'était pas tranquille, grâce à un nouveau mouvement parti de chez les Athamans. L'Athamanie, depuis l'expulsion d'Amynder, était gouvernée au nom de Philippe et occupée par des garnisons royales, dont l'arrogante tyrannie avait fait regretter Amynder. Ce prince était alors réfugié en Étolie lorsque des lettres de ses sujets lui apprirent l'état des affaires de l'Athamanie et lui rendirent l'espoir de reconquérir son trône. Il expédia de son côté des émissaires aux principaux de la nation, à Argithée, capitale de l'Athamanie, annonçant que les dispositions de ses compatriotes une fois bien assurées, soutenu par un corps d'Étoliens, il entrerait dans l'Athamanie avec les magistrats étoliens, qui formaient le conseil de la nation, et le préteur Nicandre. Dès qu'il les vit prêts à tout, il les informa du jour, où à la tête d'une armée, il devait paraître dans l'Athamanie.

Quatre hommes avaient seuls, d'abord, formé la conjuration contre les troupes macédonniennes : ils s'adjoignirent ensuite six complices chacun, mais comptant peu sur un si petit nombre, plus propre à garder le secret qu'à agir, ils le doublèrent et se trouvèrent cinquante-deux. Alors ils se partagèrent en quatre bandes. L'une se rendit à Héraclée, une autre à Tétraphylie, où était ordinairement le dépôt du trésor royal, la troisième à Theudoria, la quatrième à Argithée. Il était convenu qu'on se tiendrait d'abord tranquille et qu'on paraîtrait en public comme pour des affaires particulières ; puis, qu'à un jour dit, on soulèverait toute la multitude pour chasser les Macédoniens des citadelles.

Ce jour arrivé, Amynder parut avec mille Étoliens sur les frontières, et, d'après le mot d'ordre, sur les quatre points à la fois, les garnisons macédonniennes furent chassées, des proclamations adressées à toutes les autres villes, pour qu'elles eussent à faire justice de l'intolérable tyrannie de Philippe et à reconnaître leur roi national et légitime. Partout les Macédoniens furent expulsés. La forteresse de Téium seule, grâce à l'interception des lettres par Zénon, chef de la garnison, et à l'occupation de la citadelle par les soldats du roi, fit quelques jours de résistance. Mais bientôt elle fut, comme toutes les autres, livrée à Amynder ; et toute l'Athamanie reconnut le prince, à l'exception du fort d'Athénaion, situé sur les frontières de la Macédoine.



## Vaine tentative de Philippe pour reprendre l'Athamanie

Philippe, à la nouvelle du soulèvement de l'Athamanie, part avec six mille hommes, fait une incroyable diligence et arrive à Gomphi. Là, laissant la plus grande partie de son armée qui n'eût pu tenir à ces marches forcées, il se transporte avec un corps de deux mille hommes à Athénée, la seule place qui fût restée au pouvoir de sa garnison. Quelques tentatives qu'il fait sur le voisinage ne le laissent pas douter que tout le reste du pays lui est hostile ; il retourne donc à Gomphi, et, à la tête de toutes ses troupes, il revient sur l'Athamanie. Zénon prend les devants à la tête de mille hommes d'infanterie, avec ordre d'occuper Alopa, hauteur qui commande Argithée. Cette position une fois au pouvoir de son lieutenant, Philippe vient camper près du temple de Jupiter Acréen. Un ouragan épouvantable l'y retient un jour ; le lendemain il marche sur Argithée.

À son approche il voit accourir les Athamans sur les hauteurs qui commandent la route. Aussitôt l'avant-garde fait halte, toute l'armée se trouble, s'épouvante, se demande ce qui adviendra si l'on descend dans les vallées au pied de ce rocher. Cette agitation oblige le roi, qui avait hâte, crainte d'être suivi par l'ennemi, d'être hors de ces défilés, à rappeler la tête de la colonne et à rebrousser chemin.

Les Athamans s'étaient d'abord contentés de suivre à distance. À l'arrivée des Étoliens, ils les laissent prendre l'ennemi à dos et se répandent sur les flancs. Quelques-uns par des sentiers connus coupent court, prennent les devants et vont se poster à l'entrée des passages : la plus horrible confusion se met parmi les Macédoniens. C'est une fuite désordonnée plutôt qu'une retraite régulière. Ils traversent le fleuve, laissant sur l'autre bord des armes et des hommes en grand nombre. Là s'arrêta la poursuite, et sans être inquiétés davantage, les Macédoniens regagnèrent Gomphi, et de Gomphi repassèrent en Macédoine.

Les Athamans et les Étoliens, pour tomber sur Zénon et sur les mille Macédoniens, se portèrent par tous les chemins à Alopa. Les Macédoniens, peu rassurés par leur position, gagnent en toute hâte un point plus élevé et encore plus escarpé. Mais plusieurs sentiers y donnent passage aux Athamans et ils en délogent l'ennemi. Les Macédoniens se dispersent, sans pouvoir au milieu de ces rochers impraticables, inconnus, trouver d'issue pour fuir, et tombent entre les mains ou sous le glaive des vainqueurs. Bon nombre de fuyards s'abîment d'épouvante dans les précipices. Zénon et un petit nombre parviennent seuls à se réfugier auprès du roi. Le lendemain une trêve permit aux vaincus d'ensevelir leurs morts.

## Les Étoliens cherchent vainement à obtenir la paix

Amynder, remonté sur son trône, envoya deux ambassades, l'une à Rome au sénat, l'autre en Asie aux Scipions, qui s'étaient arrêtés à Éphèse après la grande bataille contre Antiochus. Il demandait la paix, s'excusait de devoir aux Étoliens la conquête de ses états héréditaires et portait plainte contre Philippe.

Les Étoliens, en sortant de l'Athamanie, marchèrent contre les Amphilochiens, et, grâce à la soumission volontaire de la plus grande partie de ces peuples, firent reconnaître leurs lois et leur autorité à toute la nation. Amphilochie reprise (car c'était une ancienne dépendance de l'Étolie), ils portèrent les mêmes espérances dans l'Apéranthie : cette contrée se soumet également presque sans coup férir.

La Dolopie n'avait jamais obéi aux Étoliens, elle appartenait à Philippe. Le premier mouvement des habitants fut de courir aux armes ; mais à la nouvelle de la soumission des Amphilochiens, de la fuite de Philippe hors de l'Athamanie et du massacre de son armée, ils abandonnent aussi le parti de la Macédoine pour celui des Étoliens. Dans ces conquêtes successives les Étoliens se flattaient d'avoir autant de boulevards du côté de la Macédoine ; lorsqu'ils apprirent qu'Antiochus avait été vaincu en Asie par les Romains, et peu après leurs députés arrivèrent de Rome sans espérance de paix, annonçant que le consul Fulvius avait déjà passé la mer à la tête d'une armée. Frappés de terreur, les Étoliens demandent aux Rhodiens et aux Athéniens d'intercéder pour eux, comptant sur l'appui de ces deux peuples pour se faire rouvrir les portes du sénat, naguère fermées à leurs prières, et députent à Rome les principaux de leur nation pour tenter un dernier effort : crainte de s'attirer la guerre, ils n'avaient fait aucune disposition et l'ennemi était presque à leurs portes.

Déjà M. Fulvius, débarqué à Apollonie, s'entendait avec les principaux habitants de l'Épire pour savoir par où commencer les opérations. Les Épirotes voulaient attaquer Ambracie, qui venait de se donner aux Étoliens. "Les Étoliens volaient-ils au secours de la place ? Les plaines d'alentour étaient bonnes pour une bataille. Évitaient-ils de se montrer, la ville ne serait pas difficile à prendre. On avait apporté force matériaux pour dresser des chaussées, tous les ouvrages de ce siège ; on avait là l'Aréthon, rivière navigable, commode pour les transports, qui coulait sous les murailles, et puis la saison était bonne." Ces raisons décidèrent Fulvius à prendre par l'Épire.

## **Le consul M. Fulvius entreprend le siège d'Ambracie (début de l'été 189)**

Le consul, arrivé devant Ambracie, trouva que le siège exigeait de grands travaux. Ambracie est assise au pied d'une hauteur escarpée, désignée par les habitants sous le nom de Périanthès. La ville du côté de la plaine et du fleuve regarde l'occident ; à l'orient s'élève la citadelle qu'on voit sur les hauteurs. La rivière Aréthon, qui prend sa source dans l'Athamanie, vient se jeter dans un golfe de la côte, appelé du nom de la ville voisine, golfe d'Ambracie. Couverte d'un côté par la rivière, de l'autre par les hauteurs, la place est en outre garnie d'une ceinture de bonnes murailles, d'un peu plus de quatre mille pas de circuit. Fulvius établit du côté de la plaine deux camps, à peu de distance l'un de l'autre ; il éleva un fort sur une éminence en face de la citadelle. Le tout fut uni par une palissade et un fossé, de manière à fermer toute issue aux assiégés et tout accès aux secours du dehors.

Au bruit du siège d'Ambracie, une proclamation du préteur Nicandre avait réuni les Étoliens à Stratos. Ils étaient accourus de toutes leurs forces pour faire lever le siège ; ç'avait été leur premier mouvement. Mais lorsqu'ils virent la ville déjà presque entièrement bloquée et les Épirotes campés au-delà du fleuve dans la plaine, ils se décidèrent à partager leurs troupes. Avec un corps léger de mille hommes, Eupolémos partit pour Ambracie, perça les lignes qui n'étaient pas encore fermées et pénétra dans la ville. Nicandre, avec le reste des troupes, avait d'abord songé à attaquer de nuit le camp des Épirotes, placé hors de la portée des Romains qui étaient séparés de leurs alliés par le fleuve. Mais ensuite il trouva ce projet trop dangereux, dans le cas où les Romains viendraient à s'apercevoir du mouvement et à lui couper la retraite ; il y renonça et alla porter le ravage dans l'Acarmanie.

## Résistance des Ambraciotes

Le consul, ayant tout terminé, lignes de circonvallation et travaux d'approches, fit attaquer sur cinq points à la fois ; trois de ces attaques sur trois points d'un accès plus facile, donnant du côté de la plaine, étaient dirigées sur le quartier appelé Pyrrhéion, une autre contre le temple d'Esculape, la troisième contre la citadelle. Le bélier battait les murs, les chevrons armés de faux arrachaient les créneaux. Les habitants, à la vue et au bruit redoutable des coups qui frappent leurs murailles, sont d'abord saisis d'épouvante et de vertige. Mais voyant, contre leur attente, les murs tenir bon, ils reprennent courage, font tomber sur les béliers, au moyen des bascules, des masses de plomb, des quartiers de rocs ou des ancrs de fer qui saisissent les chevrons et brisent les faux, et par des sorties, la nuit contre les travailleurs, le jour contre les postes avancés, rejettent la terreur du côté de l'ennemi.

Les choses en étaient là devant Ambracie, lorsque les Étoliens, après avoir dévasté l'Acarmanie, rentrèrent à Stratos. De là le préteur Nicandre, se flattant de faire lever le siège par une entreprise hardie, envoya un nommé Nicodamos, à la tête de cinq cents Étoliens, lesquels devaient pénétrer dans Ambracie. Une nuit, une heure même, furent fixées pour attaquer la ville et les ouvrages élevés par l'ennemi en face du Pyrrhéion, tandis que le préteur viendrait jeter lui-même l'épouvante au camp des Romains ; Nicandre comptait sur cette double alarme et sur la nuit qui augmente la terreur, pour frapper quelque grand coup.

En effet, Nicodamos, à la faveur de l'obscurité, parvient à tromper les premiers postes, se fait jour à travers d'autres à force de résolution, perce une partie des lignes et se jette dans la ville, où il rend l'audace et l'espoir aux assiégés ; puis, quand arrive la nuit fixée, selon ses instructions, il attaque tout à coup les ouvrages. Cette tentative fut plus hardie qu'heureuse, n'étant point soutenue à l'extérieur ; le préteur des Étoliens n'agit point, soit crainte, soit espoir d'être plus utile en portant secours aux Amphilochiens, nouvellement rentrés sous la domination étolienne, et que Persée, fils de Philippe, chargé de conquérir la Dolopie et le territoire d'Amphiloquie, pressait de toutes ses forces.

## Échec de l'attaque lancée par les Étoliens pour libérer la ville

C'était sur trois points à la fois, comme il a été dit, que les Romains avaient dressé leurs machines contre le Pyrrhéion, mais avec une vigueur et des armes peu uniformes ; les Étoliens attaquèrent avec torches, étoupes, poix, faisceaux enflammés ; toute l'armée s'avancait étincelante de feux. À la première charge une foule de gardes furent égorgés ; mais bientôt le bruit, le tumulte sont dans le camp, le signal est donné par le consul, on prend les armes et toutes les portes vomissent des soldats armés. Sur un des points on eut à repousser le fer et la flamme ; sur les deux autres, ce fut une tentative plutôt qu'un engagement, et les Étoliens se retirèrent.

Toute la chaleur de l'action se concentra donc sur un seul point. Là, chacun de son côté, Eupolémus et Nicodamos animent les combattants, les flattent de l'espérance qu'ils vont voir à l'instant Nicandre accourir d'après la convention et tomber sur les arrières de l'ennemi. Cette espérance soutient quelque temps les esprits, mais on ne voit pas ce signe promis, on ne voit que l'ennemi se renforcer sans cesse. L'ardeur se ralentit ; enfin on lâche pied ; on se replie, non sans dangers, on est rejeté en fuyant dans la ville, après qu'on a mis le feu à une partie des ouvrages et tué plus qu'on n'avait perdu. Il est de fait que si les conventions avaient été observées, les ouvrages, au moins sur un point, auraient pu être en grande partie détruits et les Romains enfoncés avec perte.

Les habitants d'Ambracie et les Étoliens qui étaient dans la ville, renoncèrent non seulement cette nuit-là à leur tentative ; mais, dès ce moment, se croyant trahis par leurs compatriotes, ils perdirent beaucoup de leur énergie. Désormais plus de sortie, comme auparavant, sur les postes ennemis ; on ne combattit plus que du haut des murs ou des tours, à couvert.

## Bataille dans le souterrain

Persée, au bruit de l'arrivée des Étoliens abandonnant le siège qu'il avait formé, se contenta de ravager la campagne des Amphilochiens ; puis il en sortit et rentra en Macédoine. Les Étoliens en furent également rappelés par le ravage de leurs côtes. Pleuratos, roi d'Illyrie, était entré avec soixante embarcations dans le golfe de Corinthe, de concert avec une flotte achéenne qui se trouvait à Patras, et dévastait tout le littoral de l'Étolie. Un corps de mille Étoliens envoyé contre les ennemis, suivant la marche de la flotte qui tournait toutes les sinuosités de la côte, coupait court par des sentiers et prévenait partout la déroute.

D'un autre côté, devant Ambracie, les Romains, à force de battre les murs avec le bélier sur plusieurs points, avaient fini par faire brèche, sans pouvoir toutefois pénétrer dans la ville. Car aussitôt un mur abattu, un nouveau s'élevait à la place et les combattants, debout sur les décombres, faisaient comme un rempart de leurs poitrines. Fatigué du peu de succès de la force ouverte, le consul résolut de pratiquer une mine en marquant le travail avec des mantelets. Quoiqu'il fût poursuivi jour et nuit et qu'après les fouilles il eût encore l'embarras du transport des terres, l'ennemi ne se douta de rien. Ces grands amas de terre trahirent enfin l'opération aux yeux des assiégés. Ils tremblent que les murs minés ne livrent déjà passage à l'ennemi, et ils se mettent à ouvrir une contre-mine dans la ville, en face de l'endroit déjà couvert par les mantelets. Parvenus à la profondeur qu'ils supposent à la mine, ils font silence, appliquent l'oreille contre terre et cherchent à saisir les bruits de fouille. Ils entendent, et percent aussitôt en droite ligne : ce fut l'affaire d'un moment. En quelques minutes ils atteignirent le vide, et les échafaudages dont l'ennemi avait étagé le sol. Les travailleurs se rencontrent, communication est ouverte entre la mine et la contre-mine, et les outils deviennent des armes : en un instant, des soldats ont pénétré sous terre, et un combat s'engage dans l'obscurité. Il se ralentit bientôt, les assiégés bouchant partout la mine avec des sacs remplis de terre ou des barricades jetées à la hâte.

Une machine nouvelle, d'un apprêt facile, fut même inventée pour être opposée aux ennemis. C'était un tonneau percé par le fond, de manière à laisser passer un tuyau assez mince ; ce tuyau était de fer ainsi que le couvercle du tonneau, percé également en plusieurs endroits. On remplit le tonneau de plumes légères, et on tourna la gueule contre la mine. Des trous du couvercle s'élançaient de longues piques ou sarisses destinées à écarter l'ennemi ; on jeta une petite étincelle dans la plume, et au moyen d'un soufflet adapté à l'ouverture du tuyau, on alluma. Aussitôt s'élèvent des nuages de fumée, et une telle odeur de la plume brûlée remplit la mine, qu'il est impossible d'y tenir.

## Les Étoiliens demandent une nouvelle fois la paix

Tel était l'état des choses devant Ambracie, lorsque deux députés Étoiliens, Phénéas et Damotélès, munis de pleins pouvoirs en vertu d'un décret de la nation, se présentèrent devant le consul. En effet le préteur, voyant d'un côté Ambracie assiégée, d'un autre toute la côte désolée par une flotte ennemie, enfin la Dolopie et le territoire des Amphilochiens en proie aux dévastations des Macédoniens, et sentant que les Étoiliens ne pouvaient courir à trois ennemis à la fois, avait convoqué le conseil et consulté les principaux de la nation sur ce qu'il fallait faire. Il n'y eut qu'un cri : "la paix à des conditions avantageuses, s'il était possible, tolérables en tous cas : c'étaient les promesses d'Antiochus qui avaient entraîné à la guerre. Antiochus ayant été battu sur terre et sur mer et rejeté presque hors du monde, au-delà de la chaîne du Taurus, quelles espérances pouvaient faire soutenir la guerre ? Il fallait charger Phénéas et Damotélès d'agir d'après leur conscience, comme ils s'y croiraient autorisés par l'état des affaires de leur pays. Quel autre parti en effet pouvait-on prendre ? La fortune leur faisait-elle le choix ? "

Telles étaient les instructions des ambassadeurs : ils conjurèrent le consul d'épargner la ville, d'avoir pitié d'une nation ancienne alliée de Rome, égarée sinon par l'insolence, du moins par la misère. Les torts des Étoiliens dans la guerre contre Antiochus n'étaient pas plus grands que leurs services dans celle contre Philippe, et la récompense n'ayant pas été exagérée, la punition ne devait pas être non plus excessive.

À quoi le consul répondit que les prières des Étoiliens étaient plus fréquentes que sincères, qu'ils devaient demander la paix comme Antiochus, puisque c'étaient eux qui l'avaient entraîné à la guerre. Ce n'étaient pas, ajouta-t-il, les quelques villes dont la liberté avait été l'objet de la guerre ; c'était toute l'Asie en deçà du mont Taurus, tout un royaume opulent qu'Antiochus avait abandonné. Tant que les Étoiliens n'auraient pas désarmé, il n'écouterait pas leurs propositions de paix ; armes et chevaux, il fallait qu'ils livrassent tout, puis qu'ils payassent au peuple romain mille talents d'argent, dont moitié comptant, s'ils voulaient obtenir la paix ; enfin que, par une clause expresse du traité, ils s'engageassent à n'avoir d'autres amis et d'autres ennemis que ceux du peuple romain.

## La capitulation d'Ambracie

Ces conditions étaient dures : les ambassadeurs, qui connaissaient l'humeur opiniâtre et changeante de leurs compatriotes, ne firent aucune réponse, et retournèrent demander conseil au préteur et aux principaux de la nation, sans avoir rien pris sur eux. Une clameur menaçante les accueillit : "Pourquoi traînaient-ils les négociations, lorsqu'ils avaient ordre de conclure à tout prix ?" Ils repartirent donc pour Ambracie. Sur la route ils tombèrent dans une embuscade des Acarnaniens, alors en guerre avec l'Étolie, et furent conduits à Thyrrhéion pour être mis sous bonne garde. Nouvel obstacle qui retarda la paix. Cependant les députés d'Athènes et de Rhodes, venus pour intercéder en faveur des Étoliens, étaient déjà auprès du consul.

Amynder, roi des Athamans, muni d'un sauf-conduit, était arrivé au camp des Romains, afin de solliciter moins en faveur des Étoliens que de la ville d'Ambracie, où il avait passé la plus grande partie de son exil. Le consul apprit de leur bouche l'accident arrivé aux deux ambassadeurs, et les fit venir de Thyrrhéion. Dès leur arrivée les négociations commencèrent. Amynder, qui s'était chargé d'amener les Ambraciotes à capituler, s'y employait de toutes ses forces ; mais les conférences qu'il avait avec les principaux habitants, au pied des remparts, n'avançaient rien : il finit par obtenir du consul la permission de pénétrer dans la ville et là, soit par les conseils, soit par les prières, il détermina les assiégés à se rendre à discrétion.

Les Étoliens trouvèrent aussi un puissant intercesseur dans la personne de C. Valérius Laevinus, fils de Laevinus, qui le premier avait eu des liaisons d'amitié avec cette nation, et frère utérin du consul. Les Ambraciotes ouvrirent leurs portes, à la condition que les auxiliaires Étoliens pourraient sortir en toute sûreté ; puis les Étoliens durent remettre cinq cents talents euboïques, dont deux cents comptant, et le reste en six paiements égaux, d'année en année ; rendre aux Romains les prisonniers et les transfuges, et renoncer à toute prétention sur les villes, qui depuis le passage de T. Quinctius en Grèce, avaient été prises par les Romains, ou s'étaient volontairement liées d'amitié avec eux ; enfin l'île de Céphallénie devait rester en dehors du traité.

Quoique ces conditions fussent moins rigoureuses qu'ils ne s'y étaient attendus, les députés Étoliens demandèrent et obtinrent la permission d'en référer au conseil. L'article concernant les villes souffrit quelque difficulté. Ces villes avaient été quelque temps sous les lois de l'Étolie, et il en coûtait à la nation de consentir au démembrement. Il y eut cependant unanimité pour qu'on acceptât la paix. Les Ambraciotes offrirent au consul une couronne d'or du poids de cent cinquante livres. Statues d'airain ou de marbre, chefs-d'œuvre de peinture (Ambracie, ancienne résidence royale de Pyrrhus, en possédait plus que toutes les autres villes du pays), tout fut enlevé et emporté. Du reste, on ne toucha à rien, aucune violence ne fut exercée.



## La délégation étolienne arrive à Rome

Le consul partit d'Ambracie, pénétra dans l'intérieur de l'Étolie et vint camper devant Argos d'Amphiloquie, à vingt-deux milles d'Ambracie. Ce fut là que les ambassadeurs Étoliens, dont l'absence prolongée commençait à l'étonner, vinrent le trouver. Ils lui apprirent que la paix avait été approuvée par le conseil de la nation et il les fit partir pour Rome, accompagnés des Rhodiens et des Athéniens, leurs intercesseurs, et de C. Valérius son frère : pour lui il passa dans l'île de Céphallénie.

Les députés trouvèrent à Rome les oreilles et les esprits des patriciens prévenus par les accusations de Philippe ; ce prince, à force de se plaindre par ambassades et par lettres de l'affranchissement de la Dolopie, de l'Amphiloquie et de l'Athamanie, de l'expulsion de ses garnisons et de son fils Persée du pays des Amphilochiens, n'avait que trop disposé le sénat à rejeter les prières des Étoliens.

Cependant, un ambassadeur athénien, Léon, fils de Cichésias, sut faire impression sur l'assemblée par son éloquence : il se servit de cette image ordinaire d'une mer paisible que les vents viennent agiter, compara à cette mer le peuple étolien, qui était resté, tant qu'il fut fidèle à la république romaine, dans cet état de calme, naturel à la nation ; puis, dit-il, lorsque vint du côté de l'Asie le souffle de Thoas et de Dicéarque, et du côté de l'Europe celui de Ménestas et de Damocrite, alors s'éleva cette tempête qui poussa la nation vers Antiochus, comme sur un écueil."

## Conclusion du traité de paix avec les Étoliens

Après mille traverses, les Étoliens réussirent enfin à obtenir un traité de paix. En voici les conditions : “La nation étolienne reconnaîtra avec sincérité l’empire et la majesté du peuple romain ; elle ne livrera passage à aucune armée marchant contre ses alliés et ses amis ; elle ne lui fournira aucun secours ; elle aura pour ennemis les ennemis du peuple romain, elle prendra les armes contre eux, elle leur fera également la guerre ; elle rendra les transfuges, les esclaves fugitifs et les prisonniers aux Romains et à leurs alliés, excepté ceux des prisonniers qui, après avoir été renvoyés dans leur patrie, auraient été pris de nouveau, ou ceux qui se seraient trouvés parmi les ennemis des Romains à une époque où les Étoliens faisaient partie des armées romaines. Hormis ceux-là, tous les autres qui seront en leur pouvoir, seront, dans l’espace de cent jours, remis aux magistrats de Corcyre ; ceux qui auraient disparu seraient rendus à mesure qu’on les retrouvera ; la nation livrera, au choix du consul romain, quarante otages de douze ans au moins et de quarante ans au plus. Dans ce nombre ne seront compris ni le préteur, ni le commandant de la cavalerie, ni le scribe public, ni aucun de ceux qui auraient déjà été donnés en otage aux Romains. Céphallénie restera en dehors du traité.”

Quant aux sommes d’argent à payer et aux termes des paiements, on ne changea rien à ce qui avait été réglé par le consul ; les Étoliens eurent toutefois la liberté de s’acquitter en or s’ils l’aimaient mieux, pourvu que chaque pièce d’or en valût dix d’argent. Quant aux villes, territoires ou habitants qui avaient été sous la domination étolienne, mais qui, sous le consulat de T. Quinctius et de Cn. Domitius ou postérieurement, avaient été soumis par les armes romaines, ou s’étaient volontairement placés sous la domination du peuple romain, il fut défendu aux Étoliens de songer à les reprendre. Les Oeniades avec leur ville et leur territoire devaient être rendus aux Acarnaniens.

Telles furent les conditions du traité conclu avec les Étoliens.

## 2. La campagne d'Asie (189)

12

### Arrivée du consul C. Manlius Vulso à Éphèse (début du printemps)

Pendant la même saison, ou plutôt durant les mêmes jours qui virent ces opérations du consul M. Fulvius en Étolie, l'autre consul Cn. Manlius faisait aux Gallogrecs la guerre que je vais raconter.

Au commencement du printemps le consul arriva à Éphèse, prit le commandement des mains de L. Scipion, passa l'armée en revue et harangua les soldats. Il donna des éloges à cette valeur à qui il n'avait fallu qu'une bataille pour terminer la guerre contre Antiochus, puis il les exhorta à entreprendre une nouvelle guerre contre les Gallogrecs, auxiliaires et soutiens d'Antiochus, nation indomptable, dont l'humeur farouche rendrait inutile l'expulsion du roi au-delà du mont Taurus, tant que sa force principale, qu'il mettait dans les peuples, ne serait pas anéantie. Enfin il parla de lui-même en peu de mots, sans fard, sans exagération.

La joie des soldats en écoutant le consul éclata en applaudissements répétés. Ils songeaient que les Gallogrecs avaient fait partie des armées d'Antiochus et que, le roi ayant été vaincu, les Gallogrecs, réduits à leurs seules forces, devaient être des ennemis peu redoutables. L'absence d'Eumène en ce moment (il était à Rome) parut au consul un contre-temps fâcheux, parce qu'il connaissait les lieux et les mœurs du pays, et qu'il avait intérêt à la ruine des Gallogrecs. Ne pouvant l'avoir près de lui, le consul fit venir son frère Attale, de Pergame, et l'invita à joindre ses armes aux siennes ; Attale promit sa coopération et celle de ses compatriotes, et retourna à Pergame pour faire ses préparatifs. Peu de jours après, le consul, qui s'était éloigné d'Éphèse, fut rejoint près de Magnésie par Attale, à la tête de mille hommes d'infanterie et de deux cents chevaux ; il avait donné à son frère Athénée l'ordre de suivre avec le reste des troupes, laissant la garde de Pergame à des hommes dont le dévouement à son frère et à l'état, lui inspirait le plus de confiance.

Le consul donna des éloges au jeune prince, et s'avança avec toutes ses forces jusqu'au Méandre, où il campa, dans l'impossibilité de traverser le fleuve à gué, en attendant des barques pour faire passer son armée. Le passage effectué, on arriva à Hiéra Comè.

## En Carie

Cette ville possède un temple d'Apollon et un oracle dont les réponses sont, dit-on, faites par les prêtres en vers assez élégants. Deux jours de marche amenèrent l'armée romaine jusqu'au fleuve Harpasse : là des députés d'Alabanda vinrent prier le consul de faire rentrer, de gré ou de force, sous la domination de ses anciens maîtres, un poste fortifié qui venait de se soustraire à leur obéissance. L'armée y fut également rejointe par Athénée, frère d'Eumène et d'Attale, accompagné du Crétois Leusos et du Macédonien Corragos ; ils amenaient avec eux mille hommes d'infanterie et trois cents cavaliers de diverses nations.

Le consul détacha un tribun des soldats avec quelques troupes, pour reprendre le poste fortifié et le rendre aux habitants d'Alabanda. De son côté, sans se détourner de sa route, il alla camper près d'Antioche sur le Méandre. Ce fleuve prend sa source à Célainae, ancienne capitale de la Phrygie. La ville de Célainae avait été abandonnée de ses habitants, et à peu de distance de là s'était élevée une nouvelle ville appelée Apamée, du nom d'Apama, sœur du roi Séleucus. Non loin de la source du Méandre est aussi celle du fleuve Marsyas, qui se jette dans le Méandre : c'est à Célainae, dit la fable, qu'eut lieu le combat de flûte de Marsyas avec Apollon. Le Méandre prend sa source sur les hauteurs de Célainae, descend au milieu de la ville, traverse la Carie, puis l'Ionie, et va se perdre dans un golfe entre Priène et Milet.

Sur ces entrefaites arriva au camp d'Antioche, Séleucus, fils d'Antiochus, qui venait, aux termes du traité conclu avec Scipion, livrer du blé à l'armée. Une courte discussion s'engagea au sujet des auxiliaires d'Attale ; c'était à l'armée romaine seule, disait Séleucus, qu'Antiochus avait à fournir des vivres. La contestation fut tranchée par la fermeté du consul : il fit enjoindre, par un tribun, aux soldats romains de ne rien prendre avant que les auxiliaires d'Attale n'eussent reçu leur part.

L'armée se porta ensuite sur le lieu nommé "le Mur de Gordion" ; trois jours de marche leur suffirent pour arriver de là à Tabae. Tabae est située sur les frontières de la Pisidie, du côté qui regarde la mer de Pamphylie. Au temps de sa prospérité, cette contrée avait l'humeur belliqueuse. En cette circonstance même, sa cavalerie chargea l'armée romaine et, dans le premier moment, y jeta du désordre ; mais les assaillants ne tardèrent pas à se convaincre de leur infériorité pour le nombre et pour la valeur et regagnèrent précipitamment leur ville, demandant grâce et offrant d'ouvrir leurs portes. Une contribution de vingt-cinq talents d'argent et dix mille mesures de froment leur fut imposées : à ce prix, on les reçut à composition.

## Moagétès, tyran de Cibyra

Trois autres journées conduisirent au bord du fleuve Casos. De là l'armée se porta sur la ville d'Ériza qu'elle enleva d'emblée. On arriva ensuite au pied du château-fort de Tabusion, qui domine le fleuve Indus, ainsi nommé parce qu'un Indien y fut précipité par son éléphant. On était dans le voisinage de Cibyra, et l'on ne voyait venir aucune ambassade de Moagétès, tyran de cette contrée, homme perfide et cruel. Pour sonder ses dispositions, le consul fit prendre les devants à C. Helvius, avec quatre mille hommes d'infanterie et cinq cents chevaux. Ce détachement avait déjà franchi les frontières, lorsque des députés vinrent déclarer que leur roi était prêt à faire sa soumission. Tout ce qu'ils demandaient, c'était que les Romains entrassent en amis dans leur pays, ne commissent aucun dégât sur leurs terres, et ils offraient une couronne d'or de quinze talents qu'ils avaient apportée avec eux.

Helvius leur promit que leurs terres seraient respectées et les renvoya au consul, auquel ils tinrent le même langage. "Les Romains, leur répondit le consul, n'ont encore reçu de votre maître aucune marque de sa bonne volonté, et la haine qu'il inspire généralement doit nous faire songer plutôt à le punir qu'à lui accorder notre amitié." Foudroyés par cette réponse, les ambassadeurs se bornèrent à le prier d'accepter la couronne et de permettre au tyran de se présenter à lui pour s'expliquer et se justifier. Le consul y consentit, et le lendemain le tyran arriva au camp, avec le costume et la suite d'un simple particulier de médiocre fortune.

D'une voix humble et entrecoupée, il exagéra la modicité de ses ressources, il se plaignit de la pauvreté des villes de sa dépendance. Or sa domination s'étendait sur les villes de Cibyra, de Scyllée et de et de la ville appelée "Au marais". Il ferait tout, disait-il, en épuisant son trésor et ruinant ses sujets, pour en tirer une somme de vingt-cinq talents.

"En vérité, dit le consul, c'est pousser trop loin la dérision : non content de vous être joué de nous du fond de vos états, en nous faisant mentir par vos envoyés, voilà que vous venez vous-même étaler la même impudence ! Vingt-cinq talents épuiseront les trésors amassés par votre tyrannie ! Eh bien ! si avant trois jours vous ne m'en avez fait compter cinq cents, attendez-vous à voir vos campagnes ravagées et votre capitale assiégée."

Quoique épouvanté de cette déclaration, le tyran n'en continua pas moins à protester de sa prétendue indigence. Après avoir bien marchandé, à force de chicanes, de prières et de larmes hypocrites, il en fut quitte pour cent talents, plus dix mille médimnes de blé. Tout cela se passa dans l'espace de six jours.

## **Détour par la Pamphylie ; attaque de Sagalessos en Pisidie. L'armée campe à la frontière des Tolostoboges**

De Cibyra, l'armée passa sur le territoire de Sinda, traversa la rivière de Caularis et campa sur la rive. Le lendemain on longea les marais de Caralitis. Près de Madamprus on fit halte ; puis on s'avança jusqu'à Lagoè, la ville la plus proche, dont les habitants s'enfuirent d'épouvante. On trouva la place déserte et on mit au pillage ses innombrables richesses. De là, en moins d'un jour, on se porta des sources du fleuve Lysis au bord du Cobolatos. Les habitants de Termesse faisaient alors le siège de la citadelle d'Isinda, dont la ville était déjà en leur pouvoir. Les assiégés, qui n'avaient plus aucun espoir d'être secourus, envoyèrent implorer l'appui du consul. Femmes et enfants, toute la population était enfermée dans la citadelle, et s'attendait tous les jours à périr par le fer ou par la faim.

Le consul, qui cherchait un prétexte pour entrer dans la Pamphylie, saisit l'occasion. Son arrivée fit lever le siège d'Isinda. Les habitants de Termesse obtinrent la paix moyennant cinquante talents d'argent. On traita aux mêmes conditions avec ceux d'Aspendos et avec toutes les autres villes de la Pamphylie. À son retour de la Pamphylie, le consul campa le premier jour au bord du fleuve Taurus, et le lendemain près de Xylis Comè. Il poursuivit ensuite sa route sans interruption jusqu'à la ville de Cormassa. L'étape suivante le mena à Darsa : l'effroi en avait chassé les habitants ; on la trouva déserte et richement approvisionnée. En longeant les marais voisins, le consul reçut des ambassadeurs de Lysinoé, qui venaient apporter la soumission de leur ville.

On entra ensuite sur le riche et fertile territoire des Sagalasséniens : cette contrée est habitée par les Pisidiens, les plus belliqueux de tous les habitants du pays. Cette humeur guerrière leur vient, tant de la fertilité de leurs terres que de la force de leur population et de la situation avantageuse de leur ville, la seule fortifiée du pays. Le consul, ne voyant point paraître de députation à son entrée sur les frontières, envoya ravager la campagne. L'opiniâtreté des habitants céda enfin, lorsqu'ils virent leur pays dévasté. Ils firent partir des députés, et, moyennant cinquante talents, vingt mille mesures de froment et vingt mille d'orge, ils obtinrent la paix. L'armée s'avança ensuite jusqu'aux sources Rhocrines, et campa près de Comè d'Acoride. Séleucus y arriva le lendemain d'Apamée. Les malades et les bagages inutiles furent dirigés sur Apamée et conduits par des guides que fournit Séleucus. Les Romains se portèrent le même jour sur les terres des Métropolitains et s'avancèrent le lendemain jusqu'à Dynias en Phrygie. De là on gagna Synnada. La crainte fit désertier toutes les places du voisinage : elles furent livrées au pillage et l'armée, chargée de butin, eut peine à faire cinq milles dans toute une journée, pour arriver à Beudos, appelée Beudos-le-Vieux. Le lendemain on campa près d'Anabura, le surlendemain près des sources de l'Alander et le troisième jour près d'Abbassios. Là, on fit une halte de plusieurs jours, parce qu'on était arrivé sur les frontières des Tolostoboges.

## Conquête de l'Asie par les envahisseurs gaulois (IIIe-IIe siècle)

C'étaient des Gaulois que le manque de terres ou la soif du butin avaient fait émigrer en foule. Persuadés qu'aucun des peuples qu'ils auraient à traverser ne pourrait leur tenir tête, ils étaient entrés, sous la conduite de Brennus, dans le territoire des Dardiens. Là une sédition avait éclaté, et environ vingt mille hommes, se mettant sous les ordres de Lonorius et de Lutarius, s'étaient séparés de Brennus et s'étaient dirigés du côté de la Thrace. Alors, combattant quand ils trouvaient de la résistance, exigeant des contributions quand on demandait la paix, ils arrivèrent à Byzance, et, tirant de l'argent de toute la côte de la Propontide, ils s'établirent dans les villes. Plus tard, il leur prit envie de passer en Asie, à force d'entendre vanter tout autour d'eux la fertilité merveilleuse de ce pays. Ils s'emparèrent de Lysimachia par surprise, soumirent à main armée toute la Chersonnèse et descendirent vers l'Hellespont. Là, voyant qu'un simple détroit les séparait de l'Asie, ils brûlèrent plus que jamais du désir de passer à l'autre bord, et firent demander le passage à Antipater, commandant de cette côte.

La négociation étant trop lente à leur gré, une nouvelle dissension éclata entre les deux chefs. Lonorius revint sur ses pas avec la plus grande partie des guerriers et regagna Byzance ; Lutarius, profitant de la présence des espions macédoniens envoyés par Antipater sous le nom d'ambassadeurs, leur enleva deux navires pontés et trois barques. Il s'y embarqua, transporta ses bandes une à une, jour et nuit, et, au bout de quelques jours, il eut toutes ses troupes à l'autre bord. Vers la même époque, un peu plus tard, Lonorius, avec l'aide de Nicomède, roi de Bithynie, s'embarqua aussi à Byzance. Les Gaulois se réunirent de nouveau et fournirent des renforts à Nicomède, alors en guerre contre Ziboetès, maître d'une partie de la Bithynie. Grâce à leur appui, Ziboetès fut vaincu, et toute la Bithynie reconnut la domination de Nicomède.

Sortis de la Bithynie, les Gaulois pénétrèrent plus avant dans l'Asie. De vingt mille guerriers, ils n'étaient plus que dix mille. Néanmoins, leur nom jeta une telle épouvante parmi les nations en deçà du Taurus, que toutes, envahies ou non, voisines ou reculées, se soumirent à leurs lois. Enfin les trois peuplades qui s'étaient réunies, les Tolostoboges, les Trocmes et les Tectosages, se partagèrent l'Asie. Les Trocmes eurent la rive de l'Hellespont ; les Tolostoboges, l'Éolide et l'Ionie ; les Tectosages, l'intérieur des terres : toute l'Asie en deçà du Taurus leur payait donc tribut. Ils établirent leur principale colonie sur les bords du fleuve Halys.

Telle était la terreur attachée à leur nom, surtout depuis l'immense accroissement de leur population, que sur la fin les monarques syriens eux-mêmes n'osèrent refuser de leur payer tribut. Le premier des princes asiatiques qui repoussa le joug fut Attale, père du roi Eumène, et son audace, contre l'attente générale, fut couronnée du succès : il combattit et eut l'avantage ; mais la victoire ne put les abattre au point de leur faire perdre l'empire de l'Asie. Leur puissance resta intacte jusqu'à la guerre des Romains contre Antiochus. Alors même, malgré l'expulsion d'Antiochus, ils se flattèrent que, grâce à leur éloignement des côtes, l'armée romaine ne pénétrerait pas jusque chez eux.

## Déclaration du consul aux soldats

Ayant en tête un ennemi si redouté de toute la contrée, le consul convoqua ses troupes et leur parla en ces termes : “Je n’ignore point, soldats, que de tous les peuples d’Asie, les Gaulois sont réputés les plus belliqueux. C’est au milieu des peuples les plus pacifiques qu’est venue s’établir cette nation farouche, après avoir couru le monde entier. Stature gigantesque, longs cheveux roux, larges boucliers, épées démesurées, chants guerriers au moment de charger l’ennemi, hurlements, trépignements terribles, cliquetis d’armes et de boucliers heurtés d’après un usage national, tout semble combiné chez eux pour inspirer la terreur.”

“Mais laissons s’effrayer de tout cela ceux qui ne sont pas familiarisés avec ces allures barbares, les Grecs, les Cariens, les Phrygiens ; les Romains, faits à tout ce bruit, n’y voient plus qu’un vain épouvantail. Une seule fois jadis, et à une première rencontre, au bord de l’Allia, ils défirent nos ancêtres ; depuis, voilà près de deux cents ans que, comme de vrais troupeaux, ils sont égorgés et chassés par nos pères, et que les Gaulois nous fournissent plus de triomphes que le reste du monde.”

“Notre propre expérience nous le prouve, cette première charge, si fougueuse et si bouillante, une fois soutenue, haletants, tout en sueur, leurs armes leur échappent des mains : mous de corps, l’âme sans vigueur dès que leur emportement se refroidit, le soleil, la poussière, la soif, au défaut du fer, les abattent. Ce ne sont pas seulement nos légions aux prises avec les leurs, qui nous ont appris à les connaître ; des Romains se sont mesurés corps à corps avec eux, et T. Manlius, M. Valérius, ont fait voir la supériorité de la valeur romaine sur la fougue gauloise. M. Manlius, seul contre une armée de Gaulois, les a précipités du Capitole qu’ils tentaient d’escalader.”

“Alors c’étaient de vrais Gaulois, nés en Gaule. Aujourd’hui ce sont des Gaulois abâtardis, du sang mêlé, des Gallo-Grecs enfin, comme on les appelle ; car il en est des hommes comme des plantes et des animaux : c’est moins le germe primitif qui contribue à leur conserver leur excellence naturelle que l’influence du terrain et du climat où ils vivent qui les fait dégénérer. Les Macédoniens, qui ont fondé Alexandrie en Égypte, Séleucie et Babylone, ainsi qu’une foule de colonies par le monde entier, sont devenus des Syriens, des Parthes, des Égyptiens. Marseille, dans les Gaules, a pris du caractère de ses voisins. Les Tarentins, nés sous cette âpre et rude discipline de Sparte, qu’en ont-ils gardé ? La terre natale est un foyer de vie : tout ce qui est transplanté se transforme et dégénère. Sous ces armures gauloises, ce sont donc des Phrygiens que vous allez encore une fois égorger comme lors de la bataille contre Antiochus, des vaincus que des vainqueurs vont écraser. Si je crains une chose, c’est qu’il y ait peu de gloire à recueillir là où il y aura si peu à faire.”

“Le roi Attale les a souvent battus, dispersés. Ce n’est que chez les bêtes nouvellement enchaînées que l’humeur sauvage des bois se fait sentir : à force de recevoir leur nourriture de la main des hommes, elles s’apprivoisent. Eh bien ! ne vous y trompez pas, la barbarie, chez les hommes, s’adoucit de la même manière. Ainsi, croyez-vous que ces Gaulois sont des hommes comme leurs pères et leurs enfants ? Forcés d’émigrer par le manque de terres, ils ont longé la côte ardue de l’Illyrie, traversé la Péonie et la Thrace en



combattant contre des nations belliqueuses, et sont venus s'établir ici. Endurcis, irrités par mille privations, ils ont trouvé cette contrée pour s'engourdir dans l'abondance : fertilité du sol, beauté du climat, douceur des habitants, tout cela a adouci radicalement la sauvagerie qu'ils avaient en arrivant."

"Par le ciel ! Enfants de Mars, fuyez, fuyez au plus tôt cette perfide langueur de l'Asie ! Ces voluptés d'un autre ciel énervent les âmes ! La vie, les mœurs de ces peuplades sont contagieuses ! Ce qu'il y a d'heureux, c'est que si peu que soient pour vous les Gaulois, ils conservent encore dans l'esprit des Grecs cette réputation de vaillance qu'ils avaient en arrivant. Ainsi la victoire vous donnera aux yeux des alliés la même gloire que si c'étaient des Gaulois de la vieille trempe que vous eussiez vaincus ! "

## Premiers combats contre les Gaulois ; rencontre avec les Galles (juillet 189)

Les troupes congédiées, le consul expédia des envoyés à Éposognatus, le seul des princes d'Asie qui fût resté attaché à Eumène et eût refusé des secours à Antiochus contre les Romains ; puis il se remit en marche. Le premier jour on arriva aux bords de l'Alandros, le second au bourg de Tyscon. Là des ambassadeurs oroandiens vinrent demander la paix. On exigea deux cents talents ; ils demandèrent avec instance la permission d'en référer à leurs compatriotes : on y consentit.

Le consul se porta ensuite sur Plitendum, puis il alla camper sur les terres des Alyattes. Ce fut là que la députation qu'il avait envoyée à Éposognatus vint le rejoindre, accompagnée d'une ambassade du prince qui conjurait les Romains de ne point attaquer les Tectosages : "Il allait se rendre lui-même chez eux, disait-il ; il les déciderait à faire leur soumission." Le consul y consentit, et se remit en marche à travers la contrée appelée Axylos. Ce nom lui vient du manque absolu de bois, de ronces, de toute matière à faire du feu. La fiente de vache y remplace le bois. Près de Cuballum, château de la Gallo-Grèce, où les Romains étaient campés, on vit arriver avec grand bruit la cavalerie ennemie. Le désordre qui se mit dans les postes romains ne fut pas le seul effet de cette brusque attaque ; on eut aussi du monde de tué. L'alarme étant arrivée au camp, la cavalerie romaine s'élança sur les Gaulois par toutes les portes à la fois, les battit, les chassa et leur tua quelques hommes dans la poursuite.

Le consul, se voyant déjà sur les terres de l'ennemi, eut soin dès lors de faire reconnaître la marche et de mettre bon ordre dans la colonne. On marcha sans s'arrêter jusqu'au Sangarius ; comme il n'y avait pas de gué pour passer, on jeta un pont sur le fleuve. Le Sangarius prend sa source dans le mont Adorée, traverse la Phrygie, et vient à son entrée dans la Bithynie se joindre au Tymbris : ainsi ses eaux se doublent, et il traverse la Bithynie pour aller se perdre dans la Propontide. Ce qui rend ce fleuve remarquable, c'est moins sa force que la quantité de poissons qu'il fournit aux peuples riverains.

L'armée passa sur le pont et se mit à suivre la rive. Tout à coup on vit arriver de Pessinonte les Galles, prêtres de la grande déesse, dans tout l'appareil de leur culte, et prophétisant d'un ton inspiré que la déesse accordait aux Romains une bonne route, une victoire assurée et l'empire du pays. Le consul répondit qu'il en acceptait l'augure et campa sur le lieu même. Le lendemain on était à Gordion. Cette place est loin d'être considérable, mais c'est un grand entrepôt de commerce malgré sa position au milieu des terres. Elle a trois mers à peu près à la même distance, l'Hellespont ! À côte de Synope et la Cilicie maritime. Ensuite, elle est sur les frontières de plusieurs grandes nations, auxquelles elle sert de comptoir. On la trouva déserte (les habitants s'étaient enfuis), mais abondamment pourvue.

On y fit une halte, et l'on y reçut des envoyés d'Éposognatus. "Leur maître, dirent-ils, s'était rendu auprès des chefs gaulois sans pouvoir rien obtenir ; les villages et les plaines étaient abandonnés par les habitants, hommes, femmes et enfants, qui emmenaient leurs troupeaux et tout ce qui pouvait s'emporter ; la population gagnait le mont Olympe pour s'y défendre les armes à la main dans une position avantageuse."

### Mise en place des troupes gauloises

Des nouvelles plus positives furent bientôt apportées par les envoyés des Oroandiens. “Les Tolostoboges avaient transporté, disent-ils, leur demeure sur le mont Olympe ; les Tectosages avaient pris d’un autre côté, et s’étaient réfugiés sur une autre montagne appelée Magaba ; les Trocmes avaient confié leurs femmes et leurs enfants aux Tectosages, pour aller en armes se joindre aux Tolostoboges.”

Les trois peuplades avaient pour chefs Orgiago, Combolomarus et Gaudotus. Ce qui leur avait fait adopter ce plan de défense, c’était l’espoir qu’en les voyant maîtres des montagnes les plus élevées du pays et pourvus de tout ce qui leur était nécessaire pour un séjour indéfini, les ennemis finiraient par se lasser. “Il n’était pas probable, pensaient-ils, qu’ils voulussent s’aventurer au milieu de ces hauteurs inaccessibles ; en tout cas, une simple poignée d’hommes suffirait pour les arrêter et les précipiter ; enfin ils ne s’acharneraient pas à faire sentinelle au pied de ces montagnes glacées pour y mourir de froid ou de faim.” Malgré l’élévation des lieux, qui était pour eux un rempart, ils entourèrent d’un fossé et autres fortifications les pics sur lesquels ils s’étaient établis. Ils s’inquiétèrent peu des provisions de traits, comptant sur les pierres de leurs montagnes.

## Dispositif des armées romaines

Le consul, prévoyant que l'on ne combattrait pas de près et qu'il aurait à assaillir de loin des montagnes, avait fait ample provision de traits, de lances pour les vélites, de flèches, de balles de plomb et de cailloux de bonne grosseur pour les frondes. Avec cette forêt de dards, il marcha sur le mont Olympe et campa à environ cinq milles de l'ennemi. Le lendemain, accompagné d'Attale et de cinq cents chevaux, il se porta en avant pour reconnaître la montagne et la position des Gaulois. Un détachement de cavalerie ennemie, deux fois plus fort, fondit sur eux et les mit en fuite. On perdit quelques hommes dans la poursuite et on eut assez de blessés.

Deux jours plus tard, le consul sortit avec toutes ses troupes pour faire des reconnaissances, et, aucun ennemi ne se hasardant hors des retranchements, il fit tranquillement le tour de la montagne. Il remarqua que du côté du sud plusieurs collines sablonneuses s'élevaient en pente douce jusqu'à une certaine hauteur ; que du côté du nord, les rochers étaient raides, coupés à pic et la position inabordable, excepté en trois endroits : l'un au milieu de la montagne, où il y avait de la terre végétale ; les deux autres, plus difficiles, au sud-est et au nord-ouest. Ces observations faites, le jour même il plaça son camp au pied de la montagne.

Le lendemain, il fit célébrer un sacrifice, où les premières victimes s'offrirent pour témoigner de la faveur des dieux ; puis il partagea son armée en trois corps et marcha à l'ennemi. À la tête du plus considérable de ces corps, il tenta l'ascension par l'endroit le moins rapide. L. Manlius, son père, devait, par le sud-est, s'élever autant que faire se pourrait, sans imprudence, sans s'acharner, en cas de dangers et d'obstacles insurmontables, à lutter contre le terrain et contre un ennemi inexpugnable ; en ce cas, il devait se rapprocher du consul en tournant obliquement la montagne, et venir le rejoindre. C. Helvius, à la tête du troisième détachement, avait ordre de tourner insensiblement au bas de la montagne pour grimper ensuite par le nord-ouest. Les auxiliaires d'Attale furent également partagés en trois corps de même force ; le consul garda le jeune prince à ses côtés ; la cavalerie et les éléphants durent rester sur le plateau le plus voisin des hauteurs. Les officiers eurent ordre d'avoir l'œil partout, pour porter secours en toute hâte, partout où il en faudrait.

## La bataille du mont Olympe ; défaite des Gaulois (fin de l'été 189)

Les Gaulois, comptant sur les lieux pour couvrir leurs flancs, ne songèrent à faire occuper que le passage du côté du midi. Ils détachèrent à cet effet environ mille hommes sur une hauteur qui commandait la route, à moins d'un mille de leur camp, se flattant d'avoir là une sorte de fort pour fermer le passage. Les Romains s'en aperçoivent et se disposent aussitôt au combat. À quelques pas en avant des enseignes marchent les vélites, les archers crétois d'Attale, les frondeurs, les Tralles et les Thraces. L'infanterie, comme l'exige la raideur de la pente, s'avance au petit pas, ramassée derrière les boucliers, afin d'être seulement à l'abri des traits, n'ayant pas l'intention d'en venir à un combat pied contre pied.

La bataille s'engage par le tir de projectiles, avec équilibre d'abord, les Gaulois ayant pour eux l'avantage de la position, les Romains celui de la variété et de l'abondance des projectiles. Mais plus l'action se prolonge, plus l'égalité disparaît. Les boucliers longs, mais étroits, des Gaulois les couvrent mal ; et puis, ils n'ont bientôt plus d'autre arme que leur épée, qui, tant qu'on n'en vient pas à l'arme blanche, reste inutile entre leurs mains. Ils se voient réduits aux pierres, mais, n'en ayant pas fait provision d'avance, ils n'en trouvent que d'énormes : ils n'ont que celles qui leur tombent au hasard sous la main, et, dans leur inexpérience, ils ne savent ni les diriger, ni leur imprimer de la force.

Cependant flèches, balles de plomb, javelots pleuvent sur eux de toutes parts ; ils ne savent que faire, aveuglés qu'ils sont par la rage et la crainte, engagés dans une lutte à laquelle ils ne sont pas adaptés. En effet, tant qu'on se bat de près, tant qu'on peut tour à tour recevoir ou porter des coups, ils sont forts de leur colère. Mais, quand ils se sentent frappés de loin par des javelines légères, parties on ne sait d'où, alors, ne pouvant donner carrière à leur fougue bouillante, ils se jettent les uns sur les autres comme des bêtes sauvages percées de traits. Leurs blessures éclatent aux yeux, parce qu'ils combattent nus, et que leurs corps sont charnus et blancs, n'étant jamais découverts que dans les combats : aussi le sang s'échappe-t-il plus abondant de ces chairs massives ; les blessures sont plus horribles ; la blancheur de leurs corps fait paraître davantage le sang noir qui les inonde. Mais ces plaies béantes ne leur font pas peur : quelques-uns même déchirent la peau, lorsque la blessure est plus large que profonde, et s'en font gloire. La pointe d'une flèche ou de quelque autre projectile s'enfonce-t-elle dans les chairs, en ne laissant à la surface qu'une petite ouverture, sans qu'ils puissent, malgré leurs efforts, arracher le trait, les voilà furieux, honteux d'expirer d'une blessure si peu éclatante, se roulant par terre comme s'ils mouraient d'une mort vulgaire. D'autres se jettent sur l'ennemi et ils tombent sous une grêle de traits, ou bien, arrivant à portée des bras, ils sont percés par les vélites à coups d'épées. Les vélites portent de la main gauche un bouclier de trois pieds, de la droite des piques qu'ils lancent de loin, à la ceinture une épée espagnole, et, s'il faut combattre corps à corps, ils passent leurs piques dans la main gauche et saisissent le glaive.

Bien peu de Gaulois restaient debout ; se voyant accablés par les troupes légères et sur le point d'être entourés par les légions qui avançaient, ils se débandent et regagnent précipitamment leur camp, déjà en proie à la terreur et à la confusion. Il n'était rempli que

de femmes, d'enfants, de vieillards. Les Romains, vainqueurs, s'emparèrent des hauteurs abandonnées par l'ennemi.

## L'attaque du camp gaulois

Cependant L. Manlius et C. Helvius, après s'être élevés tant qu'ils l'avaient pu par le travers de la montagne, ne trouvaient plus de passage. Ils avaient obliqué vers le seul endroit accessible et s'étaient mis tous deux à suivre de concert, à quelque distance, la division du consul : c'était ce qu'il y avait de mieux à faire dès le principe, la nécessité y ramena. Le besoin d'une réserve se fait souvent vivement sentir dans des lieux aussi horribles ; car, les premiers rangs venant à ployer, les seconds couvrent la déroute et se présentent frais au combat.

Le consul, voyant près des hauteurs occupées par ses troupes légères flotter les enseignes du tyran, laissa ses soldats reprendre haleine et se reposer un moment ; puis, leur montrant les cadavres des Gaulois étendus sur les éminences : “Si les troupes légères ont combattu avec tant de succès, que dois-je attendre de mes légions, de troupes armées de toutes pièces, de mes meilleurs soldats ? La prise du camp, où, rejeté par la troupe légère, l'ennemi en est à trembler.”

Il fit néanmoins prendre les devants à la troupe légère, qui, pendant la halte des légions, au lieu de rester inactive, avait employé ce temps à ramasser les traits épars sur les hauteurs, afin de n'en pas manquer. Déjà on approchait du camp, et les Gaulois, dans la crainte de n'être point assez couverts par leurs retranchements, se tenaient l'épée au poing devant leurs palissades. Mais, accablés sous une grêle de traits que leurs rangs serrés et fournis laissent rarement tomber à faux, ils sont bientôt forcés de rentrer dans leurs fortifications et ne laissent qu'une forte garde. La multitude, rejetée dans le camp, y est accablée d'une pluie de traits, et tous les coups qui portent sur la foule sont annoncés par des cris où se mêlent les gémissements des femmes et des enfants. La garde placée aux portes est assaillie par les javelines des premiers légionnaires, qui, tout en ne blessant pas, percent les boucliers de part en part, les attachent et les enchaînent les uns aux autres. Les ennemis ne purent soutenir plus longtemps l'attaque des Romains.

## Prise du camp et déroute des Gaulois. Bilan de la bataille

Les portes sont abandonnées ; mais avant que les vainqueurs s'y précipitent, les Gaulois ont pris la fuite dans toutes les directions. Ils se jettent en aveugles dans les lieux accessibles ou non : précipices, pointes de roc, rien ne les arrête ; ils ne redoutent que l'ennemi ! Une foule de gens s'abîment dans des gouffres sans fond, s'y brisent ou s'y tuent.

Le consul, maître du camp, en interdit le pillage à ses soldats, et les lance à la poursuite des Gaulois, pour achever de les épouvanter à force d'acharnement. C'est alors qu'arrive L. Manlius avec sa division : l'entrée du camp lui est également fermée. Il reçoit l'ordre de se mettre immédiatement à la poursuite des fuyards. Le consul en personne, laissant les prisonniers aux mains de ses tribuns, partit aussi un moment après ; c'était, pensait-il, terminer la guerre d'un seul coup que de profiter de la consternation des ennemis pour en tuer ou en prendre le plus possible.

Le consul était à peine parti, que C. Helvius arriva avec la troisième division : il lui fut impossible d'empêcher le pillage du camp, et le butin, par la plus injuste fatalité, devint la proie de ceux qui n'avaient pas pris part au combat. La cavalerie resta longtemps à son poste, ignorant et le combat et la victoire des Romains. Elle finit aussi, autant que pouvait manœuvrer la cavalerie, par s'élancer sur les traces des Gaulois éparés au pied de la montagne, en tua un grand nombre et fit beaucoup de prisonniers.

Le nombre des morts ne peut guère être évalué, parce qu'on égorga dans toutes les cavités de la montagne, parce qu'une foule de fuyards roulèrent du haut des rochers sans issue dans des vallées profondes, parce que dans les bois, sous les broussailles, on tua partout. L'historien Claudius, qui fait livrer deux batailles sur le mont Olympe, prétend qu'il y eut environ quarante mille hommes de tués. Valérius Antias, d'ordinaire si exagéré dans les nombres, se borne à dix mille. Ce qu'il y a de positif, c'est que le nombre des prisonniers s'éleva à quarante mille, parce que les Gaulois avaient traîné avec eux une multitude de tout sexe et de tout âge, leurs expéditions étant de véritables émigrations.

Le consul fit brûler en un seul tas les armes des ennemis, ordonna de déposer tout le reste du butin, en vendit une partie au profit du trésor public et fit avec soin, de la manière la plus équitable, la part des soldats. Il donna ensuite des éloges à son armée et distribua les récompenses méritées. La première part fut pour Attale, au grand applaudissement de tous. Car le jeune prince avait montré autant de valeur et de talent au milieu des fatigues et des dangers que de modestie après la victoire.



## La femme d'Orgiago

Restait la guerre contre les Tectosages, qui n'avait pas encore commencé. Le consul marcha contre eux, et, au bout de trois journées, arriva à Ancyre, grande ville de la contrée, dont les ennemis n'étaient qu'à dix milles. Pendant la halte qu'il y fit, une captive se signala par une action mémorable.

C'était la femme du chef Orgiago. Cette femme d'une rare beauté se trouvait, avec une foule de prisonniers comme elle, sous la garde d'un centurion, homme avide et débauché, vrai soldat. Voyant que ses propositions infâmes la faisaient reculer d'horreur, il fit violence à la pauvre captive que la fortune de la guerre mettait en sa puissance. Puis, pour pallier cette indignité, il flatta sa victime de l'espoir d'être rendue aux siens, et encore ne lui donna-t-il pas gratuitement cet espoir, comme eût fait un amant. Il fixa une certaine somme d'or, et, pour ne mettre aucun des siens dans sa confiance, il permit à la captive de choisir un de ses compagnons d'infortune qui irait traiter de son rachat avec ses parents.

Rendez-vous fut donné près du fleuve : deux amis de la captive, deux seulement, devaient s'y rendre avec l'or la nuit suivante pour opérer l'échange. Par un hasard fatal au centurion, se trouvait précisément dans la même prison un esclave de la femme ; elle le choisit et, à la nuit tombante, le centurion le conduisit près des postes. La nuit suivante, se trouvent au rendez-vous les deux parents, et le centurion avec sa captive. On lui montre l'or ; pendant qu'il s'assure si la somme convenue y est (c'était un talent attique), la femme ordonne, dans sa langue, de tirer l'épée et de tuer le centurion penché sur sa balance. On l'égorge, on sépare la tête du cou, et, l'enveloppant dans sa robe, la captive va rejoindre son mari Orgiago.

Celui-ci, échappé du mont Olympe, s'était réfugié dans sa maison. Avant de l'embrasser, elle jette à ses pieds la tête du centurion. Surpris, il lui demande quelle est cette tête, que veut dire une action si extraordinaire chez une femme. Viol, vengeance, elle avoua tout à son mari ; et, tout le temps qu'elle vécut depuis (ajoute-t-on), la pureté, l'austérité de sa conduite, soutint jusqu'au dernier moment la gloire de cette belle action conjugale.

## Échec des négociations près d'Ancyre

Dans son camp d'Ancyre, le consul reçut une ambassade des Tectosages, qui le priaient de ne point se mettre en mouvement qu'il ne se fût entendu avec les chefs de leur nation, assurant qu'à n'importe quelles conditions la paix leur semblait préférable à la guerre. On prit heure et lieu pour le lendemain, et le rendez-vous fut fixé à l'endroit même qui séparait Ancyre du camp des Gaulois. Le consul s'y rendit à l'heure dite avec une escorte de cinq cents chevaux, et, ne voyant arriver personne, rentra dans son camp. Peu après arrivèrent les mêmes députés gaulois pour excuser leurs chefs, retenus, disaient-ils, par des motifs religieux : les principaux de la nation allaient venir, et l'on pourrait aussi bien traiter avec eux. Le consul, de son côté, dit qu'il enverrait Attale : on vint cette fois de part et d'autre. Attale s'était fait escorter par trois cents chevaux. On arrêta les conditions, mais l'affaire ne pouvant être terminée en l'absence des chefs, il fut convenu que le lendemain, au même lieu, le consul et les princes gaulois auraient une entrevue.

L'inexactitude des Gaulois avait un double but : d'abord, gagner du temps pour mettre à couvert leurs effets avec leurs femmes et leurs enfants de l'autre côté du fleuve Halys ; ensuite, faire tomber le consul lui-même, peu en garde contre la perfidie de la conférence, dans un piège qu'ils lui tendaient. À cet effet ils choisirent mille de leurs cavaliers d'une audace éprouvée ; et la trahison eût réussi, si le droit des gens, qu'ils se proposaient de violer, n'eût trouvé un vengeur dans la fortune.

Un détachement romain, envoyé au fourrage et au bois, s'était porté vers l'endroit où devait se tenir la conférence ; les tribuns se croyaient en toute sûreté sous la protection de l'escorte du consul et sous l'œil du consul lui-même. Cependant ils n'en placèrent pas moins eux-mêmes, plus près du camp, un second poste de six cents chevaux. Le consul, sur les assurances d'Attale, que les chefs gaulois se rendraient à l'entrevue et qu'on pourrait conclure, sortit de son camp et se mit en route avec la même escorte de cavalerie que la première fois. Il avait fait environ un mille et n'était qu'à quelques pas du lieu du rendez-vous, lorsque, tout à coup, il voit à toute bride accourir les Gaulois qui le chargent en ennemis. Il fait halte, ordonne à sa cavalerie d'avoir la lance et l'esprit en arrêt, et soutient bravement le combat, sans plier ; mais bientôt, accablé par le nombre, il recule au petit pas, sans confusion dans ses rangs. Enfin, la résistance devenant plus dangereuse que le bon ordre n'était salulaire, tout se débande et prend précipitamment la fuite. Les Gaulois pressent les fuyards l'épée levée et se mettent à les tuer. Presque tout l'escadron allait être massacré, lorsque le détachement des fourrageurs, six cents cavaliers, se présentent tout à coup. Aux cris de détresse de leurs compagnons, ils s'étaient jetés sur leurs chevaux la lance au poing. Ils vinrent, tout frais, faire face à l'ennemi victorieux.

Aussitôt la fortune change ; l'épouvante passe des vaincus aux vainqueurs, et la première charge met les Gaulois en déroute. En même temps, de toute la campagne, accourent les fourrageurs. Les Gaulois sont entourés d'ennemis. Les chemins leur sont coupés, la fuite devient presque impossible, pressés qu'ils sont par une cavalerie toute fraîche, alors que eux n'en pouvaient plus. Peu pari les Gaulois échappèrent. Quant à des prisonniers, on n'en fit pas ; tous expièrent leur perfidie par la mort. Les Romains, encore tout enflammés de colère, allèrent le lendemain, avec toutes leurs forces chercher

l'ennemi.

## **Seconde bataille contre les Gaulois (mi-octobre 189)**

Deux jours furent employés par le consul à reconnaître en personne la montagne, afin de se pénétrer de tous les détails. Le troisième jour, après avoir consulté les auspices et immolé des victimes, il partagea ses troupes en quatre corps. Deux devaient prendre par le centre de la montagne et deux se porter de côté sur les flancs des Gaulois. La principale force des ennemis, c'étaient les Tectosages et les Trocmes qui occupaient le centre, au nombre de cinquante mille hommes. La cavalerie, inutile au milieu des rocs et des précipices, avait mis pied à terre, au nombre de dix mille hommes, et pris place à l'aile droite. Les auxiliaires d'Ariarathe, roi de Cappadoce, et ceux de Morzios formaient l'aile gauche, au nombre d'environ quatre mille.

Le consul, comme au mont Olympe, plaça à l'avant-garde des troupes légères et eut soin de faire mettre sous la main une bonne quantité de traits de toute espèce. On s'aborda : tout, de part et d'autre, se passait comme dans le premier combat ; les esprits seuls étaient changés, rehaussés chez les uns par le succès, abattus chez les autres ; car, pour n'avoir pas été eux-mêmes vaincus, les ennemis s'associaient à la défaite de leurs compatriotes ; l'action, engagée sous les mêmes auspices, eut le même dénouement. Comme une nuée de traits légers vint écraser l'armée gauloise, avancer hors des rangs, c'était se mettre à nu sous les coups ; aussi personne ne l'osa. Serrés les uns contre les autres, plus leur masse était grande, mieux elle servait de but aux tireurs. Tous les coups portaient.

Le consul, voyant l'ennemi presque en déroute, imagina qu'il n'y avait qu'à faire voir les drapeaux légionnaires pour mettre aussitôt tout en fuite ; aussi, faisant rentrer dans les rangs les vélites et les autres auxiliaires, il fit avancer l'armée de ligne.

## Négociations de paix à Éphèse

Les Gaulois, poursuivis par l'image des Tolostoboges égorgés, le corps criblé de traits plantés dans les chairs, n'en pouvant plus de fatigues et de coups, ne tinrent même pas contre le premier choc, les premières clameurs des Romains. Ils s'enfuirent vers leur camp ; mais un petit nombre seulement se réfugia derrière les retranchements ; la plupart, emportés à droite et à gauche, se jetèrent à corps perdu devant eux. Les vainqueurs poussèrent l'ennemi jusqu'au camp, l'épée dans les reins ; mais l'avidité les retint dans le camp et la poursuite fut complètement abandonnée.

Sur les ailes, les Gaulois tinrent plus longtemps, parce qu'on les avait joints plus tard ; mais ils n'attendirent même pas la première décharge de traits. Le consul, ne pouvant arracher au pillage ceux qui étaient entrés dans le camp, mit aussitôt les ailes à la poursuite des ennemis. La chasse dura quelque temps, mais il n'y eut guère plus de huit mille hommes de tués dans la poursuite, je ne dis pas combat, il n'y en eut point. Le reste passa l'Halys. Les Romains, en grande partie, passèrent la nuit dans le camp ennemi ; les autres revinrent avec le consul dans leur camp. Le lendemain on fit l'inventaire des prisonniers et du butin : le butin était immense ; c'était tout ce qu'une nation avide, longtemps maîtresse par la conquête de toute la contrée en deçà du mont Taurus, avait pu amasser.

Les Gaulois, dispersés, se rassemblèrent sur un même point, blessés pour la plupart, sans armes, sans aucune ressource. Ils envoyèrent demander la paix au consul. Manlius leur donna rendez-vous à Éphèse, et, comme l'on était déjà au milieu de l'automne, ayant hâte d'abandonner un pays glacé par le voisinage du mont Taurus, il ramena son armée victorieuse sur les côtes, pour y prendre ses quartiers d'hiver.

### **3. Établissement de la paix en Grèce et en Asie (188)**

28

#### **Le siège de Samè sur l'île de Céphallénie (hiver 189-188)**

Pendant que l'Asie était le théâtre de ces événements, le calme régnait dans les autres provinces. À Rome, les censeurs T. Quinctius Flaminius et M. Claudius Marcellus firent le recensement du sénat. On nomma pour la troisième fois, prince du sénat, P. Scipion l'Africain : il n'y eut que quatre noms de rayés ; aucun n'avait joui des honneurs curules. L'ordre des chevaliers fut également soumis à une censure très douce. On mit en adjudication des travaux de substruction au Capitole en haut de la place Aequimélium ainsi que le pavement de la rue qui va de la porte Capène au temple de Mars. Les Campaniens demandèrent au sénat où se ferait leur dénombrement. Le sénat décréta qu'il se ferait à Rome. Il y eut des crues d'eaux considérables cette année ; le Tibre inonda douze fois le Champ de Mars et les quartiers bas de la ville.

Cn. Manlius ayant terminé la guerre d'Asie contre les Gaulois, l'autre consul M. Fulvius, l'Étolie soumise, passa dans l'île de Céphallénie, et fit demander aux villes si elles aimaient mieux se livrer aux Romains ou tenter le sort de la guerre. La terreur fit prendre partout le parti de la soumission ; on exigea des otages en proportion de la faiblesse du pays : les Craniens, les Paliens et les gens de Samè en donnèrent chacun vingt.

Une paix inespérée commençait à régner à Céphallénie, lorsque tout à coup l'une des cités, Samè, sans qu'on sache pourquoi, se détacha des Romains. "La situation avantageuse de leur ville leur faisait craindre, disaient les habitants, que les Romains ne les forçassent à la quitter." Cette crainte leur était-elle venue naturellement, était-ce un scrupule imaginaire qui les avait fait renoncer à la paix, ou bien était-ce un bruit venu de Rome à Céphallénie, on ne sait. Quoi qu'il en soit, à peine avaient-ils livré leurs otages qu'ils fermèrent leurs portes, sans que les prières de ces malheureux, envoyés par le consul au pied des remparts pour attendrir leurs parents et leurs amis, pussent les arracher à leur résolution. Le consul assiégea Samè, quand il vit qu'on rejetait la paix. Machines, instruments de siège, il avait tout fait venir de devant Ambracie ; quant aux travaux nécessaires, les soldats les eurent promptement achevés. On fit donc sur deux points agir le bélier.

## Capitulation de la ville (printemps 188)

Les habitants, de leur côté, n'omirent rien de ce qui pouvait écarter les machines ou les assaillants. Deux moyens surtout leur réussirent. Le premier était de remplacer toujours un mur détruit par un mur nouveau placé derrière et également solide ; l'autre de faire des sorties subites, tantôt contre les ouvrages, tantôt contre les postes ennemis ; et presque toujours dans ces attaques ils avaient l'avantage. Pour les tenir en arrêt, on eut recours à un expédient qui mérite d'être rappelé ici.

On fit venir cent frondeurs d'Égium, de Patras et de Dymè. Dès l'enfance, ces hommes étaient exercés, suivant l'usage de leur pays, à faire voler avec la fronde à la surface de la mer ces galets qui se trouvent dans le sable sur les côtes. Aussi manient-ils la fronde de plus loin, avec un coup d'œil plus sûr et d'une main plus forte que les frondeurs des îles Baléares. De plus leur fronde n'est pas faite d'une seule courroie, comme dans les îles Baléares et ailleurs ; elle a une assiette de trois cuirs, réunis par une quantité de coutures, pour que la balle ne coule pas sur la corde et ne bouge pas au moment du jet, mais qu'elle reste bien en équilibre dans le mouvement de rotation et soit chassée comme un trait.

Aussi, habitués à tirer dans des cercles de peu d'étendue, d'une grande distance, ces frondeurs frappaient l'ennemi non seulement à la tête, mais à tel endroit du visage qu'ils visaient. Cette arme terrible empêcha les Saméens de faire ces sorties si fréquentes et si audacieuses : ils en vinrent même jusqu'à prier du haut de leurs murs les Achéens de se tenir à quelque distance et de rester tranquilles spectateurs de leurs combats avec les Romains. Pendant quatre mois, Samè soutint le siège. Le nombre des assiégés, déjà fort peu considérable, s'affaiblissait de jour en jour par la mort ou les blessures, et ceux qui restaient étaient brisés de corps et d'âme. Enfin les Romains pénétrèrent la nuit par escalade dans la citadelle nommée Cymatis (car la ville, inclinée vers la mer, regarde l'occident), et débouchèrent sur la place publique. Les Saméens, voyant une partie de leur ville au pouvoir de l'ennemi, se réfugièrent avec femmes et enfants dans leur plus grande citadelle. Le lendemain ils capitulèrent, la ville fut saccagée et tous les habitants vendus à l'encan.

### **Réunion de la confédération achéenne à Argos (février 188)**

Le consul, ayant tout terminé à Céphallénie, mit une garnison à Samè, et passa dans le Péloponnèse où il était depuis longtemps appelé par les habitants d'Égium et de Lacédémone. Égium, dès le début de la ligue achéenne, avait toujours été le siège des assemblées nationales, privilège accordé soit à la dignité, soit à la situation avantageuse de la ville. Cet usage, Philopoemen voulait cette année, pour la première fois, y porter atteinte, et il préparait une loi pour que toutes les villes de la confédération achéenne fussent successivement le rendez-vous de la diète. Avant l'arrivée du consul, tandis que les Damiurges, principaux magistrats des cités, faisaient les convocations pour Égium, Philopoemen (alors préteur) donnait rendez-vous à Argos. Prévoyant que ce serait dans cette dernière ville que l'on se réunirait en assemblée générale, le consul s'y rendit aussi, quoique très porté pour Égium. On discuta, et voyant que Philopoemen allait l'emporter, il se désista de son projet.

Les débats de Lacédémone appelèrent aussi son attention. Cette ville était tenue en alarme par les exilés, dont la plupart habitaient des bourgades et des villes de la côte de Laconie, tout entière enlevée à la domination lacédémonienne. Cette situation irritait les Lacédémoniens qui voulaient avoir quelque part libre communication avec la mer, pour pouvoir envoyer des ambassades à Rome ou ailleurs, et aussi pour avoir un port, un entrepôt des marchandises étrangères dont ils avaient besoin. Ils se portèrent de nuit sur un bourg maritime appelé Las, dont ils se rendirent maîtres par surprise. Les habitants du bourg, et les exilés de l'endroit, furent d'abord dans la consternation ; mais au lever du jour ils s'assemblèrent, et, après une faible résistance, chassèrent les Lacédémoniens. Cependant la terreur gagna toute la côte ; châteaux, bourgs, exilés établis dans le pays, partout on envoya en commun des députés aux Achéens.



## **Les Lacédémoniens dénoncent l'alliance avec les Achéens**

Le préteur Philopoemen, depuis longtemps attaché à la cause des exilés et qui ne cessait d'exhorter les Achéens à diminuer la puissance et la considération des Lacédémoniens, ouvrit le conseil aux plaintes des envoyés, et fit décréter, "que les Achéens ayant été chargés par T. Quinctius et les Romains de la garde des châteaux et bourgs de la côte de Laconie, et les Lacédémoniens qui devaient, aux termes du traité, respecter cette côte, ayant assiégé le bourg de Las et massacré les habitants, les auteurs et les complices de cet attentat devaient être livrés aux Achéens, sans quoi le traité était violé."

Pour réclamer les coupables, on envoya aussitôt une ambassade à Lacédémone. Les Lacédémoniens y virent un ordre si arrogant et si tyrannique que s'ils avaient été au temps de leur antique splendeur, sans nul doute ils auraient aussitôt couru aux armes. Une crainte surtout les tourmentait : obéir aux premiers ordres, c'était recevoir le joug, et faciliter le projet dès longtemps conçu par Philopoemen, de livrer Lacédémone aux exilés. Emportés par la fureur, ils égorgent trente de leurs concitoyens qui avaient des intelligences avec Philopoemen et les exilés, renoncent par un décret à l'alliance des Achéens. Ils envoient aussitôt des ambassadeurs à Céphallénie pour remettre Lacédémone au pouvoir des Romains et prier le consul M. Fulvius de venir dans le Péloponnèse recevoir la soumission de Lacédémone.

## **La délégation lacédémonienne est reçue à Rome en présence des Achéens (hiver 189-188)**

Sur le rapport de leurs ambassadeurs, les Achéens, du consentement de toutes les cités de la ligue, déclarèrent la guerre aux Lacédémoniens. L'ouverture immédiate de la campagne fut empêchée par l'hiver seul. Cependant de petites excursions qui ressemblaient plutôt à des brigandages qu'à des hostilités, et même des descentes par mer, portèrent la désolation sur les frontières de l'ennemi.

Ces troubles amenèrent le consul dans le Péloponnèse. Sur son ordre, l'assemblée fut convoquée à Élis et les Lacédémoniens y furent appelés pour plaider leur cause. Ce ne fut pas seulement une discussion, mais une vraie altercation. Le consul qui, par son adresse à ménager les deux partis, avait jusque là répondu d'une manière évasive, mit fin aux débats par l'injonction formelle de ne pas toucher aux armes avant qu'on n'eût envoyé des ambassadeurs à Rome auprès du sénat.

On en envoya des deux côtés. Les exilés de Lacédémone remirent également leur cause et leur défense aux Achéens. Diophane et Lycortas, tous deux de Mégalopolis, furent mis à la tête de la députation achéenne ; mais, divisés dans leur patrie, ils ne parlèrent pas dans cette circonstance d'une manière moins contradictoire. Diophane faisait le sénat arbitre souverain de la contestation : c'était lui qui pouvait le mieux terminer les différends des Achéens et des Lacédémoniens. Lycortas, d'après les instructions de Philopoemen, demandait que les Achéens, aux termes du traité et conformément à leurs lois, fussent libres, après avoir fait un décret, d'en assurer l'exécution ; ils réclamaient pleine et entière cette liberté qu'ils tenaient du sénat lui-même.

Grand était alors, à Rome, le crédit de la ligue achéenne. Cependant on ne voulait rien changer à l'état des Lacédémoniens. Aussi la réponse fut assez obscure pour que les Achéens s'imaginassent que tout leur était permis à l'égard de Lacédémone ; les Lacédémoniens, qu'ils n'avaient pas obtenu pleine satisfaction. Cette liberté, les Achéens en abusèrent avec insolence.

### Scènes d'émeute à Lacédémone (printemps 188)

Philopoemen fut continué dans sa charge. Au commencement du printemps, il assembla l'armée, et alla camper sur les frontières des Lacédémoniens. Puis il envoya des députés réclamer les auteurs de la rupture, promettant de laisser la ville en paix, s'ils obéissaient à la sommation, et ne rien faire aux prévenus sans les entendre. L'effroi ferma toutes les bouches. Les accusés désignés nommément déclarèrent eux-mêmes qu'ils se présenteraient, puisqu'ils avaient reçu la parole des ambassadeurs qu'on ne porterait pas la main sur eux avant qu'ils n'eussent présenté leur défense.

Avec eux partirent des citoyens illustres, en qualité de défenseurs d'une cause qu'ils regardaient comme celle de la république. Jamais jusque-là les Achéens n'avaient mené avec eux les exilés sur le territoire de Lacédémone, convaincus que rien n'était plus capable d'aliéner les esprits ; alors, presque toute la tête de l'armée n'était composée que d'exilés. À l'arrivée des Lacédémoniens, ils coururent en foule à leur rencontre à la porte du camp et commencèrent par les accabler d'injures. Une querelle s'éleva et, enflammés de colère, les plus fougueux des bannis se jetèrent sur les Lacédémoniens. Ceux-ci invoquent le ciel et la parole des ambassadeurs ; les ambassadeurs et le préteur écartent la foule, protègent les Lacédémoniens, repoussent les fers dont quelques mains veulent les charger ; mais le désordre et la foule augmentent. Les Achéens accourent d'abord pour voir ; les exilés rappellent à grands cris tout ce qu'ils ont souffert, demandent main-forte, assurent que jamais une aussi bonne occasion ne se représenterait si on ne profitait pas de celle-ci ; que le traité, juré au Capitole, juré à Olympie, juré dans la citadelle d'Athènes, avait été foulé aux pieds par les Lacédémoniens ; qu'avant de les lier par un nouveau traité, il fallait tirer vengeance de leur premier crime.

Ces cris enflamment la multitude. Une voix s'écrie qu'il faut frapper. Les pierres volent, et dix-sept malheureux, enchaînés au milieu du tumulte, périssent sous les coups ; soixante-trois autres furent arrêtés le lendemain : c'étaient ceux que le préteur avait soustraits à la violence, non qu'il voulût les sauver, mais pour empêcher qu'on ne les mît à mort sans les entendre. Livrés à une multitude exaspérée, ils disent quelques mots : on ne les écoute pas, on les condamne tous, on les traîne au supplice.

### **La paix est rétablie à Lacédémone (automne 188)**

Ce coup frappé, on fit signifier aux Lacédémoniens qu'ils eussent à renverser leurs murailles ; à chasser de la Laconie tous les mercenaires étrangers à la solde des tyrans ; à renvoyer également dans un délai prescrit tous les esclaves affranchis par les tyrans (le nombre en était considérable ; s'ils restaient, les Achéens pourraient les arrêter, les vendre, les emmener) ; à abroger les lois et les institutions de Lycurgue ; à se conformer aux lois et aux institutions des Achéens, afin que toute la ligue ne fût plus qu'un seul et même corps, et qu'on pût s'entendre plus facilement sur toutes les questions.

Ce qui leur coûta le moins, ce fut la destruction de leurs remparts ; ce qui leur coûta le plus ; ce fut le rappel des exilés. Un décret, rendu à Tégée par l'assemblée générale des Achéens, ordonna leur rétablissement. Instruit que les mercenaires renvoyés, ainsi que les esclaves mis au nombre des citoyens (on désignait ainsi les esclaves affranchis par les tyrans), après avoir quitté la ville, s'étaient répandus dans les campagnes, le préteur, avant de licencier son armée, partit avec de la troupe légère, fit main basse sur cette race d'hommes et les vendit comme prise de guerre. Il y en eut une foule de gens vendus ; le produit servit, de l'aveu des Achéens, à relever, à Mégalopolis, le portique que les Lacédémoniens avaient abattu. Le territoire des Belbinates, injustement accaparé par les tyrans de Lacédémone, fut rendu à la même ville, en vertu d'un ancien décret des Achéens porté sous le règne de Philippe, fils d'Amyntas. Ainsi démembrée, la ville de Lacédémone resta longtemps sous la dépendance des Achéens ; mais rien ne lui porta une plus funeste atteinte que l'abolition des lois de Lycurgue, sous l'empire desquelles elle avait vécu pendant sept cents ans.

## Élections pour l'année 188 et répartition des postes

Au sortir de l'assemblée où avait été débattue devant le consul l'affaire des Achéens et des Lacédémoniens, M. Fulvius, voyant l'année sur sa fin, s'était rendu à Rome pour les comices et avait fait nommer consuls M. Valérius Messala et C. Livius Salinator, à l'exclusion de M. Aemilius Lépidus, son ennemi, candidat cette même année. On nomma ensuite préteurs Q. Marcius Philippus, M. Claudius Marcellus, C. Stertinius, C. Atinius, P. Claudius Pulcher et L. Manlius Acidinus. Les élections terminées, le consul M. Fulvius eut ordre de retourner dans sa province se mettre à la tête de son armée ; il fut, lui et son collègue Cn. Manlius, prorogé pour une année dans son commandement.

La même année, sur l'avis des décemvirs, furent placés par P. Cornélius, dans le temple d'Hercule une statue de ce dieu, et dans le Capitole un char doré, attelé de six chevaux. C'était une offrande du consul, comme le portait l'inscription. Douze boucliers dorés furent aussi offerts par les édiles curules, P. Claudius Pulcher et Ser. Sulpicius Galba, sur le produit des amendes infligées aux fournisseurs pour avoir accaparé le grain. L'édile plébéien Q. Fulvius Flaccus consacra également deux statues dorées avec l'argent provenant d'une condamnation. Son collègue A. Caecilius n'avait condamné personne (ils prononçaient sans le concours l'un de l'autre).

Les Jeux Romains furent célébrés trois fois, les Jeux Plébéiens cinq fois. Les consuls M. Valérius Messala et C. Livius Salinator, entrés en charge aux Ides de Mars, mirent en délibération les affaires de la république, les provinces et les armées. À l'égard de l'Étolie et de l'Asie, il n'y eut aucun changement. Les consuls durent avoir l'un l'Étolie avec la Ligurie, l'autre la Gaule, pour département ; ils devaient choisir à l'amiable ou tirer au sort ; quant aux troupes, ils eurent ordre d'en lever de nouvelles, chacun deux légions, et de prendre chez les alliés du nom latin quinze mille hommes d'infanterie et douze cents chevaux chacun. À Messala échut la Ligurie, à Salinator, la Gaule.

Les préteurs tirèrent ensuite au sort. M. Claudius eut la juridiction de la ville, P. Claudius celle des étrangers, Q. Marcius la Sicile, C. Stertinius la Sardaigne, L. Manlius l'Espagne citérieure et C. Atinius l'Espagne ultérieure.



## Mesures diverses prises à Rome avant la départ des consuls

Les armées furent ainsi réparties : les légions de Gaule, qui avaient servi sous C. Laelius, durent passer sous les ordres du propréteur M. Tuccius dans le Bruttium ; l'armée de Sicile dut être licenciée, et la flotte ramenée à Rome par le propréteur M. Sempronius. Les deux légions qui étaient dans les Espagnes devaient y demeurer et recevoir chacune un supplément de trois mille hommes d'infanterie et de deux cents chevaux que les deux préteurs étaient autorisés à prendre chez les alliés et à amener avec eux.

Avant le départ des nouveaux magistrats pour leurs provinces, trois jours de prières publiques furent prescrits par le collège des décevirs dans tous les carrefours, à cause d'une éclipse de soleil entre la troisième et la quatrième heure du jour ; une neuvaine fut également ordonnée pour une pluie de pierres tombée sur le mont Aventin.

Les Campaniens, qu'un sénatus-consulte de l'année précédente avait forcés de se faire comprendre dans le cens de Rome (car jusque là ils n'avaient su où se faire inscrire), demandèrent le droit d'épouser des Romaines, la validité des mariages contractés avant cette époque, et la reconnaissance des enfants issus de ces mariages, comme enfants et comme héritiers légitimes : on fit droit à ces deux demandes.

Le tribun du peuple C. Valérius Tappo proposa de conférer le droit de suffrage aux municipes de Formies, de Fundi et d'Arpinum, qui jusque là n'avaient eu que le droit de cité. Cette proposition fut combattue par quatre autres tribuns du peuple, parce qu'elle n'avait pas eu l'aval du sénat : mais il leur fut démontré que c'était au peuple et non au sénat qu'appartenait le pouvoir de conférer à qui bon lui semblait le droit de suffrage ; et ils se désistèrent de leur opposition. Il fut donc décrété que ceux de Formies et de Fundi voteraient dans la tribu Aemilia, ceux d'Arpinum dans la tribu Cornélia ; et en vertu de la loi Valéria, les uns et les autres furent pour la première fois classés dans ces deux tribus.

Ce fut le censeur M. Claudius Marcellus qui, grâce à la préférence que lui donna le sort sur T. Quinctius, eut l'honneur de fermer le lustre. Le cens compta deux cent cinquante huit mille trois cent dix-huit citoyens. Après la clôture du lustre, les consuls partirent pour leurs provinces.

### Règlement de la question d'Asie (hiver 189-188)

Pendant l'hiver où ces faits se passaient à Rome, Cn. Manlius, d'abord consul, puis proconsul, recevait dans ses quartiers d'hiver en Asie des ambassades de toutes les villes et de toutes les peuplades en deçà du mont Taurus. Si la victoire remportée sur Antiochus était plus brillante et plus glorieuse pour les Romains, la défaite des Gaulois était plus agréable aux alliés que celle d'Antiochus. Le despotisme royal avait été plus tolérable que la sauvage domination de ces barbares farouches qui tenaient l'Asie toujours haletante et dont les ravages semblaient se promener comme un tourbillon sur les campagnes.

Ils devaient donc la liberté à l'expulsion d'Antiochus, la paix à la soumission des Gaulois, et ils venaient apporter avec leurs félicitations des couronnes d'or, chacun suivant ses moyens. Antiochus et les Gaulois eux-mêmes avaient aussi envoyé des députés pour prendre les conditions du vainqueur ; et Ariarathe, roi de Cappadoce, le fit pour s'humilier et pour expier à prix d'argent la faute dont il s'était rendu coupable en donnant des secours à Antiochus. Il fut taxé à six cents talents d'argent. Pour les Gaulois, on leur répondit qu'à l'arrivée d'Eumène ils sauraient à quoi s'en tenir ; les députés des cités obtinrent des réponses bienveillantes et s'en retournèrent encore plus joyeux qu'ils n'étaient venus. Quant aux envoyés d'Antiochus, ils reçurent l'ordre de faire porter les grains et les sommes fixées par L. Scipion, dans la Pamphylie où l'armée allait se rendre.

Dès les premiers jours du printemps, en effet, le proconsul passa ses troupes en revue et se mit en route : au bout de huit jours il arriva à Apamée. Il y séjourna trois jours ; trois autres journées le conduisirent d'Apamée dans la Pamphylie, où il avait donné rendez-vous aux gens du roi avec les grains et les sommes. Mille cinq cents talents d'argent lui furent comptés, il les fit transporter à Apamée, le blé fut distribué aux soldats. De là on marcha sur Pergè, le seul endroit de ces pays où il y eût garnison. À l'approche de l'armée, le commandant vint demander un délai de trente jours pour prendre les ordres d'Antiochus. Il l'obtint et, ce terme expiré, la garnison évacua. De Pergè, le proconsul détacha son frère L. Manlius avec quatre mille hommes sur Oroanda pour réclamer le reste des sommes fixées par le traité ; et lui-même, à la nouvelle de l'arrivée d'Eumène et des dix commissaires romains à Éphèse, il se fit suivre des envoyés d'Antiochus et ramena son armée à Apamée.



## La paix d'Apamée (printemps 188)

Là, de l'avis des dix commissaires, un traité fut signé avec Antiochus presque dans les termes suivants :

“Alliance est conclue entre le roi Antiochus et le peuple romain à ces conditions : À nulle armée, marchant contre le peuple romain ou contre ses alliés, le roi n'accordera ni passage sur ses terres ou sur celles des peuples de sa dépendance, ni vivres, ni secours d'aucun genre. À charge de revanche pour les Romains et leurs alliés à l'égard du roi Antiochus et des peuples de sa dépendance. Il est interdit à Antiochus de faire la guerre aux habitants des îles et de passer en Europe. Antiochus évacuera les villes, campagnes, bourgs et châteaux en deçà du mont Taurus jusqu'au fleuve, et depuis la vallée du Taurus jusqu'à la chaîne qui regarde la Lycaonie. Il n'emportera aucune arme des places, et territoires et forts qu'il est tenu d'évacuer. S'il en emportait, il aurait à en faire bien et dûment la restitution.

Soldats ou sujets d'Eumène, Antiochus ne recevra personne dans ses états. Tous les habitants des villes démembrées qui peuvent se trouver auprès du roi Antiochus ou sur les terres de son royaume, doivent, dans un terme fixé, revenir à Apamée. Quant aux sujets d'Antiochus qui peuvent être à Rome ou chez les alliés des Romains, libre à eux de s'en aller ou de rester. Esclaves, fugitifs ou prisonniers de guerre, prisonniers ou transfuges de condition libre, tous doivent être rendus aux Romains et à leurs alliés. Le roi devra livrer tous ses éléphants, sans pouvoir s'en procurer d'autres. Il devra remettre ses navires longs avec tous leurs appareils de guerre ; il ne pourra avoir plus de dix galères, dont aucune de plus de trente rames, aucune galiote dans la guerre où il aura été l'agresseur. Il ne pourra naviguer au-delà des promontoires Calycadnos et Sarpédon, hors les cas d'argent, de tribut, d'ambassadeurs ou d'otages à faire porter. Défense est faite au roi Antiochus de lever des troupes mercenaires chez les nations soumises à la domination du peuple romain, et même de recevoir des volontaires de ces nations.

Les bâtiments et édifices que les Rhodiens et leurs alliés possèdent sur les terres d'Antiochus devront, comme avant la guerre, appartenir à qui de droit, aux Rhodiens et à leurs alliés. Les sommes dues pourront être réclamées par les créanciers ; en cas de soustractions, chacun aura le droit de rechercher, de reconnaître, de réclamer ses effets. Si quelques-unes des villes qu'Antiochus est tenu de livrer se trouvent aux mains des commandants à qui il les a confiées, il doit les faire évacuer et les faire remettre en toute conscience.

Il devra également compter, en bon argent, douze mille talents attiques dans l'espace de douze ans par paiements égaux (chaque talent du poids romain de quatre-vingts livres), et fournir cinq cent quarante mille mesures de blé. Au roi Eumène il paiera trois cent cinquante talents dans l'espace de cinq ans ; et, à la place du blé qu'il lui doit, par estimation, une somme de cent vingt-sept talents. Il donnera aux Romains vingt otages à changer tous les trois ans, les plus jeunes ayant au moins dix-huit ans, les plus âgés au plus quarante-cinq. Si quelque nation alliée du peuple romain déclare la première la guerre à Antiochus, le roi pourra repousser la force par la force, à charge par lui de ne prendre possession d'aucune ville par droit de conquête, de ne faire aucune alliance. Les démêlés

devront être terminés entre les partis par les voies juridiques, ou s'ils le préfèrent, par les armes.”

Hannibal le Carthaginois, l'Étolien Thoas, Mnasilochns l'Acarmanien, Eubulidès et Philon de Chalcis étaient réclamés par un article à part : une dernière clause permettait des additions, des retranchements, des modifications ultérieures, sans préjudice de la parole donnée.

## 4. Rapatriement des forces armées (187)

39

### Retour de la flotte en Italie. Le travail des commissaires en Asie

Le consul jura de respecter le traité et envoya au roi, pour exiger son serment, Q. Minucius Thermus et L. Manlius, alors de retour d'Oroanda. Il écrivit aussi à Q. Fabius Labéo, commandant de la flotte, de se rendre immédiatement à Patara pour détruire et brûler les vaisseaux syriens qui s'y trouvaient. Labéo sortit d'Éphèse et se rendit à Patara où il détruisit et brûla cinquante navires couverts. Dans la même expédition il s'empara de Telmesse, où l'arrivée subite de la flotte avait jeté l'épouvante : de la Lydie, suivi des vaisseaux qu'il avait laissés à Éphèse, il traversa aussitôt les îles et passa en Grèce. Il s'arrêta quelques jours à Athènes pour donner à sa suite le temps d'arriver d'Éphèse au Pirée et reprit ensuite avec toute sa flotte la route de l'Italie.

Cn. Manlius, entre autres objets dus par Antiochus, avait reçu les éléphants et en avait fait cadeau à Eumène ; il s'était ensuite occupé des griefs des cités et des troubles occasionnés par la dernière révolution.

Le roi Ariarathe dut en même temps la remise d'une moitié des sommes auxquelles il avait été taxé à la protection d'Eumène qui venait d'épouser sa fille, et fut reconnu ami du peuple romain. Examen fait des griefs des cités, les deux commissaires réglèrent leur sort : celles qui, tout en ayant été tributaires du roi Antiochus, s'étaient déclarées pour le peuple romain, obtinrent exemption de tout tribut ; celles qui avaient suivi le parti d'Antiochus ou qui avaient payé tribut au roi Attale durent toutes payer également tribut à Eumène. En particulier, les Colophoniens de Notion, les Cyméens et les Mylaséniens furent exemptés de tout tribut. Les habitants de Clazomènes, outre cette exemption, obtinrent encore l'île de Drymuse comme gratification ; les Milésiens obtinrent la restitution du territoire dit sacré. Ilion fut agrandi des territoires de Rhoetium et de Gergitium, moins comme récompense de services récents, qu'à titre de berceau du peuple romain. La même considération valut aux Dardaniens leur liberté. Les habitants de Chios, de Smyrne et d'Érythres, en récompense de l'attachement inviolable qu'ils avaient témoigné aux Romains dans cette guerre, reçurent des terres et des distinctions honorifiques de tout genre. Les Phocéens furent remis en possession du territoire qu'ils occupaient avant la guerre et autorisés à conserver leurs anciennes lois. Les Rhodiens obtinrent confirmation des privilèges qui leur avaient été attribués par un premier décret : on leur donna la Lydie et la Carie jusqu'au Méandre, à la réserve de la ville de Telmesse.

Le roi Eumène fut agrandi de la Chersonnèse d'Europe, de la Lysimachie, des forts, bourgs et territoires qui avaient appartenu à Antiochus ; en Asie, il fut remis en possession des deux Phrygies (la Phrygie près de l'Hellespont et la grande Phrygie), de la Mysie que lui avait enlevée le roi Prusias, de la Lycaonie, de la Milyade, de la Lydie et nommément des villes de Tralles, d'Éphèse et de Telmesse. La Pamphylie fut l'objet d'une longue discussion entre Eumène et les envoyés d'Antiochus, attendu qu'une partie est en deçà, l'autre au-delà du Taurus : on finit par renvoyer l'affaire au sénat.

## **Retour de l'armée en Europe. L'armée tombe dans une embuscade en Thrace**

Ces traités et ces décrets ratifiés, Manlius, accompagné des dix commissaires et à la tête de toute son armée, prit la route de l'Hellespont où il avait donné rendez-vous aux chefs des Gaulois et leur notifia les conditions qui devaient les maintenir en paix avec Eumène ; il leur signifia en même temps qu'ils eussent à renoncer à cette vie nomade et à se renfermer dans les limites de leur territoire. Il ramassa ensuite des navires sur toute la côte, les joignit à la flotte d'Eumène qu'Athénaios, frère de ce prince, avait ramenée d'Élée, et repassa en Europe avec toutes ses troupes.

Il prit route par la Chersonnèse, avançant à petites journées à cause d'un immense butin qui retardait sa marche et fit une halte à Lysimachia, afin de laisser ses bêtes de somme se reposer et se refaire entièrement, et de traverser ensuite la Thrace, dont le passage était généralement redouté. Le jour même de son départ de Lysimachia, il arriva au bord du fleuve Mélas, et le lendemain à Cypséla. À partir de Cypséla, la route courait étroite, raboteuse, à travers bois sur environ dix milles. Les difficultés du chemin le décidèrent à partager son armée en deux corps ; il fit prendre les devants au premier ; le second dut fermer la marche à une grande distance derrière ; au milieu marchaient les bagages ; c'étaient des chariots chargés des fonds publics et de tout le butin précieux.

On s'engage donc dans ces gorges. Tout à coup dix mille Thraces, Astii, Caeni, Maduaténi et Coréli, quatre peuplades, se présentent aux bords des défilés et ferment le passage. C'était un bruit général que Philippe était pour quelque chose dans cette perfidie ; car il savait que c'était bien par la Thrace que reviendraient les Romains ; il savait tout ce qu'ils rapportaient d'argent avec eux. À la tête de la première division marchait le général, tourmenté des dangers de sa position.

Les Thraces ne firent aucun mouvement avant que les troupes armées ne fussent passées : dès qu'ils virent le premier corps sorti du défilé et l'arrière-garde encore loin, ils se jetèrent sur les bagages, égorgèrent les gardiens, pillèrent les chariots et enlevèrent les bêtes de somme avec leurs charges. Aux cris qui arrivent d'abord aux colonnes déjà engagées dans le défilé, bientôt à l'avant-garde, on accourt des deux extrémités et une mêlée tumultueuse s'engage sur divers points à la fois.

Les Thraces, embarrassés de butin et venus pour piller, c'est-à-dire les mains vides et désarmées, tombent facilement sous le glaive ; mais les Romains ont contre eux la difficulté du terrain, tandis que les barbares accourent par des sentiers connus, disparaissent dans le creux des vallons. Les bagages, les chariots eux-mêmes, dispersés çà et là, embarrassent tout le monde et font obstacle au combat ; voleurs et volés tombent pêle-mêle. L'avantage ou le désavantage du terrain, le courage des combattants, le nombre presque toujours inégal des lutteurs qui se rencontrent, l'emportent tour à tour. Il périt beaucoup de monde des deux côtés. Déjà la nuit tombait lorsque les Thraces abandonnèrent la partie ; ce n'étaient ni les coups ni la mort qui les faisaient fuir. Ils avaient assez de butin.

## **Nouvelle embuscade en Thrace. L'armée arrive à Apollonie en Illyrie (courant de l'hiver 188-187)**

L'avant-garde des Romains, sortie enfin du défilé, campa près du temple de Mendis, dans un lieu découvert ; la seconde division resta dans le défilé pour garder les bagages, derrière une double palissade. Le lendemain, elle fit reconnaître le terrain, puis elle se mit en mouvement et rejoignit le premier corps. Ce combat coûta aux Romains une partie de leurs bagages, des valets d'armée, des soldats sur toute la longueur du défilé où il se livra. La perte la plus sensible fut celle de Q. Minucius Thermus, brave et intelligent officier.

Dans la journée on arriva au bord de l'Hèbre ; puis on passa les frontières des Éniens, près du temple d'Apollon, nommé Zérynthien. Ce fut pour tomber dans les nouveaux défilés de Tempyra (c'était le nom de l'endroit), non moins rudes que les premiers ; heureusement, comme il n'y a aucun bois dans les environs, les embuscades y sont plus difficiles. Cependant la soif du butin y avait aussi attiré les Thrauses, autre peuplade thrace ; mais ces vallées découvertes permettaient d'apercevoir de loin les ennemis postés dans le défilé. Il y eut moins de terreur et de confusion chez les Romains ; car, malgré le désavantage du terrain, ils pouvaient combattre en règle, en bataille rangée, enseignes déployées. Ils s'avancent donc, les rangs serrés, en poussant de grands cris ; dès le premier choc ils délogent les ennemis, puis ils leur font tourner le dos, les poursuivent, les égorgent au milieu de leurs défilés qui les trahissent eux-mêmes. Les Romains vainqueurs allèrent camper près du bourg des Maronites, appelé Salè. Le lendemain, par une route dégagée, ils entrèrent dans la plaine priatique : ils y passèrent trois jours pour recevoir du blé, soit des Maronites qui se montraient empressés, soit de leurs propres navires qui venaient derrière avec toute sorte de provisions.

De ce campement, une journée de marche les conduisit à Apollonie ; et de là, par le territoire d'Abdère, ils se rendirent à Néapolis. Tout ce trajet, au milieu des colonies grecques, s'effectua paisiblement. Dans tout le reste de la Thrace, jour et nuit, bien qu'on ne fût pas inquiet, on se tint sur ses gardes jusqu'à l'entrée des troupes en Macédoine. Les Thraces s'étaient montrés beaucoup plus pacifiques envers cette même armée, lors du passage de Scipion par la même route. La raison en était simple : il n'y avait pas tant de butin pour les tenter. Cependant, au rapport de Claudius, alors même, environ quinze cents Thraces se seraient présentés au Numide Muttinès qui avait pris les devants pour reconnaître les lieux ; Muttinès avait avec lui quatre cents cavaliers numides et quelques éléphants. Son fils, suivi de cent cinquante cavaliers d'élite, se serait fait jour à travers les ennemis, et bientôt après, au moment où Muttinès, avec ses éléphants au centre et sa cavalerie sur les ailes, en venait aux mains avec les brigands, il serait revenu tomber à grand bruit sur leur dos, et l'ennemi, épouvanté de cette irruption, n'aurait pas inquiété l'infanterie.

Cn. Manlius passa de la Macédoine dans la Thessalie, puis dans l'Épire, et arriva à Apollonie où, n'osant s'aventurer en mer par une saison rigoureuse, il prit ses quartiers d'hiver.

## **Élections pour l'année 187 (le 18 février)**

À la fin de l'année, le consul M. Valérius quitta la Ligurie pour venir à Rome nommer les nouveaux magistrats. Il n'avait rien fait dans sa province d'assez important pour justifier une aussi longue absence et un retour si tardif. Les comices consulaires se tinrent avant le 12 des calendes de Mars : les consuls nommés furent M. Aemilius Lépидus et C. Flaminius. Le lendemain on nomma préteurs Ap. Claudius Pulcher, Ser. Sulpicius Galba, Q. Térentius Culléo, L. Térentius Massaliota, Q. Fulvius Flaccus, M. Furius Crassipes. Les élections terminées, la désignation des provinces à partager entre les préteurs fut soumise au sénat par le consul. On arrêta qu'il y en aurait deux à Rome, pour la justice ; deux hors de l'Italie, la Sicile et la Sardaigne ; deux autres en Italie, Tarente et la Gaule. Aussitôt, avant d'entrer en charge, les préteurs furent invités à tirer au sort leurs départements. Ser. Sulpicius eut la ville ; Q. Térentius, les étrangers ; L. Térentius, la Sicile ; Q. Fulvius, la Sardaigne ; Ap. Claudius, Tarente ; M. Furius, la Gaule.

Cette année-là, L. Minucius Myrtilus et L. Manlius, accusés d'avoir frappé des ambassadeurs carthaginois, furent, sur l'ordre de M. Claudius, préteur de la ville, remis par les fétiaux aux mains de ces envoyés et emmenés à Carthage.

Cependant il courait des bruits de plus en plus alarmants de révolte en Ligurie. En conséquence les deux nouveaux consuls, le jour où ils mirent en délibération leurs départements et les affaires de la république, reçurent tous deux pour province la Ligurie. Ce sénatus-consulte fut combattu par le consul Lépидus : "C'était un affront, disait-il hautement, que d'enfermer deux consuls dans les vallées des Liguriens. Il y avait deux ans que M. Fulvius et Cn. Manlius, l'un en Europe, l'autre en Asie, régnaient en quelque sorte comme successeurs de Philippe et d'Antiochus. Si l'on voulait avoir des armées dans ces contrées, c'étaient aux consuls, et non à des citoyens sans titre qu'appartenait le commandement. Et que faisaient-ils ? Ils se promenaient faisant peur aux nations, sans qu'on leur eût déclaré la guerre, vendant partout la paix à prix d'argent. Si la présence de deux armées était nécessaire dans ces provinces, M'. Acilius avait bien eu pour successeur L. Scipion, L. Scipion, M. Fulvius et Cn. Manlius ; Fulvius et Manlius auraient dû être remplacés par C. Livius et M. Valérius. À présent que la guerre d'Étolie était terminée, l'Asie conquise sur Antiochus, les Galates vaincus, il fallait, ou envoyer les consuls commander les armées consulaires, ou rappeler les légions et les rendre enfin à la république." Le sénat, malgré ces plaintes, persévéra dans sa décision, que les consuls auraient tous deux pour province la Ligurie : Manlius et Fulvius eurent ordre de sortir de leurs provinces, de ramener leurs armées et de revenir à Rome.

## Une délégation ambraciotte porte plainte contre M. Fulvius Nobilior

Il y avait des inimitiés personnelles entre M. Fulvius et le consul M. Aemilius ; le principal grief d'Aemilius contre son adversaire, c'était d'être arrivé au consulat deux ans plus tard qu'il n'y avait prétendu ; il attribuait ce mécompte aux manœuvres de Fulvius. Pour jeter de l'odieux sur lui, il suborna les ambassadeurs d'Ambracie et les introduisit dans le sénat. "Les Ambraciens vivaient en paix, dirent-ils ; ils s'étaient soumis aux ordres des consuls précédents ; ils étaient tout prêts à obéir également à M. Fulvius, et néanmoins Fulvius leur avait déclaré la guerre. Il avait désolé leurs campagnes, jeté dans leur ville la crainte du pillage et du massacre, et c'était cette crainte qui les avait forcés à fermer leurs portes. Ils avaient ensuite été attaqués, assiégés ; et la guerre avait épuisé contre eux toutes ses rigueurs : meurtres, incendies, ruine, pillage. Leurs femmes, leurs enfants avaient été arrachés de leurs bras et vendus comme esclaves ; leurs biens enlevés, et, pour comble de douleur, tous leurs temples dépouillés. Les statues de leurs dieux, leurs dieux eux-mêmes, avaient été arrachés de leurs sanctuaires et emportés ; des murs, des bois nus, voilà ce qui restait aux Ambraciens pour présenter leurs adorations, leurs vœux, leurs prières."

Sur ces plaintes, le consul, par des questions perfides et concertées à l'avance, provoquait des explications qui semblaient arrachées. Le sénat était ébranlé. L'autre consul, C. Flaminius, se porta défenseur de M. Fulvius. "Moyens rebattus, moyens usés que ceux dont se servent les Ambraciens, s'écria-t-il. C'étaient ceux qu'avaient employés contre M. Marcellus les Syracusains, les Campaniens contre Q. Fulvius. Que ne souffrait-on les mêmes accusations de la part du roi Philippe contre T. Quinctius, de la part d'Antiochus contre M'. Acilius et L. Scipion, de la part des Galates contre Cn. Manlius, de la part des Étoliens et des peuples de Céphallénie contre M. Fulvius ? "

"Qu'Ambracie ait été assiégée, emportée, des statues, des ornements enlevés, que les vaincus aient éprouvé tous les malheurs qui accompagnent les prises de villes, croyez-vous, Pères conscrits, que je veuille, moi, en disconvenir au nom de M. Fulvius, que M. Fulvius en disconviene lui-même ? Mais, fort de ce qu'il a fait, il va vous demander le triomphe ; mais l'image d'Ambracie captive, mais ces statues qu'on l'accuse d'avoir enlevées, mais toutes les dépouilles d'Ambracie, il va les faire porter devant son char, il va en orner la façade de sa maison. Quant à cette prétention qu'on affiche de se séparer des Étoliens, elle est nulle : Ambraciens, Étoliens, c'est une seule et même cause. Ainsi, que mon collègue attende une autre occasion pour satisfaire sa haine. S'il veut à tout prix exploiter celle-ci, qu'il retienne ses amis les Ambraciens jusqu'à l'arrivée de M. Fulvius. Quant à moi, je le déclare, on n'arrêtera rien sur les Ambraciens ni les Étoliens, tant que M. Fulvius sera absent, je ne le souffrirai pas."

## **Le consul M. Aemilius obtient la condamnation de son collègue**

Aemilius se récria sur la mauvaise foi connue de son ennemi, disant qu'à force de délais il ferait en sorte de ne point revenir à Rome tant qu'y serait un consul qu'il redoutait. Cette altercation des consuls dura deux jours, et la présence de Flaminius semblait un obstacle à toute décision.

On profita d'une indisposition subite de Flaminius qui le forçait de s'absenter et, à la demande d'Aemilius, un décret du sénat ordonna "que les Ambraciens fussent remis en possession de tout ce qui leur appartenait ; que leur liberté, leurs lois leur fussent rendues ; qu'il leur fût permis d'établir à leur gré des péages sur terre et sur mer, à condition qu'ils ne porteraient ni sur les Romains, ni sur les alliés du nom latin. Quant aux statues et autres ornements dont ils se plaignaient d'avoir vu dépouiller leurs temples, au retour de M. Fulvius, on en référerait au collège des pontifes, dont la décision aurait force de loi." Le consul ne se tint pas satisfait de sa victoire, et dans une séance peu nombreuse, il fit ajouter au décret "qu'Ambracie ne paraissait pas avoir été emportée d'assaut."

Trois jours de prières publiques furent ensuite, par ordonnance des décemvirs, décrétés pour la santé du peuple, qu'une peste affreuse frappait dans la ville et dans les campagnes. On célébra ensuite les Fêtes latines. Ces cérémonies terminées, les consuls s'occupèrent des levées (voulant tous deux avoir des armées nouvelles), puis ils partirent pour leurs provinces et licencièrent tous les vétérans.

Après le départ des consuls, le proconsul Cn. Manlius arriva à Rome ; le sénat, sur la convocation du préteur Ser. Sulpicius, lui donna audience dans le temple de Bellone. Il fit le récit de son expédition, demanda qu'on rendît des actions de grâces aux dieux et qu'on lui permît d'entrer en triomphe dans la ville. Mais il trouva une opposition presque unanime chez les dix commissaires qui l'accompagnaient, et entre autres chez L. Furius Purpurio et chez L. Aemilius Paulus.



## Déposition des commissaires contre le consul Cn.Manlius

“En les adjoignant, disaient-ils, comme commissaires à Cn. Manlius, on n’avait eu en vue que la conclusion de la paix avec Antiochus, la fixation définitive des conditions du traité, dont les bases avaient été jetées par L. Scipion. Cn. Manlius avait tout fait pour troubler cette paix, et, s’il l’avait pu, pour faire tomber traîtreusement Antiochus dans ses mains ; mais ce prince, qui connaissait la perfidie du consul, malgré les nombreuses entrevues dans lesquelles on avait cherché à l’attirer, avait évité toute rencontre, et jusqu’au regard du consul. Manlius avait voulu franchir le mont Taurus, et c’était à grande peine qu’il avait cédé aux prières des dix commissaires, aux paroles de la Sibylle, qui ne prédisaient que désastre en dehors de ces limites fixées par le destin. Rien n’avait pu l’empêcher cependant d’en approcher avec son armée, d’aller camper sur la crête même de la montagne, près des sources des fleuves, et, faute de motif pour attaquer les états d’Antiochus où il ne trouvait partout que la paix, il avait été par un long détour chercher les Gallo-Grecs, et, sans autorisation du sénat, sans ordre du peuple, il avait porté la guerre chez cette nation. Quel général avait jamais osé prendre sur lui une pareille responsabilité ? Les guerres d’Antiochus, de Philippe, d’Hannibal, des Carthaginois, guerres récentes encore, étaient toutes passées par les mains du sénat, par la volonté du peuple. Presque toujours on avait commencé par envoyer des ambassadeurs, par demander réparation ; ce n’était qu’à la fin qu’on faisait déclarer la guerre.”

“Une seule de ces formalités a-t-elle été observée par toi, Manlius, pour que nous voyions là une guerre publique du peuple romain et non l’œuvre d’un brigand, que tu es ? Du moins, as-tu marché droit contre ceux que tu t’étais choisis comme ennemis ? Ou bien prenant par toutes les anfractuosités des chemins, faisant halte à chaque embranchement des routes, n’as-tu point, consul mercenaire, à la tête d’une armée romaine, suivi pas à pas Attale, frère d’Eumène, par tous les coins et recoins de la Pisidie, de la Lycaonie et de la Phrygie, cherchant partout des tyrans et des forts pour les rançonner ? Qu’avais-tu à faire avec les Oroandiens, par exemple ? Avec tant d’autres peuples inoffensifs ? “

“Et cette guerre même, dont tu te fais un titre aux honneurs du triomphe, comment l’as-tu faite ? Lieux, temps, as-tu rien choisi toi-même ? Oui, tu as raison de demander qu’on rende des actions de grâces aux dieux immortels, doublement raison : d’abord, pour n’avoir point fait expier à l’armée par quelque désastre la témérité d’un chef qui foulait partout aux pieds le droit des nations ; ensuite pour nous avoir fait rencontrer des bêtes plutôt que des ennemis.”

### Suite de l'intervention

“Car, ne nous y trompons point, ce n'est pas seulement dans le nom des Gallo-Grecs qu'il y a mélange ; c'est surtout dans leurs corps, dans leurs armes qu'il y a mélange et altération. Croyez-vous que si nous avons eu affaire à ces Gaulois que nous avons mille fois combattus en Italie avec des succès divers, avec un général comme Manlius, il serait revenu même un messager pour vous annoncer notre désastre ? “

“Deux fois il leur a livré bataille, les deux fois il a engagé l'armée sur le terrain le plus affreux, au fond d'une vallée, presque sous les pieds des Gaulois ; si bien que de ses hauteurs, sans avoir besoin de traits, l'ennemi n'eût eu qu'à se laisser rouler sur nous pour nous écraser. Qu'est-il donc arrivé ? Le peuple romain a bien du bonheur, son nom est bien puissant ! La ruine récente d'Hannibal, de Philippe, d'Antiochus, les avait presque étourdis, ces géants de l'Asie ! Des frondes et des flèches ont suffi pour les mettre en fuite ; aucun glaive n'a été taché de sang dans la guerre de Galatie. Comme des bandes d'oiseaux, le sifflement du premier trait les a fait envoler ; mais grands dieux ! la fortune nous a fait voir ce qui nous serait arrivé, si nous avions eu devant nous de vrais ennemis. À notre retour, pour avoir rencontré de misérables brigands thraces, nous avons été massacrés, battus, dépouillés. Q. Minucius Thermus, dont la perte est pour le moins aussi déplorable que l'eût été celle de Cn. Manlius qui avait tout perdu par sa témérité, est mort avec une foule de braves soldats. L'armée, chargée des dépouilles du roi d'Antiochus, et dispersée sur trois points, ici l'avant-garde, les bagages, plus loin l'arrière-garde, a passé toute une nuit cachée dans les halliers, dans les repaires des bêtes féroces. Voilà les exploits qui font demander le triomphe ! “

“Mais quand il n'y aurait pas eu de Thraces pour nous battre, pour nous couvrir de honte, de quels ennemis demanderais-tu à triompher ? De ceux, j'imagine, que le sénat et le peuple romain t'avaient chargés de combattre. C'est à ce titre que le triomphe a été accordé à L. Scipion, à M'. Acilius, ici présents, tous deux vainqueurs d'Antiochus ; avant eux à T. Quinctius, vainqueur du roi Philippe, à P. Scipion l'Africain, vainqueur d'Hannibal, des Carthaginois et de Syphax. Et encore, quoique le sénat eût voté la guerre, on avait tenu compte des moindres formalités : à qui devait-on déclarer la guerre ? La déclarerait-on aux rois en personne, ou suffisait-il de la faire annoncer dans une de leurs villes ? Voulons-nous donc profaner, abolir tous ces usages ? Anéantir les lois des fétiaux ? Supprimer les fétiaux ? Détruisons (me pardonnent les dieux ce blasphème !), foulons aux pieds la religion... chassons les dieux de nos coeurs. Est-ce que nous consentons à voir dépouiller le sénat du droit de prononcer sur la guerre ? le peuple, du droit d'ordonner s'il veut qu'on fasse la guerre aux Gaulois ? “

“Il n'y a que quelques jours, les consuls désiraient vivement pour provinces la Grèce et l'Asie : vous avez persisté à leur assigner la Ligurie, et ils ont obéi. Aussi, libre à eux, s'ils terminent heureusement la guerre, de venir vous demander le triomphe, forts de votre autorisation préalable.”

## Réponse de Cn. Manlius Vulso

Ainsi parlèrent Furius et Aemilius. Manlius répondit, dit-on, en ces termes. “Jusqu’ici, dit-il, c’étaient ordinairement les tribuns du peuple qui formaient opposition aux demandes de triomphe, Pères conscrits ; et je les remercie d’avoir, soit par égard pour moi, soit en considération de l’importance de mes succès, non seulement approuvé ma demande par leur silence, mais encore paru disposés, en cas de besoin, à en faire eux-mêmes la proposition au sénat. C’est parmi les dix commissaires adjoints par nos ancêtres aux généraux comme conseil, pour régulariser et légitimer la victoire, que je trouve des adversaires. C’est L. Furius, c’est L. Aemilius qui s’opposent à ce que je monte sur le char triomphal, qui m’enlèvent une couronne honorable, eux qu’en cas d’opposition de la part des tribuns j’aurais invoqués comme témoins de mes exploits.”

“Je n’envie à personne les honneurs qu’il a obtenus, Pères conscrits ; mais vous-mêmes, dernièrement, lorsque des tribuns du peuple, hommes de cœur et de mérite, formaient opposition au triomphe de Q. Fabius Labéo, vous fîtes tout céder à l’autorité de vos suffrages, et Labéo triompha, après avoir été hautement accusé par ses ennemis non d’avoir fait une guerre injuste, mais de n’avoir même pas vu l’ennemi.”

“Et moi qui ai tant de fois combattu en bataille rangée contre cent mille des plus indomptables ennemis, moi qui leur ai pris ou tué plus de quarante mille hommes, moi qui ai deux fois forcé leurs camps, moi qui ai tout laissé en deçà du Taurus dans une paix aussi profonde que celle dont jouit l’Italie elle-même, je me vois frustrer du triomphe ! Que dis-je ? J’ai à me défendre devant vous, Pères conscrits, accusé par mes propres lieutenants ! Or, cette accusation, comme vous l’avez vu, Pères conscrits, roule sur deux points : d’abord je n’avais nullement le droit de faire la guerre aux Gaulois ; ensuite je me suis montré téméraire, imprudent. Non, les Gaulois n’étaient pas des ennemis ; ils vivaient en paix ; ils se soumettaient à nos volontés. Tu leur as fait violence, me dit-on ! “

“Je n’exigerai pas, sénateurs, que la barbarie connue de la nation des Gaulois, la haine implacable des Gaulois contre le nom romain, que tout ce que vous savez d’eux enfin, vous vous l’imaginiez aussi bien des Gaulois d’Asie. Non, laissez là la haine proverbiale des Gaulois en général, et jugez-les par eux-mêmes. Ah ! Plût au ciel que le roi Eumène, que toutes les villes de l’Asie fussent ici, et que vous pussiez entendre leurs plaintes plutôt que les accusations qu’on m’adresse ! Envoyez, envoyez des députés à toutes les villes de l’Asie ; demandez-leur si la défaite des Gaulois ne les a pas affranchis d’une servitude plus lourde que l’expulsion d’Antiochus au-delà du Taurus ! Qu’elles disent combien de fois leurs campagnes ont été ravagées, dépouillées ; qu’elles disent si elles pourraient racheter leurs captifs, si elles entendaient souvent parler de sacrifices humains, de leurs enfants immolés ! Oui, sachez-le, vos alliés ont payé tribut aux Gaulois, et aujourd’hui, tout affranchis qu’ils ont été par vous de la domination royale, ils n’en continueraient pas moins à payer tribut, si j’étais resté les bras croisés.”

### Suite du discours de Cn. Manlius Vulso

“L'éloignement d'Antiochus n'aurait fait que rendre plus despotique la domination des Gaulois sur l'Asie, qu'ajouter tout ce qui est en deçà du Taurus à l'empire des Gaulois, et non au vôtre. Bien, dites-vous : mais Delphes, cet oracle du monde entier, ce centre de l'univers, a été jadis saccagé par les Gaulois, sans que le peuple romain leur ait pour cela déclaré ou fait la guerre. Je l'avoue, je croyais voir quelque différence entre le temps où la Grèce et l'Asie, indépendantes de votre domination, ne vous donnaient nul droit de vous ingérer de leurs affaires, et cette époque où vous avez donné pour bornes à l'empire romain le mont Taurus, où vous dispensez la liberté, l'immunité aux cités, où vous agrandissez, resserrez, imposez les états ; où vous étendez, démembrer, distribuez, confisquez les royaumes ; où vous vous croyez chargés d'assurer à tous la paix sur terre et sur mer. Dites, si Antiochus n'eût point retiré ses garnisons des villes où cependant elles se tenaient dans un calme profond, auriez-vous cru avoir assuré la liberté de l'Asie ? Si les armées des Gaulois promenaient partout le ravage, quels dons croiriez-vous avoir faits à Eumène ; quelle serait cette liberté que vous auriez donnée aux villes de l'Asie ? “

“Mais pourquoi raisonner comme si ce n'était pas de vous, mais de moi seul que je tenais les Gaulois pour ennemis ? J'en appelle à toi, L. Scipion, à toi que j'ai remplacé et dont je n'ai pas vainement demandé aux dieux immortels la valeur et la fortune ; à toi, P. Scipion, qui avec le simple titre de lieutenant as trouvé dans le consul ton frère, dans toute l'armée, la déférence due à un collègue, dites, reconnaissez-vous que dans l'armée d'Antiochus se trouvaient des légions gauloises ? Avez-vous vu les Gaulois dans les rangs, aux deux ailes de l'ennemi dont ils faisaient la principale force ? Les avez-vous combattus, tués, dépouillés comme des ennemis reconnus ? Et cependant c'était contre Antiochus, et non contre les Gaulois que le sénat avait décrété, que le peuple avait ordonné la guerre. Non, non, je me trompe, le décret et l'ordre comprenaient tous ceux qui étaient dans les rangs d'Antiochus ; et tous ceux-là, à l'exception du seul Antiochus, avec qui avait traité L. Scipion, à qui l'alliance avait été formellement accordée par vos ordres, oui, tous étaient des ennemis, ayant tous pris les armes pour Antiochus contre nous. Or dans ce parti, avant tous, se trouvaient les Gaulois, quelques petits princes et quelques tyrans ; néanmoins, ces derniers ayant donné satisfaction à la dignité de votre empire, ayant forcément expié leurs torts, je leur ai accordé la paix. Quant aux Gaulois, pour adoucir, s'il était possible, leur naturel sauvage, j'ai tout fait ; les trouvant invincibles, implacables, j'ai enfin cru devoir employer la force des armes pour les réduire.”

“Maintenant que je me suis justifié du reproche d'avoir entrepris cette guerre, je dois rendre compte de mon expédition. Oh ! Ici j'aurais toute confiance en ma cause, lors même que je serais non pas devant le sénat romain, mais devant les Carthaginois qui mettent, dit-on, leurs généraux en croix, malgré tous les succès du monde, quand les plans ont été mauvais. Mais dans une république qui, en tête de tout ce qu'elle entreprend, de tout ce qu'elle fait, place le nom des dieux, parce que la calomnie perd ses droits devant l'approbation du ciel ; dans une république, qui se sert de ces paroles solennelles en décrétant un triomphe ou des prières publiques pour avoir bien et heureusement servi

l'État ; quand je ne voudrais point, par humilité et par modestie, m'applaudir de mon courage ; quand en vertu de mon bonheur, de celui de mon armée seule, pour avoir, sans la moindre perte, vaincu une nation formidable, je demanderais à rendre grâces aux dieux, à monter en triomphe au Capitole, où, selon l'usage, j'ai prononcé mes vœux avant de partir, me feriez-vous partager un refus avec les dieux immortels ? “

## Fin du discours de Cn. Manius

“Oui, j’ai combattu en terrain défavorable. Mais veuillez donc me dire où je pouvais trouver une position meilleure pour combattre. Les ennemis étaient maîtres de la montagne ; ils se tenaient enfermés dans une position fortifiée ; il fallait bien les aller chercher pour les vaincre. Dites ! S’ils avaient eu une ville sur leurs hauteurs, s’ils avaient été retranchés derrière des murailles ? Il aurait bien fallu donner l’assaut. Dites ! Aux Thermopyles M’. Acilius avait-il l’avantage du terrain quand il livra bataille au roi Antiochus ? Et Philippe n’était-il pas également posté au-dessus de l’Aos sur des hauteurs, quand T. Quinctius l’en précipita ? Quant à l’idée qu’on se fait des Gaulois, ou qu’on veut vous en donner, en vérité, je n’y comprends rien. Si c’était un peuple abâtardi, amolli par les délices de l’Asie, quel danger y avait-il à s’engager même dans un mauvais pas ? Si c’était un ennemi redoutable par sa férocité, par sa taille, sa vigueur, c’est une grande victoire : me refuserez-vous le triomphe ? L’envie est aveugle, sénateurs : elle ne sait que décrier le mérite, empoisonner les honneurs et les récompenses qu’il obtient. Veuillez, je vous prie, sénateurs, excuser la longueur d’un discours où la vanité n’est pour rien, et dont mes accusateurs sont nécessairement seuls responsables.”

“Quant à mon passage en Thrace, pouvais-je élargir des sentiers étroits, aplanir des hauteurs, faire venir des plaines à la place des forêts, empêcher les brigands thraces de connaître les repaires de leur pays, et de s’y embusquer, de nous voler quelques sacs, d’enlever quelqu’une de nos mille bêtes de somme, de blesser quelqu’un d’entre nous, de frapper mortellement un brave et habile officier, Q. Minucius ? On insiste beaucoup sur l’accident malheureux qui nous a fait perdre un bon citoyen.”

“Mais que, malgré l’embarras de notre position, au milieu de sentiers dangereux, attaqués par l’ennemi, notre avant et notre arrière-garde aient enveloppé l’armée des Barbares acharnés sur nos bagages, en aient taillé en pièces plusieurs milliers dans la journée, pris ou tué un plus grand nombre en peu de jours, on se garde bien d’en dire un mot, comme si on s’imaginait que vous pouviez l’ignorer, lorsque mes paroles peuvent être confirmées par toute une armée. Quand je n’aurais pas tiré l’épée en Asie, quand je n’aurais même pas vu l’ennemi, je n’en mériterais pas moins le triomphe comme proconsul pour mes deux combats en Thrace.”

“Mais je m’arrête ; si, me laissant emporter plus loin que je ne voulais, je vous ai fatigués de mes paroles, je vous en demande pardon, pères conscrits.”

## **Cn. Manlius obtient le triomphe. Procès de Publius Scipion (fin de l'été 187)**

L'accusation eût ce jour-là prévalu sur l'apologie, si la discussion ne se fût prolongée fort tard : le sénat en se retirant semblait disposé à refuser le triomphe.

Le lendemain les parents et les amis de Cn. Manlius redoublèrent d'efforts, et ils eurent pour eux le crédit des anciens. "Il était sans exemple, disaient ces derniers, qu'un général vainqueur, qui avait battu les ennemis, rempli sa mission, ramené son armée, fût rentré dans la ville sans char, sans lauriers, comme un particulier, un premier venu." Ces voix austères firent rougir la malignité, et le triomphe fut voté à une grande majorité.

Le souvenir de ce démêlé ne tarda pas à s'effacer entièrement devant une contestation bien autrement importante, et où figurait un nom d'un autre éclat. P. Scipion l'Africain, au rapport de Valérius Antias, fut sommé de comparaître par les deux Q. Pétillius. Cet événement donna lieu, suivant les caractères, à diverses interprétations. Les uns s'emportaient non contre les tribuns du peuple, mais contre la ville entière qui souffrait une pareille indignité. "Les deux premières villes du monde, disaient-ils, montraient à peu près en même temps la même ingratitude contre leurs deux plus illustres citoyens, mais Rome était la plus ingrate des deux : Carthage, vaincue, avait chassé, exilé Hannibal vaincu ; mais Rome victorieuse chassait l'Africain vainqueur. - Jamais, disaient les autres, un citoyen ne doit être au-dessus des lois : rien n'était plus propre à maintenir l'égalité dans une république, que l'obligation pour les plus puissants, de répondre aux accusations. Quelle garantie avait-on en confiant à un citoyen une simple charge, à plus forte raison l'autorité suprême, si on n'avait aucun compte à lui demander ? Contre tout ennemi de l'égalité, l'emploi de la force n'est pas une injustice." Tels furent les bruits jusqu'au jour fixé pour la comparution.

Jamais citoyen, jamais Scipion lui-même, consul ou censeur, n'avait paru dans le Forum avec un cortège plus varié, plus nombreux, que ce jour-là, Scipion l'accusé. Sommé de répondre, sans dire un mot sur les imputations dont il était l'objet, il parla avec tant de noblesse de ses exploits, qu'au dire général, jamais panégyrique ne fut plus éloquent ni plus vrai. C'est qu'il était prononcé avec l'âme et le génie qui avait animé le guerrier, et les oreilles ne pouvaient être choqué d'un récit inspiré par le danger et non par la vanité.

## Comment Scipion répondit aux accusations des tribuns

Les tribuns du peuple firent revivre les vieilles accusations de mollesse dans les quartiers d'hiver de Syracuse, et les troubles excités à Locres par les soldats de Pléminius ; quant au crime de vénalité, ils le fondèrent sur des soupçons plutôt que sur des preuves. “Son fils, prisonnier, lui avait été rendu sans rançon, et, dans toutes les occasions, c'était à Scipion seul, comme s'il eût été constitué par Rome unique dépositaire de la paix et de la guerre, qu'Antiochus avait fait sa cour ; c'était un dictateur et non un lieutenant que le consul avait eu en lui ; et s'il avait suivi son frère, c'était uniquement pour faire comme autrefois en Espagne, en Gaule, en Sicile, en Afrique, pour persuader aux rois, aux nations, à tout l'Orient, qu'un seul homme était l'âme, la colonne de l'empire romain ; qu'à l'ombre de Scipion vivait la république, maîtresse du monde ; qu'un regard de Scipion tenait lieu des décrets du sénat, des ordres du peuple.”

Ainsi, ne pouvant le trouver criminel, on s'évertuait à le rendre suspect : on parla jusqu'à la nuit, et la cause fut ajournée. Au jour fixé, dès le matin, les tribuns siègent à la tribune. L'accusé est appelé. Au milieu d'un nombreux cortège d'amis et de clients, il traverse la foule, arrive à la tribune et l'on fait silence.

“C'est à pareil jour, dit-il, tribuns du peuple, et vous citoyens, qu'en face d'Hannibal et des Carthaginois, j'ai bien et heureusement combattu en Afrique. Ce jour doit donc faire surseoir aux procès et aux différends ; et je vais de ce pas au Capitole offrir à Jupiter Très Bon, Très Grand, à Junon et à Minerve, à toutes les divinités tutélaires du Capitole et de la citadelle, l'hommage de ma reconnaissance ; je vais leur rendre grâce pour m'avoir, en ce jour et en plusieurs autres, donné les moyens de bien mériter de la république. Et vous, que vos occupations laissent libres, venez avec moi, citoyens, et priez les dieux de vous donner des chefs qui me ressemblent. Oui, car si depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à la vieillesse, vos honneurs ont toujours prévenu mon âge ; c'est que mes services prévenaient vos honneurs.”

Et descendant de la tribune, il monte au Capitole. Toute la foule se retourne à la fois et suit les pas de Scipion, greffiers, huissiers, tout le monde, et les tribuns restent seuls avec leurs esclaves et le héraut qui citait l'accusé du haut de la tribune. Scipion ne s'en tint pas au Capitole et parcourut tous les temples de la ville, suivi du peuple romain. Ce jour fit éclater la faveur des hommes, et leur juste estime pour la vraie grandeur, plus encore peut-être que celui où Scipion sur son char de triomphe rentra dans Rome, vainqueur du roi Syphax et des Carthaginois.



## **Scipion se retire dans sa propriété de Litterne. Courageuse intervention de Ti. Sempronius Gracchus**

Ce fut là le dernier beau jour de P. Scipion. Ne prévoyant désormais qu'attaques de la jalousie, que débats avec les tribuns, il profita de l'ajournement et se retira à Litterne, avec la ferme résolution de ne point comparaître pour répondre. La nature lui avait donné une âme trop élevée ; la fortune, l'habitude d'un rôle trop brillant, pour qu'il pût se résigner à celui d'accusé et descendre jusqu'à la justification.

Le jour de l'assignation venu, l'accusé fit défaut, et L. Scipion rejeta son absence sur la maladie. Cette excuse ne fut point reçue des deux tribuns, et ils accusèrent ce silence d'être un effet de ce même orgueil qui lui avait fait quitter le tribunal, les tribuns du peuple, l'assemblée entière, pour enlever à ses juges le droit et la liberté de le juger, pour les traîner en quelque sorte à sa suite, pour triompher du peuple romain et faire dans le Capitole une retraite séditeuse contre les tribuns. "Voilà, criaient-ils, le prix de votre aveugle entraînement. Pour le suivre, pour lui obéir, vous nous avez abandonnés ; il vous abandonne à votre tour. Déplorable abaissement de l'esprit public ! Quoique cet homme fût à la tête d'une armée et d'une flotte, nous avons osé envoyer en Sicile des tribuns du peuple et un édile pour l'arrêter, pour le ramener à Rome ; et, simple particulier, nous n'osons le faire arracher de sa campagne, pour le faire traduire devant ses juges ! "

Les tribuns du peuple, à qui L. Scipion en appela, déclarèrent (8) "que si la maladie était une excuse, ils acceptaient cette excuse et voulaient que leurs collègues ajournassent." Parmi les tribuns du peuple se trouvait alors Ti. Sempronius Gracchus, ennemi personnel de P. Scipion. Il refusa de signer le décret de ses collègues, et, lorsque tout le monde s'attendait à le voir conclure pour la rigueur, il déclara "que puisque L. Scipion assurait que la maladie était le motif de son frère, il se tenait satisfait de cette excuse ; pour lui, tant que P. Scipion ne serait pas de retour à Rome, il ne souffrirait pas qu'il fût mis en cause ; et, alors même, si l'accusé en appelait à lui, il lui prêterait son appui pour le dispenser de répondre. Telle était la place à laquelle, par ses exploits, par les honneurs obtenus du peuple romain, par les suffrages réunis des dieux et des hommes, s'était élevé P. Scipion, que le traîner au pied de la tribune, l'exposer aux emportements des jeunes gens, était une honte pour le peuple romain plutôt que pour l'accusé."

## **Les poursuites contre P. Scipion sont abandonnées. Éloge de l'Africain**

Il ajouta avec indignation : “Voir à vos pieds, tribuns, le vainqueur de l’Afrique, Scipion ! N’a-t-il donc battu, chassé quatre illustres généraux carthaginois en Espagne, n’a-t-il fait prisonnier Syphax, terrassé Hannibal, rendu Carthage notre tributaire, rejeté Antiochus (car L. Scipion reconnaît son frère pour son collègue de gloire) au-delà du mont Taurus, que pour succomber sous la haine des Pétillius, que pour vous faire une couronne du déshonneur de P. Scipion l’Africain ? Quoi ! ni les services, ni les honneurs mérités, n’assureront donc jamais aux grands hommes un asile inviolable et sacré, où ils ne puissent, sinon entourés d’hommages, du moins respectés, reposer leur vieillesse ? ” Cette déclaration, les paroles qui l’accompagnèrent, tout fit impression, et sur l’assemblée, et sur les accusateurs eux-mêmes. Ils répondirent qu’ils réfléchiraient sur ce qu’exigeaient d’eux le droit et le devoir.

L’assemblée du peuple congédiée, le sénat se réunit, et l’ordre en corps, les consulaires et les anciens surtout, adressèrent de grands éloges à Ti. Gracchus, pour avoir sacrifié ses inimitiés personnelles à l’intérêt général. Les Pétillius furent accablés de reproches amers pour avoir cherché à briller en décrivant autrui, à triompher de l’Africain et à se parer de ses dépouilles. Dès lors on ne parla plus de l’Africain. Il acheva sa vie à Litterne, sans regretter la ville. Il mourut à la campagne en ordonnant, dit-on, de l’ensevelir sur le lieu même, et d’y élever son monument, pour qu’une ingrate patrie n’eût point ses cendres.

Homme à jamais illustre, il fut néanmoins plus grand dans la guerre que dans la paix : la première partie de sa vie éclipsa la seconde, parce que sa jeunesse se passa tout entière dans les camps ; avec la vieillesse tout se ternit autour de lui, et son génie manqua d’aliment. Que fut par rapport à son premier consulat le second, y compris même sa censure ? Cette lieutenance d’Asie, rendue inutile par le mauvais état de sa santé, tristement marquée par le malheur de son fils, et, après son retour, par la nécessité de subir un jugement et de rompre avec sa patrie ? Au moins la gloire d’avoir terminé la seconde guerre punique, la plus importante, la plus dangereuse des guerres que les Romains aient jamais soutenue, lui appartient à lui seul.

## Le procès de L. Scipion

La mort de l'Africain enhardit les ennemis. À leur tête se distinguait M. Porcius Coton, qui, même de son vivant, n'avait cessé de crier contre sa grandeur. Ce fut, dit-on, à son instigation que les Pétillius l'attaquèrent pendant sa vie, et, après sa mort, firent une proposition ainsi conçue : "Voulez-vous, ordonnez-vous qu'il soit fait une enquête sur l'argent pris, enlevé, extorqué au roi Antiochus et aux peuples de sa dépendance, et que sur la portion qui n'en a point été versée dans le trésor public, Ser. Sulpicius, préteur de la ville, fasse son rapport au sénat ? Ensuite, que le sénat nomme à son choix, pour poursuivre l'affaire, l'un des préteurs actuels ? "

Cette proposition fut d'abord combattue par Q. et L. Mummius : que le sénat se contentât de rechercher les détenteurs des deniers publics, comme cela s'était toujours fait, ils ne trouvaient rien de plus juste. Les Pétillius s'élevaient contre le rang éminent, le règne des Scipions dans le sénat. Le consulaire L. Furius Purpurio, l'un des dix commissaires d'Asie, voulait étendre davantage la proposition : ce n'était pas, selon lui, sur l'argent tiré d'Antiochus seulement, mais de tous les rois et peuples de l'Orient, que devait porter l'enquête. C'était à Cn. Manlius qu'il en voulait. L. Scipion, qui semblait devoir plus songer à se défendre qu'à attaquer la loi, se présenta pour la combattre. "C'était après la mort de son père l'Africain, le plus illustre des hommes, qu'on venait proposer une pareille enquête, s'écriait-il douloureusement ! C'était peu d'avoir laissé mourir Publius l'Africain sans faire son éloge à la tribune : il fallait encore le calomnier ! Les Carthaginois s'étaient bornés à exiler Hannibal ; et le peuple romain n'en avait pas assez de la mort de P. Scipion ! Il fallait qu'il descendît, la calomnie à la bouche, jusque dans son tombeau ; il fallait que son père partageât avec lui les coups de l'envie et devînt sa seconde victime."

M. Caton fit passer la proposition (nous avons encore son discours sur l'argent du roi Antiochus), et l'autorité de sa parole en imposa aux Mummius qui se désistèrent de leur opposition. L'obstacle étant donc levé, toutes les tribus votèrent l'enquête.

## Résultats de l'enquête menée par Q. Térentius Culléo

Ser. Sulpicius s'adressa alors au sénat pour savoir qui serait chargé de donner suite à la loi Pétilia. Le sénat désigna Q. Térentius Culléo. Ce fut devant ce préteur, ami dévoué de la famille Cornélia (car aux funérailles de P. Scipion mort et enterré à Rome, d'après une autre tradition, le bonnet d'affranchi sur la tête, comme autrefois sur son char de triomphe, il marcha, dit-on, devant son cercueil et fit, près de la porte Capène, distribuer du vin et du miel à tous ceux qui avaient accompagné le convoi, en reconnaissance de son rachat par ce général en Afrique), ou bien ennemi acharné de cette famille (car une haine bien connue avait pu seule le faire choisir par la faction ennemie des Scipions, pour diriger les poursuites), ce fut devant ce préteur, trop prévenu pour ou contre, que fut aussitôt traduit L. Scipion. Avec lui furent dénoncés et mis en cause ses lieutenants A. et L. Hostilius Caton, son questeur C. Furius Aculéo et, pour que la contagion du péculat eût l'air de s'être fait sentir partout, jusqu'à ses deux greffiers et son huissier.

L. Hostilius, les greffiers et l'huissier furent renvoyés de la plainte avant qu'on eût prononcé sur Scipion. Scipion et A. Hostilius, son lieutenant, furent condamnés. "Pour accorder à Antiochus une paix avantageuse, disait l'arrêt, Scipion s'était fait donner six mille livres pesant d'or, et quatre cent quatre-vingts livres d'argent de plus qu'il n'avait versé au trésor ; A. Hostilius quatre-vingts livres pesant d'or, et quatre cent trois livres d'argent ; Furius, le questeur, cent trente livres pesant d'or et deux cents livres d'argent. "

Tels sont les chiffres que je trouvé dans l'historien d'Antium. Pour ce qui concerne L. Scipion, j'aime à croire qu'il y a eu erreur de la part du copiste plutôt que mensonge de la part de l'historien, dans le chiffre de la somme d'or et d'argent. Car il est bien probable que la somme d'argent était plus forte que la somme d'or et l'amende fut de quatre, et non de vingt-quatre millions de sesterces, d'autant plus que c'est la même somme qui avait été, dit-on, réclamée de P. Scipion dans le sénat : sur quoi Scipion avait fait apporter son livre de compte par son frère Lucius, et sous les yeux du sénat, l'avait de ses propres mains mis en pièces, indigné qu'après avoir fait entrer dans le trésor public deux cents millions de sesterces, on vînt lui en réclamer quatre millions. Toujours fort de sa conscience, et sachant bien que les questeurs n'oseraient tirer de l'argent du trésor contre la défense de la loi, il en demanda les clefs et dit qu'il allait ouvrir le trésor, lui qui l'avait fait fermer.

## Divergences à propos du procès des Scipions

Sur une foule de particularités des dernières années de Scipion, de sa mise en jugement, de sa mort, de ses funérailles, de sa sépulture, les traditions varient à l'infini et je ne sais qui croire, à quel livre m'en rapporter. On n'est pas d'accord sur le nom de son accusateur : les uns disent M. Naevius, les autres les Pétilius ; même embarras sur l'époque de cette accusation, sur l'année de sa mort, sur le lieu de son décès et de son inhumation. C'est à Rome, suivant les uns, à Litterne, suivant les autres, qu'il mourut et qu'il fut enseveli ; dans l'un et l'autre endroit, on fait voir son tombeau et sa statue. Le fait est qu'à Litterne se trouve son tombeau, et sur ce tombeau une statue que le temps a renversée ; je l'ai vue moi-même, il n'y a pas longtemps. À Rome, également, hors de la porte Capène, sur le monument des Scipions s'élèvent trois statues qui sont, dit-on, les deux premières de P. et de L. Scipion, la troisième du poète Q. Ennius.

Si les historiens diffèrent sur les faits, dans les discours attribués à P. Scipion et à Ti. Gracchus se trouve la même contradiction. En tête du discours de P. Scipion est porté le nom de M. Naevius, tribun du peuple, et dans le corps même du discours, le nom de l'accusateur ne se trouve point : fourbe, misérable brouillon, il n'est pas désigné autrement. Le discours même de Gracchus ne dit pas un mot des Pétilius, comme accusateurs de l'Africain, pas un mot de sa mise en jugement.

Il faut forger une tout autre fable pour avoir la clef du discours de Gracchus et suivre les historiens qui prétendent que lors de l'accusation et de la condamnation de L. Scipion pour crime de péculat, l'Africain se trouvait en qualité de lieutenant en Étrurie. À la nouvelle du coup qui frappait son frère, laissant là sa mission, il serait accouru à Rome, serait allé tout droit au Forum en apprenant qu'on traînait son frère en prison, aurait repoussé le licteur et, par un mouvement fort bon dans un frère, mais fort mauvais dans un citoyen, porté la main sur les tribuns qui faisaient leurs fonctions. Voilà sans doute pourquoi Gracchus se plaint lui-même qu'un simple citoyen ait violé la puissance tribunitienne. Vers la fin de son discours, en promettant son appui à L. Scipion, il ajoute que l'exemple serait moins dangereux si c'était un tribun et non un simple particulier, qui avait remporté cette espèce de victoire sur la puissance tribunitienne et sur la république. Mais tout en s'élevant avec force contre ce délit, le seul qu'ait commis Scipion, tout en l'accusant de s'être si fort oublié lui-même, il cite, comme compensation, tous les éloges éclatants prodigués anciennement à sa modestie, à sa retenue. Scipion avait autrefois blâmé le peuple, disait-il, de vouloir le faire consul et dictateur à vie ; il s'était opposé à ce qu'on lui élevât des statues sur la place des Comices, devant la tribune, dans le sénat, dans le Capitole, sur l'autel de Jupiter ; il n'avait pas voulu qu'un décret ordonnât que son image sortît dans tout l'appareil du triomphe du temple de Jupiter très bon, très grand.

## **Les fiançailles de la fille cadette de Scipion**

Ces faits, même dans un panégyrique, montreraient une grandeur d'âme admirable dans cette modération qui ne veut pas sortir de l'égalité républicaine ; dans la bouche d'un ennemi qui accuse, c'est le plus glorieux témoignage. C'est à ce même Gracchus que Scipion, de l'aveu de tous les historiens, donna en mariage sa fille cadette : l'aînée avait épousé P. Cornélius Nasica, c'est un fait constant. Ce qui est moins avéré, c'est de savoir si elle ne fut fiancée et mariée à Gracchus qu'après la mort de son père, ou bien s'il faut croire à l'anecdote suivante. Gracchus, au moment où L. Scipion était conduit en prison, ne voyant aucun de ses collègues venir à son secours, s'écria : "Je jure que depuis longtemps ennemi des Scipion, je le suis encore, et que je ne cherche nullement à me faire ici un mérite auprès d'eux ; mais la prison, où j'ai vu l'Africain conduire des rois et des généraux ennemis, ne se fermera pas sur son frère. Je ne le souffrirai point ! "

Le sénat, qui ce jour-là par hasard dînait au Capitole, se levant en corps, pressa l'Africain d'accorder au milieu du repas sa fille à Gracchus ; la promesse se fit donc au milieu de cette cérémonie, et Scipion, de retour chez lui, annonça à sa femme Aemilia qu'il avait promis la main de sa fille cadette. Elle s'emporta comme s'emportent les femmes, se plaignit de n'avoir pas été consultée sur le sort de sa fille, ajoutant que, fût-ce à Ti. Gracchus qu'il l'accordât, la voix d'une mère ne devait pas être dédaignée. Scipion, enchanté de cette heureuse coïncidence de choix, répondit que Gracchus était précisément le fiancé. Tout ce qui s'attache à un si grand homme, malgré les différences de la tradition et de l'histoire, doit être recueilli.

## Intervention de P. Cornélius Nasica

Le procès terminé par le préteur Q. Térentius, Hostilius et Furius, condamnés tous deux, fournirent cautionnement le même jour aux questeurs de la ville. Scipion protesta que tout ce qu'il avait reçu d'argent, il l'avait versé dans le trésor ; qu'il n'avait pas détourné un seul denier public, et l'ordre fut donné de le conduire en prison. P. Scipion Nasica en appela aux tribuns et prononça un discours plein de l'éloge mérité non seulement de la famille Cornélia en général, mais de sa propre branche en particulier. "P. Scipion l'Africain, et L. Scipion, qu'on allait traîner en prison, avaient eu, ainsi que lui, pour pères Cn. et P. Scipion, deux noms illustres. Ces bons citoyens, pendant plusieurs années dans les Espagnes, avaient combattu une foule d'armées et de généraux carthaginois, avaient rehaussé l'éclat du nom romain, et, après avoir montré leur courage à la guerre, ils avaient fait admirer dans cette contrée la modération et la bonne foi romaine ; ils avaient fini tous deux par mourir pour la république.

Rester seulement dignes de ce bel héritage était déjà une gloire pour leurs enfants ; et P. Scipion l'Africain avait encore tellement surpassé la gloire paternelle, qu'il s'était fait regarder, non comme le fils d'un mortel, mais comme un rejeton de la race divine. L. Scipion, l'accusé, sans parler de ses exploits en Espagne, en Afrique, sous les ordres de son frère consul, avait été jugé digne par le sénat, sans que le sort eût été consulté, d'aller commander en Asie, d'aller combattre le roi Antiochus ; et son frère, après deux consulats, après la censure et le triomphe, avait eu une assez haute opinion de lui pour ne pas dédaigner d'aller lui servir de lieutenant en Asie. Il était à craindre que la grandeur, que la gloire du lieutenant n'éclipsât celle du consul. Le hasard voulut que le jour où L. Scipion triomphait à Magnésie du roi Antiochus, la maladie retînt P. Scipion à Élée, à plusieurs jours de voyage du théâtre de l'action.

Or l'armée royale n'était pas inférieure à celle qu'avait Hannibal à la grande bataille en Afrique ; ce même Hannibal était l'un des nombreux généraux du roi, Hannibal, l'âme de la guerre punique. Et pourtant la guerre fut conduite de manière à ce que nul ne pût dire : grâce à la fortune ! C'est donc sur la paix que se rejette la calomnie : c'est là qu'elle voit une vente. Comme si ce n'était pas impliquer dans l'accusation les dix commissaires de l'avis desquels la paix avait été conclue ! Bien mieux, parmi ces dix commissaires, il s'en était trouvé pour accuser Cn. Manlius, ce qui, loin d'ébranler l'opinion, n'avait même pu retarder le triomphe du général.

## Suite de l'intervention de Scipion Nasica

“Mais quoi ! dit-on, Scipion par le seul fait des conditions si avantageuses qu’il a accordées à Antiochus, ne peut-il être suspect ? Il lui a conservé son royaume tout entier : on l’avait laissé, après sa défaite, maître de tout ce qu’il possédait avant la guerre. Il avait d’immenses richesses : rien n’est entré au trésor, tout a été détourné. Mais tout le monde n’a-t-il pas vu passer dans le triomphe de L. Scipion, des sommes d’or et d’argent plus considérables que le produit réuni de dix autres triomphes ?

Quant à l’étendue des états d’Antiochus, qu’ai-je besoin de répondre ? L’Asie entière, toutes les côtes voisines de l’Europe n’appartenaient-elles pas à Antiochus ? Et c’est une grande partie du globe que cette région qui va du mont Taurus à la mer Égée, avec toutes les villes, que dis-je ? toutes les nations qu’elle embrasse, qui ne le sait ? Eh bien ! toute cette région, de trente journées de marche dans sa longueur, et de dix dans sa largeur entre les deux mers, tout, jusqu’à la chaîne du mont Taurus, a été enlevé à Antiochus ; Antiochus a été relégué dans un coin du monde. Était-il possible, ne lui eût-on point fait acheter la paix, de lui enlever davantage ?

Philippe vaincu a été laissé en possession de la Macédoine, Nabis, de Lacédémone. On n’en a jamais fait un crime à Quinctius : c’est qu’il n’avait pas pour frère Scipion l’Africain, dont la gloire, au lieu de profiter à L. Scipion, n’a été pour lui qu’un héritage de haine. Mais les sommes qu’on accuse L. Scipion d’avoir dans sa maison, tous ses biens vendus ne pourraient les réaliser. L’or du roi ? où donc est-il ? Où sont tant de riches héritages ? Dans une maison que le luxe n’a point ruiné, il devrait se faire sentir un nouvel accroissement de fortune ; mais non : cette somme, que tous les biens de L. Scipion ne pourraient représenter, c’est sur sa personne, c’est sur son corps, c’est par les affronts et les outrages, que ses ennemis veulent la réaliser. On veut voir en prison, au milieu des voleurs de nuit et des brigands, cet homme illustre ; on veut le faire mourir entre quatre murs, dans les ténèbres, pour voir ensuite son cadavre nu jeté à la porte d’un cachot ! Non, c’est moins la famille Cornélia, que la ville de Rome, qui doit rougir ! “



## Issue du procès de Lucius Scipion

Au discours de Nasica, le préteur Térentius opposa la loi Pétilia, le sénatus-consulte et l'arrêt prononcé contre L. Scipion, déclarant que, si on ne versait pas au trésor la somme fixée par l'amende, il n'avait plus qu'à faire arrêter le condamné et le faire conduire en prison.

Les tribuns se retirèrent pour délibérer, et un moment après, C. Fannius vint annoncer en son nom et au nom de ses collègues, hors Tibérius Gracchus, que les tribuns ne faisaient point opposition contre le préteur et le laissaient libre d'exercer ses fonctions. Ti. Gracchus déclara que, quant à la vente des biens de L. Scipion pour réaliser l'amende prononcée, il ne s'y opposait point ; mais que L. Scipion, après avoir vaincu le monarque le plus puissant de la terre, reculé les bornes de l'empire romain jusqu'aux dernières extrémités du monde, attaché à la république le roi Eumène, les Rhodiens, tant de villes d'Asie par des bienfaits au nom du peuple romain, traîné devant son char de triomphe et enfermé dans les prisons une foule de généraux ennemis, fût jeté dans un cachot, enchaîné au milieu des ennemis du peuple romain, il ne le souffrirait pas ; il ordonnait donc qu'il fût mis en liberté.

Des applaudissements si unanimes accueillirent cette déclaration, une joie si générale éclata en voyant L. Scipion remis en liberté, qu'il était à peine croyable que ce fût dans cette même ville que venait d'être prononcée la condamnation. Le préteur envoya ensuite des questeurs saisir au nom de l'état les biens de L. Scipion : loin d'y trouver la moindre trace des largesses du roi, le produit de la vente ne put même réaliser l'amende fixée. Une collecte se fit entre ses parents, ses amis et ses clients. S'il l'avait acceptée, il se serait trouvé encore plus riche qu'avant le coup qui l'avait frappé. Il ne voulut rien recevoir, hors les objets de première nécessité que lui rachetèrent ses plus proches parents, et la haine qui avait poursuivi les Scipion retomba sur le préteur, les juges et les accusateurs.

**Fin du Livre XXXVIII**

## **Livre XXXIX - (187 à 183 av. J.-C.)**

### **1. Situation à la fin de l'année 187**

#### **1**

#### **Bilan de la situation militaire**

Tandis que ces événements se passaient à Rome, si toutefois ils ont eu lieu pendant cette année, les deux consuls faisaient la guerre en Ligurie. Les Ligures semblaient être destinés à maintenir la discipline militaire chez les Romains durant les intervalles des grandes guerres ; aucun département n'exerçait plus la valeur du soldat. L'Asie, avec les délices de ses villes, l'abondance de ses ressources de terre et de mer, la mollesse de ses défenseurs et les trésors de ses rois, était plus propre à enrichir les armées qu'à les aguerrir. Ce fut surtout sous le commandement de Cn. Manlius que le relâchement et la négligence furent portés à l'excès. Aussi ses troupes, en repassant par la Thrace, trouvèrent la route plus pénible, se virent attaquées par un ennemi plus aguerri et éprouvèrent une sanglante défaite.

En Ligurie, tout contribuait à tenir le soldat en haleine : c'était un pays âpre et montagneux, où l'on avait autant de peine à s'emparer des hauteurs qu'à déloger l'ennemi de ses positions ; c'étaient des routes escarpées, étroites et remplies d'embuscades ; c'était un ennemi alerte et agile, dont les brusques apparitions ne laissaient pas un moment de repos aux Romains, ne leur permettaient pas de se croire en sûreté quelque part ; c'étaient des châteaux forts qu'il fallait assiéger en s'exposant à des fatigues et à des périls sans nombre ; c'était enfin un sol pauvre qui imposait des privations aux soldats et ne leur offrait qu'un très mince butin. Aussi ne voyait-on pas à la suite de l'armée ce cortège ordinaire de valets et de bêtes de somme qui prolonge les colonnes ; il n'y avait que des combattants avec leurs armes, qui étaient leur unique ressource. On ne manquait jamais d'occasion ou de prétexte pour attaquer les Ligures ; car la pauvreté de leur pays leur faisait envahir les terres voisines. Toutefois ils évitaient avec soin une action décisive.

## Pacification de la Ligurie

Le consul C. Flaminius, après avoir battu dans plusieurs rencontres et sur leur propre territoire les Ligures Friniates, reçut la soumission de cette peuplade et lui enleva ses armes. Mais la mauvaise foi avec laquelle ils les avaient livrées attira sur eux toute la sévérité du vainqueur ; ils abandonnèrent leurs bourgades et se réfugièrent sur le mont Auginus. Flaminius se mit aussitôt à leur poursuite. La plupart d'entre eux se dispersèrent de nouveau, sans armes, et précipitèrent leur fuite à travers des chemins impraticables et des rochers à pic, où les Romains ne pouvaient les suivre. Ils se retirèrent ainsi au-delà de l'Apennin. Ceux qui étaient restés dans leur camp y furent enveloppés et forcés. Les légions passèrent ensuite l'Apennin. Les ennemis qui s'étaient postés sur un sommet assez élevé s'y défendirent quelque temps et firent enfin leur soumission. On s'occupa alors plus activement de rechercher leurs armes qui furent toutes enlevées. Le théâtre de la guerre fut ensuite porté chez les Ligures Apuans, dont les incursions fréquentes sur les terres de Pise et de Bologne avaient empêché les travaux de l'agriculture. Le consul les réduisit aussi et rétablit la paix dans tout le voisinage. Mais, après avoir ainsi rendu le calme à sa province, il ne voulut pas laisser ses soldats dans l'inaction, et leur fit construire une route de Bologne à Arrétium.

Son collègue M. Aemilius, voyant que les Ligures s'étaient retirés sur les monts Ballista et Suismontius, porta le fer et la flamme dans leurs champs et dans toutes les bourgades de la plaine ou de la vallée. Puis il attaqua les ennemis dans leurs montagnes, les harcela par de légères escarmouches et les contraignit enfin à descendre en rase campagne. Il leur livra bataille et les défit ; dans cette journée il voua un temple à Diane. Tous les peuples en deçà de l'Apennin étaient soumis : Aemilius alla attaquer ceux qui habitent au-delà, entre autres les Ligures Friniates chez lesquels C. Flaminius n'avait pas pénétré. Il les soumit tous, les désarma et les fit descendre de leurs montagnes dans la plaine. Après avoir pacifié la Ligurie, il se dirigea vers le territoire gaulois et fit construire par son armée une route de Plaisance à Ariminium pour joindre la voie Flaminia. Dans la dernière bataille rangée qu'il livra aux Ligures, il voua un temple à la déesse Juno Regina. Voilà ce qui se passa cette année en Ligurie.

### **Situation en Gaule. Opérations consécutives au recensement**

En Gaule, le préteur M. Furius, qui cherchait un prétexte de guerre au milieu de la paix, avait désarmé les Cénomans, sans avoir aucun grief contre eux. Les Cénomans allèrent s'en plaindre à Rome et le sénat les renvoya au consul Aemilius, qu'il chargea de l'instruction et du jugement de cette affaire. À la suite de débats forts animés, les Cénomans obtinrent gain de cause ; le préteur eut ordre de leur rendre leurs armes et de quitter la province.

Le sénat donna ensuite audience aux ambassadeurs des alliés latins, qui s'étaient rendus en foule à Rome de toutes les parties du Latium. Ils se plaignirent qu'un grand nombre de leurs concitoyens étaient venus se fixer à Rome et avaient été compris dans le cens. Le préteur Q. Térentius Culléo fut chargé de faire une enquête à ce sujet, et d'obliger à retourner dans leur patrie tous ceux que les alliés prouveraient avoir été compris dans le cens pendant et depuis la censure de C. Claudius et de M. Livius. La mesure atteignait aussi bien les pères que les enfants. Cette enquête renvoya douze mille Latins dans leurs foyers et déchargea Rome d'une population d'étrangers qui devenait embarrassante.

## **M. Fulvius Nobilior demande le triomphe. Opposition du tribun de la plèbe (fin de l'année 187)**

Avant le retour des consuls, le proconsul M. Fulvius revint d'Étolie. Dans l'audience que le sénat lui donna au temple d'Apollon, il rendit compte de ses exploits en Étolie et dans l'île de Céphallénie et pria les Pères conscrits de vouloir bien, en considération de ses services et de ses soins, ordonner des sacrifices aux dieux immortels et lui décerner le triomphe.

Un tribun du peuple, M. Aburius, déclara qu'il s'opposerait à toute décision qui pourrait être prise à ce sujet, avant l'arrivée du consul M. Aemilius. "Le consul avait, disait-il, l'intention de combattre cette demande et, en partant pour sa province, il lui avait recommandé de faire ajourner la discussion jusqu'à son arrivée. Fulvius n'y perdrait qu'un peu de temps ; car le sénat pourrait toujours, même en présence du consul, décréter ce qu'il voudrait."

"Quand même on ignorerait, répondit Fulvius, la haine personnelle que lui portait M. Aemilius, l'insolence et l'orgueil presque royal avec lequel il poursuivait ses vengeances, ce n'était pas une raison pour qu'on permît à un consul d'entraver par son absence des sacrifices en l'honneur des dieux immortels, de différer un triomphe justement mérité, et de retenir aux portes de Rome, par des retards calculés, un général couvert de gloire et une armée victorieuse, qui attendait avec son butin et ses prisonniers qu'il plût au consul de revenir dans la ville.

Mais puisque leurs querelles privées n'étaient que trop connues, il demandait comment on pouvait attendre quelque justice d'un homme qui n'avait pas craint de déposer au trésor un décret arraché par surprise au sénat dans une séance peu nombreuse, pour lui faire déclarer qu'il ne croyait pas à la prise d'Ambracie, tandis qu'il avait fallu employer contre la place les tranchées et les mantelets, relever les ouvrages de siège détruits par l'incendie, combattre pendant quinze jours autour des remparts, en livrant l'assaut ou en creusant la mine, soutenir, même après avoir escaladé les murailles, une lutte indécise depuis le point du jour jusqu'à la nuit, tuer enfin plus de trois mille ennemis. L'accusation même qu'Aemilius avait portée contre lui au tribunal des pontifes, pour avoir dépouillé les temples des dieux immortels après la prise d'Ambracie, n'était-elle pas une indigne calomnie ? Pensait-on qu'il eût été permis d'embellir Rome des chefs-d'œuvre enlevés à Syracuse et aux autres villes conquises, et qu'Ambracie fût seule exceptée de ce droit commun de la guerre ? Il conjurait donc les Pères conscrits, et demandait au tribun lui-même, de ne pas souffrir qu'il fût le jouet du dédain de son ennemi."

## Triomphe de M. Fulvius (23 décembre 187)

Tous les sénateurs entourèrent aussitôt Aburius, les uns pour le dissuader, les autres pour blâmer sa conduite. Mais le discours de son collègue Ti. Gracchus fit surtout impression sur lui. “C’était donner un mauvais exemple, dit-il, que d’abuser de ses prérogatives pour satisfaire son ressentiment personnel ; mais il était honteux et indigne du caractère et de l’inviolabilité d’un tribun de se faire l’instrument des vengeances d’autrui. C’était d’après ses propres sentiments que chacun devait haïr ou aimer, approuver ou rejeter, sans attendre qu’un autre lui fît un signe de la tête ou des yeux, sans se laisser aller à tous les mouvements des passions d’autrui. Il ne convenait pas à un tribun du peuple de servir aveuglément la colère d’un consul, de se souvenir des instructions particulières que lui avait données M. Aemilius, et d’oublier qu’il tenait du peuple son titre de tribun et qu’on le lui avait conféré pour protéger les citoyens et garantir leur liberté, non pour soutenir la tyrannie des consuls. Il ne songeait donc pas que l’histoire apprendrait un jour à la postérité que dans le même collège de tribuns il s’en était trouvé deux, l’un pour faire à la république le sacrifice de ses ressentiments particuliers, et l’autre pour se mettre au service d’une vengeance étrangère.” Cédant à ces remontrances, Aburius sortit de la curie, et, sur le rapport du préteur Ser. Sulpicius, M. Fulvius obtint les honneurs du triomphe.

Ce général remercia les sénateurs et ajouta que le jour où il avait pris Ambracie, il avait fait vœu d’offrir les grands jeux à Jupiter très bon, et que les Grecs lui avaient pour cela remis cent livres pesant d’or. Il demandait donc qu’on prélevât cette somme sur l’argent qu’il déposerait au trésor, après l’avoir fait porter à son triomphe. Le sénat fit consulter le collège des pontifes, pour savoir s’il était nécessaire de consacrer tout cet or à la célébration des jeux. Les pontifes répondirent qu’aucun intérêt religieux n’était engagé dans la décision qui serait prise à cet égard, et l’on autorisa Fulvius à fixer la somme, sans qu’il pût toutefois dépasser quatre-vingt mille as.

Fulvius comptait triompher au mois de janvier, lorsqu’il apprit que le consul M. Aemilius, prévenu par un message d’Aburius du désistement de ce tribun, était parti pour Rome afin de s’opposer personnellement à son triomphe. Craignant que ce triomphe ne lui coûtât plus de combats que la victoire même, il profita de ce qu’une indisposition avait forcé son ennemi de s’arrêter en route et avança le jour de la cérémonie. Ce fut le dix des calendes de janvier qu’il triompha des Étoliens et de Céphallénie. Il fit porter devant son char cent couronnes d’or, pesant chacune douze livres, mille quatre-vingt-trois livres d’argent, deux cent quarante-trois d’or, cent dix-huit mille tétradrachmes attiques, douze mille quatre cent vingt-deux philippes, deux cent quatre-vingt-cinq statues d’airain, deux cent trente de marbre, une quantité prodigieuse d’armes offensives et défensives, et d’autres dépouilles de l’ennemi, enfin des catapultes, des balistes et des machines de tout genre ; vingt-sept généraux Étoliens et Céphalléniens, ou lieutenants laissés en Grèce par Antiochus, formaient le cortège des prisonniers. Le même jour, avant de faire son entrée dans la ville, il distribua dans le cirque de Flaminius des récompenses militaires aux tribuns, aux préfets, aux chevaliers et aux centurions, tant romains qu’alliés. Chaque soldat reçut pour sa part du butin vingt-cinq deniers, chaque centurion le double, chaque chevalier le triple.

## Élections pour 186. Réflexions sur le développement du luxe à Rome

Déjà l'époque des comices consulaires approchait : M. Aemilius, que le sort avait désigné pour les présider, ne pouvant se rendre à Rome, C. Flaminius vint le remplacer. Il proclama consuls Sp. Postumius Albinus et Q. Marcius Philippus. On nomma ensuite préteurs T. Maenius, P. Cornélius Sylla, C. Calpurnius Piso, M. Licinius Lucullus, C. Aurélius Scaurus et L. Quinctius Crispinus.

Ce fut à la fin de cette année, après la nomination des magistrats, trois jours avant les nones de mars, que Cn. Manlius Vulso triompha des Gaulois d'Asie. Le motif qui lui avait fait différer son triomphe fut la crainte de se voir cité, en vertu de la loi Pétilia, devant le tribunal du préteur Q. Térentius Culléo, et enveloppé dans l'arrêt de proscription qui avait frappé L. Scipion. Il savait que les juges seraient d'autant plus sévères à son égard qu'il avait relâché par tous les excès de la licence les liens de la discipline militaire si rigoureusement maintenue par son prédécesseur. D'ailleurs les désordres commis, disait-on, par ses soldats dans cette province lointaine, n'étaient pas les seuls griefs qu'on eût à lui reprocher ; on blâmait encore plus ceux auxquels ils se livraient tous les jours sous les yeux de leurs concitoyens.

En effet, le luxe des nations étrangères n'entra dans Rome qu'avec l'armée d'Asie ; ce fut elle qui introduisit dans la ville les lits ornés de bronze, les tapis précieux, les voiles et tissus déliés, enfin ces guéridons et ces buffets qu'on regardait alors comme une grande élégance dans l'ameublement. Ce fut à cette époque qu'on fit paraître dans les festins des chanteuses, des joueuses de harpe et des baladins pour égayer les convives ; que l'on mit plus de recherche et de magnificence dans les apprêts mêmes des festins, que les cuisiniers, qui n'étaient pour nos aïeux que les derniers et les moins utiles de leurs esclaves, commencèrent à devenir très chers et qu'un vil métier passa pour un art. Et pourtant toutes ces innovations étaient à peine le germe du luxe à venir.

## **Le triomphe de Cn. Manlius Vulso (186)**

Dans son triomphe, Cn. Manlius étala deux cents couronnes d'or pesant chacune douze livres, deux cent vingt mille livres d'argent, deux mille cent trois d'or, cent vingt-sept mille tétradrachmes attiques, deux cent cinquante mille cistophores, seize mille trois cent vingt philippes d'or, et une grande quantité d'armes et de dépouilles gauloises entassées sur des chariots. Cinquante-deux chefs ennemis marchaient devant le char. Chaque soldat reçut quarante-deux deniers, chaque centurion quatre-vingt quatre ; la solde fut doublée pour l'infanterie et triplée pour la cavalerie.

Une foule de guerriers de tous grades, ornés de leurs récompenses militaires, venaient à la suite du char et les chants que faisaient entendre les soldats en l'honneur de leur chef attestaient assez la complaisance calculée du général et prouvaient que son triomphe était plus agréable à l'armée qu'au peuple. Mais les amis de Manlius vinrent à bout de lui concilier aussi la faveur populaire ; sur leurs instances, le sénat décréta qu'on prélèverait, sur l'argent porté à ce triomphe, les sommes nécessaires pour acquitter ce qui n'avait pas encore été remboursé des avances faites par le peuple à la république. Les questeurs de la ville payèrent avec une scrupuleuse fidélité les créanciers de l'état, à raison de vingt-cinq as et demi pour mille.

(6) Vers le même temps, deux tribuns militaires arrivèrent des Espagnes avec des dépêches de C. Atinius et de L. Manlius, qui commandaient dans ces deux provinces. Ces dépêches annonçaient que les Celtibères et les Lusitaniens étaient en armes et qu'ils dévastaient les terres des alliés. Le sénat ne voulut pas entamer de délibération à ce sujet et renvoya l'affaire aux nouveaux magistrats.

Aux jeux romains, célébrés cette même année par P. Cornélius Céthégus et A. Postumius Albinus, un mât du cirque qui avait été mal fixé en terre tomba sur la statue de la déesse Pollentia et la renversa. Les sénateurs, alarmés de cet accident, décidèrent qu'on prolongerait d'un jour la célébration des jeux et qu'on remplacerait la statue par deux statues nouvelles, dont l'une serait dorée. Les édiles C. Sempronius Blaesus et M. Furius Luscus firent aussi représenter deux jours de suite les jeux plébéiens.



## 2. Politique intérieure et extérieure de Rome (186). L'affaire des Bacchanales

### 8

#### Origines du scandale

L'année suivante, les consuls Sp. Postumius Albinus et Q. Marcius Philippus négligèrent l'organisation de leurs armées, leurs préparatifs de guerre et le gouvernement de leurs provinces pour s'occuper uniquement d'étouffer une conjuration domestique.

Les préteurs tirèrent au sort leurs départements. T. Maenius eut la juridiction de la ville ; M. Licinius Lucullus celle des étrangers ; C. Aurélius Scaurus, la Sardaigne ; P. Cornélius Sylla, la Sicile ; L. Quinctius Crispinus, l'Espagne citérieure ; C. Calpurnius Piso, l'Espagne ultérieure. Les deux consuls furent chargés par un décret d'instruire contre les associations secrètes.

Un Grec de naissance obscure était venu d'abord en Étrurie ; il n'avait aucune de ces connaissances propres à former l'esprit et le corps dont l'admirable civilisation de la Grèce nous a enrichis. Ce n'était qu'une espèce de prêtre et de devin, non point de ceux qui prêchent leur doctrine à découvert et qui, tout en faisant publiquement métier d'instruire le peuple, lui inspirent des craintes superstitieuses, mais un de ces ministres d'une religion mystérieuse qui s'entoure des ombres de la nuit. Il n'initia d'abord à ses mystères que très peu de personnes ; bientôt il y admit indistinctement les hommes et les femmes et, pour attirer un plus grand nombre de prosélytes, il mêla les plaisirs du vin et de la table à ses pratiques religieuses.

Les vapeurs de l'ivresse, l'obscurité de la nuit, le mélange des sexes et des âges eurent bientôt éteint tout sentiment de pudeur, et l'on s'abandonna sans réserve à toutes sortes de débauches ; chacun trouvait sous sa main les voluptés qui flattaient le plus les penchants de sa nature. Le commerce infâme des hommes et des femmes n'était pas le seul scandale de ces orgies ; c'était comme une sentine impure d'où sortaient de faux témoignages, de fausses signatures, des testaments supposés, de calomnieuses dénonciations, quelquefois même des empoisonnements et des meurtres si secrets qu'on ne retrouvait pas les corps des victimes pour leur donner la sépulture. Souvent la ruse, plus souvent encore la violence, présidaient à ces attentats. Des hurlements sauvages et le bruit des tambours et des cymbales protégeaient la violence en étouffant les cris de ceux qu'on déshonorait ou qu'on égorgeait.

## Une victime toute désignée : P. Aebutius

Cette lèpre hideuse passa, comme par contagion, de l'Étrurie à Rome. L'étendue de la ville, qui lui permettait de receler plus facilement dans son sein de pareils désordres, les déroba d'abord aux regards ; mais enfin le consul Postumius fut mis sur la trace des coupables.

P. Aebutius, fils d'un chevalier romain, ayant perdu son père puis ses tuteurs, avait été élevé sous la tutelle de sa mère Duronia et du second mari de cette femme, T. Sempronius Rutilus. Duronia était dévouée à son mari et Rutilus, qui avait géré la tutelle de manière à ne pouvoir en rendre compte, cherchait à se défaire de son pupille ou à le tenir sous sa dépendance par quelque lien puissant. Le seul moyen de le corrompre, c'était de l'initier aux Bacchanales. La mère fit venir le jeune homme. "Pendant qu'il était malade, lui dit-elle, elle avait fait vœu de l'initier aux mystères de Bacchus, aussitôt après sa guérison. Puisque les dieux avaient daigné l'exaucer, elle voulait accomplir son vœu. Il fallait pour cela qu'il observât pendant dix jours la plus grande chasteté ; au bout de ce temps elle le conduirait au sanctuaire, lorsqu'il aurait soupé et pris un bain pour se purifier."

Il y avait à Rome une courtisane fameuse, l'affranchie Hipsala Faecénia : c'était une femme au-dessus du métier auquel elle s'était livrée quand elle était esclave et que, depuis son affranchissement, elle avait continué par besoin. Le voisinage avait fait naître entre elle et Aebutius des relations qui ne nuisaient ni à la fortune ni à la réputation du jeune homme. C'était elle qui l'avait aimé et recherché la première et la générosité de la courtisane lui fournissait ce que lui refusait l'avarice de ses parents. Elle avait même fini par s'attacher tellement à Aebutius qu'après la mort de son patron elle demanda un tuteur aux tribuns et au préteur pour se faire autoriser à contracter, et elle rédigea un testament où elle institua Aebutius son légataire universel.

## La mise en garde d'Hipsala Faecénia

Après de pareils gages d'amour, ils n'eurent plus de secrets l'un pour l'autre. Un jour, le jeune homme dit en plaisantant à sa maîtresse de ne pas s'étonner si pendant plusieurs nuits elle le voyait découcher. "Un motif religieux l'y obligeait, ajouta-t-il, afin d'acquitter un vœu fait pour sa guérison ; il voulait se faire initier aux mystères de Bacchus. — Les dieux vous en préservent ! s'écria aussitôt Hipsala tout éperdue, plutôt la mort et pour vous et pour moi qu'une pareille extravagance ! " Puis elle se répandit en menaces et en imprécations contre ceux qui lui avaient donné ce conseil.

Le jeune homme, étonné des paroles et de l'émotion de sa maîtresse, l'engagea à modérer ses transports, puisqu'il ne faisait qu'obéir aux ordres que sa mère lui avait donnés, avec l'aveu de son beau-père. "Votre beau-père, reprit-elle, car je n'oserais accuser votre mère, a donc hâte de vous enlever tout à la fois l'honneur, la réputation, l'avenir et la vie ? " Aebutius, de plus en plus étonné, la pressa de s'expliquer.

Alors Hipsala, demandant aux dieux et aux déesses de pardonner à l'excès de son amour la révélation de ces secrets qu'elle aurait dû taire, lui déclara qu'étant esclave elle était entrée dans ce sanctuaire avec son maître, mais que depuis son affranchissement elle n'y avait jamais mis le pied. "Elle savait, dit-elle, que c'était une école d'abominations de toute sorte, et il était constant que depuis deux années on n'avait initié personne au-dessus de l'âge de vingt ans. Dès qu'on y était introduit, on était livré comme une victime aux mains des prêtres et ils vous conduisaient en un lieu où des hurlements affreux, le son des instruments, le bruit des cymbales et des tambours étouffaient les cris de la pudeur outragée." Elle le pria ensuite et le conjura de rompre à tout prix son engagement et de ne pas se précipiter dans un abîme où il aurait d'abord à supporter toutes les infamies, pour les exercer à son tour sur d'autres ; enfin elle ne le laissa partir qu'après avoir obtenu sa parole qu'il éviterait cette initiation.

## Intervention du consul Postumius

Lorsqu'il fut rentré chez lui, sa mère lui énuméra toutes les formalités qu'il devait remplir le jour même et les jours suivants afin de se préparer à la cérémonie ; mais il protesta qu'il n'en ferait rien et qu'il ne voulait pas se faire initier. Le beau-père était présent. "Quoi ! reprit aussitôt Duronia, il ne pouvait se passer pendant dix nuits de sa concubine Hipsala ; enivré par les caresses empoisonnées de cette vipère, il ne respectait plus ni sa mère, ni son beau-père, ni les dieux mêmes ! " Des reproches qu'ils lui adressaient tour à tour, Rutilus et Duronia en vinrent à le chasser de chez eux avec quatre esclaves.

Le jeune homme se retira chez Aebutia, sa tante paternelle, et lui raconta pourquoi sa mère l'avait chassé. Le lendemain il alla, d'après les conseils de cette dame, trouver le consul Postumius sans témoins et lui faire sa déposition. Le consul lui dit de revenir au bout de trois jours et le renvoya. Puis il s'informa lui-même auprès de sa belle-mère Sulpicia, qui jouissait d'une grande considération, si elle connaissait une dame âgée, du nom d'Aebutia, demeurant sur l'Aventin. Sulpicia répondit qu'elle la connaissait et que c'était une femme d'honneur, qui avait conservé toute la pureté des mœurs antiques. "J'ai besoin de la voir, reprit le consul. Envoyez-la prier de venir auprès de vous."

Aebutia se rendit à l'invitation de Sulpicia, et le consul arrivant peu de temps après, comme par hasard, fit tomber la conversation sur Aebutius. À ce nom, la dame se prit à pleurer et à gémir sur le malheur de son neveu qui, dépouillé de sa fortune par ses protecteurs naturels, avait été chassé par sa mère et réduit à chercher un asile chez elle, parce qu'il refusait, l'honnête jeune homme (que les dieux voulussent bien le protéger !), de se faire initier à des mystères qu'on disait infâmes.

## La déposition d'Hipsala

Le consul, jugeant par ces informations qu'Aebutius ne lui en avait pas imposé, congédia Aebutia et pria sa belle-mère de faire venir chez elle l'affranchie Hipsala, qui demeurait aussi sur l'Aventin et qui était bien connue dans le voisinage. Il avait, dit-il, quelques questions à lui adresser également. Le message de Sulpicia troubla d'abord la courtisane, parce qu'elle ignorait le motif qui la faisait mander chez une dame de si haut rang et si respectable : mais lorsqu'elle aperçut dans le vestibule les licteurs, la suite du consul et le consul lui-même, elle faillit s'évanouir. Postumius l'emmena dans un appartement retiré, et là, en présence de sa belle-mère, il lui déclara qu'elle n'avait rien à craindre si elle pouvait se résoudre à dire la vérité ; qu'il lui en donnait pour garant sa parole ou celle de Sulpicia, dont elle connaissait la vertu. Il l'engagea à révéler ce qui se passait dans le bois sacré de Stimula, aux mystères nocturnes des Bacchanales.

À ces mots, Hipsala saisie de frayeur fut agitée dans tous ses membres d'un tel tremblement qu'elle resta quelque temps sans pouvoir ouvrir la bouche. Quand elle eut enfin repris courage, elle protesta quelle était fort jeune encore lorsque sa maîtresse l'avait fait initier avec elle, mais que depuis plusieurs années, depuis l'époque de son affranchissement, elle ignorait ce qui se passait dans ces fêtes. Le consul la loua de n'avoir pas nié qu'elle eût été initiée, mais il la pressa de poursuivre ses révélations avec la même franchise. Comme elle persistait dans ses dénégations, il ajouta que, si on parvenait à la convaincre par le témoignage d'un autre, elle n'obtiendrait pas le pardon et l'indulgence que lui mériteraient des aveux volontaires, et qu'il avait tout appris de la bouche de celui à qui elle avait elle-même tout révélé.

## Le culte des Bacchanales

Hipsala ne doutant plus qu'Aebulius n'eût trahi son secret, comme cela était en effet, se jeta aux pieds de Sulpicia et la conjura d'abord de ne point faire une affaire sérieuse et même capitale de la conversation d'une affranchie avec son amant ; c'était pour l'effrayer, et non parce qu'elle savait quelque chose, qu'elle lui avait fait ce récit. Postumius l'interrompit avec colère. Elle croyait sans doute encore, lui dit-il, plaisanter avec son amant Aebutius, et non s'adresser à un consul, dans la maison d'une dame très respectable ; mais Sulpicia vint au secours de sa frayeur, l'encouragea et chercha à calmer son gendre.

Hipsala se rassura enfin et, après s'être plaint amèrement de la perfidie d'Aebutius, qui avait si mal reconnu un service de la plus haute importance, elle déclara qu'elle redoutait beaucoup les dieux dont elle révélait les secrets mystères, mais plus encore les hommes qui se vengeraient de sa révélation en la déchirant de leurs propres mains. Elle conjurait donc et Sulpicia et le consul de lui faire la grâce de la reléguer hors de l'Italie, dans quelque retraite inconnue, où elle pût passer le reste de ses jours en sûreté. Postumius lui dit d'être sans inquiétude et lui promit de veiller à ce qu'elle pût habiter Rome même sans danger.

Hipsala reprit alors l'origine des mystères. "Ce sanctuaire, dit-elle, n'avait d'abord été ouvert qu'aux femmes, et on n'y admettait ordinairement aucun homme. Il y avait dans l'année trois jours fixes pour l'initiation, qui se faisait en plein jour. Les dames étaient, chacune à leur tour, investies du sacerdoce. C'était une certaine Paculla Annia, de Campanie qui, pendant son sacerdoce, avait tout changé, prétendant en avoir reçu l'ordre des dieux. C'était elle qui la première avait initié des hommes, en amenant ses deux fils, Minius et Hérennius Cerrinius, consacré la nuit en place du jour à la cérémonie, et réglé qu'au lieu de trois jours par an, il y en aurait cinq par mois pour les initiations. Depuis l'admission des hommes et le mélange des sexes, depuis qu'on avait fait choix de la nuit, si favorable à la licence, il n'était sorte de forfaits et d'infamies qui n'eussent été accomplis et les hommes se livraient plus à la débauche entre eux qu'avec les femmes. Ceux qui se prêtaient avec quelque répugnance à ces excès monstrueux, ou qui semblaient peu disposés à les commettre eux-mêmes, étaient immolés comme des victimes. Le comble de la dévotion parmi eux, c'était de ne reculer devant aucun crime.

Les hommes paraissaient avoir perdu la raison et prophétisaient l'avenir en se livrant à des contorsions fanatiques ; les femmes, vêtues en bacchantes et les cheveux épars, descendaient au Tibre en courant, avec des torches ardentes qu'elles plongeaient dans l'eau et qu'elles retiraient tout allumées, parce que ces torches renfermaient un mélange de chaux vive et de soufre naturel. Les dieux étaient supposés enlever des malheureux, qu'on attachait à une machine et qu'on faisait disparaître en les précipitant dans de sombres cavernes. On choisissait pour cela ceux qui avaient refusé de se lier par un serment ou de s'associer aux forfaits ou de se laisser déshonorer. La secte était déjà si nombreuse qu'elle formait presque un peuple ; des hommes et des femmes de nobles familles en faisaient partie. Depuis deux ans il avait été décidé qu'on n'admettrait personne au-dessus de vingt ans ; on voulait avoir des initiés dont l'âge se prêtât facilement à la séduction et au déshonneur."

## Révélation du complot au sénat

Après avoir achevé cette déposition, Hipsala tomba de nouveau à genoux et redemanda avec les mêmes instances à être éloignée de l'Italie. Le consul pria sa belle-mère d'abandonner à cette femme un logement dans sa maison, et Sulpicia lui donna une chambre à l'étage le plus élevé ; on ferma l'escalier qui conduisait de cette chambre à la rue, et on ouvrit une entrée à l'intérieur de la maison. On y transporta sur-le-champ tous les effets de Faecénia, et on fit venir ses esclaves. Aebutius eut ordre de se retirer chez un des clients du consul.

Lorsque Postumius eut ainsi les deux dénonciateurs en sa puissance, il fit son rapport au sénat et lui exposa successivement les révélations qu'il avait reçues et le résultat des informations qu'il avait prises. Les sénateurs conçurent les plus vives alarmes, tant pour la sûreté publique, qui pouvait être compromise par quelque trame perfide élaborée dans ces réunions et assemblées nocturnes, que pour le repos de leurs propres familles, dans lesquelles ils craignaient de trouver quelque coupable. Ils votèrent cependant des remerciements au consul pour avoir conduit cette enquête avec une rare vigilance et le plus profond mystère. Ils chargèrent ensuite les consuls d'entamer une procédure extraordinaire contre les Bacchanales et les sacrifices nocturnes, de veiller sur la personne des dénonciateurs Aebutius et Faecénia, et de provoquer de nouvelles révélations par l'appât des récompenses.

On convint en outre de faire rechercher soit à Rome, soit dans tous les villages voisins, les prêtres ou prêtresses qui présidaient à ces sacrifices, pour les mettre à la disposition des consuls, et de faire publier dans la ville ainsi que dans toute l'Italie un édit portant défense à tous les initiés aux mystères de Bacchus de se réunir et de se rassembler pour célébrer cette cérémonie ou toute autre semblable. Avant toutes choses, on devait poursuivre ceux qui se réuniraient ou s'engageraient par des serments pour attenter à l'honneur ou à la vie des citoyens. Telle fut la substance du sénatus-consulte. Les consuls enjoignirent aux édiles curules de rechercher tous les ministres de cette religion et, lorsqu'ils les auraient arrêtés, de les tenir enfermés où ils le jugeraient à propos, afin qu'on pût les interroger. Les édiles plébéiens eurent ordre de veiller à ce qu'il ne se fît aucune cérémonie secrète. On chargea les triumvirs capitaux d'établir des postes dans tous les quartiers et d'empêcher les réunions nocturnes. Enfin, pour prévenir les incendies, on adjoignit aux triumvirs des quinquévirs qui devaient surveiller, chacun dans son quartier, les maisons situées en deçà du Tibre.

## Discours de Postumius devant le peuple

Après avoir envoyé tous ces magistrats à leurs différents postes, les consuls montèrent à la tribune, et là, en présence de l'assemblée générale du peuple, Postumius, après avoir prononcé la formule solennelle d'invocation, par laquelle les magistrats commencent toujours leurs harangues au peuple, s'exprima en ces termes :

“Citoyens, jamais discours ne fut plus à propos et n'eut plus besoin d'être précédé de cette invocation solennelle, qui vient de vous rappeler quels sont les dieux que vos ancêtres ont toujours honorés de leur adoration, de leurs hommages et de leurs prières, car ils n'ont jamais reconnu ces divinités étrangères, dont le culte infâme aveugle les esprits et les pousse par une sorte de délire fanatique dans un abîme de forfaits et de souillures. Je ne sais en effet ce que je dois vous taire, et jusqu'à quel point je puis parler. Je crains de manquer à mon devoir si je vous laisse ignorer quelque chose, et de vous inspirer une trop grande frayeur si je vous dévoile tout. Quoi que je puisse dire, souvenez-vous que je resterai toujours au-dessous de la vérité dans cette monstrueuse affaire. J'aurai soin cependant d'en dire assez pour que sous soyez désormais sur vos gardes.”

“Vous savez que les Bacchanales se célèbrent depuis longtemps dans toute l'Italie, et maintenant même dans plusieurs quartiers de Rome. À défaut de la renommée qui vous en ait instruits, vous l'auriez appris, j'en suis sûr, par ces sons discordants et ces hurlements qui retentissent la nuit dans toute la ville. Mais vous ignorez en quoi consistent ces mystères. Les uns croient que c'est quelque rite particulier, les autres que ce sont des divertissements et des plaisirs permis, tous que ces réunions, quel qu'en soit l'objet, sont peu nombreuses. À l'égard du nombre, quand je vous dirai qu'on y compte plusieurs milliers d'hommes, vous allez vous effrayer sur-le-champ, si je ne vous les fais connaître.”

“D'abord ce sont en grande partie des femmes, et là fut la source du mal, puis des hommes efféminés, corrompus ou corrupteurs, fanatiques abrutis par les veilles, l'ivresse, le bruit des instruments et les cris nocturnes. C'est une association sans force jusqu'à présent, mais qui menace de devenir très redoutable, parce que de jour en jour elle reçoit de nouveaux adeptes. Vos ancêtres ont cru ne devoir permettre vos assemblées que dans le cas où l'étendard, déployé sur la citadelle, appelait les centuries hors de Rome pour voter aux comices, ou bien lorsque les tribuns convoquaient les tribus, ou encore lorsqu'un magistrat désirait haranguer le peuple. Ils ont voulu aussi que partout où l'assemblée avait lieu, il y eût, pour la diriger, une autorité reconnue par la loi.”

“Quelle idée aurez-vous donc de ces réunions, qui se tiennent la nuit et où les sexes sont confondus ? Si vous saviez à quel âge les hommes y sont initiés, vous ne vous borneriez pas à les plaindre, vous rougiriez pour eux. Citoyens, pensez-vous qu'on doive admettre dans vos armées des jeunes gens enrôlés dans cette milice ? Les tirer de cet infâme repaire pour leur confier des armes ? Remettre à ces misérables, souillés de prostitutions, dont ils ont été les agents ou les victimes, le soin de combattre pour l'honneur de vos femmes et de vos enfants ? “



## Suite du discours de Postumius

“Ce ne serait rien encore si leurs débauches n’avaient d’autre effet que de les énerver et de les couvrir d’une honte toute personnelle, si leurs bras restaient étrangers au crime et leur âme à la perfidie. Mais jamais la république ne fut attaquée d’un fléau plus terrible ni plus contagieux. Tous les excès du libertinage, tous les attentats commis dans ces dernières années sont sortis, sachez-le bien, de cet infâme repaire. Et les forfaits dont on a juré l’exécution ne se sont pas encore tous produits au grand jour. Les membres de cette association impie se bornent encore à des crimes particuliers, parce qu’ils ne sont pas assez forts pour écraser la république. Chaque jour le mal s’accroît et s’étend ; il a déjà fait trop de progrès pour se renfermer dans le cercle des violences particulières ; c’est à l’état tout entier qu’il veut s’attaquer.”

“Si vous n’y prenez garde, citoyens, à cette assemblée qui a lieu en plein jour, et qui a été légalement convoquée par le consul, va bientôt succéder une assemblée de nuit tout aussi nombreuse. Ils vous craignent maintenant, ces coupables, parce qu’ils sont isolés et que vous êtes tous réunis en assemblée ; mais à peine vous serez-vous séparés pour retourner dans vos maisons ou dans vos champs, qu’ils se réuniront à leur tour ; ils délibéreront sur les moyens d’assurer leur salut et votre perte ; alors vous serez seuls et vous devrez les craindre, car ils seront réunis. Chacun de vous doit donc faire des vœux pour que tous les siens se soient préservés de la contagion. S’il en est que le libertinage ou la folie a entraînés dans ce gouffre, il faut les considérer comme appartenant, non plus à sa famille, mais à cette bande de débauchés et d’assassins à laquelle ils se sont liés par leurs serments.”

“Et que personne ne se fasse ici de vaines illusions ; je ne suis pas rassuré sur votre compte. Rien ne contribue mieux à égayer l’homme que la superstition. Lorsque le crime se couvre du manteau de la religion, on craint de porter quelque atteinte aux droits de la divinité en punissant les forfaits des hommes. Que ces scrupules ne vous arrêtent pas ; de nombreux décrets des pontifes, des sénatus-consultes et les réponses des haruspices doivent vous en affranchir. Combien de fois nos pères et nos aïeux n’ont-ils pas chargé les magistrats de s’opposer à toute cérémonie d’un culte étranger, d’interdire le Forum, le Cirque et la ville aux prêtres et aux devins, de rechercher et de brûler les livres de prophéties, de proscrire tout rite, tout sacrifice autres que ceux des Romains ! Ils pensaient en effet, ces hommes si versés dans la connaissance des lois divines et humaines, que rien ne tendait plus à détruire le culte national que l’introduction des pratiques étrangères.”

“Voilà ce dont j’ai cru devoir vous prévenir, pour éloigner de vos esprits toute crainte superstitieuse, quand vous nous verrez anéantir les Bacchanales et dissoudre ces infâmes réunions. Dans tout cela, nous agissons avec l’aide et la protection des dieux. Ce sont eux qui, indignés de voir le crime et la débauche profaner leur majesté de leurs souillures, les ont fait sortir de l’obscurité où ils se cachaient et les ont dévoilés au grand jour, non pour les laisser impunis mais pour les écraser sous le poids d’une éclatante vengeance.”

“Le sénat m’a chargé, ainsi que mon collègue, d’informer extraordinairement sur cette affaire ; nous accomplirons avec zèle la mission qui nous est personnellement confiée. Nous avons enjoint aux magistrats inférieurs de veiller la nuit sur la ville. Vous, de votre

côté, remplissez les devoirs de votre position ; que chacun exécute ponctuellement, dans le poste qui lui sera assigné, les ordres qu'il recevra, et prévienne par sa vigilance les dangers ou les troubles que pourrait faire naître la trahison.”

## Mesures prises contre la secte

Les consuls firent ensuite donner lecture des sénatus-consultes et annoncer des récompenses pour quiconque leur amènerait ou leur découvrirait un coupable. “Si quelque prévenu, dirent-ils, prenait la fuite, ils lui fixeraient un jour pour comparaître et, s’il ne répondait pas à la citation, il serait condamné par contumace. Si parmi les accusés il s’en trouvait qui fussent en ce moment hors de l’Italie, on leur accorderait un plus long délai pour leur donner les moyens de venir plaider leur cause.” Ils défendirent ensuite de rien vendre ou acheter qui pût favoriser la fuite, d’accueillir, de cacher ou d’aider en aucune façon les fugitifs.

L’assemblée était à peine congédiée que de vives alarmes se répandirent par toute la ville. Cette frayeur ne se renferma point dans l’enceinte de Rome ni même dans son territoire, mais elle gagna bientôt l’Italie dans tous les sens, lorsqu’on eut reçu les lettres des citoyens qui communiquaient à leurs hôtes des villes le sénatus-consulte, la harangue de Postumius et l’édit des consuls. Pendant la nuit qui suivit le jour où l’affaire fut exposée au peuple, les postes établis aux portes par les triumvirs arrêtaient beaucoup de fugitifs et les forcèrent à retourner sur leurs pas ; d’autres furent dénoncés et quelques-uns d’entre eux, hommes et femmes, se donnèrent la mort.

On portait le nombre des conjurés à plus de sept mille personnes des deux sexes. On savait que les chefs du complot étaient les plébéiens Marcus et Caius Atinius, le Falisque L. Opicernius et le Campanien Minus Cerrinius. C’étaient eux qui avaient commencé la série des forfaits et des infamies, eux qui étaient les grands-prêtres et les fondateurs de la nouvelle religion. On s’occupa de les saisir au plus tôt. Ils furent amenés devant les consuls, avouèrent tout et furent exécutés sur-le-champ.

## La répression

Mais le nombre des fugitifs était si considérable que, pour épargner une condamnation à plusieurs citoyens qui étaient en procès, les préteurs T. Minius et M. Licinius furent obligés d'accorder un sursis de trente jours et d'attendre que les consuls eussent achevé leur enquête. Il en fut de même pour les accusés qui ne comparaissaient pas à Rome et qu'on n'y pouvait trouver ; leur absence força les consuls à parcourir les bourgs voisins pour y chercher ceux qu'ils poursuivaient et les juger.

Ceux qui n'avaient été qu'initiés et qui n'avaient fait que répéter après le prêtre la formule sacramentelle, comprenant l'engagement infâme de se livrer à tous les excès, du crime et du libertinage, mais qui n'avaient souffert ou commis aucune des turpitudes dont leur serment leur faisait une loi, furent laissés en prison. Tous les initiés coupables de prostitution ou de meurtre, de faux témoignages, de fausses signatures, de testaments supposés, ou de toute autre fraude aussi déshonorante, furent condamnés à mort. Leur nombre fut plus grand que celui des prisonniers : on remarqua dans les deux catégories beaucoup d'hommes et de femmes. Les femmes condamnées furent remises entre les mains de leurs parents ou de ceux en puissance de qui elles se trouvaient, pour qu'ils les fissent exécuter en particulier. S'il n'y avait personne qui pût être chargé de leur supplice, on les exécutait publiquement.

On enjoignit ensuite aux consuls de s'occuper de détruire les Bacchanales d'abord à Rome, puis dans toute l'Italie, et de ne respecter que les autels ou statues anciennement consacrés à Bacchus. Un sénatus-consulte régla pour l'avenir qu'il n'y aurait plus de Bacchanales à Rome, ni dans l'Italie ; que si quelqu'un était convaincu de l'importance et de la nécessité de ces mystères, s'il croyait ne pouvoir se dispenser de les célébrer sans éprouver des scrupules et redouter un malheur, il ferait sa déclaration au préteur, qui en référerait au sénat ; et si cent sénateurs au moins lui accordaient l'autorisation, il ne pourrait célébrer la cérémonie qu'en présence de cinq personnes au plus, sans qu'on eût mis de l'argent en commun pour les frais, sans qu'on eût pris un prêtre ou un sacrificateur.

## **Punition des coupables et récompense des dénonciateurs**

Un second sénatus-consulte, rendu sur la proposition du consul Q. Marcius, suivit de près ce premier ; il ajournait après la fin des enquêtes et le retour de Sp. Postumius à Rome, la question des récompenses promises aux dénonciateurs.

On fut d'avis d'envoyer le Campanien Minius Cerrinius dans les prisons d'Ardée et de recommander aux magistrats de cette ville de l'y faire étroitement garder à vue, afin de prévenir son évasion et de l'empêcher de se donner la mort. Peu de temps après Sp. Postumius revint à Rome. Sur sa proposition, le sénat rédigea un décret pour récompenser P. Aebutius et Hipsala Faecénia, qui avaient mis l'autorité consulaire sur les traces du complot. "Les questeurs de la ville devaient compter à chacun d'eux cent mille as pris dans le trésor public. Le consul devait s'entendre de son côté avec les tribuns pour qu'ils proposassent au peuple, dans le plus bref délai, une loi qui accordait à P. Aebutius les privilèges de la vétéranse et le droit de ne pas servir malgré lui comme fantassin ou comme cavalier. Hipsala Faecénia fut autorisée à disposer de ses biens en tout ou en partie, à passer par alliance dans une famille plus noble que la sienne, à se choisir un tuteur, qui serait aussi légitime qu'un tuteur testamentaire, et à épouser un homme de condition libre, sans que ce mariage compromît en rien l'honneur ou la fortune de son époux. Les consuls et les préteurs actuellement en charge aussi bien que leurs successeurs futurs étaient tenus de protéger cette femme contre toute injure, et de veiller à sa sûreté. Telle était la volonté expresse du sénat." Ce sénatus-consulte fut soumis au peuple qui le sanctionna. Quant aux autres dénonciateurs, on laissa les consuls maîtres de leur faire grâce ou de les récompenser.

## **Opérations en Ligurie (été 186) ; revers subi par l'armée consulaire**

Q. Marcius, ayant terminé l'enquête dont il était chargé, se disposa à partir pour la Ligurie, sa province ; il avait reçu un renfort de trois mille hommes d'infanterie romaine, cinq mille d'infanterie latine et deux cents chevaux. On avait assigné à son collègue le même département et le même nombre de troupes. Ils prirent le commandement des armées qui avaient servi l'année précédente sous les ordres des consuls C. Flaminius et M. Aemilius.

Un sénatus-consulte leur enjoignit en outre d'enrôler deux légions nouvelles ; ils exigèrent des alliés du nom latin vingt mille hommes d'infanterie et treize cents chevaux, et levèrent parmi les citoyens trois mille fantassins et deux cents cavaliers. Toutes ces forces, à la réserve des deux légions, étaient destinées à renforcer l'armée d'Espagne. Aussi les consuls, dont toute l'attention était tournée vers l'enquête relative aux Bacchanales, avaient-ils chargé T. Maenius de présider aux levées.

Après l'enquête, Q. Marcius partit le premier pour marcher contre les Ligures Apuans. Pendant qu'il les poursuivait au fond des forêts, qui leur avaient toujours servi d'asile et de retraite, il s'engagea dans un défilé où l'ennemi l'attendait, et y fut enveloppé dans une position désavantageuse. Il perdit quatre mille hommes ; trois enseignes de la seconde légion et onze étendards des alliés tombèrent au pouvoir des Ligures avec une grande quantité d'armes, dont les soldats se débarrassaient en courant, parce qu'elles gênaient leur fuite à travers les sentiers du bois. Les Romains fuyaient encore, que les Ligures avaient déjà suspendu leur poursuite. Le consul, à peine sorti du territoire ennemi et parvenu en pays allié, licencia ses soldats pour que sa perte parût moins sensible. Mais il ne parvint pas à étouffer le bruit de sa défaite ; le défilé d'où les Ligures l'avaient chassé reçut le nom de Marcius.

## Nouvelles d'Espagne

La nouvelle de cet échec venait d'arriver de la Ligurie à Rome, lorsqu'on reçut d'Espagne une lettre dont la lecture causa autant de tristesse que de joie. C. Atinius, qui depuis deux ans était parti pour cette province en qualité de préteur, avait livré bataille aux Lusitaniens sur le territoire de Hasta, tué près de six mille hommes, mis le reste en fuite et forcé le camp ennemi. Puis il avait mené ses légions au siège de Hasta et s'était emparé de cette place aussi facilement que du camp ; mais en s'approchant des murs avec trop peu de précaution, il avait reçu une blessure dont il était mort peu de jours après.

Après la lecture de la dépêche qui annonçait la mort du propréteur, le sénat fit partir un courrier chargé d'atteindre le préteur C. Calpurnius au port de Luna et de lui intimer de sa part l'ordre de passer à la hâte en Espagne, afin que cette province ne restât point sans gouverneur. Le courrier arriva le quatrième jour à Luna ; mais Calpurnius avait quitté ce port quelques jours auparavant. Dans l'Espagne citérieure aussi, L. Manlius Acidinus, qui avait été investi du commandement en même temps que C. Atinius, en vint aux mains avec les Celtibères. La victoire resta indécise ; toutefois les ennemis décampèrent la nuit suivante et les Romains purent ensevelir leurs morts et recueillir les dépouilles du champ de bataille.

Peu de jours après, les Celtibères, qui avaient réuni une armée plus considérable, revinrent présenter la bataille aux Romains près de Calagurris. On ignore pourquoi, malgré la supériorité de leurs forces, ils opposèrent encore moins de résistance ; mais ils furent vaincus. Acidinus leur tua près de douze mille hommes, fit plus de deux mille prisonniers, se rendit maître de leur camp et, si l'arrivée d'un successeur ne l'eût arrêté au milieu de ses progrès, il eût sans doute assujéti les Celtibères. Les deux nouveaux préteurs firent rentrer leurs armées dans les quartiers d'hiver.

## **Jeux et fêtes religieuses. Problèmes posés par l'immigration gauloise**

Au moment où ces nouvelles arrivèrent d'Espagne, on célébrait pour des motifs religieux les jeux Tauriens, qui durèrent deux jours. Puis M. Fulvius fit représenter, pendant dix autres jours, avec un pompeux appareil, les jeux qu'il avait voués durant la guerre d'Étolie. Grand nombre d'artistes vinrent en cette occasion de la Grèce à Rome. Ce fut aussi la première fois que les Romains jouirent du spectacle d'un combat d'athlètes et d'une chasse de lions et de panthères ; la magnificence et la variété de cette fête furent dignes du luxe de l'époque.

On offrit ensuite un sacrifice novendial, parce qu'il était tombé pendant trois jours une pluie de pierres dans le Picénum, et qu'on avait vu, disait-on, en plusieurs endroits, apparaître des feux follets, dont la flamme légère avait brûlé les vêtements de diverses personnes. On ajouta à ces cérémonies, en vertu d'un décret des pontifes, un jour de supplications parce que le temple d'Ops, dans le Capitole, avait été frappé de la foudre. Les consuls immolèrent les grandes victimes pour conjurer ces prodiges et purifièrent la ville. Vers le même temps on apprit qu'on avait découvert dans l'Ombrie un hermaphrodite d'environ douze ans. Effrayés de ce prodige, les magistrats ordonnèrent de transporter l'enfant hors du territoire romain et de le mettre à mort sur-le-champ.

La même année les Gaulois transalpins passèrent en Vénétie et, sans n'y exercer aucun ravage, aucun acte d'hostilité, ils choisirent, non loin de l'endroit où se trouve aujourd'hui Aquilée, un emplacement propre à bâtir une ville. Rome envoya des ambassadeurs au-delà des Alpes pour se plaindre de cette invasion ; on fit répondre "que cette émigration n'avait pas eu lieu d'après l'assentiment de la nation et qu'on ignorait ce que les Gaulois faisaient en Italie."

Ce fut alors que L. Scipion célébra pendant dix jours les jeux qu'il disait avoir voués dans la guerre contre Antiochus ; il en fit les frais avec l'argent que les rois et les cités de l'Asie lui avaient remis à cet effet. Suivant le récit de Valérius Antias, il fut, après sa condamnation et la vente de ses biens, envoyé comme ambassadeur en Asie pour régler les différends survenus entre les rois Antiochus et Eumène, profita de sa mission pour recueillir ces contributions et rassembler des artistes de toutes les contrées de l'Asie et fit connaître au sénat, après son retour seulement, son intention d'accomplir un vœu, dont il n'avait pas parlé à la suite de la guerre où il prétendait l'avoir contracté.



### 3. La situation en Grèce et en Macédoine (185 - 184)

23

#### Élections pour l'année 185. Origines de la troisième guerre de Macédoine

L'année touchait à sa fin, et Q. Marcius, qui était absent, allait sortir de charge. Ce fut Sp. Postumius qui, après avoir terminé son enquête avec autant de zèle que de prudence, fut chargé de présider les comices. On créa consuls Ap. Claudius Pulcher et M. Sempronius Tuditanus. Le lendemain on choisit pour préteurs P. Cornélius Céthégus, A. Postumius Albinus, C. Afranius Stello, C. Atilius Serranus, L. Postumius Tempsanus et M. Claudius Marcellinus.

Le consul Sp. Postumius, en revenant à Rome à la suite de son enquête, avait déclaré que, dans son voyage le long des côtes de l'Italie, il avait trouvé deux colonies désertes, celle de Siponte sur la mer supérieure et celle de Buxente sur la mer inférieure. À la fin de l'année des triumvirs furent chargés par un sénatus-consulte d'y conduire de nouveaux colons et le préteur urbain T. Maenius désigna pour cet objet L. Scribonius Libo, M. Tuccius et Cn. Baebius Tamphilus.

La guerre qui allait éclater entre les Romains et Persée, roi de Macédoine, n'eut point pour cause les motifs qu'on lui donne généralement et ne fut pas allumée non plus par Persée. Philippe lui-même en avait commencé les préparatifs et l'aurait faite s'il eût vécu plus longtemps. Parmi les conditions qu'on lui avait imposées après la victoire, ce qui l'avait le plus blessé, c'est que le sénat lui avait ôté le droit de se venger sur ceux des Macédoniens qui l'avaient abandonné pendant la guerre, et cela lorsque, après avoir vu Quinctius ajourner la décision de cet article, il s'était flatté d'obtenir satisfaction sur ce point.

Plus tard, après la défaite d'Antiochus aux Thermopyles, l'armée victorieuse s'était partagée en deux corps et, tandis que le consul Acilius faisait le siège d'Héraclée, Philippe investissait Lamia ; mais une fois maître d'Héraclée, le consul lui avait enjoint de s'éloigner des murs de Lamia et cette place s'était rendue aux Romains. Tout cela l'avait profondément aigri. Cependant Acilius avait un peu adouci son mécontentement lorsque, pressé de marcher sur Naupacte, où les Étoliens en déroute s'étaient réfugiés, il avait permis à Philippe de porter la guerre dans l'Athamanie contre Amynder et d'ajouter à ses états les villes que les Étoliens avaient enlevées aux Thessaliens. Philippe n'avait pas eu beaucoup de peine à chasser Amynder de l'Athamanie et à reprendre plusieurs villes. Il avait même soumis à son autorité la place forte de Démétriade, qui offrait tant d'avantages sous tous les rapports, et la peuplade des Magnètes. Ensuite il avait profité des troubles que l'abus d'une liberté toute nouvelle et les intrigues de quelques nobles avaient excités dans certaines villes de la Thrace et, en s'unissant au parti qui succombait dans ces luttes intestines, il était parvenu à les mettre dans sa dépendance.

## **Le roi Philippe, s'estimant léser, ronge son frein**

Ces acquisitions calmèrent pour le moment la colère du roi contre les Romains ; mais il ne laissa pas de s'occuper à rassembler ses forces pendant la paix afin de pouvoir faire la guerre, si l'occasion s'en présentait. Il augmenta les revenus de son royaume, en établissant de nouveaux impôts sur les terres et sur le commerce maritime et en faisant ouvrir de nouvelles mines en plusieurs endroits ou reprendre l'exploitation des anciennes, qu'on avait abandonnées. Pour rendre à ses états leur ancienne population, décimée par les désastres de la guerre, non seulement il assura la naissance d'une génération nouvelle en forçant ses sujets à se marier et à élever leurs enfants, mais il transplanta en Macédoine une nombreuse colonie de Thraces ; enfin il employa tout le temps qu'il fut sans guerre à augmenter ses ressources et sa puissance.

Bientôt de nouveaux griefs vinrent ranimer sa haine contre les Romains. Les Thessaliens et les Perrhébiens étaient allés se plaindre au sénat de ce que Philippe s'était emparé de leurs villes, et les ambassadeurs du roi Eumène avaient dénoncé les conquêtes qu'il avait faites en Thrace et l'enlèvement des colons qu'il avait transplantés en Macédoine. La faveur avec laquelle on avait écouté ces plaintes prouvait assez qu'on songeait à y faire droit. Ce qui avait surtout éveillé les inquiétudes du sénat, c'étaient les prétentions de Philippe sur Aenos et Maronée ; on s'occupait moins de la Thessalie.

Des ambassadeurs athamans étaient venus aussi se plaindre, non pas de ce qu'on avait conquis une de leurs provinces ou envahi leur territoire, mais de ce que l'Athamanie tout entière était tombée sous le joug de Philippe. Des bannis de Maronée, chassés de leur patrie pour avoir voulu défendre leur liberté contre la garnison macédonienne, annonçaient que Maronée et même Aenos étaient au pouvoir du roi. Philippe envoya de son côté des ambassadeurs pour justifier sa conduite et soutenir qu'il n'avait rien fait que de l'aveu des généraux romains. "Les cités de la Thessalie, de la Perrhèbie et de la Magnésie, disaient-ils, s'étaient trouvées, ainsi que les Athamans et leur roi Amynder, dans la même position que les Étolieus.

Après la retraite forcée d'Antiochus, le consul, occupé de réduire les places de l'Étolie, avait chargé leur maître de reprendre les autres villes. C'était le droit de conquête qui les avait placées dans sa dépendance." Le sénat, ne voulant rien décider sans entendre le roi, envoya Q. Caecilius Métellus, M. Baebius Tamphilus et Ti. Sempronius pour débattre cette affaire. Aussitôt après l'arrivée de ces commissaires, toutes les cités, qui étaient en contestation avec Philippe, furent convoquées en assemblée générale à Tempé, en Thessalie.

## **L'entrevue de Tempé (courant de l'été 185)**

Quand tout le monde eut pris place, les commissaires romains comme arbitres, les Thessaliens, les Perrhébiens et les Athamans comme accusateurs et Philippe comme accusé, pour entendre les charges portées contre lui, les chefs des ambassades parlèrent avec plus ou moins d'aigreur, chacun suivant son caractère et sa haine ou son attachement pour Philippe. Les villes en litige étaient Philippopolis, Tricca, Phaloria, Eurymenae, et les autres places du voisinage : devaient-elles appartenir aux Thessaliens, quoiqu'elles eussent été conquises de vive force, et possédées par les Étoliens, à qui Philippe les avait ensuite enlevées, comme on le savait ? Ou bien fallait-il les considérer comme une ancienne dépendance de l'Étolie ? Car Acilius ne les avait abandonnées au roi que dans le cas où elles auraient appartenu aux Étoliens, et embrassé leur parti volontairement, sans y être contraintes par la force des armes.

La contestation était la même pour les places de la Perrhébie et de la Magnésie ; car les Étoliens, en profitant de toutes les occasions de s'agrandir, avaient confondu tous les droits de propriété. À ces questions litigieuses venait s'ajouter l'embarras des plaintes des Thessaliens. "Philippe, disaient-ils, ne leur rendrait leurs villes que dépouillées et désertes, si toutefois il opérerait cette restitution. Outre les pertes que leur avait fait éprouver la guerre, ils avaient à regretter cinq cents jeunes gens des premières familles, que ce prince avait emmenés en Macédoine et employés à son service comme des esclaves. Lorsqu'il s'était cru obligé à quelques restitutions, il avait eu soin qu'elles ne pussent profiter aux Thessaliens. Thèbes-de-Phthie avait été jadis leur seul entrepôt maritime ; c'était un port très riche et dont ils tiraient les plus grands avantages. Le roi y avait pris les vaisseaux marchands et les avait dirigés sur le port de Démétriade, où il avait transporté, au préjudice de Thèbes, tout le commerce maritime. Il n'avait pas même respecté, malgré le droit des gens, la personne toujours sacrée des ambassadeurs et il avait tendu des pièges à ceux qui se rendaient auprès de T. Quinctius.

Aussi avait-il inspiré une telle frayeur à tous les Thessaliens, que personne n'osait ouvrir la bouche, ni dans sa propre cité, ni dans les assemblées générales de la nation. Car les libérateurs de la Grèce, les Romains, étaient loin et la Thessalie avait à ses portes un tyran redoutable qui l'empêchait de jouir des bienfaits du peuple romain. Or si leur parole n'était pas libre, quelle liberté avaient-ils ? En ce moment même, alors qu'ils étaient rassurés par la présence et la protection des commissaires, ils n'osaient pas encore parler, ils se contentaient de gémir. Si les Romains ne prenaient quelques mesures pour diminuer les craintes des Grecs établis dans le voisinage de la Macédoine, et pour réprimer l'audace de Philippe, c'était vainement qu'ils avaient vaincu ce prince et affranchi la Grèce. Philippe était comme un coursier rétif et indocile, il fallait le dompter en lui serrant la bride."

Telles furent les récriminations de ceux qui parlèrent les derniers, tandis que les autres, prenant un ton modéré, avaient cherché à calmer la colère du roi, le priant d'excuser des hommes qui plaidaient pour leur liberté, de quitter le ton dur et hautain du maître, de s'habituer à être pour eux un ami et un allié et d'imiter le peuple romain, qui aimait mieux gagner les peuples par l'affection que par la crainte.

Après les Thessaliens, les Perrhèbiens revendiquèrent, comme une dépendance de leur pays, Gonnoncondylos, que Philippe avait nommée Olympiade. Ils élevèrent les mêmes prétentions sur Mallée et Éricinion. Les Athamans réclamaient leur liberté et les forteresses d'Athénée et de Poetnaion.

## Mis en cause, Philippe répond à ses détracteurs

Philippe, voulant prendre le ton d'un accusateur plutôt que d'un accusé, commença aussi par des récriminations. Il se plaignit de ce que les Thessaliens avaient conquis par la force des armes Ménélaïs en Dolopie, ville qui faisait partie de ses domaines, de ce qu'ils avaient pris, de concert avec les Perrhèbiens, Pétra dans la Piérie, fait entrer dans leur confédération Xyniaë, qui était évidemment une place étolienne, et réduit en leur pouvoir la Parachéloïde, sur laquelle ils n'avaient aucun droit, puisqu'elle dépendait de l'Athamanie. "Quant aux reproches qu'on lui adressait, ajouta-t-il, d'avoir tendu des pièges aux ambassadeurs et enrichi un port aux dépens d'un autre, le premier répugnait à son caractère et, pour le second, il était ridicule de lui demander compte de ce que les marchands et les navigateurs fréquentaient tel ou tel port. Depuis tant d'années qu'on ne cessait d'envoyer soit à Rome, soit aux généraux romains, des ambassadeurs pour le calomnier, pouvait-on en citer un seul qu'il eût même injurié ? On parlait bien d'une tentative dirigée contre ceux qui se rendaient auprès de L. Quinctius ; mais on ne disait pas ce qui leur était arrivé. N'était-ce pas là le langage d'hommes qui, n'ayant aucun reproche fondé à lui faire, cherchaient des griefs imaginaires ?

Les Thessaliens abusaient étrangement et au-delà de toute mesure de l'indulgence du peuple romain ; ils semblaient avoir bu trop avidement à la coupe enivrante de la liberté, comme pour étancher une soif dévorante. Semblables à des esclaves affranchis tout à coup sans s'y attendre, ils s'essayaient à faire un libre usage de leur voix et de leur langue ; ils tenaient à honneur de calomnier et d'insulter leurs maîtres." Puis, se laissant aller aux transports de sa colère, il ajouta que le soleil ne s'était pas couché pour la dernière fois.

Cette menace, que les Thessaliens et même les Romains prirent pour eux, excita un violent murmure dans l'assemblée. Quand le bruit eut cessé, il répondit aux ambassadeurs des Perrhèbiens et des Athamans que les villes dont ils parlaient étaient dans le même cas ; que le consul Acilius et les Romains les lui avaient données, parce qu'elles appartenaient aux ennemis de Rome. "Si ceux qui l'avaient gratifié de ce don, dit-il, voulaient le lui reprendre, il savait bien qu'il n'avait qu'à céder ; mais on ferait une injustice à un bon et fidèle allié en faveur d'alliés inconstants et peu utiles. De tous les bienfaits, la liberté était celui dont on gardait le souvenir le moins longtemps, surtout quand on devait en abuser et en perdre tout le fruit."

Après avoir entendu les parties, les commissaires romains prononcèrent. Ils exigeaient que les garnisons macédoniennes évacuassent ces villes, et que le roi se renfermât dans les anciennes limites de la Macédoine. Quant aux torts qu'on avait à se reprocher de part et d'autre, ils devaient régler une forme de procédure, suivant laquelle Philippe et ses adversaires discuteraient leurs griefs.

## Travaux de la commission en Thessalie

Le roi fut très courroucé de cette décision. On partit ensuite pour Thessalonique, où les commissaires se proposaient de statuer sur les villes de la Thrace. Là, les envoyés d'Eumène prirent la parole : “Si Rome, dirent-ils, voulait assurer la liberté d'Aenos et de Maronée, l'honneur leur faisait une loi de ne présenter ici aucune observation ; ils l'engageaient seulement à rendre cette liberté réelle et non pas illusoire, et à ne pas permettre qu'on annulât son bienfait. Mais si elle s'intéressait moins aux villes de la Thrace, Eumène avait bien plus de droits que Philippe à obtenir les dépouilles d'Antiochus comme récompense, ou des services que son père Attale avait rendus aux Romains dans leur guerre contre Philippe, ou des fatigues et des périls qu'il avait personnellement affrontés sur terre et sur mer dans la guerre d'Antiochus. Eumène avait d'ailleurs pour lui une première décision des dix commissaires qui, en lui donnant la Chersonèse et Lysimachia, avaient certainement voulu y comprendre Aenos et Maronée ; car ces deux villes étaient, à raison de leur proximité, comme l'accessoire du don principal. Mais Philippe, à quel titre y avait-il mis garnison ? Était-ce pour avoir rendu quelque service au peuple romain ou en vertu des droits de sa couronne ? Ces places n'étaient-elles pas pour cela trop éloignées des frontières de la Macédoine ? On n'avait qu'à faire venir les Maronites, on obtiendrait par eux des renseignements exacts sur la situation des deux villes.”

Les députés de Maronée furent appelés ; ils déclarèrent que la garnison macédonienne n'occupait pas, comme partout ailleurs, un seul quartier mais qu'elle était répandue sur plusieurs points à la fois et que Maronée était pleine de Macédoniens. “Aussi, dirent-ils, les partisans du roi y étaient maîtres. Seuls ils avaient le droit de parler, soit dans le sénat, soit dans les assemblées du peuple ; seuls ils disposaient de tous les honneurs pour eux ou pour leurs créatures. Tous les gens de bien, tous les amis des lois et de la liberté, étaient forcés d'aller vivre dans l'exil ou de se condamner à l'obscurité et de se soumettre en silence aux intrigants.” Ils ajoutèrent aussi, pour éclaircir la question des limites, ce peu de mots : “Q. Fabius Labéo, lorsqu'il était dans ce pays, avait fixé pour bornes aux états de Philippe l'ancienne voie royale qui se dirigeait vers la partie montagneuse de la Thrace, sans jamais se rapprocher de la mer. Depuis, Philippe avait tracé une nouvelle voie qui renfermait les villes et le territoire des Maronites.”

## Réponse de Philippe aux réclamations des villes thraces

Pour répondre à ces reproches, Philippe suivit un tout autre système que celui qu'il avait adopté à l'égard des Thessaliens et des Perrhèbiens. "Ce n'est plus, dit-il, avec les Maronites ou avec Eumène, c'est avec vous, Romains, que je dois discuter ; avec vous qui, depuis longtemps, je le vois, refusez de me faire justice. J'avais considéré comme un acte d'équité qu'on me rendît les villes de Macédoine qui avaient abandonné mon parti pendant la trêve : non que cette restitution dût beaucoup agrandir mon royaume (ce sont des places peu importantes et situées à l'extrême frontière), mais parce que c'était un exemple nécessaire pour contenir dans le devoir le reste des Macédoniens : on me l'a refusé."

"Dans la guerre d'Étolie, j'ai reçu du consul M'. Acilius l'ordre d'assiéger Lamia ; après de rudes travaux, après des combats meurtriers, j'allais franchir les murs et m'emparer de la place, lorsque le consul m'a rappelé et contraint de m'éloigner avec mes troupes. Pour me consoler de cet affront, on m'a permis de reprendre en Thessalie, en Perrhébie et en Athamanie quelques villes, ou plutôt de simples forteresses. Et ces compensations mêmes, vous me les avez enlevées, il y a peu de jours, Q. Caecilius."

"Tout à l'heure, grands dieux ! Les envoyés d'Eumène posaient comme un fait incontestable que les dépouilles d'Antiochus appartenaient à leur maître bien plus justement qu'à Philippe. Je suis d'un tout autre avis. Eumène n'aurait pu rester dans ses états, je ne dirai pas si les Romains n'avaient pas été vainqueurs, mais s'ils n'avaient pas fait la guerre. C'est donc lui qui est votre obligé, et non vous qui lui devez de la reconnaissance. Pour moi, loin de voir la moindre partie de mes états menacée, j'ai dédaigné les propositions d'Antiochus, qui m'offrait pour prix de mon alliance trois mille talents, cinquante vaisseaux pontés et la cession de toutes les villes de la Grèce qui avaient été précédemment en mon pouvoir. Je me suis ouvertement déclaré son ennemi, avant même que M'. Acilius fût passé en Grèce avec son armée, et j'ai pris part, de concert avec ce consul, à toutes les opérations qu'il lui a plu de me confier."

"Lorsque son successeur L. Scipion voulut conduire ses troupes par terre jusqu'à l'Hellespont, je ne me suis pas borné à lui livrer passage par mon royaume, j'ai fait aussi percer des routes, construire des ponts et préparer des convois, non seulement à travers la Macédoine, mais dans la Thrace même, où il fallait, entre autres choses, assurer aussi la marche de l'armée contre les attaques des Barbares. Pour un tel dévouement, je pourrais dire pour de si importants services, deviez-vous, Romains, m'accorder quelques récompenses, agrandir et étendre mon royaume par votre munificence, ou m'enlever, comme vous le faites aujourd'hui, ce que je possédais en vertu de mes droits ou de vos bienfaits ? "

"Les villes de Macédoine, que vous reconnaissez vous-mêmes avoir fait partie de mes états, ne me sont pas rendues. Eumène vient pour me dépouiller, comme un autre Antiochus, et il ose, justes dieux ! S'autoriser du décret des dix commissaires, de ce décret qui dément si positivement ses impudentes calomnies et qui condamne ses prétentions ; car il y est dit de la manière la plus explicite et la plus claire, qu'on donne à Eumène la Chersonèse et Lysimachia. Où trouve-t-il donc les noms d'Aenos, de Maronée et des villes de Thrace ? Ce qu'il n'a pas même osé demander à ces dix commissaires, l'obtiendra-t-il

de vous, comme s'ils le lui avaient adjugé ? Il m'importe de savoir dans quelle situation vous voulez me placer à votre égard. Si votre intention est de me poursuivre comme un ennemi et un rival, continuez d'agir comme vous avez commencé. Si vous avez pour moi quelques-uns des égards dus à un prince qui est votre allié et votre ami, épargnez-moi, je vous en conjure, un affront si peu mérité." Le discours du roi fit quelque impression sur les commissaires.



## 4. Activité diplomatique et militaire de Rome (185 - 184)

29

### Ovation de L. Manlius (185)

Ils ne firent donc qu'une réponse équivoque et qui laissait l'affaire en suspens. "Si les dix commissaires, dirent-ils, avaient adjugé par un décret ces villes à Eumène, ils n'y pouvaient eux-mêmes rien changer ; si Philippe les avait conquises pendant la guerre, ils lui laisseraient ce fruit légitime de sa victoire ; hors ces deux cas, ils réservaient la décision de cette affaire au sénat et, pour qu'elle fût parfaitement libre, ils exigeaient qu'on retirât les garnisons qui occupaient les villes contestées." (3) Telles furent les principales causes qui aigrirent Philippe contre les Romains. Ainsi Persée, sans avoir de nouveaux motifs pour entreprendre la guerre, ne fit que donner suite aux projets que lui légua son père.

À Rome, on ne soupçonnait pas encore une rupture avec la Macédoine. Le proconsul L. Manlius était de retour de l'Espagne, et il avait demandé le triomphe au sénat assemblé dans le temple de Bellone ; mais si l'importance de ses succès le rendait digne de cet honneur, les précédents étaient contre lui : il était d'usage de ne point accorder le triomphe à un général qui revenait sans son armée, à moins qu'il n'eût remis à son successeur sa province entièrement soumise et pacifiée. On prit un moyen terme et l'on décerna l'ovation à Manlius. Il fit porter devant lui cinquante-deux couronnes d'or, cent trente-deux livres pesant d'or, et seize mille trois cents d'argent. Il annonça de plus au sénat que son questeur Q. Fabius apportait avec lui dix mille livres d'argent et quatre-vingts d'or, qu'il ferait aussi verser dans le trésor public.

Il y eut cette année de grands mouvements parmi les esclaves en Apulie. Le préteur L. Postumius, qui avait le département de Tarente, informa avec beaucoup de rigueur contre les attroupements de pâtre, qui infestaient de leurs brigandages les routes et les pâturages publics. Il condamna près de sept mille hommes ; les uns parvinrent à s'échapper, les autres périrent dans les supplices. Les consuls, retenus longtemps à Rome pour faire les enrôlements, partirent enfin pour leurs provinces.

## Opérations en Espagne (185)

La même année, les préteurs qui commandaient en Espagne, C. Calpurnius et L. Quinctius, sortirent de leurs quartiers dès les premiers jours du printemps, réunirent leurs troupes dans la Béturie et s'avancèrent dans la Carpétanie, où les ennemis étaient campés. Ils devaient agir toujours de concert et en commun.

Non loin des villes de Dipo et de Tolède, une rencontre eut lieu entre les fourrageurs des deux armées, et les renforts qu'on leur envoya de part et d'autre amenèrent peu à peu une action générale. Dans cet engagement imprévu, la connaissance des lieux et la nature du combat donnèrent l'avantage aux ennemis. Mais ils ne profitèrent pas du désordre des Romains et les préteurs, craignant d'être assiégés le lendemain dans leurs retranchements, profitèrent de l'obscurité de la nuit pour s'éloigner en silence. Au point du jour les Espagnols se mirent en bataille et marchèrent sur le camp romain. Ils ne s'attendaient pas à le trouver abandonné ; ils y entrèrent, pillèrent tout ce qu'on y avait laissé dans la confusion d'un départ nocturne et, retournant dans leurs lignes, ils restèrent quelques jours dans l'inaction.

Les Romains et les alliés perdirent, tant dans le combat que dans la fuite, près de cinq mille hommes. Les Barbares s'armèrent de leurs dépouilles, puis ils se portèrent vers le Tage. Cependant les préteurs employèrent tout ce temps à tirer des secours de toutes les villes espagnoles alliées aux Romains et à relever le courage de leurs soldats abattu par cet échec. Lorsqu'ils se crurent assez forts et qu'ils virent l'armée demander elle-même à marcher contre l'ennemi pour effacer la honte de sa défaite, ils allèrent camper à douze milles du Tage.

Ils se remirent en route à la troisième veille, et arrivèrent au point du jour, en bataillon carré, sur les bords du fleuve. Les Espagnols occupaient une hauteur sur l'autre rive. Le Tage offrait deux gués : les deux préteurs se hâtèrent de le traverser, Calpurnius à la tête de l'aile droite, et Quinctius avec la gauche. L'ennemi restait immobile ; surpris de l'arrivée soudaine des Romains ; il délibérait au lieu de profiter, comme il le pouvait, de la confusion du passage pour jeter le désordre dans les rangs ennemis. Les Romains venaient de passer même avec tous leurs bagages, et de les réunir sur un seul point, lorsqu'ils virent l'ennemi qui commençait à s'ébranler. N'ayant pas le temps de se retrancher, ils se mirent en bataille. La cinquième légion, commandée par Calpurnius, et la huitième, par Quinctius, formèrent le centre : c'était l'élite de toute l'armée. La plaine, qui s'étendait jusqu'au camp de l'ennemi, était nue et découverte et ne pouvait leur faire craindre aucune embuscade.

## Victoire romaine au bord du Tage

Les Espagnols, voyant que les deux divisions de l'armée romaine avaient passé le fleuve, voulurent les surprendre avant qu'elles pussent se réunir et se former ; ils se précipitèrent tout à coup hors de leur camp et s'avancèrent au pas de course. D'abord l'action fut vive et sanglante : les Espagnols étaient animés par le sentiment de leur victoire récente et les Romains par le souvenir d'un affront auquel ils n'étaient pas habitués. Ce furent les deux braves légions du centre qui combattirent avec le plus d'acharnement. Les ennemis, après avoir fait de vains efforts pour les ébranler, se formèrent en coin, grossirent et serrèrent incessamment leurs rangs et pressèrent plus vivement les Romains.

Le préteur Calpurnius, qui vit ses soldats sur le point de plier, dépêcha en toute hâte ses lieutenants T. Quintilius Varus et L. Iuventius Talna vers chaque légion pour relever leur courage. Il leur fit dire et rappeler que d'elles seules dépendaient la victoire et la conservation de l'Espagne et que, si elles lâchaient pied, pas un homme de l'armée ne reverrait l'Italie et ne repasserait même le Tage. Lui-même se mit à la tête de la cavalerie des deux légions, fit un léger détour et vint prendre en flanc la colonne ennemie qui serrait de près le centre. En même temps, Quinctius, avec ses cavaliers, chargea l'autre flanc. Mais les soldats de Calpurnius et leur commandant surtout combattirent avec plus de vigueur ; le préteur fut le premier aux prises avec les Espagnols et pénétra si avant dans la mêlée qu'on avait peine à reconnaître de quel parti il était.

Aussi l'exemple du général enflamma les cavaliers d'une noble ardeur, et l'ardeur des cavaliers se communiqua à l'infanterie. Les premiers centurions se piquèrent d'honneur en voyant le préteur au milieu des rangs ennemis ; ils gourmandèrent, chacun à l'envi, les porte-enseignes, leur ordonnèrent de marcher en avant et enjoignirent aux soldats de les suivre. L'armée entière poussa alors un nouveau cri de guerre et s'élança sur les Espagnols comme d'un lieu plus élevé. Semblable à un torrent impétueux, elle renversa et culbuta leurs bataillons effrayés ; ils ne purent tenir contre les flots d'assaillants qui se succédaient sans cesse et s'enfuirent vers leur camp.

La cavalerie se mit à leur poursuite et y entra pêle-mêle avec eux. Là il fallut recommencer la bataille avec ceux qui veillaient à la garde des retranchements et les cavaliers romains furent obligés de mettre pied à terre. Au fort de l'engagement survint la cinquième légion, suivie bientôt du reste de l'armée qui accourut graduellement. Le massacre devint alors général dans le camp et il n'y eut pas plus de quatre mille hommes qui échappèrent. Trois mille d'entre eux, ayant conservé leurs armes, allèrent se porter sur une hauteur voisine ; les autres, à demi désarmés, se dispersèrent çà et là dans les campagnes. Ce furent là tous les débris d'une armée qui s'élevait à plus de trente-cinq mille combattants. On leur prit cent trente-trois étendards. Les Romains et les alliés perdirent un peu plus de six cents hommes et environ cent cinquante soldats des troupes auxiliaires de la province. La mort de cinq tribuns militaires et de quelques chevaliers romains fit considérer cette victoire comme un succès cruellement acheté.

Les préteurs, qui n'avaient pas eu le temps de tracer l'enceinte de leur camp, s'établirent dans celui des Espagnols. Le lendemain, en présence de toute l'armée, C.

Calpurnius combla d'éloges ses cavaliers, leur donna de riches caparaçons et déclara que c'était surtout à leur valeur qu'il fallait attribuer la défaite de l'ennemi et la prise de son camp. Quinctius, son collègue, fit aussi don à ses cavaliers de colliers et d'agrafes. Des récompenses militaires furent aussi distribuées à plusieurs centurions des deux armées, et principalement à ceux qui avaient fait partie du centre.

## Opérations en Ligurie (fin de l'été 185)

Les consuls, ayant terminé les levées et les autres affaires qui les avaient retenus à Rome, conduisirent leurs armées dans la Ligurie, leur département. Sempronius partit de Pise, s'avança contre les Ligures Apuans, ravagea leur territoire, incendia leurs bourgs et leurs châteaux forts, et s'ouvrit un chemin à travers un défilé jusqu'au fleuve Macra et au port de Luna. Les ennemis se réfugièrent sur une montagne, antique asile de leurs pères ; mais le consul parvint à les en déloger, malgré le désavantage de sa position. Ap. Claudius ne fut pas moins heureux que son collègue et ne montra pas moins de bravoure contre les Ligures Ingaunes, qu'il vainquit en plusieurs rencontres. Il emporta aussi d'assaut six de leurs places fortes, fit plusieurs milliers de prisonniers, et livra au bourreau quarante-trois des principaux instigateurs de la révolte.

Déjà l'époque des comices approchait. Le sort avait désigné Sempronius pour les présider. Cependant Ap. Claudius revint à Rome avant lui parce que son frère P. Claudius brigait le consulat. Il avait pour compétiteurs, parmi les patriciens, L. Aemilius, Q. Fabius et Ser. Sulpicius Galba, tous trois anciens candidats qui, en se remettant sur les rangs après un premier échec, semblaient avoir par cette exclusion même plus de titres pour réussir. D'ailleurs, comme les patriciens ne pouvaient obtenir qu'une des deux places de consuls, la lutte entre les quatre concurrents en était plus vive. Les candidats plébéiens étaient aussi des personnages considérables : c'étaient L. Porcius, Q. Térentius Culléo et Cn. Baebius Tamphilus. Ils avaient aussi échoué précédemment ; mais on leur avait laissé l'espoir qu'ils parviendraient un jour enfin à cette dignité.

Claudius était donc le seul candidat nouveau. L'opinion générale désignait d'avance Q. Fabius Labéo et L. Porcius Licinius. Mais le consul Claudius ne cessa de courir le Forum sans licteurs, avec son frère, malgré les réclamations de ses adversaires et les reproches de la plupart des sénateurs. En vain l'engageait-on à se rappeler sa qualité de consul plutôt que celle de frère de P. Claudius, à rester assis sur son tribunal, comme arbitre ou comme spectateur tacite de l'élection : il n'en continua pas moins ses manœuvres ostensibles. Les débats soulevés par les tribuns du peuple, qui se déclarèrent pour ou contre le consul, troublèrent aussi plusieurs fois l'assemblée. Enfin Appius l'emporta ; Fabius fut écarté et son frère nommé consul. L'élection de P. Claudius Pulcher fut aussi inattendue pour lui-même que pour tout le monde. L. Porcius Licinus obtint sa place ; la rivalité toute modérée des candidats plébéiens ne fut point marquée par ces violences dont les Claudius donnaient toujours l'exemple. On tint ensuite les comices prétoriens, où furent nommés préteurs C. Décimius Flavius, P. Sempronius Longus, P. Cornélius Céthégus, Q. Naevius Matho, C. Sempronius Blaesus et A. Térentius Varron. Tels furent les événements civils et militaires du consulat d'Ap. Claudius et de M. Sempronius.



## **Retour de la délégation chargée de régler les différends avec Philippe (début de l'année 184). Départ d'une nouvelle délégation**

Au commencement de l'année suivante, lorsque P. Claudius et L. Porcius eurent pris possession du consulat, Q. Caecilius, M. Baebius et Ti. Sempronius, qu'on avait envoyés pour régler les différends survenus entre Philippe, Eumène et les villes de Thessalie, rendirent compte de leur mission et présentèrent au sénat les ambassadeurs des deux rois et des cités. Les uns et les autres ne firent que répéter ce qui avait été dit en Grèce devant les commissaires.

Les sénateurs décrétèrent ensuite l'envoi en Macédoine et en Grèce d'une commission nouvelle, dont Ap. Claudius fut le chef, et qui devait s'assurer si l'on avait rendu aux Thessaliens et aux Perrhèbiens les villes qu'ils réclamaient. On lui recommanda aussi de faire évacuer Aenos et Maronée et d'affranchir toute la côte de la Thrace de la domination macédonienne. Enfin elle avait ordre de se rendre dans le Péloponnèse, que les autres commissaires avaient laissé dans une situation plus incertaine que s'ils n'y eussent point paru ; car ils n'avaient pu même se faire donner une réponse, ni obtenir, malgré leurs demandes formelles, une assemblée générale de la ligue achéenne.

Q. Caecilius s'en était plaint vivement et, de leur côté, les Lacédémoniens déploraient la ruine de leurs murailles, l'enlèvement de leur population transportée et vendue en Achaïe et l'anéantissement des lois de Lycurgue qui jusqu'alors avaient fait la force de Sparte. Les Achéens justifièrent leur refus par la lecture d'une loi qui défendait de réunir une assemblée générale, à moins qu'il ne fût question de la paix ou de la guerre, et qu'il fallût recevoir des envoyés du sénat, porteurs de lettres ou d'instructions écrites. Pour leur ôter à l'avenir une pareille excuse, le sénat leur déclara qu'ils devaient veiller à ce que les commissaires romains pussent toujours avoir audience de leur assemblée, de même que les Achéens l'obtiendraient du sénat, toutes les fois qu'ils le voudraient.

### **Philippe se venge sur les Maronites (184)**

Ces diverses ambassades furent ensuite congédiées. Philippe, informé par ses envoyés qu'il lui fallait céder les villes contestées et rappeler ses garnisons, entra dans une violente colère qu'il déchargea sur les Maronites. Il écrivit à Onomastus, qui gouvernait en son nom toute la côte, de mettre à mort les chefs du parti opposé. Ce lieutenant s'entendit avec un certain Cassandre, partisan du roi, établi depuis longtemps à Maronée ; par son entremise il introduisit de nuit un corps de Thraces dans la ville et, comme s'il l'avait prise d'assaut, il fit passer les habitants au fil de l'épée.

Les commissaires romains se plainquirent de cette cruauté aussi étrange à l'égard des Maronites innocents qu'insultante pour le peuple romain, qui lui faisait massacrer comme des ennemis des hommes à qui le sénat avait décidé de rendre la liberté. Philippe protesta que ni lui ni aucun des siens n'avait pris aucune part à cet événement. C'était, dit-il, une sédition qui avait éclaté dans la ville et mis aux prises les partisans d'Eumène et les siens. On pourrait facilement s'en convaincre en interrogeant les Maronites eux-mêmes. Il savait bien que ce massacre tout récent les avait frappés d'une trop grande terreur pour qu'aucun d'eux n'osât ouvrir la bouche. Appius répondit que le fait était trop évident pour qu'il fût besoin de le vérifier ; que si le roi voulait se disculper, il n'avait qu'à envoyer à Rome, afin que le sénat pût les interroger, Onomastus et Cassandre que la voix publique accusait du crime.

Cette déclaration troubla d'abord Philippe à tel point qu'il pâlit et que ses traits s'altérèrent. Mais bientôt il se remit et annonça qu'il enverrait Cassandre, qui s'était trouvé à Maronée, si toutefois on l'exigeait ; que pour Onomastus, il était complètement étranger à cette affaire, puisqu'il n'était ni dans la ville, ni même dans le pays. Philippe voulait ménager Onomastus, comme un des principaux seigneurs de sa cour, et surtout comme un complice dont il redoutait l'indiscrétion ; car il s'en était ouvert à lui, et souvent il avait employé son ministère dans l'exécution de semblables desseins. On crut même que, pour prévenir toute dénonciation de la part de Cassandre, il le fit poursuivre à travers l'Épire jusqu'à la mer par des gens apostés et se débarrassa de lui par le poison.



## **Lycortas définit les grandes lignes de la politique achéenne**

Les commissaires et Philippe se séparèrent, les uns sans dissimuler leur mécontentement sur tous les points, l'autre bien persuadé qu'il n'avait plus d'autre ressource que de prendre les armes. Mais comme il n'avait pas encore réuni toutes ses forces, il décida pour gagner du temps d'envoyer à Rome son second fils Démétrius, qui devait justifier sa conduite et désarmer tout à la fois la colère du sénat. Il espérait assez de la médiation de ce jeune prince, parce que, étant otage à Rome, il avait donné des preuves de son noble caractère.

Cependant, sous prétexte de porter du secours aux Byzantins, mais en réalité dans le but d'effrayer les petits rois de la Thrace, il se mit en marche, anéantit leur puissance dans une seule bataille, fit prisonnier leur chef Amadocus, et rentra en Macédoine après avoir envoyé des émissaires pour exciter les barbares riverains de l'Hister à faire une irruption en Italie.

Dans le Péloponnèse aussi l'on attendait l'arrivée des commissaires romains, qui avaient ordre de passer de Macédoine en Achaïe ; et, afin qu'on pût s'entendre sur les réponses à faire, le préteur Lycortas convoqua une assemblée générale. Il y soumit l'affaire des Lacédémoniens. "D'ennemis, dit-il, ils étaient devenus accusateurs, et il y avait à craindre qu'ils ne fussent plus redoutables depuis qu'ils étaient vaincus qu'ils ne l'avaient été les armes à la main. En effet, durant la guerre, les Achéens avaient eu les Romains pour alliés ; maintenant ces mêmes Romains se montraient plus favorables aux Lacédémoniens qu'aux Achéens, depuis qu'Aréus et Alcibiade, ces deux bannis qui leur étaient redevables de leur rappel, oubliant toute reconnaissance, s'étaient chargés d'une mission à Rome contre leurs bienfaiteurs et les avaient attaqués avec tant de passion qu'on eût pu croire qu'ils étaient encore proscrits, et non rappelés de l'exil." À ces mots il s'éleva un cri général d'indignation, on demanda à voter séparément sur chacun d'eux et, comme on n'écoutait que la colère et non la raison, ils furent condamnés à mort. Peu de jours après arrivèrent les commissaires romains. On leur donna audience en pleine assemblée à Clitor en Arcadie.

## Réponse de Lycortas à la délégation romaine

Avant qu'on ouvrît la délibération, les Achéens étaient déjà frappés de terreur ; ils sentaient que la discussion prendrait une tournure fâcheuse par ce qu'ils voyaient avec les commissaires Aréus et Alcibiade, condamnés à mort dans leur dernière assemblée. Nul d'entre eux n'osait prendre la parole. Appius déclara que le sénat désapprouvait les violences dont les Lacédémoniens s'étaient plaints à lui, c'est-à-dire le massacre de Compasion que Philopoemen avait mandés pour entendre leur justification ; puis, à la suite de cet acte de barbarie exercé sur les hommes, les cruautés commises, pour compléter leur vengeance, contre Sparte elle-même, cette ville fameuse dont ils avaient détruit les murailles, renversé les antiques lois et anéanti la célèbre constitution donnée par Lycurgue.

Quand Appius eut fini de parler, Lycortas répondit en sa qualité de préteur et comme l'un des partisans de Philopoemen, auteur de tout ce qui s'était fait à Lacédémone : "Ap. Claudius, dit-il, notre rôle est plus embarrassant ici, devant vous, qu'il ne le fut naguère à Rome, devant le sénat. Alors en effet nous avons à répondre aux accusations des Lacédémoniens ; aujourd'hui c'est vous-même qui nous accusez et qui nous jugerez. Cette position, toute défavorable qu'elle soit, nous l'acceptons pourtant dans l'espoir que vous nous écouterez avec l'impartialité d'un juge et que vous oublierez l'acharnement que vous venez de montrer contre nous. Pour moi du moins, en répondant aux griefs que les Lacédémoniens ont allégués contre nous, soit ici devant Q. Caecilius, votre prédécesseur, soit à Rome devant le sénat, et que vous venez vous-même de reproduire, c'est à eux et non à vous que je croirai m'adresser."

"Vous nous objectez le massacre des malheureux que Philopoemen avait mandés pour entendre leur justification. Ce reproche, Romains, vous n'auriez dû ni l'articuler ni le laisser articuler devant vous. Et pourquoi ? Parce qu'une des clauses du traité conclu avec vous interdisait aux Lacédémoniens toute attaque contre les cités maritimes. Au moment où ils prirent les armes et où ils s'emparèrent par surprise, pendant la nuit, des villes qu'ils devaient respecter, si T. Quinctius, si une armée romaine s'étaient trouvés dans le Péloponnèse, comme auparavant, c'est à leur protection sans doute qu'auraient eu recours les victimes de cette violence. Mais puisque vous étiez loin d'eux, à qui ces opprimés pouvaient-ils mieux s'adresser qu'à vos alliés, à ceux qu'ils avaient vus secourir Gythéum et faire, de concert avec vous et pour les mêmes motifs, le siège de Lacédémone ? C'est donc pour vous que nous avons entrepris une guerre légitime et sainte. Tous les peuples de la Grèce nous ont approuvés et les Lacédémoniens mêmes ont mauvaise grâce à s'en plaindre ; car les dieux ont pris soin de nous justifier en nous accordant la victoire. Comment donc peut-on remettre en question des procédés que les lois de la guerre autorisent ? "

"Encore sommes-nous entièrement étrangers à la plus grande partie de ce qui a été fait. Ce qui nous appartient, c'est d'avoir fait comparaître devant nous, pour entendre leur justification, ceux qui avaient soulevé la multitude, forcé les villes maritimes, livré tout au pillage et massacré les principaux citoyens. Mais si ces coupables, en arrivant à notre camp, y ont trouvé la mort, c'est à vous qu'il faut l'imputer, Aréus et Alcibiade, à vous

seuls qui venez aujourd'hui, justes dieux ! Nous en accuser. Ce sont les bannis de Lacédémone, et vous étiez du nombre, qui, se trouvant alors auprès de nous et se croyant menacés parce qu'ils avaient choisi pour retraite les villes maritimes, se sont jetés sur ceux dont la haine les avait fait chasser de leur patrie et semblait vouloir leur ravir même la consolation de terminer paisiblement leurs jours dans l'exil. Ainsi ce sont les Lacédémoniens et non les Achéens qui ont égorgé les Lacédémoniens ; ce meurtre a-t-il été légitime ou illégal ? C'est une question oiseuse."

### Suite du discours de Lycortas

“Mais, dira-t-on, c’est au moins vous, Achéens, qui avez aboli les lois et l’antique constitution de Lycurgue, qui avez renversé les murailles de Sparte. Comment ce double reproche peut-il nous être adressé par les mêmes personnes ? Les murailles de Sparte n’ont pas été construites par Lycurgue ; elles l’ont été il y a peu d’années et dans le but d’anéantir la constitution de Lycurgue. C’est un rempart et une sauvegarde que les tyrans ont fait élever tout récemment, moins pour la sûreté de la ville que dans leur propre intérêt. Et si Lycurgue sortait aujourd’hui des enfers, il applaudirait à leur ruine ; il reconnaîtrait sa patrie, son antique Sparte. Au lieu d’attendre Philopoemen et les Achéens, vous auriez dû vous-mêmes, Lacédémoniens, renverser de vos propres mains et détruire de fond en comble tous ces monuments de la tyrannie. C’étaient comme de honteuses cicatrices qui attestaient votre servitude. Après avoir vécu pendant près de huit cents ans libres et sans murailles, après avoir souvent même commandé à la Grèce, vous vous êtes laissé enfermer dans une enceinte de murailles, comme des esclaves qu’on charge de fers, et vous êtes restés asservis tout un siècle.”

“Quant à la perte de vos lois, ce sont, à mon avis, vos tyrans qui vous en ont dépouillés. Nous, loin d’ôter à Sparte des lois qu’elle n’avait plus, nous lui avons donné les nôtres. Nous n’avons pas travaillé contre ses intérêts, lorsque nous l’avons fait entrer dans notre ligue, lorsque nous avons admis les Lacédémoniens parmi nous, de manière à réunir en un seul corps et en une vaste confédération tous les peuples du Péloponnèse. Ah ! si nous vivions nous-mêmes sous l’empire de lois différentes de celles que nous leur avons imposées, je comprendrais qu’ils eussent le droit de se plaindre de notre injustice et de faire éclater leur indignation.”

“Je sais, Ap. Claudius, que jusqu’à présent j’ai parlé, non comme un allié qui s’adresse à son allié ni comme le représentant d’un peuple libre, mais comme un esclave qui se justifie devant son maître ; mais si la proclamation du héraut qui donna la liberté aux Achéens avant toutes les autres nations de la Grèce ne fut pas un mensonge, si le traité conclu n’est pas un leurre, si l’alliance et l’amitié qui nous lient reposent sur la plus parfaite égalité de droits, ne pourrais-je pas vous demander, Romains, ce que vous avez fait après avoir pris Capoue, comme vous nous demandez compte à nous autres Achéens de notre conduite envers Lacédémone que nous avons vaincue ? Il y a eu quelques victimes, supposez que ce soit par notre ordre. Eh quoi ! N’avez-vous pas, vous, fait tomber sous la hache la tête des sénateurs de Capoue ? Nous avons renversé les murs de Sparte ; et vous, n’avez-vous pas ôté aux Campaniens et leurs remparts, et leur ville, et leur territoire ? “

“C’est pour la forme, direz-vous, que nous avons traité d’égal à égal avec les Achéens ; ils n’ont réellement qu’une liberté précaire, et tout le pouvoir appartient aux Romains. Je le sais, Appius, et quelque injuste que cela soit, je m’y résigne ; mais, si grande que soit la différence qui existe entre les Romains et les Achéens, je vous en conjure, ne traitez pas vos ennemis et les nôtres sur le même pied que vous nous traitez, nous vos alliés ; que dis-je ? Ne leur montrez pas plus de faveur. Car nous leur avons assuré les mêmes avantages qu’à nous, en leur donnant nos lois, en les faisant entrer dans la ligue achéenne. Mais ce

qui suffit aux vainqueurs est trop peu de chose pour les vaincus ; les ennemis demandent plus que n'ont les alliés. Des engagements sacrés, inviolables, confirmés par la foi du serment, que nous avons gravés sur le marbre pour en perpétuer le souvenir et que nous ne pouvons enfreindre sans parjure, ils veulent les anéantir. Nous vous respectons, Romains, nous vous craignons même, si vous le voulez, mais nous respectons et nous craignons encore plus les dieux immortels.”

La plus grande partie de l'assemblée applaudit à ce discours ; on trouvait que Lycortas avait parlé avec la dignité qui convenait à sa haute magistrature. Il était facile de voir que les Romains ne pouvaient faiblir sans se compromettre. Aussi Appius répliqua-t-il qu'il conseillait fort aux Achéens de se faire un mérite d'une soumission volontaire pendant qu'ils le pouvaient, de peur d'y être bientôt forcés et contraints. Ces mots excitèrent un murmure général ; mais on n'osa pas se refuser à obéir. On se borna donc à prier les Romains d'ordonner eux-mêmes ce qu'ils jugeraient à propos en faveur des Lacédémoniens, mais de ne pas obliger les Achéens à faire violence à leurs scrupules religieux en annulant des actes dont ils avaient juré le maintien. Appius ne fit que casser la sentence portée naguère contre Aréus et Alcibiade.

### **Discussions au sénat à propos de la répartition des troupes (mars 184)**

À Rome, au commencement de cette année, lorsqu'il avait été question de régler la destination des consuls et des préteurs, on avait assigné la Ligurie aux deux consuls, parce que nulle part ailleurs il n'y avait de guerre. Parmi les préteurs, C. Décimius Flavius obtint du sort la juridiction de la ville, P. Cornélius Céthégus, celle des étrangers ; C. Sempronius Blaesus, la Sicile ; Q. Naevius Matho, la Sardaigne, avec mission de faire une enquête contre les empoisonneurs ; A. Térentius Varron, l'Espagne citérieure ; P. Sempronius Longus, l'Espagne ultérieure.

Vers le même temps arrivèrent de ces deux dernières provinces les lieutenants L. Juventius Talna et T. Quintilius Varron. Ils rendirent compte au sénat des avantages décisifs obtenus en Espagne et demandèrent qu'en reconnaissance de ces heureux succès on offrît des prières aux dieux immortels, et qu'on permît aux préteurs de ramener leurs troupes à Rome.

Le sénat décréta deux jours de supplications ; mais il renvoya l'affaire du rappel des troupes à l'époque où l'on réglerait la répartition des armées consulaires et prétorienne. Peu de jours après, on assigna aux consuls pour la Ligurie, les deux légions qui avaient été sous les ordres d'Ap. Claudius et de M. Sempronius.

La destination des armées d'Espagne occasionna de grands débats entre les nouveaux préteurs et les amis des préteurs absents, Calpurnius et Quinctius. Des deux côtés se trouvaient un consul et des tribuns du peuple. Les uns menaçaient de s'opposer au sénatus-consulte, si l'on décrétait le rappel des armées ; les autres annonçaient que, si cette opposition avait lieu, ils ne laisseraient décider rien autre chose. Le parti des absents eut enfin le dessous, et un sénatus-consulte ordonna que les préteurs lèveraient quatre mille hommes d'infanterie romaine et quatre cents chevaux, cinq mille hommes d'infanterie latine et cinq cents chevaux, pour les emmener en Espagne ; qu'après avoir incorporé ces recrues dans les quatre légions de la province, ils licencieraient tous les hommes qui, dans chaque légion, excéderaient le nombre de cinq mille fantassins et de trois cents cavaliers, en commençant par ceux qui seraient désignés par Calpurnius et Quinctius, comme s'étant le plus distingués par leur courage.

## 5. Politique intérieure de Rome (184-183). Bilan de la situation en Grèce (183)

39

### Débats à propos de la succession du préteur C. Décimius

Cette contestation était à peine terminée qu'il s'en éleva une autre à l'occasion de la mort du préteur C. Décimius. Cn. Sicinius et L. Pupius, édiles de l'année précédente, C. Valérius, flamme de Jupiter et Q. Fulvius Flaccus se mirent sur les rangs pour le remplacer : ce dernier, qui avait été désigné édile curule, ne portait point la robe blanche mais il était le plus passionné des quatre candidats et son principal compétiteur était le flamme.

La balance, d'abord égale entre eux, ayant paru pencher en sa faveur, une partie des tribuns s'opposa à sa candidature parce que la loi ne permettait pas à un seul citoyen de briguer ni d'exercer à la fois deux magistratures curules. Les autres furent d'avis de le dispenser des lois, afin de laisser au peuple la faculté de choisir pour préteur qui bon lui semblerait.

Le consul L. Porcius était d'abord décidé à ne pas admettre son nom ; ensuite voulant s'appuyer de l'autorité du sénat, il convoqua les Pères Conscrits et leur exposa qu'un édile curule, violant toutes les lois et donnant un exemple funeste pour la liberté, brigait la préture ; que pour lui, il était résolu, à moins que les sénateurs n'en décidassent autrement, de tenir les comices conformément à la loi. Le sénat engagea L. Porcius à s'entendre avec Q. Fulvius pour obtenir qu'il n'apportât point quelque irrégularité dans l'élection qui avait pour but de donner un successeur à C. Décimius. Le consul se conforma au décret du sénat et Flaccus lui répondit qu'il ne ferait rien qui fût indigne de lui. Cette réponse équivoque, interprétée par les sénateurs suivant leurs désirs, leur fit espérer qu'il se soumettrait à leur volonté.

Mais aux comices, il montra encore plus d'animosité ; il accusa le consul et le sénat de vouloir lui ravir les bienfaits du peuple romain et de lui prêter l'intention odieuse de cumuler les deux charges, comme s'il n'était pas évident que, du moment où il serait désigné préteur, il renoncerait à l'édilité. Le consul, voyant l'obstination croissante du candidat et les dispositions de plus en plus prononcées du peuple en sa faveur, rompit l'assemblée et convoqua les sénateurs. La plupart furent d'avis qu'on s'entendît avec Flaccus en présence du peuple, puisque l'autorité du sénat n'avait eu aucun empire sur lui.

Le consul réunit donc de nouveau les comices et s'expliqua avec Flaccus ; mais ce candidat, loin de se désister de ses prétentions, rendit grâce au peuple de l'empressement avec lequel il l'avait honoré de ses suffrages toutes les fois qu'il avait été mis en demeure de se prononcer, et il déclara qu'il ne voulait point trahir la confiance de ses concitoyens. Ces paroles, qui montraient toute l'opiniâtreté de son caractère, échauffèrent tellement les esprits en sa faveur qu'il eût été indubitablement nommé préteur, si le consul eût voulu admettre son nom. Les tribuns eurent entre eux et avec le consul un grand débat à cette occasion. Enfin L. Porcius convoqua le sénat et fit décréter que, puisque l'obstination de Q. Flaccus et l'aveugle partialité de la multitude ne permettaient pas de procéder légalement au remplacement du préteur, on se contenterait des préteurs qu'on avait ; que P. Cornélius réunirait les deux juridictions à Rome et qu'il ferait représenter les jeux

d'Apollon.



## Portrait de M. Porcius Caton

À ces comices, où la prudence et la fermeté du sénat avaient su triompher de la cabale, en succédèrent d'autres beaucoup plus orageux, et parce qu'il s'agissait d'une magistrature plus élevée, et parce que les compétiteurs étaient plus nombreux et plus puissants. La censure était briguée avec beaucoup d'animosité par les patriciens L. Valérius Flaccus, les deux Scipions, Publius et Lucius, Cn. Manlius Vulso et L. Furius Purpurio et les plébéiens M. Porcius Caton, M. Fulvius Nobilior, les deux Sempronius, Titus et Marcus, surnommés l'un Longus, l'autre Tuditanus. Mais tous les candidats, patriciens ou plébéiens, quelle que fût l'illustration de leurs familles, étaient éclipsés par le seul M. Porcius.

Ce célèbre personnage avait une grande force d'âme, une grande énergie de caractère, et dans quelque condition que le sort l'eût fait naître, il devait être lui-même l'artisan de sa fortune. Doué de tous les talents qui honorent le simple citoyen ou qui font l'habile politique, il possédait tout à la fois la science des affaires civiles et l'économie rurale. Les uns se sont élevés au faîte des honneurs par leurs connaissances en droit, les autres par leur éloquence, d'autres enfin par l'éclat de leur gloire militaire. Caton avait un génie souple et flexible ; il excellait dans tous les genres au point qu'on l'eût dit exclusivement né pour celui dont il s'occupait. À la guerre, il payait courageusement de sa personne, et il se signala par plusieurs actions brillantes ; parvenu au commandement suprême, ce fut un général consommé.

En temps de paix, il se montra très habile jurisconsulte et très fameux orateur, non pas de ceux dont le talent brille d'un vif éclat pendant leur vie et qui ne laissent après eux aucun monument de leur éloquence. Car la sienne lui a survécu, elle respire encore dans des écrits de tous les genres. Nous avons un grand nombre de plaidoyers qu'il prononça soit pour lui-même, soit pour d'autres, soit contre ses adversaires ; car il savait terrasser ses ennemis, non seulement en les accusant, mais en se défendant lui-même. S'il fut en butte à trop de rivalités jalouses, il poursuivit aussi vigoureusement ses rivaux, et il serait difficile de décider si la lutte qu'il soutint contre la noblesse fut plus fatigante pour elle que pour lui.

On peut, il est vrai, lui reprocher la rudesse de son caractère, l'aigreur de son langage et une franchise poussée jusqu'à l'excès ; mais il résista victorieusement aux passions et, dans sa rigide probité, il méprisa toujours l'intrigue et les richesses. Économe, infatigable, intrépide, il avait une âme et un corps de fer. La vieillesse même, qui use tout, ne put le briser ; à l'âge de quatre-vingt-six ans il fut appelé en justice, composa et prononça lui-même son plaidoyer ; à quatre-vingt-dix ans, il cita Ser. Galba devant le peuple.

## Caton est élu censeur avec M. Valérius Flaccus

Sa candidature fut alors attaquée par la noblesse, comme l'avait été toute sa vie ; et tous ses compétiteurs, à l'exception de L. Flaccus, qui avait été son collègue au consulat, s'étaient ligués pour le faire échouer. Non seulement ils aimaient mieux obtenir la censure pour eux-mêmes et ils s'indignaient de voir un homme nouveau promu à cette dignité ; mais ils pensaient bien aussi qu'un homme tant de fois offensé par eux aurait à cœur de se venger et qu'il déploierait dans sa censure une sévérité dangereuse pour la réputation de beaucoup d'entre eux. En effet, c'était la menace à la bouche que Caton sollicitait les suffrages. "Ceux qui combattaient son élection, disait-il, étaient des gens qui redoutaient un censeur intègre et courageux." En même temps il appuyait la candidature de L. Valérius : "C'était, disait-il encore, le seul collègue avec lequel il pût réprimer la corruption nouvellement introduite à Rome et faire revivre les mœurs antiques." Le peuple, enflammé par ces paroles, éleva M. Porcius à la censure malgré l'opposition de la noblesse et lui donna même pour collègue L. Valérius Flaccus.

Aussitôt après les comices censoriales, les consuls et les préteurs se rendirent dans leurs provinces, à l'exception de Q. Naevius, dont le départ pour la Sardaigne fut retardé de quatre mois environ par les soins de l'enquête contre les empoisonneurs. Ce fut hors de Rome, dans les municipes et conciliabules qu'eurent lieu la plupart des informations ; on l'avait jugé plus convenable ainsi. Si l'on en croit Valérius Antias, près de deux mille personnes furent condamnées. De son côté, le préteur L. Postumius, à qui le sort avait assigné le département de Tarente, dissipa de nombreuses coalitions de bergers et poursuivit avec une grande activité les débris de la conspiration des Bacchanales. Plusieurs des accusés, qui n'avaient pas comparu en justice ou qui s'étaient enfui après avoir fourni caution, étaient cachés dans cette contrée de l'Italie. Il condamna les uns et envoya les autres chargés de fer à Rome pour y être jugés par le sénat. P. Cornélius les fit tous jeter en prison.

## **Situation en Espagne. Odieux comportement de L. Quinctius Flaminius en Gaule**

Il n'y eut aucun mouvement dans l'Espagne ultérieure ; les malheurs de la dernière campagne avaient abattu le courage des Lusitaniens. Dans la citérieure, chez les Suessétans, A. Térentius assiégea et prit la ville de Corbion, dont il vendit les prisonniers ; le reste de l'hiver s'écoula dès lors aussi paisiblement pour cette province. Les anciens préteurs, C. Calpurnius Piso et L. Quinctius, revinrent à Rome, où les sénateurs leur décernèrent à l'unanimité les honneurs du triomphe. C. Calpurnius triompha le premier des Lusitaniens et des Celtibères. Il fit porter devant lui quatre-vingt-trois couronnes d'or et douze mille livres pesant d'argent. Peu de jours après, L. Quinctius Crispinus triompha également des Lusitaniens et des Celtibères, et il étala dans cette pompe nouvelle la même quantité d'or et d'argent.

Les censeurs M. Porcius Caton et L. Valérius firent la revue du sénat. Cette opération était vivement attendue et redoutée tout à la fois. Ils exclurent sept membres de la compagnie, parmi lesquels on remarquait un personnage illustre par sa naissance et par les honneurs dont il avait été revêtu, le consulaire T. Quinctius Flaminius. Un antique usage voulait, dit-on, que les censeurs motivassent par une apostille l'exclusion qu'ils prononçaient. Nous avons plusieurs discours assez violents de Caton contre ceux qu'il dégrada du rang de sénateur ou qu'il priva de leur cheval. Mais aucun sans contredit ne renferme de reproches plus graves que celui qu'il fit contre L. Quinctius. Si Caton eût parlé ainsi comme accusateur, avant d'avoir mis son apostille, et non comme censeur pour la justifier, T. Quinctius lui-même n'aurait pu, en supposant qu'il eût été censeur à ce moment, maintenir son frère Lucius dans le sénat.

Entre autres infamies, il lui reprocha d'avoir séduit par de magnifiques promesses et emmené de Rome dans son département de la Gaule un jeune débauché fort célèbre alors, nommé Philippe le Carthaginois. Ce jeune homme, qui voulait se faire aux yeux de son amant un mérite de sa complaisance, lui reprochait assez ordinairement, par forme de plaisanterie, dans l'intimité de leur commerce, de l'avoir emmené de Rome la veille d'un combat de gladiateurs. Un jour qu'ils étaient tous deux à table et qu'ils avaient la tête échauffée par le vin, on vint annoncer au consul qu'un noble Boïen s'était présenté au camp comme transfuge avec ses enfants et qu'il demandait à voir Quinctius pour recevoir de lui personnellement l'assurance de sa protection.

Introduit dans la tente, il s'adressa au consul par l'organe d'un interprète. Tout à coup Quinctius l'interrompit : "Veux-tu, dit-il au complice de ses débauches, pour te dédommager du spectacle que je t'ai fait manquer, voir mourir ce Gaulois ? " À peine Philippe avait-il fait un signe d'assentiment, sans croire l'offre sérieuse, que pour lui complaire le consul tira du fourreau l'épée qui était suspendue auprès de lui et en frappa d'abord le Gaulois à la tête pendant qu'il parlait ; puis, voyant qu'il fuyait en implorant la protection du peuple romain et de tous ceux qui se trouvaient là, il le poursuivit et lui perça le flanc.

## L. Quinctius Flaminius est exclu du sénat

Valérius Antias, qui n'avait point lu le discours de Caton, et qui a simplement ajouté foi à un récit peu authentique, présente le fait d'une autre manière ; mais on y retrouve le même raffinement de débauche et de cruauté.

Selon lui, Quinctius étant à Plaisance avait invité à sa table une courtisane fameuse dont il était éperdûment amoureux. Pendant le repas, il se vanta, entre autres choses, devant cette femme, d'avoir instruit avec une excessive rigueur plusieurs affaires dont on l'avait chargé et de tenir en prison un grand nombre de condamnés à mort qu'il devait livrer à la hache du bourreau. Alors la courtisane, qui était couchée à côté du consul, déclara qu'elle n'avait jamais vu d'exécution et qu'elle avait le plus vif désir d'en voir une. Son amant, jaloux de lui prouver sa complaisance, fit aussitôt amener en sa présence un de ces malheureux et lui trancha la tête.

Au reste, quel que soit le véritable récit, celui du censeur ou celui de Valérius, le crime est constant ; il n'en est pas de plus atroce et de plus inouï. Au milieu d'un festin, alors qu'on fait ordinairement des libations en l'honneur des dieux et qu'on leur adresse des vœux solennels, un consul a eu l'infamie d'immoler une victime humaine et de faire rejaillir son sang sur la table, pour satisfaire le caprice d'une courtisane mollement étendue dans ses bras ! Caton, en finissant son discours, défia Quinctius de nier ce fait ainsi que les autres dont il l'accusait, et lui proposa de fournir caution et de se justifier. "S'il s'avouait coupable, lui dit-il, pouvait-on le plaindre d'avoir été flétri, lorsqu'on savait qu'au milieu d'une orgie, égaré par l'ivresse et la débauche, il s'était fait un jeu de verser le sang d'un homme ? "

### **Activité des censeurs (184-179)**

En faisant la revue des chevaliers, les censeurs privèrent Scipion l'Asiatique de son cheval. Ils ne se montrèrent pas moins sévères ni moins rigoureux à l'égard de tous les ordres pour l'opération du cens. Ils enjoignirent aux citoyens de comprendre dans la déclaration de leurs revenus les bijoux, les parures de femmes et les voitures dont la valeur excéderait la somme de quinze mille as. Ils décidèrent que les esclaves, âgés de moins de vingt ans, qui avaient été vendus depuis le dernier lustre dix mille as au plus, seraient estimés dix fois plus qu'ils n'avaient coûté, et frappèrent tous ces objets d'un droit de trois as par mille. Ils supprimèrent toutes les eaux que les particuliers tiraient des aqueducs pour leurs maisons ou leurs champs, et obligèrent tous ceux qui avaient des maisons en saillie sur la voie publique, commencées ou achevées, à les démolir dans l'espace de trente jours.

Ils employèrent ensuite à des travaux publics l'argent décrété pour cet objet, firent paver les abreuvoirs et nettoyer les égouts qui en avaient besoin ; ils en construisirent aussi de nouveaux sur l'Aventin et dans les autres quartiers qui n'en avaient pas. Ils travaillèrent aussi séparément. Flaccus fit élever, dans l'intérêt du peuple, une chaussée qui conduisait aux eaux de Neptune et percer un chemin à travers la montagne de Formies. Caton acheta pour l'état deux bâtiments publics, l'atrium de Maenius et celui de Titius, à l'emplacement des carrières, ainsi que quatre boutiques ; il en fit la basilique appelée Porcia. Ils affermèrent les impôts à un très haut prix, et les travaux publics au rabais. Mais le sénat, vaincu par les prières et les larmes des publicains, ayant ordonné qu'on procédât à une nouvelle adjudication de la ferme des impôts, les censeurs écartèrent de la concurrence par un édit ceux qui avaient éludé leurs premiers engagements, et firent une nouvelle adjudication avec une légère baisse de prix. Ce fut une censure célèbre que celle de ces deux magistrats ; mais elle excita beaucoup de haine contre Caton, à qui l'on attribuait tous les actes de sévérité, et il ne cessa plus d'être en butte aux attaques de ses ennemis.

La même année deux colonies furent fondées, l'une à Potentia dans le Picénum, l'autre à Pisaurum chez les Gaulois. Chaque colon reçut six arpents ; le partage des terres et l'installation des colons dans l'une et l'autre ville furent confiés aux mêmes triumvirs Q. Fabius Labéo, M. Fulvius Flaccus et Q. Fulvius Nobilior. Les consuls de l'année ne firent rien de remarquable, ni au dedans ni au dehors.

## Élections pour l'année 183 et attribution des postes

Ils désignèrent pour l'année suivante M. Claudius Marcellus et Q. Fabius Labéo. Aux ides de Mars, qui était le jour de leur entrée en charge, les deux nouveaux consuls proposèrent de régler la répartition des provinces consulaires et prétoriennes. Les préteurs nommés étaient C. Valérius, flamine de Jupiter, qui s'était déjà mis sur les rangs l'année précédente, Sp. Postumius Albinus, P. Cornélius Sisenna, L. Pupius, L. Julius et Cn. Sicinius. Les consuls eurent pour département la Ligurie avec les deux armées que P. Claudius et L. Porcius y avaient commandées. Les Espagnes ne furent pas tirées au sort ; on les laissa aux préteurs de l'année précédente avec leurs armées.

Les préteurs eurent ordre de se partager leurs provinces par la voie du sort de manière que le flamine de Jupiter eût au moins l'une des deux juridictions de la ville ; le sort lui assigna celle des étrangers. Cornélius Sisenna eut celle de Rome, Sp. Postumius la Sicile, L. Pupius l'Apulie, L. Julius la Gaule, Cn. Sicinius la Sardaigne. L. Julius eut ordre de hâter son départ. Les Gaulois transalpins avaient, comme on l'a dit plus haut, pénétré en Italie par des défilés jusqu'alors inconnus et ils bâtissaient une ville sur le territoire où se trouve aujourd'hui Aquilée. Le préteur devait, autant qu'il le pourrait, s'opposer à cette fondation, sans employer la force des armes ; s'il lui fallait recourir à ce moyen, il devait en informer les consuls, et l'on avait décidé que l'un d'eux marcherait avec ses légions contre les Gaulois.

À la fin de l'année précédente, les comices avaient été réunis pour nommer un successeur à l'augure Cn. Cornélius, qui était mort ; et l'on avait choisi Sp. Postumius Albinus.

## Mesures religieuses. Réception des délégations étrangères à Rome

Au commencement de cette année mourut le grand pontife P. Licinius Crassus. M. Sempronius Tuditanus fut désigné par ses collègues pour le suppléer dans ses fonctions jusqu'au moment où l'on nomma un autre grand pontife, C. Servilius Géminus. Pour honorer les funérailles de P. Licinius, on fit une distribution de viande au peuple et on donna un combat de cent vingt gladiateurs, des jeux funèbres qui durèrent trois jours, et un repas public à la suite des jeux. À cet effet on avait dressé les tables dans toute l'étendue du Forum ; mais un violent orage s'éleva tout à coup et força les citoyens à se mettre à l'abri sous des tentes, qu'on enleva dès que le temps fut redevenu serein. Ainsi, disait la foule, avait été accomplie la prédiction faite par les devins qui avaient annoncé qu'on serait un jour forcé de camper au milieu du Forum. Cette frayeur superstitieuse était à peine calmée qu'elle fit place à une autre. Deux jours de suite une pluie de sang était tombée sur la place de Vulcain : les décemvirs ordonnèrent des supplications pour conjurer ce prodige.

Les consuls, avant de partir pour leurs provinces, présentèrent au sénat les députations des pays d'outre-mer. Jamais Rome n'avait vu dans ses murs une telle affluence d'étrangers. Depuis que le bruit s'était répandu parmi les nations voisines de la Macédoine que les Romains accueillaient avec faveur les plaintes et les accusations portées contre Philippe et que plusieurs avaient gagné à se plaindre, les villes, les nations, les particuliers même, qui tous souffraient de ce dangereux voisinage, accoururent en foule à Rome avec l'espoir d'y obtenir le redressement de leurs griefs, ou du moins la consolation de le faire connaître. Le roi Eumène envoya aussi une ambassade à la tête de laquelle était son frère Athénéaios, pour se plaindre et de ce que Philippe n'avait pas encore retiré ses garnisons de la Thrace et de ce qu'il avait fait passer des secours en Bithynie à Prusias qui lui faisait la guerre.

## Bonnes dispositions du sénat à l'égard de Démétrius

Démétrius, qui était fort jeune alors, avait à répondre à toutes ces inculpations ; il lui était difficile de se rappeler ou les griefs allégués contre son père ou les réfutations qu'il pouvait en faire. Les faits étaient nombreux et l'on était entré dans les plus minutieux détails : c'étaient des discussions de frontières, des enlèvements d'hommes ou de bestiaux, des sentences injustes ou des dénis de justice, des décisions où l'on n'avait consulté que la violence ou la faveur. Démétrius n'était pas en état de donner des explications satisfaisantes. Le sénat voyant qu'il ne pouvait tirer aucune lumière de ce jeune prince, et touché d'ailleurs de son inexpérience et de son embarras, lui fit demander s'il avait reçu de son père quelque mémoire à ce sujet. Sur sa réponse affirmative, on jugea qu'on n'avait rien de mieux à faire que de prendre connaissance de la justification de Philippe lui-même. On exigea donc aussitôt communication du mémoire et on permit au jeune prince d'en faire la lecture. C'était une apologie succincte de la conduite du roi sur chaque chef d'accusation ; il prétendait tantôt n'avoir agi que conformément aux instructions des commissaires, tantôt avoir fait tout ce qui dépendait de lui pour s'y conformer, mais en avoir été empêché par ceux-mêmes qui l'accusaient. À cette défense il avait aussi mêlé des plaintes sur l'injustice des décisions prises par les commissaires, sur la partialité de Caecilius, et sur les outrages que tout le monde lui avait prodigués, quoiqu'il n'eût rien fait pour mériter un si indigne traitement.

Ces passages, qui prouvaient toute l'irritation de Philippe, furent remarqués par le sénat. Cependant, comme le jeune prince faisait des excuses ou promettait de donner toutes les satisfactions qui seraient exigées, on voulut bien lui répondre que Philippe, quelle que fût sa conduite, n'avait pu prendre un parti plus sage ni plus agréable au sénat que de charger son fils Démétrius de sa justification ; que le sénat pouvait dissimuler bien des griefs passés, les oublier, les supporter même, qu'il allait jusqu'à croire à la parole de Démétrius ; car il en avait pour garant les sentiments du jeune prince au défaut de sa personne qu'il n'avait plus en otage, et il savait que son attachement pour Rome allait aussi loin que le permettait la piété filiale ; que par égard pour lui, on enverrait en Macédoine des commissaires chargés de redresser toutes les irrégularités qui auraient pu être commises, et cela sans exiger aucune réparation de Philippe ; enfin qu'on voulait faire sentir au roi qu'il était redevable à son fils Démétrius de sa réconciliation avec le peuple romain.



## Règlement des conflits entre Achéens et Lacédémoniens

Tous ces témoignages d'estime prodigués au jeune prince pour augmenter son crédit à la cour de Macédoine ne servirent qu'à soulever la haine contre lui, et le conduisirent bientôt même à sa perte.

On donna ensuite audience aux Lacédémoniens. Ils entrèrent aussi dans une foule de détails forts minutieux ; mais la question principale était de savoir si les habitants bannis par les Achéens seraient rétablis ou non dans leur patrie et si la mort de ceux qu'ils avaient massacrés était juste ou injuste. Il s'agissait encore de décider si Lacédémone continuerait à faire partie de la ligue achéenne ou si, comme auparavant, elle aurait seule une existence à part et indépendante dans le Péloponnèse. On décréta le rappel des bannis et on annula les condamnations prononcées ; mais Lacédémone fut maintenue dans la ligue achéenne et ce décret dut être transcrit et consigné dans les registres des Lacédémoniens et des Achéens.

Q. Marcius fut envoyé en Macédoine, avec ordre de passer aussi dans le Péloponnèse pour y examiner la situation des alliés. Car les anciennes discordes y avaient laissé des germes de troubles et Messène venait de se séparer de la ligue achéenne. Si je remontais aux causes de cette guerre, et si j'en faisais le récit, je m'écarterais du plan que je me suis tracé et qui ne me permet de toucher à l'histoire des autres peuples qu'autant qu'elle se lie à celle de la république.

### Capture de Philopoemen (183)

Mais je ne puis passer sous silence l'événement le plus mémorable de cette guerre. Les Achéens avaient eu constamment l'avantage, lorsqu'ils perdirent leur préteur Philopoemen. Ce général, voulant gagner de vitesse les ennemis qui marchaient sur Coronée, fut surpris avec un petit nombre de cavaliers dans une gorge étroite et difficile. Il aurait pu, dit-on, s'échapper avec l'aide des Thraces et des Crétois ses auxiliaires ; mais il ne voulut pas se déshonorer en abandonnant ses cavaliers, qui étaient l'élite de la nation et qu'il avait naguère appelés auprès de lui. Afin d'assurer leur retraite, il se plaça à l'arrière-garde et soutint l'effort des ennemis ; mais son cheval s'étant abattu, il tomba lui-même, et la violence de la chute, jointe au poids de l'animal sous lequel il était engagé, faillirent le tuer ; il avait alors soixante-dix ans, et il relevait à peine d'une longue maladie qui avait considérablement diminué ses forces.

Dès qu'il fut à terre, les ennemis coururent et l'enveloppèrent ; mais l'ayant reconnu, ils furent saisis de respect et, pénétrés du souvenir de ses anciens services, ils s'empressèrent de le relever et de le secourir avec tous les égards qu'ils auraient eus pour leur propre général. Ils le portèrent hors du défilé, sur la grande route, en croyant à peine leurs yeux, dans l'ivresse d'un succès si imprévu. Cependant on détacha des courriers à Messène pour y annoncer la fin de la guerre et l'arrivée de Philopoemen qu'on amenait prisonnier.

Cette nouvelle parut d'abord si incroyable, qu'on accusa le messager non seulement de mensonge, mais de folie même ; puis, lorsque le témoignage unanime de ceux qui arrivaient successivement eut enfin confirmé le fait, tous les habitants, hommes libres, esclaves, femmes, enfants, sans attendre qu'on eût annoncé positivement l'approche de Philopoemen, se précipitèrent hors de la ville pour jouir de ce spectacle. La porte était donc encombrée de curieux ; chacun semblait ne vouloir ajouter foi à ce grand événement qu'autant qu'il s'en serait convaincu par ses propres yeux. Ceux qui amenaient le prisonnier eurent peine à s'ouvrir un passage au milieu de la foule et à franchir la porte ; la rue était remplie d'un immense concours de spectateurs. Mais comme une grande partie des citoyens n'avaient pu satisfaire leur curiosité, ils se portèrent tout d'un coup au théâtre qui n'était pas éloigné, et demandèrent à grands cris qu'on y amenât Philopoemen pour le montrer au peuple.

Les magistrats et les principaux de la ville, craignant que la vue d'un si grand homme, la comparaison de sa grandeur passée avec sa fortune actuelle et le souvenir de ses importants services n'éveillassent dans tous les cœurs un sentiment de pitié, et n'excitassent quelques troubles, ne le présentèrent que de loin aux regards et se hâtèrent ensuite de le faire disparaître. Dinocrate, préteur des Messéniens, alléguait que les magistrats avaient des questions à lui adresser dans l'intérêt du succès de leurs armes. On l'emmena donc au sénat, et la compagnie, convoquée par un ordre exprès, entra en délibération.

## Mort du préteur

Déjà le soir approchait, sans qu'on eût rien décidé ; on ne savait même pas où l'on pourrait le déposer en toute sûreté pendant la nuit. L'éclat de sa grandeur passée et de son mérite frappait tous les esprits de stupeur, et personne n'osait ni se charger d'un dépôt si important, ni en confier la garde à un autre. Enfin quelques sénateurs rappelèrent qu'on pouvait disposer du souterrain revêtu de pierres de tailles, où était enfermé le trésor public. Ce fut là qu'on descendit Philopoemen chargé de fers, et l'on en ferma l'entrée avec une pierre énorme à l'aide d'un levier. Ce cachot était à leurs yeux le plus sûr de tous les gardiens ; on attendit donc avec confiance le jour suivant.

Le lendemain, le peuple, qui était étranger à toutes les intrigues et qui n'avait pas oublié les services rendus à Messène par le prisonnier, fut d'avis de respecter ses jours et de mettre ses talents à profit pour remédier aux maux présents. Mais les chefs de la révolte, qui avaient le pouvoir entre les mains, tinrent un conseil secret et votèrent tous pour la mort ; seulement les uns voulaient en hâter le moment ; les autres le différer. Les premiers l'emportèrent, et l'on envoya un esclave présenter le poison à Philopoemen. Celui-ci se contenta, dit-on, de demander en prenant la coupe si Lycortas (c'était son collègue) et ses cavaliers avaient échappé. On lui répondit qu'ils étaient tous en sûreté. "Bien," reprit-il, et vidant d'un trait le breuvage mortel, il expira au bout de quelques instants.

Les auteurs de sa mort n'eurent pas longtemps à s'applaudir de leur cruauté. Messène vaincue fut forcée de livrer les coupables aux Achéens et de rendre les ossements de Philopoemen. La ligue achéenne tout entière contribua aux frais de ses funérailles. On épuisa pour lui tous les honneurs humains ; on lui décerna même ceux qui sont réservés aux dieux. Les historiens grecs et latins font le plus grand éloge de ce héros. Quelques-uns même placent au nombre des événements qui rendirent cette année mémorable la mort de trois illustres capitaines, Philopoemen, Hannibal et P. Scipion ; ils mettent ainsi Philopoemen sur le même rang que les deux plus fameux généraux des deux plus puissantes nations de l'univers.

## La mort d'Hannibal

T. Quinctius Flaminius se rendit en ambassade à la cour de Prusias, qui était devenu suspect aux Romains pour avoir accueilli Hannibal depuis la défaite d'Antiochus et entrepris la guerre contre Eumène. Là sans doute l'ambassadeur reprocha entre autres griefs à Prusias d'avoir donné asile à l'ennemi le plus acharné du peuple romain, à un homme qui avait soulevé sa patrie contre Rome et qui après l'avoir ruinée, avait fait prendre les armes au roi Antiochus. Peut-être aussi que Prusias lui-même, voulant faire sa cour aux Romains et à leur représentant, résolut de mettre à mort un hôte si dangereux ou de le livrer aux ennemis. Du moins aussitôt après l'entrevue du prince et de Flaminius, des soldats eurent ordre d'aller investir la maison d'Hannibal.

Ce général avait toujours pensé qu'il finirait ainsi, quand il songeait à la haine implacable que lui portaient les Romains et au peu de sûreté qu'offre la parole des rois. D'ailleurs il avait éprouvé déjà l'inconstance de Prusias et il avait appris avec horreur l'arrivée de Flaminius, qu'il croyait devoir lui être fatale. Au milieu des périls dont il était ainsi entouré, il avait voulu se ménager toujours un moyen de fuir, et il avait pratiqué sept issues dans sa maison ; quelques-unes étaient secrètes, afin qu'on ne pût y mettre des gardes. Mais la tyrannie soupçonneuse des rois perce tous les mystères qu'il lui importe de connaître. Les soldats enveloppèrent et cernèrent si étroitement toute la maison, qu'il était impossible de s'en évader.

À la nouvelle que les satellites du roi étaient parvenus dans le vestibule, Hannibal essaya de fuir par une porte dérobée, qu'il croyait avoir cachée à tous les yeux. Mais voyant qu'elle était aussi gardée et que toute la maison était entourée de gens armés, il se fit donner le poison qu'il tenait depuis longtemps en réserve pour s'en servir au besoin. "Délivrons, dit-il, le peuple romain de ses longues inquiétudes, puisqu'il n'a pas la patience d'attendre la mort d'un vieillard. Flaminius n'aura guère à s'applaudir et à s'honorer de la victoire qu'il remporte sur un ennemi trahi et désarmé. Ce jour seul suffira pour prouver combien les mœurs des Romains ont changé. Leurs pères, menacés par Pyrrhus, qui avait les armes à la main, qui était à la tête d'une armée en Italie, lui ont fait dire de se mettre en garde contre le poison ; eux, ils ont envoyé un consulaire en ambassade pour conseiller à Prusias d'assassiner traîtreusement son hôte."

Puis, après avoir maudit la personne et le trône de Prusias, et appelé sur sa tête le courroux des dieux vengeurs de l'hospitalité trahie, il but le poison. Telle fut la fin d'Hannibal.

## Discussion sur la date de la mort de Scipion l'Africain

Polybe et Rutilius font mourir Scipion aussi cette année. Je ne partage ni leur avis, ni celui de Valérius. Contre l'assertion des premiers, je vois que, pendant la censure de M. Porcius et de L. Valérius, le censeur Valérius lui-même fut nommé prince du sénat, dignité dont l'Africain avait été investi les trois lustres précédents ; s'il eût vécu, on ne lui aurait pas désigné un successeur, à moins qu'il n'eût été rayé de la liste des sénateurs ; or aucun historien ne parle de cette flétrissure.

Quant à Valérius Antias, son opinion est réfutée par le titre même d'une harangue que prononça l'Africain, contre le tribun du peuple M. Naevius. Ce Naevius fut porté sur le rôle des magistrats, comme ayant été tribun sous le consulat de P. Claudius et de L. Porcius ; mais il n'entra en charge que sous celui d'Appius Claudius et de M. Sempronius, le quatrième jour des ides de décembre, c'est-à-dire trois mois avant celles de mars, époque où P. Claudius et L. Porcius prirent possession de leur magistrature. Ainsi l'Africain vivait encore pendant le triumvirat de M. Naevius, et il a pu être cité en justice par lui ; mais il mourut avant la censure de L. Valérius et de M. Porcius.

Toutefois la mort des trois généraux les plus fameux de leur siècle, chacun dans leur patrie, peut se comparer moins à cause de la coïncidence des faits que parce qu'aucun d'eux n'eut une fin qui répondît à l'éclat de sa vie. D'abord ils sont morts et ont été ensevelis tous trois en terre étrangère. Hannibal et Philopoemen ont péri par le poison, Hannibal en exil et trahi par son hôte, Philopoemen prisonnier au fond d'un cachot et chargé de fers. Scipion ne fut ni condamné ni banni ; mais il fut cité en justice pendant son absence et, en refusant de comparaître au jour fixé, il s'imposa pour la vie un exil volontaire qui devait peser même après lui sur sa cendre.

## Activité militaire de Philippe en Thrace

Mais j'interromps cette digression. Pendant que ces événements ont lieu dans le Péloponnèse, le retour de Démétrius et des ambassadeurs en Macédoine avait diversement affecté les esprits. La multitude, qui s'effrayait à l'idée d'une guerre prochaine avec les Romains, accueillit avec une grande faveur le jeune prince qu'elle regardait comme l'auteur de la paix, et le vœu général lui destinait le trône après la mort de son père. "Il était plus jeune que Persée, disait-on ; il avait du moins sur lui l'avantage d'une naissance légitime ; car la mère de Persée n'était qu'une concubine. Persée, fruit équivoque de la prostitution, n'avait aucun trait de ressemblance avec Philippe, tandis que Démétrius était le portrait vivant de son père. D'ailleurs les Romains placeraient Démétrius sur le trône paternel ; mais ils n'avaient pour Persée aucun sentiment de bienveillance."

Tels étaient les discours de la multitude. Aussi Persée commençait-il à craindre que son droit d'aînesse seul ne fût un faible titre contre tous les autres avantages que Démétrius avait sur lui. Philippe lui-même, songeant qu'il ne serait pas maître de disposer de sa succession, redoutait également l'importance beaucoup trop grande à ses yeux du plus jeune de ses fils. Il voyait souvent d'un œil jaloux l'empressement des Macédoniens pour lui ; il était blessé qu'il se formât de son vivant une cour rivale de la sienne. De son côté, le jeune prince était revenu de Rome avec une trop haute idée de lui-même ; il était fier des égards que lui avaient témoignés les sénateurs en lui accordant ce qu'ils avaient refusé à son père et se prévalait à tout propos de cette faveur. Mais si cette circonstance augmentait sa considération dans l'esprit du peuple, elle ne fit qu'accroître la jalousie de Persée et même de Philippe, surtout après l'arrivée de nouveaux ambassadeurs, lorsque le roi se vit forcé d'évacuer la Thrace, de rappeler ses garnisons et de subir d'autres conditions rigoureuses en vertu, soit de la décision des premiers commissaires, soit des nouveaux ordres du sénat.

Il était d'autant plus irrité que Démétrius se montrait en quelque sorte plus empressé auprès des ambassadeurs qu'auprès de lui-même. Mais, tout en déplorant cette conduite, tout en gémissant sur son fils, il se soumettait ponctuellement aux exigences des Romains pour ne pas leur fournir un prétexte de lui déclarer la guerre sur-le-champ. Voulant même éloigner tout soupçon sur ses projets, il conduisit son armée au cœur de la Thrace, contre les Odryses, les Denthélètes et les Besses. Il s'empara de la ville de Philippopolis que les habitants avaient abandonnée pour se réfugier avec leurs familles dans les montagnes voisines, et força les barbares de la plaine, en ravageant leur territoire, à faire leur soumission. Laisant ensuite à Philippopolis une garnison, que les Odryses en chassèrent bientôt, il s'occupa de fonder une ville dans le district de Derriope, en Péonie, près du fleuve Érigon, qui prend sa source en Illyrie, traverse la Péonie et va se jeter dans l'Axios. Ce fut non loin de l'ancienne Stobi, qu'il construisit sa ville nouvelle ; il lui donna le nom de Perséis en l'honneur de son fils aîné.

## Règlement du problème gaulois

Cependant les consuls partirent pour leurs provinces. Marcellus dépêcha en avant un courrier pour porter au proconsul L. Porcius l'ordre de faire marcher ses légions sur la nouvelle ville des Gaulois. Ces barbares se soumirent à l'arrivée du consul ; ils étaient au nombre de douze mille, armés pour la plupart de tout ce qu'ils avaient pu enlever dans les campagnes. Ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à leur faire livrer ces armes ainsi que tous les autres effets qu'ils s'étaient procurés par le pillage ou qu'ils avaient apportés avec eux. Ils envoyèrent à Rome une députation pour se plaindre de cette violence.

Les Gaulois furent présentés au sénat par le préteur C. Valérius. Ils exposèrent que l'excès de la population en Gaule, le manque de terres et la disette les avaient forcés à franchir les Alpes pour chercher ailleurs un établissement ; qu'ayant trouvé un lieu désert et inculte, ils s'y étaient fixés sans faire tort à personne ; qu'ils avaient même commencé la construction d'une ville, preuve suffisante qu'ils n'avaient aucune intention hostile ni contre les cités, ni contre les terres du voisinage ; que tout récemment M. Claudius les avait fait sommer de se rendre, s'ils voulaient éviter la guerre et que préférant une paix, sinon glorieuse, du moins certaine aux chances incertaines des batailles, ils s'étaient mis sous la protection plutôt que sous la puissance du peuple romain ; que peu de jours après, ayant reçu l'ordre d'abandonner leur ville et leur territoire, ils s'étaient résignés à partir sans bruit pour chercher un autre asile ; mais qu'alors on leur avait enlevé et leurs armes et tout ce qu'ils emportaient ou emmenaient avec eux. Ils conjuraient donc le sénat et le peuple romain de ne pas traiter plus rigoureusement que leurs ennemis des hommes inoffensifs et soumis.

Le sénat leur fit répondre qu'ils avaient eu tort de venir en Italie, et de bâtir une ville sur le terrain d'autrui, sans l'autorisation du magistrat romain qui commandait dans cette province ; mais qu'on n'approuvait pas la spoliation dont ils se plaignaient et qu'on ferait partir avec eux des commissaires, pour enjoindre au consul de leur rendre tout ce qui leur appartenait, à condition qu'ils retourneraient dans leur patrie, et pour aller aussitôt après dans la Gaule transalpine, signifier aux peuples de cette contrée qu'ils eussent à empêcher ces émigrations ; car les Alpes s'élevaient entre eux et l'Italie comme une barrière presque insurmontable, et il leur en coûterait aussi cher de les franchir qu'il en avait coûté à ceux qui les premiers avaient osé le faire. Les commissaires désignés furent L. Furius Purpurio, Q. Minucius et L. Manlius Acidinus. Les Gaulois, après avoir obtenu la restitution de tout ce qu'ils possédaient d'une manière légitime, s'éloignèrent de l'Italie.

## Réception d'une délégation romaine en Gaule transalpine. Fondation d'une colonie à Aquilée (183)

Les peuples gaulois de la Transalpine firent une réponse gracieuse aux ambassadeurs romains. Les anciens blâmèrent même la douceur excessive du sénat envers des misérables qui, après avoir quitté leur patrie sans autorisation, avaient usurpé des terres dépendantes de l'empire romain et bâti une ville sur le sol d'autrui. "Au lieu de les renvoyer impunis, disaient-ils, on aurait dû leur faire expier sévèrement leur témérité. Mais il était à craindre qu'en poussant l'indulgence jusqu'à leur rendre leurs effets on n'eût encouragé de pareilles entreprises pour l'avenir." Les Gaulois ne se bornèrent pas à cet accueil ; ils comblèrent les envoyés de présents.

Le consul M. Claudius, après le départ des Gaulois, avait conçu le projet de porter la guerre en Istrie ; il écrivit au sénat pour obtenir la permission d'entrer dans cette province avec ses légions ; on ne l'y autorisa pas. Il était question d'établir une colonie dans la ville d'Aquilée ; mais on ne savait pas encore si on la composerait de Latins ou de citoyens romains. Les sénateurs se décidèrent enfin pour une colonie latine. On nomma triumvirs à cet effet P. Scipion Nasica, C. Flaminius et M. Manlius Acidinus. (7)

La même année, on établit à Modène et à Parme des colonies de citoyens romains, composées chacune de deux mille hommes ; on leur distribua des terres qui avaient appartenu aux Boïens et avant eux aux Étrusques ; les colons de Parme eurent chacun huit arpents, ceux de Modène cinq. Les triumvirs chargés de cet établissement furent M. Aemilius Lépidus, T. Aebutius Carus et L. Quinctius Crispinus. Enfin une autre colonie de citoyens romains fut établie à Saturnia dans le territoire de Calétra, par les triumvirs Q. Fabius Labéo, C. Afranius Stellio et Ti. Sempronius Gracchus. Chaque colon reçut dix arpents.



## Élections pour l'année 182

La même année, le proconsul A. Térentius remporta plusieurs victoires sur les Celtibères près des rives de l'Èbre, sur le territoire des Ausétans, et leur enleva quelques places fortes. L'Espagne ultérieure fut en paix ; le proconsul P. Sempronius était condamné au repos par une longue maladie, et les Lusitaniens, voyant qu'on ne les attaquait pas, restèrent fort heureusement tranquilles. En Ligurie, le consul Q. Fabius ne se signala non plus par aucun exploit.

M. Marcellus rappelé d'Istrie, licencia son armée et revint à Rome pour présider les comices. Il proclama consuls Cn. Baebius Tamphilus et L. Aemilius Paulus. Ce dernier avait été édile curule avec M. Aemilius Lépidus, qui était parvenu au consulat cinq ans auparavant, après avoir échoué deux fois dans sa candidature. On choisit ensuite pour préteurs Q. Fulvius Flaccus, M. Valérius Laevinus, P. Manlius pour la seconde fois, M. Ogulnius Gallus, L. Cécilius Denter et C. Térentius Istra.

Il y eut à la fin de l'année des supplications à l'occasion de prodiges. On croyait qu'il était tombé pendant deux jours une pluie de sang sur la place de la Concorde et on avait appris que, non loin de la Sicile, avait surgi de la mer une île nouvelle.

C'est à cette année que Valérius Antias rapporte la mort d'Hannibal ; suivant lui, les ambassadeurs envoyés à la cour de Prusias pour cet objet furent, indépendamment de T. Quinctius Flaminius, dont l'intervention dans cette affaire est hors de doute, L. Scipion l'Asiatique et P. Scipion Nasica.

**Fin du Livre XXXIX**

## **Livre XL - (182 à 179 av. J.-C.)**

### **1. La situation en Macédoine (182)**

#### **1**

#### **Attribution des postes ; recrutement des armées (printemps 182)**

Au commencement de l'année suivante, les consuls et les préteurs tirèrent au sort leurs départements. La Ligurie était la seule province qu'on pût assigner aux consuls. M. Ogulnius Gallus eut la juridiction de la ville, M. Valérius celle des étrangers, Q. Fulvius Flaccus l'Espagne citérieure, P. Manlius l'ultérieure, L. Caecilius Denton la Sicile, C. Térentius Istra la Sardaigne.

Les consuls eurent ordre de faire des levées. Q. Fabius avait mandé de la Ligurie que les Apuans songeaient à se révolter et qu'on avait à craindre de leur part une irruption sur le territoire de Pise. On avait appris aussi des Espagnes que la Citérieure était en armes et que les Celtibères avaient commencé les hostilités ; que dans l'Ultérieure, la longue maladie du préteur, en condamnant les soldats au repos et à la mollesse, avait relâché tous les liens de la discipline. Ces nouvelles firent décider qu'on lèverait de nouvelles armées. Quatre légions, composées chacune de cinq mille deux cents hommes d'infanterie et trois cents chevaux, avec un renfort de quinze mille fantassins et huit cents cavaliers latins, devaient former les deux armées consulaires destinées à agir contre les Ligures. On devait enrôler en outre sept mille hommes d'infanterie latine et quatre cents chevaux pour les envoyer en Gaule à M. Marcellus qui était prorogé dans son commandement comme proconsul. Pour renforcer les troupes des deux Espagnes, on leva quatre mille fantassins et deux cents cavaliers romains, ainsi que sept mille hommes d'infanterie et trois cents de cavalerie latine. Q. Fabius Labéon fut également prorogé pour un an dans le commandement de l'armée qui servait sous ses ordres en Ligurie.

## Expiation des prodiges

Le printemps fut très orageux cette année. La veille de la fête de Palès, un ouragan furieux, qui s'éleva vers le milieu du jour, causa de grands dégâts dans plusieurs édifices sacrés et profanes. Il renversa des statues de bronze au Capitole, enleva la porte du temple de la Lune sur le mont Aventin, et la lança contre la partie postérieure du temple de Cérès, abattit plusieurs autres statues avec leurs piédestaux dans le grand cirque, arracha la toiture de quelques temples et en dispersa les débris de tous côtés. On considéra cet ouragan comme un prodige et les haruspices ordonnèrent d'en conjurer les effets. On fit aussi des expiations pour la naissance d'un mulet à trois pieds dans la ville de Réate, et la chute de la foudre à Formia sur le temple d'Apollon à Caiète. À l'occasion de ces prodiges on immola vingt grandes victimes, et il y eut un jour de supplications.

Vers le même temps, une lettre du propréteur A. Térentius annonça que P. Sempronius était mort après un an de maladie dans l'Espagne Ulérieure. Cette nouvelle fit hâter le départ des préteurs destinés à cette province.

Le sénat donna ensuite audience aux ambassades des pays d'outre-mer. Il commença par celles des rois Eumène et Pharnace, et celle des Rhodiens qui venaient se plaindre du désastre des habitants de Sinope. Puis vint le tour des envoyés de Philippe, des Achéens et des Lacédémoniens. On ne leur répondit qu'après avoir entendu Marcius, qu'on avait chargé d'aller examiner la situation des affaires en Grèce et en Macédoine. On déclara aux rois d'Asie et aux Rhodiens que des commissaires iraient de la part du sénat prendre des informations sur les lieux.

### **Résultat de l'enquête menée en Macédoine par Marcius**

Quant à Philippe, le rapport de Marcius avait augmenté les inquiétudes sur son compte. La manière dont ce prince s'était soumis aux injonctions du sénat prouvait assez clairement que cette soumission ne durerait qu'autant qu'elle lui paraîtrait nécessaire. On ne pouvait douter de ses dispositions hostiles : toutes ses actions, toutes ses paroles annonçaient une rupture prochaine. D'abord il transplanta dans l'Émathie, appelée jadis Péonie, presque tous les habitants des villes maritimes avec leurs familles, et livra ces villes à des Thraces et à d'autres barbares, persuadé qu'il pourrait compter davantage sur la fidélité de ces peuples en cas de guerre avec les Romains.

Cette mesure excita de violents murmures dans toute la Macédoine. Parmi ceux qui abandonnaient leurs pénates avec leurs femmes et leurs enfants, quelques-uns seulement imposaient silence à leur douleur ; les autres se répandaient en imprécations contre le roi : la haine triomphait en eux de la crainte. Philippe, aigri par ces manifestations, prenait ombrage de tout, des hommes, des lieux, des circonstances. Il en vint enfin à déclarer ouvertement qu'il ne se croyait pas en sûreté s'il ne faisait pas saisir et jeter en prison les enfants de ceux qu'il avait mis à mort et s'il ne se débarrassait d'eux l'un après l'autre.

## Acharnement de Philippe sur la famille d'Hérodicus

C'était un système atroce de cruautés ; mais la fin tragique d'une famille entière le rendit plus cruel encore. Hérodicus, l'un des principaux Thessaliens, avait été plusieurs années auparavant égorgé par ordre de Philippe, qui avait ensuite ôté la vie à ses deux gendres. Les filles d'Hérodicus étaient restées veuves, ayant chacune un fils en bas âge ; elles se nommaient Théoxène et Archo. Théoxène ne voulut pas se remarier, malgré les nombreux prétendants qui sollicitèrent sa main ; mais Archo épousa un certain Poris, qui était sans contredit le plus considérable des Éniens, et après lui avoir donné plusieurs enfants, elle mourut laissant toute sa famille en bas âge. Alors Théoxène, pour veiller elle-même à l'éducation de ses neveux, unit sa destinée à celle de Poris et traita avec une égale tendresse son fils et les enfants de sa sœur, comme si elle eût été leur véritable mère à tous.

Dès qu'elle eut appris l'ordre donné par le roi d'arrêter les enfants de ses victimes, persuadée qu'ils seraient le jouet des passions brutales du roi et même de ses gardes, elle conçut un horrible projet et elle osa dire qu'elle les tuerait tous de sa propre main plutôt que de les laisser tomber au pouvoir de Philippe. Poris frémit d'horreur à l'idée d'un si exécrationnel forfait et lui dit qu'il les conduirait à Athènes chez des hôtes fidèles et qu'il les accompagnerait lui-même dans leur exil.

Ils partirent donc de Thessalonique pour Aenia, sous prétexte d'assister au sacrifice solennel que la ville offre tous les ans en grande pompe à son fondateur Énée. Après avoir, pendant la journée, pris part au festin sacré, ils s'embarquèrent la nuit, vers la troisième veille, quand tout le monde dormait, sur un vaisseau que Poris avait fait préparer, et levèrent l'ancre comme pour retourner à Thessalonique ; leur intention était de passer en Eubée. Mais le vent était contraire, et malgré tous leurs efforts, ils étaient encore tout près du rivage lorsque le jour parut. Les gens du roi, préposés à la garde du port, envoyèrent aussitôt un brigantin armé, avec l'ordre exprès d'arrêter ce bâtiment et de ne pas revenir sans le ramener.

Poris, voyant approcher l'ennemi, n'en excitait que plus les rameurs et les matelots ; par moments aussi il levait les mains au ciel et conjurait les dieux de venir à son secours ; mais Théoxène, reprenant toute son énergie, revint alors au dessein qu'elle avait formé, prépara du poison, tira un poignard et présentant le breuvage et le fer à sa famille : "La mort, dit-elle, est notre unique ressource. Voici deux moyens d'y arriver ; choisissez chacun celui qui vous convient et dérobez-vous aux outrages du tyran. Allons, mes enfants, que les aînés donnent l'exemple ; prenez ce fer ou buvez ce poison, si vous préférez une mort plus lente." L'ennemi les avait presque atteints, et leur mère ne cessait de les exciter à mourir. Ils mirent tous fin à leur vie de différentes manières ; puis leur mère, après les avoir précipités mourants au sein des flots et avoir embrassé son mari, s'élança avec lui dans la mer. Le navire était vide, lorsque les gens du roi s'en rendirent maîtres.

## Deux frères ennemis : Persée et Démétrius

Cette sanglante catastrophe attisa le feu de la haine publique contre le roi ; on le maudit lui et ses enfants. Les dieux exaucèrent bientôt ces imprécations et le livrèrent à une rage aveugle contre son propre sang.

En effet Persée, voyant croître chaque jour la faveur et la considération que son frère Démétrius avait obtenues en Macédoine et le crédit dont il jouissait à Rome, comprit que le crime seul pouvait lui frayer à lui-même le chemin du trône et tourna toutes ses pensées vers ce but. Mais se sentant trop faible pour mettre par lui-même à exécution son lâche projet, il s'occupa de sonder tous les amis de son père l'un après l'autre par des discours équivoques. Plusieurs d'entre eux parurent d'abord repousser avec mépris ses insinuations parce qu'ils comptaient plus sur Démétrius. Puis quand ils s'aperçurent que la haine de Philippe contre les Romains s'augmentait de jour en jour, que Persée prenait soin de la caresser, et que Démétrius faisait tous ses efforts pour la combattre, quand ils prévirent que ce jeune prince périrait par sa loyauté, victime des infâmes machinations de son frère, ils crurent devoir pousser eux-mêmes à un dénouement inévitable et s'attacher à la fortune du plus fort. Ils entrèrent donc dans les vues de Persée, remirent l'exécution de chaque chose à son temps, et décidèrent seulement qu'on mettrait sur-le-champ tout en œuvre pour animer le roi contre les Romains et le pousser à la guerre à laquelle il n'était déjà que trop porté de lui-même.

En même temps, afin de rendre Démétrius plus suspect de jour en jour, ils affectèrent de faire tomber la conversation sur les Romains et de les tourner en ridicule, parlant avec dédain tantôt de leurs lois et de leurs usages, tantôt de leurs exploits, tantôt encore de l'aspect même de Rome, qui n'avait ni monuments ni maisons assez remarquables pour l'embellir. Quelques-uns allaient même jusqu'à lancer des sarcasmes contre les principaux citoyens. Le jeune prince, n'écoutant que son attachement pour les Romains et sa jalousie contre son frère, voulait répondre à tout et il ne faisait qu'exciter les soupçons de son père et fournir des prétextes à la calomnie. Aussi son père ne lui communiquait aucun de ses projets contre les Romains ; il avait reporté toute sa confiance sur Persée, et c'était avec lui qu'il concertait ses plans nuit et jour.

À cette époque revinrent en Macédoine les agents qu'il avait envoyés chez les Bastarnes pour se procurer des secours ; ils ramenaient avec eux quelques jeunes gens des premières familles et même des princes du sang royal. L'un d'eux promettait sa sœur en mariage au fils de Philippe et l'alliance de cette nation belliqueuse avait relevé le courage du roi. Persée saisit alors l'occasion : "À quoi bon tout cela ? lui dit-il ; l'appui qui nous vient des étrangers est moins grand que les dangers dont nous menace une trahison domestique. Nous avons dans notre sein, je ne dirai pas un traître, mais du moins un espion ; depuis qu'il a été en otage à Rome, il a donné son âme aux Romains : nous n'avons de lui que son corps. Presque tous les Macédoniens ont les regards fixés sur lui, et s'attendent bien à n'avoir d'autre roi que celui que les Romains leur donneront."

Ces paroles firent impression sur l'esprit du vieux roi déjà ulcéré, et le ressentiment pénétrait d'autant plus avant dans son cœur qu'il s'étudiait à le laisser moins paraître.

## La fête de la purification de l'armée

On touchait à l'époque de la revue de l'armée. Voici comment se fait cette solennité. On coupe une chienne en deux et l'on place à droite du chemin la partie antérieure avec la tête, à gauche la partie postérieure avec les entrailles. C'est entre ces deux moitiés de la victime que défilent les troupes sous les armes. En tête du cortège, on porte les brillantes armures de tous les rois de Macédoine, depuis les temps les plus reculés ; vient ensuite le roi en personne avec ses enfants, puis le corps des compagnons et les gardes du roi ; le reste de l'armée macédonienne ferme la marche. Philippe parut donc ayant à ses côtés les deux jeunes princes ses fils, Persée âgé de trente ans, et Démétrius, qui avait cinq ans de moins, l'un dans toute la force de la jeunesse, l'autre à la fleur de l'âge, et tous deux par conséquent parvenus à cette maturité qui devait faire le bonheur de leur père, s'il n'eût pas été aveuglé par une erreur funeste.

Après la cérémonie religieuse de la revue, l'armée exécutait ordinairement quelques évolutions, se partageait en deux corps et faisait un simulacre de guerre. Les deux jeunes princes commandèrent la manœuvre en cette occasion ; mais ce ne fut pas une petite guerre ; on se chargea aussi vivement que s'il se fût agi de se disputer le trône. Quoiqu'on ne fît usage que de bâtons, il y eut de part et d'autre un grand nombre de blessés et il ne manqua aux combattants que de véritables armes pour que la bataille fût sérieuse et dans les règles. Le corps qui avait pour chef Démétrius obtint l'avantage. Persée en conçut un vif dépit ; mais ses amis, plus clairvoyants que lui, s'en applaudirent et lui représentèrent que ce succès pouvait déjà offrir un prétexte pour accuser le jeune homme.

## Un incident lourd de conséquences

Les deux frères donnèrent ce jour-là un grand repas, chacun à ceux de son parti ; car Persée, invité par Démétrius, avait refusé d'accepter. La joie de la fête, les invitations pressantes du maître de la maison et la folle gaieté de la jeunesse excitèrent de part et d'autre les convives à boire. La conversation tomba sur la bataille ; on se laissa aller à des plaisanteries contre ses adversaires et l'on n'épargna pas même les chefs. Persée avait envoyé un de ses convives chez son frère pour recueillir les propos ; l'espion s'acquitta de son rôle avec maladresse ; il fut surpris par quelques jeunes gens qui étaient sortis par hasard de la salle du festin et fut maltraité.

Démétrius ignorait cette circonstance. “Que n'allons-nous dit-il à ses amis, boire chez mon frère, et dissiper par notre franchise et notre gaieté l'humeur qu'a pu lui laisser le combat ? ” Sa proposition fut accueillie par tout le monde, excepté par ceux qui avaient battu l'espion et qui craignaient les représailles. Mais, entraînés par Démétrius, ils cachèrent des armes sous leurs vêtements, afin de pouvoir se défendre si on les attaquait.

Il n'y a plus de secret possible du moment où la discorde règne dans une famille ; la maison de chacun des deux princes était remplie d'espions et de traîtres. Un d'eux prit les devants et courut avertir Persée que Démétrius arrivait avec quatre jeunes gens bien armés. Persée n'ignorait pas le motif de cette précaution ; il savait que c'étaient ceux qui y avaient maltraité son convive. Mais, pour prêter une apparence odieuse à leur conduite, il fit fermer sa porte, et du haut de son palais, des fenêtres qui donnaient sur la rue, il déclara qu'il n'ouvrirait pas à cette bande joyeuse, faisant entendre qu'elle avait l'intention de l'assassiner. Démétrius, échauffé par l'ivresse, se plaignit à haute voix de ce refus ; puis il retourna se mettre à table, ignorant complètement ce qui s'était passé.



## Discours de Philippe à ses fils

Le lendemain, dès que le roi fut visible, Persée se rendit au palais. Il se présenta devant son père, le visage tout altéré, et se tint debout à quelque distance sans proférer une parole. Philippe s'informa aussitôt de sa santé et lui demanda le motif de la tristesse empreinte sur ses traits : "Eh bien ! Sachez donc, répondit Persée, que le hasard seul vous a conservé votre fils. Ce n'est plus en secret que mon frère dresse contre nous ses pièges. Cette nuit même, il est venu avec des gens armés pour m'assassiner dans ma propre demeure ; je n'ai échappé à sa fureur qu'en fermant mes portes et en me tenant à l'abri derrière les murs de la maison."

Voyant que son père était agité tout à la fois de surprise et de frayeur "si vous pouvez, ajoura-t-il, m'écouter un moment, je vous fournirai la preuve évidente de ce que j'avance." Philippe déclara qu'il était prêt à l'entendre, et fit appeler aussitôt Démétrius. En même temps il voulut consulter deux vieillards de ses amis, nommés Lysimaque et Onomaste qui n'avaient pas pris parti dans la querelle des deux frères et qui ne paraissaient plus que rarement à la cour ; il les manda auprès de lui.

En les attendant, il se promena seul roulant mille pensées dans son esprit ; Persée se tenait toujours à l'écart. Lorsqu'il fut informé de leur arrivée, il passa dans une chambre retirée avec ces deux confidents qui devaient lui servir de gardes ; il permit à chacun de ses fils de se faire accompagner par trois de leurs gens sans armes et prit place sur un siège : "Me voilà donc, dit-il, père infortuné, réduit à siéger comme juge entre mes deux fils, dont l'un s'est fait accusateur ; l'autre est accusé de fratricide ! Me voilà dans la triste alternative de trouver au sein de ma propre famille un coupable ou un calomniateur."

"Il y a longtemps que je pressentais cet orage qui vient d'éclater ; vos regards, qui n'avaient rien de fraternel, les paroles qui vous échappaient, m'avaient averti. Quelquefois pourtant je me flattais que vos haines pourraient s'éteindre et vos soupçons se dissiper. Je songeais que des ennemis même déposent les armes et font la paix, que des ressentiments particuliers s'effacent souvent, et j'espérais qu'un jour vous vous souviendriez des liens qui vous unissent, de cette amitié si pure et si franche de votre enfance, de mes leçons enfin, que je crains, hélas ! D'avoir inutilement données à des enfants indociles."

"Que de fois, maudissant devant vous les discordes fraternelles, ne vous ai-je pas retracé les déplorables catastrophes dont elles sont suivies ? Que de fois ne vous ai-je pas dit qu'elles avaient causé la ruine entière des frères ennemis, de leur famille, de leurs palais, de leurs états ? À ces exemples j'en ai opposé de plus salutaires. Je vous ai cité l'étroite union des deux rois de Lacédémone, qui, durant tant de siècles, fut également avantageuse et pour eux et pour leur patrie, tandis que Lacédémone succomba du jour où chacun d'eux se fit tyran et voulut attirer à soi toute l'autorité. Je vous ai cité Eumène et Attale, ces deux frères, si peu puissants d'abord qu'ils déshonoraient presque le titre de rois, et, que leur union, leur union seule a rendus les égaux d'Antiochus, les miens, et ceux de tous les princes nos contemporains. Je vous ai même cité des Romains, et rappelé des faits que j'avais vus ou dont on m'avait parlé : les deux Quinctius, Titus et Lucius, qui m'ont fait la guerre ; les deux Scipions, Publius et Lucius, qui ont vaincu Antiochus ; leur père et leur oncle, qui toujours unis pendant leur vie ont été réunis par la mort même."

“Mais ni le crime des uns et leur juste châtement n’ont pu vous guérir de vos fureurs insensées, ni la sagesse et la prospérité des autres ne vous ont ramenés à de meilleurs sentiments. Votre coupable ambition n’a pas craint de se disputer mon héritage, pendant que je vis et que je respire encore. Vous ne voulez me voir vivre que jusqu’au moment où, survivant à l’un de vous, je laisserai à l’autre par ma mort un trône non contesté. Vous ne pouvez souffrir ni votre frère, ni votre père. Rien ne vous est cher ni sacré : un désir insatiable de régner a étouffé dans vos cœurs tout autre sentiment. Commencez donc, épouvantez les oreilles de votre père de vos horribles débats ; faites assaut de calomnies en attendant que vous tiriez l’épée. Révélez-nous tout ce que vous savez de vrai, dites-nous tout ce qu’il vous plaît d’imaginer. Mes oreilles sont ouvertes, pour se former désormais aux délations secrètes d’un frère contre l’autre.”

À ces mots prononcés avec l’accent de la colère, tous les yeux se remplirent de larmes, et un morne silence régna longtemps parmi les spectateurs.

## Réponse de Persée

Persée prit enfin la parole : “Sans doute, dit il, j’aurais dû ouvrir ma porte la nuit, accueillir chez moi des meurtriers dans l’ivresse et tendre la gorge à leurs poignards, puisqu’on refuse de croire au crime s’il n’est pas consommé, et qu’après avoir vu mes jours menacés par une infâme trahison, je m’entends adresser les mêmes reproches qu’à l’ennemi de mon repos, à mon assassin. On a bien raison de dire que Démétrius est votre seul fils, et de me regarder comme un enfant supposé, comme un bâtard. Si j’avais près de vous le rang d’un fils, si je trouvais dans votre cœur la tendresse d’un père, votre indignation éclaterait, non sur moi, qui viens vous dénoncer un complot que j’ai découvert, mais sur l’auteur de ce complot, et vous ne feriez pas assez peu de cas de ma vie, pour n’être touché ni des dangers que j’ai courus, ni de ceux qui me menacent, en cas que le crime reste impuni. Si donc il faut mourir sans se plaindre, je me tairai, me bornant à prier les dieux que l’attentat essayé sur ma personne n’aille pas plus loin, et qu’on n’ait pas commencé par moi pour arriver jusqu’à vous.”

“Mais s’il m’est permis de suivre ce sentiment naturel qui porte l’homme attaqué dans un désert à implorer le secours de ceux même qu’il n’a jamais vus ; si je puis, en présence du poignard levé contre moi, pousser un cri de détresse, je vous en conjure par votre nom sacré de père, et vous savez depuis longtemps qui de nous deux le respecte le plus, daignez m’écouter avec tout l’intérêt que vous m’eussiez témoigné, si, réveillé au milieu de la nuit par ma voix plaintive, vous fussiez accouru à mon aide et que vous eussiez surpris Démétrius à ma porte avec des gens armés. Les cris d’effroi que m’arrachait la présence du danger, je les répète aujourd’hui devant vous.”

“Mon frère, il y a longtemps que nous ne vivons plus dans l’intimité qui existe entre compagnons de plaisir. Tu veux régner, je le sais ; mais mon âge, mais le droit des gens, mais l’antique usage de la Macédoine, mais la volonté même d’un père sont autant d’obstacles à ton ambition. Pour les franchir, il faut passer sur mon corps, et c’est là le but de tous tes efforts, de toutes tes intrigues. Jusqu’à présent, soit précaution, soit bonheur, j’ai échappé à tes mains parricides. Hier, à la suite d’une cérémonie religieuse et d’évolutions militaires, tu as fait d’un simulacre de combat presque une affaire sanglante, et je n’ai évité la mort qu’en me laissant vaincre, moi et les miens.”

“Au sortir de cette véritable mêlée, tu as voulu, comme après un jeu entre frères, m’attirer à la table. Croyez-vous, mon père, que j’eusse trouvé des convives sans armes, lorsqu’ils se sont présentés chez moi tout armés pour continuer leur débauche ? Croyez-vous que la nuit je n’aurais eu rien à craindre de leurs épées, lorsqu’ils m’ont presque tué sous vos yeux à coups de bâtons ? Que voulais-tu faire ainsi la nuit ? Pourquoi venir avec la haine dans le cœur chez un rival irrité ? Pourquoi amener avec toi des gens armés ? Je n’ai pas osé risquer d’être ton convive, et je te recevrais à ma table lorsque tu viens faire la débauche avec tes satellites ! Oui, mon père, si j’avais ouvert ma porte, vous ordonneriez mes funérailles en ce moment même où vous écoutez mes plaintes.”

“Je ne parle pas ici en accusateur qui cherche des griefs, et qui donne ses soupçons pour des preuves. Car enfin, prétend-il qu’il n’est pas venu à ma porte avec une troupe nombreuse, ou que ses gens n’étaient pas armés ? Faites appeler ceux que je vous

nommerai : des misérables capables d'un pareil forfait peuvent tout oser sans doute ; eh bien ! Ils n'oseront pas nier le fait. Si je les avais arrêtés le fer à la main dans l'intérieur de ma maison et que je vous les amenasse ici, vous n'hésiteriez plus à me croire ; que leur aveu vous tienne donc lieu de preuves.”

## Suite du discours de Persée

“Maudissez maintenant la soif de régner ; évoquez les furies qui punissent les fratricides. Mais, ô mon père ! Ne soyez pas aveugle dans vos malédictions ; distinguez et séparez le traître de sa victime ; que vos imprécations ne tombent que sur la tête du coupable. Puisse celui qui voulait tuer son frère encourir la colère des dieux vengeurs du père offensé ! Puisse celui qui pensa périr sous les coups d’un frère criminel trouver aide et protection dans la justice et dans la pitié de son père ! Quel autre asile puis-je avoir, lorsqu’on n’a respecté ma vie, ni dans la revue solennelle de votre armée, ni dans les évolutions militaires, ni dans ma maison, ni à table, ni pendant la nuit, que la nature si prévoyante accorde au repos des mortels ? “

“Me rendre à l’invitation de mon frère, c’est courir à la mort ; lui ouvrir ma porte et le recevoir à ma table, c’est m’exposer à la mort ; que j’aie ou que je reste, je ne puis éviter le piège. À qui donc avoir recours ? Je n’ai appris à respecter que les dieux et vous, mon père. Je n’ai pas les Romains pour me donner asile. Ils désirent ma mort, parce que je suis trop sensible à vos affronts, parce que je n’ai pas été maître de mon indignation en vous voyant dépouiller de tant de villes, de tant de pays, et tout récemment encore du littoral de la Thrace. Tant que vous et moi nous vivrons, ils désespéreront de placer la Macédoine sous leur joug. Mais que nous mourions, moi de la main de mon frère, vous de vieillesse, en supposant même qu’ils attendent ce moment, ils savent qu’ils disposeront et du royaume et du roi de Macédoine.”

“Encore s’ils vous avaient laissé quelque coin de terre hors de la Macédoine, je me flatterais d’y trouver un asile ! Mais, dira-t-on, je puis compter sur les Macédoniens ? Vous avez vu hier avec quel acharnement les soldats m’ont attaqué. Que leur a-t-il manqué, sinon des armes ? Et si elles leur ont manqué le jour, les convives de mon frère en ont trouvé la nuit.”

“Parlerai-je de la plupart des grands de Macédoine ? Ils ont placé toutes leurs espérances d’élévation et de fortune sur les Romains et sur celui qui est tout puissant auprès des Romains. Déjà même ils le préfèrent ouvertement, non seulement à moi qui suis son aîné, mais à vous-même, qui êtes son père et son roi. C’est lui en effet qui a obtenu votre grâce du sénat, lui qui vous met en ce moment à l’abri des armes de Rome, lui dont la jeunesse se croit en droit d’enchaîner votre vieillesse à ses volontés, et de l’assujettir à une dépendance humiliante. Il a pour lui les Romains, pour lui toutes les villes détachées de votre empire, pour lui les Macédoniens, charmés de vivre en paix avec Rome. Et moi, mon père, excepté vous, quel espoir, quelle ressource ai-je au monde ?

### Suite du discours de Persée

“Quel peut être, selon vous, le but de la dernière lettre de T. Quinctius, où il vous dit que vous avez agi dans vos intérêts en envoyant Démétrius à Rome, et où il vous engage à l’y envoyer de nouveau avec une ambassade plus nombreuse et les principaux seigneurs de la Macédoine ? T. Quinctius est aujourd’hui le conseil et le maître du jeune prince en toutes choses ; Démétrius vous a renié pour son père et vous a remplacé par lui dans son affection : c’est avec lui qu’il a mûri tous ses complots ténébreux. C’est pour se ménager des complices, qu’on vous engage à faire accompagner Démétrius à Rome par une ambassade plus nombreuse des premiers de la nation. Ils partent d’ici purs et irréprochables avec la conviction que Philippe est leur roi ; ils reviennent imbus d’autres principes, égarés et séduits par les Romains.”

“Démétrius seul est tout pour eux ; ils l’appelaient leur roi, du vivant même de son père. Et si tout cela m’indigne, j’entends aussitôt, et tout le monde et jusqu’à vous, mon père, me reprocher mon ambition criminelle. Pour moi je ne prends point ma part de ce reproche, s’il nous est adressé en commun. En effet, quel est celui dont je me défais pour me mettre à sa place ? Je n’ai au-dessus de moi que mon père, et fassent les dieux qu’il y reste longtemps ! Si je lui survis, et je ne le souhaite qu’autant que je mériterai qu’il le désire lui-même, je recevrai le sceptre de ses mains, s’il m’en transmet l’héritage.”

“L’ambitieux, l’ambitieux véritablement coupable, c’est celui qui veut intervertir l’ordre de la naissance et de la nature, fouler aux pieds les usages de la Macédoine et le droit des gens. ‘Mon frère aîné est un obstacle à mon élévation ; ses droits et la volonté paternelle rappellent au trône. Eh bien ! Qu’il périsse. Je ne serai pas le premier qui me serai frayé le chemin au trône en assassinant un frère. Mon père appesanti par l’âge, isolé, privé de son fils, craindra pour lui-même et ne songera pas à le venger. Les Romains applaudiront à ce meurtre, ils m’approuveront et me protégeront.’ Ces espérances sont chanceuses, il est vrai, mon père, mais elles ne sont pas sans fondement.”

“Car voici la situation : vous pouvez écarter tout péril de ma tête, en punissant ceux qui se sont armés contre mes jours. Si leur crime s’exécute, vous ne serez plus en mesure de venger ma mort.”

## Discours de Démétrius

Dès que Persée eut fini de parler, tous les assistants portèrent leurs regards sur Démétrius, comme s'ils eussent attendu une réponse immédiate. Mais il y eut un moment de silence ; le jeune prince, suffoqué par ses larmes, ne pouvait évidemment parler. Il triompha enfin de sa douleur, parce qu'on le pressait de s'expliquer ; il prit la parole en ces termes :

“Mon père, tout ce qui est ordinairement la ressource des accusés, mon accusateur s'en est emparé. Les larmes feintes qu'il a versées pour me perdre vous ont rendu suspectes mes larmes véritables. Depuis mon retour de Rome, il trame nuit et jour avec ses partisans des complots contre ma vie ; et c'est lui qui vient me dépeindre à vos yeux comme un traître, que dis-je ? Comme un brigand et un assassin déclaré. Il vous effraie sur ses dangers imaginaires, afin de hâter par vos mains la perte d'un frère innocent. Il se plaint de n'avoir plus d'asile au monde, pour m'ôter à moi tout espoir même auprès de vous.”

“Je suis entouré de pièges, isolé, sans appui, et il me fait un crime d'une protection étrangère qui m'est plus nuisible qu'utile afin de m'accabler sous le poids de la haine. Avec quel art perfide le calomniateur n'a-t-il pas lié l'aventure de la nuit dernière aux attaques dirigées contre toute ma conduite passée ? Et cela pour vous rendre suspect par le tableau de ma vie entière un fait que je vous expliquerai bientôt, et pour corroborer, par ce récit mensonger d'un complot nocturne, la vaine accusation d'espérances, de vues et de projets ambitieux qu'il m'impute ! “

“En même temps il s'est étudié à ce que son accusation parût n'avoir rien de prémédité et qu'on pût la croire inspirée par les terreurs de la nuit et l'alerte qu'il avait éprouvée. Mais, Persée, si je trahissais et mon père et l'État, si je conspirais avec les Romains et les autres ennemis de mon père, il ne fallait pas attendre le prétendu guet-apens de la nuit pour m'accuser. Que ne révélais-tu d'avance ma trahison ? Ou bien, si ton accusation, dénuée de ce vain appui, était sans valeur et ne pouvait servir qu'à manifester ta haine contre moi, plutôt que ma culpabilité, il fallait encore aujourd'hui la taire ou l'ajourner. C'était le moyen de prouver qui de nous deux, dans cette rivalité d'une espèce toute nouvelle et toute particulière, en voulait aux jours de l'autre. Je vais néanmoins, autant que le permettra le trouble d'une dénonciation si imprévue, séparer ce que tu as confondu, et dévoiler les pièges tendus cette nuit soit par toi, soit par moi.”

“Il veut faire croire que j'ai formé le projet de l'assassiner, et mon but est de m'assurer par ce fratricide, à moi qui suis le plus jeune, la succession que défèrent à mon frère son titre d'aîné, le droit des gens, les coutumes de la Macédoine et même, à ce qu'il prétend, la volonté d'un père. Que signifie donc alors cette seconde partie de son discours, où il dit que j'ai cultivé l'amitié des Romains, et que c'est sur leur appui que je compte pour m'élever au trône ? Si je leur ai cru le pouvoir d'imposer à la Macédoine un roi de leur choix, si j'ai eu tant de confiance dans mon crédit auprès d'eux, pourquoi recourir au fratricide ? Est-ce pour le plaisir de ceindre un diadème teint du sang d'un frère ? Est-ce pour devenir un objet d'aversion et d'horreur aux yeux mêmes de ceux dont je me suis concilié la faveur par une probité réelle ou du moins simulée ? Ou peut-être supposes-tu que T. Quinctius, dont tu me reproches de suivre maintenant les conseils et la sage

influence, m'a poussé au meurtre d'un frère, lui qui vit avec le sien dans une si tendre union ? Persée veut encore qu'à l'amitié des Romains je réunisse le suffrage des Macédoniens et presque le vœu unanime des hommes et des dieux, et il n'admettrait pas que tous les avantages m'assurent la supériorité dans cette lutte ! Il semble au contraire me croire en tout point bien au-dessous de lui ; car il m'accuse de n'avoir eu de ressource pour moi que dans le crime."

"Eh bien ! Veux-tu qu'on pose ainsi la question ? Celui de nous deux qui aura craint de paraître moins digne de régner que son frère, sera déclaré coupable d'avoir formé des projets d'assassinat."



### Suite du discours de Démétrius

“Suivons cependant, autant qu’il nous sera possible, le plan de ce prétendu complot. Il m’accuse d’avoir attenté à sa vie de plusieurs manières, et toutes ces tentatives ont été faites, assure-t-il, le même jour. J’ai voulu l’assassiner en plein jour, après la revue, au milieu du combat simulé, c’est-à-dire, justes dieux ! Dans une fête religieuse. J’ai voulu, en l’invitant à souper, m’en défaire, par le poison sans doute. J’ai voulu, en allant chez lui pour m’asseoir à sa table avec des gens armés, lui plonger un poignard dans le cœur. Quel moment choisissais-je pour consommer mon fratricide ? Vous le voyez, celui d’un spectacle, d’un festin, d’une partie de plaisir.”

“Et quel jour ? Le jour même où l’on a purifié l’armée, le jour où, après avoir passé entre les deux parties de la victime, précédés des armures royales de tous les rois de Macédoine vos prédécesseurs, et placés tous deux seuls à vos côtés, mon père, nous avons pris le commandement et fait manœuvrer à notre suite les troupes macédoniennes. Et c’est au milieu de ce sacrifice expiatoire, qui devait laver toutes mes souillures, lors même que j’aurais eu le malheur de commettre auparavant quelque forfait, c’est en ayant sous les yeux la victime placée sur notre passage que j’aurais médité des projets de fratricide et d’empoisonnement, que j’aurais songé à préparer des armes pour ensanglanter une orgie ! Et quel autre sacrifice aurait ensuite purifié cette  me souillée de tous les crimes ? “

“Mais en voulant rendre toutes mes démarches suspectes, ton esprit, aveuglé par le désir de m’accuser, réunit p le-m le des faits contradictoires. Si j’avais l’intention de t’empoisonner à ma table, y avait-il rien de plus maladroit que de t’irriter par une lutte sérieuse et acharnée et de te pousser ainsi à refuser, comme tu l’as fait, mon invitation ? Après ce refus dicté par la colère, devais-je chercher à te calmer, en attendant une autre occasion, puisque j’avais du poison tout préparé, ou bien changer brusquement de projet, et prendre le parti de t’assassiner le même jour, en feignant de venir m’asseoir à ta table ? Comment enfin, si je pensais que la crainte de la mort t’avait empêché de venir chez moi, ne supposais-je pas que la même crainte t’empêcherait de m’admettre chez toi ? “

### Suite du discours de Démétrius

“Je ne rougis pas, mon père d’avoir, un jour de fête, avec des jeunes gens de mon âge, fait des libations un peu trop copieuses. Informez-vous, je vous prie, de la gaieté folâtre qui animait hier mes convives, et des transports indiscrets peut-être, que nous inspirait la joie de n’avoir pas eu le dessous dans ces jeux militaires, si appropriés à de jeunes courages. Notre malheur et nos alarmes ont eu bientôt dissipé les fumées du vin ; sans le coup qui nous a frappés, nous serions encore, nous autres assassins, plongés dans un profond sommeil. Si j’avais eu dessein de forcer ta maison, si je me proposais d’en égorger le maître, après y être entré, n’aurais-je pu m’abstenir de boire, au moins un seul jour ? N’aurai-je pas interdit le vin à mes compagnons ? Mais je ne suis pas seul à me défendre avec ma trop grande franchise. Écoutez mon frère, ce frère si loyal et si peu soupconneux : Tout ce que je sais, dit-il, tout ce dont je me plains, c’est qu’on est venu chez moi avec des armes sous prétexte d’une partie de plaisir.”

“Fort bien ; mais comment le sais-tu ? Il te faut avouer ou que ma maison était pleine d’espions envoyés par toi, ou qu’on s’est armé si ostensiblement que tout le monde l’a vu. Cependant pour se défendre d’avoir fait surveiller ma conduite ou d’apporter ici des accusations passionnées, c’est vous, mon père, qu’il engage à demander à ceux qu’il vous nommera s’ils avaient des armes, comme si le fait était douteux et que leur aveu, qui a devancé la question, entraînât la conviction du crime. Que ne leur fais-tu demander plutôt si c’est pour t’assassiner qu’ils ont pris des armes ? Si j’en ai donné l’ordre ? Si je le savais ? “

“Car voilà ce que tu voudrais faire croire, et non ce qu’ils avouent, ce qui est évident. Ils prétendent au contraire qu’ils ne se sont armés que pour se défendre. Ont-ils bien ou mal fait ? C’est à eux de rendre compte de leurs motifs. Ma conduite et leur précaution n’ont rien de commun ; ne cherche pas à les confondre ; ou bien explique-toi : devions-nous t’attaquer ouvertement ou te surprendre ? Dans le premier cas, pourquoi n’étions-nous pas tous armés ? Pourquoi n’y avait-il d’armés que ceux qui avaient battu ton espion ? Dans le second cas, quel était le plan du complot ?  tait-ce après le repas, lorsque j’aurais quitté l’orgie, que quatre de mes gens devaient rester chez toi pour te surprendre au milieu du sommeil ? Comment auraient-ils trompé la surveillance des tiens, ces étrangers, ces gens à moi, qui devaient être si suspects, surtout après la rixe où ils venaient d’être engagés ? Comment, après t’avoir assassiné, se seraient ils échappés ? Quatre poignards suffisaient-ils pour attaquer, pour forcer ta maison ? “

## Fin du discours de Démétrius

“Crois-moi, laisse là ton aventure de la nuit, et reviens au vrai motif de ton chagrin, de l’envie qui te dévore. Dis franchement : ’Pourquoi parle-t-on quelquefois de t’élever au trône, Démétrius ? Pourquoi certaines gens te jugent-ils plus digne que moi de succéder à notre père ? Pourquoi rends-tu douteux un espoir, qui sans toi serait certain ? ’ Voilà ce que pense Persée, bien qu’il n’en dise rien ; voilà ce qui fait qu’il me hait, et qu’il m’accuse ; voilà, mon père, ce qui remplit votre palais et votre royaume de soupçons et de calomnies ! “

“Pour moi, qui n’ai point à espérer le trône en ce moment, et qui ne dois peut-être jamais y prétendre, puisque je suis le plus jeune et que votre volonté est que je cède à mon aîné, je n’ai jamais dû non plus, et je ne dois pas m’exposer à me rendre indigne de vous, mon père, indigne de la faveur de tous les Macédoniens. Et je le serais par ma faute, si j’avais l’arrogance de ne pas souscrire à des droits incontestables.”

“Tu m’objectes l’amitié des Romains, et tu me fais un crime de ce qui devrait me faire honneur. Ce n’est pas moi qui ai demandé d’être livré comme otage aux Romains, ni d’être envoyé à Rome comme ambassadeur. Vous m’avez ordonné de partir ; j’ai obéi ; et, dans ces deux circonstances, je me suis conduit de manière à ne déshonorer ni mon père, ni sa couronne, ni la nation macédonienne. C’est donc à vous, mon père, que je dois d’être devenu l’ami des Romains. Tant que vous serez en paix avec eux, je cultiverai leur amitié ; si la guerre se rallume, vous verrez ce fils, qui, comme otage et comme ambassadeur a rendu quelques services à son père, devenir leur plus implacable ennemi.”

“Je ne prétends pas aujourd’hui me prévaloir de leur faveur ; je demande seulement qu’on ne la tourne pas contre moi ; ce n’est pas au milieu de la guerre qu’elle a pris naissance, ce n’est pas là non plus que je veux m’en servir. J’ai été le gage de la paix ; mon ambassade a eu pour but de la conserver. Qu’on ne me fasse ni un crime ni un mérite de ces deux missions. Si j’ai manqué aux devoirs de la piété filiale, si j’ai ourdi quelque trame criminelle contre mon frère, je suis prêt à subir tous les supplices. Si je suis innocent, ne me laissez pas succomber sous le poids de l’envie, quand on n’a pu trouver de crimes pour me perdre.”

“Ce n’est pas d’aujourd’hui que mon frère m’accuse ; mais c’est la première fois qu’il le fait ouvertement, sans que je l’aie mérité. Si mon père était irrité contre moi, ne serait-ce pas à toi, Persée, d’intercéder en ta qualité d’aîné pour ton jeune frère, d’excuser la légèreté de son âge et d’implorer son pardon ? Tout au contraire celui qui devait être mon appui ne veut que ma perte.”

“C’est au sortir d’un festin et d’une partie de plaisir qu’on vient presque m’arracher au sommeil, pour que j’aie à répondre à une accusation de fratricide. On ne m’accorde ni avocat, ni défenseur, et il faut que je plaide moi-même ma cause. Si j’avais à parler pour un autre, j’aurais pris le temps de méditer et de préparer mon discours. Et pourtant qu’aurais-je à risquer, sinon ma réputation de talent ? Appelé sans savoir pourquoi, je trouve un père irrité qui m’ordonne de me défendre et un frère qui s’est fait mon accusateur. Ce frère prononce contre moi un discours préparé dès longtemps et mûrement

réfléchi ; moi je n'ai pu connaître que par l'accusation même ce dont il s'agissait. Devais-je en ce moment écouter l'accusateur ou préparer ma justification ? Étourdi par ce coup imprévu, à peine ai-je compris de quel crime on m'accuse, loin que je sache comment me justifier.”

“Quel serait donc mon espoir, si je n'avais pour juge mon père ? Et si mon frère aîné a toute sa tendresse, du moins ma position d'accusé me donne-t-elle quelques droits à sa pitié. Oui, mon père, c'est pour vous autant que pour moi que je vous prie de me sauver la vie ; et mon frère, c'est pour son repos qu'il vous demande ma mort. Comment croyez-vous qu'il me traitera, quand vous lui aurez transmis le trône, puisqu'il prétend déjà que vous versiez mon sang au gré de ses désirs ? “

## **2. Politique intérieure et extérieure de Rome (182-181). La mort de Démétrius (181)**

16

### **Opérations en Ligurie et en Espagne (182)**

Il achevait à peine ces mots que les larmes et les sanglots étouffèrent sa voix. Philippe, après avoir fait sortir ses deux fils et conféré un moment avec ses amis, déclara qu'il ne se déciderait ni sur des paroles, ni sur une discussion si rapide, mais sur un examen scrupuleux de la conduite et du caractère des deux princes ; qu'il étudierait donc leurs paroles et leurs actions dans les petites comme dans les grandes choses. Il fut évident pour tout le monde que Démétrius avait facilement renversé l'édifice du complot de la nuit précédente, mais qu'on lui savait mauvais gré de son crédit auprès des Romains. Ainsi furent semés, du vivant même de Philippe, les premiers germes de la guerre de Macédoine, qui devait éclater sous le règne de Persée.

Les deux consuls partirent pour la Ligurie, qui était alors le seul département consulaire. À l'occasion des succès qu'ils y obtinrent, on décréta un jour de supplications. Près de deux mille Ligures s'avancèrent jusqu'aux limites du département de la Gaule où Marcellus campait en ce moment, pour le prier de recevoir leur soumission. Le général romain leur enjoignit d'attendre dans la position qu'ils occupaient, et on écrivit au sénat. On lui fit répondre par le préteur M. Ogulnius qu'il eût été plus convenable de demander aux consuls, chargés du commandement de la province, ce qu'ils jugeaient utile aux intérêts de l'État ; mais qu'en tout cas, si Marcellus recevait la soumission des Ligures, on n'était pas d'avis qu'il les désarmât, et qu'on l'engageait à les envoyer au consul.

Vers le même temps, P. Manlius et Q. Fulvius Flaccus arrivèrent, l'un dans l'Espagne ultérieure qu'il avait déjà gouvernée pendant sa première préture, l'autre dans la citérieure où Térentius lui remit son armée. L'ultérieure était sans commandant depuis la mort du proconsul P. Sempronius.

Fulvius Flaccus alla faire le siège d'une place forte nommée Urbicana. Les Celtibères l'attaquèrent sous les murs de cette place et lui livrèrent plusieurs combats assez meurtriers, dans lesquels un grand nombre de soldats romains furent blessés ou tués. La constance de Fulvius triompha de ces obstacles ; rien ne put le forcer à lever le siège, et les Celtibères, épuisés par leurs diverses attaques, se retirèrent. Leur éloignement décida du sort de la place qui fut prise peu de jours après et livrée au pillage. Le préteur abandonna le butin à ses soldats.

Toutes les opérations de Fulvius se bornèrent à cette conquête. P. Manlius ne fit que réunir en corps d'armée les troupes qu'il avait trouvées éparses. Après quoi ils rentrèrent tous deux dans leurs quartiers d'hiver. Tels furent les événements de cette campagne en Espagne. Térentius, qui avait quitté cette province, obtint à son retour l'ovation. Il fit porter devant lui neuf mille trois cent vingt livres pesant d'argent, quatre-vingts d'or, et deux couronnes d'or du poids de soixante-sept livres.

## **Mission diplomatique en Numidie. Retour au calme en Ligurie (182)**

La même année, les Romains décidèrent sur les lieux mêmes une contestation survenue entre les Carthaginois et Masinissa. Il s'agissait d'une province que Gala, père de ce prince, avait enlevée à Carthage. Syphax en avait chassé Gala et en avait fait don aux Carthaginois en considération de son beau-père Hasdrubal. Masinissa venait de la reprendre à son tour sur les Carthaginois. L'affaire fut débattue devant les arbitres romains avec autant d'animosité que le roi Numide et ses adversaires en avaient montrée sur le champ de bataille pour se disputer cette possession. Les Carthaginois fondaient leurs prétentions sur ce que la province avait appartenu primitivement à leurs ancêtres, et qu'elle leur avait été ensuite restituée par Syphax. Masinissa soutenait qu'il n'avait fait que reprendre une ancienne dépendance de sa couronne, qu'il la possédait en vertu du droit des gens et qu'il avait en sa faveur le titre et la possession. "Tout ce qu'il craignait dans cette discussion, ajoutait-il, c'était que les Romains ne sacrifiasent ses intérêts par délicatesse, et de peur qu'on ne pût leur reprocher un peu de partialité pour un roi, leur allié et leur ami, contre leurs ennemis communs." Les commissaires le laissèrent en possession de la province, sans rien décider quant au fond, dont ils renvoyèrent la connaissance au sénat.

En Ligurie, il ne se passa plus rien d'important. Les ennemis s'étaient d'abord retirés dans des défilés inaccessibles ; ils licencièrent ensuite leur armée et se dispersèrent dans leurs bourgades et dans leurs forts. Les consuls voulurent licencier aussi leurs armées et consultèrent à ce sujet le sénat. On enjoignit à l'un d'eux de congédier ses troupes et de revenir à Rome pour l'élection des magistrats de l'année suivante, à l'autre de passer l'hiver avec ses légions dans la ville de Pise. Le bruit courait que les Gaulois Transalpins armaient leur jeunesse ; mais on ne savait quelle partie de l'Italie ce torrent viendrait envahir. Les consuls s'entendirent entre eux : ce fut Cn. Baebius qui alla présider les comices, parce que son frère M. Baebius se mettait sur les rangs.

## Élections pour 181. Répartition des postes

On commença par les comices consulaires où furent nommés P. Cornélius Lentulus et M. Baebius Tamphilus. On élut ensuite pour préteurs les deux Q. Fabius, Maximus et Butéo, Ti. Claudius Néron, Q. Pétillius Spurinus, M. Pinarius Rusca, et L. Duronius. Dès que ces magistrats furent entrés en charge, on tira leurs provinces au sort. La Ligurie échut aux consuls ; parmi les préteurs, Q. Pétillius eut la juridiction de la ville, Q. Fabius Maximus celle des étrangers, Q. Fabius Butéo la Gaule, Ti. Claudius Néron la Sicile, M. Pinarius la Sardaigne et L. Duronius l'Apulie. À cette dernière province on ajouta l'Istrie, parce que les habitants de Tarente et de Brindes s'étaient plaints de dévastations exercées sur leurs côtes par des pirates d'outre-mer. Les Marseillais se plaignaient aussi des pirates ligures.

On procéda ensuite à la répartition des armées. On assigna aux consuls quatre légions, composées chacune de cinq mille deux cents hommes d'infanterie, de trois cents de cavalerie romaine, et de quinze mille fantassins avec huit cents chevaux pris parmi les alliés du nom latin. On prorogea les anciens préteurs d'Espagne dans le commandement de leurs provinces et de leurs armées ; on y ajouta un renfort de trois mille fantassins et deux cents cavaliers romains et de six mille hommes d'infanterie latine et trois cents chevaux.

On s'occupa également de la marine. Les consuls eurent ordre de nommer à cet effet des duumvirs chargés de mettre en mer vingt vaisseaux dont ils formeraient les équipages avec des citoyens romains sortis d'esclavage ; les commandants seuls devaient être de condition libre. On partagea la côte entre les duumvirs, de manière à ce que le promontoire de Minerve leur servît de centre commun ; ils avaient chacun dix galères sous leurs ordres. L'un devait défendre la droite jusqu'à Marseille, l'autre la gauche jusqu'à Bari.

## Une épidémie meurtrière (181)

Il y eut cette année plusieurs prodiges funestes soit à Rome soit dans les provinces. Il tomba une pluie de sang devant le temple de Vulcain et le temple de la Concorde. Les pontifes annoncèrent que les lances s'étaient agitées d'elles-mêmes et qu'à Lanuvium la statue de la déesse Junon Sospita avait versé des larmes.

Une maladie contagieuse faisait de si grands ravages dans la campagne, dans les bourgs, dans les conciliabules et dans la ville même qu'on pouvait à peine suffire aux enterrements. Les sénateurs, alarmés de ces prodiges et de ces calamités, décidèrent que les consuls immoleraient les grandes victimes à ceux des dieux qu'ils jugeraient à propos d'honorer et que les décevirs consulteraient les livres Sibyllins. Sur leur rapport, on décréta un jour de supplications à tous les autels. En outre, et d'après leur avis encore, le sénat ordonna, et les consuls firent proclamer qu'il y aurait dans toute l'Italie trois jours de supplications et de fêtes.

La mortalité avait été si grande que les consuls se virent dans l'impossibilité de lever les huit mille hommes d'infanterie latine et les trois cents chevaux destinés à aller combattre les Corses révoltés et les Iliens qui avaient pris les armes en Sardaigne. Il y avait tant de morts, tant de malades ! Pour compléter ses cadres, le préteur eut ordre de prendre des hommes dans l'armée du proconsul Cn. Baebius qui était en quartier d'hiver à Pise, et de passer ensuite en Sardaigne. L. Duronius qui avait le département de l'Apulie fut en même temps chargé de l'enquête sur les Bacchanales. Ces désordres n'étaient pas entièrement étouffés ; déjà l'année précédente on en avait vu germer pour ainsi dire quelques débris ; mais le préteur L. Pupius avait commencé une enquête sans pouvoir l'achever. Son successeur eut ordre de couper le mal jusque dans ses racines, afin d'en arrêter les progrès. Les consuls, de l'aveu du sénat, soumirent aussi aux suffrages des lois contre la brigade.



## Réception des délégations étrangères (printemps 181)

Ils présentèrent ensuite au sénat diverses ambassades ; ils commencèrent par celles d'Eumène, d'Ariarathe roi de Cappadoce et de Pharnace roi de Pont. On se contenta de leur répondre qu'on enverrait des commissaires pour connaître de leur démêlé et statuer à cet égard. On reçut en second lieu les députés des bannis de Lacédémone et ceux de la ligue achéenne. On fit espérer aux bannis que le sénat écrirait aux Achéens en leur faveur. Les Achéens annoncèrent qu'ils avaient repris Messène et qu'ils y avaient rétabli l'ordre : on approuva leur conduite.

Philippe roi de Macédoine avait aussi envoyé deux ambassadeurs, Philoclès et Appelle, dont la mission avait pour objet, non de présenter une demande au sénat, mais d'examiner et de s'assurer si Démétrius avait eu réellement, comme Persée l'en accusait, des conversations avec les Romains, et principalement avec T. Quinctius, pour enlever la couronne à son frère. Leur impartialité présumée avait fixé sur eux le choix de Philippe ; mais au fond c'étaient les agents de Persée et les complices de ses perfides desseins contre Démétrius.

Ce jeune prince ignorait tout, excepté les criminelles intentions de son frère, qui s'étaient naguère révélées au grand jour. Il ne désespéra donc pas d'abord de fléchir son père, sans toutefois trop s'en flatter. Mais ensuite le voyant sans cesse obsédé par son frère, il perdit peu à peu toute confiance. Aussi n'agissant et ne parlant plus qu'avec une grande circonspection, il s'étudiait à ne pas augmenter les soupçons et affectait de ne pas dire un mot des Romains, de ne pas avoir de rapports avec eux. Il alla jusqu'à s'interdire toute correspondance par écrit, parce qu'il savait que c'était l'arme la plus puissante dont ses ennemis se servaient pour aigrir son père.

## L'ascension du mont Hémus (juillet 181)

Philippe, voulant tenir ses troupes en haleine et en même temps éloigner tout soupçon de ses préparatifs hostiles contre les Romains, rassembla son armée à Stobi, dans la Péonie, et marcha contre la Médique. Il s'était mis en tête de monter au sommet du mont Hémus, sur la foi de l'opinion généralement répandue, qu'on pouvait de cette hauteur embrasser d'un coup d'œil le Pont-Euxin, l'Adriatique, le Danube et les Alpes. Il pensait que cette vue lui serait de quelque utilité pour organiser son plan de campagne.

Il consulta sur cette ascension les gens qui connaissaient le pays. Tous s'accordèrent à lui représenter la route comme impraticable pour une armée, et très difficile même pour une poignée d'hommes, légèrement équipés. Fort de ces renseignements, il s'adressa à son fils Démétrius, qu'il avait résolu de ne pas emmener avec lui, et, cherchant à le flatter par les marques de la plus intime confiance, il lui demanda d'abord s'il devait, en présence de difficultés si grandes, persévérer dans son entreprise ou y renoncer. "Dans le cas où il persisterait, ajouta-t-il, il ne pouvait oublier ce qu'avait dit Antigone en pareille circonstance. Battu par une violente tempête et voyant toute sa famille réunie avec lui sur le même vaisseau, il avait, dit-on, répété à ses enfants d'avoir bien soin pour eux-mêmes, et de recommander à leurs descendants de ne jamais risquer dans une situation dangereuse le salut de toute leur famille à la fois. Fidèle à cette recommandation, il devait donc se garder d'exposer en même temps ses deux fils aux risques d'une entreprise si périlleuse ; et comme il emmenait avec lui son fils aîné, il renverrait le plus jeune en Macédoine pour se ménager une ressource et assurer la défense du royaume." Démétrius ne s'y trompa pas. Il comprit qu'on redoutait sa présence au moment où l'on choisirait sur les lieux mêmes le chemin le plus court pour gagner l'Adriatique et l'Italie, et où l'on déciderait le plan des opérations. Mais il sentit aussi la nécessité de se soumettre, et même d'applaudir à la détermination de son père, de peur qu'on ne le soupçonnât d'obéir à regret.

Cependant, pour protéger son retour en Macédoine, on le fit accompagner par Didas, l'un des généraux du roi, et gouverneur de la Péonie, à la tête d'une escorte peu nombreuse. C'était encore un homme dévoué à Persée, ainsi que la plupart des courtisans de Philippe, qui tous étaient entrés dans le complot formé contre Démétrius, depuis que la prédilection marquée du roi ne laissait plus aucun doute sur le choix de celui à qui il destinait sa succession. Pour le moment les instructions de Didas lui enjoignaient de s'insinuer aussi avant que possible dans les bonnes grâces de Démétrius par toutes sortes de prévenances, afin de surprendre tous ses secrets et de pénétrer ses pensées les plus intimes. Ainsi Démétrius s'éloigna, plus en danger avec cette escorte perfide que s'il eût été seul.

## Déceptions du roi Philippe

Philippe, après avoir traversé d'abord la Médique, puis les déserts qui séparent cette contrée de l'Hémus, arriva enfin, en sept jours de marche, au pied de la montagne. Il s'y arrêta un jour entier pour choisir ceux qu'il comptait emmener avec lui, et se mit en route le surlendemain. On gravit d'abord sans beaucoup de difficultés les collines inférieures. Mais à mesure qu'on s'élevait, le terrain devenait plus boisé et souvent impraticable. On arrive ensuite à un fourré si épais, qu'on pouvait à peine apercevoir le ciel à travers le feuillage serré des arbres et leurs branches entrelacées les unes aux autres. En approchant du sommet, on fut témoin d'un phénomène fort rare partout ailleurs ; la montagne était enveloppée d'un tel brouillard qu'on ne marcha plus qu'en tremblant comme dans l'obscurité de la nuit ; enfin le troisième jour on parvint à la cime. Les voyageurs, à leur retour, ne démentirent point l'opinion reçue ; mais je pense qu'ils voulurent épargner à leur amour-propre le ridicule d'une vaine entreprise ; car il est peu probable qu'ils aient aperçu du même point des mers, des montagnes et des fleuves placés à une grande distance les uns des autres.

Ils souffrirent tous des fatigues de la route, et le roi plus que les autres, parce qu'il était d'un âge plus avancé. Après avoir élevé deux autels, l'un à Jupiter, l'autre au Soleil, et y avoir immolé des victimes, Philippe descendit de la montagne. Au lieu de trois jours qu'il avait mis à monter, il n'en employa que deux ; il craignait surtout la fraîcheur des nuits, qui au lever de la canicule, sont aussi froides que les nuits d'hiver.

Après les obstacles contre lesquels il venait de lutter, il n'eut guère plus à se féliciter de la situation dans laquelle il retrouva son camp : la plus grande disette y régnait, comme on devait s'y attendre dans un pays tout entouré de vastes déserts. Il ne prit donc qu'un jour pour laisser reposer ses compagnons de route, et passa chez les Denthélètes avec une précipitation qui avait tout l'air d'une fuite. Ces peuples étaient ses alliés, mais dans la détresse où il se trouvait, il fit ravager leurs terres comme un pays ennemi. Les Macédoniens pillèrent d'abord les métairies isolées, puis ils attaquèrent quelques bourgades, à la honte éternelle du roi, qui entendait ses alliés implorer vainement d'une voix plaintive les dieux protecteurs des traités et le nom même de Philippe.

Après avoir enlevé la récolte de ce pays, il retourna dans la Médique et entreprit le siège de la ville de Pétra. Il prit position du côté de la plaine et chargea son fils Persée de tourner la place avec un corps peu nombreux, pour s'établir sur les hauteurs. Les habitants, menacés de toutes parts, se rendirent immédiatement et livrèrent des otages. Mais dès que l'armée macédonienne se fut éloignée, ils abandonnèrent la ville, sans s'inquiéter de leurs otages, et se réfugièrent dans des lieux fortifiés ou dans les montagnes. Philippe, voyant que tant de travaux infructueux avaient épuisé ses soldats, et d'ailleurs prévenu de plus en plus contre son fils par les perfides rapports de Didas, reprit le chemin de la Macédoine.

## Démétrius est l'objet de nouvelles calomnies

Didas, chargé, comme on l'a dit plus haut, d'accompagner Démétrius, avait abusé de la franchise du jeune prince, qui dans sa juste indignation ne faisait aucun calcul de prudence. À force de le flatter, de manifester lui-même une vive indignation et de lui offrir ses services en toute occasion, il gagna sa confiance et lui arracha l'aveu de ses secrets en l'assurant de sa discrétion. Démétrius projetait de s'enfuir à Rome. Il regardait le gouverneur de la Péonie comme un protecteur que lui avaient envoyé les dieux mêmes pour assurer le succès de son évasion et se flattait de pouvoir s'échapper en toute sûreté par sa province.

Didas s'empressa de communiquer ce projet à Persée, et, sur l'ordre de ce prince, il en informa Philippe. Le roi en reçut la première nouvelle par un message, sous les murs de Pétra. Il fit aussitôt jeter en prison Hérodore, le principal confident de Démétrius, et surveiller le jeune prince, mais en secret. Ces circonstances plus que toutes les autres répandirent une grande tristesse sur le retour du roi en Macédoine. Les dénonciations qu'on venait de lui faire ne laissaient pas de l'inquiéter ; il crut pourtant devoir attendre l'arrivée des ambassadeurs qu'il avait envoyés à Rome pour y recueillir des informations.

Le roi passa plusieurs mois au milieu d'une cruelle anxiété. Enfin ses ambassadeurs revinrent ; les rapports qu'ils devaient faire de leur mission avaient été concertés d'avance en Macédoine. Ils comblèrent la mesure de toutes ces manœuvres infâmes, en remettant au roi une lettre supposée de T. Quinctius, scellée d'un faux cachet. Dans ce message, Quinctius demandait grâce pour les intelligences que le jeune prince pouvait avoir nouées avec lui dans l'intérêt de son ambition. "Démétrius, disait-il, n'oserait jamais rien entreprendre contre aucun des siens ; et quant à lui, on le savait incapable de donner quelque conseil criminel." Cette lettre confirma les accusations de Persée. Hérodore fut donc aussitôt mis à la torture ; il mourut au milieu d'atroces douleurs sans n'avoir fait aucune révélation.

### **Mort de Démétrius (181)**

Persée accusa une seconde fois Démétrius devant Philippe. Il dénonça ses préparatifs d'évasion à travers la Péonie, et les tentatives faites pour gagner des compagnons de fuite. Il insista principalement sur la fausse lettre de T. Quinctius. Cependant on se garda bien de prononcer ouvertement une sentence de mort contre le jeune prince ; on jugea plus à propos de se défaire de lui secrètement, non par égard pour lui, mais pour ne pas donner l'éveil aux Romains par son supplice.

Philippe se rendait de Thessalonique à Démétriade ; il envoya Démétrius à Astrée, en Péonie, toujours sous la surveillance de Didas, et Persée à Amphipolis, pour recevoir les otages des Thraces. Lorsque Didas prit congé de lui, il lui donna, dit-on, l'ordre de faire périr son fils. Didas résolut ou feignit d'offrir un sacrifice, auquel il invita Démétrius. Le jeune prince se rendit pour cela d'Astrée à Héraclée, et ce fut, assure-t-on, pendant le festin sacré qu'il fut empoisonné. À peine eut-il pris le fatal breuvage qu'il s'en aperçut. Bientôt des douleurs aiguës l'obligèrent à quitter la table ; il se retira dans sa chambre, et, au milieu des souffrances qu'il endurait, on l'entendit se plaindre de la cruauté de son père, accuser Persée de fratricide et Didas de scélératesse. On fit alors entrer un certain Thyrsis de Stubéra et un certain Alexandre de Béroée, qui l'étouffèrent sous des couvertures. Ainsi périt Démétrius, victime innocente d'un acharnement qui ne put se contenter d'un seul genre de mort.

## **Les Ligures attaquent le camp romain par surprise (printemps 181)**

Pendant que la Macédoine était le théâtre de ces événements, L. Aemilius Paulus, continué comme proconsul dans son commandement, entra dès les premiers jours du printemps avec son armée sur le territoire des Ligures Ingaunes. À peine a-t-il établi son camp sur leurs frontières que des envoyés vinrent le trouver, sous prétexte de solliciter la paix, mais en réalité pour reconnaître ses forces. Paul-Émile répondit qu'il ne traiterait avec eux qu'autant qu'ils feraient d'abord leur soumission. Ils parurent assez disposés à lui obéir ; seulement ils demandèrent du temps pour faire comprendre cette nécessité à leurs farouches compatriotes. Le proconsul ayant consenti à une trêve de dix jours, ils le prièrent encore de ne pas envoyer ses soldats recueillir du bois et du fourrage au-delà des montagnes voisines, sous prétexte que cette partie du territoire était en pleine culture. On le leur accorda également. Alors ils rassemblèrent toutes leurs forces derrière ces montagnes, dont ils avaient su écarter les Romains, fondirent tout à coup en masse sur le camp et attaquèrent toutes les portes à la fois. Ils déployèrent la plus grande vigueur dans cet assaut qui dura un jour entier ; les Romains n'eurent ni le temps de sortir hors de leurs lignes, ni la place de se former en bataille. Ils se pressaient en foule aux portes, et défendaient leur camp plutôt en faisant un rempart de leurs corps qu'en combattant. Vers le coucher du soleil, les ennemis se retirèrent.

Paul-Émile fit aussitôt partir deux cavaliers avec un message pour le proconsul Cn. Baebius, qui était à Pise ; il lui mandait qu'assiégé dans son camp à la faveur d'une trêve, il avait un besoin pressant de ses secours. Baebius avait remis son armée au préteur M. Pinarius qui partait pour la Sardaigne. Mais il écrivit au sénat pour l'informer de la position critique d'Aemilius, et il adressa en même temps une lettre à M. Claudius Marcellus, dont le département était le plus voisin, pour l'inviter à passer avec son armée de Gaule en Ligurie, et à dégager Aemilius, assiégé par les Ligures. Ces secours ne pouvaient qu'arriver fort tard. Dès le lendemain les ennemis recommencèrent l'attaque. Aemilius, qui l'avait prévu et qui aurait pu se mettre en bataille hors de ses lignes, se tint enfoncé dans son camp, pour gagner du temps et permettre à Baebius d'arriver de Pise avec une armée.

## Les secours s'organisent à Rome

La lettre de Baebius causa de vives alarmes dans Rome. Elles redoublèrent peu de jours après à l'arrivée de Marcellus, qui avait laissé son armée à Fabius. Ce retour fit perdre tout espoir de voir les troupes de Gaule passer en Ligurie, parce qu'on était en guerre avec les Histriens, qui s'opposaient à l'établissement de la colonie d'Aquilée. Fabius avait marché contre eux et ne pouvait renoncer à l'expédition ainsi commencée.

Il ne restait qu'une seule ressource, encore était-elle fort tardive ; c'était que les consuls partissent en toute hâte pour leur département. Les sénateurs les pressaient à l'envi de prendre ce parti. Les consuls déclarèrent qu'ils ne partiraient pas avant d'avoir terminé les levées, rejetant la lenteur de leurs opérations non sur leur manque de zèle, mais sur la violence de l'épidémie. Ils cédèrent cependant aux instances unanimes du sénat et sortirent avec le paludamentum, donnant aux soldats qu'ils avaient déjà enrôlés rendez-vous général à Pise. On leur permit d'enrôler sur leur passage des volontaires et de les emmener avec eux.

Les préteurs Q. Pétilius et Q. Fabius eurent ordre, le premier de lever à la hâte deux légions de citoyens romains, et d'exiger le serment militaire de tous ceux qui auraient moins de cinquante ans ; le second, de demander aux alliés du nom latin un contingent de quinze mille hommes d'infanterie et huit cents chevaux. On créa deux amiraux, C. Matiénus et C. Lucrétius, et on leur équipa des vaisseaux. Matiénus, dont le département s'étendait jusqu'au golfe de Gaule, eut ordre de faire voile au plus tôt vers la côte de Ligurie, pour être à portée de secourir au besoin L. Aemilius et son armée.

## Le proconsul décide de livrer bataille

Paul-Émile, ne voyant arriver aucun secours et pensant que ses courriers avaient été arrêtés, crut ne devoir pas tarder plus longtemps à risquer un combat avec ses seules forces. Avant le retour des ennemis, dont l'ardeur commençait à se ralentir, il mit son armée en bataille aux quatre portes du camp, pour qu'elle fut prête à faire une sortie générale au premier signal. Aux quatre cohortes extraordinaires, il en ajouta deux autres et les plaça sous le commandement de M. Valérius, son lieutenant, qui avait ordre de sortir par la porte prétorienne. Il plaça les hastats de la première légion à la porte principale de droite, et derrière eux, comme réserve, les principes de la même légion, sous les ordres des tribuns militaires M. Servilius et L. Sulpicius. La troisième légion fut postée en face de la porte principale de gauche, avec cette seule différence que les principes formaient la première ligne et les hastats la réserve. Les tribuns militaires Sextus Julius César et L. Aurélius Cotta commandaient cette légion. Le lieutenant L. Fulvius Flaccus prit position avec l'aile droite devant la porte questorienne. Deux cohortes et les triaires des deux légions furent laissés à la garde du camp.

Le général parcourut en personne tous les postes, haranguant ses soldats, et employant, pour enflammer leur ardeur, tous les moyens qu'il croyait propres à irriter leur colère. Tantôt il accusait les Ligures de perfidie et leur reprochait de n'avoir demandé la paix que pour venir, à la faveur de la trêve qu'ils avaient obtenue, et au mépris du droit des gens, assaillir le camp romain. Tantôt il leur représentait combien il était honteux pour une armée romaine de se laisser assiéger par des Ligures, qui étaient plutôt de véritables brigands que des ennemis ordinaires.

“De quel front, leur dit-il, si vous n'échappez à ce péril que par des secours étrangers, et non grâce à votre valeur, aborderez-vous, je ne dis pas les soldats qui ont vaincu Hannibal, et Philippe, et Antiochus, les plus grands capitaines et les plus puissants monarques de notre siècle, mais ceux qui ont plusieurs fois taillé en pièces ces mêmes Ligures et les ont poursuivis à travers des défilés presque impraticables, lorsqu'ils fuyaient devant eux comme de vils troupeaux ? Quoi ! ni les Espagnols, ni les Gaulois, ni les Macédoniens, ni les Carthaginois n'ont jamais osé approcher d'un camp romain, et des Ligures viendraient l'assiéger et chercheraient à le prendre, ces lâches qui s'étaient naguère enfoncés et cachés dans des bois inaccessibles et que nous ne pouvions trouver malgré toutes nos recherches !

Les soldats répondirent par un cri unanime : “on n'avait rien à leur reprocher, puisque personne ne leur avait donné le signal pour faire une sortie. Qu'on le leur donnât, et on verrait que les Romains et les Ligures étaient toujours les mêmes.”



## Victoire de l'armée romaine

Les Ligures avaient deux camps en deçà des montagnes. Les premiers jours, ils en sortaient au lever du soleil, tous ensemble et en bon ordre ; mais en ce moment, ils ne prenaient plus les armes qu'après s'être gorgés de viande et de vin ; ils sortaient par bandes et en désordre, bien persuadés que les Romains ne se présenteraient pas devant leurs retranchements. Les soldats de Paul-Émile les laissèrent s'avancer ainsi dans la plus grande confusion, et poussant tous à la fois un cri terrible, auquel se mêla celui des vivandiers et des valets d'armée, ils fondirent sur eux par toutes les portes du camp.

Les Ligures ne s'attendaient pas à cette sortie, et ils en furent aussi effrayés que s'ils fussent tombés dans une embuscade. Il y eut pendant quelques moments une apparence de combat ; mais bientôt ce ne fut plus qu'une déroute générale, et les fuyards furent taillés en pièces. Alors la cavalerie romaine reçut l'ordre de monter à cheval et de ne laisser échapper aucun des vaincus ; elle les poursuivit tremblants et consternés jusqu'à leurs camps, dont elle s'empara. Les Ligures perdirent plus de quinze mille hommes dans cette journée ; on leur fit deux mille cinq cents prisonniers.

Trois jours après, toute la nation des Ligures Ingaunes donna des otages et fit sa soumission. On rechercha les pilotes et les matelots qui avaient monté les barques de pirates, et on les mit tous en prison. Le duumvir C. Matiénus prit aussi sur la côte de Ligurie trente-deux corsaires. L. Aurélius Cotta et C. Sulpicius Gallus furent chargés d'aller annoncer ses nouvelles et porter une lettre au sénat ; ils devaient en même temps demander pour L. Aemilius la permission de quitter sa province où il avait terminé la guerre, et de ramener avec lui son armée qu'il licencierait. Le sénat souscrivit à ces deux demandes et décréta trois jours de supplications à tous les autels. Le préteur Pétilius licencia les légions de la ville ; Fabius renvoya aux alliés du nom latin leurs contingents, et le préteur de Rome écrivit aux consuls que le sénat les engageait à congédier sur-le-champ les soldats enrôlés à la hâte au moment du danger.

## La découverte des livres de Numa

Une colonie fut établie cette année à Gravisca, en Étrurie, sur un territoire enlevé jadis aux Tarquiniens. Chaque colon reçut cinq arpents. Les triumvirs chargés de cet établissement furent C. Calpurnius Pison, P. Claudius Pulcher, et C. Térentius Istra. Cette année fut marquée par une sécheresse et une disette. Six mois entiers se passèrent, dit-on, sans pluie.

Cette année-là, en creusant assez profondément la terre au pied du Janicule dans un champ qui appartenait au scribe L. Pétilius, des cultivateurs trouvèrent deux coffres de pierre, longs d'environ huit pieds sur quatre de large et dont les couvercles étaient scellés avec du plomb. Sur ces deux coffres étaient des inscriptions grecques et latines, indiquant qu'ils contenaient, l'un le corps de Numa Pompilius, fils de Pompo, roi des Romains, et l'autre les livres de Numa Pompilius. Le propriétaire du champ les fit ouvrir après avoir pris conseil de ses amis. Celui qui, suivant l'inscription, devait être le cercueil de Numa, fut trouvé vide, sans aucune trace de corps humain ou d'autre substance. Tout ce qu'il renfermait avait sans doute été anéanti par un laps de temps si considérable. Dans l'autre étaient deux paquets ficelés et enduits de poix, contenant chacun sept volumes, qui non seulement étaient bien conservés mais paraissaient même tout neufs. Sept volumes étaient en latin ; ils traitaient du droit des pontifes. Les sept autres, écrits en grec, avaient pour objet la philosophie telle qu'elle pouvait exister alors. Valérius Antias ajoute que c'étaient des livres de philosophie pythagoricienne ; mais cette assertion de l'historien n'est probablement qu'un mensonge officieux, bâti sur l'opinion généralement reçue que Numa était disciple de Pythagore.

Ces livres furent lus d'abord par les amis du scribe, qui se trouvaient là au moment de la découverte. Bientôt ils eurent un plus grand nombre de lecteurs et acquirent une certaine publicité. Q. Pétilius, préteur de la ville, eut alors la curiosité de les lire ; il les emprunta à L. Pétilius, avec qui il était assez intimement lié ; car c'était lui qui, pendant sa questure, avait fait entrer Lucius dans une décurie de scribes.

Quand il eut parcouru l'ensemble des matières, il s'aperçut que la plupart des principes étaient contraires au culte établi, et il annonça à L. Pétilius qu'il jetterait ces livres au feu ; mais qu'avant de le faire, il lui permettait d'employer pour les réclamer tous les moyens légaux, toutes les ressources qu'il pourrait avoir ; il ajouta qu'il ne lui en saurait pas mauvais gré. Le scribe s'adressa aux tribuns du peuple ; les tribuns renvoyèrent l'affaire au sénat. Le préteur déclara qu'il était prêt à jurer que ces livres ne devaient être ni lus, ni conservés. Le sénat décida que l'offre du préteur suffisait, qu'on brûlerait au plus tôt les livres dans la place des comices, et qu'on paierait à titre de dommage, au propriétaire, le prix que fixeraient le préteur Q. Pétilius et la majorité du collège des tribuns. Le scribe refusa la somme. Les livres furent brûlés dans la place des comices, en présence du peuple, dans un feu allumé par les victimaires.

## Campagne de Q. Fulvius Flaccus en Celtibérie (181)

Cette année, une guerre terrible éclata dans l'Espagne citérieure. Les Celtibères avaient mis sur pied près de trente-cinq mille hommes, nombre qu'ils n'avaient pas encore atteint jusque-là. Q. Fulvius Flaccus qui commandait dans cette province, ayant appris que les Celtibères armaient leur jeunesse, avait de son côté levé chez les alliés tout ce qu'il avait pu se procurer de troupes auxiliaires ; mais son armée était loin d'égaliser en nombre celle des ennemis. Dès les premiers jours du printemps, il conduisit son armée chez les Carpétans, et campa sous les murs d'Ébura, après avoir jeté une faible garnison dans cette ville. Peu de jours après, les Celtibères vinrent se poster au pied d'une colline à deux milles environ des Romains.

Dès que le préteur fut instruit de leur arrivée, il envoya son frère M. Fulvius à la tête de deux escadrons de la cavalerie alliée reconnaître les positions ennemies, et s'assurer du nombre des combattants en s'approchant autant que possible des retranchements. Il lui recommanda d'éviter tout engagement et de battre en retraite s'il voyait sortir la cavalerie espagnole. Ces instructions furent ponctuellement suivies. Pendant plusieurs jours les Romains, pour tout mouvement, se bornèrent à faire avancer ces deux escadrons, qui se repliaient dès que la cavalerie des ennemis commençait à s'ébranler. À la fin, les Celtibères sortirent de leurs lignes avec toutes leurs forces d'infanterie et de cavalerie, et vinrent se ranger en bataille à égale distance des deux camps.

L'espace qui les séparait était une plaine unie et propre au combat. Les Espagnols s'y arrêtèrent, attendant leurs ennemis ; mais les Romains se tinrent pendant quatre jours de suite enfermés dans leurs retranchements, et, malgré la constance des Espagnols, qui restèrent en bataille à la même place, ils ne firent aucun mouvement. Alors les Celtibères rentrèrent dans leur camp, parce qu'ils n'avaient pu faire accepter le combat aux Romains ; leur cavalerie seule manoeuvrait devant les lignes, de manière à se tenir prête au moindre mouvement de l'ennemi. Derrière les deux camps, les soldats des deux armées allaient faire du bois et du fourrage, sans s'inquiéter les uns les autres.

## Le préteur se décide à livrer bataille

Le préteur romain, pensant que sa longue inaction avait assez convaincu les Celtibères qu'il ne les attaquerait pas le premier, enjoignit à L. Acilius de tourner, à la tête de l'aile gauche et de six mille auxiliaires fournis par la province, la colline à laquelle s'étaient adossés les ennemis, et de fondre sur leur camp dès qu'il entendrait le cri de guerre.

Ce détachement partit la nuit pour ne pas se faire voir. Au point du jour, Flaccus fit avancer vers les retranchements ennemis le préfet des alliés C. Scribonius avec la cavalerie extraordinaire de l'aile gauche. Les Celtibères, à la vue de ce corps plus nombreux et plus hardi que ne l'étaient ordinairement les Romains, envoyèrent à sa rencontre toute leur cavalerie ; leur infanterie reçut en même temps l'ordre de s'ébranler.

Scribonius, fidèle à ses instructions, n'eut pas plus tôt entendu le bruit des chevaux qu'il tourna bride et se replia vers le camp. Les Espagnols ne l'en poursuivirent qu'avec plus d'ardeur. Leur cavalerie avait pris les devants, venait ensuite l'infanterie ; ils ne doutaient pas qu'ils ne forçassent ce jour même le camp du préteur : ils n'étaient plus qu'à cinq cents pas environ des lignes romaines. Flaccus, jugeant alors qu'ils sont assez éloignés des leurs pour ne pouvoir être secourus, rangea ses troupes en bataille derrière ses retranchements, et sortit par trois points à la fois en faisant pousser un grand cri à ses soldats, moins pour exciter leur ardeur que pour donner le signal aux Romains embusqués dans la montagne. Ceux-ci ne se firent pas attendre ; ils fondirent, ainsi qu'ils en avaient reçu l'ordre, sur le camp ennemi, où n'étaient restés que cinq mille hommes au plus chargés de le défendre. Les Espagnols, effrayés de leur petit nombre, de la multitude des assaillants et de cette attaque imprévue, livrèrent le camp presque sans combat. Acilius fit mettre le feu à la partie qui était le plus à portée d'être vue du champ de bataille.

## Victoire de l'armée romaine

Les Celtibères placés sur la dernière ligne furent les premiers qui aperçurent les flammes. Bientôt le bruit courut dans toute l'armée que le camp avait été forcé et qu'il était en ce moment tout en feu. Cette nouvelle augmenta l'effroi des ennemis et l'ardeur des Romains. Déjà ces derniers entendaient les cris de leurs compagnons victorieux ; déjà ils apercevaient la lueur de l'incendie. Les Celtibères eurent un moment d'hésitation et d'incertitude. Mais quand ils virent qu'il n'y avait pas de retraite possible pour eux s'ils lâchaient pied et que leur unique ressource était de combattre, ils revinrent à la charge avec un acharnement tout nouveau. Au centre, ils étaient vivement pressés par la cinquième légion. Ils se tournèrent avec plus de confiance contre l'aile gauche des Romains, où Flaccus avait placé les auxiliaires de la province, leurs compatriotes.

Cette aile était sur le point de plier, lorsque la septième légion vint à la rescousse ; en même temps les troupes qui formaient la garnison d'Ébura sortirent de la place et vinrent se jeter au fort de la mêlée. De son côté Acilius avait pris les Espagnols à dos. Les Celtibères tinrent longtemps et se firent hacher sur place ; ceux qui échappèrent s'enfuirent dans toutes les directions. La cavalerie se mit à leur poursuite, partagée en deux corps, et en fit un grand carnage. Il y eut, dans cette journée, près de vingt-trois mille hommes tués et quatre mille sept cents faits prisonniers ; plus de cinq cents chevaux et quatre-vingt-huit étendards tombèrent au pouvoir des Romains.

Cette importante victoire fut chèrement achetée. Le préteur perdit un peu plus de deux cents soldats romains des deux légions, huit cent trente alliés du nom latin, et près de deux mille quatre cents auxiliaires étrangers. Il ramena dans son camp ses troupes victorieuses. Acilius eut ordre de rester dans celui dont il s'était emparé. Le lendemain on recueillit les dépouilles des vaincus, et le général distribua en présence de toute l'armée des récompenses à ceux qui s'étaient signalés par leur valeur.

### **Nouvelle victoire des Romains sur les Celtibères (181)**

Après avoir fait transporter ses blessés dans Ébura, il traversa la Carpétanie et marcha sur Contrébie, dont il fit le siège. Cette ville implora le secours des Celtibères ; elle ne put les recevoir à temps, non que les Celtibères eussent tardé à se mettre en route, mais parce qu'ils trouvèrent les chemins impraticables et les fleuves grossis par des pluies continuelles. Perdant alors tout espoir, elle capitula.

Le mauvais temps força Flaccus lui-même à loger ses troupes dans la ville. Dès que les pluies eurent cessé, les Celtibères, qui avaient quitté leurs foyers, passèrent les fleuves et arrivèrent en vue de Contrébie, dont ils ignoraient la reddition. Ne voyant point d'armée campée en dehors des murs, ils pensèrent que les Romains s'étaient établis de l'autre côté, ou avaient levé le siège, et ils s'approchèrent en désordre et sans aucune précaution. Les Romains profitèrent de cette négligence ; ils firent une brusque sortie par deux portes, les attaquèrent et les mirent en déroute ; mais cette confusion même qui empêchait les Celtibères de se défendre et d'engager le combat, parce qu'ils n'arrivaient ni en masse ni avec ensemble, fut précisément ce qui facilita le plus leur fuite. Épars comme ils l'étaient, ils purent se répandre de tous côtés dans la plaine ; nulle part les Romains ne les trouvèrent formés en colonnes serrées. Cependant, il y en eut jusqu'à douze mille de tués ; on fit plus de cinq mille prisonniers, et l'on s'empara de quatre cents chevaux et de soixante-deux étendards militaires.

Ceux qui s'étaient éparpillés pour fuir et qui rencontrèrent, en regagnant leurs foyers, une autre armée de Celtibères en route vers Contrébie, lui annoncèrent la reddition de cette place ainsi que leur défaite et lui firent rebrousser chemin. Ils se dispersèrent tous aussitôt dans leurs bourgs et leurs villages. Flaccus partit de Contrébie et alla ravager avec ses légions la Celtibérie ; il y prit un grand nombre de postes fortifiés et contraignit enfin la plupart des Celtibères à faire leur soumission.

## Conclusion de la paix avec les Ligures (181)

Tels furent les événements qui eurent lieu cette année dans l'Espagne citérieure ; dans l'ultérieure le préteur Manlius remporta plusieurs avantages sur les Lusitaniens.

La même année, une colonie latine fut établie à Aquilée sur le territoire des Gaulois. Les trois mille fantassins qui la composaient reçurent chacun cinquante arpents, les centurions cent, les cavaliers, cent quarante. Les triumvirs chargés de l'établissement furent P. Cornélius Scipion Nasica, C. Flaminius et L. Manlius Acidinus.

Cette année aussi eut lieu la dédicace de deux temples : l'un à Vénus Érycine, près de la porte Colline : ce fut le décemvir L. Porcius Licinus, fils de Lucius, qui en fit la dédicace ; il avait été voué par le consul L. Porcius dans la guerre de Ligurie ; l'autre de la Piété, dans le marché aux légumes : ce fut le décemvir M'. Acilius Glabron qui en fit la dédicace. En même temps il plaça en l'honneur de son père Glabron la première statue dorée qu'on ait vue en Italie. C'était ce même Glabron qui avait voué le temple, le jour où il avait vaincu Antiochus aux Thermopyles, et il en avait fait commencer la construction en vertu d'un sénatus-consulte.

Vers la même époque, le proconsul Paul-Émile triompha des Ligures Ingaunes. Il fit porter devant lui vingt-cinq couronnes d'or : ce furent les seuls objets de prix qui parurent à ce triomphe. Une foule de captifs de distinction précédèrent le char du vainqueur. Chaque soldat reçut une gratification de trois cents as. Ce qui rehaussa la gloire de ce triomphe, ce fut la présence d'une ambassade de Ligures qui venait demander une paix perpétuelle et déclarait que les Ligures avaient résolu de ne plus prendre les armes que sur l'ordre du peuple romain. Le préteur Q. Fabius répondit au nom du sénat "que ce langage n'était pas nouveau dans la bouche des Ligures, mais qu'ils étaient plus intéressés que personne à mettre leurs sentiments en harmonie avec leurs paroles ; qu'ils n'avaient qu'à se présenter aux consuls et à exécuter leurs injonctions ; que le sénat s'en rapporterait à ces magistrats et pas à d'autres, sur la sincérité des dispositions pacifiques des Ligures." On eut donc la paix en Ligurie.

En Corse il fallut combattre les habitants de l'île. Le préteur M. Pinarius en tua près de deux mille dans une bataille. Cette défaite les contraignit à donner des otages et cent mille livres pesant de cire. De la Corse l'armée passa en Sardaigne et battit en plusieurs rencontres la peuplade des Iliens, dont la réduction n'est pas encore aujourd'hui entièrement consommée.

Cette année on rendit aux Carthaginois cent de leurs otages, et Rome leur assura la paix non seulement en son nom, mais aussi avec Masinissa, qui s'était emparé à main armée de la province en litige.

### 3. Opérations en Espagne et en Ligurie (180-179). Mort de Philippe V (179)

35

#### Élections pour l'année 180

Les consuls n'eurent rien à faire dans leur département. M. Baebius, rappelé à Rome pour présider les comices, proclama consuls A. Postumius Albinus Luscus et C. Calpurnius Pison. On créa ensuite préteurs Ti. Sempronius Gracchus, L. Postumius Albinus, P. Cornélius Mammula, Ti. Minucius Molliculus, A. Hostilius Mancinus et C. Maenius. Tous ces magistrats entrèrent en charge aux ides de mars.

Au commencement de cette année, marquée par le consulat d'A. Postumius Albinus et de C. Calpurnius Pison, le consul A. Postumius présenta au sénat les députés que Fulvius Flaccus avait envoyés de l'Espagne citérieure : c'étaient son lieutenant L. Minucius et deux tribuns militaires T. Maenius et L. Térentius le Massiliote. Après avoir rendu compte des deux victoires remportées par le préteur, de la soumission de la Celtibérie et de l'entière pacification de la province ; après avoir annoncé qu'on n'avait besoin pour cette année ni de la solde destinée ordinairement aux troupes, ni des vivres qu'on avait expédiés, ils demandèrent au sénat d'abord qu'en reconnaissance de ces succès on offrît des actions de grâces aux dieux immortels ; en second lieu que Q. Fulvius fût autorisé à ramener avec lui, en quittant sa province, cette brave armée qui avait servi avec tant de distinction sous lui et sous plusieurs de ses prédécesseurs. "Cette mesure, ajoutèrent-ils, qui n'était au fond qu'un acte de justice, était devenue presque une nécessité. Car les soldats avaient une détermination bien arrêtée, et il semblait impossible de les retenir plus longtemps dans la province. Si on refusait de les congédier, ils partiraient sans autorisation, ou si on cherchait à les retenir de force, ils pourraient se laisser aller à une révolte dangereuse."

Le sénat assigna la Ligurie pour département aux deux consuls. Les préteurs tirèrent ensuite au sort leurs provinces. A. Hostilius eut la juridiction de la ville, Ti. Minucius, celle des étrangers ; P. Cornélius, la Sicile, et C. Maenius, la Sardaigne. Les Espagnes furent comprises dans le tirage ; L. Postumius obtint l'ultérieure et Ti. Sempronius la citérieure. Ce dernier devait succéder à Q. Fulvius Flaccus, et il craignait que sa province ne fût privée de son ancienne armée.

Il s'adressa à L. Minucius : "Puisque vous annoncez la pacification complète de la province, lui dit-il, croyez-vous que les Celtibères nous demeureront fidèlement soumis, et qu'on n'ait plus besoin de troupes pour les contenir ? Si vous n'osez vous porter garant de la fidélité des barbares, si vous ne pouvez rien nous affirmer à cet égard et que par conséquent vous jugiez nécessaire d'avoir une armée dans cette province, conseilleriez-vous au sénat d'envoyer des renforts en Espagne, de manière à ce qu'on puisse licencier les soldats qui ont fait leur temps de service, et mêler les recrues aux vétérans ; ou bien de rappeler les anciennes légions, d'en enrôler de nouvelles et de les y envoyer, lorsqu'il est constant que le mépris inspiré par des recrues serait capable de soulever les barbares les moins indomptables ? N'est-ce pas chose plus facile à dire qu'à faire que de pacifier une province naturellement remuante et habituée à se soulever ? Si j'ai été bien informé, ce



sont quelques villes seulement, plus particulièrement menacées par nos quartiers d'hiver, qui ont fait leur soumission ; les plus éloignées sont toujours en armes. Puisqu'il en est ainsi, Pères conscrits, je vous déclare que j'emploierai pour défendre mon département l'armée qui s'y trouve maintenant. Si Flaccus ramène avec lui ses légions, je choisirai un pays ami pour y établir mes quartiers d'hiver, et je n'exposerai pas de nouvelles levées contre des ennemis belliqueux et aguerris."

## Discussion au sénat sur le renouvellement des armées

Le lieutenant répondit aux questions qui lui étaient adressées. “Ni lui, ni personne ne pouvait, dit-il, deviner les dispositions présentes ou à venir des Celtibères. Aussi ne pouvait-il disconvenir qu’il ne fût plus sage d’envoyer une armée, même dans un pays pacifié mais qui n’était pas encore assez façonné à l’obéissance. Quant à dire si l’on avait besoin d’une armée de recrues ou de vétérans, il fallait, pour répondre à cette question, savoir jusqu’à quel point on pouvait compter sur les dispositions pacifiques des Celtibères et être en mesure de garantir la docilité des soldats, si on les retenait plus longtemps dans la province. À juger de leurs sentiments par les conversations qu’ils avaient entre eux, ou par les clameurs dont ils accueillait les harangues de leur général, on devait s’attendre, comme ils l’avaient déclaré hautement, ou bien qu’ils retiendraient le préteur avec eux dans la province, ou bien qu’ils retourneraient avec lui en Italie.”

Cette discussion entre Sempronius et le lieutenant de Fulvius fut interrompue par une motion des consuls, qui proposèrent au sénat de régler d’abord les affaires de leur département, avant de s’occuper de l’armée du préteur. On décréta pour eux la formation d’une armée toute nouvelle ; composée de deux légions romaines avec leur cavalerie, et du contingent ordinaire de quinze mille fantassins et de huit cents chevaux fournis par les alliés du nom latin. On leur enjoignit de marcher avec cette armée contre les Ligures Apuans. P. Cornélius et M. Baebius furent prorogés dans leur commandement, avec ordre de rester dans leurs provinces jusqu’à l’arrivée des consuls. Alors ils devaient licencier leurs troupes et revenir à Rome.

On s’occupa ensuite de l’armée de Ti. Sempronius. Les consuls furent chargés de lever pour lui une légion nouvelle composée de cinq mille deux cents hommes d’infanterie et de quatre cents chevaux, d’y ajouter mille fantassins et cinquante cavaliers pris parmi les citoyens romains, et d’exiger des alliés latins sept mille hommes d’infanterie et trois cents chevaux. Telle fut l’armée qu’on donna à Ti. Sempronius pour aller prendre le gouvernement de l’Espagne citérieure. On permit seulement à Q. Fulvius de ramener avec lui, s’il le jugeait à propos, tous les soldats, romains ou alliés, qui avaient été transportés en Espagne avant le consulat de Sp. Postumius et de Q. Marcius ; il pourrait y joindre, quand les renforts seraient arrivés, tout ce qui dépasserait, dans les deux légions réunies, le nombre de dix mille quatre cents hommes d’infanterie et six cents chevaux, et dans les contingents des alliés, le nombre de douze mille fantassins et six cents cavaliers. C’était la récompense de la valeur qu’ils avaient déployée dans les deux combats livrés par Fulvius aux Celtibères. On décréta aussi des supplications en l’honneur de ses succès. Les autres préteurs reçurent l’ordre de partir pour leur destination.

Q. Fabius Butéo fut prorogé dans le commandement de la Gaule. On mit ainsi sur pied, cette année, huit légions, indépendamment de la vieille armée qui servait en Ligurie en attendant son licenciement prochain. Mais on eut beaucoup de peine à la remplacer, à cause de l’épidémie qui, depuis trois ans déjà, faisait beaucoup de ravages à Rome et dans l’Italie.

## Conséquences de l'épidémie ; mort du consul C. Calpurnius Pison

Ce fléau emporta le préteur Ti. Minucius, et peu après le consul C. Calpurnius ainsi qu'un grand nombre d'autres personnages illustres de tous les ordres. Aussi se décida-t-on enfin à le classer au nombre des prodiges. On chargea le grand pontife C. Servilius de chercher les expiations les plus propres à fléchir la colère des dieux, les décemvirs de consulter les livres Sibyllins, et le consul de vouer des présents et de donner des statues dorées à Apollon, à Esculape et à la déesse Salus. Il s'empressa d'exécuter ces ordres. Les décemvirs ordonnèrent, pour arrêter les progrès du mal, deux jours de supplications dans la ville, les marchés et les agglomérations. Tous les citoyens âgés de plus de douze ans assistèrent à ces supplications avec des couronnes sur la tête et des branches de laurier à la main.

On soupçonna aussi des malfaiteurs de n'être pas étrangers à ces calamités ; une enquête eut lieu en vertu d'un sénatus-consulte pour vérifier s'il n'y avait pas eu des empoisonnements. Elle fut confiée, dans l'intérieur de Rome et dans un rayon de dix milles autour de Rome, au préteur C. Claudius, qui avait remplacé Ti. Minucius ; au-delà de cette limite, dans les marchés et les agglomérations, à C. Maenius, qui n'était pas encore parti pour sa province de Sardaigne.

C'était surtout la mort du consul qui paraissait suspecte. On disait qu'il avait péri par les mains de sa femme Quarta Hostilia. Lorsqu'on vit son fils Q. Fulvius Flaccus nommé consul à la place de son beau-père Pison, les soupçons acquirent plus de gravité. Des témoins affirmaient qu'après l'élection des consuls Albinus et Pison, dans les comices mêmes où Flaccus venait d'échouer, sa mère lui avait reproché d'avoir vu sa candidature déjà trois fois repoussée ; elle avait ajouté qu'il se tînt prêt à se remettre sur les rangs, qu'avant deux mois elle saurait assurer sa nomination. Plusieurs autres témoignages se réunissaient contre Hostilia ; mais ce fut surtout cette parole trop malheureusement confirmée par l'événement, qui décida sa condamnation.

Aux premiers jours du printemps, tandis que les nouveaux consuls s'occupaient à Rome des enrôlements, et qu'ensuite la mort de l'un d'eux et la nécessité de le remplacer ralentissaient les opérations, P. Cornélius et M. Baebius, qui n'avaient pu signaler leur consulat par aucun exploit, conduisirent leur armée contre les Ligures Apuans.

### **Transplantation de Ligures en Campanie (printemps 180)**

Les Ligures ne s'attendaient à aucune hostilité avant l'arrivée des consuls ; déconcertés par cette attaque imprévue, douze mille d'entre eux se rendirent. Cornélius et Baebius, après avoir pris par lettres l'avis du sénat, s'occupèrent de les transplanter de leurs montagnes dans un pays de plaines, loin de leurs foyers, pour ne leur laisser aucun espoir de retour. C'était le seul moyen, pensaient-ils, de mettre un terme à la guerre de Ligurie. La république possédait dans le Samnium un territoire qui avait appartenu aux Taurasins. Ce fut là qu'ils résolurent de transporter les Apuans. Ils ordonnèrent donc à ces peuples "de descendre de leurs montagnes avec leurs femmes et leurs enfants, et d'emporter avec eux tous leurs effets."

Les Ligures envoyèrent à plusieurs reprises supplier les proconsuls de ne pas les séparer de leurs pénates, des lieux où ils avaient vu le jour, des tombeaux de leurs ancêtres ; ils promirent de livrer leurs armes et des otages, mais ils ne purent rien obtenir ; et comme ils n'étaient pas assez forts pour recommencer la guerre, ils se résignèrent à obéir. Leur transport s'effectua aux dépens de la république : ils étaient près de quarante mille personnes de condition libre, en y comprenant les femmes et les enfants. On leur donna cent cinquante mille pièces d'argent, pour subvenir aux frais de leur nouvel établissement. Cornélius et Baebius, qui avaient conduit cette émigration, présidèrent aussi au partage et à la distribution des terres ; mais, sur leur demande, le sénat leur adjoignit comme conseil des quinquévirs.

Quand cette opération fut terminée, ils ramenèrent leur armée à Rome, où le sénat leur décerna le triomphe. Ce furent les premiers généraux qui obtinrent cet honneur sans avoir combattu. Leur char ne fut précédé que de quelques Ligures ; ils n'avaient ni dépouilles à étaler, ni captifs à traîner devant eux, ni argent à distribuer à leurs soldats.

## **Fulvius Flaccus est surpris par une armée celtibère au défilé de Manlius (printemps 180)**

La même année, le proconsul d'Espagne, Fulvius Flaccus, voyant que son successeur tardait à venir prendre le commandement de la province, quitta ses quartiers d'hiver et poussa ses ravages jusqu'aux extrémités de la Celtibérie, sur les terres dont les habitants n'avaient pas encore fait leur soumission. Ces hostilités irritèrent les barbares au lieu de les effrayer. Ils réunirent secrètement leurs forces et se portèrent au défilé de Manlius, par où ils savaient que l'armée romaine devait passer.

Gracchus avait chargé son collègue L. Postumius Albinus, qui se rendait dans l'ultérieure, d'inviter en son nom Q. Fulvius à conduire son armée jusqu'à Tarragone. "C'était là, disait-il, qu'il se proposait de licencier les vétérans, d'incorporer les recrues et d'organiser l'armée. Flaccus fut en même temps prévenu du jour de l'arrivée de son successeur, et ce jour était peu éloigné. Ces nouvelles l'obligèrent à renoncer à son expédition et à sortir en toute hâte avec son armée de la Celtibérie. Les barbares, ignorant le motif de sa retraite, s'imaginèrent qu'il avait eu connaissance de leur défection et de leur armement secret, et qu'il était effrayé : aussi s'établirent-ils avec plus de confiance dans leur embuscade.

Au point du jour, dès que le proconsul se fut engagé dans le défilé, ils se montrèrent tout à coup des deux côtés et fondirent sur l'armée romaine. Flaccus ne s'en fut pas plus tôt aperçu qu'il fit donner à ses soldats par les centurions l'ordre de suspendre leur marche, de garder leurs rangs et de préparer leurs armes ; il fit cesser ainsi le premier moment de confusion. Puis, rassemblant au centre les bagages et les bêtes de somme, il mit ses troupes en bataille, soit par lui-même, soit par l'intermédiaire de ses lieutenants et des tribuns militaires, montrant un admirable sang-froid et prenant toutes les dispositions que lui permettaient la circonstance et la nature des lieux. Il leur rappela "qu'ils avaient affaire à des ennemis deux fois réduits par eux à se rendre, et qui, pour avoir mis le comble à leur scélératesse et à leur perfidie, n'en avaient ni plus de courage, ni plus de résolution. Au lieu de rentrer sans gloire dans leur patrie, ajouta-t-il, ils devraient à ces barbares une retraite honorable et illustre ; ils emporteraient à Rome, pour les étaler dans leur triomphe, leurs épées encore fumantes du sang des rebelles et des dépouilles toutes sanglantes." Il n'eut pas le temps d'en dire davantage. Les ennemis commençaient à charger et déjà le combat était engagé aux deux extrémités. L'action devint bientôt générale.

## Victoire de l'armée romaine

On se battait sur tous les points avec acharnement ; mais les succès furent balancés. Les légions déployèrent un grand courage et furent vaillamment secondées par les deux ailes. Mais les auxiliaires espagnols, vivement pressés par des compatriotes plus aguerris, ne purent défendre leur poste. Les Celtibères, se sentant trop faibles pour tenir tête aux légions en combattant de front et sur une même ligne, chargèrent en triangle. Dans ces sortes d'attaques, ils ont ordinairement un tel avantage qu'il est impossible de soutenir leur choc, quel que soit le point de l'armée ennemie contre lequel ils chargent. Les légions romaines furent donc aussi ébranlées et leurs rangs presque rompus.

À la vue de ce désordre, Flaccus courut à toute bride vers les cavaliers légionnaires. "Puis-je compter sur vous, leur dit-il ? c'en est fait sans vous de cette armée." Ils s'écrièrent tous à la fois qu'il n'avait qu'à donner ses ordres et qu'il serait promptement obéi. "Eh bien ! reprit-il, doublez les rangs, cavaliers des deux légions, et lancez vos chevaux sur ce triangle menaçant qui fait plier notre infanterie. Pour que votre charge soit plus irrésistible, ôtez la bride à vos chevaux ; c'est une manœuvre dont le succès a, dit-on, souvent fait le plus grand honneur à la cavalerie romaine." Cet ordre fut aussitôt exécuté ; les cavaliers débridèrent leurs chevaux et se précipitèrent sur l'ennemi ; puis, revenant sur leurs pas, ils traversèrent deux fois ses rangs, brisèrent toutes les lances et firent un horrible carnage.

Quand les Celtibères virent leur triangle enfoncé, ils perdirent tout espoir, s'ébranlèrent, et, renonçant à peu près au combat, regardèrent autour d'eux s'il y avait moyen de fuir. De son côté la cavalerie des ailes, enflammée d'une noble émulation à la vue de la charge brillante exécutée par les cavaliers romains, fondit sans attendre aucun ordre sur les ennemis en désordre. La déroute devint alors générale, et le proconsul, regardant avec joie les Celtibères qui fuyaient, voua un temple à la Fortune équestre et des jeux à Jupiter Très Bon, Très Grand. Les vaincus disposés dans toute la longueur du défilé furent égorgés sans résistance. On en tua, dit-on, dix-sept mille dans cette journée ; on fit plus de quatre mille prisonniers, et l'on s'empara de deux cent soixante et dix-sept étendards et de onze cents chevaux environ.

L'armée du proconsul ne campa point ce jour-là. Elle avait chèrement acheté sa victoire ; elle laissait sur le champ de bataille quatre cent soixante-douze soldats romains, mille dix-neuf alliés du nom latin et trois mille auxiliaires. Ainsi elle revint triomphante à Tarragone, après avoir renouvelé son antique gloire. Le préteur Ti. Sempronius, qui était arrivé depuis deux jours, s'avança à la rencontre de Fulvius et le félicita de ses succès. Les deux généraux réglèrent, avec le plus parfait accord, le choix des soldats qu'ils voulaient licencier ou retenir. Puis Fulvius, ayant embarqué ceux qui avaient leur congé, partit pour Rome. Sempronius conduisit ses légions dans la Celtibérie.

## Insubordination du légat M. Fulvius

Les deux consuls entrèrent en Ligurie chacun de son côté. Postumius, à la tête de la première et de la troisième légion, s'empara des monts Ballista et Letus, dont il ferma tous les défilés en y postant des corps de troupes, intercepta ainsi tous les convois et réduisit les Ligures par toutes sortes de privations. Fulvius partit de Pise avec la seconde et la quatrième légion, attaqua les Apuans, reçut la soumission de ceux d'entre eux qui habitaient sur les rives de la Magra, les fit embarquer au nombre de sept mille et transporter à Naples en longeant la côte de la mer Tyrrhénienne. De là on les conduisit dans le Samnium, et on leur distribua des terres au milieu de leurs compatriotes.

Quant aux Ligures des montagnes. A. Postumius fit couper leurs vignes et brûler leurs moissons jusqu'à ce que tous ces désastres les eussent obligés à se rendre et à livrer leurs armes. Postumius s'embarqua ensuite pour visiter la côte des Ingaunes et des Intéméliens. Avant que ces consuls eussent rejoint l'armée, dont le rendez-vous général était à Pise, elle se trouvait sous les ordres d'A. Postumius et de M. Fulvius Nobilior, frère de Q. Fulvius. Nobilior était tribun militaire de la seconde légion. Pendant ces deux mois de commandement il licencia la légion, après avoir fait jurer aux centurions qu'ils restitueraient leur solde au trésor entre les mains des questeurs. Aulus ayant appris cette nouvelle à Plaisance, où le hasard l'avait conduit, courut avec un détachement de cavalerie légère sur les traces des soldats licenciés, châtia tous ceux qu'il put arrêter et les ramena à Pise. Pour les autres, il se contenta d'informer le consul de ce qui avait eu lieu.

Sur la proposition de ce magistrat, un sénatus-consulte relégua M. Fulvius en Espagne au-delà de Carthage-la-Neuve, et le consul le chargea d'une lettre pour Manlius, qui commandait dans l'ultérieure. Les soldats eurent ordre de rejoindre leurs drapeaux, et, pour les punir on décréta qu'ils ne toucheraient cette année que six mois de paie. Le consul fut invité à vendre tous les réfractaires et à confisquer leurs biens.

## **Activité diplomatique ; renouvellement des autorités religieuses (180)**

La même année, L. Duronius, l'un des préteurs de l'année précédente, qui était revenu d'Illyrie à Brindes avec dix vaisseaux, laissa son escadre dans ce port et se rendit à Rome. Dans l'exposé qu'il traça de sa conduite, il accusa positivement Gentius, roi d'Illyrie, de toutes les pirateries qui avaient été commises. "C'était de son royaume, dit-il, qu'étaient partis tous les vaisseaux qui avaient ravagé les côtes de la mer supérieure. Il lui avait envoyé une ambassade pour se plaindre, mais ce prince avait refusé de la recevoir."

D'un autre côté des ambassadeurs de Gentius étaient venus à Rome déclarer "qu'au moment même où les Romains étaient arrivés à sa cour pour obtenir une audience, leur maître se trouvait malade aux extrémités de son royaume ; il priait le sénat de ne pas ajouter foi aux accusations mensongères de ses ennemis." Duronius répliqua que plusieurs citoyens romains et alliés du nom latin avaient été maltraités en Illyrie, et que des citoyens romains étaient, disait-on, retenus prisonniers à Corcyre. On décida qu'ils seraient tous ramenés à Rome, que le préteur C. Claudius prendrait des informations et qu'on en attendrait le résultat pour répondre au roi Gentius et à ses ambassadeurs.

Parmi toutes les personnes emportées cette année par l'épidémie, il faut compter plusieurs membres du collège des prêtres, entre autres le pontife L. Valérius Flaccus, qui fut remplacé par Q. Fabius Labéo et le triumvir épulon, P. Manlius, revenu tout récemment de l'Espagne ultérieure. On lui donna pour successeur Q. Fulvius fils de Marcus, qui portait encore la prétexte.

Le remplacement de Cn. Cornélius Dolabella aux fonctions de roi des sacrifices fut une occasion de débats entre le grand pontife C. Servilius et le décemvir naval L. Cornélius Dolabella. Le grand pontife, avant d'inaugurer ce dernier, exigeait qu'il renonçât à sa magistrature ; et comme le duumvir s'y refusait, il fut condamné à une amende par Servilius. Il en appela au peuple et les débats recommencèrent. Déjà la plupart des tribus étaient entrées dans l'enceinte et avaient déclaré que le duumvir se soumettrait aux ordres du pontife, et que son amende serait levée, s'il renonçait à sa magistrature, lorsqu'un coup de tonnerre rompit l'assemblée. Des scrupules religieux empêchèrent alors les pontifes d'inaugurer Dolabella. Ils lui substituèrent P. Cloelius Siculus.

Vers la fin de l'année mourut aussi le grand pontife C. Servilius Géminus, qui était en même temps décemvir des sacrifices. Le collège des prêtres donna, par voie de cooptation, la dignité de pontife à Q. Fulvius Flaccus et celle de grand pontife à M. Aemilius Lépidus, qui l'emporta sur plusieurs illustres compétiteurs. Q. Marcius Philippus fut nommé décemvir des sacrifices. L'augure Sp. Postumius Albinus, qui mourut également, fut, en vertu du choix de ses collègues, remplacé par P. Scipion, fils de l'Africain.



## **Élection au consulat et triomphe de Q. Fulvius Flaccus (fin de l'année 180)**

Les habitants de Cumès demandèrent cette année et obtinrent la permission d'employer le latin dans leurs actes publics et dans les ventes à l'encan. Les Pisans offrirent des terres pour l'établissement d'une colonie latine ; le sénat leur vota des remerciements. On créa triumvirs à cet effet Q. Fabius Butéo, et les deux Popillius Laenas, Marcus et Publius. On reçut une lettre du préteur C. Maenius, qui, outre son gouvernement de Sardaigne, avait été chargé d'informer contre les empoisonneurs au-delà d'un rayon de dix milles autour de Rome. Il mandait qu'il avait déjà condamné trois mille personnes et que des révélations l'avaient mis sur la trace d'un plus grand nombre de coupables ; qu'il se voyait dans la nécessité de laisser de côté son enquête, ou de renoncer à son département.

Q. Fulvius Flaccus revint d'Espagne à Rome couvert de gloire. Aussi, bien qu'il fût resté hors de la ville en attendant le jour de son triomphe, il n'en fut pas moins nommé consul avec L. Manlius Acidinus. Peu de jours après il fit son entrée triomphale à Rome avec les soldats qu'il avait ramenés. On porta devant lui cent vingt-quatre couronnes d'or, trente et une livres pesant du même métal, et cent soixante et treize mille deux cents pièces de monnaie d'Osca. Il préleva sur le butin et distribua cinquante deniers à chaque soldat, le double aux centurions, le triple aux cavaliers. Les alliés du nom latin eurent une gratification pareille, et toute l'armée une double solde.

## Élection de quatre préteurs pour l'année 179. Attribution des postes

Cette année, le tribun du peuple L. Villius fit adopter la première loi qui fixait l'âge où il était permis de briguer les différentes magistratures et d'en prendre possession. Cette proposition fit donner aux membres de sa famille le surnom d'Annalis.

Contrairement à l'usage suivi depuis plusieurs années, on ne nomma que quatre préteurs en vertu de la loi Baebia, qui décidait qu'à l'avenir ce nombre alternerait avec celui de six. Les préteurs nommés furent Cn. Cornélius Scipion, C. Valérius Laevinus et les deux Mucius Scaevola, Quintus et Publius, fils de Quintus. Les consuls Q. Fulvius et L. Manlius eurent le même département que leurs prédécesseurs, le même nombre de troupes d'infanterie et de cavalerie, de Romains et d'alliés.

Dans les deux Espagnes, Ti. Sempronius et L. Postumius furent maintenus à la tête des armées qu'ils commandaient. Les consuls eurent ordre de lever un supplément d'environ trois mille fantassins et trois cents cavaliers romains et cinq mille hommes d'infanterie latine et quatre cents chevaux. P. Mucius Scaevola fut désigné par le sort pour la juridiction de la ville, avec mission de poursuivre l'enquête sur les empoisonnements dans Rome et dans un rayon de dix milles autour de Rome ; Cn. Cornélius Scipion eut la juridiction des étrangers, Q. Mucius Scaevola la Sicile, et C. Valérius Laevinus la Sardaigne.

Le consul Q. Fulvius déclara "qu'avant de s'occuper des affaires politiques, il voulait remplir, tant en son nom qu'au nom de la république, les engagements qu'il avait pris, et acquitter le vœu qu'il avait fait, le jour de son dernier combat contre les Celtibères, de célébrer des jeux en l'honneur de Jupiter Très Bon, Très Grand, et d'élever un temple à la Fortune Équestre ; que les Espagnols lui avaient fourni l'argent nécessaire à ces deux objets." Le sénat décida "qu'on célébrerait les Jeux et qu'on nommerait des duumvirs pour s'occuper de la construction du temple. Il limita la dépense, en réglant que la somme employée pour les jeux ne pourrait dépasser celle que Fulvius Nobilior avait été autorisé à dépenser dans les Jeux célébrés après la guerre d'Étolie. Il défendit en outre de rien ajouté, exigé, recevoir ou faire, à l'occasion de cette cérémonie, contrairement à ce sénatus-consulte, rendu sous le consulat de L. Aemilius et de Cn. Baebius." Ce décret avait été provoqué par l'exagération des dépenses faites aux jeux de l'édile Ti. Sempronius, qui avait dû lever d'énormes contributions, non seulement sur l'Italie et les pays alliés du nom latin, mais sur les provinces étrangères.

## **Élection des censeurs M. Aemilius Lépidus et M. Fulvius Nobilior (179)**

L'hiver fut très rigoureux cette année ; il tomba beaucoup de neige et le temps fut constamment mauvais ; tous les arbres sensibles au froid furent brûlés, et les gelées se prolongèrent au-delà de l'époque ordinaire. Un ouragan furieux qui s'éleva tout à coup sur le mont Albain interrompit les Fêtes latines ; on les recommença par ordre des pontifes. Cet ouragan renversa aussi plusieurs statues dans le Capitole ; la foudre endommagea plusieurs édifices, entre autres le temple de Jupiter à Terracine, la maison Blanche et la porte Romaine à Capoue ; elle enleva en plusieurs endroits le faite du mur. Au milieu de ces prodiges on annonça de Réate qu'il y était né un mulet à trois pattes. Les décemvirs consultèrent à cette occasion les livres Sibyllins et firent connaître les dieux qu'il fallait apaiser et le nombre des victimes qu'on devait immoler. En outre, pour les dégâts causés par la foudre, ils ordonnèrent un jour de supplications au temple de Jupiter. On célébra ensuite pendant dix jours avec une magnificence extraordinaire les Jeux votifs du consul Q. Flavius, qui furent suivis des comices censoriens.

Les censeurs nommés furent le grand pontife M. Aemilius Lépidus et M. Fulvius Nobilior, qui avait triomphé des Étoliens. Ces deux illustres personnages étaient ennemis l'un de l'autre, et leur haine avait donné lieu plus d'une fois à de violents débats dans le sénat et devant le peuple. À l'issue des comices, les censeurs se rendirent au champ de Mars, et, suivant l'usage antique, prirent place sur leurs chaises curules auprès de l'autel de Mars. Les principaux membres du sénat vinrent aussitôt les rejoindre avec un grand concours de citoyens. QQ. Caecilius Métellus prit la parole en ces termes :

## La réconciliation des censeurs

“Nous n’avons pas oublié, censeurs, que le peuple romain tout entier vient de placer sous votre sauvegarde les mœurs publiques, et que c’est à vous de diriger notre conduite par vos sages conseils, non à nous de vous donner des avis. Il est pourtant nécessaire de vous signaler ce que tous les bons citoyens voient avec peine en vous, ou du moins le changement qu’ils appellent de tous leurs vœux. À vous considérer chacun en particulier, M. Aemilius et M. Fulvius, nous ne saurions aujourd’hui trouver à Rome personne qui vous fût préféré, s’il nous fallait recommencer l’élection. Mais en vous examinant tous deux ensemble, nous ne pouvons nous empêcher de craindre que vous ne soyez mal assortis, et que la haine qui vous divise ne soit plus funeste à la république que les qualités personnelles qui vous ont conquis nos suffrages ne sauraient lui être utiles. Depuis bien des années, vous vous portez l’un à l’autre une haine cruelle et implacable, qui, nous devons le craindre, pourrait de ce jour faire plus de mal à l’État et à nous qu’à vous-mêmes.”

“Il nous serait facile d’entrer dans tous les détails des motifs qui nous inspirent cette appréhension ; mais nous n’osons vous les dire, de peur d’aigrir vos ressentiments, au moment où ils sont, peut-être sur le point de s’éteindre. Nous venons donc tous vous supplier de les abjurer, aujourd’hui même, dans cette enceinte sacrée, et de nous laisser réunir vos cœurs par une réconciliation sincère, comme les suffrages du peuple romain ont réuni vos personnes. Soyez animés du même esprit, des mêmes sentiments pour dresser la liste des sénateurs, faire la revue des chevaliers, procéder au cens et fermer le lustre. Que ce soit franchement et du fond du cœur que vous prononciez ces paroles solennelles dans presque tous les actes de votre magistrature : ‘Puisse cette entreprise tourner à l’avantage et à la gloire de mon collègue ainsi qu’à la mienne !’ Faites en sorte que vos concitoyens soient convaincus que vous désirez réellement ce que vous demandez aux dieux.”

“Titus Tatius et Romulus ont régné jadis en bonne intelligence dans cette même ville au milieu de laquelle ils avaient rangé leur armée en bataille et combattu comme ennemis. Les haines, les guerres même ont souvent un terme ; des ennemis acharnés deviennent souvent des alliés fidèles, quelquefois même des concitoyens. Les Albains, après la ruine d’Albe, ont été transportés à Rome ; les Latins et les Sabins ont reçu le droit de cité. C’est une maxime bien connue, et qui est passée en proverbe à cause de sa vérité, que les amitiés doivent être immortelles, et les haines passagères.”

Un murmure d’approbation se fit entendre, et bientôt mille voix, qui se confondaient en une seule, interrompirent l’orateur et répétèrent la même prière. Aemilius parla de ses griefs contre Fulvius et se plaignit, entre autres choses, d’avoir été deux fois écarté par lui du consulat, au moment de réussir. Fulvius répliqua que son collègue avait toujours été l’agresseur et qu’il avait offert caution pour les calomnies dont il avait noirci son honneur. Cependant chacun d’eux déclara qu’il était prêt à déférer aux vœux de tant d’illustres personnages, pour peu que l’autre y déférât également. Alors, sur les instances de tous les assistants, ils se donnèrent la main, s’engagèrent à déposer et abjurer franchement leur haine, et, furent conduits au Capitole au milieu d’applaudissements unanimes. Le sénat approuva entièrement la démarche honorable des principaux citoyens et la déférence des

censeurs ; il combla d'éloges les uns et les autres. Les censeurs ayant ensuite demandé qu'on leur accordât une somme d'argent pour les dépenses des travaux publics, on leur abandonna la contribution ordinaire de l'année.

## La campagne d'Espagne (179)

La même année, les propréteurs d'Espagne, L. Postumius et Ti. Sempronius avaient concerté leurs opérations. Albinus devait marcher par la Lusitanie contre les Vaccéens, puis revenir en Celtibérie, si la guerre y prenait un caractère alarmant ; Gracchus devait pénétrer au fond de la Celtibérie. Ce dernier commença par emporter d'assaut la ville de Munda, à la faveur d'un coup de main tenté la nuit. Après s'être fait livrer des otages et avoir mis garnison dans la place, il alla assiéger d'autres fortins et brûler les campagnes, jusqu'à ce qu'il arrivât enfin sous les murs d'une autre ville très forte, que les Celtibères appellent Certima. Il avait déjà commencé les travaux du siège lorsque les habitants lui envoyèrent une députation. Ces barbares lui déclarèrent, avec une franchise digne des mœurs antiques, qu'ils étaient décidés à se défendre, s'ils avaient des forces suffisantes. Ils demandèrent la permission de se rendre au camp des Celtibères pour obtenir des secours, promettant de séparer leurs intérêts de ceux du reste de la nation, s'ils essayaient un refus. Gracchus y consentit ; ils partirent donc et revinrent peu de jours après avec dix autres députés. Il était midi ; la première chose qu'ils demandèrent au préteur, ce fut de leur faire donner à boire. Après avoir vidé les premières coupes, ils renouvelèrent leur demande, aux grands éclats de rire des Romains, témoins de cette grossière ignorance de tous les usages.

Le plus âgé prit ensuite la parole : "Nous venons, dit-il, de la part de nos concitoyens, vous demander quel motif a pu vous inspirer l'audace de nous attaquer ? " À cette question, Gracchus répondit qu'il avait compté sur le courage de son armée, et que s'ils étaient curieux de l'observer, pour donner à leurs compatriotes des renseignements plus positifs, il était tout prêt à les satisfaire.

Aussitôt il ordonna aux tribuns militaires de mettre sous les armes toutes les troupes d'infanterie et de cavalerie et de leur faire exécuter différentes manœuvres. Après ces évolutions il congédia les envoyés, qui allèrent détourner leurs compatriotes de secourir la ville assiégée. Ce fut donc inutilement que les habitants élevèrent la nuit sur leurs tours les feux qu'ils étaient convenus d'allumer comme signaux : se voyant privés de tout espoir de secours, ils capitulèrent. Gracchus exigea d'eux une contribution de deux millions quatre cent mille sesterces et quarante cavaliers parmi les premières familles : ce n'était pas à titre d'otages, puisqu'il les incorpora dans son armée ; mais c'étaient en réalité des gages de fidélité de leurs concitoyens.

### **Victoire romaine sur les Celtibères (179)**

De là le préteur marcha sur Alcè : près de cette ville étaient campés les Celtibères qui lui avaient récemment envoyé une députation. Après avoir fait attaquer pendant quelques jours leurs retranchements par ses troupes légères et les avoir harcelés par ces escarmouches, il augmenta peu à peu la force de ses détachements, afin d'attirer toute l'armée ennemie hors de ses lignes. Lorsqu'il vit que son plan avait réussi, il enjoignit aux préfets des auxiliaires de tourner brusquement le dos au milieu de l'action, comme s'ils étaient accablés par le nombre, et de fuir en désordre vers le camp. Pendant ce temps, il s'occupait derrière ses retranchements à disposer ses troupes à toutes les portes.

Bientôt il vit ses auxiliaires qui battaient en retraite suivant ses ordres, et derrière eux les Barbares emportés par l'ardeur de la poursuite. C'était là qu'il les attendait avec son armée rangée en bataille ; aussi à peine eut-il donné aux siens le temps de rentrer à leur aise dans le camp que les Romains, poussant un cri terrible, sortirent par toutes les portes à la fois. Les ennemis ne purent soutenir cette charge imprévue ; ils étaient venus pour forcer le camp romain et ne surent pas même défendre le leur. Ils furent enfoncés au premier choc, mis en déroute, repoussés jusque dans leurs retranchements, et, bientôt même forcés de les abandonner. Ils eurent neuf mille hommes tués dans cette journée, on leur fit trois cent vingt prisonniers, et l'on s'empara de cent douze chevaux et de trente-sept étendards. Les Romains ne perdirent que cent neuf hommes.

### Capitulation d'Alcè, ville celtibère (179)

Après cette victoire, Gracchus alla ravager la Celtibérie, où il mit tout à feu et à sang. La plupart des peuples se soumirent volontairement ou par crainte, et en peu de jours il reçut à composition cent trois places fortes. Il recueillit un immense butin. Il retourna alors sur ses pas, repartit sous les murs d'Alcè et se décida à en faire le siège. Les habitants repoussèrent sa première attaque ; mais se voyant menacés, et par des assauts et par les ouvrages qu'élevaient les Romains, ils désespérèrent de tenir dans la ville et s'enfermèrent tous dans la citadelle. Peu après ils envoyèrent leur soumission et s'abandonnèrent eux et tous leurs biens à la merci du vainqueur.

On tira de cette ville un riche butin ; on fit plusieurs prisonniers de distinction, entre autres les deux fils et la fille de Thorus, roi de cette contrée et le plus puissant sans contredit de tous les princes espagnols. À la nouvelle de ce malheur, il envoya demander un sauf-conduit à Gracchus et se rendit au camp romain. Il commença par s'informer si on lui laisserait la vie ainsi qu'à ses enfants, et sur l'assurance que lui en donna le préteur, il ajouta : "Me sera-t-il permis de servir dans l'armée romaine ? " La réponse de Gracchus ayant encore été affirmative : " Eh bien ! dit-il, je m'attacherai à votre parti contre mes anciens alliés, puisqu'ils ont refusé de me secourir." Depuis ce jour il embrassa la cause de Rome, et la servit en plusieurs circonstances avec autant de courage que de fidélité.



### **Est-ce la fin de la guerre contre les Celtibères ?**

L'illustre et puissante cité d'Ergavica, effrayée par le malheur de toutes les villes voisines, ouvrit ensuite ses portes aux Romains. D'après certains historiens, toutes ces soumissions n'étaient pas sincères ; à mesure que les légions s'éloignaient d'un pays, la révolte y éclatait aussitôt, et Gracchus dut livrer aux Celtibères près du mont Chaunus un grand combat, qui dura depuis le point du jour jusqu'à la sixième heure. Il y eut de part et d'autre un grand nombre de morts. La seule circonstance qui puisse faire croire que les Romains eurent l'avantage, c'est que le lendemain ils attaquèrent les ennemis enfermés dans leurs lignes et passèrent toute la journée à recueillir les dépouilles. Le troisième jour eut lieu une bataille beaucoup plus sanglante, et cette fois les Celtibères furent incontestablement vaincus ; leur camp fut pris et pillé. Vingt-deux mille d'entre eux furent tués ; on leur fit plus de trois cents prisonniers, on s'empara d'un nombre à peu près égal de chevaux et de soixante-douze étendards. Cette victoire fut décisive, et les Celtibères conclurent une paix véritable et plus sincère qu'auparavant. Suivant les mêmes historiens, cette campagne fut aussi marquée dans l'Espagne ultérieure par une double victoire de L. Postumius sur les Vaccéens, auxquels il tua près de trente-cinq mille hommes, et dont il força le camp ; mais il est plus vraisemblable qu'il arriva trop tard dans sa province pour entrer en campagne cette année.

### **Activité des censeurs (179-174)**

Les censeurs montrèrent la sincérité de leur réconciliation en dressant la liste du sénat. M. Aemilius Lépidus lui-même, le censeur et le grand pontife, fut choisi comme prince de cette compagnie ; trois membres en furent exclus. Mais Lépidus rétablit sur la liste quelques-uns de ceux que son collègue avait omis.

Avec l'argent qu'on leur avait assigné et qu'ils s'étaient partagé, ils firent achever divers travaux. Lépidus construisit une digue auprès de Terracine : cet ouvrage fut mal accueilli, parce que le censeur possédait des terres dans le voisinage et qu'il semblait avoir dépensé dans son intérêt privé les deniers de l'État. Il fit blanchir le théâtre voisin du temple d'Apollon et son avant-scène, le temple de Jupiter au Capitole, et le péristyle qui l'entourait. Il fit disparaître de ce péristyle les statues qui le masquaient d'une manière désagréable, et enlever les boucliers et les étendards de toute sorte qui y étaient suspendus.

On dut à M. Fulvius un plus grand nombre d'ouvrages dont l'utilité était plus réelle ; tels furent le port du Tibre et les piles d'un pont, dont quelques années plus tard les censeurs Scipion l'Africain et Mummius construisirent la voûte ; une basilique élevée derrière les nouvelles boutiques des changeurs et le marché aux poissons, et entourée de boutiques qu'il vendit au profit du trésor ; un forum et un portique en dehors de la porte Trigémine ; un autre derrière l'arsenal ; enfin un temple d'Apollon Médecin, près de la chapelle d'Hercule, et derrière celle de l'Espérance sur les bords du Tibre. Les deux censeurs avaient en outre de l'argent à dépenser en commun ; ils l'employèrent à faire construire des aqueducs et des canaux ; mais leur projet fut entravé par M. Licinius Crassus, qui ne voulut pas laisser ouvrir les conduits souterrains sur une de ses propriétés. Ils établirent plusieurs impôts et péages. Ils rendirent au public et aux cérémonies du culte diverses chapelles que s'étaient appropriées des particuliers. Ils changèrent le mode des suffrages, et ils appelèrent les tribus à voter par quartier selon le rang, la profession et l'importance des affaires de chaque citoyen.

## **Jeux votifs et dédicace du temple aux Lares de la mer**

Le censeur M. Aemilius demanda aussi au sénat de lui assigner une somme pour célébrer les jeux qui devaient accompagner la dédicace des temples de Junon Reine et de Diane, voués par lui huit ans auparavant durant la guerre de Ligurie. On lui accorda une somme de vingt mille as. Cette double dédicace eut lieu dans le cirque Flaminius. Aemilius célébra également dans cette enceinte les jeux scéniques pendant trois jours à la suite de la dédicace du temple de Junon, pendant deux après celle du temple de Diane.

Ce fut encore lui qui fit, au Champ de Mars, la dédicace du temple des dieux Lares de la mer, voué onze ans auparavant par L. Aemilius Régillus dans la bataille navale qu'il avait livrée aux lieutenants d'Antiochus. Au-dessus des portes du temple était fixé un tableau avec cette inscription : "Voulant décider cette grande querelle, soumettre les rois, conquérir la paix, (le sénat) fit partir L. Aemilius, fils de Marcus, pour livrer ce combat..... Sous ses auspices, sous son commandement, sous son étoile, sous sa conduite, entre Éphèse, Samos et Chios, en présence d'Antiochus lui-même, de toute son armée, de sa cavalerie, de ses éléphants, le onzième jour avant les calendes de janvier, la flotte du roi Antiochus fut vaincue, dispersée, écrasée, anéantie ; le même jour et au même endroit furent pris treize vaisseaux longs avec tous les alliés. Après ce combat, le roi Antiochus et son royaume..... En mémoire de cet événement il (L. Aemilius) voua un temple aux dieux Lares de la mer." Une inscription pareille fut placée au-dessus des portes du temple de Jupiter dans le Capitole.

## **Opérations en Ligurie. Expulsion des Gaulois transalpins (179)**

Pendant les deux jours employés par les censeurs à dresser la liste du sénat, le consul Q. Fulvius, qui était parti pour la Ligurie, franchissant, avec son armée, des montagnes, des vallons et des défilés presque impraticables, livra bataille aux ennemis, remporta une victoire complète et s'empara de leur camp le même jour. Trois mille deux cents Ligures et toute cette partie de la contrée firent leur soumission. Le consul, après l'avoir reçue, fit descendre les vaincus dans la plaine et posta des troupes dans les montagnes pour garder ces positions. La lettre où il faisait part de ce succès parvint promptement à Rome et le sénat décréta trois jours de supplications. Pendant la cérémonie, les préteurs immolèrent aux dieux quarante grandes victimes. L'autre consul, L. Manlius ne se signala par aucun exploit en Ligurie.

Des Gaulois Transalpins, au nombre de trois mille, venaient de passer en Italie. Ils n'y avaient commis aucun acte d'hostilité, et ils demandaient aux consuls et au sénat des terres pour y vivre en paix sous la dépendance du peuple romain. Le sénat leur ordonna d'évacuer l'Italie et chargea le consul Q. Fulvius de rechercher et de punir ceux qui leur avaient conseillé de franchir les Alpes et qui leur avaient servi de chefs.

## Solitude morale et remords de Philippe

La même année, Philippe, roi de Macédoine, mourut épuisé par l'âge et par le chagrin qu'il éprouvait depuis la mort de son fils. Il était allé passer l'hiver à Démétriade, dévoré de chagrins et de remords. Ce qui ajoutait à ses tourments c'était de voir son fils Persée qui se considérait déjà comme le roi et qui l'était également aux yeux de tout le monde, vers qui se tournaient tous les regards, tandis que son vieux père était réduit au plus triste abandon, au milieu de gens qui attendaient sa mort avec impatience ou qui ne daignaient pas même l'attendre. Aussi ses angoisses devenaient-elles de plus en plus vives. Elles n'étaient partagées que par Antigone, fils d'Échécrate, neveu de cet Antigone qui avait été tuteur de Philippe et qui s'était montré si digne de la couronne. Il s'illustra aussi par la fameuse bataille qu'il gagna sur Cléomène, roi de Lacédémone. Les Grecs l'ont surnommé le tuteur, pour le distinguer des autres princes du même nom.

Son neveu Antigone était le seul des courtisans de Philippe qui lui fût demeuré fidèle, et cette constance lui avait valu toute la haine de Persée, qui ne l'avait jamais beaucoup aimé. Il pressentait tous les périls qu'il courrait si Persée venait à hériter du trône. Aussi dès qu'il s'aperçut du changement opéré dans le roi, et qu'il le vit pleurer de temps en temps sur la mort de Démétrius, il se montra empressé, soit à écouter ses tristes confidences, soit à réveiller le souvenir d'une condamnation trop légèrement prononcée. Mêlant souvent à l'expression des regrets du roi celle de ses propres regrets, et comme la vérité laisse ordinairement plus d'une trace qui la fait découvrir, il tentait tous les moyens propres à la faire éclater plus promptement. Ceux qu'il soupçonnait et qui avaient été en effet les principaux instruments du crime étaient Apelle et Philoclès, envoyés en ambassade à Rome. C'étaient eux qui en avaient rapporté, au nom de Flaminus, cette lettre si fatale au jeune prince.

## Enquête sur la mort de Démétrius

Le bruit courait à la cour que cette lettre était fausse, qu'elle avait été fabriquée par un scribe et qu'on y avait apposé un faux cachet. Mais on n'avait encore que des soupçons que le hasard changea bientôt en certitude. Antigone ayant rencontré Xychus, l'arrêta et le conduisit au palais. Après l'avoir laissé entre les mains des gardes, il se présenta devant Philippe : "J'ai cru, lui dit-il, comprendre souvent à vos discours que vous attacheriez un grand prix à connaître toute la vérité sur le compte de vos fils, et à savoir lequel des deux a attenté aux jours de l'autre. Le seul homme qui puisse démêler le nœud de cette intrigue est en votre pouvoir : c'est Xychus. Je l'ai rencontré par hasard et conduit dans votre palais ; faites-le venir."

Amené en présence du roi, Xychus nia tout, mais avec si peu de fermeté qu'il était évident qu'on obtiendrait des aveux en l'effrayant. Il ne put en effet soutenir la vue du bourreau et des instruments de torture, et fit connaître en détail l'odieuse machination des ambassadeurs et la part qu'il y avait prise. Le roi donna sur-le-champ l'ordre de saisir les deux coupables. Philoclès, qui se trouvait chez lui, fut arrêté ; Apelle, envoyé à la poursuite d'un certain Chéréas, se hâta de passer en Italie dès qu'il apprit la dénonciation de Xychus.

On ne sait rien de positif sur le sort de Philoclès. Suivant les uns il nia d'abord effrontément ; mais quand on l'eut confronté avec Xychus, il renonça à son système de dénégations ; suivant les autres, il persista au milieu même des tortures à protester de son innocence. Toute cette affaire raviva la douleur de Philippe, et il trouvait son malheur plus grand encore en songeant que de ses deux fils il avait perdu le plus digne de son affection.

## La mort de Philippe V, roi de Macédoine (179)

Persée sut bientôt que tout était découvert ; mais il se sentait trop puissant pour se croire obligé de prendre la fuite. Il prit soin seulement de se dérober par l'absence au courroux de son père et d'éviter sa vengeance, tant que Philippe vivrait. Le roi, désespérant donc de se rendre maître de sa personne pour le punir ; ne songea plus qu'à l'empêcher de jouir du fruit de son crime : c'était la seule ressource qui lui restait. Il fit venir Antigone, qui avait des droits à sa reconnaissance pour lui avoir dévoilé le parricide, et qu'il croyait assez recommander par la gloire récente de son oncle Antigone pour que les Macédoniens n'eussent ni à rougir ni à regretter de le voir sur le trône.

“Antigone, lui dit-il, puisque la fortune m'a réduit à considérer comme un bienfait une perte ordinairement si cruelle pour tous les pères, c'est à vous que j'ai résolu de laisser un trône que votre oncle m'a conservé par son courage et sa fidélité, et qu'il m'a laissé dans l'état le plus florissant. Vous êtes le seul que je juge digne de ma succession ; et si je n'avais personne à qui la laisser, j'aimerais mieux la voir se perdre et s'anéantir que devenir pour Persée le fruit de son exécration. Je croirai que Démétrius est revenu des enfers et qu'il est rendu à ma tendresse, si je puis à sa place léguer ma couronne à l'ami qui seul a versé des pleurs sur la mort de mon malheureux fils et sur ma déplorable erreur.”

Depuis cet entretien, il ne cessa de lui prodiguer toute sorte d'égards. Comme Persée était en Thrace, il parcourut les villes de la Macédoine et recommanda Antigone à l'affection des principaux seigneurs. S'il n'eût vécu plus longtemps, nul doute qu'il ne l'eût laissé en possession de la royauté. En quittant Démétriade, il fit un assez long séjour à Thessalonique ; de là il se rendit à Amphipolis, où il fut attaqué d'une maladie grave. Il paraît certain néanmoins qu'il était plus malade d'esprit que de corps, et que poursuivi sans cesse par l'ombre sanglante de son malheureux fils, il mourut de chagrin et d'insomnie, en appelant la vengeance des dieux sur la tête de l'assassin.

Antigone aurait encore pu être avertie à temps, si la nouvelle de cette mort ne fût pas devenue si tôt publique. Le médecin Calligène, qui soignait le roi, n'attendit pas qu'il eût rendu le dernier soupir. Dès qu'il jugea son état désespéré, il dépêcha vers Persée, ainsi qu'ils en étaient convenus, des courriers préparés à l'avance, et jusqu'à l'arrivée de ce prince il cacha la mort de Philippe à tous ceux qui étaient hors du palais.

## **Plan de guerre mis au point par Philippe.L'arrivée des Bastarnes en Thrace (179)**

Persée parut donc à l'improviste avant que le secret eût transpiré, et s'empara du trône dont il s'était ouvert l'accès par un crime. La mort de Philippe arriva fort à propos pour les Romains ; elle suspendit ses préparatifs et leur permit de rassembler leurs forces. Peu de jours après, les Bastarnes, que Philippe sollicitait depuis longtemps, quittèrent leurs foyers, et réunis en un corps nombreux d'infanterie et de cavalerie, ils traversèrent le Danube. Antigone et Cotto prirent les devants pour annoncer au roi leur arrivée. Ce dernier était un noble Bastarne, et Antigone avait été envoyée avec lui, malgré sa répugnance, pour soulever les Bastarnes. Non loin d'Amphipolis ils apprirent vaguement d'abord, puis par des courriers qui vinrent à leur rencontre, que Philippe n'existait plus. Cette nouvelle détruisit leur plan. Il avait été réglé que le roi livrerait un libre passage aux Bastarnes par la Thrace et leur fournirait des vivres. Pour atteindre ce but, il avait gagné par des présents les principaux du pays, leur avait engagé sa parole que les Bastarnes ne commettraient aucun acte d'hostilité.

L'intention de Philippe était d'exterminer les Dardaniens et d'établir les Bastarnes sur leur territoire. Il y trouvait un double avantage : d'abord il se débarrassait d'une nation qui avait été de tout temps ennemie des Macédoniens et qui avait toujours cherché à profiter des revers de leurs rois ; d'un autre côté, il pourrait engager les Bastarnes à laisser leurs femmes et leurs enfants en Dardanie pour aller dévaster l'Italie. "Par le pays des Scordisques, pensait-il, on arrivait à la mer Adriatique et à l'Italie : c'était la seule route praticable pour une armée. Les Scordisques livreraient facilement passage aux Bastarnes qui avaient à peu près le même langage et les mêmes coutumes ; ils se joindraient même volontiers à eux, lorsqu'ils les verraient marcher au pillage d'une si riche contrée." Philippe s'arrangeait des chances favorables à tout événement. Si les Bastarnes étaient anéantis par les Romains, il aurait toujours la consolation d'être débarrassé des Dardaniens, de s'enrichir des dépouilles des Bastarnes et de rester paisible possesseur de la Dardanie. S'ils réussissaient au contraire, il profiterait de la diversion opérée par leurs armes pour reprendre en Grèce tout ce qu'il avait perdu. Tels étaient les calculs de Philippe.



## **Le ciel tombe sur la tête des Bastarnes. Mort d'Antigone**

Les Bastarnes entrèrent donc en Thrace et s'avancèrent pacifiquement sur la foi d'Antigone et de Cotto. Mais à peine la mort de Philippe fut-elle connue que les Thraces se montrèrent exigeants dans les trafics ; les Bastarnes de leur côté ne furent pas contents de leurs achats, et il devint difficile de leur faire garder leurs rangs et de les empêcher de s'écarter. De là des injures réciproques, qui se multiplièrent de jour en jour et amenèrent enfin une rupture ouverte.

Les Thraces, ne pouvant résister au grand nombre ni à la puissance des ennemis, abandonnèrent leurs bourgs de la plaine et se réfugièrent sur une montagne très élevée, nommée Donuca. Les Bastarnes voulurent les y forcer, mais lorsqu'ils approchaient de la cime, un ouragan, semblable à celui qui avait, dit-on, anéanti les Gaulois près du temple de Delphes, fit échouer leur entreprise. La pluie tomba par torrents, une grêle épaisse battit leurs visages, et leurs yeux furent éblouis par les éclairs qui ne cessaient de briller, accompagnés de violents coups de tonnerre. De tous côtés ils se virent menacés par les éclats de la foudre, qui semblait s'attacher à leurs corps, et les chefs comme les simples soldats tombèrent frappés à mort. Ils s'élancèrent donc en fuyant à travers les rocs escarpés ; éperdus, égarés et poursuivis par les Thraces, ils attribuèrent leur déroute aux dieux mêmes et s'imaginèrent que le ciel allait fondre sur eux.

Dispersés par cet ouragan, ils regagnèrent leur camp, sans armes pour la plupart, et comme s'ils venaient d'échapper à un naufrage. Là ils délibérèrent sur le parti qu'il y avait à prendre ; les avis furent partagés : les uns voulaient qu'on retournât en arrière, les autres qu'on pénétrât en Dardanie. Trente mille environ partirent sous la conduite de Clondicus et parvinrent jusqu'à ce pays. Le reste de la nation repassa le Danube et regagna ses demeures primitives.

Persée, à peine maître du trône, fit mettre à mort Antigone, et pour se donner le temps d'affermir sa puissance, il envoya une ambassade à Rome renouveler l'alliance contractée avec son père et demander au sénat qu'on lui accordât le titre de roi. Tels furent les événements qui eurent lieu cette année en Macédoine.

## **Triomphe du consul Q. Fulvius sur les Ligures. Élections pour l'année 178**

Le consul Q. Fulvius triompha des Ligures ; il paraît constant qu'il dut cette distinction plutôt à la faveur qu'à l'importance de ses exploits. Il fit porter devant son char une grande quantité d'armes conquises sur les ennemis, mais il n'étala aucune somme d'argent. Cependant il distribua trente as à chaque soldat, le double aux centurions et le triple aux cavaliers. La circonstance la plus remarquable de ce triomphe, c'est qu'il eut lieu le même jour qu'avait eu lieu, l'année précédente, celui que Fulvius avait célébré au sortir de sa préture.

Aussitôt après la cérémonie, il tint les comices, où l'on créa consuls M. Junius Brutus et A. Manlius Vulso. Les comices prétoriens qui eurent lieu ensuite furent interrompus par un orage, après la nomination de trois préteurs. Le lendemain, qui était le 4 des ides de mars, on nomma les trois autres : ce furent M. Titinius Curvus, Ti. Claudius Néron et T. Fontéius Capito.

Les édiles curules Cn. Servilius Caepio et Ap. Claudius Cento renouvelèrent les Jeux Romains à l'occasion de prodiges qui étaient survenus. Il y avait eu un tremblement de terre ; dans les places publiques où se faisait le lectisterne ; les dieux placés sur les lits sacrés avaient tourné la tête ; les étoffes de laine qui voilaient la statue de Jupiter étaient tombées, et des rats avaient rongé les olives servies sur la table sacrée. On jugea que pour conjurer ces prodiges il suffisait de représenter une seconde fois les jeux romains.

**Fin du Livre XL**

## **Livre XLI - (178 à 174 av. J.-C.)**

### **1. Politique du sénat en Italie et à Rome entre les années 178 et 176**

#### **1**

#### **Guerre contre les Istriens (191)**

Son père avait tenu ses peuples en paix ; mais lui leur avait mis les armes à la main, ce qui l'avait, dit-on, rendu l'idole d'une milice avide de pillage. Dans un conseil que tint le consul au sujet de la guerre d'Histrie, les uns furent d'avis de la faire sur-le-champ, avant que les ennemis pussent réunir leurs troupes, les autres, de consulter préalablement le sénat. L'avis préféré fut celui qui n'admettait pas de délai. Le consul partit d'Aquilée, et alla camper au bord du lac Timave, qui est à peu de distance de la mer : là se rendit aussi avec dix bâtiments, C. Furius, duumvir naval. C'était contre l'escadre des Illyriens qu'avaient été créés ces duumvirs des flottes, pour défendre avec vingt bâtiments les côtes de la mer supérieure en s'appuyant sur Ancône ; à partir de ce point, à droite, jusqu'à Tarente, la flotte était sous les ordres de L. Cornélius ; à gauche, jusqu'à Aquilée, sous ceux de C. Furius.

Ces bâtiments furent envoyés au port d'Histrie le plus rapproché avec des navires de charge et un convoi abondant ; et le consul le suivant avec ses légions, campa environ à cinq milles de la mer. Le port fut bientôt transformé en un marché très peuplé, d'où l'on portait au camp toutes les provisions. On assura les communications par des postes établis sur tout le pourtour du camp ; du côté de l'Histrie fut placée à demeure une cohorte levée à la hâte dans Plaisance, pour garder l'espace entre le camp et la mer ; et pour qu'elle pût couvrir ceux qui viendraient au fleuve faire de l'eau, M. Aebutius, tribun des soldats de la seconde légion, reçut l'ordre d'y conduire un renfort de deux manipules. Les tribuns T. et C. Aelius, avaient mené la troisième légion par la route d'Aquilée, pour protéger ceux qui iraient au fourrage et au bois. C'était de ce même côté, à mille pas environ, qu'était le camp des Gaulois ; Catmelus y remplaçait le roi, avec trois mille combattants seulement sous ses ordres.

## L'attaque du camp romain

Les Histriens, dès que le camp romain eut été transporté sur le lac du Timave, se postèrent derrière une colline, à l'insu des nôtres, et suivant leur marche par des chemins détournés, ils épiaient toutes les occasions d'inquiéter les Romains, et rien ne leur échappait de ce qui se passait sur terre et sur mer. Frappés de la faiblesse des postes qui gardaient le camp, de la foule de trafiquants qui couvraient, désarmés, le marché et la route du camp à la mer, sans un seul ouvrage de fortification terrestre ou maritime, ils attaquent à la fois les deux corps, la cohorte de Plaisance et les manipules de la seconde légion.

Une brume matinale prêtait son ombre à leur entreprise ; quand les premiers rayons du soleil la dissipèrent, la lumière qui perçait, mais encore incertaine et qui multipliait à l'œil les objets, abusa les Romains, et leur fit voir l'armée ennemie beaucoup plus nombreuse qu'elle n'était. Saisis d'effroi, les soldats des deux corps s'enfuirent vers le camp avec une extrême précipitation, et l'alarme s'y répandit beaucoup plus vive qu'ils ne l'avaient eux-mêmes apportée. En effet, dire pourquoi ils avaient fui, répondre aux questions qu'on leur adressait leur était impossible ; on entendait des cris aux portes comme de gens qui ne voient plus de poste devant eux pour les couvrir, et dans ce pêle-mêle d'hommes qui, par le brouillard, se heurtaient les uns contre les autres, on ne savait pas si l'ennemi n'était pas dans le retranchement. On n'entendait qu'une voix : "À la mer !" Ce mot lâché au hasard par une seule bouche, fut bientôt répété par tous les échos du camp. Les voilà donc qui, comme s'ils en eussent reçu l'ordre, courent quelques-uns armés, la plupart sans armes, du côté de la mer ; puis un plus grand nombre, enfin tous, et le consul lui-même, après bien des efforts pour ramener ses troupes en fuite, et quand il vit que, commandement, autorité, prières même en désespoir de cause, tout était inutile.

Il ne resta que M. Licinius Strabon, tribun de la deuxième légion, qui était demeuré en arrière de sa légion avec trois étendards. En se jetant sur le camp qu'on leur laissait vide, les Histriens, sans avoir trouvé d'autres combattants pour leur barrer le passage, le trouvèrent dans le prétoire, qui formait et haranguait sa petite troupe. Le combat fut très acharné, vu le petit nombre d'hommes qui le soutint : il ne finit que quand le tribun et tout son monde furent tués. L'ennemi abat le prétoire, pille tout ce qu'il y trouve, et arrive au forum questorien et à la via quintana. Les barbares y trouvèrent préparées et étalées des provisions de toute espèce, et des lits tout faits dans le questorium ; le roi s'y coucha et se fit servir un repas. Bientôt tous les autres en font autant, sans plus s'occuper d'armes ni d'ennemis, et en hommes peu accoutumés au luxe d'une bonne table, ils se surchargent l'estomac de viandes et de vin.

### **Belle conduite des soldats de la IIIe légion**

Du côté des Romains, c'est une scène toute différente : alarme générale à terre et sur mer ; les marins détendent leurs pavillons et rembarquent à la hâte les provisions débarquées ; les soldats, dans leur effroi, se précipitent dans les canots et dans l'eau ; les matelots, craignant de voir leurs embarcations surchargées de monde, ou bien repoussent cette multitude, ou bien quittent le rivage et gagnent la haute mer. Une lutte s'ensuit, et bientôt un combat entre les soldats et les matelots ; le sang coule, et quelques-uns succombent jusqu'à ce que par l'ordre du consul l'escadre s'éloigne de la terre. Il fit ensuite le triage de ceux qui étaient sans armes, et de ceux qui en avaient. C'est à peine, sur un si grand nombre, s'il en trouva douze cents qui les eussent ; les cavaliers qui avaient emmené leurs chevaux étaient le plus petit nombre. Le reste n'était qu'une misérable foule, pareille à une troupe de valets et de goujats, faite pour être la proie de l'ennemi, s'il avait su la guerre.

Enfin l'on envoya un messenger à la troisième légion et au corps d'armée gaulois pour les rappeler, et de toutes parts à la fois l'on s'occupait de marcher à la reprise du camp, pour laver la tache dont on s'était souillé. Les tribuns des soldats de la troisième légion font jeter le fourrage et le bois ; ils ordonnent aux centurions de mettre deux à deux sur le dos des mulets qu'on avait déchargés, les soldats appesantis par l'âge ; aux cavaliers de prendre chacun en croupe un des plus jeunes fantassins. "Quel honneur pour leur légion, si, par sa valeur, elle reconquiert le camp perdu par la terreur panique de la seconde, et la tâche est facile si l'on tombe sur les barbares tout à coup, pendant qu'ils ne songent qu'à piller ; comme ils ont pris, on peut les prendre." Cette exhortation enlève les soldats. Les enseignes sont déployées à l'instant, et les combattants ne se font pas attendre des porte-enseignes ; pourtant le consul et les troupes qu'on ramenait de la mer, arrivent les premiers au pied du retranchement.

L. Acius, premier tribun de la seconde légion, ne se bornait pas à exhorter les soldats, il leur faisait encore sentir "que si les Histriens vainqueurs eussent voulu, avec les mêmes armes qui leur avaient servi à prendre le camp le retenir, ils eussent d'abord poursuivi jusqu'à la mer l'ennemi qui n'avait plus de camp, et qu'ensuite ils eussent établi des avant-postes en tête du retranchement ; que vraisemblablement ils étaient plongés dans l'ivresse et dans le sommeil.

## Riposte de l'armée romaine

Après ce peu de mots, il ordonna à son porte-enseigne, A. Baeculonium, bien connu par son courage, d'entrer, son enseigne en main. Cet officier s'écria que, si on était disposé à le suivre, il allait accélérer la manœuvre ; puis, faisant un effort, il jette son enseigne par dessus le retranchement, et franchit le premier la porte. D'un autre côté, T. et C. Aelius, tribuns des soldats de la troisième légion, arrivent avec de la cavalerie ; puis, les hommes qu'ils avaient chargés par couples sur les bêtes de somme, puis le consul avec toute sa troupe.

Des Histriens en petit nombre, qui n'avaient que peu de vin, songèrent à fuir ; les autres passèrent du sommeil à la mort, et les Romains retrouvèrent tout ce qu'ils avaient laissé, à l'exception de ce qui avait été consommé de vin et de viandes. Les malades même, qu'on avait laissés dans le camp, dès qu'ils virent leurs camarades rentrés, prirent les armes et firent un grand carnage. On cite surtout le cavalier C. Popilius, pour sa belle conduite ; son surnom était Sabellus. Rentré au camp par une blessure au pied, ce fut lui qui tua le plus d'ennemis, de beaucoup. Il y eut environ huit mille Histriens massacrés ; pas de prisonniers ; le ressentiment et la colère étaient tels qu'on ne songeait pas à faire du butin. Toutefois leur roi, qui s'était enivré à table, fut mis à la hâte sur un cheval par les siens, et s'enfuit. Les vainqueurs perdirent deux cent trente-sept hommes, mais plus à la déroute du matin qu'à la reprise du camp.

## L'alarme est donnée à Rome

Le hasard voulut que Cn. et L. Gavillius Novellus, des habitants d'Aquilée, qui arrivaient avec des provisions, tombassent presque sans s'en douter au milieu des Histriens maîtres du camp. Ils abandonnèrent leurs bagages, et dans leur fuite regagnèrent Aquilée, que bientôt ils eurent remplie d'une terreur et d'une consternation qui, peu de jours après, s'étendait jusqu'à Rome. Là, ce n'était plus seulement la prise d'un camp par l'ennemi, une fuite que l'on annonçait, mais un échec complet, une armée anéantie. Aussi, comme c'est l'usage dans le cas du tumultus, une levée extraordinaire fut proclamée, non seulement pour la ville, mais même pour toute l'Italie. Deux légions de citoyens romains furent enrôlées, et dix mille hommes d'infanterie avec cinq cents de cavalerie furent commandés aux alliés du nom latin.

Le consul M. Junius reçut l'ordre de passer en Gaule, et d'exiger des cités de cette province autant de soldats qu'elles en pourraient fournir chacune. Il fut en même temps décrété que le préteur Ti. Claudius fixerait Pise comme rendez-vous aux soldats de la quatrième légion à cinq mille hommes de cavalerie, et à deux cents d'infanterie de nos alliés latins, et qu'il couvrirait cette province en l'absence du consul : le préteur M. Titinius devait indiquer Ariminum comme point de réunion à la première légion et à pareil nombre d'auxiliaires latins, infanterie et cavalerie. Néron partit pour Pise et sa province, le harnais sur le dos. Titinius envoya le tribun des soldats C. Cassius à Ariminum, pour prendre le commandement de la légion et resta à Rome pour procéder à la levée. Le consul M. Junius, étant passé de chez les Ligures dans la province de Gaule, se hâta de commander des renforts aux cités du pays et aux colonies militaires, et vint à Aquilée. Là, informé que l'armée avait été sauvée, il écrivit à Rome pour y faire renaître le calme ; lui-même il congédia les renforts qu'il avait demandés aux Gaulois, et alla trouver son collègue. À Rome, ce bonheur inattendu causa une grande joie ; les soldats qui avaient prêté serment en furent déliés, et l'armée, qu'une épidémie avait frappée à Ariminum, fut renvoyée dans ses foyers.

Les Histriens, qui, avec de nombreuses troupes, occupaient une position rapprochée du camp du consul, apprenant l'arrivée de l'autre consul à la tête d'une nouvelle armée, se dispersèrent dans leurs cités respectives ; les consuls ramenèrent leurs légions prendre leurs quartiers d'hiver à Aquilée.

## Activité diplomatique du sénat

L'Histoire pacifiée, un sénatus-consulte parut qui prescrivait aux consuls de se concerter pour que l'un d'eux revînt à Rome tenir les Comices. Manlius, pendant son absence, était déchiré par les discours d'A. Licinius Nerva et de C. Papirius Turdus ; ils promulguèrent même une motion tendant à ce que Manlius ne gardât pas son commandement plus tard que les ides de Mars (car on avait prorogé les consuls pour un an dans leurs provinces), pour qu'il pût, aussitôt démis de sa charge, venir plaider sa cause. Q. Aelius, leur collègue, s'opposa à leur motion, et il obtint à grande peine qu'elle ne fût pas poussée plus loin.

Dans le même temps, Ti. Sempronius Gracchus et L. Postumius Albinus revenaient d'Espagne à Rome, et le sénat, sous la présidence du préteur M. Titinius, leur donnait audience dans le temple de Bellone, pour qu'ils eussent à exposer leur gestion accomplie, à demander les honneurs qu'ils avaient mérités, et à réclamer pour les dieux immortels des actions de grâces.

À cette époque aussi, une dépêche du préteur Aebutius, apportée au sénat par son fils, apprit qu'on avait eu en Sardaigne une vive alerte. Les Iliens, secondés par un corps de Balares, avaient envahi, eu pleine paix, la province, et, avec une armée affaiblie et décimée par une épidémie on ne pouvait leur résister. Même récit dans la bouche des députés des Sardes qui suppliaient le sénat de secourir au moins les villes, les campagnes étant déjà ruinées. Cette ambassade et toute l'affaire de Sardaigne furent renvoyées aux nouveaux magistrats.

Une égale pitié était due aux Lyciens : leurs députés venaient aussi se plaindre de la cruauté des Rhodiens que L. Cornélius Scipion leur avait donnés pour maîtres. "Ils avaient été sujets d'Antiochus ; le despotisme de ce prince, en comparaison de leur situation présente, était une noble indépendance, Ce n'était pas seulement la nation en général, mais les individus qui souffraient sous des tyrans une servitude réelle. Leurs femmes, leurs enfants étaient traités comme eux ; des peines corporelles, le fouet, leur étaient infligés ; leur réputation, pour comble d'indignités, était salie et vilipendée ; on consommait effrontément les actes les plus odieux pour établir son droit, et pour ne pas leur laisser l'ombre d'un doute qu'il n'y avait pas de différence entre eux et des esclaves achetés à prix d'argent."

Touché de ces plaintes, le sénat donna aux Lyciens une lettre pour les Rhodiens : "Rome n'entendait pas faire des Lyciens les esclaves des Rhodiens, ni placer dans la servitude de qui que ce fût des personnes nées libres ; de ce que les Lyciens avaient été placés à la fois sous l'autorité et sous la tutelle des Rhodiens, ce n'en étaient pas moins deux nations alliées, soumises à la domination du peuple romain."



## **Polémique à propos de la guerre d’Histrie (février 177)**

Nos succès en Espagne donnèrent lieu à deux triomphes consécutifs. Le premier fut celui de Sempronius Gracchus sur les Celtibères et leurs alliés ; le lendemain, ce fut L. Postumius qui triompha des Lusitaniens et des autres Espagnols de la même contrée. Quarante mille livres d’argent furent versées dans le trésor par Ti. Gracchus, vingt mille par Albinus. Ils abandonnèrent chacun également vingt-cinq deniers aux soldats, le double aux centurions, le triple aux chevaliers ; les alliés furent traités comme les Romains.

Le hasard voulut que, vers la même époque, le consul M. Junius vînt d’Histrie à Rome, pour les comices. Après bien des questions dont l’accablèrent en plein sénat les tribuns du peuple, Papirius et Licinius, au sujet des événements d’Histrie, ils l’appelèrent devant le peuple. Le consul répondait qu’il n’avait passé que onze jours dans la province, “qu’il avait su comme eux, par la renommée, ce qui s’était passé en son absence.” Ils insistaient alors : “Pourquoi n’était-ce pas plutôt A. Manlius qui était venu à Rome pour rendre compte au peuple romain des motifs qui l’avaient fait passer de la province de Gaule, que le sort lui avait attribuée, en Histrie ? Quand cette guerre avait-elle été décrétée par le sénat, ordonnée par le peuple ? Sans doute que l’ayant entreprise par l’inspiration de ses seules lumières, le général l’avait conduite avec habileté et courage. Au contraire, il était impossible de dire s’il y avait eu plus d’impertinence dans la conception que de maladresse dans la conduite de cette guerre. Deux postes surpris par les Histriens, deux camps romains pris, et avec le camp ce qu’il soutenait de cavaliers et de fantassins, le reste désarmé, en désordre, le consul à leur tête, avait fui vers la mer et les vaisseaux. Redevenu homme privé, il rendrait de ces faits le compte qu’il avait refusé étant consul.”

## Entrée en charge des nouveaux consuls (15 mars 177)

On tint ensuite les comices. Les consuls nommés furent C. Claudius Pulcher, Ti. Sempronius Gracchus, et le lendemain la préture fut conférée à P. Aelius Tubéron pour la seconde fois, à C. Quinctius Flaminius, à C. Numisius, à L. Mummius, à Cn. Cornélius Scipion, à C. Valérius Laevinus. À Tubéron échut la juridiction de la ville, à Quinctius celle des étrangers, à Numisius la Sicile, à Mummius la Sardaigne ; mais cette dernière, à cause de l'importance de la guerre, fut élevée au rang de province consulaire, et donnée par le sort à Gracchus ; Claudius eut l'Histrie ; Scipion et Laevinus se partagèrent la Gaule, qui forma deux départements.

Aux Ides de mars, le jour où Sempronius et Claudius entrèrent en charge, il ne fut question que des provinces de Sardaigne et d'Histrie, ainsi que des deux ennemis qui, dans ces provinces, avaient allumé la guerre. Le lendemain, les députés des Sardes, dont on avait différé l'audition jusqu'au renouvellement des magistrats, et L. Minutius Thermus, qui avait été lieutenant du consul Manlius en Histrie, furent admis devant le sénat. Leur témoignage révéla au sénat toute l'importance des guerres de ces contrées.

Le sénat s'émut aussi des plaintes articulées par les députations des alliés latins, qui, après avoir fatigué les censeurs et les consuls précédents, avaient obtenu une audience du sénat. En somme ils trouvaient mauvais que leurs concitoyens recensés à Rome eussent émigré à Rome. Si on tolérait cet abus, en peu de lustres on verrait leurs villes, leurs campagnes désertes, hors d'état de pouvoir fournir un soldat. Les Samnites et les Péligniens se plaignaient aussi que quatre mille familles les eussent quittés pour aller habiter Frégelles, et qu'ils n'en fournissent pas pour cela, ni les uns ni les autres, de moindres contingents aux armées. Or il s'était introduit deux sortes de fraudes pour passer individuellement d'une cité dans une autre. La loi accordait à ceux des alliés latins qui laissaient une descendance dans leur patrie primitive, de devenir citoyens romains. Mais par une fausse interprétation de cette loi, ils faisaient tort, les uns à leurs compatriotes, les autres au peuple romain. Car ils échappaient à l'obligation de laisser de leurs enfants dans leur pays, en donnant comme mancipia ces enfants à n'importe quel citoyen romain, à condition qu'ils leur donneraient la liberté et en feraient des affranchis ; et des gens qui n'avaient pas d'enfants à laisser devenaient citoyens romains. Plus tard on dédaigna même ces apparences de légalité, et l'on entra dans la cité romaine malgré la loi, sans avoir d'enfants, par une simple migration et l'inscription sur les rôles. Les députés demandaient que ces abus ne se renouvelassent plus ; qu'on ordonnât aux alliés de rentrer dans leurs cités, et qu'ensuite on fît une loi interdisant à toute personne d'en recevoir une autre en sa puissance, ou d'en aliéner la propriété pour faciliter un changement de cité, et portant que tout homme qui userait de cette fraude pour devenir citoyen romain ne serait pas reconnu comme tel. Ces demandes furent accordées par le sénat.

## **Conjuration des prodiges. Mesures pour lutter contre l'afflux de population à Rome**

On décréta ensuite les provinces qui étaient en guerre, la Sardaigne et l'Histrie. Pour la Sardaigne fut ordonnée la levée de deux légions, de cinq mille deux cents hommes d'infanterie et de trois cents de cavalerie chacune ; plus, de douze mille hommes d'infanterie et de six cents de cavalerie à demander aux alliés latins ; enfin de dix quinquérèmes, si le consul voulait les prendre dans les chantiers. On décréta pour l'Histrie les mêmes forces en infanterie et en cavalerie que pour la Sardaigne. Les consuls reçurent ordre également d'envoyer à Titinius en Espagne, une légion avec trois cents chevaliers, et cinq mille hommes d'infanterie alliée, accompagnés de deux cent cinquante hommes de cavalerie.

Avant le tirage au sort des provinces consulaires, on annonça des prodiges. Des pierres étaient tombées du ciel, au pays de Crustumium, dans le bois de Mars ; il était né dans la campagne de Rome un enfant au corps incomplet, et on avait vu un serpent avec quatre pattes ; à Capoue, dans le Forum, beaucoup d'édifices avaient été frappés du feu du ciel ; à Pouzzoles, un coup de tonnerre avait réduit deux navires en cendres. Au milieu de tous ces bruits de prodiges, un loup poursuivi dans Rome même en plein jour, après être entré par la porte Colline, s'échappa par la porte Esquiline, suivi de tout un peuple en émoi. À l'occasion de ces prodiges, les consuls immolèrent de grandes victimes, et il y eut un jour de supplications autour des autels. Après les sacrifices obligés, les provinces furent tirées au sort ; Claudius obtint ainsi l'Histrie, et Sempronius la Sardaigne.

C. Claudius porta ensuite, en vertu d'un sénatus-consulte, la loi relative aux alliés, et promulgua l'ordre à tous ceux des alliés latins, qui, eux ou leurs ancêtres, pendant la censure de M. Claudius et de T. Quinctius, et depuis, avaient été recensés parmi les alliés latins, de se faire réintégrer tous dans leurs cités respectives avant les calendes de novembre. Le soin d'informer contre ceux qui ne se soumettraient pas fut laissé par décret au préteur L. Mummius ; à la loi et à la proclamation du consul fut adjoint un sénatus-consulte portant que le dictateur, le consul, l'interroi, le censeur, le préteur de l'année, à chaque cas de manumission et d'affranchissement qui se présenterait, devait exiger du maître libérateur le serment que cette manumission n'avait pas pour but un changement de cité ; faute de prêter ce serment, la manumission ne pouvait avoir lieu. La décision de ces cas et cette juridiction furent pour l'avenir assigné par décret à C. Claudius.

## Reprise des opérations en Histrie (printemps 177)

Tandis que ces événements se passaient à Rome, M. Junius et A. Manlius, qui avaient été consuls l'année précédente, après un hiver passé à Aquilée, firent entrer, au début du printemps, leurs troupes sur le territoire de l'Histrie. Ils commirent tant de ravages et de désordres que les Histriens, plus par colère et par ressentiment des déprédations qui se commettaient sous leurs yeux et à leurs dépens, que par l'espoir assuré de tenir tête à deux armées, se mirent en campagne. La milice entière de toutes leurs tribus tout à coup soulevée, bataillons improvisés et réunis à la hâte, montra plus de vigueur au premier choc que de persévérance à soutenir le combat. Quatre mille hommes de leur monde restèrent sur le champ de bataille ; les autres, renonçant à la guerre, prirent la fuite de toutes parts, et regagnèrent leurs cités. De là ils envoyèrent d'abord des députés au camp romain pour demander la paix, et puis les otages qu'on leur commanda de donner.

Dès qu'on l'apprit à Rome par une dépêche des proconsuls, le consul C. Claudius craignant, par suite de ces événements, de voir la province et l'armée lui échapper, part de nuit sans prononcer les vœux, sans costume, sans licteurs, sans en prévenir personne que son collègue, et se rend précipitamment dans sa province : là sa conduite fut encore plus étourdie que son départ. En effet il réunit l'assemblée, et, reprochant à A. Manlius sa fuite du camp, devant les soldats qui devaient l'entendre avec déplaisir, eux qui avaient fui les premiers, faisant honte à M. Junius de s'être associé au déshonneur de son collègue, il finit par leur ordonner à tous deux de sortir de la province.

Les soldats crièrent qu'ils se soumettraient à la volonté du consul, une fois que, suivant l'antique usage, il aurait prononcé les vœux dans le Capitole et serait sorti de Rome en costume, et précédé de licteurs : transporté de rage alors, il appelle l'officier qui tenait lieu de questeur à A. Manlius, lui demande des chaînes et menace d'en charger Junius et Manlius pour les envoyer ainsi à Rome. Cet officier n'écoula pas davantage l'ordre du consul, et l'armée qui l'entourait, toute dévouée à la cause de ses chefs et animée contre le consul, l'encourageait à la désobéissance. Enfin, excédé de leurs injures, et des moqueries de la multitude qui joignait en effet la risée à l'outrage, il reprend le chemin d'Aquilée sur le même bâtiment qui l'avait amené. De là il écrit à son collègue de donner ordre à cette portion des nouvelles levées qu'on destinait à l'Histrie, de se réunir à Aquilée ; ne voulant trouver à Rome rien qui l'empêchât, ses vœux prononcés, de sortir, en costume, de Rome.

Le collègue s'y prêta de bonne grâce, et la réunion fut indiquée dans un bref délai. Claudius arriva presque en même temps que sa dépêche. Il réunit le peuple en arrivant, pour l'entretenir de Manlius et de Junius, ne passe que trois jours à Rome, et, après les vœux prononcés au Capitole, il prend son costume, fait marcher devant lui ses licteurs, et regagne sa province avec la même précipitation que la première fois.

## Fin de la guerre d'Histrie

Peu de jours avant, Junius et Manlius livrèrent un violent assaut à la ville de Nésactium qui servait de retraite aux principaux Histriens et à leur roi Épulon. Claudius y amena ses deux légions nouvelles, licencia l'ancienne armée avec ses chefs, investit lui-même la place, et se mit en devoir de l'attaquer avec les mantelets. Un fleuve baignait le pied des remparts, et gênait la manœuvre des assiégeants, en même temps qu'il fournissait de l'eau aux assiégés ; plusieurs jours furent employés à creuser un nouveau canal pour en détourner le cours. Cette opération, qui coupait l'eau aux barbares, les terrifia à l'égal d'un prodige, mais sans leur inspirer la pensée d'une capitulation ; au contraire, ils se mirent à massacrer leurs femmes et leurs enfants, et même, pour offrir à l'ennemi le spectacle de ces révoltants attentats, ils les égorgeaient sur le rempart même, et les précipitaient du haut en bas. Ce fut au milieu des lamentations des femmes et des enfants, au milieu de cet abominable massacre, que nos soldats franchirent le mur, et entrèrent dans la place. Quand le roi, aux cris d'effroi de ceux qui fuyaient, reconnut le désordre d'une ville prise d'assaut, il se passa son épée au travers du corps, pour n'être pas pris vivant ; le reste fut pris ou tué.

Deux villes encore, Mutila et Favéria furent emportées d'assaut et détruites. Le butin fut plus considérable qu'on ne pouvait l'attendre, vu la pauvreté de ce peuple, et on l'abandonna tout aux soldats. Cinq mille six cent trente-deux captifs furent vendus à l'encan ; les instigateurs de la révolte, battus de verges et frappés de la hache.

Toute l'Histrie, par la ruine de trois de ses places et par la mort de son roi, fut pacifiée ; toutes les tribus des environs donnèrent des otages et se soumirent. La guerre d'Histrie se terminait, lorsque chez les Ligures commencèrent à se tenir des assemblées dont la guerre était le but.

## **Victoires romaines en Ligurie et en Sardaigne (177)**

Le proconsul Ti. Claudius, qui avait été préteur l'année précédente, commandait à Pise, avec une seule légion pour garnison. Informé du fait par une dépêche de lui, le sénat décide de renvoyer la dépêche à C. Claudius (car l'autre consul était déjà passé en Sardaigne), et ajoute un décret qui l'autorise, n'ayant plus affaire dans sa province d'Histrie, à faire passer, s'il le trouve bon, son armée en Ligurie. En même temps, d'après la dépêche du consul où il exposait sa campagne en Histrie, on décréta une supplication de deux jours.

Ti. Sempronius, l'autre consul, eut également du succès en Sardaigne. Il fit entrer son armée sur les terres des Sardes Iliens, qui avaient reçu de grands secours des Balares. Il combattit avec l'une et l'autre nation en bataille rangée. Les ennemis furent mis en déroute et prirent la fuite ; ils perdirent leur camp, et douze mille combattants restèrent sur le champ de bataille. Le lendemain, le consul fit un choix d'armes qu'il fit mettre en tas et qu'il brûla en l'honneur de Vulcain. Il ramena son armée victorieuse en quartiers d'hiver, dans des villes alliées.

C. Claudius, au reçu de la dépêche de Ti. Claudius et du sénatus-consulte, fit passer ses légions d'Histrie en Ligurie. Les ennemis, descendus en plaine, avaient leur camp au bord de la rivière Scultenna. Ce fut là qu'on leur livra bataille. Ils perdirent quinze mille hommes tués, et plus de sept cents prisonniers qu'on leur fit, soit dans le combat, soit dans leur camp, qui fut enlevé aussi ; on leur prit encore cinquante et une enseignes. Ceux des Ligures qui échappèrent au carnage se dispersèrent dans les montagnes, et le consul eut beau battre la plaine, nulle part il ne vit d'armes s'offrir à ses regards. Claudius, vainqueur de deux nations en une année, après avoir (succès bien rare !) pacifié, dans son consulat, deux provinces, revint à Rome.

## Conjuration des prodiges. Triomphe de C. Claudius

Des prodiges furent annoncés cette année. C'était, dans le Crustumium, un de ces oiseaux appelés 'avis sanqualis' (= une orfraie), qui d'un coup de bec avait entamé une pierre sacrée ; en Campanie, un bœuf qui avait parlé ; à Syracuse, une vache de bronze qu'un taureau sauvage égaré de son troupeau avait couverte et arrosée de sa semence. Dans le Crustumium on célébra sur le lieu même une supplication d'un jour ; en Campanie on mit la nourriture du bœuf au rang des dépenses publiques ; le prodige de Syracuse fut expié par des sacrifices offerts aux dieux que les haruspices désignèrent.

On perdit cette année-là le pontife M. Claudius Marcellus, qui avait été consul et censeur. Il eut pour successeur dans le pontificat son fils M. Marcellus. On conduisit aussi à Luna une colonie de deux mille citoyens romains : ce fut la mission des triumvirs P. Aelius, Lepidus, Cn. Sicinius. Il fut attribué à chaque colon cinquante et un arpents et demi sur le territoire pris aux Ligures. Il avait été aux Étrusques avant d'être à ceux-ci.

Le consul C. Claudius arriva aux portes de la ville : l'exposé qu'il fit au sénat de ses succès en Histrie et chez les Ligures, lui obtint, sur sa demande, un décret de triomphe. Il triompha, encore consul, de deux nations à la fois. L'argent porté dans ce triomphe se montait à trois cent sept mille deniers, et à quatre-vingt-cinq mille sept cent deux victoriats. Les soldats eurent quinze deniers par tête sur cet argent, les centurions le double, les chevaliers le triple. Les alliés eurent moitié moins que les citoyens. Aussi le silence qu'ils gardèrent en suivant le char témoigna-t-il assez de leur mécontentement.

## Élections pour l'année 176

Pendant la célébration de ce triomphe sur les Ligures, ces mêmes Ligures s'aperçurent que non seulement l'armée consulaire avait été emmenée à Rome, mais que Ti. Claudius avait même licencié sa légion à Pise ; affranchis de toute crainte, ils s'entendent secrètement pour rassembler une armée, passent les monts par des chemins de traverse, descendent dans la plaine, ravagent le territoire de Modène, et, grâce à la promptitude de leur attaque, prennent la colonie elle-même. Quand on le sut à Rome, le sénat intima l'ordre au consul C. Claudius de tenir les comices au premier jour, et, aussitôt les magistrats nommés pour l'année, de retourner dans sa province et de reprendre la colonie sur les ennemis.

Les comices furent tenus conformément à la décision du sénat. Les consuls nommés furent Cn. Cornélius Scipion Hispalus et Q. Pétilius Spurius. Les préteurs nommés furent, ensuite, M. Popilius Laenas, P. Licinius Crassus, M. Cornélius Scipion, L. Papirius Maso, M. Aburius, L. Aquilius Gallus. On prorogea le consul C. Claudius pour un an dans son commandement dans sa province de Gaule : et, pour empêcher les Histriens d'imiter les Ligures, il dut envoyer en Histrie les alliés latins qu'il avait tirés de la province à l'occasion de son triomphe.

Quand les consuls Cn. Cornélius et Q. Pétilius, le jour de leur entrée en charge, immolèrent, selon l'usage, chacun un bœuf à Jupiter, la victime que sacrifia Pétilius se trouva avoir un foie sans tête. Il en fit rapport au sénat, qui lui ordonna de recommencer le sacrifice. Consulté ensuite sur la distribution des provinces, le sénat assigna par un décret Pise et les Ligures aux deux consuls. Celui à qui le sort donnerait Pise, devait, quand serait venue l'époque du renouvellement des magistratures, revenir pour les comices. On ajouta au décret qu'ils lèveraient deux légions nouvelles et trois cents cavaliers, et qu'ils commanderaient aux alliés latins dix mille hommes d'infanterie et six cents de cavalerie. Ti. Claudius fut prorogé dans son commandement jusqu'au moment où le consul arriverait dans sa province.



## Présages défavorables

Pendant que ces affaires se traitent dans le sénat, Cn. Cornélius étant sorti du temple sur l'invitation que lui en apporta un messenger, revint un instant après, la confusion sur le visage, et exposa aux Pères conscrits que le bœuf de six cents livres qu'il avait immolé n'avait pas de foie. Ne s'en rapportant pas, disait-il, au témoignage du victimaire, il avait fait vider toute l'eau de la chaudière où l'on faisait cuire les entrailles, et s'était assuré que parmi tous les autres intestins bien entiers, le foie seul, par un incroyable mystère, était anéanti. Ce prodige effrayait déjà les Pères, lorsque l'autre consul vint accroître leurs appréhensions en révélant qu'après avoir trouvé un foie sans tête, il n'avait pas poussé jusqu'à parfaite réussite le sacrifice de trois boeufs. Le sénat ordonna l'immolation de grandes victimes jusqu'à complète expiation. Tous les dieux agréèrent, dit-on, ces offrandes, sauf la déesse Salus, auprès de laquelle Pétilius n'eut pas de succès.

Puis les consuls et les préteurs tirèrent les provinces au sort. Ce fut Pise qui échut à Cornélius, et les Ligures à Pétilius. Au préteur L. Papirius Maso la juridiction de la ville, à M. Aburius celle des étrangers. M. Cornélius Scipion Maluginensis eut l'Espagne ultérieure, L. Aquilius Gallus la Sicile. Deux d'entre eux demandèrent à n'avoir pas de province. M. Popilius refusait ainsi la Sardaigne. "Gracchus, disait-il, pacifiait cette province, et le sénat lui avait donné pour aide le préteur T. Aebutius. Dans une opération où l'unité de système et un ensemble de vues invariable étaient essentiels, il était déplacé d'en rompre la suite. La remise du commandement, l'inexpérience novice du successeur, qui doit s'appliquer à connaître avant d'agir, font souvent perdre les bonnes occasions d'une sage politique." L'excuse de Popilius fut admise.

P. Licinius Crassus s'autorisait de certaines solennités pour ne point aller dans sa province. C'était l'Espagne citérieure qui lui était échue. Au reste, on lui enjoignit de s'y rendre, ou de jurer devant l'assemblée du peuple qu'il en était empêché par un sacrifice solennel. Ce point arrêté à l'égard de P. Licinius, M. Cornélius demanda aussi qu'on reçût de lui le même serment, qui le dispensât d'aller en Espagne. Les deux préteurs firent le serment dans la même formule. M. Titinius et T. Fontéius reçurent ordre de rester dans l'Espagne ultérieure avec le même titre et le même commandement ; et on décréta pour eux l'envoi supplémentaire de trois mille citoyens romains avec deux cents chevaliers, et de cinq mille hommes d'infanterie latine alliée, avec trois cents de cavalerie.

### Mort du consul Cn. Cornélius (mai 176)

Les fêtes latines eurent lieu trois jours avant les nones de mai ; et comme le magistrat de Lanuvium avait immolé une des victimes sans faire la prière pour le peuple romain des Quirites, on en eut un religieux scrupule. Le sénat, sur le rapport qui lui en fut fait, renvoya l'affaire au collège des pontifes ; les pontifes, attendu que les fêtes latines avaient été manquées, les firent renouveler ; mais ils décidèrent que Lanuvium, étant cause qu'on les renouvelait, fournirait les victimes. Le scrupule s'était aggravé de l'accident arrivé au consul Cn. Cornélius, lequel, en revenant du mont Albain, était tombé paralysé d'un côté du corps, et, comme le mal faisait des progrès, était allé aux eaux de Cumes, où il était mort. On l'en ramena, et arrivé à Rome on lui fit des funérailles et une sépulture magnifiques. Il était de plus pontife.

Le consul Pétilius, à qui les auspices le permettaient enfin, fut chargé de tenir les comices pour remplacer son collègue et de promulguer les fêtes latines. Il fixa pour les comices le trois d'avant les nones de sextilis, et pour les Latines le trois d'avant les ides. Au milieu de ces scrupules religieux survint l'annonce de nouveaux prodiges : à Tusculum, on avait vu une torche dans les cieux ; à Gabies, le temple d'Apollon et beaucoup de maisons particulières, à Gravisques le rempart et une porte de la ville avaient été touchés par le feu du ciel. Les Pères voulurent que l'expiation en fut faite d'après l'avis des pontifes.

Pendant les embarras suscités aux consuls par des irrégularités religieuses, puis à l'un d'eux par la mort de l'autre, par les comices et le renouvellement des fêtes latines, C. Claudius faisait approcher son armée de Modène, que les Ligures avaient prise l'année précédente. Il ne lui fallut pas trois jours d'attaque pour la reprendre sur les ennemis et la rendre aux colons. Huit mille Ligures y furent tués dans l'intérieur ; aussitôt il fit partir une dépêche pour Rome, où, ne se bornant pas à exposer le fait, il se glorifiait de ce que, grâce à son courage et à son bonheur, le peuple romain n'avait plus un ennemi en deçà des Alpes, se vantant d'avoir conquis un territoire assez vaste pour satisfaire les prétentions de plusieurs milliers d'hommes.

## **Victoire en Sardaigne. Élection d'un consul suffect (3 août 176)**

Ti. Sempronius aussi, à la même époque, remporta sur les Sardes plusieurs avantages qui amenèrent leur complète soumission. Il leur tua quinze mille hommes. Tous les peuples de Sardaigne qui s'étaient révoltés furent réduits. On commanda aux anciens tributaires une contribution double et on la leva : les autres s'acquittèrent par des fournitures de blé. La province était pacifiée ; deux cent trente otages avaient été obtenus de l'île entière ; des députés furent envoyés à Rome pour y porter ces nouvelles, et demander au sénat qu'en récompense des succès obtenus sous la conduite et sous les auspices de Ti. Sempronius, on célébrât une fête en l'honneur des dieux immortels, et qu'on permît à ce chef de ramener avec lui son armée en quittant sa province. Le sénat, après une audience accordée aux députés dans le temple d'Apollon, décréta deux jours de supplications et ordonna aux consuls d'immoler quarante grandes victimes ; au proconsul Ti. Sempronius et à son armée de rester encore cette année dans sa province.

Les comices pour le remplacement d'un consul, qui avaient été fixés au trois des nones de sextilis eurent lieu ce même jour. Le consul Q. Pétilius, en nommant C. Valérius Laevinus, eut un collègue qui put entrer aussitôt en charge. Ce personnage, qui depuis longtemps désirait une province, profita de l'occasion que lui offrait une dépêche annonçant une révolte des Ligures : il prit le costume de guerre le jour des nones de sextilis, et, après l'audition de la dépêche, en raison de la révolte, il ordonna à la troisième légion d'aller rejoindre en Gaule le proconsul C. Claudius, aux duumvirs navals de se rendre à Pise avec une flotte, pour croiser devant les côtes des Ligures et les effrayer aussi par une démonstration du côté de la mer. Le consul Pétilius avait fixé le même lieu pour rendez-vous à son armée. Pareillement le proconsul C. Claudius, à la nouvelle du soulèvement des Ligures, avait, indépendamment des troupes qu'il commandait à Parme, organisé sur-le-champ une nouvelle levée, et il s'approcha des frontières de Ligurie avec son armée.

## Péripiéties de la guerre contre les Ligures. Mort du consul Q. Pétilius (août 176)

À l'arrivée de Claudius, les ennemis qui se souvenaient d'avoir été par lui battus et mis en déroute sur les bords du Scultenna, crurent, après l'épreuve fatale qu'ils avaient faite de la vigueur de ses attaques, devoir moins compter sur leurs armes que sur leurs remparts naturels ; ils prirent donc position sur les monts Letus et Ballista, et s'entourèrent même d'une muraille. Les retardataires, surpris avant d'avoir évacué les campagnes, périrent au nombre de quinze cents. Les autres se tenaient sur leurs montagnes, où la frayeur ne leur fit pas oublier leur barbarie native. Le butin qu'ils ont fait à Modène devient l'objet de leur fureur ; ils font mourir leurs captifs qu'ils hachent en morceaux ; ils massacrent les bestiaux dans les temples, bien loin d'en faire des sacrifices réguliers ; puis, rassasiés du sang des êtres vivants, ils s'en prennent aux choses inanimées et lancent contre les murs les vases de toute espèce, objets d'utilité plutôt que d'ornement et de luxe.

Le consul Q. Pétilius, ne voulant pas que la guerre s'achevât sans lui, écrivit à C. Claudius de venir en Gaule avec son armée ; qu'il l'attendrait dans la plaine du Macra. Au reçu de la dépêche, Claudius leva le camp, partit de la Ligurie, et remit son armée au consul dans la plaine du Macra. Là se rendit également au bout de quelques jours C. Valérius, l'autre consul : c'est là qu'ils partagèrent leurs troupes ; mais, avant de se séparer, ils firent en commun la lustration de leurs armées. Puis, comme ils avaient arrêté de ne pas attaquer tous deux l'ennemi du même côté, ils tirèrent au sort les positions qu'ils devaient prendre. Il est constant que Valérius y procéda d'une manière régulière, s'étant tenu dans le templum. Plus tard les augures déclarèrent que Pétilius avait commis une irrégularité, attendu qu'il n'était pas personnellement dans cet espace lorsqu'il avait jeté le bulletin dans l'urne qu'on y avait portée.

Ils se dirigèrent ensuite sur deux points différents. Pétilius établit son camp en face de l'escarpement dont la croupe élevée forme l'enchaînement qui unit le mont Ballista au Letus. Dans une exhortation à ses troupes assemblées, il prédit, assure-t-on, sans penser à l'ambiguïté de l'expression, que "le jour même il occuperait le Letus." Puis il se mit en devoir d'escalader la montagne par deux côtés à la fois. La division où il était gravissait sans sourciller ; l'autre fut culbutée par l'ennemi. Le consul courut au galop de son cheval pour ranimer le combat, et réussit à ramener les fuyards ; mais pendant qu'il caracole sans précaution en tête de la troupe, un javelot vient lui traverser le corps et le tue. Les ennemis ne s'aperçurent pas de sa mort ; et le petit nombre des siens qui en avaient été témoins eurent grand soin de cacher le corps, sachant bien que la victoire en dépendait. Le reste de la troupe, infanterie et cavalerie, délogea l'ennemi, et prit les hauteurs sans commandant. Il y eut environ cinq mille Ligures tués ; l'armée romaine ne perdit que cinquante-deux hommes. Cette issue manifeste d'un funeste présage provoqua de la part du gardien des poulets la révélation d'une irrégularité dans les auspices, que le consul n'aurait pas ignorée. C. Valérius, ayant appris {lacune}

Les hommes versés dans les matières religieuses et de droit public disaient que, vu la mort des deux consuls ordinaires de cette année, l'un emporté par une maladie, l'autre tué à la guerre, le consul nommé en remplacement n'avait pas qualité pour tenir les comices.

## 2. Situation en Grèce et en Espagne (175 - 174)

19

### Offensive des Dardaniens contre les Bastarnes (courant de l'hiver 175-174)

les établit comme colons. En deçà de l'Apennin étaient primitivement les Garules, les Lapicins et les Hergates ; les Briniates étaient de l'autre côté, de ce côté-ci de la rivière Audéna {lacune}. P. Mucius fit la guerre contre ceux qui avaient dévasté Luna et Pise, les soumit tous et les dépouilla de leurs armes. En raison de ces exploits, accomplis dans la Gaule et en Ligurie sous la direction et les auspices des deux consuls, le sénat ordonna trois jours de supplications et un sacrifice de quarante victimes.

Le soulèvement des Gaulois et des Ligures, qui avait éclaté au commencement de cette année, fut apaisé en peu de temps et sans beaucoup d'efforts. On commençait à s'inquiéter de la guerre de Macédoine, à cause des luttes dont Persée entretenait l'animosité entre les Dardaniens et les Bastarnes : les commissaires délégués pour prendre sur place connaissance des faits, de retour à Rome, avaient annoncé que la guerre était en Dardanie. En même temps il était venu de la part du roi Persée des ambassadeurs chargés de dire pour sa justification que ce n'était pas lui qui avait appelé les Bastarnes, et qu'il n'était pour rien dans leurs entreprises. Le sénat ne se prononça point sur la culpabilité ou sur l'innocence du roi ; seulement il le pria de se tenir pour averti et d'apporter une attention toujours nouvelle à l'observation religieuse du traité par lequel il pouvait se trouver engagé à l'égard des Romains.

Les Dardaniens voyant que les Bastarnes, bien loin d'évacuer leur pays, comme ils l'avaient espéré, leur faisaient tous les jours plus de mal, avec l'aide des Thraces leurs voisins et des Scordisques, crurent devoir tenter un coup de main, fût-il téméraire, et se réunirent de toutes parts en armes près d'une ville qui avoisinait le camp des Bastarnes. C'était l'hiver, et ils avaient choisi cette époque de l'année, parce qu'alors les Thraces et les Scordisques rentraient chez eux. Cela fait, et quand ils apprirent que les Bastarnes étaient seuls, ils partagèrent leurs troupes en deux divisions : l'une devait aller à découvert les attaquer de front ; l'autre les tourner par un circuit et les prendre par derrière. Du reste le combat s'engagea avant qu'on eût pu tourner le camp ennemi, et les Dardaniens vaincus furent poussés l'épée dans les reins jusque dans la ville qui était à douze milles de là. Les vainqueurs investirent aussitôt cette ville, bien sûrs que le lendemain les ennemis, dans leur frayeur, capituleraient, ou que l'assaut leur livrerait la place. Cependant la seconde division des Dardaniens, qui avait pris le détour, ignorant l'échec qu'avait éprouvé son parti, s'empara sans la moindre difficulté du camp des Bastarnes, resté sans défense.

## Portrait du roi Antiochus IV

Suivant l'usage des Romains, Antiochus s'asseyait sur une chaise d'ivoire, et entamait des discussions sur les plus minces sujets ; et dans ces divers personnages auxquels son esprit se complaisait il avait si peu de fixité, qu'il était difficile à lui comme aux autres de le bien définir. À ses amis, pas un mot ; à peine un sourire à ses connaissances ; inconséquence extrême dans ses libéralités, qui le ridiculisaient lui-même autant que les autres : cadeaux puérils, tels que jouets ou friandises, offerts à des hommes considérés et qui croyaient avoir droit à de sérieux hommages ; à d'autres un don inattendu qui les enrichissait. Tout cela faisait penser à bien du monde qu'il ne savait pas ce qu'il voulait. Les uns ne voyaient là dedans qu'un jeu naïf ; d'autres une démente avérée.

Il y avait toutefois deux grandes et nobles choses où il montrait une âme vraiment royale, c'étaient ses cadeaux aux villes et le culte des dieux. Il promit aux habitants de Mégalopolis, en Arcadie, d'entourer leur ville d'un mur, et fournit à la majeure partie de la dépense. Il entreprit à Tégée la construction d'un magnifique théâtre en marbre. Au Prytanée de Cyzique (lieu révérend, au centre de la ville, où sont nourris aux frais de l'état ceux qui ont été jugés dignes de cet honneur), il offrit un service en vaisselle d'or. Aux Rhodiens il ne fit aucun cadeau marquant ; mais il leur en fit beaucoup de toute espèce, suivant leurs divers besoins. Sa magnificence envers les dieux serait attestée ne fût-ce que par le temple de Jupiter Olympien, qu'il fit commencer à Athènes, le seul au monde qui réponde à la grandeur de ce dieu. Mais Délos lui doit encore les riches autels et cette quantité de statues dont il l'embellit ; Antioche, un temple magnifique à Jupiter Capitolin, où non seulement les plafonds étaient dorés, mais les murailles même couvertes de lames d'or ; toutefois la courte durée de son règne l'empêcha de l'achever, ainsi que beaucoup d'autres travaux qu'il avait promis à d'autres localités.

Les spectacles de tout genre qu'il célébra effacèrent la magnificence de tous les rois précédents, tant par les divertissements conformes à ses goûts et propres au pays que par la présence d'une foule d'artistes grecs. Il emprunta la mode romaine des combats de gladiateurs, lesquels causèrent d'abord plus de frayeur que de plaisir à des peuples qui n'en avaient pas l'habitude ; puis en les faisant répéter fréquemment, tantôt jusqu'au premier sang, et tantôt même à mort, il les familiarisa avec ce spectacle, qui finit par les charmer et par répandre parmi la jeunesse le goût des armes. Aussi, après avoir fait venir de Rome des gladiateurs qu'il payait fort cher, finit-il par en trouver.

## Conséquences de l'épidémie (174)

À L. Cornélius Scipion échut la préture des étrangers, et à M. Atilius la province de Sardaigne ; mais il lui fut enjoint de passer en Corse avec une légion nouvelle, levée par les consuls, forte de cinq mille hommes d'infanterie et de trois mille chevaux. Pendant qu'il faisait la guerre, le commandement fut prorogé entre les mains de Cornélius pour lui conserver la Sardaigne. Cn. Servilius Caepio, désigné pour l'Espagne ultérieure, et P. Furius Philus, pour la citérieure, eurent, par décret, trois mille hommes d'infanterie romaine et cent cinquante de cavalerie ; et cinq mille hommes d'infanterie avec trois cents de cavalerie à prendre chez les alliés latins ; la Sicile fut décrétée à L. Claudius sans nouvelles troupes.

Les consuls furent en outre chargés de lever deux légions complètes en infanterie et en cavalerie, et de commander à nos alliés latins dix mille hommes de pied et six cents chevaux. Cette levée fut d'autant plus difficile pour les consuls qu'une épidémie, qui, l'année précédente, avait frappé la race bovine, s'attaqua cette année-là à l'homme. Les malades allaient rarement au-delà du septième jour ; ceux qui l'avaient dépassé demeuraient longtemps dans un état de langueur, occasionnée principalement par la fièvre quarte. La mortalité était terrible sur les esclaves : on en rencontrait dans les rues des monceaux sans sépulture. L'administration des funérailles suffisait à peine aux obsèques des personnes libres. Les chiens ni les vautours ne touchaient pas aux cadavres, que la putréfaction consumait ; et c'est un fait bien établi, que, ni cette année, ni la précédente, malgré cette énorme destruction de bestiaux et d'hommes, on ne vit pas paraître un seul vautour.

Ce fléau enleva aussi plusieurs prêtres publics Cn. Servilius Caepio, pontife, père du préteur ; Ti. Sempronius Longus, fils de Tibérius, décemvir des sacrifices ; P. Aelius Paetus, augure, ainsi que Ti. Sempronius Gracchus, C. Mamilius Atellus, grand curion, M. Sempronius Tuditanus, pontife. On créa pontifes C. Sulpicius Galba, en place de Tuditanus ; augures, T. Véturius Gracchus Sempronianus, en remplacement de Gracchus, et Q. Aelius Paetus au lieu de P. Aelius ; décemvir des sacrifices, C. Sempronius Longus ; grand curion, C. Scribonius Curio.

Le fléau ne cessant pas ses ravages, le sénat décréta qu'on consulterait les livres sibyllins. D'après leur décision il y eut un jour de supplications ; et, sous la dictée de Q. Marcius Philippus, le peuple prononça dans le Forum la formule du vœu : "Si la maladie et la peste s'éloignent du territoire romain, on célébrera deux jours de fêtes et de supplications."

Il naquit sur le territoire de Véies un enfant à deux têtes, un autre à Sinuessa, avec une seule main ; à Auximum, une petite fille avec des dents ; un arc-en-ciel parut en plein jour et par un temps serein au-dessus du temple de Saturne, dans le Forum romain, et trois soleils brillèrent à la fois. Dans la même nuit, plusieurs météores glissèrent dans le ciel au-dessus du territoire de Lanuvium. Les Cérites affirmaient aussi que, dans leur ville, un serpent à crinière et avec des taches d'or sur le dos était apparu, et il est hors de doute qu'un bœuf avait parlé dans le territoire campanien.

## **Le roi Persée consulte l'oracle de Delphes (août-septembre 174)**

Aux nones de juin les députés revinrent d'Afrique : ils s'étaient d'abord rendus auprès du roi Masinissa et puis à Carthage, et du reste ils avaient su avec un peu plus de certitude, de la bouche de ce prince, ce qui s'était passé à Carthage que de celle des Carthaginois eux-mêmes. Ils assurèrent toutefois avoir acquis la conviction que des députés étaient venus de la part du roi Persée, et qu'une audience de nuit leur avait été accordée dans le temple d'Esculape. Des députés avaient été aussi envoyés de Carthage, de l'aveu même du roi ; et si les Carthaginois le niaient ; c'était bien timidement. Le sénat fut d'avis d'envoyer aussi des députés en Macédoine ; il en choisit trois : C. Laelius, M. Valérius Messala, Sex. Digitius.

Pendant le même temps, Persée, irrité de la désobéissance des Dolopes et de la prétention qu'ils avaient, dans le litige qui les divisait, d'en appeler du roi aux Romains, marcha contre eux à la tête d'une armée, et fit passer la nation tout entière sous son empire et sous ses lois. Puis il traversa les montagnes de l'Oeta, et, dans le but de lever quelques scrupules religieux qui tourmentaient son âme, il monta au temple de Delphes pour consulter l'oracle.

Son apparition soudaine au cœur de la Grèce ne répandit pas seulement une grande terreur dans les villes au voisinage, mais elle y causa une alerte dont le bruit parvint jusqu'au roi Eumène, en Asie. Après un séjour à Delphes de trois jours seulement, il reprit par la Phthiotide, l'Achaïe et la Thessalie, le chemin de son royaume, sans faire le moindre mal ni dommage aux territoires qu'il traversa. Il ne se borna pas à se concilier l'affection des cités qu'il devait traverser ; il leur adressa des dépêches ou leur envoya des députés pour leur demander "de ne pas se souvenir plus longtemps des querelles avec son père ; qu'elles n'avaient pas été assez envenimées pour n'avoir pu et dû se terminer avec Philippe lui-même ; rien n'empêchait qu'avec lui, Persée, ils n'engageassent sur de nouveaux frais une solide amitié." C'était avec les Achéens surtout qu'il cherchait un moyen de renouer.



## Discours de Callicratès, stratège de la confédération achéenne

Seule de toute la Grèce, cette nation, ainsi que l'état d'Athènes, avait poussé l'animosité jusqu'à fermer son territoire aux Macédoniens. Aussi la Macédoine servait-elle de refuge à tous les esclaves qui s'enfuyaient de l'Achaïe ; car, ayant interdit leurs frontières aux Macédoniens, les Achéens n'osaient pas de leur côté mettre le pied sur les terres du royaume. Quand Persée en eut fait la remarque, il fit arrêter tous les esclaves ; et écrivit "Qu'au reste ils devaient songer aussi de leur côté à prévenir désormais de semblables fuites." Cette lettre fut lue par le préteur Xénarque, qui cherchait à s'ouvrir, lui personnellement, une porte à la faveur royale, et la majorité trouva cette lettre écrite dans un esprit remarquable de modération et de bienveillance, ceux principalement qui se voyaient sur le point de recouvrer contre toute attente les esclaves qu'ils avaient perdus. Mais Callicratès, un de ceux qui faisaient reposer le salut de la nation sur le maintien d'une amitié inviolable avec les Romains, s'exprima en ces termes :

"Quelques personnes, Achéens, ne voient dans ce qui s'agite qu'une question sans importance mais moi je pense que c'est une décision du plus haut intérêt qui se prépare, ou plutôt qui est déjà prise. En effet, nous avons interdit l'accès de nos frontières aux rois de Macédoine et aux Macédoniens mêmes ; un décret subsiste où nous prenons l'engagement de ne pas admettre de députés, de messagers de ces rois, envoyés pour sonder les dispositions de quelques-uns d'entre nous, et voici que nous prêtons en quelque sorte l'oreille à une harangue de ce roi, bien qu'absent, et que, s'il plaît aux dieux, nous approuvons cette harangue."

"Tandis que les bêtes sauvages dédaignent le plus souvent les appâts disposés pour les tromper et s'en éloignent, nous sommes assez aveugles pour nous laisser leurrer par l'apparence d'un mince bienfait ; et, dans l'espoir de faire rentrer quelques mauvais esclaves sans valeur, nous laissons battre en brèche et miner notre indépendance. Ne voit-on pas en effet qu'on cherche un moyen de former avec le roi une alliance qui compromettrait ce traité avec Rome qui est toute notre existence ? à moins qu'on ne doute que la guerre doive éclater entre les Romains et Persée, et qu'un événement qu'on attendait du vivant de Philippe, et dont sa mort a suspendu l'accomplissement, se réalise enfin après lui."

"Philippe, ainsi que vous le savez, eut deux fils, Démétrius et Persée. La naissance de Démétrius du côté de sa mère, sa valeur, sa haute intelligence, la faveur des Macédoniens, lui donnaient une grande supériorité. Mais, ayant fait de sa couronne le prix de la haine pour les Romains, le père fit mourir Démétrius, sans avoir à lui reprocher d'autre faute qu'un commencement de liaison avec Rome ; quant à Persée, que le peuple romain savait prêt à hériter des haines de Philippe avant d'hériter de son trône, il le fit roi. Aussi, après la mort de son père, ce prince ne s'occupait-il d'autre chose que de préparatifs de guerre. Pour commencer, et afin d'effrayer tout le monde, il lâcha les Bastarnes sur la Dardanie ; s'ils eussent gardé cette position, la Grèce eût eu là de plus fâcheux voisins que ne le sont les Gaulois pour l'Asie."

"Forcé de renoncer à cet espoir, il ne renonça pourtant pas à ses projets de guerre ; et même, pour dire toute la vérité, il entama la guerre. Il soumit la Dolopie les armes à la

main, sans l'écouter lorsqu'elle appelait l'intervention du peuple romain dans la querelle. Puis franchissant l'Oeta, comme pour se faire voir tout à coup au cœur même de la Grèce, il monta à Delphes. Que pensez-vous de ce chemin nouveau qu'il prit et de son but ? Ensuite il parcourut la Thessalie. Si ce fut sans faire aucun mal à un peuple qu'il déteste, je n'en crains que plus ses tentatives."

"De là il nous a envoyé une lettre avec un prétendu présent, et il nous engage à faire en sorte de nous ménager pour l'avenir la continuation de ce présent, c'est-à-dire d'abolir le décret qui exclut les Macédoniens du Péloponnèse, de voir encore chez nous des délégués du roi, les maisons de nos premiers citoyens ouvertes à ses agents, puis bientôt les armées macédoniennes et Persée lui-même passant de Delphes dans le Péloponnèse (qu'est-ce, en effet, que le détroit qui les sépare ?), et de nous voir nous-mêmes mêlés aux Macédoniens armés contre les Romains."

"Je suis d'avis, quant à moi, qu'il n'y a pas de nouveau décret à porter ; qu'il faut tout maintenir jusqu'à ce que nous ayons pu nous assurer si nos craintes sont chimériques ou fondées. Si la paix se maintient entre les Romains et les Macédoniens, continuons avec ceux-ci notre amitié et nos rapports ; mais pour le moment je trouve dangereux et prématuré d'y songer."

## Intervention d'Archon

Après lui Archon, fils du préteur Xénarque, prononça ce discours : “Callicratès a rendu la tâche difficile pour moi et pour tous les orateurs qui comme moi ne partagent pas son avis. À force de plaider la cause de l’alliance romaine, de dire que c’est elle qu’on bat en brèche et qu’on sape, lorsque personne ne songe à la saper ni à la battre en brèche, il a fait si bien qu’on ne peut combattre son avis sans paraître l’adversaire des Romains. Et d’abord, ne dirait-on pas qu’il n’était pas ici avec nous, mais qu’il arrive de l’enceinte du sénat de Rome ou du conseil privé des rois pour savoir et révéler si bien les actes accomplis dans le secret ? Il va jusqu’à deviner ce qui serait arrivé si Philippe eût vécu, pourquoi c’est Persée qui a hérité de sa couronne, ce que préparent les Macédoniens, ce que méditent les Romains. Pour nous qui ne savons ni le pourquoi ni le comment de la mort de Démétrius, ni ce que Philippe eût fait s’il eût vécu, nous devons régler nos résolutions sur ce qui se fait aux yeux de tous.”

“Or nous savons que Persée, en recevant la couronne, envoya des ambassadeurs à Rome, que Persée fut appelé du nom de roi par le peuple romain ; il est à notre connaissance que des délégués de Rome sont venus trouver le roi et qu’ils ont été bien reçus. Je vois dans tout cela des indices de paix plutôt que de guerre ; et je ne pense pas que les Romains se blessent, si, après les avoir suivis à la guerre, nous suivons les exemples de paix qu’ils nous donnent.”

“Pourquoi serions-nous les seuls à faire au royaume de Macédoine une guerre à outrance ? Je ne le vois pas. Sommes-nous exposés, par le fait de notre proximité de la Macédoine, ou sommes-nous le plus faible des peuples, comme ces Dolopes qu’il vient de subjuguier ? Mais au contraire notre puissance, la bonté des dieux, l’intervalle qui nous sépare, font notre garantie. Mais nous sommes soumis à l’égal des Thessaliens et des Étoliens. Les Romains ne nous accordent pas plus de confiance et plus de crédit, après une si longue et si fidèle amitié, qu’aux Étoliens, naguère leurs ennemis. Ayons, pour nos rapports avec les Macédoniens, les mêmes droits que les Étoliens, les Thessaliens, les Épirotes, toute la Grèce enfin. Quel est cet exécrationnable abandon du droit des gens qu’on nous imposerait à nous seuls ? “

“Quand Philippe eût mérité par quelque entreprise à main armée, par quelque guerre réelle, que nous prissions contre lui une pareille résolution, qu’a fait Persée, prince nouveau sur le trône, pur de tout attentat, et qui efface par un bienfait personnel les torts de son père ? J’aurais pu dire toutefois que les bienfaits que nous devons aux rois de Macédoine sont assez grands pour faire oublier les torts du seul Philippe, s’il en a eu, surtout après sa mort. Quand la flotte romaine stationnait à Cenchrées, et que le consul était à Élatée avec son armée, nous demeurâmes trois jours en séance à nous consulter pour savoir si nous prendrions le parti de Philippe ou celui des Romains. Admettons que la crainte des Romains n’ait joué aucun rôle dans notre décision. Il fallait pourtant bien qu’il y ait une raison pour que notre délibération dure si longtemps : c’étaient d’anciens rapports avec les Macédoniens, de vieux et importants services que les rois nous avaient rendus. Ces mêmes motifs n’auront-ils pas la force, sinon d’établir une amitié, au moins d’empêcher une inimitié de premier ordre ? “

“Gardons-nous, Callicratès, d’élever fictivement une question étrangère à la cause. Personne ne parle d’une alliance nouvelle, d’un nouveau traité que nous signerions, et qui nous engagerait dans des liens téméraires. Il ne s’agit que d’un droit d’extradition réciproque, qui, levant l’interdiction de nos propres frontières, fasse lever celle qui nous écarte du royaume, afin que nos esclaves n’aient plus de refuge. Qu’y a-t-il là-dedans qui contrarie les traités avec Rome ? Pourquoi d’une petite question en faire une grande, et remplacer la publicité par le mystère ? Pourquoi susciter de vaines alarmes ? Pourquoi, dans le but d’avoir une occasion de flatter les Romains, mettre les autres en état de suspicion et de haine ? Soit le cas de guerre, Persée lui-même ne doute pas que nous ne suivions les Romains. Que la paix, si elle ne met pas un terme aux haines, y fasse au moins trêve.”

Cette harangue réunit les mêmes voix que la dépêche royale ; mais les hommes influents s’indignèrent à l’idée que Persée obtiendrait par une lettre de quelques lignes ce qui ne lui avait pas même paru valoir la peine d’une ambassade ; aussi le décret fut-il ajourné. Postérieurement des députés furent envoyés par le roi à une session du congrès qui se réunit à Mégalopolis ; et ceux qui avaient à cœur de ne pas blesser les Romains mirent leurs soins à empêcher leur admission.

## Violences en Grèce (175)

À cette époque les Étoliens, tournant leurs armes contre eux-mêmes, furent possédés d'une fureur de meurtres réciproques, qui semblait faite pour anéantir leur race. De guerre lasse enfin, les deux partis envoyèrent à Rome, en même temps qu'ils traitaient entre eux du rétablissement de la concorde ; mais un nouvel attentat, qui vint troubler ces pourparlers, ranima aussi de vieux ressentiments.

Les exilés d'Hypata, du parti de Proxénos, avaient obtenu la promesse qu'on les laisserait rentrer dans leur patrie, et Eupolémos, le chef de la cité, leur avait engagé sa foi ; quatre-vingt personnages illustres revinrent donc, et trouvèrent Eupolémos lui-même qui venait, confondu dans la foule, à leur rencontre. Ils furent bien reçus, bien fêtés ; les mains se serrèrent, mais au moment où ils mettaient le pied dans la ville, malgré la foi jurée, et au mépris des dieux, dont ils invoquaient le nom, ils furent massacrés. La guerre recommença de plus belle. C. Valérius Laevinus, Ap. Claudius Pulcher, C. Memmius, M. Popilius, L. Canuléius, s'y étaient rendus, de la part du sénat. Dans une explication vive, qui eut lieu devant eux, à Delphes, entre les deux partis, la supériorité parut acquise à Proxénos, tant pour la bonté de sa cause que pour l'habileté de sa défense ; mais au bout de quelques jours il fut empoisonné par sa femme Orthobula, qui, pour ce crime, fut condamnée à l'exil.

Les mêmes fureurs donnaient lieu, en Crète, aux mêmes déchirements ; puis l'arrivée de Q. Minucius, délégué avec dix vaisseaux pour apaiser leurs sanglants débats, avait fait renaître l'espoir de la paix ; il y avait eu du reste antérieurement une trêve de six mois : bientôt la guerre se ralluma avec une nouvelle furie. Les Lyciens avaient à se plaindre, à la même époque, des vexations des Rhodiens. Mais il n'est pas de notre sujet d'exposer le détail particulier des guerres que se livrèrent entre eux les peuples étrangers : c'est un fardeau assez lourd et même au-dessus de nos forces, que d'écrire l'histoire du peuple romain.

## **Fin de la guerre contre les Celtibères**

En Espagne, les Celtibères, que Ti. Gracchus avait amenés à capitulation et soumis, étaient demeurés paisibles tant que le préteur M. Titinius eut cette province. Ils se révoltèrent à l'arrivée d'Ap. Claudius, et débutèrent par une attaque soudaine contre le camp romain. Le jour venait de poindre, quand les sentinelles du retranchement et les soldats de garde aux portes aperçurent de loin l'ennemi venir, et crièrent aux armes. Ap. Claudius donna le signal du combat, adressa quelques mots d'exhortation à ses troupes, et les fit sortir par trois portes à la fois. La résistance des Celtibères, au moment de la sortie, rendit tout d'abord égales les chances du combat, parce que les Romains, comprimés dans ces étroits passages, ne pouvaient pas combattre tous ; mais, à force de se pousser et de suivre, ils finirent par déboucher tous hors du retranchement, développer leur ligne et l'étendre à la longueur des ailes de l'ennemi qui les débordaient ; et leur élan fut si impétueux, que les Celtibères n'eurent pas la force d'y résister. Avant la seconde heure ils étaient en déroute ; il y en eut environ quinze mille de tués ou de pris, et trente-deux enseignes d'enlevées. Leur camp fut pris le même jour et la guerre achevée, car ceux qui s'échappèrent du combat se dispersèrent dans leurs places, et ils furent désormais des sujets paisibles.

### Activité des censeurs (174-173)

Q. Fulvius Flaccus et A. Postumius Albinus, qui furent créés censeurs cette année-là, renouvelèrent la liste des sénateurs ; le prince élu du sénat fut le grand pontife M. Aemilius Lépidus. Neuf membres en furent chassés. Les exclusions qui firent le plus de sensation furent celles de M. Cornélius Maluginensis, préteur en Espagne deux ans avant, de L. Cornélius Scipio, préteur, alors chargé de la juridiction entre les citoyens et les étrangers, et de L. Fulvius, frère germain et même consort du censeur, au rapport de Valérius Antias.

Les consuls, après avoir prononcé les vœux dans le Capitole, partirent pour leurs provinces. L'un d'eux, M. Aemilius, reçut commission du sénat de mettre fin, dans la Vénétie, à une sédition des habitants de Patavium, chez qui une lutte de partis avait allumé la guerre civile, ainsi que l'avaient annoncé leurs propres députés. Des députés, envoyés en Étolie pour réprimer de semblables mouvements, écrivirent que la rage de ce peuple ne se pouvait modérer. Ceux de Patavium furent sauvés par l'arrivée du consul ; celui-ci, n'ayant rien de plus à faire dans sa province, revint à Rome.

Les censeurs adjudgèrent pour la première fois le pavage des rues de la ville, le cailloutage et l'encaissement des routes, ainsi que la construction de ponts sur une foule de points ; ils mirent un local à la disposition des édiles et des préteurs pour les représentations dramatiques ; pour les Jeux du cirque, ils firent installer des cages avec des barreaux de fer et des oeufs pour marquer les courses dans la carrière {lacune} ; ils firent paver la montée du Capitole, construire un portique entre le temple de Saturne et le Capitole, pour relier au temple la salle de réunion du sénat ainsi que la curie ; daller et enclore la place du marché au-delà de la porte Trigémina, restaurer le portique d'Aemilius, construire un escalier du Tibre à l'entrepôt. Ils firent encore paver un portique qui partait de la même porte en direction de l'Aventin. Ils adjudgèrent aussi la construction des murs de Calatia et d'Auximum ; et, avec l'argent des terrains qu'ils vendirent, ils firent entourer le Forum de boutiques.

L'un des censeurs, Fulvius Flaccus (car Postumius disait que sans l'ordre du sénat et du peuple il ne ferait aucun emploi de leur argent), fit bâtir un temple de Jupiter à Pisaurum et à Fundi ; donna un aqueduc à Potentia, une rue pavée à Pisaurum et à Sinuesse. Dans ces mêmes villes il fit faire des égouts et une enceinte, des galeries et des boutiques qui enfermaient le Forum, et trois Janus. Tous ces travaux, ouvrage d'un seul censeur, excitèrent, chez les colons, une vive gratitude. En ce qui touche à la morale publique, cette censure fut vigilante et sincère. Beaucoup de chevaliers perdirent leurs chevaux.

## Mesures religieuses. Élections des magistrats pour l'année 173

Il y eut, presque à la fin de l'année, un jour de supplications pour les succès obtenus en Espagne, sous la conduite et les auspices du proconsul Ap. Claudius, et un sacrifice de vingt grandes victimes ; une autre supplication d'un jour aux temples de Cérés, de Liber et de Libéra, sur la nouvelle qu'on reçut d'un grand tremblement de terre chez les Sabins, et de la chute d'une multitude de maisons. Au retour d'Ap. Claudius d'Espagne à Rome, le sénat décréta qu'il entrerait avec l'ovation. Déjà les comices consulaires approchaient : la brigue y fut animée à cause du grand nombre de compétiteurs. Les choix tombèrent sur L. Postumius Albinus et M. Popilius Laenas. Puis on créa les préteurs N. Fabius Buteo, C. Matienus, C. Cicérius, M. Furius Crassipes, pour la seconde fois, A. Atilius Serranus et C. Cluvius Saxula, pareillement. Les comices terminés, Ap. Claudius Cento, rentrant de l'Espagne celtibérienne à Rome avec l'ovation, porta au trésor dix mille livres d'argent et cinq mille d'or. Cn. Cornélius fut installé flamine de Jupiter.

La même année un tableau fut placé dans le temple de Mater Matuta, avec cette inscription : "Sous les ordres et sous les auspices du consul Ti. Sempronius Gracchus, l'armée du peuple romain a subjugué la Sardaigne. Plus de quatre-vingt mille ennemis ont été tués ou pris dans cette province. Après une administration des plus heureuses, après avoir rétabli des tributs dont on s'était affranchi, il a ramené son armée saine et sauve dans sa patrie, avec un riche butin. Il est rentré à Rome avec les honneurs d'un second triomphe. En reconnaissance, il a consacré ce tableau à Jupiter." La carte de Sardaigne y était dessinée, et les batailles représentées en peinture.

Cette année-là vit quelques autres petits combats de gladiateurs ; le plus remarquable de tous fut celui que T. Flamininus fit célébrer à l'occasion de la mort de son père ; avec la distribution de viande, le festin et les jeux scéniques, il dura quatre jours. Toutefois cette grande solennité se réduit à un total de soixante-quatorze combats pour trois jours.

**Fin du Livre XLI**



## Livre XLII - (173 à 171 av. J.-C.)

### 1. Les préliminaires de la guerre contre Persée (173 - 172)

#### 1

#### Attribution des postes et recrutement des armées (mars 173)

L. Postumius Albinus et M. Popilius Laenas firent, avant tout, leur rapport au sujet des provinces et des armées, et ils obtinrent un décret qui leur assigna la Ligurie à l'un et à l'autre. Ils avaient à lever chacun les deux nouvelles légions que le décret leur accordait pour l'occupation de ce pays ; de plus, chacun dix mille hommes d'infanterie, et six cents de cavalerie à prendre parmi les alliés du nom latin ; enfin trois mille hommes d'infanterie romaine, et deux cents chevaliers, destinés comme renfort à l'armée d'Espagne. On ordonna en plus la levée de quinze cents hommes d'infanterie romaine, et de cent cavaliers : le préteur à qui la Sardaigne serait dévolue les conduirait faire la guerre en Corse, tandis qu'Atilius, l'ancien préteur, aurait la Sardaigne pour province.

Les préteurs tirèrent ensuite les provinces au sort : A. Atilius Serranus eut la ville, C. Cluvius Saxula les débats d'étrangers à citoyens, N. Fabius Butéo l'Espagne Citérienne, M. Matienus l'Ulérieure, M. Furius Crassipes la Sicile, C. Cicénius la Sardaigne.

Avant le départ des magistrats, une décision du sénat envoya en Campanie le consul L. Postumius pour fixer les limites du territoire public et des terrains particuliers : il était avéré que ceux-ci, par des empiétements lents et successifs, s'étaient considérablement agrandis aux dépens de l'état. Le consul s'était offensé de la négligence des Prénestins, qui lors d'un voyage qu'il avait fait chez eux sans aucun caractère public pour offrir un sacrifice, ne lui avaient, soit en particulier, soit en public, rendu aucun honneur. Avant de partir de Rome, il écrivit à Préneste que le magistrat eût à sortir au-devant de lui, qu'il lui fît préparer un logement aux frais de la ville, et qu'il tînt un équipage de mules à sa disposition pour sa sortie de Préneste. Aucun de ses prédécesseurs, en aucun cas, n'avait imposé de charge ni de dépense aux alliés. Aussi les magistrats portaient-ils pourvus de mulets de bât, de tentes et de tout l'attirail militaire, pour ne rien commander de pareil aux alliés. Ils logeaient chez les particuliers ; ils usaient de l'hospitalité avec discrétion et bonté ; leurs maisons à Rome étaient ouvertes aux hôtes chez lesquels ils avaient l'habitude de descendre. Les ambassadeurs qu'on envoyait inopinément quelque part commandaient une mule à chacune des villes qu'ils avaient à traverser ; c'était là la seule dépense que les alliés eussent à faire pour les magistrats romains. La vengeance d'un consul, qui, fût-elle juste, était déplacée durant sa magistrature ; le silence que par modération ou par timidité gardèrent les Prénestins, semblèrent consacrer le fait, et donnèrent le droit aux magistrats de renouveler ces exigences avec une tyrannie chaque jour plus révoltante.

## **Retour des commissaires. Menaces et prodiges**

Au commencement de l'année, les ambassadeurs qu'on avait envoyés en Étolie et en Macédoine firent savoir "qu'ils n'avaient pu réussir à rencontrer le roi Persée, les uns le disant absent, les autres malade ; mensonge de la part des uns et des autres. Ils n'avaient pas eu de peine à se convaincre néanmoins qu'on préparait la guerre, et qu'il ne tarderait pas longtemps à prendre les armes. En Étolie également la sédition faisait des progrès, et ils n'avaient pu réussir à contenir par leur ascendant les chefs des partis soulevés."

Dans l'attente d'une guerre avec la Macédoine, on décida, avant de l'entreprendre, d'expier les prodiges et d'apaiser les dieux par des prières conformes aux prescriptions des livres sibyllins. À Lanuvium, disait-on, on avait vu en l'air l'apparence d'une grande flotte ; à Privernum de la laine noire était sortie de terre ; dans le pays de Véies, près de Rémens, il avait plu des pierres ; tout le territoire pontin avait été couvert de nuées de sauterelles ; dans le pays gaulois, le soc de la charrue, en fendant la terre, avait fait jaillir des poissons des glèbes qu'il soulevait. Ces prodiges firent ouvrir les livres des destins, et une révélation des décemvirs apprit quelles victimes il fallait immoler, et à quels dieux ; ils prescrivirent en outre une supplication pour expier les prodiges, plus la célébration de celle qui avait été votée l'année précédente dans l'intérêt du peuple, à l'occasion d'une maladie ; enfin des fêtes. On sacrifia donc, pour obéir au texte sacré révélé par les décemvirs.

### Un censeur sans scrupules

Cette même année-là, le toit du temple de Junon Lacinia fut emporté. Q. Fulvius Flaccus, alors censeur, faisait bâtir un temple à la Fortune équestre en exécution d'un vœu qu'il avait formé en Espagne, où il dirigeait comme préteur la guerre contre les Celtibères : il mettait tout son zèle à en faire le plus vaste et le plus magnifique temple qui se vît à Rome. Il crut ne pouvoir mieux faire pour l'embellir que de le couvrir en tuiles de marbre, et il se rendit au pays des Bruttians, où il fit découvrir environ la moitié du temple de Junon Lacinia : cette quantité lui paraissait suffisante pour la couverture de son édifice. Des vaisseaux avaient été disposés pour en opérer le chargement et l'enlèvement ; c'était un censeur qui l'ordonnait ainsi ; cette considération empêcha les alliés de s'opposer à la consommation du sacrilège.

Au retour du censeur, les tuiles furent débarquées et portées à son temple. Malgré le silence qu'il gardait sur leur origine, on ne put la tenir secrète. Toute la curie retentit de murmures : de toutes parts on demandait que les consuls fissent de cette affaire l'objet d'un rapport au sénat. Quand le censeur y comparut sur mandat officiel, tous les membres individuellement et en masse lui lancèrent en face les plus sanglants reproches : "Voilà un temple, le plus révééré de la contrée, que Pyrrhus, qu'Hannibal ont épargné ; et lui, non content d'y porter une main sacrilège, il le découvre indignement ; il en consomme presque la ruine. Le temple est sans couverture ; rien ne protège plus sa charpente contre les pluies qui vont le pourrir. Et c'est un censeur, créé pour le redressement des mœurs, à qui la tradition de nos vieilles coutumes impose le devoir de réparer les toits des édifices publics et d'assurer au culte un abri ; c'est lui qui va par les villes alliées, démolissant les temples et détruisant les toits des édifices religieux, qui commet, en s'attaquant aux temples des dieux immortels, une indignité assez grave déjà quand elle ne tomberait que sur les maisons particulières des alliés ; il viendra recevoir les serments du peuple romain, celui auquel il faut des débris de temples pour bâtir ses temples ! Comme si les dieux immortels n'étaient pas les mêmes partout ! Comme s'ils avaient besoin des dépouilles les uns des autres pour rehausser l'éclat de leur culte ! "

Bien avant le rapport, l'opinion des sénateurs était manifeste ; après le rapport tous furent unanimes pour ordonner la restitution et le remplacement des tuiles, ainsi que des sacrifices expiatoires à Junon. En ce qui regarde la religion, cette décision fut exécutée avec soin. Quant aux tuiles, les entrepreneurs annoncèrent qu'ils les avaient laissées dans la cour du temple, faute d'ouvriers capables de les replacer.

## **Distribution des terres ligures et gauloises**

L'un des préteurs partis pour les provinces, N. Fabius, meurt à Marseille, comme il se rendait en Espagne citérieure. Sur la nouvelle qui en fut transmise par les députés marseillais, le sénat décréta que P. Furius et Cn. Servilius, que l'on remplaçait, tireraient au sort à qui serait prorogé dans son commandement, pour l'exercer dans l'Espagne citérieure. Le sort servit bien la république, en décidant que Furius, qui avait cette province, y resterait.

Cette même année-là, quelque portion du territoire de Ligurie et de celui de Gaule, conquis à la guerre, se trouvant disponible, un sénatus-consulte en ordonna une distribution individuelle : il autorisa pour cet objet le préteur de la ville, A. Atilius, à créer des décemvirs, qui furent M. Aemilius Lépidus, C. Cassius, T. Aebutius Parrus, C. Trémellius, P. Cornélius Céthégus, Q. et L. Apuléius, M. Caecilius, C. Salonius, C. Munatius. Ils réglèrent le partage à dix arpents par personne, et à trois pour les alliés du nom latin.

Au moment même où cette opération se faisait, il vint d'Étolie à Rome des députés au sujet des débats et des dissensions qui s'y agitaient ; des députés thessaliens vinrent aussi annoncer ce qui se passait en Macédoine.

## La situation en Grèce et en Asie (173)

Persée, qui roulait déjà dans son esprit les plans de guerre qu'il avait conçus du vivant de son père, envoyait ses agents non seulement auprès de toutes les nations, mais même de toutes les villes de la Grèce, et, à force de promesses plutôt que de services, les gagnait à son parti. Les esprits étaient en grande partie favorables à sa cause, et plus portés pour lui que pour Eumène ; et pourtant toutes les villes de la Grèce et la plupart de leurs chefs avaient les plus grandes et les plus réelles obligations à Eumène, qui se conduisait sur le trône de façon que les villes de ses états n'eussent pas voulu changer leur sort pour celui d'une cité libre quelconque. Persée au contraire avait la réputation d'avoir, après la mort de son père, tué sa femme de sa main. Apelle lui avait servi jadis pour préparer le guet-apens où son frère avait trouvé la mort. Philippe, pour cette raison, l'avait réclamé pour le livrer au supplice, mais il s'était exilé. Persée, après la mort de son père, le rappela par de magnifiques promesses, en récompense du service important qu'il lui avait rendu, et le fit secrètement mettre à mort. En vain connaissait-on de lui cent autres assassinats commis au dedans comme au dehors de ses états ; en vain était-il dénué de tout mérite qui pût le recommander ; les villes grecques généralement le préféraient à un prince si tendre dans ses affections de famille, si juste envers ses sujets, si libéral envers tout le monde ; soit qu'ébloui du renom et de la majesté de la couronne de Macédoine on dédaignât un trône de fondation nouvelle, soit qu'on fût avide de révolution, soit qu'on voulût se faire de lui un bouclier contre les Romains.

Ce n'étaient pas les Étoliens seuls qui étaient en proie à la sédition, à cause de l'énormité de leur dette, mais les Thessaliens aussi : c'était comme une épidémie dont la contagion avait gagné jusqu'à la Perrhèbie. Quand vint la nouvelle que les Thessaliens avaient pris les armes, le sénat envoya Ap. Claudius pour voir l'affaire de près et l'arranger. Il adressa d'abord une réprimande sévère aux chefs des deux partis ; puis, après avoir, du consentement même des créanciers, réduit la dette qui se trouvait grevée d'une masse d'intérêts accumulés, il répartit sur plusieurs années le paiement des dividendes ramenés à un taux raisonnable. Ce fut le même Appius qui, de la même manière, arrangea l'affaire de Perrhèbie.

Quant aux griefs des Étoliens, ce fut lui qui en informa à Delphes. Leur querelle leur avait mis les armes à la main, et était devenue une guerre civile. Reconnaisant dans les deux partis la même témérité et la même audace, il ne voulut pas que sa décision intervînt soit à la charge, soit à la décharge de l'un ou de l'autre ; il leur adressa la commune demande de renoncer à la guerre, et de terminer leur discorde par l'oubli de leurs torts réciproques. Pour gage de cette réconciliation ils se donnèrent mutuellement des otages, et Corinthe fut choisi pour en être le dépôt.

## **Conflits d'influence. Renouvellement du traité d'alliance avec Antiochus IV**

De Delphes et de l'assemblée étolienne Marcellus passa dans le Péloponnèse, où il avait fixé aux Achéens un lieu de réunion. Là, il complimenta la nation sur sa fidélité à maintenir l'antique décret qui défendait l'accès de ses frontières aux rois de Macédoine, et il fit paraître dans tout son jour l'animosité des Romains contre Persée. Pour en hâter les éclats, le roi Eumène se rendit à Rome avec un mémoire où il avait déposé le résultat complet de ses recherches sur les préparatifs de la guerre. Pendant le même temps, cinq commissaires furent dépêchés au roi pour voir de près la situation de la Macédoine. Ils devaient aussi se rendre à Alexandrie, auprès de Ptolémée, pour renouveler amitié avec lui. C'étaient C. Valérius, Cn. Lutatius Cerco, Q. Baebius Sulca, M. Cornélius Mammula, M. Caecilius Denter.

Il vint aussi à la même époque des députés de la part du roi Antiochus : Apollonius, leur chef, introduit dans le sénat, apporta beaucoup de bonnes raisons pour justifier le roi des délais qu'avait soufferts le paiement du tribut. "Il en avait avec lui la totalité, le roi ne réclamant d'autre faveur que celle du temps. Il apportait en outre, comme cadeau, des vases d'or du poids de cinq cents livres. Le roi demandait, en son nom personnel, l'alliance et l'amitié qui avaient existé entre Rome et son père ; il priait le peuple romain de lui commander tout ce qu'on pouvait commander à un roi qu'on trouverait bon et fidèle allié ; il ne se laisserait pas de servir la république ; il devait ce retour aux bontés du sénat, aux égards aimables de la jeunesse romaine pour lui pendant son séjour à Rome, où les différents ordres s'étaient accordés pour le traiter en prince plutôt qu'en otage."

Les députés reçurent une réponse bienveillante, et A. Atilius, préteur de la ville, fut chargé de renouveler avec Antiochus l'alliance contractée avec son père. Le tribut fut remis aux questeurs de la ville, les vases d'or aux censeurs, avec charge de les placer dans tels temples qu'ils jugeraient à propos. On fit présent au député de cent mille livres as ; une maison libre fut affectée à son logement, et, par décret, il fut défrayé pour tout le temps que durerait son séjour en Italie. Les députés qui avaient été en Syrie firent savoir que c'était un personnage très considéré du roi, et très chaud partisan du peuple romain.

## Situation dans les provinces

Voici ce qui se passa cette année-là dans les provinces : le préteur Cicérius livra, en Corse, une bataille en règle. Sept mille insulaires périrent, plus de mille sept cents furent faits prisonniers. Le préteur avait, pendant le combat, fait vœu d'un temple à Junon Monéta. La paix fut ensuite accordée aux Corses, qui l'imploraient, et il leur fut imposé un tribut de deux cent mille livres de cire. La Corse soumise, Cicérius passa de là en Sardaigne.

Chez les Ligures aussi le territoire de Statellum fut le théâtre d'un combat livré près de la ville de Carystus. Elle avait servi de rendez-vous à une nombreuse armée de Ligures. D'abord, avant l'arrivée du consul Popilius, ils se tenaient dans leurs murailles ; puis, voyant que le général romain allait livrer l'assaut à leur ville, ils sortirent et vinrent se ranger en bataille hors des portes. Le consul, qui n'avait pas eu d'autre but en faisant mine de vouloir donner l'assaut, accepta avec empressement la bataille. Elle dura plus de trois heures, sans que le succès se décidât pour un côté ou pour l'autre. Quand le consul s'aperçut que, sur aucun point, les Ligures ne perdaient de terrain, il donna l'ordre aux cavaliers de monter à cheval, et d'attaquer l'ennemi par trois côtés, de manière à jeter dans les rangs le plus de désordre possible. Une grande partie de la cavalerie traversa de part en part la ligne de bataille, et se trouva sur les arrières de l'ennemi. Cette manœuvre terrifia les Ligures ; ils prirent la fuite dans toutes les directions. Très peu rentrèrent dans la ville, car c'était surtout de ce côté que nos cavaliers leur fermaient la retraite ; indépendamment de ce qu'une lutte aussi opiniâtre avait coûté de monde aux Ligures, il y en eut aussi beaucoup qui trouvèrent la mort en fuyant à la débandade. On parla de dix mille hommes tués, de plus de sept cents prisonniers et de quatre-vingt-deux drapeaux enlevés sur eux. La victoire fut aussi achetée ; nous perdîmes plus de trois mille hommes ; chaque armée, en ne cédant pas, avait vu succomber ses premiers rangs.

## Sévérité du consul à l'égard des Statellites

Après ce combat, quand ces Ligures, que la fuite avait disséminés, se retrouvèrent ensemble, reconnaissant que le nombre des morts surpassait de beaucoup celui des survivants (ils n'étaient pas plus de dix mille), ils se rendirent à discrétion. Ils avaient toutefois espéré ne pas trouver plus de sévérité dans ce consul que dans les généraux ses prédécesseurs. Mais il leur ôta toutes leurs armes, il démolit leur ville, il vendit hommes et biens, et envoya au sénat un compte-rendu de sa gestion. Quand le préteur A. Atilius en eut donné lecture au sénat (car Postumius, l'autre consul, était occupé en Campanie à une délimitation de territoire), le sénat trouva cette sévérité exorbitante : "Les Statellites, les seuls de la Ligurie qui n'avaient pas porté les armes contre Rome, attaqués sans avoir, cette fois encore, déclaré eux-mêmes la guerre ! Des gens qui s'en étaient rapportés à la loyauté du peuple romain traités avec la dureté la plus insigne, frappés et anéantis ! Tant de milliers d'innocents qui imploraient la foi du peuple romain, scandaleusement vendus, pour ôter, par cet exemple, l'envie de capituler à quiconque y serait disposé ! Arrachés de leurs foyers, pendant que les vrais ennemis du peuple romain vivent à l'abri des capitulations, ceux-ci vont être esclaves ! Par ces considérations le sénat décide que Popilius rendra la liberté aux Ligures, en remboursant aux acheteurs leurs débours ; qu'il les fera rentrer dans tous ceux de leurs biens qu'il sera possible de recouvrer ; qu'au premier moment on fabriquera des armes dans ce pays ; que le consul quittera la province aussitôt qu'il aura rétabli dans leurs foyers les Ligures qui avaient fait leur soumission. Qu'une belle victoire c'est de vaincre celui qui attaque, et non de frapper sur celui qui est à terre."



## Bilan de l'activité des consuls

La raideur que le consul avait déployée à l'égard des Ligures, il la retrouva pour refuser d'obéir au sénat. Il envoya aussitôt ses légions en quartier d'hiver à Pise, et, l'âme pleine de mécontentement contre le sénat, de rancune contre le préteur, il revint à Rome : il convoqua le sénat dans le temple de Bellone, et là il s'emporta d'abord en invectives contre le préteur "qui, au lieu de demander, dans son rapport au sénat, des honneurs pour les dieux immortels en remerciement d'un beau succès, avait fait un sénatus-consulte hostile à son concitoyen, favorable aux ennemis, et qui, donnant gain de cause aux Ligures, proposait presque de leur livrer le consul. En conséquence, il le mettait à l'amende ; il demandait au sénat la suppression du sénatus-consulte dont il se plaignait, et une supplication aux dieux, qu'ils eussent dû décréter en son absence, sur le vu de la dépêche où il annonçait le service rendu par lui à la république, mais qu'ils décréteraient en sa présence, d'abord pour honorer les dieux, puis un peu aussi par égard pour leur consul." Après quelques discours, où les sénateurs qui parlèrent ne le ménagèrent pas plus de près que de loin, débouté de sa double requête, il retourna dans sa province.

Postumius, l'autre consul, passa toute cette campagne à reconnaître des limites de territoire, et sans avoir même vu sa province, revint à Rome pour la tenue des comices. Il créa consuls C. Popilius Laenas et P. Aelius Ligur ; puis préteurs, C. Licinius Crassus, M. Junius Pennus, Sp. Lucretius, Sp. Cluvius, Cn. Sicinius et C. Memmius, pour la seconde fois.

## Activité des censeurs. Attribution des postes et répartition des troupes

Cette année-là eut lieu la clôture du lustre ; on avait pour censeurs Q. Fulvius Flaccus, A. Postumius Albinus ; ce fut Postumius qui la fit. Le cens des citoyens romains donna deux cent soixante-neuf mille quinze têtes, nombre un peu au-dessous de la réalité, parce que le consul L. Postumius avait proclamé, en pleine assemblée du peuple, l'injonction aux alliés du nom latin, que l'édit du consul C. Claudius obligeait à retourner dans leurs cités, de ne pas se faire recenser à Rome, mais dans leurs localités respectives. Cette censure présenta le plus vrai et le plus patriotique accord. Tous ceux qu'ils chassèrent du sénat et qu'ils privèrent du cheval ils les classèrent parmi les *aerarii*, et les changèrent de tribu : et l'on ne vit pas l'un défaire ce que l'autre avait fait. Fulvius dédia, au bout de six ans, le temple qu'il avait voué à la Fortune équestre, dans un combat qu'il avait livré, étant proconsul en Espagne, aux légions celtibériennes ; il donna aussi quatre jours de jeux scéniques, et un de jeux du cirque.

L. Cornélius Lentulus, décemvir des sacrifices, mourut cette année-là. Il fut remplacé par A. Postumius Albinus. Des sauterelles, enlevées de la mer par le vent, fondirent sur l'Apulie par nuées si épaisses que leurs essaims couvraient toute l'étendue de la campagne. C'était un fléau pour les moissons. Cn. Licinius, préteur désigné, fut envoyé en Apulie avec un commandement exprès pour le faire disparaître ; il fit une levée en masse de gens destinés à les ramasser, et cette expédition ne laissa pas de prendre du temps.

Le commencement de l'année suivante, où C. Popilius et P. Aelius furent consuls, se ressentit des débats de la précédente. Les sénateurs voulaient un rapport sur l'affaire des Ligures et le renouvellement du sénatus-consulte ; et le consul Aelius faisait le rapport. Popilius suppliait pour son frère, et le sénat et son collègue ; en menaçant de mettre opposition au décret, s'il paraissait, il obtint le désistement de son collègue ; mais le sénat, mécontent des deux consuls, persistait dans son dessein. Aussi, quand il fut question des provinces, on eut beau, dans la prévision d'une guerre avec Persée, demander la Macédoine, un décret envoya les deux consuls chez les Ligures. Refus de disposer de la Macédoine, s'il n'y a pas de rapport sur Popilius. Puis quand ils demandèrent à lever de nouvelles armées, ou à recruter les anciennes, l'un et l'autre leur fut dénié. Les préteurs essuyèrent un semblable refus dans la demande de recrues pour l'Espagne. M. Junius avait obtenu au sort la Citérienne, Sp. Lucretius l'Ultérieure, Cn. Licinius Crassus, la juridiction de la ville, Cn. Sicinius celle des étrangers, C. Memmius la Sicile, et Sp. Cluvius la Sardaigne. De là, mécontentement des consuls à l'égard du sénat. Après avoir fixé au premier jour la célébration des fêtes latines, ils annoncèrent leur départ pour leur province et l'intention de ne faire dans l'intérêt de la république que ce qui aurait trait au gouvernement de leurs provinces.

## Visite du roi Eumène à Rome (172). Début de son discours au sénat

Ce serait sous leur consulat, à en croire Valérius Antias, qu'Attale, frère du roi Eumène, serait venu à Rome pour y apporter ses griefs contre Persée, et dénoncer ses préparatifs de guerre. L'opinion qui veut qu'Eumène s'y soit rendu en personne est appuyée sur des autorités plus nombreuses, et dont le témoignage a plus de poids à mes yeux. Eumène donc, à son arrivée à Rome, reçut le plus honorable accueil ; le peuple fit ce qu'il devait à son allié, et ce qu'il se devait à lui-même, après tant de bienfaits accumulés sur la tête de ce roi.

Introduit dans le sénat, il dit "que s'il était venu à Rome, c'était sans doute pour visiter les dieux et les hommes dont la faveur lui avait fait une fortune qu'il n'oserait pas même souhaiter plus brillante, mais aussi pour avertir le sénat qu'il prévînt les entreprises de Persée. Puis, remontant aux projets de Philippe, il rappela la mort de Démétrius, opposé à la guerre contre les Romains ; la nation des Bastarnes soulevée pour lui prêter son secours et faciliter son passage en Italie ; ce prince arrêté par la mort dans ces pensées qui l'agitaient, laissant le trône à celui de ses fils dont il avait pu apprécier toute l'animosité contre les Romains ; Persée recevant de son père cet héritage de guerre avec le sceptre qui lui était échu, et employant dès lors à le nourrir, à le mûrir, toutes les forces de sa pensée ; la brillante jeunesse dont il disposait et à laquelle une longue paix avait laissé le temps de croître ; les ressources du royaume de Macédoine ; l'âge du prince lui-même, cet âge qui mettait un corps frais, sain et vigoureux au service d'une âme invétérée dans la pratique et l'art de la guerre. Dès l'enfance en effet il avait pu, sous la tente de son père, s'habituer à la guerre contre les Romains, et non pas seulement contre les nations voisines ; puis il avait été chargé par lui d'expéditions nombreuses et variées. Depuis qu'il était lui-même sur le trône, il avait achevé avec un merveilleux succès des entreprises que Philippe, malgré tous ses efforts, n'avait pu mener à terme, ni par force, ni par adresse. Enfin à toutes ces ressources il fallait en ajouter une, fruit ordinaire du temps et de longs et importants services, l'influence morale.

### Suite du discours d'Eumène au sénat

En effet, dans toutes les villes de la Grèce et de l'Asie, sa prépondérance inspirait le respect. Quels étaient les services, les bienfaits qui lui attiraient tant de considération ? On ne le comprenait pas ; et lui, Eumène, ne pouvait pas assurer si c'était l'effet du bonheur particulier de Persée, ou (l'oserait-il dire ?) si ce n'était pas la haine qu'on portait aux Romains qui lui gagnait tant de partisans. Les rois eux-mêmes lui témoignaient les égards les plus distingués ; il avait épousé la fille du roi Séleucus ; non qu'il eût demandé sa main, car on avait au contraire sollicité la sienne. Il avait accordé sa sœur aux pressantes instances de Prusias : ces deux mariages s'étaient célébrés au milieu d'innombrables députations chargées de dons et de vœux pour les époux, et les auspices des plus illustres peuples avaient présidé à la solennité.

La nation des Béotiens, malgré les intrigues de Philippe, n'avait jamais pu être amenée à conclure un traité d'amitié : aujourd'hui elle a son traité avec Persée gravé en trois endroits différents ; un à Thèbes, un autre à Délos, le plus vénéré et le plus fréquenté des temples ; le troisième à Delphes. Dans l'assemblée des Achéens, si la question n'eût été écartée par quelques hommes qui mirent en avant la puissance romaine, les choses en vinrent presque au point de lui ouvrir l'entrée de l'Achaïe. Et lui, Eumène, qui ne pouvait dire de quelle manière il avait le plus obligé ce peuple, par des bienfaits publics, ou par des services privés, il voyait tous ses droits à leurs respects ou négligés par incurie et par indifférence, ou même hostilement abolis. Et les Étoliens ? Ne sait-on pas que lors de leurs séditions, ce n'est pas aux Romains, mais à Persée qu'ils ont demandé assistance ?

Appuyé sur des amitiés et des alliances si fortes, il fait chez lui des préparatifs de guerre qui le dispensent d'avoir recours à l'étranger ; il a trente mille hommes d'infanterie et quinze mille de cavalerie ; il forme des approvisionnements de grains pour dix ans, de manière à pouvoir se passer des produits de ses propres terres et de celles de ses ennemis. Ses coffres sont garnis, si bien garnis, qu'il a toute prête, pour un pareil nombre d'années, la solde de dix mille mercenaires, en sus des troupes macédoniennes ; et cela, non compris le revenu annuel qu'il tire des mines royales. Il a entassé dans ses arsenaux des armes pour trois armées de cette force. Et pour recruter, du jour où la Macédoine lui manquera, il a une pépinière inépuisable de soldats, la Thrace, à ses pieds."

## Péroraison d'Eumène

Il acheva son discours sur le ton de l'exhortation : "Ce que je vous rapporte, sénateurs, ce ne sont pas de vains bruits, des rumeurs sans consistance, trop avidement accueillies par un homme qui voudrait trouver vrais les griefs qu'il amasse contre un ennemi ; ce sont des faits constatés, avérés, tels que pourrait vous les rapporter un espion envoyé par vous, comme le résultat de ses observations positives. Je n'eusse pas quitté mes états, dont votre générosité a si bien arrondi les limites et rehaussé l'éclat, je n'eusse pas traversé tant de mers pour venir, en vous débitant des mensonges, m'enlever de gaieté de cœur votre confiance.

Je voyais les plus illustres cités de Grèce et d'Asie manifester leurs préférences de plus en plus nettement, et prêtes, si l'on n'y veillait, à avancer si loin qu'il leur serait impossible de reculer. Je voyais Persée, à l'étroit dans sa Macédoine, entrer ici à main armée et s'y établir, et là où la force eût éprouvé trop de résistance, employer les détours de la séduction et des caresses. Je comprenais combien la partie était inégale entre vous et lui ; lui sur le pied de guerre, vous sur le pied de paix et tranquilles à son égard. Et quand je dis sur le pied de guerre, je devrais presque dire en guerre ouverte.

Abrupolis est votre allié, votre ami ; il l'a détrôné ; Arthétaurus, l'Illyrien, vous avait adressé une dépêche dont Persée a eu connaissance ; c'était votre allié et votre ami ; il l'a tué. Éversa et Callicritus, de Thèbes, deux des premiers citoyens de la ville, s'étaient expliqués sur son compte avec trop de franchise dans l'assemblée des Béotiens ; ils s'étaient faits forts de vous dénoncer tout ce qui se passait : il les fit disparaître. Il a porté secours aux Byzantins, malgré le traité ; il a porté la guerre en Dolopie, il a fait traverser à son armée la Thessalie et la Doride, pour employer, dans une guerre civile, le plus faible à écraser le plus fort. Il a tout brouillé, tout bouleversé en Thessalie et en Perrhébie, dans l'espoir de nouveaux tableaux de dettes, afin de se servir du bras des débiteurs dévoués à son parti, pour venir à bout de l'aristocratie.

Voyant qu'il en a pu tant faire sans lasser votre patience et votre longanimité, et que vous lui laissez le champ libre en Grèce, il se tient pour assuré qu'il pourra passer en Italie sans trouver un seul combattant sur son chemin. Si votre sûreté et votre honneur le permettent, c'est à vous d'en décider : quant à moi, si nous avons tous deux à venir en Italie, Persée, pour y porter la guerre, moi, pour vous prévenir d'être sur vos gardes, je me serais cru déshonoré de ne pas prendre les devants. À présent que j'ai rempli un devoir de conscience, et que me voilà dégagé de l'obligation que ma loyauté m'imposait, ai-je autre chose à faire que de prier tout ce qu'il y a au ciel de dieux et de déesses, afin que vous preniez la défense et de vos propres intérêts, et des nôtres aussi, de nous qui sommes vos alliés, vos amis, et dont l'existence dépend de vous ? "

## Réception des délégations macédonienne et rhodienne

Ce discours fit son effet sur le sénat. Du reste on ne sut pour le moment rien d'autre que le fait de l'admission du roi dans le sénat ; tant on y observait la discrétion et le silence. Ce ne fut que quand la guerre fut terminée que les paroles prononcées par le roi et la réponse qui lui fut faite transpirèrent.

Les députés du roi Persée eurent aussi, peu de jours après, leur audience. Mais leur défense et leur plaidoyer trouvèrent les oreilles et les esprits prévenus par les rapports d'Eumène ; et l'exaspération fut plus grande encore après le langage hautain que tint Harpale, chef de la députation. "Le roi, dit-il, est fort en peine de se justifier, et tient à ce qu'on ne voie dans aucune de ses paroles, dans aucun de ses actes, un caractère d'hostilité ; mais s'il s'aperçoit qu'on s'obstine à chercher des prétextes de guerre, il saura bravement se défendre. Les faveurs de Mars sont communes, et l'issue de la guerre incertaine."

Toutes les cités de la Grèce et de l'Asie s'inquiétaient fort de ce que les députés de Persée, de ce qu'Eumène avaient fait dans le sénat ; et à l'occasion de son voyage, dont ils attendaient un résultat, la plupart, sous différents prétextes, avaient envoyé des députés. Il y avait entre autres une députation de Rhodes, présidée par Satyrus, lequel ne douta pas qu'Eumène n'eût compris sa nation dans les griefs qu'il avait articulés contre Persée. Il se remuait sans relâche et employait le crédit de ses patrons et de ses hôtes pour être admis à discuter avec le roi dans le sénat. En étant venu à bout, il s'emporta au-delà des bornes de la franchise contre le roi, pour avoir animé contre les Rhodiens la nation lycienne, et se rendre plus insupportable à l'Asie que ne l'avait été Antiochus ; il fit une harangue qui fut très populaire en Asie et qui y plut beaucoup (car là aussi Persée avait force partisans) ; mais elle fut mal vue du sénat, et fit tort à sa république et à lui. La conspiration au contraire de tant de haines contre Eumène le servit auprès des Romains. Tous les honneurs lui furent décernés ; on lui fit de magnifiques présents, y compris la chaise curule et le bâton d'ivoire.

## Attentat contre Eumène à Delphes

Les ambassades sont congédiées. Harpale fait une diligence extrême pour retourner en Macédoine où il annonce à Persée que lorsqu'il a laissé les Romains, ils ne s'occupaient pas encore de préparatifs de guerre, mais qu'ils sont assez mal disposés pour laisser voir qu'ils ne tarderont pas longtemps ; le roi lui-même, qui croyait à la guerre, la désirait aussi, persuadé qu'il était dans toute sa force et dans toute sa puissance. C'était à Eumène surtout qu'il en voulait ; altéré de son sang, il ne veut pas d'autre début de guerre, et aposte le Crétois Évandre, chef de ses auxiliaires, ainsi que trois Macédoniens habitués à prêter leurs bras à de pareilles œuvres, pour assassiner ce roi. Il leur donne une lettre pour Praxo, son hôtesse, à Delphes, où elle jouissait d'un grand crédit et d'une grande fortune. On se croyait assuré qu'Eumène, pour sacrifier à Apollon, monterait à Delphes. Les sicaires s'avancent avec Évandre, et, pour accomplir leur horrible tâche, ils ne cherchaient dans tout le pays qu'ils visitaient qu'un lieu favorable.

Quand on montait de Cirrha au temple, avant d'arriver à un endroit bâti et peuplé, on trouvait à sa gauche, au bord du chemin, une mesure peu élevée au-dessus de ses fondations, par où il fallait passer un à un ; car à droite la terre s'était éboulée à une certaine profondeur. Ils se cachèrent derrière la mesure, après y avoir dressé quelques marches, pour lancer de là, comme d'un rempart, leurs traits sur le roi quand il passerait.

D'abord, à partir de la mer, il s'avancait entouré du groupe de ses amis et de ses satellites ; puis leur troupe s'effilait insensiblement à mesure que le passage se rétrécissait. Quand on en vint à l'endroit où l'on ne pouvait passer qu'un à un, le premier qui mit le pied dans le sentier fut Pantaléon, chef des Étoliens, qui était pour le moment en conversation avec le roi. Les brigands débusquent alors et font rouler deux grosses pierres, dont l'une frappe le roi à la tête, et l'autre lui engourdit l'épaule. Quand il est tombé, ils profitent de la pente du sentier pour pousser sur lui une masse de pierres, et, tandis que tous ses autres amis et satellites fuient et se dispersent après l'avoir vu tomber, Pantaléon seul reste intrépide à son poste, pour couvrir le roi.

## Conséquences de l'attentat

Les brigands, au lieu de faire un léger circuit et de venir de derrière la mesure achever leur victime, crurent le meurtre consommé et s'enfuirent au sommet du Parnasse ; ils coururent si bien que, voyant l'un d'eux éprouver de la difficulté à les suivre à travers des escarpements impraticables et ralentir leur fuite, dans la crainte qu'il ne se fît prendre et ne trahît leur retraite, ils le tuèrent.

Près du corps du roi se réunirent d'abord ses amis, puis ses satellites et ses esclaves, et ils l'enlevèrent évanoui par suite de sa blessure et privé de sentiment. La chaleur et la respiration encore sensibles à la poitrine leur firent voir qu'il vivait encore ; qu'il dût vivre, c'est ce dont ils n'avaient que peu et même presque pas d'espoir. Quelques-uns des satellites qui s'étaient mis sur les traces des assassins, et étaient montés vainement, avec bien de la fatigue, jusqu'au sommet du Parnasse, revinrent sans succès.

Les Macédoniens, qui avaient voulu faire un coup aussi audacieux qu'étourdi, l'abandonnèrent avec autant d'étourderie que de lâcheté. Le roi, revenu à lui, est transporté le lendemain par le soin de ses amis à bord de son vaisseau, de là, jusqu'à Corinthe, de Corinthe à Égine, en faisant franchir aux navires la crête de l'isthme. Là, son traitement fut tellement secret par le soin qu'on prit de n'admettre aucun témoin, que le bruit de sa mort se répandit en Asie. Attale lui-même accueillit cette nouvelle avec un empressement fait pour démentir leur accord fraternel. Il parla à la femme de son frère et au gouverneur de la citadelle le langage d'un héritier assuré de la couronne. Eumène ne l'ignora pas par la suite, et tout résolu qu'il était à dissimuler, à souffrir et à se taire, il ne put s'empêcher, à leur première entrevue, de reprocher à son frère la hâte prématurée qu'il avait mise à réclamer la main de la reine. Le bruit de la mort d'Eumène parvint aussi à Rome.



## Révélation accablantes de L. Ramnius

Vers le même temps, C. Valérius revint de la Grèce, où il avait été envoyé en qualité de député pour s'assurer de l'état du pays et épier les démarches de Persée ; ses rapports s'accordaient en tous points avec les griefs exposés par Eumène. Il amenait aussi avec lui Praxo, dont la maison à Delphes avait servi de retraite aux brigands, et L. Ramnius de Brindes, qui avait dénoncé le fait qu'on va lire. Cet homme était le premier de la ville de Brindes, et c'était chez lui que recevaient l'hospitalité tous les généraux romains, tous les députés distingués des nations étrangères, et surtout ceux des rois. C'est ainsi qu'il fut connu de Persée sans l'avoir vu ; puis, sur une lettre qui lui faisait espérer une amitié plus étroite et par suite une brillante fortune, il partit pour trouver le roi, fut admis dans son intime familiarité, et entraîné plus avant qu'il n'eût voulu dans la confiance de ses trames secrètes.

Après lui avoir promis les plus magnifiques récompenses, le roi lui proposa avec instance, "attendu que tous les généraux et tous les délégués romains logeaient habituellement chez lui, de se charger de faire empoisonner ceux qu'il lui désignerait par lettre. Le roi confessait que c'était une entreprise pleine de difficultés et de dangers ; qu'elle nécessitait la réunion de plusieurs complices ; qu'en outre l'issue en était incertaine : les substances, en effet, seraient-elles assez énergiques pour que l'effet en fût complet ? Assez sûres pour que le secret fût gardé ? Il se faisait fort d'en donner que rien ne trahirait sur le moment, et qui, après, ne laisseraient aucune trace."

Ramnius craignant, s'il refusait, de faire le premier l'essai de ce poison, promet de s'y prêter et part ; mais il ne voulut pas revenir à Brindes sans rencontrer C. Valérius, le député, qu'on disait être aux environs de Chalcis. Après lui avoir fait une première dénonciation, il l'accompagna à Rome sur son injonction. Introduit dans le sénat, il exposa ce qui s'était passé.

## Mobilisation en vue de la guerre contre Persée

Ces renseignements, avec ceux que donnait Eumène, contribuèrent à faire regarder plus tôt Persée comme ennemi, quand on vit que, au lieu de faire des préparatifs de guerre tels que le droit des gens les permet, et qu'un roi les peut avouer, il avait recours aux voies souterraines, abominables, de l'assassinat et du poison. On renvoya aux nouveaux consuls la gestion de cette guerre : pour le présent néanmoins, Cn. Sicinius, préteur, préposé à la juridiction des débats entre citoyens et étrangers, fut chargé d'enrôler des troupes que l'on mènerait à Brindes pour les faire, au premier moment, passer à Apollonie en Épire, afin d'y occuper les villes maritimes, où le consul que le sort aurait désigné pour la Macédoine pourrait aborder sans danger et débarquer ses troupes à l'aise.

Eumène, retenu quelque temps à Égine par un traitement périlleux et difficile, partit pour Pergame dès qu'il put le faire sans danger, et, stimulé, indépendamment de sa vieille animosité contre Persée, par son nouvel attentat, il se prépara vivement à la guerre. Une ambassade lui fut envoyée de Rome pour le complimenter d'avoir échappé à un si grand péril. Une fois la guerre de Macédoine différée d'un an, et les autres préteurs partis pour leurs provinces, M. Junius et Sp. Lucretius, à qui le sort avait donné les Espagnes, après tant d'instances dont ils avaient fatigué le sénat, obtinrent enfin, de guerre lasse, un recrutement de trois mille hommes d'infanterie, et de cent cinquante cavaliers pour les légions romaines, et, pour les troupes alliées, cinq mille hommes d'infanterie et trois cents de cavalerie. Tel était le nombre de troupes qui fut, avec les nouveaux préteurs, embarqué pour l'Espagne.

## Activité diplomatique du sénat

La même année, à la suite de l'enquête du consul Postumius, qui fit rentrer au domaine une portion considérable du territoire campanien que les particuliers s'étaient approprié sur différents points sans aucun égard, le tribun du peuple M. Lucretius promulgua un décret prescrivant aux censeurs de louer à des usufruitiers le territoire campanien. Cette mesure n'avait pas encore été prise depuis tant d'années que Capoue était devenue notre conquête, et la cupidité privée avait eu un vaste champ pour s'exercer.

La guerre, sans être déclarée, avait été décrétée et le sénat était impatient de savoir quels rois s'attacheraient à son parti ou à celui de Persée quant arrivèrent à Rome des députés d'Ariarathès, amenant avec eux le jeune fils du roi. Leur langage fut en substance que le roi avait envoyé son fils pour être élevé à Rome, afin que, dès son enfance, il s'habitât aux mœurs des Romains et à leurs personnes. Qu'il les priait, non seulement de le confier à la garde d'une hospitalité privée, mais de le placer même sous une sorte de patronage et de tutelle publique. Cette ambassade du roi fit plaisir au sénat. On décréta que le préteur Cn. Sicinius louerait une habitation garnie, où pussent loger le fils du roi et ses compagnons.

Des ambassadeurs des Thraces vinrent aussi discuter devant le sénat, et lui demander son alliance et son amitié : on leur donna ce qu'ils demandaient, et on leur envoya en présent à chacun deux mille sesterces. La Thrace est sur les arrières de la Macédoine, et l'on fut charmé d'en avoir fait des alliés. Mais pour que sur l'Asie et sur les îles on sût à quoi s'en tenir aussi, on y envoya deux députés, Ti. Claudius Néron, et M. Décimius. Ils reçurent ordre d'aborder en Crète et à Rhodes, pour y resserrer les nœuds de l'amitié, et aussi pour observer si l'on avait prêté l'oreille aux intrigues de Persée.

## Conjuration des prodiges

L'attente de cette nouvelle guerre tenait toute la ville en suspens, lorsqu'un orage éclata pendant la nuit : la colonne rostrale, élevée dans le Capitole, pendant la seconde guerre punique, par le consul qui avait eu pour collègue Ser. Fulvius, fut foudroyée depuis le haut jusqu' en bas. Cet événement fut réputé prodige, et déféré comme tel au sénat, lequel ordonna qu'il en fût référé aux haruspices, et que les décemvirs consultassent les livres sacrés. Les décemvirs déclarèrent qu'il fallait soumettre la ville à une lustration ; ils ordonnèrent des supplications et des obsécrations partout, des sacrifices de grandes victimes, à Rome, dans le Capitole, et dans la Campanie au temple de Minerve ; dix jours de jeux, à organiser sans tarder, en l'honneur de Jupiter très bon, très grand. Tous ces rites furent accomplis avec soin.

Les haruspices répondirent que ce prodige tournerait bien, et qu'il présageait une extension des frontières et l'anéantissement des traîtres ; car c'était des dépouilles enlevées à l'ennemi que ces éperons de navires qui avaient été renversés par la tempête. De nouveaux prodiges vinrent mettre le comble aux scrupules religieux. On apprit qu'à Saturnia une pluie de sang était tombée durant trois jours ; qu'un âne était né avec trois jambes à Calatia, et qu'un taureau avec cinq vaches avaient été tués d'un seul coup de foudre ; qu'à Auximum, il était tombé une pluie de pierres. Ces prodiges donnèrent lieu à des cérémonies religieuses, et il y eut un jour de supplications et de vacances.

## Situation tendue entre le consul et le sénat

Les consuls jusque là n'étaient pas encore partis pour leurs provinces, parce qu'ils n'obéissaient pas au sénat en faisant leur rapport sur l'affaire de Popilius, et que les sénateurs avaient résolu de ne rien décider au préalable sur quoi que ce fût. Popilius gâta encore sa cause par une lettre où il annonçait qu'il avait, comme proconsul, livré un second combat aux Ligures de Statellum, et qu'il leur avait tué dix mille hommes. Cette injuste guerre souleva le reste de la Ligurie et lui fit prendre les armes. Alors ce ne fut plus seulement Popilius, pour avoir, contre toute foi et tout honneur, porté la guerre chez un peuple couvert par une capitulation, et avoir poussé à la révolte une nation pacifiée, ce furent aussi les consuls, pour ne s'être pas rendus à leur poste, qui s'attirèrent les reproches du sénat.

Cet accord des Pères conscrits alluma le zèle des tribuns du peuple, M. Marcius Sermo et Q. Marcius Scylla, qui se déclarèrent prêts à mettre les consuls à l'amende s'ils ne se rendaient pas à leur poste, et qui lurent dans le sénat la motion qu'ils avaient projet de promulguer au sujet de la capitulation des Ligures. Elle portait que si un seul des Statellates, compris dans cette capitulation, n'était pas rendu à la liberté avant le premier jour des calendes d'août, le citoyen qui, par mauvaise foi, le retiendrait en servitude, se vît l'objet d'enquêtes et de poursuites en vertu d'un décret du sénat assermenté. Ils promulguèrent ensuite cette motion, revêtue de la sanction du sénat.

Avant le départ des consuls, le sénat donna audience, dans le temple de Bellone, à C. Cicérius, préteur de l'année précédente. Après qu'il eut exposé ses exploits en Corse et demandé vainement le triomphe, il triompha sur le mont Albain, d'après un usage établi depuis longtemps déjà pour les cas où cet honneur n'était pas décerné officiellement. La motion Marcia, au sujet des Ligures, fut unanimement approuvée et rendue exécutoire par le peuple. En vertu de ce plébiscite le préteur C. Licinius consulta le sénat pour savoir qui il chargeait de l'enquête par cette décision. Le sénat l'en chargea lui-même.

## **Règlement de la question ligure (début novembre 172)**

Enfin les consuls partirent pour leurs provinces et reçurent l'armée des mains de Popilius. Ce dernier n'osait revenir à Rome pour ne pas devoir plaider sa cause en face d'un sénat malveillant, d'un peuple plus mal disposé encore, devant le préteur qui avait sollicité, dans l'enquête dirigée contre lui, un sénatus-consulte. Pour prévenir cette manœuvre évasive, les tribuns lui dénoncèrent une motion nouvelle : s'il n'était pas à Rome avant les ides de novembre, Licinius statuerait sur son compte et prononcerait son jugement.

Cette résolution fut comme une chaîne qui le tira à Rome, où le sénat le reçut comme un homme que l'on hait. Mille traits piquants furent dirigés contre lui, et un sénatus-consulte parut, réglant que ceux des Ligures qui, depuis le consulat de Q. Fulvius et de L. Manlius, n'avaient commis aucune hostilité, seraient remis en liberté, à la diligence des préteurs C. Licinius et Cn. Sicinius, et qu'un territoire leur serait assigné au-delà du Pô par le consul C. Popilius. Par cette décision plusieurs milliers d'hommes furent rendus à la liberté, et on leur fit repasser le Pô pour prendre possession du territoire qui leur était affecté. M. Popilius, en vertu de la proposition Marcia, comparut deux fois devant C. Licinius. À la troisième comparution le préteur, par égard pour le consul absent, et cédant aux instances de la famille Popilia, l'assigna pour le jour des ides de mars, jour où les nouveaux magistrats devaient entrer en charge : il ne pouvait plus siéger, étant redevenu simple particulier. C'est ainsi que la proposition relative aux Ligures fut éludée par l'astuce et la duplicité.

## **Le sénat arbitre le conflit entre les Carthaginois et le roi Masinissa**

Des députés carthaginois se trouvaient à Rome à cette époque, ainsi que Gulussa, fils de Masinissa. Ils se livrèrent à de vives altercations dans le sénat. “Outre le territoire qui avait motivé l’envoi de commissaires romains pour enquêter sur place, Masinissa, depuis deux ans, s’était emparé de force et les armes à la main de plus de soixante-dix villes et châteaux du territoire de Carthage. Il le pouvait, lui, à qui l’on n’avait pu tracer son devoir ; les Carthaginois, enchaînés par le traité, gardaient le silence ; il leur était défendu de porter leurs armes hors de leurs frontières. Sans doute, en chassant les Numides de leur propre territoire, ils ne franchiront pas leurs frontières ; mais ils se fondaient, pour s’en abstenir, sur l’article si clair du traité qui leur défendait expressément de faire la guerre aux alliés du peuple romain. Mais désormais le despotisme, la cruauté et la cupidité du roi devenaient intolérables pour les Carthaginois.

Les ambassadeurs étaient envoyés pour supplier le sénat de vouloir bien consentir à accorder de trois choses l’une : ou bien l’on discuterait, sur un pied d’égalité, devant le peuple allié, les droits de propriété ; ou les Carthaginois seraient autorisés à repousser une guerre injuste par une guerre juste et sainte ; ou enfin, si la faveur l’emportait sur le bon droit, les Romains régleraient, une fois pour toutes, les dons qu’ils voudraient que Masinissa reçût d’autrui : certainement les Romains mettraient plus de modération dans leur générosité, et ils en sauraient les bornes ; Masinissa au contraire n’en connaîtrait jamais d’autres que les caprices de sa volonté.

S’ils échouaient dans ces trois demandes, et qu’on eût quelque faute à leur reprocher depuis la paix que leur avait donnée Scipion, ils ne voulaient être punis que par les Romains. Ils aimaient mieux une servitude paisible, sous des maîtres venus de Rome, qu’une liberté en butte aux outrages de Masinissa. En effet, il vaudrait mieux mourir pour en finir une fois pour toutes que de vivre dans la dépendance du plus atroce des bourreaux.” Ces mots prononcés, ils se couchent en versant des larmes ; mais en les voyants ainsi étendus à terre, on n’eut pas plus de pitié d’eux que pour le roi.

## Règlement du conflit

On décida de demander à Gulussa ce qu'il avait à répondre à ces allégations, ou de l'inviter à exposer les motifs qui l'avaient lui-même amené à Rome. Gulussa répliqua qu'il ne lui serait pas facile de traiter une affaire sur laquelle il n'avait pas reçu d'instructions de son père ; que son père eût aussi difficilement pu lui en donner, les Carthaginois n'ayant nullement fait connaître l'objet de leur voyage, ni même leur projet de venir à Rome ; qu'ils avaient eu pendant quelques nuits, dans le temple d'Esculape, un conseil clandestin des premiers de l'État, et que c'était de là qu'étaient partis leurs députés avec des instructions secrètes ; que c'était le motif qui avait déterminé son père à l'envoyer à Rome, pour prier le sénat de ne pas ajouter foi aux accusations de leurs ennemis communs, lesquels ne le haïssaient qu'en raison de son inébranlable fidélité à l'égard du peuple romain.

Les deux partis entendus, le sénat consulté sur la réclamation des Carthaginois, dicta cette réponse : Gulussa partira sur-le-champ pour la Numidie, et préviendra son père qu'il ait à envoyer au sénat, sans délai, des députés au sujet de la plainte des Carthaginois, et à prévenir ce peuple pour qu'il se trouve au débat. Que s'il dépendait des sénateurs de faire quelque chose pour l'élévation de Masinissa, ils le feraient, comme ils l'avaient toujours fait ; mais qu'ils ne sacrifiaient pas le bon droit à la faveur ; qu'ils voulaient voir chaque peuple maître du territoire qu'il devait posséder ; qu'ils n'avaient pas l'intention de fixer de nouvelles limites, mais de maintenir les anciennes. Vainqueurs des Carthaginois, ils leur avaient accordé des villes et des terres : ce n'était pas pour leur ôter, contre toute justice, pendant la paix, ce qu'ils ne leur avaient point ôté pendant la guerre, où tout l'autorisait.

Voilà comme furent congédiés le prince et les Carthaginois. Ils reçurent également et sans distinction les cadeaux d'usage, et il ne fut pas dérogé aux anciennes habitudes de bonne hospitalité.



## Rupture du traité d'alliance avec Persée (172)

Vers la même époque, Cn. Servilius Caepio, Ap. Claudius Cento et T. Annius Luscus, qui avaient été envoyés comme commissaires en Macédoine pour présenter les réclamations de la république, et annoncer au roi que toute amitié, toute alliance était rompue, revinrent, et, par le récit catégorique de ce qu'ils avaient vu et entendu, enflammèrent encore la haine qui s'était d'elle-même allumée dans l'âme des sénateurs contre Persée. "Ils avaient vu, disaient-ils, dans toutes les villes de Macédoine, les préparatifs de guerre les plus énergiques. Arrivés près du roi, ils avaient attendu plusieurs jours la permission d'approcher de sa personne. Enfin, ils étaient partis de désespoir d'obtenir un entretien, lorsqu'enfin on les rappela comme ils étaient en chemin, et ils furent introduits. Voici en substance ce qu'ils avaient dit : un traité, fait avec Philippe, avait été renouvelé avec lui-même dès la mort de son père ; ce traité lui interdisait formellement de porter les armes hors de ses frontières, de faire la guerre aux alliés du peuple romain. Ils lui avaient ensuite fait tout le détail des rapports vrais et fidèles qu'ils avaient naguère entendu faire à Eumène dans le sénat. De plus, le roi avait eu une entrevue secrète de plusieurs jours avec des députations des villes d'Asie, à Samothrace. Pour toutes ces violations, le sénat demandait satisfaction ; il exigeait que tout ce que le roi possédait contrairement aux droits que lui donnait le traité, il le rendît au sénat et à ses alliés. À ces mots le roi, enflammé de colère, s'était emporté en propos atroces, invectivant à plusieurs reprises l'avarice et l'ambition des Romains, qui envoyaient ambassades sur ambassades pour épier ses paroles et ses actions, et trouvaient bon d'avoir la haute main sur lui, et de diriger, à leur gré, sa langue et son bras. Enfin, après beaucoup de cris et de bruit, il les avait engagés à revenir le lendemain, attendu qu'il voulait leur donner une réponse écrite."

"Il la leur avait remise en effet telle que la voici : Le traité fait avec son père ne le regardait pas. S'il avait souffert qu'il fût renouvelé, ce n'était pas qu'il l'approuvât, mais c'était que dans les premiers temps d'un règne il faut tout souffrir. Si l'on voulait faire avec lui un nouveau traité, on aurait d'abord à s'entendre sur les conditions ; et s'ils pouvaient se déterminer à le faire sur le pied de l'égalité, il verrait ce qu'il aurait à faire, et il pensait bien qu'eux-mêmes prendraient des mesures conformes aux intérêts de leur république. Il s'était alors esquivé, et on les avait tous écartés du palais. Pour eux, ils lui avaient alors déclaré la rupture de toute alliance et de toute amitié. Ces mots l'avaient mis en émoi, et, s'arrêtant, il leur avait crié à haute voix qu'ils eussent à quitter ses États sous trois jours. C'est ainsi qu'ils étaient partis, sans qu'à leur départ, pas plus que durant leur séjour, on leur fît la moindre prévenance hospitalière."

Puis on donna audience aux députés de Thessalie et d'Étolie. Le sénat, pour que l'on sût au plus tôt quels chefs aurait l'État, décida d'écrire aux deux consuls, afin que celui qui serait libre vînt à Rome pour l'élection de nouveaux magistrats.

## Réception des délégations étrangères au sénat

Les consuls de cette année-là ne firent, pour le service de la république, rien qui mérite d'être cité. On avait attaché une importance toute particulière à calmer et à contenir l'exaspération des Ligures. Indépendamment de la guerre qu'on attendait de la Macédoine, on suspectait encore la foi de Gentius, roi d'Illyrie, sur le rapport des Isséens qui se plaignaient d'une seconde dévastation de leurs frontières, et qui annonçaient aussi que "le roi de Macédoine et celui d'Illyrie n'avaient qu'une âme, qu'ils s'entendaient pour se préparer à la guerre contre les Romains, et que, sous couleur d'ambassade, c'étaient des espions que l'Illyrie avait à Rome, et cela d'après le conseil de Persée, pour savoir ce qui s'y passait."

Les Illyriens furent appelés devant le sénat, et quand ils vinrent dire que le roi les avait envoyés pour le justifier des accusations que les Isséens pourraient porter contre lui, on leur demanda pourquoi ils ne s'étaient pas présentés devant le magistrat pour que, selon l'usage établi, il les logeât et les défrayât, pour qu'on sût enfin leur arrivée et le motif de leur venue. Ils balbutièrent, et on leur dit de sortir du sénat. On ne jugea pas à propos de leur faire une réponse comme à des députés, vu qu'ils n'avaient pas demandé à être présentés au sénat, et on fut d'avis d'envoyer au roi des députés pour lui annoncer la plainte portée devant le sénat par des alliés dont il avait brûlé le pays. On lui reprochait l'injustice qu'il y avait à ne pas ménager des alliés dans ses coupables entreprises." Cette mission fut confiée à A. Térentius Varro, C. Plaetorius et C. Cicérius.

Les députés envoyés en Asie auprès des rois alliés revinrent et rapportèrent "qu'ils s'étaient abouchés avec Eumène dans cette contrée, avec Antiochus en Syrie, avec Ptolémée à Alexandrie ; que tous ces princes avaient été en butte aux sollicitations des délégués de Persée, mais qu'ils demeuraient invariables dans leur fidélité, et qu'ils s'étaient engagés à fournir au peuple romain tout ce qu'il leur commanderait ; qu'ils avaient aussi visité les villes alliées, qu'elles étaient toutes fidèles, à l'exception de Rhodes où ils avaient trouvé les esprits flottants et empoisonnés par les conseils de Persée." Il était venu des députés de Rhodes pour se justifier des accusations qu'ils savaient être habituellement portées contre leur nation ; on décida de leur donner audience au sénat quand les nouveaux consuls seraient entrés en charge.

## Rassemblement de la flotte à Brindes (13 février 172)

On fut d'avis de ne pas différer les préparatifs de guerre. Le préteur C. Licinius est chargé de voir parmi les vieilles quinquérèmes abandonnées dans les chantiers romains, celles qui seraient encore propres au service, d'en opérer le radoub, et de former une flotte de cinquante vaisseaux. S'il lui manquait de quoi compléter ce nombre, il écrirait en Sicile à son collègue Memmius de faire radouber les vaisseaux qui étaient dans cette province et de les mettre à flot, pour qu'ils pussent au premier moment être dirigés sur Brindes.

Le préteur C. Licinius eut ordre de lever parmi les citoyens romains sortis de servitude les équipages de vingt-cinq vaisseaux : Cn. Sicinius devait en commander aux alliés pour un pareil nombre de vingt-cinq ; le même préteur demanderait aux alliés du nom latin huit mille hommes d'infanterie et quatre cents de cavalerie. Pour recevoir cette troupe à Brindes et la faire passer en Macédoine, le choix tombe sur Atilius Serranus qui avait été préteur l'année d'avant, et sur le préteur actuel Cn. Sicinius pour tenir une armée toute prête à être embarquée. Le préteur C. Licinius écrit au nom du sénat au consul C. Popilius de donner rendez-vous à Brindes, pour les ides de février, à la seconde légion, en grande partie composée de vétérans, et cantonnée en Ligurie, ainsi qu'à quatre mille hommes d'infanterie et à deux cents de cavalerie pris chez les alliés du nom latin. Avec cette flotte et cette armée, Cn. Sicinius devait prendre le département de la Macédoine, jusqu'à ce qu'il lui vînt un successeur, et son commandement lui était prorogé d'un an.

Tous ces ordres du sénat furent exécutés avec vigueur. Trente-huit quinquérèmes furent tirées des chantiers ; L. Porcius Licinius eut la charge de les mener à Brindes ; on en envoya douze de Sicile. L'achat des blés pour la flotte et pour l'armée, en Calabre et en Apulie, fut commis à trois délégués, Sex. Digitius, T. Juventius, M. Caecilius. Quand tout fut prêt, le préteur Cn. Sicinius partit de Rome le harnais sur le dos et se rendit à Brindes.

## Élections pour l'année 171

L'année était près de finir quand le consul C. Popilius revint à Rome : c'était obtempérer un peu tard à l'avis du sénat, qui lui avait enjoint d'accélérer l'élection des magistrats, vu l'imminence d'une guerre si importante. Aussi ne trouva-t-il pas les esprits favorablement disposés quand, dans une séance tenue au temple de Bellone, il exposa sa conduite en Ligurie. C'était à qui l'interromprait par ses cris et lui demanderait pourquoi, après le crime de son frère qui avait opprimé les Ligures, il ne les avait pas rendus à la liberté. Les comices consulaires eurent lieu le jour que l'édile avait fixé, douze jours avant les calendes de mars. Les consuls élus furent P. Licinius Crassus et C. Cassius Longinus.

Le lendemain on créa préteurs C. Sulpicius Galba, L. Furius Philus, L. Canuléius Dives, C. Lucrétius Gallus, C. Caninius Rébilus, L. Villius Annalis. Le décret sur les provinces les partagea ainsi pour ces préteurs : on en désigna deux pour rendre la justice à Rome, et trois pour l'Espagne, la Sicile et la Sardaigne : un seul préteur fut affranchi du sort et resta libre et à la disposition du sénat.

Les consuls désignés reçurent du sénat, pour le jour où ils entreraient en charge, l'ordre de faire une prière après le sacrifice régulier des grandes victimes, afin que la guerre, qui était dans les projets du peuple romain, eût un heureux succès. Le même jour, décret du sénat enjoignant au consul C. Popilius de faire vœu à Jupiter très bon très grand de dix jours de jeux, et d'offrandes qui seraient présentées à tous les autels, quand la république serait restée dix ans dans le même état. Le consul se conforma à cet avis ; il prononça au Capitole le vœu relatif aux jeux et celui des offrandes, aussi considérables que le permettait la somme votée par le sénat, dans une séance où ne se trouvaient présents pas moins de cent cinquante membres. Ce fut sous la dictée du grand pontife, Lépιδus, que la formule du vœu fut prononcée.

Cette année-là deux prêtres publics moururent ; L. Aemilius Papus, décemvir des sacrifices, et le pontife Q. Fulvius Flaccus, qui avait été censeur l'année précédente : la mort de ce dernier est une tache à sa mémoire. De ses deux fils qui servaient dans l'Illyrium, on lui annonça que l'un était mort, et que l'autre était pris d'une grave et dangereuse maladie. Son âme succomba sous le poids du chagrin et de l'inquiétude ; et ses esclaves, en entrant le matin dans sa chambre, le trouvèrent pendu. Il avait la réputation, depuis sa censure, de n'avoir plus l'esprit à lui ; on disait généralement que Junon Lacinia, dans sa colère, lui avait perverti la raison. Aemilius fut remplacé, comme décemvir, par M. Valérius Messala ; et Fulvius, comme pontife, par Cn. Domitius Ahénobarbus, promu bien jeune au sacerdoce.

## Prise de position des rois dans le conflit

Sous le consulat de P. Licinius et de C. Cassius, ce n'était pas seulement la ville de Rome ni la terre d'Italie, mais tous les rois, toutes les cités de l'Europe et de l'Asie dont l'attention était fixée sur la guerre entre la Macédoine et Rome. Eumène, indépendamment de sa vieille haine, se sentait encore stimulé par le ressentiment tout frais de l'attentat de Delphes, où il avait failli être assommé comme une victime. Prusias, roi de Bithynie, avait décidé d'observer la neutralité et d'attendre l'événement. Il ne pouvait raisonnablement porter les armes contre son beau-frère en faveur des Romains ; et il devait, par sa sœur, trouver grâce auprès de Persée vainqueur. Ariarathès, roi de Cappadoce, outre les secours qu'il avait promis aux Romains en son propre nom, était de moitié avec Eumène, depuis qu'il était devenu son parent, dans tous ses projets de paix et de guerre.

Antiochus sans doute avait des vues sur la couronne d'Égypte, dédaignant l'enfance du roi et l'incapacité de ses tuteurs ; les prétentions qu'il élevait sur la Coelé-Syrie lui semblaient un prétexte de guerre excellent ; et il comptait faire cette guerre sans aucun embarras, tandis que les Romains seraient occupés à celle de Macédoine : pourtant il avait fait les plus belles promesses, soit au sénat par ses propres députés, soit personnellement aux députés du sénat. Ptolémée, à cause de son âge, n'avait pas de volonté. Ses tuteurs, tout en se préparant à la guerre contre Antiochus pour défendre la Coelé-Syrie, promettaient tout aux Romains pour la guerre de Macédoine. Masinissa leur fournissait des blés, et il se disposait à envoyer sous leurs drapeaux son fils Misagène, avec des troupes auxiliaires et des éléphants. Ses plans étaient disposés pour toutes les chances de la fortune. Si les Romains étaient vainqueurs, sa situation restait la même, et il n'y avait plus moyen de remuer ; car les Romains ne souffriraient pas qu'on opprimât les Carthaginois. Si la puissance romaine succombait, les Carthaginois perdaient leurs protecteurs, et toute l'Afrique était à lui. Gentius, roi des Illyriens, avait mieux réussi à se rendre suspect aux Romains qu'à savoir lui-même le parti qu'il embrasserait ; il paraissait plus disposé à se laisser entraîner par sa fougue que conduire par la réflexion vers l'un ou l'autre. Le Thrace Cotys, roi des Odryses, était évidemment pour les Macédoniens.

## **Analyse de la situation politique en Grèce. Texte de la déclaration de guerre (mars 171)**

Voilà quelles étaient les dispositions des rois ; mais dans les républiques et les pays de liberté, le peuple, presque partout, comme c'est l'habitude, donnait du mauvais côté et penchait pour Persée et les Macédoniens ; on pouvait chez les grands distinguer des tendances diverses. Les uns avaient pour les Romains un zèle si outré que l'excessive chaleur qu'ils mettaient à le montrer paralysait leur influence ; de ce nombre très peu savaient apprécier dans les Romains la justice du commandement ; la majorité voyait, dans les services importants qu'on pouvait nous rendre, un degré pour s'élever dans le sein de sa république. L'autre parti était celui des courtisans du roi, gens que leurs dettes et l'état désespéré de leur fortune, si l'ordre des choses actuelles était maintenu, poussaient dans le torrent des révolutions ; parmi eux quelques ambitieux démagogues qui savaient Persée plus populaire. Une troisième opinion, celle des âmes honnêtes et sensées, préférait, dans le cas où le choix d'un maître lui appartiendrait, l'autorité des Romains au sceptre de Persée. En bons politiques, ces hommes, si on les faisait arbitres absolus de leur fortune, éloignaient l'idée de voir l'une des deux puissances s'établir sur les débris de l'autre ; ils trouvaient mieux que, sans essayer leurs forces, elles se contiennent et donnassent ainsi la paix au pays. Il leur semblait qu'entre ces deux puissances le comble du bonheur, pour les républiques, serait que l'une protégeât toujours le faible contre les entreprises de l'autre. Ceux de cette opinion observaient, silencieux et sereins, la lutte entre les deux partis.

Les consuls, le jour de leur entrée en charge, se conformèrent au sénatus-consulte ; ils immolèrent les grandes victimes dans tous les temples où le lectisterne a lieu la plus grande partie de l'année ; puis, ayant auguré que leurs prières étaient agréées des dieux immortels, ils annoncèrent au sénat qu'ils avaient régulièrement accompli le sacrifice et la prière ait sujet de la guerre de Macédoine. Les haruspices répondirent que si l'on faisait quelque entreprise nouvelle, il fallait se presser ; qu'ils présageaient une victoire, un triomphe, l'accroissement de l'empire.

Les sénateurs ordonnèrent que, "pour le salut, le bonheur et la prospérité du peuple romain, les consuls feraient, au premier jour, au peuple réuni en comices par centuries, la proposition suivante : considérant que Persée, fils de Philippe, roi de Macédoine, contrairement au traité fait avec son père Philippe et renouvelé avec lui-même depuis la mort de son père, a porté ses armes chez des alliés du peuple romain, a dévasté leurs campagnes et occupé leurs villes ; considérant qu'il a arrêté des projets de préparatifs de guerre contre les Romains, et qu'il a, dans ce but, réuni des armes, des soldats, des vaisseaux ; s'il ne donne pas satisfaction à cet égard, plaise au peuple que la guerre lui soit faite." Cette proposition fut présentée.

## Répartition des postes

Puis un sénatus-consulte décida “que les consuls s’arrangeraient à l’amiable ou tireraient au sort pour les provinces d’Italie et de Macédoine ; que celui à qui la Macédoine serait échue poursuivrait le roi Persée et ses partisans, s’ils ne donnaient satisfaction au peuple romain, et lui ferait la guerre.” On arrêta aussi une levée de quatre légions, deux pour chaque consul. La province de Macédoine obtint ce privilège qu’au lieu de cinq mille deux cents hommes d’infanterie par légion, qui, selon les anciens statuts, y devaient entrer, on en levât six mille pour la Macédoine ; mais les quatre eurent chacune trois cents chevaux. Le contingent des alliés fut aussi augmenté pour un des deux consuls ; seize mille hommes d’infanterie et huit cents de cavalerie, indépendamment des six cents cavaliers qu’avait conduits Sicinius, devaient s’embarquer sous ses ordres pour la Macédoine.

Pour l’Italie, on jugea qu’il suffisait de douze mille hommes d’infanterie alliée et de six cents de cavalerie. Un second avantage qu’on fit au département de Macédoine, ce fut l’autorisation donnée au consul d’enrôler, à son choix, des centurions et des vétérans, sans dépasser l’âge de cinquante ans. Au sujet des tribuns des soldats il y eut cette année une innovation résultant de la guerre de Macédoine : ce fut la motion faite au peuple par les consuls, en vertu d’un sénatus-consulte, pour que le choix de ces officiers n’eût pas lieu aux suffrages, et qu’on l’abandonnât à la volonté et au libre arbitre des consuls et des préteurs.

Voici de quelle manière les commandements furent distribués aux préteurs. Le préteur que le sort avait désigné pour se rendre où un avis du sénat l’aurait envoyé, fut chargé d’aller rejoindre la flotte à Brindes, d’y passer en revue les équipages, de congédier ceux qui pourraient lui paraître impropres au service, de les remplacer par des fils d’affranchis, et de faire en sorte qu’il y eût deux tiers de citoyens romains et un tiers d’alliés. Quant aux grains qu’on aurait à demander à la Sicile et à la Sardaigne pour la flotte et les légions, on décida d’en donner le mandat aux préteurs qui avaient obtenu ces provinces au sort : ils imposeraient une seconde dîme aux Siciliens et aux Sardes, et ces grains seraient portés à l’armée de Macédoine. La Sicile échut à C. Caninius Rébilus, la Sardaigne à L. Furius Philus, l’Espagne à L. Canuléius Dives, la juridiction urbaine à C. Sulpicius Galba, et à L. Villius Annalis celle des étrangers. Le sort mit à la disposition du sénat C. Lucretius Gallus.

## La Macédoine échoit au consul P. Licinius

Il y eut entre les deux consuls un débat plus plaisant que sérieux au sujet de la province. Cassius disait “qu’il prendrait la Macédoine sans tirer au sort, et que son collègue ne pouvait, sans violer un serment, prendre part au tirage avec lui ; car il avait, étant préteur, afin de ne pas partir pour sa province, juré, en pleine assemblée du peuple, qu’il avait des sacrifices à célébrer en lieu et à jours fixes, ajoutant que sa présence y était nécessaire. Si le sénat jugeait qu’il ne fallait pas faire plus d’attention à ce que Licinius désirait étant consul qu’à ce qu’il avait juré étant préteur, lui, Cassius, se mettait toutefois à la discrétion du sénat.” Les sénateurs se consultèrent, et, pensant qu’il serait tyrannique de refuser la province à l’homme auquel le peuple romain n’avait pas refusé le consulat, ils ordonnèrent aux consuls de procéder au tirage. Ce fut P. Licinius qui eut la Macédoine et C. Cassius l’Italie. Ensuite ils tirèrent au sort les légions ; ce fut la première et la troisième qui durent passer en Macédoine ; la seconde et la quatrième rester en Italie.

Licinius enrôlait aussi les vétérans et les centurions, et beaucoup venaient s’offrir d’eux-mêmes, parce qu’ils voyaient riches ceux qui avaient servi dans la première guerre de Macédoine et contre Antiochus en Asie. Comme les tribuns des soldats appelaient sous les drapeaux les centurions, mais sans choix, il y en eut vingt-trois, anciens primipiles, qui invoquèrent les tribuns du peuple. Deux de ces magistrats, M. Fulvius Nobilior et M. Claudius Marcellus renvoyaient l’affaire aux consuls : “C’était, disaient-ils, aux consuls d’en connaître, aux consuls, qui étaient chargés de la levée des hommes et de la guerre. Les autres annonçaient l’intention d’en connaître, et, s’il y avait eu abus, de prêter leur appui aux citoyens qui l’avaient invoqué.



L'affaire se plaidait devant le siège des tribuns. Là se présentèrent le consulaire M. Popilius, comme défenseur, les centurions et le consul. Sur la demande du consul, qui désirait que l'affaire fût plaidée devant le peuple, le peuple fut réuni en assemblée. La cause des centurions fut soutenue par M. Popilius, qui avait été consul deux ans avant, et voici sa défense : "Ces guerriers avaient fait leur temps ; l'âge et les fatigues continuelles avaient d'ailleurs usé leurs corps. Ils ne se refusaient pourtant pas à servir la république. Tout ce qu'ils demandaient c'était d'être maintenus dans les mêmes grades qu'ils avaient occupés lorsqu'ils étaient sous les drapeaux." Le consul P. Licinius fit lire les sénatus-consultes : d'abord celui qui déclarait la guerre à Persée ; ensuite celui qui ordonnait l'appel, pour cette guerre, du plus grand nombre que l'on pourrait d'anciens centurions, ne libérant que ceux qui passaient cinquante ans. Il pria ensuite "qu'on voulût bien, pour une guerre toute nouvelle, si rapprochée de l'Italie, contre un si puissant roi, ne pas gêner les tribuns des soldats dans la levée des hommes, ni empêcher le consul d'assigner à chacun le rang qu'il croirait devoir lui donner dans l'intérêt public. S'il se présentait quelque doute à cet égard, il proposait de renvoyer l'affaire au sénat."

## Intervention de Sp. Ligustinus

Lorsque le consul eut dit ce qu'il voulait, Sp. Ligustinus, un de ceux qui avaient invoqué l'appui des tribuns, demanda aux consuls et aux tribuns la faveur de présenter au peuple une courte défense. La permission lui fut accordée, et voici le langage qu'on lui a prêté :

“Vous voyez devant vous, Romains, Sp. Ligustinus, de la tribu Crustumina, et originaire du pays des Sabins. Mon père m'a laissé un arpent de terre et un pauvre réduit, lieu de ma naissance et de mon éducation, ma demeure aujourd'hui encore. Dès que j'eus l'âge, mon père me fit épouser sa nièce ; pour toute dot elle m'apporta sa liberté et sa pudeur ; de plus, une fécondité à combler tous les vœux, même d'une maison riche. Nous avons six fils et deux filles, toutes deux déjà mariées. Quatre de nos fils ont déjà la robe virile, deux n'ont que la prétexte.

Je fus fait soldat sous le consulat de P. Sulpicius et de C. Aurélius. J'ai fait partie de l'armée qui fut embarquée pour la Macédoine, et pendant deux ans j'ai fait, comme simple soldat, la guerre contre Philippe ; la troisième année ma valeur me fit assigner, par T. Quinctius Flaminius, le dixième hastat. Après la défaite de Philippe et des Macédoniens, époque où nous fûmes rembarqués pour l'Italie, et licenciés, je repris sur-le-champ du service comme volontaire et je partis pour l'Espagne avec le consul M. Porcius.

De tous les généraux aujourd'hui vivants, il n'a pas son pareil pour remarquer et apprécier le mérite, au vu et au su de tous ceux que de longs services ont mis à même de le comparer avec d'autres. C'est là l'homme qui me trouva digne d'occuper le premier hastat de la première centurie. Je partis une troisième fois comme volontaire pour l'armée qu'on envoya contre les Étoliens et le roi Antiochus. M'. Acilius me nomma premier centurion de la première centurie des principes. Après l'expulsion d'Antiochus et la soumission des Étoliens, nous fûmes rembarqués pour l'Italie, et depuis ce temps-là j'ai fait deux fois le service annuel des légions. Après cela j'ai porté les armes deux ans en Espagne ; une fois sous Q. Fulvius Flaccus, ensuite sous le préteur Ti. Sempronius Gracchus. Flaccus me mit au nombre de ceux qu'il emmenait, en raison de leur bravoure, pour accompagner son triomphe. Sur les instances de Ti. Gracchus je me rendis dans sa province. Dans l'espace d'un petit nombre d'années je fus quatre fois primipile. J'ai obtenu de mes généraux trente-quatre prix de bravoure ; j'ai gagné six couronnes civiques. J'ai vingt-deux campagnes et plus de cinquante ans d'âge. Quand je n'aurais pas mérité le repos, quand mon âge ne me dispenserait pas, pourtant, comme je puis, P. Licinius, vous donner quatre soldats à ma place, il eût été juste de me donner mon congé.

Voilà ce que j'avais à vous prier d'entendre pour la cause que je représente ; quant à moi, tant qu'un officier chargé de levées me trouvera bon pour le service, jamais je ne m'en excuserai. C'est aux tribuns des soldats de voir quel rang ils me jugent capable d'occuper ; je ferai en sorte que personne ne me surpasse pour la bravoure. C'est ce que j'ai toujours fait, mes chefs et ceux qui ont servi sous les mêmes drapeaux que moi m'en sont témoins. Et vous, mes camarades, bien que vous fassiez usage pour vous du droit d'appel, vous qui, plus jeunes, n'avez jamais rien fait contre l'autorité des magistrats et du sénat, vous devez encore aujourd'hui vous mettre à la discrétion du sénat et des consuls, et

trouver toutes les places honorables, lorsqu'on y est pour défendre sa patrie.”



## Départ de l'armée (début juin 171)

Ces paroles lui valurent toute sorte d'éloges de la part du consul qui, de l'assemblée du peuple, le conduisit devant le sénat. Là des remerciements lui furent faits aussi au nom du sénat ; et les tribuns des soldats, par égard pour sa vaillance, lui assignèrent le rang de primipile dans la première légion. Les autres centurions renoncèrent à leur opposition et se soumirent avec docilité au recrutement.

Afin de hâter le départ des magistrats pour leurs provinces, les fêtes latines furent célébrées le jour des calendes de juin ; et, cette solennité terminée, le préteur C. Lucretius, après avoir fait prendre les devants à tout ce qui était nécessaire pour sa flotte, se dirigea sur Brindes. Outre les armées que formaient les consuls, le préteur C. Sulpicius Galba eut commission de lever quatre légions urbaines, l'infanterie et la cavalerie au complet, et de choisir dans le sénat quatre tribuns des soldats pour en prendre le commandement ; il devait demander aux alliés du Latium quinze mille hommes d'infanterie et douze cents de cavalerie. Cette armée devait être prête à marcher sur un ordre du sénat.

Le consul P. Licinius réclamant pour son armée, composée de nationaux et d'alliés, l'adjonction de troupes auxiliaires, on lui donna deux mille Ligures, des archers crétois dont on ne précisait pas le nombre - ce que la Crète en aurait envoyé sur notre demande ; puis des cavaliers et des éléphants de Numidie. À cet effet des délégués furent envoyés à Masinissa et aux Carthaginois ; ce furent L. Postumius Albinus, Q. Térentius Culléo, C. Aburius. On décida aussi d'en envoyer trois en Crète : A. Postumius Albinus, C. Decimius, A. Licinius Nerva.

## **Rupture des relations diplomatiques avec Persée (avril 171)**

À la même époque il vint des ambassadeurs du roi Persée. On décida de ne les pas introduire en ville, attendu que déjà la guerre avec leur roi et les Macédoniens avait été décidée par un décret du sénat et par un ordre du peuple. Admis devant le sénat, dans le temple de Bellone, ils s'exprimèrent en ces termes : "Le roi Persée se demande avec étonnement pourquoi ces armées embarquées pour la Macédoine ? Si le sénat pouvait se résoudre à les rappeler, le roi donnerait au sénat toutes les satisfactions qu'il voudrait pour le mal qu'il aurait fait aux alliés, si on lui faisait ce reproche"

Sp. Carvilius, envoyé de Grèce tout exprès par Cn. Sicinius, était alors dans le sénat. Il dénonça l'attaque, à main armée, de la Perrhèbie, la prise de quelques villes de Thessalie, et d'autres entreprises exécutées ou préparées par le roi ; les députés furent invités à lui répondre. Comme ils hésitaient, disant que leur mandat n'avait pas plus de latitude, on les chargea d'aller dire au roi que le consul Licinius serait bientôt en Macédoine avec une armée. Qu'à lui devraient s'adresser ses députés s'il avait quelque satisfaction à offrir ; qu'il n'y avait plus de raison pour en envoyer à Rome ; qu'on n'en laisserait aucun traverser l'Italie. Voilà comment on les congédia, et on ordonna au consul Licinius de leur donner onze jours pour quitter l'Italie, et d'envoyer Sp. Carvilius pour les surveiller jusqu'à leur embarquement.

Voilà ce qui se passa à Rome, avant le départ des consuls pour leurs provinces. Déjà Cn. Sicinius qui, avant de se démettre, avait pris les devants et s'était rendu à Brindes près de la flotte et de l'armée, avait fait passer en Épire cinq mille hommes d'infanterie et trois cents de cavalerie, et avait ses quartiers près de Nymphaea sur le territoire d'Apollonie. De ce point il envoya des tribuns avec deux mille hommes pour occuper les châteaux des Dassarètes et des Illyriens, qui réclamaient eux-mêmes des garnisons pour être mieux à l'abri des incursions des Macédoniens leurs voisins.

## **2. La guerre froide (automne 172 - printemps 171)**

37

### **Le travail des commissaires en Grèce (septembre 172)**

Peu de jours après, Q. Marcius, A. Atilius, P. et Ser. Cornélius Lentulus, et L. Décimius, envoyés en Grèce comme délégués, conduisirent à Corcyre avec eux mille hommes d'infanterie : ce fut là qu'ils se partagèrent les contrées qu'ils avaient à visiter et les soldats de leur escorte. L. Décimius fut envoyé à Gentius, roi des Illyriens ; il devait, s'il trouvait encore chez lui quelques dispositions amicales, chercher à le gagner et même à l'entraîner, pour la guerre projetée, dans l'alliance du peuple romain. Les Lentulus furent dirigés sur Céphallénie, pour passer dans le Péloponnèse et longer les côtes, dans la direction de l'occident, avant l'hiver. Marcius et Atilius eurent à visiter l'Épire, l'Étolie et la Thessalie ; puis à jeter un regard sur la Béotie et l'Eubée, pour passer de là dans le Péloponnèse. Ils donnent là rendez-vous aux Lentulus. Ils n'avaient pas quitté Corcyre qu'une dépêche leur fut remise de la part de Persée, qui demandait quels motifs avaient les Romains de faire passer des troupes en Grèce, et d'en occuper les villes. On décida de ne pas lui faire de réponse par écrit, mais de dire de vive voix au messenger, porteur de la dépêche, que les Romains le faisaient pour avoir garnison dans ces villes mêmes.

Les Lentulus parcourant les villes du Péloponnèse, et encourageant toutes les cités, sans distinction, à déployer contre Persée le même zèle qu'elles avaient mis à seconder les Romains dans la guerre de Philippe d'abord, et ensuite dans celle d'Antiochus, n'étaient accueillis dans les assemblées que par des murmures : c'étaient les Achéens qui s'indignaient, eux qui, dès le principe de la guerre de Macédoine, avaient prêté secours aux Romains, et dans la guerre de Philippe avaient été les ennemis des Macédoniens, de n'être pas mieux traités que les Messéniens et les Éliens, qui avaient porté, pour Antiochus, les armes contre le peuple romain : récemment admis dans la ligue achéenne, ils se plaignaient d'avoir été livrés aux Achéens vainqueurs comme prix de la lutte.

## Mission diplomatique en Épire et en Étolie

Marcus et Atilius montant à la ville de Gitana, en Épire, à dix milles de la mer, y réunirent les Épirotes, et se firent écouter de l'assemblée avec un assentiment unanime. On leur donna quatre cents hommes de la jeunesse du pays, qui furent placés chez les Orestes pour tenir garnison dans cette ville, que les délégués avaient affranchie du joug des Macédoniens. Ils passèrent de là en Étolie et n'y demeurèrent que peu de jours, jusqu'à ce qu'on eût pourvu au remplacement du préteur qui était mort : aussitôt après la nomination de Lyciscus, dont les bonnes dispositions en faveur des Romains étaient assez connues, ils passèrent en Thessalie. Là vinrent les députés des Acarnaniens et les exilés des Béotiens. Les Acarnaniens eurent ordre de représenter qu'une occasion s'offrait, pour le peuple, de réparer les torts qu'ils avaient eus envers le peuple romain, d'abord dans la guerre de Philippe, ensuite dans celle d'Antiochus, dont les promesses les avaient déçus. Si, malgré leurs torts, ils avaient éprouvé la clémence du peuple romain, ils pouvaient, par des services, éprouver sa libéralité. On reprocha aux Béotiens l'alliance qu'ils avaient faite avec Persée. Ils répliquèrent que la faute en était à Isménias, chef du parti opposé, et que quelques villes, tout en le désapprouvant, s'étaient laissé entraîner à ses suggestions ; c'est ce qu'on verra, dit Marcus, quand chaque ville va être mise en demeure de décider elle-même de son sort."

Les Thessaliens furent réunis à Larissa. Les Thessaliens eurent là la plus heureuse occasion de remercier les Romains du don de la liberté, et les députés de rendre grâce aux Thessaliens de l'aide énergique qu'on avait trouvée chez eux d'abord dans la guerre de Philippe, et puis dans celle d'Antiochus. Ces souvenirs de services réciproquement rendus portèrent la multitude à décréter, dans son enthousiasme, tout ce que les Romains voulurent.

À l'issue de cette réunion il vint des députés de la part de Persée, réclamant surtout le bénéfice des rapports d'hospitalité qui existaient entre son père et celui de Marcus. Après avoir rappelé d'abord cette liaison, les députés en prirent occasion de solliciter pour leur roi une conférence. Marcus répondit "qu'il avait, en effet, entendu dire à son père qu'il avait eu Philippe pour hôte et pour ami ; qu'il n'avait pas du tout oublié cette liaison, lorsqu'il se chargeait de l'ambassade ; que, s'il eût été bien portant, la conférence n'eût souffert aucun délai : qu'aussitôt qu'il se sentirait mieux il se rendrait, avec son collègue, aux bords du Pénée, sur la route qui va d'Homolium à Dium, après avoir envoyé au roi des courriers lui annonçant son arrivée".



### Rencontre au bord du Pénée (fin de l'année 172)

Persée part alors de Diom et rentre dans l'intérieur de ses États, se flattant d'un léger espoir, Marcius ayant dit que c'était à cause de lui personnellement qu'il s'était chargé de la députation. Au bout de peu de jours ils vinrent au rendez-vous fixé. Le roi avait une nombreuse escorte, composée tant de ses amis que des soldats de sa garde. L'entourage des députés romains n'était pas moins nombreux ; beaucoup de monde les accompagna de Larissa, ainsi que les députés des villes qui s'étaient trouvés à Larissa, et qui voulaient rapporter chez eux des nouvelles positives de la conférence à laquelle ils auraient assisté. Ils éprouvaient aussi cette curiosité, si naturelle à l'homme, de voir s'aboucher un prince illustre avec les députés du premier peuple de l'univers.

Quand ils furent en présence, n'ayant plus que le fleuve qui les séparât, il y eut quelques instants d'hésitation et de pourparler, pour savoir qui passerait l'eau. Les uns revendiquaient les droits de la majesté royale, les autres réclamaient pour le nom du peuple romain, et rappelaient de plus que c'était Persée qui avait demandé l'entrevue. Une plaisanterie de Marcius décida cette question d'étiquette. "C'est au plus jeune, dit-il, de venir trouver son aîné ; et (vu qu'il s'appelait lui-même Philippe) c'est au fils de faire les premiers pas vers son père." On n'eut pas de peine à le faire entendre au roi. Un autre embarras se présentait ensuite ; avec combien de personnes passerait-il ? Le roi jugeait convenable de passer avec toute sa suite ; les députés voulaient qu'il n'eût que trois personnes avec lui, ou que, s'il se faisait suivre de tout ce monde, il donnât des otages qui garantiraient l'entière loyauté de l'entrevue. Il donna comme otages Hippias et Pantauchus, qui avaient été ses parlementaires et qui tenaient le premier rang dans son amitié. Ce n'était pas tant comme gages de sa foi qu'on avait exigé de lui des otages, que pour faire voir aux alliés que ce n'était pas du tout sur le pied de l'égalité qu'avait lieu l'entrevue du roi et de nos commissaires. On s'aborda, non pas en ennemis, mais avec toute la bienveillance qui convient à des hôtes ; des sièges furent avancés et l'on s'assit.

## Discours de Quintus Marcus Philippus

Après un moment de silence : “Vous attendez, je le suppose, dit Marcius, que nous répondions à la dépêche que vous nous avez fait remettre à Corcyre ; vous y demandez pourquoi, simples commissaires, nous sommes venus avec des troupes, et pourquoi nous envoyons des garnisons dans toutes les villes ? Votre question m’embarrasse ; ce serait de l’orgueil que de n’y pas répondre, et une réponse sincère pourrait, je le crains, blesser votre oreille. Mais il faut que la parole ou l’épée venge la rupture des traités : et, bien que j’eusse mieux aimé voir confier à tout autre qu’à moi le soin de vous faire la guerre, je me résignerai à tenir à mon hôte le langage sévère que je lui dois, comme les médecins, quand, pour sauver notre corps, ils ont recours à des remèdes douloureux.

Depuis votre avènement vous n’avez fait qu’une chose qui fût à faire, c’était d’envoyer des députations pour renouveler l’alliance ; mais il eût mieux valu ne pas la renouveler que la violer après l’avoir jurée une seconde fois : voilà ce que pense le sénat. Abrupolis était l’allié et l’ami du peuple romain ; vous l’avez détrôné. Arthétaurus, celui de tous les princes illyriens qui était le plus fidèle au nom romain, meurt assassiné ; vous recevez ses meurtriers, comme si sa mort avait, pour ne rien dire de plus, comblé vos vœux.

Vous avez, contrairement au traité, traversé avec une armée la Thessalie et le territoire de Malia pour vous rendre à Delphes ; vous avez aussi malgré les traités envoyé des secours aux Byzantins. Vous avez conclu, sous le sceau du serment, une alliance à part, une alliance illicite, avec les Béotiens nos alliés. Les députés thébains, Éversa et Callicritus, qui venaient de notre part, ont été assassinés, j’aime mieux demander par qui, que de le dire. La guerre intestine en Étolie et le meurtre des grands du pays, à qui, sinon à vos émissaires, peut-on les attribuer ? Le pays des Dolopes, c’est vous-mêmes qui l’avez ravagé.

Le roi Eumène, revenant de Rome dans ses états, a failli être immolé à Delphes, sur le territoire sacré, comme une victime devant les autels ; et ma langue se refuse à nommer celui qu’il accuse. Tous les attentats occultes que dévoile notre hôte de Brindes, j’ai la certitude qu’on vous les a tous reprochés dans les lettres qui vous ont été écrites de Rome, et que vos députés vous les ont rapportés. Pour m’empêcher d’articuler ces faits, vous n’aviez qu’un moyen, c’était de ne pas me demander pourquoi nous faisons passer des armées en Macédoine, et pourquoi nous mettons des garnisons dans les villes de nos alliés.

Il y aurait eu plus de fierté à laisser votre demande sans réponse, qu’à vous en donner une sincère. Quant à moi, je me souviendrai de l’hospitalité qui rapprocha nos pères, en écoutant vos paroles, et je désire que vous me fournissiez des motifs pour plaider votre cause devant le sénat.”

## Réponse de Persée

À quoi Persée répliqua : “Ma cause serait bonne, plaidée devant des juges impartiaux ; et vous êtes juges et parties. Des actions dont on me fait des crimes, il en est dont je devrais être fier peut-être ; d’autres que je confesserais sans rougir ; d’autres sur lesquelles je répons à un oui par un non.

Pourquoi, si vous instruisez mon procès d’après vos lois, les griefs du dénonciateur de Brindes ou du roi Eumène seraient-ils plutôt à vos yeux une accusation réelle qu’un propos calomnieux ? Eumène, sur qui pèsent tant de haines publiques et privées, n’a-t-il d’ennemi que moi ? Et moi, dans mes criminels projets, m’était-il impossible de trouver d’autres bras à employer que celui d’un Rammius, que je n’avais jamais vu et que je ne devais voir jamais ?

On me demande compte des Thébains, victimes avérées d’un naufrage ; on me demande compte du meurtre d’Arthétaurus ; et pourtant tout ce qu’on y voit, c’est que ses assassins se sont exilés dans mes états. J’accepte l’accusation si vous admettez aussi que, toutes les fois que des exilés se rendent en Italie ou à Rome, ils sont autorisés à faire remonter jusqu’à vous les crimes qui ont motivé leur condamnation. Si vous reculez devant cette conséquence, vous et toutes les nations, je prétends être compris dans le nombre. Et, par Hercule, qu’entend-on en disant que l’exil est libre, si l’exilé se voit fermer tout l’univers ? Toutefois, dès qu’un avis émané de vous m’apprit qu’ils étaient en Macédoine, je les fis chercher et leur interdis à tout jamais l’entrée de mes États.

Voilà les accusations auxquelles j’avais à répondre, comme un inculpé devant ses juges : passons aux différends que j’ai avec vous, comme roi, sur les clauses de notre traité, et discutons. Si le traité portait en effet que je ne pourrais pas même défendre ma personne et mon trône contre un agresseur, je dois avouer qu’en repoussant l’agression d’Abrupolis, allié du peuple romain, j’ai violé le traité. Mais, si le traité le permettait, si d’ailleurs le droit des gens permet à tout le monde de repousser la force par la force, qu’avais-je à faire lorsque Abrupolis avait ravagé les frontières de mes états jusqu’à Amphipolis, et enlevé une foule de personnes libres, un grand nombre d’esclaves et des bestiaux par milliers ? Fallait-il demeurer en paix et tout souffrir jusqu’à ce qu’il fût entré, les armes à la main, dans Pella et jusque dans mon palais ? Je lui ai fait une guerre légitime ; mais sans doute il ne fallait pas qu’il fût vaincu ni qu’il souffrît le sort ordinaire des vaincus : quoi ? Lorsque j’ai eu de pareilles conséquences à subir, moi qui repoussais l’agression, de quel malheur a droit de se plaindre celui qui fut l’agresseur ?

Je ne ferai pas valoir les mêmes motifs, Romains, pour justifier la répression que mes armes ont exercée à l’égard des Dolopes ; ils étaient mes sujets, compris dans les États que votre décret attribua à mon père. S’il fallait rendre compte de ma conduite, ce ne serait pas vous ni vos alliés, mais seulement ceux qui blâment la sévérité et l’injustice, même à l’égard des esclaves, qui pourraient trouver ma sévérité excessive et tyrannique ; car ils ont fait mourir Euphranor, que je leur avais donné pour gouverneur, avec tant de cruauté, que la mort même fut le moindre de ses maux.”

### Suite du discours de Persée

“De là je poussai jusqu’à Larissa, Antrones et Ptéléon, villes que j’avais à visiter, et, rapproché ainsi de Delphes où j’avais à accomplir un vœu déjà ancien, j’y montai sacrifier. Ici, pour me charger, on ajoute que j’avais mon armée, apparemment pour faire ce que je vous reproche aujourd’hui, pour m’emparer des villes, pour y mettre des garnisons. Réunissez en assemblée toutes les cités de la Grèce que j’ai traversées ; qu’un seul particulier dénonce un seul mauvais traitement de la part de mes troupes, et j’avouerai aussitôt que le sacrifice n’était que feint, et qu’il cachait un autre but.

Nous avons envoyé des corps de troupes aux Étoliens et aux Byzantins, et fait amitié avec les Béotiens. Ces mesures, quelque importance qu’on y attache, mes députés les ont, plus d’une fois, non seulement exposées, mais encore justifiées dans votre sénat, où j’avais des antagonistes moins bien disposés que vous, Q. Marcius, qui êtes l’hôte de mon père ; mais c’est qu’à Rome n’était pas encore arrivé Eumène, pour attiser chez vous, à force de calomnies et d’interprétations forcées, le soupçon et la haine, et s’efforcer de vous convaincre que la Grèce ne peut pas être en liberté et jouir des effets de votre bienveillance, tant que le royaume de Macédoine subsistera. On achèvera le tour du cercle, et l’on verra bientôt quelqu’un venir dire qu’en vain avez-vous fait reculer Antiochus au-delà du Taurus, qu’Eumène tyrannise l’Asie plus que ne faisait Antiochus, et que vos alliés n’auront pas de repos tant qu’il y aura une cour à Pergame : que cette cour est une citadelle de tyrannie qui pèse sur la tête de tous les états voisins.

Pour moi, Q. Marcius, A. Atilius, je sais que l’effet des griefs que vous m’avez opposés, ainsi que ma justification, doivent dépendre de la délicatesse de l’oreille et des dispositions intérieures de ceux qui m’écoutent : que la difficulté n’est pas de savoir ce que j’ai fait, ni dans quelle intention, mais comment vous le prendrez. J’ai la conscience de n’avoir sciemment commis aucune faute : si j’en ai commis par inadvertance, voilà une réprimande capable de redresser et de purifier ma conduite. Pour ma part rien d’irréparable, aucun méfait qui puisse vous déterminer à prendre les armes pour le punir : ce serait bien à tort que la renommée de votre clémence et de votre profonde sagesse se serait répandue chez tous les peuples, si pour de tels motifs, à peine faits pour motiver des plaintes et une enquête, vous prenez les armes et déclarez la guerre aux rois vos alliés.”

## **Perse obtient une trêve. Vive tension en Béotie**

Marcius, approuvant alors ce langage, lui conseilla d'envoyer des députés à Rome, dans la pensée qu'il fallait aller jusqu'au bout, essayer tous les moyens et ne renoncer à aucun espoir. Le reste de leur entretien n'eut d'autre objet que de procurer aux envoyés toute sûreté pour leur voyage. Ce but ne semblait pouvoir être atteint que par une demande de trêve ; Marcius le désirait, et n'avait pas eu d'autre intention en prenant rendez-vous ; il fit cependant des difficultés pour ce rendez-vous et ne parut l'accorder que par considération pour le roi. Les Romains, en effet, n'étaient pas suffisamment en mesure, n'avaient point d'armée, point de général prêt ; tandis que Persée (si un vain espoir de paix n'eût aveuglé sa politique) avait fait toutes ses dispositions, préparé toutes ses ressources et pouvait choisir, pour commencer la guerre, l'instant le plus commode pour lui, le plus désavantageux pour ses ennemis.

Après cet entretien, les députés romains, qui avaient offert au roi la garantie d'une trêve, se rendirent en Béotie. Déjà quelques mouvements avaient éclaté dans ce pays par la retraite de quelques peuples de la ligue qui unissait les Béotiens, retraite qu'avait motivée la réponse des députés ; ceux-ci ayant dit, comme on sait, qu'on verrait bien quels étaient les peuples qui avaient de la répugnance à se dévouer corps et âme au parti du roi. Ce fut de Chéronée d'abord, puis de Thèbes, que des députés vinrent à leur rencontre dans le chemin même, pour affirmer qu'ils n'avaient pas été présents à la séance où cette alliance avait été décrétée : les députés, sans leur faire de réponse sur le moment, leur ordonnèrent de les suivre à Chalcis.

À Thèbes, une autre discussion avait donné lieu à de vifs débats. Le parti qui avait été vaincu dans les élections des préteurs Béotiens, ameuta la multitude et promulgua à Thèbes un décret portant défense aux villes de recevoir les Béotarques. Les exilés se retirèrent en masse à Thespies ; de là (car ils avaient été reçus à bras ouverts), ils sont rappelés à Thèbes où l'on avait depuis changé d'avis, et rédigent un décret qui punissait de l'exil les douze individus qui, sans caractère public, avaient tenu assemblée et délibéré. Ensuite le nouveau préteur, Isménias, homme noble et puissant, publie un décret qui les condamne à mort par contumace. Ils s'étaient réfugiés à Chalcis ; puis de là, étant allés rejoindre les Romains à Larissa, ils accusent Isménias de l'alliance conclue avec Persée, et racontent la lutte issue de ce débat. Toutefois des députés des deux partis se présentèrent devant les Romains, les exilés, accusateurs d'Isménias, et Isménias lui-même.

## **Retour des Béotiens dans l'alliance romaine (171)**

Quand ils furent arrivés à Chalcis, les chefs des autres états, d'un mouvement spontané et fait pour charmer les Romains, renoncèrent, par décrets individuels, à l'alliance du roi, et se rapprochèrent des Romains ; Isménias trouvait bon que la nation béotienne se mît à la discrétion de Rome. Il en résulta une discussion telle que, s'il n'eût cherché un refuge dans le tribunal des commissaires, il allait être mis à mort par les exilés et leurs partisans.

Thèbes même, capitale de la Béotie, était en proie à l'agitation la plus vive, les uns penchant du côté du roi, les autres du côté des Romains. Il s'était même formé un rassemblement de gens de Coronée et d'Haliarte pour la défense du décret d'alliance avec le roi. Mais les chefs tinrent bon ; et en démontrant, par la défaite de Philippe et celle d'Antiochus, toute la force et la fortune de Rome, ils convainquirent cette multitude ; ils la firent renoncer par décret à l'alliance du roi, et envoyer à nos députés à Chalcis ceux qui s'étaient montrés partisans de notre alliance, pour leur donner satisfaction et pour recommander l'état à la loyale protection des commissaires. Marcius et Atilius entendirent les Thébains avec joie ; et leur conseillèrent, comme aux autres individuellement, d'envoyer des commissaires à Rome pour renouveler amitié. Avant tout ils exigèrent le rétablissement des exilés, émirent un décret qui condamnait les partisans d'une alliance avec le roi.

Leur but principal ainsi atteint, et l'assemblée des Béotiens dissoute, ils partent pour le Péloponnèse : ils avaient appelé Ser. Cornélius à Chalcis. C'est à Argos qu'ils furent admis dans l'assemblée ; ils n'y demandèrent à la nation achéenne qu'un contingent d'un millier d'hommes. Cette troupe fut envoyée à Chalcis pour y tenir garnison, jusqu'à ce que l'armée romaine fût transportée en Grèce. Marcius et Atilius avaient accompli leur mission : ils quittèrent la Grèce à l'entrée de l'hiver et revinrent à Rome.

## **Mission diplomatique des commissaires romains à Rhodes**

À la même époque une commission fut envoyée en Asie pour visiter les îles. Elle se composait de trois membres : Ti. Claudius, Sp. Postumius, M. Junius. Ils consacèrent cette tournée à solliciter les alliés à entreprendre la guerre avec les Romains contre Persée, proportionnant l'activité de leurs démarches à l'importance des villes, dans la pensée que les petites subiraient l'influence des grandes. On attachait surtout un grand intérêt à l'accession des Rhodiens, qui pouvaient être non seulement des partisans, mais des auxiliaires utiles et puissants à la guerre, avec les quarante vaisseaux qu'ils avaient équipés par le conseil d'Hégésiloque. Placé à la tête de l'état (ce qu'ils appellent la prytanie), il avait, à force d'arguments, persuadé aux Rhodiens de renoncer à un espoir dont ils avaient plus d'une fois reconnu la vanité, celui de soutenir les rois, et de s'en tenir à l'alliance romaine, la seule au monde dont la puissance et la loyauté offrissent des garanties. "La guerre avec Persée est imminente ; les Romains voudront pouvoir compter sur un aussi grand appareil de forces navales que celui qu'ils ont déployé dernièrement contre Antiochus et contre Philippe. On se tourmentera pour préparer l'escadre au moment où il eût fallu l'expédier, à moins qu'on ne se mette à radouber les bâtiments, à les pourvoir d'équipages. Il y fallait mettre d'autant plus de zèle qu'on réfuterait par des faits les délations d'Eumène." Ce raisonnement les décida ; et, quand les commissaires romains arrivèrent, on leur montra une flotte de quarante voiles équipée et montée, de manière à leur faire voir qu'on n'avait pas attendu leur exhortation.

Cette commission contribua puissamment à ramener les esprits des villes d'Asie. Il n'y eut que Décimius qui revint à Rome sans avoir réussi à rien ; et même entaché du soupçon d'avoir eu la bassesse de recevoir de l'argent des princes d'Illyrie.

## La délégation macédonienne s'arrête à Rhodes et à Thèbes (fin de l'année 172)

Persée, rentré en Macédoine à l'issue de sa conférence avec les Romains, envoya des députés à Rome pour y traiter de la paix sur les préliminaires ouverts avec Marcius, et remit des dépêches à ceux qu'il envoyait à Byzance et à Rhodes. Toutes ces lettres portaient uniformément qu'il avait eu une conférence avec les Romains. Il donnait aux demandes et aux réponses un ton à laisser croire que, dans la discussion, tous les avantages avaient été de son côté.

Devant les Rhodiens les députés ajoutèrent : “qu'ils comptaient sur la paix : qu'en effet des commissaires avaient été envoyés à Rome d'après le conseil de Marcius et d'Atilius. Si les Romains, en dépit des traités, persistaient dans leurs dispositions belliqueuses, les Rhodiens auraient à employer tout leur crédit, tous leurs efforts pour ramener la paix : si leurs prières n'avaient point de succès, ils devraient veiller à ce que tout l'univers ne tombât pas dans la dépendance d'un seul peuple. Si d'autres y étaient intéressés, à plus forte raison les Rhodiens qui, pour la grandeur et la puissance, marchent en tête des républiques : ils ne doivent attendre que sujétion et asservissement, une fois qu'il n'y aura plus de recours ouvert que du côté de Rome.”

La lettre et les explications des députés trouvèrent plus de bienveillante attention qu'elles n'exercèrent d'influence réelle sur les esprits : ils ne changèrent pas ; le parti de la sagesse commençait à fonder son autorité. On répondit, en vertu d'un décret : “Que les Rhodiens désiraient la paix ; qu'en cas de guerre le roi n'avait rien à attendre des Rhodiens, rien à leur demander qui fût en état de dissoudre leur vieille amitié pour les Romains, établie sur tant de services importants rendus en temps de paix comme en temps de guerre.

À leur retour de Rhodes ils visitèrent aussi les cités de Thèbes, de Coronée et d'Haliarte ; parce qu'on pensait que c'était malgré elles qu'on les avait fait renoncer à l'alliance du roi pour s'attacher aux Romains. Les Thébains furent inébranlables, bien que la condamnation de leurs chefs et la rentrée des exilés les eurent indisposés contre Rome. Ceux de Coronée et d'Haliarte, dévoués d'instinct au parti du roi, envoyèrent des députés en Macédoine demandé une garnison qui pût les mettre à l'abri de l'intolérable despotisme des Thébains. Le roi répondit à cette députation qu'il ne pouvait pas envoyer de garnison, en raison de sa trêve avec les Romains : qu'il leur conseillait toutefois de se garantir, comme ils le pourraient, des insultes des Thébains, sans pourtant offrir aux Romains de prétexte de sévir contre eux.



## **Retour de la mission à Rome (courant de l'hiver 172-171) ; réactions au sénat**

Marcius et Atilius, arrivés à Rome, rendirent, dans le Capitole, compte de leur mission ; fiers qu'ils étaient d'avoir, par l'appât d'une trêve, leurré le roi de l'espoir de la paix. "C'est qu'il avait, lui, si bien fait toutes ses dispositions, tandis qu'eux n'avaient rien de préparé, qu'il eût pu se saisir de toutes les positions avantageuses, avant que leur armée fût venue débarquer en Grèce. Qu'au moyen du temps que leur donnait la trêve, les Romains, sans que le roi se fût préparé davantage, pourraient eux-mêmes entamer la guerre, mieux pourvus de toutes leurs ressources. Ils avaient eu aussi l'adresse de dissoudre l'assemblée des Béotiens, de façon qu'il leur serait impossible désormais de s'entendre pour s'unir aux Macédoniens."

Une grande partie du sénat approuvait cette conduite comme un chef-d'œuvre de politique ; mais les anciens qui gardaient le souvenir de l'ancienne manière d'agir, disaient qu'ils ne retrouvaient pas, dans cette députation, la politique romaine. "Ce n'était point par des embuscades et des attaques nocturnes, par une fuite simulée et des retours soudains contre un ennemi pris au dépourvu, que leurs ancêtres faisaient la guerre : ils n'y cherchaient pas la gloire de l'astuce au lieu de celle du vrai courage ; ils déclaraient la guerre avant de la faire ; ils la proclamaient même, et quelquefois même ils fixaient le lieu du combat. Ce fut cette loyauté qui leur fit dénoncer au roi Pyrrhus ce médecin qui en voulait à sa vie ; ou encore livrer, chargé de chaînes, aux Falisques, ce traître qui leur amenait les enfants du prince.

Voilà la politique romaine bien éloignée de la duplicité punique, et de l'intrigue des Grecs, qui trouvent plus de gloire à tromper l'ennemi qu'à le vaincre les armes à la main. Il y aura sans doute, dans telle circonstance donnée, plus d'avantage à attendre de la ruse que de la force ouverte ; mais pour qu'une victoire soit complète et définitive, il faut arracher au vaincu l'aveu que ce n'est ni par artifice ni par hasard, mais en bataille rangée et dans une guerre en règle, qu'il a été défait."

Voilà ce que disaient les vieillards qui n'étaient pas d'avis de suivre ces nouvelles pratiques. Mais, dans le sénat, le parti de l'intérêt l'emporta sur celui de l'honneur ; on approuva la première légation de Marcius, et on le renvoya en Grèce avec des quinquérèmes et avec le pouvoir d'y servir à son gré les intérêts de la république. Ils envoyèrent aussi A. Atilius pour occuper Larissa, en Thessalie, dans la crainte qu'à l'expiration de la trêve Persée n'y envoyât une garnison et ne se trouvât ainsi maître de la capitale de la Thessalie. Atilius dut, pour s'acquitter de cette mission, demander deux mille hommes d'infanterie à Cn. Sicinius. On donna aussi à P. Lentulus, qui était revenu d'Achaïe, trois cents hommes de race italienne, pour se tenir à Thèbes et maintenir la dépendance de la Béotie.

### **3. Début de la campagne (171)**

**48**

## **Réception de l'ambassade macédonienne (février-mars 171). Départ de la flotte romaine**

Ces mesures prises, bien que toutes eussent été arrêtées en vue de la guerre, on décida pourtant d'admettre les commissaires dans le sénat. Ils ne firent à peu près que répéter ce que le roi avait articulé dans la conférence. Le guet-apens dirigé contre Eumène fut l'objet d'une justification très développée, quoique peu concluante, car le fait était avéré. Le reste de leur discours fut une prière ; mais les dispositions des auditeurs n'admettaient ni persuasion ni pardon. On leur intima l'ordre de sortir de l'enceinte de Rome sur-le-champ, et d'Italie avant trente jours.

Ensuite le consul P. Licinius, à qui le sort avait assigné la Macédoine pour province, reçut l'invitation de donner des ordres pour que son armée se rassemblât au premier jour. Le préteur C. Lucretius, chargé du département de la flotte, partit de la ville avec quarante quinquérèmes ; car on décida, pour les vaisseaux radoubés, d'en garder quelques-uns pour divers usages. Le préteur dépêcha en avant son frère Lucretius avec une quinquérème, pour aller prendre les vaisseaux que les alliés s'étaient engagés à fournir, et venir au devant de la flotte à Céphallénie. Il en prit un à Rhégium, deux à Locres, quatre chez les Urites, et, longeant la côte d'Italie, il doubla le cap qui termine la Calabre, sur la mer Ionienne, et arriva à Dyrrachium.

Là il trouva dix vaisseaux appartenant aux Dyrrachiens eux-mêmes, douze aux Isséens, cinquante barques au roi Gentius, qu'il fit semblant de croire préparées exprès pour l'usage du peuple romain, les emmena toutes ; et, rendu en trois jours à Corcyre, il cingla de là vers Céphallénie. Le préteur C. Lucretius partit de Naples, franchit le détroit, et se rendit en cinq jours à Céphallénie. La flotte mouilla dans ces eaux pour attendre d'abord que les troupes de terre eussent fait le trajet, et pour que les vaisseaux de transport qui, dans la route s'étaient dispersés au large, eussent rallié.



## Départ du consul pour la guerre (printemps 171)

À ce moment là, précisément le consul Licinius, après avoir prononcé les vœux au Capitole, partait de la ville en costume de général. C'est un moment toujours grave et solennel ; mais il excite à un plus haut degré l'attention et l'intérêt, quand le consul qu'on accompagne marche contre un ennemi puissant et distingué par sa valeur ou par sa fortune. Ce n'est pas seulement par devoir et par conscience qu'on se presse aux côtés du général, mais encore par curiosité, et pour voir l'homme aux talents et à la sagesse duquel on abandonne la défense des premiers intérêts de l'état. Puis, mille pensées assaillent l'esprit : les chances de la guerre, l'incertitude du sort et les caprices de Mars ; les revers, les succès, les défaites, si souvent dues à l'inhabilité et à la présomption des chefs ; le bonheur, qui souvent récompense leur prudence et leur valeur.

Sait-on lequel de ces deux esprits, laquelle de ces deux fortunes sera celle du consul qui part pour la guerre ? Le verra-t-on bientôt, à la tête de son armée victorieuse, monter triomphant au Capitole, saluer ces mêmes dieux dont aujourd'hui il prend congé, ou prépare-t-on cette joie à l'ennemi ? Car ce roi Persée, contre lequel on marchait, jouissait d'une grande renommée, tant à cause de la réputation guerrière du peuple macédonien que des hauts faits de son père Philippe qui, entre autres, s'était illustré dans sa guerre avec Rome : puis Persée avait fait sans cesse parler de lui depuis son avènement, et des préparatifs de guerre qu'il faisait.

Telles étaient les pensées de tous les ordres de l'état en accompagnant le consul à son départ. Avec lui furent envoyés deux personnages consulaires, C. Claudius et Q. Mucius, comme tribuns des soldats, et trois jeunes hommes d'un rang illustre, P. Lentulus et les deux Manlius Acidinus ; ils étaient fils, l'un de M. et l'autre de L. Manlius. Le consul, avec eux, alla rejoindre son armée, et, traversant l'Adriatique avec toutes ses troupes, il alla poser son camp près de Nymphée, dans le territoire d'Apollonie.

## L'entourage de Persée se prononce pour la guerre (avril 171)

Peu de jours avant, Persée voyant, d'après le rapport de ses députés, revenus de Rome, qu'il fallait renoncer à tout espoir de paix, tint un conseil. La lutte s'y prolongea quelque temps entre les opinions qui le partageaient. Les uns étaient d'avis de payer un tribut si on l'imposait, ou de céder une portion de territoire si l'on y était condamné ; tout ce qu'on serait forcé de subir en vue de la paix, ils voulaient qu'on ne le refusât pas, et que le roi se gardât de jouer sa vie et sa couronne à ce terrible jeu. "Possesseur d'un trône incontesté, il trouverait dans le temps un utile auxiliaire, qui non seulement lui ferait recouvrer ce qu'il aurait perdu, mais même pourrait le rendre redoutable à ceux qu'il craignait aujourd'hui."

Le plus grand nombre se prononçait pour un parti plus exalté : "si peu qu'on cédât, il faudrait céder bientôt tout le royaume, assuraient-ils. Les Romains n'avaient pas besoin d'argent, ni d'agrandissement ; mais ils savaient que toutes les choses humaines, et surtout les royaumes et les empires, étaient exposés à mille chances ; qu'ils avaient brisé la puissance carthaginoise, et agrandi à ses dépens un roi voisin, dont le joug pesait sur elle ; qu'Antiochus et sa race avaient été refoulés au-delà du Taurus ; qu'il n'y avait plus que l'empire macédonien qui fût dans leur voisinage, et qui, si le peuple romain voyait quelque part son étoile pâlir, parût seul capable de ranimer dans l'esprit de ses rois leur antique valeur.

Tant que rien n'est entamé, c'est à Persée de considérer en lui-même si, de concessions en concessions, il veut, dépouillé successivement de tous ses états et banni de son royaume, demander aux Romains la Samothrace ou quelque autre ville pour y survivre à sa royauté, et y vieillir, comme un simple particulier, dans le mépris et dans l'indigence ; ou bien si, prenant les armes pour défendre sa fortune et son rang, il n'aimera pas mieux s'exposer à tous les risques de la guerre, et courir entre autres la chance d'une victoire qui délivrerait l'univers du despotisme de Rome. Il ne serait pas plus étonnant de voir les Romains chassés de la Grèce, qu'Hannibal de l'Italie. On ne voyait certes pas comment, après avoir repoussé avec tant d'énergie les prétentions d'un frère qui aspirait sans droit à la couronne, il céderait à des étrangers cette couronne bien acquise. Enfin, dans toute délibération sur la paix et sur la guerre, il faut que tout le monde s'entende sur ce point, qu'il n'est rien de honteux comme de céder un trône sans résistance ; rien de beau comme de courir toutes les chances de la fortune, quand il s'agit d'honneur et de dignité."

## Dispositif de l'armée macédonienne

C'était à Pella, cette antique capitale des rois de Macédoine, que se tenait ce conseil. "Faisons-la donc, avec l'aide des dieux, cette guerre, dit le roi, puisque tel est votre avis." Et il envoie des lettres à tous ses gouverneurs, et réunit toutes ses forces à Cittium, ville de Macédoine. Lui-même, après un sacrifice, tout à fait royal, de cent victimes, devant les autels de Minerve, surnommée Alcidémos, il part pour Cittium avec une escorte de courtisans et de satellites. Déjà toutes ses troupes, macédoniennes et auxiliaires, s'y étaient réunies. Il place son camp aux portes de la ville, et forme toute son armée dans la plaine.

Elle présentait un total de quarante mille combattants, dont moitié de phalangistes. Hippias, de Béroée, les commandait. Venaient ensuite deux bataillons de troupes d'élite, pris, pour leur vigueur et leur complexion robuste, sur toute la quantité des cétrates : c'est ce qu'ils appelaient agèma. Les commandants étaient Léonnatus et Thrasippe, d'Évia. Le reste des cétrates, au nombre d'à peu près trois mille, marchait sous les ordres d'Antiphilus d'Édesse. Des Péoniens, soldats venus de la Parorée et de la Parastrymonie, lieux qui confinent à la Thrace, ainsi que des Abrupolis, auxquels se mêlaient des Thraces établis dans leur pays, composaient un corps approchant aussi de trois mille hommes.

Ils avaient été réunis et armés par Didas le Péonien, l'assassin du jeune Démétrius. En outre deux mille combattants gaulois, sous le commandement d'Asclépiodote ; d'Héraclée en Sintique, étaient venus trois mille Thraces libres, ayant un chef national. Un nombre à peu près pareil de Crétois obéissait à des officiers du même pays, Susus de Phalasarne et Syllus de Gnosos.

Le Lacédémonien Léonidès menait cinq cents Grecs d'origine diverse. Cet homme passait pour être du sang royal : il aurait été exilé après une condamnation prononcée en plein conseil de la ligue achéenne, parce qu'on aurait saisi des lettres de lui à Persée. D'Étoliens et de Béotiens, il n'y avait pas en tout plus de cinq cents, que commandait l'Achéen Lycon. Ces auxiliaires, tirés de tout peuple et de toute nation, présentaient un effectif d'environ douze mille combattants. La Macédoine, toute entière réunie, avait fourni trois mille chevaux. Cotys, fils de Seuthès, roi des Odryses, s'était trouvé au rendez-vous avec mille cavaliers d'élite et pareil nombre de fantassins. Le total de l'armée était de trente-neuf mille hommes d'infanterie et quatre de cavalerie. On disait volontiers que, depuis l'armée qui était passée en Asie, sous les ordres d'Alexandre le Grand, jamais roi de Macédoine n'avait rassemblé des troupes aussi nombreuses.

## Allocution de Persée devant l'ensemble de ses troupes

Il y avait vingt-six ans qu'on avait accordé la paix à Philippe, sur sa demande. Pendant tout ce temps, à la faveur du calme, la Macédoine s'était accrue d'une population, mûre alors, en grande partie, pour le service militaire : et des guerres sans importance avec les Thraces leurs voisins, plus faites pour les exercer que pour les épuiser, les avaient tenus constamment en haleine ; et le temps que Philippe, puis Persée, avaient mis à méditer la guerre contre les Romains, faisait que rien ne manquait aux préparatifs. Il fit faire à son armée quelques mouvements, non pas une suite complète d'évolutions, mais assez seulement pour qu'on ne dît pas qu'elle était restée inactive sous les armes ; et il convoqua en assemblée ses soldats tout armés, comme ils étaient. Il prit place, lui-même, sur son tribunal, avec ses deux fils à ses côtés ; l'aîné, Philippe, son frère par la nature, était devenu son fils par adoption ; le plus jeune, appelé Alexandre, était bien son fils. Il exhorta ses soldats à la guerre : il rappela les torts du peuple romain envers son père et lui : son père, contraint par toutes sortes d'outrages, à recommencer la guerre, avait été surpris par la mort au milieu de ses préparatifs : on avait envoyé en même temps des députés vers lui, Persée, et des soldats pour occuper les villes de la Grèce. On lui avait ensuite présenté le leurre d'une conférence que, sous prétexte d'en venir à une conclusion pacifique, on avait fait durer tout l'hiver, pour avoir le temps de se préparer : un consul arrivait avec deux légions romaines, fortes chacune de six mille hommes d'infanterie et de trois cents de cavalerie, et avec à peu près pareil nombre d'alliés, infanterie et cavalerie. Si l'on ajoute à ce nombre les troupes auxiliaires des rois Eumène et Masinissa, cela ne ferait guère que sept mille hommes de pied et deux mille chevaux de plus.

Ce compte fait des troupes ennemies, ils n'avaient qu'à jeter les yeux sur leur propre armée ; combien pour le nombre et la qualité ils l'emportaient sur des soldats de recrues, levés à la hâte pour cette guerre, eux qui avaient appris dès l'enfance le métier des armes, qui avaient eu tant de guerres pour s'endurcir et s'habituer aux fatigues. Les Romains avaient pour auxiliaires les Lydiens, les Phrygiens, les Numides ; eux, les Thraces et les Gaulois, les plus braves des nations ; ceux-là n'avaient d'armes que celles qu'avait pu s'acheter chacun de ces pauvres soldats : les Macédoniens n'avaient eu qu'à les prendre dans les arsenaux du roi, où depuis tant d'années on en fabriquait par les soins de son père et par les siens. Les ennemis avaient leurs approvisionnements éloignés et soumis à tous les périls de la mer ; quant à lui, outre le revenu de ses mines, il avait de l'argent et des grains en réserve pour dix années. Tous les préparatifs qui pouvaient dépendre de l'indulgence des dieux et de la vigilance du roi, les Macédoniens les avaient complets et largement assurés.

Il fallait qu'ils retrouvassent le courage qu'avaient déployé leurs ancêtres, lesquels, après avoir soumis toute l'Europe étaient passés en Asie ; leurs armes s'étaient ouvert un monde que la renommée ignorait ; et ils ne s'étaient arrêtés dans leur marche conquérante, que quand la mer Rouge avait arrêté leur pas, et qu'il ne leur restait plus rien à conquérir. Mais cette fois, ce n'étaient, certes, plus les frontières reculées de l'Inde, c'était la possession même de la Macédoine dont la fortune faisait l'enjeu de la lutte qu'ils allaient soutenir. En faisant la guerre à son père, les Romains s'étaient présentés sous le titre spécieux de libérateurs de la Grèce : cette fois ils se proposaient ostensiblement



l'asservissement de la Macédoine, ne voulant pas pour l'empire romain du voisinage d'un roi, ni laisser les armes aux mains d'un peuple libre. Car ce seraient leurs armes avec leur roi et son royaume qu'ils auraient à livrer au vainqueur, s'ils renonçaient à la guerre, et obéissaient aux injonctions qu'ils avaient reçues.

## Opérations en Perrhèbie

Des marques fréquentes d'assentiment avaient interrompu ce discours ; mais ici ce furent des cris forcenés, soit d'indignation et de menace, soit de protestations de dévouement propres à exalter la confiance du roi, qui l'engagèrent à terminer. Il se borna à leur recommander de se préparer à marcher (car on annonçait déjà que les Romains avaient quitté Nymphée), rompit l'assemblée, et alla donner audience aux députations des villes de Macédoine. Elles venaient promettre de l'argent, selon leurs facultés respectives, et des grains pour la guerre. Toutes eurent des remerciements et furent dispensées de ces fournitures : on leur dit que le roi avait pourvu suffisamment à tout. On requit d'elles seulement des voitures pour le transport des machines, d'une énorme quantité de flèches qu'on avait en magasin, et d'autres munitions de guerre.

Puis il partit avec toute son armée, se dirigeant vers l'Éordée : il alla camper aux bords d'un lac qu'on appelle Bégorritis, et s'avança le lendemain en Élimée, jusqu'au fleuve Haliacmon. Puis, franchissant par une gorge étroite les monts appelés Cambuniens, il descendit au lieu appelé Tripolis, composé de trois villes, d'Azorus, de Pythoüs et de Doliché. Ces places hésitèrent quelque temps, parce qu'elles avaient donné des otages aux gens de Larissa : mais cédant à la peur du moment, elles vinrent à composition. Il les reçut avec bonté, ne doutant pas que les Perrhèbes dussent faire comme eux, et il n'eut qu'à se présenter devant la ville pour que ses habitants se rendissent sans balancer. Il fallut attaquer Cyrétiae : le premier jour les habitants se portant en foule aux portes, armés et résolus, le repoussèrent : mais le lendemain il les attaqua avec toutes ses troupes, et, avant la nuit, ils avaient tous capitulé.

### **Prise de Mylae. Persée établit son camp près de Sycurium**

À deux pas de là était Mylae, place si forte, que ses habitants, jugeant ses fortifications inattaquables et pleins d'un espoir insensé, ne se bornèrent pas à fermer hardiment leurs portes au roi, mais décochèrent sur lui et les Macédoniens les traits de la plus piquante insolence. De là, plus d'animosité de la part de l'ennemi à les attaquer, et plus d'acharnement de leur part à se défendre ; car plus de grâce à espérer. Trois jours se passèrent donc, pendant lesquels l'attaque et la défense déployèrent la plus grande énergie. Les Macédoniens, grâce à leur nombre pouvaient facilement remplacer par des hommes frais les bataillons épuisés ; les assiégés, tenus d'être nuit et jour sur le rempart pour le défendre, s'affaiblissaient tant par les blessures que par les veilles et la continuité des fatigues. Le quatrième jour, comme les échelles se dressaient de toutes parts contre le mur et qu'on attaquait la porte avec plus de vigueur, les assiégés, chassés du rempart, courent à la défense de la porte, et font soudainement une sortie contre l'ennemi. Mais, comme il y avait dans cette résolution plus de rage irréfléchie que de sentiment raisonné de ses forces, leur petit nombre et leur épuisement durent céder à des troupes fraîches qui les mirent en déroute, et, les poussant l'épée dans les reins, entrèrent à leur suite dans la ville par la porte qu'ils avaient ouverte.

La ville fut ainsi prise et pillée : les personnes libres qui survécurent au carnage furent vendues. Après avoir démoli et brûlé en grande partie cette place, il alla établir son camp à Phalanna, et arriva le lendemain à Gyrtonè. Sachant que T. Minucius Rufus et Hippas, préteur des Thessaliens, y étaient entrés avec un corps de troupes, il n'essaya même pas de l'attaquer, passa outre, et tomba si soudainement sur Élatée et Gonnoi, que les habitants, étourdis de son arrivée imprévue, capitulèrent. Ces deux villes sont dans les gorges par où l'on pénètre dans le val de Tempé ; surtout Gonnoi. Il y laissa pour cela une plus forte garnison, infanterie et cavalerie, et l'entoura de plus d'un triple fossé et d'une palissade. Puis, s'étant avancé jusqu'à Sycurium, il résolut d'y attendre l'ennemi ; il ordonna en même temps à ses troupes de recueillir les grains de tout le pays ennemi qui s'étendait sous leurs yeux. Car Sycurium est au pied du mont Ossa. Au midi il domine les plaines de la Thessalie ; il tourne le dos à la Macédoine et à la Magnésie. À ces avantages cette ville joignait celui d'un territoire sain et riche, étant environnée de fontaines qui ne tarissent jamais.

### **Le consul prend position près de Larissa (début de l'été 171)**

Dans le même temps, le consul romain, se rendant en Thessalie avec son armée, ne trouva pas d'abord d'obstacle pour traverser l'Épire ; puis quand il fut dans l'Athamanie, sol ingrat et presque impraticable, il rencontra d'immenses difficultés, et ce n'est qu'à grande peine et à très petites journées qu'il vint jusqu'à Gomphi. Avec ses hommes et ses chevaux ainsi fatigués, et n'ayant qu'une armée toute novice, s'il eût trouvé devant lui le roi à la tête de son armée en temps et lieu favorables, les Romains eux-mêmes ne refusent pas d'avouer qu'une bataille leur aurait coûté bien cher.

Arrivé à Gomphi sans combat, outre le plaisir qu'ils éprouvaient d'avoir franchi ce pas dangereux, ils eurent celui de mépriser des ennemis si maladroits à saisir les bonnes occasions. Après un sacrifice régulier et une distribution de grains aux soldats, le consul accorda quelques jours de repos aux hommes et aux bêtes, et, à la nouvelle que les Macédoniens débandés erraient à travers la Thessalie et ravageaient les campagnes des alliés, trouvant ses soldats assez remis, il les conduisit à Larissa. Puis, n'étant qu'à trois milles de la Tripolis qu'on appelle Scée, il plaça son camp sur le fleuve Pénée.

Dans le même temps, Eumène venait mouiller à Chalcis avec ses frères Attale et Athénée, après avoir laissé son frère Philetaerus à Pergame, à la garde de son royaume. De là, il vint trouver le consul avec Attale, conduisant quatre mille hommes de pied et mille chevaux. Il laissait à Chalcis deux mille hommes d'infanterie sous les ordres d'Athénée.

Cette ville fut le rendez-vous de tous les corps auxiliaires envoyés de toutes parts aux Romains par les peuples de la Grèce, corps numériquement si faibles pour la plupart, que l'histoire ne les a pas comptés. Les Apolloniates envoyèrent trois cents cavaliers et cent hommes de pied. Les Étoliens avaient formé un seul escadron de toute leur cavalerie pour l'envoyer : quant à celle des Thessaliens elle était toute divisée par détachements. Il n'y en avait pas plus de trois cents dans le camp romain. Les Achéens avaient fourni environ quinze cents hommes de leur nation, généralement armés à la crétoise.

## Opérations en Béotie

Au même moment le préteur C. Lucrétius, qui commandait la flotte dans les eaux de Céphallénie, donne ordre à son frère Marcus de doubler avec l'escadre le cap Malée pour gagner Chalcis : et lui-même s'embarque sur une trirème pour aller, par le golfe de Corinthe s'assurer des dispositions de la Béotie. Sa traversée fut lente en raison de sa mauvaise santé. M. Lucrétius, à son arrivée à Chalcis, apprenant que Haliarte était assiégé par P. Lentulus, lui envoya un messenger pour lui ordonner, au nom du préteur, de s'éloigner de la place. C'était avec la portion de l'armée béotienne qui tenait pour les Romains que le lieutenant avait entrepris cette attaque : il s'éloigna des murailles.

La levée de ce siège ne fit que donner lieu à un second ; car aussitôt M. Lucrétius, avec ses troupes de mer, au nombre de dix mille combattants, et les deux mille hommes d'Eumène que commandait Athénée, forma le blocus de Haliarte ; et on se préparait à livrer l'assaut, quand survint le préteur venant de Créüse. Dans le même temps les vaisseaux des alliés se rassemblaient à Chalcis : c'étaient deux quinquérèmes carthagoises, deux trirèmes d'Héraclée du Pont, quatre de Chalcédoine, autant de Samos, enfin cinq quadrirèmes de Rhodes. Le préteur, attendu que sur aucun point la guerre n'était maritime, les renvoya aux alliés. Q. Marcius vint aussi avec ses vaisseaux à Chalcis, après avoir pris Alopé de Phtiotide, et attaqué Larissa, dite Crémastè.

Tel était l'état des choses en Béotie, lorsque Persée, qui se tenait à Sycurium, ainsi qu'on l'a dit, après avoir ramassé de toutes parts des grains dans ces campagnes, envoya un détachement ravager les terres des Phéréens, croyant que les Romains, pour porter secours à des villes alliées, s'aventureraient dans le pays, et pourraient tomber dans ses pièges. En les voyants impassibles en face de ces désordres, il ne réserva dans le butin que les personnes, distribuant le reste, qui consistait surtout en bestiaux, à ses soldats, pour s'en nourrir.

## Premiers combats (été 171)

À la même époque le consul et le roi tinrent conseil pour décider du moment de commencer les hostilités. Le roi sentait s'exalter son ardeur par la liberté qu'on lui avait laissée de ravager les terres des Phéréens. Marcher au camp, et ne pas accorder à l'ennemi de plus longs délais, tel était son avis. Les Romains pensaient bien aussi que leur temporisation les déshonorait aux yeux des alliés, qu'avait surtout révoltés leur obstination à ne pas secourir ceux de Phère. Ils se consultaient sur la conduite à tenir (Eumène et Attale assistaient au conseil), lorsque survint un messenger tout agité, disant que l'ennemi arrivait en masse. La séance est levée, et le signal donné sur-le-champ de prendre les armes. En attendant, on décide de faire sortir cent hommes de cavalerie royale et pareil nombre de fantassins armés de javelots.

Persée se trouvant, vers la quatrième heure, à un peu plus de trois milles du camp romain, fit faire halte à son infanterie. Il poussa en avant de sa personne avec sa cavalerie et les troupes légères : Cotys et les autres chefs des auxiliaires firent le même mouvement. Ils étaient à moins de cinq cents pas du camp lorsqu'ils se trouvèrent en présence des cavaliers ennemis : c'étaient deux escadrons composés en grande partie de Gaulois, sous les ordres de Cassignatus, et environ cent cinquante hommes de troupes légères, Mysiens et Crétois. Le roi s'arrêta, ne sachant pas ce qu'il y avait d'ennemis ; il détacha de ses troupes deux escadrons de Thraces et deux de Macédoniens, flanqués chacun de deux cohortes de Crétois et de Thraces. Comme le nombre était égal, et qu'aucun des deux partis ne reçut de secours, le combat n'eut pas d'issue décisive. Eumène perdit environ trente hommes, entre autres Cassignatus, chef des Gaulois, qui tomba mort.

Persée, pour le moment, ramena son armée sur Sycurium. Le lendemain, vers la même heure, le roi s'avança avec son armée jusqu'au même endroit, se faisant suivre de chariots chargés d'eau ; car il y avait une route de douze mille pas, tout à fait sans eau et pleine de poussière, et il y avait apparence qu'on combattrait incommodé par la soif, si l'on engageait le combat à la première approche.

Les Romains se tenant en repos, et même ayant fait rentrer leurs postes en dedans de leurs retranchements, les troupes du roi rentrèrent aussi dans leur camp. Ce manège se renouvela ainsi pendant plusieurs jours ; car on espérait que les cavaliers romains attaqueraient l'arrière-garde au moment où l'on s'éloignerait, et qu'alors le combat s'engageant, on les écarterait de leur camp, et que, grâce à la supériorité de la cavalerie et des troupes légères, on les mettrait sans peine en déroute, quelque fût l'endroit où ils seraient.

## L'armée du roi et l'armée consulaire se préparent au combat

N'y réussissant pas, le roi alla établir son camp plus près de l'ennemi, et se fortifia dans la position qu'il prit à cinq milles de distance. Puis, au point du jour, il fit mettre en bataille son infanterie au même lieu que d'habitude, et mena dans la direction du camp ennemi toute sa cavalerie et ses troupes légères. À la vue d'une poussière plus forte, et plus rapprochée qu'à l'ordinaire, l'alerte fut donnée au camp romain. D'abord on eut peine à en croire la nouvelle, parce que tous les jours précédents l'ennemi n'avait paru constamment qu'à la quatrième heure. Mais quand on vit une foule plus considérable accourir des portes, on n'en douta plus, et le désordre fut à son comble. Les tribuns, les chefs de corps, les centurions courent au prétoire ; les soldats cherchent chacun leur tente.

Il n'y avait pas cinq cents pas du retranchement à l'endroit où Persée avait rangé son monde en bataille autour d'un tertre, appelé Callinicos. L'aile gauche était sous les ordres de Cotys, et se composait de ses sujets ; les troupes légères s'intercalant parmi les divisions de la cavalerie en diversifiaient l'aspect. À l'aile droite était la cavalerie macédonienne, dont les pelotons étaient entremêlés d'archers crétois. Cette troupe avait pour chef Midon, de Béroée, et la cavalerie, Ménon, d'Antigonéa, qui avait en outre le commandement supérieur de l'aile. Dans le voisinage des ailes étaient placés les cavaliers de la garde du roi et un corps mêlé, consistant en soldats d'élite de diverses nations, pris parmi les auxiliaires : Patrocle, d'Antigonéa, et Didas, gouverneur de Péonie, en avaient le commandement. Le roi était au centre. Le corps appelé agéma et les cavaliers des escadrons sacrés formaient son escorte. Il plaça devant lui une ligne armée de frondes et de javelots ; les deux corps étaient chacun de quatre cents hommes. Le commandement en fut confié à Ion de Thessalonique et à Artémon le Dolope. Tel était l'ordre de bataille des troupes royales.

Le consul, après avoir formé son infanterie en deçà du retranchement, fit aussi sortir sa cavalerie avec sa troupe légère. Ils se formèrent devant le retranchement. L'aile droite fut placée sous les ordres de C. Licinius Crassus, frère du consul, qui avait toute la cavalerie italienne, entremêlée de vélites : à la gauche, M. Valérius Laevinus commandait la cavalerie des alliés grecs et l'infanterie légère fournie par ces peuples. Le centre était occupé par les cavaliers d'élite extraordinaires aux ordres de Q. Mucius. Deux cents cavaliers gaulois et trois cents auxiliaires, de la nation des Cyrtiens et de l'armée d'Eumène, avaient pris rang devant eux. Quatre cents cavaliers thessaliens furent placés au-dessus de l'aile gauche à peu de distance. Le roi Eumène et Attale prirent position avec toutes leurs troupes, à l'arrière, entre la dernière ligne et le retranchement.

## La bataille de Callinicos (été 171)

Les deux armées rangées à peu près dans cet ordre, la cavalerie et la troupe légère étant de part et d'autre en nombre presque égal, on en vint aux mains, et les hommes armés de frondes et de javelots, qui marchaient en tête, engagèrent le combat. Les Thraces, les premiers de tous, pareils à des bêtes fauves qu'on a longtemps retenues dans des cages, se lancent à toute bride, avec des cris affreux, sur la cavalerie italienne, jusqu'à jeter le trouble dans ces âmes aguerries, et d'ailleurs naturellement intrépides : leur infanterie attaque avec ses épées le bois des lances, coupe les jarrets des chevaux ou leur perce le ventre.

Persée charge au centre et au premier choc fait tourner le dos aux Grecs : poussée par l'ennemi l'épée dans les reins, cette troupe trouva un utile appui dans le corps de cavalerie thessalienne qui, placé à l'aile gauche, comme réserve, se tenait en arrière et en dehors de la bataille, mais qui de spectateur devint bientôt acteur, quand il vit les autres faiblir. Ils battirent lentement en retraite, sans se rompre, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint les auxiliaires que commandait Eumène, et là, après avoir offert dans leurs rangs un abri sûr aux alliés qui fuyaient à la débandade, voyant les ennemis qui les pressaient moins serrés, ils eurent la hardiesse de marcher en avant, et allèrent à la rencontre des fuyards qu'ils recueillirent.

Les royaux, à leur tour, ayant éclairci leurs rangs dans cette poursuite, craignirent d'en venir aux mains avec un corps qui marchait en si bon ordre et d'un pas si ferme. Le roi, vainqueur dans cette escarmouche de cavalerie, excitait encore ses troupes, leur disant qu'elles n'avaient que quelques efforts à faire, et que la guerre était terminée, lorsqu'arriva la phalange amenée par Hippias et Léonnatus, qui, pour contribuer au succès d'un si brillant coup d'audace, avaient pris sur eux de l'entraîner sur leurs pas, dès qu'ils avaient appris l'heureuse issue du combat de la cavalerie. Le roi, prêt à tenter une affaire aussi grave, flottait entre l'espoir et la crainte, lorsque le Crétois Évandre, dont le ministère lui avait été utile pour le guet-apens dirigé contre le roi Eumène, voyant ce corps massif se mouvoir et venir, enseignes déployées, accourut vers le roi, et l'engagea fortement à ne pas se laisser emporter par la prospérité, et à ne pas confier, sans nécessité, aux chances d'un coup de dés, tout l'avenir de sa puissance. En se contentant du succès de la journée et demeurant paisible, il aurait la paix à des conditions honorables, ou il verrait ses alliés et les courtisans de sa fortune se multiplier, s'il préférait la guerre. C'était le parti vers lequel le roi inclinait par goût. Il complimenta Évandre, fit rétrograder les enseignes, et ordonna à l'infanterie de rentrer dans le camp ; on sonna la retraite pour la cavalerie.



## **L'armée romaine, vaincue, franchit le Pénée**

Les Romains perdirent dans cette journée deux cents cavaliers, et n'eurent pas moins de deux mille hommes d'infanterie tués ; deux cents cavaliers environ furent faits prisonniers. Ils ne tuèrent au roi que vingt hommes de cavalerie et quarante d'infanterie. Quand les vainqueurs rentrèrent dans le camp, l'allégresse était générale ; mais les Thraces se faisaient remarquer par l'exaltation de leur joie ; ils chantaient et portaient au haut de leurs lances les têtes de leurs ennemis. Les Romains, outre le chagrin d'avoir mal réussi, avaient encore la peur de se voir attaqués sur-le-champ par l'ennemi, dans leur camp. Eumène conseillait de repasser le Pénée : on aurait le fleuve pour défense, en attendant que le soldat reprît ses esprits. La honte retenait le consul, qui ne voulait pas avoir l'air de craindre ; mais, cédant à la raison, il profita du silence de la nuit pour faire passer le fleuve à ses troupes, et se fortifia sur la rive opposée.

Le lendemain le roi s'avança pour provoquer les ennemis, et, quand il s'aperçut qu'ils s'étaient mis en sûreté derrière le fleuve, il convint qu'il avait fait une faute la veille de ne pas les presser après leur défaite ; mais que c'en était une plus grande encore d'être resté inactif toute la nuit. Car, sans même déranger les autres corps, il n'aurait eu qu'à lancer sa troupe légère, pour détruire en grande partie l'armée romaine embarrassée au passage du fleuve. Quant aux Romains, la position forte de leur camp leur ôtait toute crainte pour le moment actuel ; ce qui les touchait le plus c'était l'échec fait à leur renommée. Dans le conseil tenu chez le consul, chacun à l'envi rejetait la faute sur les Étoliens : c'était de leur côté qu'avaient commencé la déroute et l'effroi ; les autres peuples grecs alliés n'avaient fait que se laisser entraîner par la frayeur des Étoliens. On disait que cinq chefs étoliens avaient été vus tournant le dos les premiers ; ils furent envoyés à Rome. Les Thessaliens reçurent des éloges devant toute l'armée, et leurs officiers obtinrent des prix en récompense de leur valeur.

## Persée félicite ses troupes

On rapportait au roi les dépouilles des ennemis vaincus ; elles lui servaient à récompenser ses soldats qui reçurent les uns de belles armes, les autres des chevaux, les autres des captifs. Il y avait en boucliers au-delà de quinze cents pièces, en cuirasses et en cottes de maille un total de plus de mille ; en casques, épées et traits de toute espèce une quantité un peu plus forte encore. Ce résultat, déjà beau, fut encore exagéré par le roi dans la proclamation qu'il adressa à son armée rassemblée.

“Voilà qui vous permet de préjuger de l'issue de la guerre. Vous avez mis en déroute l'élite de l'armée ennemie, cette cavalerie romaine qui en faisait la force et la gloire. Les cavaliers en effet sont la fleur des guerriers ; c'est une pépinière de sénateurs ; c'est dans leurs rangs qu'on prend les consuls qui vont s'asseoir au sénat, qu'on prend les généraux. Nous venons, il n'y a qu'un instant, de vous partager leurs dépouilles.

La victoire que vous avez remportée sur les légions d'infanterie n'est pas moins glorieuse ; car elles se sont dérobées à vos coups par une fuite nocturne, et, dans leur alarme, elles ont rempli la rivière de malheureux incapables de s'échapper à la nage. Mais nous, en poursuivant, cette armée vaincue, nous aurons moins de peine à passer le Pénée qu'elle n'en a eu dans sa frayeur : aussitôt passés nous livrerons l'assaut au camp, que nous aurions pris aujourd'hui, s'ils n'avaient fui. S'ils veulent une bataille en règle, comptez, dans un engagement d'infanterie, sur le même succès que vous avez obtenu dans ce combat de cavalerie.”

Ceux qui avaient remporté cet avantage entendirent l'éloge qu'on leur faisait d'eux-mêmes ; pleins d'allégresse, et portant sur leurs épaules les dépouilles des ennemis qu'ils avaient tués, ils fondaient sur ce qui venait d'arriver les plus belles espérances pour l'avenir ; les fantassins également, et surtout ceux de la phalange macédonienne, animés par la gloire des autres, désiraient aussi pour eux une occasion de servir le roi efficacement, et d'acquérir, aux dépens de l'ennemi, une gloire semblable.

L'assemblée fut congédiée, et le lendemain le roi partit pour Mopselus, où il établit son camp : c'est une hauteur qui se dresse devant Tempé à mi-chemin entre Larissa et Gonnoi.

## **Le consul repousse les propositions de paix de Persée**

Les Romains, sans s'éloigner des rives du Pénée, transportèrent leur camp dans une plus forte position. Ce fut là qu'ils virent arriver le Numide Misagène avec mille hommes de cavalerie, autant d'infanterie, et, de plus, vingt-deux éléphants.

Dans le même instant le roi tenait un conseil sur l'ensemble des opérations, et, comme la première exaltation du succès s'était calmée, quelques amis eurent le courage de lui donner le conseil de profiter de sa prospérité pour obtenir la paix à des conditions honorables, au lieu de s'abandonner à de vaines espérances, et de s'avancer si loin qu'il ne pût reculer. " limiter soi-même ses prospérités, ne pas trop se fier aux caresses présentes de la fortune, c'est la marque d'un homme sage et qui mérite son bonheur. Il devait envoyer au consul des commissaires pour renouveler le traité sur les mêmes bases que Philippe son père avait acceptées de son vainqueur T. Quinctius. Il ne pouvait plus noblement finir la guerre que par une bataille aussi mémorable ; il ne pouvait avoir de plus solide motif d'espérer une paix durable, qu'un engagement dont l'issue, funeste pour les Romains, avait dû, en les altérant, les rendre plus faciles pour traiter. Et si les Romains, par un effet de leur obstination naturelle, repoussaient des propositions équitables, les dieux et les hommes seraient témoins de la modération de Persée et de l'opiniâtreté de ses ennemis."

Le roi n'écartait jamais des conseils de cette nature. C'est pourquoi cet avis réunit la majorité. Des députés furent envoyés au consul, qui leur donna audience en grand conseil. Ils annoncèrent que Persée demandait la paix ; qu'il paierait le même tribut que Philippe s'était engagé à payer, et qu'il évacuerait les villes, les terres et tous autres lieux que ce prince avait abandonnés. Tel fut le langage des députés.

Quand ils se furent retirés, on se consulta, et ce fut la constance romaine qui triompha dans le conseil. C'était alors l'usage de garder l'attitude de prospérité dans la mauvaise fortune, et de modérer ses sentiments lorsque les circonstances étaient favorables. On arrêta cette réponse : " La paix se ferait, si le roi laissait au sénat toute latitude pour délibérer sur l'ensemble de leurs relations, en ce qui le concernait lui-même et la Macédoine entière."

Quand les députés rapportèrent cette réponse, l'obstination des Romains surprit ceux qui ne les connaissaient pas ; et la majorité opinait pour qu'il ne fût plus question de paix. Ils viendraient demander d'eux-mêmes, ces Romains, le bien dont ils repoussaient l'offre avec dédain. Persée craignait d'y mettre cet orgueil, de peur qu'on y vit un excès de confiance dans ses forces : aussi, en augmentant la somme offerte pour tenter d'acheter la paix, ne renonça-t-il pas à tenter le consul. Ne pouvant le faire sortir des termes de sa première réponse, il désespéra de la paix, et revint occuper la position de Sycurium, qu'il avait quittée, pour remettre tout encore aux chances de la guerre.

## **Prise de la ville d'Haliarte grâce à une averse providentielle ; fin de la campagne de Béotie**

Le bruit du combat de cavalerie, en se répandant par toute la Grèce, mit à découvert les dispositions des esprits. Ce ne furent pas seulement les partisans des Macédoniens, mais encore presque tous ceux que les Romains avaient comblés de bienfaits, et quelques victimes de la violence et de la tyrannie, qui reçurent cette nouvelle avec joie, sans autre motif que cette basse passion qui fait que, même dans les combats de théâtre, le vulgaire incline à porter ses faveurs sur le moins bon et le plus faible de deux combattants.

À la même époque le préteur Lucrétius avait, en Béotie, livré un assaut vigoureux à la place d'Haliarte, et, bien que les assiégés n'eussent de secours du dehors qu'une jeune milice de Coronée qui, tout au commencement du siège, s'était enfermée dans la place, et qu'ils n'en espérassent pas d'autres, ils résistaient cependant, consultant plus leur courage que leurs forces ; car ils faisaient de fréquentes sorties contre les ouvrages ; quand on approchait le bélier, ils en surchargeaient l'extrémité d'une masse de plomb qui l'abattait à terre, et, si les travailleurs qui le mettaient en mouvement le dérobaient à cette manœuvre, et que le mur fût renversé, ils le remplaçaient incontinent par un autre, qu'ils élevaient avec les débris mêmes et des pierres qui venaient de s'amasser en tas.

Les ouvrages traînant trop en longueur, le préteur fit distribuer des échelles aux manipules, comme pour attaquer la muraille tout à l'entour : il pensait que son monde y suffirait d'autant mieux, que, du côté du marais qui la borde, il n'était ni utile, ni possible d'attaquer. Pour lui, du côté où s'étaient écroulées deux tours et la portion de muraille qui les unissait, il fait avancer deux mille hommes d'élite ; dans le même temps qu'il essaierait de gravir la brèche, et que les assiégés se porteraient sur ce point pour l'arrêter, on pourrait, pensait-il, à l'aide des échelles, escalader quelque part la muraille dépourvue de défenseurs.

Les habitants se préparèrent à riposter vigoureusement : ils jetèrent sur la brèche des fascines formées de sarments de bois sec, et debout, des torches allumées à la main, ils faisaient mine à tout instant d'y mettre le feu, afin que, séparés de l'ennemi par l'incendie, ils eussent le temps d'élever un mur intérieur. Un hasard déjoua cette manœuvre : il tomba tout à coup des torrents de pluie tels qu'ils empêchaient d'allumer les torches et éteignaient celles qui étaient allumées. On put donc écarter ces broussailles fumantes et passer ; et, tout le monde se portant à la défense d'un seul point, la muraille fut prise en plusieurs endroits à la fois, au moyen des échelles.

Dans le premier désordre les vieillards, les enfants, que le hasard offrit à l'épée du vainqueur, furent massacrés çà et là ; les hommes armés se réfugièrent dans la citadelle ; et le lendemain, ayant perdu tout espoir, ils se rendirent, et on les vendit à l'encan. Ils étaient au nombre d'environ deux mille cinq cents. Les chefs-d'œuvre de sculpture et de peinture qui décoraient la ville, et tout ce qu'il y avait d'objets de prix fut embarqué. La ville fut détruite de fond en comble. L'armée fut de là conduite à Thèbes : après l'avoir reprise sans combat, le préteur remit la ville aux exilés et aux partisans des Romains ; il fit vendre à l'encan les familles du parti opposé et des partisans du roi et des Macédoniens. Après ces exploits en Béotie il regagna la mer et ses vaisseaux.

## Nouvelle tentative de Persée contre le camp romain

Pendant que ces événements s'accomplissaient en Béotie, Persée se tint renfermé quelques jours dans son camp de Sycurium. Là, il sut que les Romains, après avoir récolté à la hâte les grains des environs, les transportaient, et qu'ensuite, chacun, devant sa tente, détachait les épis des gerbes, pour avoir un grain mieux trié à broyer ; il y avait des tas de paille énormes amassés par tout le camp : il trouva l'occasion favorable pour un incendie, et fit préparer des torches, des mèches et des pelotes d'étoupe enduites de poix : il partit ensuite au milieu de la nuit pour surprendre l'ennemi au point du jour.

Ce fut en vain : les avant-postes sur lesquels il tomba donnèrent, par leur frayeur et leur désordre, l'éveil à tout le monde, et le signal suivit aussitôt de prendre les armes ; à l'instant sur le retranchement, aux portes, on vit le soldat en armes, disposé à repousser l'attaque du camp. Persée sur-le-champ fit faire demi-tour à son armée, les bagages en avant, l'infanterie derrière. Il fit halte lui-même avec sa cavalerie et ses troupes légères, pour fermer la marche, dans la prévision, justifiée par l'événement, que l'ennemi le poursuivrait et harcèlerait son arrière-garde. Il y eut un court engagement entre ses troupes légères et les voltigeurs romains principalement. L'infanterie et la cavalerie rentrèrent dans leurs camps sans avoir été inquiétées.

Quand les Romains eurent fini leur moisson, ils se portèrent sur le territoire de Crannon encore intact. Ils y étaient bien tranquilles, se reposant sur l'éloignement des deux camps, et sur les difficultés de la route de Sycurium à Crannon, à cause de la disette d'eau ; quand tout à coup, au point du jour, la cavalerie du roi et ses troupes légères apparurent sur les hauteurs voisines, et jetèrent l'alarme au camp. Ils étaient partis la veille de Sycurium à l'heure de midi ; à l'approche du jour ils avaient laissé l'infanterie sur le plateau voisin. Persée se tint quelque temps sur les hauteurs, se figurant qu'il pourrait attirer les Romains à un combat de cavalerie. Les voyants impassibles, il envoya un cavalier pour ordonner à son infanterie de se replier sur Sycurium : ce qu'il fit bientôt lui-même. La cavalerie romaine le suivait à une faible distance, pour tâcher de tomber sur ceux qui pourraient s'écarter du corps d'armée. Mais ils se retirèrent en masse si compacte, et en si bon ordre, que nos troupes, voyant cela, rentrèrent elles-mêmes dans leur camp.

## Héroïque résistance du détachement romain

Bientôt le roi, mécontent de la longueur du chemin, alla camper à Mopsélus ; et les Romains, après avoir enlevé les récoltes de Crannon, passèrent sur le territoire de Phalanna. Là, sur les renseignements d'un transfuge, qui lui dit que les Romains, sans se faire appuyer d'un détachement armé, faisaient la moisson, dispersés çà et là dans la campagne, il prend mille cavaliers et deux mille Thraces et Crétois, et forçant le pas, sans se soucier de faire observer les rangs à sa troupe, il attaque les Romains à l'improviste. Il leur prend environ mille chariots attelés, et pour la plupart chargés, et près de six cents hommes. Il chargea trois cents Crétois de garder ce butin et de le conduire au camp. Pour lui, rappelant sa cavalerie et le reste de l'infanterie qui s'oubliaient à massacrer les moissonneurs, il les conduit jusqu'au grand poste le plus voisin, pensant qu'il ne faudrait pas de longs efforts pour l'écraser.

Il était sous les ordres du tribun L. Pompéius, qui, voyant ses soldats troublés de la soudaine irruption de l'ennemi, les fit battre en retraite jusqu'au tertre le plus voisin, cherchant l'avantage d'une position, puisqu'il n'était pas de force à cause de l'infériorité du nombre. Il forma sa troupe en cercle, et fit rapprocher les boucliers de manière à la garantir des javelots et des flèches. Persée fit envelopper le tertre par une partie de ses soldats, en fit monter d'autres à l'assaut de tous les points, avec ordre d'engager le combat de près, tandis que les autres lanceraient de loin des flèches.

Une très vive terreur pressait partout les Romains : combattre serrés, ils ne le pouvaient à cause de cette troupe d'assaillants qui s'efforçait de gravir le tertre. Voulaien-ils rompre le cercle et marcher en avant, ils se découvraient : les flèches, les javelots les blessaient, mais surtout les cestrosphendones. C'était une nouvelle espèce de projectile inventée pour cette guerre. C'était un fer de lance de deux palmes, monté sur un bois d'une demi coudée de long, et d'un doigt d'épaisseur : il était garni, pour conserver l'équilibre, de trois ailes, comme on en met aux flèches : on le plaçait au milieu d'une fronde qui avait deux paires de courroies inégales tenues en équilibre dans la plus grande des deux poches de la fronde ; il s'échappait par suite du mouvement de rotation imprimé à la corde, et partait comme une balle.

Cette arme et toutes les autres sortes de traits avaient blessé une partie des soldats ; et, de lassitude, ils avaient peine à tenir leurs armes : le roi les pressa de se rendre, leur prodigua les serments, leur fit même des promesses : tous restèrent inébranlables et nul ne se rendit : ils étaient déterminés à mourir, lorsqu'un secours inespéré s'annonça à leurs regards. Quelques-uns des moissonneurs avaient fui jusqu'au camp et annoncé au consul que le détachement était assiégé : touché du péril de tant de citoyens (ils étaient huit cents et tous Romains), il sort du camp à la tête de sa cavalerie et de ses troupes légères, renforcée de nouveaux auxiliaires, venus de Numidie, infanterie, cavalerie, éléphants ; il donne ordre aux tribuns de le suivre avec les légions et leurs drapeaux. Lui-même, après avoir flanqué ses troupes légères de vélites pour les fortifier, il se dirigea vers le tertre. Les flancs du consul étaient couverts par Eumène et Attale, et par Misagène, prince des Numides.

## Repli de l'armée macédonienne

Quand ces assiégés aperçurent les premières enseignes de leurs amis, ils passèrent en un moment du désespoir à l'espérance. Persée se serait volontiers d'abord contenté d'un succès éventuel : après avoir tué ou pris quelques maraudeurs, il aurait renoncé à perdre son temps à assiéger le détachement de garde ; mais il s'était laissé aller à le tenter, sauf à se retirer, comme il savait n'avoir pas de forces suffisantes, pourvu qu'il pût le faire sans être entamé : encouragé par le succès, il attendit l'arrivée des ennemis, et envoya en toute hâte demander sa phalange. Appelés trop tard pour la circonstance et conduits avec précipitation, ces soldats, allaient, après une course qui devait les troubler, se trouver en face d'une armée préparée et en bon ordre.

Le consul les prévint et engagea le combat. Les Macédoniens résistèrent d'abord ; mais ils étaient inférieurs en tout : après une perte de trois cents fantassins et de vingt-quatre cavaliers des premières familles, de l'escadron appelé sacré, entre autres d'Antimachus qui les commandait et qui venait d'être tué, ils sont réduits à battre en retraite. Mais il y eut dans leur marche plus de confusion que dans le combat lui-même. La phalange, rappelée par un ordre précipité, était conduite au pas de course : elle rencontra dans le défilé la colonne des prisonniers et les chariots chargés de grains. Après les avoir massacrés, la phalange et le convoi, qui n'avaient prévu ni l'un ni l'autre cette rencontre, furent également dans un grand embarras pour s'ouvrir un passage ; les soldats renversaient les chariots dans les précipices, ne voyant pas d'autres moyens de se frayer un chemin ; et les bêtes de somme, qu'on excitait, faisaient beaucoup de mal au milieu du désordre général.

À peine dégagés des embarras de ce convoi de captifs, les Romains tombent au milieu de l'escorte royale et des cavaliers épouvantés. On leur crie de se replier ; et ce cri les jette dans une alarme qui ressemble presque à une défaite : c'était au point que, si l'ennemi eût osé s'aventurer dans les défilés et poursuivre plus loin les fuyards, il pouvait leur faire essuyer un terrible échec. Le consul avait sauvé le détachement, et, satisfait de ce modeste avantage, il fit rentrer ses troupes dans leur camp.

Selon certains auteurs, l'affaire de cette journée aurait été plus importante : ils parlent de huit mille hommes tués aux ennemis, entre autres de Sopater et d'Antipater, généraux du roi ; d'environ mille huit cents prisonniers ; de vingt-sept drapeaux enlevés : la victoire aurait aussi coûté du sang : l'armée du consul aurait perdu plus de quatre mille trois cents hommes ; l'aile gauche, cinq étendards.

## **Prise de Larissa Crémastè. Le consul se retire en Béotie pour passer l'hiver**

Cette journée rendit du courage aux Romains ; mais elle terrifia Persée à ce point, qu'après un court séjour à Mopsélus, principalement pour veiller à la sépulture des soldats qu'il avait perdus, il mit dans Gonnus une garnison assez forte, et se replia avec toutes ses forces sur la Macédoine. Il laissa près de Phila un certain Timothée, de ses officiers, avec un faible détachement, pour sonder les Magnètes et leurs voisins.

Arrivé à Pella, il envoya ses troupes en quartier d'hiver, et partit lui-même avec Cotys pour Thessalonique. Là il apprend par la renommée qu'Autlesbis, prince des Thraces, et Corragus, général d'Eumène, ont envahi le royaume de Cotys, et occupé le pays appelé Maréné. Il crut donc devoir permettre à Cotys d'aller défendre ses états, et, à son départ, il le combla de présents magnifiques. Il compte à sa cavalerie pour sa paie de six mois les deux cents talents qu'il devait payer pour toute l'année.

Le consul, apprenant le départ de Persée, s'approche de Gonnus, pour essayer de s'emparer de cette place. Située en avant de Tempé, à la gorge même du défilé, elle est pour la Macédoine la plus sûre des barrières, en même temps qu'elle permet aux Macédoniens de descendre en Thessalie quand il leur plaît. Mais elle était si forte et si bien gardée, qu'il en jugea l'attaque impossible et y renonça.

Il se tourna du côté de la Perrhébie, prit d'emblée Mallée, qu'il pillà, reprit le Tripolis et le reste de la Perrhébie, et revint à Larissa. Renvoyant alors Eumène et Attale chez eux, il distribua Misagène et ses Numides dans les villes de Thessalie les plus voisines qu'il leur assigna pour quartier d'hiver ; et partagea si bien une partie de ses troupes sur tous les points de la Thessalie, qu'elles eurent toutes d'excellents quartiers d'hiver, et servirent aux villes de garnison. Il envoya Q. Mucius, son lieutenant, avec deux mille hommes pour occuper Ambracie. Il congédia tous les alliés des villes grecques, à l'exception des Achéens. Il partit avec une portion de son armée pour l'Achaïe Phthiotide, détruisit de fond en comble Ptéléon dont les habitants s'étaient enfuis, et reprit Antron avec le consentement de la population.

Puis il ramena son armée à Larissa. La ville était déserte : tout le monde s'était retiré dans la citadelle ; il prend le parti de l'attaquer. Les Macédoniens, qui formaient la garnison royale, avaient eu peur les premiers et avaient évacué la place ; les habitants, abandonnés par eux, consentirent aussitôt à se rendre. Il hésita ensuite s'il attaquerait d'abord Démétriade, ou s'il fallait porter ses regards sur les affaires de la Béotie. Les Thébains, persécutés par ceux de Coronée, l'appelaient en Béotie. À leur prière et parce que la contrée était plus favorable que la Magnésie pour passer l'hiver, il conduisit son armée en Béotie.





## **Livre XLIII - (171 à 169 av. J.-C.)**

### **1. Suite des événements de l'année 171**

**1**

## **Départ du consul C. Cassius en Macédoine ; réactions au sénat (courant de l'été)**

La même année, pendant la campagne de Thessalie, le lieutenant envoyé en Illyrie par le consul soumit par la force des armes deux cités opulentes. Après une vigoureuse attaque, qui força Cérémya à la reddition, il laissa aux vaincus la possession de tous leurs biens, dans l'espoir que cet acte de clémence disposerait favorablement les habitants de Carnus, ville bien fortifiée ; mais bientôt, reconnaissant qu'il ne pouvait ni obtenir leur soumission, ni les réduire par un siège régulier, et ne voulant pas que ses soldats eussent supporté sans récompense la fatigue de deux sièges, il leur abandonna le pillage de la ville qu'il avait auparavant épargnée.

Le second consul, C. Cassius, ne fit rien de mémorable dans la Gaule, province qui lui était échue, et essaya inutilement d'entrer en Macédoine par l'Illyrie. Ce furent les députés d'Aquilée qui apprirent au sénat cette tentative du consul. Ils étaient venus se plaindre de l'état de leur colonie naissante, faible et encore sans défense, entre deux nations ennemies, les Istriens et les Illyriens. Ils priaient le sénat d'aviser aux moyens de pourvoir à sa sûreté. On leur demanda s'ils voulaient qu'on en remît le soin à C. Cassius ; ils répondirent que le consul, après avoir réuni ses troupes à Aquilée, était parti pour la Macédoine, passant par l'Illyrie. Le fait parut d'abord incroyable, et l'on pensa généralement qu'il était allé porter la guerre chez les Carniens ou les Istriens. Les Aquiléens déclarèrent que tout ce qu'ils savaient et pouvaient affirmer, c'est que les soldats avaient reçu du blé pour trente jours ; que le consul avait cherché des guides qui connussent le chemin d'Italie en Macédoine, et les avait emmenés avec lui.

Le sénat fit alors éclater son indignation contre un consul qui avait osé quitter sa province pour passer dans une autre, et qui, en conduisant son armée au milieu de nations étrangères par une route inconnue et semée de périls, ouvrait à tant de peuples le chemin de l'Italie. Il fut décidé à une grande majorité que le préteur C. Sulpicius nommerait trois sénateurs chargés de partir de Rome le jour même et de faire la plus grande diligence pour atteindre le consul C. Cassius, en quelque lieu qu'il fût. Ils devaient lui défendre d'entreprendre une autre guerre que celle dont le sénat lui avait confié la conduite. Les commissaires envoyés furent M. Cornélius Céthégus, M. Fulvius, P. Marcius Rex. Les craintes dont le consul et son armée étaient l'objet, firent différer pour le moment le soin de fortifier Aquilée.

## **Enquête sur les agissements des magistrats romains en Espagne (fin de l'année 171)**

Le sénat donna ensuite audience aux députés de quelques peuples des deux Espagnes. Ces envoyés, après s'être plaints de l'avarice et de l'orgueil des magistrats romains, se jetèrent aux pieds des sénateurs, et les supplièrent de ne pas souffrir que des alliés de Rome fussent persécutés et dépouillés plus cruellement que des ennemis. Comme entre autres traitements indignes dont ils se plaignaient, il y avait eu évidemment des extorsions, le préteur L. Canuléius à qui l'Espagne était échue, eut ordre de choisir dans le sénat cinq commissaires chargés d'informer contre chacun des magistrats accusé de concussion, et d'autoriser les Espagnols à prendre les patrons qu'ils voudraient.

Les députés furent mandés au sénat, on leur donna lecture du décret, et on les invita à nommer leurs patrons. Ils en désignèrent quatre, M. Porcius Caton, P. Cornélius Scipion, fils de Cnéius ; L. Aemilius Paulus, fils de Lucius et C. Sulpicius Gallus. Le premier qu'ils citèrent devant les commissaires, fut M. Titinius, qui avait été préteur dans l'Espagne citérieure, sous le consulat d'A. Manlius et de M. Junius. L'accusé comparut deux fois, et la troisième il fut renvoyé absous. Il s'éleva entre les envoyés des deux provinces quelques contestations à la suite desquelles ceux de l'Espagne citérieure prirent pour patrons M. Caton et Scipion ; ceux de l'ultérieure, L. Paulus et Gallus Sulpicius. Les peuples de la citérieure firent comparaître devant les commissaires, P. Furius Philus ; les peuples de l'ultérieure, M. Matiénus. Tous deux avaient été préteurs, le premier, trois ans auparavant, sous le consulat de Sp. Postumius et de Q. Mucius ; le second, il y avait deux ans, sous celui de L. Postumius et de M. Popilius. Ils furent tous deux chargés des accusations les plus graves, et leur cause fut ajournée. Au moment où ils devaient comparaître de nouveau, on apprit qu'ils venaient de partir pour l'exil. Furius se retira à Préneste, Matiénus à Tibur.

On prétendit que les patrons s'opposaient à ce qu'on poursuivît des citoyens nobles et puissants, et ce soupçon prit une nouvelle force, quand on vit le préteur Canuléius abandonner l'affaire, s'occuper de levées, et partir ensuite brusquement pour sa province, afin d'empêcher les Espagnols d'exercer de nouvelles poursuites. Ainsi le passé fut enseveli dans l'oubli, mais le sénat prit des mesures pour l'avenir. Les Espagnols obtinrent que le magistrat romain n'aurait plus le droit de taxer le blé, qu'il ne pourrait les contraindre à vendre leurs vingtièmes au prix qu'il lui plairait de fixer, ni établir dans les villes des receveurs chargés de percevoir les taxes.

### **Le sénat donne audience à plusieurs délégations**

Il vint d'Espagne à la même époque une autre ambassade d'un genre tout à fait nouveau. Plus de quatre mille hommes, se disant nés du commerce illégitime des soldats romains avec les femmes espagnoles, faisaient demander au sénat une ville où ils pussent habiter. Le sénat décréta "qu'ils eussent à donner leurs noms à L. Canuléius ; ceux que le préteur affranchirait, seraient conduits à Cartéia, sur les bords de l'Océan. Quant à ceux des Cartéiens qui ne voudraient pas abandonner leur demeure, ils pourraient rester avec les nouveaux colons, et on leur assignerait des terres. Cet établissement serait regardé comme colonie latine, et nommé colonie des affranchis."

Dans le même temps, arrivèrent d'Afrique, le prince Gulussa, fils de Masinissa, envoyé par son père, et une députation de Carthaginois. Gulussa fut introduit le premier. Il rendit compte des secours fournis par son père pour la guerre de Macédoine, et promit de satisfaire à ce qu'on voudrait exiger de plus avec l'empressement que méritaient de sa part les bienfaits du peuple romain. Il engagea les sénateurs à se défier de la perfidie des Carthaginois : "Ils avaient, dit-il, le projet d'équiper une flotte considérable, en apparence pour aider les Romains contre la Macédoine, mais en réalité pour pouvoir, quand cet armement serait terminé, choisir à leur gré leurs alliés ou leurs ennemis."

## **Le préteur rétablit l'ordre en Espagne. Plaintes des Abdéritains**

L'arrivée des prisonniers et la vue de ces têtes répandirent un tel effroi dans le camp, que si l'armée romaine se fût avancée sur-le-champ, elle pouvait facilement s'en emparer. Un grand nombre prirent la fuite, et quelques-uns étaient d'avis d'envoyer des députés pour demander avec prières qu'on leur accordât la paix. Cette nouvelle amena la soumission de plusieurs villes. Les habitants cherchèrent à se justifier en rejetant le crime sur deux insensés qui étaient allés d'eux-mêmes s'offrir au châtement. Le préteur leur pardonna et marcha aussitôt vers d'autres villes. Il les trouva toutes disposées à l'obéissance, et parcourut tranquillement avec son armée un pays qui venait d'être en feu.

Cette clémence du préteur, qui avait su, sans effusion de sang, dompter une nation si belliqueuse, fit d'autant plus de plaisir au peuple et au sénat, que le consul Licinius et le préteur Lucrélius s'étaient montrés, dans la guerre en Grèce, avides et cruels. Les tribuns du peuple ne cessaient d'attaquer Lucrélius avec la plus grande violence, et ses amis répondaient pour l'excuser que son absence avait pour motif le service de la république. Mais on savait si peu à cette époque ce qui se passait aux portes mêmes de Rome, que, pendant ce temps-là, le préteur était à sa maison de campagne d'Antium, et employait le fruit de ses rapines à faire arriver à Antium les eaux de la Loracine, travaux qui lui coûtèrent, dit-on, cent trente mille as. Il orna aussi le temple d'Esculape de tableaux qu'il devait à ses extorsions.

Heureusement pour Lucrélius, une députation d'Abdère détourna bientôt sur Hortensius, son successeur, la haine et l'infamie qui pesaient sur lui. Les députés se présentèrent en pleurant aux portes du sénat. Ils venaient se plaindre "de la prise et du pillage de leur ville par Hortensius : tout leur crime était d'avoir, quand le préteur exigeait d'eux cent mille deniers et cinquante mille boisseaux de blé, demandé le temps d'envoyer des députés à ce sujet au consul Hostilius et à Rome. À peine arrivés auprès du consul, ils avaient appris la prise de leur ville, le supplice des principaux citoyens et la vente des autres comme esclaves."

Le sénat fut indiqué : il rendit en faveur d'Abdère un décret semblable à celui qu'il avait rendu l'année précédente en faveur des Coronéens, et le préteur Q. Ménius eut ordre d'en donner connaissance au peuple. Deux commissaires, C. Sempronius Blaesus, et Sex. Julius César, furent envoyés pour rendre la liberté aux Abdéritains. Ils furent chargés de déclarer au consul Hostilius et au préteur Hortensius que le sénat trouvait injuste la guerre faite aux Abdéritains ; qu'il ordonnait qu'on recherchât avec soin tous ceux qui étaient en esclavage, et qu'on leur rendît la liberté.

## 2. Événements de l'année 170

### 5

#### Nouvelles plaintes contre l'ancien consul C. Cassius

À la même époque, des plaintes furent portées au sénat contre C. Cassius, qui avait été consul l'année précédente, et qui servait alors en Macédoine comme tribun militaire, sous A. Hostilius. Ce fut d'abord une députation du roi des Gaulois, Cincibilus. Le frère du roi porta lui-même la parole : "il se plaignit de ce que Cassius avait dévasté le territoire des peuples des Alpes, leurs alliés, et emmené en servitude plusieurs milliers d'habitants.

Sitôt après arrivèrent des députés des Carniens, des Istriens et des Iapydes : "le consul Cassius avait d'abord exigé d'eux des guides pour conduire son armée en Macédoine ; il les avait quittés en apparence dans des dispositions pacifiques ; mais bientôt il était revenu sur ses pas du milieu de la route, et avait ravagé leur frontière. Il avait promené partout le pillage et l'incendie, et les habitants ignoraient encore pour quel motif le consul les avait traités en ennemis."

Il fut répondu aux deux ambassades "que le sénat n'avait pu prévoir les violences dont ils se plaignaient, et que si elles avaient véritablement eu lieu, il les désapprouvait hautement. Mais on ne pouvait, avec justice, condamner sans l'entendre, un personnage consulaire, absent pour le service de la république. Lorsque Cassius serait revenu de Macédoine, s'ils voulaient l'accuser en face, le sénat, après avoir pris connaissance de l'affaire, aurait soin qu'ils eussent satisfaction."

On ne se borna pas à cette réponse. On envoya des députés, deux au prince gaulois, et trois aux autres peuples, pour leur faire connaître les intentions du sénat. On fit aux députés un présent de deux mille as ; on donna au prince gaulois et à son frère deux colliers d'or pesant cinq livres, cinq vases d'argent du poids de vingt ; deux chevaux caparaçonnés avec les palefreniers, et une armure complète et la saie. Les hommes de leur suite, libres et esclaves, reçurent des vêtements. Outre ces présents, on leur accorda la permission qu'ils demandaient, d'acheter chacun dix chevaux, et de les emmener hors d'Italie. Les ambassadeurs qui accompagnèrent les Gaulois au-delà des Alpes furent C. Laelius et M. Aemilius Lépidus. L'autre mission fut confiée à C. Sicinius, à Cornélius Blasio et à T. Memmius.

## Réception des délégations venues de Grèce

Des députés de plusieurs villes de la Grèce et de l'Asie se trouvèrent à Rome en même temps : les Athéniens eurent audience les premiers : Ils exposèrent "qu'ils avaient envoyé au consul P. Licinius et au préteur C. Lucretius tous les vaisseaux et les soldats dont ils pouvaient disposer ; que ceux-ci avaient demandé, au lieu de ces secours dont ils n'avaient pas fait usage, cent mille boisseaux de blé. Les Athéniens, malgré la stérilité de leur territoire, et la nécessité où ils étaient d'acheter du blé aux étrangers pour nourrir même les habitants de la campagne, s'étaient empressés d'obéir, pour être à l'abri de tout reproche ; et ils étaient encore prêts à fournir tout ce que le sénat jugerait nécessaire."

Les Milésiens, en avouant qu'ils n'avaient encore rien fait, déclarèrent qu'ils étaient prêts à donner ce que le sénat exigerait d'eux pour les besoins de la guerre. Les Alabandiens, après avoir rappelé qu'ils avaient élevé un temple à la ville de Rome, et institué des jeux annuels en l'honneur de cette nouvelle divinité, ajoutèrent qu'ils apportaient une couronne d'or du poids de cinquante livres, présent qu'ils désiraient placer dans le Capitole, sur l'autel de Jupiter, et trois cents boucliers à l'usage de la cavalerie, qu'ils remettraient aux mains des personnes désignées par le sénat. Ils demandaient à déposer leur offrande au Capitole, et à y faire un sacrifice.

Les habitants de Lampsaque adressaient la même demande, en offrant une couronne de quatre-vingts livres, et ajoutaient "que, soumis à Persée, et auparavant à Philippe, ils avaient quitté le parti de Persée à l'arrivée des Romains en Macédoine : pour prix de ce service et de l'empressement qu'ils avaient toujours mis à fournir aux généraux romains toutes les choses nécessaires, ils ne demandaient qu'une faveur, le titre d'alliés de Rome, et, si l'on venait à faire la paix avec Persée, l'assurance d'être exceptés du nombre des peuples qui rentreraient sous la domination du roi." On fit aux autres envoyés une réponse obligeante. Quant à ceux de Lampsaque, le préteur Q. Maenius eut l'ordre de les inscrire sur la liste des alliés du peuple romain. Chacun des députés reçut un présent de deux mille as. Les Alabandiens furent invités à reporter les boucliers au consul A. Hostilius, en Macédoine.

Il arriva d'Afrique vers le même temps des envoyés de Carthage et de Masinissa. Les premiers annonçaient qu'ils avaient fait conduire au bord de la mer un million de boisseaux de blé et cinq cent mille boisseaux d'orge, qu'ils transporteraient à l'endroit que le sénat voudrait désigner. "Sans doute ce présent et ce service étaient loin de répondre aux bienfaits du peuple romain et à leur bonne volonté ; mais souvent, dans d'autres circonstances, quand la fortune des deux peuples était également prospère, ils avaient rempli les devoirs d'alliés fidèles et reconnaissants." Les envoyés de Masinissa promirent à leur tour la même quantité de blé, et en outre douze cents chevaux et douze éléphants : si le sénat avait besoin d'autre chose, il n'avait qu'à ordonner : leur roi était prêt à satisfaire à ses demandes, comme à tenir les promesses qu'il avait faites." Des remerciements furent adressés au roi ainsi qu'aux Carthaginois, et on les invita à faire passer en Macédoine, au consul Hostilius, les secours qu'ils avaient offerts. Chaque député reçut deux mille as, à titre de présent.



## **Audience de la délégation crétoise. Réclamations des Chalcidiens**

Les députés crétois représentèrent qu'ils avaient envoyé en Macédoine le nombre d'archers demandé par le consul P. Licinius ; mais comme ils ne pouvaient nier "qu'il s'en trouvait en plus grand nombre encore dans l'armée de Persée," on leur répondit "que lorsqu'il serait prouvé que les Crétois avaient l'intention loyale et sincère de préférer l'alliance du peuple romain à celle du roi, le sénat leur répondrait comme à de fidèles alliés. En attendant, ils pouvaient annoncer à leurs compatriotes que la volonté du sénat était que les Crétois rappelaient au plus tôt chez eux ceux de leurs soldats qui étaient au service de Persée." Après avoir congédié les Crétois avec cette réponse, le sénat fit appeler les Chalcidiens. L'aspect seul des députés fit juger sur-le-champ combien devait être pressante la nécessité qui les amenait à Rome. Micythion, chef de l'ambassade, privé de l'usage des jambes, s'était fait porter dans une litière. Ni lui ni ses concitoyens n'avaient trouvé, dans son infirmité, une raison suffisante pour le dispenser d'un tel voyage.

Après avoir commencé par dire qu'il ne lui restait de vie que dans la langue pour déplorer les malheurs de sa patrie, il énuméra d'abord les services antérieurs de ses concitoyens, et ceux que les généraux et les armées de Rome en avaient reçus dans la guerre de Persée ; il exposa ensuite les actes de tyrannie, d'avarice et de cruauté que les Chalcidiens avaient eus à souffrir de la part du préteur romain C. Lucrétius, et ceux que leur faisait subir encore Hortensius. Il ajouta "qu'ils étaient décidés à supporter tous les maux, quels qu'ils fussent, plutôt que d'embrasser le parti de Persée. Quant à Lucrétius et à Hortensius, il eut sans doute été plus sûr de leur fermer leurs portes que de les recevoir. Les villes qui avaient refusé de les laisser entrer dans leurs murs, Émathia, Amphipolis et Maronée n'avaient rien eu à souffrir : eux, au contraire, avaient vu dépouiller leurs temples de tous leurs ornements, et ce butin sacrilège, chargé sur des vaisseaux, avait été transporté à Antium par Lucrétius. Des hommes libres avaient été emmenés en esclavage, et le système de brigandage, dont les alliés de Rome avaient été les victimes, se reproduisait tous les jours. Fidèle imitateur de Lucrétius, Hortensius les forçait de loger, été comme hiver, les troupes de sa flotte. Leurs maisons étaient remplies de soldats. Ils étaient contraints de voir vivre au milieu d'eux, auprès de leurs femmes et de leurs enfants, ces hommes sans aucune retenue dans leurs paroles ou leurs actions."

## Procès de C. Lucretius

Lucretius fut mandé au sénat pour répondre aux accusations et se justifier. Mais, quand il fut présent, les députés articulèrent plus de griefs qu'ils ne l'avaient fait en son absence, et il trouva des accusateurs plus redoutables et plus puissants dans les deux tribuns du peuple, Manius Juventius Thalna et Cn. Aufidius. Non contents de l'avoir accablé dans le sénat, ils le traînèrent devant le peuple, l'accablèrent d'invectives et le citèrent en jugement.

Le préteur Q. Maenius fut chargé de répondre aux Chalcidiens "que le sénat reconnaissait la vérité de ce qu'ils avaient dit au sujet des services rendus par eux au peuple romain, soit antérieurement, soit dans la guerre présente, et qu'il savait les apprécier dignement. Quant aux excès dont ils accusaient le préteur Lucretius, et à ceux que commettait encore Hortensius, le sénat n'avait autorisé ni le passé ni le présent, comme on devait le penser. On savait bien que le peuple romain avait déclaré la guerre à Persée et à son père Philippe pour rendre la Grèce libre, et non pour faire subir de pareils traitements, de la part de ses magistrats, à des alliés et à des amis. On écrivait au préteur Hortensius que le sénat désapprouvait hautement les actes dont se plaignaient les Chalcidiens. Il était enjoint au préteur de faire rechercher au plus tôt pour les rendre à la liberté, les hommes libres qui se trouvaient réduits à l'esclavage. Quant aux soldats de marine, il lui était défendu d'en faire loger désormais un seul chez les habitants, à l'exception des officiers." Telle fut la lettre écrite à Hortensius par ordre du sénat. On fit aux députés un présent de deux mille as, et l'on fournit à Micythion, aux frais de la république, des voitures pour le transporter commodément à Brindes.

Au jour fixé, C. Lucretius fut accusé devant le peuple par les tribuns, qui conclurent à une amende d'un million d'as. Lorsque les comices furent assemblés, les trente-cinq tribus furent unanimes pour sa condamnation.

## Maintien de l'ordre en Ligurie

Il ne se passa rien de mémorable cette année en Ligurie. Les ennemis ne prirent point les armes, et le consul ne fit pas entrer ses légions sur leur territoire. Bien assuré que la paix ne serait pas troublée pendant le reste de l'année, il licencia les soldats de deux légions romaines soixante jours après son arrivée dans la province. Il établit de bonne heure dans leurs quartiers d'hiver, à Luna et à Pise, les alliés du nom latin, et parcourut avec sa cavalerie la plupart des villes de la Gaule.

Il n'y avait de guerre nulle part qu'en Macédoine ; cependant des soupçons planaient sur Gentius, roi d'Illyrie. Aussi le sénat jugea-t-il à propos d'envoyer de Brindes huit vaisseaux bien équipés au lieutenant C. Furius, qui défendait l'île d'Issa avec deux vaisseaux du pays. On embarqua à bord de ces bâtiments deux mille soldats, que le préteur Q. Raecius leva, en vertu d'un sénatus-consulte, dans la partie de l'Italie qui fait face à l'Illyrie. De son côté, le consul Hostilius envoya Ap. Claudius en Illyrie, avec quatre mille fantassins, pour protéger les peuples voisins de cette contrée. Claudius, non content des troupes qu'il amenait, obtint quelques renforts des alliés, et parvint à former un corps de huit mille hommes de diverses nations : après avoir parcouru toute la contrée, il s'établit à Lychnidus, chez les Dassarètes.

## **Honteuse défaite du légat Ap. Claudius devant Uscana (170)**

À peu de distance était la ville d'Uscana, dont le territoire était en grande partie sous la dépendance de Persée. Elle renfermait dix mille habitants et une faible garnison de Crétois. Des émissaires vinrent en secret trouver Claudius. "S'il faisait approcher ses troupes, un parti était prêt à lui livrer la ville, et l'expédition en valait la peine, car le butin serait suffisant pour enrichir non seulement lui et ses amis, mais même tous les soldats." Claudius fut tellement aveuglé par l'appât offert à sa cupidité, qu'il ne songea ni à retenir aucun de ceux qui étaient venus auprès de lui, ni à demander des otages pour garantie d'une pareille trahison ; il n'envoya aucun des siens à la découverte, et n'exigea point de serment. Au jour convenu, il partit de Lychnidus et vint camper à douze milles d'Uscana. Vers la quatrième veille, il se remit en marche, laissant mille hommes à la garde du camp.

Ses troupes marchant sans ordre, disséminées sur une longue file, s'égarèrent dans l'obscurité de la nuit, et arrivèrent en petit nombre sous les murs de la ville. Leur insouciance sécuritaire augmenta encore quand ils n'aperçurent aucun homme armé sur les murailles. Mais dès qu'ils furent à la portée du trait, l'ennemi sortit à la fois de deux côtés de la place. Aux cris qu'il poussait en fondant sur les Romains, se joignaient les hurlements que les femmes faisaient entendre du haut des murs, le bruit éclatant des cymbales et les clameurs confuses d'une multitude tumultueuse, mêlée d'hommes libres et d'esclaves.

Cet effroyable tumulte épouvanta tellement les Romains, qu'ils ne purent soutenir même le premier choc. Aussi en périt-il un plus grand nombre dans la fuite que dans le combat. À peine si deux mille hommes purent regagner le camp avec leur chef. Plus les fuyards en étaient éloignés, plus la fatigue les livrait au fer de l'ennemi qui les poursuivait. Appius ne s'arrêta pas même pour recueillir et sauver, s'il était possible, ses soldats dispersés çà et là dans la campagne ; il ramena sur le champ à Lychnidus les débris de ce désastre.

## Élections anticipées pour l'année 169 (25 janvier)

La nouvelle de cette déroute et des autres revers essuyés en Macédoine fut apportée à Rome par le tribun militaire Sex. Digitius, qui était venu pour offrir un sacrifice. Aussitôt le sénat, craignant que la république n'éprouvât quelque affront plus déshonorant, fit partir pour la Macédoine deux commissaires, M. Fulvius Flaccus et M. Caninius Rébilus, pour s'informer de ce qui s'était passé et en faire un rapport. On ordonna au consul A. Atilius de fixer au mois de janvier la convocation des comices consulaires et de revenir à Rome au plus tôt. En même temps, le préteur M. Raecius fut chargé de rappeler à Rome, par un édit, les sénateurs dispersés dans toute l'Italie, à l'exception de ceux qui étaient absents pour le service de la république, et de notifier à ceux qui se trouvaient à Rome de ne pas s'en éloigner à plus d'un mille.

Les volontés du sénat furent ponctuellement exécutées. Les comices consulaires furent tenus le cinq des calendes de février. On y créa consuls Q. Marcius Philippus, pour la seconde fois, et Cn. Servilius Caepio. Trois jours après, on nomma préteurs, C. Décimius, M. Claudius Marcellus, C. Sulpicius Gallus, C. Marcius Figulus, Ser. Cornélius Lentulus et P. Fontéius Capito. Outre les deux juridictions de la ville, on assigna pour départements aux nouveaux préteurs l'Espagne, la Sardaigne, la Sicile et la flotte.

Les commissaires revinrent de Macédoine à la fin de février. Ils firent connaître les succès que Persée avait obtenus pendant cette campagne, et la crainte qui s'était emparée des alliés de Rome, en voyant un si grand nombre de villes tombées au pouvoir du roi. "Les rangs de l'armée consulaire étaient dégarnis par suite de congés accordés sans mesure pour gagner la faveur des soldats. Le consul en rejetait la faute sur les tribuns militaires, et ceux-ci sur le consul." Les sénateurs apprirent qu'on atténuait à Rome la honte du revers causé par l'imprudence de Claudius, en disant que toute la perte consistait en un petit nombre de soldats italiens, provenant de levées faites à la hâte. Dès que les consuls désignés furent entrés en charge, on les pressa de mettre en délibération les affaires de Macédoine, et on leur assigna pour provinces la Macédoine et l'Italie.

Cette année fut bissextile, les calendes intercalaires furent placées deux jours après les Terminalia. Elle fut marquée par la mort de l'augure L. Flamininus et par celle de deux pontifes, L. Furius Philus et C. Livius Salinator. T. Manlius Torquatus fut élevé à la place de Furius, et M. Servilius à celle de Livius.

## Levée des troupes

Au commencement de l'année suivante, après la délibération au sujet des provinces consulaires, les nouveaux consuls Q. Marcius et Cn. Servilius furent invités à se partager entre eux au plus tôt l'Italie et la Macédoine, ou à les tirer au sort ; mais, avant que le sort eût prononcé, on voulut, pour ne rien abandonner à la faveur, décréter les renforts qu'exigeaient les besoins de chaque province. On accorda pour la Macédoine six mille fantassins et deux cent cinquante cavaliers romains, six mille fantassins et trois cents cavaliers parmi les alliés du nom latin. Les vétérans devaient avoir leur congé, en sorte que chaque légion romaine ne serait composée que de six mille fantassins et de trois cents cavaliers. Quant à l'autre consul, on ne limita point le nombre des citoyens romains qu'il pouvait comprendre dans ses nouvelles levées ; on lui prescrivit seulement de former deux légions composées de cinq mille deux cents fantassins et de trois cents cavaliers. Toutefois, on lui accorda un plus grand nombre d'alliés latins qu'à son collègue, savoir dix mille hommes de pied et six cents chevaux ; et on le chargea en outre d'enrôler quatre légions prêtes à marcher au besoin ; mais les consuls n'eurent pas le droit de choisir les tribuns ; ce fut le peuple qui les nomma. Le contingent exigé des alliés du nom latin fut de seize mille fantassins et de mille cavaliers. Les troupes durent seulement être prêtes à marcher dès que les circonstances l'exigeraient.

La Macédoine surtout était l'objet des inquiétudes du sénat. En conséquence, il ordonna de lever en Italie, pour le service de la flotte, mille citoyens romains de la classe des affranchis, et un nombre égal en Sicile. Le consul à qui le sort donnerait la Macédoine fut chargé d'y faire transporter ces soldats, en quelque endroit que se trouvât la flotte. On décréta pour l'Espagne un renfort de trois mille fantassins et de trois cents cavaliers romains. Le nombre des soldats qui devaient servir dans cette province fut fixé à cinq mille hommes d'infanterie et trois cent trente cavaliers par légion. Le futur préteur, de l'Espagne eut mission d'exiger des alliés espagnols quatre mille hommes de pied et trois cents chevaux.

## Prodiges

Je n'ignore pas que de nos jours on ne croit plus aux présages envoyés par les dieux, et que, par suite de cette incrédulité, on a perdu l'habitude de publier les prodiges et de les consigner dans les annales. Mais en écrivant l'histoire des temps reculés, mon esprit prend involontairement la couleur antique, et je me ferais scrupule de regarder comme indignes de figurer dans mes annales des faits que la sagesse de nos aïeux jugeait dignes de la publicité. On annonça cette année deux prodiges à Anagni : les habitants avaient vu une flamme briller dans l'air, et entendu parler une vache qu'on nourrissait aux frais de la ville. À Minturnes, pendant les mêmes jours, le ciel avait paru tout en feu. À Réate il plut des pierres. À Cumès, la statue d'Apollon placée dans la citadelle pleura pendant trois jours et trois nuits. À Rome, deux gardiens de temples annoncèrent, l'un, que plusieurs personnes avaient vu dans le temple de la Fortune un serpent avec une crête ; l'autre, que dans celui de la Fortune Primigénie, situé sur le mont Quirinal, il était arrivé deux prodiges : un palmier était sorti du sol, et il avait plu du sang en plein jour. Il y eut encore deux autres prodiges auxquels on ne fit pas attention, parce qu'ils avaient eu lieu, le premier, dans un lieu privé ; le second, dans une ville étrangère. T. Marcius Figulus annonçait qu'un palmier était né dans sa cour, et on disait qu'à Frégelles une lance, que L. Atréus avait achetée pour son fils, alors à l'armée, avait brûlé dans sa maison, en plein jour, pendant plus de deux heures, sans que le feu l'eût endommagée en rien.

Les décemvirs, ayant consulté les livres sibyllins au sujet des prodiges qui intéressaient la république, indiquèrent les dieux auxquels les consuls devaient sacrifier quarante grandes victimes ; ils ordonnèrent des supplications, des sacrifices de grandes victimes que le corps entier des magistrats offrirait dans tous les temples, et auxquels le peuple assisterait, la couronne sur la tête. Tout fut exécuté comme ils l'avaient prescrit.

## Élection des censeurs (169)

Ensuite on annonça les comices pour l'élection des censeurs. Les citoyens les plus distingués se mirent sur les rangs. C'étaient C. Valérius Laevinus, P. Postumius Albinus, P. Mucius Scaevola, M. Junius Brutus, C. Claudius Pulcher et Ti. Sempronius Gracchus. Le peuple romain choisit les deux derniers.

Comme l'importance de la guerre de Macédoine faisait qu'on apportait aux levées plus de soin que d'ordinaire, les consuls se plaignirent au sénat de l'indifférence du peuple, et accusèrent la jeunesse de ne pas répondre à leur appel. Les préteurs C. Sulpicius et M. Claudius prirent la défense du peuple. "Les levées, disaient-ils, n'étaient difficiles que pour des consuls jaloux de se ménager la faveur populaire qui n'osaient forcer personne à s'enrôler. Pour ne laisser aux Pères conscrits aucun doute sur ce point, ils offraient, si le sénat voulait le permettre, de faire les levées, eux, simples préteurs, qui avaient bien moins de pouvoir et d'autorité que les consuls. Les sénateurs furent unanimes pour accepter la proposition des préteurs, ce qui ne laissa pas de valoir aux consuls quelques traits mordants.

Les censeurs, pour appuyer cette décision, convoquèrent le peuple et déclarèrent qu'outre le serment prononcé par chaque citoyen au jour du dénombrement, ils en exigeraient un autre d'après lequel tout homme, au dessous de quarante-six ans, serait tenu de répondre à l'appel des censeurs, et s'il n'était point enrôlé, il devrait se représenter toutes les fois qu'il y aurait une nouvelle levée, pendant la censure de C. Claudius et de Ti. Sempronius. De plus, comme le bruit courait que plusieurs soldats des légions de Macédoine étaient absents de l'armée, par suite de congés équivoques, dus à la complaisance intéressée des généraux, ils rendirent un édit concernant les soldats enrôlés pour la Macédoine, sous le consulat de P. Aelius et de C. Popilius, ou depuis. "Ceux d'entre eux qui se trouvaient en Italie devaient venir prêter un nouveau serment entre leurs mains, et être de retour dans leur province sous un délai de trente jours. Ceux qui étaient sous la puissance d'un père ou d'un aïeul devaient venir donner leurs noms. Les censeurs examineraient les motifs des exemptions, et ceux dont les congés obtenus avant le temps leur sembleraient avoir été donnés par faveur, seraient forcés de rejoindre leurs corps." Cet édit et la lettre des censeurs furent envoyés dans les marchés et agglomérations ; il vint à Rome un si grand nombre de jeunes gens que cette foule extraordinaire devint à charge à la ville.



## Attribution des postes

Outre la levée des renforts jugés nécessaires, le préteur C. Sulpicius forma quatre légions, et l'enrôlement fut terminé en onze jours. Les consuls tirèrent ensuite les provinces au sort, ce que les préteurs avaient fait plus tôt, pour ne pas laisser trop longtemps les tribunaux en vacance. La juridiction urbaine était échue à C. Sulpicius, et celle sur les étrangers à C. Décimius. M. Claudius Marcellus avait eu en partage l'Espagne ; Ser. Cornélius Lentulus, la Sicile ; P. Fontéius Capito la Sardaigne, et C. Marcius Figulus, la flotte. Quant aux consuls, le sort donna l'Italie à Cn. Servilius, et la Macédoine à Q. Marcius. Ce dernier partit pour sa province, aussitôt après les fêtes Latines.

Ensuite, sur la demande que Caepio fit au sénat de désigner dans les nouvelles levées les deux légions qu'il devait emmener en Gaule, les sénateurs en remirent le choix aux préteurs C. Sulpicius et M. Claudius qui venaient de les enrôler. Indigné de se voir, lui consul, mis à la discrétion des préteurs, il congédia le sénat ; il se présenta néanmoins à leur tribunal, et leur demanda de lui assigner deux légions, aux termes du sénatus-consulte. Les préteurs lui laissèrent la liberté du choix.

Ensuite les censeurs firent la revue du sénat. M. Aemilius Lépide fut nommé prince de cet ordre pour la troisième fois, et sept d'entre les sénateurs furent exclus. S'étant aperçus, par le recensement du peuple, du grand nombre de soldats qui avaient quitté l'armée de Macédoine, les censeurs les forcèrent à rejoindre leurs drapeaux. Ils révisèrent les congés et obligèrent, ceux qui paraissaient les avoir obtenus avant le temps prescrit, à promettre avec serment : "qu'ils retourneraient de bon gré dans la province de Macédoine, et se conformeraient de bonne foi à l'édit des censeurs C. Claudius et Ti. Sémpronius."

## Activité des censeurs ; leur procès

Dans la revue des chevaliers, les censeurs usèrent d'une rigueur excessive ; ils en privèrent plusieurs de leurs chevaux. Cette sévérité indisposa contre eux l'ordre équestre, mais ils mirent le comble à son mécontentement par un édit qui "interdisait à tous ceux qui, sous la censure de Q. Fulvius et d'A. Postumius, avaient pris à ferme les revenus ou les impôts publics, de se présenter aux nouvelles adjudications, ou même de s'y associer indirectement. Les anciens fermiers avaient souvent porté des plaintes au sénat contre le pouvoir des censeurs, et demandé qu'on y mît des bornes.

Enfin ils trouvèrent un défenseur de leur cause dans le tribun du peuple P. Rutilius, qu'une querelle particulière avait irrité contre les censeurs. Ils avaient forcé un affranchi de ses clients de démolir un mur qu'il avait fait élever dans via Sacra, en face de bâtiment publics, parce qu'il se trouvait sur un terrain public. Cet homme en appela aux tribuns ; mais comme personne, à l'exception de Rutilius, ne formait opposition, les censeurs envoyèrent faire une saisie chez lui, et le condamnèrent à une amende. Il s'ensuivit une contestation : les anciens fermiers eurent recours au tribun, et sur-le-champ celui-ci promulgua en son nom un projet de loi "qui annulait les adjudications faites par C. Claudius et Ti. Sempronius, et autorisait tous les citoyens indistinctement à se présenter aux enchères." Le tribun indiqua en même temps le jour où il soumettrait la loi à l'adoption du peuple.

Le jour venu les censeurs parurent pour la combattre. Gracchus fut écouté avec calme ; mais Claudius, se voyant interrompu par des murmures, ordonna au héraut d'imposer silence. Le tribun offensé se plaignit d'une usurpation de ses droits qui portait atteinte à sa dignité, et se retira du Capitole, où se tenait l'assemblée.

Le lendemain il y eut beaucoup de tumulte. D'abord le tribun déclara les biens de Ti. Gracchus confisqués au profit des temples, parce qu'il avait méconnu l'autorité du tribunal, en punissant d'une saisie et d'une amende, malgré son opposition, un citoyen qui en avait appelé à la puissance des tribuns. Ensuite il cita C. Claudius devant le peuple, l'accusant d'avoir usurpé ses pouvoirs dans une assemblée qu'il présidait, déclara qu'il poursuivrait les deux censeurs pour crime d'état, et demanda au préteur urbain, C. Sulpicius, de fixer la date des comices. Les censeurs ayant déclaré qu'ils ne se refusaient pas à être jugés au plus tôt par le peuple, la réunion des comices fut fixée pour ce jugement au huit et au sept des calendes d'octobre.

Aussitôt les censeurs montèrent dans l'atrium de la Liberté, et, après avoir scellé les registres de leur sceau, fermé les archives et renvoyé les appariteurs, ils déclarèrent qu'ils ne s'occuperaient d'aucune affaire publique, avant que le peuple eût prononcé sur leur compte. Claudius comparut le premier. Huit des douze centuries des chevaliers et plusieurs autres de la première classe avaient déjà voté pour sa condamnation, lorsque, tout à coup, les principaux personnages du sénat, déposant leurs anneaux en présence de la multitude, prirent des vêtements de deuil, et, dans cet appareil suppliant, sollicitèrent le peuple en faveur des accusés.

Mais rien n'eut plus de pouvoir sur les esprits que les paroles de Tibérius Gracchus.

Entendant crier de toutes parts qu'il n'avait rien à craindre pour lui, il déclara avec un serment solennel que si son collègue était condamné, il l'accompagnerait en exil, sans attendre que le peuple eût prononcé sur lui-même. Cependant Claudius courut un grand danger, et il ne manqua pour sa condamnation que le suffrage de huit centuries. Claudius absous, le tribun déclara qu'il renonçait à toute poursuite contre Gracchus.

## Activité diplomatique des commissaires en Grèce (automne 170)

Cette année, à la requête d'une députation d'Aquilée, qui demandait qu'on augmentât le nombre des colons, le sénat fit inscrire quinze cents familles, et désigna pour les conduire les triumvirs T. Annius Luscus, P. Décius Subulo et M. Cornélius Céthégus.

La même année, les commissaires qui avaient été envoyés en Grèce, C. Popilius et Cn. Octavius, firent une lecture publique, d'abord à Thèbes, et ensuite dans toutes les villes du Péloponnèse, du sénatus-consulte qui défendait "de rien fournir aux magistrats romains pour les besoins de la guerre, au-delà de ce qui avait été demandé par le sénat." Cette mesure fit concevoir aux cités l'espoir qu'à l'avenir elles seraient délivrées des charges et des dépenses que chacun leur imposait à son gré, et qui les épuisaient. Dans l'assemblée des Achéens, tenue à Aegium, les commissaires parlèrent avec bienveillance et furent écoutés avec faveur.

Laissant cette nation fidèle se reposer sur d'heureuses espérances pour l'avenir, ils passèrent en Étolie. La guerre civile n'avait pas encore éclaté dans ce pays, mais la défiance régnait partout et se révélait par des accusations réciproques ; aussi les commissaires, ne pouvant rien terminer, demandèrent des otages, et partirent pour l'Acarmanie. Les Acarnaniens les reçurent à Thyrréum. Là aussi les factions étaient aux prises : quelques-uns des principaux citoyens demandèrent qu'on mît dans leurs villes des garnisons romaines pour contenir les insensés qui entraînaient la nation dans le parti des Macédoniens. D'autres, au contraire, suppliaient les magistrats romains d'épargner à des villes pacifiques et alliées un affront réservé d'ordinaire à des cités ennemies prises de vive force.

Ces représentations furent trouvées justes, et les commissaires revinrent à Larissa auprès du proconsul Hostilius, dont ils avaient reçu leur mission. Hostilius retint Octavius auprès de lui, et envoya Popilius prendre ses quartiers d'hiver à Ambracie, avec environ mille soldats.

### **3. Opérations en Macédoine et en Illyrie (hiver 170 - 169)**

18

#### **Début de l'offensive macédonienne (fin décembre 170)**

Persée n'avait pas osé sortir de la Macédoine au commencement de l'hiver, dans la crainte que les Romains ne fissent quelque irruption dans son royaume privé de défenseurs ; mais vers le milieu de la saison, à l'époque où l'abondance des neiges rend les montagnes inaccessibles du côté de la Thessalie, il crut avoir une occasion favorable d'abattre le courage et les espérances de ses voisins, afin de n'avoir rien à redouter, pendant qu'il serait occupé à combattre les Romains. Tranquille du côté de la Thrace, où régnait Cotys, du côté de l'Épire, que Céphale venait d'enlever à l'alliance de Rome, maître des Dardaniens, qu'il avait soumis peu de temps auparavant, il vit bien que la Macédoine n'était vulnérable et ouverte que du côté de l'Illyrie, dont les habitants commençaient à remuer et donnaient même passage aux Romains. La conquête des provinces voisines de l'Illyrie pouvait en outre mettre un terme à l'irrésolution que montrait depuis longtemps Gentius, roi d'Illyrie, et l'attirer dans son parti. Déterminé par ces considérations, Persée se mit en marche avec dix mille fantassins, tirés en partie de la phalange, deux mille hommes de troupes légères, cinq cents chevaux, et arriva à Stuberra. Là il s'approvisionna de blé pour plusieurs jours, et, s'étant fait suivre d'un matériel de siège, il vint camper le troisième jour près d'Uscana, la plus importante ville de Pénestie.

Toutefois, avant d'en venir à la force, il fit sonder les dispositions des chefs de la garnison et celles des habitants. La ville renfermait un corps de troupes romaines avec un grand nombre de soldats illyriens. Comme les rapports de ses émissaires n'annonçaient pas des intentions pacifiques, Persée commença le siège et investit la place. Ses soldats se succédèrent sans interruption jour et nuit, les uns cherchant à escalader les murs, les autres mettant le feu aux portes ; les assiégés de leur côté ne laissaient pas de faire tête à l'orage, espérant que les Macédoniens, privés d'abri, ne pourraient supporter plus longtemps la rigueur de la saison, et que l'armée romaine ne permettrait pas au roi de s'arrêter assez longtemps pour les réduire. Mais lorsqu'ils virent avancer les mantelets et dresser les tours, leur opiniâtreté fut vaincue. Car outre qu'ils n'étaient pas en état de tenir contre les forces de l'ennemi, ils n'avaient dans leurs murs ni blé ni provisions d'aucune espèce, ne s'étant nullement attendus à un siège. Aussi tout espoir de résistance étant perdu, C. Carvilius de Spolète et C. Afranius vinrent, au nom de la garnison romaine, demander à Persée la permission de sortir de la ville avec armes et bagages, ou du moins la vie sauve et la liberté.

Le roi mit plus d'empressement à donner sa promesse que de fidélité à la remplir : en effet, au moment où ils se retiraient en emportant avec eux ce qui leur appartenait, il leur fit d'abord enlever leurs armes et les retint ensuite prisonniers. Aussitôt après le départ des Romains, la cohorte des Illyriens, qui était forte de cinq cents hommes, et les Uscaniens firent leur soumission.

## Victoires de Pyrrhus en Pénestie

Persée, après avoir mis garnison dans Uscana, conduisit à Stuberra tous ses prisonniers dont la multitude égalait presque une armée. Ne gardant auprès de lui que les chefs, il distribua les soldats romains au nombre de quatre mille dans les villes où ils devaient rester prisonniers, et fit vendre les Uscaniens et les Illyriens. Il ramena ensuite son armée dans la Pénestie et marcha sur la ville d'Oenés qu'il voulait soumettre. Cette ville, outre l'avantage de sa position, lui ouvrait l'entrée du pays des Labéates sur lesquels régnait Gentius. Comme il passait auprès d'une place forte assez peuplée, nommée Draudacus, un de ceux qui connaissaient le pays, lui fit remarquer que la prise d'Oenés était absolument inutile, s'il n'était aussi maître de Draudacus, dont la situation était même plus avantageuse sous tous les rapports. Persée fit avancer ses troupes, et la place se rendit aussitôt. Encouragé par un succès plus prompt qu'il ne l'avait espéré, et voyant la terreur extrême que son armée inspirait, il en profita pour réduire onze autres forteresses. Un petit nombre opposa de la résistance, le reste se soumit volontairement. Persée trouva dans ces diverses places quinze cents soldats romains, qu'on y avait répartis pour les garder. Carvilius de Spolète, en assurant que ses compagnons et lui n'avaient essuyé aucun mauvais traitement de la part du roi, lui fut d'un grand secours dans les négociations.

On arriva enfin sous les murs d'Oenés. Cette ville ne pouvait être prise qu'au moyen d'un siège régulier, parce que sa garnison était plus considérable que celle des autres, et que ses murailles étaient très fortes. Elle était en outre défendue d'un côté par le fleuve Artatus, et de l'autre, par une montagne élevée et de difficile accès, ce qui donnait aux habitants l'espérance de résister. Persée, ayant tracé autour de la ville ses lignes de circonvallation, entreprit d'élever vers la partie supérieure une terrasse dont la hauteur commanderait les murailles. Pendant cette opération, les assiégés faisaient de fréquentes sorties pour préserver leurs murs et retarder les ouvrages de l'ennemi, mais dans ces divers engagements, ils perdirent beaucoup de monde, et ceux qui survivaient, épuisés de fatigues et de veilles, et affaiblis par leurs blessures, étaient hors d'état de combattre. Aussi, dès que la terrasse put joindre le mur, la cohorte royale dont les soldats sont appelés Nicatores le franchit sans difficulté ; on escalada les murs et l'on pénétra de tous côtés dans la ville. Tous les hommes en état de porter les armes furent massacrés, les femmes et les enfants réduits en esclavage, et le butin abandonné aux soldats.

De retour à Stuberra, le vainqueur envoya en ambassade à Gentius l'Illyrien Pleuratus, qui s'était réfugié à sa cour, et le Macédonien Adéus, de la ville de Béroé. Ils étaient chargés d'exposer à ce prince les avantages remportés par Persée sur les Romains et sur les Dardaniens pendant l'été et l'hiver qui venaient de s'écouler, de lui faire connaître le succès de son expédition récente en Illyrie, malgré la rigueur de la saison, et de l'exhorter à faire alliance avec lui et les Macédoniens.

## **Échec d'une ambassade macédonienne auprès de Gentius**

Les ambassadeurs de Persée franchirent le sommet du mont Scordus, traversèrent la partie de l'Illyrie dont les Macédoniens avaient fait un désert pour empêcher les Dardaniens de passer en Illyrie ou en Macédoine, et, après des fatigues infinies, arrivèrent enfin à Scodra. Le roi Gentius était à Lissus. Il invita les ambassadeurs à venir l'y trouver, les écouta avec bienveillance et leur fit une réponse vague. "Il était, dit-il, fort disposé à faire la guerre aux Romains. mais, malgré son désir, le manque d'argent ne lui permettait de rien tenter." Persée reçut cette réponse à Stuberra, où il était occupé de la vente des prisonniers d'Illyrie.

Il renvoya sur-le-champ les mêmes ambassadeurs, auxquels il avait adjoint Glaucias, un de ses gardes, mais sans faire mention d'argent, seul motif qui pût décider à la guerre un roi barbare et pauvre. Ensuite Persée, après avoir pillé Ancyre, ramena son armée dans la Pénestie, renforça les garnisons d'Uscana et des places environnantes, dont il s'était emparé, et rentra en Macédoine.

## **Persée se dirige vers Stratos (début de l'année 169)**

L. Coelius commandait en Illyrie en qualité de lieutenant des Romains. Il n'avait osé faire aucun mouvement tant que Persée avait été dans ce pays ; après le départ du roi, il essaya de reprendre Uscana en Pénestie, mais il fut repoussé par la garnison macédonienne qui défendait la ville, et, ayant lui-même reçu plusieurs blessures, il ramena ses troupes à Lychnidus. Peu de jours après, il envoya M. Trébellius de Frégelles en Pénestie, avec un corps assez considérable, pour recevoir les otages des villes restées fidèles. Il lui avait ordonné de s'avancer jusque dans le pays des Parthiniens qui étaient également convenus de donner des otages. Les deux nations obéirent sans difficulté. Les otages des Pénestiens furent envoyés à Apollonie, et ceux des Parthiniens à Dyrrachium, ville alors plus connue des Grecs sous le nom d'Épidamne.

Ap. Claudius, jaloux d'effacer l'affront qu'il avait essuyé en Illyrie, entreprit d'assiéger Phanota, forteresse d'Épire, et emmena avec l'armée romaine un corps de six mille auxiliaires chaoniens et thesprotés. Mais sa tentative échoua contre le courage de Clévas que Persée y avait laissé avec une forte garnison.

De son côté, Persée partit pour Élymée, et après avoir passé son armée en revue, aux environs de cette ville, il marcha vers Stratos, où l'appelaient les Étoliens. Stratos, située au-delà du golfe d'Ambracie, auprès du fleuve Inachos, était alors la place la plus forte de l'Étolie. La difficulté des chemins ne lui permit pas d'emmener plus de dix mille fantassins et de trois cents cavaliers. Parvenu le troisième jour au pied du mont Citius, il eut beaucoup de peine à le franchir, à cause de l'abondance des neiges, et ne put trouver un endroit convenable pour camper. Il en partit bientôt, plutôt à cause de l'impossibilité d'y rester, que dans l'espoir de trouver des routes meilleures et une température supportable, et après deux jours d'une marche très pénible, surtout pour les bêtes de somme, il établit son camp auprès d'un temple de Jupiter appelé Nikaios. Ensuite il se remit en route, et, après avoir franchi un long espace, vint faire halte auprès du fleuve Aratthus, dont la profondeur l'arrêta. Cependant il jeta un pont sur le fleuve, pour y faire passer ses troupes, et, après une journée de marche, rencontra Archidamus, chef des Étoliens, qui devait lui livrer Stratos.



## La ville de Stratos refuse d'ouvrir ses portes à Persée

Ce jour-là Persée campa sur la frontière de l'Étolie ; deux jours après, il arriva à Stratos, et établit son camp près du fleuve Inachos. Il s'attendait à voir les Étoliens sortir en foule pour implorer sa protection ; mais il trouva les portes fermées et apprit qu'une garnison romaine, commandée par le lieutenant C. Popilius, était entrée dans la ville, la nuit même de son arrivée. Les principaux citoyens avaient appelé Persée, influencés par la présence et l'autorité d'Archidamus ; mais, après son départ, leur zèle se refroidit, la faction opposée prit facilement le dessus et fit venir d'Ambracie Popilius avec mille fantassins. Dans le même temps, arriva Dinarque, commandant de la cavalerie des Étoliens, à la tête de six cents fantassins et de cent chevaux. Personne n'ignorait qu'il était venu à Stratos dans l'intention de se joindre à Persée ; mais ses dispositions changèrent avec la fortune, et il se réunit aux Romains qu'il était venu combattre.

Popilius était avec raison peu rassuré au milieu d'une population si inconstante. Il s'empara sur-le-champ des clefs des portes, et de la garde des murs. Il confina dans la citadelle Dinarque, les Étoliens et la jeunesse de Stratos, sous prétexte de leur en confier la défense. Persée, campé sur les hauteurs qui dominant la partie la plus élevée de la ville, essaya d'entrer en pourparlers ; mais voyant qu'il n'obtenait rien, et que même on l'empêchait d'approcher des murs par une grêle de traits, il transporta son camp à cinq milles de la ville, au-delà du fleuve Pétitarus.

Là il réunit un conseil de guerre : Archidamus et les transfuges épirotes le pressaient vivement de rester ; mais les chefs macédoniens étaient d'avis qu'il ne fallait pas lutter contre les rigueurs de la saison. Ils représentaient que, privés de tout approvisionnement, les assiégeants souffriraient de la famine avant les assiégés. On avait aussi à craindre le voisinage des quartiers d'hiver de l'ennemi. Ce dernier motif surtout détermina Persée à marcher vers l'Apérantie ; il y fut reçu du consentement unanime des habitants, par égard pour Archidamus, qui jouissait d'un grand crédit parmi eux. Il laissa Archidamus lui-même pour garder le pays, avec un corps de huit cents soldats.

## **Retour de l'armée à Rome (début du printemps 168)**

Persée reprit la route de Macédoine, et ce retour ne fut pas moins pénible pour les hommes et les chevaux. Cependant le bruit de sa marche vers Stratos avait décidé Appius à lever le siège de Phanota. Clévas se mit à sa poursuite avec un détachement de ses soldats les plus agiles, l'atteignit au pied d'une chaîne de montagnes presque inaccessibles, lui tua mille hommes dont le bagage avait retardé la marche, et fit deux cents prisonniers. Appius, étant sorti de ces défilés, fit faire à ses troupes une halte de quelques jours, dans la plaine nommée Méléon. De son côté, Clévas, ayant pris avec lui Philostrate, chef des Épirotes, entra sur le territoire d'Antigoné. Là, pendant que les Macédoniens se répandaient pour piller, Philostrate, avec sa cohorte, se plaça en embuscade dans une vallée boisée. La garnison d'Antigoné fit une sortie contre les fourrageurs épars dans la campagne, et s'animant à la poursuite des fuyards, se précipita en désordre dans la vallée cernée par l'ennemi ; elle y laissa mille morts et cent prisonniers. Après ce double succès, Clévas vint camper près de l'endroit où se trouvait Appius, afin de protéger ses alliés contre les attaques des Romains.

Appius, las de perdre son temps en cet endroit, congédia le corps des Chaoniens, avec ce qu'il avait de soldats épirotes, et rentra en Illyrie avec les troupes italiennes, après les avoir distribuées dans les villes alliées de la Pénestie, pour y passer leurs quartiers d'hiver ; il retourna à Rome, où il devait offrir un sacrifice. Persée, de son côté, ayant rappelé de la Pénestie mille fantassins et deux cents cavaliers, les envoya tenir garnison à Cassandré. Bientôt revint la seconde ambassade envoyée à Gentius. Elle rapportait la même réponse, ce qui n'empêcha pas Persée de renouveler plusieurs fois ses tentatives pour obtenir une alliance qui lui aurait été d'un si grand secours ; mais il ne put jamais se résigner à faire la moindre dépense pour acheter un appui si avantageux sous tous les rapports.

**Fin du Livre XLIII**

## Livre XLIV - (169 à 168 av. J.-C.)

### 1. Opérations en Macédoine (169)

#### 1

#### Arrivée de l'armée consulaire en Grèce (printemps 169)

Au commencement du printemps qui suivit l'hiver où se passaient ces événements, le consul Q. Marcius Philippus partit de Rome avec cinq mille hommes destinés à renforcer les légions de Macédoine, et arriva à Brindes. M. Popilius, personnage consulaire, et d'autres jeunes Romains de noble famille suivirent le consul en Macédoine avec le titre de tribuns des soldats. Le préteur C. Marcius Figulus, qui était chargé du commandement de la flotte, se trouva en même temps à Brindes ; ils quittèrent tous ensemble l'Italie, relâchèrent à Corcyre le lendemain, et le troisième jour à Actium, port de l'Acarnanie.

Le consul, ayant débarqué près d'Ambracie, se dirigea par terre vers la Thessalie. Le préteur, après avoir doublé le promontoire de Leucade, entra dans le golfe de Corinthe, laissa ses vaisseaux à Créüse ; continuant aussi sa route par terre, il traversa la Béotie, et, après une marche rapide d'un seul jour, rejoignit la flotte à Chalcis.

A. Hostilius était alors campé en Thessalie dans les environs de Palépharsale. S'il ne s'était signalé par aucun fait d'armes éclatant, il avait su du moins substituer à une licence effrénée, toute la sévérité de la discipline militaire ; il avait fait respecter les alliés et les avait mis à l'abri de toute atteinte. À la nouvelle de l'arrivée de son successeur, il fit avec soin l'inspection des armes, des hommes et des chevaux, fit mettre les troupes sous les armes, et alla au-devant du consul. Leur première entrevue fut digne de leur rang et de la grandeur du nom romain, et plus tard dans la conduite des affaires {lacune} En effet le proconsul à l'armée {lacune}.

Quelques jours après, le consul harangua les soldats. Il rappela d'abord le fratricide de Persée et ses tentatives de parricide : "Persée, dit-il, maître du trône par un crime, empoisonneur et meurtrier, lâche assassin d'Eumène ; Persée n'a cessé d'outrager le peuple romain et de piller les villes de nos alliés au mépris des traités ; mais son heure est venue, et bientôt il saura combien les dieux réprouvaient ces attentats. Car les Dieux protègent la piété et la bonne foi ; ces deux vertus qui ont fait la grandeur de Rome." Il compara ensuite les forces et les armées du peuple romain, déjà maître de l'univers, aux forces et aux armées de la Macédoine. "Philippe et Antiochos n'étaient-ils pas des ennemis bien plus puissants que Persée ? Avait-il donc fallu plus de troupes pour les écraser ? "

## **Le consul Q. Marcius s'apprête à envahir la Macédoine**

Après avoir par ses exhortations excitées l'ardeur de ses soldats, il songea à arrêter un plan de campagne. Le préteur C. Marcius, qui avait pris à Chalcis le commandement de la flotte, vint le rejoindre. Il fut résolu que, sans s'arrêter plus longtemps en Thessalie, on partirait sur-le-champ et qu'on se dirigerait vers la Macédoine ; que le préteur prendrait ses mesures pour arriver en même temps par mer dans le pays ennemi. Le consul, ayant congédié le préteur, donna à ses soldats l'ordre de se munir de provisions pour un mois, et se mit en marche le dixième jour de son arrivée dans le camp. Après avoir fait une journée de chemin ; il manda des guides, et les consulta sur la route que chacun d'eux croyait devoir suivre. Il les fit ensuite retirer, et tint conseil sur ce qu'il y avait de mieux à faire. Les uns se prononcèrent pour Pythium, les autres pour les monts Cambuniens, que le consul Hostilius avait traversés l'année précédente ; d'autres étaient d'avis de passer le long des marais Ascuris. Il restait encore un peu de chemin à faire jusqu'à l'endroit où la route se divisait. En attendant qu'on fût arrivé à ce lieu de campement, on ajourna toute délibération. Le consul fit continuer la marche par la Perrhébie, et s'arrêta entre Azorus et Dolichè, pour tenir encore conseil sur la route qu'il adopterait.

Pendant ce temps, Persée, qui avait appris l'approche des ennemis, mais qui ignorait la direction qu'ils devaient prendre, résolut de leur fermer tous les passages. Il envoya dix mille jeunes gens armés à la légère, sous la conduite d'Asclépiodote, pour occuper dans les monts Cambuniens un col connu sous le nom de Volustana. Hippias reçut l'ordre de garder avec douze mille Macédoniens, le défilé voisin du pont appelé Lapathus, qui était situé au-dessus des marais Ascuris. Persée campa d'abord dans les environs de Dion avec le reste de ses troupes. Il sembla ensuite être tombé dans l'engourdissement et l'irrésolution. Il courait le long des côtes avec sa cavalerie légère tantôt vers Héraclée, tantôt vers Phila, et revenait aussitôt à Dion.

### **L'armée consulaire campe en vue de l'ennemi**

Cependant le consul se décida à prendre sa route par le défilé voisin d'Ottolobus, où nous avons dit que le roi Philippe avait établi son camp. Toutefois il détacha en avant quatre mille hommes pour s'emparer des postes les plus avantageux, sous les ordres de Q. Marcius, son fils, et de M. Claudius. L'armée entière se mit ensuite en marche, mais le chemin était si âpre, si pierreux, si pénible, que l'avant-garde, bien qu'armée à la légère, ne parvint que difficilement à faire quinze milles en deux jours. Elle campa dans un endroit appelé Diéros. Le lendemain, après une marche de sept milles, elle occupa une hauteur voisine du camp des Macédoniens, et on fit savoir au consul qu'on était près de l'ennemi et qu'on avait choisi un poste sûr et favorable à tous égards ; on le pria en même temps de venir le plus promptement qu'il pourrait.

Le consul était vivement alarmé des difficultés de la route qu'il avait prise, et des dangers que courait le faible détachement aventuré au milieu des troupes ennemies. Cette nouvelle, qu'il reçut au marais Ascuris, lui rendit courage. Il opéra sa jonction, et établit son camp sur le côté de la hauteur le plus avantageux. Cette éminence offrait la perspective la plus étendue. On découvrait non seulement le camp ennemi qui était éloigné de plus d'un mille, mais encore tout le pays jusqu'à Dion et Phila, et les côtes mêmes de la mer. Les soldats se sentirent animés d'une nouvelle ardeur, en se voyant si près du moment décisif, et en apercevant les troupes du roi et le pays ennemi. Aussi demandèrent-ils avec empressement au consul de les conduire sur-le-champ au combat. Le consul leur donna un jour pour se reposer des fatigues de la route, et, le troisième jour, après avoir laissé une partie des troupes pour garder le camp, il marcha contre l'ennemi.

## Premiers combats

Hippias avait été envoyé par le roi pour défendre le passage. Dès qu'il aperçut les Romains campés sur la hauteur, il exhorta ses soldats à combattre, et s'avança à la rencontre de l'armée du consul. De part et d'autre les troupes légères se détachèrent : c'étaient les plus propres à engager vivement l'attaque. On s'aborda donc aussitôt, et on se lança des traits. Il y eut à la suite de cette mêlée beaucoup de blessés des deux côtés, mais peu de morts. Cette première lutte avait animé les soldats. Le lendemain, les deux armées auraient recommencé avec plus de force et plus d'acharnement, si elles avaient eu assez de place pour se déployer ; mais le sommet de la montagne, qui se terminait en un cône étroit, laissait à peine assez d'espace aux combattants pour se tenir trois de front ; aussi y avait-il fort peu de soldats qui prirent part au combat ; le reste, surtout ceux qui étaient pesamment armés, restaient simples spectateurs. Les troupes légères couraient à travers les détours de la montagne, prenant en flanc leurs adversaires, et les attaquant partout sans choisir le terrain. Il y eut encore ce jour-là plus de blessés que de morts : la nuit interrompit le combat.

Le troisième jour, le général romain eut à prendre un parti décisif ; il ne lui était plus possible soit de rester sur une montagne stérile, soit de retourner sur ses pas sans honte, et même sans danger ; car les ennemis pouvaient fondre sur lui des hauteurs et le harceler dans sa retraite ; il ne lui restait d'autre ressource que de réparer la hardiesse de son entreprise en y persistant hardiment : moyen que justifie parfois le succès. Sa position était telle que, s'il avait eu affaire à un ennemi de la trempe des anciens rois de Macédoine, il était menacé d'un grand désastre ; mais le roi qui parcourait les côtes avec sa cavalerie dans les environs de Dion, et qui, à la distance de douze milles, pouvait presque entendre le bruit de la bataille et les cris des combattants, ne songea ni à augmenter ses forces, en remplaçant par des troupes fraîches ses soldats fatigués, ni à assister en personne à l'action, où sa présence était si importante. Le général romain, au contraire, malgré ses soixante ans et son excessif embonpoint, remplissait tous les devoirs d'un bon général. Il persévéra noblement jusqu'à la fin dans son audacieuse entreprise. Laissant Popilius à la garde de la hauteur, il fit partir un détachement chargé de lui ouvrir un passage au milieu des chemins les plus impraticables, et ordonna à Attale et à Misagène de soutenir avec les auxiliaires de leur nation ceux qui devaient lui frayer la route. Pour lui, il se fit précéder de la cavalerie et des bagages, et ferma la marche avec ses légions.

## **Descente vers la mer ; le tapis roulant des éléphants**

Ce fut avec d'inexprimables difficultés que s'opéra cette descente, continuellement entravée par la chute des bêtes de somme et des bagages. Lorsqu'on eut fait à peine quatre milles, chacun n'eût rien tant désiré que de pouvoir retourner sur ses pas. Les éléphants jetaient dans la marche presque autant de désordre que l'ennemi eût pu le faire. Lorsqu'ils arrivaient vers des endroits escarpés, ils renversaient leurs conducteurs et poussaient d'horribles cris, qui effrayaient surtout les chevaux. On trouva enfin un expédient pour les faire avancer. On établit sur la pente de la montagne deux longues et fortes poutres, qu'on enfonça en terre, en les éloignant l'une de l'autre un peu plus que de la largeur d'un éléphant ; par-dessus ces poutres on plaça en travers des planches d'environ trente pieds, de manière à former une espèce de pont, et on les recouvrit de terre. Un peu plus bas on construisit un autre pont, puis un troisième, et ainsi de suite tant que se prolongeaient les ravins.

L'éléphant s'avancait de la terre ferme sur le pont, et avant qu'il fût parvenu à l'extrémité on coupait les poutres, le pont s'affaissait et l'animal était forcé de se laisser aller doucement jusqu'au commencement de l'autre pont, soit en glissant sur ses pieds, soit en s'accroupissant, jusqu'à ce qu'il rencontrât un nouveau pont et un terrain uni : puis on lui faisait subir une nouvelle chute pareille à la première ; c'est ainsi que les Romains atteignirent la vallée. Ils ne firent guère plus de sept milles ce jour-là, et pendant une grande partie du chemin ils n'avaient pu avancer qu'en roulant avec leurs armes et leurs bagages, et au milieu de toutes sortes de difficultés. Le général et le guide lui-même furent forcés d'avouer qu'une poignée d'hommes eût suffi pour exterminer l'armée tout entière.

On arriva la nuit dans une plaine de peu d'étendue ; comme elle était fermée de tous côtés, il ne fut pas possible de reconnaître si la position était dangereuse. Mais les Romains s'estimèrent heureux d'avoir trouvé un lieu où ils pussent asseoir leur camp ; ils se virent forcés d'attendre encore tout le jour suivant, au fond de cette vallée, Popilius et ses soldats. Ce corps de troupes, sans avoir été inquiété par l'ennemi, avait eu aussi beaucoup à souffrir de la difficulté du chemin.

Le troisième jour, l'armée ayant opéré sa jonction, partit par le défilé que les habitants appellent Callipeukè. Le quatrième, ils descendirent dans la plaine par une route encore bien escarpée ; mais l'habitude la leur rendit plus praticable ; l'absence des ennemis et le voisinage de la mer soutenaient leur confiance. Ils campèrent entre Héraclée et Libéthrum ; l'infanterie s'établit sur les hauteurs, et la cavalerie dans la plaine qu'embrassent ces collines.

## Au-dessus de la vallée de Tempé

Le roi était, dit-on, au bain, lorsqu'on lui annonça l'arrivée de l'ennemi. À cette nouvelle, il se lève tout à coup avec effroi et s'élançait hors de sa chambre en s'écriant qu'il est vaincu sans combat ; dans sa frayeur il prend à la fois mille résolutions et donne mille ordres contradictoires. Il fait partir deux de ses amis, l'un pour Pella, où étaient déposés ses trésors, l'autre à Thessalonique. Il rappelle de leurs postes Hippias et Asclépiodote, et laisse tous les passages ouverts à l'ennemi. Il fait ensuite charger sur sa flotte toutes les statues d'or de Dion, pour les soustraire à l'ennemi et les fait transporter précipitamment à Pydna. Ainsi ce qui aurait pu paraître, de la part du consul, un acte de témérité lorsqu'il s'était engagé dans une route dont l'ennemi devait lui fermer le retour, ne sembla plus qu'un coup hardi et bien concerté.

En effet les Romains n'avaient que deux passages pour opérer leur retraite : l'un, du côté de la Thessalie par la vallée de Tempé ; l'autre, du côté de la Macédoine, le long des murs de Dion ; or ces deux issues étaient gardées par les troupes du roi. Si donc les Romains avaient eu affaire à un général intrépide, qui eût osé affronter la première alarme et résister seulement six jours, ils n'auraient pu se retirer par Tempé en Thessalie, ni recevoir de vivres d'aucun côté ; car, sans parler des obstacles qu'on peut y trouver pendant la guerre, les gorges de Tempé sont en tout temps de difficile accès. Outre que la route, sur un espace de cinq milles, est si resserrée qu'une bête de somme peut à peine y passer avec son bagage, elle est bordée de rochers tellement taillés à pic qu'on ne peut guère regarder en bas sans éprouver des éblouissements et des vertiges. Le fracas du Pénée, qui roule ses eaux profondes à travers la vallée, vient encore ajouter à la terreur.

Ce lieu, déjà si dangereux par sa nature, était sur quatre points occupé par les soldats du roi. Un corps de troupes était posté à Gonnus, à l'entrée même du défilé ; un second à Condylus, dans un fort inexpugnable ; un troisième près de Lapathus, dans un endroit appelé Charax ; un quatrième, au milieu de la vallée, dans le passage le plus étroit et que dix hommes pouvaient défendre facilement. Ainsi, nul moyen soit de recevoir des vivres, soit de retourner par Tempé ; il eût fallu reprendre les montagnes par lesquelles on était descendu. Mais ce qu'ils avaient pu faire en trompant la vigilance des Macédoniens, ils ne le pouvaient plus en présence d'un ennemi maître des hauteurs ; d'ailleurs le souvenir des difficultés qu'ils avaient éprouvées leur eût d'avance ôté tout espoir de recommencer.

Il ne restait plus d'autre ressource, après une tentative si hardie, que de passer au milieu des ennemis pour pénétrer jusqu'à Dion en Macédoine ; projet presque impossible à exécuter, si les dieux n'avaient frappé le roi d'aveuglement. En effet, du pied du mont Olympe jusqu'à la mer il y a un peu plus d'un mille ; or une moitié du terrain est envahie par le débordement des eaux du fleuve Baphyros, qui a là son embouchure ; une autre partie sert d'emplacement au temple de Jupiter et à la ville. L'espace qui reste est fort étroit, et il était facile de le fermer par un fossé et un retranchement ; on avait même sous la main assez de pierres et de bois pour élever une muraille ou des tours. Mais Persée, aveuglé par la frayeur, ne réfléchit à rien, dégarnit ses postes, laissa tous les passages ouverts à l'ennemi et se réfugia à Pydna.



## Arrivée de l'armée consulaire à Dion

Le consul, encouragé et enhardi par l'imprévoyance et la lâcheté de Persée, envoya à Larissa un courrier pour donner ordre à Sp. Lucretius de s'emparer de tous les forts voisins de Tempé abandonnés par l'ennemi, et chargea Popilius d'aller reconnaître tous les passages aux environs de Dion. Lorsqu'il vit que tous les chemins étaient libres, il se mit en marche, s'avança sans obstacles jusqu'à Dion et fit dresser son camp à la porte même du temple, pour prévenir la profanation du saint lieu ; il entra ensuite dans la ville. Il trouva, malgré son peu d'étendue, un grand nombre d'édifices publics et de statues ; elle était en outre très bien fortifiée ; aussi pouvait-il à peine croire que l'abandon si peu motivé d'un pareil poste ne cachât point quelque piège.

Après avoir passé un jour à reconnaître tous les alentours, il partit, et, pensant que sa provision de blé lui suffirait, il s'avança ce jour-là jusqu'au fleuve Mityls. Le lendemain il continua sa marche, et reçut à discrétion la ville d'Agassae, afin de se concilier le reste de la Macédoine, et se contenta de prendre des otages sans imposer de garnison aux habitants, et promit de leur laisser leurs franchises et leurs lois. Après une nouvelle journée de marche, il campa sur les bords de l'Ascordos ; mais voyant que plus il s'éloignait de la Thessalie, plus il se trouvait dépourvu de tout, il retourna à Dion. On vit alors clairement, par le danger qu'il y avait à s'éloigner de la Thessalie, ce qu'on aurait eu à souffrir si Persée en eût fermé les passages.

Persée, de son côté, réunit ses troupes et ses généraux ; il accabla de reproches les commandants des places, et surtout Asclépiodote et Hippias ; il les accusa d'avoir livré aux Romains l'entrée de la Macédoine, accusation que personne ne méritait plus que lui.

Le consul commençait à souffrir de la cherté et presque du manque absolu de vivres. En apercevant la flotte en mer il espéra qu'il lui arrivait des provisions ; mais, lorsqu'elle fut entrée dans le port, il apprit que les vaisseaux de transport étaient restés à Magnésie. Sa position, sans être aggravée par la présence de l'ennemi, offrait par elle-même bien des difficultés. C'est au fort de ces embarras que Sp. Lucretius lui apprend fort à propos, par une lettre, qu'il était maître de tous les forts qui dominaient la vallée de Tempé, dans les environs de Phila, et qu'il y avait trouvé une grande quantité de blé et des provisions de toute sorte.

## **Persée établit son camp au bord de l'Elpée**

Le consul, charmé de cette nouvelle, se rendit de Dion à Phila, dans l'intention de renforcer la garnison et de fournir à ses troupes des vivres qu'il eût été trop long de faire transporter. Ce départ ne fut point favorablement interprété. Les uns lui reprochaient d'avoir craint qu'un plus long séjour à Dion ne le forçât d'en venir aux mains avec l'ennemi ; les autres l'accusaient d'avoir méconnu les chances journalières de la guerre : il avait, disaient-ils, laissé échapper une occasion favorable qu'il ne pourrait plus retrouver.

En effet, dès qu'il eut quitté Dion, l'ennemi reprit courage et songea enfin à recouvrer ce qu'il avait perdu par sa faute. En apprenant le départ du consul, Persée revint à Dion ; il y fit relever les ouvrages ruinés et détruits par les Romains, rétablir les créneaux et réparer de tous côtés les fortifications. Il alla ensuite camper à cinq milles de la ville, en deçà de l'Elpée, dont les abords difficiles pouvaient lui servir de rempart.

Ce fleuve prend sa source au pied du mont Olympe. Ses eaux, faibles pendant l'été, se grossissent des pluies de l'hiver. Il roule avec impétuosité à travers les rochers, et entraînant jusqu'à la mer les terres éboulées, il se creuse un lit profond et forme un affreux abîme entre ses rives escarpées. Persée, croyant que ce fleuve arrêterait l'ennemi dans sa marche, avait l'intention de traîner en longueur pendant le reste de la campagne.

Cependant le consul fit partir Popilius de Phila pour Héraclée avec deux mille hommes. Cette ville, bâtie sur un rocher qui domine le fleuve, est à cinq milles environ de Phila, entre Dion et Tempé.

## Prise d'Héraclée (fin de l'été 169)

Popilius, avant de faire marcher ses soldats contre la ville, envoya un message aux magistrats et aux principaux habitants, pour les inviter à accepter la protection et la clémence des Romains plutôt que d'affronter leurs armes. Ces avis ne furent point écoutés, parce que les assiégés apercevaient les feux du camp royal sur les bords de l'Elpée. Alors Popilius, de concert avec la flotte mouillée sur le rivage, commença le siège par terre et par mer, et fit jouer les machines de toute sorte. Quelques jeunes Romains, appliquant aux usages de la guerre les exercices du cirque, se portèrent au pied des murailles.

On n'avait pas encore imaginé à Rome de remplir le cirque d'une immense quantité de bêtes féroces venues de toutes les parties du monde : on cherchait surtout la variété des spectacles. La course des chars et celle des chevaux ne duraient guère plus d'une heure. Parmi les divertissements qui avaient lieu, on voyait entrer dans le cirque soixante jeunes gens armés de toutes pièces, et plus encore dans les jeux plus solennels. Tantôt ils représentaient une armée en bataille, tantôt ils se livraient à des luttes gracieuses, qui ressemblaient moins à des combats qu'aux exercices des gladiateurs. Après diverses évolutions, ils formaient un bataillon carré, et plaçaient leurs boucliers au-dessus de leurs têtes en se serrant les uns contre les autres ; le premier rang se tenait debout, le second se baissait un peu, le troisième davantage, et ainsi de suite, jusqu'au dernier qui mettait un genou en terre, ils élevaient ainsi une espèce de voûte en plan incliné, dont le faîte se terminait comme celui d'un toit. Alors deux guerriers armés s'élançaient de la distance d'environ cinquante pas, et se défiaient l'un l'autre, et gagnant le haut de cette voûte de boucliers, tantôt ils couraient sur les bords comme pour les défendre, tantôt ils revenaient au milieu, où ils se livraient des assauts et bondissaient comme sur la terre ferme.

Les assiégeants appliquèrent droit à la muraille une voûte de cette espèce : des hommes armés montèrent dessus jusqu'au haut du rempart, et se trouvèrent face à face avec les assiégés. Ils les repoussèrent. Deux manipules pénétrèrent dans la ville. La seule différence qu'il y eut entre cette tortue et la première, c'est que, sur le premier rang et sur les côtés, les soldats ne portaient point leurs boucliers levés au-dessus de leurs têtes, mais les tenaient de manière à couvrir leurs personnes comme dans les combats : de cette façon les traits lancés du haut des murs n'atteignaient point ceux qui s'approchaient du mur, mais glissaient comme la pluie sur la surface de la tortue, et coulaient jusqu'à terre sans leur faire de mal.

Le consul, après avoir pris Héraclée, y établit son camp, avec l'intention d'aller ensuite à Dion, d'en chasser le roi, et de pousser jusqu'en Piérie. Mais, songeant dès lors à préparer ses quartiers d'hiver, il fit réparer les routes pour le transport des vivres qui devaient lui venir de Thessalie, choisir des emplacements favorables pour les magasins et construire des logements pour les gens chargés des approvisionnements.

## La flotte s'éloigne de Thessalonique ; combats autour du golfe

Persée, revenu de sa première frayeur, eût bien voulu qu'on lui eût désobéi, lorsque dans son effroi il avait fait jeter à la mer ses trésors de Pella, et brûler ses vaisseaux à Thessalonique. Andronicus, qui avait été envoyé dans cette dernière ville, avait retardé l'exécution des ordres du roi pour lui laisser le temps du repentir ; l'événement justifia sa conduite. Nicias, moins prévoyant, avait fait jeter à la mer tous les trésors qu'il avait trouvés à Pella. Mais sa faute n'était pas sans remède : presque tout fut sauvé par des plongeurs. Le roi eut tellement honte de sa peur, qu'il fit assassiner secrètement les plongeurs, et bientôt après Andronicus et Nicias même, afin de ne laisser subsister aucun confident d'un ordre si insensé.

Cependant C. Marcius partit d'Héraclée avec la flotte pour se rendre à Thessalonique. Il fit débarquer çà et là des détachements sur les côtes, ravagea au loin le pays, battit les habitants en plusieurs rencontres, et les repoussa jusque dans leurs murs. Déjà il menaçait de près la ville ; mais les assiégés, mettant en mouvement des machines de toutes sortes, firent pleuvoir une grêle de pierres, non seulement sur ceux qui étaient épars autour des murs et qui s'en approchaient imprudemment, mais encore sur ceux qui étaient restés dans les vaisseaux. Marcius fit donc rembarquer ses soldats, leva le siège, et se dirigea vers Aenia.

Cette ville est située à quinze milles de Thessalonique, vis-à-vis de Pydna, dans un pays fertile. Les Romains en ravagèrent le territoire, et, continuant de longer la côte, arrivèrent à Antigonée. Ils prirent terre, dévastèrent le pays d'alentour, et transportèrent leur butin dans leurs vaisseaux. Mais les Macédoniens les ayant trouvés dispersés, les attaquèrent ; cavaliers et fantassins se mirent à leur poursuite et les repoussèrent jusqu'à la mer. Ils leur tuèrent environ quinze cents hommes et firent autant de prisonniers. Les Romains, voyant qu'ils ne pouvaient regagner leurs vaisseaux sans courir les plus grands périls, puisèrent de nouvelles forces dans leur désespoir et leur fureur. Le combat recommença sur le rivage. Ceux qui étaient dans les vaisseaux vinrent en aide aux Romains. Près de deux cents Macédoniens restèrent sur le champ de bataille, et deux cents furent faits prisonniers.

D'Antigonée les Romains se dirigèrent vers le territoire de Pallène, et y firent une descente pour le ravager. Ce pays, qui touche aux frontières de Cassandree, était le plus fertile de tous ceux qu'ils avaient côtoyés. Ils y furent rejoints par le roi Eumène qui était parti d'Élée avec vingt vaisseaux pontés ; cinq vaisseaux semblables leur furent envoyés par Prusias.

## Attaque de Cassandréa

Ces renforts enhardirent le préteur et le déterminèrent à attaquer Cassandréa. Cette ville, fondée par le roi Cassandre dans les gorges mêmes qui joignent le territoire de Pallène au reste de la Macédoine, est défendue d'un côté par le golfe de Toronè, de l'autre par la mer de Macédoine. La langue de terre sur laquelle elle est placée s'avance dans la mer aussi loin que le mont Athos et présente à la Magnésie deux promontoires inégaux, dont le plus élevé s'appelle Poséidéion, et le plus petit Canastrée.

On forma deux attaques autour de la place : le préteur attaqua le côté qu'on appelle Clitae ; il prolongea les retranchements depuis la mer de Macédoine jusqu'au golfe de Toronè, et plaça partout des chevaux de frise pour fermer toutes les issues. Eumène se porta de l'autre côté. Il y avait là un fossé que Persée venait de faire creuser. Les Romains avaient bien de la peine à le combler. Le préteur, ne voyant nulle part de terres amoncelées, demanda où étaient celles qu'on avait dû retirer du fossé : on lui montra des voûtes, en lui disant qu'elles étaient loin d'avoir l'épaisseur de l'ancien mur, et qu'elles étaient construites avec un seul rang de briques. Il prit donc le parti de faire percer cette barrière et de s'ouvrir par là un chemin dans la ville. Il espérait donner le change aux assiégés, en faisant escalader les remparts d'un autre côté, afin de répandre ainsi l'alarme et d'attirer sur ce point tous les efforts des défenseurs.

Il y avait dans la place, outre la brave jeunesse de Cassandrée, une garnison belliqueuse, composée de huit cents Agriens et de deux mille Illyriens de Pénestie, envoyés par Pleuratos. Pendant qu'ils défendaient les murs contre les attaques des Romains, les travailleurs eurent bientôt percé les voûtes et s'ouvrirent un passage dans la ville ; ils s'en seraient rendus maîtres à l'instant même, s'ils avaient eu des armes. Les soldats, en apprenant le succès de cette opération, se mirent à pousser de grands cris de joie, et se disposèrent à pénétrer de tous côtés dans la ville.

## Les troupes romaines se résignent à lever le siège

L'ennemi resta d'abord frappé d'étonnement, ne comprenant rien à ces clameurs soudaines. Mais bientôt les commandants de la place Python et Philippe apprirent qu'une brèche avait été pratiquée. Persuadés que cette circonstance tournerait au profit du premier occupant, ils sortent brusquement avec un gros détachement d'Agriens et d'Illyriens, et fondent sur les Romains, qui accouraient de tous côtés et se rassemblaient en tumulte pour entrer dans la ville. Les Macédoniens, à la faveur de ce désordre, les repoussent, les poursuivent jusqu'au fossé, les culbutent et les écrasent sous les débris. Il y eut de tués près de six cents Romains, et presque tous ceux qui avaient été surpris entre le mur et le fossé furent grièvement blessés.

Le préteur, ainsi vaincu par ses propres armes, devint plus réservé dans ses tentatives. Eumène, de son côté, n'était guère plus heureux dans l'attaque qu'il dirigeait par mer et par terre. Ils se décidèrent donc tous deux d'un commun accord à renforcer la ligne de troupes autour de la place, pour empêcher les Macédoniens de n'y introduire aucun secours, et à faire un siège dans les formes, puisque la force ouverte leur réussissait si mal. Pendant qu'ils faisaient ces préparatifs, dix barques, montées par des troupes d'élite d'auxiliaires gaulois, que Persée avait envoyées de Thessalonique, apercevant les vaisseaux ennemis sur le rivage, s'avancèrent le long de la côte sur une seule file et à la faveur de la nuit pénétrèrent dans la ville. L'arrivée de ce nouveau renfort força les Romains et le roi à lever le siège. Ils doublèrent le promontoire et allèrent aborder à Toronè. Ils se disposaient à attaquer cette place ; mais la trouvant défendue par une forte garnison, ils renoncèrent à leur entreprise et se portèrent sur Démétrias. En approchant de cette ville, ils virent que les remparts étaient garnis de soldats ; ils passèrent outre et allèrent débarquer à Iolcos, pour ravager le pays d'alentour et revenir ensuite attaquer Démétrias.

## **Abandon du siège devant Mélibée (automne 169). Attitude ambiguë du roi Eumène**

Cependant le consul, ne voulant point rester dans une complète inaction sur le territoire ennemi, ordonna à M. Popilius de marcher avec cinq mille hommes contre Mélibée. Cette ville est située au pied du mont Ossa, du côté qui descend vers la Thessalie ; dans cette position avantageuse, elle domine Démétrias. L'arrivée de l'ennemi jeta d'abord l'alarme parmi les habitants ; mais bientôt revenus de leur première frayeur, ils coururent en armes vers les portes et les remparts, pour protéger les endroits faibles, et firent perdre aussitôt aux Romains l'espoir de prendre la ville d'assaut. On se prépara donc à l'assiéger dans les règles, et l'on commença les travaux. Persée ayant appris que l'armée du consul assiégeait Mélibée, et que la flotte mouillait à Iolcos, prête à faire voile vers Démétrias, envoya aussitôt à Mélibée Euphranor, un de ses lieutenants, avec deux mille hommes d'élite. Il lui recommanda, s'il parvenait à faire lever le siège de Mélibée, de pénétrer dans Démétrias par des chemins détournés, avant que les Romains fussent eux-mêmes partis pour cette ville.

Les assiégeants, voyant paraître tout à coup l'ennemi sur les hauteurs, abandonnèrent précipitamment les travaux du siège, et y mirent le feu. Mélibée fut ainsi délivrée. Euphranor, immédiatement après, se dirigea vers Démétrias. Les habitants, enhardis par sa présence, crurent pouvoir défendre non seulement la ville, mais encore les environs contre les ravages de l'ennemi ; ils fondirent sur les maraudeurs et en blessèrent un grand nombre. Cependant le préteur et Eumène firent le tour des remparts, et examinèrent attentivement la position de la ville, pour s'assurer s'ils pouvaient l'emporter d'assaut ou former un siège. Le bruit courut alors qu'il y eut des négociations par l'entremise du Crétois Cydas et d'Antimachus, commandant de Démétrias. Quoi qu'il en soit, Démétrias fut abandonné.

Eumène alla trouver le consul, le félicita de son heureuse entrée en Macédoine, et reprit la route de Pergame. Le préteur Marcius Figulus envoya une partie de sa flotte à Sciathos pour y passer l'hiver ; il se rendit avec le reste de ses vaisseaux à Oréos en Béotie, regardant cette ville comme la plus favorablement située pour faire parvenir des vivres aux armées qui étaient en Macédoine et en Thessalie.

Pour ce qui est d'Eumène, on rapporte diversement les faits. Suivant Valérius Antias, il ne vint point avec sa flotte au secours du préteur, malgré les lettres pressantes qu'il en reçut ; il quitta brusquement le consul et retourna en Asie, mécontent de ce qu'on ne lui avait pas permis de camper avec les Romains. Il ne voulut même pas consentir à laisser la cavalerie gauloise qu'il avait amenée. Son frère Attale au contraire demeura auprès du consul, lui resta constamment fidèle, et ne cessa de lui rendre des services signalés durant toute la campagne.

## 2. Préparation d'une nouvelle année de guerre (169 - 168)

14

### Réception de délégations étrangères au sénat

Pendant cette guerre, une députation vint à Rome de la part d'un petit roi de la Gaule transalpine pour offrir des secours contre la Macédoine. Ce roi s'appelait Balanos ; mais on ignore sur quelle peuplade il régnait. Le sénat remercia les envoyés et leur donna en présent un collier d'or de deux livres, des coupes d'or qui en pesaient quatre, un cheval caparaçonné et une armure de cavalier.

Après les Gaulois, parurent des ambassadeurs de Pamphylie. Ils apportèrent dans le sénat une couronne d'or de la valeur de vingt mille philippes, et demandèrent la permission de déposer ce don dans le temple de Jupiter très bon et très grand, et de sacrifier dans le Capitole. Cette faveur leur fut accordée. On accueillit aussi volontiers le vœu qu'ils exprimèrent de renouveler leur alliance avec Rome, et on fit présent à chacun d'eux de deux mille as.

On entendit ensuite les envoyés du roi Prusias et ceux des Rhodiens. L'objet de leur mission était le même, mais leur langage fut bien différent : les deux ambassades venaient négocier la paix pour le roi Persée. De la part de Prusias c'était une prière plutôt qu'une condition. "Il protestait de sa fidélité constante envers les Romains et promettait d'y persister tant que durerait la guerre. Toutefois, Persée lui ayant fait demander son intervention pour mettre un terme à la guerre, il lui avait promis d'appuyer sa demande auprès du sénat. Il conjurait donc les Romains d'oublier, s'il était possible, leur ressentiment, et leur offrait ses services en reconnaissance d'une réconciliation." Tel fut le langage des envoyés du roi.

Les Rhodiens rappelèrent d'abord dans des termes hautains les services qu'ils avaient rendus au peuple romain, et revendiquaient pour eux la plus grande part dans la victoire remportée sur le roi Antiochus : "leur amitié avec Persée, ajoutèrent-ils, avait commencé, quand la paix régnait entre Rome et la Macédoine. C'était malgré eux qu'ils avaient rompu leurs bonnes relations avec le roi ; ils n'avaient rien à lui reprocher et n'avaient été entraînés dans cette guerre que pour complaire aux Romains. Depuis trois ans ils en éprouvaient tous les inconvénients : leur île, privée de toute communication par mer, voyait son commerce et ses ressources anéanties et se trouvait réduite à la disette. Ne pouvant supporter plus longtemps tous ces maux, ils avaient envoyé en même temps deux ambassades, l'une à Persée pour lui faire savoir que Rhodes l'invitait à faire la paix avec les Romains, l'autre à Rome pour lui faire connaître cette intention. Ils aviseraient ensuite aux mesures qu'ils auraient à prendre à l'égard de ceux qui s'opposeraient à la conclusion de la paix." Une aussi insolente réclamation lue dans le sénat ou seulement racontée ne manquerait pas aujourd'hui même d'exciter l'indignation. Qu'on juge des sentiments que durent éprouver les sénateurs qui en furent témoins.



## Réponse du sénat à la délégation rhodienne

Au dire de Claudius, on ne fit aucune réponse à ce message. On se contenta de lire le sénatus-consulte par lequel le peuple romain rendait la liberté aux Cariens et aux Lyciens, et ordonnait qu'on leur écrivît sur-le-champ pour leur faire connaître cette résolution. À la lecture de ce décret, le chef de l'ambassade, dont le langage hautain se trouvait en quelque sorte à l'étroit dans l'enceinte du sénat, tomba évanoui. Suivant d'autres auteurs, le sénat répondit "que le peuple romain, dès le commencement de la guerre, avait appris de source certaine les intelligences secrètes qui avaient eu lieu entre les Rhodiens et le roi Persée contre la république ; que, si jusqu'à ce jour il leur était resté quelques doutes, les paroles des envoyés venaient de les dissiper ; que la mauvaise foi, quelque prudente qu'elle fut d'abord, finissait toujours par se trahir. Rhodes, sans doute, allait décider par un message de la paix ou de la guerre dans le monde entier, et désormais les Romains prendraient ou déposeraient les armes suivant sa volonté ; ils n'auraient plus pour garants de leurs alliances d'autres dieux que les Rhodiens ! Oui ; sans doute, si Rome n'obéit, si elle ne retire ses armées de Macédoine, les Rhodiens verront ce qu'ils auront à faire. Que les Rhodiens fassent ce qu'ils voudront. Quant au peuple romain, il espère avoir bientôt vaincu Persée, et il avisera alors aux moyens de traiter après cette campagne chaque cité suivant ses mérites." On offrit néanmoins à chacun des envoyés un présent de deux mille as ; mais ils ne voulurent point l'accepter.

## **Nouvelles de Macédoine. Fin de l'exercice des censeurs (13 décembre 169)**

On lut ensuite une lettre du consul Q. Marcius. Il annonçait “qu’après avoir heureusement franchi les défilés, il avait pénétré en Macédoine, qu’il avait pourvu avec le préteur à la subsistance de l’armée pour tout l’hiver, qu’il avait acheté aux Épirotes vingt mille boisseaux de blé et dix mille d’orge. Il pria le sénat d’en payer le prix à leurs ambassadeurs, et d’envoyer de Rome des vêtements pour ses soldats : il avait besoin de deux cents chevaux, numides de préférence, n’ayant aucune ressource de ce genre en Macédoine.” Un sénatus-consulte satisfit à toutes les demandes du consul. Le préteur C. Sulpicius fit passer en Macédoine et mit à la disposition du consul six mille toges, trente mille tuniques et des chevaux ; il paya aux envoyés de l’Épire le prix du blé fourni par leurs compatriotes.

Il fit ensuite entrer dans le sénat Onésime, fils de Python. C’était un Macédonien de noble famille, qui avait toujours conseillé la paix au roi ; il l’avait souvent engagé à suivre d’aussi près que possible les principes et les habitudes de Philippe, son père, qui, jusqu’au dernier moment, s’était fait lire deux fois par jour son traité d’alliance avec les Romains. Ne pouvant le détourner de la guerre, il avait d’abord cherché à s’éloigner, sous différents prétextes, afin de ne point participer à des actes qu’il désapprouvait ; enfin, voyant qu’il était devenu suspect, et qu’on l’accusait souvent de trahison, il avait passé dans le camp des Romains, et y avait rendu d’importants services au consul. Il rappela tous ces faits au sénat. Alors on décida qu’il serait inscrit sur la liste des alliés, qu’il lui serait offert un logement avec les présents d’usage, qu’on lui donnerait deux cents arpents dans la partie du territoire de Tarente qui était du domaine public, et qu’on lui achèterait une maison à Tarente. Le préteur C. Décimius fut chargé de l’exécution de ce décret.

Les censeurs, aux ides de décembre, procédèrent au dénombrement des citoyens ; ils se montrèrent plus sévères que jamais. Ils dégradèrent plusieurs chevaliers, entre autres P. Rutilius, qui, pendant son tribunat, les avait violemment attaqués. Il fut chassé de sa tribu et déchu de ses droits. Les questeurs, en vertu d’un sénatus-consulte, avaient mis à la disposition des censeurs, pour les travaux publics, la moitié des impôts de cette année. Titus Sempronius, avec la somme qui lui était allouée, acheta pour l’état la maison de Scipion l’Africain, située près de la statue de Vertumne, ainsi que les boucheries et les boutiques attenantes, et fit construire une basilique qui depuis fut appelée Sempronia.

## **Élections anticipées pour l'année 168**

L'année touchait à sa fin : la guerre de Macédoine préoccupait vivement les esprits, et l'on parlait partout du choix des consuls qu'on chargerait pour l'année suivante du soin de terminer la campagne. Un sénatus-consulte enjoignit à Cn. Servilius de revenir au plus tôt pour la convocation des comices. Le préteur Sulpicius lui envoya ce décret et quelques jours après, {lacune} il lut au sénat la lettre du consul qui annonçait son prochain retour. En effet Servilius se hâta d'arriver et les comices se tinrent au jour indiqué. On créa consuls L. Aemilius Paulus et C. Licinius Crassus. Paulus l'était pour la seconde fois, dix-sept ans après son premier consulat. Le lendemain on nomma les préteurs. Ce fut Cn. Baebius Tamphilus, L. Anicius Gallus, Cn. Octavius, P. Fontéius Balbus, M. Aebutius Helva, C. Papirius Carbo.

On désirait que tout marchât promptement : la guerre de Macédoine l'exigeait. On résolut donc de faire décider sans délai par le sort la part d'autorité qui serait dévolue à chacun, pour savoir lequel des deux consuls aurait la Macédoine et quel préteur serait chargé du commandement de la flotte. Ils pourraient dès lors préparer tout ce qui serait nécessaire pour la guerre, et consulter le sénat, s'il en était besoin. On voulut aussi "que les magistrats célébrent les fêtes latines dès leur entrée en fonctions, et aussitôt que la religion le permettrait, pour que rien ne s'opposât au départ du consul qui devait aller en Macédoine."

En vertu de ces résolutions, l'Italie et la Macédoine furent assignées aux consuls ; les préteurs, outre les deux juridictions de la ville, eurent le commandement de la flotte et le gouvernement de l'Espagne, de la Sicile et de la Sardaigne. Aemilius eut en partage la Macédoine, Licinius l'Italie ; Cn. Baebius obtint la juridiction de Rome, L. Anicius celle des étrangers et de tous les pays que désignerait le sénat, Cn. Octavius la flotte, P. Fontéius l'Espagne, M. Aebutius la Sicile, C. Papirius la Sardaigne.

## **Le consul désigné Paul-Émile prépare activement la guerre contre Persée**

On vit bientôt que L. Aemilius conduirait la guerre avec diligence. Outre que c'était un tout autre homme que ses prédécesseurs, il ne songeait jour et nuit qu'aux préparatifs de l'expédition. Son premier soin fut de demander au sénat d'envoyer des commissaires en Macédoine pour inspecter les troupes et la flotte, et rendre compte des besoins de l'armée de terre et de mer : ils devaient aussi reconnaître, autant qu'ils le pourraient, l'état des forces du roi, notre position et celle de l'ennemi ; si les Romains étaient campés dans les défilés, ou s'ils avaient franchi tous les pas difficiles et atteint la plaine ; quels étaient les alliés dont la fidélité semblait assurée, ceux dont elle était suspecte et subordonnée aux événements ; quels étaient nos ennemis déclarés. Ils devaient faire connaître l'état des approvisionnements, les lieux d'où l'on pourrait faire venir des vivres par terre ou par mer ; enfin tout ce qui s'était fait pendant la dernière campagne. Aemilius fondait sur ces renseignements précis le succès des mesures qu'il aurait à prendre. Le sénat chargea le consul Cn. Servilius d'envoyer en Macédoine les commissaires que désignerait L. Aemilius. Deux jours après on fit partir Cn. Domitius Ahénobarbus, A. Licinius Nerva, L. Baebius.

On annonça que sur la fin de cette année il avait plu deux fois des pierres sur le territoire de Rome et sur celui de Véies. On fit à cette occasion une neuvaine expiatoire. Deux pontifes moururent cette même année, P. Quintilius Varus, flamine de Mars, et le décemvir M. Claudius Marcellus, qui eut pour successeur Cn. Octavius. On remarqua comme une preuve des progrès du luxe que dans les jeux du cirque donnés par P. Cornélius Scipion Nasica et P. Lentulus, alors édiles curules, on avait fait paraître soixante-trois panthères d'Afrique, quarante ours et quarante éléphants.

## Réception d'une délégation égyptienne (seconde quinzaine de mars 168)

L. Aemilius Paulus et C. Licinius prirent possession du consulat aux ides de mars qui commençaient l'année suivante. Le sénat attendait le rapport du consul chargé du gouvernement de la Macédoine. Paulus déclara qu'il n'avait aucun rapport à faire, tant que les commissaires ne seraient point de retour. "Ils étaient arrivés à Brindes, après avoir été obligés de relâcher deux fois à Dyrrachium. Il espérait connaître dans quelques jours les détails qu'il lui importait de savoir ; il ferait aussitôt son rapport ; et, pour que rien ne retardât son départ, il avait fixé le jour des fêtes latines à la veille des ides d'avril. Après le sacrifice solennel, il partirait avec Cn. Octavius, dès qu'il plairait au sénat. Son collègue C. Licinius aurait soin, pendant son absence, de faire et d'expédier tout ce qu'exigeraient les besoins de la guerre. En attendant on pourrait donner audience aux ambassadeurs des nations étrangères."

Lorsque le sacrifice solennel fut terminé, les premiers qu'on admit dans le sénat furent les ambassadeurs d'Alexandrie, envoyés par Ptolémée et Cléopâtre. Vêtus d'habits de deuil, la barbe et les cheveux en désordre, une branche d'olivier à la main, ils se prosternèrent en entrant : leur langage fut encore plus humble que leur extérieur. Antiochus, roi de Syrie, qui avait été en otage à Rome, prétendant vouloir replacer sur le trône l'aîné des Ptolémée, avait déclaré la guerre au jeune frère de ce prince, alors enfermé dans Alexandrie. Il avait remporté une victoire navale à Pélusium, jeté à la hâte un pont sur le Nil, avait fait passer son armée, et serrait de près Alexandrie ; il allait se rendre maître de ce riche royaume.

Les envoyés, en exposant ces plaintes au sénat, le conjuraient de prêter assistance à leurs états et à des rois amis de la république. "Antiochus, disaient-ils, avait de telles obligations au peuple romain, le nom de Rome était si puissant auprès des rois et des peuples, qu'il suffirait au sénat de faire connaître par un message qu'il voyait avec déplaisir la guerre faite aux rois ses alliés, pour qu'Antiochus levât aussitôt le siège d'Alexandrie, et ramenât son armée en Syrie. Si l'on tardait à exaucer leurs prières, on verrait bientôt venir à Rome Ptolémée et Cléopâtre, dépossédés du trône, et le peuple romain rougirait alors de les avoir abandonnés dans leur détresse."

Le sénat, touché des prières des ambassadeurs d'Alexandrie, dépêcha sur-le-champ C. Popilius Laenas, C. Décimius et C. Hostilius pour terminer la guerre entre les rois. Ils avaient pour mission d'aller trouver d'abord Antiochus, ensuite Ptolémée, et de leur déclarer que celui des deux qui se refuserait à la paix ne serait plus considéré comme ami et allié de Rome.

## **Rapport des commissaires chargés d'enquêter sur la situation en Macédoine (23 mars)**

Les députés du sénat partirent trois jours après avec les envoyés d'Alexandrie. Les commissaires revinrent de Macédoine aux dernières Quinquatries. On attendait si impatiemment leur arrivée que, si la journée n'avait pas été si avancée, les consuls auraient convoqué sur-le-champ le sénat.

La convocation eut lieu le lendemain et l'on entendit les commissaires. Ils rapportèrent "que l'armée avait pénétré en Macédoine par des défilés impraticables, mais avec plus de danger que d'avantages. Le roi occupait la Piérie où elle s'était avancée : les deux camps étaient voisins l'un de l'autre, et séparés seulement par le fleuve Elpée. Le roi évitait d'engager le combat et les Romains ne pouvaient l'y contraindre. Les rigueurs de l'hiver étaient venues se joindre à tous ces embarras ; l'armée était réduite à l'inaction, et n'avait plus de vivres que pour six jours. On évaluait à trente mille hommes les forces des Macédoniens. Si Appius Claudius avait eu à Lychnidus un corps de troupes assez considérable, il aurait pu mettre le roi dans une position difficile. Maintenant, au contraire, il allait lui-même, avec ses troupes, se trouver dans le plus grand péril, s'il ne se retirait ou s'il ne recevait un renfort suffisant.

Les commissaires s'étaient rendus du camp, vers la flotte. Ils avaient appris qu'une partie des équipages avait péri par les maladies, que le reste, et particulièrement les troupes venues de Sicile, était retourné dans ses foyers ; que les vaisseaux étaient dégarnis, et que les hommes qui restaient ne recevaient point leur solde et manquaient de vêtements. La flotte d'Eumène semblait n'avoir été amenée que par la force des vents ; elle n'avait fait que se montrer et disparaître. On ne pouvait point compter sur les dispositions de ce prince. Mais autant la fidélité d'Eumène paraissait douteuse, autant celle d'Attale était assurée."

## Choix des tribuns et recrutement des soldats

Lorsque les commissaires eurent été entendus, Aemilius ouvrit la délibération. Le sénat décréta “que les consuls et le peuple éliraient un nombre égal de tribuns pour les huit légions ; qu’on ne pourrait nommer cette année que ceux qui auraient déjà exercé quelque charge. Que le consul Aemilius choisirait à son gré parmi tous les tribuns militaires ceux qui devaient commander les deux légions de Macédoine ; qu’il se rendrait à son poste aussitôt après la célébration des fêtes latines, ainsi que le préteur Cn. Octavius a qui était échu le commandement de la flotte.” On leur adjoignit le préteur L. Anicius, qui avait à la juridiction des étrangers, et l’on décida qu’il irait remplacer Ap. Claudius à Lychnidus en Illyrie.

Le soin de faire les levées fut confié au consul Licinius. Il eut ordre d’enrôler parmi les Romains sept mille hommes de pied et deux cents cavaliers, parmi les alliés du nom latin quatre cents cavaliers et sept mille fantassins, et d’écrire à Cn. Servilius, qui commandait en Gaule, de lever six cents cavaliers. Il devait envoyer le plus tôt possible toutes ces troupes à son collègue en Macédoine. Il n’y avait pas plus de deux légions dans cette province ; elles devaient se composer de six mille piétons et de trois cents chevaux. Le reste de la cavalerie et de l’infanterie serait réparti dans les garnisons. Tous ceux qui ne seraient plus en état de servir seraient congédiés. On exigea en outre des alliés dix mille fantassins et huit cents cavaliers. Ces renforts furent réunis aux deux légions qu’Anicius devait conduire en Illyrie et qui se composaient chacune de cinq mille deux cents fantassins et de trois cents cavaliers. On leva aussi sur les alliés cinq mille hommes pour la flotte. Le consul Licinius fut chargé du commandement de deux légions. On y ajouta dix mille fantassins et six cents cavaliers pris parmi les alliés.

## **Paul Émile harangue le peuple avant de partir en campagne (vers le 15 avril 168)**

Après que ces décrets eurent été rendus par le sénat, le consul L. Aemilius se rendit à l'assemblée du peuple, et y parla en ces termes :

“Romains, je crois avoir remarqué que le jour où la Macédoine m'échut en partage, vos félicitations ont été plus vives que quand je fus nommé consul et quand j'entrai en fonctions. Je ne puis attribuer cette bienveillance qu'à l'espoir que vous avez conçu de voir la guerre de Macédoine, qui dure depuis si longtemps, terminée par moi d'une manière digne de la majesté du peuple romain. Les dieux auront sans doute accueilli favorablement cette décision du sort et nous seconderont dans cette guerre. J'ose le croire et l'espérer. Ce que du moins je puis assurer fermement, c'est que je ferai tous mes efforts pour justifier la confiance que vous avez en moi.

Le sénat a pris toutes les mesures nécessaires ; il désire que je parte sur-le-champ, et je suis prêt à lui obéir. Mon honorable collègue C. Licinius hâtera les préparatifs avec la même activité que s'il était lui-même chargé du commandement. Quant à vous, Romains, n'ajoutez foi qu'à ce que j'écrirai, soit au sénat, soit à vous-mêmes ; n'accréditez point par votre crédulité des rumeurs vaines et sans fondement. Ordinairement, je le sais, et dans cette guerre surtout, il n'est personne qui méprise assez l'opinion publique pour ne pas se laisser décourager par elle. Dans tous les cercles, et même, je puis le dire, à toutes les tables, il y a des gens qui règlent la marche des troupes en Macédoine, qui savent où il faut asseoir le camp, établir des postes ; à quel moment et par quel défilé on doit entrer en Macédoine, où il faut placer les magasins ; par quel pays, par quelle mer on peut transporter les vivres, quand il faut attaquer l'ennemi ou rester dans l'inaction. Non contents de décider ce qu'il y aurait de mieux à faire, ils critiquent tout ce qui ne s'est pas fait conformément à leur plan, et citent pour ainsi dire le consul à leur tribunal. Cette habitude est funeste au succès de vos généraux.

Ils peuvent tous opposer aux attaques des bruits populaires le courage et la fermeté de Fabius, qui aima mieux voir son autorité restreinte par la légèreté du peuple que de ménager son crédit aux dépens de l'intérêt public. Je suis loin de prétendre que les généraux n'aient pas besoin d'avis. Je pense au contraire qu'il y a de l'orgueil et de la folie à vouloir tout faire à sa guise. Ce que je veux, c'est que les généraux prennent conseil d'abord des hommes éclairés, habiles dans le métier des armes et instruits par l'expérience, ensuite de ceux qui sont sur les lieux, qui peuvent juger par eux-mêmes le terrain de l'ennemi et les occasions, et qui, embarqués pour ainsi dire sur le même vaisseau, partagent les mêmes dangers.

Si donc il est quelqu'un qui croit pouvoir me donner dans cette guerre des conseils utiles à la république, qu'il ne refuse point ses services à l'état ; qu'il vienne avec moi en Macédoine, je lui fournirai tout, navires, chevaux, tentes et provisions. S'il craint de prendre part à cette expédition, s'il préfère le repos de la ville aux fatigues de la guerre, qu'il ne s'érige point alors en pilote. Rome fournit assez d'autres sujets de conversation. Qu'il mette un frein à son envie de critiquer, et qu'il sache que les conseils de nos compagnons d'armes nous suffiront.”



Au sortir de cette assemblée, on célébra sur le mont Albain la solennité des fêtes latines qui avaient été fixées à la veille des calendes d'avril, et aussitôt après le consul et le préteur Cn. Octavias partirent pour la Macédoine. Le consul fut accompagné, dit-on, d'un concours de peuple extraordinaire. Le départ d'Aemilius semblait à chacun le présage de la fin de la guerre, et l'on espérait le voir bientôt revenir triomphant.

## **Persée et le roi Gentius concluent une alliance (printemps 168)**

Pendant que ces événements se passaient en Italie, Persée, que son avarice empêchait de conclure les négociations déjà entamées pour gagner à sa cause Gentius, roi d'Illyrie, voyant les Romains maîtres des défilés, et sentant approcher la crise qui devait décider de l'issue de la guerre, jugea qu'il n'était plus temps de différer. Hippias, son ambassadeur, fut autorisé à promettre trois cents talents d'argent, et, après qu'on se fut engagé de part et d'autre à se donner des otages, Persée fit partir Pantauchus, un de ses confidents les plus intimes, afin de tout terminer.

Pantauchus rencontra le roi d'Illyrie à Météon, sur le territoire des Labéates, et reçut sa parole et ses otages. Gentius, de son côté, envoya un ambassadeur, nommé Olympion, pour recevoir le serment et les otages de Persée. Avec Olympion, il fit aussi partir des agents chargés de toucher la somme promise ; et, à l'instigation de Pantauchus, il désigna Morcus et Parménion pour accompagner à Rhodes les envoyés de Macédoine. Il eut soin de leur prescrire de ne partir pour Rhodes qu'après avoir reçu le serment, les otages et l'argent de Persée. On persuadait à Gentius "que l'alliance des deux rois pouvait décider le peuple de Rhodes à faire la guerre aux Romains, et que la coopération d'une république, seule reine des mers, ne laisserait aux Romains aucun espoir sur l'un et l'autre élément."

À l'approche des Illyriens, Persée quitta son camp sur les bords du fleuve Elpée ; et, suivi de toute sa cavalerie, vint au-devant d'eux jusqu'à Dion. Là les conventions furent ratifiées en présence de toute la cavalerie macédonienne, que le roi voulut faire assister à la conclusion du traité d'alliance avec Gentius ; il était persuadé qu'un tel spectacle augmenterait l'ardeur de ses soldats. Les otages furent également donnés et reçus en présence de tous. On fit partir pour Pella les agents qui devaient recevoir du trésor royal les sommes convenues, et les Macédoniens chargés d'aller à Rhodes avec les envoyés d'Illyrie reçurent l'ordre de s'embarquer à Thessalonique. Ils y trouvèrent Métrodore, récemment arrivé de Rhodes, et qui affirmait, sur la foi de Dinon et de Polyaratos, que les Rhodiens étaient prêts à faire la guerre. Métrodore fut mis à la tête des envoyés des deux nations.

## **Persée cherche à obtenir l'alliance des rois Eumène et Antiochus**

À la même époque, Persée envoya des ambassadeurs vers les rois Eumène et Antiochus. Ils avaient reçu des instructions analogues, telles que l'état des choses pouvait le suggérer. "Il y avait, disaient les envoyés, une antipathie naturelle entre une ville libre et un roi : le peuple romain les attaquait tous successivement, et son odieuse politique s'aidait des uns pour renverser les autres. Avec le secours d'Attale, ils avaient accablé son père ; avec l'appui d'Eumène, et même en partie celui de Philippe, père de Persée, ils avaient fait la guerre à Antiochus. Ils prenaient maintenant les armes contre lui, contre Eumène et contre Prusias. Une fois le royaume de Macédoine renversé, ils n'auraient qu'un pas à faire pour entrer dans l'Asie, dont ils avaient déjà asservi une partie, sous prétexte de rendre la liberté aux villes grecques. Bientôt la Syrie aurait le même sort ; déjà Eumène se voyait traité avec moins de distinction que Prusias ; déjà Antiochus se voyait écarté de l'Égypte et frustré du prix de sa victoire.

D'après ces considérations, il l'engageait à prendre des mesures pour forcer les Romains à faire la paix avec lui, ou, s'ils persévéraient dans une guerre injuste, à les regarder comme les ennemis communs de tous les rois. Les ambassadeurs envoyés à Antiochus ne déguisaient pas l'objet de leur mission ; mais celui qui allait trouver Eumène cachait, sous le prétexte du rachat des prisonniers, des négociations plus mystérieuses, qui rendirent ce prince odieux et suspect aux Romains, et donnèrent lieu à des accusations plus graves injustement portées contre lui. Cet assaut d'avarice et de perfidie entre les deux rois le fit en effet regarder comme un traître et presque comme un ennemi. Un des confidents intimes d'Eumène était un Crétois nommé Cydas. Cydas avait eu des pourparlers d'abord près d'Amphipolis, avec un certain Chimarus, son compatriote, alors au service de Persée ; puis deux fois sous les murs mêmes de Démétrias, la première avec un certain Ménécrate, la seconde avec Amphimachus, tous deux officiers du roi. Hérophon lui-même, qui fut alors envoyé par Persée, avait déjà été chargé de deux missions auprès d'Eumène. Les pourparlers secrets et les missions officielles excitaient d'odieux soupçons ; mais on ne savait pas encore l'objet et le résultat de ces négociations entre les rois. Or, voici ce qui eut lieu.

## Réponse d'Eumène aux propositions de Persée

Eumène ne voulut ni aider Persée à vaincre les Romains ni lui faire la guerre. Ce plan de neutralité était moins l'effet de l'inimitié qui avait divisé leurs pères que de la haine qu'ils se portaient eux-mêmes. La rivalité qui régnait entre eux ne pouvait permettre à Eumène de voir d'un œil indifférent le degré de puissance et de gloire où la défaite des Romains élèverait Persée. Eumène remarquait d'ailleurs que, dès le commencement de la guerre, Persée avait tenté tous les moyens d'obtenir la paix, et que chaque jour, à mesure que le danger approchait, la paix devenait de plus en plus l'objet de tous ses efforts et de toutes ses pensées. Les Romains, de leur côté, voyant les hostilités se prolonger au-delà de leur attente, désiraient tous, sénateurs et généraux même, mettre fin à une guerre si fâcheuse et si pénible.

Eumène, assuré de ces dispositions des deux partis pour une paix que pouvaient amener sans lui la lassitude du plus fort et la crainte du plus faible, désira surtout faire acheter ses services pour une conciliation. Il demandait une somme, tantôt pour ne prêter son appui aux Romains ni sur terre ni sur mer, tantôt pour travailler à la conclusion de la paix. Pour prix de sa neutralité ; il demandait quinze cents talents. En garantie de ses promesses, il offrait non seulement sa parole, mais encore des otages.

Persée, très prompt à s'engager quand la peur l'y forçait, était prêt à recevoir les otages, et même il était convenu de les envoyer en Crète. Mais lorsqu'il s'agissait de livrer l'argent, il hésitait : il trouvait que la première de ces deux conventions était déshonorante pour deux rois d'un si grand nom, pour celui qui donnait l'argent et plus encore pour celui qui le recevait. Dans l'espoir de faire la paix avec Rome, il consentait bien à un sacrifice, mais il ne voulait donner l'argent qu'après la conclusion des affaires, et, en attendant, il le déposerait à Samothrace. Or, comme cette île était dans sa dépendance, il était indifférent à Eumène que la somme fût à Samothrace ou à Pella, pourvu que, pour le présent, il en touchât une partie. Aussi les deux rois ne recueillirent-ils de ces vaines tentatives que la honte de s'être trompés réciproquement.

## **Échec des négociations avec les chefs gaulois**

Ce ne fut pas le seul avantage que Persée laissa échapper par avarice : en ce moment, il pouvait d'abord, avec le secours d'Eumène, mettre ses trésors à l'abri et obtenir une paix qu'il eût dû payer d'une partie de son royaume ; puis, une fois en sûreté, révéler aux Romains le prix qu'Eumène avait mis à ses services, et exciter contre lui leur juste ressentiment. Mais son avarice le priva encore de l'alliance de Gentius, qu'il avait cherché à se ménager, et du secours que lui offrait un corps nombreux de Gaulois, répandus dans l'Illyrie. Les Gaulois étaient au nombre de dix mille cavaliers et d'autant de fantassins, dont la vitesse égalait celle des chevaux, et qui, pendant l'action, montaient ceux dont les cavaliers avaient succombé. Ils avaient fait la condition de dix pièces d'or par cavalier, et de cinq par fantassin. Leur chef devait en recevoir mille.

À la nouvelle de leur approche, Persée sortit de son camp sur les bords de l'Elpée, avec la moitié de ses troupes, et fit donner ordre aux villes et bourgades voisines de préparer des approvisionnements de blé, de vin et de bestiaux. Lui-même, il avait, disait-il, des dons à offrir aux chefs ; des chevaux, des harnais, des habits de guerre et une petite quantité d'or à distribuer à un petit nombre ; il croyait pouvoir en imposer à la multitude par des espérances. Arrivé près de la ville d'Almana, il campa sur la rive du fleuve Axios. Les Gaulois avaient fait halte aux environs de Désudaba, en Médie, attendant le paiement des sommes promises. Persée envoya Antigone, un de ses courtisans, leur porter l'ordre de s'avancer jusqu'à Bylazora (ville de Péonie), et inviter les chefs à se rendre en grand nombre auprès de lui.

Ils étaient à soixante-dix milles du fleuve Axios et du camp du roi. Antigone, après avoir notifié les ordres dont il était porteur, énuméra les provisions de toute espèce que le roi avait pris soin de faire préparer sur leur route, et les présents qui attendaient les chefs à leur arrivée, en vêtements, en argent et en chevaux. Les Gaulois répondirent qu'ils verraient sur les lieux les effets de ces promesses ; mais ils demandèrent s'il avait apporté avec lui l'argent qui devait être distribué à chaque fantassin et à chaque cavalier. Comme Antigone ne répondait pas à cette question, Clondicus, roi des Gaulois, lui dit : “Va donc annoncer à ton roi que les Gaulois ne feront pas un pas de plus, qu'ils n'aient reçu l'or et les otages.”

Lorsque ces paroles eurent été rapportées au roi, il assembla son conseil ; il présentait quel serait l'avis de chacun, et comme il était plus soucieux de garder son argent que son royaume, il se mit à déclamer contre la perfidie et la cruauté des Gaulois. “Déjà, dit-il, de nombreux et tristes exemples avaient prouvé antérieurement quel danger il y avait à donner entrée en Macédoine à une armée si considérable. De pareils alliés étaient plus dangereux que les Romains eux-mêmes, ses ennemis. Il ne lui fallait que cinq mille cavaliers qui suffiraient aux besoins de la guerre, sans inspirer de craintes par leur nombre.”

## Les erreurs du roi Persée

Ce langage indiquait clairement à tous les membres du conseil, que la seule crainte de Persée était d'avoir à solder une si grande multitude ; mais, comme personne n'osait répondre aux questions que le roi adressait pour la forme, Antigone fut renvoyé vers les Gaulois pour leur annoncer qu'il suffirait au roi de cinq mille cavaliers, et qu'il n'avait aucun besoin du reste de la troupe. Quand les barbares entendirent ces paroles, et virent qu'on leur avait inutilement fait quitter leurs demeures, il s'éleva parmi eux un murmure général d'indignation. Clondicus demanda pour la seconde fois si du moins on allait compter à ces cinq mille cavaliers la somme convenue. Comme Antigone répondait encore d'une manière évasive, Clondicus congédia le perfide envoyé, sans lui avoir fait subir aucun mauvais traitement (ce qu'Antigone lui-même avait à peine osé espérer), et les Gaulois reprirent la route du Danube, en ravageant les frontières de la Thrace qui se trouvaient sur leur chemin.

Si Persée avait su s'adjoindre un tel renfort, pendant qu'il serait resté lui-même en repos sur les bords de l'Elpée, les Gaulois, passant en Thessalie contre les Romains, par les défilés de la Perrhébie, auraient pu non seulement ravager la campagne et empêcher l'ennemi d'en tirer des vivres, mais encore ruiner les villes mêmes de leurs alliés, sans que les Romains, arrêtés par le roi auprès de l'Elpée, pussent venir à leur secours. Les Romains auraient eu à craindre pour leur propre sûreté ; car il leur serait devenu impossible et de demeurer dans le pays ennemi, après avoir perdu la Thessalie, d'où ils tiraient leurs vivres, et de se porter en avant, puisqu'ils avaient en face le camp des Macédoniens. Cette conduite de Persée augmenta le courage des Romains, et ne découragea pas médiocrement les Macédoniens, qui avaient compté sur cette ressource.

La même avarice lui fit perdre l'appui du roi Gentius : après avoir fait compter, à Pella, aux envoyés de ce prince, la somme de trois cents talents, il leur permit d'apposer leur cachet sur les sacs, à la réserve de dix talents, qu'il envoya à Pantauchus, avec ordre de les remettre sur-le-champ au roi. Mais, en même temps, il ordonna aux siens, porteurs du reste de l'argent que les Illyriens avaient scellé de leur sceau, de marcher à petites journées, et, quand ils seraient arrivés sur la frontière de Macédoine, de s'y arrêter et d'attendre ses ordres. Gentius, ayant reçu une faible partie de la somme, céda aux sollicitations de Pantauchus, qui le pressait de commencer les hostilités contre les Romains, et fit jeter en prison M. Perpenna et L. Pétilius, venus auprès de lui en qualité d'ambassadeurs. À cette nouvelle, Persée, persuadé que Gentius s'était mis dans la nécessité de faire la guerre aux Romains, envoya au chef du convoi l'ordre de revenir, comme s'il n'eût eu d'autre crainte que de ne pas ménager un butin assez considérable aux Romains victorieux.

Hérophon revint aussi de la cour d'Eumène, sans qu'on soupçonnât le motif secret de sa mission. Les Macédoniens avaient eux-mêmes publié qu'elle avait eu pour objet le rachat des captifs, et Eumène fit la même déclaration au consul, pour éviter de se rendre suspect.

## Accrochages en mer Égée

Persée, après le retour d'Eumène, se voyant déchu de ses espérances, fit partir pour Ténédos Anténor et Callippe, commandants de la flotte, avec quarante vaisseaux légers (à ce nombre étaient joints cinq vaisseaux de moindre dimension). Ils devaient ensuite croiser dans les parages des Cyclades, et protéger les vaisseaux épars qui se rendaient en Macédoine avec un chargement de blé. Cette escadre, partie de Cassandree, gagna d'abord les ports que commande le mont Athos, d'où elle parvint à Ténédos après une heureuse traversée. Elle trouva, mouillés dans le port, les vaisseaux de guerre des Rhodiens, commandés par Eudamus, et, non seulement elle ne fit souffrir aux matelots aucun mauvais traitement, mais elle les congédia même avec les plus grands égards. Ensuite, Anténor et Callippe, apprenant qu'il y avait de l'autre côté cinquante vaisseaux de charge macédoniens bloqués à l'entrée du port par l'escadre d'Eumène aux ordres de Damius, doublèrent l'île en toute hâte, effrayèrent par leur présence la flotte ennemie, et dégagèrent les vaisseaux. Ils les renvoyèrent en Macédoine sous l'escorte de dix bâtiments légers qui devaient revenir à Ténédos, lorsqu'ils auraient mis le convoi en sûreté. Neuf jours après, ces bâtiments rejoignirent la flotte qui stationnait déjà au promontoire de Sigée, d'où elle se dirigea vers Subota (île située entre Élée et Chios).

Le lendemain du jour où la flotte arriva à Subota, le hasard voulut que trente-cinq des vaisseaux qu'on nomme "hippagogos", partis d'Élée avec des cavaliers gaulois et leurs chevaux, fissent route vers Phanae, promontoire de l'île de Chios, d'où ils devaient passer en Macédoine. Eumène les envoyait à Attale. Dès que la marche de ces vaisseaux eut été signalée à Anténor par la vigie, il mit aussitôt à la voile de Subota et les rencontra entre Chios et le promontoire d'Érythres, dans la partie la plus resserrée du détroit. Les commandants d'Eumène ne s'attendaient absolument pas à rencontrer une flotte de Macédoine dans ces parages. Ils crurent d'abord que c'étaient les Romains, puis ensuite Attale lui-même, ou quelques-uns des siens qu'il renvoyait du camp des Romains à Pergame.

Mais lorsque le doute ne fut plus permis, et que la forme des navires déjà plus rapprochés, le mouvement accéléré des rames et la direction de leurs proues tournées vers les "hippagogos", annoncèrent la présence de l'ennemi, la terreur s'empara de la flottille ; elle ne pouvait opposer de résistance à cause de la pesanteur des bâtiments et de l'agitation des Gaulois qui ne savent pas supporter la mer, même quand elle est calme. Alors, ceux qui se trouvaient plus près du continent gagnèrent Érythres à la nage ; quelques-uns firent force de voiles vers Chios, et, abandonnant leurs chevaux et leurs navires, s'enfuirent précipitamment vers la ville.

Mais, l'ennemi ayant débarqué des soldats sur les points de la côte les plus voisins de la ville et dont l'accès était le plus facile, les Macédoniens atteignirent les Gaulois et les massacrèrent, les uns dans la fuite, les autres aux portes de la ville que les habitants avaient fermées, ne sachant quels étaient ces fuyards et ceux qui les poursuivaient. Plus de huit cents Gaulois furent tués, et deux cents faits prisonniers. Quant aux chevaux, une partie périt submergée avec les vaisseaux qui furent mis en pièces, et les Macédoniens coupèrent les jarrets à ceux qui avaient gagné le rivage. Anténor fit choix de vingt d'entre

les plus beaux, et chargea les dix bâtiments légers, qui avaient auparavant escorté le convoi macédonien de les transporter à Thessalonique et de rejoindre la flotte au plus tôt. Il devait les attendre à Phones. La flotte stationna près de trois jours à la hauteur de la ville, puis elle partit pour Phanae ; les dix bâtiments étant revenus plus vite qu'on ne l'avait espéré, Anténor gagna Délos, en traversant la mer Égée.



## **Les Rhodiens se prononcent pour la paix**

Sur ces entrefaites, les commissaires romains C. Popilius, C. Décimius et C. Hostilius, mirent à la voile et arrivèrent de Chalcis à Délos avec trois quinquérèmes. Ils y trouvèrent les quarante bâtiments légers des Macédoniens et cinq quinquérèmes du roi Eumène. La sainteté du temple et de l'île en faisait un asile inviolable pour tous. Aussi Romains, Macédoniens et soldats de la flotte d'Eumène circulaient-ils pêle-mêle dans le temple, protégés par une trêve que commandait ce lieu sacré. Lorsqu'on signalait en mer quelques vaisseaux de transport, Anténor, commandant de Persée, leur donnait la chasse lui-même avec une partie de sa flottille, pendant que l'autre croisait autour des Cyclades, et coulait à fond ou pillait tous les navires, à l'exception de ceux qui se rendaient en Macédoine. Popilius et les vaisseaux d'Eumène secouraient de leur mieux les vaisseaux poursuivis ; mais les Macédoniens partaient furtivement la nuit, avec deux ou trois vaisseaux légers, et trompaient leur surveillance.

Ce fut vers cette époque que l'ambassade des Illyriens et des Macédoniens arriva à Rhodes. Tout concourait à donner du poids à sa mission : les courses des vaisseaux légers dans la mer Égée et autour des Cyclades ; l'alliance des rois Persée et Gentius, et la nouvelle de la marche d'un grand nombre de fantassins et de cavaliers gaulois. Enhardis par ces circonstances, Dinon et Polyaratos, qui étaient dans les intérêts de Persée, parvinrent non seulement à ménager aux envoyés une réponse bienveillante, mais encore à leur faire déclarer publiquement "que la puissante médiation de Rhodes allait mettre fin à la guerre, et qu'ainsi les deux rois devaient, de leur côté, montrer les sentiments de modération propres à hâter la conclusion de la paix."

### 3. La guerre d'Illyrie (168)

30

#### La situation en Illyrie (avril-mai 168)

Déjà le printemps commençait, et les nouveaux chefs étaient arrivés chacun dans leur province ; le consul Aemilius en Macédoine, Octavius à Oréos, où se trouvait la flotte, et Anicius en Illyrie, où il devait faire la guerre à Gentius.

Ce prince, fils d'Eurydice et de Pleuratos, roi d'Illyrie, eut deux frères, Plator, né du même lit, et Caravantius, qui n'était que son frère utérin. Mais jaloux de ce dernier, à cause de la naissance obscure de son père, Gentius voulant s'assurer la possession paisible du trône, fit périr Plator avec deux hommes courageux qui étaient ses amis, Étritus et Épicadus. Le bruit courut que le motif de sa jalousie avait été le projet de mariage de son frère avec Étuta, fille de Monunus, prince des Dardaniens, et l'intention qu'il lui avait supposée de se ménager par cette alliance l'appui d'un peuple vaillant. Le mariage de Gentius avec cette princesse, après le meurtre de Plator, donna à ce soupçon un nouveau degré de vraisemblance.

Délivré de la crainte de son frère. Gentius devint un tyran pour ses sujets, et l'usage immodéré du vin enflamma sa cruauté naturelle. Telle était sa position, lorsqu'engagé, comme nous l'avons dit plus haut, à prendre part à la guerre contre les Romains, il rassembla à Lissus toutes ses troupes, qui montaient à quinze mille hommes. De là, il fit partir son frère avec mille fantassins et cinquante cavaliers, pour obtenir par force ou par crainte la soumission des Caviens, et se porta lui-même sur Bassania, ville alliée de Rome, à quinze milles de Lissus. Les habitants, dont il fit sonder les dispositions par des émissaires, aimèrent mieux soutenir un siège que de se rendre. Mais la ville de Durnium, chez les Caviens, s'empressa d'ouvrir ses portes à Garavantius. Celle de Caravandis lui ayant fermé les siennes, il ravagea son territoire, et ses soldats se répandirent sans précaution dans le pays. Alors les habitants de la campagne s'attroupèrent et en tuèrent quelques-uns. Déjà Appius Claudius, ayant ajouté aux troupes qu'il commandait des corps auxiliaires de Bullis, d'Apollonie et de Dyrrachium, avait quitté ses quartiers d'hiver et établi son camp auprès du fleuve Genouse. Informé de l'alliance que Gentius avait conclue avec Persée, et irrité de la violation du droit des gens qu'il avait commise sur la personne des envoyés romains, Appius se préparait ouvertement à lui faire la guerre.

Le préteur Anicius, ayant appris à Apollonie ce qui se passait en Illyrie, avait mandé à Appius de l'attendre sur les bords du fleuve Genouse, et il arriva au camp trois jours après. Là, réunissant aux troupes qu'il avait les auxiliaires des Parthéniens, au nombre de deux mille fantassins et de deux cents chevaux (Épicadus commandait l'infanterie, et Algalsus les cavaliers, il se préparait à marcher vers l'Illyrie, surtout pour faire lever le siège de Bassania, lorsque la nouvelle des ravages exercés sur la côte par les vaisseaux légers de l'ennemi suspendit son expédition. Ces vaisseaux, au nombre de quatre-vingts, avaient été envoyés par Gentius, d'après le conseil de Pantauchus, pour ravager le territoire de Dyrrachium et d'Apollonie. La flotte romaine {lacune}

## **Attaque de Scodra par l'armée romaine ; soumission du roi Gentius**

À leur exemple, toutes les villes de la contrée embrassèrent le parti des Romains, vers lequel elles penchaient déjà. La justice du préteur et sa clémence envers tous contribuèrent beaucoup à ce résultat. On marcha ensuite sur Scodra ; la prise de cette ville était le point important de la guerre ; Gentius s'y était enfermé, parce qu'il la regardait comme le boulevard de son royaume, et c'était d'ailleurs la plus forte place sans contredit du pays des Labéates ; elle était d'un accès difficile. Elle était entourée par deux rivières, le Clausal à l'orient, et à l'occident le Barbanna qui prend sa source dans le lac Labéatis. Ces deux rivières versent leurs eaux dans le fleuve Orionde qui sort du mont Scodrus, et va se jeter dans la mer Adriatique, après s'être grossi de plusieurs autres rivières. Le mont Scodrus, le plus élevé de la contrée, domine à l'orient la Dardanie, au midi la Macédoine, au couchant l'Illyrie.

Malgré les obstacles qu'offraient la position de la ville et la réunion de toutes les forces des Illyriens commandées par le roi en personne, le préteur romain, encouragé par son premier succès, se flatta de l'espoir que le reste de la campagne répondrait à son début et qu'il pourrait profiter de la terreur subite des ennemis ; il s'avança donc jusqu'au pied des murs avec son armée rangée en bataille. Les assiégés n'auraient eu qu'à fermer leurs portes et garnir de troupes les murs de la ville et les tours qui en défendaient l'entrée, pour faire échouer la tentative des Romains ; mais ils firent une sortie, se présentèrent en rase campagne, et engagèrent le combat avec une ardeur qui ne se soutint pas longtemps. Repoussés par les Romains, ils s'enfuirent en désordre, et plus de deux cents fuyards périrent aux portes mêmes de la ville, où leur désastre jeta une telle épouvante que Gentius députa aussitôt au préteur Teuticus et Bellus, les deux personnages les plus distingués de la nation, pour demander une trêve qui lui permit de délibérer sur le parti qu'il avait à prendre.

Le préteur accorda trois jours, pendant lesquels l'armée resta campée à trois cents pas environ de la ville. Pendant ce temps, Gentius s'embarqua, remonta le Barbanna et gagna le lac Labéatis, comme pour chercher un endroit isolé où il pût se livrer à ses réflexions ; mais il avait en réalité, comme on le vit bien, l'espoir mal fondé de voir son frère Caravantius revenir avec plusieurs milliers de troupes auxiliaires de la contrée où il l'avait envoyé. Déchu de cette espérance, il se rembarqua trois jours après, pour revenir à Scodra, et fit partir en avant des envoyés chargés de demander au préteur la permission d'aller le trouver. L'ayant obtenue, il se rendit au camp.

Là, il reconnut d'abord hautement sa folie ; puis il eut recours aux prières et aux larmes, et, tombant aux genoux du préteur, se remit à sa discrétion. Anicius le rassura et l'invita même à souper. Gentius rentra dans la ville auprès des siens, et soupa ce jour-là avec le préteur, qui le combla d'égards. Mais ensuite il fut mis sous la garde de C. Cassius, tribun des soldats. Pour salaire d'une défection qui le plongeait dans une telle infortune, le malheureux roi avait reçu à peine de Persée ce qu'on donne à un gladiateur, dix talents.

## **Fin de la guerre d'Illyrie (printemps 168). Persée organise la résistance le long des côtes et au bord de l'Elpée**

Après la prise de Scodra, le premier soin d'Anicius fut de réclamer et de se faire amener Pétilius et Perpenna, qu'il rétablit dans tous les honneurs dus à leur caractère. Il envoya sur-le-champ Perpenna arrêté les amis et les parents du roi. Celui-ci se rendit à Météon, ville du pays des Labéates, et ramena au camp du préteur, à Scodra, Etléva, femme de Gentius, avec ses deux fils Scerdilaedus et Pleuratus, ainsi que Caravantius, son frère.

Anicius ayant ainsi terminé la guerre d'Illyrie en trente jours, chargea Perpenna de porter à Rome la nouvelle de sa victoire, et fit également partir quelques jours après le roi Gentius avec sa mère, sa femme, ses enfants, son frère et les principaux Illyriens. C'est la seule guerre dont on apprit la fin à Rome, avant même de savoir qu'elle fût commencée.

Pendant ces événements, Persée était en proie à de vives alarmes ; on lui avait annoncé que le nouveau consul Aemilius arrivait plus menaçant que jamais. L'approche du préteur Octavius, dont la flotte menaçait les côtes, ne lui inspirait pas moins d'effroi. Thessalonique était défendue par Eumène et Athénagoras, avec une faible garnison de deux mille hommes armés de boucliers. Persée y envoya aussi Androclès, avec ordre de placer son camp à l'entrée même du port. En même temps, Antigone fut chargé d'aller à Énéa avec mille fantassins pour protéger la côte, et porter du secours aux habitants de la campagne, sur quelque point que l'ennemi voulût tenter une descente ; cinq mille Macédoniens furent chargés de garder le passage entre Pythium et de Pétra, sous les ordres d'Histiaeus, de Théogène et de Médon. Après le départ de ces troupes, Persée entreprit de fortifier les bords de l'Elpée, parce que ce fleuve était guéable. Afin que tout le monde prît part à ce travail, on rassembla les femmes des villes voisines, et on les força de porter des vivres aux travailleurs ; les soldats allaient chercher du bois dans les forêts.

## 4. Fin de la guerre de Macédoine. Victoire de Pydna (22 juin 168)

33

### Les réformes de Paul Émile

Le consul, informé par les pourvoyeurs envoyés dans les environs qu'ils ne pouvaient y trouver d'eau, leur ordonna de le suivre avec leurs outres jusqu'à la mer, qui était éloignée de moins de trois cents pas, et de creuser la terre sur plusieurs points, à des distances rapprochées. La hauteur des montagnes voisines lui faisait espérer, surtout parce qu'on n'en voyait sourdre et couler aucun ruisseau, qu'elles contenaient des sources cachées qui, filtrant à travers les terres, allaient se mêler aux eaux de la mer. À peine avait-on effleuré le sable, qu'on vit jaillir des sources d'une eau d'abord trouble et rare, mais qui devint bientôt limpide et abondante. Cette découverte, où les soldats crurent voir une faveur des dieux, ajouta encore à l'idée qu'ils avaient de leur général et au respect qu'ils lui portaient.

Il ordonna ensuite aux troupes de tenir leurs armes prêtes, et, suivi des tribuns et des centurions des premiers rangs, il alla reconnaître les points par où les soldats pourraient facilement descendre, et ceux qu'ils auraient le moins de peine à gravir pour atteindre la rive opposée. Après un examen suffisant, il s'occupa de prendre les mesures nécessaires pour que toutes les manœuvres s'exécutassent dans l'armée avec ordre et précision. Un commandement général a l'inconvénient de ne pas être entendu de tous ; dans l'incertitude qui en résulte, les soldats, y suppléant d'eux-mêmes, font plus ou moins que l'ordre donné, et au milieu des cris discordants qui s'élèvent de toutes parts, l'ennemi est instruit de ce qu'on va faire avant les troupes elles-mêmes. Il décida donc que le tribun des soldats donnerait le mot d'ordre au premier centurion de la légion, et qu'ensuite celui-ci et les suivants le transmettraient de proche en proche aux autres centurions, soit qu'il fallût faire passer le commandement des premiers rangs aux derniers, soit qu'il dût venir des derniers aux premiers.

Il défendit aussi que les sentinelles suivissent la coutume nouvellement introduite de porter leurs boucliers en faction. En effet le devoir d'une sentinelle n'est pas de marcher en avant pour combattre, mais de veiller, et, quand elle aperçoit l'ennemi, de se replier pour appeler ses compagnons aux armes. Auparavant, les soldats montaient la garde, debout, le casque en tête et le bouclier droit devant eux. Lorsqu'ils étaient fatigués, ils s'assoupissaient appuyés sur leur javeline, de sorte que l'éclat de leurs armes les faisait apercevoir de loin par l'ennemi, tandis qu'eux-mêmes ne remarquaient rien.

Il introduisit aussi des améliorations pour les postes avancés. Avant lui, tous les soldats passaient la journée sous les armes, et les cavaliers tenaient leurs chevaux bridés. Aussi, pendant les jours d'été, sous les rayons d'un soleil brûlant, les hommes et les chevaux étaient épuisés par la fatigue d'un service aussi prolongé, et souvent, quoique supérieurs en nombre, les avant-postes n'avaient pu résister à l'attaque soudaine d'une poignée de troupes fraîches. Aemilius régla que désormais les gardes seraient relevés le matin et à midi. De cette façon, les troupes fraîches de l'ennemi ne pouvaient plus avoir affaire à des soldats fatigués.



## **Dernières recommandations avant le départ en campagne**

Aemilius convoqua les troupes, et, après leur avoir annoncé les réformes qu'il ordonnait, prononça un discours analogue à celui qu'il avait tenu dans l'assemblée du peuple. "Le général seul, dit-il, devait dans une armée prévoir et régler les opérations nécessaires, soit par lui-même, soit de concert avec les officiers qu'il appelait au conseil. Ceux qui n'y étaient point admis ne devaient émettre leurs propres idées ni en public ni en particulier. Quant au soldat, trois choses devaient être l'objet de ses soins : se livrer aux exercices propres à rendre le corps très robuste et très agile, tenir ses armes en état, avoir des vivres prêts pour partir au premier ordre. Il devait se reposer du reste sur les dieux immortels et la sagesse de son général. Le salut d'une armée était compromis, quand les soldats délibéraient et que le général se laissait guider par les caprices de la multitude. Pour lui, il remplirait ses devoirs de général, en leur fournissant l'occasion de vaincre l'ennemi. De leur côté, ils devaient ne s'inquiéter en rien de l'avenir, et déployer tout leur courage, quand on leur aurait donné le signal du combat."

Après ces avis sévères, il congédia l'assemblée, et les vieux soldats avouèrent que de ce jour seulement, ils s'étaient fait une idée de leurs devoirs militaires. Mais ce ne fut pas seulement par des paroles qu'ils témoignèrent leur vif assentiment aux avis du consul : ils le prouvèrent par des effets. Dès ce moment, il n'y eut plus dans le camp un seul oisif : les uns aiguisaient leurs épées, les autres fourbissaient leurs casques, leurs visières, leurs boucliers et leurs cuirasses ; ceux-ci essayaient leurs armes, et chargés de ce poids, éprouvaient l'agilité de leurs membres ; ceux-là brandissaient leurs javelots, faisaient briller leurs épées et en éprouvaient la pointe. Enfin il était facile de juger à leur contenance qu'à la première occasion d'en venir aux mains avec l'ennemi, ils signaleraient le début des hostilités par une victoire éclatante ou par une mort glorieuse. Persée comprit que le moment décisif était venu, quand il vit le mouvement et l'activité des Romains, que l'arrivée du consul et le retour du printemps semblaient avoir animés d'une ardeur nouvelle ; quand il s'aperçut qu'ils avaient levé leur camp de Phila pour l'établir sur la rive opposée ; que le consul inspectait les travaux de ses soldats, dans l'intention évidente de tenter le passage ; {lacune}

## **Paul Émile décide de forcer le passage par la Perrhèbie (juin 168)**

Cet événement augmenta l'ardeur des Romains, et frappa d'épouvante les Macédoniens et leur roi. Il s'efforça d'abord de tenir la nouvelle secrète, en envoyant à Pantauchus, qui revenait d'Illyrie, l'ordre de ne point approcher du camp. Mais celui-ci avait ramené de jeunes Macédoniens, qui avaient été en otage auprès de Gentius, et ces jeunes gens avaient tout appris à leurs familles. D'ailleurs il arrive d'ordinaire que plus les rois ne s'efforcent de tenir une chose cachée, plus l'indiscrétion de ceux qui les entourent en fait promptement transpirer la nouvelle.

Vers le même temps, les ambassadeurs de Rhodes se présentèrent au camp des Romains : ils venaient remplir comme médiateurs de la paix la mission qui avait à Rome si vivement excité l'indignation du sénat. Ils furent écoutés bien plus défavorablement encore dans un conseil composé d'hommes de guerre. Aussi proposa-t-on de chasser les Rhodiens du camp sans leur répondre ; mais Aemilius déclara qu'ils auraient sa réponse dans quinze jours.

En attendant, pour montrer quel cas il faisait de la médiation des Rhodiens, il tint conseil sur les opérations ultérieures de la guerre. Quelques-uns, et surtout les plus âgés, proposaient de passer l'Elpée et d'emporter de vive force les ouvrages de l'ennemi. "Les Macédoniens, disaient-ils, ne tiendraient pas mieux contre leurs colonnes serrées qu'ils ne l'avaient fait l'année précédente, en se laissant enlever tant de places fortes, bâties sur des hauteurs et défendues par de nombreuses garnisons. D'autres auraient voulu envoyer Octavius avec sa flotte à Thessalonique, pour porter le ravage sur les côtes et forcer le roi de diviser ses forces. Ils prétendaient que Persée, menacé sur ses arrières, se verrait forcé, pour protéger l'intérieur de son royaume, de dégarnir quelque point de l'Elpée qui fournirait alors un passage. Mais le consul regardait la rive comme impossible à franchir, à cause de sa situation naturelle et des ouvrages de l'ennemi. Outre la crainte que lui inspiraient les machines meurtrières disposées de tous côtés, il savait que les Macédoniens étaient plus habiles que ses soldats à lancer des traits, et plus sûrs de leurs coups.

Aemilius méditait un projet tout différent. Après avoir levé la séance, il fit appeler deux marchands perrhébiens, Coenus et Ménophilos, hommes dont il avait déjà pu apprécier la fidélité et la sagesse, les prit à part et les questionna touchant les passages qui conduisaient en Perrhèbie. Sur la réponse des marchands que les passages n'étaient pas impraticables, mais qu'ils étaient occupés par les troupes du roi, Aemilius conçut l'espérance qu'en attaquant de nuit à l'improviste, avec un fort détachement, il pourrait débusquer l'ennemi. "En effet, pensa-t-il, les javelots, les flèches et les autres armes de trait devenaient inutiles dans une attaque nocturne où l'obscurité ne permettait pas de diriger les coups de loin ; au contraire, dans une mêlée, dans un combat corps à corps, et le glaive à la main, les Romains auraient l'avantage."

Déterminé à prendre les Perrhébiens pour guides, Aemilius manda le préteur Octavius, lui confia son projet et lui ordonna de faire voile pour Héraclée, muni des vivres nécessaires pour un espace de dix jours à un corps de mille hommes. En même temps, il fit partir pour Héraclée P. Scipion Nasica et Q. Fabius Maximus, son fils, avec cinq mille hommes d'élite, dans le but apparent de s'embarquer pour dévaster les côtes de la



Macédoine intérieure, suivant l'avis ouvert dans le conseil. Ces officiers furent avertis en secret qu'ils trouveraient des vivres sur la flotte, afin qu'aucun obstacle ne les arrêtât, et les guides eurent ordre de régler la marche de manière à ce qu'on pût attaquer Pythium le troisième jour, à la quatrième veille.

De son côté, pour distraire l'attention du roi de tout autre point, le consul engagea dès l'aurore un combat avec les postes avancés des Macédoniens, dans le lit même du fleuve. L'action n'eut lieu qu'entre les troupes légères, car l'inégalité du terrain n'aurait pas permis à des troupes pesamment armées d'y prendre part. Les deux rives descendaient jusqu'au lit du fleuve par une pente de trois cents pas environ, et au milieu coulait un torrent plus ou moins profond, sur une largeur d'un peu plus d'un mille. L'engagement eut lieu dans cet endroit, et eut pour spectateurs, d'un côté le roi, de l'autre le consul, tous deux avec leurs troupes rangées en bataille devant leurs retranchements. De loin les archers auxiliaires de Persée avaient l'avantage, mais de près les vélites et les Liguriens de l'armée romaine, armés de boucliers, tenaient mieux et donnaient moins de prise. Vers midi, le consul fit sonner la retraite et le combat finit, non sans une perte considérable des deux côtés.

Le lendemain, au lever du soleil, les deux partis, animés par l'action de la veille, recommencèrent le combat avec plus d'acharnement. Mais les Romains avaient moins à souffrir de la part des ennemis qu'ils avaient en face, que de celle de la multitude qui bordait les tours, et faisait pleuvoir sur eux une grêle de traits de toute espèce, et surtout des pierres. Pour peu qu'ils approchassent de la rive, les traits qui partaient des machines atteignaient jusqu'aux derniers rangs. Le consul perdit ce jour-là beaucoup plus de monde, et fit sonner la retraite plus tard que le jour précédent. Le troisième jour il s'abstint de combattre et se retira vers la partie inférieure de son camp, comme pour tenter le passage du fleuve par celui de ses bras qui s'inclinait vers la mer. Persée, uniquement occupé de ce qui se passait sous ses yeux, {lacune}

## Scipion Nasica n'approuve pas les décisions du général

On avait passé le solstice d'été, il était près de midi, et les troupes avaient marché à l'ardeur du soleil et à travers des nuages de poussière. Déjà la fatigue et la soif se faisaient sentir, et, comme on était au milieu de la journée, elles ne pouvaient aller qu'en augmentant. Aemilius résolut de ne point hasarder ses soldats ainsi fatigués contre des troupes fraîches et qui n'avaient rien perdu de leurs forces. Mais les deux partis étaient animés d'une si vive ardeur, qu'il fallut au consul autant d'habileté pour donner le change à ses troupes qu'aux ennemis eux-mêmes.

Comme les rangs n'étaient pas encore formés, il pressa les tribuns de mettre les soldats en bataille, parcourait les lignes et enflammait tous les cœurs par ses exhortations. Les Romains demandèrent d'abord le signal en poussant de grands cris de joie, mais bientôt, à mesure que la chaleur augmentait, leur air devint moins animé, leurs voix moins fermes ; quelques-uns même se penchaient sur leurs boucliers ou s'appuyaient sur leurs javelots. Alors le consul ordonna hautement aux centurions des premiers rangs de tracer l'emplacement du camp et de faire déposer les bagages. Cet ordre s'exécuta, et les soldats témoignèrent ouvertement leur joie de ce que le consul ne les avait point forcés de combattre, harassés comme ils l'étaient d'une marche pénible, et par une aussi forte chaleur.

Aemilius avait autour de lui ses lieutenants et les chefs des troupes auxiliaires, entre autres Attale ; ils étaient tous persuadés que le consul voulait combattre, et l'avaient approuvé : car il ne s'était ouvert à personne, pas même à eux, du projet qu'il avait de différer. Frappés de ce changement subit, tous gardaient le silence. Nasica seul osa représenter au consul "qu'il ne devait pas laisser échapper un ennemi qui avait tant de fois mis en défaut l'expérience des généraux ses prédécesseurs, par son adresse à éviter le combat. Il était à craindre, dit-il, que, si on le laissait décamper à la faveur de la nuit, on eût beaucoup de peine et qu'on ne courût les plus grands dangers en la poursuivant jusqu'au cœur de la Macédoine. L'armée romaine serait réduite, comme sous les généraux précédents, à errer au hasard dans les défilés et les sentiers impraticables des montagnes de Macédoine. Pour lui, il engageait, de toutes ses forces, le consul à attaquer les ennemis, puisqu'ils étaient là en face de lui, dans une plaine ouverte, et à ne pas manquer une aussi belle occasion de les vaincre."

Le consul ne s'offensa point de la franchise des remontrances de cet illustre jeune homme : "Et moi aussi, Nasica, répondit-il, j'ai pensé autrefois comme vous pensez maintenant ; un jour viendra où vous penserez comme je le fais aujourd'hui. Une longue expérience de la guerre m'a appris quand il faut combattre, et quand il faut s'en abstenir. Ce n'est point en présence de l'ennemi que je puis vous apprendre les motifs pour lesquels il vaut mieux aujourd'hui différer le combat. Je vous en instruirai dans une autre circonstance ; en ce moment, qu'il vous suffise de l'autorité d'un vieux général." Le jeune homme se tut, persuadé que le consul était arrêté par des obstacles qui échappaient à sa pénétration.

### **L'éclipse de lune (nuit du 3 au 4 septembre = 21-22 juin)**

Lorsque le camp fut tracé et le bagage mis en place, Paulus fit rentrer les troupes en commençant par l'arrière-garde. Les triaires d'abord, puis les principes exécutèrent la retraite, pendant que les hastats restaient en première ligne, pour surveiller les mouvements de l'ennemi ; vint enfin le tour des hastats, dont les manipules se replièrent successivement, en partant de la droite. Ainsi l'infanterie défila sans tumulte, pendant que la cavalerie et la troupe légère faisaient face à l'ennemi, et les cavaliers ne furent rappelés de leurs postes que lorsqu'on eut élevé le retranchement qui couvrait le front du camp et creusé le fossé. Le roi aurait volontiers accepté la bataille ce jour-là ; mais, satisfait d'avoir montré aux siens que c'était l'ennemi qui l'avait refusée, il rappela aussi ses troupes dans son camp.

Lorsque les Romains eurent achevé leurs retranchements, C. Sulpicius Gallus, tribun militaire de la seconde légion, qui avait été préteur l'année précédente, convoqua les soldats avec l'autorisation du consul, et les prévint "de ne point regarder comme un présage l'éclipse de lune qui aurait lieu la nuit suivante, depuis la seconde heure jusqu'à la quatrième. C'était, dit-il, un phénomène périodique et dû à des causes toutes naturelles, qu'on pouvait d'avance calculer et prédire aussi sûrement que le lever et le coucher de la lune et du soleil. Puisque les phases diverses de la lune, tantôt dans son plein, tantôt sur son déclin et réduite au simple croissant, ne leur causaient aucune surprise, ils ne devaient pas regarder comme un prodige qu'elle s'obscurcît tout à fait, quand la terre la couvrait de son ombre."

Cette éclipse arriva à l'heure indiquée, dans la nuit qui précéda le premier jour des nones de septembre, et fit regarder, par les soldats romains, Gallus comme un sage inspiré des dieux. Les Macédoniens, au contraire, y virent un présage funeste, annonçant la ruine du royaume et l'anéantissement de leur nation. Ce prodige s'accordait d'ailleurs avec les prédictions de leurs devins. Aussi, leur camp ne cessa-t-il de retentir de cris et de hurlements, jusqu'à ce que le disque de la lune eût reparu.

L'ardeur des soldats avait été si vive, que le lendemain quelques-uns reprochèrent au roi et au consul de n'avoir pas engagé le combat. Il était facile à Persée de se justifier : il pouvait alléguer que l'ennemi avait ouvertement refusé d'en venir aux mains en ramenant le premier ses troupes dans son camp, et que d'ailleurs la phalange, qui devenait inutile sur un terrain inégal, s'était trouvée dans une position où elle ne pouvait se déployer. Aemilius, à qui l'on reprochait déjà d'avoir la veille laissé échapper l'occasion de combattre et permis à l'ennemi de fuir pendant la nuit, s'il l'avait voulu, semblait en ce moment encore justifier les reproches des siens en s'occupant d'un sacrifice, quoiqu'il eût dû donner, dès le point du jour, l'ordre de sortir du camp et de se disposer à la bataille. Enfin, vers la troisième heure, après avoir offert ce sacrifice avec les cérémonies accoutumées, {lacune} il assembla son conseil.

## Discours de Paul Émile devant sont état-major

“De tous ceux qui voulaient combattre hier, un seul, P. Nasica, brave et valeureux jeune homme, a eu la franchise de me découvrir sa pensée ; le silence qu’il a gardé après ma réponse m’a donné le droit de croire qu’il s’était rangé à mon avis. D’autres ont mieux aimé blâmer leur général en son absence que de l’avertir en face : aujourd’hui je ferai volontiers connaître les motifs de mes délais, à vous, P. Nasica, comme à ceux qui ont partagé votre sentiment sans avoir votre franchise ; car, bien loin de me repentir de mon inaction d’hier, je crois avoir sauvé l’armée par cette sage conduite. Afin que vous soyez bien convaincus que mon opinion repose sur des motifs sérieux, examinez avec moi, je vous prie, toutes les circonstances qui nous étaient défavorables et tous les avantages qu’avait sur nous l’ennemi.

Tout d’abord la supériorité du nombre est à Persée ; aucun de vous ne l’ignorait et vous avez pu vous en convaincre hier en voyant le développement de son armée sur le champ de bataille. De nos forces, déjà si faibles, un quart avait été laissé à la garde des bagages, et vous savez qu’un tel soin ne se confie pas d’ordinaire aux plus lâches. Mais, quand nous aurions eu la libre disposition de toutes nos forces, croyez-vous que ce soit un faible avantage que d’avoir passé la nuit dans son camp et de n’avoir qu’à en sortir pour combattre, aujourd’hui, ou demain, ou plus tard, si on le juge à propos, et avec la protection des dieux ? Est-il donc indifférent de mener au combat des troupes qui n’ont eu à supporter ni les fatigues de la marche ni celles des travaux du jour ; des soldats frais et reposés qui se sont armés à loisir dans leur tente, et qui s’avancent pleins de vigueur et de résolution, ou des hommes exténués par une longue route, accablés sous le poids de leurs fardeaux, baignés de sueur, tourmentés d’une soif dévorante, aveuglés par la poussière, accablés par la chaleur brûlante du milieu du jour, et mis en présence d’un ennemi frais et dispos, qui apporte au combat des forces entières. Au nom des dieux, dites-moi si, dans de telles conditions, l’homme le plus dépourvu de force et de courage ne vaincra pas le plus brave soldat ? Ajoutons, en outre, que l’ennemi avait eu tout le temps de se mettre en bataille, de reprendre haleine et de placer chacun à son poste, tandis qu’il nous fallait nous former à la hâte, et marcher à l’ennemi dans le plus grand désordre.

## Suite du discours de Paul Émile

“Mais, dira-t-on peut-être, quand même notre ordre de bataille n’eût pas été exempt de tumulte et de confusion, nous avons du moins un camp fortifié, une provision d’eau assurée par des postes échelonnés jusqu’à la rivière ; des reconnaissances avaient été faites dans les environs : je répondrai par cette question : Avions-nous autre chose qu’un champ de bataille ?

Vos ancêtres regardaient un camp retranché comme un port ouvert à tout événement ; ils en sortaient pour aller au combat, et quand la fortune leur était contraire, ils y trouvaient un refuge après l’orage. Aussi, après l’avoir entouré de retranchements, ils le laissaient sous la garde d’un détachement considérable, car le vainqueur du champ de bataille était regardé comme vaincu, s’il avait perdu son camp. En effet un camp est une retraite après la victoire, un asile après la défaite. Combien n’a-t-on pas vu d’armées malheureuses dans un combat, et repoussées jusque dans leur camp, attendre une occasion favorable ou seulement quelques instants, puis s’élancer tout à coup et mettre en déroute l’ennemi victorieux ? Cette demeure militaire est une seconde patrie dont les retranchements sont les murailles, où la tente de chaque soldat est sa maison et son foyer.

Si nous eussions engagé le combat comme des vagabonds sans refuge, où aurions-nous trouvé une retraite après la victoire ? À de telles difficultés et à des motifs si puissants, on oppose la peine infinie que nous aurions eue à poursuivre l’ennemi jusqu’au fond de la Macédoine, s’il avait profité du délai que nous lui laissions pour s’échapper pendant la nuit. Mais moi, je tiens pour certain que s’il avait eu cette intention, il ne nous aurait pas attendus et ne serait pas venu présenter la bataille. En effet, ne lui était-il pas beaucoup plus facile d’opérer sa retraite, quand nous étions éloignés, qu’aujourd’hui où nous le serrons de si près. Il ne saurait tromper notre vigilance en partant soit le jour, soit la nuit. Et d’ailleurs que pourrait-il nous arriver de plus heureux ? Au lieu d’avoir à forcer un camp protégé par les rives inaccessibles d’un fleuve, et bordé en outre de palissades flanquées de tours, n’aurions-nous pas plus d’avantage à poursuivre en rase campagne un ennemi qui abandonne ses retranchements et fuit en désordre.

Voilà les motifs qui m’ont fait hier remettre la bataille à aujourd’hui : moi aussi je veux combattre, et comme l’Elpée me fermait la route pour arriver à l’ennemi, je m’en suis ouvert une autre en forçant les postes qui gardaient un autre défilé, et je ne cesserai de poursuivre Persée, qu’après avoir terminé la guerre par un engagement décisif.”

## Un cheval échappé provoque la bataille

Ce discours fut suivi d'un long silence. Les uns s'étaient rangés à l'avis du consul, les autres craignaient de le blesser par l'expression d'inutiles regrets sur une occasion perdue à tort ou à raison, mais perdue sans retour. Ce jour-là même, ni le roi ni le consul ne voulaient combattre. Le roi, parce qu'il n'avait plus à attaquer, comme la veille, des troupes fatiguées d'une longue route, obligées de se ranger précipitamment et encore en désordre ; le consul, parce que son camp à peine achevé n'était encore fourni ni de bois, ni de fourrage, et qu'une grande partie de ses soldats était allée s'approvisionner dans la campagne voisine.

Mais en dépit de la répugnance des deux chefs, le sort, plus puissant que la volonté humaine, amena le combat. Près des deux camps, coulait une petite rivière où les Romains et les Macédoniens allaient puiser de l'eau sous la protection de deux détachements qui gardaient l'une et l'autre rive. La troupe romaine était composée de deux cohortes, fournies par les Marrucins et les Péligniens, plus deux escadrons de cavaliers samnites que commandait M. Sergius Silus, un des lieutenants d'Aemilius. De plus, C. Cluvius, autre lieutenant du consul, couvrait le camp avec trois cohortes, fournies par Firmum, les Vestins et Crémone, plus deux escadrons de cavalerie, l'un de Plaisance, et l'autre d'Aesernia.

Les deux corps stationnaient tranquillement sur les bords du fleuve, lorsque, vers la neuvième heure, un cheval s'étant échappé du côté des Romains, s'enfuit vers la rive opposée. Trois soldats le poursuivirent, entrèrent dans l'eau jusqu'aux genoux, l'arrachèrent à deux Thraces qui l'emmenaient vers leur rive du milieu de la rivière, et revinrent à leur poste avec l'animal, après avoir tué un des Thraces. Le bord opposé était occupé par un détachement de huit cents Thraces. Quelques-uns d'entre eux, irrités de la mort de leur camarade tué sous leurs yeux, passèrent le fleuve pour poursuivre ses meurtriers ; ils furent suivis d'un plus grand nombre, et bientôt du reste de l'armée.

## Dispositif des armées

Tout contribuait à enflammer l'ardeur des soldats : la majesté du commandement, la gloire du général, son âge surtout, qui ne l'empêchait pas, à soixante ans passés, d'être le premier à partager avec les jeunes gens la fatigue et les dangers. La légion remplit l'intervalle qui se trouvait entre les phalanges et les corps armés de petits boucliers, et rompit la ligne des ennemis. Elle prenait à dos les soldats armés de la cétra, et avait en tête les phalangites, dits "au bouclier de bronze". L. Albinus, personnage consulaire, eut ordre de mener cette seconde légion contre la phalange "au boucliers blancs" qui formait le centre, et l'on fit avancer à l'aile droite, qui avait engagé l'action sur les bords du fleuve, les éléphants et la cavalerie des alliés. Ce fut aussi de ce côté que commença la déroute des Macédoniens.

Cependant, dans cette circonstance, les éléphants ne servirent que d'épouvantail, comme la plupart des inventions humaines dont la théorie séduit au premier abord, mais dont l'inutilité se trahit, lorsqu'il est question d'agir et non de disserter sur les moyens d'en venir à la pratique. Les alliés du nom latin appuyèrent la charge des éléphants, et enfoncèrent l'aile gauche. Au centre, la manœuvre de la seconde légion rompit la phalange, et rien ne contribua plus à assurer la victoire que les combats partiels et multipliés qui commencèrent par jeter le désordre dans la phalange ébranlée, et finirent par la mettre en déroute. En effet, ce corps est d'une force irrésistible, tant qu'il présente un front non interrompu et hérissé de piques menaçantes : mais si plusieurs attaques sur des points différents obligent à quelque conversion des soldats armés d'une pique que sa longueur et son poids rendent difficile à manier, il n'y a plus qu'embarras et confusion dans les mouvements, et, à la moindre alarme sur les flancs ou sur les arrières, le désordre se met dans les rangs ; ce n'est plus qu'une véritable déroute. C'est ce qui arriva dans cette occasion, où la nécessité de se porter en avant contre l'ennemi qui attaquait par colonnes obligea les phalangistes de s'ouvrir en plusieurs endroits, et de laisser les Romains s'insinuer par tous les intervalles. Si au contraire les Romains avaient attaqué la phalange de front, sur toute la ligne, comme firent les Péligniens, qui, au commencement du combat, avaient chargé sans précaution des troupes armées de légers boucliers, ils se seraient enferrés, et n'auraient pu résister à la masse compacte de la phalange.

### **Déroute macédonienne. Victoire de Pydna (22 juin 168)**

Au reste, si l'infanterie fut taillée en pièces de tous côtés, à la réserve d'un petit nombre qui s'enfuit en jetant ses armes, la cavalerie se retira presque sans pertes. Le roi donna le premier l'exemple de la fuite, et de Pydna, il se dirigea sur Pella avec les cavaliers de sa garde, qui furent aussitôt suivis de Cotys et de la cavalerie des Odryses. Le reste de la cavalerie macédonienne fit sa retraite sans rompre les rangs, parce que l'acharnement des vainqueurs au massacre des fantassins qui se trouvaient entre eux et les cavaliers, leur fit oublier toute autre poursuite. Longtemps la phalange se fit hacher en tête, en flanc et en queue. Enfin ceux qui échappèrent au fer de l'ennemi, abandonnèrent leurs armes et prirent la fuite du côté de la mer. Quelques-uns entrèrent dans l'eau, et, tendant les mains vers les soldats qui étaient sur la flotte, ils les suppliaient de leur accorder la vie. À la vue des barques, qui, de toutes parts se détachaient des navires, ils crurent qu'on venait les recueillir, qu'on voulait les prendre plutôt que les tuer, et s'avancèrent davantage ; quelques-uns se mirent à nager ; mais quand ils virent les soldats qui étaient sur les barques, massacrer sans pitié les fugitifs, ceux qui en eurent la force regagnèrent la terre à la nage, pour y trouver une mort plus affreuse, car, à peine sortis de l'eau, ils étaient écrasés sous les pieds des éléphants que leurs conducteurs avaient dirigés vers le rivage.

On s'accorde à dire que jamais il n'était tombé sous les coups des Romains, dans une seule bataille, autant de soldats macédoniens. En effet, les ennemis perdirent près de vingt mille hommes ; et six mille environ, qui s'étaient réfugiés à Pydna, tombèrent vivants au pouvoir du vainqueur qui surprit en outre et fit prisonniers cinq mille fuyards. La perte des Romains fut de cent hommes ; c'étaient pour la plupart des Péligniens ; mais le nombre des blessés fut un peu plus considérable. Si la bataille avait commencé plus tôt, et que la journée se fût assez prolongée pour que l'armée romaine poursuivît les vaincus, toutes les troupes de Persée auraient été anéanties ; mais l'approche de la nuit favorisa les fuyards, et les Romains se ralentirent dans leur poursuite parce qu'ils ne connaissaient pas les lieux.



## La fuite du roi Persée

Persée s'enfuit vers la forêt de Piérie, en suivant la voie militaire, avec sa garde et un corps considérable de cavalerie. Arrivé à la forêt où la route offrait plusieurs embranchements, et voyant que la nuit approchait, il se jeta dans un chemin de traverse avec un petit nombre d'amis fidèles. Ses cavaliers, restés sans chef, se dispersèrent de différents côtés, et chacun d'eux regagna son pays. Quelques-uns arrivèrent à Pella avant le roi lui-même, parce qu'ils avaient suivi la route la plus directe, qui était la plus facile. Le roi n'arriva que vers le milieu de la nuit, après avoir éprouvé de vives terreurs et rencontré beaucoup d'obstacles.

Dans son palais, il trouva les gouverneurs Eulénus et Encorus ainsi que ses pages ; mais de tous ceux de ses courtisans qui avaient échappé diversement au massacre du champ de bataille, et étaient revenus à Pella, aucun, malgré les instances réitérées du roi, ne voulut se rendre auprès de sa personne. Il n'avait avec lui que trois compagnons de sa fuite, le Crétois Évandre, le Béotien Néo et l'Étolien Archidamos. Craignant bientôt que le refus qu'il avait éprouvé ne fût le prélude de tentatives plus coupables, il se remit en route vers la quatrième veille avec les trois officiers qui lui étaient restés fidèles, et fut suivi d'environ cinq cents Crétois. Il se dirigea vers Amphipolis, et, comme il était parti de Pella pendant la nuit, il se hâta de traverser le fleuve Axios avant le jour, persuadé que la difficulté du passage arrêterait la poursuite des Romains.

## **Joie au camp romain. Les Thraces évacuent la citadelle d'Amphipolis**

Rentré dans son camp, le consul victorieux vit sa joie troublée par les inquiétudes que lui causait l'absence du plus jeune de ses fils. C'était P. Scipion, à qui la destruction de Carthage valut dans la suite l'honneur d'être appelé le second Africain. Fils du consul Paulus, il était devenu par adoption petit-fils du premier Scipion l'Africain. Ce jeune homme, alors âgé de dix-sept ans seulement, circonstance qui augmentait les craintes de son père, s'étant abandonné à la poursuite des fuyards, avait été entraîné par la foule, et ne revint que fort tard. Ce ne fut qu'alors, en revoyant son fils sain et sauf, que le consul goûta tout le bonheur d'une si grande victoire.

Lorsque la nouvelle de la bataille fut parvenue à Amphipolis, les dames de la ville se rendirent en foule au temple de Diane dite Tauropole, pour implorer la protection de la déesse. Alors Diodore, gouverneur d'Amphipolis, craignant que la garnison thrace, qui était forte de deux mille hommes, ne profitât de ce tumulte pour piller la ville, se fit remettre au milieu de la place publique des dépêches apportées par un faux courrier qu'il avait gagné à cet effet. Ces lettres annonçaient "que les soldats de la flotte romaine venaient de débarquer sur la côte d'Émathia, qu'ils ravageaient les campagnes voisines, et que les gouverneurs de cette province demandaient du secours contre les agresseurs." Après cette lecture, il exhorta "les Thraces à partir pour défendre la côte d'Émathia : les Romains, dispersés dans la campagne, leur offriraient, disait-il, une victoire facile et un riche butin." En même temps, il déclara qu'il ne pouvait ajouter foi à la nouvelle d'une défaite, et que "si la chose était vraie, elle eût été confirmée par l'arrivée successive des fuyards." Il parvint, par cette ruse, à faire partir les Thraces, et, dès qu'il les sut au-delà du Strymon, il fit fermer les portes.

## **Conséquences de la victoire romaine. Persée se réfugie sur l'île de Samothrace**

Trois jours après la bataille, Persée arriva à Amphipolis, d'où il envoya des ambassadeurs demandé la paix à Paulus. Cependant Hippias, Midon et Pantauchus, les principaux confidents du roi, qui s'étaient réfugiés à Béroée après la déroute, se rendirent de leur côté auprès du consul et lui livrèrent cette place. Les autres villes, frappées de crainte, se disposèrent à suivre cet exemple. Aemilius, après avoir fait partir pour Rome Q. Fabius, son fils, L. Lentulus et Q. Metellus avec des dépêches, pour annoncer sa victoire, abandonna à l'infanterie les dépouilles des ennemis restés sur le champ de bataille, et à la cavalerie tout le butin qu'elle pourrait faire dans les maisons, à la condition de ne pas passer plus de deux nuits hors du camp.

Ensuite il se rapprocha de la mer, dans la direction de Pydna. En deux jours, il se vit maître d'abord de Béroée, puis de Thessalonique et de Pella, enfin de presque toute la Macédoine. Pydna, qui était la ville la plus voisine, n'avait pas encore envoyé de députés : un mélange confus de soldats de diverses nations, et la foule qui était venue s'y jeter en fuyant du champ de bataille, empêchaient les habitants de délibérer et de s'accorder sur un parti. Non seulement les portes étaient fermées, mais même elles étaient murées. Midon et Pantauchus allèrent s'aboucher au pied des murailles avec Solon qui commandait la garnison. Solon, gagné par eux, fit sortir la soldatesque et livra la ville qui fut abandonnée aux soldats pour être pillée.

Persée, qui avait inutilement fait solliciter le secours des Bisaltes, seul espoir qui lui restât, parut dans la place publique d'Amphipolis, accompagné de son fils Philippe, pour animer, par ses exhortations, le courage des habitants eux-mêmes et celui des fantassins et cavaliers qui l'avaient suivi jusque-là, ou que la fuite avait conduits dans la ville. Vainement il essaya de prendre la parole : les sanglots étouffèrent sa voix, et, ne pouvant parler lui-même, il chargea le Crétois Évandre d'exprimer ce qu'il voulait dire au peuple, et descendit de la tribune. Mais ce même peuple, à qui la vue de son roi tout en pleurs avait arraché des larmes et des gémissements, ne voulut rien écouter du discours d'Évandre, et on osa même lui crier, du milieu de l'assemblée : "Éloignez-vous d'ici, de peur que votre présence ne cause la mort de ce petit nombre d'habitants qui survit à vos désastres." Ces dures paroles fermèrent la bouche à Évandre.

Le roi se retira chez lui, fit porter sur les barques qui stationnaient dans le Strymon tout ce qu'il avait d'or et d'argent, et descendit lui-même vers le fleuve. Les Thraces, n'osant s'exposer aux hasards d'une navigation, se dispersèrent pour regagner leur pays, ainsi que les autres troupes. Les Crétois seuls cédèrent à l'appât de l'argent, et, comme ce qu'on avait à leur distribuer était plutôt fait pour irriter leur avarice que pour la satisfaire, on leur laissa piller cinquante talents sur le rivage. Après le partage de cette somme, ils s'embarquèrent tumultueusement, et surchargèrent tellement une des barques qu'ils la firent couler bas, à l'embouchure du fleuve.

Les autres arrivèrent ce jour-là à Galepsos, et le lendemain à Samothrace, qui était le but de leur voyage. On évalue à deux mille talents les trésors qui furent transportés dans cette île.

### **Paul Émile campe devant Pella (fin juin 168)**

Paulus envoya des gouverneurs dans toutes les villes qui s'étaient soumises, afin de protéger contre toute violence les vaincus mal défendus encore par une paix trop récente, et retint auprès de lui les envoyés macédoniens. Ensuite, comme il ignorait la fuite du roi, il envoya P. Nasica à Amphipolis avec un détachement d'infanterie et de cavalerie, avec mission aussi de ruiner la Sintique, et s'opposer en même temps à toutes les entreprises de Persée. Cependant Cn. Octavius prit Mélibée et la livra au pillage. Cn. Anicius, lieutenant du consul, qui avait été chargé du siège d'Égine, perdit deux cents hommes dans une sortie faite par les habitants, qui ignoraient qu'une bataille décisive avait terminé la guerre.

Le consul partit de Pydna, et, en deux jours de marche, il arriva à Pella avec toute son armée. Il établit son camp à un mille des murs, et s'y arrêta quelques jours pour en examiner les abords. La situation de cette ville justifiait le choix que les rois de Macédoine en avaient fait pour leur résidence. Pella, bâtie sur une hauteur qui s'abaisse en pente vers le nord-ouest, est entourée de marais formés par l'écoulement des lacs et d'une profondeur qui les rend impraticables l'été comme l'hiver. Du milieu même du marais le plus rapproché de la ville, s'élève, en forme d'île, une citadelle assise sur une digue d'un immense travail, assez solide pour soutenir les murailles et résister à l'humidité des eaux qui l'entourent. De loin, la citadelle paraît contiguë aux murs de la ville, mais elle en est séparée par un canal sur lequel on a jeté un pont de communication. Ainsi elle n'offre aucun accès aux attaques extérieures, et les prisonniers que le roi y fait enfermer ne peuvent s'en échapper que par le pont dont la garde est très facile. C'était là qu'était renfermé le trésor du roi ; mais on n'y trouva alors que les trois cents talents promis à Gentius par Persée, et dont il avait arrêté l'envoi.

Pendant le séjour qu'Aemilius fit à Pella, il reçut de nombreuses députations, de la Thessalie en particulier, qui venaient le féliciter. Ensuite, apprenant que Persée était passé dans l'île de Samothrace, il partit de Pella et arriva à Amphipolis en quatre jours de marche. L'empressement des habitants à venir au-devant de lui prouva bien qu'ils se croyaient, non pas privés d'un roi bon et équitable, {lacune}

**Fin du Livre XLIV**

## **Livre XLV - (168 à 167 av. J.-C.)**

### **1. L'effondrement du royaume de Macédoine**

#### **1**

#### **Premières rumeurs (début septembre 168)**

Q. Fabius, L. Lentulus et Q. Métellus, chargés d'aller à Rome annoncer la victoire, firent toute la diligence possible ; mais la renommée les avait devancés, et ils trouvèrent la ville dans l'allégresse. Quatre jours après le combat, pendant les jeux du cirque, la nouvelle de la bataille livrée en Macédoine et de la défaite du roi se répandit tout à coup dans l'assemblée. Cette rumeur d'abord sourde circula bientôt de tous côtés et finit par provoquer des cris et des applaudissements, comme si l'on eût acquis la certitude de la victoire. Les magistrats, étonnés, voulurent découvrir l'auteur de cette bonne nouvelle. Leurs recherches ayant été infructueuses ; la joie se dissipa avec la certitude de l'événement ; toutefois il resta au fond des cœurs un pressentiment heureux. Quand la victoire eut été confirmée par le message positif de Fabius, de Lentulus et de Métellus, on se réjouit de la victoire elle-même et du pressentiment qui l'avait annoncée.

Quelques auteurs assignent au mouvement qui eut lieu dans le cirque une cause non moins vraisemblable : le dix des calendes d'octobre et le second jour des jeux romains, au moment où le consul C. Licinius montait sur son char pour aller donner le signal de la course des quadriges, un courrier, qui disait venir de la Macédoine, lui remit des dépêches enlacées de lauriers. À peine les chars s'étaient-ils élancés dans l'arène, que le consul remonta sur le sien, et, traversant le cirque pour revenir à sa place, montra à la multitude ces dépêches et ces lauriers. À cette vue, le peuple oublia le spectacle pour se précipiter au milieu du cirque. Le consul y convoqua le sénat, lut les lettres, et, avec l'autorisation des sénateurs, annonça au peuple du haut de la tribune "que son collègue Aemilius avait livré bataille au roi Persée ; que les Macédoniens avaient été battus et mis en déroute ; que le roi avait pris la fuite avec une poignée de soldats, et que toutes les villes de Macédoine étaient tombées au pouvoir des Romains." Cette lecture fut accueillie par des cris de joie et de vifs applaudissements. On abandonna les jeux, et la plupart des spectateurs coururent porter l'heureuse nouvelle à leurs femmes et à leurs enfants. C'était le treizième jour après la bataille livrée en Macédoine.

## **Annnonce officielle de la victoire à Rome (25 septembre 168)**

Le lendemain, le sénat se réunit à la curie, décréta des supplications, et enjoignit au consul par un sénatus-consulte de licencier les troupes qui avaient renouvelé leur serment militaire, à l'exception des soldats de marine et des équipages des vaisseaux. On attendrait pour délibérer à l'égard de ces derniers l'arrivée des envoyés du consul Aemilius, qui s'étaient fait précéder d'un courrier. Le six des calendes d'octobre, vers la deuxième heure, les envoyés firent leur entrée dans la ville, suivis d'une foule immense de citoyens qui étaient allés à leur rencontre ; ils se rendirent au Forum et pénétrèrent jusqu'au tribunal.

Le sénat se trouvait alors en séance, et le consul introduisit les envoyés dans la curie. On les y retint seulement le temps nécessaire pour qu'ils pussent faire connaître le montant des forces du roi en infanterie et en cavalerie, le nombre des morts, celui des prisonniers, la perte des Romains, si peu considérable en comparaison du carnage qu'on avait fait des ennemis ; enfin le petit nombre de soldats qui avaient accompagné Persée dans sa fuite. "On pensait, ajoutèrent-ils, qu'il chercherait à gagner l'île de Samothrace ; la flotte était prête à le poursuivre, et il ne pourrait s'échapper ni par mer, ni par terre."

Conduits ensuite devant le peuple assemblé, les envoyés donnèrent les mêmes détails. Alors éclatèrent de nouveaux transports de joie, et le consul, ayant ordonné qu'on ouvrît tous les édifices sacrés, chacun quitta l'assemblée pour aller rendre grâces aux dieux, et tous les habitants de la ville, hommes et femmes, se portèrent en foule dans les temples des dieux immortels. Le sénat, convoqué de nouveau, décréta, en reconnaissance des succès du consul Aemilius, cinq jours de supplications devant tous les autels et l'immolation de grandes victimes. En même temps, l'ordre fut donné de tirer à sec et de replacer dans les chantiers les vaisseaux qui stationnaient tout équipés sur le Tibre, pour être envoyés en Macédoine, si Persée opposait une plus longue résistance. On licencia non seulement les troupes de marine, en leur donnant la solde d'une année, et celles qui avaient prêté serment entre les mains du consul, mais encore tout ce qu'il y avait de soldats à Corcyre, à Brindes, près de la mer supérieure ou sur le territoire de Larinum. (On avait rassemblé sur tous ces points une armée avec laquelle Licinius aurait au besoin passé en Macédoine pour secourir son collègue.) Le peuple fut averti par une proclamation que les supplications dureraient cinq jours, à partir du cinq des ides d'octobre inclusivement.

## Maladresses de la délégation rhodienne

Cependant les deux lieutenants, C. Licinius Nerva et P. Décius, arrivèrent d'Illyrie avec la nouvelle "que l'armée ennemie avait été battue, le roi Gentius fait prisonnier et l'Illyrie entière soumise aux Romains." À l'occasion de ces succès remportés sous les auspices et la conduite du préteur L. Anicius, le sénat décréta trois jours de supplications et un édit du consul les fixa aussitôt aux quatrième, troisième et second jours des ides de novembre.

Selon quelques historiens, les envoyés de Rhodes n'avaient pu encore être admis devant le sénat, et ce ne fut qu'après la nouvelle de la victoire, et comme pour se jouer de leur ridicule orgueil qu'on leur donna audience. Leur chef Agépolis prit la parole : "Les Rhodiens, dit-il, avaient offert leur médiation pour rétablir la paix entre les Romains et Persée, et mettre fin à une guerre aussi funeste et onéreuse pour toute la Grèce que coûteuse et dommageable aux Romains eux-mêmes. Ils remerciaient la fortune, qui en terminant la guerre sans leur entremise, leur avait fourni l'occasion de féliciter les Romains de leur brillante victoire." Telles furent les paroles des Rhodiens.

Le sénat répondit "que les Rhodiens n'avaient eu pour mobile ni l'intérêt de la Grèce, ni le désir d'épargner des dépenses au peuple romain, mais bien celui de servir Persée ; que s'ils avaient eu véritablement les sentiments dont ils se paraient, c'était à l'époque où Persée venait d'entrer avec une armée en Thessalie, et durant les deux années qu'il avait passées à réduire les villes grecques, les unes par la force, les autres par des menaces de guerre, qu'ils auraient dû envoyer une ambassade ; mais qu'alors les Rhodiens s'étaient bien gardés de parler de paix ; quand ils avaient su, au contraire, que les défilés étaient franchis, que les Romains étaient entrés en Macédoine et qu'ils cernaient Persée de toutes parts, ils avaient offert leur médiation dans l'unique but de soustraire le roi au péril qui le menaçait." Les Rhodiens furent congédiés avec cette réponse.

## **Persée refuse de renoncer à son titre de roi**

Pendant les mêmes jours, M. Marcellus, qui venait de quitter le département de l'Espagne, après s'être emparé de la ville importante de Marcolica, déposa dans le trésor public dix livres pesant d'or, et la valeur de dix millions de sesterces argent.

Le consul Paul Émile était, comme nous l'avons dit plus haut, sous les murs de Sira dans le territoire des Odomantes, lorsqu'il reçut une lettre de Persée. Le message avait été confié à trois personnages obscurs. À cette vue le consul ne put, dit-on, s'empêcher de verser des larmes sur l'instabilité des choses humaines : il songeait à ce prince, qui naguère, non content du royaume de Macédoine, avait porté ses armes dans la Dardanie et l'Illyrie, et appelé les Bastarnes à son aide, et qui maintenant, sans armée, chassé de son royaume, jeté dans une petite île, réduit au rôle de suppliant, ne devait qu'à la sainteté du lieu une sûreté que ses propres forces ne pouvaient plus lui donner.

Mais quand il lut "le roi Persée au consul Paul Émile salut", l'aveuglement avec lequel Persée méconnaissait sa situation présente bannit toute commisération de l'âme du consul. Aussi quoique le reste de la lettre contînt des prières fort peu dignes d'un roi, la députation fut renvoyée sans réponse verbale ni écrite. Persée comprit alors qu'il devait renoncer à son titre, puisqu'il était vaincu, et il adressa au consul une seconde lettre dans laquelle, sans ajouter à son nom aucune qualité, il le priait de lui envoyer quelques personnes avec lesquels il pût conférer sur l'état de ses affaires. Le consul fit partir P. Lentulus, A. Postumius Albinus et A. Antonius. Mais la conférence n'amena aucun résultat : Persée s'obstinait à vouloir garder son titre de roi, et Paul Émile exigeait qu'il s'abandonnât, lui et tout ce qui lui appartenait, à la discrétion et à la merci du peuple romain.



## Assassinat d'Évandre

Cependant Cn. Octavius abordait à Samothrace avec sa flotte. Profitant de la terreur qu'inspirait sa présence, il employa tour à tour les promesses et les menaces pour engager Persée à se rendre. Un incident qu'il avait préparé, ou qui fut l'effet du hasard, vint tout à coup seconder ses efforts. L. Atilius, jeune Romain de distinction, ayant trouvé le peuple de Samothrace assemblé sur la place publique, demanda aux magistrats la permission de lui adresser quelques paroles, et l'obtint. "Habitants de Samothrace, nos hôtes, s'écria-t-il, est-il vrai ou faux que cette île soit sacrée, et que son territoire soit tout entier auguste et inviolable comme la renommée le publie ? " Un cri général d'assentiment confirma l'opinion de la sainteté de l'île. "Pourquoi donc, reprit-il, la laissez-vous violer par un meurtrier encore souillé du sang du roi Eumène ? Pourquoi, au mépris de la formule des sacrifices qui écarte de l'autel tous ceux qui n'ont pas les mains pures, permettez-vous que le sanctuaire soit profané par la présence d'un assassin tout couvert de sang ? "

La renommée avait appris à toutes les villes de la Grèce le meurtre qu'Évandre avait failli consommer à Delphes sur la personne du roi Eumène. Aussi les gens de Samothrace, qui d'ailleurs se voyaient au pouvoir des Romains, eux, leur île et leur temple, et ne pouvaient méconnaître la justesse des reproches d'Atilius, envoyèrent Théondas, leur premier magistrat ou leur roi, comme ils l'appellent, notifier à Persée que le Crétois Évandre était accusé de meurtre ; qu'un tribunal établi par leurs ancêtres était chargé de juger ceux qui étaient prévenus d'avoir porté des mains sacrilèges dans l'enceinte sacrée du temple ; que si Évandre, fort de son innocence, pouvait détruire l'accusation capitale qui pesait sur lui, il était libre de venir plaider sa cause ; s'il redoutait un jugement, il devait cesser de profaner le temple par sa présence et pourvoir à sa sûreté.

Aussitôt Persée fit appeler Évandre, et lui conseilla de ne pas courir les risques d'un jugement. "La justice de sa cause, lui dit-il, et son crédit ne sauraient le garantir d'une condamnation. (Le roi craignait qu'Évandre, une fois condamné, ne le désignât lui-même comme l'auteur de l'attentat.) Le seul parti qui lui restât était de se donner courageusement la mort." Évandre se montra disposé à suivre ces conseils ; il déclara seulement qu'il aimait mieux mourir par le poison que par le fer ; mais il fit en secret des préparatifs pour assurer sa fuite. Persée en fut informé, et, craignant d'attirer sur sa tête le ressentiment des habitants de Samothrace qui l'accuseraient d'avoir soustrait le coupable au châtement, il lui fit donner la mort. À peine ce meurtre eût-il été commis, qu'il comprit toute son imprudence : la souillure qui pesait sur Évandre allait retomber sur lui. En effet, si Évandre avait frappé Eumène à Delphes, il venait, lui, de tuer Évandre à Samothrace. Ainsi il avait deux fois versé le sang humain, et profané les deux temples les plus respectés de l'univers. Pour détourner l'odieux de ce dernier crime, il gagna à prix d'argent Théondas, et fit annoncer par lui au peuple qu'Évandre s'était donné la mort.

## Persée cherche vainement à s'enfuir en Thrace

Évandre était le seul ami qui restât à Persée ; il l'avait mis à l'épreuve en maintes circonstances, et cependant il l'avait sacrifié parce qu'Évandre ne l'avait pas trahi lui-même ; un si lâche attentat lui aliéna les coeurs. Chacun s'empressa de passer du côté des Romains, et le roi, se voyant presque seul, songea à prendre la fuite. Il fit venir un Crétois nommé Oroandès, qui connaissait la côte de Thrace pour avoir fait le commerce dans cette contrée, et lui demanda de le prendre sur un esquif et de le conduire auprès du roi Cotys. Le bâtiment stationnait alors dans le port de Démétrium, près d'un promontoire de l'île. Au coucher du soleil, on y transporta toutes les choses nécessaires, et tout l'argent qu'il fut possible d'enlever secrètement. Au milieu de la nuit, le roi lui-même, accompagné de trois personnes seulement, sortit par une porte de derrière, descendit dans un jardin voisin de la chambre où il couchait, en franchit la muraille non sans peine, et gagna enfin le bord de la mer. Mais à peine l'argent avait-il été embarqué, qu'Oroandès avait levé l'ancre à l'entrée de la nuit, et fait voile vers la Crète. Ne trouvant point de vaisseau dans le port, Persée erra quelque temps sur le rivage ; mais craignant d'être surpris par le jour qui approchait, et n'osant retourner dans son premier asile, il se cacha dans un angle obscur sur un des côtés du temple.

Les jeunes pages du roi, c'est le nom qu'on donne en Macédoine aux enfants des meilleures familles, attachés au service du roi, avaient suivi Persée dans sa fuite, et ne le quittaient pas même en ce moment, lorsque Cn. Octavins fit publier par un héraut, qu'il promettait aux pages et aux autres Macédoniens qui se trouvaient alors à Samothrace, s'ils passaient du côté des Romains, la vie, la liberté et la jouissance de tous les biens qu'ils avaient sur eux, ou qu'ils avaient laissés en Macédoine. Aussitôt la désertion devint générale, et chacun courut donner son nom à C. Postumius, tribun des soldats. Ion, de Thessalonique, remit aux mains d'Octavius les enfants de Persée encore en bas âge ; il ne resta auprès du roi que l'aîné de ses fils, nommé Philippe. Alors il se rendit à Octavius avec le jeune prince, et, malgré leur présence dans le temple, il accusa la Fortune et les dieux d'avoir été sourds à ses prières. On l'embarqua sur la galère amirale, où l'on transporta aussi ce qui lui restait d'argent, et la flotte reprit aussitôt le chemin d'Amphipolis. De là Octavius fit partir le roi pour le camp romain, après avoir écrit au consul qu'il était maître de sa personne et qu'il le faisait conduire auprès de lui.

## Arrivée de Persée au camp romain

La prise de Persée était une seconde victoire. À cette occasion, Paul Émile offrit un sacrifice aux dieux, assembla son conseil et après avoir donné lecture des dépêches du préteur, envoya Q. Aelius Tubéron à la rencontre du roi, et fit rester tous les autres chefs dans sa tente. Jamais spectacle n'avait attiré une aussi grande affluence. Nos pères avaient vu le roi Syphax amené prisonnier dans le camp romain ; mais outre que son illustration personnelle n'égalait point celle de Persée, ni que ses Numides ne valaient point les Macédoniens, il n'avait joué qu'un rôle secondaire dans la guerre punique comme Gentius dans celle de Macédoine. Persée au contraire était l'âme de la guerre. Non seulement sa propre gloire, celle de son père, de son aïeul et de tous les rois dont il était le descendant, attiraient sur lui les regards, mais on voyait rejaillir sur lui l'éclat de ce Philippe et de cet Alexandre le Grand, qui avaient donné aux Macédoniens l'empire du monde.

Persée entra dans le camp en habit de deuil, sans aucun des siens, sans aucun ami, qui, en partageant son infortune, redoublât la compassion qu'elle inspirait. La foule de ceux qui s'empressaient pour le voir l'empêchait d'avancer ; mais le consul envoya ses licteurs pour lui ouvrir un passage jusqu'à sa tente. Dès que le roi parut, le consul se leva, en ordonnant aux autres de rester assis ; il fit quelques pas à sa rencontre, et lui présenta la main. Persée voulut se jeter à ses pieds, mais Aemilius le releva avant qu'il eût pu embrasser ses genoux, le fit entrer dans sa tente et l'invita à s'asseoir en face des officiers appelés au conseil.

## Paul Émile interroge Persée en présence de son état-major

Aemilius commença par lui demander quel grief l'avait porté à entreprendre avec tant d'acharnement contre le peuple romain une guerre qui le mettait lui et son royaume à deux doigts de sa perte. Chacun attendait sa réponse, mais Persée, les yeux baissés vers la terre, ne répondit que par ses larmes. "Si vous étiez monté sur le trône dans un âge peu avancé, reprit le consul, je serais moins surpris de voir que vous ayez ignoré combien le peuple romain est un ami puissant et un ennemi redoutable ; mais après avoir pris part à la guerre que votre père nous a faite, quand vous deviez vous rappeler le traité de paix qui la suivit et la rigoureuse exactitude avec laquelle nous l'avons observé, comment avez-vous pu préférer la guerre à la paix avec un peuple dont vous aviez éprouvé la force dans l'une et la fidélité dans l'autre ? "

Persée resta muet à ces reproches, comme il l'avait été aux premières questions. "Quoi qu'il en soit, poursuivit Aemilius, que cette conduite provienne d'une erreur due à la faiblesse humaine, du hasard ou de la volonté du destin, ayez bon courage. La clémence du peuple romain, que tant de rois et de peuples ont éprouvée dans leurs revers, doit non seulement vous donner l'espoir, mais presque l'assurance d'un avenir meilleur." Aemilius avait parlé au roi en langue grecque, il s'adressa au conseil en latin. "Vous voyez, dit-il, un exemple frappant des vicissitudes humaines. Jeunes gens, c'est surtout à vous que je m'adresse. Il faut se garder avec soin dans la prospérité d'user envers qui que ce soit de violence ou de hauteur, et de trop se fier à sa fortune présente ; car on ne sait pas le matin ce que le soir peut amener. L'homme vraiment digne de ce nom ne doit ni s'enorgueillir des succès, ni se laisser abattre par les revers."

Après avoir congédié le conseil, il confia la garde du roi à Q. Aelius. Ce jour-là, Aemilius invita Persée à sa table, et lui rendit tous les honneurs que comportait sa situation.

## Histoire du royaume de Macédoine

L'armée rentra ensuite dans ses quartiers d'hiver : la plus grande partie fut envoyée à Amphipolis, et le reste dans les villes voisines. Ainsi se termina après une durée de quatre ans la guerre entre les Romains et Persée, et avec elle finit un royaume dont la renommée avait rempli la plus grande partie de l'Europe et l'Asie entière. Persée était le vingtième successeur de Caranus, premier roi de Macédoine. Parvenu au trône sous le consulat de Q. Fulvius et de L. Manlius, il avait reçu du sénat le titre de roi, sous celui de M. Junius et d'A. Manlius : son règne dura onze ans. Le nom des Macédoniens avait été peu connu jusqu'à Philippe, fils d'Amyntas : ce fut à ce prince qu'ils durent les commencements de leur célébrité, qui toutefois ne dépassa pas les bornes de l'Europe, et resta concentrée dans la Grèce et dans une partie de la Thrace et de l'Illyrie. Elle déborda ensuite en Asie, et, durant les treize années de son règne, Alexandre subjuga d'abord l'immense étendue de pays qui formait auparavant l'empire des Perses, et parcourut en vainqueur l'Arabie, l'Inde et les contrées les plus reculées de la terre qu'embrasse la mer Rouge. Alors les Macédoniens furent le peuple le plus célèbre du monde, comme leur royaume en était le plus considérable. Mais la mort d'Alexandre amena le partage de son empire en plusieurs royaumes ; ses généraux se disputèrent ses dépouilles par la force, et ce déchirement causa la ruine totale de l'empire, cent cinquante ans après l'époque de sa plus grande prospérité.

## 2. Conséquences de la victoire romaine (168)

10

### Règlements de comptes à Rhodes (été 168)

Dès que le bruit de la victoire des Romains se fut répandu en Asie, Anténor, qui stationnait près de Phanae avec une escadre de vaisseaux légers, se porta en toute hâte à Cassandréa. C. Popilius, qui se tenait à Délos pour escorter les navires qui se rendaient en Macédoine, apprenant que la guerre était terminée dans ce pays, et que les bâtiments légers de l'ennemi avaient abandonné leur station, congédia de son côté les vaisseaux athéniens, et continua sa route vers l'Égypte, pour accomplir la mission dont il était chargé. Il voulait joindre Antiochus, avant que celui-ci n'arrivât sous les murs d'Alexandrie.

En longeant les côtes de l'Asie, les ambassadeurs relâchèrent à Loryma, port situé en face de la ville de Rhodes, à la distance d'un peu plus de vingt milles. Aussitôt les principaux habitants de Rhodes (la nouvelle de la victoire y était également parvenue), accoururent auprès d'eux et les conjurèrent "de descendre dans leur ville. L'honneur et le salut de leur cité, disaient-ils, étaient intéressés à ce que les ambassadeurs prissent par eux-mêmes connaissance de ce que les Rhodiens avaient fait et de ce qu'ils faisaient encore, et pussent rapporter à Rome non pas de vains bruits, mais le résultat de leurs propres informations." Après s'en être longtemps défendus, les ambassadeurs consentirent enfin à suspendre un moment leur voyage pour le salut d'une ville alliée.

Lorsqu'ils furent entrés dans Rhodes, on leur fit les mêmes instances pour les engager à paraître devant le peuple. Mais leur présence augmenta les alarmes des habitants au lieu de les diminuer. Popilius leur rappela toutes les paroles et tous les actes hostiles dont ils s'étaient rendus coupables pendant le cours de la guerre, soit en particulier, soit en public. Popilius, qui était habitué à ne rien ménager, ajoutait à la dureté de ses reproches par son air farouche et son ton menaçant. Aussi les habitants conclurent-ils de cette animosité d'un sénateur romain, qui n'avait contre Rhodes aucun grief personnel, que les dispositions du sénat tout entier leur étaient défavorables.

C. Décimius parla avec plus de modération. Il reconnut que la plupart des faits dont Popilius venait de parler devaient être imputés non au peuple, mais à un petit nombre d'agitateurs. "C'étaient, ajouta-t-il, ces hommes à l'éloquence vénale qui avaient rédigé des décrets empreints d'une basse flatterie pour le roi, et envoyé des ambassades qui seraient pour les Rhodiens un motif éternel de honte et de repentir. Mais si le peuple persistait dans les mêmes sentiments, la peine de tous ces torts retomberait sur la tête des coupables." Ces paroles furent écoutées avec une grande faveur, parce qu'elles atténuèrent la faute de la multitude et parce qu'elles l'imputaient à ses véritables auteurs. Aussi lorsque les principaux Rhodiens répondirent aux ambassadeurs, on ne leur sut pas gré de chercher à se disculper tant bien que mal des reproches de Popilius ; on goûta plus la

franchise de ceux qui reconnurent avec Décimius la nécessité de punir les coupables. En conséquence, on décréta aussitôt la peine de mort contre tous ceux qui seraient convaincus de propos ou de démarches en faveur de Persée contre les Romains. Quelques-uns des coupables avaient quitté la ville dès l'arrivée de Popilius, et les autres s'étaient donné la mort. Les députés, après avoir passé cinq jours à Rhodes, se remirent en route pour Alexandrie. Leur départ ne ralentit point l'exécution du décret rendu pendant leur séjour, et la modération de Décimius fut un motif de plus pour continuer les poursuites avec persévérance.

## Réconciliation des souverains d'Égypte (été 168)

Cependant Antiochus avait levé le siège d'Alexandrie, après d'inutiles efforts. Maître du reste de l'Égypte, il laissa à Memphis l'aîné des Ptolémée, qu'il feignait de vouloir rétablir sur le trône, avec l'intention secrète de tourner ses armes contre lui, aussitôt qu'il le verrait vainqueur, et ramena son armée en Syrie. Ptolémée, qui avait pénétré le dessein d'Antiochus, voyant son jeune frère tourmenté par l'appréhension d'un siège, espéra profiter de ses craintes pour se faire recevoir lui-même dans Alexandrie, à l'aide de sa sœur et avec le consentement des amis de son frère. Aussi ne cessa-t-il de solliciter d'abord sa sœur, et ensuite son frère et ses conseillers, jusqu'à ce qu'il se fût réconcilié avec eux. Il était parvenu à leur rendre Antiochus suspect, en faisant observer que s'il lui avait abandonné le reste de l'Égypte, il avait laissé une forte garnison dans Pélusium. Il était évident, disait-il, qu'il se réservait cette clef de l'Égypte, pour y rentrer avec son armée quand il le voudrait ; d'ailleurs une guerre intestine avec son frère ne pouvait avoir d'autre résultat que d'affaiblir le vainqueur lui-même, et de le mettre hors d'état de résister à Antiochus. Les sages réflexions de Ptolémée furent goûtées de son frère et de ceux qui l'entouraient, et Cléopâtre y contribua puissamment autant par ses prières que par ses conseils. Ainsi la paix fut conclue, et Ptolémée rentra dans Alexandrie, sans opposition, même de la part du peuple, qui, dans le cours de la guerre, avait eu à souffrir de la disette, non seulement pendant la durée du siège, mais encore depuis qu'il était levé, parce qu'il n'arrivait plus de provisions de l'Égypte.

Antiochus aurait dû voir cette réconciliation avec plaisir, si son entrée en Égypte n'avait eu d'autre objet que de rétablir Ptolémée sur le trône, prétexte spécieux dont il avait masqué ses vues ambitieuses dans ses lettres à toutes les cités de l'Asie et de la Grèce, ou dans ses réponses à leurs ambassadeurs. Il en fut au contraire si irrité qu'il se prépara à faire la guerre aux deux frères avec plus de fureur et d'acharnement qu'il n'en avait montré contre un seul.

Il fit aussitôt partir sa flotte pour Chypre ; lui-même, dès les premiers jours du printemps, il se mit en marche vers l'Égypte avec une armée, et s'avança jusque dans la Coelè-Syrie. Près de Rhinocoloure, les ambassadeurs de Ptolémée vinrent lui rendre grâces du rétablissement de ce roi sur le trône de ses ancêtres, et le supplier de ne pas renverser son propre ouvrage et de faire connaître quelles étaient ses prétentions, plutôt que de changer son titre d'allié en celui d'ennemi, et de s'adjuger par la force des armes ce qu'il voulait. Antiochus répondit "qu'il ne rappellerait sa flotte et ne retirerait son armée qu'après la cession de l'île de Chypre tout entière, de Pélusium et de son territoire autour du delta du Nil." En même temps il fixa le délai dans lequel on devait lui donner une réponse sur ces conditions.



## Résultats de la mission romaine en Égypte et en Asie (printemps 168)

Le terme expiré, Antiochus donna ordre aux commandants de ses forces navales, qui accompagnaient l'armée de terre, de faire voile vers Pélusium par l'embouchure du Nil, et entra lui-même en Égypte par les déserts de l'Arabie. Les habitants de Memphis et ceux des autres villes d'Égypte lui ouvrirent leurs portes, les uns volontairement, les autres par crainte, et il descendit à petites journées vers Alexandrie. Il venait de passer le fleuve près d'Éleusis, bourg situé à quatre milles d'Alexandrie, lorsque les ambassadeurs romains vinrent à sa rencontre. Antiochus les salua et tendit la main à Popilius ; mais ce dernier lui présenta les tablettes sur lesquelles était écrit le sénatus-consulte, et l'invita à en prendre connaissance sur-le-champ. Après l'avoir lu, Antiochus répondit qu'il délibérerait avec son conseil sur le parti qu'il devait prendre ; mais Popilius, fidèle à son caractère, traça un cercle autour du roi avec la baguette qu'il tenait à la main : "Avant de sortir de ce cercle, lui dit-il, il faut me donner la réponse que je dois rapporter au sénat."

Étourdi de la violence d'un tel ordre, Antiochus hésita un instant, puis il répondit : "Je ferai ce qu'exige le sénat." Alors seulement Popilius tendit la main au roi comme à un allié et à un ami. Au jour convenu, Antiochus sortit de l'Égypte, et les ambassadeurs, après avoir, par leur autorité, cimenté entre les deux frères une paix encore récente, firent voile vers Chypre, d'où ils renvoyèrent au roi de Syrie sa flotte, qui avait déjà obtenu un avantage sur celle des Égyptiens. Cette ambassade fit du bruit chez toutes les nations ; car il était évident qu'elle avait arraché l'Égypte à Antiochus qui en était déjà maître, et qu'elle avait rendu à la race des Ptolémée le trône de ses pères.

Des deux consuls de cette année, si l'un illustra son consulat par une brillante victoire, l'autre resta dans l'obscurité, parce qu'il n'eut pas occasion de se signaler. Au jour qu'il avait fixé aux légions pour se rassembler, il entra dans l'enceinte sacrée sans avoir pris les auspices ; les augures, consultés à ce sujet, déclarèrent que la convocation était irrégulière. Arrivé en Gaule, il resta campé dans la plaine du Macra, au pied des monts Sicimina et Papinus, et prit ensuite ses quartiers d'hiver aux environs avec les alliés du nom latin. Les légions romaines restèrent à Rome, parce que l'armée n'avait pas été convoquée avec les formalités voulues.

Les préteurs se rendirent aussi dans leur province, à l'exception de C. Papirius Carbo, à qui la Sardaigne était échue. Le sénat l'avait retenu à Rome pour juger les contestations entre les citoyens et les étrangers, car le sort lui avait aussi assigné cette juridiction.

## Réception des délégations étrangères au sénat

Cependant l'ambassade dont Popilius était le chef revint à Rome avec la nouvelle que les querelles des rois étaient terminées, et que l'armée d'Antiochus avait évacué l'Égypte pour rentrer en Syrie. Bientôt arrivèrent les ambassadeurs des rois eux-mêmes. Ceux d'Antiochus déclarèrent "que leur maître avait préféré à toute victoire une paix que le sénat semblait désirer, et qu'il avait obéi aux sommations des envoyés romains comme à un ordre émané des dieux. Ensuite ils félicitèrent le peuple de sa victoire, et ajoutèrent que, si l'on avait mis son zèle à l'épreuve, le roi y eût contribué de toute sa puissance."

Les ambassadeurs de Ptolémée offrirent des actions de grâces au nom du roi et de Cléopâtre : "Tous deux, dirent-ils, devaient plus au sénat et au peuple romain qu'aux auteurs de leurs jours et aux dieux immortels eux-mêmes : c'était Rome qui les avait délivrés d'un siège malheureux et leur avait rendu le trône de leurs pères qu'ils allaient perdre." On répondit aux premiers "qu'Antiochus avait fait preuve de sagesse et d'équité en obéissant aux ambassadeurs, et que le peuple romain et le sénat lui savaient gré de sa conduite ;" à ceux des rois d'Égypte, Ptolémée et Cléopâtre, "que le sénat était charmé de ce qu'il avait pu faire d'avantageux pour leurs intérêts, et qu'il aurait soin de leur faire trouver en toute circonstance le plus ferme appui de leur trône dans la protection du peuple romain." Le préteur C. Papirius fut chargé de faire remettre aux ambassadeurs les présents d'usage. On reçut ensuite de Macédoine des lettres qui redoublèrent la joie de la victoire : elles annonçaient que le roi Persée était au pouvoir du consul.

Après les ambassadeurs des rois, on entendit les envoyés des habitants de Pise et de Luna. Les Pisans se plaignaient de l'occupation de leurs terres par les colons romains, et ceux de Luna affirmaient que le territoire en litige leur avait été assigné par les triumvirs. Le sénat envoya pour reconnaître et fixer les limites, cinq commissaires, Q. Fabius Butéon, P. Cornélius Blasio, T. Sempronius Musca, L. Naevius Balbus et C. Apuléius Saturninus.

Eumène et ses deux frères, Attale et Athénée, envoyèrent aussi une ambassade pour complimenter les Romains. Masgaba, chargé de la même mission par le roi Masinissa, son père, trouva, en débarquant à Pouzzoles, le questeur L. Manlius, qui était chargé de le conduire à Rome aux frais de la république. À peine arrivé, il obtint audience du sénat. Ce jeune homme n'avait que des choses agréables à dire ; mais il sut leur donner par ses paroles une grâce toute nouvelle. Il rappela d'abord le nombre des fantassins, des cavaliers et des éléphants envoyés par son père en Macédoine, et la quantité de blé qu'il avait fournie pendant les quatre années de la guerre ; "mais, ajouta-t-il, deux choses lui avaient causé de la confusion, l'une, que le sénat lui eût fait demander par des ambassadeurs des secours qu'il avait le droit d'exiger ; l'autre, qu'il eût envoyé le prix du blé fourni. Masinissa n'avait point oublié que c'était au peuple romain qu'il devait sa couronne et les accroissements successifs de son royaume. Content de l'usufruit, il savait que la propriété restait aux donateurs. La justice voulait donc que les Romains prissent sans rien demander

ni payer des productions d'un territoire donné par eux. Pour Masinissa, il avait et il aurait toujours assez de ce que les Romains lui laisseraient. "Telles étaient, dit-il, les instructions avec lesquelles il était parti ; en route, il avait été rejoint par des courriers que son père lui envoyait pour lui annoncer la soumission de la Macédoine et lui ordonner d'en faire agréer ses félicitations au sénat, et de lui exprimer la joie que Masinissa en avait ressentie. Cette joie était si vive, qu'il voulait venir lui-même à Rome, pour offrir un sacrifice et des actions de grâce dans le Capitole, à Jupiter très bon et très grand, et il faisait demander au sénat la permission d'entreprendre ce voyage, si toutefois il n'y avait pas d'indiscrétion."

## Réponse du sénat à Masgaba, fils de Masinissa

“Il était noble, répondit-on au jeune prince, il était digne d’un cœur reconnaissant d’attacher, comme le faisait Masinissa, tant de prix à un bienfait qui lui était dû. Dans la guerre punique, il avait servi le peuple romain avec courage et fidélité, et le peuple romain l’avait aidé à reconquérir son royaume. Plus tard, dans les guerres soutenues successivement contre trois rois, son zèle n’avait reculé devant aucun devoir. Il était naturel qu’un roi qui avait lié son sort et celui de son royaume à la fortune de la république se réjouît de la victoire du peuple romain. Il devait se contenter de rendre grâce aux dieux des succès de ses alliés, au sein de ses pénates ; son fils s’acquitterait de ce soin à Rome. Il suffirait des félicitations adressées par son fils au nom de son père et au sien propre. Le sénat trouvait inutile pour lui d’abandonner ses états et de sortir de l’Afrique, et d’ailleurs cette absence pouvait nuire aux intérêts de la république.”

Masgaba demanda ensuite qu’on obligeât les Carthaginois à livrer Hannon, fils d’Hamilcar, à la place d’un autre otage ; mais le sénat répondit “qu’il ne lui paraissait pas équitable d’exiger des otages au gré de Masinissa.” Un sénatus-consulte mit à la disposition du questeur cent livres pesant d’argent pour l’achat des présents destinés au jeune roi : ce magistrat fut également chargé de le conduire à Pouzzoles, en pourvoyant à toutes ses dépenses, tant qu’il serait en Italie, et de fréter deux bâtiments pour le ramener en Afrique, avec ceux qui l’accompagnaient. Toutes les personnes de sa suite, hommes libres et esclaves, reçurent des vêtements en présents. Peu de temps après, Misagène, autre fils de Masinissa, écrivit à Rome “qu’ayant été renvoyé en Afrique avec ses cavaliers, par L. Paulus, après la défaite de Persée, il avait été assailli par une tempête qui avait dispersé sa flotte dans la mer Adriatique, et l’avait forcé de relâcher avec trois vaisseaux à Brindes, où il était malade.” On envoya vers lui le questeur L. Stertinius avec les mêmes présents qui avaient été faits à son frère, et l’ordre de mettre à la disposition du prince un logement convenable, {lacune}

### Activité des censeurs (169-168)

Ces censeurs avaient réparti les fils d'affranchis dans les quatre tribus urbaines, à l'exception de ceux qui avaient un fils au-dessus de cinq ans. Un sénatus-consulte maintint ces derniers dans la tribu où les avait placés le dénombrement précédent ; quant à ceux qui possédaient une ou plusieurs propriétés rurales d'une valeur de plus de trente mille sesterces, ils furent admis dans les tribus de la campagne. Comme ces dispositions avaient été maintenues, Claudius soutenait "qu'un censeur ne pouvait, sans l'ordre du peuple, enlever le droit de suffrage à un seul homme, et bien moins encore à une classe entière. Que le pouvoir attribué aux censeurs de faire sortir un particulier de sa tribu, ce qui n'était autre chose que le forcer à passer dans une autre, ne lui donnait pas celui de l'exclure des trente-cinq tribus, c'est-à-dire de le dépouiller du titre de citoyen et de la liberté."

Après de longs débats, on finit par convenir qu'on tirerait publiquement au sort dans le temple de la Liberté une des quatre tribus de la ville dans laquelle devaient entrer tous ceux qui étaient sortis d'esclavage. Le sort désigna l'Esquiline, et Ti. Gracchus déclara que tous les fils d'affranchis y seraient incorporés. Cet accord des censeurs leur fit beaucoup d'honneur dans le sénat, qui remercia Sempronius d'avoir persévéré dans une idée utile, et Claudius de n'y avoir pas mis obstacle. Les censeurs dégradèrent plus de sénateurs et de chevaliers que ne l'avaient fait leurs prédécesseurs ; ils les exclurent tous de leur tribu, les rejetèrent dans les classes des contribuables ; et aucun de ceux que l'un des censeurs avait flétris ne trouva d'appui auprès de l'autre. Ils demandèrent une prorogation de pouvoirs pour quatorze mois, afin de pouvoir veiller, selon l'usage, à l'achèvement des réparations de bâtiments et vérifier l'état des autres travaux dont ils avaient chargé des entrepreneurs ; mais le tribun Cn. Trémellius, qui ne leur pardonnait point de ne pas l'avoir admis au sénat, s'opposa à cette demande.

La même année, C. Cicérius fit sur le mont Albain la dédicace du temple de la Monnaie qu'il avait voué cinq ans auparavant, et L. Postumius Albinus fut consacré flamine de Mars.

## Politique intérieure du sénat (début de l'année 167)

Les nouveaux consuls Q. Aelius et M. Junius mirent en délibération la répartition des provinces. Le sénat fut d'avis de diviser de nouveau en deux provinces l'Espagne, qui n'en avait fait qu'une pendant la guerre de Macédoine, et prorogea dans le commandement de la Macédoine et de l'Illyrie L. Paulus et L. Anicius, jusqu'à ce que leurs efforts, secondés par la sagesse des commissaires, eussent pu réparer les désordres causés par la guerre et donner à ces deux royaumes une nouvelle forme de gouvernement. Les consuls eurent pour départements Pise et la Gaule, avec deux légions fortes chacune de cinq mille fantassins et de trois cents chevaux.

Quant aux préteurs, le sort donna à Q. Cassius la juridiction de la ville, et à Manius Juventius Thalna celle des étrangers. T. Claudius Néron eut la Sicile, Cn. Fulvius l'Espagne citérieure, et C. Licinius Nerva l'ultérieure. La Sardaigne était échue à A. Manlius Torquatus ; mais il ne put se rendre dans sa province, parce qu'un sénatus-consulte le retint à Rome pour faire une enquête sur plusieurs affaires entraînant la peine capitale.

Ensuite le sénat fut consulté sur les prodiges qu'on venait d'annoncer. Sur la Vélie, la foudre était tombée sur le temple des dieux pénates, et dans la ville de Minervium, elle avait renversé deux portes et une partie du mur. À Anagni, il était tombé une pluie de terre ; à Lanuvium, on avait vu dans le ciel une torche ardente ; à Calatia enfin, dans une terre qui appartenait à l'état, le citoyen romain M. Valérius avait vu, mandait-il, couler du sang de son foyer pendant trois jours et trois nuits. À l'occasion de ce dernier prodige surtout, les décemvirs eurent ordre de consulter les livres sibyllins ; ils prescrivirent un jour de supplications, et immolèrent cinquante chèvres dans le Forum. Quelques prodiges nouveaux ayant eu lieu, on indiqua un second jour de supplications devant tous les autels ; on immola les grandes victimes, et l'on purifia la ville.

Le sénat voulut ensuite honorer dignement les dieux immortels, et décréta "qu'en reconnaissance de la victoire remportée sur les ennemis de Rome, Persée et Gentius, victoire qui avait mis en la puissance du peuple romain la Macédoine et l'Illyrie avec la personne de ces rois, les préteurs Q. Cassius et Manius Juventius Thalna feraient déposer sur tous les autels la même offrande qui avait été faite après la déroute d'Antiochus, sous le consulat d'Ap. Claudius et de M. Sempronius."

### **3. Politique extérieure du sénat (167)**

17

#### **Envoi de commissaires en Macédoine et en Illyrie (mars 167)**

Le sénat désigna ensuite les commissaires chargés de régler les affaires des pays conquis, de concert avec L. Paulus et L. Anicius. On en envoya dix en Macédoine et cinq en Illyrie. Ceux qui allèrent en Macédoine furent A. Postumius Luscus et C. Claudius, qui avaient déjà été honorés de la censure, ainsi que C. Licinius Crassus, collègue de Paul Émile dans le consulat. Ce dernier était alors en Gaule, où on lui avait prorogé ses pouvoirs. À ces personnages consulaires on adjoignit Cn. Domitius Ahénobarbus, Ser. Cornélius Sylla, L. Junius, T. Numisius de Tarquinies et Aulus Térentius Varro. On nomma pour l'Illyrie P. Aelius Ligus, personnage consulaire, C. Cicérius et Cn. Baebius Tamphilus, qui tous deux avaient été préteurs, Baebius l'année précédente, et Cicérius plusieurs années auparavant, P. Térentius Tuscivicanus et P. Manilius. Comme l'un des deux consuls devait remplacer en Gaule C. Licinius, désigné au nombre des commissaires, le sénat engagea ces magistrats à se hâter de faire entre eux le partage des provinces ou de les tirer au sort. Ils préférèrent ce dernier parti. Pise échut à M. Junius ; mais il ne partit pour sa province qu'après avoir présenté au sénat les ambassades qui venaient de toutes parts à Rome offrir des félicitations. Q. Aelius eut la Gaule.

Au reste, quoique le caractère bien connu des envoyés permît d'espérer que leurs conseils empêcheraient les généraux de n'adopter aucune mesure indigne de la clémence et de la majesté du peuple romain, on discuta d'avance dans le sénat l'ensemble de leurs instructions, afin que les commissaires pussent leur porter de Rome un plan déjà ébauché.

## Instructions du sénat

On décida que d'abord les Macédoniens et les Illyriens seraient libres, afin qu'il fût prouvé à toutes les nations que les armes du peuple romain n'apportaient pas l'esclavage aux hommes libres, mais bien la liberté à ceux qui étaient esclaves. Le sénat voulait convaincre les peuples déjà libres, qu'ils jouiraient à jamais et en toute sûreté de leur indépendance sous la protection du peuple romain ; et ceux qui étaient gouvernés par des rois, que leur sort allait s'améliorer pour le présent et pour l'avenir : pour le présent, leurs maîtres s'attachant à les ménager par égard pour le peuple romain ; pour l'avenir, attendu que, si la guerre éclatait entre le peuple romain et leurs rois, elle se terminerait pour les Romains par une victoire, et pour eux par la conquête de leur liberté.

On prit la résolution de supprimer les taxes sur les mines de Macédoine, ce qui était un revenu très important, et d'annuler le fermage des terres publiques ; car cette régie ne pouvait s'exercer sans le ministère des publicains, et avoir recours aux publicains, c'était ou compromettre les intérêts du trésor, ou sacrifier la liberté des alliés. Il n'était pas plus sage, pensait-on, de confier cette perception aux Macédoniens : leur administration intéressée serait une source intarissable de troubles et de débats. La Macédoine ne devait pas avoir une assemblée nationale ; on craignait qu'une multitude insolente ne fût dégénérer en licence désastreuse la liberté que le sénat lui aurait accordée pour en user avec une modération salutaire. On partagerait la Macédoine en quatre provinces dont chacune aurait son administration particulière, et paierait au peuple romain la moitié des impôts que les rois avaient coutume de lever. Des instructions semblables furent données pour l'Illyrie. Le reste fut laissé à la sagesse des généraux et des commissaires que leur présence sur les lieux mettrait à même de juger avec plus de certitude des mesures nécessaires.



## Les tentations d'Attale

Dans la foule des ambassadeurs envoyés par les rois et les peuples, Attale, frère du roi Eumène, attira particulièrement les regards et l'attention de tous les Romains. Ceux qui avaient été ses compagnons d'armes pendant la guerre lui firent un accueil aussi empressé qu'aurait pu le désirer Eumène lui-même, s'il était venu à Rome. Deux motifs également honorables en apparence avaient amené Attale : il venait d'abord offrir aux Romains de légitimes félicitations sur une victoire à laquelle il avait contribué ; en second lieu se plaindre des attaques des Gaulois, dont un succès récent mettait en danger le royaume de son frère. À ces motifs se joignait l'espoir secret de recevoir du sénat des honneurs et des récompenses qu'il ne pouvait guère obtenir qu'aux dépens de son frère, et il trouvait même parmi les Romains de dangereux conseillers qui irritaient sa cupidité, en lui inspirant de coupables pensées. "On faisait à Rome, lui disait-on, une grande différence entre Attale et Eumène ; on voyait dans le premier un ami sur lequel on pouvait compter, et dans le second un allié aussi peu fidèle aux Romains qu'à Persée. Aussi pouvait-il se flatter d'obtenir avec la même facilité ce qu'il demanderait pour lui-même ou contre son frère, tant les sénateurs étaient généralement disposés à tout accorder à l'un et à tout refuser à l'autre." Attale, comme l'événement le prouva, était un de ces hommes dont l'ambition se prend à tout ce qu'ils peuvent se flatter d'obtenir ; mais les avis prudents d'un ami fidèle mirent un frein à sa cupidité que le succès enivrait. Cet ami était un médecin nommé Stratius ; Eumène, qui n'était pas sans inquiétude, l'avait envoyé à Rome précisément pour observer la conduite de son frère et le rappeler à son devoir s'il le voyait s'en écarter.

Le jeune prince avait déjà prêté l'oreille à de perfides conseils, et son esprit s'y abandonnait imprudemment, lorsque Stratius, saisissant le moment favorable, sut raffermir sa fidélité fortement ébranlée. Il lui représenta que les autres états avaient dû leurs accroissements à différentes causes. "Le royaume de Pergame, ajouta-t-il, qui était à peine naissant et dont le temps n'avait pas consolidé la puissance, ne pouvait subsister que par la concorde entre trois frères dont un seul portait le titre de roi et ceignait le diadème, mais qui tous régnaient également. Attale, le plus âgé après Eumène, n'était-il pas roi aux yeux de tous ? Et ce n'était pas seulement à cause de sa fortune présente, mais à cause de l'âge et des infirmités d'Eumène, qui allait bientôt lui céder le trône, puisqu'il était sans enfant légitime. (Ce prince n'avait pas encore reconnu celui qui régna dans la suite.) Pourquoi vouloir obtenir par la violence un rang qui allait bientôt s'offrir à lui ? Le bon accord et l'union des trois princes pouvaient seuls leur permettre de faire tête à l'invasion des Gaulois, nouvel orage qui menaçait leur royaume. Si aux ennemis du dehors venaient se joindre des dissensions domestiques, toute résistance était impossible, et s'il parvenait à empêcher Eumène de mourir sur le trône, il s'enlevait à lui-même l'espérance prochaine d'y monter. Quand il serait également glorieux pour lui de conserver le sceptre à son frère ou de le lui arracher, il y avait plus d'honneur à suivre le parti conforme aux sentiments de la nature. L'autre parti était un attentat exécrable et presque un parricide : comment

balancer un instant ? Voulait-il ravir à son frère son royaume tout entier, ou en obtenir seulement une partie ? Dans ce dernier cas, tous deux, affaiblis par ce partage de leurs forces, seraient exposés de la part de leurs voisins à toutes les humiliations. S'il s'emparait du royaume tout entier, il réduirait donc son frère aîné à la condition de simple particulier ? Ou il l'enverrait en exil malgré son grand âge et ses infirmités ? Ou bien enfin lui ferait-il donner la mort ? Stratius ne lui rappellerait pas la fin tragique des frères dénaturés dont parle la fable ; mais Persée n'était-il pas pour lui un exemple mémorable ? Après avoir usurpé la couronne en faisant périr son frère, il s'était vu contraint de la déposer aux pieds d'un ennemi victorieux, dans le temple de Samothrace, comme pour subir en présence des dieux vengeurs le châtement dû à son forfait. Les mêmes hommes qui le poussaient au crime, moins par amitié pour lui, que par haine contre Eumène, applaudiraient à sa piété et à sa constance, s'il gardait jusqu'au bout la fidélité qu'il devait à son frère.”

## Réception de la délégation rhodienne (printemps 167)

Ces représentations l'emportèrent dans l'esprit d'Attale. Admis à l'audience du sénat, il félicita les Romains de leur victoire, exposa modestement les services de son frère et les siens pendant la guerre, et raconta le soulèvement des Gaulois, qui venait d'éclater avec une grande violence. Il pria le sénat de leur envoyer des ambassadeurs dont l'autorité les forçât de déposer les armes. Après ces demandes dans l'intérêt du royaume, il sollicita pour lui-même Aenos et Maronée. Ayant ainsi trompé l'espérance de ceux qui s'attendaient à le voir accuser son frère et demander le partage de ses états, il sortit de l'assemblée. Jamais roi ni particulier n'avait été écouté avec autant de faveur et avec un intérêt aussi général. On le combla d'honneurs et de présents pendant son séjour à Rome et même à son départ.

Des nombreuses ambassades de l'Asie et de la Grèce, celle des Rhodiens attira particulièrement l'attention publique. Les envoyés s'étaient d'abord montrés vêtus de blanc, comme il convenait à une ambassade chargée d'offrir des félicitations, et qui pouvait craindre, en prenant des habits de deuil, de paraître déplorer la chute de Persée. Pendant que les ambassadeurs attendaient dans le comitium, le consul M. Junius consulta le sénat pour savoir si on leur donnerait un logement, les présents d'usage et une audience. Le sénat fut d'avis de ne leur rendre aucun des devoirs de l'hospitalité. Le consul sortit de l'assemblée, et comme les Rhodiens demandaient à y être introduits, en disant qu'ils étaient venus féliciter les Romains de leur victoire et justifier leur cité des accusations portées contre elle, il leur déclara "que l'usage des Romains était de traiter leurs alliés et leurs amis avec tous les égards de l'hospitalité, et de les admettre à l'audience du sénat, mais que, pendant la dernière guerre, les Rhodiens ne s'étaient pas conduits de manière à ce qu'on pût voir en eux des alliés et des amis." À ces paroles, ils se prosternèrent tous jusqu'à terre, suppliant le consul, ainsi que tous ceux qui étaient présents, d'avoir moins égard à des accusations récentes et calomnieuses contre les Rhodiens qu'à leurs anciens services, dont ils avaient eux-mêmes été les témoins. Aussitôt ils prirent les habits de suppliants et allèrent de maison en maison prier les principaux sénateurs de les entendre avant de les condamner.

## **Faut-il faire la guerre aux Rhodiens ?**

Le préteur Manius Juventius Thalna, qui avait dans sa juridiction la connaissance des contestations entre les citoyens et les étrangers, excitait le peuple contre les Rhodiens, et lui avait même proposé “de déclarer la guerre aux Rhodiens et de choisir parmi les magistrats de cette année le chef de la flotte qui serait envoyée pour cette expédition.” Il espérait que le choix tomberait sur lui. Les tribuns du peuple M. Antonius et M. Pomponius s’opposèrent à ce projet de loi. Mais le préteur avait commencé par introduire un précédent nouveau et dangereux : sans consulter le sénat ou prévenir les consuls, il avait de sa propre autorité demandé au peuple “s’il voulait, s’il ordonnait qu’on déclarât la guerre aux Rhodiens.” L’usage avait toujours été de prendre d’abord l’avis des sénateurs et de ne soumettre la question au peuple qu’après avoir obtenu leur assentiment. Les tribuns de leur côté eurent le tort de former leur opposition, malgré la règle qu’on avait toujours suivie de n’exercer ce droit qu’après avoir laissé aux particuliers la faculté de soutenir ou de combattre la loi. Cette mesure avait souvent eu pour résultat que ceux qui n’avaient pas l’intention de rejeter la loi lui reconnaissaient par la discussion des vices qui les faisaient changer d’avis, et que ceux au contraire qui étaient venus combattre la loi, se rendaient aux raisons de ceux qui avaient parlé pour elle. Mais dans cette occasion, le préteur et les tribuns agissaient à l’envi contre toutes les règles. Les tribuns, par leur opposition prématurée, imitaient, tout en la blâmant, la précipitation du préteur.

## Discours des Rhodiens

Mais nous, il est encore douteux que nous soyons coupables, et nous subissons déjà toute la peine et toute la honte du crime. Précédemment, quand nous vînmes à Rome après les victoires remportées sur les Carthaginois, sur Philippe et sur Antiochus, du logement que la république nous avait donné nous fûmes conduits devant vous, pour vous féliciter, Pères conscrits, et de la curie nous allâmes au Capitole porter nos offrandes aux dieux de Rome. Aujourd'hui, c'est d'une misérable hôtellerie où nous avons avec peine obtenu un asile à prix d'or ; c'est après nous être vus forcés de loger hors de la ville, comme des ennemis ; c'est enfin dans ce lugubre appareil que nous venons devant le sénat, nous qui avons reçu naguère de votre munificence la Lycie et la Carie, nous que vous avez comblés de récompenses et d'honneurs.

Vous donnez la liberté, nous a-t-on dit, à l'Illyrie et à la Macédoine, qui étaient dans l'esclavage avant d'avoir pris les armes contre vous. Et ne croyez pas que nous parlions ainsi par jalousie contre qui que ce soit ; loin de là, nous rendons hommage à la clémence du peuple romain. Les Rhodiens, dont le seul crime est l'espèce de neutralité qu'ils ont gardée dans cette guerre, seront désormais pour vous des ennemis et non plus des alliés ? Et cependant vous êtes toujours ces mêmes Romains qui fondez sur la justice de vos guerres l'espérance de vos succès, et qui vous glorifiez moins des victoires qui les terminent que des motifs qui vous les font entreprendre. Vous avez pris les armes contre les Carthaginois, parce qu'ils avaient attaqué Messine en Sicile, et Philippe s'est vu traiter par vous en ennemi, parce qu'il avait fait le siège d'Athènes, qu'il menaçait la Grèce de la servitude et fournissait à Hannibal des secours de troupes et d'argent. Antiochus aussi, appelé par les Éoliens vos ennemis, passa d'Asie en Grèce avec une flotte, et, maître de Démétrias, de Chalcis et du défilé des Thermopyles, il voulut vous arracher votre empire. Quant à Persée, ses entreprises contre vos alliés, le meurtre de plusieurs rois ou chefs de nations et de peuples, vous ont forcés de le combattre. Mais nous, quel motif justifiera vos rigueurs, si notre perte est résolue ? Et je ne sépare point encore la cause de Rhodes de celle de Polyaratus, de Dinon et des autres citoyens que nous avons amenés pour vous les livrer. Quand nous serions tous également coupables, quel a été notre crime dans cette guerre ? D'avoir pris les intérêts de Persée et d'avoir défendu un roi contre vous, comme nous vous avons défendus vous-mêmes contre des rois, dans les guerres d'Antiochus et de Philippe ? Si vous voulez savoir comment nous secourons nos alliés et quelle énergie nous savons déployer dans la guerre, interrogez C. Livius et L. Aemilius Régillus qui ont commandé vos flottes en Asie. Jamais vos vaisseaux n'ont combattu sans nous. Notre flotte a combattu seule deux fois : la première à Samos et la deuxième en Pamphylie contre Hannibal. Ce dernier succès est d'autant plus glorieux, qu'après avoir perdu à Samos une grande partie de nos vaisseaux et l'élite de notre jeunesse, loin de nous laisser abattre par un tel revers, nous osâmes marcher de nouveau à la rencontre de la flotte royale qui venait de Syrie. Ce n'est point une vaine jactance qui me porte à rappeler ces événements : notre fortune présente nous interdit de pareilles pensées ; j'ai voulu

seulement vous faire connaître comment les Rhodiens ont coutume de servir leurs alliés.”

## Suite du discours de la délégation rhodienne

Après la défaite de Philippe et d'Antiochus, nous avons reçu de vous les plus brillantes récompenses. Si la fortune avait accordé à Persée la victoire que vous tenez de la bonté des dieux et de votre valeur, et que nous fussions allés en Macédoine demander à ce roi le prix de nos services, qu'aurions-nous à lui dire ? Que nous lui avons fourni des secours d'argent ou de blé ? Que nous l'avons aidé de nos troupes ou de nos vaisseaux ? Quel poste pourrions-nous nous vanter d'avoir occupé ? Où prétendrions-nous avoir combattu sous les ordres de ses lieutenants ou de nos propres généraux ? S'il nous demandait dans quel lieu nos soldats, nos vaisseaux, se sont joints aux siens, qu'aurions-nous à répondre ? Nous aurions peut-être à nous défendre devant Persée victorieux, comme nous le faisons devant vous en ce moment.

C'est en effet le résultat de la double ambassade que nous avons envoyée pour ménager la paix, que nous ne pouvons nous faire un mérite de cette démarche auprès d'aucun des deux partis, et qu'elle nous a valu de la part de l'un une accusation et des dangers. Encore, Pères conscrits, Persée serait en droit de nous faire un reproche que vous ne pouvez nous adresser, celui de vous avoir envoyé, au commencement de la guerre, des ambassadeurs pour vous offrir tous les secours dont vous auriez besoin. Comme dans les guerres précédentes, nous mettions à votre disposition nos vaisseaux, nos armes et notre jeunesse. Si notre zèle n'a pu être mis à l'épreuve, c'est que vous ne l'avez point voulu et que vous avez eu des motifs pour rejeter nos offres. Nous n'avons donc commis aucun acte d'hostilité ni manqué à remplir les devoirs de fidèles alliés ; seulement vous avez refusé nos services. Mais quoi ? Rhodiens, ne s'est-il passé dans votre cité rien que vous ayez à regretter et dont le peuple romain ait droit de s'offenser ? Je ne viens pas défendre ce qui s'est passé ; non, je ne suis pas insensé à ce point ; mais je veux séparer la cause de l'état de celle des particuliers.

Il n'est aucune république qui ne compte parfois dans son sein des citoyens coupables, et ne renferme toujours une multitude aveugle. Rome elle-même a vu des ambitieux flatter le peuple pour parvenir à leurs fins, le peuple se séparer du sénat et les rênes de l'état vous échapper. Puisqu'une cité réglée par des lois si sages n'a pu être exempte de tels maux, comment s'étonner qu'il se soit rencontré à Rhodes quelques ambitieux qui, pour gagner les bonnes grâces du roi, aient perverti la populace ? Encore toutes leurs intrigues n'ont-elles abouti qu'à nous retenir dans l'inaction ? Je ne dissimulerai pas le reproche le plus grave que nous ayons mérité pendant cette guerre : nous avons envoyé en même temps des ambassadeurs à Rome et auprès de Persée, démarche malheureuse dont l'emportement de notre ambassadeur a fait un acte de folie : car nous avons appris qu'il vous avait parlé du même ton que Popilius, ambassadeur de Rome, intimant aux rois Antiochus et Ptolémée l'ordre de déposer les armes. Mais enfin, orgueil ou folie, on a tenu à Persée le même langage qu'à vous.

Les nations, aussi bien que les individus, ont leur caractère distinctif : les unes sont

emportées, les autres audacieuses ; celles-ci sont timides, celles-là portées aux plaisirs de l'amour et du vin. Les Athéniens ont la réputation d'être ardents et présomptueux ; les Lacédémoniens passent pour temporisateurs et circonspects à l'excès. Je ne disconviendrai pas que les peuples de l'Asie sont naturellement vains, et que notre langage à nous-mêmes n'est pas exempt d'une enflure que semble autoriser notre supériorité sur nos voisins, et qui tient moins à notre puissance qu'aux distinctions et aux témoignages flatteurs que vous nous avez accordés. Assurément notre ambassade fut assez punie de sa faute par la réponse sévère avec laquelle vous l'avez congédiée ; et lors même que cette humiliation n'aurait pas été un châtiment assez fort, l'attitude humble et suppliante de l'ambassade actuelle suffirait à expier une insolence beaucoup plus grande encore. Les propos arrogants, qui excitent le ressentiment des âmes violentes, n'obtiennent que le dédain du sage, surtout si venant d'un inférieur ils vont à un supérieur ; mais jamais personne ne les a regardés comme un crime digne de mort. Sans doute ce qu'il y avait à craindre, c'était que les Rhodiens ne fussent pour les Romains un objet de mépris. On profère quelquefois des blasphèmes contre les dieux eux-mêmes : voyons-nous qu'ils n'aient jamais lancé la foudre pour punir un tel crime ? “



## Fin du discours des Rhodiens

“Que nous reste-t-il donc à justifier, si le langage de notre ambassadeur, assez altier pour choquer vos oreilles, n’a pas mérité la ruine de la république ? Je sais, Pères conscrits, que dans vos entretiens particuliers on accuse nos intentions et nos penchants secrets : on dit que nous prenions un vif intérêt à Persée et que nous faisons des vœux pour sa victoire ; en conséquence, on veut nous faire la guerre. D’autres, sans douter de notre mauvais vouloir, ne sont cependant pas d’avis qu’on prenne les armes contre nous. Il n’y a, disent-ils, chez aucun peuple, de loi ou de coutume qui permette de condamner à mort un citoyen qui a désiré la perte de son ennemi, sans avoir rien fait pour y contribuer. Nous rendons grâce à ceux qui, tout en nous regardant comme coupables, nous exemptent de tout châtiment.

Mais nous prononçons nous-mêmes cette sentence contre nous. Si tous nous avons fait les vœux qu’on nous prête, nous ne distinguons point l’intention du fait, et nous voulons être tous punis. Si, au contraire, nos principaux citoyens se sont déclarés, les uns pour vous et les autres pour Persée, nous ne vous demandons pas d’épargner les partisans du roi en considération de notre fidélité, mais seulement de ne pas nous faire périr à cause d’eux. Vous n’avez pas contre eux plus de ressentiment que Rhodes elle-même, et, comme ils le savaient bien, la plupart ont pris la fuite ou se sont donné la mort ; les autres, déjà condamnés par nous, vont être remis en votre pouvoir.

Le reste des Rhodiens n’a mérité par sa conduite dans cette guerre ni récompense, ni châtiment. Que l’importance de nos services passés compense cet oubli momentané de nos devoirs. Vous avez combattu trois rois dans les années qui viennent de s’écouler : que notre inaction dans l’une de ces guerres ne nous soit pas plus funeste que nos services dans les deux autres n’ont pu nous être avantageux auprès de vous. Comptez, dans notre cause, Antiochus, Philippe et Persée pour trois suffrages ; deux nous absolvent, et le troisième, à mettre les choses au pis, laisse du doute sur notre culpabilité. Si ces rois étaient nos juges, nous serions déjà condamnés. Prononcez, Pères conscrits, si Rhodes doit subsister encore ou disparaître de la surface de la terre.

En effet, Pères conscrits, il n’est pas besoin de délibérer sur la guerre : vous pouvez la déclarer, mais vous n’aurez point à la faire, car aucun Rhodien ne prendra les armes contre vous. Si vous persévérez dans votre colère, nous ne vous demanderons que le temps d’aller rendre compte à nos concitoyens de cette funeste ambassade, et tout ce qu’il y a à Rhodes de personnes de condition libre, hommes et femmes, nous nous embarquerons avec nos richesses pour venir à Rome, et là, entassant dans le comitium et dans le vestibule du sénat tout l’or et l’argent que possèdent la république et les particuliers, nous nous abandonnerons avec nos femmes et nos enfants aux châtiments qu’il vous plaira d’infliger. Que notre ville soit pillée et incendiée loin de nos yeux. Rome peut déclarer que les Rhodiens sont ses ennemis ; mais nous, en interrogeant notre conscience, nous ne trouverons jamais que nous ayons été les siens. Et quelle que soit la rigueur des maux que

nous ayons à souffrir, nous ne commettrons jamais envers vous aucun acte d'hostilité.”

## **Le maintien de la paix est décidé**

Lorsqu’Astymède eut fini de parler, tous les envoyés se prosternèrent de nouveau, et, dans cette attitude suppliante, ils agitèrent leurs branches d’olivier. Enfin on les fit relever, et sortir de la curie ; puis on alla aux voix. Les plus animés contre Rhodes étaient les consuls, les préteurs ou les lieutenants qui avaient pris part à la guerre de Macédoine. Mais les Rhodiens furent chaudement défendus par M. Porcius Caton, qui, malgré la rudesse de son caractère, se montra, en cette occasion, indulgent et doux. Je n’affaiblirai point par une esquisse imparfaite l’éloquent discours qu’il prononça en cette circonstance, parce qu’il se trouve en entier dans le cinquième livre de ses ‘Origines’.

On fit aux Rhodiens une réponse qui ne leur permettait ni de se regarder comme ennemis, ni de croire qu’ils restaient alliés de Rome. Philocrate et Astymède étaient les chefs de l’ambassade. Il fut convenu entre eux que Philocrate, avec une partie des envoyés, retournerait à Rhodes, pour rendre compte du résultat de leur mission, pendant que les autres resteraient à Rome avec Astymède, pour suivre la marche de l’affaire et en informer leurs concitoyens. Pour le moment, les Rhodiens eurent ordre de rappeler les corps de troupes qu’ils avaient en Lycie et en Carie.

Cette nouvelle, tout affligeante qu’elle était, ne laissa pas de causer à Rhodes une grande joie, tant on était heureux d’être délivré de la crainte d’un plus grand mal ; car on avait craint la guerre. Aussi fut-il décrété sur-le-champ qu’on enverrait à Rome une couronne du poids de vingt mille pièces d’or, et Théétète, commandant de la flotte, fut chargé de cette ambassade. Il eut mission de solliciter l’alliance de Rome ; mais on ne l’y autorisa ni par un décret ni par des instructions écrites, afin d’éviter l’humiliation d’un refus direct. Le commandant de la flotte seul eut les pouvoirs suffisants pour conduire cette négociation, sans qu’ils lui fussent conférés par aucun acte public. Des liens d’amitié avaient existé longtemps entre les deux républiques, sans aucun traité d’alliance, et Rhodes n’avait eu, pour s’abstenir de tout engagement, d’autre motif que de ne pas ôter aux rois l’espérance d’être secourus par elle au besoin, et de ne pas se priver elle-même des fruits de leur générosité et d’une part à leur fortune. En ce moment, ils sentaient le besoin de rechercher l’alliance des Romains, non pour se créer un appui vis-à-vis des autres (car ils ne craignaient que les Romains), mais pour devenir moins suspects aux Romains eux-mêmes.

Vers le même temps, les Cauniens se révoltèrent contre eux, et les Mylasiens s’emparèrent des villes situées sur le territoire d’Euromos. Les Rhodiens n’étaient pas assez abattus pour ne pas comprendre que, si Rome leur enlevait la Lycée et la Carie, les autres contrées, soumises à leur puissance secoueraient le joug ou deviendraient la proie de leurs voisins, tandis qu’ils se trouveraient eux-mêmes enfermés dans le cercle étroit d’une île petite et stérile, qui ne pouvait nourrir une aussi nombreuse population. Ils mirent donc sur pied de guerre leur jeunesse qui fit promptement rentrer les Cauniens dans l’obéissance, malgré les secours que leur avaient fournis ceux de Cibyra. Ils vainquirent

aussi en bataille rangée, près d'Orthosie, les Mylasiens et les Alabandins, qui, après s'être emparés du territoire d'Euromos, avaient réuni leurs forces et marché contre les Rhodiens.

## **Pacification de l'Épire (fin de l'année 168). Libération de l'Illyrie**

Pendant que ces choses se passaient, les unes en Macédoine, les autres à Rome, L. Anicius, qui s'était rendu maître, comme nous l'avons dit précédemment, de la personne de Gentius, mit une garnison dans Scodra, capitale des états de ce prince, en donna le commandement à Gabinius, et confia à C. Licinius les importantes places de Rhizon et d'Olcinium. Ayant ainsi pourvu à la sûreté de l'Illyrie, il prit la route de l'Épire avec le reste de ses troupes. La première ville qui lui ouvrit ses portes fut Phanota, dont les habitants vinrent au-devant de lui avec les bandelettes de suppliants. Anicius y laissa garnison, et passa chez les Molosses, dont toutes les villes se soumirent, à l'exception de Passaron, de Tecmon, de Phylakè et d'Horreum. Il marcha d'abord contre Passaron. Les principaux citoyens de la ville étaient Antinous et Théodote, tous deux signalés par leur attachement à Persée et par la haine qu'ils portaient aux Romains : c'étaient eux qui avaient entraîné la nation entière dans la révolte. Le sentiment de leur faute, qui ne leur permettait d'espérer aucun pardon, leur fit prendre la résolution d'envelopper leur patrie dans leur ruine, et ils fermèrent les portes en exhortant le peuple à préférer la mort à l'esclavage.

Leur puissance fermait la bouche à tous les habitants. Enfin un autre Théodote, jeune homme appartenant aussi à une des principales familles et qui redoutait plus les Romains que les deux chefs de l'insurrection, osa dire à ses concitoyens : "Quelle rage vous porte à associer votre cité au châtement mérité par deux coupables ! J'ai souvent entendu dire que de généreux citoyens sont morts volontairement pour leur patrie ; mais ces hommes sont les premiers qui aient imaginé de sacrifier leur patrie pour eux. Allons, ouvrons nos portes et soumettons-nous à une domination que le monde entier a reconnue." Antinous et Théodote, voyant que la foule allait le suivre, se jetèrent sur les avant-postes de l'ennemi et y trouvèrent la mort qu'ils cherchaient. La ville se rendit aussitôt. Céphalus, qui commandait à Tecmon, voulut également résister ; mais il fut tué et la ville capitula. Phylakè et Horreum se soumirent sans attendre qu'on les assiégeât.

Lorsqu'Anicius eut ainsi pacifié l'Épire et cantonné ses troupes pour l'hiver dans les villes les plus commodes, il retourna en Illyrie et convoqua à Scodra, où s'étaient rendus les cinq commissaires venus de Rome, une assemblée composée des principaux citoyens de toute la province. Là, du haut de son tribunal, il déclara, avec l'assentiment des commissaires, "que le sénat et le peuple donnaient la liberté aux Illyriens et retiraient leurs troupes de toutes les villes, forts et châteaux ; qu'ils accordaient non seulement la liberté, mais même l'exemption de tout tribut aux habitants d'Issa, aux Taulantes, aux Dassarètes Pirustes, aux habitants de Rhizon et d'Olcinium, qui avaient embrassé le parti des Romains, lorsque Gentius n'avait encore rien perdu de sa puissance, que les Daorses jouiraient de la même franchise, parce qu'ils avaient abandonné Caravantius, pour passer avec leurs armes du côté des Romains ; que ceux de Scodra, les Dassarenses, les Sélépitani et les autres Illyriens ne paieraient que la moitié des contributions qu'ils payaient au roi." Ensuite il divisa l'Illyrie en trois parties : la première fut celle dont nous

avons déjà parlé ; la seconde comprit tout le territoire des Labéates ; la troisième, celui d'Agravon, de Rhizon, et d'Olcinium et les pays limitrophes. Après avoir établi cette division nouvelle de l'Illyrie, Anicius retourna en Épire passer l'hiver à Passaron.

## Voyage de Paul Émile à travers la Grèce (automne 168)

Pendant que ces événements se passaient en Illyrie, avant l'arrivée des dix commissaires, Paul Émile avait envoyé son fils Q. Maximus, qui était déjà revenu de Rome, livrer au pillage les villes d'Agassae et d'Éginium. La première, après avoir ouvert ses portes au consul Marcius, et sollicité d'elle-même l'alliance des Romains, était ensuite retournée au parti de Persée. Les torts des Éginiens étaient plus récents : regardant comme un vain bruit la nouvelle de la victoire remportée par les Romains, ils avaient traité en ennemis quelques soldats entrés dans leurs murs. L. Postumius fut envoyé pour infliger le même châtimement à ceux d'Aenia, qui avaient gardé les armes plus longtemps que les villes voisines.

On touchait à l'automne ; le consul voulut employer le commencement de cette saison à parcourir la Grèce et à visiter les merveilles qu'on admire plus souvent sur la foi de la renommée que sur le témoignage de ses yeux. Il laissa le commandement de l'armée à C. Sulpicius Gallus, et partit avec une suite peu nombreuse, ayant à ses côtés son fils Scipion et Athénée, frère du roi Eumène. Il se dirigea par la Thessalie vers le fameux temple de Delphes. Là, après avoir offert un sacrifice à Apollon, il trouva dans le vestibule du temple des colonnes ébauchées, qui devaient porter les statues de Persée, et, comme vainqueur, il les destina à recevoir les siennes. Il visita également le temple de Jupiter Trophonios à Lébadia, examina l'ouverture de l'ancre par laquelle descendent ceux qui viennent consulter l'oracle, offrit un sacrifice à Jupiter et à Hercynna, qui ont leur temple en cet endroit, et descendit jusqu'à Chalcis, pour y jouir du spectacle de l'Euripe et du pont qui joint l'île d'Eubée au continent. De Chalcis, il passa à Aulis, ville célèbre, située à trois milles ; son port avait été jadis le rendez-vous des mille vaisseaux de la flotte d'Agamemnon, et c'était dans son temple de Diane que ce roi des rois avait immolé sa fille pour obtenir des dieux un vent favorable et aborder au rivage de Troie. De là, il se rendit à Oropos, ville de l'Attique, où un vénérable devin est honoré comme un dieu, dans un temple antique, entouré de frais ruisseaux et de riantes fontaines. Athènes lui offrit ensuite les souvenirs des temps héroïques et les nombreuses merveilles qu'elle renferme : sa citadelle, ses ports, les murs qui joignent la ville au Pirée, ses arsenaux, les monuments de ses grands capitaines, les statues des dieux et des héros, aussi remarquables par la richesse et la variété des matières que par la perfection de l'art.

## Fin du voyage de Paul Émile (printemps 167)

Après avoir offert un sacrifice à Minerve, déesse tutélaire de la citadelle, Paul Émile partit d'Athènes et se rendit en deux jours à Corinthe, ville si belle à cette époque, car elle n'était pas encore détruite. La citadelle et l'isthme attirèrent son attention : la citadelle s'élève dans l'enceinte même des murs, à une prodigieuse hauteur, et renferme plusieurs sources. L'isthme n'est qu'une langue de terre qui sépare deux mers voisines, l'une à l'occident et l'autre à l'orient. Ensuite il visita les villes illustres de Sicyone et d'Argos ; Épidaure, moins opulente, mais célèbre par son fameux temple d'Esculape, situé à cinq milles de la ville. Aujourd'hui il présente à peine quelques vestiges de la magnificence dont on l'a dépouillé ; mais alors il était rempli des riches offrandes consacrées au dieu par les malades, en reconnaissance de leur guérison.

De là il se rendit à Lacédémone, moins célèbre pour ses monuments que pour sa discipline et ses institutions. De là, par Mégalopolis, il monta jusqu'à Olympie. Là, entre autres merveilles qui frappèrent ses yeux, il crut voir Jupiter en personne, et il éprouva une vive émotion. Aussi fit-il préparer un sacrifice plus pompeux que de coutume, tel qu'il aurait pu l'offrir dans le Capitole.

Ce fut ainsi qu'il parcourut la Grèce, sans rechercher quels sentiments les villes et les particuliers avaient manifestés pendant la guerre contre Persée, ne voulant pas inquiéter ces peuples alliés par une telle enquête. Comme il revenait à Démétrias, il trouva sur sa route une troupe d'Étoliens en habits de deuil. Surpris de cet appareil, il en demanda le motif, et apprit que Lyciscus et Tisippus, ayant investi le sénat avec des soldats romains envoyés par Baebius, commandant militaire de la contrée, avaient fait massacrer cinq cent cinquante des principaux citoyens ; que d'autres avaient été envoyés en exil, et que les biens des victimes et ceux des proscrits étaient devenus le salaire de leurs accusateurs. Paul Émile leur donna rendez-vous à Amphipolis ; mais quand il eut rejoint Cn. Octavius à Démétrias, apprenant que les dix commissaires avaient déjà traversé la mer, il oublia toute autre affaire et alla au-devant d'eux jusqu'à Apollonie.

Il y trouva Persée, qui, gardé assez négligemment à Amphipolis (cette ville est à une journée d'Apollonie), était venu à sa rencontre. Le consul l'accueillit avec bonté ; mais lorsqu'il fut de retour dans son camp, à Amphipolis, il adressa, dit-on, de sévères réprimandes à C. Sulpicius, d'abord pour avoir laissé Persée errer si loin de lui dans la province, ensuite pour avoir porté l'indulgence envers les soldats jusqu'à souffrir qu'ils enlevassent les tuiles des murs de la ville pour en couvrir leurs quartiers d'hiver. Il ordonna de reporter les tuiles et de rétablir les toits dans l'état où ils étaient auparavant. Il remit à A. Postumius la garde de Persée et de Philippe, son fils aîné, fit venir de Samothrace à Amphipolis la fille de ce roi avec le plus jeune de ses fils, et les traita avec toutes sortes d'égards.



## **Libération de la Macédoine ; division du pays en quatre circonscriptions (printemps 167)**

Au jour qu'il avait indiqué pour la réunion de dix des principaux citoyens de chaque ville à Amphipolis, et pour la remise de tous les papiers éparés en divers lieux et de l'argent qui appartenait au roi, le consul prit place sur son tribunal avec les dix commissaires, au milieu d'une foule immense de Macédoniens. Bien qu'ils fussent accoutumés à l'éclat de la royauté, les Macédoniens ne laissèrent pas de voir avec terreur ce tribunal nouveau pour eux, ce licteur écartant la foule, ce héraut, les assesseurs : toutes ces formes imposantes qui frappaient pour la première fois leurs yeux et leurs oreilles étaient bien faites pour effrayer des alliés, à plus forte raison des ennemis vaincus.

Après avoir imposé silence par la voix du héraut, Paul Émile fit connaître en latin les volontés du sénat et les décisions qu'il avait prises lui-même, d'accord avec son conseil. Le préteur Cn. Octavius (car il était aussi présent) répétait ses paroles en grec. Il déclara d'abord "que les Macédoniens seraient libres, conserveraient leurs villes et leur territoire, avec l'usage de leurs lois, et choisiraient tous les ans leurs magistrats : qu'ils paieraient aux Romains la moitié des impôts qu'ils payaient auparavant à leurs rois ; que la Macédoine serait partagée en quatre districts, dont le premier comprendrait le territoire renfermé entre le Strymon et le Nessos, au-delà duquel on ajouterait, du côté de l'orient, tous les bourgs, châteaux et villes qu'avait occupés Persée, à l'exception d'Aenos, de Maronée et d'Abdère, puis au-delà du Strymon, vers l'occident, la Bisaltique entière avec Héraclée-Sintique. Le second se composerait du pays borné à l'orient par le Strymon, moins Héraclée-Sintique et la Bisaltique, et de celui que borne au couchant le fleuve Axios, avec la partie orientale de la Péonie, située sur les bords de l'Axios ; le troisième comprendrait avec le territoire entouré à l'orient par le fleuve Axios, et au couchant par le fleuve Pénée, le pays borné au nord par le mont Bora ; on y joignit la partie de la Péonie qui s'étend à l'occident, le long de l'Axios, ainsi que les villes d'Édessa et de Béroée ; le quatrième commencerait au-delà du mont Bora, et toucherait d'un côté à l'Illyrie et de l'autre à l'Épire ; que les chefs-lieux où se tiendraient les assemblées de chaque district seraient : pour le premier, Amphipolis ; pour le second, Thessalonique ; pour le troisième, Pella, et pour le quatrième, Pélagonie ; que ce serait dans ces villes que se réuniraient les députés de tous les districts, que serait apporté l'argent des impôts et qu'auraient lieu les élections des magistrats." Paul Émile déclara ensuite "qu'il ne serait permis à personne de se marier, de vendre ou d'acheter des terres et des édifices, hors de son district. L'exploitation des mines d'or et d'argent fut interdite, celle des mines de fer et de cuivre permise." Les concessionnaires des mines furent taxés à la moitié seulement du droit qu'ils payaient au roi. L'importation du sel fut également défendue.

Comme les Dardaniens revendiquaient la Péonie, parce qu'elle leur avait déjà appartenu et qu'elle touchait à leur pays, le consul leur répondit "que Rome donnait la liberté à tous ceux qui avaient été sujets de Persée." Pour adoucir son refus, Paul Émile leur permit

d'acheter du sel aux Macédoniens, donna ordre à ceux du troisième district d'en transporter à Stobi en Péonie et en fixa le prix. Il défendit aux habitants de couper eux-mêmes ou de laisser couper à d'autres les bois propres à la construction des vaisseaux. Il permit aux districts qui avaient les barbares pour voisins, c'est-à-dire aux deux premiers et au quatrième, d'avoir des troupes armées sur leurs frontières.

## Réactions diverses après le morcellement de la Macédoine

Cette déclaration, qui fut faite le premier jour de l'assemblée, affecta diversement les esprits. La liberté, qu'on leur accordait contre leur attente, et la diminution des impôts annuels, leur causèrent une vive satisfaction ; mais en voyant leur pays divisé par districts et leurs relations commerciales interrompues, ils se comparaient à un corps déchiré en plusieurs membres dont l'existence est inséparable : tant il est vrai que les Macédoniens ignoraient eux-mêmes combien la Macédoine était vaste et facile à diviser, et combien chaque partie pouvait se suffire à elle-même. Le premier district est occupé par les Bisaltes, peuple intrépide, qui habite au-delà du fleuve Nessos, et dans le voisinage du Strymon. Ce pays est fertile en toute espèce de productions et en métaux ; Amphipolis, placé dans la position la plus avantageuse, ferme l'entrée de la Macédoine du côté de l'Orient. Le second district renferme les villes populeuses de Thessalonique et de Cassandree, les fertiles et riches campagnes de Pallène, et des ports très favorablement situés pour le commerce maritime (Toronè, mont Athos), certains sont tournés vers la Thessalie et l'Eubée, d'autres sont sur la route de l'Hellespont (Aenos, Anicius). Le troisième district comprend les importantes villes d'Édessa, de Béroée et de Pella, la belliqueuse nation des Vettiens et un grand nombre de colons gaulois et illyriens, tous laborieux cultivateurs. Le quatrième est habité par les Éordiens, les Lyncestes et les Pélagoniens. Il renferme aussi l'Atintanie, la Tymphée et l'Élimée ; tout ce pays est froid, âpre et inculte. Le caractère des habitants tient de la nature de la terre. Leur naturel farouche le devient plus encore à cause du voisinage des barbares, qui tantôt les harcèlent par leurs hostilités, tantôt leur communiquent leurs mœurs par les relations de la paix. C'est ainsi qu'Aemilius, après avoir promis de donner des lois à la Macédoine, la divisa en quatre parties distinctes, qui n'avaient rien de commun que la forme générale de gouvernement.

## Règlements de comptes en Grèce et en Asie

Paul Émile fit savoir qu'il s'occuperait de la constitution après avoir réglé les problèmes administratifs. On fit ensuite comparaître les Étoliens. Dans cette enquête on chercha plus à savoir qui avait favorisé Rome ou le roi, qu'à distinguer les coupables des victimes ; les assassins furent absous ; les exilés ne furent point rappelés, et les morts restèrent sans vengeance. A. Baebius seul fut condamné pour avoir fait servir les soldats romains à ces exécutions.

Ce résultat de la cause des Étoliens inspira un orgueil intolérable à toutes les nations et à tous les peuples de la Grèce qui avaient suivi le parti des Romains, et fit courber devant eux tous ceux qu'on avait pu soupçonner d'avoir favorisé le roi. Les principaux habitants des villes étaient de trois espèces : les deux premières, en flattant le pouvoir des Romains et en captant l'amitié des rois, fondaient leur fortune particulière sur l'oppression de leur patrie ; la troisième, opposée aux deux autres, défendait la liberté et les lois ; mais s'ils gagnaient par là l'affection de leurs compatriotes, ils perdaient tout crédit au dehors. Les partisans de Rome, fiers des succès des Romains, étaient seuls en possession des magistratures et des ambassades. Ils étaient venus en foule du Péloponnèse, de la Béotie et des autres contrées de la Grèce. Ils étourdirent de leurs accusations les dix commissaires. "Ceux qui par vanité s'étaient déclarés hautement les hôtes et les amis de Persée n'étaient pas les seuls, disaient-ils, qui eussent favorisé ce prince ; beaucoup d'autres encore l'avaient servi secrètement. Le reste, sous le prétexte de défendre la liberté, n'avait fait qu'intriguer dans les conseils contre les Romains. L'unique moyen de maintenir ces peuples dans le devoir, c'était de ruiner leur parti, d'augmenter et de confirmer le crédit de ceux qui n'envisageaient que les intérêts de Rome."

Ils désignèrent ensuite les personnes. Plusieurs habitants de l'Étolie, de l'Acarmanie et de Béotie furent mandés par le général et reçurent l'ordre de le suivre à Rome pour y plaider leur cause. Deux des commissaires, C. Claudius et Cn. Domitius se rendirent en Achaïe, pour y signifier cet ordre par un édit. Cette mesure était dictée par deux motifs ; d'un côté, l'on croyait que les Achéens avaient plus de confiance en eux-mêmes, et par conséquent plus de dispositions à désobéir, et l'on craignait peut-être d'exposer à quelque danger Callicrate et les autres accusateurs et délateurs ; de l'autre, on avait bien saisi dans les papiers du roi des lettres des principaux chefs des autres villes ; mais pour les Achéens on n'avait aucune pièce de conviction, on n'avait trouvé aucune lettre.

Les Étoliens congédiés, on fit comparaître les Acarnaniens. On ne changea rien à leur constitution ; on se contenta d'enlever Leucade à la confédération acarnanienne. Cette enquête sur les personnes qui avaient servi publiquement, ou comme simples particuliers, les intérêts du roi, fut poussée plus loin et s'étendit jusqu'en Asie. On envoya Labéon dans l'île de Lesbos pour détruire Antissa et transférer ses habitants à Méthymne, parce qu'ils avaient ouvert leur port et fourni des vivres à Anténor, lieutenant du roi, dans le temps où il croisait avec ses vaisseaux dans les environs de Lesbos. Deux personnages de

distinction furent frappés de la hache, l'Étolien Andronicus, fils d'Andronicus, pour avoir suivi son père et porté avec lui les armes contre le peuple romain, et Néon, de Thèbes, par les conseils duquel les Béotiens avaient fait alliance avec Persée.

## **Fin des consultations sur l'organisation de la Macédoine. Les jeux d'Amphipolis (été 167)**

Lorsque ces enquêtes sur les étrangers furent terminées, on convoqua une nouvelle assemblée de Macédoniens. On y déclara que, “pour ce qui concernait la Macédoine, on choisirait des sénateurs, nommés Synèdres, à qui l'on confierait l'administration des affaires publiques.” Ensuite on désigna nommément les principaux Macédoniens qui devaient devancer les commissaires en Italie avec ceux de leurs enfants qui auraient plus de quinze ans. Cette mesure sembla d'abord cruelle aux Macédoniens ; mais bientôt elle leur parut conforme à l'intérêt de leur liberté. En effet ceux qui furent désignés étaient tous des amis et des courtisans du roi, des généraux d'armée, des commandants de flotte, des gouverneurs de places, tous habitués à servir humblement le roi et à commander aux autres avec hauteur ; les uns immensément riches, les autres égalant en somptuosité ceux dont ils ne pouvaient égaler la fortune. Ils vivaient avec un luxe royal. Aucun d'eux n'était capable de remplir les devoirs de citoyen, de subir le joug des lois, la liberté et l'égalité. Tous ceux qui avaient exercé quelque emploi auprès du roi, qui avaient rempli la moindre charge, reçurent l'ordre de sortir de Macédoine et d'aller en Italie. Quiconque désobéirait, encourrait la peine de mort.

Aemilius donna des lois aux Macédoniens avec tant de sollicitude, qu'elles semblaient faites non pour des ennemis vaincus, mais pour des alliés qui auraient rendu d'importants services. Elles étaient telles qu'elles purent, pendant de longues années, résister à l'épreuve du temps, le seul réformateur des lois.

Des affaires sérieuses, on passa aux divertissements. Aemilius avait depuis longtemps préparé une fête ; il l'avait fait annoncer aux républiques et aux rois de l'Asie, et y avait lui-même invité les principaux chefs de la Grèce, pendant qu'il parcourait ce pays. Elle fut célébrée à Amphipolis avec un appareil extraordinaire. On y avait réuni de toutes les parties du monde les acteurs les plus habiles, des athlètes et des chevaux fameux. Les ambassadeurs y parurent avec des victimes et toute la pompe que déploie la Grèce dans ses grandes fêtes, pour honorer les dieux et les hommes. On admira dans ces jeux, encore peu familiers aux Romains, non seulement la magnificence, mais le bon goût ; les repas offerts aux ambassadeurs ne laissèrent non plus rien à désirer pour la somptuosité et l'élégance. On rappelait ce mot d'Aemilius, que “celui qui savait gagner des batailles, devait aussi savoir ordonner un festin et préparer une fête.”

## Paul Émile quitte la Macédoine (automne 167)

Lorsque les jeux de toute sorte furent terminés, le général fit transporter sur les vaisseaux les boucliers d'airain ; il fit rassembler en un monceau toutes les autres espèces d'armes, et, après avoir invoqué Mars, Minerve, la déesse Lua et les autres divinités auxquelles c'est un usage et un devoir de consacrer les dépouilles des ennemis, il y mit lui-même le feu avec une torche. Les tribuns des soldats qui l'entouraient en firent autant à leur tour.

Dans cette espèce de rendez-vous de l'Europe et de l'Asie, au milieu de ce concours de peuples accourus de toutes parts, soit pour féliciter le vainqueur, soit pour assister au spectacle des jeux, et, malgré la présence de tant d'armées de terre et de mer, on vit régner une telle abondance, et les vivres furent à si bon marché, qu'Aemilius put les prodiguer aux particuliers, aux villes et aux nations, non seulement pour leurs besoins du moment, mais encore pour les besoins de leur voyage. La foule qui se trouvait là admira plus encore que les jeux scéniques, plus que les luttes des athlètes ou les courses des chevaux, le butin fait sur la Macédoine. On y voyait exposés des statues, des tableaux, des tapisseries, des vases d'or, d'argent, d'airain et d'ivoire ; et tous ces chefs-d'œuvre, trouvés dans le palais du roi de Macédoine, n'étaient point faits seulement pour éblouir un moment les yeux, comme ceux qui remplissaient le palais d'Alexandrie, mais ils étaient destinés à un usage journalier. On fit placer tous ces trésors sur les vaisseaux, et on chargea Octavius de les transporter à Rome.

Paul Émile, après avoir congédié avec courtoisie les ambassadeurs, passa le Strymon et alla camper à un mille d'Amphipolis ; il en partit aussitôt et arriva en cinq journées à Pella. Il passa outre sans séjourner dans cette ville, et s'arrêta deux jours près d'un lieu appelé Spelaeum. Il détacha P. Nasica et son fils Q. Maximus avec un corps de troupes pour ravager les terres des Illyriens qui avaient prêté assistance à Persée et en avaient reçu l'ordre d'aller le rejoindre à Oricum. Pour lui, il se dirigea vers l'Épire, et arriva en quinze jours à Passaron.

## **Représailles en Épire. Échec de la délégation romaine auprès des Galates (printemps 167)**

Anicius était campé près de là. Aemilius, pour prévenir les mouvements que pourrait occasionner sa présence, lui fit savoir par un message “que le sénat avait abandonné à l’armée le pillage des villes de l’Épire qui avaient embrassé le parti de Persée.” Il envoya aussi des centurions dans chaque ville, avec ordre de déclarer qu’ils venaient pour en retirer les garnisons, afin que les Épirotes fussent libres comme les Macédoniens. Il manda dix des principaux habitants et leur enjoignit de verser dans le trésor public l’or et l’argent qu’ils possédaient ; il fit partir ensuite ses cohortes pour les différentes villes. Celles qui devaient aller dans les lieux les plus éloignés se mirent en marche avant les autres, afin que toutes arrivassent le même jour à leur destination. Les tribuns et les centurions reçurent leurs instructions. Le matin tout l’or et l’argent furent apportés ; à la quatrième heure on donna aux soldats le signal du pillage, et le butin fut si considérable qu’il y eut quatre cents deniers pour chaque cavalier, deux cents pour chaque fantassin et qu’on emmena cent cinquante mille esclaves. Après le pillage, on rasa les murs des villes, dont le nombre s’élevait à près de soixante-dix. On vendit tout le butin et le prix de la vente fut partagé entre les soldats.

Paul Émile descendit vers Oricum sur les bords de la mer. Mais il n’avait pas assouvi, comme il le croyait, l’avidité de ses troupes. Elles étaient irritées de n’avoir pas plus participé aux dépouilles du roi que si elles n’avaient pas fait la guerre en Macédoine. Il trouva à Oricum le corps de troupes qu’il avait détaché sous la conduite de Scipion Nasica et de son fils Maximus, embarqua son armée et repassa en Italie. Quelques jours après, Anicius fit rassembler le reste des Épirotes et des Acarnaniens, enjoignit aux principaux habitants, dont il avait réservé le procès, de le suivre en Italie, attendit le retour des vaisseaux qui avaient servi au transport de l’armée de Macédoine et partit.

Au moment où ces événements venaient de se passer en Macédoine et en Épire, les ambassadeurs qui avaient été envoyés avec Attale pour mettre fin à la guerre entre les Gaulois et le roi Eumène arrivèrent en Asie. À la faveur d’une trêve conclue pendant l’hiver, les Gaulois étaient rentrés dans leur pays, le roi avait établi ses quartiers d’hiver à Pergame et y était tombé dangereusement malade. Le retour du printemps les fit sortir de leurs retraites. Déjà les Gaulois étaient arrivés à Synnada, et Eumène avait rassemblé toutes ses troupes à Sardes. Ce fut à Synnada que les Romains eurent une entrevue avec Solovettius, le chef des Gaulois. Attale était venu avec eux ; mais on ne jugea pas à propos de le laisser entrer dans le camp des Gaulois, dans la crainte d’envenimer la discussion. P. Licinius entra en pourparler avec le chef des Gaulois et rapporta que les prières n’avaient fait que le rendre plus intraitable. On pourrait remarquer avec étonnement que l’intervention des ambassadeurs romains qui avait eu tant de pouvoir sur des rois aussi puissants qu’Antiochus et Ptolémée, n’eût aucune influence sur les Gaulois.



## 4. La situation à Rome (167)

35

### **Retour des généraux vainqueurs (automne 167). L'armée manifeste contre le triomphe de Paul Émile**

Les rois captifs, Persée et Gentius, furent, dès leur arrivée à Rome, jetés en prison avec leurs enfants. On incarcéra ensuite la foule des autres prisonniers, ainsi que ceux des Macédoniens et des chefs de la Grèce qui avaient été mandés à Rome ; car on avait intimé l'ordre de venir à ceux qui se trouvaient en Grèce, et on avait même écrit, pour cet objet, à ceux qui étaient, disait-on, en mission à la cour des rois.

Quelques jours après, Paul Émile s'approcha de Rome en remontant le Tibre sur un vaisseau du roi. Ce navire, d'une grandeur extraordinaire, était conduit par seize rangs de rameurs, et orné des dépouilles de la Macédoine, d'armes magnifiques et de tissus précieux enlevés au palais de Persée. Les rives étaient noires de monde sur leur passage. Anicius et Octavius le suivirent de près avec leur flotte. Le sénat leur décerna à tous trois le triomphe ; le préteur Q. Cassius fut chargé de prier, au nom du sénat, les tribuns de présenter au peuple une loi qui maintiendrait ces généraux dans le commandement, le jour où ils feraient leur entrée triomphale.

L'envie ne s'attaque pas aux médiocrités, c'est contre les talents supérieurs qu'elle dirige ses coups. Le triomphe d'Anicius et celui d'Octavius ne rencontrèrent point d'obstacles ; mais Paul Émile, à qui ces deux généraux auraient eux-mêmes rougi de se comparer, fut en butte à la calomnie. Il avait rétabli dans son armée l'ancienne discipline ; il avait fait à ses soldats, dans les dépouilles de la Macédoine, une part moindre qu'ils ne l'avaient espéré ; car s'il eût écouté leur avidité, il n'aurait rien réservé pour le trésor public. L'armée de Macédoine devait donc se montrer peu disposée à venir prêter son appui à Paul Émile dans les comices où la loi allait être proposée ; mais Ser. Sulpicius Galba, qui avait servi en Macédoine comme tribun de la seconde légion, et qui était l'ennemi personnel de son général, avait intrigué et fait agir les soldats de sa légion pour qu'on se rendît en foule à l'assemblée. "Ils devaient, disait-il, se venger de l'orgueil et de la dureté de leur général, en faisant rejeter la proposition relative à son triomphe. Le peuple voterait comme les soldats. Le général n'avait pu leur donner de l'argent : pouvaient-ils, eux, lui accorder des honneurs ? Il ne devait attendre d'eux aucune reconnaissance, puisqu'il n'avait pas su la mériter."

## Intervention de Ser. Galba

Ces réflexions irritèrent les soldats. Aussitôt après la motion faite dans le Capitole par le tribun du peuple Ti. Sempronius, comme la parole était accordée aux simples citoyens, suivant la loi, et que personne ne se présentait pour appuyer une proposition dont l'adoption ne paraissait faire aucun doute, Ser. Galba s'avança tout à coup et demanda aux tribuns "de vouloir bien différer jusqu'au jour suivant, et remettre la délibération au lendemain matin, attendu qu'il était déjà la huitième heure du jour, et qu'il ne lui restait pas assez de temps pour exposer les raisons que les soldats avaient de s'opposer au triomphe de Paul Émile. Il avait besoin, dit-il, d'un jour entier pour développer ses motifs." Sommé par le tribun de s'expliquer sur-le-champ, s'il avait quelque chose à dire, Galba gagna du temps et fit durer son discours jusqu'à la nuit ; il accusait le général d'avoir exigé trop rigoureusement l'accomplissement des devoirs militaires, d'avoir imposé aux soldats plus de fatigues et de dangers que les circonstances ne l'exigeaient, et de s'être montré cependant fort avare envers eux de récompenses et de distinctions. Si de tels généraux, dit-il, étaient traités avec faveur, le service en temps de guerre deviendrait très pénible et très dur, sans leur rapporter après la victoire aucun avantage, aucun honneur. Le sort des Macédoniens était préférable à celui des soldats romains ; mais si l'armée venait en masse le lendemain s'opposer à la loi présentée, les grands comprendraient que tout ne dépend pas du général, que les soldats ont aussi quelque pouvoir."

Excités par ces récriminations, les soldats se réunirent le lendemain au Capitole en si grand nombre, qu'il ne fut plus possible à personne d'autre qu'eux d'y pénétrer pour donner son suffrage. Les premières tribus appelées pour voter rejetèrent la loi, et aussitôt les principaux personnages de Rome se précipitèrent en foule au Capitole. "C'était une indignité, s'écriaient-ils, que de frustrer du triomphe un général qui avait heureusement terminé une guerre si importante. C'était sacrifier les généraux à la licence et à l'avidité des soldats, dont on brigait déjà trop souvent la faveur par de coupables complaisances. Que serait-ce si les généraux se trouvaient ainsi placés sous la dépendance de leurs troupes ? " Chacun à l'envi accablait Galba de reproches. Enfin, lorsque ce tumulte fut apaisé, M. Servilius, qui avait été consul et maître de la cavalerie, demanda aux tribuns de remettre l'affaire en délibération, et de lui permettre de haranguer le peuple. Les tribuns se retirèrent à l'écart pour se consulter ; vaincus par l'autorité des principaux citoyens, ils déclarèrent qu'ils allaient rouvrir la délibération et rappeler les mêmes tribus, lorsque M. Servilius et les autres citoyens qui voudraient prendre la parole auraient harangué le peuple.

## Discours de M. Servilius à l'assemblée du peuple

“Citoyens, dit Servilius, si vous n’aviez eu d’autre occasion d’apprécier les talents militaires de L. Aemilius, il suffirait, pour juger un si grand général, de considérer qu’ayant dans son camp des soldats si mutins et si remuants, un ennemi personnel si illustre et si entreprenant, dont l’éloquence est si propre à soulever la multitude, il n’a eu dans son armée aucune sédition. Cette sévérité même contre laquelle ils s’élèvent en ce moment, les a contenus dans le devoir. Ils ont été pliés au joug de l’ancienne discipline, et ils veulent aujourd’hui la secouer.

Quant à Ser. Galba, s’il avait l’intention de faire un essai de ses forces en accusant Paul Émile, et de nous donner un modèle de son éloquence, il aurait dû au moins éviter de s’opposer à un triomphe dont le sénat avait reconnu la justice. Et le lendemain de la solennité, quand Paul Émile n’aurait plus été qu’un simple citoyen, alors il aurait pu l’accuser et l’interroger au nom des lois. Ou bien encore, il pouvait attendre qu’il fût devenu lui-même magistrat, et citer alors son ennemi devant le peuple. De cette façon, Paul Émile aurait obtenu par son triomphe le juste prix de l’habileté avec laquelle il a conduit la guerre, sans échapper au châtement s’il avait terni l’éclat de ses succès passés et récents.

Mais Galba a voulu calomnier la gloire de celui contre lequel il ne pouvait articuler aucune accusation, aucun fait déshonorant. Hier il demandait un jour entier pour accuser Paul Émile, et il a passé quatre heures, c’est-à-dire tout ce qui restait de la journée, à récriminer contre lui. Quel accusé a jamais été assez coupable pour que tant d’heures ne pussent suffire à l’énumération de ses crimes ? Qu’a-t-il reproché à Paul Émile que ce général voulût nier, s’il songeait à se défendre ?

Supposons un instant deux assemblées, l’une composée des soldats qui ont fait la guerre de Macédoine, l’autre impartiale, intègre, sans faveur et sans haine, le peuple romain tout entier constitué en tribunal. Que l’accusé comparaisse d’abord devant l’assemblée des citoyens ! Eh bien ! Ser. Galba, que diriez-vous en présence des citoyens romains ? Il vous serait alors interdit de tenir ce langage : ‘Vous avez surveillé les postes avec trop d’exactitude et de sévérité ; vous avez fait les veilles avec trop de rigueur et de soin ; vous avez imposé aux soldats plus de travaux que de coutume, et vous donniez à la fois l’ordre et l’exemple ; vous avez le même jour fait une longue marche et livré bataille. Il ne vous a pas même, après la victoire, accordé un instant de repos et vous a menés sur-le-champ à la poursuite de l’ennemi. Il pouvait vous enrichir en vous partageant le butin, il a mieux aimé garder l’argent du roi pour le faire porter à son triomphe et le verser ensuite dans le trésor public.’

De tels reproches peuvent irriter les esprits des soldats qui trouvent qu’on n’a pas assez satisfait leur licence et leur cupidité ; mais ils ne feraient aucune impression sur le peuple romain. Les Romains ont pu oublier les événements anciens qu’ils ont appris de la bouche de leurs pères, les défaites causées par la faiblesse coupable des généraux et les victoires

dues à la sévérité du commandement ; mais ils se souviennent assurément de la différence qu'il y eut, pendant la seconde guerre punique, entre M. Minucius, maître de la cavalerie, et le dictateur Q. Fabius Maximus. L'accusateur, diraient-ils, aurait pu le savoir, et la justification de Paul Émile était inutile. Passons maintenant à l'autre assemblée. Je ne vous appellerai pas citoyens, mais soldats, si du moins ce nom peut vous inspirer une certaine pudeur et vous faire craindre de manquer au respect que vous devez à votre général.

## Suite du discours de Marcus Servilius

“En songeant que je vais m’adresser à mon armée, j’éprouve des sentiments bien différents de ceux qui m’animaient, il y a peu d’instant, quand je parlais au peuple romain. Soldats, qu’avez-vous à dire ? Il y a dans Rome un personnage autre que Persée, qui ne veut pas que l’on triomphe des Macédoniens, et vous ne le mettez pas en pièces de ces mains mêmes avec lesquelles vous les avez vaincus ? Sans doute il vous eût empêchés de vaincre, s’il l’avait pu, lui qui ne veut pas que vous rentriez triomphants dans Rome. C’est une erreur, soldats, que de croire que l’honneur du triomphe est tout entier pour le général, et qu’il n’appartient pas aussi aux soldats, au peuple entier. Non, le triomphe ne sera pas pour Paul Émile seul. Déjà, beaucoup de généraux auxquels le sénat avait refusé le triomphe ont triomphé sur le mont Albain. Il est tout aussi impossible d’enlever à Paul Émile la gloire d’avoir mis fin à la guerre de Macédoine, qu’à C. Lutatius et à P. Cornélius celle d’avoir terminé, l’un la première, l’autre la seconde guerre punique, que d’enlever à ceux qui ont déjà triomphé le mérite de leurs exploits. Le triomphe ne peut rien ôter ni rien ajouter à la gloire militaire de Paul Émile ; c’est bien plutôt l’honneur des soldats et celui du peuple romain tout entier qui sont en jeu. Prenez garde de paraître n’avoir pour les plus illustres citoyens que de la jalousie et de l’ingratitude, et d’imiter en cela le peuple d’Athènes, qui persécutait par envie les principaux personnages de la république. C’est assez de l’injustice commise par vos ancêtres envers Camille, injustice qui toutefois vint le frapper avant qu’il eût reconquis Rome sur les Gaulois ; c’est assez de celle que vous avez commise vous-mêmes envers P. Scipion l’Africain. Quoi ! Le vainqueur de l’Afrique a dû se retirer et se fixer à Litterne ! C’est à Litterne qu’on montre son tombeau. Quelle honte pour nous, si le rival de gloire de ces grands hommes, Paul Émile, se voit traité par nous avec une égale ingratitude !

Évitons une telle infamie, qui pour d’autres nations serait une flétrissure, et qui pour nous aurait de funestes conséquences. En effet qui voudra ressembler à l’Africain ou à Paul Émile, dans une cité ingrate qui n’a que de la haine pour les gens de bien ; mais quand nous n’aurions aucune infamie à redouter, quand il ne s’agirait que de la gloire, quel est le triomphe dont l’honneur ne rejaillit pas sur le nom romain tout entier ? Tant de triomphes sur les Gaulois, les Espagnols, les Carthaginois, sont-ils un titre de gloire pour les généraux seuls et non pour le peuple romain ? Comme on ne triomphait pas seulement de Pyrrhus et d’Hannibal, mais bien des Épirotes et des Carthaginois, ce ne furent pas seulement Manius Curius et P. Cornélius, mais bien aussi les Romains qui triomphèrent. Cette cause est véritablement celle des soldats, qui, eux-mêmes couronnés de lauriers, parés chacun des récompenses qu’ils ont reçues, s’avancent dans la ville en faisant entendre des acclamations triomphales, et en chantant leurs louanges avec celles de leur général. S’il arrive qu’on ne fasse pas venir les soldats de leur province pour assister au triomphe, ils murmurent, et cependant, tout absents qu’ils sont, ils croient triompher parce que ce sont leurs bras qui ont remporté la victoire.

Si l’on vous demandait, soldats, pourquoi l’on vous a ramenés en Italie, au lieu de vous

licencier aussitôt après la fin de la guerre ; pourquoi vous êtes venus en masse à Rome sans quitter vos étendards ; pourquoi vous restez ici au lieu de regagner chacun vos foyers, ne répondriez-vous pas que vous vouliez figurer au triomphe ? Assurément, vous deviez vouloir vous montrer à vos concitoyens dans la pompe de la victoire.”

## Fin du discours de Servilius

“On a triomphé récemment de Philippe, père de Persée, et d’Antiochus. Tous deux étaient sur le trône, à l’époque de ce triomphe. Et l’on ne triompherait pas de Persée prisonnier, amené à Rome avec ses enfants ? Supposez que Paul Émile, redevenu simple particulier et confondu dans la foule des citoyens, voie L. Anicius et Cn. Octavius, tout brillants d’or et de pourpre, monter au Capitole dans leur char, et qu’il leur dise : ‘L. Anicius, Cn. Octavius, vous croyez-vous plus dignes que moi du triomphe ?’ Sans doute, ils lui céderaient aussitôt leur char, et, par pudeur, le revêtiraient de leurs ornements.

Et vous, citoyens, vous aimez mieux voir marcher Gentius que Persée devant le char triomphal, vous récompenserez du triomphe une expédition secondaire, plutôt que la guerre principale ? Les légions d’Illyrie et les soldats de la flotte entreront dans Rome couronnés de lauriers, et les légions qui ont vaincu en Macédoine, privées du triomphe qui leur est dû, assisteront à celui des autres ? Et puis que deviendra ce précieux butin, que deviendront ces riches dépouilles, fruits de la victoire ? où cacher tant de milliers d’armes enlevées aux ennemis tués dans le combat ? Les renverrez-vous en Macédoine ? Et les statues d’or, de marbre ou d’ivoire, les tableaux, les tissus précieux, tous les vases d’argent et d’or, tout ce riche trésor du roi ? Transportera-t-on ces richesses dans le trésor public pendant la nuit, comme le honteux produit d’un vol ? Et ce spectacle si imposant, ce roi si fameux et si puissant, devenu votre prisonnier, quand l’offrira-t-on aux yeux du peuple vainqueur ? Il n’est presque aucun de nous qui ne se souvienne du concours innombrable qu’attira Syphax prisonnier, bien qu’il ne fût qu’un ennemi secondaire dans la guerre punique. Et l’on nous déroberait la vue de Persée captif, de ses fils, Philippe et Alexandre, qui portent des noms si célèbres ? Tous les yeux sont avides de voir Paul Émile lui-même qui a été deux fois consul, et qui a soumis la Grèce, faire son entrée dans Rome sur un char triomphal. Nous l’avons élevé au consulat, pour qu’il mît fin à une guerre qui durait depuis quatre ans, à notre honte. Quand le sort lui eut donné la Macédoine, quand il partit, nos pressentiments lui présagèrent la victoire et le triomphe ; il revient vainqueur, et nous l’empêcherions de triompher ?

Il ne s’agit pas ici des hommes seulement, il s’agit des dieux aussi : oserons-nous les frustrer d’un honneur qui leur appartient ? car le triomphe leur est dû aussi bien qu’aux hommes. Vos ancêtres firent-ils jamais une grande entreprise sans invoquer les dieux au commencement et les adorer à la fin ? Le consul ou le préteur, au moment de partir pour la province ou pour la guerre, va au Capitole avec sa cote d’armes et ses licteurs offrir des vœux aux immortels. Après avoir heureusement terminé la guerre, c’est encore dans le Capitole qu’il revient triomphant et qu’il apporte les offrandes du peuple romain aux dieux qu’il avait invoqués. Ce n’est pas le moindre ornement du triomphe que ces victimes qui ouvrent la marche, et prouvent que le général vainqueur remercie les dieux des avantages qu’il a accordés à la république. Partagerez-vous ces victimes que Paul Émile a eu soin de rassembler pour son triomphe ; que chacun de vous en immole une. Le banquet du sénat, qui ne peut avoir lieu dans aucun endroit profane, soit particulier, soit public, mais qui doit

se donner au Capitole (et pensez-vous qu'il ait pour but le plaisir des hommes ou la gloire des dieux et le plaisir des hommes en même temps ?), en troubleriez-vous les apprêts à l'instigation de Ser. Galba ? Les portes de Rome seront-elles fermées au triomphe de Paul Émile ? Laisseriez-vous de l'autre côté du fleuve le roi des Macédoniens, Persée, ses enfants, la foule des captifs qui l'accompagnent et les dépouilles de la Macédoine ? Paul Émile ira-t-il des portes de la ville à sa maison comme un simple particulier revenant de la campagne ?

Mais vous, centurions et soldats, n'hésitez point entre un décret rendu par le sénat en faveur de Paul Émile, votre général, et les vaines paroles de Galba. Écoutez-moi, et méprisez ce qu'il vous a dit. Cet homme n'a étudié que l'art de la parole, encore était-ce seulement pour en faire un instrument de médisance et de perfidie. Moi, défié par l'ennemi, j'ai soutenu vingt-trois combats singuliers, et j'ai rapporté les dépouilles de tous ceux avec lesquels je me suis mesuré. Mon corps est couvert de glorieuses cicatrices, toutes reçues par devant."

Après ce discours, il découvrit, dit-on, sa poitrine et raconta dans quelle guerre il avait reçu chacune de ses blessures. Pendant qu'il les montrait, il arriva que ses vêtements tombèrent trop bas et qu'on aperçut une tumeur qu'il avait à l'aîne. Cette vue fit rire ceux qui étaient auprès de lui. "Vous riez, reprit-il ; eh bien ! Ce mal je l'ai contracté en restant à cheval jour et nuit, et je n'en rougis pas ; je ne le regrette pas plus que mes cicatrices, puisqu'il ne m'a jamais empêché de servir la république, en temps de paix comme en temps de guerre. Vieux guerrier, j'ai souvent montré aux jeunes soldats ce corps mutilé par le fer : que Galba découvre le sien, on le verra frais et sans blessure.

Tribuns, rappelez, si vous le jugez à propos, les tribus aux suffrages : pour moi, soldats.



## **Le triomphe de Paul Émile (28-30 novembre 167)**

Valérius Antias dit que l'or et l'argent faisant partie du butin étalé en triomphe formaient une somme de cent vingt millions de sesterces. Mais à en juger par le nombre des chars et la masse d'or et d'argent dont il fait lui-même l'énumération, cette somme a dû être beaucoup plus considérable. On assure que Persée avait dépensé une somme aussi forte, soit pour les préparatifs de la guerre, soit pendant sa fuite dans l'île de Samothrace. Ce qu'il y eut de plus étonnant, c'est qu'il ait pu, pendant les trente années qui suivirent la guerre de Philippe contre les Romains, tirer tant d'argent soit de l'exploitation des mines, soit des autres revenus de l'état. Aussi avait-il commencé la guerre contre les Romains avec d'immenses ressources, tandis que son père n'avait eu à sa disposition que de faibles sommes.

Enfin paraissait Paul Émile lui-même monté sur un char. Son air de dignité naturel était encore rehaussé par ses cheveux blancs. On remarquait derrière son char, entre autres personnages illustres, ses deux fils, Q. Maximus et P. Scipion ; venaient ensuite les escadrons de cavalerie et les cohortes d'infanterie, rangés en bon ordre. On donna cent deniers à chaque fantassin, le double à chaque centurion, le triple à chaque cavalier. On croit que le général aurait triplé la somme dont il gratifia les fantassins, s'ils ne s'étaient point opposés à son triomphe ou s'ils avaient témoigné leur reconnaissance par leurs acclamations.

Persée, conduit enchaîné à travers la ville devant le char du vainqueur, ne fut pas alors le seul exemple des vicissitudes humaines. Paul Émile lui-même, entouré de l'éclat de l'or et de la pourpre, ne fut pas à l'abri des coups du sort. Il avait donné deux de ses fils en adoption ; des deux autres qu'il avait gardés auprès de lui comme héritiers de son nom, de ses dieux et de sa fortune, le plus jeune, âgé d'environ douze ans, mourut cinq jours avant le triomphe ; l'aîné, qui en avait quatorze, trois jours après. Ils devaient tous deux paraître dans le cortège, assis à côté de leur père et vêtus de la prétexte, comme pour préluder à de semblables honneurs.

Peu de jours après, le tribun M. Antonius, ayant convoqué une assemblée du peuple, Paul Émile, à l'exemple des autres généraux, y rendit compte de sa conduite, et prononça un discours mémorable et digne d'un des plus grands citoyens de Rome.

## Discours de Paul Émile à l'assemblée du peuple

“Romains, dit-il, vous n’ignorez pas, je pense, les succès que j’ai obtenus dans le cours de mon consulat, et les deux coups de foudre qui sont venus dernièrement frapper ma famille : vous avez été tour à tour témoins de mon triomphe et des funérailles de mes enfants. Permettez-moi, cependant, d’établir, avec les sentiments qui doivent m’animer, une comparaison entre ma fortune particulière et la prospérité publique.

Lorsque je quittai l’Italie, je m’embarquai à Brindes au lever du soleil ; vers la neuvième heure du jour, j’abordai à Corcyre avec toute ma flotte. Quatre jours après, j’étais à Delphes, où j’offris un sacrifice à Apollon pour vos troupes de terre et de mer et pour votre général. De Delphes, j’arrivai en quatre jours au camp. Après y avoir pris le commandement de l’armée, et réformé quelques abus qui auraient pu être de grands obstacles à nos succès, je marchai contre les ennemis. Mais, voyant qu’il était impossible d’emporter leur camp et de forcer le roi de combattre, je m’ouvris un passage à travers ses postes pour pénétrer jusqu’à Pétra, j’obligeai Persée à engager l’action, et je le vainquis en bataille rangée. Je mis ainsi la Macédoine au pouvoir du peuple romain, et cette guerre, que quatre consuls avaient entreprise avant moi et qui avait pris chaque année un caractère plus grave, je la terminai en quinze jours. Ce premier succès enfanta en quelque sorte tous ceux qui suivirent : toutes les villes de la Macédoine se soumirent ; les trésors du roi tombèrent entre nos mains ; Persée, livré pour ainsi dire par les dieux mêmes, fut fait prisonnier avec ses enfants dans le temple de Samothrace.

Dès lors mon bonheur me parut trop grand et m’inspira de la défiance. Je commençai à craindre les dangers de la mer pour le transport de tant de richesses et le trajet d’une armée victorieuse. Quand je vis toute ma flotte heureusement débarquée en Italie, je n’avais plus rien à souhaiter. Je ne formais plus qu’un vœu, c’est que si la fortune devait, suivant son habitude, nous faire sentir ses brusques retours, ses coups portassent plutôt sur ma famille que sur la république. J’espère que les malheurs qui viennent de m’accabler auront servi à garantir l’état. Mon triomphe, placé entre les deux convois funèbres de mes enfants, aura suffi aux jeux cruels de la fortune. Nous offrons, Persée et moi, un exemple frappant de l’inconstance du sort. Cependant Persée a vu, dans sa captivité, ses enfants captifs marcher devant lui : il jouit du moins de leur présence. Et moi, qui ai triomphé de lui, j’ai quitté les funérailles de l’un pour monter au Capitole, et du Capitole je suis allé voir expirer l’autre. D’une si nombreuse postérité il ne reste plus un seul héritier du nom de Paul Émile. Comptant trop sur le nombre de mes enfants, j’en ai fait passer deux par l’adoption dans les familles Cornélia et Fabia. Paul Émile est réduit à l’isolement dans sa maison ; mais le bonheur public et la prospérité de l’état me consolent de mes malheurs domestiques.”

## **Triomphe de Cn. Octavius (1er décembre 167). Leçon de grandeur à un roi**

Ce discours, si plein de grandeur d'âme, produisit sur le peuple une impression plus vive que s'il eût déploré son infortune dans les termes les plus attendrissants. Aux calendes de décembre, Cn. Octavius reçut les honneurs du triomphe naval. On ne vit dans ce triomphe ni captifs, ni dépouilles. Il donna à chacun des soldats de sa flotte soixante-quinze deniers, le double aux pilotes, et le quadruple aux commandants des vaisseaux.

Le sénat fut ensuite convoqué. Il décida que Q. Cassius conduirait le roi Persée, avec son fils Alexandre, dans la ville d'Albe pour y être gardé avec les gens de leur suite, l'argent, leurs trésors et leurs bagages. Bithys, fils du roi de Thrace, fut confiné avec les autres otages dans la ville de Carséoles. On emprisonna le reste des captifs qui avaient servi au cortège triomphal.

Quelques jours après, des ambassadeurs vinrent de la part de Cotys, roi de Thrace, apporter de l'argent pour racheter son fils et les autres otages. On les introduisit dans le sénat. Ils donnèrent pour excuse que si Cotys avait aidé Persée dans la guerre, c'était bien contre son gré et par suite de la nécessité où il s'était trouvé de fournir des otages. Ils prièrent le sénat de vouloir bien déterminer lui-même le prix de la rançon. On leur répondit que le peuple romain se souvenait de l'amitié qui l'unissait à Cotys, à ses ancêtres et à la nation des Thraces. "Les otages qu'il avait donnés, ajouta-t-on, faisaient son crime, loin de pouvoir servir à sa justification. Persée, même pendant la paix, ne devait point être redoutable aux Thraces, bien moins encore, depuis qu'il avait à lutter contre les Romains. Au reste, quoique Cotys eût préféré la faveur de Persée à l'amitié du peuple romain, le sénat considérerait plutôt sa dignité que la justice de son ressentiment : il rendait au roi son fils et ses otages. Les bienfaits du peuple romain étaient gratuits ; il aimait mieux laisser ses services dans le souvenir de ceux qui en étaient l'objet que de se les faire payer."

On nomma trois commissaires pour reconduire les otages en Thrace : ce furent T. Quinctius Flaminius, C. Licinius Nerva, M. Caninius Rébilus. On fit à chacun des Thraces un présent de deux mille as. Bithys fut rappelé de Carséoles avec les autres otages et retourna avec les ambassadeurs auprès de son père. Les vaisseaux de la flotte du roi pris sur les Macédoniens et qui étaient d'une grandeur extraordinaire, furent déposés dans le Champ de Mars.

## Triomphe de L. Anicius sur les Illyriens (17 février 166)

Le triomphe de Paul Émile était encore présent, non seulement au souvenir, mais presque aux yeux des Romains, lorsque Anicius triompha, le jour des Quirinalia, de Gentius et des Illyriens. Tout dans cette cérémonie ressembla à la première, mais sans l'égaliser. Le général était moins illustre, soit que l'on comparât pour la noblesse Anicius avec Paul Émile, ou pour l'autorité un préteur avec un consul. On ne pouvait pas plus établir le parallèle entre Gentius et Persée, entre les Illyriens et les Macédoniens, entre les dépouilles des deux états, les sommes d'argent qu'on en avait tirées, les gratifications faites aux deux armées.

Mais, quoique le premier triomphe éclipsât celui-ci, en considérant le général en lui-même, on trouvait qu'il n'était pas non plus sans mérite. En peu de jours il avait dompté les Illyriens, nation redoutable sur terre et sur mer, et qui mettait sa sûreté dans ses places fortes ; il avait fait prisonniers le roi et tous les membres de la famille royale. On vit paraître dans son triomphe une grande quantité de drapeaux, ainsi que d'autres dépouilles, et les meubles du palais du roi, vingt-sept livres pesant d'or et dix-neuf d'argent, trois mille deniers et cent vingt mille pièces d'argent d'Illyrie. Le roi Gentius fut conduit devant le char du vainqueur avec sa femme et ses enfants, Caravantius, son frère, et quelques nobles Illyriens. Anicius donna sur le butin quarante-cinq deniers à chaque soldat, le double à chaque centurion, le triple à chaque chevalier. Les alliés du nom latin reçurent la même gratification que les citoyens, et les troupes de la flotte des alliés la même que les soldats. L'armée suivit ce triomphe avec des transports de joie et célébra par des chants d'allégresse les exploits de son général. Valérius Antias assure qu'on tira du butin vingt millions de sesterces, outre l'or et l'argent qui furent versés dans le trésor. Comme il semblait peu probable qu'on eût pu recueillir une telle somme, je me suis contenté de citer l'auteur sans garantir le fait. Un sénatus-consulte relégua à Spolète le roi Gentius avec sa femme, ses enfants et son frère ; les autres captifs furent emprisonnés à Rome. Mais les habitants de Spolète, ayant refusé de se charger de la garde de la famille royale, on la transféra à Iguvium. Le reste du butin d'Illyrie se composait de deux cents barques, prises sur le roi Gentius. Q. Cassius fut chargé, par un décret du sénat, de les distribuer aux habitants de Corcyre, d'Apollonie et de Dyrrachium.

## **Élections pour l'année 166. Venue du roi Prusias à Rome (premiers mois de l'année 166)**

Cette année, les consuls se bornèrent à ravager le territoire des Ligures ; comme l'ennemi évita constamment leur présence, ils revinrent à Rome sans s'être signalés par aucun exploit. Leur retour avait pour but l'élection des magistrats. Dès le premier jour des comices ils proclamèrent consuls M. Claudius Marcellus et C. Sulpicius Gallus. Le lendemain on nomma préteurs L. Julius, L. Apuléius Saturninus, A. Licinius Nerva, P. Rutilius Calvus, P. Quintilius Varus et M. Fontéius. On assigna à ces préteurs les deux juridictions de la ville, les deux Espagnes, la Sicile et la Sardaigne.

Il y eut cette année un mois intercalaire, qui commença le lendemain des Terminalia. Cette année aussi mourut l'augure C. Claudius : ses collègues lui donnèrent pour successeur T. Quinctius Flamininus. Le flamine quirinal Q. Fabius Pictor mourut également.

Le roi Prusias vint à Rome avec son fils Nicomède. Il entra dans la ville suivi d'un nombreux cortège, se rendit directement au Forum et au tribunal du préteur Q. Cassius ; puis, en présence de la foule qui était accourue de toutes parts, il déclara qu'il était venu offrir ses hommages aux dieux de Rome, au sénat et au peuple romain, et les féliciter de leur victoire sur les rois Persée et Gentius, et de l'accroissement que la réduction de la Macédoine et de l'Illyrie avait donné à leur empire. Le préteur lui ayant répondu qu'il le présenterait au sénat le jour même, si Prusias le désirait, le roi de Bithynie demanda un délai de deux jours pour visiter les temples des dieux, la ville, ses hôtes et ses amis. On lui donna pour guide le questeur L. Cornélius Scipion, qui avait été déjà envoyé à sa rencontre jusqu'à Capoue ; et on loua des appartements pour le prince et pour sa suite.

Deux jours plus tard il eut audience, félicita le sénat de sa victoire, rappela les services qu'il lui avait rendus dans cette guerre, et demanda "la permission d'acquitter un vœu en immolant dans le Capitole à Rome dix grandes victimes et à Préneste une dans le temple de la Fortune. C'était, dit-il, un vœu qu'il avait fait pour le triomphe du peuple romain. Il sollicita aussi le renouvellement de l'alliance conclue avec lui, et la cession du territoire confisqué sur Antiochus : les Romains n'en avaient pas encore disposé et c'étaient des Gaulois qui s'en étaient emparés." Enfin il recommanda son fils Nicomède au sénat. Ses demandes furent appuyées par tous les généraux qui avaient commandé en Macédoine. Elles furent donc toutes agréées, excepté l'abandon du territoire. On lui répondit à cet égard "qu'on enverrait des commissaires pour examiner cette affaire ; que si le territoire appartenait au peuple romain, et qu'on n'en n'eût disposé en faveur de personne, on le donnerait à Prusias, qui avait si bien mérité un tel présent ; mais que s'il n'avait pas appartenu au roi Antiochus, il n'était pas probable qu'il fût tombé au pouvoir du peuple romain, ou que s'il avait été donné aux Gaulois, Prusias devrait excuser des Romains de ne vouloir lui faire aucune concession qui portât préjudice à quelqu'un ; qu'on ne pourrait jamais avoir de reconnaissance pour un bienfait, du moment où l'on

saurait que le bienfaiteur vous en dépouillera à son gré ; que le sénat prenait volontiers Nicomède sous sa protection ; que Ptolémée, roi d'Égypte, était une preuve de l'intérêt avec lequel le peuple romain veillait sur les enfants des rois ses amis."

Telle fut la réponse faite à Prusias. On lui fit présent de {lacune} sesterces et de vaisselle d'argent du poids de cinquante livres. Son fils Nicomède reçut une somme égale à celle qui avait été donnée à Masgaba, fils du roi Masinissa. Les victimes et les autres objets nécessaires aux sacrifices qui devaient être offerts tant à Rome qu'à Préneste, furent fournis au roi par la république, comme on les fournissait aux magistrats romains. On destina vingt vaisseaux longs de la flotte, qui était à Brindes, pour transporter ce prince jusqu'à la flotte dont on lui avait fait présent. L. Cornélius Scipion avait ordre de ne pas le quitter, et de pourvoir aux dépenses personnelles de Prusias et à celles de sa suite jusqu'à ce qu'ils fussent embarqués. Le roi fut, dit-on, émerveillé des égards dont le combla le peuple romain ; il refusa pour lui-même toute espèce de présents ; mais il enjoignit à son fils d'accepter ceux qui lui étaient destinés.

(19)Voilà ce que disent de Prusias les écrivains romains. Polybe raconte que ce prince, déshonorant la majesté royale, allait toujours au-devant des ambassadeurs, avec le bonnet d'affranchi et la tête rasée, disant qu'il était l'affranchi du peuple romain ; et que par conséquent il portait les insignes de sa condition. À Rome aussi, ajouta-t-il, lorsqu'il se présenta au sénat, il se prosterna, baisa le seuil de la curie, appela les sénateurs ses dieux sauveurs, et prononça un discours moins adulateur encore pour son auditoire que déshonorant pour lui-même. Après un séjour de trente jours au plus dans la ville, il repartit pour son royaume.

**Fin du Livre XLV**

## **Livres LXVI à CXLII (167 à 9 av. J.-C.)**

Livres LXVI à CXLII (167 à 9 av. J.-C.) ; ne sont pas parvenus jusqu'à nous, seulement des fragments

## Livre LXVIII

Le préteur M. Antonius poursuit les pirates jusqu'en Cilicie. — Le consul C. Marius se défend dans son camp assiégé avec vigueur par les Teutons et les Ambrons. Il gagne ensuite sur eux deux grandes batailles aux environs d'Aquæ Sextiæ ; deux cent mille ennemis sont tués ; quatre-vingt-dix mille sont faits prisonniers. — Marius, malgré son absence, est créé consul pour la cinquième fois. On lui offre le triomphe ; il le refuse jusqu'à ce qu'il ait vaincu les Cimbres. — Q. Catulus, proconsul, qui gardait les défilés des Alpes, est battu par les Cimbres ; il se retire sur l'Adige et s'y retranche dans un château fort. Les Cimbres le forcent encore d'abandonner cette position. Après s'être ainsi ouvert un passage par leur valeur, ils pénètrent en Italie en poursuivant le proconsul et son armée. Mais Catulus et C. Marius parviennent à opérer leur jonction. Ils livrent la bataille et la gagnent. Cent quarante mille ennemis restent, dit-on, sur le champ de bataille ; soixante mille sont faits prisonniers. Marius est reçu aux applaudissements de toute la ville ; on lui offre deux triomphes ; il se contente d'un seul. Les nobles, qui d'abord n'avaient pu voir, sans jalousie, un homme nouveau élevé à de si grands honneurs, avouent eux-mêmes qu'il a sauvé la république. — Publicius Malleolus, meurtrier de sa mère, est cousu dans un sac et jeté à la mer. C'est le premier exemple de ce genre de supplice. — Les anciles s'agitèrent, dit-on, avec bruit, avant la fin de la guerre cimbrique. — Ce livre contient en outre le récit des guerres qui eurent lieu entre les rois de Syrie.



## Livre LXIX

L. Apuléius Saturninus, appuyé du crédit de C. Marius, fait tuer par des soldats A. Nunnus, son compétiteur, et se fait ainsi élire tribun du peuple. Il exerce le tribunat, comme il l'avait obtenu, par la violence. Après avoir fait passer, par les mêmes moyens, une loi agraire, il fait assigner Metellus Numidicus, qui refusait de jurer obéissance à cette loi. Celui-ci, voyant tous les bons citoyens disposés à le défendre, se rend volontairement en exil, pour ne pas être la cause d'une guerre civile. Il se retire à Rhodes, et s'y console par l'étude et par la conversation des grands hommes. Après son départ, C. Marius, l'auteur de la sédition et qui avait acheté un sixième consulat, en répandant de l'argent dans les tribus, lui fait interdire l'eau et le feu. — Le même Apuléius Saturninus, tribun du peuple, tue C. Memmius, candidat au consulat, dont il craignait surtout l'opposition à ses projets contre les patriciens. Ces violences soulèvent enfin le sénat ; C. Marius, homme d'un caractère variable et changeant au gré des événements, embrasse lui-même la cause de cet ordre, lorsqu'il voit qu'il lui est impossible de sauver Saturninus ; on s'arme contre celui-ci ; il est vaincu et périt à la suite d'une sorte de guerre civile, avec le préteur Glaucia et les autres complices de ses fureurs. — Q. Caecilius Metellus revient d'exil ; son retour excite, dans toute la ville, les plus grandes démonstrations de joie. — Le proconsul Manius Aquillius termine en Sicile une guerre des esclaves.

## Livre LXX

Manius Aquilius, accusé de concussion, refuse de prier lui-même ses juges. M. Antonius, chargé de le défendre, déchire la tunique de son client pour montrer les honorables cicatrices dont sa poitrine est couverte. Cette vue le fait absoudre sans hésitation. Ce fait ne s'appuie que sur le témoignage de Cicéron. — Le proconsul T. Didius obtient quelques avantages contre les Celtibères. — Ptolémée, surnommé Apion, roi de Cyrène, nomme, en mourant, le peuple romain son héritier : le sénat donne la liberté aux villes qui avaient fait partie de son royaume. — Ariobarzane est rétabli, par L. Cornélius Sylla, sur le trône de Cappadoce. — Des députés parthes, envoyés par Arsace, leur roi, viennent trouver Sylla pour demander l'amitié du peuple romain. — P. Rutitius, s'étant attiré la haine de l'ordre équestre, en qui résidait le pouvoir judiciaire, parce qu'il s'était opposé, en Asie, aux injustices des publicains lorsqu'il était lieutenant du proconsul Q. Mucius, est condamné comme coupable de concussion, malgré son extrême probité, et envoyé en exil. — Le préteur C. Sentius n'est pas heureux dans son expédition contre les Thraces. Le sénat, fatigué des excès auxquels se livraient les chevaliers dans l'exercice du pouvoir judiciaire, commence à faire tous ses efforts pour que ce pouvoir lui soit transféré. M. Livius Drusus, tribun du peuple, appuie les desseins du sénat. Il emploie, pour augmenter sa puissance, un moyen dangereux, en excitant le peuple par l'espoir des largesses. — Il est en outre parlé, dans ce livre, des guerres des rois de Syrie.

## Livre LXXI

Le tribun du peuple, M. Livius Drusus, afin de se procurer de plus grandes forces pour défendre la cause du sénat, dont il était chargé, gagne, par l'espoir du droit de cité, les alliés et les peuples de l'Italie. Avec leur secours il fait passer, par la violence, des lois pour les distributions de terres et de blé. Il en fait voter ensuite une autre sur l'administration de la justice. En vertu de cette loi le pouvoir judiciaire doit appartenir, par égales portions, au sénat et à l'ordre équestre. — Drusus ne peut remplir la promesse qu'il a faite aux Italiens, de leur faire obtenir le droit de cité ; ceux-ci, irrités, méditent une défection. — Réunions tenues par les Italiens ; ligue formée par ces peuples ; discours tenus dans les assemblées des chefs. — Tous ces événements rendent Drusus odieux, même au sénat, qui le regarde comme la cause de la guerre sociale. Il est tué dans sa maison, on ne sait par qui.

## Livre LXXII

Défection des peuples d'Italie ; les Picentins commencent la guerre ; ils sont imités par les Vestins, les Marses, les Péligniens, les Marrucins, les Samnites et les Lucaniens. — Le proconsul Q. Servilius est massacré à Asculum, avec tous les citoyens romains qui se trouvent dans cette place. Le peuple prend le sagum. — Ser. Galba tombe au pouvoir des Lucaniens ; il doit sa liberté au dévouement d'une femme chez laquelle il est logé. — Les colonies d'Albe et d'Aesernia sont assiégées par les Italiens. — Secours envoyés au peuple romain par les alliés de nom latin et les peuples étrangers. — Opérations militaires des deux partis ; villes emportées par l'un et par l'autre.

## Livre LXXIII

Le consul L. Julius César engage, contre les Samnites, un combat dont l'issue n'est pas heureuse. — La colonie de Nola tombe au pouvoir des Samnites, avec le préteur L. Postumius, qui est massacré par eux. Des peuples nombreux se joignent aux ennemis. — Le consul P. Rutilius est battu par les Marses, il périt lui-même dans le combat ; mais dans une seconde bataille, son lieutenant, C. Marius, répare cet échec. — Ser. Sulpicius défait les Péligniens. — Q. Caepion, lieutenant de Rutilius, assiégé par l'ennemi, fait une sortie qui lui réussit. Il obtient par ce succès un pouvoir égal à celui de C. Marius ; mais, devenu téméraire, il tombe dans un piège qui lui est tendu ; son armée est défaite et il périt. — Le consul L. Julius César gagne une bataille contre les Samnites. À cause de cette victoire le peuple dépose le sagum ; mais, comme si la fortune eût voulu que les succès, dans cette guerre, fussent partagés, la colonie d'Aesernia 894 tombe, avec M. Marcellus, au pouvoir des Samnites. — Les Marses sont défaits par C. Marius et Hierius Asinius, préteur des Marrucins, périt dans la mêlée. — Dans la Gaule transalpine, les Salluviens révoltés sont vaincus par C. Caecilius.

## Livre LXXIV

Cn. Pompée défait les Picentins et les tient assiégés. À cause de cette victoire on prend à Rome la prétexte et les autres insignes des magistratures. — C. Marius livre aux Marses un combat dont le succès est douteux. — Premier exemple de l'enrôlement des affranchis. — Le lieutenant A. Plotius défait les Ombriens, et le préteur L. Porcius, les Marses : ces deux peuples s'étaient révoltés. — Nicomède, roi de Bithynie, et Ariobarzane, roi de Cappadoce, sont rétablis sur leurs trônes. — Les Marses sont vaincus en bataille rangée par le consul Cn. Pompée. — La ville étant accablée par les dettes, le préteur A. Sempronius Asellio, qui rendait des jugements favorables aux débiteurs, est tué dans le forum par les usuriers. — Ce livre contient en outre le récit des incursions et des ravages des Thraces dans la Macédoine.

## Livre LXXV

Le lieutenant A. Postumius Albinus, commandant de la flotte, accusé de trahison par la voix publique, est tué par son armée. — Le lieutenant Lucius Cornelius Sylla gagne une bataille sur les Samnites, et leur prend deux camps. — Cn. Pompée reçoit la soumission des Vestins. — Succès du consul L. Porcius ; il défait les Marses dans plusieurs rencontres, et périt au moment où il se rend maître de leur camp. Sa mort donne la victoire à l'ennemi, dans cette affaire. — Les Samnites sont vaincus en bataille rangée par Cosconius et Lucanus ; mort de Marius Egnatius, le plus célèbre de leurs généraux ; un grand nombre de leurs villes se rendent. — L. Sylla parvient à dompter les Hirpins ; il est plusieurs fois vainqueur des Samnites, et reçoit la soumission de plusieurs peuples. Après s'être illustré par des exploits que précédemment peu de généraux avaient égalés avant leur consulat, il se rend à Rome pour solliciter cette charge.

## Livre LXXVI

Le lieutenant A. Gabinius obtient des succès contre les Lucaniens ; il leur prend un grand nombre de villes, et périt en assiégeant leur camp. — Le lieutenant Sulpicius taille en pièces les Marrucins, et reprend tout ce pays. — Le proconsul Cn. Pompée reçoit la soumission des Vestins et des Péligniens. — Les Marses sont également battus, dans plusieurs rencontres, par les lieutenants L. Muréna et Caecilius Pinna : ils demandent la paix. — Prise d'Asculum par Cn. Pompée. — Les Italiens sont taillés en pièces par le lieutenant Mamercus Aemilius ; Silo Poppaedi, général des Marses, instigateur de cette guerre, périt dans le combat. — Ariobarzane, roi de Cappadoce, et Nicomède, roi de Bithynie, sont chassés de leurs états par Mithridate, roi de Pont. — Incursions et ravages des Thraces dans la Macédoine.



## Livre LXXVII

Le tribun du peuple, P. Sulpicius, fait passer, à l'instigation de C. Marius, plusieurs lois pernicieuses, portant le rappel des exilés, l'inscription dans les tribus de nouveaux citoyens et des affranchis, et la nomination de C. Marius au commandement de la guerre contre Mithridate. Dans son opposition contre les consuls Q. Pompée et L. Sylla, il exerce des violences et fait tuer Q. Pompée, fils du consul et gendre de Sylla. — Le consul L. Sylla vient à Rome avec son armée ; il livre, dans l'intérieur même de la ville, un combat à la faction de Sulpicius et de Marius, et parvient à l'expulser. — Douze hommes de cette faction, entre autres C. Marius et son fils, sont déclarés ennemis publics par le sénat. — P. Sulpicius, qui se tenait caché dans une villa, est dénoncé par un de ses esclaves et mis à mort. On affranchit l'esclave pour tenir la promesse faite au dénonciateur ; mais on le précipite du haut de la roche Tarpéienne, pour avoir trahi son maître. — C. Marius, le fils, passe en Afrique. — C. Marius, le père, se cache dans les marais de Minturne ; il en est tiré par les habitants de cette ville ; un esclave, Gaulois de nation, envoyé pour le tuer, recule frappé de la majesté d'un si grand homme. — C. Marius est embarqué aux frais de la ville et conduit en Afrique. — L. Sylla rétablit l'ordre dans l'état, puis il fonde des colonies. — Le consul Q. Pompée va prendre le commandement de l'armée du proconsul Cn. Pompée. Il est tué à l'instigation de celui-ci. — Mithridate, roi du Pont, s'empare de la Cappadoce et de la Bithynie. Il pénètre, avec une nombreuse armée, dans la province romaine de Phrygie, et en chasse le lieutenant Aquilius.

## **Livre LXXVIII**

Mithridate s'empare de toute l'Asie : il fait prisonniers le proconsul Q. Oppius et le lieutenant Aquilius. Par son ordre, tout ce qu'il y a de citoyens romains en Asie est massacré en un seul jour. Il assiège la ville de Rhodes, qui seule était restée fidèle ; mais il est vaincu dans quelques engagements sur mer, et se retire. — Archélaüs, son lieutenant, vient en Grèce avec une armée ; il s'empare d'Athènes. Empressement des villes et des îles à se déclarer, les unes pour Mithridate, les autres pour le peuple romain.

## Livre LXXIX

Cornélius Cinna présente des lois pernicieuses, et s'efforce de les faire passer par la violence et par les armes. Il est chassé de la ville, avec six tribuns du peuple, par son collègue Cn. Octavius. On lui retire son autorité ; mais il gagne l'armée d'Appius Claudius, s'en rend maître, et s'avance contre Rome, après avoir fait venir d'Afrique C. Marius et les autres exilés. — Dans cette guerre, deux frères, l'un dans l'armée de Pompée, l'autre dans celle de Cinna, combattent, sans le savoir, l'un contre l'autre. Le vainqueur, en dépouillant l'ennemi qu'il vient de tuer, reconnaît son frère ; il éclate en sanglots, lui élève un bûcher, se perce lui-même dessus, et les mêmes flammes le consomment. — Cinna pouvait être accablé dès le principe, mais la trahison de Cn. Pompée, qui favorise en même temps les deux partis, lui donne des forces. Ce général ne vient au secours du parti des grands que quand leurs affaires sont désespérées. Sa lenteur donne le temps à Cinna et à Marius d'investir la ville avec quatre armées ; deux de ces armées ont pour chefs Q. Sertorius et Carbon. — Marius prend la colonie d'Ostie, et la pille cruellement.

## Livre LXXX

Le sénat accorde aux Italiens le droit de cité. — Les Samnites, qui seuls continuaient encore les hostilités, se joignent à Cinna et à Marius. Ils taillent en pièces Plautius avec son armée. — Cinna et Marius, réunis à Carbon et à Sertorius, s'emparent du Janicule. Ils en sont repoussés par le consul Octavius. — Marius ravage les colonies d'Antium, d'Aricie et de Lanuvium. Enfin, désespérant de faire une plus longue résistance, paralysés par l'inertie et la trahison des chefs et des soldats qui refusent de combattre ou passent à l'ennemi, les nobles ouvrent les portes de Rome à Cinna et à Marius. Les vainqueurs la traitent en ville conquise, la livrent au meurtre et au pillage, massacrent le consul, Cn. Octavius, et tous les nobles du parti contraire. Parmi les victimes on compte M. Antonius, éloquent orateur, Lucius et Caius César, dont les têtes sont exposées sur les Rostres. Crassus le fils tombe sous les coups des cavaliers de Fimbria. Crassus le père, pour échapper à un traitement indigne de sa vertu, se perce de son épée. — Sans convoquer les comices, Cinna et Marius se décernent le titre de consuls pour l'année suivante, et le jour même de leur entrée en fonctions Marius fait précipiter le sénateur Licinius du haut de la roche Tarpéienne. Enfin, souillé d'une foule de crimes, il meurt aux ides de janvier. Si l'on compare les vertus et les vices de cet homme, il sera difficile de décider s'il fit plus de bien à sa patrie, comme soldat, qu'il ne lui fit de mal comme citoyen ; car si, comme général, il sauva la république, comme citoyen il causa sa ruine, d'abord par toutes sortes d'intrigues, et enfin par la guerre civile.

## **Livre LXXXI**

Sylla met le siège devant Athènes, dans laquelle s'était renfermé Archélaüs, général de Mithridate, et s'en empare après de longs efforts. Il rend à la ville la liberté et aux habitants la jouissance de leurs biens. — Magnésie, la seule ville d'Asie restée fidèle aux Romains, oppose à Mithridate une valeureuse résistance. — Incursions des Thraces en Macédoine.

## Livre LXXXII

Les troupes de Mithridate, après avoir soumis la Macédoine, étaient entrées dans la Thessalie. - Sylla remporte sur elles une victoire, leur tue cent mille hommes, et reste maître de leur camp. — Bientôt la guerre recommence, mais l'armée du roi est une seconde fois battue. — Archélaüs, avec la flotte du roi, fait sa soumission à Sylla. Cependant le consul L. Valérius Flaccus, collègue de Cinna, est envoyé pour remplacer Sylla ; mais, s'étant rendu odieux à son armée par son avarice, il est assassiné par C. Fimbria, son lieutenant, homme entreprenant à l'excès, qui s'empare du commandement. — Mithridate se rend maître de plusieurs villes d'Asie, et pille cruellement cette province. — Les Thraces font des incursions en Macédoine.

## Livre LXXXIII

C. Fimbria entre en Asie, y remporte des avantages sur quelques officiers de Mithridate, prend la ville de Pergame, tient le roi assiégé, et peu s'en faut qu'il ne s'empare de sa personne. Il prend et détruit la ville d'Ilion, qui attendait Sylla pour reconnaître son autorité, et soumet une grande partie de l'Asie. - - Sylla taille en pièces les Thraces dans de nombreuses rencontres. — L. Cinna et Cn. Papius Carbon, après s'être eux-mêmes nommés consuls pendant deux ans, font contre lui des préparatifs de guerre. Mais L. Valérius Flaccus, prince du sénat, adresse un discours aux sénateurs, et avec l'aide de tous les amis de la tranquillité publique, il obtient qu'on enverra vers Sylla des négociateurs chargés de traiter avec lui de la paix. — Cinna est massacré par ses troupes, qu'il embarquait contre leur gré pour les opposer à Sylla. — Carbon reste seul chargé du consulat. — Sylla, ayant passé en Asie, fait la paix avec Mithridate, à condition que celui-ci évacuera les provinces d'Asie, de Bithynie et de Cappadoce. — Fimbria, abandonné de ses troupes qui avaient passé du côté de Sylla, est réduit à se donner la mort ; il présente sa tête à un esclave et lui ordonne de le tuer.

## Livre LXXXIV

Sylla répond, aux négociateurs envoyés vers lui, qu'il reconnaîtra l'autorité du sénat à condition qu'on rappellera les citoyens qui, bannis par Cinna, ont cherché un refuge près de lui. — Le sénat pense devoir accéder à sa demande ; mais Carbon et son parti, qui croient trouver plus d'avantages dans la guerre, empêchent tout accord. — Le même Carbon, voulant exiger des otages de toutes les villes et de toutes les colonies d'Italie pour s'assurer de leurs dispositions contre Sylla, le sénat oppose à cette mesure un vote unanime. — Un sénatus-consulte accorde le droit de suffrage à de nouveaux citoyens. — Q. Métellus Pius, partisan de l'aristocratie, ayant pris les armes en Afrique, est battu par le préteur C. Fabius, et sur ordre du sénat, obtenu par le parti de Carbon et de Marius, prescrit le licenciement général des troupes. — Distribution des affranchis dans les trente-cinq tribus. — Préparatifs de guerre contre Sylla.



## **Livre LXXXV**

Sylla passe en Italie avec son armée. Les députés, envoyés par lui pour traiter de la paix, sont insultés par le consul C. Norbanus, auquel il fait essuyer une défaite. Après avoir fait inutilement tous ses efforts auprès de l'autre consul L. Scipion pour conclure avec lui un traité de paix, il se prépare à attaquer son camp, lorsque l'armée du consul, gagnée par les émissaires de Sylla, passe tout entière de son côté. Il pouvait ôter la vie à Scipion : il lui rend la liberté. — Cn. Pompée, fils de ce Cnéius, qui avait pris Asculum, lève un corps de volontaires et amène trois légions à Sylla. Bientôt toute la noblesse se rend en foule auprès de ce général. On abandonne la ville pour accourir dans son camp. — L'Italie entière est le théâtre des expéditions de l'un et de l'autre parti.

## Livre LXXXVI

C. Marius le fils se fait donner par la violence le consulat avant l'âge de vingt ans (de vingt-sept ans selon d'autres). C. Fabius, s'étant rendu odieux en Afrique, par son avarice et sa cruauté, est brûlé vif dans son prétoire. — L. Philippus, lieutenant de Sylla, s'empare de la Sardaigne, après la défaite et la mort du préteur Q. Antonius. — Sylla, pour ôter aux Italiens la crainte qu'il ne vienne leur enlever le droit de cité et de suffrage, leur récente conquête, fait avec eux un traité. Il compte tellement sur la victoire, qu'il renvoie des plaideurs qui se présentaient devant lui, en leur donnant délai pour comparaître à Rome, dont ses ennemis étaient encore maîtres. — Par l'ordre de C. Marius, le préteur L. Damasippus convoque le sénat et massacre tous les nobles qui restaient dans la ville. Au nombre de ces malheureux se trouvait le grand pontife Q. Mucius Scaevola, qui, cherchant à fuir, est immolé dans le vestibule du temple de Vesta. — La guerre recommence en Asie entre L. Muréna et Mithridate.

## **Livre LXXXVII**

Sylla remporte à Sacriportum une sanglante victoire sur l'armée de Marius, et l'assiège lui-même dans Préneste. — Il reprend Rome sur ses ennemis. — Marius essaie de faire une sortie ; il est repoussé. — Partout les lieutenants de Sylla combattent avec le même succès.

## Livre LXXXVIII

Sylla marche contre Carbon, met son armée en déroute près de Clusium, la taille en pièces près de Faventia et de Fidentia, et le force à quitter l'Italie. Les Samnites étaient, de tous les Italiens, les seuls qui n'eussent pas encore posé les armes ; il les défait sous les murs de Rome, non loin de la porte Colline. Sylla maître de la république ; souille la victoire la plus belle par les excès d'une cruauté inouïe. Il massacre, dans une villa appartenant à l'état, tuait mille citoyens qui avaient fait leur soumission ; il publie des listes de proscription, et inonde de sang Rome et l'Italie entière. Il fait égorger tous les Prénestins désarmés : il met à mort le sénateur Marius, après lui avoir fait rompre les membres, couper les oreilles et crever les yeux. — C. Marius, assiégé dans Préneste par Lucrétius Ofella, partisan de Sylla, ayant essayé de s'échapper par une mine et trouvant toutes les issues occupées par l'ennemi, se donne la mort. Il était dans la mine avec Pontius Télesinus, qui l'accompagnait dans sa lutte lorsqu'ils voient le salut impossible, tous deux tirent leurs épées et s'élancent l'un sur l'autre ; Pontius est tué, et Marius blessé ordonne à son esclave de lui donner le coup mortel.

## Livre LXXXIX

Par ordre de Cn. Papirius Carbon qui avait abordé à Cossura, M. Brutus se rend à Lilybée, dans une barque de pêcheur, pour s'informer si Pompée est en Sicile. Mais, enveloppé par des vaisseaux que Pompée avait envoyés, il se donne la mort en appuyant la garde de son épée contre le banc des rameurs, et en se jetant sur la pointe de tout le poids de son corps. Pompée, envoyé par le sénat en Sicile avec un commandement, fait saisir et mettre à mort Cn. Carbon, qui, dans ses derniers moments, pleure et tremble comme une femme. — Sylla, nommé dictateur, se fait précéder de vingt-quatre licteurs, ce qu'aucun magistrat n'avait fait avant lui. — Par l'établissement de lois nouvelles il raffermi la république, affaiblit le tribunal et lui enlève toute sa puissance législative. Il porte à quinze le nombre des membres qui composent le collège des prêtres et des augures ; remplit les vacances du sénat en y faisant entrer des chevaliers ; ôte aux enfants des proscrits le droit d'aspirer aux honneurs, met leurs biens en vente, et s'enrichit lui-même de leurs dépouilles. Ces ventes donnent un produit de trois cent cinquante millions de sesterces. — Q. Lucretius Ofella ayant osé, contre sa volonté, se mettre sur les rangs pour le consulat, il le fait tuer au milieu du forum. Le peuple s'en émeut, mais le dictateur convoque l'assemblée, et déclare que c'est par son ordre que ce meurtre a été commis. — Pompée passe en Afrique, on le proscrit. Cn. Domitius et Hiarbas, roi de Numidie, avaient pris les armes. Il les défait et les tue : ainsi à l'âge de vingt-quatre ans, n'étant encore que chevalier romain, il triomphe de l'Afrique, honneur jusque-là sans exemple. Le proscrit C. Norbanus, qui avait été consul, se voyant arrêté à Rhodes, se donne la mort. — Un autre proscrit, nommé Mutilus, se présente secrètement et la tête voilée derrière la demeure de sa femme Bastia. Elle le repousse parce que, dit elle, Mutilus est proscrit. Alors le malheureux se tue, et arrose de son sang la porte de la maison de sa femme. — Sylla enlève aux Samnites la ville de Nole ; il conduit quarante-sept légions dans les terres confisquées et les leur partage. — La ville de Volaterra qui se défendait encore, est assiégée et se rend à discrétion. D'un autre côté Mytilène, la seule ville d'Asie qui, depuis la défaite de Mithridate, n'ait pas déposé les armes, est prise et renversée.

## Livre XC

Mort de Sylla. Pour honorer sa mémoire le sénat le fait inhumer dans le champ de Mars. — M. Aemilius Lépide, en essayant de faire cesser les lois de Sylla, rallume la guerre. Il est chassé de l'Italie par son collègue Catulus, et va mourir en Sardaigne, après avoir fait de vains efforts pour reprendre les hostilités. — M. Brutus, qui commandait la Gaule cisalpine, est tué par Cn. Pompée. — Sertorius proscrit rend ses armes redoutables dans l'Espagne ultérieure. — Le proconsul L. Manlius et le lieutenant M. Domitius sont battus par le questeur Herculeius, — Expédition du proconsul P. Servilius contre la Cilicie.

## **Livre XCI**

Pompée, encore simple chevalier, est envoyé contre Sertorius, avec les pouvoirs consulaires. Sertorius prend quelques villes ; il en soumet un grand nombre à son autorité. — Le proconsul Appius Claudius remporte plusieurs avantages sur les Thraces. — Le proconsul Q. Métellus massacre Herculeius, général de Sertorius, avec toute son armée.

## Livre XCII

Pompée se mesure avec Sertorius, mais la victoire reste indécise, et de chaque côté une aile a l'avantage. — Q. Métellus bat les deux armées de Sertorius et de Perperna : Pompée veut avoir sa part de cette victoire, mais la fortune ne favorise pas ses armes. Assiégé ensuite dans Clunia, Sertorius, par ses sorties fréquentes. Fait éprouver de grandes pertes aux assiégeants. — Expédition du proconsul Curion dans la Thrace, contre les Dardaniens. — Nombreux actes de cruauté de Sertorius envers les siens. — Plusieurs de ses amis, de ses compagnons de proscription sont accusés par lui de trahison, et il les fait mettre à mort.



## Livre XCIII

Le proconsul P. Servilius défait les Isauriens en Cilicie, enlève plusieurs villes aux pirates. — Nicomède, roi de Bithynie, institue. En mourant, le peuple romain son héritier, et son royaume est réduit en province romaine. — Mithridate, après avoir conclu une alliance avec Sertorius, entre en guerre avec le peuple romain. — Grands préparatifs du roi sur terre et sur mer. — Entrée des Romains en Bithynie. — Victoire du roi sur le consul M. Aurilius Cotta, près de Chalcédoine. — Opérations de Pompée et de Métellus contre Sertorius, qui déploie un talent militaire égal au leur. — Ces deux généraux échouent devant Calagurris et sont forcés de se séparer et de battre en retraite. Métellus dans l'Espagne citérieure, et Pompée dans la Gaule.

## **Livre XCIV**

Le consul L. Licinius Lucullus remporte des avantages sur Mithridate dans plusieurs combats de cavalerie. Et termine heureusement quelques expéditions. Il apaise ses soldats qui demandent à combattre et sentent pros de se révolter. — Déjotarus, tétrarque de la Gallo-Grèce, taille en pièces les généraux de Mithridate qui avaient commencé la guerre en Phrygie. — Succès de Cn. Pompée contre Sertorius en Espagne.

## Livre XCV

Le proconsul C. Curion subjugue les Dardaniens dans la Thrace. — A Capoue soixante-quatorze gladiateurs de la troupe d'un certain Lentulus, s'enfuient. Et rassemblant une multitude d'esclaves libres et incarcérés entrent en campagne sous la conduite de Crixus et de Spartacus, et défont dans un combat le lieutenant Claudius Pulcher et le préteur P. Varinius. — Le proconsul L. Lucullus anéantit par le fer et par la famine l'armée de Mithridate. Prés de la ville de Cyzique. — Le roi, chassé de la Bithynie, essuie à diverses reprises des défaites et des naufrages, et se voit réduit à s'enfuir dans le Pont.

## Livre XCVI

Le préteur Q. Arrius taille en pièces vingt mille esclaves rebelles avec leur chef Crixus. — Le consul Cn. Lentulus est vaincu par Spartacus, qui défait aussi Arrius et le consul L. Gellius. — Sertorius périt assassiné dans un festin, par M. Antonius, M. Perpenna et d'autres conjurés ; après avoir exercé huit ans le commandement. Ce grand capitaine, qui avait eu à combattre deux généraux décorés du titre d'imperator, Pompée et Metellus, qui souvent avait été leur égal et plus souvent encore leur vainqueur, succombe enfin, victime de la détection et de la trahison. — Le commandement du parti est remis à M. Perpenna. Pompée le bat, le fait prisonnier, le met à mort, et fait rentrer l'Espagne sous la domination romaine après une guerre de dix ans. — Le proconsul C. Cassius et le préteur Cn. Manlius sont vaincus par Spartacus. — On confie au préteur M. Crassus la direction de cette guerre.

## Livre XCVII

Crassus remporte une première victoire sur le corps d'armée des esclaves, qui était composé de Gaulois et de Germains, trente-cinq mille hommes et leur chef Gannicus, restent sur le champ de bataille. Crassus met ensuite en déroule les troupes de Spartacus, qui périt lui-même avec soixante mille des siens. — Le préteur M. Antoninu échoue 899 dans une expédition contre les Crétois, qui se termine par sa mort. — Le proconsul M. Lucanus soumet les Thraces. — L. Licinius défait Mithridate dans le Pont, et lui tue plus de soixante mille hommes. — On décerne le consulat à M. Crassus et à Cn. Pompée, bien que ce dernier n'ait pas encore passé par la questure, et ne soit que simple chevalier. — Ils rétablissent le tribunat dans toute sa puissance. D'un autre côté le préteur L. Aurélius Cotae accorde aux chevaliers le droit de rendre la justice. — Mithridate, désespérant du succès, s'enfuit auprès de Tigrane, roi d'Arménie.

## Livre XCVIII

Machares, fils de Mithridate et roi du Bosphore, est admis par Lucullus dans l'amitié du peuple romain. — Cn. Lentulus et L. Gellius remplissent avec sévérité leurs fonctions de censeurs, et effacent du tableau soixante-quatre sénateurs. Lia ferme le lustre : quatre cent cinquante mille citoyens inscrits. — Le préteur L. Métellus se bat avec succès en Sicile contre les pirates. — Q. Catulus fait la dédicace du temple de Jupiter Capitolin, qui avait été incendié et rebâti. — En Arménie, Mithridate et Tigrane, avec leurs nombreuses armées, sont plusieurs fois défaits par Lucullus. — Le proconsul Q. Métellus, chargé de la guerre contre les Crétois, assiège la ville de Cydonie. — C. Triarius, lieutenant de Lucullus, n'est pas heureux dans un combat contre Mithridate. — Lucullus veut poursuivre Mithridate et Tigrane, et achever sa conquête ; mais il en est empêché par la mutinerie de ses soldats qui refusent de le suivre, et surtout des légions Valériennes, qui prétendent avoir accompli le temps de leur service et abandonnent leur général.

## Livre XCIX

Le proconsul Q. Métellus prend Gnosse, Lyctus, Cydonie et plusieurs autres villes. — L. Roscius, tribun du peuple, propose une loi qui assigne aux chevaliers romains quatorze rangs de sièges au théâtre, au-dessus de ceux des sénateurs. — Une loi soumise au peuple donne commission à Pompée de poursuivre les pirates qui avaient intercepté les convois de blés. En quarante jours il en délivre complètement la mer : puis il termine avec eux la guerre par la soumission de la Cilicie, et après les avoir reçus à merci, il leur donne des terres et des villes. — Expédition de Q. Métellus contre les Crétois. Échange de lettres entre Métellus et Pompée. Métellus se plaint que Pompée, qui avait envoyé en Crète un de ses lieutenants pour recevoir la soumission des villes, lui enlève la gloire de ses conquêtes ; Pompée lui répond qu'il a dû agir ainsi.

## Livre C

Le tribun du peuple, C. Manilius, soulève une vive indignation dans l'aristocratie en proposant une loi qui défère à Pompée la conduite de la guerre contre Mithridate. — Beau discours du tribun. — Métellus soumet la Crète et donne des lois à cette île, qui jusqu'alors avait été libre. — Pompée part pour faire la guerre à Mithridate, et renouvelle ses rapports d'amitié avec Phraate roi des Parthes. Il défait Mithridate dans un combat. — Guerre entre Phraate, roi des Parthes, et Tigrane, roi d'Arménie, puis entre Tigrane le fils et son père.



## Livre CI

Cn. Pompée, vainqueur du roi de Pont dans un combat de nuit, le force de s'enfuir dans le Bosphore. — Tigrane se remet à la discrétion du général romain qui lui ôte la Syrie, la Phénicie, la Cilicie et lui rend le royaume d'Arménie. — Quelques citoyens, qui avaient été condamnés pour brigues dans leur candidature au consulat, complotent de tuer les consuls ; mais leur conjuration échoue. — Cn. Pompée en poursuivant Mithridate, pénètre dans des contrées reculées et inconnues. Il défait les Ibères et les Albains qui lui refusent le passage. — Fuite de Mithridate dans la Colchide et l'Héniochie. — Ses opérations dans le Bosphore.

## Livre CII

Ce. Pompée réduit le Pont en province romaine. Pharnace, fils de Mithridate, déclare la guerre à son père. Assiégé par lui dans son palais. Le roi prend du poison. Ce poison ne produisant pas l'effet qu'il en attendait, il implore l'assistance d'un soldat gaulois, nommé Bitætus, qui lui donne la mort. — Cn. Pompée soumet les Juifs : il s'empare de leur temple à Jérusalem, jusqu'alors resté pur de toute profanation. — L. Catilina, deux fois refusé dans sa candidature au consulat, forme, avec le préteur, Lentulus, Céthégus et plusieurs autres, une conjuration dont le but est de massacrer les consuls et le sénat, de mettre le feu à la ville et de renverser la république. Il lève mime une armée en Étrurie. Le zèle de M. T. Cicéron fait échouer ces coupables projets. Catilina est chassé de la ville. Tous les autres conjurés sont exécutés.

## Livre CIII

Catilina, vaincu par le proconsul C. Antonius, est taillé en pièces avec son armée. — P. Clodius, accusé de s'être introduit sous des vêtements de femmes dans un sanctuaire dont l'entrée était interdite aux hommes, et d'avoir déshonoré la femme du grand pontife, est renvoyé absous. — Le préteur C. Pontinus triomphe, près de Solone, des Allobroges, qui s'étaient révoltés. — P. Clodius passe dans l'ordre des plébéiens. — C. César soumet les Lusitaniens : il se met sur les rangs pour le consulat, et aspire à dominer dans l'état. — Il se forme une association entre les trois plus puissants citoyens. Pompée. Crassus et César. — Porté au consulat. César propose une loi agraire qu'il fait passer après une lutte fort vive et malgré l'opposition du sénat et de l'autre consul M. Bibulus. Le proconsul C. Antonius éprouve des revers en Thrace. — En vertu d'une loi proposée par Clodius, tribun du peuple, Cicéron est exilé pour avoir mis des citoyens à mort sans condamnation ; César se rend dans la Gaule. Qui lui est assignée pour province et subjugue les Helvétiens, nation errante qui, cherchant une demeure. Voulait traverser la province de César pour se rendre dans la Narbonnaise. — Description des Gaules. — Pompée triomphe des enfants de Mithridate, de Tigrane et de son fils ; le peuple le salue unanimement du surnom de Grand.

## Livre CIV

Ce livre commence par un exposé de la situation et des moeurs de la Germanie. Les Germains. Sous la conduite d'Arioviste, avaient passé dans la Gaule. César fait marcher son armée contre eux, à la prière des Eduens et des Séquanes, dont le territoire était envahi. La crainte de ces nouveaux ennemis faisait trembler les soldats romains. L'éloquence de César ranime leur courage. — Les Germains sont vaincus et chassés de la Gaule. Grâce aux discours de Pompée et de quelques autres citoyens, et aux démarches actives de T. Annius Milon, tribun du peuple, Cicéron est rappelé de l'exil à la grande joie du sénat et de l'Italie entière. — Pompée est chargé, pour cinq ans, des approvisionnements de blés. — César est vainqueur des Ambianes, des Suessions, des Véromandues, des Atrébates, peuples de la Belgique, formant une immense population. Après avoir reçu leur soumission, il soutient une rude guerre contre une seule peuplade, les Nerviens, et les extermine. Ils avaient continué les hostilités, jusqu'à ce que de soixante mille combattants il n'en restât que trois cents, et que leurs six cents sénateurs fussent réduits à trois. — Une loi ayant été portée sur la réduction de l'île de Chypre en province romaine, et sur la confiscation des trésors du roi, M. Caton est chargé de cette mission. — Ptolémée, roi d'Égypte, chassé de son royaume par ses sujets, qu'il accablait de traitements injustes, vient se réfugier à Rome. — César remporte une victoire navale sur les Vénètes, peuples des bords de l'Océan. — Ses lieutenants combattent également avec succès.

## Livre CV

L'opposition de C. Caton tribun du peuple, ayant empêché les élections des comices, le sénat prend le deuil. — M. Caton demande la préture : il est refusé et se voit préférer Vatinius. Comme il s'opposait ensuite à la loi qui assurait pour cinq ans aux consuls leurs gouvernements. À Pompée l'Espagne, à Crassus la Syrie et la guerre des Parthes, à César la Gaule et la Germanie, C. Trébonius, tribun du peuple, qui avait proposé cette loi, le fait mener en prison. — Le proconsul A Gabinius replace Ptolémée sur le trône d'Égypte, après en avoir renversé Archélaüs, que les Égyptiens avaient choisi pour roi. — César ayant vaincu et taillé en pièces les Germains dans la Gaule passe le Rhin et soumet les contrées les plus voisines du fleuve. Ensuite il traverse l'Océan et passe en Bretagne. D'abord il essuie des revers ; ses vaisseaux sont maltraités par le mauvais temps ; mais une seconde expédition à plus de succès il tue une grande multitude d'ennemis et soumet une certaine partie de l'île.

## Livre CVI

Mort de Julia, fille de César, et femme de Pompée. — Le peuple lui accorde l'honneur d'être inhumée dans le Champ-de-Mars. — Quelques peuplades des Gaules, ayant à leur tête Ambiorix, chefs des Éburons, se soulèvent et massacrent, dans une embuscade, Cotta et Titurius, lieutenants de César, avec le corps d'armée qu'ils commandaient. — D'autres légions sont aussi attaquées dans leur camp et se défendent avec peine, par exemple celles de Q. Cicéron, chez les Nerviens. César lui-même attaque l'ennemi et le met en déroute. — M. Crassus passe l'Euphrate pour faire la guerre aux Parthes. Après une défaite dans laquelle son propre fils perd la vie, il se retire avec le reste de l'armée sur une colline. Invité par les ennemis, que commandait Suréna, à se rendre à une entrevue comme pour y traiter de la paix, il est saisi et tué, pendant qu'il se défendait pour ne pas être pris vivant.

## Livre CVII

César, après avoir vaincu les Trévires dans la Gaule, passe une seconde fois en Germanie. N'y trouvant pas d'ennemis à combattre il revient dans la Gaule, défait les Éburons et les autres peuplades qui s'étaient liguées contre lui, et poursuit Ambiorix qui lui échappe par la fuite. — Clodius est tué, sur la voie Appienne, près de Bovilae, par Milon, candidat au consulat, et la multitude brûle son cadavre dans le palais du sénat. — Les candidats pour le consulat, Hypseus, Scipion et Milon, suscitant sans cesse des troubles et se livrant entre eux des combats sanglants. Le sénat charge Pompée de réprimer ces désordres, et, malgré son absence 901 le nomme pour la troisième fois seul consul, et consul unique, distinction jusqu'alors sans exemple. — Milon, mis en jugement pour le meurtre de Clodius, est condamné à l'exil. — Une loi est portée qui décide qu'on aura égard à César absent dans l'élection au consulat : Caton y fait inutilement une vive opposition. — Opérations de César contre les Gaulois qui se soulèvent presque tous à la voix de Vercingétorix, chef des Arvernes. Plusieurs villes qu'il assiège lui résistent vigoureusement, entre autres Avaricum, chez les Bituriges, et Gergovie, chez les Arvernes.

## Livre CVIII

César défait les Gaulois sous les murs d'Alésia, et toutes les cités de la Gaule qui avaient pris les armes font leur soumission. — C. Cassius, questeur de Crassus, taille en pièces les Parthes qui avaient fait une invasion en Syrie. — Caton demande le consulat : Il est refusé ; Servilius et M. Marcellus sont nommés. — César subjugué les Bellovaques et d'autres peuples de la Gaule. — Contestations entre les consuls siffle question d'envoyer en successeur à César. Le consul Marcellus soutient, dans le sénat, que César doit être tenu de venir à Rome pour demander le consulat, puisque d'après la loi il ne doit conserver le gouvernement des provinces que pour le temps de son consulat. — Opérations de M. Bibulus en Syrie.



## Livre CIX

Exposé des causes et des commencements de la guerre civile. — Contestations sur le rappel de César, qui refuse de licencier ses troupes si Pompée ne licencie également les siennes. — C. Curion, tribun dit peuple, parle d'abord contre César et ensuite en sa faveur. — Un décret du sénat ayant décidé qui ou enverrait un successeur à César, les tribuns du peuple, M. Antonius et Q. Cassius qui s'opposaient à cette mesure, sont chassés de Rome. — Le sénat ordonne aux consuls et à Pompée de veiller à la sûreté de la république. — César, résolu à réduire ses ennemis par les armes, vient en Italie à la tête de son armée ; il prend Corfinium. L. Domitius et P. Lentulus y tombent en son pouvoir, mais il leur rend la liberté. — Pompée et tous ses partisans sont chassés de l'Italie.

## Livre CX

César assiège Marseille qui lui avait fermé ses portes : et, laissant devant cette ville ses lieutenants C. Trébonius et D. Brutus, il part pour l'Espagne, où il force, près d'Ilerda, L. Afranius et M. Pétreius, lieutenants de Cn. Pompée, à se rendre avec sept légions. Il leur pardonne à tous, et soumet aussi varron, lieutenant de Pompée, avec son armée. — Il accorde le droit de cité aux habitants de Cadix. — Les Marseillais, après deux défaites sur mer et un long siège, se rendent à discrétion. — C. Antonius, lieutenant de César, est vaincu et fait prisonnier en Illyrie, par les Pompéiens. — Dans cette guerre des soldats d'Opitergium. ville de la Transpadane, auxiliaires de César, voyant leur radeau entouré par les vaisseaux ennemis, tournent leurs épées les uns contre les autres plutôt que de se rendre. — C. Curion, lieutenant de César, en Afrique, après avoir obtenu des succès contre Varus, général du parti de Pompée, est taillé en pièces avec son armée, par Juba, roi de Mauritanie. — César passe en Grèce.

## Livre CXI

Le préteur M. Coelius Rufus, cherchant à exciter du trouble dans Rome, soulève la multitude en lui faisant espérer une loi sur les dettes. Il est interdit de ses fonctions, et bientôt forcé de sortir de Rome, il va rejoindre l'exilé Milon, qui avait rassemblé une armée de fugitifs. Tous deux sont tués au milieu de leurs tentatives de guerre. — Cléopâtre, reine d'Égypte, est chassée du trône par son frère Ptolémée. — Fatigués de l'avarice et de la cruauté du préteur Q. Cassius, les habitants de Cordoue, en Espagne, quittent le parti de César avec les deux légions de Varron. — Cn. Pompée, assiégé à Dyrrachium par César, force les lignes de l'ennemi, après un combat très sanglant des deux côtés, et transporte la guerre en Thessalie. Il est vaincu à Pharsale. Cicéron, peu fait pour le métier des armes, reste au camp de Dyrrachium. — César pardonne à tous ceux de ses ennemis qui se soumettent au vainqueur.

## Livre CXII

Les débris du parti vaincu s'enfuient et se répandent dans presque tout l'univers. — Pompée se rend en Égypte où le roi Ptolémée son pupille, cédant aux conseils de Pothinus et de son précepteur Theodotus, qui avait sur lui un grand empire, donne l'ordre de le tuer. Achlllas, qui s'était chargé de ce crime, l'assassine dans une barque avant qu'il ait mis pied à terre. — Cornélie, sa femme, et Sex. Pompée, son fils, se réfugient dans file de Chypre. — César s'étant mis à la poursuite de Pompée, trois jours après sa victoire, s'indigne et verse des larmes quand Théodotus lui présente la tête et l'anneau de son ennemi. Il entre. Non sans danger, dans Alexandrie, dont la population était mutinée. Créé dictateur, Il fait remonter Cléopâtre sur le trône d'Égypte ; et Ptolémée lui ayant déclaré la guerre par les avis des mêmes hommes qui lui avaient conseillé le meurtre de Pompée, il le défait aptes avoir couru de grands dangers — Ptolémée s'enfuit dans une barque qui coule à fond dans le 902 Nil. — Marche pénible de M. Caton et de ses légions à travers les déserts de l'Afrique. — Guerre malheureuse de Cn. Domitius contre Pharnace.

## Livre CXIII

— Le parti de Pompée se fortifie en Afrique et reconnaît pour chef P. Scipion auquel Caton cède le commandement dont on lui offrait la moitié. — On délibère si l'on détruira Utique, dont les habitants étaient portés pour César, Caton s'oppose à cette destruction qui est conseillée par Juba. Il est chargé de défendre et de garder cette ville. — Cnéius, fils du grand Pompée, rassemble en Espagne des troupes dont Afranius et Petreius refusent de prendre le commandement, et recommence la guerre contre César. — Pharnace, roi de Pont, fils de Mithridate, est vaincu avec une grande promptitude. — P. Dolabella, tribun du peuple, excite des troubles à Rome en proposant une loi sur les dettes. La populace se porte aux plus grands excès. — M. Antonius, maître de la cavalerie. Introduit alors des troupes dans Rome, et huit cents plébéiens sont tués. — Une sédition éclate parmi les vétérans qui demandent leur congé : César le leur accorde. Il passe en Afrique, et court de grands dangers en combattant les troupes de Juba.

## Livre CXIV

Cécilius Bassus. Chevalier romain du parti de Pompée, fait la guerre en Syrie, après avoir attiré sous ses drapeaux une légion qui abandonne et tue Sex. César. — Le dictateur défait à Thapsus le préteur Scipion, Afranius et Juba, et reste maître de leur camp. — En apprenant cette nouvelle à Utique, Caton se perce de son épée. Son fils accourt et lui donne ses soins ; mais, pendant qu'on s'empresse autour de lui, il rouvre sa blessure et expire, âgé de quarante-huit an. — Pétreius tue Juba et se donne ensuite la mort. — P. Scipion, enveloppé sur son vaisseau, finit ses jours par une mort honorable et avec des paroles dignes de sa mort. Les ennemis criant : Où est le général ? Il répond : Le général est en sûreté. — Faustus et Afranius sont mis à mort. — Clémence de César envers les fils de Caton. — Victoire remportée dans la Gaule par Brutus, lieutenant de César, sur les Bellovaques révoltés.

## Livre CXV

César triomphe quatre fois pour ses victoires sur la Gaule, sur l'Égypte, sur le Pont et sur l'Afrique. Il donne des festins publics et des spectacles de toute espèce. A la prière du sénat il consent au retour de Marcellus, homme consulaire ; mais Marcellus ne peut jouir de ce bienfait, il est assassiné à Athènes par un de ses clients. Cn. Magius Citon. — Le dictateur fait un dénombrement où sont inscrits cent cinquante mille citoyens. Il part pour l'Espagne, afin d'y faire la guerre à Cn. Pompée. Et, après beaucoup de combats et quelques villes prises, il remporte, près de Munda, une victoire décisive où il court de grands dangers. — Sextus Pompée parvient à s'échapper.

## Livre CXVI

César triomphe pour la cinquième fois après son expédition d'Espagne. — Le sénat lui prodigue les plus grands honneurs : ainsi il lui accorde le titre de père de la patrie, et le proclame inviolable et dictateur perpétuel. Mais divers motifs lui attirent la haine des Romains. D'abord un jour que les sénateurs lui décernaient ces honneurs, et qu'il était assis devant le temple de Vénus-Genitrice, il les reçoit sans se lever. Puis. À la Cite des lupercales, le consul Marcus Antonius, son collègue, lui ayant mis le diadème sur la tête, il le dépose sur son siège. Enfin les tribuns du peuple, Epidius Manlius et Césétius Flavius l'ayant signalé à la haine publique, comme aspirant à la royauté, il les prive de leur charge. Ces motifs font naître contre lui une conjuration dont les chefs sont M. Brutus et C. Cassius. — Il est assassiné dans la curie de Pompée et meurt percé de vingt-trois coups. Ses meurtriers s'emparent du Capitole. Le sénat ayant ensuite décrété une amnistie pour les auteurs de cet assassinat, et les enfants d'Antoine et de Lépide leur ayant été livrés comme otages, les conjurés descendent du Capitole. En vertu du testament de César, Octave, petit-fils de sa soeur, se trouve institué son héritier pour moitié, et appelé par l'adoption porté son nom. — Comme on portait le corps de César au Champ-de-Mars, le peuple le brûle au pied de la tribune aux harangues. — La dictature est abolie pour toujours. — Exécution de C. Amatius, homme de la plus basse origine, qui se prétendait fils de Marius, et excitait des troubles au milieu d'une multitude crédule,



## Livre CXVII

Octave, qui se trouvait en Spire où César l'avait envoyé par avance, lorsqu'il se préparait à faire la guerre en Macédoine, revient à Rome, et, accueilli sous de favorables auspices, prend le nom de César. — Au milieu de la confusion et du trouble général, Lépide s'empare de la dignité de grand pontife. — Le consul M. Antonius exerce une domination despotique : il fait passer par violence une loi qui change les gouvernements des provinces, et lorsque César Octave lui demande son assistance contre les assassins de son oncle, il l'accable d'affronts. César se préparant à s'armer contre lui, pour sa cause et pour celle de la république, rappelle les vétérans envoyés pour former des colonies. D'un autre côté la légion Martia et la quatrième passent des drapeaux d'Antonius sous ceux de son rival. Enfin la cruauté d'Antonius, qui égorge dans son camp tous ceux qui lui sont suspects, cause un grand nombre de défections. — D. Brutus, pour résister à Antonius qui lui réclame le commandement de la Gaule Cisalpine, se renferme dans Modène avec son armée. Mouvements des deux partis pour s'emparer des provinces. — Préparatifs de guerre.

## Livre CXVIII

En Grèce, M. Brutus, sous prétexte de défendre la république, et de faire la guerre à Antoine, fait passer sous ses ordres l'armée commandée par Vatinius, et la province. — Le jeune César, qui le premier avait pris les armes pour la cause de la république, est revêtu par le sénat de l'autorité de propréteur et des insignes du consulat, avec le titre de sénateur. — M. Antonius tient D. Brutus assiégé dans Modène. Des députés, que le sénat lui avait envoyés pour traiter de la paix, échouent dans leur mission. — Le peuple romain revêt le sagum. — M. Brutus. En Épire, range à son obéissance le préteur C. Antonius et son armée.

## Livre CXIX

Dolabella fait perfidement massacrer en Asie C. Trébonius. Il est, pour ce crime, déclaré ennemi public par le sénat. — Le consul Pansa, ayant été battu par Antonius, son collègue A. Hircius accourt avec ses troupes, met en fuite l'armée de M. Antonius, et rend égales les chances des deux partis. Vaincu ensuite par Metius et César. Antonius s'enfuit dans la Gaule, et décide M. Lépидus et les légions qu'il commandait à faire sa jonction avec lui, Il est déclaré ennemi public par le sénat, avec tous ceux qui l'ont secondé. A. Hircius, qui, après une victoire, avait été tué dans le camp même de l'ennemi, et C. Pansa, qui avait succombé à une blessure reçue dans sa défaite, sont ensevelis au champ-de-Mars. — Le sénat se montre peu reconnaissant envers César, le seul survivant des trois généraux. Après avoir décerné les honneurs du triomphe, à D. Brutus que César avait délivré alors qu'il était assiégé dans Modène. Il n'accorde à César et à ses soldats qu'une mention peu satisfaisante. Aussi César s'étant réconcilié avec M. Antonius, par l'entremise de M. Lépидus, vient à Rome, et, au milieu de la consternation que son arrivée cause à ses ennemis, il se fait nommer consul à dix-neuf ans.

## Livre CXX

César, devenu consul, fait passer une loi sur la mise en jugement des meurtriers de son père : M. Brutus, C. Cassius, Décimus Brutus sont cités en vertu de cette loi et condamnés quoique absents. — Les forces de M. Antonius s'augmentent encore par la jonction que font avec lui Asinius Pollion, Munatius Plancus à la tête de leurs armées. Décimus Brutus, que le sénat avait chargé de poursuivre Antonius, est abandonné par ses légions et s'enfuit. Il tombe entre les mains d'Antonius qui le fait tuer par le Séquanais Capénus. — César fait la paix avec Antonius et Lépide. Tous trois se décernent pour cinq ans le titre de triumvirs chargés de constituer la république, et conviennent que chacun, de son côté, proscriera ses ennemis. Dans ces proscriptions sont enveloppés une foule de chevaliers romains et cent trente sénateurs, parmi lesquels on distingue : L. Paullus, frère de M. Lépide, L. César, oncle d'Antonius, et Cicéron. Ce dernier est assassiné par Popillius, soldat légionnaire, à l'âge de soixante-trois ans, et sa tête ainsi que sa main droite sont exposées sur les Rostres. — Ce livre contient en outre les opérations de M. Brutus dans la Grèce.

## **Livre CXXI**

C. Cassius. Que le sénat avait chargé de combattre Dolabella, déclaré ennemi public, se sert de l'autorité dont la république l'a revêtu pour prendre possession de la Syrie et des trois armées qui se trouvaient dans cette province. Il tient Dolabella enfermé dans la ville de Laodicée, et le force à se donner la mort. C. Antonius, frère de M. Antonius, est fait prisonnier et tué par ordre de M. Brutus.

## **Livre CXXII**

M. Brutus se bat avec succès contre les Thraces. C. Cassius et lui soumettent à leur autorité toutes les provinces et toutes les armées d'outre-mer et se réunissent à Smyrne pour régler le plan de la guerre qu'ils préparent. En considération de son frère Messala, ils pardonnent d'un commun accord à Poplicola convaincu de les avoir trahis.

## Livre CXXIII

Sextus, fils du grand Pompée, recrute en Épire des proscrits et des esclaves fugitifs, et après avoir, à la tête de cette armée, exercé longtemps ses brigandages sur mer. Sans se fixer nulle part, il s'empare d'abord de Messine, puis de toute la Sicile. Il tue A. Pompéius, propréteur de Bithynie, et remporte une victoire navale sur Q. Salvidienus, lieutenant de César. — Antonius et César passent en Grèce avec leurs troupes, pour combattre Brutus et Cassius. — Q. Cornificius défait en Afrique T. Sextius, général du parti de Cassius.

## **Livre CXXIV**

— César et Antonius se battent à Philippes contre Brutus et Cassius, avec des chances partagées : des deux côtés les ailes droites sont victorieuses ; des deux côtes il y a un camp pris par les vainqueurs ; mais la mort de Cassius fait pencher la balance. En effet, placé à l'aile qui a été mise en déroute et croyant que la défaite de l'armée est générale, il met fin à ses jours — Il se livre ensuite une seconde bataille. Dans laquelle Brutus est vaincu et se tue aussi, après avoir prié Straton, qui l'accompagnait dans sa fuite, de le percer de son épée. Quarante des citoyens les plus distingués de Rome, et entre autres Q. Hortensius, font de même.



## Livre CXXV

César, laissant Antonius dans les contrées d'outre-mer. Dont le gouvernement lui a été assigné d'après le nouveau partage des provinces, revient en Italie et distribue des terres aux vétérans. Des mutineries auto excitées parmi ses troupes par les soldats qui a gagnés Fulvie, épouse d'Antoine. Il les apaise en s'exposant aux plus grands périls. — Le consul Lucius Antonius, frère de M. Antonius, cédant aux conseils de cette même Fulvie, déclare la guerre à César. Il engage dans son parti les peuples dont les terres avaient été assignées aux vétérans, bat M. Lépидus qui était avec son armée chargé de la garde de Rome, et entre dans la ville les armes à la main.

## **Livre CXXVI**

César, âgé de vingt-trois ans, assiège dans Pérouse L. Antonius qui essaie plusieurs sorties. Est repoussé, et se voit réduit par la famine à capituler. Le vainqueur lui pardonne ainsi qu'à toutes ses troupes. Il ruine Pérouse, et après avoir fait rentrer sous son autorité toutes les armées du parti ennemi, il termine la guerre sans effusion de sang.

## Livre CXXVII

Les Parthes guidés par Labiénus, ancien partisan de Pompée, envahissent la Syrie, et, après avoir vaincu Décidius Saxa. Lieutenant de M. Antonius, ils se rendent maîtres de toute cette province. — M. Antonius ayant perdu Fulvie son épouse, qui l'excitait à faire la guerre à César, se décide, pour ne plus être un obstacle à la saine intelligence des chefs, à conclure la paix avec César et à épouser sa soeur Octavie. Il dénonce les menées criminelles de Salvidienus contre César. Et ce général. Déclaré coupable, se donne volontairement la mort. — P. Ventidius, lieutenant d'Antonius, défait les Parthes et les chasse de la Syrie, après avoir tué Labiénus leur général. — Sextus Pompée, dont le voisinage inquiète l'Italie, étant maître de la Sicile et interceptant les convois de blés, César et Antonius lui demandent la paix, et concluent avec lui un traité qui lui assure la possession de la Sicile. — Ce livre renferme encore les événements de la guerre civile en Afrique.

## **Livre CXXVIII**

Sextus Pompée recommençant à infester la mer de ses brigandages et n'observant pas la paix qu'il a souscrite, César, forcé de lui déclarer la guerre, lui livre deux batailles navales où les succès sont balancés. — P. Ventidius, lieutenant de M. Antonius, triomphe des Parthes en Syrie, et tue leur roi. — Les lieutenants d'Antonius soumettent aussi les Juifs. — Préparatifs de la guerre de Sicile.

## Livre CXXIX

Deux batailles navales sont livrées à Sextus Pompée avec des succès balancés. — Des deux flottes de César, l'une, commandée par Agrippa, est victorieuse, l'autre, conduite par Octave lui-même, est anéantie et les troupes qu'il a débarquées courent le plus grand danger, — Quelque temps après, Sextus est vaincu et s'enfuit en Sicile. — Lépidus. Qui était accouru d'Afrique comme pour prendre part à la guerre que César devait faire à Sextus. Tourne aussi ses armes contre son collègue. Mais son armée l'abandonne ; il est dépouillé du triumvirat ; cependant on lui laisse la vie. Agrippa reçoit de César une couronne navale, marque l'honneur qui, avant lui, n'avait été accordée à personne.

## Livre CXXX

M. Antonius, s'oubliant dans les plaisirs auprès de Cléopâtre, entre après de longs retards dans la Médie et déclare la guerre aux Parthes, à la tête de dix-huit légions et de seize mille chevaux. Il perd deux légions. N'éprouve que des revers et fut en retraite, poursuivi de près par les Parthes. Enfin, après avoir été en butte avec toute son armée à de terribles alarmes et à de grands dangers, il rentre en Arménie. Et dans cette fuite de vingt et un jours, parcourt un espace de trois cents milles. Les rigueurs de la saison lui font perdre environ huit mille hommes. Ces désastres funestes ajoutés à l'expédition si malheureuse contre les Parthes doivent lui être entièrement imputés, parce qu'il ne voulait pas prendre ses quartiers d'hiver. En Arménie, entraîné qu'il était par son empressement à rejoindre Cléopâtre.

## **Livre CXXXI**

Sextus Pompée, tout en ayant l'envie de se mettre sous la protection d'Antonins, en Asie, se prépare à lui faire la guerre ; mais il est défait par les lieutenants du triumvir et mis à mort. — César réprime une sédition funeste qui avait éclaté parmi les vétérans. Il soumet les Japydes, les Dalmates et les Pannoniens. — Antonius ayant attiré auprès de lui en lui engageant sa roi, Artavasde, roi d'Arménie, le fait jeter dans les fers, et place sur le trône de ce pays un fils qu'il avait eu de Cléopâtre. — Depuis longtemps passionné pour cette princesse, il venait de la reconnaître comme son épouse.

## Livre CXXXII

César en Illyrie dompte les Dalmates. — M. Antonius, dominé par son amour pour Cléopâtre, dont il a eu deux fils, Philadelphie et Alexandre, refuse de venir à Rome et d'abdiquer le triumvirat, quoique le temps en soit expiré. Il se prépare à déclarer la guerre à Rome et à l'Italie, rassemble dans ce but des forces considérables tant en mer que sur terre, et envoie la déclaration de son divorce à Octavie, sœur de César. Celui-ci passe en Épire avec une armée. — Engagements sur mer et combats de cavalerie où l'avantage reste à César.



## **Livre CXXXIII**

M, Antonius, vaincu sur mer près d'Actium, s'enfuit à Alexandrie. Il est assiégé par César. Voyant sa position entièrement désespérée, et décidé surtout par le faux bruit de la mort de Cléopâtre, il se perce de son épée. — César se rend maître d'Alexandrie, et Cléopâtre, pour ne pas tomber au pouvoir du vainqueur, finit sa vie par une mort volontaire. — A son retour à Rome, Octave célèbre trois triomphes: l'un pour l'Illyrie, l'autre pour la victoire d'Actium et le troisième pour Cléopâtre. — Les guerres civiles sont ainsi terminées après avoir duré vingt et un ans. — M. Lépидus, fils de l'ancien triumvir, forme une conjuration et prend les armes contre César. Il est défait et tué.

## **Livre CXXXIV**

César, après avoir assuré la paix de l'empire et réglé l'organisation des provinces, reçoit encore le surnom d'Auguste : pour l'honorer, on donne ce nom au mois Sextilis. — Il préside une conférence à Narbonne et fait opérer le dénombrement des trois divisions des Gaules conquises par son père. — Guerre de M. Crassus contre les Rastarnes, les Moesiens et d'autres nations.

## **Livre CXXXV**

Guerre de M. Crassus contre les Thraces et de César contre les Espagnols. —  
Soumission des Salasses, peuplade des Alpes.

## **Livre CXXXVI**

Conquête de la Rhétie par Tl. Néron et Drusus, beaux-fils de César. — Mort d'Agrippa, son gendre. — Dénombrement fait par Drusus.

## **Livre CXXXVII**

Les peuplades de la Germanie, situées sur les deux rives du Rhin. Sont attaquées par Drusus. — Le soulèvement général causé dans la Gaule par le dénombrement est apaisé. — Un autel est consacré à César, au confluent de la Saône et du Rhône. — C. Julius Vercundar, Éduen des bords du Doubs, en est créé pontife.

## **Livre CXXXVIII**

Les Thraces sont domptés par C. Pison, les Chérusques, les Teuctères, les Cattes et d'autres peuplades germanes d'au delà de Rhin, sont soumis par Drusus. — Mort d'Octavie. Soeur d'Auguste. Elle avait perdu auparavant son fils Marcellus, dont un théâtre et un portique rappellent la mémoire et portent le nom, comme s'il en avait fait la dédicace.

## **Livre CXXXIX**

Guerre de Drusus contre les peuplades trans-rhénanes. Dans cette guerre se distinguent au premier rang Senectius et Anectius, tribuns militaires de la nation des Nerviens. Néron, frère de Dusus, réduit les Dalmates et les Pannoniens. La paix est conclue avec les Parthes, et leur roi rend les étendards qui avaient été enlevés à Crassus et ensuite à Antonius.

## **Livre CXL**

Guerre de Drusus contre les peuplades trans-rhénanes de la Germanie. — Le général meurt au bout de trente jours, d'une fracture de la cuisse. Suite d'une chute de cheval. Néron, son frère, qui s'est hâté d'accourir à la nouvelle de son malheureux accident, transporte son corps à Rome, où il est déposé dans le tombeau de Jules César. Son éloge est prononcé par César Auguste, son beau-père, et de nombreux honneurs lui sont rendus à ses funérailles.

**Fin des Livres LXVI à CXLII**



# Table of Contents

[Histoire romaine](#)

[Tite-Live](#)

[Traduction en français](#)

[Publiée sous la direction de M. Nisard, Tomes I et II, Paris, 1864](#)

[Préface](#)

[Livre I - Des origines lointaines à la fin de la royauté \(jusqu'en 509 av. J.-C.\)](#)

[1. La préhistoire lavinate et albaine jusqu'à la fondation de Rome \(jusqu'en 753 av. J.-C.\)](#)

[Énée](#)

[1](#)

[2](#)

[Fondation d'Albe-la-Longue ; la série des rois albains](#)

[3](#)

[Romulus et de Rémus : naissance, enfance, premiers exploits](#)

[4](#)

[5](#)

[6](#)

[2. La fondation de Rome et le règne de Romulus \(753 à 716 av. J.-C.\)](#)

[Fondation de Rome](#)

[7](#)

[Hercule et Cacus](#)

[Organisation de Rome et raptus uirginum](#)

[8](#)

[9](#)

[Les guerres qui s'ensuivent directement, surtout celle des Sabins](#)

[10](#)

[11](#)

[12](#)

[13](#)

[Les dernières guerres de Romulus \(Lavinates, Véiens, Fidénates\)](#)

[14](#)

[15](#)

## La mort de Romulus

16

## 3. Numa Pompilius (715 à 673 av. J.-C.)

### Le premier interrègne et l'avènement de Numa Pompilius

17

18

### Les réalisations de Numa

19

20

21

## 4. Tullus Hostilius (672 à 641 av. J.-C.)

### Avènement de Tullus Hostilius. La déclaration de guerre avec Albe

22

23

### La conclusion du premier traité et le combat des Horaces et des Curiaces

24

25

26

### Horatia et le procès de perduellio

26

### La guerre contre Véies et la trahison de Mettius Fufétius

27

### L'écartèlement de Mettius Fufétius

28

### La destruction d'Albe et ses incidences sur Rome

29

30

### Guerre contre les Sabins

### La mort de Tullus Hostilius

31

## 5. Ancus Marcius (641 à 616 av. J.-C.)

### Avènement d'Ancus Marcius ; déclaration de guerre et opérations contre les Latins

[32](#)

[33](#)

[L'arrivée à Rome de Lucumon, le futur Tarquin l'Ancien](#)

[34](#)

[6. Tarquin l'Ancien \(616 à 575 av. J.-C.\)](#)

[Tarquin l'Ancien se fait élire roi. Premières réalisations](#)

[35](#)

[36](#)

[L'épisode d'Attus Navius](#)

[Seconde guerre contre les Sabins. La formule de la deditio](#)

[37](#)

[38](#)

[Origines de Servius Tullius](#)

[39](#)

[L'assassinat de Tarquin l'Ancien](#)

[40](#)

[7. Servius Tullius \(575 à 535 av. J.-C.\)](#)

[Avènement de Servius Tullius](#)

[41](#)

[Mariages, constitution servienne, census et grands travaux](#)

[42](#)

[43](#)

[44](#)

[45](#)

[46](#)

[Le renversement de Servius Tullius](#)

[47](#)

[48](#)

[8. Tarquin le Superbe \(535 à 509 av. J.-C.\)](#)

[Tarquin le Superbe, un véritable tyran](#)

[49](#)

[Turnus d'Archie et la soumission des Latins](#)

50

51

52

Guerre contre les Volsques

53

L'épisode de Gabies

54

Construction du Capitole et exauguratio ; autres travaux

55

56

L'ambassade à Delphes avec Brutus

La guerre contre Ardée ; Sextus Tarquin viole Lucrece qui se suicide

57

58

Brutus organise la révolution qui va mettre fin à la royauté

59

60

Livre II - Les débuts de la République (509 à 468 av. J.-C.)

1. Guerres contre les Étrusques (509 à 499 av. J.-C.)

Avènement de la République (509)

1

Démission du consul Tarquin Collatin

2

Complot en faveur du rétablissement des Tarquins

3

Découverte du complot

4

Condamnation des conjurés

5

Attaque des Étrusques et mort de Brutus (509)

6

Fin des combats. La situation à Rome (fin de l'année 509)

7

Consécration du Capitole

8

Porsenna marche sur Rome (508)

9

Horatius Coclès au pont Sublicius

10

Le blocus de Rome

11

Héroïsme de Mucius Scaevola

12

Exploit de Clélie

13

Fin de la guerre contre les Étrusques

14

Conclusion d'une paix durable avec Porsenna (506)

15

2. Guerres contre les Sabins et les Latins (505 à 495 av. J.-C.)

Victoire de Rome sur les Sabins (505). Mort de Valérius Publicola (503)

16

Fin de la guerre contre les Aurunces (502)

17

Nomination du premier dictateur (501)

18

Guerre contre les Latins (500-499)

19

Victoire du lac Régille (499)

20

Mort de Tarquin le Superbe (495)

21

3. Guerres contre les Volsques et leurs alliés (495 à 488 av. J.-C.). Agitation sociale à Rome

Coalition des Volsques et des Herniques contre Rome (495)

22

Révolte de la plèbe, écrasée de dettes (495)

23

Menaces extérieures. Enrôlement des débiteurs

24

Victoire des Romains sur les Volsques

25

Guerre-éclair contre les Sabins et les Aurunces

26

Reprise des troubles à Rome ; attitude d'Appius Claudius (495)

27

Aveuglement du sénat

28

Nouvelle délibération au sénat

29

Désignation d'un dictateur. Reprise de la guerre contre les Èques et les Volsques (494)

30

Victoire romaine sur les Sabins et sur les Èques (494)

31

L'insurrection du mont Sacré (494)

32

Création des tribuns de la plèbe (493)

33

La disette à Rome (492-491)

34

Condamné, Coriolan s'exile (491)

35

Célébration des Jeux à Rome (491)

36

La ruse d'Attius Tullius

37

Discours d'Attius Tullius

38

Coriolan combat contre Rome (491-488)

39

Coriolan cède aux prières de sa femme et de sa mère (488)

40

Vote de la première loi agraire (486)

41

Reprise de la guerre contre les Volsques et les Èques (485)

42

4. Guerres contre les Étrusques (482 à 473 av. J.-C.)=

Mutinerie dans l'armée romaine (481)

43

Nouvelle offensive des Étrusques (480)

44

La guerre des nerfs

45

Mort de Quintus Fabius

46

Amère victoire des Romains (480)

47

Le serment des Fabius (479)

48

Départ des Fabius ; bataille du Crémère (479-478)

49

La mort des 306 Fabius

50

Fin de la guerre contre Véies (477-476)

51

Procès de Titus Ménénus (476) et de Spurius Servilius (475)

52

Coalition des Véiens et des Sabins (474)

53

[Troubles à Rome ; mort du tribun Gnaeus Génucius \(473-472\)](#)

[54](#)

[5. Nouveaux troubles à Rome \(473 à 468 av. J.-C.\)](#)

[Un insoumis : Voléron Publilius \(473\)](#)

[55](#)

[Institution des comices tributes \(472-471\)](#)

[56](#)

[Retour au calme et vote de la loi](#)

[57](#)

[Campagne contre les Volsques ; mutinerie dans l'armée d'Appius \(471\)](#)

[58](#)

[Nouvelle mutinerie de l'armée romaine \(471\)](#)

[59](#)

[Victoire sur les Èques \(471\)](#)

[60](#)

[Le procès d'Appius Claudius \(470\)](#)

[61](#)

[Combats indécis contre les Èques et les Sabins \(470\)](#)

[62](#)

[Reprise de la guerre contre les Volsques et les Èques \(469\)](#)

[63](#)

[Attaque des Sabins ; combats contre les Volsques \(468\)](#)

[64](#)

[Défaite des Volsques et prise d'Antium \(468\)](#)

[65](#)

[Livre III - Les décemvirats \(468 à 446 av. J.-C.\)](#)

[1. La situation à Rome de 467 av. J.-C. à la nomination des décemvirs en 451 av. J.-C.](#)

[Efforts du consul Fabius pour calmer le mécontentement de la plèbe \(467\)](#)

[1](#)

[Guerre contre les Èques \(466-465\)](#)

[2](#)

[Fin de la guerre contre les Èques \(465\)](#)



3

Défaite du consul Sp. Furius ; la patrie est proclamée en danger (464)

4

Rome en état d'alerte ; dégagement de l'armée consulaire

5

Épidémie à Rome (463)

6

Les Volsques attaquent le territoire de Tusculum

7

Triple victoire des consuls romains sur les Volsques (462)

8

Q. Fabius combat le projet de loi du tribun Térentilius (462)

9

Triomphe du consul Lucrétius sur les Volsques et les Èques. Nouvelles discussions sur la loi Térentilia (461)

10

Mise en accusation de Césion Quinctius (461)

11

Jugement de Césion

12

Le témoignage u tribun M. Volscius Fictor. Condamnation de Césion Quinctius

13

Nouveaux obstacles opposés au vote de la loi

14

Prise du Capitole par l'armée des esclaves et des bannis (460)

15

Nouvelles tentatives des tribuns pour saper l'autorité des consuls et du sénat

16

Discours de Valérius devant l'assemblée du peuple

17

Envoi d'un détachement tusculan à Rome. Mort du consul Valérius

18

Élection du consul suffect T. Quinctius Cincinnatus (décembre 461)

19

Concentration des troupes au lac Régille

20

Réélection des tribuns (460)

21

Consulat de Q. Fabius et L. Cornélius (459). Victoire sur les Volsques

22

La bataille de Tusculum. Fin de la guerre contre les Volsques et les Èques (456)

23

M. Volscius est accusé de faux témoignage (459). Clôture du cens

24

Incidents à Rome et dans le Latium (458). Reprise de la guerre contre les Èques

25

Nomination de L. Quinctius Cincinnatus comme dictateur (458)

26

L'armée du dictateur se porte au secours de l'armée consulaire assiégée dans son camp

27

Libération de l'armée ; les Èques sont contraints de passer sous le joug

28

Triomphe du dictateur. Condamnation de Volscius

29

Le nombre des tribuns est porté à dix. Destruction de Corbion (457)

30

Recherche d'un compromis entre patriciens et plébéiens. Une délégation part consulter les lois d'Athènes (454)

31

Épidémie et famine à Rome. Fondation du premier décemvirat (452)

32

2. Les deux décemvirats (451 à 449 av. J.-C.)

Entrée en charge des décemvirs (451)

33

Publication des Dix Tables

34

[Création du deuxième décemvirat \(450\)](#)

[35](#)

[Installation de la terreur à Rome](#)

[36](#)

[Mécontentement populaire](#)

[37](#)

[Menaces extérieures ; les décemvirs convoquent le sénat \(449\)](#)

[38](#)

[Séance houleuse au sénat](#)

[39](#)

[Discours de C. Claudius devant les pères](#)

[40](#)

[Préparatifs de guerre \(449\)](#)

[41](#)

[Décomposition de l'armée romaine ; réactions du sénat](#)

[42](#)

[Assassinat de L. Siccius](#)

[43](#)

[L'arrestation de Verginia](#)

[44](#)

[L'intervention d'Icilius](#)

[45](#)

[Appius sursoit au jugement](#)

[46](#)

[Les accusations de Verginius](#)

[47](#)

[La mort de Verginia](#)

[48](#)

[Manifestations au forum contre le décemvir Appius Claudius](#)

[49](#)

[Déclaration de Verginius au camp ; l'armée s'installe sur l'Aventin](#)

[50](#)

[Création des tribuns militaires \(449\) ; inquiétude au sénat](#)

[51](#)

[La plèbe s'installe sur le mont Sacré. Les décemvirs acceptent de démissionner](#)

[52](#)

[Réconciliation du peuple romain](#)

[53](#)

[3. De la fin du décemvirat au quatrième consultat de T. Quinctius Capitolinus \(449 à 446 av. J.-C.\)](#)

[Élection des tribuns de la plèbe sur l'Aventin \(449\)](#)

[54](#)

[Élection des consuls Lucius Valérius et Marcus Horatius](#)

[55](#)

[Appius Claudius est mis en accusation par le tribun Verginius](#)

[56](#)

[Procès d'Appius Claudius \(449\)](#)

[57](#)

[Plaidoyer de Gaius Claudius en faveur de son neveu](#)

[58](#)

[Les pères reprochent aux consuls leur démagogie](#)

[59](#)

[Comment le consul Valérius rendit à ses troupes le goût de la victoire](#)

[60](#)

[Victoire de l'armée romaine au mont Algid](#)

[61](#)

[L'armée du consul Horatius s'apprête à affronter les Sabins](#)

[62](#)

[Réactions à Rome après la double victoire des armées consulaires](#)

[63](#)

[Élection des tribuns de la plèbe \(448\)](#)

[64](#)

[Le difficile apprentissage de la liberté](#)

[65](#)

[L'armée des Èques et des Volsques ravage le Latium \(446\)](#)

66

Discours du consul T. Quinctius Capitolinus

67

68

Départ des armées consulaires

69

Dispositif des armées

70

Le témoignage de P. Scaptius à l'assemblée du peuple

71

Le peuple romain s'adjuge le territoire que se disputaient les Ardéates et les Aricins

72

Livre IV - La croissance des pouvoirs de la plèbe (445 à 404 av. J.-C.)

1. Guerres contre Fidènes et contre les Étrusques (445 à 434 av. J.-C.)

Les tribuns de la plèbe proposent les mariages mixtes et l'élection de consuls plébéiens (445)

1

Violente mise en garde des consuls

2

Discours du tribun Canuléius devant l'assemblée du peuple

3

4

5

Création des tribuns militaires à puissance consulaire (444)

6

Démission des tribuns. Retour au consulat

7

Création de la censure (443)

8

Deux prétendants se disputent une belle plébéienne à Ardée ; Rome s'engage dans le conflit (443)

9

Victoire sur les Volsques (443)

10

Fondation d'une colonie à Ardée (442)

11

Terrible disette à Rome ; création d'un préfet de l'annone (440)

12

Distributions illicites de blé à la plèbe ; désignation d'un dictateur (439)

13

Le maître de cavalerie fait assassiner Spurius Maelius

14

Le dictateur approuve l'exécution de Spurius Maelius

15

Règlement de l'affaire Maelius. Élection de tribuns militaires (438)

16

Guerre contre Fidènes (437)

17

Le dictateur Mamercus Aemilius engage le combat près de Fidènes (437)

18

Le tribun Aulus Cornélius Cossus tue le Lar Tolumnius. Victoire de l'armée romaine

19

Retour triomphal de l'armée ; Cossus dépose les secondes dépouilles opimes (437)

20

Épidémie à Rome. Nouvelle attaque des Étrusques (435)

21

Prise de la citadelle de Fidènes

22

Les Véiens et les Fidénates se préparent à reprendre les hostilités. Nomination d'un dictateur à Rome (434)

23

Réduction du temps de la censure à dix-huit mois

24

2. Instabilité politique. Guerres contre les Volsques et les Èques (434 à 404 av. J.-C.)

Luttes de la plèbe pour obtenir le pouvoir (433-432)

25

[Mobilisation à Rome pour repousser l'attaque des Èques et des Volsques \(431\)](#)

[26](#)

[Le camp romain résiste à une attaque nocturne \(431\)](#)

[27](#)

[Péripéties de la bataille](#)

[28](#)

[Prise du camp des Volsques](#)

[29](#)

[Années sombres : épidémie, famine, superstition \(430-427\)](#)

[30](#)

[Reprise de la guerre contre les Véiens et les Fidénates \(426\)](#)

[31](#)

[Dispositif des armées](#)

[32](#)

[Victoire romaine \(426\)](#)

[33](#)

[Prise de Fidènes ; la ville est soumise au pillage](#)

[34](#)

[Célébration des Jeux. Reprise de l'agitation tribunicienne \(425\)](#)

[35](#)

[Les tribuns militaires fixent la date des élections consulaires \(424\)](#)

[36](#)

[L'armée consulaire engage le combat contre les Volsques \(423\)](#)

[37](#)

[L'officier de cavalerie Sextus Tempanius redresse la situation](#)

[38](#)

[Les deux armées abandonnent leur camp. Tempanius rentre à Rome](#)

[39](#)

[Les tribuns de la plèbe engagent des poursuites contre le consul Sempronius](#)

[40](#)

[Le procès des généraux](#)

[41](#)

[Hortensius retire sa plainte contre le consul Sempronius \(422\)](#)

[42](#)

[Luttes entre plébéiens et patriciens à propos de l'élection des questeurs et de la loi agraire \(421\)](#)

[43](#)

[Mise en cause de Caius Sempronius \(420\). Nouvelles menaces de guerre \(419\)](#)

[44](#)

[Projet d'incendie criminel contre Rome \(419\)](#)

[45](#)

[Déroute de l'armée romaine ; nomination d'un dictateur \(418\)](#)

[46](#)

[Prise de Labicum \(418\). Retour de l'agitation à Rome \(417-416\)](#)

[47](#)

[L'expédient d'Appius Claudius pour faire échouer le projet des tribuns de la plèbe \(416\)](#)

[48](#)

[Guerre contre les Èques ; prise de Bola \(414\)](#)

[49](#)

[Lynchage du tribun M. Postumius par ses soldats](#)

[50](#)

[Élections consulaires \(413\). Prise de Férentinum](#)

[51](#)

[Épidémie et disette à Rome](#)

[52](#)

[Les Romains reprennent la citadelle de Carventum \(410\)](#)

[53](#)

[Élection de trois questeurs plébéiens \(409\)](#)

[54](#)

[Échec devant Carventum ; prise de la citadelle de Verrugo \(409\)](#)

[55](#)

[Élection des tribuns militaires \(408\)](#)

[56](#)

[Nomination d'un dictateur \(408\) ; guerre contre les Volsques](#)

[57](#)



[Expiration de la trêve avec les Véiens. La garnison de Verrugo est massacrée \(406\)](#)

[58](#)

[Prise d'Anxur par les légions de Gnaeus Fabius \(406\)](#)

[59](#)

[Le sénat décide de verser une solde aux fantassins](#)

[60](#)

[Le siège de Véies \(405\). Combats contre les Volsques](#)

[61](#)

[Livre V - La prise de Véies et sac de Rome par les Gaulois \(403 à 390 av. J.-C.\)](#)

[1. Siège de Véies et prise de la ville \(403 à 396 av. J.-C.\)](#)

[Les Véiens se donnent un roi. Rumeurs de guerre \(403\)](#)

[1](#)

[Maintien de l'armée devant Véies pendant l'hiver. Protestations des tribuns de la plèbe](#)

[2](#)

[Discours d'Appius Claudius à l'assemblée du peuple](#)

[3](#)

[4](#)

[5](#)

[6](#)

[Départ d'une armée de volontaires pour Véies](#)

[7](#)

[Entrée en guerre des Capénates et des Falisques \(402\)](#)

[8](#)

[Élection anticipée des tribuns militaires \(402\)](#)

[9](#)

[Nouveaux troubles à Rome. Élection des tribuns de la plèbe](#)

[10](#)

[Poursuites contre Verginius et Sergius](#)

[11](#)

[Bilan de l'année. Élection des tribuns militaires \(400\)](#)

[12](#)

[Célébration du premier lectisterne. Combats devant Véies \(399\)](#)

13

Élection des tribuns militaires, tous patriciens (398)

14

Le prodige du lac Albain : interprétation de l'haruspice

15

Guerre contre les Tarquiniens. Retour de l'ambassade de Delphes (397)

16

Mesures prises pour conjurer le prodige

17

Élection des tribuns militaires. Revers militaires

18

Dictature de Camille (396)

19

Discussions à propos de la distribution du butin

20

La prise de Véies (396)

21

Installation de Junon Reine à Rome

22

Réactions à Rome après la prise de Véies

23

2. Victoires romaines. Exil de Camille (395 à 391 av. J.-C.)

Premier projet d'abandonner Rome pour Véies (395)

24

Consécration d'une partie du butin à Apollon ; mécontentement de la plèbe

25

Guerre contre les Falisques (394)

26

Le maître d'école de Faléries

27

Dépôt de l'offrande à Delphes. Guerre contre les Éques (393)

28

Élections consulaires. Poursuites contre les anciens tribuns de la plèbe, Verginius et Pomponius

29

Le projet d'émigrer à Véies est repoussé par le peuple (392)

30

Épidémie à Rome. Guerre contre Volsinies et contre les Sabinates (391)

31

Une voix mystérieuse annonce la venue des Gaulois. Camille part en exil (391)

32

3. Invasion gauloise. Prise de Rome par les Gaulois (391 à 390 av. J.-C.)

Traditions diverses concernant l'arrivée des Gaulois en Italie

33

Premières invasions gauloises (VIe siècle)

34

Seconde vague d'envahisseurs

35

L'ambassade des trois Fabius (391)

36

L'armée gauloise envahit le territoire de Rome (390)

37

Honteuse déroute de l'armée romaine (18 juillet 390)

38

La population romaine se réfugie au Capitole

39

Exode des plébéiens. Départ des prêtres pour Caeré

40

Entrée des Gaulois dans Rome

41

Le pillage et l'incendie de Rome

42

Assaut du Capitole

43

Discours de Camille à l'assemblée des Ardéates

44

Les Ardéates, sous la conduite de Camille, partent au secours de Rome

45

Exploit de C. Fabius Dorso. Camille est désigné comme dictateur (390)

46

Les oies du Capitole

47

L'armée romaine du Capitole se libère moyennant rançon

48

Arrivée providentielle de Camille

49

Règlement des affaires religieuses

50

Discours de Camille à l'assemblée du peuple

51

52

53

54

Reconstruction de Rome

55

Livre VI - Reconstruction de Rome et victoires de la plebe (389 à 367 av. J.-C.)

1. Redressement de Rome (389 à 384 av. J.-C.)

Élections pour 389. Mesures politiques et religieuses

1

Victoires de Camille sur les Volsques et les Èques (389)

2

Camille reprend Sutrium aux Étrusques

3

Triomphe de Camille. Extension de Rome et nouvelles victoires (389-388)

4

Interrègne. Dédicace du temple de Mars. Rome compte désormais 25 tribus (387)

5

[Camille prend en main la guerre contre les Étrusques \(386\)](#)

[6](#)

[Camille remonte le moral des troupes](#)

[7](#)

[Victoire romaine sur les Volsques, prise de Satricum \(386\)](#)

[8](#)

[Libération de Sutrium, attaquée par les Étrusques \(386\)](#)

[9](#)

[Prise de Népété \(386\)](#)

[10](#)

[Agitation à Rome ; désignation d'un dictateur \(385\)](#)

[11](#)

[Le dictateur Cornelius Cossus combat l'armée volsque \(385\)](#)

[12](#)

[Victoire romaine sur les Volsques et leurs alliés](#)

[13](#)

[Marcus Manlius prend la tête de l'opposition populaire](#)

[14](#)

[Arrestation de Marcus Manlius](#)

[15](#)

[Emprisonnement de Manlius et triomphe du dictateur](#)

[16](#)

[Libération de Manlius](#)

[17](#)

[Nouveau développement de l'affaire Manlius \(384\)](#)

[18](#)

[Manlius est accusé d'aspirer à la royauté](#)

[19](#)

[Mort de Marcus Manlius \(384\)](#)

[20](#)

[2. Reprise du conflit dans le Latium \(383 à 370 av. J.-C.\)](#)

[Épidémie à Rome. Nouvelles défections dans le Latium](#)

21

Guerres contre Vélitres et contre les Volsques

22

L'armée romaine brûle de combattre malgré les sages conseils de Camille

23

Camille rétablit la situation compromise par l'imprudence de son collègue

24

Les Tusculans évitent une guerre de représailles

25

Une délégation de Tusculans est reçue au sénat

26

Reprise de l'agitation tribunicienne (380)

27

Les Prénestins prennent position au bord de l'Allia

28

Victoire des Romains sur les Prénestins et leurs alliés (380)

29

30

Représailles de l'armée romaine en territoire volsque (378)

31

Victoire romaine devant Satricum (378). Élection des tribuns militaires (377)

32

Les Latins s'en prennent à Satricum et à Tusculum. Riposte de l'armée romaine

33

La jalousie de la fille cadette de M. Fabius Ambustus

34

Les tribuns de la plèbe C. Licinius et L. Sextius. Vacance du gouvernement (375-370)

35

3. Nouvelles victoires de la plèbe (370 à 367 av. J.-C.)

Élection des tribuns militaires (370-368). Revendications de la plèbe

36

Les tribuns de la plèbe demandent qu'un des consuls soit obligatoirement choisi dans la plèbe (369)

37

Luttes à propos du vote des lois. Démission du dictateur Camille (368)

38

Chantage exercé par les tribuns de la plèbe Licinius et Sextius

39

Discours d'Appius Claudius au sénat

40

Suite du discours d'Appius Claudius

41

Élection du premier consul plébéien (366) ; création de la préture et de l'édilité curule (367)

42

Livre VII - Guerres latines et samnites (366 à 342 av. J.-C.)

1. Guerres contre les Gaulois et contre les Herniques (366 à 357 av. J.-C.)

Création de la préture et de l'édilité curule (366). Mort de Camille (365)

1

Création des Jeux scéniques (364)

2

Désignation d'un dictateur chargé de planter un clou (363)

3

Le fils du dictateur L. Manlius Imperiosus

4

Fin des poursuites contre le dictateur L. Manlius

5

Le lac Curtius. Mort du consul L. Genucius dans une embuscade (362)

6

Appius Claudius, dictateur, commande l'expédition contre les Herniques (362)

7

Victoire romaine sur les Herniques

8

Nouvelle attaque des Gaulois (361)

9

L'exploit de Titus Manlius Torquatus

10

Victoires sur les Tiburtins et sur les Gaulois (360)

11

Attaque des Tiburtins, guerre contre les Tarquiniens. Révolte dans l'armée du dictateur (359-358)

12

Discours du centurion Sextus Tullius (358)

13

Dispositif des troupes romaines

14

Triomphe du dictateur sur les Gaulois ; revers devant Tarquines. Création de deux nouvelles tribus (358)

15

2. Guerres du Latium (357 à 343 av. J.-C.)

Guerre contre Priverne (357)

16

Guerre contre Tarquines. Élection d'un dictateur plébéien (356)

17

Troubles à l'occasion des élections consulaires (355)

18

Capitulation de Tibur, représailles contre Tarquines (354-353)

19

Une trêve de cent ans est conclue avec le peuple de Caéré (353)

20

Élections consulaires (352). Règlement du problème des dettes (351)

21

Élection d'un censeur plébéien (350)

22

Préparatifs de guerre contre les Gaulois (350)

23

Victoire romaine

24

Détérioration des relations avec la confédération latine (349)



25

L'exploit de M. Valerius Corvinus (349)

26

Problèmes intérieurs (348-347). Capitulation de Satricum (346)

27

Guerre contre les Aurunques

28

3. Début des guerres samnites (343 à 342 av. J.-C.)

Les Sidicins demandent l'aide de Campaniens contre les Samnites (343)

29

Les Campaniens implorent le secours de Rome (343)

30

Réponse du gouvernement romain, échec d'une mission auprès des Samnites

31

Le consul Valerius se porte au secours des Campaniens (343)

32

Victoire des Romains sur les Samnites (343)

33

Belle conduite du tribun Decius

34

Une décision audacieuse

35

Les Samnites sont mis en fuite

36

Prise du camp samnite

37

Insubordination dans l'armée romaine (hiver 343-342)

38

Efforts du consul pour briser la mutinerie (342)

39

Discours du dictateur à l'armée cantonnée devant Rome

40

[Réconciliation nationale](#)

[41](#)

[Discussion des sources historiques](#)

[42](#)

[Livre VIII - Guerres latines et samnites \(341 à 322 av. J.-C.\)](#)

[1. Guerres du Latium \(341 à 337 av. J.-C.\)](#)

[Guerres contre les Privernates et les Antiates \(341\)](#)

[1](#)

[Coalition des peuples du Latium contre les Samnites](#)

[2](#)

[Complot de la Ligue latine contre Rome \(341\)](#)

[3](#)

[Discours d'Annius à l'assemblée des Latins](#)

[4](#)

[Discussion au sénat](#)

[5](#)

[La chute d'Annius et le rêve des consuls \(340\)](#)

[6](#)

[Le combat singulier du fils du consul et ce qu'il en advint](#)

[7](#)

[Organisation de l'armée manipulaire](#)

[8](#)

[La bataille de Veseris ; le consul se dévoue pour l'armée \(340\)](#)

[9](#)

[Victoire romaine](#)

[10](#)

[Conséquences de la guerre du Latium](#)

[11](#)

[Mesures démagogiques des consuls à l'encontre du sénat \(339\)](#)

[12](#)

[Exposé de Lucius Furius au sénat \(338\)](#)

[13](#)

## Règlement de la situation dans le Latium

14

### 2. Guerres dans le sud de l'Italie et en Campanie (336 à 327 av. J.-C.)

#### Chronique de l'année 336

15

#### Guerre contre les Ausones ; prise de Calès (335-334)

16

#### Alarmes diverses. Recensement de la population romaine. Création de deux nouvelles tribus (333)

17

#### L'affaire des empoisonneuses (331)

18

#### Vitruvius Vaccus entraîne les Privernates dans la lutte contre Rome

19

#### Châtiment de Vitruvius Vaccus (329)

20

#### Discussion au sénat sur le sort des Privernates

21

#### Les féciaux adressent des réclamations aux Palaepolitains (327)

22

#### Poursuite du conflit en Campanie et dans les Samnium (327)

23

#### Mort d'Alexandre l'Épirote (326)

24

#### Les Palaepolitains livrent leur cille aux Romains (326)

25

#### Prise de la ville par les Romains

26

### 3. Guerres contre les Samnites (326 à 322 av. J.-C.)

#### Les Tarentins s'allient aux Samnites contre Rome (326)

27

#### Abolition de l'esclavage pour dettes (326)

28

[Défection des Lucaniens. Guerre contre les Vestins \(325\)](#)

[29](#)

[Quinctius Fabius profite de l'absence du dictateur pour livrer bataille \(325\)](#)

[30](#)

[Discours du maître de la cavalerie à l'assemblée des soldats](#)

[31](#)

[Arrivée du dictateur au camp](#)

[32](#)

[L'affaire est portée devant le sénat ; appel au peuple](#)

[33](#)

[Violent discours du dictateur](#)

[34](#)

[Le dictateur pardonne au maître de la cavalerie](#)

[35](#)

[Réconciliation du dictateur avec son armée](#)

[36](#)

[Les Tusculans sont menacés d'un règlement de compte \(323\)](#)

[37](#)

[Le dictateur échappe à l'attaque des Samnites \(322\)](#)

[38](#)

[Victoire romaine ; nouvelles propositions de paix](#)

[39](#)

[Réflexions sur l'authenticité des documents historiques](#)

[40](#)

[Livre IX - Guerres samnites et guerres étrusques \(321 à 304 av. J.-C.\)](#)

[1. Guerres samnites \(321 à 313 av. J.-C.\)](#)

[Le général samnite Caius Pontius pousse à la reprise de la guerre contre les Romains \(321\)](#)

[1](#)

[Les Fourches caudines](#)

[2](#)

[Les Samnites hésitent sur le parti à suivre](#)

[3](#)

[Lentulus conseille aux Romains de se rendre](#)

[4](#)

[Les Samnites fixent les conditions de la reddition](#)

[5](#)

[L'armée passe sous le joug](#)

[6](#)

[Retour de l'armée à Rome](#)

[7](#)

[Analyse de la situation au sénat](#)

[8](#)

[Déclaration de Postumius](#)

[9](#)

[Les fétiaux livrent aux Samnites les responsables de la reddition](#)

[10](#)

[La réponse de Pontius](#)

[11](#)

[Agitation dans le Samnium ; prise de Frégelles \(320\)](#)

[12](#)

[Victoire du consul Publilius \(320\)](#)

[13](#)

[La revanche de l'armée romaine](#)

[14](#)

[Le siège de Lucérie \(320\)](#)

[15](#)

[Libération de Satricum \(319\). Éloge de Papirius Cursor](#)

[16](#)

[Digression sur Alexandre de Macédoine](#)

[17](#)

[18](#)

[19](#)

[Pacification de l'Apulie \(318\) et de la Lucanie \(317\). Création de deux nouvelles tribus](#)

[20](#)

[Victoire romaine sur les Samnites devant Saticula \(316\)](#)

[21](#)

[Combats autour de Saticula : mort du maître de la cavalerie \(315\)](#)

[22](#)

[Le dictateur décide de livrer bataille devant Sora et fait mettre le feu au camp \(315\)](#)

[23](#)

[La prise de Sora \(314\)](#)

[24](#)

[Extermination du peuple ausone \(314\)](#)

[25](#)

[Envoi d'une nouvelle colonie à Lucérie. Campagne de dénigrement à Rome \(314\)](#)

[26](#)

[Victoire de l'armée romaine devant Malevent \(314\)](#)

[27](#)

[Siège et prise de Nole \(313\)](#)

[28](#)

[2. Guerres étrusques \(312 à 304 av. J.-C.\)](#)

[La censure d'Appius Claudius Caecus \(312\)](#)

[29](#)

[La grève des joueurs de flûte \(311\)](#)

[30](#)

[Les Romains sortent vainqueurs d'une embuscade tendue par les Samnites \(311\)](#)

[31](#)

[Victoire romaine sur une coalition étrusque \(311\)](#)

[32](#)

[Poursuites contre le censeur Appius Claudius \(310\)](#)

[33](#)

[34](#)

[L'armée consulaire met les Étrusques en déroute \(310\)](#)

[35](#)

[La traversée de la forêt ciminienne](#)

[36](#)

Nouvelle victoire des Romains sur les Étrusques. Conclusion d'une trêve de trente ans (310)

37

Opérations dans le Samnium ; défaite romaine (310)

38

Victoire romaine près du lac Vadimon (310)

39

Victoire romaine sur les Samnites. Capitulation de Pérouse (310)

40

Victoire romaine sur les Ombriens (308)

41

Victoire sur les Samnites et les Herniques (307-306)

42

Reprise de l'agitation dans le Samnium. Soumission du peuple hernique (306)

43

Triomphe des consuls pour leurs victoires dans le Samnium (305)

44

Fin de la guerre contre les Èques (304)

45

L'édilité curule de Cneius Flavius (304)

46

Livre X - Guerres samnites et guerres italiques (303 à 293 av. J.-C.)

1. Reprise des conflits dans Rome et à l'extérieur (303 à 297 av. J.-C.)

Opérations en Ombrie (303) et contre les Èques (303-297)

1

Une flotille grecque est repoussée par les Padouans et les Vénètes (302)

2

Le maître de la cavalerie est victime d'une embuscade en Étrurie (302)

3

Les Romains échappent à une nouvelle embuscade

4

Victoire décisive des Romains sur les Étrusques (301)

5

[Débats à propos de l'accès des plébéiens aux sacerdoce \(300\)](#)

[6](#)

[Discours de Publius Decius Mus au sénat](#)

[7](#)

[Suite du discours de Publius Decius Mus](#)

[8](#)

[Vote de la loi Ogulnia sur les sacerdoce et de la loi Valéria sur l'appel au peuple \(300\).  
Création de deux nouvelles tribus](#)

[9](#)

[Prise de Néquinum en Ombrie. Les Gaulois quittent le territoire des Étrusques \(299\)](#)

[10](#)

[Les Samnites menacent les Lucaniens, alliés de Rome \(298\)](#)

[11](#)

[Victoire des armées consulaires sur les Étrusques et sur les Samnites \(299\)](#)

[12](#)

[L'élection de Fabius Maximus pour un quatrième consulat \(298\)](#)

[13](#)

[2. Guerres dans le Samnium et le sud de l'Italie \(297 à 295 av. J.-C.\)](#)

[Bataille rangée dans le Samnium, près de Tifernum \(297\)](#)

[14](#)

[Le Samnium est soumis au pillage. Élections consulaires \(296\)](#)

[15](#)

[Intervention d'une délégation samnite à l'assemblée des Étrusques \(296\)](#)

[16](#)

[Prise de Murgantia, de Romuléa et de Férentinum](#)

[17](#)

[Arrivée du consul Volumnius au camp de son collègue, Appius Claudius](#)

[18](#)

[Victoire des armées consulaires sur les Étrusques et sur leurs alliés samnites \(296\)](#)

[19](#)

[Le consul Volumnius arrête une colonne samnite chargée de butin \(296\)](#)

[20](#)

[Fondation de deux colonies en Campanie. Ligue des quatre nations contre Rome](#)



21

Élection des consuls et du préteur pour l'année 295

22

Le culte de la Pudeur féminine

23

3. Progrès de la domination romaine (295 à 293 av. J.-C.)

Rivalités entre les deux consuls pour l'attribution des postes (295)

24

Fabius part en Étrurie

25

En l'absence de Fabius, les Gaulois massacrent une légion romaine près de Clusium

26

La bataille de Sentinum en Ombrie (295)

27

Le consul Publius Decius Mus se sacrifie pour sauver l'armée romaine

28

Victoire des Romains

29

Réflexions de l'historien sur la victoire de Sentinum

30

Bilan provisoire des guerres samnites (295)

31

Les Samnites attaquent le camp romain à la faveur d'un épais brouillard (294)

32

Les Romains se libèrent

33

Prise de Feritrum, désertée par ses habitants

34

Conséquences inattendues de la bataille de Lucérie (294)

35

Opérations en Apulie et dans le Latium (294)

36

[Combats autour de Volsinies. Conclusion d'une trêve avec les trois villes principales d'Étrurie \(294\)](#)

[37](#)

[Rites de consécration dans l'armée samnite](#)

[38](#)

[Le consul Papirius cherche à engager le combat devant Aquilonia \(293\)](#)

[39](#)

[Une prise d'auspices controversée](#)

[40](#)

[Victoire de l'armée consulaire devant Aquilonia \(293\)](#)

[41](#)

[Suites de la victoire](#)

[42](#)

[Prise de Cominium \(293\)](#)

[43](#)

[Les consuls décident de poursuivre la guerre dans le Samnium](#)

[44](#)

[Nouvelles menaces en Étrurie. Prise de Saepinum \(293\)](#)

[45](#)

[Triomphe des consuls sur les Samnites et les Étrusques \(293\)](#)

[46](#)

[Dix-neuvième recensement de la population de Rome \(293\)](#)

[47](#)

[Periochae - Livres XI à XX \(292 à 219 av. J.-C.\)](#)

[Livre XI](#)

[Livre XII](#)

[Livre XIII](#)

[Livre XIV](#)

[Livre XV](#)

[Livre XVI](#)

[Livre XVIII](#)

[Livre XIX](#)

[Livre XX](#)

Livre XXI - (219 à 218 av. J.-C.)

1. Causes de la seconde guerre punique

Haines nationales et haine personnelle

1

Mort d'Hamilcar (229) ; Hasdrubal le remplace

2

La succession d'Hasdrubal (221)

3

Débuts d'Hannibal en Espagne (224)

4

La première campagne d'Espagne (221-219)

5

Sagonte envoie une délégation à Rome (218)

6

2. La guerre de Sagonte (219 à 218 av. J.-C.)

Préparatifs du siège ; Hannibal est blessé

7

Reprise du siège

8

Arrivée de l'ambassade romaine

9

Audience de l'ambassade romaine à Carthage

10

Échec des négociations

11

Tractations du Sagontin Alcon

12

Discours de l'Espagnol Alorcus

13

La fin de Sagonte (mars 218)

14

Problèmes de chronologie

15

3. Rome se prépare à la guerre

Réactions à Rome après la chute de Sagonte

16

Mobilisation à Rome (mars 218)

17

La déclaration de guerre

18

Activité diplomatique en Espagne

19

Échec des négociations en Gaule

20

Hannibal prend ses quartiers d'hiver à Carthagène (219-218)

21

Le songe d'Hannibal

22

4. De l'Hèbre à la vallée du Pô

Dans les gorges des Pyrénées

23

L'arrivée en Gaule

24

Soulèvement des Boïens (juin-juillet 218)

25

Dans la vallée du Rhône

26

Le passage du Rhône (fin août 218)

27

Discussions sur les divers procédés utilisés pour la traversée

28

Première rencontre de l'armée romaine et de l'armée carthaginoise

29

Discours d'Hannibal

[30](#)

[En direction des Alpes](#)

[31](#)

[Le convoi atteint les Alpes](#)

[32](#)

[Passage du défilé](#)

[33](#)

[L'armée d'Hannibal victime d'une embuscade](#)

[34](#)

[Passage du col \(mi-octobre\)](#)

[35](#)

[L'aplomb rocheux](#)

[36](#)

[Bivouac en pleine montagne](#)

[37](#)

[Examen critique des sources](#)

[38](#)

[5. Début de la guerre](#)

[Situation des deux armées](#)

[39](#)

[Discours de Scipion](#)

[40](#)

[Discours de Scipion \(suite\)](#)

[41](#)

[Combats singuliers entre Gaulois](#)

[42](#)

[Discours d'Hannibal](#)

[43](#)

[Discours d'Hannibal \(suite\)](#)

[44](#)

[Derniers préparatifs avant la bataille](#)

[45](#)

[Bataille au bord du Tessin \(début novembre\)](#)

[46](#)

[Passage du Pô](#)

[47](#)

[Scipion installe son camp près de la Trébie \(novembre 218\)](#)

[48](#)

[Opérations de Sicile \(été 218\)](#)

[49](#)

[Bataille au large de Lilybée](#)

[50](#)

[Le consul rejoint son collègue au camp de la Trébie \(novembre 218\)](#)

[51](#)

[Victoire indécise des Romains](#)

[52](#)

[Impatience du consul Tiberius Sempronius Longus](#)

[53](#)

[Les Romains acceptent le combat \(fin décembre\)](#)

[54](#)

[Les Carthaginois ont l'avantage](#)

[55](#)

[Déroute de l'armée romaine près de la Trébie](#)

[56](#)

[Voyage-éclair du consul à Rome ; attaque de Victumulae](#)

[57](#)

[Tourmente dans l'Apennin \(début de 217\)](#)

[58](#)

[Bataille indécise devant Plaisance \(début mars 217\)](#)

[59](#)

[Arrivée de l'armée romaine en Espagne \(automne 218\)](#)

[60](#)

[Combats autour de Tarragone \(courant de l'hiver\)](#)

[61](#)

[Prodiges inquiétants à Rome](#)

[62](#)

[Entrée en charge du consul Flaminius \(15 mars 217\)](#)

[63](#)

[Livre XXII - \(217 à 216 av. J.-C.\)](#)

[1. La campagne d'Italie. Défaite de Trasimène](#)

[Début d'une nouvelle année de guerre \(217\)](#)

[1](#)

[À travers les marais étrusques \(mars 217\)](#)

[2](#)

[Le consul Flaminius donne le signal du combat](#)

[3](#)

[Embuscade au bord du lac Trasimène \(juin 217\)](#)

[4](#)

[Déroulement de la bataille](#)

[5](#)

[Le désastre](#)

[6](#)

[Bilan de la bataille](#)

[7](#)

[Désignation d'un dictateur \(début juillet 217\)](#)

[8](#)

[Autres conséquences de la défaite](#)

[9](#)

[Le printemps sacré et autres vœux](#)

[10](#)

[Mesures militaires](#)

[11](#)

[Tactique du dictateur](#)

[12](#)

[En marche vers la Campanie](#)

[13](#)

La contestation dans l'armée de Fabius

14

Une reconnaissance des cavaliers romains (fin de l'été 217)

15

Hannibal pris dans une souricière

16

Les bœufs aux cornes de feu

17

Passage du défilé ; Fabius revient à Rome

18

2. La campagne d'Espagne

Combat naval à l'embouchure de l'Hèbre (printemps 217)

19

Opérations victorieuses en Espagne et aux Baléares

20

Soulèvements en Espagne

21

Publius Scipion, proconsul, arrive en Espagne (été 217)

22

3. Suite de la campagne d'Italie. Défaite de Cannes (216)

Fabius Maximus en butte à l'opinion publique

23

La victoire de Minucius

24

Le pouvoir du maître de la cavalerie

25

La carrière de Varron

26

Le partage du commandement

27

L'armée de Minucius est en difficulté

28



[Fabius sauve l'armée de Minucius](#)

[29](#)

[La réconciliation](#)

[30](#)

[Campagne du consul Servilius Geminus \(automne 217\)](#)

[31](#)

[Une délégation napolitaine \(hiver 217-216\)](#)

[32](#)

[Préparation des élections à Rome \(premier trimestre 216\)](#)

[33](#)

[Candidature de Varron au consulat](#)

[34](#)

[Élection de Paul-Émile au consulat](#)

[35](#)

[Mesures militaires et religieuses \(mars 216\)](#)

[36](#)

[Arrivée d'une délégation syracusaine](#)

[37](#)

[Préparatifs militaires \(printemps 216\)](#)

[38](#)

[Discours de Fabius Maximus à Paul-Émile](#)

[39](#)

[Départ des consuls aux armées](#)

[40](#)

[Varron obtient un succès](#)

[41](#)

[La ruse d'Hannibal est découverte](#)

[42](#)

[Dans la plaine de Cannes \(début de l'été 216\)](#)

[43](#)

[Installation des camps romains](#)

[44](#)

[Les Romains s'apprêtent à livrer bataille \(1er-2 août 216\)](#)

[45](#)

[L'armée d'Hannibal](#)

[46](#)

[Résultats d'abord incertains](#)

[47](#)

[Déroute des Romains](#)

[48](#)

[La mort de Paul-Émile](#)

[49](#)

[Bilan de la bataille](#)

[50](#)

[Après la victoire](#)

[51](#)

[La reddition du camp romain](#)

[52](#)

[Complot des officiers](#)

[53](#)

[Après la défaite ; les réactions à Rome](#)

[54](#)

[Attitude énergique de Fabius Maximus](#)

[55](#)

[La situation à Rome](#)

[56](#)

[Mesures religieuses et militaires](#)

[57](#)

[Le sort des prisonniers romains](#)

[58](#)

[Plaidoyer des prisonniers](#)

[59](#)

[Refus de racheter les prisonniers](#)

[60](#)

[Les suites de la bataille de Cannes](#)

[61](#)

[Livre XXIII - \(216 à 215 av. J.-C.\)](#)

[1. Conséquences de la défaite de Cannes](#)

[Soumission de Compsa ; embuscade près de Naples \(fin août 216\)](#)

[1](#)

[La situation à Capoue : Pacuvius Calavius](#)

[2](#)

[Le sénat capouan est soumis au verdict populaire](#)

[3](#)

[La vie quotidienne à Capoue](#)

[4](#)

[Une délégation campanienne est reçue par Varron](#)

[5](#)

[Défection de Capoue](#)

[6](#)

[Decius Magius, chef de la résistance à Capoue](#)

[7](#)

[Calavius père et fils](#)

[8](#)

[Le jeune Calavius renonce à son projet](#)

[9](#)

[Condamnation de Decius Magus](#)

[10](#)

[La réponse de l'oracle de Delphes. Rapport de victoire à Carthage](#)

[11](#)

[Discussion au sénat de Carthage](#)

[12](#)

[Résolution du sénat carthaginois](#)

[13](#)

[Organisation de la résistance romaine ; situation de Nole \(été 216\)](#)

[14](#)

Capitulation de Nucérie ; résistance de Nole ; Lucius Bantius

15

Marcellus repousse l'armée carthaginoise

16

Prise d'Acerra par Hannibal ; la garnison de Casilinum

17

Échec d'Hannibal devant Casilinum ; décomposition de l'armée carthaginoise

18

La garnison de Casilinum se rend avec les honneurs de la guerre (printemps 215)

19

Situation alarmante dans le Bruttium : les Pétéliens

20

Difficultés de trésorerie à Rome

21

Recrutement du sénat ; proposition de Spurius Carvilius

22

La dictature de Fabius Butéon

23

Élections à Rome ; l'armée du consul Postumius est anéantie (février-mars 215)

24

Consternation à Rome ; réaction du consul Sempronius Gracchus

25

2. Guerre d'Espagne (216)

Situation confuse ; Hasdrubal contre les Tartésiens

26

Hasdrubal prend le camp des déserteurs et reçoit l'ordre de partir en Italie

27

Rencontre d'Himilcon et d'Hasdrubal

28

Les Scipions battent l'armée d'Hasdrubal (automne 216)

29

3. Quatrième année de guerre (215)

[Situation confuse dans le Bruttium ; élections pour 215](#)

[30](#)

[Mesures d'urgence à Rome \(ides de mars 215\)](#)

[31](#)

[Préparatifs militaires à Rome et à Carthage](#)

[32](#)

[La première délégation macédonienne](#)

[33](#)

[Arrestation des ambassadeurs de Philippe. Situation en Sardaigne](#)

[34](#)

[Une nouvelle trahison des Campaniens \(été 215\)](#)

[35](#)

[Bilan de l'opération](#)

[36](#)

[Le siège de Cumes](#)

[37](#)

[Menaces de guerre avec la Macédoine](#)

[38](#)

[Seconde ambassade macédonienne : opérations autour de Capoue](#)

[39](#)

[Victoire romaine sur les Sardes et les Carthaginois \(été 215\)](#)

[40](#)

[Conséquences de la victoire](#)

[41](#)

[Les Hirpins et les Samnites appellent Hannibal à leur secours](#)

[42](#)

[Tentatives diverses pour pousser les alliés de Rome à la défection](#)

[43](#)

[Hannibal assiège Nole \(fin de l'été 215\)](#)

[44](#)

[Discours des généraux pour encourager les combattants](#)

[45](#)

[Victoire romaine \(automne 215\)](#)

[46](#)

[Tauréa défie Asellus en combat singulier](#)

[47](#)

[Emprunts d'État et privatisation](#)

[48](#)

[Situation en Espagne](#)

[49](#)

[Livre XXIV - \(215 à 213 av. J.-C.\)](#)

[1. Situation en Sicile et en Italie méridionale \(215 à 214\)](#)

[Reddition de Locres \(automne 215\)](#)

[1](#)

[Les Bruttiens attaquent Crotona](#)

[2](#)

[Reddition de Crotona](#)

[3](#)

[Situation en Sicile \(215\)](#)

[4](#)

[Hiéronyme, roi de Syracuse](#)

[5](#)

[Défection de Syracuse](#)

[6](#)

[L'assassinat de Hiéronyme \(printemps 214\)](#)

[7](#)

[Discours de Fabius Maximus aux comices](#)

[8](#)

[Élections pour l'année 214](#)

[9](#)

[Ides de mars 214 ; conjuration des prodiges de l'année](#)

[10](#)

[Appel à la solidarité nationale pour l'équipement de la flotte](#)

[11](#)

[Les forces romaines se concentrent en Campanie et en Sicile](#)

[12](#)

[Situation à Tarente et en Campanie \(printemps 214\)](#)

[13](#)

[Le proconsul Gracchus prépare l'armée de volontaires au combat](#)

[14](#)

[La liberté en échange d'une tête](#)

[15](#)

[Victoire des Romains devant Bénévent](#)

[16](#)

[L'armée de Marcellus remporte un avantage devant Nole](#)

[17](#)

[Activité des censeurs](#)

[18](#)

[La prise de Casilinum](#)

[19](#)

[Hannibal renonce à prendre Tarente \(automne 214\)](#)

[20](#)

[2. L'insurrection en Sicile \(214\)](#)

[Réactions à Syracuse après l'assassinat de Hiéronyme \(printemps 214\)](#)

[21](#)

[Polyène calme les esprits](#)

[22](#)

[Retour d'un semblant de légitimité à Syracuse](#)

[23](#)

[Double assassinat à la curie de Syracuse](#)

[24](#)

[Massacre de la famille royale](#)

[25](#)

[Mort d'Héracléa et de ses filles](#)

[26](#)

[Situation confuse à Syracuse](#)

27

Discours d'Apollonide à l'assemblée du peuple

28

Hippocrate et Épicyle soulèvent les Léontiniens contre les Syracusains

29

Agitation dans l'armée syracusaine

30

Hippocrate et Épicyle retournent la situation en leur faveur

31

La prise de l'Hexapyle

32

Les Romains mettent le siège devant Syracuse

33

Un artificier de génie : Archimède

34

Himilcon prend de vitesse Marcellus

35

Concentration des forces autour de Syracuse

36

Soulèvement de la population d'Henna (fin de l'été 214)

37

Le piège

38

Massacre de la population

39

3. Campagne de Grèce et d'Espagne (214)

Le préteur M. Valerius libère Oricum et Apollonie (hiver 214)

40

Combats autour de l'Èbre et en Bétique (été 214)

41

Bataille de Munda ; Cornelius Scipion est blessé. Reprise de Sagonte

42



## Élections à Rome pour 213

43

4. Début d'une nouvelle année de campagne (213)

Entrée en charge des nouveaux consuls (15 mars)

44

Un personnage compromettant : Dasius Altinius

45

La prise d'Arpi

46

Soumission d'Arpi et d'Atrinum ; incendie à Rome

47

Syphax, roi des Numides, nouvel allié des Romains

48

Un allié des Carthaginois : Masinissa, fils de Gala

49

Livre XXV - (212 av. J.-C.)

1. Situation dans le sud de l'Italie

Capture de Pomponius (213) ; introduction de cultes étrangers à Rome

1

Élections à Rome (hiver 213-212)

2

Entrée en charge des consuls (15 mars 212) ; l'affaire des publicains

3

Le procès de Postumius (printemps 212)

4

Difficultés du recrutement

5

Les rescapés de la bataille de Cannes

6

Expiation des prodiges ; l'affaire des otages

7

Complot des nobles Tarentins

8

La prise de Tarente

9

Pillage de la ville

10

Attaque de la citadelle (hiver 213-212)

11

Les prophéties de Marcius ; fondation des Jeux Apollinaires

12

Hannon sauve Capoue de la famine

13

Prise du camp carthaginois

14

Défection de Métaponte et de Thurium

15

La mort de Tibérius Gracchus

16

À propos de la mort de Gracchus

17

Combat singulier opposant Crispinus à Badius

18

L'équipée de Centénius Paenula

19

Départ d'Hannibal pour l'Apulie

20

L'armée d'Hannibal contre les légions du préteur Fulvius

21

Le siège de Capoue (automne 212)

22

2. La prise de Syracuse

Conjuration des bannis syracusains (printemps 212)

23

L'entrée des Romains dans Syracuse

24

Pillage de la ville

25

L'épidémie (automne 212)

26

Organisation de la résistance en Sicile

27

Pourparlers de paix

28

Envoi d'une délégation à Marcellus

29

Chute de la forteresse de Syracuse

30

Pillage de l'Achradine ; mort d'Archimède

31

3. Campagne d'Espagne

Nouveau dispositif de guerre (printemps 212)

32

Désertion des Celtibères

33

Mort de Publius Scipion

34

L'armée carthaginoise à la poursuite de Gnaeus Scipion

35

Prise du camp romain ; mort de Gnaeus Scipion

36

Un nouveau général : Lucius Marcius

37

Discours de Lucius Marcius

38

Prise des deux camps carthaginois

39

4. Fin de la campagne de Sicile (hiver 212 à 211)

Conséquences de la prise de Syracuse

40

Victoire romaine près d'Agrigente ; les élections à Rome (printemps 211)

41

Livre XXVI - (211 à 210 av. J.-C.)

1. La situation en Italie (211)

Entrée en charge des consuls aux ides de mars

1

L'affaire Marcius

2

Procès de Cn. Fulvius Flaccus

3

Poursuite du siège devant Capoue

4

Hannibal se porte au secours de Capoue

5

Échec d'Hannibal devant Capoue

6

Hannibal décide de marcher sur Rome (mars-avril 211)

7

Organisation des secours

8

Hannibal sous les remparts de Rome

9

Panique à Rome

10

Rome sauvée par la grêle

11

Reprise du siège devant Capoue

12

[Reddition de Capoue ; discours de Vibius Verrius](#)

[13](#)

[Suicide collectif. Premières arrestations](#)

[14](#)

[Exécution des sénateurs de Capoue](#)

[15](#)

[Le sort de Capoue après la capitulation](#)

[16](#)

[2. La guerre d'Espagne \(fin 211 à 210\)](#)

[Comment Hasdrubal mystifia Néron](#)

[17](#)

[Élection de Scipion à la tête de l'armée d'Espagne](#)

[18](#)

[Arrivée de Scipion en Espagne](#)

[19](#)

[Préparatifs avant la saison d'hiver \(fin de l'année 211\)](#)

[20](#)

[3. Campagne de Grèce \(212 à 211\). Conséquences de la campagne de Sicile et d'Italie](#)

[Le sénat accorde à Marcellus les honneurs de l'ovation \(fin de l'année 211\)](#)

[21](#)

[Élections pour l'année 210](#)

[22](#)

[Mesures religieuses et autres](#)

[23](#)

[Conclusion d'un traité entre les Romains et la confédération étolienne \(fin de l'année 211\)](#)

[24](#)

[Les Acarnaniens sur le pied de guerre \(premiers mois de l'année 210\)](#)

[25](#)

[Entrée en charge du consul Marcellus aux ides de mars \(210\)](#)

[26](#)

[Un incendie d'origine criminelle ravage le forum \(18-19 mars 210\)](#)

[27](#)

[Répartition des postes \(début de l'été 210\)](#)

[28](#)

[Marcellus répond aux accusations de ses détracteurs](#)

[29](#)

[Le sénat accorde une audience aux Siciliens](#)

[30](#)

[Réponse de Marcellus aux réclamations des Siciliens](#)

[31](#)

[Réconciliation de Marcellus avec les Siciliens](#)

[32](#)

[Audience des Campaniens au sénat](#)

[33](#)

[Sanctions prises contre les Campaniens](#)

[34](#)

[Mesures impopulaires à Rome](#)

[35](#)

[Appel à la solidarité nationale](#)

[36](#)

[Bilan de la situation \(début de l'été 210\)](#)

[37](#)

[Reddition de Salapia \(courant de l'été 210\)](#)

[38](#)

[Opérations navales autour de Tarente](#)

[39](#)

[Fin de la guerre de Sicile \(automne 210\)](#)

[40](#)

[4. Reprise de la guerre d'Espagne \(210\)](#)

[Discours de Scipion aux soldats de l'ancienne armée \(printemps\)](#)

[41](#)

[Scipion décide d'attaquer Carthagène \(printemps 210\)](#)

[42](#)

[Attaque de la ville](#)

43

Assaut terrestre et maritime

44

La traversée de la lagune

45

Prise de la citadelle

46

Pillage de la ville

47

Disputes pour une couronne

48

Libération des otages

49

La fiancée d'Allucius

50

Conséquences de la prise de Carthagène

51

Livre XXVII - (210 à 207 av. J.-C.)

1. Bilan de l'année 210

Reprise de la lutte dans le Samnium et en Apulie

1

Combat indécis en Lucanie

2

Réorganisation de la Campanie

3

Activité diplomatique. Annonce des prodiges (début de l'année 209)

4

Désignation d'un dictateur

5

Élection des consuls et des préteurs (printemps 209)

6

Arrivée de Laelius à Rome. Entrée en fonction des consuls (ides de mars 29)

7

Élection du grand curion. Pacification de la Sicile

8

Douze colonies refusent de fournir de nouveaux contingents

9

Les colonies fidèles

10

Conjuration des prodiges. Activité des nouveaux censeurs

11

Déroute de l'armée romaine en Campanie (début de l'été 209)

12

Violents reproches de Marcellus à son armée

13

Revanche de l'armée romaine

14

Opérations dans le Bruttium et autour de Tarente

15

Prise de Tarente (courant de l'été 209)

16

2. Reprise de la guerre d'Espagne (209)

Nouvelles alliances contractées avec les peuples d'Espagne (printemps)

17

Scipion attaque l'armée d'Hasdrubal près de Baecula

18

Prise du camp carthaginois. Libération de Massiva

19

Discussion d'état-major sur la poursuite de la guerre

20

3. Situation à Rome, dans le sud de l'Italie et en Grèce (208)

Élections pour l'année 208

21

Attribution des postes et répartition des troupes



- 22  
Conjuration des prodiges. Célébration des Jeux Apollinaires (5 juillet 208)
- 23  
Menace d'un soulèvement en Étrurie
- 24  
Jonction des deux armées consulaires près de Vénouse en Apulie
- 25  
Les deux consuls partent en reconnaissance
- 26  
L'embuscade ; mort de Marcellus (fin de l'été 208)
- 27  
Les habitants de Salapia prennent Hannibal à son propre piège. Libération de Locres
- 28  
Situation politique à Rome. Actes de piraterie en Afrique (début de l'année 207)
- 29  
Les Étoliens ruinent le plan de paix proposé par Philippe (printemps 208)
- 30  
Comportement scandaleux de Philippe lors des Jeux (courant de l'été 208)
- 31  
Philippe échoue devant Élis et retourne en Macédoine (automne 208)
- 32  
Désignation d'un dictateur. Mort du consul Titus Quinctius Crispinus
- 33  
Élection des consuls pour l'année 207
- 34  
Répartition des postes et des troupes (février-mars 207)
- 35  
4. Campagne d'Italie. Bataille du Métaure (207)  
Entrée en charge des consuls (ides de mars)
- 36  
Conjuration des prodiges. Sacrifices en l'honneur de Junon Reine
- 37

[Début d'une nouvelle année de campagne \(printemps 207\)](#)

[38](#)

[Arrivée d'Hasdrubal en Italie \(printemps 207\)](#)

[39](#)

[Départ des consuls. Mouvements de troupes dans le Bruttium](#)

[40](#)

[Manoeuvres d'intimidation près de Grumentum](#)

[41](#)

[Hannibal subit une sévère défaite \(printemps 207\)](#)

[42](#)

[Le consul Claudius Néron décide de marcher contre Hasdrubal](#)

[43](#)

[Anxiété à Rome](#)

[44](#)

[Claudius Néron rejoint son collègue en Ombrie](#)

[45](#)

[Jonction des deux armées consulaires](#)

[46](#)

[Hasdrubal refuse le combat](#)

[47](#)

[La bataille du Métaure \(23 juin 207\)](#)

[48](#)

[Défaite carthaginoise et mort d'Hasdrubal](#)

[49](#)

[Annonce de la victoire à Rome](#)

[50](#)

[Conséquences de la victoire du Métaure](#)

[51](#)

[Livre XXVIII - \(207 à 205 av. J.-C.\)](#)

[1. Campagnes d'Espagne et de Grèce \(207\)](#)

[Situation en Espagne \(automne\)](#)

[1](#)

Silanus bat et met en fuite l'armée de Magon

2

Prise d'Orongis (fin de l'été 207)

3

La flotte romaine ravage le littoral africain (courant de l'été 207)

4

Événements de Grèce (207)

5

Prise d'Oréos. Les Romains renoncent à attaquer Chalcis

6

Vains efforts de Philippe pour contrôler la situation en Grèce

7

Philippe à l'assemblée des Achéens

8

2. Situation en Italie. Fin de la guerre d'Espagne (206)

Célébration du triomphe à Rome (début de l'année 206)

9

Début d'une nouvelle année de guerre (206)

10

Conjuration des prodiges. Les consuls encouragent le retour à la terre

11

Situation des armées carthagoises à la fin de 207

12

Accrochages entre l'armée de Scipion et l'armée d'Hasdrubal fils de Gisgon

13

Bataille de Silpia

14

Défaite carthaginoise

15

Fin de la guerre d'Espagne (206)

16

3. Activité diplomatique et militaire de Scipion en Espagne et en Afrique (206 à 205)

[Scipion recherche l'alliance de Syphax](#)

[17](#)

[Syphax offre l'hospitalité à Scipion et à Hasdrubal](#)

[18](#)

[Siège d'Iliturgi](#)

[19](#)

[Destruction d'Iliturgi. Capitulation de Castulon](#)

[20](#)

[Spectacle de gladiateurs à la mémoire des Scipions](#)

[21](#)

[Mesures de représailles contre la ville d'Astapa](#)

[22](#)

[Massacre de la population](#)

[23](#)

[Mutinerie dans l'armée romaine \(été 206\)](#)

[24](#)

[Scipion attire l'armée à Carthagène](#)

[25](#)

[Arrivée des mutins à Carthagène](#)

[26](#)

[Discours de Scipion à l'armée rebelle](#)

[27](#)

[Discours de Scipion \(suite\)](#)

[28](#)

[Discours de Scipion \(fin\)](#)

[29](#)

[Bataille navale dans le détroit de Gadès \(été 206\)](#)

[30](#)

[Nouvelles tentatives de soulèvement en Espagne \(fin de l'été 206\)](#)

[31](#)

[Scipion se prépare à attaquer Indibilis et Mandonius](#)

[32](#)

[Le combat tourne à l'avantage des Romains](#)

[33](#)

[Scipion donne une leçon de tolérance aux vaincus](#)

[34](#)

[Rencontre de Scipion et de Masinissa \(automne 206\)](#)

[35](#)

[Raid manqué de Magon contre Carthagène](#)

[36](#)

[Magon prend ses quartiers d'hiver aux Baléares. Capitulation de Gadès \(hiver 206\)](#)

[37](#)

[4. Situation en Italie \(205\)](#)

[Quatorzième année de guerre. Élections à Rome \(printemps 205\)](#)

[38](#)

[Audience au sénat des ambassadeurs de Sagonte \(deuxième quinzaine de mars 205\)](#)

[39](#)

[Scipion veut poursuivre la guerre en Afrique. Discours de Fabius Maximus](#)

[40](#)

[Suite du discours de Fabius](#)

[41](#)

[Fin du discours de Fabius](#)

[42](#)

[Réponse de Scipion](#)

[43](#)

[Suite du discours de Scipion](#)

[44](#)

[Discours de Fulvius Flaccus. Scipion est officiellement chargé de l'Afrique](#)

[45](#)

[Arrivée de Magon en Ligurie \(205\)](#)

[46](#)

[Livre XXIX - \(205 à 204 av. J.-C.\)](#)

[1. Préparatifs en vue du débarquement en Afrique \(205\)](#)

[Arrivée de Scipion en Sicile \(début de l'été 205\). Reprise de la guerre en Espagne](#)

1

Défaite et mort d'Indibilis

2

Mort de Mandonius. Saccage de la côte africaine (été 205)

3

Laelius reçoit la visite de Masinissa

4

Alerte en Étrurie

5

Les soldats de Scipion attaquent la citadelle de Locres (été 205)

6

Scipion reprend Locres et bat l'armée d'Hannibal

7

Comportement scandaleux de la garnison romaine à Locres

8

Bagarres en pleine ville entre le légat et les tribuns

9

2. Situation à Rome (204)

Le transport de la Mère de l'Ida à Rome (début de 204)

10

Arrivée de la déesse. Élections à Rome (printemps 204)

11

Conclusion de la paix avec Philippe à Phoenice (205)

12

Attribution des postes (mars 204)

13

Réception de la Grande déesse à Rome (4 avril 204)

14

Rappel à l'ordre de douze colonies qui avaient refusé de fournir des contingents

15

Remboursement de la dette publique

16

[Audience au sénat des délégués de Locres](#)

[17](#)

[Discours du chef de la délégation locrienne \(suite\)](#)

[18](#)

[Délibération au sénat sur la situation des Locriens](#)

[19](#)

[La proposition de Metellus est adoptée](#)

[20](#)

[Condamnation de Pléminius](#)

[21](#)

[Réhabilitation de Scipion. Mort de Pleminius](#)

[22](#)

[3. Débarquement de Scipion en Afrique \(204\)](#)

[Syphax épouse la fille d'Hasdrubal \(fin de l'année 205\)](#)

[23](#)

[Scipion s'apprête à passer en Afrique \(courant de l'été 204\)](#)

[24](#)

[Embarquement de l'armée romaine](#)

[25](#)

[Le départ de l'armée](#)

[26](#)

[La traversée](#)

[27](#)

[Établissement du camp romain. Panique à Carthage](#)

[28](#)

[L'arrivée de Masinissa \(fin de l'été 204\)](#)

[29](#)

[Masinissa part à la reconquête de son royaume \(206\)](#)

[30](#)

[Hasdrubal pousse Syphax à combattre Masinissa \(fin de 205\)](#)

[31](#)

[Masinissa échappe de justesse à la mort](#)

32

Victoire de Syphax. Masinissa part en exil (début de 204 ?)

33

Scipion, avec l'aide de Masinissa, remporte une victoire décisive près d'Utique (fin de 204)

34

Scipion assiège vainement Utique pendant quarante jours. L'armée se retire pour l'hiver (fin de l'automne 204)

35

Activité des consuls en Italie (courant de 204)

36

Fin de l'exercice des censeurs. Rivalité de Marcus Livius et de Claudius Néron

37

Élections à Rome (pour l'année 203)

38

Livre XXX - (203 à 201 av. J.-C.)

1. Événements d'Afrique. Libération de l'Italie (203)

Entrée en charge des consuls (15 mars 203)

1

Préparatifs en vue d'une nouvelle année de campagne

2

Activité militaire et diplomatique de Scipion en Afrique (hiver 203-202)

3

Rupture de la trêve conclue entre Scipion et Syphax (début du printemps)

4

Incendie du camp de Syphax

5

Incendie du camp d'Hasdrubal

6

Le sénat de Carthage décide de poursuivre la lutte

7

Victoire romaine aux Grandes-Plaines (printemps 203)

8



Le sénat de Carthage décide de rappeler Hannibal. Attaque de la flotte romaine

9

Bataille navale dans la rade de Tunis

10

Syphax subit une sévère défaite (printemps 203)

11

Capture de Syphax. Masinissa rencontre Sophonisbe

12

Syphax est amené au camp romain

13

Scène de dépit amoureux

14

La mort de Sophonisbe

15

Arrivée d'une délégation carthaginoise au camp de Scipion

16

Déclaration de Laelius au sénat. Réception des envoyés de Masinissa

17

2. Opérations en Gaule et en Italie (203)

Victoire romaine en Gaule ; Magon est blessé (fin de l'été)

18

Magon s'embarque pour l'Afrique et meurt au cours de la traversée

19

Hannibal quitte l'Italie sur ordre du sénat de Carthage (fin de l'été 203)

20

Réactions à Rome après la libération de l'Italie

21

Réception de la délégation carthaginoise

22

Discussion au sénat sur l'opportunité de conclure la paix

23

Rupture de la trêve

[24](#)

[Reprise de la guerre. Hannibal débarque près de Leptis \(premiers mois de l'an 202\)](#)

[25](#)

[Bilan de l'année 203](#)

[26](#)

[3. Fin de la deuxième guerre punique. Victoire de Zama \(202\)](#)

[Attribution des postes pour l'année 202 \(15 mars\)](#)

[27](#)

[État des esprits à Rome et à Carthage](#)

[28](#)

[Rencontre d'Hannibal et de Scipion](#)

[29](#)

[Discours d'Hannibal](#)

[30](#)

[Réponse de Scipion](#)

[31](#)

[Préliminaires de la bataille](#)

[32](#)

[La bataille de Zama \(19 octobre 202\). Disposition des troupes](#)

[33](#)

[Combat d'infanterie](#)

[34](#)

[Défaite de l'armée carthaginoise](#)

[35](#)

[Scipion reçoit les ambassadeurs carthaginois](#)

[36](#)

[Scipion dicte aux Carthaginois les conditions de la paix](#)

[37](#)

[Situation à Rome \(courant de l'année 202\)](#)

[38](#)

[Activité du consul Tibérius Claudius Néron \(courant de l'hiver 202-201\)](#)

[39](#)

[Annnonce de la victoire à Rome \(printemps 201\)](#)

[40](#)

[Répartition des effectifs pour l'année 201](#)

[41](#)

[Audience des ambassadeurs macédoniens et de la délégation carthaginoise](#)

[42](#)

[Conclusion du traité de paix \(courant de l'été 201\)](#)

[43](#)

[Bilan de la guerre](#)

[44](#)

[Entrée triomphale de Scipion à Rome](#)

[45](#)

[Livre XXXI - \(201 à 199 av. J.-C.\)](#)

[1. Préliminaires de la guerre de Macédoine \(automne 201 - printemps 200\)](#)

[1](#)

[D'une guerre à l'autre](#)

[2](#)

[Activité diplomatique dans le bassin méditerranéen. Revers en Gaule \(été 201\)](#)

[3](#)

[La flotte romaine aborde en Macédoine](#)

[4](#)

[Distribution de terres aux vétérans. Jeux Romains et Jeux Plébéiens](#)

[5](#)

[Le sénat décrète la guerre contre Philippe \(printemps 200\)](#)

[6](#)

[Le peuple refuse de voter la guerre \(fin mars 200\)](#)

[7](#)

[Vote de la guerre par le peuple \(juillet 200\)](#)

[8](#)

[Attribution des postes et recrutement des armées](#)

[9](#)

[Activité diplomatique et mesures religieuses](#)

10

Soulèvement en Gaule (fin du printemps 200)

11

Mission diplomatique en Afrique

12

Prodiges et conjurations

13

Comment l'État se libéra de sa dette sans bourse délier

14

Arrivée de l'armée consulaire en Épire

15

Les Athéniens déclarent la guerre à Philippe (mai 200)

16

Activité militaire de Philippe dans les Cyclades

17

Siège d'Abydos (août 200)

18

Chute d'Abydos et retour de Philippe en Macédoine

19

Missions diplomatiques en Afrique (été 200)

20

Lentulus, proconsul en Espagne, obtient l'ovation (été 200)

21

Victoire des Romains devant Crémone (septembre 200)

2. Première année de campagne en Grèce (automne - hiver 200)

22

Arrivée de la flotte romaine au Pirée (septembre 200)

23

Prise de Chalcis (octobre 200)

24

Attaque d'Athènes par Philippe (octobre 200)

25

Assemblée de la confédération achéenne (automne 200)

26

L'Attique est dévastée par les troupes de Philippe

27

Expédition de L. Apustius aux confins de la Macédoine (septembre 200)

28

Extension du conflit sur terre et sur mer

29

L'assemblée panétolienne (mars 199). Discours du chef de la délégation macédonienne

30

Discours de la délégation athénienne

31

Discours du représentant romain

32

L'assemblée se sépare sans avoir pris de décision

3. Deuxième année de campagne (printemps - automne 199)

33

Combat de cavalerie au pays des Dassarètes (printemps 199)

34

Première rencontre de l'armée consulaire et de l'armée de Philippe (mai-juin 199)

35

L'armée du roi est refoulée dans son camp (juillet 199)

36

L'armée romaine tombe dans une embuscade

37

La riposte de la cavalerie romaine

38

Aurait-on pu agir autrement ?

39

Passage du défilé (août 199)

40

Retour de l'armée victorieuse en Illyrie (septembre 199)

41

Opérations des Étoliens et de leurs alliés en Thessalie (septembre 199)

42

Déroute de l'armée étolienne

43

Situation à la fin de l'année 199

44

Manifestation contre Philippe à Athènes (début de l'été 199)

45

Prise d'Andros (août 199)

46

Siège d'Oréos par les forces alliées (septembre 199)

4. Situation en Gaule cisalpine

47

Arrivée du préteur L. Furius à Rome (fin de l'été 200)

48

Furius demande le triomphe

49

Élections pour l'année 199

50

Activité des édiles. Renouvellement des postes en Espagne

Livre XXXII - (199 à 197 av. J.-C.)

1. Politique étrangère et intérieure de Rome (199 - 198)

1

Entrée en charge des consuls (15 mars 199). Conjuración des prodiges

2

Expédition des affaires courantes

3

Insubordination dans l'armée de Macédoine

4

Philippe abandonne le siège de Thaumaci en Thessalie (fin de l'automne 200)

5

Reprise des hostilités (printemps 199) ; Philippe en Chaonie

6

Incertitude sur l'activité militaire du consul P.Villius

7

Défaite du préteur en Gaule (199). Élections pour l'année 198

8

Réception au sénat des ambassadeurs du roi Attale (printemps 198)

9

Conjuration des prodiges. Départ des armées consulaires (avril 198)

2. Deuxième année de guerre contre la Macédoine (198)

10

Vaine tentative de Philippe pour instaurer la paix (deuxième quinzaine de juin 198)

11

Une légion romaine part dans la montagne sous la conduite d'un berger épirote

12

Victoire romaine (25 juin 198)

13

Philippe ravage la Thessalie. Révolte des Étoliens (été 198)

14

Les alliés se rendent maîtres de la Thessalie

15

Prise de Phaloria ; reddition d'autres villes thessaliennes

16

Entrée en action de la marine de guerre ; attaque d'Érétrie (mai 198)

17

Prise de Carystos. Le consul attaque vainement Atrax

18

Combats en Phocide

19

La conférence de Sicyone (fin de l'été 198)

20

Intervention du préteur Aristaenus

21

Le préteur présente les arguments en faveur de l'alliance avec Rome

22

Les Achéens se prononcent pour l'alliance avec Rome

23

Échec des alliés devant Sicyone

24

Reddition d'Élatée, assiégée par l'armée consulaire

25

Argos passe sous l'autorité macédonienne

3. Affaires intérieures et affaires de Gaule (198)

26

Répression d'un soulèvement d'esclaves dans le Latium

27

Élections à Rome pour l'année 197

28

Attribution des postes. T. Quinctius Flaminius est maintenu en Grèce

29

Conjuration des prodiges. Création de cinq nouvelles colonies

30

Soulèvement des Boiens et des Insubres, alliés aux Cénonans

31

Pacification de la Gaule

4. Affaires de Grèce (fin de l'année 197 - 196)

32

La conférence de Nicée (novembre 198)

33

Intervention du consul romain

34

Philippe somme les Romains de quitter la Grèce

35

Deuxième journée de pourparlers



36

Les alliés accordent à Philippe une trêve de deux mois

37

Échec des négociations de paix à Rome

38

Philippe fait cadeau d'Argos à Nabis, tyran de Lacédémone

39

La rencontre de Mycènes (printemps 197)

40

Conclusion d'une trêve de quatre mois

Livre XXXIII - (197 à 195 av. J.-C.)

1. Guerre contre Philippe (197)

1

Thèbes se soumet à l'autorité de Rome (printemps 197)

2

L'assemblée de la ligue béotienne. Malaise du roi Attale

3

Départ en campagne (fin mars 197)

4

Discours de Philippe à ses soldats

5

Sur la façon de planter les pieux

6

Rencontre des deux armées près de Scotoussa

7

Les soldats de Philippe délogent les troupes alliées

8

Dispositif des deux armées

9

La bataille de Cynocéphales

10

Déroute de l'armée macédonienne

11

Déroute de l'armée macédonienne

12

Discussion des conditions de paix en conseil de guerre

13

Entrevue des forces alliées avec Philippe

14

Victoire des Achéens près de Corinthe (juin 197)

15

Nouvelle victoire sur les troupes macédoniennes en Achaïe

16

Les Acarnaniens restent fidèles à Philippe

17

Le légat L. Quinctius Flamininus met le siège devant Leucade

18

Combats entre les Rhodiens et les troupes de Philippe dans la région de Stratonicee (été 197)

19

Expédition victorieuse de Philippe en Péonie (197)

20

Les Rhodiens empêchent Antiochus de joindre ses forces à celles de Philippe (début juin 197)

21

Mort du roi Attale (mars 197). Reprise de la guerre en Espagne

22

Discussion au sénat pour l'attribution du triomphe aux consuls

23

Triomphe des consuls, l'un à Rome, l'autre sur le mont albain

24

Élections à Rome pour 196. Arrivée de l'ambassade macédonienne (premiers mois de l'année)

25

Répartition des postes consulaires ; discussions à propos de la Macédoine

26

Départ des préteurs pour l'Espagne. Conjuración des prodiges

27

Retour de l'armée d'Espagne. En Béotie, au cours de l'hiver 197-198

28

Assassinat de Brachyllès, partisan de Philippe

29

Actes de terrorisme en Béotie (printemps 196)

2. Libération de la Grèce (196)

30

Arrivée de la délégation romaine (début juin 196)

31

Discussions à propos de la libération des cités grecques (printemps 196)

32

Les Jeux Isthmiques (début juillet 196)

33

Joie des cités grecques libérées

34

Réception de l'ambassade d'Antiochus ; règlement du statut des peuples grecs

35

Suite des négociations menées par les commissaires romains

36

La lutte contre les Gaulois

37

Réjouissances à Rome à l'annonce de la victoire

3. Détérioration des relations avec Antiochus

38

Opérations en Asie mineure et dans l'Hellespont

39

La conférence de Lysimachia

40

Réponse d'Antiochus

41

Fausse nouvelle de la mort de Ptolémée (automne 196)

42

Affaires religieuses. Élections pour l'année 195

43

Attribution des postes

44

Analyse de la situation politique (195)

45

Problèmes de relations extérieures. Hannibal à Carthage

46

Hannibal, suffète carthaginois (196)

47

Les Romains s'associent aux poursuites lancées contre Hannibal

48

La fuite d'Hannibal (195)

49

Discours des ambassadeurs romains au sénat de Carthage

Livre XXXIV - (195 à 193 av. J.-C.)

1. Débat sur le luxe des femmes

1

L'abrogation de la loi Oppia

2

Discours de Caton

3

Discours de Caton (suite)

4

Discours de Caton (fin)

5

Discours de L. Valérius

6

Discours de L. Valérius (suite)

7

Discours de L. Valérius (fin)

2. La guerre d'Espagne (195)

8

Départ en campagne du consul M. Porcius Caton (fin de l'hiver)

9

Le site d'Emporia

10

Retour à Rome de M. Helvius et du préteur Q. Minucius

11

Les Ilergètes appellent les Romains à leur secours

12

Réponse du consul à la délégation ilergète

13

Caton s'apprête à livrer bataille (début du printemps 195)

14

Les Romains attaquent l'armée ennemie

15

Victoire romaine

16

Soumission de toute l'Espagne au nord de l'Èbre

17

Caton désarme les peuples d'Espagne

18

Éloge de Caton

19

Opérations dans le sud de l'Espagne

20

Soumission des Lacétans

21

Fin de la campagne d'Espagne

3. Campagne de Grèce (195)

22

La conférence de Corinthe

23

Interventions du représentant d'Athènes et du responsable étolien

24

La guerre contre Nabis est décidée

25

Une tentative de révolte à Argos

26

Les troupes alliées se préparent à attaquer Lacédémone

27

Nabis fait régner la terreur à Sparte

28

Opérations aux portes de Sparte

29

Capitulation de Gythéum

30

Nabis demande un entrevue au général romain

31

Discours de Nabis

32

Réponse de Quinctius

33

Le général romain est partisan de la paix avec Nabis (fin 195)

34

Le projet d'assiéger Lacédémone est adopté puis abandonné

35

Conditions de paix imposées par les Romains à Nabis

36

Déception de Nabis et de ses amis

37

Nabis déclare la guerre aux Romains (début de l'hiver 195)

38

Attaque de Lacédémone

39

La progression des Romains est stoppée par l'incendie qui ravage la ville

40

Nabis accepte les conditions de paix. Libération de la citadelle d'Argos

41

Célébration des Jeux Néméens

42

Élections pour l'année 194

4. Événements de l'année 194

43

Attribution des postes

44

Célébration du printemps sacré. Exécution de Pléminius (printemps 194)

45

Fondation de colonies. Conjuración des prodiges

46

Combats en Gaule

47

Victoire romaine

48

La conférence de Corinthe (printemps 194)

49

Intervention de T. Quinctius

50

Évacuation de l'Acrocorinthe. Rassemblement de l'armée romaine à Oricum

51

Retrait des dernières garnisons romaines. Nouvelle réglementation de la Thessalie

52

Retour de l'armée victorieuse à Rome. Le triomphe

53

Fondation de colonies ; consécration de nouveaux temples

54

Discussion sur l'attribution de places de spectacle réservées aux sénateurs

55

Tremblements de terre en série. Répartition des postes pour 193

5. Début de l'année 193

56

Nouvelles menaces en Ligurie. Renforcement des effectifs militaires

57

Ratification du traité de paix conclu avec la Grèce. Discours du représentant d'Antiochus

58

Réponse de Quinctius

59

Discussion des conditions de l'alliance

60

Hannibal décide Antiochus à faire la guerre aux Romains

61

La mission d'Ariston

62

Les Carthaginois et Masinissa demandent à Rome de régler leur différent

Livre XXXV - (193 à 192 av. J.-C.)

1. Politique intérieure et extérieure de Rome (193)

1

Opérations en Espagne (courant de l'année 194)

2

Départ du préteur C. Flaminius (printemps 193)

3

Combats en Ligurie (printemps 193)

4

L'armée consulaire échappe à une embuscade tendue par les Boiens

5

Victoire romaine



6

Préparation des élections

7

Lois contre l'usure. Situation en Espagne (début de l'année 193)

8

Le consul L. Cornélius demande vainement les honneurs du triomphe

9

Faits de la vie religieuse et politique à Rome (194-193)

10

Élections des consuls et des préteurs pour l'année 191

11

La cavalerie numide sauve l'armée consulaire bloquée dans un défilé

2. Événements de Grèce (193)

12

L'assemblée générale de Naupacte (fin de l'année 194)

13

Réactions des rois aux propositions des Étoliens

14

La délégation romaine se rend à Éphèse. Rencontre de Scipion et d'Hannibal

15

L'entrevue d'Apamée. Mort du fils d'Antiochus

16

Rencontre des ambassadeurs romains et du représentant d'Antiochus (été 193)

17

Échec de la délégation romaine

18

Alexandre pousse Antiochus à déclarer la guerre aux Romains

19

Hannibal rentre dans les bonnes grâces d'Antiochus. La guerre contre Rome est décidée (fin de l'année 193)

3. Activité militaire et diplomatique de Rome (192)

20

Élections pour l'année 192. Préparatifs de guerre contre Nabis

21

Conjuration des prodiges. Campagne victorieuse du consul en Ligurie (printemps 192)

22

Départ des consuls à la tête de leurs armées. Victoires en Espagne

23

Ambassade à Rome d'Attale, fils d'Eumène

24

Élections anticipées pour l'année 191

4. La guerre contre Nabis (192)

25

Conférence de Sicyone : les Achéens déclarent la guerre à Nabis

26

Le siège de Gythéum

27

Chute de Gythéum. L'armée achéenne marche sur Lacédémone

28

Établissement de l'armée achéenne face au camp de Nabis

29

L'armée de Nabis est prise dans une embuscade

30

Victoire des Achéens

5. Efforts des Étoliens pour détacher la Grèce de l'alliance romaine (192)

31

La conférence de Démétriade (printemps 192)

32

L'assemblée panétolienne

33

Interventions de Quinctius et de Thoas, préteur des Étoliens

34

Démétriade tombe aux mains des Étoliens

35

Assassinat de Nabis

36

Massacre des Étoliens

37

Lacédémone entre dans la confédération achéenne

38

Thoas échoue devant Chalcis

39

Les dirigeants de Démétriade repoussent les propositions de Villius

40

Affaires intérieures de Rome (fin de l'année 192)

41

Attribution des postes pour l'année 191

6. Début de la guerre d'Antiochus

42

Nouvelle disgrâce d'Hannibal

43

Antiochus débarque en Grèce avec ses troupes (octobre 192)

44

La conférence de Lamia (automne 192)

45

La paix ou la guerre ?

46

Les Chalcidiens refusent d'ouvrir leurs portes au roi

47

Les Étoliens obtiennent l'alliance d'Amynder, roi des Athamans

48

Assemblée de la confédération achéenne à Égium. Intervention des représentants d'Antiochus et des Étoliens

49

Réponse de Quinctius

50

Les Achéens déclarent la guerre à Antiochus et aux Étoliens

51

Massacre des soldats alliés au temple d'Apollon Délien. Antiochus se rend maître de l'Eubée

Livre XXXVI - (192 à 191 av. J.-C.)

1. Préliminaires de la guerre contre Antiochus (hiver 192 - 191)

1

La déclaration de guerre à Antiochus (fin mars 191)

2

Attribution des postes pour l'année 191

3

Rassemblement des forces à Brindes (15 mars 191)

4

Les délégations alliées offrent leur concours aux Romains

5

Les Épirotes et les Éléens se rapprochent d'Antiochus (hiver 192-191)

6

Antiochus soulève les Béotiens contre les Romains (hiver 192-191)

7

Hannibal conseille à Antiochus de faire la guerre aux Romains

8

Philippe décide de se battre aux côtés des Romains

9

Opérations en Thessalie (courant de l'hiver). Capitulation de Phères et de Scotoussa

10

Libération de Larissa par l'armée romaine

11

Mariage d'Antiochus avec une jeune fille de Chalcis

12

Antiochus parvient à détacher les Acarnaniens de l'alliance romaine (printemps 191)

2. Campagne de Grèce (191)

13

Expédition des Romains et de Philippe en Thessalie (début du printemps)

14

Arrivée du consul en Grèce. Prise de Larissa (fin mai 191) ; l'Athamanie passe sous

[l'autorité de Philippe](#)

[15](#)

[Antiochus se réfugie aux Thermopyles \(printemps 191\)](#)

[16](#)

[Préliminaires de la bataille](#)

[17](#)

[Discours du consul aux soldats](#)

[18](#)

[Caton sauve l'armée romaine](#)

[19](#)

[Massacre de l'armée d'Antiochus ; le roi s'enfuit à Chalcis \(juin 191\)](#)

[20](#)

[Actes de représailles en Béotie](#)

[21](#)

[Caton annonce à Rome la victoire des Thermopyles](#)

[22](#)

[Les Étoliens restent sourds aux propositions du consul](#)

[23](#)

[Le siège d'Héraclée \(juillet 191\)](#)

[24](#)

[Capitulation des Étoliens](#)

[25](#)

[Philippe met le siège devant Lamia \(juillet 191\)](#)

[26](#)

[Antiochus envoie des secours aux Étoliens \(été 191\)](#)

[27](#)

[Les Étoliens cherchent à obtenir la paix avec Rome](#)

[28](#)

[Le consul accorde aux Étoliens une trêve de dix jours](#)

[29](#)

[L'assemblée générale des Étoliens refuse la paix](#)

[30](#)

Après l'échec des négociations de paix, le consul met le siège devant Naupacte (août 191)

31

T. Quinctius rétablit la paix dans le Péloponnèse

32

Discussions au sujet de la possession de Zacynthe ; l'île est restituée aux Romains (été 191)

33

Philippe reprend Démétriade (août 191)

34

T. Quinctius obtient la levée du siège devant Naupacte (septembre 191)

35

Les Épirotes obtiennent une trêve de quatre-vingt-dix jours. Fin de la campagne en Grèce (fin de l'année 191)

3. Situation en Italie et à Rome (fin de l'année 191)

36

Consécration à Rome. Création des Jeux Mégalésiens (avril 191)

37

Conjuration des prodiges (printemps 191)

38

Victoire de P. Scipion sur les Boiens (été 191)

39

Scipion Nasica demande le triomphe pour sa victoire sur les Boiens

40

Triomphe de P. Cornélius Scipion

41

Hannibal met en garde Antiochus contre les dangers d'une guerre contre Rome

42

Entrée en action de la flotte romaine (début de l'été 191)

43

Préliminaires de la bataille navale

44

Bataille de Corycos (novembre 191)

45

[Déroute de la flotte syrienne. Élections pour l'année 190](#)

[Livre XXXVII - \(190 à 189 av. J.-C\)](#)

[1. La campagne d'Asie \(190\)](#)

[1](#)

[La délégation étolienne repart sans avoir obtenu la paix](#)

[2](#)

[Préparatifs de guerre à Rome](#)

[3](#)

[Conjuration des prodiges](#)

[4](#)

[Départ des armées \(juillet 190\)](#)

[5](#)

[Attaque et prise de Lamia par le proconsul Acilius](#)

[6](#)

[Arrivée du consul L.Scipion en Grèce \(été 190\). Les Étoliens tentent d'obtenir la paix](#)

[7](#)

[Le siège est levé devant Amphissa. L'armée consulaire se dirige vers l'Hellespont](#)

[8](#)

[Préparatifs d'Antiochus \(hiver 191-190\)](#)

[9](#)

[C. Livius part à la rencontre de l'armée consulaire en Chersonnèse \(début mars 190\)](#)

[10](#)

[La félonie de Polyxénidas, commandant de la flotte syrienne \(début du printemps 190\)](#)

[11](#)

[La flotte rhodienne est écrasée au large de Samos](#)

[12](#)

[La flotte romaine s'éloigne d'Abydos et rejoint les alliés en Éolide](#)

[13](#)

[Opérations navales au large de Samos et d'Éphèse \(mai 190\)](#)

[14](#)

[Arrivée du préteur L. Aemilius en Asie \(mai 190\)](#)

[15](#)

[Discussion du projet présenté par C. Livius](#)

[16](#)

[L'escale de Phéniconte \(juin 190\)](#)

[17](#)

[Reprise des opérations en Lycie. Retour à Samos \(juillet 190\)](#)

[18](#)

[Siège de Pergame \(juin 190\)](#)

[19](#)

[Eumène refuse de faire la paix avec Antiochus \(juillet 190\)](#)

[20](#)

[Le détachement achéen libère Pergame](#)

[21](#)

[Mesures de représailles dans la région de Pergame et de Phocée \(juillet 190\)](#)

[22](#)

[La flotte alliée prend position en face de Phasélis \(août 190\)](#)

[23](#)

[Préparatifs de la bataille au large de Sidè \(août 190\)](#)

[24](#)

[Déroute de la flotte syrienne](#)

[25](#)

[Les hésitations de Prusias, roi de Bithynie](#)

[26](#)

[Le siège de Notion \(septembre 190\)](#)

[27](#)

[Mouvements de la flotte romaine entre Chios et Samos](#)

[28](#)

[Dans le golfe de Téos](#)

[29](#)

[Dispositif de la bataille navale au large de Myonnésos \(septembre 190\)](#)

[30](#)

[Victoire de la flotte alliée \(septembre 190\)](#)

[31](#)



[Antiochus quitte Lysimachia et se retire à Sardes](#)

[32](#)

[Prise de Phocée et pillage de la ville \(fin de l'automne 190\)](#)

[33](#)

[L'armée consulaire passe en Asie \(20 octobre 190\)](#)

[34](#)

[Arrivée d'Héraclidès au camp romain](#)

[35](#)

[Propositions de paix d'Antiochus](#)

[36](#)

[Réponse de Publius Scipion](#)

[37](#)

[L'armée consulaire campe aux sources du Caïque \(novembre 190\)](#)

[38](#)

[Les deux armées se préparent au combat](#)

[39](#)

[Description du front romain](#)

[40](#)

[Dispositif de l'armée royale](#)

[41](#)

[Les quadriges munis de faux](#)

[42](#)

[Scènes de panique](#)

[43](#)

[Reprise du combat](#)

[44](#)

[Pillage du camp ennemi. Antiochus se réfugie à Apamée](#)

[45](#)

[Le consul victorieux dicte ses conditions](#)

[2. Politique intérieure de Rome \(189\)](#)

[46](#)

[Triomphe de M'. Acilius sur les Étoliens. Activité diplomatique du sénat](#)

47

Élections pour l'année 189

48

Fausse rumeur en provenance d'Asie (avril 189)

49

Le sénat refuse la paix à la délégation étolienne (fin décembre 190)

50

Répartition des postes pour l'année 189

51

La nouvelle de la victoire parvient à Rome (avril 189)

52

Arrivée des plénipotentiaires à Rome (mai 189). Les réticences du roi Eumène

53

Eumène dévoile ses désirs et ses craintes au sénat

54

Intervention de la délégation rhodienne

55

Conclusion de la paix avec Antiochus. Envoi d'une commission de dix membres (mai 189)

56

Le partage de l'Asie

57

Événements d'Espagne. Fondation de la colonie de Bologne (30 décembre 189)

58

M'. Acilius est écarté de la censure. Le préteur Aemilius Régillus obtient le triomphe naval (1er février 189)

59

Triomphe de L. Cornélius Scipion, l' "Asiatique" (février-mars 189)

60

Le préteur Q. Fabius se rend en Crète (fin de l'année 89)

Livre XXXVIII - (189 à 187 av. J.-C.)

1. Retour sur la campagne de Grèce (190)

1

Amynder reconquiert son royaume (fin de l'année 190)

2

Vaine tentative de Philippe pour reprendre l'Athamanie

3

Les Étoliens cherchent vainement à obtenir la paix

4

Le consul M. Fulvius entreprend le siège d'Ambracie (début de l'été 189)

5

Résistance des Ambraciotes

6

Échec de l'attaque lancée par les Étoliens pour libérer la ville

7

Bataille dans le souterrain

8

Les Étoliens demandent une nouvelle fois la paix

9

La capitulation d'Ambracie

10

La délégation étolienne arrive à Rome

11

Conclusion du traité de paix avec les Étoliens

2. La campagne d'Asie (189)

12

Arrivée du consul C. Manlius Vulso à Éphèse (début du printemps)

13

En Carie

14

Moagétès, tyran de Cibyra

15

Détour par la Pamphylie ; attaque de Sagalessos en Pisidie. L'armée campe à la frontière des Tolostoboges

16

Conquête de l'Asie par les envahisseurs gaulois (IIIe-IIe siècle)

17

Déclaration du consul aux soldats

18

Premiers combats contre les Gaulois ; rencontre avec les Galles (juillet 189)

19

Mise en place des troupes gauloises

20

Dispositif des armées romaines

21

La bataille du mont Olympe ; défaite des Gaulois (fin de l'été 189)

22

L'attaque du camp gaulois

23

Prise du camp et déroute des Gaulois. Bilan de la bataille

24

La femme d'Orgiago

25

Échec des négociations près d'Ancyre

26

Seconde bataille contre les Gaulois (mi-octobre 189)

27

Négociations de paix à Éphèse

3. Établissement de la paix en Grèce et en Asie (188)

28

Le siège de Samè sur l'île de Céphallénie (hiver 189-188)

29

Capitulation de la ville (printemps 188)

30

Réunion de la confédération achéenne à Argos (février 188)

31

Les Lacédémoniens dénoncent l'alliance avec les Achéens

32

[La délégation lacédémonienne est reçue à Rome en présence des Achéens \(hiver 189-188\)](#)

[33](#)

[Scènes d'émeute à Lacédémone \(printemps 188\)](#)

[34](#)

[La paix est rétablie à Lacédémone \(automne 188\)](#)

[35](#)

[Élections pour l'année 188 et répartition des postes](#)

[36](#)

[Mesures diverses prises à Rome avant la départ des consuls](#)

[37](#)

[Règlement de la question d'Asie \(hiver 189-188\)](#)

[38](#)

[La paix d'Apamée \(printemps 188\)](#)

[4. Rapatriement des forces armées \(187\)](#)

[39](#)

[Retour de la flotte en Italie. Le travail des commissaires en Asie](#)

[40](#)

[Retour de l'armée en Europe. L'armée tombe dans une embuscade en Thrace](#)

[41](#)

[Nouvelle embuscade en Thrace. L'armée arrive à Apollonie en Illyrie \(courant de l'hiver 188-187\)](#)

[42](#)

[Élections pour l'année 187 \(le 18 février\)](#)

[43](#)

[Une délégation ambraciote porte plainte contre M. Fulvius Nobilior](#)

[44](#)

[Le consul M. Aemilius obtient la condamnation de son collègue](#)

[45](#)

[Déposition des commissaires contre le consul Cn.Manlius](#)

[46](#)

[Suite de l'intervention](#)

[47](#)

[Réponse de Cn. Manlius Vulso](#)

[48](#)

[Suite du discours de Cn. Manlius Vulso](#)

[49](#)

[Fin du discours de Cn. Manius](#)

[50](#)

[Cn. Manlius obtient le triomphe. Procès de Publius Scipion \(fin de l'été 187\)](#)

[51](#)

[Comment Scipion répondit aux accusations des tribuns](#)

[52](#)

[Scipion se retire dans sa propriété de Litterne. Courageuse intervention de Ti. Sempronius Gracchus](#)

[53](#)

[Les poursuites contre P. Scipion sont abandonnées. Éloge de l'Africain](#)

[54](#)

[Le procès de L. Scipion](#)

[55](#)

[Résultats de l'enquête menée par Q. Térentius Culléo](#)

[56](#)

[Divergences à propos du procès des Scipions](#)

[57](#)

[Les fiançailles de la fille cadette de Scipion](#)

[58](#)

[Intervention de P. Cornélius Nasica](#)

[59](#)

[Suite de l'intervention de Scipion Nasica](#)

[60](#)

[Issue du procès de Lucius Scipion](#)

[Livre XXXIX - \(187 à 183 av. J.-C.\)](#)

[1. Situation à la fin de l'année 187](#)

[1](#)

[Bilan de la situation militaire](#)

[2](#)

[Pacification de la Ligurie](#)

3

Situation en Gaule. Opérations consécutives au recensement

4

M. Fulvius Nobilior demande le triomphe. Opposition du tribun de la plèbe (fin de l'année 187)

5

Triomphe de M. Fulvius (23 décembre 187)

6

Élections pour 186. Réflexions sur le développement du luxe à Rome

7

Le triomphe de Cn. Manlius Vulso (186)

2. Politique intérieure et extérieure de Rome (186). L'affaire des Bacchanales

8

Origines du scandale

9

Une victime toute désignée : P. Aebutius

10

La mise en garde d'Hipsala Faecénia

11

Intervention du consul Postumius

12

La déposition d'Hipsala

13

Le culte des Bacchanales

14

Révélation du complot au sénat

15

Discours de Postumius devant le peuple

16

Suite du discours de Postumius

17

Mesures prises contre la secte

18

La répression

19

Punition des coupables et récompense des dénonciateurs

20

Opérations en Ligurie (été 186) ; revers subi par l'armée consulaire

21

Nouvelles d'Espagne

22

Jeux et fêtes religieuses. Problèmes posés par l'immigration gauloise

3. La situation en Grèce et en Macédoine (185 - 184)

23

Élections pour l'année 185. Origines de la troisième guerre de Macédoine

24

Le roi Philippe, s'estimant lésé, ronge son frein

25

L'entrevue de Tempé (courant de l'été 185)

26

Mis en cause, Philippe répond à ses détracteurs

27

Travaux de la commission en Thessalie

28

Réponse de Philippe aux réclamations des villes thraces

4. Activité diplomatique et militaire de Rome (185 - 184)

29

Ovation de L. Manlius (185)

30

Opérations en Espagne (185)

31

Victoire romaine au bord du Tage

32

Opérations en Ligurie (fin de l'été 185)

33



[Retour de la délégation chargée de régler les différends avec Philippe \(début de l'année 184\). Départ d'une nouvelle délégation](#)

[34](#)

[Philippe se venge sur les Maronites \(184\)](#)

[35](#)

[Lycortas définit les grandes lignes de la politique achéenne](#)

[36](#)

[Réponse de Lycortas à la délégation romaine](#)

[37](#)

[Suite du discours de Lycortas](#)

[38](#)

[Discussions au sénat à propos de la répartition des troupes \(mars 184\)](#)

[5. Politique intérieure de Rome \(184-183\). Bilan de la situation en Grèce \(183\)](#)

[39](#)

[Débats à propos de la succession du préteur C. Décimius](#)

[40](#)

[Portrait de M. Porcius Caton](#)

[41](#)

[Caton est élu censeur avec M. Valérius Flaccus](#)

[42](#)

[Situation en Espagne. Odieux comportement de L. Quinctius Flaminius en Gaule](#)

[43](#)

[L. Quinctius Flaminius est exclu du sénat](#)

[44](#)

[Activité des censeurs \(184-179\)](#)

[45](#)

[Élections pour l'année 183 et attribution des postes](#)

[46](#)

[Mesures religieuses. Réception des délégations étrangères à Rome](#)

[47](#)

[Bonnes dispositions du sénat à l'égard de Démétrius](#)

[48](#)

[Règlement des conflits entre Achéens et Lacédémoniens](#)

49

Capture de Philopoemen (183)

50

Mort du préteur

51

La mort d'Hannibal

52

Discussion sur la date de la mort de Scipion l'Africain

53

Activité militaire de Philippe en Thrace

54

Règlement du problème gaulois

55

Réception d'une délégation romaine en Gaule transalpine. Fondation d'une colonie à Aquilée (183)

56

Élections pour l'année 182

Livre XL - (182 à 179 av. J.-C.)

1. La situation en Macédoine (182)

1

Attribution des postes ; recrutement des armées (printemps 182)

2

Expiation des prodiges

3

Résultat de l'enquête menée en Macédoine par Marcius

4

Acharnement de Philippe sur la famille d'Hérodicus

5

Deux frères ennemis : Persée et Démétrius

6

La fête de la purification de l'armée

7

Un incident lourd de conséquences

8

Discours de Philippe à ses fils

9

Réponse de Persée

10

Suite du discours de Persée

11

Suite du discours de Persée

12

Discours de Démétrius

13

Suite du discours de Démétrius

14

Suite du discours de Démétrius

15

Fin du discours de Démétrius

2. Politique intérieure et extérieure de Rome (182-181). La mort de Démétrius (181)

16

Opérations en Ligurie et en Espagne (182)

17

Mission diplomatique en Numidie. Retour au calme en Ligurie (182)

18

Élections pour 181. Répartition des postes

19

Une épidémie meurtrière (181)

20

Réception des délégations étrangères (printemps 181)

21

L'ascension du mont Hémus (juillet 181)

22

Déceptions du roi Philippe

23

[Démétrius est l'objet de nouvelles calomnies](#)

[24](#)

[Mort de Démétrius \(181\)](#)

[25](#)

[Les Ligures attaquent le camp romain par surprise \(printemps 181\)](#)

[26](#)

[Les secours s'organisent à Rome](#)

[27](#)

[Le proconsul décide de livrer bataille](#)

[28](#)

[Victoire de l'armée romaine](#)

[29](#)

[La découverte des livres de Numa](#)

[30](#)

[Campagne de Q. Fulvius Flaccus en Celtibérie \(181\)](#)

[31](#)

[Le préteur se décide à livrer bataille](#)

[32](#)

[Victoire de l'armée romaine](#)

[33](#)

[Nouvelle victoire des Romains sur les Celtibères \(181\)](#)

[34](#)

[Conclusion de la paix avec les Ligures \(181\)](#)

[3. Opérations en Espagne et en Ligurie \(180-179\). Mort de Philippe V \(179\)](#)

[35](#)

[Élections pour l'année 180](#)

[36](#)

[Discussion au sénat sur le renouvellement des armées](#)

[37](#)

[Conséquences de l'épidémie ; mort du consul C. Calpurnius Pison](#)

[38](#)

[Transplantation de Ligures en Campanie \(printemps 180\)](#)

39

Fulvius Flaccus est surpris par une armée celtibère au défilé de Manlius (printemps 180)

40

Victoire de l'armée romaine

41

Insubordination du légat M. Fulvius

42

Activité diplomatique ; renouvellement des autorités religieuses (180)

43

Élection au consulat et triomphe de Q. Fulvius Flaccus (fin de l'année 180)

44

Élection de quatre préteurs pour l'année 179. Attribution des postes

45

Élection des censeurs M. Aemilius Lépidus et M. Fulvius Nobilior (179)

46

La réconciliation des censeurs

47

La campagne d'Espagne (179)

48

Victoire romaine sur les Celtibères (179)

49

Capitulation d'Alcè, ville celtibère (179)

50

Est-ce la fin de la guerre contre les Celtibères ?

51

Activité des censeurs (179-174)

52

Jeux votifs et dédicace du temple aux Lares de la mer

53

Opérations en Ligurie. Expulsion des Gaulois transalpins (179)

54

Solitude morale et remords de Philippe

55

[Enquête sur la mort de Démétrius](#)

56

[La mort de Philippe V, roi de Macédoine \(179\)](#)

57

[Plan de guerre mis au point par Philippe.L'arrivée des Bastarnes en Thrace \(179\)](#)

58

[Le ciel tombe sur la tête des Bastarnes. Mort d'Antigone](#)

59

[Triomphe du consul Q. Fulvius sur les Ligures. Élections pour l'année 178](#)

[Livre XLI - \(178 à 174 av. J.-C.\)](#)

[1. Politique du sénat en Italie et à Rome entre les années 178 et 176](#)

1

[Guerre contre les Istriens \(191\)](#)

2

[L'attaque du camp romain](#)

3

[Belle conduite des soldats de la IIIe légion](#)

4

[Riposte de l'armée romaine](#)

5

[L'alarme est donnée à Rome](#)

6

[Activité diplomatique du sénat](#)

7

[Polémique à propos de la guerre d'Histrie \(février 177\)](#)

8

[Entrée en charge des nouveaux consuls \(15 mars 177\)](#)

9

[Conjuration des prodiges. Mesures pour lutter contre l'afflux de population à Rome](#)

10

[Reprise des opérations en Histrie \(printemps 177\)](#)

11

Fin de la guerre d'Histrie

12

Victoires romaines en Ligurie et en Sardaigne (177)

13

Conjuration des prodiges. Triomphe de C. Claudius

14

Élections pour l'année 176

15

Présages défavorables

16

Mort du consul Cn. Cornélius (mai 176)

17

Victoire en Sardaigne. Élection d'un consul suffect (3 août 176)

18

Péripéties de la guerre contre les Ligures. Mort du consul Q. Pétilius (août 176)

2. Situation en Grèce et en Espagne (175 - 174)

19

Offensive des Dardaniens contre les Bastarnes (courant de l'hiver 175-174)

20

Portrait du roi Antiochus IV

21

Conséquences de l'épidémie (174)

22

Le roi Persée consulte l'oracle de Delphes (août-septembre 174)

23

Discours de Callicratès, stratège de la confédération achéenne

24

Intervention d'Archon

25

Violences en Grèce (175)

26

[Fin de la guerre contre les Celtibères](#)

[27](#)

[Activité des censeurs \(174-173\)](#)

[28](#)

[Mesures religieuses. Élections des magistrats pour l'année 173](#)

[Livre XLII - \(173 à 171 av. J.-C.\)](#)

[1. Les préliminaires de la guerre contre Persée \(173 - 172\)](#)

[1](#)

[Attribution des postes et recrutement des armées \(mars 173\)](#)

[2](#)

[Retour des commissaires. Menaces et prodiges](#)

[3](#)

[Un censeur sans scrupules](#)

[4](#)

[Distribution des terres ligures et gauloises](#)

[5](#)

[La situation en Grèce et en Asie \(173\)](#)

[6](#)

[Conflits d'influence. Renouvellement du traité d'alliance avec Antiochus IV](#)

[7](#)

[Situation dans les provinces](#)

[8](#)

[Sévérité du consul à l'égard des Statellites](#)

[9](#)

[Bilan de l'activité des consuls](#)

[10](#)

[Activité des censeurs. Attribution des postes et répartition des troupes](#)

[11](#)

[Visite du roi Eumène à Rome \(172\). Début de son discours au sénat](#)

[12](#)

[Suite du discours d'Eumène au sénat](#)

[13](#)



[Péroraison d'Eumène](#)

[14](#)

[Réception des délégations macédonienne et rhodienne](#)

[15](#)

[Attentat contre Eumène à Delphes](#)

[16](#)

[Conséquences de l'attentat](#)

[17](#)

[Révélations accablantes de L. Ramnius](#)

[18](#)

[Mobilisation en vue de la guerre contre Persée](#)

[19](#)

[Activité diplomatique du sénat](#)

[20](#)

[Conjuration des prodiges](#)

[21](#)

[Situation tendue entre le consul et le sénat](#)

[22](#)

[Règlement de la question ligure \(début novembre 172\)](#)

[23](#)

[Le sénat arbitre le conflit entre les Carthaginois et le roi Masinissa](#)

[24](#)

[Règlement du conflit](#)

[25](#)

[Rupture du traité d'alliance avec Persée \(172\)](#)

[26](#)

[Réception des délégations étrangères au sénat](#)

[27](#)

[Rassemblement de la flotte à Brindes \(13 février 172\)](#)

[28](#)

[Élections pour l'année 171](#)

[29](#)

[Prise de position des rois dans le conflit](#)

[30](#)

[Analyse de la situation politique en Grèce. Texte de la déclaration de guerre \(mars 171\)](#)

[31](#)

[Répartition des postes](#)

[32](#)

[La Macédoine échoit au consul P. Licinius](#)

[33](#)

[34](#)

[Intervention de Sp. Ligustinus](#)

[35](#)

[Départ de l'armée \(début juin 171\)](#)

[36](#)

[Rupture des relations diplomatiques avec Persée \(avril 171\)](#)

[2. La guerre froide \(automne 172 - printemps 171\)](#)

[37](#)

[Le travail des commissaires en Grèce \(septembre 172\)](#)

[38](#)

[Mission diplomatique en Épire et en Étolie](#)

[39](#)

[Rencontre au bord du Pénée \(fin de l'année 172\)](#)

[40](#)

[Discours de Quintus Marcus Philippus](#)

[41](#)

[Réponse de Persée](#)

[42](#)

[Suite du discours de Persée](#)

[43](#)

[Perse obtient une trêve. Vive tension en Béotie](#)

[44](#)

[Retour des Béotiens dans l'alliance romaine \(171\)](#)

[45](#)

Mission diplomatique des commissaires romains à Rhodes

46

La délégation macédonienne s'arrête à Rhodes et à Thèbes (fin de l'année 172)

47

Retour de la mission à Rome (courant de l'hiver 172-171) ; réactions au sénat

3. Début de la campagne (171)

48

Réception de l'ambassade macédonienne (février-mars 171). Départ de la flotte romaine

49

Départ du consul pour la guerre (printemps 171)

50

L'entourage de Persée se prononce pour la guerre (avril 171)

51

Dispositif de l'armée macédonienne

52

Allocution de Persée devant l'ensemble de ses troupes

53

Opérations en Perrhébie

54

Prise de Mylae. Persée établit son camp près de Sycurium

55

Le consul prend position près de Larissa (début de l'été 171)

56

Opérations en Béotie

57

Premiers combats (été 171)

58

L'armée du roi et l'armée consulaire se préparent au combat

59

La bataille de Callinicos (été 171)

60

L'armée romaine, vaincue, franchit le Pénée

61

Persée félicite ses troupes

62

Le consul repousse les propositions de paix de Persée

63

Prise de la ville d'Haliarte grâce à une averse providentielle ; fin de la campagne de Béotie

64

Nouvelle tentative de Persée contre le camp romain

65

Héroïque résistance du détachement romain

66

Repli de l'armée macédonienne

67

Prise de Larissa Crémastè. Le consul se retire en Béotie pour passer l'hiver

Livre XLIII - (171 à 169 av. J.-C.)

1. Suite des événements de l'année 171

1

Départ du consul C. Cassius en Macédoine ; réactions au sénat (courant de l'été)

2

Enquête sur les agissements des magistrats romains en Espagne (fin de l'année 171)

3

Le sénat donne audience à plusieurs délégations

4

Le préteur rétablit l'ordre en Espagne. Plaintes des Abdéritains

2. Événements de l'année 170

5

Nouvelles plaintes contre l'ancien consul C. Cassius

6

Réception des délégations venues de Grèce

7

Audience de la délégation crétoise. Réclamations des Chalcidiens

8

[Procès de C. Lucretius](#)

[9](#)

[Maintien de l'ordre en Ligurie](#)

[10](#)

[Honteuse défaite du légat Ap. Claudius devant Uscana \(170\)](#)

[11](#)

[Élections anticipées pour l'année 169 \(25 janvier\)](#)

[12](#)

[Levée des troupes](#)

[13](#)

[Prodiges](#)

[14](#)

[Élection des censeurs \(169\)](#)

[15](#)

[Attribution des postes](#)

[16](#)

[Activité des censeurs ; leur procès](#)

[17](#)

[Activité diplomatique des commissaires en Grèce \(automne 170\)](#)

[3. Opérations en Macédoine et en Illyrie \(hiver 170 - 169\)](#)

[18](#)

[Début de l'offensive macédonienne \(fin décembre 170\)](#)

[19](#)

[Victoires de Pyrrhus en Pénestie](#)

[20](#)

[Échec d'une ambassade macédonienne auprès de Gentius](#)

[21](#)

[Persée se dirige vers Stratos \(début de l'année 169\)](#)

[22](#)

[La ville de Stratos refuse d'ouvrir ses portes à Persée](#)

[23](#)

[Retour de l'armée à Rome \(début du printemps 168\)](#)

Livre XLIV - (169 à 168 av. J.-C.)

1. Opérations en Macédoine (169)

1

Arrivée de l'armée consulaire en Grèce (printemps 169)

2

Le consul Q. Marcius s'apprête à envahir la Macédoine

3

L'armée consulaire campe en vue de l'ennemi

4

Premiers combats

5

Descente vers la mer ; le tapis roulant des éléphants

6

Au-dessus de la vallée de Tempé

7

Arrivée de l'armée consulaire à Dion

8

Persée établit son camp au bord de l'Elpée

9

Prise d'Héraclée (fin de l'été 169)

10

La flotte s'éloigne de Thessalonique ; combats autour du golfe

11

Attaque de Cassandréa

12

Les troupes romaines se résignent à lever le siège

13

Abandon du siège devant Mélibée (automne 169). Attitude ambiguë du roi Eumène

2. Préparation d'une nouvelle année de guerre (169 - 168)

14

Réception de délégations étrangères au sénat

15

[Réponse du sénat à la délégation rhodienne](#)

[16](#)

[Nouvelles de Macédoine. Fin de l'exercice des censeurs \(13 décembre 169\)](#)

[17](#)

[Élections anticipées pour l'année 168](#)

[18](#)

[Le consul désigné Paul-Émile prépare activement la guerre contre Persée](#)

[19](#)

[Réception d'une délégation égyptienne \(seconde quinzaine de mars 168\)](#)

[20](#)

[Rapport des commissaires chargés d'enquêter sur la situation en Macédoine \(23 mars\)](#)

[21](#)

[Choix des tribuns et recrutement des soldats](#)

[22](#)

[Paul Émile harangue le peuple avant de partir en campagne \(vers le 15 avril 168\)](#)

[23](#)

[Persée et le roi Gentius concluent une alliance \(printemps 168\)](#)

[24](#)

[Persée cherche à obtenir l'alliance des rois Eumène et Antiochus](#)

[25](#)

[Réponse d'Eumène aux propositions de Persée](#)

[26](#)

[Échec des négociations avec les chefs gaulois](#)

[27](#)

[Les erreurs du roi Persée](#)

[28](#)

[Accrochages en mer Égée](#)

[29](#)

[Les Rhodiens se prononcent pour la paix](#)

[3. La guerre d'Illyrie \(168\)](#)

[30](#)

[La situation en Illyrie \(avril-mai 168\)](#)

31

Attaque de Scodra par l'armée romaine ; soumission du roi Gentius

32

Fin de la guerre d'Illyrie (printemps 168). Persée organise la résistance le long des côtes et au bord de l'Elpée

4. Fin de la guerre de Macédoine. Victoire de Pydna (22 juin 168)

33

Les réformes de Paul Émile

34

Dernières recommandations avant le départ en campagne

35

Paul Émile décide de forcer le passage par la Perrhèbie (juin 168)

36

Scipion Nasica n'approuve pas les décisions du général

37

L'éclipse de lune (nuit du 3 au 4 septembre = 21-22 juin)

38

Discours de Paul Émile devant son état-major

39

Suite du discours de Paul Émile

40

Un cheval échappé provoque la bataille

41

Dispositif des armées

42

Déroute macédonienne. Victoire de Pydna (22 juin 168)

43

La fuite du roi Persée

44

Joie au camp romain. Les Thraces évacuent la citadelle d'Amphipolis

45

Conséquences de la victoire romaine. Persée se réfugie sur l'île de Samothrace

46



[Paul Émile campe devant Pella \(fin juin 168\)](#)

[Livre XLV - \(168 à 167 av. J.-C.\)](#)

[1. L'effondrement du royaume de Macédoine](#)

[1](#)

[Premières rumeurs \(début septembre 168\)](#)

[2](#)

[Annonce officielle de la victoire à Rome \(25 septembre 168\)](#)

[3](#)

[Maladresses de la délégation rhodienne](#)

[4](#)

[Persée refuse de renoncer à son titre de roi](#)

[5](#)

[Assassinat d'Évandre](#)

[6](#)

[Persée cherche vainement à s'enfuir en Thrace](#)

[7](#)

[Arrivée de Persée au camp romain](#)

[8](#)

[Paul Émile interroge Persée en présence de son état-major](#)

[9](#)

[Histoire du royaume de Macédoine](#)

[2. Conséquences de la victoire romaine \(168\)](#)

[10](#)

[Règlements de comptes à Rhodes \(été 168\)](#)

[11](#)

[Réconciliation des souverains d'Égypte \(été 168\)](#)

[12](#)

[Résultats de la mission romaine en Égypte et en Asie \(printemps 168\)](#)

[13](#)

[Réception des délégations étrangères au sénat](#)

[14](#)

[Réponse du sénat à Masgaba, fils de Masinissa](#)

15

Activité des censeurs (169-168)

16

Politique intérieure du sénat (début de l'année 167)

3. Politique extérieure du sénat (167)

17

Envoi de commissaires en Macédoine et en Illyrie (mars 167)

18

Instructions du sénat

19

Les tentations d'Attale

20

Réception de la délégation rhodienne (printemps 167)

21

Faut-il faire la guerre aux Rhodiens ?

22

Discours des Rhodiens

23

Suite du discours de la délégation rhodienne

24

Fin du discours des Rhodiens

25

Le maintien de la paix est décidé

26

Pacification de l'Épire (fin de l'année 168). Libération de l'Illyrie

27

Voyage de Paul Émile à travers la Grèce (automne 168)

28

Fin du voyage de Paul Émile (printemps 167)

29

Libération de la Macédoine ; division du pays en quatre circonscriptions (printemps 167)

30

[Réactions diverses après le morcellement de la Macédoine](#)

[31](#)

[Règlements de comptes en Grèce et en Asie](#)

[32](#)

[Fin des consultations sur l'organisation de la Macédoine. Les jeux d'Amphipolis \(été 167\)](#)

[33](#)

[Paul Émile quitte la Macédoine \(automne 167\)](#)

[34](#)

[Représailles en Épire. Échec de la délégation romaine auprès des Galates \(printemps 167\)](#)

[4. La situation à Rome \(167\)](#)

[35](#)

[Retour des généraux vainqueurs \(automne 167\). L'armée manifeste contre le triomphe de Paul Émile](#)

[36](#)

[Intervention de Ser. Galba](#)

[37](#)

[Discours de M. Servilius à l'assemblée du peuple](#)

[38](#)

[Suite du discours de Marcus Servilius](#)

[39](#)

[Fin du discours de Servilius](#)

[40](#)

[Le triomphe de Paul Émile \(28-30 novembre 167\)](#)

[41](#)

[Discours de Paul Émile à l'assemblée du peuple](#)

[42](#)

[Triomphe de Cn. Octavius \(1er décembre 167\). Leçon de grandeur à un roi](#)

[43](#)

[Triomphe de L. Anicius sur les Illyriens \(17 février 166\)](#)

[44](#)

[Élections pour l'année 166. Venue du roi Prusias à Rome \(premiers mois de l'année 166\)](#)

[Livres LXVI à CXLII \(167 à 9 av. J.-C.\)](#)

[Livre LXVIII](#)

[Livre LXIX](#)

[Livre LXX](#)

[Livre LXXI](#)

[Livre LXXII](#)

[Livre LXXIII](#)

[Livre LXXIV](#)

[Livre LXXV](#)

[Livre LXXVI](#)

[Livre LXXVII](#)

[Livre LXXVIII](#)

[Livre LXXIX](#)

[Livre LXXX](#)

[Livre LXXXI](#)

[Livre LXXXII](#)

[Livre LXXXIII](#)

[Livre LXXXIV](#)

[Livre LXXXV](#)

[Livre LXXXVI](#)

[Livre LXXXVII](#)

[Livre LXXXVIII](#)

[Livre LXXXIX](#)

[Livre XC](#)

[Livre XCI](#)

[Livre XCII](#)

[Livre XCIII](#)

[Livre XCIV](#)

[Livre XCV](#)

[Livre XCVI](#)

[Livre XCVII](#)

[Livre XCVIII](#)

[Livre XCIX](#)

[Livre C](#)

[Livre CI](#)

[Livre CII](#)

[Livre CIII](#)

[Livre CIV](#)

[Livre CV](#)

[Livre CVI](#)

[Livre CVII](#)

[Livre CVIII](#)

[Livre CIX](#)

[Livre CX](#)

[Livre CXI](#)

[Livre CXII](#)

[Livre CXIII](#)

[Livre CXIV](#)

[Livre CXV](#)

[Livre CXVI](#)

[Livre CXVII](#)

[Livre CXVIII](#)

[Livre CXIX](#)

[Livre CXX](#)

[Livre CXXI](#)

[Livre CXXII](#)

[Livre CXXIII](#)

[Livre CXXIV](#)

[Livre CXXV](#)

[Livre CXXVI](#)

[Livre CXXVII](#)

[Livre CXXVIII](#)

[Livre CXXIX](#)

[Livre CXXX](#)

[Livre CXXXI](#)

[Livre CXXXII](#)

[Livre CXXXIII](#)

[Livre CXXXIV](#)

[Livre CXXXV](#)

[Livre CXXXVI](#)

[Livre CXXXVII](#)

[Livre CXXXVIII](#)

[Livre CXXXIX](#)

[Livre CXL](#)